





1500 J. 1500





OEUVRES

COMPLÈTES

DE MONTESQUIEU.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

Dummin Lingle









OEUVRES

COMPLÈTES

DE MONTESQUIEU,

PRÉCÉDÉES DE SON ÉLOGE, PAR D'ALEMBERT.

NOUVELLE ÉDITION.

MISE EN ORDRE ET COLLATIONNÉE SUR LES TEXTES ORIGINAUX,

PAR J. RAVENEL,

SOUS-BUBLIOTRÉCAIRE DE LA VILLE DE PARIS.



PARIS,

L. DE BURE, LIBRAIRE, ÉDITEUR DES CLASSIQUES FRANÇAIS EN CENT VOLUMES IN-32, RUE DU BATTOIR, N $^\circ$ 19.

M DCCC XXXIV.



PRÉFACE

DU NOUVEL ÉDITEUR.

Das le nombre assez considérable d'éditions nouvelles des œuvres de Monenquieu publiès pendant ces visiq d'entières années, et dont quelques-unes se
recommandent par leur belle exécution typographique, il en est deux à peine
qui méritent d'être distinguées pour les soins littéraires dont elles on été l'objet de la part des éditeurs. La première a été donnée en 1819 par M. Lequien (1);
la seconde (3), de beaucoup préférable, fait partie de la Coltection de classiques
françair. M. Parrelle, à qui l'on doit cette édition, a droit sans doute à des
floges pour les améliorations qu'il y a introduites et pour la peine qu'il a prise
de collationner sur les éditions originales le texte des trois principaux ouvrages de Montesquieu; mais il est à regretter qu'il à viait pas apporté le même zèle
pour les écrité d'une moindre importance, et qu'il ait réimprimé dans toute
leur incorrection les opuscules et lettres familières. Les pénibles et consciencieuses recherches autquelles il y ést livré pour la première partie de son travail rendent d'autant plus sensible ce que la seconde offre d'inachevé et d'incomplet.

Peud-tire y a-t-il de ma part quelque maladresse à me montrer si rigoureusement juste envers mes dévanciers, et préparé je fort mal le lecteur à l'Indulgence dont je pais avoir besoin pour mes propres fautes. Je ne sais; mais je lui livra eve confiance cette nouvelle édition, pour laquelle ma position de dernier veau m'a permis de mettre la profit les améliorations et même les erreurs de ceux qui mont précédic, certain qu'illy reconantierai du moins, à défaut d'antres mérites, le désir de faire mieux qu'on n'avait fait jusqu'à ce jour.

Voici, au reste, comment j'ai compris mon devoir d'éditeur. La possibilité de réunir dans un seul volume les œuvres complètes de Montesquien m'a décidé à placer dans l'ordre chronologique de leur publication les différents écrits dont elles se composent. Cette classification, que les exigences typographiques.

⁽¹⁾ Paris, E. A. Lequien, 8 vol. in 8° (imprimerie de P. Didot).

⁽²⁾ Paris, Lefevre, 1826, 8 vol. in-8°, papier cavalier vélin (imprimerie de J. Didot).

ne permettent pas toujours d'adopter, me semble la plus rationnelle et la meilleure en ce qu'elle met le lecteur à même de suivre l'auteur dans le développement progressif de son talent, de le prendre à son point de départ et d'arriver avec lui, sans détours, jusqu'au terme de sa course. Ainsi, l'on trouvera d'abord les Lettres persanes, publiées en 1721; ensuite le Temple de Gnide, qui est de 1725; puis les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, qui parurent en 1734; et enfin le traité de l'Esprit des Lois, publié en 1749. Sous le titre général d'OEuvres diverses j'aj réuni , en les classant dans l'ordre chronologique de leur composition, les différents opuscules qui n'ont vu le jour qu'après la mort de Montesquieu. Dans le nombre, pourtant, il s'en trouve quelques-uns (1) qui sont antérieurs à cette époque ; mais ils ont si peu d'étendue qu'il y aurait eu quelque ridicule, ce me semble, à les enclaver entre d'autres ouvrages par lesquels ils auraient été, pour ainsi dire, absorbés. Les OEuvres diverses suivent immédiatement l'Esprit des Lois. Viennent ensuite les Lettres écrites par Montcsquieu de 1728 à 1755. J'ai assigné à quelques-unes d'elles une date précise, que ne leur avaient pas donnée les précédents éditeurs, augmentant leur nombre de celle qui est adressée à l'abbé d'Olivet, et qui n'est pas la moins intéressante (2). La Table des matières qui termine le volume, et dans laquelle on a refondu celle que Richer avait faite pour l'Esprit des lois, a été revue avec le plus grand soin. Il est de mon devoir de déclarer que ie suis entièrement étranger à ce travail.

La collation du texte de chaque ouvrage sur toutes les délitions données du vivant de l'atteur, n° mis hà mende de faire disparaite bon nombre d'erreurs (3) qu'on retrouve jusque dans l'édition de M. Parrelle. J'aurais voulu pouvoir, comne lui, faire ressertir chaque correction par une courte note; mais e n'al pas d'à perdre de vue que le cadre étroit d'un volume, dans lequel j'étais contraint de ressertre la totalité des œuvres de Montesquieu, ne me permettait que rement, et dans le cas d'àbolue necessité, de jointe au text quedques renseigements concis destinés à l'éclairer, Jorsqu'il me paralitrait en avoir besoin. Toutfois je me suis donné plus de laitude pour les annotations que j'ai jointes aux Lettres; d'abord, parce qu'il est de la nature d'une correspondance familière d'offrir de temps en temps quelques allusions difficiles à assir et que j'ai d'a expliquer, ensuite, parce que je n'ai pas su résister toujours à l'occasion qui m'étatio offret de donnée des délais biographiques ignorés (4).

⁽¹⁾ Discours de réception à l'Académie françoise, 1728; Dialogue de Sylla et d'Eucrate, 1745 et non 1748, comme on l'a imprimé à tort page 582; et Lysimague, 1751.

⁽²⁾ Uue lettre de Montesquieu à Dreux. Du Radier, en date du 4 avril 1751, a été mise en vente le 9 mars 1834. Elle a pour objet de le remercier de l'envoi d'une dissertation de cet avocst dans laquelle il conhatoti uve opinion de Montesquieu.

⁽³⁾ Ainsi, page 635, j'ai imprime : - Tappelle la dévotion une maladie du cœur qui doune à l'âme une folic dout le caractère est le plos immuable de tous, - et non aimable; ainsi, page 627, j'ai mia: - La vanité des gueux, - et nou des gens.

⁽⁴⁾ On en verra, aux pages 637, 644, 652, 667, des exemples concernant madame de Fontaine-Martel, Aubert de Tourny, Helvétius, Saurin, madame de Pompadour et Piron.

Quelques éditeurs avaient jugé nécessire de corriger Montesquieu. Ie l'aittif avec plus de respect et ne me suis permis de basadrea aucune inconvenante rectification. J'ai donc imprimé mairerie, et non mairie, bien que ce dernier mot ait prévalut mais je n'al jas ooé rélabilir le mot coment, pour couvent, que je trouve dans les premières éditions des Lettres persantes, parce que du vivant même de Montesquieu le mauvais usage avait fait recevoir cette dernière location, et que lui -même a fini par l'Adopter.

J'avais projeté de faire suivre cette Préface de recherches bibliographiques sur les éditions des œuvres de Montesquieu, et d'une liste d'ouvrages composés à l'occasion de sa personne et de ses écrits; mais le temps m'a manqué pour mettre à fin ce travail, qui ne pouvait avoir quelque utilité qu'autant qu'il aurait été complet.

J. RAVENEL.

Ce 12 avril 1834.

P. S. L'impression de ce volume était achevée lorsque ont paru, dans une Revue départementale, la Gironde, des Fragments inédits de Montesquieu reproduits par le Cabinet de Lecture dans son numéro du 29 janvier 1834. On les retrouvera avec plaisir ici.

FRAGMENTS INEDITS DE MONTESQUIEU.

• Dans une courte visite, dit le rédacteur de la Gironde, que nous avons faite au château de La Brède, M. de Montesquieu a eu l'extréme obligeance de nous communiquer les manuscrite de son lilustre aieul, et nous a permis d'en extraire ces fragments inédits. Nous sommes heureux d'être les intermédiaires d'une si importante publication.

Tibère et Louis XI.

Tibbre et Louis xi s'exilèrent de leur pays avant de parvenir à la supréme puisance. Ils furent tous deux braves dans les combats et timides dans la vie privée. Ils mirent leur gloire dans l'art de dissimuler. Ils établirent une puissance arbitraire. Ils passèrent leur vie dans le trouble et dans les remords, et la finirent dans les serent, le slience et la haine publique.

Mais, si l'on examine bien ces deux princes, on sentire d'abord combien l'on tout supérieur à l'autre. Tibère cherchait à gouverner les hommes, Louis ne songenit qu'à les tromper. Tibère ne laissa sortir ses vices qu'à meaure qu'il le pouvait faire imponément; l'autre ne fut jamais le maître des siens. Tibère sut paraltre vertueux lorsqu'il fallut qu'il se montrât tel; celni-ci se discrédita dès le premier jour de son règne.

Enfin Louis avait de la finesse, Tibère de la profondeur; on pouvait avec peu

d'esprit se défendre de Louis ; le Romain mettait des ombrea devant tous les esprits et se dérobait à mesure que l'on commençait à le voir.

Louis, qui n'avait pour eux que des caresses fausses et de petites flatteries, agganit les homens par leurs propres foiblesses; le Romain, par la supériorité de son grénie et une force invincible qui les entrainait. Louis réparait ausze henreusement aes imprudences et le Romain n'en faisti point. Celui-ci-laissait toujours dans le même état les chooss qui pouvient y rester, l'autre changeait tout avec une inquiétude et une légéret qui tenait de la folie.

Quand on veut gouverner les hommes, il ne faut pas les chasser devant soi, il faut les suivre.

Quand on voit un homme actif qui a fait sa fortune, cela vient de ce que dea cent mille voies, la plupart fausses, qu'il a employées, quelqu'une a réussi; de là, on en argumente qu'il sera propre pour les affaires publiques.

Cela n'est pas vrai. Quand on se trompe dans quelque projet pour sa fortune, ce n'est qu'un coup d'épée dans l'eau; mais dans les entreprises de l'État, il n'y a pas de coup d'épée dans l'eau.

ĖLOGE DE MONTESQUIEU,

PAR D'ALEMBERT.

CHARLES de Secondat, baron de la Brêde et de Montesquieu, ancien président à mortier au parlement de Bordeaux, de l'Académie frauçoise, de l'Académie royale des sciences et des belleslettres de Prusse, et de la société royale de Londres, naquit au château de la Brêde, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, d'une famille noble de Guienne. Son trisaieul, Jean de Secondat, maître-d'hôtel de Heuri II, roi de Navarre, et ensuite de Jeanne, fille de ce roi, qui épousa Antoine de Buurbon , acquit la terre de Montesquien d'une somme de 10,000 livres, que cette princesse lai danna par un acte anthentique, en récompense de sa probité et de ses services, Henri III, roi de Navarre, depuis Henri IV, roi de France, érigea en haronnie la terre de Montesquies en faveur de Jacob de Secoudat, fils de Jean, d'abord gentilhamme ardinaire de la chambre de ce prince, et ensuite mestre-de-camp du régiment de Châtillon, Jean-Gaston de Secondat, son second fils, ayant épousé la fille du premier président du parlement de Bordeaux, acquit dans cette compagnie une charge de président à mortier. Il eut plusieurs enfants, dont un entra dans le service, s'y distingua, et le quitta de fart bonne beure ; ee fut le père de Charles de Secondat, auteur de l'Esprit des Lois, Ces détails paroltront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe dont le nom a si peu besoin d'ancêtres; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sur elle.

Les succès de l'enfauce, présage quelquefois si trompeur, ne le fureut point dans Charles de Secondat : il annonça de bonne heure ce qu'il' devoit être, et son père donns tous ses soins à cultiver ce géuie naissant, objet de son espérance et de sa tendresse. Des l'âge de viugt ans, le jeune Montesquieu préparoit déja les matériaux de l'Esprit des Lois, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du droit eivil : ainsi autrefnis Newton avnit jeté, des sa première jeunesse, les fondements des ouvrages qui l'ont rendu immortel. Cependant l'étude de la jarisprudence, quoique moins aride pour M. de Montesquieu que pour la plupart de ceux qui s'y livrent, parce qu'il la entivoit en philosophe, ne suffisoit pas à l'étendue et à l'activité de son génie : il approfondissoit, dans le même temps, des matières eneure plus importantes et plus délicates 1, et les discutnit dans le silence avec la sagesse, la décence et l'équité qu'il a depuis moutrées dans ses ouvrages.

(1) C'était un ouvrage en forme de lettres, dans le but ésait de prouver que l'idolétrie de la plupart des païens ne partisseit pas mériter une demandion éterarile. (Note de d'Ajombert.) senter das remontramos à l'excusion d'un nouningol. Pinde cert le trèse et le pessaje, il remplit en sujet respectueux et en magistrat pein de counger femplis à mobbe et ip neu disfaire parrenés na souvenia le cri des malèmens et aires en actual per le dissolution de la comparation de la comparation de petide domandati. Ca suche ai le suite qui des qu'els de mandati. Ca suche ai let un la principal de mais jassager que ai et de lé nipute; per perindation pour l'État bien plos que pour lui, foi fau mai jassager que ai et de lé nipute; à l'entre de la comparation de des, que l'impét apprisé fait remplacé peur dedre, que l'impét apprisé fait remplacé peur autre : mais le clière autre la fait de l'apprès à l'autre de part.

Il fut reçu, le 3 avril 1716, dans l'académie de Bordenux, qui ne faisoit que de naître. Le goût pour la musique et pour les ouvrages de pur agrément avoit d'abord rassemblé les membres qui la formoient, M. de Montesquieu crut avec raison que l'ardeur naissante et les talents de ses confrères pourroient s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la physique. Il étoit persuadé que la nature, si digne d'être observée par-tout, trouvoit aussi par-tout des veux dignes de la voir; qu'an contraire les ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité, et la capitale étant en ce genre le centre des lumières et des seconts, il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle un assez grand nombre d'écrivains distingués. Il regardoit les sociétés de bel-esprit, si étraogement multipliées dans nos provinces, comme pne espèce ou plutôt comme pne ombre de luxe littéraire, qui nuit à l'opulence réelle, saus même en offrir l'apparence. Henreusement M. le due de La Force, par un prix qu'il venoit do fonder à Bordeanx, avoit secondé des vues si éclairées et si justes. On jngea qu'uoe expérience bien faite seroit préférable à un discours foible ou à un mauvais poème; et Bordeaux eut

une académie des sciences. M. de Montesquien, nullement empressé de se montrer an public, sembloit attendre, selou l'expression d'un grand géoie, un âge mûr pour écrire. Ce ne fut qu'en 1721 , c'est-à-dire âge de trente-deux ans, qu'il mit an jour les Lettres persanes. Le Siamois des Amusements sérieux et comiques pouvolt îni en avoir fourni l'idée : mais il surpassa son modèle. La peinture des mœnrs orientales, réelles ou supposées, de l'orgueil et du flegme de l'amour asiatique, n'est que le moindre objet de ces lettres; elle n'y sert, pour ainsi dire, que de prétexte à une satire fine de nos mœurs, et à des matières importantes que l'auteur approfondit en paroissant glisser sur elles. Dans cette espèce de tablean mouvant, Usbek ex-

pose surtout avec autant de légératé que d'énergie ce qui a le plus frappe parmi nous ses yeux pénétrants; notre habitudo de traiter sérieusement les choses les plus futiles, et de tourner les plus importantes en plaisanterie; nos conversations si bruyautes et si frivoles; notre enuui dans le sein du plaisir même; nos préjugés et nos actions en contradiction continuelle avec nos lumières; tant d'amour pour la gloire joint à tant de respect pour l'idole de la faveur : nos courtisans si rampants et si vains; notre politesse extérieure et notre mépris réel pour les étrangers, ou notre prédilection affectée pour eux; la bizarreria do nos goûts, qui n'a rien audessous d'elle que l'empressement do toute l'Europe à les adopter; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un eitoven, le commerce et la magistrature; nos disputes littéraires, si vives et si inutiles; notre fureur d'écrire avant que de penser, et de jager avant que de connoître. A cette peinture vive, mais sans fiel, il oppose, dans l'apologue des Troglodytes, le tableau d'un peuple vertueux, devenu sage par le malheur; morcean digne du Portique, Ailleurs il montre la philosophie longtemps étouffée, reparoissant tout-à coup, regaguant par ses progrès le temps qu'elle a perdu, pénétrant jusque chez les Russes à la voix d'un génie qui l'appelle, tandis que, chez d'autres penples de l'Europe, la superstition, semblable à noe atmosphère épaisse, empêche la lumière qui les environne de toutes parts d'arriver insqu'à eux. Enfin, par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernements auciens et modernes, il présente le germe de ces idées Inmineuses, développées depuis par l'auteur dans son grand ouvrage,

Ces différents sujets, privés aujourd'hui des graces de la nouveanté qu'ils avoient dans la naissance des Lettres persanes, y conserveront tonjours le mérite du caractère original qu'on a su leur donner, mérite d'antant plus réel qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain, et non du voile étranger dont il s'est couvert; car Usbek a pris . durant son séjonr en France, non-seulement une connoissance si perfaite de nos mœurs, mais nue ai forte tainture de nos manières mêmes, que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance pent n'être pas sans dessein et sans adresse : en relevant nos ridicules et nos vices, il a vonlu sana doute aussi rendre jostice à nos avantages. Il a senti toute la fadeur d'un éloge direct, et il nous a plus finement loués, en prenant si sonvent notre ton pour médire plus agréablement de nous,

Malgre le succès de cet ouvrage, M. de Montesquien ne s'en étoit point déclaré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moven à la satire littéraire, qui épargne plus voloutiers les écrits anonymes, parce que e'est toujours la personne et non l'ouvrage qui est le but de ses traits. Pent-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des Lettres persones avec l'austérité de sa place : espèce de reproche, disoit-il, que les critiques ne manquent jamais, parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. Mais son secret étoit découvert, et déja le public le montroit à l'Académie françoise. L'evénement fit voir combien le silence de M. de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'exprime quelquefois assez librement, non sur le fond du christianisme, mais sur des matières que trop de personnes affectent de confoudre avec le christianisme même ; sur l'esprit de persécution dont tant de chrétiens ont été animes; sur les usurpations temporelles de la puissance ecclésiastique; sur la multiplication excessive des monastères, qui enlèvent des sujets à l'État sans donner à Dieu des adorateurs; sur quelques opinions qu'on a vainement tenté d'ériger en dogmes; sur nos disputes de religion, toujours violentes, et souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates et qui intéressent de plus près la religion chrétienne, ses réflexions, appréciées avec justice, sont en effet très-favorables à la révélation, puisqu'il se borne à moutrer combieu la raison bumaine abandonnée à elle-même est peu éclairée sur ces objets. Enfin, parmi les véritables lettres de M. de Montesquieu, l'imprimeur étranger en avoit inséré quelques unes d'une autre main, et il eût fallu du moins , avant que de condamner l'auteur, démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations, d'un côté la haine sous le nom de zèle, de l'autre le zèle sans discernement on sans lumières, se soulevérent et se réunirent contre les Lettres pezsanes. Des délateurs, espèce d'hommes dangereuse et láche, que même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malbeur d'écouter , alarmérent par un extrait întidele la pieté du ministère. M. de Montesquieu, par le conseil de ses amis, sontenn de la voix publique, s'étant présenté pour la place de l'Académie françoise vacante par la mort de M. de Sacy, le ministre ! écrivit à cette compagnie que sa majesté ne donneroit jamais son agrement à l'auteur des Lettres persanes ; qu'il n'avoit point lu ce livre, mais que des personnes en qui il avoit confiance lui en avoient fait conla M. le cardinal de Fleure.

noltre le poison et la danger. M. de Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne , à sa famille , à la tranquillité de sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux bonneurs littéraires, ni pour les rechercher avec avidité, ui pour affecter de les dédaigner quand ils se présentoient à lui , ni enfin pour en regarder la simple privation comme un malbeur; mais l'exclusion perpétuelle, et surtout les motifs de l'exclusion, ini paroissoient une injure. Il vit le ministre, lui déclara que, par des raisons particulières, il n'avounit point les Lettres persanes, mais qu'il étoit encore plus éloigné de désavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir, et qu'il devoit être jugé d'après une lecture, et non sur une délation. Le ministre prit enfin le parti par où il auroit du commencer; il lut le livre, aima l'auteur, et apprit à mieux placer sa confiance. L'Académie françoise ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornements; et la France eut la bonheur de conserver un su'et que la superstition on la calomnie étoient prêtes à lui faire perdre; car M. de Montesquieu avoit déclaré au gouvernement qu'après l'espèce d'outrage on'on alloit loi faire, il iroit chercher ebex les étrangers, qui loi tenduient les bras, la súreté, le repos, et peut-être les récompenses qu'il auroit du espérer dans son pays. La nation cut déploré cette perte, et la bonte en fût pourtant retumbée sur elle.

unition M. I. marichal d'Euries, alors directer de l'Accident l'emprojer, e conduiri dans estite de l'Accident l'emprojer, e groudisti dans estite circonstance on courisin rettners et d'une ame avancent dévier. I su e craigini ni d'abuser de son credit, ni de le compromettre; il sottiut no mai, e jamidi Sorente. Ce trait de courage, si préciere, aux lettres, si digne d'avoir aspourd'unit des insisteurs, et à honorable à la mémoire de M. le marchal d'Euries, n'unroit pas dé être outilé dans son d'est, n'urroit pas dé être outilé dans son d'étops.

M. de Montesquim fut regule 24 jauvier 1734. Son discours est un des melleurs qu'es ni ait pressoncis dans une pareille occasion i le mérite ne et d'autair plus produit que la récipiendaires, génée leux hiers per espér de prescription le maissime par espér de prescription le autorité de la récipient de prescription le autorité d'autres segés, en alvaient point autorité d'autres segés, en alvaient point autorité d'autres segés en avient par de la contrainte, si ent l'autorité d'autres de feuil autre plane de la contrainte, si ent l'autorité d'autres de feuil autre plane de la contrainte, si ent l'autorité d'autres de l'entre plane de la contrainte, si ent l'autorité d'autres de l'entre plane de l'entre du triffé son décours en troit de nortifient de littledée, c, qui apprit à la Prance le socret de no front, et l'Eupapas ce-

lui de sa foiblesse; qui éta à l'Alfemagne ses chaînes, et lui en donna de nouvelles. - Il faut admirer M. de Montesquieu d'avoir su vaincre la difficulté de son sujet, et pardonner à ceux qui n'ont pas eu le même succès.

Le issuevi seadminiera était d'actuar plus d

trat, et ne fut plus qu'homme de lettres. Mais, pour se rendre utile par ses ouvrages aux différentes nations, il étnit nécessaire qu'il les connût. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit de voyager. Son but étoit d'examiner partout le physique et le moral; d'étudier les lois et la constitution de chaque pays; de visiter les savauts, les écrivains, les artistes eélebres; de ebereher surtout ces hommes rares et singuliers dont le commerce supplée quelquefois à plusieurs aunées d'observations et de sejour. M. de Montesquieu eût pu dire comme Démocrite : « Je n'ai rien oublie pour m'instruire; j'ai quitté mou pays et parcouru l'univers pour mienx connoître la vérité; j'ai vu tons les personnages illustres de mon temps. » Mais il y eut cette différence entre le Démocrite françois et erlui d'Abdère, que le premier voyageoit ponr instruire les hommes, et le second pour s'en moquer.

Il alsa d'abord à Venime, où il vit nouvent le cicher prince Engiène. Ce brion, a l'insueste à la France (à laquelle il suroit pu dère si utile), papeis avoir balance la fortune de Louin XIV et humiblé la fierité de tottenate, vivoit sans latse dument le pair, aimant et entitivant les bettres dans mans la sen maitre entité une les bettres dans mans à ser maitres l'exemple de les protèges. Me donnet puis cert cette rein dans et de l'entre dans que certain d'autre d'internet puis des reinternets d'autre d'accert quel-que rettes d'intérêt pour son ancienne patrie. Le prince Engiène () en hissoit vite retroit, estatest

que le peut faire un ennemi, sur les soites funestes de cette division intestine qui trouble depuis si long-temps l'église de France: l'homme d'État en prévoyoit la durée et les effets, et les prédit au philosophe.

M. de Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie, contrée opalente et ferille, habitée par uue nation fière et généreuse, le déau de ses tyrans at l'appui de ses souverains. Comme peu de personnes connoissent hien ce pays, il a écrit avec soin cette partie de ses vouages.

D'Allemagne il passa en Italie. Il vit i Venise le fameux Law, à qui il ne restoit de sa grandeur passée que des projets heureusement destines à mourir dans sa tête, et un diament qu'il engagroit pour jouer anx jeux de hasard. Un jour la conversation ronloit sur le famrux système que Law avoit inventé, époque de tant de malbeurs et de fortunes, et surtont d'une dépravation remarquable daus nos mornes. Comme le parlement de Paris, dépositaire immédiat des lois dans les temps de minorité, avoit fait éprouver au ministre écossois quelque résistance dans cette oceasion, M. de Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essave de vaincre cette résistance par un moyen presque tonjours infaillible en Angleterre, par la grand mobile des actions des hommes, en un mot par l'argent. « Ce ne sont pas, répondit Law, des génies aussi ardents et aussi daugereux que mex compatriotes: mais ils sont beaucoup plus incorruptibles. « Nuus ajouterons, saus aucun préjugé de vanité nationale, qu'un corps, libre pour quelques instants, doit mieux résister à la corruption que celui qui l'est touinurs; le premier, en vendant sa liberté, la perd; le second ne fait pour ainsi dira que la prèter, et l'exerce même en l'engageant. Ainsi les circonstances et la nature du gouvernement font les vices et les vertus des nations.

Un autre personnage, non moins fameux, que M. de Montequieur vit encere plus souveut à Venise, foit le comte de Bonneral. Cet homme, si connu par sea aventures, qui u'étoient pas encere à leur terme, et finité de couverser avec un juge digne de l'entendre, lui faisoit avec plaisir le détail singulière de sa vie, le récit des actians militaires où il s'étoit trouvé, le portrait des génères de les ministres qu'il avoit conus.

les affaires de la constitution en France, M. de Nontesquiru hal répondul que le ministre percoil des anesges pour éteindre peuà peu le janstitute, et que deus opéques années il arén servet plus question. « Youn n'en portires jannée, de le prince : le fince de la little de la constitute de la constitución de la constitute del constitute de la constitute de la constitute de la constitute d

⁽¹⁾ Quelques Allemands onl pris, très sual à pròpos, ces paroles pour une lejere, L'amour des hommes est un divoir dans les princes : l'emour des lettres est un gold qu'il leur est permis de ne pas swoit. Note de d'Almert]

⁽²⁾ Le prince Engène int demunda un jour en quel état escient

M. de Montesquisu se rappeloit souvent ces conversations, et en racontoit différents traits à ses amis.

Il alla de Venise à Rome. Dans cetta ancienne

Il alla de Vesine à Rome. Dans cetta morimes oppishe du monde, qui l'est accere à certains (garde, il 'sapplique surtont à examiner e qui a dissipace apposituit lei plus; to couvriges des vair point fait non évinde particulière des beautes; mais l'expression dont brillent les chéd'auvres en ce gevre saint insimiliéments tout momme de ginic. Accomuné à étudier le nature, il il reconsoil quand elle est insière, comme un protrait resemblant frappe tous evex à qui l'original est familier. Millent fample tous evex à qui l'original est familier. Millent se les propriets resemblants happet tous evex à qui l'original est familier. Millent se les sponders de l'est particular de l'aute de l'est particular d

Après avoir pareouru l'Italia, M. de Montesquieu vint en Suisse. Il examina soigoeusement les vastes pays arrosés par le Rbin. Et il ne lni resta plus rien à voir en Allemagne, car Frédérie ne regnoit pas encore. Il s'arreta ensuite quelque temps dans les Provinces Unies, monument admirable de ce que peut l'industrie humaine animée par l'amour de la liberté. Enfin il se rendit en Augleterre, où il demeura deux ans. Digne da voir et d'entretenir les plus grands hommes, il n'eut à regretter que de n'avoir pas fait plus tôt ce voyage. Locke et Newton étoient morts. Mais il eut souvent l'honneur de faire sa cour à leur protectrice, la célébre reine d'Angleterre, qui cultivoit la philosophie sur le trône, et qui goûta, comme elle le devoit, M. de Moutesquieu, Il ne fut pas moins accueilli par la nation, qui n'avoit pas besoin sur cela de prendre le ton de ses maitres. Il forma à Loudres des liaisons intimes avec des hommes exercés à méditer et à se préparer aux graudes choses par des études profoudes. Il s'instruisit avre eux de la nature du gonvernement, et parvint'à le hien connoître. Nous parlons sei d'après les témoignages publics que lui en ont rendus les Anglois enx-mêmes, si jaloua de nos avantages, et si pen disposès à reconnuître en nous aucune supériorité.

Comme II a'sort rien casminė ii avec la prévention d'un enthousiaste ni avec l'austririi d'un cynique, il n'avoit remporté de ser vorgae, ni un dedain outrageant pour les étrangers, ni un mépris encore plus déplacé pour con propre pay. Il résultoit de ses observations que l'Allemague étoit faite pour y vorgaer, l'Italie pour y ségonner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vire.

De retour enfin dans sa patrie, M. de Montes-

quies se retira pendant dex ans à as terre de la Brede. Il y jonit en paix da cette solitude que le spectacle et le founité du monde servent à rendre plus agréabla : il récut avec lai-même, après en étre sorti à long-temps; et, e qui nons intérresse la plus, il mit la dernière main à son ouvrage sur les Gauses de la Grandeur et de la Décadeure des Romains, qui parut en 1734.

Les empires, ainsi que les hommes, dnivent croltre, dépérir, et s'éteindre. Mais cette révolution nécessaire a souvent des causes cachées que la nuit des temps nous dérobe, et que le mystère on leur petitesse apparente a même quelquefois voilées aux yeux des contemporains. Rieu ne ressemble plus sur ce point à l'histoire moderne que l'histoire ancienne. Celle des Romains mérite néanmoins à cet égard quelque exception : elle présente une politique raisonnée, un systeme suivi d'agrandissement qui pe permet pas d'attribuer la fortune de ce peuple à des ressorts obscurs et subalternes. Les causes de la grandeur romaine se trouvent donc dans l'histoire; et c'est au philosophe à les y découvrir. D'ailleurs, il n'en est pas des systèmes dans cette étude comme dans cella de la physique. Cenx-ei sont presque toujours précipités, parce qu'une observation nouvelle et imprévue peut les renverser en un instant; au contraire, quand on recueille avec soin les faits que nous transmet l'histoire ancienne d'un pays, si on ne rassemble pas toujours tous les matériaux qu'on peut désirer, on ne sauroit du moins espérer d'en avoir un jour davantage. L'étuda réfléchie de l'histoire, étude si importante et si difficile, consiste à combiner de la manière la plus parfaite ces matériaux défectueux : tel seroit le mérite d'un architecte qui, sur des ruines savantes , traceroit de la manière la plus vraisemblable le plan d'un édifice antique en suppléant par le génie et par d'heureuses conjectures à des restes informes et tronqués.

turca de reste informes et trouqués.
Cett sous e pois du veu qu'il fact carviager
Cett sous e pois du veu qu'il fact carviager
causes de la grandere des Rosains dans l'amore
causes de la grandere des Rosains dans l'amore
ce de la liberté, du revaul, et de la parie, qu'on
levi impérent des l'enfance; dans la sérvicié de
la delegiata mitisser dans cet discouter dans
cettic conquez dans cette des l'entre de la compare de
déseptera limitate de la république dans le principe de lis firent toujour de se faire pissais le
pais, qu'aper des victoires; dans l'houser per
cettin de l'entre de la compare de la faire pissais le
pais, qu'aper des victoires; dans l'houser de
de l'années de l'entre de

révoltés contre leurs rois; dans l'excellente politique de laisser aux vaineus leurs dieux et leurs coutumes; dans celle de n'avoir jamais deux puissants encemis sur les bras, et de tout souffrir de l'un jusqo'à ce qu'ils cussect anéanti l'antre. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'État, qui changes en guerres civiles les tumultes populaires ; dans les guerres éloignées, qui, forçant les citnyens à une trop longue absence, leur faisoient perdre insensiblement l'esprit républicaie ; dans le droit de boorgeoisie accorde à tant de nations, et qui ne fit plus du peuple romaie qu'une espèce de monstre à plesieurs têtes; dans la corruptioe introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla, qui avilirent l'esprit de la nation et la préparèrent à l'esclavage : dans la nécessité où les Romains se trouvérent de souffrir des maitres iorsque leur liberté leur fut devenue à charge; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes en ebangeant de gouvernement; dans cette suite de monstres qui régnérent, presque saes interruptioe, depuis Tibère jesqu'à Nerva, et depuis Commode jusqu'à Constantin; eefie dans la translation et le partage de l'empire, qui perit d'abord en Occident par la puissance des barbares, et qui, après avoir langui plusieurs siècles en Orient sous des empereurs imbéciles ou féroces, s'asségetit insensiblement, comme ces fleuves qui disparoissent dans des sables.

Quelque ripatation que M. de Mestequiere se filt requiere par e durine coursque à par e cux qui l'avanient précéde, il à sui tili que e freigue de Levinie à une plus graude extreprise, à culle qui doit immortailer seu com et le reuder respectable aux siécles libure. Il cu avait de long-temps forme le desseie 3 il en métila pecdatur qui ant l'exection un, pour parter plus custement. Les contra le desseie 3 il en métila pecdatur en l'est anticitation de l'est anticitation de l'est anticitation de l'est a métilation con de l'est de l'est anticitation de l'est de l'est dessei de l'est de l'est

pruples qui l'habitent. L'Ile famense qui se gioriei tant de se lois et qui en profite à neil avoit été pour lai, dans ce long vayage, ce que l'Be de Créte fit autrériol pour l'ysurque, une école où il avoit to o l'intraire anns tout approuver. Zafin il avoit, so o peu pateri asini, interrop et i jugé les nations et les hommes célèbres qui n'extinent plus asjunch fui que deus les annates du monde. Pour les signest hoi que deus les annates du monde. L'intre qu'en sage puisse mériter, celui de législateur des nations.

S'il decit animé par l'importance de la matière, il étoit effrayé en même temps par son étendue : il l'abandonna, et y reviet à plusieurs reprisea. Il seniti plus d'une fois, comme il l'avoue luimen, tomber les mains paternelles. Encourage enfin par ses smis, il ramassa toutes ses forces, et donne I Esprit des Lois.

Dans cet important ouvrage, M. de Montesquieu, sans s'appesantir, à l'exemple de ceux qui l'oet précédé, sur des discussions métaphysiques relatives à l'homme supposé dans un état d'abstractioe, saes se borner, comme d'aotres, à considérer certains peuples dans quelques relations nu cirronstances particulières, envisage les habitants de l'univers dans l'état réel où ils sout et dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir eetre eux. La pinpart des aotres écrivaies en ce genre sont presque toujours ou de simples moralistes, ou da simples jurisconsultes, ou même quelquefois de simples théologiens. Pour lui, l'homme de tous les pays et de toutes les nations, il s'occupe moins de ce que le devoir esige de nous, que des movens par lesquels oe peut nous nbliger de le remplir ; de la perfectioe métaphysique des lois, que de celle doet la nature humaine les reed susceptibles; des lois qu'on a faites, que de celles qu'on a du faire; des lois d'un peuple particulier, que de celles de tous les peuples. Ainsi, en se comparactifui-même à cenx qui ont conru avaet lui cette grande et noble carrière, il a pu dire, comme le Corrège quaed il eut vu les ouvrages de ses rivaux, « Et moi aussi

je min peietre. "Rempil et priedre'd e sun objet, l'enteur de l'Esprié des Lois y embrasse un si grand nombre de mulières, et les traise avec taut de brièveté et de profondeur, qu'une lecture assidue et mèditée pout suit faire sentir le mérite de ce livre. Elle servira surtout, non comm le direct faire disperaire le présendé d'eine de l'entre direct disperaire le présendé d'eine de l'entre de l'entre de l'entre de l'entre temperaire qu'ils burneires pas été le l'autre l'exèrement d'avoir neglég édau sue matière philosophique, et dans un conrege de signimantes, Il faut distangue le démordre rési de celui qui s'est qu'apparent. Le désordre est rédique l'avec qu'apparent. Le désordre est rédicion l'avec de la conducion sont érigien en principes, on les précédent; quand les lecters, après des détours saus nombre, ne retrouve as point d'où il et serie. Le désordre et de si qu'apparent, quand l'auteur, mettant à l'est vérificable point d'où il et serie. Le désordre et de supplice point d'où il et serie. Le désordre et de supplice point d'où il est perit. Le désordre et au paptier point d'où il est point de l'apparent des siatis que M. de Montesqu'en a responsive et devier en sere dans l'ire désiré de des loumes qu'il present, dont le génie deit supplier à den omissions violentier et risionnées.

L'urdre qui se fait apercevoir dans les graudes parties de l'Esprit des Lois ne règne pas moins dans les détails ; nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage, plus on en sera convaince. Fidèle à ses divisions générales, l'auteur rapporte à chacane les objets qui lui appartiennent exclusivement; et à l'égard de ceux qui par différentes branches appartiennent à plusieurs diviions à la fois, il a placé sous chaque division la branche qui lui appartient en propre. Par là on aperçoit aisément et sans confusion l'iufluence que les différentes parties du sniet ont les unes sur les autres , comme dans un arbre ou système bien entenda des connoissances hamaines on peut voir le rapport mutuel des sciences et des arts. Cette comparaison d'ailleurs est d'autant plus junte qu'il eu est du plan qu'un pent se faire dans l'examen philosophique des lois, comme de l'ordre qu'on peut abserver dans un arbre encyclopédique des sciences : il y restera toujours de l'arbitraire; et tout ce qu'on peut exiger de l'auteur, c'est qu'il suive sans détour et sans écart le système qu'il s'est une fois furmé.

Nous dirons de l'absentité qu'un peut se permettre dans un tele ouvrage, la même chose que du défaut d'ordre : ce qui seroit obsour pour les cleeturs valgaires ne l'est pas pour ceux que lecteurs valgaires ne l'est pas pour ceux que l'anteur a cus en vue. D'alleurs l'absentité vayant à présenter quelquefais des virités imparsyant à présenter quelquefais des virités impartantes dont l'émoche àbole et direct auroit pu blesser ann fruit, a cu la prudence lonable de ce envelopper, et, par cet innocent artifice, les a voillées à ceux à qui elles servieux tuilibles.

Parmi les ouvrages qui lui unt fourni des secours et quelquefois des vues pour le sien, on vuit qu'il a surtout profité des deux historiens qui unt pensé le plus, Tacite et Pintarque. Mais,

quoiqu'nn philosophe qui a fait ces deux lectnres soit dispensé de besucoup d'autres, il n'avoit pas ern devoir en ce gente rien négliger ni dédaigner de ce qui pouvoit être utile à son obiet. La lecture que suppose l'Esprit des Lois est immense; et l'usage raisonné que l'anteur a fait de cette multitude prodigiause da matériaux paroftra-encore plus surprenant quand on saura qu'il étoit presque entièrement privé de la vue et abligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Cette vaste lecture contribue non-seulement à l'utilité, mais à l'agrément de l'ouvrage. Sans déroger à la majesté de son sujet, M. de Montesquieu suit en tempérer l'austérité, et procurer anx lecteurs des moments de repos, soit par des faits singuliers et peu connus, soit par des allusions délicates, soit par ces coups de pinceao énergiques et brillants qui peignent d'un seul trait les peuples et

Enfin, car nons ne vonlons pas jouer ici le rôle des commentateurs d'Humère, il y a sans doute des fautes dans l'Esprit des Lois, comme il y en a dans tout ouvrage de génie dont l'auteur a le premier osé se frayer des rontes nouveiles. M. de Montesquieu a été parmi nous pour l'étade des lois ce que Descartes a été pour la philosophie : il éclaire souvent, et se trompe quelquefuis; et en se trompant même il instruit ceux qui savent lire. La nunvelle édition qu'on prépare : montrera, par les additions et corrections qu'il y a faites, que, s'il est tombé de temps en temps, il a su le reconnuitre et se relever. Par là il acquerra du moins le droit à un nouvel examen dans les endroits où il n'aura pas été de l'avis de ses censeurs ; pent-être même ce qu'il aura jugé le plus digne de correction leur a-t-il absolument échappé, tant l'envie de naire est ordinairement aveugle!

Mais es qui en É la portie de tout le mode de lam l'Esprié de L'aje, es qui doit rendre l'autour cher à tonne les nations, ce qui serviroit mais é couvrir de fantes plus grande que les mais é couvrir de l'aprêt de cherge qu'il le décilier de la companie de toute partir et l'amont de sont l'aprêt de cherge qu'il le décilier de la comment de toutes partir et, n'été-à que ce mérite si rare et si précieux, si n'été-à que ce mérite si rare et si précieux, si n'été-à que ce mérite si rare et si précieux, si n'été-à que ce mérite si rare et si précieux, si n'été-à que ce mérite si rare et si précieux, si n'été-à que ce mérite si rare et si précieux put pur su heureus expérience que les mises de se seniment nérieu. Quaique M. de Monceptives si prouvantes à la publication de l'Éscréptive si prouvantes à la publication de l'És-

⁽s) Probablement cette de 2758, en 3 vol. in-4°, la premore des œuvres complèses.

prit des Lois, il a eu la satisfaction d'entrevoir les effets qu'il commence à produire parmi nous; l'amour naturel des François pour leur patrie tourné vers son véritable objet; ce goût pour le commerce, pour l'agrirulture et pour les arts utiles, qui se repand insensiblement dans notre nation; cette lumière générale sur les principes du gouvernement qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. Ceux qui ont si indécemment attaque cet ouvrage lui doivent peutêtre plus qu'ils ne s'imaginent. L'ingratitude au reste est le moindre reproche qu'on ait à leur faire. Ce n'est pas sans regret et sans honte ponr notre siècle que nous allons les dévoiler, mais cette histoire importe trop à la gloire de M. de Montesquieu et à l'avantage de la philosophie pour être passée sous silence. Puisse l'opprobre qui convre enfin ses ennemis leur devenir salu-

A peine l'Esprit des Lois parut-il, qu'il fut recherrhé avec empressement sur la réputation de l'auteur ; mais, quoique M. de Montesquien eût écrit pour le bien du peuple, il ne devoit pas avoir le peuple pour juge; la profondeur de l'objet étoit une suite de sou importance même. Cependant les traits qui étoient répandus dans l'onvrage, et qui anroient été déplarés s'ils n'étoient pas ués du fond du sujet, persuadérent à trop de personnes qu'il étoit écrit pour elles. On chereboit un livre agréable, et on ne trouvoit qu'en livre utile, dont on ne pouvoit d'ailleurs sans quelque attention saisir l'ensemble et les détails. Ou traita légèrement l'Esprit des Lois : le titre même fut un sujet de plaisanterie 1; enfin, l'un des plus beaux monuments littéraires qui soient sortis de notre natiou fut regardé d'abord par elle avec assex d'iudifférence. Il fallat que les véritables juges eussent eu le temps de lire : bientôt ils rameuerent la multitude, tonjours prompte à changer d'avis. La partie du publir qui enseigne dieta à la partie qui écoute ce qu'elle devoit penser et dire; et le suffrage des hommes éclairés, joint aux échos qui le répétérent, ne forma plus qu'une voix dans toute l'Europe.

Ce fut alors que les sonemis publice et secreta des lettres et de la philasophie (ar elles en ont de res deux espèces) rémirent leurs traits contre l'ouvrage. De la cette foule de brochures qui lui furent lancèes de tustes parts, et que nous se tirerons pas de l'oubli où elles sont déja plongère. Si leurs auteurs n'avoirent pris de bounes mesures pour être inconnus à la postérité, elle rroireit.

(1) M. de Montesquieu, diseit-on, devoit intituler son liere de l'Esprit sur les Loig. ... Ce mot est de madame Du Beffund. que l'Esprit des Lois a été écrit au milien d'un peuple de barbares.

M. de Montesquieu méprisa sans peine les critiques ténébreuses de ces auteurs sans talent. qui, soit par une jalousie qu'ils n'ont pas droit d'avoir, soit pour satisfaire la malignité du publie, qui aime la satire et la méprise, outragent ce qu'ils ne peuvent atteindre, et, plus odicux par le mal qu'ils veulent faire que redontables par ceini qu'ils font, ne réussissent pas même dans un genre d'écrire que sa facilité et son objet rendent écalement vil. Il mettoit les ouvrages de cette espèce sur la même ligne que ces nouvelles hebdemadaires de l'Europe, dont les éloges sont sans autorité et les traits sans effet, que des lecteurs oisifs parcourent sans y ajouter foi, et dans lesquelles les souverains sont insultés sans le savoir, ou sans daigner se venger. Il ne fut pas aussi indifférent sur les principes d'irréligion qu'on l'accusa d'avoir semes dans l'Esprit des Lois. Eu méprisant de pareils reproches il auroit cru les mériter, et l'importance de l'objet lui ferma les veux sur la valeur de ses adversaires. Ces hommes, également dépourrus de xele, et également empressés d'en faire paroltre, également effrayés de la lumière que les lettres répandent, non au préjudice de la religion, mais à leur désavantage, avoient pris différentes formes poor lui porter atteinte. Les uns, par un atratagème aussi puèril que pusillanime, s'étoient écrit à aux-mêmes; les autres, après l'avoir déchiré sous le masque de l'anonyme, s'étoient ensuite déchirés entre eux à son occasion. M. de Montesquieu, quoique jaloux de les confondre, ne jugea pas à propos de perdre un temps précieux à les combattre les pps après les autres; il se contenta de faire un exemple sur celui qui a'é-

toit le plus signalé par ses excès. C'étoit l'auteur d'une feuille anonyme et périodique (1), qui eroit avoir succédé à Pascal parce qu'il a surcéde à ses opinions; panégyriste d'ouvrages que personne na lit, et apoloriste de mirarles que l'autorité séculière a fait cesser des qu'elle l'a voulu; qui appelle impiété et scandale le peu d'intérêt que les gens de lettres prennent à ses quarelles, et s'est aliené, par une adresse digne de lui, la partie de la nation qu'il avoit le plus d'intérêt de méssager. Les coups de ce redoutable athlète furent dignes des vues qui l'inspirerent : il aceusa M. de Montesquieu de spinosisme et de dessme (deux imputations incompatibles); d'avoir suivi le système de Pope (dont il n'y avoit pas un mot

(1) Les Neurettes explisionieues.

dan l'ouvrage); d'avoir eité Plutarque, qui n'est pas un anteur chrétien; de n'avoir point parié du péché n'riginet et de la grace. Il prétendit enfin que l'Esprit der Lois était une production de la constitution Unigenitus; idée qu'on uous songonnera peut-être de prêter par dévision au critique. Ceux qu'on et cours de l'entre par dévision au critique. Ceux qu'on et cours M. de Montesquieu. Pouvrage de Chémeut XI et le sieu, peuvent ju-gre par cette accussion, de toutes les autres.

Le malbeur de cet écrivain dut bieu le déconrager : il vouloit perdre nn sage par l'endroit le plos sensible à tout citoyen; il ne fit que lui procurer une nouvelle gloire, comme homme de lettres. La Défense de l'Esprit des Lois parut. Cet ouvrage, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y régnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre. M. de Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odicux sans peine : il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle reconnoissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre. Mais ce qui sjoute eocore au mérite de ce morecau précieux , c'est que l'auteur s'y est peint lui-même sans y penser; ceux qui l'ont counu croient l'entendre; et la postérité s'assurera, en lisant sa Défense, que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits ; éloge que hien peu de grands hommes ont mérité.

Une sutre circonstance lui assure pleinement l'avantage dans cette dispute. Le critique, qui, pour preuve de son attachement à la religion, en déchire les mioistres, accusoit hantement le elergé de France, et sur-tout la faculté de théologie, d'indifférence pour la cause de Dieu, en ce qu'ils ne proscrivnient pas authentiquement un si pernicieux ouvrage. La faculté étoit en droit de mépriser le reproche d'un écrivain sans aveu : mais il s'agissoit de la religion; nne délicatesse louable ini a fait prendre le parti d'examiner l'Esprit des Lois. Quoiqu'elle s'en occupe depuis plusieurs années, elle n'a rien prononce josqu'ici; et, fût-il échappé à M. de Montesquieu quelques inadvertances légères, presque inévitables dans une carrière si vaste, l'attention longue et scrupuleuse qu'elles auroient demandée de la part du corps le plus éclairé de l'église prouveroit au moins combien elles servient excusables. Mais ce corps plein de prudence na précipitera rien dans une si importante matière. Il connoit les bornes de la raisou et de la foi : il sait que l'ouvrage d'un homme de lettres ne doit point être examiné comme celui d'un théologien ; que les manyaises

conséquences auxquélles une proposition peut donner l'un pri et interpréssions célentes ne rendent point blémable la persposition en etlement que d'alleur nous vivous dans un sicle multieureux où les intérêts de la religion outbeur de l'entre de la religion outprés des simples en répundant mai à propos auprès des simples en répundant mai à propos auprès des simples en répundant mai à propos aude gience du premier endre le sompen d'iouridialité, qui-relin, matigre ettre accustion injuste. M. de Musteuplieu fait toujonn etitus, recherché et accessifi per notre et que l'epica o de plus representale et des proud. Est d'ouserve aurequelle et de plus paul. Est d'ouserve du representale et des proud. Est d'ouserve du representat de la conserve du posizion. J'Al l'euront regarde comme un érrivius doncerous :

Pendant que les iosertes le tourmentoient dans son propre pays, l'Angleterre élevoit un monument à sa gloire. En 1752, M. Dassier, célèbre par les médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusienrs hommes illustres, vint de Loodres à Paris pour frapper la sienne, M. de La Tonr, cet artiste supérieur par son talent, et si estimahie par son désintéressement et l'élévation de son ame, avoit ardemmeut désiré de donner un nouveau lustre à son pinceau eu transmettant à la postérité le portrait de l'auteur de l'Esprit des Lois; il ne vouloit que la satisfaction de le peindre; et il méritoit, comme Apelles, que cet bonneur lui fût réservé : mais M. de Montesquien, d'autant plus avare du temps de M. de La Tour que celui-ci en étoit plus prodigue, se refusa constamment et poliment à ses pressantes sollieitations. M. Dassier essuya d'abord des difficultés semblables. « Croyez-vous, dit-il enfin à M. de Montesquieu, qu'il n'vait pes autant d'orqueil à refuser ma proposition qu'à l'accepter? » Désarmé par cette plaisanterie, il laissa faire à M. Dassier tont ce qu'il voulut.

L'auteur de l'Esprit des Lois jouissoit enfin paisiblement de sa gloire, lorsqu'il tomba malade au commencement de février. Sa santé, naturellement délicate, commençoit à s'altérer depais long - temps par l'effet leut et presque infaillible des études profondes, par les chagrins qu'nn avoit cherché à lui susciter sur son onvrage, enfin par le genre de vie qu'on le forçoit de meuer à Paris, et qu'il sentoit lui être funeste. Mais l'empressement avec lequel on recherchoit sa société étoit trop vif ponr n'être pas quelquefois indiscret; on vouloit sans s'en apercevoir jonir de lui aux dépens de lui-même, A peine la nouvelle du danger nú il étoit se fut-elle répandne, qu'elle devint l'objet des conversations et de l'inquiétude publique. Sa maison ne désemplissoit point de personnes de tout rang qui venoient s'informer de son état, les unes par un intérêt véritable, les antres pour s'en donner l'apparence, ou pour suivre la foule. Sa Maiesté. pénètrée de la perte que son roysume alloit faire. en demanda plusieurs fois des nouvelles : témoignage de bonté et de justice qui u'hanore pas moins le monarque que le sujet. La fin de M. de Montesquieu ne fut point indigne de sa vie. Accablé de douleurs cruelles, éloigné d'une famille à qui il étoit cher, et qui n'a pas eu la consolation de lui fermer les yeux , entouré de quelques amis et d'un plus graud nombre de spectateurs, il conserva jusqu'an dernier moment la paix et l'égalité de son ame. Enfin , après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs, plein de confiance en l'Être éternel auquel il alloit se rejoindre, il mourut avec la tranquillité d'un bomme de bien qui n'avoit jamais consacré ses talents qu'à l'avantsge de la vertu et de l'humanité. La France et l'Europe le perdirent le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus.

Toutes les nouvelles publiques out annouce ci vérement come une calanité. On pourroit applique à M. de Monteaquieu ce qui a été dit applique à M. de Monteaquieu ce qui a été dit parceit de l'autre Romain, que personne ne de présente de la company de la c

(1) Voici cet éloge en angleis, tel qu'on le lit dans la gunette appelée Evening-Post, ou Feste du soir :

species foreign Fort. or Parts de pari.

species foreign Fort. or Parts de pari.

species foreign Fort. or Parts de pari.

species foreign Fort. or Species foreign foreign Fort.

species foreign Fort.

species foreign Fort.

species foreign Fort.

species foreign foreign Fort.

species for the parts foreign Fort.

species foreign Fort.

spe

rement sperité, Caurles de Secondes, hores de Biotecopies, présidente auveire paperment, de Decision. Les serves au fait bonners « la nétare hompies, « su se sezia à la Hjatistion. Ant de l'Remanillé, l'en possible arrêce es serveiris à la Hjatistion. In des la companyation de la companyation de la companyapera, dond las projetajes « a masure de réligies es de governament, con actif product long-tomps » or gatamements. Il entreppi de los distincie; « sen settlem entre o quelque sected. (In fast se removerne que d'est en Anglois qui parte). Il constitute prefetimenta l'en et dandents une piedect houverna prevende repair des sciences et des belles-lettres de Preuse, empire, no y soil pede an l'usage de prosenter. Fiège de sauscies étrangers, a ceu destri luis direc et houser, synète à sid et ecces qu'à linice et houser, synète à sid et ecces qu'à maldet qu'il évoir, a recelu lui même à se aux destrict devir et de l'autre de l'a

Le 17 fetrier, Faendeimie françoise hii fit selon Vauge un service voluende, auquel, augler la rigueur de la saison, presque tous les grand de hetres de ce corps, qui elécient point absents de Paris se firent un devoir d'assister. Ou survoir day, dann cette triste circinosion, placer l'Espoit des Lois un son execuell, comme on exposa autrelois via-tris le cercueil de Raphaid son derrier tahleau de la Trausfiguration. Cet appareil simple et cuchant et di et une belle exison fusibre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré M. de Montesquieu que comme écrivain et philosophe : ce seroit lui dérober la moitié de sa gloire que de passer sous silence ses agréments et ses qualités personnélles.

Il total, dans le commerce, d'une douceur et d'une griét toujours égles. Sa contresation était légre, agréable et instructive, par legrand mombre d'hommet et de prouples qu'à avait conmonire d'hommet et de prouples qu'à avait conmus : ellé étoit couple comme son style, pleine de sel et de sallière, anna marcrimen et anna ser tire. Personne ne raccondri plus vivenent, plus par le sant par le de la comme de la comme de la partie de la comme de la comme de la partie de la comme de la comme de la mental partie par la comme de la mental partie par la mental partie promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable; il en sortoit toujours par quelque trait institudu qui réveilloit la conversation languisante : d'ailleurs elles n'étoient jamais ni jouces, ni choquantes, ni importunes. Le feu de son ceprit, le grand mombre d'idec dont il étoit plein, les faisoient naître : mais il n'y tomboit jamais su milieu d'un eutretien intéressant on sérieux; le désir de plaire à ceux vere qui il as

ment de ce pays, dont les lois, fines et commes, sont un freie contre la monacchie qui inndroit à la tyrascie, et troute la liberté qui déptiderent la ulicare. Ses courages randrant que mon cétèbre, et lui survivrons musi long-temps que la droite raison, les obligations monales, et le vusi report des lois, arronn entredins, reportés, et couractes, (Vine de Alember) trouvoit le rendoit slors à eux sans affectation et sans effort.

Les agréments do son commerce tenoient nonseulement à son caractère et à son esprit, mais à l'espèce de règime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde et long-temps souteue, il n'épuisori jamais ses forces; il quittoit toujours le travail a saot que d'en ressentir la moindre impression do fatigue '.

Il étoit sensible à la gluire; mais il ne vooloit y parvenir qu'en la méritant. Jamais il n'a cherché à augmenter la sicone par ces mancuvres sourdes, par ces voies obscures et honteuses, qui déshonorent la personne sans ajouter au nom de l'auteur.

Digos de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il no demandoit rien et ne s'étonnoit point d'être oublié; mais il a osé, même daos les circoostances délicates, protéger à la cour des bommes de lettres persécutés, célènces, et malbeureux, et leur a obteau des graces.

Quoiqu'il vécût avec les grands, soit par nécessité, soit per convenance, soit par goût, leur société n'étoit pas nécessaire à son boobeur. Il fuyoit des qu'il le pouvoit à sa terro : il y retrouvoit avec joie sa philosophie, ses livres, et le repos. Entouré de gens de la campagne, daos ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dana le commerce du monde et dans l'histoire des nations, il l'étudioit encore dans res ames simples que la nature seule a instruites, et il y trouvoit à appreodre : il conversoit gaiement avec eux : il leur cherchoit de l'esprit, comme Socrate; il paroissoit se plaire autant dans leur cotretien que dans les sociétés les plus brillantes, surtout quand il terminoit leurs différends, et soulageoit leurs peices par ses bienfaits.

Rien a'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle li viroit, et qu'on a oé trouver excessive dans uu monde avare et fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs et encore moins pour les seoilr. Bieofaisant, et par conséquent juste, M. de Montequieu ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnait aux

(i) L'autres de la leculie autogrape et périodique deux nous este partie ci-leau periodi (trouver au condiction maniress partie ci-leau periodi (trouver au condiction manistress partie ci-leau periodi (trouver au condiction) annipre più hant, que la santé de l'a de Noncequire révisi altriupre più hant, que la santé de l'a de Noncequire révisi altriupre principa de la condiction de la condiction de la consequence
prompere, le respectabilité de res redistin, a ci i supprenti le
passage cer en moi fresi anni qu'en ni cincicheau, qu'en aprenti de condiction de la consequence
passagence cer mois directabilité propriet le sur periodi.

Consequence cer mois directabilité propriet de la consequence
passagence cer mois directabilité l'apprentie de l'apprentie d

malburuex, ni des depenses considérables auxquelles ses logs voyages, la fuiblescé de a vee, et l'impression de ses ouvrages, l'arbiente de la vee, et l'impression de ses ouvrages, l'avoient obligé, et la tannais à see enfants, man dinioution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de se priere; il n' » rien quiet qu'il avoit reçu de se priere; il n' » rien quiet qu'il avoit reçu de se priere; il de l'arbient de l'arbiente de l'arbiente de l'arbiente, fille de l'arbiente de Lartique, fille de l'arbiente de l'arbiente de l'arbiente de l'arbiente de l'arbiente de l'arbiente. Il en a se ducci, fille, et un fils qu'i, par son caractere, son mourn, et ses ou-vages, r'est mourt digne d'une til de l'arbiente d'appe d'une til de l'arbiente d'appe d'une til d'arbiente d'arbiente d'appe d'une til d'arbiente d'arbi

Ceux qui aiment la vérité et la patrie ne seront pas fáchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes. Il pensoit :

Que chaque portion do l'Etat doit être également sounies aux bois ; mais que les prittièges de chaque portion de l'Etat doirent être respectés conque leurs effets mont ries de contraire au droit naturel qui oblige tous les cispran à concurir également su hies public ; que la possessian aucienne étoit en ce genre le premier datitien et le plus sinviable de droits, qui était toujours injuste et quelquofois dangrevas de rouleir étradure.

Que les magistrats, dans quelque eirconstance et pour quelque grand intérêt do corps que ce puisse être, os doivent jamsis être que magistrats, sans parti et sans passion, comme les lois, qui absolveut et puoissent sans aimer ni hair.

Il disoit enfiu, à l'occasion des disputes ecclésiastiques qui ont tant occupé les empereurs et les chrétiens grecs, que les querelles théologiques, lorsqu'elles cessent d'être renfermées dans les écoles, déshonorent infailliblement une nation aux yeux des autres. En effet, le mépris même des sages pour ces querelles ne la justifie pas, parce que les sages faisant partout le moiodre bruit et le plus petit nombre, ce n'est jamais sur eux qu'une nation est jugée. Il disoit qu'il y avoit très-peu de choses vraies dans le livre de l'abbé Du Bos sur l'établissement de la manarchie francoise dans les Gaules, et qu'il en auroit fait mue réfutation suivie, s'il ne lui avait fallu le relire une troisième ou une quatrième fois, ce qu'il regardoit comme lo plus grand des supplices.

L'importance des ouvrages dout nous avons en à parler dans cet élogs nous en s fait passer sous siscece de mois considérables, qui serviout à l'autenz commo de délassement, et qui suroient suffi pour l'éloge d'un autre. Le plus remarquable est le Temple de Gnide, qui suivit d'assez pres les Lattres persanes. M. de Montesquises, après avoir été dans celles -ci Horrec, Théophraste, et Lacien, fat Ovide et Anacréon dans ce nouvel essai. Ce n'est plus l'amour despotique de l'Orient qu'il se propose de peindre, c'est la délicatesse et la naïveté de l'amour pastoral, tel qu'il est dans une ame neuve que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. L'auteur, craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos mœurs ne parût trop languissant et trop uniforme, a cherché à l'animer par les peintures les plus riautes. Il transporte le lecteur dans des lieux enchantés, dont à la vérité le spectacle intéresse peu l'amant heureux, mais dont la description flatte encore l'imagination quand les désirs sont satisfaits. Emporté par sou sujet, il a répandu dans sa prose ce style animé, figuré, et poétique, dont le roman de l'élémaque a fourni parmi nous le premier modèle. Neus ignorons pourquoi quelques eenseurs du Temple de Gnide ont dit à cette occasion qu'il auroit eu besoin d'être en vers. Le style poétique, si on entend, comme on le doit, par ce mot un style plein de chaleur et d'images, n'a pas besoin, pour être agréable, de la marche uniforme et cadencée de la versification; mais, si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithètes oisives, dans les peintures froides et triviales des ailes et du carquois de l'Amour, et de semblables objets, la versification n'ajoutera presque aucun mérite à ces ornements usés; on y cherchera tonjours en vain

l'ame et la vie. Quoi qu'il en soit, le Temple de Gnide étant une espèce de poème en prose, c'est à nos écrivains les plus célébres en ce genre à fixer le rang qu'il doit occuper : il mérite de pareils juges. Nous croyons du moins que les peintures de cet ouvrage soutiendroient avec succès une des principales épreuves des descriptions poétiques, celle de les représenter sur la toile. Mais ce qu'on doit surtout remarquer dans le Temple de Gnide, e'est qu'Anacréon même y est toujours observateur et philosophe. Dans le quatrième chant, il paroit décrire les mœurs des Sybarites, et on s'aperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. La préface porte surtout l'empreinte de l'auteur des Lettres persanes. Eu présentant le Temple de Gnide comme la traduction d'un manuscrit grec, plaisanterie défigurée depuis par taut de mauvais copistes, il en prend occasion de peindre d'un trait de plume l'ineptie des critiques et le pédantisme des traducteurs, et finit per ees parôles dignes d'être rapportées : « Si les gens graves désiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente aus que je travaille à un livre de donze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale, et tout ce que de très-grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là. »

FIN DE L'ÉLOCE DE MONTESOUIEU.

OEUVRES

DE

MONTESQUIEU.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LES LETTRES PERSANES.

Rian n'a plu davantage dans les Lettres Persanes que d'y trouver, sans y penser, une espèce de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie. A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux et moins bizarre; et ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre et de ce merveilleux, suivant la différence de lenrs caractères. D'un autre côté, le désordre croît dans le sérail d'Asie, à proportion de la longueur de l'absence d'Usbek, c'està-dire à mesure que la fureur augmente et que l'amour diminue.

D'aillenrs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmants, qui ont paru depuis les Lettres Persanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digressions ne peuvent être permises que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau ronan. On n'y sauroit mêter des pranmementants, parce qu'accura des persanages n'y ayantéé assemblés ponrraisoners, cel choqueroit de dessin et la nature de l'Euvrage. Mais, dans la forme des lettres, coi les acteurs ne soot pas choisis, des sujets qu'on traite ne sont dépendant d'aueun dessin ou d'aueun phain des d'aueun dessin ou d'aueun phain des formet, l'auteur s'est donné l'avantage de pouverir jettere de la philosophie, de la lettre l'euron par l'euron de la philosophie, de la lièr le tout par une chaîne servite, et en quelque façon inconue.

Les Lettres Persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tons ceux qu'ils rencontroient: « Monsieur, dissioientils, faites-moi des Lettres Persanes. »

Mais ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.

Il y a quelques traits que bien des gens ont trouvés trop hardis; mais ils sont priés de faire attention à la nature de cet nu-

vrage. Les Persans qui devoient v jouer un si grand rôle, se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, e'est-à-dire dans un antre univers. Il y avoit un temps où il falloit nécessairement les représenter pleins d'ignorance et de préjugés : on n'étoit attentif qu'à faire voir la génération et le progrès de leurs idées. Leurs premières pensées devoient être singulières : il sembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'espèce de singularité qui peut compatir avec de l'esprit ; on n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils avoient eu à chaque chose qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensat à intéresser quelque principe de notre religion, on ne se soupcounoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise et d'étonnement, et point avec l'idée d'examen, et encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Persans ne devnient pas paroltre plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes et de nos usages. Et s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ees dogmes et nos autres vérités.

On fait eette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le leeteur de ne pas eesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devolent en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles, et la manière singulière, naïve ou bizarre dont elles étoient aperçues. Certainement la nature et le dessein des Lettres Persanes sont si à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que eeux qui voudront se tromper eux-mêmes.

INTRODUCTION.

Je ne fais point ici d'éplire dédicatoire, et je ne demande puint de protection pour ce livre : ou le lira, s'il est bon; et, s'il est manvais, ie ne ne soucie pas qu'on le liss.

J'ai détaché ces premières lettres pour essayer le goût du publie : j'en ai un grand nombre d'antres dans mun portefeuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ue serai pas connu : ear si l'on vient à savoir mou nom, dés er moment je me tais. Je connuis une ferume qui marche sasez hien, mais qui boite dès qu'on la regarde, Creat assez des déstats de l'ourrage sans que je présente encore à la critique cenz de ma personne. Si l'on savoit qui je sais, on diroit : « Son livre jure avee son caractère; il devroit employer son temps à quelque chose de mieux; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces aortes de réflexious, parce qu'on les peut faire aux essuver heaucoop son esprit.

Les Persans qui évricent ici étoient logic avec moi; nous passous notre vic ensemble. Comme lis me regardolent comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachotra tries. En effet, des gens tramplantes de si loit ne ponvient plus avic de servets. Ils me communiquoient la plopart de leurs lettres; je les copia; il 70° narpris nettre qualque-unes dont lis se productive qualque-unes dont lis se productive qualque-unes dont lis se citet es collect nortifiantes pour la vanné et la idonte; param. Je ne fais donc que l'office de traductent : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos morars. J'ai soulagé le letetur du langage aslatique autant que je l'ai pn, et l'ai sanvé d'une infinité d'expressions qui l'auroient ennuyé jusque dans les unes.

Mais ec n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retrauché lea longs compliments, dont les Orientanx ne sont pas moins prodigues que nons, et j'ai passé un nombre infini de cer minaties qui out tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivrent mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nons ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ila auroient vu leurs ouvrages s'évanouir,

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mocurs et des manières de la natiun jusqu'à en connoître les plus fines eirconstuces, et à remarquer de chores qui ; is mis bien nir, ou fichappe à bien des Allemands qui out vorggé en Françe. D'artibles els su loug djoirq qu'illy out fait : sans compter qu'il est plus facile i un Asiatiure de s'instructie des moers des François dans un en, qu'il nel'est à un François des parataritre des moers de Asiatiques dans quatre, parce que les nan se livrent autout que les santres se commaniquent per.

L'uspe a permis à tout traducteur, et même au plus habère commentateur d'orrer la tête de sa version, ou de sa glose, din panégyrique de l'original, et d'or relever l'atilité, le mérite et l'exectlence. Je ne l'ai point fait ; on en devinera facilement les raisons. Une des meilleur est que de servit que ce servit une ches très-ennayeux, placée dans un lieu déjà très-ennayeux de lui-même; je veux dire une préfèce.

LETTRES PERSANES.

LETTRE I.

USBER A SON AME RUSTAN.

A tspahan. Nous n'avons séiourué qu'un jour à Com. Lors-

que nous eignise fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze propletes, nous nous remimes en rhemin; et hier, vingt-rinquième jour de notre départ d'Ispaban, nous arrivàmes à Tauris.

Rica et moi, sommes pent-être les premiers parmi les Persans, que l'euvic de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aieut recoucé aux donceurs d'une vie trauquille pour aller chercher laborieusement la sagesse. Nous sommes nés dans un royaume florissant;

mais uous n'avous pas cru que ses bornes fusseut eelles de nos connoissaures, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande moi ee que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs, Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerni quelque temps. Adieu, mon cher Rustau. Sois assuré qu'eu quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE II.

USBER AS PREMIER EUNOQUE MOIR.

A son serail d'tspahan.

Tit es le gardien fidèté des plus heltos femuses de Pereis; p ét il confié e que pla visió dans le monde de plus cher; tu tiens en tes mains les elefe one portes fatales qui ne s'ouverent que pour mod. Taudis que la veilles au ree dépôt précieux mod. Taudis que la veilles au ree dépôt précieux mod. Taudis que la veille sur me dépôt précieux modifiques de la propie dans la métarier de la confié de la précie dans les temples de la veille de la confié de la veille de la v

rance. Tu es le fiéau du vice et la colonne de la

Ta leur commundes el leur obisis. Tu exécutes vareigiment toutes leur s'abolaris, el leur fais averigiment toutes leur s'abolaris, el leur fais de sérail; in trouve de la gloirie leur rendre les serices les plus vilas, to le comment avec respect et avec erainté a leur ordre le journe l'est leur ordre le journe, tou le sers comment l'est leur ordre le journe, tou le sers comment l'est leur ordre le journe le leur ordre le journe l'est leur ordre le journe l'est leur ordre le journe l'est leur ordre le leur ordre le leur ordre le leur de le leur de leur de leur de le leur de leu

Souvieus-toi tonjours du néaut d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, et te confier les délices de moo curar. Tiens-toi dans na profond abaissement suprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur en même temps seutir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaisirs qui peuveut être innoceuts; trompe leurs inquiétudes; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délirieuses; persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y moner : mais fais faire main-basse sur tous les bommes qui se présenterent desaut elles. Exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame : parlc-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu,

De Tauris , le 18 de la lune de Sopher, 1711.

LETTRE III.

ZACHI A USSER.

A Touris.

Nous avons ordanué au chef des eutroques de nous meuer à la campague; il te dirs qu'aueun accident ue nous est arrivé. Qusud il fullut traverser la rivière et quitter nos litières, nous nous animes, eton la coutume, dans des boites; deux esclaves nous portérent sur leurs épanles, et nous éclappaines à tous les regards.

Comment arrois/e pa virve, cher Usleh, dans un sérail d'Epalan, dans cer lière, qui, me rappetant asso ceuse mes plaitirs paveis, ririticut tous les jours me desirs seve un nouvelle violence? J'errois d'appartements cu appartements, le cherchant laujours et e le trouvant jamais, mais rencentrant par-tout un cruel sonvairi de ma félicité passée. Tantol je me voyois en ce licuo di, pour la première fois de ma vie, je te regue chan me bras tanté dans estui où fu

décidas cette fameuse querelle entre tes femmes. Chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentames devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornements : to vis avec plaisir les mirarles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emportées l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bieutôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornements qui t'étoient devenus incommodes; il fallat paroitre à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek! que de rharmes furent étalés à tes veox! Nuus te vimes long-temps errer d'enrhantements en enchantements; ton ame iocertaine demeura loog-temps saos se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un jostant toutes convertes de tes baisers : tu portas tes curieux. regards dans les lieux les plus secrets : tu nons fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandements et une obéissance tuniours nouvelle. Je te l'avone, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition me fit soubaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maltresse de ton cour ; tu me pris , tu me quittas; tu revins à moi, et je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde: tout ce qui pous entouroit ne fut plus diene de nous occuper. Plut su ciel que mes rivales eussent eu le cours ge de rester témoios de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur; elles auroient vu que, si elles pouvoient disputer avec moi derharmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité... Mais où suis-ie? On m'emmene ce vain récit? C'est un malheur de n'être point aimée; mais e'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des rlimats barbares. Onoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé! Hélas! In ne sais pas même ce que tu perds! Le pousse des sonpirs qui ne sont poiot entendus ! Mes larmes coulent, et tu n'en jonis pas! Il semble que l'amour respire dans le sérail, et ton insensibilité t'en éloigne sans cesse! Ah! mon cher-Usbek, si tu savois étre heureux.

De sérail de Fatme , le 21 de la lane de Mahaream , 1725 .

LETTRE IV.

ZÉPHIS A USBER.

A Bracton.

Enfin ce monstre noir a résolu de me désesnérer. Il veut à toute force m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection. et dont les adroites mains portent par tout les ornements et les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse , il veut encore qu'elle soit déshonorante. Le traitre veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance; et parce qu'il s'euouie derrière la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vn des choses que je ne sais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse! Ma retraite ni ma vertu ne sauroient me mettre à l'abri de ses soupeons extravagants; un vil esclave vieut m'attaquer jusque dans ton eœur, et il fant que je m'y défende! Non, j'ai trop de respect pour moi - même pour descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien, et, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du sérail de Fatme, le 29 de la lune de Maharram , 2712.

LETTRE V.

BUSTAN A USBRO.

A Erzeron. Tu es le sujet de toutes les conversations d'Isnahan; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'esprit, les autres à quelque chagrin : les amis seuls te défeodent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter les femmes, les parents, tes amis, ta patric, pour aller dans des elimats inconnus aux Persans. La mère de Rica est incopsolable; elle te demande son fils, que tu loi as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon eher Usbek, je me seus naturellement porté à approuver tout ce que tu fais ; muis je ne saurois te pardonner ton absence; et, quelques raisons que tu m'eu puisses donner, mon eccur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Ispahen , le 28 de la tone de Rebiab 100, 2211.

LETTRE VI.

A Ispahan.

A une journée d'Érivan, nous quittàmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Tures. Douze jours après nous arrivâmes à Ezzeron, où nous séjournerons trois ou quatre

Il faut que je te l'avoue, Nessir, j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue, et que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il m. sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit; ma tendresse s'est réveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, et m'a fait eunnoître que, pour mon repos, j'avois

trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles, que je ne

sois dévoré de elingrins, Ce n'est pas , Nessir , que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité qui ne laisse point de desirs. Dans le nombreux sérait où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, et l'ai détruit par lui-même : mais de ma froideur même, il sort une jalousie secrète qui me dévoré. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-nièmes; je n'ai que des ames laches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté, si mes esclaves étoient fidèles : que sera-ce s'ils ne le sont pas? Quelles tristes pouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir! C'est nu mal où mes amis ne peuvent porter de remède : e'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets; et qu'y pourroient-ils faire? N'aimeroisje pas mille fois mieux une obscure impunité qu'une correction éclatante? Je dépose en ton eseur tous mes chagrins, mon cher Nessir : e'est la seule consolation qui me reste dans l'état où ie suis.

D'Erzeron, le so de la lune de Rebiab 3º, 1711.

LETTRE VII.

PATHÉ A USERE.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher

Usbek, et, dans Falsatteneut où je uis, je ne puis me le persuader enrore. Je court sost le sérail, commesi tu y étois; je ne suis point desabuée. Que veux-tu que devienne une femme qui Taime, qui frôit accondumé à te tenir dans ses bras, qui n'étoit occupiée que du soin de te donner des prevues de sa tendresse, libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violeuce de sou amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point eucore vu le visage d'un hamme; tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise (x), car je ne niets pas au rang des hommes ces eunuques affreux dunt la moindre imperfection est de u'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ue me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchauteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu où je suis enfermée par la névessité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être

Ne pense pas que ton absenre m'ait fait négliger une heauté qui t'est chère. Quuique je ne doise être vue de personne, et que les ornements dont je me pare soient inutiles à ton bonbeur, je cherche eependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ue me couche point que je ue me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce temps heureux où tu venois dans mes bras; un songe flatteur qui me séduit me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que, dégoûté d'un péuible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit se passe dans des songes qui n'apportienneut ni à la veille ni au sommeil : je te cherche à mes côtés, et il me semble que tu me fois : enfin le feu qui me dévore dissipe luimême ces enchantements et rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée,..., Tu ne le eroirois pas, Ushek; il est impossible de vivre dans cet état; le feu confe dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que jr srus si bien! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer? Dans ees monients, Usbek, je douncrois

(s) Les femmes persones sont beancoup plus etroitement guiders que les lemoire tarques et le s'émmes informés l'empire du moule pour ou seul de tes baisers, Qu'une femme et unisheuveuse d'avoir des desirs si violents, lonqu'elle est prirée de celui qui pout seul les saidaire; que litrée à élèmème, a'ayant rira qui puisse la distraire; d'faut qu'elle vice dans l'habitude de soogire et dans la fraeur d'une passion irrifée; que, bien loin d'être beur trues, elle a la pas une la Fannage de servir à la l'élicité d'un autre l'ornement institté d'une servire pour l'hommer et une pas pour le lonpurée pour l'hommer et une pas pour le lon-

You size him eruels, you antres hommes? You size charmly ne nous yous despassions que nous pain despassions que nous ne paissimar pas astifaire : vous nous traiter commes à sous étions insensibles, et vous sous reinz him fabris que nous ferin; à long temps merrités, serout irrités à voire vue. Il y a de la prême à se faire siner; il est plus court d'obtenir du désepoir de nous sens et que vous a lores attendre de voire de nous entre et que vous a lores attendre de voire.

Adieu, moa ther Ushek, adieu. Compte que je ne vis que pour l'adurer : moa ame est toute pleine de toi; et ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amonr, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du sérail d'Ispahan, le 12 de la lune de Reblab 1^{eg}, 1711.

LETTRE VIII.

USBER A SON AMI BUSTAN.

A tapaban.

Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien donté que mon départ feroit du bruit; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive, la prudeuce de mes ennemis ou la mienne?

Je paru à la cour des ma plus tendre jeunesae. Je puis le dire, mon cour ne s'y corrompit point ; je formai même un grand dessein; Jossi y être vertuens. Des que je conaus le vice, je n'eu éloigani; mais je m'en approchai ensuite pour le demasquer. Je portai la vérité juuques aux pieda du trône; J'y parlai uo langage junqu'alors inconus ; je déconcertai la flatterie, et j'étonnai en même teuno jes adorateurs et l'idole.

Mais quand je vis que ma sinrivité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jolousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corronipue, je ne me soutenois plus que par une foillé vertis, je résolus de la quitter. Je feijuis un graud attachement pour

tes sciences; et, à farce de le finithee, il no vite réfellement. Je ne meltir jibud duscumes af faires, et je me retiri datus une maison do cumpo. Mais ce parti même avait se si nouvie-nients; je readois tosjours exposé à la mailee morens de m'en parsolir. Qu'edques avis acrest me firrat me parsolir. Qu'edques avis acrest me firrat me partire; et ma retraire même de la cour me foundat un pretire par la mérinaire même de la cour me foundat un précette plansible. J'alais au rel, je hi marquail l'avis que j'eves de mistratires et de l'autorité de l'autorité

Voilà, Rustau, le véritable motif de mou voyage. Laisse parler Ispohau; ne me défenda que desant ceux qui m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes; je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne seraijo que trop onblié, et quo mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher; je compto sur leur fidélité comme sur la tienne.

D'Erseron, le 20 de la lane de Gramadi 2º, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE A 1881.

A Erzeron.

Tu suis ton ancien maître dans ses voyages; tu parcours les provinces et les royammes; les chagrins ne autroient faire d'impression sur toitchaque instaut te montre des choses nouvelles; tout ce que tu vois te récrée et te fait passer le temps sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, euferme dans une affreuse prison, unit toujours eurivironné des mêmes objets et dévoré des mêmes chagrius. Je génis accablé sous le poids des soins et des inquiétades de cinquante auries; et, dans le cours d'une longue vie, je no puis pas dire avoir eu un jour sercin et un moment tranquille.

Lorsque noto premier maltre eut formé le cruel projet de me conifier ses femmes, et m'eut obligé, par des séductions soutenues de núlle menaces, de me séparer pour jamais de moi-même, las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passous à mon repos et à ma fortune Malbeureux que j'étoit mon espris précofortune Malbeureux que j'étoit mon espris précoeupe me faisoit voir le dédommagement et non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour par l'impuissaore de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions, saus en éteindre la cause; et, bien loiu d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans lo sérail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu ; je me sentois anime à chaque justant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue que pour me désoler ; pour comble de malbeurs, j'avois toujours devant les yeux un hommo heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais désbabillée, que je ne sois rentré eliez moi la rage dans le cœur. et un affreux désespoir dans l'ame.

Voils comme j'ai passé ma misérable jennese. Da n'avois de confident quo moi-mème. Changé d'enumis et de chagrins, il me les falloit dévorer et ces mêmes femmes que j'étois tenté do regarder avec des yeux si tendres, je ne les enviageois qu'avec des regards sévères : j'étois perdu, si elles m'avoient pénéfre; quel avantage n'en auroitent-elles pas pris!

Je me nouvieus squ'un jour que je nortiou issue flemme daus le bain, je me centa is trumpati quo je perdia cutièrennen la raison, et que j'esta jour je perdia cutièrennen la raison, et que j'esta jour la permière rificion, que ce jour feits le dernier de mes jours; je fus pourtient assec heurreux pour chetapper à mile mors; annie la beauté que j'avois faite condièreus de ma foileteus me vendir bien et de la considerate de ma foileteux me vendir bien et de la considerate de ma foileteux me vendir bien et son altenez je perdis-entièrennent mon autorité un reile, ut etle m'a obligé depuis à de comtrête un reile, ut etle m'a obligé depuis à de com-

Enfin les feux de la jeunesse ont passé: je suis vieux, et je me trouvo, à cet égard, dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence, et je leur reuds bieu tons leurs mépris, et tous les tourments qu'elles m'out fait souffrir. Je me sonviens tonjours que j'étois né poor les commander; et il me semble que je redeviens homme dans-les ocrasious où je leur commande encore. Je les hais, depuis que jo les envisage de sang-froid, et que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir do me faire obéir me donne nue joie seerete : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, et il m'en revieut toujours mor satisfaction indirecto; je me trouve dans lo sérail comme dans un petit empire; et mon ambitinu, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu.

Je vois avec plaisir que tout ronle sur moi, et qu'à tous les instants je sois nécessaire : je me charge volootiers de la baine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un iograt : elles me trouveut au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocents; je me présente toujours à elles comme une barrière juébranlable : elles forment des projets, et je les arrête soudain : je m'arme de refus; je me bérisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie. Je les désespère en leur parlant sans eesse de la foililesse de leur sexe et de l'autorité du maître : je me plaius essuite d'être obligé à tant de sévérité, et je semble vouloir leur faire eutcodre que je n'ai d'antre motif que leur propre intérêt et un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de désagréments, et que tons les jones ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir sur cesix que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme uo flux et un reflux d'empire et de soumissioo : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humiliants; elles affecteut un mépris qui n'a point d'exemple; et, sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans ecsse d'ordres, de commandements, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relaient pour m'exercer, et que leurs fantaisies se succèdent : souveot elles se plaisent à me faire redoubler de sojos : elles me font faire de fausses cunlidences : tantôt on vient me dire qu'il a parn no jeune homme autour de ces murs; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien-qu'on duit rendre une lettre ; tout ceci me trouble , elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derrière leur porte, et m'y enchaînent nuit et jour. Elles savent bien feindre des maladies, des défaillauces, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte ponr me mener au point on elles veulent. Il faut, dans ces ocrasions, une obéissance aveugle et une complaisance sans bornes : un refus daus la bonche d'un bomme comme moi seroit une ebose inonie; et si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mun cher 1bbi, que de descendre à cette lumilistion.

Ce n'est pas tont : je ne suis jannais sûr d'être un instant daus la faveur de mon maître ; jai autaut d'enuemies daus soo cœur qui ne songent qu'à me perdre : elles out des quarts-d'heure où je ne uit point évouité, de quest-el-liceure du l'ou ne réduce rio, de quartie-dicure de jû intojueurs not tot. Le mée dans le lit de mon maitre des femamos irritées : crévich que l'ou y travaille pour moi, et que mon parti noit le plus fort l'ait tout à criadre de leurs lames, de leurs coppirs, de leurs enthressements, et de leurs plainir même : el cles sont dans le litu de leurs trimphes; leurs charmes me deviconent terribles : les services précharmes me deviconent terribles : les services présents effected dans un moment tous mes services passét; et rien ne peut ne répoudre d'un maître qui inst plus à loi-même.

Combine de fois m'est à arrivé de ne coucher dans la factor, « de me lever dans la diagnece la jour que je du fouetté ai indigement stoute de sérail, qu'avai, je fait ? de la sieu en de four au de serail, qu'avai, je fait ? de la sieu en de serail, qu'avai, je fait ? de la sieu en de serail, qu'avai, pe la paignet, et meisque à lieu est palient, es qu'alles aupsentaires à messere de l'amore qu'elles fait de partient, et meisque à l'est partient, et meisque à l'est partient dans un moment si crisique ? Je foi perde lorscite dans un moment à crisique ? Je foi perde lors-que le m's attendes de moisse je fait à victime que je m's attendes le moisse je fait à victime que je m's attendes le moisse je fait à victime de les soupirs sovient fait. Valle, cher Dhi, j'etat ette dans lequel j'à l'opopore véce.

Que tu es heureux! tes soios se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire, et de te mainteuir dans sa faveur, jusques au dernier de tes jours.

Da sérnit d'Espahan , le dervier de la lune de Saphar, 2722.

LETTRE X.

MIRZA A SON AMI USBER.

A Erzeron.

Tu étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica; et il u'y avoit que Rica qui pût me conoler de la tienne. Tu nous manques, L'abek; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violeoce pour rompre les eugagements que le cœur et l'esprit ont formés.

Nous disputos ici baucoup; nos dispotes roulent ordinairement sur la monta. Hier oo mit en question si les bommes étoient henreux par les plaisirs et les satisfactions des sens, oo par la pratique de la sertu. Le l'ai souvent oui dire que les hommes étoient n'es pour être vertueux, et que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que su veux dire. J'ai parlé à des mollaks, qui me désespèrent avec leurs passages de l'alcoran; car ja ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme bomme, comme citoyen, comme père de famille. Adieu.

D'Ispahan , le dernier de la lune de Sophar, 1711.

LETTRE XI.

USBRE A MIRZA.

A Ispahan.

To renonces à la raisou pour essayer la mienne: tu descends jusqu'à me consulter; tu me erois capable de l'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte eucore plus que la bonne opinion que tu as conçus de moi; c'est ton amitté, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pascru devoir employer des raisonnements fort àstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de peruader, mais qu'il fast encore faire sentir; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morrean d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie on petit penple appelé Troglodyte, qui descenduit de ces anciens Troglodytes qui, si nons en croyons les historieus, ressenubloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'écione point si contredit, fin a r'éciont point velus comme des ours, ilane sifficient point, its avoitent deus yeux, amis its décionat si méchants et si fêroces, qu'il n'y avoit parmi cux aoeun principe d'équite in de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement : mais ils conjurérent contre lui, le tuérent, et exterminérent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblérent pour choisir un gouvernement; et, après bien dea dissentions, ils créérent des magistrats. Mais à peine les curent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables; et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consuita plus que son naturel sanvage. Tous les particuliers convincent qu'ils n'obcrioent plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses inlérêts, sous consulter ceux des antres.

Cette résolution manime flattoit extrémement tous les particuliers. Ils disoient : « Qu'ai je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi; je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et, pourvu que je les aie, je ne me soncie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres; elacua dit: 2 hen labourvrai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me fant pour me nourrir; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien. *

Les terres de ce petit respunse n'étoient pas de mines autres : il en avoit d'arisée et é montagueuse, et d'autres qui, dans un terrain bas,
cétoient arrouére de plusieurs roisseure. Cette année la séchereuse fut tries-grande, de manière que
les terres qui citouri dans les lites dericé manquéerant absolument, tundis que celleu qui gent
propriet de la contra de la commanda de la con
train autres qui privent prempte tout de faire par

la durest des sutres, qui leur refusérent de partager la récoller.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux cières se trouvérent d'une fertilité extraordinaire, et les terres bases furent sibmergées. La moitié du peuple cria une seconde fuis famine; mais ces misérables trouvérent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitants avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux et l'enleva : il s'emut une grande que relle ; et, après bien des injures et des coups, ils couvierent de s'en remettre à la décision d'un Troglodyte, qui, pendant que la république subsistoit , avait eu quelque eredit. Ils allèrent à lui , et voulurent lui dire leurs raisons. - Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut être pas employer mon temps à termioer vos différends, et à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laisser en repos, et de ne m'importaner plus de vos querelles. » Làdessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutot que de rendre cette frame; etl'autre pénétre de l'injustice de son vaisin et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin nue femme jeune et belle, qui revenoit de la fontaine : il u'avoit plus de femme, celle-là lui plut; et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malhrur. Il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avis un homme qui possoción un champs avané ferille, quil cuitivat avec grand avia i deux sunsé ferille, quil cuitivat avec grand avia i deux de sex violins vanierat ensemble, le chavierent de amanica, eccuprentos un champ : là ferent entre ous une misimo pour se dérindre contre tous ceux qui vonderient l'insurger; et effectivenesse ils se soutierent par la produst plusiera soni. Ami un der deux, enungé de parsinger en qui pouvoit avoir tout veul, un l'autre, et d'entit avet maire du champ, donne might en de l'amb pour de parsinger en qui pour deux autres l'orgologies viteres l'autaguer i à se contre trep fulle pour et dérende, et à fin mai-

Un Treglodyte presque tout nu vit de la laine qui étoit à vendre ; il en demanda le prix : le marchand dit en ini meme : « Naturellement je ne devreis esperer de osa laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir buit mesures. » Il fallut en passer par la , et payer le prix demandé. « Je suis bien aise, dit le marchand; j'aurai du blé à présent. - Que ditesvous ? reprit l'acheteur : vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être; car vous saurez que le blé est extrémement cher, et que la famine règne presque par-tout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. .

Cependant une maladie cruelle ravaccoit la contrée. Un médecin habile y arriva du pays vnisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous crux qui se mireut dans ses mains. Quand la maladie ent cesse, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire : mais il pe trouve que des refus : il retourne dans son pays, et il y arriva arcable des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt apres il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, et affligeoit plus que januis cette terre ingrate. Ils allérent à lui cette fuis, et n'attendirent pas qu'il vint chez eus. « Aliez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez daus l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnes : je croirois uffenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere, «

B'Erreron, le 3 de la lone de Germadi 2º, 1711,

LETTRE XII.

USBEK AU MÊME.

A treaban.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De taut de familles, il n'en resta que deux qui échappérent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers ; ils avoient de l'humanité; ils connoissoient la justice; ils aimoient la vertu ; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, et ne la ressentoieut que par la pitié : c'étoit le motif d'une uniou nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun : ils n'avoient de différends que ceux qu'une donce et tendre amitié faisoit naitre; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse et trauquille : la terre sembloit produire

d'elle-même, cultivie par ces vertouseus maiur. Ils simonient turn femmes, et ils ne dozient terbebrement cheix. Tout el em attention était d'édite leur cultur à la veria. Ils heur point de l'entre des leur cultur à la veria. Ils heur point de l'entre des particulers à leur flaires arrout sentir que l'autret des particuliers as trosse toujeurs que l'autret des particuliers as trosse toujeurs des la la leur de l'entre des particuliers et trosse toujeurs que l'autret des particuliers avers les répares, c'est vouler le product par l'autre des particuliers des particuliers de l'entre l'autre de l'entre d'entre de l'entre de l'entre de

Ils eurent bientôt la consolation des perea vertueux, qui est d'avuir des enfants qui leur ressemblent. Le juene peuple qui s'étra puus leurs yeux s'accrut par d'heuvens mariages; le nombre augnenta, l'union fut toujours la même; et la vertu, bieu boin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au coutraire par uu plus grand nombre d'exennées.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodytes? Un pemple si juste devoit être clieri des dieux. Des qu'il ouvrit les yeux pour les connuitre, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les meurs ce que la nature y avoit laisé de trop rude.

Hs instituérent des fêtes en l'immueur des dieux, Les iennes filles, ornées de fleurs, et les ieunes garono, les délécuient par leurs danses et par les accord d'une musique champler: on faissilenasité des fectios, où la jois ne régont pamoias que la fragilité. Cétois dans ces assemblées que parfoit la nature naive; éest li qu'an appreussi à donner le cour et à le recovoir ; évet la que la pudeur virigiante faissil, en rougiassel, on aven aurpsia, suis heastet confirmé par le consentement des pireus et c'est là que les touler aux parties de la presi de lois une union con se platicion la précial de las une union

On alsoit au temple pour demander les faveur de dien: ce a visit pa les rivièress, et une conéreus abonânce; de pareils soubaits étientes, et une conéreus abonânce; de pareils soubaits étientes indigence des hursur Troglodyres; la les desirer que pour leurs compatriates. Ils n'é-tient aux pieds de auttels que pour deurs compatriates. Ils n'é-tient aux pieds de auttels que pour deurs compatriates. Ils n'é-tient aux pieds de leurs pières, l'union de leurs fières, la santé de leurs pières, l'union de leurs fières, l'union de leurs fières, l'autre de leurs enfonces Les filles y venoients papeur les tients enfinée de leur canné de leurs enfonts. Les filles y venoients papeur les tendres serified de leur canné de leurs enfonts de leu

Le sois, loraque les troupeaux quitisant les autriries, etque les lores fafiguies arraiges trament amment la charres, si à s'assemblaissint; et, dans un repair de la charres, si à s'assemblaissint; et, dans un repair de la charres, si à s'assemblaissint et de premiers autriries de la charres de la faficité de la company de la faficité suite argandure des cieras, les est conjume précisités aux hommes qui les implores, totales de la cre order in civilitable et oux qui en se le craigent par lis décrivoirent en mainte les défieres de la tre condition de la configue de la co

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs hesoios. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étraogre: ils se faisoinné des parsents, où celui qui donnoit eroyoit toojours avoir l'assutage. Le peuple traglodyte ae regardoit comme une seule famille: les troupeaus, étoient presque toojours confondus; la seule peiue qu'on s'éparguoit ordinairement, évitoit de les partager.

D'Erperon, lo 6 de la lune de Gemmali 2º, 1711.

LETTRE XIII.

USEEK AU MÉME.

Je ne saumis assez te parler de la vertu des Troglodytes. Un d'eux disnit un jour: « Mon père doit demain labourer son champ ; je me léverai denx heures avant lui ; et quand il ira à son

ehamp, il le trouvera tout labouré. »

Un aotre disoit en lui-même: « Il me semble que ma seur a du goût pour un jeune Troglodyto

que ma seur a du goit pour un jesne Troglodyto de nos parents; il faut que je parle à mon père, at que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des vuleurs avoient calevé son troupeau : - J'en sois bien fâché, ditil; car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offir aux dieux. -

On entendoit dire à un autre: « Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frère, que mon père aime taut, et que je chéris si fort, a recouvré la sonté. «

On bien: "Il y a un champ qui touche celui de demo père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours expoés aux ardens du soleil: il fact que j'aille y planter deux arlares, afin que ces parties peus puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. "

Un jour que plusients Troglodytes étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune hommo qu'il soupçonnoit d'aroir rommis une mauvaisaction, et lui en fit des reproches. Nous un croyous pas qu'il ait tenmis ce crime, d'ierul les jeunes Troglodytes; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille i »

On viut dire à un Troglodyte que des étrangers avoient pillé sa maison, et avoient tout emporté. - S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, , je souhaiterois que les dieux leur en donnaisent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne fureot pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblérent; et, sons un vaiu préteate, la résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut counue, les Troglodytes envuyérent au-derant d'eux des ambassadeurs qui leur parifernt ainsi:

Que tous out fairles Trapholy into Out-line the two famous, of hold to be leading, range to campages? Non: some somen justes, et nome campages? Non: some somen justes, et nome some? Valles-tous de la hisie pour vons faire des habite? Vender-tous de la hise pour vons faire des habite? Vender-tous de la hise pour vons faire des habite? Vender-tous de la hise pour vons faire des habite? Vender-tous per la hisie pour venes as milles de sous, et nous tau docurreus venes as milles de sous, et nous tau docurreus de but cella. Mis nos pursos per tout cu equ'il y a de plus sacrèque, si vous coirre dans not terre counse cassenie, son vans reporterous consue un peuple hijotte, et que sous vaus frailerous counse do lette farenche. »

Ces paroles furent renvoyées avec meuris; ces peuples sauvages entrérent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

And the distinction of the disti

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples làches, qui ne eherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et ils céderent à la vertu des Troglodytes, même sans en être touchès.

D'Erseron, le 9 de la lane de Gemmadi 2º, 1711.

LETTRE XIV.

USBER AU MÉME.

Comme le peuple grossissoit tons les jours, les Troglodytes crurrent qu'il étoit à propos de se choisir un roi : lis convinent qu'il falloit défere la couronne à celui qui était le plus juste; et ils juérent tous les yeux sur nu visilant «toérable par son âge et par une looque vertu. Il n'avoit pas vouls se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa mation, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : « A Dien ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eus de plus juste que moi! Vous me déférez la courouse, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir yn en paissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. « A ees mots il se mit à répondre nu torrent de larmes. - Malheureux jour! disoit-il : et pourquoi ai-je tant vécu? » Pnis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que e'est, o Troglodytes! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'avant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgre vous; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malbeur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paroit trop dur ; vous nimez mieuz être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rieides

que vos mirurs. Vous savez que pour lors vons pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans uoe lâche volupté; et que, poorvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aorez pas besoio de la verto.» Il s'arrêta un moment, et ses larmes eoulerent plus que jamais.« Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature? O Troglodytes! je suis à la fin de mes joors, mon saog est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissès sous un autre jeug que celui de la vertu? -

D'Erseron , le so de la lunc de Gemmadi 2⁶, 1711.

LETTRE XV.

LE PERMIER EUNUQUE A JARON, EUNUQUE NOIR.

A Erzeron.

Je prie le ciel qu'il te ramène dans ces lieux, et te dérobe à tous les dangers.

Ouoluue le n'aie guère jamais connu cet enga-

gement qu'on appelle amitié, et que je me sois enveloppe tout entier dans moi-mane, tu m'a cepeudant fait sentir que j'asois encore un crur; et, pendant que j'étois de hronze pour tous ces exclaves qui viroient sous mes lois, je voyois croltre ton enfance avec plaisir.

Le temps viot où mom maltre jets aur où les vars. Il ries falloit bles up le s sature ed encere part le temps pe le fer te sépare de la nature. Ze ne returne part le mengue le fer te sépare de la nature. Ze ne de la falloit e la veur d'éve jouqu'à mon l'Applain et le voir d'éve jouqu'à mon l'Applain et le voir d'éve jouqu'à mon l'Applain et le contra ceut te voir preder une se-conde missance, et sortir d'une servitude du se des la consideration par entre d'une manure vistade des la mettudes, par entre d'une par entre de la contra de la financia des la mettude des la mettudes, in palpres intégrarque to m'étois deer. Tu me l'étois pourteur par te m'étois des l'unes éconse qu'et ou m'étois des l'unes éconse qu'et de fils pouvoient son fêts, à ces usems depire et de fils pouvoient connexis à notre desdinée.

Tu vas parconrir les pays habités par les ehrétiens, qui n'ont jamais eru. Il est impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophète puurroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses enpemis? Je voudrois que mon maître fit à son retour le pélerinage de la Mecque: vons vous purifieriez tons dans la terre des anges.

Du sérail d'Lipaban , le to de la lune de Gemmadi ter, 1711.

LETTRE XVI.

USBER AU MOLLAR MÉRÉMAT-ALI,

GARRIEN DES TROIS TOMBERUX.

A Com.

Pourquoi vis-tu dans les tombeaux, divin mollak? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches saos donte de peur d'obscureir le soleil: tu n'as poiot de taches comme cet astre; mais, comme lui, tu te couvres de nuages. Ta science est un ahyme plus profond que l'o-

ccan : ton esprit est plus perçant que Zufagar , cette épée d'Hali, qui avait deux poiotes : tu sais ce qui se passe dans les oeuf chœurs des puissaoces célestes : tu lis l'alcorao sur la poitrioe de notre divio prophète; et, lorsque to trouves quelque passage obscur, un aoge, par soo ordre, déploie ses ailes rapides, et desceod du trône pour t'en révêler le secret.

Je pourrois par tou moyen avoir avec les séraphins use intime correspondance: car enfin, treizième iman, o'es-tu pas le centre un le eiel et la terre aboutissent, et le point de communication entre l'abyme et l'empirée?

Je suis an milicu d'uo peuple proface; permets que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrès que tu babites : distingue-moi des méchants, comme on distingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir: aide-moi de tes conseils: preuds soin de moo ame : enivre-la da l'esprit des prophètes : nourris-la de la seience du paradis; et permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeroo, où je resterai quelques mois.

D'Erseron , le 21 de la lune de Gemmadi a*, 1711.

LETTRE XVII.

USER AU MÊME.

Je ne puis, divin mollak, calmer mon impatience: je ne saurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes, il faut les fixer : je sens que ma raison s'écare : ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumière; fondroie avec ta plume divice les difficultés que je vais te proposer; fais-moi pitié de moi-même, et rougir de la question que je vais te faire.

D'où vicot que notre législateur nous prive de la chair de pourceao et de toutes les viaodes qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défeod de toucher un corps murt, et que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver saus cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures ni impures : je ne puis coocevoir aucuoe qualité inbérente au sujet qui poisse les rendre telles. La houe ne nous paroit sale que parce qu'elle blesse notre vue ou quelque autre de oos sens : mais, en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or et les diamaots. L'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaioe répugnance naturelle que oous eu avons. Si les corps de ceux qui oe se laveot point ne blessojent ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imagiuer qu'ils fussent impurs?

Les seos, divin mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté ou de l'impureté des ehoses. Mais, comme les objets o affectent point les hommes de la même maoière; que ce qui donne une seosatioo agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres , il suit que le témoignage des seus ne peut servir ici de règle, à moins qu'oo ne dise que chacuo peut à sa faotaisie décider ce point, et distinguer, pour ce qui le coocerne, les choses pures d'avec celles qui ne le soot pas.

Mais cela même, sacrê mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophète, et les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la maio des aoges?

D'Erzeron, le so de la lune de Gemmadi ge, tira-

MEHEMET-ALI, SERVITEUR DES PROPHETES,

A USRAK.

LETTRE XVIII. A Erzeren.

Vous nons faites tonjours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que ne lisez-vous les traditions des docteurs? que n'allez-vous à cette source pure de toute intellicence? vous trouveriez tous vos doutes résolus,

Malheureux, qui, toujours embarrassés des choses de la terre , n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, et qui révèrez la condition des mollaks sans oser ni l'embrasser ni la snivre! Profanes, qui n'eutrez jamais dans les secrets de l'Éternel! vos lumières ressemblent aux ténèmes de l'abruse; et les raisonoements de vajtre esprit sont comme la poussière que vos pieds foot élever, lorsque le sole! est dans son midi, dans le mois ardent de Chabhau.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums(1). Votre vaine plutosophie est cet éclair qui annouce l'orage et l'obscurité: vons êtes au milieu de la tempête, et vons errez au gré des veots.

Il est bien facile de répondre à vaire difficulté : il ne faut pour cela que vous raccoter ce qui arriva un jour à outre saiot prophète, loraque teuté par les rhrétiens, éprouvé par les juifs, il confundit écalement les uns et les autres.

Its juif Alahin Ibendun() in demanda purami Dira wasi diferioda de mangre da le hairi de paurcean. «Car vica pas vata raino, répondi illusconet c'est un antimal immonde, et je viai vans en consultance, «Il fil sur su mais, avec de la limitation de la limitation

 Or ç¹, raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dien, toute l'histoire de l'arche de Noé. « Japhet obéit, et détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi, il parla ainsi;

Non mims les ordures de tou les aulman, dans un cité de Farelte; eq ui la li si fart procher, que cous es câmes use peur mortelle, sustout nos femmes, qui se lamentolent de la belle maoirer. Notre pere Noë syant été au couscil de Dies, il lui comanda de prednet l'éliphant, et de his faire tunreur la tête vers le côté qui peuchois. Ce grond aniani fit tant d'urderes, qu'il en naquit un cochon. « Corya-vous, Urles, que depaire cetemplé hans nouve ta sopos absteurs, et que naus l'ayous regardé comme uo aoinal inmoude?

Mais comme le cochan remunit tans les jours les ordures, il s'étera uoe telle puauteur dans l'arche, qu'il oe put lui-même s'empêcher d'êternuer, et il sortit de son nez un rat, qui alluit rongeaut taut ce qui se trouvoit devant lui : ce qui desint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de danner au lian un graud coup sur le froot, qui éternua aussi, et fit sortir de son nez un chat. Croyez-rous que ces auimaux soicot en-

De Com, le dernier de la lune de Chabban, 2722.

LETTRE XIX.

USBER A SON AME RUSTAN.

A Ispahan.

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-ciuq juurs de marche, nous sommes

arrivés à Smyrne.

De Torat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la numme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlius. Ce corps malade ne se soutient pas par uo régime dons et tempéré, mais par des remê-

des villents, qui l'épuisent el le mineut san resse. Les laschas, qui n'oblienneut leurs emplois qu'à forre d'argent, entreut ruinés doss les provinces, et les ravegent comme des pays de conquète. Une milire i voleule n'est soumise qu'à ses capriess. Les places sont dénantelies, les villes désertes, les campagnes désoites, la culture des terres et le commerce cultièment aban-

donnés. L'impunité règne dans ce gouveroement sévère : les chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui leveet les tributs, soot exposés à mille

La propriété des terres est incertaine, et, parconséquent, l'ardeur de les faire valoir raleutie; il n'y a ni titre, oi possessiuo, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouveruent.

Ces barbares ont tellement abaodonné les arts, qu'ils out négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se ráffinent tous

⁽¹⁾ Ce mot est plus en usage chez les Tures que chez les Per-

⁽a) Tradition mahemitians

les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance; et ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles iuventions qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eur.

lois contre eux.

Ils u'ont aucune expérience sur la mee, point d'habileté dans la mancruvre. Oo dit qu'une poinée de chrétieus sortis d'un rocher(s) fout suer

les Ottomans et fatiguent leur empire. Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux et entreprenants, viennent le faire: ils croient faire grace à cet étraugers, de permettre

u'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que jui traversée, je n'ai trouvé que Smyene qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante. Ce sont les Européens qui la reudent telle, et il ne tient pas aox Tures qu'elle ne ressemble

à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smyrne , le 2 de la lune de Robmasan , 2727.

.....

LETTRE XX.

Au sérait d'Ispohau.

Vous m'avez offensé, Zachi; et je sens dans mon centr des mouvements que vous devriez craindre si mon étoignement ne vous laissoit le temps de changer de conduite et d'apaisce la violeute jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunoque blane, qui paiera de sa tête son jufidélité et sa perfidie. Comment vous êtesvous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blane, tandis que vous en avez de noirs destiués à vous servir? Yous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, et que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous uue ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni poue vous ni poue moi : pour vous , parce que vous faites une chose que les lois du sérail vous défendent ; poue moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards; que dis-je, à des regards? peut-être aux eutreprises d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, et plus encore (s) Ce sont apparenment les chevaliers de Maite.

par ses regrets, et le désespoir de son impuis-

sance.

Yous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fisiée. Est, pouviez-vous na l'être past, comment aurie-vous tromple la siglance des consupers soiers, qui sont si tempris de la vie que vous necest Comment aurie-vous pa hiere ces vous necest Comment aurie-vous pa hiere ces vous necest Comment aurie-vous hieres de l'activité de la comment de l'activité de l'activité

Je veux que vous n'avez point fait toot ce que j'ai lien de soupçonnee; que ce perfide u'ait point porté sur vous ses maius sacriféges; que vous avez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître; que, couverte de vos habits, vous avez laissé cette foible barrière entre lui et vous ; que, frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtiments qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moius que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et si vous l'avez violé gratuitement sans remplir vos inclinations dérèglées, qu'eussiez-vous fait pour les satistaire? Que feriez vous encore, si vons pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asile favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré un votre sexe perd sa foiblesse, et se trouve invincible, malgré tous les désavantages de la nature? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défeudre que votre amour pour moi, qui est si gricvement offensé, et votre devoir que vous avez si indiguement trabi? Oue les morurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves! Vous devez une rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par là que vous méritez eucore de vivre.

Yous ne pouvez soulfrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, et qu'il tous donne ses ages conseits. Sa laideur, dites-rous, et si grande que rouss ne pantez le voir saus peine: coonne si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vons sillige est de n'avoir pas à sa place l'enuques blane qui vons déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance: voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère; je ne

suis qu'un époux qui cherche à vous trouver inucceste. L'amour que j'ai pour Roxane, na nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'étes pas moins belle. Le partage mos amour entre vous deux; el Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut sjouter à la beauté.

De Smyrne, le 13 de la lune de Zilendé, 1711.

LETTRE XXI.

USER AU PREMIER SUNUQUE SLANG,

Van deres traubles à l'austraire de cette de ires qui platté van de civier, lenques voier. Fine la perfété de Nadir. Von qui, dans un citiellore friode et langissiante, ne propose un necime lever les yeax sur les redoublén nightes de mettre un pied sacriège sur la perté di les mettres un pied sacriège sur la perté di les mettres un pied sacriège sur la perté di les mettres un pied sacriège sur la perté di les mettres qui considération de la conduite vous est confiée l'intégration de la conduite vous est confiée sien fair que que vous s'aperceux pas la feadre toste prête à tomber que sur est sur vous?

prete à vidules sus very de sils instruments que je puis house un saint qui est est principe qu'un proprie de la commanda de la commanda de la commanda de proprie virre sous mes lois, ou pour mourir des que je l'ordonnes; qui ovites dans le qu'une que mon bonheur, mon amour, ma jalouise même, out broisi de votre basseuse; et mont, qui ne pouvez soir d'autre paralge que la sounission, d'autre ame que mes voloutés, d'autre appèrance que ma félicité.

a autre esperante que un activite.

Le sias que parlques-uner de mes femmes souffrent impatiemment les lois austères du devoir;
que la présence contineulé d'un cumque noir les
ennuie; qu'elles sont faitspiées de ces objets affreux, qui leur sout donnés pour les ramener à
leur épont; je le sais : mais vous qui vous prêtez
à ce désorder, vous serze puni d'une manière à
faire træmbler tous ceux qui abuseut de ma confience.

Je jure par tous les prophètes du ciel, et par Hali, le plus grand de tous, que, si vuus vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

De Smyrne, le 12 de la lane de Zilcadé, 1717,

LETTRE XXII.

JASON AU PARMIAR AUNUQUA.

A mesure qu'Usbek s'éloigue du sérail, il tourne sa blée vers ses femmes sacrées : il soupire, il verse des larnes; sa doubur s'ajris, est soupçons se fortifient. Il veot augmenter le nomher de leurs gardiens. Il va ne renvoyer, avec tous les nuirs qui l'accompagnent. Il ne craint plux pour lui; il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que loi-même.

Je vais done vivre sous tes lois, et partager tes soins. Grand Dieu! qu'il faut de choses pour rendre un seul humme beureux!

La nature sembiolit avoir mis les femmes dans la dépendance, et les en avoir retirées : le désordre naissoir eutre les deux sexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entré dans le plan d'une nouvelle harmonie: nous avons mis entre les femmes, et nous la baiue; et, entre les hommes et les femmes, l'amour.

Mon front va devenir sévère. Je laisserai tomher des regards sombres. La joie fuira de mes lèvres. Le debors sera tranquille, et l'esprit inquiet. Je a'attendrai pas les rides de la vieillesse pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'Occident : mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde aes femmes; je les garderai avec fédilié. Je sais comment je dois me conduire avec ce seice, qui, quand on ue lui jerente pas d'être vaiu, commence à devenir superbe, et qu'il est moins aisé d'humilier que d'anéautir. Je tombe sous tes regards.

De Smyrne, le 12 de la bane de Zilrade, 1711.

LETTRE XXIII.

A Smyroe.

Nons sommes arrivés à Livourne dans quatre jours de navigation. C'est une ville nouvelle; elle est un témoignage du génie des dues de Toscane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenétres qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tons les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile (1). Lours heaux-frères , leurs oncles , leurs neveux , peuvent les voir sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un graod apectacle pour un mahométan de voir pour la première fois une ville certéteune. Je Je ne parle pas des choses qui frappost d'àbord tous les yeux, comme la différence des édifices, des bahits, des principales coutumes: il y a, jusque dans les moindres lagatelles, quelque chose de singulier que je sens, et que je ne sais pas diregulier que je sens, et que je ne sais pas

Nous partirous demaiu pour Marseille: notre acjour uy sera pas long. Le dessein de Rien et le mêne est de nons reudre incessamment à Paris, qui est le siège de l'empire d'Europe. Les voyageurs eber-het onijours les grandes villes, qui sont une espèce de patire commune à tous les étragers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne , le 12 de le lane de Saphar, 1713-

LETTRE XXIV.

RICA A IBBBN.

A Smyror-

Nous sommrs à Paris depuis un mois, et uous tous toujours été dans un mouvemeut cootinuel. Il faut bien drs affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des ehoses nécessaires, qui maqueut toutres à la-fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisous pant si hautes qu'on jurceroit qu'ellen es cont babiées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une viile bàtie eu l'air, qu' a six ou sept ousisses une une rile autres, ext extrémement peuplée; et que, quand tout le monde est descrudn dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

To an le crurieis pas post étres, d'ureis un annéa pas jamis les ja vig s'ancres ve un archer personne. Il u'y a point de gens au moude qui missai pas la liste des marbities que les remaisses qui de les marbities que les valures plates qui à la courses, ils volent : les volures lestes d'aixie, peu reijé de nou chancoux, les fervient unaber en syncepe. Pour moi, qui ae suis point dat de tratas et qu'uni sa souvent ai pied sua chançoux d'aixie, plant principation consune ma desper de la les et parties et principation consune ma desper de la les et parties et parties et principation consune ma propriet de parties de la léte; en mis je ne puis pardiumer els cusps de resude que je reçois rega-qu'ul les pieds juignés la léte; ensi je ne puis pardiumer els cusps de resude que je reçois rega-

lièrement et périodiquement. Uo homme qui vient aprés moi et qui me passe me fait faire un demi-tour; et un antre qui me croise de l'autre côté me remet soudaio où le premier m'avoit pris; et je n'à i pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dux lienes.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européeunes : je o'en ai mui-même qu'une légére idée, et je n'ai eu à peice que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de Flavraye, Il rà posit de mies d'er comme le roi d'Espages son vaisir; mais il a plus de richrase que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujest, plus icépnisable que les mines. On lui a va entrependre su sostenir de grandes gurres, n'ayant d'autres fouds que des titres d'houseur à varder; et apa un pondiç de l'ergueil lumnio, ses troupes se travavient payées, ses places nunies; et ses flutes équipées.

Duillous von Cytel von groed magicies : 13 center one empire sur leaptit andread es as sijets, il les fait peuter comme il vent. Si viù a quin illiand éren dans son triero, et qu'il en aithe-soin de dans, il n'a qu'i lem premader quin es cen vant dens, et lib le evoient. Si a me guerre diffirile a sontenir, et qu'il viù point d'arment a viù a qu'il en motres dans le best que que qui viù a qu'il me motres dans le best qu'il avi qu'il en motres dans le best qu'il en qu'il en motre dans le best qu'il en qu'il en motre dans le les des motres dans les des motres de la metrie dans le les considéres de la comme de la

Ce que je dis de ce prince ne doit pas l'étonmer il y a un antre magicieu plus fort que lui, qui n'est pas moins maltre de son caprit, qu'il l'est lui même de celui des autres. Ce magicieu s'appielle le paier : tantôt il hi fait reziure que trois ne sont qu'uc; que le pain qu'ou nange u'est pas du pain, ou que le triu qu'on boût u'et pas du viu; et mille autres choces de cette espèce.

perce, par le tain tonjure so habite, et no point hi hister pertre l'habitude de croire, al in donne de tango un tiemp pour l'extrere de traitement de la companie de la contraction de traitement de la companie de la contraction et voulut deligne, some de grandes prince, ce prince et as sujets de croire tont ce qu' y cient contant. Il resuit à l'égand du prince, qui so sounis anualés, et donne l'excepté à ses sujets de contraction de l'estre de la croire de la sounis anualés, et donne l'excepté à ses sujets de croire de la croire direct qu'ils se vouloient rien croire de la tot qu'est d'un reference de l'estre d'estre d'un resultation de l'estre d'estre d'estre d'estre d'estre de l'estre d'estre d'estre

ont été les motrices de toute cette révolte, qui divise toute la cour, tout le royaume, et toutes les familles. Cette constitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leor alcoran, Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, sonlevent tout cootre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette oceasion, ne veuleut point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne misonne pas mal; et, par le grand Hali! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : ear, puisque les femmes sont d'une création ioférieure à la nôtre, et que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, puurquoi faot-il qu'elles se mélent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

Jai oui raconter du roi des choses qui tieunent da prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisios, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume no nombre innombrable d'eunemis invisibles qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherches pendant plus de trente ans : et que malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pn trouver un seul, ils vivent avec lui; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : et cenendant on dit qu'il aura le chagrin de montir sans les avoir trouvés, On diroit qu'ils existent en général, et qu'ils ne sout plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaiocus, puisqu'd lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont audessus du sien.

Je continuerai à l'écrire, et je l'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux, mais les bommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents.

De Paris, le 4 de la bane de Reblah 36, 1713.

LETTRE XXV.

USHEN A IRREN.

A Smyrne.

J'ai reçu une lettre de ton neveu Rhèdi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le dessein de voir l'Italie; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, et de se rendre par là plus digne

de toi. Je te félirite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de la vieillesse. Rica t'écrit noe longue lettre; il m'a dit qu'il te parloit beauconp de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude:

son especial qui peine plus leutement, je ne suispour moi, qui peine plus leutement, je ne suisen état de te rien dire. Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nons ne ponvous asses parier du bon accueil que tu nous as fait à 5 myrue, et des services me ton amitié nous read tous les jours. Puissesne ton amitié nous read tous les jours. Puisses-

tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnissants et aussi fidèles que nous! Puissé-je te revoir bientôt, et retrouver avec toi ces jours benreux qui coulent si doucement

entre deux amis! Adieu. De Paris, le 4 de la lune de Rebiab aff, 1712.

LETTRE XXVI.

An sérait d'Irpahan. One vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le donz pays de Perse, et non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne conoolt ni la pudeur, ni la vertn! Oue vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon sérail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humaius : vons vous trouvez avec joie dans nue heureuse impuissance de faillir : jams is homme ne vous a souillée de ses regards lascifs : votre beau-père même, dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez ismais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la ronvrir. Henreuse Roxane! quand vons avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les témérsires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon hoohenr, quelle peine n'ai je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de or pas vous voir! et quelle impatience, quand je vons eus vue! Vous ne la satisfaisiez pourtant pss; vous l'irritiez an contraire par les refus obstinés d'une pudeur alarmée : vous me confondiez avec tons ces hommes à qui vous vous cacher saus cesse. Vous souvient-il de ce jour on je vous perdis parmi vos esclaves qui me trahirent, et vous

dérobèreut à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre où, voyant vos larmes impuissantes, vous employates l'autorité de votre mère pour arréter les fureurs de mon amour ? Vous souvientil, lorsque toutes les ressources vous manquérent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Yous prites un poignard, et menaçates d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour et de la vertu. Vous poussales trop lain vos chastes scrupules : vous ne vous rendites pas même après avoir été vaineue : vous défendites jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante : vous me regardates comme nn ennemi qui vous avoit fait no outrage, non pas comme un époux qui vous avait aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avnis pas même une possessinn tranquille; vous me dérobiez tout ce que vons pouviez de ces charmes et de ces graces; et j'étois enivré des plus grandes faveurs sans avnir obtenu les moindres.

Si von avier de élecie dans ce pay-ci, von 'nausire par éle il troublée. Les fommes y not 'nausire par éle il troublée. Les fommes y not parla toute retenue; elles as présentent dessus te hommes à 'singe d'écuvert, comme si elles vausoient demandre leur défaite; elles les cherchett de leurs regrats; elles les soient dans les mosquies, les promenades, chez elles même; l'asage de se faite sevrit par des encopues leur est inroums. Au l'eu de evête moble simplicité, et de cette ainsable pouder qui regne parmi vans, on vait une impudence lurstale à luquelle il est impossible de s'accestutione.

possine de s'accontament.

Oni, Rosae, si vons éliez ici, yaus vons sentiriez aptragée dann l'affreuse ignominie nis votre
seace est descenduj vous fairiez ces abominables
lieux, et vons soupireriez pour cette douce retraite, do vous trouvez l'innocence, oi vous éles
sêre de vous-même, où nul péril ne vons fait
trembler, nû enfin vous pouvez m'eimer, sans
craindre de perdre jamais l'amour que vous me
devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles coulcurs; quand vous vans parfimer tout levropr des encences les plus précences; quand vous vous parez de vos plus heaux babis; quand vous cherche à vous distinger de vou compagnes par les graces de la dause et par la donceur de votre chast ; que vous combattez gracitusement avec elles de charmes, de douceur, et d'évipuement, je en puis pas m'inaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire; et quand je vons vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinnez dans mon cœur par des paroles donces et flatteuses, je ne saurois, Roxaue, douter de voire amour,

ne survos, rouxine, couer de voire amour. Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornements dout elles se pareut, les soins qu'élles prennent de leur personne, le desir coutinnel de plaire qui les occupe, sont autant de tacles faites à leur verin, et d'outrages à leur fepoux,

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles nonssent l'attentat aussi luin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, et qu'elles portent la débauche à cet excès borrible , qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien pen de femmes assez abandpanees pour aller jusquelà : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu qui y est grave, que la naissance donne, et que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révalte. Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement, que nous vous faisons garder par tant d'esclaves, que nous génons si fort vos desirs lorsqu'ils volent trop loin, ce n'est pas que nuns eraignions la dernière infidélité; mais c'est que nous savons que la pureté ne sauroit être trop grande, et que la moindre toche peut la corrompre.

Je vuus plains, Roxane. Votre chasteté, si longtemps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, et qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sait soumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Rhégeb , 2713.

LETTRE XXVII.

USBER A WESSIR.

A Ispahan.

Nous sommes à présent à Paris , cette superbe rivale de la ville du soleil (1),

Lorsque je partis de Savyne, je chargesi mou ami ihben de te faire tenir me hoite où il y avoit quelques prisents pour toi: la recevras cette lettre par la même voic. Quoique diaigné de lini de cinq ou six cents lienes, je lei donne de mes nouvelle et je reçois des sienoes aussi facilement que s'il étoit à Ispalan et moi à Com. Jevoice mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des (1) festime.

vaisseaux pour Smyrpe : de lá il envoie celles qui sont pour la Perse par les caravanes d'Arméniens qui pertent tous les jours pour Ispahau.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jennesse, et sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ue me porte pas hien: mon eorps et mon esprit sont abattus; je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affaiblit, me tourne vers ma natrie, et me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes; et si elles ne m'aiment pas, je ne veux point angmenter leur hardiesse.

Si mes cumques me croyoient en dauger, s'ils ponvoient espérer l'impunité d'une thèbe complaisance, ils cesservient bientot d'être sourds à la voix flatteuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers et remuo les choses inanimées.

Adicu, Nessir. J'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chabbon, 1712.

LETTRE XXVIII.

ALCA A ***.

Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le monde s'assemble sur la fin de l'après-

dinée, et va jouer une espece de scène que j'ai enteudu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade qu'un nomme le theatre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui joueut ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.

Ici, c'est nue amante affligée, qui exprime sa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regardo de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. La , les actrices ne paroissent qu'à demi-corps, et out ordinairement un manchon, par modestie, pour eacher leurs bras. Il y a en bas uoe troupe de gens debout, qui se moqueut de ceux qui sout en haut sur le théâtre; et ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas

Mais cenx qui prennent le plus de peine sont quelques gens qu'un prend pour cet effet dans un

âge pen avancé pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être par-tout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec uoe adresse surprenante d'étage eu étage; ils sont en hant, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainsi dire; on les perd, ils reparoissent; souvent its quitteut le lieu de la scène, et vont joner dans un autre. Ou eu voit même qui, par un prodige qu'ou n'auroit osé espérer de leurs béunilles, marchent, et vont comme les autres. Enfin on se reud à des salles où l'ou june une comédie particulière ; on rommesce par des résérences, on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semblo que le lieu inspire de la teudresse. Eu effet, on dit que les princesses qui y régnent ne sont point cruelles; et, si on en excepte deux ou trois heures du jour, on elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du temps elles sont traitables, et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis iei se passe à peu près do même dans un endroit qu'on nomme l'Opéra : toute la différence est qu'on parle à l'un, et que l'on claute à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices. Nous fimes si bien conpoissauce, quo lo lendemain je recus d'elle cette

- Monsieva,

- Je suis la plus malheureuse fille du monde ; l'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'Opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vites hier comme je m'hahillois en prêtresse de Diauc, un jeune abbé vint m'y trouver, et, saus respect pour mon habit blanc, mon voile et mon haudeau, il me ravit mon innoceuce. J'ai bean lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait, il se met à rire, et me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant jo suis si grosse, que je n'ose plus me presenter sur le theatre : car jo suis, sur le chapitre de l'honneur, d'une délicatesse inconcevable; et je soutieus toujours qu'à une fille bien née il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jenne abbé n'eut inmais réussi, s'il ne m'avuit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites furmalités ordinaires, et commencer par où j'aurois du finir. Mais, puisque sun infidélité m'a déshouorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où, entre vous et moi, l'on ue me donne guère de anoi vivre ; car, à présent que J'avance en dige, et que je perds du civié des clarames, ma pension, qui ast tojujous ha deme, semble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite que l'or foisioin na soi infini, daus votre pays, d'une houte danceue, et que, si, 'Jécoia la palana na fortune erroit usuité faite. Si vous voulier an heronder votre protection, et n'embeuer avec vou daux ee pay-la', vous sunémberer avec vou daux ee pay-la', vous sunémberer avec vou daux ee pay-la', vous surier sa vertu et sa coud-luie, sa rendroit pas indique de vous buptir, de sini, es rendroit pas indique de vous buptir, de sini, es

De Paris, le 3 de la lune de Chalest, 1712.

LETTRE XXIX.

RICS A IDEES.

A Savene.

Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idule qui on enceuse par haitube. Il étoit autréloir redoutable aux princes mêmes; cer il ne déposit aux faciliers que nou magnifiques saites déposent les rois d'Erimette et de Géorgie saites déposent les rois d'Erimette et de Géorgie saites déposent les rois d'Erimette et de Géorgie saites néposent plan les dei une parle saite Fierre. de ce ce considération des presidents que riche serveisson, car il a des tréors immensées, et un grand pays sous as domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnes, et ont sons son autorité deux fouetions bien différentes. Quand ils sont assembles, ils funt, comme lui, des articles de fui, Quand ils sont en particulier, ils n'out guère d'autre function que de dispeuser d'acromplir la lui. Car tu sauras que la religion chrétiquae est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles; et comme ou a jugé qu'il étoit moins aisé de remplir ses devuirs que d'avoir des évêques qui en dispruseut, on a pris ce deruier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si un ne veut pas faire le rhamazau, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux , si oo veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque ou au pape, qui donce aussitôt la dispense.

Les évêques ue fout pas dos articles de fui de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèveut entre eux mille questions nouvelles sur la religium: un les laisse disputer luug-temps, et la guerre dure jusqu'à ec qu'uue décision vienne la terminer. Aussi puis-je l'assurer qu'il n'y a jamais en de royaume où il y ait en tant de guerres civiles que dans celui du Christ.

Coux qui uetteut au jour quelque proposition onwelle suit d'abord appetels herètiques. Chapque hèrèsie a son noms, qui est pour creux qui y sont leuggés, comme l'em de rellièment. Mais n'est hérètique qui un vent : il n'y a qu'il partager le differred par la moitie, et donner me distinction à ceux qui accusent d'hérètiq; et quelle que soit du distinction, intelligible ou one, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il prut se fine appeter orthodoxe.

Ce que je dis est bon pour la France et l'Allemagne; car j'ai oui dire qu'en Espagne et en Purtugal il y a de certains dervis uni n'entendent point raillerie, et qui font brûler un honme comme de la paille. Quand un tombe entre les maius de ces gens-là, heureux celui qui a tquiunrs prié Dien avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachès à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une province qu'ou appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable est bien embarrasse, Oonud il jureroit comme un païen qu'il est orthodoxe, ou pourroit hien oe pas demeurer d'accord des qualités, et le brûler cumme hérétique : il auroit beau donner sa distinction, point de distinction; il seruit en condres avant que l'on eût sculement pensé à l'écouter.

Les autres inces présument qu'un accosé est iunorent; ceux-ci le présument toujours coupable, Dans le doute, ils tienoeut pour règle de se déterminer du côté de la rigueur ; appareniment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre rôte, ils eu out si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir : car ils recoivent le témoignage des ennemis capitaux, des feumes de mauvaise vie, de ceux qui excreent nue profession infame. Ils funt dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont resitus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien facties de les vuir si mal habillés, qu'ils sont donx, qu'ils abhorrent le sang, et sout au dèsespoir de les avuir condamnes : mais, pour se cunseler, ils confisquent tous les biens de ces malhenrenx à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfants des prophètes! Ces tristes spectacles y sont iucoouss(1). La sainte religiou que les anges y out apportée se défend par sa vérité même: elle n'a point besoin de ces moyens violents pour se maintenir.

Be Paris, le 4 de la loue de Chalval , 2713

(1) Les Persons sont les plus tolécants de tous les mahométers.

LETTRE XXX.

RICA AU MÉMY.

A Smyrne.

Les habitants de Paris soot d'uoe ruriosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé do ciel : vieitlards, bommrs, femmes, enfants, tons vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux feuêtres; si j'étois aux Tuileries, je vovois aussitôt un cerrle se furmer autour de moi : les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuanré de mille rouleurs, qui m'entouroit. Si i'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorguettes dressées contre ma figure : enfiu, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur rhambre, qui discient entre eux : «Il faut avouer qu'il a l'air bien persan.» Chose admirable! je trouvois de mes portraits par-tunt; je me voyois multiplié dans toutes les bootiques, sur tontes les cheminées, taot oo eraignoit de ne m'avoir pas ausez vu.

Tant d'hoooeurs ue laissent pas d'être à charge : je ne me crovois pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-boone opinion de moi , je oe me serois jamais imaginė que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étois point comm. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persau, et à en endosser uo à l'européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physiocomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoltre ce que je valois réellement. Libre de tous les ornements étraogers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un jostant l'attention et l'estime publique; rar j'entrai tout-à-coup dans un neaot affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compaguie sans go'on m'ent regardé et qu'on m'ent mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un par hasard apprenoit à la compagnie que j'étois persan, j'enteudois aussitôt autour de moi un bourdougement : - Ah! ah! monsieur est person! C'est uoe chose bien extraordinaire! Comment peut-on être persau! .. De Paris, le 6 de la lune de Chalvat, 1712.

be total, it was as take or Cament, 1;

LETTRE XXXI.

RRÉDI A USBEK.

A Paris.

Je suis à présent à Venise, mou cher Usbek.

Oo peut avoir vu toutes les villes du monde, et être surpris en arrivant à Venise: oo tera toujons étouné de voir une ville, des tours, et des mosquées, sortir de dessous l'eao, et de trouver un pruple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profine manque du trésor le plus pricieux qui soit au monde, éest-édire d'eau vire; il est inpossible d'y accomplir une seule ablution (éyale. Elle est en alsomitation à notre saint prophete; il ne la regarde jamais du haut du riel qu'avec colère. Saus sela, mon rhrr Uhek, je serois rharmé de virre dassu une ville où mou esprit se forme tous

les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les supersittions européennes; je m'applique à la nédécie set, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les sitenfin je sors des onages qui couvroient ones yeux dans le pays de ma mississue;

De Venuer, le 16 de la lune de Chalval , 1712

LETTRE XXXII.

8 ICA A ***.

J'allai l'autre jour voir one maisos où l'on entretient environ trois cents personnes assez pauvrement. J'ens bientôt fait; car l'relise et les batimeots ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maisoo é toient assez gais ; plusieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'antres jeux que je oe connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi ; et m'ayant esstendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : - J'y vais, me dit-il, et je vons v conduirai : suivez-moi. - Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, et me snova adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions près d'arriver, quand la curiosité me prit. « Mon bon ami, loi dis-je, ne pourrois-je point savoir qui vous êtes ? - Je suis aveugle! monsieur, me répondit-il.- Comment! kui dis-je, vous êtes aveugle! Et que ne prijez-vous cet bonnête bumme qui jouoit aux cartes avec vous de nous conduire? - Il est aveugle aussi, me répondit-il: il y quatre cents ans que nous sommes trois cents avengles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens qu'ils oe m'embarrasscront. »

Or Paris, le 27 de la tune de Chrivat, 2722.

LETTRE XXXIII.

USBAS, A RRÉDI.

A Venice

Le vin est si cher à Paris par les impôts que l'un y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du diviu alcoran, qui défend d'eu boire.

Lorsque je peuse aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher do la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aus hummes. Si quelque chose a flétri la vie et la réputation de nos manarques, c'a été leur intempérance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices et de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes : la lui interdit à nos princes l'usage du viu, et ils en boivent avec un exces qui les dégrade de l'humanité même; cet usage au contraire est permis aux princes chrétiens, et ao ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucone faute. L'esorit humain est la contradiction même. Dans une débauche licencieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes; et la loi faite pour nous reudre plus justes ne sert souvent qu'a nous rendre plus coupables.

Mais quand je désapprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la raison, je se coudamne pas do même ces boissons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaua de chercher des remedes contre la tristesse, avec autant de soiu que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à uo Europeen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe qu'on appelle Sénèque; mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux et meilleurs physicieus en cela, prennent des breovages capables de rendre l'homme gai, et de charmer le souvenir de ses

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalitó do destin, de l'ordre de la Providence, et du malheur de la condition humaine. C'est se sooquer, de vuuloir adoucir un mal par la considération que l'un est ne misérable: il vaut mieux enlever l'esprit hors de ses réfleainns, et traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable,

L'ame, noie avec le corps, en est sans resse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quautité suffisante, uous tombons dans l'accabloment et dans la tristesse : mais si nous prenous des breuvages qui puissent chauger cette disposition de untre corps , notro ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient, et elle sent uo plaisir secret de voir sa machine reprendre pour ainsi dire sou mouvement et sa vie.

De Paris, le 25 de la lose de Zilcude, 1743.

LETTRE XXXIV.

USBOK A IRREN. A Smyrne.

Les femmes do Perse sont plus belles que

celles de France; mais celles de France sout plus jolies. Il est difficile de uo point aimer les premières, et de ue se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gaies et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, e'est la vio réglée que les fommes y meneut ; élles ne jouent ui ne veilleut, elles ne haiveut point de vin, et ne s'eaposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : e'est une vie unie, qui ne pique puint; tout a'y ressent de la surbordination et du devoir; les plaisirs mêmes y sout graves, et les joies sévères, et un ne les goûto presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes mêmes n'out pas en Perse la gaieté qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air cootent que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, nú l'on pourroit trouver des familles où, de père en tils, personno n'a ri depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asialiques vient du peu dè commerce qu'il y a eutre eux ; ils ne se voient que lorsqu'ils y sout forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doua engagement du coror, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnuo: ils se retirent dans leurs maisons, un ils trouvent toujours une compagnie qui les attend, de manière que elsaque famillo est pour aiusi dire iso-

Uu juur que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : « Ce qui me choque le plus de vas mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves dout lo cœur et l'esprit se senteut toujours de la bassesse de leur condition. Ces gens làches affaiblissent en vous les sentiments de la vertu que l'on tient de la nature, et ils les ruineot depnis l'enfance qu'ils vous obsédent.

« Car enfin, défaites vons des préjugés : que neut on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porte par envie, par jalousie, et par désespoir; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tyraunisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur, et de sa difformité, tunt l'éclat de sa coudition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être; qui cufin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verroux qui la tiennent, se vante de einquante ans de vie dans ce poste indigne, où , chargé de la jalunsie de son maître, il a exercé toute sa bassesse? »

De Paris, le 14 de la lune de Zilbant, 1713.

LETTRE XXXV.

USBER A GENTRIO, SOR COUSIN,

DESTIS DE PRILLAPT MODASTÉRS DE TAVEIS.

Que penses-tu des chrétiens, sublime dervis? erois-tu qu'au jour du jugement ils seront comme les infidèles Tures, qui serviront d'ànes aux juifs et les méneront au grand trot en enfer? Je sais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophètes, et que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur navs, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtiments eternels, et que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire; j'ai souveut examine ces chrétiens; je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idre du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'eu avoient jamais oni parler.

Ils ne rescenblent point à ces infidèles que nos aints prophètes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils reduoient de croire au miracle du ciel: ils sont plutôt comme ces mailteureux qui svoient dans les ténètres de l'idolètrie, avant que la divine lumière vint éclairer le visage de sotre grand prophète.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, ou y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de le Providence, qui semble les avuir voulu préparer par là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé la Polygamia triomphante, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux chrétiens. Leur baptême est l'image de nos ablutions légales; et les chrétiens n'erreut que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette première ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres. Leurs prêtres et leurs moines prient comme nous sept fois le jour. Ils espérent de jouir d'un paradis, un ils goûterout mille délices par le moyen de la résurrection des corps. Ils out, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications, avec lesquelles ils esperent flechir la misérieurde divine. Ils reudent un culte aux bons anges, et se mélieut des manyais. Ils out une saiute crédulité pour les miracles que Dieu opère par le ministère de ses serviteurs. Ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, et le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de Dieu. J'y vois partont le mahométisme, quoique je n'y trouve pas Mahomet, Ou a beau faire, la vérité s'échappe et perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Éternel ne verra sur la terre que de vrais crovants. Le temps qui consume tout, détruira les erreurs mêmes. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même éteudard : tout, jusques à la loi, sera consommé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, et portés

dans les eélestes archives. De Paris, le 20 de la luor de Zilbagă, 2713.

LETTRE XXXVI.

USBRX A BRÉDI.

A Venise.

Le café est très en usage à Paris: il y a un grand numbre de meisons publiques où on le distribue. Dans quedques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres, on joue nux richees. Il y ea su une où on appréhe le café de telle manière qu'il doute de l'esprit à tous ceux qui en su prement : su moius, de tous cux qui en su retut, il n'y a personne qui pe croic qu'il en a quatre fuis plus que levrapoil y est entré.

Mais ce qui me choque de ces benux esprits, e'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amuseut leurs talents è des choses puc-

riles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les tronvai échanffés sur une dispute la plus minee qui se pnisse imaginer : il s'agissoit de la réputation d'un vieux poète gree dont, depois deux mille ans, on ignore la patrie, aussi bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit na poète excellent : il n'étoit question que du plus on du moins de mérite qu'il falloit Ini attribuer. Chacun en vouloit donuer le taux; mais, parmi ces distributeurs de réputation, les uns faissient meilleur poids que les autres ; voilà la querelle. Elle étoit hien vive; car on se disoit cordialement de part et d'autre des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la manière de disputer que le sujet de la dispute. « Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assex étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du poète grec attaquer la réputation de quelque bounête citoyen, il ue seroit pas mal relevé! et je crois que ce xèle si délicat sur la réputation des morts a'embraseroit bien pour défendre celle des vivants | Mais, quoi qu'il en soit, ajontois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poète, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable! Ils frappent à présent des coups en l'air; mais que seroit-ce si leur furenr étoit animée par la présence d'un ennemi? -

Cox s'out je te viene de parter disputate et allegar valgire, et il flout les disinjeuer d'une autre sarte de disputateur qui a servent d'une la partie de disputateur qui a servent d'une la la forme et a l'oujeillerée des conditatais. Il y a den partieres oir l'ou vait formen une molte univert épisane de sontes de pous jis de nour-riseant de distinctions, ils vivent de risinonneur dont d'une devant de montrée de fain, ne la mise pau de rendre. Ou a vu une natione unitre, chancie des no pays, l'acrever le mers pour r'échilère des no pays, l'acrever le mers pour r'échilère l'aracte, s'empertunt avec dit pour parer aux d'une de l'aracte d'une réduité de l'aracte de l'aracte d'une réduité de l'aracte d'une d'une

De Paris , le dernier de la lone de Zilbogé , 1913.

LETTRE XXXVII.

USBER & IBBER.

A Smyrne.

Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos histoires d'un monarque qui ait si long-temps régné. Ou dit qu'il possède à on très haut degré le talent de se faire obèir : il gouverne avec le mème geine sa famille, sa cour, soa état. Ou hui a souvent entendu dire que, de tous les gouvernements du monde, celui des Thres ou celui de notre auguste sultan lui plairoit le mieux; tant il fait ras de la politique orien-

J'ai étudié son caractère, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : per exemple, il a un ministre qui n'a que dixhuit ans, et une maitresse qui en a quatre-viugts; il aime sa religion, et il ne prut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigneur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique pen, il n'est occupé depuis le matin jusqu'au soir qu'à faire parler de lui : il aime les trophées et les victoires; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craiudre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être en même temps comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sauroit espérer, et accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il sinte Agratifier coax qui le servent, mai plat price aussi liberti auto illibridament le sadinitée, au mi plat Principe de moi libridament le sadinitée, au le campagne la broiteuse de ser convinces, que le campagne la broiteuse de ser capitalise; sovence il préfére un bomme qui le dédabille, co qui lui donne la cervite lexoqui le me à table, à un autre qui lui prende des villes, ou lui spage des habitalle in ercoit pas que fage adres numeriment devi et représentation des preses et a mais campaire si che implication des preses et a mais campaire si che implication des preses et a mais campaire si che implication des preses et a marcate campaire si che implication des preses et a mais campaire si che implication de preses de la mention de presentation de presentation de la montante qui sevoit fui dera literation de la montante de la monta

Il est magnifique, surtout dans ses bâtiments: il y a plus de statues dans le jardin de son palais que de citoyens daus nue grande ville. Sa garde est ansai forte que celle du prince devant qui tous les trôces se renvereut; ses armées sont aussi nombreuxes, ses ressources aussi grandes, et ses finances aussi iurpiniables.

De Paris, le 3 de la lanc de Mabarram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

BICA A IBBEN.

A Smyrne.

C'est une grande questiun parmi les hommes de

savoir s'il est plus avaotageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour et cootre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à reudre malheureuses les personues que l'on aime, oos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux honimes de reconcer à l'empire que la uature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le graud numbre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obsissent embarrassent moins qu'une qui n'obeit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne sauruient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, ou leur rèpond que cette fidélité qu'ils vanteut tant n'empèche puint le déguût qui suit toujours les passions satisfaites ; que oos femmes sont trop à nous; qu'une possession si trauquille oe nous laisse rien à desirer ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique et prévieut lo corruption. Peut être qu'uu homme plus sage que moi seroit embarrasse de décider : car, si les Asiatiques foot fort hieo de chercher des moyens propres à calmer leurs inquictudes, les Européens font fort bien aussi de n'eu point avoir-

» Après tout, discal·li, quand nous serioos malheureux en qualité de maris, oons trouverions tonjours moyen de nous dédommager es qualité d'amants. Pour qu'un homme pât se plaindre aver aison de l'indédité de sa femme, il faudroit qu'il n'y cât que trois personnes dou le monde; ils seront toujours à hut, quand il y en aura quater.

Or, Allestrai que com añvona ur les femes qu'un pouvoir tymnaique, il ne l'est pas moins qu'elles out sur nous ne empire naturel; ceui de la bousté qui rien o reision. Le doire c'est pade tous les pays, mais estui de la beunté et universel. Pourquei aurien-coas donc un privilège? El-tec parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est uno véritable injusite. Nous employous soutes aorte de moyose pour Nous employa soutes aortes de moyose pour

leur abattre le courage. Les forces seroient égales si l'éducation l'étoit aussi. Éprouvons-les dans les talents que l'éducation o'a poiot affoiblis, et oous verroos si oous sommes si forts. «

Il faut I avouer, quoique rela choque nos meurs, cher les peuples les plus joils les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs marei, elle fut châble par une lei cher les Égyptiens co l'homeur d'Esis, et cher les Rahyloniens en prits commandiense à toutes les nations, mais qu'ils commandiense à toutes les nations, mais point des Sauronnies, qui écient virialdement dans la servitude de ce avez, ité étoient truy laxbares pour que leur excample poisse dere cisié.

Tu vois, mon eher libben, que j'si pris le goût de ce pays-ci, o'l to a sime à soutenir des opisions extraordinaires, et à réduire tout en radaxe. Le prophète a décidé la question, et a règié les droits de l'uo et de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris : leurs maris le doivent honorer; mais ils ooi l'avaotage d'uo degré sur elles.

LETTRE XXXIX.

RAGI-IRBI(I), AN JUIF BEN JOSUE,

A Smyroe.

Il me semble, Ben Jossé, qu'il y a toujours des signes éclatants qui préparent à la oaissance des hommes extraordioaires; comme si la nature souffroit une espèce de crise, el que la puissaoce écleste ne produisit qu'avec effort.

Il o'y a rien de si onerveilleux que la missance de Mahomet. Dieu, qui par les décrets de sa providence avoit résolu des le commenrement d'envoyer aux hommes ce grand prophete pour enchainer Satus, crés nue lemirée deux mille ans avant Adam, qui, passant d'êlu en rêu, d'aucêtre en ancêtre de Mahomet, parvioi enfin jusques à lui, comme un témoigange authentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fot anssi à cause de ce même prophète que Dieu ne voulut pas qu'aucuo enfant foit conçu que la feame ue cessât d'être immnode, et que l'homme ne foit livré à la circuncisioo.

Il vint au monde eirconcis, et la joie parut sur soo visage dés sa naissance : la terre trembla trois

(1) Hage est un homme qui a fais le petrrinage de la Mecque.

fois, comme si elle c'ât enfanté elle-même; tontes is idoles se proterziernei. Es trôues des rois forrent renversés; Lueifer fut jeté au fond de la mer; et ce ne fut qu'après svoir ozgé pendant quaranté jours qu'il sortit de l'abine, et a'eufait sur le mont Cabies, d'où, avec une voix terrible, il appela les auges.

Cette nuit, Dieu posa un terme entre l'homme et la femme, qu'aucun d'eux ne put passer. L'art des magiciens et necromants se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paro-

les : - J'ai envoyé au monde mon ami fidele. -Selon le témoignage d'Isben-Aben, bistorien arabe, les générations des oiseaux, des nuces, des vents, et tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, et se disputérent cet avantage. Les oiseaux disoient dans leurs gazouillements qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'lls pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, et disoient : « C'est plutôt à nous, parce que nons pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. -Non, nun, disoieut les unées, non; e'est à nos soins qu'il sera confié , parce que nous lui ferous part à tous les instants de la fraicheur des eaux.» Là-dessus les anges indignés s'écrioient : - Que nous restera-t - il done à faire? » Mais une voix du eiel fut entendue, qui termina toutes les disputes : « Il ne sera point ôté d'entre les maios des mortels, parce qu'heurouses les mamelles qui l'allaiteront, et les mains qui le toucheront, et la maison qu'il habitera, et le lit où il reposera!»

Après tant de témoiguages éclatants, mon cher Jossé, il faut avoir un œur de fer pour ne pas eroire sa ainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moius de renverser la nature, et de faire périr les hommes même qu'il vouloit couviaurer?

De Parts, le 20 de la bine de Rhégeb , 1713.

LETTRE XL.

USBER A IRREN.

A Smyrne. Des qu'un grand est mort, ou s'assemble dans

Des qu'un grand est mort, ou s'assemble dans une mosquée, et l'on fait son oraisou fuoèbre, qui est un discours à sa lonange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je vondrois bannir les pompes funéhres. Il faut pleurer les hommes à leur naissance et oon pas à leur mortr A quoi servent les cérémonies et tout l'attirail lingubre qu'on fait paroître à un mouraut dans ses derniers momeuts, les larmes même de sa famille, et la douleur de ses amis, qu'à lui exagèrer la perte qu'il va faire?

Nuus sommes si avengles que nous ne savons quand nous devous nous affliger ou nous rejuuir; nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses ou de fausses juies;

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années ra sottement se mettre dans une balance es faire peser comme un bouf; quand je vuis les peuples se réjusir de ce que ce prince est devenu plus matriel, éest-à-dire nous capable de les gouverner, j'ai pitié, libben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lone de Rhégels,/1713

LETTRE XLI.

LE PARMIES SUNUQUE NOIS A USBER.

Ismael, un de tes ennuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur, et je pe puis m'empêcher de le remplacer. Comme les enunques sont extrêmement rares à présent, j'avois pense de me servir d'un esclave noir que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'iei le porter à souffrir qu'on le consacrăt à cet emplui. Comme je vois qu'au bout du compte e'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur ; et, de concert avec l'intendant de tes jardins, l'ordoopai que, maigré lui, on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, et de vivre comme moi dans ces redoutables lieux qu'il n'ose pas même regarder; mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écoreber, et fit tant qu'il échappa de nos mains, et évita le fatal conteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenaut que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille prophètes que je n'ai agi que pour le hien de ton service, la seule chose qui me soit ehère, et hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Do sérail de Fattob , le 3 de la lone de Maharram , 1313.

LETTRE XLII. PRABAN A USBRE, SON SOUVERAIN SEIGNBUR.

Si tu étois iei, magnifique seigneur, je paroitrois à la vue tout couvert de papier blane; et il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier ennuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sons prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une venerance inémoisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardina, qui depuis ton départ m'oblige à des 'travaux iosurmootables, dans lesquela j'ai pense mille fois laisser la vie, sans perdre uo moment l'ardeur de te servir. Combieo de foia ai-je dit en moi-même : « J'ai un maître rempli de dunceur, et je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre! »

Je te l'avone, magnifique scigneur, je ue me eroyois pas destiné à de plus grandes misères : mais ce traitre d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchauceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina a la garde de tes femmes sacrées, c'est à-dire à uoe exécution qui scroit pour moi mille fuis plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant out eu le malheur de recevoir de leurs eruels pareots un traitement pareil, se consoleot peut-être aur ce qu'ils n'out jamais conna d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse desceudre de l'humanité et qu'oo m'en prive, je mourrois de douleur si je ne orogruis pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans que linmilité profonde. Fais en sorte que le seute les effets de cette vertu si respectée, et qu'il ne soit pay dit que par ton ordre il y ait aur la terre uo malheureux de plus.

Des jurdies de Fatesé, le ; de la lune de Maharram , 2013.

LETTRE XLIII.

USBER A PHARAM.

Aux jardins de Fatmé.

Recevez la joie dans votre cœur, et reconnoissez ces sacrés caractères ; faites-lea baiser au grand runuque et à l'intendant de nies jardins. Je leur défends de rieu éntreprendre coutre vous : ditesleur d'acheter l'ennuque qui me manque Acquittez vous de votre devoir comme si vous m'aviez toujours devant les yeux; car sachez que plus mes boutes sout graudes, plus vous serez puni si yous en abusez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhêgels , 2723.

LETTRE XLIV. ESBAN A RUÉDI.

A Venine. Il y a en France trois sortes d'étata; l'éclise . l'épée, et la robe. Chaemi a un mépris souverniu

pour les deux autres : tel par exemple que l'on des roit méuriser parce qu'il est un sut, ne l'est souvent que parce qu'il est bonine de robe. Il o'y a pas jusqu'aux plus viia artisans qui tre dissutent sur l'excellence de l'art qu'ils out choisi ; chacuo s'élève au-dessus de celui qui est d'une

profession différente, à proportion de l'idée qu'il a'est faite de la supériorité de la sienne. Les hommes ressembleut tona, plus ou moins,

à cette femme de la province d'Erivan, qui nyant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui soubaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Érivau.

J'ai lu dans une relation qu'uo vaisseau français ayaut relâché à la côte de Guiure, quelques bommes de l'équipage voulorent aller à terre acheter quelques moutous. On les mens au roi . qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit aur sou trône, c'est-ú-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit Irois on quatre gardes avec des piques de bois; un parasol en forme de dais le convroit de l'ardeur du saleit : tous ses ornements et ceux de la reine sa femme consistoient en leur peau noire et quelques hagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demaoda à ces étrangers si oo parloit beaucoup de lui en Frauce. Il eroyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre; et, à la différence de ce conquérant de qui on dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a diné, un héraut crie que tous les princes de la terre neuvent aller diner, si bou leur semble; et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui o'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, et les insulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 25 de la lune de Rhyach, 1743.

LETTRE XLV.

RICA A USBEK.

. ...

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut sondain ouverte ou enfuncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avoit pas même été prignée; il n'avoit pas eu le temps de faire recondre son pourpoint noir, et il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de sou équipage.

- Levez-vous, me dit-il; j'ai besoin de vuns tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous ; il faut prencièrement que nous allions rue Saint-Honoré parler à un notaire qui est charge de vendre une terre de einq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venaut ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germaiu, où j'ai loue un hôtel de deux mille éeus, et j'espere passer le contrat aujourd'hui. »

Des que je fus habille, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acbeter un carrosse, et établissons l'équipage. « En effet nous achetimes nonseulement un carrosse, mais encore pour ceut mille francs de marchaudises en moins d'une heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, et ne compta jamais; aussi ne déplaça t-il pas. Je rèvois sur tont ceci; et, quand j'examinois cet homme, je tronvois en lui uue complication singulière de richesses et de pauvreté; de mauière que je ne savois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui paiera tout cela? - Moi, dit-il : venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses et des richesses envices des plus grands monarques : mais elles ne le seront pas de vous. qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis. Nous grimpons à son einquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième. qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassius de terre remplis de diverses liqueurs. - Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans,

qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit yenu qui devoit me rendre plus riebe qu'bomme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? elle a à présent tontes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ees crains que vons vovez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfait par leur pesantéur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres cherchéreut toujours, est venu jusques à moi, et je me trouve aujourd'hui un beureux adente. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiques, que pour sa gloire! »

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me préeipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet bomme si riebe dans son bòpital. Adieu, mon eber Usbek. J'irai te voir demain; et, si tu venx, nous reviendrons ensemble à Paris. De Puris, le dernier de la lone de Rhogeb , 1713

LETTRE XLVI.

USBAK A RHÉDI. A Venise.

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sor la religion: mais il semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins. Non-senlement ils ne sont pas meilleurs chré-

tiens, mais même meilleurs eitovens; et e'est ce qui me touche : car , dans quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour pour les hommes, la piété envers les parents, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe? Mais le moven le plus sur pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, des qu'on en suppose une, il faut bien que l'on anppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre benreux; que, s'il aime les hommes, ou est assuré de lui plaire en les aimant aussi, c'est à dire en exercant envers eux tous les devoirs de la charité et de l'humanité, et en ne violant point les lois sons lesquelles ils vivent.

Par là on est bien plus sûr de plaire à Dieu qu'en observant telle on telle cérémunie ; car les ecrémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes; elles ne sont bonnes qu'avec égard, ot dans la supposition que Dieu les a commandes: mais c'esta antière d'une grande discussion; on peut facilement s'y tromper; car il faut choiair les cérémoies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet : je vondrois vous servir selon votre volonté: mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma prière, je ne sais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sais pas nun plus eu quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tont : il y en a qui préteudent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas conper un petit murceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un Iapin dans un caravansérail; trois hommes qui étoient auprès delà me firent trembler; ils me soutinrent tous trois que je vous avois grievement offense: l'un (1), parce que cet animal étoit immonde; l'autre (2), parce qu'il étoit étouffe; l'autre (3), eufin, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par là , et que je pris pour inge, me dit : . Ils out tort, car apparemment " vous u'avez pas tue vous-même cet animal. -« Si fait, lui dis-ie. - Ah! vous avez commis une ac-* tion abominable, et que Dieu ne vous pardon-· nera jamais, me dit-il d'une voix sevère ; que « savez vous si l'ame de votre père n'étoit pas · passee dans cette bête? - Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offeuser : cepeudant je voudrois vous plaire, et employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me trompe; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir est de vivre en hon citoyen dans la société nu vous m'avez fait naitre, et en bon père dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 5 de la lune de Chabbon, 1713.

LETTRE XLVII.

ZACRI A USBIK.

l'ai une grande nouvelle à l'apprendre: je me suis réconciliée avec Zéphis, le sérail, partagé (s) Un Set. (s) Un Terc. (3) En Arménies entre nous, s'est réuni. Il ne manque que tui dans ces lieux, où la paix règne : viens, mon cher Usbek, viens y faire triompher l'amour.

Usirie, viens y laret prompirer lamour.

Je donnai à Zéphis un graud festin, oit ta mère, tea femmes, et tes principales concubines, furent invitées : tes tantes et plusieurs de tes consines s'y trouvèrent aussi; elles étoient vennes à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles et de leurs habits.

ouise è ce é sign auxis.

Le lendemain nous prefine îters, noan moncol neur reprinen être pour la cempagne, coi neur reprinen être pour la cempagne, noan monneur parte dans chaque logo. Comme la partie aroist cité faite brauqurenest, noan réunes paste temps d'euvoyer à la roude annancer le corrous : maisle prenier emusque, tonjours industrieux, partid'euvoyer à la roude, tonjours industrieux, partine autre précaution; cer il jéquit à la toile qui nous empéhois d'être vues no rideau ai épais que nous empéroisa abolument via presanne.

Quand nons finnes arriver's a cette rivière qu'?l tout traverrer, réacute de nous se mi, selon la coutume, dans me louie, et se fit porter dans le bateur; car on nous dit que la rivière était pleine de monde. Un euriera, qui ràpprecha trop près du lies oi tous d'insou ediraries, reprir un comp morte qui di da pour par haben present a proprie de la companie de la companie de la rivière de la companie de la companie de la rivière, aux le mome sort; et le délies emmaques sacrifierent à tou honneur et au nôtre ces deux infortunes.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva et un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencérentà désespèrer, Effrayces de ce péril, nous nous évanouimes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix et la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il fallait nons avertir du peril et nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujuurs qu'il monrroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré, et qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi déshabillée pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, et la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis, et ne

revins à moi qui sprès que le péril fut passé. Que les voyages sont embarras-ants pour les femmes! Les hommes ne sont exposès qu'aux dangers qui menacent leux vie; et nous sommes à tous les instots dans la crainte de perdre notre vie ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je l'adorerai toujours.

reras foujours.

Du strait de Fatesé, le 3 de la lune de Rhamazon, 1712.

LETTRE XLVIII.

DIREC A RESOL

A Venise.

Ceux qui aiment à l'instruire ne sont jamais onis. Quoique je ne sois chargé d'aneune affaire importante, je suis expendant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : J'érris les soir ce que ja'i renarqué, ce que j'ai renarqué, ce que j'ai renarqué, ce que j'ai renarqué comme nu refant dont les organes encore teodres sont virement frappés par les moindres objets.

rapper per les montantes oujecter; pous sonnes revue aprésidement dans toutes les compagniers et preu aprésidement dans toutes les compagniers et dans toutes les sociétés. Le cruis devoir beucoup la l'eppir vir et la gaiget autrurelle de litre, qui fait qu'il recherche tout le moude, et qu'il en et également recherche. Morte ai érrapper noi feure plus personnes nous jouisons même de la surprise d'in est de nous treuvre quelque peserprise d'in est de nous treuvre quelque pecuris de la comment de la comment de la comment de l'insait produire des hommes. Cependant, il flort L'insait produire des hommes.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lni. Il a une femme fort aimable, et qui joint à nne grande modestie une goieté que la vie retirée ôte toujours à oos dames de Perse.

Étrauger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gras qui y abordoient sans ceuse, et qui me prèsentoient toni-jours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut; je m'attachai à lai, il s'attacha à moi; de sorte que nous nous trouvions tonijours l'un auprès de l'autre.

Un juer que dans un grand cerch nons sous custerionisse qui predictive, laissant les courterionisses qui predictives de liste, pub de cercivalité qui productive moi, ai lui jue, pub de cercivalité que peut être en moi, in disi, pub du cercivalité que par le compartie de privant par le compartie de privant par le compartie de privant par le compartie que privant partie partie que privant partie partie que privant partie privant partie pare partie partie partie partie partie partie partie partie partie

ce que vous sonhaîterez; d'autant mieux que je vons crois bomme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance.

" Oui est cet homme, loi dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos dues, et qui parle si souvent à vos mioistres, qu'on me dit être d'uo accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité : mais il a la physionomie si basse qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité; et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étrancer : mais il me semble qu'il y a en cénéral une certaine politesse commune à toutes les nations; je ne lui trouve point de celle-là : estce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres? - Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier; il est autant au-dessus des antres par ses richesses, qu'il est an-dessous de tout le monde par sa naissance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résondre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent. comme vous voyez; mais il excelle par son cuisinier: aussi n'en est-il pas iugrat; car vous avez entendo qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

« Et ce gros homme vétu de noir, lui dis-ie, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre, avec un air si gai et un teint si fleuri? Il sourit gracieusement des qu'on lui parle; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. -C'est, me répondit-il, un prédicateur, et, qui pis est, an directeor. Tel que vous le voyez, il co sait plos que les maris; il connolt le foible des femmes; elles savent aussi qu'il a le sien. ---Comment! dis-je, il parle toujours de quelque chose qu'il appelle la grace! - Non pas toujours. me répondit-il ; à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chute: il fondroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. - Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaocoup, et qu'on a de grands égards pour lni. - Comment! si on le distingue ! C'est un homme néressaire; il fsit la donceur de la vie retirée; petits conseils, soins officieux, visites marquées; il dissipe un mal de téte mieux qu'homme du monde : il est excellent.

qu'homme du monde: il est excellent.

Mais si je ne vous importume pas, dites-moj
qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si
nual habilité; qui fui quedqueiol des grimaces, et
a un langage différent des autres; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de
l'espait? — Cest, me répondité, lu, m poète, et le
grutetque du geure humain. Ces gens-li disent
qu'ils sont rée-cequ'ils sont; (est et visa; et auns)

ce qu'ils accoust loute lour vue, c'est-à-dire perse tonjours le part-ridiceles de tous les honmes : mois ne les épargue-t-on point; on vernmes : mois ne les épargue-t-on point; on vernpoint de la comme de la comme de la comme de la fait catrer celui-ci dans cette maions; et il y celbien reçu du mainte et de la mairises, dont la honsie et la politense ne se démonstent à l'égard de personous : il di tour rigidatames levrigid as emapersonous : il di tour rigidatames levrigid as emarer il à cut trouvé que le mariage a été aussi heurens ai cut trouvé que le mariage a été aussi heurens au l'au present que les mariages a été aussi heurens au l'au present que les mariages a été aussi heu-

• You ne le resirier pas puel être, ajout-st de colicionne vous des oprigripés d'est l'orient il y a parmi nous des marigas heurent, et de finance duts la vente en la gardiac sière. Les geas dout uous parlous goilent entre ent sus parlies sière. Les geas dout uous parlous goilent entre ent son parlies sière des parlies qui ne pout étre troublet; ils nous ambét et c'est que leur houté autornale leur fair recevent entre entre de mondes, et qui fait qu'ils out qualquéries mensire compagné. Ce s'est par le des graperene, il laut viver aux leus leurs des nobles et qu'ils destit les gens qu'ils det être de home ent plus de l'apprendre entre louis leurs de leurs de leurs de leurs de leurs de leurs de la comme de paisonné, out le plus nobles nout aussi des nost tourest que ceux dont le rivier sout plus raillieis; et pour-être en civil in comme des paisonné, out le plus nobles sont unest que comme des paisonné.

les plus dangerenz. « Et ce vieux homme, Ini dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger; car, outre qu'il est habillé autremeut que les autres, il eensure tout ce qui se fait en France, et n'approuve pas votre gouvernement.-C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se reud memorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'un vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée: il se croit si necessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini : il regarde au dques blessures qu'il a reçues comme la dissolution de la monarchie; et, à la différence de ces philosophes qui disent qu'un ne jouit que du prèsent, et que le passe n'est rien, il ne jouit au contraire que du passe, et n'existe que dans les campagues qu'il a faites : il respire dans les temps qui se sont écoules, comme les héros doivent vivre dans eeux qui passeront après eux.-Muis pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service? - Il ne l'a point quitté, me répondit-il; mais le service l'a quitté ; on l'a employé daus une petite place où il racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des houveurs lui est fermé. - Et pourquoi? lui dis-je. - Nous avous que maxime eu France, me répondit-il :

e'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois aubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est retréci dans les détails, et qui par l'habitude des petites choses sout devenus incapables des plus graudes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un général à treute aus ne les aura jamais; que celui qui n'a pas ce conti-d'œil qui moutre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que dans une victoire ou se sert de tous ses avantaces, et dans un échee de toutes ses réssources, n'acquerra jamais ces talents : e'est pour cela que nous avons des emplois brillants pour ces hoomes grands et sublimes que le ciel a partagés, nou-sculement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque, et des emplois subalternes pour ceux dout les taleuts le sont aussi. De ce nombre, sont ces geus qui out vicilli dans une guerre obscure ; ils ne renssissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils out fait toute leur vic. et il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affuiblisseut. »

Un moment après la curiosité me reprit, et je lui dis : « Je m'engage a ne vous plus faire de questions si vous voulez encore souffrir celle-ci, Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux. peu d'esprit, et tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, et se sait si bon gré d'être au monde?- C'est un humme à bounes fortunes, me répondit-il. » A ces mots, des gens entrérent, d'autres sortirent, on se leva. quelqu'un vist parler à mon gentilhomme, et je restai aussi pen iustruit qu'auparavaut, Mais, un moment après, je ne sais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi : et, m'adressant la parole : « Il fait beau ; voudriez-vous, mousieur, faire un tour daus le parterre? - Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nons sortimes ensemble. « Je suis veou à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maisou, avec laquelle je ne suis pos nul. Il y a hien certaine femme dans le monde qui ue sera pas de boune humeur; mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris; mais je ne me fix e pas à nue, et je leur en donne hien à garder ; car, entre vous et mui, je ue vanx pas graud'chose. - Apparemment, mousieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emplui qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles,-Nou. mousieur : je u'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari ou désespèrer un père; j'aime à alarmer une femme qui croit me teuir, et la

mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes

quelques jeunes gens qui partageons ainsi toot Paris, et l'intéressons à nos moindres démarches, - A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus do bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus considéré qu'on grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plos propre à garder pos dames qu'à leur plaire. » Le feu me moota an visage; et je crois que pour peu que j'eusse parlé je n'aurois po m'empêcher de le

Oue dis-tu d'on pays où l'on tolère de pareilles gens, et où on laisse vivre un bomme qui fait un tel métier : où l'infidélité, la trabison, le rant, la perfidie, et l'injustice, conduisent à la considération; où l'on estime un bomme, parce qu'il ôte une fille à son père, nne femme à son mari, et trouble les sociétés les plus douces et les plus saintes? Heureux les enfaots d'Hali qui défendent leurs familles de l'opprobre et de la séduction! La lumière du jour n'est pas plus pore que le seu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles pe pensent qu'en tremblant au joor qui doit les priver do cette vertn qui les rend semblables aux anges et aux poissances incorporelles. Terre natale et chérie, sur qui le soleil iette ses premiers regards, to o'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher des qu'il paroit dans le noir occident!

De Paris , le 5 de la lune de Rabmaxan , 2715.

LETTRE XLIX.

RICA A USBRE.

Étant l'antre jour dans ma chambre, je vis eotrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit insqu'à sa ceinture de corde; il avoit les pieds ous; son hahit étoit gris, grossier, et en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bizarre que ma première idée fot d'envoyer chercher on peintre pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment dans tequel il m'aporit qu'il étoit bomme de mérite. et de plus capucin. « On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vons retournez bientôt à la conr de Perse, où vous tenez nn rang distingué. Je viens vous demander votre protection, et vous prier de pous obteoir de roi uoe petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. - Mon père, Ini dis-je, vous voulez donc aller en Perse? -Moi, monsieur! me dit il ; je m'en douuerai bien de garde. Je suis ici provincial, et je ne troquerois pas ma position contre celle de toua les capucins du monde. - Et que diablo me demandez-vous done? - C'est, me répondit-il, que, si nons avions cet buspice, oos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux.- Vous les connoissex apparemment, lui dis-je, ces religieux? - Non, moosieur, je ne les connois pas, - Eb morbleu! que vous importe donc qu'ils aillenten Perse? C'est uo beau projet de faire respirer l'air de Casbio à deux capucios ! rela sera trèsutile à l'Europe et à l'Asie! il est fort proessaire d'intéresser la-dedans les monarques! voilà ce qui a'appelle de belles colonies! Allez : sons et ves semblables n'êtes point faits pour être trausplantes, et vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes encendres. -De Paris, le 15 de la lune de Rabmazan, 1713.

LETTRE L.

BICK A"".

J'ai vu des gens ehez qui la vertu étoit si oaturelle qu'elle oe se faisoit pas même scotir ; ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portoient comme par justinet : bien loin de relever par leurs discours leurs raves qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voila les gens que j'arme; uoo pas ces bommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, et qui regardent une bonoe action comme un prodige dout le récit doit surprendre.

Si la modestie est uno vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talents, que peuton dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands bummes?

Je vois de tous rôtés des gens qui parlent saos resse d'eux mêmes : leurs conversations sont un miroir qui représente tonjonrs leur impertinente figure : ils vous parleroot des mojodres choses qui leur soot arrivées, et ils veolent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait , toot vu , tout dit , tout pense ; ils sont uo modèle universel, on sujet de comparaisons inéquisable, ope source d'exemples qui ne tarit iamais. Oh! que la louange est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla pendant deux heures de lui. de son mérite et de ses talcots : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le moode, il cessa de parler. La conversation nons revipt done, et oous la primes.

Un homme qui parvissoit asser chagrin commerça par se plainfer de l'emus rispande dans les converations. « Queil tumpiors des sots qui se prigencie ett-melleme, et qui ramichent total ceur? — Vons avec rariou, reperir brauquement sotte (necessers i illo y agià faire comme moi je ne me lone junais: j'hi do hieu, de la mismaner, le fan de la depene, mes mei flories qu' ji quelfan de la depene, mes mei flories qu' ji quelta, l'ai quelque bounes qualités, celle dont je fai le plad et ex. c'est ma modestir.

J'admirois cet impertinent; et, pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout has: « Heureux celui qui a saeze de vauité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint reux qui l'écoutent, et ne compromet point soo mérite avec l'orguril des aotres! «

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan , 1718.

LETTRE I.I.

NAROUM, ENVEYE DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEN.

A Paris.

On m'a écrit d'Ispahan que tu avois quitté la Perse, et que tu étais actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'antres que par toi?

Les urdres du rai des rois me retiennent depuis einq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sais que le czar est le seul des princes chrètiens dont les intérêts soient mélés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme

Son empire est plos grand que le nôtre; car on compte mille lieues depuis Moscou jusqu'à la dernière place de ses États du côté de la Chine.

Il est le maître absolt de la vie et des biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le elimat affrent de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ec filt une peine d'en être exilé: expendant, des qu'un grand est disgracié, on le relègne en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nons défend de boire du vin, celle du prince le défeud aux Moscovites

Ils unt une manière de recévoir leurs hôtes qui

n'est point du tout persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise, et cela passe pour une politesse faite au mari.

Quispue les pires, an contrat de maringe de tens filles, sipularjo ordinairement que le marine les fouettera pas, cepudant on ne sanovià cirrie cambine les fienmen moscovires aiment à étre battures (); elles ne persuent comprendre qu'elter possèdete le cour de leur mari, 31 ne les hatcomme il faot. Une conduite opposée de sa pautse une marque d'indifférence impardonnable. Visici une lettre qu'usue d'elles écrivit dernièrement à so mére:

- MA CHÍAR MÉSS,

Jesois la plus malbacureux framme do monde. Il vy a rica que jurita fait pour me faire aimer de mos mari, et ja n'à jimus pun y résuit. Hier-given mille filtere dues la mission e jesorita, et je demenzai tout le jour dechora: je crus, à mon retour, qu'il me historio bien fort; mais il me nice trour, qu'il me distributio hien fort; mais il me nice traine; son mari la batt tous le pour; delle me risile: son mari la batt tous le pour; delle me risile: son mari la batt tous le pour; delle me sondini: ilé a'cinench beauconq anni, et ils vivent de la meilleure situitiques de monde.

- C'est ce qui la rend si fière : mais je ne lui donnerai pas long-temps sujet de me mépriser. J'ai résolu de me faire aimer de mon mari à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donce des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, et que je vivrai dans la maisoo saus que l'on pense à moi. La moiodre chiquenaude qu'il me doonera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon; et je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chère mère, de vouloir bien représenter à moo mari qu'il me traite d'une maniere indigue. Mou père, qui est un si bonuête humme, n'agissoit pas de même; et il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chère mère, «

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, fût-ee pour voyager. Ainsi, séparés des autres nations par les lois du pays, ils ont courser éleurs auciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avor d'antres.

Mais le prince qui régne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démélés avec eux au

(1) Crs mornes sont claracters.

sujet de leur harbe : le clergé et les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire flemir les arts, et ne néglige rien pour porter dans l'Europe et l'Asie la gloire de sa nation, oublice jusqu'ici, et presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet et sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant partout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, et va chercher dans l'Enrope d'autres provinces et de nouveaux royaumes. Je t'embrasse, mon cher Usbek, Donne-moi

de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscoo, le 2 de la lune de Chatral, 1713.

LETTRE LII.

RICA A USBER.

A ***

J'étois l'antre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les àzes; une de quatre vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une vièce de vinet à vinct-deus. Un certain instiuct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille: - Que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amants, et fait encore la jolie? -Elle a tort, lui dis-je: c'est un dessein qui ne convient qu'à vous... Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : » Que dites-vous decette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé anjourd'hui plus d'une heure à sa toilette?- C'est du temps perdu , lui dis-je; et il faut avoir vos charmes pour devoir v songer,» J'allai à cette malbeureuse femme de soiannte ans, et la plaiguois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : . Y a-t-il rien de si ridicule? Voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, et qui met des rubans couleur de feu ; elle veut faire la jeune. et elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. - Ah, bon Dieu! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres !-- C'est peut-être un bouheur, disois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. » Cependant j'étois en train de me divertir, et je dis: « Nous avons assez monté; descendons à présent, et commencons par la vieille qui est au sommet. . . Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler et vous, qu'il semble que vous sovez dena sœurs; je vous crois à peu près du même âge .- Vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra , l'autre devra avoir grand'penr : je ne erois pas qu'il y ait d'elle à moi deua jours de différence.» Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante aus. «Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous , lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge.— Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait sia mois de différence. - - Bon, m'y voili ; continuuns. - Je descendis encore, et l'allai à la femme de quarante ans. « Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vons appelez cette demuiselle, qui est à l'autre table, votre nièce. Vous êtes aussi jeuue qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas; et ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint...- Attendez, me dit-elle : je suis sa tante; mais sa mère avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étiuns pas de même lit; j'ai oui dire à feu ma sour que sa fille et moi naquimes la même année. - Je le disois bien, madame; et je n'avois pas tort d'être étonné.»

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrèments voodroient reculer vers la jeunesse. El l'comment ne chercheroient-elles pas à tromper (el autres) elles font tous leurs elforts pour se tromper elles-mèmes, et se d'érober à la plus afflireaute de toutes les idées.

De Parie, le 3 de la lune de Chalval , 1713.

LETTRE LIII.

zicis a Usura.

A Paris.

Jamais passion n'a été plus forte et plus vire que celle de Carrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide; il a demande en marige avec taut de fureur que je ne puis la loi refuere. Et pourquoi ferois-je de la résistance lorsque sa mèra n'en fait pas, et que Zélide elle-mêune paroit satisfaite de l'idée de ce maringe imposteur, et de l'ouller vaine qu'on lui présente ?

Que veut-elle faire de cet infortusé, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir in-tulie; qui sc rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire ouverja de ce qu'il n'est plus; qui, toujours prêt à se donner, et ne so donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, et lui fera essuyer à chaque instant tous les malbeurs de sa conditions les marches de sa conditions de sa conditions

Eli quoi! être toujours dans les images et dans les l'autôures! ne virre que pour imaginer! se touver taujours auprès des plaiers, et jamais dans les plaisirs! languissante dans les bras d'un malheureux, su lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets!

Quel mépris na doit-on pas avoir pour na homme de cette espèce, fait naiquement pour garder, et jamais pour posseder! Je cherche l'amour, et je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïreté, et que tu préfères mon air libre et ma sensibilité pour les plaisirs à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oii dire mille fois que les eunnques goûtent avec les femmes uue sorte de voluplé qui nous est inconsure; que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources qui réparent les désavantages de leur condition; qu'on peut hiea cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; et que, dans cet état, on est comme dans un troitième seus, où l'on ne fait pour ainsi dire que chasger de plaisirs.

Si cela étnit, je trouverois Zélide moias à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, et fais-moi sa-

voir si ta veux que le mariage s'accomplisse dans le sérail. Adieu.

Du strail d'Espaisan, le 5 de la tune de Chabral , 1713.

LETTRE LIV.

RICA A USEEK.

٠.

J'étois ee matin dans ma chambre, qui, comme tu sais, n'est séparée des antres que par nue cloison fort mince, et percée en plusieurs endroits : de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la ehambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un antre : « Je ne sais ce que e'est; mais tout se tourne contre moi : il y a plus de trois jonrs que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, et je me suis trouvé confondu pêlemèle dans toutes les conversations sans qu'on ait fait la moindre attentiou à moi, et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir. J'avois un conte fort joli à faire; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès. J'ai quelque hous mots qui

depais quatre jours vieillissent dans ma tête. saus que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin ja serai un sot; il semble que ce soit mon étoile, et que je ne puisse m'en dispenser. Hier l'avois espéré de briller avec trois on quatre vieilles femmes qui certainement ne m'en iorposent point, et je devois dire les plus jolies choses du monde ; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit cotte hien à sontenir. Je ne sais comment to as fait pour y parvenir. - Il me vient nne pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nons donuer de l'esprit; associons-nous pour cela. Chaque jour nous uoua dirons de quoi nous devons parler ; et pous nous secourrons si hien que, si quelqu'un vient nous interrompre an milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-memes; et, s'il ne veut pas ven ir de bon gré, nous lui ferons violeuce. Nuus conviendrons des endroits où il faudra approuver, de cenx uù il faudra sourire, des antres où il faudra rire tout-à-fait à gorge déployée. Tu verras que nous donnerous le ton à toutes les conversations , et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos reparties. Nous pous protecerons par des signes de tête mutnels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. Fentrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai en te montrant : « Il faut que je vuus dise une ré-- ponse hien plaisante que monsieur vient de faire « à un hommeque nous avons trouvé dans la rue. » Et je me toprneraj vers toj, « Il ne s'y attendojt - pas, il a été hien étonné. » Je réciterai quelques-uns de mes vers , et tu diras : " J'y étois e quand il les fit ; e'étoit dans un sonper , et il no « rêva pas on moment.» Sonvent même nous nous raillerons toi et moi ; et l'on dira : «Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent; ils ne s'epargnent pas : vovous comme il sortira de là : à merveille! quelle présence d'esprit! voilà une veritable bataille. » Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmoschés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des reeueils de hous mots, composés à l'usage de ceux qui n'out point d'esprit, et qui en veulent contrefaire; tout dépend d'avoir des modèles. Je venx qu'avaut six mois nous soyons eu état de tenir une conversation d'une henre toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un hon mot, il faut le répandre et le semer par-tout; sans cela, autant de perdu; et je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi hien des sottises qui passent incogoito; et e'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voila, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'Academie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long; car pour lors tu pourras renoncer à ton art; tu seras homme d'esprit malgré que tu en aies. On remarque en France que, des qu'un humme entre dans une compagoie, il prendd'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tuseras de même, et je ne eraius pour toi que l'embarras des applaudissements. »

De Puris , le 6 de la tone de Zilcude, 1714.

LETTRE LV.

RICA A ISSEM.

A Suryrne.

Cher les peuples d'Europe, le premier quartd'heure du marige aphanit toute le difficultés : d'heure du marige aphanit toute le difficultés : les dernières faceurs sont topiours de même date que la bénéciéro supeinte : les fremmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputant le terrain qu'etaperioi de mois cetters; il n'y a rien de si plésier : si elles ne perdeut rien, c'est qu'elles n'out ren à perdre. Mais on sait tonjours, chome honteue le moment de leur definit ; et, sans countel rel autres, on peut prédire as juste l'heure de la naissance de leurs enfinst.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes mepriseut, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi 17 a-t-il point de piys sû il sziont es à petit nombre que cher les François. Leur tranquillité "et pas fondée sur la confinere qu'il out es leurs femmes; c'est au contraire sur la matice opinion qu'il es out. Toutes les sages pricautions des Asialiques, les voiles qui les conrects, les prisons de illes suct détenues, la rigillance des cumques , leur paroissent des moyeas plus propers à excerer l'industrie de se sexe qu'à la lasser. Ici, les maris prennent leur parti de bonue grace, et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit seul possèder sa femme seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, et comme un inseusé qui voudroit jonir de la lumière du soleil à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la nécessité de la loi pour suppléer aux agréments qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une société entière; qui s'approprie ce qui un lui avoit été donné qu'eu engagement, et qui agit antant qu'il est en lui pour renverser une conventiou taeite qui fait le bonheur da l'un et de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici saus inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place par la prise d'une autre; dans le temps que le Ture nous prenoit Bagdad, n'enlevions - nous pas au Mogol la forteresse de Candahar?

Un homme qui en général souffre les iulidélités de sa femme n'est point désapprouvé; aucontraire, on le loue de sa prudence: il n'y a que les cas particuliers qui désbonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, et on peut dire qu'elles sont distinguées; monconducteur me les faisoit toujours remarquer : mais elles élocut toutes si laides , qu'il faut être un saint pour ne pas hair la vertn.

Après ce que je l'ai dit des mours de ce payci, su l'imagine facilement que les Proposis ne d'y piquent guére de coustance. Ils eroiset qu'ilcat aussi ridicule de jurer à une forme qu'onl'ainers toojours, que de sustenir qu'on se porreas. Quand fis pronectent à une france qu'ils rous. Quand fis pronectent à une france qu'ils collè, l'une pronect d'être toujours ainable; et si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la June de Silvadé , 1714.

LETTRE LVI.

DIREC A IRREN.

A Smyree.

Le jeu est très-en usage en Europe : s'est un

état que d'être joueur : ce seul titre tient lieu de naissauce, de bien, de probité; il met tout bomma qui le porte au raog des honnêtes gens, sans examen, quoiqu'il a'y ait personne qui ne sache qu'en joecant ainsi, il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livreot guère dans leur jeunesse que pour favoriser une passion plus chère; mais, à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, et cette paszion remplit tout le vide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris; et, pour y parvenir, elles out des moyeus pour tous les âges, depuis la plus teodre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits et les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve,

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siècles, raperes autour d'une table; je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs eraintes, dans leurs joies, sortout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'apaiser, et que la vie alloit les quitter avant leur désespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles pavoient étoient leurs créanciers on leurs légataires.

Il semble que notre saint prophète ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison ; il nous a interdit l'issage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a, par un précepte exprés, défendu les jeux de hasard, et quand il lui a été impossible d'êter la cause des passions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur: e'est uue passion lauguissante qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire; elle tempère la violence de nos desirs.

De Paris , le 20 de la lune de Zilbace, 1714.

LETTRE LVII. USER A RESOL.

A Venise. Les libertins entreticonent ici un nombre in-

fini de filles de joje, et les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéissaoce, de pauvreté, et de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second , je te réponds qu'il ne l'est point; ja te laisse à juger du troisième.

Mais, quelque riches que soient ces dervis . ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultao renonceroit plutôt à ses magnifiques et sublimes titres : ils ont raison, car ce titre da paovres les empêche de l'être.

Les médecins, et quelques uns de ces dervis qu'on appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés ou trop méprisés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des mé-

decins que des confesseurs. Je fus l'antre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ses cheveux. blancs, m'accueillit fort honnétement. Il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin , et nous nous mimes à discourir. - Mon père, lui dis-je, quel emploi avez - vous dans la communauté? - Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. -Casuiste! repris-je. Depuis que je suis en France, ie n'ai pas oui parler de cette charge. - Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un casuiste? Eh bieu! écoutez, je vais vous eo donner une idée qui ne vous laissera rien à désirer. Il y a deux sortes de péchés; de mortels, qui excluent absolument du paradis, et de véoiels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or, tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péehės; car, à la réserve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a guere personne qui ne le venille gagner à meilleor marché qu'il est possible. Quaod ou eounoit hien les péchés mortels, on tache de ne pas commettre de ceux-la, at l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si graude perfection; et, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places : aussi entreut-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni mnins. Ce sont des gens qui ravissent le eiel plutôt qu'ils ne l'obtiennent, et qui disent à Dieu : « Seigneur, « j'ai accompli les conditions à la rigueur; vous · ne poovez vous empêcher de teuir vos promes-« ses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en « avez demandé, je vous dispeuse de m'en accor-- der plus que vous n'en avez promis.»

« Nous sommes done des gens nécessaires, monsieur. Ce n'est pas tout pourtant; vous allez hien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, e'est la connoissance de celui qui la commet : celui qui fast un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience; et comme il y a un nombre iufini

d'actions équivoques, un casuiste peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; et, pourru qu'il puisse persuader qu'elles n'out pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je von dis fei he secret d'un métire o di ja visili je von en fair soir les raficements: il i a na tour à donner à toet, même nax choses qui en parissant le mois succeptible.— Man piere, lui dieje, cela ent fort boa: mais comment son commoder-sous ares de ciel 23 les appli avait à a cour na bomne qui fi à à son égarde e que commoder-sous cert Eine, qui mit de la différence entre sus ordres, et qui sippril a su aqui an quel cui à divorte le excèctorer dans quel en la divorte le excèctorer dans quel ner l'herres. Je saluni mondernis, et le spilia

De Paris, le 33 de la bone de Maharram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA A RHÉOS.

A Venise.

A Tenne.

A Paris, mon cher Rhédi, il y a hien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or. Un autre vous promet de vous faire coucher

avec les esprits aériens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes. Vous trouverze encore des devins si habiles, po'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulemeut en un quart d'heure de conver-

sation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité me fleur qui périt et renaît tous les jours, et se cueille la centième fois plus douloureusement que la pre-

Il y en a d'autres qoi, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, savent rétablir sur nn visage une heauté qui chancelle, et même rappeler une femme du sommet de la vieilleuse pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent on cherchent à vivre dans une ville qui est la mère de l'iovention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point; ils ne consistent qu'en esprit et en industrie; chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussitôt compté les sables de la mer et les eselaves de notre monarque.

Un nombre infini de maitres de langues, d'arts et de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas; et ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on

ignore.

On ne pent mourir ici que subitement: la mort ne sauroit autrement exercer son empire; car

il y a dans tous les coins des gens qui ont des remèdes infadibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets in-

vitibles où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort ponriant quelquefois à bon marché: une jeune marchande cajole un homme une beure entière, pour lui faire achetar un paquet de curedents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est estré; à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver, seul avautage des étrangers dans cette ville enchanterrase.

De Paris, le 10 de la luse de Sophar, 1711.

LETTRE LIX.

A.***.

J'étois l'autre jour dans nne maison où il y avoit un cercle de gens de toute espèce; je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir, « Il faut avouer, disoit l'une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont hien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisants; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. -- Tout est change, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte: le temps n'est plus comme il étoit ; il y a quarante ans, tout le moude se portoit hien, on marchoit, on étoit gai , on ne demandoit qu'à rire et à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. « Un moment après , la conversation tourna du côté de la politique. « Morblen! dit un vieux seigueur, l'État n'est plus gouverne : trouvez-moi à présent un ministre comme monsieur Colbert. Je la connoissois beauconp, ce monsieur Colbert; il étoit de mes amis; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce

fái : he ho ordre qu'll y avoit dans les finances i tot he mondé étoit à son nice; mais sujourd'hul je suis ruisé. — Mousieur, dit pour lest une chinistique, vous parteit du lemps te plot miraculoux de noire invincible monarque; y a-cli rice de si grad que ce qu'il faiorit danc pour étéraire Théritei ?— Et comptez-vous pour rier fabilitée des destin 21 dit d'un sir contret un naire homme qui à vival point encore parti. — L'acceptant de la contre de la contre de la contre de la contret de la contreta del la contreta de l

Il me semble, Unbek, que nous ne jugeons jumis des choses que par un rectour acert que nou fainon sur nous-mênes. Je ne niip as sarpris que les niègres peigeon le duble d'une blancheur élaborissants, et leurs dieux noirs consuda charbors, que la Visona decertais peuples air des maméles qui lui jement puisques aux cuives, et et qu'enfa tous les ridollatres ainer apérennic lours dioux avec une figure humaion, et leur aiem la part de toutre teur inclinations. On a dis fort bleu que, il se triangles faisocient un dieu, ils hi donnergient treis cuités.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, e'est-à dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modèles de la Providence, jo ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitiesse.

De Paris, le 14 de la luna de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

USBS\$ A 188KN.

A Sinyrne.

Tu mo demandes s'il y a des juifs en France. Sache que par-tont où il y a de l'argent il y a des juifs. Tu me domandes ce qu'ils y funt. Précisémeot oc qu'ils font en Perse; rien ne ressemble plus à nu juif d'Asie qu'un juif européen.

Ils font paroitre chez les chrétiens, comme parmi nous, une obstitution invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux trouc qui a produit drux hranches qui out couvert toute la terre, je veux dire le mahométisme et le chrittianisme; on plutié c'est une miere qui a engendré deux filles qui l'ont acrablée de mille plaies; car, eu fait de religions, les plus proches sont les plus grandes enuemies. Mais, quelques mauvais traitements qu'elle en ait reçus, elle no laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde: elle se sert do l'une et de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, et l'origine do toute religion; ils nous regardent an contraire comme des bérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs reballes.

Si le chaegement s'étoit fait insensiblement, lis croient qu'ils arorient éducit, mais comme il s'est fait tout à coup d'une manière violente, somme ils jeuvent marquer le jour et l'heure de l'une et de l'autre maisance, à se scandalisent de trouvre en nous des âges, et se tienneut fermes à uno religion que le monde même n'a pas précédée.

La cout jemais eu dans l'Europe un calme pa-

reilà c'enti dont ili jonissent. On commence à se défine parani les orbiteius de cet esperif distolèrance qui les animoit con 'stat mal travoré es Espagne de les arcinoti con 'stat mal travoré es Espagne de les arcinoti con 'stat mal travoré es Espagne de les dont prince. On 'stat appear que le peut de cello du prince. On 'stat appear que le zele pour les pregreis de la religion est différent au de l'autochement qu'on toit autre pour est est de l'autochement qu'on toit autre pour est est consière de lair est de persicuter ceux qui ne l'observent loss.

Il teroit à souluiter quo non musulmans peasment aussi enterient ur cet stricle qui les chritiens, que l'en pôt une bonne fois faire la paix centr falli et Abbeker, et lainer à l'brin le soitu de déricher des mérites de cessaints prophètes. A rou vondroit quo la les houseit par me sette de venèration et de respect, et uno pas par de vaines professences et qu'on cherolita i aveirre leur faferierences et qu'on cherolita i aveirre leur facilient de la comme de la comme de la comme de la propiet de la comme de la comme de la comme de la contra de la comme de la comme de la comme de la comme de sont éta de comme de la comme del la comme de l

De Paris , le 15 de la lune de Saphur, 271

LETTRE LXI.

USBEK A RESOL

A Venise.

J'entrai l'autre jour dans une église fameuse qu'on appello Notre-Dame: pendant quo j'admirois ce superhe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclesiastique que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba aur la tranquillité de sa profession. - La plupart des gras, me di-il, euritein le bonberd an otre état, et ils ont raison : cependant il a ses désagréments; nous ne sommes point si séparés du monde que nous n'y soyons appelés em dil occasions : là nous avons un rôle très difficile à soutenir.

« Les gens du monde sont étonnants; ils ne peuvent souffrir notre approbation ni nos cenaures : si nous les voulons corriger , ils nous trouvent ridicules; si oous les approuvous, ils uous regardent comme des geus an dessous de notre caractère. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, et d'en imposer aux libertins, non pas par un caractère décidé, mais par l'incertitude où nous les mettous de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent, réussissent hien

« Ce n'est pas tout : cet état si heureux et si tranquille, que l'on vante tant, nons ne le cooservous pas dans le monde. Des que nous y paroissons, on uous fait disputer; on nous fait eutreprendre, par exemple, de pronver l'utilité de la prière à on humme qui ne eroit pas en Dieu, la nécessité du jetue à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame ; l'entreprise est laborieuse, et les rieurs pe sont pas pour nous. Il y a plus: une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse, et est pour aiusi dire attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule que si on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, a bisuchir le visage des Africains. Nous troublous l'État; nous nous tourmentous nous-mêmes pour faire recesuir des points de religion qui ne sont point fondamentaux; et nons ressemblons à ee conquérant de la Chine, qui poussa ses sujets à uue révolte générale, pour les avoir voulu obliger à se roguer les cheveux ou les ongles.

Lo zèle même que nous svoss pour faire rempir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion est souvent dangereux, et il ne saorait être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodose fit passer au fil de l'épée tous les habitants d'uoe ville, même les femmes et les enfonts : s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évique nommé. Auturisos le ilst fermer les portes, comme à un meuririer et un scriège; et en cela il fit une action brique. Cet empereur systot enunite fait la pénitence qu'un tel rrine exigeni; dettut deins dans l'églies, allu se plure parmi les
prêtres. Le même évêque l'en fit torfir; et en cela
l'a fit l'étien d'un finantique : tant il et vrai que
l'on duit se dédier de son zètel Qu'importois à la
religion un à l'État que ce prioce sit on n' est pass
une place parai les prêtters?

De Paris, le 147 de la lune de Reblah 167, 2754.

LETTRE LXII.

XELIS A USASX.

A Paris.

Tă file ayan atteint sa septieme année, ĵai cru qu'il étoit temps de la faire passer dans les appartements intérieurs du sérail, et de ne poiot attendre qu'elle ait dix ans pour la condier aux eunaques noirs. On ne sauroli de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, et lui donner une éduration sainte dans les secris murs où la pudeur habit.

Car je ne puis être de l'avis de ces mères qui ne recennent leurs failes que lorqu'elles sont sur le point de leur donner un époux qui , les condamnant au sérail plutôt qu'elles ne les y conserrent, leur font embraser violemment une masière de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Fant-il tout attendre de la force de la raison, et rien de la douceur de l'habitude?

C'est eu vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises; ce n'est pas assezde nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne daos ce temps eritique où les passionis commencent à nature et à nous encourager à l'indérendance.

Si nous n'étious attachées à rous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier; si nous n'y étions entrainées que par le peuchant, peut-être un peuchant plus fort pourroit l'affoi-hir. Mais quand les lois nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, et nous metent aussi loin d'eux que si nous en étiuns à ceut mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, nest just boracés à leur donner des desirs; elle a voulu que naus en cusalon noon-uchues, et que nous fussions des instruments autineis de leur félioté; elle nous a mises dans le feu des passions pour les faire vivre tranquilles : 3'ils sortent do leur inscansibilité, elle uous a destiacés à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nons les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que la situation soit plus beureuse que la mienne ; j'ai goûté jei mile plasiris que la te ne connois pas. Mon imaginatiou a travaillé sans essee à m'en faire connoitre le prix; j'ai vécu, et tu n'as fait que lanquir.

Daus la prison même où tu me retiens je suis plus libre que toi. Tu ne sauross redoubler tes atteutions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes; et tes soupçons, ta jalousie, tes chagrius, sont autaut de marques de ta déneudance.

Continue, cher Usbek; fais veiller sur moi nuit et jour; ne te fie pas même aux précautions ordinaires; augmente mon bonheur en assurant le tien, et sache que je ue reduute rien que ton indifférence.

Du strail d'Ispatan, le 3 de la lone de Rebish 147, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA A USBER.

A ***.

Je crois que la veux passer ta vie à la campage. Le na te perdois au commencement que pour deux on trois jours, et en voils quince que je ne l'ai vu. Il est vrai que tu es dans nee maison charmante; que tu y trouves une sociéé qui te couvient; que tu y raisonnees tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'anivers.

Pour moi, je mêne à peu près la même vie que tu m'as vu mener; je me répands dans le monde, et je cherche à le connotire: mou ceprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'austique, et se plie anne fêrir aus meurs européeanne. Je ne snits plus si étonné de voir dans one maison cinq ou six femmes avec einq ou six hommen, et je trouve que ce la mêst pas mai fungiée.

Je te puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans no mois que je n'aurois fait en trente ans dans un sérail.

Cher nous les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on un cvis point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur et de l'esprit on n'entend parter que la crainte, qui n'a qu'un langage; et non pas la nature, qui 'a'exprime si differemment, et qui paroit sons taut de formes. La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué et si nécessaire, cut ici inconnue; tout parle, tout se voit, tout s'entend; le cour se montre comme le visage; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toujours quelque

chose de naif.

Il fast pour plaire aux femmes un certain talent différent de cebui qui leur plait encore davantage: il consiste dans une espece de basinage daus l'esprit, qui les amuse en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant e qu'on ae peut tenir que dans de trop longs intervalles. Ce basinage, naturellement fait pour les toilettes, semble étre parrenn à former le caractéres.

géurral de la nation : on badiue au conseil ; on badine à la tide d'une araée; on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion de sérieax qu'on y met ; un médecin ne le seroit plan, si ses habits étoient moins lugubres, et s'il tuoit ses malades en badinant.

De Paris, le 10 de la hone de Rebiab 100, 2714.

LETTRE LXIV.

LE CHPP DES BUNUQUES NOIRS A USBEL.

A Paris.

Je suis dans un emberras que je ne staroris 'exprimer, magnifique seigneur; le séruil est dans un désordre et une confusion épouvantable; la guerre règue entre tes femmes; tes cumques sont partagés; on n'entend que plaintes, que unurmures, que reproche; mes remontrances sont méprifées; tout temble permis dans ce tempo de licence, et je n'à plus qu'un vais titre dans le sérail.

Il n'y a accene de ten femmes qui ne se jugue no dessus des sutters par a missance; par sa beauti, par ses richreses, per son esprit, par ton amonor, et qui ne fanes valoir quedepes-sus de ces titres pour avoir toutes les préférences ; je perdé de chaque instant cette longue patience avec laquella néammoin j'ni en le malheur de les mécultanter toutes : ma prudence, ma complaisance malme, vertu si rare et si étrangère dans le poste que j'occupe, oct det insulties.

Venv-ta que je te décourre, magnifique seigneur, la cause de tons ces désordres? Elle est tonte dans ton cœar et dans les teudres égarda que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main 3 si au lles de la voie des remontrances tu me laissoia celle dos châtiments; si, sans te laires ser attendris è leurs platieus et à leurs larrous, to les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonoerois hientôt au joug qu'elles doivent porter, et je lasserois leur homeur impérieuse et indépendante.

Enleve des l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avoit plos de vingt femmes ou concubines. Avant jugë à mon air grave et taciturne que j'étois propre au sérail, il ordonna que l'on achevat de me rendre tel, et me fit faire une opération pénible daos le commencement, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille et de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serail, qui fut poor moi un nouveau monde. Le premier euu que , l'homme le plus sévère que j'aia vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles; un silence profond réguoit par-tout; toutes ces femmes étoient couchées à la même beure d'un bout de l'année à l'autre, et levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à-tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur eo faisious; la reste du temps elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui était de les faire tenir dans une grande propreté, et il avuit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obeir étoit puni sans miséricorde. « Je suis, disoit-il, ésclave ; mais je le suis d'un hommequi est votre maître et la mien, et j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : e'est lui qui voos châtie, et nun pas moi, qui ne fais que lui prêter ma maio. » Ces femmes n'entroient ismais dans la chambre de mon maître qu'elles n'y fussent appelées; elles recevoient cette grace avec joic, et s'en voynient privées saos se plaindre. Enfin mui, qui étois le dernier des noirs dans ce sérail tranquille, j'étois mille fois plus respecté que je ue le suis dans le tien, où je les commande tous.

Die que ce grand eurospe ent comm um gri. Il surant les yeat de mon dèti gil parts de moi à mon maitre, comme d'un homme capable de traviller sons a vous et de lui neceder dans le poste qu'il remplisanti : Il ne fin point étante le poste qu'il remplisanti : Il ne fin point étante de ma grande jeunesse; il cret que mon attention net instincti !llen d'expérience. Que te diraj-jet de faut set de provie dans a continues, qu'en de faint plus de l'active de moi de l'active de moi de l'active de moi de l'active de mettre dans men maiss les de da le liux terible qu'il grade depais à long-temps. C'est sons ce grand maitre que j'appeil l'act difficilé de mettre den mettre qu'il propriet l'active de l'active de commodor, et que format aven maxime d'un gouvernement intensi, il

m'apprit à profiter de leurs foiblesses et à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les voir couduire iusqu'au dernier retranchement de l'obeissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, et vouloit que je parusse pour quelque temps plier moi - même, Mais il falloit le voir dans ces moments où il les tronvoit tout près du désespoir, entre les prières et les reproches; il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, et se sentoit flatté de cette espèce de triomphe, . Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut couverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peutil espèrer de captiver leur cœur, si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit? -

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées et leurs dissimulations : leurs gestes étudiés, leur visage feint, ne lui déroboient rien. Il savoit toutes leurs actions les plus cachées, et leurs paroles les plus secrètes. Il se servoit des uoes pour connoître les autres, et il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appeloit qui il vouloit, et tournoit les yeux de son maltre sur celles qu'il avoit en vue, et cette distiuction étoit la récompense de quelque secret révéla. Il avoit persuade à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissat ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique seigneur, dans un sérail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres; permets que je me fasse obéir: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: e'est ce que ta gloire demande, et que ta súreté exige.

De ton serail d'Ispahan , le g de la tune de Rebiab : er. 1714.

LETTRE LXV.

USSER A SES FEMMES.

Au sérail d'Ispoban.

Fapprends que le sérail est dans le désordre, et qu'il est rempli de querelles et de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix et la bonne intelligence? Vous me le promites : étoit-ce pour me tromper?

C'est vous qui seriez trompées, si je vonlois suivre les conseils que me donne le grand enunque, si je voulois employer mon autorité ponr vous faire vivre comme mes exhortations le denianduient de vous.

Je ne sais me servir de ces moyens violents que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc en votre convidération ce que vuus n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier euuque a grand sujet de se plaindre ; il dit que vous n'avez aucun ègard pour lui. Comment jouvez-vous accorder cette conduite avez la modestie de voire étai? N'est-es pa à lui que pendant mon abseuve votre vertu est confece. Cest uu trisor sacré dont il est dépositaire. Mais ces mépris que vous lui témoignes font voir que ceux qui sont chargés de vous faire virre dans les lois de l'hooseur vous sont à charge.

Changez done de conduite, je vosts prie, et faites en sorte que je puisse une antre fois rejeter les propositions que l'on me fait contre votre liberté et votre repos.

Car je vondrois vous faire oublier que je suis votre maître, pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

De Paris , le 5 de la iune de Chabban , 2314.

LETTRE LXVI.

AICA A ***.

On s'attache ici beauconp aux sciences; maisje ne sais si ou est fort savant. Celui qui dooto de tout comme philosophe n'ose rien nier comme théologien: cet homme contradictoire est toujours content de lui, poursu qu'on convienne des

La fureur de la plupart des François, e'est d'avoir de l'esprit; et la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Ceptuduit îl n'y a rien de si mal inagine î. In mature sembidit sovie sagement poure à ce que les sotties des hommes fauvent passogères, et les inves les immetalient. Lans delavorit être confunt d'avoir enunyé tous ceut qui out vêce avec lui, i i vest excerce tourneaute les rances futures; il vest que se sotties triomphe de l'oubil dont il aurorit que un sottie triomphe de l'oubil dont il aurorit que es sotties triomphe de l'oubil dont il aurorit que es sotties triomphe de l'oubil dont il aurorit que sottie findreme qu'il a viven un qu'elle auche à jamais qu'il a éte na sot.

De tous les auteurs it n'y en a point qua je méprise plus que les compilateurs, qui vout de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs comme des pièces de gazou daus un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie qui rangeit des caractères, qui, combinés ensemble, font un livre oi lis not fourni que la maia. De voudrois qu'on respectat les livres óriginaux; et il me semble que c'est une espèce de profanation de tirer les pièces qui les composent du sanctuaire où elles sont pour les exposer à un mépris qu'elles me méricate point.

ne meriente point.

Quand un homme u'a rien à dire de nouveau,
que ne se tui-il? Qu'a-t-ton affaire de ces doublès
emplois? Mais jo veux donner na nouvel ordre.

—Vous étes un habile homme! You veuez dans ma
bibliothéque, et vous mettez en bas les livres qui
sont en haut, et en haut ceux qui sont en haut;
c'est un heux chef-d'œuvre! »

Le t'écris sur ca sujet, "", parce que je suis

outre d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros qu'il sembloit contenir la science universelle; mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 5 de la base de Chablon, 2714.

.....

LETTRE LXVII.

A Paris.

Trois vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nonvelles, Es-tu malade? ou te

plais-to à m'inquister?
Si to se m'ainquister pas dans un pays où tu n'es su to e m'ainquister pas dans un pays où tu n'es liè à riea, que sera-ce au milleu de la Perre, et el liè à riea, que sera-ce au milleu de la Perre, et d'annile Patia peudret que je internation de la maille Patia peudret que je une trouper parse tout des annis; le corre et etiosyen de tout des pays : et out des pays : et un les pays : et voument une ame biren faite peut-elle s'empécher comment une ame biren faite peut-elle s'empécher de former des canegements? Je le Touque, je et Proupe, je et Proupe, je chié d'erne des receptont de des vertiers de de l'empécher peut de le vertier de la méricane amilié, mais je ne suis pau feit de l'en faire actout de douvertier.

En queique pays que j'uie été, j'y ai vicu comme si j'avois dù y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les geus vertueux, la même compassion ou plutôt la même tendresse pour les malleureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère, Uisbe's, pas-tout oû je trouverai des honness, je me choisirai des aois.

me choistrai des auois.
Il y a ici un gubbre qui, a près tei, a, je crois, la première place dans nou creur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du profit d'un trafic honnète avec une fremme qu'il aine. Sa vie est toute marquée d'accerne qu'il aine. Sa vie est toute marquée d'ac-

tions généreuses; et, quoiqu'il eherche la vie obscure, il y a plus d'héroisme dans son cour que dans celoi des plus grands monarques.

Je lùi ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaisir, et je vois déja que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures: quelque répugnance qu'il est à les écrire, il u'a pu les refuser à mon amitié, et je les couse à la tienne.

HISTOIRE D'APRÉSIDON ET B'ASTARTÉ.

Je suis ne parmi les guebres, d'une religion qui est peot-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malbeureux que l'amour me vint avant la raison. J'avois à peine six ans, que jene pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachuient tonjours sur elle; et, lorsqu'elle me quittoit uu moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge que mon amour. Mon père, étonné d'une si forte sympathie, anroit hien souhaité de nous marier ensemble, selon l'aocien usage des guèbres introdnit par Cambyse; mais la crainte des mahomètans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceox de notre nation de penser à ces alliances saintes que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, et qui sont des images si naives de l'union déja formée par la nature.

Mon piere, voyant donc qu'il auroit dei danger greut de suivre non influsation et la sienee, risolut d'étindre une flamme qu'il cropit in siese de la comme de la comme de la comme de la priestate un brygne, et in "amment avec lei, laisant na sour cettre les maint d'une de ses parentes; car na maire cient morte depair des va aux. Ze ne vous divis point quel fut le désepaire de cette éparation ; l'évenbassain as seur outer partie, et de partie de la lemes; main je n'es versar jouit, et algrée de la lemes; main je n'es versar jouit, et algrée de la lemes; main je n'es versar jouit, et algrée de la lemes; main je n'es versar jouit, et alrenties a Viffait a fomn piere, ayant confié mon câusation à un de nos pareets, m'y laisos, et s'enretoures dete loi.

Quelque tempa après, j'appris que, par le crèdit d'un de se amis, il avoit fais entrer ma secur dans le beiram du rel, où elle étoit au service (l'une sultace. Si l'en m'avoit appris as mort, je n'en aerois pas été plus frappé; eur, outre que je n'esprés plus de la revoir, soc entré dans le beiram l'avoit rendue mahométaue; et elle ne povorit plus, soviautle prijuée de cette religion, me regarder qu'avec borreur. Cependant, ne ponvant plus sivret à Téllis, lus de moi neme et de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon père; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'nn ne peut entrer qu'en changeant de religion. - Vons avez attire sur votre famifie, lui dis-je, la colère de Dieu et du soleil qui vons éclaire; vous avez plus fait que si vous aviez sonillé les éléments, puisque vous avez somillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur et d'amour; mais puisse ma mort êtrela seule peine que Dieu vous fasse sentir! - A ces mots je sortis; et pendant deux ans je passai ma vie à aller rezorder les murailles du beiram, et considérer le tieu où ma sœur pouvoit être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorge par les eunuques qui font la ronde antour de ces redontables lieux.

Enfin mon père mourot; et la soltane que ma seur servoit, la voyant tons les jones rroitre en beauté, en devint jalouse, et la maria avec un cunuque qui la souhaitoit avec passinn. Par ce moyen ma seur sortit du sérail, et prit avec son connque une maison à I spahan.

Je fus plus de trois mois sans ponvoir lei parler , l'ennuque, le plos jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin, l'entrai dans son beiram; et il me lui fit parler au travers d'une jalousie. Des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enloppée d'habits et de voiles, et je ne la pus reconocitre qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion quand je me vis si près et si élnigné d'elle! Je me contraiguis, car j'étois examiné. Quant à elle', il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques manvaises excuses; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé quand il vit que je parlois à ma sœur une langue qui lui étoit incunuue : c'étoit l'ancien persan, qui est notre laugue sacrée. - Quoi! ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous ayez quitté la religion de vos peres? Je sais qu'entrant au beiram vous avez dû faire profession du mahométisme; mais dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et ponr qui la quittez-vous, cette religion qui doit noos être si chère? pour nn misérable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous.-Mon frère, dit-elle, cet homme dont vous parlez est mon mari; il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vons parolt; et je serois aussi la deruière des femmes, si - Ah ! ma sœur, lui disje, vous êtes guêbre; il n'est ni votre époux, ni ue peut l'être : si vous étesficlele comme vos peres,

vons ne devez le regarder que comme un monstre, -Helas! dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin! à peine en savois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue que je vous parle ne m'est plus familière, et que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme tonjours; que, depuis ce temps-là, je n'ai en que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous; quo vous avez eu plus de part que vous pe croyez à mon mariage, et que je n'y ai été déterminée que par l'espérauce de vous revoir. Mais que ce jour qui m'a taut coûté va me coûter encore! Je vous vois tont hors de vous-même. Mon mari fremit de rage et de jalousie ; je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : ai cela étoit, mon frère, elle ne scroit pas lougue. » A ces mots elle s'attendrit; et, se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma sœur: le barbare eunoque aproit bien voulu m'en empêcher, mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperdûment ma scent, qu'il ne savoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu et sous les mêmes voiles. accompagnée de deux esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. « Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vons tiennent enfermée, ces verrons et ces grilles, ces misérables gardieus qui vous observent, me mettent en fureur. Commeut avezyous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancètres? Votre mère, qui étoit si chasto, ne donpoit à son mari pour garant de sa verto que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un et l'autre dans une confiance mutuelle; et la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre boubeur, et cette précieuse égalité qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, e'est que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité.-Ah! mon frère, dit-elle, respectez mon époux, respectez la religiou que j'ai embrassée : selon cette religion, je n'ai pu vous enteudre ni vous parler sans crime. - Quoi! ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez done véritable cette reli-

gion? - Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'ellene le fût pas! Je fais pour elle uu trop grand sacrifice pour que je puisse ne la pas croire; et, si mes doutes..... - A ces mots, elle se tut. - Oni, vos doutes, ma sœur, sont hien foudes, quels qu'ils soient. Ou'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, et ne vous laisse point d'espérance pour l'autre ? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde, qu'elle a toujours fleuri dans la Perse, et n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencements ne sont point connus; que ce n'est que le hasard qui y a introduit le mahométisme : que cette secte y a été établie, non par la voie de la persuasion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez réguer encore le culte de ces anciens mages. Transportez-vous dans ces siecles reculés : tout vous parlera du magisme, et rien de la secte mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas mêmo dans son enfance. -Mais, dit-elle, quand me religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est su moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le solcil, les étoiles, le feu, et même les éléments. - Je vois, ma sœur, que vous avez appris parmi les musulmans à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres ni les éléments, et nos pères ne les ont jamais adorés; jamais ils ne leur ont élevé des temples; jamais ils ne leur ont offert des sacrifices. Ils leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages et des manifestations de la divinité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu, qui nous éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte; c'est le livre de notre législateur Zoroastre; lisez-le sans prévention; recevez dans votre cœur les rayons de lumière qui vous éclaireront en le lisant : souvenezvous de vos pères, qui ont si long-temps honoré le soleil daus la ville sainte de Balk ; et enfin souvenez-vous de moi, qui n'espère de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. » Je la quittai tout transporté, et la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de

ma vie.

Jy retoornai deux jours après. Je ne lui parlai
pointi j'attendis dass le silence l'arrèt de ma vie
ou de ma mott. - Vous étes aimé, mon frire, me
dit-elle, et par une guébre. J'ai loug temps combattu : mais, dieux l que l'amour leve de difficultést que je sis soulagée ji ne craius plus de
vous trop aimer; je puis ne mettre point de borne si mon amour j'excès même en ext légitime,
ne si mon amour j'excès même en ext légitime,

Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez su rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vons celles qui me lient les mains? Des ce moment je me donne à voos : faites voir par la promptitude avec laquelle vuus m'accepterez combien ce présent vous est cher. Mon frère , la première fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. » Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus et je me vis en effet en un instant le plus beureux de tous les hommes; je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formes en vingt-cinq aos de vie, et évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur que je me l'étois figuré tout-à-coup, quoique l'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur, elle n'avoit que moi : si je mauquois mon coup, je courois risque d'être empalé, mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous conviumes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée, et que i'v mettrois dedans une lime pour scier les jalousies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, et une corde nouée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant, mais que j'irois toutes les nuits sous cette fenêtre attendre qu'elle pût exécuter sou dessein. Je passai quinze puits entières sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la seizième, j'entendis une scie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu; et dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller, et glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, et je restai long-temps sans honger de là : je la conduisis bors de la ville où j'avois un cheval tout prêt; je la mis en croupe derrière moi, et m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lien qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivames avant le jour chez un guèbre, dans un lieu désert où il étuit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains ; nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui, et par son conseil nous entrâmes dans nne épaisse foret, et nous nous mimes dans le creux d'un vieux ebêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté, sans témoins, nons répétant sans

cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre guebre put faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres saerés. - Ma sœur. Jui dis-ie, que cette union est sainte l la nature nous avoit nuis, notre sainte loi va nous unir encore. - Enfin un prêtre vint calmer notre impatieuce amoureuse. Il fit dans la maison do paysan toutes les cérémonies do mariage; il nous bénit, et nous souhaita mille fois tonte la vigueur de Gustaspe et la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après , nous quittames la Perse , où nous n'étiens pas en sureté, et nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécâmes un an, tous les jours plus charmes l'un de l'autre. Mais comme mon argent alloit finir, et que je cralguois la misère pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parents. Jamais adien ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos hiens confisqués, de l'autre mes parents presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir? je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit; et, comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent, et la vendirent à des inife qui alloient en Turquie, et ne laissèrent qu'une petite fille dont elle étoit acconchée quelques mois auparavant. Je suivis ces juifs, et les joigois à trois lieues de là : mes prières, mes larmes furent vaines; ils me demandérent toujours trente tomans, et ne se relachèrent jamais d'un scul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs et chrétiens, je m'adressai à un marchand arménien: je lui vendis ma fille, et me vendis pour trenteeinų tomana. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans, et portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. - Vous étes libre, lui disje, ma sœur, et je puis vous embrasser; voilà ciuq tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ue m'ait pas acheté davaotage. - Quoi! dit-elle, vous vous êtes vendu? - Oul, lui dis-je. - Ah , malheureux! qu'avez-vous fait? N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage? Votre liberté me consoloit, et votre esclavage va me mettre au tombenu. Ali! mon frère, que votre amour est cruel! Et ma fille? je ne la vois point. - Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. « Nous fondimes tons deux en larmes, et n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon

maître, et ma seur y arriva presque aussitôt que moi ; elle se jeta à ses genoux. « Je vous demande , dit-elle, la servitude, comme les antres vous demandeut la liberté : prepez-moi : vous me vendrez plus cher que mon mari. « Ce fut alors qu'il se livra un combat qui arracha des larmes des veux de mon maître. - Malheureux, dit-elle, as-tu pense que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui monrront si vous les séparez. Je me donne à vous: pavez-moi : pent-être que cet argent et mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer; comptez que je dispose de sa vie. » L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos mulheurs. « Servez-moi avec fidélité et avec zéle, et je vons promets que dans un an je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malbeurs de votre condition. Si, lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certaio que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. - Nous embrassames tous deux ses genoux, et le suivimes dans son voyage. Nous pous soulagions l'un l'antre dans les travaux de la servitude, et j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sour.

La fin de l'anuée arriva; notre maître tint sa parole, et nous délivra. Nous retournames à Téflis : là, je trouvai nn ancien ami de mon père qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville; il mé prêta quelque argent avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appelerent ensuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis six aos, et j'y jouis de la plus aimable et de la plus douce société du monde; l'union règne daos ma famille, et je ne changerois pas ma condition ponr celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand arménien à qui je dois tout, et je lui ai rendu des services signalés.

De Ensyrne, le 27 de la lune de Gemmali 2ª, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA A USBER.

A ***.

J'allai l'antre jour diner chez un homme de rohe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : « Monsieur, il me paroit que votre métier est hica pénible. - Pas tant une vous vous l'imaginez, répondit-il : de la manière dont nous le faisous, ce n'est qu'un amusement. - Mais quoi! n'avezvous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? n'étes vous pas toujours occupe de choses qui ne soot point intéressantes? - Vous avez raison; ces choses ne sont point intéressantes, car nous noos y intéressons si peu quo rien; et cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. « Quand je vis qu'il prenoi t la chose d'une manière si dégagée, je cootinuai, et lui dis : « Monsieur , je n'ai point vu votre cnbinet, - Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer : je vendis ma bibliothèque; et le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que in les regrette : pous autres inges ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avuns uous affaire de tons ces volumes de lois? Presque tous les cas sont hypothétiques et sortent de la règle: générale. - Mais de seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir? Car enfin pourquoi chez tous les peuples du monde y auroit-il des lois, si clles n'avoient pas leur application? et comment peut-on les appliquer si on ne les sait pas? - Si vons connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vons faites : nous avons des livres vivants, qui sont des avocats; ils travaillent pour nous, et se chargent de nous instruire. - Et ne se chargentils pas anssi quelquefois de vous tromper ? lui repartis-ie. Vous pe feriez done pas mal de vous garantir de leurs embaches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attagnent votre équité; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre, et que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légère, parmi des gens cuirassès jus-

De Paris, le 15 de la lune de Chabban , 1714.

qu'aux dents. »

LETTRE LXIX. CSREE A ROÉDI.

A Venise.

Tu pe le serois jamais imagiue que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant; et tu en seras convaineu quaud tu auras essaye ce débordement de ma philosophic.

Les philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est republe d'aruir et d'imaginer, et en ont c'hargé l'idée da la divinité, suns songer que souvent est attributs s'entr'empéchent, et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poites d'Occident disent qu'un printre, ayant vouto faire le portrait de la décace de la beauté, assembla les plus belles Grecques, et prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont ils fun tout pour reasembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde et brune, qu'elle avoit lès youx noirs et bleus, qu'elle étoit douce et fière, il suroit passé pour ridicules.

il auroit passé pour ridreuls.

Souvent Dieu manque d'one perfection qui
pourroit lui douner une grande imperfection;
mais il avei jamais limité que per loi-même; il
ent lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu
ent lui-même sa nécessité. Ainsi, quoique Dieu
messes, oi trouper les hommes. Survent même
messes, oi trouper les hommes. Survent même
chouse relatives; et évet la raison pourquoi il ne
peut pau éhanger l'essuré des éhouse relatives; et évet la raison pourquoi il ne
peut pau éhanger l'essuré des éhouse.

Aiusi il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience inlinie de Dieu, sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa iustice.

Quelque hardie que soi cette idée, la mêsphysique i'y prife mervelliessement. Selou sus principes, il n'est pas possible que Dien pérsion les chouses qui dépendent de la détremisation des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point et par consiquent ne peut ôtre consus; car le ries, qui u's point de propriété, ne pout rête aperque l'hen ne pout point fire dans une volonté qui n'est point, et voir dans l'inne une cobe qui n'esta point en elle ray, josqu'à ce qu'elle suit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle; ny, josqu'à ce qu'elle suit déterminée, pette action qui la détermine n'est point en elle; ny

L'anc est Jouvrière de sa détermination: mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée qu'elle ne sait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté, de manière que Dien ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'aune, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres? Il ne pourroit les vair que de deux maniéres: par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie; ou bien il les verroit comme des effets nécessires qui suivoient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même, cè qui est encore plus contradictoire: car l'anne seruit libre par la supposition; et, dans le fait, elle ne le seroit pas plun qu'une boule de billerd n'est libre de se remser larsqu'elle est poussée per une sutre.

Ne crois pas pourtant que ju veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter : e'est pour lors qu'il reponce au droit qu'il a d'agir sur elle, et de la déterminer. Mais quand il veut savoir quelque ebose, il la soit toujoars, parce qu'il n'a qu'à vauloir qu'elle arrive comme il la voit, et déterminer les créstures conformément à sa volonté. C'est niusi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant par ses décrets les déterminations futures des esprits, et les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ue pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chove qui est au-dessus des comparaisons, un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire insoprature : s'il le vent savoir, il n'a qu'il lui ordonner de se comporter d'une telle manière, et il pourra assurer que la chosa arrivera comme il la projette.

L'alcoran et les livres des juifs s'élèvent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : Dieu y paroit par-tout ignorer la détermination future des esprits; et il semble que cesoit la première vérité que Moise ait enseignée aux bommes.

Dies met Adam dans le paradis terrentre, a condition qu'il un emapera point d'un certain fruit précepte absurée dans un éter qui comoitreit les déterminations fattures des ames : cer cufiu un tel être pent-il mettre des conditions is ses graces saus les rendre dériciores /Cest commersis un bomme qui auroit un la price de Bagdal d'onit à un autre : 24 cous donne millé ceus si Bagdal viet pas gris. - Ne feroit il pas là une bien maturine phissatterie?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de philosophie? Dieu est si haut que uous n'aperceous: pas même ses suarges. Nous ne le comosissous bien que daus ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous raméne à notre foiblesse. S'humilier toujours, é'est l'adorer toujours.

De Paris, le dervier de la lanc de Chabban, 1714

LETTRE LXX.

ZÉLIS A USBAN.

A Paris

Soliman, que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nomme Suphis, recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage : il paroissoit content de la fizure de la fille, sur le rapport et la peinture que lui en avoient faits les femmes qui l'avoient vue dans son enfance; on étoit convenu de la dot, et tout n'étoit passé sans aueun accident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, et couverte, selon la coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds Mais, des qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, et il iura qu'il ne la recevroit jamais si on n'augmentoit la dot. Les parents accoururent de côté et d'autre pour accommoder l'affaire; et, après bien de la résistance, Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, et l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence : mais une heure après, cet étourdi se leva furieux, lui coupa le visace en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, et la renvoya à son père. On ne peut pas être plus frappe qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les pères sont hien malheureux d'être exposés à de tels affronts! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je erois que j'en mourrois de douleur. Adien.

Du séculi de l'atmé , le 9 de la lune de Gemmeli 148, 2726.

LETTRE LXXI.

USBER A ZÉLIS.

Le plais, Solienas, d'antant plus que le major de la casa reninde, et que no gendre n'a fait que sa cerrir de la libert de la lini. Le trouse cette la libert de la lini. Le trouse cette la biliert de la lini. Le trouse cette bilier dur et despons rainti Dhomer u'hue famille aux engriese d'un fon. Ou a beau dire que l'en a des indises extensia pour econolier la vérile z'est une visille exerce dont ou est administrative la respectation donneut des raisons invincibles de l'ineventible de ce provers. Il 197 a pa jupul'aux étaites qui ac les regardent comme chamériques, quel qu'els soint el décenne établic per hers livra qu'els soint eléctrone établic per hers livra dels soint eléctrones établics per hers livra de la contra l'accession de la contra l'accession de l'

sacrès, et que leur aucien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'appreuds avec plairir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dies venillé que son mari la trouve auxi belle et aussi pure que Patinas ; qu'élle ait dis euunques pour la garder; qu'elle noit l'homener el l'oruement du sérait ois elle est déstinére qu'elle àiri sur aş tête que des lambris doris, et ne marche que sur des tapis superhes! Et, pour comble de souhaits, puissent mes veux la roit dans toute sa cloire!

De Poris, le 5 de la lune de Chalval , 171 (

LETTRE LXXII.

SICA A USBER.

A ***.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme hien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; un parla des nouvelles du temps : il décida sur les nnuvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : " Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. - Je lui parlai de la Perse : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me douna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier et Chardin. . Ah, hon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Ispahan micux que moil » Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

De Paris, le 5 de la lune de Zifendé , 1715.

LETTRE LXXIII.

RICA A ***.

J'ai oui parler d'une espèce de tribunal qu'an appelle l'Académie françuise. Il n'y en a point de moins respecté dans le mosde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décide, le peuple case ses arrèts, et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre. Il y a quelque temps que, pour faxer son auto-

rité, il donna un code de ses jugements *. Cet

Le Distinueure de l'Académie françoise parat pour la
termière fois en 1631.

eofaot de taot de péres étoit presque vieux quaod il naquit; et, quoiqu'il fot légitime, un bâtard ° qui avoit déjà paru l'avoit presque étouffé dans an naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fuoctions que da jaser sans cesse: l'éloge va se placer, comme de lui-même, dans leur habil éternel; et aitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la furcur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte

Ce corps a quarante lities, toutes remplice de figures, du nétipores, et d'antiblese; taut de louches ne parlent presque que per exchansion; cadence et l'harmonie. Pour les yeux, il n'en et cadence et l'harmonie. Pour les yeux, il n'en et pas question : il semble qu'il soit ist pour parler, et noe pas pour voir. Il n'est point ferme aux res pieds; cer le temps, qui est onn fiésos, l'èbrande à tous les instauts, et détruit tout ce qu'il a fait. On dit nutrefois que se mains et étoies natives, il en e'en dirai rien, je laine décider celà écue qui le avent miseru que moi.

Voilà des bizarreries, ****, que l'on ne voit poiot dans notre Perse. Nous n'avous point l'esprit porté à ces établissements singuliers et bizarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos mauières naives:

De Paris , le 27 de la lune de Zilhage , 1713.

boo Dieu l'dis-je eo mni-même, si, lorsque j'e tois à la cour de Perse, je représeutois ainsi, je représentois un grand sot ! » Il suroit fallu. Rica, que nous eussions un bien mauvais uaturel pour aller faire eeut petites iusultes à des gens qui venoient tons les jours chez nous nons témoigner leur bienveillance. Ils savoicot bien que nuus étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avnient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nons faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables; oous nous communiquious aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endureisseot toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoicot que ootre cœur au-dessus d'eux, nons descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lursqu'il fulluit souteuir la majesté du prince dans les cérémouies publiques, lorsqu'il falluit faire respecter la oation aux étrangers, lorsqu'enfin dans les occasions périlleuses il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que oous n'etious descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que pous représentions assez bico.

il cracha avec taot de flegme, il caressa ses chiens

d'uoe manière si offensante pour les hommes,

que je ne ponvois me lasser de l'admirer. « Als.

De Paris, le so de la tone de Saphae, 1715.

LETTRE LXXIV.

USBER A BICA.

Il y a quelques jours qu'uo homme de ma coonoissance me dit: « Je vons ai promis de vous produire daus les honnes maisous de Paris: je vous mêne à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le

mieux.

« Que veut dire cela, moosicur? est-ce qu'il
est plus poli, plus affable que les autres?—Non,
me dit-il. — Ah? j'enterels, il fait seutr à tous
les instants la supérioritéqu'il a sur tous ceux qui
l'approchent: si cela est, je o'si que faire d'y
aller, je la his passe tout entière, et je preuds
coedamantion.

Il fallut nourtant marcher: et je vis no petit

Il fallut pourtaot marcher: et je vis no petit homme si fier, il prit une prise de tabae avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablemeot,

"Le Dictionnaire universal françois-latin de Furetière, publis en 1699. L'autent, membre de l'Acudemie françoise, fai uccusé par elle de s'être approprié le travail de ses confrères.

LETTRE LXXV.

USBEK A BRÉDI.

A Venise.

Il faut que je te l'avoce, je n'ai point remarque de les chritiens cette persuasion vive des leur religion qui se troves praris les musulmans. Il y a bien Join chec eux de la profession à la conviction à la pratique. La religion est moiss un appet de santellication qu'un suipe de disputes qui appet de santellication qu'un suipe de disputes qui appet de santellication qu'un suipe dans, élèvent les grous de gourre, les frames mêmes, élèvent curair la text le mandre. Les grous de gourre, les frames mêmes, élèvent les grous de gourre, les frames mêmes, élèvent les grous de gourre, de frames destin de les prouvers ce qu'ils sont réclaim de ne pai

Ce n'est pas qu'ils se toient déterminés par raisoo, et qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauscét de cester religion qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui out venti le junget l'ont secued avant de l'avoir comm. Aussi me sont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur fui : lis vivent dans un flux et reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit nu jour : « Je crois l'immortalité de l'ame par semestre; mes opicions dépendent absolument de la constitution de mon corps; selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux, que mon estomac digere bien ou mal, que l'air que je respire est subtil ou grossier, que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides, je suis spinosiste, sociaien, catholique, impie ou dévot. Quand le médeciu est auprès de mon lit, le coufesseur me trouve à sou avantage. Je sais bien empleber la religion de m'affliger quand je me porte bien; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade: lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté, la religion se présente et me gague par ses promesses : je veux bien m'y livrer, et monrir du côté de l'espérance.

Il y a long-temps que les prioces chrétieus affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que, discient-ils, le christiauisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaissoient par la les seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves; ils ont permis d'en arbeter et d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise? Verite dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les chréticos? Nous sommes bien simples de refuser des établissements et des conquêtes faciles dans des climats heureux (1), parce que l'ean n'y est pas assez pure pour nous laver selou les principes du saint alcorun.

Je rends graces au Dieu tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand prophète, de ce que je professe une religion qui se fait préferer à tous les intérêts bumains, et qui est pure comme le ciel, dont elle est descendue.

De Paris, le 13 de la June de Saphae, 1715.

LETTRE LXXVI.

USBER A SON AND INSEN.

A Sayrse.

Les lois sont furieuses en Enrope contre ceux qui se tuent eux-mêmes. Ou les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois; ils sont traines indi-

 Les mahométans un un montrest point de peruder Veniun, pur ce qu'ils n'y trouveraient point d'ess pour leurs parsicultures.

gnement par les rues; on les note d'infamie; osa confisque leurs biens.

Il me paroit, Ibben, que ces lois sont bien injustes. Quand je suis accable de douleur, de orisere, de mépris, pourquoi veut-on m'empéchier de mettre fin à mes peines, et me priver cruellement d'un remede qui est entre mes mains?

ment d'un remode qui est entre mes manus. Porrapais vienteu que je traxialli poro une société dont je consens de n'être flust que je tienue maligir moi une convention qui s'est faite auts mibi? La société est fondée sur un avastage mui cutor, mais lorsylètie me devient ondresse, qui m'emplehe d'y resoncer? La sie m'a été doustecomme une faveur je peis dont la rendre forqu'êtle ne l'est plos: la cause conse, l'effet doit donc essers souts.

Le prince vent-il que je sois un sujet quand je un eretire point les avrotages de la sujétion? Mes concitoveras peuvent-ils demander ce partage intque de leur utilité et de mon désespoir? Piteu, différent de tous les bienfaiteurs, vent-il me coudammer à recevoir des graces qui m'accablent?

Je mis obligé de saivre les lois quand je vix sons les lois; mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, et vous l'en séparez; vous vous opposez donc à ses desseins, et vous lui résistez.

Que tend dire cele ? Troubléy l'ordre de la Provisione leroper je change ies molifications de la mairier, et que je rende carrie une boule que ter prese un celebra de la mairier, et que je rende carrie une boule que ter prese un celebra et de la conservation, a voient de la celebra de la conservation, a voient du devis qui m'a été domeit et, eu ce seus, je puis treolibré à ma fattaisie tone la nature, sans que Ton poisse dire que je m'oppose à la Provi-

Lorsque mon ame sera séparée de mon corpa, y aura-él moins d'ordre et moins d'arrangemeut dans l'univers? Croyes-rous que cette nouvelle combination soit moins parfaite et moins dépendante des lois générales, que le monde y ait perdu quelque chose, et que les ourrages de Dieu soient moins grands, on pluid moins immenses?

Pensez-voss que mon corps, devenu un épi de blé, un ver, uu gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle? et que coon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime?

Toutes ces idees, mou cher Ibbeo, n'out d'autre source que notre orgaeil. Nons ne sentons point notre petitesse; et malgré qu'on en ait, nous volous être comptét dans l'univers, y fjurre, et. y firme noi, et important. Nons nons imaginum au que l'auténtissement d'un être ausé parfait que nous dégraderis tonte la nature; et nous sue despuérois tonte la nature; et nous seu concercos pas qu'un homme de plus on de moissie concercos pas qu'un homme de plus on de moissie de la comme se de l'auténtif de la comme se semble, cent millions de terres comme la notre, cent millions de terres comme la notre, un se sont q'un automité de se connoissance.

De Paris, le 15 de la lune de Saphor, 1715.

LETTRE LXXVII.

ISSEN A USERN.

A Paris.

Mon cher Ubbek, il me semble que, pour un vrai mussimum, jes malhers son moins de ebbtiments que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudroit abrèger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à laire voir que nous vondroins être heureux, indépendamment de celui qui dunne les féliciées, pare qu'il est la félirité même?

Si un être est composé de deux êtres, et que la nécessité de conserver l'union murque plus la soumissiun aux urdres du eréateur, ou en a pu faire une loi religieus: si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garaut des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier jour de la lune de Soptor, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA A USERK.

A ***.

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espague a écrite iei; je crois que tu seras bien aise de la vuir.

Je parcours dejuis six mois l'Espague et le Portugal, et je vis parmi les peuples qui, méprisant tous les autres, fout aux seuls François l'honneur de les hair.

La gravité est le caractère brillant des deux

nations : elle se manifeste principalement de deux manières, par les lunettes et par la monstarbe. « Les lunettes font vuir démonstrativenseut que celui qui les porte est un homme consommé

que celui qui les porte est un humme consommé dans les sciences et euseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue en est affuiblie; et tout nez qui en est orné on chargé peut passer sans contredit ponr le nez d'un savant.

Quant à la moustable, elle est respectable par elle-même, e, dis legit manuel des consèquences, quoiqu'en ne laisee pas d'en titre qual-québide grandes utilités paur le service du prince et l'honneur de la nation, comme le fis blien voir un fineux gieinel portugais dans les fudes (1); car, se treouvant avoir besoin d'argest, il se coupa une de san procession portugais dans les consecutions de la consecution de la consecuti

« On conçoit aisément que des peuples graves et flegmatiques comme ceux-là peuvent avoir de l'orgueil; aussi en ont-ils. Ils le fondeut ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne et du Portugal se sentent le corur extrèmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens, e'est-à-dire qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siècles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sout pas moins flattés lorsqu'ils considérent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chaie blanche. Il n'y a jamais eu dans le sérait du graud seigneur de sultane si orgueilleuse de sa beauté que le plus vieux et le plus vilgin môtin ne l'est de la blancbenr olivàtre de son toint, Inrsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un humme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du munde, et ne se résondroit januis, par une vile et mécanique industrie, de compromettre l'honneur et la diguité de sa peau.

• Car il font savoir que lorsqu'un homme a sur certain mêtire ne Epopage, comune que caveuple quand il pent ajouter aux qualités dont je viene de parter celle être le propriétaire d'une grande épère, ou d'avoir appois de son piere l'art de faire un juver une disserentane goitare, în le travaille plus: son hommeur s'intéreuse au repos de sen membres. Celt qui rette auxili de homes qui are obtieve d'est qui rette auxili de homes qui are obtieve de l'article de l'artic

 Mais quoique ces invincibles ennemis du travail fasseut parade d'une tranquillité philosophique, ils ue l'out pourtant pas dans le ceur; car ils sout toujours amoureux. Ils sont les premiers () Jen et Caure hommes du mande pour munrir de langueur sous la feuêtre de leurs maîtresses; et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sauroit passer pour

"Ils snot premièrement dévots, et secondement jaloux, ils se garderont hien d'oxposer leurs femmes aux eutreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrèpit : mais ils tes enfermoront avec uu novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les élève.

 Ils permetteut à leurs femmes de paroltra avec le sein découvert; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, et qu'nn les prenne par le bout des pieds.

Ou dit partout que les rigueurs de l'amour saut cruelles; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent de leurs peiues; mais elles ue fout que leur en faire changer; et il leur reste sooveut un long et fâcheux souveuir d'une peine éteinte.

 Ils out de petites politesses qui en France paruitroieut mal placées: par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat sans lui ou domander permission, et l'inquisition ne fait jamais brûler un juif sans loi faire ses excuses.

Les Expeguols qu'on ne brêle pas paroissent si attechés à l'inquisition, qu'il y auroit de la internation de la territor. Le roudrois seuloment qu'on en établi uno autre, uon pas courter les heréiques, mais courte les héréiques, mais courte les héréiques, mais courte les héréiques, mais courte les héréiques, mais courte les héréiques qui attribuent à de petites praiques monaceles qui attribuent à de petites praiques monaceles a même efficient qu'unux septs accements, qui adoreut tout ce qu'ils vinéreut, et qui sout si drivots qu'ils sout à peine chrétien.

- Vaus pourrez trouver de l'esprit et du hon seus ebez les Espagnols; mais u'en ebercherpoint dans leurs litres. Voyez une de leurs bihliathéques, les romans d'un côté, et les sochatiques do l'autre: vous diriez quo les parties en ont été faites et le tout rassomblé par quelquo eumeni serele de la raison homaise.

« Le seul de leurs livres qui soit bou est celui qui a fait vuir le ridicule de tous les autres.

« Ils nut fuit des découvertes immeuses dans la nouveau monde, et ils ue counoissent pas encore leur propre coulueut : il y au rieurs sivières tel pout qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sout inconnues (1).

« Ils disent que le soleil se lève et se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées désertes. »

(1) Les Battoécas,

Je ne serois pas fâchić, Uslick, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnul qui voyageroit en France je erois qu'il reageroit bien sa natiou. Quel vaste ebamp pour un homme flegmatique et peusif! Je m'inagine qu'il commeneroit ainsi la description de Paris :

« Il y a ici uno maison où l'on met les fous: on revircit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville; uon: le remède est bien petit pour lo mal. Sans doute que les François, extrèmement décriés chez leurs voisins, enferment quédques fous dans une maison, pour persuader quo ceux qui sont déburs ne le sont pas. «

Je laisse là mon Espaguol. Adieu, mun cher Usbek.

De Paris , le 17 de la lune de Suplur, 1713.

CARRA A RUÍDG.

A Venise.

La plupart des législateurs ont été des hommes hornés que le lussard a mis à la tête des autres, et qui n'ont presque consulté que leurs préjugés et leurs fautaisies.

Il semble qu'ils nieut méconnu la grandeur et la dignité même de leur ouvrage : ils se sout amusés à faire des institutions purériles, avec lesquelles ils se sont à la vérité conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils no sout jetés dans des détails inutiles; ils ont duuté dans les cas particuliers; ce qui marque un géuie étruit, qui ne vuit les choses que par partie, et u'embrause rieu d'une vue générale. Quelques-uns ont affecté de se servir d'une au-

tre langue que la vulgaire; chose absurde pour un faiseur de lois: comment peut-on les observer, si elles ne sont pas conoues? Ils nut souvent aboli sans nécessité celles qu'ils

Ils nut souvent aboit sans necessito cenes qui its ont trouvées établies: c'est-à-dire qu'ils out jeté les peuples dans les désordres inséparables des chaugements.

Il est vrai quo, par une bizarrerio qui vient

platót de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois uéccessaire de changer certaines lois, Mais le cas est race; et lorgardi arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante; on y doit observer tant de solemité, et apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, paisqu'il fast tant de formalieis pour les abroger. Souvent ils est out finis trup sublière, et unt suivi des idées logiciennes plutét que l'équité au turelle. Dans la suite celle out été trouvées trup dures, et par un esprit d'équité on a cru descri s'en écarter : mis ce remêde écit un nouvean mal. Quelles que soient les lois, il faut toujourn les suivre, et les regarder comme le conseience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conferente toujour, la requelle celle des particuliers doit se conferente toujournes.

Il faut pourtant a rouer que quelquet-uns d'entre eux ont en une attention qui marque beurceup de sageure j'est qu'ils out donné aux pères une grande autorité sur leurs enfants. Rien ne soulage plus les magistrats, rien ne dégarait plus les tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un ciat, où les mours font toujours de meilleurs civogras que les lois de

C'est de tontes les paissances relle dont on abuse le moins; c'est la plus sarrèe de tontes les magnitutures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, et qui les a même précédées. On remarque que, dans les pays où l'on met

dan les mains paternelles plus de récompenses et de pusitions, les familles sont misus règles: : les pères sont l'image du créateur de l'noivers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne hisse pax de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte.

Je ne finirai pat cette lettre sans te faire remarquer la bizarrerie de l'esprit des François. On dit qu'ils ont reteau des lois romaines un nombre itani de chooss inutiles, et même pis; et ilu'ont pas pris d'elles la puissance paternie qu'elles ont établie comme la première autorité léctime.

De Paris, le 18 de la lune de Sophar, 1715.

LETTRE LXXX.

LE GRAND RUNUQUE NOIR A USBER.

A Paris.

Hier des Arménies menèrent au áreit luagueme endex de Circasie, qu'ils voubient voudre. Je la fie entre dans les appartements serrets, de la déshabilit, je l'examinai reche les regards d'un jege; et plou je l'examinis; plou je lui trozui de graves. Une pouder virjende sembleit vouloir les dévoler à nas vue : je vis tont ce qu'il lui en coducit jour obér : elle rougoissort de se voir nue, même devant nue, que, exempt de passons qui prevent abrance le poders, vassi inaminé sous l'empire de ce sexe, et qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, et ne puis iuspirer que l'innocence.

Des que je reus jegés digue de teis, je braines je vez, je je ji jetu un manteno d'eresthez je lui mi sa obigt un sanetna d'eres je me proterna i se geicha je faderni comme la reisso de ton corer. Je payai jes Armeiriensa; je la derbuil si nou len que al. Ferenz tibek i to pouchés plus de benuiça que a rei enferment tons les paish d'orient. Quel plaine pour toi de trouver à ton retour tont en que la Peres a de pola rasissant et de voir dans la resirie rasilire des pour toi de trouver à ton et que la Peres a de pola rasissant et de voir dans la resirie rasilire des protes par est de voir dans la resirie rasilire les granes, à memure que le temps et la pousenoin travuillent à les dériunire.

Du sécult de Fatmé , le 10º de la bane de Reblab 100 . 1711.

LETTRE LXXXL

USBER A RHÉDI. A Venise.

Depuis que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vn bien des goovernements. Ce n'est pas comme en Asie, où les règles de la politique se trouvent partout les mêmes.

J'ai souvean recherché quel éioit le gouverneut le plus conforme à la risou. Il m'a semblé que le plus parfait est cetai qui va à son but à moins de finsis, donce que cele qui conditre le hommes de la manière qui convient le plus à leur perchant et à leur inclination est le plus parfait. Si dans un gouvernement donc le perque auxil sonnis que dans un grovernement sévire, le premier est préferable, puisqu'il est plus consistent que de la réprésentat de la proposition de la pro

Compte, mon cher Rhédi, que dans un état les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux lois. Dans les pays où les châtiments sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranoùques et affreux.

can rect, do its out, yearnighter en irrect. Soil que le government and daux, soil qu'il noit cered, on peut hospum par degrés, ou dit cered, on peut hospum par degrés, ou peut plus ou moins grand. L'imagination se plie d'ellemême aux mouras du pays où l'on est ibuil jours de prison, ou me ligre samméle, françoet aistant l'espris d'un Extrapeira nourri daux un pays attant l'espris d'un Extrapeira nourri daux un pays de donneur, que la priet d'un bras siminide un Aisatique. Ils attacheut un certain degré e chacun le crainte à un certain degré de pries, et chacun le

merveilles.

partage à sa façon: le désespoir de l'infamie vient désoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart d'heure de sommeil à un

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la justice, et l'équité, soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans leu république de Hollande, de Venise, et dans l'Angleterre même; je ne vois pas qu'on y commetta moins de crimes, et que les hommes, iotimisées par la grandeur des châtiments. y contratte moins de crimes, et que les hommes, iotimisées par la grandeur des châtiments. y intimisées par la grandeur des châtiments. y

Je remarque au contraire une source d'injustice at de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même.

soient plus soumis aux lois.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que partout ailleurs.

Je vois que, dans ees moments rigoureux, il y a toujours des mouvements tumoltueex où personne n'est le chef, et que, quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'eu reste plus assez à personne pour la faire revenir;

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, et le rend plus grand;

Que dans ces états il ne se forme point de petite révolte, et qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure et la sédition; Qu'il ne faut point que les grands événements

y soient préparès par de grandes causes; au contraire, le moindre accident produit une graude révolution, souvent aussi imprévue de ceux qui la font que de ceux qui la souffrent. Lorsque Osman, empereur des Tures, fut dé-

Lorsque Osman, empereur ora zures, iru depoés, sueun de ceux qui commirent cei atteutat ne songcoit à le comnettre : ils demandoient seutement en suppliant qu'on leur fit justice sur quelque grief : une voix, qu'ou n'a jamais connue, sortit de la fonte par hasard; le nom de Mustapha fot pronoucé, et soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 3 de la lune de Rebinh 1⁴⁹, 1715.

LETTRE LXXXII.

MARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN MOSCOVIE, A USBEE.

A Paris.

De toutes las nations du monde, mon cher (Isbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares par la gloire ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers; tous les autres semblent être faits pour le servirir il est épalement le fondateur et le destruoteur des empires; dans tous les temps il a donné sur la terre des marques de sa puissance; dans tous les âges il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, et ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maitres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus et de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sons le nom de Tures, ils ont fait des conquètes immenses dans l'Europe, l'Assie et l'Afrique, et ils dominent sur ces trois parties de l'anivers.

et ils dominent sur ces trois parties de l'univers. Et pour parler de temps plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont

renversé l'empire romain. Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre en comparaison de celles de Gengiskan?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens pour célébrer la mémoire de ses

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oublit que d'empires par eux foodés dont nous ignorous l'origine! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vainere dans tous les temps, ne songcoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscou , le 4 de la lune de Rebiab 1 4, 2715.

LETTRE LXXXIII.

A Smyrne.

Quoique les François parlent heaucoup, il y a cépendant parmieux one espèce de derris tactimnes qu'on a pyelle chartreux. On dit qu'ils seiterupent la langue en entrant dans le couvent; et on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se rutranchassent de même tout ce que leur profession

leur read inutile.

A propos de gean tacituraes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, et qui ont un taleat hien extraordinaire. Ce sont eeux qui savent paralers sans rien dire, et qui annueut une conversation pendant deux heurer de temps sams qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagaire, ni de retenir un mot de er qu'il sont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes; mais ils ne le sont pas tant que d'autres qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos, e'est-à-dire à chaque instant, et qui porteut la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'its disent. Mais ils sont au comble de l'esprit lorsqu'ils savent entendre finesse à tout, et trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en comois d'autres qui se sont bien trouvie d'attrodaire dans les conversations des choses innaimées, et d'y faire parler leur habit brodé, leur perrques blonde, leur tabatire, leur canne, et leurs gants. Il est bon de commencer de la rora de safare clouter peu le brail di carronne et du marpos perivinal pour le resta du discours; et quand pos perivinal pour le resta du discours; et quand l'exorde est beus, il rend sopportable toutes les sotties qui viennest enssile, mais qui par honneur arrivent trop tard.

Je la promets que ces petits talents, dont un ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avnir, et qu'un homme de bon sens ne brille guère devant eux. De Paris, le 5 de la hune de Relada 3º, 2715.

.....

LETTRE LXXXIV.

USBEK A REÉDI.

A Venise.

S'il y a un Dieu, mon eber Rhédi, il fant nécessairement qu'il soit juste; car, s'il ne l'étuit pas, il seroit le plus manvais et le plus imparfait de tous les êtres.

La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux choses : ce rapport est tonjours le même, quelque être qui le considère, soit que ce soit Dieu, soit que ce soit un ange, nu enfiu que ce soit un homme.

Il est vrai que les hommes ne voicot pas toujours ces rapports ; souvent même lorsqu'is les voient, ils s'en eliognent ; el leur juterêt est toujours ce qu'ils voient le mienx. La justice étère sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre daus le tumulte des passions.

Les hommes penvent faire des injustices, parce qu'ils unt intérêt de les commettre, et qu'ils préférent leur propre satisfaction à celle desatres. C'est toujours par un retonr sur eux-mêmes qu'ils agissent : ou l'est mauvais grabultement; il fant qu'il y ait noe raison qui détermine, et cette raison est toujents une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que Dien fasse jamais rien d'injuste : dés qu'nn suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien, et qu'il se suffit à

Ini-même, il seroit le plus méchaut de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainà, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujoura ainer la pistice, étal-à-dire faire nos efforts pour ressembler à cet être dant nous avons une si belle idée, et qui, s'il existeis, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religian, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait peuser que la justice est étercelle, et ne dépend point des conventions humaines. Et quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible qu'il fandroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que uous : ils peuveut nous nuire de mille manières différentes; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impauément. Quel repos pour nous de savair qu'il y a dans le ceur de fous eshommes un priucipe intérieur qui combat en notre faveur, et nous met à couvert de leurs entreprises!

Sans cela nons devrinus etre dans nue frayeure contiunelle; nous passerious devaut les hommes comme devaut les linns; et nous ue serions januais assurés un momeut de notre bien, de notre hommen, et de notre vie.

Toutes cas peusées an animent contre ces docteurs qui représenteut Dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance; qui le fout agir d'une manière dont unus se voudrints pas agir nous-enimes de peur de l'offeuer; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il ponit en uous; et, dans leurs quinions centradictions; le représenteut tantôt comme un être maurais, tambét comme un être qui hait le mal et le punit.

Quad ou houme i examise, quelle satisfaction pour lui de trauver qu'il a le cœur juste? Ce plaisir, tout sécre qu'il ast, doit le ravir : il voit son étre autant au dessus de ceux qui ne l'aut pas qu'il se voit au dessus des tigres et des nurs. Oui, Rhédi, si j'étois sir de suivre tonjours iuviolablement cette équité que j'ai dexan les yeux, je me crorious le premier des bonners.

De Paris, le 2^{er} de la lune de Gensusdi 1^{er}, 1515.

LETTRE LXXXV.

RICA A ***

Je fus bier aux Iuvalides; j'aimeroia autant avoir fait cet établissement, si j'etnis prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que e'est le lien le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir assemblées dans un même lies toutes ces victimes de la patrie, qui ne respireat que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles soot de se acrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles dans cette retraite observer uns disciplios aussi exacte que s'is y étoient cuntraints par la présence d'un ennemi, chercher leur deruiere satisfaction dans rettle image de la guerre, et partager leur casur et leur esprit entre les de-

et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire! Je voudrois que les noms de ceux qui menrent ponr la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent

comme la source de la gloire et de la noblesse.

De Paris, le 15 de la finne de Grumedi 1⁴⁷, 1715.

· · LETTRE LXXXVI.

USBRK A MIRZA.

A Ispahan.

Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le desseiu d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pende que notre empire seroit toujours polloé tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidétes.

C'étuit fuit de la grandeur persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

Ou ne sait comment la eltote manque. Ni cenx qui firent la proposition ni ceux qui la rejetirent n'en connurent les conséquences : le haard fit l'office de la raison et de la politique, et sauva Prespire d'un péril plus grand que orfui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, et de la prise de deux villes.

En procerisant les Arméniens, on penu détruire en un seul jour tous les négociants, et presque tous les artisaos du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abbas auroit mieux aimée c faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en euvoyant su Moçol et aux autres rois des Indes ses aujets les plus industrieux, il auroit cru leur douser la moitié de ses états. Les pers'extituss que no mahométan zérés ont

Les persecutions que nos malionactans actes out faites aux gubéres les ont nbligés de passer en fonte dans les Indes et ont privé la Perse de cette untion si appliquée au labourage, et qui seule par son travail étuit en état de vaiocre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire : c'étoit de ruiner l'industrie, moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, et avec lni, par nue suite nécessaire, cette même religiou qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisouner sans prévention, je ne sais; Mirza, s'il n'est pas boo que dans un état il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des relijons remarque obteres se rendent ordinairement plus titles à leur patrie que ceux qui sivend dans la religion dominante, parce qu'éloigés des houneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence et leurs richesses, ils sont portes à en acquérir par leur travail, et à embrasser les emplois de la socité de pulsa penibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle que leur multiplicité?

Cesont des rivales qui no se pardonnent rien. La jalousie descend jusqo'aux particuliers : ehacuo se tient sur ses gardes, et craint de faire dechoses qui déshonoreroieut son parti, et l'exposeroieut aux mépris et aux censures impardonnables du parti contraire.

Ansai a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle introduite daos un état étoit le moyen le plus sur pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt dis prince de souffrir plusieurs religions dans son état: quand toutes les seetes du moude vicodroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne preserive l'o-

béissacce et sie préche la soumission.

J'aroue que les histoires sont rempire de guerres de religion: mais qu'on y preune hien garde,
ce a éat point la multiplicité des religions qui a
produit est guerres, e'est l'espiri d'utolérance
qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est ett esprit de proséglistance que les Juist
ont pris des Égyptieros, et qui d'eux est passé
comme uue mabdie épidémique et propulair aux.

comme une manaire epidemique et populaire aux mahométans et aux chréticus. C'est eufin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardes que comme une

éclipse cutière de la raison humaine.

Car cufin, quaod il n'y auroit pas de l'inhumanité à fulliger la conscience des autres, quand
il n'en résulteroit aucun des manuais effets qui en

germent à milliers, it faudroit être fon pour s'eu aviser. Celui qui veut me faire changer de religion ne le fait sans doute que parcequ'il ne changeroit pas la sieune quand oo voudroit l'y forcer : il trouve done étrange que je ne fasse pas una chose qu'il ne feroit pas lui-même peut-être pour l'empire du monde.

De Paris , le 36 de la lune de Grussadi ser , 2715.

LETTRE LXXXVII.

RICA APPR

Il semble ici que les familles se gouvernent toutes seules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femma, le pere sur ses enfants, la maître sur ses caclaves. La justice se mêle de tous leurs différends; et sois sur qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le père chagrin, le maître incommode.

J'aliai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes qui vous appellent d'une voix trompense. Ce spectsele d'abord est assez riant; mais il devient lugubre lorsqu'oo entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin on entre dans le lieu sacré où se révêlent tous les secrets des familles, et où les actions les plus cachées sont mises au grand jour. Li, une fille modeste vient avoner les tourments

d'une virginité trop long-temps gardée, ses combats, et sa douloureuse résistance : elle est si peu fière de sa victoire, qu'elle mensee toujours d'une défaite prochaine; et, pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elle les expose à tout la peuple.

Une femme effrontée vient eosuite exposer les outrages qu'elle a faits à son époux, comme une raison d'en être séparée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme sans en jouir; elle vient révêler les mystères cachés dans la nuit du mariage; elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, et qu'une senteuce la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y eu a même qui osent défier leurs maris, et leur demander en publie un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi fictrissanta pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles ravies ou séduites fuut les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal: on n'y en' tend parler que de pères irrités, de filles abusées, d'amants infidèles, et de maris chagrius.

Par la loi qui v est ubservée, tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le eroire, la loi le eroit pour lui, et le soulage de l'examen et des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu par expérience qu'il vaudrait mieux les recueillir à la mlneure : et cela est assez naturel, car il y a trèspeu d'esprits justes, et tout le monde convient qu'il v en a que infinité de faux.

De Paris, le 107 de la lone de Gemmadi 20, 1715,

LETTRE LXXXVIII.

RICA A***.

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroit qu'nn Frauçois est plus homme qu'un autre ; e'est l'homme par excellence; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarque parmi eux des gens qui nou-seulement sout sociables, mais sont euxmêmes la société universelle. Ils se multiplieut dans tous les coins: ils peuplent eu un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes da cette espece abondent plus que deux mille eitoyeus; ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si uu corps peut être an un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont, et d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bieuséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils funt en gros dans les lieux où l'on s'assemble; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers , on y trouveroit chaque jour leur nom estropie de mille manieres en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterremeut, dans les compliments de condoléance, on dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfiu, ils revienuent chez eux, hien fatigués, so reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs néuibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épigraphe sur son tombeau :

« C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent treute enterremeuts. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dunt il a félicité ses amis , toujours en des termes différents, montent à deux millions six cent mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation étoit amusaute; il avoit un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possedoit d'ailleurs, depais son jenne age, ceut dix-huit apoplithegmes tirés des anciens qu'il employoit dans les ocrasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, vavageur; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu? »

De Poris, le 3 de la tune de Gemmadi 2º, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBAN A SHEDL

A Venise.

A Paris règne la liberté et l'égalité. La naissaure, la verfu, le mérite même de la guerre, quebpue hrillant qu'il soit, ne sauve pas un humme de la foule dans laquelle il est couhondu. La jalousie des range y est inconuse. On dit que le premier de Paris est céul qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Us grand teigneur est un hamme qui vait le rui, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes, et des pensions. S'il peut avec cela tacher son oisiveté par un air empressé, on par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus lieureur de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grauds que ceux à qui le mouarque donne quelque part au gouveruement. lei, il y a des gens qui sont grands par leur naissance; mais lis sont sus crédit. Let rois font comme ces nutriers habiles qui, pour exécuter leurs ouvrages, se acreent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François.

Le ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habilles de blane: tautôt sacrificateurs, et tantôt sacrifics, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris, le 9 de la lune de Gemmadi av., 1715.

LETTRE XC.

WIDER A IDDAY.

A Smyrne.

Le desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : éest une nouvelle sie que nous acquérons, et qui nous devient anssi précieuse que celle que nous avons reçue du ciercies que constituire de conservation de celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de celle que nous avons receptures que celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de ciercies que conservation de celle que nous avons reçue du ciercies que conservation de ciercies que conservation de ciercies que conservation de ciercies que ciercies que conservation de ciercies que ciercies que ciercies que ciercies que ciercies que ciercies que conservation de ciercies que cier

Mais comme tuus les immmes ue sont pas également attachés à la vie, ils ue sont pas assis également semilles à la ghiere. Cette noble passion est hien toujours gravée daos leur cœur; meis l'imagination et l'éducatiou la modifient de mille manières.

Cette différence, qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de penple à peuple. On peut poser pour maxime que dans chaque

état le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, et dimiuue avec elle : la gluire n'est jamais compagne de la servitude. Un bomme de bon sens me disoit l'autre jour ;

Ou est en France, à bien des crards, plus libre qu'en Perse; aussi y aime-t-on plus la gluire. Cette heureuse fantaisé fait faire du ne François, avec plaisir et avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeax les suppliess et les récompenses.

A tusis, parmi tuous, le prince est-il jaloux de l'homoner du derrice de es sujets. Il y a pour le mainteuir des tribunanx respectables : c'est le tritoro sarcé de la tustion, et le send dont le souveriain n'est pas le maitre, parce qu'il tue peut l'étre auss chouper se sincrèts. Ainsi, s'i un sujet se trouve blessé dans sou bonneur par sou prince, soit par quedque perférence, soit par la moissaire marque de mepris, il quitte sur-le-champ sa cour, son remplo, son service, et se refrier clack luis.

 La différence qu'il y a des troupes françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la craunte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau grure de terreur qui la rend comme stupide; au lien que les autres se présentent aux coups avec délices, et bannissent la crainte par une satisfactiou qui lui est supérieure.

- Mais le sanctuaire de l'honneur, de la réputation, et de la vertu, semble étre établi dans les républiques et dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athènes, à Lacdédemoe, l'honneur payoit seul les services les plas sigualés. Une couronne de chêne ou de laurier, une state, un ellege, était une récompense immense pour une bataille gagnée ou une ville prise.

- Là, un homme qui avoit fait une belle action se trouvoi suffiamment récompusei par cette action meine. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes, qu'il ne ressentit le plaisir d'êtres on hierafaiteur: il comptoit le uombre de ses services par celui de ses concitoyets. Tout homme est capable de faire du hiera à un homme: mais c'est ressembler aux dieux que de contribuer au bonheur d'une société cutière.

Or cette soble risulation ne skielelle point receivement effectie dans le couré de va Persans, cher qui les cauption et le dignitée se moit que de attributé de la finatisée des movernir Le reputions et la vertu y sent repurées comma magnitaires, é dies la maissi des movernir Le meure de la configuration de la vertu y sent reputières des meurement de métere. Un homme qui a pour lière déchonner de métere. Un homme qui a pour lière déchonner demain. Le voils autourella présent demain ne verture de pour le princie le ve faire son déchonner demain. Le voils autourella présent demain de la configuration d

De Paris, le 15 de la lune de Gemendi a*, 1715.

LETTRE XCI.

USBER AU MÊME.

A Smyrne.

De cette passion genérale que la nation francoise a pour la glorie, il «sis formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne asis quoi, qu'on appelle point d'honneur; c'est propressent le caractiere de chaque profession: mais il est plus marqué chez les gens de guerre, et c'est le point d'honneur par excellence. Il me acroit hien difficilé de faire sentir ce que c'est; car nous n'en avons point prévisément d'âles. Autrefois les François, surtout les nobles, ne suivoient guére d'autres lois que celles de ce point d'honneur: etles régioient toute la conduite de leur vic, et elles étoient si sévères qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreiudre, mais en étuder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guère qu'une manière de décison, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoicui intéressées.

Pour pen qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrit dans la diquie, et qu'il payat de sa personne, comme s'il avoit été luienteue colère. Il se sentioi totiopurs houore d'un tel choix et d'une préférence si falteue; et let qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sautre de la potence, lui et toute sa famille, ne faiocit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa tie.

Cette manière de décider étoit assez mal imaginée; car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'eusuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévères: mais c'est en vain; l'honueur qui veut loujours régner, se révolte, et il ue reconnoit point de lois.

Aimi les Praçois sont dans un état hien siclent; car les mêmes lois de l'homoner obligent un homelte homme de se veuger quand il a été difreuse; mais, d'un autre rôte, la justice le justides plus cruelles pieuss lorsqu'il se venge, si fon suit les lois de l'homoner, on peir lar un c'elafand; si l'on suit celles dels justice, on est bassin pour justice de société des homens c'il n'y a vidone que cette cruelle alternative, on de mourir, ou d'être indigue de vivre.

De Paris , le 15 de la lune da Gemmadi 2º, 1715

LETTRE XCIL

USBER A BUSTAN.

A Ispaken-

Il paroit ici un personnage travesti eu ambassadeur de Perse, qui se joue insolenment des deux plus grands ruis du monde. Il apporte au monarque des François des présents que le uôtre ue ssaroit donner à un roi d'Irimette uu de Géorgie; et, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un people qui prétend être le plus pois de l'Europe; et il a fait dire en Occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même; et, comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur persane qua lui, elle l'a fait paroitre avec dignité derant un peuple dont il est le mépris.

Na dis poiut cela à Ispahan : epargue la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le puuissent de leur propre imprudence, et de l'indirne choix qu'ils ont fait.

Pindigne choix qu'ils ont fait.

LETTRE XCIII.

USBER A SHÉDI.

Le monarque qui a si long-tempa règné n'est plun (1). Il a hieo fait parler des gens peudant sa vie; tou le monde s'est tu à sa mort. Perme et conrageux dans ce deruier monaent, il a paru ne ceder qu'au destin. Aissi mourat le grand Cla-Abas, après avoir rempli toute la terre de son mon.

Ne crois pas que ce graud événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales, Chaenn a penaé à ses fairres, et à preudre ses avantages dans ce changement. Le rol, arrière petit-fils du monarque défunt, o àyant que cion aos, un prius son oncle a été déclaré régent du royansuse.

Le feu roi avoit fait no testament qui bornoit fautorité do régent. Ce prince habile a été au parlement; et. y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait cascer la disposition du mosarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlements resemblent à ces ruines que fon fuule aux picks, amis qui rappellen toujours l'idée de quelque temple faunex; par l'aucciune reiginn des peuples. Ilso es melhet guiere plus que de reudre la justice; et leur autorité et toujours lacopissante, à muius que quelque conjoue-tout imprevue ne vienne hi reudre la force et la vic. Ces grands corps ont sairi à destirible cation de la commande de la contra ce de la commande de la com

(1) It mounts in set aspiculate 1315.

tont; à la corruption des mours, qui a tout affoibli ; à l'autorité suprême, qui a tout abattu.

Mais le rigent, qui a voulu se rendre agreable au pruple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique; et, comme s'il avoit pense' à relever de terre le temple et l'idole, il a voulu, qu'on les regardat comme l'appui de la mouarchie et la foudement de toute autorité légitime. De Prais, is a de la lame de Bagéré, 1712-

De Paris, le 4 de la lune de Rhégels,

LETTRE XCIV.

SANTON AU MONASTÈRE DE CASBIN.

Je m'humilie devant toi, sercé santon, et je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande qu'il semble que ta sies le corur de notre saint prophète; tes assirérité étonneut le ciel même; les anges t'on regardé du sommet de la gloire, et ont dit: « Comment est-il encore sur la terre, puissans son enviri et a vez nous, et voie

autour du trûne qui est sonteuu par les nuées ?
Et comment les fhomorrouis-je pas, moi qui si appris de uos docteurs que les dervis, même lai-appris de uos docteurs que les dervis, même lai-dides, out toispara uo caractère de sainteté qui les reud respectables aux vrais croyauts; et que l'one s'est cheisid dans tous les coins de la terre des amos plus pures que les autres, qu'il a sépares de moite de la terre des amos plus pures que les autres, qu'il a sépares de l'entre privers forventes suprendieres mortifications et pleus privers forventes suprendieres mortifications et pleus privers forventes suprendieres de l'entre privers forventes suprendieres de l'entre privers forventes suprendieres de l'entre de l'entre privers forventes suprendieres de l'entre de l'

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugièrent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, et eurent pour chefs, Paul, Antoine et Pacôme, Si ce qu'ils en diseut est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sarrés immaums. Ils passoieut quelquefois dix aus entiers sans voir up seul homme; mais ils habitoient la muit et le jour avec des démons : ils étoient sans cesse tourmeutés par ces esprits malins; ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table : jamais d'asile contre eux. Si tout ceci est vrai , santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais véen en plus mauvaise compagnie. Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchous-nous

dans le désert un état trauquille, les tentations

nous suivent toujours; nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point escore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vaius fantômes de l'erreur et du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, et nous altsqueut jusque daos les jedoes et les cilies, é ets. à-dire jusque dans notre force même.

Pour moi , santon vénérable , je sais que l'envoyé de Dieu a enchaîné Satan , et l'a précipité dans les abienes : il a purifié la terre, autrefois pleine de son empire, et l'a rendue digne du séjour des anges et des prophètes.

De Paris, le 9 de la lune de Chabbon, 1715.

LETTRE XCV.

A USBEN SRÉDI.

A Venise.

Je n'à jimai coi parte du dreit public, qu'on n'ait commencé par rechercher soggenement quelle est l'origine des sociétés; ce qui me paraliricitente. Sits bommes s'en formociar point, s'ils se quittiesent et se fayoient les uns les autres, il admotife en domande l'a raison, et derocher pourquoi ils se tiennent séparés: mais ils naissent tous liès les non sux autres, un fils est en suprès de son père, et il i'y tient : voils la société et la cause de la société et la

Le druit public est plus comm en Europe qu'en da les cependant on peut dire que les passions des princes, la patience des peuples, la filatterie des écrivairs, en controrrespus tous les principes. Ce droit, tel qu'il est sujourd'hui, est une science qui apprend aux princes jugués quel point la peurest violer la patien sant choquer point peur le peurest violer la patien sant choquer pour endurcir leur conscience, entire l'insignité en système, d'en donner des rigles, d'en formes des principes, et d'en tiere des consequences l'entre des consequenc

La puissance illimitée de nos sublimes sultans, qui n'a d'autre règle qu'elle-même, ne produit pas plus de monstres que cet art indigue qui veut

faire pier la justice, tout ioflexible qu'elle est. Ondiroit, Rhédi, qu'il y a deux justices toutes différentes: l'une qui règle les affaires des particuliers, qui règue dans le droit eivil; l'autre qui règle les différends qui surviennent de peuple, peuple, qui lyrannisc dans le droit public comme si le droit public i étôti pas lai même un droit civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquemi dans une autre lettre mes pensées là-dessus.

De Paris, le t^{er} de la lune de Zilhagé, 1716

LETTRE XCVI.

USBER AU MÉME.

Les magistrats doixent rendre la justice de citoyen à citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un antre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple il est rarement becoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toujours elairs et faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement ai ésparie qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver; on ne peut guère se prévenir dans sa propre essue.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent es société, leurs soiréets souts mélés et ai confondus, il y en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obseureir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes: les nues qui se font pour reponsser un ennemi qui attaque, les autres pour secourir un allié qui est attaque.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, on da peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre parce qu'on lui sura refuse un honneur qui lui est dù, ou parce qu'on sora eu quelque procede peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs , et autres ehoses pareilles; non plus qu'un partieulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort; car, faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit publie, l'aete de justice le plus sévère, c'est la guerre, puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré : c'est une loi que les tribunaux n'out pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice est de priver un

prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième sete de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peiue répond à celle du banoissement que les tribunaux oot établic pour retraucher les coupables de la soriété. Ainsi un prince à l'alliance duquel nous renonçons est retranché de ootre société, et o'est plus un des membres qui la composent,

On ue peut pas faire de plus grand affront à un prince que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il o'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux et même plus utile que d'eu voir d'autres touiours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance pous lie, il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance faite entre deux natioos pour en opprimer que troisieme n'est pas légitime; et oo peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honoeur et de la dignité du prince de s'allier avec un tyran. On dit qu'un mooarque d'Égypte fit avertir le roi de Samos de sa cruanté et de sa tyrannie, et le somma de s'eo corriger: comme il ne le fit pas, il lui eovoya dire qu'il recocçoit à soc amitié et à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par ellemême. Lorsque le peuple subsiste, elle est un gage de la paix et de la réparation du tort; et si le peuple est détruit ou dispersé, elle est le mooument d'une tyraunie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes, qu'il semble qu'ils soient la vuix de la nature qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes, lorsque les cooditions en sont telles que les deux peuples peuveot se conserver; sans quoi celle des deux sociétés qui doit périr , privée de sa défense naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différents degres de force et de foiblesse parmi les hommes, a encore soovent égalé la foiblesse à la force par le désespoir. Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit

la raison.

public : vodà le droit des geus, ou plutôt celui de De Paris, le 4 de la leme de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

LE PREMIER EUNUQUE A USERN.

A Peris-Il est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du

royaume de Visapour : j'eo ai acheté uoe poor ton frere le gonverneur de Mazanderan, qui m'envoya il y a un mois soo commandement sublime et cent

tomans. Je me conoois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprenuent pas, et qu'en moi les yeux oe soot poiot troublés par les mouvements

Je n'ai jamsis vu de beauté si régulière et ai parfaite: ses veux brillaots portent la vie sur soo visage, et relèvent l'éclat d'une conleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie,

Le premier ennuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi; mais elle se déroboit dédsigneusement à ses regards, et sembloit chercher les miens, comme si elle avuit voulu soe dire qu'un vil marchand o'étoit pas digne d'elle, et qu'elle étoit destinée à uo plus illustre époux.

Je te l'avoue : ie sens daos moi-même une joie secrète, quand je pense aux charmes de cette belle persoone : il me semble que je la vois entrer dans le sérail de tou frere : je me plais à prévoir l'étoouement de toutes ses femmes, la douleur impérieuse des nues, l'affliction muette mais plus douloureuse des autres, la consolation maligne de celles qui n'esperent plus rien, et l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais d'un bout du royanne à l'antre faire changer tout uo serail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes et de peioes je prépare!

Cepeodant, daos le trouble du dedaos, le dehors oe sera pas moins tranquille; les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seroot dévorés, et les joies contenues; l'obcissance oe sera pas moins exacte, et la règle moins inflexible; la douceur, toujours contrainte de paroltre, sortira du food même du désespoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles oous donuent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soomission, tout cela leur forme des chaines. Les unes sont saus cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que de concert avec nous elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font noe partie de ootre ouvrage, et nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je? elles irriteut sans cesse le maître contre leurs rivales; et elles pe voient pas combien elles se trouveot près de celles qu'ou punit.

Mais tout cela, magnifique seigneur, tout cela n'est rice sans la présence du maître. Que pou-

vons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais tnut entière? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même; nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi, tu tempéres la crainte par les espérances; plus absolu quand tu caresses que tu ne l'es quaud tu menaces.

Reviens done, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir; viens apaiser l'amour qui murmure, et rendre le devoir même nimable; viens enfin soularer tes fidèles enpaques d'un fardesu qui s'appesautit chaque jour.

Du strati d'Ispahan , le à de la tune de Zilbagé , 1716.

LETTRE XCVIII.

USBER & BASSEIN, DERVIS OF LA MONTAGNE DE JARON.

O toi, sage dervis, dont l'esprit curieux hrille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes qui à la vérité n'ont ointatteint jusqu'an faite de la sagesse orientale; ils n'oot point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils auivent dans le silence les traces de la raison humaine.

To ne saurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos, et ont expliqué par une mécanique simple l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matière : il n'en a pas fallu davantage pour produire cetta prodigieuse variété d'effets que pous voyous dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des lois pour règler les sociétés des hommes, des lois aussi sujettes au changement que l'esprit de ceux qui les proposent et des peuples qui les observent; ceux-ci ne nous parlent que des lois générales, immuables, éternelles, qui s'observent saus aucnue exception, avec un ordre, une régularité, et une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tn, homme divin, que soient ces lois? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'Éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mystères : tu renonces par avance à comprendre; tu ne te proposes que d'admirer-Mais tu changeras hientôt de pensée : elles n'éblonissent point par nn faux respect; leur simplicité les a fait long-temps méconnuitre, et ce n'est qu'après bien des réflexions qu'on eu a vu toute la fécondité et toute l'étendue.

La première est que tout corps tend à décrire une ligue droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne; et la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner. parce que, plus il en est loin, plus la ligue qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, subtime dervis, la clef de la nature; voilà des principes féconds dont on tire des couséquences à perte de vue.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miraeles, et leur a fait faire presque autant de prodiges et de merveilles que tout ce qu'ou nous raconte de nus saints propbėtes.

Car enfin je suis persualé qu'il n'y a aucun de nos docteura qui n'eût été embarrassé, si on lui eut dit de peser dans une balance tout l'air qui est autour de la terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface; et qui n'eut pensé plus de quatre fois avant de dire combien de lienes le son fait dans une heure; quel temps un rayon de lumière emploie à venir du soleil à nous; combien de toises il y a d'iei à Saturne, quelle est la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles bautes et sublimes, s'il y avoit mélé des figures hardies et des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage qui n'auroit céde qu'au saint Alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guère du style figuré. Il y a daus notre Alcoran un grand nombre de petites choses qui me paroissent tonjours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés pe sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre Alcoran, on trouve souvent le langage de Dieu et les idées des hommes, comme si, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, et que l'homme eut fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous : tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance où l'on vit

dans ce pays. Non; graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur; et, tandis que je vivrai, Halisera mon prophète.

De Parie, le 25 de la lune de Chabban , 1716.

LETTRE XCIX.

USEER A ISSEN.

A Smyrae.

Il n'ya point de pays au moude où la fortune soit s'incontaute que dans rehielé. Il arrive tous les dix aus des révolutions qui priripiteut le riche daus la mièrre, et renliveut le pauvre avre des aules rapides au comblé des richesses. Céduiest ritonné de sa pauvreié, celui-ia l'est de son abondance. Le nouveau ririse danire is augresse de la Providenre; le pauvre, l'aveugle fatalité du destié.

Ceux qui l'évent les tributs nagent au milieu des trésors : parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commeisceut pour fant re métier par la dernière misere. Ils sout méprisés romme de la boue pendaut qu'ils sout pauvres : quand ils sout ribres, on les estime asser; aussi ne nigligeot-ils rieo pour acquérir de Pestime.

Testimo.

« à prévent dans une réunitem liste netre, apron apulle de justice, parce qu'elle u leur rais riunde.

partie de justice, parce qu'elle u lacer rais riunde partie de justice, parce qu'elle u la leur rais riunde leurs définis car ou les oliéges de les déclarers au jours, song épiene de six cainst on les lair passer el leurs argent. Pour comble d'infériture, il y su mainter nomus parcon epiel, qui les houver de ses plaisunteries, et bustine sur toutes les déligiers artistant de carell. Our trouver pas tout de la finite de l'accident de l'accident de carelle de l'accident de l

Le corp des haquais est plus respectable en France qu'alleurs : evel un évimient de grands veigneurs; il renapiti es vide des autres états. Caux qui le composent preuocet la plar des grands mailheureux, des magistrats mins, des grathshommes, tots daos les francess de la geure; et quand lis ne peasent pas amplère par eux-mêmes, ils refevent toutes les grandes onaisons parle emyor de leurs filles, qui sont comme une espère de finnier qui engraisse le terre montigeneurs et arides.

Je trouve, Ibben, la Providrace admirable dans la manière dont elle a distribué les rirhesses. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bién. on ne les adroit pas assez distinguées de la vertir, et on n'en auroit plus senti tout le néant. Main, quand on examine qui sout les geus qui en sout les plus elargés, à force de mépriser les riches, on vicot enfin à mépriser les richesses.

De Paris, le 26 de la lune de Maharram, 2727

LETTRE C.

RICA A RHÉDI.

A Venise.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étoonants. Ils oot onhibé commeot ils étoient habilifs cet été; ils ignorret necore plus comment ils le seront cet hiver; mais sur-tont on ne sauroit croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa frame à la mode.

Que me serviroit de te faire uoe description exacte de leur habiliement et de leurs parures? Une mode ouvelle vieudroit détruire tout mon ouvrage, comme relui de leurs ouvriers; et avant que tu eusses reçu ma lettre tout seroit changé. Une femme qui mitte Paris pour aller passer

stimoti, il nampagne en revieut auss antique que si elle s'y cioti oublice treute auss. Let fis mécouncit le portrait de sa mère, ant l'habit avec lequel elle est priote lui paroit étranger; il s'inagine que c'est quedque Américaine qui y est représencte, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fautaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensible. ment, et une révolution les fait descendre tout-àcorp. Il a été un temps que leur bauteur immense mettoit le vissge d'une femme au milien d'elleniême; dans un autre, c'étoient les pieds qui oceupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? les arrhitectes ont été souvent obligés de bausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des frmmes exigeoieot d'eux re changemeot; et les règles de leur art out été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage uoe quantité prodigiense de monrbes, et elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefoia les femmes avoient de la taille et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changrante nation, quoi qu'en disent les manvais plaisants, les filles se trouveut autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes: les François changent de mœurs erlon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux proviuces. L'ame du souverain est nu moule qui donne la forme à toutes les autres.

Be Paris, le 8 de la tune de Sophur, 1717.

LETTRE CI.

RICA AU MÉME.

Je te pariois l'autre jour de l'inconstance perdigleuse des l'ancois suirelum modes. Cependant il est inconcerable à quel poiet îls en sout entiteis ju rappelleut not : évals trigle avec laquelle îls jugent de tout ce qui se fait che les autres nations; ce qui est êvanegre l'eur paroit tonjours ridicite. Je t'avone que je ne suarois guére ajustre este farcur pour lesur containes avec l'inconstance avec luquelle îls en changent tous les iours.

Quand je to dis qu'ils nejtriest tout et qui et étranger, je ne paie que des haptitels que, sur les choses importantes, lissemblem têtremé die d'unc.-males, jourgia à édigander. Ils avanent de bon cour que les autres paugles sont plus avrettes: ils vecilent hier avanisse qu'ils sont mirra, rétes: ils vecilent hier à s'ausjetir aux lois d'une tandon rivele, pourra que les perrupiers français déchiert en le sjuisteurs sur la forme des perrupes déchierts en le sjuisteurs sur la forme des perrupes déchierts en la sjuisteurs sur la forme des perrupes déchierts en la sjuisteurs sur la forme des perrupes déchierts en la sjuisteurs sur la forme des perrupes déchierts en la sjuisteur sur la forme des presents de l'autre, d'un le sont de l'autre, d'un le sont de l'autre, d'un le l'autre, d'un l'autre, d'un le l'autre, d'un l'autre, d'un le l'autre, d'u

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon seus leur vienne d'ailleurs, et qu'ils aient pris de leurs voisius tout ee qui concerne le gouvernement politique et civil?

Qui pent penser qu'un royaume, le plus ancien et le plus puissant de l'Europe, soit gouverné, depuis plus de dis sicées, par de sioqui ne sont pas faites pour lui? si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à compreodre; mais ils sont les compresantes.

Ils out aliandonné les lois auciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation; et, et qu'il y a de singulière, éest que les lois romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites et en paraite rédigices audre des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et, afin que l'acquisition fût entière, et que tout le bon sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, et en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes et des provinces; mais ils sont presque tous pris du droit romain.

Cette abondance de lois adoptées, et pour ainsi dire naturalisées, est si grande qu'elle aceable également la junice et les ignes. Mais ces volumes de lois ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de plossateurs, decommentateurs, de compilateurs, gens aussi foildes par le peu de juntesse de leur esprit qu'ils soot forts par leur nombre prodigieur.

Co n'est pas tout; ces lois étrangères out introduit des formaisités dest l'excès est le hoate de la raison humaine. Il seroit avec difficile de deciders à la forne et exter reduce plus permièreus, lorsqu'elle est entrée dans la jurisquedence, au fait plus de rauges sous la n'obe d'un jurisque des sous que des la regre shapen d'un molécnie, et de soite que sous le large shapen d'un molécnie, et de si des lurse etle a plus roiset de gens qu'elle n'els a trè dans l'autre.

De Paris, le 17 de la lone de Sapher, 1717.

LETTRE CII.

USBER A***

Ou parle tonjours ici de la constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison où je vis d'abord an gros homme avec un teint vermeil , qui disoit d'une voix forte : - J'ai donné mon mandement; je n'irai point répondre à tout ce que voudites : mais lisez-le ce mandement, et vons verrez. que i'v ai résolu tous vos doutes. L'ai hien que pour le faire, dit-il en portant le main sur le front ; j'ai eu besoin de toute ma doctrine ; et il m'a falln lire bien des auteurs latins, - Je le erois, dit un homme qui se trouva là, car e'est un bel ouvrage; et je défierois bien ce jésuite qui vient si souvent vons voir d'en faire un meilleur. -Lisez-le donc, reprit-il, et vous serez plus instruit sur ees matieres dans un quart-d'heure que si je vous en avois parlé toute la journée, » Voilà comme il cvitoit d'entrer en conversation et de commettre sa suffisance. Mais, comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchements; et il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il diDe Paris, le sit de la tune de Rebieb set, 1717,

LETTRE CIII.

USARK A IBBAN.

A Smyree.

Les plus poissants états de l'Europee seu cesse de l'appeze, et d'Augleierre. L'Italie et une grande partie des l'Augleierre. L'Italie et une grande partie des l'Augleierre. L'Italie et une grande partie des l'Allesanges sous protegies en un noutre de l'appeze de l'appe

La plupart des gouvernoments d'Europe sons monarchiques, ou publich dont ains appetés; cer monarchiques, ou publich dont ains appetés; cer sais pas c'il y en a junnis en véritablement de tets; an moint est d'idificie qu'ils aient subsité long temps dans leur purrèle. C'est un état violent qui d'égénère cojours en depositione ou en république. La puissance un peut junnis étre égantière est trop difficie à garder : il fant que le pour est trop difficie à garder : il fant que le procesif dimine d'un cité gendant qu'il augmente de l'autre; mois l'avantage est ordinairement du cété du prince qu'ils est à la lèté des armées.

Ausi le pouroir des rois d'Europe est-il bien graod, et on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le reulent: mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue quo nos sultans: premièrement, parce qu'ils ne velotel point choque les meurs et la religion des peuples; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin. Rien ne rapproche plus nos prieces de la con-

dition de leurs sujets que cet immense ponvoir qu'ils exercent sur eux; rien ne les soumet plus aux revers et aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux

qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes et les peines, qui est comme l'ame des états et l'harmonie des empires; et cette proportion, scrupaleusement gardée par les princes chrétiens, leur donne una avantage infini sur nos sultans.

Un Peran qui, par imprudence ou par malheur, s'est attife à disprece du prince, est sar de mourir : la moindre faute on le moindre caprice le met dans ette nécessié. Mais, s'il avoit stenté à la vie de son souverain, s'il avoit vouloi livres est places aux ennemis, Il en seroit quitte aussi pour perfer la vie: il ne court donce pas plus de risque dans ce deruier cus quo dans lo premier. Aussi, dans la muindre disprace, vyant la

mot erentine, et ao voyant rien de pis, il se porte minérillement à trubble l'état, et à compière contre le soureain ; seule ressurer qui lui resta. Il e'm et apu de même das grands d'Europe, a qui la digence n'ête rien que la bienveillance et la faven. Ils e retirent do le cour et us escegent qu'i joir d'une vio rampille et des varapes de leur naisance. Comme en ne les fait et al present de la compière de la consideration de crisignari d'y tombre, par le comièrelment que qu'ille oni à perfer de du per q'ill-oni à gapere, es qu'ille qu'on voi pen de rivolte, et peu chière, qu'ille prise d'une mot rivolten.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, lis r'approtieent pas tant de précautions pour mettre leur vie en sûreté, ils ne vivroient pas un jour; et, viis avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes pour tyranniser lo reste de leurs aujets, leur empire ne subsisteroit pas an mois.

Il u'y a que quatre ou cinq siècles qu'un roi de Frauce prit des gardes, contre l'usage de ces temps-là, pour se garantir des assassins qu'un petit prince d'Asic avoit euvoyés pour le faire périr ; jusque-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme des pères au milieu de leurs englant.

Bien loin que les rois de France puissent de leur propre mouvement ôter la sie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent au contraire toigiours arec eux la grare de tous les eriminales : il suffit qu'un homme ait ciò ausce haureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il exus d'être indigone de vitre. Ces monarques sont commo le soleil, qui porte par-tout la chaleur et la vie.

De Peris, le 8 de la lone de Rebiab 2º, 1717.

LETTRE CIV.

USBAK AU MÉME.

Pour suivre l'idée de ma dernière lettre, voici à peu près ce que me disoit l'autre jour uo Européen assez seusé :

«Le plus maurais parti que les prioces d'Asie in pa preudre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulect se rendre plus respectables; mais ils font respecter la royauté, et non pas le roi, et attacheot l'esprit des sujets à nu certain trôue et noo pas à une certaine persooce.

-Cette poissance invisible qui gouverne est toujour la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoit que de non, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne sent aucune différence : c'omme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits.

Si le détestable parricide de notre grand roi Heari IV avoit porté un coup sur un roi des Indes, maitre da necau royal et d'un trisor immense qui auroit semblé amassé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, sans qu'un seul homme ed t peasé à réclamer sou roi, sa famille, et ses cofants.

 On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de ébangement dans le gouvernement des prioces d'Orient : d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'il est tyrannique et affreux?

 Les chaogements ne peuveot être faits que par le prince ou par le peuple : mais là les praises n'oot garde d'en faire, parce que dans na is baut degré de puissaoce ils oot tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être ou à leur préjudé;

- Quant aux sujets, si quelqu'un d'eux forme quelque récolution, il ne sauroni l'exécuter sur l'Etat; il faudroit qu'il contrebalacçàt tout-à-coup une puissaoce redoutable et toujours unique; le temps lui macque comme les moyeus : nais il o's qu'à aller à la source de ce pouvoir, et il ne lui faut qu'un bras et qu'un instant.

 Le meurtrier monte sur le trône peodaot que le monarque en descend, tombe, et va expirer à ses pieds.

« Un mécontent eu Europe songe à entretenir quelque intelligence secréte, à se jeter ches les conemis, à se saisir de quelques places, à exciter quelques vains murmures parmi les nojets. Un mécontent en Asie va droit au prince, étonne, fruppe, renverse; il en efface jusqu'à l'idée; dans uo instant l'esclave et le maître; dans un instant usurpateur et légitime.

 Malbeureux le roi qui n'a qu'une tête! Il semble oe réuoir sur elle toute sa puissance qoe pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera tout entière.

De Paris , le 27 de la lune de Rebiah 36, 1717.

LETTRE CV.

USER AU MÉME.

Tout se pupiles d'Europe e neut pas cigiment comit à leurs princes que cemple; lameur impatient des Anglois se laise guire à leur ce le temps d'appearstir ou autorité. La comissien et l'obbissores sout les vertes deut le se de l'appearstir de la comissien et l'obbissores sout les vertes deut le se qui paises attacher les hommes, qui ost estiqui paises attacher les hommes, qui ost estile apritude et sou mête, four est, il est prince et de partitude et sou mête, four est, de prince et de la crisique de la comission de la comission de de la crisique de la crisique de la comission de la crisique de cris motifi dierre de recomission est post participate de pais de tous les reyaumes et de toutes les sociétés.

Mais siu mpince, bien bioi de finer virus su sipicit barreux, von les accalière et les déruire, le fondement de l'obbissance cross; rieu ne les lix, rieu ne les attachés sibi, et ils revettere dans horr liberté outrelle. Ils soutienness que tout prouvir un junnis pur avoir d'origien légitiene. « Cat nous pervous pas, d'autrelle, dissour ; un sorte plan de pouvoir sur nous que nous r'en avans persones passes que s'avon passes nous n'en avans un pouvoir suo horres; par cerapife, ous us ce un pouvoir suo horres; par cerapife, ous us ce

cuelenci-ii, sur la terre un tel poucir. Le crince de les-majelia d'est atter chees, selon exa, que le crime que le plas folle commet corte le plas fere la midebolisma, de quelque manire qu'il lai désoblisma, busi le peuple d'aucorte le plas fere la midebolisma, busi le peuple d'auleure, qui a trouva le plas fort caute un de leure rois, déclars-l-il que l'étati un erime de l'ensemptéel au prince de faire la perre à se les majorités que fraire de l'artic parrer à les competes que le prince de faire la perre à l'est que le pérèpe de leur Afrenu qui ordonne di se sounettre au posisseen et est pais limitée. Le pas abserter; d'attent que ce n'est pas au plus vertuces, qu'on les oblige de se sounettre, mais a cein qui et le plus fort. Les Anglois disent qu'un de leurs rois ayant vaiucu et fait prisonier un prince qui lin dispaniti la couronne, voilut lui reprocher son infidilité et sa perfidie. «Il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuoé, qu'il vient d'être décide lequel de nous deux est le traitre, a

Un usurpateur déclare rebelles tuus eeux qui n'not point opprimé la patrie comme lui : et, croyant qu'il n'y a pas de loi là oùil ne voit point de juges, il fait révèrer comme des arrêts du esel les caprices du basard et de la fortune.

De Pares, le 20 de la lone de Reboab 2º, 1717.

LETTRE CVI.

RHEOL A USBEX.

A Paris.

Tu m'as beancoup parlé dans une de tes lettres des sciences et des arts enlivée en Occident. Tu me vas regarder comme un barbare; mais je ne sais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des hombes avoit été la liberté à tons les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus coôfier la garde des places aux bourgeois, qui, à la première bouble, se seroient rendus, out eu un prétect pour eutretenir de gros corps de troupes réglées avec lesquelles ils out dans la suite opprimé leurs sujets.

Tu sais que depuis l'invention de la poudre il n'y a plus de places imprenables, c'est à dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asile sur la terre coutre l'injustes et la richement

Usbek, qu'il n'y a plus d'asile sur la terre coutre l'injustice et la violence. Je tremble taujours qu'an ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les houmes,

détruire les peuples et les nations entières. Tu as lu les historieus; fais-y bien attention; presque tootes les manarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, et n'aut été dérutes que parce qu'on les a trop cultivés. L'aucieu empire de Perse peut nous en fournir uu exemple domestique.

Il n'y a pas long-temps que je suis en Europe; mais j'àn uni parter à des gens sensés des trauges de la chimie. Il semble que ce soit un quatrieme fleve qui ruine les hommes et les déruit en détail, mais cautiunellement, tandis que la guerre, la peste, la famice, les détruisent en gros, sonis par intervalles. Que nous a servi finavation de la louissele et di la découerte de trat de peuples, qu'à usou comnumiquer feors maladies platôt que leurs richesses ? Lur el Targata avione d'é et fabilis per une coavention générale pour être le prix de toutes les marchandies et un gege de leur valour, par la raison que ces métuus évicent rares et inutile à de la raison que ces métuus évicent rares et inutile à de dérinseart plus comeuns, et que, pour marquere la salour d'une destre, nous ensions de une, ut trois signes au lieu d'un ? Cela u'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette inventinn a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entières ont été déruites; et les homnoes qui ant échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude que le récit en fait fréouir les musulans.

Heureuse l'ignorance des cofants de Mahomet ! Aimable simplicité si cherie de notre saint prophète, vous ne rappelez toujours la univeté des anciens temps et la tranquillité qui régonit dans le cour de uns premiers pervs.

De Venise, le 5 de la lune de Rahmassa, 1717.

LETTRE CVII.

A Youise.

Ou to ne penses pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ue penses. Tu as quitte ta patrie pour l'instruire, et tu méprises toute instruction: tu vieus pour te furmer dans un pays où l'on cultire les beaux-arts, et tu les regardes comme pornicieux. Te le dirai-je, Rhédi? je usis plus d'eccord avec toi que tu ne l'es avec

toi-même.

Acto lième réféchi à l'état barbare et mallieure au noi nous autres de mon l'entre au noi nous rentanterait la pret des arts 7.11 n'est pas nécessaire de se l'imaginer, ou prout le voir. Il y a enseme de peuples sur la terre chez. Icaquels un singe passablement instruit pourroit viver avec homener; il s'y fronserveir à per pres- à la portré de sautres labitants, ou ne hitrouveroit pour l'est proposité pois l'appare l'avec pour l'est proposité pois ris quijer ni le caractére baarre; il à passeroit tout comme un autre, et seroit même dainaire qu'en se gentileuxe.

anningue par signancese.

Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts. Je ne te uie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrents ionjétueux, se répandre sur la terre, et cauvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus pode

licés. Mais prends-y garde, ils out appris les arts, ou les out fait exercer aux peuples vaincus; saus cela leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre et des tempétes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque manière de destruction plus cruelle que celle qui est en mage. Non: si une fatale inveutiou venoit à se découvir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des graus, et le consentenent unanime des autions enseveliroit ette découverle. Il n'est point de l'intèrêt des princes de faire des conquêtes par de parvilles voies: ils doivent chercher des sujets et non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre et des bombes; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place impremble; c'est-à-dire que tu trouves étrange que les gnerres soient aujourd'bui terminées plus tôt qu'elles ue l'étoient autrefais.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que, depuis l'invention de la pondre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étuieut, parce qu'il u'y a presque plus de mélée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doitpour cela le rejeter? Peases-tu, Bbédi, que la religion que untre saint prophète a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira un jour à coufondre les perfides chrétiens.

Tu erois que les arts amollissent les peuples, et par lis sont cause de la chute des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse : mais il 'sen faut bien que cet exemple décide, puisque les Grees, qui les vainquirent tant de fois et les subjugueirent, cultivoient les arts avec infiniment plus de soin qui eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puisqu'ils ne sout jannais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui qui amollit le plus le courage.

Il n'est donc question que de ceux qui en jouissent. Mais comme dans un pays policie ceux qui jonissent des commodités d'un art sont obligés d'en cultiver un autre, à moins de se voir réduits à une pauvreté hoateux, il suit que l'oisivété à la molleve sont incompatibles avec les arts.

Paris est peut-être la ville du monde la plus sensuelle, et où Tou raffine le plus sur les plaiairs : mais c'est peut-être celle où Fou mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que ceut autres travaillent saus relâche. Une femme s'est mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine parure; il faut que des ce moment cinquaute artisans ne dorment plus, et n'aient plus le luisir de boire et de manger; elle commande, et elle est obiei plus prompteuent que ne séroit notre monarque, parce que l'intérêt est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'eurichir, passe de condition en condition, de supiles sertiansa jungulan agrands. Personne a'ime à être plus pauvre que cetul qu'il vieut de voir immédatement an-dessou de lui. Vous voyer à Paris un homme qui a de quoi vivre jiusqu'an jour du jugement, qui travaille sans cesse, et court risque d'accourcie ses jours pour amasser, dicil, de quoi vididi, de quoi vididi, de quoi vivre para de la contra del contra de la contra de

Le même esprit gagne la nation : on n'y voit que travail et qu'industrie. Où est douc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je suppose, Rifcii, qu'on ne souffrit dans un royaume que les arts absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre, et qu'on eu banuit tous ceux qui ne serreut qu'à la rolupté où à la fantisie, je le soutiens, cei état seroit un des plus misérables qu'il y eût au moude.

Quaud les babitants auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doirent à laurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours; et l'État deviendroit si fuible qu'il n'y auroit si petite puissance qui ue pât le couquierir.

Il sensi ake d'entre dans un long délai, et le faire vier que les revens de particulier conservices proque absolument, et par cousie feet le faire vier que le particulier conservices proque absolument, et par cousie et le faire de la commentation de faculties entre les cityones; ou tres refinir cente irrelation de réveluses, et cette progression de revenus qui viend te la éépendament de la commentation de réveluse particulier vivroit de sa terre, et îne retireroi que en qu'il li fait précidentes pour res pas monori de faire. Bais, comme cu n'est pas quédiquées à la contra de faire de la faire de la

Fais bien attention jusqu'où vout les rerenus de l'industrie. Un fonds ne produit anuellement à son maitre que la vingtième partie de sa valeur, mais, avec une pistole de couleur, un peintre fora un tablèse qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfevres, des ouvriers en laine, en soie, et de toutes sortes d'artissas.

Do tout ceci on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vient dans les délices: il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluites avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

Be Paris , le 14 de la lune de Chalval , 1717.

LETTRE CVIII.

A Smyrne.

J'ai va le jeuue monarque. Sa vie est bien précieuse à se sujeta: elle ne l'est pas moins à toute l'Europe par les grada troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les dieux : et pendant qu'il viveut on doit les ceroire immertels. Sa physionomie est majestreuce, mais charmante: uue belle éductation semble concourir aver in heureux uaturel, et promet déja un grand prince.

On di que l'on se pesti passi consolire le creatiere de rai di Orcideni (puevi) de qu'ils aiest paus par les deux grandes (processe de leux maitresse et de leux consideux. Qu serva hiesaid l'un et l'autre travailler à se sainé de l'esprié condant. Car, sons un jeune prince, ces deux puissances sont loujour rivales ; mais cilles se condient et se réunissent sons un viexe. Sons que qu'ent prince de devir à un rôte s'adificile à sontrairi, la force du rei fait a fobblesse; sain faure trimphos généement de sa follèsses et de faure trimphos généement de sa follèsses et de

Lorsque j'arrivai en France , je trouvai le feu roi absoloment gouverné par les femmes, et cepeodant, dans l'age où il étoit, je erois que e'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : = Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel; sa valeur m'est connuo; j'en parlerai au ministre. » Une aotre disoit: « Il est surprenant que ce jenne abbé ait été oublié; il faut qu'il soit eveque; il est homme de naissance, et je pourrois répondre de ses mœurs. » Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours fusseut des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; chose pourtant très facile à faire chez les princes europeens. Mais c'est qu'il n'y a persoune qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme par les mains de luquelle pascent toutes les graces et quebpués les injustices qu'il peut fire. Co-ce et quebpués les injustices qu'il peut fire. Co-ce femmes ent toutes des relations les uses avec les soutres, et formet une espèce de république. Per double des les estretains toujours actifs se secureur et et de les estretains l'était dans l'était et celui qui est à la cour, à l'artic, dans les provinces, qui voit saig ride minimitre, des magintans, des prélis , s'il ne conocide les fommes qui les gouverneurs, et comme moute un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui j'un conoci post les courses qui voit bien une machine qui joue, mais qui j'un conoci post les femmes qui voit bien une machine qui joue, mais qui j'un connoci post let se recomme de l'artic de la contra de l'artic de l

Crois-to, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maitresse d'un ministre pour concher avec tui? Quelle ideel e'est pour loi présenter cinq ou six placets tous les matins; et la bonté de leur naturrel parvit dats l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de geas malheureux, qui leur procurent ceut mille hvres de rente. On se plaint en Perse de ce que le royaume.

est gouverné pardeux ou trois femmes; e'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, et non-seulement prennent en gros, mais même se partagent en détail toute l'antorité.

De Paria, le dernier de la lone de Chalval, 1717.

LETTRE CIX.

Il y a une espèce de livres que nous ne counoissons point en Perse, et qui me paroisseut sei fort à la mode : ce soot les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant; on est ravi de pou-

voir parcomirtrente volume e aun quart d'heure. Dans la plupart de livrez, futuer n'a pas fait les complinents ordinaires, que les tectears sout aux dois : à les site attrez è demi morts dans une matière noyée au milieu d'une mer do pareles. Celui-è vest r'aimmortaires par un lideuze; celui-è par un in-quarte; un autre, qui ado plus belles moltainatons, vies à fra-fodio; il faut donc qu'il étande son sujet à proportion, ce qu'il fait saos piric, compant pour rion la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'autre a pris taut de peine à amplique de pur l'autre a pris taut de peine à amplique l'autre a pris taut de peine à amplique.

Je ne sais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages: l'en ferois bieu autant si je voulois ruiner ma santé et un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, e'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux; comme si la vérité étoit jamais nouvelle! Il me semble que, jusqu'à ce qu'un homme ait in tous les livres anciens, il n'a aucune ruison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ourrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très enuuy eux. Ils n'out garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quedque raison qu'ils en aient; et, en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou doute ennemis tous les mois?

La plupar de auteur resemblent aux potées, qui souffrirent une chée de coups de hâten sans se plaindre, mais qui, peo jalous de lemir époiles, et ent si fort de tens ravergar, qu'ille ne surveiset soutenir la moindre criteçae. Il fontsource de la commentation de la commen

De Paris, le 5 de la lune de Zilosdé, 1718.

LETTRE CX.

RICA A ***.

L'université de Paris est la fille aînée des rois de Fraoce, et très aiuée; car elle a plus de neuf cents ans; aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m's conséqu'elle est, il y a quelque temps un grand démidé ere quelque nécestre à l'occasion de la lettre Q', qu'elle vandoit que l'on promenté comme un le. La dispose véchaufi si fort que quelque-sua furrea dépositiés de leurs hiessi et il secords permission, per un arrêt soleunel; et il secords permission, per un arrêt soleunel; a tou les sujest de m'oi de France de promonere cette lettre à leur fautaise. Il faisoit beau voir les deux corsy de l'Europe le pelha respectables occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet.

paanet.
Il semble, mou cher "", que les têtes des plus
grands honnnes s'étrécissent l'orsqu'elles sont assemblées, et que lia où il y a plus de sages il y
ait aussi moins de sagesse. Les grands corps s'attachent taujours si fort aux miuuties, aux vains
unages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai

oui dire qu'un roi d'Aragon a saot assemblé les états d'Aragon et de Catalogue, les premières séances à employèrent à décider en quelle langue les délibérations seroient cooques: la dispute étoit vive; et les étates se revient roupus mille fois à l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande seroit faite en langage catalan, et la réposse en argannis.

De Paris, le só de la lone de Zilhagé, sysë.

LETTRE CXI.

RICA A***

Le rôle d'une jolis femme est beaucop plus grave que l'on ne peuse. Il u'y a rieu de plus sèrieux que ce qui se passe le matin à sa toilette au milieu de ses domestiques; un géoéral d'armée n'emploie pas plus d'attentin à placer sa d'roite un son corps de réserve, qu'elle en met à poster noe mouche, qui pent manquer, mais dont elle expère ou pértuit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux; pour parolite neutre à tuus les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire succéder et renaltre les parties de plaisirs, et prévenir tous les accidents qui pourroient les rompre!

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir, e'est de le paroltre. Enuuyez-les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvu que l'ou puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles disoient sans cesse: « Au moins, il faudra bien nous divertir. »

Nou noot tour-lines anne and assortis, et geconséquent ausset réfinire. Il flust avour, fiture de cer femmes, que nou nous diversions bientif s's pas sujoure hoi dans Brait une parier si pais que la obtra. - Comme l'annai me grejant, i une femme me second, et me dit : 2. El hieri me sommes-nous pas de home bumere? - Olu, al le ripodadis que habitos ; je cois que je crevera is force de rire. - Copredant las triteces m'omphella ripodadis que habitos; je cois que je crevera is force de rire. - Copredant las triteces m'omphella resistant de la complexation de la complexation

(e) C'était en 1610.

(t) Il veut parler de la querrile de Ramus.

LETTRE CXII.

USBRE A ***.

Le régne du feu coi a été si long que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'est aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événements arrivés dans sa minnrité; et on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le discours qu'un des généraux de la ville de Paris prononça dans un conseil de guerre; et j'avone que je n'y romprends pas grand'ehose.

"Mesiciers, quoique nos troupes aient éir repossives aves peries, jercio qu'il nous sera facile de réparer est échec. J'ai six couplets de chauson tout présa à metre an jour, qu'i, je màssure, remettront toutes-choses dans l'equilibre. J'a fait chois de qu'upes vois tres nettes, qui, sortant de la exité de certaines politines très ortent de la exité de certaines politines très drets, finanzona mervellementant le peuple. delts tout particulier.

"Si cela ne mêt passa par jough's present ou effet tout particulier.

"Si cela ne mêt fous, nous ferona anovitre que

estampe qui fera voir Mazarin pendu.

« Par boubeur pour nous, il ne parle pas bien françois, et il l'écorrhe tellement qu'il n'est pas possible que ses affaires ne décilient. Nous ne manquous pas de faire bien remarquer au peuple le tou ridicule dont il pronoce. Nous refavames, il y a quelques jours, une faute de grammars il y a quelques jours, une faute de grammate is grousière, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

 J'espère qu'avant qu'il soit huit jours le peuple fera du nom de Mazarin un mot générique pour exprimer toutes les bêtes de somme, et celles qui servent à tirer.

 Depuis notre défaite, notre musique l'a si furieusement vexé sur le péché originet, que pour ne pas voir ses partisaus réduits à la moitié il a été obligé de reuvoyer tous ses pages.

 Ranimez-vous doue, reprenez courage; et soyez surs que nous lui ferons repasser les monts à coups de sifllets.

De Paris, le 4 de la lone de Chablon, 1718.

LETTRE CXIII.

ABÉOL A USBEK.

A Paris.

Pendant le séjour que je fais en Europe, je lis les bistorieus anciens et modernes : je compare tous les temps; j'ai du plaisir à les voir passer pour aiosi dire devant moi; et j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changements qui out rendu les âges si différents des âges, et la terre si peu sembiable à clio-même.

Tu o la peut-étre pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde esti à is peu peuplé, en ormparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieus écondité des premiers temps? Seruit-elle déja dans sa vieillesse? et touberout étude de lancueurs?

Tai resté plus d'un au en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette aucienne Italie, ai fancuae autrefois. Quoique tout le monde babite les villes, elles sout entirement désertes et d'épeuplées : aisemble qu'elles us subsistent encore que pour maquer le lieu où étoient ces cités puissantes dont l'histoire a tant pailé.

Il y a des gens qui pritendent que la seule ville de Rome contenuit antrélois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europa è na aujourd bui. Il y a cu lel citopen romain qui avoit dis, et unéme vint mille existen, sans rompter ceux qui travailleiuret dans les maisous de campagne; et, romme on y comptoit quatre ou cinq ceut mille citopens, on ae peuf fixer le nombre de sea habitatts sans que l'imagination se révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sieile, de puissants royaumes et des peuples nombreux qui en out disparu depuis: cette ile n'a plus rien de considérable que ses volcans.

La Grèce est si déserte, qu'elle ne contient pas la centième partie de ses anciens habitants.

L'Espagne, autrefois si remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inbabitées; et la France n'est rien en comparaison de cette an-

cieune Gaule dont parle César.

Les pays du nord sont furt dégarnis; et il s'en faut bien que les peuples y soient, comme autrefois, obligés de se partager, et d'euvoyer dehors, comme des essaims, des colonies et des nations entières ellerreber de nouvelles denueures.

La Pologne et la Turquie en Europe n'ont presque plus de peoples.

Ou ne sauroit trouver dans l'Amérique la cinquantième partie des hommes qui y formoient de si grands empires.

I Z'Asie d'est guère en meilleur état. Cette Asie miueure, qui routenoit tant de puissantes monarchies, et uu nomhre si prodijeux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quaut à la graude Asie, celle qui est sousquire au Ture n'est una bulus neuvièe; nour celle qui est sous la do-

mination de nos rois, si on la compare à l'état flurissant où elle étoit autrefois, nu verra qu'elle n'a qu'une très petite partie des babitants qui y étoieut sans nombre du temps des Xerxés et des Darius.

Quant aux petits états qui sont autour de ees grands empires, its sont réellement déserts: tels sont les royaumes d'trimette, de Circassie et de Guriel. Ces princes, avec de vastes états, compteut à peine cinquante mille sujets.

L'Égypte u'a pas moins manqué que les autres pays. Enfin, je parcours la terre, et je n'y trouve que

Enfin, je parcours la terre, et je n'y trouve que des délabrements : je crois la voir sortir des ravages de la peste et de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconoue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde: nais à ne faire attention qu'uxcétes de la Méditerrance, commes de tout teups, on toit qu'elle actrémement dévin de ce qu'elle étoit tous les Carthaginois et les Romains. Aujourd'hui ses princes sont si faibles, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi e vact qu'il feuit l'ètre dans ces surtes de chuses, j'ai trouvé qu'il y a è peime sur la terre la dixeme partie des bommes qui y citoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étomant, o'et qu'êle se dépeuple tous les jours; et, si cela continue, dans dix siècles elle ue sera qu'un désert.

Voili, mon cher Ushek, la plus terrible cutastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on aperqu, parce qu'elle est urrivée insensiblement, et dans le cours' un grand nombre de siccles; ce qui marque un vice intérieur, un venin secret et caché, une maladie de lanceeur, oui dilize la nature humaine.

De Venue, le 10 de la line de Rhègeb, 1718

LETTRE CXIV.

USBEK A BRÉUL

A Venise.

Le monde, mon cher Rhédi, n'est point incorruptible, les cieux même ne le sont pas: les aixtronomes sout des témoins oculaires de leurs changements, qui sont des effets bien naturels du mouvement universel de la mattere.

La terre est soumise, comme les autres plauétes, aux lois des mouvements : elle souffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ses principes : la mer et le continent semblent être dans une guerre éternelle; chaque instant produit de nouvelles combinaisons.

Les boumes, dans une demeure si sujette aux changements, sont dans un état aussi incertain : cent mille causes peuvent agir, capables de les détruire; et à plus forte raison d'angmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parterai pas de ees catastrophes particulières, si communes chez les historieus, qui ont détruit des villes et des royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis hieu des fois le genre humain à deux doizts de sa nerte.

human a dena dorga de sa perte. Les histories sont Jeliens de ces pestes universelles qui unt tour-à-tour désolé l'univers. Elles parleut d'une, extre autres, qui fint si vidente, qu'elle brûta jinqu'à la racine des plantes, et se fit sentir dans tout le monde connu, jusqu'à l'empire du Catay: un degré de plas de cerruption auroit peol-être, dans un seul jour, détruit toute la nature bumaine.

Il n'y a pas deux sieles que la plus honteux de toutes les malodies se fit sentir en Europe, en Asie et en Afrique; elle fit dans très peu de temps des effets prodigienx; e'étoit fait des bommes, si elle avoit couloimé ses progrès avec la même furie. Aceablès de maux des leur naissance, incapables de soutenir le poist set charges de la société, ils auroieut péri misérablement.

Qu'auroit-ce été si le venin cût été un peu plus esalté? Et il le seroit devenus nans doute, si l'on u'avoit été assez heureux pour trouver un remêde aussi puissant que cétui qu'on a décourert. Peutêtre que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même. Mais pourquoj parfer de la destruction qui au-

génération, auroit attaqué la génération même.
Mais pourquoi parler de la destruction qua notit pu arriver au genre bumain? N'est-elle pas arrivée en effet? et le déluge ne le réduisit il pas à une seule famille?

II y a den philosophes qui distingent deur resistant celle des chones, et celle de l'homme. In a pravent comprender que la matière et les chones recte ai leiser que si maille au que Deur ai différé pendant tout l'éternité ess ouverge, et ai distingé pendant tout l'éternité ess ouverge, et ai distingé que divent de la prossace crediter, et ai dut ont que divide de la prossace crediter, et ai dut de que divide de la prossace crediter et ai dut de que divide de la processace crediter les favorités pas vointe. Mais credit peut dans tout nous, jui n'el pas pa de des faut le par dans tout nous, jui n'el pas pa de des faut le l'autre de la crediter d

Il ne faut donc pas compter les années du monde: le nombre des grains de sable de la mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant. Cependant tous les historiens nous parlent d'un premier père: ils nous font voir la nature humaine naissante. N'est-il pas naturel de penser qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déloge, et que ces grands événements ont été fréquents sur la terre depuis la création du monde?

Mais toutes les destructions ne sont pas violentes. Nous voyons plusieurs parties de la terre se lasser de fournir à la subsistance des hommes : que savons-nous si la terre eutière n'a pas des causes générales, lentes et imperceptibles de lassitude?

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales avant de répondre plus particulierement à ta lettre sur la diminution des peuples arrivée depuis dix-sept à dix-buit sievles. Je te ferai vuir dans me lettre suivante qu'indépendamment des causes physiques il y en a de morales qui ont produit cet effet.

Be Paris, le 5 de la lanc de Chabban, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK AU MÊME.

Tu cherches la raison ponrquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois; et, si te y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mours.

Depuis que la religion ebrétienne et la mahométane ont partagé le monde romain, les choses sont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espèce que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière, la polygamie étoit défendue; et en cela elle avoit un très grand avantaga sur la religion mahométana : le divorce y étoit permis; ce qui lui eu donnoit un autre non moins considérable sur la chrétienne.

An net trouver rim. de si contradictairs que cetta pluralité des fommes permise par le saint Alcoran, et l'ordre de les sathsire donné dans le nébes l'ivre. - Voyce vos femmes, di le prophète, part eque vous leur des nécessaires comme leurs vê temests, et qu'elles vous sont nécessières comme vou vétements. - Voidi su précepte qui read la vie d'un vétrable muotinans hiera laborireux. Co-un vétratiste muotinans hiera laborireux. Co-un vétratiste remues établies par la loi, et sevelement autant de couculines et d'eckaives, ne doit il pas être accessiblé de lant de vétements?

 Vos femmes sont vos labourages, dit encore le prophète; approchez-vous done de vos labourages: faites du hien pour vos ames, et vous le trouverez un jour.

Je regarde un bou musulman comme un athlète desticè combattre sans relâche, mais qui, bientot foible et accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire, et se trouve pour ainsi dire enseveli sous ses propres

triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, et pour aimi dire avec éparges ; ses opérations se sont planais violentes, joune dans ser productions, elle veut de la tempérance; elle ne va jamais qu'avec règle et meure; el on la préciple, elle tombe biruthé dans la langueur; elle emploie toute la force qui lui reste à ce couserver, perdant absolument as vertu productrice et là puissauce générative.

C'es dans cet état de défaillance que nous met toujours ce prant nombre de femmes, plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire. Il est tres ordinaire parija nous de voir un homme dans su sérail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfauts, ces enfants même sout la plupart du temps foibles et mahaius, et se sentent de la langueur

de leur père. Ce n'est pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques; la religion, la jalousie, et la raison même, ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité an dedans, parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors, Alnsi un homme qui a dix femmes ou concubines n'a pas trop d'autant d'eunuques poue les garder. Mais quelle perte pour la société que er grand nombre d'hommes morts des leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre!

Las files esclaves qui sont dans le sérail pour servir avec le euuques es grand nombre de femmes, y vicillissent presque toujours dans une affligeante virginité : elles ne peuveup pas se marier pendato qu'elles y restent, et leurs maitresses, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voità comment un seul homme occupe à ses plasirs tant de sujets de l'un et de l'autre soxe, les fait mourir pour l'État, et les rend inutiles à la propagation de l'espèce.

Constantinople et Ispahan sont les eapitales des

deux plus grands empires du monde : c'est là que tout doit aboulir, et que les penples, attirés de mille manières, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes, et elles sevoient bientôt détruites, si les ouverains n'y faisoient venir presque à chaque siècle des nations entières pour les repeupler. J'épaiserai ce sujet dans une autre lettre.

De Paris, le 23 de la lune de Chabban , 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK A RRÉDI.

Les Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous; ils en svoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empécher par des voies forcées la multiplication de ces esclaves, ils la favorisioient au contraire de tout leur pouvoir; ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des espèces de mariages: par ce mayre, ils remplissioneist leurs maisons de domestiques de tous les seces, de tous les âgres; et l'État, d'un people innombrable.

Ces enfants, qui faisoient à la longue la richesse d'un maître, maisoient sans nombre autour de lui : il étoit seul chargé de leur nourriture et de leur éducation : les pieres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, et multiplinient sans craindre une trop nombreuse famille.

Jo 'tai dit que parmi nous tons les eschares sont occupés à garder nos femmes, et à rien de plus; qu'ils sont, à l'égard de l'État, dans une perpétuelle léthargie, de manière qu'il faut restreindre à quelques hommes. libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts et des terres, lesquels même s'y donnet la môme a de qu'ils peuvent.

nethen 17 donorest lie moins qu'ils peuvent.

Il n'es délit pas de même chez le re Romains.

La répatiblique se servoit servoit an un surdige infait de le projude d'excluse. Calcum d'une avait un moistaire de la republe d'excluse. Calcum d'une avait un maitre lui imposit : avec en pénele, il tervaillaire et se burnoris de doit de protris in midiatrie. Celui-ci faionit la hauque; celui à se domoit au commerce de la mer, il un vestoit de marchandies en détait], l'autre s'appliquoit à quedque article et terrez causi à u'y en avoit auron qui ne s'attendie, qui hai proneural de même terreis causi à u'y en avoit auron qui ne s'attendie de tout ou pouversi faire profetter especial de la terreit de principe.

future : cela faisoit un peuple laborieux, animoit les arts et l'industrie.

Ces esclaves, devenus riches par leurs soins et leur travail, se faisoient affranchir, et devenoient eitoyens. La république se réparoit sans cesse, et recevnit dans son sein de nouvelles familles à mesure que les snciennes se détruisoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres suivantes, occasion de ta prouver que, plus il 7 a d'hommes dans un étal, plus le commerce y fleurit; je prouverai aussi facilement que, plus le commerce y fleurit, pier nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident, et se favorisen te-cessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'es-

elaves, toujours laborieux, devoit-il s'accroître et s'augmenter? L'industrie et l'abondance les faisoient naître; et eux, de leur côté, faisoient naître l'abondance et l'industrie.

De Paris , le 18 de la lune de Chabban, 1715.

LETTRE CXVII.

USBER AU MÉME.

Nous avons jusqu'ici parlé des pays mshométans, et cherché la raison pourquoi ils sont moins peuplés que ceux qui étaient soumis à la dumination des Romains : examinons à présent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, et il fut défendu sux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on pent à petite les croire.

On ota non-sculement touta la donceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, un les relâcha, et au lieu d'unir les cœuirs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, et où le cour doit avrie taut de part, on mi le glece, le nécessité, et la fatalité du destin même. On compas pour rien les dégolas, les caprieres, et l'innociabilité des bumens: ou resulut face le ceur « évis-t-aire equ'il y a de plus traisles et de plus inconstant dans la nature : on attachs aux retour et assau retour et saus parties de les parties de les parties de la constant et de l'indicate de l'indicate l'indicate

Rien ne contribunit plus à l'attachement mu-

tael que la faculté du divorce : un mari et une femme étiuent portès i soutenir patienment les peines domestiques, sachant qu'ils étoient maitres de les faire fiuir; et ils gardoient souvent ce pouvoir en main tutte leur vie saus en user, par cette seule considération qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des chrétiens que leurs peines présentes désespérent pour l'avenir. Ils ne voient dans les désagréments du mariage que leur durée, et pour aiusi dire leur éternité : de là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; et c'est autaut de perdu pour la postérité, A peioe a-t-on trois ans de mariage, qu'on en neglige l'essentiel; on passe ensemble trente aus de froideur : il se forme des séparations intestines aussi fortes, et peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit et reste de son côté, et tout cela au préjudice des races fatures. Bieutôt un bomme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie : commerce hanteux et si contraire à la société, lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout

au plus que les plaisirs.

Si de deux personnes ainsi liées il y en a une qui n'est pas propre au desseiu de la nature et à la propagation de l'espèce, soit par son tempérament, soit par son âge, elle enceveit l'autre avec elle, et la rend aussi inutilé qu'elle l'est ellemême.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on voit chez les chrètiens tant de nariages faurinir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aloit : les mariages mal assortis ne se raccommodent plus; les femmes ne passeut plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si daux inte république comme Laccidemone, ni les citoyens étoient sans cesse gênés par des lois singulières et subtiles, et dans laquelle il n'y avuit qu'une famille, qui étoit la république, il avoit été établi que les maris anne assessent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple jumoubrable.

Il est avez difficile de faire bien conprendir la ration qui a porti le entrétien à abalir le divorre. Le mariage, chez toutes les nations du mande, est un coultrat susceptible de toutes les conventiums, et ou n'eu a lel bamilier peelles qui auroient pur en affolibir l'objet; mais les chrietens ne le regardent pas dans ce point de vue; aussi oui-lib bien de la peine à dire ce que écst. Il ne le font pas considér dans le plainir des sens; an contraire, comme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'eu bannir autaut qu'ils peuvent : mais c'est une image, une figure, et quelque chose de mystérieus, que je ne compreuds point. De Paris, le 10 de la loge de Chabban, 1715.

De Paris, in 19 or in 1000 or Chindan, 1711

LETTRE CXVIII.

USBER AU MÉME.

La prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nombre d'esnuques qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

. Je parle des prêtres et des dervis de l'un et de l'autre seve, qui se vouent à une continence étennelle : c'est chez les chrétiens la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, pe sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

Je trouve que lenrs docteurs se contredisent manifestement quand ils disent que le mariage est saint, et que le célibat, qui lui est opparent l'est encore darantage, sans compter qu'en fait de préceptes et de dogmes fondamentanx, le bien est toujours le mieux.

Le nombre de cu gran faintat profession de citible et proligieux. Les pires y condamoirent sutréoi he reclanta des le bereux asignardible ils y touvet exemènes des liège de quatorre anni ce qui revisuit à peu pris à la même chose. Ce métrid et columneers anientip plus men que les petits et les guerres les plus anni plus des professions de la contractif de la plus de la plus de la companie de la la companie

Cette politique est bien différente de celle des Romaius, qui établissoient des lois pénales contre ceux qui se refusoient anx lois du mariage, et vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne le parle lei que des pays exholiques. Dans la religio protestante, tout le monde est en droit de faire des enfants; elle ne souffre al prètres, ni dervis; et si, dans l'établissement de cette religion qui ramenoit tout aux premiers temps, ar-s' fondateurs ui vancient été accusés sans cesed d'intempérance; il ne fant pas douter quiprés avoir rendu la praique du mariage universelle, lis n'en essent encere adorti je loug, et l' achevé d'ôter toute la barrière qui sépare en ce

point le Nazarcen et Mahomet.

Mais, quoi qu'il eu soit, il est certain que la religion donne aux prutestants un avantace infini

religion donne aux prutestants un avantage infini sur les catholiques. J'ose le dire; dans l'état présent où est l'Eu-

J'ose le dire; dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les catholiques étoient beancoup plus forts que les protestants. Ces déraiers sont peu à peu parvenus à un équilibre. Les protestants deviendront plus riebes et plus puissants, et les catholiques plus foibles.

Les pays protestants doivent être et sont réellement plus pemples que les catholiques ; d'où il suit premièrement que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient; secondement que les terres y sont mieux cultivées; enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, et qu'avec plus de besoins on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisants pour la culture des terres, il faut que le commerce périsse; et lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque; e'est-à-dire il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un que ce ne soit aux dépens de l'autre. Quant aux pays catholiques, non-seulement la

quant aux pays cannosquesi, non-sentenent is a culture des terres y est abandonner, mais même l'industris y est praisiense: elle ne consiste qu'il apprendre cinq à six must d'une langue morte. Des qu'au homme a cette provision par-devers il trouve dans le cluirre non vie tranquille, qui altans le mode lui auroit colté des sueurs et des peines.

Ce n'est pas tout : les devis out en leurs maina

Ce n'est pas tout: l'es devis out en leurs maina presque toutes les richesses de l'État; c'est une société de gens avarcs qui prenneut toujours et ne rendent januis; ils accumulent sans esse des revenus pour acquérir des capitars. Tant de riebeuses tombent pour ainsi dire en paralysie; plus de circulation, plus de rommerce, plus d'arts, plus de manufactures.

d'arts, plus de manulactures.

In n'y a point de prince protestant qui ne lève sur ses peuples beaucoup plus d'impôts que le pape n'en leve sur ses sujets : expendant ces derniers sont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez

les uns, et le monachisme porte la mort par-tout ebez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chabban , 1718.

LETTRE CXIX.

USER AD MANE.

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asse et de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guère parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, on la religion mahométane chi établie, ne sout plus à peuplées qu'elles étoieut du temps des Ronains, par les raisons que je Tail dija dites, Quanta nav. celtes de la Goinée, elles daivent être furiensement dégarnies depnis deux cents ans que les petits rois, on chefs des villages, veudent leurs sujest aux princes de l'Europe pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

fund de la terre l'ur et l'argent, ces métaux d'euxmèmes absolument inutiles, et qui ne sont des richesses que parce qu'on les a choisis pour en être les sigues.

Peris, le demier de la tone de Chabban, 1715.

un nombre innombrable d'hommes pour tirer du

LETTRE CXX.

DSBUK AD MÊME.

La férondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites eirconstances du monde; de manière qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étuil.

Les Juifs, tunjours exterminés, et toujours renaissants, ont réparé leurs pertes et leurs destructions continuelles par cette seule espérance qu'on parmi eux toutes les familles d'y voir naître un roi puissant qui sera le maître de la terre.

Les accieus rois de Perse n'avaient tant de milliers de sujets qu'à cause de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes pussent faire, e'étoit de faire un enfant, labourer un champ, et planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vicot que d'une certaine manière de penser: car, comme les enfants regardent leurs pères comme des dieux, qu'ils les respectent comme tels des cette vie, qu'ils les banorent après leur mort par des sacrifices dans lesquels ils croient que leurs ames, anéaoties dans le Tien, reprennent une nouvelle vie, chacun est porté à augmenter noe famille si soumise dans cette vie, at si pecessaire dans l'autre.

D'un autre côté , les pays des mahométans deviconent tous les jours déserts, à cause d'une upinion qui, toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très pernicieux forsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles et durables. les soins pour assurer la fortune de nos enfaots , les projets qui tendent au-delà d'une vie courte et passagère, nous paraisseot quelque chose d'extravagant, Tranquilles pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publies, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soius : naus vivous dans une insensibilité générale, et nous laissons taut faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'ainesse, si défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un père sur un seul de ses enfants, et détourne ses yeux de tous les antres ; en ce qu'il l'oblige , ponr rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opuleoce.

De Paris, le 4 de la lone de Rabmosan , 1718,

LETTRE CXXI.

USBEK A RHÉDI.

Les pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail et la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si farte que, lorsqu'ils font quelque imprecation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose que d'être réduit à labourer un

champ, croyant qu'il u'y a que la chasse et la péebe qui soit un exercice noble et diene d'eux. Mais, comme il y a souvent des anuées où la

chasse et la pêche rendent très peu, ils sont désolés par des famines fréquentes : sans compter qu'il n'y a pas de pays ai abondant en gibier et en poisson, qui puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les eudroits trop habités,

D'ailleurs les bourgades de sauvages , au nombre de deux nu trois cents habitants, détachées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir, parce qu'elles n'ant pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répandent et se seconrent mutnellement,

Il v a chez les sauvages une autre coutume qui n'est pas moins pernicieuse que la première ; c'est la cruelle babitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris.

Il y a ici des lois terribles contre ce désordre; elles vont jasqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse ao magistrat, est punie de mort si son fruit périt ; la pudeur et la bonte, les accidents même, ne l'excusent pas. De Paris, le 9 de la lons de Rahmanan , 1715.

LETTRE CXXII.

USBER AU MÉME.

L'effet ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux nu on les eproje.

Il faut que les hummes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'un change un bon air coutre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en chaoge.

L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous que notre tempérament en est fixé. Lorsque nous sommes transportés dans un autre pays, nons devenons malades. Les liquides étant accoutumés à que certaine consistance, les solides à une certaine disposition , tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus

souffrir d'autres, et ils résistent à qu nouveau pli. Quand un pays est désert, c'est un prejugé de quelque vice partienlier de la nature du terrain on du climat: aiusi quaud on ôte les bommes d'un ciel beureux pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se prupose.

Les Romains savoient cela par expérience: ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne, et ils y faisoient passer des Juifs. Il fallut se consoler de leur perte; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abat, voulant ôter aux Tures le moyen d'eutretenir de grosses armées sur les foutières, trausporta presque tous les Arméniens lour de leur pays, et en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guitan, qui pririent presque toutes eu très peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Coustantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de nègres, dont nous avons parlè, n'a point rempli l'Amérique. Depuis la destruction des Juifs sous Adrien,

la Palestine est saus babitants.

Il faut donc avoner que les grandes destructions sont presque irréparables, parre qu'un peuple qui manque à un certsin point reste dans le même état; et si par hasard il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

Que si dans un état de défaillance la moinilre des circonstances dont je t'ai parlé vient à coucourir, non-seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, et tend à sou auéautissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore seutir comme le premier jour: bieu loin que co vide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses ancieus labitauts, a ont pu la repeupler au coutaire par par ne fatalité que je frois mieux de nommer une justice divine, les desiracteurs se détruisent euxmêmes, et se consument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne résussissent quelquefuis : i) y des élimats si heureux que l'espèce s'y multiplie totojurn; témoir ces liée (1) qu'un télé peuplées par des maindes que quelques vaisseaux y avaient abandonnés, et qui recouvraieot assistél à santé. Mais quand ces colonies révusivieet, au lieu Mais quand ces colonies révusivieet, au lieu

Mais quand ces colonies réussiroieut, au lien d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à nioins qu'elles n'eussent très peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie

(1) L'autrur parle peut-être de l'île Bourbon.

pour occuper quelque place pour le commerce. Les Carthaginois avoient, comme les Espagnolt, découvert l'Amérique, on an mains de grandes lies dans lesquelles ils fisiosient un commerce prodijecur; mais, quand lis vireut le nombre de leurs habitants diminuer, cette sage république defendit à ses sujets ce commerce et cette navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagools dans les tudes, il fautorit faire repasser les Indients et les métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette mouarchie tous ses peuples dispersés : et, si la moitié seulement de ces grandes colouies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre dont les branches trop étendues ôtent tout le sue du trone, et ne servent qu'à faire de l'ombrage. Rien n'est plus propre à corriger les princes

de la fureur des conquêtes lointaines que l'exemple des Portugais et des Espaguols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étounées de leurs victoires que les peuples vaiucus de leur défaite, songérent aux moyens de les conserver, et prirent chacune pour cela une voie différente.

Les Eyappols, désupérant de retenir les no tions unincre dans lédélités, private le parti de les externiner, et d'y envoyre d'Espape, des pouples fidêler; jumis dersein borrible ne fut plus ponetuellement exécuté. On vit un peuple auxi mombreur que tous cerce de l'Europe ensemble, disparaitre de la terre à l'arrivie de ces barbares, qui sembirent, en découvrir aux hommes quel étoir le deruire piriode de la cruaste.

Par cette barbarie ils conservievat re passono leur doniustico. Juge par la condiene las conquêtes sont fanestes, poisque les effets en sont les este en remeda efferes i civil ouisque. Comment sarvieri-lis par retenir tant de multima fromenne dans l'obbiennes d'autoritation de l'obbiennes d

Quant aux Portugais, ils prirent une voie tout opposée; ils n'employèrent pas les cruantès: aussi furent-ils bieotôt chassés de tous les pays qu'ils aroient dés overts. Les Hcl andais favorisérent la rébelliun de ces peuples, et en profiérent.

Quel prince envieroit le sort de ces conqué-

étais ?

rants? Oui vondroit de ces conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussitôt eliasses; les autres en firent des déserts, et rendirent leur

propre pays nu désert encore. C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent sondain, on à soumettre des nations qu'ils soot obligés eu a-mêmes de détruire; comme cet insensé qui se consumoit à acheter des statues qu'il jetoit dans la mer, et

des glaces qu'il brisoit aussitôt. De Paris, le 15 de la lune de Rahmanan , 1718.

LETTRE CXXIII.

USBER AU MÉME.

La douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce. Toutes les républiques en sont la preuve constante ; at, plus que toutes, la Suisse et la Hollaude, qui soot les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'un considere la nature do terrain, et qui cependant sont les plus peuplès.

Rien n'attire plus les étrangers que la liberté , et l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, et nous sommes conduits par nos hesoins dans les pays où l'on trouve Paulre. L'espèce se multiplie dans un pays où l'aboo-

dance fournit aux enfants sans rien diminuer de la subsistance des pères. L'egalité même des citoyens, qui produit ordi-

nairement l'égalité dans les fortunes, porte l'aboodance et la vie daos toutes les parties du corps politique, et la répand par tout,

Il n'eo est pas de même des pays sonmis au pouvoir arhitraire: le prince, les courtisans et quelques partieuliers, possèdent tontes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si no homme est mal à soo aise, et qu'il seote qu'il fera des enfants plus pauvres que lui, il ne se mariera pas; ou, s'il se marie , il craindra d'avoir un trop grand numbre d'enfants, qui pourmient achever de déranger sa fortune, et qui descendrojeot de la condition de leur père.

l'avoue que le rustique ou paysan, étaot une fois marié, peuplera indifféreoment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette considération ne le touche pas : il a toujoors un héritage sår å laisser à ses enfaots, qui est on hoyau; et rien ne l'empêche de suivre avenglément l'iostinct de la nature.

Mais a quoi sert dans un état ce nombre d'en. fauts qui languissent dans la misère? Ils périssent presque tom à oiesure qu'ils naissent : ils ne prosperent jamais : foibles et débiles , ils meurent en détail de mille manières, tandis qu'ils sont emportes en gros par les fréquentes maladies populaires que la misère et la mauvaise nourriture produisent toujours : ceux qui en échappeut atteignent l'âge viril sans eu avoir la force, et languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement si elles ne sont bien cultivées : chez les peuples misérables l'espèce perd, et quelquefois dégénère.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceri. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfants de famille d'être enrôles dans la milice, les obligeoit de se marier, et cela daus un âge trop tendre et dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages il naissoit hien des enfants, que l'on cherche encore en France, et que la misère , la famine , et les maladies en ont fait disparuitre. Que si, dans un eiel aussi heureux, dans un

royaume aussi police que la France, on fait de pareilles remarques , que sera-ce dans les autres

De Paris , le al de la lone de Reismann , 271 h

LETTRE CXXIV.

USBER AO MOLLAR MÉRÉMBY ALI. GARDIER PRI TROIT TORREST, A COM-

Que nous servent les jeunes des immaunes et les cilices des mollaks? La main de Dieu a'est deux fuis appesantie sur les enfants de la loi. Le soleil s'obscurcit, et semble u'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'assembleut, et elles sont dissipées comme la poussière.

L'empire des Osmanlins est éhranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus. Un moufti chrétien ne le sontient qu'avec peine : le grand visir d'Allemagne est le fléau de Dieu .. envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar : il porte partout la colère du ciel irrité coutre leur rébellion et leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit et our sur les enfaots du prophète, que le détestable Omar a dévoyes; tes entrailles s'emeuvent à la vue de leurs malheurs ; tu desires leur conversion, et non pas leur perte; tu voudrois les voir riunis sons l'étendard d'Hali par les larmes des saints, et non pas dispersés dans les montagnes et dans les déserts par la terreur des infidèles. De Paris, le 1^{eg} de la line de Chalval, 2716.

LETTRE CXXV.

USBEK A BRÉDI.

A Venise.

Quel peut être le moif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans? Veuleut-ils se les attanher? Ils leur sont déjà arquis autant qu'ils peuvent l'être. Et d'ailleurs, s'ils acquèrent quedque-run de leurs usiès en les achetant, il faut bien par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'antres en les appauvrissant.

Quand je penne à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides et insailables, je ure puis que les plaindre; et je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces et des pemions qu'ils accordent, que je me livre à mille réflexions; une foule d'idères se présente à mon esprit, il me semble que j'entends publier cette ordonnance;

« Le courage infatigable de quelques-uns de nos sujets à nous demaoder des pensions, ayant exercé sans relàche notre munificence royale, nous avons enfin cédé à la multitude des requêtes on'ils nous ont présentées, lesquelles ont fait jusqu'ici la plus grande sotlicitude du trône. Ils nous ont représenté qu'ils n'ont point manqué, depuis notre avenement à la couronne, de se trouver à notre lever, que uous les avons toujours vus sur notre passage, immobiles comme des bornes, et qu'ils se sont extrêmement élevés pour regarder, sur les épaules les plus hautes, notre sérénité. Nons avons mêma reçu plusieurs requêtes de la part de quelques personnes du beau sexe , qui nous ont supplié de faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien tres-difficile ; quelques - unes même très-surannées, nous out pric, branlant la tête, de faire attention qu'alles ont fait l'oroement de la cour des rois nos prédécesseurs; et que, si les généraux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par leurs faits militaires, elles n'ont point rendu la cour moins rélèbre par leurs intrigues. Ainsi, désirant traiter les suppliants avec bonté, et leur accorder toutes leurs prières, nous avons ordonné ce qui suit :

 Que tout laboureur ayant eiuq enfants retranchera journellement la cinquième partie du pain qu'il leur donne. Enjoignons aux pères de famille de faire la diminution sur cbacun d'enx aussi juste que faire se pourra.

« Défendons expressément à tons ceux qui s'appliquent à la culture de leurs béritages, ou qui les out donnés à titre de ferme, d'y faire aucune réparation, de quelque espèce qu'elle soit.

Ordonosou que toutes personnes qui resercont à des travaux vit et ménanigne, lesquelles n'ont jamais été an lever de notre majesté, n'achètest désormais d'Alabita, à est, à leurs femes, et à leurs cusants, quo de quatre ans re quatre aus: leur interdisons en outre très étroitement ces pelles répoissances qu'il avoient coutume de faire dans leurs familles, les principales féres de l'année.

El, d'autant que nous demerons averis que la plupart des houseyoiles den houses villes sont entiférement occupés à pourroir à l'établisment de leurs fills, lesquelles ne sout tradus-cecominadhies dans natire était que par une crecominadhies dans natire était que par une propriét de la materia pour le continuation de leurs enfant de la materia pour le conformances, elles vienneut à les y contrinierte. Défendes à tous magistrais de pourroir à l'éducation de leurs enfants.... «

De Poris, le 1^{er} de la tope de Chalval , 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA A

On est bien emboravie dans toutes les refijons, quand il vâgit de domore me idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien véen. On épouvanta facilience les méchants par une longue suite de peines, dont on les mences: misi, pour les geas vertueux, on ne sait que leur premettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis capables d'y faire renonce tous les gens de bon eux : les uns font jouer sam cesse de la flûte ces ombres heureuses; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement; d'autres enfa, qui les font réver le-bout aux myttresses d'ici-bas, mont pas cru que cent millions d'années fassent un terme avez long pour leur ôter le goût de ces ionniétanées amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une histoire que i'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres indiens ne sont pas moins stériles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

Une femme qui vennit de perdre soo mari vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demender la permission de se hrûler; mais comme dens les pays soumis aux mahométans on abolit taot qu'on peot cette cruelle coutume, il la refosa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes, elle se jeta dans un furieux emportement. - Voyez, disoit-elle, comme on est géné! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler quand elle eo a envie! A-t-ou jamais vu rien de pareil? Ma mère, ma tante, mes sœurs, se sont bien brûlées, Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se flube, et se met à erier comme un enracé. -

Il se trouva là par hasard un jeune booze, - Homme infidèle, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui a mis cette fureur daos l'esprit de cette femme? - Non , dit-il , je ne lui ai jamais parlė; mais si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice; elle fera que action agréable au dieu Brama : aossi eo sera-t-elle hien récompensée ; car elle retronvera en l'autre monde son mari, et elle recommencera avec lui no second mariage. - One dites-yous? dit la femme surprise. Je vetronversi mon mari? Ah! je oe me brûle pas. Il étoit inloux, chagrin, d'ailleurs si vieux, que, si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, surement il n'a pus besoin de moi. Me brûler pour lui !... pas sculement le bout de doigt pour le retirer du fund des enfers. Deux vieux honzes qui me séduisoient, et qui savoient de quelle manière je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire; mais, si le dieu Brama o'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-elle, en regardant le bonze, vons pouvez, si vous vaulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bico. «

De Paris, le 2 de le fone de Chatrel , 2718.

LETTRE CXXVII.

RICA A USBER.

. ...

Je t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les micones portent que l'ambassadeur du grand Mogol a recu ordre de sortir du royaume. Oo ajoute qu'on a fait arrêter le prince, onele du roi, qui est chargé de soo éducation; qu'on l'a fait conduire dans oo cháteau, où il est très étroitement gardé; et qu'on l'a privé de tous ses honoeurs. Je suis touché du sort de ce prince, et je le plaios.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de personne saus eu être attendri ; icseus de l'humauité pour les malheureux , conume s'il o'y avoit qu'eux qui fussent hommes; et les grands même pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quaud ils sont élevés, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'oot-ils affaire, dans la prospérité. d'une inutile tendresse? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du respect, qui oe demande point de retour. Mais sitôt qu'ils sout dechus de leur grandeur, il o'y a que oos plaintes qui poissent leur en rappeler l'idée.

Je trouve quelque chose de bieo naif et même de hien grand dans les paroles d'un prince qui, près de tumber entre les mains de ses eogemis, voyant ses courtisaus autour de lui qui pleuroient ; «Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis eucore votre roi. -

De Paris, le 3 de la June de Chalval , 1715

LETTRE CXXVIII.

SICA A TAREN. A Smyrne.

Tu as oui parler mille fois du fameux roi de

Suède. Il assiègeoit une place dans un royaume qu'on nomme la Norwige : comme il visitoit la traochée, seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête, dont il est mort. On a fait surle-champ arrêter son premier ministre : les états se sont assemblés, et l'oot coodamoe à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un graod crime ; c'étoit d'avoir calomnié la nation, et de lui avoir fait perdre la confiance de son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin , si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets. qu'est-ce lorsque l'on noircit la nation entière, et qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la

Providence a établi pour faire sou bonheur? Je voudrois que les hommes parlassent aux rois comme les aoges parlent à notre saint prophète.

To asis que, dans les hampets aservis oit le trigueur des seigneurs descend du plus sublime trêue du monde paur se communiquer à ses ecteurs, jem enis list que foi sérvier de captiver une langue indecile : un ne mà jamais vu abandouner une seale parole qui pi di très amère an dernier de ses sujets. Quand il m's fallu cesser d'éres abure, je u'à point cessé d'être homète d'être sobre, je u'à point cessé d'être homète più risqué m'et qu'et par la contre fidélité, ju'i risqué m'et, et jamais na verte, et jamais na verte, i piamis na verte.

Je en ni commenti arrive qu'il vi a preput de ni commenti arrive qu'il vi a preput più ministre price si ministre pre le ni chienta, que no ministre le soit encore divastate; yi îl fini quelque artistre le soit encore divastate; yi îl rii quelque artistre quel l'anchiten des privens s'est jumes de la diagrariere que la habiten de priven s'est jumes di diagrariere que la bassese d'anne de se consiller. Mini comprende tra qu'in homme qui rive s' que d'ètre dans le ministre, qui puer des principal qu'il rement de la cine des ministre, qui puer de la commenti de la commenti que l'anchite que de la commenta de la cine de la cine de la commenta de la cine de la commenta de la cine de la cine de la cine de la commenta de la cine del la cine de la cine del la cine del la cine del la cine del la cine de la cine del la cine

Un prince a des passions ; le ministre les roue; c'ext de ce ciú-là qu'il dirige son ministère: il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoltre. Les courtisans le séduisent per leux slouages; et lui le flatte plus dangcreusenent par ses couseils, par les desseins qu'il lui impire, et par les maximes qu'il lui propose.

De Paria, le 25 de la lune de Sophor, 1719.

LETTRE CXXIX.

RICA A USBBE.

A ***.

Je pausi l'autre jour sur le Nou-Neuf aven une de ma mis i l'erecontra un homme de sa commissance, qu'il me dit étre un géomètre, et il sy avoit rien qu'in y parde, en il étoit dans une rèverie profonde : il fahir que man ani le trist lang-temp par en manche, et escoult pour le faire doccentre jouqu'i lui, tant était compli plus de haif jours. Ils se firent tous deux parties par le la la compliance de la compliance produpes marvelle listériers. Ca d'iccours le saccierca jusque sur la parte d'un exfé où j'entria yare cou.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tont le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient besucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable; car il dérida un peu son visage, et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moiudre teinture de géomètrie.

Cependant son esprit règulier toisoit tout ce qui se dissi dans le conversation. Il reasembloit i celui qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offenué d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vice. Rien pour lin i rétoit indifférent, pourru qu'il flot vrai. Aussi sa conversation étoi-elle singulière.

auton déoi-telle ungulière. Il feui arriée qu'unit de la campagea avec un homme qui avuit vu m distinus superbe et des bibliment de soitame piech de long une trentatein de large, et un bouquet harbeng de dit arpeters: il autroit fort soubaité que les règles de la perraperire enuevat dét tellement observées que perraperire enuevat dét tellement observées que mémo largeur; et il autroit donne pour cels mes mémo largeur; et il autroit donne pour cels mes mémo largeur; et il autroit donne pour cels mes mémo largeur; et il autroit donne pour cels mes mémo largeur; et il autroit donné pour cels mémo la peut et mais illustration de mémo par la peut fort attainis illus et dran qu'il y autris démité, d'une structure der de qui disti autroit et unit, qui malheuressement hi demanda si ce calran marquoit les heures habipoinemes.

systematical parties de bondardement du chltere de la controller et il nom doma controller de seu de vicardenie; et il nom doma controller de controller et la controller et il nom doma controller con a l'ilizi et, charmed de sauir et al.; il vodult con igazere entiterante le succès. La bonner et plagignat d'ésorie le ruine l'hiere d'apparavant par une incondation. « Ce que vons me dites la moi fest agràche, d'infort le géomètre que que je une mais pas trompé dans l'observation que je une mais pas trompé dans l'observation que je une mais pas trompé dans l'observation la terre deux pouces d'euu plus que l'annére parée.

panet. The second sprint is settly a settly a second surface. Comme is allow the event set of pril in displaced to reparter devast last, if har reaconstruit development of the event settlement of th

aocien auteur que je vieus de mettre au jour : il y a vingt aus que je m'occupe à faire des traductimes.

- Quoi! monsieur, dit le géoniètre, il y a viugt ans que vous ne penieze past. Yous parlez pour les autres, et ils present pour vous. —Monsieur, di le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu on graud service au publié de lui rendre la lecture des bons auteurs familière?
- Je ne dis pas tout-à-fait erla: j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez: mais vons ne leur ressemblerez point; car, si vous traduisez trujnurs, on ne vous traduira immi:
- Les traductions sout comme ces monnoies de euivre qui ont hien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais shis.
- Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ers illustres morts; et j'avoue que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque tnujours un esprit pour les animer.
- « Que ue vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile anus fait découvrir tous les jours? » Après ce petit conseil, ils se séparérent, je crois, très mécouteuts l'un de l'autre.

De Paris, le deraier de la lune de Rebish 3º, 1715-

LETTRE CXXX.

RICA A ***

Je te parlerai dans cêtte lettre d'une certaine nation qu'no appelle les nour rellites, qui 'assemblent dans un jardin magnifique, où leur nisiveté est toujours occupée. Ils nont très inutiles i Pétat, et leurs discum de cinquante ans 'ant pas nu rélet différent de celui qu'arroit po produire un silence aussi long: crependout lis e croient considerables, parce qu'ils s'euretienneot de projets magnifiques, et traisent de craodo intéréts.

magnitudest, et tratent de grains indrects. La bass de leurs convertations et un cruissite frivale et télicole : il n'y a point de calier de a synétience, ujul la es présendent pécativer, ils de synétience, ujul la espécial pécativer, ils ils savent combien notre angente sultan à defenme, combien il fait d'enfants tostes les améres; et quinqu'ils ne fassent aucune dépense en copinns, ils sont instruits de mensera qu'il prend pour humilier l'empereur des Tures et celui des Mogols. A peine out-ils épuisé le présent, qu'ils se précipient dan l'avenir, et, marchaut au -de-vant de la Providence, ils la prévieunent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un géneral par la main; et après l'avair loué de mille sottiese qu'il u'a pas faites, ils lui eu préparent mille autres qu'il un fera pas.

Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les mursilles comme des cartons ; ils out des poots sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immences dans les sables brûkaus : il ne leur manque que le ban sens.

Il y a un homme avec qui je loge qui reçut cette lettre d'un nouvelliste: comme elle m'a paru singulière, je la gardai ; la vaici:,

- Monscaus.

- Je ne trompe rarement dass mes conjectures nei les affaires de temps. Le premoire pre 1, 1 je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le coron de l'amolt. El et vrai que, comme il se portuis fort hien, je erus que je me ferois moquer de mei, si je m'expliquois duve manière hien elaire; ce qui fit que je me servia de terense no peu disquariege: unai le e gase qui asvent raisonner m'enteedirent bies. Le 17 avril de la même anneie, il gourst de la pretite vérole.

»Des que la guerre fut déclarée outre l'emperer et la Ture, j'hilai cherche non messieurs une dans tous les coins des Tulieries; jeles assemblais peris du bassio, et le teur prédis qu'un feroit le siège de Belgrade, et qu'il servit pris. J'ai été asserbarers pour que na prédiction sai été à ce-amplir. Il est vrai que vers le milites du siège, paraisient paintes qu'il servici per le s 8 mont; l'ai de de l'appraisient paintes qu'il servici per le s 8 mont; l'ai de fut pris que le lendemain ; peut-on perdir a di bean ins ?

Lorque je via que la flotte d'Expagne d'elsquoites Stralique, je jugein qu'ille en féroit la quoite s'artaique, je jugein qu'ille en féroit la computer; je le dis, et cels us trouva vrai. Enfié de ce succes, jobanta que cette flatte victorieusiroit débraquer à Final pour faire la comquête du Milanze. Comme je trouvis de la resistance à faire recevoir cette idée, je vonlus la soutenirglorieussement; je pariat iciquantes plattes, et je jedroissement; je pariat iciquantes plattes, et je jet jet en comparate en consistent de la comparate la foid set raite, envoys au fistote es Scille, et trompa tant à la fois deux grands politiques, le deux de Savoic et mou.

Toul cela, monaieur, me déroute si fort, que j' ai résolu de prédire toujours, et de ne parier jamais. Autrefois nous ne coonoissions point aux

(2) 1217

Toileries l'usege des paris, et feu M. le conte de L. ne les souffreit geére : mais depuis qu'une foule de petits-maîtres s'est mélée paroni nous, must ue savons plus où nous en sommes. A peius ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes geus propose de parier coutre.

-L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit, et accommodis mes lunettes sur mon net, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au secoud, med il -2 pe pair cent - pistoles que nou. - Je fis semblant de u'avoir pas fait attention à cette extravagemes; et, reprensot la parole d'une vois plus forte, je dis :- Monsieur le marchal de ""ayant appris...—Cela est faux, - medit-il: vous avec toujours des nouvelles estra-medit-il: vous avec toujours des nouvelles estra-

- vagantes ¡il n'y a pas le sens commuo à tout cela... « Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter treate pistules, car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deox lettres que j'ai écrites au ministre.

- Je suis , etc. -

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

. MONSKIGNADA

- Je suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis-le-Graod étoit le plus grand de tons les princes qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis long - temps à un aotre ouvrage qui fera eucore plus d'honneur à notre nation , si votre grandeur veut m'accorder un privilège: mon dessein est de prouver que depuis le commencement de la monarchie les François n'ont jamais été battus, et que ee que les historiens ont dit jusqu'iei de nos désavantages sont de véritables impostures. Je suis obliré de les redresser en bien des occasions, et j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. - Je suis, munseigneur, etc. -

- Monseigneur ,

Depuis la perte que nous a vons faite de mouseur le conte de L., nous v nus supplion d'avoir la bonté de nous permittre d'élire no président. Le désordre se met dans no conférences, et les affaires d'êtat ne sont pas traitées avec la même discussion que par le passé ; nos jeuces gros vivent absolument sans égard pour les anciese, et entre cus ans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux seil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représeuter que uous étions paisibles posseneurs des Tuileries vingt ans avant qu'ils fusseot au moode ; je crois qu'ist oous en chasserout à la fin; et qu'obligée de quiter ces lieux, où nous sons tant de foix évoqu'et es ombres de nos hèros fraoçois, il faudra que nous allions teuir not conférences u Jardia du Roi, ou dans quelque lieu plus écarté.

- Je suis , etc. -De Paris , le ; de la lune de Gemmadi a*, 2349

LETTRE CXXXI.

BRÉDI A BICA.

Une des choses qui a le plus exercé sua curiosité cu arrivant en Europe, e'est l'histoire et l'origine des républiques. Tu sais que la plupart des Asiatiques n'oot pas seulement d'idée de rette sorte de gouvernement, et que l'imagination ne

lesa pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le desputique. Les premiers gouvernements que nous counoissons étoient monarchiques; ce ne fut que par haard et par la succession des siècles, que jes

républiques se formérent. La Grece aparte de la grece par un déluge, de nouveaux shahitants viorent la peupler; elle tire presque toutes se colocies d'Egyles et des cou-tries de l'Aise les plus voisions; el, comme expaye diamies porrentés par des rois, les peuples qui en sortirent forrent gouvernés de même. Mai la tyrannie de ces prioces d'exenant trop peante, ou secoua le joug et du débris de tant de roynames, a élevirent serves est politiques qui firent à forte. se selle politiques des barrents de l'entre la Grece, selle politique des barrents de l'entre de la commentation d

L'amont de la liberté, la haine de rois, comera long treups à Grece dans l'indépendance, et étendit au loin le gouvernement républicaire. Les villes grecents roiverent des solisies dans l'Assis misseure; elles y enzypéens des colosies participants de la colosie participant de la colosie participant de l'amont de l'entre participant de rois de Perus. Ce n'est pas tout : la Gréce people l'Italie; l'Italie; l'Engage, et que apriche les Gaules. Ou n'it que cette grande Hespérie, si fannese chec les auteurs, eidea a commencement la Gréce, que servaion regulate commen un vigor de fificial: estate, deits au commencement l'acrès, que servaion regulate cheroler en la litalie; cens para barroux. Pillerse cherolter en la litalie; cens para barroux. Pillerse cherolter en la litalie; cens para la commentation de la commentation de

d'Indie en Epagan; ceux d'Espague dans la béique ou le Portagal; de manière que toutes exrègions portirent en nom chez les anciens. Ces colonies grecques apportirent avec dels su neprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pys. A fain oin en voit girré dans ces temps recules, de monarchie dans l'Indie, l'Espague, les Godes, Tu-veran incort que les prepier du nord et d'Allemagne n'éticient pas moiss libres, et, et à l'en trouve des vesiges de quedque royanté parmi ens, c'est qu'on a pris pour des rois les chér des armées outs républiques.

Tout ceci se passoit en Europe: car, pour l'Asie et l'Afrique, elles out toujours été secablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avous parlé, et la république de Carthage en Afrique.

Le moude fut partagé entre deux puissantes républiques, celle de Rome et celle de Carthage. Il n'y a rien de si connn que les commeucements de la république romaine, et rien qui le soit si peu que l'origine de Carthage. Ou ignore absolument la suite des princes africains depuis Didon, et comment ils perdirent leur puissance. C'eut été un grand bonbeur pour le moude que l'agrandissement prodigieus de la république romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les citoyens romains et les penples vaincus, si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces que autorité moins grande; si les lois si saintes pour empêcher leur tyrannie avoient été observées; at s'ils ne s'étoient pas servis pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit smasses.

Il semble que la liberté soit faite pour le géuie des preiples d'Europe, et la servitude pour celui des preuples d'Asie. C'est en vain que les Romains offirent aux Cappadoriens ce précieux tréor: cette nation liber le refins, et eille courut à la servitude avec le même empressement que les autres peuples couroient à la liberté.

César opprima la république romaine, et la soumit à un pouvoir arbitraire.

soumit a un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit loug-temps sous un gouvernement militaire et violent, et la douceur romaine fut chaugée en une cruelle appression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du nord, se répandirent comme des torrents dans les provinces romaines ; et, trouvauit autant de facilité à faire des conquêtes qui à exercire leurs pirarteis, elles démendèrent l'empirer le fondérent des royaumes. Ces peuples étaient libres, et ils bornoient si fort l'autorité de leurs roir, qu'ils a'étoient proprement que des chés ou des leurs qu'ils détoient proprement que des chés ou

desgénéraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondes par la force, ne seutirent point le joug du vainqueur, Lorsque les peuples d'Asie, comme les Tures et les Tartares , firent des conquêtes , soumis à la volonté d'un seul , ils ne sougerent qu'à lui donner de nonveaux sujets, et à établir par les armes sou autorité violente : mais les peuples du nord, libres dans leurs pays, s'emparant des provinces romaines, ne dounérent point à leur chef une graude autorité. Quelques-uos même de ces peuples , comme les Vandales en Afrique , les Goths en Espagne, dépossient leurs rois, des qu'ils n'en étoient pas satisfaits ; et , chez les notres, l'autorité du priuce étoit burnée de mille manières différentes : un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentencent ; les dépouilles étuient partagées eutre le chef et les soldats; aucun impôt en faveur du prince; les lois étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états qui se formèrent des débris de l'empire romain. De Venise, le 20 de la lune de Rhegels, 1719-

De venue, ar so de la tente de morpo y

LETTRE CXXXII.

RICA A ***

Le fin il y e cinqu on ix moi danus metis; per remanqui in genilmone asser liber mi qui se faisoit écourer: il parioti da palire qu'il y soui de virre à Paris il delponie sa situation d'ètre chilgé d'altre languir dans la province. Pala, delle, quana mille irre de centres si l'avois le quard des hirealt en argent et on fette portaine part des hirealt en argent et on fette portaine part des hirealt en argent et on fette portaine part des hirealt en argent et on fette portaine part des hirealt en argent et on fette portaine part du. J'ai bisso proper une fermirer; et le seculier de frais de justice, je cel siq une la verprison in Jalein Si je dessis det mille france, a pindos i Jalein. Si je dessis det mille france, a l'Abbissist.

a loopina. Same avoir fair grande attention à hour ce quarce diconaris mais, me trouvent his érau ce quartier, [certai dans la mème maison, et jy vi su homme grave, d'en viage pilet et albungé, qui , au milite de ciuq on sia discourreurs, paroissoir unurra et penali, jusqu'à ce que, premant brusquement la parele: - Oui, mesiscurs, divid cuquement la parele: - Oui, mesiscurs, divid cucui de la companie de la companie de la concentifica de la companie de la comtante de la companie de la companie de la comtante de la companie de la companie de la comtante de la companie d tion affreuse; je me suis cru riebe et mo voilà à l'hôpital: au moins si j'avois seulement one petite terre où je pusse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre: mais je n'ai pas grand comme ce chapean de foods de terre. »

Je toornai par hasard la tête d'un autre côté, et si on autre bomme qui faisoit des grimaces de possèdé. « A qui se far désornais ? s'écrioitil. Il ya ou traitre que je croyois si fort de mes amis, que jo his avois prêté mon argent, et il me l'a reuda! quelle perfoie borrible! Il a beau faire, dans mon esprit il sers noijuars désbonoré.»

Tout pris de lit (toil un homme très mul view, il, rente le specia de nos ministrez puissée prois de nos ministrez puissée prois de nos ministrez puissée prois de la paguis de Paris plus riches que leurs maltrez 1-7 en la cernitie de demantie no nom. C'est un homme extrêmencest pouvre, mo dit-ou, seus ai-t-il un paure metier: a les girdislogies, e il espère que son art trendra, ni les fortunes continerent et qua tont en sonores riches amont breint de qua tont en sonorest riches amont breint de cut tont en control de la control d

Eddin je vis entere un viciliard plake et sec, que jo reconsus pour un nouvellitez aunt qu'il se fût assis: il n'étoit pas du sombre du ceux qui ont une assurance vistroisec contre tous les revers, et présagent toujours les viciotives et les trophèse: et présagent toujours les viciotives et les trophèse: que des nouvelles trittes. Les affisires vusts bien mad du côté d'Epagne, dit il nons n'avons point de cavalerie sur la froutière: et il est écnisdre que le prince Pio, qui en a nu gros corps, ne fosse contribere tout le Languedoc.

Il y avoit vis-à-via de moi on philosophe assemale on orlev qui presoit le nouvellise en pitie, et chaussichtes épuiles à meure que l'autre baussoit la voix. Le mipprechai de lui, et il me dit à l'oreille: « Your svojez que ce fat nous entretient, il y a me beure, de sa frayeur pour lo L'anguedor; et moi, j'àperqua hier au soir unio tende daus le soite, qui, ai die angueritoit, tende daus le soite, qui, ai des angueritoit, dissement; et je rabi pas dit un seul moi. — De Prov. 1, 15 de lius de habansen, 175.

.....

LETTRE CXXXIII.

J'allai l'autre jour voir une graode bibliothè-

que dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le moude à certaines heures.

En entrant, jo vis un homme grave qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, et le priai de mo dire quels étoient quelques uns de ces livres que je voyois mieux reliés que les autres. - Monsieur , me dit-il , j'habite iei une terre étrangère; je n'y counois persoune. Bien des gens me fout de pareilles questions; mais vous voyez bien quo je n'irai pas lire tous ces livres puur les satisfaire : j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera satisfaction; car il s'occupe nuit et jour à déchiffrer tont ce que vous voyez-là : e'est un homme qui n'est bon à rieu, et qui nous est très à charge , parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui souue. Ceux qui comme moi sont à la tête d'une communanté doivent être les premiers à tous les exercices. - En disant cela , le moine me poussa dehors, ferma la porte, et, comme s'il cut volé, disparut à mes yeux.

De Pecis, le 25 de la luce de Rahmane , 171g.

LETTRE CXXXIV.

RICA AU MÉME.

Je retournai le lendemain à cette billiothèque, oi je trouvai toot ua autre houme que celui que j'avois vo la première foit. Son air était simple, sa physiocomie spirituelle, ct son abord trèsaffable. Dès que je lui eus fait cousuitre ma curiosité, il se mit en devoir de la saitafare, et mème, en qualité d'éranger, de m'instraire.

- Muu père, lui dis-je, quela sont ces gros volumes qui ticunent tout ce côté de bibliothèque? - Ce sont, me dit-il, les interprètes de l'Érriture. — Il y en a un grand nombre, lui repartisje: il faut que l'Écriture fit bien olneure autrefois, et bien claire à présent. Reste-t-il eucree quelques doutes? Peut-il y avoir des points contesté?

ester? "Il y ena, bon Diest jil y en al nor répondivil. Il y en a presque aniant que de lignes. Le presque aniant que de lignes. De la compara de la compa en out corrompit tous les sens, et out donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les homnes de touter les sectes font des descentes et vont comme au pillage; e'est un elamp de hatille où les nations enuemies qui se rencontreut livrent hien des combans, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de hien des manières.

- Tout près de la vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion; ensuite les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles et par la matière qui y est traitée et par la manière de la traiter; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire des dévots qui ont le cœur tendre. — Ah! mou père, lui dis-je, un moment : u'allez pas si vite : parlez-moi de ces mystiques. - Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse, et lui fait envoyer des esprits au cervean qui l'échauffent de même, d'ou naissent les extases et les ravissements. Cet état est le délire de la dévotion; sonvent il se perfectionne, ou plutôt dégénère en quiétisme : vous savez qu'an quiétiste n'est autre qu'an bomme fon, devot, et libertin.

« Voyez les casuistes, qui mettent au jour les sectet da la nuit, qui forment dans leur inagination (sus les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, et en font l'objet éternel de leurs pensées; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, et ne devient pas lui-même complice de tant d'egarements ainsier mements s'aniserment décrise s'a doment peins.

ments, et que je van dit tout et que je petre. Je ment, et que je van dit tout et que je petre. Je suis asturellement naï, et plus encore avec vous qui étes on d'iranger qui voules avoir les éhosse, et les asori telles qu'elles sons. Si je vouleis, je et vous parferois de bout occi qu'avec admiration; je vous d'arris sans cesse : Cela est divini etch et repectable il y a du merveilleur! El il en en troupertois, ou que je me déshouvereus dans vitre esprit. et que je me d'éshouvereus dans

Nous en restames là; une affaire qui survint au dervis rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rahmason, 1719.

LETTRE CXXXV.

BICL AU MÉMB.

Je revins à l'heure marquée, et muu homme me mena précisément dans l'endroit où pous nous tilnos quittis. « Vairi, une ditid], las gramnatirens, les quasatturs et les commentateurs. — — Mon pire, lai disie, tous cre geneñ la ne penvent-lis pas se dispenser d'avoir de bon sens l'av-— Oui, ditid, ils le peuvent; et nebre il n'y parolt pas : learn ouvrega n'en sou la pulsu nasvais; ce qui est três commode pour cux. — Cela et ur via, lui dieje, et je comoso hies des philosophen qui fervient bien de "appliquer à ces sortes da science."

«—Voili, poursuivit-it, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons; et les géomètres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, et le convainquent avec tyrannie.

« Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, et dans lesquels l'infini se rencontre par-fout; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers que dans la machine la plus simple de nos artisans.

Les livres de médecine, ces mouuments de la fragilité de la nature et de la puissance de l'art, qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus l'égères, tant ils nous rendeut la mort présents, mais qui nous nettent dans une sécurité entière quand ils parlent de la vertu des remèdes, comme si nous étions devenus immortels.

- Tout près de la sont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moius la description des parties du corps bumain que les noms barbares qu'on leur a donnés; chose qui ne guérit ui le malade de son mal, ui le médecin de son ignorance.

Vuiri la chimie, qui habite tantôt l'hôpital et tautôt les petites-maisons, comme des demeu-

res qui lui sont également propres. « Voici les livres de science , on plutôt d'ignorauce occulte; tels sont cenx qui contiennent quelque espece de diablerie : exécrables selou la plupart des gens : pitovables selou moi. Tels sont eucore les livres d'astrologie judiciaire. - Que dites vous, mon pere? Les livres d'astrologie judiciaire! repartis-je avec feu; et ce sont ceux dont nous faisons le plus de cas en Perse : ils règleut toutes les actions de notre vie, et nuus déterminent dans toutes nos entreprises : les astrologues sont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entreut dans le gouvernement de l'État. - Si cela est, me dit-il, vous vivez sons un joug bien plus dur que celui de la raison : voila le plus étrange de tous les empires : je plains bien une famille, et cucore plus une nation qui se laisse si fort dominer par les planeires. — Your nous servens, la repartite je, de l'arthropie comme vous sous servez de l'algèbre. Chaque nation a sa science « ton loughent leur éée a positique. Tou sois le natrologues encomble n'ous jamais fait tant de autième le particular de la comme de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie de tres ne soit pas une règle moni siré que les lousses de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie de l'arthropie l'arthropie l'arthropie (van verifice les calculations himi per l'arthropie, vous verifice les calculations himi per l'arthropie, vous verifice les calculations himi per l'arthropie, vous verifice les calculations himi

Notre dispute fut interrompue, et il fallut nous quitter.

De Pacis , le 36 de la lune de Rahmasan , 2709.

LETTRE CXXXVI.

RICA AU MÉME.

Dans l'entrevue uuivante, mou savant me mema un cabinet particulier. « Voici les livres d'histaire moderne, me dit-il. Voyez premièrement les historieus de l'église et des papes; livres que je lis pour m'édifer, et qui fout souvent en moi un effet tout contraire.

LA es sont ceux qui ont écrit de la devolue de formissible empire romais, qui victori formé do débris de land de moneties, et un le choix de deput il va forma sant tant de nouvelles. Un que le pays qu'in habitoires, parrent satisque le pays qu'in habitoires, parrent satisque le pays qu'in habitoires, parrent satisque, l'insuderest, le noségrent, de dépocieras, et fondreux tons les reyamen que vous veyar et fondreux tons les reyamen que vous veyar en présent et Europe, cos peuples révienies point properment barbares, paisqu'il écoirest libres; properment la plurat à une paissance absolue, il out perchia particular de la consequence de la consequence de particular de la consequence de la consequence de maistir, et s'in notre de la consequence de la consequence

- Vous voyes ici tes bistorieus de l'empire d'Allemague, qui n'est qu'une ombre du premier empire, mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoibliet la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes, et qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

 Voici les histuriens de France, où l'ou voit d'abord la puissance des rois se furmer, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siècles; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période : semblable à ces fleuves que dans leur course perdent leurs eaux, ou se cavelent sous terre; puis, reparoissant de nooven, grossis par les rivières qui s' jettent, entrainent ave rapidité tout ce qui s'oppose à leur pasage.

Là voux voyre. In nation espaguole sortir de quelquer montiquest esprinces submontans nabjugues aussi insensiblement qu'ils avoient rapidement conquis; taud de royaumes réunis dans une vate monarchie, qui d'evint presque la seule, junqu'à ce qu'accabilée de sa propre grandeur et de sa fausse opulence, elle perdit as force et as réputation même, et ne conserva que l'orgosil de sa première poissance.

- Ce sont ici les historicus d'Angleterre, où l'ou voit la liberté sortir ann cesse des feux de la dicircule et de la sédition; le prince, toujours chancelant sur nu trône inébraulable; une aution impatiente, sage dans sa fureur même, et qoi, maîtresse de la mer (chose iousie jusqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

 Tout près de là sont les historiens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, si respectée en Europe, et si formidable en Asse, ou ses négotants voient tant de rois prosternés devant eux.

 Les historiens d'Italie vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hai eschave de tuotes les autres; ses princes divisés et foibles, et sans antre attribut de souversineté qu'une vaine politique.

Voilà les historiens des républiques : de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources qu'eu son économie; et de Génes, qui n'est superbe que par ses bâtiments.

» Voici cenx du nord, et entre autres de la Pologne, qui use si mai de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un et l'autre. »

Là-dessus nous nous séparâmes josqu'au lendemain.

Be Paris, le 2 de la lone de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA AU MÉME.

Le lendemain il me mena dans un autre cabinet. « Ce sont ici les poetes, me dit-il, c'est-àdire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accalier la raison sous les agréments, comme on ensevelissoit autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures. Vous les connoissez; ils ne sont pas rares ehez les Orientaux, où le soleil, plus ardent, semble

échauffer les imaginations mêmes.

"Voilà les poèmes épiques.— Eb! qu'est-ce que les poèmes épiques?— Eb! qu'est-ce que les poèmes épiques?— En vérité, me dit-il, je n'en asis rien; les connoisseurs disent qu'on vien a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce nom ne le sont point : c'est anasi ce que je ne sais pas. Ils disent de plas qu'il out impossible d'en faire de nouveaux ; et clea se vit impossible d'en faire d'en faire de nouveaux ; e

encore plus surprenant, sortic les poétes dramatiques, qui selon moi sorti les poétes par excellence, et les snaîtres des passions. Il y en a de deux sortes : les comiques, qui nous renuent si doucement; et les trasjques, qui nous troublent et nous agitent avec lant de

"Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art uoe barmonieuse extravagance.

On voit ensuite les auteurs des idylles et des églogues, qui plaisent même aux gens de cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montreut dans la condition des bergers.

 De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux: ce sont ceux qui aigniseut les épigrammes, qui sont de petites flèches déliècs qui font une plaie profonde et iuaccessible aux remêdes.

- Yous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des espèces du poètes, et qui outreit également le langage de l'espri et celui du coure; ils passent leur vie à chercher la nature, et la manque ti tojours; leurs hèros y sont aussi érrangers que les dragons ailés et les hippocentaures.

" J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans; el, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus eboqué. Ils sout aussi peu naturels, et d'ailleurs extrêmement génés par nos mœurs : il faut dix années de passion avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les inridents soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir : c'est aux prodiges. Je suis sur que vous ne tronverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terce; qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides et souvent répétées nous font languir, et ces prodiges extravagants nous révoltent.

De Paris, le 6 de 18 lour de Chalval, 8 719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA A FRARM.

A SOUTTOR. Les ministres se succèdent et se détruisent ici comme les saisons : depais trois aus j'ai vu ebauger quatre fois de système sur les finances. On leve sujourd'hui les tributs en Turquie et eu Perse comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en soit iei de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administratiou des revenus du prince et celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans, nu en compter ceut ; mais il y a iei bien plus de finesse et de mystère. Il faut que de grands géuies travaillent nuit et jour; qu'ils enfantent sans cesse, et avec donleur, de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent et vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands et sacré aux petits : qu'ils aient toujonrs la tête remplie de secrets importants, de desseins miraculeux, de systèmes nouveaux : et un'absorbés dans les méditations, ils soient privés de l'usage de la parole, et quelquefois même de celui de la politesse.

Des que le fen roi eut fermé les yeux, ou penas à établir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal; mais on ne savoit comment faire pour étre mieux. On ne s'étoit pas bien trouve de l'autorité saus bornes des ministres prévédents; on la roulut partiger. On reis pour cet effet six on sept conneils; et ce ministère est peut-être celui de tous qui a gouverné la l'rance avez plus de sens : la durée en fat courte, sousi lières que de sens : la durée en fat courte, sousi lières que

eetle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps
accablé de mille mars: Noailles prit le fer à la
main, ettaneba les chairs inutiles, et appliqua
quelques buncles impiques. Mais il restait toujours un vice intérieur à guerir. Lu étranger est
veuu qui a vulterpris cette cuez, après hieu des
remédes viulents, il a eru lui avoir rendu son

embonpoint, et il l'a sentement rendue bouffie.

Tous crux qui étoient riches il y a six mois
sout à présent dans la pauvreté, et ceux qui n'a-

voicot pas de pain regorgent de richesses, Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un fripier tourne un hahit : il fait paroitre dessus ce qui étoit deisous ; et ce qui étoit dessus , il le met à l'envers. Quelles fortunes iuespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du ueant. Que de valets servis par leurs camerades, et peut-être demain par leurs maîtres.

Taut enci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le règne passé vantent aujourd'hni leur onissauce ; ils rendent à ceux qui vienneot de quitter leur livrée dans uoe certaine rue tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois; ils crieut de toute leur force : « La noblesse est ruinée! quel désordre dans l'état! quelle coofnsion dans les rangs! on ne voit que des incoonus faire fortune! - Je te promets que ceux-ci preodront bien leur revaoche sur ceux qui viendront après eux, et que daos trente ans ces gens de qualité feront hieo du bruit.

De Paris, le 14º de la lune de Esleudé , 2720

LETTRE CXXXIX. RICA AU MÉMA.

Voici un grand exemple de la teodresse conjugale, non senlement dans nue femme, mais dans une reine. La reine de Suède, voulant à tnute force associer le prince son époux à la couroone, pour aplanir toutes les difficultés, a envoyé aux États une déclaration par Inquelle elle se désiste de la régence eu cas qu'il soit élu.

Il y a soixante et quelques années qu'une autre reise, uommée Christioe, abdiqua la couroone pour se donuer taut entière à la philosophie. Je ne sais lequel de ces deux exemples nous devous admirer davaotage.

Omique l'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste nu la nature l'a mis, et que je ne puisse lauer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espèce de désertion, je suis cepeodaot frappé de la graodeur d'ame de ces deux princesses, et de vair l'esprit de l'une et le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christice a soogé à conunitre, daos le temps que les autres ne songent qu'à jouir; et l'autre ne veut jonir que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris , le po de la lune de Maharram , 1720.

LETTRE CXL.

RICA A USBAK.

Le parlement de Paris vient d'être rélégué dans uoe petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une décla-

ratiou qui le desliocore; et il l'a enregistrée d'une mauiere qui déshonore le conseil. On menace d'uo pareil traitement quelques

parlements du royaume.

Ces compagnies soot toujours adieuses; elles n'approcheut des rois que pour leur dire de tristes vérités; et, peudant qu'une foule de courtisans leur représentent sans cesse un people heureux sous leur gouvernement, elles viccoeut démeutir la flatterie, et apparter au pied du trône les gémissements et les larmes dont elles sont dépasitaires. C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que

celui de la vérité, lor-qu'il fant la porter jusqu'aux princes! Ils doivent hien penser que erux qui s'y déterminent y sont contraints, et qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes et si affligeautes pour ceux qui les font, s'ils u'y étoieut forcés par leur devnir, leur respect, et même leur amour. De Paris , le 21 de la lone de Gratmadi 181, 1720

LETTRE CXLL

SICA AU MÎME.

Firai te voir sur la fio de la semaine. Que les jours couleroot agréablement avec tni! Je fus présenté il y a quelques jours à une dame

de la cour, qui avoit quelque euvie de voir ma figure étrangère. Je la tronvai helle ; digne des regards de nutre manarque, et d'un raog auguste dans le lieo sacré nii sou coor repose.

Elle me fit mille questions sur les meurs des Persans, et sur la maniere de vivre des Persanes. Il me parut que la vie du sérail u'étoit pas de son coût, et qu'elle trouvoit de la répugnauce à voir un homme partagé entre dix nu douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonbeur de l'un , et sans pitie la condition des autres. Comma elle aime la lecture, surtout celle des poètes et des romans, elle souhaita que je lui parlasse des oòtres. Ce que je lui en dis redoubla sa curinsité : elle me pria de lui faire tradnire un fragment de

quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis; et je loi envoyai quelques jours après un conte persan. Peut-être seras-tu bien aise de le voir traresti.

HISTOIRE D'IBRAHIM.

Du temps de Cheik-Ali-Kan, il y avoit en Perse une femme nommée Zulema : rile savoit par cœur tout le saint Alcoran ; il n'y avoit poiot de dervis qui entendit mieux qu'elle les traditions des saints prophetes : les docteurs arabes n'avnient rien dit de si mysterieux qu'elle n'en comprit tous les sens; et elle joignoit à tant de connoissances un certain caractère d'esprit enjoué qui laissoit à peine deviner si elle vonloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle était avec ses compagnes dans une des salles du sérail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie , et si elle ajoutoit foi à cette ancienne traditino de nos docteurs, que le paradis n'est fait que pour les honmes.

" C'est le sentiment commuo, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre sexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perse, qu'on aonella la nation inive, qui sontient par l'autorité de ses livres sacrés que nous n'avons point d'ame.

« Ces opinions si injurieuses n'ont d'autre nrigine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur supériorité au-delà même de leur vie, et ne pensent pas que , dans le grand jour , toutes les creatores paroitront devant Dicu comme le néant, sans qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura mises.

«Dieu ne se bornera point dans ses récompenses : et comme les hommes qui auront bien vecn et bien usé de l'empire qu'ils ant ici-bas sur nous seront dans un paradis plein de beautés célestes et ravissantes, et telles que si un mortel les avoit rues, il se donneroit aussitôt la mort, dans l'impatienre d'en jonir ; aussi les femmes vertueuses irout dans un lieu de délices, où elles seront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divina qui leur seront soumis ; chacune d'elles aura un sérail dans lequel ils seront enfermés, nt des eunuques encore plus fideles que les nôtres pour les garder.

- J'ai ln , ajouta-t-elle , dans un livre arabe, qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jaluusie insupportable. Il avnit dnuze femmes extrèmement belles, qu'il traitoit d'uoe manière trèsdore : il ne se fioit plus à ses enanques, ni aux murs de son sévail ; il les tenoit presque toujours sous la rief, enfermées dans leur rhambre sans qu'elles passent se voir ni se parler ; car il étoit même jalonx d'une amitic inuocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche, et jamais il ne fit le moindre signe qui n'ajoutat quelque chose à la rigueur de leur es-

clavage. « Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son serail , nne d'entre elles plus hardie que les autres , lui reprocha son mauvais

naturel. - Ouand on cherebe si fort les movens « de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve

- tonjours auparavant ceux de se faire hair. Nous « sommes si malheureuses que pous ne pouvons

- nous empêcher de demander un changement : - d'autres , à ma place , soubaiteroient votre - mort, je ne souhaite que la mienue; et, ne

 pouvaut espérer d'être séparée de vous que par - là , il me sera encore bien doux d'en être sépa-« rée. » Ce discours , qui auroit dû le toucher , le fit entrer dans nue furieuse colere ; il tira son

poignard, et le lui plongra dans le sein. « Mes - chères compagnes, dit-elle d'une voix monrante, « si le ciel a pitié de ma verta, vous serez ven-« gées. - A ces mots, elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour des délices, où les femmes out ont hien very jonissent d'un bonbene

qui se renouvelle touiours. . - D'abord elle vit une prairie riante dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau , dont les raux étoient plus pures que le cristal , y faisoit un nombre iufini de détours. Elle entra ensuita dans des bocages charmanta, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseanx. De magnifiques jardins se présentérent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité et tonte sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe préparé pour elle, et rempli d'hommes célestes destinés à ses plaisirs,

- Deux d'entre eux se présentèrent aussitôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, et la parfumèrent des plus délicieuses essences : on lui douna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens ; après quoi on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférants, et une table converte des orets les plus exquis. Tout semblait concourir au ravissement de ses sens: elle entendoit d'un côté une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre; de l'antre, elle ue voyait que des danses de ces hommes divins, uniquement occupès à lui plaire.

- Cependant tant de plaisirs ur devoient servir

qu'à la couloire inscoulblement à des phâsirs plos grands. On la meas dans ac heubre; et, a près l'avoir encore nne fois désbabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beanté charmente la requernit dans leurs beax. Cest pour lors qu'elle fut enivrère, et que ses revissements passèrent même se deixe. — Je suis « toute boars de moi, leur disoit-elle ; je croirois—mourir a ji a w'étoi pas afrec de mon immortament.

- mourir si je n'étois pas sûre de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi; je succombe
 sous la violence des plaisirs. Oui, vous rendez
- nn peu de calme à mes seos; je commence à
 respirer, et à revenir à moi-même. D'où vient
 que l'on a été les flambeanx? Que ne puis-je
- à présent considérer votre beauté divine? Que
 ne puis-je voir... Mais ponrquei voir? Vous me
 faites reutrer dans mes premiers transports. O
- dieux ! que ces ténébres sont aimables ! Quoi !
 je serai immortelle, et immortelle avec vous !
 je serai... Nou, je vous demande grace ; car je

vois que vous êtes gens à n'en demander jamair.
 A près plusieurs commaudements réitérés, elle fut obèie : mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être sérieusement. Elle se reposa lauguissam.

fut obie: mais elle ne le fut que lorsqu'elle vous tul l'étre éricurement. Elle se reposs languissamment, et l'endorait dans lern bras. Deux moments de sommel réspecieren la similarde : éle reçuit deux baisers, qui l'enfiammèrent soudini, et lui firent tourir les year. Je assi inquisite, - dis-elle; je crains que vous ne m'aimier, plus. dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus. dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus plus. dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus. dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus plus plus. dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus que sous - dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus que s'entre sous - dis-elle; je rains que sous ne m'aimier, plus que s'en - dis-elle; je rains que s'en la similar de la - dis-elle; je rains que s'en la - dis-elle; je rains que s'

- suis désbusée, s'écria-t-elle; pardon, pardon, pardon, pardon, pardon, pardon, pardon, pardon, pic suis sàre de vous. Vous ne me dites rien;
 mais vous prouvez mieux que tout ce que vous.
- me pourriez dire : oni , oui , je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais quoi! vous vous disputez tous deux Γhanneur de me per-
- " suader! Ah! si vous vous disputez, si vous

 joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je
- « suis perdue, vous serex tous deux vainqueurs, « it n'y aura que moi de vaincue : mais je vous « vendrai bieu eher la victoire. »

- vendrau bres elser la vectore.
- Tout ece in de interrecting que par la jour.
- Tout ece in de interrecting que par la jour.
- Tout ece in de interrection que par la jour.
- vendrau de la participa de la comparación de la leisa de la labora.
- Lei leisa de la leisa de leisa de la leisa de

concerts, que festins, que jeux, que promenades, et l'oo remarquoit qu'Anais se déroboit de temps en temps, et voloit vers ses deux jeunes héros. Après quelques précieux instants d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée , toujours avec un visage plus serein. Enfin , sur le soir , on la perdit tout-à-fait ; elle alla s'enfermer dans le sérail, où elle vouloit, disoitelle, faire conpoissance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita done les appartements de ces lieux les plus recules et les plus charmants, où elle compta esuquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en ebambre , recevant partout des hommages toujours différents , et toujours les mêmes. . Voilà comment l'immortelle Annis passoit sa

• Vota comment ! mimorfetie A.usa passont sa vie, tantôt dans des plaisirs 'cclatants, tautôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aiuxed d'un mant éperdu; souveat elle quittoit un palais enchanté pour aller dans une grotte champétre; les fleurs sembloieut naitre sous ses pas, et les jeux se présentoieut enfoute au-devant d'elle.

Il y avoir plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toujoors hors d'elle-même, elle n'avoit pos fait une seule réflection : elle avoit joui de son bonheur sans ie connoitre, et sans avoir un seul de ces momeuts trauquilles où l'ame se reud pour ainsi dire compte à elle-même, et s'écoute dans le siènece den pas-

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'esprit a c'est poor cela qu'atteché si viruiciblement aux objets présents, ils perdent entièrement la mémoire des c'hosse passées et n'out plus aucuis souci de ce qu'ils ont consu ou aimé daus l'autre vie.

Mais Anais, dont l'esprit étoit vraiment philosophe, avoit passé proque tonte as vie à médier; elle avoit poussé ses réflexions braucoup plus lois qu'on n'auroit dû l'attendre d'une fennue aissée à elle-même. La retraite auxière que sou mari lui avoit fait garder ne lui avoit laissé que cet avoatege.

« C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dout ses compagnes étoieut frappées, et la murt qui devoit être la fin da ses peines et le commencement de sa félicité.

- Ainsi elle sortit peu à peu de l'ivresse des plaisirs, et s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée et sor sa félicité présente; elle ne put s'empécher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes: on est sensible à des tourments que l'on a partagés. Anais ne se tiot pas dans les simples bornes de la compassion: plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les seconrir.

« Elle donna ordre à nn de ces jennes hommes qui étoient amprès d'elle de preudre la figure de son mari; d'aller dans son sérail; de s'en rendre maltre, de l'en chasser, et d'y rester à sa place jusqu'à ce qu'elle le rappelât.

poqua et que este i rappeata.

L'excision fai prostitubilità, qui l'opinità para l'appeatable de l'appeatable

« Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le sérail, Ibrahim beurte, se nomme, tempête et erie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, et jette les eunugnes dans un désordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recole en arrière, et tombe comme des nues, qua od il voit le faux Ilirahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours ; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur: mais il n'est pas obei. Il n'a plus qu'une bien foible ressource; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. L'antre est chassé, et trainé indiguement hors du sérail; et il auroit reçu la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonoc qu'on lui sauvat la vie. Enfin le nouvel thrabim , reste maître du champ de bataille, se muntra de plus eu plus digue d'un tel chuix , et se signala par des miracles jusqu'alors inconnus, « Vous ne ressemblez pas à Ibra-« bim , disuient ces femmes - Dites , dites plutôt « que cet imposteur ne me ressemble pas , disoit - le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire « pour être votre époux, si ce que je fais ne vous - suffit pas?

-Ah! nous n'avous garde de douter, direntlesemes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayex à biseu mérit de l'être : vousêtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ue l'a étédans le cours de dix années. — Vous me prometter done, repris-il, que vous vous dévlaremetter done, repris-il, que vous vous dévlare-

- rez en ma faveur, rontre cet imposteur. - N'en « duutez pas, dirent-elles d'uue commune voix : « nows your inrons une fidélité éterpelle : nous « n'avons été que trop long-temps abusées : le « traifre ne soupçonnoit point notre vertu, il ne « soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyous bien « que les bommes ne sont point faits comme lui; - e'est à vous sans doute qu'ils ressemblent. Si « yous saviez combien yous nous le faites hair! - - Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux « sujets de baiue, reprit le faux Ibrahim : vous a ne connoissez point encore tout le tort qu'il « vous a fait,-Nous jugeons de sou injustice par - la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles - Oui , vous avez raison , dit l'humme divin ; « j'ai mesuré l'expiation au crime ; je suis bien « aise que vous suvez contentes de ma manière « de punir. - Mais, dirent ces femmes , si cet - imposteur revient , que ferons-nous ? - Il lui « seroit, je crois difficile de vous tromper, répon- dit-il; dans la place que j'occupe auprés de vous - on ne se soutient guere par la ruse : et d'ail-« leurs je l'enverzai si luin que vous n'entendrez - plus parler de lui. Pour lors je prendrai sur moi - le soin de vutre boubeur. Je ne serai point ise loux : je sauroj m'assurer de vous sans vous et-- ner; j'ai assez bonne opiniun de mon mérite - punt eroire que vous me serez fidèles : si vous - n'étiez pas vertueuses avec moi , avec qui le se-- riez-vous? - Cette conversation dura longtemps entre lui et ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaireir de tant de merreilles. Enfin le mari désespéré revint encore les troubler ; il trouva toute sa maison dans la joie et ses femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jalonx; il sortit furieux : et, un

lieuw de lis.

• O dieux dans quelle désolution se trouvèrent
en fommes dans l'absence de leur des Brahain »

• O dieux dans quelle désolution se trouvèrent
pour leur de l'autre de l'autre d'écrèté
pour leur de manier de la leur déveix de l'autre de l'a

instaut après, le faux Ibrahim le suivit, le prit,

le transporta dans les airs, et le laissa à deux mille

ques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulnt pas même souffrir que ses femmes se voilassent. C'étoit une chose singulière de les voir dans les festins parmi des hommes, aussi libres qu'eux. Ihrahim crut avec raison que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des eitoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipà avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois aus après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes et trenteaix enfants. -

De Paris , le 36 de la lune de Gemmadi , 1000.

LETTRE CXLII.

BICA A USEXE.

A ***.

Voici une lettre que je reçus hier d'un savant ; elle te paroltra singulière :

« Monstrue .

" Il v a six mois que l'ai recueilli la succession d'un oucle très riche, qui m'a laissé cinq ou six cent mille livres, et une maison superbement meublice. Il y a plaisir d'avoir du hien lorsqu'on en sait faire un hon usage. Je n'ai point d'amhition, ni de goût pour les plaisirs : je suis presque toujours enfermé dans un cabinet, où je mêne la vie d'un savant. C'est dans ce lieu que l'on trouve un eurieox amateur de la vénérable antiquité.

« Lorsque mon oncle eut fermé les yeux , j'aurois fort sonhaité de le faire enterrer avec les cerémonies observées par les anciens Grecs et Romains; mais je n'avois pour lors ni lecrymatoires, ni uroes, ni lampes antiques.

« Mais depuis je me suis hien pourvu de ces précieuses raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit servi à un philosoplie stoicien. Je me suis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert presque tous les murs de ses appartements, pour avoir no petit miroir un peu félé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis charmé d'y voir ma figure représentée , au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'est pas tout : j'ai acheté ceot louis d'or cinq ou six pièces d'une monnoie de eulvre qui avoit cours il y a deux mille aus. Je ne sache pas avoir à présent dans ma maison un seul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire.

« J'ai un petit cabinet de manuscrits fort précieux et fort chers : quoique je me tue la vue à les lire; j'aime beaucoup mieux m'en servir que des exemplaires imprimes, qui ne sont pas si corrects. et que tout le monde a entre les mains. Quoigne je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de conucitre tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a nn, qui est près de chez moi, qu'un proconsul des Gaules fit faire, il y a environ douze cents ans : lorsque je vais à ma maison de campagne, je ne manque jamais d'y passer, gooiqu'il soit très incommode, et qu'il m'allonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enracer, e'est qu'on y a mis des poteaux de hois, de distance en distance, pour marquer l'éloignement des villes voisines. Je suis désespéré de voir ces misérables indices, an lieu des colonnes milliaires qui y étoient autrefois : je ne donte pas que je ne les fasse rétablir par mes héritiers, et que je ne les engage à cette dépense par mon testament.

« Si vous avez, monsieur, quelque manuscrit persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez. et je vous donnerni par-dessus le marché quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entre autres, une dissertation où je fais voir que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes étoit de chêne, et non pas de laurier : vous en admirerez une autre où je prouve , par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Camhyse fut hlesse à la jambe gauche, et non pas à la droite; une autre où je démontre qu'un petit front étoit une beauté recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, en forme d'explication d'un vers du sixième livre de l'Énéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours; et, quant à présent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste grec, qui n'avoit point paru jusques ici, et que j'ai dérouvert daus la poussière d'une bibliothèque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les hras :"il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du einquième siècle ont étrangement défiguré. Je suis, etc. -

FRAGMENT

D'UN ARCISM MYTHOLOGISTE.

- Dans une île près des Orcades, il naquit un enfant qui avoit pour père Éole, dieu des veots, et pour mere une nymphe de Caledonie. Op dit de lui qu'il apprit tont seul à compter avec ses doigts, et que, dès l'âge de quatre am, il distioguois si parlaitement les métaux, que ra mive ayant voulu loi donner une bague de laiton au lieu d'uoe d'or, il recoonut la tromperic, et la jeta par (erre.

- Des qu'il fut grand, son père lui apprit le secret d'enfermer les veuis dans des outres, qu'il vendoit ensuite à tous-les voyageurs: mais, comme la marchandise n'étoit pas fort prisée daus son pays, il le quitta, et so mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du hasard.

Il appiri data se vospese que, dana la Fiespe, For reliusión le touter parte, cela fiq ui'il perceipia sea pas. Il y fat fort mal reçu de Sauten, qui rigigant les pas. Il y fat fort mal reçu de Sauten, qui rigigant les promo les guine ce deus ayant quitte la terre, il s'avias d'aller data tons les carretors, où il ricini sanc cease d'inne voix ramque: a Peuglese de Delique, vous cropse citre riches para ce que uou avez de for et de l'appezi votre e-crear un est fair pitié. Coryce-moi, quittez le prangentino, et je vous promuce dan l'empre de riunagentino, et je vous promuce dan l'empre de riunagentino, et je vous promuce dan l'empre vivi une grande partic des outres qu'il a vois poporters, et il distribus de sa marchandice à qui
en vogolt.

Le lendemain il revint dans les mêmes carrefours, et il s'érais - Pemples de Bérique, voustervous étre riches? Imaginez vous que je le suis beaucoup, et que vous l'étes beaucoup aussi ; mettez - vous tous les matins dans l'esprit que - votre fortune a doublé péodant la nuit; l'erca-- vous enuite; et si vous avec des créanciers, - allet les payer de ce que vous aurez imagine; et - dites-leur d'imaginer à leur tous d'inservent des

« Il reparut quelques jours apres, et il parla ainsi : « Peuples de Bétique, je vuis bien que votre - imagination n'est pas si vive que les premiers - jours ; laissez vous conduire à la mienne : je - mettrai tous les matins devant vos yeux un écri-- teau qui sera pour vous la source des richesses ; - vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles - seront bien significatives, car elles regleront la « dot de vos femmes, la légitime de vos enfants, « le nombre de vos domestiques. Et quant à rous, « dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus » près de lui ; quant à vous, mes chers eufants (je « puis vous appeler de ce nom , car vous avez recu de moi uoe seconde naissance), mon écriteau « décidera de la magnificence de vos équipages, « de la somptuosité de vos festins , du nombre et - de la pension de vos maitresses. -

" A quelques jours de la , il arriva dans le carrefour, tout essoufflé; et, transporté de colère, il s'écria: « Peuples de Bétique, je vous avois con-« scillé d'imaginer, et je vois que vous ne le faites - pas : ch bien! à présent je vons l'ordonne. - Ladessus, il les quitta brusquement: mais la réflexion le rappela sur ses pas. « J'apprends que quelques-« uus de vous sont assez détestables pour conser-« ver leur or et leur argent. Encore passe pour " l'argent; mais pour de l'or.... pour de l'or.... Ah! « cela me met dans uue indignation!.... Je inre « par mes outres sacrées que, s'ils ne viennent me « l'apporter, je les puoirai sévérement, » Puis il ajouta d'un air tont-à-fait persuasif : - Croyez-« vous que ce soit pour garder ces misérables mé-« taux que je vous les demande? Une marque de « ma candeur, c'est que, lorsque vous me les ap-- portâtes il y a quelques jours, je vous en rendis - sur-le-champ la moitié. -

Lu leudemain, on l'aperçat de loin, et on le vit s'ionimer avec une vois douce et flatteuse: - Peuples de Bétique, j'apprends que voos aver - une partie de vos trivors dans les pays étranges: je vous prie, faite-de-moi venir; vous me - ferce plaisir, et je vous en aurai une reconnois-- sance éternelle.

Le fin d'Étale parbit à de gra qui n'avenir pas grande encis de rive; ils se pueres pourrant res emphéres; ce qui fit qu'il à ce retoura bien come ou petite prière. Je nis que rous avez de pieres préciseurs a une me de appire, détaite-veus en; tires se vous appournt comme ce serte de cheme : d'étales aument, ou utilis pie. 3 % vous ne le pouvez pas vous-mêmes, je vous contraites de manier de l'acceptant de la comme de la comme de la comme de la comme de de la comme de la comme de la comme de la comme de de la comme de la comme de la comme de la comme de de la comme de la comme de la comme de la comme de ce que je vous consille! Oui, je vous promotes con que je vous consille! Oui, je vous promotes con que je vous consille! Oui, je vous promotes con que je vous consille! Oui, je vous promotes pour con qu'il y de plus par dans me outres.

Edin il monta ser un riviento, et, presso un un viento, et, presso un viento di sucurio ser un riviento, et que, jai compare l'acureux, état dans lequel vogas, et ca successi o il y vosa traveux li cepta e l'est avec etti o il y vosa traveux li cepta e l'est avec etti o il y vosa traveux li cepta e l'est avec etti o il estre passe pot e l'estre mans, pour acher ve votre fortune, souffere que je vosa des la moitir de vos biens. — A ces mont, d'une aiu li legare, foi di d'Ébe disparut, et lisias sea soliteurs deso une cousterrationi ones, presi ma sini - 2 en il perçus hier pue mod lincours un son depit et ettimosa: et de l'estre passe moitire de vos depit est ettimosa: et di hest je presen gain est estima de l'estre l

- posé. Assembluns nos richesses daos un même - endroit; nous le pouvous facilement, car elles - ne tieuneut pas un gros volume. - Aussitôt il en disparut les trois quarts. -

De Paris , le 9 de la lone de Chobbon , 5730.

LETTRE CXLIII.

RICA A NATHANAEL LÉVI, MÉDECIN JOIS A LITODANE.

Tu me demandes ce que je pense de la vertu de amulettes, et de la puissance des talismans. Ponrquoi t'adresses-tu à moi? Tu es joif, et je suis mahométan; c'est-à-dire que oous sommes tous deux bien crédules,

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet où sont écrits les noms de plus de deux cents dervis : cenx d'Hali, de Fatmé, et de tous les purs, sont cachés en plus de viugt endroits de mes habits.

Cependant je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribne à de certaiges paroles. Il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnements qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte toos ces chiffons sacrés, par une loogue habitude, pour me couformer à une pratique universelle : je crois qua, s'ils n'ont pas plus de vertn que les bagues et les autres ornements doot on se pare, ils n'en unt pas moius. Mais toi, tu mets toote ta confiaoce sur quelques lettres mysterieuses, et, sans cette sauve-garde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux ! ils flottent sans cesse entre de fansses espérances et des craintes ridicules et, au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, on des faotòmes qui les séduiseot.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? quel effet veox-tu que leur dérangement puisse troubler? quelle relation ontelles avec les vents pour apaiser les tempêtes, avec la poudre à canon pour en vaincre l'effurt, avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante et la cause morbifique des maladies pour les guerir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, e'est que ceux qui fatiguent lenr raison pour lui faire rapporter de certains événements à des vertus occultes n'oot pas un moindre effort à faire pour s'empécher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certaius prestiges ont fait gagner une bataille; et moi le te dirai qu'il fant que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la situation du terrain, dans le combre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire ect effet doot to veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges; passe-moi à moo tour pour un moment qu'il n'y en ait point; car cela u'est pas impossible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que drux armées ne paissent se battre : venx-tu que. daos ce cas-là, aucune das deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusqu'à ce qu'une puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seroot perdus, toute la prudence vaine, et tout le courage iuutile?

Penses-tu que la mort, dans ces occasions rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que. dans une armée de ceut mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul bomme timide? Croistu que le découragement de celui-ci ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisième, ne lui fasse pas bientot abandonner un quatrieme? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, et la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sait, et tout le moode sent que les bommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie : on sait cela en général ; et on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particulière, ils ont craint de la perdre.

Quoique les tivres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs paniques on surnaturelles, je n'imagine rieu de si frivole, parce que. pour s'assurer qu'un effet qui peot être produit par cent mille causes naturelles est sarnaturel, il faut avoir anparavant examiné si aucune de ces canses n'a agi, ce qui est impossible. Je pe t'en dirai pas davantage, Nathaoael : il

me semble que la matière ne mérite pas d'être si sérieusement traitée. De Paris, le 20 de la lune de Chahban, 2720.

P. S. Comme ja finissois, j'ai enteodn crier dans la rue nne Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles a'impriment, se publient et s'achétent). J'ai eru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet.

Il y a hien des choses que je n'entends pas; mais toi, qui es médecin, to dois entendre le langage de tes confrères.

Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris.

« Il y avoit dans notre ville un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre : et il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Eufin il dit à son médecin : « Monsieur, je vous - demande quartier seulement jusqu'à demain : je « connois un homme qui n'exerce pas la mède-- cine, mais qui a chez lni un nombre innom-« brable de remèdes contre l'insomnie; sonffrez - que je l'envoie querir; et, si je ne dors pas « cette nuit, je vous promets que je revieudrai à « vous. « Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, et dit à un petit laquais : « Tiens, - va-t'en chez Monsieur Anis, et dis-lui qu'il - vienne me parler. -

- M. Anis arrive. - Mon cher monsieur Ania, - je me meurs; je ne puis dormir : n'auriez-vous - point, dans votre boutique, la C. du G., ou hien - quelque livre de dévotion composé par un R. - P. J. , que vous n'ayez pas pn vendre, car - souvent les remèdes les plus gardes sont les meil-- leurs? - Monsieur, dit le libraire, j'ai chez " moi la Cour Sainte du P. Caussin, en six vo-- lumes, à votre service; je vais vous l'envoyer : - je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si - yous voulez les œuvres du R. P. Rodrigues, je-- suite espagnol, ne vous en faites faute. Mais, « croyez-moi, tenons-nous-en au P. Caussin: j'es-- père, avec l'aide de Dieu, qu'une période dn . P. Caussiu vous fera autant d'effet qu'un feuillet " tout entier de la C. du G. " Là-dessus, M. Auis sortit, et courut chercher le remède à sa boutique. La Cour Sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire. Il en sentit le premier l'effet; à la seconde page, il ne prononçoit plus que d'une voia mal articulée; et déja toute la compagnie se sentoit affoiblie; un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-temps éprouvé, s'assoupit à la fin.

"Le médecin arrive de grand matin." Eh bien!

a-t-on pris mon opium? "On ue lui répond
rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous

transportés de joic, lui monitent le P. Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit : « Vive le » - P. Caussin; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût - dit? qui l'edt eru? e'est un mirarde! Tenez, - monsieur; voyet donc le P. Caussin; c'est ce - volume: la qui afait dormir mop pre. - Et làdessus on lui expliqua la chose comme elle s'étoit

passée. « Le médecin étoit un bomme subtil, rempls des mystères de la cabale, et de la puissance des paroles et des esprits : cela le frappa; et, après plusieurs réflexions, il résolut de changer absolument sa pratique. - Voilà un fait bien singu-- lier, disoit-il. Je tiens one espérience; il faut - la pousser plus loin. Eb! pourquoi nn esprit ne - pourroit-il pas transmettre à son ouvrage les « mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-- nous pas tous les jours? Au moias, cela vaut-il - bien la peine de l'essayer. Je suis las des apo-- thicaires; lenrs sirops, leurs juleps, et toutes les « drogues galéniques, ruinent les malades et leur « santé. Changeons de méthode; éprouvons la - vertu des esprits. - Sur cette idée, il dressa une nouvelle pharmacie; comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Titone pargaire. — Preses trois fenilles de la Logique d'Aristote en grec; deux fenilles d'an traité de théologie colastique le plusaign, comme, par exemple, du subil Scoti quatre de Paracelse; une d'Avicenne i sit d'Arcrote; trois de Porphire, antant de Plotin; autant de Jamblique. Faites infuere le tout pendant vingt-quatre heures, et prenes-en quatre prises par le prenes-en quatre prises par le treprene-en quatre prises par le prenes-en quatre prises par le prenes-en quatre prises par le prenes-en quatre prises par le

- Purgatif plus violent, - Prenez dix A. du C. concernant la B. et la C. des L. 'faites-les distiller au bain-marie; mortilez nue goute de l'humeur âcre et piquante qui en viendra, dans uu verre d'eau communue: avalez le tout avec confiance.

... Fomitif... Prenez six harangues; une douzaine d'oraisons funchres indifferemment; prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. "; un recueil de nouveaux opéras; cinquante renanca; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras; laissez-le en cigestion pendant deux jours; puis faires-le distiller au feu de sable. Et si tout cela ne suffit pas:

"Autre plus puissant. — Prenez une feuille de papier marbré qui ait servi à convrir un recueil des pièces des J. F. ""; faites la infuser l'espace

^{&#}x27; L'a révéreut père jésuite.

^{*} Dit Arrite du Conseil concernant la Brurse et la Comegue des Indes.

[&]quot; M. de Nimes, Cost Plächier, évique de Nimes

de trois minutes; faites chauffer uoe cuillerée de cette infusion, et avalez.

« Remède très simple pour guérir de l'asthme. - Lisez tous les ouvrages du R. P. Maimbourg. ci-devant jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : et vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu. sans qu'il soit besoin de réitérer le remède.

« Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux. - Preuez trois catégories d'Aristote deux degrés métaphysiques, une distinction , six vers de Chapelain, une phrase tirée des lettres de M. l'abbé de Saint-Cyran : écrivez le tout sur un morceau de papier que vous plierez, attacherez à un ruban, et porterez au cou.

· Miraculum chimicum, de violentá fermentatione, cum fumo, igne et flammd. - Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemamiauå; fiat fermentatio cum maguå vi, impetu, et tonitru, acidis pugnantibus, et invicem penetrantibus alcalinos sales ; fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermeutatum in alambico : nihil inde extrahes, et nibil invenies, misi caput mortuum,

· Lenitivum. - Recipe Moline anodyui chartas duas; Escobaris ralaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum : infunde in aque communis libras jiji, ad consumptionem dimidie partis colentar et exprimantur; et, in expressione, dissolve Bauni detersivi et Tamburini abluentis folia iij. Fiat clyster. . In chlorosim, quom vulgus pallidos colores,

aut febrim omatoriam appellat. - Recipe Aretini figuras iv; R. Thomse Sanchii de matrimonio folia ij. Infundantur in aquæ communis libras quinque. Fiat ptisana aperiens.

· Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, disoit-il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remèdes rares, et qui ne se trouvent presque point; comme, par exemple, noe épître dédicatoire qui n'ait fait bâiller personne; une preface trop courie; un mandement fait par un évêque; et l'onvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par na jésuite. Il disoit que ces sortes de remêdes ne sont propres qu'à entretenir la chariatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable. « De Paris, le 15 de la lune de Chabban, 2330.

LETTRE CXLIV.

RICA A USBEK.

Je tronvai, il y a quelques jours, dans une

maison de campagne où j'étois allé, deux savauts qui ont ici une graude célébrité. Leur caractere me parut admirable. La couversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci ; « Ce que l'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. - La conversation du second portoit aur autre chose : « Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit. »

J'aimois assez le premier : car qu'un homme soit opiniatre, cela ne me fait absolument rien; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions; c'est son bien ; le second attaque les opinions des autres ; et c'est le bien de tout le monde-

O mon cher Usbek! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature! Ces gens-là veulent être admirés à force da déplaire. Ils cherchent à être supérieurs; et ils ne sont pas seulement égaux. Hommes modestes, venez, que je vons embrasse : vous faites la douceur et le charme de la

vie. Vous eroyez que vous n'avez rien; et moi ia vous dis que vous avez tout. Vous pensez qua vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le moude. Et quaud je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds.

De Paris, le 23 de la lune de Chabbon, 1730

LETTRE CXLV.

USARR A ***.

Un homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés. Il choisit peu de personnes; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plait appeler mauvaise compagnie; il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût : autant d'ennemis-

Sûr de plaire quand il voudra, il neglige très souvent de le faire.

Il est porté à la critique, parce qu'il voit plus de choses qu'on autre, et les sent mieux. Il ruine presque toujonrs sa fortune, parce que

son esprit lui fournit pour cela na plus graud nombre de movens. Il échous dans ses entreprises, parce qu'il ha-

sarde beaucoup. Sa vue, qui se porte toujours lain, lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances; sans compter que, daus la na sance d'un projet, il est moins frappe des difficultés qui viennent de la chose que des remêdes qui sont de lui, et qu'il tire de son propre fonds.

Il neglige les menus détails, dont dépend cependant la réussite de presque tontes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il sent hien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme médiocre. Ou est eharmé de donner à celui-ei; on est enchauté d'ôter à celuilà. Pendant que l'envie fond sur l'un, et qu'on ne lui pardonne rien, on supplée tout en faveur de l'autre : la vanité se déclare pour lui.

Mais si un homme d'esprit a tant de désavantages, que dirous-nous de la dure condition des savants?

Je n'y pense jamais que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ses amis. La voiri :

« Monsieus,

 Je snis un humme qui m'occupe toutes les muits à regarder avec des lunettes de treate pieds ces grauds corps qui roulent sur nos têtes; et, quand je veux me délasser, je prends mes petits microscopes, et j'observe an cirquo ou nne mite.

Je ne mis point rirbe, e je n'ai qu'une seule shanbre; je noe même y faire da fen, parce que jy tiesa mon thermonêtre, et que la clasture étrangère la fernit hauser. Eliber d'ernier je pensai mourir de froid; et quoique mon thermonêtre, qui était un plus has degré, n'ayertif que mes mains alloient se geler, je ne me détargaraj point. El j'ai la consolation d'être instruit exactement des changements de temps les plus inormalise de toute l'amire passai.

- Je me communique fort pen; et de tous les geus que je vois je n'en connois aurun. Mais il y a uu liomme à Stockhofm, un autre à Leipsiek, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, et que je ne verrai saus doute jemais, avec lesquels j'eutreliens une correspondance si euxte, que je ne laisse pas passer un courrier saus leur cérire.

« Mais quoique je ue contuciose personne dans mon quartier, j's mis dans une i nauexise réputation, que je serai à la finològie de le quittre. Il y a ring ann quo je fas radaement insultie par une de unes voisines, pour revoir fait la dissection d'un chiene qui del prévendont in appartenir. La d'un chiene qui del prévendont in appartenir. La familie d'un biene delle prévendont in appartenir. La familie d'un biene delle prévendont in appartenir. La familie d'un biene delle prévendont de montant de moy de pier-fraispres, celle-d'un documenté de moy de pier-res, conjointensent avec le docteur "" qui c'est un comp terrelle sur l'on acte moi, et qui reçetu u comp terrelle sur l'on acte moi, et qui reçetu u comp terrelle sur l'on

frontal et occipital, dont le siège de sa raison fut très ébrandé.

tres circuido.

Tipuis ce tempelis, des qu'il s'ecurte quelque chire au bont de la rue, il est assuicit déque chire au bont de la rue, il est assuicit de ruit qu'il a passe par sem main. Tac bonne bourgeoise qui en aveil perde un petit, qu'elle amont, disoit-elle, plan que ne sambent, et de la mainent, disoit-elle, plan que ne sambent, et, rae la tenunant pas, elle me cita devant le muglistra. Je crois que ja ne certi jamais défirir de la sus-lice importane de ces femmes, qui, avec leurs cit, glapiannes, m'ilocarilismes auta cesse de l'arision fundire de tous les autonates qu'is sont morts depair dis l'arision fundire de tous les autonates qu'is sont morts depair dis l'arision.

" Je suis , etc. "

Tous les savants étoient autrefuis accusées de magie. Je c'en sais point étonné. Charun dissoit en lui-même : - J'ai porté les Italents naturels auxi loin qu'ils peuvent aller ; cependant ou certain savant a des avantages sur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie. -

A girlent que ces sortes d'accusations sont tombes dans la décir, on a priu na torte tour; et en austrait ne assovit goire étiter le reproche d'irritégion on d'irritégion ou d'hérisé. Il a heau d'irritégion ou d'hérisé. Il a heau d'irritégion ou d'hérisé. Il a heau d'irritégion ou d'irritégion ou d'irritégion ou d'irritégion d'irritégion d'irritégion d'irritégion d'irritégion par le paire justification d'irritégion d'

"S'il écrit quelque histoire, et qu'il ait de la noblesse dans l'esprit, et quelque droiture dans le ceur, on lis sascite mille perécetions. On in contre lul'soulever le magistrat sur un fait qui s'est pasé il y a mille ans; et on voudra que sa plume soit captive si elle n'est pas visuale.

passes au capari es sue ant se ve hoomes la tes pai abandument lere fi a pour tun endicere persona qui a, a prendre toste leurs impoutres en endésial, nels vedende pas seclement une chole; qui reaversest la constitution de l'empire, dissiunent les drois d'une puissance, augmentent cresa d'une autre, dounest aux princes, desse aux peuples, four crive des drois summée, flattent tes passions qui sont en rédit de leur temps, et le tes vices qui nome te trône; impourant la postérité d'autant plus indigenent qu'elle a moins de moyess de détraire leur trimégaries.

Mais ce n'est point assez pour un auteur d'avoir essevé toutes ces insultes; ce n'est point assez pour lai d'avoir été dans une inquiétude continuelle sor le succès de son ouvrage ; il visit le jour enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté; il lui attire des querelles de toutes parts. Et conment les éviter? Il avoit un sentiment; il l'a soutenn par ses écrits ; il ne savoit pas qu'un bomme à deux cents lieues de lui avoit dit tout le contraire. Vall

traire. Voils cependant la guerre qui se déclare. Encore s'il peuvoir empèrer d'obtenir quelque considération! Non : il a'est tota up lus estime que de ceux qui se sont appliqués au même geure de science que lai. Un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits; et il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une homme mémoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût ensereli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes. Un bomme à qui il manque uu talent se dé-

dommage en le méprisant : il ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le mérite et lui, et par là se troure au niveau de celui dout il redoute les travaux.

Eofin il faut joindre à une réputation équi-

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs et la perte de la santé.

De Poris, le 26 de la feue de Chabban, 1720.

LETTRE CX LVL

USBAK A BRÉDI.

A Venise.

Il y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un graud ministre. Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se

trouve, il ne se décrédite que devant quelques gens; il se tient couvert devant les autres; mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait un ministre sans probité n'est pas de desservir son prince et de ruiuer son peuple : il y en a m antre, à mon avis, mille fuis plus dangercux; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sais que j'ai loug-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une uation, naturellement générease, pervertie en uu instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un mioistre: j'y ai vu tuut un peuple, chez qui la générosité, la probité, la caudeur et la bonne foi, ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mais ecommunique, et n'éparguer pas même les membres les plus sains; les bommes les plus vertueux faire dec choes indignes, et violer les premiers principes de la justiee, sur ce vain prélexte qu'on la leur avoit violèce.

Ils appeloient des lois odieuses en garantie des actions les plus lâches, et nommoient nécessité l'injustice et la perfulie.

J'ai vu la foi des contrata hannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les lois des familles renveriées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instruments indigoes de la fureur des lois et de la riqueur des temps, feiadre un paiement au lieu de le faire, et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs:

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter presque pour rieu, on plutôt ramasser de terre des feuilles de chène pour les mettre à la place de la substance des veuves et des orpbelins.

J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir, nou par su honnête travail et one généreuse industrie, mais par la ruiue du prince, de l'État, et des coucitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malbeureux, ne se coucher qu'en disant : - J'ai ruine une famille anjourd'hui; j'en ruinerai une autre demain. »

autre denain. »

« Je vais, disuit un autre, avec un homme
noir qui porte une écritoire à la maiu et un fer
pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai
de l'obligation. »

Un autre disoit : » Le vois que j'accommode mes afaires : il est vuai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laissis toute une famille en larmes, que je divipal la dot de deux honnétes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon : le père en mourra de douleur, la mère périt de tristesse; nasis je n'ài fait que ce qui est permis par la loi. »

Quel plus graud crime que celui que commet un ministre lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'érlat des dignités, obseurcit la vertu même, et coufond la plus haute naissance daus le méoris universel?

Que dira la postérité lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres? Que dira le peuple naisant, lorsqu'il comparera le fer de ses aireux aver l'or de ceux à qui il duit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les mblies ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré du noblesse qui les déshoner, et ne laissent la génération présente dans l'affreux neiant où elle s'est mise.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNOQUE A USBEE.

A Paris.

Les choses sont venues à uu état qui ne se peut plus soutenir : les femmes se sont imagiué que ton départ leur laissoit une impunité entièrer; il se passe ici des choses horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire-Zélis, allant il y « quelenes iours à la mos-

quée, laisat tomber son voiln, et parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses es-

elaves, chose si défendue par les lois du sérnil.

J'ai surpris, par le plus grand hasard do monde, une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au snir un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du sérsil, et il se sauva par-dessus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'est pas parvenu à mz connaissance; car sûrement tu es trahi. J'attends tes ordres; et, jusqu'à l'heureux moment que les recevrai, je vais êtrn dans une situation mur-telle. Mais, ai tu ne mets ces femmes à na discriction, je ne te réponda d'aucune d'elles, et j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du séroil d'Ispahan , le 1 er de la lune de Rhegeb, 1717.

LETTRE CXLVIII.

OSARE AU PREMIES EUNOQUE.

A son sérail d'Ispahan.

Receves par cette lettre un pouvoir sans bornes sur tout le sérail : commandez avec autaut d'autorité que moi-méme; que la craiute et la terreur marchent avec vous : courez d'appartements en appartements porter les punitions et les chátiments : que teut vire dans la consternations; que tout fonde en larmen devant vous : interrogez tout le sérail : commencez par les ecisves; n'epargaze pas mon amour : que tout subbisse voire tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus occhés ; purilize ce lieu infâtene, et faites y rentrer la vertu bannie. Car des cer moment je mets sur votre tête les monidores fantes qui se commettront. Je soupçoun Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprises s'adressoit : casamines cela avec des peux de ly nx.

De ***, de 15 de la lane de Zilhagé , 1718.

LETTRE CXLIX.

NARSIT A USEER.

A Paris

Le grand eunuque vient du mourir, magnifique seigneur: comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusqu'à ce que tu ais est connoître sur qui tu veux jeter les yeux. Deux jours après sa mort ou m'apporta une

de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir; ju l'ai enveloppée avec respect, et l'ai serrée jusqu'à ce que tu m'aies fait connellire tes sacrées voluntés. Hier un esclave vint, au milieu de la nuit, me

dire qu'il avoit trouvé nu jeune homme dans le sérail ; je me levai, j'examinai la chuse, et je trouvai que c'étnit une vision. Je te baise les pieds, sublime seigneur ; et je

te prie de compter sur mon sèle, mon expérience et ma vicillesse.

De strait d'innaban, le 5 de la iune de Generada 10°, 1212.

LETTRE CL.

USBER A WARRET.

Au rérait d'Ispalan.

Malheureux que vaus êtes! vous avez dans vos mains des lettres qui contieunent des ordres-prompts et violents : le maindre retardement peut me désespèrer; et vous demeurez tranquille sous

un vain prétexte!

Il se passe des choses burribles: j'ai peut-être la moitiá de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous enroie la lettre que le premier enunque mécrivit là-dessus avant de mouris. Si vous artice ouvert le paquet qui lui est adressé, vous ya uriez trouvé des ordres sangiants. Lisez-les donc, ces ordres; et vous prirez, ai vous ne les exécules.

De ***, la 2) de la lune de Chalval , 2118.

LETTRE CLI.

SOLIM A DISER.

A Paris.

Si je gardois plus long-temps le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le rérail.

J'étois le confident du grand eunnque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin , il me fit appeler , et me dit ces paroles : «Je me meurs; mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derpiers regards out trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malhenrs que je prėvois! Puisse après ma mort, mon ombre messecante venir avertir ees perfides de leur devoir, et les intimider encore! Voilà les clefs de ces redontables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maitre, « En achevant ees mots, il expira dans mes hres.

Je sais ce qu'il t'écrivit , quelque temps avant sa mort, sur la conduita de tes femmes. Il y a dans le sérail une lettre qui auroit porté la terreur avec elle si elle avoit été ouverte. Celle one tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici. Je ne sais ce que c'est; tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardeut plus aucune retenue : denuis la mort du grand eunuoue , il aemble que tout leur soit permis : la seule Roxane est restée dans le devoir, et conserve de la modestie. On voit les mœnrs se corrompre tous les jonrs. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu màle et sévère oui y résmoit autrefois : une joie nouvelle , répandue dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle. Dans les plus petites choses, je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il règne, même parmi tes esclaves, une certaine judolence nour leur devoir et pour l'observation des règles, qui me surprend : ils n'ont plus ce zéle ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le sérail

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. Ou dit que l'esclave qui en a soin a été gagné, et qu'un jour avant qu'elles arrivassent , il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir lorsque nous étions retirés. Le vieux cunuque qui est à présent à notre tête est un imbécile à qui l'on fait croire tout ce ou'on yeut.

Je suis agité d'une colère vengeresse contre tant de perfidies : et si le eiel vouloit, pour le bien de ton service , que tu me jugesses capable de gouverner, je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses , au moins elles seroient fidèles.

Du strait d'Ispalian , le 6 de la tune de Rebiab 147, 1730

LETTRE CLII.

HARSIT A USBER.

A Basis

Roxane et Zélis ont souhaité d'aller à la campagne : je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek! tu as des femmes fidèles et des esclaves vigilants: je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asile. Compte qu'il ne s'y passera rieu que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en graude peine. Quelques marchands arméniens, nouvelement arrivés à Ispahan, avoient apporté noe de tes lettres pour moi; j'ai envoyé un esclave our la chercher ; il a été volé à son retour, et la lettre est perdue. Écris-moi donc promptement ; car je m'imagine que dans ce changement tu dois avoir des eboses de conséquence à me mander.

Du sérail de Fatmé , le 6 de la june de Rebiab 167, 1719 .

LETTRE CLIII.

DARKE A SOLUM. Au sérait d'Ispahau.

Je te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à présent dans le monde de plus cher, qui est ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi; mais n'y porte ni cœur ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confusion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur et mon repos. Rends-moi mon sérail comme je l'ai laissé. Mais commence par l'expier; externine les coopables, et fais trembler eeux qui se proposoient de le devenir. Que ne penx-tu espérer de ton maitre, pour des services si signales? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-dessus de ta condition même, et de toutes les récompenses que tu as jamais desirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chahkan , 1719

LETTRE CLIV.

USBEK A SES FRMMES,

Au sérail d'Ispahan.

Puisse cette lettre être comme la fondre qui tombe an milieu des éclairs et des tempêtes! Solim est votre premier eusuuque, non pas pour vous garder, mais pour vous pouir. Que tout le sérail yabaisse devand toil. Il doit juger vos actions passées; et , pour l'avenir, il vous fera vivre sous un jong si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, à vious ne regrettee pas votre vertu.

De Paris , le 4 de la lune de Chaliban , 1719.

LETTRE CLV.

USBRE A MESSIR.

A Ispohan.

Heureux celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce et tranquille, repose son œur au milleu de sa famille, et ne conuoit d'autre terre que celle qui lui a donné le jour!

Je vis daos un climat barbare, prisent à tout ce qui m'interesse. Une trissues sombre me asisti; je tombe dans un accaldement affreux : ils me semble que je m'aneianti, et je me me retrouve moi-même que lorsqu'uue sombre jalouie vient s'allumer, et cefanter dans mon anei la crainte, les sompçous, la haine et les rezeris.

In me counti, Nosit; tu as topiquer we done more course more land in time. It experies pitic, it is avois mor fast deplorable. Pattends quiquénis six moi criste des noseveltes du s'eral; pe compte tous les instants qui 'écoulent : mon matterne me les alloges toujours; et, l'enque cetif qui se été tant attende est pere d'arriver, il est d'ant som cerv enne éventure modaleur; et de d'ant som cerv en me éventure modaleur; inquiétnée qui in mé desepérati, pla treure l'ésta le plus hecerus où je paine fire, et, le plus hecerus où paine d'avoir de d'a sortir par un coup plus craid pour moi que moile morts.

Mais, quelque raison que j'aie eus de sortir de ma patrie, quodique je dois en na via à ma retraite, je ne pois plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de nôme eu proie à mes chagrins? D'ai pressé mille fois Rica de quiller cette terre étrangère: mais il i oppose à toutes mes résolutions; il m'attache iei par mille toutes mes résolutions; il m'attache iei par mille

prétextes: il semble qu'il ait oublié sa patrie; ou plutôt, il semble qu'il m'ait oublié noi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

J'isin inclaferner dans den mon plus terribles pour moi que pour les frammes qui y out gardees, j'y portesi tous mes souprons; leurs empressents ne mies déroubrout riera glass mon lis, dans leurs beas, je ne junici que de mes inquis-tedes chans men pais per popres que suffections, ma jalonie trouvers à ren farre. Rebut insligne de dété fermé pour jumnis à tous les estailneuts de l'amour, vous ne gémirée plus sur votre condi-

De-Paris, le 4 de la lune de Chabban, 2719.

LETTRE CLVI.

A Paris.

L'horreur, la out l'Épouvaile règuent dans le séral : un desil alleur fenvioure; un tigre y cavrès d'honge intaut toute a page. Il a y cavrès d'honge intaut toute a page. Il a propriée de la contra de la contra de la contra de partie de non-rétieve; et nous caleligére de changer eatre nous celles qui nous revisiers de chairger eatre nous celle qui nous revisiers de la gre al pas privail de porter ner des ex viletes n'a pas erraid de porter ner des ex vilegre al pas privail de porter ner des ex vilegre al pas privail de porter ner des ex vileser à pas privail de porter ner des ex vilegre al nous privair pous le voile. Il ne nous ret plus permi de nous parter; ce erroit un crime de nous rétric; son na vivou plus irres de libre

que les pleurs. Une troupe de nouveaux eunuques est entrée dans le sérail, où ils nous assiégent nuit et jour : notre sommeil est sans eesse interrompa par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas longtemps, et que ces peines fiuiront avec ma vie. Elle ue sera pas longue, cruel Usbek! je ne te donnerai pas le temps de faire cesser tous ces outrages.

De sérail d'Ispaton , le 2 de la tene de Maharram , 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI A USBEZ.

A Paris.

O ciel! nu barbare m'a outragée jusque dans la mauiere de me punir! Il m'a iufligé ce eliatimeut qui commence par alarmer la pudenr; ce chatiment qui met dans l'humiliation extrême; ce châtimeut qui rameno pour ainsi dire à l'en-

fauce. Mon ame, d'abord anéantie sous la honte, reprenoit le sentiment d'elle-même, et commençoit à s'indigner, lorsque mes cris firent reteutir les voûtes de mes appartements. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humaius. et teuter sa pitie à mesure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, son ame insolente et servile s'est élevée sur la mienne. Sa préseuce, ses regards, ses paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je suis scule, j'ai du moins la consolation de verser des larmes ; mais lorsqu'il s'offre à ma vue, la fureur me saisit; je la trouve impuissante, et je tombe dans le désespoir.

Le tigre ose me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, et profaner jusques aux sentiments de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'ainie, je ne sais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai sonteuu ton absence, et j'ai conservé mon amour par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les moments, tout z été pour toi. J'étois superbe de mon amour même; et le tieu me faisoit respecter ici. Mais à présent... Nou, je ne puis plus soutenir l'humiliation où je suis descendue. Si je suis innocente, reviens pour m'aimer; reviens, si je suis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du sérail d'Espahan , le 3 de la tune de Maharram , 1730.

LETTRE CLVIII. ZÉLIS A USBEK.

A Paris.

A mille lieues de moi, vous me jugez conpable! à mille lieues de moi, vous me punissez!

Qu'un eunuque barbare porte sur moi ses vilcs mains, il agit par votre erdre : e'est le tyran qui m'outrage, et non pas celui qui exerce la tyranuie.

Your pouvez, z votre fautaisie, redoubler vos manvais traitements. Mon corur est tranquille depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame se degrade et vous devenez cruel. Soyez sûr que vous n'ôtes point heureux. Adieu.

De strail d'Ispaten , le 3 de la lune de Mahacram , 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM A USBEX. A Paris.

Je me plains, magnifique seigneur, et je te plains : jamais serviteur fidèle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voiei tes malbeurs et les miens; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous ks prophètes du eiel que depuis que tu m'as confié tes femmes j'ai veillé nuit et jour sur elles; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commence mon ministère par les châtiments, et je les ai suspendus sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je? Pourquoi te vauter ici nne fidelité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passes; regarde-moi comme un traitre, et punis-moi de tous les erimes que je n'ai pu empeeber.

Roxane, la superbe Roxane... ò ciel! à qui se fier désormais! Tu soupçonnois Zélis, et tu avois pour Roxane une sécurité entière; mais sa vertu farouche étoit une cruelle impostnre; c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, des qu'il s'est vu déconvert, est venu sur mor; il m'a donné deux coups de poignard. Les eunuques, accourus au bruit, l'ont entoure : il s'est défendu long-temps, eu a blessé plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin il a cédé au nombre, et il est tombé à nos pieds,

Je ne sais si l'attendrai, sublime seigneur, tes

ordres sévères. Tu as mis ta vengeance en mes mains; je ne dois pas la faire languir.

Du séroil d'Ispohan , le 8 de la lune de Rehtah 14º, 2720.

LETTRE CLX.

SOLIM A USBER.

A Paris.

J'ai pris mon parti : tes malheurs vont disparoltre ; je vais punir.

Je sens déja une joie secrète : mon ame et la tienne vout s'apaiser : nous allons enterminer le crime, et l'innocence va pálir.

O vous qui sembler n'être faites que pour ignorre tous ros sens et être indignées de vos desirs mêmes, éteruelles victimes de la houte et de la pudeur, que ne puis-je vous faire cottre à grands flots dans ce séraii malheureux, pour vous voir étonnées de tout le sang que je vais répandre!

Do serail d'Espatan , le 5 de la tune de Rebiab 107, 1720.

LETTRE CLXI.

BOBANE A USBER,

Oui, je t'ai trompé, j'ai sédoit tes emuques; je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai su de ton affreux sérail faire un lieo de délices et de plaisirs.

Je vais mourir; le poisou va couler daus mes veines : car que ferois-je ici, puisque le seul

homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée ; je viens d'envoyer devaot moi ces gardiens sarriléges qui ont répandu le plus beau sans du monde.

Comment as-tu peané que je fusue assez crédule pour minaginer que je ne fusue dans le monde que pour adorer tes enprices; que, pendant que tu te permets tout, tu cusses le droit d'affliger tous mes desir? Non ; j'aj pu vivre dans la servitude; mais j'ai toujours été libre. D'ai réformé te lois sur celles de la nature; et mon esprit s'est toujoors tenu dans l'indépendance.

Tu detrois me rendre graces encore do nacrifice que je l'ai fait; de ce que je me suis abaissee jusqu'à te paroitre fidèle; de ce que j'ai l'âchemeut gardé dans mon creur ce que j'aurois du faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profanè la vertu ce souffrant qu'on appelàt de ce nom ma soumission à tes factaisses. Tu étois étome de ne point trouvre en moi les

transporta de l'amour : si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-temps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis. Nous étions tuus deux heureux : tu me croyois trom-

pée, et je te trompois.

Ce langage, sans doute, te parolt nouveau. Seroitil possible qu'apreix t'avoir accablé de douleurs je te forçase encore d'admirer mon courage? Mais c'eu est fait, le poison me consume e, ma force m'abandonne; la plume me tombe de mains; je sens affoiblir jusqu'à ma haine; je me meurs.

Do sernel d'Ispatan , le 8 de la lune de Rebinh 100, 1730.

FIN DES LETTRES PERSANES.

APPENDICE.

LES LETTRES PERSANES

CONFÉRÉES AVEC L'ESPRIT DES LOIS.

Dans un corrage public à Paris, en 1 son, cher Th. Depore, vont le titte de la Politique de Motesquire, on a min en tressi en l'enterprise. Il est puedere utile de donner ici l'analyse. Ce il est puedere utile de donner ici l'analyse. Ce l'est prise de Lais. D'Alembert avoid in, dens Lettere Persanet le gerne de ce si deles lomineurs d'eveloppées despuis aux Eparje des Lois. Ces développées despuis aux Eparje des Lois. Ces développées despuis aux Eparje des Lois. Ces développées des puis des l'Eparje des l'analyses publique de Montepaire ni développée de la Politique de Montepaire ni développée de la Politique de Montepaire ni développée de la Politique de Montepaire ni développée de la Laise de l'est de la laise de la laise de la laise ni la laise ni laise ni

Livan 1er Da L'Espart Das Lots. — Des lois en général. On trouve le germe des idées de ce livre, dans les Lettres Persones, lettres 98, 84, 10, 11, 12, 13, 14, 95, 96.

Livan II. — Des lois qui dérivent directement de la nature du gouvernement. Voyez les lettres 81, 131, 136, 101, 91, 93, 140. Livan III. — Des principes des trois gouverne-

ments. Voyez les lettres 19, 37, 103, 104.

Livar Iv. — Que les lois de l'éducation doivent

être relatives aux principes du gouvernement. Voyez les lettres citées pour le livre III. LIVBR V. — Que les lois que le législateur donne doivent être relatives aux principes du gouvernement. Voyez les lettres 136, 101, 91, 93, 140, 70, 15, et celles qui se rapportent au li-

LIVER VI. — Conséquences des principes des divers gouvernements, par rapport à la simplicité des lois viviles et crisimelles, les forme des princes ments et l'établissement des peines. Voyez la lettre 62 celles que nous venons de citer au livre précèdent.

LIVAR VII. - Conséquences des différents prin-

eipes des trois gouvernements, par rapport aux lois somptuaires, au luxe et à la condition des femmes. Voyez les lettres 40 et 38.

Livan viii. — De la corruption des principes des trois gouvernements. Voyez les lettres \$1 et 131.

LIVER IX. — Des lois, dans les rapports qu'elles ont avec la force défensive. Voyez la lettre 85. LIVER X. — Des lois, dans les rapports qu'elles

ont avec la force offensive. Voyez les lettres 82, 106, 107, et celles qu'on a citées pour le livre I^w. Lavaz xa. — Des lois qui forment la liberté po-

litique, dans son rapport arec la constitution.
Voyez les lettres 90, 105, 128, 146.
LIVRE XII. — Des lois qui forment la liberté

politique, dans son rapport avec le citoyen. Voyez la lettre 29, et eelles qui se rapportent au livre précédent et aux livres II et III. Luvax xiii. — Des rapports que la levée des

tributs et la grandeur des revenus publics ont avec la liberté. Voyez les lettres 99, 138, 125. Livan xv. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat. Voyez la lettre 33,

ont avec la nature du climat. Voyez la lettre 33, et celles que nous avons eitées sur le livre II. Livan xv. — Comment les lois de l'esclavoge

eivil ont du rapport avec la nature du elimat. Voyez les lettres 75 et 34. Livra xvi. — Comment les lois de l'esclavage domestique ont du rapport avec la nature du cli-

mat. Voyez les lettres 38 et 40.

LIVAR XVII. — Comment les lois de la servitude
politique ont du rapport avec la noture du climat.
Voyez les lettre apport open. 155, 128, 146.

LIVRE XVIII. — Des lois, dans les rapports qu'elles ont avec la nature du terrain. Voyez les lettres 81, 131, 136, 101, 91, 93, 140, 82, 106,

LIVAR XIX, - Des lois, dans les rapports

qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit général, les mours et les manières d'une nation. Voyez les lettres 24 et 51.

LIVER XX. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec le commerce, considéré dans sa nature et ses distinctions. Voyez les lettres citées pour le livre I° et le livre III.

Livra XXI. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec le commerce, considéré dans les révolutions qu'il a sues dans le monde. Voyez les mêmes lettres que sur le livre XX.

Livra XXII. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec l'usage de la monnoie. Voyez les lettres 24 et 51.

LIVRE XXIII. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont ence le nombre des habitants. Voyez les lettres 1:3, 1:14, 1:15, 1:16, 1:17, 1:18, 1:19, 120, 121, 122, 123,

Livan xxiv. — Deslois, dans le rapport qu'elles ont avec la religion établie dans chaque pays, considérée dans ses pratiques et en ellemême. Voyez les lettres 57, 61, 86, 46, et celles qui sont citées sur les livres I, XII, XXV.

Livaa xxv. — Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec l'établissement de la religion de chaque pays et sa police estérieure. Voyez les lettres 17, 35, 60, 49, 78, et celles qu'on vient de citer au livre précédent.

Livre xxvi. — Des lois, dans le rapport qu'elles doisent avoir avec l'ordre des choses sur lesquelles elles statuent. Voyez les lettres citées aux livres II et III, et la lettre 29.

et III, et la lettre 29.
LYRA 21VII. — De l'origine et des révolutions des lois des Romains un les successions. Il n'y a riene dans les Lettres Persanes qui se rapporte aux matières traitées dans ce livre. On y retrouve la précision savante de l'auteur des Considérations aven les causes de la grandeur des Romains et de

leur décadence, que Labarpe regarde comme un partic détachée de l'Esprit des Lois, « de cet ouvrage immense qui absorba la vie de Montesquieu. « Il faut sacs doute regarder aussi comme partic détaché el l'Esprit des Lois, la Dissertation sur la politique des Romains dans la refigion.

LIVER XXVIII. — De l'origine et des révolutions des lois civiles chez les Prançois, Voyce les lettres 136, 101, 91, 93, 140, et celles qui sont citées au livre XII.

LIVER XXIX. — De la manière de composer les

loie. Voyez les lettres 79 et 76.

LIVEXXIA. — Tréorie des lois féodales chez
les Francs, dans le rapport qu'elles ont avec l'etablissement de la monarchie. Voyez quelques passages des lettres 136, 101, 91, 93, 140, et de
celles du livre XII.

Livra XXXI. — Théorie des lois féodales chez les Francs, dans le rapport qu'elles ont avec les révolutions de leur monarchie. Voyez les mêmes citations du livre précèdent.

Au reite, l'Esprit de Lois ayant été l'ouvrage de toute la vie de Montesquise. D'objet de toutes ses pensées et de toutes ses recherches, on trouvers quelques idées dece chef d'envire dans toutes les productions de l'auteur. Nous nà rivos fait is l'ambye de la conférence des Lettres Persanes aver l'Esprit de Lois, que parcque es travail a para curieux, et qu'il peut être utile à ceux qui veuloni étudier Montesquieu.

Il n'est saus doute pas inutile de remarquer, en finisant, que c'est aux Lettres Persanes que Beccaria dut, comme il le dit dans sa correspondance, sa consersion à la philosophie, et cette ame indépendante qui lui a inspiré un chef-d'ouvre. Ainsi nous devous peut-être le beautraité Des difits et des priense à la lettre des Lettres Persanes.

FIR DE L'APPENDICE.

LE TEMPLE

DE GNIDE.

. . . . Non murmura vestra, columbæ, Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ. (Frag. d'un épithal. de l'empereur Gallien.)

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Us ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscriis grees, il les porta en France. Quelquesuns de ces manoscriis m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouté l'ouvrage dont je donne iei la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus josqo'à nons, soit qu'ils aient péri dans la ruioe des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recoovrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusque daos les tombeaux de leurs auteors; et, ee qoi est à peo près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque pree '

Vanaion d'un érèque grec.
 Ce pocuse ne reasseable à sucus ouvrage de ce grare que monsposa.
 Cependust les régires, que les autreus des poétiques out

prises dans la matere, v'y trouvent chorrrèes.

La description de Guide, qui est dans le premier chant, est
d'actuat plus heureuse, qu'elle fait, 'pour sissei dire, naître le
pocese; qu'elle est non pas un orsement de mjet, mais ane partie da nejet meine; hors différente de res descriptions que les
enciens ont tant blâmetes, qui nont étrangères et recherches;

Perpureus late qui splendeut sons et siter Asquiter patieus.

Les épisodes du second et du tenisième chant mineratamai du

On ne sait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ee qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidèle.

J'ai eru que les beautés qui n'étoient point
soirt; et le jacite s'est condait avec tant d'art, que les seme-

ments de son poème en sont sans des parties nécessaires. Il s'y a pas motins d'art dans le quatrieine et ic été qu'êleme chant. Le poère, qui devoit faire réciter à Arishe l'hôstoire de ara moters avec Camille, se loit racouter es lié d'Autilique ara aventures que jusques a suconcet qu'il e va Talemire, afin

de mettre de la varietà dans ses ràcits. L'histoire d'Aristès et de Camille est singulière ess ce qu'elle est uniquement une histoire de sextiments. Le nouel se forces dans le sisieme chant; et le déscriment

se fuit trus-heureusement dans lo septione, por us seul regard de Themire. Le porte n'entre pas dans le détail de raccommodeurent d'Aristie et de Comille: il en dat un soot afu qu'en sache qu'el u del fuit; el il n'en dit pas devantige pour se pas tember dans une millermist vicioses.

Le dessein du porme est de laire voir que mens nommes heureax par les sentierests du cour, et nou pas par les plasses des sens; mais que notre bonheur n'est jamais si pur qu'il ne soit troublé par les accidents.

Il fant remarquer que les chants ne nont point éintiqués dans la traduction : la raison en est, que extra distarcion ne se trouve pas dans le insusancerit gree, qui est tra-ancien. On s'est contenté de settre une note à la marge, un commenciment de chaque chants.

de chaque chost.

On ne sist, acte, acte, see ouvrage: Il y u mime lieu de croîre qu'il

van, ..., dans son ouvrage: Il y u mime lieu de croîre qu'il

vivoit aveut l'évence, et que ce dennier e losité on passage qui

sit à la de de second chost. Car il se paroit pas que notre estreu

suit à la de de second chost. Car il se paroit pas que notre estreu

suit plajuier, se lives que l'évence a voié les Geres jusqu'i inse-

rer dam une arele de ses consedies, dres pieces de Mesandre.
Justis d'abord en desseix de sestre l'érigistal à cété de la
traduction; pussion un'excessible d'en faire une édition à port
et d'attendre les aversirs notes qu'un homme d'évalition y perpare, et qui arcent hérofic en était de voir le pour

Quest 5 ms tradection, etc.

daus mon auteur n'étoient point des beautés ; et j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée *.

Fai été encouragé à cette traduction par le succès qu'à eu celle du Tasse **. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je conre la même carrière que lui. Il a'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de cenx mêmes à qui il a donné le plus d'émulation ***.

Ce petit roman est une espèce de tableau où l'on a peint avec choix les objets les plus agréables. Le public y a tronvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, et de la naiveté dans les sentiments.

Il y a trouvé un caractère original qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modèle; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques savants n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. • Il n'est point , disent-ils, selon les règles.» Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui so mêle de traduire no sooffre point patrimente que fron i "estimente que fron i "estimente que fron i "estimente pas son auteur autant qu'il le fait; j'avoue que ces messéum m'ont nis dans une furieux colère : mais je les prie de laisser les joues possip juger d'un livé d'exit, a cer-taile siere le joues pour juger d'un livé d'exit, a cer-tailement été fait pour cus. Je les prior cus de la composition de la composition de l'activité de la composition de la compo

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de moments beureux que je puis compter dans ma vie, je soubaite de tout mon cœur que cet ouvrage poisse lui plaire. Je f'adore encore; et s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets. Que si les gens graves desiroient de moi

quelque ouvrage moins frivole, ja suis en état de les satisfaire, Il y a trente ans que je travaillé a un livre de douze pages qui doit contenir tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique, et la morale, et tout ce que de granda auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.

^{*} Van. :... des besutés; j'al pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure, locaqu'elle m'a para mieux rendre sa pensée. ** Henacien d'éturée, porme hiraique, traduit an françois (par

de Mirabaud). Paris, 1734 , 3 vol. 18-12.
*** Dans la permarer édition, la préface se termine ici.

LE TEMPLE

DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Văxos práfere le siguru de Gnide à cefui de Paphos et d'anathonte. Elle a eleccuel point de l'Olympe saos venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoulumé ce pouple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horrer ascrèe qu'ilspire la présence des dienx. Quelquefois elle se courre d'un nuage, et on la reconnola à l'odeur d'une qui sort de ses chereux parfumés d'ambroisie.

Date of the est on milion of one contrict our bardlend signs on trevel form hierarch is believe mains. On you'd use printenant steme in the mains on you'd use printenant steme in the traversement fertile, y privinct toos less son-haits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vetts sendhent of y rignor que pour répendre par-tout l'esprit des filers; les oiseaux y chance tances, une direct que ten but sont harmes une chaleur doore fait tout 'échore; l'air ne s'y respire qu'exte la volupié.

Auprès de la ville est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en e bâti les fondements; il travailla pour sou infidèle, quaud il vuulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de douner une idee des charmes de ce palais; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choues qu'elles ont faites. L'or, l'azor, les rubis, les diamants, y brilleut de tontes parts... Mais j'en peins les richeues et non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés: Flore et Pomone en out pris soin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille; les fleurs succident aux fruits. Quaud Venus y promène, entourée de ses Gnidiennes, vous diriet que daos leurs jeux folitres elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant. Vênus sime à voir les danses naives des filles de Guide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux, elle se dépouille de sa majesté; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie et l'innoceuce.

Ou découvre de loin une grande prairie, tonte parce de l'émail des fleors. Le berger vient les cueillir avec sa bergère; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, et il cruit que Flore l'a faite exprés.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, et y fait mille détours. Il arreté les bergères fugitives; il faut qu'elles dounent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les symples aprochest de ses bords, il arreite; et se litte, qui l'ayissier, trouvent des flots qui se faisent plus. Mais lorsqu'une G'elles baigne, il et plus maneures centre, es essus, teament autour d'elle; quelquodisi il se souleve pour l'embresser minez, il l'enciée, il foit, il l'estataine. Ses compagnes timides commencent à peturer : mais il la soulient sur ses flot; et, claranté d'un fandatu si cher, il la premiere une su plaine liquide, enfin désespéré de la quitter. Il la presi les une la la petre l'automent sur le rivage, et consude ses

compagnes. A côté de la prairie, est un bois de myrtes dont les routes font mille détours. Les amauts y viennent se conter leurs peines: l'Amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secretes.

Non loin de là est un bois autique et sacré on le jour n'entre qu'à peine : des chènes, qui semblent immortels, porteut au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y seut une frayeur religiesse : vous diriez que c'étoil la deueure des dieux lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, onmonte une petite colline sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint nide plus sarré que ce lieu.

Ce fot dans re temple que Venus vit pour la première fois Adonis : le poison coula au cerur de la décsse. « Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! helas! ie sens que je l'adore. Ou on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis. =

Ce fut dans ce lien qu'elle appela les Amours lorsque, piquée d'un défi teniéraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceiuture sous ses cheveux; ses pymphes la parfumérent; ello monta sur son char trainé par des evgnes, et arriva dans la Phrygie. Le berger balancoit entre Jupon et Pallas; il la vit, et ses regards errèrent et moururent. La pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler, et son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché viot avec sa mère, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il seutit tous les maux qu'il fait souffrir. . C'est ainsi , dit-il, que je blesse! Je ne puis soutenir mon are ni mes flèches. » Il tomba sur le sein de Psyché. - Ah! dit-il, je commence à sentir que jo suis le dieu des plaisirs. »

Lorson un entre dans ce temple, on sent dans le ceur un charme secret qu'il est impossible d'exprimer : l'ame est saisio de ces ravissements que les dieux ne sentent eux-mêmes que larsqu'ils sout dans la demenre eéleste.

Tout re que la nature a de riant est joint à taut ce que l'art a pu imaginer de plus noble et de plus digne des dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui semblent respirer. On v voit la naissance de Venus, lo ravissement des dieux qui la virent, son embarras de se voir toute nue, et rette pudeur qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars et de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, sier et même terrible : la Renommée vole autour de lui; la Penr et la Mort marchent devant ses contriers converts d'écume; il eutre dans la mélée, et une poussière épaisse commeore à le dérober. D'un autre côté, on le voit conché languissamment sur un lit de roses; il sourit à Vénus : vaus ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins, qui restent eucore. Les Plassirs font des guirlandes dant ils lient les deux amants : lears yeux semblent se coofondre; ils sonnirent; et attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours oni se jouent autour d'enx. Il v a un appartement séparé où le peintre a

représenté les noces de Venus et de Vulenin : toute la cour réleste y est assemblée. Le dieu paroit mains sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La dées-e regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, et se tourne du côté des Graces.

Dans un autre tablean , un voit Junon qui fait la ecrémonie du mariage. Venus preud la coupe pour jurer à Vulcaiu uue fidélité éternelle : les dieux sourient, et Vulcain l'écoute avec plaisir,

De l'autre côté, on voit le dien impatient qui entraine sa divine éponse : elle fait taut de résistance que l'on eroiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'azil qui voit Vénua pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de là , on le voit qui l'enlève pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, et veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses geuuox. Ia tnile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux, et il croit l'y tenir pour jamais, La troupe importane se retire : il est charme de la voir s'élaigner. Les déesses jauent entre elles : mais les dieux paroissent tristes; et la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificenre de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte; alle en a règlé les cérémonies , institué les fêtes; et elle y est en même temps la divinité et la prê-Iresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre est plutot una profanation qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en sou bonneur, et se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femmo mariée va une fois en sa vie se douper à celui qui la choisit, et jette dans le sanctuaire l'argont qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin nu les hommes se font cunuques, et s'habillent en femmes pour servir dans le sauctuaire, consacrant à la décise et le sexe qu'ils n'ont plus et celui qu'ils no peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuplo do Gnide eût un culto plus pur, et lui rendit des bonneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs , et les offrandes un cour tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, et Vénus les reçoit pour elle.

Par tout on se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même ; car la beauté est aussi divine qu'elle.

vine qu'elle. Les cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité et de la

Constance.

Ceux qui sont accablés des rigneurs d'une cruelle y viennent soupirer : ils sentent diminuer leurs tourments; ils trouvent dans leur œur la

flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonbeur des vrais amants, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les dérets des dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ous s'en plassidre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour, et la fureur même; car moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, et lui demandeot de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie :
cette qualité charmante donne nn nouveau prix
à tous les trésors qu'elle eache.

Mais jamais, dans ees lieux fortunés, elles n'ont rongi d'une passion sincère, d'un sentiment naif, d'un syeu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se reudre; mais e'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amone est aitentif à le Històric de Guidierie, il choisi les trains deuts de la Guidierie, il choisi les trains deuts il les leises. L'emprili visi une sanate affigire, accubice des rispeares dus mant, il prend une Riche temple dans les eaux du Berre d'oubli. Quand il void desse consent archierie, deuts de la conference de la

L'Amour à ôle de son carquous les traits erneis dont il blessa Phèdre et Arisne, qui, mèlés d'amour et de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Venus y joint le bonheur de plaire.

Les files entrent chaque jour dans le asseuaire pour faire leur prière à Vénus. Elles y expriment des sentiments naiß comme le cerar qui les fait naitre. « Reine d'Amathonte, dioit une d'elles, ma limme pour Thyris est éteinte : je ne le demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'xipòlie m'aime. »

Une autre disoit tout bas : - Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aven que je veux lui en faire. -

» Déesse de Cythère, disoit une antre, je cherche la solitude; les jenx de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime pent-être. Ahl si j'aime quelqu'nn, ce ne peut être que Daphnis. »

Dans les jours de fêtes, les filles et les jennes garçons vienuent réciter des hymnes en l'houneur de Vénus: souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours. Un jenne Guidien, qui tenoit par la main sa

maîtresse, chantoit ainii: = Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: ton honheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentois mes feux, et moi j'ai senti tes plaisirs. =

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide, j'y ai vu Thémire, et je l'ai aimée : je l'ai vue encore, et je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vieà Gnide avec elle ; et je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple, et jamsis il n'y sera cutré un amant is dédèt; nous cirons dans le palais de Vénus, et je croirai que c'est le palais de Thémire; j'irai dans la prairie, et je cueillerai des fleurs que je mettrai sur son sein. Peut-dere que je pourrai la condaire dans le borage où tant de routes vont se confondre; quand elle sera égarée... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révièter ses mostres.

FIN DU CHANT PREMIES.

CHANT SECOND.

It y a à Gnide un antre sacrè que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous ses pieds; les cheveux ne se

...

et de menris. »

dressent point sur la tête : il n'y a point de prétresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie; mais Vénus elle-même écoute les mortels, saos se jouer de leurs espérances ni de leurs eraintes.

Une coquette de l'île de Crête étoit venue à Guide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidicos; elle sourioit à l'un, parloit à l'arville à l'autre, soutenoit sou bras sur un troisième, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle et parce avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses veux. O ciel! que d'alarmes ne eausa-t-elle point aux vraies amaotes ! elle se présenta à l'oracle, aussi fière que les déesses; mais soudain nous entendimes une voix qui sortoit du saoctuaire : « Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusque dans les lieux nù je règne avec la candeur? Je vais te punir d'une manière cruelle : je t'úterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive, et to mourras accablée de refus

Une courisance de Noerètic vist ensuite touts trillated end spoullet de sea smant, » Va, dit la décese, to te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire: la boande fait rour qu'il y a des plaisurs, mais elle ne les donne pas. Ton occur est comme lefre, « quesand te verrois sons fils infone, comme le des qu'est de la comme de la comme de trait de la comme de la comme de la comme de deglodate; a tele montre de charmes que l'on vati soodais, et que l'on perd pour tunjours. Tu n'as propre qu'è lière méprire ma puissance. «

Quedque temps après viot un humme riche qui levriul les tribus dur vid e Lydie. "Tu me demandes, dit la diesse, une chose que je or surois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achtere des heautis pour les aimer; mois tu ne les aimes pas pase que lu les achters. Tes trèsors ne te servoit point inutiles; list serviront à te dégoliter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la autre.

Un jeune lumme de Duride, numné Aristée, se présenta ensuite. Il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperdament amoureux; il sentoit tout l'excès de son amour, et il venoit demander à Véuus qu'il pût l'aimer davantare.

"Je connois tan ereur, lui dit la déesse; tu sais aimer. J'ai trouvé Camille digue de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers."

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me

dit: el 19' a point dans mos empire de mortele qui me soit plan sommi que tobi Mais que renaxtu que je fasse? Le ne asservis te rendre, plan annourens, ni l'intimire plan charmante. — Abl. in dispir, grande déresse, j'ai mille graces à vous demander ; faise que l'heime ne pense qu'un demander soit que moi qu'elle ne voie que moi qu'elle qu'elle e que voie que moi qu'elle ne voie que moi qu'elle a passés sans moi.

FIN BU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Le y a à Guide des jeux acrès qui se renouvellent tous les ans: les femmes y viencent de toutes parts dispater le prix de la besuite. LA, les bergéres sont confondues avec les filles des rois, car la beauté sent porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer; elle sait bien quelle est la mortelle heureuss qu'elle a le plus faroisée.

Hiéto remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsquelle eut été enlevée par le flis de Prians; elle triompha enfin lorsque les dieux l'en-rent rendue à Mesellas après dis na d'espérance. Ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux que Thésée et Páris avoient été bentrus amants.

Il vist trente filles de Corinthe, dans les cheveux tombienia f groves buockes un les spubes. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'Ile de Lesbos, et elles se disoient l'uoe à l'antre: -Je me sens tout énue; il u'y a rieu de si charmant que vous : si Venue vous voit des mênes yenx que moi, elle vous couronnera au milien de toutes les beautis de Univiers. -

Il vint cinquante fennnes de Mitet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint et de la règularité de leurs traits; tant faisoit voir ou promettoit un beau corps; et les dieux, qui les formèrent, aboroient rien fait de plus dipue d'eux s'âts avanient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'île de Chypre. « Nous avons, disoient-effes, passé nutre jeunésse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité at netre pudeur même. Nous no rougissons point de nos charmes : nos manières, quelquefois hardies et toujeurs libres, doivent neus denner de l'avantage sur nne pudeur qui s'alarme sans ecste.»

Je vis les filles de la superbe Laccidémene: leur robe éleit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la manière la plui immodeste; et cependant elles faisoient les prudes, et soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrio.

Mer fameuse par tant de naufrages, veus savez conserver des déplois précieux. Vous veus calmâtés lersque le navire Argo ports la toison d'or sur votre plaine liquide; et lersque cinquante beautés sont parties de Colebos et se sont confées à vous, vous vous étes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses : tontes les beautés de Lydie entouruient leur reine. Elle avoit enveyé devant elle cent jeunes filles ui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cents talents. Candaule étoit venu luimême, plus distingué par son amour que par la pourpre royale : il passoit les jours et les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane : ses yeux erroient sur son beau corps, et ses yeux ne se lassoient iamais, « Hélas | disoit-il , je suis heureux, mais e'est une chose qui n'est sue que ue Vénus et de moi : men bonheur seroit plus grand a'il dennoit de l'envie. Belle reine, quit'ez ces vaius ernements; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; lais sez le prix de la beauté, et demandez des antels, «

Auprès de là éteient vingt Babyleniennes; elles avoient des robes de pourpre brodès d'er: elles croyoient que leur fixe aggmentoit keu pris. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur aveit fait acquérir.

Plusioin jevis cent femmes d'Égypte qui aveient les yeax et les cheveux noirs. Leurs maris édelent auprès d'elles, et ils disoient: Les leis nous sonmettent à vous en l'honneur d'Isis; mais vetre beanté a sur nous un empire plus fort que celui des lois : neux vous obéissens avec le même plaisir que l'en ebêtt aux dieux; nous sommes les plus hareux esclayes de l'unives.

 Le devoir veus répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amenr qui puisse neus promettre la vôtre.

 Soyez meins sensibles à la gleire que vous acquerrez à Guide qu'aux hommages que vous pouvez tronver dans vetre maisou auprès d'an

mari tranquille, qui, pendant que veus vous occupez des affaires du dehors, deit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez. »

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers : les ornements fatignoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembleient avoir contribué à leur parure.

Dix beantés viarrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore, et, pour la voir ; elles se tevoient tons les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoltre feur mère; elles se plaignoient de un entre et en le se mentroit à elles que comme su reste des mertels.

Je vis sous une trate une reine d'un peuple des Indes. Elle étois renturée de ses filles, qui déja faisoient espérer les charmes de leur mère ; des canuques la servoient, et leurs yeux regardeient la terre; ear, depuis qu'ils aveient respiré l'air de Caride, ils avoient senti redoubler leur effreuse, mèlanonie.

Les femmes de Cadix, qui sont aux extrémités de la terre, disputérent aussi le prix. Il n'y a point de paysubens l'antivers et une belle necoire des hommsges; mais il n'y a que les plus grands hommsges qui puissent apaiser l'ambitien d'une belle.

Les filles de Guide parurent ensuite : belles saus ermennts, elles avoient des graces au lieu de peries et de rubis. On ne voyot aur leur têt que les présents de Flore; mais ils y éteient plus digues des ombrassements de Zéplyre. Leur robe n'avoit d'autre mérite que cetui de marquer une taille charmante et d'avoir été filice de leurs propress maion.

Parmi teutes ces beautés en ne vit point la jeune Camillo: elle avoit dit: « Je ne veux point disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle. »

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Ello n'y veuoit point disputer lo prixcar les décesse ne se comparent point aux nortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Veuus je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples éteient séparés des peuples; les yeux erruieut de pays en pays, depuis lo eenchant jusqu'à l'aurore; il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la heauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. La en vevoit la beauté fiere de Pallas; ici la grandeur et la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diaue, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, et quelquefois le sourire de Vépus.

Il sembloit que chaque peuple cút une manière particulière d'exprimer sa pudeur, et que toutes ces femmes voulouset se joure des yeux : les uoce découroient la gorge et cachoient leurs épaules; les autres montroient les épaules et couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le piet vous payoient par d'autres charmes; et là on rougissoit de ce qu'éti on ameloit biensémee.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardeot jamais sans sourire de leur ouvrage. De tootes les déesses il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, et que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naisseut dans l'herbe, on distingua Thémire de taut de belles. Elles a current pas le temps d'être ses rivales : elles fuerat vaincues avant de la eraindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appela les Graces. «Alle la couronner, leur dit-elle: de toutes les heautés ouele vois . évet la seule qui vous ressemble.

FIN DU CHANT TROISTÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Panaux que Thémire étoit occupée avec se compagos au calle de lédeux, Furnir dans un bais solitire; j'y trouvai le tendre Arisico. Nom sons étants vuls pour que nous allames consulter l'ancele; c'en foi tavez pour nous engager à nom extremir; car v'ous nest dans vuls écror, en la présence d'un habitant de Guille, le charme serve que trouvert dues aussi fours présence d'un habitant de Guille, le charme serve que trouvert dues aussi foursylapsis une longue absence ils sentent dans leurs bras le dout ologue absence ils sentent dans leurs bras le dout olette de leurs inneistredes.

Ravis l'un de l'autre, nons sentimes que notre ceurs se donnoit; il sembloit que la teudre amitié cioit descendue du ciel pour se placer au milié cioit descendue du ciel pour se placer au milie de nons. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu prés, ce qoe je lui dis :

 Je suis në à Sybaris, où mon père Antiloque eto pritre de Veinus. On ne met point dans rette sille de différence entre les voluptés et les besoins; on baonit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui penseut découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

gouvernes.

« On y abuse de la fertilité du terroir , qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager

le hux et la mollesse.

Les hommes sont si «fféminés, leur parure est is semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriègre à leur mirioir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dams toute la ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs et les espérances de chaque jour : on ne sait ce que c'est que d'aimer et d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

- Les faveurs n'ont que leur réalité propre; et toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous cer tiens qui sont d'ou si graud prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un beureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cel as tinconus és blaris.

 Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, et les oreilles à tout entendre.

 Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ue peuveot plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

« Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplait pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imagiueot est un nouveau sujet de dégoût.

"Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines; un citoyen fut fatigné toute uoe nuit d'uue rose uni s'étoit renliée dans son lit.

«La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sauroient remuer les moindres fardeaus, ils peuvent à peice se soutenir sur leurs pieda; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

« Îls passeut leur vie sur des sièges renversés, sur lesquels îls soot obligés de se reposer tout le jour, sous être fatigués; îls sont brisés quand ils vont langoir ailleurs. Iocapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

- Des que je sus penser, j'eus du dégoût pour la malbeureuse Sybaris. J'aime la vertu, et j'ai tonjours crainel les dieux inmortels. «Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long temps cet air empoisonné: tous ces esclaves de la mollease sont faits pour vivre dans leur patrie, et moi

- pour la quitter. -

- Jallai pour la deraière fois au temple; et, na 'approchant des autels où mon jère a voit att de fois sacrifié: - Grande déesse, dis je à haute - voix ; j'abaudonne ton temple, et non pas ton culte : cu quedque lieu de la terre que je sois, - je ferai fumer pour toi de l'eucens; mais il sera plus pur que celui qu'on l'Orfer à Sybaris.

- Le partis, et j'arrivai en Crête. Cette lic est totte pleixe des nomments de la furere de l'Amour. Ou y voit le tanerea duirain, ouvrage de Modelle, pour tomper ou pour saifaire les égarements de Pasiphai; le labyriathe, dont l'Amour. Ou se consultat d'uner l'artifice; le tombes de Phédre, qui étonnale soleil, comme avoit fait sa mère; et le temple d'Arisen, qui, désoire dans les déserts, abandonné par un ingrat, na se repeatoit pas encreve de l'avair univi.

« On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour no fit pas plus heureux que cetul des autres capitaines grees: cer ceux qui échappérent aux dangers d'un élément colère trouvérent leur maion plus funeste enopre. Véussi s'rritée leur fie enprasser des épouses préfides, et ils moururent de la moin qu'ils croyoient la plus chère.

 Je quittai cette île, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vic.

- Je me rembenquai, et la tempéte me jeta la Lesbox. C'est encore une ile peu rhérie de Vénuselle a óté la pudeur du visage des femmes, la fojiblesse de leur corps, et la timidiré de leur anforande Vénus, laisse brûter les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargoe à la nature lu-

maine tout d'horreurs.— Misjène est la espisiale de Lesbos; c'est la patrio de la tendre Supho. Immortelle comme les patrio de la tendre Supho. Immortelle comme les me peut étriodre. Odianne à elle-néme, trouvant sos enunis dans se charmes, elle hait son sexe, et le cherche toujours.— Comment, dit-elle, une de la monte de la commentation de la commentat

- Enfin je quittai Lesbos, et le sort me fit trou-

ver use lle plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Veuss u'y a point de temple; jamais les Lemnicss ne lui adressérent de vueux. - Nous rejetons, disent-ils, un culte qui amolit les cours.-La décese les eu a sourcet puni; mais, sans expier leur crime, ils en portent la prine; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me renia en mer, cherchant toujourquelque terre chérie des dieux; les resta me portèrent à Diéa. Je retai quelques mois dans cette les acrées : mais, soit que les dieux, mous priviennent quelquefois sur ce qui nous orrires, soit que notre ame reticane de la drinité, dont elle est émance, quelque foible comosissance de l'avenir, jo setuis que mon destin, que mon beur nem même, in appeloit dans un autre pays.

« Une muit que j'étois dans cet état tranquille où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaine qui la tient assujettie, il m'apparut, je ne sus pas d'abord si c'étoit une mortelle ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur joute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais ello étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous énsemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique; ses cheveux tomboient négligenment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse ; sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne scule, et dont elle cache le secret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux ! quel souris! - Je suis, me dit-« elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde « des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te ren-« dre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer « daus son temple de Guide. « Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'euvola avec elle, et il

méde de plasir de l'avoir voc.

-16 quitat de celle de Delos : Jurisui à Gode. Je puis dire que d'abord je respira il remon. Je actis, le puis dire que d'abord je respira l'amon. Je actis, je spoi que l'as bies explainer ce
chois à ainer : mon cover s'exhañel comme dans
présence de quelque bentel d'oire. J'asagzi,
et je vis de loin de jounes filles qui jousleut des la prieries pries de quelle destardaire voc alle prierie je fou dische estardaire voca des comme de grande de l'annier je fou dische estardaire voca des comme de grande de l'annier je de comme de l'annier je de la comme de l'annier je de la comme de l'annier je de la comme de l'annier de l'ann

faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle, et

ue me resta qu'un donx regret de ne la plus voir,

je crois que je serois mort de douleur si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. « Grande « Vénus, m'écriai je, pnisque vous devez me ren-

 dre heurenx, faites que ce soit avec cette bergère: je renonce à toutes les autres beautés;
 elle seule peut remplir vos promesses et tons les

« elle seule peut remplir vos promesses et tons » voux que je ferai jamais. »
» PIN DD CHANT QUATRIÀME.

The second continues.

CHANT CINQUIÈME.

Ja parlois encore au jeune Aristée de mes tendrea amours; ils hi firent soupirer les stens; je soulageai soo cœur, en le prisant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit ; je n'oublierai rien; car je suls inspiré par le même dieu qui le faisoit parier :

Dans tont ce récit vous ne trouverez rien que de très simple : mes arentares ne sont que les sentiments d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; et, comme mon amont pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

os ma vic.

«Camille est fille d'uo des principaux babitants de Guide; elle est belle; elle a mae physionomie qui vas pe piondre dans tous les ceurs: les fentes qui font des nouhaits demandeot aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir

«Ellea une taille charmaote, un air noble, mais modeste, des yeux vifs et tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un ponr l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

" Camille ne cherelse point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

« Elle a un esprit que la nature refuse presque toujorrs aux belles. Elle se prête également au sérieux et à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera seosément; si vous voulez, elle badinera

comme les Graces.

- Plus on a élepsit, pluson en trouve à Camille.

Elle a quelque chose de si naif, qu'il semble
qu'elle ne parie que le langge du cour. Tout ce
qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de
la simplicité; vous trouvez toujours une bergere
naive. Des graces i légères, si fines, si délicates,
of font remarquer, mais se font encore mieux
sentir.

Avectost cels Camille mainer; elle est raviquand elle ne vis, elle est fleché quaid je la quitte; el, comme si je pouvols vivre sans elle, elle me fist promette de revenir. Je loi dis tonjunz que je l'aime, elle me creit; je lui dis que je l'adore, elle lest sim sis elle est ravie, comme si elle ne le savoit pas. Quand je lui dis qu'elle da la fléticié de ma vie, elle me di que je fais da la fléticié de ma vie, elle me di que je fais qu'elle me flevit presque croire que je suis digne de son amont.

- Il y avoit un mois que je voyois Camille sans oscer lui dire que je l'aimois, et sans oscr presque ne le dire à moi-même: plas je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendrit tensible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me disoient que je ne te méritois na.

«Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de moo creur ton adorable image. Que je suis heureux! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, et elle y restera toujours.

» Je di à Camille : J'aimois le bruit du monde, et je cherche la solitude ; j'avois des vues d'ambition, et je ne desire plus que la présence; je « voulois errer sous des climats reculés, et mon orur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes reux. »

- Quand Camille n'a parté de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle rroit a voir onblié ce qu'elle n'a promis mille fois. Je suis si charmé de l'entendre que je feins quedquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon ceur: bientôt règne entre nons ee doux silence, qui est le plus tendre langue des amants.

- Quand j'ai été abseut de Camille, je veux lui rendre compte de cque j'ai puvoir ou entende. - De quoi m'entretieus-tu? me dit -elle; - parle-moi de nas amours: ou, si tu n'as rien a prasé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laissemoi parler. »

• Quelquefois telle me dit en m'embrassant: « Tu est riste. — Il est vrai, lui dis-jet mais it tristesse des anants et délicieuse; je sens couler mes «larmes; et je ne sais pourquoi, car tu m'aimes; — je n'ai point de sujet de me plaiodre, et je me » phion. Ne me relire point de la langueur où je » suis; laisse- moi soupirer en même temps mes » crines et mes halairis.

Dans les traissports de l'amour, mon ame est
 trop agitée; elle est entrainée vers son bonheur
 sans en jouir : au lieu qu'a présent je goûte me
 tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'im-

porte que je pleure, puisque jo sois henreux?
 Quelquefois Camille me dit: «Aime-moi. —

« Oni, je t'aime. — Mais comment m'aimes-tn?— « Oni, je t'aime. — Mais comment m'aimes-tn?— « Hélas! Ini dis-jo, je t'aime comme je t'aimois : « car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour « toi qu'à celui que j'ai en pour toi-même. «

 J'entends loner Camille par tous ceux qui la connoissent: ces louanges me touchent comme si elles métoient personnelles, et j'en suis plus flatté qu'elle-même.

 Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit quo je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

"Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tont-à-coup, je fais réflexion que je no serois point aimé d'elle.

- Prends garde, Camille, aux impostores des amants. Ils te diront qu'ils t'aiment, et ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure par les dieux que je t'aime davantage.

« Quand je l'aperçois de luin, mon esprit s'égare: elle approche, et mon cœur s'agite: j'arrive auprès d'elle, et il semble que mon amo veut me quitter, que cette ama est à Camille, et qu'elle va l'animer.

"Quelquefois je veux îni dérober une faveur; elle me la refuse, et dans tus instant olle m'en accorde nne autre. Ce n'est point un artifice: combattuo par sa pudeur et son amour, elle voudroit me tont refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

« Elle medit; » Ne vous suffit-il pas quo je vous « aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur? « — Je desire, lui dis-je, que tu fasses pom moi » une faute que l'amour fait faire, et que lo grand » amour justifie. »

- Camille, si je cesse un jour de l'aimer, puisse la parque se tromper, et prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puisse-t-elle effser le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai ens en aimant!

Aristée sonpira et se tut; et je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille que pour pensor à elle.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT SIXIÈME.

PENDANT que nous partions do nos amours, nous nous égarômes; et après avoir erré longtemps, nous entrâties dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vimes un autre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étuit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit peusé que ee lieu eût été si faueste! A peine v eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Une main invisible m'entraiuoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cour s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore, « Ami , m'écriai-je , entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. - J'avance dans ce lieu , où jamais le soleil p'entra, et que les vents n'agitereut jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible; la Páleur, la Tristesse, le Silence, l'entouroient, et les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nons, elle uous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; et nous ne vimes, nons n'imaginàmes plus que des monstres. - Entrez plus avant, nous dit-elle, malhenreux mortels; allez trouver nne déesse plus puissante que moi. » Nous vimes une affreuse divinité à la luent des langues enflammées des serpents qui siffloient sur sa tête; e'étoit la Furenr. Elle détacha un do ses serpents, et le jeta sur moi : je voulus lo prendre; déja, sans que jo l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon eœur. Je restai un moment comme stupide; mais, des que le poison se fut répaudu dans mes veines, je crus être an milien des enfers : mon ame fut embrasce, et, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité qu'il mo sembloit que je tournois sous le fouct des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous flines cent fois le tour de cet autre épouvantable : nous allions de la Jalonsie à la Fureur, et de la Fureur à la Jalousie : nous criions, «Thémire!» pous criions - Camille! - si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos

propres mains.

Enfin nous trouvaimes la lumière du jour; elle nous parut importuue, et nous regrettames presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes do lassitude; et ce repos même uma parut insupportable. Nos veux nous refusérest

des larmes, et notre corur ne put plus former de soupirs.

Je fu pourtaut un moment tranquille le sonmel commençule à verrer sur me la se dont pavols. Oh dieux i ce sonmeil même devint crustyl y voysis des images plus terribles pour moi que les plate ombres je me révellois à chaque instant, sur une indichtié de Thémiere je ha voyota. Non, je n'on encorre le dire i et ce que j'imaginois soniement prombant la ville, que sonitive de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la commentation de la comtravant de la commentation de la comme

"Il faudra donc, dis-je eu me levant, que je fuie également les ténehres et la lussière? Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bouheur seroit de l'oublier pour jamais? »

Un acces de fureur me reprit. « Ami , m'écriaije, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie : poursuivuns ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais nou : je vois de loin nu temple; c'est peut être celui de l'Amour : alluns le détraire , allons briser sa statue, et lui rendre nos fureurs redoutables. . Nous courâmes; et il sembloit que l'ardeur de commettre un erime nous donnét des forces nouvelles : nous traversêmes les bois, les prés, les guerets; nuus ne fûmea pas arrêtes un instant; une colline n'elevoit en vaiu, nous y osontames; nous entrâmes dans le temple: il étoit consacré à Barchus. Que la puissance des dieux est graode ? notre fureur fut aussitôt calmée. Nous uous regardâmes, et nous vimes avec surprise le désordre où nous étions.

« Grand dieu! m'écriaije, je te rends moius graces d'avoir apaisé ma fureur que de m'avoir épargné un grand cripne. « Et m'approchant de la prêtresse: » Nous nommes aimés du dieu que vous seréce; à l'ent de collante les transports dont nous étions agiftés; à peine sommes-nous entrés dans cel len, que nous avous seuit as faveur présente. Nous voulons lui faire un serifice: daigne l'Offrir port nous, d'ivis prêtresse. »

gnez l'offrir pour nous, divine prêtresse. »

J'allai ehercher une virtime, et je l'apportai à
ses pieds.

Pendant que la prêtrive se préparoit à donpe comp mortel, Aristic pronounça ces paroles: « Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes : nos plaisirs sont un culte pour toi; et tu ne veux être aduré que par les mortels les plus leureux.

« Quelquefois tu égares doucement notre raison : mais quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il u'y a que toi qui puisses nous la rendre-

"La noire Jalousie tient l'Aumur sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, et tu la fais rentrer dans sa demurte difference.

meure affreuse. -Après que le sacrifice fut fait , tout le peuple s'assembla autour de nous ; et je racontai à la prétresse comment nous aviuns été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et tout-à-coup nous eutendimes un grand bruit et un melange coufus de voix et d'instruments de musique. Nous sortimes do temple; et nous vimes arriver une troupe de baechantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, crient à haute voix, « Évohé. » Le vieux Sileue suivoit, monté sur son âne ; sa tête sembloit chereber la terre; et sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouille de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte ; et les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit dans le désordre; une folie aimable méloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin , je vis Bacchus; il étoit sur son char trainé par des tigres, tel que le Gauge le vit au bout de l'univers , portant par-tont la joie et la virtoire.

A se scois cioit la belle Azine. Princesse, vous paispiare coroce de l'indédité de Thèsie lorsque le dieu prit totre sourouse et la plage dona le ciel. Il essays von larmes. Si vous n'viez pas crest de pleurer, vous auriez rendu un dieu plas anlibeureus que vous, qui vière; qu'une mortelle. Il vous fiit+ Aimez-moi; Thèsie fuit; ne vous souveres plus de son amour, orbibiez junqu'à un perfolie. Je vous rende immortelle pour vous souveres plus de son amour, orbibiez junqu'à un perfolie. Je vous rende immortelle pour vous sinter tonjour.

Je vis Beckus decendre de son ebar; je vis descendre Ariane; elle entra dam le temple. « Ai-mable dieu, ¿Feri-Letle, reston dans ces lieux, et soupirous-y nos amours : faisous jouir ce doux et isoupirous-y nos amours : faisous jouir ce doux et isoupirous-y nos amours : faisous jouir ce doux et isoupirous-y nos amours : faisous jouir ce doux et isou pice feet intend d'une joie céteruelle. Cet auprès de ces lieux que la reine des reruis a pose son empire : que le dieu de la joie rêgue asprès d'elle, et augmente le bondeur de ces proujes diya il fortunes.

- Pour moi, grand dieu, je sens deja que je l'aime da vantage. Quoi 1 to pourrois quelque jour me paroitre eucere plus simable! Il u'y a que les immortels que jouisent aimes d'acxeis, et aimer toujours dasantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils v'expérent, et qui sout plus bornés quaud ils desirerel que quand ils jouissent.

"Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on u'est occupé que de sa gloire; ce n'est que sur la terre et dans les lieux champètres que l'on sait aimer: et pendant que cette troupe se livera a une joie iusensée, ma joie, mes soupirs. et mes larmes mêmes , te rediront sans ceste mes amours. »

Le dieu sourit à Ariane: il la mena dans le sametnaire. La joie s'empara de uos ceurs: nous sentimes une émotion divine. Saisis des égarements de Silène et des transports des baccheutes, nous primes un thyrse, et nous nous mélames dans les dausses et daus les concerts.

PER DU CHANT SIXIÈME.

CHANT SEPTIÈME.

_

Nota quittimes les lieux consacrés à Baechus; mais bienôté nous croîpes seutir que nos maux n'avoient été quo suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureir qui nous avoit agitée; mais la sombre tristeus avoit assi uotre aux en tious ctious dévorés de soupçons et d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses no nous avoieot agités que pour nous faire pressentir des matheurs auxquels nous étions destinés. Quelque fois nous regrettions le temple de Bac-

chus; bientôt nous étions entraiaés vers celui de Guide: nous voulious voir Thémire et Camilles ces objets puissants de notre amour et de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a contume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déja ravie, et semble goûter d'avance tout le bonbeur qu'elle se promet.

"Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille: que sais-je s'il ue lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidele preud plaisir à l'entendre. —

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide: il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur que je eroyois tout à moi. —

- L'autre jour Lycas chantoit ma Camille; que jétois inaccoè l'étois raiv de l'entendre loue ...

- Je me souviens que Thyrais porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : malheureux que je suite le les a mises sur son sein : C'est un présent de l'hyrais, disoit-elle. - Ah i j'aurois dà les arracher, et les fouler à mes pieds. ...

« Il n'y a pas long-temps que j'allois avec Ca-

mille faire à Vénus un sacrifice de deux tourtorelles; elles m'échappérent et s'euvolèrent dans les airs. —

" l'avois écrit sur des urbres mou nom avec celui de Thémire : j'avois écrit mes amours; je les lisois et relisois sans cesse; un matin, je les trouvai effectes.

" Camille , ne désespère point un malheureux qui t'aime : l'amour qu'on irrite peut avoir tous

les effets de la baine. —

Le premier Guidien qui regardera ma Thé-

mire, je le poursuivrai jusque dans le temple; et je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus. -Cependant nous arrivames près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit company le flett de la mes reitie company il resultant

comme les flots de la mer agitée : ceux-ei venoient d'entendre, les antres alloient ebercher leur réponse.

Nous entrêmes dans la foule; je perdis l'heu-

reux Aristée: déja il avoit embrussé sa Camille; et moi je cherchois encore ma Thémire. Je la trouvai enfin. Je seutis ma jalousie re-

doubler à sa vue, je sentis reuaitre mes premières fureurs: mais elle me regarda, et je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les Furies, lorsqu'elles sortent des enfers. O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de

larmet! Trois fois le soleil a parcours a carrière; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : eette parole me fait trembler. Jai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois bélas! je ne voulois quo savoir si tu vivois encore: Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours. »

"Exeuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haie si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mans desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison: ees dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

« La cruelle jalousie m'a agité comme dans le Tartare on tourmente les ombres crimiuelle : j'en tire cet avantage, que ja seus mieux le bonbeur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

"Viens doue avec moi, viens dans ce bois solitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de le cruire infidèle."

Jamais les bois de l'Élysée, quo les dieux ont faits exprès pour la trauquillité des ombres qu'ils chérisseot; jamais les forêts de Dudone, qui parlent aux humains de leur félicité future, et les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne farent plus charmants que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviena qu'un astyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit tout éplorée, nous vit, et s'arrêta. «Heureux amants! s'écria-t-il; vos yeux avvent s'entendre et se répondre; vos soupirs sont payés par des soupirs: mais moi, je passe ma vie sor les traces d'une bergère farouche, malboureux prendant que je la poursuis, plus malheureux encore lovsque ie l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois, nous aperçut et soupira. « Non , dit-elle , ce n'est que pour augmenter mes tourments que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre. »

Nous troordines Apollon axis auprès d'une fontaine il avoit suiri Diane, qu'un diain timide avoit menée dans ces hois. Je è reconsus à ses blouds cheveux, et à la troupe immartelle qui écoit anture de lui. la accordait a la pre-celle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrames plusavant dans la forêt, appelée en vain par cette divine barmanie.

Où croyez-rous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein; il s'étoit sauvé à ses pieds, je ly trourai encore; il se cacha sous ses genou.
je le suiris, et je l'aurois toujours suiri, si Thimire tout en pleurs, Thémire irritée ne mêti arrêté. Il étoit à sa dernière retraite: et le est i charmante, qu'il ne sauroit la quitter. C'est aina qu'une tessdre fauvette, que la crainte et l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile som li main avide qui s'approche, et ne peut consuerir

à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire érouta noplaintes, et elle n'en fut point attendrie; ellemendit mes prieves, et elle devia plus s'eine.

Enfin je fus teneraire: elle s'indigns, je treeblui; elle me parut facher, je pleuris; elle ne
rebuta, je tombai; et je sentis que mes sopinalicient être mes deraires soupins, it Thémire
n'archi tims la main sur mon corur, et n'y edi sappuél la vie.

- Nnn, dit-elle, je ne suis pas ai cruelle quetti; car je n'ai jemais vnulu te faire mourir, et te veux m'eutrainer dans Minuit du tombesu.
- Ouvre ces yeux mourants si tu ne veux que

les miens se ferment pour jamais! = Elle m'embrassa: je reçus ma grace, bëis! sans esperance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur, j'ai sru devoir le traduire et la mettre ici.

CÉPHISE ET L'AMOUR.

Un jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amonr qui dormoit couché sur des fleurs, et couvert par quelques hranches de myrte qui cédoieot doucement aux haleines des Zephyrs. Les Jeux et les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés fulâtrer loin de lui : il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc et son carquois étoient à ses côtés; et, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait, sans que je m'en aperçusse, et le laoca cootre moi. Je lui dis en sourisat : «Prends-en un second; fais-moi une autre blessure: celle-ci est trop donce. » Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, et elle cria doucement : e'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Ella le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: « Ah! Cephise , tu veux donc me faire mourir? » Elle s'approcha de l'Amour. « Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut eueillir des fleurs, pour lui lier les pieds et les mains. - Ah! je n'y puis consentir: car il nous a toujours favorisés. - Je vais done, dit-elle, prendre ses armes, et lui tirer une flèche de toute ma force. - Mais il se réveillera, lui dis je. - Eh bien! qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? - Non, nou, laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, et nous en serons plus enflammės, -

Céphie prit alors des feuilles de myrte et de roses. - Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour-Les Jeux et les Ris le cherrileroot, et ne pourrout plus le trouver. - Elle les jets sur lui; et elle rioit de voir le petit deu presque essevel. - Mais à quoi m'amusé-je? dit - elle. Il faut lui couper les ailes, afin qu'il m'v air plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, et porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseuxe, à s'auti; et, tenant d'une main le bout des ailes dorrès de l'Amour, je seutis mon cœur frappé de craiote. - Arrête, Céphise. -Elle ne m'eutendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses eiseaux, et s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; et il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le boot de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'aperçut du haut de l'Olympe, lui eovoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, et le posa sur le sein de Venus. « Ma mère, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein; on me les a coupées; que vais-je devenir? - Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la ehaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi : elles eroissent : vous les aurez bientôt comme vons les aviez : j'en vois déja le sommet qui se dore : dans un moment... C'est assez : volez , volez , mon fils .- Oni , dit-il, je vais me hasarder. » Il s'euvola ; il se reposa auprès de Venus, et revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu plus loin, et revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa; elle lui sonrit : il l'embrassa encore, et badina avec elle : et cofin il s'éleva daos les airs, d'où il règue sur tonte la nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volge de toutes les belles. Il la fait brûder chaque jour d'une nouvelle flanme. Elle m'a simé; elle a simé Daphnis; et elle sime aujourd'hui Choc. Cruel Amour, c'est moi que vons punisses! Je veux bien porter la peine de sou crime; mais n'auries-vous point d'autres tourments à me faire souffire?

CONSIDÉR ATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA GRANDEUR DES ROMAINS.

DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. Commencements de Rome, 2. Ses guerres.

Ir. ne faut pas prendre de la ville de Rome. dans ses ecommencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à mains que ce ne soient celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin , les bestiaux , et les fruits de la eumpagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usace.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'un n'appelle de ce nom la continuation des chemius qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre et très petites; car les hommes, toujours an travail on dans la place publique, ne se tenoient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les nuvrages qui out donné, et qui donuent encore aujumd'bui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois(1). On commençoit déja à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successéurs furent presque tonjours en guerre avec leurs voisins pour avoir des citayens, des femmes, nu des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus; c'étoient des gerbes de blé et des troupeaux : cela v causoit une grande joie. Voità l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs nú cette ville parvint.

Rume accrut beaucuup ses forces par son union

(v) Voyes l'étonnement de Denys d'Halie égrels faits per Torquin (det, rem. lib, III) - Ils sebandent

avec les Sabins, peuples durs et belliqueux comme les Lacedemoujens, dont ils étoient descendus. Romulus prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bourlier argien dont il s'étoit servi jusqu'alors (1). Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du moude, c'est qu'avant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours reponce à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensuit alors dans les républiques d'Italie que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les ubligeoient point envers son successeur; c'étoit pour elles une espèce de droit des gens (2); aiusi tont ce qui avoit été soumis par uu roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, et les guerres naissoient toujours des guerres.

Le régne de Numa, lung et pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; et, si elle cut eu dans ce temps-là un territoire moins borué et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortupe eut été fixée pour iamais.

Une des causes de sa prospérité , c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non juterrompue de tels hommes d'état et de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; et c'est eusuite l'institution qui forme les chefs des republiques.

Tarquin prit la couronne sans être élu par le schat ni par le peuple (3). Le pouvoir devenoit (1) PLETALOUT, Fie de Romains.

(2) Ceta parcit par toute l'histoire des rois de Rome. (3) Le seuat mommoit un mugistrat de l'intervégne qui élisoit le roi : cette élection devoit être confemée par le people. Verre Denys d'Halicuename, L. 12, 112, et re.

héréditaire; il lo rendit absolu. Ces deux révolutions furent bieotôt suivies d'une traisième.

Son fils Sextus, eu violant Lucrèce, fit nuo chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'uue ville où ils ont commandé : car le penule, à qui une action pareille fait si hien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Uu peuple peut aisément souffrir an'on exico de lui de nouveaux tributs; il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demaodè : mais quand on lui fait uu affront, il ne sent que soo malheur, et il y ajunte l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car uo peuple fier, entrepreoant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs

Il devoit arriver de deux choses l'une; no que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci est bien remarquable : car, comme les hommes ont eu dans tous les tamps les mêmes passions, les occasions qui prodoiscot les grands changements sont differentes, mais les causes sont toujours les mèmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvuir des communes pour avilir les grauds. Servius Tullius, avaot lui, avoit éteudu les privilèges du peuple pour abaisser le sénat (s). Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre mouarchie.

Le portrait de Tarquie u'a point été flatté; son num u'a échappé à aucuu des orateurs qui ont en à parler contre la tyrannie : mais sa conduite avaut son malheur, que l'on voit qu'il prevoyoit; sa donceur pour les peuples vaiueus; sa libéralité envers les soldats; cet art qu'il eut d'iutéresser tant de geus à sa conservation; ses ouvrages publies; son courage à la guerre; sa constauce dans son malheur; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romaiu, sans royaume et sans biens; ses continuelles ressources, foot bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprime par un parti qui devient le dominant, ou

(1) Veyes Zonare et Benys d'Hallescusse, l. 14

qui a tente de détruire un préjugé qui lui survit! Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de poissance. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition; après quoi, d'autres passions, et l'oisiveté même, succèdent : mais la république avant des chefs qui changeoient tous les ans, et qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obteuir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition ; ils engageoient le senat à proposer au people la guerre, et lui montroient tous les jours de pouvegus coormis

Ce corps y étoit déja assez porté de lui-même : car, étaot fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il eberehoit à le distraire de ses juquiétudes, et à l'occuper an-dehors(1). Or, la guerre étoit presque tonjours agréable an peuple, parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit done mis do la discipline dans la manière de piller, et on y observoit à peu près le mêmo ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le botin étoit mis en commun (2), et on le distribuoit aux soldats ; rien n'étoit perdu, parce que, avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne detourueroit rien à son profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfio les citoyens qui restoient dans la ville jouissoieut aussi des fruits de la victoire. Oo confisquoit uoe partie des terres du penple vaincu, dout on faisoit deux parts : l'une se venduit au profit du public ; l'autre étoit distribuée aux pauvres citovens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur do triomphe que par une conquête ou noe victoire, faisoient la guerre avec une impétposité extrême ; on alloit droit à l'eonemi, et la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éteruelle et tonjours viuleute : or, une nation tonjours en guerre, et par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, on venir à bout de toutes

⁽v) B'ailleurs . Pautreité du sénat étoit moise bornée dans les affaires du deboes que dans celles de la ville, (a) Voyes Polybe, L s.

les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à altaquer ni si préparces à se défendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagéres, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romaius ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là ils consternoient les vainqueurs, et s'imposoient à eux-mêmes une plus graode nécessité de vaincre.

Toujours expusés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur deviurent nécessaires et ces vertus ue purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-pième, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun usage des machines propres à faire les sièges (1); et, de plus, les soldats n'ayant point de paie, ou ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place: ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit pour avoir le pillage du camp eunemi ou de ses terres ; après quoi le vainqueur et le vaineu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer; e'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui lenr laisserent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, et d'Annibal; et, par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de la panyreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

trouvant toniours des obstacles, faisoit sentir sa puissance saos pouvoir l'étendre, et, dans une circonference tres-petite, elle a'exerçoit à des vertus qui devoieut être si fatales à l'univers.

Mais Rome, faisant toujours des efforts et

(4) Denys d'Ralicaenasse le dit formellement, 1, 14 ; et cela parolt par l'histoire. Ils ne savoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des asségés. Ils téchnieut de pernûre les villes par escalade. Ephorus a cerit qu'Artémon, ingénieur, inventa les grosses machines pour hattre les plus fortes marmilles. Periclie s'en servit le premier en siège de Sances , dit Plutarque, L'ie de Périoles.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses et par leur luxe; les Tarentins. les Capooans, presque toutes les villes de la Campanie et de la grande Grèce, languissoient dans l'oisiveté et dans les plaisirs, Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Éques, et les Volsques, aimoient passionnément la cuerre; ils étoient aotour de Rome; ils hii firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étojent des colonies d'Albe. qui furent fondées par Latinus Sylvins (r). Outre une origine commune avec les Romains, elles avoicot encore des rites communs; et Servius Tullius (2) les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome pour être le centre de l'amion des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société de guerres avec les Romains (3).

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs , à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu l'ame qui le faisoit mouvoir (4).

Il n'y ent plus dans la ville que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère ; et les peuples voisins pe trouverent de résistance pulle part.

Le senat avant eu le moyen de donner une paie aux soldats, le siège de Véies fut entrepris : il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains et une autre manière de faire la guerre; leurs succès furent plus éclatants; ils profitérent mieux de lesres victoires; ils firent de plus grandes eonquêtes; ils envoyérent plos de colonies : enfin la prise de Véies fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portérent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, et aux Volsques, cela même fit que les Latius et les Herniques , leurs alliés , qui avojent les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abaodonnerent ; que des ligues se formèrent chez les Toscans; et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leue firent la guerre avec fureur.

⁽s) Comme on le voit dans un traité intatule, Origo gentie ena , qu'on crost être d'Ancelon Victor,

⁽a) DERES D'HALICARRAME, L. PR. (3) Voyez , done Denys d'Habrarname , l. vz., um den tractés

foits avec cur. (4) Sons prétexte de donner au peuple des lois écrites , ils se sanicred du gouvernement. Voyes Denys d'Halicarmane , I. v.

Depuis l'établissement de la paie, le sénat ne distribus plus aux soldats les terres des penylées vainces: il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui douner du blé et des babits (s).

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses fores: l'armée, plus dissipée dev vaincue, se foreira presque entière à Véies; le peuple se saura dans les villes voisines; et l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre chez les Romains.

LES Romsins se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et tontes leurs pensées à le perfectionner. « C'est saus doute un dieu, dit Végèce (2), qui

leur inspira la légiou.
Ils jugérent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives plus fortes et plus pesantes que celles de quelque autre

peuple que ce fût (3).

Mais comme il y a des chose à faire dans il superre dout ne crop peant a l'est para, qualile, uit voulurest que la ligico continí dans sua raise une troupe ligire qui plat en sarris pour engager le combat, et, ai la nécessifé réligiosi. y reiterre yudie cel eccore de la cavalerie, des homas de trait et des frondeurs, pour pounsitive les prayets de abevent se victoire qu'el de li dédende par toutes sortes al markins de gaurre qu'elle cel conserve de la victoire qu'el de li dédende par toutes sortes de markins de gaurre qu'elle des products sortes de markins de gaurre qu'elle des des des des la comme de la comme

Pour qu'ils passent avoir des armes plas pesantes que celle sée autres hommes, i falloit qu'isse rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, et par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, Jaquelle u'est autre chouc qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

(1) Voyes les truités qui furent faits. (2) Lev. ts., ch. s.

(3) Veyes done Polybe, est dans Joséphe, de Belle Jadoses, it its, queties étoient les armes du soblat romais. Ul y a peu de différence, dit ce dernoire, estre les chromes chargés et les médiats romains. « Els portent, dil Cicéron, lever moorteine promption de comment de la comment de la commentation de la commen

(4) Liv. 11. ch. 124

Non renarquous aujourd lusi que nos armées périssent heacoup par le travail immodéré des soldats (1); et cependant c'étoit par na travail immoses que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs, fatiques étojent raison en est, je crois, que leur, fatiques étojent continuelle; su lieu que nos soldats passent saus cesse d'un travail extréme à une extrême oisis-veté; et qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il fout que je rapporte le ir e que les auteurs nous direct de Féderation des soldats romaius (»). On les accentumoit à aller le pas militaire, esta-dire faire au cine heure s'utile, et quel-quelois vingt-quatre. Pendant ces marches on leur fairei porter des pois du soitante livres. On les entretectori dans l'habitode de romir est entre des pois de soitante livres. On les entretectori dans l'abaltode de romir est exercise de periodici dans leurs exercised de periodici continuels (3) est exercise de periodici continuels (3) est exercise de periodici continuels (3) est exercise de periodici continuels (3).

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'écolé militaire; il y avoit dans la ville un lieu où les citoyens alloient s'exercer (e'étoit le champ de Mars). Après le travail, ils se jetoient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude

de nægre, est netitoger la jouvaigne et la suure (s). Nous a tivous plans ejuste idée des escreires du corps: un bomme qui s's speliquer tres pous partir inégrisable, par la raison que la plupart de est escreires a vois plat d'aure objet que les agriennests a lei neue, chei les assirant, jouvaignes la disso, faisolo paris de l'arm militare. Il est intensa arrive, pour louse, qui une adresse l'est entensa arrive, pour louse, qui une adresse l'est entensa arrive, pour louse, qui une adresse le et entensa arrive, pour louse, qui une adresse les et me de l'est de l'est de l'est de l'est tous sersons à la garrere est derensur disérée, parrer que, d'epast infradection de le constante de combast sisquifers, l'acrime a étir esquiée de comme la siècne des perrelles not de de pollross.

Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ses hèros la force, l'adresse, ou l'agilité du corps, devroient trouser Sallaste bien ridicule, qui loue Pompée - de ce qu'il couroit, sautoit, et portoit un fardenu aussi-hien qu'homme de sou temps (5). »

(1) Sur-toni par le fonillement des terres.

(3) Yogur, Yegere, E. E. Voyre, donn Tite-Len, I. avvs. les exercices apo Secjoio Chickiola Gialoti faire mus midista specia de Cartinge is neuve. Musica, meligie a vivillence, alloti tons les jours an champ de Marc. Pomper, e. Viga de sincentro buit uma, alloti combiette fout a menta acre les journes gents il montait à cheval, convert à heise abstruce, el lampoit ave ju-voint. [Poursaignes, Fist de Montain et de Pompel.

(3) Végèce , L. s. (4) Mem , L. s.

(b) - Com alacribos soita , com velocibos cursu , com velodis ceció certabat. - Fragm. de Sallisste rapperté par Végèce , l. s. ch . rr

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante chez eux d'affermir la discipline militaire. Out-ils à faire la guerre anx Latins, peuples aussi aguerris qu'euxmêmes; Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils qui avoit vaincu saus son ordre. Sont-ils lattus à Numance ; Scipion Emilien les prive d'abord de tout ee qui les avoit amollis (1). Les légions romaines ontelles passe sous le joug en Numidie; Métellus répare cette honte des qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marins, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves; et Sylla fait si bien travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demaudent le combat comme la fin de leurs peines (2)-

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulu-Gelle (3) donne d'assez mauvaises raisons de la contume des Romains de faire saigner les aoldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, e'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des bommes si endureis étoient ordinairement saince de la companye pas, dans les auteurs, que les armées renaisers, qui faiocient la guerre en tant de climats, périssent besucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujeurd'hui que des armées, sans avoir combattu, se fondent pour ainsi dire dans une campaten.

Parmi noua, les déscritons sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus ville partie de chaque nation, et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avuir un certaina avautage sur les autres. Chee les Romanses, elles écioner plus rares des soldats tirés du sein d'un peuple ai firer, si orgenilleux, si oir de commander aux autres, ne pouvroient guére penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romain.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistanre; le chef pouvoit mieux les connoître, et voyoit plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemios admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en (s) B veudu toestes les bites de conser de l'armée, et às poètre a choque poldai da bb pose treate poètre, et sepa poess.

Amm. de Florus , l. xvzr.)

(a) Frontin, Stretagiones,). b, us. (3) Uv. u., ch. visa, état de faire des marches longues et rapides (i. Leur présence inopinée glaçoit les esprits : ils « montroient sur-tout après un manvais seces, dans le temps que leurs ennemis étoient das

cette n'egligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd' hai na particifir n'a guére de confiance qu'en la mellitude: san-chaque Romain, plus robuste et plus agorrique son encemi, comptoit toujours sur lui-mêuri. avoit paturellement du courage, c'est-bdire é cette vertu qui est le sentiment de ses propen forces.

Leurs troupes étant toujours les miout direplantes, il étoit difficile que, dans le condui plan malheureux, ils ne se railissent quiprpart, ou que le désordre ne se mit quedque ribete les enoments. Aussi les voit on contantément dans les histoires, quoique surmonté ain le commencement par le inombre ou par l'infedes ennensis, arracher entito la victoire de lemmains.

Leur principale attention étoit d'examiner as quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorie sur eux; et d'abord ils y mettoient order. le s'accoutamèrent à voir le sang et les blesseur dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils priesi des Etrasques (a).

Les épècs racchantes des Gaubios ()), heis phants de Pyrhus, ne les surprieres qu'entes his supplièrent à la folibleace de leur extralerité, l'aupplièrent à la folibleace de leur extralerité, d'abort en dannt les brides des chemus puré mélant des villères (3). Quand là certer min mélant des villères (3). Quand là certer min chière espacies, lis quittérent la berg⁽²⁾, éludièrent la science des pilotes pur l'insurèdue meachine que Polybe nous a dérênt. L'é fin, comme did Joséphe (7), la gerrer enière cut une médition o, la paix on exercité.

(1) Voyez sur-topt th defaite d'Antrubel, et les dépar-

contre Viriatna.

(a) Fragment de Nicolas de Damas, l. v., tied d'Albiede, l. v.
Avant que les seddats partiament pour l'armée, on lest dessiun comboi de gladisteurs. (Je.us Carrosso, Fis de Marie

(3) Les Romains présentoires leurs jurelets, qui révenue les coups des épées gratoires et les émonances. (a) Elle foi recore moistoure que celle des potts peuis s'e talis. On la formet des principaux citogras, à qui e pub-

veter. voi à termere des principates citograms, à qui » ["
entrerenti an cievas Quand elle metatel piud a terre, s')
acete point d'emment plus refonsibile, et tres novem sile à
terminosi la victoire.
(5) Césolent de j'ausea hommes légèrement armés et le rienguère de fa légion, qui , nu motadre signal, assignes un le

ngaro ur sa legion, qui , no motodre signal, passioni ereupe des chevaux, on combatinoura a ped. (Vades Rause I. 12; CTR-LAUX, I. EXV.).

(6) Fragment de Fulybe , rapporté par Sudia in mi

olympa. (1) De Bella judeici , l. 111.

Si quelque nation tint de la nature ou de son institution quelque avautage particulier, ils en fireut d'abord usage : ils n'oublièrent rieu pour avoir des ehevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rbodiens.

avoir des ehevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rbodiens. Enfiu, jamais nation ne prépara la guerre avec taut de prudence, et no la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

Coxux les peuples de l'Europe out dans ces temp-et à peu pris les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, et la même manière de faire la guerre, la prodigèues fortuso des Romains nous paroli incoarerable. D'ailleurs, il y aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit État sorte par ses propres farces de l'abaissement où la Providence l'a mis.

la Providence l'a mis.

Ceti demando qu'on y réfléchisse: saus quoi
nous verrions des événements saus les comprendre; et, ne seutant pas bien la différence des situatious, nous croirious, en lissut l'histoire aucienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-méme, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a doce une les grandes nations qui ajent des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les ancionnes républiques : car cette proportion des soblats au reste du peuple, qui est au,ourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres: cela seul faisoit un peuple puisant, c'est-à-dire une société bien réglée; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal iutérêt, et très grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étoient plus rigidement observées, les choses retronient au point où elles sont à présent parmi uous i l'avarier de quelques particuliers, et la prodigalité des autres, fisioient passer les fonds de terre dans peu de maim, et d'abord les arts l'introduisoient pour les hesoins mutuels des riches et des pauvers. Cola faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citopens ni de soldats; car les fonds de terre, d'estinés suparemant l'attention de cre derniere, réciont empoyà celui des centre et des artisans, ioussmonts du lute des nouveaux pouseuxers and qui, l'Esta, qui, magié von déréglement ; and subsister, amoit piri. Avant lu correption, les remens primité de l'Esta dévoite particé entre tes nodais, c'est-s'-dire les hobreuress lereque le tes nodais, c'est-s'-dire les hobreuress lereque le république étal correption, il prosicient d'étude qu'entre de la comme de l'esta de l'esta de l'esta produit de l'esta de l'esta d'esta de l'esta deux et sus artisans; d'été on ce veriorie, pur des ce les un artisans; d'été on ce veriorie, pur de nogen des tribus, une partie pour l'eutretude re soldais.

à la guerre : ils étaient lactes, et déja corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, et qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (1) fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démetrius de Phalère fit à Athènes (2), il se trouva à peu près le même nombre d'habitants; Rome en avoit quatre cent quarante mille, Athènes quatre cent trente et un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution; et celui d'Athènes dans un temps où elle étoit entièrement corrompue. On trouva que le nombre des eitovens puberes faisoit à Rome le quart de ses habitants, et qu'il faisoit à Athènes un peu moins du vingtième : la puissance de Rome étoit done à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtieme, c'est à dire qu'elle étoit einq fois plus grande.

Les rois Agia et Cicomènes voyant qu'au fieu de neuf mille teitopen aquí cicioni à Sparto du tempà de Lyeurgue (3), il u'y en avuit plus que sept eeuts, dont à peine ceut possédoient des terres (4), et que tout le resta e vioti qu'une populace saus courage, ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard (5) et laccédemous reprit a pre-mitre puissance, et redeviut formidable à tous les Grees.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit

(1) Crai le éénoulerment dont parte Denys d'Halicarusase dans le livre 1x, act. 25, et qu'i me paroit être le même qua celui grill ropporte à la da de son sixème lèrre, qui fut fait seixe ans après l'expalsion des rois.
(2) Créatrice dans d'Hobare J. 1x.

(3) Géoient des citorens de la ville appeles proprement Spartiates. Lycurgue ils pour eux neud mille parts; il en donne trente mille aux autres babitants, Voyra Pintarque, Fie de Ly-

(4) Voyes Pinturque, Fie d'Apis et de Ciécmines (5) Voyes Pinturque, thid Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle étoit uoe petite république, lorsque, les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donoer, on leva sur-le-champ dix légions dans la ville(1). « A peine à présent, dit Tite-Live , Rome , que le monde entier ne peut contenir , en pourroit-elle faire autant , si no ennemi paroissoit tout-à-coup devant ses mnrailles, marque certaine que nous ne nous sommes point agrandis, et que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent -

« Dites-moi, disoit Tiberius Gracehos aux nobles (2), qui vaut mieux, un citoven ou un esclave perpetuel, un soldat ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quelques arpenta de terre plus que les autres citovens , renoucer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vons mettre en dauger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez? »

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus, 3. Parallèle de Carthage et de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

Las Romains eurent hien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort , l'obstination pour vaincre , étoient les mémes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit netit . et leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à peu près comme, daos les derniers siècles, les Mexicains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de sorprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux et dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les nos après les autres, saos jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs. Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans

le temps qu'ils étoient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires ; il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer no camp ; il les (t) Tite-Live, première décade, I. vis, Ce fet ourleus temps accoutoma aux éléphants, et les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consiatoit que dans ses qualités (1) persoonelles. Plutarque nous dit qu'il fut oblige de faire la guerre de Macedoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir huit mille hommes de pied et cinq ceuts chevaux qu'il avoit (a). Ce prioce, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier qui faisoit des entreprises coutinuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'eo entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres (3). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avoit aussi été plus tôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la verto, et ne dounoient d'utilité que l'honneur et une préférence anx fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, et tout service rendn par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas nn État plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le hien common n'y met une république. L'avantage d'un État libre est que les revenus y sont mieux administrés ; mais , lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un État libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quaod cela n'est pas, et on'as lieu des amis et des parents du prince il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les lais sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'État, a le plus d'intérêt à sa conservation. Des anciennes mœurs , un certain usage de la

pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales : mais à Carthage des particuliers avoient les richesses des rois. De deux factions qui régnoient à Carthage,

l'une vouloit toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façoo qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y hien faire l'autre. Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord

tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (4). (1) Voyez on fespment du livre premier de Dion., dans

rès la prise de Rome, sous le conselat de L. Ferres Camilles, et de Ap. Claudius Grassias.

⁽a) Arrens , de la Goerre cieste . L. s.

l'Extrait des vertes et des vices (2) Fie de Perrias.

⁽³⁾ Justin . I. an

⁽⁴⁾ La prisence d'Annibal fit cesser parms les Romains tons les dixutions; mus la persence de Seipion aignit celles qui

Dans les États gouvernés par un prince les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërreitive qui ramène les deux partis; mais dans une république elles sont plus durables, parce quo le mal attaque ordinairement la puissauce même qui pourroit le guérir.

R Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'époisent; mais la vertu, la constanre, la force, et la pauvreté, ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitienx par orgueil, et les Carthagiuois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouluient acquérir; et ces deruiers, calculant sans cesse la recette et la dépense, fivent tonjours la guerre saos l'aimer.

Drs batálles perdues, la diminusión du peuple, l'affolisibescent de commerce, l'époiement du trésor public, le soulérement des nations voinisses, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de piùs les plus dures : mais Rome ne es conduision pion par le continuent des biens et des mans; elle ne se déterminist que par sa goiler; et comme elle s'imaginni point qu'elle più chre si chia se commandiel pas, il qu'es principit chre si chia se commandiel pas, il qu'es principal.

Il n'y a rieu de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, uon par par raison, mais par passion, comune furnut Rome et Lacédémoue; car pour lors il se joiut à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une facilier.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrapriere, et les Roumais emphyosient les leurs. Comme ces deraiers n'avoient jumais regardé les visitences que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils readirent sodats tous les peuples qu'ils soutest soumis; et plas lis curent de petice à les vaierers, plus ils les jugerent protous voyous de Sammites, qui ne forest adojuunus voyous de Sammites, qu'in ferrat adojuguis qu'après s'inge-quatte triomphes (*), decreuit et auxiliaires de Romaius; et qu'esque temps

etistent déja parmi les Carthaginois : elle din au gouvernement foul es qui loi restoit de force : les goneraux, le aboat, les groofs, derintent plus suspetts au prople, et le prople ést int plus farieux, lyoya dans Aypen foude cette genere du preside avant la seconde guerre punique, ils tirèreud d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui o'étoit guère plus graud que les États du pape et de Naples, sept cent mille lummes de pied et soixaoie et dix mille de cheval puur opposer aux Gaulois (1).

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de viugt-deux à viugtquatre légions; cependant il paroit, par Tite-Live, que le cens n'étoit pour lors que d'euviron ceut treute-sept mille citoyens.

Carthage employait plus de forces pour attaquer; Rouse, pour se défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Anuibal qui l'attaquient, et elle n'euroya que deux légions contre les plus grands rois ; ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carlage dans son pays isoin moins soilée que crisi de Rome dans le coint de Rome dans le crisi de Rome dans le cette de crisi de Rome dans le cette de crisi en result de l'active avoir treute colonies autour d'être, qui en étairet connacte le rempart (s. 1). Avant la bathillé de Conces, aucun állie ne l'arcis databuté, et se que de Samulies et les autres prupées d'Italié étaient accontemés à sa domination. La playart de valle d'Afrispe, était au direct prepér de l'Italié étaient accontemés à sa domination. La playart de valle d'Afrispe, était qui coupur se prétifiére, as renduient d'abberd à qui coupur se pré
renduire d'abberd à principe de l'active d'abbrerd à l'active d'active d'abbrerd à l'active d'active d'abbrerd à l'active d'abbrerd à l'active d'active d'active

On ue peut griere attribuer qu'à un nauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fil e premier Scipius : leur valle et leurs armées même étoient affamées, taudis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses (3).

Che' le Cartlaginoi, les service qui valente tié battous dercouse plus insolutes; particular fois elles nettoient en crisi kour gaintraus, elle les pusissoient de leur propre lebelech. Che le Romains, le cousul dérion le trusper avaient fais, et les namesoit coutre le encesis. Le gouvernement des Cartlaginois était tres (c); ils avaient fair four turnement les peoples (d'Espages, expe. herque le formasse y arrivée (d'Espages, expe. herque le formasse y arrivée, al l'an fait attentine sux somoses immerses qu'il leur en coâts, pour souterir use gurrers ou la secondièrent, de verra bien que l'injustice la secondièrent, de verra bien que l'injustice

⁽¹⁾ Flores, 1 s.

⁽s) Yoyer Polybe. La Samuaire de Florus dit qu'ils letternit trois crait mille hommes dans la ville et chra les Latins.

⁽³⁾ Tite-Live, L. 18ver. (3) Voyez Appoen, &&. böye.

⁽²⁾ Voyet appren, inc. neye.
(1) Voyet or que del Polybe de leurs exictions, sur-tout dans.
le l'agment du l'uve vs. Évisuit des certus et des ruess.

est manvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation of 'Alexandrie avoit beaucoup diminude le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition busnissoit en quedque façoo les cirangers de l'Egypte; et lorsque les Perses l'eurrent comquise, ils n'avoient songé qu'à de foiblir leurs oouveaux sujets; mais , sous les rois grees, l'Egypte fil presque tout le commerce do monde, et celui de Carthage commerça d'échoir.

moode, el céun de Carthage commença decebor. Les puisanes câbiles par le commerce peuvent subsister long-temps dans leur médicierile, mais leur grandure en de peus deuré. Elles N°lèveus peus à peus da sanc que personne ven apreque de la commença de la commença de la comque de la commença de la commença de la comque faste de bruit et depaule leur paissoner; mais, lorsque la chose est reoue an point qu'on peut plus fempledre d'a lo vie, claeux n'ebreche à priver cette nasión d'un avantage qu'elle d'à peis, pour ainsi die, que peu surprise.

La cavalerie carthaginoire valoit mieux que la romaine par deux raisons: l'une, que les rheatax unmides et epagnols (toient meilleurs que evex d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine étoit malarmée; car ce no fit que dans les guerres que les Romains firent en Gréce, qu'ils changérent de manière, comme usous l'apprenons de Polybe (1).

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu des que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur eavalerie : et, dans la secoode, Aonibal dut à ses Numides ses prin-

cipales victoires (2).

Scipioo, ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthagioois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la hataille de Zama, et fioit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérieuce sur la mer, et econoissoicot mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avaotage u'étoit pas pour lors si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Let ancient, n'ayant pas la loussole, ne pouvoient guire nasigner que sur les côtes; auxi ils ne se servoient que de bâtiments à ramers, petits et et plats; presque fountes les rades étoieot pour enx des ports, la science des pilotes étoit très hornée, et leur manœuvre très peu de chose : auxis Artistode disoit-1(3) qu'il étoit institué d'avoir un corpu de mariniers, et que les laboureurs auffisoieut pour celts.

(1) Livre vz.
 (2) Det reeps ratiers de Namides passerent du côté des Romains, qui dos lors commencerent a réspicee.
 (3) Pedit , lex. vst., ch., vz.

L'art étoit si imparfait qu'on ne faisoit guère avec mille rames que ce qui ae fait aujourd'hu avec cent (1).

acce cent (1).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourne. ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste experience (2); ses navires ne pouvoient se reutor, pendant que ceux d'Anguste, plus légers, les si-

taquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme suot aujourd'hui nos vaisseaux démakés.

Depuis l'ioventioo de la boussole, on a change de manière; on a alsandonné les rames (3), on a fui les côtes, un a contruit de gros vaisseaux; la machine est deveoue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la pondre a fait une chose qu'on n'anroit pas sosponnée; c'est que la-force de armées navales a plus que jamais consisté dan l'art; cort, pour résister à la violence du casou et ne pas essuyer un feu supérieur, il a falla de gros navires. Mais à la grandeur de la machias ou a dû proportionner la puissone de l'art.

Les petits uisveaux d'autrefois i facercoloises audain, et les solds combattores des deus partis, on nettoit sur one flutte toute une armée de terre. Dans la bastille naute que Régulaux to son collègne gegièrent, on vit combattre cett rente mille fonnain contre cett ciequante mille Carthegionis. Pour bars les soldats étoient pour bearcoup, et les gan del'air pour peu; à présent les soldats sont pour rien, ou pour peu, et le ceun de l'air pour bearcoup.

La victore du consul Duillius fait bien sestir cette différence. Les Romains n'avoient aucuse connoissance de la navigation: une galere carthaginoise échoan sur leurs réder; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir : en trois mois de temps leurs nastelois furent d'ressée, leur flotte fut costruite, égoipée, élle mit à la mer, elle troous l'armée navale des Corthaginois, el la battif.

A peine à présent toute une vie soffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître

Yoyes ce que dis Perranti sur les cames des auciens. Loss de physique, i.t. 3. Mécasique des autraux.
 La même chose arrère à la batalité de Salamine (Paurasque, Fie de Thémistacle.) — L'abitoire est pleine de faut ro-

qua , No de Thémistecle.) — L'abstoire est pleine de faits pareils.

 En quoi en peut jugre de l'imperfection de la marine des macions, pusque nous svous abundonte une pratique dans lemerle nous prious sand de inventoriels que rea.

devant une puissaore qui a déja l'empire de la mer; e'est peut-être la senle chose que l'argent seul ne neut pas faire. Et si de nos jours un grand prince reussit d'abord (1), l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (2).

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine hieu cette foule d'obstacles qui se présentéreut devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de coustance. Après les journées du Tésin, de Tréhies, et de Trasimene, après celle de Canues plus funeste encore, abandonnée de presque tons les peuples d'Italie, elle ne demauda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes : il agissoit avec Annibal comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement taudis qu'il seroit en Italie : et je trouve dans Denys d'Halicarnasse (3) que, lors de la négociation de Curiolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes auciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroieut, on accorderoit tont ee qui seruit juste.

Rome fut sauvée par la force de son iustitution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pus permis aux femmes même de verser des larmes le seust refusa de racheter les prisooniers, et euvova les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Aunibal fût chassé d'Italic.

D'un autre côté, le consul Téreutius Varron avoit fui hontensement jusqu'à Venouse : cet homme, ile la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il étoit nécessaire en'il s'attirât dans cette occasion la confiaoce du peuple ; il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement, qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles unt été dites une fois. On croit qu'Annibal fit one faute insigne de n'avoir point été assièger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque tonjours en courage, comme de celle d'une vile populace qui oe sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas reussi, c'est que les Rumaios se trouverent eucore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Aunibal fit une graude faute de meuer son armée à Capone, où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonta pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, deveuns riches après tant de victoires, o'auroieutils pas trouvé par-tout Capoue? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas preudre ; il fit mettre le feu au bagaga de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes, On nous dit que Kouli-Kau (1), après la conquête des Indes, ne laissa à eluque soldat que cent roupies d'argent.

Ce fureut les conquêtes mêmes d'Auuibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Cartbage; il recevoit très peu de secours, soit par la inlousie d'un parti, soit par la tron grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée eusemble, il battit les Romajus; mais lorsqu'il fallut qu'il mit des garuisous dans les villes, qu'il défeudit ses alliés, qu'il assiègeat les places, ou qu'il les empéchat d'être assiègées, ses forres se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail one graude partie de sou armée. Les couquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sons difficiles à conserver, parce qu'un ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie, et de l'Égypte, après l'abaissement des Carthaginois,

Je m'imagine qu'Annibal disoit très peu de

41) Baltoure de marie, Parie, 1542 . P. 402.

⁽a) Lents XIV

⁽a) L'Espagne et la Moscovie.

⁽³⁾ duliquités remaines , l. vist

bons mots, et qu'il en disoit encore mons en faveur de Fabius et de Marcellus contre lui-mèurs sur 27 ai du regret de voir l'îte-l'ive jeter ses Beurs sur ces énormes colosses de l'antiquité ; je voudrois qu'il est fait comme Homère, qui n'eglige de les purer, et qui sait si bien les faire mouvoir.

Exocor faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sentés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avous qu'il co prévoyoit la ruine de Carthage, je ue sache rieu de plus proper à désepèrer de peuplest qui s'ètoient donnés à lui, et à découreçer une arme qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois em Eyagore, en Sirile, et en Sardaigne, op Sirile, et en Sardaigne, opponeient aucune armic qui une foit malbeurense, Annialal, dont les canemias en fortificient una corces, fut rividul à une guerre défensive. Cela donne aux Romains la pencié en des proportes guerre a Afrique; Seighory descendif. Les succes qu'il y ent obligherent les Carthaginois et a rappeter d'altair Anniale, qui pieura de dou-leur en cédunt aux Romains cette terre où il les avait teut de fais, souites en.

avoit uso toe tos vaineus.

Tout es que peut faire su graud homme d'état et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrice : n'ayant pu porter Scipionà la paix, il donna une bataille oil la fortune sembla preudre plaisir à confondre son habileté, son expérieuce, et son bon seus.

Carthage reçul la paix, non pas d'un enscusi, unais d'un maitre : elles s'obligea de payer dix mille laleuts en cinquante anuéra, à donner des clargs, à livrer ses vaisseaux et ses éléphants, à un faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain; et, pour la tenir tonjours humilièe, on augmenta la pnissance de Massinisse, son ennemi éternet.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres et de grandes virtoires; au lieu qu'anparavant elle avoit eu de petites victoires et de grandes guerres.

Il y avoit dans ces tempe la comme deux mondes séparés; dans l'un combattoient les Carthaginois et les Romains l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre: on u'y pensoli point à ce qui se passoit en Occident (1); car, quoique Philippe, roi de Maréoien, ed la fiu in traite avec Aunaly, il u'est presque point de suite; et ce prince, qui n'accorda

(1) Il est surprensat, cosme Josephr le remarque dans le livre contre Appion, qu'Bérodole si Thucydide n'airest jamala pasle des Romans, quoiqu'ils ensant fait de ac piendes aux Carthaginois que de très foibles secons, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volouté inutile.

Larsqu'on voit deux granda peuples se faire une guerre longue et opinitire, e' est souvent une nauvaise politique de peuser qu'on peut demerer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entrepreud d'abord de nouvelles guerres, et une nation de soldats es combattre contre des peuples qui une sont que citovens.

Gei parut bien elairement dans ces temps-là; car les Romains enrent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envalur.

Il n'y avoit pour lors dans l'Orieut que quatre puissances capables de résister aux Romains: la Grèce, et les royanmes de Marcíoloc, de Ryset d'Expte. Il faut voir quelle étoit la situation de cadux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettres.

Il y avoit dans la Grèce trois peoples considérables, les Étoliens, les Achaiens, et les Beotiens : c'étoient des associations de villes libres . qui avoient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, tonjoors libres de leur parole et de leurs serments, enfin faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur mer, Les Achaiens étoient saus cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grees, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires generales : uniquement conduits par le sentiment du bien et du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (1).

Lacidimous avoit conservé a paissonce, cesa de concercio de discouer este de literator que lui donnoirent les deferes cet perit beligenax que lui donnoirent les institutions de Lycurgoe. Les Thesallens réforces que quelque façon asservis par les Macédonicens. Les rois d'Illyrie avoient dipi été extrêmement par les rois de la Macédonicen de la Carlo d'Illyrie avoient dipi été extrêmement de la commission. Les Aramanieus, et les la Athananes (doient revages tour-bluur par les des la Carlo de la Macédonice et de l'Étalei. Les Athe-nicon, sons force par exa-solment et am a Illiés (2). Les Athe-nicon, sons force par exa-solment et am a Illiés (2). The force de la Macédonice et de l'Étalei. Les Athe-nicon, sons force par exa-solment et am a Illiés (2).

(b) Les magistrats, pour plaire à la meititude, n'ouvraient ples les tribuses : les moorants lagmoiert à teurs unus tout bore pour être employe en fettine Voyre un fragment du vivegtienn luvre de Polybe, plant l'Estrait des vertes et des neces (v) lls n'avoires avenue allissee avez les natres proples de la Liege, (Pourze, L. 1111.) ries envers les rois; et l'on ne montoit plus sur la tribune où avoit parlé Démosthène, que pour proposer les décrots les plus lâches et les plus sandaleux.

D'ailleurs la Grèce étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude do ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois: elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art; et elle auroit été invincible si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, et Antipater, mais 000 pas aubiguée; et les rois de Macédoine, qui na pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque eutourée de montagues inscressibles; les peuples au étoient trispropres à la guerre, courageux, olétisault, iludustrieux, infatigables; et il falloit hien qu'ils inssent ces qualité-il du climat, puisqu'esroue anjuun'hui les hommes de ces cootrées sont les meilleurs soldate de l'empire des Turcs.

La Gréce se maioteunit par une espèce de balance: les Lacédémouieus étoient pour l'ordinaire alliés des Étoliens; et les Macédonieus l'étoient des Achaiens. Mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut roupes.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (1), le moindre échee téoit da conséquence ; d'aillears lis poovuient difficilement s'agrandir, parce que, leurs desseins a étant pas incompas, ou avoit toujours les yeux ouverts sur leurs décanarches; et les succéss qu'ils avoient dans les guerres eutre-prises pour leurs alliés étoient un mal que ces menses alliés éterobient d'Alord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordisaireneut des princes babiles. Leur manarchie trétoir pas du nombre de celles qui vaut par une sepére d'allare dounée dans le commencement. Continoultement instraits par les périls at par les fairiers, embarrasie dans tous les démélés des Grees, al leur falloit gapor les principaux des villes, élbouir les peuples, et diviser ou réunir les intérêts; enfiu ils étoient obligés de payer de leur prenoune à chaque instant.

Philippe, qui dans le commencement de son règne s'étoit attiré l'amour et la contiance des Grecs par sa modération, chauges tout-à-coup; il devint un cruel tyran dans un temps où il auroit dù être juste par politique et par ambition(a). Il vyoris, quoique de loin, les Carthaginois et Be Romains, dout les forces étoires limenenes : il avoit fioi la guerre à l'avantage de ses alifes, et s'étoir réconciliere de l'Edilent, Il dont insturel qu'il pensit à unir tonte la Gréca avec loi pour empécher le direcque de s'yétable; mois il l'irrita au contraire par de petites unarpations; et s'avantant à discorter de vants intérêt quand il s'avantant à discorter de vants intérêt quand il marvaines striens il to-modit obiens et décetible à toute for Carte.

Les Étolieus furent les plus irrités; et les Romains, saisissant l'occasion de leur resseutiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrérent dans la Gréce, et l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocèphales; et cette victoire fut due eu partie à la valeur des Étolieus. Il fut si fort cousterné, qu'il se rédoisit à un traité qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sorti ses garations de toute la Gréce, livra ses vaisseaux, et s'abligea de payer mille talents eu dix ambés.

Pulybe, avec son hou sens ordinaire, compare l'odoniens, qui fut prise par tous les rois successers d'Alexandre. Il fait vuir les avantages et les inconvientes de la phalaoge et de la légion ; il duune la préféruce à l'ordonnance romaine; et il y a apparence qu'il a raison, si l'on eu jege par tous-fes évécuments de cet emps-là.

Ce qui avuit beaucoup contribué à nættre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Anuibal arma d'alord ses soldats à la romaine; mais les Grees ne changérent ni l'eurs armes ni leur manière de condantre; il ne leur viot point dans l'esprit de reuonour à des uasges avec lesquels ils avuient fait de si grandes choses. Le succès que les Romains curent coutre Pòli-

lippe fut le plus grand do tuus les pas qu'ils fireut pour la compute générale. Pour s'assurer de la Grèce, là sabaisserent par toutes sortes de voires les Moléens, qui les avoient adéc à valourer; de plus, ils ordunuierent que chaque ville greeque qui avoit été l'Philippe, ou à quelque autre prince, se gouverneroit dorénavant per ses propress lois.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grees se livrérent à une jois stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Étolicus, qui s'étoient imagine qu'ils do-

⁽¹⁾ Voyes Plutarque, F in de Flominus (2) Voyes dans Polybe les injustices et les crusatés par lesquelles l'hitippe se décrédits.

miseroient dans la Grèce, voyant qu'its n'avoient fait que se domer des mairtes, furent au désespoir : et, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelerent dans la Grèce Autiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appelé les Románs.

Les rois de Syrie étoient les plus puissants des successeurs d'Alexandre; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Égypte près : mais il étoit arrivé des choses qui acoient fait que leur puissance s'étoit beaccoun affoiblie.

Sciencus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confission des choses, plutieurs provinces se soulertreut : les royaumes de Pergame, de Cappadoce, et de Bithynie, se fornièreul. Mais ces petits états timides regardèrent tonjours l'homiliation de leurs aucieus maîtres comme une fortane pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extréme la félicité du royaume d'Égypte, ils ne soogéreut qu'à le conquérir; ce qui fit que negligeaut l'Orient, ils y perdirent plusieurs pro-

vinces, et furent fort mal obéis dans les autres. Enfin les rois de Syrie tenouent la haute et la basse Asie; mais l'expérience a fait voir que dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sout dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; et que, quand le siège de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, et avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, et celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états pour mortifier l'ambition des bommes. Lorsque les Romains les passerent , les Parthes les firent presque tonjours périr (1): quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir; et, de nos jours, les Turcs qui ont avancé au-delà de ces limites, out été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Égypte avoient dans leur pays deux sortes de sujets; les peuples conquierauts, et les peuples conquis. Ces premiers, eucore plains de l'idée de leur origine, étoient très difficilement gouvernes; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de chancer de maître.

Mais la faiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour où régnoient des successure de Darius, et non pas d'Alexander. Le luxe, la vaniré, et la mollesse qui en aucun siècle na quitté les court d'Aule, régnoient surtout dans celle-ci. Le mal passa au peuple et aux soldats, et deviat contagieux pour les Romains mêmes, poisque la guerre qu'il foret coutre Amense, poisque la guerre qu'il frort coutre A-

tioches et la vraie époque de lore corruption. Telle écult la situación de reputere de Syrie, brong Antichou, qui avoit fisi de grundes choses, contripi la guerre contripe il la genera contripi il la genera contripi il la genera contripi il la genera contripi il la genera contribi en la considera contribi en la contribi de la la fisi in contribi de la la fisi in contribi de la la fisi il la genera en fallac, et qu'on pentir l'Allique, on dont le readit sentre. Augrant l'Allique, on dont le readit sentre, alcontribute de la contribute de

Philippe, dans cette gerere, entrainé par les Annaine come par un orreru, les servi de tout on pouvoir, et deviut l'instrument de leurs viscon pouvoir, et deviut l'instrument de leurs viscone, les painés de resegre et de vauger (E. tolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, et qu'on lui lisiasseri qu'elques villes, des jaloussies qu'il est d'Antiochus, emin de petits motifs, de déterminierant et, u'ouant concevoir la pen-

Antiochus jugea si mal des affaires , qu'il s'imagins que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore; et, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un prince ait jamais fait.

Je ne seche rien de si magnainine que la résolution que prit un monarque qui a régué de ono jonne (1), de a cusevelir plutót sous les débris du trône que d'accepter des propositions qu'un roin e doit pas entendre : il avoit l'ame trop fière pour descendre plus has que sen malheurs ne l'avedent mis ; el la soutò lien que le courage pent raffernir une couronnée, et que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner nne bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre; qui soient également capahles de se servir de la fortune et de (1) Loui XIV.

⁽¹⁾ Pen dirai les rausons au chapitre xv. Elles sont firées en partre de la disposition géographique des deux empires.

l'attendre; et qui , avec cette disposition d'esprit qui donne de la médiance avant que d'entrepresdre, aient celle de ne eraindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'absissement d'Autochus, il ne restoit plus que de petite prissances, il 70 ne secrețte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fercondité, onc commerce, le nombre de ses habitants, ses forres de mer et de terre, auroit pa être formidable; musia la crusuit de ses rois, le ur lichefei, leur auriee, leur imbésiliié, leurs affreuser volop-te, leur imbésiliié, leurs affreuser volop-te, leur imbésiliié, leurs affreuser volop-te, leur imbésiliié, qu'il ne se sontinreul la plupart du temps que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une loi fandamentale de la couronne d'Égypte, que les sœurs succédoient avec les frères ; et , afin de maintenir l'uuité dans le gouvernement, on marioit le frère avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la pulitique qu'un pareil ordre de succession : car tons les petits démélés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin sonlevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populare immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vonloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrène et de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnants et des prétendants à la couronne ; que ces rois étoient sur un trône chancelant; et que, mal établis an-dedans, ils étoient sans pouvoir au-debors.

Les forces des rois d'Égypte, comme celle des unters nois d'aix, es consistent dans leurs aoxiliaires grex. Outre l'exprit de libert, d'houseur, et de gloire, qui annoil les Gress, ils descapoint aux creus à boules notes d'aversires du nome point aux creus à boules notes d'aversires du les contraints aux peut de toute la Grève; et qui pour deblis, oil et s'uniqueurs obtenoient des courronnes aux yeux de toute la Grève; et qui contraint de la force de l'adresse de contraint de la force et de l'adresse de chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'on servois, on as peut doutre que des chair qui l'autres pais indifférements, et mesès suu choix à la guerre, comme les armées de Darsies fetres blava voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses: premièrement ils établirent pen à peu comme une maxime chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir ancune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui glace ee fût, sans leur consentement: de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire ancunes levées ebez les alliés des Rousains; ce qui les réduisit à leurs tronpes autionales (1).

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

Dans le cours de taut de prospérités, où l'un se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondenr; et, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit aballus.

Il s'rigna en tribunal qui juga tous les peuples: à la fin de chaque genre ; Il décidoit des peines et des récompenses que chacun avoit méritées. Il doit une partie du domaine du pemple vainen, pour la donner aux alliés: eu quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, et benacoup à espèrer; et il en affoiblissoit d'autres dont elle n'avoit rien à espèrer et tout à raindre.

Ou se servoit des alliés pour faire la guerre à un enneai; mais, d'abord on dérinité te de-trueteurs. Philippe fut vaince par le moyen des Étoliens, qui fureut anéantis d'abord après pour s'étre joints à Authoebus. Autoleous fut vainces par le secours des Rhodiens: mais, après qu'un leur eut donné des récompenses éclatantes, ou les bamilla pour jamais, sous prétêxte qu'ils avoient demandé qu'on fit la pais avec Pernée.

Quand ils avoient plusieurs eunemis sur les bras, ils accordoient une trère au plus foible, qui se croyoit lieureux de l'ohtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'où étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimabit toutes sortes d'injures, et altendoit dans le silence que le temps de la punition fût venu: que si quedque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir tonte la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guère de ligue

(1) Ils avoiret déja en cette politique avec les Carthagineia, qu'ils obligacent, par le traité, a ne plos se acuvir de troupen numitaires, comme un le voit dans un fragment de Diom contre eux; car celui qui i tait le plus choigné du péril ne vouloit pas eu approcher.

Par-là ils recevnient rarement la guerre, mais la faissient trujours daos le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur cuuvennit; et de tant de peuples qu'ils attaquèreut, il y en a bien peu qui n'eussent sonffert.tnutes sortes d'injures, si l'un avoit voulu les laisser en paix.

Leur continue étaut de parler taujours en mattres , les ambassadeurs qu'ils eoxopoieut chez les peuples qui n'avmient point encore seuti leur puissauce étaient sûrement maltraités; ce qui étoit nu prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (1). Comme ils ne faissiout jamais ta paix de bonne

foi, et que, dans le dessiné d'excubir tout , beur cuities Méniales propresents que des superaisons de guerre, jis y mettoient des cauditinss qui conmençiais l'houjons fruir de l'Éta qui les acceptuit. Ils discionist sortir les gravisons des places fattes, on broxicai le aumbre dei troupes de terre, au se faisoient livrer les chevans un les delighants; et is er peptle citair puissant sur la delighants; et is er peptle citair puissant sur la quelquefois d'aller labiter plus avant dans les terres.

Après avair détruit les armées d'un prince, là ruinoient ses finauces par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nnuveau geure de tyrannie, qui le forçoit d'apprimer ses sujets, et de pardre leur amour.

Lorsqu'ils accurdaient la paix à quelque prince, ils prenoient quelquo do ses frères an de ses essfants en ntage, ce qui leur dannuil le moyra de troubler son royaume à leur fautaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils iutimidoient le possesseur; s'ils n'aruient qu'un prince d'un degré cliquée, ils s'en servoient pour animer les révaltes des peuples.

Quand quelque peuple, viétoti toustrait de l'ubissance de son accercia, viétoti toustrait de l'ubissance de son accercia, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romaiu (s); et parà ils le resoluient sacré et invisiable: de manière qu'il n'y avant point de roi, quelque grand qu'il fut, qui pôt un manuent étre adr de ses nujets, ni imème de sa famille.

Quaique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il étoit néaumoins très recherché (3); car on étoit sûr que l'on ue recevuit d'injures que d'eux, et l'on avoit sujet d'espèrer qu'elles scroient maindres : ainsi il n'y avnit poiut de services que les peuples et les rois ne fussent prêts à rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'abtenir.

ils avoient plusieurs sortes d'alliès. Les uns leur étnient nois par des priviléges et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques ; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colquies; goelques-uns, par les bienfasts, comme forent Massiuisse, Euménès, et Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume nu leur agrandissement; d'autres, par des traités libres; et ceuxla devennient sujeta par un long usage de l'albance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques; plusieurs enfin, par des traités forcès, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Autiochus : car ils n'accordeient point de paix à un ennemi. qui ne contint une alliance; c'est-à-dire qu'ils ne soumettnient point de pample qui ne leur servit à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faissient d'aberd naire deux factinns (z.); l'une défendoit les luis et la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Rumains: et, comme cette dernière faction étoit toujours la plus poissante, on vnit bien qu'une partielle liberté v'était qu'un name,

Quelquefais ils se rendoient maîtres d'un pays sous prétexte de succession : ils entrérent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testaments d'Attalus, de Nicomède (a), et d'Appion; et l'Égypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour teuir les grands princes toujours foihles, ils ue vouloieut pas qu'ils reçuseent dans deur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (3); et, comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissaut, cette condition, mise dans uu traité de pais, ne lai laissoit plus d'alliés.

De plus, larsqu'ils avnient vainen quelque prince considérable, ils mettaient dans le trattó qu'il ne pourci faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Ramains (c'est-à dire cudinairement avec tous sex voisins), mais qu'il les mettroit en arbitrage; ce qui lui ôtuit pour l'avemir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés mêmes : des que ceux-ci avsient le moindre démélé, ils envoyuient des ambassadeurs qui les abligeoient de faire la paix. Il n'y-a qu'à

⁽¹⁾ Un des exemples de cela , d'est leur guerre contre les Dalmages. Vayes Polyler.

(2) Veyes sur-unet leur taubé avec les Juits, au premier l'erre

des Manhabias, ch. 1921.

(5) Arierathe ils un sorridee aus dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtain cette alliance.

⁽s) Voyes Polybe , sur les villes de Grèce. (s) Pris de Philopoter.

voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus et de Prusias. Quand quelque prince avoit fait uue conquête,

Quand quesque prince avoit nat une conquerqui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain survemoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chasséreot d'Égypte Aotischus.

Sachant combien les péuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une dio qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer ce Europe, et d'y sasquiétit quelque peuple que ce fût (1). Le principal motif de la guerre qu'ils fireot à Mithridate fut que, contre cette défense, il avoit sommi guelques barbares (2).

Lorqu'ils voyoient que d'eux proples étoient en ni riera d'émèller avec l'on ni avec l'autre, lis ne ni riera d'émèller avec l'on ni avec l'autre, lis ne laissoient pas de parolitre sur la scène, et, comme nos chevaliers errants, lis presonient le parti du plus foible. « Cétoit, dit Denys d'Halicarnasse (3), une ancienne coutume des Romains d'accorder toujours leur secours à quiconque veooit l'implorer. »

Ces contames den Romaisto vétoient point quelques faits particuliers arrives par hasard; c'étoient des principes toujours constants; et cela se peut voir aitement; car les maximes dont ils firent unage contre les plus grandes poissances forreist précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencements, contre les petites villes qui étoient autour d'exs.

Its escrivent d'Emmènies et de Maninisse pour subjequer Philippe et Antiochus, comme ils victores servis des Latins et des Herniques pour subjequer les Volques et les Tocasaus, ils es fernet livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, victores les flottes de Carthage et des rois d'Asie, times, il déferent les liaisons politiques et circles comme ils s'évoient fait donner les haptens politiques et circles actre les quatre parties de la Marcéloine, comme ils avoient antrefois rompu l'union des petites vittles latines (4), vittles latines (4).

Mais sur-jout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaie étoit formée par uoe association de villen libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit doréoavout par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune. Le république des Béoliens étoit parcillement

une ligue de plusieurs villes : mais comme, dans

la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prioce, les autres celui des Romaius, cenxci les reçurent eu grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prioce 'qui a régué de nos jours avoit suivi ces maximes, torsqu'il vit un de ses voisins " détroite, il auroit employé de plus grandes forces pour le sontenir, et le horner daus l'île qui lui restafidéle : en divisant la seule puissance qui pât v'opporer è ses desserine, il auroit tiré d'immeoses avantages du maibeur même de

Jacobi y moit god que dispute dans une fait, la practical à l'abort l'intéres et par là licht intere de la havie coutre en que la partir qu'il la voice de la havie coutre en que la partir qu'il la voice au mans aus qui su disputaient la curronne, ils les directs et depire de la même sang qui su disputaient la curronne, ils les directs et desir en la safe (x), il décision en au faveur, et deit en la safe (x), il décision en au faveur, et la la pressoire la tuelle le, consue protecturar de l'autier. La la svoice point le chouse su passin que le partir la resident point le chouse su passin que le partir la resident point le chouse su passin que le partir la resident point le chouse su passin que le partir la resident point le chouse su passin que le partir la resident point le chouse su passin que la partir la resident point le chouse su passin que la partir la resident point le chouse su passin que la partir la resident point la constitución de la consecuence de la conse

Ha en finicienti jamais de puerres chiquères, ano d'éter procarés quelque alléi auprès de l'eumeni qu'illa atlaquoient, qui più joindre ses troupers à l'errarde qu'ille atlaquoient, qui più joindre ses troupers à l'armés qu'ille responsées: et, comme clie o'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient inoignar d'en troit one autre d'ans la province la plus voisine de l'econemi, et une trucisieme dosse (Romes, nojujune précé a marcher (D). Ainsi l'al Romes, nojujune précé a marcher (D). Ainsi l'al responsées de l'armés qu'ille qu'en l'entre canoni mettoit au bassard toutes les sicunes (s).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, dissat qu'ils aroient promis de rouserve la cité et non pas la ville. On suit comoent les Etolieus, qui s'étoient abandonnés à leur (ois, furrent trumpés: les Romains prétendirent que la signification de ces must, s'abandonner à la foid on cameni, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des

⁽s) La défense faite a Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devant genérale contre les autres rois. (a) Aspian, de écito Misterdation.

⁽⁵⁾ Fragment de Denys, tire de l'Egernis des ambassades.
(1) Tera-Lira., J. vo.

^{*} Louis XIV.

" Jacques H. roi d'Augleterre. *

(1) Comme il arriva à Ariaenthe et Rolopherne, en Coppadere.

⁽Arrian, in Strint.)
(2) Pour pouvoir rainer la Syrie en qualité de tuteurs, ils es declarerent pour le Sis d'Antiochus, encore enfant, contre Démérales qui étoit chez ent en otage, et qui les onnjuroit de

int render justice, disant que Rome etoit es mere, et les sénateurs ses pores.

(3) Cétait une pestique constante, comme en peut voir par l'aussice.

Phissolee.

(4) Papes comme ils se combissernit dans la guerre de Mach-

personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité uue interprétation arbitraire: ainsi, lorsqu'ils voulurent alsaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas douné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsy'um de leurs généroux faisoit la paixpour saver son armée prête à périr, le zinat, qui ne la ratifoit point, proficir de cette paix, requi ne la ratifoit point, proficir de cette paix, a cet enferné une armée romaine, et qu'il l'eure de contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauviers a contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauviers de colorspale Si mannatius cureux rédoit vinge mille Romains, près de mourir de faim, à demandre la paix, cette paix, qu'il avoit sauviers de paix, cette paix, qu'il avoit sauviers du fait pour la fonne; et l'un édud la foi publique fait nompre à Rome; et l'un édud la foi publique ce sevourait le count qui l'avoit sincée (n).

Quelquefui ili traticient de la paix avec un prince non des constitions rainomalise; et, lors-prince non des constitions rainomalise; et, lors-qu'il les avoit exécutées, ili en ajontoient de telles qu'il étoit force de recommencer la guerre. Afini, quand ils se furent fait livrer par Jugurth as est éliphants; esc éliphants; est élipha

Enfin ils jugérent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils écontérent les plaintes de tous ceux qui a avoient quedques démélés avec Philippe; ils envoyérent des députés pour pour-oir à leur sûreté : et ils firent accuser Persée devant eux pour quedques meurtres et quel-

ques querelles avec des eitoyens des villes alliées-Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantilé de l'or et de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne la issoit rien à l'eusemi vainen. Rome a'enrichissoit toujours, et chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient lous par les présents immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argeut qui fut euvoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (3).

(s) Ils en agirent de mêms avec les Sammites, les Lasitaniens, et les proples de Corse, Voyes, sur ces derniers, sus fragment du livre premier de Dion.

(a) Be en agirent de même avec Viriste : après lei avoir fait rendre les temafages, on lut demands qu'il repelit les armes; à quoi ni lui ai les siens ne perrut conseniir. (Fragment de

(3) Les présents que le sénat envoyeit aux rois n'étolent que

Maltres de l'univers, ils s'en attribuérent tous bet trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenuese, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnérent l'hérédité d'un homme vivant et la confiscation

d'un prince aillié (1). Bientol la repidité des particuliers achevra d'enliere de la qui soui échappé à l'avarice publique. Le majorint et le quorrement venderent aux rois leurs ligitation. Deux compétiteurs a ruintontent à l'ensi pour abbete une protection toujourn douteur coustre un riud qui à léait pasrimentes épaite : sur ou à varie pas moten cette remontes épaite : sur ou à varie pas moten cette remontes épaite : sur ou à varie pas moten cette remontes épaite : sur ou à varie pas moten cette probisé dans l'exercive du crins. Este pas parties legitimes ou unipris en se soutenat que par de l'argorat. Les princes, pour en avoir, dépositiblicant les temples, considered te histen des plus ri-

ches citoyens : on faisoit mille crimes pour don-

ner aux Romains tout l'argent du moule. Mahir ries us earline liux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord le protis dans le alleure, el le rodit cemen stupide. Il ne ràgissoit pas du digre de lero poissone; Il ne ràgissoit pas du digre de lero poissone; Il ne ràgissoit pas du digre de les poissone; Le mais lour premeure proprie doit attaquel. Risquer une guerre, "étoit l'exposer à la aphirité, à la montie, il l'infinise de tromple. Aimi de rois qui mer, il l'infinise de tromple. Aimi de rois qui rier. Air regards fixes sur le pouple romain; qu'entre de regards fixes sur le pouple romain; qu'entre de regards fixes sur le pouple romain; qu'entre de certain l'années qu'en pouple romain qu'en prédat le courage, la struduient de leur paire dont le réconstruit de l'entre harvesse qu'enque d'âti aux mi-stree dont il étoitem munusés (s).

Remarquez, je vous prie, la couduite des Romains. Apreis dédite d'Antichon, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie, et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il semboli qu'il ne conquiusent que pour donner: mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'îts fasioient la guerre à queque prince, ils l'accabolient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yens aux Grecs: si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils aviarroient pu conser-

des bagatelles, comme une chaise et un lidten d'irostre, une quelque robe de magistrature.

⁽¹⁾ Factors, liv. 112, ch. 112.
(2) He excholent setted qu'ils porroiced bree puissance et leus richesses sus Romains. Voyex la desses un fragment des premire livre de Doon

ver des conquêtes si peu solidement établies (1). Il falloit attendre que toutes les nations fussent accontumées à obeir comme libres et comme allices, avaot de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traite qu'ils firent avec les Latins après la victoire du lac Régille (2) : il fut uu des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit uoe manière leute de conquérir. On vainquoit un peuple, et on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage; et il devenoit sujet sans qu'on pût donner une époque de sa snjétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie on une république, mais la tête du corps forme par tous les peuples du monde.

Si les Espaznols, après la conquête du Mexique et du Perou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à ricn; car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; et, sans être compatriotes , ils étoient tons Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les lois des ficfs n'ont jamais été durables ni puissants. Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romaios et eelui des barbares : et, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force; l'autre, de la foiblesse : dans l'un la sujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance. Dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vassaux ; le droit seulement, dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

(1) Ils n'outeent y exposer leurs colonies : Ils aimèrent micus mettre une jalousie éternelle entre les Carthagineis et Massinisse, et se servir du secours des una et des autres pour sonmettre la Maccidoine et la Grèce.
(2) Denys d'Halicarnasse le rapporte , l. vi , ch. 30v, édi-

tion d'Oxford.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

Da tous les rois que les Romains attaquérent.

Mitbridate seul se défendit avec courage et les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir; de là ils s'étendoient sur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, et alloit continucllement acheter de nouvelles armées de Scythes : l'Asie étnit ouverte à ses invasions : il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Eux in faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligérent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les recut à bras ouverts; il forma des légions, où il les fit eutrer, qui furent ses meilleores troupes (1).

D'un autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressants, negligen les affaires d'Asie, et laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné par-là tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, et qu'il le seroit toujours.

Enfin les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le ione des Romains s'appesantissoit tous les jours sor elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appeloit à la liberté.

Cette disposition des eboses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine; parce qu'on n'y voit pas de princes déja vaineus par les délices et l'orgueil, comme Autiochus et Tigrane, ou par la crainte, comme Philippe, Persce, et Jugurtha, mais un rui magnanime, qui, dans les adversités,

(r) Frontin , Stratagiones , liv. 11, dit qu'Archelaus, lieutenant de Mithridate, combuttont contre Syliu, mit au premier rang ses chariots a faux; au arcend , sa phalange; au trotaione , les actiliaires armés à la romaine; -migtis fegitivis Italier, querum pervicecia multim fidebat. » Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyer aussi Planseque, Fle de Lucultus,

tel qu'un lion qui regarde ses blessures , n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulières, parce que les révulations y tout cualturalles et tologieres inopinées: car, si Mithréalte pouvoir sisément réparre seacar, si Mithréalte pouvoir sisément réparre seaarrèes, il arrivoir dansi que, dans terrecers, où conlon a pais besoin d'abérissance et de discipline, l'on a pais besoin d'abérissance et de discipline, l'art de sollicire les pemples et de faire révolter l'art de sollicire les pemples et de faire révolter les villes, il éprovoir, à son tour, des perdifies de le la part de se capitaines, de ses cofants, et de ses fenuncs endis, i'll et affaire de Se généraux, romains and babiles, on caroya contre lui, en divers temps, Sill, Lurellus, et Dompée,

Ce prince, après avoir battu les gérieux esmains, et fait le competit de l'Asie, de la Mardoine, et de la Girce, avant été since à na tresduire, et de la Girce, avant été since à na trespor 5/18, r-ètini, prun teristé, ès se ancienses limites, dispoi par les gérieux ermains, deventereres anté fait le viniqueur et le conpirirant de l'Asie, c'hasé par Licullin, et suivi dans son proper pos, hai dubigé de se retirer che Tiguraç, et, le voyan preda sans resoures apris et d'Asie, et voyan preda sans resoures apris de l'accident d'années de l'accident de l'accident de l'accident d'années propere état, et y y réshifi, l'années succès à la cuellu, et à Mibritaire en

Pompee succeda à Luculius, et Mithradate en fut accable il fluit de ses ettas; et, passant l'Arace, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens; et, ramasant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Rospbore, devant son fils Maccharies, qui avoit fait sa paix avec les Romains (1).

Dans l'abyme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tiorent (a).

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des basards qu'il alloit chercher, il mourut en roi. Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de

ses vicioires, acheva le pompeux ourrage de la grandeur de Rome. Il mit au corps de son empire des pays iofinis; ce qui servit plus au spectacle de la magnificerure romaine qu'à sa vraie puissance; et, quoiqu'il pardi par les écriteux portès à son triomphe qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pousoir n'aogmenta pas et la liberté publique a' foi ta que plus exposée (3).

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

Pεπολπτ que Rome conquéroit l'univers, il y avoit dans ses murailles une goerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volenas, qui sortent sitôt que quelque matière vient en angmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles patriciennes obtenoient scules toutes les magistratures, toutes les dignités (1), et par conséquent tons les honneurs militaires et civils (2).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchérent à augmenter le mouvement qua étoit dans l'esprit du peupla : mais ils firent plus qu'ils ue voulurent; à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnérent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé tout eutière entre les mains des comsuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas ; il chercha done à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéiens, et à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda; car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique, où les richesses, cette voie sourde pour acquerir la nuissance, étoient ménrisées, la paissance et les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, et l'aristocratie se changer peu à peu en un état populaire.

Cox qui obcivent à un roi sont moiss tourments d'envie et de Jonnie; que ceur, qui vivent dans use aristoratie béveliaire. Le prince est ai loin de se might, qu'il s'en en prorege pas va; s'angière aucus rapport qui poisse les choquer; sinsigiere aucus rapport qui poisse les choquer; sins ise suchés qui gouvernent sons outs ey exux de tous, et ne sont pas si elevis que des comparisions officieres ne se faneral mas ceue; assui a-tou va de tout temps, et le vuiton cacore, le la missance ne doma sucuse part sa guverne-

⁽¹⁾ Mithridate l'arcit fait roi du Bosphure. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père, il se donne la mort.

(2) Verra Arson de brite Mahridation.

⁽³⁾ Yoyra Pintacque, dans la Fie de Pempée; et Zoneras, lv. 11.

⁽t) Les patriciens avolent même en quelque façon un caractère socré i il n'y avoit qu'ex qui punerat pernôre les ausplees. Voyes dans Tite-Lève, liv. vr., in harragne d'Appins Girudian, (b) Per exemple, il n'y avoit qu'ext qui possent triompher, punqu'il n'y avoit qu'ext qui posent être consuls et commander les averies.

ment sunt à cet égard les plus heureuses; car le peuple peut moins envier nue autorité qu'il dunue a qui il veut, et qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple, mécontent des patricieus, se retira sur le Mont-Saeré : on lui envoya des députés qui l'apaisèrent; et comme chacun se promit secours l'uu à l'autre en cas que les patriciens ne tinsseut pas les paroles données (1), ce qui cût cause à tous les instants des séditions, et auroit trouble toutes les fonctions des magistrats, on jugea qu'il valuit mieux eréer une magistrature qui put empécher les injustices faites à un plébéien (2). Mais, par une maladic éternelle des homnies, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'eu servirent pour attaquer; ils enleverent peu à peu toutes les prérogatives des patricieus : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt anime, par ses tribuns ; et les patrieiens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étuit plus porté pour les maximes anciennes, et qui eraignoit que la populace n'élevát à la tyrannie quelque tribun,

Le peuple employoit pour lui ses propres forces et sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses lois, enfin ses ingements contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, et l'amour qu'il inspiroit pour la patrie; par ses bienfaits, et une sage dispensation des trésors de la république; par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages (3); par la religion méme, les institutions ancieunes, et la suppression des jours d'assemblée, sons prétexte que les anspices n'avoient pas été favorables; par les elients; par l'opposition d'un tribuu à quantre; par la création d'un dietateur (4), les occupations d'une nonvelle guerre, ou les malheurs qui Teunissuieut

(1) ZONABAS, L. TL. Origine des tribuns du pruple,

(3) Le peuple, qui almott la giotre, composé de gera qui artical passe lear vie a la gorrer, ne pourest refuser nes suffrages à un homme sons lequel il avoit combatte, Il obsenot le depit d'éluce des plebeteus, et il élisoit des potpaiens, Il fet obligé de se lier les mains, en établissant qu'il a suroit fourours un consul pithesen ; mani fen families oftbetrennes qui cutrerest dons les charges y furent-elles enunte continuellement portées, et quand le prenis éleva que bouneurs aurique homme de nout, comme Varron et Murius, ce fut une espece de victoice qu'il remporta sur lucuséme.

(4) Les patriciens, pour se défendre, avoient continue de greer un dictateur; ce qui leur sensonnts admirablement bien : mais les pithetens, ayant obtenu de poercie être élus consuls. rent muni être étus dictateurs; ce qui déconcerts les patricteus. Voyex dans Tite-Live, I. utte, comment Publish Philoles absessed dans sa dictatore : Il fit trois lois qui leur furent tré: préjudieisbles.

tous les intérêts; enfin, par une condescendante paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes pour lui faire abandonner les autres , et cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les plébéieus eureut tellement abaisse les patriciens que cette distinction de familles devint vaine (1), et une les unes et les autres furent indifférenment élevées aux honneurs, il y ent de nouvelles disputes entre le bas pemple, agité par ses tribuus, et les principales familles patriciennes ou plébriennes, qu'on appela les pobles, et qui avoient pom villes le seuat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait ; ce qui fut cause de la mort des Gracques et de plusieurs de ceux qui travaillérent sur leur plan (2).

Il fant que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maint-uir le guavernement de Rome : ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; et de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, et l'observation constante de certaines contumes, ils corrigcoient les abus que la loi n'avuit pas prévus, ou que le magistrat ordinsire ne pouvoit pas punir (3). Il y a de manvais exemples qui sont pires que les crimes, et plus d'états out péri parce qu'on a violé les morors que parce qu'on a viole les lois. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés danzerenses , changer le cour on l'esprit du citoven, et en empécher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les ceuseurs; ils nonvoient ebasser du senat qui ils vonloient, ôter à un ebevalier le cheval qui lui étoit entreteuu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi eeux qui payoient les charges de la ville sans avoir part à ses privifêges (4).

(1) Les patriciens ne conservieres que quelques excerdoces, et le droit de créer un magistrat qu'on appeloit entre-red.

(a) Comme Smarnin et Glascias (3) On peut vote comme sis dégradèrent cere qui, sprès la butuille de Counce, procent été d'aves d'abandonner l'Italie : reux qui s'étoirel rendus à Annibal; ceux qui, poi une som-

wase interprétation lui arcient manqué de parcée. (1) Gets a apprioti - Accuries aliques facers , sel in corriton tabelos seferre . On était mis hors de sa centure, et ou u'nvoit plus le droit de suffrage.

M. Livius nota le peuple même; et de trenteciaq tribus il eu mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privilèges de la sille (1). « Car, disoit il, après n'avoir condamné, vous m'avez fait consul et ceusser; il faut done que vous ayez prévariqué noe fois en m'indigeaut une peine, on deux fois en me crènt consul et ensuit ex reuve.

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les ceuseurs, parce que, peudant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins (2).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parque cela auroit trouble l'exercice de la puissance publique (3); mais ils faisoient déchoir de l'ordre et du rang, et privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite-Live (4) et Denys d'Halicarnasse (5) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-ringt-treize centuries en six classes, et mis tout le bas peuple dans la dernière centurie, qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite on régla qu'excepté dans quelques cas partieuliers on suivroit dans les suffrages la division per tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, et trenteune de la campagne. Les principanx citoyens, tous laboureurs, entrérent naturellement dans les tribus de la campagne; et celles de la ville reçurent le bas peuple (6), qui, y étant enfermé, influoit très peu dans les affaires; et cela étoit regardé comme le salut de la république. Et quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple qu'Appius Claudius avoit répandn dans toutes, il en acquit le surnom de très grand (7). Les censeurs jetoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, et distribuoient de manière le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable en ce que, depuis sa naissauce, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que

tout abus du pouvoir y pat toujours être corrigé. Carthage périt parce que, fonqu'il failtar ter trancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Anoilòu Induc. Albieus tomba parce que ses erveurs lui parventa id donces qu'el le ne voudit pas en guérir. El parmi nous, les républiques d'Italie, qui re autente de la perpétuité de leur gon vernement, ne doirent se vauter que de la perpétuité de leurs abus, aussi n'ont-flets pas plus

de liberté que Rome n'en eut du temps des décemirs (1).

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parcequ'il y a un corps quil'examine continuellement, et qui s'examine continuellement lui-mèmet: et telles sont se erreurs, qu'elles ne sont jamais longues, et que, par l'exprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-àdire tonjours agité, ne sauroit se maiutenir s'il n'est par ses propres lois capable de correction.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

Loxoger la domination de Rome étoti bornée dans l'Italia, la république pouvoir facilement subsister. Tout soldat étui également étoyen; chau coma levoir une amérie et d'autres cioques alloient à la guerre sons celui qui morcholat. Le nombre de rouges cileant pas executi, on avoir attention à ne recevoir dans la miliere que des la concerçation de sui l'elé, placific le sénat voyoù de prés la conducta de la villé (c). Estin la estant voyoù de prés la conduite des généraux, et leur duits la penée derien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de

⁽i) Tive-Leve , liv. were.

⁽²⁾ VANGER-MARINE, BF, EL.
(3) La dignité de némateur n'étois pas une magistrature.

⁽⁴⁾ Liv. v.

⁽⁵⁾ Liv. IV.

⁽⁶⁾ Appelé Turba forçassa. (7) Voyes Tite-Live , 1, 13

laisser pendant plusieors eampagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à pen l'esprit de citoyens; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César, Rome ne put plus savoir si celui qui étoit à la tête d'une armée dans une province étoit son général ou son enoemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompn que par ses tribuns, à qui il ne pouvoitaccorder que sa puissance même, le sénat put aisément șe défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foiblesse, Mais, quand le people put donner à ses favoris une formidable antorité au-debors, toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut

perdue. Ce qui fait que les états libres dorent moins que les autres, c'est que les malbeurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les malheurs d'un état ou le peuple est soomis confirment écalement sa servitude. Une rénublique sare ne doit rien basarder qui l'expose à la bonne on à la mauvaise fortune: le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.-

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins. Rome avoit soumis tout l'univers avec le secours

des peuples d'Italie , auxquels elle avoit douné en differents temps divers privilèges (1). La plupart de ces peuples pe s'étoient pas d'abord fort soociés du droit de bourgeoisie chez les Romains; et quelques-uns aimerent mieux garder leurs usages (2). Mais lorsque ce droit fut celui de la souveraineté pniverselle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain, et gn'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains ; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltérent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne ; les autres alliés alloient les suivre (3). Rome, obligée de combat-

(1) Jaz Letti, jus italicum.

tre contre ceux qui étoient, ponr ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchainoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fidèles (1); et pen à peu elle l'accorda à toos.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir do sénat et des prérogatives des grands, toujours mèlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur (2). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble ; et comme on n'en étoit citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les même dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne fureut plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages, ou se les faires donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela comices une troupe de quelques séditieux ; l'autorité du peuple, ses lois, Ini-même, devinrent des choses chimériques; et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avoit fait une ordonnauce, ou s'il ne l'avoit point faite (3).

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit nas ane ees divisions y étoient nécessaires ; qo'elles y avojent toujours etc. et qu'elles y devoient toujours être. Ce fut aniquement la graudeur de la république qui fit le mal, et qui ebangea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eut à Rome des divisions : et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés ao-dedans, Demandermans on état libre des gens bardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles : et, pour règle générale, toutes les fois Pèrentans, les Hirpins, les Pompésans, les Vénusiene, les Japygra, les Lucautens, les Samuetes, et autres. (Arrens, de la

Gaerre chrite, liv. 1.) (1) Les Toscans, les Ombriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à sescumettre ; et, comme on les fit aussi citoyens , d'entres posserui encore les armes ; et enfin il ne resta que les Samuites, qui forent exterminés.

(a) Qu'on a imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Itabie , qui , par le suffrage de chaque homme , conduienit le reste

(3) Vayen les Lettres de Cicéron a "étricus , liv. 34, lettre

ATIE.

⁽²⁾ Les Éques dissient dans leurs assemblées : «Ceux qui ont pu choisir out préféré leurs lois su droit de la cité romaine, sui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'out pu s'en défendre. » (Trre-Lova , 1. re , ch. xuv.)

⁽³⁾ Les Asculats, les Marses, les Vestins, les Marrucias, les

qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique et une chose tre équivagre; la varie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les paries, quelque opposées qu'elles nous praissent, concouvent un bien guirain de la sociét, comme des disonances dans la munique concurrent à l'eccord total. Il peut y avoir d'i funion dans un état of l'on monie d'obt rétuite le boubers, qui soul est la vraie pais. Il en est comme des parties de est vraie pais. Il en est comme des parties de est misers, éternélement lière par faction des unes

et la réaction des autres.

Mais dans l'accord du despotisme asiatique,
c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pamodère, il y a toujours une division réleil. E laboureur, l'homme de guerre, le régociant, le magistrat, le noble, ne soui pintat que parceque les
uns oppriment les autres sans résistance; et, ai,
''on y roit de l'union, ce se sont pas de cistopera
qui not unis, mais des cerps morts cancrelis les
uns appres des autres,

Il est vrai que les lois de Rome desinrent impuestates pour gouverner la république; mais exettunce hose qu'on a rue toujours, que de bounes lois, qui out fait qu'une petite république des ieut grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie; parreq qu'elles vioieut telles que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables; celles qui font qu'un penple se rend maitre des autres, et celles qui maintienneut sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a a présent dans le monde une république que preque personne ne connoît (1), et qui, dans le sercet et le silience, angmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parrient jonnés à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois jet en us sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la porruntion même.

The second of the poor 'ograndir, et see hos circuit admirable poor eta. Austi, dans quelque gouvernement qu'elle ait ét, sous le pouvoir des cris, dans l'articeratie, ou dans l'êten populaire, elle n'à junais cessé de faire des entreprises qui elle n'à junais cessé de faire des entreprises qui elle n'à junais cessé de faire des entreprises qui est pour le proposition de la resultation de se s'est pas trouvre plus age que tous les autres de la resultation elle marti, citat de la terre e un june, mais confinellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une (i) le restate de l'artice de l'articera de l'articera (i) le restate de l'articera (ii) le restate de l'articera (ii) le restate de l'articera (iii) l'articera l'articer grande fortone, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérité dont elle n'ait profité, ni de malheur dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

Ja cruis que la secte d'Epicure, qui s'introduisit la Rome sur la fin de la riepublique, contribus beaucoupi glater le cruir et l'esprit des Romasins (†). Les Gressen avoient été infatués avant eux; aussi avoient-ilé et je hus tôt corrouspus. Polybe nous dit que, de son tempa, les serments ne pouvoient donner de la confisser pour un Grere, au lieu qu'un Romain en étoit pour aissis dire enchaîné (2).

Il y a un fait dans les lettres de Ciceron à Atticus (3) qui nous montre combien les Romains avuient changé à cet égard depuis le temps de Polybe.

Mennium, dicit, vient de communiquer au seinal l'averad que une compétieur et lui a vient fait ave les racessels par lequel ceux cé s'évêner augrés de les fouviers deus la pourraise du consult pour l'autre seinante, et eux. de l'event consult que l'accesse de la pour l'autre de pare au consult quaire consult que l'accesse de la consult que l'accesse de l'accesse de la consult que l'accesse de la consultat que l'accesse de la consultat que l'accesse de la consultat que l'accesse la fonçaire le penque voit dist la lei caute de l'accesse de la consultat que d'accesse de la consultat que d'actesse d'accesse de la consultat que d'accesse d'acc

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des bommes, (1) Guréa en avant discoura à la table de Pyrrèns , Fabri-

(1) Cycles on a yeard discours. In its blish of a Pyrimen, Public, Pub

(a) Let ye, irrare territ.

(b) Le lot certaris domnoit le passence militaire, et le némenaina-consiste région les troupes, l'argent, les officiers, que devent aveir le passenceur et les comais, pour que fout celle fiel à leur famissies, veuléent fabriquer uve fausse loi et un l'our sénumementée. il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils méloient quelque sentiment religieux à l'amonr qu'ils avoient pour leur patrie. Cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi et leur dieu, ce Capitole éternel comme la ville, et la ville éternelle comme son fondateur, avnient fait autrefois sur l'esprit des Romains une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils cussent conservice

La grandeur de l'État fit la grande ur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les inœurs et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avoient point (1). Ceux qui avnient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuité par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les desirs et les regrets d'une grande fortune ruinee, on fut prêt à tous les attentats; et, comme dit Salluste (2), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres eu eussept.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas iutroduits; car la force de son imititation avoit été telle qu'elle avoit conservé une valeur béroïque et tonte son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune pation du mande.

Les citovens romains regarduient le commerce (3) et les arts comme des occupations d'esclaves (4); ils ne les exercoient point, S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuoient leur première industrie; mais en général, ils ne counoissoieut que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs (5). Ainsi les vertus guerrières restèrent après qu'on ent perdu toutes les antres.

(1) La maison que Cornétie avoit arbetés suizante-pe mille drarbmes, Lucullus l'acheta, pen de temps après, Ment millions cinq cent mille. (Panyanqua, Fie de Marina.) (a) . Ut meritò dicatur genitos esse , qui uec ipsi habere pe ent res familiares, mec obies pati. . (Fragment de l'Histaire da Sallante , tiré du livre de la Cué de Dieu , L st , ch. aviss.) (3) Romalus us permit que deus sortes d'exercices nex gens libres , l'agricolture et la goerre. Les murchends, ben ouvriers, erax qui tenoiret une maison à louage, les caburctiers, n'étolent pas du nombre des citoyens. (Durrs n'Halecanname ,

(4) Ciceron en donne les raigons dans ses Office , liv. su. (5) It falleit avoie servi die années enter l'age de seize aus et celai de quaranto-sept. Voyes Polybe, l. ve.

Lus Idea, Luc)

CHAPITRE XI.

1. De Sylla. 2. De Pompée et César.

Ja supplie qu'on me permette de détourner les yenx des horreurs des guerres de Marius et de Sylla: on eu trouvera daus Appieu l'épouvantable bistoire. Outre la jalousie, l'ambition et la cruauté des deux ebefs, chaque Romain étnit furieux; les nouveaux citoyens et les anciens no se regardoient plus comme les membres d'une même république (1), et l'on se faisoit une guerre qui , par

un caractère partieulier, étoit en même temps civile et étrangère. Sylla fit des lois très propres à ôter la cause des désordres que l'nn avoit vus : elles augmentuient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature sembla rendre la vie à la république; mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans

l'impossibilité de enuserver sa liberté. Il ruina dans son expédition d'Asie trute la discipline militaire; il accoutuma son armée aux rapines (a), et lui donna des besoins qu'elle n'avuit januis eus; il corrompit une fois des soldats, qui devoient dans la suite corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, et enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté (3)

Il donna les terres des citovens aux soldats (4). et il les rendit avides pour jamnis; car, des ce momeut, il n'y eut plus un bomme de guerre qui n'attendit une occasion qui pût mettre les biens de ses concitovens entre ses mains.

Il iuventa les proscriptions, et mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès-lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république; car, parmi deux hommes ambitieux et qui se disputoient la victoire, ceux qui étuient (t) Comme Martus, pour se fatre donner la commission de la guerre contre Mitheidate au préjudice de Sylla, avoit, par le secours du tribus Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des proptes d'Italie dons les aucleanes, ce qui rendoit les Ita-Lens moltres des suffrages, ils étoient le plupart de parti de Marina, prudant que le sénat et les apriens citoyens étnient du

(2) Voyen dans la Conjuccion de Centine, le portrait que Salleate nous fait do cette ermée. (1) - Fagatia Marii copiis, primus urbem Somom cum armia ingressa est. . (l'esgment de Jean d'Antioche , daze l'Extrair des pertus et des pices.

parti de Sylla.

(4) On distribus hien as commencement une partie des terres mnemis rainers, mais Sylla donneit les terces des estoyens. neutres et pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit dooc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il viot apres lui, dit Cicéron (1), un homme qui, dans une cause impie et une victoire encore plus bonteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provioces entières.

Sylla, quittant la dictaurre, avoit semble me voolori virte que soos la protection de ses lois melmes: mais cette action, qui marqua tant de moderation, étoit clien-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissements quarete-sept légion dans divers endrist de l'Italie. Ces grasib, dit Appien, regardant leur fortuse comme attaché à sa vie, veillorest à sa sirce, et étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (2).

La république devaot nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment et par qui elle devoit être abattur.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un oe savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacéret par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de prés.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les lois de Sylla qui bornoient le pouvoir du peuple; et, quand il eut fait à son ambition uu sacrifice des lois les plus salutaires de sa patrie, il obtint tont ce qu'il voulut, et la témérité du peuple fut sans bornes à soo écard.

and codern a low gather, and anyment divisit in prisonce publishes or on grand manber de magistratures, qui se sonteniones, 'arreleisent et se pistratures, qui se sonteniones, 'arreleisent et se voient toutes qu'un pouvoir horre, chaque citroyre dels has pour y parvenir, et le peuple, troyre dels has pour y parvenir, et le peuple, l'un après l'autre, se éscontamois lauren dur l'un après l'autre, se éscontamois lauren dur l'un près l'autre, se éscontamois lauren dur lauren de l'un present de la république chauge : les plus puissants se forent donn par pe le populé de nomaissione extraordinaires, par peup les des commissione extraordinaires par peup les qu'en de manifer de la majoter de l'autre, les des l'autre de l'autre par le populé de nomaissione extraordinaires par les poulés que de l'autre d'autre par les poulés qu'en de l'autre par les poulés de l'autre d'autre par les poulés de l'autre par les poulés de l'autre l'autre de l'autre l'autre de l'autre l'autre de l'autre l'autre de l'autre par les des l'autre l'autre de l'autre par l'autre l

Fallut-il faire la guerre à Sertorius, on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mibbridate, tout le moude cria Pompée. Eut-on be-(1) 09600 J. M. Ch. WIII.

(2) On peut voir ce qui arriva apres la mort de Cévar.
(3) - Pirbia opes insumuta , pascorum potentia crevit.
(Salturra, de Conjarut. Cant.)

soin de faire venir des blés à Rome, le peuple croît être perdu si on n'en charge Pompée. Veuton détruire les pirates, il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, et o'espère plus qu'en Pompée.

Je crois bien, disoit Mareus (1) au peuple, que l'empère, que les nobles attendent, aimera mieux assuers votre libert que tenn domination: mais il y a eu un temps où chacun de vous decoit avoir la protection de plusieurs, et nou pas tous la protection d'un seul, et où il étoit inoui qu'on mortel pût donner ou ôter de pareilles choses. »

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit falle réunir dans les mêmes personnes les houneurs et la puissance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul eitoyen.

Quand on accorde des hooneurs, on sait précisément ce que l'on doone; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préféreuces excessives données à un entoyen dans une république ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour. Deux fois Pompée, retournaut à Rosse maître

d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, et d'y paroitre en simple citoren. Ces actions, qui le combièrent de gloire, firent que dans la suite, quelque chose qu'il est fait au préjudice des lois, le séont se déclara toujours pour lui. Pompée avoit une ambition plus lente et plus

rumpes avoi une annouou pas serve et pur douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la sourcraîne puissance le sarmes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point a Pompée: il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remit entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son erédit (a); et, ce qui le toucha bien seasiblement, des geos qu'il méprisoit augmentérent le leur, et s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes : il corrompit le peuple à force d'argent, et mit daus les élections un prix aux auffrages de chaque eitogeo.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions,

(t)Fragment de l'Hutoire de Sathate. (a) Voyes Pletarque. espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'aoarebie, le erécroient dictateur par désespoir. Enfin il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton dicoit que ce plétoit pas leur inimité qui

Enfini il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Câton diciot que ce n'étoit pas leur infinitée qui avoit perdu la république, mais leur uniou. En effet, Rome étuit en ce malheureux état qu'elle étoit moiss acchièce par les goerres c'itiles que par la paix, qui, réuoissat les vues et les intérêts des prioripaux, ne faisoit plus qu'une tyranoie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit de César; mais, sans le savoir, à le leui sacrifa. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, et ses artifices emissi : il troublà la ville par ses cimisaires, et se reudit maltre des élections; consuls, prêteurs, tribuns, furent achetés an prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompie; il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeler de ce nom un gouvernement qui demaudoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qoi pertit sur-tout Pompie fut la honte qu'il en de penser qu'on dérant César, comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyaoce. Il s'accontuma le plus tard qu'il put à cette idée; il oe se mettoit poiet eo dépeuse, pour ce point avouer qu'il se fit mis cu danger: il soutesuit au scent que César noscenti faire la guerre; et parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit touiours.

Il semble qu'une chose avoit mis Cesar en état de tout entreprendre; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule cisalpine celui de la Gaule d'au-delà les Alpes:

La politique a veut point permis qu'il y est des armées apprés de flonce, mais elle a aveut pas souffert con plus que l'Italie fit entièrement deprine de trouspez cels fiqu'on int des forces considerables dans la Caste ciudjante, v'eut- èlerare de la Romage, jump'anta Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rames courte cest troupe, con le céttire s'antient-countle, que l'on voit encore gravé nur le chemin de Rimini à Celebra, par par leujed no d'evouit une si derivant de la prime de la Romage de l'avent de la consideration de par leujed no d'evouit une si druit d'action, par leujed no d'evouit une si druit d'action, aven cane hépies, avec user armée, ou avec une coborte, passerait le Rubicso.

A un gouvernement si important, qui teooit la ville en échec, on en joigoit un autre plus coosidérable encore; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de

la France, qui, ayant douné à Cara Toccasion de dincie la guerre pendent plusieren ameireà tous les peuples qu'il veulut, fit que ses soldats visiertust avec liui, qu'il ne les conquir pas moires que les harbares. Si Clear a rivoit point en le gouvernement de la Goude transalipsie, il u'arroit point corrempa ses soldats, to fair respecter son uom per tout de viotieres. Si lo rivoit post en ceinir de la Goude cisalpine, Pompée suroit per rerierer na passage des Alpes; an fire que, d'és le commencement de la genere, il det abble qu'en le commencement de la genere, il det abble qu'en la reputation, qui d'au les parties que la reputation, qui dann les generes civiles est la mémor faveure qu'Aussilla porta dans Rome La méme Faveur qu'Aussilla porta dans Rome

après la bataille de Cannes, César l'y repandit lorqu'il pass la Rubicou. Pompée éperdu ne vi, doos les premiers moments de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les sfânes désespérérs; il ne neut que céder et que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor publie; il ue put unulle part retardre le vainqueur; il abandoons une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

Ou parle beascoup de la fortune de César, mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, sans pas un défaut, quoiqu'il età bires des vices, qu'il eti été bires alfincile que, quelque armée qu'il eti commandée, il o'elt été vainqueur, et qu'en quelque république qu'il fût né il or l'ett gouveroée.

César, apres avoir défait les lieutenants de Pompée eu Espague, alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer et des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empécher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens qui le railloient ou l'accusoieot sans cesse (1). « Il veut, disoit l'un, se perpetuer dans le commandement, et être, comme Agamemnon, le roi des rois. - Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette nonée des figues de Tusculum. « Quelques succès particuliers qu'il eut acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Aiusi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sucrifier taot d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaiueu taut de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés eu Afrique, Scipion , qui les commandoit, ne

(t) Voyen Plutarque, Fie de Pompée.

voulut jamais suivre l'avis de Caton, de trainer la guerre en longueur; enflé de quelques avantages, il risqua tout, et perdit tout; et, lorsque Brutus et Cassins rétablirent re parti, la même précipitation perdit la république une troisieme fois(t).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durievent si long-temps, la puissanre de Rome-Saverti sans cesse au-de-lors. Sous Marius, Sylla, Porapée, César, Autoiur, Auguste, Roase, tonjonrs plus terribir, acheva dr détraire tous les rois qui restoient eurore.

Il u'v a point d'état qui menace si fort les autres d'une couquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, nuble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat: et, lorsque par la paix les forces y sout réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont gurreque des citoyens. D'ailleurs , dans les guerres eiviles, il se forme souvrnt de grauds hommes; parec que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se plare et se met à son rang; au lieu que, dans les antres temps, on est place, et on l'est presque toujours tuut de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les François n'out januais été si redoutables au-debors qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la ligne, après les guerres eiviles de la minorité de Louis XIII et de relle de Louis XIV. L'Angleterre u'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turrs qu'apresles guerres eiviles d'Allemagne. Les Espagnols, sons Philippe V, d'abord après les guerres eixiles pour la sucression, ont montre en Sirile une force quia étomé l'Europe : et nons voyons anjourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, et humilier les Tures.

Enfin la république fot opprimée : et il n'ns fout pas accuser l'ambition de quelques partirulirrs; il faut en accuser l'hommie, toujours plus avide du ponvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne-desire tout que parce qu'il posséde beauroup.

Si Cèsar et Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César et Pompée; et la république, destinée à périr, auroit été entrainée au précipice par une autre main.

Cesar pardonna à tout le monde : mais il me

 Céla est bien exployaé dans Appara, de la Gazere coole,
 Iv. L'asmée d'Octave et d'Antiquer aurast péri de faire, su l'en n'erant pas donné la bataille. semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé ne mirite pas de grandes louaures.

Quoi que l'on nituit de sa diligence après Phassale, Circina Erenne de Insteur avec raison. Il dit à Casion qu'ils n'auroinet jamais eru que le parti de Poupies e fait ainsi relvé en Espagne et en Afrique, et que, a'ils avoient pu previoure que Céarse fait aumé à su guerrel Alexandeire, ils n'auroient pas fait leur paix, et qu'ils ses roient releire avec Régionet Cation en Afrique (1). Ainsi un fol ausour lui fit euspre quarfer guerres, et rein en précis par le consideration de la consideration

Cost powerful dishold som des littles in amplied some. If comme less prople d'Ains abhorriset rext de consil et de preconnel, les proples d'Ains abhorriset rext de consil et de preconnel, les que, dans cet tempels, es nom faisient le hondre au le d'ainspiré de toute la terre. Charhondre au le d'ainspiré de toute la terre. Chardoire au la lêtre min. Nayant que le prepule sea soit se sechamistre. Il er ryte. Il fil et encire d'autre tentitére (v): et je ne pris comprende prij tet errès que les Romains, pour le souffire yran, ainsanent pour c'els it yransie, ouerswaet tyran, ainsanent pour c'els it yransie, ouerswaet tyran, insanent pour c'els it yransie, ouerswaet try nor que le siste this différiet de certains

houneurs, il négligea de se lever; et pour lors les plus graves dr ce corps achevérent de perdre patieure. On n'offense jamais plus les hommes que lors-

On noticus; jamais puta res nommes que torsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Chrichirz à les opprimer, c'est quelquefois une preure de l'estime que vous en faites; choquez trurs coutumes, c'est toujours une marque de mepris.

Cèsar, de tout trups ememi du sénat, ne put earher le mipris qu'il conçut pour ce copis, qu'il ciuit devenu presuper ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance: par-là sa clémence même fut insultante. On regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le uripris jusqu'à faire lui-meme des senatur-onsulter il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit.

- l'apprends quelquetois, dit Giéron (3), qu'un sénatus-consulte passé à mon avia a été porté en Syrie et en Arméule, avant que j'aie su qu'il ait été fait; et plussieurs princes mont écrit des lettif fait; et plussieurs princes mont écrit des letties.

⁽s. Letters familières, liv. vv. [9] Il cana les tribuns du people (3) Lettes familières, liv. 14

res de remerciements sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnat le titre de rois, que non-seulemeut je ne savois pas être rois, mais même qu'ils fussent au monde. »

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là(1), qu'on a mises sous le nom de Cicéron , parce que la plupart sont de lui, l'abattement et le désespoir des premiers bommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs bonneurs et de leurs occupations même; lorsque le sénat étaot sans fonction, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espèrer que dans le cabinet d'un seul ; et cela se vuit bien mieux dans ces lettres que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siecle où la fausse politesse n'avoit pas mis le meusonge partout : enfin on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des geus qui veulent se tromper, mais des amis malbeureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bieu difficile que Cèsar pât défendre se vie; la plupart des coquirés étoites de son parti ou avoient été par lui combiés de bienfaits (); ét la raison eu est bien naturelle. Ils acione trouvé de grands avantages dans sa rétoire; mais, plas leur furture d'eventin meilleure, plus ils commençoient à voir part au maiheur commun (3); err, à un bomme qui n'a rien, il limporte ausez peus, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établic dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui fairoit regarder comme un homme ventreux l'assantin de celui qui articular control, depuir l'expublion des rois, la loi était preise, les exvaples reus; la république armoit le brard de chaque citoyen, le faisoit magistral pour le moment, et l'avoit pour au défense.

Brutus ose bien dire à ses amis que quand son père reticudroit sur la terre il le tueroit tont de nême (4): et, quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdit peu à peu, les conjurations, au commencement du règne o'Auguste, remaissajent toujours.

(2) Voyes les Leitres de Cicienn et de Servius Subplinus.
(3) Decisiona Brattas, Cania Garca, Terbonius, Tudlian Cimber, Monestin Bantilles, éstient amis de Cétar, (Arran, de Betie citari, i.b. 22).
(3) Le ne parle par des asterillites d'un tyrna, qui arcsirati perdua apece lui, mais de ses compagnosa dans un gouverne-

(a) Lettres de Bratas , dans le recueil de celles de Cicron.

Cétoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, p'écoutoit que lui seul, et ne vopoit ni citopen, ni ami, ni hieufaiteur, ni père: la vertu sembloit s'oublier pour se surpasser ellemème; et l'action qu'un oe pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme ditine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas bors d'état d'êt pani autrement que par un assassinat ? Et de mander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'étoit-ce pas demauder raison de ses crimes ?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome après la mort de César.

It étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais eucore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et

qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours. Les conjurés n'avoient formé de plan que pour

la conjuration, et n'en avoient point fait pour la sontenir.

Après l'action faite, ils se retirérent an Capitole : le senat ne s'assembla pas ; et, le lendemain, Lepidus, qui cherchoit le trouble, se saisit avec des gens armés de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignosient qu'ou ne répétat les dous immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rume: rela fit que le sénat approuva tous les actes de César, et que, coneiliant les extrêmes, il accorda une amunité aux coujurés; ce qui pruduisit une fausse paix.

César, a taut si mort, se préparaut à son expédition coutre les Parthes, a usit nommé des magistrats pour plusieurs anuées, alio qu'il est des gens à lui qui maintiussent dans son absence la traoquillité de son guavrament : aiosì, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources puur hong-temps.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls, Antuine, qui l'étuit, se saisit du livre des raisons de César, agena son se-crétaire, et y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur régnoit plus impérieus-

ment que pendant sa vie; car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argeut qu'il n'auroit jamais donué, Antoine le donnoit; et tout bname qui avoit de mauvaises intentions contre la république trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, Cesar avoit amasse pour son expédition des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops: Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés a vuient résolu d'abord de jeter le corpa de César dans le Tibre (1): ils n'y auroient trouvé nul obstacle; car , dans ees moments d'étonnement qui suivent une action inupinée, il est facile de faire tout ce qu'on pent nser. Céla ne fut point exécuté, et voici ce qui arriva :

Le visata se crut obligie de permettre quon fit en obsequente Cisca: et effectivement, des qu'il ne l'avoit pas déciaré tyran, il ne pouvoit lui refuert a l'apillare. On, étôti un uccoutune des Komains, ai vanite par Polyle, de postre dans les lunéralles les insuges des auctiers, et de faire ensuite l'ornison funders du défaut. Autione, qui conside l'ornison funders du défaut. Autione, qui Costa, i lui fun ne settament de l'autier de Costa, i lui fun ne settament de l'autier de grandes largesses, et l'agin un point qu'il mit le fen aut maisson des conjurés.

Nous avans un aven de Ciéron, qui gouvreva le séant dans toute cette affaire («), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, et s'exposer à périr, et que même on n'auroit point péri; mais il se disculpe sur ce que, quand le sient fut assemblé, il n'étoit plus temps. El ceux qui savent le prix d'un moment, anns les affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voiei un autre accident: pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comète à longue ehevelnre parut pendant sept jours: le peuple crut que son ame avoitété reçue dans le ciel,

Cétois bien une coutume des preuples de Grée et d'Aisé de blair des temples aux cois, et nieus aux procossuls qui les avoient gouvernés (3) on leur laisois flier ces choese comme le témoiguage le plus fort qu'îls pussent donner de leur excritade: les Rossans nomes pouvoirt, dion des laraires, ou des temples particuliers, readre de bonneurs drius à leur ancetrez; mais je ne vois par que, depuis Romalus jouqu'à Ceste, aucem (50% of wents per au sur-resprés, perspect Thiosas

-

Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (1).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il vueltut, an lieu de caluid à, avoir celai des Guules : ma voit bien par quel muití. Decimus Brutus, qui avoit la Gasle cisalpine, ayant refusé de la qui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le siant déclara Antoine enneme de la patrie.

Ciceron, pour perdre Antoine, son ennemi partieulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; et au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, et employa tous ces artifices dunt la vauité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque tautes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de crrains petits succès partieuliers, qui flattent leur amont-propre et les rendent contents d'eux.

Je cruis que si Caton résolt réservé poue la république il auroit domei aux choser tout un autre tour. Gieiron, avec des parties admirables pour un second rése, étati incapable du premier: il avoit un besu génie, mais une ame souversi il avoit un besu génie, mais une ame souversi emanuen. L'avecusiori, exten Cirlon, c'étant la vertu; chec Caton, éténit la gloire (s): Cicieros er oppit touteur le premiere Caton i outabieit pour elle -adme; relai-il, pour s'en vanier. Le sourrisi continuer le parallél e m dissant

que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que, là oit Caton espéroit, Cicéron se confait; que le premier voyoit toujours les choses de sangfroid, l'antre au travers de cent petites passions. Antoine fut défait à Modène : les deux cousuls

Hirtins et Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à absisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, et se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, et ses droits, en apparence, plus légitimes (3).

⁽¹⁾ One nearest per the same exemple repris que Tiberies Gracieus est écé tué . Lucretius, édile , qui fut depuis appelé Vespillo, jeta son corps dans le Tiber. (Auxenius Victous, de Fir. Must.)

⁽v) Lettres p. Africas , lev. nov., lettre z.

⁽³⁾ Voyce ladeness les Lettres de Créton a Ameus, liv. v., et la remarque de M. Fabbé de Monrant.

⁽¹⁾ Donn dil que les triumvirs, qui empérairat tons d'avoire quelque por la piace de Casa, ferrat tout ca qu'ils pascen pour aspuncate les tennesses qu'en les remiolt. Liv. xxxxx.
(2) « Les qu'aim viders beunn melbels : l'exper quo missans pierènts, en magis illam assequelemen. « (SALUSTE, de LEGE CEIL.)

⁽³⁾ Il stool héritler de César et son file par seloption.

Antoine défait à éroit réfugie dans la Caule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus. Ces deux hommes s'unirent avec Octave, et ils se donsièreat l'un à l'autre la vie de leurs annis et de leurs ennemis (1). Lépide resta 8 nome : les deux autres allièrent chercher Brutus et Caulins, et ils les trouvèrent dans ces lieux où l'ou combattit trois fois nour l'empire du monde.

Bruttus et Cassius se tuèrent avec une précipitaine qui s'est pas accusable; et l'on ne peut lire ett endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république, qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencéreut en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoique, qui v eneoursgeoit; l'établissement des triomphes et de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement, par lequel leur mémoire devoit être flétrie et leurs biens confisqués (2); une espèce de point d'houneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte anjourd'bui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin une grande commodité pour l'héroisme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (3).

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame, tout occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du périt qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir et jamais voir.

L'anour-peopre, l'anour de notre conservation se transforme en tant de mauières, et agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à ascrifer notre être pour l'anour de notre être; et tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous concentons à cesser de vivre par un inatinet naturel et obscur qui fait que nous nous aimous plus que notre viu même.

[Il est certain que les hommes sont devenus moiss libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient, lorsque, par (n) Leur crusoté fut si insensée, qu'ils cedonnerras que chacur n'et à se répoiré des procerpitions, sons prince de la vise. cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instants échapper à toute autre puissance.]

CHAPITRE XIII.

Auguste.

Sextor Pouréa tenoit la Sicile et la Sarlaigne; il étoit maitre de la mer, et il avoit avec lui une infinité de fugitifs et de proserits qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deox gueres très laborieuses; et, après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Acrison.

Les conjurés avoient presque tous fair malbeureusement leur vic (1); et il étoit bien naturel que des gens qui écolent à la tête d'un parti abattu taut de fois, dans des guerres où l'on ne se faisoit neuro quarier, eusent péri de mort violente. De la cependant on tira la conséquence d'une vençeance cécles qui punissoit les meurtriers de Céarr, et proscrivoil beur cause.

Octave gagna les soldats de Lepidus, et le dépouilla de la puissance du triumvirat; il sui enviamême la consolatiou de mener une vie obscure, et le força de se trouver, comme homme privé, dans les assemblées du peuple.

On est blen aise de voir l'hamifiation de ce Lepidus. Cétoit le plus méchant citorse qui fâté dans la ripublique, toujours le premier à commencre les troubles, formant aus cress des projets fusestas où il étoit obligé d'associer de plus habiles gonn que lou. Un auteur moderne (s) 'est abbailes gonn que lou. Un auteur moderne (s) 'est abpluà en faire l'étoge, et cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne le qualif d'bonnéte homme: mais un bonnéte homme pour Antoine ne devoit giver l'être pour les auteur de devoit giver l'être pour les auteur de devoit giver l'être pour les auteur

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gapeù l'affection des soldats en leur donnant sans cesse des marques d'une licheté naturelle. Dans ces tempe-là les soldats faiscient plus de cas de la bibérailité de leur général que de son courage. Peut-être même que ce fut un boubeur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que ce la

Voyes Bion.

(a) · Korum qui de se statuebunt humabentur corpora, munebunt testamenta, preirum festimenti. · (Tactra. Anades, liv. vs.)

^{(3) [}Si Charles 107, at Jacques II, avoient vécu dons une religion qui leur rui permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à sonienz l'un une telle mort, l'autre une telle vie.]

^{(1) [} De nos jours, presque tons cent qui jupirent Charles L'ecurent une ils trapique. C'est qu'il n'est guive possible de faire des actions parrellire, sans seutre de tons côtés de mortrès ememis, et per consequenciasses couje une infinité de périls.] (2) L'abbé de Saurs-Bâts.)

même I'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le deishonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. Sil svoit d'abord montré une grande sme, tout le monde se teroit mérié de lui ; et s'il est cut de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirer.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après as victoire, il établiroi la république : ce qui fait bies voir que les soldats mêmes étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien des à recuple qu'une arméc.

La hatsille d'Actium se donna : Cléopâtre fuit, et eutraina Antoine avec elle. Il est certain que dans la suite elle le trahit (c). Pent-étre que, par cet esprit de coquetterie ineoncevahle des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encorre à acs pieds un troisème maitre du monde.

Une fromme à qui Antoine avoit acrific le monde entire le traîti; teat de capitales est taux de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manuterni et, commer à la ginéraité avoit été liée à la servinde, une troupe de gladisteur lui consurer une facilité héroique. Combine un bonne de biendaits, la pressiere dide que vous lui institution de la consurer une facilité héroique. Combine un bonne de biendaits, la pressiere dide que vous lui institution de la conserver pe rout de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, e'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, et qu'une défaite ne se reparêit pas.

Les soldars romains n'avoirent point propreuent d'esprité april; în se combattenier point pour une certaine chose, mais pour une certaine che superionne; în se combattenier point les engageni par des supérances immenses; mais les engageni par des supérances immenses; mais promisens, în se tourvaisent d'un autre cécle, autre provinces a d'unique point une plus sincerée. Les provinces a d'unique point une plus sincerée. Les provinces a d'unique point une plus sincerée. Les provinces a d'unique point un plus sincerée. Les provinces a d'unique point puis puis de la consideration de la company de la company de la company de la la company de la company de la company de la company de la province de la company de la company de la la poste point de la company de la company de la company de la poste de la company de la compa

Nous avons eu en France deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion; et alles ont duré, parce que le motif sub sistoit après la victuire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient exeitées par la légèreté ou l'ambition de quelques grands, et elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (e'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, e'est-i-dire none servitude durable: car, dans un état libre, où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul; et on nomme trouble, disseusion, mauvais gouvernement, tout ce qui peut mainteuir l'hountée liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mattre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus et César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publies ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout re qui pouvoit faire une bonne police , ils l'abolirent ; et comme les bons législateurs cherchent à reudre leurs concitovens meilleurs, ceuxci travailloient à les rendre pires ; ila introduisirent done la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; et, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences : et, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges(1): l'autorité même du peuple étoit anéautie : témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli malgré le peuple Ptolomée à main armee, vint froidement demander le triom phe (a).

Ces premiers bommes de la république cherchoieut à dégoûter le peuple de son pouvoir, et à devenir nécessaires en rendant extrômes les inconvênients du gouvernement républicain : mais lorsqu'Auguste fot une fois le maitre, la politique le fit travailler à résibir l'ordre, pour faire sentir le honbeur du gouvernement d'un seul.

Lorqui Auguste avoi les armes à la mais, ai cuijoni les révoltes des soldats, et non pas les conjurations des citoyens, évit pour cela qu'il méuges les premiers, et fui sierce daux antres. Lorqui l'afte en pais, ai craigait les conjurations; et ayant toojons devant les yeux les désins de Cétar, pour éviter son sort l'aisonges à l'élesquer public. Il port dantes le résul une entires cous sa public Il ports dantes le résul une entires cous sa rabe; il réfass le num de dicisteur et a un lieu que Cètar diosi lossements que la république que Cètar diosi lossements que la république.

⁽s) Voyex Dion , L zr.

⁽²⁾ Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir ; et les Rossnins n'avoient eu besoiu d'anuere leur empire que par des armées ou des colonies.

⁽¹⁾ Cela se voit hien dans les Lettres de Cicéron à Atrions.

 (a) Clear \$1 is guerre sent Goulois, et Crassus sent Parther,
 e aux qu'il y rôt en acrone étibération du sénal, ne aucus decret du nemir. Nores Boun.

w'étoit riem, et que ses paroles étoient des lois, Auguste ne paral que de la digait du néant, et de son respect pôtre la république. Il songes desso de établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fut possible sans choquer ses intérêsts et le sui fun aristencarique par rapport an civil, et monarchique par rapport au militaire: genremenent aulaige, qui, n'alvant pas soutem par remement aulaige, qui, n'alvant pas soutem par die qu'il plairoit au mountaguer, et étoit entièrement mourant par consciences.

On a mis en questioo si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire. Mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi? Ce qui fait voir quo e'étoit un jeu, e'est on'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageat de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne erovoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste : et quoique les hummes soient fort bizarres, cependant il arrivo très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont reflechi toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglements, tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses réglements, quoique tyranoiquement exécutés, teudent toujours à nne certaioe forme de république. Svila , bommo emporté, mene violemment les Romains à la liberté: Auguste, rusé tyran (1), les couduit doucement à la servitude, Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit ses forces, tout le moude cricit à la tyraonie: et pendant que, sous Augusto, la tyrannie se fortificit, on ne parloit que

de liberté.

La coutune des triomphes, qui avoient tant coutribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Agunte, ou platide et honnes de tein in privilège de la souvernienté (°). La plopart des choses qui arriverent sous les cumperurs avoient leur origine dans la république (°), di il faul les rapportes et ches ce celui la leur al voit le drait de domander le triomphe, sous les auspires daupent la guerre à c'estification de la comme de la comme

chef, et par conséquent de l'empereur, qui étoit lo chef de toutes les armées,

Comme du temps de la réjublique on out pour principe de faire continuellement la guerre, sous les empereurs la maaime fut d'entreteuir la paix : les victoires no furent regardées quo comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commaodement craignirent d'entrepreudre de trop grandes choses: il fallut modèrer sa gloire de façon qu'elle ne réveillat que l'attention et non pas la jalonsie du prince, et ce point parolire devant lui avec un édat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder lo droit de bourgeoisie romaine (1); il fit des lois (3) pour empéber qu'oo n'affrauchil trop d'esclaves (3); il recommanda par son testament que l'on gardat ces deux muximes, et qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très bien liées ensemble : des qu'il n'y avoit plus de guerres , il ne falloit plus de bourgeoisio nouvello , ni d'affranchissements.

Lorsque Rome avoit des guerres contiouelles, il falluit qu'elle réparkt continuellement ses habitaots. Dans les commencements, on y mena une partie du peuple de la ville vaineue : dans la suite, plusieura eitoyens des villes voisines y vinrent pour avoir part au droit de suffrage; et ils s'y établirent en si grand nombro, que, sur les plaintes des alliés, ou fut souveut obligé de les leur renvoyer : enfin on y arriva en foule des provinces. Les lois favoriserent les mariages , et même les rendirent nécessaires. Rome fit dans tontes ses guerres un nombre d'esclaves prodigieux ; et lorsque ses eitovens furent comblés de richesses, ils en acheterent de toutes parts , mais il les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse (4): les uns vouloient récompenser des eselaves fidèles ; les autres vouloient recevoir en leur nom le blé que la république distribuoit aua pauvrea eitoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur nomne fugébre beaucoup de gens qui la suivissent avec uu chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé destie, de rendre compte su sécut de son expédition contre les peuples du Bosphore , et refoss même le triomphe; et que , dopais lui , personne de ses parvils ne driompha : mois c'étois me grace qu'Auguste vooleel faire à Agrippa, et qu'Autoine ne Sa

⁽t) l'emploie jei ce suot dans le sens des Grees et des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient reurersè la démocratie.

⁽³⁾ On ne doons plus our particuliers que les ornements triomphaux. (Drow, in .dug.)

(3) Les Bomains ayans changé de gouvernement auns avoir été

⁽³⁾ Les Romaine ayunt changé de gouvernement auss avoir été nychus, les mémes contomes resterent apres le changement du ouvernement, dont in forme même cesta à peu près.

⁽⁴⁾ Dion . in .dug., lib. zzv , dit qu'Agrippa negligen, par mo-

grace qu'Auguste vaulont faire à Agrippa, et qu'Autoine ne point n Ventidon le première fois qu'il vainquit les Parthes. (1) Svarque, in Aug.

⁽²⁾ Idem, Mid. Vergen les Institutes, liv. 1. (3) Doon , in Aug.

⁽⁴⁾ Derris n'Harrennesser, l. tv.

d'affranchis(); de façon que ces maîtres du monde, non-sculement dans les ecommencements, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit prople, presque tout composé d'affranchis ou de fils d'affranchis, devenant incommode, ou en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidèlité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers. Rome les recevuit esclaves, et les renvoynit Romaius.

Sons prétexte de quelques tomultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouvreueur et une garuison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, et étabit des fonds particulers pour les payer; enfin il ordonna que les véieraus recervoient leur récompense en argent, et non pas en terres (3).

Il résuloit plusieurs marcuis effets de cette distribution des terres que l'en fairei depuis Sylla. La propriét des biens des citoyens étais rendus incertaire. Si on menoni pa daux un même lites les soldats d'une coborte, ils se députiones de leur établissement, laisoient le terres incubes, et devenoient de dangerens citoyens (3) insià, si on les distribution par l'éjons, les ambitives un més dats un ommest.

Auguste für des établissements fazes pour la marine. Comme, avant loi, les Roussis n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de trers, las n'en avoient point som plas de troupes de mer. Les Bettes d'Auguste cuevent pour objet principal la saferté decouvois el teoromoientaison des diverses purites de l'empire : cur d'aitlemen de Romaius ciolent les maibres de tout la Nédierrande; on ne navigent dans ce temps de Armider.

Dion renarque très bien qua, depois les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histnire: toot deviot secret (toutes les dépèches des provinces furent portées dans le calvoet des empereurs; on ne sut plus que ce que la foise et la hardiesse des tyrans ne voulet point exher, ou ce que les historiens conjecturirent.

(s) Yopes Teclite, Atmail, L. MIR. - Like fission id corpori, etc., (s) Il regla que les seldats petitorens survivat cloq mille drachmer; dens apres seue ans de orrsice, et les trois attires mille drachmer après vingt aus de service, (Disse, na Aquaci, (3) Yopes Tacter, Amani, I. MIP, our les seldats m. nés n. Terésic et à Austique.

CHAPITRE XIV.

Tibère.

COMME on voit un fleuve miner leutement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfa les reavenser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservoient, ainsi la puisance souveraine sous Auguste agit insensiblement, et reuversa sous Thère avec violence.

Il y avoit une loi de maiesté contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple romain. Tibere se saisit de cette loi , et l'applique, non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui pot servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas soulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi , mais des paroles, des signes, et des pensées même: car ce qui se dit dans ces épanchements de corus que la conversation produit entre denx amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la verto comme une affectation qui pouvoit rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannic que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le sénat. Après que César eut vaineu le parti de

la ripublique, les amis et les ennemis qu'il avait dans le siant concourant ajchiment à ôter toutes les bornes que les bis avoient mines à possence, et à la diéfèrer des homenes accessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre sellers. Dios nous dit que quelques-nan allièrati jusqu'à proposer qu'il lui fait permis de piour de toutes les femmes qu'il lu jarieui. Cels fit qu'il un es défa point du teste se femmes qu'il lui plarieui. Cels fit qu'il un es défa point du teste se dans les rèpas-ensistants il d'y eu point de fatterie qui fitt sans causaine; mais cels fit suui que dans les rèpas-ensistants il d'y eu point de fatterie qui fitt sans cample et qui plut révolre les esqu'il productions.

Avait que Rome fit guarrenée par un soul, les récheres des principaux Romaines foierat inmenses, quelles que finnent les voies grith enphysicient pour les organiers; elles finnent personn toutes détes sous les empressay, les attantes de bient, en les pouries grier, interdant les provinces que pour Câra, sus-teals fronque ses proxumentes, qui cités et à pur pris comme una taipeur fini non interdadus, y format de la les provinces que pour Câra, sus-teals frondant les provinces que pour Câra, sus-teals que comme un taipeur fini no constitue de réchecient de la contrair que par les provinces de réchecient par les parties que la contrair que partie par la contrair que par la faver de l'expererur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, et celle de juger les crimes publics : mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser, celle d'élire les magistrats. Tibère, qui eraignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilère, et le donna au sénat, e'est-à-dire à lui-même(1) : or, on ne sauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple disposoit des dignités, les magistrats qui les briguoient faisoient bien des bassesses; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des ieux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent où des grains : quoique le motif fût bas, te meyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités la faveur du peuple. Mais lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, et on les obtint par des voies indigues; la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts nécessaires pour v parvenir.

Il ne paroit pourtant point que Tibère voulét avilir le sénat; il ne se plaignoit de rien tant que du peuchant qui entraînoit ce corps à la servitude;

(1) Tactyn , Annel., I. r. Drow , I. s.v.

toute as vie est pleine de ses dégoûts là dessas : mais il étôt comme la plapart de bommes, il vouloit det chouse contradictoires; sa politique ginérale a visuit point d'ascerd avec ex- passions partiensières. Il suroit desire un sétant libre etcapalle de faire respecter son gouvernement; mais il vouloit auxiu na citant qui satisfit à loss les moments ses craintes, ses jalouises, ses haines; enfin Phomme d'état c'edoit continuellement à l'homme.

Nous rema dit que le pougle sevoi astrécia obletas des patricies qu'il auroi de nosgitzats de son corps qui le déclardreiset contre le since de son corps qui le déclardreiset contre le sinc. Afin qu'ils founts en êste d'exercer ceponers, onle déclara sacrée à ricusibilez; et no crionan que quiccoupes multraiterait un triaun de fair cou per proble seroit sur-le change pas site mout. Or, les propulses este du-rel change pas site mout. Or, les propulses este du-rel change pas site mout. Or, les probles este du-rel change pas site mout. Or, les probles este du-rel change pas site mout. Or, les les délateres parents fire leur niétre tout à les les délateres parents fire leur niétre tout à les ses, que les délateres parent fire leur niétre tout à les ses, et que l'execusion de les magiest, etc., ét cries, dit l'étes, deveux à qui on se peut point imputer de cries, fait réclard à ce qu'ou voului.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils pous paroissent aujourd'hui; et je ne puis penser que Tibère est fait accuser un homme pour avoir venda avec sa maison la statue de l'empereur : que Domitien eut fait condamuer à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, et un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé dans l'esprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que, Rome ayant changé de gouvernement, re qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en jage par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçounée de tyranuie, où il est défendu de boire à la sauté d'une certaine personne.

Je ne pais ries passer qui serve à faire connôtire le giuie du peuple ronian. Il Pictois i fort accoultuné à obière et à faire a féicité de la difference de ses malères, «ul-piris la mort de Germanirus il donn des marques de écuil, de regret, et de desprejoir, que l'on set trover plas parmi non. Il faut voir les historiens décrire la declation publique (*) si pruste, s'a louger, si pen modère: et cela s'écil piont joué; car le corps entire la peuple a l'ifere, se delte, al se

(s) Voyes Tacite.

Le peuple romaio, qui u'avait plan de part an gouvernement i, composé presque d'afirmachia, ou de gens sans industrie, qui vroient aux dépens du trèco publie, ne seutoit que non impaissacer; il s'affigeoit comme les enfants et les fommes, qui se disolent par le sentiment de leur faibleose : il éciol mait; il paça se craitates et se espéracers sor la personne de Germanieux; et cet objet lui étant entre d'intonis dans le décespoir.

Il o'y a point de gens qui craignestri fort les malhours que cexa que la mière de leur condition pourreit rassurer, et qui d'erroient dire avec
Audvanaque - 101 di Deu que je craignissé!

Il y a mjord'hui à Naples cioquante mille bomnes qui ne vièret que d'Enche, s' u'aut pour
tout bien que la moitie d'am habit de toile : ces
dans ue abstituent affecte à la maiole francé
du Véuve; ils out la suttire de craindre de devanier mallocerence.

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caius Caligula jusqu'à Antonin,

Gatacta surceda à Thère. Oo disoid de lui qu'il n'y avoit jamais en uo meilleur esclave, ni un plus méchant maîre: ers deux choses sont assez lièes; car la même dispositian d'esprit qui fait qu'on a cité vivement frappé de la puisance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'oo vient à commander soit mème.

Caligula rétablit les comiens (1), que Tabres arti étés, et alordit es crime arbitraire de fisemajenté qu'il avoit établit ; par où l'ou pent juger que le commercement du régar de sanavais princus est souveut comme la fiu de celui des bous; parce que, par uc ceptif de curtardicios sur la conduite de ceux a qui ils sacrédors, ils peutrest after ce que les astares fout par vertire; et d'est à cet seprit de contradicion que onus derons bien de bous réglements, et de bien materials muis.

Qu'y gagna-t-ou? Caligula óta les accusations des crimes de lese-majeste; mais il fasioi mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient; et ce o'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit, il il teooit le glaive, suspendu sur le sénat, qu'il monaçoit d'exterminer tout entier.

(1) Il les ôts dess la suite.

Cate épocosable tyranoi des empereurs se nois de l'espri girela de Romain. Comme in toulèrent hut-i-eou pous un guurrement ai missimire, et qu'il a you proupe point d'intervalle ches est entre commundre et servir, ils neurs dourse; il humeur fronce reta; les cioyens fin terrat luisiré goame de avoient trait ess-embers les canceins sainces, et forest gouvernies sur embre plus s'hjeu cummt dans hume since plus ma entre homes que j'hjeu entre des Atleners, un autre plus de l'entre des l'entre des

La rue continuelle des combatt des gladiateurs reudoit les Romains extrèmement feroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le sang à force de voir ces sortes de spoetacles. Exemple de cet empezur, qui étoit d'un naturel doux et qui fit tant de cruautés, fait hien voir que l'éduction de son temps étoit différente de la notire.

Les Romains, accostumés à se jouer de la natre housaire dans la persone de leurs enfants et de leurs eschaves (/), se pouvaient guére coonitre cette verte que osos appeloss humasiri. D'où peut tenir cette fércetié que nous trouvosa dans les habitant de nos colosirs, que de cet uage cootisued des élatiments sur une malicereuse parie du garre humaio L'arqua l'ou erterned parie du grare humaio L'arqua l'ou et cert de dans l'état visil, que peut-ou attendre de la doucerer de la jouire naturellé ;

On est fatigué de voir daus l'histoire des emprevent se moubre indiué de gens qu'ils firent mourir pour costi-quer leurs hiens. Nous ne trovous rice de semblable dans not histoires moderuse. Cola, comme unus tenton de dire, doit l'est estimbie à des mours plus douves et à une religiou plus rèprimante; et de plus on u'a point à dépouller les familles de ces s'estateurs qui avoicut ravage le moode. Naus tirous cet avantage de la médiorité de mus fortunes, qu'elles sout plus stres; nous se valosos pau la peine qu'on cons ravise son lieur (s').

Le peuple de Rume, ce qu'uo appeloit plebs, oe haisoit pas les plus mauvais empercurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire et qu'il n'étoit plus occupe à la guerre, il étoit deveuu le plos vil de tous les peuples; il regardoit le commerce

⁽t) Voyez les lois romaines our la puissance des pères et cette des mores.

des mores.

[3] Le duc de Bragance aveit des biens immenses dans le Portagni : lessqu'il se révolts, on éfficits le roi d'Espagne de la riche confectation qu'il allois sevie.

et les arts comme des choses propres aux sents esclaves; et les distributions de blé qu'il recevoit lui faisoient negliger les terres; on l'avoit accoutume aux ieux et aux spectacles. Quand il p'ent plus de tribuns à écouter ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, et son oisiveté lui en augmenta le goût, Or Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple à cause de leur folie même; car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, et contribuoient de tout leur pouvoir et même de leur personne à ses plaisirs ; ils prodignoient pour lui toutes les richesses de l'empire; et, quand elles étoient épuisées, le penple voyant saus peine dépouiller toutes les graudes familles, il jouissoit des fruits de la tyranuie; et il en jouissoit purement, car il tronvoit sa sureté dans sa bassesse. De tels princes haissoient naturellement les gens de bien; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (1) : indigués de la contradiction ou du silence d'un citoren austère, enivrés des applandissements de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, et qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés quiposseut le censurer.

Calignà étoit us vrai sophiste duss us enauté: comme il decerodit également l'Austoire et d'Auguste, il disoit qu'il punirois les counts, s'iliverièbroient le jour de réjouissance établis en mêmoire de la victoire d'Actium, et qu'il les punirois, s'ils ne le célébroient pas; et Druidla, à qui il accorda les houneurs divins, étau morte, c'écit uu crime de la pleurer, parce qu'elle étoit désse, et de ne la pas leurer, parce qu'elle étoit désse,

et ou etc i pai plemes, potrequi en coma se a Cest ti qui plant se domne le apectarle des chosens de la companie de la companie de la chosens de la companie de la companie de la companie de repondo, tant de propies étérnis, tant de granrégando, tant de propies étérnis, una de grandes etiens, tant de triomphes, tant de polítique, de augune, de promuere, de constante, de conrage; ce projet d'evralair tont, si bien forme, si bien nomens, si bien fais é, quai abounti-1 qu'à assurvir le bonheur de ciaq on six monstrery. Doui c'e séant vivaci fait étamule tant de rois,

(i) Les Given seines des james du Situli deren de emblente comme il standgischer dy hauter in Richards der dichter que des appetitels; at feile des Lindme glabeleures best dies propositions de la commentation de la commentation de la Transco, em mellen de la federe de provincionation de la sufficiel par Comment au attainent servicili que d'y reinsetz, au qui les hais delichteris de constructive sons distance esté pla acutient federe à la commentation de la constructive sons distance esté pla acutient federe à la proprieta de la commentation de qui requi la commentation de la commentation de la commentation de la commentation de qui requi la commentation de la commentati que pour tomber lui-même dans le plus bas eselvarge de quelques-mus de ses plus indigues citoyeos, et à exterminer par ses propres arrèla! On Délère donc sa puissance, que pour la voir meux revuerscé les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber coutre eux-mêmes dans de plus heirreoses mains!

Caligula ayant été tue, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le tempo qu'il délibroist, quelques soldats entiret dans le palais pour piller : ils trouvérent dans un lieu ubseur un homme tresolhant de peur c'étoit Clande : ils le saluérent empereur.

Clande acheva de pendre les aucirus ordres, en donnant à ses officiers le drivit de rendre la justice (1). Les peures de Marius et de Sylla un se faissient que pour savoir qui auroit re droit, des séculeurs on des elevaliers (2); une fautaise d'un imberèle l'ôta aux uns et aux autres : étrages succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tant l'univers.

Il n'y a point d'antorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république: car il se trouve avoir toute la puissance du peuple, qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyousnous aujourd'hui les rous de Danemark exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

e Jacotevic pasa constante que y 3 cien esta en la constante que la sente de les chessiliers. Notes tenes un que jumper en la constante que per la constante que per la constante que per la sente eja si heliquetes, que les sentes que les sentes que les sentes que plimiente ton-le-champ, et alorient derá la Tomania. Dans les garrers civiles de Vietleine et de Vespation, Rome, ca proie à tons les ambitiers, et pleine de los que perce timbles et pendidoi devant la première lamide de soldats qui pouvuit é en approcher.

La condition des empereurs a était pas meilleure : comme ce n'était pas une seule armée qui etit le droit ou la hardisses d'en elire un, c'était assez que quelqu'un fût éin par une armée pour desenir désagréalde aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la graudeur de la république fut fatale au gouveruement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'il n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les

(v) Angusta sweit établit les peneurainens; mais ils n'esolonis peint de preféction, et, quand un ser leur obtinent pas, il fait, out qu'ils reconsement à l'assiste de government de la pravince, on de pertuer. Mois, sons Ciscele, ils reversité passiène tion ordinaire, comme l'instrument de la protunce : là jugarent cacure des affaites favoires; ce qui mis les fictiones de tout le monde neuer leurs maine.

(1) Vapes Tactir, Agnel., L am.

ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de Sto mains.

Les soldats asoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procures la revolution. Le temps viut que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de Lésar, et que celle de Cosar, dans la personne de Néron, périt ellemême. La puissance civile, qu'un avoit saus cesse abattue, se trouva hors d'état de contre-balancer la militaire: chaque armée voulut faire un eupercur.

Comparous ici les temps, Lorsque Tibère commença à réguer, quel parti ne tira-t-il pas du sépat (t)! Il apprit que les armées d'Illyrie et de Germanie s'étoieut soulevées; il leur accorda quelques demandes, et il soutiot que c'étoit au senat à juger des autres (2); il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir peuvent encore respecter l'auturité. Quaud on eut représenté aux soldats comment. dans une armée romaine, les enfants de l'emperenr et les euvovés du sénat romain conroient risque de la vie (3), ils purent se repeutir, et aller jusqu'a se punir eux-mêmes (4); mais quand le sinat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vaiu Othon harangue-t-il ses soldats pour feur parler de l'autorité du sénat (5); eu vain Vitellius envoie-t-il les priocipaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (6); on se rend point dans un moment aux ordres de l'État le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les armées ne regarderent ces députes que comme les plus láches esclaves d'un maître qu'elles avoient déia réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deuiers à chaque suldat : c'étoit peu de chose (7). Dans les guerres civiles, on augmeuta ces dons (8), On les faisoit autrefuis de l'argent pris sur les enuemis: daus ces temps malheureux on dunna celui des citoyens; et les soldats vouloient un partage

nters à choque soblat : mais César en donna deux mille ; et son exemple fut surel par Antoine et Detiene , par Bentus et Camine. Veter Bion et Appun

là où il n'v avoit nas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'apres une guerre : Neron les fit pendant la paix. Les soldats s'y accoutamerent; et ils frémirent contre Galba, qui leur disoit avec

courage qu'il ne savoit pas les acheter, spais qu'il

savoit les choisir. Gallia, Othon (1), Vitellius, ne firent que passer. Vespasien fut éln comme eux par les soldats : il ne songea, danstout le cours de son règne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupe par six tyrans également cruels. presque tous furieux, sonvent imbéciles, et, pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succèda, fut les délices du penple romain. Domitica fit voir un nouveau monstre plus cruel ou du moins plus implacable que ceux qui l'assient précédé, parce qu'ilétoit plus timide. Ses affranchis les plus chers, et, à ce que quelques-uus out dit, sa femme même, voyaut qu'il étoit aus-i dangereux dans ses amities que dans ses haines, et qu'il ue mettoit ancunes bornes a ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetérent les veux sur un successeur, et chuisirent Nerva, venerable vicillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un boubeur d'être né sons son rèrne; il n'y en eut point de si beureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un ceur bon qui le portoit au bien, un esprit éclaire qui lui montroit le meilleur, une ame noble, grande, belle; avec tontes les vertus, n'étant extrème sur aucune; enfin l'homme le plus propri à bonorer la nature humaine et représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombe dans une entreprise où les dangers étoient toujours présents et les ressources éloignées, où i falloit absolumeut vainere, et où il n'étoit pas sûr

de ne pas périr apres avoir vaincu.

La difficulté consistoit et dans la situation des deux empires, et dans la manière de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-un le chemin de l'Armênie, vers les sources du Tigre et de l'Emphrate, un trouvoit un pays mouturux et difficile, ou l'un ne nouvoit mener de convois ; de facon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver eo Médie (2). Entroit-ou plus bas, vers le midi, pat

⁽s) Tacido, Annal., L. s.

[·] Catera sential servanda. · [But]

⁽³⁾ Voyes la horangue de Germonicos. (Biod.) (4) . Gardebet rachibus moles , quasi semet absolurget . [Ta. cars, deed, L +) - On revopes dags in seite les privileges extorages, (Blod)

⁽b) Tacira, Hug, by a.

⁶⁶⁾ Red., liv. 111

⁽¹⁾ Yours dans Titr-Live les sommes doutréboires dans divers tromphes. L'espeit des espitaines etoit de porter bennconp d'argent dans le trésor public , et d'en donner pen sux sobluts. (a) Paul Émile, dans un temps ou la grandene des conqueses avoil fait augmenter les libérations, se distribus que cent de-

⁽s) - Sucrepror duo manipulares imperium populi re transferredum, et transtalerant. . (Tacirz , Hist. 1, 1, 1 (a) Le nors ne fournissoit pas d'ussez grands nebren pour fact

Nisibe, on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on pascer plan bas eucore, et aller par la Méropotamie, on traversoit un pays en partie ineulte, en partie submergis et, le Tigre et l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit péntirer dans le pays saos quitter ces fleuves, ni guère quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la maoière de faire la guerredes deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infaoterie, la plus forte, la plus ferme, et la nime dissibliées de mande.

mienx disciplioée du monde.

Les Parties a voient point d'infenterie, aux une cevalrie adminier : il nombattories de loin et hors de la portie des armes romaines; i given les paroits de loin et hors de la portie des armes romaines; i given les paroits d'invenir les atteindres l'ester affection au carrier le la teleufer les lans armes récisient Tare et des Bleches redoutables : il sociéent aux maries patient qu'ill se et conditation attein de la conditation de la condit

les mêmes fruntières.

D'ailleurs les légions d'Illyrie et de Germanie
qu'on transportoit dans cette guerre n'y étoient
pas propres (t): les soldats, accontumés à maoger beauconp dans leur pays, y périssoicut presque tous.

Ainsi, ce qu'ancune nation n'avoit pas eucore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, nun pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrieu abandonna les eonquêtes de Trajan(2), et borna l'empire à l'Empirate; et il est admirable qu'après tant de guerres les Romains n'ensseot perdu que ce qu'ils avoient vontu quitter, comme la mer, qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La confinité d'Adrice atous beaucoup de nurmures. On lisoit dans les livres sacrès des Rouains que, lorsque Tarquin voulta bitir le Capitole, il trouva que la place la plus convesible étoit ceeupée par les satues de beaucong d'autres dirinités : il s'enquit par la science qu'il avoit dans les augures ai elles voudroieut ecler le migrale à Juden accision per miert les biers, l'haragant, Par de de maccision per miert les biers, l'haragant, Par de

piter : toutes y cooseolirent, à la riserve de Mars, de la Jessesse, et du dieu Terred (»). Là-Gessus a 'établireot trois opinious religieuses ; que le peuple de Mars se céderoit à personne le lieu qu'il occupoit; que la jeunesse romaie ne se sroit point sormonitée ; et qu'enfin le dieu Termes des Romains ne reculeroit jamais : ec qui arriva pourtant sous Adrien.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire depuis Antonin jusqu'il Probus.

Dans ces temps là, la secte des stoiciens s'étendoit et s'accréditoit dans l'empire. Il sembioli que la nature humaine est fint un effort pour produire d'elle-même eette secte admirable, qui étoit comane ees plautes que la terre fait naître dans des lieux que le eiel n'à jamais vis.

Les Romains lui durent leurs medlleurs empereurs. Rien n'est capable de faire ouldier le premier Antonin, que Marc-Aurèle qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir serret lorsqu'ion parle de cet empereur; on ue peut life sa vie sans une espère d'attendrissement; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de sui-même, parre qu'on a meilleure apinion de lonmes.

La sugease de Nerva, la gloire de Trajan, la valent d'Adrice, la vertu des deux Antonins, se fireut respecter des soldats. Mais, lorque de nouveaux moustres prireut leur place, l'abus du gouverneuent militaire parut dans tout son excis; et les soldats qui avoient vendu l'empire, às assaissérent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le monde qui travaille depuis quince ans à abolt man ser états le gautrement etivil, pour y établir le goutrement militaire. Je ne veux pois laire des réfications odicisses sur ce desseit; je dirai soulment que, par la satore des choses, deux crest partes preuvent mettre la vie d'un prince ces sérvici, et non pa quatre-visigé mille, outre qu'il est plus daugreux d'opprincer un peuple armé qu'un autre qui ne l'et apa.

Commode surcèda à Mare-Aurèle, son père. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, et toutes celles de ses mioistres et de ses courtisana. Ceut qui en délivrirent le monde mirent

(t) S. Avuceren , de la Cité de Bou, I. 17, ch. xxxx el xxxx,

⁽¹⁾ Voyes therotien, Fie d'Atexandre.

⁽³⁾ Voyes Entrope. La Dacie ne fat abandonnée que sous Aucètien.

en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, et Didins Julien l'emporta par ses promeses : cela soulera tout le monde; car, quoique l'empire ait souvent été acheté, il a'avoit pas encore été marchandé. Pescennins Nigra, Sériere, et Allia, fuents salosé empereurs ; et Julien, n'ayant pa payer les sommes immentes qu'il avoit promises, fut abandonné par ses sodiaxs.

Sévere défit Niger et Albiu : il avoit de grandes qualités ; mais la doueeur, cette première vertu des priures , lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroitre tyrannique que celle des princes da nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures romaines ; que, dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du people, proconsuls, eeuseurs, grands pontifes, et, quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive, ils ponvoient aisement faire sompçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés ; le peuple jugeaut ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la ouissance; au lieu que les rois d'Europe, législateurs, et non pas exécuteurs de la loi, princrs et non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odiense; et, faisant eux-mêmes les graces, out commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guère eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibère et Sévère : eependant ils se laissérent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une manière misérable.

La malbeureuse contume de proceire, introduite par Sylla, continua sous les empereux et il falloit mêue qu'un prince edt quelque vertu pour ne la pas suivre; car, comans ses ministres et ses favoris ¿tocient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de pouir, et des perils de la écliemene.

Les procriptions de Sévère firent que philieurs soldats de Niger (c) se retirérent chez les Parthes (c) : ils teur apprirent es qui ananquoit à leur art militaire, à faire usage des armes rouaines, et même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples (3), qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agrésseurs.

Il est renarquable que dans cette suite de guerres civile qui s'êles circet continuellement, ceran qui avoient les légions d'Europe variquirest presque toujours cera qui avoient les légions d'Aue (*); et l'on trouve dans l'Estoire de Sèvire qu'il se pui prendre la ville d'Atra en Anbie, parce que, les légions d'Europe s'étant metinées, ai fut obligé de se servir de celles de
Svirie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levies dans les provinces (a); et elle fat telle entre les légions qu'elle étoit entre les peuples mêmes, qui, par la nature et par l'éducation, sont plus ou moins proprès pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre ellet : les empereurs, pris odimairement dans la milier, dirent presque ton citrangers et quelquefois barbares: Rome ne fut plus la maitresse du monde; mais elle reçut des lois de tont l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les maurieres, on pour les morurs on pour la polire, ou pour le culte: et Héliogo bale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objet de la veieration de Rome, et ôter tous les dieu de leurs temples, pour y placer le sien,

Ceci, indépendamment des voirs secrètes que Diese absidit et que lui seil connoît, servit bencomp à l'établissement de la religion chrétiense; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, et l'an y étoit préparé à recevoir toutes les coutames qu'un empereur voudroit y introduire.

Ou suit que les Romains regurent dans leur viulle tei dieux des autres pays. He les requerates compuirants; listes faisoient porter dans les trienples : mais, lorsque les étrangers visirent euxmémes les établir, ou les réprima d'abord, on sait de plus que les Romains avoient coutume de donner aux divisités étrangéres les nouns de celle donner aux divisités étrangéres les nouns de celle des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorsque les préféres des autres pays voultarent faire.

(1) Serves della lexisionen anisiques de Niger; Constantin erlites de Learnam. Vespasies, queixon procissone par les austes de Sirve, an étà in juerce à Valeita. Della del

(v) Augusta rendil les légions des corps lites, et les plars dans les previnces. Bans les premiers temps, on no faisont de levies qu'à Rome, ramule clers les Latins, apres dans l'Itale refit dans les nominers.

⁽¹⁾ Hénontau , l'is de Voire. (1: Le mai continue non Alexandre, Artanerais, qui séta-

⁽c) or mai communication Arthurstein, qui 1915bil l'empire des Preses, se rendi formidable suz Romains, parce que leurs atélats, par caprice ou par liberimaye, diserterens en foule vers int. (Abrezé de Aspitala , ên lière 1.833 de

⁽³⁾ Cest a-dire les Perses qui les soinires.

adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres nons, ils ne furent pas soufferts; et ce fut uu des grands obstacles qua trouva la religion chrétienne.

On ponrioit appeler Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron, et Domitien, hornoieut leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'anivers.

Sévère avoit employé les exactions d'nn long règue, et les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurreuts, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commence son règne par tuer de sa propre main Gêta, son frère, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats,

qui aimoient Géta, et disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfants de Sévèra, non pas à un seul.

Ces trèsors amassés par des princes n'ont presque jamais que des effets funestes: ils corrempeut le sucresseur, oui en est ébolui; et, e'ils ne çà-

The successor, qui en est chibitos; in ofrongest tent pas son ecur, ils gâtent son esprii. Il forme d'abord de grande entrepries avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, et qui est plutôt enfle qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats; Macria écrivit au rénat que cette augmentation alloit à soixante et dix millions (1) de drachmes (5). Il y na appirence que ce prince cassoli les choses; et si l'on compare la dépense de la paie de nos ol-dats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, et qu'on suivo la même proportion pour les Romains, ou verra que cette somme cht été françame.

Il fut therefore quelle étoit la pais du soldat romain. Nous appenous d'Orace que Domitien comain. Nous appenous d'Orace que Domitien augments d'un quart la pais établie (3.). Il provil par le discourc d'un soldat dans Teclie (4), qu'il la mort d'Auguste elle étoit de dix onces de cuivre. On troute dans Sedénoe (4) que Cisar avoit doublé la pais de son temps, Plinc (6) diqu'à la reconde geurre pusique ou l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut dons d'euviren cis onces de cuivre dans la première guerre pusique ou fait once de cuivre dans la première guerre pure

- (*) Sept mille myriades. (Door , se Macrin.)
 (a) La dractiva attique était le desur romain, la buittesse
- partie de l'once, et la soizante-quatrième partie de notre marc.

 (2) Il l'augmenta en raison de soizante et quinza à cent.

 (4) Amad., l. z.
- (5) Fie de Céape.
 (6) Hastere naturelle, L. 22235, art. 13. Au lieu de donner dis onces de cuivre pour vingt, on en donna seise.

- uique (1), de cinq onces dans la seconde (2). de dix sous César, et de treize et un tiers sous Domitien (3). Je ferai iei quelques réflexious.
- La paie que la république dunonit aixément lorqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle fisioit une guerre, et que chaque année elle recevoit des dépositles, elle ue put la donner sans à redetler dans la première gurrer puisque, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle ent à soutenir une guerre lougue et à entretenir de trandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paie fut rédnite à cinq onces de enivre; et cette diminution put se faire sans danger dans un temps où la plupart des citoyens rougireut d'accepter la solde même, et voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée, et ceux de tant d'autres rois que l'on porta continuellement à Roma, y fireat cesser les tributs (4). Dans l'opulenen publiquo et particulière, on cut la sagesse de me point augmenter la paie de ciuq oncre de cuivre.

Quoique sur cette paie on fit uue déduction pour lo blé, les habits, et les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'eurôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui u'avoient rien, et son exemple ayant été suivi, Cesar fut obligé d'augmenter la paie. Cette augmentation ayant été coutinuée après la mort de César, un fut contraint, sous le con-

salat de Hirtius et de Panas, de résabili et tribust.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait sugmenter cette paie d'un quart, il fit une grandeplaie à l'Dat, don le sanlieur a et sa que le luxey rrigne, mais qu'il reigne dans des conditions qui, par la unture des choses, ne doivent avoir que le niécessire physique. Edito, Caracella ayant fait une onavelle augmentation, l'empire fait mis dans cet état, que, ne pouvats absistiers aux le

soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Carnealla, pour diminuer l'hurreur du meurtre de sou frère, le mit au rang des dieux; et, ee qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement reudu par Maerin, qui, après l'avoir fait poignar-

⁽r) Un soldal, dans Plorde, in Mutellarid, dit qu'elle étoit de trois aux ce qui ne peut être entenda que des as de dit once. Mais, ai le poie étoit casterement de sin as dans la personne guerre penique, elle ne disanna pas dons la seconde d'un ciuquiren, mais d'au sisière; et on négligen la farciton.

⁽i) Polylor, qui l'évalue au monunir grecque, ne diffère que d'une fraction (3) Vayes Orean et Soutone, se Denni. Ils disent le mères choix sons diffèrentes expressions. Pai feit ces reductions en onces de cuivre, dés que, pour m'entendre, on n'est pas besons de la compissance des nouveier tensieurs.

⁽⁴⁾ Creanen , des Offices , L. II-

der, vonlant apaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donué, lui fit bátir un temple, et y établit des prêtres flamines en son bonneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flètrie, et que, le vinat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyraus, comme Commode, qui ue le mérituit pas plus que lui (1)

De drux grands empcreurs, Adrica et Sévère (2), l'un établit la discipline militaire, et l'autre la relàcha. Les effets répondirent très bien aux causes : les règnes qui suivireut celui d'Adrien furent heureux et tranquilles : après Sévère, on vit réener toutes les horreurs

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoieut été immenses ; et il avoit très bien suivi le conseil que son pere lui avuit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, et de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette pulitique n'étoit guère bonne que pour un régne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit tonjours les empereurs sages mis à mort par les soldats, et les méchants, par des conspirations, ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laisse les citoyens exposés à leurs violences et à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un règne; car les soldats, à force de détruire, alluient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc sourer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit touiours la vie à celui qui osoit la teuter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnuit sans mesure, clureut Héliogabale (3); et quand ce deruier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrérent. Ils tuérent de même Alexaudre. qui vouloit rétablir la discipline, et parloit de les punir (4). Ainsi un tyran qui pe s'assuroit point la vie.

mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit avec ce funcste avantage que celui qui voudroit faire mieux périroit apres lui. Après Alexandre, on clut Maximin, qui fut

le premier empereur d'une origine barbare. Sa

(1) Exten Lamentoers , in Find Alex. Severi (2) Voyes P. Mergi de Asphilia, Fie d'Adrien; et Bicodies, Fu de Sivere

(3) Dans or tempe-th tout to monde se recyclit bon pour porwrace à l'empire, Voyen Doon , L. LEVIX.

(1 Soors Lamorators

taille gigantesque et la force de son corps l'avoient fait conneitre.

Il fut tue avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbiu, et le troisième Gardien, furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tuc lui-même avec son fils; et Dece, qui fut élu eu sa place, périt à son tour par la trabison de Gallus (1).

Ce qu'un appeluit l'empire romain dans ce sicele la étoit une espèce de république irréguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, ou la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait uu magistrat qu'on appelle le dey; et peut-être est-ce une recle assez générale que le gouvernement militaire est à certains égards plutôt répu-

blicain que monarchique. Et qu'un ue dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs desobéissaners et leurs révoltes ; les barangues que les empereurs leur faisoieut ne furent-clies pas à la fiu du genre de celles que les consuls et les tribuns asuient faites autrefois au peuple? Et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposoieut-elles pas ea souveraines de la fortune publique? Et qu'étoitce qu'un empercur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

dieo, celui-ci demanda qu'on lui laissat le conmandement entier, et il pe put l'obtenir; il haraugua l'armée pour que la puissance fût égale eutre cux, et il ue l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissit le titre de Cesar, et on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, et on rejeta ses prières ; enfin il parla pour sa vie-L'armée, dans ses divers jugements, exerçoit la magistrature suprême.

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (1),

qui étoit préfet du prétoire du troisième Gor-

Les barbares, au commencement incompus aut Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit s

⁽r) Cassabon remorque, sur l'histoire augustate, que, don les cess sociante années qu'elle contient , il y est nouvente-du personnes qui eurent, justement on injustement, le totre é Cour : - Adec result in Illo principate, quem tamen centres toeanter, comitte imperii semper incerta. . Ce qui fait bica voi la distrerner de ce government à celui de France on ce repoume n'a eu, en douar cents ans de tempo, que soixante-tres

⁽r. Noyes Jules Caputolon.

bien anéanti taus les peoples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eut enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des graods états out ardinairement par de pay towns qui paissont être foljet de leur ambition: s'il y en avait eu de tels, il sur-roinet été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc borrois par des mers, constagues, et de vastes déserts que leur passente de la constague, et de vastes déserts que leur passente de la constague de la constag

Sous le régue de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagirent l'Europe; et les Perses, ayant ausabi la Syrie, ne quittérent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares qui sortirent autrefois du nord ne paroissent plus anjunrd'bui. Les violences des Romains avaient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y resterent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (1). La même chose arriva quelques vécles après. Les conquêtes de Charlemagne et ses tyrannies avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord ; sitôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord an midi. Et, si anjourd'hui un priuce faisoit en Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nard, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au mament qu'elles innuderoient et conquerroient l'Europe une traisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la auccession à l'empire étant veuu à son comble, on vit parolire, sur la fin du règne de Valérien, et peadant celui de Gallien son fits, treute prétendants divers, qui, s'étant la plapart entre-détruits, ayant eu un règne très-conrt, furent nommes tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, et Gallien on fils négligeant les affaires, les barbares péutérierat par-ulus ; l'empire se trouva dans cet état où il fat environ un siecle après en Occident (a); il auroit dés-lors été détruit sans un concours heureux de circonstances qui le reletèrent. Oderat, prince de Palarye, allié des Raminischassa les Press, qui avoient extubi presque tonte Paise. La ville de Rome fit une armée de tonte Paise. La ville de Rome fit une armée de qui passérent la terrar les barbares qui vensiont la piller. Une armée insombrable de Sytthes, qui passérent la terra rese sit unifice; la faim, et sa qui passérent la terra rese sit unifice production de Arrifein, Taleite, et Produc, quarte principale, mes qui, per un grand bomberr, se succidérant, réstablerent Pennip get è à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

Poca prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associèrent des personnes eu qui ils avoient confiance; et Dioclétien. sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs et deux cesars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées per ceux qui aprojent part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; et qu'enfin la dignité de cesar étant toujours subordannée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûretn du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute ann étendue qu'entre les mains de deux. Mais re qui contint encore plus les gens de

guerre, c'est que, les richesses des particulier et la fartune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de mauière que la récompense ne fut plus proportionuée au danger de faire une nourelle élection.

D'alleurs les periets da pritaire, qui, paur le pouvair et pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands-taisrs de ces tempell, et faisoient à leur gré masserer les empereurs pour se mettre eu leur place, furent fort absisée par Caustantio, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, et en sit quate au lieu de drux.

La vie des empereurs commença danc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adonci leurs morurs; ils ne versérent plus le sang avec tant de fern-

⁽¹⁾ On voit à quoi se réduil le femeuse question, « Pourquei le nord u'est plus si prupié qu'autrésie. »
(a) Cent conquante ans après, sous Honorius, les barbares

⁽a) Crut conquante uns après, seus Hosorius, les burbe l'envahirent.

cité. Mois, counce îl falhit que ce porositi riamence dibractite quelque part, on si un autre grare de tyrasine, mais plus sourde : ce se forent plus des masores, mais deplus estre plus des ques, des formes de justice qui sendidient n'éloligar la most que para fétrir la vie le rour fut gouvernée et gouserna par plus d'artifices, par des arts plus equip, avec un just grand silence : rofin, au lieu de cette hardines à rouseveir une mauvrime action, et de cett impêtonsité à la commettre, ou ne uit plus réport que le viere de autre folie cette dispeties.

Il s'établit un nouveau genre de corruption.

Les premiers empercurs aimoient les plaisirs;
ceux-ci, la mollesse : ils se moutrevren tons
aux gens de guerre; ils forent plus oisifs, plus
livres à leurs domestiques, plus attachés à leurs
palais, et plus sépars de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force à mesure qu'il fut plus séparé : on me dit rieu, ou insimua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées; et les minustres et les officiers de guerre furent mis anne seus à la discretion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'État, ni souffrir qu'on le serve avec gloire (1).

Enfin cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur douvre le moier de connoitre leurs affaires, fut entièrement bannie. Le prince ne sut plus rien que sur le rapport de quéques condémats, qui, colours de coacert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opiniou coutraire, ue faisoient aoprès de lui que l'office d'un selle present de la que

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, et leur perpétuelle rivalite avec les rois de Perse, irreut qu'ils voulurent être adorés comme eux; et Diorétien, d'autres disent Galere, l'ordouna par un édit,

Ce faste et cette pompe aviatique s'établissant, les yeux s'y aecontumérent d'abord; et, lorsque Julieu voulut mettre de la simplicité et de la nodestie dans ses mauières, on appela oubli de la dignité ee qui n'étoit que la mémoire des auciennes mœurs.

Quaique depuis Marc-Aurèle il y cût eu plusieurs empereurs, il u'y avuit en qu'un empire; et l'autorité de tous étaut recomme dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galère et Constance Chlore n'ayant pu

et par eet exemple, qui fut suivi dans la suite par Coustantin, qui prit le plan de Galère et non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fot moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville uouvelle, la vanité de lai donner son nom, le déterminérent à porter en Orient le siège de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas à beaucoup près si grande qu'elle est à présent, les faubourgs en étoient prodigieusement étendus (t) : l'Italie, pleine de maisons de plaisauce, n'étoit proprement que le jardin de Rome: les labourcurs étoient en Sicile, en Afrique, cu Égupte (a), et les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoreus romaios. Mais, lorsque le siège de l'empire fut établi eu Orient , Rome presque entière y passa, les grauds y meuèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple; et l'Italie fut privée de ses habitants.

Pour que la nouvelle ville ne cédàt en rieu à l'ancieuve, Comantia vonlut qu'on y distribuit aussi du blé, et ordouns que celui de l'Égypte seruit envoyé à Constantinople, et celui de l'Afrique à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple romais, souvrais de tous les sutres, d'evit instarellement svoir part aux tribute : cela fit que le sicant lui vendir faber du bié à las priz, et ensuite le hi donne pour l'ent. Lorque le pouvrement fut deveu monerbier, cel ashistic coudre les principes de la nouarchie, con la issoit et à le changer, Mais Goustaine, fondant une ville nouvelle, ly établit sans nœume bonne raison.

Lorsqu'Auguste cut conquis l'Égypte, il apporta à Rome le tréior des Plotémées : cela y fit à peu pris la même révolution que la découverte des Indes a faite depuis en Europe, et que de certaius systemes out faite de nos jours. Les fonds doublierent de pris à Rome (3); et, comme Rome continus d'attirer à del les richesers d'Alexan-

⁽t) Voyez ce que les autrors nons durent de La couz de Comtimbin, de Valens, etc.

[;] oction, de Valeus ; etc. 23, Voyes Octoer, 1 var. et Amélies Victor.

^{(1) -} Experimentia fecta multas addidere terbes, - dit Pline, Hud neti, L. 181. (1) -On portoit autoriois d'Italie, dit Tacife, du blé dans les

provinces reculers, et ells n'est pos encore aterile; mais 2000 exilterous pletés l'Afrique et l'Egypie, et nous aimons micus esposer aux accidents in vie du peuple remain. a (Annoirs, L. sa.)

Lun:)
(2) Servore , és depaste Ozore, Lur. Rome avoit en souvent de ces révolutions. J'ai dit que les tresors de Macedonne qu'un pappenta revient fait cester tons les tributs. (Cicases, dus Office, l. tt.)

drie, qui rocevoit ella-même celles de l'Afrique et de l'Orient, l'or et l'argent devinreut très communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très considérables en espèces.

Mis, Iorque l'empire en tié divise, est richesses allierat à Contationople. On ail d'alleurs que les mines d'Anglérers reliente point accere couvete (c), qu'il q en avoit très pen en Italie et dans les Gaules (c); que, depais les Corthaginos le, amines l'Papagar etiresient paire plus travaillers, que de moins rélevait plus que les contraises de la vivair plus querilles, que moins rélevait plus de l'angles (p. 11-11), que voir le partie par la vivair plus queries jurisses pour moir de ses marchandies. y enuoyout le ralignet de l'Oritot, produit que l'oritot pour moir de ses marchandies. y enuoyout les calles ... Der et l'argué de l'Oritot quirent moi en Europe; mis les engreers yvane en Europe; mis les engreers yvane et arres en Europe; mis les engreers yvane categir les seinbes tribuit; e qui profit

Lorsque le gouvernement a une forme depuis longemps faible, et que les chaese se sont mises dans une certaine situation, il est presque
totopiera de la producene de les plaisers pràveque
les raisons, souvest compliquées et inconners,
qui font qu'un persi état a subistic, font qu'il
es remainleafre encore : mais, quand on change
es système touls, on ne peut remotier qu'un inestimate de la complication de la complication de
est con ce laiser d'autres que la pratique noule
et on ces laiser d'autres que la pratique noule
peut faire décourse.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déja que trop grand, la division qu'on en ût le ruina, parceque toutte les parties de ce grand corps, depuis lougtemps ensemble, s'étoient pour ainsi dire ajutées pour y rester et dépendre les unes des autres.

Constantin (4), après avoir affinibil la capitale, frappa un autre coup sur les frontières; il dis les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, et les dispersa dans les pravinces; ce qui produisit deux maux; l'un, que la barrière qui contenoit taut de nations fut étée; et l'autre, que les soldats (1) vécurent et s'amollirent dans le cirque et dans les théâtres (2).

Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquaute villes le long da Rhin (3) avoient été prises par les barbares; que les provinces avoieut été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ousbre d'une armée romaine, que le seul nom des enocemis fisiont fuir.

Ce prince par sa sagesse, sa coostance, son économie, sa condoite, sa valeur, et une suite continuelle d'actions héroiques, rechassa les barbares (4); et la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (5).

La brirécté des règues, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulires de ces religions, out fait que le caractère des empereurs est veno à nous extrêmement défguré. Je n'en donorrai que deux exemples. Cet Alexandre, si liche dans Hérodico, peroti plein de courage dans Lampridios; co Gratien, tat lané par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit plan que persunne la nécessité de l'aneten plan : il employa toute sa vie à furtifier les hords de Rhin, à Yaine des levées, y bâtir des châteaux ; y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens , son frère, à ouvrir le Dauube, et cut d'effroyables suites.

Dan le pay qui et entre le Dan-Meidles, les montages de Lourse et la mer Capirene, il y avis planiers peuples qui chiesa la plaquin leurs terres deisest extremente ferilles; ils aiteres terres deisest extremente ferilles; ils aiteres terres deisest extremente ferilles; ils aiteres terres deisest extremente ferilles; ils aipreque teologien a' deterd a sur leur contret et cremient dans le pays où ils deiser extremes aifantient les portes despises avez les frontières de Perse et d'Arménite; mais ou gradiadizant les portes d'Arménite; mais ou gradiadizant les portes d'Arménite; qu'il pays soient de traverse le Pal-Nelvileis (c), il is etcate traverse le Pal-Nelvileis (c), ils ne con-

⁽¹⁾ Tecite, de Merdus Germanerum, le dit Stemellement. On mit d'ulleurs à peu pels l'epoque de l'auverture des mines d'Allemague. Veys: Thomas Secrédieus sur l'origine des mones du Barts. On cont relies de Sane mon autrimus.

<sup>d. Alternague, Voyes Thomas Seterisherus our Foregine des muses
du Barts. On croit celles de Saze moins, anciennes.
(a) Voyes Pline, L. Exever, art. 77.
(3) Les Cariboginois , det Biodore , secret très bien l'art d'en</sup>

profiter, et les Romains crist d'empéchez que les untres u'en profitasent.

(4) Dans ce qu'en dit de Constantin on se choque point les

outeurs occiessatiques , qui declarent qu'ila n'entendent parier que des actions de ce prince qui oni du capport a la puez, et nom de celles qui en oui su gouvernement de l'Étoc, (Zenian, F's de Cenatanion , L s, ch. 11: Soubary , L t , ch. 1.)

⁽r) Zogime, 1. vint.
(s) Depuis l'établissement du christianisme, les combats de

glodiotres devinerent races. Constantia delirecti d'es donner, ils farent enterement apolia som Bonecias, comme il parcit par Theoderet et Othon de Frininger. En Romaina ne retiarent de leux ancients spectacles que ce qui pouvoit affoiblir les conrappe, et servoit d'attrait à le volagoit.

⁽³⁾ Ameres Mancana, L avi, avicet avec

⁽⁵⁾ Voyes le magnifique éloge qu'Ameslen Marcellin fait de ce prince, L Exv. Voyes auns les fragments de l'Histoire de Jean d'Antioche.

⁽⁶⁾ Pancern, Hertsine metre.

noissoient pas les Romains; et, pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (1) ont dit que le limon que le Tanais avoit apporté avoit formé une espèce de croûte sur le Bosphore cimmérieu, sur laquelle ils avoient passe; d'autres (2), que deux jeunes Seythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnes de voir uu nouveau moude; et, retournant daus l'aneien, ils apprirent à leurs compatrioles les uouvelles terres, et, si j'ose me sersir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (3).

D'abord des corps innombrables de Huus passèrent; et, rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres, et que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eut acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayes se présentérent sur les bords du Dauube, et, les maius jointes, demandéreut une retraite. Les flatteurs de Valeus saistrent cette orvasion, et la lui représentérent comme une conquête beurense d'un nouveau peuple qui veuoit déseudre l'empire et l'eurichir (4).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur eu laisserent taut qu'ils voulurent (5). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Guths n'en cultivoient point (6); on les priva même du ble qu'on leur avoit promis : ils mouroient de faira, et ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, et on leur faisoit des injustices. Ils ravagérent tout depuis le Danube

- (r) Zonen, L. IV. (2) Jonnanois, de Sobu getieu ; Histoire métie de Pro-
- (3) Voyes Sozomène, I. vz. (4) Awn. Mancornes , L rus
- (5) De cruz qui svoient requiers peders, erlai-ci conçat un amour infame ; relui-la fat épris de la beauté d'une femme barbare; les sutres farcal corrompas per des presents, des hebits de lin, et des couvertures bueders de fesages : on s'est d'autes soin que de remplie sa mauson d'exclures, el ses fermes de betail.

(Mutoire de Desipe,) (6) Yoyes l'Motoire gethique de Priorus, où critte différence est bien établie.

On demanders protétre comment des autiens qui ne cultivoices point les terres pouroient derraie si poissantes, tuelle que celles da l'Amérique sont si petites. C'est que les peuples posteurs out une subnistance bien plus assecée que les proples

Il percit per America Marcellin que les Hens, dans leur permiere demener, ne labourcient point les champs; ils ur vivoient que de leurs troupeaux dans au pays abordant en pâturages et artone pre-quantité de fireres , comme font racore sujourd'hui les prints Tartares, que habiteut une partie du même pays Il y a apparenes que ces propies , depuis irue départ, synt habite des heux moins propres à la nougriture des tronpract , commencerent à cultiver les terres.

jusqu'au Bosphore, exterminérent Valens et son armée, et ne repasserent le Danube que pour abaudonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (1).

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

Qualquarois la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha a apaiser par de l'argent les peuples qui menaçoient d'euvabir (2). Mais la paix ne peut pas s'aebeter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux conrir le risque de faire une guerre malbeureuse que de donner de l'arrent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince lorsqu'on suit qu'ou ne le vaincra qu'après

uue longue résistance.

D'ailleurs ces sortes de gratifications se changenieut en tributs, et, libres au commencement, desenoient nécessaires : elles furent regardées comme des droits aequis; et lorsqu'uu empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie dans sa retraite par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutume (3); et d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présents moins considérables qu'à l'ordinaire, a'en indignérent; et ces peuples du nord, déja gouvernés par le point d'honueur, se vengèreut de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (4), qui entouroient l'empire en Europe et en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romaius; et, comme ils s'étoieut agrandis parce que l'or et l'argeut de tous

- les rois étoient portes ebez eux (5), ils s'affoibli-(s) Yogen Zoniese , L re. Voyes sumi Dexipe , dans l'Estron
 - der ambarmier de Comtantin Porphyrogenige, (3) On deems d'abord toet aux soldats; ensuite on donne tout
 - (3) ARRISES MARCELLES, L. REV. (a) Anway Mancauer, I. 1877.
 - (5) «You voules avoir des escheues , disoit un empereur à son armée qui marmuroit : vuelà le poys des Perses, «Hous-ru ebercher, Croyen-moi, de tint de trêmes que possedois la republique remaine, il ne reste plus zien ; et le mal vient de ceun qui ont appres aux princes a scheper la paix des burbares. Nos Sunners unt épauées, non villes detrutes , non provinces ruinecs. En empereur qui ne consoit d'autres biens que ceux de l'emr u'a pas houte d'avouer une pauvreté honnéte. » (Amucus Meargette, 1. sare,)

rent parce que leur or et leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas tonjours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; et les inconvénients ont fait paitre les inconvénients.

La milice, comme on a déia vu, étoit devenue très à charge à l'État : les soldats avoient trois sortes d'avantages; la paie ordinaire, la récompense après le service, et les libéralités d'accident, qui deveuoieut très souvent des droits pour des cens qui avaient le neunle et le prince eutre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges fit que l'on prit une milice moius chère. On fit des traités avec des nations barbares qui n'avoient ni le luxe des soldats romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les barbares tomboient tout-à-comp sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résulution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoît douc un autre corps de barbares, toujuers prêt à recevoir de l'argeut, à piller, et à se battre. On étoit servi pour le momeut; mais dans la suite on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les enucmis.

Les premiers Romains (1) ne mettoient point dans leurs armées un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaiues; et quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes

Mais dans les derniers temps, non-seulement ils n'observereut pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : et comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire et d'en priver taus leurs voisins, ils le détraisoient pour lors chez eux, et l'établissoient chez les autres.

Voici en un mot l'histoire des Romaius. Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes; mais, lorsqu'ils y fureut parvenus, leur république ne put subsister; il fallut changer de gouvernement ; et des maximes contraires aux premières, employees dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

(1) C'est une observation de Végore, et il paroit par Tite de bien peu.

Ce u'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le denander aux Romaius, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernerent sur un certain plan, et une suite noo interrompue de revers lorsqu'ils se condussirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque momerchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes: et si le basard d'une bataille, c'està-dire une cause particulière, a ruioè un état, il v avoit une cause cénérale qui faisoit que cet état devoit perir par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraine avec elle tous les accideuts particuliers.

Nous voyous que, depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Dauemark ont presque toujours été battnes par celles de Suede. Il faut qu'indépendamment du courage des deux nations et du sort des armes, il v ait dans le gouvernement danois, militaire ou civil , un vice intérieur qui ait produit ret effet ; et je ue le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire; ils abandonnereut jusqu'à leurs propres armes. Vegree dit que les soldats les trouvaut trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratieu de quitter leur euirasse, et ensuite leur casque; de facou qu'exposés aux coups sans défense, ils ue songérent plus qu'à fuir (1).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; et que, par cette négligence, leurs armées furent eulevées par la eavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzième partie de la ligion, et très souvent moius; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons taut de sièges à faire, où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus mue nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; et que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie; e'est que, sans la discipline, l'iofanterie pesante ou lêgère n'est rien, au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même (2). L'action de celle-ci cousiste plus dans son impetuosité et un certain eboe; celle de l'autre, dans sa résistance et

(s) De Le militeri , 1. s , ch. xx. (a) La casalerie tartere, san nes molitaires, a fait dons Ions les temps de grandes che Yours les relations, et sur-tout urlle de la decniere conquite de la Chiar.

une certaine immobilité : c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse

agir long temps.

Les Romains partinrent à commander à tous les peuples, non-scelement par l'art de la guerre, mais suais pare les produces, leur agues, leur constates, leur amour pour la gloire et pour la petité. Lorque, sou les unspreces, leur amour pour la gloire et pour la peut de l'appendie de la commande de la constant de la commande de la com

ples. Un empire fonde par les armes a besoin de se tou empire fonde par les armes. Mais comme, lorsqu'un étatest data le tenholb, ou l'imagine par comment il peut en sortir, de même, lorsqu'il est en paix et qu'ou respecte a puisacer, il un évient pônis traduction dans l'esprit comment cels peut changer : il médigle done la millier, dout il croit avair rice à culer, de l'armes de l'est de l'est de l'est espère et tout à craindre, et souveut même il cherche à l'Andise.

Cétot une règle invisible des premiers Bomains, que quirouque avoit abandonné sos poste, co lisios es arme dans le combat, étoti pani de maisse a rame dans le combat, étoti pani de de l'alle de l'alle de l'alle de l'alle de la partie rèsabil les acciences prince. Màs les barbares pris à la solde des Rosasius, accostumels à faire la guerre comne fant aiguard'hui les Partares, à fair pour combattre encore, à chercher le più l'age plus que l'honome ('), étotic incapables

d'une pareille discipline.
Telle doit la discipline des premiers Romains, qu'on y aoit vu des géoréans condanner leurs enfants à mouirs, pour avoir, saus leur orbre, gagué la victoire: mais, quand ils furent mélés parain les harbares, ils coutnetéreut us esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces antiens; et, a'il un il les guerres de Éthisier contre les Coths, on verra un général presque toujours décibir je res officiers.

Sylla et Sertorius, daus la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelciviles, aimoient Mitbridate pût tirer avantage: mais, daus les temps qui soivirent, des qu'un ministre on quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vençeance, à son ambition, de

(t) lis ne vosloient pas s'amojettir sux trevaux des soldats romains. Veyes America Marcellin, l. xvita, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ill s'y soustent en ane occason, puur plaire a Jaline, qui vouleit mettre des places en étal de décase. faire entrer les barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (1).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter: hientôt, dans les provinces romaines, les tributs

deviorent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les borribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (2). Les citoyens, poursuivis par les traitants, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les bardients.

bares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceri sertira à expliquer, dana notre histoire françoise, cette patience arce laquelle les Gaulois souffrient la révolution qui devoit établir cette différence accubiante entre une nation mobile et une nation routiere. Les harbares, en rendant tent de citoyeus seclares de la glébe, c'est-à-dire du champ aquell ité réoinet attachés, a vistrodui-aireut guère rieu qui n'est été plus cruellement exercé avant ext. (3).

CHAPITRE XIX.

 Grandeur d'Attila. 2. Causes de l'établissement des barbares. 3. Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.

Course dans le temps que l'empire s'affoisiscais la religion drietien s'établisoit, les chritiens reprochierat an paisme cette dévadence, et ceux-ci en demandient compte la Pretigion chrétienne. Les chrétiens disoiret que Diochèmes avoit preul l'empire en s'associant trois collegues (4), parce que chaque empereur vouloit faire d'auxi journels dépreus et curerteuris d'auxi fordauxi journels dépreus et curerteuris d'auxi fordauxi prande dépreus et curerteuris d'auxi forpertionne à u sumbre de ceux aui domoieur, les portionne à u sumbre de ceux aui domoieur, les

⁽s) Cela n'étort pas éconsant dans ce vielange avec des nationa qui avoient été errantes, qui ne comosimient point de patrye, et cis accurris des corps entres de troopes ar jégoneous à l'exanent qui les aveit vainces contre leur aution mémo-Voyes dans Procope ce que c'étont que les Gotha aous Vitigés.

⁽²⁾ Yoyes tout le liv. v de Gubernatione Des. Voyes aunidans l'Ambassode écrite par Pracus, le discours d'un Romain établi parmi les Buns, ene la félicité dans ces pays-

Yoyez encore Salvien, L. v; et les lois du Code et du Dr., grafe là-dessas.
 Latzanca, de la Mort des reraccateurs.

charge deviarent si grandes, que les terres fie rent abandonnées per les laboureurs, et se changirent en forêts. Les pairest, se contrière, na consident écrite contre un ente novereus, inonipisqu'alors; et counte autrefois, dans Rome fioritante, on attribusel les déberdements du Tibretinante, on attribusel les déberdements du Tibretinante, on attribusel les déberdements du Tibredieux, de même, dans Rome mourante, on lispation les malbeurs à un nouveau estle et au renversement des nomines autres.

Ce fut le préfet Symmsque qui, daos une lettre écrite aux empereurs au sujet de l'autel de la Viotoire, fit le plus valoir coutre la religion ehrètienoe des raisons populaires, et par conséquent très capables de séduire.

« Ouelle chose peut mieux nous couduire à la connoissance des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos prospérités passées? Nous devons être fidèles à tant de siècles, et suivre nos pères, qui ont suivi si heureusement les leurs. Penser que Rome vous parle et vous dit : « Grands prin-« ces, pères de la potrie, respectez mes années " pendant lesquelles i'ai toujours observé les céré-« monies de mes ancètres : ce culte a soumis l'uni-« vers à mes lois; c'est par-là qu'Annibal a été « repoussé de mes murailles, et que les Gaulois « l'ont été do capitole. » C'est pour les dieux de la petrie que nous demandous la paix; nous la demandons pour les dieux indigétes. Nous n'entrons poiut dans des disputes qui ne conviennent qu'à des rens oisifs ; et nous voulons offrir des prières, et non pas des combats (1). « Trois auteurs célebres répondirent à Symma-

que. Orner composa son histoire pour prouver qu'il y avoit loopure en dans le monde d'aussi grands natheurs que ceux dont se phispanient les pariens. Saivis di son livre (v.), oil soutient on que étéoient les dérèglements des drétiens que avrient attié les ravages des harbares; et suint Augustin fit veir que la cité du ciel était différente de cette eité de la terre (3), o les sacieus Romains, pour quelques vertus humaines, sevient reçu des réceitements aussi vialences aussi vialence eve vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puisances qui leur faisoiret onabrage: dans la suite, ils n'y purent réusir. Il fallut souffiri qu'Al-tils sounit toutes les nations d'un onc d': l'évendir depuis le Daumbe jusqu'au Rhio, détruisit tous les forts et bus les ouvrages qu'on avait faits sur ces fleuves, et result les deux empires tributires es fleuves, et result les deux empires tributires.

« Il ne couvient pas à l'emperce, disoit-il dans une autre occasion, d'être menteur. Il a promis à un de mes sujets de lui donner en mariage la fille de Sattenillus; s'il ne set pas tenir se parole, je lui déchare la guerre; s'il ne le peut pas, et qu'il suit dans cet état qu'on ose lui désobiér, je marche à son secours. »

Il ne fast pas cruire que ce fút par medération qu'Athà kias aubsister les Romains; il univoit les meures de sa nation, qui le portoient à souventre les prepises, et nom pai 8 de conquérir. Ce prince, dans in maison de bois où nom le re-précente Princes (2), maitre de toutes les nations harbers, et ce quelque façon (3) de presque toutes cellus qui étaient policées, éoût un des grands mourages doot l'històre ait faminis parlé.

On vopit à u cur les subassieres de Romain d'Orient et de ceux d'Orcident, qui vemine d'Orient et de ceux d'Orcident, qui venient Priesti d'amabile q'on la ir realit le Hans transliger, on les escletes rensais qui étécentciales; autott à coulde q'on la livirelli geolgue minière de l'empereur. Il svalt mis sur l'empire d'unière de l'empereur. Il svalt mis sur l'empire d'uritere ut nut brut de deux millé cent livres d'u-, il recevair le suppointement de giorné des surriers voulde l'émograces, d'an q'u-le ne combité de biras, faisant un trafic continue de la frayer de Romain.

Il était craint de ses sujés, et il ne paroli pas qu'il en fott haid, l'redigiousment for, et ce-produat rucie, ardeot dans sa colère, mais se chant pardament con différer la punition mirontoniton mirontoniton qu'orte quant la pair pouvult in lis domer auscause, soldiment parri des rois nêmes qui cavantages, foldiment servi des rois nêmes qui caixent passa de producte, il accionne simplicit des novers des l'institutes tons au dépendance, il accionne simplicit des novers des l'institutes de la comme de l'institute d'institute d'institute de l'institute d'institute d'institute d'institute d'institute d'institu

⁻ Théodose, disoit-il insolemment, est fals d'un père très nolée, aussi bien que moi; mais, en me payant le vinbri, il est déchu de sa noblesse, et est devenu mon esclave; il n'est pas joste qu'il dresse des embôthes à son maître, comme un esclave méchant (a).

⁽s) Mussire parièque et relation de l'ambassade étrite par Priscus. C'étoxt Théodose le jeune.

⁽s) Manuer gottique : « lig sedes regis barbariem totam tementis, hac capita civitatibus habitacula prayonelet. « (Jonnaunia, de Reius gottou.)

⁽³⁾ B pareit, per la relation de Priscus, qu'on pezzait à la cour d'Attila à assementre encore les Perses.

⁽⁴⁾ Il faut consulter, ser le caractère de ce prince et les mours de sa cour, Jopandés et Prucus

⁽¹⁾ Lettres de Symmagne, 1 x, lettre un (2) Du Gouernement de Does.

pères, et où les pères versoient des larmes parce qu'ils ne ponvoient pas imiter leurs enfants.

Apres sa mort, toutes les nations barbares se redissecent; mais les Rumains étoient si fuibles qu'il u'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur muire.

Ce ne fut pas one certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fint si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il a voit point perdue de terrain; musi al alla, de degrés en degrés, de la décadene à sa chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout-à-coup sous Arcadius et Honorius.

En vain un avoit rechassé les harbares dans leur pays; ils y servient tout de même rentres pour mettre en sércé leur butin : en vain ou les extermina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages hrulés, les familles tuées ou dispersées (1).

Lorsqu'une province avolt été ravagée, les banbares qui succrédient, n's trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea un commencement que la Firarce, la Mysic, la Paunonie: quaud ces pays fureut dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece; de la if falltu diler aux Korigues. L'rumpiee, c'est-à-drie le pays habité, se rétrécissoit toujours, et l'Italie decennis froutiers.

La raison pourquoi il ue se fit point sous Gallua et Gallien d'établissement de barbares, c'est qu'ila trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lorsque les Normands, image des conquérants de l'empire, curent peudant plusieurs siècles ravage la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entièrement déserte, et se la partagérent (2).

La Sythie dans ess temps-là étant presque tont inculte (3), les penples y étoient sujets à des famines fréquentes: ils subsistoient en partie par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube (4). Les barbares donnoient en retuur les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or et l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer de tributs avez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir (+).

L'expire d'Occident fut le premier abattn : eu vaici les raisons.

vater is ristone. Les harbers, ayant passé le Danube, trouten harbers, ayant passé le Danube, trouvoiren à leur gueche le Boujahore, Constantinojé, et e unate les forces de l'ampère d'Orient, qui les droise, de cléé de l'Illyrie, et se pussocient ver l'Orcident. Il se fit un reflux de nations et un transport de peuples de ce côté-lik. Les passage d'el Paisé étant missa gardés, tout trofluciti tere l'Enope; un livu que, dans la première invasion, sons Gallus, les forces des harbers se partagirent.

L'empire avant été réellement divisé, les em-

persus d'Orient qui avoient des illiances avec les babrares a voculeure pas les rompe pour seceurir evez d'Orcident. Cette division dans 1-sàministation, du Prisento (5), fat très prijudiciable
aux affaires d'Orcident, Ainsi les Romains d'Otrient (3) réduirent à teau d'Orcident une aracie
navale à causse de leur alliance avec les Vandales.
Les Wrigsths, avant fait affaires avec Arradim,
entirerat en Orcident, et Honorius fist obligé de
réfisir la Ravener (cl). Fafie Zénos, pour se défaire de Tibolaire, le persuada d'alter attaquer
Plutles, qu'Altrie vant de ja reage.

Il y auxi une alliume très circuie entra Attale Granieri, nei de variale (x). Get dernier creis point les Genaire, nei de variales (x). Get dernie creis point les Gelats (5): il noist namis on fils avec les Gelats (6): il noist remuyer le nossile faile der oil des Gelats (7): il noist remuyer le il à vanis de marce Attills. Les deux mijeres, come cendante par ex dettils Les devidents fils un servoir diplomatic il nivolt posit de forces de mer, etilo statistation de reindi Celedont fils un servoir depondie il nivolt posit de forces de mer, etilo particular de la resultation de la complexation de

(1) C'étols una nation bien destructiva que celle des Goths : Sa avelent détroit tous les inhouveres dans la Therce, et compéles maios à tous crus qui mesoient les charoots. (Bistoire dy pastine de Malchus, dans l'Éstent des ambassades.)

(2) Vojez, dens les Caroniques recueilles par Aufrè Da Cheme, Peint de cette promuce ven la le du neuveme et le commencement du dixiense nocle. (Script. Norm. hat., meteres.)

(3) Les Gotha, comme nous l'avons dis, ne cultivairest point la terre. Les veublies les appeliotent l'aulter, du nous d'une petite messurs ; louver que, deus une finnier, ils leur vendients fart cher une percille memere de béé. (Ou montonns, dans la Bablistelepus de Paction, 1, aux.) (4) De oute, dans l'Élimine de Princus, qu'il y avoil des mot-

chès étables par les lesités sur les bords du Dunnbe.

(2) Quand Irs Goths encopieral prior Zénôm de recevoir dans no milimer Throderic, the de Tristien, aux conditions qu'il avoit accessées à Throderic, die de Raimer, le noral committé repondit que les reuress de l'Exit n'étairai pas seifaints pour nouvrir deux propies puble, et qu'il faileit receur l'ammte de Tres d'en druit. (Buterre de Milities, dons l'Exaut des amounts

⁽a) Passers, L m.

⁽⁴⁾ PROCESS, Guerre des Fundeles,

⁽⁴⁾ PROCESS, Guerre des Fundeles. (5) PRINCES, L. 14.

⁽⁶⁾ Vegez Jorandès, de Rebus pentis, cap. xxxvz.

(7) Cela paral me-toni dons la guerre de Constantin et de Le

Il vint one ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (1), pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vaudales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquerent pas de politique ; ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étuit en quelque facon la tête. et en quelque façon le cœur de l'empire. On fit passer les barbares aux extrémités, et on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subaistance : on leur donnoit les plaines; ou se réservoit les paya montagueux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands fleuves; on gardoit la souveraincté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains; et la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eua-mêmes detruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette peusée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, eaigea ce qu'un avoit aecordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma sous Odoacer une aristocratie qui se donua le tiers des terres de l'Italie; et ce fut le coup mortel porté à cet empire.

mortel porté à cet empre.

Front taut de ambiens ou cherche avec aux Privat taut de ambiens ou cherche avec les chait pour ainst dire sans détenue; the pouvait che ni pour ainst dire sans détenue; the pouvait faisoit qui l'étuit tres difficile de les garder; comme celle écit située dans une plaine, en gouveit aiximent la forcer; il aly avait point de ressource dans le peule, qui en évoit articular de l'aux present dans le chait peuple, qui n'est etter le Rache de l'aux present dans le contra l'aux present de l'aux present de l'aux present de l'aux present de l'aux present part oi déglés de se retirer à Rache de l'aux present part oi déglés de le retirer à Rache de l'aux present part oi déglés de le retirer à Rache de l'aux present part oi déglés de le retirer à l'aux present de l'aux present part oi déglés de le retirer à Rache de l'aux present de l'aux present

Le peuple romain, presque toojours abandonné de ses souverains, commença à le derenir et à faire des traités pour sa conservation (2); ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souvenine puissance. Cest aion que l'Armorique et la Bretaque commencérent à vivre sous leurs propres lois (3).

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome a'étoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'antre avuit été ruinée. Rome fut détruite, parce que tontes les nations l'attaquérent à-la-fois et pénétrèrent par-tout.

CHAPITRE XX.

1. Des conquéses de Justinien. 2. De son gouvernement.

Couvas tousces peuples entroient péle-méle dans l'empire, ils s'incommodionien récipropuement; et toute la politique de ces tempe-li fint de les armes les uns contre les autres; ce qui étoit aix, à cause de leur férocité et de leur avariec. Ils s'entre détruisirent pour la pinpart avant d'avoir pu s'établir, et cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs le Nord s'épuisa lui-même, et l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui pararent d'abord; car, après les premières invasions des Goths et des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, coux-é et les peuples qui les suivirent attaugérent at sem onis de forces.

Lonque en mition, qui rédient accualitée ou cape d'arriée, en formi dispensive en pasples, elles visficilièrent bennoup répandunc dans les divers intent de burn computée, elles formet elles suitans exposées aux invasions. Ce fut dans ces cronsustance que Justinion entrepris de recompaire l'Afrique et l'Italié, et fit ce que non les divisions de l'arriée de l'arriée de l'arriée les Wisigoths, les Bourguignons, les Lombards, et les Survaius.

Lonque la religioe chricieme fat apporte auxiliariame hat apporte auxiliariame, las certieme deist or quelque fixono barbares, la secta erieme deist or quelque fixono dominante dans fempire. Valens leur envoya de pretires ariens, qui ferrat leurs presince aptives. Or, dans l'internal leur presince aptives resinos et leur establissement, cette secte fat en quelque fixon détraite che la Romains: les hars ariens apart truvei tout le pays orthodosos à en purent jumnis gager l'affection; et il fat facile une amprenent de la troublet.

Deilleux es barbares, dont Part el le graie D'ailleux es barbares, dont Part el le graie n'étoient gaire d'attaquer les viiles, et encore muriilles en ruine. Procope nous apprend que bélisaire trouva celle d'Italie en ce état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Geoséric (1), comme celles d'Expague le fuevat dans la suite

⁽¹⁾ Patoces, L. r.
(3) Du temps d'Ronorius, Alaeie, qui assiégeni ; Rome, oblipes cette vulle à persoire son alliance, même contre l'empereur qui ne pui s'y opposer. (Paccors, Guerre des Gaits, L. s.) Voyez

Zorine, I. vt.

⁽¹⁾ Pascore , Guerre des l'andater , t , t.

par Vitisa (1), dans l'idée de s'assurer de ses habitants.

La plupart do ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en pricent d'abord la mollesce, et devinerat incapables des fatigues de la guerre (2). Les Vacdales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits effémines, des bains, la musique, la danse, les jardins, les

hbétires, leur étoient devenus névesaires, Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (3), det Malchus (6), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genéric tenoit toujours précies, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, et étonoit tout le monde par la facilié de ses reutreprises.

La cavalerie des Rousains étuit très exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths et des Vandales ne se servoit que do l'épée et de la lauce, et ne pouvoit comhattre de loin (3): c'est à cette différence que Bélissire attribuoit une partie de ses surcés,

Les Rumains , sur-tout sous Justiniero , tirèrent de grands services de l'unus, pruples dont étient sortis les Parthes , et qui combattoient coume cux. Depais qu'ils eurent perdu leur puissance per la défaite d'Attita et les divisions que le grand nambre de ses enfants fit salire, ils servireul les Romains en qualité d'auxiliaires, et ils formèrent leur mellleure caulaciré.

To mortice autions lardares se distinguisme Cantenio par lora maitre particulière de conduct tre et de 'Armer (6). Les Goths et les Vandales cinient redouthles l'épée à la main les Hons dinient des archers admirables, les Saviers de bons hommes d'industreis; les Alianis ceinient pesamment arméi; et les Hérides édéent une troupe l'épier. Les Romains persolorit dans toutes est aulépier. Les Romains persolorit dans toutes est aulépier. Les Romains persolorit dans toutes est aulépier. Les Romains persolorit dans toutes est auditent des les des les des les des les des à l'ent déveries, et combattoriet coure une seule avec les avantage de toutes les saturés.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissements. On se tromperoit beaueoup si l'on jugeoit de leurs forces par leurs couquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples harhares, que plutôt les essains sortis d'erx, détruisoiest ou floiest dérindit; tout dépendont de ricrossissons: et poundu qu'une grande nation étoit conduites ou arrêtée, nue troupe des tuniers qui trouvectut na pus nevert y faiovent des reasges effroyables. Les Goths, que le dissusantege de leurs armes fit fair derest tent de nations, éritablirent en Islie, en Gaube, et en Espapes: les Vandales, quittut l'Evagane par faiblesse, possèrent en Afrique, où ils fonderent on grand empire.

Dustinien ne put ciquiper contre les Vandales que cinquante vairesus; et quand Belissire debaerqua, il avaire que cinquilles boldats (1). Cétoit noe entreprise bien hardie : et Léon, qui avoit autrésia cavojé contre eux nue flotte composiré de taus les vaiseaux de l'Orient, sor la quelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afriance, et avoit peasé sertre l'empire, de

Ger proude flatter, soo plan que les graudes marende detrew, colt prier jusanis viernis. Comme elles époinest un état, si l'expédition est longes que que que mainent primer en l'est en pouveau être secureus ni réparées : si une partie tuisseaux de gouvre, ceux de trasport, le carvier. Fallasteri, el monitons, entit les diverses parier dépendent des louts encemble. La lesteux de l'eurrepé distipuir des parties de évents parier dépendent des lout encemble. La lesteux de l'eurrepé distipuir nouve print entre de cassons prépares, unite qu'il entre une de cassons prépares, unite qu'il entre un de choix n'interprépares, unite qu'il entre de choix n'interprépares par les temps de norges, tant de choix n'interprépares par les parties que que mone just la résult de l'entre de que mone just les l'entre de l'entre prése que que que mone just les d'une une l'étoir premis.

Belisaire envahit l'Afrique; et ce qui hui servit beuucoap, e'est qu'il im de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait ave Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoré pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroitent leur subsistance de la Sicile, il commenqu par la conquérir, il affanta ses ennemis, et se trousa dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome, et Ravenne, et envaya les rois des Goths et des Vandales captifs à Constantinople, nù l'on vit, après tant de temps, les aucieus triomplies renouvelés (2).

On peut trouver dans les qualités de ce grand homme (3) les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les auciennes armées romaines.

⁽¹⁾ Mariana, Histoire d'Espayne, l. vv., cir. 222.

⁽¹⁾ Passors, Gaerre des Fandales, L. st.

⁽³⁾ Du temps d'Honorie.
(4) Histoure begantine dans l'Extrese des ambasses

⁽⁵⁾ Voyes Procope. Gaerre des f andaies, l. 1; et le même auteur. Gaerre des Goble, l. L. Les urchers goths étosent a pard; ils étoient pes instruits.

⁽⁶⁾ Un passege remarquable de Jornandie neus donne toutre ces différences, c'est à l'occasion de la haiaille que les Gépuire donnéemt aux enfants d'Airille.

^[1] Paccort, Garre des Goths, L. II.

[1] Justinien ne les accords que le triomphe de l'Afrique.

[1] Voyez Seidus, a l'article Edineure.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame ni la supériorité de ce génic.

Ecunque Narsés fut encore donné à ce règne pour le reudre illustre. Élevé dans le palans, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent tonjours leurs courtisans comme leurs nlos fôèles suiets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profisions, ses vexations, ses rapines, sa furcar de bătir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un régne dur et foible, devenu plus incommode par une lougue vétilleue, furent des malheurs récis mélés à des successimnities et une gloire vaine.

Ces coaqueles, qui avoient pour reuse, mon la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulières, perdirent tout : pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passèrent le Danube, désolèrent l'Illyrie, la Maccidoine et la Grèce; et les Perses, dans quatre invasions,

firent à l'Orient des plaies incurables (r).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie et l'Afrique furent à peine conquises qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps prostituée (s) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'aremple dans les histoires; et, mettrats tans ceue dans les affaires les passions et les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires et les succes les plus heureux.

En Orient on a de tout temps multiplié l'usage des femmes pour leur dier l'ascendant prodigieux qu'elles ont ur noux daus ecs etimats : mais à Constantinople la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

tottesse aum ie guwerenneum. Le peuple de Canstantinople était de tont temps d'isié en deux factions, celle des blour, et celle des verts : ells trisient leur origine de l'affection que l'en prend dans les théâtres pour decertins acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du crique, les chariots dont les cochers circient labilité de vert dispotates il prix à evux qui réioset habilité de bleu; et chaeuu y prenoit intérêt josqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les

ent villes de l'empire, étoient plus on moins furicuses, rer- à proportion de la grandeur des villes, c'est-i-

dire de l'ossiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nècessaires dans un gouvernement républicain pour le mainteair ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produisoient que le chan-

ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produisoient que le changement de souverain, et non le résablissement des lois et la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les bleus et refusa toute justice aux verts (1), aigrit les deux factions, et par conséquent les fortifis.

Elles allerent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats. Les bleur ne craignoient point les lois, parce que l'empereur les protégeoit contre elles: les verts cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les délendre (2).

Tous les liens d'amitie, de parenté , de devoir, de reconnoissance, fureut ôtés : les familles s'entre-détruisirent : tout selécrat qui voulut faire un crime fut de la faction des bleus; tout homma qui fut volé ou assassiné fut de celle des verts.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus eruel : l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale eu les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulières.

Je ne serois point naturellement porté à croistont ce que Procope nous dis l'a-desus dans son Histoire secrète, parce que les èloges magnifiques qu'il a faits de ce prince dans ses autres ouvrages, affoibissent son témoignage dans celui-ei, où il nous le dépoint comme le plus stupide et le plus crord des tyraus.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'Histoire secrète : la première, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étourante foiblesse où «n trouva cet empire à la fiu de ce règne et dans les suivants.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous: ce sont les lois de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernières années de notre monarchic.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (3), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire,

13

 ⁽v) Les drux empires se ransperent d'autoni plus qu'on n'espéreit pas conserver ce qu'on avest conquis.
 (s) L'impératrice Théodora.

⁽¹⁾ Cete maladir étoit necirene. Soitone dit que Caligula, attaché a la faction des mets, haissoit le prople porce qu'il applandissoit à l'autre.

⁽a) Pour perafer une idée de l'espezi de ces temps-là, si faux noir The-sphases, qui rapposir une longue conversation qu'il 3 est au thélitre entre les serie et l'emperenr (1) Veyes les Necelles de Janifaires.

à moins qu'on n'explique eeci par l'Histoire secrète, et qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugements et ses lois.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique do gouvernement fut le projet qu'il conçut de réduire tons les hommes à nue même opinion sur les matières de religion , dans des eirconstances qui rendaient son zèle entièrement iodiscret.

Comme les auciens Romains fortifièrent leur empire en y laissant toute sorte de eulte, dans la suite on le réduisit à rien en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étaient des nations entières. Les unes après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains et les juifs. Les antres s'étoient répandues dans on pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie, les manicheens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces; outre qu'isse grande partie des gens de campaone étoient encore idolátres, et entêtés d'une religion grassière comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces seetes par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se résolter, s'obligen à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il erut avoir augmenté le nombre des fidèles; il n'avoit fait que diminuer celui des

hommes. Procope nous apprend que, par la destruction des samaritains, la Palestine devint déserte : et ce qui rend ce fait singulier, e'est qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où , quelques régnes aprés , les Arabes pénétrérent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, e'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le coneile de Chalcédoine; et l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient apposés, soit qu'ils fassent de bonne foi , dit Évagre (1), soit qu'ils le fissent à

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, et qu'on voit les places et les forts que ce prince fit élever par-tout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais hien fausse, d'un état florissant.

D'abord les Romains n'avoient point de places: ils mettoient toute leur confiance dans leurs armees, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours de distance en distance pour loger des soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises (r) Lev. ev. ch a.

armées, que souvent même on n'en eut point du tont , la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier ; et alors on ent plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de súreté(t). La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bêtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (2), qui n'a ismais été si foible oue lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bitir, dont Procope couvre des poges entières, ne sont que des monuments de la foiblesse de l'empire.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'Orient.

Dans ces temps-là les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord (3), parce qu'une partie du mont Taurus, eutre la mer Caspienne et le Pout-Euxin, les en séparoit, et qu'ils gardoient un passage fort étroit fermé par use porte (4), qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tnut ailleurs ces barbares étoient obligés de descendre par des pricipices et de quitter leurs chevaux, qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtis par l'Araxe, rivière profonde, qui coule de l'ouest à l'est, et dont on défendoit aisément les passages (5).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils u'avoient done proprement d'ennemis que les Romains, « Nous savons, disoit un ambassadeur de Hormisdas (6).

(s) Auguste avois établi neuf frontières ou marches : mus les empereurs surrante le nombre en negmenta. Les barbores se montreiral in on its n'avoirat point encore pain. Et Dion , l. 4r, rapporte que de son tempa , sons l'emplre d'Alexandre , il y es oit treise. On voit par la notice de l'empire , écette depon Arcadion et Henorius , que dans le arul empire d'Ocient , il y en avoit quinee. Le nombre en augmenta tonjours. La Pamphilie, la Lycacour , la Pissite , devincent des morches ; et tout l'emper fut couvert de fortilleutions. Auefflen svoit ett oblige de fortifor Rome

⁽a) Et des Angloss

⁽³⁾ Les Hone

^{(4:} Les portes Casplennes

⁽⁵⁾ PROCEST , Guerre des Perses , L. : (6) Ambassades de Ménandre

que les Romains sont occupés à plusieurs guerres, et ont à combattre contre presque toutes les nations; ils savent au contraire que nous n'avons de guerre que contre eux. »

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. « Les Perses, disoit Bélisaire à ses soldats, ne vons surpassent point en courage; ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline.»

Its privent dans les négociations la même supériorité que dans les gerres. Sons prétexte qu'îls tenoient une garnison aux portes Caspiemes, lis demandoient un tribut aux Romains; comme si chaque peuple a voit pas ses frontières è garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les trèves, pour les supensions d'armes, pour le tempa qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé la fine la guerre.

avont passe a nure in guerre.

Les Arrars ayant traversé le Danube, les Romains, qui la plupart du temps n'avoient point de troupes à leur opposes, occupie sour les Perses, lorsqu'il auroit fallu combattre les Aures, et contre les Avares, quand il auroit fallu arrèter les Perses, furent enorce forces de se soumettre à nu tribut; et la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibère et Maurice, travaillérent avec soin à défendre l'empire. Ce dernier avuit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, movement une demi-pièce d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se révolta; et les verts s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phoess, fut élevé à l'emoire, et fit tuer Maurice et ses enfante.

L'histoire de l'empire gree, e'estainsi quo nous nommerons dorvientul l'empire romain, n'est plas qu'un tissu de révoltes, de séditions et de pérdire. Les vigits à n'orient pas seulement l'dée de la fidélité que l'on doit san princes : et la succession des moreurs fut ai toitermanne, que lo titre de populyragelate, c'est-à-dire ai dans l'appartement où accoudoleul les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impérales puent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Coustantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominaute dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius

ayant nie la divinité du Verbe, les Macédoniens celle du Saint-Esprit, Nestorius l'unité de la personue de Jésus-Christ, Eutiches ses deux natores, les monotbélites ses deux volontés, il fallat assembler des conciles contre eux : mais les décisions n'eu ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits reviprent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux bérétiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à nu hérétique ou babitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; et les peuples s'accoutumérent à penser que des princes si sonvent rebelles à Dieu n'avoient pu être choisis par la Providence pour les gouveruer.

Unicertaine npinion, prios de cette idec, qu'il un falloi pas Fapauler le sang des Artificiers, la quelle s'établit de plus co plus lorsque les mushomestas curent paru, ét que les crimes qui unictressocient par directement la religion furent biblièment punis in one contenta de creter les yaux, ou de couper le nex on les cheveux, ou de multier de quedque manière ces qui avoient multier de quedque manière ces qui avoient des principals que la companie de la companie de la companie de la companie de la companie (1): des actions pareilles purent à commettre cana damper et apres aux courses,

Un certain respect pour les oronments impérianx fit que l'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent i'en retêtir. Cétoit un erime de porter nu d'avoir chez soi des étoffes de pourpremis des qu'un bomme s'en vétisoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'abait qu'a la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guére d'homme considérablo qui n'eût pardevers lui quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ue se grérisent quère (3). Pastradoje jodiciaire et l'art de prédire par les objets sus dans l'eun d'un basin avoient succédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le voi des oiseaux, abolies avec les paganisme. Des promeses vaines furent le mudif de la pitpart des entreprises teméraires des particuliers, comme elles devinent la sagues du consoil des princes.

Les malbeurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, et les traités hunteux

⁽¹⁾ Zénon contribus braucoup à établie ce relâchement. Voyez Malchus, Histoire éyzantine finas l'Extrait des ambar-

⁽s) Voyes Nichtse, Ple d'Andronic Comnène

dans la paix, à la mauvaise conduite de reux qui

gousernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverse familles son le trône, ils oricient attachés à aucune; et la fortune ayant pris des empereurs dans tontes les conditions, il n'y avoit pas de

naissance assez basse ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance. Plusieurs exemples reçus dans la nation en formèrent l'esprit générs], et firent les morurs.

qui regneut aussi imperieusement que les lois.

Il semble que les grandes entreprises soient parmi nous plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guére les cacher, parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque princes a des ministres dans nations, que chaque princes a des ministres dans

toutes les eonrs, et peut avoir des traitres dans tous les cabinets. L'invention des postes fait que les nouvelles volent et arrivent de toutes parts.

Comme les graudes entreprises ne peuvent se faire sans argest , et que , depuis l'invention des lettres de chaupe , les négociants en sont les maitres , leurs affaires sout très souvent liées avec les secrets de l'état; et ils ne négligent rien pour les pénétres.

Des variations dans le change sans une cause connue font que hien des gens la charchent, et la trouvent à la fiu.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les jivres dans les mains de tout le monde, celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes, enfin l'établissement des papiers politiques, font asser connoître à chacun les intérêts géofraux pour pouvoir plus aisément être éclairer sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles, parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peursent agir acce promoptinde, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque : mais, a présent que lout s'éclaireit arce plas de facilité et de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'Orient.

Paocas, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, et le fit mourir : il trouva les provinces envahies et les lézions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays, pour étendre la religion et l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main. Jamais on ne vit des progrés si rapides : ils

conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Dien permit que sa religion cessalt en tant de lieux d'étre dominante, non pas qu'isl Pett abundonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire on dans l'humiliation extérieure, elle est toujours géglement propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. La prospérité de la religion est différente de

celle des empires. Un auteur celèbre disoit qu'il tent libra aise d'être malade, parce que la maisdie cel le vra i état du chrétien. On pourroit dir de même que les hamiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire, et que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroit triompher, c'est le temps ordinaire de son absissement.

Pour cujápar ect évienneus fameux de la compléte du taul de pays par les Arches, il se faut pa souir recours au seu enthousiasse. Les faut pa souir recours au seu enthousiasse. Servicias étient depuis long-temps dissiparés de la compléte de la co

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Enrope valoient mieux que celles d'Asie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie : je parle de celle des Partbes, des Ossociaiens, et des

(*) Zomes ,1 19

Sarrasins; et e'est ce qui arrêta les couquêtes des Ramains, parce que, depuis Antiochus, un noureau peuple tartare, dont la cavalerie est la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette eavalerio étoit pesante (1), et celle d'Europe étoit légère : e sat aujourd'hui tout le contrire. La Hollande et la Frise n'étoient point pour ainsi dire encore faites (2); et l'Allemagne étoit pleine de bois, de laes et de marais, où la exalerie servoit peu.

Depuis qu'un a donné un cours aux graods fieures, ces marais se sont dissipés, et l'Allemague a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur les Necker, et coux des Ramains sur le Rhin (3), ont fait hien des changements (4); et le consurere s'étant établi, des pays qui ne perduisoient point de chevanx un out donné, et on

en a fait usage (5). Constantin, fils d'Héraelius, ayant été empoi-

sonné, et son fils Constant tué en Sieile, Constantiu-le-Barbu, son fils ainé, lui succétà (6). Le grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres frères, soulemant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire greeque est pleine de traits pareils; et, le petit esprit étaut parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, et l'on vit des troubles sans cause et des révolutions sans motifs.

Une higuerie universelle abattit les courages te engouelik tott Pempire. Constantinople est, à proprement parler, le stell pays d'Orient ols în religion cheticieuse ai dét dominante. Or, cette lachetie, este parseuse, cette molleuse den antions d'Asie, se mélleres dans la dévoion même. Exire maille ceremples, je ne vezu que Philippicus, gérail de Blantrie, qui, d'and per de dominent faire de Blantrie, qui, d'and per de dominent de grand nombre de gen qui sibient être buis (2). Ce sont bien d'autres larmes, celle de ces

(s) Voyes ce que dit Zooine , L ; , sur la cavalerle d'Aurilles et celle de Palmyre. Voyes aussi Ammien Marcellin , sur la ca valcrie des Perses.

(1) Coteceut, pour la plupart, des terres sebmergées, que Fart a rendors propres a rice la demeuse des hommes. (1) Voyra Ammien Marcellin, l. xxvs. (1) Le climai n'y sut plus soual fruid que le dincient les an-

COTAL.

(5) Close dià que les cherant des Germains étoient vilnins et pritts! (Guerre des Goules, l. 14, ch. 31.) Et Tarite, des Marars des Germains, dit : « Germania pecorum funnad», sed gieraque

(6) Zanazas, Fie de Constantin-le-Barba.

(7) Tatorstlatte, L. st. ch. 119, Histoire de l'empereur Man-

Arabes qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une trève, qui les empéchait de répandre le sang des chrétiens (1).

C'est que la différence est totale entre une arica finatique et une armée bigote. On le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, et les armées d'Irlande et d'Écosse comme celle des Gress.

cosse comme cette das t-rees.

Lue superstition grossière, qui abuisse l'esprit
antant que la religion l'élève, place toute la vertu
et toute la confiance des homnes dans une ignarante stapidité pour les inages; et l'on vit des gricéraux lever un siège (a) et perdre une ville (3)
pour avoir une relique.

La religion chrétienne degénéra, sous l'empire gree, au point où elle étoit de nos jours ebra les Moscourites, santique le care Fièrer I" éti fait renaitre cette nation , et introduit plus de changements dans un état qu'il gouvernoit, que les couquérants vie font dans ceux qu'is susrpent.

On pent informat erwire que les Grees touches tent daus une expérie d'idalitée. On un somponment paisse l'ailleure du les somponment paisse l'ailleure ail es Allemandu de cest tompédu-viet éty au tatable la seulte extérieur : cependant, lesque les historieus gross perient du de partieure de l'ailleure de l'ailleure de l'ailleure de green de l'ailleure de l'ailleure de l'ailleure de réchardieure outre Carinia. Quand les Allemands punierest pour selle dans la Terre-Sainte, Nicelau dit que les Arménieure la pre la mage, cur vi, dans la manurés de peurs des Grees, ha la latient de la l'ailleure de l'ailleur

Il penta bien y aroir en Orientă pun pris la même révolution qui arriva, il y a custron deux siècles, en Occident, torque la renouvellement des lettres, comme on commença à seutir les abus et les dérèglements on l'ou désto també, tout le monde cherchaut un remède au mal, des gens lardis et trop peu docides d'entrèrent l'Église au fice de la réformer.

Léon l'Issurien, Constantin Coprouyne, Léon son fils, firent la guerre aux sinages; et, aprire que le cults en eut éde rétabli par l'impératirec lirène, Léon l'Arménien, Nichel-le-Eigue, et Théophile, les sabdirent encore. Ces princes enurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le de traissant; ils firent la zuerre aux moires qui in-

 ⁽¹⁾ Histoire de la compute de la Syrse, de la Perse et de l'1.
 gypte, par les Samustas; pat M. Ochiry.
 (2) Zongana, l'ut de Remain Locapene.

⁽³⁾ Notatas. For the John Comment.

commodoient l'état (1) : et, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les récler.

Les moines (2), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnérent le change en les accusant à leur tour de magie (3); et, montrant au peuple les églises dénuées d'images et de tout ce qui avoit fait jusque-là l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imagiper qu'elles possent servir à d'autre usuce qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, et fit que dans la suite les gens seusés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, e'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : il étoit question de la puissance; et les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; et que, quand ils eureut gagné ce point, leur pouvoir n'ent plus de bornes.

Il arriva pour lors ce que l'on vit, quelques siècles après , dans la querelle qu'eurent Barlago et Acindyne contre les moines, et qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut autour de Jésus-Christ sur le Thabor étoit créée ou incréée. Dans le fond, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette lumière fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarerent aux moines fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement, que l'on emplova en faveur du publie les revenus publics. et qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance prosonde dans laquelle le clergé grec plongea les laiques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Seythes dont parle Herodote (4), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empécher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images; et (>) Long-temps arout , Valeus west fait use loi peur les obliger Caller u la guerre, et 22 tuer tons ceux qui n'obstreut pos (Josephenis, de Reps succes.; et la loi axex, cod. de De-

(a) Tout en qu'on verre lei sur les moines grees ne porte point our leur état; car on ne peut pas dien qu'une chose ne soit pas bonne, perce que dans certains troups on dans quelque pays on (3) Lion LE GRAMMARDES, Fis de Lion T. demission; Fic

de Thiophile. Voyen Seedan, a l'article Coustanten, file de

(4) Los, pr.

les moines recommencèrent à abuser de la pieté publique : ils parvjurent jusqu'à opprimer le clerge séculier même : ils occupérent tous les grands sièges (1), et exclurent peu à peu tous les ecclésiastiques de l'épiscopat; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : et ai l'on en fait le parallele avec le clergé latin, si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit bumain. Les ministres de la religion chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges et de la société civile, s'embarrassèrent peu de ses affaires : lorsque la religion chrétienne fut établie, les occlésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mélérent avec modération; mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destines par une profession plus particulière à fuir et à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner part; ils ne cesserent de faire du bruit par-tout, et d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Auenne affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trève, aucune négociation, socun mariage ne se traita que par le ministère des moines : les conseils du prince en farent remplis, et les assemblées de la nation presque toutes composées

On ne sauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, et leur firent faire improdemment même les choses bonnes-Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins, et presdre Syracuse ; et Léon, son successeur, qui emplova sa flotte au même usage, leur laissa occu-

per Tauroménie et l'île de Lemnos (2). Andronie Palcologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zèle pour la paix de l'Église, que ses ennemis n'oscroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandat compte du temps qu'il employoit à couverner son état, et qu'il déroboit aux affaires spirituelles (3).

Les Grees, grands parleurs, grands disputeurs. naturellement sophistes, ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autaut plus foible qu'elle étoit plus corrompue,

(3) Paravanne, l. vii.

⁽¹⁾ Voyes Parkymère , I. vzz (5) Zonana et Necirnonn, Fire de Berrie et de Leon

il arrivoit que les moines et la cour se corrompoient réciproquement, et que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefuis à calmer, souvent à irriter, des disputes théologiques, qu'on a trujuurs remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paleologue, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit en soupirant que le zèle téméraire de certaines personnes, qui, en décriant sa conduite, avoient soulevé ses smets contre lui , l'avoit obligé d'appliquer tous ses soius à sa propre conservation, et de négliger la ruine des provinces. » Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloiguées par le ministère des gnuverneurs, qui m'en out dissimulé les hesoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis (1). =

Les patriarches de Coustautioonle avoient un pouvoir immense. Comme dans les tumultes populaires les empereurs et les grauds de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, et exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoique indirectement, arbitre de toutes les affaires pu-

Lorsque le vieux Audronic (2) fit dire au patriarche qu'il se mélât des affaires de l'Église, et le laissat gouverner celles de l'empire: « C'est, lui répoudit le patriarche, coome si le corps disoit à l'aine : « Je ne prétends avoir rien de commun - avec vous, et je n'ai que faire de votre secours - pour exercer mes fonctions. -

De si moostrucuses prétentions étant insuppurtables aux princes, les patriarches furent très souvent chasses de leurs sièges. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on crovoit abominables toutes les fouctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des sehismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayaut chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient hien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujuurs reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grees, que lorsque Cantacuzéne prit Constautinople, il trouva l'empereur Jean et l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques enne-(1) Pacerwane, I. vt., ch. Excs. On a employé la traduction de

M. In président Cossie. (a) Paleologue. Voyes l'Hutoire des deux Androns, écrite par Contacusene, L. r. els. L.

mis des moines (1): et quand Mahomet II l'assiégen, il ne put suspendre les haines théologiques (2); et on y étoit plus occupé du concile de Florence

que de l'armée des Tures (3). Dans les disputes ordinaires, comme chacun

sent qu'il peut se tromper, l'opinistreté et l'obstination ne sont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme par la uature de la chose chacun croit être sur que sou oniuion est vraie, nous nous indicuous contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire chancer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymère connoitrout bien l'impuissance où étoieut et où seront toujours les théulogiens par eux-mêmes d'accommoder jamais leurs différents. On y voit un empereur (4) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit de l'autre une hydre de disputes qui reonisseut saus cesse; et l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les unemes espérances, la même envia de fiuir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haiues, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fiu du moude.

Eu voici uu exemple bien remarquable, A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsène firent une convention avec cenx qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions checun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dicu seruit suivi, et que, si tous les deux étoient consumés, ils renauceroient à leurs différents. Le feu dévora les deux papiers : les deux partis se réunirent : la paix dura un jour; mais le lendemain, ils dirent que leur chancement auroit dù dépendre d'une persuasion intérieure et non pas du hasard, et la guerre recommeuça plus vive que jamais (5).

Ou doit douner une grande attention aux disputes des théologiens; mais il faut la cacher autant qu'il est possible, la peiue qu'ou paroit prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur mauière de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'État et de la súreté du prince.

Ou ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant

⁽s) Capracroine, I. m., ch. ser-(a) Biccas, Butterre des deraters Patrologues.

⁽³⁾ On demandoi) al un avoit extends la messe d'un prêtre

ani cut consenti à l'enion; un l'aucuit fei comme le feu con regardost la grande éplus comme un temple profane. Le me Gennodine lancoit ses anethenes sur tous cruz qui des roient la pair. (Dress, and)

⁽⁴⁾ Andronic Paleulogue.

⁽S) Pacarnian. 1 c.

leurs subtilités, qu'ou ue pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le noint d'honneur.

Les empereurs grees eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies ils eurent la rage de les réveiller. Auastase (1), Justinien (2), Héraelius (3), Manuel Commine (4), proposérent des points de foi à leur elergé et à leur peuple, qui auroient méconuu la vérité dans leur bouche, quand nième ils l'auroieut trouvée. Aiusi, péclant toujours dans la forme et ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration, ou'ils auroient ou si hien montrer dans tant d'an. tres affsires qui leur étoient coupées, ils entreprireut des disputes vaines sur la nature de Dieu. qui, se cachant aux savants porce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux crands de la terre.

C'est que erreur de cruire qu'il y ait dans le mande une autorité humaine à tous les écards despotique, il u'y en a jamais en et il n'y eu aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours burné par quelque coin. Que le grand-seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'ahord trouver des limites qu'il n'avait pas counues. Un roi de Perse peut bien contraiudre uu fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils (5); mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit général sur lequel la puissance même est fonder : quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-mésne, et elle s'arrête necessairement.

La source la plus empoisounée de tous les malheurs des Grees, e'est qu'ils ne counurent iamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique et de la séculière; ce qui fit que l'un tomba de part et d'autre dans des égarements continuels. Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée,

non-sculement sur la religion, mais encore sur la raison et la nature, qui veulent que des eboses réellement séparées, et qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues. Quoique chez les anciens Romsins le clergé ne

fit pas uu eurps séparé, cette distinction y étoit aussi counue que parmi nous. Claudius avoit cousacre à la liberté la maison de Cicéron , lequel , revenu de son exil, la demanda : les pontifes décidérent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, un pouvuit la lui rendre saus blesser la religion. « Ils nut déclaré , dit Cierron (1), qu'ils n'avaient examiné que la validité de la consécration, et non la los faite par le peuple; qu'ils avuient jugé le premier chef comme pootifes, et qu'ils jugeroient le second comme sénateurs. .

CHAPITRE XXIII.

1. Raison de la durce de l'empire d'Orient, 2, Sa destruction.

Arais ce que je viens de dire de l'empire grec . il est naturel de demander comment il a pu subsister si long-temps. Je crois pouvoir en donner les raisons

Les Arabes l'ayant attaqué et en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputérent le califat; et le feu de leur premier zele ne produisit plus que des discordes civiles. Les mêmes Arabes avant conquis la Perse, et

s'y étaut divisés ou affuiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte nommé Callinique, qui étoit venn de Syrie à Constantinople, avant trouve la composition d'un feu que l'on souffinit par un tuvau, et qui étoit tel que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires ue faisoit qu'en angmenter la violence, les Grecs qui en firent usage, furent en possession pendant plusieurs siècles de brûler toutes les fluttes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes, qui venuient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jusqu'à Caustantinople.

Ce seu sut mis au rang des secrets de l'état; et Constantin Porphyrogenete, dans son ouvrage dedié à Romain, son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que lorsque les barbares lui demanderont du feu grégeois, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner, parce qu'un ange qui l'apporta à l'empereur Constautin défendit de le communiquer aux autres nations, et que ceux qui avoient osé le faire avaient été dévorés par le feu du eiel des qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand et presque le seul commerce du monde dans un temps où les

⁽s) Évacage, I. m.

⁽³⁾ PROCESS, History secr

⁽³⁾ Zonanas, For d'Heracline

⁽⁴⁾ Nichtan, Die de Mannet Commine. (b) Voges Chardin

It' Lettres a Attenue, L. re

nations gobiliques d'un côté, et les Arabes de l'auter, avuient rainel le commerce et l'industrie parter, avuient rainel le commerce et l'industrie partoto et alleiro. Les naturfactures de soie y avoient des passis de Peres; et depois l'inscasion des Arabes et leles furent fort négligées dans la Perso malere sur d'aillagure les Cresciolient matires de la mer. Colte au d'aillagure les Cresciolient matires de la mer. Colte de sépont de grandes resources; et, s'aille qu'elle que s'aille qu'elle que quelque rélacie, on vit d'abord reparoitre la prespériée aballous.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronie Commène étoit le Néron des Grees; naixcomme parmi tous ses vices il avoit une fermeté admirablie pour empécher les injeutices et les veations des grands, on remarque (1) que, pendant trois ans qu'il régun, plusieurs provinces se rétablirent.

Enfin les harbares qui habitoient les bords du Dauble s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, et servirent même de harrière contre d'autres barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un montas gourements, des cuases particuliferes particuliferes un montas gourements, des cuases particuliferes de la soutennient. C'est sinsi que posou vogous aujour d'hui quelques nations de l'Europe se maistreir, malgre leur foiblesse, par le trésers des Indes 1,900 and pape, par le respect que l'omes que le creative de l'antique de particuliferes que l'entre de l'antique de l'anti

grantes (3).

L'empire des Turcs est à préseut à peu prés dans le même degré de foibleme ou étoit autrefois celui des Gress : mais il subsistera long-temps; car, si quelque prince que ce fit mettoit cet empire en péril eu pourroirant ses conquêtes, les irois puisauces commerçantes de l'Europe consoissent trop leurs affaires pour n'en pas presdre la défense un-le-champ (3).

a dereuse sur-se-enamp (5).
C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y
ait dans le monde des Tures et des Espagnols, les
hommes du monde les plus propres à possèder

hommes du monde les plus propres à possèder iautilement un grand empire. Dans le temps de Basile Porphyrogénète, la puissance des Arabes fut détroite eu Perse; Ma-

homet, fils de Sambrael, qui y régnoit, appela (1) Nicéras, Vie d'Andronie Commes, l. 11-(2) Ils troubleul la savigation des Italiens dans la Mediter-

rande.

(2) Ainsi les pesjeta contre le Ture, comme celui qui flui flui son le postificia de Leon X, par lequel l'empereur devait a son le postificia de Leon X, par lequel l'empereur devait a Fauce par l'Albanie al la Geère, d'autres process d'embarquer dans pers, ce projeta, dieje, d'évincie pue méricui. On éticien faits par des gros qui na voyocest per l'insièrit de l'Execque.

de nord trais mille Tures en qualité d'auxiliaires (1). Sur quépue méconteniement, il envoya use armée contre eus; mais ils la mirest en fuire. Mahomet, indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passersient de uant lui vêtus en robes de femmes; mais ils se juigairent aux Tures, qui d'abord allierné téer la garation qui gardoit le pont de l'Araxe, et ouvrirent le passage à une molitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent d'Orient en Occident sur les terres de l'empire; et Romain Diogène ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, et soumirent presque tout ce que les Grecsaroienten Asse jusqu'au Bosphore.

Quedque temps après, sous le rique d'Alexis Comuèce, les Latins attaquerent l'Occident. Il y aroi long-temps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites, et elle auroit échel plus tô, si els Tabliens n'avoient plus peucè à réprimer les empereurs d'Allemagne, qu'ils craignoient, que les empereurs grees, qu'ils ne fasiocient que hair.

On était dans ces cirronatances, lorsque toutchorop la er ripandir e Europe un opinion religiuese, que les lieux où Jenn-Christ étoit de, creax où il avoit moiflert, étant preducis par les infideles, le moyen d'efficer es pécirés étoit de prende les armes por les un classon. L'aurope chair plaine de gous qui aimoient la guerre, qui l'entre proposal d'expier en ainvait leur pauton dominante, tout le moule prit done la eroix et les armes.

les armes.

Les croisés étant arrivés en Orient asségérent
Nicée, et la prirent; ils la rendirent dux Grees:
et, dans la consternation des infidèles, Alexis et
Jean Comnène rechasserent les Tures jusqu'à
l'Euphrate.

Mais quel que fitt l'avantage que les Grees pussent tirer des expéditions des croisés, il u'y avoit pas d'empereur qui ne frénit du péril de voir passer au milieu de ses états et se succèder des béros si fiers et de si grandes armées.

Ils chercherent done à degoûter l'Europe de ces entreprises : et les croises trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, et tout ce qu'on peut attendre d'on ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rieu fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comuéue (2) contre nous, en voit

(s) Minuire écrite par Nicephore-Reyenne César; Vire de Constinués Duras et de Romain Dicçene. (s) Minteure d'Alique son père, 1, n el 11 dans le fond que, chez une nation étrangère, nous ne nous contraignions point, et que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un counte françois alla se mettre sur le trône de l'empereur : le conte Baudonia le tira par le beas et lui dit : « Yous dever assorie que, quand on est dans un pays, il en faut suivre les usages. « Vraiment, voilà un beau payan, répondi-til, de s'associr ici, taudis que tant de capitaines sont debout! »

Les Allemands, qui passerent ensuite, et qui étoient les meilleures gens du monde, fireat une rude péuitenee de nos étourderies, et trouverent par-tout des esprits que nous avions révoltes (1).

Enfin la haine fut portée au deruier comblé; et quelques mauvais traitements faits à des marchands vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminèrent les François et les Vénitiens à se croiser coutre les Grees.

Ils les troucèrent assui peu apperris que dans cendernies reus les Tratress tevoriren les Chinois. Les François se moquient de leurs bailleuments effianies; lis se promesoient dans les rues de Constantisople, revêtus de leur robes peintes; ils proteint à la maio use écritoire et du papier, par dérision pour cette nation qui svoiurennocé à la profession des armos (3); et, après la guerre, ils réfusivent de recevoir dans leurs troupes quelque Gree que ce fât.

Ils prirent tonte la partie d'Occident, et y élurent empereur le comte de Flandre, dont le citat d'éligies ne pouvoient donner aucune jaousie aux Italiens. Les Grees se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, et des Latius par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grees repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople et presone tout l'Occident.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, et n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda gnère en Asie que les provinces qui sont en-deçà du Méandre et du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, et les conquérants occupés à

(1) Nickyas, Histoire de Maunel Comment, L. 1. (2) Nickyan, Histoire, après de prise de Commontangle, h. 111 la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie, et Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, et qui crispienient Loui, voulurent se concilière les Génois, en leur accordant la liberté de trafoper sans payer de droits (1): et les Venitieurs, qui n'accepterent point de paix, mais quedques trères, et qu'on ne voulut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoique, avant la prise de Conatantinople, Manuel Comacine età lassistomber la marine, cepnedant, romme le commerce subsistoit encore, on pontoit facilement la rétabilir: mais quand, dana le nouvel empire, on l'eut abandonnee, le mai fut ausa remêde, parce que l'impuissauce augmenta toujour menta toujour des la constantino.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs îles, qui étoit partuée par la mer, et qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviguer. Les provinces ai 'eureut plan de commendation entre elles i on obliga les oppuis de commendation entre elles i on obliga les oppour éviter les purtes; et, quand âis l'eureut fait, on leur ordonna de se retirer dans les forterseaux, pour se santre des Tures (3-).

mentant per faincia por levr sus. Grees as per si signifier à distins proprement à le chase des humnes ; ils twereniest quelquedie deux cent lieves de pay pour faire lever retugen. Comme litérient dévisés sous plusieurs fair pais avec tous, et il écult insuité de la faire avec quelques-mo? [3]. In Vécident faire habonément et le ribe pour leur religion les engeçont meuvellement et insuper leur religion les engeçont meuvellement et mayer les terres des christiess. D'alleurs, comme échieral les peuples les plus laide de la tree, leur diament et un des christies. D'alleurs, comme échieral les peuples les plus laide de la tree, leur diament étu mé de frerepues, ils vies parent plus neuffiré d'autres (5). Cola le port à de sa eléveres te confined. Esfan in-

(t) Captacrains, L or

(3) Pacermins, L. vil. (3) Cantacrans, L. va. ch. new; et Pacerwane, L. st.

(i) Cola denna liura a cetta tradition dia mord, rapporteto pur de Cola denna liura a cetta tradition dia mord, restanti denna la Cola derennada, que Platimer, real des Colab, sentranti denna las interra gittiques, y spant toward des formes a cercitera. Il tele chamo lius de non mentro, qu'elles envierent dans letres delerois, ni de demons incubes l'accomplèrent aver elles, d'où vita la nation des liura. Desse fercoissenses, qued futir persona later palador, minutam. Interna nique existe, nor sida vece mètum, and que hamane armonis i neglame natignatura.

(5) Meens. Decas, History de Jeen Mennel, Jean et Contenten, etc. is. Constituté Perphysiquetete, an consuencement de son Extent des ambassades, avertit que, quand les harbares virmants a Constantinople, les Romann douvent here se garder avnient été de tnut temps adonnés aux brigandages; et e'étaient ces mêmes Huns qui avnient autrefnis causé tant de maux à l'empire romain (z).

Les Tures inondant tout ce qui restait à l'empire gree en Acie, les babitants qui purrent leux échapper fairent devant eux jusqu'au Bosphore, et ceux qui trouvirent des vaissants se réfugiérent dans la partie de l'empire qui étoit en Esrope, ce qui augmenta considérablement le nombre de seu babitaots. Mais il dinnissa bienbit. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factims appelétent divers sultant utres , soon

de leur montrer la grandeux de leurs richesses , al la beaute de leurs fromes.

(1) Voyes la note 4, cl-contre.

cette condition (1), aussi extravagante que barbare, que tous les habitants qu'ils prendroient dans les pays du parti enstraire seroient menès en esclavage; et chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, ennouvrut à détruire la nation.

Bajaret ayant soumis tous les autres soltans, les Tures aurocient fait pour înrs ce qu'ils firent depuis sous Mahamet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent: je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux faubourgs de Constantianple, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruissean lorsqu'il se perd dans l'Océan.

plus qu'un russeau torsqu'il se peru dins i Ocean.

(1) Voyes Pilimoir des empreurs Jean Paléclopie et Jean
Contocume, écrite par Cantacusene.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LA GRANDEUR ET LA DÉCADENCE DES BONAINS.

DE L'ESPRIT DES LOIS.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Pour l'intelligence des quatre premiers fivres de cet ouvrage, il faut observer 1º que ce que j'appelle la vertu dans la république est l'ausonr de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale, ni une vertu chrétienne, c'est la vertu politique; et celle-ci est le ressort qui fait mnuvoir le gouvernement republicain, comme l'honneur est le ressort qui fait mouvoir la monarchie. J'ai donc appelé vertu politique l'amour de la patrie et de l'égalité. J'ai eu des idées nouvelles; il a bien fallu tronver de nouveaux mots, ou donner aux anciens de nouvelles acceptions. Ceux qui n'ont pas compris ceci m'ont fait dire des choses absurdes, et qui seroient révoltantes dans tous les pays du monde, parce que dans tous les pays du monde on veut de la morale

2º Il faut faire attention qu'il y a une très grande dissérence entre dire qu'une certaine qualité, modification de l'ame, on verta, n'est pas le ressort qui fait agir un gouvernement, et dire qu'elle n'est point

dans ce gauvernement. Si je diois : Tollor roue, tel pignon , ne sont point le reustre qui fait mouveri extir monire ; , en contéroil-en qu'ils se sont point dans la noueir. Tant s'en fiaut que les vertas morels et chrétiennes soient excluse de la mountié, que même la vertu politique ne l'est par Eu un moit, l'honneur est dans la répetible, quoiquels writur politique casolir ressort; la vertu politique est dans la marchie, quoiquel fronneur est dans la répetible que quoi per la vertu politique est dans la marchie, quoiquel fronneur es sois il terssort.

anchie, quoique! Bonneur en soi le result.
Enfin! Bonneu de bien doni il est quein
dana lei l'ive III, chapitre v, n'est pai Bonne
de bien chrétien, mais l'Bonneu de bie
politique, qui a la vertu politique dest'ju
parté. Cest l'Bonne qui sin les lois desse
pays, et qui agit par l'amour des lois des
pays, et qui agit par l'amour des lois des
pays, Fai donne un nauveu jour ai toste
ces chosse dans crette délition-ci *, entire
ces chosse dans crette délition-ci *, en plupar
des endroits où je me suis servi den mé de
vertu, j'a im se vertu politique.

* Cet Avertissement no se trouve point dans les premiers elltions de l'Esprit des Lots.

PRÉFACE.

St dans le nombre infini de choses qui sout dans celliver il y an oviq quelqui megi, contre mon attote, plu offenere, il n'y en pas de moins qui y ait été mise avec manvaise intertion. Je ai i point auturallement l'esprit désepprobateur. Plator reserviciol le ciel de ce qu'il civil te du temps de Socrate; et uno je loit rende graces de ce qu'il m'a fit naître dans le gouvernement oi je via, et de ce qu'il a voint que l'obéties è ceux qu'il m'a fit siner.

ne m'accorde pas, c'est de ne pas juger par la lecture d'un moment, d'un travail de vinguaunées; d'approuver ou de condamme le livre entier, et non pas quelques phrases. Si l'ou vent chercher le dessein de l'autenr, ou ne le pent bied découvrir que dans le dessein de l'ouvrage.

J'ai d'abord examiné les hommes, et j'al cru que, dans cette infinie diversité de lois et de mours, ils n'étoient pas uniquement conduits par leurs fantaisies.

J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers a'y plier comme d'exx.-mèmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une antre loi, on dépendred une autre plus générale. Opand j'si été rappelé à l'antiquité, j'ai cher-

ché à en prendre l'esprit, pour ne pas regarder comme semblables des sus réellement différents, et ne pas manquer les différences de ceux qui parolasent semblables.

Je u'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses. Jei, hien des vérités ne se feront sentir gu'a-

près qu'on aurs vn la chaine qui les lie à d'antres. Plus on réficchira sur les détails, plus on sentira la certitude des prinelpes. Ces détails mêmes, je ne les ai pas tous dounes; car qui pourroit dire tout sans un mortel enuni?

On ne trouvers point lei ces traits saillants

qui semblent carsctériser les ouvrages d'aujourd'aul. Pour pen qu'on voie les choses avec une certaine étendue, les saillies d'evanonissent; elles ne naissent d'ordinaire que parce que l'esprit se jette tout d'un côté, et abandonne tons les sutres.

Je n'écris point pour ensairer ce qui est étahii daos queique pays que ce soit. Chaque nation trouvers ici les raissans de ses maximes; et on en tieren autarellement ectte conséquence, qu'il n'appartient de proposer des changements qu'il ceux qui sont heureusement nés pour pénétres d'un coup de génie toute la constitution d'un état.

Il e'est pas indifférent que le peuple soit clairle. Les préjages de magistrat ou commercé par être la préjagés de la suiten. Dans un temps d'ignorence, ou s'a sanon donte, même lorsqu'en fuit les plas grands mans; dans se lorsqu'en fuit les plas grands mans; dans se cieux, on se voit le correction, mais ce voit de concer les shai de la correction même. On laine le mail, al Tou enime le pier; con laines le laber (non est odost den niere. On entreprés les parties que pour juger de la tout ensemble les parties que pour juger de la tout entreprés les parties que pour juger de la tout envenir le résultat.

Si je pouvois faire en sorte que tout le monde cât de noavelles raisons pour aimer ass deroits, son prince, sa patrie, ses lnis; qu'on pût mieux sentir son bonbere dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poute où l'on se trouve, je me croirois le plan beureux des mortels.

Si je pouvois faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent lenrs connoissauce sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéisseot tronvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirois le plus beureux des mortels. Je me croirois le plus heureux des mortels, si je pouvois faire que les hommes passent se guérir de leurs préjugés, J'appelle ici préjugés, non pas ce qui fait qu'on ignore de certaines choses, mais ce qui fait qu'on a'ignore soi-même.

Cest en cherchant à instruire les hommes qual l'on peut pratiquer cette vertra générale qui comprend l'amour de tous. L'homme, est ètre flexible, se pliant dans la société aux penarés et aux impressions des autres, est épilement capable de coanolitre sa proper nature lorsqu'on la loi moutre, et d'es perdir jusqu'an sentiment lorsqu'on la loi moutre, et d'es perdir jusqu'an sentiment lorsqu'on la lui dérobe.

J'ai hien des fois commencé et hieu des fois ahaudonné cet ouvrage; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avois écrites; je sentois tous les jours les mains paternelles tomber; je suivois mon objet sans former de dessein; je me comosisois ni les règles ni les exceptions; je me trouvois la vérité que pour la perdre : mais, quand j'ai découvert mes principes, tont ce que je cherchois est veau à moi; et, dans le cours de vingt saucées, j'ai vu mon ouvrage commencer. covitre, a'savoer, et finir.

Si eet ouvrage a du suocis, je le devrai beancoup à la majesté de mou sujet : cependant je na crois pas avoit totalement mauqué de géoix. Quand j'al vu ce que tunt de granda hommes en France, es Anglesterre et on Allemagne, out écrit avant moi, j'ai été dans l'admiration, mais je u'ai point perdu le courage. = Et moi aussi je usia pointe », ai-je dit avec le Corrège.

DE L'ESPRIT DES LOIS.

LIVRE PREMIER.

DES LOIS EN CÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec les divers êtres,

Las lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choces; et, dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois (1): la divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois, les intelligences supérieures à l'homme ont leurs lois, les bêtes ont leurs lois, Phomme a ses lois.

Ceux qui ont dit qu'une fatalité avengle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité avengle qui auroit produit des êtres intelligents?

Il y a done une raison primitive; et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux.

Dieu a du rapport avec l'univers comme eréateur et comme conservateur; les lois sélon lesquelles il à crés sont celles selon lesquelles il conserve : il agit selon ces règles, parce qu'il les connoit; il les connoit, parce qu'il les a faites; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance.

Comme nous voyous que le monde, formé par le mouvement de la maltère, et privé d'intelligence, subsiste toujours, il laut que ses mouvements aient des lois invariables; et si l'on pouvoit imaginer un autre monde que celui-ci, il auroit des regles constantes, ou il seroit détruit.

(1) - La loi, dit Plotterpre, est la relier de tous mortels et immortels. - Au traité, Qu'il est requis qu'au prince soit servest Ainsi la création, qui paroit être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatilité des athèses. Il seroit absurde de dire que le créateur, sans ces règles, pourroit gouverner le monde, puisque le monde ne subsisteroit pas sans elles.

Ces règles sont un rapport constamment établi. Entre un europs une et un autre corps une, c'est suivant les rapports de la masse et de la vitesse que tons les mouvements sont reçus, augmentés, diminués, perdus : chaque diversité est majforanté, chaque changement est constance.

Les être particuliers incligents pervent aveis des lois qu'ils out faire; mais ils en ont aussi qu'ils not pas faires. Avant qu'il y oùt des êtres qu'ils not pas faires. Avant qu'il y oùt des êtres des rapports possibles, et par conséquent des lois possibles. Avant qu'il y est des sils faires, il y a'ya rien de juste ni d'injustrope ce qu'ordennest ou défendent les lois positires. Avet dire qu'il vant qu'on est fraire qu'il en les positires, il qu'il par les des positires de certain qu'il vant qu'on est trace de certain qu'il vant qu'on est trace de certain son s'avent qu'il par les positires. Les dire qu'il vant qu'on est trace de certain son s'avent par les positires. Les dire qu'il vant qu'on est trace de certain son s'avent de la product de la certain qu'il par les positires. Les direct de certain s'avent de la certain s

Il fut doux avour des rapports d'équité autrieres à la loi poitré qui les établit comme, par exemple, que, nopposé qu'il y elt des locités d'hommes, il servil juste de se rouformer à leurs lois; que, s'il y avoit des êtres intelligents à leurs lois; que, s'il y avoit des êtres intelligents qui cassont reque adequèm bénisti d'un sutre être, ils dervoient en avoir de la reconnoissance; que, si un être intelligent avoit crès un derre intelligent, le crès devroit rester dans la dépendance qui a fait du mal à un être intelligent meirite de receçoir le même mai; et aind du receçoir le des

Mais il v'er fant liéen que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Cur, quoique celni-ils ait aussi des lois qui, par leur nature, sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. La raison en est que les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur; et, d'un autre côté, il est de terra nature qu'ils aiguent par euxmêmes. Ils ne suivent done pas constamment leurs lois primitives, et celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours.

Ou se sait à les bêtes sont gouvernées par les lois générales du mouvement, ou par une motion particulière. Quoi qu'il es soit, elles n'ont point avec Dieu de rapport plus intime que le reste du monde matériel; et le sentiment ne leur sert que dans le rapport qu'elles ont entre elles, ou avec d'autres êtres particuliers, ou avec elle-

nemens.

Par l'attrait du plaisir elles conservent leur
être particulier, et par le néme attrait elles conservent lur neigne. Elles out de lois naturelles,
parce qu'elles sont unies par le sentiment; elles
n'ont point de lois positives, parce qu'elles set unies par le sentiment; elles
point unies par le connoissance. Elles se suivent
point unies par le connoissance illes se sont pourtant pas instraiblement leur lois maturelles: les plantes, en qui nous se remorquous ai
connoissance si sentiment, le suivent mierux.

Les bêtes n'ont point les suprêmes avantages que nous avons; elles en ont que nous n'avons pas. Elles n'ont point nos esperances, muis elles n'ont pas nos eraintes; elles subissort comme nous la mort, mais e'est sans la consoitre: la plupart même se convervent mieux que nous, et ne font pas un aussi mauvais usage de leurs passions.

L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables; comme être intelligent, il viole saus cesse les lois que Dieu a établics, et chance celles ou'il établit lui-même, Il faut qu'il se couduise; et cependant il est un être borné; il est sujet à l'ignorance et à l'erreur, comme toutes les intellicences finies; les foibles connaissances qu'il a, il les perd enegre. Comme créature sensible, il devient sujet à mille passions. Un tel être pouvoit à tous les instants oublier son créateur; Dieu l'a rappelé à loi par les lois de la religion : un tel être pouvoit à tous les justants s'oublier lui-même; les philosophes l'ont averti par les lois de la morale : fait pour vivre dans la société, il v nouvoit oublier les autres; les législateurs l'ont rendu à ses devoirs par les lois politiques et civiles.

CHAPITRE II.

_

Des lois de la nature

AVANT toutes ers lois sont celles de la nature,

ainsi nommées parce qu'elles dérivent uniquement de la constitution de notre être. Pour les connoître hien, il faut cousidérer un homme avant l'établissement des sociétés. Les lois de la mature seront celles qu'il recevroit dans un état

parell. Cette lei qui, en inprimant dant nous-mêmes l'âder dus cristurs, nous ports vers lui, est lu promisée de loi admerlle par son importance, et one pas dans l'order de ces lois. L'homme, amoi faite da faculté de consolère qu'il n'auroit des consunianances. Il est dire que les premisers diden su servaine point des idens speculatives: il augment à la coupre vision de sa dire, avaut de chercher l'origine de sus de res. La homme parul ne securiori d'a coupre et ai l'auton de son dire, avaut de chercher l'origine de sus étre. La homme parul ne securiori d'a cet s'ai l'au soit lécture besoin de l'appérieure. Il na trove dans les foots de hommes sauture c'et il rue soit léctures besoin de l'appérieure. Une a trove dans les foots de hommes sauture cojt () teste les lit faire.

Dans cet état, chaeun se sent inférieur; à peins chaeun se sent-il égal. On ne chercheroit donc point à s'attaquer, et la paix seroit la première loi naturelle.

Le desir que Hobbes donne d'abord aux hommes de se subjuguer les uns les autres n'est a raisonnable. L'idée de l'empire et de la domination est si composée, et dépend de tant d'autres idées, que ce ne seroit pas celle qu'il auroit d'abord.

Hobbes demande pourquoi, si les hommes se sont pas naturellement en état de guerre, ils vont toujours armés; et pourquoi sit ont des elefs pour fermer leurs maisous. Mais on ne sent pas que l'on attribe aux hommes, avant l'établissement des sociéés, ce qui ne peut leur arriver qu'apres cet établissement, qui leur fait trouver des motifs pour s'attaigner et pour se défendre.

Au sentiment de la foiblesse l'homme joindroit le seutiment de ses besoins : ainsi une autre loi naturelle seroit celle qui lui inspireroit de cherelher à se nourrir.

J'ai dit que la crainte porteroit les hommes à se fine; mais les marques d'une renine récipeque les engageroient hierati à s'approcher. D'ailleurs, ils y servicient potries par le plaisir qu'un animal sent à l'approche d'un animal de son epèce. De plus, ce réarme que les deux sexes s'inspirent par leur difference augmenteroit ce plaisir, et la prière naturelle qu'ils se font tonjours l'un à l'autre servit une trois-ime loi.

⁽¹⁾ Témoin le savrage qui ful trouvé dans les forréts de Ranorre, et que l'on vit en Angleterre 2008 le règne de Geor-

Outre le sentiment que les bommes ont d'abord, ils parvicunent encore à avoir des coonnissances ; ainsi ils ont un second lieu que les autres animaux n'out pas. Ils not doue un mouveau motif de 'unir; et le desir de vivre en société est une quatrième loi naturelle.

CHAPITRE III.

Des lois positives.

Siror que les hommes sont en société ils perdent le seutiment de leur foiblesse; l'égalité qui étoit entre eux cesse, et l'état de guerre commence.

Chape sociéé particulière vient à sentir sa force; ce qui produit un état de guerre de nation à nation. Les particuliers dans chaque société commencent à sectir leur force; ils cherchect à tourner en leur faveur les principaux avantages de cette saciété; ce qui fait entre cux un état de auerre.

Ce deux sortes d'état de guerre fans 'ciable, les lois parait les hommes, Considére comme lasles lois parait les hommes, Considére comme lasbitants d'une si grande planeite, qu'il est airensaire qu'il ysi différents peuples, los ot des hais dans le rapport que ces peuples aut entre cus; et écet le mour no sex. Considéré comme sivant dans mes ociété qui doit être maiotenes, et cet le mour no sex. Considéré comme sivant dans mes ociété qui doit être maiotenes, le lis out des lois dans le rapport qu'ot ceux qui gouverness avec ceux qui sont gouvernès; et c'est le aour routrope, l'ils ou cel enoce dans le rapport que tous les citayeus ant entre enx; et éct le aour routrope, l'ils ou cel cence dans et c'est le aour routrope, l'ils ou cel cence dans et expert que tous les citayeus ant entre enx;

Le droit des gens est naturellement fondé sur ce principe, que les diverses untions doivent se faire dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moius de mal qu'il est possible, saus nuire à leurs véritables intérêts.

L'ubjet de la guerre, c'est la victoire; celui de la victoire, la conquête; celui de la conquête, la conservation. De ce principe et du précédent doivent dériver toutes les lois qui furment le droit des gens.

Toutes les nations ont un droit des gens; et les Iroquois même, qui mangent leurs prisonniers, en out nn. Ils envoient et reçoivent des ambassades; ils connoissent des droits de la guerre et de la paix; le mai est que ce droit des (EUS 11 est nas fonde sur les vrais principes.

Outre le droit des geus qui regarde toutes les

sociétés, il y a un droit politique pour chacune. Une société ne sauroit subsister sans un gouvernement. « La réunion de toutes les forces particulières, dit très bien Gravina, forme ce qu'on appelle l'état radirique.»

La force ginfrade post être platric entre le mains d'un sed, o centre le namis de platricar. Quelques uns cut penti que, la nature yant child le poutris platrante, le gouvernement d'un seul déuit le plus coolerne à la nature. Mais l'exceptie du poutrie platrant le prouver rien. Gar is le pouvoir du pirr e du rapport un geutremente d'un sent après la most du prince porterir de frières, ou sper la mort des frières cettal des consiste grantins, moit du rapport cettal des consiste grantins, qual du rapport gouvernement de plusieurs. La puissance politi-

Il vant micux dire que le gauvernement le plos conforme à la nature est criui dout la disposition particulière se rapporte mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi.

Les forces particulières ne peuvent se réunir sans que toutes les volontés se réunissent. « La réunion de ces valantés, dit encore très hica Gravion, est ce qu'on appelle l'état civil. »

La loi, en genéral, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tans les peuples de la terre; et les lois politiques et eivites de chaque nation ne doivent être que les ess particuliers nu s'applique cette raison humaine.

Elles doivent être tellement propres au peuple pour lequel elles sont faites, que c'est un très grand hasard si celles d'une nation peuveut convenir à mo autre.

Il faut qu'elles se rapportent à la nature et au principe du gouvernement qui est établi, ou qu'on vent établir : soit qu'elles le forment, coonne font les lois politiques; soit qu'elles le maiutieunent, comme font les lois civiles.

Elles deivent être relatives na physique de pays, an climat glace, irribate, not tempere, à la qualité de terrain, à an situation, à au grandeur, an genur de via des pueples, labouraus, chasneus, no pasteurs : élle adviseut ne repostre en degré de hibrit que le consistioni par est sofficir. à la religion des habitants, à leurs recitamisme, le la merganest, à leurs maiere, à leur sonicient de la merganest, à leurs maiere de l'active de l'active de l'active de à l'active de l'active de l'active de l'active de l'active de à l'active de à l'active de l'active de à l'active à l'active de à l'active à l'a

C'est ce que l'entreprends de faire dans cet

ouvrage. J'examinerai tous ces rapports : ils forment tous ensemble ce que l'on appelle l'essarr

DES LOIS.

Je n'ai poiot séparé les lois politiques des civiles : car comme je ue traite poiot des lois, mais de l'esprit des lois, et que cet esprit consiste dans les divers rapports que les lois peuveot avoir

avec diverses choses, j'ai dù moins suivre l'ordre naturel des lois que celui de ces rapports et de ces choses. J'examioerai d'abord les rapports que les lois

on avec la nature el avec le principe de elsaque gouvernement? et comme ce principe a sur les lois une supréme influence, p'e m'attacherai à le bieu connoître; et si je puis une fois l'établir, on on verra coulter les lois comme de leur source. Je passersi ensuite aux autres rapports, qui semblect être plus particuliers.

LIVRE SECOND.

MATURE DU GOUVERNEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature des trois divers gouvernements.

It's a train enjector de gouvernments); le adrectatant, le mais ancaper, et le nascepta-Pour en décourrir la natore, il suffit de l'idée qu'en not les hommes in mois instiruit, des qu'en not les hommes in mois instiruit, des que « le gouvernment républicais et c'hai où le pouple en corps, so seviencent use partie de peuple, a la souvernée poissance; le monarchique, chai où un veil gouverne, mais pur des lois face et établics; sui les upe, dans le despour, un seel, sans hie et sans règle, a tantain tout par a valuatie d'un ser coprèse. »

Voilà ce que j'appelle la nature de chaque gonvernement. Il faut voir quelles sont les lois qui suivent directement de cette nature, et qui par conséquent sont les premières lois fondamentales.

CHAPITRE II

Du gouvernement républicain, et des lois relatives à la démocratie.

Lorsque, dans la république, le pemple en corps a la souvernine puissance, c'est une démocratie. Lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie do peuple, cela s'appelle une aristocratie.

Le peuple, dans la démocratie, est à certaine égards le mooarque; à certains autres, il est le sujet. Il ne peut être monarque que par ses sofir-

ges, qui sont ses voluntes. La volonté da soversia est le souverain lui-même. Les ioni qui versia est le souverain lui-même. Les ioni qui chiblissent le droit de suffage sont donc fondmentale doss ce gouveroment. En effet, 3 et et aussi important dy regler comment, par qui, il, qui, sur quoi, les suffages doivent être dossioqu'il l'est dans une monarchie de sarvoir qué et le monarque, et de quelle manière il doit poverner.

Libanius (1) dit qu'à Athènes un étranger qui se méloit dans l'assemblée du peuple, étoit poude mort. C'est qu'un tel bomme usurpoit le droit de souveraineté.

Il est essentiel de faxe le nombre des citoyen qui dicivrat former les sarenhière ; rans ced ao pourroit ignorer si le peuple a parté, ou sesionest une partie du peuple. A Lacdérience, il falloi dix mille citoyens. A Rome, nive dans le poutes peut aprouver toutes les vicioriens pour alle pour éprouver toutes les vicioriens des la jernéeur ; le Rome, faire pour éprouver toutes les vicioriens boar des ses mornilles, tantôt toute l'Ilme iet une partié de la terre dans ses murailles, on a'ivant point fixé ce nombre(s); et ce foit une des grades causes de sa ruine.

Le peuple qui a la souveraine puissance doit faire par lui-même tout ce qu'il peut bien faire: et ce qu'il ne peut pas bieo faire, il faut qu'il le fasse par ses ministres.

Ses ministres ne sont point à lui s'il ne les nomme : c'est dooc une maxime fondamentale de ce gouvernement, que le peuple nomme ses ministres, c'est-à-dire ses magistrats.

⁽¹⁾ Déclamations was et wass.
(2) Voyes les Considérations sur les couses de la grandese de Romanie et de line décadeure , ch. 12.

Il a besoin, comme les monarques, et même plus qu'eux, d'être conduit par un conseil ou senat. Mais, pour qu'il y ait confiance, il faut qu'il en élise les membres : soit qu'il les choisisse îni-même, comme à Athènes; on par quelque magistrat qu'il a établi pour les élire, commo cela se pratiquoit à Romo dans quelques occasions.

Le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il duit confier quelque partio de son autorité-Il n'a à se déterminer que par des eboses qu'il ne peut ignorer, et des faits qui tombent sous les sens. Il sait très bien qu'un homme a été souveut à la guerre, qu'il y a eu tels ou tels succès : il est donc très capable d'élire un pénéral. Il sait qu'un juge est assidu, que beaucoup de gens se retirent de son tribunal contents de lui, qu'on ne l'a pas convaincu de corruption : en voili assez pour qu'il élise un préteur. Il a été frappé de la magnificence on des rielsesses d'un eitoyen : cela suffit pour qu'il puisse choisir un édile. Toutes ces choses sont des faits dont il s'instruit mieux dans la place publique qu'un monarque dans son palais. Mais saura-t-il conduire nne affaire, connoitre les lieux, les occasions, les moments, en profiter? Non, il ne le saura pas.

Si l'on pouvoit douter da la capacité naturelle qu'a lo peuplo pour discerner le mérite, il n'y auroit qu'à jeter les yeux sur cette suite continuelle de choix étonnants que firent les Atbéniens et les Romains; ce qu'on n'attribuera par

sans donte au basard.

On sait qu'à Rome, quoique le peuple se fût donné le droit d'élever aux ebarges les plébéiens, il ne pouvoit se résoudre à les élire; et quoique à Athènes on put, par la loi d'Aristide, tirer les magistrats de toutes les classes, il n'arriva jamais, dit Xénophon (1), que lo bas peuple demandât celles qui pouvoient intéresser son salut ou sa gloire.

Commo la plupart des eitoyens, qui ont asser de suffisance pour clire, n'en ont pas assez pour être clus; do même le peuple, qui a assez de capacité pour se faire rendre compte de la gestion des antres, n'est pas propre à gérer par luimême.

Il faut que les affaires aillent, et qu'elles aillent un certain mouvement qui no soit ni trop lent ni trop vite. Mais le peuple a toujours trop d'action, ou trop peu. Quelquefois avec cent

mille bras il renverse tout; quelquefois avec cent mille pieds il ne va que commo les insectes. Daus l'état populaire on divise lo peuple en do

(*) Pages figs et figg, édition de Wechellen, de l'am 1506.

certaines classes. C'est dans la manière de faire cette division que les grands législateurs se sont signales; et e'est de la qo'ont toujours dépenda

la durée de la démocratie et sa prospérité. Servius Tullius suivit, dans la composition de

ses classes, l'esprit de l'aristocratie. Nous voyons dans Tite - Live (1) et dans Denvs d'Halieurnasse(2), comment il mit le droit de suffrage eutre les maius des principaux citoyens. Il avoit divisé le peuple de Rome en cent quatre-vinettreize centuries, qui formoient six elasses. En mettant les riches, mais en plus petit nombre, dans les premières centuries, les moius riebes, mais en plus grand nombre, dans les suivantes, il jeta toute la foule des indicents dans la dernière : et chaque centurie n'ayant qu'une voix (3), c'étoient les moyens et les riebesses qui donnoient le suffrage plutôt que les personnes,

Solon divisa lo peuple d'Athènes en quatre classes. Cunduit par l'esprit de la démocratie, il ue les fit pas poor fixer eeux qui devoient élire, mais ceux qui pouvoient être élus : et, laissant à chaque citoyen le droit d'élection, il voulut (4) que dans chacune de ces quatre classes on pût élire des juges; mais que ce ne fût que dans les trois premières, où étoient les citovens aises, qu'on put prendre les magistrats.

Comme la division do ceux qui ont droit de suffrage est dans la république une loi fondamentale, la manière de le donner est une autre loi fondamentale.

Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie: le suffrace par choix est de celle de l'aristocratie.

Le sort est une façon d'élire qui n'afflige personno; il laisse à chaquo citoven une espérance raisonnable de servir sa patrie,

Mais, commo il est défectueux par lui-même, e'est à le règler et à le corriger que les grands législateurs se sont surpasses.

Solon établit à Athèues que l'on nommerois par choix à tous les emplois militaires, et que les sénateurs et les juges seroient élus par le sort. Il voulut que l'on donnit par choix les magistratures civiles qui exigeoient une graude dépeuse, et que les autres fussent dounées par le

Mais, pour corriger le sort, il régla qu'on ne

ful Liv. t. (a) Liv. or . ert. 1) et sure. (1: Novez, dans les Considérations sur les exuses de la gras

deur des Romains et de leur décadence, ch. 14 , comment cet es peis de Servino Tulline se conserva dans la république. (4) Danes n'Hauscanname, Einge d'Increre, p. 97, L 11, edition de Wechelius Poulex, I. von, ch. x, act sle.

pourroit élire que dans le nombre de ceux qui se présenteroient; que celui qui auroit été élu, seroit examiné par des juges (1), et que chaeun pourroit l'accuser d'eu être indigue (2); cela tenoit en même temps du sort et du choix. Quand un avoit fini le temus de sa magistrature, il falluit essuyer un autre jugement sur la manière dont ou s'étoit comporté. Les gens sans capacité devoient avoir bien de la répugnance à douver leur num pour être tirés au sort.

La loi qui fixe la manière de donner les billets de suffrage est encure une loi foudamentale dans la démocratie. C'est une grande question, si les suffrages doivent être publies au secrets. Carèron (3) écrit que les lais (4) qui les rendireut secrets dans les derniers temps de la république romaine furent une des grandes eauses de sa chute. Comme ceci se pratique diversement dans différentes republiques, voici, je crois, ce qu'il en faut penser.

Sans dunte que, larsque le peuple dunne ses suffrages, ils doivent être publics (5); et ceci doit être regardé comme une loi fondamentale de la démocratie. Il faut que le petit peuple soit éclaire par les principaux, et cuntenu par la gravité de certains personnages. Ainsi, dans la republique romaine, en rendant les suffrages secrets, on détruisit tout; il ne fut plus possible d'éclairer une populace qui se perdoit. Mais, lorsque dans me aristocratie, le corps des nobles donne les suffrages (6), ou dans une démocratie le sénat (7). comme il n'est là question que de prévenir les brigues, les suffrages ne sauroient être trop secrets.

La brique est dangereuse dans un sénat; elle est dangereuse dans un corps de nahles : elle ne l'est pas dans le pemple, dont la nature est d'agir par passiun. Dans les états un il n'a point de part au gouvernement, il s'échauffera pour un acteur cumme il auroit fait pour les affaires. Le malbeur d'une république, c'est lorsqu'il n'y a plus de brigues; et cela arrive lorsqu'on a corrompa le pemple à prix d'argent : il devient de sang-fruid, il s'affectionne à l'argent; mais il ne a'affectionne plus aux affaires; sans souci du gouvernement, et de ce qu'on y propose, il attend tranquillemeut son salaire.

C'est encore une lui fondamentale de la démoeratie, que le peuple seul fasse des lois. Il y a pourtant mille occasions où il est méressaire que le senat puisse statuer; il est même souvent i propos d'essayer une loi avant de l'établir. La constitution de Rome et celle d'Athènes étoient très sages. Les arrêts du sénat (s) avoient force de loi pendaut un an; ils ne devenoient perpetuels que par la volonté du peuple.

CHAPITRE III.

Des lois relatives à la nature de l'aristocraise.

Dans l'aristocratie , la sonveraine puissance est entre les mains d'un certain nombre de personnes. Ce sont elles qui font les lois et qui les faut exécuter; et le reste du peuple n'est tout as plus à leur égard que comme dans une montrehie les sujets sont à l'égard du monarque.

On n'y doit point donner le suffrage par sort: on n'en auroit que les inconvenients. En effet, dans un converpement qui a déia établi les distiuctions les plus affligeantes, quand on seroi choisi par le sort on n'en seroit pas moins odient. c'est le noble qu'on envie, et non pas le matitrat.

Lorsque les nobles sont en grand nombre, il faut un sénat qui règle les affaires que le corps des nubles ne sauroit décider, et qui prepare eelles dont il décide. Dans ce cas, on peut dire que l'aristocratie est en quelque sorte dans le se nat, la démocratie dans le corps des nobles, et que le peuple n'est rien.

Ce sera une chose très heureuse dans l'aristoeratie, si, par quelque voie indirecte, on fait sortir le peuple de sun anéantissement : ainsi, Génes, la banque de Saint-George, qui est administrée en grande partie par les principaux du peuple (2), doune à celui-ci une certaine mfluence dans le gouvernement, qui en fait toute la prosperité.

Les sénateurs ne duivent point avoir le droit de remplacer ceux qui manqueut dans le sénat:

(c) Vogen Bemys d'italicuenaue, L er et in (a) Veyer M. Addisson . Peyages & Robe , p 16

⁽¹⁾ Voyes l'orsuon de Démonthèse : de feise Legal , et l'orsison contre Timacque. (3) On tiroit mime, pour chaque place, deux billets: l'un qui donneit la place , l'autre qui nommoit celui qui devoit succèder

en cas que le premier fut rejeté. (3) Liv. s et un des Lous.

⁽¹⁾ Elles s'appricient less farisdaires. On donnoit à chaque citopen deux tables : la permiern, marquer d'un A., pour dire autopte : l'autre d'un E et d'un R. ati repar 5] A Athenes , on Irvoit les assins.

⁽a) Comme à Venise,

⁽²⁾ Les treute tyrons d'Athènes voolurest que les suffrages des areoposites fissent publics, pour les diriger à leur fancisse. Louis, Over, contra Apprai, . cap. wos.)

vien no servoir plus capable la perpieture la abla. A Rouce, qui find dant les premiers tenepo use espece d'aristocratie, le sistant ne se surgicio la minima de la minima de la minima de la minima per sente attornation de la minima del minima d

L'exception à cette règle est lorsque la ronstitution de l'état est telle qu'il a hesoin d'une magistrature qui ait un ponvoir exorbitant. Telle étoit Rome avec ses dietateurs; telle est Venise avec ses inquisiteurs d'état : ee sont des magistratures terribles qui ramenent violemment l'état à la liberté. Mais d'où vient que ces magistratures se trouvent si différentes dans ces deux républiques? C'est que Rome défendoit les restes de son aristocratie contre le peuple; au lieu que Venise se sert de ses inquisiteurs d'état pour maintenir son aristocratie contre les nobles. De là il suivoit qu'à Rome la dietature ne devoit durer que peu de temps, parce que le peuple agit par sa fongue, et uon pas par ses desseins. Il falloit que cette magistrature s'exercit aver celat, parce qu'il s'agissoit d'intimider le peuple, et non pas de le punir; que le dictateur ue fût créé que pour une seule affaire, et n'eût une autorité sans bornes qu'à raison de cette affaire, parce qu'il étoit toujours créé pour un ens imprévu. A Veuise, au contraire, il faut une magistrature permanente: c'est la que les desseins peuveut être commences, suivis, suspendus, repris; que l'ambition d'un seul devient celle d'une famille, et l'ambition d'une famille celle de plusieurs. On a besoin d'une magistrature cachée, parce que les crimes qu'elle punit, tonjours profouds, se forment dans le secret et dans le silence. Cette magistrature doit avoir une inquisition générale, parce qu'elle u'a pas à arrêter les maux que l'ou councit, mais à prévenir même ceux qu'on ne councit pas. Enfiu cette derniere est établie pour venger les crimes qu'elle soupçonne; et la premiere employuit plus les menaces que les punitions, pour les crimes même avoués par leurs auteurs.

(1) Its le furent d'abord par les consuls.
(2) Cest ce qui renveux la république romane. Voyez les Considérations sur les causes de la grandeur des Romana et de leur décarleurs.

Date totte majdistrature il fint componere il regionale dei la giunciare par la briscite di esa durici. Lis su est le temps que la pispart da si-fraitare son fici e un temp pi la long certri diagrera. Li su est le temps que la long certri diagrera. Li su plus coust seroit courte la untire de la checa, Cui est est qui conducit parentere sint en effective dimensiques ? A Bargue (1), le chef difficient, toute la se comiente la posteriori di difficient, toute la seconiente il generate de più assera formidables qui corrouperiori al sistente de publicames formidables qui corrouperiori al sistente de publicames formidables qui corrouperiori al sistente de publicames formidables qui corrouperiori al sistente de publicame solorita.

La meilleure aristoratie est celle où la parie de prujée qui n'a point de part à la paisance, est si pelite et si paurre, que la partie dominanie n'a meni mércit à l'oppeiser. Alonis, quand Assipater (3) établit à Athènes que cest va abunciete pas des mille d'archines servicet exclus du droit de suffraye. Il forma la meilleure aristocratie qui fil possible; pareq que ce cent aristocratie qui fil possible; pareq que ce cent aristocratie qui fil possible; pareq que ce cent de la peis, qu'il arcentoli que prue de partie la file.

Les familles aristocratiques doivent done être people autant qu'il est possible. Plus une aristocratie approchera de la démocratie, plus elle sera parfaite; et elle le devieudra moinsis mesure qu'elle approchera de la monatchie.

La plas paríaite de toutes est celle où la partie du pemple qui obéit est dans l'esclavage eivil de celle qui commande, comme l'aristocratie de Pologue, où les paysans sout esclaves de la noblesse.

CHAPITRE IV.

Des lois, dans leur rapport avec la nature du gouvernement monarchique.

Las pouvoirs internediaires, subordousie, et dépendants, enstituent la nature du gouvernement anouarchique, c'est-à-dire de cetui où un seul guaverne par des lais findamentales. J'ai dit les pouvoirs internediaires, aubordomois, et dépendants: en effet, dans la monarchie, le prince est la source de tont pouvur politique et civil. Ces lois fondamentales surpuseut uccessicriil. Ces lois fondamentales surpuseut uccessi-

(v) Foyages de Toursefort.
 (v) A Lucques, les magistrats ne sont étables que pour deva

mors.
(3) Brussar, 1. vers, p. for, édition de Rhodoman.

rement des canaux moyens par où coule la puissance : car, s'il n'y a dans l'état que la volonté momentance et capricione d'un seul, rien ne peut être fixe, et par consiquent aucune loi fondaméntale.

Le pouvoir intermédiaire subordonué le plus uaturel est celui de la noblesse. Elle entre, es quelquo façon, dans l'esseuce de la monarchie, dout la maxime fondamentale est : Point de monarque, point de noblesse; point de moblesse, point, de monarque; mais on a un despote.

Îl ya des gens qui avoient îmaginé, dans quelques êtats en Europe, d'abolir toutes les justices des seigneurs. Ils ne voyoient pas qu'ils vouloient fairo ce que le parlement d'Angleterre a fait. Abolissec dans ne monarchie les prérogatires des seigneurs, du clergé, de la noblesse, et des villes, vous aurez bientité un état populaire, ou bien un état desposique.

Les tribunaux d'un graod état en Europe frappent sans cesse, d'unis plusieurs siècles, sur la juridiction patrimoniale des seigneurs et sur l'eccleisantique. Nous ne voulous pas cessurer des magistrats is suges: mais nous laisons à décider jinqu'à quel point la constitution en peut être changée.

Je ne sius point custici des privilèges des eccinissitapses; sais je voudrois quoto fatta bien une fois lever jurisdiction. Il n'est point question de savoir si on a cu raison de l'Establic, misi si effects telablic, si effe fait une partie des loss du pays, et si elle y est partoute relative; si, entre deras provouris que for exemunit indipendants. Le si si un establic, si est si un est partoute relative; si, entre est si un est partoute relative; si, entre est si un est partoute de librative de la justice du printere, ou les limites qu'elle s'est de lost temps prescrites.

Autat que le pouvoir du dergé et dangereux dans une république, nutant ci-il neuvreable dans une monarchie; sur-tont dans celles qui tout au despodience, ôue servicule l'Epagene et le Portugal depuis la perte de leurs bois, sans ce pouvoir qui arrêce seul la puissasse authraiter? barrière toujours boane lorsqu'il n'y en a point vistre cur, roume le despotiume ceuse à la nature humaine des maux effroyables, le mal même qui le limite est un bien.

Comme la mer, qui semble vouloir couvrir tonte la terre, est arrêtée par les berbes et les moindres graviers qui se trouvent sur le rivage; ainsi les monarques, dont le pouvoir paroit sans borres, Sarréceiu par les plus petits obstades, et sommettent leur fierté unturelle à la plainte et à la prière.

Les Anglois, pour favoriser la liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formoient leur monarchie. Ils ont bien raison de couserver cette liberté; s'îls veopient à la perdre, ils seroient un des peuples les plus esclaves de la

terre.

M. Law, par une ignocrance égale de la constitution ripubliciane et de la monarchique, foit une desp lus grauds promotierns de despotiance que l'ine celt ecorer vus en Europe. Outre les chaugements qu'il fai the braugues, ai missible, si inouis, il voolici d'en les ranqui intermédiaires, et a néantir les ceraps politiques : il dissolvit (; 1) la momarchic par ses chimériques remboursements.

Il ne suffit pas qu'il y ait dans une monarchie des rangs intermédiaires; il faut encore nu dépôt de lois. Ce dépôt ne peut être que dans les corps politiques, qui annoucent ces lois lorsqu'elles sont faites, et les rappellent lorsqu'on les oublie. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inatteution, son mépris pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un corps qui fasse same cesse sortir les lois de la poussière où elles seroient ensevelies. Le conseil du prince n'est par un dépôt convenable. Il est, par sa nature, le dépôt de la volonté momentance du prince qui exécule, et non pas le dépôt des lois fondamentales. De plus, lo conseil du monarque change sans cesse; il n'est point permanent; il ne sauroit être nombreux; il n'a point à un assez haut degré la coofiauce du peuple : il n'est donc pas en état de l'éclairer dans les temps difficiles , ni de le ramener à l'obeissance.

Dans les états despotaques, où il n'y a point de lois fondamentales, il n'y a pas non plus de dépôt de lois. De la vient que, dans ces pays, la religion a ordinairement tant de force : c'est qu'elle forme une espèce de dépôt et de permanence; et, si ce n'est pas la religion, ce sout les coutumes qu'ou y vésiere, au liou des lois.

CHAPITRE V.

Des lois relatives à la nature de l'état despotique.

Le résulte de la uature du pouvoir despotique que l'homme seul qui l'exerce le fasse de même exercer par un seul. Un homme à qui ses cinq

(a) Ferdinand, and d'Aragon, se fit grand-master des orders et cela arei alitez la constitution. seas disent sus cene qu'il en tont, et que les surires ne sont rien, et suiturellement parsseux, ignoraut, volupineux. Il alandonne donc les affaires. Mais, vil les confinis il aphiesurs, il y auvoit des disputes entre eux; en fernit des prignes pour fire le premier eschevie le prime servisi obligé de rentrer dans l'administration. Il et des plus simple qu'il l'abandonne à un tict donc plus simple qu'il l'abandonne à un titut. L'établissement d'un tair est, dans ett éat, une lei fondamentaile.

On dit qu'us pape, à son élection, pinérée de son incapacité, if a blorde des dificultés infains. Il accepta enfin, et livra à son asere toutes les la laccepta enfin, et livra à son asere toutes les la laccepta enfin, et livra à son asere toutes les des la laccepta de la laccepta de la laccepta de en est de même des princes Orient. Leroque, la laccepta de certa prince de la laccepta de quand di son fait un visir, et que, dans laccepta quand di son fait un visir, et que, dans laccepta la laccepta de laccepta de

Plus l'empire est étendu, plus le rérail s'agrandit; et plus, par consequent, le prince est enpire de plaisirs. Ainsi, dans ces états, plus le prince a de peuples à gouverner, moins il pense au gouvernement; plus les affaires y sont graudes, et moins ou y délibère sur les affaires.

LIVRE TROISIÈME.

DES PRINCIPAS DES TROIS DOUVERNEMENTS.

CHAPITRE PREMIER.

Différence de la nature du gouvernement et de son principe.

Araks avoir examiné quelles sont les lois rela-

tives à la nature de chaque gouvernement, il faut voir celles qui le sont à son principe. Il y a cetto différence (2) entre la nature du

(1) - Les rois d'Orient ont tenjours des visirs, - dit M. Chardin.

(a) Cette distinction est très importante, et j'en tirersi hom des compéquences : elle est la cief d'une infinité de gouvernement et son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel; et son principe, ce qui le fait agir. L'une est sa structure particulière, el l'autre les passions humaînes qui lo font mouvuir.

Or les luis ne doivent pas être moins relatives au principe de chaquo gouvernement qu'à sa nature. Il faut donc chercher quel est ce principe. C'est ce que je vais faire dans ce livre-ci.

CHAPITRE II.

Du principe des divers gouvernements.

J'at dit que la nature da gouvernment ripublicain en que le peuple en corps, ou de certaines familles, y aient la nouveaine poissance, celle du gouvernment monarchique, que le priure y ait la souveaine puissance, mais qu'il l'extrer selon das lois établies; etde du pouvernement despotique, qu'un seal y gouverno sélon en despotique, qu'un seal y gouverno sélon en despotique, qu'un seal y gouverno sélon en devient marchique pour trouver leurs trois prietiques. Il en dérivent naturellement. Je commencerai par le gouvernment républicain, et jo parlerai d'abouel du édenocratique.

CHAPITRE III.

Da principe de la démocratie.

Is ne fast pas beaucoup de probité pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique so maiotiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le leras du prince toujours levé dans l'autre, réjent ou contiennent tout. Mais, dans un êtst populaire, il fant un ressort de plus, qui est la varve.

Ce que je di est confirmé par le corps entier de l'histuire, et est très conforme à la nature des choses. Car il set deir que, dans une monschio, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-desus des lois, ou a luesoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, oi celui qui fait exécuter les lois seut qu'il y est sounis lai-même, et qu'il en portrea le poids.

I est elair eucore que le monarque qui, par

nautais couscil ou par negligence, resus de faire evecuter les lois, peut aisèment réparer le mai; il n'a qu'à changer de couseil, ou se corriger de cette u'gligence même. Mais lorsque dans un gouvernement populair le lois out essé d'être executées, comme ceta ne peut venir que de la corruption de la république; l'état est d'êsa perdu.

Ce fit un avez hem specticle dant le sinée pave, de vair les fittes impuisants des Anghia pour établir parmi eux la désocratic. Coma cres qui aviorit part un affaire a traveiset point de verte, que leur ambitios étoit irritée par le sever-de celtiq qui soit le plus self (1), que l'enprit d'une fection n'étoit répriné que per l'equir d'une atture, le gouvernement changonit una cesse : le prople, c'immé, therebal la discorration de la companyation de la companyation esses à le prople, c'immé, therebal la discorration de manuration, der chos et dies verqueses, il Blut se repour dans le guerranement notes qu'un avante, der chos et dies verqueses, il Blut se repour dans le guerranement notes qu'un avante provenir.

Quand Sylla vonfut rendre à Rome la liberté, elle ne pot plos la rerevoir; elle n'avoit plus qu'un foible restr de vertu; et, comme elle eu ent toujours moins, au lieu de se réveiller après Céur, Tibére, Cains, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus seclave; tous les roups portèrent sur les tyrans, aucus sur la tyrannie-

Les politiques grees qui vivoient dans le gouveracment populaire ne reconnoissoient d'autre force qui pal le sontenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses, et de luve même.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice cutre days tous. Les desirs chancent d'objets: ce qu'on aimoit, on pe l'aime plus; ou étoit libre avec les luis, on veut être libre contre elles; chaque eitoven est comme un esclave échappé de la maison de son maître; ce qui étoit maxime, on l'appelle rigueur; ce qui étoit règle, on l'appelle géne; ce qui étoit attention, on l'appelle crainte. C'est la frogolaté qui y est l'avarice, et non pas le desir d'avoir. Antrefois le bien des particuliers faisoit le trésor public; mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille ; et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citovens et la licence de tous

Athènes eut dans son sein les mêmes forces pendant qu'elle domina avec tant de gloire, et pendant qu'elle servit avec tant de honte. Elle avoit vingt mille citoyens (1) lorsqo'elle défendit les Grees contre les Perses, qu'elle disputa l'esnpire à Lacedémone, et qu'elle attaqua la Sicile. Elle en avoit vingt mille lorsque Démétrius de Phalère les dévombra (2) comme dans un marché l'on compte les esclaves. Quand Philippe osa dominer dans la Grèce, quand il parut aux portes d'Athènes, elle n'avoit encore perdu que le temps (3). On pent voir dans Demosthene quelle peine il fallut pour la réveiller : on y craignoit Philippe, non pas comme l'ennemi de la liberté, mais des plaisirs (4). Cette ville, qui avoit résisté à tant de défaites, qu'on avoit vue renaître après ses destructions, fot vaincue à Chéronée, et le fut pour tonjours. Qu'importe que Philippe renvoie tous les prisonuiers? Il ne renvoie pas des hommes. Il étoit toniours aussi aisé de trionspher des forces d'Athenes qu'il étuit difficile de triompher de sa vertu.

transplace of a Verna.

Comment Carties experience, waster employer and templecher is magintat de piller in rejubilique, andterretais pas l'accessor devant les Romania i Multicretais, qui voudoirent firer existresse avue
de plus qui de circi, et territ leura richesses de la
mania de leura destructurar. Elevatión forme terre
de productivament de compara de compara conjuntar coloques; effe e fil livere le armes et les
vasionesses, et essanible ene delectra legar estales rebenes que fil de desequent dans Cartilique d'elles rebenes que fil promovible avoit des forces.

CHAPITRE IV.

Du privcipe de l'aristocratie,

Commx il faut de la vertu dans le gouvernement populaire, il en faut aussi dans l'aristocratique. Il est vrai qu'elle n'y est pas si absolument

requise.

Le peuple, qui est à l'égard des nobles ce que les sujets sont à l'égard du monarque, est con-

⁽a) Pastaspre, in Periole; Paston, in Crine.

⁽³⁾ Il s'y trouve vingt-en mille exceptus, dix mille étrangers, quatre ceni mille esclaves. Voyez Athénée, I. vi. (3) Élie avad vingt mille citopens. Voyez Déposthene, le

Arctor

(4) Ils avoient fait une foi pour punir de mort celui qui propourvoit de convertir nun unapes de la geerre l'argrest deutset

pour les thélètres. (3) Cette goerre dons trois ens

ten par leurs lois. Il a done moins besoiu de verta que le peuple de la démocratie. Mais comneot les unbles seront-ils coutenus? Ceux qui doivent faire exécuter les lois contre leurs collècus sentiront d'abord qu'il sagissent contre euxmémes. Il faut done de la vertu dans ce corps, par le nature de la constitution.

Le guivernement aristocratique a par luinéme une certaine force que la démocratie n'a par. Les nobles y furment un corps qui, par sa prirogative et pour son intérêt particulier, reprime le peuple: il suffit qu'il y ait des lois, pour qu'à cet Égard elles soient exécutées.

pour qua cet egatu enes soient executers.

Mais autant qu'il est aix é, ee corps de réprimer les autres, antant est-il difficile qu'il serèprine loi-même (1). Telle est la nature de cette
constitution, qu'il semble qu'elle mette les mèmes gras sous la puissance des lois, et qu'elle les
es retire.

Or, nn eorps pareil ne peut se réprimer que de deux manières : ou par une grande vertu, qui fait que les nobles se trouvent en quedque façon éganx à leur peuple, es qui peut former une grande république; ou par une verts moitudre, qui est une certaine modiration qui read les nobles au moins éganx à eux-mêmes, ce qui fuit leur conscriation.

La modération est donc l'ame de ces gouvernements, J'ersteuds celle qui est fondre sur la verto; non pas celle qui vient d'une lácheté et d'une paresse de l'ame.

CHAPITRE V.

Que la vertu n'est point le principe du gouvernement monarchique.

Dans les munarchies, la politique fait faire les grades choses avec le moius de vertu qu'elle peut; comme, dans les plus belles macbines, l'art emploie aussi peu de mouvements, de fortes et de roues qu'il est possible.

L'état subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du desir de la vraie gloire, du renoucement à soi-nième, du secrifice de ses plus chers intérêts, et de toutes ees vertus bérosques que nois trouvons dans les anciens, et dont nous avons seulement entendu parler.

Les lois y tiennent la place de toutes ces ver-

(t) Les crieses publics y pourront être pouie, parce que c'est l'affaire da tonn ; les crimes particuliers n'y seront pau punia, parte que l'affaire de tuns est de ne les pas punie. tus dont on n'a ancun besoin; l'état vous en dispense : une action qui se fuit sans bruit y est en quelque façon saus conséquence.

Quoique trus les crimes soieut publies par leur mature, ou distingue pourtaut les crimes véritablement publics d'avec les crimes privés, ainsi appelés parce qu'ils offenseut plus no particulier que la société calière.

Or, dans les républiques, les crimes privés sont plus publics, e'est-à-dire choquent plus la constitution de l'état que les particuliers; et, dans les monarchiés, les crimes publies sout plus privés, c'est-à-dire elsoquent plus les fortunes particulières que la constitution de l'état même.

Je supplie qu'ou ne s'offense pas de ce que j'ai dit : je parle après tuntes les histoires. Je sais très bien qu'il n'est pas rare qu'il y ait des princes vertueux; mais je dis que, daus une monarchie. Il est très difficile que le peuple le soit (1).

Qu'ou lise ec que les historiens de tous les temps ont dit sur la cour des monarquez; qu'ou se rappelle les conversaitons des bommes de tous les pays sur le miscrable caractère des courtisans: ce ue sont point des choses de spéculation, mais d'une triste expérience.

L'ambitim dans l'oiveré, la lassesse dans l'emperil et dei né s'arrichir saus travail, l'evenien pour la vierité, la flatterie, la traitiera, perfolie, l'abadeu de tous ses engagements, le migris des dessira da ciuyen, la crainte de la vertu du primer. Proprieme de ses faiblesses, et, plas que tout cela, le risériele perpetituje de plas prasi aombite des couritieses, marqué dans la vertu, furantes, j'e croii, le restation, marqué dans la vertu, furantes lur les traites, marqué dans la fines et dans tour les temps. Or, il est dans la fines et dans tour les temps. Or, il est dans les fines et des fines suitest grant de bles; que recut à soient temporars, et que le suificient suitest grant de bles; que recut à soient temporars, et que ceux-ci consentant à n'être que despes.

Que si, dans le peuple, il se trouve quelque malheureux bonnête lumme (2), le cardiual de Richeiseu, dans son Testament politique *, initune qu'un monarque doit se garder de s'en servir (3). Taut il est vrai que la vertu u'est pas le

(1) Je parle lei de la verto politique, qui est la verto morale, dana le arma qu'elle se dirige un hieu général ; fort peu des vertos morales particulieres; as point du lout de cette verto qui a du rapport san vérités révélées. On verre hêse ceci se livre v,

(s) Entendrs ceci dans le seus de la note petéréente.

"Ce liera a été faut sous les yeux et ser les mémoires du cardinal da Richelieu pie NM, de Bourses et de "" qui lui ctoire!

(3) - Il un fant pas, y run-il dit, ar arreir de gens de bas lieu ; lis and trep asserre et trop difficiles. ressort de ce gonvernement. Certainement elle n'en est poiut exclue; mais elle u'en est pas le ressort.

CHAPITRE VI.

Comment on supplée à la vertu dans le gouvernement monarchique.

As no late et je marche à gonda pas, safe qu'en ce revie pas que je fone me asire du pruversement mourrhipe. Nos : \$12 ext.

d'un resort, il en a un sutre. L'asseza, « cel. à-lire le prijugi de chaique personne et de chaque consition, prenda ha place de la vertre politique dont Jai parfé, et la représente par sout. Illy pet inspire le plas belles actions; il peut, point à la force de sols, conduire au but du gouverneunts, comme le vertu même.

Ainsi, dans les monarchies hien réglées, tout le monde sera à peu pris hou citoyen, et on trouvera rarement quelqui unqui soit humme de bien; car, pour être homme de hieu (i), il faut avoir iuteution de l'être *, et aimer l'êtat moins pour soi que pour lui-même.

CHAPITRE VII,

Du principe de la monarchie.

Le gouvernement monarchique suppose, comme nous avons dit, des préciminences, des rangs, et même une noblesse d'origine. La nature de l'honneur est de demander des préférences et des distitutions: il est douc, par la chose même, placé dans ce gouvernement,

L'ambition est pernicieuse dans une république : elle a do bons effets dans la monarchie: elle donne la vie à ce gouvertement; et on y a cet avantage, qu'elle n'y est pas dangereuse, parce qu'elle y peut être sans cesse réprimére. Vous diriez qu'il eu est comme du svetime de

parce qu'elle y peut être sans cesse réprimée. Vouvers, où il y a une force qui éloigne sans cesse du centre tous les corps, et une force de pesanteur qui les y raneue. L'honneur fait monvoir toutes les parties du corps politique; il les lie par son action même; et il se trouve que chacun va au bien commun, croyaut aller à ses intérêts marticuliers.

rets particuliers.

Il est vrai que, philosophiquement parlant, c'est un homeur faux qui conduit toutes les parties de l'est ; mais cet homeur faux est aussi utile au public quo le vrai le seroit aux particu-

liers qui pourroient l'avoir. Et n'est-ce pas beaucoup d'obliger les hommes à faire toutes les actions difficiles et qui demandent de la force, sans autre récompense que le bruit de ces actions ?

CHAPITRE VIII.

Que l'honneur n'est point le principe des états despotiques.

Ca n'est point l'honneur qui est le principe des états despotiques : les hommes y étant tous égaux, on u'y peut se préférer aux autres ; les hommes y étant tous exclaves, on n'y peut se préférer à rien.

De plus, comme l'honneur a ses lois et ses règles, et qu'il ne sauroit plier; qu'il dépend hier de son propre caprice, et non pas de celui d'un autre, il ne peut se trouver que dans des états où la constitution est fixe, et qui ont des lois cer-

Commeut secui-ii souffert chez le despote? Il sait goire de mépriser la vio, et le despote la de force que parce qu'il peut l'ôter. Comment pourroit-il souffirir le despote? Il a des regies suuries, et des caprices souteuus; le despote n'a aucoune règle, et ses caprices détruisent tous les autres.

L'honneur, incomm anx états despotiques, où même souvent on n'a pas de mot pour l'exprimer (1), rèçue dans les monarchies; il y donne la vie à tout le corps politique, aux lois, et aux vertus mêmes.

CHAPITRE 1X.

Du principe du gouvernement despotique.

Connt il faut de la vertu dans une républi-

(s) Voyes Ch. Perry, p. 447, Londres , 1743.

⁽¹⁾ Ce mot , Assume de Aiem, no s'entrad lei que dans no seus nolitimes.

^{*} Voyes la mate (1) de la page 202, accorde colonne.

que, et dans nne monarchie de l'honneur, il faut de la caaixit dans un gouvernement despotique: pour la vertu, elle n'y est point nécessaire, et l'honneur y seroit dangereux.

Le pouvoir immenso du prince y passe tout entre à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seroient en état d'y faire des révulutions. Il faut donc que la crainte y abatte tous les courages, et y éteigne jusqu'an moindre sentiment d'ambition.

Un gouvernesset modéré peut, tant qu'il vest, et ans péril, rélècher ser ressorts : il se maiotient par ser lois et par sa force même. Mais lesque, dans le gouvernement despoisque, le brais quaud il ne peut pas anémife à l'instant ceux qui ont permières places (r), tout est peut entre d'autre plus, le pueque n'a plus de prosières places (ma plus et al. et

C'est apparemment dans ce sens que des cadis out soutenu quo le graud-seigneur n'étoit point obligé de tenir sa parole ou son serment, lorsqu'il bornoit par là son autorité (2).

Il faut que le peuple soit jugé par les lois, et le de deraier sujet soit en siteré, et etlle de la deraier sujet soit en siteré, et etlle des lachas toujours exposée. Ou ne peut parler sans frimir de ces gouvernement monstrueux. Le sophi de Perse, détrôué de nos jours par Mirivisi, vil le gouvernement périr avant le compête, père qu'il n'avoit pas versé sexcé de sun (3).

L'histoire nous dit que les horribles creuautés de Domitien effrayèrent les gouvernus au point que le peuple se rétablit un peus sous son régne (§). Cest ainsi qu'un torrent qui ravage tont d'un célé hisse de l'autre des campagnes où l'eril voit de loin quelques prairies.

CHAPITRE X.

Différence de l'obéissance dans les gouvernements modérés, et dans les gouvernements despotiques.

Dans les états despotiques la nature du gouvernement demande une obéissance extrême, et

- (t) Comme il arrive souvent dans l'aristocratie militaire.
 (2) Becault , de l'Empere ottoman.
- (1) Voyen l'autoire de crite révolution, par le P. Ducercape.
- (4) Sou pouvernement étoit miditaire ; ce qui est une des espèces du gouvernement despotique.

la volonté du prince, une fois connue, doit avoir aussi iofailliblement son effet qu'une boule jetée

centre use astre doit avoir le sien. Il s'y a point de tempérament, de modification, d'accommodements, de termes, d'equivalents, de pouspaiers, de remontrouces; rien d'égal on de meilleur à proposer. L'homme est conservation de meilleur à proposer. L'homme est (On a') poet pas plus représenters es craintes socies avec les des des des des des des socies est exprise de la fortune. Le purtago des hommes, comme des lettes, y est l'instinct, l'obbissance, le châtiment.

Il ne sert de rieu d'opposer les sentiments naturels, le respect pour un prre, la tendresse pour ses enfauts et ses femmes, les lois de l'honneur, l'état de sa santé; on a reçu l'ordre et rela suffit.

En Perse, Jorque le roi à condamné quotquius, onn e peu la lia qua parte, ni demander grace. S'il étoit irre on hors de sem, il faudreit que l'arré séccettat tout de môme (j): saus celà ilse contrediroit, et la loi no peut se contredire. Cetto manière de penser y a été de tout temps: l'erdre que donna Associeus d'externiter la zida se poussat fire révouje, on pril le parti de leur donner la permission de se défondre.

Il y a poutant une chore que fou pest quelquésio apporar à la velouit du prince (s) e'est la retigion. On alandoment son père, ou le turnmen, ai le prince l'ordonne : mais on ne boirs pas de sin, s'il le veut et s'il l'erdonne. Le loi de la retigion sont données sur la stêt du prince comme re c'elle des spirit, Mais, quant au droit naturel, il a'en est pas de même; le prince est supposé n'être plan un bomme.

Data les états monarchiques et modéres la puisance est bornée par coqui en est le ressert je veux dire l'honneur, qui rêgue, comme un monarque, sur le prince et sur le pruple. On a rira point his allèguer les lois de la religion; un courtissa ne croinci résiduct es on his allèguer sana cesse celles de l'honneur. De là résident al modifications incessirés dans l'elvisanne; l'Honneur est naturelliquont sojet à des binarreries, et l'Debissance les soivres toutes.

Quoique la manière d'obèir soit différente dans ers deux gouvernements, le pouvoir est pourtant le même. De quelque côté que le monarque se tourne, il emporte et précipite la lu-

(1) Voyez Chardin (2) Voyez Chardin lance, et est obéi. Toute la différence est que, dans la monarchie, le prince a des lumières, et que les ministres y sont infiniment plus habiles et plus rompus aux affaires que dans l'état despotique.

CHAPITRE XL

Réflexion sur tout ceci.

Tata sout les principes des trois gouvernements : ce qui ne siguife pas que, dans une crtaine république, on soit vertueux; mais qu'on devroit l'être. Céta ne prouve pas one plus que, dans une certaine mourrchie, on ait de l'honneur, et que, dans un état despoitque pérticulier, on ait de la crainte; mais qu'il faudroit en avoir : sans quai le gouvernement sera imparfait.

LIVRE QUATRIÈME.

QUE LES LOIS DE L'ÉGECATION DOIVENT ÉTRE RELATIVES AU PRINCIPE DE ÉGETERNEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Des lois de l'éducation.

Les lois de l'éducation sont les premières que nous recevons. Et, comme elles nous préparent à être étoyens, chaque famille particulière doit être gouveruée sur le plan de la grande famille qui les comprend tontes.

Si le peuple en géoèral a un priocipe, les parties qui le composent, é-est-à-dire les familles, l'auront aussi. Les lois de l'éducation seront donc différentes dans chaque espèce de gouvernement. Dans les monarchies, elles auront pour objet l'houneur; dans les républiques, la verto; dans le despotisme, la crainte.

CHAPITRE 11.

De l'éducation dans les monarchies.

Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance que l'on reçoit dans les monarchies la principale éducation; c'est lorsque l'on cutre dans le monde que l'éducation, ce quelque façon, commence. Le est l'école de ce que l'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit par-tout nons conduire.

C'est là que l'on voit, et que l'on entend toujours dire trois choses: « qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse; dans les mœurs, une certaine franchise; dans les manières, une certaine politesse.»

Les vertus qu'on nous y montre sont tonjours

moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même : elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens que ce qui nous en, distingue. On n'y juge pas les actions des hommes comme

bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

Dès que l'honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est ou le juge qui les reud lè-

gitimes, ou le sophiste qui les justifie.

Il permet la galacterie lorsqu'elle est unie à l'idée des sentiments du cour, ou à l'idée de couquête; et c'est la vraie raisou pour laquelle les meurs ne sout jamais si puret dans les momarchies que dans les gouvernements républi-

cains.

Il persuct la ruse lorsqu'elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique, dont les fi-

nesses ne l'offensent pas.

Il ne défend l'adulation que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, et n'est juinte qu'au sentiment de sa propre bassesse. A l'égard des mesurs, j'ai dit que l'éducation

des monarchies doit y mettre noe certaine franchies. On y veut done de la vérité dans les discours. Mais est ce par amour pour elle? point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutamé à la dire paroit être bardi et libre. En ellet, un tel homme semble ne dépendére que des choes, et non pas de la manière dont un autre les recoit.

C'est re qui fait qu'autant qu'un y recom-

mande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité et la simplicité pour obiet.

Enfin, l'éducation dans les monarchies exige dans les manières nue certaine politesse. Les hommes, n's pour virre ensemble, sout oès aussi pour se plaire; et celui qui n'observeroit pas les bienciaces, choquant tous cent avec qui il vitroit, se d'ecréditeroit au point qu'il deviendrait iocapable de faire aucun hier.

Miss ce n'est pass d'une source si pare que la poblisse a contume de tirer son origine. Elle naît de l'envise de se distinguer. Cest par orgesiè que sous sommes poirs ; nous nous seutons flattes d'avoir des manières qui prouvent que nous ne sommes pas dans la bassesse, et que nous n'avoss pas vécu avec cette sorte de grus que l'on a abandonnér dant sons les ágen.

Dan les monarchies, la politesse est naturalière à la cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. De là les égards que l'ou doit à tout le monde; de là mait la politesse, qui fatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sout, parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la cour, ou qu'ou est dispudro être.

L'air de la cour consiste à quitter sa grandeur propre pour une grandeur emprusée. Celle-ci datte plas une courtisan que la sienne même. Elle donne une certaine modestie sușer-le qui se répaud au loin, mais dont l'orgueil diminue insensiblement, à proportion de la distance où l'un est de la source de cettle randeur.

On trouve à la cour une défiratesse de goût en toutes eboses, qui vient d'un usage continuel des superfluités d'une grande fortune, de la variété, et sur-tout de la lassitude des plasisrs, de la multiplicité, de la confision même des fantaisies, qui, lorsqu'elles sont agréables, y sout toujours reques.

C'est sur toutes ces choses que l'éduention se porte, pour faire ce qu'on appelle l'honnète bomme, qui a tuutes les qualités et toutes les vertus que l'on demande dans ce gouveruement. La l'honneor, se mélant nar-tout, entre dans

Là l'honneur, se mélant par-tout, eutre dans toutes les façons de penser et toutes les maujères de sentir, et dirige même les principes. Cet honneur bizarre fait que les vertus ne sont

que ce qu'il veut, et comme il les veut: il met de son chef des règles à tout ce qui uons est prescrit; il etend on il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique, ou dans la morale.

Il n'y a rieu dans la monarchie que les lois,

la religion, et l'honneur preserivent tant, que l'obéissance aux volontés du priure : mais cethonneur nous dicte que le priure ne doit janais nous preserire une action qui nous déshonore, parce qu'elle nous rendroit incapables de leservir.

parce qu'elle sone rendrait incopalité de lescrit.

Chiline rélass d'assonierre le due d'Ginie;
mais it diffi litera III de se baitre couire lai.

Chiline rélas d'instance le des la companye de la comp

Il u'y a rien que l'houseur prescrite plus à la noblésse que de servir le prince à la guerre : en ellét, écal la profession distinguée, parce que ses hasards, ses succès, et ses malbeurs même, conduisent à la grandeur. Mais, en impount cette loi, l'houneur vent eu être l'arbitre; et, s'il se trouve choqué, il exige ou permet qu'on se retire ches soi.

Il veut qu'on puisse indifferemment aspirer aux couplois, ou les refuser; il tient cette liberté au-dessus de la fortune même.

L'honneur a donc ses règles suprèmes ; et l'éduration est obligée de s'y coolormer (a). Les principales sont, qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vic.

La seconde est que, lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse vuir que nons nous tenons inférieurs à ce rang même.

La troisième, que les choses que l'honneur défend sont plus rigourensement défeudues lorsque les lois ne concourent point à les proserire, et que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les lois ne les demandent pas.

(1) Voyes Thuture de d'Autoné. (2) In dit lei ce qui est, et son pas ce qui doit être: l'braneur est un préjugé que la religion travaille toublé à détrater, tandé à règler.

CHAPITRE III.

De l'éducation dans le gouvernement despotique,

Comma l'éducation dans les monarchies ne travaille qu'à réever le cour, elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les états despositiques. Il faut qu'elle y soit servile. Ce sern un hien, même dans le commandement, de l'avoir eue telle, personne m'y étant tyran sans être en hiene temps seclave.

n'y étant tyran sans être en ficine temps seclave.

L'extrême obcissince suppose de l'ignorance dans celui qui obcit; elle en suppose même dans celui qui ocommande : il n'a point à délibérer , à douter , ni à raisonner; il n'a qu'it vouloir.

Data les états desposiques, chaque maione est un empire s'pant. Electration, qui couside principalement à virre acceles autres, y est donc très pource : elle se réduit à mettre le caraite dans le ceure, et à donner à l'esprit la causoissance de quelques principes e religion fart imples. Le avoir y sera dangreux, l'enumbines finerère; et, pour les vertis, Aristote (y ne part acrier qu'il y en ait quelqui me de propre aux e-cleure; en qu'il qui barretris l'est. l'échaction dans ce gouverne-

meut.

L'éducation y est donc en quelque façon mille,
L'éducation y est donc en quelque façon mille,
et commencer par faire un mauvais sujet, pour
faire un hon esclave.

Eh! pourquoi l'éducation s'attreberoit-elle à y farmer un bon citoyen qui prit part au maiheur publie? S'il nimoit l'état, il seroit teuté de relicher les ressorts du gostramement : s'il ne réassisoit pas, il se perforis; s'il réassisoit, il courroit risque de se perdre, lui, le prioce, et l'emoire.

CHAPITRE IV.

Différence des effets de l'éducation chez les anciens et parmi nous,

La plupart des peuples anciens vivoient dans des gouvernements qui ont la vertu pour principe; et, lorsqu'elle y étoit dans sa force, on y faisoit des choses que nous ne voyons plus anjour-d'hui, et qui étonnent nos petites ames.

(s) Pointque, I, s.

Leur éducation avoit un autre avantage sur la nôtre; elle n'étoit jamais démentie. Épaminondas, la dernière année de sa vie, disoit, écoutoit, voyoit, faisoit les mêmes choies que dans l'âge où il avoit commencé d'être instruit.

Anjoard Bui, nous recevous trois éducations differentes ou contraires; celle de nos péres, celle de uos maitres, celle du monde. Ce qu'un nous di dans la deruière reuverse toutes lei sidees des premières. Celle vi tient, en quelque partie, du contraste qu'il y a parmi nous entre les engaçements de la religion et ceux du monde; chose que les aneires ne comoissoiet pas.

CHAPITRE V.

De l'éducation dans le gouvernement républicain.

C'syr dans le gouvernement républicain que Fon a besoin de toute la prinsance de l'éducation. La crainse des gouvernements despotiques nait d'elle-même parmi les menaces et les châtiments; Thonneur des monarchies et la favorie par les passions, et les favories à son tonr; mais la vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est tonjours une chooc très pénible.

On pest définir cette vertu, l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public an aien propre, donne toutes les vertus particulières :

elles ue sont que cette préférence. Cet amoor est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules, le gouvernement est confic à chaque citoyen. Or le gouvernement est comme toutes les choies du monde; pour le conserver, il faut l'aimer.

On n'a jamais oui dire que les rois n'aimassent pas la mouarchie, et que les despotes haissent le despotisme.

Tout dépend done d'établir dans la république cet amour; et c'est à l'inspirer que l'éducation doit être attentive. Mais, pour que les enfants puissent l'acoir, il y a un moyen sûr, c'est que les pères l'aient eux-mêmes.

On est ordinairement le maître de donner à ses enfants ses eonnoissances; on l'est encore

plus de leur donner ses passions. Si cela n'arrive pas, e'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les inapressions du déliors.

Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère;

il ne se perd que lorsque les hommes faits sout deja corrompus.

CHAPITRE VI.

De quelques institutions des Grees

Les anciens Grees, pénétrés de la nécessité que les peuples qui vivoient sous na gonvernement populaire fussent élevés à la vertu, firent, pour l'inspirer, des institutions singulières. Quand vous voyez, dans la vie de Lyeurgue, les lois qu'il donna aux Lacedémoniens, vous croyez lire l'Histoire des Sévarambes (1). Les lois de Crète étoient l'original de celles de Lacédémone; et eelles de Platon en étoient la correction.

Je prie qu'on fasse un peu d'attention à l'étendoe de génie qu'il fallut à ces législateurs, ponr voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils montreroient à l'univers lenr sagesse. Lycurgue, mélant le larein avec l'esprit de justice, le plus dur esclavage avec l'extrême liberté, les seutiments les plus atroces avec la plus grande modération, donna de la stabilité à sa ville. Il sembla lui ôter touter les ressonrees, les arts, le commerce, l'argent, les murailles : on y a de l'ambition sans espérance d'être mieux; on y a les sentiments naturels, et on n'y est ni enfant, ni mari, ni père : la pndeur même est ôtée à la chasteté. C'est par ces ehemins que Sparte est menée à la grandeur et à la gloire, mais avec une telle infaillibilité de ses institutions, qu'on n'obtenoit rien contre elle en gagnant des batailles, si on ne parvenoit à lui ôter sa police (2).

La Crète et la Laconie furent gouvernées par ces lois. Lacédémone céda la dernière aux Macédoniens, et la Crète (3) fut la dernière proie des Romains. Les Samnites eurent ees mêmes institutions, et elles farent pour ces Romains le suiet de vingt-quatre triomphes (4).

Cet extraordinaire que l'on voyoit dans les inatitutions de la Grèce, nous l'avons vu dans la lie et la corruption de nos temps modernes (i). Un législateur bonnête homme a formé un peuple oit la probité paroit aussi paturelle que la bravoure chez les Spartiates. M. Penn est un véritable Lyeurgue : et, quoique le premier ait eu la paix pour objet, comme l'autre a cu la guerre, ils se ressembleut dans la voie singulière où ils ont mis leur peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur des hommes libres, dans les préinces qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soumises,

Le Paraguay pent uous fournir un autre exemple. On a voulu en faire un crime à la société ... qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie : mais il sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant plus beureux (a).

Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des graudes plaies qu'ait encore recues le genre humaio.

Un sentiment exquis qu'a cette société pour tout ce qu'elle appelle honneur, son zèle pour une religion qui humilie bien plus ceux qui l'écontent que coux qui la prêchent, lui ont fait eutreprendre de grandes choses, et elle y a réussi. Elle a retiré des bois des penples disperses; elle leur a donné une subsistance assurée; elle les a vêtus : et , quand elle n'auroit fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les bommes, elle aproit beancoup fait.

Crux qui vondront faire des institutions pareilles établiront la communauté des biens de la république de Platon, ce respect qu'il demandoit pour les dienx, cette séparation d'avec les étrangers pour la conservation des mœurs, et la cité faisant le commerce et non pas les citovens ; ils donneront nos arts sans notre luxe, et nos besoins sans nos desirs.

Ils proscriront l'argeut, dont f'effet est de grossir la fortune des hommes au delà des bornes que la nature y avoit mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs, et de suppléer à la nature, qui nous avoit donné des moyens très bornés d'irriter nos passions et de nous corrompre les uns les autres.

« Les Épidamniens (3), sentant leurs mœurs

^{(1) -} In feer Rounds. - Cocéses. * Celle des jéssites.

⁽a) Les Indiens du Paraguny ne dépendent point d'un seigne particular, ar paient qu'un cinquienc des tribets, et out des es à feu pour se délendre

⁽³⁾ PERTARQUE, Demande des aboses proques.

⁽¹⁾ Roman critique de Vayrance d'Allais, Paris, 1677. (3) Philopormen contraigant les Lacédémenteus d'abundonper la manuere de nourrie frurs enfants, sechant biru que, mas cela , ils auroient toujours une une grande et la euror bant. (Parrangen, For de Philopomes. - Voyen The-Lore, Dree

⁽³⁾ Elle défendit pendont trois sins are lois et sa liberté Voyen les l. xcem , xvin et e de Tite-Live , dans l'Apicome de Flores.) Elle fit plus de résistance que les plus grands mus. fal Fronce . L .

se corrompre par leur communication arec les barbares, élureut uo magistrat pour faire tous les marchés au nom de la cité et pour la cité. - Pour lors, le cuomerce ue corrompt pas la constitution, et la constitution ue prive pas la société des avantages du commerce.

CHAPITRE VII.

En quel cas ces institutions singulières peuvent être bonnes.

Ces sortes d'institutions peuvent convenir dans les républiques, parce que la vertu politique en est le principe : mais, pour porter à l'honneur dans les monarchies, ou pour inspirer de la erainte dans les états despotiques, il ne faut pas tant de soins.

Elles ne peuvent d'ailleurs avoir lieu que dans uo petit état (1), où l'uo peut donner uue éducation générale, et élever tout un peuple comme une famille.

Les lois de Miuos, de Lycurgue et de Platon, supposent une attentioo singuliere de tous les citoyeos les uns sur les autres. Ou ne peut se promettre cela dans la confusioo, dans les négligences, daos l'étendue des affaires d'un grand peuple.

Il faut, comme on l'a dit, bannir l'argent dans ces institutions. Mais, dans les grandes sociétés, le nombre, la variété, l'embarras, l'importauce des affaires , la facilité des achats, la lenteur des echanges, demandent une mesure commune. Pour porter par-tout sa puissance, on la defendre partout, il faut avoir ce à quoi les bommes out attaché par-tout la puissance.

CHAPITRE VIII.

Explication d'un paradoxe des anciens, par rapport aux meeurs.

Porvar , le judicieux Polyhe, nous dit que la

(t) Comme étolent les villes de la Gouce

* On itt dans le Dictionneure de marique de J.-J. Sonneya. asticle avesque, le passage seirant : « Platon ne craint pas de dire qu'un ne prot farer de changement dans la monque qui n'en soil en dans La constitution de l'état , et il peterad qu'or pret assigner les sons espables de faire saitre la bassesse de musique étuit nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcades, qui habitoient un pays on l'air est triste et froid, que ceux de Cynete, qui negligérent la musique, surpassèrent en cruauté tous les Grees, et qu'il n'y a point de ville où l'on ait vu taot de crimes. Platon ne craint point de dire que l'on ue peut faire de changement dans la musique, qui u'en soit un dans la constitution de l'état. Aristote, qui semble n'avuir fait sa Politique que pour onposer ses sentiments à ceux de Platon, est pourtant d'accord avec, lui touchant la puissance de la musique sur les mœurs. Théophraste, Plutarque (1), Strabon (2), tous les aucieus oot peuse de même. Ce n'est poiut uue opinion jetée sans réflexion; c'est un des prioripes de leur politique (3). C'est ainsi qu'ils donnoient des lois, c'est ainsi qu'ils vouloient qu'ou gonveruit les cités.

Je cruis que je pourrois expliquer ceci. Il faut se mettre dans l'esprit que, dans les villes grecques, sur-tout celles qui avoient pour principal objet la guerre, tous les travaux et toutes les professious qui pouvoieut conduire à gagner de l'arcent étoient regardés comme indignes d'un bomme libre. « La plupart des arts, dit Xénophon(4), corrompcut le corps de ceux qui les exercent; its obligeot de s'asseoir à l'ombre, ou près du feu : on n'a de temps, ni pour ses amis, ui pour la république. - Ce ne fut que dans la corruption de quelques démocraties que

l'ame, l'insolence et les vertus contraires. Aristote qui semble n'aruir écuit sa Palelique que pour opposer ses sentements à ceux de Ploton, est pourtret d'occord avrc la jourhant la puntance de la mauque sur les morars. Le judicieux Polybe nous dit que la munique était nécrssaire pour adoncir les moves des Arcades . que habetoient au poys on l'air est truste et freed; que ceux de Course, our negligereut la massque, surpassèrent en creants tons les Gercs, et qu'il n'y a point de ville où t'en alt tent va de crimes. On voit que ce passige, à l'interversion des phrases età quelques mots pres, a'est autre que le commencement du chapitre vot, liere te de l'Espeit des Lois, et ce dereuer ouvrage ayont pora plusivers santes asont la Dictionnaire de masseur, place Montroquieu bors da acupcon de plagiat. Bousscan , il est west, swertid one - si l'on a va, dans d'autres ourgeges, quelques actueles pen importante qui sont anusi dans relut-ci (son Phymegasire], erus qui pourront faire cette prisarque, voedront bien se rappeler que, des l'aunte 1730 , le manuscrit est sorts de der trains man qu'il metre et qu'il est deveus depois ce traspo In. . Mass cecs me peut se espportre à l'Espett des Lots qui vit le jour en 1741. Bouseum veroit encore quand ce plagest fut deworde (boyes Journal encyclopidique, ayer, vi, att partie, page 123-25), et il ne parcit pas accer reponda à cette inculpotion, que pentêtre anna n-t-il sprocée. Il m'a armble qu'il s'étoit pes inselle de consigner ce fait dans une édition des GEaurer de Montraquieu. - J. B.

[4] Fur de Pittpides. fai Liv. s. (3) Places, L iv des Lois, dit que les perfectures de la mu-

aique et de la gymnastique sont lesples importants emplois de in cité; et., dans an Republique, I. mt : . Demon vous dira, dut-il, quels sont les sons espables de faire natier la basseuse de l'arrel'insolence et les vertes contraires -

(4) Liv v. Ditz mimoralics

les artisans parviurent à être citoyens. C'est ce m'Aristote (1) nous apprend; et il soutient qu'une bonne répoblique ne leur donners jamais le droit de cité (2).

L'agriculture étoit encore une profession servile, et ordinairement c'étoit quelque peuple vaince qui l'exerçoit : les Ilotes, chez les Lacédémoniens; les Périécieus, chez les Crétois; les Pénestes, chez les Thessalieus; d'autres peuples (3) esclaves, dans d'autres républiques.

Enfin tout bas commerce (4) étoit infame chez les Grees. Il auroit fallo qu'un citoven eut rendu des services à un esclave, à on locataire, à un étranger : cette idée eboquoit l'esprit de la liberte crecuoe; aossi Platon vent-il, dans ses Lois (5), qu'on punisse un citoyen qui feroit le commerce.

On étoit donc fort embarrassé dans les répu-Miques grecques. On ne vouloit pas que les citorens travaillasseut an commerce, à l'agriculture, ni sux arts; on ne vouloit pas non plus qu'ils fassent oisifs (6), Ils trouvoient une occupation dans les exercices qui dépendoient de la gymnatique, et dans ceux qui avoient du rapport à la guerre (7). L'anstitution ne leuren donnoit point d'untres. Il faut done regarder les Grecs comme une société d'athlètes et de combattants. Or ees exercices, si propres à faire des gens durs et saurages (8), avoient besoin d'être tempérés par d'autres qui pussent adoucir les mœurs. La musique, qui ticat à l'esparit par les organes du corps, étoit tres propre à cela. C'est un milien entre les exercices du corps qui rendent les bommes durs, et les sciences de spéculation qui les rendent storages. On ne peut pas dire que la musique inspirát la vertu : cela seroit iuconcevable : mais elle empérisoit l'effet de la férocité de l'institutico, et faisoit que l'ame avoit dans l'éducation one part qu'elle n'y auroit point cue.

(r) Politique, I, rri, ch. lv

(1) + Diophente, dit Aristote (Patirie., ch. vit), établit sutrion à Athènes que les artisses sections excluves de pe-(1) Aust Platon et Aristote veulent-ils qua les esclaves culti-

vest les terres. (Lois, 1. vor; Pedirig. , L. vor , ch. v.) It est veni que l'agriculture n'étoit pas pur-tout exercée par des esclaves de contraire, comme dit Aristote, les meilleures républiques etterny celles où les citoyens s'y attachoient. Mais cela n'arrive que per la corruption des anciens gouvernements , derenus démorratopues; car, dans les permiers temps, les villes de la Grice virosent dans l'aristocratie.

(s) Camponation

(6. Aristote , Politique , L u. (t) · Ars corporum esercendorum, gymnasties; variis certa

mitties terredorum, perdotribora. . (Aristote, Politiq., 1. tox, (1) Arisonte dit que les enfants des Lacédémoniens, qui com teraçuerat ces exercices des l'âge le plus tender , en contrac-

trient trop de fenorité, (Pulit., 1. vitt, ch. iv.)

Je suppose qu'il y ait parmi nous une société de gens si passionnés pour la chasse, qu'ils s'en occupassent nuiquement; il est sur qu'ils en contracteroient une certaine rudesse. Si ces mêmes gens venoient à prendre encore du goût pour la musique, on trouveroit bientôt de la différence dans leurs manières et dans leurs mœurs, Enfin les exercices des Grecs n'exeitoient en'eux qu'un geure de passions, la rudesse, la colère, la cruauté. La musique les excite toutes, et peut faire sentir à l'ame la douceur, la pitié, la tendresse. le doux plaisir. Nos auteurs de morale, qui, parmi nous, proscriveut si fort les théatres, nous fout assez sentir le pouvoir que la musique a sur nosames.

Si à la société dont j'ai parlé on ne donnoit rue des tambours et des airs de trompette, p'estil pas vrai que l'ou parviendroit moins à son but que si l'ou dounoit une musique tendre? Les anciens avoient done raison lorsque, dans certaines eirconstances, ils préféroient pour les mœurs un mode à un autre.

Mais, dira-t-on, pourquoi choisir la musique par préférence? C'est que, de tous les plaisirs des sens, il n'y en a ancun qui corrosspe moins l'ame. Nous rougissons de lire, dans Plutarque (1), que les Thébaius, pour adoucir les morurs de leurs jenues gens, établirent par les lois un amour qui devroit être proscrit par toutes les pations du moude.

LIVRE CINQUIÈME,

OUR LES LOIS QUE LE LÉGISLATEUR DONNE DOI-VENT ÊTRE RELATIVES AU PRINCIPE DU GOU-VERNENT.

CHAPITRE PREMIER.

Idée de ce livre.

Nous veuous de voir que les lois de l'éducation doivent être relatives au principe de ebaque couvernement. Celles que le législateur donne à toute la société sont de même. Ce rapport des lois avec ce principe tend tons les ressorts du gouvernement, et ce principe en reçoit à son

(1) Fie de Pélopoles.

tonr une nouvelle force. C'est ainsi que, dans les monvements physiques, l'actinn est toujours suivie d'une réaction.

Nous allius examiner ce rapport dans chaque gouvernement; et nous comminencerons par l'état républicain, qui a la vertu pour principe.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que la vertu dans l'état politique.

La verta, dans une république, est une chose tes simple; et l'amour de la république; é est un sestiment, et nou une suite de connoissances; de devizier houme de l'état peut avoir ce sentiment connex le promier. Quand le peuple a mello de promier. Quand le peuple a mello de promier. Quand le peuple a promier le le computation de l'amour gras. Il set rare que la corruption commence par la fource de la computation de la la fource de la conferir de ses loi mières un attachement plus fort pour ce qui est ctabil.

L'amour de la patric conduit à la banté des mours, et la bonté des mours même à l'amour de la patrix. Moint nous pouvoes astifaire no de la patrix. Moint nous pouvoes astifaire nous pouvoes et de l'amour de l'amour de la patrix. Pouvogue les moines intendials aux générales. Pouvogue les moines intendials intendials par les parties de la patrice de la patrice de la patrice de la patrice de l'amour de l'am

CHAPITRE III.

Ce que c'est que l'amour de la république dans la démocratie.

L'amoun de la république, dans une démocratie, est celui de la démocratie; l'amour de la dé-

L'amour de la démorratie est encore l'amour de la frugalité. Chacun, devant y avoir le même bonheur et les mêmes avantages, y doit goûter les mêmes plaisirs, et former les mêmes espé-

mocrație est celui de l'écalité.

rances; chuse qu'on ne peut attendre que de la frugalité générale.

L'amour de l'égalité, dans une démocratie, horne l'ambition au seul desir, au seul boubeur de roudre à sa patrie de plus grands services que les autres cioyens. Ils ne peuvent pas lui readre tons des services égaux; mais ils doivent tous également lui en rendre. En naissaut, ou contracte euvers elle une dette immense, dont un

no peut jamais s'acquitter.

Ainsi les distinctions y naissent du principe de l'égalité, lors même qu'elle paroit ôtée par des services heureux, ou par des talents supérieurs,

L'amour de la frugalité borne le desir d'avoir, à l'attention que domande le nécessaire pour sa famillo, et même lo superflu pour sa patrie. Les richesses danneut une puissance doat un citoyen ne peut pas user pour luit, est i ne seroit jas régal. Elles procurent des délices dont il ne doit pas jouir non plus, parce qu'éles choqueroient l'égalité tout de même.

la frugalité domestique, ont-élles nuvert la porte sur dépenses publiques, comme on fit à Althens et à Rome. Puur lors, la magnificence et la profusion naissoient du fond de la frugalité même : et, comme la religion demande qu'on ait les mains pures pour faire des offrandes aux dieux, les lois vouloient des meurs frugales, pour que l'on pût donner à sa patrie. Le bon seus est lo bonheur des particuliers

De loui seus et u boulieur des particuliers consiste hesucoup dans la médiorité de leurs taleuts et de leurs fortunes. Une république où les lois aurant formé beaucoup de gens médioeres, composée de gens sages, se gouvernera sagement; composée de gens heureux, elle sera très heureuxe.

CHAPITRE IV.

Comment on inspire l'amour de l'égalité et de la frugalité.

L'amoux de l'égalité et celui de la frugalité sont extrémement excités par l'égalité et la frugalité mémes, quand on vit dans une société nu les lois ont établi l'une et l'autre.

Dans les manarchies et les états despotiques, personne n'aspire à l'égalité; cela ne vient pas même dans l'idée : chacun y tend à la supériorité. Les gens des conditions les plus basses ne desirent d'en sortir que pour être les maîtres des suffres.

Il en est de même de la frugalité : pour l'aimer, il faut en jouir. Ce ne seront point ceux qui soot corrompus par les délices, qui aimeroot la vie frugale ; et, si cela avoit été paturel et ordiorire, Alcibiade n'aoroit pas fait l'admiration de l'univers. Ce ne seront pas non plus ceux qui envient ou qui admirent le luxe des aotres, qui aimeront la frugalité : des gens qui n'ont devant les veux que des hommes riches, ou des hommes misérables comme eux, détestent leur misère sus aimer ou connoître en qui fait le terme de

C'est donc nne maxime très vraie que, pour que l'on aime l'égalité et la frugalité dans une république, il faut que les lois les y ajent établies.

CHAPITRE V.

Comment les lois établissent l'égalité dans la démocratie.

Quanquas législateurs anciens, comme Lyeurque et Romulus, partagéreot également les terres. Cela ne pouvoit avoir lieu que dans la fundation d'une république nouvelle; ou bien lorsque l'ancienne étoit si corrompue, et les esprits dans une telle disposition , que les pauvres se crovoient oblirés de chercher et les riches obligés de souffür un pareil remède.

Si, lorsque le législateur fait un pareil partage, il ne donne pas des lois pour le maintenir, il ne fait qu'une constitution passagère : l'inégalité entrera par le côté que les lois n'auront pas défendu, et la république sera perdue.

Il fast done que l'on règle, dans cet objet, les dots des femmes, les donations, les successions, les testaments, enfio toutes les manières de contracter. Car, s'il étoit permis de donner son bien à qui on voudroit, et comme oo voudroit, chaque volonté particulière troubleroit la disposition de la loi fondame otale.

Solon, qui permettoit à Athènes de laisser son bien à qui on vouloit par testament, pourvi qu'oo n'eut poiot d'enfants (1), contredisoit les lois ancicones, qui ordounoient que les biens reslassent dans la famille du testateur (a). Il contredisoit les siennes propres; car, en aupprimant les dettes, il avoit cherché l'égalité.

C'étoit une bonne loi pour la démocratie que celle qui défendoit d'avoir deux hérédités(1). Elle preuoit son origine du partage égal des terres et des portions données à chaque eitoyen. La loi n'avoit pas voulu qu'un seul homme eut plusieurs portions.

La loi qui ordoonoit que le plus proche parent épousit l'héritière, naissoit d'une source pareille. Elle est donoce chez les Juits après un pareil partage. Platon (2), qui fonde ses lois sur ce partage, la donne de même ; et c'étoit une loi athénienne.

Il v avoit à Athènes une loi dont je ne sache pas que personne ait connu l'esprit. Il étoit permis d'épouser sa sœur consanguine, et non pas sa sœur uterine (3). Cet usage tiroit son origine des républiques, dont l'esprit étoit de ne pas mettre sur la même tête deux portions de fonds de terre, et par conséquent deux hérédités. Quand un homme épousoit sa sœur du côté du père, il ne pouvoit avoir qu'une hérédité, qui étoit celle de son pére; mais, quand il épousoit sa sœur utérioe, il ponvoit arriver que le père de cette sœur, n'ayant pas d'enfants mâles, lui laissat sa succession, et que par consequent son frère, qui l'avoit épousée, en eût deux

Qu'on ne m'objecte pas ce que dit Philon (4), que, quoique à Athéoes ou épousat sa sœur consanguine, et non pas sa serur ntérine, on pouvoit à Lacédémone épouser sa seur utérine, et non pas sa sœur consanguine. Car je trouve dans Strabon (5) que, quand à Lacedémune une sceor épousoit son frère, elle avoit, pour sa dot, la moitié de la portion du frère, Il est clair que cette seconde lui étoit faite pour prévenir les mauvaises suites de la première. Pour empérher que le hien de la famille de la sœur ne passat dans celle du frère, on donnoit en dot à la sour la moitié du bien du frère.

Sénèque, parlant de Silanns, qui avoit éponsé sa serur, dit qu'à Athènes la permission étoit restreinte, et qu'elle étoit générale à Alexan-

14.

(1) Parrangen, Fue de Solon. (a) Best.

⁽²⁾ Philolais de Corloche établit à Athènes que le nombre des portions de serve et celui des bérédites seruit tonjours le mème. [Arienne , Palit., L 11., ch. 211.] (1) République, L. vers.

⁽³⁾ Convaines Names, in profet. Ort unge étoit des premiers temps. Aussi Abrahom dit-li de Sara : - Elte est me ster, file de mos pare, et son de me mere. • Les mêmes rai-sens aroient fait établir une même lei chez defférents peu-

⁽⁴⁾ De specialitus legular que pertinent ad proceste Date (5) Liv. v.

drie (1). Dans le gouvernement d'un seul , il n'étoit guere question de maintenir le partage des biens

Pour maintenir ce partage des terres dans la démocratie, c'étoit une boune loi que celle qui vouloit qu'un père qui avoit plusieurs enfants, en choisit un pour succèder à sa portion (2), et donnit les autres en adoption à quelqu'un qui n'eut point d'enfants, afin que le nombre des citoyens put toujours se maintenir égal à celui des

partages. Phaléas de Chalcédoine (3) avoit imaginé une facon de rendre égales les furtunes dans une république où elles ne l'étoient pas. Il vouloit que les riches donnassent des dots aux pauvres, et n'eu recussent pas ; et que les pauvres recussent de l'argent pour leurs filles, et n'en donnassent nas. Mais je ne sache point qu'aucune république se soit accommodée d'un réglement pareil. Il met les citovens sous des conditions dont les différences sout si frappantes, qu'ils hairoient cette égalité même que l'on chercheroit à introduire. Il est bon quelquefois que les lois ne paroissent pas aller si directement au but qu'elles se proposent,

Quoique dans la démocratic l'égalité réelle soit l'ame de l'état, cependant elle est si difficile à établir, qu'une exactitude extrême à cet égard ne conviendroit pas toujours. Il suffit que l'on établisse un cens (4) qui réduise ou fixe les différences à un certain point; après quoi, e'est à des lois particulières à égaliser, pour sinsi dire, les inégalités, par les charges qu'elles imposent aux riches, et le soulagement qu'elles accordent aux pauvres. Il n'y a que les richesses médiocres qui puissent donner ou souffrir ces sortes de compensations; car, pour les fortunes immodérées, tout ce qu'on ne leur accorde pas de puissance et d'honneur, elles le regardent comme une injure,

Toute inéralité dans la démocratie doit être tirée de la nature de la démocratie, et du principe même de l'égalité. Par exemple, on y peut eraindre que des gens qui auroient besoin d'un travail continuel pour vivre ne fussent trop appauvris par une magistrature, ou qu'ils n'en négligeassent les fonctions; que des artisans ne s'enorgneillissent; que des affradchis trop nombreux ne devinssent plus puissants que les anciens citoyens. Daus ces cas, l'égalité entre les citorens peut être ôtée dans la démocratie pour l'utilité de la démocratie (1). Mais ce n'est qu'une égalité apparente que l'on ôte : car un homme ruiné par une magistrature seroit dans une pire condition que les autres citoyens; et ce même homme, qui seroit obligé d'en négliger les fonctions, mettroit les autres citoyens dans une condition pire que la sienne; et ainsi du reste.

CHAPITRE VI.

Comment les lois doivent entretenir la frugalité dans la démocratie.

Is ne suffit pas dans une boune démocratie, que les partions de terre soient égales ; il faut qu'elles soient petites , comme chez les Romains. - A Dieu ne plaise, disoit Curius à ses soldats (2), qu'un citoyen estime peu de terre ce qui est suffisant nour pourrir un bomme. -

Comme l'égalité des fortunes entretient la frugalité, la frugalité maintient l'égalité des fortunes. Ces choses, anoique différentes, sont telles qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre; chacupe d'elles est la cause et l'effet : si l'une se retire de la démocratie , l'autre la suit tonjours. Il est vrai que, lorsque la démocratie est fon-

dée sur le commerce, il peut fort bien arriver que des particuliers y aient de grandes richesses, et que les mœurs n'y soient pas corrompues. C'est que l'esprit de commerce entralne avec soi celui de frugalité, d'économie, de modération, de travail, de sagesse, de tranquillité, d'ordre, et de rècle. Ainsi , tandis que cet esprit subsiste , les richesses qu'il produit n'out aucun mauvais effet. Le mal arrive lorsque l'excès des richesses détruit eet esprit de commerce : on voit tout-àconp mître les désordres de l'inégalité, qui ne s'étoient pas encore fait sentir.

rais et capitaines)

Pour mainteuir l'esprit de commerce, il faut que les principaux citoyens le fassent eux mêmes; que cet esprit règne seul, et ne soit point croisé (t) . Athenis dimidium licet , Alexandria tetum. . (Sausc. , par un autre; que toutes les lois le favorisent : que ces mêmes lois , par leurs dispositions , divi-

de Morte Claudii.) (a) Platon fait une pareille let, 1. m des Lois sant les fortunes à mesure que le commerce les

⁽³⁾ Assyrors , Polit., I. 19, ch. vm.

⁽⁴⁾ Solon St quatre classes : la premiere, de ceux qui sus ring cents mines de revenu, tont en graies qu'en feuits liquides ; la secondo , de ceux qui en avoient trois cents , et ponpoient entretroir un cheval; la troisième, de ceux qui n'en essent que deux cents ; la quatrieme, de toux ceux qui vivaient da lours bros. (Parraggen, Flo de Soien)

⁽¹⁾ Solon exclut des charges tous crux du quotriense

^[2] Ils demandoirat une plas grande portion de la terre conquine. (Parrangen, Ollevans non auns, Diets notables des anciens

grossit, mettent chaque citoyen pauvre dans une assez grande aisance pour ponvoir travailler comme les autres, et chaque citoyen riche dans une telle médiocrité qu'il ait besoin de son travail pour conserver ou pour acquérir.

vail pour conserver ou pour arquérir. Cet une tris home loi dans une république commerçante que celle qui donne à tous les cafiats on ne princia régle dans la recession des pères. Il se troute par li que, quelque festune que le piere sil fais, see enfants, boujours moins travailler comme lui. Je ne parle que des rèpubliques commerçante; rar, puer celles qui ne le sont pas, le législateur a bien d'autres règlements à fairer (1).

II y avoit, dans la Grées, deux sortes de ripubliques: leu unes étoient militaires, comme Lacédémone; d'autres étoient commerquates, comme Athène. Dans les mes on voulnit que les chopens fisuent oisifs; dans les autres on cherchoi à donne de l'Emore poir le travail. Solon fit un crime de l'oisiteté, et voulet que chaque citupes result rompte de la manière dant il gegnoit sa vie. En effet, doss une bonne démocratie, où l'on ne doit d'épenser que pour le nécessaire, cheun doit l'avoir; car de qui le recervoit-on?

CHAPITRE VII.

Autres moyens de favoriser le principe de la

On he peut pas établir un partage (çal des terres dans toutes les démocraties. Il y a des circoastances où un tel arrangement sersit impraticable, dangereux, et choqueroit néme he soustitution. On a est pas teojuro voligié de presder les voies extrêmes. Si l'on voit, dans une démocratie, que ce partage, qui doit maintaire les mocurs, n'y convienne pas, il faut avoir recours à d'autres morpes.

a'd dures mayens. Si l'on établit un corps fixe qui soit par luimême la règle des mœurs, un sénat où l'âge, la vertn, la gravité, les services, douneot entrée; les sénateurs, exporés à la vue du peuple comme les simulaeres des dienx, inspireront des sentiments qui seront portes dans le sein de toutes les familles.

(t) On y doil borner beaucoup les datades femmes

Il fant sur-tout que ce sénat s'attache aux institutions anciennes, et fasse en sorte que le peuple et les magistrats ne s'en départent jamais.

Il y a besseoup à gener, en fait de mours, à garder les coutames nuciennes. Comme les peuples corrompus faut rarement de graudes choes; qu'ils a'out poère établi de sociétés, fondé de villes, donné de lois; et p'au contraire ceux qui avoient des mours simples et austires ont fait la plapart des isablissements; rappeler le housage anx maximes anciennes, c'est ordinairement les ramoner à la servaire.

De plus, 31 y a re quelque révolation, et que pour De plus, 31 y au que que pour le vaix denné à l'iten au forme nouvelle n'a gaire pa se faire qu'ave des prince et de travaux infinis, et remente aver l'oiséen mourn corresques. Cons melase qui ont fait let révolution out voils la faire goûter; et révolution out voils la faire goûter; et puirre pa y résuir que par de hoanes lois. Les institutions accionnes sont donc ordinaise, des alues. Dans de cerrections; et les nouvelles, des alues. Dans les des corrections; et les nouvelles, de alues. Dans le count d'un long gouveriennes, na sur par une pente insensible, et on ne remonte su bim que par une faire.

On a dont's i les membres du sénat dont mouprinos dévent étra à vie, na choisis pour un parloss devent étra à vie, na choisis pour un temps. Saus dants qu'ils doivent être choisis pour la vie, comme cela se pratiquels à Rome (1), à la lavie, comme cela se pratiquels à Rome (1), à la Lacidémone (2), et à Athieus même. Car il na char dant pas cambadre ce qu'un applicht is sciat à inda par la cambadre ce qu'un applicht is sciat à inda Athieus, qui étoit un cerps qui chançoni tons les trois mois, avec l'arboppe, dont les membres de étaicet établis pour la vie comme den modèles perpêtuels.

perspecieux.

Maxime générale : dans un sénat fait pour être-la règle, et., pour ainsi dire, le dépêt des mœurs, les sénateurs doivent être élus pour la vie; dans un sénat fait pour préparer les affaires, les sénateurs peuvent changer.

 L'esprit, dit Aristote, vieillit comme le corps. - Cette réflexion n'est bonne qu'à l'egard d'un magistrat unique, et ne peut être appliquée

d'un magistrat unique, et ne peut être appliquée à une assemblée de sénateurs. Outre l'aréopage, il y avoit à Athènes des gardiens des mœurs, et des gardiens des lois (3). A Lacédémone, tous les vicillards étoient cen-

seurs. A Rome, deus magistrats particuliers

vie.

(2) «Lycurgar, dit Xénophon (de flepsét Lucet.)» voulet qu'on ébit les sensieurs parais les viriliseis, pour qu'ils ce se aégliquesame pau même a la lite de la vie ? et ru les établisses, juges du couragt des jevens gans, ils arents la virilière de crea-

la plus benerable que la forre de ceux-ci. (2) L'actequage lui-mème et al numma la ganture.

avnient la censure. Comme le sénai veille sur le peuple, il faut que des censuers sient les yeux sur le peuple et sur le sénai. Il faut qu'ils rétablissent dans la république tout ce qui a ét corromps; qu'ils notent la tiédeur, jugent les négligences, et corrigent les fautes, comme les lois punissent les crimes.

La loi romaine qui vuuloit que l'aceusation de l'adoltère fût publique étoit admirable pour maiateuir la purelé des mœurs : elle intimiduit les fenmes; elle intimiduit aussi ceux qui devoient veiller sur elles.

Rien ne mainlient plus les morurs qu'une extrème subordination des jeunes gens envers les vicillards. Les uns et les autres seront contenus, cerv-là par le respect qu'ils auront pour les vicillards, et ceux-ci par le respect qu'ils auront pour cux-mêmes.

Rien ne donne plas de fiarce anx lois que la subordination extrême des citureus aux magistentas. « La grande difference que Lycurpe a suise entre Lacidémone et les autres cités, dit Xénophan (1), consiste en equ'il a sur-tout fait que les citoyens obésisent aux lois : ils courent lorsque le magistrat les appelle. Mari à Athènes un hamme riche seruit au désespoir que l'on cettl ouis que les citoyens obésisent aux lois entre concett la crite de la companyable de la concett la crite de la companyable de la concett la crite de la companyable de la concett la crite de la crite de la concett la crite de la conlection de la concett la crite de la

L'auturité paternelle est encore très utile pour maintenir les meurs. Nous avons déja dit que, dans une république, il n'y a pas une force si réprimante que dans les autres gouvernements. Il faut donc que les lais chercheut à y suppléer: clles le font par l'auturité paternelle.

A Rome, les pères avoient droit de vie et de mort sur leurs enfants (a). A Lacédémune, chaque père avoit droit de corriger l'enfant d'un autre.

La puissance paternelle se perdit à Rome avce la république. Dans les monarchies, où l'on n'a que faire de mœurs si pares, on veut que chacun vive sous la puissance des magistrats. Les lois de Rome, qui avoient accoutumé les

jeunes geus à la dépendance, établirent une longue minorité. Peut-être avans-zuus eu tort de prendre cet usage : dans une manarchie on n'a pas besoin de tant de contrainte.

Cette même subordinatiun dans la république v puurroit demander que le père restât µeudaut

CHAPITRE VIII.

Comment les lois aoivent se rapporter au principe du gouvernement dans l'aristocratie.

Si dans l'aristocratie le peuple da vertueux, en y jouira à peu près du bonheur du gouvernement populaire, et l'état deviendra puissant. Mais, comme il est rare que, la sui les fortunes des bommes sont si négales, il y ait heuseuop de vertu , il faut que les loss tendeut à danner, autant qu'elles poeuvent, un 'espeti de modération, et cherchent à rétablir cette égalité que la constitution de l'état des nécessairements.

L'esprit de modération est ce qu'un appelle la vertu dans l'aristocratie : il y tient la place de l'esprit d'égalité dans l'état populaire. Si le faste et la spleudeur qui environnent les

sal e laste et al particular du territoria. Toris font une pratrie de leur puissance, la uno destie et la simplicité des manières fant la furce des nobles aristocratiques (1). Quaud ils n'affectent ancune distinction, quand ils se confundera avec le peuple, quand ils sont vêtus comme lai, quand ils lui fant partager tous leurs plaisirs, il oublies as fubblesse.

Chaque gouvernement a sa nature et son principe. Il ne faut dunc pas que l'aristoratie preune la nature et le principe de la manarchie; c equi arriveroit, si les nobles avoient quelques prérogatives personnelles et particulières, distinctes de celles de leur corps. Les privilèges doivent être pour le sénat, et le simple respect pour les sénateurs.

Il y a deux sources principales de désordres dans les étals aristocratiques: l'inégalité extrème entre eeux qui gouverneut et ceux qui sont gauvernés; et la même inégalité entre les différents membres du corps qui gouverne. De ces deux inégalités résultent des haioes et des jalmusies que les luis doivent prévenir ou arrêter.

La première inégalité se trouve principalement lorsque les privilèges des principaux ne sont hanorables que parce qu'ils sont houteux au peuple.

sa vie le maître des biens de ses enfants, comme il fut réglé à Rome. Mais cela n'est pas de l'esprit de la monarchie.

⁽¹⁾ République de Lacédemane,

⁽³⁾ On prat voir dans Photoire rémaine avec quel avantage poir le république ou se arrivé de cette primance. Je su parlecial que du trappe de la plus grande corruption. Audits Tairleis étoil mis en chemie pose aller fouere Catillan; sen père le répprés, et le El mourie. Jéa. Library, de Bello Catil. Plusfeirs suttes relayons form de refere. (Bans, 3 axxivs.).

⁽c) De non journ, bu Ventiren, qui, à bleu des égards, se sent econômis lers augment, deciderent, sur une duponée entre un moble vénitire et un genolicomme de terre-ferme pour une présence dans une églice, que, hors de Venue, un moble ténitien n'estel point de pééeniernes ane un unitr citures.

Telle fut à Rome la loi qui défendoit aux patriciens de s'unir par mariage aux plébéiens (1); ee qui n'avoit d'autre effet que de rendre, d'un côté, les patriciens plus superbes, et, de l'antre, plus odieux. Il faut voir les avantages qu'en tirerent les tribuns dans leurs barangues.

Cette ioégalité se trouvera encore, si la condition des citoyeus est différente par rapport aux subsides; ce qui arrive de quatre mauières : lorsque les oobles se donnent le privilège de n'en point payer; lorsqu'ils font des fraudes pour s'en exempter (a):lorsqu'ils les appellent à eux, sous prétexte de rétributions ou d'appointements pour les emplois qu'ils exercent : enfin quand ils rendent le peuple tributaire, et se partagent les impots qu'ils levent sur lui. Ce dernier cas est rare; une aristocratie, en eas pareil, est la plus dur de tous les couvernements.

Pendaot que Rome inclina vers l'aristocratie, elle évita très hien ees iuconvenients. Les magistrats pe tiroient iamais d'appointements de leur magistrature. Les principaux de la république furent taxes comme les autres; ils le furent même plus, et quelquefois ils le forent seuls. Eufin, bien loin de se partager les revenus de l'état, tout ce qu'ils parent tirer du trésor publie, tout ce que la fortane leur envoya de richesses, ils le distribuérent au peuple pour se faire pardouner leurs bonneurs (3).

C'est une maxime fondamentale, qu'autant que les distributions faites au peuple oot de peruicieux effets daos la démocratie, antant en ont-elles de hons dans le gonvernement aristoeratique. Les premières foot perdre l'esprit de citoyen, les autres y ramenent.

Si l'on ne distribue point les revenus au peuple, il faut lui faire voir qu'ils sont bien administrés : les loi montrer, c'est en quelque manière l'en faire jouir. Cette chaîne d'or que l'on tendoit à Venise, les richesses que l'on portoit à Rome dans les triomphes, les trésors que l'on gardoit dans le temple de Saturne, étoient véritablement les richesses du peuple,

Il est sur-tout essentiel, dans l'aristocratie, que les nobles ne lévent pas les tributs. Le premier ordre de l'état ne s'en méloit point à Rome : on en chargea le secood; et cela même eut daus la suite de grands juconvéujents. Dans une aristocratie où les nobles leveroicot les tributs, tous les particuliers seroient à la discrétion des gens d'affaires; il n'y auroit point de tribunal supérieur qui les corrigeat. Ceux d'eotre eux préposés pour ôter les abus aimeroient mieux jouir des abus. Les uobles servieut comme les prioces des états despotiques, qui confisquent les biens de qui il leur plait.

Biestot les profits qu'on y feroit seroient regardés comose un patrimoiue que l'avarice étendroit à sa fantaisie. On feroit tomber les fermes ; on réduiroit à rien les reveuus publics. C'est par là que goelques états, sans avoir recu d'échec qu'on puisse remarquer, tombeut daus uue foiblesse dont les voisins sont surpris, et qui étonne les citovens mêmes.

Il faut que les lois leur défendent aussi le commerce : des marchands si accrédités feroient toutes sortes de monopoles. Le commerce est la profession des gens égaux : et, parmi les états despotiques, les plus misérables sont ceux où le prince est marchaud.

Les lois de Venise (1) défendent aux pobles le commerce, qui pourroit leur douner, ruème innocemment, des richesses exorbitantes.

Les lois doivent employer les moyens les plus efficaces pour que les nobles rendent justice au peuple. Si elles n'ont point établi un tribun, il

faut qu'elles soient un tribun elles méores. Toute sorte d'asile cootre l'exécution des lois perd l'aristocratie; et la tyrannie en est tout

près. Elles doivent mortifier, dans tous les temps, l'orgueil de la domination. Il faut qu'il y ait, pour un temps ou pour tuujours, un magistrat qui fasse trembler les pobles, eumme les éphores à Lacédémoue, et les inquisiteurs d'état à Venise; magistratures qui ne soot soumises à aucunes formalités. Ce gouveruement a besoin de ressorts bien viuleuts. Une bouche de pierre (2) s'ouvre à tout délateur à Veoise; vous diriez que c'est celle de la tyranoie.

Ces magistratures tyranoignes, dans l'aristoeratie, ont du rapport à la ecnsore de la démoeratie, qui, par sa nature, n'est pas muins indépendaute. Eu effet les censeurs ne doivent point être recherchés sur les choses qu'ils ont faites pendant leur ceusure; il faut leur douoer de la configure, jamais du découragement. Les Romains étoient admirables; on pouvoit faire ren-

⁽s) Elle fut mise par les décesseirs dans les deux dernières tables. Voyez Druys d'Halicarnaue, I. z. (2) Consume dans quelques aristocraties de nos jones. Rien

Wafferbitt tang l'Etat. (3) Voyez dans Strahon , I. zev, comment les Ehodiens ar con-

deservat a cet spard.

⁽t) Annact un an Bounsaux, de Genormement de l'enter, partie zzz. La loi Claudia deleudoit aux senateurs d'avoir en mer accus voisses qui tint plus de querante muids. (Tern-Levy . L su.)

⁽a) Les délaceurs y jetteni leurs bitlets

dre à tous les magistrats (1) raison de leur con-

doite, excepté aux censeurs (2). Deux choses sont pernicieuses dans l'aristo-

Total cuores sont permerciaes tuntas taransradic; la punverée extreme des nobles, et l'ens richesses exorbitantes. Pour prévenir leur panreté, il faut dus riout les obliger de bonne leurre à payer leurs dettes. Pour modérer leurs richeses, il faut des dispositions aague et insemibles; non par des confiseations, des lois agraires, des abolitions de dettes, oni fout des maux infinis.

Les lois doivent ôter le droit d'ainesse entre les nobles (3); afin que, par le partage continuel des successions, les fortunes se remetlent toujours dans l'égalité.

Il ne faut point de substitutions, de retraits lignagers, de majorats, d'adoptions. Tous les moyens inventés pour perpétuer la grandeur des familles dans les états monarchiques ne sauroient être d'ouge dans l'aristocratie (s).

Quand les lois ont égalisé les familles, il leur reste à maintenir l'union entre elles. Les diffirents des nobles doivent être premptement décidés : sans cela, les contestations entre les personnes deviennent des contestations entre les familles. Des arbitres peuvent terminer les procès, nu les empècher de naître.

Enfin il ne faut point que les lois favorisent les distinctious que la vanité met eutre les familles, sous prêtexte qu'elles sont plus nobles ou plus anciennes : celn doit être mis au raug des petitesses des partientiers.

On n'a qu'à jeter les yenx sur Lacédémone, on verra comment les éphores surent mortifier les foiblesses des rois, celles des grauds, et celles du peuple.

CHAPITRE IX.

Comment les lois sont relatives à leur principe

dans la monarchie.
L'nonnava étant le principe de ce gouverne-

ment, les lois doivent s'y rapporter.

(1) Voyer Tite-Lier, I. sirn. Un ornavir ne poussoil pas mome fue troublé per un ornavir charun faissit as note, auss person l'avis de son o'Offenyer et, quand on it sustement, le censer fut, pour ains due, remergate.

(3) A Attente, les l'apiese, qui faissione remére compse

à tons les magistrets , no remdoiret point compte cuaminos.

(3) Cela est ainsi établi à Venice. L'Auguor na La Housiave,

pages 30 et 31.) (a) Il semble que l'objet de quelques aristocraties soit moins de maintener l'Étaj que ce qu'elles appellent leur mo-Nicae.

Il faut qu'elles y travailleut à soutenir cette noblesse, dont l'honneurest pour ainsi dire l'enfant et le père.

Il faut qu'elles la rendent héréditaire; non pas pour être le terme entre le pouvoir du prince et la foiblesse du peuple, mais le hien de tons les deux.

Les substitutions, qui conservent les biens dans les familles, seront très utiles dans ce gouvernement, quoiqu'elles ne conviennent pas dans les autres.

Le retrait lignager rendra aux familles nobles les terres que la prodigalité d'un parent aura atiénées.

Les terres nobles auront des priviléges, comme les personnes. On ne peut pas séparer la dignité du monarque de celle du royaume; on se peut guère séparer non plus la dignité du noble de celle de son fief.

Toutes ces prérogatives seront particulières à la noblesse, et ne passeront point au peuple, si l'un ue veut choquer le principe du gouvernement, si l'on ne veut diminuer la force de la noblesse et celle du peuple.

Les substitutions géront le commerce; le retrait liguager fait une infinit de proces nécessaires; et tous les fonds de royanne vendus sont moins, en quelque façon, assa maitre pendant una m. Des prérognires attachées à des faicdoment un pouver être s' denige s' ceus qui les de la mohieux, qui disparaitent de-nat l'utilité de la mohieux, qui disparaitent de-nat l'utilité générale qu'elle prourue. Mais, quant don les commonique au peuple, na choque instillement tons les principes.

On peut, dans les monarchies, permettre de laisser la plus grande partie de ses biens à un seul de ses culants : cette permission n'est même bonne oue là.

If flut que les lois favorisent tout le commerce que la constitution de ce goovernement peut douner (1), afin que les sujets puissent, sans périr, satisfaire aux besoins toujonrs renaissants du prince et de sa cour.

Il faut qu'elles mettent un certain ordre dans la manière de lever les tributs, afin qu'elle ne soit pas plus pesante que les charges meuses,

La pesanteur des charges produit d'abord le travail; le travail, l'accablement; l'accablement, l'esprit de paresse.

(s) Elle na le permet qu'ou peuple. Voyez la loi troisieme, au code de Couss. et Mercatoribus, qui est pleine de bou

CHAPITRE X.

De la promptitude de l'exécution dans la monarchie.

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le républicain : les affaires étant mences par un seul, il y a plus de promptitude dans l'execution. Mais, comme cette promptitude pourroit dégénérer en rapidité, les lois y mettront une certaine lenteur. Elles ue doivent pas seulement favoriser la nature de chaque constitution, mais encore remédier aux abus qui pourmient résulter de cette même nature.

Lecardinal de Richelieu (1) veut que l'on évite dans les monarchies les épines des compagnies, qui forment des difficultés sur tunt. Quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cour, il l'auroit eu dans la tête.

Les corps qui ont le dépôt des lois n'obéissent jamais mieux que quand ils vont à pas tardifs, et qu'ils apportent dans les affaires du priuce cette reflexion qu'on ne peut guere attendre du détaut de lumières de la cour sur les lois de l'état, ai de la précipitation de ses conseils (2).

Que seroit devenue la plus belle monarchie du monde, si les magistrats, par leurs lenteurs, par leurs plaintes, par leurs prières, n'avoieut arrêté le cours des vertus mêmes de ses rois, lorsque ces monarques, ne consultant que leur graode sme, aurojent voulu récompenser saus mesure des services rendus avec un courage et une fidélité aussi sans mesure?

CHAPITRE XI.

De l'excellence du gouvernement monarchique.

La gouvernement monarchique a un grand avantage sur le despotique. Comme il est de sa nature qu'il y ait sous le prince plusieurs ordres qui tiennent à la constitution , l'état est plus fixe, la constitution plus ioébraolable, la persouue de ceux qui gouvernent plus assurée.

(1) Testament politique. a) - Burbaris cunctatio ser

He: station energi regions videtur. (Tacrys , Anneles , l. v.)

(3) Memoires du cardonal de Rets, et autres bustoires

buns de Rome fut le salut de la république. « En effet, dit-il, la force du penple qui n'a point de chef est plus terrible. Un chef sent que l'affaire roule sur lui, il y pense : mais le peuple, dans son impétuosité, ne connoît point le péril où il se jette. » On peut appliquer cette réflexion à un état despotique, qui est un peuple sans tribuns; et à une monarchie où le peuple a en quelque facon des tribuns. En effet, on voit par-tout que, dans les mou-

Cicéron (1) croit que l'établissement des tri-

vements du gouvernement despotique, le peuple, mené par lui-même, porte toujours les choses aussi loin qu'elles peuvent aller; tous les désordres qu'il commet sont extrêmes : au lieu que, dans les monarchies, les choses sont très rarement portées à l'excis. Les chefs craignent puur eux-mêmes; ils ont peur d'être abandonnés; les puissances intermédiaires dépendantes (2) ne veulent pas que le peuple prenne trop le dessus. Il est rare que les ordres de l'état soient entièrement corrompus. Le prince tient à ces ordres; et les séditieux, qui n'ont ni la volonté ni l'espérance de renverser l'état, ne peuvent ni ne veuleut renverser le prince.

Dans ces circoustauces, les gens qui ont de la sagesse et de l'autorité s'entremettent; on preud des tempéraments, on s'arrange, on se corrige, les lois reprennent leur vigueur, et se font

Aussi toutes nos histoires sont-elles pleines de guerres civiles sans révolutions; celles des états despotiques sont pleines de révolutions sans guer-

Ceux qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de quelques états, ceux même qui les ont fomeotées, prouvent assez combien l'autorité que les princes laissent à de certains ordres pour leur service leur doit être peu suspecte, puisque, dans l'égarement même, ils ne soupiroient qu'après les lois et leur devoir, et retardoient la fougue et l'impétuosité des factieux plus qu'ils ne pouvoicot la servir (3).

Le cardinal de Richelieu, pensant peut-être qu'il avoit trop avili les urdres de l'état, a recours, pour le soutenir, aux vertus des prince et de ses ministres (4); et il exige d'eux tant de choses, qu'en vérité il o'y a qu'un ange qui puisse avoir taut d'attention, tant de lunières, tant de fermete, tant de conocissances; et on peut à peine

(4) Testament politique.

⁽¹⁾ Livre set des Lois. (3) Voyez ci-deums is première note de l. 15, ch. 17.

se flatter que, d'ici à la dissolution des monarchies, il puisse y avoir un prince et des ministres narrils.

Comme les peuples qui vivent sous une bonne police sout plus heureux que ceux qui, sans régle et sans chrés, crrent dans les foréts; sousi les mnnarques qui viveut sous les lois foudamentales de leur-état, sout ils plus heureux que les priors despotiques qui n'ont rien qui paisse règler le ceur de leurs peubles, ni le leur.

CHAPITRE XII

Continuation du même sujet.

Qu'on n'aille point chercher de la magnanimité dans les états despotiques ; le prince n'y donneroit point une grandeur qu'il n'a pas luimême ; chez lui il n'y a pas de gloire.

C'est dans les monarchies que l'on verra autour du prince les anjets recevoir ses raymas; c'est là que chienn, tenant, pour aiusi dire, un plus graud espace, peut exercer ces vertus qui dumnent à l'anne, non pas de l'indépendance, mais de la grandeur.

CHAPITRE XIII.

Idée du despotisme,

QUAND les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils enspeut l'arbre au pied, et cueillent le fruit (1). Voilà le gouvernement despotique.

CHAPITRE XIV.

Comment les lois sont relutives au principe du gouvernement despotique,

Le gouvernement despotique a pour principe la crainte : mais, à des peuples timides, ignorants, abattus, il ue faut pas beaucoup de lois,

Tout y doit router sur deux ou trois idées : il n'en faut done pas de nouvelles. Quand vous instruisez une bête, vous vous donnez hien de

(a) Lettres édificates , recueil at , p. Jais.

garde de lui faire changer de maître, de leçons et d'allure; vaus frappez son cerveau par deux no trois mouvements, et pas davantage.

Lorsque le prince est enferiné, il ne peut sortir du séjour de la valupté sans désoler tous ceux qui l'y retiennent. Ils ne peuvent souffir que sa persouue et son pouvoir passent eu d'autres mains. Il fait done rarement la guerre en personne, et il n'ose guère la diarre par ses lieutenants.

Charles XII étant à Bender, trouvant quelque résistance dans le séant de Suède, écrivit qu'il leur enverroit une de ses bottes pour commander. Cette botte auroit commandé comme un roi despotique.

Si le prince est prisonnier, il est censé être mort, et un autre mante sur le trône. Les traités que fait le prisonoier sont nuls; son successeur ne les railiferoit pas. En effet, comme il est les lois, l'état et le prince, et que, siót qu'il n'est plus le prince, il n'est rien, y'il n'étoit pas censé mort, l'état sermit détrait.

Une des choses qui détermina le plus les Turcs à faire leur paix séparée avec Pierre I^{ee}, fut que les Moscovites direut au visir qu'en Suède on avoit mis un autre roi sur le trône (1).

La canervation de l'état viet que la conservation du prince, ou plutôt du plais où il est enferné. Tout ce qui ne meure pas directement ce palais ou la ville capitale, ne fair point d'inpression sur les caprès ignemants, organilleux, et prévenus et, quant il renhalment die cictements, ji he spervant le mairre, le prévent, et lois, y doirent être teris hornés et le gouvernement pôtique y est aussi simple que le gouvernement éville.

(1) Suite de Puffendorff , Buteur naiverselle, su traité de le Surde , ch a. (2) Scion M. Chardin, il s'y a point de conseil d'état ce Tout se rédnit à concilier le gouvernement politique et civil avec la gouvernement domestique, les officiers de l'état avec ceux du sérail.

Un pareil état sera dans la meilleure situation lorsqu'il pourra se regarder comme seul dans le monde; qu'il sera ensironné de déserts, et séparé des peuples qu'il appellera barbares. Ne pouvant compter sur la milire, il sera bon qu'il détruise une partie de lui-même.

Comme le principe du gonvernement despotique est la crainte, le but en est la trasquilité: mais ce n'est point une paix, c'est lesseuce de ces villes que l'ennemi est près d'occuper. La force n'étant pas dans l'état, mais dans l'ar-

La force u'étant pas dans l'état, mais dans l'armée qui l'a fondé, il fandroit, pour défendre l'état, conserver cette armée : mais elle est formidable au prince. Comment donc concilier la stireté de l'état avec la stireté de la personne?

Voyex, je sous prie, avec quelle industrie le gouvernement omnocivité cherche à sortie de despotisme, qui lui est plus pessot qu'aux peuples un'emes. On a cassie les grauds corpes de troupes, on a diminuol tes peines des crimes, on a établis des tribunaux, on a commencé à consoltre les lois, on a instruit les peuples. Mais il y a des causes particulières qui le raméneront peut-être an malbeur qu'il vouloif fuir.

Dans ees ctats, la religion a plus d'influence que dans aucun autre; elle est une crainte ajoutée à la crainte. Dans les empires unshométans, c'est de la religion que les peuples tirent en partie le respect étonnant qu'ils ont pour leur prince.

C'est la religiou qui corrige un peu la cunstitution torque. Les sujets, qui ne sont pas attachés à la gloire et à la graodeur de l'état par honneur, le sont par la force et par la principe de la religion.

De tous les gouvernements despotiques, al ry es a point qu'is àceable plus lui-même que celui où le prince se déclare propriétaire de tous les fonds de terre, at l'héritier de tous ses sujées : il cu résulte toujours. l'abandon de la culture de terres; et, si d'ailleurs le prince est marchand, touts espèce d'industris est ruisée.

Dans ces états, on ue répare, on n'améliore rien(1): on ue bâtit de maisons que pour la vie; on ne fait point de fossés, on ne plante point d'arbres; ou tire tout de la terre, on ne lui rend rien; tout est friche, tout est desert.

Pensez-vous que des lois qui ôtent la propriété des fonds de terre et la succession des hiens, diminueront l'avarice et la cupidité des grands? Non ; elles irriteront cette cupidité et cette avarice. Ou sera porté à faire mille vessitions, parce qu'on ne croira avoir en propre que l'or ou l'argent que l'on pourra voler on cacher.

Four que tout ne soit pas prefu, il est hou que l'acidité din prince ois modéries par quésque contanne. Ainsi, en Turquie, le prince se contante des la laction de la laction de la contante de la laction de la compara de la contante su secresions () des press de peuple. Mais comme le grand-signer d'auna la ploquat des terres à su milier, et cu dispose à su finatsieis comme il les misils de toute les successions de cofficire de l'empire; comme, l'arreju la homme ment tans enfants ainsi, le grand-elegeme la les comme de la comme de la comme de l'est de ment de l'est de l'est de l'est de l'est son possible d'un mais de l'est de l'est son possible d'un mais de l'est son possible d'un mais de l'est son

Par la loi de Rantam (a), le roi prend toute la soccession, mêuse la femme, les cefants, et la maisou. On estobligé, pour étuder la plus cruelle disposition de cette loi, de marier les enfants à buit, neuf, ou dix ans, et quelquefois plus jennes, afin qu'ils ne se trouvent pas faire une maibeureuse partie de la sucression du père.

Dans les états où il u'y a point de loi fondamentale, la succession à l'empire es surcit être. En caurent per est décrite par le prince, dons sa famile ou hors de sa famille. En vain seroi-il établi que l'ainé succideroit; le prince en pourroit toujour-choisir ou satte. Le successere est déclaré par le prince his-même, ou par se mioistres, ou par une guerre c'ivilé. Ainsi cet état a une raison de dissolution de plus qu'une mourarbie.

Chaque prince de la famille royale syant une figlie espacité pour étre diu, il arrive que celui qui monte sur le trône fait d'abord étrangler set frivers, comme en Turquie; ou les fait sveugher, comme en Peres ou sele rest flous, comme che le Mogdi; on, si l'on ne prend point era présutiona, comme à Maroc, chaque vasance de trône est suvisé d'une affreuse guerre civile. Par les coussititions de Moscovie (3), le cast

peut choisir qui il veut pour son successeur, soit dans sa famille, soit hors de sa famille. Un tel établissement de succession cause milla révolutions, et rend le trône aussi chancelant que la succession est arbitraire. L'ordre de succession

(v) Voyez, not les nocc-airons des Turcs. Locidimèse ancera ne el miderne. Voyez nous Baccoll, de l'Empire nécessa. (2) Becard des l'organe qui ant avera e l'établissement de la compagne des lautes, tome 1st. La loi de Pegu est moins travilles a l'em des rainbalces noi ne succede qu'ant deux tiers. (Ball, toma 31. ps. 1.)

(3) Voyes les différentes constitutions, sur-tonà celle de

(e) Ricant , Etat de l'empere ettoman , p. 196

étant une des choses qu'il importe le plus au peuple de avroir, le meilleur est celui qui frappe le plus les yeux, comme la naissance et un certain ordre de naissance. Une telle disposition arréte les brigues, étouffe l'ambition; on se captive plus l'exprit d'un prince foible, et l'on me fait point parle les mourastie.

Lorque la succession est établic par une lai fondamentale, un seul prince est le successeur, et ses friers n'out asour droit réel ou apparent de lin dispater la convonne. On ne peut présumer ni faire valoir uoe velonté particulière du père. Il n'est donc pas plus question d'arrêter on de faire mourir le frier du roi, que quelque autre sujet que ce soit.

Mais, dans les états despotiques, où les frères du prices sont également ses esclaves et ses rivaux, la prudence veut que l'on s'assure de leurs personnes, sur-tout dans les pays mahométans, où la religion regarde la victoire ou le succès comme un jugement de Dieu; de sorte quo personne n'y est souverain de droit, mais sculement de fait.

L'ambitiou est bien plus irritée dans des états où des princes du sang voient que, »lis ne montot pas sur le trôue, ils seront raferaries ou mis à mort, que parmi nous, où les princes du stop jouissent d'une condition que, si elle n'est pas sontiafaisante pour l'ambition, l'est peut-être plus pour les desirs modérés.

Les princes des états despotiques out tonjours abné du mariage. Ils prennent ordinairement plusieurs femmes, sur-tout dans la partie de monde où le despotisme est pour sinsi dire naturalisé, qui est l'Asie. Ils en out insut d'enfants, qu'ils ne peuvent guère avoir d'affection pour eux, ni ceux-si nour leurs frires.

La familie repanter reasonable l'itiet; a file sesti trep foilois, et au chet et trep fact, et alle sesti trep foilois, et au chet et trep fact, et alle sesti étaudes, et elle se réduit à tras Antacesse; de fin mourir sons ses cantalts pour avie enquée contre lui. Il u'est pas vraisenablelé que discontre lui. Il u'est pas vraisenablelé que discontre lui. Il u'est pas vraisenablelé que discontre lui de la contre de la contre de l'au contre de pas vools cière se concaline a ses fits sini-zi en tripse de ces sérais d'Uriest, é ecc lieux où prettie, la méchance li, rue, riquent dans un viera prince, devenu tous les jours plus inbelle, et le preinte prisonne de palsa in-

Après tout ce que nous senons de dire, il sembleroit que la nature humaine se souléveroit

(1) Voyes Justin.

same cases contre le gouvernement depopisée; un mais, ambre l'amour de hommes pour la liborté, ambre l'amour de hommes pour la liborté, ambre l'amour de la case de la citalisée de le comprendre. Pour former un pouvernement modérs, il la ten combine les poissances, les régles, les tempéres, les faire agri; donner, pour raisi dire, un lest l'ame pour les mettre en ett de l'entire à une autre : éent un chef-d'out, et que ravenent en laise faire la produenc. En que ravenent en laise faire la produenc traque ravenent en laise faire la produenc traque ravenent en laise faire la produenc trate de l'ambre d'outre faire la produenc. En pouvernement d'outples, un contairé, autre, pour la comme il an faut que des passions pour l'établir, sont le modes et bos nour ex-

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

La cession de biens n'y peut avoir lieu. Diess un gouvernement où personne n'e de fortune assurèe, on petie plus à la personne qu'uxx. biens. Elle catre naterdiement dans les pouvernements modries (3), et sur-tout dans les rèpubliques, à cause de la pilla grande condinnec que l'on doit avoir dans la problié des citiques, et de la doucer que doit impiere une forme de pouvernement que checus semble gêtre donnée luiménse.

Si dans la république romaine les législateurs avoient établi la cession de biens (4), on ne seroit pas tombé dans tant de séditions et de dis-

⁽¹⁾ Voyez le liver des Lois dans leur rapport avec la nature du etimet. — C'est le 210⁴. (2) La Gertannian, Lochdomone ancienne et mederne.

page 463.

(3) If on est de spèque des atermolements dans les honoperson

tre de honne foi.

(a) Elle ne fui établie que par la loi Julio, de Cassione donerum, On évitois la princiff, et la cession de hiena n'étoit par ignommieure. (Cod., l. 11, Ultre 221.)

rordes civiles, et on n'auroit point essuyé les dangers des maux, ni les périls des remèdes.

La pauvreté et l'incertitude des fortunes, dans les éats depotiques, y naturaliseat l'usure, chacan augmentant le prix de son argent à proportion du péril qu'il y a à le préter. La miséer vient doue de toutes parts dans ces pays malherreux; tout y est ôté, jusqu'à la ressource des emprunts.

Il arrive de là qu'un marchand n'y sonosit faire un grand commerce; il vit au jour la journe; s'il se chargeoit de beaceong de marchandies, il perdroit plus par les intérêts qu'il donneruit pour les payer qu'il ne gagneruit sur les marchandises. Aussi les lois sur le commerce n'y ont-elles guère de lieu; elles se réduisent à la simple police.

Le gouvernement ne sauroit être injuste, sans avoir des mains qui exercent ses injustices : or il est impossible que ees mains ne s'emploient pour elles-mêmes. Le péculat est donc naturel dans les états d'espotiques.

Ce crime y étant le crime ordinaire, les confiscations y sont ntiles. Par là on cossole le peuple; l'argent qu'on en tire est un tribut considérable, que le prince leveroit difficilement sur des sujets abymés : il n'y a même, dans ces pays, aucone famille qu'on veuille conserver.

Dans les états modérés, c'est toot autre chose. Les confiscations rendroient la propriété des hieas incertaine; elles déposilleroient des enfants inmocents; elles déruiriorient une famille, lorsqu'il ne s'agrivit que de punir na coupable. Dans les républiques, elles feroient le mal d'êter l'égalité qui en fait l'ame, en privant nu citoyen de son nécessaire playique (1).

Une loi romaine veut (a) qu'on ne confiape que dans le cas du crime de lesemajent au premier ebel. Il seroit souvent très sage de suivre l'esprit de cette loi, et de borner les confiscations à de certains crimes. Dans les pays ei une contune locale a disposé des propres, Bodin (3) dit très bien qu'il ne faudroit confisquer que les acquêts.

(s) Il me semble qu'on aimoit trop les conficcations dans la république d'Athènes. (s) Autraut., Bone domnatorum. Con de Bon, proscript, seg

(3) Liv. v, cb. trt.

CHAPITRE XVI.

De la communication du pouvoir,

Dara le gouvernement despotique, le pouvoir passe tent extier dans les mains de celtà i qui on le confie. Le visir est le despote loi-même, et chaque officier particulier est le visir. Dans le gouvernement nonarchique, le povouri s'applique moins immédiatement; le mousque, en le donnant, le tempère (1). Il fait une tellé distribution de son autorité, qu'il n'en donne jumnis une partie qu'il n'en retienne nne plus grande.

Ainsi, dans les états monarchiques, les gouverneurs particuliers des villes ne relèvent pas tellement da gouverneur de la province, qu'ils ne relèvent du prince encore davantage; et les officiers particuliers des corp militaires nel dependent par tellement du général, qu'ils ne dépendent du prince encore plus.

Dans la plupart des états monarchiques, on a sagement établi que ceux qui ont un commadement un peu étendu ne soient attachés à aquen corps de milier; de sorte que, n'ayant de commandement que per une volonit particulière du prince, pouvant être employés et ne l'être pas, ils sont en que'dque façon dans le service, et eti quodque façon debox.

Ceci est incompatible avec le gouvernement despotique. Car, si ceux qui n'ont pas un emploi actuel avoient nésemoins des prérogatives et des titres, il y auroit dans l'état des hommes grands par eux-mêmes; ce qui choqueroit la nature de ce gouvernement.

Que si le gouverneur d'une ville étoit indépendant do bacha și fiandroit tous les jours de tempéraments pour les accommoder; chose absurde dans in gouvernement despotique. Et, de plas, le gouverneur particulier pouvant ne pos obëir, comment l'autre pourroit-il répondre de as province sur sa tête?

Dans es gouvernement, l'autorité ne peut être balancie : celle du moindre magistrat ne l'est pas plus que celle du despote. Dans les pays modérei, la loi est par-tout sage, elle est par-tout connue, cel les plus petits magistrats peuvent la suivra. Mais dans le despotisme, où la loi n'est que la velonté du prince, quand le prince seroit sage.

⁽¹⁾ Et eme Phorbi duleius temen solet Jomjam cudentis....

comment un magistrat pourroit-il suivre une volonté qu'il ne connoît pas? Il faut qu'il suive la sienne.

Il y a plus; e'est que la loi n'étant que ce que le prince veut, et le prince ne pouvant vouloir que ce qu'il connoît, il faut bien qu'il y ait une infinité de gensqui veuillent pour lui et comme lui.

Enfin, la loi étant la volonté momentsuée du prince, il est nécessaire que ceux qui veulent pour lui veuillent subitement comme lui.

uin prisenta(1), pourva qu'ils ne passasseut pas cent écus dans tote l'améric. Cest à qui on ne donne rice ne desirent freu; ceux à qui on danne un pre devirue blearêt un pre plus, et ensuite banacoup. D'ailleurs, il est plus sié de couvaince celai qui, ne devant rien prendre, prend qualque chase, que celai qui prend plus, lorrqu'il devrois prendre moins, et qui truve tunjours, pour cela, des peréstate, des excuses, des causes, et des raisons plausibles.

CHAPITRE XVII.

Des présents.

Cxx un usage dans les pays despoliques que l'on n'aborde qui que ce soit au-desus de soi sans lui faire un présent, pas même les rois. L'empereur du Mogol (1) ac reçoit point les requites de ses sujets qu'il n'en ait req quebque choec. Ces princes vont jusqu'à corrompre leurs propres graces.

Cela doit être ainsi dans un gouvernement où

personne n'est citoyen; dans un gouvernement où to net pliefu de l'étée que le suprieur sit dait fres à l'inférieur; dans un gouvernement de les hounnes ne cevices liét que par les châtiments que les uns excreent sur les antres; dans un gouvernement oit il y a peu d'affirers, et où il est rare que l'on ait besoin de se présente de vant au grand, de his faire des demandes, et racere moins des plaintes.

Dans me république, les présents soot une

Dans une republique, les presents sont une chose edienne, parce que la sertin n'en a past besoin. Dans sue monarchie, l'houneur est un motif plus fort que les présents. Mais, dans l'état despotique, où il n'y a ni houneur ni vertn, on ne peut être déterminé à agir que par l'espérance des commodités de la vie.

C'est dans les idées de la république que Platon (2) vouloit que ceux qui recevoiest des présents pour faire leur devair fussent panis de mort. « Il n'en faut prendre, disoit-il, ni pour les choses bonnes, ni pour les manvaises. «

ses bonnes, ni pour les manvaises. «
Cétoit une mauvaise loi que cette loi romaine (3)
qui permettoit aux magistrats de prendre de pe-

CHAPITRE XVIII.

Des récompenses que le souverain donne.

Das le gouerement depotiques, oi, commo nos vons dit, on l'ed décrainé à lagir que par l'espèrace des commodités de la 1%, le prince qui trouspeute à le que de l'argar à l'autre de l'argar l'argar de l'argar l'argar de l'argar l'argar de l'argar l'argar l'argar l'argar de l'argar l'arga

C'est une rigle générale, que les grandes récompenses, dans une monarchie et dans une république, sont un signe de leur décadence, parce qu'elles prouvent que leurs prioripes sout corrumpus; que, d'un côté, l'idée de l'honneur n'y a plus tant de force; que, de l'autre, la qualité de citoren s'est affibilés.

Les plus mauvais empereurs romains ont été eux qui ont le plus donné; par exemple, Caligula, Claude, Néron, Othon, Vitellius, Commode, Ridiogabale, et Caracalla. Les meillenrs, comme Auguste, Vespasire, Autonio Pie, Narre Aurèle, et Pertiusx, ont été économes. Sous les bons empereurs, l'est reprenoit ses principes : le trésor de l'homoner supplició aux autres triéte trésor de l'homoner supplició aux autres trié-

(1) Nemprole

⁽¹⁾ Record des voyages qui ont seros a l'établissement de la compagnie des Indes, some 1, p. 80. (2) Lavre 10 des Jois.

⁽³⁾ Leg. 6. \$ 2. Big and key. Jul. report.

CHAPITRE XIX.

_

Nouvelles consequences des principes des trois gouvernements.

Jz ne puis me résoudre à finir ce livre sans faire encore quelques applications de mes trois principes.

Passitas quarron. Les lois diversel elle force un circipos à accepter les emplos public? Je dis quéries le doivent dans le gouvername.

Je dis quéries le doivent dans le gouvername.

Dans le presière, les magistratures sont des its monigrages de verte, de d'épits que la parie coulle à un chuyen, qui ou doit viver, agir et la monigrage de verte, de d'épits que la parie coulle à un chuyen, qui ou doit viver, agir et de la monigrage de verte, que de la parie (*). Dans le second, les maggistrates es sont des timologanes d'houvers : qu'il es pais à la rès accepter aucen que quaud il vent, et de la manière qui vent.

Le feu roi de Sardaigne (2) punissoit ceux qui refusoient les diguités et les emplois de son état. Il snivoit, sans le savoir, des idées républicaines. Sa manière de gouverner d'ailleurs prouve assez que ce n'étoit pas là son intention.

Sevona querron. Est-e une bonne masine, qu'un ciropen pines être obligi d'evepter, dans l'armée, une place inférieure à celle qu'il a cocupie? On vojois souvent, ches les Romains, la capitaine servir, l'aumée d'aprés, sous son lineteant (3). Cett que, dans les répubbliques, la vertru demande qu'un fante à l'état un sacrifien Mais, dans les monarrèlirs, l'Romaners, unsi on faut, ne peut souffrir ce qu'il appelle se déguader.

Dans les gonvernements despotiques, où l'on abnse également de l'hooneur, des postes, et des rangs, on fait iudifferemment d'un prince un goujat, et d'un goujat un prince.

Taotstime Question. Mettra-t-on sur une

la monarchie. Dans les républiques, il seroit bieu dangereou de faire de la profession des armes un état particulire, distingué de celui qui a les fonctions critles; et, dans les monarchies, il n'y auroit pas moins de péril à donner les deux fonctions à la même personne.

On ne prend les armes, dans la république, qu'en qualité de défenseur de lois et de la parque qualité de défenseur de lois et de la parque qualité de défenseur de lois et de la par

même tête les emplois civils et militaires? Il faut les unir dans la république, et les séparer dans

On ne prend les armes, dans la république, qu'en qualité de défenseur des lois et de la patrie : é'est parce que l'on est citoyen qu'on se fait, pour un temps, soldat. S'il y avoit deux états distingués, on feroit sentir à celui qui, sous les armes, se croît citoyen, qu'il n'est que soldat.

Dans les monarchies, les gens de guerre n'ont pour objet que la gloire, ou du moins l'honneur ou la fortuce. On doit liène se garder de donner les emplois civils à des honmes pareils : il faut, au contraire, qu'ils soirent contenus par les magistrats civils; et que les mémes geos à aient pas en même temps la confiance du peuple, et la force pour eu abuser (1).

Voyer, dans une nation où la république se cache sous la forme de la monarchie, combien l'on craint un état particulier de geus de guerre, et comment le guerrier reste toujours citopen, ou même magistrat, afin que ces qualités soien un gage pour la patrie, et qu'on ne l'oublie jamais.

Cette division de magistratures en civiles et militaires, faite par les Romains après la perte de la rejubbique, ne fut pas une chose arbitraire; elle fut une suite du changement de la constitution de Rome: rellé edité de la nature du gouvernement monarchique; et ce qui ne fut que commencé sous Auguste (a), les empererrassivatural (3) foreut obligis de l'achever, pour tempérer le gouvernement militaire.

Ainsi Procope, concurrent de Valeus à l'empire, D'e entreolést rien, lorreque, donnant à Hormiddas, prioce du sang royal de Perse, la diganté de proconsul (s), il rendit à cette magistrature le comandade, ni de armies, qu'il de avoit autrefois; à moins qu'il n'edt des raisons particulières. Un homme qui sapire à la source raineté cherche moins ce qui est utile à l'état que ce qui l'est à as cause.

⁽¹⁾ Platon, dans se République, L vers, met ces refusas

nombre des marques de la corruption de la république. Dans ses Lois, L. vv., il vent qu'en les punisse pas une amende. À Venue, on les punit par l'exil.

⁽³⁾ Victor Ancére.

(3) Quolques cratarious synat appria su prupia, pose de mander l'emploi qu'ils avoient ru s. Il est juste, mes compagnons, dit un centurion, que vous regardira comme honorables sous les postes où vous défendres la république. « (Tirp. Legs.), 23.37.

⁽r) - Ne imperiam ad optimos nobilism transferretse, arautum milital vecolt Gallienos; citam adare exercitam. - (Auazaces Vaccoa, de Firis illustribus.)
(2) Amquele dia aux afranteurs, accompula, et gouverneurs.

⁽¹⁾ Anguste dia san sénateurs, proconsela, et gouverneurs, le droit de portre les acroes. (Door , l. 11111) (3) Constantin. Voyes Zoume , l. 11.

⁽⁴⁾ Arwan Mancrain, I. RREEL - More reterior et civilio, et bella certura.

ORATRIÈME QUESTION. Convient-il que les charges soient vénales? Elles ne doivent pas l'être dans les états despotiques, où il faut que les sujets soient placés on déplacés dans un instant par le prince.

Cette vénalité est bonne dans les états monarchiques, parce qu'elle fait faire, comme un métier de famille, ce qu'on ne voudroit pas entreprendre pour la vertu; qu'elle destine chacun à son devoir, et rend les ordres de l'état plus permanents, Suidas (1) dit très bien qu'Auastase avoit

fait de l'empire une espèce d'aristocratie, en vendant toutes les magistratures.

Platon (2) ne peut souffrir cette vénalité. - C'est, dit-il, comme si, dans nn navire, on faisoil quelqu'un pilote ou matelot pour son argent, Seroit il possible que la règle fût mauvaise dans quelque antre emploi que ce fût de la vie, et bonne seulement pour conduire une république? « Mais Platus parle d'une république fondée sur la vertu, et nous parlons d'une monarchie. Or, dans une monarchie, où, quaud les charges ne se vendroient pas par un réglement public, l'indicence et l'avidité des constisans les vendroient tout de même, le basard donnera de meilleurs sujets que le choix du prince. Enfin la manière de s'avancer par les richesses inspire et entretient l'industrie (3); chose dont cette espèce de gouvernement a grand besoin.

CINOUISME QUESTION, Dansquel gouvernement faut-il des censeurs? Il en faut dans une république, où le principe du gouvernement est la verto. Ce ne sont pas seulement les erimes qui détruisent la vertu, mais encore les négligences, les fautes, une certaine tiédeur dans l'amour de la patrie, des exemples dangerenx, des semences de corruption; ce qui ne choque point les lois, maia les élude ; ce qui pe les détruit pas, mais les affoiblit : tout cela doit être corrigé par les censeurs.

On est étorné de la punition de cet aréopagite qui avoit tue un moineau qui, poursuivi par un épervier, s'étoit réfugié dans son sein. On est surpris que l'aréopage ait fait mourir un enfant qui avoit crevé les yeux à son oiseau. Qu'on fasse attention qu'il ne s'agit point là d'une condamnation pour crime, mais d'un jugement de mœurs dans une république fondée sur les morurs.

Dans les monarchies, il ne faut point de censeurs ; elles sont fondées sur l'honneur ; et la nature de l'honneur est d'avoir pour censeur tont l'univers. Tout bomme qui y manque est soumis aux reproches de ceux mêmes qui n'en ont point.

Là, les censeurs servient gâtés par ceux mêmes qu'ils devroient corriger. Ils ne seroient pas bons contre la corruption d'une monarchie; mais la corruption d'une monarchie seroit trop forte contre eux.

On sent bien qu'il ne faut point de censeurs dans les gouvernements despotiques. L'exemple de la Chine semble déroger à cette règle : mais nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, les raisons singulières de cet établissement.

LIVRE SIXIÈME.

CONSÉQUENCES DES PRINCIPES DES DIVERS GOUVER-NAMENTS, PAR RAPPORT & LA SIMPLICITÉ DES LOIS CIVILES ET CRIMINELLES, LA POEME DES JUGEMENTS, ET L'ÉTABLISSEMENT DES PRINCS.

CHAPITRE PREMIER.

De la simplicité des lois civiles dans les divers gouvernements.

La couvernement monarchique ne comporte pas de lois aussi simples que le despotique. Il y faut des tribunaux. Ces tribunaux dannent des décisions. Elles doivent être conservées; elles doivent être apprises, pour que l'on y juge aujourd'hui comme l'on y jugea hier, et que la propriété et la vie des citoyens y soient assurées et fixes comme la constitution même de l'état.

Dans one monarchie, l'administration d'une justice qui ne décide pas seulement de la vie et des biens, mais aussi de l'honneur, demande des recherches scrupuleuses. La délicatesse du juge augmente à mesure qu'il a un plus grand dépôt, et qu'il prononce sur de plus grands intérêts.

Il ne faut donc pas être étonné de trouver dans les lois de ces états tant de règles, de restrictions, d'extensions, qui multiplient les cas particuliers, et sembleut faire un art de la raison même.

La différence de rang, d'origine, de condition, qui est établie dans le gouvernement monarebique, entraine souvent des distinctions dans la nature

⁽¹⁾ Fragmenta tirés des Andresades de Constantin Porphyropi-

⁽²⁾ Sipablique, L. ven,

⁽³⁾ Parreur de l'Espagne; on y donne tous les resplois

des biens; et des lois relatives à la constitution de cet état peuvent augmenter le nombre de ces distinctions. Ainsi, parmi nous, les biens sont propres, acquets ou conquets; dotaux, paraphernanx; paternels et maternels; meubles da pinsieurs espèces; libres, substitués; du lignage, ou nou; nobles, en franc-alleu, ou roturiers; rentes foncières ou constituées à prix d'argent. Chaque sorte de hiens est soumise à des rècles partieulières; il faut les suivre pour en disposer; ec qui ôte encore de la simplicité.

Dans nos convergements les fiefs sont devenus héréditaires. Il a fallu que la noblesse cut une certaine consistance, afin que le propriétaire du fief fût en état de servir le prince. Cela a dû produire hien des variétés : par exemple, il y a des pays où l'on u'a pu partager les fiefs cutre les freres; dans d'autres, les cadets unt pu avoir leur subsistance avec plus d'étendue.

Le monarque, qui connoît chacune de ses provinces, peut établir diverses lois, ou souffrie différentes contumes. Mais le desposte ne connoît rien, et ne peut avoir d'attention sur rien; il lui faut une allure générale; il gouverne per une volonté rigide qui est par-tout la même; tout s'aplanit aous ses pieds.

A mesure que les jugements des tribunant se multiplicut dans les monarchies, la jurisprudence se charge de décisions qui quelquefois se contredisent, ou parce que les juges qui se succident pensent différemment, ou parce que les mêmes affaires sont tantôt bien . Tantôt mal défendues . on enfin par une infinité d'ahus qui se glissent dans tout ce qui passe par la main des hommes. C'est un mal nécessaire, que le législateur corrige de temps en temps, comme contraire même à l'esprit des gonvernements modérés. Car, quand on est obligé de recourir aux tribunaux, il faut que rela vienne de la nature de la constitution, ct non pas des contradictions et de l'incertitude des lois.

Dans les gouvernements où il y a nécessairement des distinctions dans les personnes, il faut qu'il y ait des privilèges. Cela dimiune encore la simplicité, et fait mille exceptions.

L'u des privilèges le moins à charge à la société, et sur tout à celui qui le donne, c'est de plaider devant un tribunal plutôt que devant un autre. Vnilà do nouvelles affaires; e'est-à-dire celles où il s'agit de savoir devant quel tribunal il faut plaider.

Les peuples des états despotiques sont dans un cas bien différent. Je ne sais sur quni, dans ces pays, le législateur pourroit statuer, ou le macistrat jucer. Il suit de ce que les terres appartiennent au prince, qu'il n'y a presque point de lois civiles sur la propriété des terres. Il suit du droit que le souverain a de succèder, qu'il n'y en a pas non plus sur les successions. Le négoce exclusif qu'il fait dans quelques pays rend inutiles toutes sortes de lois sur le commerce. Les mariages que l'on y contracte avec des filles esclaves font ou'il n'y a guere de lois civiles sur les dots et sur les avantages des femmes. Il résulte encore de cette prodigieuse multitude d'esclaves, qu'il n'y a presque point de gens qui aient une volonté propre, et qui par conséquent doivent répondre de leur conduite devant un juge, La plupart des actions morales, qui ne sont que les vuloutés du pere, du mari, du maître, se regleut par eux, et non par les magistrats.

J'oubliois de dire que ce que nous appelonl'honneur étant à peine consti dans ces états, toutes les affaires oui rezardent cet honneur, ou est un si grand chapitre parmi nous, n'y ont point de lieu. Le despotisme se suffit à lui-même; tout est vide autour de lui. Aussi, lorsque les voyageurs nous décrivent les pays où il règne, rarement parlent-ils de lois eiviles (1)

Toutes les ocrasions de dispute et de proces y sont done ôtées. C'est ce qui fait en partie qu'on v maltraite si fort les plaideurs : l'injustice de lenr demande paroit à découvert, n'étant pas caebée, palliée, ou protégée par une infiuité de

CHAPITRE II.

De la simplicité des lois criminelles dans les divers gouvernements.

On entend dire sans cesse qu'il faudroit que la instice fut rendue par tout comme en Turquie. Il n'y aura done que les plus ignorants de tons les peuples qui auront vu clair dans la chose du monde qu'il importe le plus aux bonssnes de savoir?

Si vous examinez les formalités de la justice par rapport à la peine qu'a un citoyen à se faire

(t) Au Mazellpetan, en n'a po décentrir qu'il y est de lei écrite Yopes le Recueit des varages qui ent servi a l'établisse-ment de le compagnie des Indes, tome te, partie prenière, page 39s. Les ladiens ne se regient, dans les jugements, que per de revisiones contumes. Le Vedam et autres lieres pareils ne contrement point de lois civiles, mais des principes retisieux. Voyes Lettres édificates, quatorziene recurit,

rendre son bien, ou à obtenir astisfection de quelque outrage, vous en trouverez sans donte trop. Si vous les regardez dans le rapport qu'elles unt avec la liberté et la sièreté des citoyens, vous et trouverez souvent trop peu; et vous verzer que les peines, les dépennes, les longueurs, les dangers même de la justice, sont le prix que chaque citoyen donne pour sa libera.

En Turquie, où l'on fait tres peu d'attention à la fortune, à la vie, à l'houneur des mjets, ou termine promptement, d'une feçon ou d'une autre, toutes les disputes. La manière de les finir est indifficente, pourru qu'on finisse. Le bacha, d'abord éclairei, fait distribuer, à su fantaisie, des coups de bâton sur la plaute des pieds des plaideurs, et les remoie chez est remois chez en plaideurs, et les remoie chez est remoie chez est

Et il cevit hier dangerus, que l'on y est le passions des plaideurs: elles supposent un desir ardent de se faire rendre justice, une hines, une exticut dans l'expirt, one constance à paravuivre. Tout cela duit dere évité dans un genvernement oil se finit avair d'autre sentionnet que la crainte, et où tout même tout-le-veup, et sans qu'on le puisse prévair, à des révuleitous. Chacem doir puisse prévair, à des révuleitous. Chacem doir centende parler de hii, et qu'il ne tient as sirvié que de son avientissement.

Mais, dans les états modérés, où la téte du moindre citoyen est considérable, nn ne lui de son houseur et ses hiens qu'après nn long examen : on ne le prise de la vie que lorsque la patrie elle-même l'attuque; et elle ne l'attaque qu'en lui laissant tous les moyens possibles de la défendre.

Austi, lorsqu'un homme se rend plus absolu (x), songe-t-il d'abord à simplifier les lois. On commence dans eet état à être plus frappé des inconvénients particuliers que de la liberté des sujets, dont on ue se soucie point du tout.

On voit que dans les républiques il faot peur le moins autant de formalités que dans les monarchies. Dans l'un et dans l'autre gouvernement, elles augmentent en raison du cas que l'on y fait de l'honneur, de la fortune, de la vie, de la liberté des citopens.

Les hommes sont tous égaux dans le gouvernemeut républicaiu; ils sont égaux dans le gouvercoment despotique : dans le premier, e'est parce qu'ils sont tout; dans le second, e'est parce qu'ils ne sont rien.

(1) Ciest, Commett, et tant d'autres.

CHAPITRE III.

Dans quels gouvernements et dans quels cas on doit juger selon un texte précis de la loi.

Pus le gouvernement approche de la république, plus la manière de juger devient fixe; et e'étoit un vice de la république de Laceidmone, que les éphores jugeasseut arbitrairement, sans qu'il y etit des lois pour les diriger. A Rome, les premiers consuls jugereut comme les éphores: un eo sentit les ioconvenients, et l'on fit des lois précises.

Dass les dats despotiques, il n'y 2 point de bis: le juçe en his-oleme sa regle. Dans les états usonarchiques, il y a une loi; et li où effe en prièse, le juge la suit; li où effe en l'est pas, il, en cherche l'esprit. Dans le gouvernement rèpullèsso, il est de la batter de la constitution que les juges suivent la lettre de la loi. Il n'y a point de citopre contre qui na puise interpréter une loi, quand il $\lambda_{\rm pl}$ de ses hiens, de son honneur, ou de sa vire.

ou de sa vie.

A Rome, le juges pronouçuient seulement que l'accusé chit coupable d'un certain crime; et la prince se troveuit dans la loi, comme no le voit dans d'unerse lois qui furcet faires. De même, en Augsterrer, les juris décident il facuté est coupable ou nou du fait qui a été porté devant etra; s', al est décider coupable, les grances de la loi indige pour ce fait : et, pour cata, alle neils deux de coupable, les que la loi indige pour ce fait : et, pour cata, alle neils drouve des veux.

CHAPITRE IV.

De la manière de former les jugements.

De la mirent les differentes manières de former les jugements. Dans les monarchires, les jaces de la mirente de la monarchire, les delibpert commission de monarchires, les delibcites de la mirente de la mirente de la mirente la se consilient; on modifie on avis pour le reation de la mirente de la mirente de la mirente moises nombreux sont rappelés aux deux plus grands. Cela etca pointée la nature de la république. A Rome, et dans les villes greques, les greges ne se commanquientes point : checum donnoit son axis d'une de ces trois manières, faicours, je condumer, il en en parcip par (s) c'est que le peuple jugeoit ou étoit censé juger. Mais le peuple n'est pas juricessulles; toutes ces modifications et tempéraments des arbitres se son pas pour lui; il faut lui présenter un seul objet, un fait, et un seul fait; et qu'il n'ait qu'à voir s'il duit condamner, absoudre, ou remettre le jugement.

Les Romains, à l'acemple des Grees, introduirient des formules d'actions (J.), et établirent la nécessité de diriger chaque affaire par lection qui lei doit propre. Ced était nécessaire dans leur manière de juger : il falioi facesaire dans leur manière de juger : il falioi facele de l'estat de la question, pour que le peuple l'est toujours d'estat les yeux. Astrement, dans le ceurs d'une grande affaire, cet dat de la question changroit continuellement, et on ne le recononitruit plus.

De li il savioti que les jueze, cher les Romains, an accordoint que les demande précise, sans rien se augmenter, diminuer, ni modifier. Mais les précurs imagineure d'autres formains d'actions, qu'on appels de home foi (3), où la manières de prononcer tott plut dans la disposition du neigne de prononcer tott plut dans la disposition du numanarchie. Aussi les princessattes françois dissentilles : « Da Franco (4), toutes les actions sont de homes foi. » La Franco (4), toutes les actions sont de homes foi. »

CHAPITRE V.

Dans quels gouvernements le souverain peut être iure.

MACHIAVEL (5) attribue la perte de la liberté de Florence à ce que le peuple ue juçcoit pas en corps, comme à Rome, de scrimes de kie-majesté commis contre lui. Il y avoit pour cela buit juges établis : – mais, dit Machiavel, peu sont corrompus par peu. » J'adopterois hien la maxime de ce grand homme: mais comme dans ces ces l'itutéré poitifue force pour aiux dires ces es l'itutéré poitifue force pour aiux dires ces es l'itutére pour aiux dires.

(s) Non liquet.
(a) - Quas actiones ne popelos, pout rellet, institueret, certas solumnouque esse voluerunt. - (Leg. 3, § 6. Dos. de Grip.

[st.]
(3) Dans lesquelles na mettoit ces mota : «Ex bona fid». «
(4) On y condamme aux dépens cetui-là même à qui on demande plus qu'il ne doct, s'il n'a offert et conagné ce qu'il

(5) Discours par la première décade de Tite-Live, lie s, ch. vo. l'intérêt civil (car e'est toujours un inconvénient que le peuple juge lui-même ses offenses), il faut, pour y remédier, que les lois pourvoient, antant qu'il est en elles, à la sûreté des particuliers.

Dans cette idée, les législateurs de Rome firent deux chouse; ils permirent aux accusés de s'exiler (1) avant le jugement (2); et ils voulrent que les hiens des condamnés fossent consacrés, pour que le peuple n'en eût pas la confiscation. Ou verra dans le livre ontième les autres limitations que l'on mit à la puissance que le peuple avoit de juger.

Solos sut hieu prévair l'abus que le prajes pourroit firire de a prissance dans le jagement de des crimes : il voulut que l'arépage revit l'affière; que, s'il croyait l'accus injustament alsons (3), il l'accusti de nouvean devant le pens, que s'ille croyait l'accus injustament alje; que, s'ille croyait injustament condames (4), (4) il l'archit l'exécution, et lui fit rejuger l'affière via il arrèit l'exécution, et lui fit rejuger l'affière susure de la magistrature qu'il respectoit le plus, et à la sitteme même.

Il sera bou de mettre quelque leuteur dans des affaires parcilles, sur-tout du moment que l'accusé sera prisonnier, afin que le peuple paisse se calmer et juger de sauc-froid.

Dans les états despotiques, le prince post juger lui-même. Il ne le peut dans les monarchies: la constitution seroit détruite; les pouroirs intermédiaires dépendants, socientis; on verroit cosser toutes les formalités des jugements; la craiste s'empareroit de tous les osprits; on verroit la pileur sur tous les viages; plus de confance, plus d'honneur, plus d'amour, plus de séreté, nalus de monarchie.

Voici d'autres réflexions. Dans les états monarchiques, le prince est la partie qui poursuit le accusés, et les fait punir on absoudre : 3' jugeoit lui-même, il seroit le juge et la partie.

jugeoit lui-même, il seroit le juge et la partie.

Dans ces mêmes états, le prince a souvent les confiscations : s'il jugeoit les crimes, il aeroit encore le juge et la partie.

De plus, il perdroit le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grace (5). Il seroit insensé qu'il fit et délit ses jugements : il (1) Cela est bire explige dan l'eston de Ceirou pro Ce-

cine, à la Se.

(3) Cétoit une loi d'Athenes, comme si paroit par Démoutière. Socrate refins de s'eu servir.

(3) Démorraires, sur la Comman, page 494, édition de Franc-

fort, de l'an rfor.

(4) Voyes Philosteure, Fies des sephistes, L. 2; Fis &Epaluse.

(3) Platon ne gense pas que les rois, qui sont, dit-il, prétres, paissent assister au jugement où l'on coulanne à la mort, à l'esti, à la prison.

15. ne vondroit pas être en contradiction avec luimême.

Outre que cela confondroit toutes les idées, on ne sauroit si un homme seroit absous, ou s'il recevroit sa grace.

Lorsque Louis XIII voulet être juge dans le proces du duc de La Valette (1), et qu'il appela pour cela dans son cabinet quelques officiers du parlement et quelques conseillers d'état, le roi les ayant forces d'opiner sur le décret de prise de corps, le président de Bellièvre dit : « Qu'il voyoit dans cette affaire une chose étrange, un prince opiner au procès d'un de ses sujets; que les rois ne s'étoient réserve que les graces, et qu'ils renvoyoient les condaminations vers leurs officiers. Et votre majesté voudroit bien voir sur la sellette un homme devaut elle, qui, par son jugement, iroit dans une heure à la mort! Que la face du priuce, qui porte les graces, ne peut soutenir cela; que sa vue scule levoit les interdits des églises; qu'on ne devoit sortir que content de davant le prince. « Lorsen'on iurea le fond . le même président dit, dans son avis : « Cela est un jugement sans exemple, voire contre tous les exemples du passé jusqu'à huy, qu'un roi de France ait condamné en qualité de juge, par son

Les jugements rendus par le peince servient une source intarissable d'injustices et d'abus; les courtisans extoqueroient, par leur importuoité, ses jugements. Quelques empereurs romains eurent la fureur de juger; auds rêgnes n'élonnérent plus l'univers par leurs injustifies.

avis, un gentilhomme à mort (2), =

Claude, dil Tarite (3), spunt attirè à lui le jugement des difficire et les fonctions des nagitrats, donna coexsion à toutes sortes de rapiona. Aussi Nèron, parcennat à l'empire aprèc Claude, voulant se concilier les caprits, d'ecken-1-il, - Q'uli se gardecen bien d'être le juge de toutes les affaires, pour que les accusateurs et les accusies, dans les mors d'un paisis, ne fassent pas exposés à l'uisque pouvoir de quelques affranchis (4).

- Sous le règne d'Arendius, dit Zozime (5), la nation des calomniateurs se répaudit, entoura la cour, et l'infecta. Lorsqu'un homme étoit mort, on supposoit qu'il n'avoit point laissé d'enfants (6); ou dounoit ses biens par un rescrit. (1) Yoyes la Relation du proits foit et M. s' éte é La Friette.

Elle est imprimer dans les Memorre de Montrésor, tome n., page 6a.

(3) Cria fei changi dans in raite. Voyes in même Reienou.
(3) Annal., 1, 22.

(5) Men , L men . (5) Hest , L v.

(6) Meme desorder your Theodour-le-Jenoe

Car, comme le prince étoit étrangement stupide, et l'impératrice entreprenante à l'excès, elle servoit l'insatiable avarice de ses domestiques et de ses confidentes; de sorte que, pour les gens modérés, il n'y avoit rien de plus desirable que la

mort.
* Il y avoit autrefois, dit Procope (t), fort peu
de gens à la cour : mais, sous Justinien, comme
les jugen n'avoient plus la liberté de rendre justier, leurs tribupatux étoient disserts, tandis que
le palais du prince retentissoil des clameurs des
parties qui y solicitaient leurs sfirires. - Tout
le monde suit comment on y vendoit les jugements, et même les lois.

Les lois sont les yenx du prince; il voit par elles ce qu'il ne pourroit pas voir sans elles. Veut-il faire la fonction des tribunaux, il traraille non pas pour lui, mais pour ses séducteurs contre lui.

CHAPITRE VI.

Que, dans la monarchie, les ministres ne doivent pas juger.

Crir enore un grand inconvénient dans la monarchie, que les ministres du prince jugent examènes les affaires contentieuses. Nons voyons cucore aujourd'hui des chats où il y a des juges ann nombre pour décider les affaires fucales, et où les ministres, qui le croirvist veulent encore les juger. Les réflexions viennent en fonle ; je ne ferai que celle-ri

Il y a, par la nature des choses, ane expéce de contradiction a retire le consoil d'un monarque et ses tribunant. Le consoil due rois doit être composi de par de personnes; et les tribunant de paidenture en demandent besicoup. La raison en que, dans le premier, on doit prendre les affaires avec une certaine passion, et les sintre de même; ce qu'on an peut guirer sepirer que de quatre ou cien hommes qui en font leur affaire. Il faut, a contrine, des tribunant de jadicature de une freidi, et à qui toutes les affaires sessien en usulone fecon indifferents

(s) Buttors arcrists.

CHAPITRE VII.

Du magistrat unique."

Ur tel magintat ne pest avez finst que dans les gouvernemes despotique. On voit dans l'histoire ronaite à quel point un joge usique pest abburer de son pouverir. Comment Appleis, sur son tribunal, n'aureilel pan négriel les lois, paise de la comment de l

CHAPITRE VIII.

Des accusations dans les divers gouvernements.

A Bone (3), il dioi pennis i un rityro, die centre un antro. Le dioi di dalli dollo Tequit de la ripolitique, où chaque cioque dioi varieque la pripolique, où chaque cioque dioi unive pour le bien public un ribe sun brones; où rhaque citoyen est censi teuir tous le compereres les maximes de la ripolibique; et d'abone ou il purière un gour d'abonner fissusses, une trope de delsteur. Quicoque avoil ben de viers et bien des latests, une me le hien bissue et un esprit ambitiens, therebath un erisinel, to the viers of the control of the viers of the control to viers pour aller sun humaners et à la fortune (4), chose que nous ne voyous point parai nous de la control de la con

Nons avons aujourd'hui uue loi admirable; e'est celle qui veut que le prince, établi pour faire exécuter les luis, prépose un officier dans chaque tribunal pour poursuivre eu sou nom Dans les Lois de Platon (1), ceux qui négligent d'avertir les magistrats, ou de leur donner du secours, doivent être ponis. Cela ne couviendroit point aujourd'hui. La partie publique veille pour les citoyens; elle agit, et ils sont trauquilles.

CHAPITRE IX.

De la sévérité des peines dans les divers gouver-

La sévérité des peines convient mieux au gouvernement despotique, dont le principe est la terreur, qu'à la monarchie et à la république, qui ont pour ressort l'homucur et la vertu.

Daus les états modéris, l'amour de la patrie, la honte et la crainta du bilane, sont des motifs réprimants, qui pravent arrêfer hien des crimes. La plus grande peine d'une mauvaise actiou sera d'en être convairen. Les lois évilles y corrigerent donc plus aisément, et n'auront pas besoin de tant de force.

Dans ers états, un bon législateur s'attachera moins à punir les erimes qu'à les préveuir; il s'appliquera plus à donner des mours qu'à infliger des supplices.

C'est une remarque perpétuelle des suteurs ehinois (a), que plus dans leur empire on voyoit augmeuter les supplices, plus la révolution étoit prochaiue. C'est qu'on augmentoit les supplices à mesure qu'on manquoit de meurs.

Il seroit aise de prouver que, dans tous ou presque tous les états d'Europe, les peines out diminué ou augmenté à mesure qu'on s'est plus approché ou plus éloigné de la liberté.

Dans les pays despotiques, ou est si malheureux que l'on y craiul plus la mort qu'on un ergrette la vie; les supplices y doivent donc être plus ripoureux. Dans les états modérés, ou eraint plus de perdre la vie qu'on ne redoute la mort en elle-aueme; les supplices qui detent simplement la vie y sont dous sufficiants.

Les hommes extrêmement heureux et les hom-

⁽¹⁾ Voyen la loi m. \$ 24, ff. de Orig. jur. (2) «Quod poter puella abenet, locum înjuria ense ratus.

⁽Treative, Dicode s, Lut.)
(3) Es dans blem d'autres cités.

⁽⁴⁾ Voyes dans Tacite les récompreses accordées a ces dela-

tous les crimes: de sorte que la fonction des dàlateurs est incommue parmi nous; et, si ce vengenr public étoit soupconné d'abuser de son ministère, ou l'obligeroit de nommer son dénonciateur.

Dans les Lois de Platon (1), ceux qui néglicua de sont de services de la contra de la conciateur.

⁽¹⁾ Livre m.
(2) Je frezi voir dans in solte que la Chine, à cez égard , est dans le cus d'une sépublique ou d'une monarchie.

mes extrémement malheureux sont également portés à la durete; témoin les moines et les conquérants. Il n'y que la médiocrité et le mélange de la bonne et de la mausaise fortune qui donnent de la douceur et de la pitié.

Ce que l'on voit dans les hommes en particulier trouver dans les diverses nations. Chez les peuples saurages, qui ménent une vie très dure, et chez les peuples des gauvernements desposiques, où il n'y a qu'un homme exorbitamment favorisé de la fortune, tandis que tont le reste en est outragé, un est également cruel. La douceur rècue dans les souvernements modérés.

Lorsque nous lisons dans les histoires les exemples de la justice atroco des sultans, nous sentons avec une espèce de dauleur les maux de la nature humaine.

Dans les gouvernements modérés, tout, pour un bou legislateur, peut servir à furmer des peines. N'est il pas bien extraordiaire qu'i Sparte une des principales fit de ne pouvair prêter sa femme à un autre, ai recevoir celle d'un autre; de n'être jamais dans sa maison qui avec des vierges? En un mat, tout ce que la loi appelle une peine est efficiement une peine

CHAPITRE X.

Des anciennes lois françoises.

C'arr bien dans les anciennes lois françoises que l'on trouve l'esprit de la monarchie. Dans les cas où il à sight de peines pécuniaires, les nan-obles sont moins punis que les nables (s). C'est tont le contraire dans les erimes (s): le noble perd l'honneur et réponse en cour, pendant que le viaint, qui n'a point d'honneur, est puni en son corps.

CHAPITRE XI.

Que, lorsqu'un peuple est vertueux, il faut peu de peines.

Lu peuple romain avoit de la probité. Cette (1) - Si comme pour betarr un areit, les non-nobles descent une avende de quarante sous, et les nobles de soixante livers. -(Sousser sunde, L. 11, p. 198, édit, goth, de l'un 1323 ; et flanamanne, ch. ux, p. 209).

(a) Voyes be conset! de Pierre Desfontauses, ch. aud., sur-deut Varielle 22. probité eut tant de force, que souvent le législateur n'eut besoin que de lui montrer le bien pour le lui faire sulve... Il sembloit qu'au lieu d'ordonnances il suffisoit de lui danner des conseils.

Les princs des lois royales et celles des lois des doune tables furent presque tontes ôtées dans la république, soit par une soitée de la lui Valérience (1), soit par une conséquence de la loi Porcée (2). On ne remarqua pasque la république en filt plus mal réglée, et il n'en résulta aucune lésion de policie.

Cette hi Valérienne, qui défendoit aux magistrats tante voie de fait contre an citnyen qui avait appelé au peuple, n'iufligeoit à celui qui y contreviendroit que la peine d'être répaté méchant (3).

CHAPITRE XII.

De la puissance des peines.

L'axréasance a fait remarquer que, dans les pays où les peines sont douces, l'esprit du cituyen en est frappé, comme il l'est ailleurs par les grandes.

Quelque inconvénient se fait sentir dans un test, un gouvernement vident veut noulain le corrigor; et, su lieu de souger à fine excluse no crispor; et, su lieu de souger à fine excluse qui arrête le mai sur-lechamp. Mais on use le qui arrête le mai sur-lechamp. Mais on use le cette grande prine, comme clie vièril faite à cette grande prine, comme clie vièril faite à mondre; et, comme o diminus le reninne pour cell-ed, ; la me et hieraté force d'abulir l'autre nondre; et, comme o diminus le reninné pour cell-ed, ; la me et hieraté force d'abulir l'autre d'attent sous les cas. Les vious rele grande chemins étatent emmass dans quelques était, ou roudin autreter pas invertes un service et mogre au la comme de proprie de la rouge, ce mage au la comme augarrent sur les grande chemins.

grands chemans.

De nos jours la désertion fut très fréqueute :
on établit la peine de mort contre les déserteurs,
et la désertion n'est pas diminuée. La raison en
est bien unturelle : un soldat, accoutumé tous les

(c) Elle fat faite par Vistrius Publicula, bientità aprie l'expudian des rois relle fut recoverié deux list, asojones par des majatents de la miner famille, roome le dit l'art-tre, fix a. Il a'iven pas question de loi donner plus de force, mans d'en l'art-priscourante le diaponistion. A lightparties associam, s'all l'interpriscourante le diaponistion a. Didiporties associam, s'all l'interpriscourante le diaponistion. A lightparties associam, s'all l'interpriscourante le diaponistion. A lightparties associam, s'all l'interpriscourante l'interpriscourante l'art.

de la fondation de Reme.

(3) - Nikil ultra quon improbe factum adjecti. - (Titu-Liva)

jours à exposer sa vie, en méprise, ou ae flatte d'en mépriser le danger. Il est tous les jours accontume à craindre la bonte : il falloit donc laisser one peine (1) qui faisoit porter une flétrissore pendant la vie. On a prétendu augmenter la peine, et on l'a réellement diminuée.

Il ne faut point mener les hommes par les voies extrêmes; on doit être ménager des moyens que la nature nous donne pour les conduire. Qu'on examine la cause de tous les reliehements ; on verra qu'elle vient de l'impunité des crimes, et non pas de la modération des peines.

Suivons la nature, qui a dunné aux hommes la honte comme leur fléau; et que la plus grande partie de la peine soit l'infamie de la souffrir.

Que, s'il se trouve des paya où la honte ne soit pas une snite du supplice, cela vient de la tyrannie, qui a infligé les mêmes peines aux scélérats et aux cens de bien.

Et ai vous en voyez d'autres où les hommes ne sont reteaus que par des supplices cruels, comptez encore que cela vient en grande partie de la violence du gouvernement, qui a employé ces supplices pour des fantes légères.

Sonvent un legislateur qui veut corriger un mal ne songe qu'à cette correction; ses yeux sout ouverts sur cet obiet, et fermés sur les inconvenients. Lorsque le mal est une fois corrigé, on ne voit plus que la dureté du législateur : mais il reste un vice dans l'état, que cette dureté a produit; les esprits sont corrompus, ils se sont accontomés an despotisme.

Lysandre(a) ayant remporté la victoire sur les Atbéniens, on jugea les prisonniers; on accusa les Athéniens d'avoir précipité tous les captifs de deux galères, et résolu en pleine assemblée de conper le poing aux prisonniers qu'ils feroient. Ils furent tous égorgés, excepté Advmante, qui s'étoit opposé à ce décret. Lysandre reprocha à Philoclès, avant de le faire mourir, qu'il avoit dépravé les esprits et fait des leçons de cruauté à tonte la Grèce.

« Les Argiens, dit Plotarque (3), ayant fait mourir quinze cents de leurs citoyens, les Athéniens firent apporter les sacrifices d'expiation. afin qu'il plût aux dienx de détourner du cour des Athéniens une si cruelle pensée. » Il y a deux genres de corruption : l'un , lors-

que le peuple n'observe point les lois; l'autre, lorsqu'il est corrompu par les lois : mal incurable, parce qu'il est dans le remêde même. (t) On fendoit le nes , on cospoit les cerfiles

(a) Xanoroov , Hut., 1. u. (3) Officeres morales, De ceus que maniere les officires d'é-

CHAPITRE XIII.

Impuissance des lois japonoises,

Les peines outrées peuvent corrompre le despotisme même. Jetous les yeux sur le Japon.

On y ponit de mort presque tous les crimes (1), parce que la désobéissauce à un si grand empereur que celui du Japon est un crime énorme.

Il n'est pas question de corriger le eoupable, mais de veuger le prince. Ces idées sont tirées de la servitude, et vienuent sur-tout de ce que, l'empereur étant propriétaire de tous les biens. presque tous les crimes se font directement contre ses intérêts. On punit de mort les mensouges qui se sont

devant les magistrats(2); chose contraire à la défense naturelle. Ce qui n'a point l'apparence d'un crime, est

là séverement puni : par exemple, un homme qui basarde de l'argent au jeu est puni de mort. Il est vrai que le caractère étonnant de ce pouple opinistre, capricieux, déterminé, bizarre. et qui brave tous les périls et tous les malheurs. semble, à la première vne, absoudre ses législateurs de l'atrocité de leurs lois. Mais des gens qui naturellement méprisent la mort, et qui s'ouvrent le ventre pour la moindre fantaisie, sontils corrigés on arrêtés par la voe continuelle des supplices? et ne s'y familiarisent ils pas?

Les relations nous disent, au sujet de l'éducation des Japonois, qu'il faut traiter les enfanta avec douceur, parce qu'ils s'obstinent contre les peines; que les esclaves ne doivent point être trop rudement traités, parce qu'ils se mettent d'abord en défense. Par l'esprit qui doit régner dans le gouvernement domestique, n'auroit-on pas pu juger de celui qu'on devoit porter dans le gouvernement politique et civil?

Un législatenr sage auroit cherché à ramener les esprits par un juste tempérament des princs et des récompenses; par des maximes de philosophie, de morale et de religion, assorties à ces caractères; par la juste application des règles de l'honneur; par le supplice de la honte, par la jouissance d'un bonheur constant et d'une douce tranquillité : et, s'il avoit craint que les esprits, accontumés à n'être arrêtés que par une peins

⁽¹⁾ Voyes Kempfer. (1) Recard des repapes que ent serei à l'établissement de la compagnic des Indes . L. 111 . partir 11 . p. 525.

cruelle, ne pussent plus l'être par une plus donce, il auroit agi (1) d'une manière sourde et inscusible; il auroit, dans les cas particuliers les plus graciables, modèré la peino du crince, jusqu'à ce qu'il cût pu parveuir à la modifier dans tous

Mais le despotisme ne connoît point ces ressorts; il ne mene pas par ces voies. Il peut abuser de lui; mais c'est tout ce qu'il peut faire. Au Japon, il a fait un effurt; il est devenu plus cruel que lui-même.

Des ames par tout effarouchées et rendues plus atroces n'unt pa être conduites que par una atrocité plus grande.

Vuilh l'origine, voilh l'esprit des lois du Japon. Mais elles ont eu plus de fureur que de force. Elles ont réussi à détruire le christianisme : mais des efforts si inotis sont une preuvo de leur impuissance. Elles ont voulu établir une boune police, et leur fuiblesse a paru encore mieux.

If that live la relation de l'extraves de l'empereur et du depre à Misso(c), Le nombre de coux qu'i y ferral étauffés, un tois parles praces qu'ant par le la relation de la relation des la relation des parties de la relation des parties des la relation des parties de la relation des parties de la relation des parties de la relation de

auren, ecc. A pesseria vita ser un mite trait. L'empereu, debnei à des plaisien diseaux, ser se marient debnei à des plaisien diseaux, ser se marient debnei à des plaisients de la commandation de la consideration de la commandation de l'empereur de la commandation commerce ser celle. Se autorire di friencher les plus belle feames de l'empire: tout citation les détermines, il en est un diff. Les daures de la plus belle feames de l'empire: tout citation con; indigénée de ce qu'il leur avai qu'iller personne d'une si lauxe naissunce, étouférent personne d'une si lauxe naissunce, étouférent l'enfait. Ce crine et corché à l'empereur; il auroit vruie us terreut de sang Lutroité de les et emplées dout l'évite les leurs plus de le rempée des l'évites la Lesque la des le rempée des l'évites la Lesque la de l'entre de la commandation de l'entre l'entre l'entre de l'entre peine est saus mesure, ou est souvent obligé de lui préférer l'impunité.

CHAPITRE XIV.

De l'esprit du senat de Rome.

Sors le consult d'Acilius Glabrio et de Pison, on fil la là Acili (f) pour arterire les brignes. Dison (s) dit que le sénat engues les consola la la prepueser, parce que le tribus C. Conselius avoit révolu de faire établir des pienes terribles contre en cime, à qui le pesqué évoit les propies tout aient pranoit que des peines immodéreis jetteraient bren la terreur dans les capriss, mais qu'elles survient et et éfet, qu'on ne trouveroit pulha personae pour accuer si pour condamner; su ben qu'en propount des peines modiques, on survit des juges et des avecuateurs.

CHAPITRE XV.

Des lois des Romains à l'égard des peines.

Je mo trouve fort dans mes maximes lorsque j'ai pour moi les Romains; et je crois que les peines tiennent à la nature du gouvernement, lorsque je vois ce graud peuple changer à cet égard de lois civides à mesure qu'il changeoit de lois politiques.

Les lois royales, faites pour un peuple composé de fugitifs, d'esclaves, et de Leigands, furent très sérèces. L'esprit de la république auroit denandé que les décentuirs n'enseut pas mis res lois dans leurs doute tables, mais des gens qui aspiraient à la tyrannie n'avoient garde de suivre l'esunt de la république.

Tite-Live (3) dit, sur le supplice de Metius Sufficius, dictateur d'Albe, qui fut condanné par Tullus Hostilius à être tiré par deux chariots, que co fut le premier et le dernier supplice où l'ou témoigne avoir perdu la mémoire de l'hu-

⁽¹⁾ Remarquez bien ceri comme une maxime de praique dam les cas on les esprits ont cié gifes par des princs trop ri-

 ^[9] Recuest des vigages qui ont servi a Tétablissement de la compagnie des lades, tom, v. p. s.
 [1] Ibid

⁽s) Les compables écolent confirmés à une amende; ils no pouvoient plus être némis dans l'ordre des sénateurs, et nommés a notune magnitrature. (Doon , E. KERTE.)

⁽⁹⁾ Blod. (3) Lover t.

manité. Il se trompe : la loi des donze tables est

pleine de dispositions très cruelles (1). Celle qui déconvre le mienx le dessein des décemvirs est la peine capitale pronoucée contre les anteurs des lihelles et les poètes. Cela n'est guère du génie de la république, on le peuple aime à voir les grands humilies. Mais des gens qui vonloient renverser la liberté eraignoient des écrits qui pouvoient rappeler l'esprit de la li-

berté (2). Après l'expulsion des décemvirs, presque toutes les lois qui avoient fixé les peines foreut ôtées. On ne les abrogea pss expressément; mais la loi Poreia avant défendu de mettre à mort un citoven romain, elles n'eurent plus d'application.

Voilà le temps auquel on peut rappeler ce que Tite-Live (3) dit des Romains, que jamais peuple n'a plus aimé la modération des peines,

Oue si l'on ajoute à la donceur des peiues le droit qu'avoit un accusé de se retirer avant le jugement, on verra bien que les Romains avoient suivi cet esprit que j'ai dit être naturel à la république.

Sylla, qui confondit la tyrannie, l'anarchie et la liberté, fit les lois cornélieunes. Il sembla ne faire des réglements que pour établir des crimes. Ainsi, qualifiant une infinité d'actions du nom de meurtre, il trouva par-tout des meurtriers; et, par uue pratique qui ne fut que trop suivie, il tendit des pièges, sema des épines, ouvrit des abymes sur le chemin de tous les citoyeus.

Presque toutes les lois de Sylla ne portoient que l'interdiction de l'eau et du feu. César y ajouta la confiscation des biens (4), parce que les riches gardant dans l'exil leur patrimoine, ils étoient plus bardia à commettre des erimes.

Les empereurs ayant établi un gouvernement militaire, ils sentirent bientôt qu'il n'étoit pas moins terrible contre enx que contre les sujets; ils cherchérent à le tempérer : ils crureut avoir besoin des dignités, et du respect qu'on avoit

pour elles. On s'approcha un peu de la monarchie, et l'on divisa les peines en trois classes (5) : celles qui regardeient les premières personnes de l'état (6), (1) On y trouve le supplier du feu, des peines presque tou

jours capitales, le vol puni de mort, etc. (s) Sylla, same du même esprit que les décemules. augmenta comme eux les peines contre les éerseaus setief-

(3) Livre 1 (4) - Permas factmorum nunit, cum locupletra en facilisa ser irre se obligarent, quod integris patrimoniis exulurent. - (Su iroan . in Julio Canare.]

(b) Voyer la loi 3, 5 Leges, ad leg. Cornel. de Securica ; et un tres grand nombre d'autres , au digeste et au code. (6) Sublimiores

et qui étoient assez doures ; relles qu'on infligeoit aux personnes d'an rang inférieur(1), et qui étoient plus sévères; enfin celles qui ne concernoieut que les cooditions basses (2), et qui furent les plus rigoureuses.

Le féroce et insensé Maximin irrita pour ainsi dire le gouvernement militaire, qu'il auroit fallu adoucir. Le sénat apprenoit, dit Capitolin (3), que les uns avoient été mis en eroix, les autres exposés anx bêtes, ou eufermés dans des peaux de hêtes récemment tuées, sans aueun égard pour les dignités. Il sembloit vouloir exercer la discipline militaire, sur le modèle de laquelle il prètendoit récler les affaires civiles,

On trouvera, dans les Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence (4), comment Constantin changes le despotisme militaire en un despotisme militaire et civil, et s'approcha de la monarchie. On y peut suivre les diverses révolutions de cet état, et voir comment on y passa de la rigueur à l'indolence, et de l'indolence à l'impunité.

CHAPITRE XVI.

De la juste proportion des peines avec le crime.

Le est essentiel que les peines aieut de l'harmonie entre elles, parce qu'il est essentiel que l'on évite plutôt un grand crime qu'un moindre; ce qui attaque plus la société que ce qui la choque moins.

- Uu imposteur (5), qui se disoit Constantin Ducas, suscita un grand soulevement à Constantinople. Il fut pris et condamue au fouet : mais ayant accusé des personnes considérables, il fut coudamné, comme calumniateur, à être brûlé. » Il est singulier qu'on eût ainsi proportionné les peines entre le crime de lése-majesté et celui de calomnie.

Cela fait souvenir d'un mut de Charles II, roi d'Angleterre. Il vit, en passant, un homme at pilori ; il demauda pourquoi il étoit là. « Sire , lui dit-un, c'est pares qu'il a fait des libelles coutre vos ministres. - Le grand sot! dit le ros; que ne les écrisoit-il coutre moi? on ne lui auroit rien fait. -

(s) Medica (2) Indience Log. 3. 5. Logis, ad log. Cornel, de Securit

(3) Jrs. Car., Megassai det.

(G Ch. 1911 (5) Histoire de Nictybore, patriarche de Constantinople - Soixante-dix personnes conspièrent contre l'empereur Baille (); al les fis fauigier, on leur brûla les cheveux et le poil. Un cerf l'ayant peis avec son bois par la cenitore, quelqu'un de sa sulle tira soc'epéc, coupa sa ceniture, et le dilivra : il lui fit trancher la tête, parce qu'il avoit, disori-li, tire l'epéc contre lui. - Qui pourroit penser que, sous le même prince, on edit reodu ces deux jugenents?

C'est uu grand mal parmi nous de faire subir la même peine à celui qui vole sur un grand chemin, ct à celui qui vole et assassine. Il est visible que, pour la sûreté publique, il faudroit mettre quelque différence dans la peine.

A la Chine, les voleurs cruels sont coupés en morceaux (2); les autres, non : cette différence fait que l'on y vole, mais que l'on n'y assasine pas.

Eu Moscovie, la peiuc des volenrs et celle des assassins sont les mêmes, on assassioc (3) toujours. « Les morts, y dit on, ne racontent rien. »

Quand il n'y a point de différence dans la peine, il faut eo mettre dans l'espérance de la grace. En Angleterre, on n'assassine point, parce que les voleurs peuvent espérer d'être transportés dans les colonies; non pas les assassins.

C'est un grand ressort des gouvernements modèrés que les lettres de grace. Ce pouroir que le prince a de pardonner, exécuté avec sagesse, peut avoir d'admirables effets. Le principe de gouvernement despotique, qui ne pardonne pas, et à qui on ne pardonne jamais, le prive de ces avantages.

CHAPITRE XVII.

De la torture ou question contre les criminels.

Paxar que les hommes sont méchaots, la loi est obligée de les supposer mellivers qu'ils no sont. Ainsi la déposition de deux témoies suffit dans la position de tous les crines. La loi les croil, comme s'ils parloiced par le bouche de la vérilé. Los juçe aussi que tout enfant conquerdant le marique est légième: la loi a confance en la mére, comme s'elle étoit la podicité même. Mais la question coorte les ermines la rest

pas dans un cas forcé comme ceux-ci. Nous voyons aujourd'hui une nation (1) très bien policée la rejeter sans inconvenient. Elle n'est donc pas nècessaire par sa nature (2)

Tont d'habiles gens et tant de benax génies ont écrit contre cette pratique, que je n'os eparler apris eux. J'allois dire qu'elle pourroit convenir dans les gouvernements despotiques, où tout ce qui inspire la crainte centre plas dans les ressorts du gouvernement; j'allois dire que les esclaves, chez les Grecs et chez les Ronasian... Mais j'entends la voix de la Nature qui crie contre moi.

CHAPITRE XVIII.

Des peines pécuniaires, et des peines corporelles.

No pires les Germains adametation gui que des puins priomitires. Ce hommes gerriers etiliese estimoient que leur sang ne devoit fetre verie que les armes à la main. Les Japonois (3), as contraire, rejettent ces sortes depriens, sons précitent que les grans riches dudereinnt la gauliton. Mai les gens riches menpienes prévanities ne prevent-elles pas se propetionner aux fartunes? Di enfin, ne peut-onpas joinder l'éclaims de previous de passi privation de la contraire de present de la contraire de l

Un bon législateur prend un juste milieu : il n'ordonne pas tonjours des peines pécuniaires; il n'inflige pas tonjours des peines corporelles.

CHAPITRE XIX.

De la loi du talion.

Lus états despotiques, qui aiment les lois sim-

(s) Le netien angleise.
(a) Les citerens d'Athènes ne pouveient être mis à la oues-

tion, I fanna, Out, in Agreed, J., excepté dans le crine de lineampiris. On demonth question trette jeurs apria la condamantain, (Ensars Fourwarra, Raser, esci. Ill. 11, 12) apria la consiste proparative. Quant sur Romanies, la loi 8 et a. et de platies mejarative. Quant sur Romanies, la loi 12 et a. et de platies mejarative proparative la naissance. In de gains, la profession de la miller, garantissairest de la question, a jura de la crime de l'évenajoré. Veyes les sugar ravlative la la crime de l'évenajoré. Veyes les sugar ravlative la la des la des la des la crime de l'évenajoré. Veyes les sugar ravlative la la des la des la des la des la des la des la crime de

⁽¹⁾ Histoire de Nicéphore, patriarche de Constantinople (2) Le P. Be Hann, tom, 2, p. 6.

⁽³⁾ Etat prisent de la grande Bassie, par Pensy.

⁽³⁾ Vuges Kempler

ples, usent besucoup de la loi du talion (t); les états modéres la reçoivent quelquefois : mais il y a cette différence, que les premiers la fout exercer rigourensement, et que les autres lui dounent presque toujours des tempéraments.

La loi des doure tables en admettoit deux : elle ne condamnoit au talion que lorsqu'on n'avuit pu apaiser celai qui se plaignoit (3). On pouvoit, après la condannation, paper les dommages et intérêts (3), et la peine corporelle se convertissoit en peine pécuniaire (4).

CHAPITRE XX.

De la punition des pères pour leurs enfants.

Ox punit à la Chine les pères pour les fautes de leurs enfants. C'étoit l'usage du Pèrou (3). Ceci est encore tiré des idées despotiques. On a beau dire qu'on punit à la Chine les

peres pour l'invoir pas fait usage de ce pouvoirpaternel que la nature a établi, et que les mémes y out appenenté; cha suppose toujours mémes y out appenenté; cha suppose toujours qu'il à y a point d'houseur ètre les Chinoia. Purni nous, les péres dont les cafants sont condamnés au supplice, et les casfinit (5) dont les présents sub le mémeont, sent sous jounis par la houte qu'ils le servieur à la Chine par la perte de la vie.

CHAPITRE XXI.

De la clémence du prince.

La elémence est la qualité distinctive des monarques. Dans la république, où l'on a pour principe la vertu elle est moiss nécessaire. Dans l'état despotique, où règne la craiute, elle est moins en usage, parce qu'il faut contenir les

(1) Elle est établie dans l'Alcoren. Toyen le chapitre de Le Facile. (3) - Si membrum rupit, ni cass co pacit, tello este. - (Au-Le-Gallet, l. EC, ch. 1.)

(4) Voyes aunsi la loi des Winigothe, liv. vs., titre sv., § 3 et 5. (5) Voyes Gorcilasso, Histoire des guerres civiles des Espe-

(6) «An tiru de les punir, disoit Platon, il fest les louer de ne pas ressembler a leur pere. · (Liv. 51 des Lois.) grands de l'état per des exemples de sérétié. Dans les monarchies, où l'on est gouverné par l'honneur, qui souvent exige c que la loi défend, elle est plus névessaire. La disgrace y est un équivalent à la peine : les formalités mêmes des jugements y sont des ponitions. C'est là que la houte vient de lous côtés pour former des geures particuliers de primes.

Les grands y sont si fort punis per la disgrace, par la perte souvent imaginaire de leur fortune, de leur-crédit, de leurs babitudes, de leurs plaisirs, que la rigueur à leur égard est inutile : élle ne peut servir qu'à êter aux sujest l'amour qu'ils ont pour la personne du prince, et le respect qu'ils deivent avoir pour les places.

Comme l'instabilité des grands est de la nature du gouvernement despotique, leur sûreté entre dans la nature de la monarchie.

Les monarques ont tant à gagaer par la clèmence, elle est suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer; et on le peut presque toujours dans nos contrées.

On lenr disputera peut-être quelque branche de l'autorité, presque jamais l'autorité entière; et si quelquefuis ils combattent pour la couronne, ils ne combattent point pour la vie.

Mais, dira-ton, quand fau-ti punir? quand fau-ti pardomer? Cret une chose qui se fait mieux sentir qu'elle ne peut se prescrire. Quand la désence a des dangers, ces dangers sont trev stibbles. On la distingue aiscinent de cette foiblesse qui mêne le prince au mépris et à l'imquissance même de ponir.

L'empereur Maurice (t) prit la résolution de ne verser jamais le sang de ses sujets. Austanse (2) ne punissoit point les crimes. Isane l'Ange jura que, de son rigne, il ne feroit mourir personne. Les empereurs grees avoient oublié quo en o étoit pas en vain qu'ils portoient l'épèc.

(1) Évanus , Histoire. (1) Frag. de Suidas, dans Countrat. Perphyrog.

LIVRE SEPTIÈME.

CONSEQUENCES DAS DIFFÉRENTS PAINCIPES DES TROIS GOUVERNEMENTS PAR RAPPORT AUX LOIS SOMPTUAIRES, AU LUXE, ET A LA CONDITION DAS FEMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Du luxe.

La luxe est toujours eu pruportion avec l'inégalité des fortunes. Si dans un état les richesses sont également partagées, il n'y aura point de luxe; car il u'est fondé que sur les commodités qu'on se donne par le travail des autres.

Pour que les richesses restent également partagées, il faut que la loi ne donne à chaeun que le nécessaire physique. Si l'on a an-delà, les una dépenseront, les autres acquerront, et l'inégalité s'établira.

Supposant le nécessaire abysique égal à une soume dounée, le lons d'exença pin aixont que le nécessaire sera égal à zêro; céuls qui sura le double sura un loue égal à un; echsi qui sura le doublée du bien de ce d'ensier aura un luve qu'il à triest quado on aura encore le double, on aura un liva ejul a sept : de sorte que le hiencha particulte qui suit, intant loujous supposé double particulte qui suit, intant loujous supposé double plus me muite, dans cette progression o, r., 3, r., 5, 3, r., 6, 7, 1, 5, 1, 6, 2, 6, 7, 5, 7, 5, 7, 5, 7, 6, 7,

Dans hripublique de Piston (1), le huc auroit pou pou exclucie au juste. Il y avoit quatre sortes de crea stabilis. Le premier étoit précidement le treme of finisoit la pauvreté; le second étoit doublès le troisième, triple; le quatrième, quarque du premier. Dans le premier cens, le laxe étoit égal à ziro; il étoit égal à un dans le se-cond, à deux dans le troisième, à trois dans le quatrième; et il suivoit aimi la proportion arithmétique.

En considérant le luxe des divers peuples les uns à l'égard des autres, il est dans chaque état en raison composée de l'inégalité des fortunes

(s) Le permier ceus ésoit le sont héréditaire en Berre ; et Platon ne rouloit pas qu'on pris avoir en autres effetsplus du traple du sort héréditaire, Veyes ses Louz, L. re. qui est entre les citoyens, et de l'inégalité des richesses des divers états. En Pologne, par exemple, les furtunes sont d'une inégalité extréme; mais la panyreté du total empêche qu'il n'y ait autant de luxe que dans un état plus riche.

Le luxe est eucore en proportion avec la grandeur des villes, et sur-tout de la capitale; en sorte qu'il est en raison composée des richesses de l'état, de l'iuégalité des fortunes des partieuliers, et du nombre d'hommes qu'on assemble dans de certains lieux.

and the viction man, searable, plus its seet when it yet does not reside a set of the seet of the seet

Il résulte de tout cela une incommodité générate de ceux qui excellent dans une profession mettent à leur art le prix qu'ils veulent; les plus petits talents suivent cet exemple; il n'y a plus d'arremoire entre les betoins et les moyens. Lorsque je suits forcé de plaider, il est nécessaire que je puisse payer un avocat; lorsque je suis malade, il faut que je puisse avoir un médecin.

Quelques gens ont pensé qu'en assemblant taut de peuple dans une capitale, on diminuoit le comaserce, parce que les hommes ne sont plus à une certaine distance les uus des autres. Je ne le crois pas : on a plus de desirs, plus de besoins, plus de fantaisies, quand on set nessemble.

CHAPITRE II. "

Des lois somptuaires dans la démocratie.

Ja viens de dire que dans les républiques, où les richesses sont également partagées, il ne peut point y avuir de luxe; et, comme on a vu au livrecinquieme(2) que cette égalité de distribution

(s) Dans une grande ville, dit l'auteur de la Fable des abeildes, toin. 1, p. 273, un altabille au-demas de sa qualité pour dêtre estante plan qu'on n'est par la meditatele. C'est ser pircur pour su capel foible, perspur assai grand que celus de l'accous glassement de ses desais. faisoi l'excellence d'une république, il suit que moins il y a de luxe dans une république, plus elle est parfaite. Il a'y en avoit point chez les permiers Romains; il a yen avoit point chez les Lacédémoniers; et dans les républiques où l'égalité n'est pas cout-fair perduc, faspiri de commerce, de travail, et de vertu, fait que chacur y pest et que chacus y veut vivre de son propre hien, et que par conséquent il y a pen de lux.

Les lois du nouveau partage des champs, demandéres avec tant d'instance dans quelques républiques, étoient salutaires par leur nature. Elles ne sont dangereuses que comme action subite. En distat tout-l-coup les richeses sux uns, et augmentant de même celles des autres, elles funt dans chaque famille une révolution, et en doivent produire une générale dans l'état.

A mesure que le lixe s'établit dans une république, l'esprit se tourne vers l'intérêt partieulier. A des gent à qui il ne faut rien que le occessaire, il ne reste desirer que la gloire de la patrie et la siense proper. Mais une ame corrompue par le liux e bien d'autres desirs: bientit elle devient ennemie des lois qui la géneat. Le laxe que la garasson de Rhège commerça à connoirte fit qu'elle en égorga les habitants.

Siôt que les Romains foreut corrongues, leurs desirs destinent immenses. On en peut juger par le prix qu'ils mirent aux chores. Une cruche de viu de l'alerne () se vendoit ceut deuiers romains; un baril de chair salée da Punt en coltoit quatre ceuts; un bon cuisinée, quatre talents; les jeunes garçons n'avoient point de prix. Quand, par une impétuosité(3) générale, tout le monde se portoit à la volupté, que devenoit hu vettu?

CHAPITRE III.

Des lois somptuaires dans l'aristocratie.

L'ARITOCATIE MEI CONSTIUÉE A CE MIBERT, que les nobles y out les richesses, et que cependant ils ue doivent pas dépenser; le luxe, contraire à l'esprit de modération, en doit être banni. Il n'y a donc que des gens très pauvres qui ne peuvent pas recevoir, et des gens très riches qui ne peuvent pas récevoir, et des gens très riches qui ne peuvent pas dépenser.

A Venise, les lois forceat les nobles à la modestie. Ils se sont tellement accoutumés à l'épargue, qu'il av ja que les courtisanes qui puissent leur faire donner de l'argent. On se sert de cette voie pour entretent i riodustrie : les femmes les plus méprisables y dépensent sans danger, pendant que leurs tributaires y mêneut la vie du monde la plus obseure.

Les bounes républiques grecques avoient à cet égard des institutions admirables. Les riches employoient leur argent en fétes, en choeurs de musique, en chariots, en chevanx pour la course, en insgirtatures ouéreuses. Les richeuses y étoient aussi à charge que la pauvres.

CHAPITRE IV.

Des lois somptuaires dans les monarchies,

Las Suions, nation germanique, rendent honneur aux richesses, dit Tacite (r): ce qui fait qu'ils vivent sons le gouvernement d'an sent-Cela signifie bien que le luxe est singolièrement propre aux monarchies, et qu'il n'y faut point de lois somptunires.

Comme, par la constitution des monarchies, les richeus y sont inéglemente partigos, il lust hien qu'il y ait du luxe. Siles riches n'y dépensent pas beauceup, les pauvers maurent de faim. Il faut mines que les riches y dépensent à propretto de l'inc. Elle dies fortunes; et que, comme nous avans dit, le luxe y augmente dans cette propertion. Les richeuses particulieres n'olt nag-propertion. Les richeuses particulieres n'olt nag-cite particulieres n'olt nag-cite particulieres n'olt nag-cite particulieres n'olt nag-cite particulieres de l'industrial de l'

Ainsi, pour que l'état monarchique se soutienne, le laxe doit aller en croissant, du laboureur à l'arisan, au négociant, aux nobles, aux magistrats, aux grands seigneurs, aux traitants principaux, aux princes; sans quoi tout seroit perdu.

Dans le sénat de Rome, composé de graves magistrats, de jurisconsultes, et d'hommes pleins de l'idée des premiers temps, on proposa, sous Auguste, la correction des morurs et du luxe des femmes. Il est curieux de voir dans Dion (z) avec quel art il êluda los demandes importunes de ecs

⁽r) Fragment de liv. conux de Biodore, rapporté par Const. Porphi, Estrait des serms et des siess. (a). Cara maximus consiem impetes ad ingurism cont... (Oner, Papea, Estrait des certes et des voces).

⁽e) De morshus Gromenerum. (a) Door Campro, L. Liv.

sénateurs. C'est qu'il fondoit une monarchie, et dissolvoit une république.

Soon Tabre, les élites proposerest, dans lesiales le résidissement des accinaciós ionis pesaires (1). Ce prince, qui avoit des lumières, y opsos. - L'état ne pourrie dushierte, divisé la la situation où sont les choses. Comment Rome pourriel elle virier Comment porroient virre les provinces? Nous avison de la fragilité lorque nous disson clippera d'une sente ville : aujourd'hui nous consomons les richesses de tout "universy noit lit resultie pour nous less natives et les sectives. - Il voyoit hien qu'il ne faitoit dans de lois songheires.

Lorque, sons le même empereur, on proposa su sénat de défendre aux gouverneurs de menor leurs femmes dans les provinces, à ceuse des dérèglements qu'elles y apportoient, cels fut rejeté. On dit - que les exemples de la dureté des aucieus avoient été changés en une façon de vivre plus agréable (2). « On sentit qu'il failoit d'autres morurs.

Le lour est donc méresaire dans les états marchiques, il fest encore dans les états despotiques. Dans les premiers, éest un suage que l'on fait de ce qu'on possède de liberte; dans les autres c'est un abus qu'on fait des avantages de sa servitude. L'on excluse, choisi par son maître pour tyrannière ses autres esclaves, incertain pour le lendemain de la fortune de chaque jour, n'a d'autre féticié que celle d'assourir l'orgueil, les desire et les volqueis de chaque jour,

Tout ceri mêne à une réflexion : les républiques finissent par le luxe; les monarchies, par la pauvreté (3).

CHAPITRE V.

Dans quels cas les lois somptuaires sont utiles dans une monarchie.

Ca tut dans l'esprit de la république, on dans quelques cas particuliers, qu'au milieu du treizième siècle on fit en Aragon des lois somptuaires. Jacques l'r ordonna que le roi ni aueun de sers sujets ne pourroient manger plus de deux sers de viandes à chaque repas, et que chacune ne seroit préparée que d'une seule manière, à moins que ce ne fût du gibier qu'on eût tué soi-même (1).

On a fait aussi de nos jours en Suède des lois somptuaires; mais elles ont un objet différent de celles d'Aragon.

Un état peut faire des lois somptunires dans l'objet d'une frugalité absoloie : é'est l'esprit des lois somptunires des républiques; et la nature de la chose fait voir que ce fut l'objet de celles

of Aragon. Les lois somplumires peuvent avoir aussi pour objet une frugatité relative, lorsqu'nn étal, sensant que des marchaelles étrangére d'un troplant prix domandereureut une trite exportation des sinesse, qu'il le privernit plus des se besoins par celle-ci qu'il n'en attifératio par celle-lis, et défond absulament l'entrée et échi l'esprit des biologies de la lind de nog journe es Serbé (v) De lois et le lind de nog journe es Serbé (v) De lois et le lind de nog lois et l'entrée de l'entrée lois et le lind de nog lois et l'entrée de l'entrée le le lind de la convenient aus monarchiels sompliaire qui conviennent aus monarchiels sompliaire qu'en de l'entrée de l'entré

En général, plus un état est pauvre, plus il est par par son lux e relatif; et plus, par conséquent, il lui faut de lois somptoines relatives. Plus un état est triche, plus son lux e relatif l'eurichit; et il faut bien se garder d'y faire de lois comptuaires relatives. Nuns expliquerons mienx ceci dans le livre sar le commerce (3). Il n'est lei question que du lux absolut.

CHAPITRE VI.

De luxe à la Chine.

Dis risions particulières demandent des lois computaires dans quelques résta. Le peuple, par la force de climat, peut dévenir s'inombrau, et le force de climat, peut dévenir s'inombrau, et l'en autre côte les moyens de la faire subsister persent étre et aimentains, qu'il est hou de l'appieur tout cutier à le colluir des terres. Dans cet éta le line ent dangerens, et les lois moments y dévenir des réputereus. Ainsi, pour tent de l'appieur tout des l'entre proporteurs. Ainsi, pour le comment de l'appieur tout entre l'engereuse. Ainsi, pour un des d'aburel prier les yeas, sur le reporte de peuple, et la feit étair et les laires de peuple, et la réput de la faire viex. En Angletere, le so produit lemance pup hou de grain equ'il s'en faut pour nouvrir

⁽¹⁾ TACTE , Amad., 1. 191. (2) - Mults durities veterum melius et letinu mutata » (Ta-

^{(171 ,} Ann., L. 111.)
(3) • Opulratio paritiers mon egestatrus • (Facass, Er. 111.)

⁽¹⁾ Constitution de Jacques (⁵⁷, de l'an 1234, art. 6, dans Morus Hopewers, p. 1459. (2) On y a défends les vues enquis, et autres morchandisco

gericules.

ceux qui cultivent les terres, et ceux qui procurent les vétements : il peut donc y avoir des arts frivoles, et par conséquent du luxe. En France, il croît assez de blé pour la nourriture des laboureurs et de ceux qui sout employés aux maoufaetures : de plus, le eommerce avec les étrangers peut rendre pour des choses frivoles tant de choses nécessaires, qu'ou n'y doit guere craindre le luxe

A la Chine, an contraire, les femmes sont si fécondes, et l'espèce humaine s'y multiplie à un tel point, que les terres, quelque eultivées qu'elles soieut, suffisent à peice pour la moorriture des habitants. Le luxe y est done pernieieux, et l'esprit de travail et d'écocomie y est aussi requis que dans quelque république que ce soit (1). Il faut qu'on s'attache aux arts nécessaires, et qu'on fuie cens de la volupté.

Voila l'esprit des belles ordonnances des empercurs chinois, - Nos ancieus, dit un empercur de la famille des Tang (2), tenoient pour maxime que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, une femme qui ne s'occupit point à filer, quelqu'un souffroit le froid ou la faim dans l'empire... » Et, sur ee prineipe, il fit détruire une infinité de monastères de bonzes.

Le troisième empereur de la vingt-unième dynastie (3), à qui ou apporta des pierres précieuses trouvées dans une mine, la fit fermer, ne voulant pas fatiguer son peuple à travailler pour nne ebose qui ne pouvoit ni le nourrir ni le vêtir.

" Notre luxe est si grand, dit Kiayventi (4), que le penple orne de broderies les souliers des jeunes garçons et des filles qu'il est obligé de vendre. » Tant d'hommes étant occupés à faire des habits pour un seul, le moven qu'il n'y ait bien des gens qui manquent d'habits? Il y a dix bommes qui maugent le revenu des terres, cootre un laboureur : le moyen qu'il n'y ait bien des gens qui manquent d'aliments?

CHAPITRE VII.

Patale conséquence du luxe à la Chine. On voit, dans l'histoire de la Chine, qu'elle

(1) Le laze y a toujours été serété. (3) Dans une ordonnance rapportee par le P. du Haide, t. 12.

(3) Mistoire de la Chine, vingt-unième dynastie, fans l'ouwrage do P. do Halde, L. t. (4) Dans un discours repporté par le P. du Holde, tome se,

a en vingt-deux dynasties qui se sont soccédé: c'est-à-dire qu'elle a éprouvé viogt-deux révolutions générales, sans compter une infinité de particulières. Les trois premières dynasties durerent assez long-temps, parce qu'elles furent sagement gouvernées, et que l'empire était moins étendu qu'il ne le fut depuis. Mais on peut dire, eu général, que toutes ces dynasties commeocéreut assez bien. La vertu, l'atteution, la vigilance, sout nécessaires à la Chine : elles y étoient dans le commencement des dynasties, et elles mauquoient à la fin. En effet, il étoit naturel que des empereurs nonrris dans les fatigues de la guerre, qui parvenoient à faire desceudre du trône une famille novée dans les délices, enpuervasseot la vertu qu'ils avoicot éprouvée si utile. et eraigoissent les voluptés qu'ils avoient vues si funestes, Mais, après ces trois on quatre premiers princes, la corruptioo, le luxe, l'oisiveté, les délices, s'emparent des sucresseurs; ils s'enferment dans le palais; leur esprit s'affoiblit, leur vie s'accourcit, la famille décline; les grands s'élèveut, les eunnques s'accréditent, on ne met sur le trône que des enfauts; le palais divient ennemi de l'empire; un peuple oisif, qui l'habite, ruine celui qui travaille; l'empereur est tué ou détruit par un usurpateur, qui fonde une famille, dont le traisième ou quatrieme successent va dans le même palais se reufermer eurore.

CHAPITRE VIII.

De la continence publique.

In y a tant d'imperfections attachées à la perte de la vertu dans les femmes, toute leur ame en est si fort dégradée, ce point principal ôté en fait tomber tant d'autres, que l'on peut regarder, dans un état populaire, l'incontinence publique comme le dernier des malheurs, et la

eertitude d'un changement dans la constitution. Aussi les bons législateurs y ont-ils exiré des femmes une certaine gravité de mœurs. Ils ont proscrit de leurs républiques non-seulement le vice, mais l'appareuce même du vice. Ils out banni jusqu'à ce commerce de galauterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les femmes corrompent avant même d'être corrompues, qui donne ou prix à tous les riens, et rabaisse ce qui est important, et qui fait que l'on ne se conduit plus que sur les maximes du ridicule, que les femmes entendent si bieu à établir.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

De la condition des femmes dans les divers gouvernements.

Lis femmes ont peu de reteute dans les monarchies, parce que la distiuction des rangs les appelant à la cour, elles y vont prendre cet esprit de liberte, qui est à peu près le srul qu'on y tolère. Chacqui se sert de leurs agréments et de leurs passions pour avancer sa fortune; et, comme leur foiblesse ne leur prente pas l'orgueit, mais

la unité, je lancy viçue toujours avec elles. Dans les états despotiques, les femmes n'intreduisent point le lance; mais elles out ellemènes un objet du lanc. Elles dorest étre extrémentent ecletes. Charun sui l'écpét du gouvernement, et petre ches sie eq qill voit chaldi ailleurs. Comme les bios y sont séréeres it excludes sui-le-clauje, ou a peur que la liberé ries, leres indirections, lens ripeganenes, leur products, leurs judices; leurs papers, est art qu'out les petites ames d'intéreure les graudes, sy's saureius d'exes acconsépames.

De plus, comme dans ces états les princes se jouent de la nature liumaine, ils ont plusieurs femmes; et mille considérations les obligent de les renfermer.

Dans les républiques, les feunmes sont libres par les lois, et captivées par les merurs; le luxe en est banoi, et, avec lui, la corruption et les vices.

Dana les villes greeques, où l'on ne vivoir pas sons cette religion qui siabili que, chet les hommes mêmes, la pureté des mours est une partie de la vertu, dans les villes greeques, où u vice aveugle régionit d'une manière effetiure, où l'avoir de la vielle manière effetiure, où l'aturalitation de la vielle manière de la vielle de la vielle de la vielle manière de la vielle de foumes y déstine tilles, qu'on a la guire jamais vu de pengle qui ait en à cet égard une meilleure police (c). Du tribunal domestique chez les Romains.

Les Romains n'atoient pas, comme les Grees, des magistrats particuliers qui eusseit inspection sur la cenduite des femmes, Les censeurs n'avoient l'eil sur elles que comme sur le reste de la république. L'institution du tribunal domestique (j) suppléa à la magistrature établie chez les Grees (s).

Le mari assembloit les parents de la femme et la iggeoit desau etax (3). Ce tribunal maintnoit les mœurs dans la république. Mais ees mêmes mœurs maintenoient ce tribunal. Il devoit juger mon-seulement de la violation des lois, mais anasi de la violation des mœurs. Or, pour juger de la violation des uneurs, il faut en avoir.

Les peines de ce tribunal devoient être arbitraires, et l'éciolent en effet : car tout ce qui reparde les moures, tout ce qui reparde les règles de la modestie, ue peut guirre être compris sous un code de lois. Il est aisé de règler par des lois ce qu'ou doit aux autres; il est difficile d'y comprendre tout ce qu'no se doit à soi-même.

Le tribunal domestique regardoit le conduies générale des femanes. Mais il y avoit un crime qui, outre l'animalversion de ce tribunal, étoit encore soumis à une acsumation polique e c'étoit l'adultier; soit que, dans une république, une aigrande visibint de mours intéressal le gouvernament; soit que le dérèglament de la fonume pur fon artiquit que les homiètes gran mêmes un internation de la comme de la comme avainasseunt mieux ordere ce crime que le punie, l'ignoere que le vesque.

^{(1) «}Quani na vral amour, dit Pinterque, les femmes n'y out secure part. « (Oliverse vonatte», Tracé de Famour, p. 600.) Il periest comme non secle. Voyes Xénophon, an dialogue latinié Béron.

⁽e) A Athenra, il y svoit ne magistrat particulier , qui svillott sur la conduite des frames.

⁽a) Romains institus or tribunsi, comme il parofi par Denya d'Elaicannase, il m. p. que. (a) Vaper, dans Tite-liter, il xxxx, l'auger que l'en it de ce iribunsi, lers de la conjunzion der bacchanales on appela comerance course la republique, des auemblées de l'on cor-

rempoil les mures des femmes et des jeunes gras.

(j. li procit, proci Penys d'Balestenare, l. ni, que, par l'intitution de Romalin, le mait, dens les cas ordinaires, pigordies
pend devant les purests de la femmes, et que, dans les grandes
crimes, il la japenta sere cinq d'entre est. Anni Ulpire, na
l'illeren 1-5, na set 11, distapentel, dans les spacesents des
souves, celles qu'il appelle graves, d'arec celles qui l'étocnit
mois. Bénez parieres, muere leurores.

CHAPITRE XI.

Comment les institutions changèrent à Rome avec le gouvernement. Comme le tribunal domestique supposoit des

mœurs , l'accusation publique en supposoit aussi ; et cela fit que ces deux choses tonsbérent avec les mœurs, et finirent avec la république (r). L'établissement des questions perpétuelles,

c'est-à-dire du partage de la juridiction entre les préteurs, et la coutume qui s'introduisit de plus en plus que ces préteurs jugeasseut eux-mêmes (2) toutes les affaires, affaiblirent l'usage du tribunal domestique : ee qui paroit par la surprise des historieus, qui regardeut comme des faita singuliers et comme un renouvellement de la pratique aucieuse, les jugements que Tibere fit rendre par ce tribunal.

L'établissement de la monarchie et le changement des mœurs firent encore cesser l'accusation publique. On pouvoit eraindre qu'uu malhonuète homme, piqué des nièpris d'une femme, indigné de ses refus, outré de sa vertu même, ne format le dessein de la perdre. La loi Julie ordonna qu'on ne pourroit accuser une femme d'adultere qu'après avoir accusé son mari de favoriser ses décéalements; ce qui restreirnit beaucoun cette accusation, et l'avénutit, pour ainsi dire (3),

Sixte V sembla vonloir renouveler l'accusation publique (4). Mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour voir que cette lui, dans une monarchie telle que la sienne, étoit encore plus déplacée que dans toute autre.

CHAPITRE XII.

De la tutèle des femmes chez les Romains. Les institutions des Romains mettoient les fem-

(+) + Judicio de moribus (quod antes quidem in antiquistegabus positum crat, non unicm frequentaligitur penitus abolito, -

(Log. at , \$3 , red, de Repud.) (a) Judicia extraordinaria. (1) Constantin l'ôte entierement. - C'est une chose indigne, disort-il, que des muringes transmilles soient troublés par l'an-

dace des étramers. . (4) Sixte Y ordonna qd'44 meri qui n'iroit point ar plaindre a lui des délisaches de sa france acroit anni de mort. Vouca

mes dans une perpétuelle tutéle, à moins qu'elles ne fussent sous l'autorité d'un mari (r). Cette tutele étoit donnée au plus proche des pareuts. par miles; et il paroit, par une expression vulgaire (2), qu'elles étuient très génires. Cela étoit bon pour la république, et n'étnit puint nécessaire dans la monarchie (3).

Il paroit, par les divers codes des lois des barbares, que les femmes chez les premiers Germains étoient aussi dans une perpétuelle tutéle (4). Cet usage passa dans les monarchies qu'ils fooderent ; mais il ne subsista pas.

CHAPITRE XIII.

Des peines établies par les empereurs contre les debauches des femmes.

La loi Julie établit une peine contre l'adultère, Mais, hien loin que cette loi et celles que l'on fit depuis là-dessus fussent une marque de la bonté des morurs, elles furent au contraire une marque. de leur dépravation.

Tout le système politique à l'égard des femmes ehangea dans la monarchie. Il ne fut plus question d'établir ehez elles la pureté des mœurs, mais de puuir leurs erimes. On ne faisoit de nouvelles lois, pour punir ces crimes, que parce qu'on ne punissoit plus les violations, qui p'étoient point ces crimes.

L'affreux déburdement des mœurs obligeoit bien les empereurs de faire des lois pour arrêter. à un certain point, l'impudieité; mais kur intention ne fut pas de corriger les mœurs en rénéral. Des faits positifs , rapportés par les historiens, prouvent plus cela que tantes ces lois ne sauroient prouver le contraire. On peut voir dans Dion la couduite d'Auguste à cet égard, et comment il éluda, et dans sa préture et dans sa censure, les demandes qui lui furent faites (5).

(t) Nisi convenient in manne viri.

(a) No sis milbi patenes ore. (2) La lei Papirane ordonan eres Auguste que les femmes qui aurorent en trois enfonts rerocent hors de crite

tatele (a) Cette tutile s'appeloit chea les Germains municipe

(5) Comme on lai est sorré un jeure homme qui avoit épone une france aver laquelle il avoit en separavant un macrais consurers, if heats long-temps, a'coast to approx rer, as punie ces choses. Enfin , represent ses espeits : - Les seditions and fite cause or grands many, del-al, coblican-les, (Dun , L aer. | Les senaleurs les ayant demunde des réglenormes our les merurs des femmes, el cluda cette demande, es

On trouve bien, dans les bistoriens, des jugements rigides rendus sous Auguste et sous Tibère contre l'impudicité de quelques dames romaines: mais, en uous faisont romoître l'esprit de ces regnes, ils nons fout commitre l'esprit de ces ingremats.

Auguste et Tibere sougéent principlement à punir les déhanches de leurs parcules. Ils ue punissoirul point le diréglement des nouves, mois un certain crime d'impicte on de lèse majesté (1) qu'ils avoient iuventé, utile pour leur vengence. De la vient que les anteurs romaius s'élevent si fort contre cette tyraunie.

La princ de la loi Julie étuit l'égère (s). Les empereurs voulurent que, dans les jagements, on augmentêt la princ de la lui qu'ils avoient faite. Ce fut le sujet des invectives des historiens. Ils u'examinoient par si les femmes méritoient d'être quintes, mais si l'on avoit violé la loi pour les puuir.

Une des principales tyrannies de Tibère (3) fut l'abus qu'il fit des auriennes lois. Quand il voulut punir quelque dame romaine au-delà de la prine portie par la lai Julie, il rétablit contre elle le trilunal domestique (4).

Crs dispositious à l'égard des femanes ne regarduient que les familles des s'anteurs, et nou pas relles du pemple. Ou vouloit des prétextes aux avensations contre les grands, et les déportements des femanes en pouvoient fouruir sans nombre.

Eulin ce que j'ai dit, que la bouté des mœurs n'est pas le principe du gouvernement d'un seul, et révinia jamais mieux que sous ces premiers empereurs; et, si l'on en doutoit, on n'auroit qu'à lire Tacite, Suctone, Juvénal, et Martial.

lere di sest - qu'ils corrigensent leurs fement, comme il corrigreit la sister. - Sur quos da le pracret de leur dire comment il en nobit avec as femme : question, ca me armble, fort indirecte.

- (1) «Opam luter viros et feminoa volgatam gravi nomine lavarum religiomos ar violata ma estata appellonto, riementosm inajesum anaque ipos legenego definitor. «(Tactra, dan.,
- (1) Cette loi est repportée au Digrate; mais au n'y a pas mis la prise. Ils juge spécife sixtest que la refrgation, poisque celle de l'interie nécox que de la déportation. (Leg. Si quis sustann, ff. de quer.)
- (3) Propriess hi Tiberio fielt, seriera naper reperta princis verbus obsegree. - (Tacres, don., L. pr.) (i) - Universi graviceron portant deprecatos, sil, exemplo
- majorete, propinque aux altra ducratesimos laçades removertur, iousit. Adultro Modio Balta atque Africa saterdictum est. - (Tacres, des., l. 15.)

CHAPITRE XIV.

---Lois somptuaires chez les Romains.

Nous avons parlé de l'incontinence publique, parce qu'elle est jointe avec le luxe, qu'elle en est tonjours saivée, et qu'elle le suit tonjours. Si vons laissez en liberté les mouvements du cœur, comment pourrez-vous gêner les fuiblesses de l'esseit?

À Rome, outre les inutitutions générales, les censeum firest faire, par les magients, plusieurs lois particulières, pour maiuteuir les femmes dans la fregalité. Les lois Faunieum, Liénieume et Oppieum current ret objet. Il faut voir , dans Tite Live (x), commerul seinat fot agité, lorsqu'elles demandernt la révosation de la loi Oppieume. Valère Maxime met l'époque du bax cher les Romaius à Falureştiule de cette loi.

CHAPITRE XV.

Des dots et des evantages nuptiaux dans les diverses constitutions.

Las dots doivent être considérables dans les monarchies, sûn que les maris puisseut sontenir leur rang et le luxe établi. Elles doivent être médiocres dans les républiques, où le luxe ne doit pas régner (a). Elles doivent être à peu prês mulles dans les états desponiques, où les femmes

sont, en quelque façon, esclaves.

La communant des liéens, introduite par les lais françoises entre le mair et la femme, est très consenable dans le gouvernement montrelique, parre qu'elle intériese els rémens aux affaires do mestiques, et les rappelle, comme malgie elles, aux soin de leur masion. Elle fest moits dans la république, où les femmes out plus de veru, le lie sernal autoret dans les états dépositques, où presput tonjours les femmes sont elles-mêmes que mortie de la promité de malter.

Comme les femmes, par leur état, sont assez

⁽c) Décade tv. I. tv. (a) « Sterrelle fai la plus seja des républiques de aon temps les dots ne possoient passes aent écus en argent, et cinq es habits, « du Strabon . I. v..

etées au mariage, les gains que la loi leur donne sur les biens de leur mari sont inutiles. Mais ils seroient très pernicienx dans une république, parce que leurs richeses particulières produisent le luxe. Dans les états despotiques, les gains de noces doivent être leur subsistance, et rien de plus.

CHAPITRE XVI

Belle coutume des Samaites.

Lxs Samnites avoient une contume qui, dans une petite république, et sur-tout dans la situation où étoit la leur, devoit produire d'admirables effets. On assembloit tous les jennes gens, et on les jugeoit : celui qui étoit déclaré le meilleur de tous prenoit pour sa femme la fille qu'il vouloit; celui qui avoit les suffrages aurés lui choisissoit encore; et aiosi de suite (1). Il étoit admirable de ne regarder entre les bieus des carcons que les belles qualités, et les services rendus à la patrie. Celui qui étoit le plus riche de ces sortes de bious choisissoit une fille dans toute la nation, L'amour, la beanté, la cha-teté, la vertu, la naissance, les richesses même, tout cela étoit, pour siusi dire, la dut de la vertu. Il seroit difficile d'imaginer une récompense plus noble, plus grande, moius à charge à un petit état, plus canable d'agir sor l'un et l'autre sexe,

Les Samnites descendoient des Lacédémoniens; et Platon, dont les institutions ne sont que la perfection des lois de Lycurgue, douna à peu près une pareille loi (2).

CHAPITRE XVII.

De l'administration des femmes.

It est contre la raicon et contre la nature que les femmes soieut maîtresses dans la mai-on, comme cela étoit établi chez les Égyptiens; mais il ne l'est pas qu'elles gouverneut un empire. Dans le premier cas, l'état de fuiblesse où elles

(1) Frague de Nicolas de Damar , tiré de Stobée , dans le recuesi de Const. Porphyr. (2) Il leur permet même de se voir plus fréquemment

sont ne leur permet pas la prééminence : dans le second, leur foiblesse mêmo leur donne nlus de douceur et de modération ; ce qui peut faire un bon gouvernement, plutôt que les vertus dures et féroces.

Dans les Indes, on se trouve très bien du gouvernement des femmes; et il est établi que, si les mâles ne viconent pas d'une mère du même sang, les filles qui out nue mère do sang royal succedent (1). On lenr donne un certain nombre de personnes pour les aider à porter le poids du gouvernement. Selon M. Smith (2), on se trouve aussi très bien du gouvernement des femmes en Afrique. Si l'on ajoute à cela l'exemple de la Moscovie et de l'Angleterre, on verra qu'elles réussissent également, et dans le gouvernement modèré, et dans le gouvernement despotique.

LIVRE HUITIÈME.

LA CORRUPTION DAS PRINCIPES DES TROIS GOUVENNEMENTS.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de ce livre.

La corruption de chaque gouvernement commence presque toujours par celle des principes.

CHAPITRE II.

De la corruption du principe de la démocratie.

Le principe de la démocratie se corromot. non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encure quand on prend l'esprit d'égalité extrème, et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour lui commander. Pour lors le peuple, ne pouvant souffrir le pouvoir même qu'il confie. veut tout faire par lui-même, délibérer pour le

(v) Lettres édificates, quatoraieme recueil. (3) Furage de Guinie, seconde portie, page 165 de la traduction, our ir resource d'Angola, our la Gire-d'Or.

sénat, exécuter pour les magistrats, et dépouiller tous les juges.

Il ne peut plany avoir de vente dans la riquislisque. Le peut se vent livre la fonciona de sapistrata: o ne les respecte done plan. Les diffations du sient tire plan de pois i, con il donplas d'ignoré pour les sienteres, et par coniscione plan d'ignoré pour les sienteres, et par conisquer pour les vicillares, de se il rou à pas de respect pour les vicillares, de se il rou à pas de respect pour les vicillares, de se il rou à pas de respect pour les vicillares, de se il rou à pas de plan que l'est peut de la mair se miritarel par plan de divireure, ai les maires plus de commalange : la gleun de commandement foliquere, comancelle de l'obbissance. Les fonces, ès enterts, les eccleure, 'Avenure de sommission pour personne. Il n'y aura plas de mours, plan d'amour de l'ordre, avoit plus de velue.

On voit dans le Banquet de Xénophon une peinture hien naive d'une république où le peuple a abusé de l'égalité. Chaque convive doune à son tour la raison pourquoi il est content de lai, « Je suis content de moi , dit Chamides , à cause de ma pauvreté. Quand i ctois riche, i étois oblicé de faire ma cour aux calomuiateurs , sachant bien que j'étois plus en état de recesoir du mai d'eux que de leur en faire ; la republique me demandoit tonjours quelque nouvelle somme : je ne pouvois m'absenter. Depuis que je suis pauvre, 'ai acquis de l'autorité : personne ne me menace, je menace les antres: je pnis m'en aller ou rester. Deja les riches se leveut de leurs places et me cedeut le pas. Je suis un roi , j'étois esclave : je payois un tribut à la république, anjourd'bui elle me nourrit : je ue crains plus de perdre, j'espere d'acquerir. »

Le peuple tombe dans ce malheur, lorsque ceux à qui il se coufie, voulant ceher leer propre corruption, chercheut à le corrompre. Pour qu'il ne voie pas leur ambition, ils ue lui parlent que de sa grandeur; pour qu'il n'aperçoire pas leur avarice, ils flattent saus cesse la sieame.

La corruption augmentera parmi les corrupteurs, et elle augmentera parmi ceux qui sont déja corrompas. Le peuple se distribuera tous les deuiers publics; et, comme il aura joint à as paresse la gristion des affaires, il vondra joindre à sa pauvreié les auus-ements du liure. Mass, avec as parcèse et sou luve, il u'y aura que le trésor public qui puisse ét un no lojet neur hi.

Il ne faudra pas s'etouner si l'on voit les suffrages se donner pour de l'argent. Ou ne peut douner beaucoup au peuple sans retirer eneoce plus de lui : mais, pour retirer de lui, il faut renverser l'état. Plus il paroitra tirer d'avantage de sa liberté, plus il s'approchera du moment où il doit la perdre. Il se forme de petits tyrans qui ont tous les vices d'un seul. Rientôt ce qui reste de liberté devient insupportable : un seul tyran s'éleve; et le peuple perd tout, jusqu'aux avantages de sa corruption.

La democratic a dour deux excès à éviter: l'esprit d'inégalité, qui la méne à l'aristoratie, ou au gouvernement d'un seul; et l'esprit d'égalité extrème, qui la conduit au despotisme d'un seul, comme le despotisme d'un seul finit par la conquête.

quête. Il est vrai que ceux qui corrompirent les républiques prevques ne desinrent pas toujours tyrau. Cest qu'à s'étoient plus atteivé à l'éloquence qu'à l'art militaire: outre qu'il y avoit dans le cœur de tous les Gres en ne haine implacable coutre ceux qui rensenoient le gouverne ment républicaire, eq ui fit que l'anarchie dégrèrer en anésatissement, au lieu de se changer en tyraunis.

Mais Syrames, qui et troute placée an milier du graud moutre de prities oliga-chies changire se transite (1) Syrames, qui avoit un astació adoit il activento gira est presente planta di mentios dans Historice, cousya des subbenes que la corregion militaire de donce pasa. Crite (ville, toto-jours dans la liernee (3) ou dans l'oppression, regionement travaille par as libertie et par a servindes, reversant toujum? Bune el l'autre roume un templét, et, margir a spinance au d'abars, toujum d'une des principal de l'autre comme metapole, et, margir a spinance au d'abars, toujum d'externisie à une révolution par la partie force travaigne, par si voit autre constant de l'autre comme de l'autre comme de l'autre comme templét, et, margir a spinant que cette de l'autre comme de l'autre comme de l'autre comme de l'autre comme de l'autre de l'autre de l'autre de l'autre d'autre de l'autre de l'autre d'autre de l'autre d'autre de l'autre d'autre d'autre de l'autre d'autre d'autre de l'autre d'autre d'autre d'autre d'autre de l'autre d'autre d'au

CHAPITRE III.

De l'esprit d'égalité extrême.

ACTANT que le ciel est éloigne de la terre, au-

(a) Voyez Platarque, dans les Fies de Timetéen et de

(a) Crist relat des six erant dant peule Booleru.
(2) Ajunt chause les Typms, jab Ferra chilippea des étragers et des solidais merrenamy jer qui rause des purvers cristes.
(Autroure, Polit, L., et, h. H.). L. Perpule payant et est chausers, l'autroure me les Albertones, la république fint chauger, [dud. de les chauses me les Albertones, la république fint chauger, [dud. de les l'autroure me les Albertones, la république fint de la primer à l'autre su jeune garges, et crisies-tai débasein au fraire su jeune garges, et crisies-tai débasein au former.
de chauger là forme de crette république. [dud.] des l'autroures de chauger la forme de crette république. [dud.] des l'autroures de la finite de l'autroure de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de la finite de l'autroures de l'autroures de l'autroures de la comment de l'autroures de la finite de l'autroures de la réporte de la réporte de la réporte de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de la réporte de la réporte de la réporte de l'autroures de la réporte de l'autroures de l'autroures de la réporte de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de la réporte de l'autroures de l'autroures de l'autroures de la réporte de l'autroures de la réporte de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l'autroures de l

tant le véritable esprit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. Le premier ne consiste point à faire en sorte que tout le moude commande ou que personne ne soit commande, mais à obérier de commande, à sec égans. Il ne cherche pas à n'avoir point de maîtres, mais à n'avoir que ses égans pour maîtres.

Dans l'état de nature, les bommes naissent bien dans l'égalité; mais ils n'y santoient rester. La société la leur fait perdre, et ils ue redeviennent égaux que par les lois.

Telle est la différence entre la démocratic réglée et celle qui ne l'est pas, que, daus la première, on n'est égal que comme citoyen, et que, dans l'autre, on est encure égal comme magistrat, comme sétuiteur, comme juge, comme père, comme mari, comme mistre.

La place naturelle de la vertu est auprès de la liberté; mais elle ue se trouve pas plus auprès de la liberté extrême qu'auprès de la servitude.

CHAPITRE IV.

Canse particulière de la corruption du peuple.

Lat grandi sercis, sur-tout cert, ausquelle la prepie courilente besavoge, jui dimenet un tei orgonii qu'il c'est plus possible de le conduire. Jalous des magiliests, ji le derivelo de la magiliestature; conneni de crus qui gauvernent; il l'est bientôt de le constitution. Cet ainsi que la victoire de Salamine sur les Peress crurumpi la distinction de la vientifica de la vientifica (pel si distinction). Les distinctions per distinction de Spiracus (c).

Celle de Marseille n'éprouva jamais ces grands passages de l'abaissement à la grandeur : aussi se gouverna-t-elle toujonrs avec sagesse; aussi conserva-t-elle ses principes.

CHAPITRE V.

De la corruption du principe de l'aristocratie.

L'ARISTOCRATIE SE corrompt lorsque le pouvoir

(1) Asserorn , Poht. , L v, ch. re. (2) Buf des nobles devient arbitraire : il ne peut plus y avoir de vertu dans ceux qui gouverneut, ni dans eeux qui sout gouvernes.

Quand les familles régnantes observeut les lois, c'est une monarchie qui a plusieurs monarques, et qui est très bonne pars as nature; presque tous ces monarques sont liés par les lois. Mais quand elles une les observent pars, c'est un ciat despotique qui a plusieurs despotes.

Dans ce cas, la république ne subsiste qu'à l'égard des nobles, et entre eux seulement. Elle est dans le corps qui gouverne, et l'état despotique est dans le corps qui est gouverné; ce qui fait les deux corps du moude les plus désunis.

L'extrême curruption et lorsque les mobles deviennent béréditaires (*) : ils ne peuvent plus guère avoir de modération. S'ils sont eu petit nombre, leur pouvoir est plus grand, mist leur streté diminue; s'ils sont en plus grand nombre, leur pouvoir est noisidre, et leur salveté plus grande en sorte que le pouvoir va eroussut, et la salveté diminuant, jusqu'au drapote, sur la tôte doupel est l'excè du pouvoir et du danger.

Le grand nombre des nobles dans l'aristocratie hérèditaire reudra danc le gouvernment moins violeut : mais, comme il y aura peu de vertu, on tombera dans un esprit de nonchalance, de paresse, d'abasedon, qui fera que l'état n'aura plus de force ni de ressort (a).

Une aristocratic peut maintenir la force de son principe, ai les buis sout telles qu'elles fasseut plus sentir aux nobles les périls et les faignes du commandement que ses délires; et si l'ett est dans sine telle situation qu'il ait quedque close à redouter, et que la sireté vienne du dedans, "et l'incertiinde du debors.

Commune certaine continues fait la foire at la stérié d'une monarchie, il faut au contraire qu'une république redoute quéque chose (3). La crainte des Perses maioint les luis étez les Gres. Carllage et Ruse s'intimiséernt l'une l'autre, et s'affermirent. Chose singuière! plus ces états ont de sûcéé, plus, comme des caux trop trauquilles, its sont sujet à se corrompre.

(a) L'aristorraite se change en ollgarchie.
(a) Vessue est une des républiques que le mireix corrigé.
(b) L'aristorraite harrietter.
(b) Joans attrobre à la most d'Epassemolas Frainction de avrais à Alberta Nivent plus d'évoulation, ils déprassersal leurs pressus en fétes : Frequenties crusse que notair en restors. Pour le part de l'observair.

(Liv. vt.)

CHAPITRE VI.

De la corruption du principe de la monarchie.

Comm les démorraites se perdeot lorsque le peuple déponille le sécat, les magistrats, et les juges, de leurs fourtions, les mourraires se corrompeut, lorsqu'un ôte peu à peu les préregaires des corps ou les prisitièges des villes. Dans les des corps ou les prisitièges des villes. Dans les remierras, out va su despotissue de tous; dans l'autre, au despotissue d'ou seul.

«Ce qui perdit les dyuaties de Tiu et de Soin, dit un autrur chinois, c'est qu'an lieu de se borner, conne les anciens, à une impertion géoérale, seule digue du souveraire, les princes voulneut (gouverner tont jounnélatement par eux-némes (1). «L'auteur chinois nous donne ici la cause de la corruption de presque toutes les monarhies.

La mouarchie se perd lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses qu'en le suisanti, lorsqu'il été les fonctions untirrelles des mus pour les donner arbitrairement à d'autres; et lorsqu'il est plus amoureux de ses fintaisies que de ses volontés.

La monarchie se perd lorsque le prince, rapportant tout nuiquement à lui, appelle l'étatà sa capitale, la capitale à sa cour, et la cour à sa seule personoe.

Eufu elle se perd lorsqu'un prince méconoolt soo aotorité, sa situation, l'amour de ses peuples, et lorsqu'il ne seut pas bien qu'un monarque duit se juger en súreté, comme un despote duit se cruire en péril.

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet.

La principe de la monarchie se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude; lorsqu'on ôte aux graods le respect des peuples, et qu'on les reod de vils instruments du pouvoir arbitraire.

(1) Compilation d'ouvrages faits sons les Ming, rapporsis per la P. de Baide. Il se corrompt encare plus lorsque l'honneur a été mis eu contradiction avec les honneurs, et que l'on peut être à-la-fois couvert d'iufamie (1) et de direuités.

Il se corrompi lorsque le prince change sa justice en sévérité; lorsqu'il met, comme les empereurs romains, mue tête de Méduse sur sa poitrioe (2); lorsqu'il prend cet air menacant etterrible que Commode faisoit donoer à ses statues (3).

Le priocipe de la monarchie se corrompt lorsque des ames siogulièrement lâches tirent vanité de la grandeur que pourroit avoir leor servitude, et qu'elles croient que ce qui fait que l'on doit tout au prince fait que l'un ne doit rien à sa

patrie.
Mais, s'il est vrai (ec que l'oo a vu dans tous les temps) qu'à mesure que le pouvoir du mocarque de-sient limneuse, as stêrté dinniuer; cerrompre ce pousoir juqu'à le faire chasger de nature, n'est-ce pas uu crime de lèse-majesté contre lui?

CHAPITRE VIII.

Danger de la corruption du principe du gouvernement monarchique.

L'inconvisitant n'est pas lorsque l'état passe d'un gouvernement modéré à un gouvernement modéré, comme de la république à la monarchie, ou de la monarchie à la république; mais quand il tombe et se précipite du gouvernement modéré au despotisme.

La plupart des peuples d'Enrope sont encore gouvernés par les mocors. Mais si, par un loss abos du pouvoir; si, par une grande conquête, le despotisme s'établissoit à un certain poiot, il n'y auroit pas de mocurs ui de climat qui tiusseoi; et, dans cette belle partie du monde, la nature

(1) Sun le rape de Tibere, un diren den nituen en Federal les enterents incemplata au déférence, et qui verille préférence actuelle préférence au beauteur, que rom qui les auteures atres de la échique-sen. (Efre d' Dous, L. Evant, ten de Effecteur des moites et des nitres de Const. Perophys.) Voyra, dons Tarles, comman Meros, are la dereuerre de passanon d'une perindient comportion, donna à Petronia Terplinana, a Nerva, à Tigrillana, les conventes térmeque en Language de Constant d

(3) Навовчи

Smignibus. « (Tacres. dan., L. zus.)

(a) Dans cet Stat, le prince savoit bien quel était le principe de son gouvernement.

homaine souffriroit, au moins pour un temps, les insultes qu'ou lui fait dans les trois autres.

CHAPITRE IX.

Combien la noblesse est portée à défendre le trône,

La nobleve angloise fenserelit arec Charles 1^{et} sons les déires du trône; et, avant cela, lorsque Philippe II fit entendre aux oreilles des François le mot de liberté, la curronne fot tonjunts autenue par cette uoblesse qui tiest à honneur d'obéir à un roi, mais qui reparde comme la sousraine infamie de partager la puisauce avec le peruele.

On a vu la maison d'Autriche travailler aus relabels à optimer la subbres hompsies. Elle ignorait de quel prix elle his servit que huje prix elle his servit que huje just et de la lelle derrebait detter pe equise de l'appart qui a' y l'ait par, elle ne voyair pas des hommes qui y détinit par, elle ne voyair pas des hommes qui y étoient. Lorsque tent de privars partagocient entre ents ses états, nonte les pières de sa mana-tin, nombois est saux actum, nomboient, pour ainsi d'ore, les unes sur les antres; il n'y avoit de vite que dans ette mobilesse, qui indique, sondis, tout pour combattre, et rest qu'il ciuit de sa glaire de périe et de pardoumer.

CHAPITRE X.

De la corruption du principe du gouvernement despotique,

La principe da gouvernement despublique es communit sanc este, parrequil est communique sa antire. Les autres gouvernements périseut, parrequi que da cartifica parriculier suivalent le principe i relatés péril par son ser intériera travaque qualquer autres secciónstella a vémple dell poida qua principe des corresques il me a maispoida qua principe des corresques il me a maistienta, de la religio, es la sisteniam, on da gissi da popoje, le forcent a suivre quelque cre, et à sunfire quelque rejet. Ces devenir decent sa unture sano la cianger; as firente reust, cent sa unture sano la cianger; as firente reust, fle est pour quelque tempa apprisolas.

CHAPITRE XI.

Effets naturels de la bonté et de la corruption des

principes.

Lossque les principes du gouvernement sont une fois corrompus, les mrilleures lois deviennent mantanes et se tourneut contre l'était forsque les principes en sont sains, les manvaises out l'effet des bounes : la force du principe entraîne tont.

Les Octobs, pour tealr les premiers auggirtats dans la dependance des lois, employment un mopen bien singulier; c'etnit celui de l'insurrection. Une partie de ribuques se subveuit (1), mettatire faite les magdirais, et les alfrigest de faite en magdirais la list. Une republicate en la company de la california la list. Une republique que ce fait. Elle un détunist pas celle de Créete, quair pourquis (2), etc. le détunist pas celle de Créete, qu'il pourquis (2).

Lorsque les aurieus vouloieut parler d'un penple qui avoit le plus grand amour pour la patrie, ils citoieut les Crétuis. La patrie, disoit Patou (3), nom si tendre aux Crétois. Ils l'appeluieut d'un nom qui exprime l'amour d'uno nerre pour ses enfauts (4). Or., l'amour de la patrie corrige tout.

Les lois de Pulogue unt amsi leur insurrection.

Mais les inrouvenients qui en résultent font bien
voir que le seul peuple de Crète étoit en état
d'employer avec succes un pareil resuéde.

Les exercices de la gymnastique, établis chee les Grees, ne dépendirent pas nouins de la boatie du prioripe du gouverocuent. - Co forcut les Laccideoquiens et les Cérteis, dit Platon (5), qui ouverirent ex académies fancues qui leur firent teuir dans le monde un rang si distingué. La pundeur s'alarna d'alord, mais elle céda à futatife publique. - Du temps de l'Iston, ces institation chiette adoirable (5) clies erapportoient

mentre, p. 15.)
(3) Republique, Lett.
(4) Peccasion, D'apres moroles, ou braide, Se l'homme d'épe dais ar moler des offnires publiques.

(5) République, à v. c. devisoit en deux pariers, la danse et la lexac, Devoyoit en Cerie, les danses armées des Cortetes; à Lactationne, celles di Canter et de Poliux; à Althoura, la dances armées de Pallin, tres reportes pour cere qui se sond pa-

 ⁽¹⁾ Santote, Pobl., Lei, eb. z.
 (2) On se résquessit toujours d'abord contre les enermis du debors, ce que s'appelant ayanvitume. (Peutanque, Observe

à un grand objet, qui étoit l'art militaire. Mais lorsque les Grecs n'eurent plus de vertu, elles détruisirent l'art militaire même : on ne descendit plus sur l'arène pour se former, mais pour se corrompre(1).

Plutarque nous dit (2) que de son temps les Romains peosoient que ces jeux avoient été la principale cause de la servitude où étoient tombés les Grees, Cétoit, au contraire, la servitude des Grees qui avoit corromou ces exercices. Du temps de Plutarque (3), les pares où l'on combattoit à nu, et les jeux de la lutte, rendoient les jeunes gens liches, les portoient à un amour infame, et u'en faisoient que des haladins: mais du temus d'Épaminondas l'exercice de la lutte faisoit gagner aux Thibains la bataille de Leuetres (4).

Il y a peu de lois qui ne soieut bonnes lorsque l'état n'a point perdu ses principes; et, comme disoit Épicure en parlant des richesses, « Ce n'est point la liqueur qui est corrompue, e'est le vase.«

transportát les jugemeots, aux sénateors, aux ehevaliers, aux trésoriers de l'épargne, à deux de ces corps, à tons les trois ensemble, à quel que autre corps que ce fut, on étoit toujours mal. Les chevaliers n'avoient pas plus de verte que les sénateurs, les trésoriers de l'épargue pas plus que les chevaliers, et ceux-ci aussi peu que les centurious.

Lorsque le peuple de Rome est obtenu qu'il auroit part aux magistratures patriciennes, il étoit naturel de peoser que ses flatteurs alloien être les arbitres du gouvernement. Non : l'on vit ec peuple, qui rendoit les magistratures communes aux plébriens, élire toujours des patricieus Paree qu'il étoit vertueux, il étoit magnauime; parce qu'il étoit libre, il dédaignoit le pouvoir. Mais lorsqu'il eut perdu ses principes, plus il eut de pouvoir, mains il eut de ménagements; jusqu'à ce qu'essiu, devenu son propre tyran et son propre esclave, il perdit la force de la liberté, paur tomber dans la foiblesse de la licence.

CHAPITRE XII

Continuation du même suiet.

Ox prenoit à Rome les juges dans l'urdre des sénateurs. Les Gracques transportérent ectte prérogative aux chevaliers. Drusus la donna aux sénateurs et aux chevaliers; Sylla aux sénateurs senls; Cotta, aux sénateurs, aux chevaliers, et aux trésoriers de l'épargue. César exclut ces derniers. Antoine fit des décuries de sénateurs, de

chevaliers, et de centurions.

Quand ane république est corrompue, on ne pent remédice à aucun des maux qui naissent, qu'en ôtant la corruption, et en rappelant les principes; toute autre rorrection est ou instile, ou un oouvean mal. Pendant que Rome conserva ses principes, les jugements purent être sans abus entre les mains des sénateurs; mals quand elle fut corrompue, à quelque corps que ce fût qu'on

encore en âge d'aller à la guerre. «La lutte est l'image de le parvre, - dit Pioton, des Lous, 1, vos. Il loce l'antiquité de n'avoir étable que deux donnes, la pacifique et la pyrrhèque, Voyen comment cette dernière danse s'appliquent à l'art militaire. (Platon, Mid.)

[+] Ael libidinosa Letina Lacedemonia palastrus

Mastrax, L or , epig. 55. (1) OF cores morales , an traité , Des demandes des cheses re-

(3) PECTARGON, Hod. 1 Partangua, Officeres mereles, Propos de table. 1. 11.

CHAPITRE XIII.

Effet du serment chez un peuple vertueux.

la n'y a point eu de peuple, dit Tite-Live (1), où la dissolution se soit plus tard introduite que chez les Romains, et où la modération et la pau-

vrete aient été plus long-temps honorées. Le serment eut taut de force chez ce peuple, que rien ne l'attacha plus aux lois. Il fit bien des fois pour l'ubserver ce qu'il n'auroit jamais fait pour la gloire ni pour la patrie.

Ozintius Ciucinnatus, consul, ayant voulu lever une armée dans la ville contre les Eques et les Volsques, les tribuus s'y apposerent. - Eh bieo! dit-il, que tous ceux qui out fait serment au consul de l'auuée précédente marcheut sous mes enseignes(a), = En vain les tribuns s'écrierent-ils qu'on n'étoit plus lié par ce serment; que, quaud on l'avoit fait, Quintius étoit un bomme privé : le peuple fut plus religieux que ceux qui se méloient de le conduire ; il n'écouta ni les distinctions, ni les interprétations des tri-

Lorsque le même peuple voulut se retirer sor le Mont-Sacré, il se scutit retenir par le serment qu'il avoit fait aux consuls de les suivre à la

(a) Div. a (a) Terr-Leve , f. an guerre (1). Il forma le dessein de les tuer : on lui fit entendre que le serment n'en subsisteroit pas moins. On peut juger de l'idée qu'il avoit de la violation du serment, par le crima qu'il vouloit commettre

Après la bataille de Cannes, le peuple effrayé voulut se retirer en Sicile; Scipion lui fit jures qu'il resteroit à Rome : la crainte de violer leur serment surmonta toute autre crainte. Rouse étoit un vaisseau tenu par deux aucres dans la tempète, la religion et les mœurs.

CHAPITRE XIV.

Comment le plus petit changement dans la constitution entraîne la ruine des principes.

Austrora nous parle de la république de Carthage comme d'une république très bien réglée. Polybe nous dit qu'à la seconde guerre punique(2) il y avoit à Cartbage cet inconvenieut, que le seuat avoit perdu presque toute son autorité. Tite-Live nous appreud que lorsqu'Annibal retourna à Carthage, il trouva que les magistrats et les principaux citoyens détourooient à leur profit les reveuus publics, et abusoient de leur pouvoir. La vertu des magistrats tomba done avec l'autorité du sénat; tout coula du même principe.

On connoît les prodiges de la censure chez les Romaius. Il y eut un temps où elle deviut pesante; mais on la soutint, parce qu'il y avoit plus de luxe que de corruption. Claudius l'affuiblit; et, par cet affoiblissement, la corruption deviut encore plus grande que le luxe; et la censure (3) s'abolit, pour aiusi dire, d'elle-même. Troublée, demandée, reprise, quittée, elle fut entièrement interrompue jusqu'au temps où elle devint inutile, je veux dire les regues d'Auguste et de Claude.

CHAPITRE XV.

Moyens très efficaces pour la conservation des

trois principes. Ja ne pourrai me faire entendre que lorsqu'on aura lu les quatre chapitres suivauts.

CHAPITRE XVI.

Propriétés distinctives de la république.

In est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un petit territoire ; saus cela elle ne peut guère subsister. Dans une grande république, il y a de grandes fortunes, et par cousequent per de modération dans les esprits : il y a de trop grands dépôts à mettre entre les maius d'un citoven; les intérêts se partieularisent; un homme sent d'abord qu'il pent être heureux, grand, elorieux, sans sa patrie; et bieutit, qu'il peut être seul graud sur les ruines de sa patrie.

Dans une grande république, le bien commun est sacrifié à mille cousidérations : il est subordonné à des exceptions; il dépend des accidents. Dans une petite, le bien publie est mieux senti, mieux connu, plus pres de chaque citoyen : les abus y sont moins étendus, et par consequent moins protects.

Ce qui fit subsister si long temps Lacedemone, e'est qu'après toutes ses guerres elle resta toujours avec son territoire. Le seul but de Lacédemone étoit la liberté; le seul avautage de sa liberté, c'étuit sa gloire.

Ce fat l'esprit des républiques grecques de se contenter de leurs terres comme de leurs lois. Athènes prit de l'ambition, et en donna à Locédémone; mais ce fut plutôt pour commander à des peuples libres que pour gouverner des esclaves; plutôt pour être à la tête de l'union que pour la rampre. Tout fut perdu lor qu'une moparchie s'éleva ; gonvernement dont l'esprit est plus tourué vers l'agraudissement.

Saus des circonstances particulières (1), il est difficile que tout autre gouvernement que le ré-

⁽a) Term-Love J. m.

⁽²⁾ Environ cent am apres

⁽³⁾ Voyes Dien, I. Exxvis, 18 Fie de Ciefren dans Plutarque; Ciceron a Attices, I. ev, lettres to es 15; Asconius, sur Ciceron, de Divinatione.

⁽¹⁾ Comme quand an petit souscrain se maintient entre deux grands états par leur jalonue mutuelle; mais il n'existe que

publicair poise subsister dans une seule sille. Le prime d'un signif stat hercheroù ustarrilement à opprimer, parre qu'il arroit me grande prissance, et peu de muyens pour en jouir on pour la faire respecter; il fautroit deux heaucoup ses preplex. Dan artre c'els, mu le prime servoit ai-deurst apprimé par une force étrangier, ou même par une force domestipue; le people pourroit à tuns les instants s'assembler et serviarie contre lui. Or, quand un primer d'une sille est rélaxé de sa ville, le provès es dini ; s'il a plusieurs villes, le procès u'est que commencé.

CHAPITRE XVII.

Propriétés distinctives de la monarchie.

Un état monarchique duit être d'une grandeur médiorer. Si étoit prit i, les forurent ne rèpublique; s'il étoit fort étendu, les principaux de l'état, grands par eux mémes, n'étant point sous les yeux du prince, ayant feur cour burs de sa cour, assuré- d'ailleurs contre les exécutions promptes par les lous et par les meurs, pourroient cesser d'ubiér; ils ne craindruient pas une poutfont true letter et troje élégie.

Aussi Charlemagne ent-il à peine fondé son empire, qu'il falint le diviser; soit que les gouterneurs des pruvinces n'obérseur pas, suit que, pour les faire mieux obéir, il fût nécessaire de parlager l'empire en phisieurs royanmes.

Après la mort d'Alexandre, sou empire fut partagé. Comment ees grands de Grére et de Macédoine, libres, ou du moins chefs des conquérants répandus dans cette vaste conquête, auroient-ils pu obéir?

Après la mort d'Attila, son empire fut dissons : tant de rois, qui u'étoient plus conteuus, ne pouvoient point reprendre des chaînes.

Le prumpt établissement du pouvoir sons bornes est le remêde qui, dans ces cas, pent prévenir la dissolutiou : uouveau malheur après celui de l'agrandissement!

Les fleuves courent se mèler dans la mer ; les monarchies vout se perdre dans le despotisme.

CHAPITRE XVIII.

__

Que la monarchie d'Espagne étoit dans un cas particulier.

Qu'on ne cite point l'exemple de l'Espagne : elle prouve plutôt ce que je dis. Pour garder l'Amérique, elle fit ce que le despotisme même ne fait pas ; elle en dérnisit les bahitants. Il fallot, pour conserver as colonie, qu'elle la tiut dans la dépendance de sa subassiance même.

Elle esoya le despoisme dans les Paya-Baş; ct, siidt qu'elle l'ent abandunné, ses embarras augmentérent. D'un côté, les Wallons ne couloient pas être gouvernés por les Espaguols; et, de l'antre, les soldat, espaguols ne vuoloient pas obcir aux olliciers wallons (1).

Elle ne se maintint dans l'Italie qu'à force de l'enrichir et de se ruiner: car ceux qui auroient tonlu se défaire du roi d'Espagne n'etoient pas, pouc cela, d'humeur à renoucer à sou argent.

CHAPITRE XIX.

Propriétés distinctives du gouvernement despotique.

Un grand empire suppose une autorité despotique dans celui qui couverne. Il faut que la promptitude des résolutions supplée à la distance des lieux où elles sont euroyées; que la crainte empêtie la négliquere du gouverneur ou du magistrat étolgnés; que la loi sont dans me seule tête, et u prélet change sans cesse, comme les accidents, qui se multiplient toujours dans l'état à proportiou de sa graudeur.

CHAPITRE XX.

Conséquences des chapitres précédents.

Qua si la propriété naturelle des petits états est d'être gouverués en république, celle des mé-

(s) Voyes l'Histoire des Promaces-Unies , por M. Le Clerc.

diocres d'être soumis à un monarque, celle des grands empires d'être dominés par un despote; il suit que, pour conserver les principes du gouvernement établi, il Lut mainteuir l'état dans la grandeur qu'il avoit déja; et que cet état changera d'aprit, à mesure qu'ou rétrécira, ou qu'on étendra ses limites.

CHAPITRE XXI.

De l'empire de la Chine.

Avant de finir ce livre, je répondrai à une objection qu'un peut faire sur tout ee que j'ai dit jusqu'ici.

Nos missionuaires nons parlent du vaste empire de la Chine comme d'un gouvernement admirablo qui melle ensenble, dans son principe, la crainte, l'houseur, et la vertu. Jai dune post une distinction vaine lorque j'ai établi les principes des trois gouvernements.

J'ignore ce que c'est que cet honneur dont on parle, ebez des peuples à qui ou ue fait rien fairo qu'à comps de bâton (1).

De plus, il s'en faut brouccup que nos commerçants nons donneut l'idée de cette vent u'ont nous paleut nos missionaires : ou peut les consulter sur les brigandages des mandarius (2). Je prends eacure à téunoiu le grand homme milord Auson.

D'ailleurs, les lettres du P. Parennin sur le procès que l'emperern fit faire à des princes da sang néuphytes (3) qui lui avoient deplu, nous font voir un plau de tyranuie con-tamuent suivi, et des injures faites à la nature humaiue avec règle, e'est-à-dire de sang-froid.

Nons avons encore les lettres de M. de Mairan et du même P. Parenniu, sur le gouvernement de la Chine. Après des questions et des réponses très sensées, le merveillens s'est évanoni.

tres senses, it une content será comunica.
Ne pourroitél passe faire que les missionnaires auraitent été trumpés par une apparence d'outre; qu'ils survicient été frappés de cet exercite continuel de la volouté d'un sent, par lequel ils sont gouvernirs eux-mêmes, et qu'ils aiment tant à trouvrer d'uns les cours des ruis des ladées; parce

(s) C'est le biton qui governe la Chies, dit le P. du

Halde.
(a) Voyes entre autres la Relation de Lange.
(b) Porte femille de Sommanne (Lemes définites et

(3) De la familla de Sourniama. (Lettres édification, re 1791).) que, n'y allant que pour y faire de grands changements, il leur est plus aité de constiture les princes qu'is pervent tout faire, que de persuader aux peuples qu'is peuveut taut souffir (1)? Enfiu il y a sonvent quelque clause de vani les erreurs unèmes. Des circonstances, particulié-

les erreurs mèmes. Des circonstances, particulières, et peut-être uniques, peuvent faire que le gouverneaute de la Chien ne suit pas aussi corrompa qu'il devroit l'être. Des causes tirées la pinpart du physique du climat ont pu forcer le causes morales dans ce pays, et faire des espôces de prodiges.

Le climst de ls Chine est tel qu'il favorise prodigieusement la propagation de l'espèce lumaine.

Les feumen y sont d'une févendrés à grande per four se visit roie parrell sur la terre. La tyrannie la plus cuelle u'y arrête point le puegre de la prospagion. Le pronce u'y sext past dire, comme fébraron: - Opprimens-les avec segores. I servin planté rédoir à fester le sontait de Néron, que le geure lumais u cèt qu'une étée. Maje la tyrannie, la Chies, par la forre du réinat, se peuplera toujours, et triomphera do la tyrannie.

La Chiur, comme toas ire pays où erolt le ric(a), est sujectules Lorsque le peuple ment de fains, il re disperse le surque le peuple ment de fains, il re disperse pour beneut de fains, il re disperse pour beneut de fains il re disperse pour beneut le fains sire. Il se formes ci la pilopart sout disbord externicies qu'autres se provisions, et sout externiscies qu'autres provisions, et sout externiscies cooractions, de la comme de l'autre de l'autre

Telle et la nature de la chore, que le mauvais gouvernement y est d'alord pani. Le décordre y mit sondain, parce que ce peuple juridigieux manque de subsistance. Ce qui fait que, dans d'autres pays, ou revient s'difficillement des abus, c'est qu'ils n') out pas des effets sensibles; le prince n'y est pas averte d'une mauirer prompte et éclatante, comme il l'est à la Chine. Il no sentire point, comme no princes, que,

s'il guuverne msl, il sera muios beureux dans l'autre vie, moins puissant et moins riche daus celle-ci: il saura que, si sou gouvernement u'ost pas bon, il perdia l'empire et la vie. Comme, malgré les expositions d'enfants, le

(1) Voyen dans le P. du Halde, concurnt les missionnaiers se serverent de l'antevité de Cau-hi pour faire taire les mindanns, qui diactent toujents que, par les lois du pays, en calle étenuger ne poennet dire établit dons l'empire.

(2) Years , ci-apres , I. sarm , ch. are.

peuple augmente toujours à la Chine (1), il faut un travail infatigable pour faire produire aux terres de quoi les uourrir : cela demande une grande attention de la part du gouvernement. Il est à tous les justants jutéressé à ce que tout le monde puisse travailler sans eraiute d'être frustre de ses pesues. Ce duit moins être un gouvernemeut eivil qu'un gouvernement domestique.

Voilà ce qui a produit les réglements dont on sarle tant. On a voulu faire régner les lois avec le despotisme; mais ce qui est joint avec le despotisme n'a plus de force. En vaiu, ce despotisme, presse par ses malheurs, a-t-il voulu s'enchaîner : il s'arme de ses chaînes, et devient plus terrible encore.

La Chine est donc un état despotique dont le principe est la crasute. Pent-être que, dans les premieres dynasties, l'empire n'étaut pas si étendu, le gouvernement déclisoit su peu de cet esprit. Mais aujourd'bui cela u'est pas,

LIVRE NEUVIÈME.

DES LOIS, MANS LE BAPPORT QU'ELLES ORT AVEC LA PORCE DÉFESSIVE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment les républiques pourvoient à leur sureté. Si une république est petite, elle est détruite par une force étrangère ; ai elle est grande , elle se détroit par un vice intérieur.

Ge dooble incouvénient infecte également les démocraties et les aristocraties, soit qu'elles soient bonnes, soit qu'elles soient mauvaises. Le mal est dans la chose même : il u'y a aucuue forme qui puisse y remédier.

Ainsi il y a graude apparence que les hommes auroient été à la fiu obligés de vivre toujours sous le gouvernement d'un seul, s'ils u'avoieut imaginé une manière de constitution qui a tons les avantages intérieurs du gouvernement républicain, et la force extérieure du mouarebique. Je parle de la république fédérative.

Cette forme de gouvernement est une couven-

(t) Voyex le Mésocize d'un Tacogtou , pour qu'on défenche. (Lettres édificates , recueil san.)

tion, per laquelle plusieurs corps politiques cousentent à devenir eitoyens d'un état plus grand qu'ils veulent former. C'est une société de sociétes, qui en font que nouvelle qui peut s'agrandir par de nouveaux associés, jusqu'à ce que sa puissance suffise à la sûreté de ceux qui se sont onis.

Ce furent ces associations qui firent fleurie si long-temps le corps de la Grèce. Par elles les Romains attaquerent l'univers, et par elles seules l'univers se défeudit contre eux ; et quand Rome fut parvenne au comble de sa grandenr, ce fut par des associations derrière le Danube et le Rbin, associations our la fravere avoit fait faire, que les barbares purent lui résister.

C'est par là que la Hollande (1), l'Allemagne, les lignes suisses, sont regardées en Europe comme des républiques éternelles.

Les associations des villes étoient autrefois plus uécessaires qu'elles ue le sout anjourd'hui. Une cité sans paissance couroit de plus grands périls. La conquête lui faisoit perdre uon-seulement la puissance exécutrice et la législative , comme anjourd'hui, mais encore tout ce qu'il y a de propriété parmi les hommes (2).

Cette sorte de république, capable de résister à la force extérieure, peut se maiuteuir dans sa grandeur sans one l'intérieur se corrompe. La forme de cette société prévient tous les inconvénients

Celui qui voudroit usurper ne pourroit guére être également accrédité dans tous les états confédérés. S'il se rendoit trop puissant dans l'un, il alarmeroit tous les autres : s'il subjuguoit une partie, celle qui seroit libre encore pourroit lui résister avec des forces indépendantes de celles qu'il auroit usurpées, et l'accabler avaut qu'il eut achevé de s'établir.

S'il arrive quelque sédition chez un des membres confédérés, les autres peuvent l'apaiser. Si quelques abus s'introduisent quelque part, ils sont corrigés par les parties saines. Cet état peut périr d'un eôté sans périr de l'autre ; la confédération peut être dissonte; et les coufédérés rester souverains.

Composé de petites républiques, il jouit de la bonté du goovernement intérieur de chacune : et, à l'égard du dehors, il a, par la force de l'association, tous les avantages des grandes monarchies.

(1) Elle est formée par environ einquante républiques , tou tes deflocentes les unes des setters. (Eset des Provinces-Unies,

per M Jameron.) (a) Liberté civile , biens , femmes , enfants , temples , el sepalture pine.

CHAPITRE II.

Que la constitution fédérative doit être composée d'étots de même nature, sur-tout d'états républicains.

Les Cananéens furent détruits, parce que c'étoient de petites monarchirs qui ne s'étnient point confédérées, et qui ne se défendireut pas en emmun. C'est que la nature des petites monarchies n'est pas la confédération.

La république sédérative d'Allemagne est composée de villes libres, et de petits états soumis à des princes. L'expérience sait voir qu'elle est plus imparsaite que celles de Hollande et de Suisse.

L'esprit de la monarchie est la guerre et l'agrandissement; l'esprit de la république est la paix et la modératino. Ces deux sortes de gouvernements ne peuvent que d'une manière forcée subsister dans une république fédérative.

Aussi voyuns-unus dans l'histoire romaine que, lorsque les Véins aurent choisi un roi, toute les petites républiques de Touxaue l'abandauoirent. Trust fut perdu eu Gréce lorsque les rois de Macédoine ubtiarent une place parmi les amphictyons.

La république fédérative d'Allemagne, composée de princes et de villes libres, subsiste, parce qu'elle a un chef qui est en quelque façon le magistrat de l'union, et en quelque façon le monarque.

CHAPITRE III.

Autres choses requises dans la république fédérative.

Dara la rigubliqua de Hallanda, una pravine ne porta faire alliance san le cancesterent de autra. Cette lai est très loune, et naines elecsire dans la rigublique féderaite. Elle manque dans la contitution germanique, nit elle preisedrait les malberas, qui y pecuet arriver à tuns les membres, par l'imprudence, l'ambition, ou l'arrive d'un sui. Une ripublique qui s'est mispar une conféderaino politique s'est donnée entire, et u' alpa ire in à donner. Il est difficile que les états qui vassocient soient de même grandeur, et sient une puissance égale. La république des Lycients (1) était une association de vingt-trois villes : les grandes avuient trois vaix dans le conseil comman; les médiocres, deux, les petitles, une. La république de Hollande est composée de sept provinces, grandes ou petites, qui ent chacume une vaix.

Les villes de Lycie (2) payment les charges selon la proportion des suffrages. Les provinces de Hullande ne peuvent suivre cette proportion; it faut qu'elles suivent celle de leur puissance.

EnLyric(3), les jupes et les megistrats des villes étoient élus par le couséil commun, et selon la proportina que mous avans disc. Dans la rejahlique de Hollande, ils ue sont point étus par le conseil commun, et chaque ville namme ses magistrats. S'il altait donoer un modète d'une belle république felérative, je prendrois la république de Lrcie.

CHAPITRE IV.

Comment les états despotiques pourvoient à leur sureté.

Commz les républiques pourvaient à leur sûreté en s'unissant, les états despoisques le font en se séparant, et en se tenant, pour ainsi dire, seuls. Ils sacraficat une partie du pays, ravagent les froutières, et les rendent disertes, le corps de l'empire devisent inaccessible.

Il est reçu en gramètrie que, plus les corps ont d'étendue, plus leur circonférence est relativement pesite. Cette pratique de dévaster les frontières est donc plus tolérable dans les grands états que dans les médiocres.

Cet état fait contre lui-même taut le mal que pourroit faire un cruel ennemi, mais un ennemi qu'un ne pourroit arrêter.

L'état despatique se conserve par une autre sorte de séparatinn, qui se fait en nettant les provinces fologées entre les mains d'un prince qui en soit feudataire. Le Nogol, la Perse, les emprerens de la Chine, out leurs feudataires; et les Tures se sout très bien trouvés d'asoir mis eutre leure nemmés et cau les Tartares, les Maidaves, les Valaques, et autrefois les Transilvains.

(1) STRANCE, L. STE. (2) Blod. (3) Blod.

CHAPITRE V.

Comment la monarchie poursoit à sa súreté.

La monarchie ne se détruit pas elle-même comme l'étal deposique: miss un état d'une grandeur mèdiorre pourroit être d'alord evashi. Elle a donc des places fortes qui défendeut ses frontières, et des armires pour défendre ses places fartes. Le plus petit terrain s'y disputo avec art, avec courage, ace opinialtreté. Les états despoisques fout entre eux des invasions; à l'ay a que les monarchies qui fascent la poerre.

Les places fortes appartiennent aux monarehies; les états despotiques craigneut d'en avoir. Ils u'nsent les confier à personne; car personne n'y aime l'état et le prince.

CHAPITRE VI.

De la force défensive des états en général,

Pous aprime êtat soit dans as force, il fant qua as grandent soit telle qui' y ait un rapport, de la vitese avec laparelle on pont exécuter coutre los injeduce entreprise ; à la prempinde qu'il, post emphyer pour la render vaine. Comme cepare de la compart de la compart de la compart de la latique attença pour d'âmbre parceile per-loui, il, faut que celui qui défend paine se munitre partont assuis et, pur couséquest, que l'étendanc de l'État soit médicere, afin qu'elle suit proportion net un depré de vitesse que la nature a donné aux bonness pour se transporter d'un lieu à un autre.

La France et l'Evagne sont précisément de la grandeur requise. Les forces e commandiqueset si hien, qu'elles se portent d'abord là où l'an vent ; les armées s'y joignent, et passeut rapidement d'une frontière a l'autre; et l'on n'y craint avenue des choses qui ont besain d'un certain temps pour étre exécutivs.

En France, par un bonheur admirable, la capitale se trouve plus pres des différentes fruntieres, justement à proportium de leur foilliesse; et le prince y suit mieux chaque partie do son pays, à mesure qu'elle est plus exposée.

Mais, lorsqu'un vaste état, tol que la Perse,

est attaqué, il faut plusieurs mois pour que les troupes dispersées paissent s'assembler : et on pe force pas leur marcho pendant tant de temps, comme on fait pendant quiuze jours. Si l'arniée qui est sur la frontière est battne, elle est surement dispersée, parce que ses retraites ne sont pas prochaines : l'armée victoriense, qui ne trouve pas de résistance, s'avance à grandes journées, paroit devant la capitale, et en forme le siège, lursqu'à peine les gouverneurs des provinces peuveut être avertis d'euvover du secours. Coux qui jugent la révolution prochaine la hâteut, en n'ubéissant pas. Car des gens, fidèles uniquement parce que la punition est proche, ne le sont plus des qu'elle est éluignée; ils travailleut à leurs intérêts particuliers. L'empire se dissout, la capitale est prise, et le conquérant dispute les provinces avec les gouverneurs,

La vraie puissance d'un prince ne consiste pas tant dans la farilité qu'il a à computeir, que dans la diffunité qu'il y a à l'attaquer, et, si j'ou pasler ainsi, dans l'immutabilité de sa condition. Mais l'argandissement des états leur fait muntere de nouveaux côtés par où on peut les prendre.

Ainsì, comme les monarques doivent avoir de la segose pour augmenter leur puissance, ils us doivent pas avoir moius de prudence âlo de la burner. En faisant resour les inconvénients de la petitesse, il fant qu'ils aient lunjours l'oril aur les inconvénients de la grandeur.

CHAPITRE VII.

Reflexion.

Lis ememia d'un grand prince qu'i a si longtempa règie l'un mulle fais secule, platôt, je cross, ser leurs craistes que sur leurs raisons, d'acois farmé et coudoit le projet de la nouszrchie anisco-die. Sil y avoit remai, riem n'arroit de plas faist à l'Emprey à ses améries nujets, à lui, à sa lamille. Le ciel qui rommil he vivai anatage, i la mison seri par de défaises qu'il avoit de la commanda de la commanda de la condre le seel mi de l'Empre, a lit favorise plus en le resolut le nius misonat de laux.

Sa nation qui, dans les pays étrangers, n'est jamais touchée que de ce qu'elle a quitlé; qui, en partant de cliez elle, regarde la gloire comme le souverain bien, et, dans les pays éloignés, comme un obstade à non retour; qui indispose par ses homes qualifies mêmes, parce qu'elle paroit y joindre du mépris; qui peut supporter les Diseaures, les prilies les fasignes, et non pas la perte de ses plaisirs; qui viaine rien taut que sa garieé, et se conocide du perte d'une lastaille lorquà-lle a chanté le géréral, s'auroit passis de jusqu'an bout d'une cetreprise qui se peut les autres, si manequer un monent saus mancuer pour fouise.

CHAPITRE VIII.

Cas où la force défenzive d'un état est inférieure à sa force offensive.

G'ésore le met des sire de Coney au rei Charle V, - que le xagluis ne sont joursi si ficilles ni si airès à vainere que cher enx. «Cest e qu'on dousi des Romains y c'est e qu'pronvéent les Carlbagionis s'est e qui rarivera à toute puisance qui a cenço de la disciplina et du proréunte, par la forre de la disciplina et du prosimilarie, cenço qui sond tivisé s'het enn par réunte par la forre de la disciplina et du proriemitativa, cenço qui sond tivisé s'het enn par par la faite, à casur din mal qui mete toujours; et il a ciè cuovar d'oldi par le rendeit.

La maxime du sire de Coney est une exception à la règle générale, qui vent qu'un n'entrepreune point de guerres lointaines; et cette exception confirme bien la règle, puisqu'elle n'a lieu que contre ceux qui ont eux-mêmes violé la règle.

CHAPITRE IX.

De la force relative des états.

TOUTE grandeur, toute farce, toute paissance est relative. Il faut bien prendre garde qu'en cherchant à augmenter la grandeor réelle, ou ne dimitute la grandeur relative.

Vers le inditen du régue de Louis XIV, la France fint an plus hant point de sa grandeur relative. L'Allemagne n'avoit point eucore les grands monarques qu'elle a eus depuis. L'Italie étoit dus le même cas. L'Écosse et l'Angeterre ne formoient point un corps de monarchie. L'Aragon n'en formoit pas un avec la Castille; les parties séparées de l'Espagne en étoient affoiblies, et l'affoiblissoient. La Moscovie n'étoit pas plus conune eu Esrope que la Crimée.

CHAPITRE X.

De la foiblesse des états voisins.

Loaqu'un a pour solin un état qui est dans a déradeuve, no duit hense quartée de lider na ruine, parce qu'un est à cet égard dans la situation la plus lesserses en l'on quiece être, aby apart rien de si roumonde pour un prince que d'étre aupres d'un antre qui reçul pour lui tons les coupse et lous les outrages de la fortune. Est die entre que, par la compaté d'un pour fiet, don augmente autant en puissance récile qu'on a peredu es puissance réciles qu'on a

LIVRE DIXIÈME

DES LOSS , DANS LE BAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LA FORCE OFFENSIVE.

CHAPITRE PREMIER.

De la force offensive.

La force offensive est réglée par le droit des gens, qui est la loi politique des nations considérées dans le rapport qu'elles out les unes avec les autres.

CHAPITRE II.

De la guerre.

La vie des états est comme celle des hommes ; ceux-ci ont druit de tuer dans le cas de la défense naturelle; ceux-là ont druit de faire la guerre pour leur propre conservation. Dans le cas de la défense naturelle , j'ai droit de tuer, parce que ma vie est à moi, comme la vie de celoi qui m'attaque est à lui; de même on état fait la guerre, parce que sa conservation est juste comme toute autre conservation.

Entre les cityrens, le dinié le héfémes nurelle o'emperfer point avec lui la nécesité de l'Attaguer, ha tieu d'attaquer, la n'out qu'à recurir aux tribunant. Ils ne peuvant duce cerve re le divid de cette défenue que dans let es ammentatuée d'un parvin perdu ai l'en attendoit le necours des lain. Mais entre les socioies, le nouve de la divine de la défenue atterile entraires quelquéchis la nécesité d'attaquer, lorsqu'un peuls peux de la divine de la défenue, et que l'attaquer et dans de la dévinier, et que l'attaquer du caré du la le dévinier, et que l'attaque et d'aux de la dévinier, et que l'attaque et d'aux des l'aux de l'aux d'aux d'aux

Il suit de là que les petites sociétés ont plus souveut le droit de faire la guerre que les graudes, parre qu'elles sout plus souvent dans le cas de craindre d'être détruites.

Le droit de la guerre dérire donc de la nécessité et du juste rigide. Si ceux qui dirigent la coascience ou les conseils des princes ne se tienneot pas là, tout est perdu; et, lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des fluts de saug inouderout la terre.

Que l'oo ne parle pas sur-tont de la gloire du prince : sa gloire seroit son orgueil; e'est une passion et non pas un droit légitime.

Il est vrai que la réputation de sa puissance pourroit augmenter les forces de soo état; mais la réputation de sa justice les augmenteroit tout de même.

CHAPITRE III,

Du droit de conquête,

Du droit de la guerrre dérive celui de conquête, qui en est la conséquence; il en doit donc suivre l'espait.

Lorsqu'un peuple est enquis, le droit que le conquérant a sur loi soit quatre sortes de loss: la loi de la nature, qui fait que tont tend à la conservation des capéces; la loi de la lumière naturelle, qui vent que nons fassions à autrai ce que nons voudions qu'on nous fit; la loi qui forme les sociétés politiques, qui sont telles que

la nature n'en a point borné la durée; enfin la loi tirée de la chose même. La conquête est une acquisition; l'esprit d'acquisition porte avec lui l'esprit de conservation et d'usage, et non pas

celui de destruction.

In ésta qui en a conquis un autre le traite
d'une des quatre manières suivantes : il continue
à le gouverner selon ses lois, et ne preud pour
loi qua l'exercice du gouvernement politique et civil; ou il lui donne un nouveau gouvernement
politique et civil; ou il détruit la société et la disperse dans d'autres; ou enfin il extermine tous
les citoyens.

La première manière est conforme au droit des geus que nous suivons sujonrd'bui; la quatrième est plus conforme au droit des geus des Romains : sur quoi je laisce à joger à quel point nous sommes deveuss meilleurs. Il faut readre ich hommige à nos temps modernes, à la raison prévente, à la religion d'aujourd'lui, à notre philosophie; à nos mœurs.

Les niteras de sotre droit public, fondés un les històries autémoses, étant torris des car rijédes, aust tombés dans de grundes erreurs. Ils ou domes dura l'articlire; ils nat supposé dans les compérants un droit, je ne sais quel, de tuer : e qui leurs à fait rede conseiquences terribles comme le priorije, e! établié des maximes que les compérants cas-obienes, lonqu'ils out en le mointer eurs, a but junis prises. Il est chair que, les compérants cas-obienes, lonqu'ils out en le mointer eurs, a but junis prises. Il est chair que, les compérants cas-obienes, lonqu'ils out en le mointe eurs, a but junis prises Il est chair que, les comperants cas-obienes, lonqu'ils out en le mointe eurs, a but plants prises en l'est par les propus l'excappeles et fairs, a les comperants de l'est de l'étre en l'est plant de la propur consorvation.

Ce qui les a fait peaner ainsi, esta qu'ils cent cru que le conquierent avoit droit de détraire la société : d'où it out cencle qu'il avoit celui de détroire les hommes qui la composore; ce qui est une conciquence flussement tirée d'un faux principe. Car, dec que la société estroit auciantie, il ne s'ensuivroit pas que les hommes qui la forment duoses tausi être aucianti. La ociété est l'aution des hommes, et auto pas les hommes; le eistope pue pierie, el Hommes retièves puer pierie de la consideration de la considerat

Du droit de tuer dans la conquête, les politiques ont tiré le droit de réduire en servitude : mais la conséquence est aussi mal foudée que le principe.

On n'a droit de rédnire en servitude que lorsqu'elle est nécessaire pour la conservation de la conquête. L'objet de la conquête est la conservation: la servitude n'est jamais l'objet de la conquête; mais il peut arriver qu'elle soit un moyen nécessaire pour aller à la conservation. Dans et en, il est coatre la sature de la foque este servicios pel ciremelle. Il fait que le peuple estelare puiste devenir migit. L'esclassa peuple calcare peinte devenir migit. L'esclassa Lorqui'après na certain espace de temps toutes les pareires de l'êtat conquierant se sont livre autrigue, che la la soncietation, et des marigas, che la la soncietation, et normalie de creatione est entre enfermie de principal de montre en entre enfermie de principal de montre en entre enfermie de copir, in committe de confirmité d'après la conscietation, et entre en entre enfermie de copir, in committe de copir, in confirmité d'après de montre de contre de confirmité d'après de montre de confirmité d'après de montre de confirmité d'après de la confirmité d'après d'après

Ainsi le conquérant qui réduit le peuple en servitude doit toujours se réserver des moyens (et ces moyens sont sans nombre) pour l'en faire sortir.

Je ne dis point ici des choses vagues. Nos pères, qui conquera l'empire nomais, cu agirent ainsì. Les lois qu'its firent dans le feu, dans l'estion, dans l'impératorié, dans l'expeni de la victoire, in les adoucirent : leurs lois énbent dares, ils les radioreit imperitales. Les Bourgaigons, les Goltis, el les Lombards, vondrient toriapons, les Goltis, el les Lombards, vondrient toriapons, les Goltis, el les Lombards, et de Routse, la luis d'Euric, de Gondelbard, et de Routse, ris, firent du Barbare et du Romain des coocitorens (*).

toyens (4).

Charlemagne, pour dompter les Saxous, leur éta l'ingénuité et la propriété des hiens. Louis-leDébounaire les affracehit (*): il ne fit rien de
mieux dans tout son règue. Le tempe et la servitude avoient adouci leurs mœura; ils lui furent toujours fudérais.

CHAPITRE IV.

Quelques avantages du peuple conquis.

Av lieu de tirer du droit de cooquête des conséquences si faatles, les pulifiques auroient mieux fait de parler des avantages qué en droit peut quéquefois apporter au peuple vaineu. Ils les auroient mieux seuis, si notre droit des geus étoit exactemeut suivi, et s'il étoit établi dans toute la terre.

Les états que l'on conquiert ne sont pas orditil Voyez le Code des lois des Barbarer, et le Br. xxxxx, et

apres.

(2) Voyez l'auteur incertain de la vie de Louis-le-Debouture, dans le recorit de Dochesne, t. 15, p. 296.

nairement dans la force de leur institution : la corruption s'y est introduite; les lois v ont cessé d'être exécutées : le gouvernement est devenn oppresseur. Qui peut douter qu'un état pareil pe gagaût, et ne tirât quelques avantages de la conquête même, si elle n'étoit pas destructrice? Un gouvernement parvenu an paiot où il ne peut plus se réformer lui-même, que perdroit il à être refondu? Un conquerant qui entre ellez un peuple où, par mille ruses et mille artifices, le riche s'est juscusiblement pratiqué une infinité de movens d'usurper, où le malheureux qui gémit, voyant ee qu'il crovoit des abus devenir des lois, est dans l'oppression, et croit avoir tort de la sentir; un conquérant, dis-je, peut dérouter tout, et la tyrannie sourde est la première chose qui souffre la violence.

On a vu, par exemple, des états, opprimés par les traitants, être soulagés par le conquérant qui n'avoit ni les engagements ni les besoins qu'avoit le prince légitime. Les abus se trouvuient corrigés sans même que le conquérant les corrigédt.

Quelquefais la frugalité de la nation conquérante l'a mise en état de laisser aux vaincus le nécessaire, qui leur étoit ôté sous le prince légitime. Une conquête peut détruire les préjuges nuilibles et mattes di l'occapalles aigni pour les

Une conquête peut détruire les préjugés nuisibles, et mettre, si j'ose parler ainsi, une nation sous un meilleur géoie. Quel bien les Espagnols ne pouvoient-ils pas

faire aux Mexicains? Its sevient à leur donner une religion donce; ils leur apportèrent une supersition faireux. Ils auroica lu prendre libres les ecidexes; et ils readirent esclaves les bommes libres. Ils pouvoient les éclaires sur l'alus des sacrifices humains; au lieu de rela, ils les extermigièrent. Le raurois jamais faini je voulois raconter tous les biens qu'ils ne firent pas, et tous les maux moit forest.

C'est à un conquérant à réparer une partie des mans qu'il a faits. Je définits ainsi le droit de conquéte : un droit nécessire, légitime, et malheurenx, qui laisse toujours à payer une dette immense pour s'acquiller envers la nature humaine.

CHAPITRE V.

Gilon, roi de Syracuse.

Le plus bean traité de paix dont l'histoire ait

47

parlé est, je crois, celui que Géloo fit avec les Carthaginois, Il vonlut qu'ils abolissent la coutame d'immoler leurs eufants (1). Chose admirable! après avuir défait trois cent mille Carthaginois, il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux; ou plutôt, il stipuloit pour le genre homein

Les Bactriens faisoient manger leurs pères vieux à de grands chiens : Alexandre le leur désendit(a); et ce fut un triomphe qu'il remporta sur la superstition.

CHAPITRE VI

D'une république qui conquiert,

In est contre la nature de la chose que, dans une constitution fédérative, un état confédéré conquière sur l'autre, comme nous avoos vu de nos jours chez les Suisses (3). Dans les républiques fédératives mixtes, où l'association est entre de petites républiques et de petites monarchies, cela choque moius.

Il est encore contre la nature de la chose qu'une république démocratique conquière des villes qui ue sauroient entrer dans la sphère de la démocratie. Il faot que le peuple conquis puisse jouir des privilèges de la souveraineté, comme les Romains l'établirent au commencement. On doit borner la conquête au nombre des citoyens que l'on fixera pour la démocratie.

Si une démocratie conquiert un peuple pour le gouverner comme sujet, elle exposera sa propre liberté, parce qu'elle confiera une trop grande puissance aux magistrats qu'elle enverra dans l'état conquis.

Dans quel danger n'eût pas été la république de Carthage, si Annibal avoit pris Rome? Que n'eut-il pas fait dans sa ville après la victoire. lui qui y causa tant de révolutions après sa défaite (4)?

Hannoo n'auroit jamais pu persuader au sécat de ne poiut envoyer de secours à Anoibal, s'il n'avoit fait parler que sa jalousie. Ce sénat, qu'Aristote nous dit avoir été si sage (chose que la prospérité de cette république nous prouve si bien), ne pouvoit être détermisé que par des raisons sensées. Il auroit falla être trop stupide pour ne pas yoir qu'une armée, à trois cents lienes de là, faisoit des pertes nécessaires qui devoient être réparées. Le parti d'Haonon vouloit qu'on livrât Anni-

bal (2) aux Romaius. On ne ponvoit pour lors craindre les Romains; on craignoit donc Annibal.

On ne pouvoit croire, dit-on, les succès d'Annibal : mais comment en douter? Les Carthaginois, répandus par toute la terre, ignoroient-ils ce qui se passoit en Italie? C'est parce qu'ils ne l'ignoroient pas, qu'on ne vouloit pas envoyer de secours à Annibal.

Hannon devient plus ferme après Trébie, après Trasimène, après Cannes : ce n'est point son iocrédulité qui augmente, c'est sa crainte.

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet.

In y a encore na inconvénient aux conquêtes faites par les démocraties. Leur gouvernement est toujours odieux aux états assujettis. Il est monarchique par la fiction; mais, dans la vérité, il est plus dur que le monarchique, comme l'expérience de tous les temps et de tous les pays l'a fait voir.

Les penples conquis y sont dans un état triste : ils ne jouissent ni des avantages de la république. ni de ceux de la monarchie

Ce que j'ai dit de l'état populaire se peut appliquer à l'aristocratie,

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Arest, quand une république tient quelque peuple sous sa dépendance, il faut qu'elle cherche à réparer les inconvénients qui naissent de la nature de la chose, eu lui dounant un bon droit politique et de bonnes lois civiles.

Une république d'Italie tenoit des insulaires sous son obeissance : mais son droit politique et civil à leur égard étoit vicieux. On se souvient

⁽¹⁾ Voyen le recueit de M. de Borbeyrac , act. 123. (a) STRABON . I. st.

⁽³⁾ Pour le Tockembourg

⁽s) Il etoit a la tête d'une faction

⁽¹⁾ Rannon spuint liever Annibal any Romains, comme Coton voeloit qu'on livrêt César sux Gaulois.

de cet acte () d'amnistie qui parte qu'on ne les condamneroit plus à des peines afflicites a la conscience informée du gouverneur. « Ou a vu souvent des peuples demander des privilèges: ci le souveraiu accorde le droit de tautes les nations.

CHAPITRE IX.

D'une monarchie qui conquiert autour d'elle.

St une minarchie peut agir long-temps avant que l'agraudissement l'ait affoiblie, elle devicadra rednutable, et sa force durera tout antant qu'elle sera pressée par les monarchies voisines. Elle ne doit done couquérir que pendant qu'elle

Elle ne doit done couquérir que pendant qu'elle reste dans les limites naturelles à son gouvernement. La prudence veut qu'elle s'arrête sitôt qu'elle passe ces limites. Il faut dans cette sorte de conquête laisser les

choses comme on les a trouvées; les mêmes tribunaux, les mêmes lois, les mêmes coutumes, se mêmes priviléges : rien ne doit être changé que l'armée et le nom du souverain.

que l'armée et le nom du souverain.

Lorsque la monarchie a étendu ses limites par
la conquête de quelques provinces vosines, il
faut qu'elle les traite avec une grande douceur.

Data use monarchie qui a travaillé long tende de coupeirs, le provinces de son action de maine seront ordinairement tets fondère. Elle ou de souffire les novement adues et les accions et userent entre temperature de manifestat de la confident de la comparature et un travelle les propiets sièmes de comment de la comparature de la compa

Tel est l'état nécessaire d'une monarchie conquérante; nn luxe affreux dans la capitale, la misere dans les provinces qui s'en floignent, l'abondance aux extrémités. Il eu est comme de notre planiée: le feu est au centre; la verdure à la surface; une terre aride, froide et stérile, entre les deux.

CHAPITRE X.

D'une monarchie qui conquiert une autre monarchie,

Querourrots une monarchie en ronquiert une autre. Plus celle-ci sera petite, mieux on la contiendra par des forteresses; plus elle sera grande, mieux on la conservera par des colonies.

CHAPITRE XI.

Des maurs du peuple vaincu.

Dars ces conquêtes, il are suffit pas de laisser à la nation vaincue ses luis; il est peut-être plus nécessaire de lui laisser ses mœurs, parce qu'un pemple connoit, ainue, et défend tuujours plus ses mœurs que ses lois.

Les François ont été rhassés neuf fois de l'Italea d'ausse, disseu les historiens (1), de leur insolenre à l'égard des femmes et des filles. C'est trup pour me aution d'avoir à souffir la fierté du vainqueur, et enrore son incoutience, et encores son indistretion, sans doute plan ficheure, parce qu'elle multiple à l'infini les outragnes.

CHAPITRE XII.

D'une loi de Cyrus.

Ja ne regarde pas romme une bome loi celle qué fit Cytus que les Lylins ne prasent excerrer que des professions viles, ou des procisois nidmes, ou va su plus precisons nidmes, ou va su plus precisons nidmes, ou va su plus percison songte aux réselles, et une pas aux nivasions. Mais les missaions vientrerent hieratie; les deux parques s'univent, ils se corrempent tous les deux. Juis-morison interna mainteire par les los la rudesse du peuple vaiapquer qu'entrelair par elles la multere du peuple vaiapquer qu'entrelair par elles la multere du peuple vaiapquer qu'entrelair par elles la multere du peuple vaiapque qu'entrelair par elles la multere du peuple vaiarque.

(1) Parconera l'Illuteire de l'anisers, par M. Policulorii

⁽¹⁾ Du 80 octobre 1;56, Imprimé a Gênes, chez Erzschelli.
Vietama al nostro general-preventiore in detta isola di condamer in average columente se inferente consecuenta persona aleman nazionale in genn affilities. Pieza ben al far arrestace ed increerane in persona eleman supposite persona eleman supposite persona eleman del increerane per la persona eleman fai increarane poi a noi solicciismente. « (Arinc, vz.)

Aritoleine, tyras de Cames (1), chirch à inverte le courage de la jemens. Il rubbs que les purços hisassent credire leux chevenx, como les filles qu'ils les croassers de fleux, et portusur des robes de differente coulems jusqu'ant bisons; que, lovoqu'ils alloient élez leurs maitres de danse et de musiper, de forma se leur poissance des pursods, des parfains, et dec éventains, que, dans le hain, élles tre continue de dans de la maisse, de continue de la companie de la companie de continue continue

CHAPITRE XIII.

Charles XII.

Ca prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, determina sa chute, en formant des desseins qui ne ponvoient être exécutés que par une longue guerre; ce que son royaume ne pouvoit soutenir.

Ce n'étoit pas un état qui fût dans la décance qu'il entreprit de rentrever, mais un empire naissant. Les Moscovites se servireut de la guerre qu'il leur faisoit, comme d'une école. A chaque défaite, ils s'apprendient de la victoire; et, perdant au-debors, ils apprendient à se défendre au-dedans.

Charles se croyoit le maitre du moode dans les diestris de la Pologne, où il erroit, et dans lesquels la Suede étoit comme répandue, pendant que sou principal rancemi se forilioit contre lui, le servoit, s'ablission sur la mer Baltique, detruisoit ou prenoît la Livonie,

La Suede ressembloit à un fleuve dont on coupoit les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournoit dans son cours. Ce ne fut point Pultava qui nerdit Charles: a'il

n'avoit pas été detruit dans ce lieu, il l'auroit été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisémeut : on ne peut pas parer à des éveuements qui naissent continuellement de la nature des chores.

Mais la unture ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui-même. Il ne se régloit point sur la disposition ac-

tuelle des choses, mais sur un certain modèle

qu'il avoit pris : encore le suivit-il très mal. Il n'étoit point Alexandre ; mais il auroit été le meilleur soldat d'Alexandre.

mensieur solati o Awanaura.

Le projet d'Alexaudre ne rénasit que parce qu'il étoit sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas, el la retraite des dix mille, avoient fait counoûtre au juste la sapériorité des Grees dans leur manière de combatter, et dans le geure de leurs armes; et l'on savoit bien que

les Perses rétoient trop grands pour se corriger. Ils ne postivaire plus affoiblir la Gréce par des divisions : elle étoir alors réunit sous un chef qui ne pouvoit avoir de meilleur moyen pour lai eacher as servitude, que de l'éblouir par la destruction de res ennemis éternels et par l'espérance de la comquête de l'Asi.

Un empire cultivé par la uation du monde la plus industrieuse, et qui travailloit les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnoit à son ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvoit juger par l'orgueil de ces rois, tonjours vainement mortifiés pur leurs défaites, qu'ils précipiteroient leur chute, en doassant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettroit jamais qu'ils passent douter de leur graudeir.

Et non-seulement le projet étoit sage, main il fut sagement exécuté. Al-randre, dans la rapidité des en ations, dans le feu de ses passions mêmes, avoit, si j'one me servir de ce terme, ume saillé de raison qui le conduisoit, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son historie, et qui arcioent l'espiri plus gâté que lui, n'ont pa nous dérober. Parlom-en tout à notre sine.

CHAPITRE XIV.

Alexandre.

* It ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étoient voisins, et achevé d'accabler les Grees : il ne se

Van.... Alexandre fit une granda conquete. Voyons comment il se condussi. On a zonez parle de sa valeur ; parleon de se prodence.

as profesce.

Les mesures qu'il prit fueres justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Geces, il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise, il ne laissa rien derrière

les contre les. Il ettaque, ...

servit de cet accahlement que pour l'exécution de sou entreprise : il rendit impoissante la jalousie des Lacédémoniens : il attaqua les proviuces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre : il ne maugua poiot de subsistances. Et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, e'est-à-dira dans un temps où un cehec pouvuit le renverser, il mit peu de chose au basard: quand la fortune le mit au-dessus des évênemeuts, la témérité fut quelquefois un de ses movens. Lorsqu'avent son départ, il marche eootre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez uoe guerre (1) comme celle que Cesar fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour daos la Grèce (a), e est comme malgré lui qu'il preud et détruit Thébes : campé auprès de leur ville, il attend que les Thébaius veuilleot faire le paix; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre (3) les forces maritimes des Perses, e'est plutôt Parménion qui a de l'eudace. c'est plutôt Alexaudre qui a de la sagesse. Soo industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandoooer eux-mêmes leor marine, dans laquelle ils étoient supérieurs. Tyr étoit par principe attachée aux Perses, qui oe pouvoieut se passer de son commerce et de sa marine; Alexaudre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius avoit laissée dégarule de troupes pendant qu'il assembloit des armées innembrables dans un autre poivers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colouies grecques; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arhelles lui donna tonte la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Durins, et ne s'occupe qu'à affermir et à règler ses conquêtes : après la bataille d'Arbeiles, il le suit de si pres (4), qu'il ne lui laisse aucuue retraite dans son empire. Darius u'eutre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sout si rapides que vous croyez vuir l'empire de l'uoivers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

Il résista à ceux qui vouloient qu'il traitât (1) les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves : il ne sougea qu'à unir les deux nations. et à faire perdre les distinctions du peuple couquérant et du peuple vaincu : il abaodonna après la cooquête tous les préjugés qui lui avoient servi à la faire : il prit les mœurs des Penes, pour ue pas désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grees; e'est ce qui fit qu'il marqua taut de respect pour la femme et pour la mere de Darius, et qu'il montra tant de continence. Qu'estce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historlens ne nous discot

pasque quelque autre conquérant puisse se vaoter. Rien n'affermit plus une couquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages, Alexendre prit des femmes de la nation qu'il avoit valocue; il voulut que ceux de sa cour (a) en prisseot amsi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguigoons (3) permirent ces mariages : les Wisigoths les défeudirent (4) en Espague, et ensuite ils les permirent : les Lombards ue les permirent pas seulement, mais même les favorisérent (5) : quand les Romains voulurent affuiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourroit se faire d'union par mariage entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchoit à unir les deux peuples , sougea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bătit une iofinité de villes, et il cimeuta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'apres sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, apres que les Grecs se fureut, pour ainsi dire, aucantis eux-memes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour oe point épuiser la Grèce et la Macédoine. il envoya à Alexandrie uoe colouie de Juifs (6):

⁽¹⁾ Voyez Arrien, de Esped. Assaud., I. s. (a) Ited

⁽³⁾ Bed

⁽⁴⁾ But. t. ur.

C'est aiosi qu'il fit ses conquêtes : veyons comment il les conserva.

⁽s) C'étois le conseil d'Aristote. (Parrangue , GEurres mo-

rates : de la Fertune d'Alexandre. (3) Voyen Arrien , de Exped. Alexand., I. vo. (3) Voyra la Loi des Beurguignone, 118. utu. act. 5.

⁽⁴⁾ Voyre le Lot des Wissporte, L 222, 121. v. 5 7, qui abri la loi ancienne, qui avoit plus d'égard, y est-il dit, à la differener des nations , que des condit (5) Voyez in Loi des Lombards , L. 11, 182, ver , \$, et 1

⁽⁵⁾ Les rois de Syrie, abandonnant le plan des fombsteurs de l'empire, contarent obtiger les Juils à peradre les morres des Grees, en qui donne à leur étal de terribles pr-

il ne lui importoit quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils fassent fideles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs morurs; il leur laissa encore leurs lois eiviles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avoit trouvés. Il mettoit les Macédouiens(1) à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête da gouvernement; aimant mieux courir le risque de quelque infidétité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes, et tons les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grees, des Babylonieus et des Egyptiens; il les rétablit (2) : peu de nations se soumirent à lui, sur les auteis desquelles il ne fit des sacrifices. Il sembloit qu'il n'eût eonquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier eitoyen de ebaque ville. Les Romaius conquirent tout pour tout détroire; il voulut tout conquérir pour tout conserver : et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseius furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers movens dans la grandeur de son génie; les seconds, dans sa frugalité et son économie particulière (3); les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermuit pour les dépeuses privées; elle s'ouvroit pour les dépenses publiques, Falloit-il régler sa maison, c'étoit un Macédonien; falloit-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grees, faire la fortune de chaque humme de son armée, il étoit Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis, et tua Clitus. Il les rendit célébres par son repentir : de sorte qu'on onblia ses actions criminelles, pour se souvenir de sou respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées pintôt comme des malbeurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté de son ame presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaiudre, et qu'il u'étoit plus possible de le hair,

Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit ttoe chose qui cutroit dans le plan de sa conquête.

CHAPITRE XV.

Nouveaux moyens de conserver la conquête.

Lonsov'un monarque conquiert un grand état, il y a une pratique admirable, également propre à modèrer le despotisme et à conserver la conquête : les conquérants de la Chine l'ont mise en

Pour ne point désespèrer le peuple vaincu, et ne puint enorgueillir le vainqueur, pour empécher que le gouvernement ne devienne militaire, et pour contenir les deux peuples dans le devoir, la famille tartare qui regoe presentement à la Chine a établi que chaque corps de troupes, dans les provinces, seroit composé de moitié Chinois et moitié Tartares, afin que la jalousie entre les deux nations les contienne dans le devoir. Les tribunaux sont aussi moitic chiuois, moitic tartares. Cela produit pinsieurs bona effets : 1º les deux nations se maintiennent l'une l'autre: 2º elles cardent toutes les deux la puissance militaire et civile, et l'une n'est pas acéantie par l'autre; 3º la nation conquerante peut se répandre par tout sans s'affuiblir et se perdre ; elle devient capable de résister aux guerres civiles et étrangères. Iustitution si sensée, que c'est le défaut d'une pareille qui a perdu presque tous ecux qui ont conquis sar la terre.

CHAPITRE XVI.

D'un état despotique qui conquiert.

Loasque la conquête est immense, elle suppose le despotisme. Pour lors l'armée répandue dans les provinces ne suffit pas. Il faut qu'il y ait toujours autour du prince un corps particulierement affide, toujours prêt à fondre sur la partie de l'empire qui pourroit s'ébranler. Cette milice doit conteuir les autres, et faire trembler tous ecux à qui nn a été obligé de laisser quelque autorité dans l'empire. Il y a autour de l'empereur de la Chioe un gros corps de Tartares toujours prét pour le besoin. Chez le Mogol, chez les Tures, au Japon, il v a un corps à la solde du prince, iudépendamment de ce qui est entretenu

⁽¹⁾ Voyez Arrun, de Esped Alexand., L. 113 et mitres

A But., L

du revenu des terres. Ces forces particulières tiennent en respect les générales.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet.

Novs avons dit que les états que le mon despotique conquiert doivent être fendataires, Les historieus s'épuisent en élages sur la générosité des conquérants qui ont rendu la couronne aux princes qu'ils avoient vaincus. Les Romains étoient done bien généreux, qui faisoient par-tout des rois pour avoir des instruments de servitude (1). Une action pareille est un acte nécessaire. Si le conquerant garde l'état conquis, les gouverneurs qu'il enverra ne sauront contenir les sujets, ni lui-même ses gouverneurs. Il sera obligé de dégarnir de troupes son ancieu patrimoine, pour carantir le nouveau. Tous les malheurs des deux états seront communs; la guerre civile de l'un sera la guerre civile de l'autre. Que si, au contraire , le conquérant rend le trône au prince légitime, il anra un allié nécessaire, qui, avec les forces qui lui seront propres, augmentera les siennes. Nous venons de vnir Schah-Nadir conquérir les trésors du Mogni, et lui laisser l'Indoustan.

LIVRE ONZIÈME.

DAS LOIS QUI PERMANT, LA LIBERTÉ PELITIQUE DASS SON RAPPORT AVEC LA CONSTITUTION.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

Ja distingue les lois qui farment la liberté politique dans son rapport avec la constitution, d'avec celleq qui la forment dans son rapport avec le citoyeu. Les premières seront le sujet de ce livreci; je traiterai des secondes dans le livre suivant.

(1) - Ut baberent instrumenta servitata et reges. « (Tacura , Aprisol. , 21.)

CHAPITRE 11.

Diverses significations données au mot de liberté.

Is n'y a point de mot qui ait reçu plus de différentes significations et qui ait frappé les esprits de tant de mauières, que celui de liberté. Les uns l'ant pris pour la facilité de déposer celui à qui ils avnieut donné un pouvoir tyrannique; les autres, pour la facilité d'élire celui à qui ils devoient obéir; d'autres, pour le droit d'être armés, et de pouvnir exercer la violeuce; ceux-ci, ponr le privilège de n'être gouvernés que par un omme de leur nation, nu par leurs propres lois (1). Certain peuple a long-temps pris la liberté, pour l'usagede parter une longue barbe (2). Cenx-ci ont attaché ce pop à une forme de gouvernement, et en out exclu les autres. Ceux qui avnient goûté du gouveruement républicaiu l'aut mise dans ce gauvernement ; ceux qui avoient joui du gouvernement monarchique l'ont placée dans la monarchie (3). Enfin chacun a appelé liberté le gouvernement qui étnit conforme à sea coutumes ou à ses inclinations : et comme, dans une république, on n'a pas toujours devant les youx, et d'une manière si présente, les instruments des maux dont on se plaint, et que même les lois paroissent y parler plus, et les exécuteurs de la loi y parler moins, on la place ordipairement dans les républiques, et on l'a exclue des monarchies. Enfin, comme dans les démoeraties le peuple paroît à peu près faire ce qu'il veut, on a mis la liberté dans ces surtes de gnuvernements, et on a confondu le pouvoir du peuple avec la liberté du peuple.

CHAPITRE III.

Ce que c'est que la liberte.

Is, est vrai que dans les démocraties le peuple

(1) -Pai, dif Cictron, copie Fédit de Scérols, qui pernet ans Grecs de transiere énire eux leurs différents, arien truslois, ce qui fait qu'ils se regardent conner des peuples lihers. »

(a) Les Moscovites ne pouvoient souffrir que le case Pierre la leur fit corper.

(3) Les Coppedociets refuserent l'état républicain, que leur définient les Bouncies. parolt faire ce qu'il veut; mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'extè-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'il pouvoir faire ce que l'on doit vauloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permetteut; et, si un eiloveu povorió faire ce qu'elles dédendent, il auroit plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.

CHAPITRE IV.

Continuation du même suret,

La dissociatio et l'artisociatio se sont point de discista libero par leur nature. La liberté polimentire de la comparazione de la comparazione de la comparazione del la comparazione del consociation del comparazione del consociation del cons

Pour qu'on ne poisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. L'ue constitution peut été telle que persouue ne sera contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas, et à ne point faire celles que la soi his permet.

CHAPITRE V.

De l'objet des états divers.

Quoqua tous les états sient en général un même objet, qui est de se maintenir, chaque état en a pourtant un qui lui est particulier. L'agrandissement étoit l'objet de Rome; la goerre, celui de Laccidémone; la retigion, celui des lois judaiques; le commerce, celui de Mararille; la tranquillié publique, celui des lois de la Chine (1);

(v) Objet naturelal un etat qui n'a point d'emmemos su-deboes, du qui croit les avoir arrêtts par des berrières. la navigation, celini des lois des Rhodiens; la lisberté naturelle, l'objet de la police des navages; en général, les délices du prince, celui des états despotiques; as gloires et celle de l'état, celui des monarchies : l'indépendance de chaque particulier est l'objet des lois de Pologne; et ce qui en résulte, l'oppression de tous (1).

If y a use i une nation dans le monde qui a pour objet direct de sa constitution la liberte politique. Nous allons examiner les principes sur lesqueis elle la foude. S'ils sont bons, la liberté y parolitz comme dans un miroir.

Pour découvrir la liberté politique dans la constitution, il ne faut pas taut de peine. Si ou peut la voir nu elle est, si ou l'a trouvée, pourquoi la chercher?

CHAPITRE VI.

De la constitution d'Angleterre.

It y a dans chaque état trois sortes de pouvoirs; la puissancé législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince on le magistrat fait des iois pour un temps on pour troijurar, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il finit la pair on la guerre, exturie ou reçoit des ambassades, établit la survei, prévient les insasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les differents des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger; et l'autre, simplement la puissance de riper;

l'état.

La liberté politique dans un citoyen est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'apinion que chacun a de sa súreté; et, pour qu'on sit ette liberté, i i laut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citosen.

Lorsque, dans la même personne ou dans les même cerps de magierature, la puissance la méme le magierature, la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté, parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même des hois tyransiques pour les exécuter tyransiquement.

Il n'y a point eucore de liberté si la puissance

de juger n'est pas séparée de la puissance légiluive, et de l'acceutrice. Si elle étoit jointe à la luissance légitative, le pouvoir sor la vie et la liberté des cutoyens seroit arbitraire; car le juge seroit législateurs. Si elle étoit jointe à la puissance exécutrice, la juge pourroit avoir la force d'un oppresseur.

Tout seroit perdu si le même homme, ou le même corps des priocipaux, ou des nobles, ou de peuple, exerçoit ces trois pouvuirs; celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions pobliques, et celui de juger les crimes ou les différents des particuliers.

Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gourenement est modèré, parce que le prince, qui a les deux premiers pouroirs, laise à acs sujets l'exercice du troisième. Chez les Tures, où ces trois pouvoirs sont réunis sur la tête du sultue, il rièce un affreux despotisme.

uas, a regae un altreux oespotisme.

Dans les républiques d'Italie, où ces trois pouvoirs sont réunis, la liberté se trouve moins que
dans nos monarchies. Aussi le gouvernement se-til
besoio, pour se maiuteuir, de moyens aussi violeuts que le go uvernement des Tures : témoir les
ioquisiteurs d'état (t), et le trouce où tout délatour peut, à tous les moments, jeter avec uu hil-

let son accusation.

Yoyer quelle penti être la situation d'un citoyen dans ces républiques. La même corps de
magistrature a, comme exécuteur des lois, botte
la pissance qu'ils sest donnée comme législateur.
Il peut ravager l'état par ses volontie geuerales set, comme il a. encore la puissance de jury; nil
peut détruire chaque citoyen par ses voloutes
particulières.

Toute la puissance y est une; et, quoiqu'il n'y ait point de pompe extérieure qui découvre un prince despotique, oo le seut à chaque instant.

Aussi les princes qui ont vuulu se rendre depoliques ont-ils toujours commencé par réunir en leur personne toutes les magistratures; et plusieurs rois d'Europe, toutes les graudes charges de leur état.

Je cruis bien que la pure aristocratie bérédite des riquilitiques d'Italie ue riquilitus d'Italie ue riqui da sprécisirucut au despotiume de l'Asic. La multitude en magistrata doucti quedquefoit à unagistrature; tous les oubles ne concurrent pas toujums un temes déscuise; no y forme divers titulament qui se tempercut. Ainsi, 3 Venitse, les grandements à la légalation; le pregul, 1 s'extention ; comment de la légalation ple pregul, 1 s'extention ; que de pue carticular de l'agent Maltine de l'agent de la consideration de l'agent de l'agent de que ces tribonaux différents aux formés par deput ces tribonaux différents sout formés par

des magistrats du même corps; ce qui ne fait guére qu'une même puissance.

La puissance de juger ne doit pas être donnée à un sénat permanent, mais exercée par des personnes tirées du corps du peuple (1), dans certains temps de l'anuée, de la mauière prescrite par la loi, pour farmer un tribunal qui ne dure qu'autant que la u'écessité le requiert.

De cette façon, la puissance de juger, si terrible parmi les bommes, u'citant attache ni à un certain état, ui à une certaine profession, devient, pour ainsi dire, invisible et nulle. Oo n'a point contiuelleuent des juges devant les yeux; et l'on craiut la magistrature, et nuu pas les magistrats.

Il faut même que dans les grandes accusations, le criminel, coucurremment avec la loi, se choisisse des juges; ou, du moins, qu'il en puisse récuser un si graud nombre, que ceux qui restent soient censés être de son choix,

soreni censes utre de son coox.

Les deux autres pouvoirs pourroient plotôt être donoés à des magistrats ou à des corps permanents, parce qu'ils ne s'excreent sur aucun particulier, n'étant, l'un que la volonté générale de l'état, et l'autre, que l'exécution de cette volonté générale.

Mais, si les tribunaux ne doiveut pas être faxes, les jugements doiveut l'être à un tel poiot qu'ils ne soieut jamais qu'un texte précis de la loi. S'ils étaient une opinion particuliere du juge, on vivroit dans la sociéte, saus savoir précisément les eugagements que l'on y contracte.

Il fant même que les juges soient de la condition de l'accusé, uu ses pairs, pour qu'il ne puisse pas se mettre dans l'esprit qu'il soit tombé entre les mains de geus portés à lui faire violence. Si la puissauce législative laisse à l'exécutrice

le droit d'emprisouser des citoyens qui peuvent donner caution de leur conduite, il u'y a plus de liberté, à moins qu'ils ne soieot arrêtés pour répoodre sans délai à une accusatiou que la foi a reudue capitale; a quuel cas ils sont révellement libres, puisqu'ils ne sont soumis qu'à la puissance de la foi.

Mais si la puissance législative se croyoit en danger par quéque coujuration service contre l'état, ou quéque intelligence avec les eunemis du dehers, elle pourroit, pour un temps court et limité, permettre à la puissance exécutrice du faire arrêter les citoyeus suspects, qui ne perdroieut leur liberté pour un temps que pour la cousserre pour toujours.

Et c'est le seul moyen cooforme à la raison de (1) Comme a Atheses. suppléer à la tyranuique magistrature des éphores, et aux inquisiteurs d'état de Venise, qui sont aussi despotiques.

Comme dans no étal libre tont bomme qui est censé avoir une amo libre doit être gouverné par lui-même, il faudroit que le peuple en corpa côt la puissance législaive; mais comme cela est impossible dans les grands états, et est ujet à beaucoup d'inconvenients dans les petits, il faut que le peuple fasse par ses renréviestatats tout ce qu'il

ne post faire par loi-même.
L'on connoit besacoup mieux les besoins de sa villo quo ceax des autres villes, et on jugo mieux de la capacité de ses voisins que de celle de ses autres compatriotes. Il se faut donc pas que les membres du corpa législatif sointa tirés en gréerid du corps de la nation, nasir il coavient que, dans chaque lieu principal, les habitants se choissaceut un représentant.

Le grand avantage des représentants, c'est qu'ils sont capables de discuter les affaires. Le peuple u'y est point du tout propre; ce qui formo un des grands inconvénients de la démocratie.

Il u'est pas véressuire que les représentants, qui ent reçu de ceux qui les cet definit une lisstruction grécitale, en reçuirest une particulière sur chapte diffire, comme cels se partique dans les diétes d'Alfenagpe. Il est vai que, de celte manière, la paradice des députs servais plus l'estpression de la vois de la nation : mais cela jettervit dans des lougemen infinies, reundoix disque députs le maître de tous les antreçs et, dans les occasions les plus persanates, toute la force de la nation pourroit être arrêtée par un caprice.

Quand les députés, dit très bien M. Sidney, représentent un corps de peuple, comme cn-Hollande, ils doivent rendre compte à ceux qui les unt commis : éest autre chose lorsqu'ils sont députés par des bourgs, comme en Angleterre.

Tous les citoyens, dans les divers districts, doivent avoir droit de donner leur voix pour choisir le représentant, excepté ceux qui sont dans un tel état de bassesse qu'ils sont réputés n'avoir point de volonté propre.

Il y avoit un grand vice dans la plupart des anciennes ripoliques; évat que le presple avoit droit d'y prendre des résolutions actives, et qui demandent queblque execution; chose dont il est entièrement incapable. Il se doit entrer dans le gouvernement que pour closis res représentants; ce qui ent très à sa portée. Car, s'il y a pru de gran qui connoissent le degré precès de la caparité des hommes, chacun est poortant capable.

de savoir en général si celui qu'il choisit est plus éclairé que la plupart des autres.

Le corps représentant ne doit pas être choisi non plus pour prendre quelque résolution active, chone qu'il ne feroit pas, tiene; mais pour faire des lois, ou pour voir si l'on a bien exécuté celles qu'il a faites, chose qu'il pent très-bien faire, et qu'il n'y a même que lui qui puisse bien, faire.

By a hospiour dam un état des gent distingués par la naissance, he nicleuses on les honneurs; mais, vià étoient confondu parmi le peuple, et sis la naivest qui une voix comme les autres, la liberit commune servit leur escharge, et ils invoients aucus instrès à la défennie, parce que la phuyart des résolutions servient coutre cut. La part qu'ils suit à la lépitation doit loue être proportionnée une autres a sanatges qu'ils out d'anne l'états que qui arrivers à l'a formeut lux corps qui ait drait d'arrêter les seurs, l'active d'arrêter les seurs peuples d'arrêter les seurs peuples d'arrêter les seurs peuples d'arrêter les peuples d'arrêter les seurs de le peuple à drait d'arrêter les seurs de le peuple d'arrêter les seurs de la peuple d'arrêter les seurs de le peuple d'arrêter les seurs d'arrêter les seurs de le peuple d'arrêter les seurs de le peuple d'arrêter les seurs d'arrêter les se

Aiusi la puissance législative sera confice et an corps des nobles, et au corps qui sera choisi pour représenter le peuple, qui auront chacun leurs assemblées et leurs délibérations à part, et des trues et des intérêts séparés.

Des trois puissances dont nous avons parlé, celle de joger est en queique façon nulle. Il n'en reste que deux; et comme elles ont besoin d'une puissance réglaute pour les tempérer, la partie du corpa législatif qui est composée de nobles est très propre à produire est effet.

Le corps des nubles doit être héréditaire. Il Test premièrement par sa nature; et d'alleurs il foot qu'il ait un très grand intrêt à conserver ses prérogatives, odiesses par elles mêmes, et qui, dans un état libre, doivent toujours être en danger.

Mais eomme une puissance héréditaire pourcoit être induite à saivre ses intéréts particuliers et à oublier ceux du peuple, à flast que dans les choses où fon a un souverain intérêt à la corrompre, comme dans les lois qui concernent la levice de l'argent, elle n'ait de part à la légicaltion que par sa faculté d'empêcher, et non par sa faculté d'empêcher, et non par sa faculté d'empêcher, et non par

J'appelle faculté de statuer, le droit d'ordonme soi-même, ou de corriger ce qui a été ordonné par un autre. J'appelle faculté d'empécher, le droit de rendre nulle une résolution prise par quedque autre; ce qui étot la puissance des tribuns de Rome. Et quoique celui qui a la faculté d'empérher puises avoir auxoi le droit d'approuncer, pour lers cette approbation n'est autre chose qui une déclaration qu'il ne fait point d'exsage de sa faculté d'empêcher, et dérive de cette faculté.

La puissaore exécutrice doit être entre les mains d'un monarque, parce que cette partie de gouvernement, qui a presque toujours besoin d'one action momentance, est mieux administrée par un que par plusieurs; a oliten que ce qui dépend de la puissance législative est souvent mieux ordonné par plusieurs que par on seul.

Que s'il a'y avoit point de monarque, et que la puisance exécutrice foit confrée à un certain nombre de personnes tirées du corps l'égislatif, il n'y aoroit plus de liberté, pare que les deux puisances servicient unies, les mêmes personnes ayant quelquefois, et pouvant toujours avoir part à l'ane et à l'autre.

Si le corps législatif étoit un temps considérable sans être assemblé, il n'y auroit plus de liberté. Car il arriveroit de deux choses l'une: ou qu'il n'y auroit plus 'de résolutions législatives, et cita l'omberoit dans l'auarchie; ou que res résolutions seroient prises par la puissance exèciolations seroient prises par la puissance exè-

cutrice, et elle devicudroit absolne.

Il seroit iuntile que le corpa législatif flit toujours assemblé. Cetà seroit incommode pour les représentants, et d'ailleurs occuperoit trop la puisance exécutrice, qui ne penseroit pinoit à exécuter, mais à défendre ses prérogatives et le droit qu'elle a d'exécuter.

De plus, i è cerça tigliatif cieit continuelle menta assemble, il pourreit airrece que l'on se feroit que suppléer de nouveaux députés à la place de ceux qui mouveaux d'esputés à la cope ségulité dont une fois corromps, les mais levert aux resultés. L'exque deven cup à le mais levert aux resultés. L'exque deven cup à le republique de la maissime de cept le legisle de la maissime de cept le legisle de l'exputé deven de l'exputé deven de l'exputé d

Le corpa législatif ne doit point s'assembles lui-nême: car ucopa els crois avoir de volonié que lorqu'il est assemblé, et, s'il ne s'assemblott pas usonismement, on a sauroit dire quelle partie seroit vériablement le corpa léginité de la corpa de la constitución de la corpa jui-nême, il pourroit arriver qu'il ne se provegrezit jamais e copu seroit dangere dans le cas où il vondroit attenter contre la paissance nécientrier. D'alleura, il y a des temps plus convenables les uns que les autres pour l'assemblée du corps législatif : il faut douc que ce soit la puissance exécutrice qui règle le temps de la tenue et de la durée de ces assemblées, par rapport aux circonstances qu'elle counqu't.

Si la paissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique; cos, comme il ne pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances.

Mais il ne finot pas que la poissance législative air résiproquement la faculté d'arrêter la paissance extendres, cer l'écrésion ayant ses limites par sa nature, il est insuité de la borner, outre qui la poissance exécutire s'ecrete tonjours sur des choese momentanées. El la puissance des tribus de Rome était victione, en ce qu'elle arrêtoit noci-endement la législation, mais memel r'écrésion que qui causoit de grands massur,

Mais si, dana un état libre, la paissance légilative ne doit pas notir le droit d'arrêter la puisance exécutire, elle a droit, et doit avoir la faculté d'examiner de quelle manière les lois qu'elle a faitre sont été exécuties; et c'est Tavantage qu'à ce gouvernement sur celui de Crête et de Laccédemone, où les comes el les éphors as rendoient point compte de leur edaministrétion. Mais, quel que soit cet exament, la corps le'

issais, quei que son cer camacia, se coria resistatif me doit point avoir le droit de juger la personne, et par conséquent la conduite de cebui qui exécute. Sa personne doit être sacrée, parce qu'étant mécessaire à l'état pour que le corps législait n'y devienne pas tyramique, dos le moment qu'il seroit accusé ou jugé, il n'y auroit plus de liberté.

con pas ur coete.

Dans e cue l'itent se sevoit point une monarble de l'acceptant la les des l'acceptants de la les des de la les des l'acceptants de la les de l'acceptants de la les de l'acceptants de la les des l'acceptants de la les des l'acceptants de la les de l'acceptants de l'acceptants de la les des l'acceptants de l'acceptants de la les des l'acceptants de la

Quoique en général la puissance de juger ne doive être unie à aucune partie de la législative,

⁽¹⁾ Citoient des angietrats que le peuple élisois pous les ans. Yours Éniesse de France.

⁽²⁾ On powerd network les magistrats consinu apres leve mogazeutere. Voyen, dans Dengs d'Halitarmance, L. st., l'affaire du tribum Grontins

cela est sujet à trois exceptions fondées sur l'intérêt particulier de celui qui doit être jugé.

Les grands sont toujourn exposés à l'envie; et, s'îts étioient jugis par le peuple; ils soparraient étre en danger, et ne jouinient pas du peirilege qui le moindre c'es citoyens dans un état libre, d'être joip par ses pairs. Il faut donc que les nobles soient appelés, non pas devaol les tribunaux ordinaiers de la nation, mais devant cette partie du corps législatif qui est composée da nobles.

Il pourroit arriver que la loi, qui est en même tempe siairoquate et aveugle, servis, en decertains est, trop rigourence. Mais les juges de la nation se sout, come mons seus offit, que la bourbe qui prononce les pavoles de la loi, detres insuainés qui era peuves modiern ai la force ni la rigueur. Cest donc la partie du corps l'égliabil que nouvemon de dire têre, dans une autre occasion, un tribunal séressaire, qui l'este course dans celte circ de sa moitre est de la loi, des concre dans celte; d'est à son satorité suprême concre dans celte; d'est à son satorité suprême de modierne la loi en faveur de la loi intime, en prononçant moist rigouremente qui fourement de la loi intime, en

Il poorroil escore arriver que quelque citoyen, dans les affaires publiques, violeroit les droits du peuple, et feroit des crimes que les magistrats établis ne sauroieut ou ne voudroient nes nunir. Mais, en général, la puissance législative ne neut pas juger; et elle le neut encare mains dans ce cas particulier, nu elle représente la partie intéressée, qui est le peuple. Elle ne peut donc être qu'accusatrice. Mais devant qui accusera-t-elle? Ira-t-elle s'abaisser devant les tribunaux de la loi. qui lui sont inférieurs, et d'ailleurs composés de geus qui, étant peuple comme elle, seroient entraines par l'autorité d'un si grand accusateur? Non : il faut, pour conserver la dignité du peuple et la sureté du particulier, que la partie législative du peuple accuse devaut la partie législative des nobles, înquelle u'a ni les mêmes intérêts qu'elle, ni les mêmes passions.

C'est l'avantage qu'a ce gouvernement sur la plupart des républiques anciennes, où il y avoit cet abus, que le peuple étoit an même temps et juge et accusateur.

La puissance exécutrice, romme nous avons dit, doit prendre part à la législation par sa faculté d'empécher; sans quoi, elle sera bientôt déponilée de ses prérogatives. Mais si la puissance législative prend part à l'exécution, la puissance exécutrice sera également perdue.

Si le monarque preuoit part à la législation par la faculté de statuer, il n'y auroit plus de liberté. Mais comme il faut pourtant qu'il ait part à la législation pour se défendre, il faut qu'il y prenne part par la faculté d'empécher.

Ce qui fut cause que le gouvernement changea à Rome, c'est que le sénat, qui avoit une partie de la puissance exécutrice, et les magistrats qui avaient l'autre, n'avoient pas, comme le peuple, la faculté d'empécher.

Voiei done la constitution fondamentale du gouvernement dont nous parlons. Le corps légilaiff y étant composé de doux parleis, l'aune enelssiners l'autre par sa faculté mutuelle d'empachet. Toutes les deux serout liées parl a puisson caiecutrice, qui le sera elle-même par la légilative.

Ces trois puissauces devroient former un repos ou une inaction. Mais, comme par le mouvement mécessaire des choise elles sont contraintes d'aller, elles seront forcées d'aller de concert.

La puissance exécutiree ne faisant partie de la législative que par sa foeulió d'empécher, elle no suroit entrer dans le débat des affaires. Il n'est pas même nécessaire qu'elle propose, parce que pouvant toujours désappreuver les résolutions, ella peut rejeter les décisions des propositions qu'elle auroit voulu qu'on a c'est pas faites.

Dans quedques républiques auciennes, oi le peuple eu carps avuit le débat des affaires, il étoit naturel que la puissance exécutrice les proposát et les débattit avec lui; sans quui, il y auroit eu, dans les résolutions, une confusion étrange.

Si la puissance exécutrice statue sur la levée des deniers publics autrement que par son consentement, il n'y aura plus de liberté, parce qu'elle devieudra législative dans le point le plus important de la ligislation.

Sil puissure l'égislaire state, non pas d'anbre en aurie, mais pour tuijours, ur la levée des deniers publics, elle court risque de perdie au liberté, pare que la puissance exécutrice ne dépendra plus d'elle; et quand on tient un pareil dreit pour toujours, il est auce indifférent qu'on le tienue de soi ou d'un autre. Il en est en almei ail els tates, non pas d'amme en année, sais pour tuijours, aur les forces de terre cratifice.

Pour que celui qui exécute ne puisse pas opprimer, il faut que les armées qu'on lui coufa socient peuple, et aieut le mème esprit que le peuple, comme cela fut à Rome jusqu'au temps de Marius. El, pour que cela soit ainsi, il n'y a que d'eux moyens: ou que ceux que l'nn emplaie dans l'armée aient assez de bien pour frépondrde leur conduite aux autres citoyens, et qu'ils ne soient enrôlés que pour un an, comme il se pratignoil i None; on, si on a un corps de troupes permanent, et où les soldats soient une des plas vilesparties de la nation, il fiust que la paissance kigislative puisse le casser sitôt qu'elle le desire; que les soldats babiteat avec les citoyens, et qu'il n'y ait ni camp séparé, ni casernes, ni places de cuerre.

L'armée étant une fois établie, elle ne doit point dépendre immédiatement du corps législatif, mais de la puissance exécutrice; et cela par la nature de la chose, son fait consistant plus en action qu'en délibération.

Il est dans la manière de penser des hommes, que l'un fasse plus de cas du courage que de la timidité, de l'activité que de la prudeuce, de la force que des couseils. L'armee méprisera toujours un senat, et respectera ses officiers. Elle ne fera point cas des ordres qui lui seront envoyés de la part d'un corps composé de geus qu'elle croira timides, et indigues par là de lui commander. Aiusi, sitôt que l'armée dépeudra uniquement du corps législatif, le gouvreuement deviendra militaire. Et si le contraire est jamais arrivé, c'est l'effet de quelques eirconstances extraordinaires; c'est que l'armée y est toujours séparée; c'est qu'elle est composée de plusieurs corps qui dépendent chacun de leur province particulière; c'est que les villes capitales sont des places excellentes, qui se défendent par leur situation seule, et où il n'y a point de troupes.

La Hollande est encore plas en súreié que Venise: elle suhmergeroit les troupes révoltées, elle les feroit mourir de faim. Elles ne sont point dans les villes qui pourroient leur donner la subsistance: cette subsistance est done précaire.

Que si, dans le cas où l'armée est gouvernée par le corps législatif, des circonstancés particulières empéchent le gouvernement de detenir militaire, on tombrer dans d'autres inconvinients : de deux chauses l'ane; ou il fandra que l'armée détruise le gouvernement, ou que le gouvernement affoiblises l'armée.

Et cet affoiblissement aura une cause bien fatale; il naitra de la foiblesse même du gouvernement.

Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les Maurs des Germains (1), un verra que e'est d'eux que les Anglois unt tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois.

Comme toutes les choses humaines ont une fin, l'état dout nous partons perdra sa liberté: il périra. Rome, Lacédemone, et Carthage, ont bien peri. Il périra lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice.

Ce n'est point à mui à examiner si les Anglois jouissent actuellement de cette liberté ou non. Il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage.

Je ne prétends point par li ravaler les autres gouvernements, ni dire que cette liberté politique extrême doive mortifier ceux qui u'en out qu'une modérie. Comment diruis-je cela, moi qui crois que l'excés pième de la raison d'est pa toujours desirable, et que les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrématés.

Harrington, dans son Oceana, a aussi examine quel étoi le plus haut point de liberté où la constitution d'un état peutière portée. Mais on peut dire de lui qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconsue, et qu'il a bâtt Chaléchoine ayant le rivage de Byzance desaut les yeux.

CHAPITRE VII.

Des monarchies que nous connoissons.

Las monarchies que nous cononístons n'ont pas, comme celle dont nous venous de parler, la liberté pour leur objet direct; elles ne tendent qu'à la gloire des citoyens, de l'état, et du prince. Mais de cette gioire il resiste un esprit de liberté qui, dans ces états, peut faire d'aussi grandes eboues, et peut-être contribuer autant au boubeur que la liberté méme.

Les trois pouvoirs s'y sont point distribués et fondus sur le modèle de la constitution dont sont avons parté. Ils out chaems une distribution pariculière, selon laquelle ils approchent plus ou moins de la liberte politique; et., s'ils n'en approchoient pas, la monarchie dégénéreroit en despotisme.

De minoribus rebus principes consultant, de majoribus connes; its temen at es quoque, quorum penes plebens arbeteium est, apud principes pertractentes.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi les anciens n'avoient pas une idée bien claire de la monarchie.

Les anciens ne connoissoient point le gouvernement fondé sur un corps de noblesse, et encore moins le gonvernement fondé sur un corps législatif forme par les représentants d'une nation. Les républiques de Grèce et d'Italie étoient des villes qui avoient chacune leur gouvernement, et qui assembloient leurs citoyens dans leurs nurailles. Avant que les Romains enssent euglouti toutes les républiques, il n'y avoit presque point de roi nulle part, en Italie, Gaule, Espagne, Allemagne; tuut cela étoit de petits peuples ou de petites républiques : l'Afrique même étoit soumise à une grande; l'Asse mineure étoit occupée par les colonies grecques. Il u'y avoit donc point d'exemple de députés de villes, ni d'assemblées d'états : il falloit aller jusqu'en Perse pour trouver le gouvernement d'un seul,

Il est vrai qu'il y avoit des républiques fédératives; plusieurs villes envoyoieut des députés à uue assemblée. Mais je dis qu'il n'y avoit point de monarchie sur ce modèle-là.

Voici comment se forma le premier plan des monarchies que nous conucissons. Les nations germaniques qui conquireut l'empire romain etoient, comme I'on sait, très libres. On n'a qu'à voir là-dessus Tucite sur les Morurs des Germains. Les conquérants se répandirent dans le pays; ils habitoient les campagnes et peu les villes. Quand ils étoient en Germanie, toute la nation pouvoit s'assembler. Lorsqu'ils furent disperses dans la conquête, ils ne le pureut plus, il falloit pourtant que la nation délibérat sur ses affaires, comme elle avoit fait avant la conquête : elle le fit par des représentants. Voilà l'urigine du gouvernement guthique parmi nous. Il fut d'abord mélé de l'aristocratie et de la monarchie. Il avoit cet incouvéuient, que le bas peuple y étoit esclave : c'étoit uu bon gouvernement qui avoit en soi la cameité de deveuir meilleur. La coutume vint d'accorder des lettres d'affranchissement: et bientôt la liberté civile du peuple, les prérogatives de la noblesse et du clergé, la puissance des rois, se trouverent dans un tel concert, que je ue crois pas qu'il y ait en sur la terre de gouvernement si bien tempéré que le fut celui de chaque partie de l'Europe dans le

temps qu'il y subsista. Et il est admirable que la corruption du gouvernement d'un peuple conquérant ait formé la meilleure espèce de gouvernement que les hommes aient pu imaginer.

CHAPITRE IX.

Manière de penser d'Aristote.

L'ENABRAJA Artiste parolivisible ment quanti li trajte de la monarchie (1). Il en établis que espèces : il ne les distingue pas par la farme de la constitution, mais par des choose d'accident, comme les vertine ou les vieres du prince; ou par des choose c'ârcajéres, comme l'autrapation de la tyrannie, ou la succession à la tyrannie de la tyrannie, ou la succession à la tyrannie.

Aristote met au rang des monarchies et l'empire des Perses et le royaume de Laccidemone. Mais qui ne voit que l'un étoit un état despotique; et l'autre, une république? Les ancieus, qui ne conosisoient pas la dis-

tribution des trois ponvoirs dans le gouvernement d'uu seul, ne pouvoient se faire une idée juste de la monarchie.

CHAPITRE X.

Manière de penser des autres politiques.

Poca tempèrer le gouvernement d'un seul, Arribas (a), roi d'Épire, u'inngina qu'une république. Les Molos-es, ne sacluant consment borner le même pouvoir, firent deux rois (3): par là on affiohissoit l'état plus que le commandement; un vossiot des triçuux, et qu avoit des ennemis.

Deux rois n'étoient tolérables qu'à Lacédémone : ils n'y formoient pas la constitution, mais ils étoient une partie de la constitution.

CHAPITRE XI.

Des rois des temps héroiques chez les Grees.

Caux les Grecs, dans les temps liéroiques, il

(1) Pointique, L. str, ch. stv. (2) Voyey Justin, L. svrt. (3) Asserors, Point, L. v. ch. st.

«'tabli' une cupice de monarchio qui so subinia pas ('). Cux qui avoienti rivente de artu, fait la guerre pour le peuple, assemblé des bommosdisperris, on qui leur avoient dound des terres, obtenoient le royame pour cux, et le transmettionent à leurs enfants. Ils écisient rios, prétres, et juges. C'est uno des cienç especes de monsthe dont nous parle Aristate('); et d'est la suela qui poisse réceller l'idée de la constitution et annéhigo. Mais le plan de cette constitution et

opposé à celui de nos monarchies d'aujourd'bui.

Les trois pouvoirs y étoient distribués de manière que le peuple y avoit la puissance légisative (3); et le roi, la puissance exécutrice, avec la puissance de juger : aq lieu que, dans les monaschies que nous cosnosisons, le prince a la puisance exécutrice et la législative, ou den moins une partie do la législative; mais ils er jege pas-

Dans le goavernement des rois des temps héroiques, les trois pouvoirs étoient mal distribués. Ces monarchies ne pouvoient subsister, car, des quo le peuple avoit la législation, il pouvoit, an moindre caprico, anéautir la royauté, comme il fit par-tout.

Cher un penple libre, et qui avoit le pouveir législatif, chea un peuple renfermé dans uns ville, où tout ee qu'il y a d'olieux devient plan odieux encore, le chel-d'ouvre de la législation ent de savoir bien plarer la poissance de juger. Mais ello ae lo pouvoit être plas mai que dans les mains de cehi qui avoit déja la poissance extricte. Dès ce moment, le monarque devenoit terrible. Mais en même temps, comme il a "avoit etrible. Mais en même temps, comme il a "avoit etre plan par la législation, il ne pouvoit pas e défendre coutre la législation, il avoit trop de pouvoir, et il n'en avoit pas sasser.

On n'aveit pas encore découvert que la vrais fonction du prince étai d'établié de juger, et non pas de juger lui-même. La politique con traire rendit le gouvernement d'un sevel insup-portable. Tous ces rois furent chassés, Les Grez n'imaginieran jouit la vraie distribution des trois pouvoirs dans le gouvernement d'un seul : îlts exposition de situation de la consideration position, p

Du gouvernement des rois de Rome, et comment les trois pouvoirs y furent distribués.

Le gouvernement des rois de Rome avuit quelque rapport à celui des rois des temps héroiques chez les Grecs. Il tomba comme les autres par son vice général, quoique en lui-même et dans sa pature ourtieulière il fut très hon.

Pour faire connoître ce gouvernement, je distinguerai eclui des einq premiers rois, celui de Servius Tullius, et eelui de Tarquin.

La couronne étoit élective; et, sous les einq premiers rois, le sénat eut la plus grando part à l'élection.

Après la mort du roi, le sénat esaminoit si Pon garderis la forme de gouvernement qui écit établic. S'il jugorit à propos de la garder, il nommoit de la fina de la fina de la fina de la fina soit un roi : le sénat devoit approuver l'élections lo peuple, la confirmer; les auspices, la garantir. Si mo de ces trois conditions manquoit, il falloit faire une autre élection. La constitution était monarchique, aristorra-

La constitution etait monarchique, aristorratique, et populaire. Telle ful Harmonicalo pouvoir, qu'on uo vit ni jalousie, ni dispute, dans les premiers rigoes. Le rai comanadoit les armées, et avoit l'intendance des saerifices; il avoit la puissuece de juger les affaires civille (a) et etiniselles (3); il cou vuquoit le étant; il ausculible le peuple; il lui portoit de certaines affaires, et régioit les sutres avec le festa. (4)

Le sénat avoit une graude autorité. Les rois prenoient souvent des sénateurs pour juger avec eux; ils ne portoient point d'affaires au peuple

qu'elles n'eussent été délibérées (5) dam le sénat. Le peuple avoit droit d'élire (6) les magistrats, (1) Deuts n'Halscatement, t. n. p. 120; et liv. n. p. 212 et

⁽t) Azzeroru, Polit., I. mt, ch. mv.

⁽³⁾ Voyes ce que dit Platseque, Fie de Thisée. Voyez anni

Thurpfole, I. t. (4) Voyez Aristote, Polit., I, w. ch. vats.

CHAPITRE XII

⁽a) Voyen le discours de Tanaquil, dans Tite-Live, L. a, decode :; et le réglement de Servous Tailles, dans Denys d'Ha-

Ecumone, I. rr. p. 209.

(3) Burra a Harkannana, I. rr. p. 101. et l. in. p. 174.

(4) Ce fot par un sénatus-conside que Tullus Hostilius entops dévaler Albe. (Dans a Flaticaryana). I. ii., p. 167 et

^{\$73.)} (5) Bid., L 17, p. 278.

⁽⁶⁾ Durru "Ralacalvana, l. st. Il felloit poortunt qu'il ne noment pas à toutre les charges, poisque blaireire Publicole Et la finement sol qui défrancion et sust cityon d'esercer aucum emploi, h'il ne l'yvoit obtenu por le saffenge du peunie.

de consentir aux nouvelles lois, et, lorsque le roi le permettoit, celui de déclarer la guerre et de faire la paix. Il n'avoit poiut la pinssance de juger. Quand Tullus Hustilius reavoys le jugement d'Horace an peuple, il eut des raisoos particulières, que l'un trouve dans Denys d'Halicarnasse (1).

La constitution changes sous (s) Servius Tubi.

In. Le richta richt point de part is sou élection point les fit proclamer par le pengle. Il se déponsible de jugement.) point, et use richter que let crimants, il posta directement au peuple toutes les affaires : il le soulage dels tautes, et en mistra con le fariens une les patriciens. Ainsi, à merc qu'il affaithisoint la puissane royale et l'un torité du sénat, il augmentoit le pouvoir du peuple (1).

Tarquin one of the rin pay to least at just person, large-stand payers, et opic large-stand payers, et opic large-stand payers and unsurpateur, et opic la vourouse connect un friberlature; il terriment la plupart des sénteurs; il co ensoulta plus cent qui restoint, et ne les appela pas monte a se pegenenta per la restona de la republica de la restona de la republica de la restona de la republica de la restona de la res

CHAPITRE XIII.

Réflexions générales sur l'état de Rome après l'expulsion des rois.

On ne peut jamais quitter les Romains : c'est aioni qu'encore aujourd'hui, dans leur capitale, on laisse les nouveaux paties pour aller ebercher des ruioes; c'est ainsi que l'uril qui s'est reposé sur l'émail des prairies aume à voir les rochers et les montagent.

Les familles patriciennes avoient eu, de tout

temps, de grandes prérogatives. Ces distinctions, grandes sons les rois, devirrent bien plus importantes parts de republico. Cels causes hajlonisé des pélériens, qui voulverat les abaisser, bes concistations frappiecie sur le constitution sam affoblir le gon erarment : cur, pourru que le magistratures comeraneau leur autorité, il tois avez indifferent de quelle famille étoient les magistratures.

gistrats. Use somethic diceive, comme ctoit Rose, suppose sirecasiement un corpo aristocratique possissat qui la sociomen; ana quoi de la chasge d'abord en pyrancio en en dat popular in la partie en de la confessione del la confessione de la confessione de la conf

Quand Servius Tullius eut avili les patriciens. Rome dut tomber des maim des rois dans celles du penple. Mais le peuple, en abaissant les patricieus, ne dut point craindre de retomber dans celles des rois.

Un état peut changer de deux mauières : ou parce que la constitution se corrige, on parce qu'elle se corrompt. S'il a couserve ses principes, et que la constitution change, e'est qu'elle se corrige; s'il a perdu ses principes, quaud la consti-

tution vient changer, eest qu'elte eccuronge. Rome, apris l'auptionio des rois, d'estit fêtre une dénocratie. Le peuple avait drijs la panie nous l'égalence étécit son nuffigre apris qui avait classe l'est rois, et , s'il ne persistriel pa nui seur classe l'est rois, et , s'il ne persistriel pa dans ette voloniel. In Tanquini pororevient les inicatos revenie. Prétendre qu'il elle volue le la ministration revenie. Prétendre qu'il est vous les lamilles, et à r'était par misonande. La silma change par lamber de repositat elle ne l'était pat. Il faillat tempière le pouvair de principanx, et une les lois indiament vers la d'accessire.

que les sus siciliassent vers a democratic.

Saureau les étais flueriscent plus dans le pasage jusceable d'une constitution à une sutre,
qu'ils ne le linicient dans l'une un l'autre de ces
constitutions. C'est pour les rapet des les les conconstitutions. C'est pour les rapet des les les controits les c'est pour les rapet des les les ces
touts les controits de l'est pour les rapet des les les les ces
touts de l'est pour les rapet des les les les les les
parties de l'est pour les rapet de l'est pour les les les
parties carrier ceu, qu'il d'éroite a le soutisticien qui
dériète, et ceux qui mettent en avant celle qui
présent.

⁽¹⁾ Liv. 127 , p. 159.

⁽¹⁾ Liv. 127 , p. 159. (2) Druve o'Haricanbasse, l. 14.

⁽i) Il se priva de la mortie de la puissance ruyale, « da Bosy d'Haltermane, il tv. p. 239. (i) On croyali que, a'il n'avont pas été pervens par Tanqua, il ament établi le gouvernegnesi popolitie. (Barns m'Halterna

^{25.002 ,} L 14, p. 34).)

⁽⁵⁾ DENTS D'HALICARPASS, I. IV.

CHAPITRE XIV.

Comment la distribution des trois pouvoirs commença à changer après l'expulsion des rois,

QUATRE choses choquoient principalement la liberté de Rome. Les patriciens obtenoieut seuls tous les emplois sacrés, politiques, eivils, et militaires; on avoit attaché au consulat un pouvoir exorbitant; on faisoit des outrages au peuple; enfin on ne lui laissoit presque aucune influence dans les suffrages. Ce furent ces quatre abus que le peuple corrigea.

t° Il fit établir qu'il y auroit des magistratures où les plébéiens pourroient prétendre; et il obtint peu à peu qu'il auroit part à toutes, excepté à celle d'entre-roi.

2º On decomposa le consulat, et on en forma plusieurs magistratures. On créa des préteurs (1) à qui on donna la puissance de juger les affaires privées; on nomma des questeurs (2) pour faire juger les crimes publics; on établit des édiles à qui on donna la police; on fit des trésoriers (3) qui eurent l'administration des deniers publics; enfin, par la création des censeurs, on ôta aux consuls cette partie de la puissance législative qui règle les mœurs des citoyeus et la police momentanée des divers corps de l'état. Les principales prérogatives qui leur restèrent furent de présider aux grands (4) états du peuple, d'assembler le sénat, et de commander les armées.

3º Les lois sacrées établirent des tribuns qui pouvoient à tous les instants arrêter les entreprises des patriciens, et n'empêchoient pas seulement les injures particulières, mais eucore les générales.

4º Enfin les plébéiens augmentérent leur infinence dans les décisions publiques. Le peuple romain étoit divisé de trois manières , par centuries, par curies, et par tribus : et, quaud il dounoit son suffrage, il étoit assemblé et formé d'une de ces trois manières.

Dans la première, les patriciens, les principaux, les gens riches, le sénat, ce qui étoit à pen près la même chose, avoient presque tonte l'autorité; dans la seconde, ils en avoient muins; dans la troisième, encore moins.

La division par centuries étoit plutôt une division de cens et de moyens qu'une division de personnes. Tout le peuple étoit partacé en cent quatre-vingt-treize centuries (1) qui avoient chaeune nne voix. Les patriciens et les priueipaux formoient les quatre-vingt-dix-huit premières ecuturies; le reste des eitoyens étoit répandu dans les quatre-vingt-quinze autres. Les patrieiens étoient donc dans cette division les maîtres des suffrages.

Dans la division par curies (2), les patriciens n'avoient pas les mêmes avantages : ils en avoient pourtant. Il falloit consulter les auspices, dont les patriciens étoient les maîtres : on n'y pouvoit faire de proposition au peuple qui n'eût été auparavant portée au sénat et approuvée par un senatus-consulte. Mais, dans la division par tribus, il n'étoit question ni d'auspices ni de sénatus-consulte, et les patricieus u'v étojeut pas admis.

Or le peuple ehercha toujours à faire par curies les assemblées qu'on avoit contume de faire par centuries, et à faire par tribus les assemblées qui se faisoient par curies; ce qui fit passer les affaires des maius des patriciens dans celles des plébéiens.

Ainsi, quand les plébéiens eurent obtenu le droit de juger les patriciens, ce qui commença lors de l'affaire de Coriolan (3), les plébéiens voulurent les juger assemblés par tribus (4) et non par ceuturies; et lorsqu'on établit en faveur du pemple les nouvelles magistratures (5) de tribuns et d'édiles, le peuple obtiut qu'il s'assembleroit par euries pour les nommer; et quand sa puissance fot affermie, il obtint (6) qu'ils seroient nommés dans une assemblée par tribus.

CHAPITRE XV.

Comment, dans l'état florissant de la république. Rome perdit tout-à-coup sa liberté.

Dans le feu des disputes entre les patriciens et (p) Vogez là-desses Tite-Live , 1. 1; et Denys d'Halicurnasse ,

⁽¹⁾ Trru-Livy, décade z. l. vs. (a) - Quantores particullin (Pourorits, leg. 3, § 23, ff. de

Ores, par.)

⁽a) Comitata centuristia

⁽³⁾ PLUTARQUE , Fie de Publicule

⁽a) DERTS D'HALSCARNASSE, J. Pt., p. 598.

⁽³⁾ DENTS D'HALDCARFAME, L VII. (4) Contre l'ancien usage, comme on le voit dans Denys d'Ha-Bearnasse, L v. p 320.

⁽⁵⁾ Liv. vt . p. 410 41 411. '6) Liv. 12 . p 605.

les plébéicos, renx-ei demandérent que l'on doonat des lois fixes, afin que les jugements no fusseut plus l'effet d'une volooté capriciense ou d'un pouvoir arbitraire. Après bien des résistances, le senat y acquiesça. Ponr composer ces lois, on nomma des décemvirs. On crut qu'oo devoit leur accorder un graod pouvoir, parce qu'ils avoient à dunner des lois à des partis qui étoient presque incompatibles. On suspendit la nomination de tous les magistrats; et, dans les comices, ils furent élas seuls administrateurs de la république. Ils se trouvérent revêtus de la puissance coosulaire et de la puissance tribunitienne. L'one leur donnoit le droit d'assembler le senat; l'autre, celui d'assembler le peuplo : mais ils ne convoquerent ni le senat ni le peuple. Dix hommes dans la république eurent seuls tonte la puissance législative, toute la puissance exécutrice, tonte la puissance des jugoments. Rome se vit soumise à une tyranoie aussi cruelle que celle de Tarquin. Quand Tarquin exerçoit ses vexations, Rome étoit iudiquée du pouvoir qu'il avoit usurpé; quand les décennirs exercérent les leurs, elle fut étonnée du pouvoir qu'elle avoit donué.

Mais quel étoit ce système de tyrannie, produit par des gens qui n'avoient obtenu le pouvoir politique et militaire que par la connoissance des affaires civiles, et qui, dans les circoustances de ces temps-la, avoient besoin au-dedans de la lâcheté des citoyeus pour qu'ils se laissasseut gonveruer, et de leur courage au-dehors pour les défendre?

Le spectacle de la mort de Virginie, immolée par son père à la pudeur et à la liberté, fit évanouir la puissance des décenvirs. Chacuo se trouva libre, parce que chacun fut offense : tout le monde devint citoyen, parce que tout le monde se trouva père. Le sécat et le peuple rentrérent dans une liberté qui avoit été confire à des tyrans ridicules. Le peuple romain, plus qu'un autre, s'émon-

voit par les spectacles : celui du corps sangiant de Lucrèce fit finir la royanté; le débiteur qui parut sur la plare couvert de plaies fit changer la forme de la république; la vue de Virginie fit chasser les décemvirs. Pour faire condamner Manlius, il fallat ôter au peuple la vue du capitole; la robe sanglaute de César remit Rome dans la servitude.

CHAPITRE XVI.

De la puissance législative dans la république

On n'avoit point de droits à se disputer sous les décemvirs; mais, quand la liberté revint, on vit les jalnusies renaître : taot qu'il resta quelques privilèges aux patriciens, les plébéiens les leur ótérent.

Il y auroit eu peu de mal si les plébéiens s'étoient contentés de priver les patriciens de leurs prérogatives, et s'ils ne les avoicot pas offensés dans leur qualité même de citovens. Lorsque le peuple étuit assemblé par curies ou par centuries, il étoit composé de sécateurs, de patriciens, et de plébéiens. Dans les disputes, les plébéiens gaguerent re poiot(1), que seuls, sans les patriciens et sans le senat, ils pourroient faire des lois qu'on appela plébiscites; et les comices où on les fit s'appelerent comices par tribus. Ainsi il y ent des cas où les patriciens (a) o'curent point de part à la puissance législative (3), et où ils furent soumis à la puissanre législative d'un autre corps de l'état : ce fot un délire de la liberté. Le peuple, pour établir la démocratie, choqua les principes mêmes de la démorratie. Il sembloit qu'une puissance aussi exorbitante auroit dù aucantir l'auturité du sénat : mais Rome avoit des jostitutions admirables. Elle en avoit deux sur-tont: par l'uoe, la puissaoce législative du peuple étoit réglée; par l'autre, elle étoit hornée.

Les censeurs, et avant eux les consuls (4), formoient et crécient, pour aiusi dire, tous les cinq aus, le corps du peuple ; ils exercoient la législation sur le corps même qui avoit la puissance législative. « Tiberius Gracehus, censeur, dit Ciceroo, transfera les affraochis dans les tribus do la ville, noo par la force de son éloquence. mais par une parole et par un geste : et, s'il

⁽c) Oners o'ffanceassame, I. as, p. 785.

⁽²⁾ Par les lois succèes , les plebeiens purent faire des plebescites, seuls, et sons que les patriciens fessent admis dans leur normbler. (Dexys o'Harkannann, l. vi., p. 410; et l. vii.,

⁽³⁾ Par la loi fatte après l'expolsion des décemvirs , les potrieiens farent soums mer piebusciies, quorqu'als n'emment pa y donner leur vois. (Tern-Live, 1. mi; et Onven n'Unannan-NASSE. I. 31. p 725.) Et crite les fet confirmée par celle de Publics Phile , dictateur, l'an de Rome 416. (Tryn-Lava.

⁽a) L'an Jez de Rome, les consuls faixornt encore le cens remme il paroti par Denys d'Halicarnante , 1 m.

ne l'eût pas fait, cette république, qu'aujourd'hui nous soutenons à peine, nous ne l'aurions plus. -

D'un autre côté le sénat avoit le pouvoir d'ôter, pour ainsi dire, la république des mains du peuple, par la création d'un dictateur, devant lequel le souverain baissoit la tête, et les lois les plus populaires restoient dans le silence (1).

CHAPITRE XVII.

De la puissance exécutrice dans la même république.

Si le peuple fut jaloux de sa puissance législative, il le fut moins de sa paissance exécutrire. Il la laissa presque tout entière au sénat et aux consuls, et il ne se réserva guére que le droit d'élire les magistrats, et de confirmer les actes du sénat et des généraux.

Rome, dont la passion étoit de commander, dont l'ambition étoit de tout soumettre, qui avoit tonjours usurpé, qui asurpoit encore, avoit continuellement de graodes affaires; ses ennemis conjurcient contre elle, ou elle conjurcit contre ses ennemis.

Obligée de se conduire d'un côté avec un courage héroïque, et de l'autre avec une sagesse consommée, l'état des choses demandoit que le sénat eût la direction des affaires. Le peuple disputoit au sénat toutes les branches de la puissance législative, parce qu'il étoit jaloux de sa liberté; il ne lui disputoit poiot les branches de la puissance

exécutrice, parce qu'il étoit jaloux de sa gloire. La part que le sénat prenoit à la puissance exéentrice étolt si grande, que Polybe (2) dit que les étrangers pensoient tous que Rome étoit une aristoeratie. Le sénat disposoit des deniers publics et donnoit les revenus à ferme : il étoit l'arbitre des affaires des alliés ; il décidoit de la guerre et de la paix, et dirigeoit à cet égard les consuls; il fixoit le nombre des troupes romaines et des troupes alliées, distribuoit les provinces et les armees aux consuls on aux préteurs; et, l'an du commandement expiré, il pouvoit leur donner un successeur; il décernoit les triomplies; il recevoit des ambassades, et en envoyoit; il nommoit les rois, les récompensoit, les punissoit, les jugeoit,

(a) Comme celles qui permettoient d'appeter au peuple des ordonnamees de tous les magistrats (a) Lav. vs.

leur donnoit ou leur faisoit perdre le titre d'alliés du peuple romain.

Les consuls faisoient la levée des troupes qu'ils devoient mener à la guerre; ils commandoient les armées de terre ou de mer, disposoient des alliés; ils avoient dans les provinces toute la puissance de la république; ils donnoient la paix aux peuples vaincus, leur en imposoient les condi-

tions, ou les renvoyoient au sénat. Dans les premiers temps, lorsque le pemple prenoit quelque part aux affaires de la guerre et de la paix, il exercoit pintôt sa puissance législative que sa puissance exécutrice: il ne faisoit guére que confirmer ce que les rois, et après eux les consuls ou le sénat, avoient fait. Bien loin que le peuple fût l'arbitre de la guerre, nons voyons que les consuls ou le sénat la faisoient souvent malgré l'opposition de ses tribuns. Mais, dans l'ivresse des prospérités, il augmenta sa puissance exécutrice. Ainsi il créa lui-même (1) les tribuns des légions, que les généraux avoient nommés jusqu'alors; et, quelque temps avant la première guerre punique, il régla qu'il auroit scul le droit de déclarer la guerre (2).

CHAPITRE XVIII.

De la puissance de juger dans le gouvernement de Rome.

La puissaoce de juger fut donnée au peuple, au sénat, aux magistrata, à de certains juges. Il faut voir comment elle fut distribuée. Je commenre par les affaires eiviles.

Les consuls (3) jugérent après les rois, comme les préteurs jugérent après les consuls. Servius Tullius s'étoit dépouillé du jugement des affaires civiles; les consuls ne les jugérent pas non plus, si ce n'est dans des cas très rares (4), que l'on appela pour cette raison extraordinaires (5). Ils se contentérent de nommer les juges, et de for-

(s) L'an de Rome 444. (Trex-Lora, première décade, 1-12.) La guerre contre Persée paroissant pécilleure, un eleute consulte ordonna que cette loi seroit susprudar; et le peuple y consentit. (Tern-Lern, einquicene décade, l. 11.) (2) - Il l'arracha du sénut, « dil Freinsheussus, denniéme dé-

(3) Ou ne peut douter que les consuls , avent la créstion des pertrure, n'essent en les jugements civils. Voyes Tite-Live, premiere décade, L. 11 , p. 19; Bruys d'Halicornause , L. n. p. far; et mime livre, p. 645.

(A) Souvent les tribuns jugérent seuls; rien ne les rendit plus edicus. (Bunte n'Halicanname, l. ur. p. 709-) (5) - Judicia extraordinacia. - Voyes les lautates , l. re

mer les tribunaux qui devoient juger. Il paroît, par le discours d'Appius Claudius dans Denys d'Halicarnasse (1), que, des l'an de Rome 259, ceri étoit regardé comme une coutume établie chez les Romains; et ce n'est pas la faire remonter bien haut que de la rapporter à Servius Tullius.

Chaque année, le préteur formoit une liste (2) ou tablesu de ceua qu'il choisissoit pour faire la fonction de juges pendant l'année de sa magistrature. On en prenoit le nombre suffisant pour chaque affaire. Cela se pratique à peu pres de même en Angleterre. Et ce qui étoit très favorable à la (3) liberté, c'est que le préteur prenoit les inces du consentement (4) des parties. Le grand nombre de récusations que l'on peut faire aujourd'hui en Angleterre revient à peu près à cet usage.

Ces juges ne décidoient que des questions de fait (5) : par exemple, si une somme avoit été payée, on non ; si une action avoit été commise. ou non. Mais, pour les questions de droit (6), comme elles demandoient une certaine capacité, ellesétoient portées su tribunal des centumvirs (7). Les rois se réserverent le jugement des affaires

criminelles, et les consuls leur succèdérent en cela. Ce fut en conséquence de cette autorité que le consul Brutus fit mourir ses enfants et tons ceua qui avoient conjuré pour les Tarquins. Ce pouvoir étoit exorbitaut. Les consols avant deja la puissance militaire, ils en portoient l'exereice même dans les affaires de la ville; et leurs procédés, dépouillés des formes de la justice, étoient des actions violentes plutôt que des incements. Cela fit faire la loi Valerienne, qui permit

d'appeler au peuple de tontes les ordonnances des consuls qui mettrojent en péril la vie d'un citoven. Les consuls ne purent plus prononcer une peine capitale contre un citoyen romain que par la volonté du peuple (8),

/el fife, 95 . m. 36e.

(a) Albert Jeliciem.

(3) - Nus ancètres n'ont pas vosie , dit Cicéron . pro Chestio , qu'un homer dont les parties ne serolent pas convenues pul être jage, non-orulement de la réputation d'un citoyen, mais e de la moindre affaire pérmisire,

(4) Voyen, dans les fragments de la lei Seveillenne, de la Cornéliesne, et netres, de quelle manière ces lois democient des juges dans les extraes qu'elles se perconnient de ponie. Sonvent ils étaient pels par chain , quelquefais par le sort, ou en-On par le sort melé avec le choix.

(5) Sánique, de Bracf., L. set , ch. vsc , in Sue (6) Vopes Quintilien . L. rv., p. 54 . in-fol., édit. de Paris.

(1) Log. 3. § 24. ff. de Orig. jur. Des magistrate appelés décemeics prisidotest su jugement, le tout sous la direction d'un

(8) - Quorism da capite civis Romani, injeges populi Romani,

On voit dans la première conjuration pour le retour des Tarquins, que le consul Brutus juge les compaliles; dans la seconde, on assemble le sensi et les comices pour juger (1).

Les lois qu'on appela sacrées donnérent aux plébéiens des tribuns qui formèrent un corps qui eut d'abord des prétentions immenses. On ne sait quelle fut plus grande, ou dans les plébeiens la lâche bardiesse de demander, ou dans le senat la condescendance et la facilité d'accorder. La loi Valérienne avoit permis les appels au peuple; e'est-à-dire au peuple composé de sénateurs, de patriciens et de plébéiens. Les plébéiens établirent que ce seroit devant eux que les appellations servient portées. Bientôt on mit en question si les plébéiens pourroient juger un patricien : cela fut le sujet d'une dispute que l'affaire de Coriolan fit naitre, et qui finit avec cette affaire. Coriolan, accusé par les tribuns devant le peuple, soutenoit, contre l'esprit de la loi Valérienne, qu'étant patricien il ne pouvoit être jugé que par les consuls; les plébéseus, contre l'esprit de la même loi , prétendirent qu'il ne devoit être jugé que par eus seuls; et ils le jngérent.

La loi des douze tables modifia ceci. Elle ordonna qu'on pe pourroit décider de la vie d'un citoven que dans les grands états du peuple (2). Ainsi, le corps des plébéiens, ou, ce qui est la même chose, les comices par tribus ne jugérent plus que les crimes dont la peine n'étoit qu'une amende pécuniaire. Il falloit une loi pour infliger une peine capitale; pour condamner à une peine pécuniaire, il ne falloit qu'un plébiscite.

Cette disposition de la loi des douze tables fut tres sage. Elle forma une conciliation admirable entre le corps des plébéiens et le sénat. Car. comme la compétence des uns et des autres dépendit de la grandeur de la peine et de la nature du crime, il fallut qu'ils se concertassent ensemble.

La loi Valérienne ôts tout ce qui restoit à Rome du guuvernement qui avoit du rapport à celui des rois grecs des temps béroiques. Les consuls se trouvérent sans pouvoir pour la punition des crimes. Quoique tous les crimes soient publics, il faut pourtant distinguer ceux qui intéressent plus les citoyens entre eua, de ceux qui intéressent plus l'état dans le rapport qu'il a avec un citoyen. Les premiers sont appelés privés : les

non erat permisson consulibus ins dicere. . Venez Pompoulos.

leg. 2 , 5 18, Tl. de One, jer. (1) Berry D'Hauscannen, L. v. p. 355.

⁽²⁾ Les comites par centuries, Anat Manline Canitolines fatat jugt dans ers comices. (Terp-Love, decade s. 1 vs., p. 6s.)

conds sout les crimes publics. Le peuple jugen lui-même les crimes publies; et, à l'égard des privis, il nomma pour chaque crime, par une commission particulière, un questeur pour en faire la poursuite. C'étoit souvent un des magistrats, quelquefois un homme privé, que le peuple choisissoit. On l'appeloit questeur du parricide. Il en estfait mention dans la loi des douze tables(1).

Le questeur nommoit ce qu'on appeloit le juge de la question, qui tiroit an sort les juges, formoit le tribunal, et présidoit sous lui an jucement (a).

Il est bon de faire remarquer ici la part que

prenoit le senat dans la nomination du questeur, afin que l'on voie comment les poissances étoient à ret égard balancées. Quelquefois le sénat faisoit élire on dictateur pour faire la fonction de asesteur (3); quelquefois il ordonnoit que le peuple seroit convoqué paran tribun pour qu'il nommit un questeur (4); enfin le peuple nommoit quelquefois un magistrat pour faire son rapport an sénat sur un certain crime, et lui demander qu'il donnit un questeur, comme on voit dans le jugement de Lucius Scipioo (5), dans Tite-Live (6).

L'an de Rome 604, quelques-unes de ces commissions furent rendues permanentes (7). On divisa, peu à peu, toutes les matières crimioelles en diverses parties, qu'on appela des questions perpétuelles. On créa divers préteurs, et on attribua à chacup d'eux quelqu'une de ces questions. On leur donna pour un su la puissance de juger les crimes qui en dépendoient; et ensuite ils alloient gouverner leur province.

A Carthage, le sénat des cent étoit composé de juges qui étoient pour la vie (8). Mais à Rome les préteurs étoient annuels ; et les inces n'étoient pas même ponr un an, puisqu'on les prenoit pour chaque affaire. On a vu dans le chapitre VI de ce birre combien, dans de certains gouvernements, cette disposition étoit favorable à la li-

Les juges furent pris dans l'ordre des sénateurs, jousqu'au temps des Gracques. Tiberius Gracchus

(s) Dit Pompomus , dans la loi 2 , su digeste de Orig. jur. (1) Voyes no fragment d'Ulpien, qui en rapporte un saire de la loi Cornélienne : on le trouve dans la collistion des lois ques et Romaines, 18t. s, de Sigariis et Homicidiis. (3) Cels avoit ses-tout lieu dans les crimes commis en Italie, on is sense avoit use principale inspection. Voyes Tite-Liew, premiere décade , l. 12 , sur les conjurations de Capone.

(a) Cela fui ainsi dans la poursuite de la mort de Posthum In les de Rome, Yoges Tite-Live.

(5) Ce jugement fut rendu l'au de Rome 56; 16. Let 100.

(7) Cocanon , su Braco.

(1) Cela se peopre por Tite-Live , h. parts , qua dat qu'Annabal. readig lear magistrature approelle.

fit ordonner qu'on les prendroit dans celui des chevaliers : chancement si considérable, que le tribun se vanta d'avoir, par une seule rogation, coupé les nerfs de l'ordre des sénateurs.

Il faut remarquer que les trois pouvoirs peuvent être bien distribués par rapportà la liberté de la constitution, quoiqu'ils ne le soient pas si bien dans le rapport avec la liberté du citoyen. A Rome, le peuple ayant la plus grande partie de la puissance législative, une partie de la puissance exécutrice, et une partie de la puissance de juger, e'étoit un grand pouvoir qu'il falloit balancer par un autre. Le senat avoit bien une partie de la pnissance legislative (1): mais cela ue suffisoit pas pour contrebalancer le peuple. Il falloit qu'il cut part à la puissance de juger; et il y avoit part lorsque les juges étoient choisis parmi les sénuteurs, Quand les Gracques privèrent les sénateurs de la puissance de juger (2), le sénat ne put plus résister an peuple. Ils choquérent donc la liberté de la constitution, pour favoriser la liberté du citoyen; mais celle-ci se perdit avec

Il en résulta des maux infinis. On changea la constitution dans un temps où, dans le feu des discordes civiles, il y avoit à peiue une constitution. Les chevaliers ne furent plus cet ordre moyen qui unissoit le peuple au sénat; et la chaine de la constitution fut rompue.

Il y avoit même des raisons particulières qui devoient empêcher de trausporter les jugemeots aux chevaliers. La constitution de Rome étoit fondée sur ce principe, que ceux-la doivent être soldats, qui avoient assez de bieu pour répondre de leur conduite à la république. Les ehevaliers, comme les plus riches, formoient la cavalerie des légions. Lorsque leur dignité fut augmentée, ils ne voulurent plus servir dans cette milice; il fallnt lever une autre cavalerie : Marius prit toute sorte de gens dans les légions, et la république fut perdue (3).

De plus, les chevaliers étoient les traitauts de la république; ils étoient avides, ils semoient les malbeurs dans les malbeurs, et faisoient naitre les besoins publies des besoins publies. Bien loin de donuer à de telles geus la puissaoce de juger, il auroit fallu qu'ils cussent été sans cesse sous les yeux des juges. Il faut dire cela à la louange des ancienues lois frauçoises; elles ont stipulé avec

⁽a) Les atnatus-consultes avoient force pendant un un , quesqu'ils ne fusoral pas confirmes par le peaple. (BENYS S'HALL-CARRAME, L. 18. p. 595; et l. 81 , p. 735.)

⁽a) En l'an 64o. (3) . Lapric censos plerosque. . (SALLERER. Guerre de Juearthe.

les rens d'affaires avec la ménance que l'on garde à des ennemis, Lorsqu'à Rome les jugements furent transportés aux traitants, il n'y eut plus de vertu, plus de police, plus de lois, plus de magistrature, plus de magistrats.

On tronve une peinture bien naive de ceci dans quelques fragments de Diodore de Sicile et de Dion. « Mutius Scévola, dit Diodore (r), voulut rappeler les anciennes mœurs, et vivre de sou bien propre avec frugalité et intégrité. Car ses prédéceaeurs, ayant fait une société avec les traitants, qui avoient pour lors les jugements à Rome, ils avoient rempli la province de toutes sortes de crimes. Mais Scivola fit justice des publicains, et fit mener en prison ceux qui y trainoient les autres. -

Dion nous dit (2) que Publius Rutilius, son lieutenant, qui n'étoit pas moins odieux aux chevaliers, fut accusé à son retour d'avoir recu des présents, et fut condamné à une amende. Il fit sur-le-champ cession de biens. Son innocence parut, en ce que l'on lui trouva beancoup moins de bien qu'on ne l'accusoit d'en avoir volé, et il moutroit les titres de sa propriété. Il ne voulut plus rester dans la ville avec de telles gens.

Les Italiens, dit eucore Diodore (3), achetoient en Sicile des troupes d'esclaves pour labourer leurs champs, et avoir soin de leurs troupeaux; ils lestr refusoient la nourriture. Ces malheureux étoient obligés d'aller voler sur les grauds chemins, armés de lances et de massues, couverts de pennx de bêtes, de grands chiens autour d'eux, Toute la province fut dévastée, et les gens du pays ne pouvoient dire avoir eu propre que ce qui étoit dans l'enceinte des villes, Il n'y avoit ni proconsul ni préteur qui pût ou voulût s'opposer à ce désordre, et qui osât punir ces esclaves, parce qu'ils appartenoient aux chevaliers, qui avoient à Rome les jugements (4). Ce fut pourtant une des causes de la guerre des esclaves. Je ue dirai qu'un mot : une professiou qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain; uue profession qui demaudoit tonjours, et à qui onne demandoit rien; une profession sourde et inexorable, qui appauvrissoit les richesses et la misère même, ne devoit point avoir à Rome les jugements.

CHAPITRE XIX.

Du gouvernement des provinces romaines.

C'zsr ainsi que les trois pouvoirs furent distribués dans la ville; mais il s'en faut bien qu'ils le fussent de même dans les provinces. La liberté

étoit dans le centre, et la tyrannie aux extrémités. Pendant que Rome ne domina que dans l'Italie, les peuples furent gouvernés comme des confédérès : on suivoit les lois de chaque république. Mais, lursqu'elle couquit plus loin, que le senat n'eut pas immédiatement l'oil sur les provinces, que les magistrats qui étoient à Rome ne purent plus gouverner l'empire, il fallut envoyer des préteurs et des proconsuls. Pour lors, cette harmouie des trois pouvoirs ne fut plus. Ceux qu'on envoyoit avoient une puissauce qui réunissoit celle de toutes les magistratures romaines; que dis-je? celle même du senat, celle même du peuple (1). Cétoient des magistrats despotiques, qui convenoient beaucoup à l'éloignement des lieux où ils étoient envoyés. Il excrçoient les trois pouvoirs ; ils étoient, si j'ose me servir de ce terme. les bacbas de la république.

Nous avons dit ailleurs (2) que les mêmes citovens, dans la république, avoient, par la pature des choses, les emplois civils et militaires*. Cela fait qu'une république qui conquiert ne pent guere communiquer son gouvernement, et regir l'état conquis selon la furme de sa constitutiou. En effet, le magistrat qu'elle envoie pour gouverner, avant la puissance exécutrice civile et militaire, il fant bieu qu'il ait aussi la puissance législative; car qui est-ce qui feroit des lois sans lui? Il faut aussi qu'il ait la puissance de juger : car qui est-ce qui jugeroit indépendamment de lui? Il faut donc que le gouverneur qu'elle envoie ait les trois pouvoirs, comme cela fut dans les provinces romaines.

Une monarchie peut plus aisément communiquer son gouvernement, parce que les officiers qu'elle envoie ont, les uns la puissance executrice civile, et les autres la puissance exécutrice mi-

litaire; ce qui u'entraioe pas après soi le despotisme. C'étoit un privilège d'une grande conséquence

⁽¹⁾ Fragment de cet auteur, l. xxxvx., dons le recueil de Constantin Porphyroginets, des Fertus et des Fites

⁽a) Frag. de son histoire , jiré de l'Extrest des vertes et des

⁽³⁾ Frag. du l. augre, dons l'Extrait des vertes et des vaces. (1) - Praes quos Romas tem policia erunt, asque ex equestri ordina solezent sortito judices eligi in camas prietorum et proconsulum, quibus, post administratum georineium, dies dieta

⁽x) Ils faixores leurs étits en entrant dans les provis (a) Liu. v., ch. sau. Voyes aussi les l. st., att., av at v.

* Van :... Nous acons dit ailleurs que le même ausgistrat. date la république, doit avoir la pussance exécutive , cavile et

pour un citoyen romain, de ne ponvoir être jugé que par le peuple. Sans cela, il auroit été soumis dans les provinces an pouroir arbitraire d'un proconsul ou d'un propreieur. La ville un sentoit point la tyrasmie, qui ne s'exerçoit que sur les nations assufetties.

Ainsi, dans le monde romain, comme à Lacedémone, ceux qui étoient libres étoient extrémement libres, et ceux qui étoient esclaves étoient extrémement esclaves.

Pendast que l'excitoyens payoient des tribust, fiscient levés ace une équité riès prode. On mirait l'établissement de Servius Tullius, qui voir distribué tous lec citopens en six classes, scho Torler de leurs richesses, et fix els part de l'Emplé à propertion de celle que checne avoit dans le gouvernement. Il arrivoit de là quoe soffenit la grandern du tribut, à cause de la grandern du crédit; êt que l'on se consoloit de la prodern du crédit; êt que l'on se consoloit de la prodern du crédit; êt que l'on se consoloit de la professe du crédit par la petiesse du tribut.

Il y avoit encore one chose admirable; c'est que la divisiou de Servins Tullius par classes teant, pour ainsi dire, le principe fondamental de la constitution, il arrivoit que l'équité, dans le brée des tributs, tenoita up principe fondametal du gouvernement, et ne pouvoit être ôtée qu'avec lui.

Mais, pendant que la ville payoit les tributs sas peine, ou n'en payoit point du tout (1), les provinces étoient désolées par les chevaliers, qui étoient les traitants de la république. Nous avois parté de leurs vexations, et toute l'histoire en est piene.

"« Toute l'Asie m'atteod comme son libérateur, disoit Mitbridnte (a), tant ont excité de haiue cootre les Romains les rapiues des proconsuls (3), les exactions des gens d'affaires, et les calomuies des jugements (à). »

Voilà ce qui fit que la force des provinces n'ajouta rien à la force de la république, et oe fit au contraire que l'affoibir. Voilà ce qui fit que les provinces regardérent la perte de la liberté de Rome comme l'époque de l'établissement de ls leur.

- (1) Après la comquête de la Macédolne. Jes tributs cesserent à Rome.
- a nome. (2) Horsugue tirés de Tropae Pompée , rapportée par Justin . L. 11.17(1)
- (i) Voyez les Oresseus contre Verrès.
 (i) On sait que ce înt le tribunat de Verus qui de révolter les Germans.

CHAPITRE XIX.

Fin de ce livre

Ja vundruis rechercher, dans tous les gouvermements modèrés que mons coonsissons, quelle est la distribution des trois pouvoirs, et calculer par là les degrés de liberte dont cheaun d'eux peut jouir. Mais il ne fant pas toujours tellement épuiser un sujet, qu'on ne laisse rien à faire au lecteur. Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire

LIVRE DOUZIÈME.

DES LOIS QUI FORMENT LA LIBERTÉ POLITIQUE DANS SON RAPPORT AVEC LE CITOYEN.

CHAPITRE PREMIER.

Idée de ce livre.

Ca n'est pas assez d'avoir traité de la liberté politique dans sou rapport avec la constitution : il fant la faire voir dans le rapport qu'elle a avec le citoren.

J'ai dit que, dans le premier ens, elle est formée par une certaine distribution des trois pouvoirs; mais, dans le sevoud, il faut la considérer sous une autre idée. Elle consiste daos la súreté, ou dans l'opinion que l'on a de sa sureté.

Il pourra arriver que la constitution sera libre, et que le citoyen ne le sera point: le eitoyen pourra être libre, et la constitution oe l'être pas. Dans ecs cas, la constitution sera libre de droit, et uon de fait; le citoyen sera libre de fait, et non pas de droit.

Il n'y a que la disposition des lois, et même des lois fondanoentales, qui forme la liberté dans son rapport avec la constitution. Mais, dans le rapport avec le citoyen, des uncurs, des manières, des exemples reçus, peuvent la faire naitre; et de certaines lois civiles la favoriser, comme pous allons voir dans ce livre-ci.

De plus, daos la plupart des états, la liberté

étant plus génée, choquée, ou abattue, que leur constitution ne le demande, il est bon de parler des lois particulières qui, dans ehaque constitution, peuvent aider ou eboquer le pejucipe de la liberté dont chacun d'eux peut être susceptible.

possibles, un homme à qui on feroit son procèset qui devroit être pendu le lendemain, seroit plus libre qu'on bacha ne l'est en Turquie.

CHAPITRE III.

Continuation du même suiet:

Les lois qui font perir un homme sur la deposition d'un seul témoin sont fatales à la liberté. La raison en exige deux, paree qu'un témoin qui affirme, et un accusé qui nie, font un partage; et il faut un tiers pour le vider.

Les Grers(1) et les Romains(2) exircoient une voix de plus pone condamnee. Nos lois françoises en demandent deux. Les Grecs prétendoient que leur usage avoit été établi par les dieux (3); mais c'est le nôtre.

CHAPITRE IV.

Que la liberté est favorisée par la nature des peines et leur proportion.

C'ast le triomphe de la liberté, lorsque les lois criminelles tirent chaque peine de la nature particulière du crime. Tout l'arbitraire cesse ; la peine ne descend point du caprice du législateur, mais de la uature de la chose; et ce n'est point l'homme qui fait violence à l'homme.

Il y a quatre sortes de crimes. Cenx de la première espèce ehoquent la religion; ceux de la secoude, les mœurs; ceux de la troisième, la tranquillité; eeux de la quatrième, la sûreté des citoyens. Les peines que l'on ioflige doivent dériver de la nature de chaeune de ces espèces,

Je ne mets dans la classe des crimes qui intéressent la religiou, que ceux qui l'attaquent directement, comme sout tous les sacrilèzes simples. Car les crimes qui en troublent l'exercice sont de la nature de eeux qui choquent la tranquillité des citoseus ou leur sûreté, et doivent être renvoyês à ces classes.

Pour que la peine des sacciléres simples soit (a) Yours Ariettle, Onet, in Minorum. (2) DENUS S'HAMCARNAME, sur le jugement de Coriolan.

CHAPITRE IL

De la liberté du citoren.

La liberté philosophique consiste dans l'exereice de sa volouté, ou du moins (s'il faut parler dana tous les systèmes) dans l'opinion où l'on est que l'on exerce sa volonté. La liberté politique consiste dans la súreté, ou du moins dans l'opinion que l'on a de sa súreté.

Cette suceté n'est jamais plus attaquée que dans les accusations publiques ou privées. C'est done de la bonté des lois crimiuelles que dépend principalement la liberté du citoyen.

Les lois crimiuelles n'ont pas été perfectionnées tout d'un coup. Dans les lieux mêmes où l'ou a le plus cherché la libecté, on ne l'a pas toujours trousée. Aristote (1) nous dit qu'à Cumes les parents de l'aecusateur pouvoient être témoius, Sous les rois de Rome, la loi étoit si imparfaite que Servius Tullius prononca la senteuce coutre les enfants d'Ancus Martius, accusé d'avoir assassiné le roi son benu-père (2). Sous les permiers rois des Francs, Clotaire fit une loi (3) pour qu'un accusé ne pût être condamné sans être oui; ce qui pronve une pratique conteaire dans quelque cas particulier, ou elsez quelque peuple barbare. Ce fut Charondas qui introduisit les jugements contre les faux témoignages (4). Quand l'innocence des citoyens n'est pas assurée, la liberté ne l'est pas non plus.

Les connoissances que l'on a acquises dans quelques pays, et que l'on acquerra dans d'autres, sur les regles les plus sures que l'on puisse tenir dans les jugements criminels, intéressent le genre bumain plus qu'aucune chose qu'il y ait au monde.

Ce n'est que sur la pratique de ces connoissances que la liberté peut être fundée; et, dans un état qui auroit là-dessus les meilleures lois

⁽²⁾ Moservæ calculus

⁽¹⁾ Politique , L m. (a) Tarquinina Priacus, Voyes Bengs d'Habengnaue, L. 22. (3) Be l'am 560.

⁽¹⁾ Anserors, Polit., 1- rr, ch. xxx. Il denna sey loss à Theriam, dans la quatro singt-quatriense olympiade.

tirée de la nature (;) de la chose, elle doit consister dans la privation de tons lea vantages que donne la religion; l'expulsion bors des temples; la privation de la société des fidèles, pour un temps on pour toujours; la fuite de leir présence, les exécrations, les détestations, les conjurations.

Dans les chores qui troubless la trasquillité ou la sercité d'étail, ne actions corbrées sont du resont de la justice husuaine. Mais, dans celle qui blessent la divinité, la ciù al 19, a point d'action publique, il av) a point de autière de crime tout y passe entre l'Domme et Dieu, qui sais la senure et le temps de ses vengeance. Que si, condotatul se douves, le magistrar recherche aux le services de la comparate de la contrar aux nagure d'estime ou éta le vieu point obernaire il dévriet la libertié des résipeus, ou arvaire y il dévriet la libertié des résipeus, ou artrebié des conscires havifue.

Le nad est veuu de cette idée, qu'il faut vanger la divinité. Mais il faut faire bouorer la divinité, et ne la venger junais. En ellet, si l'on a conduisoit par cette dernière idée, quelle seroit la fin des supplices? Si les lois des bommes ont à venger un être infini, elles se réglevont ur son infinité, et non pas sur les foildeuses, sur les ignoraners, sur les cauriers de la nature humaine.

Un historien de Provence(s) rapporte un fait qui nous print très bien ce que pen produire sur des apprits faibles cette idée de venger la driniei. Un Juli, sexuei d'avoir histophenie contre la siate Vierge, fut condamné à être écorché. Des cherallers manquès, le couten à la main, aussirent sur l'éclasfond, et no chasièrent l'excuture, pour venger eus-mêmes l'homeur de la siate Verge... Je ne veux point prévenir les réficions du lectre.

La second claime est des reines qui mot contre les meurs : l'étre sont la infabrie de l'entre les meurs : l'étre sont la infabrie de l'entre les contraites de la configure ou particulière, c'est-dire de la péleu eur la maitre dont o deil problèmir statheès à l'ausge des sens et à l'ausge des sens et de l'entre des creps. Les princis de ces crimes doit entre les reve l'étre l'étre de la nature de la chose. La pri s'autée des avantes que la société a dans les protes de la société, al la production des avantages que la société a destre l'est protée des mours, les annedes, la buste, le routine de se accèder. Finding publique par contraite des caches, l'infamig publique par de la société, dans l'est de la société dans l'est de l'est de la société dans l'est de l'est de

(1) Saint Louis fit des lois si entrées contre even qui juscient, que le pape se cent obligh de l'en avertir. Ce prince modérs on sele, et adoucti su lois, Vojez ses ordonnances.
(2) Le P. Bouerre? rectionnelle, suffisent pour réprimer la témérité des deux sexes. En effet, ces choses sont moins fondées sur la méchanceté que sur l'oubli ou le mépris de soi-même.

Il n'est ici question que de crimes qui intéressent uniquement les mœurs, non de ceux qui choquent aussi la sdreté publique, tels que l'enfèrement et le viol, qui sont de la quatrième espèce.

Les crimes de la troisième classe sont ceux qui choquent la tranquillité des citoyens; et les peiuse en doireut être tirées de la nature de la chose, et se rapporter à cette tranquillité, comme la privation, l'estal, les corrections, et autres peiues qui ramienent les esprits inquiets, et les font rentrer dans l'active établi.

Je restreins les crimes contre la tranquillité aux choses qui continuent une simple lésion de police : car eelles qui, troublant la tranquillité, attaquent en même temps la súreté, doivent être mises dans la quatrième classe.

Les peines de ees derniers crimes sont ce qu'on appelle des supplices. C'est une espèce de talion, qui fsit que la société refuse la sûreté à un citoyen qui en a privé, on qui a voulu en priver un autre. Cette peine est tirée de la nature de la ebose, puisée dans la raison et dans les sonrces du bien et du mal. Un citoven mérite la mort lorsqu'il a violé la súreté au point qu'il a ôté la vie, ou qu'il a entrepris de l'ôter. Cette peine de mort est comme le remede de la société malade. Lorsqu'on viole la streté à l'égard des biens, il pent y avoir des raisons pour que la peiue soit espitale : mais il voudroit peut-être mieux, et il scroit plus de la nature, que les crimes contre la súreté des biens fussent punis par la perte des biens. Et cela devreit être ainsi, si les fortunes étoient communes ou égales : mois, comme ee sont ceux qui n'ont point de biens qui attaquent plus voloutiers eclui des autres, il a fallu que la peiue corporelle suppléat à la pécupiair

Tout ce que je dis est puisé dans la nature, et est très favorable à la liberté du citoyen.

CHAPITRE V.

De certaines accusations qui ont particulièrement besoin de modération et de prudence.

Maxima importante : il faut être très circons-

peet dans la poursuite de la magie et de l'hérésie. L'accusation de ces deux crimes peut extrêmement choquer la liberté, et être la source d'une infinité de tyrannies, si le législateur ue sait la borner. Car, comme elle ne porte pas directement sur les actions d'un citoyen, mais plutôt sur l'idée que l'on s'est faite de son caractère, elle devient dangereuse à proportion de l'ignorance du peuple : et, pour lors, un eitoyen est toujours en dancer, parce que la meilleure conduite du monde, la morale la plus pure, la pratique de tous les devoirs, ne sont pas des garants contre les soupcons de ces crimes.

Sous Manuel Comnéoe, le protestator(1) fut accusé d'avoir consniré contre l'empereur, et de s'être servi, pour cela, de certaius secrets qui rendent les hommes invisibles. Il est dit, dans la vie de cet empereur (2), que l'on surprit Aaron lisant un livre de Salomon, dont la lecture faisoit paroitre des légions de démons. Or, en supposant dans la magie une puissance qui arme l'enfer, et en partant de là, on regarde celui que l'on appelle un magicien comme l'homme du monde le plus propre à troubler et à renverser la société, et l'on est porté à le punir sans mesure.

L'iudignation cruit lorsque l'on met dans la magie le pouvoir de détruire la religion. L'histoire de Constantinople (3) nous apprend que, sur une révélation qu'avoit eue un évêque, qu'un miracle avoit cessé à cause de la magie d'un particulier, lui et son fils furent condamués à mort. De combien de ehoses prodigieuses ce erime ne dépendoit - il pas? Qu'il ne soit pas rare qu'il y ait des révélations; que l'évêque en ait eu une: qu'elle fût véritable; qu'il v eût eu un miracle; que ee miracle eût cessé; qu'il y eût de la magie; que la magie pût renverser la religion, que ce particulier fût magicieu; qu'il eût fait enfin cet acte

L'empereur Théodore Lascaris attribuoit sa maladie à la magie, Ceux qui en étoien n'avoient d'autre ressource que de manier nn fer chaud sans se brûler. Il auroit été bon, chez les Grees, d'être magicien, pour se justifier de la magie. Tel étoit l'excès de leur idiotisme , qu'au erime du monde le plus incertain ils joignoient les preuves les plus incertaines.

Sous le règne de Philippe-le-Long, les Juifs furent chasses de France, accusés d'avoir emnoisonné les fontaines par le moven des lépreux Cette absurde accusation doit been faire douter de toutes celles qui sont fondées sur la baine publique.

Je n'ai point dit ici qu'il ne falloit point ponir l'hérésie ; je dis qu'il faut être très circonspect à la punir.

CHAPITRE VI.

Du crime contre nature

A Dixu ne plaise que je veuille diminuer l'horreur que l'on a pour un crime que la religion, la morale et la politique condamnent tour-à-tour. Il faudroit le proscrire quand il ne feroit que donner à un sexe les foiblesses de l'autre, et préparer à une vieillesse infame par une jeunesse honteuse. Ce que j'en dirai lui laisseya toutes ses flétrissures, et ne portera que contre la tyrannie qui peut abuser de l'horreur même que l'ou en doit avoir.

Comme la nature de ce crime est d'être caché, il est souvent arrivé que des législateurs l'out puni sur la déposition d'un enfant : c'étoit ouvrir une porte bien large à la calomnie. « Justinien, dit Procope (1), publia une loi contre ce crime; il fit rechercher ceux qui en étoient coupables, non-seulement depuis la loi, mais avant. La déposition d'un témoin , quelquefois d'un enfant, quelquefois d'un esclave, suffisoit, sur-tout contre les riches, et contre ceux qui étoient de la fection des verts. »

Il est sionalier que, parmi pous, trois crimes, la magie, l'hérésie, et le crime contre nature, dont an poorroit prouver, du premier, qu'il n'existe pas ; du second, qu'il est susceptible d'une infinité de distinctions, interprétations, limitations; du troisième, qu'il est très souvent obscur, nient été tous trois punis de la peine du

Je dirai bien que le crime contre nature ne fera jamais dans une société de grands progrès, si le peuple ne s'y trouve porté d'ailleurs par quelque coutume, comme chez les Grees, où les jeunes gens faisoient tous leurs exercices pus; comme chez nous, où l'éducation domestique est hors d'usage; comme chez les Asiatiques, où des particuliers out un graud nombre de femmes

(a) Musteier secrete

⁽¹⁾ Nickyas, Fie de Manael Compène, L. 19

⁽²⁾ lost.

⁽³⁾ Histoire de l'empereur Monrice, pas Theophylacte, cha

piter xe

qu'ils méprisent, tandis que les antres n'en peuvent avoir. Que l'on ne prépare point ce crime, qu'on le proscrive par une police exacte, comme toutes les violations des mœurs; et l'on verra soudain la nature, ou défendre ses droits, ou les reprendre. Douce, aimable, charmante, elle a répandu les plaisirs d'une main libérale; et, en nous comblant de délices, elle nous prépare, par des enfants qui nous fout, pour ainsi dire, renaître, à des satisfactions plus grandes que ces délices mêmes.

CHAPITRE VII.

Du crime de lèso-majesté.

Las lois de la Chine décident que quiconque manque de respect à l'empereur, doit être puni de mort. Comme elles ne définissent pas ce que c'est que ce manquement de respect, tout peut fournir un prétexte pour ôter la vie à qui l'on veut, et exterminer la famille que l'on veut.

Deux personnes chargées de faire la gazette de la cour, ayant mis dans quelque fait des circoustances qui ne se trouvèrent pas vraies, on dit que, mentir dans une gazette de la cour, c'étoit manquer de respect à la cour; et on les fit mourir (1). Un prince du sang ayant mis quelque note par mégarde sur un mémorial sigoé du pinceau rouge par l'empereur, on décida qu'il avoit manqué de respect à l'empereur : ce qui causa contre cette famille une des terribles persécutions dont l'histoire ait jamais parlé (2).

C'est assez que le crime de lése-majesté soit vague pour que le gouvernement dégénère eu despotisme. Je m'étendrai davantage là -dessus dans le livre de la Composition des lois.

CHAPITRE VIII.

De la mauvaise application du nom de crime de sacrilège et de lèse-majesté.

C'asr encore un violent abus de donner le nom de crime de lèse-majesté à uue action qui ne l'est pas. Une loi des empereurs (3) poursuivoit

(4) Le P. de Halde, L r. p. 43. (2) Lettres dn P Parennin, dans les Lettres édiffantes (3) Gratien , Velentinien et Théotope. C'est la proisseme an ands de Crimio, sorol.

comme sacrilèges ceux qui mettoient en question le ingement du prince, et dontoient du mérite de ceux qu'il avoit choisis pour quelque emploi (1). Ce furent bien le cahinet et les favoris qui établirent ce crime. Une autre loi avoit declaré que ceux qui attentent contre les ministres et les officiers du prince sont criminels de lèsemajesté, comme s'ils attentoient contre le prince même (2). Nous devous cette loi à deux princes (3) dont la foiblesse est célébre dans l'histoire; deux princes qui furent menés par leurs ministres, comme les troupeaux sont conduits par les pasteurs ; deux princes , esclaves dans le pelais, enfants dans le conseil, étraugers aux armées, qui ne conservérent l'empire que parce qu'ils le donnérent tous les jours. Quelques-uns de ces favoris conspirérent contre leurs empereurs. Ils firent plus : ils conspirerent contre l'empire; ils y appelerent les barbares; et, quand ou voulut les arrêter, l'état étoit si foible qu'il fallut violer leur loi, et s'exposer au crime de lésemajesté pour les punir.

C'est pourtant sur cette lui que se fondoit le rapporteur de monsieur de Cinq-Mars (4), lorsque, voulant prouver qu'il étoit coupable du crime de lése-majesté pour avoir voulu chasser le cardinal de Richelieu des affaires, il dit : « Le crime qui touche la persoune des ministres des princes est réputé, par les constitutions des empereurs, de pareil poids que celui qui touche leur personne. Un ministre sert bien son prince et son état; on l'ôte à tous les deux : c'est comme si l'on privoit le premier d'un bras (5), et le second d'une partie de sa puissance. » Quand la servitude elle même viendroit sur la terre, elle ne parleroit was autrement.

Une autre loi de Valentinien, Théodose, et Arcadius (6), déclare les faux monuoyeurs coupables du crime de lese-majesté. Mais, n'étoit-ce pas confundre les idées des choses? Porter sur un autre crime le nom de lése-majesté, n'est-ce pas diminuer l'horreur du crime de lèse-majesté?

⁽c) - Secriberii luster est dubiture un is dignus sit quem elegerit Imperator. . (But.) Cette los a servi de modele à celle de Rocer, dans les constitutions de Naples , tit. 19.

⁽a) La loi cinquieme, no code ad leg. Jul, may (3) Aresdons et Bonorina.

⁽⁴⁾ Mémuires de Montrésor, L. L. (5) - Nasa ipsi para corpora nostri sent. - Même ini , an code

⁽⁶⁾ C'est la neuvieux un code Théod. de falva Monete.

CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet.

PAULIN ayant mandé à l'empereur Alexandre « qu'il se préparoit à poursuivre comme eriminel de lese-majesté un juge qui avuit prononcé contre ses ordonnances. l'empereur lui répondit que, dans un siècle comme le sien, les crimes de lese-majesté indirects n'avaient point de lieu (1). » Faustinien ayant écrit au même empereur

qu'avant jure, par la vie du prince, qu'il ne pardonneroit jamais à son esclave, il se vnynit obligé de perpetuer sa colère, pour ne pas se rendre coopable du crime de lése-majesté : « Vous avez pris de vaines terreurs (2), lui répondit l'empereur; et vous ne connoissez pas mes maximes. » Un sénatus-consulte (3) ordanna que celui qui

avait fondu des statues de l'empereur, qui auroient été réprouvées, ne seroit paint coupable de lése-majesté. Les empereurs Sévère et Antonin ecrivirent à Pontius (4) que celui qui vendroit des statues de l'empereur non consacrées ne tomberoit point dans le crime de lèse-majesté. Les mêmes empereurs écrivirent à Julius Cassianus que celui qui jetteroit par hasard une pierre contre une statue de l'empereur, ne devoit point être poursuivi comme eriminel de lese-majesté (5), La loi Julie demandoit ces sortes de modifications; car elle avoit rendu coupables de lèse-majesté, non-seulement ceux qui foudoient les statues des empereurs, mais ceux qui commettoient quelque actino semblable (6); ce qui rendoit ce crime arbitraire. Quand on eut établi bien des crimes de lése-majesté, il fallut nécessairement distinguer ces erimes. Aussi le jurisconsulte Ulpien, après avoir dit que l'accusation du crime de lese-majesté ne s'éteignnit point par la mort du compable, ajoute-t-il que cela ne regarde pas tnus (7) les crimes de lese-majesté établis par la lai Julie, mais sculement celui qui contient un attentat contre l'empire, qu contre la vie de l'empereur.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet.

Use loi d'Angleterre, passée sous Henri VIII, déclaroit coupables de haute trahison tous ceux qui prédiroient la mort du roi. Cette loi étoit bien vague. Le despotisme est si terrible qu'il se tourne même contre ceux qui l'exercent. Dans la dernière maladie de ce roi, les médecins n'oserent jamais dire qu'il fût en danger; et ils agirent sans doute en conséquence (1),

CHAPITRE X1.

Des pensées.

Us Marsias songea qu'il coupoit la gorge à Denys (2). Celui-ci le fit mourir, disant qu'il n'y anroit pas songé la nuit s'il n'y eut pense le jour. C'étoit une grande tyrannie : car, quand même il y auroit pense, il n'avnit pas attente (3) Les lois ne se chargeut de punir que les actions extérieures.

CHAPITRE XII.

Des paroles indiscrètes.

Rien ne rend encore le crime de lése-majesté plus arbitraire que quand des paroles indiscrètes en devienment la matière. Les discours sont se sujets à interprétation, il y a tant de différence entre l'indiscretion et la malice, et il y en a si peu dans les expressions qu'elles emploient, que la loi pe peut guere soumettre les paroles à une peine capitale, à moins qu'elle ne déclare expressement celles qu'elle y soumet (4).

^{(1) -} Etiam ex alids cannis majestatis crimina cesmet men secalo. . [Leg 1, code ad fee Jul. may.]

^{(1) ·} Alirsom secte mon sofficitudinem concrelett. • (Leg. 2. cot. of by jel maj.)

⁽³⁾ Voyex to lot vv. ff. ad leg. jul. may.

⁽¹⁾ Voyes is in v. 5 2. 48.

⁽b) - Almeter quid simila admineriat. - (Leg. vs., ff., sk.)

⁽¹⁾ Dees la let derniere, ff. ad leg. jul. de Atulierus

⁽¹⁾ Voyes l'Histoire de la réformation : par M. Burnet. (2) PUTLIFORE, Fig de Benry,

⁽³⁾ Il faut que la proute acit jointe à quelque sorte d'action (4) -bi mon tale set delectum, in qued wel scripture legis descrada, vel ad exemplan legis vindicandom est, dit Noderivous fone la lor vez . 4 3 , se fin. Il ad leg jul mey

Les paroles ne ferment point un corps de délit; elles ne resteot que dans l'idée. La plupart do temps elles ne signifient point par elles-mêmes, mais par le ten dont en les dit. Souvent, en redisant les mêmes paroles, on ne rend pas le même sens : ce sens dépend de la liaison qu'elles ent avec d'autres choses. Oucloucfois le silence exprime plus que teus les discours. Il n'y a rien de si équivoque que tout cela. Comment donc en faire un crime de lèse-majesté? Par-tout où cette loi est établie, nen-seulemeut la liberté n'est plus, mais son ombre même.

Dans le manifeste de la feue czarine, donné contre la famille Dolgorouki (1), un de ces princes est condamné à mort, pour aveir proféré des paroles indécentes qui aveient du rapport à sa personne; un autre, pour avoir malignement interprété ses sages dispositions ponr l'empire, et offensé sa personne sacrée par des parbles pen

respectueuses.

Je ne prétends point diminuer l'indignation que l'on doit aveir contre ceux qui veulent flétrir la gloire de leur prince ; mais je dirai hien que, si l'on veut modérer le despotisme, une simple position correctionnelle conviendra mieux, dans ces occasions, qu'une accusation de lesemajesté, toujeurs terrible à l'inuoceuce même (a).

Les actions ne sont pas de tous les jeurs; bien des gens peuvent les remarquer ; une fausse accusation sur des faits pont être aisément éclaircie. Les paroles, qui sont jeintes à une actien, prespent la nature de cette action. Ainsi un homme qui va dans la place publique exhorter les sujets à la révelte, devient eoupable de lèsemajesté, parce que les paroles sout jeintes à l'actien, et y participent. Ce ne sont point les paroles que l'en punit, mais une action commise, dans laquelle on emploie les paroles. Elles na deviennent des crimes que lorsqu'elles préparent, qu'elles accompagnent, eu qu'elles suivent une action eriminelle. On renverse teut, si l'on fait des paroles un crime capital.

Les empereurs Théodose, Arcadius, et Henorius, écrivirent à Ruffin , préfet du prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre personne eu de notre gouvernement, neus ne veulons point le punir ; s'il a parlé par légèreté, il fant le mépriser; si e'est par folie, il faut le plaindre; si c'est une injure, il faut lui pardonner (3). Ainsi,

a) - Netlahricum lingum ad persam facile trabendum est. -(Modestin, dams in lot was, § 3 , ff. ad leg. jal. maj.)

laissant les choses dans leur entier, veus nous en donnerez conpoissance, afin que pous juriens des pareles par les personnes, et que nous pesiens bien si neus devens les soumettre au jugement, eu les négliger. «

CHAPITRE XIII.

Des écrits.

Les écrits contiennent quelque chose de plus permanent que les paroles; mais, lorsqu'ils ne préparent pas au crime de lèse-majesté, ils ne sont point une matière du crime de lese-majesté.

Auguste et Tibère y attacbèrent ponrtant la peine de ce crime (1): Auguste, à l'occasien de certains écrits faits contre des hommes et des femmes illustres; Tibère, à cause da ceux qu'il crut faits contre lui. Rien ne fut plus fatal à la liberté romaine. Cremutius Cordus fut accusé, parce que dans ses Annales il avoit appele Cassius le dernier des Remains (2).

Les écrits satiriques ne sont guère connus dans les états despotiques, où l'abattement d'un côté, et l'ignorance de l'antre, ne dennent ni le talent ni la volonté d'en faire. Dans la démocratie on ne les empêche pas, par la raison même qui, dans le gouvernement d'un seul, les fait défendre. Comme ils sont erdinairement composés contre des gens puissants, ils flatteut, dans la démocratie, la malignité du peuple qui geuverne. Dans la monarchie un les défend; mais en en fait plutet un sujet de police que de crime. Ils peuvent amuser la malignité générale, consoler les mécontents, diminner l'envie centre les places, denner au peuple la patience de souffrir, et le faire rire de ses souffrances.

L'aristocratie est le gouvernement qui proscrit le plus les euvrages satiriques. Les magistrats y sont de petits souverains qui ne sont pas assez grands pour mépriser les injures. Si, dans la monarchie, quelque trait va coutre le monarque, il est si haut que le trait n'arrive point jusqu'à lui. Un seigneur aristocratique en est percé de part en part. Aussi les décemvirs , qui formoieut une aristocratie, punirent-ils de mort les écrits satiriques (3).

^{(1) -} Si id ex lavitate processeri), contemnendam est ; al es nunia , miseratione digetasimum , si ab injuria, remittendum -

⁽Lrg. anica , code Si quis imperat. maled.)

⁽¹⁾ Tacare , Ann., L. t. Cela continue nous les règues sairants Voyes ta loi premiere, au code de famosis Libellis. (a) Tacres, Asa., L. re.

⁽¹⁾ Loi des douse tables

CHAPITRE XIV.

Violation de lo pudeur dans la punition des

IL y a des règles de pudeur observées chez presque toutes les nations du monde : il seroit absurde de les violer dans la punition des erimes, qui doit toujours avoir pour objet le rétablissement de l'ordre.

Les Orientaux, qui ont exposé des femmes à des éléphants dressés pour un abomiuable geure de supplice, ont-ils voulse faire violer la loi par la loi?

Un ancien usage des Romaies défendoit de faire mourir les filles qui n'étoient pas mabiles. Tibrer troux l'expédient de les faire violer par le hourreau avant de les envoyer au supplice (1): tyran subtil et cruel, il détruisoit les meurs pour conserver les coutumes.

Lorsque la magistrature japonoise a fait exposer dans les places publiques les fermens une, et les a obligées de marcher à la manière des bêtes, elle a fait frémir la pudeur (3): mais, lorsqu'elle a voult contraindre une mere... lorsqu'elle a voulu contraindre une fis... je ne pais achever, elle a fait fremir la nature même (3).

CHAPITRE XV.

De l'offranchissement de l'esclove pour accuser le maître.

Avouvre établit que les esclaves de ceux qui auroieut couspiré contre lui seroient vradus au public, afin qu'ils passent déposer coutre lear naitre (s). On ne doit rieu négliger de ce qui mêne à la découverte d'un grand crime. Ainsi, dans nu état où il y a des esclaves, il est auturel qu'ils puissent être indicateurs; mais ils ne sauroient être iémoins.

Vindex indiqua la conspiration faite en faveur de Tarquiu : mais il ne fut pas témoin contre les enfants de Brutus. Il étoit juste de donner la liberté à celui qui avoit rendu un si grand service à se patric; mais on ne la lui donna pas afin qu'il rendit ce arvice à sa natric.

Aussi l'empereur Tacite ordonna-t-il que les esclaves ne servient pas témoins contre leur maitre, dans le crime même de lèse-majesté (1): loi qui n'a pas été mise dans la compilation de Justinien.

CHAPITRE XVI.

Calomnie dons le crime de lèse-majesté.

Ix faut rendre justice aux Césars : ils n'imaginérent pas les premiers les tristes lois qu'ils 6reut. C'est Sylla(2) qui leur apprit qu'il ne falloit point punir les calonniateurs : bientôt on alla jusqu'à les récompenser (3).

CHAPITRE XVII.

De la révélation des conspirations.

- Quano ton frère, ou ton fih, nn ta file, on ta femme bien ainnée, ou ton ami, qui est comme ton ame, te diront en secret : Allona à d'antres dieux, tu les lapideras : d'abord ta main sera sur lui, emuite celle de tout le peuple. - Cette loi du Beutéronome (4) ne peut être une bai critte foct. la plupart des peuples que nous connoisouns, parce qu'elle y ouvriroit la porte à tous les crimes.

La loi qui ordonne dans plusieurs états, sous peine de la vie, de révèler les conspirations auxquelles même on n'a pas trempe, a lest guère moins dure. Lorsqu'ou la porte dans le gouvernement monarchique, il est très convenable de la restreinder.

Elle n'y doit être appliquée, dans toute sa sévérité, qu'au crime de lèse-majesté au premier

⁽¹⁾ St TTOTICE, In Tilerio.
(1) Seened des voyages que ont serve à l'établissement de la compagne des lades, t. v. partie st-

⁽¹⁾ Bird., p. 496

⁽⁴⁾ Dow, dans Xiphilla.

⁽¹⁾ Flavius Vepiscos , dens sa vic.
(5) Sylla fit une loi de majesté dont II est parté dans les Orni-

sons de Corron, per Cheniso, article 3; an Pasonen, art. 21; deutient coatre Verrés, actoir 5; Épitres familieres, l. 111. lettre ut. Char et Auguste les insérerent dans les lous Jetres, d'autres y ajoutiernal.

^{(1) -}Et quo qui distinctior accusator, eo magis bonores assequebator, ac veluti socressactus eret. - (Tacirg.) (1) Ch. sus, veneto 6, 7, 8 et a.

chef. Dans ces états, il est très important de ne poiot confondre les différents chefs de ce crime. Au Japon, où les lois renversent toutes les idées de la raison humaine, le crime de non-révélation s'applique aux cas les plus ordinaires.

Une relation (1) nous parle de deux demoiselles qui furent enfermées jusqu'à la mort dans un colfre hérissé de pointes: l'une, pour avoir eu quelqoe intrigue de galanterie; l'autre, pour ne l'avoir pas révélée.

CHAPITRE XVIII.

Combien il est dangereux dans les républiques de trop punir le crime de lèse-majesté.

Quant une république est parvenue à détruire ceux qui vouloient la renverser, il faut se hâter de mettre fin aux vengeances, aux peûses, et aux récompenses même.

On e peut fairé de grandes punitions, et par conjeque de grande changements, anna mettre dus les mains de quéques citopres un grand dus les mains de quéques citopres un grand pouvriel l'una tolue miest, dans ce ces, pardente leasucop que punie leasucop, cité peu périle leasucop; lisuer les licies que multiplir les confices tions. Som précise de la vienplir les confices dons. Som précise de la vienplir les confices dons les que de l'estat de la vienplir les confices de la confice de l'estat de la vient de la compartie de la vienchie que de la confice de la confice de l'estat de la vient le partie de par peut das se ten lois residient de gouvernement, où les lois probjects tout des tes s'arment coutre personne.

sout et ce s'arment course personne.

Les Grees ne mirent point de bornes aux vengranes qu'ils prirent des tyrans ou de ceux qu'ils
aux qu'ils prirent des tyrans ou de ceux qu'ils
lata (5), quelqueriois cinq des plus proches patrant (3). Ils chassereut une infinité de familles.

Lean républiques en furent thénodées; l'exil ou
et rotur des cuils farnent toujours des époques
qui asarquèrent le changement de la cousitiution.

Le Romains furrat plus super. Lorsque Cassius
fat condamné pour avoir aspire à la tyrannie, on
dit en question à l'or forcit mourie ses enfants:

changer cette loi à la fin de la guerre des Marses et de la guerre civile, et exclure des charges les enfants des proscrits par Sylla, sont bien criminels.

On voit dans les guerres de Marius et de Sylla jusqu'à quel point les ames, chez les Romains, a'étoient peu à peu dépravées. Des choses si funestes firent croire qu'on ne les reverroit plus. Mais, sous les triumvirs, on voulut être plus eruel, et le paroître moins : on est désolé de voir les sopbismes qu'employa la cruauté. On trouve dans Appien (1) la formule des proscriptions, Vous diriez qu'on n'y a d'autre objet que le bien de la republique, tant on y parle de sang-froid, tant on y montre d'avantages, tant les moyens que l'ou prend sont préférables à d'autres, tant les riches seront en sûreté, tant le bas peuple sera tranquille, tant on craint de mettre en danger la vie des citoyens, tant on veut apaiser les soldats, tant enfin on sera heurenx (2). Rome étoit inondée de sang quand Lepidus triompha de l'Espagne; et, par une absurdité sans exemple, sous peine d'être proscrit (3), il ordonna de se réjouir.

CHAPITRE XIX.

Comment on suspend l'usage de la liberté dans la république.

It y a, dans les états où l'on fait le plus de cas de la liberté, de lois qui la violeut coutre un seul pour la garder à tous. Tels sont, en Angleterre, les bills appelés d'attainder (4). Ils se rapportent à ces lois d'Athènes, qui statuoient contre un particulier (5), pourru qu'elles fussent

(t) Des Guerres ciudes , 1. 10.

(3) - Quod felex faustimque set; (3) - Sacria et epalis dent bunc diem : qui secus fauit, inter

ils oe furent condamnes à aucune peine. « Ceux qui ont voulu, dit Denys d'Halicarnasse (4), (1) Recesil des voyages qui ont servi a l'établessement de la tempes une des lades , p. 432, l. v. part. st.

⁽²⁾ DESTAD HALIGAMANN: Antiquide remaince i l. 1211.

(3) - Tyrumo occiss , quinque ejes proximos cognitione madelradu secuto - (Cicanos, de Imperione, l. 12.)

^[4] Lm. vers . p 511.

⁽i) If we write you, done for tribumous du regentee, qu'il) a laise approve l'êting de la person soirel de merciae. Hierd die me press' mit que manifer le principar et al formatie. Crista durir pippler et à la manifer press' me affirmité par le crista durir pippler et à la manifer presser me affirmité par le crista de la crista del la crista de la crista

^{(5) -} Legem de singulari aliquo ne rogato, mis sex millibra ita vissem - (És Associan , de Wysteris:) C'est l'ostrucistae

hies par le suffaça de six mile cisyrem. Ha exportert al ces hies pion faisirà Rame centre des cistoses particuliers, et quin appelita principar (N. 1900). Es principar (N. 1900) es resident principar (N. 1900) es residentique dissa de propile la danse, ricircia vent qu'ela les sub-line, parce quel la danse, ricircia vent qu'ela les sub-line, parce quel la danse, ricircia vent qu'ela les danse, l'actre quel la danse de la consiste qu'ela ce qu'el es states en tont le monde (N.). Tavant posentant que l'auge des propiet les plus librer qui diet planse de un le serve se librer essent de la consiste de l'actre de l'actre de la consiste de l'actre de la consiste de l'actre de

CHAPITRE XX.

Des lois favorables à la liberté du citoyen dans la république.

La zrive souvent, dans les chits popularies que les accusations sou pobliques, et qui vie et permis la tout homme d'accourr qui il vent. Cels a fait châthr des los propers à décinère l'inso-cence des cisiyens. A Albress, l'accusater qui vivat point pour lui le cisquième partie des suffraçes payet une sourcié de mille arbeit partie des suffraçes payet une sourcié de mille drait-baches, qui suit surces Ciciplions, y foir certaine, qui sont averact Ciciplions, y foir certaine de l'accusate l'insoire (c); on his impriment les lettre. Aux le front. Un domini de pardes l'albressiblem pour qu'il fits la une s'état de corrumpre les juges ou les troisoire (C);

J'ai déja parlé de cette loi athénienne et romaine qui permettoit à l'accusé de se retirer avant le jugement.

CHAPITRE XXI.

De la cruauté des lois envers les débiteurs dans la république.

la république. Un citoven a'est deja donné une assez grande

(1) - De privația bominibus latur. - (Cregans., de Leg. 1. 111. (2) - Seilum est juasum în omnes - (Cregans., 2006.) (3) Voyes Philostrate., l. 1., Fius des Suphistes. Fie d'Eschine.

Voyez sussi Platarque et Photies. (4) Par la los Remeio,

(5) Parrangen, ou traité , Commest en pourrois recevoir de 'stitté de ses concents. supériorité sur an citoyen, en lui prétant un argent que celui-ci n'a emprunté que pour s'en défaire, et que par conséquent il n'a plus. Que sera-ce dans une république, si les lois augmentent cette servitude encore davantage?

A Ablement i Rome (1), il fut d'abord permi de vendre las delitieurs qui réclaient pas en état de payer. Solon corrigar est usage à Albimen (5); il ardonne que personne ne servini obligé par corps pour dettes éviles. Maisles decembris (5) en réforment pas de même l'usage de Rome; et, quisagé nis ensant desant les yeux le rejdement et, quisagé nis ensant desant les yeux le rejdement moit pas le seul emparité de la luide doute tables, où l'en voit le devisit des décembres de conque l'emprit de la démoratie.

Ces lois eruelles contre les débiteurs mirent bien des fois en danger la république romaine. Un homme couvert de plaies s'échappa' de la maison de son créancier, et parut dans la place (4). Le peuple s'émut à cespectacle. D'autres citoyens, que leurs creanciers n'osoient plus retenir, sortirent de leurs carbots. On leur fit des promesses; on y manqua: le peuple se retira sur le Mont-Sacré. Il n'obtint pas l'abrogation de ces lois, mass un magistrat pour le défendre. On sortoit de l'anarchie, on pensa tomber dans la tyrannie. Maulius, pour se rendre populaire, alloit retirer des mains des créanciers les citoyens qu'ils avoient réduits en esclavage (5). On prévint les desseins de Maulins; mais le mal restoit toujours. Des lois particulières dounérent aux débiteurs des facilités de paver (6); et. l'an de Rome 428, les consuls portéreut une loi (7) qui ôta aux créanciers le droit de tenir les débiteurs en servitude dans leurs maisous (8). Un usurier nommé Papirius avoit voulu corrompre la pudicité d'un jeune homme nommé Publius, qu'il tenoit dans les fers. Le crime de Sextus donna à Rome la liberto politique; celui de Papirius y douna la liberté

civile.

Ce fut le destin de cette ville, que des crimes nouveaux y confirmèreut la liberté, que des crimes auciens lui avoient procurée. L'attentat d'Appius sur Virgiuie remit le peuple dans cette

(1-2) Plusieurs vendoient leurs enfants pour payer leurs det tes. (Parrangus, Fie de Sobn.) (2) Il pareit par l'histoire que cet usage étoit établi ches les Romains ayant la lui des donne tables. (Tera-Leva, decade ».

⁽¹⁾ Barry D'Halicangane, Antoquitis remaines, 1. vi

⁽⁵⁾ Perrangra, Fus de Fursas Comulias.

⁽⁶⁾ hoyen ci-quees le ch. nxiv do l. axti. (7) Cent vingt una apres la loi des douve tables. - Eo anno plets Romanze velut ulus initium hibertalia factum est, quod

mech deservant. - (Trza-Liva , 1. vizi...)
(a) - Dona debitoris, non corpus obnoxista suset. - (Bid)

horreur contre les tyrans que lui avoit dunnée le malheur de Lucrèce. Trente-sept ans(1) après le crime de l'infame Papirius, un erime pareil (2) fit que le peuple se retira sur le Janicule (3), et que la loi faite pour la sureté des débiteurs reprit une nouvelle force.

Depuis ce temps, les créanciers furent plutôt poursuivis par les débiteurs pour avoir violé les lois faites contre les usures, que ceux-ci ne le furent pour ne les avoir pas payés.

CHAPITRE XXII.

Des choses qui attaquent la liberté dans la monarchie.

La chose du moode la plus inutile au prince a souvent affoibli la liberté dans les monarchies: les commissaires nommés quelquefois pour juger un particulier.

Le prince tire si peu d'utilité des commissaires, qo'il ne vant pas la peine qu'il change l'ordre des choses pour cela. Il est moralement sur qu'il a plus l'esprit de probité et de justice que ses commissaires, qui se crojent toujours assez justifiés par ses ordres, par un obscur intérêt de l'état, par le choix qu'on a fait d'eux, et par leors craiotes mêmes.

Sous Henri VIII, lorsqu'on faisoit le procès à un pair, on le faisoit juger par des commissaires tirés de la chambre des pairs : avec cette méthode, on fit mourir tous les pairs qu'on voulut.

CHAPITRE XXIII.

Des espions dans la monarchie.

FAUT-IL des espions dans la monarchie? Ce n'est pas la pratique ordinaire des bous princes. Quand un homme est fidèle aux lois, il a satisfait à ce qu'il doit au prince. Il faut au moins qu'il

(1) L'ag de Rome 165. (a) Celas de Planties , qui attenta contre la pudicité de Vetarint, (Vagane Maxiva , I. vs , art. rs.) On me doit point confondre era deux évenements ; ce ne sont, ni les mones personnes, no les mémes temps. (3) Vavez un fragment de Denys d'Habenrasse, dans l'Estrait

des portus et des esces ; l'Égiteme de Tite-Live , l. xx , et Freinehemisa, l. ur

ait sa maison pour asile, et le reste de sa conduite en sûreté. L'espionnage seroit pent-être tolérable s'il pouvoit être exercé par d'honnêtes gens; mais l'infamie nécessaire de la personne peut foire juger de l'infamie de la chose. Un prince doit agir avee ses sujets avec candeur, avec franchise, avee confiance. Celui qui a taut d'inquictudes, de soupçous, et de craintes, est un acteur qui est embarrasse à jouer son rôle. Onaud il voit qu'en géuéral les lois soot dans leur force, et qu'elles sont respectées, il peut se juger en sûreté. L'alînre générale îni répond de celle de tous les particuliers. Qu'il n'ait aucune crainte ; il ne sauroit croire combien on est porté à l'aimer. Eh! pourquoi ne l'aimeroit-oo pas? Il est la source de presque tout le bien qui se fait; et quasi toutes les punitions sont sur le compte des lois. Il ne se montre jamais au peuple qu'avec un visage sercio; sa gloire même se communique à nous, et sa puissauce nous soutient. Une preuve qu'on l'aime. e'est que l'on a de la confiance en Ini; et que, lorsqu'un ministre refuse, on s'imagine toujours que le prince auroit accordé. Même dans les calamités publiques, on n'accuse point sa personne: on se plaiot de ce qu'il ignore, ou de ce qu'il est obsédé par des gens corrompus. « Si le prince savoit! » dit le peuple. Ces paroles soot une espèce d'invocation, et une preuve de la confiance qu'on a en lui.

CHAPITRE XXIV.

Des lettres anonymes.

Las Tartares sont obligés de mettre leur nom sur leurs flèches, afin que l'on connoisse la main doot elles parteut. Philippe de Macédoine ayant été blesse an sièce d'une ville, on trouva sur le javelot : « Aster a porté ce coup mortel à Philippe (1). - Si ceux qui accusent un homme le faisoieut en vue du bieo publie, ils ne l'aceuseroient pas devaut le prince, qui peut être aisément prévenu, mais devant les mogistrats, qui out des régles qui ne sont formidables qu'aux calomniateurs. Que s'ils ne veuleut pas laisser les lois entre eux et l'accusé, c'est une preuve qu'ils ont sujet de les craiudre ; et la moindre peine qu'on puisse leur infliger, c'est de ne les point eroire,

(1) PROTARQUE, OF STATE SECURITY SECURI yra remaines et grecques. 1 11 , p. 482

On ne peut y faire d'attention que dans les cas qui ne sauroient souffrir les leuteurs de la justire ordioaire, et nu il s'agit du salut du prinre. Pour lors, on peut croire que celui qui accuse a fait un effort qui a délié sa langue, et l'a fait parler. Mais, dans les autres cas, il faut dire avec l'empereur Constance : « Nous ne saurious soupconner celui à qui il a manque un accusateur, lorsqu'il ne lui manquoit pas un ennemi (1). -

nrésenter de requête qu'après en avoir présenté deux à ses officiers. On pent, en cas de déni de justice , lui présenter la troisième ; mais celui qui a tort doit perdre la vie. Personne depuis n'a adressé de requête an ezar. »

CHAPITRE XXVII.

Des mœurs du monarque,

Les mours du prince contribuent autant à la liberté que les lois : il peut, comme elles, faire des hommes des bêtes, et des bêtes faire des hommes. S'il aime les ames libres, il aura des sujets; s'il aime les ames basses, il aura des esclaves. Veut-il savoir le grand art de réener; qu'il approche de lui l'honseur et la vertu, qu'il appello le mérite personnel. Il peut même jeter quelquefois les yeux sur les talents. On'il pe craigne point ces rivaux qu'on appelle les hommes de mérite : il est leur égal des qu'il les nime. Qu'il gagne le cœur, mais qu'il ne captive point l'esprit. Qu'il se rendo populaire. Il doit être flatte do l'amour du moindre de ses suiets; et sont toujours des hommes. Le peuple demande si peu d'égards, qu'il est juste de les lui accorder : l'infinie distance qui est entre le sonverain et lui empêche bien qu'il ne le gêne. Qu'exorable à la prière, il soit ferme contre les demandes; et qu'il sache que son peuple jouit de ses refus, et ses courtisans de ses graces.

CHAPITRE XXV.

De la manière de gouverner dans la monarchie.

L'autorité royale est un grand ressort qui

doit se mouvoir aisément et sans bruit. Les Chinois vantent un de leurs empereurs, qui gouverna, disent-ils, comme le ciel, c'est-à-dire par son exemple. Il y a des cas où la puissance doit agir dans

toute son étendue : il y en a où elle doit agir par ses limites. Le sublime de l'administration est de bien councitre quelle est la partie du pouvnir, grande ou petite, que l'on doit employer dans les diverses eirconstances. Dans nos monarchies, toute la félicité ennaiste

dans l'opinion que le peuple a de la douceur du gouvernement. Un ministre mal-habile veut touinurs vous avertir que vous êtes esclaves. Mais, si cela étoit, il devroit chercher à le faire ignorer. Il ne sait vous dire ou vous écrire, si ce n'est que le prince est fâché; qu'il est surpris; qu'il mettra ordre. Il y a une certaine facilité dans lo commandement: il faut que le prince encourage, et que ce soient les lois qui menacent (2).

CHAPITRE XXVI.

Que, dans la monarchie, le prince doit être accessible.

CREA se sentira beaucoup mieux par les con-

. Le czar Pierre premior, dit lo sieur Perry (3), a fait une nouvelle ordonnauce qui défend de lui

(1) Leg. 5 , cod. Third. de famosis Latett

(2) Nerva, dit Tacitr, augmenta la facilité de l'empire.
(2) État de la grende flause, p. 172, édition de Paris, 2727.

CHAPITRE XXVIII.

Des égards que les monarques doivent à leurs

It faut qu'ils soient extrêmement retenus sur la raillerie. Elle flatte lorsqu'elle est modérée, parce qu'elle donne les moyens d'entrer dans la familiarité: muis que raillerie piquante leur est bien moins permise qu'au dernier de leurs sujets, parce qu'ils sont les seuls qui blessent toujours mortellement.

Encore moins duivent-ils faire à un do leurs sujets une insulte marquée : ils sont établis pour pardonner, pour punir, jamais pour insulter.

Lorsqu'ils insultent leurs sujets, ils les traitent

hien plus cruellement que ne traite les siens le Ture ou le Moscovite. Quand ces derniers insultent, ils humilient et ne déshonorent point; mais, pour eux, ils humilient et deshooorent.

Tel est le préjugé des Asiaiques, qu'ils regardeat un affront fait par le prince comme l'effet d'une boné peteraelle; et telle est notre mauière de penser, que nous joignons au cruel sentiment de l'affront le désespoir de ne pouvoir nous en laver jamais.

Ils doivent être charmés d'avoir des sujets à qui l'honneur est plus cher que la vie, et n'est pas moins un motif de fidélité que de courage.

Ou peut se souvenir des malheurs arrivés anx princes pour avoir insulté leurs sujets, des vengeances de Chéréas, de l'eunque Naries, et du comte Jalien; enfin, de la duchesse de Montpenser, qui, outrée contre Henri III qui avoit révêlé quelqu'un de ses défauts secrets, le troubla pendant toute se vie.

CHAPITRE XXIX.

Des lois civiles propres à mettre un peu de liberté dans le gouvernement déspotique.

Quoique le gouvernement despotique, dans sa nature, soit par-tout le même, cepeudant des circoustances, me opinion de religion, un préjugé, des exemples reçus, un tour d'esprit, des manières, des mœurs, peuvent y mettre des differences considérables.

Il est bou que de certaines idées s'y soient établies. Ainsi, à la Chioe, le prince est regardé comme le pére du peuple; et, dans les commencements de l'empire des Arabes, le prince en étoit le prédicateur (1).

Il couvient qu'il y ait quelque livre sacré qui serve de règle, comme l'Alcorau chez les Arabes les livres de Zoroastre chez les Perses, le Védam chez les Indieus, les livres classiques chez les Chinois. Le code religieux supplée ao code civil, et fixe l'arbitraire.

Il n'est pas mal que, dans les cas douteux, les juges consultent les ministres de la teligion (a). Aussi, cu Turquie, les cadis interrogent-ils les mollalis. Que si le cas mérite la mort, il peut être convenable que le juge particulier, s'il y en

(1) Les Catifes.

(a) Hamare des Tatters, troisième partie, p. 275, dans les remarques.

a, prenne l'avis du gouverneur, aûn que le pouvoir civil et l'ecrlésiastique soieut encore tempérés par l'autorité politique.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet.

C'asv la fureur despotique qui a établi que la disgrace du pére entraineroit celle des enfants et des femmes. Ils sont d'ijs malbeureux, sons être criminels; et d'ailleurs, il fant que le prince laisse entre l'accusé et loi des suppliants pour adoucir son courroux, ou pour échairer sa jastice.

C'est une bonne contume des Maldives (1), que, lorsqu'un seigneur est disgracié, il va tons les jours faire sa cour au roi, jusqu'a ce qu'il rentre en grace: sa présence désarme le courroux du prince.

Il y a des états despotiques (a) où l'on pense que de parler à uu priace pour un disgracié, c'est manquer au respect qu'ini est dû. Ces princes semblent faire tous leurs efforts pour se priver de la vertu de démeure. Arcadins et Honorius, dans la loi (3) dont l'al

tant parlé (4), déclarent qu'ils ne feront point de grace à ceux qui oscrout les supplier pour les coupables (5). Cette loi étoit bien mauvaire, puisqu'elle est mauvaire dans le despotisme même.

La continue de Perse, qui permet à qui vent de sortié de royamme, est trie bonne, et a quoique l'usque contraire ait tiré son origine du despositione, qu'il en a regardé is sujeit comme des eclaves (6), et ceux qui sorteut comme des e-claves (6), et ceux qui sorteut comme des e-claves (6), et ceux qui sorteut comme des e-claves liquités, expendant la pratique de Perse est très bonne pour le depositione, où la erainte de la finite ou de la retrait des redevables arrête con modère les pernécutions des bachas et des exanteurs.

⁽¹⁾ Yopes François Picarel.

(2) Genome sujoural Tais de Perre, an rapport de M. Chardin.
Cet sange est blee nacien. - On mit Cermée. det Procopo- dans
le chôtean de Prochi. Il y a une loi qui défend de parler de ceux
qui y unit rafermés, et même de pronouver leue nous.
(3) la tol 5, an cod. et die g. als neut.

⁽⁴⁾ Au chapitre van de ce livre.

(5) Frederic conis crite los dans les constitutions de Naules.

I. i.

(i) Dans les monarchies, il y a ordinairentent une loi qui défend a ceux qui out des emplés, publies de sortie du repuentsans la perminator du primer. Cette loi doit encore être établica dans les républiques. Mois, dons cette qui out de sinutations sinquillers, la défence duit être pérende pour qu'en n'y rappeute paul se majore étampéres.

LIVRE TREIZIÈME.

DES EAPPORTS QUE LA LEVÉE DES TRIBLES SE LA GEANDEUR DES REVENUS PUBLICS ONT AVISC LA

CHAPITRE PREMIER.

Des revenus de l'état.

Les revenus de l'état sont une portion que chaque citoyen donne de son bieu pour avoir la sureté de l'antre, ou pour en jouir agréablement.

Pour bien fixer ces revenus, il faut avoir égard et aux nécessités de l'état, et aux nécessités des citoyens. Il ne faut point prendre au peuple sur ses besoins réels, pour les besoins de l'état imaginaires.

Les becions imaginaires sont ce que demandent les passions et les foliblesses de ceux qui gouvernent, le charme d'un projet extraordinaire, l'envie malade d'une vaine gloire, et une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. Souveat ceux qui, avec un esprit inquiet, étoient sous le prince à la tête des affaires, ont penie que les besoins de l'état étoient les besoins de leurs péties auns

Il n'y a rieu que la sagesse et la prudenee doivent plus règler que cette portion qu'on ôte et cette portion qu'on laisse aux sujets.

Ce u'est point à ce que le peuple pent donner qu'il faut mesurer les revenus publics, mais à ce qu'il doit donner, et si on les mesure à ee qu'il peut donner, il faut que ce soit du moins à ce qu'il peut toujours donner.

CHAPITRE II.

Que c'est mal raisonner de dire que la grandeur des tributs soit bonne par elle-même.

On a vn, dans de certaines monarchies, que de petits pays exempts de tributs étoient aussi misérables que les lieux qui tont autour en étoient accables. La principale raison est, que le petit cist entouré ne peut avoir d'industrie. d'arts, ni de manufactures, parce qu'à cet égard il est géné de mille manières par le grand état dans lequel il est ecalaié. Le grand état qui l'entoure a l'industrie , les manufactures, et les arte; et il fait des règlements qui lui en procurent tous les avantages. Le petit état devient done nécessairement pauvre, quélque peu d'impôst qu'on y l'ève.

On a pouriant conclu, de la pauvreté de ces petits pars, que, pour que le peuple foit industrieux, il falioi des charges pesantes. On auroit mieux fait d'en conclure qu'il n'en faut pas. Ce sont tous les mierables des environs qui se retvert ent dans ces lieux-là, pour ne rieu faire : déja découragées par l'accablement du travail, ils font consister toute leur felicité dans leur paresse.

L'effet des richesses d'un pays, e'est de mettre de l'ambition dans tous les cœurs : l'effet de la pauvreté est d'y faire naitre le désespoir. La première s'irrite par le travail; l'autre se console par la paresse.

La nature est juste envers les hommes : elle srécompens de leurs peisens; elle les reed laborieux, parce qu'à de plus grands travaux elle attache de plus grandes récompenses. Mais, si un pouvoir arbitraire ôte les récompenses de la nature, on reprend le dégoût pour le travail, et l'insection paroit être le seul bien.

CHAPITRE III.

Des tributs dans les pays où une partie du pemple est esclave de la glèbe.

L'ESCLAVAGE de la glébe s'établit quelquefois après une conquête. Dans ce cas, l'esclave qui cultire doit être le colon partiaire du maître. Il n'y a qu'une société de perte et de gain qui puisse réconcilier ceux qui sont destinés à trasiller, avec ceux qui sont destinés à puir.

CHAPITRE IV.

D'une république en cas pareil.

Lorsop'une république a réduit une nation à enluiver les terres pour elle, on n'y doit point souffrir que le citoyen puisse augmenter le tribut

de l'esclave. On ne le permettoit point à Lacédémone : on pensoit que les Élotes (r) cultiveroient mieux les terres lorsqu'ils sauroient que leur servitude n'augmenteroit pas; on croyoit que les maîtres seroient meilleurs eitoyens lorsqu'ils ne désireroient que ce qu'ils avoient contume d'avoir.

CHAPITRE V

D'une monarchie en cas vareil.

Lonsoux, dans me mouarchie, la noblesse fait cultiver les terres à son profit par le peuple conquis, il faut encore que la redevance ne puisso augmenter (2). De plus, il est bon que le prince se contente de son domaine et du service militaire. Mais, s'il veut lever des tributs en argent sur les esclaves de sa noblesse, il faut quo le seigneur soit garant (3) du tribut, qu'il le paie pour les esclaves, et le reprenne sur eux : et si l'on ne suit pas cette règle, lo seigneur et ceux qui lèvent les revenus du prince vexeront l'esclave tour-à-tour, et le reprendront l'un après l'autre. jusqu'à ce qu'il périsse de misère ou fuie dans les bois.

CHAPITRE VI.

D'un état despotique en cas pareil.

Ca que je viens de dire est encore plus judispensable dans l'état despotique. Le seigneur, qui peut à tous les instants être déponillé de ses terres et de ses esclaves, u'est pas si porté à les conserver.

Pierre Ier, voulant prendre la pratique d'Allemagne et lever ses tributs en argent, fit un réglement très sage que l'on suit encore en Russie. Le centilhomme lève la taxe any les paysans, et la paie au czar. Si le nombro des paysaus diminue, il paie tout do même; si le nombre augmente, il ne paie pas davautage; il est donc intéressé à ne point vexer ses paysaus.

CHAPITRE VII.

Des tributs dans les pays où l'esclavage de la glebe n'est point établi.

Lonsque dans un état tous les particuliers sont eitoyens, que chacun y possede par son domaine ce que le prince y possedo par son empire, on peut mettre des impôts sur les personnes, sur les terres, ou sur les marchandises; sur daux de ces choses, on sur les trois ensemble.

Dans l'impôt de la personne, la proportion injusto seroit celle qui suivroit exactement la proportion des biens. On avoit divisé à Athénes (1) les citoyens en quatre classes. Ceux qui retiroient de leurs biens einq cents mesures de fruits liquides ou sees payoient an publie un talent; eeux qui en retiroient trois eents mesures devoient un demi-talent; ceux qui avoient deux cents mesures payoieut dix mines, ou la sixième partie d'un talent; ceux de la quatrième classe ne donnoieut rien. La taxe étoit juste, quoiqu'elle ne fût point proportionnello : si elle ne suivoit pas la proportion des biens, elle snivoit la proportion des besoins. On jugea que chacun avoit un uécessaire physique égal; que ce nécessaire physique ne devoit print être taxé; que l'utile venoit ensuite, et qu'il devoit être taxé, mais moins que le superflu; que la grandeur de la taxe sur le superflu empêchoit le superflu.

Daus la taxe sur les terres, on fait des rôles où l'on met les diverses classes des fonds. Mais il est très difficile do connoître ces différences, etencore plus de trouver des gens qui ne soient point intéressés à les mécounoître. Il y a donc là deux sortes d'injustices; l'injustice de l'homme, et l'injustice de la chose. Mais si en géoéral la taxe n'est point excessive, si on laisse au peuplo un nécessaire abondant, ces iojustices partieulières uc serout rico. Que si , au contraire, on ne laisse au peuple que ce qu'il lui faut à la rigueur pour vivre, la moindre disproportiou sera de la plus grande conséquence.

Quo quelques citoyens ne paient pas assez, le mal n'est pas grand; leur aisance revient toujours au public : que quelques particuliers paient trop, leur ruice se tourne contre le publie. Si l'état proportionne sa fortune à celle des partieuliers, l'aisance des particuliers fera bientôt

(c) Posture, 5 with, ch. w. art s2o.

⁽r) PLUTABOUR.

⁽a) C'est ev qui da faire à Charlemagne ses belles institutions la-desso. (Voyes lelivre 5 des Caputaloires, art 303.

⁽⁸⁾ Cela se pratique sinsi en Allemagne.

monter sa fortune. Tout dépend du moment, L'élat commencret-t-il par apparvir les sujets pour s'enrichir ? ou attendra-t-il que des sujets à leur aise l'eurichissent? Aura-t-il le premier avantage ou le second ? Commencera-t-il par être riche ou finiza-t-il par l'être.

Les droits ser les marchaulies sont eau genpeus peuples surden le mois, parce qu'on ne leur fait pas une demande formelle. Ils peuvent (éte fait pas une demande formelle. Ils peuvent (éte à sagement méssire), que le peuple ignorers proupe qu'il les paie. Pour reds, il est d'une qu'il ce pais pas pur bis et l'echeteur, qui dans le fond pair, le confend avec le prix. Quequ'il ne pais pas pur bis et l'echeteur, qui dans le fond pair, le confend avec le prix. Queden autreur out dique Nevou voir de l'ed vit du viage cimpaire de ceduses qui se veuce que ce servis le pourtant la qu'elbene que ce servis le pourtant la qu'elbele qu'elbele de l'elbetreu ce réglement, qui laisoit tout l'impde, parcel (lèse).

Il y a deux royaumes on Europe où l'on a mis dei impôt très forts sur les hoissons : dans l'un, le brascur seul paie le droit ; dans l'autre, il est levé indifféremment sur tous les sujets qui consomment. Dans le premier, personne ne sent la rigueur de l'impot; dans le second, il est regardécommenciercu: dans reclui-la, le citopen ue seut que la liberté qu'il a de ue pas payer; dans ecloi-ci, il ne seut que la uvessité qui l'y ablige.

D'ailleurs, pour que le citoyen paie, il faut de recherches perpétuelles daus sa naisson. Rien u'est plus contraire à la liberté; et cesa qui établisseut ces sortes d'impôts u'ont pas le honheur d'avoir à cet égard reucontré la meilleure sorte d'administration.

CHAPITRE VIII.

Comment on conserve l'illusion.

Pour que le prix de la chose et le droit puisseut se confondre dans la tête de celui qui paie, il faut qu'il y ait quelque rapport entre la marchandise et l'impôt, et que, sur une deurée de peu de valeur, ou ne mette pas nu droit excessif. Il y a des pays où le droit excéde de dix-sept fois la valeur de la marchandise. Pour lors, le prince ôte l'illusion à ses sujets; ils voient qu'ils sont conduits d'anne manière qui n'est paa raisonnable; ce qui leur fait sentir leur servitude an dernière point.

D'ailleurs, pour que le prince puisse lever un droit si disproportionné à la valeur de la chose, il faut qu'il vende lui-même la marchandise, et que le peuple ne puisse l'aller acheter ailleurs; ce qui est sujet à mille inconvénients.

es que no apple mante nouveraciona. Carrier, la publica maturile, e (leg est la niños demanle, qui est la coulicidios de la marchandire, qui est la coulicidios de la marchandire, qui est la coulicidios de la marchandire, certi marchandire, et aport l'accidionire, d'un pris vivis 31. Il faut dune avair recenzi si des peines extrasguates, et parcello si celle que l'on indique pour les plus quades rienes. Toute la proposition des pelus est déc. Des gens qu'un ne sauveil perpotre comme de la bumes mechanis, sont reproductions de la pour contraire à l'exprit de gouverne monte moder, a

J'ajoute que plus on met le peuple en occasion de frauder le traitant, plus on enrichit celui-ci et on appauvrit celui-là. Pour arrêter la fraude, il fout donner au traitant des moyens de vexation extraordinaires, et tout est perdu.

CHAPITRE IX.

D'une mauvaise sorte d'impôt.

Nots parterons, en passant, d'un impôt étabit dans quelques états sur les diverses clauses de contents civils. Il hait, pour se défendre de traitant, de grandes comoissances, ces chouses étant autil, de grandes comoissances, ces chouses étant parters de situerques des réplaceus du prince, interprete des réplaceus du prince, l'expérience se fait vair qu'un impôt sur le parte le contras doit s'écrite matérial hemoup miera.

CHAPITRE X.

Que la grandeur des tributs dépend de la nature du gouvernement.

Las tributs doivent être très légers dans le con-

 ^{(1) -} Vertigal quantum el versionit establism insecupiorum remissioni specie magis quan vi; quin cum venditor pendere pebereine; in postem pertis emplorabus accreserbal. « (Tacere, Am., Laux.)

vernement despotique. Sans cela, qui est-ce qui voudroit prendre la peine d'y cultiver les terres? et de plus, comment payer de gros tributs dans un gouvernement qui ne supplée par rien à ce que le sujet a donné?

Dans le pouvoir étonnant du prince et l'étrango foldense du peuple, il faut qu'il ne poisse y avoir d'équivoques sur rien. Les tributs doivent être si faciles à percevoir, et si clairement établis, qu'ils ne puissent être augmentes si diminies par cett qui les lévent. Une portion dans les firmis de la terre, une taxe par bête, un tribut de tant pour cent sur les marchandises, sout les seuls couverables.

Il est bon, dans le gouvernement despotique, que les marchands nient une sauve-garde personnelle, et que l'usage les fasse respecter; saus cela, de seroieut trop foibles dans les dischasions qu'ils pontroient avoir avec les officiers du prince.

CHAPITRE XI.

Des peines fiscales.

Cur une chose particulière aux peines facales, que, contre la pratique pénerale, elles sout plas sières en Europe qu'en Aisé. De Europe, on consique les marchandises, quelquefois autem les sixeues et les vuitures; en Aisé, on ne fait si fin ni Tautre. C'est qu'en Furope le marchand de la juges qui presunt il expansir de l'oppression; en Aisé, les juges despotiques servoient cur chonels los porsessens/Qué feroit le marchand coustre un bacha qui auroit résolu de confiquer est autrabadises.

the narchanders?

Cert is vastito qui en auronote dile-noisea, Cert is vastito qui en auronote dile-noisea, Cert is vastito pas evernine directore. Il considerate del considerate del considerate del considerate del considerate del considerate del considerate na imperato del confection in successione de devisio. On noisea confectione in suspensation de devisio. On noisea confectione in suspensation de devisio. On noisea confectione in suspensation de devisio. On noisea confectione del consideration de considerate del cons

(1) De Hanne, t. rc. p. 37. (2) Mismire des Tottors, trolsietne partie , p. 390. et que la fraude (2) y est plutôt une contravention aux lois faites pour la sùreté de l'état qu'à des lois de commerce.

CHAPITRE XII.

Rapport de la grandeur des tributs avec la liberté.

Rieux gierindo con pred lever des tributs just forts, à progention de la liberté de inspire, et l'on est forcé de les modèrer à mesure que la serviulea deguencie. Cent a toujours rés, et cels sers toujours. Cest une règle rière de la matterqui e sarie jouit ce la fraveur par tou les pays, en Angelerre, en Hollande, et dons tou les sers de la comme de la comme de la comme de qui exarie jouit ces de dipradut, jusqu'en Turquite. La Suines semille y déreçer, jurce qu'on y pais point de trobbet mais on en amit à mison particulière, et ainteu elle confirme et que de comme de la comme de

Un peuple dominateur, tel qu'étoient les Athèniens et les Romains, peut s'affranchir de tout impôt, parce qu'il règue sur des nations sujettes. Il ne paie pas pour lors à proportion de sa liberté, parce qu'à cet égard il n'est pas un peule, mais un monarque.

Mais la règle générale reste toujours. Il y a, dans les états modérés, un dédommagement pour la pesanteur des tributs; éest la liberté. Il y a dans les états (2) despotiques un équivalent pour la liberté; e'est la modicité des tributs.

Dans de certaines monorchies en Europe, ou voit des provinces (1) qui, par la nature de leur gouvernement politique, sont dans un meilleur citat que les autres. On s'imagine toolgoura qu'elles ne paicet pas ausce, parce que, par un effet de la boaté de lour gouvernement, elles pourroient payer d'avantage; et il i vient toujours dans l'eprit de leur d'ere çouvernement almen qui produit ce bien qui se communique, qui ser répand la dia, et dout il raudroit libre mienz jouir.

⁽¹⁾ Veniant seels on rommerce arec les étragers, mus se rommungan rare en al, it out chaid from attients, lis Holian-fouse pour le rommerce de l'Europe, et la Chinoite pour cleat de l'Aste. ils lumant dans une rejoire de primis les facilités pour cetai et les mateites, et les giavas l'augus l'aire perfer patience.
(5) Ils. Raisais, les irribuis nout mémberce) on les assegnément de depait que le despoision y est plus modéret. Veyes l'Élusire du Tanzo, d'entries parties.

⁽³⁾ Les pays d'écats.

CHAPITRE XIII.

Dans quels gouvernements les tributs sont suscep-

tibles d'augmentation.

Ox peut augmenter les tributs daus la plupart des républiques, parce que le citoyen, qui croit payer à lui-même, a la voluoté de les payer, et en a ordinairement le pouvoir par l'effet de la nature du gouvernement.

Dans in monarchie, on peut augmenter les tributs, parce que in modération du gouveroement y peut procurer des richesses: c'est comme la rècompeuse du prince, à cause du respect qu'il a pour les lois.

Dans l'état despotique un ue peut pas les augmenter, parce qu'on ne peut pas augmenter la servitude extrême.

CHAPITRE XIV.

Que la nature des tributs est relative au gouvernement.

L'ourôr par tête est plus naturel à lasers itude; l'impôt sur les marchandises est plus naturel à la liberté, parce qu'il se rapporte d'une manière noins directe à la personne.

Hert natured an government of epopling per genite or done guid distract is a smiler on any gran de as ease, mais qu'il fam distriblee de terres, et par consepont qu'an y leve peu de triblets. Que ai le prince donne de l'arpest, un tribut et plus natured qu'à guine lever que la triblet que ma tendre qu'à guine lever est que très but par lète. Ce tribut me peut étre que très que peut despur care, comme on ly peut pas laire descus considération, à cause de abus qui en article extense resoldération, à cause de abus qui en article extense resoldération, à cause de abus qui en article extense resoldération, à l'amplique et a la violence du passement au règle au construiren, un l'applicar et la violence du gas-verneurent, il find nécessairement se règle au le de ce que peut passe de la construirent qu'en plus mislèmes.

Le tribut naturel au gouvernement modéré est l'impôt sur les marchandiess. Cet impôt étant récliement payé par l'acheteur, quoique le marchand l'avance, est un prêt que le marchand a deji fait à facheteur : ainsi, il finst regarder le négociant, et comme le débiteur général de l'état, et comme le créancier de tous les partieuliers. Il mance à l'étal le droit que l'endement il paires quépage pour l'enheure, le droit qu'il a pair, pour l'enheure, le droit qu'il a pair pour l'enheure, le droit qu'il a pair pour la marbandie. Ou set danc que plus le gouvernment est modric, que plus l'enpris de libert riègne, que plus les fortunes sat de suitre, plus il est los fortunes sat de suitre, plus il est louis les fortunes sat de suitre, plus il est louis les fortunes sat de suitre, plus l'est le préter au particulier des droits considerables. En August l'est le marbandie qu'il certifique de droit considerables. En August l'est le marband qu'il certifique de la marband qu'il certifique de la marband qu'il certifique pour rent fomms le Troujeir ? et quant il l'oue rais fisire, comment le pourvoisif, avec une fortune superie, neutrale, raissée?

CHAPITRE XV.

Abus de la liberté.

Cas granda assutages de la liberté ont fait que l'un a alunc de la liberté même. Parce que le gouvernement un doiré a produit d'admarbles effet, on a quité cette modération; parce qu'on a tiré de grands tributs, on en à vondu tirer d'exersis; et, mécommissant la main de la liberté, qui faisoit re présent, on s'est adressé à la servitude, oui refuse tout.

f a liberté a produit l'excès des tributs : mais l'effet de ces tributs excessifs est de produire à leur tonr la servitude; et l'effet de la servitude, de produire la diminution des tributs.

Les monarques de l'Asio ne font guire d'éditque pour exempter chique aunée de tributs que pour exempter chique aunée de tributs quesque prisque de leur volonté stant des bienfaits. Mais, en Europe, les édits des princes affligent même avant qu'on les ait vus, parce qu'ils y parlent toujours de leurs besoins, et immais des nôtres.

D'une impardoussible nourhalance que le suinitere du ce saya-lé tiennent du gouver-unement et souvent du climat, les peuples tirent ect avantez, qu'illa es colle point ann even excelhés par de noiseale de la commande. Les depenses in y augpris nouverant : et si par hanerd on y en fait, ce projets nouverant : et si par hanerd on y en fait, ce projets nouverant : et si par hanerd on y en fait, ce projets nouverant : et si par hanerd on y en fait, ce projets nouverants. Cert squ'il parternent l'était ne le tourneutent pas, parce qu'ils ne se tourmentent pas saux cesse eux-mêmes, Mais, pour mentent pas saux cesse eux-mêmes, Mais, pour

[1] C'est l'assgr des emperours de la Chine

nous, il est impossible que nons ayons jamais de règle dans nos finances, parce que nous savons toujours que nous ferons quelque chose, et jamais ce que nous ferons.

On n'appelle plus parmi nous un grand ministre celui qui est le sage dispeusateur des revesus publics, mais celui qui est homme d'industrie, et qui trouve çe qu'on appelle des expédients.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes des Mahométans.

Ca ferent est tribut (c) excessifs qui domire rate lini a étet étraga ferilité que trouvient la Mahonéans dans leurs computes. Les priepies, a lieu de este unite continuelt de vezation que l'avarier sublité des emperurs avoit impiers, es vierres sounés à un tribut simple, paré aiciment, reçu de neinez plus heureurs évidir à une nation larbrar qu' à un pouvenzment corrampus, dans lequel ils soufférieux tunient plus, avec toutes les horreurs d'une servitude présent.

CHAPITRE XVII.

De l'augmentation des troupes.

Txs madalic noverlle s'est ryjandes en Bareg elle a sain in oppreies, et leur fai entreleur un sombre désordemé destroyes. Elle acs ser résultantes et le devient d'éconsistrement contagience : car, sité qu'un est augmente en contagience : car, sité qu'un est augmente en puil appelle ser trouspe, les autres soudiai neymerent les leurs; de foon qu'on ne gyper elm pui lug de l'unit commone. Chappe montraque tient sur piel totes les moises qu'il personi vair sur peuples técner un danger d'être elle autre de l'un courte tout. Aurai Tarope est-été à les nouves toutre tout. Aurai Tarope est-été à l'unitée, mue les architections ou servient dans la situation où sont les trois puissances de cette partie du monde les plus opulentes, n'auroient pas de quoi virre. Nous sommes pauvres avce les richeses et le commerce de tout l'univers; et bientôt, à force d'avoir des soldets, nous n'aurons plus que des soldats, et nous serons comme des Tartares (1).

Les grands princes, non contents d'acheter les troupes des plus petits, eherchent de tous côtés à payer des alliances; c'est-à-dire presque toujours à perdre leur argent.

La suite d'une telle situation extl'augmentation perpétuelle des tributs; et, ce qui prévient tous les remèdes à veuir, on ue compte plus sur les revenus, mais on fait la guerre avec sou capital. Il n'est pas inoui de voir des états hypothèques leurs fonds pendaut la paix même, et employer, pour se ruiver, des moyens qu'ils appellent extroordinaires, et qui le sout si fort que le fils de famille le plus dérangé les insaginé à peine.

CHAPITRE XVIII.

De la remise des tributs.

La maxime des grands enquires Orients, de remette les tribulas nu provinces qui ont sonffort, devroit bien être portée dans les états momerbajors. Il y en a bien où elle est état bienmais elle accalhe plus que si cle n'y étoit pas, parce que le pricue en le sant ui plus ai moint, tont l'état devient solidaire. Pour soulager us vilage qui pais mai, on charge ma natre qui pais onient; on un er réabilit point le premier, ou détait le secoul. Le peuple est desoprés entre la nécessité de payer, de peur des exections, et le danger de payer, crassite des surfessions, et le danger de payer, caraits des surfessions.

Uu état bien gouverné doit mettre, pour le premier article de sa dépense, une somme réglée pour les cas fortuits. Il cu est du public comme des particuliers, qui se roiveut lorsqu'ils dépensent exactement les revenus de leurs terres.

A l'égard de la solidarité entre les habitants du mêma s'illage, on a dit (2) qu'elle étoit raisonnable, parce qu'ou pouvoit supposer un complot franduleux de leur part : mais où a-t-on pris que,

⁽¹⁾ Voyez duns l'histoire la grandeur, la bisarrerie, et même la felie de ces tributs. Anastase en insegina un pour respect l'ar : L'i quasque pro hamin aeris penderes.

⁽²⁾ Il est veul que c'est cet état d'effort qui munitérat printipolement l'equilibre, parce qu'il éreinte les grandes pois-

⁽c) Il ne faet pour cela que faire valoir la neuvelle invention des militres établirs dans presque toute l'Europe, et les porter as même reure que l'on a fait les troupes régires. (2) Yoyet le Traidé dus finances des firenais, cli 31, impriné a Parts, chies firiasson, 2 you

sur des suppositions, il faille établir une chose injuste par elle-même et ruioeuse pour l'état?

CHAPITRE XIX.

Qu'est-ce qui est plus convenable au prince et au peuple, de la ferme ou de la régie des tributs?

La régie est l'administration d'un bon père de famille qui lève lui-même avec économie et avec ordre ses revenus.

Par la rigio, la prince est le naître de proses un de retarder la tive des tributes, ou suivant seu heosios, ou suivant cent de ses pouples. Par la rigio, il êtrapres à l'êtet les profisis immesses des formiers, qui l'apparativent d'une ifinitée apparative de la rigio per la rigio de la rigio per la rigio de la rigio percete des fortunes sublets, qui l'alliquest. Ire à rigio, l'appare la prope per par per de mains: il un directement au prime e, de pre consepunt resiste plus promptement au preside. Par la rigio, le prince cepture, que per consepunt resiste plus promptement au preside. Par la rigio, le prince cepture, president de la l'artice de prince de l'artice, qui noutre et un unantarprésent dans des rigionnes la mantier, perionne de l'artice, qui noutre et un unantarprésent dans des rigionness fauntes pour l'avenir.

Comme celui qui a l'argent est toujnurs le maître de l'autre, le traitant se rend despotique sur le prioce même : il n'est pas législateur, mais il le force à donner des lois.

J'aune qu'il est quelquefais utile de commercer par donner l'érme us droit noortlement établi. Il y a un art et des inventions pour prévuir les frandes, que l'uniré de fermiers leur suggère, et que les j'régisseurs n'aurenient so imginer : or, le système de la levée étant une foit fait par le fermier, on peut avec succès établir le rigie. En Angièrer, j'administration de l'ascise et du revenu des pootes, telle qu'elle est anjourd'his, a èté empusatée des fermiques des

Dans les républiques, les revenus de l'état soot presque toujours en régie. L'établissement cootraire fut un grand vice du gouvernement de Rome (1). Dans les états despotiques, où la régie est établie, les peuples sont infiniment plus hen-

(1) Crear fut obligé d'ierr les pablicans de la prevince d'Asir, et d'y fabilir une suire autré d'administration, cemme zons l'appersons de Duce. Et Tecte nous dit que la Micréaine et l'Acteux, provinces qu'Ançuste avoit laisers au progle rouisit, et qu'i par condepant, étiennel garventière aux liances plan, shûncest d'étre da nombre de celles que l'emperseu pouvernois par sea efficiers.

reux; témein la Perse et la Chine (1). Les plus malbeureux sont ceux où le prince donne à ferme ses ports de mer et ses villes de commerce. L'histoire des monarchies est pleine des maux faits

par les traitants. Neven, indigué des verations des publicains, forma le projet impossible et magnanime d'abolier tous les implat. Il timagina point la régie; il fit (2) quatre ordonancers; que les lois fuite contre les publicaiss, qui avoient été josque-la trmons services, servient publices; qu'ils ne pourroient ples exiger eq qu'ils avoient négligé de demander dans l'année q qu'il y avoriet un préteur ciabil pour juge leurs présentoise sans formalités; que les marchands ne pasieroirent riene pour les auvires. Voils les leurs grunt de cet empertuu.

CHAPITRE XX.

Des traitants.

Tox est perdu lorsque la profusion lorezzia de tratiatas principa encre par se richesea é étre une profusion lonorire. Col peut étre los dans las dan depoignes, oi souvera lorsr encrementes. Cola n'ort pas fone dans la république, oi dourset lour encan-entes. Cola n'ort pas fone dans la république remaine. Cola n'ort pas fone dans la république remaine. Cola n'ort pas dende la république remaine. Cola n'ort pas dende la république remaine. Cola n'ort pas melliere dans la monar-lair riem a'unt pas contriire à l'experit de ce pos versamene. Un déput saint tout les autres évatur. Danseur y per da tout sa considération, le mayora less et de la configue de la contribute. Des principes de la contribute de la contribute.

On vit bien, dans les temps passés, des fortunes seandaleures; é'étoit une des calamités des guerres de ciuquante aus : mais pour lors ces richesses furent regardées comme ridicules, et nous les admirous.

Il y a no lat pour chaque profession. Le lod ceux qui kirnit terribute ste irchesses, et les récompenses de ces richesses sont les richesses niemes. Le gloire et flomener roust pour cette noblesse qui ne connoil, qui ne vuit, qui ne sent de vui hion que l'homener et la gloire. Le respect et la considération sont pour ces mistres et ces nagistrats qui, ne trouvant que le travail après le travail, veillent muit et jone pour le homber de l'empire.

(1) Yoyes Chardin, Foyage de Prese, L. vs. (2) Tacres, Ann., L. ust.

LIVRE QUATORZIÈME.

DES LOIS, DANS LE RAPPORT QU'ELLAS ONT AVEC

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

S'n est vrai que le caractère de l'esprit et les passions du cœur soieot extrémement différents dans les divers climats, les lois doivent être relatives et à la différence de ces passions, et à la différence de ces caractères.

CHAPITRE II.

Combien les hommes sont différents dans les

L'an froid resserre les extrémités des fibres tririorors de notre corps (2); cela augmente leur ressort, et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur (a) de ces mêmes fibres; il augmente done ecocore par la leur force. L'air chaud au cootraire relàtche les extrémités des fibres, et les alonge; il dimisue donc leur force et leur ressort.

On a donce plus de Vigieure dans les climats de l'admissible. L'éction de courre le réaction des extrénisés des filtes a'y foot mieux, les ligueurs soul marces n'équillère, le song est plus déterminé tru le courr, et récipioquement le courr a plois de l'admissible de l'admissible de l'admissible de l'admissible de client de l'admissible de l'admissible de la vergence; plus d'ouje de commissione de suit de la vergence; plus d'ouje plus de commissione de suit plus de courre; plus de commissione de suit plus de courre; d'admissible de la vergence; plus d'ouje dur moissible de la vergence; plus d'ouje dur de de la vergence; plus d'ouje dur de la vergence; plus d'ouje de la vergence plus d'ouje de la vergence; plus d'ouje de la vergence; plus d'ouje de la vergence de la vergence; les des d'admissible de la vergence; plus d'ouje de la vergence de la v

(1) Cela pacolt mème à la vue : dans le froid on parolt plus

(1) On sait qu'il raccourcit le fer.

enfermé; il souffrira par les rassons que je viens de dire, uoe défaillnoce de cœur très grande. Si, dans cette circonstance, on va lui proposer noe actioo bardie, je crois qu'oo l'y trouvera très peu disposé; sa foiblesse présente mettra un déeouragement dans son ame; il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont; ceux des pays froids soot conragenx comme le sont les jeunes gens. Si nons faisons attention aux dernières (1) guerres, qui soot celles que pous avons le plus sous nos yeux, et dans lesquelles oous pouvons mieux voir de certains effets, légers, imperceptibles de loin, nous sectirons bien que les peuples du nord, transportes dans les pays do midi (2), n'y oot pas fait d'aossi belles actions que leurs compatriotes, qui, combattant daos leur propre climat, y junissoient de tont leur courage.

que les suce les plus grossiers tont tirés des alimects, il en résulte deux choses : l'onc, que les parties du chyle ou de la lymple sont plus propres, par leur grande sorface, à être appliquées sur les fibres et à les nouviri l'aotre, qu'elle sont moins propres, par leur grossiereté, à donoer une certaine subtilité au sue nerveux. Ces peuples auroot donc de grands corps et peu de visseité.

La force des fibres des peoples du nord fait

Les nerfs, qui aboutissent de tous efeits a une de noire paus, font thesen un finiteren de nerfs. Ordinairement ce n'ext pas tout le neur qui extremité, etc. a partie a primer partie. Dans les pays cheude, où le tium de la peso est reliché, les hout des nerfs nost equausis, et exposis à la plus petite extino des abpetes pardiole. Dans les profise, let tium de la peut et recerré et les mancheux comprinés; les peut et recerré et les mancheux comprinés; les peut les longues sont en expedire ficus paris bloques; la ristation une present forte, et qu'elle et de la ristation de la restation de la restation de la peut et le contraine de la ristation de la restation de la peut en la ristation de la restation de la

J'ai obseryé le tissu extérieur d'une langue de mouton dans l'endroit où elle paroit, à la simple vue, couverte de manedona. J'ai vu avec uo mieroscope, sur ces mamedons, de petits poils ou mne espéce de duvet; entre les maneleous évicies de des pyramides qui formoient par le bont comme de petits piuceaux. Il y a grande a ppartarence que cesa pyramides sont le principal organe de goêdt.

(1) Celles pour la soccrasson d'Espague.
(2) En Espagne , par exemple.

J'ai fait geler la motité de cette langue, et J'ai rouve à la simple van lem amaeons considérablement diminuies; quelques rangs même de memelons s'étoieut cafonctes dans leurs prince. J'en ai examiné le lissa avec le microscope, je n'ai plus vu de pyramides. A mesure que la langue s'est dégelée, jes maneslons, à la simple vue, con paru se relever; et, au microscope, les petites houppes out commenci à reparaite.

Cette observation confirme ce que j'ai dit, que, dans les pays froids, les houppes nerveuses sont moins épanouies; elles s'enfunent dans leurs gaines, où elles sont à couvert de l'action des objets extérieurs. Les seusations sont donc muins vives.

Dana les pays froids, on surs peus de semisliè pour les plairs; elle sers plus grande dans les pays tempérés; dans les pays chands, elle sers extreme. Comme ou distingue les climast par les degrés de latitude, ou pourroit les distingure pour ainsi dire, par les degrés de resubblibl. J'ai va les opéra d'Angleterre et d'Ibalie; ce sont les nêmes pierces et les mêmes serveurs; gain la même manique produit des effests si différents sur les deux nations, l'unes et s calone, et l'autre si

transportie, que cela paral inconervable.

Il en sera de même de la douleur; cille estescitie ein nous par le déchirement de quelque
fibre de notre corps. L'utteur de la nature sétablis
que cette douteur seroit plus forte à mesure que
de cette douteur seroit plus forte à mesure que
de deragnemes teroit plus grant e, r; ît et révident que les grauds corps et les fibres grousières
den peuples du med sont mois expodales de détrangement que les fibres définites des peuples du
pays chauds; fiame y et done moiss remible à la
douteur. Il faut écorcher un Moscovite pour
lai douteur. Il faut écorcher un Moscovite pour
lai donne du sontiment.

Aveccette delicatesse d'organes que l'on a dans les pays chauds, l'anne est souverainement emue par tout ce qui a rapport à l'union des deux sexes : tout conduit à cet ubjet.

Dass les climats du nord, à peime le physique de l'amour a-t-il la force de se reudre bien sensible dans les climats temperes, l'amour, accompagué de mille accessoirer, se reud agrieble par des choses qui d'abord sembleut être luimême, et ne sout pas encore lui: dans les climats plus chiads, on aime l'amour pour lui-même; et ne sout pas encore lui: dans les climats et la cause unique du bouthers, il est la vie.

Dans les pays du midi, nue machine délicate, foible, mais sensible, se livre à uu amoor qui, dans un sérail, uait et se calme sans cesse, un bien à un aotour qui, laissant les femmes dans une plus graude indépendance, est exposé à mille troubles. Dans les pays du nord, une machine saine et bien constituée, mais lourde, trouve ses plaisirs dans tout ce qui peut remettre les esprits en mouvement, la chasse, les voyages, la guerre, le vin. Vous trouverez dans les climats du nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la morale même; des passions plus vives multiplieront les crimes; chacun eberchera à prendre sur les autres tons les avantares qui peuvent favoriser ces mêmes passions, Dans les pays tempérés, yous verrez des peuples inconstante dans leurs mauières, dans leurs vices même, et dans leurs vertus : le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes.

La chalore du clinat peut être si excessire que le cupia yera alboubunat aus forre. Pour lor le le cupia yera alboubunat aus forre. Pour lor l'autricont passers à l'esprit némes, aucune cotroinés, acunes cobbe entrepris, aucune con princiré, acunes cobbe entrepris, acune no suries; la passer y fera le houbeur; la plupart des châtiments y seront moins difficile à sontnir que l'action de l'ame, et la servitude moini insupportable que la force d'opert qui est nécessièm pour le condictir soi-sibiles.

CHAPITRE III.

Contradiction dans les caractères de certains peuples du midi.

Les Indiens (1) sont naturellement sans courage; les enfants (2) mênes des Européens nes aux Indes perdeut celui de leur climat. Mais comment arcorder cela avec leurs actions artrocs, leurs coutumes, leurs péniteuces barbares? Les hommes s'y sonmettent a des maux incrovables, les femmes s'y brûlent elles-mêmes; voilà bien de la force nour taut de foibbless.

La uature, qui a donné à ces peuples une foiblesse qui les reud timides, leur a donné aussi une imagination si vive que tout les frappe à l'exces. Cette auéme délicatesse d'organes qui leur fait craindre la mort sert aussi à leur laire redouter mille closses plus que la nort. C'est la même

(1) - Cest solidata d'Europe, dix Tavernier, n'auroused pas passépsies à batter mille solidats soliena. (2) Les Pransas mèmes, qui s'etablissent aux fudes, puesaria, à la fronirese protestion, la monthalance et la lichete solienae. Noya Berner, vau le Mogol. 4. 1, p. 265.

samue Croyle

sensibilité qui leur fait fuir tons les périls, et les leur fait tous braver.

Comme une bonne éducation est plus nécessuire aux enfauts qu'à ceux dont l'exprit est dans sa maturité, de aeme, he penples éde ces climats ont plus besoin d'un leighalteur suge que les peuples du nôtre. Plus no est ainémeut et furtement frapé, plus il importe de l'être d'une maniere convenable, de ne recevair pas des préjugés, et d'être coducit par la raison.

Du temps des Romains, les peuples du nord de l'Europe vivoient sans arts, sans éducation, presque sans lois; et cependant, par le seul bon seas attaché aux fibres grossières de ces climats, ils se maintiment avec une sagesse admirable contre la puissance romaine, jusqu'au moment oil is sortient de leurs forêts pour la détruire.

CHAPITRE IV.

Cause de l'immutabilité de la religion, des maurs, des manières, des lois, dans les pays d'Orient.

S, succette foliblene d'argunes qui fair revoire un peuple d'Orient les impressions du modele la plus fortes, vous joignes une cette de la comme de la plus fortes, vous joignes une certain serve dans l'esqu's, naturellement lière aven rôté du corps, qui înse que cet report ne soité de corps, qui înse que cet report ne suite foir exqu'en faire, autre motarissies, vous foir exqu'en fairpressions un peut plus de la comme de la companie de la comme d

CHAPITRE V.

Que les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat, et les bons sont ceux qui s'y sont opposés.

Les Indiens croient que le repos et le néant

(i) On vort, par un fregment de Nicolas de Damas, preseille per Constantin Perphyrograder, que la continue riori ancienne re Orient d'envoyer étrangler un puréracur qui diplament clie toté du trespa des Nicos. sont le fondement de toutes choes, et la fin oir elles aboutissent. Ils regardent donc l'eutre insection comme l'état le plus parfait et l'objet de leuirs desirs. Ils dounent au souverain Étre (1) le sursomo d'immobile. Les Siamois croient que la félicité (2) suprême consiste à n'être point obligé d'animer une sanchine et de faire agir un corps.

Dans ces pays où la chaleur execusive énerve et accable, le repos est si délicieux et le mouvement si pénible, que co système de métaphysique paroît naturel; et (3) Foë, kiçinlateur des Indes, a suivi ce qu'il sentoit, lorsqu'il a mis les hommes dans on état extrêmement passir mais sa doctrine, niec de la parresse du climat, la favorisant à sou tour, a exuse mille naux.

Les législateurs de la Chine furent plus semés, lorsque, considérant les hommes, uno pas dans l'état paisible où lis seront quesque jour, mais dans l'action propre à leur faire rempir les devouirs de la vie, ils firent leur religion, l'eur philosophie, et leurs lois, tontes pratiques. Plus les causes physiques portent les hommes an repos, plus les causes montas doivent les tos dioigner.

CHAPITRE VI.

De la culture des terres dans les pays chauds.

La culture des terres est le plus graod travail des bommes. Plus le climat les porte à foir ce travail, plus la religion et les lois doivent y exciter. Ainsi les lois des Indes, qui douent Jes terres aux princes et deut aux particuliers l'esprit de proprièté, augmentent les mauvais effets du climat, e'est-à dire la parcese maturelle.

CHAPITRE VII.

Du monachisme.

Lx monachisme y fait les mêmes manx ; il est

(1) Passemanack, Voyes Kircher.
(2) La Lounkun, Relation de Siam, p. 446.

(2) Fed word refinite le cuma un par vide, « Nona avens des grus et des oreilles; mais la perfection est de su voir at entendre : une foncier, des moins, etc.; la perfection est que exmembres sorrat dons Tenarton». « Cert est tiré du diséqua d'un pisionopie chomis : appende par le P. du Baller, s. int. ne dans les pays chauds d'Orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation.

En Asie, le nombre des derviches ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat; les Indes, où ellé est excessive, en sont remplies : on trouve eu Eurupe cette même différence.

Pour vainere la paresse du climat, il faudreit que les lois ciencimente d'ort nos les moyens de virre ann travail; mais, dans le midi de l'Enque, clies font tout le postinire; dels diament la vient de la vient

CHAPITRE VIII.

Bonne coutume de la Chine,

Lxs relations (1) de la Chine nous parlent de la cérémonie d'ouvrir les terres, que l'empereur fait tous les ans (2). On a voulu exciter (3) les peuples au labourage par cet acte public et solennel.

De plus , l'empereur est informé chaque année du laboureur qui s'est le plus distingué dans sa profession; il le fait maudarin du huitseme ordre.

Chez les anciens Perses (§), le luitième jour du mois nommé chorrem-raz, les rois quittoient leur faste pour manger avec les laboureurs. Ces iustitutious sont admirables pour eucourager l'agriculture.

CHAPITRE, IX.

Moyen d'encourager l'industrie.

Js ferai voir, au livre XIX, que les nations

(a) Pinnetta celi dei Index fant de meine, (&clation du regrame de Soan, par La Loebere, p. 65.)
(b) Veniy, troissone rangerens de la tecisione dynastic , cultra la terre de ses propres mana, et it (resulter à la sortant no palsa, l'ampératrice et ses femmes, (Biosory de la non palsa, l'ampératrice et ses femmes, (Biosory de la non palsa, l'ampératrice).

(4) M. Renn , Religion der Perses

Oine. 1

parescuess son todianirement organilleuses. On pourmit sturmer l'effet coutre la cause, et détraire la paresse par l'Organi. Dans le midi de Elzarope, olle la peoples sont si frappés par le point d'hanneur, il servi hou de donner des pris aux labourers qui auroriest le mieux cuitivi leurs champs, ou aux corrières qui auroient servi porté pale solie terr indutrie. Cette pratiqueremaira même par tout pay. Elle a servi de nos lours en l'induce à l'établissement d'attue des plus importantes manufactures da toile qui soit en Europe.

CHAPITRE X.

Des lois qui ont rapport à la sobriété des peuples.

Dars les pays chauds, la partie aqueuse du sang se dissipe heancoup par la transpiration (1); il y faut donc substiture un liquide pareil. Lon y est d'un usage admirable; les liqueurs fortes y congaleroient les globules (a) du sang qui restent sprès la dissipation de la partie aqueuse.

Dans les pays froids, la partie aqueuse du sang s'exhale peu par la trauspiration; elle reste en graude abondance: ou y peut douce user de liqueurs spiritueuses sans que le sang se coagule. Ou y est plein d'humeurs; les liqueurs fortes, qui donnent du monrement an sang, y peuvent être convenibles.

La loi de Mahomet, qui dafend de boire du vin, est donc une loi du climat d'Arabie; auxis, avant Mahomet, l'rout étoi-telle la boisson commune des Arabes. La loi (3) qui défendoit une loi Carthagnois de boire do viu étoit auxis une loi du climat; effectivement le climat de ces dout pass est à peu pris le même.

Une porville loi ne seroit pas bonne dans les pays froids, où le climat semble forcer à une certaine ivroguerie de nation, bien differenta de celle de la personne. Uivrogoerie se trouve établie par tuute la terre, dans la proportion de la

(c) M. Bernier, finant on voyage de Labor à Cachemir, érrivatit : Mon corps est un crible a prime al-ye availé use puix érant, que y la vous sorbr comme une rouer de trois une menhers, jouqu'an bout des dopts. Pen bous dix printre par your, et cela ne-me fait point de mai. - [Foyage de Gernace, thous us,

p 201] [2] Ily a dans le sang des plobules rouges, des parties le becares, des plobules blanes, et de l'enu dans laquelle nape

(3) PLATON, L. II., dro Lois; Anurore, du Soin des affaires descateures; Expans, Prép. évang., L. 821, ch. 2711. froideur et de l'bumidité du elimat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez l'ivrognerie augmenter avec les degrés de latitude. Passez da même équateur aú pôle opposé, vous y trouverez l'ivrngnerie aller vers le midi (1),

comme de ce côté-ci elle avuit été vers le nord. Il est naturel que , là où le vin est contraire au climat, et par consequent à la santé, l'exces en soit plus sévérement puni que dans les pays où l'ivrognerie a peu de manvais effets pour la personne, où elle en a pen pour la société, où elle ne rend point les hommes furieux, mais seolement stupides. Ainsi les lois (2) qui ont puni on homme ivre, et poor la faute qu'il faisoit et pour l'ivresse, n'étoieut applicables qu'à l'ivrognerie de la personne, et non à l'ivrognerie de la pation. Un Allemand boit par coutume, un Espagool par choix.

Dans les pays chauds, le relichement des fibres produit une grande transpiration des liquides; mis les parties solides se dissipent moins. Les fibres, qui n'ont qu'une action très foible et peu de ressort, ne s'usent guère; il faut peu de sne neurricier pour les réparer : on y mange dune très pen.

Ce sont les différents besoins dans les différents elimats, qui ont forme les différentes manières de vivre ; et ces différentes manières de vitre ont formé les diverses sortes de lois. Que , dans use nation, les bommes se communiquent beancoup, il faut de certaines lois; il en faut d'autres etiez un peuple où l'on ne se communique point.

CHAPITRE XI.

Des lois qui ont du rapport aux maladies du

HERODOTE (3) nous dit que les lois des Juifs sur la lépre unt été tirées de la pratique des Égyptiens. En effet, les mêmes maladies demandoient les mêmes remêdes. Ces lois furent incoonnes aux Grecs et aux premiers Romains, aussi bien que le mal. Le climat de l'Égypte et de la Palestine les rendit nécessaires; et la faci-

lité an'a cette maladie à se rendre populaire nous doit bieo faire sentir la sagesse et la prévoyance de ces lois

Nous en avons nous-mêmes épronvé les effets. Les croisades nous avoient apporté la lèpre ; les réglements sages que l'on fit l'empêchèrent da gagner la masse du peuple.

On vnit, par la loi (1) des Lombards, que cette maladie étoit rénaudue en Italie avant les croisades, et mérita l'attention des législateurs. Rothoris nedonna qu'un lépreux, chassé de sa maison, et relegué dans un endroit particulier, pe pourroit disposer de ses hieus, parce que, des le moment qu'il avoit été tiré de sa maison , il étoit ceosé mort. Pour empêcher toute communieation avec les lépreux, on les rendoit incapables des effets civils.

Je pense que cette maladie fut apportée en Italie par les conquêtes des empereurs grecs, dans les armées desquels il pouvoit y avoir des milices de la Palestine ou de l'Égypte. Quoi qu'il en soit, les progrès en furcot arrêtés jusqu'au temps des croisades.

On dit que les soldats de Pompée, revenant de Syrie, rapporterent une maladie à peu près pareille à la lepre. Aucun règlement fait pour lors n'est venu jusqu'à nous : mais il y a apparence qu'il y en ent, puisque ce mal fut suspendu jusqu'au temps des Lombards.

Il y a deux siceles qu'une maladie, inconnue à nos peres, passa du nunvean moude dans celni-ci. et viut attaquer la nature humaine jusque dans la source de la vie et des plaisirs. On vit la plupart des plus grandes familles du midi de l'Europe perir par un mal qui devint trop commun ponr être houteux, et ne fut plus que funeste, Ce fut la soif de l'or qui perpétua cette maladie; on alla sans cesse en Amérique, et on en rap-

porta toujours de nouveaux levaius. Des raisons pienses voulurent demander qu'on laissat cette punition sur le crime; mais cette calamité étoit entrée dans le sein du mariage, et avoit deia corrompu l'enfance même.

Comme il est de la sagesse des législateurs de veiller à la sauté des citoyeus, il eut été très sensé d'arrêter cette communication par des lois faites sur le plan des lois mosaïques,

La peste est un mai dout les ravages sont encore plus prompts et plus rapides. Sun siège principal est en Égypte, d'où elle se répand par tout l'univers. On a fait, dans la plupart des états de l'Europe, de tres hons réglements pour l'empécher d'y pénètrer, et on a imaginé de nos jours

(t) Liv. ss. Ut. s . 5 3 . et sit. svers . 6 r.

⁽¹⁾ Cela se voit dans les Botteniets et les peuples de la pointe da Chily, qui sont plus près du sud. (2) Comme &t Pittacus, selon Aristote, Politiq., L. 11, ch. 117.

li vivest dans un ell'ent où l'irrognerie n'est pas un vice de

⁽³⁾ Liv. 11.

un moyen admirable de l'arrêter : ou forme une ligne de troupes autour du pays infecté, qui empèche toute communication.

Les Tures (1), qui n'out à cet égard auxune police, voient les Chrétiens dans la même ville chapper au danger, et eus seul périr. Ils achetent les habits des pestiféres, s'en vétisyou et vont leur train. La doctrine d'un destio rigide qui règle tout, fait du magistrat uo spectateur tranquille : il pense que Dieva déja tout fait, et que loi n'a ries d faire.

CHAPITRE XII.

Des lois contre ceuz qui se tuent (2) eux-mêmes.

Noza he voyono point dans les histoires, qui elle Ronains e fiscent monir la sun sojet auis les Ronains e flescent monir la sun sojet auis les Anglois se toent aout spic on puisse innaçiure aux en rision qui la sy déterminer; lès se tenet dans le sein même du bouleur. Cette action, chez les Ronains, fait l'effet de l'élastation; elle teoirt à leur manière de peuser et à leurs contomes chez les Anglois, elle trifet d'élastation maladie (3); elle tient à l'état physique de la machine, et est indépendante de toute autre cause.

Il y a apparence que c'et un défaut de fitration du sus cerrets: la machine, dont les forces notrices se trouvent à tant noment sans action, est have d'elle-meleu; l'aune u-cert pionitence. La douleur est uo mai local qui nous porte tence. La douleur est uo mai local qui nous porte an deire de vuic cesser cette douleur, le pouds de la vie est no oual qui s'a point de lieu particulier, et qui nous poter au derir de vuir force cett vie.

Il est clair que les lois civiles de quelques pays ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soimème; mais, en Augleterre, on ne peut pas plus le puoir qu'un ne punit les effets de la démecce.

(1) Rockey, de l'Empay octomen, p. 26s.
(2) L'action de cruz qui se turnt ext-incines est contraîte n

ch. mu.)

CHAPITRE XIII.

Effets qui résultent du climat d'Angleterre.

Dars une nation è qui me mahdie du cilimate dilutte dilutte l'Energe l'avec, qu'elle pourroit porter les depuid de toutes clores juqu'à celui de la vie de depuid de toutes clores juqu'à celui de la vie ou vai bien que le pourvemente juqu'e contriere droit le miena à des gens àqui tout servoit insupportable, servoit celui où il ne pourvient pas se prendre à un seul de ce qui conscroit leurs cha servoit leurs cha se l'insupport de l'avec de la contribute de la co

Que si la même nation avoit encure reçu de climat un certain caractère d'impatience qui ne lui permit pas. de souffir long-temps les mêmes choses, on voit bien que le gouvernement dont nous veoons de parler scroit encore le plus convenible.

Ce caractère d'impatience n'est pas grand par lui-même; mais il peut le devenir beaucoup quand il est joint avec le courage.

Il est différent de la légèreté, qui fait que l'on entreprend sans sujet et que l'on abaudonne de oème. Il approche plus de l'opinistreté, parce qu'il vient d'un seotiment des maux, si vif, qu'il ne s'affiribit pas même par l'habitude de les souffrir.

Ce enractire, dans une nation libre, seroi très propre à déconcerter les projets de la tyraonie (1), qui est toujours leute et foible dans se commencements, comme elle est prompte et vire dans sa fin; qui ue montre d'abord qu'une mais pour secourir, et opprime ensuite avec une infiuité de brax.

La servitude commence toujours par le sommril. Mais uo peuple qui o'à de repos dans aucane situation, qui se hâte saus cesse, et trouve tous les endroits douloureux, ne pourroit jouer s'eudormir.

La politique est nue lime vourde, qui use et qui parrient l'eutement à sa fin. Or, les hommes

(c) To pressional enter the poor le desseun de renverser le promon risulti , et servicioni la démocratio. C'est la signification que les diamonests les Geres el les Romains.

la loi naturelle et à la religion revelle.

(3) Elle poursoit hien être compliquée avec le accebut, qui, fur-loui dans quelques pays, rend un homese himere et insepportable à lui-même. (1 syage de François Picaré. partie si,

dont oous venous de parier ne pourroient soute nir les leuteurs, les détails, le sang-froid des né gociations; ils y réussiruient souvent moins que toute autre nation, et ils perdroient par leur traités ce qu'ils auroient obtenu par leurs armes

CHAPITRE XIV.

Autres effets du climat.

Nos peres, les aneiens Germains, habitoient un climat où les passions étoient très calmes, Leurs lois ne trouvoient dans les choses que ce qu'elles voyoient, et n'imaginoient rien de plus : et, comme elles jugeoient des insultes faites aux bonnes par la grandeur des blessures, elles ne nettoient pas plus de raffinement dans les offcuses faites aux femmes. La loi des Allemands (1) est li-dessus fort singulière. Si l'on découvre une semme à la tête, on paiera une amende de six sols; autant si c'est à la jambe jusqu'au genou; le double depuis le genou. Il semble que la loi nesuroit la grandeur des outrages faits à la persome des femmes, comme on mesure une figure de giométrie; elle ne punissoit point le crime de l'imagination, elle punissoit celui des yeux. Mais lorsqu'une nation germanique se fut transportée en Espagne, le climat trouva bien d'antres lois. La loi des Wisigoths défendit aux nédecins de saigner une femme ingénue qu'en présence de son père ou de sa mère, de son frère, de son fils, ou de son oncle. L'imagination des peuples s'alluma, celle des législateurs s'échauffa de même ; la loi soupçonna tout pour un people qui pouvoit tout soupçonner.

Ces lois eurent donc une extrême attention sur les deux sexes. Mais il semble que, dans les punitions qu'elles firent, elles soncèrent plos à fatter la vengeance particulière qu'à exercer la vengrance publique. Ainsi, dans la plupart des cas, elles réduisoient les deux eoupables dans la servitude des parenta ou du mari offensé. Une femme ingénue (2), qui s'étoit livrée à uo homme marie, étoit remise dans la puissance de sa femme, pour en disposer à sa volonté. Elles obligeoient les esclaves (3) de lier et de présenter au mari sa femme qu'ils surprenoient en adultère : elles permettoient à ses enfants (4) de l'accuser et de mettre à la question ses esclaves pour la convaincre. Aussi furent-elles plus propres à raffioer à l'excès un certain point d'honneur, qu'à former une bonne police. Et il ne faut pas être

étonné si le comte Julien crut qu'un outrage de cette espèce demandoit la perte de sa patrie et de son roi. On ne doit pas être sorpris si les Maures, avec une telle conformité de mœurs, trouverent taut de facilité à s'établir en Espagne, à s'y maintenir, et à retarder la chute de leur empire.

CHAPITRE XV.

De la différente confiance que les lois ont dans le peuple, selon les climats.

La peuple japonois a on caractère si atroce, que ses législateurs et ses magistrats n'ont pn avoir aucune confiance en lui ; ils ne lui ont mis devant les yeux que des juges, des menares, et des ehâtimeuts; ils l'ont soumis, pour chaque démarche, à l'inquisition de la police. Ces lois qui , sur cinq chefs de famille, en établissent un comme magistrat sur les quatre autres; ces lois qui, pour un seul crime, punissent toute une famille ou tont un quartier: ces lois qui ne trouveut point d'innocent là où il peut y avoir un coupable, sont faites pour que tous les bommes se mélient les uns des autres, pour que eliscun recherche la conduite de chacun, et qu'il en soit l'inspecteur, le témoin et le juge.

Le peuple des Indes, au cootraire, est doux (1), tendre, compatissant : aussi ses législateurs ont-ils en une grande confiance en lui. Ils ont établi peu(2) de prines, et elles sont pen sévères; elles ne sont pas même rigoureusement exécutées. Ils ont donné les peseux aux oucles, les orphelins aux tuteurs, comme on les donne ailleurs à leurs pères : ils out réglé la succession par le mérite reconnu du successeur. Il semble qu'ils ont pensé que chaque citoyen devoit se reposer sur le bon naturel des autres.

Ils donuent aisément la liberté (3) à leurs esclaves; ils les marieut; ils les traitent comme leurs enfants (4): beureux climat, qui fait unitre la candeur des mœurs, et produit la douceur des lois !

(c) Topes Bernier, t. 11, p. 140. (2) Voyen, dans le quatornième recueil des Lettres édifie p. 4x3 , les perscipairs lois ou couzames des peuples de l'Inde

de la presqu'ile deça le Gonge. (2) Lettres édificates, neuvienn recueil , p. 875. (4) Fannis permé que la douceur de l'esclavage aux la des avoit fait dire à Diodore qu'il n'y avoit dans ce pays ne maître, ai fave : mais Diodore a attribué à toute l'Inde ce qui, seles trabon. L pr. a'était proper qu'à une nalice particulière

⁽¹⁾ Ch. 14111 , \$ 1 el 2. (2) Lot des Wasporde, I, see, til 19, f q (3) Mid. 55

⁽⁴⁾ Die. . 5 18.

LIVRE QUINZIÈME.

COMMENT LES LOIS DE L'ESCLAVAGE CIVIL ONT DU

CHAPITRE PREMIER.

De l'esclavage civil.

L'ESCANGGO proprement dir est l'établissement d'un drait qui racia du homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maitre absolu de avie et de ses biens. Il a'est pas hon par an nature; il a'est utile oi su maître ni à l'esclavez etui-e, parce qu'il ne post rien faire par vette; à celui-fi, parce qu'il contraté aven un établissement de manageur à bottes les vettes morales, qu'il detient fier, prompt, dur, colier, volupteux, cruel.

Dans les pays despotiques, où fon est déja sous l'esclavage politique, l'esclavage civil est plus tolérable qu'ailleurs. Charam y doit être auser conteut d'y avoir as subsistance et la viclania, la coudition de l'esclave n'y est guère plus à charge que la condition du sojet. Mais, dans le souvernement monarchieure, où

Mais, quas se gouvernement médicraspie, so la est souvernissement important de se point declares. Dans la démocratic, où test le point d'eclares. Dans la démocratic, où tes lai odivent faire leurs efforts pour que tout le monde oit sussi étal que la nature de gouvernement peut le permettre, des ecchares sont cootre feprit de la constitucio; sin a exerver qui domer sus chiques une paisance et un luxe qu'ils ne doivent point avoir.

CHAPITRE II.

Origine du droit de l'esclavage chez les jurisconsultes romains.

On ne croiroit jamais que c'est été la pitié qui

edt établi l'esclavage, et que, pour cela, elle s'y fut prise de trois maoières (1).

International control of the control

leur piero. Con raisons des jurisconsultes ne sont point sensies, s'il est faux qu'il soil permis de ture dans la guerre, autrement que dans le cas de octenate; mais, das qu'un somme can afait au autre celcare, on ne peut pas dire qu'il ait été dans la nécessité de le text, puisqu'il ne l'a pai autre celcare, on ne peut pas dire qu'il ait été dans la nécessité de le text, puisqu'il ne l'apa distant de l'année de l'année de l'année dans la moitre de l'année de l'année sonne qu'ils ne poissent plus unire. Les honicites faited sundée pair les debats, sonne de l'année de l'an

2º Il n'est pas vrai qu'un homme libre paisse se vendre. La vente suppose un prix: l'esclave se veudant, tous ses biens entreroient dans la propriété du maître; le maître ne donueroit donc rien, et l'esclave ne recevroit rien. Il auroit ou pécule , dira-t-on ; mais le pécule est accessoire à la personne. S'il p'est pas permis de se tuer. parce qu'on se dérobe à sa patrie, il n'est pas plus permis de se vendre. La liberté de chaque citoven est une partie de la liberté publique. Cette qualité, dans l'état populaire, est même une partie de la souveraineté. Vendre sa qualité de citoyen est (3) un acte d'une telle extravagance, qu'on ne peut pas la supposer dans un homme. Si la liberté a un prix pour celui qui l'achète, elle est sans prix pour celui qui la vend. La loi civile, qui a permis aux hommes le partage des bicos, n'a po mettre au nombre des biens une partie des hommes qui devoient faire ce partage. La loi civile, qui restitue sur les contrats qui contiennent quelque lésion, ne peut s'empécher de restituer contre un accord qui contient la lésion le plus énorme de toutes,

La troisième manière, e'est la maissance. Celleci tombe avec les deux autres. Car, si un homme n'a pu se vendre, encore moins a-t-il pu vendre son fils qui n'étoit pas né: si un prisonnier de

(s) So Fon ne vest citer celles qui mangent leurs prison

niers.
(3) Je parle de l'enclavage pris à la rigueur, tel qu'il étest

guerre ne peut être réduit en servitude, encore moins ses enfants.

Ce qui fait que la mort d'un criminet est une chem lètte, c'est que la loi qui le punit a été faite en sa faveur. Un meurtrier, par exemple, a gui de la loi qui le condamane; elle bui a conserc'à la vie à tous les instants: il un peut done de l'exclure elle. Il u'eu est pas de même de l'exclure : la loi de l'exclusage n'a jamai pu la être utile; el les et, dans tous les cas, contre lai, sau jamais être pour lui; ce qui est contraire un priscipe fondamental de toutes les sociétés.

us principe londamentals de loutes les societàs, Os dira qu'elle a puli ul étre ultile, parce que le maître lui a donné la nourriture. Il faudroit dont réduire l'extérage aux prenomes incapables de gagner leur vie. Mais on ne vent pasbles de gagner leur vie. Mais on ne vent pasqui a donné du lait sux mères, a pourva à leur nourriture; el teres de leur estance est si près de l'ige où est en exx la plus grande capacité de se rendre ultile, qu'un popurroit pas dire que celui qui les nourrivoit pour être leur maître, donnait rien.

- L'estàvage est d'ailleurs aussi opposé au droit citil qu'au droit naturel. Quelle loi civile pourroit empéher un esclave de fuir, lui qui n'est point dasa la société, et qua par conséquent aucunes lois civiles ne concernent? Il ne peut être retenu que par une loi de famille, e'est-à-dire par la loi do maitre.

CHAPITRE III.

Autre origine du droit de l'esclavage.

J'ansaco autant dire que le droit de l'exisser teix du mérir qu'une aution compet pour sue autre, foude sur la différence des contantes. Logés de Gaus () dit « que les Espagools trowirent, près de Sainte-Marte, des paniers oile habitants avesaire des derviers ; érésont des cauers, des linsupons, des ciglest, des sauteilles. Les viaiques en firent un reinne aux viaixen. « L'autrer avune que érel l'adema réclaire de l'appendie de l'entre de l'adema éres de l'appendie outre qu'ils financient du table, et qu'ils ne se faissieut pas la barbe à l'espençuée.

Les connoissances rendent les hommes doux;

(1) Biblioth, Augl., t. x221, denzieme partie, art. 3.

la raison porte à l'humanite : il n'y a que les préjugés qui y fassent renoncer.

CHAPITRE IV.

Autre origine du droit de l'esclavage.

J'AIMEAGIS autant dire que la religion donne à ceux qui la professent un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas, pour travailler plus aisément à sa propagation.

Ce fui cette manière de peaser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes (1). C'est sur cette idée qu'ils fondereut le droit de rendre tant de pruples erelaves; car ces brigands, qui vouloient absolument être brigands et chrétiens, étoient très dévots.

Louis XIII (2) se fit une peine extréme de la loi qui rendoit esclaves les nègres de ses colonies; mais, quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'étoit la voie la plus sûre pour les convertir, il y consentit.

CHAPITRE V.

De l'esclavage des nègres.

St j'avois à souteuir le droit que nous avons en de rendre les nègres esclaves, voici ce que je di-

 Les peuples d'Europeayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

- Le sucre seroit trop cher si l'on ne faisoit travailler la plante qui le produit, par des esclaves.
- Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

"On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une ame, surtout une ame bonne, dans un curps tout noir. Il est si naturel de penser que c'est la couleur

qui constitue l'essence de l'humanité, que les

(1) Yoyen l'Hissoire de la compute du Mezique, por Sella, et
celle du Peron., por Garcilano de La Vega.

(e) Le P. Lanax, Noncomu royapes our lies de l'Amérique . 1 10, p. 114, 10 1723. in-12.

-

peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous, d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étuit d'une si grande conséquence, qu'ils faisoient mourir tous les hommes roux qui leur tomboient eutre les mains.

 Une preuve que les nêgres n'ont pas le seus commm, c'est qu'ib font plos de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, ebez des nations policées, est d'une si grande conséquence.
 Il est impossible que nous suppossous que ces

 Il est impossure que nous suprossors que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commenceroit à eroire que nous ne sommes pas nous-mêmes ebrétiens.

"De petits esprits exagérent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : ear, si elle étoit telle qu'is le diseat, ne seroit-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la migérierde et de la pité ?

CHAPITRE VI.

Véritable origine du droit de l'esclavage.

Is est temps de ebercher la vraie origine du droit de l'esclavage. Il duit être fondé sur la nature des eboses : voyons s'il y a des cas où il en dérive.

Dans tout gouvernement despotique, on a nne grande facilité à se vendre : l'esclavage politique y ancantit en quelque façon la liberte civile.

M. Perry (1) dit que les Moscovites se vendent très aisèmeut. J'en sais bien la raisoo; e'est que leur liberté ne vaut rien.

A Achim, tout le monde eberche à se vender. Quelque-tum des principaux reignerss (s) vient pas moins de mille exclaves, qui sont des principaux marchands, qui ont aussi heancomp d'exclaves sous eux; et ceux-el heancomp d'autres : on en hérite, et on les fait trafaquer. Dans ces cists , les hommes libres, trop foibles conzir le gouerrenement, cherchent à devenir les esclaves de ceux qui tyramisent le gouerrenement le gouerrenement le gouerrenement.

(t) État prisent de la grande Russie, par Jean Perry : Puris . 1317, In-13.

(1) Nonreas styages autour de monde, par Guillnome Dompier, t. 111, Ameterdam, 1945. Cest li l'origine juste, et conforme à la raison, de ce droit d'exclasage très donx que l'on trouve dans quelques pays; et il doit être doux, parce qu'il est foudé sur le choix libre qu'un homme, pour son utilité, se fait d'un maître; ce qui forme une convention réciproque entre les deux parties.

CHAPITRE VII.

Autre origine du droit de l'esclavage.

Voici une autre origine du droit de l'esclavage, et même de cet esclavage cruel que l'on voit parmi les hommes.

Il ya des pays où la chaleur énerve le corps, et affisibili si fort le courage, que les bommes ne sont porrés à un devoir pénible que par la crainte du châtiment : l'esclavage y choque dont moiss la misson; et le maitre y étant aussi lébec à l'égard de son prince, que son esclave l'est à son egard, l'esclavage civil y est encore accoupage de l'éclavage politique.

Aristote (1) veut prouver qu'il y a des esclaves par nature; et ce qu'il dit ne le prouve guère. Ja crois que, s'il y en a de tels, ce sont ceux dont je viens de parler.

Mais, comme tous les hommes naissent égaux, il faut dire que l'esclavage est contre la natore, quoique, dans certains pays, il soit fondé sur ons raison naturelle; et il faut bien distinguer es pays d'arec cerva où les raisons naturelles mêmes le rejettent, comme les pays d'Europe, où il a étés i beureusement aboli.

ete si neureusement aconi.

Plutarque nous dit, dans la *Vie de Numa*,
que, du temps de Saturne, il n'y avoit ni maitre, ni esclare. Dans nos climats, le christianisme a ramené cet àge.

CHAPITRE VIII.

Inutilité de l'esclavage parmi nous.

It faut done borner la servitude naturelle à de certains pays particuliers de la terre. Dans tous les autres, il me semble que, quelque pénibles

(s) Politiper , L t, ch. s.

que soient les travaux que la société y exige, on peat tout faire avec des hummes libres.

Ge qui me fait peuser ainsi, c'est qu'aunt que de christianiame et abodi en Europe la servitude de christianiame et abodi en Europe la servitude civile, ou regardoit les travaux des mines comme si priables, qu'ou crepoit qu'il ne pouvoient cire faite que par des estetes on par des erinitions faite que par des estetes on par des erinitios. Aistis un sait qu'alquorffuni les bommes qui y sost enaployés vivent heureux (1). On a, par y sost enaployés vivent heureux (1). On a, par de petits privilège, encounagé cette profession; an a piot à l'augmentation du travail celle du gaiz et on est parrevon à leur fisir sincer leur cuadifica plus que toute antre qu'ils enseau pa prenaire.

Il d'y a point de travall si pénible qu'on ne puisse proportionner à la force de celui qui le fisi, pourru que ce soit la raison et nou par lavarice qui le règle. On pent, par la commodité de machines que l'art invente ou applique, suppler au travail force qu'alleure ou fait faire aux celvers. Les mines des Turcs, dans le hannat de Temenare, étoites plus riches que celles de de Temenare, étoites plus riches que celles de contrat de la comme de la comme de la concelle de la comme de la comme de la comme de contrat de la comme de la comme de la comme de la contrata de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la comme de la comme de la comme de la comleta de la comme de la comme de la comme de la comme de la comcelle de la comme de la co

De ne sais si e'est l'esprit on le corar qui me dite cet article-ci. Il u'y a peut-être pas de clinat uer la terre où l'on ne pùt eugager au travail des hommes libres. Parce que les lois étoient uni faites, on a trouvé des hommes paresseux; parce que ces hommes étoient paresseux, on les a mi dans l'esclarage.

CHAPITRE IX.

Des nations chez losquelles la liberté civile est généralement établie.

On entend dire tous les jours qu'il seroit bon

que parmi nous il y chi des osclaves.

Mais, pour bien juger de ceci, il ne faut par

taminer s'ils seroiest utiles à la petite partie
riche et voluptueuse de chaquo nation; saux doute

qu'ils loi seroiest utiles; mais, preoant un autre

qu'ils loi seroiest utiles; mais, preoant un autre

qu'ils loi seroiest voulet tiere au nort pour savoir

qui de component voulet tiere au nort pour savoir

qui devroit former la partie de la nation qui se
roit bbre, et celle qui seroit esclave. Ceux qui

roit bbre, et celle qui seroit esclave. Ceux qui

(t) On peut se faire instruire de ce qui se passa à cet égard dans les mines du Martz dans la basse Allemagne et dans celles de lingue. partent le plus pour l'achtange l'auroient le plus no noverue, et le bosseme le plus insient le plus en noverue, et le bosseme le plus insient le cas auroient herreuré de néone. Le cri pour l'achtange et done le cri de luxe et de la valupté, et non pas rémi de l'aurour de la félirité publique. Qui peut doit nou reparticulier, ne fût très coutent d'être le mattre et que toutes ser passion ne se réveillasseut d'about étre l'achtange de l'achtange d

CHAPITRE X.

Diverses espèces d'esclavage.

In y a deux sortes de servitude, la réclie et la prepasouleit. La réclie et cuelle qui state le l'eselave au foods de terre. Cest ainsi qu'étoient les cedaves chet as formaties, su resport de Taeite (*). Ils u'avoient point d'office dans la maison; ils resident à leur maitre une certains quostite de hiér, de listuil, ou d'étoffe : l'huje de leur estratege à ultim par plus lons de le leur estratege à ultim par plus lons fongrée, en Bohène, et dans plusieurs endreits de la basse Alleusacie.

La servitude personnelle regarde le ministère de la maison, et se rapporte plus à la personne du maître.

L'Alm extrême de l'exchange est homquif est, an même temp, promoud et riel. Telle ésuit la servitude des llotre cher les Lecidemonius; ils cidents sommis it ou les travans hors de la mison, et à battes sortes d'invulbre dans l'hsière, de la comme de la misson, de la batte sorte d'invulbre dans l'hles peuples simples voit qu'un eschasge riel (s), parce que leurs femmes et leurs refuest faint les travant domentiques. Le peuples volquères un exclavage personnel, parce que le true detre, l'Italie piùni, dann les unbours personnes, l'est le comme de l'est de la comme de l'est de l'est de l'est le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren, «t cetti qui est établi che le peuples volquèren ».

⁽v) Demorsbus Germanerum.
(v) «Yous ne pourries (del Tacite sur les Maurs des Garmuins) distinçuer le moltre de l'esclave pur les délices de la

CHAPITRE XI.

Ce que les lois doivent faire par rapport à l'esclavage.

Mats, de quelque nature que soit l'esclavage, il faut que les lois civiles cherebent à en ôter, d'un côté les abus, et de l'autre les dancers.

CHAPITRE XII.

Abus de l'esclarage.

Daza les états unahomítans (1), ou est non seulement malire de la vies de silves des femmes sechwes, mais cuevos de ce qu'un appella une vertro u leur hanneur. Cest un des unaheurs de ces pays, que la plus grande partie de la nation q y sois fidas que pour servis à la volupté du l'autre. Cette servibale est récompensée par la parses dont on fait jouit de pareils esclaves; ce qui est encure pour l'état un nouvean mallieur. C'est crette parses qui rend les sérails d'O-

rieut (a) des lieux de délices pour ceux mêmes contre qui lis sont faits. Des gens qui ne craignent que le travail peuvent trouver leur bonheur dans ces lieux tranquilles. Mais on vait que par la un choque même l'esprit de l'établissement de l'exclavage. La raison veut que le pouvair du maître ne

s'étende point au-delà des choses qui sont de son service: il faut que l'esclarage soit pour l'utilité, et non pas pour la voluplé, Les lois de la pudicité sont da droit naturel, et doivent êtra senties par toutes les nations du mande. Oue si la loi qui converve la pudieité des es-

claves est bonne dans les états où le pouvoir sans bornes se joue de tout, combien le sera-t-elle dans les manarohies? combien le sera-t-elle dans les états républicains?

Il v a une disposition de la loi (3) des Lom-

bards, qui paroit bonne pour tous les gouvernements. « Si un maître débauche la femme de son esclave, ceux-ci seront tous deux libres. » Tem-

pérament admirable pour prévenir et arrêter,

sons trop de rigoueu, l'inocatinence des maîtres. Je no vais pas quotes Romains aiest eu, à ect égard, une honne palire. Ils làchérent la bride à l'inocatinence des maîtress ils privérent méane, en quelqua ficco, leurs esclaves du droit des mariages. C'étoit la partie de la nation la plus ville: mais, quedque ville qu'elle d'fit, il étoit hon qu'elle est des mocurs: et, de plus, en loi ótant les mariages, ou corromposit ceux des étisyen.

CHAPITRE XIII.

Danger du grand nombre d'esclaves,

La grad souther d'exclaire a des effets different dans les divers dans les gauvernements. Il n'est point à charge dans le gauvernement depositiques l'excluse publique, établi dans le crops de l'état, fait que fon sont peu l'excludi dans le crops qu'el evant peut pour ceux qui n'y out pas ce titrey et evan-ci-e quantié demanques, d'affrendré, un d'enclares, quantié d'ammaque, d'affrendré, un d'enclares difficult de la compartié de des l'est d'affrendré, un d'enclares contraite d'ammaque, l'est d'une personne de l'est d'une celtre exclusive d'une d'une celtre d'une celtre exclusive d'une d'une proposition d'est d'une celtre d'une celtre exclusive d'une d'une proposition d'est d'une celtre d'une celtre exclusive d'une d'une proposition d'une d

Mais, dans les états modéries, il est treisportant qu'il n'y alpoit toup d'encleres. La ihente pullique y rend précieus la liberte évile e todul qui et priva de cut de graiser est essore privi de l'autre. Il vuit non société heuves privi de l'autre. Il vuit non société heuves de l'autre. Il vuit non société heuves de l'autre de l'autre de l'autre de l'autre de l'autre seut que son maître a une ame qui peut s'aparagie, et que la s'americ et contrairet de s'alpaiser sons cesse. Rien ne me plus prés de la condition de blete, que de vér inspira de la comme li bres, et de se l'être pas. De tellez gens aust des les consecutions de l'autre de l'autre pas l'autre de l'autre pas l'autre pas l'autre pas de l'autre pas l'autre pas l'autre pas de l'autre pas l'autre mainte

Il ne faut donc pas être étonné que, dans les gouvernements modérés, l'état ait été si troublé par la révolte des esclaves, et que cela soit arrivé si rarement (1) dans les états despotiques.

(s) La révolte des Mammeles était un cas particulier : c'étad un corps de milica qui usurpa l'empire.

⁽¹⁾ Voyes Chardin , Foyage de Perse.

⁽⁵⁾ Le messe , tome st , dans sa description de marché d'I-

³⁾ by 1, 10, agen, 53

CHAPITRE XIV.

Des esclaves armés,

It est mains dangereux dans la manarchie d'armer les esclaves que dans les républiques. Là, un peuple guerrier, un corps de unblesse, contiendroot assez ces esclaves armés. Dans la république, des hommes unignement citovens ne pourroot guère contenir des gens qui, avaot les armes à la main, se trouveroot égaux aux citoyens,

Les Goths qui conquirent l'Espagoe se répandirect dans le pays, et bientôt se trouvèrent très foibles. Ils fire ut trois réglements eonsidérables : ils abolireot l'ancienne coutume qui leur défendoit de (1) s'allier par mariage avec les Romains; ils établirent que tous les affranchis (2) du fise iroient à la guerre, sous peine d'être réduits en servitude; ils ordonnérent que chaque Goth meseroit à la guerre et armeroit la dixième (3) partie de ses esclaves. Ce nombre étnit peu eoosidérable en comparaison de ceux qui restnieot. De plus, ces esclaves menés à la guerre par leur maître ne faisoient pas un corps séparé; ils étoient dans l'armée , et restoient, pour ainsi dire , dans la famille.

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

OUAND toute la nation est guerrière, les esdaves armés sout encore moius a craindre,

Par la loi des Allemaods, un esclave qui vnloit (4) uoe chose qui avnit été déposée étnit soumis à la peiue qu'oo auroit infligée à un homme libre: mais s'il l'eplevoit par (5) violeuce, il u'étoit oblige qo'à la restitution de la chase enlevée. Chez les Allemands , les actinos qui avoient pour principe le courage et la force n'étoient point odienses. Ils se servoient de leurs esclaves dans leurs guerres. Dans la plupart des républiques, oo a toujours cherché à abattre le courage des es-

claves : le peuple allemand , sûr de lui-même, songeoit à augmenter l'audace des siens; toujours arme, il ne craigooit rien d'eux; e'étoient des instruments de ses brigandages nu de sa gloire.

CHAPITRE XVI.

Précautions à prendre dans le gouvernement

L'aumantré que l'un aura pour les esclaves poprra prévenir dans l'état modéré les dangers que l'un pourroit craindre de leur trop grand nombre. Les hommes s'accoutument à tout, et à la servitude même, pourvu que le maltre ne soit pas plus dur que la servitude. Les Athéniens traitoient leurs esclaves avec une grande douceur ; on ne vait point qu'ils aient troublé l'état à Athènes, comme ils ébranlèrent celui de Lacèdémoue.

On ne vnit point que les premiers Romains aient eu des inquiétudes à l'occasion de leurs esclaves. Ce fut lorsqu'ils eurent perdu ponr eux tous les sentiments de l'humaoité, que l'on vit naître ces guerres civiles qu'on a comparées aux guerres puniques (t).

Les nations simples, et qui s'attacheot ellesmêmes au travail, ont ordinairement plus de douceur pour leurs esclaves que celles qui y unt renoncé. Les premiers Romains vivoient, travailloient, et mangeoient avec leurs esclaves: ils avoient pour eux beaucoup de douceur et d'équité; la plus grande peine qu'ils leur iofligeasseut étoit de les faire passer devant leurs voisins avec un morceau de bois fourchu sor le dos. Les mœurs suffisoient pour mainteoir la fidélité des esclaves ; il ne falloit point de lais.

Mais, lorsque les Romains se furent agrandis, que leurs esclaves ne furent plus les compagnons de leur travail, mais les instruments de leur luxa et de leur argueil, comme il n'y avait point de mœurs, on eut besoin de Inis, Il en fallut même de terribles pour établir la sûreté de ces maîtres cruels, goi vivoient au milieu de leurs esclaves comme au milieu de leurs ennemis.

On fit le sénatus-consulte Sillanien, et d'autres lois (2), qui établireut que lorsqu'un maître seroit tué, tous les esclaves qui étoient sous le même

(1) - La Sielle, dit Flores, plus ersellement dévastée par la rre servile que par la guerre panique. . (Lev. 121.) (a) Voyes toot le litre de Scant, consult. Sellon, , if

⁽¹⁾ Lei des Wisigosto, 1. mr, tit. 1, 5 r.

⁽s) Bed , L. v. tst. vis. \$ 20. (3) Bod., L rx, tit. 2, \$ 9.

⁽¹⁾ Los des Allemands, ch. v, 5 3.

⁽⁵⁾ Red., § 5, per pirintem.

toit, ou dans un lieu assez près de la maison pour qu'ou pût eotendre la voix d'un homme, seroient sans distinction condamnés à la mort-Ceux qui dans ce cas réfugioient un esclave pour le sauver, étuient punis comme meurtriers(1). Celuilà même à qui son maître auroit ordonoé (a) de le tuer, et qui lui auroit obéi, auroit été coupable; celui qui ne l'auroit point empéché de se tuer lui-même auroit été puni (3). Si un maître avoit été tué dans un voyage, oo faisoit mourir (4) ceux qui étoient restés avec lui, et ceux qui s'étoient enfois. Toutes ces lois avoient lieu contre ceux mêmes dont l'innocence étoit prouvée. Elles avoient pour objet de douoer aux esclaves , pour leur maitre, uo respect prodigieux. Elles n'étoieut pas dépendantes du gouveroement civil. mais d'un vice ou d'une imperfection du gouvernement civil. Elles oe dérivaient point de l'équité des lois civiles, puisqu'elles étoient contraires aux principes des lois civiles. Elles étoient proprement fondées sur le principe de la guerre. à cela près que e ctoit dans le sein de l'état qu'etoient les conemis. Le sénatus-consulte Sillauien dérivoit du droit des gens, qui veut qu'une

société, même imparfaite, se conserve, C'est un malheur du gouvernement lorsque la magistrature se voit contrainte de faire ainsi des lois cruelles. C'est parce qu'on a rendn l'obéissauce difficile, que l'on est obligé d'aggraver la peine de la désobéssance, ou de soupconner la fidélité. Un législateur prudeot prévient le malheur de deveuir uo législateur terrible. C'est parce que les esclaves ne purent avoir chez les Romains de confiance daus la loi, que la loi ne put avoir de confiance en eux.

CHAPITRE XVII.

Règlements à fuire entre le maitre et les esclaves,

Le magistrat doit veiller à ce que l'esclave ait sa nourriture et son vêtemeot : cela doit être réglé par la loi. Les lois doivent avoir attention qu'ils soieot

soignés dans leurs maladies et dans leur vieillesse. (1) Log. al quis , 5 19 , II. de Senat-consult. Sellan. (3) Quand Antoine communda a Eros de le sure, ce n'étoit

point lei commander de le tuer, mais de se tuer lui-mime, prinque, c'il lui cut abéi, il seroit été puel comme mourtrier de son maitre.

[8] Log. 1, 5 22 , ff. de Senat, commit Sellen (4) beg 1, 5 32, ff. abrd

Claude (1) ordoona que les esclaves qui auroient été abandonnés par leurs maîtres, étant malades, seroient libres s'ils échappoient. Cette loi assurait leur liberté; il auroit encore fallu assurer leur

Quaod la loi permet au maître d'ôter la vie à son esclave, c'est un droit qu'il doit exercer comme juge et non pas comme maître : il faut que la loi ordonne des formalités qui ôteut le soupçon d'une action violente.

Lorsqu'à Rome il pe fut pas permis aux peres de faire mourir leurs enfauts, les magistrats iufligérent (2) la peiue que le père vouloit prescrire. Un usage pareil entre le maître et les esclaves seroit raisonnable, daos les pays où les maîtres ont droit de vie et de mort.

La loi de Moïse étoit hien rude. « Si quelqu'un frappe soo esclave, et qu'il meure sous sa maia, il sera puni : mais, s'il survit un jour ou deux, il ne le sera pas, parce que c'est son argent. « Quel peuple, que celui où il falloit que la loi civile se reláchat de la loi naturelle!

Par uoe loi des Grecs (3), les esclaves trop rudement traités par leurs maîtres pouvoieut demaoder d'être vendus à un autre. Dans les deroiers temps, il v eut à Rome une pareille loi (4). Un maitre irrité cootre son esclave, et un esclave irrité contre son maître, doivent être séparés.

Quand uo citoven maltraite l'esclave d'un antre, il faut que celui-ci puisse aller devant le juge. Les lois de Platon (5) et de la plupart des peuples ôtent aux esclaves la défense naturelle : il faut donc leur donner la défeose civile.

A Lacédémone, les esclaves ne pouvoient avoir aucune justice contre les josultes, ni contre les injures. L'excès de leur malheur étoit tel qu'ils n'étoient pas seulement esclaves d'un citoyen, mais eocore du public; ils appartenoient à tous et à un seul. A Rome, dans le tort fait à un esclave, on ne considéroit que (6) l'intérêt du maître. On confoodoit, sous l'action de la loi Aquilienne, la blessare faite à une bête, et celle faite à un esclave; no n'avoit attention qu'à la diminution de leur prix. A Athènes (7), on punissoit severement, quelquefois même de mort,

⁽¹⁾ Xiratus, in Gaudio (2) Voyen in lot 112, nu code de patria Potestute, que est de

l'empereur Alexandre (s) PRITARQUE, de la Superstition. \$4) Voyer in constitution d'Antonin Pic, Instit., livre t.

Ut. v15. (5) Liv. 10 (6) Ce fet encore souvent l'esprit des lois des peuples qui

sortireut de la Germanie, comme on le peut voir dans leurs (2) Dinorraine , Orat, contra Midiane , page 620 , tile de Francfort, de l'an 1604.

celui qui avoit maltraité l'esclave d'un autre. La loi d'Athènes, avec raison, ne vouloit point ajouter la perte de la sûreté à celle de la liberté.

CHAPITRE XVIII.

Des affranchissements.

Os sent bien que quand, dans le gouverne ment républiquie, on a beaucoup d'esclave, il lus te sa firanchir beaucoup. Le mal est que si on tap d'esclave, als ne peuvent être contenus; si l'entropé d'affranchis; il sue peuvent être contenus; si deviennent à formçe la république : outre que celle ci peut être également en danger de la part d'un trop grand aombre d'affranchis, et de la part d'un trop grand nombre d'affranchis, et de la part d'un trop grand nombre d'esclaves. Il fant d'acc que le lois insel l'est que ce deux incon-

Les directes lois et les sésatus-consultes qu'on fit à Rome pour et contre les escléeves, tanôté pour giner, tanôté poor faciliter les affranchiserests, facts live avoir l'embarras oi l'ou se trouva étet égard. Il y est même des temps où l'ou n'out et cette de la compartie de la comparticio de la

Je ne saurois guère dire quels sont les règlements qu'une boune république doit faire làdessus; cela dépend trop des circonstances. Voici quelques réflexions.

Il ne faut pas faire tout-à-coup et par nne loi gine faut pas faire tout-à-coup et par nne loi gine faire de la comme de la comme de la comme de la comme ment. On sait que, chez les Volsiniena (a), les affranchis, devenus maîtres des suffraçes, firent me abominable loi qui leur donnoit le droit de concher les premiers avec les filles qui se macoucher les premiers avec les filles qui se ma-

noient à des ingreus.

Il y a diverse monières d'introduire insensi-Mement de nouveaux citoyens dans la république.

Le lois penvent favoriner le pécule, et mettre les eclaves en état d'abchet le per-liberté. Elles peuvent donner un terme à la servitude, comme celles de Moise, qui avoient bornes à six ans celle des esclaves bébreux (3). Il est aisé d'affracchir toutes les années un certain nombre d'esclaves

(1) Tacers, Ann., I. Min.
(2) Supplément de Freinsbemins, décade m.l. v.
(1) Enod., ch. and.

parmi ceux qui, par leur dge, leur anté, leur industria, auront le moren de virre. On peut meme guérir le mai dans sa racioe : comme le grand nombre d'exclaves ent lié aux divers emplois qu'on leur donne, transporter aux ingénus une partie de ces emplois, par exemple, le commerce ou la navigation, c'est dimiouer le nombre des csclaves.

Lorsqu'il y a beaucoup d'affranchis, il fant que les lois civiles fixent ce qu'ils doivent à leur patron, ou que la contrat d'affranchissement fixe ess devoirs pour elles.

On seet que lear condition doit être plus favorisée dans l'état civil que dans l'état politique; parce que, dans le gouvernement même populaire, la puissance ne doit point tomber entre les mains du has peuple.

A Romn, où il y avoit tant d'affranchis, les lois politiques furent admirables à leur égard. On leur donna peu, et on ne les exclut presque de rien. Ils eureut hien quelqun part à la législation; mais ils n'influoient presque point dans les résolutions qu'on pouvoit prendre. Ily pouvoient avoir part aux charges et au sacerdoce même (1); mais ce privilége étoit en quelque façon rendu vain par les désavantages qu'ils avoient dans les élections. Ils avoient droit d'entrer dans la milice; mais, pour être soldat, il falloit un certain cens. Rien n'empéchoit les affranchis (2) de s'unir par mariage avec les familles ingénues ; mais il ne leur étoit pas permis de s'allier avec celles des sénateurs. Enfin, leurs enfants étoient ingénus, quoiqu'ils ne le fussent pas eux-mêmes.

CHAPITRE XIX.

.....

Des affranchis et des eunuques.

Anxi, dans le gouvernement de plusieurs, il est souveut utile que la condition des affunchis soit peu au-dessous de celle des ingénus, et que les instravailles à leur der la dégoid de leur condition. Mais, dans le gouvernement d'un seul, longue la luxe et le pouvoir adràtime régents, on a la rien faire à cert peu souvernement d'un seul, longue la luxe et le pouvoir adràtime régents, on a la rien faire à cert peu soud-deux des bommes libres : il dominent à la ceur du prince et dans les palsis des grands: et comm ils ont étudié les faiblesses de leur mafère, et non pas se vertus,

(1) TAGETH, Ann., J. XIII.

ils le font régner, non pas par ses vertus, mais par ses foiblesses. Tels étoient à Rome les affranchis du temps des empereurs.

du temps des empereurs.

Loraque les priucipaux esclaves son teunques, quedque prixilége qu'on, leur accorde, on ne peut guère les regarder comme des affranchia. Car, comme ils ne peuvent avoir de famille, ils sont par leur nature attachés à une famille; et ce n'est que par une espèce de fiction qu'on peut les considèrer comme etioyens.

Copendant il y a des pays où on leur donne toutes les magistratures.' Au Tonquin, dit Dumpier (1), tous les mandarins civils et militaires sont eunques (3). « Ils n'ont point de famille; et, quoiqu'ils soient naturellement avares, le maitre ou le prince profitent à la fin de leur avarier même.

Le même Dampier (3) nous dit que, dans ce pays, les euunques he peuvent se passer de femmes, et qu'ils se marient. La loi qui leur permet le mariage ne peut être fondér, d'un colét que sur la counsidération que l'on a pour de parcales gens, et de l'antre sur le mépris qu'on y a pour les femmes.

Ainsi l'on confie à ces gens-là les magistratures, parre qu'ils n'oot point de famille, et, d'un autre côté, on leur permet de se marier, parce qu'ils ont les macistratures.

C'est pour lors que les seus qui restent veolient obstinément suppléer à ceux que l'on a perdon, et que les entreprises du désespoir sont une espèce de jouissance. Ainsi, dans Millon, cet esprit à qui il ne reste que des desirs, pénetre de sa dégradation, veut faire usage de son impuissance même.

On voit dans l'histoire de la Chine un grand nombre de lois pour ôter aux eunuques tous les emplois civils et militaires: mais ils retiennent toujours. Il semble que les eunuques, cu Orient, soient un mal nécessaire.

LIVRE SEIZIÈME.

COMMENT LES LOIS DE L'ESCLAVAGE DOMESTIQUE OFT DU RAPPORT AVEC LA NATURE DU CLIMAT.

CHAPITRE PREMIER.

De la servitude domestique.

Les esclaves sont plutôt établis pour la famille qu'ils ne sont dans la famille. Ainsi je distinguerai leur servitude de celle où sont les femmes dans quelques pays, et que j'appellerai proprement la servitude domestique.

CHAPITRE II.

Que, dans les pays du midi, il y a dans les deux sexes une inégalité naturelle.

List feames aust mobiles, dans het climate hachte, ha hist, et qu'ét aux sinis l'infancer et le manige y vous preuque toujours essemble (). Elles nost tilles a viaget le racione ne se traver donc junais chez elles a vez la benarté. Quand la heauté demande l'empire, la raison le fait reforer; quand la raison poerroit l'abbarrai, partient le des la dependance; cer le raison per per l'arreptant de la dependance; cer le raison per per l'arreptant de la resultation de leur sous just de la dependance; cer le raison en perit les procure dans leur visillate un empire que la heautit au leur sous just pas dans d'année de la besuit au leur sous just pas dans d'année de la besuit au leur sous just pas dans d'année de la besuit au leur sous just pas dans d'année de la leur de la besuit au leur de la resultation d'autre de la resultation de la resu

Dans les pays tempérés, où les agréments des femmes se conserveut mieux, où elles sout plus tard utilites, et où elles ont des enfants dans un áge plus avancé, la vieillesse de leur mari suit en quelque façon la leur; et, comme elles y ont plus

⁽s) Tome 112 , p. 92.

⁽a) Critit astrolois de même à la Cales. Les deux Arthes mahomeians qui y voyagierest au neusieme siecle disent Francese quand ils vosient parler du gouverneux d'une ville.

⁽³⁾ Tome tet , page 94.

⁽¹⁾ Mahomet épouss Calhinja à circq uns, couchs avec eile à hait. Dans les pays chauds d'Arable et des Indes, les filles y sont mables abultans, et accondent l'année d'apprix. [Pai-RERE, Fise de Makonet.] On voit den frames, dans les raysonnes d'Alpre, refusire à seuf, div., et cone aux. (Laugira na Luine, Mastore du reynome d'Alpre, p. 61.)

de raison et de connoissances quand elles se marient, ne fût-ce que parce qu'elles ont plus longtemps vécu, il a dù naturellement s'introduire nue espèce d'égalité dans les deux sexes, et par conséquent la loi d'une seule femme.

Dans les pays froids, l'usage presque nécessaire des boissons fortes établit l'intempérance parmi les hommes. Les femmes, qui ont à cet égard une releque naturelle, parce qu'elles ont toujours à se défendre, ont donc encore l'avantage de la raison sur eux.

La nature, qui a distingué les hommes par la force et par la raison, n'a mis à leur pouvoir de terme que celui de cette force et de cette raison. Elle a donné aux femmes les agréments, et a voulu que leur ascendant finit avec ces agréments; mais, dans les pays chauds, ils ne se trouvent que dans les commencements, et jamais dans le cours de leur vie.

Ainsi la loi qui ne permet qu'une femme *, se rapporte plus au physique du climat de l'Europe qu'au physique du climat de l'Asie. C'est une des raisons qui a fait que le mahométisme a trouvé tant de facilité à s'établir en Asie, et tant de difficulté à s'étendre en Europe; que le christianisme s'est maintenu en Europe, et a été détruit en Asie; et qu'enfin les maboniétans font tant de progrès à la Chine, et les chrétiens si peu. Les misons humaines sont toujours subordonnées à cette cause suprème, qui fait tout ce qu'elle veut, et se sert de tout ce qu'elle veut.

Quelques raisons particulières à Valentinien(1) lui firent permettre la polygamie dans l'empire. Cette loi violente pour nos climats fut ôtée (2) par Théodose, Arcadius, et Honorius,

CHAPITRE III.

Que la pluralité des femmes dépend beaucoup de leur entretien.

Quotous dans les pays où la polygamie est une fois établie, le grand nombre des femmes dépende beauconp des richesses du mari, expendant on ne peut pas dire que ce soient les richesses qui fassent établir dans un état la polygamie : la pauvreté peut faire le même effet, comme je le dirai en parlant des sauvages.

La polygamie est moins un luxe que l'occasion d'un grand luxe chez des nations puissantes. Dans les elimats chauds, on a moins de besoins (1); il en coûte moins pour entretenir une femme et des enfants. On y peut douc avoir un plus grand nombre de femmes.

CHAPITRE IV.

De la polygamie; ses diverses circonstances.

SULVANT les calculs que l'on a faits en divers endroits de l'Europe, il y naît plus de garçons que de filles (2) : au contraire , les relations de l'Asie (3) et de l'Afrique (4) nous disent qu'il y nait beaucoup plus de filles que de garçons. La loi d'une seule femme en Europe, et celle qui en permet plusieurs en Asie et en Afrique, ont donc un certain rapport au climat.

Dans les elimats froids de l'Asie, il nait, comme en Europe, plus de garçons que de filles. C'est, disent les Lamas (5), la raison de la loi qui, chez eux , permet à une femme d'avoir plusieurs maris (6)

Mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de navs où la disproportion soit assez grande ponr qu'elle exige qu'on y introduise la loi de plusieurs femmes, on la loi de plusieurs maris. Cela vent dire seulement que la pluralité des femmes, ou même la pluralité des bommes, s'éloigne moins de la nature dans de certains pays que daus d'antres.

J'avoue que, si ce que les relations nous disent étoit vrai, qu'à Bantam (7) il y a dix femmes

(1) A Ceplan, on homore vit pour dix sons per mois; on n'y mange que du ris et du poisson. (Recueil des l'oyages qui unt acrei e l'établissement de le compagnir des ludes, tome 11.

pert. 1.) (2) M. Arbethect troove qu'en Angietrere le nombre des gazçons excede celai des filles : on a eu tort d'en conclere que ce fåt la meme chour dure tons les climats.

(3) Voyez Kempler, qui nous expporte un dénombrement de Mesco, où l'on trouve sta,oya mâles, et 223,573 femelles. (4) Voyen le Forage de Guinée, de M. Smith, part. st., sur le

(5) De Hanny, Memoires de la Chine, t. vr. p. 46. (6) Albenticel-Hassen, un des deux mahométem urabes qui allerent our lades et a la Chine sa neutième aircle , pressi cet name nour une prostitution. C'est oue rien ne choquoit tant les idees mahométeurs.

(2) Requeil des repages qui ent servi à l'établissement de la compensar des Indes, tome s.

^{*} Van :... Qu'une freme est conforme su physique du climat de l'Europe et non en physique du clemat de l'Asie. C'est pour cela que le mahométiques. (y) Veyex Jornandes , de Regno et temp, success., et les his

⁽a) Voyes La loi vet , su code de Judario et certiculos, et la No-

refe tvast, ch. v.

pour on homme, ce seroit un cas bien partieulier de la polygamie.

Dans tout ceci je ne justifie pas les usages, mais j'en rends les raisons.

CHAPITRE V.

Raison d'une loi du Malabar.

Sex la cête du Mahbar, dans le easte de Marier (), le homes ae proveta sur ier gine feame, et une feame au contrire puis aveir puis sur le proposition de la contrire puis aveir traigne de cette contante. Les Nières sont la existe des nobles, qui sont les audites de toutes traigne de cette contante. Les Nières sont la existe des nobles, qui sont les audites de toute en antoine. El Entepe, on emphée les solôtis de se maier. Dans le Mahlar, so le clima etige de se maier. Dans le Mahlar, so le clima etige de se maier. Dans le Mahlar, so le clima et de se maier. Dans le Mahlar, so le clima et de se maier. Dans le Mahlar, so le clima et de se maier. Dans le Mahlar de la color de de la color de la color de la color de puis de la color de puis de la color de la color de puis de la color de puis de la color de ce qui dinisse d'avait of l'étate de pour l'opé de puis l'est de ce que l'aprie d'avait l'étate de pour l'opé de de la soin de maiage, et histe à ce pour l'opé de distinct de pour l'opé de de la color de de la

CHAPITRE VI.

De la polygamic en elle-même.

A stantact la polygamie en général, indipendimentel de revirontacero qui perceta la faire un post tolèver, elle sint point stale au gene baunto, in à secun de deux serse, soit à celui qui alone, soit à celui doct on abone. Elle mire pas une pas suite aux enfouts, et un de ses grands inconvénients est que le père et la mère ne percett avair la soche affection pour leurs enfours tou père un peut par la mère sing enfour confine su ou père un peut par la miner vius grende de la confine de la

On dit que le roi de Maroc a dans son sérail des femmes blanches, des femmes nuires, des femmes james. Le malbeureux! à peine a-t-il besoio d'une couleur.

Desoio a une conteur.

La possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les desirs(1) pour celle d'un autre : il en est de la luxnre comme de l'avarier, elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors.

ette augmente sa son par l'acquission des treson. Du tempa de Justinies, phusieurs philosophes, génés par le christianisme, se retirerent en Perse auprès de Coorès. Ce qui les frappa le plus, dit Agathias (20), ce fut que la polygamie étnit permine à des gens qui ne s'abstenoient pas même de l'Idadlière.

La pluralité des femmes (qui le diroit!) mêce à cet amour que la nature déavoue : éct a qu'une dissolation en entraîne toujours une autre. A la révolution qui arrês à Constantionpel, Insequé déposa le sultan Achmet, les relations dissient que le peuple ayant pillé la mation du chitya, on a'y avoit pas trouré one seule femme. On dit qu'à Alger (3) on es typareun à le ponint, qu'ò a n'en a pas dans la plupart des sérails.

CHAPITRE VII.

De l'égalité du traitement dans le cas de la pluralité des femmes.

Da la loi de la pluralité des femmes suit celle de l'égalité du traitement. Mahomet, qui en permet quatre, vent que tout soit égal entre elles, nourriture, habits, devoir conjugal. Cette loi est aussi établie aux Maldires (4), où on peut épouser trois femmes.

La loi de Moise (5) veut même que, si quelqu'un a marié son filià une cedave, et qu'ensulil épouse une femme libre, il ne lui ôte rien des vêtements, de la nourriture, et des devnirs. On pouvoit docoer plus à la nouvelle épouse; mais à falloit que la première n'et) pas moins.

(1) C'rel ce qui fait que l'on cache avec tant de sons les fra-

⁽¹⁾ Pryages de François Fireiré, ch. 1773; Lettres étifiantes, troisieme et distieme recenti, une le Matifeans dans la olor de Malahar. Chi est regade comme un alos de la professione miléales; et, comme dis Frarel, une franza de la caste des Bramanes n'éponerent jirasale planerum amera.

ers en Geural.

(2) De la Fier et des actions de Jassieires, p. 403.

(3) Laweires na Tasses, Histoire d'Alger.

⁽⁴⁾ Forages de François Firand, ch. 211. (5) Erode, ch. 231, vers. 10 et 11.

CHAPITRE VIII.

De la siparation des femmes d'avec les hommes.

Cars me conséquence de la polygamie, que alsa les nations obspheneuses et riches, que à un très grand nombre de femnes. Leur réspers des l'exce les hommes, et leur clèture, auivent anterdienness de ce grand nombre. L'ordrée des notaites le desarbet à sinc qui débiteur insolvable destroit à se mettre à couver des pourmités des crésories. Et y de des friendes à les entre de couver des pourmités des crésories de l'ay de the friendes à les entre les couvers de proportion de la contract de la contract

Un livre classique de la Chine regarde comme un prodige de vertu de se trouver seul dans un appartement reculé avec une femme sans lui faire violence (s).

CHAPITRE IX.

Liaison du gouvernement domestique avec le politique.

Dars une république, la condition des citoyens est horace, égale, duuce, modérie; tout s'y ressent de la liberté publique. L'empire sur les femmes n'y pourroit pas être si bien exercé; et, forsque le climat a demandé et empire, le gouversement d'un seul a été le plus convenable. Voils une des raisono qui a fait que le gouverzement populaire a toujours été difficile à établie en Orient.

Au contraire, la servitude des femmes est très confarme au génie du gouvernement despotique, qui sime à abuser de tout. Aussi a-t-on vu dans tous les temps, en Asie, marcher d'un pas égal la servitude domestique et le gouvernement desposique.

Dans nu gonvernement où l'on demande sur-

(1) -Trouver à l'écert un trésor dont en soit le maître, en me helle framme seude dans un appartement recubit entirefre la voix de sou ennomi qui su périr si on se le secourt : admirable pierre de touche. « (Traduction d'un enverge chinois ser la morale, dans le P. du fibélie, t. srz, p. 257.) tont la tranquillité, et où la subordination extrème s'appelle la paix, il faut enfermer les femmes; leurs intrigues seroient fatales au mari. Un goureroeunent qui n'a pas le tempa d'examiner la conduite des sujets la tient pour suspecte, par cola seul qu'elle paroit et qu'elle se fait sentir.

Supponous un moment que la légireté d'esprit et les indirections, les goûts et les dégoûts de non femmes, leurs passions grandes et petites, et trouvassent transportées dans un gouvernement d'orient, dans l'activité et dans cette liberté oil elles sont parent nouss quel et le brir de famille qui pourroit être un moment tranquille? Par-tout des gens suspects, par-sout des entemis; l'état seroit ébrandé, on verroit couler des fints de sang.

CHAPITRE X.

Principe de la morale d'Orient.

Dans le cas de la multiplicité des femmes, plus la famille cesse d'être une, plus les lois doirent réunir à un centre ces parties détachées; et plus les iutérêts sont divers, plus il est bon que les lois les ramênent à un intérêt.

Cela se fait sur-tout par la clôture. Les femmes act ned civent pas seulement être séparése des hommes par la clôture de la maison, mais elles en devieux encore être séparés dos cette même clôture, en sorte qu'elles y fascent comme une mille particulière doso la finille. De là dérive pour les femmes toute la pratique de la morale, la pudeur, la chastlée, la reteuux, les almeet, la chastlée, la reteuux, les almeet, la moder, la chastlée, la réteux, les almeet, la chastlée, la réteux, les almeet, la chastle du mode la meilleure par as nature, qui est l'attechement insiqué às famille.

Les femmes ont naturellement à remplir tant de devoirs qui leur sont propres, qu'on ne peuassez les séparer de tout ce qui pourroit leur donner d'autres idées, de tout ce qu'on traite d'amusements, et de tout ce qu'on appelle des affaires.

On trouve des mours plus pures dans les divers états d'Orient, à proportion que la cédure des femmes y est plus exacte. Dans les grands états, il, y a nécessairement des grands seigueurs. Plus ils ont de grands moyens, plus ils sont en état de tenir les femmes dans une exacte clôture, et de les emplecher de rentrer dans la société.

C'est pour cela que, dans les empires du Tare, de Perse, du Mogol, de la Chine, et du Japon, les mœurs des semmes sont admirables.

On ne peut pas dire la même ehose des Indes, que le nombre infini d'îles et la situation du terrain ont divisées en une infinité de petits étais, que le grand nombre des causes que je n'ai pale temps de rapporter ici rendent despotiques.

Li, il u'y a que des miérables qui pillent, et des miérables qui sont pillés. Ceux qu'on appelle des grands n'out que de très petits moyensa ceux que l'on appelle des geus riches n'out guére que leur subsistance. La cloture des femmes uy peut être anssi exacte; l'on n'y peut pas prendre d'aussi grandes précautions pour les contenir; la corruption de leurs mœurs y est inconcevable.

C'est la qu'on voit juuqu'à quel point les viese du climat, laise dans une grande libreté, penvent porter le dévortre. C'est là que la uature a une force, et la puder une foilblese qu'on ne pout comprendre. A Patane (1), la lubrieité des femmes est i grande que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entergeine (3). Selon M. Saint (3), les choses ne vont pas mieux dans les pețits royames de Guirée. Il semble que, dans ces pays-lb, les deux sexesperdent jusqu'à leurs rotares lost.

CHAPITRE XI.

De la servitude domestique indépendante de la polygamie.

Can'est pas sculement la pluralité des femmes qui exige leur chôture dans de certaius lieux d'Orieur, è c'est le climat. Ceux qui liront les horreurs, les crimes, les perfédies, les noirceurs,

(1) Recuell des voyages qui unt servi à l'établissement de la compagnie des Indes, l. tt. part. tt. p. 196. (2) Aux Middires, les pères marteut leurs Siern dez et cust les poisons, les assissionts, que la liberté des femmes fait faire à Goa, et dans les établissements des Portugais dans les Indes, où la religion ne permet qu'une femme, et qui les compareront à l'innocence et à la pureté des mourre des femmes de Turquie, de Perse, du Mogol, de la Chine, et du Japon, verront bien qu'il ets souvert aussi nécessaire de les séparer des bommes, lorsqu'on n'en a m'une, cue quand of en a blusieurs.

C'est le elimat qui doit décider de ces choses. Que serviroit d'enfermer les femmes dans nos pays du nord, où leurs mœurs sout naturellement bonnes; où toutes leurs passions sont calmes, peu acliuses; peu ralliuses; où l'amour a sur le cœur un empire si réglé, que la moindre police suffit pour les conduire?

Il est beureux de vivre dans ces elimats qui permettent qu'on se communique; où le sexe qui a le plus d'agréments semble parer la société; et où les femmes, se réservant aux plaisirs d'un seul, servent encore à l'amusement de tous.

CHAPITRE XII.

De la pudeur naturelle.

Tourss les nations se sont également accordées à attacher du mépris à l'incontinence de femmes : c'est que la nature a parlé à toutes les nations. Elle a établi la défense, elle a établi l'altaque; et, ayant unis de deux cotés des desirs, elle a placé dans l'un la temérité, et dans l'antre la bonte. Elle a donné aux individus, pour se conserver, de longs espaces de temps; et ne leur

a donné, pour se perpétuer, que des moments.

Il n'est done pas vrai que l'incontinence suive les lois de la nature; elle les viole au contraire : e'est la modestie et la retenue qui suivent ces la li-

D'ailleurs, il est de la nature des êtres intelligents de sentir leurs imperfections : la nature a done mis en nous la pudeur, c'est-à-dire la honte de nos imperfections.

Quand done la puissance physique de certains climats viole la loi naturelle des deux sexes et celle des êtres intelligents, e'est au législateur à faire des lois civiles qui forcent la nature du climat et rétablissent les lois primitives.

na, parce que l'est un grand peché , disrabils, de leur hisser reducer nécressité d'hommes. L'évages de Fonquis Pond, ch. 111.] A Bantan, soble qu'un office le train ou quoisser son, il Bast la marier, si l'ena ne vent qu'elle more une vie délorée. descrié des propers qui not serve et l'élablament de la comparisé des lades, p. 10.

¹⁻⁷ organ as connect, part. II., p. 150 or in transition. Quand its frammes, diel.il., responsible un homme, elles le ministrat, et la menuecat de le déconcer a leur mard. A'il la mégrias. Elles se gliascri dans le lit d'un homme, elles le réveillent; et., s'il les relune, elles le menacent de ne lessors peradre sur le loit.

CHAPITRE XIII. ·

De la jalousie.

It faut bien distinguer, ebez les peuples, la jabusie de passion d'avec la jalousie de coutume, de mours, de lois. L'une est une fièvre ardente qui dérore; l'autre, froide, mais quelquesois terrible, peut s'allier avec l'indifférence et le mépris.

L'une, qui est un abus de l'amour, tire sa naissance de l'amour même. L'autre tient uniquement aux mœurs, aux manières de la nation, aux lois du pays, à la morale, et quelquefois même à la religion (1).

Elle est presque toujours l'effet de la force physique du climat, et elle est le remède de cette force physique.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement de la maison en Orient.

On change si souvent de femmes en Orient, qu'elles ne peuvent avoir le gouvernement domentique. On en charge done les eunuques; on leur remet toutes les clefs, et ils ont la disposition des affaires de la mairon.

 En Perse, dit M. Chardin, on donue aux femmes leurs habits, comme on feroit à des enfacts. « Ainsi ce soin qui semble leur convenir à hien, ce soin, qui par-tout ailleurs ett le prenier de leurs soins, ne les regarde pas.

CHAPITRE XV.

Du divorce et de la répudiation.

It y a cette différence entre le divorce et la répudiation, que le divorce se fait par un consentement mutnel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle; au lieu que la répudiation se fait

(i) Mahomet recommands à ses sectateurs de garder leurs femmes ; un certain iman dis , en souvent , la même chose ; ex Confecius n'n pas moins prêché cette doctrine. par la volonté et pour l'avantage d'une des deux . parties , indépendamment de la volonté et de l'avantage de l'autre.

Il est quelquefois si néressaire aux femmes de répudier, et il leur est toujours si Acheux de le faire, que la loi est dure, qui donne ce droit aux bommes sans le donner aux femmes. Un mari est le maitre de la maison; il a mille movens de tepir ou de remettre ses femmes dans le devoira et il semble que, dans ses mains, la répudiation ne soit qu'un nouvel abus de sa puissauce. Mais une femme qui répudie n'exerce qu'un triste remede. C'est toujours un grand malheur pour elle d'être contrainte d'aller chercher un second mari, lorsqu'elle a perdu la plupart de ses agréments chez un autre. C'est un des avantages des charmes de la jeunesse dans les femmes, que, dans un âge avancé, un mari se porte à la bienveillance par le souveuir de ses plaisirs,

C'est done une règle générale, que, dans tous les pays où la loi secorde aux hommes la faculté de répudier, elle doit aussi l'accorder aux femmes. Il y a plus : dans les timats où les femmes viveat sous un esclasage domesique, il semble que la bi doire permettre aux femmes la répudiation, et aux maris, seulement le divorce.

Lorque les femmes sont dans un serail, le mari ne peut répudier pour cause d'incompatibilité de mœurs : c'est la faute du mari, si les mœurs sont incompatibles.

La répudiatiou pour raison de la stérilité de la femme ne sauroit avoir lieu que dans le cas d'une femme unique (1): lorsque l'on a plusieurs femmes, cette raisou n'est, pour le mari, d'aucune importance.

La loi des Maldives (2) permet de reprendre une femme qu'on a répodiée. La loi du Mexique (3) défendoit de se réunir, sous peine de la vie. La loi du Mexique étoit plus senvée que celle des Maldives: dans le temps même de la dissolution, elle songeoît à l'éternité du maringe; au lieu que la loi des Maldives semble se jouer également du maringe et de la répudiation.

La loi du Resique n'accordoit que le divorce. C'était une nouvelle raison pour ne point pernettre à des gen qui s'étoient volontairement séparés, de se réunir. La répudiation semble plus tét tenir à la promptitude de l'exprit et à quelque passion de l'ame; le divorce semble être une affaire de couseil.

 (1) Cela se signife pas que la répudiation pour raison de stérilité soit perseise dans le christianisme.

(2) Foyages de François Piracé. On la reprend plutit qu'une notre, parce que, dans ce cus, il faut nons de dépreses. (2) Hatoire de su conquête, pur Solis, p. 499. Le divorce a ordinairement une grande utilité politique; et quant à l'utilité civile, il est établi pour le mari et pour la femme, et n'est pas toujours favorable aux enfants.

CHAPITRE XVI.

De la répudiation et du divorce chez les Romains.

Romneus permit au mari de répudier sa femme, si elle avoit commis un adultère, préparé du poison, ou falsifié les clefs. Il ne douna point aux femmes le droit de répudier leur mari. Plutarque (1) appelle cette loi une loi très dure.

Comme la loi d'Alchènes (2) donnoit à la femme aussi hien qu'au mari la faculté de répudier, et que l'on voit que les femmes obtainent ce droit chez les premiers Romains, nouobstant la loi de Romulus, il est clair que cette institution fut une de celles que les députés de Rome rapportéeme d'Alchènes, et qu'elle fut mise dans les lois des doure tables.

Cicérou (3) dit que les enuses de répudiation venoient de la loi des douze tables. Ou ne peut donc pas douter que cette loi u 'est augmente le aombre des enuses de répudiations (tables par Romulus. La faculté du divorce fut encore une discosi-

La rectue du druver lut encre une caspotion, ou du moins une conséquence de la loi des douze tables. Car des le moment que la femme ou le mari avoit séparément le droit de répudier, à plus forte raison pouvoient-ils se quitter de concert, et par une volonté matuelle.

La loi ne demandoit point qu'un donnât des causes pour le divorce (4). C'est que, par la nature de la chose, il fant des causes pour la répudiation, et qu'il n'en faut point pour le divorce; parce que la oia la loi établit des auxes qui peuvent rompre le mariage, l'incompatibilité mutuelle est la plus forte de toutes.

* Denys d'Halicarnasse (5), Valère Maxime (6),

(1) Fix de Romales.
(2) Cetoit une lot de Solon.

(2) « Nimam res ma de habers justic, ex deofecim tabulis causam eddidit » (Philip. 21.)
 (4) Justinien Chungen rela, Novel, 527, ch. 5.

VAN. In. Le fait repports per Dreys efficientment, Valler-Marine et Ault-Gelle, que quosqu'on cit à Rome la Route la Route répolire sa l'emme, en cut tant de rempet pour les suspites que personne, preduct cinq cent vingt ma, s'un de ce fects juogàcervilles Roga, al répodu la surema pour cause de attribut , ne see pareit per vraisemblable. Il n'j a qu'à connectra...

(6) Lie. 12 , ch. 14

et Anla-Gelle (1), rapportent un fait qui ne me paroit pas vraisemblable. Ils disent que , quoiqu'on eut à Rome la faculté de répudier sa femme, on cut tant de respect pour les anspices, que personne, pendant cinq cent vingt ans (2), n'usa de ce droit jusqu'à Carvilius Ruga, qui répudia la sienne pour cause de stérilité. Mais il suffit de connoître la nature de l'esprit humain pour sentir quel prodige ce seroit que, la loi doppant i tout un peuple un droit pareil, personne n'en usăt. Coriulan, partant pour son exil, conseilla (3) à sa femme de se marier à un homme plus heureux que lui. Nous venons de voir que la loi des douze tables et les mœurs des Romains étendirent beaucoup la loi de Romulus, Pourquoi ces extensions, si on n'avoit jamais fait usage de la faculté de répudier? De plus, si les citoyens enrent un tel respect pour les auspices, qu'ils ne repudièrent jamais, pourquoi les législateurs de Rome en eurent-ils moins? Comment la loi corrompit-elle sans resse les mœurs?

En reprochast deux passers de Pintarque on serre disposition le mercelleux do fait en question. La loi royale (c) permetat au marié en registrat de la loi royale (c) permetat au marié en registrat de la loi royale (c) permetat au marié en la loi royale de destrate en la loi royale de la loi royale de la petite del la petite del la petite del la petite della petite della

orde d'réquêtre, et les causes de répulation.
Les asteurs que j'ai cités disent que Carvilins.
Res aimoit sa femme; mais qu'à cause de sa sirilité, les cresseurs lui firent faire serment qu'il la répadiroit, à die qu'il pat donner des enfants à la république; et que celk le readit odieux au prapie. Il faut tomositre le génée du peuple romain, pour découvir le visie cause de la baise qu'il coact pour Carvilins. Ce n'est point sares,

⁽²⁾ Selon Bruys d'Halicarname et |Valère - Maxime ; et lab

ariou Aulm-Gelle. Aussi ne mettent-ils pas les mêmes con nels.

(3) Voyes le discours de Véturie , dans Denys d'Halicarnasse

^{1.} vezz.
(4-5) Partangrin, Für de Romafas.
(6) Effectivement, la counc de nicilité n'est point portée par

is los de Romaius. Il y a apparence qu'il ne let point mjet a le confiscation , punqu'il soivoit l'ordre des censeurs.

(1) Dans la Companyon de Thesis et de Romaius.

spo Carisius répudia as femase, qu'il toubs des la digrence de poujet, c'et une chose dant le pouje ne s'embarrassoir pas. Mais Carrisius aux fist un errenant aux censours, qu'iltenda la séritifé de sa femase, il la ripulsique, C'étoir un jouq que le poujet vojost que les censours ai danta etter au la la Feria viui d'aux los suite (1) de cet outrage les ripugaaners qu'il est toujust de cet outrage les ripugaaners qu'il est toujust pour de regiennes parells. Mais d'ui peut tetur de la contradiction outre ce auteur. Per de l'étail Pôutaque a cumié ou fais, et les selevseids l'Rôurque a cumié ou fais, et les selev-

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

COMMENT LES LOIS DE LA SERVITUDE POLITIQUE INTIU RAPPORT AVEC LA NATURE DU CLIMAT.

CHAPITRE PREMIER.

De la servitude politique.

La servitude politique ne dépend pas mnins de la nature du climat que la civile et la domestique, comme ou va le faire vuir.

CHAPITRE II.

Différence des peuples par rapport au courage.

Nos avons déja dit que la grande chaleur énervoil la force et le bourge des hommes, et pe'il y avuit dans les cinants frois une certaine force de corps et d'esprit qui rendoit les hommes republes des actinis ongeues, peubles, grandes, et lardies. Cels se remarque non seulement de attaine antaine, mais encoret dons le même pays d'une partie à une nutre. Les peuples du nord de la Chune (2) sont plus concargoux que ceux du la Chune (2) sont plus concargoux que ceux du midi; les peuples du midi de la Corèc (1) ne le sont pas tant que ceux du nord.

Il ne faut donc pas être étonué que la làcheté des peuples des climsts chauds les ait presque tonjuurs rendus esclaves, et que le enurage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cauce naturelle.

Ceti s'est eucore trouvé vrai dans l'Amérique; les empires despotiques du Mexique et du Pérou étoient vers la ligne, et presque tous les petits peuples libres étoient et sont encore vers les poiles.

CHAPITRE III.

Du climat de l'Asie

Lus relations nous disent (2) « que le nord de l'Asie, ce vaste continent qui va du quarantieme degré nu environ jusques au pôle, et des frontières de Moscavie jusqu'à la mer prientale, est dans un climat très froid : que ce terrain immense est divisé de l'auest à l'est par la chaîne de montagnes qui laissent au nord la Sibérie, et au midi la grande Tartarie; que le climat de la Sibérie est si froid, qu'à la réserve de quelques endraits, elle ne peut être cultivée ; et que, quoique les Russes aient des établissements tout le long de l'Irtis, ila a'y cultivent rieu; qu'il ne vient daus ce poys que quelques petits sapins et arbrisseaux; que les naturels du pays sout divisés en de misérables penplades, qui sont comme celles du Cauada: que la raison de cette froidure vieut, d'un côté, de la hauteur du terrain, et de l'autre, de ce qu'à mesure que l'nn va du midi au nord , les moutagnes a'aplanissent, de sorte que le vent du nord souffle par-tout saus trouver d'abstacles ; que ce vent qui rend la nouvelle Zemble inhabitable, snufflant dans la Sibèrie, la rend inculte; qu'en Europe, au contraire, les mantagnes de Norwège et de Laponie sont des boulevards admirables qui convrent de ce vent les pays du nord; que cela fait qu'à Stockholm, qui est à cinquante-neuf degrés de latitude nu euviron, le terrain produit des fruits, des grains, des plautes; et qu'autour d'Abo, qui est au soixante-unième degré, de même que vers les soixaute-trois et spixapte-quatre, il v a

⁽¹⁾ Au 1. xx122 , ch. xx2-

^{*} Dess les premières édifions, le chapitre se terminoit lei par la referion sucrante : - Il faut expliquer les iois par les lois et l'histoire par l'histoire, -

⁽a) Le P. De BALDE, E. E.p. 212.

⁽¹⁾ Les livres chioris le disent ainsi. (Ibid., tome 17, page 445.)
(2) Neyes les Frenque du Nord. L. vess, l'Histoire des Tatters.

et le quatrieme volume de la Chine du P. du Halde.

des mines d'argent, et que le terrain est assez fer-

Nous voyons encore dans les relations - que la grande Tartarie, qui est au midi de la Sibérie, est aussi très froide; que la pays na se cultive point; qu'on n'y trouve que des pâturages pour les troupeaux ; qu'il n'y rroit poiut d'arbres, mais quelques bronssailles, comme en Islande; qu'il y a auprès de la Chine et du Mogol quelques navs où il rroit une espèce de millet, mais que le blé ni le riz n'y peuvent murir; qu'il n'y a guère d'endroits dans la Tartarie rhinoise, aux quarante-trois, quarante-quatre et quarante-cinquirme degrés, où il ne gêle sept ou huit mois de l'année; de sorte qu'elle est aussi froide que l'Islande , quoiqu'elle dut être plus rhande que le midi de la France; qu'il u'y a point de villes, excepté quatre on ring vers la mer orientale, et quelques uper que les Chinois, par des raisons de politique, ont bâtirs près de la Chiur; que, dans le reste de la grande Tartarie, il n'y eu a que quelques-unes placées dans les Bourharies, Turkestan, et Charisme : que la raison de cette extrême froidure vient de la nature du terrain nitreux , plcin de salpêtre, et sablonneux, et de plus, de la hauteur du terrain. Le P. Verbiest avoit trouvé on'un certain eudroit, à quatre-vingts lieues au word de la grande muraille, vers la source de Kavamburam. excédoit la hauteur du rivage de la mer, près de Pékin, de trois mille pas géométriques; que cette hauteur (1) est cause que, quoique quasi toutes les grandes rivières de l'Asie aient leur source dans le pays, il manque rependant d'eau, de façou qu'il ne peut être habité qu'auprès des rivières et des lacs. »

Ces faits posès, je raisonne ainsi: l'Asie n'a point proprenent de zone trupérée; et les lieux situés dans un climat très froid y tourbent immédiatrament ceux qui sont dans un rlimat très rhaud, c'est-à-dire la Turquir, la Perse, le Mogul, la Chine, la Corée et le Japon.

En Europe, au contraire, la rone tempérie est res étendes, quoquivil esto sit située dans des efimats très différent entre cax, n'y ayant point de rapport cutre les rinnast d'Eusques et d'Italie, et ceux de Norwige et de Suéde. Mais, comme le cienta y dereix in inemaisibirants frois en allant du mid au nord, à peu prex à proportion de la latidia de de rhaque pays, il y arrice que r'haque pays est à pru pres semblable écolo qui eu est voisin; qu'il n'y a pas une notable différence; et que, comme je viens de le dire, la zone tempérée y est très éteudue.

très étendue. Dr. là il suit qu'en Asie les nations sont opposees aux nations, du fort au foible ; les peuples guerriers, braves et actifs, tourhent immédiatement des peuples rfféminés, paresseux, timides: il faut donc que l'un soit conquis, et l'autre conqueraut, En Europe, au contraire, les nations sont opposées, du fort au fort; celles qui se touchent ont à peu près le même courage. C'est la grande raison de la fuiblesse de l'Asie et de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe et de la servitude de l'Asie; cause que je ne sarhe pas que l'on ait encore remarquée. C'est ce qui fait qu'en Asie il n'arrive jamais que la liberté augmente; au lieu qu'en Europe elle augmente ou diminue, selon les rircoustances,

Que la noblesse moscovite ai été réduite en servitude par un de ses princes, on y verra toujours drs traits d'impatieure que les climats de mid ne dounent point. Ny avons-nous pas vu le guuereneuent aistocratique établi prodata quéques jours? Qu'un autre royaume du nord ait perdu ses lois, on peut s'en fer au climat, il ac les a pas perdues d'une manier irrévocable.

CHAPITRE IV.

Conséquence de ceci.

Cs que nous venous de dire s'accorde avec la victoriments de Historier. L'Asia e tét audispare trèire fois ; onze fois par les petujes de nord, control deux fois par cut on nidi. Dans los temps recubs, les Sythes la conquirent trois fois; consuite les Médes et les Peres cheau une; les Grees, les Médes et les Peres cheau une; les Grees, les Médes et les Peres cheau une; les Grees, les Médes et les passans. Je ne parte que de la baute Asia, et je ne dis rien des invasions faits audis les reste du mid de cette partie du moode, qui a continurillement souffiert de très grandes révolutions.

En Europe, au contraire, nous ne comoissons, drajusi l'établissement des colonies grecques respectives de la contraire de la colonies grecques le premier, rausé par les coupetirs des Romains; le second, par l'ss inoudations des labratures qui détruisirent ces mêmes Romains; le troisience, par les invisions des Normands. Pt, si l'on exammine bien cet; au trouvers, dans ces changemente de la colonie de la colonie de la colonie de la mine bien cet; au trouvers, dans ces change-

⁽¹⁾ La Tiettere est donc comme une espece de montagne

ments mêmes, une force générale répandue dans toutes les pariéte de l'Europe. On sait la difficulté que les Romains trouvèrent à couquérir en Europe, et la facilité qu'ils current à cavalin' l'Asie. Du cannoit les peines que les peuples du Nord cureut à renverser l'empire romain, les guerres et les travaux de Charlemagne, les diverses cutreprises des Normands. Les destructeurs étnient sans esces détruites.

CHAPITRE V.

Que quand les peuples du nord de l'Asie et ceux du nord de l'Europe ont conquis, les effets de la conquête n'étoient pas les mêmes.

Les peuples du nard de l'Europe l'ont conquise en hammes libres; les peuples du nord de l'Asie l'ont conquise eu esclaves, et n'ont vaincu que pour un maitre.

La raison ce cal que le peuple tartare, compirar antarte de l'Anie, est devenu celcire laiméne. Il conquiert una cesse dans le midi de Alein il forme de cempière; mais la partie de la nation qui reste dans le pays as travere somitée, de l'est de la raison de la pays au travere somitée, vert encore l'Étre dans le nord; et, ace un posvir arbitraire sur les sujes compis, le pérden sorce sur les sujés compissants. Ces las evoit bien népiner bien de la raison de la raison de la pelle la Tratarie chanies, que l'empereur gouterne presque aussi d'apositiquement que la Chine de la raison de la la la la raison de la raison de la sentie, et qu'il étent dus les jours par se con-

On peut voir encore daus l'histaire de la Chine que les empereurs (1) ont envoje des colonies chinoises dans la Tartarie. Ces Chinois sont devenus Tartares et mortels ennemis de la Chine; mais cela n'empèche pas qu'ils u'aient porté dum La Turtarie l'esprit du gouvernement chinois.

Souvent une partie de la nation tartare qui a conquis est chasée elle-même, et elle rapporte dans ses déserts un esprit de servitude qu'elle a acquis dans le climat de l'esclavage. L'histoire de la Chine nous en fouruit de grands exemples, et notre histoire ancienne aussi (a).

C'est ce qui a fait que le génie de la nation

(1) Grame Ven-ty , carquisme empereur de la canquième dymanie (1) Les Seythen computent trols fois l'Asse, et en furent tros fois chancle, [J. 1978]. E. (1) tartare ou gérique a tonjoure été semblable à celui des empires de l'Asie. Les peuples, dans reux-ct, sont gous-ernés par le bâtou; les peuples tartares, par les laugs funets. L'esprit de l'Europe a tonjours été contraire à ces meurs; et, daus tous les temps, ce que les peuples d'Asie ont appelé ponition, les peuples d'Europe l'ont appelé outrage (*).

Les Tartares, détruisant l'empire gree, établirent dans les pays conquis la servitude et le despotisme; les Goths, conquérant l'empire romain, fondèrent par-tout la mnnarebie et la li-

Je ne sais si le fameux Rudheck, qui, dans son Atlontique, a tant loue la Sendinavie, a parté de cette grande prérogative qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde c'est qu'elle son et ét la sourre de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire de presque tout cetle qui et aujourd'hui parmi les hommes.

Le Coth Jornandes a appelé le nord de l'Europe la fabrique de gene bunsain (3) je l'appel lersi plutôt la fabrique des instruments qui briscot les fers forgés au midi. Cest là que se forment ces nations vaillantes qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les seclaves, et apprender aux hommes que, la nature les ayant faist égaux, la raison u'a pu les rendre dépendants que pour leur hanheur.

CHAPITRE VI.

Nouvelle cause physique de la servitule de l'Asie et de la liberté de l'Europe,

Ex Axie, on a toujours ru de grands empires; en Europe, ils vional jamais su subsister. Ceta que l'Axie que nous connoissous a de plus grands plaines; elle est coupée co plus grands morreaux, par les mers; et, comme elle est plus ao midi, les sources y sont plus uiriement taries, les montagues y sont moins couvertes de neiges, et les fleuves moins grassis (3) y forment de moindres barrières.

(v) Ceci n'est point contraire à ce que je dirat an inver vingtbastiente, ch. ux, ure la manurer de penuer des peuples gernoues sur le baixo. Quelque instrument que ce foit, its repederent toojours couver un affront le pouvour ou l'action arbitraire de haitre.

(a) - Bumans general officiane. (1) Les eaus se perdent au s'évaporent avant de se ramaster ,
ou apress'etre ramassers

La puissance doit dane être toujours despotique en Asie; car, si la servitude n'y étoit pas extrême, il se feroit d'abord un partage que la nature du

at se feroit d'abord un partage que la nature du pays ne peut pas souffrir. En Europe, le partage naturel forme plusieurs états d'une étendue médiocre, dans lesquels le gouvernement des lois n'est pas incompatible avec le maintien de l'état; au contraire, il y est si fa-

vorable, que, sans elles, cet état tombe dans la décadence, et devieut inférieur à tous les autres. C'est ce qui y a furmé un génie de liberté qui rend chaque partie très difficile à être subjuguée et soumise à une force étrangère, autrement que par les lois et l'utilité de son commerce.

Au contraire, il règue eu Asie un esprit de servitude qui ne l'a jamais quittée; et, adoit toutes les histoires de ce pays, il n'est pas possible de trouver un seul trait qui marque une ame libre: un n'y verra jamais que l'héroisme de la servitude.

CHAPITRE VII.

De l'Afrique et de l'Amérique.

Vatta. ee que je pais dire sur l'Asie et un l'Europe. L'Afrique et dans un einta pareil à celui du midi de l'Asie, et elle est dans une même servitude. L'A mérique (1), dévutie et anusvillement repeugée par les nations de l'Europe et de l'Afrique, ne peut guère aujourd'hui montres son prope génie; mais ce que nons avanns de son ancienne histoire est très conforme à nos principes.

CHAPITRE VIII.

De la capitale de l'empire.

Une des conséqueuces de ce que mous reuons de dire, c'est qu'il est important à un très grand prince de bien chaisir le siège de son empire. Cetui qui le placera au midi rourra risque de perdre le nord; et celui qui le placera au unrd conservera aixemat le midi. Le ne parle pas des cas particuliers: la mécanique a bien ses frottements, qui souvent changest ou arrêtent les effets de la théorie : la politique a anssi les siens.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DES LOIS, DANS LE RAPPDET QU'ELLES ONT ATEC LA NATURE DU TENSAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Comment la nature du terrain influe sur les lois.

La bond des terres d'un pays y établit natureliment la dépendance. Les gruss de la camapage, qui final la principale partie du peuple, ne un pas ai jalona de leur linteré il a mont trup occupant partie de la compagne qui regorge de biens cranst le più l'app; elle crais in an armèe. Qui estre ce qui forme le bein parti, disoit Ciciron à Atticus (1) 2 Serontle le parti, disoit Ciciron à Atticus (1) 2 Serontce la ge un de commerce et de la camapage 2 à mains que nons n'implainen qu'ils nort opposès contrécus, del tre ou ville not transpoisilles.

Aiusi le gouvernement d'un seul se trouve plus souvent dans les pays fertiles, et le gnuvernement de plusieurs dans les pays qui ne le sont pas ; ce qui est quelquefois un déclommagement.

La siérilité du terrain de l'Attique y établit le gouvernement populaire; et la fertilité de celai de Lacédémone, le gouvernement aristocratique. Car, dans ces temps-la, on ne vonluit point dans la Grèce du gouvernement d'un seul : or, le gouvernement aristocratique a plus de rapport avec le gouvernement d'un seul.

Pitatrque (s) nous dit que la rédifica cièmene syant eite spoirée à Athènes, la sille retumba dans ses anciennes discensions, et se divise ca matant de parria qu'il y avoit de sortes de territoires dans le pays de l'Attique. Les gens de la moutagre voulouiest à tuter forre le gouvernement populaire; cœus de la plaine demandairent le gouvernement des principaus; cœus qui cioient pris de la mer étoient pour un gouvernement mété des deux.

(1) Liv. var., opel. 1.

⁽¹⁾ Les petits peuples barbares de l'Amérique sont appelés fadiaz bravos par les Espagnols, et bien plus difficiles à soumettre que les grands empires du Mexique et du Pêreu.

CHAPITRE II.

Continuation du même suiet.

Cas pays fertilles used des plaines où l'un me post fertil given pauls fort : on se soume donce à lui; et, quand on lui est sonnis, l'esprit de libret è yauroir t'eraveir; les hiess de la campapusous to a page de la délifié. Misi, dans les pays esson to a page de la délifié. Misi, dans les pur l'un a, et l'un a para la conserver. La liberté, estaitie le pouvernement dout on jouis, est le sette bien qui mirite qu'un le défende. Elle règne donne pub dans les pays pub dans les difficiles que dans ceux que la nature sembloit avoir plus farurids.

Les montagnards egouerrent un gouvernement ples modére, parce qu'ils ne sont pas s'fort exposés à la conquête. Ils se dérendent aisément, is sont attaqués d'ifficilement je se munitions de pourre et de bouche sont averablées et portées contre cua avec beaucoup de dépense, je pays u'es fournit point. Il est donc plus difficile de fire faire la guerre, plus dangereux de l'entreprendre; et toutes les lois que l'on fait pour la siveté du prople y out moins de lieu.

CHAPITRE III.

Quels sont les pays les plus cultivés.

Las pays ne sout pas cultivés eu raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté; et, si l'on divise la terre par la pencée, on sera étonné de voir, la plupart du temps, des déserts dans ses parties les plus fertiles, et de grands peuples dans celles où le terrain semble refuser tout.

Il ets naturel qu'un peuple quitte un mauvair gays pour en chercher in meilleur, et non pas qu'il quitte un bon pays pour en chercher un grier. La plupart dei missiones se font donc class les pays que la nature avoit faits pour êter beureux; et, commer rien nots plus prèse de la dévatation que l'invasion, les meilleurs pays sont le plus souvent dépeuplés, taudis que l'afficeux pays do nord reste toujours habité, par la raison qu'il et presque inhabitable. On voit, par ce que les historiens nom disent du passage des peuples de la Scandinavie sur les bords du Danube, que ce n'étoit point une conquête, mais seulement une transmigration dans

des terres désertes. Ces climats heureux avoient donc été dépeuples par d'autres transmigrations, et nous ne savons pas les choses tragiques qui s'y sont passées, « Il paroit par plusieurs monuments, dit Aristote (1), que la Sardaigne est 'une colonie grecque. Elle étoit autrefois très riche; et Aristée. dont ou a taut vanté l'amour pour l'agriculture . lui donna des lois. Mais elle a bien déchu depnis; car les Carthaginois s'en étant rendus les maîtres, ils y détruisirent tont ce qui pouvuit la rendre propre à la nourriture des hommes, et défendirent, sous peine de la vie, d'y eultiver la terre. » La Sardaigne n'étoit point rétablie du temps d'Aristote; elle ne l'est point encore aujourd hui.

Les parties les plus tempérées de la Perse, de la Turquie, de la Moscorie, et de la Pologue, n'ont pu se rétablir des dévastations des grands et des petits Tartares.

CHAPITRE IV.

Nouveaux effets de la fertilité et de la stérilité du pays.

La stérilité des terres rend les hommes industrieux, sobres, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre; il fant hien qu'ils se procureut ec que le terrain leur refuse. La fertilité d'un pays donne, avec l'aisance, la moltesse, et un certain amur pour la couservation de la vic.

On a remarqué que les troupes d'Allemagne levées daus des lieux où les paysans sont rieltes,' comme en Saxe, ne sont pas si honnes que les antres. Les lois militaires pourront pourvoir à cet inconvénient par une plus sévère discipline.

CHAPITRE V.

Des peuples des iles.

Lus peuples des îles sont plus portés à la liberté (s) Ou celui qui a écrit le livre de Minabiblea. que les peuples du cualiment. Les îles sont ordinairement d'une petité étendue (1); non partie du peuple ne peut pas être si hien employée à opprimer l'autre; la mer les sépare des grands empires, et la tysnaine ne peut pas s'y préten la main; les conquérants sont arrêtés par la mer; les insulaires ue sont pas enveloppés dans la coquête, et ils conservent plus aisément leurs lois.

CHAPITRE VI.

Des pays formes par l'industrie des hommes,

Las pays que l'industrie des bommes a rendus habitables, et qui ont besoin, pour exister, de la même industrie, appellent à eux le gouvernement modéré. Il y en a principalement trois de crite expéce; les deux belles provinces de Kingnan et de Tche-kinug à la Chine, l'Égypte et la Hollando.

Les ancieus empereurs de la Chine n'étnient puint conquerants. La première chose qu'ils firent pour s'agrandir fut celle qui prouva le plus leur sagesse. Ou vit sortir de dessous les eaux les deux plus belles provinces de l'empire; elles furent faites par les bommes. C'est la fertilité iuexprimable de ces deux provinces qui a donné à l'Europe les idées de la félicité de cette vaste contrée. Mais un soiu continuel et nécessaire pour garantir de la destruction une partie si ronsidérable de l'empire, demandoit plutôt les mœurs d'un peuple sage que eelles d'un peuple voluptuenx, plutôt le pouvoir légitime d'un moparque que la puissance tyrannique d'un despote. Il fal-*loit que le pouvoir y fût modéré, comme il l'étoit autrefois en Égypte. Il falloit que le pouvoir y fût modéré, comme il l'est eu Hollande, que la nature a faite pour avoir attentiou sur ellemême, et non pas pour être abandunnée à la nonchalance et au eaprire.

Ainsi, malgré le climst de la Chine, où l'on est naturellement porté à l'obéissance servile, malgré les hurreurs qui suivent la trep grande étendue d'un empire, les premiers législateurs de la Chine firent obligiré de faire de très bonnes lois, et le gouvernement fut souvent obligé de lessuivre.

CHAPITRE VII.

Des ouvrages des hommes.

Las hommes, par Jeun soine se par de hommes, las lines pins proper à fevr her demante. Nons veyous couler les rivières la coliticat da las est des maris. Ceta un hieu que la nature s'a point fait, mais qui est curieres que la nature s'a point fait, mais qui est curieres par la nature. Lorque les Ferres (s) foitent les maitres de l'Aule, sil permetticient à ceux, qui maisrement de l'acte de faulte en quelque les qui al auruit point été encore arroré, d'est point perfant eign piérentione; et c, comme il sur quantité de resissemen du mont l'aurure, la representant des princitaines; et c, comme il sur quantité de resissemen du mont l'aurure, la representant de l'aute de la maisre de l'aute de l'aute de l'aute de l'aute de l'aute de la comme d'aute de l'aute de la comme d'aute de la comme d'aute de la comme de la comme de la comme de l'aute de la comme de la comm

Aissi, comme les nations destruetrices font des maux qui durent plus qu'elles, il y a des nations industrieuses qui font des biens qui ne finissent pas même avec elles.

CHAPITRE VIII.

Rapport général des lois.

Las lais out un tris grand rapport avec la fepo dont les divers peuples se procureut la aubisituece. Il faut un code de lois plus étendu pour un peuple qui s'attache au comucere et à la mer , que pour un peuple qui se countent de cultiver ses terro. Il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui s'ut de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui s'ut de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour ce dernière que pour un peuple qui sit de se stasse.

CHAPITRE IX.

Du terrain de l'Amérique,

e) Posser, La.

Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages

[&]quot;til Le Japon decor a cret par so grandent et pas so serviside

on Amérique, c'est que la terre y produit d'ellenambe basucoup de fruits dont on peut se nourris. Si es semanes y cultivent autour de la cabase au morceau de terre, le mais y vient d'abord. La chase et la pieche achevent de mettre les bommes dans l'aboudance. De plus, les animaux qui paisrent, comme les bords, les buffics, éce., y réusisseat mieux que les bêtes carnacsires. Celles-ciout es de tout temps l'empire de l'Afrique.

Je crois qu'on n'auroit point tous ees avantages en Europe, si l'on y loissoit la terre inculte; il n'y vieudroit guère que des forêts, des chênes, et autres artères stériles.

CHAPITRE X.

Du nombre des hommes, dans le rapport avec la manière dont ils se procurent la subsistance.

Quano les nations ne cultivent pas les terres, voir dans quelle proportion le nombre des homnes s'ytrouve. Comme le produit d'un terrain inculte est au produit d'un terrain cultivé, de même le nombre des sauvages, dans un pays, est au nombre des laboureurs dans un autre; et, quand le peuple qui cultive les terres cultive aussi les arts ', cela suit des proportions qui demanderoient bien des détails.

Its ne peuvent guère former une grande nation.
S'às sont posteurs, ils ont besoin d'un grand
pays pour qu'ils puissent subsister en certain
nombre; s'ils sont chasseurs, ils sont eucore en
plas petit nombre, et formeut pour vivre une
plas petit attion.

Leur pays est ordinairement plein de forêts; et, comme les bommes n'y out point donné de cours aux caux, il est rempli de marécages, où chaque troupe se cantouse et forme une petite nation.

CHAPITRE XI.

Des peuples sauvages et des peuples barbares.

It y a cette différence entre les penples san-"YAR. I... les acts, le nossère des savages est au nombre de er preple en raison composée du nombre des savages à celui des laboureurs, et du nombre des laboureurs à celui des homers est cultivant les erie. vages et les peuples barbares, que les premiers sont de petites nations dispersées, qui, par quelques raisons particulières, ne peuvent pas se réunir ; au lieu que les barbares sont ordinairement de petites nations qui peuvent se rémuir. Les premiers sont ordinairement des peuples chasseurs; les seconds, des peuples pasteurs. Cela se voit bien dans le nord de l'Asie. Les peuples de la Sibérie ne sauroient vivre en corps , parce qu'ils ne pourroient se nourrir; les Tartares peuvent vivre eu corps pendaut quelque temps, parce que leurs troupeaux peuvent être rassemblés pendant quelque temps. Toutes les bordes peuvent donc se réunir; et cela se fait lorsqu'un ebef en a soumis beaucoup d'autres : après quoi, il faut qu'elles fassent de deux choses l'une, qu'elles se séparent, ou qu'elles aillent faire quelque grande conquête dans quelque empire du midi.

CHAPITRE XII.

Du droit des gens chez les peuples qui ne cultivent point les terres.

Ext proples, ne vinat pas dans un terrain limité et circouseri, suront entre ext hieu des sujes de quecelle; ils se disputeront la terre inculte, comme parai mont les citypers et disputent les béringes. Ainsi ils trouveront de friquentes occasion de guerre pour leurs chauses, pour leurs péches, pour la nourriture de leurs et al leur de leur de leur leur de leur de et a leur de leur de leur de leur de leur de et a leur de leur de leur de leur de leur de et al leur de leur de leur de leur de leur de mount peu à dévêter par le drait che pur de leur de grant pur la dévête par le drait che pur leur de grant pur le dévêter par le drait che pur leur de leur de

CHAPITRE XIII.

Des lois civiles chez les peuples qui ne cultivent point les terres.

C'ast le partage des terres qui grossit priucipalement le code civil. Chez les uatious où l'on n'aura pas fait ce partage, il y aura très peu de lois civiles.

On peut appeler les institutions de ces peuples des marars plutôt que des lois. Chez de parcilles nations, les vieillards, qui se souvieunent des choses passées, not une grande autorité: ou n'y peut être distingué par les biens, mais par la main et par les conseils.

Ces peuples errent et se dispersent dans les platurges un dans les forfets. Le marique p'u sera pas aussi assuré que parmi nous, où il est fixé par la demeure, et où la femme tient auce maisson; ils peuvrent donc plus aisément changer de femmes, en avoir plusieurs, et quelquefois se neller indifféremment comme les leites.

Les peuples pasteurs ne peuvent se séparer de leurs troupeaux, qui foot leur subsistance; ils ne sauroient non plus se séparer de leurs femmess, qui en ont soin. Tout cela doit done marcher enemble; d'autant plus que, visant ordinairement daos de graodes plaises, où il y a peu de lieux forts d'assiètle, leurs femmes, leurs enfaots, leurs troupeaux, deviendroieot la proie de leurs enemes.

Leurs lois régleront le partage du butin, et auront, comme nos lois saliques, une attentiou particulière sur les vols.

CHAPITRE XIV.

De l'état politique des peuples qui ne cultivent point les terres.

Cs pruples jouissent d'une grande fiberté; car, comme ils ne cultivent point la terres, ils n'y sont point attaclés; ils sont errants, vagshonds; et , si un chef vonoint leur dère leur fiberté, ils Trioriot d'alord chercher chez un antre, on se retireroient dans les hois pour y vivre avec leur famille. Chez cro-puples, la liberté de Thomme est si grande qu'elle entraine nécessairement la liberté du crison.

CHAPITRE XV.

Des peuples qui connoissent l'usage de la monnoie

Antstippe, ayant fait naufrage, nagea et aborda au rivage prochain; il vit qu'oo avoit tracé sur le able des figures de géomètrie : il se sentit ému de joic, jugeant qu'il étoit arrivé ebez un peuple grec, et man pas chez un peuple barbare.

Soyez scol, et arrivez par quelque accident

chez un peuple inconnu; si vous voyez une pièce de monnoie, comptez que voos êtes arrivé chez une nation policée.

La culture des terres demaode l'usage de la monnoie. Cette culture suppose beaucoup d'arts et de conooissances; et l'on voit toujours marcher d'un pas égal les arts, les connaissances, et les besoins. Tout cela conduit à l'établissement d'un

signe des valeurs.
Les torrents et les incendies nons ont fait découvrir que les terres contenoient des métaux (1). Quand ils en ont été une fois séparés, il a été aisé de les employer.

CHAPITRE XVI.

Des lois civiles chez les peuples qui ne connoissent point l'usage de la monnoie,

Quant us peuple a's par l'usage de la moni, on se coussil gaire che li que les ispuistes qui virment de la violence; et les grands fishbs, en visionant, se défracher contre la violence. Il n'y a gaire là que des arrangement politiques. Mais, here us peuple ols monassies est établie, on est sujet aux injustices qui vienent de la rue; et esa signistres qui vienent de la rue; et esa signistre peuvent d'encurreires de mille façous. On y est done facré d'avoir de homes bio vivile; el les naussent avec les nouvenux moyens et les diverses manières d'être méchant.

Dans les pays où il n'y a point de monnoie, le ravisseur a éclière que des choses, et les choses ne se ressemblent janais. Dans les pays où il y de la monnoie, le raviseur eulère des signes, et les sigoes se resemblent toujours. Dans les premiers pays, rien ne peut être caché, parce que le ravisseur porte tuujours avec lui des preuves de sa consiction: cela w'est pas de même dans les autres.

CHAPITRE XVII.

Des lois politiques chez les peuples qui n'ont point l'usage de la monnoie.

Ca qui assure le plus la liberté des peuples qui

(1) C'est ainsi que Diodure nous dit que des bespers trouvieurs l'or des Pyrénces. ne cultivate point les terres, evit que la monsile mer et ticonome. Le frintis de la chanse, ce les pleche, ou des troupeaus, ne provent d'assender en seus grande quantiée, il aire sander en seus grande quantiée, il aire santez pour qu'un homme se trouve en sint de corrempers tous les setter; a litir que, houtir; a litir que, houtir; a litir que, houtir qui fou veut. Chez les peuples qui n'on point de monoise, chema pour de houtins, et les sintigés, et les printiée de réplacement. L'égithit est donc forvie : mais laure chât pou chât point depondement.

CHAPITRE XVIII.

Force de la superstition.

St en que les relations nous ditent est vai, ja, constitution d'un peuple de l'Accinise. Au constitution d'un peuple de l'Accinise. Il les relations de l'accinise d'un peuple de l'Accinise, d'impge à ceci. Leur chef (*) dispose de lière de lous son guite, et le nit la triès en la faitaire; il la pe peuvent la réduer leur têtre trait à la fatte d'une le grade eigneur. Leure que de l'accinise de le manuel le constitution de la comme le grade eigneur. Leure de le cefatta à la manuelle, pour le servir à sa vie. Vous diriet que c'est le grade Sécontise d'un servir pendante le cette de la chief dans au cabase avec le cette chef est la triès dans au cabase avec le cette de la Chief.

Les préjugés de la supersition sont supérieurs à tous les autres préjugés, et ses raisons à toutes las autres aisons. Ainsi, quodque les peuples sunages ne connoissent point naturellement le despotisme, ce peuple-ci le ronnoit. Ils adorent le soleil; et, ai leur chef n'avoit pas imaginé qu'il étoit le frère du soleil, ils n'auroient trouvé en lui qu'un misérable connes eux.

CHAPITRE XIX.

De la liberté des Arabes, et de la servitude des Tartares.

Les Arabes et les Tartares sont des penples pasteurs. Les Arabes se trouvent dans les cas généraux dont nous avons parió, et sont libres; an lieu que les Tartares (peuple le plus singulier de (1) Leure depastes, viaguime recost. la terre) se trouvent dans l'esclavage politique (1).

J'ai déja (2) donné quekques raisons de ce dernier fait : en voici de nouvelles.

Ils routs point de villes, ils routs point de Fais, ils ont prese de Fais, ils ont prese marsis, ils rarrivires fonets, ils ont rejust de marsis, ils rarrivires post prospet topiques glarice; ils habitent une impropue topiques d'est de l'une peut, et par roud-quest d'es lièra ; mais ils rout ausures aprece de revinien in de lièra sont autre d'es no demantires es resiliars; il contra de la nobre manière se resiliars; il contra de la nobre manière se resiliars; de containes pas ai une charge civil ils reservant su valupeure. On ne des mights appartiement au valupeure. On ne des mights partiement au valupeure. De reclair a charge à une maion simple, upi n' a point de la robre de la containes pas à une charge a de la robre de la containe que a une maion simple, upi n' a post de la robre de l

En effet, dans un pays oi les disernes hordes se font constituellement in guerre, et ue conquirent sans cesse les unes les autres; dans un pays où, par la mort du chef. le corpa politique de chaque horde vainnec est toujours détrait, la nation en général ne peut guère être libre; car il n'y en a pas une seule partie qui ne doive avoir été un très grand nombre de fois subjuguér.

Les peuples vaincus peuvent conserver quelque liberté, lorsque, par la force de leur situation, ils sont en état de faire des traités reisleur défaite : mais les Tartares, toujours sans défense, vaincus une fois, n'ont januais pu faire des conditions

des conditions.

J'ai dit, au chapitre II, que les habitants des plaines cultivées n'étoient guère libres : des circonstances font que les Tartares, habitant me terre inculte, sont dans le même cas.

CHAPITRE XX.

Du droit des gens des Tartares.

Lxs Tartares paroissent entre eux donx et hamains, et ils sont des conquèrants très eruels ; ils passent su fit de l'épèc les babitants des villes qu'ils prennent; ils croient leur faire grace lorsqu'ils les veudent ou les distribuent à leurs sol-

(s) Lersqu'on proclame un han, tout le peuple s'écrie : « Que an paroès lui serve de giaire, » (s) Ur. xvis, etc. v.

(3) Live. 1411, 48. 4. (3) Aussi, il un fant pas être étomé si Micivés, s'étant rendo moltre d'Ispahan, 81 lucr tous les princes du sarg. dats. Ils out détruit l'Asie depuis les Indes jusqu'à la Méditerranée; tout le pays qui forme l'orient de la Perse en est resté désert.

Vuici ce qui me paroit avoir produit un pareil droit des gens. Ces peuples n'avoient point de villes; toutes leurs guerres se faisoient avec promptitude et avec impétuosité. Quand ils espéreient de vaincre, ils combattoient; ils augmentoient l'armée des plus forts quand ils ne l'espéroient pas. Avec de pareilles coutumes, ils tronvoient qu'il étoit coutre leur droit des gens qu'une ville qui ne pouvoit leur résister les arrètit : ils ne regardoient pas les villes comme une assemblée d'habitants, mais comme des lieux propres à se sonstraire à leur puissance. Ils n'avoient aucun art pour les assièger, et ils s'exposoient beaucoup en les assiegeant; ils vengeoient par le sang tout celui qu'ils venoient de répandre

CHAPITRE XXI.

Loi civile des Tartares.

La P. du Hable dit que, chez les Tartres, e'est tonjours le deruier des môtes qui est Divistier, par la raison qu'à mesure que les ainés sont en êtat de meuer la vie pastorale, ils notest de la masion avec une certaine quantité de hétail que le pire leur donne, et vont former une nouvelle hablistion. Le d'ernier des malés, qui reste dans la maison de son père, est donc son hétilier natures.

J'ai oni dire qu'une pareille contume étoit observée dans quediques petits districts d'Angleterre; et ou la trouse eucore eu Bretagne, dans le duché de Robas, où elle a live pour les rotures. Cest sax doute une loi pastorale venue de quedque petit peuple breton, ou portée par quedque peuple geruain. On sait par César et Tacite que peuple geruain. On sait par César et Tacite que ces deraires entitivoient pue les terres.

CHAPITRE XXII.

D'une loi civile des peuples germains.

J'expliquenai ici comment ce texte particulier de la loi salique, que l'un appelle ordinaire ment la loi salique, tient aux institutions d'un peuple qui ne eultivoit point les terres, on du moins qui les cultivoit peu.

La loi salique (t) veut que, lorsqu'un homme laisse des enfants, les mâtes succèdeut à la terre salique, au préjudice des filles.

Pour savoir ee que e'étoit que les terres saliques, il faut chercher ce que e'étoit que les propriétés ou l'usage des terres chez les Francs, avant qu'ils fussent sortis de la Germanie.

M. Échard a très bieu prouvé que le mot salique vient du mot sala, qui signife maison; et qu'ainsi la terre salique étoit la terre de la maison. J'irai plus loin; et j'examinerai ce que c'étoit que la maison, et la terre de la maison, chez les Germaius.

- Ils nhabitest point de villes, dit Tacite (2), et ils ne provers sonffir que leurs maisons se toucheut les unes les autres; chacus laisee autour de sa maison un petit terrais ou espace, qui est clos et fermé. «Thetie parloit exactement. Car plusieurs lois des codes (3) Larbares ont des dispositions differentes contre ceux qui reaversoient cette enceinte, et ceux qui pénètroient dans la maison même.

que les Germains cultivoient ne leur étoient données que pour un an , apres quoi elles redevenoient publiques. Ils n'avoient de patrimoine que la maison, et un morcean de terre dans l'encentre autour de la maison (4). C'est ce patrimoine partientier qui appartenoit aux mâles. Le elles possoient dans sure autre maison.

Nous savons par Tarite et Cèsar que les terres

La terre salique étoit done cette enceinte qui dépendoit de la maison du Germain; e étoit la seule propriété qu'il eût. Les Fraues, après la conquête, acquirient de nouvelles propriétés, et on continua à les appeler des terres saliques.

Lorque les Francs vivolent dans la Germanie, leurs biens étoient des serlaces, des troupents, des cheraux, des armes, etc. La maison, et la petitle portion de terre qui y étoit jointe, étoient naturellement données aux enfants mâtes qui devoient y lanbier. Mais, lursqui après la conquele. les Francs curcut acquis de grandes terres, on troust dur que les filles et leurs enfants ne purtroust dur que les filles et leurs enfants ne pur-

⁽a) Titre o

⁽a) Sellis Gransorum populis urbes habeturi astis notus et ac peti quedem toter as junctos sedes; colum discreta as discreta, at fossa, ut campos, ut sessus plavalt. S secs locust, nos is nontrum morem como ite orber ratibus ardaccia, assa quiques dossus apato circumdat. « He Marchas Commancia».
(b) La Los des Alemando, ch. x; el la Los des Bararres, t.t. x. b. et s. f. et a.

t et a. (g) Cette entrante s'appelle corto , data les chartess

sent y avoir de part. Il s'introduisit un usage, qui permettoit au père de rappeler sa fille et les esfants de sa fille. On fit taire la loi; et il falloit bien que ces sortes de rappels fassent communs, paisqu'on en fit des formules (1).

Parmi toutes ces firmules , j'en trouve une singalière (2). Un aieul rappelle ses petits-enfants pour succèder avec ses fils et avec ses filles. Oue devenoit donc la loi salique? Il falloit que, dans ces temps-là même, elle ne fût plus nbscrvée, ou que l'usage continuel de rappeler les filles eut fait regarder leur capacité de succèder comme le cas le plus nedinaire.

La loi salique n'ayant point poor objet une certaine préférence d'un sexe sur un autre, elle woit encore moins celui d'une perpétuité de famille, de nom, ou de transmission de terre : tout cela n'entroit point dans la tête des Germains. Cétoit une îni purement économique, qui donnoit la maison, et la terre dépendante de la maison, aux males qui devoient l'habiter, et à qui par conséquent elle convenoit le mieux.

Il n'y a qu'à transcrire ici le titre des aleux de la loi salique; ce texte si fameux, dont tant de gens ont parlé, et que si peu de gens nut lu. a 1º Si un homme meurt sans enfants, son

père on sa mère lui succèderont, 2º S'il n'a ni père ni mère, son frère ou sa sœur lui succèderont. 3º S'il n'a ui frère ni sœur, la sœur de sa mère lui succèdera. 4º Si sa mère n'a point de szur, la sœur de son père lui succèdera. 5º Si son pere n'a point de sœur, le plus proche parent par miles ini succedera. 6º Aucune portion (3) de la terre salique ne passera aux femelles; mais elle appartiendra aux mâles, e'est-à-dire que les enfants mâles succèderont à leur père. «

Il est clair que les ciuq premiers articles concernent la succession de celui qui meurt sans enfants; et le sixième, la succession de eelui qui a des enfants.

Lorsqu'un homme mouroit sans enfants, la loi vouloit qu'un des deux sexes u'eût de préférence sur l'autre que dans de certains cas. Dans les deux premiers degrés de succession, les avantages des mûles et des femelles étoient les mêmes; dans le troisieme et le quatrième, les femmes avoient la préférence; et les mâles l'avoient dans

le cinquième. (1) Voyes Marculfe, L. tr., Form. 10 at 12; l'appendice de

Meculie, Form. 19; et les formules anciennes, appelers de Semend , Ferm. 32.

(2) Form, 55, dans le recuril de Lindemheuch.

(3) - De terra vero salica in maliceem colla porto hacedin is irrest, and hor virilia areas acquirit, bor est, filsi in ipos hereditate secondant. . (Tot. axes , \$ 6.)

Je trouve les semences de ces bizarreries dans Tacite. - Les eufants (1) des sœurs , dit-il , sont chéris de leur oncle comme de leur propre père. Il y a des gens qui regardent ce lien comme plus étroit et même plus saint; ils le préférent quand ils recoivent des ntages, » C'est pour cela que nos premiers historiens (2) nous parlent taut de l'amour des rois francs pour leur sœur et pour les enfants de leur seur. Que si les enfants des securs étoient regardés dans la maison comme les enfants mêmes, il étoit naturel que les enfauts regardassent leur tante comme leur propre mère.

La sœur de la mère étoit préférée à la sœur du père : cela s'explique par d'autres textes de la loi salique: lorsqu'une femme étoit veuve (3), elle tomboit sous la tutele des parents de sou mari; la loi préférnit, pour cette tutéle, les parents par femmes aux pareuts par mâles. En cffet, une femme qui entroit dans une famille, s'unissant avec les personnes de son sexe, elle étoit plus liée avec les parents par femmes qu'avec les parents par mâles. De plus, quand nn (4) homme en avoit tué un autre, et qu'il n'avoit pas de quoi satisfaire à la peine pécuniaire qu'il avoit encourue, la loi lui permettoit de ecder ses biens, et les pareuts devoient suppléer à ce qui mauquoit. Après le père, la mère, et le frère, c'étoit la sœur de la mère qui payoit, comme si ce lien avoit quelque chose de plus teudre: or, la parenté qui donne les charges devoit de même donner les avantages.

La loi salique vouloit qu'après la sœur du père le plus proche parent par môles eût la succession : mais, s'il étoit parent au-delà du ciuquième degré, il ne succèdoit pas. Aiusi nue femme au cinquieme degré auroit succède au préindice d'un mâle du sixième; et cela se voit dans la loi (5) des Francs ripuaires, fidele interprête de la loi salique dans le titre des aleux, nú elle suit pas à pas le même titre de la loi sa-

Si le père laissoit des enfants, la loi salique vouloit que les filles fassent exelues de la succes-

^{(1) -} Socorem fittire ideas apad avanesites quest apad patres besor. Quidam macticerm sectic remeur base seven sanguias nekstranter, et la accipendo obsidibus magis exiguat, traquem il et animom Bemias et domam lațios tenesal. - (De Moriba

⁽²⁾ Voyeg, dans Grégoire de Tours, L vist, els avint et au , L 15, ch. 211 et 22, les fareurs de Gentren sur les manyon traitements faits a legunde, se nièce, par Leavigilde; et cousse Childebert, son frère, il la garree pour la venger. (3) Les salique, til. XLOIL

⁽⁴⁾ But, M 141, 5 1. (b) - Et driacepe major of quiatum granculom qui pressonafacrat to harred-tatem succedat. - / Tit. sat , 5 3.)

sion à la terre salique, et qu'elle appartiut aux enfants máles.

Il me sera aisé de prouver que la loi salique n'exelut pas indistinctement les filles de la terre salique; mais dans le cas seulement où des frères les excluroient. 1º Cela se voit dans la loi salique même, qui, après avoir dit que les femmes ne possederoient rien de la terre salique, mais seulement les mâles, s'interprête et se restreiut ellemême ; « e'est à dire , dit elle , que le fils succèdera à l'hérédité du père. »

a" Le texte de la loi salique est éclairei par la loi des Francs ripuaires , qui a aussi un titre (1) des aleux très conforme à celui de la loi salique.

3º Les lois de ces neuples barbares, tous originaires de la Germanie, s'interprétent les unes les antres, d'autant plus qu'elles ont toutes à peu près le même esprit. La loi des Saxons (a) veut que le père et la mère laissent leur hérédité à lenr fils, et non pas à leur fille : mais que, s'il n'y a que des filles, elles sient toute l'hérédité.

4º Nous avons deux anciennes formules (3) qui posent le cas où, suivant la loi salique, les filles sont exelues par les mâles ; e'est lorsqu'elles concourent avec leur frère.

5" Une autre furmule (4) prouve que la fille succèduit au préjudice du petit-fils; elle n'étoit donc exclue que par le fils,

6º Si les filles, par la loi salique, avoient été généralement exclues de la succession des terres. il seroit impossible d'expliquer les histoires, les formules, et les chartres, qui parlent continuellement des terres et des hiens des femmes dans la première race.

On a eu tort de dire (5) que les terres saliques étoient des fiefs, 1º Ce titre est intitule des Aleux. aº Dans les commencements, les fiefs n'étnieut point héréditaires. 3° Si les terres saliques avoient été des fiefs, comment Marculfe auroit-il traité d'impie la coutume qui exclusit les femmes d'y succèder, puisque les mâles mêmes ne succèdoient pas aux fiefs ? 4º Les chartres que l'on cite pour pronver que les terres saliques étoient des fiefs, prouvent seulement qu'elles étoient des terres franches, 5° Les fiefs ne furent établis qu'après la conquête*; et les usages saliques existoient avant que les Francs partissent de la Germanie. 6º Ce ne fut point la loi salique qui , en bornant la succession des femmes, forma l'établissement des fiefs; mais ce fut l'établissement des fiefs qui mit des limites à la succession des femmes et anx dispositions de la loi salique.

Après ce que nons venons de dire, on ne croiroit pas que la succession perpétuelle des mâles à la couronne de France pût venir de la loi salique, Il est pourtant indubitable qu'elle en vient. Je le prouve par les divers codes des peuples harbares. La loi salique(1) et la loi des Bourguignons (a) ne donnérent point aux filles le droit de succèder à la terre avec leurs frères; elles ne succédérent pas non plus à la couronne. La loi des Wisigoths (3), au contraire, admit les filles (4) à succèder aux terres avec leurs frères ; les femmes furent capables de succèder à la couronne. Chez ces peuples, la disposition de la loi civile força (5) la loi politique.

Ce ne fut pas le seul cas où la loi politique, ehez les Francs, cèda à la loi civile. Par la dispositiun de la loi salique, tous les frères succèdoieut également à la terre; et e'étoit aussi la disposition de la loi des Bourguignous. Aussi, dans la monarchie des Francs et dans celle des Bourguignons, tous les frères succèdérent-ils à la couronne, à quelques violeuces, meurtres et usurpations près, chez les Bourguignons.

CHAPITRE XXIII.

De la longue chevelure des rois francs *.

Les peuples qui ne cultivent point les terres n'ont pas même l'idée du luxe. Il faut voir dans Tacite l'admirable simplieité des peuples cermains : les arts ne travailloient point à leurs ornements; ils les trouvoient dans la nature. Si la famille de leur chef devoit être remarquée par

⁽a) Titre ava-

⁽²⁾ Tit. ver. \$ 1. . Pater out mater defenct?, Blio. won Shim. hereditatem relinquant. - (5 (.) - Qui defunctus, non Sline, sed Bliss reliquerit, ac ess omois harrelitas pertinent. . (2) Bans Marculle, L. 11, Form. 12; et dans l'appendice de

Marculfe, Form. to (4) Bans le recursi de Lindrahrech , form. 55.

⁽⁵⁾ Du Carge , Pithon, etc.

[&]quot; Yas ... Et les lois sallques faceal visiblement recordiors 44941...

⁽t) Titre sau. (2) Tit. 1. § 3; tit. urr. § 1; et tit. 44

^{(3;} Liv. 14, 52, 11, 11, 5 1 (4) Les nations germaines, dit Tacite, avoient des mages commons; elles en accient eussi de particuliers. (b) La coeronne, chez les Outropothe, pessa deux fou par les

fremes son miles; l'one, par Avalanuette, dans la personne d'Athalane; et l'autre, par Amaiafrede, dans la personne de Throist, Ce n'est pas que, chez eux, les femenes ne possent reguer par elles-mêmes : Amalemmthe , apres la mort d'Athalaric , regna, et régna même après l'élection de Théodot, et concurremment avec lot. Voyes les lettres d'Amalassanibe et de Théodet, dess Carrodore, I. v.

^{*} Van ... De le chevelure revale.

quelque signe, c'étoit dans cette même nature qu'ils devoient le chercher : les rois des Franes, des Bourguignons, et des Wisigoths, avoient pour diadème leur longue chevelure.

CHAPITRE XXIV.

be a street to the street

Des mariages des rois francs.

I'as dit ci-dessus que, chez les peuples qui pe cultivent point les terres, les mariages étoient beancoup moins fixes, et qu'on y prenoit ordinairement plusienus femmes. Les Germains étoient presque les seuh (1) de tous les barbarres qui se contentissent d'une seule femme, si l'on en exespie (2), dit Tacie, quedques persouuse qui, aon par dissolution, mais à cause de leur nobesse, en avoient plusieurs.

Ce la explique comment les rois de la première cerurat un si grand nombre de femmes. Ces marisque étoient moiss un témogange d'Incontinece, qu'un attribut de dignité; c'est été les blesser dans un endroit bien tendre que de leur faire perdre une telle prérogative (3). Cela caplique comment l'exemple des rois ue fut pas suivi par les sujets.

CHAPITRE XXV.

Childeric.

Lts mariages chez les Germains sont aévires(4), dit Tacite. Les vices n'y sont point un sojet ridicule : corrompre ou être corrompu, ne s'appelle point un usage ou une manière de vire : il y a peu d'esemples(5), dans une nation si nombreuse, de la violation de la foi conjugale. Cela explique l'expulsion de Childérie : il cho-Cela explique l'expulsion de Childérie; il cho-

quoit des mœurs rigides que la couquête n'avoit pas eu le temps de changer.

(t) - Prope soit barbarorum singelia uncribus contenti sunt. - (Dr. Maris. Germ.)
(2) - Exceptia odmodum paucis qui, non libidine, sed ab no-

bilitions, phrims supili ambienter, « [Red.] (3) Toyen la Chronique de Frédépaire, son Tan 628. (4) Severa matrimonio... Nesso tille vitta ridet; soc corcumpére et corrumpi saculum vecatur. « (De Mondus Germa-

norma...)
(3) «Paucys» ma in tam numerom gente adeliteria.» (Bud.).

CHAPITRE XXVI.

De la majorité des rois francs,

Las peuples harbares qui ne cultivate piosi les treres n'ont point propresent de territoire, et sont, comme nous svous dit, pluté gouvernés sont, comme nous svous dit, pluté gouvernés par le révit de se que par le révit de les que par le révit de se pas que par le révit de la residencia de la révit de la révite de la révit de la

*Les sigles, dioxi (f) le roi des Outrogoths, cessend de domen la nourriture la teur petits sitôt que leura plumes et leurs nogles son formès;
ceux-si nout plum besoin du secuns d'autrui,
quand ils vont eux-mêmes chercher une proie. Il
servoit indigine que nos jeunes geau isont dans nos armées finient ceusés être dans un dge trop
folible pour règir leur hine, et pour règler koodduite de leur vie. C'est la vertu qui fait la majorité cher les Coltes a vertu qui fait la majorité cher les Coltes a vertu qui fait la majorité cher les Coltes a vertu qui fait la majorité cher les Coltes a vertu qui fait la majo-

Childebert II avoit quinze (*) ans, forsque Gontran, son oncle, le déclarm naigue, et capable de gouverner par lui-même. On voit dans la loi de Ripauires, et deg de quinze ans, le capacité de porter les armes, et la najorité marcher ensemble. « Si un Ripauire et anort, ou a été taé, y est-il dis (3), et qu'il ait laisés un fils, il ne pourra pourairer, nêt re poursaire in jugement, qu'il a s'at quinze ans comptes; pour lors il répondra lin-enfere, on chiuirs un champion. « Il

(t) - Nibil, neque publice, neque privata rri, nisi armati apunt. - (TACUE, Hed.)

aguel. • (Tactra, Hed.)
(a) • Si doplorali scusputia, aspersanter; am placelt, fremosconcutiant. • (Bid.)

(3) - Sed arma sumere non ante cuiquain moris quam civilian saffecturum probaverit. - (Isid.) (4) - Tum in ispo concilio , vel principam aliquir, vel pater. vel propiniquus, acuio francaque juvenem ornant. - (Isid.)

(5) - Hac upod illes tops, hie primes joventa honos : ante hoe domes para videntur, mon respublicar. ([Inid.] (6) Thiodorie, dans Gessoders, l. z., lettre xxvvin. (2) Il avoit à prime cinq ann, dit Grègoire de Tears, l. v.

ch. 1. loraqu'il succèda à son père, en l'an 515; c'est-à-dire qu'il avoit cinq ann. Gontran le déclara majeur en l'an 585; il avoit donc quinne ann. (8) Titre LXXXI. falloit que l'esprit fût assez formé pour se défendre dans le jugement, et que le corps le fût assez pour se défendre dans le combat. Chez les Bourguignons (1), qui avoient aussi l'usage du combat daus les actions judiciaires, la majorité étoit encore à quiuze aus.

Agathias nous dit que les armes des France étoient lézères ; ils pouvoient donc être nuieurs à quinze aus. Dans la suite, les armes devinrent pesantes, et elles l'étoient deja beaucoup du temps de Charlemagne, comme il paroit par nos capitulaires et par nos romans. Ceux qui(2) avoient des fiefs, et qui par rouséqueut devoient faire le service militaire, ne furent plus majeurs qu'à vingt-un aus (3).

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Ox a vu que, eliez les Germains, on u'alloit point à l'assemblée avant la majorité; on étoi partie de la famille, et uon pas de la république. Cela fit que les enfants de Cludomir, roi d'Orléans et conquérant de la Ronrgogne, ne furcot point diclares rois, parce que dans l'àge tendre où ils étoient, ils ne pouvoient pas être présentés à l'assemblée. Ils n'étoient pas rois encore, mais ils devoient l'être lorsqu'ils seroieut capables de porter les armes; et cependant Clotilde, leur nicule, convernoit l'état (4), Leurs oncles Clotaire et Childebert les égorgéreut, et partagérent leur royaume. Cet exemple fut cause que, dans la suite, les princes papilles furent déclares rois. d'abord après la mort de leurs pères. Ainsi le due Gondovalde sauva Childebert II de la cruauté de Chilpérie, et le fit déclarer roi (5) à l'âge de einq

Mais, dans ce changement mênse, on suivit le premier esprit de la nation, de sorte que les actes ne se passoient pas même au nom des rois pupilles. Aussi y eut il chez les Francs une double administration. l'une qui regardoit la personne du roi pupille, et l'autre qui regardoit le rovanne: et, dans les fiefs, il y eut upe différence entre la tutéle et la baillie.

CHAPITRE XXVIII.

De l'adoption chez les Germains.

Comma chez les Germains on devenoit maieur en recevaut les armes, on étoit adopté par le même sieue. Ainsi Gontran voulaut déclarer ma jeur son neven Childebert, et de plus l'adopter, il lui dit : - J'ai mis (1) ce javelot dans tes mains, comme un sigue que je t'ai donné mon royaume. Et se tournant vers l'assemblée : « Vous voyez que mon fils Childebert est deveuu un homme; obéissez - lui. . Théodorie , roi des Ostrogoths , vaulant adopter le roi des Hérules, lui écrivit (2): - C'est une belle chose, parmi nous, de pouvoir être adopté par les armes ; car les hommes courageux sout les seuls qui méritent de devenir nos enfauts. Il y a une telle force dans cet acte, que celui qui en est l'objet aimera tonjours mieux mourir que de souffrir quelque chose de honteux. Ainsi, par la coutume des nations, et parce que vous êtes un homme, nous vous adoptons par ces houcliers, ces épées, ces ehevaux, que nous rous envuyons.

CHAPITRE XXIX.

Esprit sanguinaire des rois francs.

Caovis n'avuit pas été le seul des princes ches les Francs qui cut entrepris des expéditions dans les Gaules; plusieurs de ses pareuts y avoien mene des tribus particulières; et, comme il y eu de plus grands succes, et qu'il put douner de établissements considérables à ceux qui l'avoient suivi, les Francs acconsurent à lui de toutes les trilms, et les autres chefs se trouverent trop foibles nour lui resister. Il forma le dessein d'exterminer toute sa maison, et il y réussit (3). Il craignoit, dit Grégoire de Tours (4), que les Franci

⁽s) Titre axx (a) Il n's out point de changement pour les cotomers. (3) Saint Louis ne let majeur qu'a cet age. Cela changre par

un edit de Charles v., de l'ou 1356 (4) Il paroit, par Gregoire de Tours. I. 101, qu'elle choidt drus hommes de Bonzponne, qui était une comparte de Clodoour, pour les rievez au siège de Tours, qui était surei du royen-

⁽⁵⁾ Gazorian be Tooms, I. v. ch. s. - Vie Bestro srtelle me-

jan preacto, qui die dominier notalis, ergnaer er pet -

⁽a) Yours Gripoles de Tours, 1, wat, ch. aures,

⁽a) Dans Lauradore . L. 24, lettre 22 (1) Beaucige on Tores, I. m. (4" Bot

ae prisent un autre chef. Ses enfants et ses successeurs suivirent cette pratique autant qu'ils purent: on vit sans cesse le frère, l'oncle, le ocveu; que dis-je? le fils, le père, conspiere coutre toute sa familie. La loi séparoit sans ceuse la mosarchie; la crainte, l'ambition et la cruauté, vouloient la réculte.

CHAPITRE XXX.

Des assemblées de la nation chez les Francs.

On a dit ri-dessus que les peuples qui ne cultivat point les terres jouissieuri d'une grande liberé. Les Germains furent dans ce cas. Tareit dany les des qu'alts ed montent à leurs vais on chefs qu'un pomorir tes modéré (1); et Cear (2), qu'ils sèvient point de magièrat commun pedant la pint, miss que, dans chaque villege, les princes realisent ja justice eurire les terres, Auxil des de vis, came la formation de visit, marche de l'appendic de visit que de l'appendic de l'appendic de visit que de l'appendic de l'a

 Les princes (4), dit Tacite, délibérent sur les petites choses, toute la nation sur les grandes; de note pourtant que les affaires dont le peuple prend connoissance sont portées de même devant les princes. — Cet usage se conserva après la conquête, comme (5) on le voit dans tous les monuments.

Tacite (6) dit que les crimes capitaux pouvosent être portés devaut l'assemblée. Il eu fut de même après la conquête, et les grands vassaux y firent jugés.

- (t) Ner regibus libera aut infinita potestas. Ceteraus neque minisderriere, neque vinerre, neque vecterare, cic. « (De Merika Germanerum.) (t) « In pape nálius est communic magastratus; sed principes
- representation paparaminater sees justicent. (De Betto Gatt., L.v.,)
 [2] Liv., vi.
- (i) De minoribus priacipes consultant, de sasjoribus omaes, ita tamen at ca quorum penes pirbem achitram est, apud printipes quoque periracientur. (Br. Morsi, Germ.)
- (5) Les commun populi 51 et constitutione regis. (Capetalares de Charles-le-Chause, an 164, act. 6.) (6) - Licel agust concellum accusses, et discrimen capitis in-

tradere . + (De Morsh, Germ.)

concriment capação (ar

CHAPITRE XXXI.

De l'autorité du clergé dans la première race,

Cara les proples hadrares, les prieres out ondiminement du posserio, perce qu'ils containtoiré qu'ils doirent teuir de la région, et de puissance que che ca de peuples pareit, deux la superation. Avait voyane-mon, chan Taries, queles prieres étionel for aervalités et neu. Paries, par les prieres étionel for aervalités et neu. Paries par mains, qu'ils mettinient la police (c) dans l'assens de châtire, de lien, de l'apperer, et qu'ils faivoient, mon pas par un ou ordre du priere, ui pour instigure un prine, main comme par me inspiration de la dirile, l'oujour prieresta de evas qu'ils deil à gerrer.

In e faut pas être étones à, dès le commencement de la premiere race, ou voit les évêques arbitres (3) des jugements, si ou les voit paroltre dans les assemblées de la netion, s'ils infloent si fort dans les résolutions des rois, et si un leur donne tant de biens.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

OES LOIS, DANS LE RAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LES PRINCIPES QUI FORMENT L'ESPRIT GÉNÉ-RAL, LES MORURS, ET LES MANIFRES D'UNE NATION.

CHAPITRE PREMIER.

Du sujet de ce livre,

CETTA matière est d'une grande étendue. Dans cette foule d'idées qui se présentent à mon esprit, je serai plus attenif à l'ordre des eluoses qu'aux choses mèmes. Il faut que J'écarte à droite et à gauche, que je perce, et que je me fasse jour.

(t) «Silentium per saceidoles», quibus et coercendijus est, imperatue. « (De Mond. Gene.)
 (z) « Nec regibus libera aut infinita potentius. Geterum neque.

(3) Act regime investant potential between Contrara includent animoderative, Reque efficite, neque verborare, a las acceptatable est permission non quant la portata, are della juvia and write the superante, queen advoc la Mataribus credint.

, i., Voyeg la Consistenten de Ontore, de l'antido, nel. vi.

CHAPITRE II.

Combien, pour les meilleures lois, il est nécessaire que les esprits soient préparés.

Rexx ne parut plus insupportable aux Germains (1) que le tribunal de Varus. Celui que Justinien érigea (2) chez les Laziens pour faire le proces au meurtrier de leur roi, leur parut una chose horrible et barbare. Mithridate (3), barauguant contre les Romaius, leur reproche sur-tout les formalités (4) de leur justice. Les Parthes ne purent supporter ce roi qui, ayaut été élevé à Rome, se reudit affable (5) et accessible à tout le munde. La liberté même a paru insupportable à des peuples qui n'étoient pas accoutumes à en jouir. C'est ainsi qu'un air pur est quelquefois nuisible à ceux qui unt séeu dans des pays marécageux.

Un Venitien, pomme Balbi, etaut au (6) Pegu, fut introduit chez le roi. Quand celui-ci apprit qu'il n'y avoit point de roi à Venise, il fit un si grand éclat de rire, qu'une toux le prit, et qu'il cut heaucoup de peiue à parler à ses enurtisans, Quel est le législateur qui pourroit proposer le gonvernement populaire à des peuples pareils ?

CHAPITRE III

De la tyrannie.

It y a deux sortes de tyrannie : une réclie, qui consiste dans la violence du gouvernement; et une d'opinion, qui se fait sentir lorsque ceux qui gouvernent établissent des choses qui choquent la manière de penser d'une nation.

Dion dit qu'Auguste vaulut se faire appeler Romulus; mais qu'avant appris que le peuple craignoit qu'il ne voulût se faire roi, il changes

de dessein. Les premiers Romains ne vouloient point de roi, parce qu'ils n'en ponvoient souffrir la puis-ance; les Romains d'alors ne voulnient point de rai, pour n'en point souffrir les manières. Car, quoique César, les triumvirs, Auguste, fussent de véritables rois, ils avoient gardé tout l'extérieur de l'égalité, et leur vie privée contenoit une espèce d'apposition avec le faste des rois d'alors ; et , quand ils ne vanloient point de roi, cela significit qu'ils vauloient garder leurs manières, et ne pas prendre eelles des peuples d'Afrique et d'Orient.

Diou (1) nous dit que le peuple romain étoit indigné contre Auguste, à cause de certaines lois trop dures qu'il avoit faites; mais que, sitôt qu'il eut fait revenir le comédieu Pylade, que les factious avoient chasse de la ville, le mécontentement cessa. Un peuple pareil sentuit plus vivement la tyrannie lorsqu'on chassoit un baladin que lorsqu'up lui ôtnit tnutes ses lois.

CHAPITRE IV.

Ce que c'est que l'esprit général.

PLUSIZUES choses gouvernent les hommes; le elimat, la religiou, les luis, les maximes du gonvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières ; d'où il se forme un esprit général qui en résulte.

A mesure que dans chaque nation une de ces eauses agit avee plus de force, les autres lui cedent d'autaut. La nature et le climat dominent presque seuls sur les sauvages ; les manières gouvernent les Chinois; les lois tyrannisent le Japon; les mœurs donnoient autrefois le tou dans Lacedemone; les maximes du gouvernement et les mœurs auciennes le donnoient dans Rome.

CHAPITRE V.

Combien il faut être attentif à ne point changer l'esprit général d'une nation.

(e) Liv. Liv. p. 539

S'at y avoit dans le mande une nation qui côt

⁽c) ils counciest in langue arx avecuts, et disoleut ; «Vipère , ceue de udler. . (Tacita.)

⁽⁹⁾ AGATHEAR, I. CV. (3) Justin , L answers

^{(4) -} Colemnas littem. - (But.)

^{(5) ·} Prompti aditus, nova comitta, ignote Parthis virtates;

⁽⁶⁾ Il en a fait la description en 1546, (Recueil des veyag

qui est serve a l'établicament de la gompagnie des lades , L. 122, part t, p. 31.)

use hauseur sociable, une couverture de coer, une joie dans la vie, un goid, une facilité commoniquer ses pensées; qui fit vive, agréable, moniquer ses pensées; qui fit vive, agréable, griècesid, de la franchie, un certain point d'houseur, il or faudroit, point chercher à glere par des los ses maniferes, pour une point giber ses vertus. Si en général le caractère est bon, un innorte de maniferes, forte un voi un trans-

On y pourroit conteuir les femmes, faire des lois pour corriger leurs mœurs, et horuer leur hux: mais qui salt sio nu's perdroit pas un certain goût qui seroit la source des richesses de la nation, et une politesse qui attire chez elle les étrangers?

C'est su législateur à suivre l'esprit de la nation lorsqu'il n'est pas contraire aux principes du gouvernement; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, et en suivant notre génie naturel.

Qu'on donne un esprit de pédanterie à une autiou naturellement gaie, l'état n'y gagnera rien in pour le dedans ni poue le debors. Laissez-lui faire les choses frivoles sérieusement, et gaiement les choses aérieuses.

CHAPITRE VI.

Qu'il ne faut pas tout corriger.

«Qu'on nous laisse comme nous sommes, dioné ma putillaceme d'une nation qu'in resemble beneurs, à cettle dont nous venons de douner nei été. La nature ripare tend. Elle nous a dansé une viverité espalte d'offener, et prope nous faire manquer à lous le égrads, cette même vicacité est certifée par la politrese qu'elle nous preuver, en ones impirent du poût pour le moule, et sur-tout pour le commerce des fonnes.

"Qu'on nous laisse tels que uous sommes. Nos qualités iudiscrètes, jointes à notre peu de malice, font que les lois qui géneroient l'bumeur sociable parmi nous ne seroient point convenables. "

CHAPITRE VII.

Des Athèniens et des Lacedemoniens.

Las Albeitens, continoni ce gentillomene, ciciettu ne puelpe qui avoit quelque rapport avec le notec. Il mettuit de la gateté dans les affaires, un trait de raillerie ind pissioni sur la tribune comme sur le thèttre. Cette viucité qu'il mettoin dans les coussils, il la portoit dans l'accession. Le caractère des Laccidemoniems étuit grave, estrieux, sev, actiurne. Ou aburoit pas plus tiré parti d'un Albeiten en l'emonyant, que d'un Laccidemoniem en de divertissant.

CHAPITRE VIII.

Effets de l'humeur sociable.

Paxa les peuples se communiquent, plus ils changeut aisément de mauières, porce que chacun est plus un spectacle pour un autre; ou voit miens les singularités des individus. Le climat qui fait qu'une nation aime à communiquer fait aussi qu'elle aime à changer; et ce qui fait qu'une nation sime é changer fait aussi qu'elle se forme le zoul.

La société des femmes gâte les mœurs, et forme le goût : l'euvie de pâtire plan que les autres étabilit les parures, et l'euvie de plaire plus que soi-même établit les modes. Les modes sont un objet important : à furce de se rendre l'esprit frivole, ou augmente sans cesse les branches de son commerce (v.).

CHAPITRE IX.

De la vonité et de l'orgueil des nations.

La vanité est un aussi hon ressort pour un gonversement que l'orgueil en est un dangereux. Il n'y a pour cela qu'à se représenter d'un côté les biens sans nombre qui résultent de la vanité; de

22

(1) Voyes la Fable des abeilles.

là le luxe, findantrie, luc arix, les modes, la politesce, le golt; et d'un autre c'olt les muux infinis qui naisserat de l'orgeniè de certalinea nationa; la parence, la pasuveté, l'alundon de tout, la destruction des nations que le hasard a fait tombre entre leurs mains, et de la leur même. La parence (1) est l'effet de l'orgeniè; le travail est un estime de la vanisé; l'orgeniè d'un l'orgeniè que un soite de la vanisé; l'orgeniè d'un l'orgeniè que coi le portera à savoir travailler miesta que les natres.

Toute nation paresseuse est grave; car ceux qui ne travaillent pas se regardent comme souveraius de ceux qui travaillent. Examinez toutes les nations, et vous verrez

que dans la plupart la gravité, l'orgueil, et la paresse, marchent du même pas. Les peuples d'Achim(a) sont fiers et paresseux : ceux qui n'ont point d'esclaves en louent un, ne

fût-ce que pour faire cent pas, et porter deux pintes de riz; ils se croiroient déshonorés s'îls les portoient eux.-mêmes. Il y a plusieurs endroits de la terre où l'on se laisse croître les ongles pour marquer que l'on ne

travalle point.

Les femme des faules (1) erzient qu'il est honteax pour celle d'apprendre à les c'est l'aliers,
tent pour celle d'apprendre à les c'est l'aliers,
que des les les pouls. Dans une cate, c'elle se
lifett point, dans une carte, cleir se de
lifett point, dans une carte, cleir es devir ban môme
piller les cis, cleire de divert pas môme
piller est pilles de
de dire que les qualités monties out des
édicirents solon qu'illes sont univé à d'autres
sinté l'ergoni, joint à une vaute ambition, à lugrantier de failes, etc., prodoint chet les Ro
mandre de failes, etc., prodoint chet les Ro-

CHAPITRE X.

Du caractère des Espagnols et de celui des Chinois.

Lus divers caractères des nations sont mèlès

Constants at the Coronardel, and the peoples opposition at perseave, the concomment per, purce qu'il ann missenbler; an live que la Mogdat et la people de l'indoinné sécrepes as lives que la Mogdat et la people de l'Indoinné sécrepes et justificat de commodité de la vir. comme les Européess. (Resuell des sogreges que aut arrês d'établisament de la compagais de Index, som. 1, p. 54).

(3) Lettre édificules, domiéme receell , p. se

de vertus et de vices, de bonnes et de manvaises qualités. Les heureux mélanges sont ceux dont il résulte de grands biens; et souvent on ne les soupconneroit pas : il y en a dont il résulte de grands maux, et qu'un ne soupconneroit pas nou

plus.

La house fui de Espaguola a riei fameuse dan
tous las temps, Justini (1) nous parte de leur die
liei garder la dejoire; il nout souvent soudiert
la nort pour les trais servete. Cette fidélitei qu'un
tourient autrénis, il nout encorer anjoural'hait.
Tottes les untiens qui commercerent à Cadit conficient leur fortune aux Enpagunds et leur
sous justinis reporties. Mais extre qualité admis
un sont justinis reporties. Mais extre qualité admis
partier le leur de l'autrent des l'autrents de l'autrent de l'autrent de leur monarchie.

Les peuples de l'Europe fint , sous leurs yeax, tout le cuanterce de leur monarchie.

Le caractère des Chinois forme un nutre miange, qui est en contrate avec le caractère de Epaguols. Leur vie préceire (») fait qu'ils out est était qu'ils out est était qu'ils out est était qu'ils out est était en de caractère de caractère de la caractère

CHAPITRE XI.

Réflexion.

Je u'à point dit ecci pour diminuer rien de la distance infinie qu'il y a entre les vices et les vertus : à Dieu ne plaise! J'ai reudement voulu faire comprendre que tous les vices politiques ne sont pas des vices moraux, et que tous les vices noraux ne sont pas des vices politiques; et e'est ce que ne doivent point ignorer ceux qui font des lois qui choquent l'esprit géorar.

CHAPITRE XII.

Des manières et des mœurs dans l'état despotique. C'ast une maxime capitale, qu'il ne fant ja-

(1) Liv. Marv.
(2) Per la moture du climat et du terrain
(3) Le P. Du Halaw. J. D.

mais changer les mœurs et les manières dans l'ètat despotique; rien ne seroit plas promptement suivi d'une révolution. C'est que, dans ces états, il n'y a point de lois, pour ainsi dire; il n'y a cae des moours et des manières; et, si vous renversez cela, vous renversez tout.

Les lois sout établies, les mœars sont inspirees; celles-ci tiennent plus à l'esprit général, celles-là ticunent plus à une institution partieulière : or , il est aussi dangereux , et plus , de renverser l'esprit général que de changer une institation particuliere.

On se communique moins dans les pays où chacun, et comme supérieur et comme inférieur, exerce et soaffre un pouvoir arbitraire, que dans eeux où la liberté règne dans toutes les couditions. On y change donc moins de manières et de mœurs; les manières plus fixes approchent plus des lois : ainsi il faut qu'un prince ou un législateur y choque moins les mœurs et les manières que dans auenn pays du monde.

Les femmes y sout ordinairement enfermées, et n'ont point de ton à donner. Dans les autres pays où elles vivent avec les hommes, l'envie ga'elles out de plaire, et le desir que l'on a de leur plaire aussi, font que l'on change continuellement de manières. Les deux sexes se gâtent, ils perdent l'un et l'aatre leur qualité distinctive et essentielle; il se met un arbitraire dans ce qui étoit absola, et les manières changent tous les jours.

CHAPITRE XIII.

Des manières chez les Chinois,

Mass c'est à la Chine que les manières sont indestructibles. Outre que les femmes y sont absolament séparées des hommes, on enseigne dans les écoles les manières comme les mœurs. On connoit un lettré (r) à la facon aisée dont il fait la révérence. Ces choses, une fois données en préceptes et par de graves docteurs, s'y fixent comme des principes de morale, et ne changent plas.

(1) Dit le P. du Halde

CHAPITRE XIV

Quels sont les moyens naturels de changer les mœurs et les manières d'une nation.

Novs avons dit que les lois étoient des institutions particulières et précises du législateur, et les mœurs et les manières, des institutions de la nation en général. De la il suit que, lorsque l'on veut changer les mœurs et les manières, il ne faut pas les changer par les lois ; cela paroitroit trop tyrannique : il vaat mieux les changer par d'autres mocars et d'autres manières.

Ainsi, lorsqu'un prince veut faire de grands changements dans sa nation, il faut qu'il réforme par les lois ce qui est établi par les lois, et qu'il change par les manières ce qui est établi par les manières: et e'est une très mauvaise politique de changer par les lois ce qui doit être changé par les manières.

La loi qui obligeoit les Moscovites à se faire couper la barbe et les habits, et la violence de Pierre Ier, qui faisoit tailler jusqa'aux genoux les longues robes de ceux qui entroient dans les villes, étoient tyranniques. Il y a des movens pour empêcher les crimes; ce sont les peines : il y en a pour faire chauger les manières; ce sont les exemples.

La facilité et la promptitude avec laquelle cette nation s'est policée a bieu montré que ce prince avoit trop maavaise opiniou d'elle, et que ces peuples n'étoient pas des bêtes, comme il le disoit. Les movens violents qu'il employa étoient iuntiles; il seroit arrivé tout de même à son but par la douceur.

Il éprouva lui-même la facilité de ces changements. Les femmes étoient renfermées, et en quelque façon esclaves; il les appela à la cour, il les fit habiller à l'allemande, il lear envoyoit des étoffes. Ce sexe goûta d'abord une façon de vivre qui flattoit si fort son gout, sa vanité, et ses passions, et la fit goûter aux hommes.

Ce qui rendit le changement plus aisé, c'est que les mœurs d'alors étoient étrangères au climat, et y avoient été apportées par le mélange des nations et par les conquêtes. Pierre ler, donnant les mœurs et les manières de l'Europe à une nation d'Europe, trouva des facilités qu'il n'atteudoit pas lui-même. L'empire da climat est le premier de tous les empires. Il n'avoit donc pas besoin de lois pour changer les mœurs et les manières de sa nation; il lui eut suffi d'inspirer d'autres morurs et d'autres manières.

En général, les peuples sont très attachés à leurs coutumes; les leur ûter violenment, c'est les rendre malheureux : il ne fant donc pas les changer, mais les engager à les changer euxmêmes.

Toute prine qui ne dérive pas de la nécessité est tyraonique. La loi n'est pas un pur acte de puis-sance; les choses indifférentes par leur nature ne sont pas de son ressort.

CHAPITRE XV.

Influence du gouvernement domestique sur le politione.

Ca changement des mœurs des femmes influera sans doute beuroup dans le gouerremental Moscovie. Fout est extrêmement lié : le despotisme du prince s'unit naturellement avec la servitude des femmes, la liberté des femmes, avec l'esprit de la mouarchie.

CHAPITRE XVI.

Comment quelques législateurs ant confondu les principes qui gouvernent les hammes,

Les mœurs et les manières soat des usages que les lois n'out point établis, nu n'ont pas pu, ou u'ont pas voulu établir.

Il y a cette différence entre les lois et les mours, que les lois règleut plus les actions du cityens, et que les mours règleut plus les actions de fhomme. Il y a cette différence entre les mours et les manières, que les premières regardent plus la conduite indirèreure, les autres l'extrémere. Quelquéfois, dans an cêut, ces choeses se conmolutat (1). Lyarque fut un môme code pour les lois, les mours, et les manières; et les législateurs de la Chine en firent de moine.

Il ne faut pas être étonné si les législateurs de Lacédémone et de la Chine confondirent les lois, les mœurs, et les manières : c'est que les mœurs

(1) Mour St un même code pour les lois et la religion. Les premiers Romains confindérent les contemes ancientes auc les les représentent les lois , et les manières représentent

les mours.

Les législateurs de la Chine avoient pour principal objet de faire vivre leur peuple tranquille.

Ils voulurent que les humnes se respectasent beaucoup; que checum seuft à tous les instants qu'il devoit beaucoup aux autres; qu'il n'y avoit point de citoyen, qui me dépendit, à quelque cient, d'un autre citoren. Ils douverent doue aux

reiges de la risibile la plus grande étendue.

Ainsi, ésce la peuples chimis, an vil les
gens () de village observer entre eux des cérimoise soume les gens d'une roudition relevie:
moyen très propre à isospirer la douceur , à maisteoir parais le peuple la pais et le ban ordre,
et à diet fous les vices qui vienneut d'un esprè
lide, n'est-te pas chercher le moyen de mettre
ses défants plans l'aise;

La civilité vaut mieux, à cel égard, que la politesse. La politesse flatte les vices des autres, et la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour : c'est une barrière que les hommes mettent entre eux pour s'empêcher de se corrampre.

Lycurgue, dont les institutions étoient dores, n'ent point la civilité paur objet lorsqu'il forman les manières : il eut en ue cet esprit belliques qu'il vouloit dunner à son peuple. Des gens toujours corrigent, on toujours corrigés, qu'in straisionent tanjours et étoient toujours insuruit, également aimples et régides, exerçoient plubêt eatre cux des vertus qu'ils n'avaient des égadé.

CHAPITRE XVII.

Propriété particulière au gouvernement de la Chine.

Les législateurs de la Chice férent plus (5); à la confondient le réglion, les leis, les meurs, et les manières; tent cels fut la morale, tout cels les manières; tent cels fut la morale, tout cels fut la verte. Les prépages qui regardairent ces quatre points farrat ce que l'en appela les rice. Ce fut dans l'Obervation exacet de ces rices que le gouvernement chiunis triumpha. On passa toute le gouvernement chiunis triumpha. On passa toute si puessos à le sa percedre, toute a si cé it les pratiques. Les lettrés les conséguèrent, les maçies trats les préchément. B., comme it servélopopoient

(s) Voyes le P. du Balde.

(s) Voyes les lieres elassiques deut le P. du Raide nous a douse de u brant morceaux.

toutes les petites actions de la vie, lorsqu'on trouva moyen de les faire observer exactement, la Chine fut bieu gouvernée.

Dear, choes out pu aielement grivere les riest dans le ceuer et l'epit des Chinios : l'inversité des Chinios : l'une maniere d'écrire extrémement composée, qui de la hij que, pendatu une très grande partie et le tie, l'espoit a été uniquement (j) occupé de ce tie, l'espoit a été uniquement (j) occupé de ce ties, parce qu'il a folla paperendre à lier de dans les litres et paur les livres qui les contenient; l'aver, que les précrèces de rites n'ayant rien de upitule, mais simplement des règles d'une pratie commune, il est plus airé d'est cause partie plus commune, il es plus airé d'est cause pratie de l'apper les caprits, que d'une chose intellectuelle.

CHAPITRE XVIII.

Conséquence du chapitre précédent.

Le résite de là que la Chine ue perd point est de par la conquier. Les manières, les mærrs, les lois, la religion, y étant la même chose, on es pout changer tout cels à le foils. Et, comme il font que le vainqueur on le vainque changent, il de loupour fails à la Chine que ce foil le viniqueir cor ses mours u'étant point ses manières, es es oils; ses lois, se religion; il a diplière de la commanda de la commanda de la commanda de sinè qui le pitat peu à peu au peuple videre, que le peuple vaineu à loi.

Il suit encore de là une chose bien triste : c'est qu'il n'est presque pas possible que le christiaoume s'etablisse jamais à la Chine (2). Les vieux (1) C'est ce qui a établi l'émolation, la fuite de l'autenté.

ti l'inime pour le navoir.

(1) Voyre les ranoms données par les mugistrats chinois dons les dérents par Leoquels ils proceiveut la religion chrotienne. Comps deplantes, dis-oppieune recueil.) de virginité, les ausemblées des femmes dans los églises, leur communication nécessaire avec les ministres de la religion, leur participation aux aucrements, la confession auriculaire, l'extrémesoction, le marige d'une cente femme; tout cela renverse les meurs et les monières du pays, et frappe encore du même coup sur la religion et aur les lois.

La religion chrétienne, par l'établissement de la charité, par un culte public, par la participation aux mèmes sacrements, semble demander que tout s'unisse: les rites des Chinois semblent ordonuer que tout se sépare.

Et, comme on a vu que cette séparation (t) tient en général à l'esprit du despotisme, on trouvera daos ceci une des raisons qui fout que le gonvernement monarchique et tout gouvernement modèré s'allient mieux (2) avec la religion chrétienue.

CHAPITRE XIX.

Comment s'est faite cette union de la religion, des lois, des mœurs, et des manières, chez les Chinois.

Les législateurs de la Chine eurent pour principal objet du gouvernement la tranquillité de l'empire. La subordination leur parut le moyen le plus propre à la maintenir. Dans cette idée , ils erprent devoir inspirer le respect pour les pères : et ils rassemblérent toutes leurs forces pour cela; ils établirent une infinité de rites et de cérémonies pour les honorer pendant leur vie et après leur mort. Il étoit impossible de tant honorer les pères morts saus être porté à les houorer vivants. Les cérémonies pour les peres morts avoient plus de rapport à la religiou; celles pour les pères vivants avoient plus de rapport aux lois, aux mœurs, et aux manieres : mais ce n'étoient que les parties d'un même code, et ce code étoit très étendu.

Le respect pour les péres étois inéressirement lié avec tout ce qui représentatil les péres : les vieillards, les maîtres, les magistrats, l'empereur. Ce respect pour les peres supposois un retour d'amour pour les cufots; et, par conséquent, le même retour des vieillards aux jeunes gens, des magistrats à ceux qui leur étoient soumis, de

(t) Voyes le liere sv. ch. 221 ; et le livre 221, ch. 221. (2) Voyes ci-dessous le livre vingt-qualriette , ch. 221, l'empereur à ses sujets. Tout cela formoit les rites, et ces rites l'esprit général de la nation.

On va sentir le rapport que peuveut avoir avec la constitution fondamentale de la Chine les choses qui paroissent les plus indifférentes. Cet empire est formé sur l'idée du gouvernement d'une famille. Si vous diminuez l'autorité paternelle, ou même si vous retrauchez les cérémonies qui expriment le respect que l'on a pour elle, vous affoiblissez le respect pour les magistrata, qu'on regarde comme des peres ; les magistrats n'auront plus le même soin pour les peuples, qu'ils doivent considérer comme des enfants; ce rapport d'amour qui est entre le prince et les sujets se perdra aussi peu à peu. Retranchez une de ces pratiques, et vous ébranlez l'état. Il est fort indifférent en soi que tous les matins une belle-fille se lève ponr aller rendre tels et tels devoirs à sa belle-mère : mais si l'on fait attention que ces pratiques extérieures rappelleut sans cesse à un sentiment qu'il est nécessaire d'imprimer dans tous les cœurs, et qui va de tous les cœurs former l'esprit qui gouverne l'empire, l'on verra qu'il est uccessaire qu'une telle ou une telle action particulière se fasse.

CHAPITRE XX.

Explication d'un paradoxe sur les Chinois.

Ca qu'il y a de singulier, e'est que les Chiunis, donta la vie en entirement dirigie par les rites, sont nétumoins le peuple le plus fourbe de la terre. Céla paroit sur-ionat dans le commerre, qui n'a januis pu leur inspirer la bonne foi qui hi et niturrile. Crisi qui achtée doit porter (r) a propre blaisure, chaque marchant en ayant trois, une forte pour achter, une liègre pour couller, et une just pour care qui sont ser leurs garbies. Je evois pouvoir espiigner cette contradiction.

Les législateurs de la Chine ont eu deux objets : ils ont voulu que le peuple fût sommis et tranquille, et qu'il fût laborieux et industrieux. Par la nature du climat et du terraiu, il a une tie précaire; on n'y est assuré de sa vie qu'il force d'industrie et de travail.

Quand tuut le monde obëst, et que tout le Quand tuut le monde obëst, et que tout le

monde travaille, l'état est dans une beureuse si-(1) Journet de Longe, en 1731 et 1733, L viss des Forages du nord, p. 263, tration. Core la nécessité, et peut-éer la subre de citaux, qui out donné à tous les Chinois us saidir inconcreable pour le gain; et les lois a que par le paragra la carte de la citau que de la citau que par la carte de la citau que de la citau praise, que la carte praise, quant di a cita que dobtenir par artifece co que industrie. Ne consparenza donce par la marché des Chinois ser cerel des l'Exceptin par artifece a la la chia e ad de trus acre de la la Chine a di devia de la companio de sobre y la la Chine, il est permis de volor; à la chine de volor; à

CHAPITRE XXI.

Comment les lois doivent être relatives aux maurs

et aux manières.

Le n'y a que des institutions singulières qui confundeut aiusi des choses naturellement séparées, les lois, les mœurs, et les manières : mais, quoiqu'elles soient séparées , elles ne laissent pas quoiqu'elles soient séparées , elles ne laissent pas

d'avoir entre elles de grands rapports.

On demanda à Solon is les lois qu'il avoit dontres un Athienium étoient les milleures. Je leur si douné, répondit il, les meilleures deles qu'ils pouvoient souffirs. Delle parde, qui devrait être catendae de tous les légistleurs Quand la segrea dérine di un peuple juit, - 2è vous ai douné des préceptes qui ne sont pas bous, - cels signifie qu'ils avoient qu'une boote relative, ce qui est l'éponge de toutes les difficulties que l'ou put faire un les lois de Moischièque fou put faire un les lois de Mois-

CHAPITRE XXII.

Continuation du même sujet.

Quan un peuple a de honnes morus, les lois dericament simples. Platon (*) dit que Rhadamante, qui gouvernoit un peuple extrêmement religieux, expédioit tous les procès ave célérités déferant seulement le serment sur chaque chef. Mais, dit le même Platon (a), quand un peuple next pas religieux, ou ne peut faire usage du

(a) Bes less , 1, mrs.

serment que dans les occasions on celui qui jure est sans intérêt, comme un juge et des témoins.

CHAPITRE XXIII.

Comment les lois suivent les mœurs.

Dass le temps que les merurs des Romains teinent pures, il n'y avoit point de loi partieulière contre le péculat. Quand ce crime commença à parolitre, il flut trouvé à infahme, que d'être condamné à restituer re qu'on avoit prist (1), fut repardé comme une grande peine; témoin le jugement de L. Scipion (a.)

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

Las lois qui donneet la tuide à la mère ou dipplus d'atention à la conversation de la promone au pupilie; celles qui la donneet au plus proche des liens. Chez les peuples dont les mours sont de des liens. Chez les peuples dont les mours sont en corrospues, il cast mieux douver la sattée à la mire. Chez ceux où les lois duivent avoir de la mère. Chez ceux où les lois duivent avoir de la la tuitée à l'héritier des hiems, on à la mère, et equiputis à tous les deux.

quagedatus a dout re coeta.

remonatus a manifera de montre que per desta vera que les respiral est conforme à ce que je dia.

Dans le tempo, cia l'on fit la loi des douxe tables, to mourus à Rome deiste admirables. On déferie la tatété au plas proche parent de pupille, perma que ceclui à derirables. On déferie la tatété au plas proche parent de la succession de la succession de certa point a vier de pupille se danque, con de certa point la vier de pupille se danque, con con cert point la vier de pupille se danque, qui an mort devoit être utile. Mais, leraque les marses changéres et à Rome, on vit les législa-teux changer aussi de façon de penter. - Si, dans la substitution pupillare, disent Chini (3) et Justiaire (1), le testateur eraint que le substitution pupillare, disent Chini (3) et bestivation pupillare, disent Chini (4) et testateur eraint que le substitution pupillare, disent Chini (3) et bestivation pupillare, disent Chini (4) et bestivation pupillare, disent Chini (5) et bestivation pupillare, disent Chini (5) et de dresse de canded canded can pupillare plant (4).

laisser à découvert la substitution vulgaire (1), et mettre la pupillaire dans une partie du testament qu'on ne pourra ouvrir qu'après un certain temps. » Voilà des craintes et des précautions inconnues aux premiers Romaius.

CHAPITRE XXV.

Continuation du même sujet,

La loi romaine donnoit la liberté de se faire des dons avant le mariage; après le mariage elle ne le permettoit plus. Cela étoit fondé sur les mours des Romains, qui n'étoient portès au mariage que par la frugalité, la simplicité, el la modestie; mais qui pouvoient se laisers séduire par les soius domentiques, les complaisances, et le bonbeur de toute une vie.

La loi des Wisigoths (a) vouloit que l'époux ne pât donner à celle qu'il devoit épouser, au-delà du dixième de ses biens, et qu'il ne pât lui rieu donner la première année de son mariage. Cela venoit encore des meurs du pays: les législateurs vouloient arrêter cette jactance espagnole, uniquement portée à laire des libéralités excessives dans une action d'éclat.

Les Romains, par leurs lois, arrétérent quelques inconvéuients du l'empire du monde le plus durable, qui est celui de la vettu ; les Espagools, par les leurs, vouloient empécher les mauvais effets de la tyrannie du monde la plus fragile, qui est celle de la beauté.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet. La loi de Théodose et de Valentinien (3) tira

les causes de répudiation des anciennes mœurs (4) et des manières des Romains. Elle mit au nombre de ces enuses l'action d'un mari (5) qui ché-(2) La substitution volgnières : « Si un tel ne presse pas l'é-

rédité, je les subotions, etc. - La popillaier est : +31 un tel meurt avant au puberté , je les subotions, etc. -(a) Liv. it. 161 s. 55.

(3) Leg S, code de Republia.
(4) Et de la loi des douse tables. Voyes Cicèren, seconde Philippique.
(5) Si verberibus, qua ingensis allena sunt, afficientem pro-

⁽¹⁾ In simplem.
(2) Tern-Leen , 1, Excess.

⁽³⁾ Instit., L. 11, tit. v1, 5 2; in compilation d'Ozel , a Leyde.

⁽⁴⁾ Incor., 1, tr., de Pepil, substit., 63.

tieroit sa femme d'une manière indigne d'une personne ingénue. Cette eause fut omise dans les lois suivantes (1); e'est que les mœurs avoient changé à cet égard ; les usages d'Oricot avoient pris la place de ceux d'Europe. Le premier eunuque de l'impératrice, femme de Justinien II, la menaca, dit l'histoire, de ce châtiment dont on punit les enfants dans les écoles. Il n'y a que des mœurs établies, ou des mœurs qui cherchent à s'établir, qui puissent faire imaginer une pareille chose.

Nous avous vu comment les his suivent les mœurs : vovons à prisent comment les mœurs sujvent les lois.

CHAPITRE XXVII.

Comment les lois peuvent contribuer à former les mours, les manières, et le caractère d'une nation.

Les coutumes d'un peuple esclave sont une partie de sa servitude : celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté.

J'ai parlé, au livre ouzième (2), d'un pesple libre : i'ai donné les principes de sa constitution : voyous les effets qui ont du suivre, le caractère qui a pu s'en furmer, et les manières qui en résultent.

Je ne dis point que le climat n'ait prodnit, en grande partie, les înis, les mours et les manières dans cette nation; mais je dis que les mœurs et les manières de cette nation devroient avoir un grand rapport à ses luis.

Comme il y auroit dans cet état deux pouvoirs visibles, la puissance législative et l'exécutrice; et que tout citoveu y auroit sa volonté propre, et feroit valoir à son gré son indépendance; la plupart des gens auroient plus d'affection pour une de ces puissances que pour l'autre; le graud nombre n'ayaut pas ordinairement assez d'equité ni de sens pour les affectionner également toutes

Et, comme la puissance exécutrice, disposant de tous les emplois , pourroit donner de grandes espérances et iamais de eraintes, tous ceux qui obtiendroient d'elle seroient portes à se tourner de son côté, et elle pourroit être attaquée par tous ceux qui u'en especeroient rieu.

(r) Bens la Novelle 117, ch. set. at Ch. vi.

Toutes les passions y étant libres, la haine,

l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir et de se distinguer, paroltroient dans toute leur étenduc; et si cela étoit autrement, l'état seroit romme un homme abattu par la maladie, qui n'a point de passions, parce qu'il n'a point de

La haine qui seroit entre les deux partis dureroit, parce qu'elle seroit tonjours impuissante. Ces partis étant composés d'hommes libres, si l'un presoit trop le dessus, l'effet de la liberté feroit que relui-ci seroit abaissé, taudis que les citovens, comme les mains qui secoorent le corps, vieudroient relever l'autre.

Comme chaque particulier, toujours indépendant, suivroit beaucoup ses caprices et ses fantaisies, on eliangeroit souvent de parti; on en ahandonneruit un où l'on laisseroit tous ses amis, pour se lier à un autre dans lequel on trouveroit tous ses ennemis; et souveut, dans cette nation, on pourroit oublier les lois de l'amitié et celles de la baine.

Le monarque seroit dans le eas des particuliers; et, routre les maximes ordinaires de la prudeuce, il seroit souvent obligé de douner sa confiance à ceux qui l'auroient le plus choque, et de disgracier ceux qui l'auroient le mieux servi, faisant par pécessité ce que les autres princes font par choix

On craint de voir échanner un bien que l'on sent, que l'on ne connoît guère, et qu'on peut nous déguiser; et la crainte grossit toujours les obiets. Le peuple seroit inquiet sur sa situation, et croiroit êtce en danger dans les moments même les plus súrs

D'autaut mieux que ceux qui s'opposeroient le plus vivement à la puissance exécutrice, ne pouvant avouer les motifs intéressés de leur opposition, ils augmenteroient les terreurs du peuple, qui ne sauroit jamais au juste s'il seroit en dan ger on non. Mais cela même contribueroit à lui faire éviter les vrais périls où il pourroit dans la suite être exposé.

Mais le corps législatif ayant la confiance du peuple, et étant plus éclaice que lui, il pourroit le faire revenir des mauvaises impressions qu'on lui auroit données, et calmer ses mouvements,

C'est le grand avautage qu'auroit ce gouvernement sur les démocraties anciennes, dans lesquelles le peuple avoit une puissance immédiate; ear. lorsque des orateurs l'agitoient, ces agitations avairut toujours leur effet.

Aiusi, quand les terceurs imprimées n'auroient point d'objet certain, elles ne produiroient que de vaines claments et des injures ; et elles auroient même ce bou effet, qu'elles tendroient tous les ressorts du gouvernement, et rendroient tous les citoyens attentifs. Mais, si elles naissoient à l'occasion du reuversement des lois fondamentales, elles seroient sourdes, funestes, attroces, et produpriore de catastroubes.

Bientôt on verroit un calme affreux, pendant lequel tout se réuniroit contre la puissance violatrice des lois.

Si, daes le cas où les inquiétudes n'ont pas d'objet certain, quelque puissaoce étrangère memaçoit l'état, et le mettoit en danger de sa fortune ou de sa gloire; pour lors, les petits intérêts côdato aux plus grands, tout se réunireit en faveur de la puissanre exécutirée.

Que al les disputes étuient formées à l'occasion de la violation des lois fondamentales, et qu'une puissance étrangère parult; il y auroit une révolation qui ne changeroit pas la fornte du gourenement, ni sa constitution : car les révolutions que forme la liberté ne sont qu'une confirmation de la liberté.

Une nation libre peut avoir un libérateur; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Car bout homme qui a assez de force pour chaiser relui qui est diçia le maitre absolu dans un citat, en a suse pour le dereuir inla-même. Comme, pour jouir de la liberté, il faut que charun puisse dire ce qu'il peuse, et que, pour la councrer, il faut encore que charun paisse dire ce qu'il pense; un eitoyen, dans cet état, direit et crier tout rer que les lois ne lui ond direit et cirricito tout re que les lois ne lui ond

pas défendu expressément de dire ou d'évrire. Cette nation, toujours échauffée, pourroit plus sément être couduite par ses passious que par la rision, qui ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes; et il seroit farrile de qui la gouverneroient de lui faire faire des entreprises courte ess véritables; uirévês.

Ĉette uation aimeroit prodigieusement sa liberté, parre que cette liberté seroit vraie : et il panroit arriver que, pour la défendere, elle sactifieroit son librn, son aisanre, ses intérêts; qu'elle se chargroit des imposts les plus daurs, et tels que le priuce le plus absolu n'oseroit les faire supporter à ses sujets.

Mais, comme elle auroit nne connoissance certaine de la nécessité de s'y soumettre, qu'elle pueroit dans l'espérance bien fondée de ne payer plus les charges y seroicot plus pesantes que le saniment de ces charges : au lieu qu'il y a des états où le sentiment est infiniment au-desous du mal. Elle auroit un crèdit sür, parce qu'elle empruntroit à élle-naive, et se piaroit elle-nême. Il pourroit arriver qu'elle entreprendroit au-dessus de ses forces auturelles, et firroit valoir rontre ses ennemis d'immenses ribreses de firtion, que la cossisace et la nature de son gouvernement rendocient réelles.

Pour conserver sa liberté, elle emprunteroit de ses sujets; et ses sujets, qui verroient que son crédit seroit perdu si elle étoit conquise, auroient un nouveau motif de faire des efforts pour defendre sa liberti.

Si retie nation labitoit une ile, elle ne erroit point conquirante, parre que dra conquièra selparreca Villabilitational. Si le terrain de cette lie cioti bon, elle le seroit enrore moins, parre qu'elle aiuvoit pa bescin de la perrer pour s'enrirhir. El, comme aurun citoyen ne dépendoril d'ou antre rioyen, cheum freis plus de cas de sa liberté que de la gloire de quelques citoyen, ou d'un seul.

Là, ou regarderoit les hommes de guerre comme des gens d'un métier qui peut être utile et souveut daugereux, comme des geus dont les servires sont laborirux pour la nation même; et les qualités riviles y seroient plus ronsidérèes.

Cette uation, que la paix et la liberté rendroient aisier, affranchie det prijugis destrueteurs, scruit portré à descuir commerçante. Si elle avoit quelqu'aux de ces marchandises primitiène qui servent à faire de ce choses auxquelles le main de l'ouvrier doune un grand prix, elle pourroit faire des établissements propres à se procurer la jouissance de ce don du ciel dans toute son étendue.

Si cette uation étoit siture vers le uord, et qu'elle edit un grand nombre de deurées super-flures; comme elle maoqueroit aussi d'un grand nombre de marchandines que un climat lui re-fuseroit, elle feroit un commerce nècessire, mais grand, aver les perspies du midi : et, choisissut les états qu'elle favoriseroit d'un rommerce avautageux, elle feroit des traités rériproquement nités aver la nation qu'elle auruit rhoisie.

Dans un état où d'un côté l'apulence seroiteztrème, et de l'autre les iongôts exressifs, on ne pourroit goère vivre sans industrie avec une fortone boraée. Bien des gross, sous prétexte de vogages ou de santé, s'estlérocient de chez eux, et iroient chercher l'abondance dans les pays de la servitude même.

Une nation commerçante a un nombre prodigieux de petits iotérêts particuliers; elle peut donc choquer et être choquée d'une infinité de manières. Celle-ci deviendroit souvernioemeut jalouse; et elle s'affligeroit plus de la prospé-

rité des autres qu'elle ne jouroit de la sienue. Et ses lois, d'ailleurs douces et faciles, pourroient être si rigides à l'égard du commerce et

de la navigation qu'un feroit ehez elle, qu'elle sembleroit ne négocier qu'avec des ennemis. Si cette nation envoyoit au loin des colonies,

St cette nation curvout au toin des colonies, elle le feroit plus pour étendre son commerce que sa domination.

Comme on aime à établir ailleurs ce qu'on

Comme on anne a céatuir ailleurs ce qu'on trouve établi chez soi, et de douverois aux peuples de ses colunies la forme de sou gouveruement proper : et ce gouvernement portant avec lui la prospérité, ou verroit se former de grands peuples dans les forêts mêmes qu'elle enverroit babiter-

Il pourroit être qu'elle auroit autrefois subjugué une nation voisine, qui, par sa situation, la honté de ses ports, la nature de ses richesses, lui douneroit de la jalussie : ainsi, quoiqu'elle lui eut dousé ses propres lois, elle la tiendroit dans une grande dépendance; de façon que les citojens y servieut libres, et que l'état lui-même seront esclave.

L'état coaquis auroit un très bon gouvernement civil, mais il seruit accable par le droit des geas : et ou lui imposeroit des lois de untion à nation, qui seroient telles, que sa prospérité ne seroit que précaire, et seulement en dépôt pour un maitre.

La mation dominante habitant une grande fine ct étant en patessian d'un grand commerre, auroit toutes notres de facilités pour avoir des forces de mer et comme le conservation de sa liberté demanderoit qu'elle n'edt ni places, ui forteresses, ni amerie de terre, elle auroit bessin d'une armie de mer qui la genantif des intaisses, et a manice arrest superimen à estide de instete et manice arrest superimen à estre de terre, et a mariote parte nues pour la guerre de merrier surriorité plus nues pour la guerre de mer-

a en auroient plus issez pour la guerre de mer.

L'empire de la mer a tonjouris douné aux peuples qui l'ont possedé une fierté naturelle, parce que se sentant capables d'insulter par-tout, ils croient que leur pouvoir u'à pas plus de bornes que l'occan.

Cette nation pourroit avoir une grande influence daus les affaires de ses voisins. Car, comme elle u'empluieroit pas as jutis-sance à conquirir, un rechercheruit plus son amitie et l'on craisoforit plus as haine, que l'inconstance de son gonvernement et son agitation intérieure ne sembleroieut le promettre.

Ainsi, ce seroit le destin de la puissanec exè-

eutrice, d'être presque toujours inquiétée audedans, et respectée au-dehors.

S'il arrivoit que cette nation deviat en quelques ceasions le centre des neigeations de l'Europe, elle y porteroit un pen plus de probiti et de honne foi que les autres , parce que ses ministres étant souvent obligés de justifier leur conduite devant un conseil populaire, leurs segociations ne pourriouet être sercites, et il sisroient forcis d'être à cet égard un peu plus honnétes gens.

De plus, comme ils seroient en quelque façon garants des événements qu'une conduite détounée pourroit faire maître, le plus sûr pour eux seroit de preadre le plus droit chemin.

Si les nobles avoient eu dans de certains temps un pouvoir immodéré dans la nation, et que le monarque eût trouvé le moyen de les abasies ervitode suroit été entre le moment de l'abassement des grands, et celui où le peuple auvoir commencé a sentir son pouvoir.

Il pourroit être que cette nation ayant été autrefuis sommée à un pouvoir arbitraire, ea asroit, an plusièreurs occasions, conservé le style; de manière que, sur le fond d'un gouvernement libre, on verruit souvent la forme d'un gouvernement absolo.

A l'égard de la religion, comme dans et été chape citopen auxorit a volonité propre, et vroit par conseiguent candoit par ses propres lumières ou ses fastaisses, l'arriversit o, ou que chacun a-roit besucoup d'indifférence pour toutes sorts errigions de pudape espèce qu'élles fussest, moyeumat quoi tout le moude seroit porté èsement par etipo dominante; ou que l'on seroit zeile pour la religion en général, moyeumant quoi tes escetes se multiplièreireira.

Il ne seroit pas impossible qu'il y cét dans cette nation des genn qui n'auroient point de religion, et qui ne voudroient pas cependant souffrir qu'on les obligat à changer celle qu'ils auroient, s'ils en avoient uue : cui is sentiroseit d'aburd que la vie et les biens np sont pas plus à eux que leur manière de penser; et que qui prot ravier l'un, peut encore mieux d'er l'autre.

Si, parmi les différentes religions, il y en avoit une à l'établissement de lauquelle on eût teute de parvenir par la voie de l'esclavage, elle y seroit odireuse, parce que, comme nons jugroons de closes par les lisionss et les accessoires que nous y mettons, celle-ci ne se présenteroit jamais à l'esquit avec l'étiec de liberté.

Les lois contre ceux qui professeroient cette

religion ne seroient point sanguinaires; car la liberté n'imagine point ces sortes de peines: mais elles seroient si réprimantes, qu'elles feroient tout le mal qui peut se faire de sang-froid.

Il pourroit arriver de mille manièrere que le dergé arroit si peu de crédit, que les autres topos en auroirest davantage. Ainsi, au lieu de se sipare, il aimeroit inieux supporter les mêmes charges que les laiques, et ne faire à est égard qu'un même corps: mais, comme il chercheroit origons à s'attre le respect du peuple, il se distingueux de la comme de la comme de la comme partiere, que conduite par une vie plus rétriére, une conduite plus réservée, et des mouru plus pur la conduite plus réservée, et des mouru plus pur de la conduite plus réservée, et des mouru plus pur de la conduite plus réservée, et des mouru plus pur de la comme de la conduite de la comme de la

pus reserves, et use muurs pus pure.

Ce elergé ne pouvant protége la religion, ni
être protégé par elle, sans force pour contraindre,
chercheroit à persuader : ou verroit sortir de sa
plume de très bons ouvrages, pour prouver la révélation et la providence du grand être.

Il pourroit arriver qu'on eluderoit ses assembles, et qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ses abus mêmes; et que, par un délire de la liherté, on aimeroit mieux laisser sa réforme imparfaite que de souffrir qu'il fût réformateur.

ormateur.

Les diguitées, faisant partie de la constitution foodamentale, servient plus fixes qu'ailleurs: mais, d'un autre côté, les grands, dans ce pays de liberté, s'approcheroient plus du peuple; les mags seroient donc plus séparés, et les personnes plus refundades.

Ceux qui gouverneed, a yant une puissance qui we remoute, pour aini dire, et se refait tous les jours, auroient plus d'égard pour ceux qui leu tout utiles que pour ceux qui les divertissent : sissi ou y verroit peu de courtissan, de flatteurs, de complaisants, enfin de toutes ces sortes de geus qui foot payer anx grands le vide même de leur espri.

On n'y estimeroit guère les hommes par des talents ou des attributs frivoles, mais par des qualités réelles; et de ce genre, il n'y en a que deux, les richesses et le mérite personnel.

Il y auroit un luxe solide, fondé, non pas sur le raffinement de la vanité, mais sur celui des besoins réels, et l'on ne ehercheroit guère dans les choses que les plaisirs que la nature y a misi. On y jouiroit d'un grand superflu, et cepen-

dant les choses frivoles y serolent proscrites : anni plusieurs ayant plus de bien que d'occasions de depense, l'emploieroient d'une manière bizarre; et dans cette nation il y auroit plus d'esprit que de goit.

Comme on seroit toujours occupé de ses intéréts, on n'auroit point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté; et récliement on n'en auroi pas le temps.

L'époque de la politesse des Romains est la mêmo que celle de l'établissement du pouvoir arhitraire. Le gouvernement absolu produit l'oisiveté: et l'oisiveté fait naître la politesse.

Plus il y a de gens dans une nation qui ont besoin d'avoir des ménagements entre eux et de ne pas deplaire, plus il y a de politeses. Mais c'est plus la politesse des mæurs que celle des manières, qui doit nous distinguer des peuples barbares.

Dans une nation où tout homme à sa manière prendroit part à l'administration de l'état, les femmes ne devoient gutre vivre avec les hommes. Elles seroient donc modestes, c'est-à-dire timides cette timidité feroit leur vertu : landis que les hommes, sans galanterie, se jetteroient dans une débanche qui leur laisseroit toute leur liberté et leur loisir.

Les lois n'y étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chaeuu se regarderoit comme monarque; et les hommes, dans cette nation, seroient plutút des confédérés que des concitorees.

Si le climat avoit donné à hieu des gens un esprit inquiet et des vues étendues, dans un pays où la constitution desueroit à tout le monde une part au gouvervement, et des intérêts politiques, on parleroit heaucoup de politique; on verroit des gens qui passeroient leur vie à calculer des évienements qui, va la nature des choces et le caprice de la fortune, c'est-l-dire des hommes, un sont raires soutins au calcul.

Dans une nation libre, il est très souveut indifférent que les particuliers raisonnent bieu ou mal; il suffit qu'ils raisonnent: de la sort la liberté, qui garautit des effets de ces mêmes raisonnements.

De même, dans un gouvernement despotique, il est également permicieux qu'on raisonne hien ou mal; # suffit qu'on raisonne, pour que le principe du rouvernement soit choqué.

Bien des gem qui ue se soucieroient de plaire à personne s'abandonneroieut à leur humeur. La plupart, avec de l'esprit, seroient tourmeutés par leur esprit même : dans le dédain ou le dégoût de toutes choixs, ils seroient malheureux avec tant de sojets de ne l'être pas.

Aucun citoyen ne eraignant aucun citoyen, cette nation seruit liere; car la fierté des rois n'est fondre que sur leur judépendance.

Les nations libres sont superbes, les autres neuvent plus aisément être vaines. Mais ces hommes si fiers, vivant heaneoup avec eux-mêmes, se trouveroieut souvent au milieu de gens incounus, ils seroient timides, et l'on verroit en eux la plupart du trups un niélange hizarre de mautaise houte et de fierté.

Le caractère de la nation paroitroit sur-tout dans leurs ouvrages d'esprit, dans lesquels on verroit des geus recueillis, et qui auroient pense tout seuls.

La société nous apprend à sentir les ridicules; la retraite nous rend plus propres à seutir les vices. Leurs écrits satisques seroient sanglants; et l'ou verroit bien des Juvénals chez eux, avant d'avoir trouvé un Horace.

Dans les monarchies extrêmement alssolues, les historieus trahiscent la verife, parce qu'îls n'ont pas la liberté de la dire chan les étates, trêmement bbres, ils trahiscent la vérife, à cause de leur liberté même, qui, produisant toujour des divisions, charun devient anssi ecclase des préjugés de sa faction, qu'il le seroit d'un desnote.

Leurs poètes auroient plus sonvent cette rudesse originale de l'invention qu'une certaine delicatesse que donne le goût; on y trouveroit quelque clause qui approcheroit plus de la force de Michel-Auge que de la grace de Raphael.

LIVRE VINGTIÈME*.

DES LOIS, DANS LE BAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LE COMMPRGE, CONSIDÉRÉ DANS SA NATURE ET SES DISTINCTIONS.

Docult que munimus Atlas. (Vinc., Aucol.)

CHAPITRE PREMIER.

_

Du commerce. Les matières qui suivent demanderoient d'être

* La pièce savente se trouve dans un Mémaire historique aus la rie et les ourrages de Jacob Fernet; Genere, 2500, mel.".

INVOCATION AUX MUSES.

Vorges de const Pitro (*) , estandes-rous în cous que jo rous donne?

Puredes , prosed make you distant parties \$15. . Set on a West traitées avec plus d'étendue; mais la nature de cet ouvrage ne le permet pas. Je voudrois couler sur une risière tranquille, je suis entrainé par un torreut.

Le cummerce guerit des préjugés destructeus; et c'est presque une règle générale que par-tout où il y a des mœurs duuces, il y a du commerce, et que par-tout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces.

Qu'on ne s'étunne donc point ai nos mœus sont moins férores pu'elles ne l'étoient autrefois. Le commerce a fait que la counsoisance des mœus de toutes les nations a pénétré par-tout : on les a comparées catre elles, et il en a résulté de grands biens. On nest dire one les lois du commerce netfe-

tionneut les meurs, par la même raison que ce mêmes lois perdent les mœurs. Le commerce corrompt les mœurs pures (1); c'étoit le sujet des plaintes de Platou : il polit et adouct les moura barbares, comme nous le voyons tous les jours.

personni, le cours une longue curvière, je une acrobié de teleprese et évait. Mettre dans une aquit ce démans et cotte dessare que je senons paterion et que fint hen de mon, Verm q'étres jantans et dessare que quanté une mais à la seçure et a la septie yai le plante. Mars, at term se modes quant adocter le reputer de mes traveux, mé-

In introduction, favor qu'on not santait, it que prin'enançae par , que prédictione, et que priparene nestre, et, létrages planeauves des chors aussière, doire qu'on etres que pe ne neme tren, et que tons m'ent suit de.

do.

Quand he mus de sutre fectales autres de recher que acua acuer, clie
le mentres pous dans les aire pour minubes, citie renéral dons la practe
elles fact une délices, pares qu'elles faut des delices des herçon.

monde lieu man corrago of ee qui ne parreté que qui parquerent area et pleste.

Bremes monte, je anua que vous m'ensporte , nota pas ee qu'en chante à Traqué aux les chalemanns, on ce qu'en replex à Drien aux la lyer non verbre que je paire à la rauma, dien als plan partical, le plan andée, sit è

L'intrention de Montraquire étoit de placer ce morcein à la tôte du second volume de l'Esperi des Loss, commençant or livre vingtaeme « il l'avoit même deja envoyer a Jacob Verset, muisiter de l'églar de Genere, qui s'étoit chargé de croix irs

munistre de l'église de Geneve, qui g'étoit chazgé de revoir în épocures de l'ourrage. Vernet trouva le moreau charmont, mais déplacé dans l'Ésprit des Loss : il peis Montrapsires de le supportuer.

Desirer in y consentit pur d'abend; il repositit i a l'époit de l'Insentium en Marc, elle a color elle que c'est mont singularer dem cet courage, et qu'un t'à pout encere fast, mais, quand une touch engolairer nelsone en reli-envels pur sui faut pai le rejetre pour la supplienté, qui d'erient citie-men une remant de service et il n'à y aparti d'overage ou. Il tillé join surger a désair le laterne que dans rélact, a casse de la locorrer de la comme de la comme de la comme de la comme de la formation qu'un destruit de la comme de la comme de la comme de la formation, quinze jours apres, hontrapaires chances d'ovformétale, quinze jours apres, hontrapaires chances d'ov-

Expension, quante para apres, Montesques changes cylesion, et il ericht is one chiese : -Fai de long-temps succession, noosaert, on suget de l'Insocietes, entre un de mes mus qui vouloit qu'on l'état. I be un super de la tausit, et vous qui vouloit qu'on l'état. I be un surpre solte sum, et hien fermement, et vous prie de pe la ma mettre.

(c) Cour dit des Guilois que le voltimage et le commerce de Mercelle les avoient gistes de façon qu'ens, qui autrelois avoient toujours vaisure les Germains, leur élotent devenus inferiers (Garre des Guilos, I. v.)

CHAPITRE II.

De l'esprit du commerce.

L'EFFET naturel du commerce est de porter à la pats. Deux nations qui négocient essemble se rendent réciproquement dépendantes : si l'une a intérét d'acheter, l'autre a intérêt de veudre; et totes les unions sont fondées sur des hesoins metuels.

Mais, si l'esprit de commerce unit les nations, il a'unit pas de même les partiruliers. Nous toyous que, dans les pays (2) oi l'on n'est afficée que de l'esprit de commerce, on trafaque de toutes les actions humaines, et de toutes les rettos morales: les plus prélites eboses, celles que l'housanité demanude, s'y font ou s'y donnent pour del irrent.

del'argent.
L'esprit de commerce produit dans les hommes un certsin seutiment de justice exacte, opposé d'un cèté au brigandage et de l'sutre à ces vertus marales qui font qu'on ne discute pas toujours ses intérêts uvec rigidité, et qu'on peut les négliger

pour ceux des autres.

La privation totale du commerce produit au contaire le brigandago, qu'Aristote met au uombre des manières d'acquierir. L'esprit n'en est point opposé à de certaines vertus morales: par exemple, l'hospitalité, très rare dans les pays de onumerce, se trouve admirablement parmi les proples brigands.

pepul negatis, per dez las Germains, di l'estimato, di dici, de femera si maini à pieupla chama qui ciu, de femera si maini à pieupla chama qui ci solt, coma on inconas. Celti qui acturel (2) hoppisibili evere su demager su loi montre use sutre mission do no l'exerce encere, et il ortre que se la mello homasilé. Mals, lorque et ortre aves la mello homasilé. Mals, lorque femera de la companio de la companio de la companio piùlife i entre devint à rènarge. Cela puenta pur piùlife i entre devint à rènarge. Cela puenta pur des la ci de la companio de la companio de la companio l'un descriptor de la companio de la companio l'estimato della companio della companio l'estimato della companio della companio l'estimato della companio l'estimato della companio l'estimato della companio l'estimato l'esti

CHAPITRE III.

De la pauvreté des peuples.

It y a deux sortes de pruples paurres : eux que la dureir du goovernement a rendu tels; et en gran: la soit inrapables de presupe auvene vertu, paree que leur pauveré fait une partie de leur restruite. Els autres ne sout la pauves quo paree qu'ils out dédaigné, on paree qu'ils not dédaigné, on paree qu'ils not paree qu'ils not monte de la paree qu'ils not paree qu'ils qu'ils qu'il par comu les commodités de la vie; et ceux-ci-

CHAPITRE LV.

Du commerce dans les divers gouvernements.

Le conserve a du rapport aree le consiliere. Dua le guarantement d'un seil, il est ordinairement familé sur le liver, et, quisqu'il le sit ordinairement familé sur le liver, et, quisqu'il le sit autour le le consistence de la casino qui le fait, contipul est de preseuver à la casino qui le fait, contice qui pest servir à los sono purel, il se défiere, et à se fantaises. Baus le guavernement de plustiers, il et plus sexuent loudé sur férencies. Les négociatis, quant l'iril sur houtes les suitons. Les négociatis, quant l'iril sur houtes les suitons. Les négociatis, quant l'iril sur houtes les suitons. Les cristatis que representation de la consistence de la cons

Cette espèce de trafe regarde le gauvernement de plusieurs pars nature, el le mourchique par oceasina. Car, comme il n'est fondé que ser la pratique de gapter pess, et même de gapter moins qu'aseume autre nation, et de ne se dédommager qu'en gagnant continuellement, il a est garée possible qu'il puisse cire fait par un peuple chez qui le laxe est établit, qui dépeuse beureum, ct qui ne voit que de gande objets.

C'est dans ees idées que Cicéron (t) disoit si bien : « Je n'aime point qu'nu même peuple soit en même temps le dominateur et le facteur do

⁽¹⁾ La Bollande.

⁽¹⁾ Et qui modo hospes forrat, monstrator hospital. - (Be Worder Germanyrum: Voyez auni Lésar, Guerre des Genies literan.

^[4] To. serves.

^{*} Yan, i.. Does le gouvernement d'un ard, il est feudé su le laur, et son objet suiqué est de procurer à la misen... Bain le gouvernement de plusveurs, il sel ordinairement fondé... (1) Note raudem pépulons impreziectes et portitorem con

l'univers. « En effet, il faudroit supposer que chaque particulirr daos cet état, et taut l'état même, esssent toujours la fête pleine de grands projets, et cette même tête remplie de petits; ce qui est contradictoire.

Ce n'est pas que, dans ces états qui subsistent par le commerce d'économie, on ne fasse aussi les plus grandes eutreprises, et que l'on u'y ait une hardiesse qui ne se trouve pas daos les monarchies : en voici la raisun.

Un commerce mene à l'autre, le petit au mediocre, le médiocre au grand; et celui qui a eu tant d'envie de gagner peu, se met dans une situation ou il n'en a pas moins de gagner beaucoup.

De plus, les grandes entreprises des uiçociants sont toujours nécessairement médies avec les affaires publiques. Mais, dans les monarchies, les affaires publiques sont, la plupart du temps, aussi suspectes aux marchands qu'elles leur paroissent stires dans les états républicaios. Les grandes entreprises de commerce ne sont donc pas pour les mourchies, mais pour le gouvernement de plusieurs.

En un mot, une plus graode certitude de sa propriété, que l'on croit actor dans ces états, fait tout eutreprendre; et, parce qu'on croit étre sor de ce que l'un a acquis, on ose l'exposer pour acqueirir darantage; on ne court de 1 sque que sur les moyens d'acqueirir ; or, les hommes espérent beaucoup de leur fortune.

Je ne veux pas dire qu'il y ait aucone monarchie qui soit totalement exchie du commerce d'économie; mais elle y est usoins portée par sa nature. Je ne veux pas dire que les républiques que nous coanoissuns soient entièrement privées du commerce de luxe; mais il a moins de rapport à leur constitution.

Quant à l'état despotique, il est inutile d'en parler. Règle générale : dans une nation qui est dans la servitude, ou travaille plus à conserver qu'à acquérir; dans une nation libre, on travaille plus à acquérir qu'à conserver.

CHAPITRE V.

Des peuples qui ont fait le commerce d'économie.

Mansaulla, retraite nécessaire au milieu d'one

'Van.... Mais, dans les monrelues, les affaires publiques

nent mani inspectes aux marchands qu'elles fror paroisernt nires dons les états labres.

" V.a. ..., Mais pour les états républicame. me engener, Marcelle, e leire où tous le vaux les lasoes de la me, la déposition des cêtes en domment de toucher, la déposition des cêtes en domment de toucher, fan fréquentée par les gande de mer. La stérillé (e) de son territoire doire minn ses folyens au commerce d'économie. Illé not qu'il fairent la bleviers, pour suppliér à la très qu'il desseu la commerce d'économie en la faire leur propériér jeuf l'auxent moderés, por que leur pouvernement des toujours treougher que leur pouvernement des toujours treougher, pour que leur pouvernement des toujours treougher, pour des pouvernement des toujours treougher, pour qu'il pouverne toujours viver d'un commerce qu'il de pouvernement des toujours viver d'un commerce qu'il pouverne toujours le previous autontique.

On a va par-tout la violence et la vexation donner naissace au commerce d'économie, lexque les bommes sout contraints de se réfegier dans les marnis, dans les iles, les bas-fouds de la mer, et ses écuells méme. Cés ainsi que IV, Venine, et les villes de Hollande, furveit fosdées, les fagirist y trouvérent leur subsister; ils tirrent leur subsistance de tost l'univers.

CHAPITRE VI.

Quelques effets d'une grande navigation.

La strire quelquefais qu'une nation qui faite comstree d'écomoie, ayant hectori d'une surchandise d'un pay qui lui serve de fools por traite de page et l'apprendie de la companyation de les uses, dans l'espérance ou la certifiade dept les uses, dans l'espérance ou la certifiade dept par le saucous par les autres. Altai, lorsque la lollande faisoit prequie seale le connavere du midi au nord de l'Europe, les vius de l'autre, qu'elle partoit su usef, une lui servoiset, et commerce dans le lord'.

Oo sait que souvent, en Hollande, de certains geares de marchandies erune de loin ne 3'y vedeut pas plas cher qu'ils n'ont coût ês ur les lexs mêmes. Vuici la raison qu'on eu donne: uu ceptinine qui a besoin de lester son vaissent prevdra du marbre; il a besoin de bois pour l'arrimage, il en achétera; et, potru qu'il n'y peré rien, il croira avoir henneup fait. C'estainsi que le la contra de la contra del la contra de la contra de la contra del la contra del la contra de la

la Hollande a aussi ses carrières et ses forêts. Non-seulement un commerce qui ne donnt

(c) Jorna, Lason, ch. m

rien peut être utile, un commerce même désavantageux peut l'être. J'ai ouï dire en Hollande que la pêche de la baleine, en général, ne rend presque jamais ce qu'elle coûte : mais ceux qui ont été employés à la construction du vaisseau, ceux qui ont fonrai les agrès, les apparaux, les vivres, sont aussi ceux qui prennent le principal intérêt à cette pêche. Perdissent-ils sur la pêche , ils ont gagné sur les fournitures. Ce commerce est noe espèce de loterie, et chacuu est séduit par l'espérance d'un billet noir. Tout le monde aime à jouer; et les geus les plus sages jouent voluntiers, lorsqu'ils ne voient point les apparences du jeu, ses égarements, ses violeoces, ses dissipations, la perte du temps, et même de toute la vie.

CHAPITRE VII.

Esprit de l'Angleterre sur le commerce.

D'autres nations ont fait céder les intérêts du commerce à des intérêts politiques; celle-ci a toujours fait céder ses intérêts politiques aux intérêts de son commerce.

C'est le peuple du monde qui a le mieux su se prévaloir à-la-fois de ces trois grandes choses; la religion, le commerce, et la liberté.

CHAPITRE VIII.

Comment on a géné quelquefois le commerce d'économie.

On a fait, dans certaines monarchies, des lois très propres à abaisser les états qui font le commerce d'économie. On leur a défendu d'apporter d'autres marchandises que celles du cru de leur pays; on ne leur a permis de venir trafiquer qu'avec des navires de la fabrique du pays où ils viennent.

Il faut que l'état qui impose ces lois puisse aisément faire lui-même le commerce : sans cela , il se fera pour le moins un tort égal. Il vaut mieux avoir affaire à une nation qui exige peu. et que les hesoins du commerce rendent en quelque façon dépendante; à une nation qui, par l'étendue de ses vues ou de ses affaires, sait ou placer toutes les marchandises superflues; qui est riche, et peut se charger de beaucoup de denrées; qui les paiera promptement; qui a. pour aiasi dire, des nécessités d'être fidèle; qui est parifique par principe ; qui cherche à gagner, et non pas à conquérir; il vaut micox, dis-je, avoir affaire à cette nation qu'à d'autres toujours rivales, et qui ue dooneroient pas tous ces avaolages.

CHAPITRE IX.

De l'exclusion en fait de commerce.

Ls vaie maxime est de vicelure aueuse mistion de son commerce sans de gaudes raisons. Les Japonosiu ecommercentqu'ave deux nations, le chinoise et la bilandoise. Les Hoimini (v) gaguent mille pour cent sur le sueve, et quelquies ins antant sur les retours. Les Hollandois fost de profis à peu pret pareils. Toute nation qui consciuent de la commerce de la commerce qui met un prix juste aux marchandoises, et qui cishibit les vais rapports entre lest.

Entore moins in état doi-il assujent à neur confres en marchanise qu'à une seule nation, sone prétett qu'elle les prendu toutes à unertain prix. Les Polonison de fait pour leur ble en marché seu le ville de Dassirist, plusieur voisie marché seu le ville de Dassirist, plusieur voisie marché seu le ville de Dassirist, plusieur voisie seule present de la confre de la co

Le P. Br Hanne, t. n., p. 170.
 Cola ful premierement établi par les Poetagass. (Forages de Français Firand, ch. nv. parl. 11

CHAPITRE X.

Établissement propre au commerce d'économie.

Dass les itats qui font le commerce d'éconne, on la heurecament dabbi des haupens, quipar leur crédit, ont formé de unventus signades valeres. Mais ou auroit tot et les reaporter dans les états qui font le commerce de lanc. Les mette dans des pays gouversés par un seul, c'est supposer l'aspent d'un côle, et de Datte la puissaires c'ect à dire, d'un côle it de l'attre le puissaire ser le facilité d'erie du fout. Dates la gouverneur pouvoir, et de l'attre le puissaire ser la ficilité d'en de fout. Dates la gouverneur pouvoir, et de l'attre d'entre d'entre d'entre de l'est de l'attre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'attre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'attre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d'entre d'entre d'entre d'entre de l'entre d'entre d

Der la même raison, les comappaise de négaciatista qui abusciat pour un certain commerce conviennes l'arcent au gouvernement d'un ser la la nature de ce compagnies et de dommer aux articheuse particulières la force des richeuses particheuse particulières la force des richeuses parles trouver que dans les mains du prince. Je die plane: élles u consistence pas najour admir alte trouver que dans les mains du prince. Je die alter de la consistence que des la consistence de dans de la porticulier que de des des de la consistence de la consistence de la demande la portici des particuliers, on des demande la portici des particuliers, on decennade la portici des particuliers, on depensade la portici des particuliers, on decennade la portici des particuliers, on de-

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

Dax i les états qui font le commerce d'éconnic, on petit distilu m port franc. L'economic de l'état, qui suit toujours la frequitié des partieurs, doune, pour ainsi dire, l'anne à son commerce d'économic, Ce qu'il perd de tribute par l'établissement dont nous parlons est comperede par ce qu'il peut tiere de la richesse industrieux de la république. Mai, dans le gouvernement, monarchique, de parcels établissements servieux courte la ranou; lis chauvieur d'autre effet que de soulager le luxe du poids des impôts. On se priveroit de l'unique bien que ce luxe peut procurer, et du seul frein que, dans une constitution pareille, il puisse recevoir.

CHAPITRE XII.

De la liberté du commerce.

La liberté du commerce n'est pas une faculie accordée aux népociants de faire ce qu'ils venleut, ce seroit bire plutôt sa servinda. Ce qui glout le commerçant ue gêne pas pour cela le commerce. C'est daus les pays de la liberté que le népociant troute des contradictions sans nombre; et il o'est jamais moins cruisé par les lois que dans les pays de la servinde de servinde.

L'Angleièrre défend de faire sortir ses laines; elle veu que le charbon soit transporté par mer dans la capitale; elle ne permet point la sortie de ses chevaux, s'ils ne sont coupés; les vaisseaux (1) de ses colonies qui commercent en Europe doivent mouiller en Angleterre. Elle géon le uégociaut; mais c'est en faveur du commerce.

CHAPITRE XIII.

Ce qui détruit cette liberté.

La oii il y a die commerce, il y a des doutes. L'objet du commerce est l'exportation et l'importation des marchandiurs en faveur de l'état; et l'objet des doutaurs est un certain droit sur rette même exportation et importation, aussi en faveur de l'état. Il faut donc que l'état toit neutre entre sa doutaute et no commerce, et qu'il fasse en sorte que ces deux cluoses or se croisent point; et alors on y junit de la liberté du commerce.

La finance détruit le commerce par ses injustices, par ses vexations, par l'exces de ce qu'elle impose: mais cle le détruit encore, indépendamment de cela, par les difficultés qu'elle fait naître, et les formalités qu'elle exige. En Angleterre, où les donaues sunt en régie, il y a une facilité

(1) dete de norigation de 266s. Con'a été qu'en trupa de pierre que ceux de tloston et de l'hiladelphie ont enrays leus valurens, en diviture jusque dista le Méditerranée poeter fees de negocier siogulière: un mot d'écriture fait les plus grandes affaires; il ne fant point que le marchand perde un temps infini, et qu'il ait des commis exprès pour faire cesser toutes les difficultés des fermiers, ou pour s'y soumettre.

CHAPITRE XIV.

Des lois du commerce qui emportent la confiscation des marchandises.

La grande chartre des Anglois défend de saisir et de confisquer, eo cas de guerre, les marchadies des négociants étraugres, à moiss que ce oe soit par représailles. Il est heau que lo nation augloise ait fait de cela no des articles de sa liletté.

Data la garrer que l'Espagne est ave les sóndies en 270, e de l'une les (1) qui parison de la mot exus qui introliurient dans les étais 1⁸/2pape des marchanies d'Augoleters e flei idilgoà la subce piene à exus, qui porterient dans les titus d'appliers e la marchanise d'Espagne. Une orionance paruille ce pour , je crois, trete de molét que dans les lais de Japon. Une cheque con meura, l'espiri du emmerre, et cheque con meura, l'espiri du emmerre, et l'Amennie qui distir the dans la proportion des principals de l'espiritus de l'espiritus des principals de l'espirate de l'espiritus de principals de l'espirate de l'e

CHAPITRE XV.

De la contrainte par corps.

Solon (2) ordonna à Athènes qu'oo n'obligeroit plus le rorps pour dettes civiles. Il tira cette loi d'Égypte (3); Bocchoris l'avoit faite, et Sésotris l'avoit renouvelée.

Cette lui est très bonne pour les affaires (4) civiles ordinaires; mais nous avons raison de ne

(1) Publiée à Cadix su mois de mars 1740. (1) Parrangus, ou traité, Qu'el ne faut point emprenter à

1499. (3) Diomonas , 2. x , part. 22, ch. 222. point l'observer dans celles du commerce. Car les uégorisots étant obligés de confier de grandos sommes pour des temps souvent fort courts, de les douver et de les represudre, il faut que le déhiteur remplisse toujours au temps fixé ses eugagements; ce qui suppose la contrainte par corps.

Dan, lex lifairs qui dérivent des contrast ciils ordinaires, la bis ne duit point donner la contrainte par corps, parce qu'elle fait plus de ca de la liberié d'un citopes que de l'aissece d'on autre. Mais, dans les couvenisons qui dérivent de commerce, la loi doi faire plus de cade l'aissace publique que de la liberié d'un citoyen; et qui riempiche pas les ratrictions et les liniaisons que pouvent demander l'humanité et la bouce police.

CHAPITRE XVI

Belle loi.

La loi de Genère qui exclut des mogistratures, et même de l'entricé daus le grandi coussei, les enfants de ceax qui ont vieu ou qui sont morts insolvables, à moiss qu'ils n'acquittent les dette de leur père, est très boune. Elle a cet «flet, qu'elle doone de la confisore pour les nigociants; elle en donne pour les mogistrats; elle eu donne jour le sun cité même. La foi particulière y a encore la force de la foi publica.

CHAPITRE XVII.

Loi de Rhodes.

Les Rhodiens allierot plus Ioin. Settue Empireux (s) dit que chez cux uo fin ne pouroit se disposare de payer les dettes de son piere, en renosquat à sa une republique fundee sur le commerce. On la die Abdoné sioit donnée aune république fundée sur le commerce or, je erois que le raison du commerce ubme y décoit mettre cette limitation, que les détes commerce à faire le commerce à faire le commerce à l'affecteroiset point les livos avagins par celui el. Un négocient doit toujours escoudires ses obligations, et se conduire s'enhope instant soitsur l'état de sa fortune.

(a) Hyperyposes , I, z, ch. srv

CHAPITRE XVIII.

Des juges pour le commerce.

Xanorson, an livre des Revenus, voudroit qu'on donuât des récompenses à ceux des préfets du commerce qui expédient le plus vite les procès. Il seutoit le besoin de notre juridiction consulaire (t).

Les affaires du commerce sont très peu susceptibles de formalités: ce sont des actions de chaque jour, que d'autres de même nature doivent snivre chaque jour; il faut done qu'elles puissent être décidées chaque jour. Il en est autrement des actions de la vie qui influent beaucoup sur l'avenir, mais qui arrivent rarement. On ne se marie guère qu'une fois; on ne fait pas tous les jours des donations ou des testaments; on n'est majeur qu'une fois.

Platon (a) dit que, dans une ville où il n'y a point de commerce maritime, il faut la moitié moins de luis civiles; et cela est très vrai. Le commerce introduit dans le même pays différentes sortes de peuples, un grand nombre de conventions, d'espèces de hiens, et de manières d'acquerir.

Ainsi, dans une ville commerçante, il y a moins de juges, et plus de lois.

CHAPITRE XIX

Que le prince ne doit point faire le commerce,

Tukornita (3), vovant up vaissenu où il v avoit des marchandises pour sa femme Théodora, le fit hruler. - Je suis empereur, lui dit-il, et vous me faites patron de galère. En quoi les pauvres gens pourront-ils gagner leur vie, si nous faisons encore leur métier? - Il auroit pu ajouter : - Qui pourra nous réprimer, si nous faisons des monopoles? Qui nous obligera de remplir nos engagements? Ce commerce que unus faisons, les courtisans voudront le faire; ils seront plus avides et plus injustes que nous. Le peuple a de la con-(1) Les Rossaus, deps le Bus-Empire, eurest ceux espèce de

fiance en notre justice; il n'en a point en notre opulence : tant d'impôts qui font sa misère sont des preuves certaines de la nôtre. -

CHAPITRE XX.

Continuation du même sujet.

Loasqua les Portugais et les Castillans domipoient dans les Indes orientales, le commerce avoit des branches si riches, que leurs princes ne manquérent pas de s'en saisir. Cela ruina leurs établissements dans ces parties-là.

Le vice-roi de Goa accordoit à des particuliers des privilèges exclusifs. On n'a point de confiance en de pareilles gens; le commerce est discontique par le changement perpetuel de ceux à qui on le confie; personne ne ménage ce commerce, et ne se soncie de le laisser perdu à son successeur ; le profit reste dans des mains particulières, et ne s'étend pas assez.

CHAPITRE XXI.

merce de la noblesse dans la monarchie.

In est contre l'esprit du commerce que la noblesse le fasse dans la monarchie. - Cela seroit pernicieux aux villes, disent (x) les empereurs Honorius et Théodose, et ôteroit entre les marchands et les plébéiens la facilité d'acheter et de vendre. •

Il est contre l'esprit de la monarchie que la poblesse v fasse le commerce. L'usage, qui a permis en Angleterre le commerce à la noblesse, est une des choses qui ont le plus contribué à y affoiblir le gnuvernement mouarchique.

CHAPITRE XXII.

Réflexion particulière.

Das gens frappès de ce qui se pratique dans (1) Log. Nabiliters, Cod. de commerc. et leg. ult. Cod. de

on pour les agataniers.

^{(&}gt;) Des Lois , L. von

⁽³⁾ Zonasu.

quelques éstats, pessent qu'il fandreit qu'er France II y et du sin qu'engagessent les sables à faire le commerce. Co arroit le muyen dy détraire la solitones, man nomeu stillé pour le commerce. La praique de ce pays est très sage les afgociation s'y sont par solbris; mais lis peuvent le devenir. Ils out l'espérance d'obternir le moblèses, man en vair l'incourabient estent. Ils voit pas de moyen plus sir de sortir de leurs préssion que de la bien faire, ou de la faire avec banheur; chose qui est ordinairement attachée à la milliaure.

Les lois qui ordonnent que ehacun reste dans sa profession, et la fasse passer à ses enfants, ne sont et ne peuveot êtreutiles que dans les états (1) despotiques, où personne ne peut ni ne doit avoir

Qu'on ne dise pas que chacun fera mieux sa profession lorsqo'on oe pourra pas la quitter pou une autre. Je dis qu'on fera mieux sa profession, lorsque ceux qui y anront excellé espéreront de parvenir à une autre.

L'acquisition qu'on peut faire de la noblesse à prix d'argent encourage beaucoup les négociants à se mettre en état d'y parrenir. Je n'examine pas il 'on fait bien de donner ainsi aux richesses le prix de la vertu: il y a tel gouvernement où cha peut être très nille.

Eo Frauce, cet état de la robe qui se trouve entre la grande noblesse et le peuple; qui, sans svoir le brillant de celle-là, en a tous les privilèges; cet état qui laisse les particuliers dans la médiocrité, tandis que le corps dépositaire des lois est dans la gluire; cet état encore dans lequel on n'a de moyen de se distinguer que par la suffisaoce et par la vertu; profession honorable, mais qui en laisse toujours voir une plus distinguée : cette noblesse toute guerrière, qui pense qu'en quelque degré de richesses que l'on soft, il faut faire sa fortune , mais qu'il est bonteux d'augmenter son bien, si on ue commence par le dissiper; cette partie de la nation, qui sert toujours arec le capital de son bien; qui, quand elle est ruince, donne sa place à une autre qui servira avec son capital encure; qui va à la guerre pout que personne n'ose dire qu'elle n'y a pas été; qui, quand elle ne peut espérer les richesses, espère les honneurs; et lorsqu'elle ne les obtient Pas, se coosole, parce qu'elle a acquis de l'honneur : tontes ces choses ont nécessairement contribuc à la graodeur de ce royaume. Et si, depuis deux ou trois siècles, il a augmenté sans eesse sa

(1) Effectivement cela y est sourcest ainsi établi.

puissance, il faut attribuer cela à la bonté de ses lois, non pas à la fortune, qui n'a pas ces sortes de constance.

CHAPITRE XXIII.

A quelles nations il est désavantageux de faire le commerce.

Les richesses consistent en fonds de terre, ou en effets toobiliers ; les foods de terre de ebanne pays soot ordinairement possédés par ses habitaots. La plupart des états out des lois qui dégoûtent les étrangers de l'acquisition de leurs terres; il n'y a même que la présence du maître qui les fasse valoir; ce genre de richesses annartient doue à chaque état en particulier. Mais les effets mobiliers, coome l'argeot, les billets, les lettres-de-change, les actions sur les compagnies, les vaisseaux, toutes les marchandises, appartiennent au monde entier, qui, dans ce ropport, ne compose qu'un seul état, dont toutes les soeiétés sont les membres : le peuple qui possède le plus de ces effets mobiliers de l'univers est le plus riche. Quelques états en ont noe immense quaotité : ils les acquièrent ebacun par leurs denrées, par le travail de leurs ouvriers, par leor industrie, par leurs découvertes, par le basard même. L'avarice des nations se dispute les meubles de tout l'univers. Il neut se trouver un état si malbeureox, qu'il sera privé des effets des autres pays, et même encore de presque tous les siens : les propriétaires des fouds de terre n'y serout que les colons des étrangers. Cet état manquera de tout, et ne pourra rien acquerir; il vaudroit bien mieux qu'il n'est de commerce avec aucune nation du moode : e'est le commerce qui, dans les circonstances où il se trouvoit, l'a

conduit à la pauvreté.

Un pays qui envoie toujours moins de marchaodisse ou de deurées qo'il n'en reçoit, se met lui-même en équilibre en s'appauvrissant : il recerra toujours moins, jusqu'à ce que, dans une pauvreté extrême, il ne reçoire plus rien.

Dans les pays de commerce, l'argent qui s'est tout-à-coup évannui revient, parce que les états qui l'ont reçu le doivent : dans les états dont nous parlons, l'argent ne revient jamais, parce que ceux qui l'ont pris ne doivent rien.

La Pologne servira ici d'exemple. Elle n'apresque aucune des choses que nous appelons les 23.

effets mobiliers de l'univers, si ce n'est le blè de ses terres. Quelques seigneurs possedent des provinces entieres; ils pressent le laboureur pour avoir une plus grande quantité de hic qu'ils puissent envoyer aux étrangers, et se procurer les choses que demande leur luxe. Si la Pologne ne commercuit avee aucune nation, ses peuples seroient plus heureux. Ses grands, qui n'auroient que leur hie, le donneroient à leurs paysans pour vivre; de trop grands domaines leur seroient à charge, ils les partageroient à leurs paysaus ; tout le monde, trouvant des praux ou des laines dans ses troupeaux, il n'y auroit plus une dépense immense à faire pour les habits; les grands, qui aiment tonjours le luxe, et qui ne le ponrroient trouver que dans leur pays, encourageroient les pauvres au travail. Je dis que cette nation scroit plus Borissaute, à moius qu'elle ne devint barbare : chose que les lois pourroient prévenir.

Considérons à présent le Japon. La quantité excessive de ee qu'il peut recesoir produit la quantité excessive de ce qu'il peut envoyer : les choses seront en équilibre comme si l'importation et l'exportation étoient modéries; et d'ailleurs cette espèce d'enflure produira à l'état mille avantages : il y aura plus de consommation, plus de choses sur lesquelles les arts peuvent s'exercer, plus d'honsmes employes, plus de moyens d'acquerir de la nuissance. Il pent arriver des cas où l'on ait besoin d'un secours prompt, qu'un état si plein peut donuer plutôt qu'un autre. Il est difficile qu'un pays n'ait des choses superflues: mais c'est la nature du cummerco de reudre les choses superflues utiles, et les utiles nécessaires. L'état pourra dune donner les choses nécessaires à un plus grand nombre de sujets.

Disons done que ce ne sont point les nations qui n'out besoin de rieu , qui perdeut à faire le commerce; ce sont celles qui unt besoin de tout. Ce ne sont point les peuples qui se suffisent à eux-mêmes, mais ceux qui n'out rieu chez eux, qui trouvent de l'avantage à ne trafiquer avec per-

LIVRE VINGT-UNIÈME

DES EDIS, DANS LE EAPPORT QU'ELLES ONT AUX LE COMMERCE, CONSIDÉRÉ DANS LES RÉTOUT-TIONS QU'IL A RUES DANS LE MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques considérations générales.

Quorque le commerce soit sujet à de grande révolutions, il peut arriver que de certaines coses physiques, la qualité du terrain ou du climat fixent pour jamais sa nature,

Nous ne faisous aujourd'hui le commerce des Indes que par l'argent que nous y enverous. Les Romains(1) y portoirnt toutes les asuées environ einquante millious de sesterces. Cet argent, comme le nôtre amourd'hui, étuit converti co marchadises qu'ils rapportoient en Occident. Tous les peuples qui out négocié aux Indes y ont toujour porté des métaux, et en ont rapporté des mar-

chandises. C'est la même nature qui produit cet effet Les Indieus ont leurs arts, qui sont adaptes a leur manière de vivre. Notre luxe ne sauroit être le leur, ni nos besoins être Jeurs besoins. Leur climat ne leur demande, ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de ehez nous lis vontes graude partie nus; les vétements qu'ils oat, le pays les leur fuuruit convenables; et leur rele gion, qui a sur eux tant d'empire *, leur donc de la répugnance pour les choses qui nous serveil de nontriture. Ils n'unt donc besoin que de so metaux, qui sont les signes des valeurs, et port lesquels ils donneut des marchandises, que leur frugalité et la nature de leur pays leur procurent en grande aboudance. Les auteurs auciens qui nous ont parle des Indes nous les dépeignent (1 telles que nous les voyons aujourd'hui, quest a la police, aux manieres, et aux morars. Les lades ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à present; et, dans tous les temps, ceux qui négocierout aux Iudes y porteront de l'argent, et n'en rapporteront pas.

⁽a) Parwa , 1. vr , ch unne. * Van. :... Et feur religien, qui est indestructible (a) Voyez Pline, I. vi, ch. axx; et Strabon, L. re

CHAPITRE II.

Des peuples d'Afrique.

La plupart des pruples des côtes de l'Afrique sont suvarges ou barberse. Le rois supecta visest beacoup de ce que des pays presque inhabitbles separent de petit pays qui prevent être labités. Il sont sans industrie; il sa 'ont point d'arts', il sont en abundance des meitus précieux qu'il la sont en abundance des meitus précieux qu'il la sont en abundance des meitus précieux qu'il la sont en abundance des meitus de la nature. Journal de la companya de la companya de poir vare enta avec a suntage; il sa pervent leur faire ettimer beunoup des choes de nulle valeur, et ca recevieu u très grand partie.

CHAPITRE III.

Que les besoins des peuples du midi sont différents de ceuz des peuples du nord.

It y a dans l'Europe une espèce de balancemeut eutre les nations du midi et celles du pord. Les premières out tontes sortes de commodités pour la vie, et peu de besoins; les secondes ont beaucoup de hesoins, et peu de commodités pour la vie. Aux uues , la nature a donné beaucoup , et elles ne lui demandent que peu ; aux autres, la nature donne peu, et elles lui demandent beaucoup. L'équilibre se maiutient par la paresse qu'elle a donnée aux nations du midi, et par l'industrie et l'activité qu'elle a donuées à ceiles du oord. Ces dernières sont obligées de travailler beaucoup, sans quoi elles manqueroient de tout, et deviendroient harbares. C'est ce qui a naturalisé la servitude chez les peuples du midi: comme ils peuvent aisément se passer de richesses, ils peuvent encore mieux se passer de liberté. Mais les peuples du nord ont besoin de la liberté, qui leur procure plus de moyeus de satisfaire tous les besoins que la nature leur a donnés. Les peuples du nord sont donc dans un état force, s'ils ne sont libres on barbares : presque tous les peuples du midi sont, en quelque façon, dans un etat violent, s'ils ne sont esclaves.

CHAPITRE IV.

Principale différence du commerce des anciens d'avec celui d'aujourd'hui.

La monde se met de trempe en tempe dans de tituation qui changent le commerce. Aujourd'hui le commerce de l'Europe se fait principalement du sord an siñi, Pour lors la différence des dimats fait que les peuples out un grand besent den marchandies les uns des autres, Per exemple, les hoisenss du midi porriers au nord formeut un priere. Auxili le regiral les sucrémes divisions priere. Auxili le regiral des sucrémes divisions priere. Auxili le regiral de sucréme divisions messivoit autrefait par maids de bid, se mestrecelle nigourd'hui per tanneaux de Ruperer.

Le commerce ancien que nous connoissons, se faisant d'un port de la Méditerraise à l'autre, c'toit presque tout dans le midi. Or, les peuples du même climat uyant chez eux à peu pres les mêmes: choest, o'ut pas tant de besoin de commercer cutre eux que ceux d'un climat différent. Le commerce eu Europe étoit done autrefois mouis étendu qu'il ne l'est à présent.

Ceci n'est point contradictoire avec ce que j'ai dit de notre commerce des Indes : la différence excessive du climat fait que les besoins relatifs sont nuls.

CHAPITRE V.

Autres différences.

Le commerce, tantôt détruit par les couquérants, tantôt géné par les monarques, parcourt la terrag, fuit d'où il est opprimé, se repose où on le lanse respirer : il riègne aujourd bai où l'on ne vojoil que des déserts, des mers et des rochers; la où il réguoit, il u'y a que des déserts. A voir aujourd'hui la Colchide, qui n'est plus

A voir aujourd'hui la Colchisle, qui n'est plus qu'une vaste forêt, où le peuple, qui diminue tous les jours, ue défend as liberti que pour se veudre eu détail aux Turs et aux Tersaus, ou ne diroit janais que rette coatrée ent été, du temps des Romains, pleine de villes où le commerce appeloit toutes les nations du moode. On n'en troutre Baucem moomment dans le pars ¡ il a've ne a de traces que dans Pline (1) et Strabon (2). L'histoire du commerce est celle de la com-

munication des peuples. Leurs destructions diverses, et de certains flux et reflux de populations et de dévastations, en forment les plus grands événements.

CHAPITRE VI.

Du commerce des anciens.

Las trésors immenses de (3) Sémiramis, qui ne pouvoient avoir été acquis en un jour, nous font penser que les Assyriens avoient eux mêmes pille d'autres nations riches, comme les autres nations les pillerent après.

L'effet du commerce sont les richesses; la suite des richesses, le luxe; celle du luxe, la perfection des arts. Les arts, portés au poiut où ou les tronve du temps de Semiramis (4), nous marquent un grand commerre dela établi.

Il y avoit un grand commerce de laxe dans les empires d'Asie. Ce seroit une belle partie de l'histoire du commerce que l'histoire du luxe; le luxe des Perses étoit eelui des Médes, comme celui des Médes étoit celui des Assyrieus. Il est arrivé de grands changements en Asie.

La partie de la Perse qui est au nord-est, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane, etc., étoient autrefois pleines de villes florissantes(5) qui ne sout plus; et le nord (6) de cet empire, c'est àdire l'isthme qui separe la mer Caspicane du Pont-Euxin, étoit couvert de villes et de nations qui ne sont plus encore.

Ératosthène (7) et Aristobule tenoient de Patrocle (8) que les marchandises des Indes passoient par l'Oxus dans la mer du Pont. Marc Varron (9) nons dit que l'on apprit, du temps de Pompre, dans la guerre contre Mithridate, que l'on alloit en sept jours de l'Inde dans le pays des Bactriens, et au fleuve Icarus, qui se jette daus l'Oxus; que par là les marchandises de l'Inde pouvoient traverser la mer Caspienne, entrer de

là dans l'embouchure du Cyrus; que, de ce fleuve, il ne falloit qu'un trajet par terre de cinq jours pour aller au Phase, qui conduisoit dans le Pont-Euxin, C'est sans doute par les nations qui peuploient ces divers pays, que les grands empires des Assyriens, des Modes, et des Perses, avoient une communication avec les parties de l'Orieut et de l'Occident les plus reculées

Cette communication n'est plus. Tous ces pays ont été dévastés par les Tartares (1), et cette nation destruetrice les habite encore pour les infester. L'Oxus ne va plus à la mer Caspienne; les Tartares l'ont détourné pour des raisons particulières (2); il se perd dans des sables arides.

Le Jaxarte, qui formoit autrefois une barrière entre les nations policées et les nations barbares, a été tout de même détourné (3) par les Tartares, et ne va plus jusqu'à la mer.

Séleucus Nicator forma le projet (4) de joindre le Pont-Euxin à la mer Caspieune. Ce dessein, qui eut donné bien des facilités au commerce qui se faisoit dans ce temps-là, s'évanouit à sa mort (5). On ne sait s'il auroit pu l'executer dans l'isthme qui sépare les deux mers. Ce pays est anjourd'hui très peu conuu; il est dépeuplé et plein de forêts. Les eaux n'y manquent pas, car une infinité de rivières y descendent du mont Caucase; mais ce Caucase, qui forme le nord de l'isthme, et qui étend des espèces de bras (6) an midi, auroit été un graud obstacle, sur-tout dans ees temps-la, ou l'on n'avoit point l'art de faire des écluses.

On pourroit croire que Séleucus vouloit faire la jonction des deux mers dans le lieu même où le czar Pierre I'r l'a faite depuis, e'est à-dire dans cette langue de terre où le Tanais s'approche du Volra : mais le nord de la mer Caspienne n'étoit pas encore découvert.

Pendant que dans les empires d'Asie il y avoit un commerce de luxe, les Tyriens faisoient per toute la terre un commerce d'économie. Bochard a employé le premier livre de son Chanaan à faire l'énumération des colonies qu'ils envoyèrent dans tous les pays qui sont près de la mer; ils passerent les colonnes d'Hercule, et firent des établissements (7) sur les côtes de l'Océan.

⁽¹⁾ Liv. vs

⁽³⁾ Doroce x , l. 15-(4) Bud

⁽⁵⁾ Voyra Pline, L. v., ch. uvs ; et Strabon, L. ss. (6) Strabon , 1. xt.

⁽⁺⁾ But. (5) L'autorité de Patrocle est considérable , comme il parolt

par un rérit de Strabon , L tt. (9) Dans Pline , l. vs , ch sers. Voyes saud Strabon , l. 11.

ver le trejet des murchandises du Phase au Cyrus

⁽¹⁾ Il faut qué, depuis le temps de Ptelounie, qu't mous décrit mot de rivières qui se jettent dens le partie orientule de la mer Caspience, il y sit eu de grands changements dans ce pays La carie du coar ne met de en côte-la que la riviere d'Antrobal. et celle de M. Buthaloi, rien du tout

⁽a) Venez la reletion de Genkinson , dans le Remoil des poyegu ds nord, L. Pt. (3) Se crois que de la s'rat formé le lac Aral.

^[4] Claude Cone, dans Piine , I. vs., cb. st. (5) It fut the per Piolemes Cérantes.

⁽⁶⁾ Voyez Strobon , 1. st.

⁽²⁾ Ils fenderent Tortese, et s'établirent à Cadin

Dans ces temps-là, les navigateurs étoient obligis de suivre les côtes, qui étoient pour ainsi dire leur boussole. Les voyages étoient longs et péoibles. Les travans de la navigation d'Ulysse ont été un sujet fertile pour le plus beau poéme du monde, après celui qui est le premier de tous.

Le pen de consuoissime que la plupart des peuples avoieut de ceux qui étoient éloignés d'eux favorisoit les nations qui faisoient le commerce d'économie. Elles mettoient dans leur négoce les obseurités qu'elles vouloient : elles avoient tous les avantagres que les nations intelligentes prennent sur les peuples ignorantes.

L'Égypte, éloignée par la religion et par les meurs de toute communication avec les étrangers, ne faisoit guére de commerce au-déhors: elle jouissoit d'un terrain fertile et d'une extrême aboudance. C'étoit le Japon de ces tempa-là : elle se uffisoit à elle-même.

Les Expiries furent si peu jálonx dn commerce du dehors, qu'ils laissérent celni de la mer Rouça è toutes les petites nations qui y eurent quelque port. Ils soulfirrent que les Iduméens, Is Julis, et les Syriens, y eusent des flottes. Salomon (1) employa à cette navigation des Tyriens qui connoisocient ess mers.

Joséphe (a) dit que sa nation, uniquement occupée de l'agriculture, conucissoit peu la mer : aussi ne fut-ce que par occasion que les Juifs négocièrent dans la mer Rouge, lls conquirent, sur les Idaméens, Elath et Asiongaber, qui leur dounéeaut ce commerce: ils perdirent ces deux villes, et perdirent ce commerce aussi.

In a cu fut pas de même des Phéniciens : ils ne fisioient pas un commerce de luxe; ils ne négocioient point par la conquéte; leur fugalité, leur babileté, leur industrie, leurs périls, leurs fatigues, les rendoient nécessaires à toutes les untions de monde.

Les nations voisiers de la mer Rouge ne népositioni que dans cette mer et esté d'Afrique. L'étonnement de l'univers, à la découverte de la mer des landes, faite sous Alexandres, le prouje sans Nous avons di (7) qu'on porte toniquers aux ladés des mésurs précieux, et que l'on n'en rappre point (4) : les lottes juiers, qui rapportionent par la mer Rouge de l'or et de l'argent, tremeiur d'Afrique, et uno pas des lodes. Je dis plus : cette navigation se faisoit sur la côte orientale de l'Afrique; et l'état où étoit la marine pour lors prouve assez qu'on n'alloit pas dans des tieux biens reculés.

dans des tieux biens reculés. Je sais que les flottes de Salomon et de Josaphat ne revenoieut que la troisième aunée; mais je ne vois pas que la longueur du voyage prouve

la grandeur de l'eloignement.
Pline et Strabon nous disent que le chemin qu'un navire des Indes et de la mer Rouge, fahriqué de jones, faisoit en vingt jours, na navire gree ou romain le faisoit en sept (f.). Dans cetta roportion, un voyage d'un an pour les flottes

grerques et romaines étoit à pen près de trois

pour celles de Salomou. Deux navires d'uns vieues inégate ue font pas leur voyage dans un temps proportionné à leur visues : la leuteur produit souverut une plus grande interar. Quatoil il signi de suivre les che, et qu'on se troure sans cesse dans ane différente position, qu'il faut attendre un bon veal pour soiri d'un golfe, en avoir un autre pour aller en avant, un navire bon voilier profits de tous les temps favorables; tudois que l'autre roste dans un endroit difficile, et attend plusieurs jours un autre changement.

Cette lenteur des navires des Indes, qui , dans un lemps égal, ne proviocita fiaire que le tiest du chemin que faisoient les vaisseaux prese et romains, peut l'expliquer par ce que nous voyons anjourd'hui dans notre marine. Les navires des Indes, qui étoient de jones, tiroient moins d'eau que les vaisseaux grees et romains, qui étoiens de bois, el joints arc du fer.

On peut comparer ces navires des Iudes à ceux de quelques nations d'anjourd'hui, dont les ports ont peu de fond : tels sont ceux de Venise, et même en général de l'Italie (a), de la mer Baltique, et de la province de Hollande (3). Leurs navires, qui doivent en sortir et y rentrer, sont d'une fabrique ronde et large de fond; au lieu que les navires d'autres nations qui ont de bons ports, sont, per le bas, d'une forme qui les fait entrer profondément dans l'eau. Cette mécauique fait que ces derniers navires naviguent plus pres du veut, et que les premiers ue naviguent presque que quand ils ont le vent en poupe. Un navire qui eutre beaucoup dans l'eau navigue vers le même côté à presque tous les veuts : ce qui vient de la resistance que trouve dans l'enn le

⁽t) Lev. tre des Reis-, ch. 2k.; Paralip., L. II., ch. vitt.

[1] Contre Appèra.

" Van I... Avant. Airsandre, les nations voluires de le mes

Rouge... à le découverte de la mer faite sons ce conquérant.

(3) les ch. s de ce tière.

(4) La proportion établie en Europe entre l'or et l'argent

pret quelquelous first trouver du peofit à preudre dans les îndes de l'or pour de l'orgent; mais c'est peu de abose.

⁽r) Voyes Pline, l. vr., ch. xxxx; et Strahon, l. zv. (s) Elie n'e presque que des rudes; mass la Sicile e de trie

bons ports.

(31 Je dis de le province de Hollande; cor les peris de cette de Zelonde soni esses perdonts.

vaisseau poussé par le vent, qui fait un point d'appeni, et de la forme longue du vaisseau qui est présenté au vent par son côté, pendant que, par l'effet de la figure du gouvernail, on tourne la proue vers le côté que l'on se propose; en sorte qu'on peut aller très près du vent, c'est à dire très près du côté où vient le vent. Mais, quand le navire est d'une figure ronde et large de fond, et one par consequent il enfonce peu dans l'enu, il n'y a plus de poiut d'appui; le vent chasse le vaissean, qui ne peut résister, ni guère aller que du côté opposé au vent. D'où il suit que les vaisseaux d'une construction ronde de fond sont plus lents dans leurs voyages : x" ils perdent henucoup de temps à attendre le vent, sur-tont s'ils sont obligés de changer sonvent de direction; 2º ils vont plus lentement, parce que, n'ayant pas de point d'appui, ils ne sauroient porter autant de voiles que les autres. Que si, dans na temps où la marine s'est si fort perfectionnée, dans un temps où les arts se communiquent, dans un temps où l'on corrige, par l'art, et les défants de la nature, et les défauts de l'art même, on sent ces différences, que devoit ce être dans la marine des ancieus?

Je ne saurois quitter ce sujet. Les navires des Indes étoient petits, et ceux des Grecs et des Romains, si l'on en excepte ces machines que l'ostentation fit faire, étoient moins grands que les nôtres. Or, plus un navire est petit, plus il est eu danger dans les gros temps. Telle tempéte submerge up pavire, qui pe feroit que le tourmenter, s'il étoit plus grand. Plus un corps en surpasse un autre en grandeur, plus sa surface est relativement petite : d'où il suit que dans un petit navire il y a une moiudre raison, e'est-à-dire une plus grande différence de la surface du navire au poids ou à la charge qu'il peut porter, que dans un grand. Ou sait que, par une pratique à peu près générale, on met dans un navire une charge d'un poids égal à celui de la moitié de l'eau qu'il pourroit contenir. Supposons qu'un navire tint buit cents tonneaux d'eau, sa charge seroit de quatre cents toppeaux; celle d'un navire qui ne tiendroit que quatre cents tonueaux d'eau seroit de deux cents tonneaux. Ainsi la grandeur du premier navire seroit, au poids qu'il porteroit, comme 8 est à 4; et celle du second, comme 4 est à 2. Supposons que la surface du grand soit à la surface du petit comme 8 est à 6; la surface (1) da celni-ci sera à son poids comme 6 est à 2; taudis que la surface de celui-là ne sera à

son poids que comme 8 est à 4; et les vents et les flots n'agissant que sur la surface, le prad vaissean résistera plus par son poids à leur innétuosité que le petit.

CHAPITRE VIL

_

Du commerce des Grecs.

Las premiers Grees écionet tous pirates. Se nos, quis avoit es l'empire de la me, rasvaiter apeut être que de plus granda succès dans les inguadages son empire écito broard aux tenues de son ile. Mais, lorsque les Grees deviaterés aprad peuple, i.e. a Abiestiens obliterat la visible empire de la mere, parcee que cette auto-commerçuate et victorieuse commerçuate et victorieuse commerçuate et victorieuse parcee que cette auto-commerçuate et victorieuse centre et victorieuse parce que cette auto-commerçuate et victorieuse centre et victorieuse parce que de la braite de la Syrie, de l'ille de Chyrr. et de la Philicité de la P

Il fout que je parée de cet empire de la méquient Adiness. Athèmes, del t'ecopologie), le l'empire de la mer : mais, comme l'Athèpe intel fait nes expéditions au lons. Les principass de la terre, les cambini la reaugent, tassiq qu'ell fait nes expéditions au lons. Les principass de l'empire de la meri de l'empire de la meri de mottre des des proposites de la companya de la les el Athèmicas abbitoirent une fie, et aussit outre céa l'empire de la mer, il aussient en les et Athèmicas neu autres sam qu'en plur nuire, tandés qu'ils sections les sainte et le muire, tandés qu'ils sections les sainte et le mer. - Vous ditres que Xémplon a voil pre-

ler de l'Aughterre.
Affairers, empilé de projets de gloire, allénee, qui augmentolt la jabouite, au berdiges de la groupe de la gloire, au perserie de la groupe de la gloire, avec un let jarvernement politique, que le las propie a désirbuoit les recenus publics, tandas que desciolient dans l'opprension, an fit pout et grainmines, la multilisé de sus cedence, le souler
de res group de mer, son autorité ur le situgreques, et, plas que tout etch. Le boile initution de Solon. Son adopte foit proque le

contrait de la contrait

⁽t) Cest-belire, pour comparer les granteurs de même grure, l'estime ou la prise du finide pur le navire sera à la résistance du même navire comme, etc.

⁽¹⁾ Le roi de Perse. (2) De Republ, disen-

Coriothe fut admirablement bien située : elle sépara deux mers, ouvrit et ferms le Péloponnèse, et ouvrit et ferma la Grèce. Elle fut une ville de la plus grande importance dans no temps où la peuple gree étoit au monde, et les villes greeques des oations. Elle fit un plus grand commerce qu'Atheues. Elle avoit un port pour recevoir les marchandises d'Asie; elle en avoit un autre pour recevoir celles d'Italie : car, comme il y avoit de grandes difficultés à tourner le promontoire Malée, où des vents (t) opposés se rencoutrent et causent des naufrages, on aimoit mieux aller à Corinthe, et l'on pouvoit même faire passer par terre les vaisseaux d'uoe mer à l'autre. Dans aucune ville on ne porta si loiu les ouvrages de l'art. La religion acheva de corrompre ce que son opulence lui avoit laissé de morurs. Elle ériren un temple à Venus, où plus de mille courtisanes fureot consacrées. C'est de ce séminaire que sortirent la plupart de ces beautés célébres dont Athénée a osé écrire l'histoire.

Il parolt que, du temps d'Homère, l'opulence de la Grèce étoit à Rhodes, à Corinthe, et à Orehomène. - Jupiter, dit-il (2), aima les Rhodiens, et leur doona de grandes richesses. - Il donne à Corinthe (3) l'épithète de riche.

De même, quand il veut parler des villes qui ont beancoup d'or, il cite Orchomène (4), qu'il joint à Thebes d'Égypte. Rhodes et Coriothe conserverent leur puissance, et Orehomène la perdit. La position d'Orehomène, près de l'Helles pont, de la Propontide et da Pont-Euxin, fait naturellement peuser qu'elle tiroit ses richesses d'un commerce sur les côtes de ces mers, qui avoient donné lien à la fable de la toison d'or. Et effectivement le oom de Miniares est douné à Orehomèue (5) et encore aux Argonautes, Mais, comme dans la suite ces mers devinreut plus connues; que les Grees y établirent un tres grand nombre de colonies; que ces colonies négocierent avec les peuples barbares; qu'elles communiquerent avec leur métropole; Orchomène commença à déchoir, et elle rentra dans la foule des autres villes greeques.

Les Grees, avant Homère, n'avoient guère négocié qu'entre eux, et chez quelques peuples barbares; mais ils éteudirent leur domination à mesure qu'ils formérent de nouvenux peuples. La Grèce étoit une graode péninsule, dout les caps

sembloient avoir fait reculer les mers, et les golfes s'ouvrir de tous côtés, comme pour les recevoir encore. Si l'on jette les yeux aur la Grèce, oo verra, dans un pays assez resserré, une vaste étendue de côtes. Ses colonies iunombrables faisoient une immense circonférence autour d'elle: et elle y voyoit, pour ainsi dire, tout le moode qui u'étoit pas barbare. Péuétra-t-elle en Sieile et en Italie; elle y forma des nations. Navigua t-elle vers les mers du Pont, vers les côtes de l'Asie mineure, vers celles de l'Afrique; elle en fit da même. Ses villes acquirent de la prospérité à meaure qu'elles se trouvérent près de oouveaux peuples, Et, ce qu'il y avoit d'admirable, des iles saus nombre, situées comme en première ligne, l'entouroient encore.

Quelles causes de prospérité pour la Grèce, que des jeux qu'elle donnoit pour aiusi dire à l'univers, des temples où tous les rois envoyoient des offrandes, des fêtes où l'oo s'assembloit de toutes parts, des oracles qui faisoient l'attention de toute la curiosité humaine, enfin le goût et les arts portés à un point, que de eroire les surpasser sera toujours ne les pas connoître!

CHAPITRE VIII

D'Alexandre. Sa conquête.

Outras événements arrivés sous Alexandre firent dans le commerce une grande révolution *; la prise de Tyr, la conquête de l'Égypte, cello des Indes, et la découverte de la mer qui est au midi de ce pays,

L'empire des Perses s'étendoit jusqu'à l'Indus (1). Long-temps avant Alexandre, Darius (2) avoit envoyé des navigateurs qui descendirent ee fleuve, et allerent jusqu'à la mer Rouge. Commeut douc les Grees furent-ils les premiers qui fireut par le midi le commerce des Indes? Comment les Perses uo l'avoient-ils pas fait anparavant? Que leur servoient des mers qui étoient si pruches d'eux, des mers qui baignoient leur empire? Il est vrai qu'Alexaudre conquit les Indes : mais faut-il conquérir un paya pour y négocier? J'examinerai ecci.

⁽a) Voyen Strabon . I. waz

⁽¹⁾ Brade, L 11 (3) Bud. (4) 10:d., 1. 1x, vers 35t. Voyen Strabon , 1. 1x , p. 414 , eds.

⁽⁵⁾ STRABOR, shed

L'Ariane (3), qui s'étendoit depuis le golfe * Van. :... Sous Alexandro firent changer le commerce de

⁽¹⁾ STRABOS , L 24. (s) Hisopore, in Welpemene. (3) STRANGT , L EV

Persique jusqu'à l'Indus, et de la mer du midi jusqu'aux montagnes des Paropamisades, dépendoit bien en quelque façon de l'empire des Perses : mais , dans sa partie méridionale , elle étoit aride, brúlée, inculte, et barbare. La tradition (1) portoit que les armées de Sémiramis et de Cyrus avoient péri dans ces déserts : et Alexandre, qui se fit suivro par sa flotte, ne laissa pas d'y perdre une grande partie de son armée. Les Perses laissoient toute la côte au ponvoir des Ichthyophages (a), des Orittes, et antres peuples barbares. D'ailleurs, les Perses n'étoient pas navigateurs, et leur religion même leur étoit toute idée de commerce maritime (3). La navigation que Durius fit faire sur l'Indus et la mer des Indes fut plutôt une fantaisio d'un prince qui veut moutrer sa puissance que le projet réglé d'un monarque qui veut l'employer. Elle n'est de suite ni pour le commerce ni pour la marine; et, si l'on sortit de l'ignurance, ee fut pour y retomber.

Il v a plus ; il étoit recu (4), avant l'expédition d'Alexandre, que la partie méridionale des Indes étoit inhabitable (5): ce qui suivoit de la tradition que Sémiramis (6) n'en avoit ramené que vingt hommes, et Cyrus que sept.

Alexandre entra par le pord. Sou dessein étoit de marcher vers l'Orient : mais, avaut trouvé la partie du midi pleiue de grandes nations, de villes et de rivières, il en tenta la conquête et la fit.

Pour lors, il forma le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime. comme il les avoit unies par des colonies qu'il avoit établies dans les terres.

Il fit construire une flotte sur l'Hydaspe, descendit cette rivière, entra dans l'Indus, et pavigua jusqu'à son embouchure. Il laissa son armée et sa flotte à Patale, alla lui-même avce quelques vaisseaux reconnoître la mer, marqua les lieux où il voulut que l'on construisit des ports, des havres, des arsenanx. De retour à Patale, il se separa de sa flutte, et prit la ronte de terre pour lui donner du secours et en recesoir. La flotte suivit la côte depuis l'embouchure de l'Indus, le long du rivage des pays des Orittes, des Il fit creuser des puits, bâtir des villes; il défeqdit aux Ichthyophages (1) do vivre de poisson ; il vouloit que les bords de cette mer fussent habités par des nations civilisées. Néarque et Onésierito out fait le journal de cette navigation, qui fut de dix mois. Ils arriverent à Sose : ils y trouvérent Alexandre qui donnoit des fêtes à son ampée. Ce conquérant avoit fondé Alexandrie dans la

Ichthyophages, de la Caramanie, et de la Perse.

vue de s'assurer de l'Égypte; e'étoit une clef pour l'ouvrir dans le lieu même où les rois ses prédecesseurs avoient une clef pour la fermer (2); et il ne songeoit point à un commerce dont la déconverte do la mer des Indes pouvoit seule lu faire paître la pensée.

Il paroit mêmo qu'après cette découverte il n'eut aucune vue nouvelle sur Alexandrie. Il avoit hien, en général, le projet d'établir un commerce entre les Indes et les parties occidentales de son empire : mais, pour le projet de faire ce commerce par l'Égypte, il lui manquoit trop do connoissances pour pouvoir le former. Il avoit vu l'Iudus , il avoit vu le Nil: mais il ne connoissoit point les mers d'Arabie. qui sont entre deux. A peine fut-il arrive des Indes, on'il fit construire de pouvelles flottes, et navigua (3) sur l'Euléus, le Tigre, l'Euphrate, el la mer: il ôta les cataractes que les Perses avoient mises sur ces fleuves; il découvrit que le sein persiquo étoit un golfe de l'Océan, Comme il alla reconnoitre (4) rette mer, ainsi qu'il avoit reconnu celle des Indes; comme il fit construire un port à Babylone pour mille vaisseaux, et des arsenaux; comme il envoya einq cents talents en Phénicio et en Syrie, pour en faire venir des pautoniers, qu'il vouloit placer dans les colonies qu'il répandoit sur les côtes ; comme enfin il fit de travaux immeoses sur l'Euphrate et les autres fleuves de l'Assyrie, on ne peut donter que son dessein ne fût do faire le commerce des Indes par Babylone et le golfe Persique.

(1) Ceci ne souroit s'entendre de tous les lebthysphages , qu habitoient une edte de dix mille stades. Comment Alexand neroit-ti pe leur donne la subsistance? Comment se seroit-t fait chair? Il ne peut âtre ici question que de quelques pemple particuliers. Nearque , dans le livre Rerum indicarum , del qu'e l'extranité de cette edte, du côté de la l'erre, il avoit trouve les pruples moras ichthyophages. Je croirois que l'order d'Alexaster regardoit cette contrer, on quelque autre encore plus

(2) Alexandrie fat fondée dans nue plage appelée Racotes Les suciens rols y trunient mur garnison pour défendre l'entres do pays nex strongers, et sur-tout ans Grees, uni etcornt. comme on sait , de grands pirotes. Voyes Piline , l. vz. ch. x ; et

Strabon, I. syut (3) Annun, de Espeditione diccondra, 1 vui

⁽¹⁾ STRABON, I. NV.

⁽v) Paren, L. vr., ch. urret; Strauson, L. av. (3) Pour se point scutter les éléments, ils ne notignment pas

ser les Seures, (M. Ilypo , Religion des Perses,) Encoce sujourd'het ils n'ont point de rommerce maritime, et ils traitest d'athèes crus qui vont sur mer.

⁽⁴⁾ STRABON . 1. RV. (5) Bérodote, in Melpowear, dit que Daries conquit les bedes Cela ne peut être entrada que de l'Azune encire ne fut-ce

qu'une conquêre en 1de

⁽⁶⁾ States, 1, pr.

Quelques gens, sous prétexte qu'Alexandre voulnit conquérir l'Arabie (z), unt dit qu'il avoit forme le dessein d'y mettre le siège de son empire : mais comment auroit-il chaisi un lieu qu'il ne connoissoit pas (2)? D'ailleurs, c'étnit le pays du mande le plus incommode : il se seroit separe de son empire. Les califes, qui conquirent au loin, quitterent d'abord l'Arabie pour s'établir ailleurs.

CHAPITRE IX.

Du commerce des rois grecs après Alexandre.

LORSQU'ALEXANDRE conquit l'Égypte, un connoissoit très peu la mer Rouge, et rien de cette sartie de l'Océan qui se joint à cette mer, et qui baigne d'un côté la côte d'Afrique, et de l'autre celle de l'Arabie : on crut même depuis qu'il étoit impossible de faire le tour de la presqu'île d'Arabie. Ceux qui l'avnient tenté de chaque côté avoient abandonné leur entreprise. On disoit (3): « Comment seroit-il possible de naviguer au midi des côtes de l'Arabie, puisque l'armée de Cambyse, qui la traversa du côté du nord, perit presque taute; et que celle que Ptolomée, fils de Lagus, envoya au secours de Séleucus Nicator à Babylone, souffrit des maux increyables, et, à cause de la chaleur, pe put marcher que la nnit? -

Les Perses n'avnient aucune sorte de navigation. Quand its conquirent l'Egypte, ils apportèrent le même esprit qu'ils avoient eu chez eux : et la negligence fut si extraordinaire, que les rois grecs trouverent que non-seulement les navigations des Tyriens, des Iduméeus, et des Jaifs dans l'Océan étoient ignorées; mais que celles même de la mer Rouge l'étnient. Je crois que la destruction de la première Tyr par Nabnchodonosor, et celle da plusieurs petites nations et villes vaisines de la mer Rauge , firent perdre les connoissances que l'on avnit acquises.

L'Egypte, du temps des Perses, ne confrontoit point à la mer Rouge ; elle ne contennit (4) que cette lisière de terre langue et étroite que le Nil couvre par ses inondations, et qui est resserrée des deux côtés par des chaînes de montagnes. Il fallut done découvrir la mer Ronze une seconde fois, et l'Oréan une seconde fois; et cette découverte appartint à la curiosité des rois crees.

On remnuta le Nil; un fit la chasse des éléphants dans les pays qui sont entre le Nil et la mer; on découvrit les bords de cette mer par les terres : et, comme cette découverte se fit sous les Grees, les noms en sont grees, et les temples sont consacrés (1) à des divinités grecques.

Les Grees d'Égypte purent faire un commerce très étendu ; ils étnient maîtres des ports de la mer Rouge; Tyr, rivale de taute nation commerçante, n'étnit plus; ils n'étnient point génés par les anciennes (2) superstitions du pays : l'Égypte étnit devenue le centre de l'univers.

Les rois de Syrie laissérent à ceux d'Égypte le commerce méridional des Indes, et ne s'attachérent qu'à ce commerce septentrional qui se faisoit par l'Oxus et la mer Caspienne. On crovnit dans ces temps-là que cette mer étnit une partie de l'Ocean septentrional (3); et Alexaudre, quelque temps avant sa mort, avoit fait construire (4) une fintte, pour découvrir si elle communiquoit à l'Océan par le Pout-Euxin, ou par quelque autre mer prientale vers les Indes. Après lui, Séleucus et Antiochus enrent une attention particulière à la reconnitre: ils v entretiorent des flottes (5), Ce que Séleucus reconnut fut appelé mèr Séleneide : ce qu'Antiochus découvrit fut appelé mer Antiochide. Attentifs any projets qu'ils pouvnient avoir de ce côté-là*, ils negligerent les mers du midi: soit que les Ptolomées, par leurs flottes sur la mer Rnoge, s'en fussent déja procuré l'empire; soit qu'ils eussent découvert dans les Perses un élnignement invincible pour la marine **. La côte du midi de la Perse ne fournissoit point de matelets; on n'y en avnit vu que dans les derniers mnments de la vie d'Alexandre, Mais les rois d'Egypte, maîtres de l'île de Chypre, de la Phénicie, et d'un grand nombre de places sur les eôtes de l'Asia mineure, avoieut toutes sortes do moyens pour faire des entreprises de mer. Ils n'avnient point à contraindre le génie de leurs

⁽¹⁾ STRANCE , I. wer , & in the. (a) Veyant la Babylonie Inomite, il regardett l'Arabie, qui

en est proche , comme une lie. (Aristobule, dans Strabon . L sva.)

⁽²⁾ Voyet le here Rerun indicarem (4) STRABOT , L. AVI.

sujets; ils u'avoient qu'à le suivre. (s) STRADOR, L SYL

⁽³⁾ Elicaleur donnoiens de l'horneur pone les étran-(3) PLOYE, I. 11 . cb. LAVID , et l. vi , cb. 12 et x11 ; STRAN I. M. Annien, de l'Expédition d'Alexandre, I. m. p. 74, et l. v.

⁽⁴⁾ Annes, de l'Expédition d'Alexandre, 1. vu. (b) Passe, Lu, ch. says.

^{*} Van I... De ce citt-là , dans l'espérance de prendre l'Europe à revers par la Gaple et la Germanie , ils négligierent...

[&]quot; Van t... Pour le marine, soit enfin que la soumission péstrale de tous les peuples de ce côté-là ne leur laissat plus espérer de conquête.

On a de la peine à comprendre l'obstination des anciens à croire que la mer Caspience étoit une partie de l'Ocean. Les expeditions d'Alexaodre, des rois de Syrie, des Parthes, et des Romains, ne purent leur faire changer de pensée" : e'est qu'on revient de ses erreurs le plus tard qu'on peut. D'abord on ne cocout que le midi de ls mer Caspienoe; on la prit pour l'Oréan; à mesure que l'on avauça le long de ses hords, du côte du nord, on crut encore que e'étoit l'Occao qui entroit dans les terres. En suivant les rôtes, oo n'avoit reconnu, du côté de l'est, que jusqu'au Jaxarte; et, du côté de l'ouest, que jusqu'aux extrémités de l'Albanie. La mer, du côté du nord, étoit vaseuse (1), et par conséquent très peu propre à la navigation. Tout cela fit que l'ou ne vit jamais que l'Ocean.

L'armée d'Alexandre n'avoit été, du côté do l'Orient, que jusqu'à l'Hypanis, qui est la dernière des rivières qui se jettent dans l'Indus.

Ainsi le premier commerce que les Grees eureot aux Indes se fit dans uno très petite partie du pays, Séleucus Nicator pénétra jusqu'au Gange (2); et par là on découvrit la mer où ce fleuve se jette, c'est-à-dire le golfe de Bengale. Aujourd'hui l'on découvre les terres par lés voyages de mer; untrefois on découvroit les mers par la conquête des terres.

Strabon (3), malgré le témoignage d'Apollodore, paroit douter que les rois (4) grecs de Bactriane soient allés plus loin que Séleucus et Alexandre. Quand il seroit vrai qu'ils n'auroient pas été plus loin vers l'orient que Séleucus, ils allérent plus loin vers le midi : ils découvrirent (5) Siger et des ports dans le Malabar, qui donnérent lieu à la navigation dont je vais parler.

Pline (6) nons apprend qu'on prit successivement trois routes pour faire la navigation des Indes. D'abord, on alla du promontoire de Siagre à l'île de Patalène, qui est à l'embouchure de l'Indus : oo voit que e'étoit la route qu'avoit tenne la flotto d'Alexandre. On prit ensuite un chemin plus court (7) et plus sûr; et og alla du même promontoire à Siger. Ce Siger ne peut être que le royaume do Sierr dont parle Strabon (1), que les rois grees de Bactriano decouvrirent. Pline ne peut dire que ce chemin fût plus court, que parce qu'on le faisoit en moins de temps; car Siger devoit être plus reculé que l'Indus, puisque les rois de Bactriane le découvrirent. Il falloit donc que l'on évitôt par-là le détour do certaines côtes, et que l'on profitat de certains vents. Enfin, les marchands prirent une troisième route : ils se rendoient à Canes ou à Océlis, ports situés à l'embouchure de la mer Rouge, d'on, par un vent d'ouest, on arrivait à Muziris, première étape des Iodes, et de là à d'autres ports. On voit qu'au lieu d'aller de l'embouchure de la mer Rouge insur'à Siagre en remontant la côte de l'Arabie heureuse au nord-est, on alla directemeet de l'ouest à l'est, d'un côté à l'autre, par le moven des moussons, dont on découvrit les changements eo naviguant dans ces parages. Los anciens ne quittérent les côtes que quand ils se servirent des moussons(2) et des vents alisés, qui étoient nne espèce de houssole pour eux.

Pline (3) dit qu'on partoit pour les Indes au milieu de l'été, et qu'on en revenoit vers la fin de décembre et au commencement de janvier. Ceci est entièrement conforme aux journaux de nos narigateurs. Dans cette partio de la mer des Indes qui est entre la presqu'ile d'Afrique et celle de deca lo Gange, il y a deux monssons : la premiero, pendaut laquello les vents vont de l'ouest à l'est, commence aux mois d'août et de sciptembre; la deuxième, pendant laquelle les vents vont de l'est à l'ouest, commence en janvier. Ainsi nous partous d'Afrique pour le Malabar dans le temps que partoient les flottes de Ptolomée, et nous en revenons dans le même temps.

La flotte d'Alexandre mit sept mois pour aller de Patale à Suse. Elle partit dans le mois de juillet, c'est-à dire dans un temps où aujourd'hui aucun navire n'ose se mettre en mer pour revenir des Indes, Entre l'une et l'autre mousson , il y a un intervalle de temps pendant lequel les vents varient : et où nu vent de pord, se mélant avec les vents ordinaires, cause, sur-tout auprès des côtes, d'horribles tempêtes. Cela dure les mois de jain, de juillet et d'août. La flotte d'Alexaudre, partant de Patale au mois de juillet, essuya bien des tempètes, et le voyage fut long, parce qu'elle navirus dans one mousson contraire.

^{*} YAR, ..., De penate, et copendant ils nons éterirent la mer-

Corpirane over one executade admirable : c'est su'on re-

^(*) Voyes la earte da exar (2) PLEDE , L vs , ch xvst.

⁽³⁾ Liv. sv. (4) Les Macédoniens de la Burtriane, des todes , et de l'Ariant , s'étant afparés du royamme de Syrie, formecent un grand

⁽⁵⁾ Apollouius Adramitton, dans Straben, L. sa. (6) Liv. vi , ch. axor.

⁽c) Pauer, I. vo., ch. unn.

⁽a) Les moussons smillent une partie de l'année d'en elte et une nortir de l'ampte de l'antre; et les vents aluts souffient do même côsé soute l'ampée.

⁽a) Liv. xt., Steerfidit recount. (3) Liv. vi., ch. xain.

Pline dit qu'on partoit pour les Indes à la fin de l'été ; ainsi on employoit le temps de la variation de la mousson à faire le trajet d'Alexandrie à la mer Rooge.

Voyez, je vous prie, comment on se perfectionna peu à peu dans la navigation. Celle que Darios tit faire pour descendre l'Indus et aller à la mer Rooge, fut de deux ans et demi (1). La flotte d'Alexandre (2), descendant l'Indus, arriva à Suse dix mois après, ayant navigue trois mois sur l'indus, et sept sur la mer des Indes. Dans la suite, le trajet de la côte de Malabar à la mer Ronge se fit en quarante jours (3),

Straboo, qui rend raison de l'ignorance où l'on étoit des pays qui sont entre l'Hypanis et le Gange, dit que, parmi les navigateurs qui vont de l'Égypte aux Iudes, il y eo a peu qui uillent jusqu'au Gange, Effectivement, on voit que les fluttes n'y alloient pas; elles alloient, par les moussons de l'ouest à l'est, de l'embouchure de la mer Rouge à la côte de Malabar. Elles s'arrêtoieut dans les étapes qui y étoient, et n'alloieut point faire le tour de la presqu'île deçà le Gange par le cap de Comorin et la côte de Coromandel. Le plan de la savigation des rois d'Égypte et des Romsins étoit de revenir la même anuée (4).

Aiusi il s'en faut bien que le commerce des Grees et des Romaius aux Indes ait été anssi étenda que le nôtre; nous qui connoissons des pays immenses qu'ils ne connoissoient pas; nous qui faisons notre commerce avec tuutes les nations indiennes, et qui commerçons même pour elles et naviguons pour elles

Mais ils faisoient ee commerce avec plus de facilité que nous ; et , si l'on ne négocioit aujourd'hui que sur la rôte du Guzarat et du Mainhar; et que, sans aller chercher les iles du midi, on se contentât des marchandises que les insulaires viendroient apporter, il faudroit préférer la route de l'Égypte à celle du cap de Bonne-Espérance. Strabou (5) dit que l'on négocioit ainsi avec les peuples de la Taprobane.

CHAPITRE X *.

Du tour de l'Afrique. On trouve dans l'histoire qu'avant la décou-

- (1) Bénapore , in Mehomene
- (2) Pung , t. v1, ch. xum. I'm Base
- (4) Dica. (5) Liv. ov.
- Le qui va faire la matiere de ce chapitre erest d'aberd ratte

verte de la boussole on tenta quatre fois de faire le tour de l'Afrique. Des Phéniciens envoyés par Necho (1), et Eudoxe (2), fuyaot la colere de Ptolomie-Lathure, partirent de la mer Rouge, et réussirent. Sata-pe (3) sous Xeraes, et Hannon qui fot envoyé par les Carthagioois, sortirent

des colunues d'Hercule, et ue réossirent pas-Le point espital pour faire le tour de l'Afrique étoit de découvrir et de doubler le cap de Boupe-Espéraure, Mais, si l'on partoit de la mer Rouge, on trouvoit ce cap de la moitié du chemiu plus près qu'en partaut de la Méditerrance. La côte qui va de la îner Rouge au cap est plus saine que (4) celle qui va du cap aux coloupes d'Hercule. Pour que ceux qui partoient des colonnes d'Hercule aient plu décuuvrir le cap, il a fallu l'invention de la boussole, qui a fait que l'on a quitté la côte d'Afrique, et qu'ou a navieue dans le vaste occau (5) pour aller vers l'île de Saiute-Hélène ou vers la côte du Brésil. Il étoit donc très possible qu'ou fût allé de la mer Rouge dans la Méditerrauce, sans qu'on fût revenu de la Méditerrapée à la mer Ronce.

ché an prériéent, ce forme de référaion, et dans les temp anivents, anapoels Montesquiru a depais dound on grand deve-

losternest. - Je finieul es chapitre par une réferios. Ptolomée (*) le pto raphe porte l'Afrique orientals connor on promonto Pressen, et Areien (**) la boene an p-omontoire Raptore. Not medicures carpes placent le promoetoire Pressue a Mossuebique, su quatrieur degré et demi de latitode sed, et le promontrier Raptum vers les dix degrés de catte labitude ; mais , comme depuis la céce du royanne d'Ajan, qui ne produit sucoor marchandise, le pays derient toujours plus piche à mesur que l'un en vers la midi jusqu'en para de Sofala, ou est la source des rectienes, il paroit d'abord élonnest que l'on nit ainsi rétrouvade very le nord, an lieu Cananter vere le meli

- A messer que les connoissances. la nurigation el le commerce s'étenducest du cité des Indes, elles reculerent du cite de l'Afrique ; un commerce riche et faelle en fit negliger un moins increttif et plein de difficultés. On conont moins la côte neiratale de l'Afrique qu'on ne l'avoit connue du trupe de Salomon; et quoique Ptolomée nous parle du promontoire l'ess sum, c'étoit plubit on lieu que l'un troit conne, qu'un lieu que Fon consid excess. Arrien (***) burne les terres connors se promontour Replan, parre qu'on n'alloit plus que janque-is Que al Marcles (****) d'Héraclée est reven an promontoire Pressan. see associal s'est d'uneser impertance : Il avour loi-méaur (***** qu'il est le copiste d'Artémidere, et que cet Artémidere l'est de

- (1) Héanpora, L. 18. Il vocioit conquérie.
- (2) Paren, L. H. ch. LETH: PORNOPHE MALA, L. Ht., ch. 18. (3) Heanporn, in Melpement (4) Joigang à cort er que je dis un ch. ut de ce livre sur la na-
- rigeton d'Hannen. (5) On troove dans Porton Atlantique, our mois d'octobre ; sorember, dicember, et janvier, an went de nord-eet. On passe la ligne; et, pour étuder le vent général d'est, un dirige se
- rente wers le sud; on hira un entre dans la none torride, dans les lieux on le vent soulle de l'ouest à l'est. Pri Sie, or, els. vo., et l. von, table or de l'African
- Par Yangan la Pitrigite de la mer Erychete. (***) Probable et Arran dinireit à per près consumeraine ") Son represent at treates done in proprii des Pa
 - tile & Octored do 1816 . L. I., p. 15. error bur, p t et 2.

Ainsi, sans faire ce grand circuit, après lequel on ne pouvoit plus revenir, il étoit plus naturel de faire le commerce de l'Afrique orientale par la mer Rouge, et celui de la côte occidentale par les colonnes d'Hercule.

Les rois grees d'Égypte déconstirent d'abord dans la mer Rouge la partie de la côte d'Afrique qui va depuis le fond du golfe où est la cité d'Héroum jusqu'à Dira, e'est-à-dire jnsqu'au détroit appelé anjourd'hui de Babel Mandel. De la , jusqu'au promontoire des Aromates , situé à l'entrée de la mer Rouge (1), la côte n'avoit point été reconnne par les navigateurs : et cela est clair par ce que nous dit Artémidore (2), que l'on connoissoit les lienx de cette côte, mais qu'on en ignoroit les distances; ce qui venoit de ce qu'on avoit successivement connu ces ports par

les terres, et sans aller de l'un à l'autre. Au-delà de ce promontoire, où commence la côte de l'océan, on ne connoissoit rien, comme nons (3) l'apprenons d'Ératosthène et d'Artémidore.

Telles étoient les connoissances que l'on avoit des côtes d'Afrique du temps de Strabon, e'està-dire du temps d'Auguste. Mais, depuis Auguste, les Romains découvrirent le promontoire Raptum et le promontoire Prassum, dont Strabon ne parle pas , parce qu'ils u'étoient pas encore connus. On voit que ces deux noma sont romains.

Ptolomée le géographe vivoit sous Adrien et Antonin Pie; et l'auteur du Périple de la mes Erythrée, quel qu'il soit, vecut peu de temps après. Cependant le premier borne l'Afrique (4) connne au promontoire Prossum, qui est environ au quatorzieme degré de latitude and ; et l'auteur dn Périple (5), au promontoire Raptum, qui est à peu près au dixième degré de cette latitude. Il y a apparence que celui-ci prenoit pour limite un lieu où l'on alloit, et Ptolomée un lieu où l'on p'alloit plus.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que les peuples autour du Prassum étoient anthropophages (6). Ptolomée, qui (7) nous parle d'un grand nombre de lienx entre le port des Aromates et le promontoire Raptum, laisse un vide total depuis le Raptum jusqu'an Prassum. Les grands profits de la navigation des Indes durent faire negliger celle d'Afrique. Enfin les Romains n'eurent jamais sur cette côte de navigation reglée : ils avoient découvert ces ports par les terres, et par des navires jetes par la tempête; et, comme aujourd'hui on connoît assez hien les cotes de l'Afrique et très mal l'intérieur (1), les aueiens connuissoient assez hien l'intérieur et très

mal les côtes. J'ai dit que des Phéniciens envoyés par Nécho et Eudoxe sous Ptolomée-Lathure, avoient fait le tour de l'Afrique : il faut hien que, du temps de Ptolomée le geographe, ces deux navigations fussent regardées comme fabuleuses, puisqu'il place (a), depuis le sinus magnus, qui est, je crois, le golfe de Siam , une terre inconnue , qui va d'Asie en Afrique aboutir au promontoire Prassum; de sorte que la mer des Indes n'auroit été qu'un lac. Les anciens, qui reconnurent les Indes par le nord, a'étant avancés vers l'orient. placerent vers le midi cette terre inconnue.

CHAPITRE XI.

Carthage et Marseille.

CARTRAGE avoit un singulier droit des gens : elle faisoit nover (3) tous les étrangers qui trafiquoient en Sardaigne et vers les colounes d'Hereule. Son droit politique n'étoit pas moins extraordinaire : elle défendit aux Sardes de cultiver la terre, sous peine de la vie. Elle accrut sa puissance par ses richesses, et ensuite ses richesses par sa puissance. Maîtresse des rôtes d'Afrique que baione la Méditerrance, elle a étendit le long de celles de l'Ocean. Hannon, par ordre du senat de Carthage, repandit treute mille Carthaginois depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné. Il dit que ce lieu est aussi éloigné des colonnes d'Hercule que les colonnes d'Hercule le sont de Carthage. Cette position est très remarquable; elle fait voir qu'Haunon horna ses établissements au vingtcipquieme degré de latitude nord, e'est-à-dire

⁽¹⁾ Ce golfe, anguel mens donnens anjourc'hai er nom , étoit appelé par les auciens le sein Arabique : ils appeleirat mer Rouge la partie de l'octon voieme de ce golfe. (a) STRABOR, L TV.

⁽³⁾ Stanson, I. xvs. Artemdare bornoit la côte conune au lies appelé Austrearan; et Ecutostiene, ad Conumença-

⁽⁴⁾ Liv. s, ch. vss; L re, ch. zu; table te de l'Afrique (5) On a attribue ce Péripte à Arrien (6) Prosonis, I. 1v, cb st.

⁽¹⁾ Liv. IV. ch. Yat of YES.

^[1] Voyes avec quelle exactitude Steabon et Ptolomée nous do ertrent les diverses parties de l'Afrique. Ces econoissauces venormi des diverses guerres que les deux plus puissantes notions du memde , les Carthaginols et les Bonnains, avoires eurs avec les pesples d'Afrique, des alisances qu'ils avoient contractées, de commerce qu'ils avoient fait dans les terres

⁽⁹⁾ Liu. wm , ch. sti. (3) Érasosthène , dans Straben , I. ven. p. 803.

deux nu trois degrés au-delà des îles Canaries, vers le sud.

Hannon étant à Cerné fit une autre pavigation, dont l'objet était de faire des découvertes plus avant vers le midi. Il ne prit presque aucupe connoissance du continent. L'étendue des côtes qu'il suivit fut de vingt-six jours de navigation, et il fut abligé de revenir faute de vivres. Il paroit que les Carthaginois ne firent aucun nuge de cette entreprise d'Hannon. Scylax (1) dit qu'au-delà de Cerné la mer n'est pas navigable (a), parce qu'elle y est basse, pleine de limon et d'herbes marines : effectivement il y en a beaucoup dans ces parages (3). Les marchands carthaginois dont parle Scylax pouvoient trouver des obstacles qu'Hannno, qui avoit soixante uavires de einquante rames chacun, avnit vaincus, Les difficultés sant relatives; et de plus , on ne doit pas confondre une entreprise qui a la bar-

diesse et la témérité pour abjet, avec ce qui est l'effet d'une conduite ordinaire. C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon : le même bomme qui a exécutéa écrit; il ne met aucune ostentation dans ses rixits. Les grands capitaines écrivent leurs actions svec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils out dit.

Les choses sont comme le style. Il ne donne point dans le merveilleux ; tout ce qu'il dit du climat, du terrain, des mœurs, des manières des bibitants, se rapporte à ce qu'on voit amourd'hui dans cette côte d'Afrique : il semble que c'est le journal d'uu de nos navigateurs.

Hannon remarqua sur sa flotte que le jour il rizcoit dans le continent un vaste silence; que la nuit un entenduit les sons de divers instruments de musique, et qu'on vornit par-tout des feux, les ons plus grands, les autres moindres (4). Nos relations confirment ceci : nn v trouve que le jour ces sanvages, pour éviter l'ardeur du soleil, se retirent dans les forêts; que la unit ils font de grands feux pour écarter les bêtes feroces; et qu'ils aiment passionnément la danse

et les instruments de musique. Hannon nous décrit un valcan avec tons les

(t) Voyez son Périple, article de Carriage. (3) Voyez Berodoza , in Melpomene, pur les obstacles que Se-Supe Invers

2. Voyes les cartes et les relations, le premier volume des l'oyages qui ant servi à l'établissement de la esempagnie des feder , park 1, p. 201. Cette herbe couvre tellement la serface de la mer, qu'on a de la prine a voir l'eau; et les vaisseaux me provens passer an travers que par un vent frais.

retoque senita strepere , nemmem intentira cerni »

(4) Pline nous dit la môme chose, en parlant du mont Atlas · Northbas micsen crebris ignibus, tibiarum contu, llampano

phénomènes que fait voir aujourd'hui le Vésuve ; et le récit qu'il fait de ces deux femmes velnes, qui se laisserent plutôt tuer que de suivre les Carthaginois, et dont il fit porter les peaux à Carthace, n'est pas, comme on l'a dit, hors de vraisemblance.

Cette relation est d'autant plus prévieuse qu'elle est un monument punique : et c'est parce qu'elle est un monument punique qu'elle a été regardée comme fabulcuse; car les Romains conservèrent leur baine contre les Carthaginnis, même après les avoir détruits. Mais ce ne fut que la victuire qui décida s'il falloit dire la foi punique, ou la foi romaine.

Des modernes (1) unt suivi ce préjugé. « Que sont devenues, discut-ils, les villes qu'Haupor nous décrit, et dont, même du temps de Pline, il ne restnit pas le moindre vestige?- Le merveillenx seroit qu'il en fût resté. Étoit-ce Corinthe na Athènes qu'Hannon alloit bitir sur ces côtes? Il laissuit dans les endroits propres au commerce des familles carthaginoises; et, à la hâte, il les mettoit en sûreté contre les hommes sauvages et les bêtes féroces. Les calamités des Carthaginois firent cesser la navigation d'Afrique; il fallut bieu que ces familles périssent, ou devinssent sauvages. Je dis plus : quand les ruines de ces villes subsisteroient encore, qui est-ce qui auroit été en faire la découverte dans les hois et dans les marais? On trouve pourtant, dans Scylax et dans Polyhe, que les Carthaginois avnient de grauds établissements sur ces côtes. Voilà les vestiges des villes d'Hannon; il n'y en a poiut d'autres, parce qu'à peine y en a-t-il d'autres de Carthage

Les Carthaginois étoient sur le chemin des richesses; et, s'ils avnient été jusqu'au quatrième degré de latitude nord et au quinzième de longitude, ils auroient découvert la côte d'Or et les eôtes vaisines. Ils y auroieut fait un commerce de toute autre importance que celui qu'on y fait aujourd'hui, que l'Amérique semble avair avili les richesses de tous les autres pays : ils y auroient trouvé des trésors qui pe pouvoient être enlevés par les Romains.

On a dit des choses bien surprenantes des richesses de l'Espagne. Si l'on en croit Aristote (2), les Phéniciens qui aborderent à Tartèse y trouverent tant d'argent que leurs navires ue pouvoient le contenir; et ils fireut faire de ce metal leurs plus viis ustensiles. Les Carthaginnis, an

⁽¹⁾ M. Bodwel; voyes as Duscriptuse our fe Picquie d'Hen-

⁽a) Des choses merreillesses.

rapport de Diodore (1), troovèrent taot d'or et d'argeot daos les Pyrénées, qu'ils eo mirent aux ancres de leurs oavires. Il oe faut poiot faire de food sur ces récits populaires : voici des faits précis.

On voit, dans un fragment de Polyhe eité par Straboo (2), que les mines d'argeot qui étoient à la source du Bétis, où quaraote mille hommes étoient employés, donnoient au pemple romain viogt-cioq mille drachmes par jour : cela peut faire environ cion millions de livres par au, à einquaute fraors le marc. On appeloit les mootagnes où étoient ces miues les montagnes d'argent (3); ce qui fait vuir que c'étoit le Potosi de ces temps-là. Anjourd'hui les mines d'Haoosre n'oot pas le quart des ouvriers ou oo emuloyoit dans celles d'Espagne, et elles donncot plus : mais les Romains n'ayaot guere que des orioes de cuivre et peu de mines d'argent, et les Grees ne cooccissant que les mines d'Attique très peu riebes, ils durent être étoonés de l'abondance de celles-là.

Dans la guerre pour la succession d'Espagne, un homme appelé le marquis de Rhodes, de qui on disoit qu'il s'étoit ruissé dans les mines d'or, et eurichi dans les hópitaux (4), proposa à la cour de France d'oovrir les miues des Pyrénées. Il eita les Tyriens, les Carthagiuois, et les Romaios. Oo lui permit de chercher : il chercha. il fouilla par-tout; il eitoit toujours, et oe trou-

Les Carthaginois, maitres du commerce de l'or et de l'argent, voulurent l'être encore de celui du plomb et de l'étaio. Ces métaux étoient voiturés par terre , depuis les ports de la Gaule sur l'Oceao jusqu'à ceux de la Méditerraure. Les Carthagiooia voulureot les recevoir de la première main; ils eovoyèrent Himilcon, pour former (5) des établissements dans les lles Cassitérides, qu'oo croit être celles de Silley.

Ces voyages de la Bétique eo Aogleterre out fait penser à quelques geos que les Carthagioois avoient la boussole : mais il est clair qu'ils suivoient les côtes. Je o'en veux d'autre preuve que ce que dit Himilcon, qui demeura quatre mois à aller de l'embouchure du Betis en Aucletere : outre que la fameuse histoire (6) de ce pilote carthagioois qui, voyant veoir un vaisseau romain, se fit echouer pour ne lui pas apprendre (1) Liv. vi.

la route d'Angleterre (1), fait voir que ces vaisseaux étuient très près des côtes lorsqu'ils se

rencontrerret. Les ancieus pourroient avoir fait des voyages de mer qui feroieut peuser qu'ils avoient la boussole, quoiqu'ils oe l'eussent pas. Si no pilote s'étoit éluigné des côtes, et que pendant son voyage il cut eu no temps sereiu; que la ouit il cut toujours vo uoe étoile polaire, et le jour le lever et le coucher du soleil, il est clair qu'il auroit pu se conduire comme oo fait aujourd'hui par la boussole : mais ce seroit uo cas fortuit, et non pas noe navigatiou réclée.

Oo voit, daos le traité qui finit la première guerre junique, que Carthage fut principalement attentive à se conserver l'empire de la mer, et Rome à garder celoi de la terre, Hannoo (2). dans la orgociation avec les Romains, déclara qu'il ne souffriroit pas seulement qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile; il ne leur fut pas permis de oaviguer au-delà du beau promoutoire; il leur fut défendu (3) de trafiquer en Sicile (4), en Sardaigne, en Afrique, excepté à Carthage : exreptioo qui fait voir qu'on ne leur y preparoit pas uo commerce avaotageux.

Il y eut, dans les premiers temps, de grandes guerres cotre Carthage et Marseille (5) au suje de la pêche.

Après la paix, ils firent concurremment le commerce d'économie. Marseille fut d'autant plus jalouse, qu'égalant sa rivale en industrie, elle lui étoit desenue inférieure en puissance : voilà la raisou de cette graode fidélité pour les Romains. La guerre que ceux-ci fireot coutre les Carthaginois en Espagne fut une source de richesses pour Marseille, qui servoit d'entrepôt. La ruioe de Carthage et de Coriothe augmenta encore la gluire de Marseille : et, saus les guerres eiviles, où il falloit fermer les yeux et prendre un partielle auroit été heureuse sous la protection des Romains, qui n'avoicot aucuoe jalousie de son commerce.

CHAPITRE XII.

Ile de Délos, Mithridate.

- Consuran ayant été détruite par les Romains.
- (1) Il en fut récomprant par le sénat de Carthage. (2) Tira-Leva, supplément de Freinzhemius , seconde décade. Ltt
 - (1) POLTER, L. DI. (a) Ouns la partir sejette aus Corthagonois. (3) Joseph , L. sum , ch. v.

(2) Liv. 10

⁽⁴⁾ It en erotz en quelque pert la direction (b) Voyes Frates Avience

⁽³⁾ Mons Argentarius. (4) STR (30x, L 101, ster la Se,

les marchands se retirerent à Délos. La religion et la veinération des peuples fisioient regarder cette ile comme un lieu de sûreté (a): de plus, elle étoit très bien située pour le commerce de l'Italie et de l'Asie, qui, depuis l'ancantissement de l'Afrique et l'affoiblissement de la Gréce, étet devenu plus important.

Dès les premiers temps, les Grees envoyirent, comme nous avons dit, des colonies sur la Propostide et le Pont-Eurin : elles conservierest,
sons les Pertes, leurs his et leur liberté. Alexandre, qui n'écit parti que contre les hardrers,
ne les attagna pas (5). Il ne paroit pas même que
les rois de Pont, qui en occuperere plusierus,
lur eussent (3) dté leur gouvernement politique.

La puissance (4) de ces rois angmenta, sitôl qu'ils les eurent soumises. Mithridate se trouva en état d'acheter par-tout des troupes, de réparer (5) continuellement ses pertes, d'avoir des ouvriers, des vaisseaux, des machines de guerre; de se procurer des alliés, de corrompre cens des Romaius et les Romains mêmes, de soudoyer (6) les barbares de l'Asie et de l'Europe : de faire la guerre long-temps, et par conséquent de discipliner ses troupes ; il put les armer, et les instruire dans l'art militaire (7) des Romains, et former des corps considérables de leurs transfuçes : enfin, il put faire de grandes pertes et souffrir de grands échecs , sans périr : et il n'auroit point peri, si, dans les prosperités, le roit voluptueux et barbare n'avoit pas détruit ce que. dens la mauvaise fortune, avoit fait le grand prince.

Cot ainsi que, dans le temps que les Romains étoient au combile de la grandeur, et qu'is sembloient n'avoir à craindre qu'ex-même, Mithridate remit en question ce que la prise de Carthage, les défaires de Phinippe, d'Antiochus et de Persée, avoient décidé. Jamais puerre ne fut plus funeste; et les deux parmais puerre ne fut plus funeste; et les deux par-

(i) Voyer Strakon, i. g.
(i) Rounfran In liberté de le ville d'Amiser, colonie athènistene, qui rent joui de l'état populaire même sous les rois de Frint. Lecilliu, qui prit Sjatope el Amise, leur resulti la librité, et rappela les babliants, qui s'étoleut cufuis tur leurs Vistories.

(1) Voyre et qu'écrit Appien sur les Phanagerires, les Amires, les Sytopiens, dons son livre de la Guerre cantre Militales.
(4) Voyre Appien, our les trémirs immenses, que Mithrédate.

employs dans ses garres, ceux qu'il avoit cochés, ceux qu'il principal souved par la trabuson des siens, ceux qu'in Iroura spin sa nect. (3) Il perfit une fais cent susante-dix mille hemmes, el de souveilse armère repararess d'abord.

(6) Voyra Appen , de la Guerre contra Michridata.

tis ayant une grande puisance et des avantages mutaels, les pemples de la Grèce et de l'Asie farent détruits, ou comme anie de Mishridate, ou comme ses enneuis. Délos fat envéloppée dans le malbeur common. Le commerre tomba de cutes parts : il falloit bien qu'd fat détruit; les peuples l'étoient.

Les Romains, suivant un système dont j'ai parié ailleurs (c.), destrocteurs pour ne pas paroître comporents, ruisièrent Garthage et Coriathe, et, par not telle pratique, ils se servicent pout-être perdus, s'ils n'avoient pas compuitoute la terre. Quand les rois de Pout se reudirent maîtres de colonie; greques du Pont-Fuun, ils n'eurent garde de détruire ce qui devoit être la cause de leur grandeur.

CHAPITRE XIII.

Du génie des Romains pour la marine

Las Romains ne faioiseit eas que des troujede terre, dont l'esprit était de reste tuojours ferme, de combattre au même lieu , et d'y mourier. Ils me pouvéent estiours la pratique des gens de mer , qui se présentent au combat, fuient, reviennent, évitent toujours le dauger, emploient la ruse, rarement la force. Tout eela n'était point du génie des Gress (a), et étoit encere moitus de céuil des Romais.

Ils ne destinoient donc à la marine que ceux qui n'étoient pas des citoyens assez considérables (3) pour avoir place dans les légions : les gens de mer étoient ordinairement des affranchis.

Noss n'avons aujourd'hui ni la même estlme pour les troupes de terre, ni le même mejeris pour celles de uerc. (Che les premières (d.), l'art est diminué; chez les secoudes (5), il est augmenté: or, on estime les choses à proportion du degré de suffisance qui est requis pour les hien faire.

(1) Danc les Considérations sur les causes de la grandeur des

Romaina.
(2) Comme Pa remarqué Platen, 1 sv des Lois.

 (3) Punnas, 1. v.
 (4) Voyet les Considérations sur les césses de la grandeur des, Romains, etc.
 (5) Bué.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

Du génie des Romains pour le commerce.

On n'a jamois remarqué aux Romains de jalonsie sur le commerce. Ce fut comme nation rivale, et non comme uation commerçante, qu'ils attaquérent Carthage, Ils favorisérent les villes qui faisoient le commerce, quniqu'elles ne fussent pas sujettes; aiusi ils augmentereut, par la cession de plusieurs pays, la puissance de Marseille. Ils craignoient tout des barbares, et rien d'un peuple négociant, D'ailleurs, leur génie, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement, les éloignoient du com-

Dans la ville, on n'étoit occupé que de guerres, d'élections, de brignes, et de procès; à la campague, que d'agriculture; et, dans les provinces, un gouvernement dur et tyrannique étoit incompatible avec le commerce.

One si leur constitution politique y était opposée, leur droit des gens n'y répuguoit pas moins. . Les peuples, dit le jurisconsulte Pomponius (1), avec lesquels nous n'avons ni amitié, ni hospitalité, ni alliance, ne sout point nos ennemis : rependant , si une chose qui nous appartient tombe entre leurs maius, ils eu sont propriétaires: les hommes libres deviennent leurs esclaves; et ils sont dans les mêmes termes à notre

Leur droit civil u'étoit pas moins acrablant, La loi de Constantin, après avoir déclaré bâtards les enfants des personnes viles qui se sont mariées avec celles d'une condition relevée, confoud les femmes qui ont une boutique (2) de marchandises avec les esclaves, les cabarctières, les femmes de théâtre, les filles d'un homme qui tient un lieu de prostitution, ou qui a été condamné à combattre sur l'arène : ceci descenduit des anciennes institutions des Rumains.

Je sais bien que des gens pleus de ces deux idées, l'auxe, que le commerce est la chose du monde la plus utile à un état, et l'autre, que les Romains avoient la meilleure police du monde, ont eru qu'ils avoient beaueurp encourage et honoré le commerce ; mais la vérité est qu'ils y ont rarement pensé.

(1) Log 5,52, II. de Captoni.

(a) Que merromonis publice prafuit - (Leg. 1, end de nataraf Liberta)

Du commerce des Romains avec les barbares.

Les Romains avoieut fait de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique, nu vaste empire : la foiblesse des peoples et la tyrannie du commandement nuirent toutes les parties de ce corps immeuse..Pour lurs, la politique romaine fut de se séparer de toutes les nations qui n'avoieut pas été assujetties : la erainte de leur porter l'art de vaiucre fit negliger l'art de s'enrichir. Ils firent des lois pour empécher tout commerce avec les barbares, - Que personue, diseut Valens et Graticu (1), n'euvoie du viu, de l'huile, ou d'autres liqueurs aux barbares, même pour en goûter. « Qu'on ne leur porte point de l'or, ojoutent Gratien, Valentinien, et Théodose (2); et que même ce qu'ils en out, on le leur ôte aver finesse, « Le transport du fer fut défeudu sous peine de la

Domitica, prince timide, fit arracher les vignes dans la Gaule (4), de erainte saus donte que cette liqueur n'y attirât les barbares, comme elle les avoit autrefois attires en Italie. Probes et Julien, qui ne les redoutereut jamais, en retablireut la n'antation.

Je sais bieu que , dans la foiblesse de l'empire, les barbares obligereut les Romains d'établir des étapes (5), et de commercer avec eux. Mais cela même prouve que l'esprit des Romains étoit de ne pas commercer.

CHAPITRE XVI.

Du commerce des Romains avec l'Arabie et les Indes

Le négoce de l'Arabie heureuse et celui des Indes furent les deux branches, et presque les scules, du commerce extérieur. Les Arabes avoient

(a) Leg. ad Bucharseum, cod. Over ray experient non de

(a) Log 3, cod. de Commerc, et Merceter.

(4) Leg in. One resemporters non debount. (4) Pascort , Gaerre des Perant , L. 1

(5) hoyes les Considerations sur les causes de la grandese de Romains, et de teur decade neg.

de granden richauses: îls les timient de leurs meure de leura fairs' riet, comme îls achteirent por et vendierat beaucoup, îls attiriente (1) à cum for et l'argratel de leurs voisins. Auguste (2) consul leur quidence, et il richaid de les auvin propries onist, rempresille, at passer Elina Galba d'Explét ent Artilies. Celinici trussus appeals onist, rempresille, at pen appeares de pepte soinfer, temperalles, et pen appeares. Il doma dés datuilles, fit des sières, et ne persit de pour pris datific santa la perfaite de ser gades, que per pis datific santa la perfaite de ser gades, de la comme de la comme de la comme de la comme de des, des meutres and pries, las firent perder ous remire.

Il fillut doos se contenter de négorier avec les Arabes, comme les antres peuples avoient fait, c'est-à-dire de leur porter de l'or et de l'argent pour leurs marchandies. On commerce eucerè ace cux de la même manière; la cravanae d'Alep et le vaisvaus royal de Suez y portent des sommes sinnesses (3).

La nature avoit destine les Arahes au commerce; elle ne les avoit pas destines à la gorre: mais, lorsque ces penples tranquilles se tronviereat sur les frontières des Parthes et des Romains, ils devinentu auxiliaires des uns et des autres. Élius Gallus les avoit trouvés commeçunts; Mahounet les trouva guerrières : il leur dound de l'enthousème, et les voits compérents.

Lecomerce des Romains uns Indes était consideralde. Stralon (1) août apartie en Égypte qu'ils y employuient eent sing navires : ce commerce as soutentiol eucore que parleur argent. Il y encopsient tous les aux cinquante millions de sestèrees, Pilier (2) dit que les marchandises qu'onne rapportoit se vensiont à Rause le ceruprole, Je cevis qu'il parle trop giréerinement : ce profit, fait une fois, tout le monde sura sonia le fire; et, des ce moment, personne re l'aux fait,

On peut mettre eu questions il fot avantagera; sua Rouaina de faire le commerre de l'Arabie et des lades. Il falioit qu'ils y envoyassent leur argent; et ils n'avuient pas, romme nons, la ressource de l'Amérique, qui supplée à e que nons envoyons. Je suis piersuadé qu'une des raisons qu'il atançuneter chez eux la valeur numéraire poi fit auxonenter chez eux la valeur numéraire des monnoies, c'est-ò-dire étaldir le lillan, fut la rarreté de l'argent, caussée par le transport continuel qui a'en faisoit aux Iudes. Que si les marchandises de ce pays se vendoient à Rome le centuple, ce profit des Romains se faisoit aur les Romains mêmes, et n'enrichti-soit point l'empire.

On pourr dire il me nutre cité que ce conmerce peneurit aux Romaius une grande anxigation, c'el-d-dre une grande pinivanez que de nurbandires souvelle augmentaires le conmerce intriume, futoriorieral les arts, entretatental l'antièrez que le nombur de coltentariori l'antièrez que le nombur de coltentarioriera de la proposicio des noverant mopresque na soit de trare, que nom avera porteri étra qui na soit de trare, que nom avera porteri étra que l'antière de l'antière que con sur porteri étra l'anti é crisi de planteria; que en établissement fata à crisi de planteria; que en établissement fata à crisi de planteria; que en établissement fata à crisi de planteria; que et fallafonement par le luna à Rome foits decessaire; et qu'il failoit hien qu'une ville quisitiries à elle teates lericheses es de l'univers le resulti par son de richeses es de l'univers le resulti par son de

Strabou (1) dit que le commerce des Romains aux Indes étoit beaucoup plus considérable que celui des rois d'Égypte; et il est singulier que les Romains, qui cummissoient peu le commerce, aieut eu pour celui des Indes plus d'attention que uen eurent les rois d'Egypte, qui l'avoient pour

ainsi dire sous les yeux. Il faut expliquer ceci. Après la mort d'Alexandre, les ruis d'Écypte établirent aux Indes un commerce maritime; et les rois de Sarie, qui eurent les provinces les plus orientales de l'empire, et par conséquent les Indes, natiativeent ce commerce dont nons avons parlé au elsapitre VI, qui se faisoit par les terres et par les fleuves, et qui avoit recu de pouvelles facilités par l'établissement des colonies maciolo nieunes : de sorte que l'Europe communiquoit avec les Indes, et par l'Egypte, et par le royaume de Syrie. Le démembrement qui se sit du royanne de Syrie, d'où se forma celui de Bactriane, oe fit anessu tort à ce commerce. Marin, Tyrico, cité par Ptulomér (2), parle des découvertes faites anx Indes par le moven de quelques marchands macédonicus. Celles que les expéditions des rois n'avoient pas faites, les marchands les firent. Nous voynns, dans Ptolomée (3), qu'ils allerent depuis la tour de Pierre (4) jusqu'à Séra : et la déconverte faite nor les marchands d'une étape (1) It dis, no tierr act, que les Bonnies y employatent cent vingt newires; et, an levre gost, que les rois grecay en en-

[&]quot;Yan. "Les Arabes étorest autrefois er qu'ils apallosposed l'ai, full-ment adennce au negore et au bragassigne, Leurs Insurenses éverts d'un céde, et les rechesses qu'elles qu'ellest déreches, gendantient ten deux effets, ils trouvessest ces ratiesses dans leurs mère et dans leurs forèse.

⁽¹⁾ PLIES, L. van, ch. navies; et Steamers, L. vez.

⁽i) Les carwannes d'Alep et de Suez y portent deux millions de notre monnole, et d en passe outant en feunde, le vateuren rayai de Nora y porte ausai deux sullions.

S. Lev. w., eb. #wort

toy-craft a prine rough.
(2) Les. 1, elc. 18.
(3-1 in. va., elc. 2001).

⁽⁴⁾ Nos medicares cintes placent la tour de Partre au crasie a degat de longitude, et enterou le quicontieme de lapitole.

^{24.}

si reulie, situet dans la partie ceinsale et speteritorinel de la Chine, fut une especie de pradiça. Aniu, saustes rois de Spir et de Bactiste, la marchandice de mil de l'Inde possible. Per l'Endes, l'Oran, et la mer Caspinne, en Octducit, et della de coutrie plus orientale et plan deut, et della de coutre plus orientale et plan deut, et della des coutres plus orientale et plan forme de l'entre, et autres ciapez, jonqu'i Eltor de Firre, et autres ciapez, jonqu'i Elporte. Ces marchand dissionet heur route, tenant à pen pric le quarantières degré de latabes med, par des pay qui nout un coordant de la Chine, plès paloire qu'il ne sont aujourd'hui. Chine, plès paloire qu'il ne sont aujourd'hui.

Or, pendant que l'empire de Syrie étendoit si fort son commerce du côté des terres, l'Égypte n'augmenta pas beaucoup sou commerce mari-

Les Parthes parurent, et fondèrent leur empire: et, lursque l'Égypte tomba sous la paissance des Romains, cet empire étoit dans sa force, et avoit reçu son extension.

Les Romains et les Parthes furect deux poisastere rivides, qui o'molatirent, no pas pour savoit qui devoit répuer, mais exister. Eatre les dece megires, il de forma des diocets; cutte les dece megires, il de forma des diocets; cutte les bien bius qu'il y ott du commerce, il a'y ent pas memor de communication. L'ambiliton, ja pionnie, la réligien, ils haine, les usurus, séparients tout. Almi, il commerce entre l'Occident et Divient, qu'aix viu cu plusiens routes, v'ue cut plus qu'une; c'Alexandrie clatte d'evenue la sealé chap, cette

chape growit.

Je ue dirai qu'un mot du commerce intérieur.

Sa branche principale fut celle des blès qu'on faisoit venir pour la subvistance da peuple de Rome:
e qui étôt une matière de police platôt qu'un
objet de commerce. A cette occasion, les mutoniers requrent quelques priviléges (1), parce que
le salut de l'empire dépendoit de leur vicilance.

CHAPITRE XVII.

Du commerce après la destruction des Romains en Occident,

- * L'ampraz romain fut envahi; et l'un des ef-(1) Svéroux, la Claudio; leg. 7, col. Théolos., de Nevice-
- * Van ... Le consuerce fut encore plus avidi speis l'invasion de l'empire consin, Les Barbares ...

fets de la calamité générale fut la destruction de commerce. Les barbares ne le regarderest dishet que comme un objet de leurs brigandages; et, quand ils furent établis, ils ne l'houorirent pa plus que l'agriculture et les autres professions de people vasieu.

Bicatót il n'y eut presque plus de comerce eu Europe; la noblesse, qui régnoit par test, se a'en mettoit point en peine.

deroieut, d'un côté, aucune sorte de juice, et, de l'autre, aucune sorte de pitié. Daus les hornes étroites où se trouvoirst le peuples du nord, tout l'eur étoit étrager: dus leur pauvreté tout étoit pour eux un abjet de riche-sex. Etablis avant l'eurs conquêtes sur la cibe d'une uner resserrée et pleine d'écosib, lis suient tiré naris de ces écosils mêmes.

Mais les Romains, qui faisoient des lois por touters, eu avoient fait de très huazin sur les naofrages (2); ils réprimèrent, à et épril, les brigmodages de ceux qui habitoient les ousce qui étoit plus encore, la rapacité de lor fise (3).

CHAPITRE XVIII.

Réglement particulier.

La loi des Winigoths (4) fit pourtant uné position favorable au commerce; les chanapules marchands qui venoient de dels la cre. voient jugés, dans les dilferends qui naissiciacutre est., par les bais et par des juges de les nation. Ceci étoit fondé sur l'usage étals de tous ses peuples mêdes, que chaque bonnes teil sons sa propre loi; chose dont je parlerai bestcoup dans la suite.

(a) Liv. vzzz, tit zv. 5 p.
(a) Toto Basin, ft. de Jacend, ruin. naufrag. et col. de Natfragissa et leg. 3, ft. de leg. Coenel. de Socoria (3) Leg. 1, col. de Naufragnia.

(4) Ler. 11, 211. 111 5 2.

CHAPITRE XIX.

Du commerce depuis l'affoiblissement des Romains en Orient.

Las Mahométans partired, conquient, eta divièreo. L'Égype ent us souvernia particulini: elle continua de faire le commerce des Indec Maltresse des marchandises de ce pays, elle atria la richeses de losa [as antere. Ses soudans firent les plus puissants princes de ces templaico post voir dans l'Holoire, commenta, avec une furre constante et bien ménagée, ils arrelieren l'aruber, la l'ougne, el l'impétiousité de croisée.

CHAPITRE XX.

Comment la commerce se fit jour en Europe à travers la barbarie.

La philosophie d'Aristote synt ée portée en Cordént, elle plut heuroup aux expris sudis, qui dans les temps d'igorance, sont les heux, qui dans les temps d'igorance, sont les heux, portée. Des socialises «'in inflativerat, esprirate de ce philosophe () hiera des explications en étà a naturelle dans l'enaughie; lis le condamte de la commentation de la commentation de partie de la commentation de la profession de partie de la commentation de la profession de partie vital de la commentation de la profession de partie vital de la commentation de la profession de partie vital de la commentation de la commentation de la partie de la commentation de la c

Le commerce passa à une nation pour lors coucerte d'infamie; et bientôt il ne fut plus distingué des unores les plus affreuses, des monopoles, de la krée des subsides, et de tous les moyens nalhonnétes d'acquerir de l'argent.

Les Juiss (2), enrichis par leurs exactions, étoient pillés par les priuces avec la même ty-

*Val.... Les scolastiquez s'en infatureent et prievat de ce phihorphe feur docteros sur le prét à Intérés ; ils le confondirend serc l'ausz., et le confondirent. Par la . le commerce... (1) Vapra Arisante, Paule , J., c., d., part s.

(i) Voyra, dans Marca Hapanica, les constituirens d'Aragos, éra santes 225 et 123e; et, dans Brussel, l'accord de l'annie 1306, paué cutra le 141, la contrase de Champague, et Gus de Busparge. rannie: elsose qui consoloit les peuples, et ne les soulageoit pas.

Ce qui se passa en Angleterre donnera une idée de ce qu'on tit dans les autres pays. Le roi Jean (1) ayant fait emprisonner les Juifs pour avoir leur bien, il y en eut peu qui u'eussent au moins quelque reil creve : ce roi faisoit ainsi sa chambre de justice. Un d'eux, à qui on arracha sept dents, une chaque jour, douna dix mille marcs d'argent à la buitieme. Henri III tira d'Anron , Juif d'Yorck , quatorze mille marcs d'argent , et dix mille pour la reine. Dans ces temps-là, on faisoit violemment ce qu'on fait aujourd'bui en Pologne avec quelque mesure. Les rois, ne pouvant fouiller dans la bourse de leurs sujets à cause de leurs privilèges, mettoient à la torture les Juifs, qu'on ne regardoit pas comme citoyens. Enfin, il s'introduisit une coutume, qui confisqua tous les biens des Juifs qui embrassoient le christianisme. Cette contume si bizarre, nous la savons par la loi (a) qui l'abroce. On eu a donné des raisons hien vaines; on a dit qu'on vouloit les éprouver, et faire en sorte qu'il ne restât rien de l'esclavage du démon. Mais il est visible que cette confiscation étoit une espèce de droit (3) d'amortissement, pour le prince ou pour les seigneurs, des taxes qu'ils levoient sur les Juifs, et dont ils étoient frustrés lorsque ceux-ci embrassoient le christianisme. Dans ces temps-là, on regardoit les hommes comme des terres. Et je remarquerai , en passant, combien on s'est joué de cette natiou d'un siècle à l'autre. Ou confisquoit leurs biens lorsqu'ils vouloient être ehrétiens; et, hicutot après, on les fit brûler lorsqu'ils ne voulurent pas

Cependant on vit le commerce sortir du sein de la vetation et du desespoir. Les Juifs, protreits tours-levour de chaque pays, trouvérent le moyen de sauver leurs effets. Par là ils reudirent pour jamais leurs retraites fixes; car tel priore qui voudroit bien se dénire d'eux us servit pas pour reda d'humeur à se défaire d'eux us servit pas pour reda d'humeur à se défaire de leur argent.

Ils (6) inventerent les lettres-de-change : et, par ce moyen, le commerce put éluder la violence, et se maioteuir par-tout, le négociant le

(1) Scours, in his Servey of London, L. 111, p. 54. (2) Edit donné à Basselle, le 4 uvril 1792

(5) Joid dones a Karcick, b' § uvril 1/5).
(3) En France, for Joid Kolenta serk, main-mortables, et les arigamens four sucredoient M. Brunch rapporte up accord de l'an 200, entire le su (Thinbust, count de Chomparo, per lequel il était concessa que les Juils de l'un sie perfeccient pouc dans les terers de Fautre.

point dans les sevens de l'autre. (4) On suit que, sono l'Allippe-Auguste et sous Philippe-le-Long, les Joils, chaises de France, se réligièrent en Loriborde, et que le sid-donnéerent aux secocions d'ausgare et aux vogagnes des leutres secories son cens à qui ils avenent conté l'unes délès en France, qui firent ocquitibre. plus rirhe n'ayant que des biens invisibles, qui pouvoient être envoyés par tout, et ne laissoient de trace mille part.

Les théologiens furent obligés de restreindre leurs priucipes; et le commerce, qu'on avoit violemment lié avec la mauvaise foi, rentra, pour aiusi dire, dans le sein de la probité.

Ainsi nous devons aux spéculations des scolastiques tous les malheurs (1) qui ont accompagne la destruction du commerce; et à l'avarice des princes, l'établissement d'une chose qui le met

en quelque façon hors de leur pouvoir.

Il a fallu depuis ce temps que les princes se
gouvernassent avec plus de sagesse qu'ils a haroient eux-mêmes pensé; car, par l'évênement,
les grands coupl d'autorité se sont trouvés simáadroits, que c'est une expérience reconnue, qu'il
n'y a plus que la bunté du gouvernement qui
donne de la prospérité.

On a commence à se guerir du marhiavélisme, et on sen guerira tuns les jours. Il faut plus de modération dans les counseis: ce qu'on appus dei autrefois des coups d'état ue seroit aujourd'hui, iudépendammeut de l'horreur, que des imprudences.

Et il est heureux pour les hommes d'être dans une situation où, pendant que leurs passions leur inspirent la pensée d'être méchauts, ils ont pourtant intérêt de ne pas l'être.

CHAPITRE XXL

Découverte de deux nouveaux mondes; état de l'Europe à cet égard.

La boussole ouvrit pour ainsi dire l'univers. Ou truns à l'Asie etl'Afrique, dont on ne connoissoit que quelques bords; et l'Amérique, dout on ue connoissoit rieu du tout.

Les Portugais, naviguont sur l'ocean attautique, découvrient la pointe la plan sérdionnle de l'Afrique; ils virent une vaste mer; elle les porta aux Indes orientales. Leurs périls sur cette urer, et la découverte de Mozanhique, de Mélinde, et de Calicut, out été chantés par le Camorts, dont le poine fait seutir quelque chose des charmes de l'Odranie et de la magnificence de l'Encide.

(i) Yoyre, dans le Coops du droit, la qualevringt-froisseur Novelle de Leon, qui révoque la los de Baule, son pare. Crité loi de Baule est dans ll'emesoquile, sons le nom de Leon, l. in.

Les Venities avoient fait jauque là le commerce das Indes par les pays de Turce, et l'avoient porquist au milien des avanies et de contrage. Par la découveré du cep de Ennae-Espérance, et celles qu'on fit que'hjues temps après. Flatia en fait plas au ceute du monder commerçant cife fait, pour ainsi dire, dans un voin de l'autrer, et det y est conscru d'autre de de l'autrer, et det y est conscru fait du de rein de l'autre d'autre d'autre de l'autre de l'autre de l'autre d'autre d'autre de l'autre de l'autre d'autre d'autre d'autre d'autre de l'autre d'autre d'

Les Portugais trafiquérent aux Indes en conquérants. Les lois géuantes (1) que les Hollandois imposent aujourd'hui aux petits princes indiens sur le commerce, les Portugais les avoient établies vaxut eux.

La fortune de la maison d'Autriehe fut prodi-

giesse, Charles-Quint recueillit la succession de l'anorgane, de Casille, et d'Aragon; il parvint la l'empire; et, pour lui procurer un nouveau grace de gradeur, vauieres étendit, et l'on vitt paroire un monde nouveau sons son obéissane. Christophe Cadonh ééconvir l'Amérique: et, quoique l'Espegne n'y cavayât point de force qu'in peti pière de l'Europe n' éche d'Europe n'et de l'arbe practice et d'autre grands étans.

Pendaut que les Enganols découvroient et concione de la Procident, les Portugais possoient leurs couquétes et lyurs découvertes du côté de l'orient : ces deux nations se rencentrient; elles enrent recours au pape Alexandre VI, qui fit la célèbre ligne de démarcation, et jugea un grand praces.

Mais les autres nations de l'Europe ne les laisscrent pas juuir tranquillement de leur partage : les Hollandois chasserent les Portugais de pressor tontes les Iudes orientales, et diverses nations firent en Amérique des établissements.

Le. Expagnols regardernst d'abord les terres découvertes conna des objets de computée ; de prosphes plus rafficies qu'eux trouverent qu'elle cientire des objets de commerce, et c'est là dessus qu'its dirigèrent leurs vues. Plusieurs pemples ses sont conduits ser tent de sagesse qu'ils outset donnel l'empire à des compagnies de n'égicients qui, gouvernant ces c'ats chiquès unispensement paner le uégoce, ont fait une graude puissant conscisse de la compagnie de propriet accessorie son centarrasser l'état principal.

Les colonies qu'on y a formées sont sons un geure de dépendance dont on ne trouve que pea d'exemples dans les colonies anciennes, sont que celles d'anjourd'hui relévent de l'état même, ou

(a) Yours in Releases de Francois Parend, part, in, th. 33

de quelque compagnie commerçante établie dans cet état.

Cetetat.

L'abjet de ces colonies est de faire le commerce à de melleures combitions qu'ou ne le fait avec les peuples voisins, avec lequels tous les san-tiges sont réciproques. On a établi que la métro-pole scole pourroit uégoiere dans la colonie; et ce'a avec grande raison, parce que le but de l'établissement a été l'extension du commerce, cou la fondation d'une ville ou d'un nouvel cou la fondation d'une ville ou d'un nouvel.

empire.

Ainsi, c'est encore une loi foodamentale de l'Erarope, que tout le commerce avec une enloaie étrangère est regardé comme un monopole puissable par les lois du pays; et il ne faut pas juger de cela par les lois et les exemples de aucean (r) peuples qui n'y sont guère applicables.

Il est encore reçu que le commerce établi entre les métropoles n'eutraioe point une permission pour les colonies, qui restent toujours en état de prohibitios.

en etat de prohibitoa. Le desavantage des colonies, qui perdent la liberté du commerce, est visiblement compensé par la protection de la métropole (2), qui la dé-

fead par ses armes, ou la maintient par ses luis.

De la suit une troisieme loi de l'Europe, que, quand le commerce étranger est défendu avec la colonie, no ue peut naviguer daus ses mers que daus les cas établis par les traités.

unit se via vezanta par el trattes.

Le stations, qui nota i rigard de tost l'unitre ce que les partirelliers sou dianu mêtel.

Tre ce par les partirelliers sou dianu ne diepart loi sis qu'elle se sout faines. Un prapie peut
côter à un autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils un autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils un autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils un autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils un autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils se autre la mer, comme il prat côter de
qu'ils se marcipersient pas uncôte Le Cartagolos segirent (3) des Romaion

qu'ils un autre la mer, comme il prat côter de
pres qu'il se tiendrait toojours chiega de
de Pres qu'il se tiendrait toojours chiega de
crès de la mer (3), de la carrière d'un cheval.

L'extrème élnignement de nos colonies n'est point un iorouvénient pour leur sûreté; car, si la métropole est éloignée pour les défendre, le cations rivales de la métropole ne soot pas moins éloignées pour les conquérir.

De plus, cet éloignement fait que ceux qui vout s'y établir ne peuvent preudre la mauicre

 (i) Excepté les Carthaginoss, comme on voit par le traité qui trouse la première garces punique.
 (i) Métropole est, dans le langage des auctions, l'était qui si font le volunie,

(3) Parray, J. 182.

(5) Le roi de Perse c'obliges par un traité de se notiquée seccient raissers de guerte au-dela des coches Seyantes et des sies Christonicanes. (Parrasque, Fie de Camon).

de virre d'un climat si different; ils unu tabliga de tirre toute les commodités de la vir du pays d'où ils sont venus. Les Carthaginois (v), pour rendre les Sarcies et les Corars plan dipendants, leur routent defendas, sons prine de la vie, de patent, de senere, et de faire rein de semblablish four corayotent d'Afrique des virres. Il fair des la vier de la vier de semblalier des la vier d'unes, lors colones des lites Antilles sont admirables; elles out des objets de commerce que nons s'uvens sine province sur'il;

elles masquent de ce qui fair l'objet du môtre. L'éffet de la découvrée de l'Amérique. L'Amérique l'éfét de la découvrée de l'Amérique. L'Amérique l'entral à l'Europe l'Asie et l'Afrique. L'Amérique avec extre vaste partée de l'Asie qu'un apprela les noles urrieutales. L'argent, ce metait à utile an consumerse, entame signe, for exerve la base die chandles. Enfan, la navigation d'Arfoque devint oécessiere, elle fournissoit des hommes pour le trassail des misses et des terres de l'Amérique.

L'Europe et parveume à un si haut degré de puisannee, que l'histoire n'a rien à comparer làdessus, si l'au considère l'immensité des dépeuses, la graudeur des eugsgénents, le numbre des truupes, et la continuité de leur eutretien, même lorsqu'élles sont le plus inutiles, et qu'ou ue les a que pour l'osteotation.

a que pour foieculaire.

Le P. du Hable (a) dit que le commerce iutérieur de la Chine cat plus grand que celui de toute
l'Europe. Cela pourruit étre, a iunter commerce eatérisor n'aogmentuit pos l'intérieur. L'Europe fait le commerce et la masigation des truis autres parties du munde, comme la Frauve, l'Angleterre, et la Hollande, font à peu pres la navigation et le commerce de l'Europe la navigation et le commerce de l'Europe.

CHAPITRE XXII.

Des richesses que l'Espagne tira de l'Amérique.

Si l'Europe (3) a trouvé tant d'avantages dans le commerce de l'Amérique, il seroit naturel de croire que l'Espague en auroit reçu de plus grauds,

(1) Autotote, des Choses momentlesses; Titte-Lava , l. vii de la seconde si conte. (2) Tom. 11, p. 170.

(3) from m. p. 170.
(3) Eccs parest, il y a plus de vergt ann, dans an petit entrage manuscrif de l'auteni, qui a été presque loui fondu dans refusiri. Elle tira du monde nouvellement découvert une quantité d'or et d'argent si prodigieuse, que ce que l'un en avoit eu jusqu'alors ne pauvoit y être comparé.

Mais (ce qu'an n'auroit jamais soupeancé) la misère la fit chouer presquepartout. Philippe II, qui succèda à Charles-Quint, fat obligé de faire la réchère banqueraute que tout le monde sait; et il u'y a guire jamais eu de prince qui ait plus souffert que lui des murmures, de l'insolence, et de la révolte de ses troupes tonjurar nal payérs.

Depuis ce temps, la manarchie d'Espagne déclina sans cesse. C'est qu'il y avait un vice interieur et physique dans la nature de ces richesses, qui les rendoit vaines; et ce vice augmenta taus les inurs.

L'or et l'argent sont une richesse de fiction ou de signe. Ces signes sont très durables et se détruisent peu, camme il convient à leur nature. Plus ils se multiplieut, plus ils perdent de leur prix, parce qu'ils représentent moins de choses.

Lors de la conquête du Mexique et du Pérou, les Espagnols abandonnerent les richesses naturelles nour avoir des richesses de siene qui s'avilissuient par elles-mêmes. L'nr et l'argent étoient très rares en Europe; et l'Espagne, maîtresse tout-à-coup d'une très grande quautité de ces metaux, concut des espérances qu'elle n'avoit jamais eues. Les richesses que l'on trouva dans les pays conquis n'étoient pourtant pas proportionnées à celles de leurs mines. Les Indiens en caebèrent une partie; et, de plus, ces peuples, qui ne faispient servir l'or et l'argent qu'à la magnificeure des temples des dieux et des palais des rois, ne les cherchoient pas avec la même avarice que nous; enfin ils n'avnient pas le secret de tirer les métaux de toutes les mines, mais seulement de celles dans lesquelles la séparation se fait par le feu, ne connoissant pas la manière d'emplayer le mereure ni pent-être le mereure nième.

Cepeudaut l'argent ne laissa pas de doubler bientat en Europe; ce qui parut en ce que le prix de tout ce qui s'acbeta fut environ du double.

Les Epagnols fouillièrent les mines, creusérent les montagnes, inventierent les machines pour tiere les œuax, briser le minerai et le séparer; et cy comme ils se jouoient de la sir des studiers, ils les firent travailler sans ménagement. L'argent doubla bieutit en Europe, et le parofit diminua totigiaren de molifié pour l'Espagne, qui n'avoit chapue année que la mône quasuitté d'un métal qui étoit destena la moitié moins précieux.

Dans le double du temps, l'argent doubla encare, et le profit diminua encore de la mnitie. Il diminua même de plus de la moitié : voici comment.

Pour tirer lor des mines, pour lui donner les reprisarious regions, et le transporter en Exreprisarious regions, et le transporter en Exreps, il falioi une dépense quelemques, Je suppou qu'elle foi commer est 46 c; pannel l'argent tut duablé une fois, et par conséquent la monité une mains perirun, lu dépense fut comme a sont à transder, a fani les flottes qui porrient en Espagne le dider, a fani les flottes qui porrient en Espagne le drement quantité d'or, portierat une chone quintité d'or, portant valuit la moitré moins, et coûtoit la moitré dans.

Si l'un suit la chose de doublement en doublement, ou trouvera la progression de la cause de l'impuissance des richesses de l'Espagne.

Il y a environ denz cents ans que l'on travaille les mines des Indes. Je suppose que la quantité d'argent qui est à présent dans le monde qui commerce, soit à celle qui étoit avant la déconverte, comme 32 est à 1, c'est-à-dire qu'elle ait doublé cinq fois : dans deux cents ans encore, la même quantité sera à celle qui étoit avant la découverte comme 65 est à 1 ; c'est-à-dire qu'elle doublera encores Or, à présent, cinquante (i) quintaux de minerai pour l'or domment quatre, cinq, et six onces d'or; et, quand if n'y en a que deux , le mineur ne retire que ses frais. Dans deux cents ans , lorsqu'il n'y en aura que quatre, le mineur ne retirera aussi que ses frais. Il y aura donc peu de profit à tirer sur l'or. Même raisonnement sur l'argent, excepté que le travail des mines d'argent est un peu plus avantageux que celui des mines d'or.

Que si l'on découvre des mines si abondantes qu'elles donnent plus de peofit, plus elles seront abondantes, plus tôt le profit finira.

Les Portugais ont trouvé tant d'or dans le Bresil (a), qu'il fandra uccessairement que le profit des Espagnols diminue bientôt considérablement, et le leur aussi.

Pai oui plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de François 1st, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposoit les Indess Eu vérité, on lit peut-être par imprudence une chose bien sage, L'Espagne a fait comme ce cei inseusé qui denanda que tout ce qu'il toucheroit se converti en or, et qui fut obligé de revenir aux dieux pour les prire de faitir sa misre.

⁽i) Vayerier Francis Firstin.
(j) Sucant nyierd twos. Firstinger report du Breod tons les uns pour drau million striling en or, que l'on treter dons le soble un piet des montagers on dens le lit des ravers. Lerque je fait le petil entrare dens l'ais parté dans la prenise note de rechapiter. Il s'en fobiet leurs que l'es reune de litte fluorest un optimis uni important qu'il l'est augustical de l'est augustical partie de l'est augustical pa

Les compagiés et les banques que plusieurs nations établièrent acherièrent d'ardir l'ur et l'argent dans leur qualité de signe : car, par de nouvelles fictions, ils multiplièrent tellementlessignes des deurées, que l'ur et l'argent ue firent plus cet office qu'en partie, et en devinrent moins précieux.

Ainsi le crédit publie leur tint lieu de mines, et diminua encore le profit que les Espaguols tizoient des leurs.

Il est vrai que, par le commerce que les Hallandois firent dans les Indes oricutales, ils donnèrent quelque prix à la marchandise de Espagoots: car, comme ils portèrent de l'argent pour troquer contre les marchandises de l'Orient, ils sonlagérent en Europe les Espagnols d'une partie de leurs denrès qui y aboudoinest trop.

Et ce commerce, qui ne semble regarder qu'indirectement l'Espagne, lui est avantageux comme aux nations mêmes qui le fout.

Par tout ce qui vient d'être dit, on peut juger des ordonnances du conseil d'Espagne, qui défeudent d'en player l'er et l'argont en doureule feudent d'en player l'er et l'argont en doureule autres superfluités; décret pareil à celui que feroient les étants de Hollande, s'ils défenduient la consommation de la cannelle

Mon raisonnement ne porte pas sur toutes les minos; celles d'Allemagne et de Hongrie, d'ub l'on ne retire que peu de chose an-delà des frais, sont très utiles. Elles se trouvent dans l'état principal; elles, y occupent plusieurs milliers d'hommes, qui y cousomment les denries surabundantes; élles sont proprement une manufacture du pars.

Les mines d'Allemagne et de Hungrie funt valoir la culture des terres; et le travail de celles du Mexique et du Pérou la détruit.

Les Indes et l'Expagne sont deux puissances sous un même maître: mais les Indes sont le principal, l'Espagne n'est que l'Accessoire. C'est en vin que la politique veut ramener le principal à l'accessoire; les Indes attirent taujours l'Espagne à elles.

D'environ cinquante millions de marchandises qui ront toutes les années aux Indes, l'Espagne ne fournit que deux millions et demi : les Indes font done nn commerce de cinquante millions, et l'Espagne de deux millions et demi.

Cest une mauvaise espèce de richesse qu'un tribut d'accident et qui ue dépend pas de l'industrie de la nation, du numbre de ses habitants, ni de la culture de ses terres. Le roi d'Espague, qui repait de grandes sommes de sa douane de Caliz, n'est, à cet égard, qu'un particulier très riche dans un état très pouvre. Tout se passe des étrangers à lui sans que ses sujets y prenuent presque de part; ce commerce est iudépendant de la honne et de la mauvaise furtune de son royaume.

Si quelques provinces dans la Castille lui doumoit de Cadix, as puissance seroit bien plus grande: ser richesses ne pourroisent être que l'effet de celles du pays; ces provinces animeroient toutes les autres; et elles servient toutes ensemble plus en état de souteuir les charges respectives; au fire d'un grand trèrer, un auroit un grand peuple.

CHAPITRE XXIII.

Problème.

Ca n'est point à moi à prononcer sur la question, si l'Espagne ne ponvant faire le commerce des Indes par elle-même, il ne vaudroit pas mieux qu'elle le rendit libre aux étrangers. Je dirai seulement qu'il lui couvient de mettre à ce commerce le moins d'abstacles que sa politique pourra lui permettre. Quand les marchandises que les diverses nations portent aux Indes y sont chères, les Indes donnent beaucoup de leur merchandisc, qui est l'or et l'argent, pour peu de marchandises étraugères : le contraire arrive lorsque celles-ci sont à vil prix. Il seroit peut-être utile que ces nations se nuisissent les unes les autres, afin que les marchandises qu'elles portent aux Iudes y fussent toujours à bon marché. Voilà des principes on'il faut examiner, sans les séparer pourtant des autres considérations ; la sureté des Iudes, l'utilité d'une douane unique, les dangers d'un grand changement, les inconvénients qu'un prévuit, et qui souveut sont moins dangereux que ceux qu'un ne peut pas prévuir.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

DES LOIS, DANS LE BAPPORT QU'ELLES ONT ASIC

L'USAGE DE LA MUNNOIE,

CHAPITRE PREMIER.

Raison de l'usage de la monnoie.

Mais lorsqu'un peuple trafique sur un très grand nombre de ourrelnaudises, il faut nécessairement une monnoie, parce qu'un métal facile à transporter éparque birn des frais que l'on seroit obligé de faire si l'on procédnit toujours par échange.

Tontes les nations avant des besoins rériproques, il arrive souvent que l'une vent avoir un très grand nomine de marchandises de l'autre, el celle-ci très neu des siennes: tandis qu'à l'ègard d'une autre nation elle est dans un cas contraire. Mais, lursque les uations ont une monnoie, et qu'elles procedent par vente et par achat, celles qui prennent plus de marchandises se soldent, ou paient l'excédant avec de l'argent : et il y a cette différence, que, dans le cas de l'achat, le commerce se fait à proportion des besoins de la nation qui demande le plus; et que, dans l'échange, le commerce se fait seulement dans l'étendue des besoins de la nation qui demande le moins; saus quoi cette derniere seroit dans l'impossibilité de solder son compte.

CHAPITRE II.

De la nature de la monnoie.

La mnnnoie est un signe qui représente la va-

leur de toute les marchandises. Ou preud quelque nitell pour que le signe soil fourable (*), opqu'il se consonne peu par l'usep, et que, sanson qu'il se consonne peu par l'usep, et que, sanson sions. On rhoisit un avital précieux, pour que sois sions. On rhoisit un avital précieux, pour que se est les propre à être une meure cummuno-parner qu'il pour pare qu'il pour la siècunt le résulter. La métable nipare qu'in pour aissenut le résulter à un même des pare qu'in pour aissenut le résulter au même met titre. Chaque état y met sos empreiute, afin que pur l'an forme répinade du titre et du poids, et que per l'en conosine l'un et l'autre par la seule insrection.

Les Athèniens, n'ayant point l'usage des métaux, se servirent de berufs (2), et les Romains de brebis : mais un boruf n'est pas la même chose qu'un autre beruf, comme une pièce de métal peut être la même qu'une autre.

Coome l'argent est le aigne des valeurs des marchaudises, le papier est un signe de la valeur de l'argent; et, lorsqu'il est bon, il le représente tellement, que, quant à l'effet, il o'y a point de différence.

De même que l'argent est un signe d'une chose et la représente, chaque chose est un sigue de l'argent et le représente; et l'état est dans la prospérsie, selon que, d'un côté, l'argeut représente bien toutes cluses, et que, d'un autre, toutes choses representent bien l'argent, et qu'ils sont sigues les uns des autres; c'est-à-dire que, dans leur saleur relatise, on peut avoir l'un sitôt que l'on a l'autre. Cela n'arrive jamais que dans po goavernement modere, mais n'arrive pas tonjours daus un convernement modéré : par exemple, si les lois favorisent un débiteur injuste, les choses qui lui appartiennent ne représentent point l'argent, et n'en sont point uo signe. A l'egard du gouvernement despotique, ce seroit un prodige si les choses y représentoient leur signe : la tyrannie et la méliaure font que tont le monde y enterre son argent (3); les choses n'y représen-

tent done point l'argent. Quedqurfois les l'égislateurs ont emplose un tel art, que nou-seulement les choses représentaient l'argent par leur nature, mais qu'elles devenoient monuoie comme l'argent même. César (5), dicta-

⁽c) Le sel dont on se sert en Abyssiele a ce défant, qu'il se consumer conjuner l'ement.

⁽a) Brendoer, in Clas, nous dit que les Lydiens-treavereut Fari de battre la mounoie; les Gebes le prirent d'eux : les monnors d'Aphenes ensui p'our empirente leur ancen basel. Par su une de ces monnores dans le cabuset du counte de Pou-

⁽³⁾ Crot un ontirn mage a Alger que chaque perc de lamelle et un trese enteze. (Latoixa na Tanza , Husser du

enyment d'Atret.)
(4) Voyes Lour, de la Guerre coule, 1, su

teur, permit aux débiteurs de donner en paiement à leurs créanciers des fonds de terre, au prix qu'ils valoient avant la guerre eivile. Tibère (1) ordonna que ceux qui vondroient de l'argent en auroieut du trésor publie, en obligeant des fonds pour le double. Sons César, les fonds de terre furent la monuoie qui paya toutes les dettes; sous Tibère, dix mille aesterces en fonds deviprent une monnoie commune, comme einq mille sesterces en argent.

La grande chartre d'Angleterre défend de saisir les terres ou les revenus d'un débiteur, lorsque ses biens mobiliers ou personnela suffisent pour le paiement, et qu'il offre de les donner: ponr lors tons les biens d'un Anglois représentoient de l'argent.

Les lois des Germains apprécièrent en argent les satisfactions pour les torts que l'on avoit faits, et pour les peines des crimes. Mais, comme il y avoit très pen d'argent dans le pays, elles réopprécièrent l'argent en denrées ou en bétail. Ceci se trouve fixé dans la loi des Saxons, avec de certaines différences, anivant l'aisance et la commodité des clivers peuples. D'abord (2) la loi déclare la valeur du sou en bétail : le sou de deux trémisses se rapportoit à un bœuf de douze mois, ou à une hrebis avee son agucau; celui de trois trémisses valoit un baruf de seize mois. Chez een peuples, la monnoie devenoit bétail, marchaudise,

Non-seulement l'argent est un signe des ehoses, il est encore un signe de l'argeut, et représente l'argent , comme nous le verrons au chapitre du change.

CHAPITRE III.

Des monnoies idéales.

It v a des monnoies réelles et des monnoies ideales. Les peuples polirés, qui se servent presque tous de monnoies idéales, ne le font que parce qu'ils out converti leurs mounoies rvelles en idéales, D'abord, leurs oronnoies réelles sont un certain poids et un certain titre de quelque métal. Mais bientôt la mauvaise foi ou le besoin fout qu'on retranche une partie du métal de chaque pièce de monnoie, à laquelle on laisse le même nom : par exemple, d'une piece du poids (t) Tactyg. L vs.

chose, qu'il est difficile de changer la chose même. rendre idéales. Le négoce par lui-même est très incertain; et on denrée, et ces choses devanoient monnoie.

d'une livre d'argent, on retranche la moitié de l'argent, et on continue de l'appeler livre : la piece qui était une vinctième partie de la livre d'argent, on continue de l'appeler son, quoiqu'elle ne soit plus la vingtieure partie de cette livre. Pour lors, la livre est une livre idéale, et le son un son idéal; ainsi des autres subdivisions : et cela peut aller au point que ce qu'on appellera livre ne sera plus qu'une très petite portion de la livre ; ce qui la resulta encore plus ideale. Il peut même arriver que l'on ne fera plus de pièce de monuoie qui vaille précisément une livre, et qu'on ne fera pas non plus de pière qui vaille muson : pour lors, la livre et le son seront des mounoies purement idéales. On donnera à chaque pièce de monnoie la dénomination d'autant de livres et d'autant de sous que l'ou youdrag la variation pourra être continuelle, parce qu'il est aussi aisé de donner no antre nom à una

Pour ôter la source dea abus, ce sera une très bonne loi, dans tous les pays on l'on vondra faire fleurir le commerce, que relle qui ordonnera qu'un emploiera des monnoies réelles, et que l'on ne fera point d'opération qui pnisse les

Rien ne doit être si exempt de variation qua ce qui est la mesure commune de tout,

c'est nu grand mal d'ajonter une nouvelle incertitude à celle qui est foudée sur la nature de la

CHAPITRE IV.

De la quantité de l'or et de l'argent.

Lonsque les nations policées sont les maîtresses du monde, l'or et l'argent augmentent tous les jours, soit qu'elles le tirent de chez elles, soit qu'elles l'aillent chercher là où il est. Il diminue an contraire lorsque les nations harbares prenneut le dessus, t'un sait qui lle fait la rareté de res métaux lorsque les Goths et les Vandales d'un coté, les Sarrasins et les Tartares de l'autre, eureut tout euvahi.

⁽¹⁾ Les des Seapes, ch wen

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet.

L'accarr tiré des mines de l'Amérique, transportée es Europe, de l'incorce europe, de Orient, a favoriée la savaje, de l'incorce europe; de Orient, a favoriée la savajulem de l'Europe; c'est use marchandais de John qui l'Europe repoit en troc de l'Amérique, et qu'elle euvoie en troc aux lides. Une plus prunde quantité d'est et d'august est donc favorable lorsqu'en regarde ces métaux comme marchandais c'els se el les plus luvagés on comme marchandais c'els se el les plus luvagés on dance rétoque leur qualité, de la comp fourde sur la rareté.

Avant la première guerro punique, le cuivre étoit à l'argent comme 960 est à r. (1); il est aujourd'hui à peu prés comme 73] est à r. (2). Quand la proportiou seroit comme elle étoit autrefois, l'argent n'en feroit que mieux sa fooction de signe.

CHAPITRE VI.

Par quelle raison le priz de l'usure diminua de la moitié lors de la découverte des Indes.

L'ince Garciliano (1) dis qu'elle Epagnes, après la conquité des lades, les rostes, qui étaient a mècnie ville, Cola de-leveir dis, tumbéres at dessire ville; Cola de-leveir dis, tumbéres at dessire ville; Cola de-leveir dis, tumbéres at dessire ville; Cola de-leveir des la colaboration de le colaboration de le promises current benois d'argent le prix de toutes choses augments, et celui de l'argent de sea desineux dettes farent écitaire, On pout se les assérieuxes dettes farent écitaire, On pout se les assérieuxes dettes farent écitaire, Con pout se la service de sacriment de l'argent de le colaboration de l'argent de la colaboration de la colaboratio

Depuis ce temps le prêt n'a pu reveuir à l'an-

CHAPITRE VII.

Comment le prix des choses se fixe, dans la variotion des richesses de signe.

L'ARGENT est le prix des marchandises ou deurées. Mais comment se fixera ce prix? c'est-à-dire par quelle portion d'argent chaque chose serat-elle représentée?

Si l'on compare la masse de l'or et de l'argent qui est dans le monde, avec la somme des marehandises qui y sont, il est certain que chaque denrée ou marchandise en particulier pourra être comparée à une certaine portion de la masse entière de l'or et de l'argent. Comme le total de l'une est au total de l'antre, la partie de l'une sera à la partie de l'autre. Supposons qu'il n'y ait qu'une seule denrée ou marchandise dans le monde, ou qu'il n'y en ait qu'une seule qui s'achète, et qu'elle se divise comme l'arrent: ectte partie de cette marchandise répoudra à une partie de la masse de l'arcent; la moitié du total de l'une, à la moitié du total de l'autre : la dixieme, la centième, la millième de l'une, à la dixieme, à la centième, à la millieme de l'antre. Mais, comme ce qui forme la propriété parmi les hommes n'est pas tout à -la -fois dans le commerce, et que les métaux ou les monnoies, qui en sont les signes, n'y sont pas aussi dans le même temps, les prix se fixeront en raison composée du total des choses avec le total des sirnes. et de celle du total des choses qui sont dans le commerce, avec le total des sigues qui y sont nussi: et. comme les ehoses qui ne sont pas dans le commerce aujourd'hui peuvent y être demain, et que les sigues qui n'y sont point aujourd'hui peuvent y rentrer tont de même, l'établissement du prix des choses dépeud toujours fondamenta-

⁽¹⁾ Yoyez ci-drasous le ch. 221.

⁽¹⁾ En supposant l'argent à 19 lieres le marc, et le cuiere à an 2008 la livre.

Histories des paerres curies des Espapauls dans les lades.
 On appeloit musi le projet de M. Law en France.

lement de la raison du total des choses au total des signes.

Ainsi le prince ou le magistrat ne peuvent par plus taxer la valeur des marchandises qu'établir, par une ordonnance, que le rapport d'un à dix est épal à celui d'un à vingt. Julien, ayant baissé les denrées à Antioche, y causa une affreuse famine (1).

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Laxonico de la côte d'Afrique cost un signe des victores sans anonosise; c'est un signe purement tideal, fonde sur le degré d'estine qu'ils mettent des leur espris d'aque marchandies, à properion de hesoin qu'ils en ont. Une certaine durier ou marchandie une turt trois menteur, autre, it in assette; une autre, dis mantes : c'est more, it in assette; une autre, dis mantes : c'est le prix se forme par la comparision qu'ils fact comme s'il disoisel infere entre celles pur lars, chapte profice de marchandie est monosité de chapte profice de marchandie est monosité de particular.

Transpostons pour un moment parmi nous citte maistre d'évaluer les choers, et joignonalsiste la proposition de la commentation de la consiste tout les consistent en marchandises et entrarées to modern, coute les marchandises et un deurée du mêter en particulier considéré consisprire de tous les autres, vandont un certain mombre de meuters; et, divisust l'argent de cet inter en autent de parties qu'il y a de macestes, une partie dirice de cet argent sers le signe d'une monte.

Si l'on suppose que la quantité de l'argent d'un titat double, il faudra pour une macute le double de l'argent; mais si, en doublant l'argent; vous doublez aussi les macutes, la proportion restera telle qu'elle étoit avant l'un et l'autre doublement.

Si, depuis la découverte des Indes, l'or et l'arjent ont augmenté en Europe à raison d'un à vingt, le prix des deurées et marchandises auroit dé mouter en raison d'un à vingt: mais si, d'un autre côté, le nombre des marchandises a augmenté comme un à deux, il faudra que le prix de ces marchandises et deurées ait haussé, d'un côté, en raison d'un à vingt, et qu'il ait baissé en raison d'un à deux; et qu'il ne soit, par conséquent, qu'en raison d'un à dix.

La quantité des marchandisse et denrées croit par une augmentation de commerce; l'augmentation de commerce, par une augmentation d'argent qui arrive successivement, et par de nouvelles commenciations avec de nouvelles terres et de nouvelles mers, qui nous donnent de nouvelles denrées et de nouvelles marchandises.

CHAPITRE IX.

De la rareté relative de l'or et de l'argent.

Ouras l'abondance et la rareté positive de l'or et de l'argent, il y a encore une abondance et une rareté relative d'un de ces métaux à l'autre,

L'usaries garde l'or et l'argent, parce que, comme elle ne veu piont contonner, elle aine des signes qui ne se détruisent point. Elle aine miesz garde l'eque l'argent, parce qu'elle craint toipieux de perdre, et qu'elle pent miest accèrer equi est en plan pels violune. L'or disparcit donc quand l'argent est commun, parte que chaume a pour le carber; ji reparaiti quand l'argent est rare, parce, qu'on est obligé de le restirer de se rotaries.

te reture de ses retalies.

Cest doue un règle: l'or est commun quand
l'argent est rare, et l'or est rare quand l'argent
est commun. Cela fait ecutir la differeure
de l'aboudance et de la rareté relative, d'avec l'aboudance et la rareté prelie; chose dont je vais
beucoup parter.

CHAPITRE X.

Du change.

C'est l'abondance et la rareté relative des monnoies des divers pays, qui forment ce qu'on appelle le change.

Le change est une fixation de la valeur actuelle et momentanée des monnoies.

L'argent, comme métal, a une valeur comme toutes les antres marchandises; et il a encore une

⁽¹⁾ Histoire de l'église, par Socrale , l. st.

valeur qui vient de ce qu'il est capable de devenir le signe des autres marchandises; et, s'il n'étoit qu'une simple marchandise, il ne fant pas douter qu'il ne perdit beaucoup de son prix.

le prince peut fisir dans quelques rapports, et qu'il ne sauroit fixer dans d'autres.

Le prince établit une proportion entre une quantité d'argent comme métal, et la même quantité comme monnuie; il five celle qui est entre divers mérans employés à la monnoie; il établit le poids et le titre de chaque pièce de monnoir; enfin, il donne à chaque piece cette valeur ideale dont j'ai parlé. J'appellerai la valeur de la munuoie, dans ces quatre rapports, valeur positive, parce qu'elle peut être fixée par nne loi.

Les monnoies de chaque état out, de plus, une valeur relatire, dans le seus qu'on les compare avec les mounnies des autres pays : c'est cette valeur relative que le change établit. Elle dénend beaucoup de la valeur positive : elle est fixee par l'estime la plus générale des négociants; et ne pent l'être par l'ordonnaure du prince, parce qu'elle varie sans ecsse, el dépend de mille eirconstances.

Pour fixer la valeur relative, les diverses uatinns se rigleront beaucoup sur celle qui a le plus d'argent. Si elle a autant d'argent que tantes les antres ensemble, il famira hiro que chacune aille se mesurer avec elle; ce qui fera qu'elles se régleront à peu pres entre elles comme elles se sont mesorées avec la nation principale.

Dous l'état actuel de l'univers, c'est la Hollande(1) oni est cette nation dont nons parlons. Examinous le change par rapport à elle.

Il y a en Hollande une monnoie qu'on appelle un florin : le florin vant vinet sous, on quarante demi-sons, ou gros. Pour simulaier les idées, imaginmis qu'il n'y ait point de florins en Hollande, et qu'il n'y ait que des gros : un homme qui aura mille florins aura quarante mille gros; ainsi du reste. Or, le change avec la Hollande consiste à savoir combien vandra de gros chaque piece de monuoie des autres pays; et, comme l'on compte ordinairement en France par écus de trois livres, le change desoundera combien un éru de trois livres vaudra de gros. Si le change est à cimquaute-quatre, l'éen de trois livres saudra cinquante-quatre gros; s'il est à soixante, il vaudra soixante gros; si l'argent estrare en France,

Cette rareté on cette abondance, d'où résulte la mutation du change, n'est pas la rareté oo l'abandance récile; c'est une rareté on une abondance relative; per exemple, quand la France a plus besoin d'avoir des fonds en Hollande, que les Hollandois n'out besoin d'en avoir en France. l'argent est appelé commun en France, et rare en Hollande; et vice versa.

l'écu de trois livres vaudra plus de gros; s'il est

en abondance, il vandra moins de gros.

Supposons que le change avec la Hollande soit à einquantr-quatre, Si la France et la Hollande ne composoient qu'une ville, on feroit comme l'on fait quand on donne la monnoie d'un éen : le François tireroit de sa poche trois livres, et le Hollandois tireroit de la sienne cinquante-quatre gros. Mais, comme il y a de la distance entre Paris et Amsterdam, il faut que celui qui ne donne poor mon éeu de trois livres cinquantequatre gros qu'il a en Hollande, me donne une lettre-de-change de cinquante-quatre gros sur la Hollande, Il n'est plus ici question de einquaotequatre gros, mais d'one lettre de cinquante-quatre gros. Ainsi , poor juger de la rareté on de l'abondance de l'argent (t), il faut savoir s'il y a en France plos de lettres de cinquante-quatre gros destinées pour la France, qu'il n'y a d'écus destinés pour la Hollande, S'il y a beaucoup de lettres offertes par les Hollandois, et peu d'écus offerts par les François, l'argent est rare en France, et commun en Hollande; et il fact que le change hausse, et que pour mon écu on me donne plus de cioquaute-quatre gros; autrement je ne le donuerois pas; et vice versa,

On voit que les diverses opérations du change forment un compte de recette et de dépense qu'il faut toujours solder, et qu'un état qui doit ne s'acquitte pas plus avec les autres par le chauge, qu'nu partirulier ne paie une dette en chanceaut de l'argent.

Je suppose qu'il n'y ait que trois états dans le moode, la France, l'Espagne, et la Hollande; que divers particuliers d'Espagne dussent en France la valeur de cent mille marcs d'argent, et que divers narticuliers de France dusseut en Espaçoe cent dix mille marcs; et que quelque circonstance fit que ebacuu, en Espagne et eu France, vooldt tont à-coup retirer son argent : que feroient les opérations du change? Elles acquitteroient résprognement ces deux nations de la somme de cent mille mares : mais la France devroit toujours

L'argent, comme mounoie, a une valeur que

⁽a) Les Mollandois regient le change de presque toute l'Enrope par une espece de delibération entre eut., pelou qu'il con ciona a lence latrette.

⁽a) If y a beaucoup d'ai gent dans une place lorsqu'il y a ples d'orgent que de papers, il y en a peu lorsqu'il s a plus de pepice greed argent

dix mille marcs en Espagne, et les Espagnols auroient toujours des lettres sur la France pour dix mille marcs, et la France n'en auroit point du tout sur l'Espagne.

Que si la Hollande étoit dans un cas contraire arce la France, et que, pour solde, elle lui dút dix mille narcs, la France pourroit payer l'Espage de deux manières, ou en donnant à use cruaniers en Espague des lettres sur ses débiteurs de Hollande pour dix mille marcs, on bien en ervoyant dix mille marcs d'argeut en espèces

en Esparue.

Il suit de là que, quaud un état a breoin de remettre une soujue d'argent donain autre pays, remettre une soujue d'argent donain autre pays, il de tisoliférrent, pur la unitre de la chore, que fon y voiture de l'argent, qui que figure preme des lettres-de-change. L'avantage de cre deux maisres de payer depent uniquement des circonstances autrelles : il fandra voir ce qui, dans ce mament, donners pais de grose en Hollande; on on Pregent porté en especes (1), ou une lettre sur la Hollande de porte de sepeces (1), ou une lettre sur la Hollande de porte de sepeces (1), ou une lettre sur la Hollande de porte de sepeces (1), ou une lettre sur la Hollande de porte de sepeces (1), ou une lettre sur la Hollande de porte les somms.

Lorsque même titre et même poids d'argent ce France me rendeut même poids et même titre d'argent en Mollande, on dit que le chauge est au pair. Dans l'état actuel des mounoics (2), le pair est, à peu près, à cinquante-quatre gros par ém: lorsque le chauge sera au-dessus de cinquante-quatre gros, oo dira qu'il est haut, lorsqu'il sera au-dessus, on dira or il est bas.

Pour savoir si , dans une certaine situation du change, l'état gagne ou perd, il faut le considérer comme debiteur, comme erenneier, comme vendeur, comme acheteur, Lorsque le change est plus bas que le pair, il perd comme débiteur, il gague comme ercaneier; il perd coome aelsetenr, il gagne comme vendeur. On sent bien qu'il perd comme débiteur : par exemple, la France devaot à la Hollande un certain nombre de gros, moins son écu vandra de gros, plus il lui faudra d'écus pour payer; an contraire, si la France est creautiere d'un certain nombre de gros, moins chaque éco vaudra de gros, plus elle recevra d'écus. L'état perd encore comme acheteur; car il faut tuujours le même nombre de gros pour acheter la même quantité de marchandises; et, lorsque le change baisse, chaque éeu de France doune moins de gros. Par la même raison, l'état gague comme vendeur : je vends ma marchandise en Hollande le même nombre de grus que je la vendois; j'anrai done plus d'ecus en France, lorsune avec einquante gros je me procurerai un écu, que lorsqu'il

m'en faudra cinquante-quatre pour avoir ce même écu : le contraire de tout cert arrivera à l'autre état. Si la Hullaude doit nu rertain nombre d'éeux, elle gaggera; et, si ou lui doit, elle perdra; ai elle vend, elle perdra; si clie achète, cile ga-

guera. Il faut pourtant suivre ceci. Lorsque le change est au-dessons du pair; par exemple, s'il est à ciuquaute au lien d'être à cinquante-quatre, il devruit arriver que la France, envoyant par le change cinquante-quatre mille ècus en Hollande, n'arbeterort de marchandises que pour rinquante mille; et que, d'un autre côté, la Hollande envoyant la valeur de cinquante mille écus en France, en selecteroit pour einquante-quatre mille : ce qui feroit une différence de luit einquante-matriémes, c'est à dire de plus d'un septiense de perte pour la France; de sorte qu'il faudroit envoyer en Hollande un septième de plus en argent ou en marchandises, qu'on ne faisoit lorsque le change étoit au pair : et le mal augmentant toujours, parce qu'une pareille dette feroit entore diminuer le change, la France seroit à la fin ruince. Il semble, dis-je, que cela descuit être; et cela n'est pas, à cause du principe que j'ai deja établi ailleurs(1), qui est que les états tendent tonjours à se mettre dans la balance, et à se procurer leur liberation; ainsi ils n'empruntent qu'il proportion de ce qu'ils peuvent payer, et n'achetent qu'à mesure qu'ils vendent. Et, en prenant l'exemple ci-dessus, si le change tombe en France de cinquante-quatre à cinquante, le Hollandois, qui achetoit des marchandises de France pour melle écus, et qui les pavoit ciramante-quatre mille gros, ne les naieroit plus que cimuante mille, si le François y vouloit consentir : mais la marchandise de Frauce haussera insensiblement, le profit se partagera entre le François et le Hollandois; ear, lorsqu'un négociant peut gagner, il partage aisement son profit; il se fera done une communication de profit entre le François et le Hollandois. De la même manière, le François, qui achetoit des marchandises de Hollande pour cinquante-quatre mille gros, et qui les payoit avec mille éeus lorsque le change étoit à einquantequatre, seroit obligé d'ajouter quatre cinquantequatrièmes de plus en écus de France, pour acheter les mêmes marrhandises : mais le marrhand françois, qui sentira la perte qu'il feroit, vondra donner moins de la marchandise de Hollande; il se fera done une communication de perte entre le marchand françois et le marchand hollandnis;

(t) boset le lore sontieme, ch. sant

l'état se mettra insensiblement dans la balance,

⁽⁴⁾ Les trais de la visiture et de l'invarance déduits.(5) En 1751.

et l'abaissement du change n'aura pas tous les inconvénients qu'on devoit craindre.

Lorsque le change est plus bas que le pair, un nicociant peut, saus diminuer sa fortune, remetire ses funds dans les pays étrangers; parce qu'en les faisant revenir, il regague ce qu'il a perdu : mais un prince qui n'euvoie dans les pays étrangers qu'un argeut qui ne duit jamais revenir, perd tonjours.

Lorsque les négociants font beaucoup d'affaires dans un pays, le change y bausse iufailliblement. Cela vient de ce qu'on y prend beaucoup d'engagements, et qu'on y ochete beaucoup de marchanduse; et l'on tire sur le pays étrauger pour les payer.

Si un prince fait de grands omas d'argent dans son état, l'argent y pourra être rare rècllement, et commun relativement : par exemple, si, dans le même temps, cet état avoit à payer beaucoup de marchandises dans le pays étranger, le change baisseroit, quoique l'arcent fût rare.

Le change de toutes les places tend toujours à se mettre à une certaine proportion; et cela est dans la nature de la chose même. Si le change de l'Irlande à l'Angleterre est plus bas que le pair, et que celui de l'Angleterre à la Hollande soit aussi plus bas que le pair , celui de l'Irlanda à la Hollande sera encore plus bas ; c'est-à-dire en raisou composée de celui d'Irlande à l'Angleterre, et de celui de l'Augleterre à la Hollande : ear un Hollanduis, qui peut faire venir ses fonds indirectement d'Irlande par l'Augleterre, na voudra pas payer plus cher pour les faire venir directement. Je dis que cela devroit être ainsi; mais cela n'est pourtaut pas exactement ainsi ; il y a toujours des circonstances qui font varier ces choses; et la différence du profit qu'il y a à tirer par une place, ou à tirer par une autre, fait l'art ou l'habileté particulière des banquiers, dont il n'est point question iei.

Lemqu'u fest hause a monosie; par emerge, ppel, respril appelle, sa livres or dem creace qu'il a appelled que trois livres ou n'ex-, este qu'il a appelled que trois livres ou n'ex-, este reté à l'êx-, se doit pas preserver su real greater de l'ex-, se doit pas preserver su real greale de l'ex- que l'ex- qu'il produit le de grou sper l'on recensi pour l'assien et, si en cui avez las, or est pour l'est ée à l'excit avez las que l'ex- pour l'est ée à l'excit avez las qu'ex- pour le des de l'experie de l'ex- pour l'ex- pour l'ex de l'ex- pour le consideration de l'ex perie de l'ex- pour le consideration de crès, et se s'est en règle qu'uprès un certain temp.

Lorsqu'un état, au lieu de hausser simplement sa monnoie par nue loi, fait une nouvelle refonte, afin de faire d'une monnoie forte une monnoie plus foible, il arrive que, pendant le temps de l'opération , il y a deux sortes de monnoies, la forte, qui est la vieille, et la foible, qui est la nouvelle : et comme la forte est décriée. et ne se reçoit qu'à la monnoie, et que par consequent les lettres-de-change doivent se paver en espèces nouvelles, il semble que le change devroit se régler sur l'espèce nouvelle. Si, par exemple, l'affoiblissement, en France, étoit de moitié, et que l'ancien éen de trois livres donnât soixante gros en Hollande, le nouvel écu ne devroit donuer que trente gros. D'un autre côté, il semble que le change devroit se régler sur la valeur de l'espèce vieille, parce que le hanquier qui a de l'argent, et qui prend des lettres, est obligé d'aller porter à la monnoie des especes vieilles pour en avoir de nouvelles sur lesquelles il perd. Le change se mettra done entre la valeur de l'espèce nonvelle et celle de l'espèce vieille. La valeur de l'espèce vieille tombe pour ainsi dire, et parce qu'il y a deja dans le commerce de l'espèce nouvelle, et parce que le banquier ne peut pas tenir rigueur, ayant intérêt de faire sortir promptement l'argent vieux de sa caisse pour le faire travailler, et y étant même force pour faire ses paiements. D'un autre côté, la valeur de l'espece nouvelle s'élève pour ainsi dire , parce que le banquier, avec de l'espèce nouvelle, se trouve dans une circonstance où nous allons faire voir qu'il peut, avec un grand avantage, s'en procurer de la vieille. Le change se mettra donc, comme j'ai dit, entre l'espèce nouvelle et l'espèce virille. Pour lors, les bauquiers ont du profit à faire sortir l'espèce vieille de l'état, parce qu'ils se procurent par la le même avantage que donneroit un chauge réglé sur l'espèce vieille, e'est-à-dire beaucoup de gros en Hollande; et qu'ils ont un retour en change, regle entre l'espece nouvelle et l'espèce vieille, e'est-à-dire plus

las : e qui procure leasuoup d'écus en France. Le suppose que trois heres d'espece vieille rendent, par le change setted, quarante-cise gross, et qu'en trasportante en dene de une Bidlande, on en ait sottante mais, avec une lette de trois livres en France, lequel, tramporté en de trois livres en France, lequel, tramporté en consister gras : loute l'appece vieille son ins donc de l'état qui fait la réfonte, et le profit en serpour les baqueires.

Pour remédier à cela , ou sera force de faire,

ane opération ouvelle. L'état qu' fait la refuser en principal de l'activité de l'act

Il est boo de donner une idée bien claire de ceri. Le sieur Bernard , on tout antre bauquier que l'état voudra employer, propose ses lettres sur la Hollande, et les donne à un , deux, trois cros plus haut que le chauge actuel; il a fait noe provision dans les pays étrangers, par le moyco des especes vieilles qu'il a fait continuellement voitorer; il a done fait hansser le change au poiut que nous venous de dire : espendaut, à forre de donner de ses lettres, il se saisit de tuutes les espèces nouvelles, et force les antres bonquiers qui ont des paiements à faire à porter leurs escères vieilles à la monogie; et de plus, comme il a eu insensiblement tout l'argent, il contraint à leur tour les autres banquiers à lui dunner des lettres à un change très haut : le profit de la fin l'indemoise eu graude partie de la perte du com-

mecenemic.

Ou sent que, penhant toute cette opération,
l'été don souffire ne violente crice. L'argent y
évoirait ters rare, 'a prore qu'il fait en éorier la plus grande partie; s' parce qu'il en la
éte transporter une pentie dans les pays évingent 3° parc que lout le moude le reserrent,
gent 3° parc que lout le moude le reserrent,
grécouse es voudait hierer as prieux en le disperse vide
prése cepter avoir soi-même. Il est disperse vide
foil ce plet a voir soi-même. Il est disperse vide
tre pranquiste. Si le gaite qu'un suppose cet
immodire, les inconvinients augmentent à mesure.

Ou a vu ei-dessus que, quand le change étoit plus bas que l'espèce, il y avait du profit à faire sottir l'argeut; par la mêma raison, lorsqu'il est plus hant que l'espèce, il y a du profit à le faire revenir.

Mais il y a nu cas où on trouve du profit à dire sortir l'expère, quoique le chauge soit au puir: c'est lorsqu'on l'euvoie dans les pays étraogres, pour la faire remarquer ou refonder. Quandéte est revenue, ou fait, soit qu'ou l'emploie dans le pays, soit qu'ou prenne des lettres pour l'étrangre, le profit de la moonode.

S'il arrivoit que dans un état on fit une compagnie qui eut un nombre très considérable d'actions, et qu'on eût fait, dans quelques nuis de temps, hausser ees actions vingt on vingt cinq fois au-delà de la valeur du premier achat, et que ce même état eut établi une banque dont les billets dussent faire la fonction de moupoie, et que la valeur numéraire de ces hillets fût prodigiense pour répondre à la prodigiense valeur numéraire des actions (c'est le système de Law), il suivroit de la oature de la chose que ces actions et hillets s'aocuntiroieut de la même manière an'ils seroient établis. Ou o'auroit pu faire monter tout - à -comp les actions vingt ou viugt-cinq fois plus haut que leur première valeur, sans donner à beaucoup de gens le moven de se procurer d'immenses richesses en papier : charuo chercheroit à assurer sa fortune; et, comme le change donue la voie la plus facile pour la dénaturer, ou pour la transporter où l'un vent, on remettroit sans cesse une partie de ses effets ebez la nation qui règle le chauge. Un projet continuel de re mettre dans les pays étrangers feroit baiser le change. Sapposons que, du temps du système, dans le rapport du titre et du poids de la monnoie d'argeut, le taux du change fût de quarante gros par écu; lorsqu'un papier innombrable fut devenn monnoie, on n'oura plus voulu donner que trente-ucul gros par écu; ensuite que trentebuit, trente-sept, etc. Cela alla si loin, que l'on ne donna plus que buit gros, et qu'eulio il n'y eut plus de rhance.

Cétoit le chung qui decoit, en ce con , régler en Prame, la propurtion de l'argarit necle papier. Le suppose que, par le poids et le tire de Fargent, l'écue de trois fixer d'argarit stalit quazante gros, et que, le change se faisunt en papre, l'ècue de trois fixers en papier a valid que huit gros; la difference était de quatre ciaquièmes. L'écue de trois livres en papier valoit doue quatre cimpièmes de moins que l'écu de trois livres en argent.

CHAPITRE XI.

Des opérations que les Romains firent sur les

Que eques coups d'autorité que l'on ait faits de nos jours eo Fraurc sur les monnoies dans deux ministères consécutifs, les Romains en firent de plus grands, non pas dans le temps de cette république corrompne, ui dans relui de cette république qui n'étoit qu'une anarchie, mais lorsque, dans la force de son institution, par sa sagesse comme par son conrage, apres avoir vaincu les villes d'Italie, elle disputoit l'empire aux Carthaciuois.

Et je suis liien aise d'approfondir un peu cette matiere, afin qu'on ne fasse pas un exemple de ce qui n'en est poiut un,

Dans la première guerre punique (1), l'as, qui devoit être de donze onces de cuivre, n'en pesa plus que deux; et, dans la seronde, il ne fut nles que d'une. Ce retranchement répond à ce que nous appelons aujourd bui augmentation des monnoies : ôter d'un écu de six livres la moitié de l'argent, pour en faire deux, ou le faire valoir douze livres, c'est précisément la même ebose.

Il ne nous reste point de monument de la manière dont les Romaius firent leur opération dans la première guerre punique; mais ce qu'ils fireut dans la seconde nous marque une sagesse admirable. La république ne se trouvoit point en état d'arquitter ses dettes : l'as pesoit deux onces de enivre; et le denier, valant dix as, valoit vinct ouces de cuivre. La république fit des as d'une once de cuivre (2), elle cagua la moitié sur ses créanciers; elle pava un deuier avec ces dix onces de cuivre. Cette opération donna une grande seconsse à l'état; il falloit la donner la moindre qu'il étoit possible : elle contenoit une injustice; il falloit qu'elle fût la moindre qu'il étoit possible : elle avoit pour objet la libération de la république euvers ses citoyens; il ne falloit donc pas qu'elle cut celui de la libération des citovens entre eux. Cela fit faire une seconde npération; et l'on ordonua que le denier, qui n'avoit été jusque-là que de dix as, en contiendroit seize. Il résulta de cette double opération que, pendant que les créanciers de la république perdoient la moitié (3), ceux des particuliers ne perdroient qu'un cinquième (4) : les marchandises u'augmentoieut que d'un einquieme; le changement reel dans la mounoie n'étoit que d'un cinquieme : on voit les autres consequences.

Les Romains se conduisirent donc mieux que nous, qui, dans nos opérations, avons enveloppé et les fortunes publiques et les fortunes partieulières. Ce n'est pas tout : on va voir qu'ils les firent dans des circonstances plus favorables qu pous.

CHAPITRE XII.

Circonstances dans lesquelles les Romains firent leurs opérations sur la monnoie.

In y avoit anciennement très peu d'or et d'argent en Italie; ce pays a peu ou point de mines d'or et d'argent : lorsque Rome fut prise par les Gaulois, il ne s'y trouva que mille livres d'or (1). Cependant les Romains avoient sacrage physicurs villes puissantes, et ils en avoient transporté le richesses chez eux. Ils ne se servirent long-temps que de monnoie de cuivre ; ce ne fut qu'apres le paix de Pyrrhus qu'ils enrent assez d'argent pour en faire de la mounoie (2). Ils firent des deniers de ce métal, qui valoient dix as (3), or dix livres de cuivre. Pont lors , la proportion de l'argent au cuivre étoit comme 1 à 960 ; car le denier romain valant dix as on dix livres de cuivre, il taloft ceut vingt onces de cuivre; et le même denier valant un huitieme d'once d'argent (4), cela faisoit la proportion que nous ve nons de dire-

Rome, devenue maîtresse de cette partie de l'Italie la plus voisine de la Grèce et de la Sicile. se trouva peu à peu entre deux peuples riches, les Grees et les Cartbaginois : l'argent augments chez elle; et la proportion de 1 à 960 entre l'ar gent et le euivre ue pouvant plus se soutenir, elle fit diverses opérations sur les monnoies, que nous ne connoissons pas. Nous savons sculement qu'au commencement de la seconde guerre punique, le denier romain ne valoit plus que vingt onces de cuivre (5); et qu'ainsi la proportion entre l'argent et le cuivre n'étoit plus que comme z est à 160. La réduction étoit bien considérable, puisque la république gagna cinq sixièmes sur toute la monnoie de euivre; mais on ne fit que ee que demandoit la nature des choses, et rétablir la proportion entre les métanx qui servoient de monnoie.

⁽s) PLINE, Hostoire meturolle, L. NENSES, art. s2. (3) PRINT, Histoire naturelle. L. sentit, art. s.2.

⁽³⁾ He recevolent dix onces de euree pour vingt

⁽⁴⁾ Its recevoient seize onces de resere pour wingt

⁽c) Paters, 1 neutre, not. 5.

⁽²⁾ Fautramentes , L v de la seconde décade. (i) Fanonnausta, loce est. - Its frappèrent news, det le mêm auseur, des demi appelés quinaires , et des quarts appelés ses

⁽⁴⁾ Un louiseme, selon Budfe, un septieme, selon d'actre

⁽⁵⁾ Panny , Butteire netterelle , L. sayatt , art | 12

La paix qui termina la première guerre punique, avoit laissé les Romains maîtres de la Sicile. Bientôt ils entrerent en Sardaigne ; ils commencèrent à connoître l'Espagne : la masse de l'argeut augmenta encure à Rume; un y fit l'opèration qui réduisit le denier d'argent de vingt onces à seize (1); et elle eut cet effet , qu'elle remit en proportion l'argent et le euivre : cette proportion étoit comme r est à 160; elle fut comme 1 est à 128,

Examinez les Romains, vous ne les trouverez jamais si supérieurs que dans le chuix des circonstances dans lesquelles ils firent les biens et les maux.

CHAPITRE XIII.

Opérations sur les monnoies du temps des empereurs.

Dans les opérations que l'on fit sur les monnoies du temps de la république, on procéda par voie de retranchement : l'état coufioit au peuple ses besoins, et ne prétendoit pas le séduire. Sous les empereurs, un procéda par vuie d'allisge : ces princes, réduits au désespoir par leurs libéralites mêmes, se virent obligés d'altèrer les monnoies; vaie indirecte, qui diminuuit le mal, et sembloit ne le pas toucher ; on retiroit une partie du don, et on eachuit la main; et, sans parler de dissinution de la paie nu des largesses, elles se trouvnieut diminuées,

On vnit eneure dans les cahinets (2), des médsilles qu'un appelle fourrées, qui n'ont qu'une lame d'argent qui couvre le cuivre. Il est parlé de cette monnnie dans un fragment du livre LXXVII de Dion (3).

Didius Julien commença l'affuiblissement. On trouve que la monnnie de Caracalla (4) avoit plus de la moitié d'alliage; celle d'Alexandre Sévere (5) les deux tiers : l'affoiblissement continua ; et, sous Galien (6), un ne vnynit plus que du euivre argenté.

On sent que ces opérations violentes ne sau-

(s) PLUNE, Histoire naturelle, the axent, art. s2.

(a) Voyez la Science des subdailles, du P. Jenbert, delle de Paris , 1739 p. 59 (1) Extrait des vertus et des vices.

(i) Voyet Savotte, part. 11 , ch. 212; et le Journal des se reste, du 25 juillet 1681, sur une découverte de cinquante mille medalling.

D: Mem. Mar '6; Mem, ibid roient avnir lien dans ces temps-ci; un prince se tromperoit lui-même, et ne tromperoit personne. Le change a appris au banquier à comparer toutes les monnoies du monde, et à les mettre à leur juste valeur; le titre des monnoies ne peut plus être un secret. Si un priuce commence le hillan, tnut le mande continue, et le fait pour loi; les espèces fortes sortent d'abord, et un les lui renvoie foibles. Si, cumme les empereurs romains, il affoihlissoit l'argent sans affuiblir l'ur, il verroit tout-à-comp disparoitre l'or, et il seroit réduit à son mauvais argent. Le change, comme j'ai dit au livre précédent (1), a nté les grands coups d'autorité, du moins le succes des grands coups d'autorité.

CHAPITRE XIV.

Comment le change gêne les états despotiques.

La Muscovie vaudroit descendre de sun despotisme, et ne le peut. L'établissement du commerce demande celui da chauge; et les spérations du

chauge contredisent toutes ses lois. En 1745, la czarine fit une ordonnence pour chasser les Juifs, parce qu'ils avoient remis dans les pays étrangers l'argent de ceux qui étuient relégués en Sibérie, et celui des étrangers qui étnient au service. Tous les suiets de l'empire, comme des esclaves, n'en penvent sortir, ni faire sortir leurs biens sans permission. Le change, qui donne le moyen de transporter l'argent d'un pays à un autre, est donc contradictoire aux lois de Moscovie.

Le commerce même contredit ses lois. Le peuple n'est enmpasé que d'esclaves attachés aux terres, et d'esclaves qu'un appelle ecclesiastiques nu geutibhommes, parce qu'ils sont les seigneurs de ces esclaves ; il ne reste done guere personne pour le tiers état, qui doit furmer les ouvriers et les marchands.

CHAPITRE XV.

Usage de quelques pays d'Italie.

Dans quelques pays d'Italie, on a fait des lois

(r) Ch. sx. 25.

pour empêcher les sujets de veodre des fonds de terre, pour transporter leur argent dans les pays étrangers. Ces lois pouvoient être bonnes lorsque les rieliesses de chaque état étoieut tellement à Ini qu'il y avoit beaucoup de difficulté à les faire passet à un autre. Mais depuis que, par l'usage du change, les richesses ne sont en quelque façon à aneun état en particulier, et qu'il y a tant de facilité à les transporter d'un pays à un autre, e'est que mauvaise loi que celle qui ne permet pas de disposer, pour ses affaires, de ses fonds de terre, lursqu'on peut disposer de sou argent. Cette loi est mauvaise, parce qu'elle donne de l'avantage aux effets mubiliers sur les fonds de terre, parce qu'elle diguûte les étrangers de venir s'établir dans le pays, et enfin parce qu'on pent l'eluder.

CHAPITRE XVI.

Du secours que l'état peut tirer des banquiers.

Les bamquiers sont faits pour changer de l'asguit, et nous par our expréter. Si he prince ne v'en sert que pour changer son august, comme il ne chiq que de grosse staliers, le nouloide profit de l'année de profits il peut tette air que éce un défant de l'Administration. Quand au contraire ils sont enpojes à faire de asances, leur art couside à se procuere de gros profits de leur argent, sans qu'on puise les accuere d'aurer.

CHAPITRE XVII.

Des dettes publiques.

Querques gens ont eru qu'il étoit bon qu'un état ditt à lui-mème ; ils out peusé que ce'a multiplioit les richesses, en augmentant la circulation. Je crois qu'un a confondu un papier circulant

qui représente la monusie, un un papier cirralant qui est le signe des profits qu'une compagnie à faits on fra-sur le commerce, avec un papier qui représente une dette. Les deux premiers sont très avantageux à l'état : le dernier ne peut l'être, et tout ce qu'on peut est utendie, c'est au'îl soit un bon gage, pour les particuliers, de la dette de la nation, c'est-à-dire qu'il en procure le paiement. Mais voici les iucouvéuients qui en résultent.

1º Si les étrangers passèdent braucoup de papiers qui représentent une dette, ils tirent tous les aus de la nation une somme considérable pour les intérêts.

2º Dans une nation ainsi perpétuellement de

bitrice, le change doit être très bas.

3º L'impôt levé pour le paiement des intérêts
de la dette fait tort aux maunfactures, en rendant
la main de l'ouvrier plus chère.

4º On ôte les revenus véritables de l'état à ceus transporter aux gens uisifs; c'est -à - dire qu'on donne des commodités pour travailler à ceux qui ne travaillent point, et des difficultés pour travailler à ceux qui travaillent.

Voils les inconvicients; je n'en connois poist les austiges. Dis personnes ont Chescute milicien de revent en fonds de terre on en indunisicien de revent en fonds de terre on en indunisicent fait pour la mainta, à ein para cent, un resonne emplrient la moitié de leur revenu, c'etduire cien milie ten para payer les intérès de cent milie écra qu'elles sut emprautes à d'autre, cal me fini excerp our l'état que danz cent milie éren : c'et, dans le langue des adpririers éren : c'et, dans le langue des adpririers en m. 2000 etc. 100,000 etc.

Go qui pent juter dans l'erreur, c'est qu'un papire qui reprisente la dette d'une nation et un signe de risheus; cur il n'y a qu'un état rich qui puisce sontein un let pajer saus tonder dans la décadence :que 'si n'y tonde pas, il fant que l'esta si de grandes richesse d'alliers. On dé qu'il n'y a poust de mal, parce qu'il y a des ressoures courte e maij et un dit que le mai est un bien, parce que les reasources surpassent le ma

CHAPITRE XVIII.

Du paiement des dettes publiques.

It faut qu'il y ait une proportion entre l'état créancier et l'état débiteur: L'état peut être créancier à l'aufait, mais il ne peut être débiteur qu'à un certain degré; et, quand on est parvenu à passer ce degré, le titre de créancier s'évapouit. Si cet êtat a encore un crédit qui a vist jouine requ d'atteint, il journe faire ce qu'on a prasiqué à heurensement dans un cist d'Europe (1); cet de se procurer une grande quantité d'espires, et d'uffiri à tous les particuliers leur renbourement, à moiss qu'ils ne veillent réduire l'intérêt. En effet, comme, leraque l'état enprune, es cou les particuliers qui facent le taux de l'intérêt, lorque l'état veut payer, e'est à lui à le foir.

te iner.

Il ne suffit pas de réduire l'intérêt, il faut que le bénéfice de la réduction forme un fonds d'amoutissement pour payer chaque aumée une partie des capitants; opération d'autant plus beureuse que le succès en augmente tous les iouxes.

Lorsque le crédit de l'état n'est pas entier, e'est une nouvelle raison pour chercher à former un fonds d'amortissement, paree que ce fouds une fois établi rend bientôt la confiance.

"Si l'état est use république, dont le goureraement comporte par sa nature que l'on y fase des projets pour long-temps, le capital du fools d'amortissement peut être peu considérable: il faut, dans une mouarchie, que ce capital soit plos grand.

2° Les réglements doivent être tels, que tous les cioques de l'étal porteut le poids de l'établissement de ce fouds, parce qu'ils ont tous le poids de l'étal, par les sommes qu'il contribuc, payant luindme à lui-même.

3º 1l y a quatre classes de gens qui paient les dettes de l'état : les propriétaires des fonds de terre, ceux qui exerceut leur industrie par le nègore, les laboureurs et artisans, enfin les rentiers de l'état ou des particuliers. De ces quatre classes, la dernière, dans un eas de nécessité, sembleroit desuir être la moins ménagée, parce que c'est une elasse entièrement passive dans l'état, taudis que ce même état est souteun par la force active des trois autres. Mais, comme un ne peut la charger plus sans détruire la confinnce publique, dont l'état en général, et ces trois classes en particulier, ont un souverain besoin; comme la foi publique ne peut manquer à un certain nombre de eitoyeus sans paroître manquer à tous; comme la classe des créaneiers est tonjours la plus exposée aux projets des ministres, et qu'elle est toujours sous les yeux et sous la main, il faut que l'état lui accorde une singulière protection, et que la partie débitrice u'ait jumais le moindre avantage sur celle qui est créancière.

CHAPITRE XIX.

Des préts à intérét.

L'ADRETT est le signe des valeurs. Il est clair que celui qui a besoiu de ce signe doit le lourer, comme il fait toutea les eboses dont il peut avoir besoin. Toute la différence est que les autres choses peuvent ou se lourer, on s'achetere; an eque l'argent, qui est le prix des choses, se loure et ne s'achete pau (1).

C'est birn une action très bonne de prêter à un autre son argeut saus iulérét; mais on seut que ce ne peut être qu'un conseil de religion, et non une loi civile.

Pour que le commerce puisse se bien faire, il faut que l'argent ait un prix, mais que ce prix soit peu con-idérable. S'il est trop haut, le ut-gociant, qui voit qu'il lui en coûteroit plus en interêsts qu'il ne pourroit gapurr dans sos commerce, a l'eutrepreud rien; si l'argent n'a point de prix, personne a'en prête, ct le uégociant n'entrepreud rien non pluv.

Je me trompe quand je dis que personne n'en prête. Il faut toujours que les affaires de la société ailleut; l'usure s'établit, mais avec les désordres que l'on a éprouvés dans tous les temps.

La loi de Mahomet confond l'insure avec le prêt à intérêt. L'issure augmente dans les pays mohométans à proportion de la sévérité de la défense : le préteur a'indemnise du péril de la contravention.

Dans ces pays d'Orient, la plupart des hommes n'out rien d'assuré; il n'y a pre-quie point de rapport entre la possession actuelle d'une sout ome, et l'espérance de la ravoir après l'avoir prétée: l'assere y augmente donc à proportion du péril de l'insolvabilité.

CHAPITRE XX.

Des usures maritimes.

La grandeur de l'usure maritime est fondée sur deux choses : le péril de la mer, qui fait qu'ou ne

(1) On ne parte point des cas où l'or et l'argent sont considerés comme marchapéurs.

(t) L'Angleterre.

s'expose à prêter son argent que pour en avoir beaucoup davantage; et la facilité que le commerce donne à l'emprunteur de faire promptement de grandes affaires, et en grand nombre; au lieu que les usures de terre, n'étant foudées sur aucune de ces deux raisons, sont ou proscrites par les législateurs, ou , ce qui est plus sense, reduites à de plus justes bornes.

CHAPITRE XXI.

Du prêt par contrat, et de l'usure chez les Romains.

Ovraz le prêt fait pour le commerce, il y a encore une espèce de prêt fait par un contrat civil, d'où résulte un intérêt ou usure.

Le peuple, chez les Romains, augmentant tons les jours sa puissance, les magistrats cherchèrent à le flatter, et à lui faire faire les lois qui lui étoient les plus agréables. Il retrancha les capitanx ; il diminna les intérêts ; il défendit d'en prendre; il óta les contraintes par corps; enfin l'alsolition des dettes fut mise eu question toutes les fois qu'un tribuu voulut se rendre populaire.

Ces continuels changements, soit par des lois, soit par des plébiscites, naturalisérent à Rome l'usure : car les créanciers, voyant le peuple leur debiteur, leur législateur, et leur juge, n'eureut plus de confiance dans les contrats. Le peuple, comme un débiteur décrédité, ne tentoit à lui prêter que par de gros profits (1); d'autant plus que, ai les lois ne veuoient que de temps en temps, les plaintes du peuple étoient continuelles, et intimidoient toujours les créanciers. Cela fit que tous les moyens honnètes de prêter et d'emprunter furent abolis à Rome, et qu'une usure affreuse, toujours foudroyée et toujours renaissante, s'y établit (2). Le mal venoit de ce que les choses n'avoient pas été ménagées. Les lois extrêmes daus le bien fout naître le mal extrême. Il fallut paver pour le prêt de l'argent, et pour le danger des peines de la loi.

de constance la cause des usures, l'amour de la pauvreté, de la frugalité, de la médiocrité. étoit extrême chez les Romains : mais telle étoit

(4) Vayes les ducours d'Appost la denne, dans Denys d'He-

CHAPITRE XXII.

Continuation du même sujet.

Les premiers Romains n'enrent point de lois pour régler le tanx de l'usure (1). Dans les démélés qui se formérent la-dessus entre les plebéiens et les patriciens, dans la sédition même du Mont-Sacré (2), on n'allegua d'nn côté que la foi , et de l'autre que la dureté des contrats.

On suivoit donc les conventions particulières; et je crois que les plus ordinaires étnient de douze pour cent par an. Ma raison est que, daus le lanpage ancien chez les Romains , l'intérêt à six pour cent étoit appelé la moitié de l'usure ; l'intérêt à trois pour cept, le quart de l'usure (3): l'usure totale étoit dune l'intérêt à douze pour cent.

Que si l'on demande comment de si grosses usures avoient pu s'établir chez un penple qui étoit presque sans commerce, je dirai que ce peuple, très souvent obligé d'aller sans solde à la guerre, avoit très souvent besoin d'emprunter; et que, faisant sans cesse des expéditions heureuses, il avoit très souvent la facilité de payer. El cela se sent bien dans le récit des démélés qui s'élevèrent à cet égard : on n'v disconvient point de l'avarice de ceux qui prétoient ; mais on dit que ceux qui se plaignoient auroient pu payer, s'ils avoient eu une conduite réglée (4).

On faisoit done des luis qui n'influoient que sur la situation actuelle : nn ordonnuit , per exemple, que ceux qui s'enrôleroient pour la guerre que l'on avoit à soutentr ne seroient point poursojvis par leurs créanciers; que ceux qui étoient dans les fers seroieut délivrés; que les plus indirents serojent menés dans les colonies : quelquefois on ouvroit le tresor public. Le peuple a'apaisoit par le soulagement des maux présents; et, comme il ne demandoit rien pour la suite, le sénat n'avoit garde de le préveuir. Dans le temps que le sénat défendoit avec tant

⁽¹⁾ Cicéron nove dit our de son trans on pretoit a Bone a trente-quotre pour cent, et a quarante-buil peur ceut dans les

⁽²⁾ TACITE, Ass., L va

⁽s) Usure et interèt significient la même chose chez les Re-(2) Voyen Denys d'Holicarname, qui l'a si bien décrite.

^{(3) -} Course actiones , trientes , quadrantes . - Voyes ta-deses les dirers tractes du Digeste et du rode de Carra, et sur ton la loi werr , merc sa note . H. de Uneria.

la constitution, que les principaux citoyens portoient toutes les charges de l'état, et que le has peuple ne payoit rieu. Quel moyen de priver ceux-là du droit de poursuivre leurs débiteurs, et de leur demander d'acquitter leurs charges, et de subrenir aux besoins pressuts de la république?

Tacile (1) dit que la loi des douze lables fixa l'interêt à un porce qui par au. Il est visible qu'il v'est trompé, et qu'il a pris pour la loi des douze lable une autre la dout je vais parier. Sila loi de douze tables avoir règle cela, comment, dans les disputes qui ¿Gérevent depuis entre la créande son aisorié? On ne traver aucun trailigné son trailigné dans l'intérêt et, oppe su qu'on soit verse dans l'histoire de Rome, on verra qu'ons la jarceille ne devui pioni ette l'ouvrage qu'ons la jarceille ne devui pioni ette l'ouvrage qu'ons la jarceille ne devui pioni ette l'ouvrage de l'année de l'année l'année l'année l'année qu'ons la jarceille ne devui pioni ette l'ouvrage de l'année l'année l'année l'année l'année de l'année l'année l'année l'année l'année qu'ons la jarceille ne devui pioni ette l'ouvrage de l'entre l'année l'année l'année l'année de l'année l'année l'année de l'année l'année l'année de l'année l'année l'année de l'année l'année de l'année l'année de l'année d

des décenvirs.

La lui Liciniconc, faite quatre-vingt-cinq aus (2) après la loi des douze tables, foit une de ces lois passagéres dout nous avous parité. Elle rodonna qu'on retraucheroit du capital ce qui avoit été payé pour les intérêts, et que le reste

seroit sequitité en trois painement égaux.
L'us 39 de Rome, les tribulus Desflins et Menenius firret pauer une loi qui rédicionis firret pauer une loi qui rédicionis les intérêts à un pour cent par a «19). Cest cette loi que Tactie (4) confond avec la loi des douxes les Romains poor fixer le tuns de l'intérêt. Dis ana apris (5), cette cunse fut réducite à la moi-tié (6); dava la suite, on l'ôte tout-t-fait (c); et a sous ce croson quelques auteurs qu'avoit un Tite-Live, ce fait sons le consulta de C. Martinis Tite-Live, ce fait sons le consulta de C. Martinis Romities et de 9. Servilles (8); Pau 3 de Rome.

Il en fat de cette hi coname de toutes celles où le législateur a porté les choses à l'excès : on trouva un moyen de l'éluder. Il en fallut faire beaucoup d'autres pour la confirmer, corriger, tempérer. Tantôt on quittle selis pour suivrels mages (p); tantôt on quittle selis pour suivrels les lous : mais, dans ce cas, l'usage devoit aisément prévaloir. Quand un bomme emprunte, à l'autre d'autre d'autre

(a) Appelor, I. vo.

Ass., 1, 15

Je quitte la ville pour jeter un peu les yeux sur les provinces.

sur les provinces.

J'ai dit ailleurs (3) que les provinces romaines étoient désolées par un gouvernement despoti-

que et dur. Ce n'est pas tout : elles l'étoient encore par ces usures affreuses. Cicèron dit (4) que ceux de Salamine vouloient emprunter de l'argent à Rome, et qu'ils

ne le pouvoient pas à cause de la lui Gabinienne. Il faut que je cherche ce que é'étoit que cette lui.

Lorsque les prêts à inicité surent été défendra à Rome, on inagina toutes sorte de moyesa pour étuder la loi (5); et, comme les alliés (6) et ocut de la nation latine n'étoient point assujettis aux lois civiles des Romains, on se servit d'ou Lalin, ou d'un allié, qui prétoit son nom, et paroissoit être le créancier. La loi n'avoit donc fait que soumettre les créanciers à une formalité, et le pengle n'était pas soulagé.

Le peuple se plaignit de cette fraude; et Marcus Seupronius, tribuu du peuple, par l'auturité du sénal, fă faire un pichiscite (c) qui portoit qu'en fait de prêts, les lois qui défendairest les prêts à sance entre un citoyen romain et un autre citoyen romaio, auroirent êgalement lieu entre un citoyen et na silié, ou un Latin.

(5) Tore-Love.

⁽²⁾ L'on de Rome 208. (Terr-Live , L. vv.)
(3) Unctarin unser. (Terr-Live , L. vn.) Voyen in Défense de

Thearr nes Loss, acticle Usare.

(4) Annairs, L. vr.

(5) Sons le consulus de L. Maclies Torquetus et de C. Pienlus, schen Tite-Live, L. vit; et c'est la loi dont parle Tacite.

⁽⁶⁾ Semiunclaria asura. (1) Comme le dat Facite , Ann., L. va.

⁽¹⁾ Comme le dil Facile , Ann., I. 41. (1) La loi ce lat faite a la ponessite de M. Genutius , tribun du prople. (Tiva-Liva , I. 411 , à fa fin.)

⁽⁹⁾ Vateri jam more forms receptum crat. (Access. de la Guerre coule, L. s.)

trouve un obstatel dans la loi même qui est fait'e ma sfavour: cettle loi a coatre elle et celui qu'elle seccart et celni qu'elle condamne. Le préteur Sempronius Atelia sant premi sau délièteurs d'agir en conséquence des lois (*), fait tué par les créanciers (2), pour avoir voulu rappeler la mémoir d'une rigidité qu'on ne pouvoit plus soulteuir."

^{(1) -} Perminit cos legibos agere. - (Aeries, de la Gaerre esmir, l. 1; el l'Epitone de Tito-Live, l. 1214-)

pair , L. 1; el l'Epaisser de l'ité-Leve, L. L'uv-; (2) L'an de Rome (62). * V.a. Souleville. Sous Sylle, L. Valerius Flaccus fit una loi qui permettont l'indécét à trois pour cent par sis. Cette loi,

la plus équitable et la plus mofesée de celles que les Romaios firma a cet egael, Patercubus [7] la désappeuxe. Nainai ecrte foi duit mécramare à la république, si elle étou atile a tous les parliculores, si elle formost une communication d'assence extre le débutes et l'empresseure, s'il en étot pode aipune.

⁽⁶⁾ Bod. (1) L'en Sée de Roma, Vayen Tiar-Live.

^{(9) -} Targigniam Piga antin, que multivarba subli qualtratera paretir. En 1 Ondique matera sus limegrares a pravage antinam se la die Florena subli cerbinam qu'un pegit archivent le quitt de supisil, esca il ne semble que en c'intrin par le la largua de mentante friche famigli de deput de la largua de me tennade que d'estra par la largua de me tennade que de la largua de me tennade que de la largua de me tennade que en de la largua de mentante de la largua de la lar

Dans ces temps-là, ou appeloit alliés les peuples de l'Italie proprement dite, qui s'étendoit jusqu'à l'Arno et le Rubicon, et qui n'étoit point

jusqu'à l'Arno et le Rubicon, et qui n'étoit point gouvernée eu provinces romaines. Tacite (1) dit qu'on faisoit toujours de nouvelles fraules aux lois faites pour acciden les auxe-

les fraudes aux lois faites pour arrêter les usures. Quand on ne put plus prêter ui empruster sous le uom d'un allié, il fot aisé de faire paroêtre un bomme des provinces, qui prétoit son noto. Il falloit une nouvelle loi coutce cet abus; et

Gabinius (2) faisant la loi fameuse qui avoit pour objet d'arrêter la corruption dans les suffraces. dut naturellement penser que le meilleur moven, pour y parvenir, étoit de décourager les emprunts : ces deux eboses étoient naturellement lices, car les usures augmentoient toujours au temps des élections(3), parce qu'on avoit besoin d'argent pour gagner des voix. Ou voit bien que la loi Galtiniente avoit étendu le senatus-consulte Sempronien aux provinciaux, puisque les Salamiuiens ne pouvoient emprunter de l'argent à Rome, à cause de cette loi. Erutus, sous des noms empruntés, leur en prêta (4) à quatre pour cent par mois (5), et obtint pour cela deux seuatus-consultes, dans le premier desquels il étoit dit que ce prét ne seroit pas regardé comme une frande faite à la loi, et que le gouverneur de Cilicie jugeroit en conformité des conventions portées par le billet des Salaminiens (6)

Le pet à unieri citata uterrià que la tecluria mismo entre le gare de pratissore et le criques mismo entre le gare de pratissore et le criques mismo entre le gare de pratissore et le criques romains, à fait le de l'univers cette desse mains, à fait le de l'univers cette desse mains, à fait le serva de l'auterre, de l'entre mains, à fait le serva de l'auter, le dette. Et, comme il y avest à fitour de gras paissant le le crite de l'entre de l'entre

(t) Annaice, L. vr.

toit le main à la législation, et la législation à

Il faut que les affaires aillent; et un état est perdu, si tout y est dans l'inaction. Il y avoit des occasions où il falloit que les villes, les corps, les societés des villes, les particuliers, empruntassent: et on p'avoit que trop besoin d'emprunter, ne feit-ce que pour subveuir aux ravages des armées, aux rapines des magistrats, aux concussions des gens d'affaires, et aux mauvais usages qui s'établissoient tous les jours; car un ne fut jamais ni si riche, ni si pauvre. Le scuat, qui avoit la puissance exécutrice, donnoit par nécessité, souvent par faveur, la permission d'emprunter des citovens romains, et faisoit là-dessus des sénatus-consultes. Mais ces sénatus-consultes mêmes étoient décrédités par la loi : ces sénatusconsultes(1) pouvoient donner occasion au penple de demander de nouvelles tables; ce qui, angmeutant le danger de la perte du capital, augmentoit encore l'inure. Je le dirai toujours, c'est la modération qui gouverne les bournes, et uon

Cetui-là paie moins, dit Ulpien (2), qui pair plus tard . C'est ce principe qui conduisit les législateurs après la destruction de la république romaine.

LIVREVINGT-TROISIÈME

DES LOIR, DANS LE BAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LE BOMREE DES HABITARTS.

CHAPITRE PREMIER.

Des hommes et des animaux, par rapport à la multiplication de leur espèce.

O Vénus : à mere de l'Amoue !

Des le premare besa jour que ton autre saméne.
Les néphyrs font sentir leur amoureuse haleisse.
trucs. Si crux-cl ne payoires pas an tempa fixé, 11 adjusced

From posite par le hillet. (Ceèren a dition, lire, et, lettre s.) (1) Yogra er que dit Lacceies, lettre xxx a Alticus, l. v. B y est mème un sensito consolie général pour flare l'more a m pour ernt par mois. Nors in même lettre.

(a) Leg. 12, ff. de nerber. Signaf.

* Van :- Plan tred. Cela décade la question si l'intérêt est légitime, c'est-a-dure si le crésocier peut vendre le tempo et le débiteur l'acheire.

⁽²⁾ L'un 615 de Rome.
(3) Voyes les Lettres de Cleicon e Attions, L. sv., lettres av et

vy. (4) Cicéron d'Atticus "L. vs., lettre ». (5) Pompée "qui avoit prété au sui Ariobnessne au cruts ta-

Irut, se fasort payer treate-trois talents attiques som les trente jours. (Cocèrno a' diticus , l. v. lettre aus ; l. vs. lettra s.) (6): Un reque Salaminis, neque cui eis dedicaet frandi emet.

<sup>(1912).

(2)</sup> L'édit de Cicéron la Enoit à nu pour cent par mois, avec l'assec de l'assec de l'assec de l'assec de la cépublique. Il les esgagesit a donner un délai à l'eurs debi-

La terre ceus ann min de Neilmann contreurs, Le l'are en parfinné de dont apretit des Brets. On reines les nitreurs, fregèpe de la prissance, Par mille son lacents, fregèpe de la prissance; Pare Ille son lacent feitberr la prémerer : Pare la levil gébiere ou vost les fars taurenza. On houleir dans la plaine, au tauverner les mans. Edio les holistes de lois et des montages. De lever et des mars, et des certes compagnes, S'rengares la pregler par l'introit de plainer; Taut on lame a le marr, et d'en cherne campanne.

Que donne la brustà une funt ce qui respire (s). Les femelles des animana ont à peu près une fécondité constante. Mais, dans l'espère humanine, la manière de penser, le caractère, les phissiones, les fantaisies, les caprices, l'édée de conservabeauté, l'embarras de la grossesse, celhi d'une famille trop nombresse, troobleat la propagation

CHAPITRE II.

de mille manieres

Des mariages.

L'OBLIGATION INSTITUTE qu'a le père de nourrir re enfants, a fait établir le mariage, qui déclare chir qui doit remplir cette obligation. Les peuples (2) dont parle Pomponios Mela (3) ne le faccient que par la ressemblance.

Chrz les peuples bieu policés, le père est celui que les lois, par la cércinosie du mariage, out décliré devoir être tel (4), parce qu'elles trouvent eu loi la personne qu'elles éberchent.

Cette obligation, chez les animaux, est telle que la mère peut ordinairement y suffire. Elle a beuroup plus d'étendoe chez les loommes : leurs enfants ont de la rasion; mais elle us beur vient que par degrès : îl ue suffir pas de les nourrir, il faut encore les conduire : déja ils pourroient vivre, et ils ne pouvent pas se gouveruer.

Les conjonctions illicites contribuent peu à la propagation de l'espèce. Le père, qui a l'obligation uaturelle de nouvrire et d'élever les enfants, n'y est point fixé; et la mère, à qui l'abligation rede, trauve mille obstacles, par la lonet per remords, la gênc de son sexe, la rigueur des lois la plopart du temps elle manque de moveur.

Les femmes qui se sont soumises à une prostitution publique ne peuvent avoir la commodité d'élever leurs enfauts. Les peines de cette éducation sont même incompatibles avec leur condition; et elles sont si corrompues, qu'elles ne sauroient avoir la confiance de la loi. Il suit de tout ceci que la contineure publique

Il suit de tout ceci que la continence publique est unturellement jointe à la propagation de l'espèce.

CHAPITRE III.

De la condition des enfants.

C'asr la raison qui dicte que, quand il y a un mariage, les enfants suivent la condition du père, et que, quand il u'y en a point, ils ne peuvent concerner que la mère (1).

CHAPITRE IV.

Des familles

It est presque reçu par-tout que la femme passe dans la famille du mari. Le contraire est, sans aucun inconvénient, établi à Formose (a), où le mari va former celle de la femme.

Cette loi, qui fixe la famille dans une suite de personnes du même sexe, contribue beaucoup, indépendamentel des premiers motifs, à la propagation de l'espèce humaine. La famille et une sorte de propriété: un homme qui a des cufants du sexe qui me la perpétue pas, n'eu jamais comtent qu'il n'en ait de celui qu'in perpétue.

Les nous, qui donneut sux hommes l'idec d'une chose qui semble ne devoir pas périr, sout très poupres à inspirer à chaque famille le desir d'éteudre sa durée. Il y a des peuples cher lesquels les nous destinguent les familles : Il y esa où ils se distinguent que les personnes; ce qui n'est sas si bien.

CHAPITRE V.

De divers ordres de semmes légitimes

Qualqueros les lois et la religion ont établi

(t) C'est pour cela que , chez les nations qui ont éts esclaves. l'enfact seit persque toujours la condition de la mère. (2) Le P. su Hahan , L. z. p. 165-

⁽¹⁾ Tradection do commencement de Lucrece, par le sieur élimant.

⁽³⁾ Les Gorsmantes (3) Liv. t. ch. un.

⁽⁴⁾ Peter est quem nuptie demonstra

plusieurs sortes de conjonctioos civiles; et cela est ainsi chez les Maliométans, où il y a divers ordres de femmes, dont les enfants se reconnoissent par la maissance dans la maison, ou par des contrats civils, on meme par l'esclavage de la

mère, et la reconnisisance sobéquente du pére. Il seroit contre la raison, que la oli détrit dans les enfants ce qu'elle a apprové dans le priez tous res enfants y dovient docs mercédre, à moios que quelque raison particulière ne 3'y oppose, comme au Japon, où ili n'y a que les enfants de la fenune dounie par l'empereur, qui succèdent. La politique y catige que le luies que l'empereur doco de toloit par trop prifice, pure que l'empereur doco de moi par l'empereur peritage, pure de lois que merce, comme césieut autrefois nou first.

Il y a des pays où nne femme légitime jouit dans la maison à peu près des honneurs qu'à dans nos dimats une femme unique : la, les enfants des concubines sont censés appartenir à la premère femme : cela est ainsi établé à la Chine. Le respect filial (r), la cérémonie d'un deuil rigoureux ne sont point dus à la mère naturelle, mais à ettle nière que donne la loi.

A l'aide d'une telle fiction (a), il n'y a plus d'une telle fiction (a), il n'y a plus d'unfanta blairat, et, dans les pays où crette fic-tion n'a pas licu, on voit bieu que la loiq uil leignine les cufants des concuchioses et une bis for-cèce; car ce seroit le gross de la nation qui seroit defiri par la loi. Il n'est pas question nouplan dans ces pays d'aufants adultérius. Les séparations des mones, la chième, se cauquer, les verroux, moment, le cauquer, les verroux, provoide ci d'ailleurs, il emétre glaive externoine-roit la merce et l'estat la mère et l'article d'un de l'ailleurs, il emétre glaive externoine-roit la mère et l'estat la mère et l'article d'un d'une d'un d'une d'un d'une d'une

CHAPITRE VI.

Des bâtards dans les divers gouvernements .

On ne coonoit douc guere les hâtards dans les pays où la polygamie est permise. On les connoit dans ceux où la loi d'une seule frome est établie. Il a fallu, dans ces pays, fletrir le coucubinage; il a donc falle flétrir les enfants qui en étoient nés.

Dans les républiques, où il est nécessaire que les mœurs soient pures, les bâtards doivent être encore plus odieux que dans les monarchies.

On fit peut-être à Rome des dispositions trop dures contre enx; mais les iostitutions anciennes mettant tous les citoyens dans la nécessité de se marier; les mariages étant, d'ailleurs, adoncis par la premission de répudier, ou de faire divorce, il n'y avoit qu'une très grande corruption de mœurs qoi put porter au coucubinage.

Il faut remarquer que la qualité de citoven étant considérable dans les démocraties, où elle emportoit avec elle la souveraine puissance, il s'y faisoit sonveut des lois sur l'état des bâtards, qui avoient moios de rapport à la chose même et s l'honnéteté du mariage, qu'à la constitution particulière de la république. Ainsi le peuple a quelquefois reçu pour citoyens les bâtards (1), afin d'augmenter sa puissauce contre les grands. Ainsi à Athènes, le peuple retrancha les bâtards du nombre des citoyens, pour avoir une plus grande nortion du ble que lui avoit envoyé le roi d'Egypte. Enfin Aristote (2) nous apprend que, dans plusieurs villes, lorsqu'il n'y avoit point assez de citoyeus, les batards succedoient; et que quand il v en avoit assez, ils pe succedoient nas,

CHAPITRE VII.

Du consentement des pères aux mariages.

Le consentement des pères est fondé sur leur puissaoce, c'est-à-dire sur leur droit de propriété: il est encore fondé sur leur amour, sur leur raison, et sur l'iucertitude de celle de leurs eufants, que l'âge lieut dans l'état d'ignorauce, et les passioos dans l'état d'iyresse.

Dans les petites républiques ou institutions singuilières dout oons avons parté, il peut y avoir des lois qui donnent aux magitarts us inspection sur les marièges des exfants des citoyens, que la nature avoit déja donnée aux prives. L'amour du lien apublic y peut être let qu'il égale ou surpasse tout autre autour. Ainime Haton vouleit que les magitarts riglassent les marièges: ainis les magistrats laccidémonieus les dirigocients ils.

⁽¹⁾ Le P. ne Haum, L. 11, p. 221.

(2) On distingue les femmes en groudes et petites, c'est-a-dire en legitimes on sone, man il riy a posal une pareille distinction entre les enfouts. C'est la grande doctrine de l'empler, e robidit dans un ouverge chinois sor la morale, l'esduit par le mont petr. p. 240.

^{*} ban . . Des lois per les bitards

⁽a) Noyen Aristote , Polit., I. vi., ch. sv. (b) Shid., L. vi., ch. ps.

Mais, dans les institutions ordinaires, etc. sus pirest à natire buse edans : leur predente à cet égral sers tempiores an-dessus de toute autre professor. Le natire donce aux pières un absir de procurer à lours edants des sucresses, qu'ils senates de pière parce excest, qu'ils senate à paire parce exactes, qu'ils senate à paire parce sucrème, qu'ils senate à paire durant prédiment extra praerui pais senates transites aux consideration de la ferie d'autre d'autre de la ferie d'autre d'autre

- Pozo augmenter le unanher des genașui pieret le tribat, ji faste que tans les Indions qui nat quiza mas se marient; et même ou a right le tespo du mariga des Indions à quatarze ans pour les mâtes, et à treize pour les filles. Ou se todos des uru ca noma qui dit que la maitee pout present present

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet,

Es Angleterre, les filles abusent souvent de la hi pour le marier à l'eur finishier, sont consoltives presente, se les different de l'entre des très presentes, et les different de l'entre des très que les lois sit y ayant point réabil su evilènt nonautique, les filles qu'un diffatter était à prende que ceiul du maringe, et su pervent s'y rement. Ta Farnes, a contraire, du le manuel en cétable, les filles out toujours la revouvre du controllement des prens, y pourroit être plant du l'est pour déalité, et l'on post y marire anné conocetiment de spires,

CHAPITRE IX.

Des filles.

Les filles, que l'nn ne conduit que par le ma-

riage aur plaisirs et à la liberte; qui ont un espeit qui n'one penser, un ceur qui n'one sentir, des yeux qui n'onest voir, des oreilles qui n'onest eutendre; qui ne se présentent que pour se mantrer stapiles; condamnées sans relache à de la bagatelles et à des préceptes, sunt assez purtées au mariage; ce sont les garçons qu'il faut encourager.

CHAPITRE X.

Ce qui détermine au mariage.

Par-rour où il se trouve une place nù deux personnes peuvent vivre commodement, il se fait un mariage. La nature y porte assez lursqu'elle n'est point arrêtée par la difficulté de la subsistance.

Les peuples naissants se multiplient et croissent beaucoup. Ce seroit cliez eux une grande incommodité de vivre daos le célilat : ce o'eu est point une d'aroir beaucoup d'eufants. Le contraire arrive lorsque la nation est formée.

CHAPITRE XI.

De la dureté du gouvernement.

Les cens qui n'ant absolument rien, comme les mendiants, ont beaucoup d'enfants. C'est qu'ils sont dans le cas des peuples unissunts : il n'en coûte rieu au père pour donner son art n ses cufants, qui même sont, en naissant, des instruments de cet art. Ces gens, dans un pays riche uu superstitieux, se multiplient, parce qu'ils n'ont pas les charges de la société, mais sont eux-mêmes les charges de la société. Mais les gens qui ne sunt pauvres que parce qu'ils vivent dans un gouvernement dur, qui regardent leur champ moins comme le foudement de leur subsistauce que comme un prétexte à la vexation; ces gens-la, dis-je, font peu d'enfants. Ils n'unt pas même leur naurriture; comment pourruient-ils songer à la partager? Ils ne peuvent se soigner dans leurs maladies; comment pourroient-ils èlever des créatures qui sont dans une maladic continuelle, qui est l'enfance?

C'est la facilité de parler, et l'impuissance

d'examiner, qui ont fait dire que plus les sujets éloieot pauvres, plus les familles étoient nombreuses; que plus oo étoit chargé d'impôts, plus oo se mettoit en état de les payer; deux sophismes qui out toujours perdu, et qui perdroot à jamais les mouarehies.

La dureté du gouvernement peut aller jusque détruire les seutiments naturels par les sentiments unturels mêmes. Les femmes de l'Amérique ne se faisoient-elles pas avorter pour que leurs enfants n'eussent pas des maîtres aussi cruels (1)?

CHAPITRE XII.

Du nombre des filles et des garçons dans différents pays.

J'at déja dit (2) qu'en Europe il nait un peu plus de garçuns que de filles. On a remarquic qu'un Japon (3) il missoit un peu plus de filles que de garçone. Tontes choses égales, il y aura plus de femmes fécondes au Japon qu'en Europe, et par conséquent plus de peuple.

Des relations (4) disent qu'à Bentam il y a dis filles pour un parços : une disproportion pareille, qui feroit que le numbre des familles y seroit au uombre de celles des autres climats comme un est à cinq et d'emi, seroit excessive, Les familles y pourroient ètre plus grandes à la vérité, mais il y a peu de gens assez aisés pour pouvoir entreteir une si eraude famille.

CHAPITRE XIII.

Des ports de mer.

Dans les ports de mer, où les hommes s'exposent à mille dangers, et voot mourir ou virre dans des climats recules, il y a moins d'hommes que de fremnes; rependant on y voit plus d'enfants qu'ailleurs : cels vient de la facilité de la subsistance. Peut-être même que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matière qui sert à la génération. Ce seroit nos des causes de comobre infial de peuple qui est au Japon (1) et à la Chiue (2), où l'On ne vit presque que de poisson (3). Si cela étoit, de certaines regles onosaisques, qui obligent de vivre de poisson, »ersieut contraires à l'esprit du législateur même.

CHAPITRE XIV.

Des productions de la terre qui demandent plus ou moins d'hommes,

LES pays de pâturages soot peu peuples, parce que peu de gens y trouvent de l'occupation: les terres à ble occupeut plus d'hommes, et les viçoubles iufiniment davantage.

En Angleterre, on s'est souvent plaint que l'augmentation des pâturages diminuoti les labbitants (4); et on observe en France que la grande quantité de vignolles y est une des grandes causes de la multitude des hommes.

Les pays où des mines de charbon fournissent des matières propres à brâler, ont cet avantage sur les autres, qu'il n'y faut point de forèts, at que toutes les terres peuvent être cultivers.

que toutes les terres pouvent dire cultivier.

Dans les lines do voite levis, il flaut de grands
travant pour mênager les eaux : beaucoup de
aux perivent dune érre courjes. Il y a ples;
il y faut moiss de terre pour formir à la sabsiance d'une familie que dans ceux qui produseut d'autres prins : rails la terre, qui extesiance d'une familie que dans ceux qui produpire autres de la compartie de saineaux, y publice ailleure à la souvrieur des animeax et fait là par les hammes; le travail que font silleura les animeax et fait là par les hammes; et la colluire d'ait là prin les hammes; et la colluire d'ait li deriven pour les hommes une immesse mannfesture.

toire de la réforme , p. 44 et 83.)

⁽¹⁾ Relation de Thomes Gage, p. 50.

⁽²⁾ Au liv. xvi, ch. pr

⁽³⁾ Yoyes Kongóer, qui expporte un denombrement de Mesco.
(4) Remort des voyages qui ont servi a l'établissement de la compagnie des lades p. 1, p. 34".

⁽¹⁾ Le Japon est composé d'îles ; il y a besucoup de rivagn .

⁽²⁾ La Chine est pleme de rouseaux.

(2) Vorez le P. su Hanna, L. II. p. 139, 142, et mus.

⁽a) repraier. In mann. In the long take rement, (d) La phagari des proportions des fonds de revers, (d) Barnet, trouvant plots de profil en la vente de leva lance que de trar ble, refrencieral terre possentient. Les commones, que mouvaient de faim, se souleriteral on proposa une loi ayroire. Le yeure roi écrivit mènes la dessas con £1 des precisaminosa contre ceux qui a socioni rendre dura terra, Lédrey de l'about

CHAPITRE XV.

Du nombre des habitants, par rapport aux arts.

Lossou'rt. y a une loi agraire, et que les terres sont rjalement partagées, le pays peut être très peuple, quoiqui'il y ait peu d'arts, parce que chupe citoyeu trouve dans le travail de sa terre precisiment de quoi se nourrir, et que tous les choyeus ensemble consominent tons les fruits du pays. Cela étoit ainsi dans quelques anciennes républiques.

Mais dans nos états d'anjourd'hui les fonds de terre sont inégalement distribués; ils produisent plos de fruits que ceux qui les cultiveut n'eu peuvent consommer; et, si l'on neglige les arts, et qu'on ne s'attache qu'à l'agriculture, le pays ne peut être peuplé. Ceux qui cultivent nu fout cultiver ayant des fruits de reste, rien ne les engage s travailler l'année d'eosnite : les fruits ne sergient point consommés par les gens oisifs, ear les gens cisifs n'auroieut pas de quoi les acheter. Il faut donc que les arts s'établissent pour que les fruits soieut consommés par les laboureurs et par les artisaus. En un mot, ces états not besoin que beaucoup de geus cultivent au delà de ce qui leur est necessaire : pour cela il faut leur douuer envie d'avoir le superflu; mais il n'y a que les artisaus qui le donnent.

Con mediane dant l'abjet est d'ubelege l'et ne vois pa tonjours miles. Si un ouvrage et à un plus soisoires miles. Si un ouvrage et à un plus soisone, et qui couvrieur ge l'à fait, les machies qui en simpliferoient le mundetres cet à -dre qui diminerateur le nombre des vonires, verieur permicheuses : et al les mostines et un c'étaire la parevont établis, je ce les critiries pas auxsi nitries qu'on le deit, parce qu'in et mir l'appende par l'entre qu'on le dit, parce qu'in est fir repour une faintiée de lers, qu'ils not prité bine de gran de l'ausge des euns, et ou fair prefue le couloit à leuveung de terres.

CHAPITRE XVI.

Des vues du législateur sur la propagation de l'espèce,

Les réglements sur le nombre des eitoyens de

predent braccopy des circonstances. Il y a deproy de la nutere au tout first le législater a' y a dure ries à faire. A quie hos engager, par de dure ries à faire. A quie hos engager, par deles, à la prespation, breuque la frenosité du climat danne avez de prouje C Quetquois la etclient danne avez de prouje C Quetquois la colpie y millijes, i la framise le dévine partie ével le casó se traver la Chine; aussi en priecré le casó se traver la Chine; aussi en priecré le casó se traver la Chine; aussi en priecré le casó se traver la Chine; aussi en priecré le casó se traver la Chine; aussi en prietre le caso se traver la Chine; aussi en prietre le caso de la companie de la companie de pries de la companie de la companie de la priesta de la companie de la compani

Les mêmes raisons font que dans l'île Formose (3) la religion-ue permet pas aux fenames de mettre des enfants au monde, qu'elles n'aient trente-cinq ans ; avant cet âge, la prêtresse leur foule le ventre, et les fait avanter.

CHAPITRE XVII.

De la Grèce et du nombre de ses habitants.

CET effet, qui tient à des causes physiques dans de certains pays d'Orient, la nature du gouvernement le produisit dans la Gréer. Les Grees étoient une grande uation, composée de villes qui avoient chacune leur gonvernement et leurs lais. Elles n'étaieut pas plus conquérantes que celles de Suisse, de Hollande et d'Allemagne pe le sout anjourd'hui. Dans chaque république, le législateur avoit eu pour objet le boubeur des citoyens au-dedaus, et une paissance au-dehors qui ue fût pas inférieure à celle des villes voiaiues (4). Avec no petit territoire et une grande felicité, il étoit facile que le nombre des citovens augmentât et leur devint à charge; aussi fireut-ils saus cesse des colonies (5); ils se vendirent ponr la guerre, comme les Suisses font anjourd'hoi; rien ne fut negligé de ce qui pouvuit empêcher la trop grande multiplication des enfants.

Il y avoit chrz eux des républiques dont la constitution étoit singuliere. Des peuples soumis

⁽¹⁾ l'oyace de Dampier, L. 221, p. 41. (2) Page 167.

⁽¹⁾ Voyre le Retneit des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, tome v, portie 1, pages 152 et

⁽⁴⁾ Par la valeur, la discipline et les exercices militaires.
(5) Les Gualois, qui étoiest dans le même cas, firent de

cinicient abligis de fourrir la substitutes aux cityres : le Lacidonionies técient tourris par les lluces; les Crétois, par les Prirécieras; par les lluces; les Crétois, par les Prirécieras; par qu'un certain nombre d'hommes libras, pour qu'un certain nombre d'hommes libras, pour qui ne cedaves fisseute et det de leur fourris la subsitates; Nons disons aujourd'hei qu'il fast borles calvares fisseute et det de leur fourris la subsitates; Nons disons aujourd'hei qu'il fast borte des la company régles. De Lacidonne ne était une armée entéreture par de paysaux; la listela disar borner evite renire; aux est la la facilité, les periors evite renire; aux est la la société, se servicest multiplies sans nombre, et les laboreures auroscett été accabile;

Les politiques grees étatenèrent done particulièrement à règle le manbre des citoyens. Platon (*) le fixe à cinq mille quarante; et il veut que l'ois arrête ou que l'on encourage la propagation, selon le besoin, par les honneurs, par la honte, et par les avertissements des vicillards; il veut même que l'an règle le noubre des mariages (*) de manière que le peuple se répare sans que la république soit surchargée.

asin que la repunque son surcusarçe.

— Si la loi du pays, dit Aristote (3), défend
d'exposer les enfants, il faudra borner le nombre
de ceux que chacun doit engendrer. » Si l'on a
des enfants au-delà du nombre défini par la loi,
il eonseille (4) de faire avorter la femme avant

que le fetus ait vie.

Le moyen infame qu'employoient les Crétois pour prévenir le trop grand nombre d'enfants est rapporté par Aristote; et j'ai senti la pudeur effrayce quand j'ai voulu le rapporter.

Il y a des licux, dit encore Aristote (5), où la loi fait ritoyens les étrangers, ou les laitards, ou ceux qui sont semiement nei vi une mercitoyenne mais, des qu'ils out asset de peuple; ils ne le fout plus. Les aurages du Canada font hrûler leurs prisonniers; mais lorsqu'ils out des cabanes vi des à leur donner, ils les reconuoissent de leur

Le chavalier Petty a supposé, dans ses caleuls, qu'un homme en Angleterre vaut ce qu'on le vendroit à Alger (6). Cela ne peut être bon que pour l'Angleterre: il y a des pays où un homme ne vaut rien; il y en a où il vaut moins que rien.

(1) Liv. vt. (2) OEcvans nosas (3) Liv. vm. p. 496.

CHAPITRE XVIII.

De l'état des peuples avant les Romains.

L'ITALEE, la Sieile, l'Asie mineure, l'Espagne, la Gaule, la Germanie, étoient à peu pres comme la Grèce, pleines de petits peuples, et regorgeoient d'habitaots: l'on u'y avnit pas besoin de lois pour en augmenter le nombre.

CHAPITRE XIX.

Dépopulation de l'univers.

Toutas ces petites républiques furent engloties dans une grande, et l'un vit insensiblement l'univers se dépeupler : il n'y a qu'à voir ce qu'étoient l'Italie et la Grèce avant et après les victoires des Romains.

«Ou me demauder», dit Tite-Live (1), oi le Volsques out pu trouver assec de soldats pour faire la guerre, après avoir été si souvent vaisueus. Il falloit qu'il y edu up peuple infini dances contrées, qui ne seroient aujunurd hui qu'un désert, sans quelques soldats et quelques esclares romains.

 Les oracles ont cessé, dit Plutarque (2), parce que les lieux où ils parloient sont détruis; à peine trouveroit-on aujourd'hui dans la Gréce trois mille hummes de guerre.

Je ne dieciria joint, dis Brahom (3); l'Èpie et les listes crronvosine, parce que ces pas sont entièrement déserts. Cette dépopulation, qui a commencé depais long-temps, coutine tom les jours; de sorte que les soddats romains ont lere camp dans los misons abaudomnées. Il trover la cusse de ecci dans Polybe, qui dit que Paul Emile, apries a réstoire, détruist sixonate-dix villes de l'Épire, et en emmena cent ciaquaste millo esclaves.

⁽a) Dans ses Lots, 1. v. (a) Republique, 1. v.

⁽³⁾ Politique, I. vrs., ch. xer

⁽⁵⁾ Bid., I. err, ch. sec. (6) Sciante livres sterling

⁽¹⁾ Liv. vt. (2) OCOTHER MORALES, Des creeles que ent cessé

CHAPITRE XX.

Oue les Romains furent dans la nécessité de faire des lois pour la propagation de l'espèce.

Les Romains, en détruisant tous les peuples, se détruisoient eux-mêmes, Saus cesse dans l'action, l'effort et la violence, ils s'asoicut, comme : mearme dont on se sert tonjours.

Je ne parlerai point jei de l'attention qu'ils eurent à se donner des citoyens à mesure qu'ils en perdoient (1), des associations qu'ils fireot, des droits de eité qu'ils donnérent, et de cette pépinière immense de eitoyens qu'ils trouvéreut dans leurs esclaves. Je diras ce qu'ils firent, non pas pour réparer la perte des citoyens, mais celle des hommes; et, comme ee fut le peuple du monde qui sut le mieux accorder ses lois avec ses projets, il n'est point indifférent d'examiner ee qu'il fit à cet écard.

CHAPITRE XXI

Des lois des Romains sur la propagation de l'espèce.

Las anciennes lois de Rome cherchèrent beaucoup à déterminer les citoyens au mariage. Le sénat et le people firent souvent des réglements li-dessus, comme le dit Auguste dans sa harangue rapportie par Dion (a).

Denys d'Halicarnasse (3) ne peut croire qu'apres la mort des trois cent cinq Fabiens exterminés par les Véiens, il ne filt resté de cette race qu'un scul enfant, parce que la loi ancienne qui ordomoit à ebaque citoven de se marier et d'élever tous ses enfants, étoit encore dans sa vigueur (4)

Indépendamment des lois, les censeurs eurent l'œil sur les mariages ; et, selon les besoins de la république, ils y engagerent et par la bonte (5) et par les peines.

(1) Elle est dans Aulo-Gelle, I. 1. ch. vi. [2] Voyen er que j'al dit an livre etaquieme, ch. xrs.

(3) Cour, apres la guerre civile, ayant feit faire le cens, il ne s'y trouve que cont cinquante mille chefs de famille. (Spitone de Floren sur Tite-Live, donnieme décade.)

(4) Vapes Dicer, I Rater; et Liphel., in Aspurts, (3) Baow, L. RESSI; Scrivons, Fir de Citar, ch. R1; Arres . L. 11 de la Guerre civile.

(6) Ecolon , done sa Chronique. (7) Boon, L ace

Maxime , 1. 11, ch. xrx.

(1) L'an 336 de Rome. (a) -Jolias rogationes. - (Aux., L mr.)

(10) L'un yin de Some, (Sport, L. 181.)

Les mœurs, qui comme prérent à se corrempre contribuerent beaucoup à dépoûter les citovens du mariage, qui n'a que des peines pour ceux qui n'ont plus de sens pour les plaisirs de l'innocence. C'est l'esprit de cette harangne (1) que Métellus Numadicus fit au peuple dans sa censure. « S'il étoit possible de n'avoir point de femme, nons nous délivrerions de ce mal; mais comme la nature a établique l'on ne peut guère vivre heureux avec elles, ni subsister sans elles, il faut avoir plus d'égards à notre conservation qu'à des satisfactious passacères, »

La curruption des mours détruisit la censure, établie elle-même pour détruire la corruption des mœurs : mais lorsque cette corruption devient générale, la ceusure n'a plus de force (2).

Les discordes civiles, les triumvirats, les proscriptions, affoiblirent plus Rome qu'aucune guerre qu'elle eût eucore faite : il restoit pen de eitoyeus (3); et la plupart n'étoient pas mariés. Pour remédier à ce dernier mal, Cesar et Auguste rétablirent la censure, et voulurent même être ceuseurs (4). Ils firent divers réglements : César donna des récompenses à ceux qui avoient beaucoup d'enfauts (5); il défendit aux fenimes qui avoient moins de quarante-cinq aus, et qui n'avoient ni maris ni enfants, de porter des pierreries, et de se servir de litières (6) : méthode excellente d'attaquer le célibat par la vanité. Les lois d'Auguste fureut plus pressantes (+) : il imposa (8) des peines nouvelles à ceux qui n'étoient point mariés, et augmenta les récompenses de ceux qui l'étoient, et de ceux qui avoient des eufants. Tacite appelle ces lois Juliennes (9). Il y a apparence qu'on y avoit foudu les auciens réglements faits par le sénat, le peuple, et les cen--La loi d'Auguste trouva mille obstacles; et.

treute quatre aus (10) après qu'elle eut été faite, les chevaliers romains lui en demandérent la révocation. Il fit mettre d'un côté eeux qui étoient mariés, et de l'autre eeux qui ne l'étoient pas : l'Epitome de Tite-Lire, 1. xex ; Aulu-Gelle, 1. 1, ch. vi ; Valère

⁽¹⁾ Pai tesité ceci dans les Considérations sur les causes de la transcur des Romains , etc.

⁽a) Liv. Eve. (3) Lev. 10

⁽⁴⁾ L'an de Rome 273. (i) topes, see on qu'ils firent a ces égard . Tite-Live . L saw.

ces derniers parurent en plus grand nombre; ce qui étonna les eitoyens, et les confundit. Auguste, avec la gravité des anciens censeurs, leur parla aluni (1):

avec la gravite des anciens censeurs , leur parla aiusi (1); « Pendant que les malsdies et les guerres nous

enlèvent taot de citoyens, que deviendra la ville, si on ne contracte plus de mariages? La cité ne consiste point dans les maisons, les portiques, les places publiques; ce sout les hommes qui fout la cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous la terre nour ureu dre soin de vus affaires. Ce n'est point pour vivre seuls que vous restez dans le célibat : chaeun de vous a des compagnes de sa table et de son lit, et vous ne cherchez que la paix dans vos dérèglements, Citerez-vous ici l'exemple des vierges vestales? Done, si vous ne gardiez pas les lois de la pudicité, il faudroit vous punir comme elles. Vous ètes également manyais eitoyens, soit que tout le moude imite votre exemple, soit que personue ue le suive. Mou unique objet est la perpétuité de la république. J'ai augmenté les peines de ceux qui n'unt point ubéi; et, à l'égard des récompenses, elles sont telles que je ne sache pas que la vertu en ait eucore en de plus grandes : il y en a de moindres qui portent mille geus à exposer leur vie; et celles-ci ne vous engageruieut pasă preudre une femme, et à nourrir des enfants ! »

Il douns la lui qu'ou uomnis de son nooi Julia, et Pappia Poppear, du nom des consuls (3) d'une partie de celte anice-là. La grandeur du mal paroissoit dans leur élection même: Diou (3) nous dit qu'ils n'étoient point mariés, et qu'ils u'avoient point d'enfants.

Cette bai d'Auguste fut proprement un code de lois et un corps systématique de tous les réglements qu'on pouroit faire sur ce sujet. On y refundit les lois Julicunes (4), et on Irur dunna plus de forre : elles unt tant de vues, elles influent sur tant de cloves, qu'elles furment la plus belle partie des lois citiles des Romains.

On en trouve les morceaux dispersès dans les prévieux fragments d'Ulpiru (5), dans les lois du digeste, tirées des auteurs qui ont écrit sur les lois Pappiennes; dans les historieus et les autres auteurs qui les unt citées; dans le code Théodosien qui les a abrogées; dans les peres qui les out censurées, sans doute avec un zèle louable pour les choses de l'autre vie, mais avec très peu de connoissance des affaires de celle-ci.

Ces lois avoient plusieurs cliefs, et l'on en romnoit trente-cinq (1). Mais allant à mon sujet le plus directement qu'il me sera possible, je commencerai par le chef qu'Antu-Gelle (2) nous dit être le septieme, et qui regarde les houneurs et les récompenses accordés par cette lui.

Les Romains, sortis pour la plupart des villes latines qui étuient des colonies lacédémoniennes (3), et qui avoient même tiré de ces silles uoe partie de leurs luis (4), eureut, comme les Lacedémonieus, pour la vieillesse, ce respect qui donne tous les horneurs et toutes les préséauces. Lorsque la république mauqua de citovens, on accorda au mariage et au nombre des enfants les prérogatives que l'on avoit dunnées à l'âge (5) : on en attacha quelques unes au mariage seul, iudépendamment des enfants qui en ponrroient naitre ; cela s'appeloit le droit des maris. On eu doma d'autres à ceux qui avoient des enfants; de plus grandes à ceux qui avoient trois enfants. Il ne fant pas confundre ces trois choses ; il y avoit de ces privilèges dont les gens maries jonissoient tonjours; comme, par exemple, une place particuliere au théatre (6); il y en avoit dont ils ne junissoient que lorsque des gens qui avoient des cufauts; ou qui en avuient plus qu'eux, ne les leur étoient pas.

Cos priviliças étoient très étendus: les generaires qui suitent le plus grand combre d'enfant étoient tonjums préférés, soit dans la possible des houseurs nuiteres l'entres (ch. Les coussil qui avoit le plus d'évalunts premit le premier les faureurs (§); le coussil qui avoit le plus d'évalunts premit le premier les faureurs (§); le sexuateur qui celle plus d'évalunts étoit évrit le premier dans le catalogue des sénateurs ; il d'isoit ans évata sons site le premiér (ch.). Eun pouvoit juntereur avant l'ège aux mighitatures, parce que chaque enfant dounnit dispense d'um av(1); Si ran avoit prois d'entre d'um avoit l'est la ma viria s'on avoit trois

⁽s) Pai abrégé cette harrique, qui est d'une longacur accu-Mante | elle est rapportée dans Bien, L. 127.

 ⁽²⁾ Morous Pappeus Mutilius, et Q. Popperus Sabinus. (Dice., 1. 241.)
 (3) Bloom, L. 242.

⁽⁴⁾ Le ture are des Fragments d'Ulysen distingue feet leen la ai Julieure de la Pennieure.

⁵⁾ Jacques Godefrot en a fall une compilation.

⁽t) Le trente-choquième est éité duas la lai aux, ff de Avis supriorum. (3) Divis m'Elaitannaum. (4) Divis m'Elaitannaum. (4) Les députés de Rome, qui forent emergés pour chercher

⁽⁴⁾ Les députes de Rome, qui finreit envoyés pour chercher des los grecques, allerent à Athenes et dans les villes d'I taire. (5) Aven-Galler, l. 19 ch. xv.

⁽⁶⁾ Stayone, in Augusto, ch. Rays.
(7) Tative, L. in. - th nonerus liberorum in candulates pen politret, quod les jubeles.
(8) Acto-Gallas, L. is, ch. xv.

⁽⁵⁾ ACUTE, ARE., I. II, CO. NV. (9) Tacive, ARE., I. XV. (10) Voyes in ini va., \$ 5, de Decar

⁽¹⁰⁾ Veyra la lie vi, 5 5, se Decision (11) Veyra la loi 21, ff. de Minorell

enfants à Rome, on étoit exempt de toutes charges personnelles (1). Les femmes ingénues qui avoient trois cufants, et les affranchies qui en avoient quatre, sortoient (2) de cette perpétuelle tutéle où les reteuoient (3) les ancienues luis de Rome.

Que s'il y avoit des récompenses, il y avoit aussi des peines (4). Ceus qui n'étoirent poiut mariés ne pouvoient rien recevnir par le testament des étrangers (5), et ceux qui étant mariés n'avoient point d'enfants, n'en recevoient que la mobile (6). Les Romains, dit Phutrupue (7), se marioient pour être héritiers, et non pour avoir des héritiers.

Les avantages qu'un mari et une femme pouvoires te faire par testament étoient limités par la loi. Ils pouvoient se douner le tout (3), s'ils avaient des enfants l'un de l'autre; s'ils n'en avoient point, ils pouvoient recevoir la discime partie de la succession, à ensue du mariage; et s'ils avoient des enfants d'un autre mariage, ais pouvoient se douner autant de dixièmes qu'ils avaient d'enfant.

Si un mari s'absentoit d'auprès de sa femme(9) pour autre cause que pour les affaires de la rè-

publique, il sue pouvoit en être l'héritier. La loi don soit à un mari un è suo femme qoi survioit, deux ans pour se remarier (su), et un su et demi daus le cas du divorce. Les pères qui ne vooloiest pas marier leurs eufants un dooser de dot à leurs, filles, y étoiest contraints par les

magistrats(rr).
On ne ponvoit faire de fiançailles lursque le maringe devoit être différé de plus de deux ans(ra); et comme on ne pouvoit épouser une

(1) Loi 1, 5 2; et 11, 5 1, ff. de Facetione, et Exesset, muner, (2) Fragmente d'Ulyien, Ut. 2222, 5 3.

(3) Parrasque, Fis de Name.

(4) Voyez les Fengasests d'Ulpien, aux titres xxv. xv. xvi.

FIL et vvit, qui out un des beust mocraux de l'ancienne
immeridence remaine.

[straprodence romaine. (s) 5000m., l. s, ch. is. On recevoit de ses parents. (Fragment, d'Upers., id. xvi., § s.) (6) Sozon., l. s. ch. ix, et leg. mic. cod. Théod., de Infras.

(b) Sonon., i. s. ch. st. et leg. mic. cod. Théod. de laften, prais celéb. et cebitat.
(c) OEURER MORALES, De l'amour des pères enuces leurs en fasts.

(A) Yoyez un plus long détail de ceci dans les Fragments d'Opies, Ut. xv., et xvs. (5) Fragments d'Upies , Ut. xvs., § z.

(m) Freguests of Upins, til. 177. Il presit que les premières los Jilivances douacrest trois unes. (Bieringue d'Anguite, dous Done, 1. 1875; San 1608; F. 1876; G. 4876; S. 1876; S.

Gunti, erlen qu'en étai ples ou meian disposé a les amilles.

(1) Cétait le trende-cinquienc els de la loi Papparame, leg.

(3) Le é dits supéraram.

(1) Veyes Gong L. Lee, aumo 36; Setonne, de Canesso.

(13) Voyes floor, L. Lry, auno 726; Soctone, in Octavi ch. 1227. fille qu'à donze ans, ou ne pouvoit la finneer qu'à dix. La loi ne vouloit pas que l'on pût jouir inntilement (r) et sous prêtexte de fiançailles, des privilèges des gens mariés.

Il étoit défendu à un homme qui avoit soixante ans d'épouser une femme qui en avoit cinquaute(2). Comme on avoit doune de grands privilèges aux gens maries, la loi ue vouluit point qu'il y eût des mariages inutiles. Par la même raison, le sénatus - consulte Calvasien déclaroit inégal le mariage d'une femme qui avoit plus de cinquante aos avec un homme qui en avoit pioins de soixante(3); de sorte qu'une femme qui avoit cinquante aus ne pouvoit se marier sous encourir les peines de ces lois. Tibere ajoota à la rigueur de la loi Pappienne (4), et défendit à un homme de soixante aus d'épouser une femme qui en avoit muins de cinquante; de sorte qu'un homme de soixante aus ne ponvoit se marier, dana aucun cas, asus encourir la peine : mais Claode abroges ce qui avoit été fait sous Tibére à cet écard (5).

Toutes ces dispositions étoieut plus coufurmes au climat d'Italie qu'à celui du nord, où un homme de soixante aos a encore de la force, et où les femmes de ciuquante aus ne sout pas générolement stériles.

Pour que l'on ne fût pas instilement borné dans le choix qu'on pouvoit faire, Auguste permit à tous les ingenus qui n'étojent pas aénateurs (6) d'épouser des affranchies (7). La loi Pappieque interdisoit aux senateurs le mariace avec les femmes qui avoient été affranchies, ou qui s'étoient produites sur le théâtre (8); et, du temps d'Ulpien, il étoit défendu aux ingénus d'épouser des femmes qui avoient mené une mauvaise vie. qui étoient muntées sur le théâtre, oo qui avoient été coudamnées par un jugement public (9). Il falloit que ce fût quelque sénatus-consulte qui eut établi cele. Du temps de la république, on n'avoit guere fait de ces sortes de lois, parce que les censeurs corrigeoient à cet égard les désordres qui naissoient, ou les empéchuient de naitre.

Constantin, ayant fa ituue loi (10) par laquelle il cumprenuit dans la defense de la lus Pappienne (1) Voyes Dion, L. EST; et dans le même Doos, la barrague

"Augeste, I. t.vi (2) Fragments d'Opies, tit. xvi; et la loi savis, cod. de Nustrie.

(1) Fragments d'Elpien, til. 271, § 3. (4) Voyes Soisone, in Cleudin, ch. 22111.

(5) Topps Sottone, For de Caude, ch. xxxx; et les Fragments d'Opice, 161 vv., 5 3. (6) Boon, L. S.V.; Forments d'Opice, 161. xxx. (7) Bleengar d'Auguste, doos Boon, L. xxx.

(b) Fregments & Upies . ch. xert; et la lei xery, ff. de Rice austreum . à le fin. (g) Voyez les Fregments & Upien . lit. zert et xer.

(10) Voyez la loi 1, an cod. de Nat. lib.

26

non-neulemat les sénateurs, mais encore ceux mis nivers de mar societ un rarge considerable dans l'état, saus parler de ceux qui écoiet d'une condition inférieurs; esta farma le droit de ce tempats it il vy ent plus que les ingénans compris dans la loi de Constantin, à qui de tels mariges finseral défendus, Instituen abroges encore la loi de Constantin (1), et permit la tutte sortes de persouses de contracter ces mariges; c'est par là que nous avons aequis une liberté si triste.

Il est clair que les peines portées contre ceux qui se marioient contre la défense de la lui, étoient les mémes que celles portées coutre ceux qui ne se marioient point du tont. Ces mariages ne leur donnoient aucun avantage eisil (a): la dot (3) étoit cadque après la mort de la femme (4).

August synt alogic an trice politic les secsions et les les de cessa que ce sion les en decisions et la les de cessa que ce sion les parties publicates que politique et civile. Le dejeut que l'un avent deje pour une fonce qui persionif action que pour les cessas de la legistra de legistra deles legistras en la hadden-servata legistra.

D'ailleurs les empereurs énervierant ces lois par les priviléges qu'ils donnéreut des droits de maris, d'enfants, et de trois cofauts (10). Ils firent plus : ils dispensierent les particuliers des piense de es lois (11). Mais des règles établies pour l'utilité publique sembloient ne devoir point admettre de dispense.

Il avoit été raisonnable d'accorder le droit

(2) Loi axxvis , § 7, II. de Operiò, isberteram ; Fragments d'Ulpien , UL XVI , § 2.

(3) Fragments, ibid.
(4) Voyes ei-apres le rh. sus da l. saus.

(2) Excepté ême de rertains con Voyes les Fragments d'Ulpien, Ill. xxviit; et la loi anoque, on cod. de Cadac, tollend.

(6) - Relatum de moderanda Pappin Poppun. - (Tatter. Ann.,
 1. 191 , p. 917.)
 (2) Il les réduist à la quatrieure partie. (So éroux, in Nevous,

ch s.)
(a) Noyea le Paurzyraque de Plone.

(a) Severe recula jumpia vangt-ring ann pour les miles, et vingt pour les Sites, ic temps des disponitions de la lor Pépplemer, comme ou le voit en confirmat le Fragmans d'Edysen, tit, sert, sever ce que did Terinillem, Apologies, ch. ve. (no P. Sciplem, censeur, dans sa harmagne au peuple ser les morrers, se plains de l'abos en déla factori larredout, que le la limite de l'abos en déla factori larredout, que le

Bis adoptif domnit le nième privilège que le fils naturel. (AURU-GRAR, L.V., ch. 515.)

(11) Voyen la loi VANI, ff. de Rita montierum.

d'enfants aux ventlers, que la religion retresoi dans une vignisti récessiure (1) a on donna de même le privilège des maris aux soldats (2), parez qu'ila ne poavoient passe marine. Civita la centume d'acempter les empereurs de la gêne de certines bis civite : ainsi Auguste fot s'empté de la gêne de la bit qui finantis la fectué fot s'empté de la gêne de la bit qui finantis la fectué fot s'empté de la gêne de la bit qui finantis la fectué fot s'empté le la géne de la bit qui finantis la fectué fot s'empté l'ace l'acette de la la sincia de la centre de la centre la lines: mais, dans la mire, les dispenses lurer domés saus mésagement, el le règle ne fut plus

Le ebristianisme dunna son caractère à la juriprudence; car l'empire a tonjuurs du rapport avec le sarendoer. Ou peut vuir le code Théodosien, qui n'est qu'une compilation des ordonnaces des empereurs chrétiens.

Uu paurgy riste de Constantin dit à cet empereur: « Vos lois n'out été faites que pour corriger les viers et règler les mœurs: vous avez été l'artifice des anciennes lois, qui sembloient n'avoir d'autres vues que de tendre des pièges à la instituté des

simplistic (i);—
Il cat certain que les chargements de Constantin ferret fairs, en ur des biéres qui se rappertion à l'établement de diritationieme, ou ser
toute à l'établement de diritationieme, ou ser
toute à l'établement de diritationieme, ou ser
toute à l'établement de l'établement de la principe in avec les les qui donnéeres tour tellement
de la jurisdiction cerdinistique : de la ces biesqui
allibritered haustrie patendes, en distance
la propriété des bienn de ses resints (c), bues
de partie de l'établement de l'établement de l'établement
de l'établement de l

⁽²⁾ Clouds in Iour accords. (Dsox. 1. Lx.)

⁽¹⁾ Leg. spud cum , II. de Manuwissionsk., § 1.

⁽b) Voyez, dans les Offices de Cicéron, ses iddes sur cut aspett de spéculation.

(6) Naraurs, su Paragyrico Constentius, anno 221.

⁽²⁾ Voprala lei 2, 10 et 119, an col. de Bensa materna. meternique generia, etc., et la lei nnique su même col. de Bous que filia famili acquirantur.

trême dépendaoce des enfaots, qui tiennent toujours mojus à ce qui est établi.

Les lois faites dans l'objet de la perfection chrétienne furent sur-tout eelles par lesquelles il óta les peines des lois Pappiennes (1), et eo exempta, tant ceux qui n'étoiret point maries que ceux qui, étant maries, n'avoient pas d'eofants.

« Ces lois avojeot été établies, dit un historieo ecclésiastique (2), comme si la multiplication de l'espèce humaine pouvoit être un effet de nos soins ; au lieu de voir que ce nombre croît et décroit selon l'ordre de la Providence. ».

Les principes de la religioo oot extrémement influé sur la propagation de l'espèce humaine : tantôt ils l'out encouragée, comme chez les Juifs, les Mabométans, les Guébres, les Chinois ; tantôt ils l'ont choquée, comme ils fireot chez les Romains devenus chrétiens.

On ne cessa de prêcher par-tout la continence, c'est à dire cette vertu qui est plus parfaite, parce que, par sa nature, elle doit être pratiquée par très peu de gens

Constantin n'avoit point ôté les lois décimaires, qui donnoieot nue plus grande extension aux dons que le mari et la femme pouvoieut se faire à proportion du nombre de leurs enfaots : Théodose le jeuoe abrogea encore ces lois (3).

Justinien déclara valables tous les mariages que les lois Pappieones avoient défendus (4), Ces lois vouloient qu'on se remariat : Justinien accorda des avaotages à ceux qui oe se remarierojent pas (5).

Par les lois anciennes, la faculté naturelle que chaeun a de se marier et d'avoir des enfauts oe pouvoit être ôtée : ainsi, quaud oo recevoit un legs à coodition de ne point se marier (6), lorsqu'uo natron faisoit jurer son affranchi qu'il ne se marieroit point, et qu'il n'auroit point d'eufants (7), la loi Pappienne annuloit et cette condition et ce serment (8). Les clauses, en gardant viduité, établies parmi nous, cootredisent donc le droit ancien, et descendent des constitutions des empereurs, faites sur les idées de la perfectioo.

Il o'y a point de loi qui ecotieuce une abruration expresse des privilèges et des honneurs que les Romains paiens avoient accordes aux mariages et au nombre des enfauts ; mais, là où

(1) Leg. unic. cod Théod, de l'afirm, para, carité, et arbit (3) Sozonánu , l. 1, eb. 14. (3) keg. a et 3, cod. Theod. de Jar. 68 (4) Leg. Sauconas, cod. de Nuptus.

(5) Novelle 127, ch. 111; Novelle 128, ch. v. (6) Log. 54 , ff. de Condit, et demonat. (7) Leg. 5, § 4, de Jore patron.

(8) PARL, dans ses Sentenser, 1, 111, 111, 121, 5 15.

le célibat avoit préémioence, il ne pouvoit plus y avoir d'honneur pour le mariage; et, puisque l'oo put obliger les traitants à reconcer à tant de profits par l'abolition des peiocs, on scot qu'il fut encore plus aise d'ôter les récompenses.

La même raisoo de spiritualité qui avoit fait permettre le eélibat, imposa bientôt la nécessité du célibat même. A Dieu ne plaise que je parle ici cootre le célibat qu'à adopté la religioo! mais qui pourroit se taire cootre celui qu'a formé le libertinage; celui où les deux sexes, se corrompant par les sentiments naturels mêmes, fuient une union qui doit les reudre meilleurs, pour vivre dans celle qui les rend toujours pires?

C'est une règle tirée de la oature, que plus on dimioue le nombre des mariages qui pourroient se faire, plus oo corrompt ceux qui sont faits; moins il y a de geos maries, moins il y a de fidélité dans les mariages; comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols.

CHAPITRE XXII.

De l'exposition des enfants,

Les premiers Romains eurent noe assez boone police sur l'exposition des enfants. Romulus, dit Deovs d'Halicarnasse, imposa à tous les citoyeos la nécessité d'élever tous les enfaots miles, et les ainces des filles (1). Si les enfaots étoient difformes et monstrueux, il permettoit de les exposer, après les avuir montrés à cinq des plus proches vuisins.

Romulus ne permit de tuer aueun enfaot qui eút mojos de trois ans (2) : par la il coocilioit la lui qui donuoit aux pères le druit de vie et de mort sur leurs enfants, et celle qui défendoit de les exposer.

On trouve encore dans Denys d'Halicarnasse, que la loi qui ordoonoit aux eitovens de se marier et d'élever leurs enfants étoit en viguenr l'an 277 de Rome (3) : 00 voit que l'usage avoit restreiot la loi de Romalus, qui permettoit d'exposer les filles cadettes. Nous n'avons de coopoissance de ce que la loi

des douze tables, donnée l'ao de Rome 301, statua sur l'expositiou des enfants, que par un pas-(s) Astropatés removers. L. m.

(3) Liv. 98.

-6

sage de Cicéron (1), qui, parlant du tribunat du peuple, dit que d'abord après sa naissance, tel que l'enfant monstrueux de la loi des douze tables, il fut étouffé : les enfants qui n'étoient pas monstrueux étoient done conservés, et la loi des douze tables ne changes rien aux institutions précédeutes.

« Les Germains, dit Tacite (2), n'exposent point leurs cofauts; et, chez eux, les bonnes moruri ont plus de force que n'ont ailleurs les bonnes lois, . Il y avoit done, ebez les Romaius, des lois coutre cet usace, et ou ne les suivoit plus. On ne trouve aucune loi romaine qui permette d'exposer les enfants (3) : ce fut sans doute un abus introduit dans les derniers temps, lorsque le luxe ôta l'aisunce, lorsque les richesses partagées fureut appelées pauvreté, lorsque le père erut avoir perdu ce qu'il donna à sa famille, et qu'il distingua cette famille de sa propriété.

CHAPITRE XXIII.

De l'état de l'univers après la destruction des Romains.

Les réclements que firent les Romains pour augmenter le nombre de leurs citoyens, eureut leur effet pendant que leur république, dans la furce de son institution, n'eut à riparer que les pertes qu'elle faisoit par son courage, par sou audace, par sa fermeté, par son amour pour la gloire, et par sa vertu même. Mais bieutôt les lois les plus sages ne purent rétablir ce qu'une république monrante, ce qu'une anarchie générale, ce qu'un gonveruement militaire, ce qu'un empire dur, ce qu'un despotisme superbe, ce qu'uue uronarchie foible, ee qu'uue cour stupide. idiote, et superstitiense, avoieut successivement abattu ; on cut dit qu'ils n'avoicut couquis le monde que pour l'affoiblir et le livrer sans défeuse aux barbares. Les nations guthes, gétiques, sarrasines, et tartares, les accablérent tour-à-tour: bientôt les peuples barbares u'enreut à détruire que des peuples barbares. Ainsi dans les temps des fables, apres les inoudations et les déluges, il sortit de la terre des hommes armés qui s'exterminerent.

CHAPITRE XXIV.

Changements arrivés en Europe par rapport eu nombre des habitants.

Dans l'état où étoit l'Europe, on n'auroit pas eru qu'elle pût se rétablir, sur-tout lorsque, sous Charlemagne, elle ne forma plus qu'un vaste empire. Mais, par la nature du gouvernement d'alors, elle se partagea en une infinité de petites souverainetes. Et, comme un seigneur résidoit dans soo village ou dans sa ville; qu'il n'étoit grand, riche, puissant, que dis-je? qu'il n'étoit eu sûreté, que par le nombre de ses babitants, charun s'attacha avec une attention singuliere i faire fleurir son petit pays : ce qui réussit tellement que, malgré les irrégularités du gouvernement, le défaut des counoissances qu'on à acquises depuis sur le commerce, le graud nombre de guerres et de querelles qui s'éleverent sons cesse. il y eut dans la plupart des contrées d'Europe plus de peuple qu'il n'y en a aujourd'hui.

Je n'ai pas le temps de traiter à fond cette matière : mais je citerai les prodigieuses armées des eroisés, composées de gens de toute espèce. M. Puffendorff dit que, sous Charles 1X, il v avoit vinet millions d'hommes en France (1).

Ce sout les perpétuelles réunions de plusieurs petits états qui ont produit cette diminution. Autrefois chaque village de France étoit une capitale; il n'y en a aujourd'bui qu'une grande ; chaque partie de l'état étoit un ceutre de puissance; aujourd'hui tout se rapporte à un ceutre, et ce centre est, pour ainsi dire, l'état même.

CHAPITRE XXV.

Continuation du même sujet.

In est vrai que l'Europe a, depnis deux siècles, beaucoup augmenté sa navigation : ecla lui a procuré des habitants, et lui en a fait perdre. La Hollande euvoie tous les ans aux Indes un grand nombre de matelots, dont il ne revient que les deux tiers; le reste périt ou s'établit aux Indes :

(1) Buttere de l'anterers, ch. v. de la France,

⁽¹⁾ Liv. 111 , de Legal.

⁽²⁾ De Moribus Germe [3] Il n'y a goint de titre lo-desses dons le Digente le titre du

code n'en dit eien , non plus que les Navelles

même chose doit à peu pres arriver à toutes les autres nations qui font ce commerce.

Il ne faut point juger de l'Europe comme d'un état particulier qui y feroit seul une grande navigation. Cet état augmenteroit de peuple, parce que toutes les nations voisines viendroisent prendre part à cette navigation; il y arriveroit des matelots de tous cétés. L'Europe, séparée du reste du monde par la religion (1), par de vastes men, et pur des déserts, ne se répare pas aimsi,

CHAPITRE XXVI.

Conséquences.

Da tout ceci il faut condure que l'Enrope est encore aujourd'hui dans le cas d'avoir besoin de lois qui favorisent la propagation de l'espèce hamaine: aussi comme les politiques grees nous parient toujours de ce grand nombre de citoyes qui tracallent la république, les politiques d'aujourd'hui ne nous parient que des moyens propres à l'auguenter.

CHAPITRE XXVII.

De la loi faite en France pour encourager la propagation de l'espèce.

Loris XIV ordonna de certaines pensions pour ceux qui auroient dix enfants, et de plus fortes pour eux qui en auroient douze (2): mais il n'étoit pas question de récompenser des prodiges. Pour donne un certain e-print griur-al qui portlat à la prospazition de l'espèce, il falloit établir, comme les Romains, des récompenses générales, ou des prines ginérales.

CHAPITRE XXVIII.

Comment on peut remédier à la dépopulation.

Lonsqu'un état se trouve dépeuplé par des ac-

(s) Les pays mahométans l'entourent presque par-tont. (a) Edst de 1666, en favour des mariages. cidents particuliers, des guerres, des pestes, des famines, il y a des ressources. Les hommes qui restent penvent conserver l'esprit de travail et d'iudustrie : ils peuveut chercher à réparer leurs malheurs, et devenir plus industrieux par leur calamité même. Le mal presque incurable est lorsque la dénonslation vieut de longue main. par un vice intérieur et un manyais gouvernement. Les hommes y ont peri par une maladie insensible et habituelle : nés dans la langueur et dans la misère, dans la violence on les préjugés du gouvernement, ils se sont vu détruire, souvent sans sentir les causes de leur destruction. Les pays désolés par le despotisme ou par les avantages excessifs du clergé sur les laiques, en sont deux grands exemples.

Nour retails' me rieut aimi depemple, on attenut origination and me and

na rene.

Dens cette situation, il faudroit fisire dans tone
l'étendue de l'empire ce que les Romanos la

secient dans un partic di sort presiquer dans
secient dans un partic di sort presiquer dans
secient dans un partic di sort presiquer dans
l'abondance, distribuer des terres à tontes leta
l'abondance, distribuer des terres à tontes leta
milles qui vota tries, letes presurer les mayens
de les définiber et de les cultiver. Cette duritmaine dervoit es feire à mesure qu'il y auroit un
leonme pour la recevoir, de sorte qu'il dy ett
point de monseur perlo pour le trace.

CHAPITRE XXIX.

Des hópitaux.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Celui qui n'a neune bien et qui travaille, est aussi à son aisa que celui qui a cent écus de revenn sans travailler. Celui qui n'a rieu, et qui a un méiter, n'est pas plus pauvre que celui qui a dix arpents de terre en propre, et qui doit les travailler pour subsister. L'ouvrier qui a donné à ses enfants son art pour héritage, leur a laissé un biesqui s'est multiplé à proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même de celai qui a dix arpents de fonds pour vivre, et qui les partage à ses enfauts.

Dans les pays de commerce, où beaucoup de gens n'ont que leur art, l'état est souvent obligé de pourvoir aux besoins des vicillards, des malades, et des orphélins. Un état bien police tire cette subsistance du fonds des arts mêmers; il donne aux uns les travans dont ils sout capables; il enseigne les autres à travailler, ce qui fait déja nou travail.

on traval.

Quelques aumóstes que l'on fait à un homme
nu dans les rues ne remplissent point les obligations de l'état, qui doit à tous les eitoyens uue
subsistance assurére, la nourritare, un vêtement
convenable, et un genre de vie qui ne soit point
contrare à la santé.

Aureog Zeb., à qui on demandoit pourquoi il ne bâtissoit point d'hôpitaux, dit (1): - Je rendrai mon empire si riche, qu'il n'aura pas besoin d'bôpitaux. - Il auroit fallu dire: - Je commencerai par retulre mon empire riche, et je bâtirai des hôpitaux. -

Les richesses d'un état supposent beauscoup d'industrie. Il n'est pas possible que, dans un si grand nombre de branches de commerce, il n'y en ait toujours quelqu'une qui souffre, et dont par conséquent les ouvriers ne soient dans une nécessité momentauée.

C'est pour lors que l'état a besoin d'apporter un prompt secours, soit pour empécher le peuple de souffir, soit pour éviter qu'îl ne se révolte : c'est dans ce cas qu'îl faut des bôpitaux, ou quelque réglement équivalent, qui puisse prévenir cette misére.

Mais quand la nation est pauvre, la pauvreté particultére dérire de la misere géurale; et le est, pour ainsi dire, la misère générale. Tous les hépitaux du monde ne sauroient guérir cette pauvreté particulière; au contraire, l'esprit de paresse qu'ils inspirent augmente la pauvreté générale, et par conséquent la particulière.

Heuri VIII., voulant réformer l'église d'Angleterre, détruisit les moines (2), autiou parciseuse elle-même, et qui entretenoit la paresse des autres, paree que, pratiquant l'hospitalité, une judnité de gens oisfis, gentilshommes et hourgeois, passoient leur vie à courir de couvent en cou-

ter!

A Rome, les bôpitaux font que tout le moude est à son aise, excepté ceux qui travaillent, excepté ceux qui ont de l'industrie, excepté ceux qui cultivent les arts, excepté ceux qui ont des terres, excepté ceux qui font le commerce.

Tai dit que les nations riches avoient besoin d'hôpitans, parce que la fortune y étoit sujette à mulle accidents; mais on sent que des secours passagers saudroient bien mieux que des établies sements perpétuds. Le mal est momentané : if faut doue des secours de même nature, et qui soient applicables à l'accident particulier.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

DES LOIS, DANS LE RAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LA RELIGION ÉTABLIE DANS CHAQUE PAYS, CON-SIDÉRÉE DANS SES PRATIQUES ET EN ELLE MÉME *

CHAPITRE PREMIER.

Des religions en général.

Cousa on peut juger parmi les téchères celles qui sont les moins épaisons, et parmi le ca hyper qui sont les moins profonds, ainsi l'on peut chercher entre les religions fausses celles qui sont les plus conformes au bien de la société celles qui, quoiqu'elles n'aient pas l'effet de mener les lommes aux féliriés de l'autre vie, peuvent le plus contribuer à leur bonheur dans celle-ci.

Je n'examineral donc les diverses religions du monde que par rapport au bien que l'on en tire dans l'état civil, soit que je parle de celle qui a sa racine dans le eiel, ou bieu de celles qui ont la leur sur la terre.

Comme dans cet ouvrage je ne suis point théologien, mais écrivain politique, il pourroit y avoir des choses qui ue seroient entièrement vraies que dans une façun de peuser bumaine, n'ayant point

vent. Il ota encore les hôpitaux, où le bas penple trouvoit sa subsistance, comme les gentilshommes trouvoient la leur dans les monastères. Depuis ce changement, l'esprit de commerce et d'industrie a'établit en Angléterre.

⁽¹⁾ Voyen Cherdin , Foyage de Pose, t. 1925.

(2) Voyen l'Histoire de le réforme d'Angletorre, pas M Bosconsidérée dans un dogmes et en elle-même.

été considérées dans le rapport avec des vérités plus sublimes,

A l'égard de la vraie religion, il ne faudra que très peu d'équité pour voir que je n'ai jamais prétendu faire céder ses intérêts aux intérêts politiques, mais les nair : or, pour les unir, il faut les connoître.

La religion chrétienne, qui ordonne sux hommes de s'aimer, veut sons donte que chaque peuple ait les meilleures lois politiques et les meilleures lois civiles, parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent dunner et recevuir.

CHAPITRE II.

Paradoxe de Bayle.

M. BAYLA a prétendu pronver qu'il valoit mieux être athée qu'idolâtre(1); c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point du tout de religion que d'en avoir une mauvaise, « J'aimerois mieux, dit-il, que l'on dit de moi que je n'existe pas, que si l'on disoit que je suis un mechant homme. = Ce n'est qu'un suphisme, fondé sur ce qu'il n'est d'aucune utilité au genre humain que l'on croie qu'un certain homme existe; au lieu qu'il est très utile que l'on croie que Dieu est. De l'idée qu'il n'est pas, suit l'idée de notre indépendance; ou, si nous ne pouvons pas avoir cette idée, celle de notre résulte. Dire que la religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la religion, de rassembler dans un grand ouvrage une longue éumération des mans qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je vouluis raconter tuus les maux qu'ont produits dans le monde les jois civiles, la moparchie, le gouvernement républicain, je dirois des choses effroyables. Quand il seroit inutile que les sujets eussent une religion, il ne le seroit pas que les princes en eussent, et qu'ils hlauchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent poiut les lois humaines, puissent avoir.

Un prince qui aime la religion et qui la craint est un lion qui cide à la main qui le flatte ou à la voix qui l'apaise : celui qui craint la religion

(s) Penales our le Comite, etc.

et qui la hait, est comme les bètes sauvages qui mordent la chaîne qui les empléche de se jeter sur ceux qui passent : celui qui n'a point du tout de religiou est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore.

La question u'est pas de savoir s'il saudrois mirux qu'un certain homme ou qu'un cettain pruple n'edt point de religion que d'abmer de celle qu'il a; mais de savoir quel est le moindre mal, que l'on abuse quelquefois de la religion, ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes.

Pour dinisser l'acrear de l'athémic on charge de l'athémic on charge l'action l'action par sin que quaud les rapicités de l'action de surlei à quelque vive, et de signifiés qu'ils insserset et vier c'est signifiés qu'ils insserset et vier c'est signifiés qu'ils insserset et vier c'est signifiés qu'ils charge de l'action cette artise qu'ils le l'aisorient. Quand les La-cédémonies d'érigenet une chapile à la Peur cela se signifies pas que cette nation belliqueux du demandait de l'emparer dans les combats des cours des Lacédémonies. Il y avoit des divisions de la maisse à qui on demandait de la charge de l'active à qui on demandait de le détourner.

CHAPITRE III.

Que le gouvernement modéré convient mieux à la religion chrétienne, et le gouvernement despotique à la mahométane.

La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme : c'est que la douceur étant si recommandée daus l'éxangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le prince se feruit justice et exerceroit ses crusulés.

Cette religion défeudant la pluralité des femmes, les princes y sout moins renfermés, moins séparés de leurs sujets, et par couséquent plus hommes; ils sont plus disposés à se faire des lois, et plus capables de seutir qu'ils ne peuvent pas tout.

Pendant que les princes mahométata donnent anns cesse la mort ou la reçoivent, la religion, chez les chrétiens, rend les princes motins timides, et par conséquent moins cruds. Le prince compte aux res nujes, et les sujets sur le prince. Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avair d'objet que la Rélicité de l'autre vie, fait encore notre houbeur dans relict.

C'est la religion chrétienne qui, malgré la

graudeur de l'empire et le vice du climat, a empéché le despotisme de s'établir en Éthiopie, et a norte au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Eu-

rope et ses lois.

Le prince héritier d'Éthiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujest l'exemple de l'amour et de l'abéissance. Tout prés de là, on voit le mahométisme faire enfermer les enfants du roi de Sennar: à sa mort, le conseil les encourie égorger en faveur de celui qui monte sur le trôme (1).

Que, d'un côté, l'on se mette destast les year. les manatres continuels des rois et des chefs grees et comains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs; Timur et Gengis-han qui ont désaste l'Asie; et nous verrous que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un erchain drois ploitique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne suproit auser reconnolier.

C'est ce droit des gens qui fait que, parmi nous, la victoire laisse anx peoples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la retigion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même.

On peut dire que les peuples de l'Europe ne sont pas aujourd hoi plus déconis que ne l'étoient, dans l'empire romain, deveut despotique et militaire, les peuples et les armérs, ou que ne l'étoien les arméres entre elles c'étu cété, les armées se faisoient la guerreç et de l'autre, ou leur dounoit le pillage des villes, et le partage ou la confocation des terres.

CHAPITRE IV.

Conséquences du caractère de la religion chrètienne et de celui de la religion mahométane.

Sun le caractère de la religion chrétienne et celui de la mahométane, on doit, sans autre extanen, embrasser l'une et rejeter l'autre: car il nous est bien plus évident qu'une religion doit adoucir les mœurs des hommes, qu'il ne l'est qu'une religion soit traite.

C'est uu malheur pour la nature humaine lorsque la religiou est dounée par un conquérant. La religion maliométane, qui ne parle que de glaive,

(1) Relation d'Éthiopie, par le sirur Poser, médécia, au quascienne recurit des Leitres édificules. agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée.

L'histoire de Sabhacon (1), un des rois pateurs, est admirable. Le dieu de Thebes lui ap parat en songe, et lui urdonna de faire mourir tons les prêtres d'Egypte. Il jugea que les dieux n'avoient plus pour agréable qu'il régalst, puisqu'ils lui ordonnoient des choses si contraires i leur volouté ordinaire; et il se retirs en Ethiopie.

CHAPITRE V.

.

Que la religiou catholique convient mieux à une monarchie, et que la protestante s'accommode mieux d'une république.

Lonsqu'uxx religion naît et se forme dans un état, elle suit ordinairement le plan du gouvernement où elle est établie : car les hommes qui la reçoivent, et ceux qui la font recevoir, n'ont guere d'antres idees de police que celle de l'état dans leaue il is sont nés.

Quand la religion chretienne souffrit, il y a deux siecles, ce malbeureux partage qui la dissa en catholique et en protestante, les peuples du nord embraséreut la protestante, et ceux do midi gardérent la catholique.

C'est que les peuples du nord ont et auront toujours un esprit d'indépendance et de liberé que n'out pas les peuples du midi; et qu'une religion qui n'a point de chef visible convient mieux à l'indépendance du climat que celle qui ca a un,

ca num tes para mêmes où la religion protestate rétablit, le révolutions se firent sur le plan de rétablit, le révolutions se firent sur le plan de princes, alumit pière pa leur faire goûter une natorile ecclésiastique qui n'auvoit point eu de prémissience rétrièrence; et Calvin, apant pour lai des peuples qui vivoient dans des républiques de l'autorile de l'autorile dans des républiques out les louriers dans des mouertaiens, pouvoit fort bien ne pas établir des préeminence et de slightés.

Chacune de ces deux religions pouvoit se croire la plus parfaite; la calviniste se jugeant plus conforme à ce que Jesus-Christ avoit dit, et la luthérienne à ce que les apôtres avoient fait.

(s) Voyen Diodore , L. m.

CHAPITRE VI.

Autre paradoxe de Bayle.

M. B. N. X. a. spris a voir insultit issues in religions, firitin is religion christiones: I so a scacer que de véritables christiones ne formeroises as est este pais la testidar. Pourqui nos? Co acresiras de chipres indisiones christis su levan esta de chipres indisiones christis su levan esta de la défense naturelle; plus ils cravincias dessi la defense naturelle; plus ils cravincias dessi la region, plus ils posecuient devair à la patrie. Les principes du christianione, leur garvie dants le cour, scrottar illindiment plus forts que destinate couris, escrita infiniment plus forts que maines de republiques, est chief care terre la maine de republiques, est chief carette entre des tats depopliques.

Il est étamunt qu'on puise impater à ce grandhomme d'avoir méconne l'esprit de la proper religion; qu'il a'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du cleiritaissime d'avec le christianisme même, ni les préreptes de l'évanlieu de douner des hois, a douné des cooreils, c'est qu'il a vu que se conseils. Larque le légisteur, au lieu de douner des hois, a douné des cooreils, c'est qu'il a vu que se conseils, élis faisirul ordonnés comme des lois, servient contraires à l'esprit de ses hois.

CHAPITRE VII.

Des lois de perfection dans la religion.

Les lois humaines, faites pour parler à l'esprit, doivent donuer des préceptes, et poiot de conseils: la religion, faite pour parler au cœur, doit donoer beauconp de conseils, et peu de préceptes.

Nomada, par exemple, ella donne des righe, nos Quanda, par exemple, ella donne des righe, nos par paur le bien, mais pour et qui est parfait, il est conveolble que re siout des conseils et sons pad de liuis, est la perfection ne regarde pas l'aniversalis dels bommes il ols e chores. De plus, il ce sout des lois, il en fandra une ioloitie d'autres pour faire observer les premières. Le cellbat fu un conseil da christianiene: lersqu'on en fil une loi pour un certain ordre de geos, il en falluchaque jour de oouvelles pour réduire les hommes à l'observation de celle-èt (1). Le législateur se fatigus, il fatigus la société pour faire acceuter aux bommes par précrète ce que ceux qui aiment la perfection suroient exécuté comme cooscil.

CHAPITRE VIII.

De l'accord des lois de la morale avec celles de la religion.

Daxs un pass où l'on a le malheur d'avoir une religion que Dieu n'a pas donocèe, il est toujours nécessaire qu'elle s'acrorde avec la morale, parce que la religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.

Les points priocipaux de la religion de ceux de Pèga soud ne point ture, de se point stort, d'éviter l'impodicité, de ne faire aucan déplainir à son prochain, de lui faire au contraire tont le bien qu'on peut (s). Avec cela la croitent qu'on se assurera dans quelque religion que ces oit; ce qui fait que ces peutles, quoique ces oit; ce qui fait que ces peutles, quoique fen oit peuves, oot de la douceur et de la compassion pour les malheureux.

CHAPITRE IX.

Des Esséens.

Las Esséens (3) faisoient vœu d'observer la justice eovers les bommes, de ne faire de mal à personne, même pour obier, de hair les injustes, de garder la loi à tout le moude, de commander avec modestie, de prendre toujours le parti de la vérité, de fuir tout gain illicite.

 Voyez la Bibliothique des duteurs ecclésiantiques du sissème siècle , t. v. par M. Empla.
 Recuell des voyages qui une servi à l'établissement de la

campagnie des lades, t. 111, port. 1 , p. 63. (3) Histoire des Justs , par Pridents.

CHAPITRE X.

--

De la secte stoique.

La diverse serte de philosophie chez is an cieva provision liter consoliére; cossum des esprires de religios. Il viy en jumia se dont les principe forcipios. Il viy en jumia se dont les propres dormer des gran de hiro que celle des dispersas de la propresa de la compacta de propres dormer des gran de hiro que celle des dispersas de la propresa de la compacta de propresa que ju min christina, je un pourrois de propresa de la compacta de de la compacta de la

Elle n'outroit que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris des plaisirs et de la douleur.

Elle seule savoit faire les citoyens; elle seule faisoit les grands hommes; elle seule faisoit les grands empereurs.

Faites pour un moment abstraction des vérités révêtées; chercher dans tunte la nature, ét vons n'y trouverez pas de plus grand objet que les Antouius. Julien même, Julien (an suffrage ainsi arraché ne me rendra point europice de son apostasie); non, il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouveraner les hommes.

Pendant que les stoiceus regardoient comme une rhous vaine les richesses, les grandours bumaines, la douleur, les chagrins, les plaisirs, ils viémient occupés qu'à travailler au bonheur des hommes, à exercer les deruirs de la société; al sembloil qu'ils regardassent cet espri sacré qu'ils croyoient étre en eu-mêmes, comme une expéce de provisience favorable qui veilloit sur le genre humsin.

Nés pour la société, ils croyoient tous que leur destin étoit de travailler pour elle: d'autant muins à charge, que leurs récompenses étoient toutes dans eax-mêmes; qu'henreux par leur philosophie seule, il sembloit que le seul bonheur des autres pôt augmenter le leur.

CHAPITRE XI.

De la contemplation,

Les hummes étant faits pour se conserver , pour

se nourrir, pour se vêtir, et faire toutes les actions de la société, la religion ne doit pas leur donner une vie trop contemplative (x).

Les Mahométans devirument spéculatifs par labitude: ils prient cinq fois le jour, et chaque fois il flaut qu'ils fassent un acte, par lequel ils jettent derrierse leur dos tout ce qui appartient à ce monde: cel les forme à la spéculation. Ajotez à ceta cette indifférence pour toutes choses, oue donne le docme d'un destin rieide.

Si d'ailleurs d'autres causes concourent à leu inspirer le détachement, comme si la durété de gouvernement, si les lois concernant la propriété des terres, donnent un esprit précaire; tout est perdu.

La religion des guébres rendit autrefois le royaume de Perse florissant; elle corrigea les manvais effets du despotisme: la religion mahométaue détruit aujourd'hui ce même empire.

CHAPITRE XII.

Des pénitences.

Le est bon que les pénitences soient jointes avec l'idée de travail, non avec l'idée d'oisiveté; avec l'idée du bien, non avec l'idée de l'extraordinaire; avec l'idée de frugalité, non avec l'idée d'avaries.

CHAPITRE XIII.

Des crimes inexpiables.

It paroli, par un pasage des litres des potifes, rapporte par Cieron (2), qu'il y avoit, chez les Romaius, des erimes ineapiables (3); et c'est là-dessus que Zozime fonde le rècit si propre à envenimer les mutifs de la conversion de Constantin, et Julien cette raillerie amére qu'il fait de cette même conversion dans ses Césars.

La religina paienne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main et

(t) C'est l'inconvinient de la dectrine de Foé et de Lucekiem.

(a) Liv. m des Lou.

(3) Socrum commissum, quod neque explari poterit, impircommissum est; quod expeari poterit, publici sacerdotes ex-

donnoit le exur, pouvoit avoir des crimes inexpiahles: mais une religion qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actions que des desirs et des pensées; qui ne nous tient point attachés par quelques chaines, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice; qui est faite pour mener saos cesse du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir; qoi met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge; une telle religion ne doit point avoir de erimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il seroit très dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les auciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combier la mesure, d'aller jusqu'au

CHAPITRE XIV.

terme uù la bonté paternelle finit.

Comment la force de la religion s'applique à celle des lois éviles.

Comuz la religion et les lois civiles doivent tendre principalement à rendre les hommes boscitoyens, on voit que, lorsqu'nne des deux s'écariera de ce but, l'autre y doit tendre davantage: moins la religion sera réprimanto, plus les lois civiles doivent réprimer.

Ainsi, au Japon, la retigion dominante n'ayant presque point de dogmes, et ne proposant point de paradis ni d'enfer, les lois, pour y supplier, ont été faites avec une sévérité, et exécutées avec une ponetualité extraordinaires.

Lorsque la religion établit le dogme do la nécessité de actions humaines, les peines des lois doivent être plus sévères et la police plus vigilante, pour que les hommes, qui sans cela s'abandonneroient eux-mêmes, soient détermises pur res motifs: mais si la religion établit le dogmo de la liberté, c'est autre chose.

De la paresse de l'ame nait le dogme de la prédestinatiun malometane, et du dogme de cetto prédestination nait la paresse de l'ame. On a dit: Cela est dans les décrets de Dieu; il faut done rester en repos. Dans un cas pareil, on doit exeiter par les lois les hommes endormis dans la religion.

Lorsque la religion coudamne des choses que les lois civiles doivent permettre, il est dangereux que les lois civiles permettent do leur côté ce que la religion doit condamner, une do ces choses marquant toujours un défaut d'harmonio et do junteuse dans les idées, qui se répand sur Victoria.

Aimi les Tutures de Gragiskan, ches losquischicit un piele et miese un crime capital, de cricit un piele et miese un crime capital, de mettre le couteau dans le fra, de à apapuyer contre un foust, de haire un chreal avec se briefe, de rompre un on avec un autre, su cruyolent pas qu'il y et de pelede à siurler la fai, à ravis le bien d'autrei, à faire injure un homme, à le ture (V. Ex un mont, les losqui fout regarder comme ninient, qu'iltes font considèrer comme indifférent ce qui est airessaire.

Coux de Formous croient une espèce d'enfer (s), mais c'est pour point roux qui ont maupié d'aller nus en certaines saisons, qui ont mis des vêtements de toile et non pas de sois, qui ont été chercher des huitres, qui ont agi sans consulter le chant des oiseux: aussi ne regardent ils point comme préché l'ivrogenire et le dérejtement avec las femmes; ils croient même que les débanches de leurs eulors sont arraibles à leurs dieux.

Larsque la religion justifie pour une chost d'accident, elle pen finitiement le plus grual ressert qui soit parmi les homese. On croit, ebse le fadiera, que les caux du Gango cont une vertu sanctifiante (3); reux qui meurent sur ses hords ant réputés excapagh des peines de l'autre vie, et devoir habiter une région pleine de délicer : on crausée des incut, les plus reules, des vareus pelione des sendres des morts pour les jeter dans le Gange. Qu'importe qu'un vie verteuxement ou non 7 on

se fora jeter dans le Gange.
L'idée d'un lièue de récompense emporte nécessairement l'idée d'un sijour de peines; et quand on appre l'un son craindre l'autre, jes lois ci-viles s'out plus de force. Des hommes qui croiste des récompenses strès dans l'utre si c'ètappe-runt au Égislateur : ils aurout trop de mépris pour la met. Quel mouje de contein per les lois un humme qui croit être s'ap que la plus grando guiero que les mescrista plus praront miller, ne

⁽¹⁾ Voyez la Relation de frère Jean Duplin Carpin , envoyé en Tarbere par le pope fanocent IV, en l'ounée 1246. (2) Revued des ovyages qui ont acrès a l'établissement de le

compagnie des Indes , t. v. part. 2, p. 192 (3) Lattres édylantes, quisaigne record.

finira dans un moment que pour commencer son bonheur?

CHAPITRE XV.

Comment les lois civiles corrigent quelquefois les fausses religions.

Le respect pour les choses anciennes, la simplicité ou la supersitation, out quelquénésis établis des mystères ou des cérémonies qui pouvoient chouper la pudeur; et de rela les exemples a'ont pas étre area dans le monde. Artisolé dit que dans ce cas la loi permet que les pères de famille aillent au temple célièrer ces suysteres pour leurs fommes et pour leurs enfants (r). Loi civile admirable qui conserve les mours contre la refijion!

Auguste défendit aux jeunes gens de l'un et de l'antre sexe d'assister à aucune cérémonie nocturne, s'ils n'écoient acrompagnés d'un parent plus âgé (a); et lorsqu'il rétablit les fêtes lupercales, il ne voulnt pas que les jeunes gens courussent nus (3).

CHAPITRE XVI.

Comment les lois de la religion corrigent les inconvénients de la constitution politique.

D'en autre côté, la religion peut soutenir l'état politique lorsque les lois se trouvent dans l'impuissance.

Dans les états où les guerres ne se font pas par une délibération commune, et où les lois ne se sont laissé aurun moyen de les terminer ou de les prévenir, la religion établit des temps de pais ou de trèves, pour que le peuple puisse faire les choses sans lesquelles l'état ne pourroit subsister, comme les semailles et les travaux pareils.

Chaque année, pendant quatre mois, toute botilité cessoit entre les tribus arabes (1): le moindre trouble eti été une impirité. Quand chaque srigneur faisoit en France la guerre ou la paix, la religion donna des trèves qui devoient avoir fieu dans de certaines saisons.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet,

Lanaçe'az y a besucoup de sujets de haise dans on citat, il flat que la religion domace braccoup de moyens de riconociliation. Les Arabe, pupile brigand, se fisioient sourent des injures et des injunites. Mahomet fis cette loi (a): -8 quelqu'un paradoma le sang de son frere (3), il peurra poursièrre le malièrer pour des domanges et intérire : unis cival qui fore tout na magne et intérire, avin coder qui fore tout na magne et maiser à uni codu qui fore tout na comment de la comment de la comment deslements que de la comment de la comment deslements que de la comment de la comment deslements que de la comment de la comment des-

sources. Jes Germains, on britisii des haines et den ilmitiés de se proches mais elle la résinta par cierculto. Ou espielt l'homitide en deunast par cierculto. Ou espielt l'homitide en deunast mille recresii la satisfaction ; chose très othe, diff. Tacht (4), parce que les inimitiés sout très dangereuse chez un peuple libre. Je crois loine que les ministres de la religion, qui avoient taut de crédit parmi eux, entroient dans cen réconcitations.

Chez les Malais, où la réconciliation n'est pas établie, celui qui a tué quelqu'un, súr d'être asassuire par les parents ou les amis du mort, s'abandonne à sa fureur, blesse et tue tont ce qu'il rencontre (5).

⁽¹⁾ Polit. I wit, ch. swit.

⁽²⁾ Scarona, in Augusto, ch. 2221.

⁽³⁾ Nuc.
(4) Recaest des reyages qui ont survi at l'écubhasement de la compagno das Indes, t. tr., part. 1, p. 137.

encontre (5).
(1) Voyez Pridesus , Fie de Mahomet , p. 54.

⁽³⁾ Dans F.diceres, l. s. ch. de in Fache.
(3) En renoncast a la loi du talien.

⁽a) De Moribus Germanorum.
(b) Resneil des veyages qui aut servi à Litablassement de la gampagese des Indes, some vis, p. 302. Voyes aussi les Mémories du comic de Ferbin, et ce april dit sur les Macassers.

CHAPITRE XVIII.

Comment les lois de la religion ont l'effet des lois civiles.

Les premiers Grees étoient de petits peuples souvent dispersés, pirates sur la mer, injustes sur la terre, sans police et sans lois. Les belles actisos d'Herrole et de Thésée font voir l'état où se trouvoit ce peuple oaissant. Que pouvoit faire la religioo, que ce qu'elle fit pour douoer de l'harreur du meurtre ? Elle établit ou'un bounne tué par viulence étoit d'abord en colere contre le meurtrier, qui lui inspiroit du trouble et de la terreur, et vouloit qu'il lui cédât les lieux qu'il avoit fréquentés (1); on ne pouvoit toucher le criminel ni converser avec lui saos être squillé ou iutestable (2) ; la présence du meurtrier devoit être éparquée à la ville, et il falloit l'expier (3).

CHAPITRE XIX.

Que c'est moins la vérité ou la fausseté d'un dogme qui le rend utile ou pernicieux ouz hommes dans l'état civil, que l'usage ou l'obus que l'on en fait.

Les dogmes les plus vrais et les plus saiots peuvent avoir de très mauvaises conséquences lorsqu'ou ne les lie pas avec les principes de la société; et, au contraire, les dogmes les plus faux en peuvent avoir d'admirables lorsqu'on fait qu'ils se rapportent aux mêmes principes.

La religion de Coofucius nie l'immortalité de l'ame (4); et la secte de Zénoo ne la crovoit pas. Qui le diroit? ces deux sectes ont tiré de leurs

- (t) Pauvon, des Lois, 1, 12. (3) Voyez la tragette d'Oletipe à Colonne.
- (3) PLATON , des Loss , l. 12. (4) Un philosophe chonois asgumente ainsi contre la doctrine
- de Foé : + L est dit, dans un livre de cette secte, que notre tieps rid notre domicile, et l'ame l'hôtesse immortelle qui y lege mus, si le corps de nos parents n'est qu'un logement . Il est nameri de le regarder avec le même mépris qu'on a pour or ames de boue et de terre. N'est-ce pas voeloir acrecher du teter la vertu de l'avrour des parents? Cela poete de seème a nigligre le som du corpa, et à lui primer la compansion et l'affection si nécessaires pour sa conscruation : ainsi les disciples de Fod se torns à molliers. - (Ouvrege d'un philosophe shuneso. fens le reçueil du P. du Halde, t. set , p. 62.)

mauvais principes des consèquences, non pas justes, mais admirables pour la société. La religion des Tao et des Foé croit l'immortalité de l'ame :

mais de ce dogme si saiut ils ont tiré des conséquences affreuses. Presque par tout le monde, et daos tous les

temps, l'opinion de l'immortalité de l'ame, mal prise, a engagé les femmes, les esclaves, les sujets, les ansis, à se tuer, pour aller servir daus l'autre moude l'objet de leur respect ou de leur amour. Cela étoit ainsi dans les Indes occidentales; cela étoit ainsi chez les Dunois(1); et cela est eucore anjourd'hui au Japoo (2), à Macassar (3), et dans plusieurs autres codroits de la

Ces coutumes émanent moins directement du dogme de l'immortalité de l'ame que de celui de la resurrection des eurps; d'on l'on a tiré cette conséquence, qu'après la mort un même individu auroit les mêmes besoins, les mêmes seutiments. les mêmes passions. Doos ec point de vue, le dogme de l'immortalité de l'ame affecte prodigieusement les bomnies, parce que l'idée d'un simple changement de demeure est plus à la portée de notre esprit, et flatte plus notre exur que l'idée d'une modification nouvelle.

Ce n'est pas assez pour une religion d'établir un dogme, il faut cocore qu'elle le dirige. C'est ce qu'a fait admirablement bien la religion chrétienne à l'égard des dogmes doot nous parlocs : elle nous fait espèrer un état que nous croyions, noo pas un état que nous sentions, ou que nous connuissions : tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous messe à des idées spirituelles.

CHAPITRE XX.

Continuation du même sujet.

Les livres sacrés des ancieus Perses dispient : « Si vons voulez être saint, instruisez vos cufaots, parce que toutes les honnes actiuns qu'ils feront vous seront imputées (4). » Ils cooseilloient de se marier de bunne heure, parce que les enfants seroicut comme un pout au jour du jugement, et que ceux qui n'auroient point d'enfants ne pour-

⁽¹⁾ Voyre Thomas Barthelin , datiquités daspises, (2) Relation de Japon , dans le Record des voyages qui ans seres a l'établicament de la compagnie des lades.

⁽²⁾ Minoires de Forbes (4) M. Hepe.

roient pas passer. Ces dogmes étoient faux, mais ils étoient très utiles.

parce qu'ils mangent de la vache; les Mahométans détestent les Indiens parce qu'ils mangent du cochon.

CHAPITRE XXI.

De la métempsycose.

Li dogue de l'immortable de l'unes se divise en trois heuselen: celui de l'immortable pare, cui de marche : celui de l'immortable pare cui de marche : celui de l'immortable pare chièrien, le vysieme des l'explores des chrètiens, le vysieme des Seythes, le système des chièriens, le vysieme des Seythes, le système des chièriens, le visieme de partier des deux premiers, et je dirich du traisième que, comme il a évile ser et au dirigé; al naur Inderée de hone et de mauvais effett. Comme il donne sua hommes une critable hoverup sour verier le sons y, l'ay pulation parce de mort, font le monde y est trancuille.

D'un autre côté, les femmes s'y hrulent à la mort de leurs maris : il n'y a que les innocents qui y souffrent une mort violente.

CHAPITRE XXII.

Combien il est dangereux que la religion inspire de l'horreur pour des choses indifférentes.

Us certain honneur que des préjugés de religion de l'abhissent aux Indes fait que les diverses castes ont horreur les unes des autres. Cet honneur est uniquement fondé sur la religion; ces distinctions de famille ne forment pas des distinctions évitles : il y a tel Iudien qui se erviroit déshonoré s'il mangeoit avec son roi.

Ces sortes de distinctions sont liées à une certaine aversion pour les autres hommes, bien différente des centiments que doiveut faire naître les différences des raogs, qui parmi nous contiennent l'amour pour les inférieurs.

Les luis de la religiou éviteront d'inspirer d'autre mépris que celui du vice, et sur-tuut d'éloiguer les boumes de l'amour et de la pitié pour les hommes.

La religion mahométace et la religion indience ont dans leur sein un nombre infini de peuples : les Indiens baissent les Mahométans

CHAPITRE XXIII.

Des fêtes.

Quand noe religion ordonne la cessation du travail, elle doit avoir égard aux besoins des hommes, plus qu'à la graudeur de l'être qu'elle honore.

Cétoit à Athènes (1) un grand inconvénient que le trop grand combre de fêtes. Chez ce preple dominateur devant qui toutes les villes de la Gréce venoicot porter leurs différents, on ne pouvoit suffire aux affaires.

Lorsque Constantin établit que l'on ehémeroit le dimauche, il fit cette ordonnauce pour les villes (2), et noo pour les peuples de la campagne : il sentoit que dans les villes étoient les travaux utiles, et dans les campagnes les travaux nécessaires.

Par la méme raisoo, dans les pays qui se maintiennent par le commerce, le nombre des fêtes doit être relatif à ce commerce même. Les pays protestants et les pays catholiques sont situes de manière que l'on a plus besoin de travait dans les premiers que dans les secouds (3); la suppression des fêtes convenoit done plus aux pays protestants qu'aux pays catholiques.

tanta quaix pays cattoriques.
Dampler (s) remarque que les divertisements des peuples varient benuconp selam les elimats. Camale se climats chanda produissies de l'account de l'entre de l

(1) Xinomor, de la République d'Athènes.
(2) Lep. 3, cod. de Fersis. Cette loi s'étoit faite sans dont que pour les poires.

(3) Les esthologues sont plus vers le midi , et les protestant sers le nord.

(5) Nouceux veyoges auteur de monds , L. 11.

CHAPITRE XXIV.

Des lois de religion lucales.

It y a beaucoup de lois locales dans les diverses religions. Et quand Muntesuma s'obstinoit tant à dire que la religion des Espagnuls étoit bonne pour leur pays, et celle du Mexique pour le sien,

il ne disoit pas uue absurdité, parce qu'en effet les législateurs n'out pu s'empécher d'avoir égard à ce que la nature avoit établi avant eux. L'opinion de la métempsycose est faite pour

le climat des Indes. L'excessive chaleur brûle (1) toutes les campagnes; on n'y peut nourrir que très pen de bétail; ou est toujours en danger d'en manquer pour le labourage; les berufs ne s'y multiplieut (2) que médiocrement, ils sout sujets à benuconp de maladies ; une loi de religion qui les conserve est donc très convenable à la police du pays.

Pendaut que les prairies sont brûlées , le riz et les légumes y croissent heureusement par les eaux qu'on y peut employer: une loi de la religion qui oe permet que cette nourriture est donc

très utile aux bommes dans ces climats. La chair (3) des hestiaux n'y a pas de goût, et le lait et le beurre qu'ils en tireut fait une partie de leur subsistanre : la loi qui défend de manger et de tuer des vaches u'est donc pas déraisoonable aux Indes.

Athenes avoit dans son sein une multitude innombrable de peuple ; son territuire étoit stérile : ce fut une maxime religieuse, que ceux qui offroient aux dieux de certains petits présents les honoroient (4) plus que ceux qui immoloient des borufs.

CHAPITRE XXV.

Inconvénients du transport d'une religion d'un pays à un autre.

It snit de là qu'il y a très souvent heaucoup

(1) V oyage de Bernier, 1.11 , p. 137. (t) Letter édificates, donnième rocuell, p. 95.

(1) Foyage de Bermer, L. 11, p. 132.

(4) Evaluent, does Arninan, L. rr. p. 40.

d'inconvénients à transporter une religion d'un pays dans un autre (1).

- Le cochon, dit M. de Boulainvilliers (2), doit être tres rare en Arabie, où il n'y a presque point de bois, et presque rien de propre à la nourriture de ces animaux; d'ailleurs, la salure des eaux et des aliments rend le peuple très susceptible des maladies de la penu. - La loi locale qui le défend ne sauroit être bonne pour d'autres pays (3) où le cochon est une nourriture presque universelle, et en quelque façon nécessaire.

Je ferai ici une réflexion, Sanctorius a observé que la chair de rochon que l'on manze se transpire peu, et que même celle nourriture empéelse beaucoup la transpiration des autres aliments : il a troové que la diminution alloit à un tiers (4). On sait d'ailleurs que le défaut de transpiration forme ou aigrit les maladies de la peau : la nourriture du cochon doit donc être défendue dans les climats où l'on est sujet à ces maladies, comme celui de la Palestine, de l'Arabie, de l'Égypte, et de la Libve,

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet.

M. Changen (5) dit qu'il p'y a point de fleuve navigable en Perse, si ce n'est le fleuve Kur, qui est aux extrémités de l'empire. L'aucienne loi des guébres, qui défendoit de naviguer sur les fleures, n'avoit donc nueun inconvenient dans leur pays; mais elle auroit ruiné le commerce dans un autre.

Les continuelles lotions sont très en usage dans les climats chauds. Cela fait que In loi mahométane et la religion indienne les ordonoent, C'est nn acte très meritoire aux Indes de prier Dieu dans l'eau courante (6) : mais comment exécuter ces choses dans d'autres climats?

Lorsque la religion fondée sur le climata trop choque le dimat d'un autre pays, elle n'a pa s'y établir; et quand on l'y a introduite elle en a

⁽¹⁾ On me parle point let de la religion chrétlenne, parce que, comme en a dit au levre xxxx, ch. 1, a la de, la religion chriticage est le persone born.

⁽²⁾ Fie de Malomet (2) Comme a la Chine.

⁽⁴⁾ Widecine aletique, sect. 113, aphorisme 33 (5) Foyage de Perse, L. 11.

⁽⁶⁾ l'oyage de Brener, 1. 1.

été chassée. Il semble, humainement parlant, que ce soit le climat qui a prescrit des bornes à la religion chrétieuse et à la religion mahométage.

Il suit de la qu'il est presque toujours courenable qu'une religion ait des dogues particuliers et un culte général. Dans les luis qui ounerreaut les pratiques de culte. Il fant peu de détails; par exemple, des mortifications, et non pas une certaine mortification. Le christianisme est plein de bou seus : l'abstimence et de drait d'siu mais une abstimence particulière est de druit de police, et ou peut la changer.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DES LOIS, BANS LE RAPPORT QU'ELLES OUT AVEC L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION DE CHAQUE PAYS. ET SA POLICE EXTÉRIEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Du sentiment pour la religion.

L'ROMRE pieux et l'athée parlent toujours de religiou; l'un parle de ce qu'il anne, et l'autre de ce qu'il craint.

CHAPITRE II.

Du motif d'attachement pour les diverses religions,

Les diverses religions du monde ne donnent pas à ceux qui les professent des motifs égaux d'attachement pour elles : cefs dépend beaucoup de la manière dont elles se concilient avec la facon de penser et de sentir des hommes.

one de pener et de sentre des hommes.

Noussammes retirement porteit à l'idellarie, et expendant uson us somme par for attachée, et expendant uson us somme par for attachée, un service de l'idelarie, et expendant som nomme fort attachée aux religions qui nome fout donce un être systèmet. C'est un scaliment hervers, qui vient en partie de la statisfaction qui non tourourant a non-eminede, d'avoié et si intelligents pour a soir choisi une religion qui ai de nômité de l'hamilitario ne lies auters l'activité en de la rémise de partie en moite. Non regardona l'idelarie comme la religion qui a lors de problement production de proptie prosince qui con de problement qui fout de l'impelie product per la contra l'activité de l'act

pour objet un être spirituel, comme celle des peuples éclairés.

Quand avec l'éde d'un être spirituels suprèsse, mois pour sois jouisée encore des idées sessibles qui entreut dans le culte, cet mos donne un grand attechement pour la reit-gion, parce que les moisis dont nous venous de parlers se trouvent joints à notre penchaul natier pour les choos sensibles. Aussi les catalois que que parte et de l'est pour le chois sensibles. Aussi les catalois que que par les chois sensibles. Aussi les catalois de cette sorte de cette sorte de cette sorte de cette de la cette de la

Lorsque le peuple d'Éphèse eut appris que les pères du coucile avicent decidé qu'ou pouvoit appeter la vierge mêre de pieu, il fut transporte de joie, il baisort les mains des évêques, il emhrasorit leurs genoux ; tout retentissoit d'acclamations (1).

Quand une religion intellectuelle nous donne concer fidé du nois fait par la divinité; et d'une distinction de ceux qui la professent d'avec ceux qui ne la professent pas, ceda nous attoche beaucoup à cette religion. Les mahometans se servinent pas si hom mundamas, si d'un cetté d n'y avoit pas de pouples idollères qui leur dont preser qu'ils sout les recegnes de l'unité de Dose, et de l'autre des chrétiens, pour leur faire croise qu'ils sout floijet de ses préfer-mes.

Une religion chargée de beaucoup de protques (2) attade plus à elle qu'une autre qui l'est muint; ou tient beaucoup aux choses dont on est confinedlement occupic; témoin l'obstimation tenace des audomicians et des juifs, et la facilie qu'ont de changer de religion les peuples barbares et sausages qui, uniquement occupis de l' chasse on de la guerre, ne se chargent guére de paraiques religieurs (5).

prabques rétigieuses (3). Les houmes sout extrémement portés à espèrer et à craindre; et une religion qui n'auroit ni enfer, ni paradis, ne sauroit guere leur plaire. Cela se prouve par la fardité qu'out eue les religions étrangères à s'établir au Japon, et le cele et l'amour avec lesquels ou les y a reçues (4).

(z) Lettre de saust Cyrille.

(z) Ceci n'est point controdictéire avec ce que j'ai det su chopites pénalismes du levre precedent : ics, pe parle des mutifs s'attachement pour noc religion ; et la, des moyens de la

remire plus generale.

[3] Cels ar emarque par toute la terre. Voyes, sur les Turc.

les musions de Levant; le Renard des reyages qui une arris de
Findhiamment de la comparant des habés ; l. 111, part. T. p. 20.1

ar les Manres de Batesia; et le P. Labot, une les negres ma-

homerane, etc.

(4) La religion chrétienne et les religions des ludes : celleu-cent un enfer et un paradis, un lieu que la religion des Sintos n'en a point.

Pour qu'une religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure. Les hommes, friponen né de tail, sont en gros de très honnètes gens; ils aiment la morale; et, si je ne trailois pas un sojet si grave, jedivois que cela se voit admirablement si grave, pe divois que cela se voit admirablement bien sur les théâtres : on est sir de plaire au peuple par les esnitients que la morale avoue, et nn est sir de le choquer par ceux qu'elle rèprouve.

Lorsque le culte extérieur a une grande maguificence, cela nous flatte et nous donne beauenup d'attachement pour la religion. Les richesses des temples et celles du clergé nous affecteut beaucoup. Aiusi la misére même des peuples est un motif qui les attache à cette religion qui a servi de prétecte à ceux qui ont causé leur misére.

CHAPITRE III.

_

Des temples.

Paraque tous les peuples policés habitent dans des maisons. De là est venue naturellement l'idée de hâtir à Dieu une maison où ils puissent l'adorer et l'aller chercher dans leurs craintes on leurs espéraoces.

En effet, rien n'est plus consolant pour les hommes qu'nu lieu où ils trouvent la divinité plus présente, et où tous ensemble ils font parler leur fniblesse et leur misère.

Mais cette idée si naturelle ne vient qu'aux peuples qui cultivent les terres; et on ne verra pas bâtir de temples chez ceux qui n'ont pas de maisons eux-mêmes.

C'est ce qui fit que (esegis-kan marqua un si grand mépris pour les mosquées (s). Ce prince (») interroças les mabomètans; il approva tous leura dogmes, excepté celui qui porte la nécessité d'aller à la Mecque; il ue pouvoit comprendre quos ne pût pas adorer Dieu par-tout. Les Tartares, n'habitant point de maisons, ne comocissoient point de temple.

Les peuples qui n'ont point de temples ont peu d'attachement pour leur religion : vuilà pourquoi les Tartares out été de tout temps si tolérants (3); pourquoi les peuples barbares qui conquirent Pempire ronamin ne balancirent pa su moment à embrasser le christianisme; pourquoi les sauvages de l'Amérique sont si peu attachés à leur propre religion; et pourquoi, depuis que no missionnires leur ont fait bâtir su Paragouy des églises, ils sont si fort rélés pour la nôtre.

Comme la divinité est le refuge des malhenreux, et qu'il và pa sed gens plus malheureux que les criminels, on a été naturellement porté à pruser que les temples étoieut un saile pour enz, et cette lôire parut eucore plus naturelle cher les Grees, où les meurtriers, chassés de leur ville et de la présence des hommes, sembloient n'avoir plus de maisons que les temples, ni d'autres protecteurs que les dieux.

Ceci ne regarda d'abord que les homicides involontaires; mais, lorsqu'on y comprit les grands criminels, on tomba dans une contradiction grossière: s'ils avoient offensé les hommes, ils avoient à plus forte raison offensé les dieux.

Ces asiles se multiplièrent dans la Grèce. Les temples, dit Tacite (1), étuicot remplis de débiteurs insolvables et d'esclaves méchants; les nagistrats avoient de la peine à exercer la police; le peuple peolégion les crimes des lommes, comme les céréusonies des dieux; le sénet fut obligé d'un etraneber un grand sonsbre.

Les lois de Moise fureut très sages. Les homicides involontaires étoient innocents; mais ils devoient être ôtés de devant les yeux des parents dn mort: il établit donc un asile pour eux (2). Les grands criminels ne méritent point d'asile; ils n'en eureut pas (3). Les Juiss n'avoient qu'un taberuade portatif, et qui changeoit continuellement de lieu; cela excluoit l'idée d'asile. Il est vrai qu'ils devoient avoir no temple; mais les crimiuels qui y seroient venus de toutes parts, auroient pu troubler le service divin. Si les bomicides avoient été chausés hors du pays, comme ils le furent chez les Grees, il eut été à craindre qu'ils n'adorassent des dieux étrangers. Toutes ces ronsidérations firent établir des villes d'asile, où l'on devoit rester jusqu'à la mort du souverain pontife.

⁽¹⁾ den., l. 17 (2) Nord., ch. 1121 (3) Bid.

⁽¹⁾ Entrant dans la mosquée de Bachara, il calera l'Altoren, et le jeta sous les ports de ses chevaux. (Histoire des Fatters, part. 111, p. 273.)

⁽³⁾ Bad., p. 343.
(3) Cette disposition d'espeit a pané junqu'aux Jopeness qui tierni leur origine des Tartares, comme il est aist de le

CHAPITRE IV.

Des ministres de la religion.

Les premiers hommes, dit Porphyre, ne sacrificient que de l'herbe. Pour nu culte si simple, chacun pouvoit être poutife dans sa famille.

Le desir naturel de plaire à la divinité multiplia les cérémonies; ce qui fit que les bommes, occupés à l'agriculture, devinreut incapables de les exécuter toutes, et d'en remplir les détails.

On consarra aux dieux des lieux particuliers; if fallut qu'il y cht des misistres pour en prendre goin, comme chaque citoyen prend soiu de sa maison et de ses affaires domestiques. Aussi les peuples qui n'out point de prêtres sout-ils ordinairement barbares. Tels étoient autrefois les Péalbens (f), tels sont eucore les Wolgabs, (2).

Des geus cousacrés à la divinité devoient être houorès, sur-tout chez les peuples qui s'étoient formé une certaine idée d'une purcée corporelle, nécessaire pour approcher des lieux les plus agréables aux dieux, et dépendante de certaines pratiques.

Le culte des dieux demandant une attention continuelle, la plapart des pruples formet portés à faire du clergé un corps squrè. Ains, elte el ters Exppiense, les allés, el les Perses (5), on consacra à la divinité de certaines familles qui se perpituoien; et faisoient le service. Il y con nême des religions de l'On ne pensa pas seelement à claigner les cerésisatiques des alfaires, mais encorra à leur der l'embarras d'une famille; et c'est la pratique de la principel branche de la lui chric-

tienne.

Je ne parlerai point ici des conséquences de la loi du cétibat : on sent qu'elle pourroit devenir nuitible à proportion que le corps du clergé seroit trop étendu, et que par conséquent celui des laiques ne le seroit pas assent.

Par la nature de l'entendement humain, nous aimons, en fait de réigion, tont ce qui suppose une flort, comme, en matière de morale, nous aimons apéculativement tout ce qui purte le caractère de la sévérité. Le célibat a été plus agréable aux peuples à qui il sembloit convenir le moins, et pour lesquels il pouvoit avoir de plus fâtcheuse. mitte, Dasa les pay du midi de l'Europe, enpre la nature da dimita la lai de ciltala est plus per la nature da dimita la lai de ciltala est plus difficile a loberter, elle a tir retenire; dans ceux di mort, o lei passions sost moins vives, elle a cité proservie. Il y a plus : dans les pays o il 3 y per d'ablistus, telle a été démice; d'ann ceux oi il y en a benacoup, on l'a rejetée. On sest que toute cer reflexions ne partent que sur la trop grande extension du cibbat, et non sur le célibat même.

CHAPITRE V.

Des bornes que les lois doivent mettre aux richesses du clergé.

Les familles particulières peuvent'périr : ainsi les bieus n'y ont point une destination perpétuelle. Le clergé est une famille qui ne peut pas périr : les bieus y sont donc attachés pour toujours, et n'en peuvent pas sortir.

Les familles particulières peuveut s'augmenter : il faut done que leurs biens puissent croître aussi. Le clergé est une famille qui ne doit point s'augmenter : les biens doivent done y être bornès.

Nous avons retenu les dispositions du Lévinique sur les biens du clergé, excepté cellos qui regardent les hornes de ces hiens : effectivement, on ignorera tonjours parmi nous quel est le terme après lequel i n'est plus permis à une comminauté religieuse d'acquiérir.

Ces acquisitions sans fin paroissent aux peuples si déraisonnables, que celui qui voudroit parier pour elles seroit regardé comme imbécile.

Les lois civiles trouvent quelquefinis des obstacles à changer des abm établis, parce qu'ils sont liés à des choses qu'elles doivent respecter ; dans ce cas, une disposition indirecte marque plus le bon esprit du législatern, qu'une autre qui frapperoit sur la chose même. Au lien de défendre les acquisitions du elergé, il faut chercher à l'en droubler lui-même; laiser le druit, et direr le fait,

Dans quelques pays de l'Europe, la considération des drois des sejneurs a fait établir en leur faveur un droit d'indemnité sur les immeubles acquis par les geus de main-morte. L'intérêt du prioce lui a fait exiger un droit d'amortissemeut dans le même cas. En Castille, où il n'y a point de droit pareil, le clergé a tout tervalai; en Aragon, où il y a quelque droit d'amortissement, il il a acquis moins: en France, où ce chruit et

⁽¹⁾ Lines Geanters , p. 716.
(2) People de la Siberie. Voyer la relation de M. Éverard

Isbrando-ldes, dans le Resacté des enyeges ein nord, 5. viii.
(3) Voyra M. Hyde,

celui d'indemnité sont établis, il a moins acquis encore; et l'on pent dire que la prospérité de cet état est due en partie à l'exercice de ces deux droits. Augmentez-les, ces droits, et arrêtez la maio-morte, a'il est possible.

Rendez saeré et inviolable l'ancien et nécessaire dumaine du clergé; qu'il soit fixe et éternel comme lui : mais laissez sortir de ses mains les nouveaux donaines.

Permettez de violer la règle lorsque la règle est devenue nu abus; souffrez l'abus lorsqu'il rentre dans la règle.

On se souvient tonjours à Rume d'un mémoire qui y fut envyé à l'oceasion de quelques d'emèlés avec le clergé. On y avoit mis cette maxime : « Le clergé doit contribuer aux charges de l'état, quoi qu'en disel' Aorien Testament. « On en encclut que l'auteur du mémoire eutenduit mireu k langage de la maltôte, que retui de la religion.

CHAPITRE VI.

Des monastères

Le moindre hoo sens fait voir que ces corps qui se perpètient saus sin ae doivent pas vendre leurs souds à vie, ai sière des empantas à vie, à moios qu'on ne venille qu'ils se reudent hèritiers de tous ceux qui n'unt point de parents, et de tons ceux qui n'en veulent point avoir. Ces gess jonent contre le peuple, mais ils tieunentla banmue coutre lui.

CHAPITRE VII.

Du luxe de la superstition.

- Curv.-ta soot impies envers les dieux, dit Platon (1), qui inient leur existence, on qui l'accordent, mais sontiennent qu'ils ne se mèteat point des choses d'ici bas; on cufin qui pensent qu'on les apaies ai-ment par des serrifices : trois opiniums également pernicieuses. - Platon dit là tout ce que la lumière outrelle a janais dit de plus sensée ne mattère de religon.

La magnificence du culte extérieur a heaucoup

(1) Des Lote, L. z.

de rapport à la constitution de l'état. Daos les bounes républiques, on n'a pas seulement réprime le lutre de la vaniée, mais encore celui de la un perstition; on a fait dans la reliçino des luis d'éparque. Ile ce nombre, sont plunieurs lois de Solon, plusieurs lois de Platon sur les funérailles, que Cicéron a adopties; enfin quelques lois de Nama (1) sur les sertifiers.

» Des oiseaux, dit Cierrun, et des peintures faites en un jour, sont des duns très divins. Nous offrons des choses communes, disoit un Spartiale, afrons des choses communes, disoit un Spartiale, afrons des dieux.

Le soin que les bommes doivent avoir de rendre un culte à la divinité, est bieu différent de la magnificeore de ce culte.

 Ne lui offrons point nos tresors, si nous ne vondons hai faire voir l'estime que nous faisons des choses qu'elle vent que nous méprisiuts.

 Que duivent penser les dienx des dons des impies, dit admirablement Platou (2), puisqu'un homme de bieu rongiroit de recevoir des présents d'un malhounéte honne?

Il ne faut pas que la religion, sons prétexte de dons, exige des peuples ce que les nécessités de l'état leur out laissé; et, comore dit Platon (3), de hommes chastes et pieux duivent offrir des dons qui leur ressemblent.

Il ne faudroit pas nus plus que la religion encourageit les dépenses des funérailles. Qu'y a-t-il de plus naturel que d'ôter la différence des fortunes dans une chose et dans les moments qui égaliseot toutes les fortunes ?

CHAPITRE VIII.

Du pontificat.

Lasages la religion a benecong de ministres, il ent anterel qu'il miet un trele, et que le patificat y soit établi. Dans la monarchie, un fon manuris tray ajeune les ordres de l'état, et où l'on se doit point assembler sur une même tête toutes les puissances, il est lou que le positificat soit ajeuné de l'empire. La même nécessité en se rescoutre pas dans le gouvernement depositique, dont la sature est de rémir sur une ménie tête lons les poursies. Mais, dans ce cas, il pourroit

27.

^{(1) -} Rogum vino ne resprepto. - (Loi des donze tables.)
(2) Des Lois, 3. re.
(3) Des Lois, 1, pr.,

arrive que le price regarderei la religiou commercia est più nubrae, et comme des effette de a relamit. Deur privazir est incandra est più nubrae, et commercia est più nubrae privazir est inconstriant, il fant qu'il y aite monument to la religiou; pre escample, deste monument to la religiou price escample, deste moi de Perre est le che de la religiou; amai s'At-toni de Perre est le che de la religiou; amai s'At-toni de Perre est le reducera profife la religiou; l'empereur de la Chimigne, mais if At-toni de la religiou profife, mais il y a des livres qui est le souverais prontife, mais il y a des livres qui est le souverais prostife, mais il y a des livres qui est le souverais precur vouluti les abolir, ils triomphèreut de la tyramaie.

CHAPITRE IX.

De la tolérance en fait de relizion.

Nots sommes iei pulitiques, et non pas théologiens: et, pour les théologiens mêmes, il y a bien de la différence entre tolérer une religion et l'approuver.

Lorque les lois d'un état out era devoir sonffrir plusieurs retigions, il fant qu'elles les obligent auxi à se tolèrer entre elles. C'est un principe, que tonte religion qui est réprimée devines tellemème réprimante : cer siblé que, par quedque hasard , elle peut sortir de l'oppression, elle attaque la religion qu'il a réprimée, non pas comme une religion, mais comme une trysmoie.

Il est dunc utile que les lois exigent de ces diverses religions, non-sentement qu'elles ne troublent pas l'état, mais assai qu'elles ne se troublent pas entre elles. Un citoren ne satisfait point aux lois, on se contentant de se pas agiter le corps de l'état; il faut encore qu'il ne trouble pas quelque citoque que ce son

CHAPITRE X.

Continuation du même suiet.

Comma il n'y a guère que les religions intolérantes qui aiest un graud zele pour s'établir aileurs, parce qu'une religiou qui prut tolérer les autres ne songe guère à sa propogation, ce sera une très bonne loi civile, lorsque l'état est satisfait de la religion déja établie, de ne point souffeir l'établissement d'une autre (1).

Voici done le principe fondamental des lois politiques en fait de religion. Quand on est maitre de recevoir dans un état une nouvelle religion, un de ne la pas recevoir, il ne faut pas l'y établir; quand elle y est établie, il faut la toléver.

CHAPITRE XI.

Du changement de religion.

Un proise qui entreprend dans un état de détraire ou de changer la religion dominante, s'expose bosseous. Si son gouvernement est deposible, el l'out riba de risque de voir onne révelution, que par quelque tyrannie que ce soit, qui oriz jamais dans ess sortes d'états not chose nonvelle. La révolution vient de ce qu'un état ne change pas de réligien, de meura, et de nanières dans un instant, et aussi vite que le prisce maiere dans un fastant, et aussi vite que le prisce pour l'elle, que l'entre qui tablet une religion pour elle, de l'entre de l'entre l'est de la pour l'elle, que l'entre le pour le prisce pour l'elle, que l'entre le l'entre le pour l'elle, que le prisce pour l'elle, que le prisce par la change de l'entre le pour l'elle, que l'entre le pour l'elle, que le prisce pour l'elle, que l'entre le l'entre l'entre le prisce pour l'elle, que l'entre le l'entre le l'entre l'entr

De plus, la religion ancienne est lière avec le consistention de l'état, et la nouvelle nily institute la printire consistention de l'état, et la nouvelle nily montre points celle-la s'accoprde avec le climat, et son avec la convent de nouvelle pour les circ pour la nouvelle pour les circ les pours les circ pour les circ les pours les circ les pours les circ les pours centre les deux religions authentice des songeuns centre les deux religions, authentice des songeuns centre les deux religions au motte, one danné l'état, au moisse pour quelque temps, cut d'annois l'état, au moisse pour quelque temps, cet de marsin fichées.

CHAPITRE XII.

Des lois pénales.

Le fant éviter les lois pénales eu fait de religion. Elles impriment de la crainte, il est vrai; musis, comme la religion a ses lois pénales aussi qui iuspireut de la crainte, l'une est effacée par l'autre. Entre ces deux craintes différeutes, les ames devieucuet atroces.

(s) Je ne parle point, dons tout ce chapitre, de la religion chapitemes, parce que, comme fini dit nilleurs, la religion chesismon est le premier bien. Voyet le fin du chapitre i do livre precedent, et la Défense de l'Escrit rets Lots, accombe La religion a de si grandes menaces, elle a de si grandes promesses, que lorque elles sont présentes à notre esprit, quelque chose que le magistrat puisse faire poor nous contraindre à la quitter, il semble qu'on ne nous laisse rice quand on nous l'ote, et qu'uo ne nous ôte rien lorsqu'on nous la bisse.

Ca l'est dans pas en renglianat l'ann de se grand objet, en l'approcheat du moment où il ist duit être d'ûne plus grande impetanes, que l'an parise l'et detacher : il est plus sind d'attenpre une religion par la fevere, par les d'attenpre une religion par la fevere, par les que l'année d'autre que l'année de l'année de l'année d'année de l'année d'année de l'année de l'an

Le caractère de l'esprit humain a paru dans l'ordre même des peines qu'on a employées. Que l'on se rappelle les pericetulos du Japou (3); on se révolta plus contre les supplices cruels que contre les peines longues, qui l'assent plus qu'elles n'édanouchent, qui sont plus difficier à surmouter, parce qu'elles paroissent moins difficiles.

En on mot, l'histoire oous apprend assez que les lois penales n'ont jamais eu d'effet que comme destruction.

CHAPITRE XIII.

Très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal,

Unz Joive de dix-hoit aus , brâlée à Lisboune au dernier auto-da-fé, donna occasion à ce petit ouvrage; et je crois que c'est le plus utile qui ait jamais été écrit. Quaud il s'agit de prouver des

choses si claires, ou est sûr de ne pas couvainere. L'auteur déclare que, quoiqu'il soit Juif, il respecte la religion chrétienne, et qu'il l'aime assez pour ôter aux priuces qui ne seront pas

chrétiens un prétexte plausible pour la perséculer, « Yous voos plaignez, dit-il aux inquisiteurs, de ce que l'empereur do Japon fait brûler à petit

(a) Voyez le Recueit des soyages qui ont servi a l'établiquement le la compagnia des fades, l. v. mett. L. p. 1921. fent tous les chrétiens qui sont dans ses états; mais il vous réponders. » Ous rous traitons, vous qui ne e croyez pas comme nous, comme vous traitex tousmémes ceux qui ne croient pas comme vous : rous se pouvez vous plaindre que de votre foilblesse, qui vous empêche de nous exterminer, et qui fait que nous vous exterminous.

Mais I dat avoer que von éte hien hucrach que et engereur. You une filie hurench que et engereur. You une filie hunir, nous qui ne croyou que ce que von croyer. A parce que mon se revyou par loct en que croyer. Nous soirous une religion que vous atex vaus - nifena voir cit autrefois chérie de Dire: 1000 penus que Direi l'aine nouvre, et vous puese qu'a le Thiose plus et parce per le vous puese qu'a le Thiose plus et passer par le for exe qui pour le du cave qu'a par le fou ceux qui nou dans cette erreru s'iptrdomable, de croire que Direi aime encre co qu'il a simé (1).

a si vous étes cruels à notre égard, vous l'êtes bien plus à l'égard de nos enfants; vous les fairles brûler, parce qu'ils suivrent les inspirations que leur ont données ceux que la loi naturelle et les lois de tous les pruples leur apprennent à respecter comme des dieux.

"Vous vous privez de l'avantage que vous a donné sur les Mahométans la manière dont leur religion éssé itabile. Quand ils se vanalent du nombre de leurs fidéles, vous leur dites que la force les leur a acquis, et qu'ils ont étendu leur religion par le fer : pourquoi done établisservous la voitre par le feu?

 Quand vous roules uous faire venir à vous, nous vous objectous une source dont vous vous faites gloire de descendre. Vous nous répondes que votre religion est nouvelle, mais qu'elle est divince; et vous le prouvez pare qu'elle s'est accruie par la persicution des pairen et par le sang de vou martyra: mais anjourd'hai vous preuse le rôle des Diocktieus, et vous uous faites prendre le vôtre.

« Nous rous conjurous, non pas par le Dieu penisanti que nous servois vous et nous, mais par le Christ que rous nous dites avoir pris la condition humaine pour vous proponer des examples que rous puis-ner luirre; nous vous conjurous d'agir avec nous comme il agéroit hi-mènes s'il cioti encre sur la terre. Vuus vouler que nous soyons chrétiens, et vous ne vouler pas l'étre.

(2) Cest la source de l'avenglement des Justs de ne pos seujur que l'économie de l'evangite est dans l'ordre des descripde Dieu, et qu'anni elle est une vorte de aos insoutabilité - Mais, si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez au moios hommes : traiter-nous comme vous ferier, si, o'syaut que ees foibles lueurs de justice que la nature nous donne, vous n'aviez point uoe religion pour vous conduire, et une révêtation pour vous coluirer.

- Si le eiel vous a assez aimés pour vous faire voir la vérité, il vous a fait une grande grace: mais est-ee aux enfants qui out l'héritage de leur père, de hair eeux qui ne l'oot pas eu?

« Que si vous avez cette vérité, ne nous la cachez pas par la manière doot vous nous la proposez. Le cazaetère de la vérité, c'est son triomphe sur les cœurs et les esprits, et non pas cette impuissance que vous avouez, lorsque vous voulez la faire recevoir par des supplices.

« Si vous étes niconaible», vous ne devre pas uson Sirie mourie parce que sous ne voulons pas vous tremper. Si voire Christ est le fish de Dien, nous espérous qu'il nous récompaners de nivoir pas vouls profaser ses mystères : et nous ergous que le Dies que nous servous vous et nous, ne nous passirs pas de ce que nous avous souffert la mort pour une réfigous qu'il nous a autrefois dounée, parce que nous rovous qu'il nous a nous l'a enorce dounée.

• Vom vive dans un sieche ols laminier un teorlie eigh sols vegidle n'a junaistié, ols juliologiste a rédair les ceptin, oi la musei de cour example ai ét plus coasses, oi les droits respectif des hommes les uns art les autres, l'empire qu'une conscience au ran eau treconsirere, sunt nieux citalis. Si done vous ner ceut pas de vou access parigice, qui pussiona, il but qu'y preme grade, aunt von pussion, il but qu'un pression de la comme de la

«Youler-tous que nous vous dissons naivement notre pensée? Yous nous regardez plutôt comme ros entemis quo eomme les eunemis de votre religion : car, si vous almiez votre religion, vous ne la laisseriez pas corrompre par une ignorance growiere.

- Il fant que nous vous avertissionad'une chose; c'est que, si quelqu'ino dans la posterité ose jamais dier que dont se nicée o lono svivous les pruples d'Europe Hoisat policés, on vous citera pour prouver qu'is ésient barbares; et l'éde que l'on aura de vous sera telle qu'elle dictrira volte sièrle, et porters la lairie sur tous voi reatemporaine.

CHAPITRE XIV.

Pourquoi la religion chrétienne est si odieux es Japon.

Ju parlé (1) du earactive atrove des mojposcies. Les majestrats regardera la fensté qu'inspire le christianiume, jorque'il s'agit der noncre la fioi, comme trié dangereus en ent voir augmenter l'andre. La loi du Jupo parle sièrement la mointe désolutiones. On enfonsander remoner à la religion shrètienne s'o'yarre morer, c'étoit désolutir on entire enforcé la resultantation de la désolution par la continuation un autre elifément.

Les punitions, cher les Japonosis, salt rep déce comme la vergenne d'une insulte fair en priner. Les chants d'allègresse de nos unvorpsravent être un attenuit contre lui : le tim é marry indignu les anagierats; dans leur nepti significit rebelle; ils firent tout pour expèri qu'on ne l'obtin. Ce fut alors que les seus rié farpoublement, et que l'on vit un combat borbit entre les trithuneux qui condumierant et le se cuisis qui souffrient; cotre les lois civile et déde la religion.

CHAPITRE XV.

De la propagation de la religion.

Too te prughe d'Orient, acceptie li Malemétas, eviant toute les religios en elles les religios es l'este indifférents. Ce n'est que conne claryenal dans le gouverneure, qu'ils crigiese alla secure d'une autre religios. Chez les Juponicio il 3 p limières sectes, et di l'être à longtemps un rhet eccleinstaique, au se dispet passis ser la religio (3). Il en et de marche de le Naissai, (3). Les Calhonals font plani l'activate de religios (4). A. Calient, c'est une anise d'êst, que toute religion est boson (3) d'âtre, que toute religion est boson (4).

⁽i) Lie. vi., ch. vus

⁽³⁾ Veyes Kompler.
(3) Weinster du roote de Farbon

⁽⁴⁾ Mestoire des Fattors , partiré v.

³⁾ Fenager de François Parerd, ch. 1881.

Mais il n'en résulte pas qu'une religion apportée d'un pays très éloigné et totalement différent de climat, de lois, de mœurs et de manières, ait tout le succès que sa sainteté devroit lui promettre. Cela est sur-tout vrai dans les grauds empires despotiques : on tolère d'abord les étrangers, parce qu'on ne fait point d'attention à ce qui ne paroit pas blesser la puissance du prince; on y est dans une ignorance extrême de tont. Un Européen peut se rendre agréable par de certaines connoissances qu'il procure ; cela est bon pour les commencements; mais sitôt que l'on a quelque succès, que quelque dispute s'élève, que les gens qui peuvent avoir quelque intérêt sont avertis; comme cet état, par sa nature, demande surtout la tranquillité, et que le moissère trouble peut le renverser, on proscrit d'abord la religion nouvelle et ceux qui l'annoncent : les disputer entre ceux qui prêchent venant à éclater, on commence à se dégoûter d'une religion dont ceux qui la proposent no convicument pas.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DES LOIS, DANS LE RAFFORT QU'ELLES DOIVENT AVOIR AVEC L'ORDRE DES CHOSES SUR LESQUELLES ELLES STATURNT.

CHAPITRE PREMIER.

Idée de ce livre.

Les hommes sont gouvernes par diserses sortes de lois : par le droit naturel ; par le droit divin, qui est celui de la religion; par le droit ecclésiastique, autrement appelé cauquique, qui est celui de la police de la religion; par le droit des geus, qu'on peut considérer comme le droit civil de l'univers, dans le seus que chaque peuple en est un citoyen; par le droit politique général, qui a pour objet cette sagesse humaine qui a fonde toutes les sociétés; par le droit politique particulier, qui concerne chaque société; par le droit de conquete, funde sur ce qu'un peuple a voulu, a pu, ou a du faire violence à un autre; par le droit civil de chaque societé, par lequel un citoyen peut défendre ses biens et sa vie contre tout autre citoyen; enfin par le droit domestique, qui vient de ce qu'une société est divisée en diverses familles qui ont besoin d'un gouvernement particulier.

Il y a done différents ordres de lois, et la sublimité de la raison humaine cousito à savoirbien auquel de ces ordres se rapportent principalement les choses sur lesquelles un doit statuer, et à ue point mettre de confission dans les principes qui duivent gouverner les hommes.

CHAPITRE II.

Des lois divines et des lois humaines.

On ne doit point statuer par les lois divines ce qui doit l'être par les lois humaines, ni règler par les lois humaines ce qui doit l'être par les

Ces deux sortes de lois différent par leor origiue, par leur objet, et par leur nature.

Toat le monde convieut bien que les lois bumaines sont d'une autre nature que les lois de la religion, et é est un grand principe; mais ce principe lui-même est soumis à d'autres qu'il faut chercher.

a" La nature des lois humainos ent d'être soumies à tous la seniedrat qui artivent, et de varire à mesure que les volusité des hommer chaspret au cutentine, la nature des lois de la religion est de ne varire junais. Les lois de la religion est de ne varire junais. Les lois humaites attatents ure le biene; la religion, sur le mellieur. Le bien pont avoir un autre objet, parce qu'il y a plunieurs hisma; mis le mellieur rete qu'un, il me pout donc pas changer. On peut hêre change les lois, parce qu'elles ne sout ceuesés qu'être bonoes: mais les institutions de la religion nout toujours apsoposés rêtre les méllières être les re

s" il y a dei citat où les lois ne sont rien, ou ne nont qu'inne valonté expricieure et transitoire du souverain. Si dans est estat se lois do la reizjon étoient de la nature des lois lumaines, les lois de la religion ne seroient rien non plus : il est pourtant necessaire à la société qu'il y sit quelque clunse de fixe et c'est cette religiou qui est quelque clonse de fixe, et c'est cette religiou qui

3º La force principale de la religion vient de ce qu'un la crout; la force des lois hunsaines vient de ce qu'un les eraint. L'antiquité contient à la religiou, parce que sonvent nons croyons plus les choes- à mesure qu'elles sont plus reculées; car nons à ivoen pavdans la tête des idées acces-

soires tirées de ces temps-là, qui puisseut les contredire. Les lois humaines, an contraire, tirent avantage de leur nouveauté, qui annunce une attention particulière et actuelle du lécislateur. pour les faire observer.

CHAPITRE III.

Des lois civiles qui sont contraires à la loi natu-

Si un esclave, dit Platon, se defend, et tue un homme libre, il doit être traité comme un parricide (1). Voilà une loi civile qui puuit la défense uaturelle.

La loi qui, sous Henri VIII, condamnoit un homme sans que les temoins lui eussent été confrontés, étoit contraire à la défense naturelle ; en effet, pour qu'un puisse condamner, il faut bien que les témoius sacheut que l'homme contre qui ils déposent est celui que l'on accuse, et que colui-ci puisse dire : «Ce n'est pas moi dont vous parlez. La loi passée sons le même règne, qui con-

damuoit toute fille qui, ayant en un mauvais commerce avec quelqu'un , ne le déclareroit point au roi, avant de l'épouser, violoit la défense de la pudeur unturelle : il est aussi déraisonnable d'exiger d'noc fille qu'elle fasse cette déclaration, que de demauder d'un homme qu'il ne cherche pas à défendre sa vie. La lui de Heuri II, qui condamne à mort une

fille dout l'enfant a peri, en cas qu'elle n'ait point déclaré au magistrat su grossesse, n'est pas moins contraire à la défense naturelle. Il suffisoit de l'obliger d'en instruire une de ses plus proches parentes, qui veillat à la couservation de l'eufant.

Quel autre aveu pourroit-elle faire dans re aupplice de la pudeur naturelle ? L'éducation a augmenté en elle l'idée de la conservation de cette pudeur; et à peine, dans ces moments, est-il resté en elle une idée de la perte de la vie.

Ou a heauconp parle d'une loi d'Angleterre qui permettuit à une fille de sept ans de se choiair un mari (2). Cette loi étuit révoltante de deux manieres : elle n'avoit aucun égard au temps de la maturité que la nature a donnée à l'esprit, ni

Un père pouvoit, chez les Romains, obliger sa fille à répudier son mari, quoiqu'il eût luimême consenti au mariage (t). Mais il est contre la nature que le divorce soit mis entre les mains d'un tiers.

Si le divorce est conforme à la nature, il se l'est que lorsque les deux parties, ou, au moies. une d'elles, y consentent; et lorsque ni l'une ni l'autre n'y consentent, c'est un monstre que le divorce. Enfin la faculté du divorce ne peut être doonée qu'à ceux qui ont les incommodités de mariage, et qui sentent le moment où ils ont in térêt de les faire cesser.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

GONDERAUD, roi de Bourgoepe, vouloit que. si la femme ou le fils de celui qui avoit volé, ne révéloit pas le crime, ils fussent réduits en esclavage (a). Cette loi étoit contre la nature. Comment une femme pouvoit-elle être accusatrice de son mari? Comment un fils pouvoit-il être accusateur de son père ? Ponr venger une action criminelle, il en ordonnoit une plus criminelle encore.

La loi de Recessuinde permettoit aux enfants de la femme adultère, ou à ceux de son mari, de l'accuser, et de mettre à la question les esclaves de la maison (3), Loi inique, qui, pour conserver les mœurs , renversoit la nature , d'ou tireut leur origine les mœurs.

Nous voyons avec plaisir sur nos théâtres un jeune héros montrer autant d'horreur pour decouvrir le crime de sa helle-mère qu'il en avoit eu pour le crime même : il ose à peine , dans sa surprise, accusé, jugé, condamné, proscrit, et couvert d'infamie, faire quelques reflexions sur le sang abominable dont Plièdre est sortie : il abandonne ce qu'il a de plus cher, et l'objet le plus tendre, tout re qui parle à son cœur, tout ce qui peut l'indigner, pour aller se livrer à la vengeance des dieux, qu'il n'a point méritée. Ce

au temps de la maturité qu'elle a donnée au

⁽¹⁾ Voyen la lei v, su cede de Espediis et judicio de mersias

⁽²⁾ Les des Bourgugnens, bit. 224. (2) Dues le code des Wisspoths, I. 111 . til. 24, § 13.

⁽t) Liv. un der Late.

^[2] M. Bayle, dans se critique de l'histoire du cultunisme, pacle de cette les, p. 1921.

sont les accents de la nature qui causent ce plaisir; c'est la plus donce de tuutes les voix.

CHAPITRE V.

Cas où l'on peut juger par les principes du droit civil, en modifiant les principes du droit naturel.

Uss loi d'Athènes obligeoit les enfants de nourrir leurs pières tambés dans l'indigence (1); celle exceptoit ceux qui étoient nês d'une courtiture, ceux dont le piere avoit exposé la pudicité par no trafic infiame (a), ceux à qui il n'avoit point donné de métier pour gagner leur vie (3).

La loi considéroit que, dans le premier cas, le pere se tronvant incertain, il avoit rendu precaire son obligation naturelle; que, dans le second, il avoit fletri la vie qu'il avoit donnée , et que le plus grand mal qu'il pût faire à ses enfants, il l'avoit fait, en les privant de leur canetère; que, dans le truisième, il leur avoit rende insupportable une vie qu'ils trouvoient tant de difficulté à sontenir. La loi n'envisageoit plus le père et le fils que comme denx citovens. ne statuoit plus que sur des vues politiques et citiles; elle considérait que, dans une bonne republique, il faut sur-tout des mœurs. Je erois bien que la loi de Solon étuit bonne dans les deux premiers cas , soit celui où la nature laisse ignorer su fils quel est sou père, soit celui où elle semble même lui ordonner de le méconnoître : mais on ne sauroit l'appronver dans le troisième, où le père n'avoit violé qu'nn réglement civil.

CHAPITRE VI.

Que l'ordre des successions dépend des principes du droit politique ou civil, et non pas des principes du droit naturel.

La loi Voconienne ne permettoit point d'institure une femme héritière, pas même sa fille unique. Il n'y eut jamais, dit saiut Augustiu (4), une loi plus injuste. Une formule de (5) Mar-

(1) Sons prine d'infarcie; une autre, seus prine de prison.
(3) Furranço s. Fie de Solan.
(3) But.; et Gilling, in Exhort, ad Art., cup. vint.
(4) De Circuste Del., L. MI.

(5) Liv. 11 , cb. 444,

prijudire des filles. Ces idées sont veuues de ce que l'on a regardé le droit que les enfants out de succréder à leurs pieres, comme une conséquence de la loi naturelle; ce qui n'est pas. La loi naturelle ordonne aux pères de nourrir leurs enfants; mois élle n'oblige pas de les faire béritiers. Le partage des bieus, les lois sur ce nature, les moressions averié, la mott de rebit

culfe traite d'impie la contume qui prive les filles

de la succession de leurs pères. Justinien (1) appelle barbare le droit de succèder des mâles, au

leurs enfants; mais elle n'oblige pas de les faire béritiers. Le partage des bieus, les lois sur co partage, les successions après la mort de celui qui a eu ce partage; tout cela ne peut avoir été réglé que par la société, et par conséquent par des his politiques on civiles.

Il est vrai que l'ordre politique ou civil demande souvent que les enfauts succèdent aux pères; mais il ne l'exige pas toujours.

Les lois de out first out pa avoir des raisons pour que l'airé des milles, ou les plus pruches parents par milles, eusseut tout, et que les filles n'eusseut rien ; et les lois des Lombards (a) out pu en avoir pour que les serurs, les esfants naturels, les autres parents, et à leur défaut le fise, concournsseul avec les filles.

If far right dam quelques dynasties de la Chine que la friera de l'Empereur à usocideraieut, et que se senistat se lui seccideraieut, et que se cultuta se lui seccideraieut pas. Si l'ou consique que priore est sus certaine expérience, ai l'ou crisiqueit les misorités, s'il labrio préviair que de cousques ne plaqueza successivement des cultutats sur le trêse, ou poit três quand qualque, Di crivaine sont traité ces frères d'unerpateurs, ils out jugé sur des idées prises d'un proposet, la cost jugé sur des idées prises de lois de ces pays-ci.

Selon la coutume de Numidie (4), Delsace, frère de Géla, succèda su royaume, non pos Massiniase son fais. Et encore aujourd'hui (5), chez les Arabes de Barbarie, od chaque village a un chef, on choisist, selon cette ancienne coutume, l'onche, ou quelque autre parent ponr succèder.

Il y a des monarchies purement électives; et, des qu'il est clair que l'ordre des successions doit dériver des lois politiques ou éviles, e'est à elles à décider dans quels cas la raison veut que cette succession soit déférée aux enfants, et dans quels

cas il fant la donner à d'autres.

Dans les pays où la polygamie est établie, le prince a beaucoup d'enfants; le nombre en est

(r) Novette gr.

(2) Liv. 11. 111. 27v. 5 6, 7 et 8. (2) Le P. 30 Hanna, sur la deuxième depart

(4) Tern-Leva, décade 3 , til. 18. ; (5) Voyen les Foyogus de Shaw, t. 1, p. 403. plus graud dans des pays que dans d'autres. Il y a des (t) états où l'entretien des enfants du roi servit impossible au peuple; on a pu y établir que les enfants du roi ne lui succèderoient pas, mais ceux de sa sœur.

Un uombre prodigieux d'enfants exposeroit l'état à d'affreuses guerres éviles. L'ordre de succession qui doune la couronne aux enfants de la sour, dont le nombre a'est pas plus grand que ne seroit celui des enfants d'un prince qui n'auroit qu'une seule femme, présient ces ineunsé-

Il y a des nations chez lesquelles des raisons d'état ou quelque maxime de religion ont demandé qu'une certaine famille foi toujours réganote: telle est ans Indes (a) la jalousie de sa ceste, et la craimé de n'en point descendre. On y a pensié que , pour avoir toujours des princes du nang royal, il faliqit prendre les enfants de la sour ainée du roi.

Maxime géuérale: nourrir sex enfants est me obligation du droit naturel; leur donner sa succession est une obligation du droit civil ou politique. De là derivent les différentes dispositions sur les blarsels dans les différents pays du monde : elles suivent les lois civiles ou politiques de chaque pays.

CHAPITRE VII.

Qu'il ne faut point décider par les préceptes de la religion lorsqu'il s'agit de ceux de la loi noturelle.

Les Abyssius-out un earême de cinquante jours très rude, et qui les affaibit tellements que de long-temps ils me peuvest agir : les Tures ne manqueut pas de les attaquer après leur earême (3). La religion devroit, en faveur de la défenne naturelle, mettre des bornes à est partifenne naturelle, mettre des bornes à est parti-

Le sabbat fut ordouné aux Juifs : mais ce fut une atopidité à cette nation de ne point se défendre (1), lorsque ses canemis choisireat ce jour pour l'attaquer.

Cambyse, assiégeant Peluze, mit au preuir rang un grand mombre d'animaux que le Egytiens teuoient pour sarcis: les soldats de lyrnison n'osèrent tirer. Qui ne voit que la édoix naturelle est d'un ordre supérieur à tous les priceptes?

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne faut pas régler par les principes de droi qu'on appelle canonique les choses réglia pr les principes du droit civil.

Pax le droit civil des Romains (a), cétique enlève d'un lieu sacré une chose prier têt puni que du erime de vol : par le droit conseque (3), il est puni du erime de sacriler, Le fest canonique fait attentain au tileu; le droit civil la chose. Mais n'avuir attention qu'us lies; le droit civil la chose. Mais n'avuir attention qu'us lies; c'et no réflechir, ni sur la nature et la définition da sorvol, ni sur la nature et la définition da sorvol, ni sur la nature et la définition de sorvol, ni sur la nature et la d

lège. Comme le mari peut demander la séparaise à cause de l'infidélité de sa femme, la femme demandoit autrefois à cause de l'infidelité de mari (4). Cet usage, contraire à la disposition de lois romaines (5), a etoit introduit dans lo com d'eglise (6), où l'on ne voyoit que les maunes du droit canonique; et effectivement, à 10 ?? garder le suariage que dans des idres permet spirituelles et dans le rapport aux choses de latre vie, la viulation est la même. Mais les los politiques et civiles de presque tous les prepio ont avec raison distingué ces deux choes. Els out demandé des femtues un degré de reient d de continence qu'elles n'exigent point des bot mes, parce que la violation de la pudeur suproc dans les femmes un renoucement a toutes les sertus; parce que la femme, en violant les les le mariage, sort de l'état de sa dépendance saisrelle; parce que la nature a marque l'addition

⁽¹⁾ Vopes le Revoil des ropries qui antieret àl'établissiment de la compagne des Inflis 1, l. v., part 1, p. 111; et 32. Smith, Pérape de Gardie, part 1, p. 10, un le response de Judie, (5) Voyes les Lettres édylantes, quatornieme record; et les Pépètes qui au terre à l'établissement de la compagne des Indis, 1 in 1, part 1, p. 6, 6,4.

⁽²⁾ Recard des voyages que est serve a l'établissement de la compagnie des linées , s. ev. part. s. p. 25 et 205

⁽s) Comme ils firent borsque Pompée amièges le proje

 ⁽²⁾ Log. 5, II. od teg. Julium prezionia.
 (3) Cop. Queropia NVII., quinchane 4, Ocsas. Obser. 1 NV. ch. NI., 1 131.
 (4) BRIVENINGER, Ancienne contenta de Banerico. COP.

ter NUSS.

(5) keg. 1, cod. ad leg. Ial. de adult.

(8) Aujourd'hal, en France, elles ac constancet peol è

des femmes par des signes certains: outre que les cofaots adultérins de la femme sont nécessairement an mari et à la charge du mari; au lieu que les enfants adultérins du mari ne sont pas à la femme, ni à la charge de la femme.

CHAPITRE IX.

Que les choses qui doivent être réglées par les principes du droit civil peuvent rarement l'être par les principes des lois de la religion.

Les lois religieuses oot plus de sublimité; les lois civiles ont plus d'éteodue.

Les luis de perfectioo tirées de la religion oot plus pour objet la bonté de l'homme qui les observe, que celle de la société dans laquelle elles soot observées: les lois civiles au contraire ont plus pour objet la bonté morale des bummes en général que celle des individus.

Ainsi, quelque respectables que soient les idées qui naissent immédiatement de la religion, elles ne doivent pas toujours servir de principe aux lois civiles, parce que celles-ci en out un antre, qui est le bien général de la société.

Les Remains firred des réglements pour conserce dans la répolitique les meurs des femmes; c'étoient des institutions politiques. Lerque la monarcheir évaluit, lis firent la décous des lois civiles, et ils les firent sur les principes du goovercement civil. Laceppe la réglion cheritense excercament civil. Laceppe la réglion cheritense current main de rappert à la bonié générale des meurs, qu'à la sainteit du marige; on considera moins l'union des deux sexes dans l'état civil que dans un état spirituel.

D'abord, par la loi romaine (1), un mari qui ramenoit sa femme dans sa maison après la coodamnation d'adultère fin puni comme complice de ses débauches. Justinien (2), dans un autre esprit, ordonna qu' d' pourroit, pendant deux ans, l'aller reprendre dans le monastère.

Lorqu'ine femme qui avoit son mari à la guerre n'entendoit plus parter de loi, elle pouvoit, dans les premiers temps, aisément se reuurier, parce qu'elle avoit entre ses mains le pouvoir de fairedivorce. La loide Constantin (3) voulut qu'elle attendit quatre nos, après quoi

en ur l'indivolubilité du maringe mais en peut de qu'all' Divolt ètre et une il d'evandait une preser positive, loroqui me preuve négative audit faint il régignio une choir sei difficile, de revent la compte de la destinie d'un homme élongie et capacit à la chierchiers il présentait une le lei present au la chierchiers il présentait une le lei presentait au marine de préviourer su mort. Il élongie le lei lei poul les faissant son ferme saus marines, il chomposit l'intérêt particulier en l'exponant à mille danger. La bist de fondité par l'est de la lei present de marin et de la cette de describe et consentement du mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de fondité le consentait de mair et de la cette de la cette

elle pouvoit envoyer le libelle de divorce au chefi

et, si son mari revenoit, il ue pouvoit plus l'ac-

cuser d'adultiere. Mais Justinien (1) établit que .

quelque temps qui se fût écoulé depuis le départ

du mari, elle ne pouvoit se remarier, à moius que, par la déposition et le serment du chef, elle ne prouvât la mort de son mari. Justinien avoit

La bit de Jostoline (s), qui mi permi se casere de directre le conscionared at mari ci de la triccurate de la compania de la compania de triccurate de grincipe des his civiles. Il est serrigine de cristino suspérbenous qu'un se descrigine de cristino suspérbenous qu'un se descrigine de cristino suspérbenous qu'un se descrigine de cristino suspérbenous qu'un se descrice et en soux. Cette hai fauvrier l'invocutance dans un tett qui, de sa soutre, est perpétuel; elle choque le principe fondamental du diverse, qui en soufire à disculsión d'un norsine que dans en soufire à disculsión d'un norsine que de soutre, est perpituel; elle choque le principe fondamental du diverse, que en soufire à disculsión d'un norsine que des soutres d'un sense surrier.

CHAPITRE X.

__

Dans quel cas il faut suivre la loi civile qui permet, et non pas la loi de la religion qui défend. Loasqu'exe religion qui défend la polygamie

l'introduit dans un pays où elle est permise, on ne croit pas, à ne parfer que politiquement, que la loi du pays doive souffir qu'un homme qui a plasieurs femmes embrasse cette religion, à moiss que le magistrat ou le mair ne les dédonmageot en leur reodant de quelque manière leur ciat évid. Sans och leur condition seroit d'eplrable; elles n'auroient fini qu'obièr aux lois, et cilles se trouscriont privées des plus grands cilles se trouscriont privées des plus grands

avautares de la société.

⁽¹⁾ Leg. 11, 5 ult. If. of leg. Jut. de adult. (2) Novelle 175, ch. u.

⁽³⁾ Leg. 7, rod. de Repudits et pudicio de marubus sublisto

⁽²⁾ dath Hodic quantisramper, red de Report (2) Anth. Quad-hodic, cod de Report

CHAPITRE XI.

__

Qu'il ne saut point régler les tribunaux humains par les maximes des tribunaux qui regardent l'autre vie.

La tribunal de l'inquisition, formé par les muines chrètieus sur l'âde de tribunal de la pénitence, est contraire à tonte boooe police. Il a trouvé par-tout un soulévement général; et il arnoit cédé aux contradictions, si ceux qui vooloient l'établir n'avoient tiré avantage de ces coutradictions mêmes.

Ce tribunal est iosupportable daos tous les gouvernements. Dans la monarchie, il ue peut faire que des délateurs et des traîtres: dans les républiques, il ne peut former que des malhounètes geus; dans l'état despotique, il est destructeur comme loi.

CHAPITRE XII.

Cantinuation du même sujet

Cier un des alors de re tribunal, que, de deux personnes qui sont exercise du même criune, celle qui sir est conduncie à la mort, et ellequi sonc eits les repilles. Cest est tiré des idées moussiques, di colsi qui sie parchi être dans l'implicatione et dunné, et celui qui sonc eits maniferation de conduncie et avancé. Mois montaine de deux de repetitur et souré. Mois me visuale être dans le repetitur et souré. Mois me visuale et de la color del la color de la color del la color de la color d

CHAPITRE XIII.

Dans quels cas il faut suivre, à l'égard des mariages, les lais de la religion; et dans quel cas il faut suivre les lois civiles,

It est arrivé, dans tous les pays et dans turs

les temps, que la religios s'est mélée de suriages. Dés que de certaioses aboses out été repdées comme impures ou illicites, et que codant elles étnient oécessaires, il a bien fait y appeler la religion pour les légitimer dans as ou, et les réproyeer daus les autres.

D'un antre côté, les mariages étant de toute les actions humaioes celle qui intéresse le plus la société, il a bien fallu qu'ils fusseut règles par les lois etviles.

Tout ce qui regarde le caractère du mariar, sa forme, la mauiere de le coutracter, la ficudité qu'il procure, qui a fait compreedur à sus les peuples qu'il était l'objet d'une bésédition particulière qui, n'y étatot pas toujours stucies, dépendoit de cortaines graces supérieure; tot ceta est du ressort de la religion.

Les conséquences de cette union parrapper su biens, les avantages réciproques, tout ce qua du rapport à la famille nouvelle, à celle dost de est sortie, à celle qui doit oaitre; tout cela regarde les lois civiles.

Comme uo des grands objets du mariay et di légitimes, la religio y imprime son caracture de la sistema de la religio y imprime son caracture et les lois civiles y joignent le leur, afia qu'ai toute l'authenticité possible. Ainsi, outre le conditions que demande la religion pour que le mariage soit valide, les lois civiles en peuvent enur exircer d'autre.

Ce qui fait que les lois civiles oot ce portei, c'est que ce sont des caractères ajontés, et su pas des caractères cootradictoires. La loi del rès gou veut de certaioes cérémouies, et les lois niles veulent le coosentement des péren; elle de mandeut en cela quelque ebose de plun, mai ello use demandeut rien qui soit cootraire.

Il suit de la que e'est à la loi de la religien a décider si le lieu sera indissoluble ou non; era les lois de la religion avoient établi le lieu iudisoluble, et que les lois civiles eussent réglé qu' se peut rompre, ce seroient deux choics costri-

dietoires.

Quelquefais les caractères imprimés au mèrage par les lois civiles ue sont pas d'use abobr nécessité; tels sout ceux qui sont établo par le lois qui, au lieu de casser le mariage, se soutous teutées de puur ceux qui le contractoien!

Chez les Romains, les lois Pappiennes décherèreut injustes les mariages qu'elles prohiborniet les sommirent seulement à des peines (1); et le

Astento.

⁽¹⁾ Voyez ee que j'al dit el-deum, an chapite til de lver Bes lois , dans le rapport qu'elles ont mot le nombr le l-

séaslus-consulte rendu sur le discoura de l'empereur Marc-Autonin les déclara nuls; il n'y est plus de mariage, de femue, de dot, de marí (t). La loi civile se détermine selon les eironstances: quelquefois el les est plus atteuire à réparer le mal, quelquefois à le prévenir.

CHAPITRE XIV.

MARIINE AIV.

Dans quel cas, dans les mariages entre parents, il faut se régler par les lois de la mature; dans quels cas on doit se régler par les lois civiles.

En fait de prohibition de mariage entre parents, c'est une chose très délicate de bien poser le point auquel les lois de la nature s'arrêtent, et où les lois civiles commencent. Pour cela, il faut établir des principes.

Le mariage du fils avec la mère confond l'état des choses: le fils doit un respect sans bornes à su mère, la femme doit un respect sans bornes à son mari; le mariage d'une mère avec son fils renverseroit dans l'un et dans l'autre leur état naturel.

Il y a plus: In nature a savace dann les fomme la temps où de les poutent auris des enfants; elle l'a reculé dans les haumnes; et, par la même rison, la fremme cese plus tôt d'avoir cette faculté, et l'homme plus tard. Si le mariage entre la mêre et le fis étoi permis, il a rivrevoir persaque toujours que, lorsque le mari servit espable d'outre dans les vues de la nature, la femme n'y servit plus.

la nature comme le précédent; mais il répugne moins, parce qu'il n'a point ces deux obstacles. Aussi les Tartares, qui peuvent épouser leurs félles (5), n'épousent-ils jamais leurs mères, comme nons le royons dans les relations (3).

Il a toujours été naturel aux pères de veiller sur la pudeur de leurs enfants. Chargés du soin de les établir, ils ont dû leur couserver et le corps le plus parfait, et l'ame la moins corrompue, tout ce qui peut mieux iuspiter des desirs, et tout ce

 qui est le plas propre à donner de la tendresse Des pères, tonjours occupis à conserver les mourus de leurs enfants, ont dà avoir un eloignement naturel pour tout ce qui pourroit les corrempre. Le maringe n'est point une corruption, dira-t-on. Mais avant le maringe il faut parler, il fant se faire aimer, il fant séduire; c'est cette séduetion qui a dà faire borreur.

Il a done fallo une barrière insurmontable entre ceux qui devoient donner l'éducation et ceux qui devoient la recevoir, et éviler toute sorte de corruption, même pour cansa légitime. Pourquoi les pères privacti-ils si soigneusement ceux qui doivent éponser leurs filles, de leur compaguie et de leur familiarité.

L'horreur pour l'inecate du frère avec la sour a dû partir de la même source. Il suffit que les pères et les mères aient voulu conserver les mours de leurs enfants, et leurs maisons pures, pour avoir inspiré à leurs enfants de l'horreur pour tout ce qui pouvoit les porter à l'union des deux Mass.

La prohibition du maringe entre comin agramin a la melan engine. Dans las prespiera temps, c'est-d-dire dans les temps saints, dans les seups sient, dans les temps saints, dans les laças de le leux évilio piut cannon, tous les ellaças de le leux de rédite piut cannon traiter de saint seups de l'acceptant de l'acceptant

Ces causes sout si fortes et ai naturelles qu'elles out agi presque par toute la terre, indépendamment d'une communication. Ce ne sont point les Romains qui out apprir aux habitants de Formone (s) que le mariage avec leurs pareuts au quatrième d'agré étoit incestieux; ce ne sout point les Romains qui l'ent dit aux Arabes (5); ils ne l'ent point enseigné aux Maldries (6).

Que si quelques peuples n'ont point rejeté les mariages entre les péres et les eufants, les seurs et les frères, on a vu, dans le livre premier, que

(1) Cris fet sinsi ches les premiers Romains.
(2) En effet, ches les Romains. Ils araient le méme nom : les

(v) on river, cury to nominate, in second to memo nom; is tomovin grammina felories nominels feere.

(2) Bit in farmit it flows dans les première; il voiloit fair ce que le propie il une lei pour les premetter; il voiloit fair voirier un homme extrémement populaire, et qui vivoit marie

avec so consine pressine. (Partançou, an traité Des demendes des choses remaine.) (4) Recneil des voyages des lades, t. v., part. s, rélation de l'una de l'ille de Formoss.

(b) L'Alterna, ch. des Frances (6) Voyez François Pirant.

⁽³⁾ Mistoire des Tatters, part. 153, p. 436

Les constructions or union as uniques these lands of the lands of the lands of lands

tamine parece ju due visigos entre les peres el Le principe que les mariages entre les peres el les safauts, les freres et les seurs, sont defendispour la consecration de la puedien naturelle dans la maison, servira à nous faire dirensvir quelsont les mariages dérendis par la loi naturelle, et ceut qui un perseunt l'étre que par la loi civile.

Comme les cufants habitent, au sont equies habiter dans la muison de lurs perc, et par conséquent le beau fils avec la belle-naere, le beau-pere avec la belle-naere, le beau-pere avec la belle-naere, le la fille de sa feriume, le marige entre cux est défendu par la lui de la nature. Dans ce cas, l'image, a le même eflet que la realité, parece qu'elle a la même ennue. la los civile ne peut ui ne doit petunettre ces mariaces.

Il y a des peuples chez lesquels, comme j'ai dit, les cousins germains sout regardés comme freres, paire qu'ils liabitent ordinairement dans la ucine maison; il ye a ui on ue coussit guire cet usage. Chez ceis preuisres peuples, le matriage entre cousius germains duit être regardé consucutaire à la nature; chez les autres, una

Mais les luis de la unture ne peuvent être des lois locales. Ainsi, quand ces mariages sont défendus ou permis, ils sont, selon les circonstances, permis ou défendus par une loi esvile.

Il n'est point d'un usuge nécessaire que le beaufrère et la believeur balièrent dans la même maisson. Le naringe n'est douc point défenda entre eux pour conserver la podicité dans la maijon; et la loi qui le permet on le drésud n'est point la loi de la nature, mais une loi cisté qui se règle sur les circontances, et d'épend des mages de chaque pays : ce sout des cas où les lois dépendent des meurs et des nanières.

Les lois civiles défeudent les mariages lorsque, par les usages reçus dans un certain pays, ils se

treverse fère dans les schens circonstances que ma qui not défenden par les iols de la nature; cer qui not défenden par les iols de la nature; et clue las permettent lorque les mariages ue se traverset pout dans et cas. La défence des lois de la nature est invariable, parree qu'elle depend d'une choss instable, le pire, la mère et les enfants haditant aéressairement dans la masion. Mai les défences des luis civiles sous accédentélles, par les des la comment de la commentant de partier de la commentant de la commentant de partier de la commentant de la commentant de partier de la commentant de la commentant

actionirement unais is mission.

Cela raplique comment les lois de Muise, celles
des Égyptiens, et de plusieurs autres peuples (1),
permettent le mariage eutre le beau-frère et la
belle seeur, pendant que ces mêmes mariages sont
défendus chez d'autres ustious.

Ans holes, on a une raison hien naturelle d'abmetre ces suctès de naviegne. L'onden y est regardé counne père, et il est obligé d'extertenis et d'établir ses sevene comme si é'clicient ses penpres enfants : reci vient du caractère de ce pape, qui est hout et plain d'alamaniée. Cette la rocet taugre cas produit un softends un maria portper (et le produit de l'est de l'est de l'est de produit de l'est de l'est de l'est de l'est de ripuns de vient la neur des enfants de sa soure, ét il y a point d'injunte marière,

CHAPITRE XV

Qu'il ne faut point régler par les principes de droit politique les choses qui dépendent des principes du desit sini

Con va les hummes ont renoncé à leur indépendance naturelle pour vivre sous des lois politiques, ils not renoncé à la communauté naturelle des lueus pour vivre sous des lois civiles.

Ces permieres lois leur acquierent la liberte les recoules, la propriété, il ne faut pas decider par les lois de la liberté, qui, comme nous avant du se destructions que la companya de la cité, que qui une doit cité décide que par récipion de de cité, que qui une doit cité décide que par récipion de divir que le lois particulaire doit ne récipion de divir que le lois particulaire doit celée au biene public; crésa à lieu que dans les cas où il 1 'àgui de l'empire de la cité, écréte doit de la liberté du cité; que cied ni pas lieu dans reux où l'est guestion de la prepas lieu dans reux où l'est guestion de la pro-

⁽¹⁾ Ils étéleni repardis comme plus honorables, Voyes Philos. De specialibra legidus que pertravat ad praccepta Decalogs. Paris, 1644, p. 228.

tale.

priété des hieos, parce que le hien public est toujours que chacun conserve invariablement la propriété que lui douncut les lois civiles.

Cicéron soutenoit que les lois agraires étoient fuoestes, parce que la cité n'étoit établie que pour que chacum conservát ses biens.

Posons done pour maxime que, lorsqu'il s'agit du bien public, le bien public n'est jamais que l'on prire uo particulier de sou bien, ou même qu'on tui en retranche la moindre partie par una loi ou un réglement politique. Dans ce cas, il faut suivre à la rigueur la loi civile, qui est le palladium de la proprièté.

Ainsi, lorsque le public a besoin du fonds d'un particulier, il ne fant jamais agir par la rigueur de la loi politique: mais c'est là que doit tropher la loi civilé, qui, avec des yeux de mère, regarde chaque particulier comme toute la cité

méme.
Sile magistrat politique vent faire quelque édifice public, quelque nouveau elemin. Il faut
qu'il indemnise : le jublic est, à cet égard, comme
un particulier qui traite avec un particulier. Cest
bien assec qu'il puisse contraindre un citoyen de
loi vendre son heritage, et qu'il ni déte er grand
privilège qu'il tient de la loi civile, de oe pouvoir être forcé d'allièer son hievoir être forcé d'allièer son hie-

Après que les peuples qui détrainrent les Romains correct abusé de leurs conquétes mêmes, l'esprit de librié les rappela é coloi d'equité; les droits les plus barbares, il les exercèrent avec modération; et, si l'on en doutoit, il via vuroit qu'il irre l'admirable ouvrage de Beaumanoir, qui cérriorit sor la jurisprudence dans le douxième siècle.

On raccommodoit de son temps les grands chemins , comme on a fait aujourd'hoi. Il dit que, quand un grand chemin ne poworit être rietabi, on en faisait un autre, le plus près de l'ancien qu'll étoit possible; mais qu'on dédommageoit les propriétaires anx frais de ceux qui triorient quesque avantage du chemin (i). Ou se déterminoit pour lors par la loi civile; on s'est déterminé de oos jours par la loi civile; on s'est déterminé de oos jours par la loi pointique.

(1) Le seignour nommeis des prod'hommes pour faire la levée our le papan; les gentals hommes étoient contraints a la contribution par le couste; l'homme d'églue, par l'évêque. (Rannapon, ch. REEL)

CHAPITRE XVI

Qu'il ne faut point décider par les règles du droit civil quand il s'agit de décider par celles du drait politique.

On verra le fond de toutes les questions si l'on ne confond point les règles qui dérivent de la propriété de la cité, avec celles qui naissent de la liberté de la cité.

Le domaine d'un état estil aliénable, ou ne l'est-il pas? Cette question doit être décidée par la loi politique, et oon pas par la loi civile. Elle ne doit pas être décidée par la loi civile, parce qu'il est anssi nécessaire qu'il y ait un domaine pour faire sobsister l'état, qo'il est nécessaire qu'il y ait dans l'état des lois civiles qui réglent la disposition des biens.

Si douc ou alième le domaine, l'état sera forcé de faire un nouvean founds pour un antre domaioe. Mais cet espédient reuvense encore le gouvernement politique, parce que, par la nature de la chose, à chaque donaise qu'ou l'établira, le sujet pairen toojours plus, et le souveraio retirera toujours moios; en un mot, le domaiue est nicessaire, et l'aliénation ne l'est

pas.
L'ordre de succession est fondé, dans les monarchies, sur le bien de l'état, qui demande que cet ordre soit fixe, pour éviter les malbenrs que j'ai dit devoir arriver dans le despotisme, où tout est locertain, parce que tout y est artitraire.

Ce n'est pas pour la famille réguante que l'ordre de soccession est étails, mais parre qu'il est de l'iniérêt de l'état qu'il y ait une famille régnante. La lui qui règle la succession des particuliers et une dei crivite, qui a pour objet l'iniér rét des parteuliers; celle qui règle la succession à la mouarchie est une loi politique, qui a pour objet le bien et la conservation de l'état.

Il mit de la que, loraque la loi patitique a étabil dans un état un ordre de accession, et que est ordre vient à finir, il est absunde de réchmer la succession, eu verto de la loi civile de quelque pouple que ce soit. Lue société partienlière o fait point de lois pour une arte société. Les lois civiles des Romains ne sont pas plus applicables que huntes autres lois évilles; ils ne les out point employées est unêmes, loraqu'ils sont turie les rois ; et les matièmes par lesquelles ils une les rois ; et les matièmes par lesquelles ils ont jugé les rois sont si abominables, qu'il ne faut point les faire revivre.

Il suit encore de la que, lorsque la loi politique a fait renoncer quelque famille à la successiou, il est absurde de vouloir employer les restitutions tirées de la loi civile. Les restitutions sont dans la loi, et peuvent être bonnes contre ceux qui vivent dans la loi; mais elles ne sont pas bonnes pour ceux qui ont été établis pour la loi, et qui vivent pour la loi.

Il est ridicule de prétendre décider des droits des royaumes, des nations et de l'univers, par les mêmes maximes sur lesquelles ou décide entre particuliers d'un droit pour une gouttière, pour me servir de l'expression de Cicéron (1).

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet,

L'ostracisme doit être examiné par les règles de la loi politique, et uon par les règles de la loi civile; et, bien loin que cet usage puisse flétrir le gouvernement populaire, il est au contraire très propre à eu pronver la douceur; et nons aurions senti cela, si, l'exil parmi nous étant toujours une peine, nous avious pu séparer l'idée de l'ostracisme d'avec celle de la punition.

Aristote nons dit (2) qu'il est convenu de tout le monde que cette pratique a quelque chose d'humain et de populaire. Si, dans les temps et dans les lieux où l'on exerçoit ce jugement, on ne le trouvoit point odieux, est-ce à nous, qui voyons les choses de si loiu, de penser autrement que les accusateurs , les juges , et l'accusé même ? Et, si l'on fait attention que ce jugement du

penple combloit de gloire celui contre qui il étoit rendu; que, lorsqu'on en eut abusé à Athènes contre un homme sans mérite (3), on cessa dans ce moment de l'employer (4), on verra bien qu'on en a pris une fausse idée, et que c'étoit une loi admirable que celle qui préveuoit les mauvais effets que pouvoit produire la gloire d'un citoven, en le comblant d'une nouvelle gloire,

CHAPITRE XVIII.

Ou'il faut examiner si les lois qui paroissent se contredire sont du même ordre,

A Ross, il fut permis au mari de prêter sa femme à un sotre. Plutarque nous le dit formeilement (1). On sait que Caton prêta sa femme à Horteusius (2), et Caton n'étuit paint homme a violer les lois de son pays,

D'un autre côte, un mari qui souffroit les debauches de sa femme, qui pe la mettoit pas en jugement, ou qui la reprenoit après la condamnation, étoit puni (3). Ces lois paroissent se contredire, et ne se contredisent point. La loi qui permettoit à un Romain de prêter sa femme est visiblement une institution lacedemonienne, établie pour donner à la république des enfants d'une bonne espèce, si j'ose me servir de ce terme : l'autre avoit pour objet de conserver les mænrs. La première étoit une loi politique, la seconde une loi civile.

CHAPITRE XIX.

Qu'il ne faut pas décider par les lois civiles les choses qui doivent l'être par les lois domestiques.

La loi des Wisigoths vouloit que les esclaves fussent obligés de lier l'homme et la femme qu'ils surprenujeot en adultère (4), et de les présenter au mari et au juge : loi terrible, qui mettoit estre les mains de ces personnes viles le soiu de la vengeance publique, domestique, et particuliere Cette loi ne seroit boune que dans les sérails d'Orient, où l'esclave qui est chargé de la cléture a prévariqué sitôt qu'on prévarique. Il ar rête les crimiuels, moins pour les faire juger que pour se faire juger lui-même, et obtenir que l'on cherche dans les circonstances de l'action , si l'on peut perdre le soupçon de sa négligence.

⁽¹⁾ Lite. 1 des Lois.

⁽²⁾ République, L. ett, ch. unt.

⁽¹⁾ Hyperbolus. Voyes Plutneque, Pie d' dristide

⁽a) Il se trouva opposé à l'escrit du législateur.

⁽r) Parrangez, dons sa Compermison de Locurgue et de (2) Pauranque, Fie de Caten, «Cela se passa de motre temps.

dit Strabon , L xr. (3) Log. 11, 5 mit and Aug. Jul. de aufait.

⁽⁴⁾ Lot der Winigrebe, 1 ses, til. 19.5 b.

Mais dans les pays nú les femmes ne sont point gardées, il est insensé que la loi civile les soumette, 'elles qui gnuvernent la maison, à l'inquisition de leurs esclaves.

Cette inquisition pourroit être, tnut au plus dans de certains cas, une loi particulière damestique, et jamais une loi civile.

CHAPITRE XX.

Qu'il ne faut pas décider par les principes des lois civiles les choses qui appartiennent au droit des gens.

La liberté consiste principalement à ne pouvoir être forcé à faire une chose que la loi n'ordonne pas; et on n'est daus cet état que parce qu'on est gouverné par des lois civiles : nous sommes done libres; parce que nous vivons sous des lois civiles.

Il suit de là que les princes, qui ne vivent point entre eux sous des lais civiles, ne sont point libres; ils sout gouvernés par la force : ils peuvent continuellement forcer ou être forces. De là il suit que les traités qu'ils ont faits par force sont aussi obligatoires que ceux qu'ils anroient faits de bon grè. Quand nous, qui vivons sous des lois eiviles , sommes contraints à faire quelque contrat que la lai n'exige pas, nous pouvons, à la faveur de la loi, revenir contre la violence: mais un prince, qui est tonjours dans cet état dans lequel il force ou il est forcé, ne peut pas se plaiudre d'un traité qu'on hi a fait faire par violeuce. C'est comme s'il se plaignoit de son état naturel : c'est comme s'il vouluit être prince à l'égard des autres princes, et que les autres priuces fussent citnyens à son égard ; c'està-dire, choquer la nature des choses.

CHAPITRE XXI.

Qu'il ne faut pas décider par les lois politiques les choses qui appartiennent au droit des gens.

Les lois politiques demandent que tout homme soit soumis sux tribanaux criminels et civils du pays où il est, et à l'animadversion du souverain.

Le droit des gens a voulu que les princes s'euvoyassent des ambassadenrs; et la raison, tirée de la nature de la chase, n'a pas permis que ces ambassadeurs dépendissent du souverain ebez qui ils sont envoyés, ni de ses tribunaux. Ils sont la parole du prince qui les envoie, et cette parole doit être libre. Aueun abstacle ne doit les empécher d'agir. Ils peuvent souvent déplaire, parce qu'ils parlent paur un homme indépendant. On pourroit leur imputer des crimes a'ils pouvoient être puuis pour des crimes; on pourroit leur supposer des dettes, s'ils pouvoient être arrêtés pour des dettes. Un prince qui a poe fierté naturelle parleroit par la bouche d'un bomme qui suroit tout à craindre. Il faut donc suivre, à l'égard des ambassadeurs, les raisons tirées du droit des gens, et non pas celles qui dériveut du droit politique. Que s'ils abusent de leur être représentatif, un le fait cesser, en les renvoyaut eliez eux : un peut même les accuser devant leur maître, qui devient par la leur juge nu leur complice.

CHAPITRE XXII.

Malheureux sort de l'inea Athualpa.

Lax principes que nou venona d'établir furent curellement violè par les Expagnols. L'inca Albadpa ne pouvoit être jugé que par le droit de gout (c) it le ligiercat par des los politiques et civiles. Ils l'accuserent d'avoir fait mourir quelque-unua des actifest, d'avoir en plusieurs femmes, etc. Et le comble de la stupidir fait qu'ils que le condamerten pap par les lois politiques et civiles de son pays, mais par les lois politiques et civiles de leur.

CHAPITRE XXIII.

Que lorsque, par quelque etreonstance, la loi politique detruit l'état, il faut décider par la loi politique qui le conserve, qui devient quelquefois un droit de gens.

Quann la lui politique qui a établi dans l'état un certain ordre de succession, devient des-

s' Voyez Pines Garrilano de la Vego, p. 100.

trustrice du corps politique pour lequel elle a été faite, il ne faut pas douter qu'une autre loi politique ne puisse changer cet ordre : et, bien loin que cette même lui soit opposée à la première, elle y sera dans le fond entièrement conforme; puisqu'elles dipendront toutes deux de ce principe : La balut du PRUPER EST LA SU-

Jai dit qu'un grant état () d'erenn accessire d'un net réalisablesis et même diffiditions le principal. On sait que l'état a niviré d'hoir son periodice de la comment de la commentation de la commence effect de la commence effect de la commence del commence de la commence de la commence de la commence del commence de la commence de la commence de la commence del commence del commence de la commence del commence del commence de la commence de la commence del com

Il suit de là que, si un grand état a pour hétrière le possesser d'un grand état, le premier peut fort bien l'exclure, parce qu'il est nitle à tous les deux dats que l'ordre de la succession soit changé, Ainsi la bi de Russie, faite au commencement du pire d'His-lebe, levett elle très prudeument tont héritier qui possèleroit nue autre monarchie; ainsi la loi de Pottigal réjettet-lelle tout étranger qui servit appelé à la couronne par le droit du sarpe le forit du sarpe

Que si une ustion peut exclure, elle a, à plus forte raison, le droit de faire renomere. Si elle ermint qu'un certain mariage n'ait des suites qui puissent lui faire perdre son indépendance, on la jeire dans un partage, elle pourra fort bien faire renouers les contratentas, et cas qui naidiaire renouers les contratentas, et cas qui naitile : et celui qui renoce, et di accident auri elle : et celui qui renoce, en contratenta, et conrenoce, pourrout d'autant moins se plaindre, que l'êtat suroit pu faire une loi pour les exclure.

CHAPITRE XXIV.

Que les règlements de police sont d'un autre ordre que les autres lois civiles.

It y a des criminels que le magistrat punit, il (1) Voyez el-dessas, livre cioquiene, ch avv, livre busisane, ch. vv. avvi. avvi. avvi. av et x. livre neuviene, ch vv. v. et vv. el livre distance, ch. vv. av et y en a d'autres qu'il corrige. Les premiers sont sonmis à la puissance de la loi, les autres à son autorité; ceux-là sont retranchés de la société, on oblige ceux-ci de vivre selon les règles de la

société. Dans l'exercice de la police, c'est plutôt le magistrat qui ponit que la loi; dans les jugements des crimes, c'est plutôt la loi nui punit que le magistrat. Les matières de police sont des choses de chaque instant; et où il ue s'agit ordinairement que de pen ; il ne faut donc guère de formalités. Les actions de la police sont promptes, et elle s'exerce sur des choses qui revienuent tous les jours : les grandes punitions n'y sont done pas propres. Elle s'occupe perpétuellement de détails : les grands exemples ne sont donc point faits pour elle. Elle a plutôt des réglements que des lois. Les gens qui relevent d'elle sont sans cesse sons les yeux du magistrat; c'est donc la faute du magistrat s'ils tombent dans des excès. Aiusi il ne fant pas confondre les grandes violations des lois avec la violation de la simple police: ces choses sout d'un urdre différent.

De là il suit qu'ou ue s'est point conformé à la nature des choess, daus cette république d'Italie (1) où le port des armes à feu est paus comme uo crime rapital, et où il n'est pas plus fatal d'es faire un mavasis u-age que de les porter.

Il suit encore que l'artion taut louce de cet empereur, qui fit empaler un boulanger qu'il avoit surpris en frande, est une action de sultan, qui ne sait être juste qu'en outrant la justice même.

CHAPITRE XXV.

Qu'il ne faut pas suivre les dispositions générales du droit civil forsqu'il s'agit de choses qui doi vent être soumises à des règles particulières isrées de leur propre nature.

Ex-r-z nne bonne loi, que toutes les obligtious civiles passées dans le cours d'un voing entre les matelois dans un navires soient mulle? François Firard uous dit (2) que, de son temps, elle n'étoit point observée par les Portuguis, mais qu'elle l'étoit par les François. Des ges qui n'ont aucuns beoins, puisque le prince y qui n'ont aucuns beoins, puisque le prince y

(1) Venise (2) Ch. xiv, part xii pourroit, qui ne peuvent avoir qu'un objet, qui est celul de leur voyage, qui ne sout plus dans la société, mais citopens du marire, te doivent point contracter de ces obligations qui n'ont été introduites que pour soutenir les charges de la société civile.

occure evine.

Cest daus ce même esprit que la loi des Rhodiens, faite pour un temps où l'un suivoit toujours les côtes, vouloit que ceux qui, pendant la compête, restuieut dans le vaisseau, eussent le navire et la charge; et que ceux qui l'aroient enité a évusent rieu.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

CHAPITRE UNIQUE.

De l'origine et des révolutions des lors des Romains sur les successions.

Carra matière tient à des établissements d'une antiquité très reculée; et, pour la pénétrer à fond, qu'il me soit permis de chercher dans les premières lois des Romains ce que je ne sache pas que l'on y ait un jusqu'ici.

On sait que Romulus partagea les terres de son petit état à ses citoyens (1); il me semble que c'est de là que dérivent les lois de Rome sur les successions.

La loi de la division des terres demanda que les liets d'une famille ne passassent pas dans une autre : de là il swift qu'il ny exq que deux ordres d'héritiers établis par la loi (2); les enfants et lous les descendants qui vivoient sons la puissance du père, qu'ou appela bériliers-siens; et, à leur défaut, les plus proches parents par mâles, qu'un appela pagats.

Il suivit encore que les parents par femmesqu'on appela cognats, ne devoient point succéder; ils auroient transporté les biens dans une autre famille; et cela fint ainsi établi. Il suivit encore de là que les enfants ne de-

voient point succèder à leur mère, ni la mère à ses eufauts; cela auroit porté les bieus d'une fa-(1) Days n'Habitaname, l. 11, ch. 115, Partangue, donn m

(1) DEVES WHALE-SPANS, I. II, ch. HE, FERTANCE, dans in Comparason de Name et de Lycargae.
(2) -Ast it intestatas mortiur, cui sone hurros nec establi ; etetas presimus familiam historio. (Fragment de la Loi des dous tobles, dans Utgien, tilise derales). mille dans une autre. Aussi les voit-on exclus dans la loi des douze tables (z); elle n'appeloit à la succession que les agnats, et le fils et la mère ne l'étoient pas entre eux.

Mais il étoit indifférent que l'héritier sien , nu , à son d'faut, le plus proche agnat, fût mâle lui même ou femelle, parce que les parents du côté maternel uo surcedaut point, quoiqu'une femme heritière se marit, les bieus rentroient

tennes nettoret se untant, est autre returoute tospiurs dans la fauillé dont ils étoieut sortis. C'est pour crès que l'on ne distinguoit point dans la loi des doute tables, si la personne qui sucrédoit étoit mâle ou femellé (2).

Cela lit que, quuique les petits-enfants par le fais succédassent un grand-père, les petits-enfants

has successassed an grand-perce, ses petits-entants par la fille ne lui succederent point; car, pour que les biens ne passassent pas dans nne autre famille, ses agnats leur étoient préfères. Ainsi la fille succèssa é son père, et nou pas ses enfants (3).

Ainsi ches les reseniers Romains les formes.

Ainsi, chez les premiers Romaius, les femmes snecédoient, lorsque cela s'accordoit avec la loi de la division des terres; et elles ne succèdoient point, lorsque cela pouvoit la choquer.

Telles forent les luis des successions chez les premiers Romains, et, comme clles étoient une dépendance naturelle de la ronstitution, et qu'elle dérivolent du partage des terres, ou voit bien qu'elles n'escreut pas une origine étrangère, et une furent point du nombre de celles que rappotierent les députés que l'on envoya dans les villes grecues.

Denys d'Halicarnasse (4) nous dit que Servius Tullius trouvan les lois de Rousulus et de Numa sur le pariage des terres abolicis, il les rédabli, et en fit de nouvelles pour donner anx acciennes un nouvreau poids. Ainsi on ue perut dunier que les lois dont nous venons de parier, faites es cousiquence de re partage, ne noieut l'unvrage de ces trois législateurs de Rome.

L'ordre de succession ay unt été établi en conséquence d'une lui politique, un citoyen ne devoir pas le troubler par une volonté particulière, c'est-à-dire que, dans les premiers temps de Rome, il ne devoir pas être permis de faire un testament. Cependant îl cit été dur qu'on cût été privé, dans ses derniers moments, du commerce des bienfaire.

On trouva un moyen de concilier à cet égard les lois avec la volonté des particuliers. Il fut per-

"1" Lot 10, p. 106.

28.

⁽¹⁾ Voyes les Fragmants d'Opien, § S. Ut avet ; Instat., tit.

⁽²⁾ Para, L. 10, de Sent., Ut. vitt., § t. (2) Sent., L. 111, US 1, § 15.

mis de disposer de ses biens dans une assemblée du peuple; et chaque testament fut en quelque facm un acte de la puissance législative.

La lei des doune tables permit à celui qui fe ficial ton tettament, de chairi pour son hérificial ton tettament, de chairi pour son héritice le cityen qu'il vouleit. La raison qui fit que les les ins romaines nettrégièrest à fort le nombre de ceux qui pauvaiset succèder ad intent, fait la la dia partie de terres, et la raison pourquoi elles étendirent si fart la faralté de testeyquoi elles étendirent si fart la faralté de testeyqu'il pouveit à plus forte raison les priver de sex endust (1), lèbens. Cécion done des effets différents, paisdrès, considere de principes divers; et c'est l'esprit des lais romaines à cet égant.

Les anciennes lois d'Athenes ne permirent point au eitoyen de faire de testameut. Solon le permit (2), excepté à ceux qui avoient des enfants: et les législateurs de Rome, pénétrés de l'idée de la puissauce paternelle, permirent de tester au préjudice même des enfants. Il faut avouer que les auciennes luis d'Athèces furent plus conséquentes que les lois de Rome. La permission indéfinie de tester, accordée chez les Romains, ruina peu à peu la disposition politique sur le partage des terres; elle introduisit. plus que trute autre chose, la funeste différence entre les richesses et la pauvreté; plusieurs partages furent assemblés sur uue même tête; des citovens cureut trop, une infinite d'antres n'eurent rien. Aussi le peuple, continuellement privé de son partage, demanda-t-il sans cesse nne nonvelle distribution des terres. Il la demanda dans le temps où la frugalité, la parcimonie, et la pauvrete, faisoient le caractère distinctif des Romains, comme dans les temps où leur luxe fut porté à l'exces.

Int porte a l'exces.

Les testaments étant proprement une lai faste dans l'ascemblée du pemple, coux qui étoient à l'armée se trousient privés de la faculté de tester. Le pemple douna aux soldats le pouvair de faire (3), devant quelques-uns de leurs compagnons, les dispositions qu'ils auroient faites devant

Les grandes assemblées du peuple ne se fai-

Il y a apparence que ces cinq citnyens reprisentoient les cinq classes du peuple, et qu'en ac comptoit pas la sixième, composée de gras qu n'avaient rien.

Il ne faut pas dire, avec Justicies, que vexte éciosei misquaires: elles le derient; mais au commencement elles ne l'étoire pas l'hippart des liei qu'i reglérent dans la siné le testaments, tirent leur urigione de la réside vex votets; me nu trouve hun la preuve dan l'argument d'Ulpien (5). Le sourd, le mot, l'omposite, avec pour court just estabet, le sourd, parce qu'il ne pouvriet par estabet prodiges, ap souroint faire de totament; sourd, parce qu'il ne pouvriet par tendre le manifestation; le prodiges, parce que totament le manifestation; le prodiges, parce que totament d'attribute d'attent intendrés, il a pouri par vendre sa famille. Je passe les autres camples.

Les testaments se faisant dans l'assenble in peuple, ils étoient plutôt des actes de droit pe litique que du droit civil, du droit public que du droit privé : de là il suivit que le pier se pouvoit permettre à son fils, qui étoit en sa pais sance. de faire un testament.

Chez la plinpart des prouples, les testiments sont pas soumis de plins grandes formalisir per les contrats ordinaires, parce que les sus rt le autres ne sont que des expressions de la valor de cediu qui contracte, qui appartiement éghement au droit priré. Mais, chez les Romais, we les testaments dérivoient du droit pable, ille-rent de plus grandes furmalités que les semants (6) et cele subsiste encore siporful dans les pays de France qui se régissen per le drait remains.

⁽¹⁾ Denys d'Halternaue penuve par une lei de Noma que la luiqui permettoit au pare de vendre son Sis trois fois étoit une lei de Romalus, non pas des décenvirs. (l. El.) (2) Voye Pintarque, l'is de Soits.

⁽³⁾ Ce tratament, appele in precincte, étoit différent de relui que l'on appele miletaire, qui ar fat étable que par les constitutions des empereurs, leg. s. (f. de militari Testamente. ce fat une de leurs réplérées energe les soldats.

⁽⁴⁾ Ce testament n'étoit point écrit, et étoit suus formalités, , sine libra et tabulis, « comme dit Cicéron, luve s de l'Ors-

soient que deux fais l'an; d'ailleurs le paqu' d'icital anganeta, et les affaires auis; ce jupa qu'il convenoit de permettre à tous les citus de faire leur testament devant quelques citjeur romains pubbres (1), qui représentatsent le cupt du preujle; an prit cinq citoyens (5), detauls inques l'héritire achectoi du testateur à fundir. Cest-à-dire son hérédife (3); un autre ciupa porteit une balance pour en poer le prit, car les Rumains n'avuient point encore de nonoie (4).

⁽¹⁾ Inelt., L. 11. 18L. 0. S. 1; Acap-Gillo, J. 21, ch 227. On appela cette sorte de testament per au et blews (3) Univers., 18L. 0. S. 2.

⁽³⁾ Tescorette, Instit., I. 11, tit. 2.

⁽a) He n'en eurent qu'en temps de la guerre de Pyrèns Tr Live, partent du siège de Vetes, dit : - Nondon arpestan spri tum erat. « [Liv. re.) (3) Tit. u. 5 : 13.

⁽⁵⁾ Janus J. L. 11, 811. 4, 5 a

Les testaments étaal, comme je hi dift, met au de propte, lis devoirest être fains avec la force de commandement, et par des pruvies que l'en de commandement, et par des pruvies que l'en en propte directres. De lis la eforma une rigée, que l'en ne pourroit donner ai travantes son hérédite que par des pruvies de consendement (c) : d'où il minit que l'en pourroit tout (c) et ordonner que l'entre de consendement (c) : d'où il minit que l'en pourroit tout (c) et ordonner que l'entre foit que l'entre de consendement (c) et ordonner que l'entre de privie, que l'entre de faitlement de privie, de resentent au sont l'entre de faitlement que l'entre de privie, de resentent au sont l'entre de faitlement que le resent le consendement de l'entre de faitlement de privie, de resentent au sont l'entre de faitlement de privie, de resentent au sont l'entre de faitlement de l'entre de l

Lorque le père n'institubit ni ethèridoit ton fis, le tetament deit rompu mais l'étit value. Me, quoiqu'il n'echèridoit ni instituit sa fille. The vois la raison, Quand il n'instituit sa fille, rédoit son fils, il fairoit tort à son petit-fils, qui monit succéde à ninetata i son petit-fils, qui n'instituaton ni ethèridant sa fille, il ne fairoit avanen tet aux enfants de sa fille, qui o'auroient point soccédé ab intenta i leur miere (s), parce qu'instituaton qu'instituit n'instituit n

Les lois des premiers Romains aur les success situat s'ayant peas qu'in mivre lespris du purlog des terres, elles ne restricigierel pa nace, la rédace de femmes, et elles historiers par là sue porte ouverte su lux, qui est toujourn suispratulé de cer ribinese. Eller la soccione (5) E comme les mépares de la restriction de la restriction de la restriction peur propiete consideration la firest faire, que de trier prodes considération la firest faire, que qu'il ne nous en reste que put de mounte par de la rete et qu'en n'es a jusqu'il portir que d'une manière trè confine, je une l'échierie.

Cicéron nous en a conservé un fragment qui défend d'instituer une femme héritière, soit qu'elle fût mariée, soit qu'elle ne le fût pas (6).

L'Épitome de Tite-Live, où il est parlé de cette loi, n'en dit pas davantage (7). Il parolt, par Gicéron (8), et par saint Augustin (9), que la fille, et même la fille uoique, étoient comprises daos la prohibition.

Caton l'ancieo contribua de tout son ponvoir

à faire recevoir cette loi (1). Aulu-Gelle cite na fragment de la harangue qu'il fit dans cette orcasion (2). En empérbant les femmes de succèder, il voolut prévenir les causes du luxe, comme, en permaot la défense de la loi Oppienne, il voulut arrêter le luxe néme.

Dans les Institutes de Justinien (3) et de Throphile (4), on parle d'uo chapitre de la loi Voconienne, qui restreigooit la faculté de léguer. Es lisant ces auteurs, il n'y a personne qui oe pense que ce chapitre fut fait pour éviter que la succession ne fût tellement épuisée par des legs, que l'héritier refusăt de l'accepter. Mais ce o'étnit point là l'esprit de la loi Voconienne. Nous venons de voir qu'elle avoit pour objet d'empécher les femmes de recevoir aucune succession. Le chapitre de cette loi qui mettoit des bornes à la faculté de léguer, entroit dans cet objet; car si on avoit pu léguer autant que l'on auroit voulu, les femmes auroieot pu recevoir comme legs ce qu'elles ne pouvoient obtenir comme succession.

La loi Vecosimos fur faite pour privanti les trop grados richestes du famera. Co fut dono trop grados richestes du famera. Co fut dono des successions considerables doot il fallul te prier, et ano pas de celles qui ne pouvoient ratretenie le hate. La loi fatol noe certaine somme qui devoit tre dononé sux femens qu'elle prioritori de la succession. Ciebras (5), qui nous apprend de la succession. Ciebras (5), qui nous apprend es fait, ne nous di punta quelle étoit este somme; mais Dion dit qu'elle étoit de creat mille sectreres (6).

La bai Voconicane foini faire pour règler les richesuss, et non pas pour règler les passurées, assui Cierron nous dist-l'(2) qu'elle se statuoi que sur ceux qui eléctient inscrits dons le cans. Ceri fournit un prévate pour fluider la loi. Du sait que le Roussoin éclient extrehement forma sit que le Roussoin éclient extrehement forma les républiques écuis de mitre la tetre de la loi. Il yeu des priers qui ne se ferent point inscrire data le cross, pour pouvoir laiser leur ur-cession data le cross.

(1) -Titles, sois mon bentur.-

⁽³⁾ La valgaire, la popillaire, l'exemplaire.
(3) Anguste, par des raisons particulieres, commença a ministre les éléccommis. (Instit., L. 23, til. 2212, § 2.)

⁽⁴⁾ Ad liberos matris labesata hereditas, ex lege xiv tabel non pertinebal, que formior rom harcedes non habent. (Un-NEX, Fragments, UL. NEVI. 9.7.)
(3) Quintus Yocomus, triben da prupir, la proposa. Voyez

Cirron, seconde haveague coutre Ferris. Bass l'Épiteme de Trie-Live, J. xx., Il fast live Voccaius su lieu de Volumaius. (6) dinutis... no quis havedern virginem neve malierem facrete. (Cirio, seconde haveagne entere Ferris.) (7) degra taba, no quis haredem molierem institueret.

⁽¹⁾ Scoonde karangue contre Ferrie.

9) Lev. 112 de la Cité de Dieu.

⁽¹⁾ System de Tite-Live, l. 1114 (2) Lie. 1911, ch. 11. (3) Inclin, L. 11, 111.

⁽³⁾ Faction, L. 10, ES. 1221.

(4) Liv. 11, St. 2221.

(5) -Name crossest plus Factor dandom, quart posses of sem

lege Voconia percentre. (De Fanilius ben. et mnl. 1, 31.)

(6) «Cam lege Voconia multeribus prohiberetur ne qua majorem centum multibus entrenum harrofitatem pemet adire. »

(3) « « » »

⁽¹¹r. urs.)
: [] -Qui crama epri - (Hassique seconde contre Ferres)

violoit point la loi Voconienne, puisqu'on n'en violoit point la lettre.

L'o certain Anius Asellus avoit institué sa fille unique héritière. Il le pouvoit, dit Ciceron; la loi Voconienue ne l'en empéchoit pas, parce qu'il n'étoit point dans le ceus (1). Verres, étant préteur, avoit privé la fille de la succession : Cicécon soutient que Verres avoit été corromou. parce que saus cela il n'auroit point interverti un ordre que les autres préteurs avoient suivi.

Qu'étoient donc ces eitoyens qui n'étoient point dans le cens qui comprenoit tous les citoveus? Mais, selon l'institution de Servius Tullius, rapportée par Denys d'Halicarnasse (2), tout citoven qui ne se faisoit point inscrire dans le cens étoit fait esclave : Ciceron lui-même dit qu'un tel homme perdoit la liberté (3) : Zopare dit la même chose, Il falloit douc qu'il y eût de la différence entre n'être point dans le cens selon l'esprit de la loi Voconienne, et p'être point dans le cens selon l'esprit des institutions de Servius

Ceux qui ne s'étoient point fait inscrire dans les ciuq premières classes, où l'on étoit place seloo la proportion de ses biens (4), n'étoient point dans le cens selon l'esprit de la loi Voconieune : eeux qui n'étoieut point inscrits dans le nombre des six elasses, ou qui o'étoient point mis par les censeurs au nombre de ceux qu'on appeloit erarii. n'étoient point dans le cens suivant les institutions de Servius Tullius, Tellectoit la force de la nature, que des pères, pour éluder la loi Voconienne, consentoient à souffrir la houte d'être coufondus dans la sixième elasse avec les prolétaires et ceux qui étoient taxés pour leur tête, ou peut-être même à être rep voyés dans les tables des Cérites (5).

Nous avous dit que la jurisprodence des Romains n'admettoit point les fidéreomnis, L'espérance d'éluder la loi Voconieune les introdoisit : on instituoit un héritier capable de recesoir par la loi, et on le prioit de remettre la succession à une personne que la loi en avoit exclue. Cette nouvelle maniere de disposer eut des effets bien différents. Les aus rendirent l'hérédité; et l'action de Sextus Pednceus fut remarquable (fi). Ou lui donna une grande sucression; il n'y avoit personne dans le monde que lus qui sût qu'il étoit prié de la remettre : il alla trouver la seuve

du testateur, et lui donna tout le bien de son mari.

Les autres garderent pour eux la succession; et l'exemple de P. Sextilius Rufus fut celebre encore, parce que Ciceron l'emploie dans ses disputes contre les Épicuriens (1). - Dans ma jeunesse, dit-il, je sus prié par Sextilius de l'accompagner chez ses anus, pour savoir d'eux s'il devoit remettre l'hérédité de Quintus Fadim Gallus à Fadia sa fille. Il avoit assemblé plusieurs jeones gens, avec de tres graves personnages; et aucun ne fut d'avis qu'il donnat plus à Fadia que ce qu'elle devoit avoir par la loi Voconicane. Sextilius eut là une grande aurcession dont il n'auroit pas reteou uo sesterce , s'il avoit prefere ce qui étoit juste et hounête à ce qui étoit pule. Je puis croire, ajoute-t-il, que vous auriez rendu l'heredite; je puis croire même qu'Enjeure l'auroit renduc : mais vous n'auriez pas suivi vos principes. - Je ferai ici quelques reflexions.

C'est un malheur de la condition humaine. que les législateurs soieut obligés de faire des lois qui combattent les seutiments naturela mêmes: telle fot la loi Voconienne. C'est que les legislateors statuent plus sur la société que sur le citoyen, et sur lo eitoyen que sur l'bomme. La loi sacrificit et le eitoyen et l'homme, et ne pensoit qu'i la république. Un homme primit son ami de remettre sa succession à sa fille : la loi méprisoit dans le testateur les sentiments de la nature ; elle meprison dans la fille la picté filiale; elle n'avoit aueun égard pour celui qui étoit chargé de remettre l'hérédité, qui se trouvoit dans de terribles eirconstauces. La remettoit-il, il étoit an maurais ritoven; la gardoit-il, il étoit un malbotnète houme. Il n'y avoit que les gens d'un bon naturel qui peusasseut à éluder la loi ; il n'y asoit que les hounétes gens qu'on pôt chuisir pour l'eloder: car c'est toujunes un triomphe à remporter sor l'avatice et les voluptes, et il n'y a que les hounétes gens qui obtiennent ces sortes de triomphes. Peut-être même y auroit-il de la rigacor à les regarder en cela comme de mauvas citoyens. Il n'est pas impossible que le legislateur cut obteun une grande partie de son objet, lorsque sa loi étoit telle qu'elle ne forçoit que les honnétes geus à l'éluder.

Dans le temps que l'on fit la loi Voconienue, les mœurs avoient conservé quelque chose de leur aucieune pureté, On intéressa quelquefois la conscience publique en faveur de la Joi, et l'on fit jurer qu'ou l'observeroit (2); de sorte que le

^{(1) •}Census non-cent. • (Harangue sessade contre Farries.)

⁽³⁾ In araticae pro Cocinna.

⁽i) Cre cieq permières classes étainet si considerables, que quelquefois les acteurs n'en expantient que eunq

⁽⁵⁾ In Carritum tabulas referri ; aracus Seri 6. Cicinon, de Franks, ton, et mal , 1 to

⁽¹⁾ Ciráera, de Pietles bon, et mel , l. 11 (2) Sessilies dunit qu'il avoit juse de l'observer : Lacases re Freiber bon, et met L tr)

probité faisoit, pour ainsi dire, la goerre à la probité. Mais, dans les derniers temps, les mours se corrompirent au point que les fidécommis dureut avoir muins de force pour étuder la loi Voconieuoe que cette loi n'eo avait pour se faire suivre.

Les guerres civiles firent périr un combre indi de cetoyens. Nome, sons Auguste, se trouva prespo d'écrete; il Lilioi la repenyler. On fit les du Popleuses, o il fino inont ired de ce qui pourouil recontrager les colorges à se marier et à coir de ce danta (;). Un des principans unopres soir des estants (;). Un des principans unopres un des la consecue de servicier, et de la dissiance pour exus qui s'y refissient; et, comme la loi Vocusirens avuit resulu les femmes incapable de succèder, la la l'appieuse fit une incapable de succèder, la la l'appieuse fit

dande certaine es essure ente prohibition. Le femme (s), prisont celle qui a voient des edunts, firerest rendues capables de receuvir en truch de telement de leurs matris, elles perest, serviche stetament de leurs matris, elles perest, vertu da tetament de scirangers; tout cel capeuri de la disposition de la la Vocositener; til est el disposition de la la Vocositener; til est renserqualse qu'en a blandonna pas entierrement de la disposition de la la Vocositener; la lei l'apprience (3) permettud à un homme qui sensit un matte de receuvir unter l'interior par le testament de receuvir unter l'interior par le testament de receuvir unter l'interior par le testament de recevir unter l'interior par le testament de l'experiment de l

Il faut remarquer que la loi Pappienne ne rendit les frammen qui avoient trois eufants, capables de soccèler, qu'en vertu du testament des étraugers ; et qu'à l'égard de la succession des parents. El baissa les autriennes lois et la loi Veconienne dans toute leur force (6). Mais cela ne subsista na.

Rome, abymée par les richesses de toutes les nations, avoit changé de mœurs; il ue fut plus question d'arrêter le luxe des femmes. Aulu-Gelle (7), qui vivoit sous Adrien, nous dit que de soo temps la loi Vocouienoe étoit presque anéantie; elle fut converte par l'opulence de la cité. Aussi trauvont-nous, dans les Sentencer de Paul (1), qui vivuit sous Niger, et dans les Fragment d'Ulpiro (3), qui étoit du temps d'Aleanndre Sévere, que les sœurs du côté du père pouvoient succèder, et qu'il ay souit que les parents d'un drepré ples choigné, qui fusuent dans le cas de la prolibition de la loi Voconienne.

Les anciennes lois de Rome avoient commence à paroître dures, et les préteurs ne furent plus touchés que des raisons d'équité, de modération, et de bienséance.

Nous avons vu que, par les aneiennes lois de Rome, les mères o'avoient point de part à la succession de leurs enfants. La loi Vuccoience fut une nouvelle raison pour les en exclure. Mais l'empereur Claude donna à la mère la succession do ses enfants, comme une consolation de leur perte : le sénatus-consulte Tertullien , fait sons Adrien (3), la leur donna lorsqu'elles avoient trois eufants, si elles étoient iogénues; oo quatre, si elles étoient affranchies. Il est clair que ce senatus-consulte n'étoit qu'une extension de la loi Pappienne, qui, dans le même cas, avoit accordé aux femmes les socressions qui leur étoient déférées par les étrangers, Enfio Jostinien (4) leur accorda la succession, judépendamment du nombre de leurs enfants.

Les mêmes causes qui fireot restreindre la loi qui empéchoit les femmes de succèder, fireot renverser peu à peu celle qui avoit géné la suecession des parents par fenimes. Ces lois étoicot très conformes à l'essrit d'une bonoe république, où l'on doit faire en sorte que ce sexe ne puisse se prévaloir pour le luxe, ni de ses richesses, ni de l'espérance de ses richesses. Au eontraire. le luxe d'une monarchie rendant le mariage à charge et coûteux, il faut y être invité, et par les richesses que les femmes peuvent donoer, et par l'espérance des successions qu'elles peovent procurer. Ainsi, lorsque la monarchie a'ctablit à Rome, tout le système fut chaucé sur les successions. Les préteurs appelèrent les parents par femmes, au défaut des parents par mâles; an lieu que, par les anciennes lois, les parents par femmes o'étoieut jamais appelés. Le sénatus consulte Orphitien appela les eufants à la succession de leur mère; et les empercurs Va-

(1) Veyra ce que j'en ai dit su livre viagt-troisième , chapi-

(1) Vopes sur ceci les Fragments d'Upien, tit un. 5 15.
(3) La même différence et grouve dons plusieurs dispositions de la loi Pappirane. Vopes les Fragments d'Upien, 5 4 45 3.
31. Greifer, 21 in même no. 1 6.

(4) Qual tibl flieles, vel filis, nascitur ex me ,
Jura parentis habes ; propter me aeriberis hanes.
Junius, , satire m.

JUVÉNAL, SALIER IX.

(3) Voyes la loi IX, code Théodosien, de Bonis prescriptorum;
et Dion, I. LV. Voyes les Fragments d'Élipien, Iil. déraier, 5-8,

etti. 1211, 53. (5) Fragments d'Ulpise. Ut-1212, 5 1; Sesona, liv. 2, chapitre 115.

[7] Liv. xx. cb +-

(r) Dir. 19, tit. 111, 5 3.

(3) Cest-a-dire l'empresur Pie, qui prit le nom d'Adrire poi adoption

(1) Leg. 3, cod. de Jure Aderescum, Inshit, I. 111., 51 191. § 1. de Senatus consulte Terrellinae

lemina. Thiolog, et Arealiu (1), appellemt le pritisentials par li fille à la mersaino du grand-pire. Enfa l'emperer Justiniare dei partisentiale principale de l'emperer Justiniare dei partise montre versige de dorisi anziere sur les nocressione : il diabilit trois ordres d'héritiers, les nocressione : il diabilit trois ordres d'héritiers, ana accume divincione extre les miles et les females, entre les parrents per femmes et les parents par miles, et abrogas toutes eviles qui recisient à cet égard (5). Il est saivrie ha nature même, en s'écartant de ce qu'il appela les embarres de l'ancience jurisproduces.

LIVRE VINGT-HUITIÈME

1 DE L'ORIGINA ET DAS EÉVOLUTIONS DES LOIS CIVILES CHEZ LES PRANÇOES.

CHAPITRE PREMIER.

Du différent caractère des lois des peuples germains.

Las Prance étant corté de lour pays, à ficure vicilizar part les que de les matine los les dissipares (D. La tribu des Prancs ripuisres Vicina ques (D). La tribu des Prancs ripuisres Vicina silicus, coli Corisi (d.). A celle de Prancs Prancs litras, elle comerca ses mages et Théodorie (d.) et d'Austraise, les finanties par écrit. Il re-cuellit de nôme les uaspre des Basurais (d. de Alemands (d.)) qui dipendient et des nortes para l'acceptation de la companie del la companie de la companie del la

Leg. 9., cod. de Suis se legatomia liberia.
 Leg. 12., cod. de Suis at legitimis liberia; et les Novelles

332 et 202.
(3) Yopes le Prologne de la toi solique M. de Leilenctz dit dans son. Traini de l'éregues des Fonnes, que cette les fon thet sensait e règne de Cleurie; mais cité ne par l'étre essait que les Fonnes fonnest actis de la Gremanie : ils n'entendedent pas pour lors le largest tactis de la Gremanie : ils n'entendedent pas pour lors le largest taujes.

(a) Voyes Gelgoise de Tones.
(b) Voyes le Prologne de la los des Baseross, et celus de la Lec

(6) But.

given fat dound pur le même Théodoric (1), più gove fat Thuringino Action and the Théodoric (1), più que les Thuringino Action and such particular March Frisson spatt été assunis par Charles March Le Frisson spatt été assunis par Charles March Le Gharlesague, qui le premier doupat le Say par le premier doupat le Say lière ces deux dernières codes pour voir qu'Alve tent des mains de vaniqueures. Le March des Bourgeignens, et les Lombards, synt los for respunses, frant écreire leurs lière des respunses, frant écreire leurs lière des respunses, frant écreire leurs lière des respunses, frant écreire leurs lière aux mais pour les suivre eur-mêmes.

cus, miss pour les suive accuments.
Ill y a, dans los insiques et require, due clied de Alfranach, de Enterné, de l'Indica de Alfranach, de Carrie, de l'Indica de Alfranach, de considerate de l'Alfranach, de septingui a vivail point été afficial per so sete espe de l'Enc changieres per parer que ces popies de Encade, present dans levent de l'Alfranach de l'Alfranach de la verse de la carrie de l'Alfranach de

du lour. Le royaume des Bourguignons ne nheitign ausce long-tempa pour que les lois de popt instance long-tempa pour que les lois de popt instance long-tempa pour pour pour les cerceir de grands desagrent. Considendad et Sigiamond, qui recoellerel the suger, afterent presque les derenier de levenie. Les lois des Lombarchs requerent philité aiment les lois des Lombarchs requerent philité aiment finerent aimètes de cettles de Grinnold, de Libprund, de Rachin, d'Astitulplee, mis des private point de mouvelle farme. Il n'il nis six de même des lois des Wiisigelas (1); levera de même des lois des Wiisigelas (1); levera les refondirent, et les firmat résolute se refondirent, et les firmat résolute par les résolutions et les firmat résolute et les résolutions et les firmat résolute et les résolutions et les firmat résolute et les firmat résolutions et les firmat résolutes et les firmat résolutes

clergé.

Les rois de la première race étèrent bies aus lois saliques et ripuaires ce qui ne pouveit absolument s'accorder avec le christianisme: nau it en laissèrent tout le fond (4). C'est ce qu'us se

peut pas dire des lois des Wisigoths. Les lois des Bourguignons, et sur-trut celes des Wisigoths, admireut les peines corporelle.

(1) Let Auglierum Werinorum, bec est, Therapoeth (5) Ils te associal point écrier.

(2) Euroe les donne : Leurejight les cerriges, Veyre la Cernique d'Inidore, Chuiselassinde et Recensinde les rétentents. Esqu di faire le code que nous avons, et en donns la visuanous una vérigues : on conservar pourtant les lon de Quadrnisole et de Recensus de , comme il paroit par le soisene retele de Talida.

tile de Tolède

(1) Vonez le Protogue de la tre des Reveres.

Les lois saliques et ripuaires ne les reçurent pas (1); elles conservérent mieux leur caractère.

Les Boorguignons et les Wisigoths, dont les provinces étoient très exposées , cherchérent à se conrilier les aneiens habitants, et à leur donner des lois civiles les plus impartiales (a); mais les rois francs , sûrs de leur puissance , n'eurent pas

ers égards (3).

Les Saxons, qui vivoient sous l'empire des Francs, eurent une humeur indomptable, et s'obstinérent à se révolter. On trouve dans leurs lois (4) des doretés du vainqueur, qu'on ne voit point dans les autres codes des lois des barbares. On y voit l'esprit des lois des Germains dans

les peines pécuniaires, et celui du vainqueur dans les peines afflictives. Les crimes qu'ils foot dans leur pays sont punis corporellement, et on ne suit l'esprit des lois

rermaniques que dans la punition de ceux qu'ils commettent hors de leur territoire. On y doclare que, pour leurs crimes, ils n'au-

ront jamais de paix, et on leur refuse l'asile des églises même.

Les évêques eurent une autorité immense à la cour des rois wisigoths; les affaires les plus importantes étoient décidées dans les conciles, Nous devons au code des Wisigoths toutes les maximes, tous les principes, et toutes les vues de l'ioquisition d'aujourd'hui; et les moines n'ont fait que copier, contre les Juifs, des lois faites autrefois par les évêques.

Du reste, les lois de Gondebaud pour les Bourguignons paroissent assez judicieuses; celles de Rotharis et des antres princes lumbards le sont encore plus, Mais les lois des Wisignths, relles de Recessuinde, de Chaindasuinde et d'Égiga, sont puériles, gauches, idiotes; elles n'atteignent point le but ; pleines de rhétorique, et vides de sens, frivoles dans le fund, et gigantesques dans le style

(1) On en trouve sculement quelques-unes dans le décret de (1) Voyex le Protogue du Code des Bourguignenz, et le Code

mome; ser-tool le tit. RES. \$ 5, et le lit. EXEVER. Voyes soul Geegoire de Tours , L. rr. eb. unrerre ; et le Code des Wisi-

(3) Voyes ci-dessous le ch. zzr

(4) Voyes le ch. 11, 5 S et 9; et le ch. 14, 5 3 et 7.

CHAPITRE II.

Que les lois des barbares furent toutes person-

C'est un caractère particulier de ces lois des barbares, qu'elles ne furent point attachées à un certain territoire : le Franc étoit jugé par la loi des Francs, l'Allemand par la loi des Allemands, le Bourgnignon par la loi des Bourguignons, le Romain par la loi romaine: et, bien loin qu'on songràt dans ces temps-là à rendre uniformes les lois des pemples conquérants, on ne pensa pas

même à se faire législateor du peuple vaincu. Je trouve l'origine de cela dans les mœurs des peuples germains. Ces nations étoient partagées par des marais, des lacs, et des forêts : on voit même dans Cesar (z) qu'elles aimoient à se separer. La frayeur qu'elles eureut des Romains fit qu'elles se réunirent : chaque homme, dans ces nations mélées, dut être jugé par les usages et les coutumes de sa propre nation. Tous ces peoples, dans leur particulier, étoient libres et independants; et, quand ils furent mélés, l'indépendance resta encore : la patrie étoit commune, et la république particulière; le territoire étoit le même, et les nations diverses. L'esprit des lois personnelles étoit done chez ces peuples avant qu'ils partissent de chez eux; et ils le portérent dans leurs conquêtes.

On trouve cet usage établi dans les Formules de Marculfe (2), dans les codes des lois des barbares, sur-tout dans la Loi des Ripuaires (3), dans les décrets des rois de la première race (4), d'où dériverent les capitulaires que l'on fit ladessus dans la seconde (5). Les enfants suivoient la loi de leur père (6), les femmes celle de lenr mari (7), les veuves revenoient à leur loi (8), les affranchis avoient celle de leur patron (9). Ce n'est pas tout : chacun ponvoit prendre la loi qu'il vouloit ; la constitution de Lothaire Ier exigea que ce choix fût reudu public (10).

⁽¹⁾ De Belle Gallico , 1, vs. (a) Lie. c. form &

⁽²⁾ Ch. surt (4) Celai de Clotaire, de l'an 560, dans l'édition des Capitolaires de Bolone , t. s. art. 4 ; fâid , in fine. (5) Capitelaires ajontés à la Loi des Lombords , l. v, tit. xxv ,

ch. 1221; L 11, UL 211, ch. 111; et 18. 111, ch. 1 et 11. (5) Bid., 1. m, tit. v. (2) Bed., I. 11, Ut. var., ch. 1.

⁽⁸⁾ Did., ch. 11.

⁽a) Bod., 1. m, tit. cere, ch. it. (20) Dues la Les des Lemberris, L. 11, brl. 1711.

CHAPITRE III.

Différence capitale entre les lois saliques et les lois des Wisigoths et des Bourguignons,

J'ar dit (1) que la loi des Bourgnignons et celle des Wisigoths étoient impartiales : mais la loi salique ne le fut pas; elle établit entre les Francs et les Romains les distinctions les plus affligeautes. Quaud (2) on avoit tué un Franc, uu barbare, ou un homme qui vivoit sous la loi salique, on payoit à ses parents une composition de 200 sous; on n'en pavoit qu'une de 100, lorsqu'on avoit tué un Romain possesseur (3), et seulement une de 45, quand on avoit tué un Rumain tributaire : la composition pour le meurtre d'un Franc, vassal (4) du roi, étoit de 600 sous, et celle du meurtre d'uo Romain, convive (5) du roi (6), n'étoit que de 300. Elle mettoit donc une cruelle différence entre le seigneur franc et le seigneur romain, et entre le Franc et le Romain qui étoient d'une coodition médiocre,

Ce n'est nos tout : si l'on assembloit (+) du monde pour assaillir un Franc dans sa maison, et qu'on le tuit, la loi solique ordunnuit une composition de 600 sons; mais, si on avoit assailli un Romain on un affrauchi (8), on ne payoit que la moitié de la composition. Par la même lui (9), si un Romain enchainoit un Franc, il devoit 30 sons de composition; mais si un Franc enchainoit na Romain, il u'en devoit qu'une de quinze. Un Franc, dépouillé par un Romain, avoit soixautédeux sous et demi de composition; et un Rumain, déponillé par un Franc, n'en recevoit qu'une de trente. Tout cela devoit être accablant pour les Romains

Cependant un autenr rélèbre (10) forme un systeme de l'établissement des Francs dons les Gaules, sur la présupposition qu'ils étuient les meil-

- (t) Au ch. t de ce livre. (2) Locustique, III. LIEV. S 1.
- (3) Qui rea in pago ubi ermanet proprias habet, (Les astique, 115. Tary, 5 th. Years seem by 5 a b
- (4) Qui in truste dominica est. (Ibid., till attv. § 4-) (5) St romanua homo conviva ergia forrit. (Hod., § G.)
- (6) Les principairs Romains s'estarborent a la coir, cos on le voit par la vie de plimieurs évéques qui y fucent elevés. Li n'y avoit goare que les Romanas que amornt écrire.
- (2) Los selegar, tot way. (8) Lulus, dont la condition était meilleure que celle du serf
- (Lai des diemends, ch. sec.) (9) Tet ausr. \$ 1 et 4.

(re) L'abbe De Bos.

leurs amis des Romains. Les Francs étoient door les meilleurs amis des Romains, eux qui leur firent, eux qui en recurent des manx effrovables (1)? Les Francs étoient amis des Romains, eux qui, apres les avoir assujettis par les armes, les opprimerent de sang-fruid par leurs lois? Ils étoient amis des Romaius, comme les Tartares qui conquirent la Chine étoient amis des Chinois.

Si quelques évéques catholiques oot voulu se servir des Francs pour détruire des rois ariens, s'equit-il qu'ils aient desiré de vivre sous des peuples barbares? En peut-on conclure que les Francs ensseut des égards particuliers pour les Romaius? J'en tirerois hien d'autres cousequences: plus les Francs furent sûrs des Romains, moins ils les menagèrent.

Mais l'abbé Du Bos a puisé dans de mauvaises sources pour un historien, les poètes et les orateurs; ce n'est point aur des ouvrages d'ostentation qu'il faut fouder des systèmes.

CHAPITRE IV.

Comment le droit romain se perdit dans le pars du domaine des Francs, et se conserva dans le pays du domaine des Goths et des Bourguignons.

Las choses que j'ai dites donneront du jour à d'autres, qui ont été jusqu'ici pleines d'obscurités. Le pays qu'on appelle aujourd'hui la France fut gauverne, dans la première race, par la loi romaine ou le cade Théodosien, et par les di-

verses lois des harbares qui y habitoient (2). Dans le pays du domaine des Francs , la loi salique étoit établie pour les Francs, et le code Théodusien (3) pour les Romains. Dans celui de domaine des Wisigoths, une commitation du cole Theodosien, Lite par l'ordre d'Alarie (4), regla les différents des Romaius; les coutumes de la nation, qu'Eurie fit rédiger par écrit (5), déciderent ceux des Wisigoths. Mais pourquoi les lois saliques acquirent-elles une autorité presque géaisrale dans le pays des Fraucs? Et pourquoi le droit

⁽¹⁾ Témoin l'expédition d'Arbogaste, dans Grégoire de Tonn.

Moseire, L 11. (a) Les France, les Wingoths, et les Bourguignous. (3) It fet for l'on 458.

⁽¹⁾ La vinctiene année du ségne de er prince , et publier deux aus apres par Anten, comme il paroit par la preface de

^{5.} Unn los de l'ere d'Espagne (Chronique d'Isniere

romain s'y perdit-il peu a peu, pendant que, dans le domaine des Wisigoths, le droit romaiu s'étendit, et eut une autorité générale?

Je dis que le droit romain perdit son usage chez les Franes, à cause des grands avautages au'il v avoit à être franc (1), barbare, ou bomme vivant sous la loi salique : tout le monde fut porté à quitter le droit romain, pour vivre sous la loi salique. Il fut sculement retenu par les ecclésiastiques (2), parce qu'ils n'eurent point d'intérêt à changer. Les différences des conditions et des rangs ne consistoient que dans la grandenr des compositions, comme je le ferai voir ailleurs. Or, des lois (3) particulières leur donnérent des compositions aussi favorables que celles qu'avoient les Francs : ils gardérent donc le droit romain. Ils n'en recevoient aucun préjudice, et il leur convenoit d'ailleurs, parce qu'il étoit l'ouvrage des empereurs chrétiens.

D'un autre côté, dans le patrimoine des Wisigolhs, la loi wisiguthe (4) ue donnaut aucun avantage civil aux Wisiguths ur les Romains, les Romains n'eurent aucune raison de ceser de viver sous leur loi pour vivre sous une autre: ils gardérent done leurs lois, et ne prireut poiut celles des Wisicollis

Ceci se coulirme à mesure qu'on va plus avant. La loi de Goudebaud fut très impartiale, et ne fut pas plus favorable aux Bourgnignous qu'aux Romains. Il paroit, par le prologue de cette loi, qu'elle fut faite pour les Bourguignous, et qu'elle fut faite encore pour regler les affaires qui pourroient unitre entre les Romaius et les Bourguignous; et dans ce dernier cas, le tribunal fut mi-parti. Cela étoit nécessaire pour des raisons particulières, tirées de l'arrangement politique de ces temps-là (5). Le droit romain subsista dans la Bourgogue, pour régler les différents que les Romains pourroient avoir entre eux. Ceux-ci n'eurent point de raison pour quitter leur lui, comme ils en eurent dans le pays des Francs; d'autaut mieux que la loi solique n'étoit point

(s) Francum, and barbarom, and bominess qui salica lega tink (Lex aclique, til. XLIO , § s.) établie en Bourgogue, comme il paroît par la fameuse lettre qu'Agobard écrivit à Louis-Le-Débonnaire.

Agobard (1) demandoit à ce prince d'établir la loi salique dans la Bourgegue : elle n'y étoit donc pas établie. Aiusi le droit romain subsista, et subsiste encore dans tant de provinces qui dépendoient autrefois de ce royaume.

Le droit romain et la lui gothe se maintiment de même dans le pay de l'établissement des Goths: la loi sailque n'y fut jamais reçue. Quand Feprin et Clarafe sattet en classérent les Sarrasins, les villes et les provinces qui se sonnivent des princes (c) domandérent à conserver leurs. lois, et l'obliment : ce qui, malgré l'usage de ces tempels do tottes les lois échient persouuelles, fut production de la conserve leurs de l'est de l'est de la conserve leurs lois contra les lois échient persouuelles, fut plant le la conserve leurs de l'est de l'est

Cela se prouve par l'édit de Charles-le-Chauve, donné à Pistes l'an 863, qui (3) distingue les pays dans lesquels on jugeoit par le droit romain, d'avec cenx nú l'ou u'y jugeoit pas.

L'édit de Pictes prouve deux chooses l'Bune, qu'il y avoit de pays voi l'on jugrois selon la loi romaine, et qu'il y en avoit où fon ne jugeoit point selon rette lois l'autre, que ce pays voi f'on jugeoit par la loi romaine febient précisément eux oi on la suit cuoren sujuard'hui, comme il paroit par ce même édit (4). Aissi la distinction de pays de la Farance contunière, et de la France règie par le drait écrit, évoit déja établie du temps de l'édit de Pictes.

J'ai dit que, dans les commenéements de la monarchie, tottes les lois étoient personnelles : ainsi, quanul l'Alit de Fisses distingue les pays du droit romain, a'quanul l'Alit de Fisses distingue les pays du droit romain, a'qua expe cave qui ne l'évoient pass, cela signific que, dans les pays qui n'évoient point pays du droit romain, tant de gens avoient éboisi de vivre sons quelqu'une det lois des pemples barress, qu'il n'y a colt presupe plus personne, dans ces contrées, qu'il n'y a colt presupe plus personne, dans ces contrées, qu'il n'y a colt presupe plus presupens de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que, dans les pays de la loi romaine, et que que person qui envent et bois de vivre sons les luis des perspels harbares.

(1) Acon. Oproc.
(2) Vayue Gravuis de Tühnel, dans le Recastil de Durberne.
L. 111, p. 266. «Parta pertiume cum Francia, qued tille Gabilparitie Ispain, nurchres pairaris vivanter et un Nathebennia prioriarie Papien, nurchres pairaris vivanter et un Nathebennia prioriarie Dippoin anhipitier». Et me Chemiege de Pin 196, reggerier per Leide, filiation de Lacquadel et l'Austrea. Partie prepier de la Septiment, dans l'ascendaire in Cartalier.
Ira pragier de la Septiment, dans l'ascendaire in Certaines, dans la Recuel de Durberne, Et. 11, 200.

(1) « In alla terra in qua judiria serundum legem romatam terminantur, secundum ipaom legem judicetur; et in illa terra

in qua, etc. (Art. 16.) Voyra amai l'art. 2n. (a) Vayra les art. 12 et. 16 de l'édit. da Pistes, sa Caralina . In Varbona, etc.

^{31111. [}Let 20/que, til. XIII ; § 5.] (2) "Selon Ia loi romaine nous inquelle l'iglise vit, - est-il dit film la Let des Répasiers, til. 58. § 1. Voyes sons les autorités sons nousère la-desson, exproctors par M. Decenge, su mot Lex

³⁾ Vyper ber zepithaliren ajonten i it fatt neitger, dam Lindmirene, ih in fine derette in i, at fen deuer corler a fen hinderhenen, bei in die ertette in i, at fen deuer corler a fen hinderhenen sow fen geleitligen den erstensatigene a cet gazed, Vopen stell in better de Castermangen & Popins on file, real Village (E. Par. 180), dans Febitierne de Bilans, i. v., p. 430, abl. It set dit gelvan recicatation det recevers une econogoniste integles et de Beconsi der Capatitalere, i. v., art. 300, n. v., édit, de Balanc.

⁽b) Fen parieral adlesses, love treatment, ch. ve, ver, ver,

Je sais bien que je dis ici des choses nouvelles; mais, si elles sont vraices, elles sont très aucieunes. Qu'importe, après tout, que ce soit moi, les Valois, ou les Bignons, qui les aient dites?

CHAPITRE V.

Continuation du même suiet.

L loi de Gondebaud subsists longtemps chee Les Bourguignous, occurrementa i vez la loi romaine: elle y écolt encore eu usage du temps de Louis-Eebbenauer : le lettre d'Agodra de laise aueun donte là-desus. De même, quoique l'écil de l'étate appelle le pars qui avoit d'évecupé par les Whigelts, le pays de la loi romaine, la loi de Whigelts y aubsistoit toujours; es qui au part le ymole de Troyes, tran son Louisles Philographe de l'appe, et el-dre que durce aus après l'étil de l'éties d'est de l'étil de l'éties de l'étil l'étil de l'éties d'est de l'éties de l'éties de l'éties de l'éties de l'éties d'est de l'éties de l'éties de l'éties de l'éties de l'éties de l'éties d'est de l'éties d

Dans la suite, les lois gothes et bourguignones périrent dans leurs pays même, par les causes générales (1) qui firent par-tout disparoitre les lois personnelles des peuples barbares.

CHAPITRE VI.

Comment le droit romain se conserva dans le domaine des Lombards.

Tour se plie à mes principes. La loi des Lombards étoit impartiale, et les Romains n'eurent accun intérêt à quitter la leur pour la prendre. Le motif qui engagea les Romains sons les Francs à choisir la loi salique, u'eut point de lien en Italie; le droit romain s'y maintint avec la loi des Lombards.

Il arriva même que celle-ci cêda în droît romain; elle cessa d'être la loi de la nation dominante; et, quoi pu'elle continuit d'être celle de la principale noblesse, la plupart des villes s'érigèrent en répobliques, et cette noblesse tomba, on futetterminée (2). Les citoyens des nouvelles républiques ne fureut point portés à prendre une loi qui établissel l'unage du combat judiciaire.

(1) Yopen ci-deasous, les ch. 11, 2 et 21.

(3) Yopen ce que dit Machiavel de la desiruction de l'ancien
noblesse de Florence.

et dont les institutions tenoient beaucoup au coulumes et aux usages de la chevalent peclergé, dés-lors si paissant en Italie, virant que tout sous la loi romaine, le nombre de ena qui suivoient la loi des Lombards dut toujon dispinare.

Distilleurs, la loi des Lombards d'unit pais cette majesté de d'orti comais, qui rappois. Cette majesté de d'orti comais, qui rappois. l'Italie l'ulée de sa domination sur toste la brer. Elle n'e avoir jas l'étendue. La loi des Lombards et la loi romaine ne pouvoient plus servir qui suppléer aux stattus des villes qui étaient si gées en républiques : or, qui pouvait miser ; suppléer, ou la loi de Lombards, qui e attent que sur quelques cus, ou la lei romaine qui le mabrassoit tous.

CHAPITRE VII.

s Comment le droit romain se perdit en Espaya.

Lise shows allevent autrement en Esperic oli den Wilsigneht trimoph, et ile deri reasi a'y perefit. Chaindassinder (p. et Recominé (l) reproceiviera les lois irronasines, et le periori proceiviera les lois irronasines, et le periori sonicie foi trimore. Parter principale con sonicie foi trimore. Parter principale con probibblion des mariges entre les Gales et les Romains (3). Il est clair que ece deux loi visibipales conses de séparation qui étoate entre les mice septir i cer oi vaoloit eclere qui étoate entre codo tet les Romains. Or, ou pessoil que riecolhe et les Romains. Or, ou pessoil que riecolhe et les Romains. Or, ou pressi que rieporte de la consiste de la cons

Mais, quoique les rois des Wisigoths emei procrit le droit romain, il subsista teijons dan les domaines qu'ils possédoient dans la Guis les er idionale. Ces pays, éloigoés du centre de la mouarchie, vivoient dans une grade iolipindance (4). On voit, par l'histoire de Vanha, qu' monta sur le trôue en 672, que les natures de

 (s) Il commença à régner en 642.
 (a) -Nous ne voulons plus être tourmentes par les béséens gères, al par les romaines. (Les des Wisignets, L. 15, 16 1. § 1

et ro.)
(3) Ut tum Gotho Romanam , quam Romana Gotham, natomonto licrat sociari. (Lei des Wingesta, 1. 111, tite i. de-

pitro 1.)

(4) Voyra dans Camindore Ire condescendances que Thindustros des Ostrogotha, prince le plus accredité de son temps, rei

pour elles. (Lir. er, lett xix et xxvs.)

pays avoient pris le dessus (1) : ainsi la loi romaine y avoit plus d'autorité, et la loi gothe y en avoit moins. Les lois espagnoles ne convenoient ni à leurs manières, ni à leur situation actuelle. Peut-être même que le peuple s'obstina à la loi romaine, parce qu'il y attacha l'idée de sa liberté. Il y a plus : les lois de Chaindasuinde et de Recessulude contennient des dispositions effroyables contre les Juifa : mais ces Juifs étnient puissants dans la Gaule méridionale. L'auteor de l'histoire du roi Vamba appelle ces provinces le prostibule des Juifs. Lorsque les Sarrasins vinrent daos ces provinces, ila y avoient été appelés : or , qui put les y avoir appelés, que les Juifs nu les Romaius? Les Gotha furent les premiers opprimés, parce qu'ils étoient la nation dominante. On voit dans Procope (a) que, dans leurs calamités, ils se retiroient de la Gaule narbonnoise en Espagne. Sans doute que, dans ce matheur-ci, ils se réfugièrent dans les contrées de l'Espagne qui se défendaient encore; et le nombre de ceux qui, dans la Gaule méridionale, vivoient sous la lui des Wisigoths, en fut beaucoup diminué.

CHAPITRE VIII.

Fauz capitulaire.

Ca malheureux compilateur, Benoît Lévite, m'alle-t-l pas transformer cette loi m'sigothe, qui défendnit l'usage du droit romain, euu capitulsire (3) qu'on attribus depuis à Charlemagne l' Il fit de cette loi particulière une loi générale, commain par tout l'univers.

(1) Le révelle de ces provinces fut une défection générale, comme il parott par le jugement qui est à la gaite de l'histoire. Paulus et se adhérents attoinel Romanios il faireux même fuvoirius par les évêques. Vamba n'ous pas faire mouve les sidineus qu'il avoit vaincus. L'autore de l'histoire appetle la Gaule meléonnoire le nouerice du la prefidie.

(2) -Gothl qui cladi superformet eu Galita cum unneibus liberisque egrani, lu lluspanium ad Tendim jam palam tyrannum se riceperunt. (De Beito Gothorum, L. 1, cup 2221.)

(3) Capitelaires, edit. de Balese, L. vz., ch. coccasar, p. 981, ton. 1.

CHAPITRE IX.

Comment les codes des lois des barbares et les capitulaires se perdirent.

Las lois saliques, ripuaires, bourguignones et wisigothes eessérent peu à peu d'être en usage chez les François : voici comment.

Les fiefs étant devenus bérédisires, et les artire des étant étandes, il avitardouit beaucoup d'usages auquels est lois n'étaient plus applicables. One n'entit bien l'esperi, qui ésait de règler le plapart des affaires par des ancedes: mais, les videurs yant aux doute changé, les des la commandation de la commandation de de chartes (1), oldes ségiones fisioles les anordes de chartes (1), oldes ségiones fisioles les anordes de qui devisient être parée dans leurs petit tribusans. Ainsi l'en suivit l'espeit de la loi, sun suivre la loi même.

D'aitleurs, la France se trouvant divisée en une infinité de petites seigneuries, qui reconnoissoient plutôt nne dépendance féodale qu'une dépendance politique, il étoit bien difficile qu'une seule loi put être autorisée : en effet, on p'anroit pas pu la faire observer. L'usage n'étoit guère plus qu'on envoyêt des officiers extraordinaires dans les provinces (2), qui enssent l'aril sur l'administration de la justice, et sur les affaires politiques. Il paroit même, par les ehartres, que lorsque de nouveaux fiefs s'établissoieut, les rois se privoient du droit de les y envoyer. Ainsi, lorsque tout à pen près fut devenu fief, ces officiers ne purent plus être employés; il n'y eut plus de loi commune, parce que personne ne pouvoit faire observer la lui commune.

Les lois saliques, bourgniguones et wisigothes furent donc extrêmement négligées à la fin de la seconde race, et, au commencement de la troisième, on n'en entendit presque plus parler.

Sou les deux premières races, on assembla ouveut la nation, c'est-à-dire le seigneurs et le évâques: il n'émit point encore quostion des communes. On chercha data ces assemblées à règler le clergé, qui étoit un corps qui se formoit, pour ainsi dire, sous les conquêrants, et qui établissoil ses péréquières. Les lois filtes dans ces asemblées sont ce que nous appelous les capitalaires. Il arriva quatre chaos: Les lois des fiels

⁽t) M. de la Thaumaniere en u preseilli plusieurs. Voyes, par exemple, les ch. 123, 1237 et autres.

⁽²⁾ Missl demissiri.

s'établièment, et une graude partie des biens de Péglie fat gauvernie par les lois des fiefs; les ecclesimiques se sigurerent davantage, et négligierna des lois de réctures (?) oi fis à navionat pas été les souls réformateurs; on recurilit les conons des conciles (3), et les dévirable of supars; et le clergé reçat ess lois comme venant d'une source plus pure. Depuis l'érection des grands fiés, les ross n'eucrets plus, comme j'ai dit, des envojet dans les provinces purs fiére observer des lois chamées d'eax; simit, sous la troisième rece, ou c'auctotif plus parter de expinalires.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet.

On ajouta plusieurs capitulaires à la loi des Lombards, aux lois saliques, à la loi des Bavaruis. On en a cherché la raison; il faut la prendre dans la chose même. Les capitulaires étoient de plusieurs espèces. Les nos avoient du rapport au gouvernement politique, d'autres au gouvernement économique, la plupart au gouvernement ecclésiastique, quelques-uns au gonvernement eivil. Cenx-de cette derniere espere furent ajoutés à la lui eivile, c'est-à-dire aux lois persoonelles de chaque natiou ; e'est pour cela qu'il est dit dans les capitulaires, qu'on n'y a rien stipule contre la loi romaine (3). Eu effet, eeux qui regarduient le gouvernement économique, ecrlesiastique, on politique, n'avoient point de rapport avec cette lui, et ceux qui regardoient le guavernement civil u'eo eurent qu'aux lois des peoples barbares, que l'on expliquoit, corrigeoit, augmentoit, et diminuoit. Mais ces capitulaires, ajoutés aux lois persounelles, firent, je crois, négliger le corps même des capitulaires. Dans des temps d'ignorance, l'abrège d'un ouvrage fait souvent tumber l'ouvrage même.

(i) des la reliquir. del Carricol-Charre dans l'explica de de Para Lian. A some prissane qu'elle aux l'hances de la registrare. Si unable qu'il ne prosposit dépà la rissis. Qu'il no saire dans la liberari de nomes a sombre infest de qu'il no proposit de l'acceptant de la rissis année infest de la registrare. Si unable qu'il ne prosposit de visa de la rismar, some cellerans. Después Perin en au la beaucop dessa la rismar, some der élabete. Missone le receptide evene de la rismar des cellerans. Después Perin en au la beaucop dessa la rismar, some der élabete. Missone le receptide evene de la rismar de cellerans. Después les receptios assons des paps dérons m⁴ les parties. Destreasses. Ce printe recept des sons de paps dérons m⁴ les parties. Destreasses. Ce printe recept des sons de paps dérons m⁴ les parties de l'acceptant de destreasses de la partie de la reliquir de la reliquir de la reliquir de destreasses de la reliquir de la reliquir de la reliquir de destreasses de la reliquir de la reliquir de la reliquir de destreasses de la reliquir de la reliquir de la reliquir de destreasses de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la reliquir de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la reliquir de la reliquir de la reliquir de de la

CHAPITRE XI.

Autres causes de la chute des codes des lois des barbares, du droit romain, et des capitulaires.

Lonsoux les nations germaines conquirent l'empire romaio, elles y trouverent l'usage de l'écriture; et, à l'imitation des Romaius, elles rédigérent leurs usages par écrit (1), et en firent des codes. Les règnes malheureux qui suivirent celui de Charlemagne, les invasions des Normands, les guerres intestioes, replongérent les nations victorieuses dans les ténèhres dont elles étoient sorties; on ne sut plus lire ni écrire. Cela fit oublier, en France et en Allemagne, les lois barbares écrites, le droit romain, et les capitulaires. L'asage de l'écriture se conserva mieux en Italie, où régnoient les papes et les empereurs grees, et où il y avoit des villes florissantes, et presque le seul commerce qui se fit ponr lors. Ce voisipare de l'Italie fit que le droit romain se cooserva mieux dans les contrées de la Gaule autrefois sonnises aux Goths et aux Bourguignoos; d'autant plus que ce droit y étuit une loi territoriale et une espèce de privilège. Il y a apparence que c'est l'ignorance de l'écriture qui fit somber en Espagoe les lois wisigothes. Et, par la chute de tant de lois, il se forma par-tout des contumes

Les lois presonnelles tombrenit. Les compositions, et ce que l'un appeloit freda (a), se righreof plus par la coutune que par le teste dec lois. Ainsi, comme, daus l'établissement de la monarchie, on avoit passé des u-ages des Grmains à des lois écrites, on reviut, quelques siècles après, des lois écrites à des usages non écrits.

CHAPITRE XII.

Des coutumes locales; révolutions des lois des perples barbares et du droit romain.

On voit par plusieurs monuments qu'il v avoit

(1) Cris est marqué expresement dans quelques prologues de ces celes. On vots seine dans les lois des bannas et des Frams des dispositions héférentes, acton les divers districts. On sporta à ces unages quelques dispositions particulares que los ceremistantes adaptents telles furent les lois durars cende la

iazone. (a) Fen parlerai sillence

déia des contumes locales dans la première et la seconde race. On y parle de la contume du lieu(1), de l'usage ancien (2), de la coutume (3), des lois, et des coutumes (4). Des auteurs ont ern que ce qu'on nommuit des coutomes étoient les lois des peuples barbares, et que ce qu'on appeloit la loi étoit le druit romain. Je prouve que cela ne peut être. Le roi Pepin ordonna que par-tont où il n'y auroit point de lui ou suivroit la coutume, mais que la contume ne seroit pas préférée à la loi (5). Or, dire que le droit romain eut la préférence sur les codes des lois des harbares, c'est renverser tous les mountpeuts auciens, et sur-tunt ces codes des luis des barbares, qui disent perpétuellement le contraire.

Bien loin que les lois des peuples barbares fussent ces contumes, ce furent ces lois mêmes qui, comme lois personnelles, les introduisirent. La loi salique, par exemple, étoit ane loi personnelle : mais, dans les lieux généralement ou presque généralement habités par des Fraocs saliens, la loi salique, toute personnelle qu'elle étoit, devenoit, par rapport à ces Francs saliens, une loi territoriale; et elle n'etuit personnelle que pour les Francs qui habitoient ailleurs, Or . si, dans un lieu où la loi salique étuit territoriale, il étoit arrivé que plusieurs Bourguignuns, Allemands, on Romains même, enssent en souvent des affaires, elles auroient été décidées par les lois de res peuples; et un graud numbre de jugements, conformes à quelques-unes de ces lois, anroit dù introduire dans le pays de nouveaux usages. Et cela explique bien la constitution de Pepin. Il étoit naturel que ces usages pusseut affecter les Francs mêmes du lieu, dans les cas qui n'étoient point décidés par la loi salique; mais il ne l'étuit pas qu'ils pussent prévaloir sur

la loi salique. Ainsi il v avoit dans chaque lien nue loi dominante, et des usages recus qui servoient de supplément à la loi dominante, lorsqu'ils ne la choquoient pas.

Il pouvoit même arriver qu'ils servissent de supplément à une loi qui n'étoit point territoriale; et, pour suivre le même exemple, si, dans un lieu où la loi salique étuit teritorriale, un Bourguignon étoit jugé par la loi des Bourguignons, et que le cas ne se trouvât pas dans le texte de cette loi, il ne faut pas douter que l'on ne jugeat snivant la coutume du lieu.

Du temps du roi Pepin, les cuutumes qui s'étoient formées avoient moins de force que les lois : mais bientôt les contumes détruisirent les luis; et, comme les nouveaux règlements sont toujours des remèdes qui iodiqueut un mal présent, on pent cruire que du temps de Pepin on commencuit déia à préferer les contumes aux

lois. Ce que j'ai dit explique comment le droit romain commença des les premiers temps à devenir une lui territuriale, comme nu le voit dans l'édit de Pistes, et comment la lui gothe ne laissa pas d'y être encore en nsage, comme il paroit par le synode de Truyes dont j'ai parlé (1). La lui romaine étoit devenue la loi personnelle générale, et la loi gothe la lui personnelle particulière: et par consequent la loi romaine étoit la loi territoriale. Mais comment l'ignorance fit-elle tomber par-tout les luis personnelles des peoples barbares, taudis que le druit romain subsista, comme loi territoriale, dans les provinces wisiguthes et bourguignunes? Je réponds que la loi romaine même cut à peu près le sort des autres lois personnelles : sans cela, nous anrions encore la code Théodusien, dans les provinces où la loi romaine étuit loi territoriale, au lieu que nous y avons les lois de Justinien, Il ne resta presque à ces provinces que le nom de pays de droit romain on de droit éerit, que cet amour que les peoples out pour leur loi, sur-tout quand ils la regardent comme un privilège, et quelques dispositions du droit romain retenues pour lors dans la mémoire des hommes. Mais c'en fut assez pour produire cet effet que, quand la compilation de Justinien parut, elle fut reçue, dans les provinces du domaine des Goths et des Bourguignons, comme loi écrite; au tien que, dans l'ancien domaine des Francs, elle ne le fut que comme raison écrite.

CHAPITRE XIII.

Différence de la loi salique ou des Francs saliens d'avec celle des Francs ripuaires et des autres peuples barbares.

La loi salique n'admettoit point l'usage des preuves negatives; c'est-à-dire, que, par la lui salique, celui qui faisoit une demande on une accusation devoit la prouver, et qu'il ne suffisoit

⁽¹⁾ Profuce des Formules de Marenife. (2) Los des Lombards , l. 11, 111, 111, svire , \$ 3.

⁽³⁾ Mid . L st, tit. x11, § 6.

⁽⁴⁾ Pro de Saint Liger (5) Les des Lomberels . 1, 11, 101, 124, 5 a.

⁽s) Yoyez et-desma le ch. v.

as à l'accusé de la nier ; ce qui est conforme aux lois de presque tautes les nations du monde.

La loi des Francs ripuaires avoit tout un autre esprit (1); elle se cootentoit des preuves négatives; et celui contre qui on formoit une demande on une accusation, pouvoit, dans la plupart des cas, se justifier, en jurant, avec certain nombre de témoios, qu'il n'avuit point fait ce qu'on lui imputoit. Le nombre des témoins qui devoient jurer (2) augmentoit selon l'importance de la chose; il alloit quelquefois à soixante-douze (3). Les lois des Allemands, des Bavarois, des Thnriogiens, celles des Frisons, des Saxons, des Lombards et des Bourguignons, furent faites sur le même plan que celles des Ripuaires,

J'ai dit que la loi salique u'admettoit point les prenves négatives. Il y avoit pourtant un cas nú elle les admettoit (4); mais, dans ce cas, elle ne les admettoit point scules, et sans le concours des preuves positives. Le demandeur faisoit ouir ses témoins pour établir sa demaude (5); le défendeur faisoit ouir les siens pour se justifier; et le juge cherehoit la vérité dans les uns et dans les autres témuignages (6). Cette pratique étoit bien différente de celle des luis ripuaires et des autres lois barbares, où un accusé se justifinit. en jarant qu'il n'étoit point coupable, et en faisant jurer ses parents qu'il avait dit la vérité. Ces lois ne pouvoient convenir qu'à un peuple qui avoit de la simplicité et une certaine caudeur naturelle. Il fallut même que les législateurs en prévinssent l'abus, comme nu va le voir tout à l'heure.

bat étoit nne suite naturelle, et le remede de la loi qui établissoit les preuves négatives. Quand nn faisoit uue demande, et qu'on voyoit qu'elle allnit être injustement éludée par un serment, que restoit-il à un guerrier qui se voyoit sur le point d'être confondu, qu'à demander raison de tart qu'on lui faisoit, et de l'offre même du parjure (2)? La loi salique, qui n'admettoit point l'usage des preuves négatives, n'avoit pas beson de la preuve par le combat, et ne la recevoit pas : mais la loi des Ripuaires (3), et celles des autres peuples barbares qui admettoient l'usage des preuves négatives (4), furent forcées d'établir la preuve par le combat. Je prie qu'on lise les deux fameuses disposi-

recevnient (1). Il me paroît que la loi du com-

tinns de Gondebaud (5), roi de Bourgogne, sur cette matière; un verra qu'elles sont tirées de la nature de la chuse. Il falloit, selon le langage des lois des barbares, ôter le serment des mains d'un homme qui en vouloit abuser. Chez les Lombards, la loi de Rotharis admit

des cas où elle vouloit que celui qui s'étoit defendu par no serment ne pût plus être fatigue par un combat. Cet usage s'étendit (6); nous verrons dans la suite quels maux il en résulta, et comment il fallut revenir à l'ancienne pratique.

CHAPITRE XV.

Réflexion.

Jz ne dis pas que, dans les changements qui furent faits au code des lois des barbares, dans les dispositions qui y fureut ajontées, et dans le corps des capitulaires, on ne puisse trouver que que texte no, dans le fait, la preuve du combit ne soit pas une suite de la prenve négative. Des circonstauces particulières pat pu, dans le cour

CHAPITRE XIV.

Autre différence.

La loi salique ne permettoit poiot la preuve par le combat singulier; la loi des Ripunires (7), et presque toutes celles des peuples barbares, la

(t) Cela se rapporte à ce que dit Tacite, que les prop germains avoirnt des moges communs et des moges particu-Bers.

(2) Loi des Ripuaires , tit. vr., vrz, vrzz, et satres. (3) Bid., tit. xi, xit et veis. (4) C'est celui où un autrustion , c'est-à-dire on vassal du roi.

en qui on aupposoit une plus grande franchise, étoit accusé. Voyes le tit. Luxus du Pactua legia solicar. (5) Voyes le même titre. (6) Comme il se pratique rocore aujourd'hui en Angle-

(†) Tit. umun; tit. tver, 5 p; tit. ten, 5 4.

(a) Voyes la note 3, p. suivante. (a) Cet esprit pareit bien dans la loi des Rippaires, et at-4, et tit. axvis. 5 5; et le capitalaire de Louis-le-Debonnier . ajouté a la loi des Ripunires, de l'an 403, art. 22.

(3) Voves cette led. (4) La loi des Friscus, des Lombards, des Borarus, de Saxons, des Thuringiens et des Bourguignons.

(5) Dans Is tol des Bourgnignons, tit. wets, 4 s et 2 me le affaires criminelles , et le tit. xxv , qui porte encore sur les affaters civiles. Voyes nami la loi des Thuringiens, tit : 531. tit. ver, § 6., et tit. vyre; et la loi des Allemands, tet. Lexure, le Ini des Bavarois, Ut. vers, ch. 12, \$ 6, et ch. 411, \$ 1; et til is ch. ev. 5 4; la tot des Fricons, tat. ar. 5 3; et tat. xxx, 5 4; is in des Lombards , l. 1, Ul. axers, § 3; Ut. axev, § 1 , et l. m , tt.

NEXT, 5 2. (6) Voyez el-demons le ch. xvzz., a la fin de plusieurs siècles, faire établir de certaines luis particulières. Je parle de l'esprit général des lois des Germaios, de leur nature et de leur origine; je parle des anciens usages de ces peuples, indiqués ou établis par ces lois; et il o'est ici question que de cela.

CHAPITRE XVI.

De la preuve par l'eau bonillante, établie par la loi salique.

La bit alique admetteit l'ausque de la greure per l'em bouillance (); et, comme cette égreuve fésit fort resulle, la loi pression ut tempérament opport qua donc il regioner (s). Elle privateitoit à chii qui avoit été ajourné pour veuir faire à chii qui avoit été ajourné pour veuir faire à de conocitement de sa partice. L'accusation de conocitement de sa partice. L'accusation programate une certain sonnes que la loi facial, proposation une certain sonnes que la loi facial, programate une certain sonnes que la loi facial, sonnes de l'accusation sonnes de l'accus et c'accis la commission de reinne et c'accis une une particulier de la bis sallapse, dans lequel élle admettoit la preuve la ligitique.

Cette preuve étoit uoe ehose de cooventiun, que la loi scaffroit, mais qu'elle n'urdonnoit pas. La loi donoont un certain dédunnagement à faccusateur, qui vouloit permettre que l'accusé se défendit par uue preuve négative: il étant libre à l'accusateur de s'en rapporter au serment de l'accusé, comme il lui étoit libre de remettre le tort ou l'injure.

La loi dounoit un tempirament (2), pour qu'assat le jugement, les parties, l'une daus la crinte d'une épresse terrible, l'autre à la une d'un petit dédomnagement présent, termine. On stud bien que cette preure négative une fois consumé, à l'un failoi plus d'unter e; et qu'ainsi la pratique du combat ne pouvoit être une soite de cette disposition particulière de la loi silique.

CHAPITRE XVII.

Manière de penser de nos pères.

Os sera étonné de voir que nos pères fissent

Os ser etonne es vor que nos peres nosen ainsi dépendre l'honocur, la fortuue et la via des étioyens, de choses qui étoieut moins du ressort de la raisan que du hasard; qu'ils employasseut saus cesse des preuves qui ne prouvaieut poiot, et qui o'étoico! liées oi avec l'innocence, ui avec le crime.

Les Germains, qui o'avoient jamais été subjuguês (a), junissoient d'une indé pendace atrême. Les familles se dissoient la guerre pour des meutres, des vols, des iujures (a). Ou modifia cette coutunue co mettant ces guerres sous des règles; elles se firent par ordre et sous les yeux, du magistrat (3): ce qui étoit préférable à une licence egérciale de se utiler.

Comme aujourd'hui les Tures, dans leurs guerres civiles, regardent la première victoire comme au jugement de Dieu qui décide; aiosi les peuples gernains, dans les affaires particulères, premoient l'évéuement du combat pour uu arrêt de la Providence, toujours atteutire à puoir le crimiele ou Pusurpateur.

Tacite dit que, chez los Germains, Jorsqu'une oalion vouloit entre en guerre ace une autre, elle cherchoit à faire quedque prononier qui put chantitre avec un des siens; et qu'on jugoti par l'eviement de ce combat dis sacces de la guerre. Des peuples qui croyoient que le combat singalier réglemit les affaires publiques, pouvoient bies penner qu'il pourrait encore régler les différents des particulers.

Gondelaud (i), roi de Bourgogne, fin de tous les rois celui qui autoria la plui fussage du combat. Ce prince read raison de sa hi dana a timi même: c Cest, dit il, fait que nos najes ne fasseu plus da serment sur des faits obleurs, et ne parjurch point sur des faits obleurs, et ne parjurch point sur des faits estimas. Alusi, tandis que les ecclisiastiques déchercient junique la cit qui permetto le combat (c), le roi des Bourguignous regardoit comme sacrilège celle qui établissoit le surneces.

⁽¹⁾ Et quelques natres lois des borbares aussi (2) Tel. gra.

⁽³⁾ Hest.

⁽¹⁾ Cela parolt par ce que d'it Tucite : « Omnibus idem babé-

tus...
(2) Velleius Paterculus, 1. 12, ch. cxv217, dit que les Germans

décidorent toutes les affaires par le combai.

(3) Yoyez les codes des lois des barbares; et, pour les temps
plus modernes, Beaumanoie, our la Controc de Beauvists.

⁽⁴⁾ Les des Beurgergeons, ch. 31.9 (5) Vopre les DEures d'Appard.

La preuve par le combat singulier avoit quelque raison foudée sur l'expérience. Dans une nation uniquement guerrière, la poltrouverie suppose d'autres vives : elle prouve qu'on a résisté à l'éducation qu'on a reçue, et que l'ou n'a pas été sensible à l'honneur, ni conduit par les principes qui out gouverné les antres hommes; elle fait voir qu'un ne craint point leur mépris, et qu'on ne fait point de cas de leur estime : pour peu qu'on sort bien né, on n'y manquera pas ordinairement de l'adresse qui doit s'allier avec le force, ui de la furce qui doit concourir avec le courage; parce que, faisant cas de l'honneur, on ur sera toute sa vie exercé à des choses saus lesquelles on ne peut l'obtenir. De plus, dans mue nation guerrière, où la force, le courage et la pronesse sout eu honneur, les crimes véritablement odieux sont eeux qui naissent de la fourberie, de la finesse et de la ruse, c'est-à-dire, de la poltronnerie.

Quant à la preuve par le feu, après que l'accusé avuit mis la main sur un fer chand, ou dans l'eau bonillante, on enveloppuit la maiu dans un sac que l'un cachetoit; si, trois juurs après, il ne parnissoit pas de marque de brûlure, on étoit déclaré innocent. Qui pe voit que, chez un peuule exercé à maujer les armes , la prau rude et callense ne devoit pas recevoir assez l'impression du fer chand ou de l'eau houillante pour qu'il v parůt trois jours après? Et, s'il y paroissoit, e étoit nue marque que celui qui faisoit l'épreuve étoit un effémine. Nos paysaus, avec leurs mains calleuses, manient le fer chaud comme ils veulent. Et, quant aux femmes, les mains de celles qui travailloient pouvoient résister au fer chaud. Les dames ne manquoient point de champions nuur les défendre (1); et, dans une nation où il n'y avoit point de luve, il n'y avoit guére d'état

moyen. Par la loi des Thuringieus (1), une femme accusie d'àdultère n'étoit coodamnée à l'éperure par l'em bouillante que lorsqu'il ne se présentait point de champion pour elle; et la loi d'a la lipuaires n'almet cette éperure que letragulon ne puaires n'almet cette éperure que letragulon ne puaires n'almet cette éperure que letragulon ne une femme qu'invent de ver parrette ne voulité dédeuter, un tomograge de sa proluité, étoient par cela mème d'aya couraites. Je dis donc que, dans les circonstances de temps où la preuve par le combat et la preuve par le fer chaud et l'esu bouillante furent en mage, il y est un tel accord de ces lois aver de mage, il y est un tel accord de ces lois aver de participat de la companyation de la companyation de la companyation de la companyation de furent plan innocenta que les clies furent plan de la companyation de la companyation visitante de la companyation de la companyala companyacompany

CHAPITRE XVIII.

Comment la preuve par le combat s'étendit.

On pourvait conclure de la lettre d'Agabraid ; Luciù-Ebbionnier, que la preuve par le combat n'enit point en usage chez les France, più orjagies avoir renounté à ce prince les alon de orjagies avoir renounté à ce prince les alon de Bourgouse les affairer par la loi des France ; (i) Mair-comane on aist d'alteries que dans ce templà, le combat joficiaire étoiten usage ce France, on a été dans l'emberras. Cela s'applique par ce que p'ai dit; la bid des France saliens sidrimosière la reversori (i).

Mais, malgré les claments des ecclésiatiques, l'usage du combat judiciaire a étendit tous les jours en France; et je vais prouver tout à l'heure que ce furent eux-mêmes qui y donnérent lieu en grande partie.

Cest la inde E fambarde qui non Semmittelle preven. Il Victal interduit depuis long-temp une détentable coutune (est-il dit dans le prises de la cassifiant de Olhon II), c-ct que, si le chartre de quédque l'héritage étoit attaquée de la constituite de l'activation de l'observant sur les ciunglies qu'ille étoit vraise, et, saus accur les ciunglies qu'ille étoit vraise, et, saus accur primer péchales, d'a rendoit proprietaire de l'héritage; sinsi les parters étoitent sien d'entre (1). L'acque l'imperit (2). L'acque l'imperit (2). L'acque l'imperit (3) de l'acque l'imperit (4) de l'i

of Can ofe

⁽¹⁾ Voyes Bezommote, Gostome de Bouvoisie, ch. 1231 Voyes name la Loi des Angles, ch. 124, où la preuve par l'um boullintin n'ust one expédieure.

⁽z) Tit, 25v.

^{(2,} Ch. 1811, 5 h.

⁽¹⁾ Si placeret domine nostro n) ees transferret ad legen

⁽a) Voyes cette let. 11t xrx , § 4; et 15t xxv13 , 6 5.
(b) Los des Lamberds , l. st, till xv, ch xxv11

riger cet indigue abus (1). Le pape et l'empereur jugerent qu'il falloit renvoyer l'affaire au coucile qui devoit se tenir pen de temps après à Ravenne (2). Là, les seigneurs firent les mêmes demandes, et redoublerent leurs eris: mais, sons prétexte de l'absence de quelques personnes. on renvoya encure une fois cette affaire. Lorsqu'Othon II, et Conrad (3), roi de Bourgogne, arriverent en Italie, ils curent, à Vérone (4), na colloque avec les seigneurs d'Italie (5); et, sur leurs instauces réiterées, l'empereur, du consentement de tous, fit mue loi qui portoit que, quand il y auroit quelque contestation sur des héritages, et qu'une des parties voudroit se servir d'une chartre, et que l'autre soutiendroit qu'elle étoit fansse, l'affaire se décideruit par le combat; que la même règle s'observeroit lorsqu'il s'agiroit de matière de fief; que les églises seroient sujettes à la même loi, et qu'elles combattroient par leurs champions. On voit que la noblesse demanda la preuve par le combat, à cause de l'inconvénient de la preuve introduite dans les églises; une , maleré les eris de cette uoblesse, malgré l'abus qui crioit lui-même, et malgré l'autorité d'Othon , qui arriva en Italic pour parler et agir eu maître, le clergé tint ferme dans deux conciles; que le concours de la noblesse et des princes avant forcé les ecclésiastiques à céder, l'usage du combat judiciaire dut être regardé comme un privilège de la noblesse, cumme un rempart contre l'injustice, et mie assurance de sa propriété; et que, des ce moment, cette pratique dut s'étendre. Et cela se fit dans un temps où les empereurs étoient grands, et les papes petits, dans un temps où les Othons vinreut rétablir en Italie la diguité de l'empire.

Je ferai une réflexiun qui confirmera ce que que l'addicional que l'etablescened des prevues conjutives centralund après lui la jurisprudence du consult. L'abus dont on se platigiori dessur les obtions civil qu'un humme qui on objectoit que archarte étoit que, se défeudoir parme prevue archarte étoit que, se défeudoir parme prevue se l'étois par le central sur les évanglies qu'elle qu'el

(2) Ab Italia procesibes est proclamaium, ut imperator sunctus, mutata irge , facinos indiguem destruerei. (*Loi des Lom-*

dords, l. 29, III., LV, ch. XXXIV.)

(5) II fut tenur en l'an 967, en passence du pape Jean XIII, et de l'empereur Othon 1^{eg}.

(3) Oncie d'Uton II, ils de Rodolphe, et rei de la Boargague

fai L'an eas

Je me suis pressé de parier de la constitution d'Othon II , afin de donuer une idée claire des démélés de ces femps là entre le clergé et les laignes. Il y avoit eu auparavant une constitution de Lothaire I" (1), qui , sur les mêmes plaiutes et les mêmes démèles, vuulant assurer la propriété des biens, avoit ordunné que le notaire jurernit que sa chartre n'étoit pas fausse, et que, s'il étoit mort, on feroit inver les témoius qui l'avoient signée; mais le mal restoit toujours, il falloit en veuir au remede dont je viens de parler. Je trouve qu'avant ce temps-là, dans des assemblées générales tennes par Charlemagne, la uation lui représenta que, dans l'état des choses, il étoit très difficile que l'accusateur ou l'accusé ne se parjurassent, et qu'il valoit mieux rétablir le combat indiciaire (2); ce qu'il fit,

L'usage du combat judiciaire s'étendit chez les Bourguignous, et celui du sermeot y fut borué. Théodorie, roi d'Italie, abolit le combat singulier chez les Ostrogoths (3): les lois de Chaiudasuiude et de Recessoinde sembleut eu avoir voulu ôter jusqu'à l'idée, Mais ces lois furent si peu reques dans la Narbounoise, que le combat y étoit regardé comioe une prérogative des Guills (4). Les Lombards, qui couquirent l'Italie aures la destruction des Ostrogoths par les Grecs, y raporterent l'usace du combat : mais leurs premières lois le restreiguirent (5), Charlemagne (6), Louisle-Débousaire, les Othons, firent diverses constitutious générales, qu'on trouve insérées dans les lois des Lombards, et ajoutées aux lois saliques, qui étendirent le duel, d'abord dans les affaires criminelles, et eusuite dans les civiles. On ne savoit comment faire. La preuve négative par le sermeut avoit ses iucouvéuients; celle par le combat en avoit aussi : un changeoit suivaut qu'on étoit plus frappe des uns ou des autres.

D'un côté, les ecclésiastiques se plaisoient à voir que, dans toutes les affaires séculières, on recourdt aux églises et aux autels (7); et, de

(s) Done la Loi des Lombards, l. tt, til. av, § 33. Dans l'exemplaire dont s'est acrel M. Meratori , cila esi uttribuée à l'empe-

(3) Los des Lomberds, 1. 11, tit. 1v. 5 al.

(5) Voyes Chastodore, I. 111, lett. 11111 et 1211.

(4) la paintin quoque Bera, comes Bacchonensis, cum impetende a quodam vocalo Saulin, et lafidòlistis argueretur eum codem accumium legem propriam, atpate quin atrepa Golhon erad, equantir peralta coagressos est et victus. (L'antieur incertain de la vice de Louis-le-Potocomier-)

(5) Voyen, dans in Loi des Lombards, le levn t, tilt te, et lit ts, 5-3; et 1, m, tilt xxer, § 4 et 5; et tilt xv, § 1, x et 3; les réglements de Rothuris; et an § 15, celoi de Lalipenné. (b) Ibid., l. ix, illt. xv, § 23.

⁽b) Com in the ab emotion imperiales aures palsarenter, (Lords Londonte, L. 11, til. 14, ch. 1551)

^(?) Le serment judiciaire se faisois pour ters dans les églises, et il y uvoit dans la permière ence, dans le painis des rois , une chapelle expres pour les affaires qui s'y jugenient. Veyen les

l'autre , une noblesse fière aimoit à sontenir ses droits par soo épèr.

Je ne dis point que ce fitt le clergé qui eût introduit l'usage doot la noblesse se plaignoit. Cette coutume dérivoit de l'esprit des lois des barbares, et de l'établissement des preuves négatives, Mais une pratique qui pouvoit procurer l'impunité à tant de eriminels, ayant fait penser qu'il falloit se servir de la sainteté des églises pour étonner les coupables, et faire pâlir les parjures, les ecelésiastiques soutinrent cet usage et la pratique à laquelle il étoit joint; car d'ailleurs ils étoient opposés aux preuves oégutives. Nous voyons dans Beaumanoir (1) que ces preuves ne furent jamais admises dans les tribunaux ecclésiastiques; ce qui contribua sans dunte beaucoup à les faire

tomber, et à affoiblir la disposition des codes des lois des harbares à cet égard. Ceci fera encore bico sentir la liaisoo entre l'usage des preuves négatives, et celui du combat judiciaire duut j'ai taot parlé. Les tribunaux laiques les admirent l'un et l'autre, et les tribunaux cleres les rejetérent tons deux.

Dans le choix de la preuve par le combat, la nation suivoit soo cénie suerrier: car pendant qu'on établissoit le combat comme uo jugement de Dieu, on abolissoit les preuves par la croix, l'ean froide, et l'eao bouillante, qu'un avuit regardées aussi comme des ingements de Dien.

Charlemagne ordunna que, s'il survenoit quelque différent entre ses enfants, il fût terminé par le jugement de la eroix. Louis-le-Débonnaire borna ce jugementaux affaires ecclésiastiques (2), soo fils Lothaire l'abolit dans tous les cas; il abolit de même la preuve par l'eau froide (3),

Je ne dis pas que, dans un temps où il v avoit si pen d'usages universellement reçus, ces preuves n'aient été reproduites dans quelques églises, d'autant plus qu'une elsartre de Philippe-Auguste en fait mention (4): mais je dis qu'elles fureut de peu d'usage. Beaumanoir, qui vivoit du temps de saint Louis, et un peu apres, faisant l'eoumération des différents genres de prentes, parle de celle du combat judiciaire, et poiot du tout de celles-là (5),

CHAPITRE XIX

Nouvelle raison de l'oubli des lois salignes, des

lois romaines, et des capitaleires. J'az déia dit les raisons qui avoient fait perle aux luis saliques, aux lois romaines, et aux etpitulaires, leur autorité; j'ajouterai que la grade extension de la preuve par le combat ea fat la principale cause.

Les lois saliques, qui n'admettoient point et usage, devinreut en quelque façon inutiles, et tombérent : les lois romaines, qui ne l'adnetoient pas non plus, périrent de même. Ot se songea plus qu'à former la loi du combat judciaire, et à co faire une bonne jurisprodute. Les dispositions des capitulaires ne deviarent par moins inutiles. Aiusi tant de lois perdirent less autorité, sans qu'on puisse citer le monest si elles l'out perdue; elles furent onblices sus qu'a en trouve d'autres qui aient pris leur place.

Une nation pareille n'avoit pas bessin de les ecrites, et ces lois écrites pouvoient bien nienes tomber dans l'oubli. Y avoit-il quelque discussion entre dess pr-

ties, oo ordonnuit le combat. Pour cela, il se falloit pas braneoup de suffisance.

Tontes les actions eiviles et criminelles ze ne duisent en faits. C'est sur ces faits que l'en conbattoit : et ce n'étuit pas seulement le foid à l'affaire qui se jugeoit par le combat, mis escore les incidents et les interlocutuires, comme le dit Beaumanoir (1), qui en doone des exemples.

Je trouve qu'au commencement de la troisieur race, la jurisprudence étoit toute en procéde: tout fut gouverue par le point d'houseur. Si fat o'avoit pas obei au juge, il pourseivoit son dfense, A Bourges (2), si le prévôt avoit musée quelqu'un, et qu'il oe fût pas senu : « Je t'ai et-· vuyê chercher, disoit-il; tu as dédaigné de » venir ; fais moi raisoo de ce mépris. » Et l'at combattoit. Louis-le-Gros réforma cette coltume (3).

Le combat judiciaire étoit en usage à Orléas dans toutes les demandes de dettes (4). Louis-le-

Formules de Marculfe , l. 1, ch. 12142111; les foir des Ripastres til. LIE, § 4; lit. LEV, § 5; l'Mutoire de Gregoire de Tours; le capitulaire de l'an 303 , ajoute à la Les setique. (a) Ch. 15115, p. 212.

⁽s) On trouve are constitutions inserves done in Loi des Lou-Aards . et à la mote des Lous satiques (3) Dans se constitution imérée dans la Les des Lemberds. I m. 10. cv. 5 51.

⁽⁴⁾ De l'en 15ce

⁽⁵⁾ Continue de Bennyante, ets xxxxx

⁽¹⁾ Ch. 181, p. 309 et 3m. (a) Chartre de Louis-le-Gron, de l'an 1145, dans le mont

⁽²⁾ Dad

⁽⁴⁾ Chartre de Louis-le-Jeune , de l'an 1164 : dun le reun! dra ordennance

Jeune déclara que cette coutame n'auroit lieu que lorsque la demande excéderoit einq sous. Cette ordonnance était nue loi locale; ear, du temps de saint Louis (1), il suffisoit que la valeur fêt de plus de donze deniers. Beaumanoir avoit oui dire à un seigneur de lui , qu'il y avoit autrefois en Frauce cette mauvaise coutume, qu'on pouvoit louer pendant un certain temps nu champion pour combattre dans ses affaires(2), Il falloit que l'usage du combat judiciaire eût pour lors use prodigieuse extension.

CHAPITRE XX.

Origine du point d'honneur.

On trouve des énigmes dans les codes des luis des barbares. La loi des Frisons ue donne qu'un demi-sou de composition à celui qui a recu des coups de bâton (3); et il n'y a si petite blessure pour laquelle elle u'en doune davautage. Par la loi salsque, si un ingénu donuoit trois coups de bâtou à un ingénu, il payoit trois sons; s'il avoit fait couler le sang, il étoit puni comme s'il avoit blesse avec le fer, et il payoit quinze sous : la peine se mesuroit par la grandeur des blessures. La loi des Lombards établit différentes compositious pour uu comp, pour deux, pour trois, pour quatre (4). Aujourd'hui uu coup eu vaut cent mille

La constitution de Charlemagoe, iusérée dans la loi des Lombards, yeut que ceux à qui elle permet le duel combattent avec le bâtuu (5), Pentêtre que ce fut un ménagement pour le elergé; pent-être que, comme on éteuduit l'usage des combats, on vuulut les rendre moins sanguinaires. Le capitulaire de Louis-le-Déhonnaire (6) doune le choix de combattre avec le bâton ou avec les armes. Dans la suite il n'y ent que les serfs qui combattissent avec le bâton (7). Deja je vois naître et se former les articles

particuliers de notre point d'honneur. L'accusateur commeuçoit par déclarer devant le juge qu'un tel avoit comocis une telle action; et celui ei répondoit qu'il en avoit menti (8); sur cela, le juge

(1) Voyez Besumanole, ch. Lutt, p. 323-(a) Voyen in Contamor de Rempounts, ch. xxviii, p. 203. (2) Additio septentium Witemert, Ut. 5. (4) Lis 1, tit. 5, 5 3.

(5) Liv. 11; 111. 5, 5 p2. (5) Ajom to is to Lof salsque, our l'en Sen.

(1) Voyex Besumanoir, ch. 122v, p. 323

(8) flad., p. 329

ordonnoit le duel. La maxime s'établit que, lors, qu'on avoit reçu un démenti, il falloit se battre. Quand an bonime avoit déclaré qu'il combattroit, il ne pouvoit plus s'eu départir; et s'il le faisoit, il étoit condamné à nne prine (1). De là suivit cette règle que , quand un homme s'étoit engagé par sa parole, l'honneur ne lui permettuit plus de la rétracter.

Les gentilshommes se battoient entre eux à cheval et avec leurs armes (2); et les vilaius se battoient à pied et avec le bâtou (3). De là il suivit que le bâton étoit l'instrument des outrages (4), parce qu'un homme qui en avoit été battu avoit été traité comme un vilain.

Il n'y avoit que les vilains qui combattissent à visage découvert (5); ainsi il n'y avoit qu'eux qui pussent recevoir des coups sur la face. Un soufflet devint une injure qui devoit être lavée par le sang, paree qu'un homme qui l'avoit reçu avoit été traité comme un vilain.

Les peuples germains n'étoient pas moins sensibles que nous au puint d'honneur; ils l'étoient même plus. Ainsi les parents les plus éloignés preuoient une part très vive aux injures; et tous leurs codes sont fondés là-dessus. La loi des Lombards veut que celui qui, accompagué de ses gens, va battre un homme qui n'est point sur ses gardes, afin de le convrir de houte et de ridieule, paie la moitié de la composition qu'il auroit duo s'il l'avoit tué (6); et que, si par le même motif il le lie, il paie les trois quarts de la même composition (7)

Disnus donc que nos peres étoient extrêmoment sensibles aux affronts; mais que les affronts d'une espèce particulière, de recevoir des coups d'un certain iustrumeot sur une certaine partie du corps, et donnés d'une certaine manière, ne leur étoieut pas encore connus. Tout cela étoit compris dans l'affront d'être battu; et, dans ce cas. la grandeur des excès faisoit la grandeur des ou-

(t) Voyer Bennmanoir, ch. 151, p. 35 et 335.

(2) Yoyez, sur les armes des combaltants , Braumanoir, ch. 181 , p. 306 , et eb. 1819 , p. 316. (3) Beaumanoir, ch. 1339, p. 330. Voyes sund les Chartres

de S. Auton d'Anjou, espportées par Galland, p. 263. (4) Cira les Romains les corps de luton n'écornit point infames. Log. Ictus fastium, De als que notenner inferest (5) Ils n'avoient que l'écu et le bison. (Beanmanne, ch. per,

p. 345 (3) Liv. 2, 10. 11, 5 t. (1) Ibid., 5 a.

CHAPITRE XXI.

Nouvelle reflexion sur le point d'honneur chez les Germoins.

« Cirorr chez les Germains, dit Tacite (t), non grande infamie d'aruir abandonné son bouclier dans le combatt, et plusieurs, après ce malheur, s'étuient donné la mort. - Austi l'accienne loi salique donnet-telle quinze sous de composition à celui à qui on avoit dit par injure qu'il avoit abandonné son bourlier (z).

Charlemague, corrigeant la loi salique (3), n'établit, daus ce cas, que trois sous de emposition. On ne peut pas soupçoouer ce prince d'avuir voulu afiolibir la discipliue militaire: Il est clair que ce chaugement vist de celui des armes; et c'est à ce elsangement des armes, que l'inn doit l'origine de bient des suges.

CHAPITRE XXII. — Des mœurs relatives aux combats.

Noraa liaisou avec les femmes est foudée sur le bonbeur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aime et d'être ainé, et encore sur le desir de leur plaire, parce que ce sont des juges très éclairés sur une partie des choses qui constiuent le mérite personnel. Ce d'esir général de plairer produit la galanterie, qui n'est paiot l'amour, mais délêtat, mais le liger, mais le prei.

pétuel mensonge de l'amour. Selon les circonstances différentes dans chaque nation et dans chaque sicele, l'amour se porte plus vers une de ces trois choes, que vers les deux autres. Or je dis que, dans le temps de nos combats, ce fut l'esprit de galanterie qui dut prendre des forces.

Je trouve, dans la loi des Lombards (4), que, si un des deux champions avoit sur lui des herbes propres aux enchantements, le juge les lui faisoit ôter, et le faisoit jurer qu'il u'en avoit plus.

Cetto in a pouroit être fondée que sur l'opinion commune; étal a peur, qu'ou a di tavoir intensitant de choses, qui fit imaginer ces sortes de pretigre. Comme dans les combats particulers les champinas étoient armés de toutes pières, «te qu'avec des armes prountes, offensives, «to décessives, celle d'une certaine trempe et d'une certaine force donneil des savantages finitis, l'opnion des armes eschantèes de quelques combattutes du touver les têts bleu des cestimes.

De la naquil le systeme merceilleux de lache steric. Tous les espirit s'auvirreit des idées. On vit, dans les romans, des paladim, des siecomants, des fices, des cleavans idies ou intelligents, des hommes invisibles ou involurables, des nagiciers qui 'inferenceinet la la naissacer ou à l'iducation des grands personnages, des palais enchanties d'abenchanitais; dans norte monde, un monde nouveau; et le cours ordinaire de innatore laisie sechaemt pour les hommes ul-

Des paladins toujunes armés, dans une parte du monde pleine de châteaux, de forteresses et de brigands, trouvoient de l'hounneur à puair l'injustice, et à défendre la foiblesse. De la enver dans nos ronnes la galanterie fondée sur l'édec de l'amour, jointe à celle de force et de protetion. Ainsi maquit la galanterie, l'orsqu'on imagina

des hommes extraordinaires, qui, voyant la vertu jointe à la beauté et à la foiblesse, furent portés à s'exposer pour elle dans les dangers, et à lur plaire dans les actions ordinaires de la vie.

Nos romans de chevalerie flattérent ce desir de plaire, et donnérent à une partie de l'Europe et esprit de galaoterie que l'on peut dire avoir eté peu connu par les ancieus.

Le luxe prodigieux de cette immense sille de Rome flatta l'idée des plaisirs des seux. Une ertaine idre de tranquillité dans les campageos dels Grèce fit décrire les sentiments de l'annour (). L'idée des paladins, protecteurs de la verue de la beauté des femmes, conduisit à celle de galanterie.

cerse.

Cet esprit se perpétua par l'usage des tournois,
qui, mnissaut ensemble les droits de la valeur et
de l'amour, donnéreut encore à la galanterie aux
grande importance.

(s) On pent voir les romans grees du moyen age-

⁽t) De Moribus Germanoran

⁽³⁾ Bens le Partus legrs soliter (3) Nove evers l'ancienne los, et relle qui fui curriger par ce

⁽⁴⁾ Lov. 11, bit. Lov. 5 to

CHAPITRE XXIII.

De la jurisprudence du combat judiciaire.

Or aura pend-être de la curiosité à voir cet usage monstrueux de combat joidisitier réduit en principes, et à trouver le corps d'une jurispradence si singulière. Les hommes, dans le fond raisonnables, mettent sous des régles leurs prijugés mêmes. Reun n'était plus contraire au bon seus que le combat judiciaire; mais, ce point une fois posé, l'exécutiou s'en fit avec une certaine prudeuce.

prudence.
Pour se mettre bien au fait de la jurisprudence
de ces tempelà, il faut lire avecattention les réglements de aist Louis, qui fi de di grande changements dans l'ordre judiciaire. Défoutaines étoit
contemporain de ce prince; Ecanmanoir vérivoit
après lui (2); Ils autres ont vécus depuis lui. Il
faut donc ehercher l'aucienne pratique dans les
corrections qu'on en a faites.

CHAPITRE XXIV.

Règles établies dans le combat judiciaire.

Lonsqu'it, y avoit plusieurs accusateurs(a), il falloit qu'ils s'accordassent pour que l'affaire fût poursuivie par un seul; et s'ils ne pouvoieut convenir, celui devant qui se faisoit le plaid nommoit un d'entre eux qui poursuivoit la querelle.

Quand un gentilbomme appeloit un vilain (3), il devoit se présenter à pied, et avec l'ècu et le bâton; et, vil venoit à eleval, et avec lev armes d'un gentilhomme, on lui ôtoit son eheval et ses armes; il restoit en chemise, et étoit obligé de combattre co est état contre le vilaio.

compative co cet etat contre le vitato.

Avant le combat, la justice faisoit publier trois
bans (3). Par l'un, il étoit ordonné aux parents
des parties de se retirer; par l'autre, ou avertisnoit le peuple de garder le silence; par le troisième,
il étoit défendu de doouer du secours à une des
parties, soos de grosses peines, et même celle

de mort, si, par ce secours, un des combattants avoit été vaincu.

Les gens de justice gardoient le parc (+); et, dans le cas où nue des parties auroit parlé de paix, ils avoient grande attention à l'état actuel où elles se trouvoicot toutes les deux dans ce moment, pour qu'elles fusseut remises dans la même situation, si la paix ne se faisoit pas (a).

même situation, si la parx ne se fatosti pas (2).

Quand les gages étoient reçus pour rême ou
pour fanx jugement, la paix ne pouvoit se faire
anns le consentement du seigneur; et, quandi une
des parties avoit été vaincue, il ne pouvoit plus
y avoir de paix que de l'aveu du comte (3); ce
qui avoit du rapport à nus lettres de grace.

qui avoit du rapport a nus iettres de grace.

Mais ail e rime étoit eapital, et que le seigneur,
corrompu par des présents, consentit à la paix,
il payoit une amende de soixante livres : et le
droit qu'il avoit de faire puoir le malfaiteur étoit
dévolu au contte (4).

Il y avoit bien des gens qui n'étoieut en état d'offiri le couhlat, ni de le recevoir. On permettoit, en connoissance de eause, de prendre un champiun; et, pour qu'il cut le plus graud interêt à dékudre sa partie, il avoit le poing coupé s'il étuit vaineu (5).

Quand on a fait dans le siècle passé des luis capitales contre les duels, peut-être auroit-il pui d'être à un geurrier sa qualité de guerrier par la perte de la maiu, n'y ayant rien ordinairement de plas triste pour les bonnes que de survivre à la perte de leur caractère.

Lorsque, dans un crime capital (6), le combat se faisoit par champions, un mettuit les parties dans un lieu d'où elles ne poutoient voir la bataille : chacune d'elles étoit ceiute de la corde qui devoit servir à son supplice, si son champiou ctoit vaincu.

Celui qui succombuit dans le combat ne perdoit pas toujours la chose contestée. Si, par exemple, l'on combattoit sur un interlocutoire, l'on ne perdoit que l'interlocutoire (7).

(s) Braumanous, ch axiv, p. 330

(1) Ibid, ch. 141, p. 309.

- (3) Les granda vassant avoient des droits particuliers.
 (4) Baxumavons, ch. 1887. p. 30 dit « il perdetost in justice. Ce paroles, dans les noteurs de ces tempols, ultut par sue eignification genérale, mois restretiste à l'affaire dons Un'apit. (Disputations, ch. 321, 1812.)
- (5) Cet usego, que l'on trouve dans les capit staires, substanti du temps de Braumanoir. Voyes le ch. XXI, : P 5. (6) BRAUMANOIS, ch. XXIV, P. 230.

ar Brosses fromes, or memo term

⁽¹⁾ En l'an 1283.

⁽n) Brankanoin, ch. 29, p. 40 et 41 (5) Bod, ch. 2519, p. 256

⁽⁴⁾ Bud., ch. Lary. p 340

CHAPITRE XXV.

_

Des bornes que l'on mettoit à l'usage du combat judiciaire.

Quano les gages de bataille avoient été reçus sur une affaire civile de peu d'importance, le

aeigneur obligeoit les parties à les retirer. Si un fait foit notier (c); par evemple, si un homme avoit été husasiné en plein marché, on n'ordonnoit ui la preuve par témuins, ni la preuve par le combat; le jiuge pronouçoit sur la publicité. Quand, dans la cour du seigneur, on avoit

souvent jugé de la même manière, et qu'aiusi l'usage étoit comm (a), le seigneur refusoit le rombat aux parties, afin que les continues ne fuseut pas changées par les divers événements des cumbats.

On ne pouvoit demander le combat que pour soi, ou pour quelqu'uu de son lignage, ou pour son seigneur-lige (3).

Quand un accusé avoit été absens (4), un antre parent ne pouvoit demander le combat : autrement les affaires u'auroient point eu de fiu. Si cylui dout les parents vouloient venzer la

mort venoit à reparoître, il n'étuit plus question du combat : il en étoit de même, si, par nne absence notoire, le fait se trouvoit impossible (5). Si un homme qui avoit été tué (6) avoit, avant

de montri, disculpé cétul qui étoit accusé, et qu'il citi nommé un autre, on ne procédoit point au combat; mais, s'il n'avoit nommé persone, on ne regardoit sa déclaration que comme un pardon de sa mort : on continuoit les poursuites; et nême, entre gentishommes, on pouvoit faire la guerre. Quand il y avoit une guerre, et qu'un des pa-

renti donnoit ou recevoit les gages de bataille, le droit de la guerre cessoit; on pensoit que les parties vouloient suivre le cours ordinaire de la justice; et celle qui anroit continué la guerre auroit été condamnée à réparer les dommages. A lusi la pratique du combat judiciaire avoit

(4) Braumanors, ed. 241, p. 305. Bod, el. 2120, p. 239.

cet avautage, qu'elle pouvoit changer une querelle générale en une querelle particulière, rendre la force aux tribunaux, et remettre dans l'état eivil ceux qui n'étoient plus gouvernés que par le droit des gens.

Comme il y a une infinité de choses sages qui sont menées d'une manière très folle, il y a sussi des folies qui soot conduites d'une manière très sage.

Quand un homme appelé pour un crime(t) montroit visiblement que c'étoit l'appelant même qui l'avoit commis, il n'y a voit plus de gages de bataille: ear il n'y a point de coupable qui a'est préféré un combat douteux à une punition certaine.

Il n'y avoit point de combat dans les affaires qui se décidoient par des arbitres ou par les cours ecclésiastiques (n); il n'y en avoit pas non plus lorsqu'il s'agissoit du douaire des femmes.

Fame, dit Besumanoir, ne se puet combier. Si une femme appetoit quelqu'un sans nommer son ebampion, ou ne recevoit point les gags de bataille. Il falloit encore qu'une femme fût subrisée par son baron (3), c'est-à-dire son mari, pour appeler; mais, saus cette autorité, elle punoit être appelée.

Si l'appelant ou l'appelé avoient moins de quinze ans (4), il ny avoit point de combat. On pouvoit pourtant l'ordonner dans les affaires de pupilles, lorsque le tuteur ou celui qui avoit la baillie vouloit courir les risques de cette procé-

Il me semble que voiri les cas où il était pernis au serf de combatter. Il combattei contre un autre serf; il combattei contre une persone frambe, et ubme contre un geuithlomme, c'd c'esti spacif; mais, 'a'l Espeloit (5), celui-ri pasver fésait en droit de le retirer de la cour. Le serf était en droit de le retirer de la cour. Le par tauge, combatter contre touries province franches; et l'église prétendoit ce môme droit pour se serfs (5), comme une marque de reserve

⁽²⁾ Had., ch. ant, p. 314. Voyen must Defontaines, ch. warr,

⁽¹⁾ Hod., ch. Later, p. 355 (4) 46sd.

⁽⁵⁾ Red. (6) Red. p. 2x2

pour elle (8). (1) Brat mapon, cb. 2211 p. 324. (2) Bod., p. 325.

⁽²⁾ Bed.
(4) Bed., p. 323. Voyes soud to que f'al dit zu livre der-ba-

⁽⁵⁾ Bearwaners, ch. exite, p. 325.
(6) Directanes, ch. axii, etc. 7.
(7) Habrent beliandi et resificandi licentiam, (Chartre de

Louis-Ir-Gros, de l'an 1118)

CHAPITRE XXVI.

Du combat judiciaire entre une des parties et un des témoins.

BEAUMANOIR (1) dit qu'en homme qui voyoit qu'un témoin alloit déposer contre lui, pouvoit éluder le secood, en disaut aux juges que sa partie produisoit un témoin faux et calomniateur(2); et, ai le témoiu vouloit soutenir la querelle, il donnoit les gages de bataille. Il n'étoit plus ques-

tion de l'enquête; ear, si le témoin étoit vainen. il étoit décidé que la partie avoit produit un faux témoin, et elle perdoit son procès, Il ue falloit pas laisser jurer le second témoin;

car il auroit proponce sou temoignage, et l'affaire aurnit été finie par la déposition de deux témoins. Mais, en arrêtant le second, la déposition du premier devenoit iuutile.

Le second témoin étant aiosi rejeté, la partie ne ponvoit en faire ouir d'autres, et elle perdoit son procès : mais, daos le cas où il u'y avoit poiut de gages de bataille (3), on pouvoit produire d'autres temoins.

Beaumanoir dit que le témoin pouvoit dire à sa partie avant de déposer : « Je ue me bée à combatre pour vostre querele, ne à entrer en plet au mien, et se vous me voulés defendre, vulentiers dirai ma vérité (4). « La partie se trouvoit obligée à combattre pour le témoin; et, si elle étoit vaincue, elle ne perdoit point le corps (5), mais le témoin étoit rejeté.

Je erois que ceci étoit une modification de l'ancienne coutume ; et ce qui me le fait penser, c'est que cet usage d'appeler les témoins se trouve établi dans la lui des Bavarois (6), et dans celle des Bourgnignous (7), sans aucune restriction.

J'ai déia parté de la constitution de Gondebaud, coutre laquelle Agubard(8) et saint Avit(9) se récrièrent tant. « Quaod l'accusé, dit ce prioce,

(1) Ch. 1.11, p. 315. (a) - Leur dolt on demander ... avant que il fochent nul serement pour qui il vurient trancigner, car lenques giat il point d'ann lever de fous tenmeigunge. . (BRAUMANOIR, ch. RERIE.,

p. 218.) (3) BRRUMANOER, ch. act, p. 316. (4) Ch. vr., p. 3q et 4a.

(5) Mais at le combat se faisoit par champions, le champion vaince avest ir poing coupé.

(6) Tit. svi, 5 a. (2) Tit, pay.

(ii) Lettre à Louis-le-Débonnaire.

(a) Fie de seint deit.

présente des témoins pour jurer qu'il n'a pas commis le crime, l'accusateur pourra appeler au combat un des témoins, car il est juste que celui qui a offert de jurer, et qui a déclaré qu'il savoit la vérité, ne fasse point de difficulté de combattre pour la souteuir, » Ce roi ne laissoit aux témoins aucun subterfuge pour éviter le combat.

CHAPITRE XXVII.

Du combat judiciaire entre une partie et un des pairs du seigneur. Appel de faux jugement.

La nature de la décision par le combat étant de terminer l'affaire pour toujours, et n'étant point compatible avec un nonveau jugement et de nouvelles poursuites (1), l'appel, tel qu'il est établi par les lois romaines et par les lois canoniques, c'est-à-dire à un tribunal supérieur pour faire réformer le jugement d'un autre, étoit incounu en France.

Une nation guerrière, uniquement gouvernée par le point d'honneur, ne connoissoit pas cette forme de proceder; et, suivant toujours le même esprit, elle prenoit contre les juges les voies qu'elle auroit pu employer contre les parties (2).

L'appel, chez cette nation, étoit un défi à un combat par armes, qui devoit se terminer par le sang; et non pas cette invitation à une querelle de plume qu'on ne connut qu'après.

Aussi saint Louis dit-il, dans ses Établistements (3), que l'appel contient félonie et iniquité. Aussi Beaumanoir nous dit-il que si un homme vouloit se plaindre de quelque attentat commis contre lui par son seigneur (4), il devoit lui dénoncer qu'il abaodonnoit son fief; après quoi il l'appeloit devant son seigneur suzerain, et offroit les cares de bataille. De même, le seigneur renoncoit à l'hommage s'il appeloit son homme devant le conite.

Anneler son seigneur de faux jugement, c'étoit dire que sou jugement avoit été faussement et méchamment rendu : or, avancer de telles paroles eoutre son seigneur, e'étoit commettre une espèce de crime de félonie.

(1) - Car en la cour ou l'en va par la reson de l'appel pour les galges maiateair, se la Bonaille est fete , la que ân, a que il al a metier de plus d'Apinex . (Suavmanora , ch. II. n. 22.1

(2) BRAUMAROON, Ch. LAI, p. 315 , et ch. LEVII, p. 338. (3) Liv. 11, ch xv

(4) BEAUMANON, ch. LEL. p. 310 et 311 , et ch. LEVII , p. 337-

Ainsi, au lieu d'appeler pour faux jugement le seigneur qui établissoit et régloit le tribunal, on appeloit les pairs qui furmoient le tribnual même : on ésituit par là le crime de félonie; un n'insultoit que ses pairs, à qui on pouvoit toujours faire raison de l'iosulte.

On s'exposoit brancoup en faussant le jugement des pairs (1). Si l'on attendoit que le jugement fut fait et prononcé, on étoit obligé de les combattre tous lorsqu'ils offroient de faire le jugement bon (a), Si l'on appeloit avant que tous les juges eussent donné leur avis, il falloit combattre tous ceux qui étoient convenus du oième avis (3). Pour éviter ce danger, on supplioit le seigneur d'ordonner que chaque pair dit tout haut son avis; et, lorsque le premier avoit prononce, et que le second alloit en faire de même, on lui disoit qu'il étoit faux, méchant, et calomniateur ; et ce n'étoit plus que contre lui qu'on de-

voit se battre (4). Défontaines (5) vouloit qu'avant de fausser (6) on laissat prononcer trois juges; et il ne dit point qu'il fallût les comhattre tous trois, et encure moins qu'il y ent des eas où il fallut combattre tons ceux qui s'étoient déclarés pour leur avis. Ces différences viennent de ce que, dans ces temps-là, it n'y avoit guère d'usages qui fussent précisément les mêmes. Beaumanoir rendoit compte de ce qui se passoit dans le comté de Clermont; Défontaines, de ce qui se pratiquoit en Vermandois.

Lorsqu'un des pairs ou homme de fief avoit déelare qu'il sontiendroit le jugement (7), le juge faisoit donner les gages de bataille, et de plus, prenoit sureté de l'appelant qu'il sontiendeoit son appel. Mais le pair qui étoit appelé ne donnoit point de súretés, parce qu'il étoit homme du seigneur, et devoit défendre l'appel, ou payer au seigneur une amende de soixante livres.

Si celui qui apueloit ne pronvoit pas que le jugement fût mauvais, il payoit au seigueur une amende de soivaute livres (8), la même amende au pair qu'il avoit appelé (q), autant à chacun de ceux qui avoient ouvertement consenti au jugement.

Quand un homme violemment soupçouné d'un

(1) SARBHANDER, Ch. 181, p. 515.

(a) Ibid., p. 314. (3) Qui s'étoiest accordés au juge

(5) Ch. XXII, ort. a, to et ts. B dis sculement qu'an leur payoli a charms une amendo.

(6) Appeler en faux jugement (7) BEAUGADOES, ch. Ltt. p. 314-

(2) Idem, ibid., Bireavanno, ch aux, ari. p

(9) Béreauares , 18rd.

crime qui méritoit la mort, avoit été pris et condamné, il ne pouvoit appeler de faux jugement(1): car il auroit toniours appelé, ou pour prolonger sa vie, ou pour faire la paix.

Si quelqu'un disoit que le jngement étoit faux et mauvais(a), et n'offcoit pas de le faire tel, e'est-à-dire de combattre, il étoit condamne à dis sous d'amende s'il étoit gestilhomme, et à cinq sous s'il étoit serf, pour les vilaines paroles qu'il avoit dites.

Les inces ou pairs qui avoient été vaincus (3) ne devoicut perdre ni la vie ui les membres; mais celui qui les appeloit étoit puni de mort lorsque l'affaire étoit capitale (4).

Cette manière d'appeler les hommes de fiel pour faux jugement étoit pour éviter d'appeler le seigneur même. Mais si le seigneur n'avoit point de pairs (5), ou n'en avoit pas asser, il pouvoit, à ses frais, emprunter des pairs de son seigneur suzeraiu (6); mais ces pairs n'étoient point ubligés de juger, s'ils ne le vouloient; ils pouvoient déclarer qu'ils n'étoient venus que pour donner leur conseil ; et, dana ce cas partieulier (7), le seigneur jugeaut et prononçaut luimême le jugement, si ou appeloit coutre lui de faux jugement, c'étoit à lui à sontenir l'appel.

Si le seigneur étoit si pauvre (8) qu'il ne fit pas en état de prendre des pairs de son seigneur suzerain, ou qu'il negligeat de lui en demander, ou que celui-ci refusăt de lui en donner, le seigneur ne pouvant pas juger seul, et personne n'étant obligé de plaider devant un tribunal où l'on ne peut faire jugement, l'affaire étoit portée

à la cour du seigneur suzerain.

Je crois que ceci fut uue des grandes causes de la separation de la justice d'avec le fief, d'où s'est formée la règle des jurisconsultes françois ; Autre chose est le fief, autre chose est la justice. Car y avant une infinité d'hommes de fief qui n'avoient point d'hommes sous eux, ils ne furent point en état de tenir leur cour ; toutes les affaires furent portées à la cour de leur seigneur suzerain; ils perdirent le droit de justice, parce qu'ils n'eu-

(a) Baarnanees, ch. ags, p. 3rs. (3) Directaines, ch. xxis, art. 7-

(4) Voyen Defentaines, ch. xxx, act. as, ta. et suivewes, q distinguent les cas un la fausseur perdoit la via , la chosa contestle, on eralement l'interlogatoire (5) Beaumanous, ch.-saus, p. 203; Déponyanyes, ch. 2001.

(6) Le route n'étoit pas obligé d'en prêter. (Buaumanus ch. savit. p. 33v.) (7) - Nos ... no pust free Japeness on so court .. dat Ben

ocausir, ch. anvr: , p. \$36 or 331. (8) Ideal., ch. 1411, p. 312,

⁽¹⁾ Bearmadous, ch. 221, p. 518; et Dépontaines, ch. 2211,

rent ai le porroir ai la volonté de la réclamer. Tous les juez qui avoient été di jugement(1) jugement(2) deroient étre présents quand on le rendoit, afin deroient étre présents quand on le rendoit, afin de voluite. A celui qui, voulant finuser, leur demandoit s'ils ensoi-voient; car, di l'Épontaise (2), est une sé-faire de courtains et de lopanté, et il n'y a point la de faire de courtains et de lopanté, et il n'y a point la de faire ni de remise. Je erois que c'est de cette maxière de penser qu'est venu l'unage que de la court de l'on suit encore aimporthai en Augèterre, que tous les jurés toient de même avis pour condamner à mort.

Il falloit done se déclarer pour l'avis de la plua grande partie; et, s'il y avoit partage, on pronouçoit, en cas de crime, pour l'accusé; en cas de dettes, pour la débiteur; en cas d'héritage, pour le défeudeur.

Un pair, dit Défontaines (3), ne pouvoit pas

dire qu'il ne jugeroit pas s'ils n'étoiest que qiarte(s), our s'in y'étoiest tous, ou si les plus sagen n'y étoiest s'en et seur soit dit, dans gen n'y étoiest ; érat comme v'il avoit dit, dans la mête, qu'il se securireit pas son ségneur, parce qu'il u'avoit angrès de lai qu'inse partie de ser homane. Mais évait un sesgeuer à faire banhomane et les plus aggr. Le cite cest, pour faire ban-sestir le devoir de s'assaux, combattre et juger; et ce devoir étoit même tel, que juger étoit combattre.

Un seigneur qui plaidoit à sa cour contre son vassal(5) et qui y étoit condamné, pouvoit appeler un de ses hommes de faux jugemeut. Mais à cause du respect que celui-ci devoit à son seigneur pour la foi donnée, et de la hienveillance que le seigneur devoit à son vassal pour la foi recue, on faisoit une distinction; on le seigneur disoit en général que le jugement étoit faux et mauvais (6), ou il imputoit à son homme dra prévarications personnelles (7). Dans le premier cas, il offensoit sa propre cour, et en quelque facon lui-même, et il ne pouvoit y avoir de gages de bataille : il y en avoit dans le second, parce qu'il attaquoit l'houneur de son vassal; et celui des deux qui était vaincu perdoit la vie et les hiens, pour maintenir la paix publique.

(g) Dirosymana, ch. un , art. 27 et 26

(3) DEFORTABLES, OFL 27.
(3) Ch. 221, oft. 37.
(4) Il folloit co number on moins. (Directables, ch. 221,

(5 Voyes Braumanier, ch. xaves, p. 337.

(6) • Chin jugement aut fons et mooves. • (Idem, ch. xaves)

p. 337.)

(7) - Your area fet Jugement faux et mauves, comme mouves que vous entr, ou par Josses, ou par primene. - (Beautha-vous, Abril)

Cette distinction, nécessaire dans ce cas particulier, fut étendue. Beaumanoir dit que, lorsque celoi qui appeloit de faux incement attaquoit un des hommes par des imputations personnelles, il y avoit bataille; mais que, s'il n'attaquoit que le jugement, il étuit libre à celui des pairs qui étoit appelé, de faire juger l'affaire par bataille ou par droit(1). Mais, comme l'esprit qui régnoit du temps de Beaumanoir étoit de restreindre l'usage du combat judiciaire, et que cette liberté donnée au pair appelé, de défeodre par le combat le jugrment ou non, est également contraire aux idées de l'honneur établi dans ces temps-là, et à l'eogagement où l'ou étoit envers son seigneur de défrudre sa cour, je crois que cette distinction de Beaumanoir étoit une jurisprudence nouvelle chez les François.

Je ne dis pas que tous les appels de faux jugement se dévidasent par bataille; il en étot de cet appel comme de tous les autres. On se souvient des exceptions dout jai parle au chapirex X.V. 1ci, e'étot au tribunal sozerais à voir s'îl fabiti dier, on non, les gages de bataille. On ne pouvoir point fausser les jugements ren-

On ne pouvoit point fausser les jugemrats rendus dans la cour du roi; car le roi n'ayant persoune qui lui fût égal, il n'y avoit personne qui pût l'appeler; et le roi n'ayant point de supérieur, il n'y avoit personne qui pût appeler de de sa cour,

Cette loi fondamentale, ucessaire comme loi politique, diminiori encore, comme loi civile, les abus de la pratique judiciaire de ces temps. Quanti me significare de ces temps. Quanti me significare account, ou vayoti qu'on se prisentoli pour la fasser, s'il civil de bien de la justice qu'on ac la fassel pas, il pouvoit denander des hoemes de la fasser, s'il civil de bien de la justice qu'on ac la fassel pas, il pouvoit denander des hoemes de la comme de la fasser, s'il civil de bien de la justice qu'on la fasser, s'il comme de la fasser, s'il comme de la fasser de la comme de la fasser de la fass

Mais al e seigneur ne pouvoit avoir des juges du roi, il poavoit mettre sa cour dans celle du roi, il recivit indunent de lui; et, i'll y avoit des seigneurs intermédiaires, il s'adressoit à son seigneur suzzenin, allaut de seigneur en seigneur jusqu'au roi.

Ainsi, quoiqu'on u'eut pas daos ces temps-là la pratique ni l'idée même des appels d'aujourd'hui, ou avoit recours an roi, qui étoit toujours la source d'où tous les fleuves partoient, et la mer ou ils revenoient.

⁽¹⁾ SEREMANOIS, ch. EXVII, p. 337 01 338. (2) Directaries, ch. Exis, ett. 14 (3) Isid.

CHAPITRE XXVIII.

De l'appel de défaute de droit.

On appeloit de défaute de droit quand, dans la cour d'un seigneur, on différoit, ou évitoit, nu l'on refusoit de rendre la justice aux parties.

Dan la seconde race, quoique le comte est plusicers officires son lis, la parsume de cetuzci étai subordonnée, mais la jurisfiction ne l'étir pas, Ces difficires, dans leura plaids, assues
ou placites, jugoriest en dernier resort comme
comte même. Twatte da différence était dans le
partige de la jurisfiction ; par exemple, le comte
provoict condamer à murt, juger de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit et de liberté, et de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit et de liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me le pouvoit plus de la liberté,
et de la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restitution des hieus (1), et le centemier
me la restituti

Par la mésne raison il y avoit des causes majeures qui étoient réservées au roi(2); c'étoient celles qui intéresoient directement l'urdre politique. Telles étoient les discussions qui étoient curre les évêques, les abbés, les contes, et autres grands, que les rois jugcoient avec les grands vassaux (3).

Ce qu'ont dit quelques autenrs, qu'on appeloit du conte à l'euvojé du roi, ou mizsus dominieux, n'est pas fondé. Le conte et le missus avoient une juridiction égale, et indépendante l'une de l'autre (4); toute la différence cioit que le missus teunit ses placites quatre mois de l'année, et le conte les luit autres (5).

Si quelqu'uu (6), condamué dans une assise (7), y demandoit qu'ou le rejugeât, et succomboit encore, il payoit une amende de quinze sous, nu recevuit quiuze coups de la main des juges qui avoient decidé l'affaire.

Lorsque les comtes ou les envoyés du roi ne se seutoieut pas assez de force pour réduire les grauds à la raisou, ils leur faisoieut douner caution qu'ils se présenteroient devant le tribunal du roi (8) : c'étoit pour juger l'affaire, et non

(1) Capitulaire set, de l'an 812, art, 3, étit. de Balure, p 1971 et de Charles-le-Charve, ajouté a la Los dez Lomburds, L. 11, art 3.

(a) Capitulaire su , de l'on des, art a.
(3) Com adrillos. (Capitulaire de Louis-le-Debonnaira, édit, de Boisse, p. 667.)

(4) Voyra le capitulaire de Charles-le-Chaure, ajouté à la Loi des Loudends, 1, 11, art. 3.

(5) Copitalaire set, de l'an Sta, art. 8

(6) Capitalaire ajonté a la Lei des Lombards ; l. sr. tst. 19. (1) Placitum,

(8) Cela paroit per les formeles, les chautres, et les capitu-

pour la rejnger. Je trouve, dans le capitulaire de Metr (1), l'appel de faux jugement à la cour du roi établi, et toutes autres sortes d'appels proscrits et punis.

Si l'ou u'acquiesçoit pas (a) au jugement des échevius (3), et qu'on uc réclamit pas, on étoit mis en prison jusqu'à ce qu'on edt acquiescé; et si l'on réclamuit, on étoit conduit sous ane sûre garde devant le roi, et l'affaire se discutoit à as cour.

a. Be spouvait guire être question de l'appolé définite de d'ord. Car, hien foin que dans me temp-tà on cât coutume de se plaindre que le temp-tà on cât coutume de se plaindre que le coutes et autres gene qui avaient favri de tens des sauies ne fissesse pas exactà à tenir herr ceu, one plaingaint au constriar qu'ils l'étoient trop'(x) et tout est plein d'urdomances qui défender aux comites et autres officiers de justice qué-compare de tenir plus de trois assisses par a. Il d'autre de l'est plein de trois assisses par a. Il plus activité qu'entre d'autre qu'arrête l'autre d'autre d'autre qu'arrête l'autre d'autre qu'arrête l'autre d'autre d'autre

Mais, lorsqu'un nombre innombrable de petites seigneutres se furmèrent, que différents de grés de vasselage furent établis, la négligence de certains vassaux à trair leur cour donna nassance à ces sortes d'appets (3), d'autant plus qu'il en revenoit au seigneur suzerain des amendes consid'rables.

L'usage du combat judiciaire s'étendant de plus en plus, il y et des lieux, dec cas, des temps, où il fut difficile d'assembler les pairs, et où puconsèquent an négligae de rendre la justice. L'appel de défaute de droit s'introduisit; et ex essete d'appels net l'ét ouveut des points remarquables de notre histoire, parre que la pluquer de guerres de ca tempels à viceire pour modi de guerres de ca tempels à viceire pour modi de pour se de superit s'est en part par res d'aippurd'hui ont ordinairement pour cause ou pour préfèret cet de du doit de se cet de du foit des que

ou pour prevente ceue ut aroit aes gens. Beaumaiori (6) dit que, dans le cas de défaute de droit, il a'y avuit jamais de bataille : en voici les raisons. On ne pouvoit pas appeler au combat le «égneur lui-même, à cause du respect dû à sa persoune; nn ne pouvoit pas appeler les pairs du seigneur, parce que la chose était claire,

⁽⁴⁾ De l'an 757, 'éta: de Bahust , p. 180, not. 9 et not et le synode apad l'erros, de l'an 755, art. 29, édit. de Baluar, p. 174. Ces deux capitalaires farent faits sons le coi Pepan. (4) Carathages et de Charlemanne, de l'annie.

p. 17d. Cri d'an capitulaires farent faits sons le res Pepun.
(2) Capitulaire si de Charlemagne, de l'an Bob, edition de Baisse, p. 123, et loi de Lothaire, dans la Los des Lombards, l. 16, 181, 187, 23.

⁽³⁾ Officiers area to combe: - scabled. (4) Veyes is Led des Lomberds, E. H. Ut. 111, art. 22
(5) On voit des appels de defaute de droit des le tenses de

Philippe Auguste.

et qu'il n'y avoit qu'à compter les jours des jourmements ou des autres délais : il n'y avoit point de jugement, et on ne flaussoit que sur un jugement : enfin le délit des pairs offensoit le seigueur comme la parier et il étoit contre l'ordre qu'il y eût nn combat entre le seigneur et ses pairs.

Mais comme devant le tribunal auzerain on prouvoit la défaute par témoins, on pouvoit appeler au combat les témoins (1); et par la on n'offensoit ni le seigneur ni son tribunal.

a" Dans les eas où la défanter ensuide la parte de somme on spirit du résperar, qui s'ouient différit de rendre la justice, ou évité de faire la paire, cou évité de faire la paire du réglement aprèle la délais passé, évitoient les pairs du ségment qu'on appeloit de défaute de notis devant le sucremini et, s'ils aucomboient, ils payoleut une amende à leur ségment (c). De chief le provent journe au parte de la leur ségment (c). De chief le provent potent aument parcin et le production de la leur ségment (c) de contra de la leur segment (c) de le provent de le leur ségment (c) de le provent de le leur ségment (c) de le leur segment (c) de leur segment (

a' Lorsque la défaute venoit de la part du seigener, ce qui arrivoit lorqui'i u's avoit pas assez d'hommer à sa cour pour faire le jusyment, ou lorsqu'il i vivoit pas aissemblé es bonnes ou mis quelqu'an à sa place pour les assembler, on demandoit la défaute devant le seigneur suzerain, mais, à enuse du respect d'à na seigneur, on faisoit ajourner la partie (3), et non pas le seigneur.

Le seigneur demandoit sa cour devant le tribunal suzerain; et. s'il gagnoit la délante, on lui renvoyoit l'affaire et on lui payoit une amende de soixante livres (4); mais, si la délante étoit prouvée. la peine contre lui étoit de perdue le jugement de la chose contestée; le fond étoit jugé dans le tribunal suzerain (5): en effet, on n'avoit demande la défante que pour cela.

3º Si l'on plaidoit à la cour de son seigneur contre lui (6), ce qui n'avoit lieu que pour les affaires qui concernoient le fief; après avoir laiseà passer tous les délais, on sommoit le seigneur même devant bonnes gens (7), et on le faisoit sommer par les ouveraio, dont on devoit avoir

(2) BRAHMAROSS, cb. EHI, p. 315. (2) Báronyamus, cb. EHI, pr. 315. 13) Báronyamus, cb. EHI, ari. 24.

(3) Dáronyarus, ch. xes, art. 3a. (4) Snarusyous, ch. 12s, p. 3ra-

(5) Déportaines, ch. six, pr. 1, 29.
(6) Sous le regne de Louis VIII, le sire de Neste plaidoi, contre desnuc, contieue de Finedre : il la somma de le fisicale de desnu quarante journ : et il l'appeta cusolir de défante de desti à la cour du rol. Elle répondit qu'ille le feroit jager pas ses pairs en l'indére. La cour du rul premonage qu'il n'y aeroit per la laboration de la cour du rol.

point remoyé, et que la comicuse acreit ajournée,
(7) Direntaires , ch. ver, act. 31

permission. On n'ajournoit point par pairs, parce que les pairs ne ponvoient ajourner leur seigneur; mais ils pouvoient ajourner pour leur seigneur (1).

Quelquefois l'appel de défante de droit étoit snivi d'un appel de faux jugement (2), lorsque le seigneur, malgré la défaute, avoit fait reudre le jugement.

Le vassal qui appeloit à tort son seigneor de défaute de droit (3) étoit coudamné à lui payer une amende à sa volonté.

Les Gantois avoient appeid de définite de droit le counte de l'andré devant le roi (1), sur ce qu'il avoit différé de leur rendre jugement en se cour. Il se treuse qu'il avoit jui écoure moins de délais que n'en donnoit le contume du pays. Les Gaobie lui firent renvojes; il fit saint de leurs biens juequ'il à valeur de saixante millé li-vers. Ils revinents à la cour du roi, pour que cette amende fit modérée : il fint décidé que le courte pouvoir prendre cette amende fit vouloit. Beaumanoir avoit assisté à ces jugements.

4" Dans les affaires que le seigneur pouvoit avoir contre le vassal, pour raison du corps ou de l'houneur de celui-ei, on des biens qui n'étuient pas du fief, il n'étoit point question d'appel de défante de droit, puisqu'on ne jugeoit point à la cour du seigneur, mais à la cour de ceiul de qui il tenoit; les hommes, di Défontaines (5), n'ayant pas droit de faire jugement sur le corras de leur seigneur.

J'ai travaillé à donner une idée claire de ces ehoses, qui, dans les auteurs de ces temps-là, sont si confuses et si obscures, qu'en vérité, les tirer do chaos où elles sont, c'est les découvrir.

CHAPITRE XXIX.

Époque du règne de saint Louis.

Saint Louis abolit le combat judicinire dans les tribunans de ses domaiues, comme il paroit par l'ordonnance qu'il fit là-dessus (6), et par les Établissements (7).

(1) Dépontaires , ch. xei, art. 9. (2) Beaumanois, ch. xei, p. Jit.

(2) Bran nanona, ch. axis, p. 421. Mais celui qui n'aucui été lomme ni tenunt du arigneur ne lui payoit qu'une amende de fo livres. (Ibid) (a) Bid, p. 235.

(5) Ch. ser, art. 35. (6; En 1260.

(2) Liv. t, ch. rr et wn; l. m, ch. v.et w

Mais il ne l'ôta poiot dans les cours de ses barons (1), excepté dans le cas d'appel de faux jugement.

On ne pouvnit fausser la cour de soo seigneur (2), saos demander le combat judiciarie cootre les juges qui avoient prounneé le jugement. Mais saiut Louis intrudnisit l'usage de fausser saus combattre (3); elangement qui fut une espèce de révulution.

sepret ut remutina, quarteri polat finance la ignoreata reado min se seignaceria de sea demaino, parce que c'énit un crime de féonic de Efectivacent, si c'étuti un espece de ciric de fétionic cautre le seigneur, à lun forte misone citaire un cautre le vaite une espece de sincie de fétionic cautre le seigneur, la lun forte misone citaire un cautre le vait. Mais il Vualet que l'un plut demander amendement des jugements rande dans ses cours', los ones parcer qu'il ficiaire du dans ses cours', los ones parcer qu'il ficiaire qu'ils fainionist quelque préjudice (6). Il vodait au contraire quoi noft cautraint de fainner les jugements des cours des larraus, si l'on vouloit ses plaindre (2).

On ue pouvuit point, suivant les Établitsements, fausce les cous des domaines du roi, comme no vieut de la dire. Il falloit demander aocendement devant le même tribunal : et, cu cas que le bailli ue voulti pas faire l'amende meut requis, le roi permettuit de faire appel à sa cour (8); un plutôt, en interprésant les Établissements par eux némes, de lui présenter une requête ou supplication (9).

A l'égard des cours des seigneurs, saint Louis, for permettant des fausser, voulut que l'affaire fot portée au tribunal du roi ou du seigneur suzerain (10), nou pas pour y être décidée par le combat (11), mais par témoios, suivant une forma de procéder dout il donne des régles (12).

Ainsi, soit qu'un pût fausser, comme dans les cours des seignenrs, soit qu'on ne le pût pas, cumme dans les cours de ses dumaioes, il établit qu'un pourroit appeler sans courir le hasard d'un combat.

(1) Comme il paroti per-tent fann les Etablissements; et Benomanoir, ch. 131, p. 309.

(2) Cest-a-dire appeter Se faux jugement.
(3) Etablissements, L. 1, ch. vr.; el L. 11, ch. xv.

(3) Etablissements, L. s, ch. vi.; el L. si., ch. s (4) Bid., L. si., ch. vv.

(5) Block I. 1, ch. LERTHI ; et I. 11, ch. 14.

[6] Mod., L. r., ch xxxviii. (7) Mod., L. ss, ch xv.

(8) Bod., L. s. ch. axeves

(9) Mais al on ne fensout pas, et qu'nn voulét appeler, ou

(10) Basis reco. (Ecobiosements, L. H. ch. 1v.) Li sire un nucil le recort de sa cour, droit faisant. -(11) Basis, L. s., ch. vi., et anva; et l. H., ch. 1v; et Benimunole,

(19) Etablicorments, 1, 2, ch. 1, 21 et 221

Défontaioes (1) nous rapporte les deux premiers exemples qu'il ai vus, où l'un ait ainai procédé saus combat judiciaire i l'un, dans un affaire jugée à la cour de Saint-Quernira, qui étoit du domaioe du roi; et l'autre, dans la cour de Pouthieu, où le comte, qui étoit présent, opposa l'ancience jurisprudence : mais ces deux affaires fureul jurgées par d'roit.

names autres pages per unue.

marco parco per la contenta de est lavarios tiene annúrea por la censual e est lavarios tiene annúrea perocider differente de cette qu'il établisoit dans les tribumass de ses domaines en
vaie la raison. Saint Louis, attanant pour les
course de se domaines, of est point géné dans se
vaes; mais il est des ménagements à garder ses
vaes; mais il est des ménagements à garder ses
vaes; mais il est des ménagements à garder ses
vaes; mais il est des ménagements à garder ses
vaes; mais il est des ménagements à garder ses
vaes préngative, que les allaires a récleent jamaistres de leure cours, , moint qu'o un se vàcquale
aux danques de les finaves; faist Louis manificat
aux danques de les finaves; faist Louis manificat
finaves dus conductes; c'est-à-dire que, por
que le changement se fit moins sentir, il do la
chançe, et laines ablative les termes.

Ceci se fai pas universellement revo dande se cumo des seigenzes. Reassmante (2) dis que, de son temps, il y avoil dont manieres de juger, les nanta Elabilisment-levels, et l'aure univait l'abilisment-levels, et l'aure univait la pratique nucleure; que les seigenem version deui de autre l'aute un l'aurer de ces version deuis de norte l'aute un l'aurer de ces une en avoit cluisi mer, un ne pouvoir plant en en avoit cluis inner, un ne pouvoir plant en cervir à l'aurer. Il giour que le coustie de Cle-mont mivoit la nouvelle pratique (3), tandois que ex suxanux se teniori à l'aurer. Il aurer mis qu'il pauroit à l'aurer, un sin qu'il pauroit à l'aurer, un sin qu'il pauroit a d'aurer, un sons qu'il a l'aurer insin d'autriré que une su vanue que, il auroit missi d'autriré que une su vanue que il aurer insin d'autriré que une su vanue qu'il à l'aurer insin d'autriré que une su vanue qu'il à l'aurer insin d'autriré que une su vanue de l'aurer de l'aure

stat.

Il flot tavoir que la Fracre étoit pour lors diviée es pays du domaine du roi (4), et eux eque fron appoini pays des harons, au cu haroniers et pour me servir des termes des Établicases et eux de la comment de saint danier et pour les extre des extra de la comment de saint danier et eux de faut de la comment de la comment de saint danier et eux de faut de la comment de l

⁽s) Ch. xxii, art. 16 et 17. (z) Ch. xxi, p. 309. (J) Bratmanoss, ch. xxi, p. 309.

⁽⁴⁾ Voyes Resumanoir, Defentaines; et les Einblusaments I, st. ch. s. st. sv. ct autres. (5) Voyes les ordonnances du commencement de la trouseme

ceviotat, ou ne les recevioris pas, suivant quéles leng praissionis corectir ou sus a bien de leurs seigneuries. Les arrière-sussaux éclous dus les néues termes avec les grands d'assent. Or les Établissement ser furrat pas domirs du consantenent de saigueurs, quoippi l'aprese d'ausent sur des rhoses qui étaion pour eut d'une grande importante a saini fine fernet riveys que grande importante a saini fine fernet riveys que grande importante a saini fine fernet riveys que de les recevoirs. Robert, fils de suit Linst, les dantif dans a conside d'Cement, et se sussaux ne curren pas qu'il leur convint de les faire partiguer ches sus.

CHAPITRE XXX.

Observation sur les appels.

On conçoit que des appels, qui étoient des provocations à in combat, devoient se faire sur-le-champ. » Se il se part de Court sans apeler, dit Besumanuir (1), il pert ous Appel, et tient li Jugemens pour bou. « Cerà bubbista, nuême après qu'on ent restreint l'usage du combat judiciaire (2).

CHAPITRE XXXI.

Continuation du même suret.

La vilain oe pouvoit pas fausser la cour de son seigneur : nous l'apprenons de Défontaire (3); et cela est confirmé par les Établissements (4). «Aussi, dit eucore Défoutaines (5), n'y a-t-il, entre

toi seigneur et ton vilain, autre juge fors Dien. » C'étoit l'asspe du combat judiciaire qui avoit exclu les vilains de pouvoir fansser la conr de leur seigneur; et cela est si vrai que les vilains

race, dans le recevit de Laurière, pur-tout celles da Philippe Arguste ner la juridiction reclassatique, et celle de Louis VIII an les Juffis, et les chariers rapportes por M. Benuell, notamment celle de vint Louis nur le bail et le rachat des terres, et la majorité fechale des Billes, et ap. lus, p. 35; et bidd, l'écdousance de Philippe Arguste, p. 5; (1) Ch. Suttu, p. 37; et ch. Mit, p. 30s.

(1) Ch. LEHE, p. 337; et en. Lei, p. 312. (2) Voyes les Établissements de saint Leuts, l. st. ch. xv; l'ordonnance de Charles VII, de 1453.

(3) Ch. 221, art. 21 et 22 (4) Liv. 2, ch. c22221.

(5) Ch. ss. urt B

qui, par chartre ou par usage (1), avoient droit de combattre, avoient aussi droit de fausser la cour de leur seigneur, quand même les hommes qui avoient jugé auroient été chevaliers (2); et Défontaines dunne des expédients pour que ce scandale du vilain, qui, en faussant le jugement, combattroit courtre un chevalier, n'arrival pas (3).

La pratique des combats judiciaires commencant à ràbolir, et l'usage des nouveanx appels à s'introduire, on pensa qu'il étoit déraisousable que les personnes franches ensent un remède contre l'injusire de la cour de leurs ségienrs, et que les vilains ue l'enssent pas; et le parlement remèdes.

CHAPITRE XXXII.

Continuation du même sujet.

Losoge'on fanssoit la cour de son seigneur, il venoit en personue devant le seigneur suscrain pour détendre le jugocour de sa cour. De même (4), dans le eas d'appet de détante de druit, la partie ajournée devant le seigneur suscrain menoit sun seigneur avec elle, afu que, si la défaute u'étoit pas prouvée, il pôt ravoir sa cour.

Dans la unite, ce qui u'vicial que deux esa partientierie étant desem général pour tousie les difaires par l'introduction de toutes sortes d'appels, il parut extraordinaire que le seigneur fat oblégé de passer sa vie dans d'autres tribunaux que les sieme, et paur d'autres affaires que les siemes. Philippe de Valoi, undonna que les basilis seals pol devint ercorre plan fréquent, est na sux parties à d'fendre à l'appel; le fait du juge deviot le fait de la partie; (6).

J'ai dit (7) que dans l'appet de défante de droit le seigneur ne perdoit que le droit de faire juger

(c) Direct acres (c), var. act. 5. Or article et le su f de chapitre van de sième acteur ont est jumple; tres met reploqués. Defontations ne met poust en oppositon le jusquemit du sequenz avec crint de chevaler, pusque c'étetit le miene; mais il opposite viain ordinaire a crista qui avoit le printiège de combuttre. (a) Les chevalers pouvent loujours être du nombre des juges. Direct varians, ch. vas. etc. 6.

(3) Ch. axis, mt. 14. (4) Directations, ch. axi, apt. 23.

(5) En 1932.

(6) Yoyra quel était l'état des chours du temps de Boutillier ,
qui visoit en l'an 1402 (Samue rerole , l. 1, p. 1917 20)

(2) Li-dram, ch. xxx.

l'affaire en sa cour. Mais, si le seigneur étoit attaqué lui-même comme partie (1), ce qui devint tres fréquent (2), il pavuit an roi on an seigneur suzerain devant qui on avoit appelé, ppe amende de soixante livres. De là vint cet usage, lorsque les appels furent universellement reçus, de faire payer l'ameude au seigneur lorsqu'on réfurmoit la sentence de son juge ; usage qui subsista longtemps, qui fut confirme par l'ordonnance de Roussillon, et que son absurdité a fait périr.

CHAPITRE XXXIII.

Continuation du même suiet.

Dans la pratique du combat judiciaire , le fau seur qui avoit appelé no des juges pouvoit perdre par le combat sou proces (3), et ue pouvoit pas le gagner. En effet, le partie qui avoit un jugement pour elle u'en devoit pas être privée par le fait d'antrui. Il falloit donc que le fausseur qui avoit vaineu, combattit encore contre la partie, nun pas pour savoir si le jugement étoit bon ou mauvais, il ne s'agissoit plus de ce jugement, puisque le combat l'avoit auéanti ; mais pour décider si la demande étoit légitime on non; et e'est sur ce nouveau point que l'on combattoit. De la doit être venue notre mauière de prononcer les arrêts : « La cour met l'appel au néaut ; la cour met l'appel et ce dout a été appelé au néant. « En effet, quand celui qui avoit appelé de faux jugement étoit vaineu, l'appel étuit auéanti; quand il avoit vaiucu, le jugement étoit anéauti, et l'appel même : il falloit procèder à un nouveau jugement.

Ceci est si vrai, que , lorsque l'affaige se jugeoit par euquêtes, cette manière de prononcer n'avoit pas lieu. M. de La Roche-Flavin (4) nous dit que la chambre des enquêtes ne pouvoit user de cette forme dans les premiers temps de sa création.

CHAPITRE XXXIV.

Comment la procédure devint secrète.

LES duels avoient introduit une forme de pro-

- (1) BRARMANOTE, ch. LEF, p. 312 et 315.
- (2) Ibid.
- (3) Directains el. au et. 14
- (a) Des parlements de France, 1 1, ch 370

cédure publique : l'attaque et la défense étoient écalement connues. " Les témoins, dit Beaumanoir (1), doivent

dire less témoignage devant tous. »

Le commeutateur de Bontillier dit avoir appris d'anciens pratiriens, et de quelques vieux proces écrits à la main, qu'anciennement, en France, les procès criminels se faisoient publiquement, et en une forme non guere différente des jurements publics des Romaius. Ceci étoit lie avec l'imprauce de l'écriture, commune dans ces tempslà. L'usage de l'écriture arrête les idées, et peut faire établir le secret : mais, quand on n'a point cet usage, il n'y a que la publicité de la procédure qui puisse fixer ees mêmes idées.

Et, comme il pouvoit y avoir de l'incertitude sur ce qui avoit été jugé par hommes (2), ou plaidé devant hommes, on pouvoit en rappeler la memoire toutes les fois qu'on tenoit la rour, par ce qui s'appeloit la procedure par record (3); et, dans ce cas, il n'étuit pas permis d'appeier les témoins au combat; car les affaires n'aurosest jamais eu de fin.

Dans la suite il s'introduisit une forme de procéder secrète. Tout étoit public; tout devint caché, les juterrogatoires, les juformations, le récolement, la confrontation, les conclusions de la partie publique; et e'est l'usage d'aujourd'hni. La premiere forme de procéder convenuit au gouvernement d'alors, comme la nouvelle étoit propre au gonvernement qui fut établi depuis.

Le commentateur de Boutillier fixe à l'ordonnance de 1530 l'époque de ce changement. Je erois qu'il se fit peu à peu, et qu'il passa de seigucurie en seigneurie, à mesure que les seigneurs renoucèrent à l'ancieune pratique de juger, et que celle tirée des Établissements de saint Louis vint à se perfectionner. En effet, Benumanoir dit que ce n'étoit que dans les eas où on pouvoit donner des gages de bataille, qu'ou entenduit publiquement les témoius (4); dans les autres, on les uyoit en secret, et un rédigroit leurs dépositions par écrit. Les procedures devincent dune secretes lorsqu'il n'y eut plus de gages de bataille.

⁽¹⁾ Ch. 121, p 315.

⁽²⁾ Comme dit Besumenner, ch. xxxxx, p. 209. (3) On prouvell per témoins or qui s'étest deye passé , det , on oune en justice (4) Ch. excest, p. 215.

CHAPITRE XXXV.

Des dépens.

ANGIERNEMENT On France il n'y avoit point de condamnation de dépens en cour laie (1). La partie qui succomboit étoit assez punie par des condamnations d'amende covers le seigneur et ses pairs. La manière de procèder par le cumbat judicinire faisoit que, dans les crimes, la partie qui succomboit, et qui perdoit la vie et les biens, étoit punie autant qu'elle pouvuit l'être; et, dans les autres cas du combat judiciaire, il y avoit des amendes quelquefois fixes, quelquefois dépendantes de la volonté du seigneur, qui faisoient assez eraiodre les événements des procès. Il en étoit de même dans les affaires qui ne se décidoient que par le combat. Comme c'étoit le seigueur qui avoit les profits principaux, e'étoit lui aussi qui faisuit les principales dépenses, soit pour assembler ses pairs, soit pour les mettre en état de procéder au jugement. D'aitleurs les affaires finissant sur le lieu même, et tonjours presque sur-le champ, et sans ce nombre infini d'erritures qu'on vit depuis, il n'étoit pas néces-

sirée de donier des dépress aux parités.

C'est l'usage de appels qui doit instrullement introlaire cetni de donner des dépress. Auxi l'Moninies (s) déli que, lorsqu'an oppeloit par la éreite, écst-à-dire quand on suivoit les nouveles bis de saint Louis, on donnot des dépens, mais que, dans l'usage ordinaire, qui ne perse point deput de l'auxilier qu'in perse point deput de l'auxilier per la direction d'auxilier per le des des l'auxiliers de l'auxilier per l'auxilier de l'auxilier per l'auxilier de l'

Mais, horque de nouvelles facilités d'appeles augmentérent le moultre des appels (3); que, augmentérent les moultre des appels (3); que, par le fréquent usage de ces appels d'un trillunal à un autre, les paries furreut anse cess transportére bors du lièu de leur réjours quand l'art usureus de la procédure multipla et éternisa les procès; lorque la science d'étuder les demandes par la justice per tenfluére; quand un plaideur un fair, uniquement pour te faire suivrey lorsque la demande du raineuxe, et la décline tranquille; que les raisons se perdirent dans des volunces de parole et d'évrits que tout fut plein de supplis de justice qui un devoient point rendre la junice; que la musarias foi trous der conacila la of, elle un branche foi trous der conacila la of, elle un branche foi principal des biben arbeit e plus plaieures par la rezinte des dépues. Ils durent les payer pour la décision, et de pour les moyen qu'ils avoieut colpalys pour l'éluder. Charle-le-Tel fût là-de-sus une ordonnance génésale (1):

CHAPITRE XXXVI.

De la partie publique.

Coxux, par les lois saliques et ripuires, et par les antres lois des peuples loarbras, les peins des reines des erimes etoient preunisires, il n'y avoit point pour lors, comme enjourd'hai pour lors, comme enjourd'hai pour lous, de partie publique qui fût chargée de la poursaité et erimes. Es effect, tout se révilionité ar réporations de dommages; toute pourvaité étoit en quelque façon civile, et chaque partieulier pouvait la hire. D'un antre côté, le droit ronais avoit des formes populaires pour la poursaité dans avoit des formes populaires pour la poursaité dans avoit des formes populaires pour la poursaité dans uniter d'une partie publique.

L'usage des combats judiciaires ne répuguoit pas moins à cette idée; car qui auroit vouln être la partie publique, et se faire champion de tous contre tous?

Le troux, dans un revoid de formates quahumatoria instirrie dans les inde a Lomburis, qu'il y avoir, dans la recorde race, aon in cano de la partie politique (c). Mist, acce, aon in le recueil enfair de ces formates, on sera qu'il y avoit une different totale entre es dificiers et e que non appelons anjunciban la partie paradur ai ou des ségienes. Les preniere diocett en zien de la companie de la companie de la partie de segotte de politic pour la manutention politic les egotte de politic pour la manutention de la companie de la companie de la companie de critice, Ex déri, on me vuir point dans en étaritice. Ex déri, on me vuir point dans en étaritice par de la companie de la companie de erimes, et de saláries qui encervaient les misters, les églies, ou firtu de personasse.

J'ai dit que l'établissement d'une partie publique répugnoit à l'usage du combat judiciaire.

⁽a) En siza.

⁽²⁾ Advecatos de parte publica

⁽t) Directives, dans sen Consell, ch. 2311, art. 2 et 2 et Santuamen, ch. 22211; Etablisemente, l. 1, ch. 20. (2) Ch. 221, art. 5.

^{(1) -}A present que l'on est si enclin à appeler, « dis Boutillier, Somme ravale, (), 116, 121, p. pl.

Je trouve pourtant dans une de ces formules un avoué de la partie publique qui a la liberté de combattre. M. Muratori l'a mise à la suite de la constitution de Heari I' (1), pour Isquelle elle a été faite. Il est dit, dans cette constitution, que - si quelqu'un tue son père, son frère, son neveu, ou quelque autre de ses parents, il perdra leur succession, qui passera aux autres parents, et que la sienne propre appartiendra au fise. » Or e'est pour la poursuite de cette succession dévolue au fise, que l'avoné de la partie publique qui en soutenoit les droits avoit la liberté de comhattre : ce cas rentroit dans la règle générale,

Nous voyons dans ces formules l'avoué de la partie publique agir contre celui qui avoit pris un voleur, et ne l'avoit pas meué au comte (2); routre celui qui avoit fait un sonlèvement ou une assemblée contre le comte (3); qui avoit sauvé la vie à nu homme que le comte lui avoit dooné nour le faire mourir (4); contre l'avoué des églises à qui le comte avoit ordonné de lui présenter un vuleur, et qui n'avoit point obéi (5); contre celui qui avoit révété le secret du roi aux étrangers (6); contre celui qui, à main armée, avoit poursuivi l'envoyé de l'empereur (7); contre celui qui avoit meprisé les lettres de l'empereur (8), et il étuit poursuivi par l'avoué de l'empereur, ou par l'empereur lui-même ; contre celui qui n'avoit pas vouln recevoir la mounoie du prince (9); enfiu, cet avoué demaudoit les choses que la loi adjugeoit au fisc (10).

Mais, dans la poursuite des crimes, on ne voit point d'avoué de la partie publique; même quand on emploie les duels (11); même quand il s'agit d'iocendie (12); même lorsque le juge est tue sur son tribunal (13); méore lorsqu'il s'agit de l'état des personnes (14), de la liberté, et de la servitude (15).

Ces formules sont faites, non-seulement pour les lois des Lombards, mais pour les capitulaires ajoutés : ainsi il ne faut pas douter que, sur cette

(1) Voyez cette constitution et cette formule dans le accond volume des Historiens d'Italie, p. 175. (2) Recent de Mureteri, p. 114, sur la loi axxaviti de Chor-

lemague, l. s. UL. xxvs , 5 78.

(2) Autre formale, shed., p. 87

(1) Ibid., p. 104.

(5) Bed., p. 95 (6) Ibid., p. 84

(7) Ited., p. 98. (8) Bed., p. 132.

(2) Ibid (10) Bid , p. 137

(11) faid., p. 137in her

(13) Ibed., p. 166

(14) And . p. 131

(15) Bed., p. 105

matière, elles ue nous donnent la pratique de la seconde race.

Il est clair que ces avoués de la partie publique durent s'éteindre avec la seconde race, comme les envoyés du roi dans les provinces ; par la raison qu'il n'y eut plus de loi générale, ni de fise général, et par la raison qu'il n'y eut plus de comte dans les provinces pour tenir les plaids, et par conséquent plus de ces sortes d'officiers dont la principale function étoit de maiotenir

l'autorité du comte. L'usage des combats, devenu plus fréquent dans la troisième race, ne permit pas d'établir une partie publique. Aussi Boutillier . dans sa Somme rurale, parlaut des officiers de justice, ne citet-il que les baillis, bommes féodaux, et sergents. Voyez les Établissements (1), et Beaumanoir (2), sur la maniere dont on faisoit les poursuites dans ces temps-là.

Je trouve dans les lois de Jacques II, roi de Majorque (3), une creation de l'emploi de procureur du roi, avec les fonctions qu'ont anjourd'bui les nôtres (4). Il est visible qu'ils ne viurent qu'après que la forme judiciaire ent changé parmi uous.

CHAPITRE XXXVII.

Comment les Établissements de saint Louis tombèrent dans l'oubli.

Ce fut le destin des Établissements, qu'ils naquirent, vieillirent, et moururent en tres peude

Je ferai là dessus quelques réflexions. Le code que nous avons sous le nom d'Établissements de saint Louis n'a jamais été fait pour servir de loi à tunt le royaume, quoique cela soit dit dans la préface de ce code. Cette compilation est un code général qui statue sur toutes les affaires civiles; les dispositions des biens par testament ou entre vifs, les dots et les avantages des femmes, les profits et les prérogatives des fiefs, les affaires de police, etc. Or, dans un temps où chaque ville. bourg, ou village, avoit sa coutume, donner un

prounter.

⁽¹⁾ Lev. 1, ch. 1 , ch I, II, ch. 21 et appt. (a) Ch. r et aug.

⁽³⁾ Yoven ren lois dans les Firet des seinte, du mois de min.

⁽⁴⁾ Qui continue nostram sacram cursam arque tencatur . m stimatur qui facta et causas in ipea curia promovent atque per-

corps général de lois civiles, c'étoit vouloir renverser, dans on moment, toutes les lois particulières sous lesquelles on vivoit dans chaque lieu du royanme. Faire une coutume générala de tontes les coutumes particulières, seroit une chose inconsidérée, même dans ce temps-ci, on les princes ne trouvent par-tout que de l'obéissance. Car, s'il est vrai qu'il ne faut pas changer lorsque les inconvénients égalent les avantages, encore moins le faut-il lorsque les avantages sont petits, et les inconvénients immenses. Or, si l'on fait attention à l'état où étoit pour lors le royaume, où chacun s'enivroit de l'idée de sa souveraineté et de sa puissance, on voit hien qu'entrepreudre de changer par-tout les lois et les usages reçus, e'étoit une chose qui ne pouvoit venir dans l'esprit de ceux qui gouvernoient.

Ce que je viens da dire prouve ancore que ce cade des Établissements ne fut pas confirmé, en parlement, par les barons et geus de loi du royaume, comme il est dit dans un manuscrit de l'hôtel-de-ville d'Amiens, cité par M. Ducange (r). On voit dans les autres manuscrits que ce code fut donné par saiot Louis, en l'anuce 1270, avant qu'il partit pour Tunis. Ce fait n'est pas plus vrai; car saint Louis est parti en 1269, comme l'a remarqué M. Ducange; d'où il conclut que ce code auroit été publié en son absence. Mais je dis que cela ne peut pas être. Comment saint Louis auroit-il pris le temps de son absence pour faire une chose qui auroit été une semence de troubles, et qui est pu produire, nou pas des changements, mais des révolutions? Une pareille entreprise avoit besoin, plus qu'une autre, d'être suivie de près, et n'étuit point l'ouvrage d'une régence foible, et même composée de seigneurs qui avoieut intérêt que la chose ne réussit pas. C'étoient Mathieu, abbe de Saint-Denys; Simon de Clermont, comte de Nesle : et, en cas de mort, Philippe, évêque d'Évreux, ct Jean, comte de Pontlueu. On a vu ci-dessus (2) que le comte de Ponthieu s'opposa dans sa seigueurie à l'exécution d'un nouvel ordre judiciaire.

Je dis en troisieme lieu, qu'il y a grande apparence que le code que nous a rons est une chose différente des Etabliacements de saint Louis sur l'ordre judiciaire. Ce code cite les Établiacement; il it est done un ouvrage sur les Établiacement, et non pas les Établiacements. De plus, Becumanoir, qui parle souvent des Établiacements de saint Louis, ne cite que des Établiacements particuliers de ce prince, et nou pas cette compilation des Établissements. Delétationes, qui cerviori tous ce prince (1), nous parle des deux premières fois que lou exécuta ses Établissements sur l'ordre judiciaire, comme d'une chois revulte. Les Étafissements de saint Louis étoisent docs antiriseurs à la compilation dont je parle, qui , à la rigueur, et an adaptant les prologues «trocémis par quelques ignorants à la tête de cet autrège, a vauroit jarra que la deseirée année de la vie de saint Louis, ou même après la mort de ce prince.

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du même sujet.

Qu'as-tæ done que cette compilation que nous arons sous le uon d'Établissements de saint Louir? Qu'est-ce que ce code obscur, confus, et ambigu, où Ton mête sans cease la jurispruelmer françoise aveclaloi romaine, où l'on parle comme un législateur, et où Ton voit un jurisconsulle; où fon trouve un corps entière de jurispruelence sor tous les cas, sur tous les points du droit cuit? Il flut les trausporter dans ce temps hi.

Saint Louis, voyant les abus de la jurisprudence de son temps, chercha à en dégoûter les peuples : il fit phaiseurs réglements pour les tribunaux de aes domaines, et pour ceux de ses barous; et il est un tel succès, que Beaumanoir, qui écrivoit très-peu de temps après la mort de ce prince, nous dit (a) que la manière de juge etsablie par aint Louis étoit patiquée dans un grand nombre de cours des seigneurs.

Aimi ec priese rempit son chiet, quoque se ridgenom pour les tribusus de ses segueras se respectation pour les tribusus de ses segueras se commente a excepte que che cun pour roit suivre, et que chevan même avail interés de soivre. Il dos le mai, rea lismat restir le meilleux. Quand on vit dans ses tribunaux quand on vit dans cert de quadque que de mais de ment de quadque que de mais de ment de quadque que de mais de ment de quadque que de mais de mente de quadque que de mais de la mente de personne et de personne et de mais que de la personne et de mais que la personne de de mais que la personne et de mais que la personne de mais que la personne de de la personne de de mais que la personne de mais que la personne de la personne de

Inviter quand il ne faut pas contraindre, conduire quand il ne fant pas commander, c'est l'ha-

⁽²⁾ Préface sur les Établissements. (2) Ch. 2012.

⁽c) Yoyen ci-desres le ch. 1818. (c) Ch. 181, p. 309.

bileté suprème. La raison a un empire naturel; elle a même un empire tyrannique : on lui résiste, mais cette résistance est son triomphe; eucore un peu de temps, et l'un sera forcé de revenir à elle.

Saint Louis, pour dégoûter de la juvisproduces françoire, fit rationie les livres du durit remain, afin qu'il hisseut consider les livres du durit remain, and qu'il hisseut conside hommes de loi de tre de pratique put nous ayent (1), fat on grand usage de ces lois romaines: son ouvrage est, en quelque façon, an reisslat de l'ancience jurisprodeure françoire, des lois ou établissements de sint Louis, et de la loi romaine. Boumanoir fits pen d'usage de la lui romaine, mais il traueflai est la loi romaine. Reu est la réglement de sint Louis, et de loi romaine. Reu est la réglement de sint Louis, et consider françoire son la regular de la loi romaine. Reu est la réglement de sint Louis, et consider françoire son les réglements de sint Louis.

C'est dans l'esprit de ces deux nuvrages, et surtnut de celui de Défuntaines, que quelque bailli, je ernis, fit l'unvrage de jurisprudênce que nuus appelons les Établissements. Il est dit, dans le titre de cet ouvrage, qu'il est fait selon l'asage de Paris, et d'Orléana, et de conr de baronnie; et, dans le prologue, qu'il y est traité des usages de tout le royaume, et d'Anjou, et de cour de baronnie. Il est visible que cet nuvrage fut fait pour Paris, Orléans et Aojou, comme les ouvrages de Beaumannir et de Défontaines furent faits pour les comtés de Clermont et de Vermandois : et, comme il paroit par Beaumanoir que plusieurs lois de saint Louis avoient pénétré dans les cours de baronnie, le compilateur a eu quelque raison de dire que son ouvrage regarduit aussi les cours de baronnie (2).

Il est clair que celui qui fit cet ouvrage compila les coutumes du pays avec les lois et les Établis-

(a) B dit ful-mime dans one prologue : - Nus lay engrit ouques mais rette chose dont j'ay. -(a) B n'y a rien de si vague que le titre et le prologue, D'a-

Control of the contro

dems, direct reliefury par derit; quelquian contenum de l'imma des mainters (parcer prince, manifente) les lous que revenired l'être mainters (parcer prince, maintenie) les lous que mainters (parcer prince, maintenie) les lous de fariente l'anne, Les critet, un mon grand nom devent douver que l'anne de la ferre au l'entre que l'anne de la ferre au l'entre grand de la ferre de l'anne créttere dans les mainters de se villeire, l'anne créttere de l'anne créttere de l'anne de l'an

sements de saint Louis. Cet ouvrage est très pricieux, parce qu'il contient les anciennes coutones d'Anjou et les Etablissements de saint Louis, tels qu'ils étoient alors pratiqués, et enfin ec qu'on y pratiquoit de l'ancienne jurisprudeuce françoise.

La différence de cet ouvrage d'avec ceux de Défontaines et de Reamanoir, e est qu'on y parte en termes de commandement, eonume les législateurs; et cela pouvnit être ainsi, parce qu'il étoit une compilation de coutumes écrites et de lois.

Il y avoit un vice intérieur dana cette compilation : elle formoit un code amphibire, ui l'on avoit mélè in jurisprudence françoise avec la loi romaine; un rapprochoit des choses qui n'avoient jamais de rapport, et qui souvent étoient contra dictoires.

Le sis bies que les tribunaux françois des hommes ou des pairs, les ignements saus apodé an autre tribunal, la manière de prononcer pace mots, le condaments l'arbonat (2), a voient de la confirmité avec les jagoments populaires da la confirmité avec les jagoments populaires de cionne juirsprondereç ou se vervil platté de cele qui fut introduite depais par les empereurs, quo employa par-toul dana cette compliation pour rigier, limiter, corriger, étendre la jurisprodence françoise "."

CHAPITRE XXXIX.

Continuation du même sujet,

Lar furmes judiciaires introduites par saint Lonis cestèrent d'être en mage. Ce prince avoit eu mains en vue la chose même, c'est-à-dire la meilleure manière de juger, que la mesileure manière de supplère à l'ancienne pratique de juger. Le premier nbjet étoit de dégoûter de l'ancienne jurisprudence, et le secund d'en former une

"Var. ... Contradictoires. Il est impossible de faire une bance jurisprudence de deux jurisprudences contraires, Je unis bien. 195.

(1) Etablissements, 1. 11, ch. ev.

"Var : ... Jurisprudence Trançolar, Seint Loula avoit ; cumme j's dit ; fist traditive se curvages de Justiera ; pour accediter le droit romain. Biroth on Transayna dans les acoles - on unan axieux le droit runaim dans ses formes maturelles que dans celle oi il particulot d'elgare dans le meurreus code.

De plus, cette compliation instructi sur der rhome qui inscribe d'existerent plus, les jungments des pluses, les combais judicitatres, les gerres patriculieres, la aeretiste des Junis, deciuras, les refris et romes les sicles qui miscrette fiction les inscrictes de chargements, plus ou en lei, plus il en fallut aixes et e code crevait inspires moint à fetal sécale des deuxdressats plus que les dispositions lessales qu'il contraous, clamgrerant de solute. nouvelle. Mais les inconvénients de celle-ci ayaut paru, on en vit bientôt succèder une autre.

Aini le bin de aini Luini changeran moini la pirispratuere françoise qu'elles ne dominirat des moyens paur le changer; elles caurierat de montreau tribunaux, ou plotid des vaies pour norivent et quand en poi parceir indicentat de code liqui àvoit que anothire gloriche, les jugmens, qui supervant ne finiciera que les supertires depuner productive, formérent une jurippene de la conferencia de la conferencia par la companya de la conferencia de la conferencia par la conferencia de la conferencia des la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya par la companya de la companya de la companya participa de la companya de la companya participa de la companya de la companya participa de la companya participa de la companya participa de la companya participa del la companya participa de la companya participa de la companya participa del la companya participa de la companya participa del la companya participa de la companya participa del la companya participa de la companya participa del la co

Ainsi les luis que fit saint Louis eurent des effets qu'on n'auroit pas du attendre du chefd'œuvre de la tégislatiun. Il faut quelquefois bien des siècles pour préparer les changements; les événements murissent, et vuità les révolutions.

etenements mitrisordi, et vinis les revolutions. Le parthenes liga en derniter resort de perseque toutes les affaires du royanone. Amprovant II am le groot que de celles qui cionier atre les dues, centres a larvas, réciper, a district,) ou er artire les dues, personales la braus, réciper, a district, pour apriles de violent en la compartire de la compartire de

A peine le parlement fut-il un corps faxe, qu'on commença à compiler ses arrêts. Jean de Monluc, sous le règne de Philippe-le-Bel, fit le recueil qu'on appelle aujourd'hui les registres Offin (3).

CHAPITRE X L.

Comment on prit les formes judiciaires des décrétales.

Mas d'où virat qu'en abandonnant les formes judiciaires établies, un prit celles du droit canonique plutôt que celles du droit romain? C'est qu'on avuit toujours devantles yeux les tribunaux cleres, qui suivoient les formes du droit caumique, et que l'on ne commissoit aucunt tribunal qui

(z) Voyez du Tillet, sur la cour der pairs. Voyez aussi La Roche-Flavin, l. 1, rh. sir ; fludec et Paul Liule. (z) Les sutres affaires étoient déciders par les tribunaux or-

(3) Voyez l'excellent ouvrage de M. Iç président Bennalt, aur

suivit celles du droit romain. De plus, les bornes de la juridiction ecclésiastique et de la séculière étoient dans ces temps-là très peu counues : il y asuit des gens (1) qui plaidoient indifféremment dans les deux cours (a); il y avoitdes matières pour lesquelles on plaidoit de même. Il semble (3) que la juridiction laie ne se fût gardé , privativement à l'autre, que le jugement des matières féodales, et des crimes commis par les laïques dans les cas qui ne choquoient pas la religion (4). Car si, pour raison des conventions et des contrats, il falloit aller à la justice laie, les parties pouvoient volontairement procéder devant les tribunaux eleres, qui , p'étant pas en droit d'obliger la instice laie à faire exécuter la sentence, contraignoient d'y obéir par voie d'excommunication (5). Dans ces circonstances, lorsque, dans les tribunaux laiques, on voulut changer de pratique, on prit celle des cleres, parce qu'on la savoit; et on ne prit pas celle du droit romain, parce qu'on ne la savoit point : car, en fait de pratique, on ne sait que ce que l'on pratique.

CHAPITRE XLI.

Flux et reflux de la juridiction ecclésiastique et de la juridiction laie.

La puissance civile étant entre les mains d'un e infinité de seigneurs, il avoit été aisé à la juridiction ecclésiastique de se donner tous les jours plus d'étendue: mais comme la juridiction ecclésiastique éperva la juridiction des seigneurs, et contribua par là à dunner des forces à la juridiction ruyale, la juridiction royale restreignit pen à pen la juridiction ecclésiastique, et celleci recula devant la première. Le parlement, qui avoit pris dans sa forme de procéder tout ee qu'il y avoit de bon et d'utile dans celle des tribunaux des cleres, ne vit bientôt plus que ses abus; et la juridiction royale se fortifiant tous les jours, elle fut toujours plus en état de corriger ces mêmes abus. En effet, ils étoient intolérables; et sans en faire l'énumération, jo reuverrai à Beau-

⁽¹⁾ Saarmaness, ch. 11, p. 51.

⁽³⁾ Les femmes veuvrs, les croisés, ceux qui tencorni les biens des eglases, pour raisons de ces borns, (find.) (3) Voyes pout le chapatre su de Beaonamoir.

⁽⁴⁾ Les tribunars cieres, sons poèteste du serment, s'en étélent même salans, comme on le voit par le fameux concerdat pané entre Philippe Auguste, les clercs et les baruns, qui ar trouve dans les ordonnances de Laurrère.

⁽⁵⁾ BEAUWAROUS, ch. ES, p 60.

manoir, à Boutillier, aux ordonnances de nos rois (1). Je ne parlerai que de ceux qui intéressoient plus directement la fortune poblique. Nous connoissons ces abus par les arrêts qui les reformérent. L'épaisse ignorance les avoit introduits; une espèce de clarté parut, et ils ne furent plus. On peut incer, par le sileuce du elercé. qu'il alla lui-même au-devant de la correction; ce qui, vu la nature de l'esprit humain, mérite des luuanges. Tout homme qui mouroit sans donner une partie de ses biens à l'église, ce qui s'appeloit mourir déconfés, étoit prive de la communion et de la sépulture. Si l'on mouroit sans faire de testament, il falloit que les parents obtinssent de l'évêque qu'il nomarât, concurremment avec eux, des arbitres pour fixer ce que le défaut auroit dù donuer en ens qu'il eût fait un testament. On ne pouvoit pas coucher ensemble la première nuit des noces, ni même les deux suivautes, saus en avoir acheté la permission : e'étoit hien ces trois nuits-là qu'il falloit choisir : car pour les autres, ou n'auroit pas donné beaucoup d'argent. Le parlement corrigea tout cela, On trouve, dans le glossaire du droit françois de Ragueau (2), l'arrêt qu'il rendit contre l'évêque d'Amiens (3),

Je revina a commencement de mon chapitre. Lorque, dans un liécé ou dans un gouvernement, on voil les divers corps de l'état chercher à aggenate le cau anticé, et à preude les uns me les attres de verbinis assuitages, ous e trouscomme un exarque certains de leur correspion. Per un maliteur attuché à la codition lumaine, per que de l'archer, per los aixé de suivre a force que de l'archer, per l'est de leur cau de l'archer que de l'archer, per l'est de la clause des que de l'archer, per l'est que de la chace de l'archer per l'est de l'archer de l'archer per l'archer de l'archer de l'archer l'archer de l'archer de l'archer de l'archer l'archer l'archer de l'archer de l'archer l'est de l'archer de l'archer l'est de l'archer de l'archer de l'archer l'est de l'archer de l'archer de l'archer l'a

L'ame goûte tant de délices à dominer les autres ames; coux mêmes qui aiment le bien à siment si fort eux-mêmes, qu'il n'y a personne qui ne soit assez malheureux pour avoir encore à se défier de ses bonnes intentions et, e, a vérisit, non actions tiennent à tant de choses, qu'ill est mille fois plus aisé de faire le bien que de le bien faire.

CHAPITRE XLII.

Renaissance du droit romain, et ce qui en résulus. Changements dans les tribunaux.

La Digeste de Justinien ayant été retrouvé vess Jan 1173, le droit romain sembla prendre une secoude naissance. On établit des écoles en Italie, où on l'enseignoit : on avoil déja le Code Justinien et les Novelles. J'ai déja dit que ce droit y prit une telle faveur qu'il fat éclipser la loi des Lombards.

Des docteurs italiens portèrent le droit de Justinien en France, où l'on n'avoit connu que le code Théodosien (1), parce que ce ne fut qu'après l'établissement des barbares dana les Gaules que les lois de Justinien furent faites (a). Ce droit recut quelques oppositions; maia il se maintint. malgré les excommunications des papes, qui protégeoient leurs canons (3). Saint Louis chercha à l'accrediter, par les traductions qu'il fit faire des ouvrages de Justinien, que nous avons encore manuscrites dans nos bibliothèques; et j'ai deja dit qu'on en fit un grand usage dans les Établissements. Philippe-le-Bel fit enseiguer les lois de Justinien, seulement comme raison écrite, dans les pays de France qui se gouvernoient par les coutumes (4); et elles furent adoptées comme loi dans les pays où le droit romain étoit la loi.

J'ai dit ci-dessus que la manière de procéder par le combat judiciaire demudoit, dans cess qui jugeriotat, tras peu de suffiance; on décisite les affines dans chaque lius, selon Plusge de chaque lius, et suivant quedques contomes sinnières, qui surevoient par tradition. Il y avolt, du temps de Resuminoir, deux différentes nanières de rendre la pistic (5); dans des liteux, on jugeril par pairs, dans d'autres, ou jugeril par baillis (6), Quand on suivetts la premiere forme, les pairs jugerient suivant l'usage de l'eur juridétions et dans la seconde, é étient des prejuridétions et dans la seconde, é étient des pre-

⁽i) Yoyes Boustiller, Samme rurale, til. 12, Quelles personnes ne pervent laice denumbe en cour laie; et Brannannir, ch. 12, p. 56; et les réglements de Philippe Auguste à ce mijet; el l'établimement de Philippe Auguste fait entre les circes, le voi et

⁽a) An most Exécutrory tertomentaires.

⁽v) On suivoit en Italie le code de Justinien. C'est pune cala que le pape Jean VIII, dons na constitution domnée après le syndée de Troyes, parte de ce code, nom pas poere qu'il étoit conne en France, mais parce qu'il le connoissett lui endone; et na resultation soit industries de la connoisset lui endone; et na resultation soit industries de la connoisset lui endone; et na resultation soit industries de la connoisse la connoi

⁽³⁾ Le code de cet empereur (ut publié vers l'em 23a.
(3) Décrétales, L. v. titre de Prindeglie, capite auper Spanois.
(4) Per une chertre de l'an 1325, cu fixeur de l'amiseratio

⁽⁴⁾ For one chette de l'an 1311, en fireur de l'universit d'Orlone, rapportée par du Tillet.

(3) Contras de Beauvolat, ch. z, de l'Office des buillis.

(6) Paris de Beauvolat, ch. z, de l'Office des buillis.

⁽⁶⁾ Dons la commune, les bourgeels étéent juges par d'autres hourgrois, comme les boumes de fief se jugretent entre ruz. Voyer La Thounautiere, ch. ayr.

d'hommes ou vieillards qui indiquoient au bailli le même usage (1). Tout ceci ne demandoit aucunes lettres, aucune capacité, aucune étude. Mais lorsque le code obseur des Établissements et d'autres ouvrages de jurisprudence parurent ; lorsque le droit romain fut traduit, lorsqu'il commença à être enseigné dans les écoles; lorsqu'uu certain art de la procedure, et qu'un certain art de la jurisprudence commeocerent à se former; lorsqu'on vit naître des praticiens et des jurisconsultes, les pairs et les prud'hommes ne furent plus en état de juger; les pairs commencérent à se retirer des tribunaux du seigneur, les seigneurs furent peu portés à les assembler : d'antant mieux que les jugements, au lieu d'être une action éclatante, agréable à la noblesse, jutéressante pour les gens de guerre, u'étoient plus qu'une pratique, qu'ils ne savoient, ni ne vouloient savoir. La pratique de juger par nairs devint moins en usage (a); celle de juger par baillis s'étendit. Les bailtis ue jugeoient pas (3); ils faisoient l'instruction, et prononçoient le jugement des prud'hommes : mais, les prud'hommes n'étant plus en

état de juger, les baillis jugérent eux-mêmes. Cela se fit d'autant plus aisément qu'on avoit devant les yeux la pratique des juges d'église : le droit canonique et le nouveau droit civil cuncoururent également à abolir les pairs.

Ainsi se perdit l'usage constamment observé dans la monarchie, qu'un juge ne jugeoit jamais seul, comme on le voit par les luis saliques, les capitulaires, et par les premiers écrivains de pratique de la troisieme race (4). L'abus cuntraire, qui n'a lieu que dans les justices locales, a été modéré, et en quelque façon corrigé, par l'introduction en plusieurs lieux d'un lieutenant du

(c) Auni tostes les requites conve mentalles par ces mots -Sire juge, il est d'usage qu'en votre jaridiction , etc. ; » comme il paroit per la formule repportée dans Boutilier, Somme rarair, L t. lit. xxx.

(2) Le changement fut insensible. On trouve eurore les pales employés du temps de Boutillier, qui vivoli en 2 102, date de son testament, qui rapporte cette formule an l. t, tst. aux : . Sire juge, en ma justice hante, mojenne, el basse, que j'al en tel lien, cour, plaids, baillis, hommes feedang et sergents . Mais il n'y avoit plus que les matières féodales qui se jugeassent par paies. Bid., l. 1, 111. 1, p. 16.

(3) Comme il parolt per la tormule des lettres que le seignear teur donnoit, rapporter par Boetillier, Somme rurale, l. z. tat. 21v. Ce qui ae prouve encore par Branmanoir, Contante de Benuroicis, ch. z., des flailles. Ils ne fatsoient que la procedure. ·Le builly est tenn en la présence des hommes à pence les pa rolles de chang qui plaident, et doit demender as parties se il vuelent eir drott arbonc les raisons que il ont diles, et se il dient . See . oil , Il Bailly doit controller les hommes que ils facent le jugement. . Voyes sont les Établissements de saint Louis, 1. s, ch. cv; et l. st, ch. zv. . Li juge, to ne doit pas feire (1) Busemanora, ch. arres, p. 336; et ch. art. p. 315 et J16.

les Etablissements, 1. 11, cb. xv-

juge, que celui-ci consulte, et qui représente les anciens prud'hommes; par l'obligation où est le juge de preudre deux gradués dans les cas qui peuvent meriter une peiue offlietive; et enfin il est devenu nul par l'extrême facilité des appels.

CHAPITRE XLIII.

Continuation du même sujet.

Augus ce ne fut point une loi qui défendit aux seigneurs de tenir eux-mêmes leur cour; ce ne fut point une loi qui abolit les fonctions que leurs pairs y avoient; il n'y eut point de loi qui ordonnât de créer des baillis; ce ne fut point par une loi qu'ils eurent le droit de juger. Tont cela se fit peu à peu, et par la force de la chose. La connoissance du droit romain, des arrêts des cours, des corps de coutumes nouvellement écrites, demandoient une étude, dont les nobles et le peuple saus lettres n'étoient point capables.

La seule ordonnance que nous avons sur cette matière (1) est celle qui obligea les seigneurs de choisir leurs baillis dans l'ordre des laiques. C'est mal à propos qu'on l'a regardée comme la loi de leur création; mais elle ne dit que ce qu'elle dit. De plus, elle fixe ce qu'elle prescrit par les raisons qu'elle en donne. « C'est afin, est-il dit, que les baillia puissent être punis de leurs prévarications, qu'il faut qu'ils soient pris dans l'ordre des laïques(2). - Ou sait les privilèges des ecclésiastiques dans ces temps-là.

Il ne faut pas croire que les droits dont les seigaeurs jonissoient autrefois, et dont ils ne jouissent plus aujourd'hui. Jeur ajent été ôtés comme des usurpations : plusieurs de ces droits out été perdus par negligence; et d'autres ont été abandonnés, parce que divers chaogements s'étant introduits dans le cours de plusieurs siècles, ils ne pouvoient subsister avec ces changements.

CHAPITRE XLIV.

De la preuve par témoins.

Les juges, qui n'avoient d'autres règles que les

(r) Elle est de l'an 198; (a) Ut, at the delinquant, superiores sat postint animaleertree on conferm

usages, s'en enquéroieut ordinairement par té-

moins duos chaque question qui se présentoit. Le combat judiciaire devenant moins en usage, on fit les enquêtes par écrit. Mais une preuve vocale mise par érrit n'est jamais qu'une preuve vocale; cela ne faisoit qu'augmenter les frais de la procédure. Ou fit des réglements qui reudirent la plupart de ces enquétes inutiles (1); on établit des registres publics, dans lesquels la plupart des faits se tronvoient prouvés, la noblesse, l'âge, la légitimité, le mariage, L'égriture est un témoin qui est difficilement corrompu. On fit rédiger par écrit les coutumes. Tout cela étuit bieu raisonuable : il est plus aisé d'aller ebereher dans les registres de baptême si Pierre est fils de Paul que d'aller prouver ce fait par une longue enquête. Quand dans un pays il y a un tres grand nombre d'usages, il est plus aisé de les écrire tous dans un code que d'obliger les particuliers à prouver chaque usage, Enfin, on fit la fameuse ordonnaure qui défendit de recevoir la preuve par temoins pour une dette au-dessus de cent livres, à moins qu'il n'y eût un commencement de preuve par écrit.

CHAPITRE XLV.

Des coutumes de France.

La France étoit régie, comme j'ai dit, par des contumes uon écrites; et les usages particuliers de chaque seigueurie formoient le droit civil, Chaque seigneurie avoit son droit civil, comme le dit Beaumanoir (2); et nu droit si partirulier, que cet auteur, qu'on doit regarder comme la lumière de ces temps-là, et une grande lumière, dit qu'il oe croit pas que dans tout le royanne il v cut deux seigneuries qui fussent gouvernées de tout point par la même loi.

Cette prodigieuse diversité avoit une première urigine, et elle en avoit uoe seconde. Pour la première, on prut se souvenir de ce que j'ai dit cidessus (3), an chapitre des Contumes locales; et, quant à la seronde, on la trouve dans les divers événements des combats judiciaires; des cas coutinuellement furtuits devant introduire naturellement de nonveaux nonces.

Ces contumes-là étoient conservées dans la mé-

moire des vieillards ; mais il se forma peu à peu des lois ou des coutumes écrites.

1º Dans le commencement de la troisieme race(1), les rois donnéreut des chartres particulières, et eu donuérent même de générales, de la manière dont je l'ai expliqué ci-dessus : tels sont les Établissements de Philippe Auguste, et ceux que fit saint Louis. De même , les grands vassaux, de concert avec les seigneurs qui tenoient d'eux, donnérent, dans les assises de leurs duchés ou comtés, de certaines chartres ou Établissements, selon les circonstances : telles furent l'assise de Geoffroi, comte de Bretague, sur le partaga des nobles; les coutumes de Normandie, accordées par le duc Raoul; les coutumes de Champagne, données par le roi Thibaut; les lois de Simon, comte de Montfort, et autres. Cela produisit quelques lois écrites, et même plus renérales que celles que l'on avoit.

2" Dans le commencement de la troisième race. presque tout le bas peuple étoit serf. Plosieurs raisons obligérent les rois et les seigneurs de les affranchir.

Les seigneurs, eu affranchissant leurs serfs. leur donnérent des biens; il fallut leur donner des lois civiles pour régler la disposition de cobieus. Les seigneurs, en affranchissant leurs serfs. se privérent de leurs biens; il fallut donc règler les droits que les seigneurs se réservoient pour l'équivalent de leur bien. L'anne et l'autre de ces choses furent réglées par les chartres d'affranchissement; ces chartres formerent une partie de nos contumes, et cette partie se trouva rédirée par écrit.

3º Sous le règne de saint Louis , et les suivants. des praticieus babiles, tels que Défontaines, Beaumanoir, et autres, rédigérent par écrit les coutumes de leurs builliages. Leur objet étoit plutôt de douner une pratique judiciaire, que les usages de leur temps sur la disposition des bieus. Mais tout s'y trouve; et, quoique ces anteurs particuliers n'ensent d'autorité que par la vérité et la publicité des choses qu'ils discient, on ne peut douter qu'elles n'aient beaucoup servi à la renaissance de notre droit françois. Tel étoit, dans ces temps-li, notre droit contumier ecrit.

Voici la grande époque. Charles VII et ses successeurs firent rédiger par écrit, dans tout le rovanme, les diverses contumes locales, et prescrivirent des formalités qui devoient être observers à leur rédaction. Or, comme cette redaction se fit par provinces, et que, de chaque seignenrie, on venoit dépuser, dans l'assemblée générale

⁽s) Voyes consumed on proceed l'age et la parenté (Fiablic-

⁽a) Prologue au la Contant de Bennyeute ,1 6b art

sements , L. t., ch. LERI et LERE?

⁽a) koyra le remed des ordonnances de Lamnere.

de la province, les usages écrits nu non écrits de chaque lieu, no chercha à rendre les coutumes plua générales, autant que cela se pat faire sans blesser les intérêts des particuliers qui furent es serves (1). Ains nos coutumes prirent trois caractères; elles furent écrites, elles furent plus générales, elles recurent le secau de l'autorité royale.

Plusieurs de ces coutumes ayant été de nonvean rédigées, on 6t plusieurs changements, soit en ôtant tout ce qui ne pouvoit compatir avec la jurisprudence actuelle, soit en ajuntant plusieurs choses tirées de cette jurisprudence.

Quaique le droit coutumier soit regardé parmi nous comme contenant une espère d'upposition avec le droit romain, de sorte que ces deux droits divisent les territoires, il est pourtant vrai que plusieurs dispositions du droit romain sout eutrées dans uns continues, sur-tout lorsqu'on en fit de nuvelles rédactions dans des temps qui ne sont pas furt éluignes des notres, où ce droit étoit l'objet des connoissances de tous ceux qui se destivoient aux emplais civils ; dans des temps où l'on ne faisoit pas gloire d'ignnrer ce que l'on doit savoir, et de savoir ce que l'on doit ienorer ; où la facilité de l'esprit servoit plus à anprendre sa professiou qu'à la faire; et nu les amusements continuels n'étnient pas même l'attribut des femmes,

"Il survit falle que je m'étendise davastage à fin de ce livre; et qu'entrau dans de plus grands d'étais, j'enuse suivi tous les changements mancatillés qui, d'equis l'auverture des appets, ont formé le grand corps de notre jurispracheze françoies. Mais j'anoris mis un grand ouvrage dans un grand ouvrage, Le suis comme cet auti-quaire qui partit de sun pays, artive en Égypte, jeta un coup d'eil sur jes pyramides, et s'en re-tourna (2).

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

OF IA MANIÈRE DE COMPOSER LES LDIS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit du législateur.

JE le dis, et il une semble que je n'ai fait cet navrage que pour le prouver : l'esprit de modéraration duit être celui du législateur; le bien politique, comme le bien moral, se trouve toujours ente d'ext limites. En vivii un exemple.

eutre drox limites. En uviei un exemple. Les formalités de la justies sont nécessaires à la liberté. Mais le nombre en pourroit être si groud qu'il choqueroit le but des luis mêmes qui les auroient établies : les affaires a 'auroient point de fin; la prupriété des biens resteroit incertaine; ou danneroit à l'une des parties le bien de Pautre saus exameu, ou mu les roineroit toutes les deux à furce d'anniure.

Les citoyeus perdroient leur liberté et leur sûreté; les accusateurs n'auroient plus les mayens de convaiucre, ni les aceusés le moyen de se justifier.

CHAPITRE II.

Continuation du même suret.

Cxc.t.us, dans Aulu-Gelle (1), disconrant sur la loi des douze tables qui permettoti su créaucier de couper en nurceaux le débiteur insoluvable, la justifie par son atrucité même, qui empérhoit qu'ou n'emprontit au-delà de ses faeulics(2). Les lois les plus cruelles serout douc les meilleures? Le bien sera l'excès, et tous les rapports des choses seront détruits.

CHAPITRE III.

Que les lois qui paraissent s'éloigner des vues du législateur y sont souvent conformes.

La loi de Solnn, qui déclarait infames tous

(1) Lev. xx, ch. 1.
(2) Condens dis on'd n'e iomais va ni la one cette prine dut

⁽z) Cela se fiz sons hora de la rédaction des contemes de Berry et de Paris. Veyre La Thaemassere, ch. 121. * Van.:... Tout ce que j'et dit de la foresetted de nos lois civiles semblerait me condière à domer mass la thorie de nos

loss politiques: mais ce seroll un grand ouvrige. Je sus comme cet autiquare, cic.

⁽a) Dans le Spectateur anglois.

ceux qui, duss une sédition, ne prendecient sucun parti, a para bien extraordinaire : mais il faut faire attention aux circonstances dans les quelles la Gréen se trouvoit pour les. Ellé étoit partagée en de très poits états : îl étoit à crainder que, dans one république travaillée par des dissensions civiles, les gens les plus prudents ne se missent à couvert; et que par là les choses ne fissent parties à l'extrépité.

Dans les délitions qui arrivaient dans ces petité états, le grou de la cité entroit dans le querelle, «» la faisoit. Dans nos grandes monsriches, les partissons formées per des geon, «t le peuple voudoit virre dans l'inaction. Dans ce cas, à et autacred de rappetre les sédifices an gros des citoyens, non pas le gros des citoyens aux sédificent, dans l'autre, l'aison aux sédificent, dans l'autre rentere le petit nombre des gens seges et tranquille parmi les sédifices : c'est aisoi que la fermentation d'une liqueur peut être arrêtée par one seule gouté d'une setts.

CHAPITRE IV.

Des lois qui choquent les vues du législateur.

It. y a des lois que'le législateur a si peu couneues, qu'elles sont contraires su but même qu'il l'est proposé. Ceux qui out établi chez les François que, lorsqu'un des deux prétendants à un bénétice meur; le bénétice rest e cleni qui survit, ont cherché sans doute à éténidre les affairex. Mais il en réuulle un riflet contraire; cu novil les cecléssatiques s'attaquer et se battre, comme des dopres sapolos, issuori à la mel.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet. La loi dont je vais parler se trouve dans ex

sermont, qui nous a été conservé par Eschine (1):

- le jure que je ne défrairai junissi une ville de la
Amphirtyons, et que je ne détournerai poiot ses
ceux courantes : si quelque peuple one faire
quelque chous de pareil, je lui déclararai la
ses intégra entait je apparence qu'ette x's jounni, sie stablace la private que de la décision du pris de dédicteur vends.

(1) Perfeta Legalement,

ticle de cette loi , qui paroit confirmer le premier, lui est réellement contraire. Amphicton veut qu'on ne détruise jamais les villes grecques, el sa loi ouvre la porte à la destruction de ces villes. Pour établir un bon droit des gens parmi les Grecs, il falloit les acroutumer à penser que e'étoit une chose atroce de détruire une ville grecque; il ne devoit pas même détruire les destructeurs. La loi d'Amphietyon étoit juste, mais elle n'étoit pas prudente. Cela se prouve par l'ahus même que l'on en fit. Philippe ne se fit-il pas donner le pouvoir de détruire les villes, sous prétexte qu'elles avoient viole les lois des Grecs? Amphietyon auroit pu infliger d'autres peises : ordonner, par exemple, qu'un certain nombre de magistrats de la ville destruetrice, ou de ches de l'armée violatrice, seroient punis de mort; que le peuple destructeur eesseroit, pour un temps, de jouir des privilèges des Grecs; qu'il paieroit une amende jusqu'au rétablissement de la ville. La loi devoit sur-tont porter sur la reparation dn dommage.

guerre, et je détruirai ses villes. - Le dernier ar-

CHAPITRE VI.

Que les lois qui paroissent les mêmes n'ont pas

toujours le même effet. Cisan défendit de garder chez soi plus de soixante sesterees (1). Cette loi fut regardée à Rome comme très propre à concilier les débiteurs avec les créauciers, parce qu'en obligeant les riches à prêter aux pauvres, elle mettoit ceux-ci eu état de satisfaire les riches. Une même loi faite en France, du temps du Système, fut très funeste : c'est que la eirconstance dans laquelle on la fit étoit affreuse. Après avoir ôté tous les moyens de placer son argent, on ôta même la ressource de le garder chez soi ; ce qui étoit égal à un enlevement fait par violence. Cesar fit sa loi pour que l'argent eirculat parmi le peuple; le ministre de France fit la sienne pour que l'argent fût mis dans une seule main. Le premier donna pour de l'argent des fonds de terre, ou des hypothèques sur des particuliers; le second proposa pour de l'argent des effets qui n'avoient point de valeur, et qui n'en pouvoient avoir par leur nature, par la raison que sa loi obligeoit de les prendre.

(1) Dorn , I aus

CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet. Nécessité de bien composer les lois.

La loi de Tourreisse for établic à Albiera , al-Arque, et à Spreuce de C. A Syraces de libre annua, pure qu'elle fut faire sans protence. Les principusa citopuse au bomaisoire les usus les autres en se mettaus une feuille de figuire à la suttres en se mettaus une feuille de figuire à la main (5); de sutre que cert aqui aviourie queque mérite quitièrent les affaires. A Albiera, soi le ligitation avoit une l'Extension et beurge qu'il devui dissoure à an loi, l'ouireisse du trus qu'il devui dissoure à an loi, l'ouireisse du trus qu'il devui dissoure à an loi, l'ouireisse du trus de l'apprendie de l'apprendie de l'apprendie de suffrages, qu'il dein difficile qu'un exiti que qu'un dont l'Asseure en fit pa si écassire.

On ne pouvoit bannir que tous les cinq ans : en effet, des que l'ostracisme ne devoit s'exercer que contre nu grand personnage qui donneroit de la crainte à ses concitoyens, ce ne devoit pas être une affaire de tous les jours.

CHAPITRE VIII.

Que les lois qui paroissent les mêmes n'ont pas toujours eu le même motif.

On regoli co France la plaquet des bisi de Cominio sur les substitutiones; mais les auduttitions y out tout un neutre moiff que chez le lefectione de la cominio de la cominio de la cominio de certains serificires, qui devoient être fait par l'héritire, et qui citoient régles par le druit de poulets (1). Code à qu'il inventair de londe mouvrir ausa héritler; qu'ils privant pour héritiers (1). Code à qu'ils inventairent les auleus leurs celtaines qu'ils inventionne de son première inventée, et qui à roviel lieu que dans première inventée, et qui à roviel lieu que des les aos di-l'héritire suiste à recepterar le la ribritéelé, on est une ganule prouve : elle a vious positipes qu'ils qu'il produit qu'il par la produit pour legie de présent re l'héring de dans positipes qu'il présent présent que d'aute des positipes qu'il présent de l'aute d'aute de la conposition pro- legie de présent re l'héring de dans positipes qu'il présent de l'aute d'aute de la contre de la cominion de la cominion de l'aute de la comme de l'aute de la contre de la comme de l'aute de l'aute de la comme de famille du même nom, mais de trouver quelqu'un qui acceptât l'héritage.

CHAPITRE IX.

Que les lois grecques et romaines ont puni l'homicide de soi-même, sans avoir le même motif.

Un homme, dit Platon (1), qui a tué celai qui lui cut éroitement lis, celt-à dive lui-même, non par ordre du magistrat, ni pour éviter l'impominie, mais per foibleuse, sera ponit. La loi romaine punissoit cette action lurqué êlle a'vacif pas été faite per foibleuse d'ame, pen fau di la vie, par impuissance de souffir la douleur, mais par le désepoir de quedque criem. La loi romaine aboutvoit dans le cas où la greage combination de la companie de la com

La loi de Platon étoit formée sur les institutiuus lacédémoniennes, où les ordres du magistrat étoient totalement absolus, où l'Ejnominie étoit le plus grand des malbeurs, et la foilhesse le plus grand des crimes. La loi romaine abandonnoit toutes es belles idées; elle n'étoit qu'une loi fiscale.

Du temps de la république, il n'y avoit point de loi à Rome qui punit ceux qui se tuoient euxmêmes : cette action, chez les historiens, est toujours prise en bonne part, et l'on n'y voit jamais de punition contre ceux qui l'ont faite. Du temps des premiers empereurs, les gran-

des familles de Rome furent sans cesse exterminées par des jugements. La coutume s'introduisit de prévenir la condamnation par une mort volontaire. On y trouvoit un graud avantage : on obtenoit l'honneur de la sépulture, et les testamenta étuient exécutés (2); cela venoit de ce qu'il u'y avoit point de loi civile à Rome contre ceux qui se tuoient eux-mêmes. Mais lorsque les empereurs deviprent aussi avares qu'ils avoient été cruels, ils ne laissèrent plus à ceux dont ila vouloient se défaire le moven de conserver leurs biens, et ils déclarérent que ce seroit un crime de s'ôter la vie par les remords d'un autre crime. Ce que je dis du motif des empereurs est si vrai qu'ils consentirent que les biens de ceux qui se servient tués eux-mêmes ne fussent pas con-

⁽s) ARMFOTE, République, 1. v. ch. 121. (b) PLOTABQUE, Fée de Donys.

⁽³⁾ Lorsque l'hérédité étoit trop chargée, on éludoit le devit des pontifes par de certaines venies, d'ou vient le mot « sint secris hareditas.»

⁽¹⁾ Liv. 18 des Lois.

⁽a) - Eccum qui de se statuchant , leumahantur corpora , manchant testamenta , pretium festimondi. - (Tatora.)

l'une, on commence par avoir pitié des conjurés qu'on voit en péril, et ensuite de César qu'on voit assassiné. Dans celle de Néron, on est étonné de le voir obligé par degrés de se tuer, sans aueune cause qui l'y contraigne, et eependant de façon à ne punvoir l'éviter.

- Virgile, inférieur à Homère par la grandeur
 et la variété des caractères, par l'invention admirable. l'évale par la beauté de la poésie.
- Belle parole de Sénèque ; « Sie præsentihus utaris voluplatihus, ut futuris non noceas. »
- La mène erreur des Grecs isondoit tonte leur philosophie; mauraise physique, mauraise morale, mauraise métaphysique. C'est qu'ils ne sentoient pas la différence qu'il y a cutre les qualités positives et les qualités relatives. Comme Aristote s'est trompé avec son sec, son humide, son chaud, son froid, Planot et Socrate se sont trempésarce leur beau, leur hon, leur sage; grande découverte qu'il n'y avoit pas de qualité positive.
- Les termes de beau, de hon, de noble, de grand, de parkia, sout des attribut des objets, lesquels sout relatifs aux étres qui les considérent. Il faut hien se mettre e principe dons la tête; il est l'éponge de presque tous les préjagés ; é est le fisea de la philosophie metienne, de la physique fisea de la philosophie, metienne, de la physique qu'ils a sext qu'ou titud de sophime faits par l'ignormene de ce principe. Malebranche est tombé l'ignormene de ce principe. Malebranche est tombé dans mille sophimes pour l'avoir gooré.
- Jamais philosophe n'a mienx fait sentir aux hommes les douceurs de la vertu et la dignité de leur être que Marc Antonin : le cœur est touché, l'ame agrandia, l'esprit élevé.
- Plagitt avec très peu d'esprit on peut faire cette objection-la. Il n'y a plus d'originaux, grace aux preits graine. Il n'y a pas de poète qui o'ait trie toute a philosophie des anciens. Que deviendroient les commentateurs sans ce privilège la ne poorroient pas dire: « Horses a dit ceci... Ce passage se rapporte let autre de Thécreite. Ce passage se rapporte let autre de Thécreite, où il est dit... » Ze m'engage de trovere dans Cardan les pensées de quadque auteur que ce soit, le moins subili.
- On aime à lire les ouvrages des anciens pour voir d'autres préjugés.
- Il faut refléchir sur la Politique d'Aristote et sur les deux Républiques de Platon, si l'un vent avnir une juste idée des lois et des mœurs des aneiens Grees.
- Les eltercher dans leurs historieus, e'est comme si nous voulions trouver les nôtres en lisant les cuerres de Louis XIV.

- République de Platon, pas plus idéale que celle de Sparte.
- Pour juger les hommes, il faut leur passer les préjugés de leur temps.
 - DES MODERNES.
- —Noss à vons pau d'auteur tragique qui donne Al Fanne de plus grands movements pur co'rhillion, qui nons arrache plus à noss-mémes, qui nous remplixes plus de la vapeur du dire qui l'agite et il vous fait eutrer dans le traspert des bacchastes, pur vous fait eutrer dans le traspert des bacchastes, pur commence par troubler cette partie de l'ame qui freit réfléchti. Cet le virtible tragique de nos jours, refléchti. Cet le qui soche bien exciter la réritable passion de la tragédie, à terrour.
- Un ouvrage original en fait toujours construire cinq ou six cents antres: les derniers se servent des premiers à peu près comme les géomètres se servent de formules.
- and the control of th
- Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée Ésope à la cour "", je fus si pénétré du desir d'être plus honnéte homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte; bien différent de cet ancien qui disoit qu'il n'étoit jamais sorti des spectacles aussi vertuenx qu'il y était
 - entré. C'est qu'ils ne sont plus la même chose.

 "—Dans la plapart des auteurs, je vois l'homme
 - qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense.

 —Les maximes de La Rochefoucauld sont les proverbes des gens d'esprit.
- Ce qui commence à gâter notre comique, e'est que nous voulous elercher le ridiculte des passions, au lieu de chercher le ridiculte des naières. Or les passions ne sont pas des ridicultes par elles-mêmes. Quand on dit qu'il n'y a point de qualités absolues, cela ne veut pas dire qu'il n'y en a point récllement, mais que notre esprit ne peut pas les déterminer.
 - *—Quel siècle que le nôtre, où il y a tant de critiques et de juges, et si pen de lecteurs!
- -Voltaire n'est pas beau, il n'est que joli : il

^{*} Cette première représentation sus lieu le 6 avril 1732. ** De Boursanit.

seroit honteux pour l'académie que Voltaire en fût*, et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été.

—Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal proportionnés qui brillent de jeunesse. —Voltaire n'écrira jamais une boone histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent.

—Charles XII, toujours daos le prodige, étonne et n'est pas grand. Dans cette histoire, il y a un morcean admirable, la retraite de Schulemhourg, murceau écrit aussi vivement qu'il y en ait. L'auteur manque quelquefois de sens.

teur manque quelquefois de sens.

—Plus le poéme de la Ligue** paroitêtre l'Énéide, moins il l'est.

— Toutes les épithètes de J. B. Rousseau disent beaucoup; mais elles disent toujours trop, et expriment toujours au-delé.

—Parmi les auteurs qui ont écrit sur l'histoire da France, les ons avoient peut-être trop d'éruditios pour avoir assez de géoie, et les autres trop de géoie pour avoir assez d'érudition.

—S'il fast donore le caractère de nos pelete, je compare Cornélle à Michel-Ange, Rance à Rajhach, Attevi se Corrège, La Fostaise au Titien, Deprésaux a Domisiquin, Crisilio a us Guerchia, Valtaire au Guide, Fostachie au Tiennic (Expelle, La Fere, Chastileu, as Prancesrit Expelie a care Georgies, La Monta à Rembraudi, Alexandra de Caracteria de la Comparis de La Comparis et a desprésa de Albert Derre Ni nous rations au Malton, pie comparente à l'admirenta constante au Carrode de la Comparis de la Comparis de la comparationa de personne, parez que personne pe paul indife comparis.

—Un honnête homme (M. Rollin) a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le ceur qui parle au cœur ; on sent une sceréte satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France. — Je n'ai guére donné mon jugement que sur

les anteurs que j'estimois, n'ayant guére lu, autant qu'il m'a été possible, que ceux que j'ai erus les meilleurs.

n a s granns hommas o a yeance. —Nous n'evons pas laissé d'avoir en France de

— YOUNG IN VIVEN BE NAMED OF WHICH IT PARKS OF A PARKS

ces hommes rares qui auroient été avoués des Romains.

— La foi, la justice, et la grandeur d'ame monterent sur le trône avec Louis IX.

—Tanneguy du Châtel abandonna les empleis des que la voix publique a'éleva contre lui; il

quitta sa patrie sans se plaindre, pour lui éparguer ses marmares.

— Louis XI ne vit dans le commencement de son rècne que le commencement de sa vengesnee.

—Il lni sembloit que, pour qu'il vécût, il falloit qu'il fit violence à tous les gens de bies ".

 Le chancelier Olivier introduisit-la justice jusque dans le conseil des rois, et la politique plis devant elle.

—La France n'a jamais eu de meilleur citoyea que Louis XII.

—Le cardinal d'Amboise trouva les intérêts de

—Le cardinal d'Amboise trouva les intérêts du peuple dans ceux du roi, et les intérêts du roi dans ceux du peuple.

Charles VIII connut, dans la première jesnesse même, toutes les vanités de la jeunesse.

Le chancelier de L'Hôpital, tel que les lesses.

fut sage comme elles dans une cour qui n'étoit calmée que par les plus profondes dissimulations, on agitée que par les passions les plus violentes.

On vit dans La Noue un grand citoyen as milieu des discordes civiles.

—L'amiral de Coligny fint assassine, m'ayant

dans le cœur que la gloire de l'État; et son sert fut tel, qo'après tant de rébellions il ne put être puni que par un grand crime.
—Les Guises furent extrêmes dans le bieu et dans le mal qu'its firent à l'État. Heureuse le

France, s'ils o'avoient pas senti couler dans lours veines le sang de Charlemagne!

— Il semble que l'ame de Miron, prévôt des marchaods, sut celle de tout le peuple.

Cesar auroit été comparé à M. le prince,
s'il étoit venu après lui.

Henri IV..... Je n'en dirai rien, je parle à des François.

 Molé montra de l'héroisme dans une condi-

tion qui ae s'appuie nrdinairement que sur d'autres vertus.

—Richèlieu fit joner à son monarque le second rang dans la monarchie, et le premier dans

l'Europe; il avilit le roi, mais illustra le regne **.

—Turenne n'avoit point de vices; et peut-être
que, s'il en avoit ou, il auroit porté certaines

Cetto pessõe et la précédente fiaboleut partie de l'Bismo de Louis XI composée par Blouteupsies. Elles est été publies par M. Welchender dons la Biographie autreracile, ARAR, 500-** Hod., fot. jugé »; ce qui fait rentrer dans l'arbitraire dont on vennit de sortir.

Charles VII dit qu'il apprend que des parties font appel, trois, quatre, et six muis après le jugeneant, contre la coutume du royaume, en pays coctumier (): il ardonne qu'on appellera incontinent, à moist qu'il n'y ail fraude au did du proscurer (>), ou qu'il p' sai grand est évidente cause de relever l'appelant. La fiu de cette in dérnit le commencement, et le le dérinsité si birn que dans la suite on a appeté pendant trente aos (3).

La bides Lombarda ne veut pai qu'une femme qui a prin na hidit de religieuxe, quoiqu'elle ne soit pas consacrés, puine se marier (3) : «ur, dit-tle, si un jevoux, qui a enages à hai une femme sealement par un anneau, ne peut pos sans crime ne áponer une autre, à plot forte rasion l'éponse de Dieu on de la sainte Vierge....... Pé dia que dans les hois il flut raisonner de la réaltité à la réalité; et non pas de la réalité à la figure, ou de la figure à la réalité.

Une loi de Constantin veut que le témoignage seul de l'évêque suffise, saus nuir d'autres témnins (5). Ce prince prennit un chemin bien court; il jugeoit des affaires par les personnes, et des personnes par les dignités. Les lois ne doivent point être subtiles; elles

sont faites pour des gens de médiocre entendement; elles ne sont point un art de logique, mais la raison simple d'un père de famille. Lorsque dans une loi les exceptions, limita-

Lorsque dans une loi les exceptinns, limitations, modificatinns, ne sout point nécessaires, il vant beaucoup mienx n'en point mettre. De pareris détaits jettent dans de nouveaux détails.

Il ne faut point faire de changement dans une loi sans une riston mifisants. Justinien urdonna qu'un mari pourroit être répudié sans que la femme perdit is dut, si pendant deux ans il n'avoit pu couvommer le marige (6). Il elanges as loi, et dunna trois ans au pauvre mailteu-reux (7). Mais, dans une cas pareil, deux ans en valent trois, et trois n'en valeut pas plus que deux.

Lorsqu'nn fait tant que de rendre raison d'une loi, il faut que cette raison soit digne d'elle. Une loi romaine décide qu'un aveugle ne peut pas plai-(1) Bans son ordonnence de Montel-les-Tours, Fan 1433. der, parce qu'il ne vant pas les ornements de la magistrature (r). Il faut l'avair fait exprès pour donner une si mauvaise raison quand il s'en présentoit tant de bannes.

Le jurisconsulte Paul dit que l'enfant naît parfait au septième muis, et que la raisou des nombres de Pythagore semble le prouver (2). Il est singulier qu'on juge ces choses sur la raison des nambres de Pythagore.

Quelques, juriscionaules françois unt dit que torque le rai arquivrit quelque pars, les églases y derencient suyettes au droit de régale, parce que la couronne de rois et rende, le ne diseaterai point ici les droits du roi, et si, dans ce cas, la arsino de la lei civile oi ercelisatalque doit ceder à la raison de la loi politique; mais ju dirai que de droiss i respectables deviene dres éfengres de droits ar respectables deviene dres éfenfembre sur la figure d'un signe d'une dignité les droits reis de exte dignité?

Davis, (2) dit que Carden IX. En d'éclare majour na prémente d'Romes à quattres accumunes, parce que les bis vendent qu'un compaite trappe de montre au moment, herepai l'agit de la resiliention et de l'administration des hiers du pupille: en lieu réglière regredent l'année communes comme une aunée compilée lorque il s'agit des perits de las maines compilée lorque il s'agit d'acqueir de las homes. Le n'il garde de parcer une disposition qui ne prori pa svaire oi, parrier d'accordente. Le n'il garde de memere que la qu'un d'accordente par le des la comme de la comme del la comme de la comme de

En fait de présomptinn, celle de la loi vaut mieux que celle de l'homme. La loi françoise regarde comme franduleux tous les actes faits par un marchand dans les dix jours qui nut précédé sa banqueroute (4): e'est la présomption de la loi. La lui romaine infligeoit des peiues au mari qui garduit sa femme après l'adultère, à moins qu'il n'y fût déterminé par la crainte de l'événement d'un procès, no par la négligence de sa propre hante; et e'est la présomption de l'hamme. Il fallnit que le juge présumát les motifs de la conduite du mari, et qu'il se déterminat sur une manière de penser très obscure. Lorsque le juge présume, les jugements deviennent arbitraires; lorsque la lui présume, elle donne au juge une règle fixe.

La lni de Platnu, comme j'ai dit, vonloit qu'on

⁽a) On powerit pointr le procurrur sons qu'il blé nécessaire de troubler l'ordre pointe.
(3) L'ordennaire de 1667 n fait des réglements in-denna.
(4) Live III, 101. 31.
(5) Dans l'Annendier de P. Summed en code Thoudoine.

⁽³⁾ Date l'Appendice du P. Sirmond au code Throdosica, tom. 2.

⁽⁶⁾ Leg. 1, code de Republis.
(2) Youve l'ambientime. Sed heste, an cube de Republic.

⁽¹⁾ Leg. 1, II. de Pestulando (2) Dans ses Sentences, I. 10, tit. 18.

⁽³⁾ Data ses Sentences, L. IV. DL. IE.
(3) Della Guerra circle di Francia, p. 16.
(4) Elle esi du mois de novembre 1703

punti celui qui se tueroit, uon pas pour èviter Figuominie, mais par foihlesse (z). Cette lui étoit vicicuse en ce que, dans le seul eas où l'on ne pouvoit pas tirer du criminel l'aven du motif qui l'avoit fait agir, elle vouloit que le juge se déterminist sur ces motifs.

Comme les luis iuntiles affoiblissent les lois nécessaires, celles qu'ou peut éluder affoiblissent la législation. Une loi doit avoir son effet, et il ne faut pas permettre d'y déroger par une convention partirulière.

La loi Falcidie ordonnoii chrz les Rumaius que Phéritire etti loniquen la quatrieura partie de l'herédité; une autre loi (2) permit au testateur de défendre à l'héritler de reteoir cette quatrième partie: c'est se joure des lois. La loi Falcidie devenoit inutile: car, si le testateur vouloii favarieur son héritier, celui-ci à avoit pas beson de la loi Falcidie: et s'il ue vonloit pas le favariser, il hit défendoit de se servir de la loi Falcidie.

Il fant prendre gordes que les lais soient congresse de manière qu'elles ne-clusquet point la nature des chauses. Dans la procription du prince d'Ormeg, Philippe II promat à celtiqui le tours de danner à lui mà ses héritiers ving-cieup mille cieux et la noblesse, et exles en parche de roi, et comme serviteur de Dien. La noblesse promise pour une telle action une relle actions audonnée pour une telle action une relle actions audonnée verse égalueurat les idées de l'houseure, celles de la morale, et celles de la religion.

Il est rare qu'il faille défendre une chose qui n'est pas manvaise, sous prétexte de quelque perfection qu'on imagine.

tection qui on inagium. Il flat dias le his inse certaine cui deur. Faites poor punir la méchanetré des hommes, ellés doit pour punir la méchanetré des hommes, ellés doit veut avoir elles mêmes les plus graude innoceutes. On peut voir dans la hi des Vi-igodies cet punique resultation de la manger faustre les choises appréfers avec du traiton, pourra qui bis ne mangesevat pas du ro-chon néme (3). C'était une grande crusatte; on les sommétait à inte i tourdraire à le leury on ne leur laisoit garder de la leur que ce qui pouvoit être na signe pour les reconnoîter.

(1) Liv. 18, des Leise (2) Cest l'authentique Sed cuse testator (3) Liv. 121, 10t. 11, 5 16

CHAPITRE XVII.

Mauvaise manière de donner des lois.

Las empereurs romains manifestoient, comme nos princes, leurs volontes par des décrets et des édits; mais, ce que uns princes ne fant pas, ila permirent que les juges un les particuliers, dans leurs différents, les interrogensent par lettres; et leurs réponses étoient appelées des rescrits. Les décrétales des papes sont, à proprement parler, des rescrits. On sent que c'est une mauvaise sorte de législation. Ceux qui demandent ainsi des lois sont de mauvais guides pour le législatrur; les faits sont tonjours mal exposès. Trajan, dit Jules Capitolin (1), refusa souveut de danner de ces sortes de rescrits, afin qu'on n'étendit pas à tous les cas une décision, et souvent une faveur particulière. Macrin avoit résolu d'abolir tous ces rescrits (2); if ne ponvoit souffrir qu'ou regardat comme des luis les réponses de Commude, de Caracalla, et de tous ces autres princes pleius d'impéritie. Justinien pensa autrement, et il en remplit sa compilation.

Je voudrais que ceux qui lisent les lois romaines distinguassent hién ces sortes d'hapothèses d'avec les seuants-countles, les phéhicites, les cansitiutions générales des empereurs, et toutes les luis fondées sur la nature des choses, sur la fragilité des femmes, la foiblesse des mineurs, et l'utilité publique.

CHAPITRE XVIII.

Des idées d'uniformité.

It, y a de certaines iders d'uniformité qui saisissent qu'elqueixie les grands esprits (cre elles ont touché Charlemagne), mais qui frappent infaulthément les petits. Ils y trouvent un genre de perfection qu'ils recomnoissent, parce qu'il est impossible de un le pas décauvrir; les mêmes poids dant la polire, les mêmes useures daus le commerce, les mêmes lois dans Fétat, la même erlejton dans tuntes ses partirs. Mais cela és-cil-

⁽s) Voyer Jules Capitolin, in Macrine

toujours à propos sans exception? Le mai de chaoger est-il toujours moins grand que le mal de souffrir? Et la graudeur du géoie ne consistemit-elle pas mieux à savoir dans quels cas il faut de l'oniformité, et dans quels cas il faut des différences? A la Chine, les Chinois sont gouvernés par le cérémooial chinois, et les Tartares par le térémouial tartare : c'est pourtant le peuple du moode qui a le plus la tranquillité pour objet, Lorsque les citoyens suivent les lois, qu'importe qu'ils suivent la même.

CHAPITRE XIX.

Des législateurs.

ARISTOTE vouloit satisfaire tantôt sa jalousie coutre Platon, tantót sa passico pour Alexandre. Platon étoit iodigné contre la tyrauoie du peuple d'Athenes. Machiavel étoit pleio de son idole, le die de Valentinois. Thomas More, qui parloit plutôt de ce qu'il avoit lu que de ce qu'il avoit pensé, vouloit gouverner tous les états avec la simplicité d'une ville grecque (1). Harrington ne voyoit que la république d'Angleterre, pendaut qu'une foule d'écrivains trouvoient le désordre par-tout où ils oe voyoleut poiut de couronne, Les lois rementrent toojoors les passions et les préjugés du législateur. Quelquefois elles passent as travers, et s'y teigneat; quelquefois elles y restent, et s'y incorporent.

LIVRE TRENTIÈME

TRÍORIE DES LOTS PRODULES CREZ LES PRANCS, DANS LE BAPPORT QU'ELLES ONT AVRC L'ÉTABLISSE-MENT DE LA MONARCHIE

CHAPITRE PREMIER.

Des lois féodales.

Ja croirois qu'il y auroit une imperfection dans mon ouvrage, si je passois sous silence uo événe-

(1) Dans son Uropse

ment arrivé une fois dans le monde , et qui n'arrivera peut-être jamais; si je ne parlois de ces lois que l'ou vit paroitre en uo moment dans toute l'Europe, sans qu'elles tinssent à celles que l'on avoit jusqu'alors connues; de ces lois qui ont fait des hieos et des maux infinis; qui ont laissé des droits quaod oo a cédé le domaine; qui , en donnant à plusieurs personnes divers genres de seigneurie sur la même chose ou sur les mêmes personoes, oot diminué le poids de la seigneurie entière; qui oot posé diverses limites dans des empires trop étendus; qui ont produit la règle avec une inclinaisco à l'anarchie, et l'anarchie avec une tendance à l'ordre et à l'harmonie,

Ceci demanderoit un ouvrage exprés; mais vu la oature de celui ei , oo y trouvera plutôt ces lois comme je les ai envisagées que comme je les ai traitées.

C'est un hean spectacle que celui des lois féodales : un chêne autique s'élève (1); l'aril en voit de loin les feuillages ; il approche; il eo voit la tige; mais il u'en aperçoit point les racines; il faut percer la terre pour les trouver.

CHAPITRE II

Des sources des lois féodales.

Les peuples qui couquirent l'empire romain étoient surtis de la Germanie. Quoique peu d'auteurs aucieos nous aieut décrit leurs mœurs, nous en avons deux qui soot d'un très grand poids. César, faisant la guerre aux Germains, décrit les mœurs des Germains (2); et c'est sur ces mururs qu'il a réglé quelques unes de ses entreprises (3), Quelques pages de César sur cette matière sont

Tacite fait un ouvrage exprès sur les mœurs des Germains. Il est court, cet ouvrage; mais e'est l'ouvrage de Taeite, qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout. Ces deux auteurs se trouveut dans un tel con-

cert avec les codes des lois des peuples barbares que nous avons, qu'en lisant César et Tacite, on trouve par-tout ces codes; et qu'eo lisaut ces codes, on trouve par-tout César et Tacite.

Que si, daos la recherche des lois féodales.

(*) Quantum vertice ad auras Etherens , tenture radice ad tarters tendst. Yrac., Goody., hr. tt. (3) Par exemple , sa retraite d'Altemagne, (1964) je me vois dans un labyrinthe obscur, plein de routes et de détours, je crois que je tiens le bost du fil, et que je puis marcher.

CHAPITRE III.

Origine du vasselage.

Casan dit « que les Germains ne s'attachoient point à l'agriculture; que la plupart vivoient de lait, de fromage, et de chair; que persoune n'avoit de terres ui de limites qui lui fussent propres; que les princes et les magistrats de chaque nation donnoient aux particuliers la portion de terre qu'ils vouloient, et dans le lieu qu'ils vontoient, et les obligeoient l'anuée suivante de passer ailleurs (1). - Tacite dit - que chaque prince avoit une troupe de geus qui s'attarboient à bui et le suivoient. = (2) Cet auteur, qui dans sa langue leur donne un nom qui a du rapport avec leur étal, les nomme compagnons (3), Il y avoit entre eux une émulation singulière poue ulitenir quelque distinctiou aupres du prince, et une même émulation entre les princes sur le nombre et la bravoure de leurs compagnons (4). « C'est, ajonte Tacite, la dignité, e'est la puissance, d'être toujours entouré d'une foule de jennes gens que l'ou a choi-is; c'est un ornement dans la paix , c'est un rempart dans la guerre. On se rend célchre dans sa nation et chez les peuples voisins si l'on surpasse les autres par le nombre et le courage de ses compagnons : un reçuit des présents; les ambassades viennent de tontes parts. Souvent la réputation décide de la guerre. Dans le combat, il est honteux au prince d'être inférieur cu courage, il est honteux à la troupe de ne point égaler la valeur du prince : c'est une infamie éteruelle de lui avoir survéen. L'eugagenient le plus sacré, c'est de le défendre. Si une cité est en paix, les princes vont chez celles qui font la guerre; c'est par là qu'ils conservent un grand nombre d'aons. Ceux-ci recoivent d'eux le cheval du combat et le javelot terrible. Les repas pen délicats, mais grands, sont une espece de solde pour eux. Le prince ne sontient

(3) Comites

ses libéralités que par les guerres et les rapines, Vons leur persuaderiez hien moins de labourer la terre et d'attendre l'anocé, que d'appeler l'ennemi et de recevoic des hlessures; ils n'acquerront pas par la sueuc ce qu'ils peuvent ubtenie par le saux.»

ne Saligi, cher les Germains, il y avoit des tas-Alinsi, cher les Germains, il y avoit des tasurs, est nou field. Il dy versit point de neue, est no que les princes d'avoiers de chevaux de bataille, des armes, des repas. Il y avoid des tassans, parce qu'il y avoid des hommes fédéres qui étolent liés par leur parole, qui civiler est partie pour la guerre, et qui finoierat à peu près le même service que l'on fit depuis pouc les fiefs.

CHAPITRE IV.

n_a

Continuation du même sujet.

Cásas (1) dit que, e quand un des princes dedenori à l'assemble qu'il avoi formé le projet de quelque expédition, et demandoit qu'ou le autiet, reux qui approvoient le clef et l'eutreprise se levoient et offroient leurs secours. Ils cioient louis par la moltitude. Mais, s'ils ne remplissient pas leurs engagements, ils perdoient la confinuce publique, et on les regardait comme des décerteurs et des traitres.

Ce que dit ici César, et ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, après Tacite, est le germe de l'histoire de la première race.

Il ne faut pas être étonie que les rois sient toujoures na haque expédicion de nouvelles aménie à réclire, d'autres troupes à persuader, de nouvelles pas aguer que il si fails, pour acquirir heaccoup, qu'in répandissen bleaccoup; qu'in acquiserir heaccoup, qu'in répandissen bleaccoup; qu'in acquiserir heaccoup, qu'in facquiserir au consecue se terres et de déposibles, et qu'in dissimulée acces es terres et de déposibles, et qu'in dissimulée acces es terres et de déposibles, et qu'in dissimulée acces es terres et de déposibles, et qu'in dissimulée acces es terres et accès possibles et qu'in dissimulée acces es terres et accès possibles et qu'in de la committe pour l'acquire de la committe pour de la committe pour le considération de la committe de

^[1] Law vi de la Guerre des Guales Tectie aprate - Nalls domins, aut ages, aut aliquo cura, prout ad quere venere alon tur - (De Moribus Germanerus).

⁽a) Bod

⁽¹⁾ Dr Moribus Germaneran

⁽t) De Brito Gathes , 1, vs.

⁽²⁾ Voyez la vir de Dagobert. (2) Voyez Geégoire de Tours, L vs., sur le mariage de la Sile

La monarchie avoit son allure par des ressorts qa'il falloit tonjours remonter.

CHAPITRE V.

De la conquéte des Francs.

It o'est pas vrai que les Francs, entrant dans la Gaule, aient occupe toutes les terres du pays pour en faire des fiefs. Quelques gens oot peosé sinsi, parce qu'ils ont vu sur la fin de la seconde nce presque toutes les terres devenues des fiels. des arrière-fiels, on des dépendances de l'un on de l'autre : mais cela a eu des causes particulières m'on expliquera daos la suite.

La consequence qu'on en voudroit tirer, que les barbares firent un réglement général pour étabir par-tout la servitude de la glèbe, n'est pas noins fausse que le principe. Si, dans un temps où les fiefs étojeot amovibles, toutes les terres du rosaume avoient été des fiefs, ou des dépendances des fiefs, et tous les hommes du royaume des vassaux ou des serfs qui dépendoient d'eux ; ronne celni qui a les bieos a toujours aussi la prissance, le roi qui auroit disposé continuelleneut des fiefs, c'est-à dire de l'unique propriété, stroit eu une puissance aussi arbitraire que celle /a sultan l'est eo Tarquie : ce qui renverse toute l'histoire.

CHAPITRE VI.

Des Goths, des Bourguignons, et des Francs.

Les Gaules furent envables par les nations prmaines. Les Wisigoths occuperent la Narbonsoise, et presque tout le midi; les Bourguignons s'établirent dans la partie qui regarde l'orient ; et

les Francs conquirent à pen près le reste. Il ne fant nas douter one ces harbares n'aicot moserve dans leurs conquêtes les mœurs, les inrisatinos, et les usages qu'ils avoieut dans leur pays, parce qu'une nation ne change pas dans un instatt de manière de penser et d'agir. Ces pen-

CHAPITRE VII

Différentes manières de partager les terres,

Las Gotlis et les Bourguignoos ayant pénétré sous divers prétextes dans l'intérieur de l'empire, les Romains, pour arrêter leors dévastations, farent obligés de pourvoir à leur subsistance. D'abord ils leur donnoicot du blé (x); dans la suite, ils ainserent mieux leur doouer des terres. Les empereurs, ou, sous leur nom, les magistrats romains, firent des conventions avec eux sur le partage du pays (2), comme on le voit dans les ebrooiques et dans les codes des Wisigoths (3) et des Bourguignons (4).

Les Francs ne suivirent pas le même plan. On ne tronve dans les lois saliques et ripuaires aucune trace d'un tel partage de terres. Ils avoient conquis; ils prirent ce qu'ils voulorent, et ne firent de réglements qu'entre eux.

Distinguons dooc le procédé des Bonrguignons et des Wisigoths dans la Gaule, celui de ces mêmes Wisigoths en Espagne, des soldats auxiliaires sous Augustule et Odoncer en Italie (5), d'avec celui des Francs dans les Gaules, et des Vandales eu Afrique (6). Les premiers firent des conventions avec les anciens habitants, et en conséquence un partage de terres avec eux; les seconds sie firent rien de tout cela.

(1) Voyes Zouine, L. v. sur la distribution du blé, demandée

(3) Bergundionea partem Gallim occupaveruni, terrisque com Gallicia scunteribus diviserent.» (Chronique de Merina, see I'm and h

(3) Ler. x, til. 1. § 8, 9 el 16.

(4) Ch. 3.ev, 5 1 et 2; et ce partage subsistoit du lemps de Louis-le-Débounaire, comme il paroit par son capitulaire de I've \$29, qui u été insère dans lu Loi des Bourguagneur, tilru LARIN . 6 A

34

(5) Voyes Procope, Guerre des Goths. (6) Geerre des Fandates.

ples, dans la Germanie, cultivoient peu les terres. Il paroit, par Tacite et Cesar, qu'ils s'appliquoient beaucoop à la vie pastorale: aussi les dispositions des codes des lois des barbares roulent-elles presque toutes sur les troupeaux. Roricon, qui écrivoit l'histoire chez les Fraocs, étoit pasteur.

de Chiliphric. Childebert lui eurois des ambassadeurs pour lui ter qu'el n'ait point à donner des villes de royaume de son per à se fille, ni de ses trèsers , ni des serfa, ni des cheries.

[»] des cavaluges , no des attetages de bœnfa , etc

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Cz qui donne l'idée d'une grande usurpation de le terres des Romains par les labares, éest qu'on trouve dans les lois des Wisigolis et des Bourguignons que ces deux peuples entreul les deux liers des terres : mais res deux liers de preut pris que dans de certains quartiers qu'on leur assiran.

Goude-band dit, dans la Loi det Bourguignons, que son peuple, dans son établissement, reçat les deux tiers des terres (c) : et il est dit, dans le secoud supplément à cette loi, qu'on u'en donneroit plus que la moitié à eva qui viendroient dans le pays (s). Toutes les terres n'avoient doue pas d'alord été parlagées entre les Romaius et les Bourguignos.

On trouve dans les textes de ces deux réglements les mêmes expressions; ils s'expliquent donc l'un l'autre. El, comme on ne peut pas entendre le second d'un parlage universel des terres, un ne peut pas unu plus donner cette signification un premièr.

Les Francs agirent avec la même modération que les Bourguiguons; ils ne dépouillerent pas les Romaius dans toutel l'étendue de leurs conquêtes. Qu'auroient-ils fait de taut de terres? Ils prirent celles qui leur consurent, et hissérent le reste.

CHAPITRE IX.

Juste application de la loi des Bourguignons et de celle des Wisigoths sur le partage des

It faut considérer que ees partages ne furent point faits par un esprit tyranuique, mais dans l'idée de subvenir aux hesoins mutuels des deux peuples qui devnieut liabiter le même pays.

peuples qui devitient habiter le même juys. La Loi des Bourguignons veut que chaque

(s) «Licet so tempore que popules soster mancipiorum terliam el dass terrarem portes screpii, etc.» (Les des Bourgalgants, III. htt.; 5 ».)
(a) «U uon amplica a Burgusdionibas qui infra venerue!

 (3) -UI uon ampliqua dergusdionibas qui infra veneruel equirator, quam ad praures necessitas forris, medietas terra « Azt. 11) Bourguignon soit reçu en qualité d'hôte chez un Romaio. Cela est conforme aux mœurs des Gertoains, qui, au rapport de Tacite (1), étoient le peuple de la terre qui aimoit le plus à exercer l'hospitalité.

La his vost que le Bourguignon sit les deux tiers des terres, el le tiers de serfe. Elle mivoit le grait des deux peuples, et se conformoit à la manière dont il se procurrient la substiannee. Le Bourguignon, qui fisioit paltre des troupeaux, sorti besoin de bescoup de l'erres et de peu de serfix et le grand travail de la collute de la terre peur peur de la collute de la collute de la terre peur peur peur de serfix. Les bis étoient partagis par modifs, parce que les besoins à cet égard étoient l'es mêmes.

Ou voi dans le code des Rourguignous (s) que desque la braise fut place d'ext desque Rumain. Le parisça es fut donc pas général : mais le nomire de s Rominis qui donnerent le parisça est de la desque partie de la Romini fut le foit e moist qu'il fut poulier. Le Rumain fut le de moist qu'il fut poulier. Le didition pour partie de la commanda de la commanda de la commanda de la companio par de la commanda del commanda del commanda de la commanda del comman

CHAPITRE X.

Des servitudes.

In est dit dans la loi des Bourgoignons(3) que quand ces peuples s'établirent dans les Gaules, ils reçurent les deux tiers des terres et le tiers des serfs. La sersitude de la gébe étuit douc établie dans cette partie de la Gaule avant l'entrée dea

Bour guignons (4).

La Loi de Rourguignons, statuant sur les deux nations, di-dingue formellement dans l'une et dans l'autre les mobles, les ingénus, et les serfs (5). Le servitude n'étoit done point une chose partieuliere aux Rumains, mi la liberté et la noblesse une chose particulere aux Burbares.

- (1) De Morsbus Germanscum.
- (a) Et dans celos des Wingotha.
- (a) Cela via confirme par tou la titra du code de Agrecola et censitié et colonia. (5) - 56 desamo optimati Burgundioni, vel Ressano nobili excuserii, « (id. 1811, 5 x), 5 x) et -51 mediocrima personas ingeunia tam Regandiocolhos quant Romonia. (Jul. 4, 2a.)

Cette même loi dit que, si na affranchi bourguignon a àvoit point donné une certaine somme à son maitre, ni reçu une portion tièrec d'un Romain, il étoit toujours cene de la famille de son maitre (1). Le Ronaiu propriétaire civil dune libre, puisqu'il n'étoit point dans la famille d'un antre; il étoit libre, puisque sa porbon tièrec étoit un siène de liberté.

Il n'y a qu'à ouvrir les lois saliques et ripuaires, pour voir que les Romains ne vivoient pas plus dans la servitude chez les Francs que chez les autres conquérants de la Gaule.

M. le comte de Bonlainvilliers a manqué le point capital de son système; il n'a poiot prouvé que les Francs aient fait un réglement géoéral qui mit les Romains dans une espèce de sersitude.

Comme son couvage est érrit sons ancus art, et qu'il y parte avec cett simplicité, exter franchise, et cette fingéonité de l'aucienue noblesse dont il écits torit, tout le monde est rapable de juger et des belles choses qu'il dit, et des crerum dans leapufeit a l'ottobe. Ainsi je nel estamieral posito. Je dirai evalement qu'il avoit plus d'eptit mais ce avante "visit print merjorable, parce que de noire listoire et de uso lois, il axvait tris bien les grandes choses.

M. le coute de Bouliavilliers et M. l'Ablècie.

De Roo nfui in thean un système, dont l'un usemble être une conjuration cruire le tier-étaire, dont l'un semble être une conjuration cruire le tier-étaire et l'autre une conjuration cruire la noble-ve-ve-conduire, il lui dit ! - Si vous moutre trop haut, vous brâtera la demeure céleste; si rous séerent trop haut, vous brâtera la demeure céleste; si rous séerent proposit rop à droite, vous tomberiez dames l'autre proposit rop à droite, vous tomberiez dames la terrar-ton de la constellation de serpent ; n'âllez point trop à droite, vous tomberiez dames la constellation de serpent; n'âllez point trop à droite, vous frier dam celle de l'aute ! teuer-vous entre les deux (a) -

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet. Ce qui a donné l'idée d'un réglement général

(2) Tet. Ever.
(2) Nec perme, nei summum molite per athera currum Altion egremm, cuienta tecta cremalus; Inferens, terras i media tutusiena ibis.

Action ryreams, correct terms in the following line.

Ren ie dexterior tortum declinet ad Anguem,

News antisterior pressum rots doctal ad Aruss

[nater uttrangum tema, ro.]

Ovin , Metan., L. II.

fait dans le temps de la conquête, c'est qu'on a u en France un prodigicus, mombre de servitudes vers le commeucement de la troisième race; et, comme ou se s'est pas aperçu de la progression continuelle qui se fi de ces servitudes, on a imagine dans un temps obseur une loi générale qui ne fut jamais.

un ben juminion on the premier rece, on with in manher inful of homes being inful premier per particular parti

Lorsque les Francs, les Bonrguignons, et les Goths, faiscient leurs invasions, ils prenoient l'or, l'argent, les meubles, les vétements, les hommes, les femmes, les garçons, dont l'armée pouvoit se ebarger : le tout se rapportoit eu commun, et l'armée le partageoit (a). Le eorps entier de l'bistoire prouve qu'après le premier établissement, c'est-à-dire après les premiers ravages, ils requreut à composition les habitauts, et leur laisscreut tous leurs droits politiques et civils, C'étoit le droit des gens de ces temps là ; on enlevoit tout dans la guerre, on accordoit tout dans la paix. Si cela n'avoit pas été ainsi, comment trouverious-nous dans les lois saliques et bourguiguones taut de dispositions contradictoires à la servitude générale des hommes?

servitude gehrelnt des hommes?
Mais ce que la couptée ne fit pas, le même
drait de span (3), qui subsiti a price le competire.
Bel. La resistance, in reclour, la price des vitiles,
de La resistance, in reclour, la price des vitiles,
de la resistance price reclour, la price des vitiles,
de la reclour de la rec

⁽¹⁾ Prades; que la Gauta éteis sous la domination des Romains, ils formetiest des corps particuliers; d'étoiest ordinarrenenti des affranchis on descendants d'affranchis. (3) Voyes Grégoire de Tours, L. H., chi Exert; Almein, L. E.

ch nie,
(3) Yoyea les Fues des seints, citées es-apres.

loia françoises et celles d'Italie et d'Espagne, sur les droits des seigneurs.

La conquête ne fut que l'affaire d'un moment, et le droit des gens que l'on y employa produisit quelques servitudes. L'usage da même droit des gens, pendant plusieurs siccles, fit que les servitudes s'étendirent prodigieusement.

Theuderie (t), croyant que les peuples d'Auvergne ne lui ciote la sa fideles, dit aux France de son partage: «Suirez-moi; je vous meinerai dans un pays où vous aurez de l'or, de l'argeat, des capitis, des vétements, des troupeaux en abondance; et vous en transférerez tous les hommes dans votre pays.»

Après la paix qui se fit entre Gontran et Chilpéric (a), ceux qui assiègeoient Bourges ayant en ordre de revenir, ils aunenérent taut de butin qu'ils ne laissérent presque dans le paya ni hommes ni troupeaux.

Théodorie, roi d'Italie, dont l'esprit et la palique étaired ne suditique troiquent des tres rois lawlares, envoyant son armée dans latres rois lawlares, envoyant son armée dans les les lais ronations, et que vous reméde las rechtements de la lavourie l'Alamban de la servitude. Que les antres rois se platient dans les pillage et la roise de villes qu'ils ou rison apparation de proposition de la servinde. Que les antres rois se platient dans les pillage et la roise de villes qu'ils ou rison de public qu'il roise de villes qu'ils ou rison de partie de la roise de ville qu'ils ou fait de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le veride de la ret claire qu'il volutir rendre collectus le returne de la returne de

Ce droit subsista dans la seconde race. L'armée de Pepin étant entrée en Aquitaine, revint eu Frauce chargée d'uu nombre iuliui de dépouilles et de serfs, disent les Annales de Metz (4).

Je pourrois citer des autorité sans nombre (3). Et comme, dans ces malheurs, les entrailles de la charife éémurent; comme plusieurs saints évéques, voyant les capitis attachés deux à deux, emphyèrent l'agrent des égières, et vendirent même les vascs sacrès pour en racheter ce qu'ils purrent; que de saints moines 37 emphyerent : é'est dans les vies des saints que l'ou trouve les plus grands édarireiseuents sur cette matière (3). Quand on jette les yeux sur les monuments de notre histoire et de nos lois, il semble que tout ett mer, et que les rivages mêmes manquent à la mer (·). Tous ces écrits froids, sees, insipides et durs, il fant les lire, il faut les dévorer, comme la fable dit que Saturne dévoroit les pièrres.

Une infinité de terres que des hommes libres dissincient valoir , changérent en mais-morta-bles (3), Quand un payses troura priré des hommes libres qui l'Inhabiteuir, eux qui vanient beaucoup de serfa prirent ou se firent céder de grands terréoires, et y bâtireut des villages, comme on le voit dans diverses chartres. D'un autre céde, les hommes libres qui clutivienient les arts se trouverent être des serfs qui devolent les excerer. Les servindes rendoirest uns vast et au

exercer. Les servindes rendoieut aux arts et au labourage ce qu'on leur avoit ôté. Ce fut une chose usitée, que les propriétaires des terres les donnérent aux églises pour les tenir eux-mêmes à cens, croyant participer par leur servitude à la sainteté des églises.

CHAPITRE XII.

Que les terres du partage des barbares ne payvient point de tributs.

Das peuples simples, pourres, libres, guerriers, pasteurs, qui vivoient sans industrie, et ne tenoient à leurs terres que par des cases de jonc (3), suivoient des ehles pour faire du butiu, et et nou pas pour payer ou lever, des tributs. L'art de la malide est toujours inventé après coup, et lorsque les hommes commencent à jouir de la félicité des autres arts.

Le tribut passager d'une cruche de vin par arpeut (4), qui fut une des vexations de Chilpérie

vèries , de mint Emichies , et de mint Léger; les micucles de

⁽¹⁾ Gamman ne Towas , I. in

⁽a) Blod., l. vi, ch. xxxv.

⁽a) Stot., I. ve, ch. xxxv. (3) Lettre xxxxx, I. sst, does Cossiodore.

⁽⁴⁾ Sur l'an 763. «Innumerabelibus spotiis et captivis totus die cuercilus distata. (u. Francism reversus est.» (b) Auxales de Fulde, nume: 730; Paul. Diacan, de Geste

⁽b) desired of Pater, asset [29] Fact, Blacks, to control Longobredorum, L. III., ch. axx.; ct l. IV, ch. I. et les Fass des saints, clibre mote servente.

⁽⁶⁾ Voyre les Vies de saint Épophane, de saint Eptadus, de auns Craire, de saint Fidele, de saint Porcien, de stint Tré-

Quoiqu'on paisse reprocher aux auteurs de ces vies d'avoir été quelquefais un peu trop crédules sur des choses que Dies a certainement faistes si elles ont été dans l'ordre de ses desseins, un ne laisse pas d'en tirer de grandes lumières sur les mourrs et les unages de ces temps-là.

⁽t) Derrant quoque littore Ponto. Ovan, J. L.

⁽²⁾ Les colons messes n'étoient pas tons serfs : voyes la boi surre et xxxxx an code de Agricolis et cenuits et celonie, et la xx du même titre.

⁽¹⁾ Voyez Gregotre de Tours , 1- 11 (4) Mon., 1, v.

et de Frédégonde, ou concerna que les Romains. En effet, ce oe furent pas les Fraos qui déchirèrent les rôles de ces taxes, mais les ecclésiastiques, qui dans est temp-là étoient tous Romains (1). Ce tribut affliges principalement les babitants des villes (a): qr., les villes étoient presque toutes habitées par des Romaios.

Grégoire de Tours dit qu'ou certain juge fut obligé, a près la mort da Chilpérie, de se réfagier dans one église, pour soir, sons le règade ce prince, assojetti à des tributs des Francs qui du temps de Childebert étoent ingéeux: — Mu ltos de Francis qui, tempore Childeberti regis, iogenui fecrant, pubble oributo subejit (1).» Les Francs qui n'étoient point serfs ne payoient donc boist de tribut.

Il n'y a point de grammairien qui ne plaine, en vogant communi ce passoga e dei interpriéé de interpriéé de interpriée de interpriée de interpriée de interpriée de cet temple, le se flamachit étoient aux appelés inigénus. Sur cela, il interpriée le mol lain in-gennis par ces mois, effencés is estituat; exgennis par ces mois, effencés à estituat; expression dont on peut se servir dans la langue laine,
franchis de poises: mair, dans la langue laine,
ingenul a rishait, liberini a rishait, monamissi tributorum, servient des expressions monstrieures ex-

Parthénius, dit Grégoire de Tours (5), pensa étre mis à mort par les Francs, pour leur avoir imposé des tributs. M. l'abhé DBos, pressé par ce passage, suppose froidemeut ce qui est en question: C'étoit, dit-il, nue surrharge (6).

On voit dans la loi des Wisigoths (7) que quaud un barbare occupoit le fonds d'un Romain, le juge l'obligcoit de le veodre, pour que ce fonds coutinuât à être tribntaire. Les barbares ne payoient donc pas de tributs sur les terres (8). Mi l'abbé Du Bos (1), qui avoit basoin que les Wrigotha payassent des tributs (2), quitte le sua littéral et apirituel de la loi, et imagine, noiquement parce qu'il imagine, qu'il y avoit eu entre l'établissement des Goths et cette la une angmentation de tributs qui ne concernait que les Romains. Mais il n'est permis qu'au pret Hardoin d'exercer ainsi sur les faits un pouvoir arbitraire.

M. l'abbè Du Bos (3) va chercher does le code de Justinies (4) des los potr provuer que les tènéfices militaires cher les Romains étoiet aspitné les manures de la contraction de même des fiérs ou hénéfices cher les Francs. Más l'opision que nos fiels tirent luer origine de cetchabitament des Romains et aujourd'hui projine de petchabitament des Romains et aujourd'hui prische de la contraction de la la hofte, et do un mountents ancient étoieut covertils dans la pousiere.

Si. Table Di Juan not de cuire Canisdore.

Si. Table Di Juan not de cuire Canisdore.

Graphopyer, on qui passod en Indie et dani la
partie de la Gaule somaire à Tirclorier, pour

nous apprache e qui feiul ro mage clere les

Frances es sont des choses qu'il en faut point

converge parirulier que le plan de la monarchie

converge parirulier que le plan de la monarchie

de Chrospoths de cisi entirement different du plan

de toutes ettles qui furrent faudres dans en tempes

ja pries nutres penales harbures et que, hier

loin qu'o puisse dire que me de de que, hier

loin qu'o puisse dire qu'un echee dont en touge

pour en converne un juiste qu'et que pener

pouve chore qui se pratiqueit par les ettes

Portugolis, on a su converne un juiste night de

pourer qu'une chore qui se pratiqueit char et les

Ostrogons ne se pranquot pas enze ses rrans. Ce qui coûte le plus à cenx dont l'esprit flotte daos une vaste érudition, e'est de chercher leurs preuves là où clles ue soot point étrangères au sujet, et de trouver, pour parler comme les astronomes, le lieu du soleil.

tronomes, le licu di soleti.

M. l'abbé Di Bos abuse des capitulaires comme
de l'histoire, et comme des lois des peuples barbares. Quand il veut que les Fraocs aient payé
des tributs, il applique à des hommes libres ce
qui ne peut être entendu que des serfs (5); quand

⁽a) Cela paroli par toute l'histoire de Grégoire de Tours. Le même Grégoire d'ensade à ve cevisio Velffiscus rostement il avoil pe parvent à la cérezairere, lei qui étoit Lombard d'origine. (Gaécona au Turas, 1. vzz.).

(a) d'en condition sievait sebites per Galliam constituit summopre est adultois. « l'a de seins Ancida».

⁽³⁾ Liv. vis.

(4) Etablissement de la monarchia françoise, t. tis, ch. niv.
n. 5:5.

p. 5:8. (2) Liv. 111, ch. axxv2.

⁽⁶⁾ Tom. 111, p. 514.

(2) -Jedices stene perpositi terras Rossaceum, ab illis qui occupates lenent, auferant; et Rossais sua exactione sine all-

qua dilatione cuttinant, ut nibil faco debest deperire « (L. a. 183. 1., ch. xvv.) (2) Les Vandales n'en paysient point en Afrique. (Pascors " Guarre des Fandales, l. 1 et 11; Historia miscolia, l. xv1, p. 106.)

⁽ii) Les Vandairs n'en payeient poisi en Afrique. (Paccors, Gaurre des Fandairs, 1, et 11; Historie miscelle), I. Nr., p. 106.) Remarques que les conquéesais de l'Afrique étolent an composé de Vandairs, d'Alaim et de France. (Historie miscelle, 1, 311, p. 92.)

⁽¹⁾ Établissement des Frances dans les Guules, 1. 111, ch. 224,

p. 34c.

(3) Il s'appuie suc une autre loi des Wistgoths, l. z, tit. 1, art. 11, qui en prouve absolument rien ; elle dit seulement qua criui qui a rece d'un seigneur une terre sons condition d'une

devance , doi: la payer. (3) Tom. 221, p. 511.

⁽³⁾ Tom, 121, p. 511. (4) Leg. 3, 61, 12519, l. 11.

⁽³⁾ Etoblasement de la sennarchie française, 2. 222, ch. 22v., p. 312, ch. 31 cite l'article 20 de l'édit de Pastes Voyes ci-apres le ch. 2222.

il vent parler de leur milice, il applique à des serfs ce qui ne pouvoit concerner que des hommes libres (r).

CHAPITRE XIII.

Quelles étoient les charges des Romains et des Gaulois dans la monarchie des Francs

Ja pourrois examiner si les Romains et les Gaulois vaiocus cootinuèrent de payer les charges auxquelles ils étoieot assujettis sous les empereurs. Mais, pour aller plus vite, je me contenterai de dire que, s'ils les payerent d'abord, ils en furent bientot exemptés, et que ces tributs sureot changés cu uo service militaire; et j'avoue que je oc concois guere comment les Francs auroient été d'abord si amis de la maltôte, et en auroient paru tout-à-coup si éluignes.

Un capitulaire de Louis-le-Déboooaire oous explique très bieu l'état où étoient les hommes libres dans la monarchie des Fraoes (2). Quelques bandes de Goths ou d'Ibères, fuyaut l'oppression des Maures, furent recus dans les terres de Louis (3). La conventioo qui fut faite avec eux porte que, comme les autres hommes libres, ils iroient à l'armée avec leur comte; que, dans la marche, ils feroient la garde et les patrouilles sous les ordres du même comte (4); et qu'ils donocroicot aux envoyés du roi et aux ambassadeurs qui partiroient de sa cour ou iroient vers lui, des chevaux et des chariots pour les voitures (5); que, d'ailleurs, ils oe pourroient être contraints à payer d'autre ceos, et qu'ils seroient traites comme les autres hummes libres.

On oe peut pas dire que ce fussent de nouveaux ustges introduits dans les commencements de la seconde race; cela desuit appartenir au moins au milieu, ou à la fiu de la première. Un capitulaire de l'ao 864 dit expressement que c'étuit une coutume ancieune que les homnies libres fissent le service militaire, et payasseut de plus les chevaux et les voitures dunt nous avons parle (6); charges qui leur étoient particulières, et dont ceux qui possédoirot les fiefs étoient exempts, comme je le prouverai dans la suite.

Ce n'est pas tout : il y avoit un réglement qui oe permettoit guere de soumettre ces hommes libres à des tributs (1). Celui qui avoit quatre manoirs (2) étoit toujours obligé de marcher à la guerre; celui qui o'en avoit que trois étoit joint à un homme libre qui n'en avoit qu'un; celui-ci le défrayoit pour uo quart, et restoit chez lui. On joignoit de même deux hommes libres qui avoient chacun deux maooirs; celui des deux qui marchoit étoit défrayé de la moitie par celui qui

Il y a plus : oous avons une iofinité de chartres où l'on doone les privilèges des fiefs à des terres ou districts possédés par des hommes libres, et dont je parlerzi beaucoup dans la suite(3). On exempte ces terres de toutes les charges qu'exigeoiest sur elles les comtes et autres officiers du roi ; et , comme on énumère co particulier toutes rescharges, et qu'il o'y est point question de tributs, il est visible qu'on n'eu levoit pas. Il étoit aisé que la maltôte romaine tombét

d'elle-même dans la monarchie des Francs ; c'étoit no art très complique, et qui o'entroit ni dans les idées, oi dans le plan de ces peuples simples. Si les Tartares inondoieut aujourd'hui l'Europe, il faudroit bien des affaires pour leur faire

cutendre ce que c'est qu'un finaocier parmi nous. L'auteur incertain de la vie de Louis-le-Débonnaire, parlant des comtes et autres officiers de la nation des Francs que Charlemagoe établit en Aquitaine, dit qu'il leur donna la garde de la frootière, le pouvoir militaire, et l'inteodaoce des domaioes qui apparteooient à la couronne (4). Cela fait vair l'état des revenus du prioce dans la seconde race. Le prince avoit gardé des domaines qu'il faisoit valoir per ses esclaves. Mais les iodictions, la capitation, et autres impôts levés du temps des empereurs sur la personne ou les biens des hommes libres, avoient été changés en une obligation de garder la frontière, on d'aller à la ENCITE.

priner de leues cheunen. - Ut houtem facere, et debitos p vice securios antiquem consuctations exactore possist.

(Edit de Pintes, dans Raleir. p. 186.)

Pietes, de l'au 264, urt. 22.1

⁽¹⁾ Etablissement de la monarchie françoise, L. 121, ch. 24, p. 254 (1) Ge l'ag Se5, ch. z. Ce qui est conforme un capitaliste de Charles-le-Chauve, de l'am \$16, art. 2 et 2. (3) Pro Happenis in partitles Aquitania, Septis vincia consistratibes. - (Bid.)

^{(4) -}Excubins et explorationes ques wartas dicunt. - (\$24.6.) (5) He n'étoirat pas obliges d'en écomer su counte. (Soit-

^{(6) «}Ut pagenass Franct, qui caballes habent, cum suis cugaitibus in bostem pergrat. Il est défenda ava comies de les

⁽¹⁾ Captininire de Charlemagna, de l'an Sta, ch. s. (Édit de (2) -Quatione munous. Il me semble que ce qu'on appriois menum étuit une certaine purtien de terre attachée a non où il y avoit des esclaves; temora la capitaliste de l'au 851, apud Sylvecam, tit. 15. contre even qui chassient les esclaves de leur manous.

⁽³⁾ Voyes co-demons le ch. 2x de ce livre , p. 196 (1) Oues Duchrepr, L. 11. p. 257

On voit dans la même histoire (1) que Louis-le-Débonnaire ayant été trouver son père en Allename, ce prince lui demanda comment il pouroit être si pauvre, lui qui étuit roi : que Louis les répondit qu'il n'étoit roi que de nom, et que le seigneors tenoient presque tous ses domaines : que Charlemagne, craignant que ce jeune prince ne nerdit leur affection, a'il reprenoit lui-même ce su'il avoit inconsidérément donné, il envoya des commissaires pour rétablir les choses.

Les évêques écrivant à Louis, frère de Charlesle-Chauve, lui disoient : « Ayez soin de vos terres, afin que vous ne soyez pas obligé de voyager sus cesse par les maisons des ecclésiastiques, et de fatiguer leurs serfs par des voitures (2). Faites en sorie, disoient-ils encore, que vous ayez de quei vivra et recevuir des ambassades. » Il est riable que les revenus des rois consistoient alors dans leurs domaines (3).

CHAPITRE XIV.

De ce qu'on appeloit census.

Lossque les barbares sortirent de leur paya, ils voulurent rédiger par écrit leurs usages; mais comme ou trouva de la difficulté à écrire des mots prmains avec des lettres romaines, on donna ces

Dans la confusion de la conquête et de ses proges, la plupart des choses changérent de nature; il fallut pour les exprimer se servir des anciens nots latins qui avoient le plus de rapport aux nonveunt usages. Ainsi, ce qui pouvoit réveiller l'idee de l'ancien ceus des Rumains (4), on le somma census, tributum; et, quand les choses s's curent aucun rapport quelconque, on exprima conme on put les mots germains avec des lettres romaines : ainsi on forma le mot fredum, dont je

parlerai beaucoup dans les chapitres suivants. Les mots census et tributum ayant été ainsi employés d'une manière arbitraire, cela a jeté quel-

La roi, les ecclésiastiques, et les seigneurs, levoient des tributs réeles, chacun sur les serfa de ses domaines. Je le prouve, à l'égard du roi, par le capitulaire de Fillis; à l'égard des erelésiastiques, par les codes des lois des barbares (4) ; à l'égard des seigneurs, par les réglements que

Charlemagne fit là-dessus (5), Ces tributs étoient appelés census : e'étoient des droits économiques, et non pas fiscaux; des

(1) M. l'abbé Du Bon, et cruz qui l'ont seivi. (a) Yoyes la foiblesse des rausons de M. l'abbé Du Bos , Esablissement de la monarchie françoise, t. 111, l. 11, ch. 111 ; sur tent l'indection qu'il tire d'un possage de Grégoire de Tours sur

un démèlé de son église avec le roi Charibert. (3) Par exemple, par les affronchissen (4) Loi des Momande, ch. xxxx; et la Loi des Bavarois, tit. 1, ell. ner, on l'on troove les réglements que les ecclesiustiques

(5) Liv. v des capitulaires , e5. ccents.

que obscurité dans la signification qu'avoient ces mots dans la première et dans la seconde race : et des auteurs modernes (1), qui avoient dea systèmes particuliers, avant trouvé ce mot dans les écrits de ces temps-là , ils ont jngé que ce qu'on appeloit census étoit précisément le cens des Romaius; et ils en ont tiré cette conséquence, que nos rois des deux premières races s'étoient mis à la place des empereurs romains, et u'avuient rien changé à leur administration (a). Et, comme de certains droits levés dans la seconde race ont été , par quelques hasards et par de certaines modifications, convertis en d'autres (3), ils en ont conclu que ces droits étoient le cens des Romains; et, comme depuis les réglements modernes ils ont vu que le domaine de la couronne étoit absolument inaliénable, ils out dit que ces droits, qui représentaient le cens des Romains, et qui ne

de pures usurpations. Je laisse les autres conséquences. Transporter dans des siècles reculés tontes les idées du siècle où l'on vit, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde. A ces geus qui venlent rendre modernes tous les siècles anciens, je dirai ce que les prêtres d'Égypte dirent à Solon : . O Athéniens , vous n'êtes que des enfants. »

forment pas nne partie de ce domaine, étoient

Que ce qu'on appeloit census ne se levoit que sur les serfs, et non pas sur les hommes libres.

⁽¹⁾ Dans Ducheme , t. 11, p. 49.

^{(&}gt; Voyes le capituloire de l'an 858, art. 14

⁽I) lis levoires encore quelques droits sur les rivieres forsqu'il) sesit un pent ou un passage. (i) Le cenau étoit un mot ai générique qu'on s'en servit pour repriper les pauges des revières loriqu'il y avoit un pont on un

hera preser. Voyex le capitulaire su de l'an 803, édit de Baluse, P. 395, art. 1; et le v de l'au S19, p. 6:6. On app-la encore de er nom les voctures fournirs par les hommes libres su rel cu à in mwopes, comme il perott par le capitulaire de Charles-le-Charre, dr l'an 865, art. S.

redevances uniquement privées, et non pas des charges publiques.

Le dis que ce qu'on appeloit ensua téstu tribut levée un le soit. À le prouve par une formule de Marcelle, qui condient une premission
and de sa faire dere, pourru qu'on soit ingéau, et qu'on se soit point inverid dans le regiète de cesso (). Le le prouve eccore par une
commission que Charlenagne donné au monte
qu'il revoya dans des contries de Sax (e) ; elle
consient l'affanchisement des contries de Sax (e); elle
consient l'affanchisement des contries de Sax (e); elle
contient l'affanchisement de driftialment et d'est
in extendit dans leur première. Herré civile, se le
ine établit dans leur première. Herré civile, se le
ine établit dans leur première. Herré civile, se
ine compte de payer le cess (i). Cétoit don
une mêne close d'être serf et de payer le cess.

Par une espèce de lettre-patentes du même une espèce de lettre-patentes du même une face face passible qu'en et face passible qu'en et de leur des le leur terres. On suit que les étrangers qui arriveit en Fance étoni traité comme des serficies. On suit que les étrangers qui arriveit en Fance étonient traité comme des serficies et étalentemagne, vontant qu'on les regardit comme des sommes filses, poinqu'il vontiet qu'ils eus-sent la propriété de leurs terres, défendoit d'ai-jeur qu'en de leur de leur terres, défendoit d'ai-jeur de leur serficies de leurs terres, défendoit d'ai-jeur de leurs terres, d'étendoit d'ai-jeur de leurs terres, d'étendoit d'ai-jeur d'aux le cens.

Un capitulaire de Charles-le-Chauve, donné en faveur des mêmes Espagnois (6), veut qu'on les traite conume on traitoit les autres Francs, et défeud d'exiger d'eux le ceus : les bommes libres ne le pasuient donc pas.

L'article 30 de l'édit de Pistes réforme l'ahus par lequel plusieurs colons du roi ou de l'église vendoirent les terres dépendantes de leurs manoirs à des ecclésiastiques ou à des gens de leur conditiou, et ne se réservoieur du une petile case; de sorte qu'on ne pouvoit plus être payé du cess ; et il y est ordouné de rétaible l'eschose dans leur premier état : le cens étoit doue un tribut d'exclayes.

Il résulte encore de là qu'il n'y avoit point de cena général dans la monarchie; et cela est clair par un grand nombre de textes. Car que signifieroit ce capitulaire (7): « Nous vaulons qu'on exige

(1)-Si Ille de capite suo bene ingenum sil, el In paletico publico censions non est.- (Liv. 1, form. sin.) (2) De l'an 789, edition des capitalaires de Bolose, tit. 1,

p. 250.)
(3) -Et nj isla ingranitatio pagina firme stabilisque consistat.(864.)

(4) Printrampre liberiati donatos, et ozeni nobis debito cenze solutos. (Bid.) (5) Printratam pro Hippanii, de l'an 512 (Édition de Beleir.

p. 500.)
 De l'un nas. (Edit. de Bahuze, L. sa, art. s et 2, p. 47.)
 Cepitulaire sus de l'un Bob, art. 30 et 22, imété dans le

le cens royal dans tous les lieux où autrelois un trajeculi (gliciment (1) » Cue vendreit dire celul (1) ad Charlemagne ordonne à sex envoyencelul (2) ad Charlemagne ordonne à sex envoyendans les provinces, de faire une recherches exte de tous les cens qui avoient autrelemente tide tous domaine da nei (3) et celul (4) où il dispose des cens payis par ceas dont on les estre (5) (1) Qualle signification domane et extre (10) et coulle et signification domane et extra ettre (3) ou on lit : Si quelle tous a sequis une terre tributire une la quelle tous avision acconside de les ret execut(2)? « due terres consolles de des le censa your de des retres crasselles, dest le cens avisit de toute antiquité gouerrem a roi (ci)?

Remarquez qu'il y a quelques textes qui paroissent d'àbord contraires à ce que j'ai dit, et qui cepradant le confirment. On a vu-ci-deussu que les bommes libres dans la monarchie rétoient obligés qu'à fournir de certaines vnitures. Le capitulaire que je viens de citer appelle cela cennu (10), et il l'oppose au cena qui étoit payé par les serfs.

De plos, l'édit de Pistes (12) parle de ces hommes france qui devoient payer le cons royal pour leur tête et pour leurs cases, et qui s'étoient vendus pendant la famine (15). Le roi veut qu'in soient rachetei : éest que ceux qui étoient affanchis paslettres du roi (13) n'acquéroient point ordinairement une pleine et entière libére (14); mais ils payoient censum la capite : et éest de cette sorte de cros dont il et cie parlé.

Il faut donc se défaire de l'idée d'un ceus général et universel, dérivé de la police des Romains, duquel on suppose que les droits des seigneurs ont dérivé de même par des sustraptions. Ce qu'on appecloit ceus dans la monarchie franreceil é Ausepiu. 1. in. gr. 1. b. Cité est conteme à celui de Santin-le-Causer, de fran Bis , que d'intesseum, est c.

(1) -Undreumque legitime exigebater. -(Fird.)
(3) De l'an 513, art. 20 et 11. (Édition de Balade, tous. 2 , p. 498.)

p. 490-).

[2] -Undecompne antiquitus ad partem ergia venice sobelant. (Hod.)

[4] De True 513, art. 6. (Edit. de Balmer, t. z., p. 506.)

(5) De illis node ceusa exigunt.» (Bid.)
(6) Liv. iv des capitalaires, art. 35, et maéré dans la Los des Lembards.
(7) -51 quis terram tributarism, ausée ceasus ad parteus nos-

tram exict solchet, susceptrif. (Bid.)
(8) De l'un 805, srl. 5.
(9) «Unde cessus ad partem regis exivit entiqueus.» (Bid.)

(10) - Granibus vel parvercelis ques Franci homises el regium potratiem e solvere debent.-(11) De l'en 661, ers. 34. (Édit. de Balone, p. 193.)

(13)-De illis Francia bominibre qui cessem regioni de san caplie et de sus recells debrant. (Idad.)
(13) L'article 25 du même édit explique bien teut cela ill met

mene une distinction extre l'affranchi russin et l'affranchi franc; et on y voit que le cens n'étoit pas genéral. Il faut le lire.

ître. (14) Comme il paroli par un capitalaire de Charlemagne, de l'an 813, déjo esté çoise, indépendamment de l'ahus que l'on a fait de ce mot, étoit un droit particulier levé sur les serfs par les maîtres.

Je supplie le lecteur de me pardonner l'ennui mortel que tant de cistions diveren lui donner ; je serois plus court si je ne trouvois toujours devant moi le livre de l'Établissement de la monachie françois dans las Gaulas, de M. l'albbé Du Boo. Rien ne recule plus le progrès des conosissances qu'un manvais ouvrage d'un auteur célebre, parce qu'avant d'instruire, il faut commencer pur détroupper.

CHAPITRE XVI.

Des leudes ou vassaux.

J'an park de ces volontiers qui, chez les Germains, suivoient les princes don leure entreprise. Le même niage se coosers a après la conputer. Tactie les désigne par le nom de compagoons (j); la lei salique, par celui d'hommes qui sont sous la foi du roi (s); les formules de Marcullé (3), par celui d'antensiona duroi (4), no premiers bistoriens, par celui de leudes, de fables (5); et les suivants, par celui d'antensiona duroi (4), par celui d'antensiona de roi (4), et les suivants, par celui de vasante résigueurs (6).

On trove dans les lois saliques et ripularies un ombre infini de dipositions pour les riracs, et quelques unes seulògent pour les antrusicos. Les dipositions sur ces antrusicos son differentes de celles faites pour les antres Fraues; en y regle par-tont le beine de Fraues, et de ne dit rice de ceux des autrasicos: es qui vient de ce que ten bienes de ceux cir e rigisacer partie par et la civil partie de ceux de natural de ceux de naturalismos: es qui vient de ce que ce la civil partie de ceux de manuralismos de partie de ceux de manuralismos de partie de ceux de manuralismos de partie de ceux de partie de ceux de partie de

Les biens réservés pour les leudes furent appelés des beux fiscaux (7), des bénéfices, des honneurs, des fiefs, dans les divers auteurs et dans les divers temps.

Tours (2) que l'on ôte à Suoégisila et à Galloman tout ce qu'ils tenoient du fisc, et qu'on ne leur laisse que ce qu'ils avoient en propriété. Gontran, élevant au troue son neveu Childebert, eut une conférence secrète avec lui, et lui indiqua ceux à qui il devoit dooner des fiefs, et ceux à qui il devoit les ôter (3). Dans une formule de Marculfe, le roi dooue en échangé, non-seulemeut des bénéfices que son fise tenuit, mais encore ceux qu'un autre avoit tenus (4). La loi des Lombards oppose les bénéfices à la propriété (5). Les historiens, les formules, les codes des différents peuples barbares, tous les munuments qui nous resteut, sont unanimes. Enfin, ceux qui ont écrit le livre des fiels (6) nous apprenneut que d'abord les seigneurs purent les ôter à leur volonte ; qu'eosuite, ils les assurérent pour un an (7); et après les donnérent pour la vie.

Oo ne peut pas douter que d'abord les fiefs ne fussent amovibles (1). Oo voit dans Grécoire de

CHAPITRE XVII.

Du service militaire des hommes libres,

Daux sortes de geos étoient tenus au service militaire: les leudes vassaux ou arrière-vassaux, qui y étoient obligés en conséqueuce de leur fief; et les hommes libres, Francs, Romains, et Gau-¹ lois, qui servoient sous le comte, et étoient menes par lui et ses officiers.

On appeloit hommes libres ceux qui, d'on côté, n'avoient point de bénéfices ou fiefs, et qui, de l'autre, n'étoieut poiot soumis à la servitude de la glèbe; les terres qu'ils possédoient étoient ce qu'on appeloit terres allodiales.

Les comtes assembloient les bommes libres, et les menoient à la guerre (8); ils avoient sous eux

(5) Liv. ver. vit. verr. 6 3.

⁽a) Comittee

^{(2) -}Qui sent in Ireste regia - (Tit. 1219, art. 4.)

⁽⁵⁾ Liv. 1, form, xviii.
(4) Do mot trew, qui signific Afoir chez les Allemands, et chez

⁽⁵⁾ Leader, fideles. (6) Variall, seniores

⁽⁶⁾ Variali, seniores.
(7) «Siratia» Voyra la formula xiv de Marculfe, l. t. Il est dit dans la Fia de asiati Mear, « delit fiscuss unum) « di dans des sincipales de la fiscussi unum) « di dans les Anadas de Meta uri Fun y 37, « delit Illi comultane et fiscus plustimen». Les biens destinés à l'entrettes de la famille royale etacoral applicate orgatie.

⁽a) Voyez to 1. z, tiz. r deutlets; et Cujas sur ce livre (r) Liv. rz , ch. zxxvrr.

^{(3) «}Quos homoraret maueribus , quos ab homore depelleret.» (Gadorsau pa Toras, l. 1111.)

^{(4) «}Vel reliquis quibuscumque heneficita, quodeumque ille, vel force moster, in ipsia locia tenuisse noscitur.» (Liv. 1 , form. xxx.)

^{(6:} Feederste, 1. z. üt. r. (γ) Cétoit une espece de précuire que le seigneur renouveloit on su renouveloit pas l'année d'enguite, comme Cejas l'a re-

marque.

(a) Voyer le capitulaire de Charlemagne, de l'an Six, art. 3 et 4, édit. de Baluse, 1. x, p. 49x; et l'édit de l'air, de l'an Sét. set 36, 1 32, p. 186.

des ufficiers qu'ils appeloient vicnires (1): et. comme tous les hommes libres étnient divisés en centaines qui formoient ce que l'on appeloit un bourg, les comtes avoient enrore sous eux des afficiers qu'on appeloit centeuirrs, qui meuoient les bommes libres du bourg (2), ou leurs centaines, à la guerre.

Cette division par ceutaines est postérieure à l'établissement des Francs dans les Ganles, Elle fut faite par Clotaire et Childebert, dans la vue d'uhliger chaque district à répondre des vols qui s'y feroient : on voit cela dans les décrets de ces princes(3). Une pareille police s'observe encore aujourd'bui en Augleterre.

Comme les comtes menoient les hommes libres à la guerre, les leudes y menoient aussi leurs vassaux ou arrière-vassaux; et les évêques, abbes, ou leurs avoues (4), y menoient les leurs (5),

Les évêques étoieut assez embarrassés : ils ne convenoient pas bien eux-mêmes de leurs faits (6). Ils demandérent à Charlemagne de ne plus les obliger d'aller à la guerre ; et , quand ils l'eurent nbteun, ils se plaiguirent de ce qu'on leur faisoit perdre la considération publique ; et ce prince fut nbligé de justifier la-dessus ses intentious. Quoi qu'il eu soit, dans les temps où ils n'allèrent plus à la guerre, je ne vois pas que leurs vassaux y airut été meués par les comtes ; un vuit au contraire que les rois nu les évêques chaisissoient un des fidèles pour les y conduire (7).

Dans un capitulaire de Louis-le Débonnaire (8), le roi distingue trois sortes de vassaux : ceux du roi, ceux des évêques, ceux du comte. Les vassanx d'un leude ou seigneur u'étoient menés à la guerre par le comte, que lursque quelque emplai dans la maison du rui empéchoit ces leudes de les meuer eux-mêmes (q).

(1) Et bebrhat annaquisque comes vicarios et oratenarios secum. - (Ler. sr des capitulaires, net. 25.)

(2) On les appelost compagenses (3) Donnés vers l'au 595 , act. s. (Voyce les capitalaires , édit. de Balase , p. 20) Ces réglements farent sans doute faits de

(a) Advocan

(5: Capriniume de Cinciemagne, de l'on Ses, art. 1 et 5. (Édit. de Baluze, 1. 1, p. 490.)

(6) Voyez le capitaloire de l'an 202, donze a Worms, edit, de Batenr , p 406 et 410. (1) Capitulaire de Worms , de l'en Sol , edit , de Saluse ,

ion, et le concile de l'an 845, sons Charles-le-Chauve, in (8) Capitolare quintum anni San, art. 37, édit. de Belore ;

B. 613. (9) De vessia dominicis, qui adhec intra casam serviunt, et tamen benedeja habere noscuntur, statutum est at quicumque ex eis cum dossino imperatore domi remaneriat , vascullos suco casatos secom non retineunt; ard com comite, cujus pagrases sont, ler permittant. (Espionlaire 11, de l'an 112, art 7, éditde Baluze , L. r. p. 191-1

Mais qui est-ce qui mennit les leudes à la guerre? On ne peut dnuter que ce ne fût le roi , qui étoit tonjours à la tête de ses fidèles. C'est pour cela que dans les capitulaires on voit toujours une appasition entre les vassaux du roi et ceux des évêques (1). Nos rois, courageux, fiers, et magnanimes, n'étoient point dans l'armée pour se mettre à la tête de cette miliee ecclésinstique; ce n'étoit point ces gens-là qu'ils choisissoient pour vaincre ou mourir avec eux.

Mais ces leudes menuient de même leurs vassaux et arrière-vassaux; et cela paroit bien par ce capitulaire où Charlemagne ordonne que tout homme libre qui aura quatre manoirs soit dans sa propriété, soit dans le bénéfice de quelqu'un. aille contre l'ennemi, ou suive son seigneur (2), Il est visible que Charlemagne veut dire que celui qui n'avoit qu'une terre en propre entroit dans la milice du comte, et que celui qui tenoit un bénéfice du seignent partoit avec lui.

Cepeudant M, l'abbé Du Bos prétend que , quand il est parlé dans les capitulaires des hontmes qui dépendaient d'un seigneur particulier, il n'est question que des serfs (3); et il se fonde sur la loi des Wisigutbs et la pratique de ce peuple. Il vaudroit micux se fonder sur les capitulaires mêmes, Celui que je viens de citer dit formellement le contraire. Le traité entre Charles-le Chauve et ses frères parle de même des hommes libres, qui peuvent prendre à leur choix un seigneur ou le roi; et cette disposition est ennforme à beaucoup

On peut danc dire qu'il y avoit trois sortes de milices : celle des leudes ou fidèles du roi, qui avoient eux-mêmes sous leur dénendance d'autres fidèles; celle des évêques nu autres ecclésiastiques, et de leurs vassaux; et enfin celle du comte, qui menuit les hommes libres.

Je ne dis point que les vassaux ne pussent être soumis au comte, comme ceux qui nut un commandement particulier dépendent de celui

qui a un commandement plus général. On voit même que le comte et les euvoyés du roi pouvnient leur faire paver le bau, c'est-à-dire une amende, lorsqu'ils n'avnieut pas rempli les

eugagements de leur fief, De même, si les vassaux du roi faisoient des

(1) Capitelaire 1, de l'on St2, art. 5. «De homisibne neutris, et episcoporum et abbatum, qui vel beneficia, vel talia propria hebent, etc. + (Edst. de Baisse, t. s. p. 540.)

(2) De l'on 813, ch. s. fdit, de Bolose, p. 490. «Ut omnis bomo liber qui queteor mensos vestitos de proprie suo aive de alicajos beneficio, habet, ipac se propuest, et ipac in housem

pergal, stor cum armiore son. (3) Tem. 111, 1. vz., ch. 1v., p. 259. (Etablissement de la momerchie prencosse.)

rapines, ils étoient soumis à la correction du conte, s'ils u'aimoient mieux se soumettre à celle du roi (ϵ) .

CHAPITRE XVIII.

Du double service.

C'érorr un principe fondamental de la monarchie, que ceux qui atoieut sous la puissance militaire de quelqu'un étoient sous sa juridiction civile : aussi le canitulaire de Louis-le-Débonnaire, de l'an 815 (2), fait-il marcher d'un nas égal la puissance militaire du comte et sa juridiction civile sur les bummes libres; aussi les placites (3) du comte, qui menoit à la guerre les hommes libres, étoient-ils appelés plucites des hommes libres (4) : d'où il résulta sans doute cette maxime, que ce n'étoit que dans les placites du comte, et non dans ceux de ses ufficiers, qu'on pouvoit juger des questions sur la liberté. Aussi le comte ne menoit pas à la guerre les vassanx des évêques ou abbés, parce qu'ils n'étoient pas sons sa direction civile; aussi n'y menoit-il pas les arrière-vassaux des lendes ; anssi le glossaire des lois augloises (5) nous dit-il que ceux que les Saxons appeloient coples, furent nommés par les Normands comtes, compagnons, parce qu'ils partageoieut avec le roi les amendes judiciaires (6); aussi vuyoos-nous dans tous les temps que l'ubligation de tout vassal envers son seigneur (7), fut de porter les armes, et de juger ses pairs dans sa cour (8).

Une des rations qui attachoit ainsi ce droit de justice au droit de meoer à la guerre étoit que celui qui menoît à la genere faisoit eu même temps payer les droits du fice, qui consistoient en quelques services de voiture dus par les hommes libres, et en général eu certains prufits judiciaires dont je parlerai ci saprès.

- (1) Capitulaire de l'an 652, art. 21, apud Pernis polatium. (Édit. de Rainer, t. 11, p. 17.)
- (3) Art f rin; el le concile (n Ferno pulatio, de l'an 845, art S. (Edst. de Balone, L. st., p. 27.)
- (2) Picids ou assiste.
 (4) Capitaleires, L. Iv de la collection d'Anzegier, art. 57; et le cupitalaire v de Louis-lo-Debonnaire, de l'an Sig, art. 14, édit, de Baluze, f. r. p. 615.
- (5) Que l'on troyre dans la recuell de Guillanne Lambard :
 De prisels Anglorum legibus.
 (6) Au mot Satrapia.
- (n) An montage de Férnandem, ch. const et constr, expliquent him cont.
- bien ceci.

 (6) Les avonés de l'église (adveran)ésoient également à la tête de leurs plaids et de leur milier

Les seigneurs curent le droit de rendre la justice dans laure felt, par le melne principe qui fit qua les comtes curent le droit de la rendre dans leur comté et, pour bien dire, les constés, dans les variations arrivérs dans les divens temps, astivient todojunes les variations arrivéred dans les astivient todojunes les variations arrivéred dans les les mêmes plans et sur les mêmes sidres. En un most, le moines plans et sur les mêmes sidres. En un most, les contest, dans leurs seigneuries, étaient des contest, dans leurs seigneuries, étaient des contest.

Ou us pas eu des idées justes lorqu'ou a regard le re omnes comme des officires de justice, et les durs comme des officiers militaires. Les uns et les autres étuient également des différence était taires et évils (1) : toute la différence était que le due avoit sous lui plusieurs contex, quoiqu'il y été des comies qui us vivoient poiut de due sur eux, comme nous l'apprenons de Frédégaire (2).

On croira peut-être que le gouvernement des France étoit pour lors bien dur, puisque les mémies officiers avoient en même temps sur les sujets la puissaore militaire et la puissance eivile, et et nême la puissauce fisuela; c'ebos que j'ai dit, dans les livres précédents, être une des marques distinctives du desposisme.

Mais il ne faut pas penser que les comtes jugessent seuls, et rendissent la justice comme les bachas la rendeut en Turquic (3): ils assembloient, pour juger les affaires, des espèces de plaids ou d'assises (4), où les notables étoient couroqués.

Pour qu'on paisse bien entendre ce qui concerne les jagements, dans les farmèles, les lois des harbares, et les capitalières, je dirisi que les fonctions du come (5), di gravion, et du centenier, étinient les mémers; que les jages, les rethimburges et les échevim éleises alons différents aons les mêmes personnes; c'étoient les adjuste comme il su la lifacti pas moint de doutre personnes il su la lifacti pas moint de doutre personnes il su la lifacti pas moint de doutre personnes pur juger (6), il remplissoit le nombre par des notables.

- $\{z\}$ Voyra is formule vara de Murculfe, k z, qui contient les lettres accorden a un dec, patrice, ou conte, qui leur donnent la juridiction civile et l'administration facule.
- (a) Chronique, ch. EXXVIII, our l'un 6/6.
 (3) Voyez Grégoire de Tours, J. v. ou annum 500.
- (4) Mallom.
 (5) Joignes lei ce que j'si dat au liv. vingt-huitieme, ch. 21 viss; et au three trente-unieme , ch. viss.
 (6) Vayes aux bost cect les capitalaires de Louis-le-Débonnaire
- ajentes n la loi salique, art. 2; et la formule des jugements, donnée par du Cange, au mot Boni Aemines.
- (2) -Per bosos homines. Quelquefots il n'y avoit que des notables. Voyes l'appendice aux formales de Marculfe, ch. 14.

Mais, qui que ce fût qui cût la juridiction, le roi, le comte, le gravion, le ceutenier, les seigneurs, les ecclésiastiques, ils ne jugérent jamais seuls : et cet usage, qui tiroit son origine des forèts de la Germanie, se maintiat recore lorsque les fiefs prireta une forme nouvelle.

Quant au pouvoir fiscal, il étoit let que le comme pouvoit guére en abuser. Les droits du prince à l'égard des hommes libres étoient si simples qu'ils ne consistoient, comme jui dit, qu'en de certaines voitures estigées dans de certaines occasions publiques (1) : et quant aux droits judiciaires, il y avoit des lois qui prévenoient les malversations (2).

CHAPITRE XIX.

Des compositions chez les peuples barbares.

Conna il est impossible d'entrer un peu avant dans notre droit politique si l'on ne connolt parfaitement les lois et les meurs des peuples germains, je m'arrêtersi un moment pour faire la recherche de ces mœurs et de ces lois.

Il paroli par Tacite que les Germains au comosisioni que dona reimo explisars: ille pendoient les traiters et usoyient les poltrous : étroites de la considerationes qui finonte publica.
Lorsqu'un homme avoit fait quedque tont à un autre, les presents de la persouse effende on livie entroient dans la querilles et la historia de la produce effende on livie entroient dans la querilles et la historia et qui particul qui avait été offende, art powent le produce de la consideration. Cette attification regardant civil qui avoit été offende, art powent qui en réoli commany un di, par la nors de chili qui avoit été offense on livie, la satisfaction leur ciut dévolue (2).

De la maoière dont parle Tacite, ces satisfactions se faisoient par une convention réciproque entre les parties: aussi dans les codés des peuples barbares ces satisfactions s'appellent - elles des compositions.

Je ne trouve que la loi des Frisons (4) qui ait

(1) Et quelques drotts sur les riveres, dont J'ai parié. (2) Voyes la Loi des Répusires, 181. 195 et la Loi des Lombards,

(3) Successes tem Inimiritius, are patrie, are propinqui, quan amicitus, necese est me implacables durant; huter evans rises honicidaira cerio aesentorum es percum numero, recipique astisfactionem universa domas « (Tacyra, de Meraba Germaneum).

1. 11, 1R. 111, 5 c.

(1) Yoyes cette loi , til. 11, sur les meutres; et l'addition de Wulemar sur les vols laisé le peuple dans cette situation où chaque où chaque famille momenié trôt, pour siais dire, dans sur l'état de nature, et où, sans être retoure par quelque les politiques ou civile, elle pouvoit à sa satisfaction exercer as response, jusqu'e ce qu'el est ét étatisfaise. Cette loi même fut tem-pérère : on établit que celui dont on demandoit la vie arroit la paix dans sa maison (3); qu'il l'all l'aire dans la situation (3); qu'il l'aire l'aire dans la retour en la vie arroit la paix dans sa maison (3); qu'il l'aire l'aire où fou rendoit les jogenests.

Les complisteurs des lois saliques citent un ancien usage des Frances (a), par lequel eduis qui avoit exhemic un cadarer pour le dépositier civil hanni de la société des homes jusqu'à le civil hanni de la société des homes jusqu'à le terr : et comme avant ce temps, il étoit défenda à tout le monde, et lui donner do pain ou de le recevoir dans sa maison, un tel homme étoit à l'égard de autres, et les autres ficient à son égard dans l'état de saartes ficient à son égard dans l'état de saartes ficient à le que cet diet dei ceste par la composition.

A cha près, so voit que les age des divense malions barbers sourjeurel à faire per cus-nèmes ce qu'il ciui trop long et trop dangereux d'autendre de la conscision rériproque des parties. Ils furent attendé à metre un prix juné à qui onspoiltan que desti recevir reisi à qui on avoil dat quelque text en quelque juipre. Toules en las barberses oul l'alesen une prévision admarble : or y distingue avec finere les cos (2), che critiqui et estimate, de la companie de certain qui est directive, de la companie de certain qui est directive, de la companie de satisfaction que dans un montes de sang froid ai auxiliar de la companie de la companie de la companie de mais de companie de la companie de la companie de mais de la companie de la companie de la companie de mais de la companie de la companie de la companie de mais de la companie de la

Ce fut par l'établissement de ces lois que les peuples germains sortirent de cet état de nature où il semble qu'ils étoient encore du temps de

Rotheris declara, dans la loi des Lombards, qu'il avoit angennet les compositions de la coutome ancience pour les blessures, afin que, le blacé danta sitalist, les inimités posseut ceaser (¿). En effet, les Lombards, peuple pauvre, c'étant circitius par le compute de l'altair, les compositions sariemens devenoient frivules, et les characteristiques de l'action de l'action de l'action par que ette conditablement par de deute par que ette conditablement à faire les divers codes de loi une mous vaux assimules de l'incr-

que regordent les vols des anistans.
(4) Lev. 1, 111, vr. 6 13.

⁽¹⁾ Additio septembers, int. 1, § 1.
(2) Los astigues, int. evers, § 1; lit. rwss, § 3.
(3) Vopes succious les tit. ers. rv, v, vs et ver de la Los soliques

La principale composition étoit celle que le meurtrier devoit payer anx parents du mort. La différence des conditions en mettoit une dans les compositions (1): ainsi, dans la loi des Angles, la

difference des conditions en mettoit une dans les compositions (1) sains, dans la loi d'a Angles, la composition (2) sains, dans la loi d'a Angles, la composition eloit de six cents sous pour la mort d'un additigne, de d'eux cents pour les d'un additigne, de d'eux cents pour celle d'un homme libre, da trente pour celle d'un sert. La d'un homme faisoit donc me de ses grandes prés de composition etables un la tôte d'un bomme faisoit donc me de ses grandes prés de tout de d'un bomme faisoit donc me de ses grandes prés qu'elle faisint du sa personne, ellé établissoit pour lui parmi des autiens cientes une plus grandes sèrcie.

La los des Bayavios non fait hiera senticia (a) et de donne le nom des finilles lossyroises qui receveirat nue composition double, parce qu'elles décient les premieres parce la Agilellingues (3). Les Agloldingues étaient de la raceadinate, et on choissant le due parair eux; ils avoient une composition quadruple. La romposition pour le due excludir la miser celle qui etotition pour le due excludir la miser celle qui etotition pour le due excludir la miser celle qui etotidit la lois, an lui rend un plus graval homezar qu'à ses paresta.

Tutes ces compositions étoient fixées à prix d'argenta. Mais, comme ces penyles, sur-lunt prudant qu'ils, se timent dans la Germanie, n'en avoient guère, on pouvoit douner du létail, du blès, des meubles, des armes, des climes, des ois enux, de chasse, des terres, etc. (4). Souvent même la loi fixoit la valeur de ces choses (5); ce qui explique comment, avec si pen d'argent, il y eut chese eux tont de peines péreuniaires.

Cas lois attachèrent donc à marquer avec précision la différence des torts, des injures, des crimes, sfin que chacun enund an juste jusqu'à quel point il étoit leise ou offeusé, qu'il soit exactement la réparation qu'il devoit recevoir, et surtont qu'il n'en devoit pas recevoir davantage.

Dans ce point de vue, on conçoit que celui qui se vengeoit après avoir reça la satisfactiou commettoit uu grand crime. Ce crime ne contenoit pas moins une offense publique qu'une offense particulière : c'étoit nu mépris de la loi

(1) Voyez in Loi des Augies , lit. 1, 5 t, 3, 4; tbul., tit. 1, 5 6; la Loi des Bararuis, tit. 1, ch. vzrz et 11; et la Loi des Frisans ,

(2) Tit. 11, ch. xs.

(3) Rouidra, Ozza, Sagana, Habilingua, Annieno. (Idid) (4) Almai la bid "Inn extinetit la vie une certaine sozame d'orgent, on une certaine portièm de terre. Leges lose regis, titula de Villico repo, de puncia Aughrems leghau. (Gemberège

(5) Veyen In Les des Sezons, qui fait même cette flashon pour planieurs peuples, ch. xvvii. Veyen musi in Les des Ripanova, i.i. xxvvi, § 11; in Les des Revorens, înt. 1, § 10 ct iii-50 unrum zon habet, deuet elium pecueure, mencipia, terrum, efc... même. C'est ce crime que les législateurs ne manquerent pas de punir (1).

Il y avoit an autre crime qui fut sar-tout regardé comme dangereux (2) lorsque ces peuples perdirent dans le gouvernement civil quelque chose de leur esprit d'indépendance, et que les rois s'attachérent à mettre dans l'état une meilleure police : ce crime étoit de ne voulnir point faire, on de ne vouloir pas recevoir la satisfaction. Nons voyons, dans divers codes des lois des barbares, que les législateurs y obligeoient (3), En effet, celui qui refusoit de recevoir la satisfaction vanloit conserver son droit de vengeance; celui qui refusuit de la faire laissoit à l'offensé son droit de vengeauce : et e'est ee que les gens saces avoient réforme dans les institutions des Germains, qui invitoient à la composition, mais n'y obligeoient pas.

Je viens de parter d'un texte de la loi salique de la dissipation de le'igitaleur laisoù à la libert de l'offeuzie de recessir ou de ne recevoir pas la satisfiction : c'est cette loi qui al interfisiol à tedit qui a voit déponillé un cadavre le commerce des houssirs lought ce que les parents, acceptate la satisfaction, eussent demandé qu'il poit vivre parmi les hommes (4). Le respect pour les chours sintes fit que ceux qui rédigerent les lois saliques ne touchérons point à l'aucrèn mage.

Il auroit été injuste d'accorder une composition aux perents d'un voleur tué dans l'action du vol, ou à ceux d'une femme qui avoit été reavoyée après une séparation pour crime d'adultère. La loi des Baravois ne donnoit point de composition dans des cas pareils, et punissoit les parents qui en poursaivioient la vençance (5).

Il n'est pas rare de tronver dans les codes des lois des barbares des compositions pour des actions involontaires. La loi des Lombards est presque tonjours seusée; elle vouloit que, dans ce

(1) Veyez le Lai des Lombards, 5, 1, 16, 127, § 21; ibid., 1, 1, 18, 17, § 5 et 34; ibid., § 28; et le chpitelaire de Charlemogre, de l'on 102, ch. axxx1, contenue une leutraction donnée a cruz coll concenti dans les novaleres.

qu'u enropeit dans les provinces.

(a) Voyet dans Grégaire de Tours, L. ves, ch. xxves, le détail d'un precès où une partie perd la motté de la composition qui lun avut ées adjugée, pour s'êxre fait justice elte-mème, sui irre de recrovie la sastinétion. que que que qu'elle cui souffréée de recrovie la sastinétion, questure arcs qu'elle cui souffréée.

depuis.

(3) Veye 31s Loi des Sarous, ch. tit. § 4, 3s Loi dez Leonhards.

1, 1th. sarvus, § 1 et 2; et la Loi dez Allemands, lit. xxv. § 1
et 2. Cette deruitre lat permettoit de se faire juscier solondone,
tan le-champ, et dans le permettoit de se faire juscier solondone.

Exploration de Charlemange de Pray 17; et xxit. de f'un 80;

copiessares de Lisateunque, de l'ap 179, ch. XXII. de 1 80 002, ch. XXXII, et celui du même. de l'on 805, ch. v. (4) Les compilateurs des Lois des Ripseires paroissent avoir modifie ceci. Voyet le tit. XXXII de ces Lots.

(5) Voyez le décret de Tassilion , de popularibus Legibus, net. 1, 4, se, 16. 19; la Lei des Angles , til. vis, § 4. considérables étoit les profits judiciaires (freda) que l'an recevait par les usages des Francs (c), il suivoit que celui qui avoit le fief avoit aussi la justice, qui ne s'exerçoit que par des compositions aux parents, et des profits aux seigneurs. Elle n'étoit autre chose que le droit de faire payer les compositions de la loi, et celui d'exiger les amendes de la loi.

On voit, par les farmules qui portent la confirmation ou la translation à perpétuité d'un fief en faveur d'un leude ou fidele (2), ou des privilèges des fiefs en faveur des églises (3), que les fiefs avoient ce droit. Cela paroit encore par une infinité de chartres qui contiennent une défense aux juges on officiers du roi d'entrer dans le territoire pour y exercer quelque acte de justice que ce fût, et y exiger quelque émolument de justice que ce fût (4). Dès que les juges royaux ne pouvoient plus rien exiger dans un district, ils n'entroient plus dans ce district, et ceux à qui restoit ce district y faisoient les fanctions que ceux-là y avoient failes.

Il est défendu aux juges royaux d'abliger les parties de donner des cautions pour comparoitre devant eux : c'étoit donc à celui qui recevoit le territoire à les exiger, Il est dit que les envoyés da roi ne pourroient plus demander de logement; en effet, ils n'y avoient plus aucune fonction.

La justice fut donc, dans les fiels anciens et dans les fiels nouveaux, un droit inhérent au fiel même, un droit lucratif qui en faisoit partie. C'est pour cela que, dans tous les temps, elle a été regardée ainsi : d'où est né ce principe, que les justices sont patrimoniales en France.

Quelques uns ont cru que les justices tiroient leur origine des affranchissements que les rois et les seigneurs firent de leurs serfs. Mais les nations germaines, et celles qui en sont descendues, ne sont pas les seules qui aient affranchi des esclaves, et ce sont les seules qui aient établi des justices patrimoniales. D'ailleurs les Formules de Marculfe nous font voir des hommes libres dépendants de ces justices dans les premiers temps (5); les serfs ont donc été justiciables, parce qu'ils se sont trou-

nagne, de l'ou 771, dans Martenee, L. s. exect. Collect. 11. Praceporates jubemus ut ultus judes publicus. . . . bomores spotus ecclesias et monasteril ipsius Morboccusis, tom ingranco, quam et pervos, et qui super corum erras manere, etc..

vés dans le territoire; et ils n'ont pas danné l'origine aux fiefs, pour avoir été englobés dans le fief.

D'autres gens ont pris une voie plus courte : les seigneurs nut usurpé les justices, ont-ils dit; et tout a été dit. Mais u'y a-t-il eu sur la terre que les peuples desceudus de la Germanie qui aient usurpe les droits des princes? L'histoire nous apprend assez que d'autres peuples ont fait des eutreprises sur leurs souverains; mais on n'en voit pas naître ce que l'on a appelé les justices des seigneurs. C'étoit donc dans le food des usages et des coutumes des Germains qu'il en falloit chercher l'origine.

Je prie de voir dans Lovscau (1) quelle est la manière dont il suppose que les seigneurs procédérent pour former et usurper leurs diverses instices. Il faudroit qu'ils eussent été les geus du monde les plus raffinés, et qu'ils eussent volé, non pas comme les guerriers pillent, mais comme des juges de village et des procureurs se volent entre eux. Il fandroit dire que ces guerriers, dans toutes les provinces particulieres du royaume et dans tant de royaumes, auroieut fait un système général de politique, Lovseau les fait raisonner comme daus son cabinet il raisonnoit lui-

Je le dirai encore : si la justice n'étoit point une dépendance du fief, pourquoi voit-on partout que le service du fief étoit de servir le roi on le seigneur, et dans leurs cours et dans leurs guerres (a)?

CHAPITRE XXI.

De la justice territoriale des églises.

Les églises acquirent des biens très considérables. Nous voyons que les rois leur donnérent de grands fises, e'est-à-dire de grands fiefs; et nons trouvous d'abord les justices établies dans les domaines de ces églises. D'nú auroit pris son origine na privilège si extraordinaire? Il étoit dans la nature de la chose donuée; le bien des ecclésiastiques avait ce privilège, parce qu'on ne le lui étoit pas. On donnoit un fise à l'église, et on lui laissoit les prérogatives qu'il auroit eucs, si nn l'avoit donné à un lende : aussi fut-il soumis au

⁽¹⁾ Vayes le capitulaire de Charlemagne, de Fillia, où il met ses frede un nombre des grands revenus de ce qu'un appeloit site , on domaiors de roi.

⁽a) Vapez la formule str. tv et zvzt, l. t de Marculle

^{(1:} fdem , formules et, ter et rv. (4) Voyez les recueils de ces charters, sur-tout celui qui est à la Se din conquiente volume des Hictoriens de France des pères

benedicties. (5) Vayes la mt, se et see de 1, 1; et la chartre de Charle-

⁽¹⁾ Traité des justices de village. " (9) Voyes M. de Cange, su mot flominis

service que l'état en auroit tiré, s'il avoit été accordé au laique, comme on l'a déja vu.

Aos fejices rureaut done le droit de faire payer for compositions dans leur territoire, et d'en eniger le péndom, et , comme ces droits empernient nicessiment choit d'empléer les officiers royans d'entrer dans le berritoire pour caipier ces fénde e y exercer tous acte de justice, le droit qu'envent les eclésiasiques de rendre la justice dans leur territoire fut appelé immunité, dans le style des formules (1), des chartres, et des capitalisers.

La Loi des Ripuaires (2) défend aux affrauchis des réglises (3) de teuir l'assemblée où la justire se read (4), ailleurs que dans l'église où ils ont été affranchis. Les églises avoient done des justices, même sur les bommes libres, et tenoient leurs plaids des les premiers temps de la monarchie.

Je tronve dans les vies des saints (5) que Clovia donna à un saint personnage la puissance sur un territoire de six lieues de pays, et qu'il voulut qu'il fut libre de toute jurisdricion quelcouque. Je erois bien que c'est une fansseté, mais c'est une fanssete très ancienne; le fond de la vier il es messonges se rapportent aux mourss et aux lois du temps; et ce sout ces mesurs et ces lois que l'on cherche iri (6).

Clotaire II ordonne aux évêques ou aux grands qui possedent des terres dans des pays éloignés, de choisir dans le lieu même reux qui doivent rendre la justire ou en recevoir les émoluments (7).

Le même priure rêgle la compétence entre les juges des églites et ses officiers (8). Le capitulaire de Charlemagne, de l'an 800, preserit aux éstques et aux abbés les qualités que doivent avoir leurs officiers de justiee. Un autre (9) du même prince défend aux officiers royaux d'excreer aucune juridetion sur ceus qui cultivent les terres ecclésiatiques (10), à moins qu'ib a même prise decelésiatiques (10), à moins qu'ib a même prise de-

(1) Voyez le formule ru et re de Morculfe ,1, t. (2) - Ne niidh aus ad rectreism, nii relacati sent, sealloss temelat. (Tit. 1818), \$ 1.) Voyez aussi le \$ 19. édition de Lin-

tembrick.
(3) T-bularits.

(3) T-bulerile. (4) Mallum.

(h) Fice soutil Germer's, episcopi Telesani, apad Bellaudiame, 15 mili.
(h) Voyez austi la Fie de soint Melanias, et cella de mini

(b) Voyez aussi in Paras annual annual (b) Voyez aussi in Paras (b) Distole.

(7) Dans le coartile de Paris, Dan 675. « Epizcopi , vet potentes, qui le alla possident repondus; judices vet missos dissantes de alun provincius non unatitant, ausi de loca, qui mantre de alun provincius non unatitant, ausi de loca, qui

position percipuan et alia reddant. (Art. 19.) Yopes usual Fart. 12. (8) Dans is concile de Puris, l'au 615, art. 5. (a) Dans la Loi des Leondords, L. 12, 111. nave, ch. 11, fellit. de

Lindenstrock.
(10) -Servi nidiones, tibeliarit antiqui, vel alti noviter facti.
(20)

condition en francle, et pour as sontreire aux charges publiques. Les récipes assemblés à Reima charges publiques. Le visants des églies sont dans des manunités ()). Le réplishié net élarelmagnies, de l'au hofs, veut que les églies sient la justice ciminelle et civil eu trou eveu qui habitent dans leus territuire (s). Enfu, le capitulaire de Carries-te-Chaures dutique les juricilies und urio, retiles des ségueurs, et celles des égliese (3); et je mo daria pad sontantes.

CHAPITRE XXII.

Que les justices étoient établies avant la fin de la seconde race.

On a dit que ce fut dans le d'isordre de la seconde rare que les sasans y attribuérvet la justice dans leurs fiaes : bin a mieux simé faire une proposition griérale que de l'examiner : il a tét plus facile de dire que les vassars ne possédient pas que de découvrir comment îls posédients. Mais les justices a celovient point leur crègine aox suspaisons; elles dériveut du premier établissement, et non pas de sa corruption.

« Celui qui tue un homme libre, est-il dit dans Loi des Baroris (1), paiera la composition à ses parents, s'il en a; et s'il n'en a point, il la paiera au due, ou à celui à qui il s'éuit recomnandé pendau sa vie. « On sait ee que ététui que se recomnander pour un heuélice. « Celui à qui on a enlevé son esclave, dit la Loi

des Allemands (5), ira au prince auquel est soumis le ravisseur, afin qu'il en puisse obtenir la composition.

« Si un centenier, est-il dit dans le décret de Childebert (6), trouve un voleur dans une autre (1) Lettre de l'an 235, art. 2, dans les copitations, p. 108.

dirent litte res et focultates în quibes vivont cleret, ita et litte sub concernitore immunitatis aunt de quibes deben mili-ture vassilis.

(2) Il est njendê à la Loi des Ravancis, est, y. Veyen avant Part. 3 de l'éci, de Lindeenbord, p. 444: - Imprintis constium phérodime et à inhômes dereties escam positios, et la vitai phérodime et à inhômes dereties escam positios, et la vitai planeau.

forms qui indictent to épice reclesius et post, taus in perendia, quam et m solutionale vacum.». (3) De l'un 1855, én symoto apud Carisianum, art. 4, 602, de Baltur, p. 16-

(4) Tit. 11t, ch. 21H, édit, de Lindenbrock. (5) Tit. 1322V.

(6) De l'an hojo, art. 12 et 12, édit. des espétulaires de Baluns, p. 19. - Pari condition contrait et a una centres in uils centren venigame accus facrit de increent, vet in quissamment Edition instrucción (terminis venigiom iniecit, et ipuem in absencences minimos expellers poincris, una convictus reddat latronem, etc.

centaine que la sienne, ou dans les limites de nos fideles, et qu'il ne l'en chasse pas, il représentera le voleur, nu se purgera par serment, » Il y avoit donc de la différence entre le territoire des centeniers et celui des fidèles.

Ce déeret de Childebert explique la constitution de Clotaire (1) de la même aunée, qui, donnée pour le même cas et sur le même fait, ne differe que dans les termes : la constitution appelant in truste, ce que le décret appelle in terminis fidelium nostrorum, MM. Bignun et du Cange (2). qui ont ern que in truste significit le domaine d'un antre roi , n'ont pas bien rencontre ".

Dans une constitution de Pepin(3), roi d'Italie, faise tant pour les Francs que pour les Lombards, ee prince, après avoir imposé des peines aux combes et autres officiers royaux qui prévariquent dans l'exercice de la justice, on qui différent de la rendre, ordonne que (4), s'il arrive qu'un Franc ou un Lombard ayant un fief ne veuille pas rendre la justice, le juge dans le district duquel il sera, suspendra l'exercice de son fief; et que, dans cet intervalle, lui ou son envoyé readront la justice.

Un capitallaire de Charlemagne (5) prouve que les rois ne levoient point par-tout les freda. Un sure du même prince (6) nous fait voir les règles frodales et la cour féodale déja établies. Un autre de Louis-le-Débonnaire veut que, lorsque relui qui a un fief ne rend pas la justice, ou empêche qu'on ne la reude, on vive à discrétion dans sa maison, jusqu'à ce que la justice soit reudue (7).

(t) - \$1 vestigies comprobater letronis, tamen presentle nibil longe maletando ; aut si persequens latronem anum comprehendent, integram sibi compositionem accipiat. Qued si in treste urroler, medicastem compositionis trustis adquirat, et capitale raignt a latrone . (Art. 2 et 3.) (a) Vegez to Glouseire , so not Trastic

Var. Bien rencentre. Mais gove finie tout d'un come, la wrende race a'etest in dans le désordre, el sur se fin , de tempe de Charlemagne : sous son regne, on me faisoit point d'eserpaton St. de son troups, les justiers patrimentales étaient étables, le systeme al commode que l'en propose, tombe de lai-

[3] Itudefe dans is Los des Lemberds, 1. m. tit. ats, § s4. C'est le capitulaire de l'an 793, dans Beluar, page 544, ertidem

(4) Et at forsitum Francus out Longohardus hobens heurilcion justiciam facere notueral , ille juden in espas ministerio fortt, contradicat illi beneficiam soum, interam, dam spar mi missa ejas justitium fuciat.. Voyes encore la même Loi des Londonis, 1 11, 111, Lat. 5 3. qui se rapporte un capitalaire de Cheriemagne , de l'on 379, ert. 21

(5) Le troussème de l'en âry, set, to. (6) Second expitaliser de l'an Se3, art. 14 et 20 . p. Sog (7) Capitalore quintum nant Sug, art. 23, édit. de Balene,

p. Sey, .Ut abicumque missi, ant episcopum, unt abbutem, unt dien quentibrt, honore preditum towarriet, qui justition facere moints well problibuit, de ipains rebus vivant quandin in

es loco justitias facere debent, -

Je citerai encore deux capitalaires de Charles-le-Chauve : l'un de l'an 861 (1), où l'ou voit des iuridictions particulières établies, des juges et des officiers sous eux; l'autre de l'an 86; (2), où il fait la distinction de ses propres seigneuries d'avec celles des particuliers.

On n'a point de concessions originaires des fiefs, parce qu'ils fureut établis par le partage qu'on sait avoir été fait entre les vainqueurs. On ne peut done pas prouver, par des contrats originaires, que les justices, dans les commeucements, aient été attachées aux fiefs. Mais si , dans les formules des confirmations, on dea translations à perpétuité de ces fiefs, on trouve, comme on a dit, que la justice y étoit établie, il falluit bien que ce droit de justice fût de la nature du fief et une de ses principales prérogatives.

Nous avons un plus grand nombre de monuments qui établissent la justice patrimoniale des églises dans leur territoire, que nous n'en avons pour prouver celle des bénéfices ou fiefs des leudes ou fideles, par deux raisons : la première, que la plupart des monuments qui nons restent ont été conservés ou recueillis par les moines pour l'utilité de leurs monastères ; la seconde, que le patrimoine des églises ayaut été formé par des concessions particulières, et une espèce de déroga ion à l'ordre établi, il falloit des chartres pour cela : au lieu que les concessions faites aux leudes étant des consequences de l'ordre politique, ou n'avoit pas besoin d'avoir, et encore moins de conserver uue chartre particuliere. Souvent même les rois se contentuieut de faire uue simple traditiou par le sceptre, comme il paroit par la Vie de saint Maur.

Mais la troisième formule de Marculfe (3) nous prouve assez que le privilège d'immunité, et par consequent celui de la justice, étoieut communs aux ecclésiastiques et aux séculiers, puisqu'elle Test faite pour les uns et pour les autres. Il en est de même de la constitution de Clotaire II (4).

(1) Ediction in Carissoco , dans Beluar, 1, 17, p. 152. «Unn quisque advocatas pro emmitro de son advocatione... In convenientes al cum ministritabbes de sus advocatione ques lavearrit rouses hoar boatsm nostress ferior ... rasing t.

(a) Ediction Pintense, art. 18. édit. de Balone, 4. 11, p. 151. . Si in licum nostrom, vel in quameumque immunitatem, ant alicujus potentio potentem vel proprietatem configerit, etc.-(3) Liv. t. -Maximum regni mostri sugere cerdiniu monimentom, si beneficia opportuma form ecclesarum, est cui voluccia direce , benevola deliberatione concedimus.

[4] Je l'ai citée dans le chagatre precedent : « Episcopi vel po-

CHAPITRE XXIII.

Idée générale du livre de l'Établissement de la monarchie françoise dans les Gaules, par M. l'abbé Du Bos.

It est bon qu'avant de finir ce livre j'examine uo peu l'onvrage de M. l'abbé Du Bos, parce que mes idées sont perpétuellement contraires aux siennes, et que, s'il a trouje la vérité, je ue l'ai pas trouvée.

Cot our gas a séciair beausoup d'arts, pares qu'on y qu'il m'etri acce beausoup d'arts, pares qu'on y suppose éternellment os qui est en question pare que, plan on sunque de persons, plan on y multiplei les probabilités; pares qu'une finishi de oujeueures oui mise en printipe, et qu'on on itre comme conseignement d'autre conjeueure, le beteur multie qu'il a doutil, pour rommeurer à craire. Et, ceame une évantition sans fin est de resident par les pares des reconseires, plante par les pares des reconseires, de moi correp plan du principal. D'alleures mais et ne d'everpe plan du principal. D'alleures mais et ne d'everpe plan du principal. D'alleures mais et ne d'everpe plan du principal d'aversione d'ait rien trouvé; la longueure du voyage fait evaire qu'on est enfait arrive.

Mais, quaed on examine him, on trouve un colosci immerce qui da spield drappie; et evat parce que les pieds a sur d'argile; et el colosci immerce, si le y steine de M. Libbé D Bo a voit cu de hem facultente, il il humar par sei choligie de faire train amerité volumes pour le provere, develue de faire train amerité volumes pour le provere, develue de toutes parts en qui en foiri très limit a raisun elle-nimes se recret chargée de pluer cette vérité dans la chaîne des autres vérieid dans la chaîne des autres vérieids. Libisaire et no los inis auriseus dit i. » Ne pre-ner point tant de prioc : nous rendrous témoi-gang de vous. »

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet, Réflexion sur le fond du système.

M. L'Anné Du Bos veut ôter toute espèce d'idée que les Francs soient entrés dans les Gaules en conquérants : aelou lui, nos zois, appelés par les peuples, n'ont fait que se mettre à la place et succéder aux droits des empereurs romains.

Cette présention ne peut pas s'appliquer au temps où Clovis, entrant dans les Gaules, saccagea et prit les villes; elle ne peut pas s'appliquer non plus au temps on il delit Syagrius, officier romain, et conquit le pays qu'il tenoit : elle ne peut donc se rapporter qu'à celui où Clovis, devenu maitre d'une grande partie des Gaules par la violeure, auroit été appelé par le choix et l'amour des peuples à la domination du reste do pays. Et il ne suffit pas que Clovis ait été reçu, il faut qu'il ait été appelé; il faut que M. l'abbé Du Bosprouve que les peuples ont mieux aimé vivre sous la domination de Clovis que de vivre sous la domination des Romains, un sous leurs propres lois. Or, les Romains de cette partie des Ganles qui u'avoit point encore été envalue par les harbares, émient, selou M. l'ablie Dn Bos, de deux sortes : les uns étoient de la roufédération armorque, et avoient chassé les officiers de l'empereur pour se défendre eux-mêmes contre les burbares, et se gooverner par leurs propres lois; les autres obéissoient aux officiers romains, Or, M, l'abbé Du Bos prouve-t-il que les Romains, qui étoient encore sonmis à l'empire, aient appelé Clovis? point du tout. Prouve-t-il que la république des Armoriques ait appelé Clovis, et fait même quelque traité avec lui? point du tout cocore. Bien loin qu'il puisse nous dire quelle fut la destinée de cette république, il n'en sauroit pas même montrer l'existence : et, quoiqu'il la suive depuis le temps d'Honorius jusqu'à la conquête de Clovis, quoiqu'il y rapporte avec un art admirable tons les événements de ces temps-là, elle est restée invisible dans les auteurs. Car il y a bien de la différence entre prouver par un passage de Zosime(1) que, sons l'empire d'Honorius, la contrée armorique et les autres provinces des Ganles se révolterent, et formerent une espèce de république (2), et faire voir que, malgré les diverses pacifications des Gaules, les Armoriques formérent tonjours une république particuliere qui subsista jusqu'à la ronquete de Clovis. Cependant il auroit besoin, pour établir sou système, de preuves bien fortes et bien précises ; car, quand on voit no rooquérant cutrer dans un ciat et en soumettre une grande partie par la force et par la violence, et qu'on voit quelque temps après l'état entier soumis sans que l'histoire disc comment il l'a été, on

⁽¹⁾ Histoire, L. v2 (2) -Toissque Iracius armonicus, allarque Galliarum provinrim.- (Zomen, Hist., L. vv.)

a un très juste sujet de croire que l'affaire a fini comme elle a commencé.

Ce point une fois manqué, il est aité de voir que tout le système de M. Tabbé Du Box croule de fund en comble; et toutes les fois qu'il livrea quelque conséquence de ce principe, que les Camles n'ou pas été compuises par les Francs, noais que les Francs ont été appelés par les Romains, on pourra tonjours la loi uier.

M. Fablé Du Ros prauve son principe par les dignités romaines dont Closis für evêtu : 1 veur que Clova ait succède à Childérie son pere dans l'emploi de maltre de la miller. Mais ces deux charges sont permeunt de sa cristion. La lettre de saint Remi à Closis, sur laquelle il se fonde (1), aves up une féliciation sur sou avenuent à la couronne. Quand l'abjet d'un écrit est counu, pourquoi lui en donner un qui ne l'est pass?

Clovis, sur la fin de sou regue, fut fait consul par l'empereur Anastase ; mais quel droit pouvoit lui donner une autorité simplement annale? Il y a apparence, dit M. l'abbé Du Bos, que, dans le même diplôme, l'empereur Anastase fit Clovis proconsul. Et moi, je dirai nu'il y a apparence qu'il ne le fit pas. Sur un fait qui n'est fondé sur rien, l'antorité de celui qui le nie est égale à l'autorité do celui qui l'allègne. J'ai même une raison pour cela. Gréguire de Tours, qui parle du cousulat, ne dit rien du proconsulat. Ce proconsulat n'auroit été même que d'environ six mois. Clovis mourut un au et demi après avoir été fait consid; il n'est pas possible de faire du proconsulat une charge héréditaire. Enfin, mand le consulat, et, si l'ou vent, le proconsulat, lui furent donnés, il étoit de la maitre de la monarchie, et tous ses droits étairet établis,

La seconde preuve que M. l'abbé Du Bos allégue, c'est la cession faite par l'empereur Justinien anx onfants et aux petits-enfants de Clovis de tous les droits de l'empire sur les Gaules. J'anrois bien des choses à dire sur cette cession. Ou peut juger de l'importance que les ruis des Francs y mirent, par la maniere dont ils en exécutérent les conditions. D'ailleurs, les rois des Francs étnient maîtres des Gaules; ils étoient souvernins paisibles; Justinien n'y possidoit pas nu pouce de terre; l'empire d'Occident étoit détruit depuis long-temps, et l'empereur d'Orient n'avoit de droif sur les Gaules que comme représentant l'empereur d'Occident; e'étoieut des droits sur des droits. La monarchie des Francs étoit déja foudée : le réglement de leur établissement étoit fait : les droits réciproques des personnes et des diverses antions qui vivoient dans la monarchie étioni donconvenus; les lois de chaque, nation étionie données, et même rédigées par écrit. Que faisoit cette cession étrangère à un établissement déja formé?

Que vent dire M. l'alibé Du Ros avec les déclamations de tous ces évéques qui, dans le désordre, la confinsion, la chinte totale de l'état, les ravages de la conquête, cherchent à flatter le vaiuqueur? Que suppose la flatterie, que la foiblesse de celui qui est obligé de flatter? Que prouveut la rhétorique et la poésie, que l'emploi même de ces arts? Qui ne seroit étonné de voir Grégoire de Tours, qui, après avoir parlé des assassinats de Clovis, dit que cependant Dieu prosternoit tous les jours ses ennenus, parce qu'il marchoit dans ses voies? Qui peut douter que le clergé n'ait été bien aise de la conversion de Clovis, et qu'il n'en ait même tiré de grands avantages? Mais qui peut douter en même temps que les peuples u'aient essuyé tous les malheurs de la conquête, et que le gouvernement romain n'ait cédé au gouvernement germanique? Les Francs n'out point voulu, et n'out pas même pu tout changer; et même peu de vainqueurs ont eu eette manie. Mais, pour que toutes les consequeuces de M. Dn Bos fussent vraies, il auroit fallu que nonsculement ils u'eussent rien changé chez les Romains, mais encore qu'ils se fussent changes euxmèmes.

Je m'engagerois hien, en suivant la méthode de M. l'abbé Du Bos, à prouver de même quo les Grees ne conquireut pas la Perse. D'abord je parlerois des traités que quelques-unes de leurs villes firent avec les Perses : je parlerois des Grecs qui furent à la solde des Perses, comme les Francs furent à la solde des Romains. Que si Alexandre entra dans le pays des Perses, assiégea, prit, et détruisit la ville de Tyr, c'étoit une affaire particulière, comme celle de Svagrius, Mais voyez comment le pontife des Juifs vient an-devant de lui : écontez l'oracle de Juniter Ammon : ressouveuez-vous comment il avoit été prédit à Gordium; voyez comment toutes les villes courent, pour aiusi dire, au-devant de lui; comment les satrapes et les grands arrivent en foule. Il s'habille à la manière des Perses ; c'est la robe consulaire de Clovis. Darius ne lui offrit-il pas la moitié de son royaume? Darius n'est-il pas assassiné comme un tyran? La mère et la femme de Darius ne pleureut-elles pas la mort d'Alexaudre ? Quinte-Curce, Arrien, Plutarque, étoient-îls contemporains d'Alexandre ? L'imprimerie ne nous a-t-elle

. -

(1) Tom. 12, I. 121, ch. avett, p. 270.

pas donné des lumieres qui manquoient à ces anteurs (1)? Voilà l'Histoire de l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules.

CHAPITRE XXV.

De la noblesse françoise.

M. L'Assá Du Bos soutient que, dans les premiers temps de ootre monarchie, il n'y avoit qu'uo seul ordre de citoyens parmi les Fraucs. Cette prétention injurieuse au sang de nos premières familles, ne le seroit pas moins aux trois grandes maisons qui out successivement régné sur nons. L'origine de leur grandeur n'iroit done poiot se perdre dans l'oubli, la nuit et le temps : l'histoire éclaireroit des siecles où elles auroient été des familles communes; et, pour que Childérie, Pepin, et Hugues Capet, fussent gentilshommes, il faudroit aller chereher leur origine parmi les Romains on les Saxons, c'est-à-dire parmi les oations subjuguées.

M. l'abbé Du Bos foode son opinion sur la loi salique (2). Il est clair, dit-il, par cette loi, qu'il o'y avoit point deux ordres de eitovens chez les Francs. Elle donnoit deux cents sons de composition pour la mort de quelque Frane que ce fût (3): mais elle distinguoit, chez les Romains, le convive du roi, pour la mort duquel elle donnoit trois cents soos de composition, du Romain possesseur, à qui elle en donnoit cent, et du Romain tributaire, à qui elle n'en donnoit que quarante-einq. E1, comme la différence des rompositions faisoit la distinction principale, il conclut que, chez les Francs, il n'y avoit qu'uo ordre de eitoyens, et qu'il y eo avoit trois eliez les Romaius.

Il est surprensot que soo erreur même ne lui ait pas fait découvrir son erreur. En rffet, il eut été bien extraordinaire que les oobles Romains qui vivuient sons la domination des Francs v eussent en nue composition plus grande, et y eussent été des personnages plus importants que les plus illostres des Francs, et leurs plus grands capitaines. Quelle apparence que le peuple vaiuqueur ent eo si peu de respect pour lui-même, et (1) Voyez le Discours prétiminaire de M. l'abbé Du Bos

qu'il en eût eu tant pour le peuple vaineu ? De plus. M. l'abbé Du Bos cite les lois des autres nations barbares, qui prouvent qo'il y avoit parmi eux divers ordres de citoyens. Il seroit hien extraordinaire que cette règle générale est précisément manqué chez les Francs. Cela auroit d'u lui faire peuser qu'il entendoit mal, ou qu'il appliquoit mal les textes de la loi salique; ce qui lui est effectivement arrivé.

Ou trouve, en ouvrant cette loi, que la composition pour la mort d'no antrustion, c'est-à-dire d'un fidele ou vassal du roi, étoit de six cents sous (1), et que celle pour la mort d'uo Romain, coovive du roi, n'étoit que de trois ceots (2). On y trouve (3) que la composition pour la mort d'ura simple Franc étoit de deux cents sous (4), et que celle pour la mort d'un Romain d'une conditions ordinaire n'étoit que de cent (5). On payoit encore pour la mort d'un Romain tributaire, espèce de serf ou d'affranchi, une composition de quarantecinq sous (6); mais je n'en parlerai point, non plus que de celle pour la mort du serf frace, ou de l'atfranchi franc; il n'est point ici question de ce troisieme ordre de personnes.

Que fait M. l'abbé Du Bos? Il passe sous silence le premier ordre de personnes chez les Francs, c'est-à-dire l'article qui concerne les antrusticos; et ensuite, comparant le Franc ordinaire, pour la murt duquel co payoit deux cents sous de composition, avec ceux qu'il appelle des trois ordres chez les Romains, et pour la mort desquels on payoit des compositions différentes. il trouve qu'il n'y avoit qu'un seul ordre de citoyens ehez les Francs, et qu'il y en avoit trois chez les Roomins.

Comme, selon lui, if o'y avoit qu'un seul ordre de personnes chez les Francs, il eut été bon qu'il n'y en eut eu qu'un aussi chez les Bourguiguous, parce que leur revaume forma une des principales pièces de notre monarchie. Mais il y a dans leurs codes trois sortes de compositions ; l'une pour le noble Bourguignon ou Romain , l'autre pour le Bourguignou ou Romaio d'une condition médiocre, la troisième pour ceux qui étoient d'une condition inférieure dans les deux nations (7). M. l'abbé Du Bos n'a point cité cette loi.

(1) · Qui in treate dominies est- (12t. TLIV, 5 t.); et cela se exporte a la formule sun de Marculle, de Regis Astrastone. Voyen some le tot nave de la Locastique, \$3 et 4, et le tit. navev: et la Lee des Ripnavere, tit- 11; et le expitulatee de Charles-le-Chouve , epud Garssianae , de l'an \$77, ch. xx.

⁽²⁾ Voyra l'Ecobissement de la monarche françoise . L. III.

^{1.} vi. ch. rr, p. 304. (3) li ette le tia une de cette loi , et la Lei des Ripunires , 115, TH et 33371.

⁽a) Ited , 5 6. (3. Bed

⁽⁴⁾ Sted. , 5 %. (5) Bed., § 15.

⁽⁶⁾ Did. \$ 3. (1) -51 quir, qualibet case, dentem optimate flargundion).

Il est singulier de voir comment il échappe aux passages qui le pressent de toutes parts (1). Lui parle-t-ou des grands, des seigneurs, des nobles : ce sont, dat-il, de simples distinctions, et non pas des distinctions d'ordre ; ce sont des choses de courtoisie, et uon pas des prérogatives de la loi. Ou bien, dit-il, les gens dont un parle étuient du conseil du roi ; ils pouvoient même être des Romaius : mais il n'y avoit tonjours qu'un scul ordre de citoyens chez les Francs. D'un antre côté, a'il est parlé de quelque Franc d'un rang inférieur, ce sont des serfs (2); et c'est de cette manière qu'il interprete le décret de Childebert. Il est nécessaire que je m'arrête sur ce décret. M. l'abbe Du Bos l'a rendu fameux, parce qu'il s'en est servi pour prouver deux choses : l'une . que toutes les compositions que l'on trouve dans les lois des barbares n'étoiest que des jutérêts civila ajoutés aux poines corporelles (3), ce qui renverse de fond en comble tous les aucieus mouuments; l'autre, que tous les hommes libres étoient jugės directement et immėdiatement par le roi (4), ce qui est contredit par une infinité de passages et d'autorités qui nous font connoître l'urdre judicinire de ces temps-la (5).

He at the date of elever, fail data are assume that the date is a leg per traver an valuer famens, if he fers her pour étre envoyé devant les revi, is éven trape (Fenneur); in anis c'est une personne plus foidse (debline persons), il case are peuds nos il esci (O. Saton M; Indala la bas, are peud sons els cells (O. Saton M; Indala la bas, est un sert. J'impreren, pour un mourent, er que peut signifier; in le not Fenneurs y ely commenceral pur examiner en qu'un peut entendre par centil par examiner en qu'un peut entendre par dates qu'elpes langue que ce sois, tout compartiel dans qu'elpes langue que ce sois, tout compartiel en dans qu'elpes langue que ce sois, tout compartiel

wel Romano nell'Il excentreit, solidos viginti quinque cogatus exacèvere; de mediocritus personi ingranie, tare Bergusties milans quam Bomanis, il dem excensos forte; decres solidos emaponator; de inferioritus personas, quinque noblens (Art. 8, a et 3 de 10; vere de 1 les des Berguapuras.

(a) Exabitament de la mendechie française, il 111, il vi, ch. rest v.

(3) Hid., 1, ve, ch v, p. 319 et 320. (5) Hid., 1. ve, ch tv, p. 307 et 308.

(4) Stid., L. vr. ch. sv., p. 3cg; et zu ch. soivani., p. 3sg et 2so. (5) Voges le livre vingt-huitieme de cet ouvrage, ch. vvvitt;

(3) Yoges le livre vingt-insidence de cet ouvrage, ch. veviti;
(6) - thaque colonis convenit et its hombitunes, at monaprime judge criminoum intronent at underst, ad cason main ambules, et ipneus liprer faces ; lie net, al l'une conscionis constrain prantomise dirigitant et, al debuier persona lerrit, un loco perudatur. - (Capitalaire, de l'édition de Bainas, tome t, p. 10)

tion que des hommes libres et des serfs, un auviel du us serf, et ones un knome de moinder paissone. Ainsi debilito persona es signile point lis un serf, anis me personame nei-susso de laspelle dui têre le serf. Cels suppole, Foncur se signifera sou hommes libre, miss un homme paissant: et Prancur est pris et dans todome paissant: et Prancur est pris et dans todomes paissant; et Qu'al visual plan difficie un todomes que son est de corriger. Cete explication s'accordo seve un grand nombre de capitalistes s'accordo seve un grand nombre de capitalistes s'accordo seve un grand nombre de capitalistes qui dounnet les cas dans lesquels les est criminale pouvoient fêter reavojes devant le roi, et coux où ils ne le pouvoient pu (1).

On trouve, dans la vie de Louis-le-Debounaire, cérrile par l'Égan(s), que les éviques finreal les principaux auteurs de l'Immiliation de cet empereur, autrout ceux qui voisent été serfs, et ceux qui étoirent ales parmi les larshrare, 12ce que apostrophe ainsi libeou, que ce prince avoit turé de la servitude, et avoit fait archevique de femin - Quelle récompense l'empereur a s-i di tentin - quelle récompense l'empereur a s-i di unu pas noble; il ne pouvoje, le e faire mobble, aports l'avoir de la libertie, le e faire mobble, aports l'avoir deute li libertie, le ...

Ce discours, qui prouve si formellement deux ordres de cituyens , n'embarrasse point M. l'alibé Du Bos. Il répoud aiusi (4) : « Ce passage ne veut point dire que Louis-le-Débonnaire n'ent pas pu faire entrer Hébun dans l'ordre des nobles. Hébon, comme archevêque de Reims, cût été du prenner ordre, supérieur à celui de la nublesse, e Je laisse au lecteur à décider si ce passage ne le veut point dire; je lui laisse à juger s'il est jei question d'une préséance du clerge sur la noblesse. « Ce passage prunve sculement, continue M. l'alibé Du Bos (5), que les citoyens nés libres étoient qualifiés de nobles-hommes : dans l'usage du monde, noble-homme, et houme ué libre, out signifié long-temps la même chose, « Quoi ! sur ce que, dans uos temps modernes, quelques bourgeois out pris la quabté de nobles-hommes. un passage de la vie de Louis-le-Débounaire s'appliquera a ces sortés de gens! « Peut-ètre aussi , ajunte-t-il encore (6), qu'Hébou n'avoit point été

et le ivere (renne-noisee ; ch. viii.
(a) Ch. namet name.
(b) Ch. namet name.
(c) Ch. namet name.

ram, non nobilem, qued impossibile est peut libertotem ((bied)

(1) Etablissement de la monarchie françoise, t. eer, t. ee, th. er, p. 316.

(5) Ibid. (8) Bed.

⁽¹⁾ Voyes le livre vingt-buitième de cet ouvrage, ch. xxvm ;

esclave dans la nation des Francs, mais dans la nation saxonne, ou dans une autre nation germanique, où les citoyens étoient divisés en plusieurs ordres. » Donc, à cause du peut-étre de M. l'abbé Du Bos, il n'v aura point eu de noblesse dans la nation des Francs. Mais il n'a jamais plus mal appliqué de peut-être. On vient de voir que Tégan (1) distingue les évêques qui avoient été opposes à Louis-le-Débonnaire, dont les uns avoient été serfs, et les antres étoient d'une nation barbare. Hébon étoit des premiers, et non pas des seconds. D'ailleurs je ne sais comment on peut dire en'un serf tel eu Hébon auroit été Saxon ou Germain : un serf n'a point de famille, ni par consequent de nation. Louis-le-Débonnaire affranchit Hébon; et, comme les serís affranchis prenoient la loi de leur maître, Hébon devint Franc, et non pas Saxon ou Germain.

Je viens d'attaquer ; il faut que je me défende, On me dira que le corps des antrustions formoit bien dans l'état un ordre distingué de celui des hommes libres; mais que, comme les fiefs farent d'abord amovibles, et ensuite à vie, cela ne pouvoit pas former nue noblesse d'origine, puisque les prérogatives n'étoient point attachées à un fief héréditaire. C'est cette objectiou qui a saus doute fait penser à M. de Valois qu'il n'y avoit qu'on seul ordre de citovens chez les Francs ; sentimeut que M. l'abbé Du Bos a pris de lui , et qu'il a absolument gâté à force de manyaises preuves. Quoi qu'il en soit, ce n'est point M. l'abbe Du Bos oui surpit pu faire cette objection. Car. avant donné trois ordres de noblesse romaine, et la qualité de convive du roi pour le premier, il n'auroit pas pu dice que ce titre marquat plus une noblesse d'origine que celui d'autrustion, Mais il faut une réponse directe. Les autrustions ou fideles n'étoient pas tels parce qu'ils avoient un fief, mais on leur donnoit un fief parce qu'ils étoient antrustions ou fideles. On se ressonvient de ce que j'ai dit dans les premiers chapitres de re livre : ils u'avoient pas pour lors, comme ils eucent dans la suite, le même fief; mais s'ils n'avoient pas celui-là, ils eu avoient un autre, et parce que les fiefs se donnoient à la paissance, et parce qu'ils se dounoient souvent dans les assemblées de la nation, et cufiu parce que, comme il étoit de l'intérêt des nobles d'en avoir, il étoit aussi de l'intérêt du roi de leur en donner. Ces familles étoient distinguées par leur diguité de fideles, et

par la prérogative de pouvoir se recommander pour un fief. Je ferai voir dans le livre suivant (x) comment, par les circonstances des temps, il y eut des bommes libres qui furent admis à jouir de cette grande prérogative, et par conséquent à entrer dans l'ordre de la noblesse. Cela n'étoit point ainsi du temps de Gontran et de Childebert, son neveu; et cela étoit ainsi du temps de Charlemagne. Mais quoique, des le temps de ce prince, les hommes libres pe fussent pas incapables de posseder des fiefs, il pareit, par le passage de Tégan rapporté ci-dessus, que les serfs affranchis en étoient absolument exclus. M. l'abbé Du Bos (2), qui va en Turquie pour nous donner une idée de ce qu'étoit l'ancienne noblesse françoise, nous dira-t-il qu'on se soit jamais plaint en Turquie de ce qu'on y élevoit aux honneurs et aux dignités des gens de basse naissance, comme on s'en plaignoit sous les règnes de Louisle-Débonnaire et de Charles-le-Chauve? On ne s'en plaignoit pas du temps de Chârlemagne, parce que ce prince distingua toujours les aucienues familles d'avec les nouvelles; ce que Louis-le-

Le publie ne doit pas ombier qu'il est redevable à M. l'able Du Bo de plumieurs compositions excellentes, Crest sur ces beaux outrages qu'il doit jeugre, et non pas sur celui-ci. M. l'able Du Bos y est tombé dans de grandes fintes, parce qui la plus, cut devant les yeux. M. le coatte de Bonlainvillers que son night. De tentre de la companie de l'est de l'est de l'est de l'est constant de Bonlainvillers que son night. De l'est con siste praud homuse a criré, que ne dois-je son craisder. P

Débonnaire et Charles-le-Chauve ne firent pas.

LIVRE TRENTE-UNIÈME.

THÉORIR DES LOIS FÉODALES CHEZ LES FRANCS, DANS LE RAPPORT QU'ELLES ONT AVEC LES RÉ-VOLUTIONS DE LEUR MONARCRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Changements dans les offices et les fiefs.

D'asoan les comtes n'étoient envoyés dans leurs

⁽i) - Onnes spacopi molesti furenti Lodovice, et matime si quon e serviti conditione homoratos habebat, cum his qui ex harbata mationibus ad hor fastigium perducti sunt. - (Be gentu Audecati per, Cap. Lutte et Man.)

⁽¹⁾ Ch. XXIV.
(2) Histoire de l'Établissement de la monarchie françoise , L. 121, 1 vr. ch. 12. m. lan

districts que pour un an; bientôt ils acheterent la continuation de leurs offices. On en trouve un exemple des le règne des petits-enfants de Clovis. Un certain Peonius étoit comte dans la ville d'Auxerre (1); il envoya son fils Mummolus porter de l'argent à Gontran, pour être continué dans son emploi; le fils donna de l'argeut pour luimême, et obtint la place du père. Les rois avoient deja commence à corrompre leurs propres graces. Onoique par la loi du royaume les fiefs fussent

amovibles, ils ue se donnoient pourtant ni ne s'òtoient d'une manière capricieuse et arbitraire; et c'étoit ordinairement une des principales choses qui se traitoient dans les assemblées de la nation. On pent bien penser que la corruption se glissa dans ce point, comme elle s'étoit glissée dans l'autre; et que l'on continua la possession des fiefs pour de l'argent, comme on cootiouoit la pessession des comtés.

Je ferai voir, dans la suite de ce livre (2), qu'indépendamment des dons que les princes firent pour un temps, il y en cut d'autres qu'ils firent pour toujours. Il arriva que la cour voulut révoquer les dons qui avoient été faits : cela mit un mécontement général dans la nation, et l'on en vit bientôt naître cette révolution fameuse dans l'histoire de France, dont la première époque fut le spectacle étonpant du supplice de Brune-

Il paroit d'abord extraordinaire que cette reine, fille, sour, mère de tant de rois, fameuse encore aujourd'hui par des ouvrages dignes d'un édde ou d'un proconsul romain, née avec un génie admirable pour les affaires, donée de qualités qui avoient été si long-temps respectées, se soit vue tout-à-coup exposée à des supplices si longs, si honteux, si cruels (3), per un roi dont l'autorité étoit assez mal affermie dans sa nation (5), si elle n'étoit tombée, par quelque cause particulière, dans la disgrace de cette nation. Clotaire lui reprocha la mort de dix rois(5): mais il y en avoit deux qu'il fit lui-même mourir; la mort de quelques autres fut le crime du sort ou de la méchanceté d'une autre reine ; et une nation qui avoit laissé mourir Frédégonde dans son lit, qui s'étoit même opposée à la punition de ses éponvantables crimes (6), devoit être bien froide sur ceux de Brunebault,

Elle fut mise sur un chameau, et on la pro-

Clotaire, ambitieux de régner seul, et plein de la plus affreuse vengeance, sur de périr si les enfants de Brunehault avoient le dessus, entra dans une conjuration contre lui-même; et soit qu'il fût mai habile, ou qu'il fût force par les eirconstances, il se rendit accusateur de Brunehault, et fit faire de cette reine un exemple terrible.

Warnachaire avoit été l'ame de la conjuration contre Brunehault; il fut fait maire de Bourgogne; il exigea de Clotaire qu'il ne seroit jamais déplacé pendant sa vie (4). Par là le maire ne put plus être dans le cas où avoient été les seigneurs françois; et cette autorité commença à se rendre indépendante de l'autorité royale.

C'étoit la funeste régence de Branchault qui avoit sur-tout effarouché la nation. Tandis que les lois subsistèrent dans leur force, personne ne put se plaindre de ce qu'on lui ótoit un fief, puisque la loi ne le lui donnoit pas pour toujours : mais, quand l'avarice, les manyaises pratiques, la corruption, firent donner des fiefs, oo se plaiguit de ce qu'on étoit privé par de manvaises voies des choses que souveut ou avoit acquises de même. Pent-être one , si le bien public avoit été le motif de la révocation des dons, on n'auroit rieu dit : mais on montroit l'ordre, sans cacher la corruption : on réclamoit le droit du fisc, pour prodiguer les biens du fise à sa fantaisie; les dons ne furent plus la récompense ou l'espérance des services. Brunelsault, par un esprit corrompu, voulut corriger les abiu de la corruption aucienne. Ses caprices n'étoient point ceux d'un esprit foi-

⁽s) GRÉGORER UN TOURS, L. PV, ch. RAIL.

⁽²⁾ Ch. vis.

⁽³⁾ Chrossque de Frédégoire, ch. 1111. (4) Clotaire II, fils de Chilperic, rt père de Dagobert

⁽⁵⁾ Chronique de Fridigaire , ch. 11.11

⁽⁶⁾ Voyez Greguire de Toure, 1. vur, rb. xxxx.

mena dans toute l'armée ; marque certaine qu'elle étoit tombée dans la disgrace de cette armée. Frédégaire dit que Protaire, favori de Brunehault, prenoit le bien des seigneurs, et en gorgeoit le fisc, qu'il humilioit la noblesse, et que personne ne pouvoit être sûr de garder le poste qu'il avoit (1). L'armée conjura contre lui, on le poignarda dans sa tente; et Brunehault, soit par les vengeances qu'elle tira de cette mort(2), soit par la poursuite dn même plan, devint tous les jours plus odieuse à la nation (3).

⁽s) - Sava till fait contra personas iniquites, fisco nim tribuens, de rebus personarum ingraiose forum vellens en piere... , at aulius reperiretor qui gradum quem acriparent, petalgart adsessere .. (Chronique de Frédégaire , ch. asvis, sur Fen 605.)

⁽²⁾ Chronique de Frédégaire, ch. unver, sur l'an fioq. (3) Bod , ch. ELS, sur l'on 613. -Bergentise terones, tam episcopi quam curiesi lendes, simentes Branichildem, et odium In cam habentra, consiltem intentes, esc. -

⁽⁴⁾ Chronique de Frédégaire , ch. xx.11, sur l'un 613. «Sucramento a Giotario accepto , ne unquam vitar sun temporitus de-

ble:les leudes et les grands officiers se crurent perdus; ils la perdirent.

Il s'en faut bien que nons ayons tous les actes qui furent passés dans ces temps-là; et les faiseurs de chroniques, qui savoient à peu pres de l'histoire de leur temps ce que les villageois savent aujourd'hui de cette du nôtre, sont tres stériles, Cependant nous avons une constitution de Clotaire, donnée dans le coneile de Paris (1), pour la réfurmation des abus (a), qui fait voir que ce priuce fit cesser les plaintes qui avoient donué lieu à la révolution. D'un côté, il y confirme tous les dous qui avoient été faits ou confirmés par les rois ses prédécesseurs(3); et il ordonne de l'autre que tout ce qui a été ôté à ses leudes ou fideles leur soit rendu (4).

Ce ne fut pas la seule concession que le roi fit dans ce concile. Il voulut que ce qui avoit été fait contre les priviléges des ecclésiastiques fût corrigé (5) : il modéra l'influence de la cour dans les élections aux évêchés (6). Le roi réforma de même les affaires fiscales ; il voulut que tous les nouveaux cens fussent ôtés (*); qu'un ne levât aucun droit de passage établi depuis la mort de Gontran , Sigebert , et Chilpérie (8) ; e'est-à-dire qu'il supprimoit tout ce qui avoit été fait pendaut les régences de Frédégoude et de Bruuchault : il défendit que ses troupeaux fussent meués dans les forêts des particuliers (q) : et uous allums voir tout à l'heure que la réforme fut encore plus générale, et s'étendit aux affaires civiles.

CHAPITRE II.

Comment le gouvernement civil fut réformé. Ox avoit vu jusqu'ici la nation donner des mar-

(1) Quelque temps après le sopplice de Brunchault, l'on 615. Voyes l'édit, des capitalatres de Balase , p. 21. (2) «Que contra rationia ardinem acta vel ordinata sunt, ne se sutre, quid evertet divinites, contingent, disponiermens, Christo præssle, per hujes edicti nostes tenorem generaliter emendare. (In processis , ibid., art. 16.)

(3) Mid., ort. 16

(4) Bed ert. 42.

(b) - Et qued per tempora es hac pentermismum est, vel debino perpetualiter abservetur. (fled., ta progunis.) (6) -Its st, epiacopo decedente, in luco ipsios qui a metrop litero ordinari debet cum provincialibus, a elero et populo eligatur; et, si persona consigna faerit, per ordinatunem

principes ardicetur; vel certe, a de palatia eligitur, per meritum personse et doctrous ordinetur.+ (Bid., art. t.) (2) «Ut ubsenment census novus Impie additus est... emendetur. - (Bid., art. 8.)

(8) Ibed , art. 9.

(9) Ibid., art. ps.

ques d'impatience et de légèreté sur le choix , ou sur la conduite de ses maitres; on l'avoit vue régler les différents de ses maîtres entre eux, et leur imposer la nécessité de la paix. Mas, ce qu'on n'avoit pas encore vu, la natiun le fit pour lors : elle jeta les yeux sur sa situation actuelle; elle examina ses lois de sang-froid ; elle pourvut à leur insuffisauce; elle arrêta la violence; elle règla le pouvoir.

Les régences mâles, bardies, et insolentes de Frédégoude et de Brunehault, avoieut moins étonné cette nation qu'elles ne l'avoient avertie. Frédégoude avoit défendu ses méchancetés par ses méchanectés même ; elle avoit justifié le poison et les assassinats par le poison et les assassinats ; elle s'étoit conduite de manière que ses attentats étoieut encore plus particuliers que publics. Frédégoude fit plus de maux ; Brunehault en fit craindre davantage. Dans cette crise, la natiou ne se contenta pas de mettre ordre au gouvernement feodal; elle voulut aussi assurer son gouvernement civil : car celui-ci étoit encore plus corrompu que l'autre; et cette corruption étoit d'autaut plus dangereuse, qu'elle étoit plus ancienne, et tenoit plus en quelque sorte à l'abus des mœurs qu'à l'abus des lois.

L'histoire de Grégoire de Tours et les autres monuments nous fout voir, d'un côté, une nation féroce et barbare, et, de l'autre, des rois qui ne l'étuient pas moins. Ces princes étoient meurtriers, injustes, et cruels, parce que toute la nation l'étoit. Si le christianisme parut quelquefois les adoucir, ce ne fut que par les terreurs que le christiauisme donue aux conpables. Les églises se défeudirent contre eux par les miracles et les prodiges de leurs saiuts. Les rois n'étoient point sacriliges, parce qu'ils reduutoient les peines des sacrilères : mais d'ailleurs ils commirent, ou par colère, ou de saug-froid, toutes sortes de crimes et d'injustices, parce que ces crimes et ces injustices ue leur moutrojent pas la maiu de la diviuité si présente. Les Francs, comme j'ai dit, souffroieut des rois mourtriers, parce qu'ils étoient meurtriers eux-mêmes; ils u'ctuieut point frappés des injustices et des rapines de leurs rois, parce on'ils étoient ravisseurs et injustes comme eux. Il y avoit bieu des lois établus; mais les rois les rendoient inutiles par de certaines lettres appelées préceptions (1), qui renversuient ces mêmes lois : c'étoit à peu près comme les reserits des empereurs romains, soit que les rois eussent pris d'eux eet usage, soit qu'ils l'eussent tiré du fund

(r) C'étaient des cedres que le res envoyait aux juges pour fecre ne posffrir de certaines choses contre la los

unieme de leur natural. On voit, dans Grégoire de Tours, qu'illà Sissient des neutres de sang-froid, et flationist mourir des accusie qui s'avoient pas seulmente été entendus ils domoniem des préceptions pour faire des naturgos illérites (1); il en domoniem pour franços relatives (1); il en domoniem pour franços et l'articles (1); il en domoniem pour franços et l'articles (1); il en domoniem pour fepturer les religieuxes. Il se néis soient point à le veit de la Gil de une valu mouvement, mais ils suspenduient la praique de celles qui étaires faise.

L'édit de Clotaire redressa tous les griefs, Personne ne put plus être condamué sans être entendu (2); les parents durent toujours succéder selon l'ordre établi par la loi (3); toutes préceptions pour épouser des filles, des veuves, ou des religiouses, furent nulles, et on punit séverement crux qui les obtinrent, et en firent usage (4). Nous saurions peut-être plus exactement ce qu'il statuoit sur ces préceptions, si l'article 13 de ce décret et les deux suivants n'avoient péri par le temps. Nous n'avons que les premiers mots de cet article 13 qui ardonne que les préceptions seront observées; ce qui ne peut pas s'entendre de celles qu'il venoit d'abolir par la même loi. Nuns avons une autre constitution du même prince, qui se rapporte à son édit, et corrige de même de point en point tous les abus des préceptions (5).

Il est vrai que M. Baluze, trouvant cette constitution sans date, et sans le nom du lieu on elle a été donnée, l'a attribuée à Clotaire I". Elle est de Clotaire II. J'en donnerai trois raisons.

16 Hy out dit que le roi conservera les immanièles accondisce sus églises par son père et son aissul (6)! Qu'illelles immouties auroit pa accorder air églises Childries, aiscul de Charier it", hai qui n'émit pas chriém, et qui vivoit avant que at momentules et de fonder? Mas, a l'on atriaient Childrie l'indimense, qui fit des dons immenses sux églises pour capier la mort de son fils Crannes, qu'il avait fait brailer avec sa femme et ses enfants.

(s) Voyes Grigotre de Tours, I. tv. p. 137. L'histoire et les charters sont pirines de cecl; et l'étendue de ces blos paroit sur - tout dans l'étil de Ciotaire II, de l'en fais, donné pour les efformer. Veyes les Capitalières, édition de Balues, tous s,

- p. 22. (2) Art. 13.
 - (2) Art. 13.
- (4) Art. 18. (5) Dans l'édition des capitulaires de Beluse , t. 2, p. 7.
- (6) l'ai porté se livre précédent de ces immunités, qui étoirent des concresions de droits de justire, et qui contracerd des défenses aux juges copuse de faire secume fonction dans le territoire, et étoient équivalentes à l'érection ou concession d'un def.

as Les abus que cette constitution corrige andnitivent après la nort et Gourier Pr., et furuett même portes à leur comble pendant la foibleade riped de futurais, la crusatide et ellu de du riped de futurais, la crusatide et ellu de prèse, et les déscalables rigueure de Fredéguade de ples acouffici de gripé da sademalément procrite, saus être jumnis récriée ural le riteur contante de ces griéré Commens à l'aucciè elle pas authet de ces griéré. Commens à l'aucciè elle pas de l'aucciè de la commens de l'aucciè de pas past trepir les aucrieures violence (1), effe le pressa d'ordenner que, dans les Ingenteste, au commencie (1).

3º Enfan, cette cuatilution, faile pour redresse les griefs, ne surt point concerner Clastre IV, puisqu'il n's awis point sous son règne de plainte dans le royanne de cet gèngt, et que son autorité y étoit tres affernaie, sur-tent dans le temps où ron place cette constitution; au lieu qu'ille control le constitution de le constitution de le constitution de le constitution de l'extra de l'extra le constitution de l'extra politique du royanne. Il faut c'elitere l'histoire par les lois, et les lois par l'histoire.

CHAPITRE III.

Autorité des maires du palais.

J'at dit que Closire II a'étoit engagé à se point dorr à Warnschaire la place de mairre produst as vie. La récolution ent uu autre effet : avant ce temps, le mairre étail le mairre du roi; il devint le mairre du royamme : le roi le choissois ; la nation le choist. Protaire, avant la révolution, avoit été fait unire par l'Ricodorie (3), et Laudérie par Frédéponde (4); mais depuis, la nation fut en possessiou d'álire (5).

Ainsi il ne faut pas confondre, comme out fait quelques auteurs, ces maires du palais avec ceux qui avoient cette diguité avant la mort de Brunebault, les maires du roi avec les maires du rovaume, On vuit, par la Loi des Bourguignons,

- (1) H commença à régner vers l'an Syn.
- II commença à régner vers l'an \$70.
 Voyea la Fee de anset Léger.
- (3) -instigante Brusschille, Throderies jebenta, etc (Fed-Divaint, ch. axver, ser l'an 605.)
- (4) Geste regum Francorum, ch. XXXI.

 (3) Toyes: Fridegative, Chronique, ch. XXV.

 (3) Toyes: Fridegative, Chronique, ch. XXV.

 Fun jil; Aiwors, l. rv, ch. xv; Estymann, Fin 65; ct. ch. cv, mv

 Fun jil; Aiwors, l. rv, ch. xv; Estymann, Fin 64 Charlema

 gae, ch. XXVIII; Green ergam Francorum, ch. XXV.

que chez cux la charge de maire n'étoit point une des premières de l'état (z) : elle ne fut pas non plus une des plus éminentes chez les premiers rois francs (2),

Clotaire rassura ceux qui possédoient des charges et des fiefs; et, après la mort de Warnachaire, ce prince ayant demandé aux seigneurs assemblés à Troyes qui ils vonloient mettre en sa place, ils s'cerièrent tous qu'ils u'éliroieut point; et, lui demandant sa faveur, ils se mirent entre ses mains (3).

Dagobert réunit, comme son père, toute la monarchie : la nation se reposa sur lui, et ne lui donna point de maire. Ce prince se sentit en liberté; et, rassuré d'ailleurs par ses victoires, il reprit le plan de Bruuelsault, Mais cela lai réussit si mal, que les leudes d'Austrasie se laisserent battre par les Sclavous (5), s'en retournerent chez eux, et les marches de l'Austrasie farent en proie aux barbares.

Il prit le parti d'offrir aux Austrasiens de céder l'Austrasie à son fils Sigebert, avec un trésor, et de mettre le gouvernement du royaume et du palais entre les mains de Cunibert, évêque de Cologne, et du duc Adalgise, Frédégaire n'entre point dans le détail des conventions qui furent faites pour lors : mais le roi les confirma toutes par ses chartres, et d'abord l'Austrasie fut mise ors de danger (5).

Dogobert, se sentant mourir, recommanda à Ægå sa femme Nenterhilde et son fils Clovis, Lea leudes de Neustrie et de Bourgogne choisirent ce jeune prince pour leur roi (6). Æga et Neutechilde gouvernéreut le palais (7); ils rendirent tons les biens que Degobert avait pris (8); et les plaintes cesserent en Neustrie et en Bourgogue, comme elles avoient cessé en Austrasie.

Après la mort d'Æga, la reine Nentechilde en-

(1) Venyez lu Lei der Beurguignens, in Prafat., et le accord supplement a rette Lai, tit, stit. (a) Vapra Gregoire de Tours , L. rx , ch. xxxvi.

(3) - Eo asso, Cictorias cum proceribes et lecalibus Burgan dim Tercasrima conjungitor : eute encum esset sollicites, si vellent jam, Warnecharlo discesso, ulium in ejes honoris gradum sublimore; and comes ananimiter deorgoules as nequaquam relle majorem domus eligere, regis gretiem obucca petrates, cum repe transegere. . (Circulpes de Fridigaire,

ch. Lvi, sur l'an foi 1 (4) -Inter virtuenen quam Vinidi conten Francos mercecuat. men tentam Sclevistrum fectitude obtionis , quantum dementalio Austrasiorum, dum ar rerorbout cum Dogobern colium incurrence, et autitue expelierentur. (Chronique de Frédéguire, th. avers, ser l'an 630.3

(5) Dernreps Austrant corem studen limitem et régi Vrancorum contre Vicidos utilitre defensasse noscenter. . (Chroseigne de Frédégaire, ch. 1427, sur l'an 632.}

(8) Did. , ch. LERFE, pur l'an 636.

(A) Bod., cb. 1881, nor Fan 639.

gagea les seigneurs de Bourgogne à élire Floachatus pour leur maire (1). Celui-ci envoya aux évêques et aux principaux seigneurs du royaume de Bourgogne des lettres, par lesquelles il leur promettuit de leur conserver pour toujours, c'està-dire pendant leur vie, leurs honneurs et leurs dignités (2). Il confirma sa parole pur un serment. C'est ici que l'auteur du livre des maires de la maison royale met le commencement de l'administration du royaume par des maires du palais (3),

Frédégaire, qui étoit Bourguignon, est entré dans de plus grands détails sur ce qui regarde les maires de Bourgogne dans le temps de la révolution dont nous parlons, que sur les maires d'Austrasie et de Neustrie : mais les conventions qui furent faites en Bourgogue furent, par les mêmes raisons, faites en Neustrie et eu Austrasie. La nation crut qu'il étoit plus sur de mettre la puissance eutre les majus d'un maire qu'elle étisoit, et à qui elle pouvoit imposer des conditions, qu'entre celles d'un roi dont le pouvoir étoit héréditaire.

CHAPITRE IV.

Quel étoit à l'égard des maires le génie de la nation.

Un gouvernement dans lequel une nation qui avoit un roi clisoit celui qui devoit exercer la puissanco royale, paroit bien extraordinaire : nuis, indépendamment des circonstances où l'on se trouvoit, je crois que les Fraues tirojent à cet égard feurs idées de hieu loin.

Il a étoieut descendus des Germains , dont Tacite dit que, dans le choix de leur roi, ils se déterminoirnt par sa noblesse, et, dans le choix de leur chef, par sa vertu (5). Voilà les rois de la première race, et les maires du palais, les premiers étoient héréditaires, les seconds étoient électifs. On ne peut douter que ces princes qui, dans

(1) Oronique de Frédépaire, rh. Luxury, me l'an 641. (a) Bid., ch. saugus, ser l'on \$41. Ficarbores concile dutibus a regno Ro-goudie, seu es pontificiles, per epistoles etians et serramentis firmavil unicorque gradum hosoris et diguitarem,

aro el amicibam perpetuo conservare,» (3) - Drinerps u temperitus Clodovel, qui fuit filius Bagoberti Inclytl orgis, pater were Threstories, organic Francorum decidress per majores dosses corpts ordinari.. (De Majoribas demas

restor.) (4) -Reges ex cobilitate, duces ex virtute sumunt.» (De MorsFasemblés de la maion, se levolent et le proposite pour chefa de quelque entreprejas le bos eura qui vordenient les suivre, ne rémainent sous qui vordenient les suivre, ne rémainent du reise la plantage de maire, Lera noblesse de la plantage de maire, Lera noblesse de maire, Lera noblesse qui les premoient pour chefs, leur domnnié s puisanes maiores, l'est par la figuité royale que uno premiera vois forrent à la tête du tribunant set de maimer. Cett que la figuité royale que uno premiera vois forrent à la tête du tribunant set de ce manufalées, et de maiore de loi, du consumblées, et demandrées de les de maiores, commanderes de les de manufales que de maiores, de commanderes l'actes manufaces (le la maiore, commanderes) les manufaces (le la maiore, copialmen, et commanderes l'actes manufaces (le la maiore, copialmen, et commanderes l'actes manufaces).

Pour consoltre le génie des premiers Franca cet égard, il n'y a qu'i jeter les yeux sur la codduite que tiut Arbopate, France de nation, à qui Valeutinien avoit douné le commandement de Tarmée (r). Il enferma l'empreur dans le palais; il ne permit à qui que ce fût de lui parler d'aucanca affaire civile ou militaire. Arbogaste fit pour lesse que les Pepinsi frent devenies.

CHAPITRE V.

Comment les maires obtinrent le commandement des armées.

Per nav que les rois commandieren les armées, le nations pienes point à se chaire in etc. Le nation au prime papiet à se chaire le consideren de l'exister et se quaire fai forrent à la thé des Fission. Thisloudi, fids de Théodeleur, pinne jume, piene piene, piene que papiet (e). Il refusa de frie une expédit con en latie contre Nursie, sei il est le chaprin de voir les Francs se choiré deux chefs qui lev mouverent (1). Ne quaire cudatus de contre l'encourer mouverent (2). Ne quaire cudatus de chaire l'encourerent (3) en quaire cudatus de chaire l'encourerent (3) en quaire cudatus de chaire l'encourerent (3) en contre cudatus de chaire l'encourerent (3) en contre cudatus de chaire l'encourerent (3) en contre cudatus de chaire l'encourerent (4) en que contre consultation de chaire l'encourerent (4) en que contre consultation de chaire l'encourerent de chaire (4) en contre de l'encourerent de l'en

- (r) Voyra Sulpicius Alexander, dans Grégoire de Touse, l. tr. (a) L'an Mis.
- (3) L'excheris vero et Butoliose, tametsi id regi ipsorum minimer plarelost, helli rum essoretatem inierust. - (Auxysas, L. 1; Gaccosts en Touas, l. 1, e., ch. 1; (4) Goutran ne fit pas meme l'expedition contre Gondorshite,
- qui se disoit ils de Giostre, et demandoit sa part du royaume.

 (5) Queiquefeia ne nombre de vingt. (Voyex Grigoire de Tours, i. v, ch. xxvi; i. viit, ch. xviit et ma; i. s, ch. itt.)

On est vit naître des inconvincients sans nomhere il n'y est plan de discipline, on en ut plante here il n'y est plant de discipline, on en ut plante obéir, les armées ne farent plan funciers qu'inconte plante de la comment plante de la comment. On possible a evant d'arriver chez les cuuemis. On tenuve dans d'épière de Tours une vive positatre de tous ces mans (1) ». Comment pourrous-nous conservous pas ce que nos pères ont sequir? Nerredont les des la comment pour control par de conservous pas ce que nos pères ont sequir? Nerresantion s'est plat a manie; a). « Chos ci ispulière le chie éci d'an la décadence des le temps des petitsfils de Claris."

Il cisti done naturel qu'on en vint à faire un due usique; un doc qui esit de l'autorité sur cette multitude influide de seigneurs et de leudes qui ne consoissoient plus leurs engagements; un due qui rétablis la discipline militaire, et qui mends contre l'eusensi une suston qui ne avoit plus faire la guerre qu'à elle-même, On donna la puissance aux maires du polair.

La première fonction des maires du palais fut le gouvernement économique des maisons royales. Ils curent, concurremment avec d'autres officiers, la gonveruement politique des fiefs (3); et, à la fiu, ils en disposereut sents. Ils eureut aussi l'administration des affaires de la guerre, et le commandement des armées, et ces deux fonctions se truuvérent nécessairement liées avec les deux autres. Dans ces temps-là, il étoit plos difficile d'assembler les armées que de les commander ; et quel autre que celui qui disposoit des graces pouvoit avuir cette autorité ? Dans cette natiun indépendante et guerrière, il falluit plotôt inviter que contraindre, il falloit donner ou faire espèrer les fiefs qui vaquoient par la mort du possesseur, récompenser saus cesse, faire craindre les préférences : celui qui avoit la surintendance du palais devoit done être le géuéral de l'armée.

CHAPITRE VI.

Seconde époque de l'abaissement des rois de la première race.

DEPUIS le supplice de Brunchault, les maires Depotert, qui n'avoit poiet de maire se Bourgegne, sut la

meine politique, et sevenya contre les Gincons din tiera, et planières contre qui n'avocet pous de duce sur cui. (Circusque de Fredegine; ch. 121972 mr l'ap. 510; (i) l'ancolen de Tocas, l. 1222, ch. 222; et l. 2, ch. 222. (2) l'ând. 1, 122; ch. 222.

(2) Norr., L. var., Ch. XVI.
(3) Voyra. le second supplément à la Lei des Bourgaignons.
til. XIII. et Grégoire de Tours., L. In., ch. XXVI.

avoient été administrateurs du rovanme sous les rois; et, quoiqu'ils eussent la conduite de la guerre, les rois étoient pourtant à la tête des armées, et le maire et la nation combattoient sous eux. Mais la victoire du duc Peniu sur Théodoric et son maire(r) acheva de dégrader les rois(2); celle que remporta Charles-Martel sur Chilpérie et son maire Rainfroy (3) confirms cette degradation, L'Austrasie triompha deux fois de la Neustrie et de la Bourgogne : et la mairie d'Austrasie étant comme attachée à la famille des Pepins, cette mairie s'éleva sur tontes les autres mairies, et cette maison sur toutes les antres maisons. Les vainqueurs eraiguirent que quelque homme accrédité ne se saislt de la personne des rois pour exciter des troubles. Ils les tinrent dans une maisou rovale, comme dans une espèce de prison (4). Une fois, chaque année, ils étoient montrés au peuple. La , ils faisoient des ordonnances (5), mais c'étoient celles du maire; ils réponduient aux ambassadeurs, mais c'étnient les répouses du maire. C'est daos ce temps que les historieus nous parlent du gouvernement des maires sur les rois qui leur étoient assujettis (6).

Le délire de la nation pour la famille de Pepin alla si loin, qu'elle élut pour maire un de ses petitsfils qui étuit encore dans l'enfance (7); elle l'établit sur un certain Dagobert, et mit un fantôme sur un fantôme.

CHAPITRE VII.

Des grands offices et des fiefs sous les maires du palais.

Les maires du palais n'eurent garde de rétablir l'amovibilité des charges et des offices; ils ne réguoient que par la protection qu'ils accordoient à cet égard à la noblesse : ainsi les grands offices

(1) Yoyes les Annales de Metz, sur les années fisy et 685. (2) - Illis quidem nomma regum impourns, ipse initius regui habens privilégium, eir. « (Annales de Mets, use l'an 695.) (2) Anna les de Mets, use l'an y-y-

(4) Sedemper illi ergalem unb sun ditione concessit. (dn. neier de Merg., ser l'an 313-)

(5) %s. Découren Centalensi, 3. 22. «Ut response qua eras efectes, vel polito Josson, en ma sei ni potentate redérersi, (5) Annotes de Meia, sur l'an éga : «Anno primerprins Poppin super Trendericum...» Annotes de Pedré, on de Laurisbam

Pippinus, des Françorum, obtieuit regnum Françorum per annes xvvv, com regibes sibl subjectus. (j) -Poolane Thresdeables, dittes ries (Grissosidi) parvolus, in Icen Ipsius, cum pradicto regr Dagoberto, major domos

in loca Ipalua, cum prædicto rege Dagoberto, major domns palatri effectus est » (Le continuateur anonyma de Frédégaire, um l'anyi4, ch. cre.) continnèrent à être donnés pour la vie; et cet usage se confirma de plus eu plus. Mais j'ai des réflexious particulières à faire sur

les fiefs. Je ne puis danter que, des ce temps-là, la plupart n'eussent été rendus héréditaires.

Dais le traité d'Andely (c), Gautran, et son neveu Childelert, s'obligent de maiutenir les libéralités faites nux leudes et aux églies par les rois leurs prédécesseurs; et il est permis aux reines, aux filles, aux veuves des rois, de disposer par testament, et pour torjours, des choses qu'elles tiennent du fise (c).

Merculei cervisit ses Formules du temps des maires (1), one son plusieures oils Possis domsent et à la persenue et aux héritiers (1) et, comme les formules sont les inages des actions ordinaires de la vie, elles prouveut que, sur la fin de la première sere, une partie des fiels passais déja mux héritless. Il fem falloit biens que l'en reit, dans est empa la, Tidée d'un domaine indivinable; cest une chour très moderne, et qu'on constitue de la comme de la comme de la contrait de la comme de la comme de la comme de presentation de la comme de la comme de la comme de l'entre de la comme de la com

On verra hientôt sur cela des preuves de fait; et, ai je moutre un tempo où il ue se trouva plus de bénéfices pour l'armée, ni aueuu fonds pour son entretien, il faudra bien couvenir que les ancieus bénéfices autient été alièneis. Ce temps est celui de Charles-Marriel, qui fonda de nouveaux fich, qu'il faut bien distinguer des premiers.

Lorsque les rois commencierent à donner pour toujours, soit par la corruption qui se gliasa dans le gouvernement, soit par la constitution même qui faisoit que les rois étoient obligés de récompenser saos cesse, il étoit naturel qu'ils commencassent platôt à donner à perpénité les fiefs que les comités. Se priver de quelques terres étoit peu de choe; renonere aux grands offices, c'étoit perdre la puissance même.

CHAPITRE VIII.

Comment les aleux furent changés en fiefs.

La manière de changer un aleu en fief se trouve

(1) Rapporté par Grégoire de Tours, 1. rs. Voyre aussi l'éda

de Clotere II., de l'an deb., art. td.

(a). Ut si quid de agris, ficalibles vel speciebas séque permedio, pro arbitril sul voluntite, farere ant calquam conferre voluntific, faca atabilitate, properso conserveirs.

(3) Voyes la Exit et la Exerc da l. t.

(4) Yoyes la formale ere do l. s. qui s'applique également à

dans une formule de Marculfe (1), On donnoit sa terre au roi : il la rendoit au donateur en usufruit ou bénéfice, et celui-ei désignoit au roi ses héritiers.

Pour découvrir les raisons que l'on eut de dénaturer ainsi son aleu, il fant que je cherehe, comme dans des abymes, les anciennes prérogatives de cette noblesse, qui depuis onze siecles, est couverte de poussière, de sang, et de sueur.

Ceux qui tenoieut des fiefs avoient de très grands avantages. La composition pour les torta qu'on leur faisoit étoit plus forte que celle des hommes libres. Il paroit, par les Formules de Marculfo, que c'étois un privilère du vassal du roi, que celui qui le meron paicroit six cents sous de composition. Ce privilège étuit établi par la Loi salique (2) et par celle des Ripuaires (3); et, pendant que ces deux lois ordonnoient six cents sous pour la mort du vassal du roi, elles n'en donnoient que deux cents pour la mort d'un ingénu, Franc, barbare, ou bomme vivaot sous la loi salique; et que cent pour celle d'un Romaiu (4).

Ce n'étoit pas le seul privilège qu'eussent les vassaux du roi. Il faut savoir que quand un humme étoit cité en jugement et qu'il ne se présentoit point, ou n'obéissoit pas aux ordonnauces des juges, il étoit appelé devant le roi (5); et s'il persistoit dans sa contumace, il étoit mis hors de la protectiou du roi, et personoe ne pouvoit le recevoir chez soi, ni même lui donner du paiu (6): or, a'il étoit d'une condition ordinaire, ses biens étoient coufisqués (7); mais, s'il étoit vassal du roi, ils ne l'étoient pas (8), Le premier, par sa contumace, étoit censé convaince du crime, et non pas le second. Celui-là, dans les moindres crimes, étoit soumis à la preuve par l'eau bouillante (9); celui-ci n'y étoit coudamné que dans le cas du meurtre (10). Enfin, un vassal du roi ne pouvoit être contraint de jurer en justice contre un autre vassal (11). Ces privilèges augmentérent toujours; et le capitulaire de Carloman fait cet

des biens fiscanx dannés directement pour toujours , ou donnés d'abord en beutfice, et enoute pour toujours :-Sicut ab illo, aut a face mestro, fuil possessa.- Voyes suasi la formula xvrr, (+) Liv. s, formele zut.

- (a) Tit. RELV. Voyen could be titre save, \$3 et 4; et la titre
- (3) Titre it. (4) Voyen in Lot des Ripmeires , 181. was; et in Led selique, tifre sare, ert. 1 et 4.
- (5) La Loi seliper, tit. Lix et LEEVE (6) -Extra eremonem regia - (Les setique , tit. arz et anne.) (7) Loi seligor, tit. Lit, 5 e.
- (a) Ibid., fit. serve, \$ 1. (9) Itad., tit. ser et set.
- (10) flid., til. LEEVI. \$ 1. (11) Blad . 111, LATER, \$ 2.

obliger de jurer eux-mêmes, mais seulement par la bouche de leurs propres vassaux (1). De plus, lorsque celui qui avoit les bonneurs ne s'étoit pas reudu à l'armée, sa peine étoit de s'absteuir de chair et de vin , autant de temps qu'il avoit manqué au service : mais l'homme libre qui n'avoit pas suivi le romte (a) pavoit nue composition de soixante sous, et étoit mis en servitude jusqu'à ce qu'il l'edt payée (3). Il est donc aisé de penser que les Francs, qui

honneur aux vassaux du roi, qu'on ne peut les

n'étoient point vassaux du roi, et encore plus les Romains, ehereherent à le devenir; et qu'afin qu'ils ne fussent pas privés de leurs domaines, on imagina l'usage de donner son alen au roi, de le recevoir de lui en fief, et de lui désigner ses héritiers. Cet usage continua tonjours; et il eut sur-tout lieu dans les désordres de la seconde race, où tout le monde avoit besoin d'un protecteur, et vouloit faire corps avee d'autres seigneurs, et entrer pour ainsi dire dans la monarchie féodale. parce qu'on n'avoit plus la monarchie politique (4).

Ceci continua dans la troisième race, comme on le voit par plusieurs chartres (5), soit qu'on donnát son aleu, et qu'on le reprit par le même acte; soit ou ou le déclarát aleu, et ou on le reconnut en fief. Ou appeloit ces fiefs fiefs de reprise.

Cela ne signifie pas que ceux qui avoient des ficfs les gouvernassent en bons pères de famille; et, quoique les hommes libres cherchassent beaucoup à avoir des fiefs, ils traitoient ce geure de biens comme on administre anjourd'hui les usufruits. C'est ce qui fit faire à Charlemagne, priuce le plus vigilant et le plus atteutif que nous ayons en, hien des réglements (6), pour empêcher qu'on ne dégradat les fiefs en faveur de ses propriétés. Cela prouve seulement que, de son temps, la plupart des bénéfices étoient encore à vie; et que, par conséquent, on prenoit plus de soin des aleux que des bénéfices : mais cela n'emprebe pas que l'on n'aimat encore mieux être vassal du roi qu'homme libre. On pouvoit avoir des raisons pour disposer d'une certaine portion particulière d'un fief, mais ou ne vouloit pas perdre sa diguité mème.

- (1) Apud Vernis palatium , de l'an 283 , art. 4 et 12. (1) Controletre de Charlemagne, qui est le second de l'an Sra, art. 1 et 3. (5) Heribaanum
- (4) Nes inferms reliquit haredibus , dit Lambert d'Ardres, dans du Cange , au mot Modu. (b) Voyex celles que du Cauga cite au mot ,diedis; et cellas que repporte Galland, Traité du Franc-alou, page 14 et mi-
- (6) Capitulaire 21, de l'an Box, ert. 10; et le capitulaire 111. de l'an 802; et le capitulaire : , secerti auni, art. 49; et le ca-

Je sais bien encore que Charlemagne se plaint, dans un capitulaire (1), que, dans quelques lieux, il y avoit des gens qui donnoient leurs fiefs en propriété, et les rachetoient ensuite en propriété. Mais je ue dis point qu'on n'aimât mieux une propriété qu'un usufruit ; je dis seulement que, lorsqu'on pouvoit faire d'un aleu un fief qui passit aux béritiers, ce qui est le cas de la formule dont i'ai parlé , on avoit de grands avantages à le faire.

CHAPITRE IX.

Comment les biens ecclésiastiques furent convertis en fiefs.

Las biens fiscaux n'auroient dû avoir d'autre destination que de servir aux dons que les rois pouvoient faire pour inviter les Francs à de nouvelles entreprises, lesquelles augmentoient d'un autre côté les biens fiscaux; et cela étoit, comme l'ai dit , l'esprit de la nation : mais les dons prireut un antre cours. Nous avons un discours de Chilpéric (2), petit-fils de Clovis, qui se pluignoit déja que ses biens avojent été presque tous donnés aux églises. « Notre fise est devenu pauvre, disoit-il; nos riebesses ont été transportées aux églises (3): il n'v a plus que les évêques qui réguent ; ils sont dans la graudeur, et nous n'y sommes plus, »

Cela fit que les maires, qui n'osoieut attaquer les seigneurs, déponillérent les églises ; et une des raisous qu'allègna Pepin pour eutrer en Neustrie (4) fut qu'il y avoit été invité par les ecclésiastiques, pour arrêter les entreprises des rois, e'est-à-dire des maires, qui privoient l'église de tous ses biens.

Les maires d'Austrasie, e'est-à-dire la maison des Pepins, avoient traité l'église avec plus de modération qu'on n'avoit fait en Neustrie et en Bourgogue; et cela est bien elair par nos ebroniques (5), où les moiues ne peuvent se lasser d'admirer la dévotion et la libéralité des Pepins. Ils avoient occupé eux-mêmes les premieres places de l'église. « Un corbeau ne creve pas les

Pepin soumit la Neustrie et la Bonrgogne ; mais ayant pris, pour détruire les maires et les rois, le prétexte de l'oppression des églises, il ne pouvoit plus les dépouiller, sans contredire son titre, et faire voir qu'il se jouoit de la nation. Mais la conquête de deux grands royaumes, et la destruction du parti opposé, lai fournirent assez de

moyens de contenter ses capitaines. Pepin se rendit maître de la monarchie, en protégeant le clergé; Charles-Martel, son fils, ne put se maintenir qu'en l'opprimant. Ce prince, voyant qu'une partie des biens royaux et des biens fiscanx avoient été donnés à vie ou en propriété à la noblesse, et que le elergé, recevant des mains des riches et des pauvres, avoit acquis une grande partie des allodiaux mêmes, il dépouilla les églises; et les fiefs du premier partage ne subsistant plus, il forma une seconde fois des fiefs (2). Il prit, pour lui et pour ses capitaines, les biens des églises et les églises mêmes, et fit cesser un abus qui, à la différence des maux ordinaires, étoit d'autant plus facile à guérir qu'il étoit extréme,

CHAPITRE X.

Richesse du clergé.

Lu clerge recevoit tant, qu'il faut que, dans les trois races, on lui ait donné plusieurs fois tous les biens du rovaume, Mais si les rois, la noblesse, et le peuple, trouvérent le moyen de leur donuer tous leurs biens, its ne trouvèrent pas moins celui de les leur ôter, La piété fit fonder les églises dans la première race : mais l'esprit militaire les fit donner aux gens de guerre, qui les partagérent à leurs enfants. Combien ne sortit-il pas de terres de la mense du clergé! Les rois de la seconde race ouvrirent leurs mains. et firent eucoce d'immeuses libéralités : les Normands arrivent, pilleut et ravagent, persécutent sur-tout les prêtres et les moines, cherchent les abbayes, regardent où ils trouveront quelque lieu religieux; ear ils attribuoient aux ecclésiastiques la destruction de leurs idoles, et toutes les vio-

yeux à un corbean », comme disoit Chilpérie aux évêques (1).

⁽r) Le clequième de l'an 106 , art. S.

⁽³⁾ Dans Grégoire de Tours , I. vt. cb. xxvt.

⁽³⁾ Cela St qu'il pomula les testaments faits en fareur des égliers , et mêsse les dons faits par non pere : Gontran les rétablit, et \$1 meme de nouveaux dons. (Giticoran pu Toras, 1, ver, rb. ver) (4) Voyen les Anneles de Mets, aur l'an 60; . Excitor impri-

mis querelis sacerdotam et arriorum Dei , qui me sirpin adirrant at pro sebiatia injustr patrimonita, etc. (5) Voyes les Jamates de Mets, sur l'on 607

⁽a) Dans Grégaire de Toues. (1) -Karoles, pitrima juri ecclesiatico detrabena, praelis-tico sociavit, ac desade militibus dispertivit. (Ex chronico Centulenci, I. 11.)

bences de Charlemagne, qui les avoit obligés les vous après les autres de se réfugier dans le nord. Cétoient des haines que quarante ou einquante années n'avoient pu leur faire oublier. Dans cet état des choses, combien le clergé perdit-il de biena? A peine y avoit-il des ecclésiastiques pour les redemander. Il resta done encore à la piété de la troisième race assez de fondations à faire, et de terres à donner : les opinions répandues et crues dans ces temps-là auroient privé les laiones de tout leur bien, s'ils avoient été assez honnètes gens. Mais, si les ecclésiastiques avoient de l'ambition, les laïques en avoient aussi : si le mourant donnoit, le successeur vouloit reprendre, On ne voit que querelles entre les seigneurs et les évèques, les gentilsbommes et les abbis, et il falloit qu'on pressit vivement les reclésiastiques, puisqu'ils furent obligés de se mettre sons la protection de certains seigneurs, qui les défendoient pour um moment, et les opprimoient après

Dêju ne neïlleure police, qui s'italibioti dans le cours de la traition rene, persential sus ce-eleinatiques d'augmenter leur bien. Les Calisina parareus, el feren lattre de la noussie de tout es qui se trours d'or et d'argent dans le degliac, Comment le derig autrel, el ésa des glaces, de la comment d'est d'argent dans le despis, comment de centiquers, et l'on loris de marient des natieres de centierers, et l'on loris au marien. Que meris de redemander a l'insi loris au marien. Que meris de redemander a lois au marien. Que meris de de redemander à politique de la comment de la comme

CHAPITRE XI.

État de l'Europe du temps de Charles-Martel.

Canara-Maxras, qui entreprit de dépositire le clergé, se trouv dans les circonstances les plus lucureuses : il étoit eraint et aimé des geus de guerre, et il travailloit pour eux ; il avoit le prétente de ses guerres contre les Sarrainsis (1); quelque bai qu'il fot du clergé, il n'en avoit aucun besoin; le pape, à qui il étoit nécessaire, lu tendoit les bras : on ait la célébre ambasade que lui envoya Grégorie III (a). Ce deux puissances

(r) Voyes les Annales de Mets.
(a) -Epistalam quoque, decreto Romanoerra principum, sibi go edictus persul Gregorius miseres, quod nece populus nomaque, critici imperatoris dominatione, ad seam defensionem at

furent fort unies, parce qu'elles ne pouvoient se passer l'une de l'autre: le pas avoit besoin des Prancs, pour le soutenir contre les Lombards et contre les Grecs; (Charles-Marell avoit besoin du pape pour bumiller les Grecs, embarrasser les Lombards, se rendre plus respetable chec lui, ct aercrédire les titres qu'il avoit, et eux que hi ou ses enfants pourvoient prendre (e). Il ne pouvoit done manquer son entrepriée.

Saint Eucher, évêque d'Orléans, est une vision qui etonna les princes. Il faut que je rapporte . à ce sujet, la lettre que les évêques assemblés à Reims écrivirent à Louis-le-Germanique (2), qui étoit entré dans les terres de Charles-le-Chauve . parce qu'elle est très propre à pous faire voir unel étoit, dans ces temps-la, l'état des choses, et la situation des esprits, Ils disent (3) que « saint Eucher ayant été ravi dans lo ciel, il vit Charles-Martel tourmento dans l'eufer inférieur par l'ordre des saints qui doivent assister avec Jesus-Christ au jugement dernier; qu'il avoit été condamné à cette peine avant le temps, pour avoir dépouillé les églises de leurs biens, et s'être par là rendu coupable des péchés de tous ceux ani les avoient dotées; que le roi Pepin fit tenir à ce sujet un concile; qu'il fit rendre aux églises tout ce qu'il put retirer des biens ecclésiastiques; que, comme il u'en put ravoir qu'une partie à cause de ses démélés avec Vaifre, duc d'Aquitaine, il fit faire eu faveur des églises des lettres précaires du reste (4), et régla que les laiques paieroient une dime des biens qu'ils tenoient des églises, et douze deniers pour chaque maison; que Charlemagne ne donna point les biens de l'église; qu'il fit au contraire un capitulaire par lequel il s'engagea, pour lui et ses successeurs, de ne les donner jamais; que tout ce qu'ils avancent est écrit; et que même plusieurs d'entre eux l'avoient entendu raconter à Louis-le-Débounaire, père des deux rois. -

invicton elementiam convertere voluinet - (Anneles de Metg., sur l'an ;41.) - Eo pocto potrato, ut a partibus imperatoris er-

sur l'au 741.1 sus parto partes e, ut a partieus imperatoris ercederet. (Fasiofanias.).

(1) On peut voir dans les auteurs de ces trupp-là l'impression que l'auterité de tant de papes Eg sur l'esprit des François Quotque le rel Paple n'il deja tet couronné par l'archevêque de

Mayence, il regarda Function qu'il reçui du pape Étienne comme non chose qui le confirmoit dans tons ses droits.

(2) Anno 858, apud Carissacum, édition de Baleire, tom. 21,

⁽³⁾ Bid., art. 2, p. 109

⁽d) Preceries qued precibes utendum concediture. di Cajas danaste notes nor le livre e des Refs. le traver dans un dipolesa des col Pajas. dat de la tessionea année de som répor, que ce prace d'établit pas le promier ces letters précurre; il en cité upon le maire fairon et e maire fairon et e continués departs. Veyra le dipolem de ce voi dans le toute un des principals de la final de la

Le règlement du roi Pepin, dont parleut les évêques, fin finit dans le concile tenu à Leptines (1). L'église y trouvoir cet avantage, que cœu qui avoient reçu de ces hiens ne les tenoient plus que d'une manière preciarre; et que d'ailleurs elle en recevoit la dime, et douze deniers pour chaque case qui lui avoit appartenn. Mais évitoit un remêde plaintif, et le mai restoit cotojours.

Cela même trouva de la contradiction : et Pepia tut obligé de faire un autre capitulaire (a), où il eujoignit à ceux qui tenoient de ces bénéfices, de payer cette dime et cette redevance, et même d'entretenir les maisons de l'évèché ou du monastère, sous peine de pendre les biens donnés. Charlemagne renouvela les règlements de Pepin (3).

remegar evolucion as repunciones de repun (1/2); que Calarlenago prunis pour las et es aucresque. Calarlenago prunis pour las et es aucresseurs, de ne plus partage les hiems des registes aux grass de guerre, est conforme act registes de ce prince donné à Aña-Lchapelle l'an 803, fait pour calure les revreurs des celesiatiques à cet égar! mais les donnésons dejs faites subsisterent tudojurs (1/2). Les réques gouters, et avec durie de Charlenague, et ne donna point les biens de l'égite eux soldats.

Cependant les anciena abus allerout si loin que, sous les enfants de Louis le-Débonnaire, les laiques établissoient des prètres dans leurs églises ou les chassoient, sans le consentement des rétiques (5). Les églises se partagocient entre les héritiers (6); et, quand elles étoient tenues d'une manière indécente, les éviques n'avoient d'autre ressource que d'en retirer les réquises (7).

Le capitulaire de Compiègne (8) établit que l'euvoyé du roi pourroit faire la visite de tuus les monastères avec l'évêque, de l'asis et en présence de celui qui le tenoit (9); et cette règle générale prouve que l'abus étoit général.

(c) L'an 743. Voyez le livre v des capitalaires , art. 3, édit. de Belian-, p. 825.

(2) Celei de Metz, de l'an 316, srt. 4. (3) Voyes son cupitalaire de l'an sol, donné à Woens (édit de llaims, p. 417), où il régle le contrat précaire; et celei de Franciori, de l'an 334 (p. 253, srt. 24), sus les réparation

dre musicon, et créus de l'en Rou (p. 230).

(4) Comme il paroti par la mes previodosts, et par la capiciatire de Pepin, soi d'Etube, qu'il nei déta que le red domercoi en ferl les monastères à ceux qui se recommanderoires pour des fests. Il est ajounheele, l'. in; il, r, 5 So; et une bols milgues, recuril des lois de Pepin, dans Echard, p. 193, Il very, etc. 6.

 Voyes la constitution de Lotheire l^{ar}, dans la Los des Lombards, l. 111, loi z, § 43.

(6) Bid., \$ 44. (2) Bid.

(8) Doneé la vingshultrème aunée de rogne de Charles-le Chaure, l'an nús, édit, de Baluze, p. 203. (9) «Com concilin et consernu ipales qui locum retinet.» Ce n'est pas qu'on manquêt de lois pour la restitution des biests des égliess. Le pape ayant reproché aux évêques leur négligence un le rétablissement des monastières, ils écrivirent à Charles-le-Chaivre qu'ils n'avoient point été touchès de ce reproche, parce qu'ils n'en écioient pas coupables; et ils Paverirent de ce qui avoit été promis, résolu et statué dans tant d'assemblées de la nation (1). Effectivement ils en client neuf.

On disputoit toujours. Les Normands arrivérent, et mirent tout le monde d'accord.

CHAPITRE XII.

Établissement des dimes.

La régimente fait son le roi Pepin avenier pluid douds l'étyles freyêmer de l'un soulagement qu'ou soulagement qu'ou soulagement qu'ou soulagement qu'ou soulagement qu'ou soulagement qu'ou soulagement des l'entre les maiss des recleisatiques entre les mains des recleisatiques entre les mains des gran de gerrer. On se pouvoit faire restitues de recurde et qu'on der restificient le tectre de recurde et qu'on der restificient plus de restre de l'entre restificient par l'entre de l'entre de l'entre de l'entre dels le christianisme et deroit pas périr, faint de ministre, de temples, et d'interactions (c) d'interactions

Cela fit que Charlemagne établit les dimes (3), nouvean geare de bien, qui eut cet avantage pour le clergé, qu'étant sangulèrement donné à l'église, il fut plus aisé dans la suite d'en reconnoître les assurpations.

On a voulu donner à cet établissement des dates bien plus reculèes: mais les autorités que l'oucite me semblent être des témoins contre ceux, qui les alléguent. La constitution de Clotaire (4) dit seulement qu'on ne l'éveroit point de certaines dimes sur les biens de l'église (5). Bien plain donc

(1) Concilion oped Bancidare, arinituse annie de Charlesde-Causer, l'un 856, célit. de Balear, p. 28.
(1) Dons les parress circles qui abbraverai du tempo de Charles-Mertel, les hiena de l'égites de Reims forent donnés enz hispen. «On listes in circept subsister counse il poerroit, est-il dei dante la Rei de saind Remy (Scause, 8. 1, p. 279)

(3) Loi des Lemberds, L. 121, 121, 51 et 1.

(a) L'est celle dont l'al tant parlé an chaptire ze ci-denna, que l'en trouve dons l'edition des capitelaires de Baluar, t. z.

art. II. p. q. (5) Agraria et Pascuaria, wel decimas porcueum, ecclusia concedimas; ité et accir aux decimater le rebus ecclesio nation accedias. Le capitataire da Charirmagne, de l'an feco, dellién de Balans, p. 365, emplique pris, boer ne que g'évint que crite sorte balans. p. 365, emplique pris, boer ne que g'évint que crite sorte

que l'église levât des dimes dans ces temps-là, toute sa prétention étoit de s'en faire exempter. Le seennd concile de Máron (1), tenu l'an 585, qui ordonne que l'on paie les dimes, dit, à la vérité, qu'un les avoit payées dans les temps anciens; mais il dit aussi que, de son temps, on ne les paynit plus.

Qui doute qu'avant Charlemagne on n'eût onvert la Bible, et préché les dons et les offrandes da Levitique? Mais je dis qu'avant ce prince les dimes pouvoient être préchées, mais qu'elles n'étoient point établies.

J'ai dit que les réglements faits sons le roi Pepin avoient soumis an paiement des dinses, et aux réparations des églises, ceux qui possédoient en fiefs les biens ecclésiastiques. C'étoit beaucoup d'obliger par une loi, dont on ne pouvoit disputer la justice, les principaux de la nation à dunner l'exemple.

Charlemagne fit plus, et on voit, par le capitutaire de Fillis (2), qu'il obligea ses propres fonds an paiement des dimes : e'étoit encore un grand

Mais le bas peuple n'est guére capable d'abandonner ses intérêts par des exemples. Le synode de Francfort (3) lui présenta un motif plus pressant pour payer les dimes. On y fit un capitulaire, dans lequel il est dit que, dans la dernière famine, on avoit trouvé les épis de lifé vides; qu'ils avoient été dévorés par les démons, et qu'un avoit entendu leurs vnix qui reprochoient de n'avoir pas payé la dime (4): et, en conséquence, il fut ordonné à tous ceux qui tenoient les biens ecclésiastiques de payer la dime; et, en conséquence encore, on l'ordonna à tous.

Le projet de Charlemagne ne réussit pas d'abord : cette charge parut accablante (5). Le paiement des dimes, chez les Juifs, étoit entre slans le plan de la fundation de leur république : mais ici le paiement des dimes étoit une charge indéde dime dont Clotabre exempte l'église : c'était le digième des

enchess que l'on mettoit dans les foréts du roi pour engraisarr ;

(1) Cances V, ex tomo prime conciliorum antiquorum Gal-

(a) Art. 6, edit. de Babuse , p. 372 li fui donne l'an 800. (3) Tenu sons Cherlemagne, Pan 791.

et Charlemagne vent que ses juges le pairet comme les antres, afin de donner l'exemple. De voit que c'étoit un decit seigneu-

rial on économiene

p. 267, art. 23.)

list; opera Jacobi Sirmundi

pendante de celles de l'établissement de la monarchie. On peut voir dans les dispositions ajoutées à la Loi des Lombards (1), la difficulté qu'il v eut à faire recevoir les dimes par les lais civiles, on peut juger, par les différents ranons des coneiles, de celle qu'il y eut à les faire recevoir par les lois ecclésastiques.

Le peuple consentit enfin à payer les dimes, à condition qu'il pourroit les racheter. La constitution de Louis-le-Débonnaire (2), et celle de l'empercur Lothaire son fils (3), ne le permirent pas, Les lois de Charlemagne sur l'établissement des dimes étoient l'onvrage de la nécessité; la retigion scule y cut part, et la superstition n'en cut

La fameuse division qu'il fit des dimes en quatre parties, pour la fabrique des églises, pour les pouvres, pour l'évêque, pour les eleres (4), pronve bien qu'il vouloit donner à l'église cet état fixe et permaneut qu'elle avoit perdu,

Son testament fait voir qu'il voulut achever de réparer les maux que Charles-Martel, son aieul, avnit faits (5). Il fit trois parties égales de ses biens mobiliers: il vonlut que deux de ces parties fussent divisées en vingt-nne, pour les vingt-une métropoles de son empire; chaque partie devoit être subdivisée entre la métropole et les évêchés qui en dépendaient. Il partagea le tiers qui restnit, en quatre parties; il en dunna une à ses enfants et ses petits-enfauts; une autre fut ajoutée aux deux tiers déja donnés; les deux antres furent employés en œuvres pies. Il sembloit qu'il regardat le don immense qu'il venoit de faire aux eglises, moins comme une action religieuse que comme une dispensation politique.

CHAPITRE XIII.

Des élections aux évêchés et aux abbaves,

Les églises étant devenues pauvres, les rois abandonnérent les élections aux évêchés et autres bénéfices ecclésiastiques (6). Les princes s'em-

- (1) Entre autres celle de Lothaire , l. 221, 211 127 , cb. 41. (2) De l'au tag. art. 7, dens Baluse , 1. 2, p. 663. (3) Loi des Lombards , l. 212, 1it. 113,5 8.
- (4) Bud. 5 1-(5) C'est une espèce de codicille rapporté par Éginhard, et qui est diffèrent du tratament mème qu'en trouve dans Goldan
- (6) Voyez le capitalaire de Charlemagne , de l'an 803, art. 3. edit, de Balese, p. 379; et l'édit de Louis-le-Debonpaire , de l'au 534 , dans Goldan , Constitutions impériales , L. 1.

(4) . Experimento reon didicimas in augo que illa valida fames irrepait, abultire vacuas aunouss a diresonibus devor tas , et voces exprobrationis suditas , etc. « (Edit. de Boluze , (5) Voyez entre autres le capitulaire de Louis-le-Débonnaire de l'au Son (édit. de Balose, p. 663), contre ceux qui , dans la war de ne pas payer la dime, ne cultivoient point feurs terres, et art. 5. - Nouis quidem et derimes, ande et genitur noster et nos frequenter, in diversis placitie, admenitionem ferimus.

33.

barrasserent moins d'en nommer les ministres, et les compétiteurs réclamèrent moins leur autorité. Ainsi l'église recevoit une espèce de compensation pour les biens qu'on lui avoit ôtés.

Et si Louis-le-Débonnaire laissa au peuple romaiu ledroit d'élire les papes (1), ce fut un effet de l'esprit général de son temps : on se gouverna à l'égard du siège de Rome comme on faisoit à l'égard des autres.

CHAPITRE XIV.

Des fiefs de Charles-Martel.

Ja ue diriai point si Charles-Martel donnauit les biens de l'église en fief, il le sonna à vie, on à perpétuilé. Tout ce que je sais, c'est que, du temps de Charlemagne (a) et de Lothaire I** (3), il y avoit de ces sortes de biens qui passoient aux héritiers et se partagooient entre eux.

Je trouve de plus qu'une partie fut donnée en aleu, et l'autre partie en fief (4).

J'ai dit que les propriétaires des aleux étoient soumis au service comme les possesseurs des fiefs. Cela fut sans doute en partie cause que Charles-Martel donna en aleu aussi bien qu'en fief.

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

It faut remarquer que les fefs ayant été changés en biens d'église, et les biens d'église ayant été changés en fiefs, les fiefs et les biens d'église prirent réciproquement quelque chose de la nature de l'un et de l'autre. Ainsi les biens d'église current les prisièléges des fiefs, et les fiefs current urent les prisièléges des fiefs, et les fiefs current

curent les privilèges des fiefs, et les fiefs curent (s) Cels cut dit dans le fameux cason Eso Ludoricus, qui cut visiblement supposé, il est dans l'édit. de Baleur, p. lost, see l'au day.

(2) Comme il paroli par son capitulnice de l'au fiot , art. 27, dans Balune , t. 2, p. 36o.

(3) Voyes sa constitution, insérée dans le code des Lombarda, L. 121, lil. 2, § 44.

(A) Yeyre is constitution ci-denses; et le capitalaien de Charreis-Charer, de l'an de, ch. xx. in cetté Sparmare, édit. de Baltar, 1. 11, p. 31; et celui de l'an 253, ch. xx. et celui se synode de Sitemon, édit. de Baltar, L. 11, p. 54; et celui de l'an 154, app. d'infinieranc, ch. x, add. de Baltar, L. 11, p. 70, l'an 154, app. d'infinieranc, ch. x, add. de Baltar, L. 11, p. 70, Veyra mont le capitalaire permite de Charlemagne, fancrit and, art. y et 35, did. de Baltar, t. 1, p. 51;

fief, il suit que les justices patrimoniales étoient établies dans le temps même de ces droits.

les privilèges des biens d'église : tels furent less

droits honoriliques dans les églises , qu'on vit maître

dans ces temps-là (1). Et, comme ces droita ont

toujours été attachés à la haute justice, préféra-

blement à ce que nons appelons aujourd'hui le

Confusion de la royauté et de la mairerie, Seconde race,

L'onas des matières a fait que Jai troublé l'ordre des temps; de sorte que Jai parlé de Charlemague avant d'avoir parlé de cetté époque fameuse de la translation de la couronne aux Carlovingieus, alike sous le roi Pepin: chose qui, à la différence des évinements ordinaires, est peut-être plus remarqués aujourd'hai qu'élle ne le fut dans le temps nebme qu'élle arriva.

Les rois n'avoient point d'autorité, mais ila avoient un nom; le titre de roi étoit héréditaire, et celui de maire étoit électif. Quoique les maires. dans les derniers temps, eussent mis sur le trône celui des Mérovingiens qu'ils vouloient, ils n'avoient point pris de roi dans une autre famille : et l'ancienne loi, qui donnoit la conronne à une certaine famille, n'étoit point effacée du cerur des Francs. La personne du roi étoit presque inconnue dans la monarchie; mais la royauté ne l'étoit pas. Pepin , fils de Charles-Martel , crut qu'il étoit à propos de confoudre ces deux titres ; confusion qui laisseroit toujours de l'incertitude si la rovauté nouvelle étoit héréditaire ou non : et cela suffisoit à celui qui joignoit à la royauté une grande puissance. Pour lors, l'autorité du maire fut jointe à l'autorité royale. Dans le mélange de ces deux autorités, il se fit une espèce de conciliation. Le maire avoit été électif, et le roi héréditaire : la couronue, au commencement de la seconde race fut élective , parce que le peuple choisit; elle fut héréditaire, parce qu'il choisit toujours dans la même famille (2).

Le père Le Cointe, malgré la foi de tons les

(1) Voyex les capitalaires, l. v, art. 44; et l'édit de Pintes, de l'an 166, urt. 8 et 9, où l'on voit les droits honoritiques des seigneurs atablis tels qu'its sont sejourifisat.

(a) Voyra le testament de Charlemagne, et le partage que Louis-le-Bébonnaire il a ses enfants dans l'assemblée des états temes à Quierzy, rapportée par Goldant «Deem populus etigere voils, et patri ses accordat in reyal harcelitate». monuments (1), nie que le pape ait autorisé ce grand changement (2); une de ses raisons est qu'il auroit fait une injustice. Et il est admirable de voir un historien juger de ce que les hommes out ésit, par ce qu'ils auroient dû faire. Avec cette manière de raisonner, il n'y auroit plus d'historie.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, de le moment de la victoire du due Pepin, sa famille fut régnante, et que celle des Mérovingiens ne le fut plus. Quand son petit-fils Pepin fut couronné roi, en efut qu'une cérémonie de plus, et un fautôme de moins: il n'acquit rieu par la que les ornements royaux; il n'y eut rieu de chancé dans la nation.

Fai dit ecci pour fixer le moment de la révolution, afin qu'on ne se trompe pas, en regardant comme une révolution ce qui n'étoit qu'une consequence de la révolution.

Quand Hugues Capet fut couronné roi au commencement de la troisième race, il y eut un plus graud changement, parce que l'état passa de l'anarchie à uu gouvernement quelconque : mais quand Pepin pri la couronne, ou passa d'un gouvernement la même gouvernement.

Quand Pepin fut couronné roi, il ne fit que changer de nom: mais, quand Hugues Capet fut couronné roi, la chose chaugea, parce qu'un grand fief uni i la couronne fit cesser l'anarchie.

Quand Pepin fut couronné roi, le titre de roi fut uni au plus grand office; quand Hugues Capet fut couronné, le titre de roi fut uui au plus grand fief.

CHAPITRE XVII.

_

Chose particulière dans l'élection des rois de la seconde race.

On voit, dans la formule de la consécration de Pepin (3), que Charles et Carloman furent aussi oints et bénis; et que les seigneurs françois s'obligérent, sous peine d'interdiction et d'excommunication. de n'élire jamais personne d'une autre race (4). Il paroit, par les testaments de Charlemagne et de Louisé-Polomaire, que les Francs cheisissoient entre les enfants des rois; ce qui se rapporte tris hien à la clause ci-dessus. Et, loraque l'empire passa dans une autre maison que celle de Charlemagne, la faculté d'élire, qui cloir testrient et conditionatle, devint pure et simple; et ou s'éloigna de l'ancienne constitution.

Pepin, se sentant près de sa fin, convoqua les seigneurs ecclésiastiques et laïques à Saint-Denys (1), et partagea sou royaume à ses deux fils, Charles et Carloman, Nous n'avons point les actes de cette assemblée : mais on trouve ce qui s'y passa dans l'auteur de l'ancienne collection historique mise au jour par Canisius (2), et celui des Annales de Metz, comme l'a remarqué M. Baluze (3). Et j'y vois deux choses en quelque facon contraires : qu'il fit le partage du consentement des grands; et ensuite, qu'il le fit par un droit paternel. Cela pronve ce que j'ai dit, que le droit du peuple, dans cette race, étoit d'élire dans la famille : e'étoit , à proprement parler, plutôt un droit d'exclure qu'un droit d'élire.

Cette espèce de droit d'élection se trouve confirance par les monuments de la seconde race. Tel est ce capitulaire de la division de l'empire que Charlemagne fait entre ses trois enfants, oú, après avoir formé leur partage, il dit que, « si un des trois frères a un fis, tel que le peule veuille l'élire pour qu'il aucrède au ropaume de son père, ses oncles y consentiront (2).

Gette mêne diposition os trouve dans le partige que famis le-Débonaire fit entre es trios chanta, prépis Louis, et Charles, Inn 817, dans l'ascent Med d'Aria-Chaple (C) et experve dans un satire partige du nobrae remperure, fait, vaige partige du nobrae remperure, fait, vaige anna parparand, nettro Louisire, Pigni, et Louis (O, On peut voir encorre le serment que Louis-le Dépos de Compiègne, lorqui 19 fait couronnie - Moi, Louis, constitué roi par la miséricencé de Dineir et l'elevision du peutje, i promotta, ...(). Ce que je dis est confirmé par les notes du conclide de Valence, un montre de l'entre de l'entre l'entre la serve de l'entre de l'entre dis est confirmé par les notes du conclide de Valence, un ma fon, pour l'éterion de Louis, fist de term la 800, paur l'éterion de Louis, fist de

⁽⁵⁾ L'anonyme, sur l'an 752; et Orea. Centat., sur l'an 752. (3) Fabella qua post Papini morten recogitate est, avquitati ce anoctival Zechorin papa plarissum abverature. Jenandes ecclissantiques des Franços. 1. 11, p. 319.
(3) Tome v des Historium de Franço, par les pères bénédices.

^{(4) -}Ut aunquam de alterna baselos regem in sero prasumant elegra, sed es apsorum, « (fost, p. 10.)

⁽t) L'an 760,

⁽³⁾ Tome 11, lectionis antique.
(3) Édia. des expirulaires, 1. 2, p. 188.

⁽⁴⁾ Dans la expitulaire premier de l'an 806, édit, de Baluse, p. 429, art, 5. (5) Dons GoMant, Constituteus impériales , t. 11, p. 19

⁽⁵⁾ Donn Goldmat, Consciturana impériales, t. 11, p. 19 (d) Edit, de Batune, p. 5-15, art, t. 4, -6) sero aligna illoram decedena, legitimos tiños relegents, son inter cos polarias ipas divelates; red polius oppuios, paritire coverniena, unum ex lis, quem dominos volariti, religal; et hunc araior froise in loco fratte et filli superjuda.

⁽¹⁾ Capitalaire de l'on 577, édit. de Batme, p. 252

Boson , au royaume d'Arles (1). On y élit Louis; et ou donne pour principales raisons de son élection, qu'il étoit de la famille impériale (2), que Charles-le-Gros lui avoit donné la dignité de roi , et que l'empereur Arnoul l'avoit investi par le sceptre et par le ministère de ses ambassadeurs. Le royaume d'Arles, comme les autres, démembrés, ou dépendants de l'empire de Charlemagne, étoit électif et béréditaire.

CHAPITRE XVIII.

Charlemagne.

CHARLEMAGNE songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empècher l'oppression du elergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintiut par la grandeur du chef : le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage, Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de sou pouvoir, et les modèles de l'obéissauce. Il fit d'admirables réglements ; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les lois de ce priuce, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraine tout. Les prétextes pour éluder les devuirs sont ôtés; les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus (3). Il savoit punir; il savoit encore micux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Il parcouroit sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il alloit tomber. Les affaires renaissoient de toutes parts, il les finissoit de toutes parts. Jamais prince ue sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque tonjours les grauds conquerants, je

veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux étoit extrémement modéré; son caractère étoit doux, ses manières simples; il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes : mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, pent mériter plus d'excuses. Il mit une règle admirable dans sa dépense : il fat valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourroit apprendre dans ses lois à gouverner sa maison (1). On voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée d'où d tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot; il ordonnoit qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins (2), et il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les amenses trésors de ces Huns qui avoient dépouille l'univers.

CHAPITRE XIX.

Continuation du même sujet,

CHARLEMAGNE et ses premiers successeurs craiguirent que ceux qu'ils placeroient dans des lieux. éloignés ne fussent portés à la révolte ; ils crurent qu'ils trouveroient plus de docilité dans les ecelésiastiques: ainsi ils érigèrent en Allemagne un grand nombre d'évêchés, et y joignirent de grands fiefs (3). Il paroit, per quelques chartres, que les clauses qui coutenoient les prérogatives de ces fiefs n'étoient pas différentes de celles qu'on mettoit ordinairement dans ees concessions (4), quoiqu'on voie aujuurd'hui les principaux ecclésiastiques d'Allemagne revêtus de la puissance souveraine. Quoi qu'il en soit, c'étoient des pièces qu'ils mettoient en avant contre les Saxons. Ce qu'ils ne pouvoient attendre de l'indolence ou des négligenees d'un leude, ils crurent qu'ils devoient l'attendre du zèle et de l'attention agissante d'un évêque : outre qu'un tel vassal, bien loin de se servir con-

coup parlé au livre percédent.

⁽¹⁾ Done Demont, Corps diplomatique, L. 1, art. 35

⁽²⁾ Par femmes. (3) Voyen son capitulaire 111, de l'an 611, p. 486 ; art. t n 8;

et le capitulaire permire, de l'an 813 , p. 450 , act. t; et le capitulaire de la mome anuce . p. 694, url. 9 et 11 . et mures.

⁽¹⁾ Voyes le espitulaire de Filiu , de l'an ton ; son capitolaire 11, de l'an 613, art. 6 et 15; et le livre v des capitulaires, article Je?

⁽²⁾ Copitulaire de Fillis, art. 33. Vayes tont ce capitalaire. qui est un chef-d'auxve de prudence, de bonne administration.

⁽³⁾ Voyez entre suters la fondation de l'archevéché de Brème, duns le expendaire de 789, edit de Boluze , p. 245-(4) Par exemple, la défense aux juges royaux d'entrer dans le l'erritoire pour exiger les frede et autres droits. Fen ai beau-

tre eux des peuples assujettis, auroit au contraire besoin d'enx pour se soutenir contre ses peuples.

CHAPITRE XX.

Louis-le-Débonnaire.

Anguste, étant en Égypte, fit ouvrir le tombeau d'Alexandre, On lui demanda s'il vouloit qu'on ouvrit ceux des Ptolomées; il dit qu'il avoit voulu voir le roi, et non pas les morts. Ainsi, dans l'histoire de cette seconde race, on eherche Pepin et Charlemagne; on voudroit voir les rois, et non pas les morts.

Un prince, jouet de ses passions, et dupe de ses vertus mêmes; un prince qui ne connut jamais sa force ni sa foiblesse; qui ne sut se concilier ni la crainte ni l'amour; qui, avec peu de vices dans le cœur, avoit tontes sortes de défauts dans l'esprit, prit en main les rênes de l'empire que Charlemagne avoit tenues.

Dans le temps que l'univers est en larmes pour la mort de son père; dans cet instant d'étonnement, où tout le monde demande Charles, et no le trouve plus; dans le temps qu'il hâte ses pas pour aller remplir sa place, il envoie devant lui des gens affidés pour arrêter ceux qui avoient contribué au désordre de la conduite de ses sœurs. Cela causa de sanglantes tragédies (1), C'étoient des imprudences bien précipitées. Il commença à venger les crimes domestiques avant d'être arrivé au palais, et à révolter les esprits avant d'être le maitre.

Il fait crever les yeux à Bernard, roi d'Italie, son neveu, qui étoit venu implorer sa clémence. et qui mourut quelques jours après; cela multiplia ses ennemis. La crainte qu'il en eut le détermina à faire toudre ses frères; cela en augmenta encore le nombre. Ces deux derniers articles lui furent bien reprochès (2); on ne manqua pas de dire qu'il avoit violé son serment, et les promesses solennelles qu'il avoit faites à sou père le jour de son couronnement (3).

Après la mort de l'impératrice Hirmengarde, dont il avoit trois enfants, il épousa Judith; il en (v) L'outeur incretain de la Vie de Leuis-le-Débenneire , dans

- le recaril de Duchesne, t. 11, p. 245. (a) Voyen le procès-rerbal de sa dégradation , dans le recuesl
- de Ducheme, t. 11, p. 333. (3) Il bui ordonne d'avoir pour ses sœurs, ses frères, et ses neveux, one obtainme saus bornes, indeficientem misericardiam (Tagan , dans le recueit de Dochesne , t. 19 , p. 276.)

eut un fils; et bientôt mélant les complaisances d'un vieux mari avec toutes les foiblesses d'un vieux roi, il mit un désordre dans sa famille, qui entraîna la chute de la monarchie.

Il changen sans cesse les partages qu'il avoit faits à ses enfants. Cependant ces partages avoient été confirmés tour-à-tour par ses serments, ceux de ses enfauts, ot ceux des seigneurs. C'étoit vouloir tenter la fidélité de ses sujets; e'étoit chercher à mettre de la confusion, des scrupules et des équivoques dans l'obéissance; c'étoit confondre les droits divers des princes, dans un temps surtout où les forteresses étant rares, le premier rempart de l'autorité étoit la foi promise et la foi recue.

Les enfanta de l'empereur, pour maintenir leurs partages, sollicitérent le clergé, et lui donnérent des droits inouis jusqu'alors. Ces droits étoient spécieux; on faisoit entrer lo clergé en garantie d'une chose qu'on avoit vouln qu'il autorisåt. Agobard représenta à Louis-le-Débonnaire qu'il avoit envoyé Lothaire à Rome pour le faire déclarer empereur; qu'il avoit fait des partagea à ses enfants, après avoir consulté le eiel par trois jours de jeune et de prières (1). Que pouvoit faire un prince superstitieux, attaqué d'ailleurs par la superstition même? On sent quel échec l'autorité souveraine reçut deux fois, par la prison de ce prince et sa pénitence publique. Ou avoit voulu dégrader le roi, on dégrada la royauté.

On a d'abord de la peine à comprendre comment un prince qui avoit plusieurs bonnes qualités, qui ne manquoit pas de lumières, qui aimoit naturellement le bien, et, pour tout dire enfin, le fils de Charlemagne, put avoir des ennemis si nombreux, si violents, si irréconciliables, si ardents à l'offenser, si insoleuts dans son humiliation, si déterminés à le perdre (2) : et ils l'auroient perdu deux fois sans retour, si ses enfants, dans le fond plus honnètes gens qu'eux, eussent pu suivre un projet et convenir de quelque chose.

CHAPITRE XXI.

Continuation du même sujet.

La force que Charlemagne avait mise dans la

(a) Years sea lettres. (a) Voyex le procès-verbal de sa dégradation , dans le securit nation subsista assez sous Louis-le-Débonnaire pour que l'état pût se maintenir dans sa grandeur, et être respecté des étrangers. Le prince avoit l'esprit foible; mais la nation étoit guerrière. L'autorité se perdoit au dedans, sans que la puissance parût diminuer an-debors.

Charles-Martel, Pepin, et Charlemagne, gouvernerent l'uu après l'autre la monarchie. Le premier flatta l'avarice des gens de guerre : les deux autres, celle du elergé; Louis-le-Débonnaire mécontenta tous les deux.

Dans la constitution françoise, le roi, la noblesse, et le clergé, avoient dans leurs mains toute la puissance de l'état. Charles-Martel, Pepin, et Charlemagne, se joignirent quelquefois d'intérêts avec l'une des deux parties pour contenir l'autre, et presque toujours avec toutes les deux : mais Louis-le-Débonnaire détacha de lui l'un et l'autre da ces corps. Il indisposa les évêques par des réglements qui leur parurent rigides, parce qu'il alloit plus loin qu'ils ne vouloient aller euxmêmes. Il v a de très bonnes lois faites mal à propos. Les évêques, accoutumes, dans ces tempsla, à aller à la guerre contre les Sarrasins et les Saxons, étoient bien éloignés de l'esprit monastique (1). D'un autre côté, ayant perdu toute sorte de confiance pour sa noblesse, il éleva des gens de néant (2). Il la priva de ses emplois, la renvoya du palais, appela des étrangers (3). Il s'étoit séparé de ces deux corps, il en fut abandonné

CHAPITRE XXII.

Continuation du même suiet.

Mars ce qui affoiblit sur-tout la monarchie,

c'est que ce prince en dissipa les domaines (4). de Dochesec , t. st. p. 331. Voyes sousi au Vie , écrite par Té-

gen. . Tanto enim udas labucatos , na turberes con vita ipaisa , e dit l'entrue incertain, dans Buchesse, t. 11, p. 307, (1) «Pour lors les évêques et les eleres commencerent à quit-

ter les centures et les bandriers d'or, les contents encichis de pierreries qui y étoient suspendus, les habillements d'un goût exquis , les éperons , dont la richesse accabloit leurs talons. Mais l'ennemi du genre humain ne souffrit point me telle dévotion, qui stuleva contre elle les ecclesiantiques da tous les orders, at se St à elle-même la guerre. « (L'auteur incertain de la l'ie de Louis-le-Débonnaire, dans le recoeil de Ducheme, t. 11 , p. 296.)

(3) Trigan dit que ce qui se faisoit très rerement sons Char lemagne se fit communément sous Louis.

(3) Voulant contrair la noblesse, il pret pour son chambeler un certain Bénard , qui acheva de la désempérer.

(4) . Villas erglas, wor erant sei et avi et pritavi, Edelibus nes tradidit cas in possessiones sempltrenas, fecit enim boc des

lemper. (Tivan, de Cestis Ladores Pu.)

C'est ici que Nifard, un des plus judicieux historiens que nous ayons; Nitard, petit-fils de Charlensagne, qui étoit attaché au parti de Lonis-le-Débonnaire, et qui écrivoit l'histoire par ordre de Charles-le-Chauve, doit être écouté.

Il dit « qu'nn certain Adelbard avoit eu pendant un temps nn tel empire sur l'esprit de l'empereur, que ee prince suivoit sa volonté en toutes choses; qu'à l'instigation de ce favori, il avoit donné les biens fiscaux à tous eeux qui en avoient vonlu (1); et, par là, avoit anéanti la république (a). » Ainsi il fit dans tout l'empire ce que j'ai dit qu'il avoit fait en Aquitaine (3); chose que Charlemagne répara, et que personne ne répara

L'état fut mis dans cet épuisement où Charles-Martel le trouva lorsqu'il parvint à la mairerie; es l'on étoit dans ces circonstances, qu'il n'étoit plus question que d'un coup d'autorité ponr le rétablir.

Le fisc se trouva si pauvre que sous Charles-le-Chauve on ne maintenoit personne dans les honneurs, on n'accordoit la súreté à personne, que pour de l'argent (4) : quand on pouvoit détruire les Normands, on les laissoit échapper pour de l'argent (5); et le premier conseil qu'Hincmar donne à Louis-le-Bègue, c'est de demander dans nne assemblée de quoi soutenir les dépenses de sa maison.

CHAPITRE XXIII.

Continuation du même suiet.

Le clergé ent sujet de se repentir de la protection qu'il avoit accordée aux enfants de Louisle - Débonnaire. Ce prince, comme j'ai dit, n'avoit jamais donné de préceptions des biens de l'église aux laiques (6) : maia bientôt Lothaire es Italie, et Pepin en Aquitaine, quittérent le plan de Charlemagne, et reprirent celui de Charles-Martel. Les ecclésiastiques eurent recours à l'empercur contre ses enfants : mais ils avoient affoibli eux-mêmes l'autorité qu'ils réclamoient. En

^{(4) -}Hinc libertates, binc publics as propriis mibus distri buere stasit . (Nirann, I. sv. à la &o.)

^{(3) -} Rempublicam projitos annulavit. • [find.]

⁽³⁾ Voyes le livre trentième, ch. 1111.

⁽⁴⁾ Hinemar, lettre première à Louis-te-Begne. (5) Voyes le fragment de la Chroniene du monatere de Saint-

Serge d'Angers , dans Duchesne , t. 11, p. 416. (6) Voyez ce que disent les évêques dans le synode de l'an 845.

cond Tendents salion, art. A.

Aquitaine, on out quelque condescendance; en Italie, on n'obéit pas.

Les guerres civiles, qui avoient troublé la vie de Louis-le-Débonaire, furent le gerne de celles qui suivirent sa mort. Les trois frères, Lothaire, Louis, et Charles, cherchèrent, chacon de leur côté, à attirre les grands dans leur parti, et à se faire des créatures. Ils donnérent à ceux qui vou-lurent les suivre, des préceptions des hiens de l'église; et, pour gaguer la noblesse, ils lui livrèrent le clergé.

On vois, dans les opisilaires, que ces priese firent ollighé de cière l'Imporunité direct internet ollighé de cière l'Imporunité direct internet ollighe de cière l'Imporunité par l'Important de marcinet par vois douncer (r): en y vois que le clergé se croyoir plus opprimé par la nobbres que par les rois. Il proit encre que Cantér-is-Chauve fut total qui utsapas le pais le patrinoise de cept (c): soi du'il fits le plus rimité coûte lais, parc qu'il avoit dégradé sus pere la sori de cept (c): soi du'il fit le plus rimité coûte lais, parc qu'il avoit dégradé sus pere la sori ont, on vois, dans les cipilatires, des querdites contantelle entre le clergé qui deunadoit se biens, et la noblesse qui rifusoit, qu'il étholé, on qui differnit de les rendre; et les rois entre évans (3).

C'est un spectacle digne de pitié, de voir l'état des choses en est tempell. Pendant que Louis-le-Debonnaire faisoit aux églises des dons immenase de ses donaines, ses enfants distribusient les hiens du clergé aux laiques. Souvent la même main qui fondoit des abbayes nouvelles, dépouil-loit les anciennes. Le clergé n'avoit point un éta fase. On lui ótoit, il regagnoit : mais la couronne perdoit tonjour-

(c) Noyen be symode de l'un hijb, apad Teudonie sillam (art. 3 rt. 1), qui déreit tres bire l'était des chooses; annai birn que c'ental de la méme nanée, renn an palais de Veriera, art. 1a; et le symodé de Bouwalls, encoce de la même nambe, est. 3, et el 6; espondé de Bouwalls, encoce de la même nambe, est. 3, et el 6; espondés en misita Sperance, de l'an hijt, art. 20; et la letter que les évêques assemblés à Reina derivirent l'an hijt à Lembe-Germanapap, est. 8.

Lonzie-le-terminopue, art. 8.
(2) Yopes in expinistire in stills diperance, de l'an aid. La coldieux swell irribl is not courte les éviques ; de aces qu'il condieux swell irribl is not courte les éviques anisons des grcades, a la sile mais de la coldieux de la coldieux de la vezolit, ou ne l'eux accessa que ce qu'il tobil impossible de l'eux redune. Yope le sart, los, s et 23. Noye annu la l'ettre que les eviques sommilés écrivirent, l'an 254; à Louis-le-Germanique, art. 5; et l'était de l'être, de l'an de la coldieux de l'accessaire de l'extre de les existences de l'accessaire de l'extre de l'extre de l'extre de l'excessaire de l'extre de l'extre de l'extre de l'extre de l'excessaire de l'extre de l'extre de l'extre de l'extre de l'excessaire de l'extre de l'extre de l'extre de l'extre de l'extre de l'excessaire de l'extre d

(1) Veya te miner explication to Fan 14, i.e. still Spirranes. Verya man't in Cryslande of Therambel term again Marsane, der Fan 157, art. i. dates lequelle in elergia se retrarels a demander spirit in Errandia esponentia de train en posenzia de tout ce destill avoit position se la régar de Louis-In-Dissonates. Veya saussi le capitatire de Fan 18, legar Méronane, art. et 7, pp. el matterier de Fan 18, legar Méronane, art. et 7, pp. el matterier de Fan 18, legar Méronane, art. et 7, pp. el matterier de Fan 18, legar Méronane, art. et 7, pp. el matterier de Fan 18, legar Méronane, art. et 7, pp. el matterier de 18, legar Méronane, art. et 18, legar met 18, legar me

Vers la fin du règne de Charies-le-Chavve, et depuis ce règne, il ne fut plus guiere question des démèlée du elergée et des laiques sur la restlution de hieus de l'églie. Les éveque sièrent bien encore quelques noujère dans leurs remonitances à Charles-le-Charies, que l'on trouve anné derigrent à Louis-le-Germanique l'an 556 (x): mais l'un reproposient des bonts; et la réchaiment des promeses tant de fois étudées, que l'ou voit qu'ils n'avients avenue expérance de les obteins.

Il ne fut plus question que de réparer en général les torts faits dans l'église et dans l'état (a). Les rois «'engagocient de ne point ôter aux kuelse leurs hommes libres, et de ne plus donner les biens ecclésiastiques par des préceptions (3), de sorte que le clergé et la noblesse parurent «'unir d'intérêts.

Les étranges ravages des Normands, comme j'ai dit, contribuèrent beaucoup à mettre fin à ces querelles.

Les rois, tous les jours moins accrédités, et par les causes que j'ui dites, et par celles que je dirai, crurent u'avoir d'autre parti à prendre que de se mettre entre les mains des ecclésiastiques. Mais le clergé avoit affoibil les rois, et les rois avoient affoibil ie clergé.

En vain Charles-le-Chauve et sen successurapelicent-lik e elergi pour consteiri l'éxit, et en empéchet la clusi (4); en vain se servicent-lis du respect que les proples avoient pour e corja, pour susineirie clusi qu'on devoit avair pour sus (5); en vain éberchieren: lis à donner de l'autorité à leurs lois par l'autorité des cusons (6); en vain pignièrent-les les priese ecclisatiques aux peinse civiles (7); en vain, pour contre-balancer (5) Aux 8.

(a) Vayes la capitolaire de l'an 652 , set. 6 et 5;
(3) Charles-le-Charen, dans le sysode de Soisonn, dit qu'il avri promis aux réspare de ne plus donne de précryations de biens de l'église. (Capitolaire de l'an 853, set. 12, édit. de Balise, L. 12, p. 36.)
(4) Vayes dons Nitard, L. 2v. comment, après la foite de

Linktier, he reit Leuis et Cabrier consistence les réégres par autre d'instruction promète à principal le régionne autre d'instruction promète à principal le régionne autre et au merga glan ni le qui le riades, il conversait ser autre et au merga glan ni le qui le riades, il conversait ser qui pouvoiron seguet nois les saites augment à les roires, qui pouvoiron seguet nois les saites augment à les roires, et al. A Verdant, que principal de ribertal, et al. Linktier et al le ribertal de la riberta

ma subdere fui paretta, et la prascati sum subdituz.»

(6) Yayez le cupitulaler de Chaeles-le-Chauve, de Carisiaco, de l'an 357, édit. de Balase, t. 21, p. 86, articles 1, 2, 3, 4

t 7. (7) Voyen le nyoode de Pistes, de l'an 86a, act. 6; el le col'autorité du comse, donnèrent-ils à chaque évèque la qualité de leur envoyé dans les provinces (1); il fut impossible au clergé de réparer le mal qu'il avoit fait; et un étrange malbeur dont je parlerai bientôt fit tomber la couronne à serre.

CHAPITRE XXIV.

Que les hommes libres furent rendus capables de posséder des fiels,

J'at dit que les hommes libres alloient à la guerre sous leur conite, et les vassaux sous leur esigneur. Cel faisoit que les ordres de l'état se halançoient les uns les antres; et, quoique les leudes eussent des vassaux sous eux, ils pouvoient être contenus par le conne, qui cioit à la tête de

tous les honunes libres de la monarchie. D'abord (a), ces hommes libres ne purent pas se recommander pour un fief; mais ils le purent dans la suite, et je trouve que ce changement se fit duos le temps qui s'écoula depuis le règne de Gontran jusqu'à celui de Charlemagne, Je le prouve par la comparaison qu'on peut faire du traite d'Andely (3), passé entre Gontran, Childebert, et la reine Brunehault, et le partage fait par Charlemagne à ses enfants, et un partage pareil fait par Louis-le-Débonnaire (4). Ces trois actes contiennent des dispositions à peu près pareilles à l'égard des vassaux; et comme on y règle les mêmes points, et à peu près dans les mêmes circonstances, l'esprit et la lettre de ces trois traités se trouvent à peu près les mêmes à cet égard.

Mais, pour et qui concerne les hommes libres, il s'y trouve une différence quisile. Le traité d'Andely ne dit point qu'ils pausent se reconmander pour un fief, au lieu qu'on rouve, dans les partiges de Charlemagne et de Louis-le-Dobonnaire, des deusse expresses pour qu'ils pausent s'y recommander : ce qui fait voir que depois te traité d'Andely, un mouvel uage s'attroduisoit, par le le lommes libres citient devenu exprésent de la comme libres citient devenu exlement de la comme de l'autre de l'autre des les des la traités, rorsue Chaffer-Mart à saus Géls du tarrive, rorsue Chaffer-Mart à saus

distribué les biens de l'église à ses soldats, et les pitalaire de Carloman et de Louis III. deud l'erais polation.

de l'an 263, art. 4 et 5. (1) Capitolère de l'an 256, sons Charles-le-Chauve, in synodo Pantaza-naci, délit. de Boinze, art. 10. (2) Yoyez ce que j'ni dit cideous, an livre trentième, cha-

(3) Yoyez ce que j'ui dit ci-denous, an livre trentlés pière dernier, vets la fin. (3) De l'en 567, dons Geégoire de Tourz, l. 12.

(a) Voyes le chapitre suvant, où je parle plus au long de ces parlages , et les notes où ils sont cife ayant donnés, partie en fief, purtie en aleu, si se fit une espèce de révolution dans les lois féodales. Il est vraisemblable que les nobles, qui avoient déja des fiefs, trouverent plus avantaegux de recevir les nouveaux dons en aleu; et que les honnmes libres se trouvérent encore tropbeureux de les recevoir en fief.

CHAPITRE XXV.

CAUSE PRINCIPALS BE L'APPOISLISSEMENT BE LA

Changements dans les aleux.

CALLEMARY, dasa le partique dont Jili juriel can a thapitre prefection (f.), reigi qu'appes as mort les hommes de chaque rei revervient des hieraries dans le royame de leurr roi, et nou dans le royames d'un autre (5); au lite qu'un conserveries actient dans quelque rroyames que ce flut. Mini il ajoute que tout hommes libre pourroit, apperis in mort de noi septemy, a revonante libre pourroit, des présent de la respectation de la respectation de la respectation de la respectation de la respectación de la

Mais, quoique les hommes libres se recommandassent pour un fei, la milice du conte n'eu civis point affoible: il falloit toujours que l'hommes libre contribulo pour son deu, et priparti des gens qui en fiscent le service; à raison d'un bomme pour quatre manoirs; on bien qu'il préparti un homme qui servit pour lui le fiel : et quelques dans s'émai tarteduit la desaus, lié frencé corrigée, comme ; a provie let de Popin, poi d'Italie (9), and la contribute de Popin, poi d'Italie (9), and à vegialeure l'home l'autre.

(1) De l'an tod, outre Chrelen, Pepin et Louis. Il est rapporté par Goldast el par Balune , L. 1, p. 439. (3) Art. 9, p. 443, Ce qui est conforme un trainé d'Audely, dans Gegolre de Tours 1, 1 rs.

(3) Art. 10. Et il n'est point paré de ceci dans le traité d'Andréy.
(4) Dans Balane, t. 1, p. 5;6. «Licentium bebest nomopolique liber boson, qui amorera son haborit, culcumque ex bita telulo frambas volentris se concendudo (est. 5) Vapes mana le partique que Et le même casperene l'un 53; art. 6, 4616. de Balasse, p. 660.

(5) De l'an és1, cétt. de Balune, L. J. p. 485, art. 1 et s; et crité de l'an filt, sinf. p. 190, art. 1 et s; et crité de l'an filt, sinf. p. 190, art. 1 et l'umis libre homo qui quature massas vraities de prépris uso, sive fir allicujus brandicio, habrit, ipus se prasparet, et ipus in hostem pergat sève cum seriors aux, etc. Voyre le explusible de l'an ést.

edit. de Balune , t. 1, p. 450. (6) De Pun 193, insérer dons le Lui des Lambards, L. 131, titru 11, ch. 11: Ce que les historiens ont dit, que la bataille de Fontenay causa la ruine de la monarchie, est très vrai : mais qu'il me soit permis de jeter un coup d'eil sur les funestes conséquences de cette journée.

Quelque temps après cette bataille, les trois féres, Lothaire, Louis, et Charles, firent un raité dans lequel je trouve des clauses qui durent changer tout l'état politique chez les François (1).

Dans l'annonciation (2) que Charles fit au peuple de la partie de ce traité qui le concernoit, il dit que tout homme libre pourroit choisir pour seigneur qui il vondroit, du roi ou des autres seigneurs (3), Avant ee traité, l'homme libre pouvoit se recommander pour un fief; mais son aleu restoit toujonrs sous la puissance immédiate du roi , c'està-dire sous la juridiction du comte; et il ne dépendoit du seigneur auquel il s'étoit recommandé, qu'à raison du fief qu'il en avoit obtenu. Depuis ce traité, tout homme libre put soumettre son aleu an roi, ou à un autre seigneur, à son choix. Il n'est point question de ceux qui se recommandoient pour un fief, mais de ceux qui changeoient leur aleu en fief, et sortoient, pour ainsi dire, de la juridiction civile pour entrer dans la puissance du roi ou du seigneur qu'ils vouloient choisir.

Ainsi ceux qui étoient sutrefois nûment sous la puissance du roi, en qualité d'houmes libres sous le conte, devinerent insensiblement vassaux les uns des autres; puisque chaque homme libre pouvoit choisir pour seigneur qui il vouloit, ou du roi, on des antres seigneurs.

» Qu'un honame changeant en fief une terre qu'il possédoit à perpétuifs, ces nouveaux fiefs ne pouvoient plus être à vie. Aussi voyons-nous, un monest après, une loi géuérale pour donter lesés aux enfants du possesseur : elle est charles-le-Chauve, un des trois princes qui contractérent (4).

Ce que j'ai dit de la liberté qu'eurent tous les hommes de la monarchie, depuis le traité des trois frères, de choisi pour seigneur qui ils voutoient, du roi ou des autres seigneurs, se confirme par les actes passés depuis ce temps-là.

Du temps de Charlemagne, lorsqu'un vassal

p- is, corrents: apad Marxaux.

(3) Admircratic.

(3) -Ut messpelages liber bosse in mostro regne seniore

 (3) «Ut monspinger liber house in nontro regne sentoceme quem voluerit, in noble et in nontris fidelibus, accipint.» (Arlicie 2 de l'Annovelation de Charles.
 (4) Capitalaire de l'un 277, lit. 1112, ext. 9 et 10, apad Geration

(a) Capatanar de l'un arrival, Litt, ett., ett., ett. de co-sension. Similatre et de vassallis nostris faciendem est, etc. de rapitalaire se ropporte à un antre de la même année et du saête lueu, art. 2.

avoit reçu d'un seigneur une chose, ne valdt-elle qu'un sou, il ne pouvoit plus le quitter (1). Mais sous Charles-le-Chauve les vassus purent impunément auivre leurs intérêts on leur caprice : et ce prince s'exprime s'fortement la-dessus, qu'il seamble plutôt les inviter à jouir de cette liberté, qu'à le restreindre (2). Du temps de Charlemagne, les bénéfices étoient plus personnels que rédes; dans la saite ils deviracent plus rées que personnels.

CHAPITRE XXVI.

Changement dans les fiefs.

It. n'arriva pas de moindres changements dans les ficfs que dans les aleux. On voit, par le capitutnlaire de Compiègne, fait sous le roi Pepin (3), que ceux à qui le roi donnoit un bénéfice donnoient eux-mêmes une partie de ce bénifice à divers vassaux; mais ces parties n'étoient point distinguées du tout. Le roi les étoit lorsqu'il étoit le tout ; et, à la mort du lende, le vassal perdoit aussi son arrière-fief; un nouveau bénéficiaire venoit, qui établissoitaussi de nouveaux arrière-vassaux. Ainsi l'arrière-fief ne dépendoit point du fief; e'étoit la personne qui dépendoit. D'un côté, l'arrière-vassal revenoit au roi, parce qu'il n'étoit pas attaché pour toujours au vassal; et l'arrière-fiel revenoit de même au roi, parce qu'il étoit le sief même, et non pas une dépendance du fief,

Tel étoit l'arrière- xaschage lorsque les fiefa étoient amovibles; et il étoit encore pendant que les fiefa fureul à vie. Cela changes lorsque les fiefs passèrent anx héritiers, et que les arrière-fiefs y passèrent de même. Ce qui relevoit du roi immédiatement n'en releva plus que médiatement; et la puissance roujales er touvas, pour ainsi dire, reculté d'un degré, quelquefois de deux, et souvent davantage.

On voit dans les livres des fiefs (4) que, quoi-

(1) Capitulaire d'Att-la-Chopelle , de l'am 813, art. 16. - Quod milius seniorem anum direttor, porquam ab eo acceprrit valente solidum anum.» Et le capitaînire de Pepin, de l'am 253,

(i) Yope to explainable of Catalone, de Ten 86, ext. In st. 3, clit. de Baisa, t. 11, p. 3, dann lespel to not ext. In st. 3, clit. de Baisa, t. 11, p. 3, dann lespel to not ext. In st. 2, clit. de Baisa, t. 11, p. 3, dann lespel to most text and st. 2 dans de colon hall se est caus an architecture non places. Let al the mainten st. and allow mainten st. and allow mainten st. and allow mainten st. and allow response of the st. 11, vents at all limes tips transpalled or partice among delli Commentum., et quod Dena illi conjecte, et al ultim senioren supature protest, particle habberts.

(3) De l'an 757, art. 6, édit. de Balese, p. 189. (4) Liv. E, ch s.

que les vassaux du roi pussent donner en fief. c'està-dire en arrière-fief du roi, cependant ces arrière-vassaux ou petits vavasseurs ne pouvoient pas de même donner en fief; de sorte ene ce qu'ils avoient donné, ils pouvoient toujours le reprendre. D'ailleurs, une telle concession ne passoit point aux enfants comme les fiefs, parce qu'elle n'étoit point censée faite selon la loi des fiefs.

Si l'on compare l'état où étoit l'arrière-vasselage du temps que les deux sénateurs de Milan écrivoient ces livres, avec celui où il étoit du temps du roi Pepin, on trouvera que les arrière-fiefs conserverent plus long-temps leur nature primi-

tive que les fiefs (1).

Mais lorsque ces sénateurs écrivirent, on avoit mis des exceptions si générales à cette rècle, qu'elles l'avoient presquo anéantie. Car, si celui qui avoit reçu un fief du petit vavasseur l'avoit suivi à Rome dans une expédition, il acquéroit tous les droits de vassal : de même, s'il avoit donné de l'argent au petit vavasseur pour obtenir le fief, celuici ne pouvoit le lui ôter, ni l'empêcher de le transmettre à sou fils, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu son argent (a). Enfin cette règle n'étoit plus suivie dans le sénat de Milan (3).

CHAPITRE XXVII.

Autre changement arrivé dans les 6efe

Du temps de Charlemagne (4), ou étoit obligé, sous de grandes peines, de se rendre à la convocation, pour quelque guerre que ce fût; on ne recevoit point d'excuses; et le comte qui auroit exempté quelqu'un auroit été puni lui-même. Mais le traité des trois frères (5) mit là-dessus une restriction qui tira, pour ainsi dire, la noblesse de la main du roi(6); ou ne fut plus teun de suivre le roi à la guerre que quand cette guerre étoit défensive. Il fut libre, dans les autres , de suivre son seigneur, ou de vaquer à ses affaires. Ce traité se rapporte à un autre, fait einq ans auparavant entre les deux frères Charles-le-Chauve et Louis

(+) Au moins en Italie et en Atlemagne. (a) Liv. 1 des Seds , ch. 1.

(3) that

(4) Capitolaire de l'au 800 , art. 7, édit. de Baluze, p. 365. (b) dpud Marraum, l'au 347, édit. de Balese, p. 42.

(8) - Volumes at rejuscemque nostrum home, la copur que regno nit, cum ernicer suo in hostem, vel alia suis utilitatibus, pergat; nui talia regul luvasio quam Laucasori dicunt, quod abelt, acciderit, at counts popular litius regni ad care repellendom communiter pergut - (Art. 5, shaf., p. 44-)

roi de Germanie, par lequel ces deux frères dispensèrent leurs vassaux de les suivre à la guerre. en cas qu'ils fissent quelque entreprise l'un contre l'autre; chose que les deux princes jurerent, et qu'ils firent jurer aux deux armées (1).

La mort de cent mille Fraucois à la bataille de Fontenay fit penser à ce qui restoit encore de noblesse que, par les querelles particulières de ses rois sur leur partage, elle seroit enfin exterminée . et que leur ambition et leur jalonsie feroient verser tout ce qu'il y avoit encore de sang à répandre (2). On fit cette loi, que la noblesse ne seroit contrainte de suivre les princes à la guerre que lorsqu'il s'agiroit de défendre l'état contre une invasion étrangère. Elle fut en usage pendant plusieurs siècles (3).

CHAPITRE XXVIII.

Changements arrivés dans les grands offices et dans les fiefs.

In sembloit que tout prit un vice particulier, et se corrompit en même temps. J'ai dit que, dans les premiers temps, plusieurs fiels étoient aliènes à perpétuité : mais e'étoient des cas particuliers, et les fiefs en général conservoient toujours leur propre nature; et si la couronue avoit perdu des fiefs, elle en avoit substitué d'autres. J'ai dit encore que la couronne n'avoit jamais aliéné les grands offices à perpétuité (4).

Mais Charles-le-Chauve fit un reglement genéral, qui affecta également et les grands offices et les fiefs : il établit, dans ses capitulaires, que les comtés seroieut données aux enfants du comte ; et il voulut que ce réglement eut encore lieu pour les fiefs (5),

Ou verra tout-à-l'heure que ce réglement recut une plus grande extension; de sorte que les grands (1) Acad Argentocentum Jame Boluse . Capitalaires . tom. 18.

(2) Effectivement on fat in mobleme and \$1 or traits. Voyen Nitzeri, I. 17.

(3) Voyes la loi de Goy, rei des Romains; parmi celles qui ent été ajentées à la Loi salique et à celle des Lombards, t. vz., \$ 2 . done Erhard. (4) Des autrurs ont dit que la couté de Toulouse avoit été dounée par Charles-Mertel, et puess d'aéritier en héritier

juoqu'un dernier Raysnoud : mais, at cela est , ce fut l'effet de quelques circonstances qui parent engager a cheixir les comtes de Toniouse parmi les enfants du dernier possesseur. (5) Voyes son capitalairs de l'an \$77, tit. 122, urt. 9 el 10, speed Carizzacum. Ce capitulaire se rapporte a un autre de la messa

année et du même lieu, art. 3.

offices et les fiefs passèrent à des parents plus éloigres. Il suivit de la que la plupart des seigneurs, qui relevoient immédiatement de la couronne, n'en relevèrent plus que médiatement. Ces comtes qui rendoient autrefois la justice dans les plaids du roi, ces comtes qui menoient les hommes libres à la guerre, se trouvérent entre le roi et ses hommes libres; et la puissance se trouva encore reculée d'un degré.

Il y a plus : il paroit par les capitulaires que les comtes avoient des bénéfices attachés à leurs contés, et des vassaux sous eux (1). Quand les contés furent béréditaires, ces vassaux du comte ne farent plus les vassaux immédiats du roi; les bénéfices attachés aux comtés ne furent plus les bénéfices du roi; les comtes devinrent plus paissants, parce que les vassaux qu'ils avoient déja les mirent en état de s'en procurer d'autres,

Pour hien sentir l'affoiblissement qui en résulta à la fin de la seconde race, il n'y a qu'à voir ce qui arriva au commencement de la troisième où ls multiplication des arrière-fiefs mit les grands rasun au désespoir.

Cétoit une coutume du royaume, que, quand les ainés avoient donné des partages à leurs cadets, ceux-ci en faisoient hommage à l'ainé (2); de mnière que le seigneur dominant ne les tenoit plus qu'en arrière-fief. Philippe-Auguste, le due de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Boulopre, de Saint-Paul, de Dampierre, et autres seipæurs, déclarèrent que dorénavant, soit que le bel filt divise par succession on autrement, le tout reieveroit toujours du même seigneur, sans aucun seigneur moyen (3). Cette ordonnance ne fut pas gineralement suivie; car, comme j'ai dit ailleurs, il étoit impassible de faire, dans ces temps-là, des ordonnances générales: mais plusieurs de nos coutumes se réglérent là-dessus.

CHAPITRE XXIX.

De la nature des fiefs depuis le règne de Charles-le-Chaure, I'as dit que Charles-le-Chauve vonint que,

(1) Le espitulaire ser de l'an Sea, art. 7; et celui de l'au Seb,

art 6, sur les Espagnola; le recueil des capitulaires, 1. v. urt. toi; et le capitalaire de l'an 869, art. 2; et celui de l'au 877, art, 13. tellt, de Balune. (1) Comme il parolt par Othon de Fritingue, des Gestes de

Fridirit , L tt, ch. KEIK. [1] Yepra Pordonance de Philippe Auguste, de l'an 1209. duc, le nouveau recusit.

quand le possesseur d'un grand office ou d'un fief laisseroit en mourant un fils, l'office ou le fief lui fût donné. Il seroit difficile de auivre le progrès des abus qui en résultérent, et de l'extension qu'on donna à cette loi dans chaque pays. Je trouve, dans les livres des fiefs (1), qu'au commencement du règne de l'empereur Conrad II, les fiefs, dans les pays de sa domination, ne passoient point aux petits-fils; ils passoient sculement à celui des enfants du dernier possesseur que le seigneur avoit ehoisi (2); ainsi les fiefs furent donnés par une espèce d'élection que le seigneur fit entre ses enfants

J'ai expliqué an chapitre XVII de ce livre comment, dans la seconde race, la couronne se tronvoit à certains égards élective, et à certains égards héréditaire. Elle étoit héréditaire, parce qu'on prenoit toujours les rois dans cette race; elle l'étoit encore parce que les enfants succédojent : elle étoit élective, parce que le peuple choisissoit entre les enfants. Comme les choses vont toujours de proche en proche, et qu'une loi politique a toujours du rapport à une sutre loi politique, on suivit pour la succession des fiefs le même esprit que l'on avoit suivi pour la succession à la couronne (3). Ainsi les fiefs passérent aux enfants, et par droit de succession et par droit d'élection; et chaque fief se trouva, comme la couronne, électif et héréditaire.

Ce droit d'élection, dans la personne du seigueur, ne subsistoit pas (4) du temps des auteurs des livres des fiefs (5), c'est-à-dire sous le règne de l'empereur Frédérie Ier.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet,

In est dit, dans les livres des fiefs (6), que uand l'empereur Conrad partit pour Rome, les fidèles qui étoient à son service lui demandèrent de faire une loi pour que les fiefs qui passoient aux enfants passassent aussi aux petits-enfants; et que celui dont le frère était mort sans héritiers

(2) -Sic progressom est, ut ad Slice deveniert in quem domiaus bee vellet beurficiem coafresare. . [Sid.] (3) Au moins en Italie et en Allemagna (4) -Qued hodie its stabilitum est, ut ad owner sequaliter re-

miat. (Liv. r des fiefe, tit. r.)

(5) Gerardos Nigee, et Aubertus de Orto. (6) Liv. s des ficis, tit. s.

légitimes pût succèder au fief qui avoit appartenu à leur père commun : cela fut accordé.

On y ajuste, et il faut se souvenir que reux qui parteut visione da tempa de l'empereur Frideire l'(), que les anciens jories consultes a voient toujours tenu que la succession des fede en ligne collatirale ne passoir point au-delt des frères germains, quoisjue, dans des temps modernes, on l'esti portei jusqu'au septilem degré, comme, par de droit nouveau, on l'avoit porte en ligne directe jusqu'il Finfini (s). » C'est simi que la loi de Cound reçeu peu à pou des cettaions.

Touts est choes supposées, la simple esture de l'hônier de France fev toir que la perpétuiré de life s'établis plus tôt en France qu'en concern de l'apper en 100 f, les choes se trouvrier couve en Alemagn. Les roya comme élle févier utilisée encore en Allemagn comme élle févier utilisée France son le règne de Charles-le-Charve, le Grance son le règne de Charles-le-Charve, le de Charles-Charve, il se fid e lete chargement, que Charles-le-Simple e trouva hors d'état de dispotaré a lor majorin érapagir est de l'appear pour les des l'appears de l'appear pour les des l'appears de l'appear pour les des l'appears de l'appear pour l'appears de l'appear pour l'appear de l'appear pour l'appear de l'appear pour l'ap

La foiblesse d'esprit de Charles-le-Chauve mit en France uoe égale foiblesse dans l'état. Mais comme Louis-le-Germanique son frire, et quelques uns de ceux qui lui succédérent, eurent de plus grandes qualités, la force de leur état se soutint plus locg-temps.

Que dis -jo? Feut-être que l'humcur flegmatique, et, j'ose le dire, l'immutabilité de l'esprit de la nation allemande, résista plus loug-temps que celui de la nation françoise à cette disposition des choese, qui faisoit que les fiefs, comme par une tendresse naturelle, se perpétuoient dans les familles.

J'ajont que le royaume d'Allemagne ne fau pas devasté, et, pour mais dire, naientes, comme le fat celui de France, par ce grare particulier de genere que lui frente les Normande et les Sarrasian. Il y avoit moins de richenses en Allemagne, courrie, plus de manuis à franchir, plus de fortes à printere. Les princes, qui us virent pas à chaque minant l'ésta prêt à tamber, eurem minos hosoin de leurs vanaux, e'cut-à-drier en dépendirent minos. Et il y a apparence que, si les emprevars

(+) Cojas l'e très bien prosesé. (1) Liv. + des defs. UI . z. d'Allemagne n'avoient été obligés de s'aller faire couronner à Rome, et de faire des expéditions continuelles en Italie, les fiefs auroient conservé plus long-temps chez eux leur nature primitive.

CHAPITRE XXXI.

Comment l'empire sortit de la maison de Charlemagne.

L'zmrinz qui, au préjudice de la branche de Charles-le-Chauve, avoit déin été doune aux batards de celle de Louis-le-Germanique (1), passa encore dans une maison étrangère, par l'élection de Conrad, due de Franconie, l'an 912. La branche qui régnoit en France, et qui pouvoit à peine disputer des villages, étoit encore moins en état de disputer l'empire. Nous avons un accord passé entre Charles-le-Simple et l'empereur Henri Ier, qui avoit succède à Conrad. On l'appelle le pacte de Bonn (2). Les deux princes se rendirent dans un navire qu'oo avoit placé au milieu du Rhin, et se jurerent une amitié éternelle. Oo employa un mezzo termine assez bon. Charles prit le titre de roi de la Fraoce occidentale, et Henri celui de roi de la France orientale. Charles contracta avec le roi de Germanie, et non avec l'empereur.

CHAPITRE XXXII.

Comment la couronne de France passa dans la maison de Hugues Capet.

Unitariar des firés et l'établissement giéretal des arrières des fisiques le gouvernement politique, et formièrent le gouvernement food. As tille de cette molitique la condendra de de vassaux, que les rois avoiest ens, ils n'es curent plus que quelques uns, dont les autres d'époderent. Les rois in eurent presque plus d'autres postvoirs, et pas de la grande post par tart durante postretir, et pas de la grande post per tart d'autres postvoirs, et pas de la grande post per la contract de produit de la contract de la contract de produit pas de la grande post per la contract produit vassaux n'obbierent plass; et ils es revivent même de beur arrière-vassaux pour ne plus obsér, Le rois, prése de beur donnières, réduits nux

⁽¹⁾ Arnoul et son Sis Lonis IV. (2) De l'un 236, rapporté par Aubert-le-Mire, cod Donationam pravan, ch. xxvii.

rilles de Reims et de Laon, resterent à leur nerei. L'arbre étendit trop loin ses branches, et le tête se sécha. Le royaume se trouva sans donaine, comme est aujourd'hui l'empire. On sonna la couronne à un des plus puissants vas-

No. Normanda responsed le repussuse i literativa de periodici de consiste de periodici de colora de colora de la colora de periodici de colora d

L'empire étoit sorti de la maison de Charlempe dans le resupe que l'Béréside des fiefs ne établissistique comme une condescendance. Elle tainéne plus trafe en usage chez les Allemands que chez las François (s) : cels fit que l'empire, moidiré comme un fief, fut électif. Au contraîre, qual la couronne de France sorti de la maison de Charlemagne, les fief écient récliement blachers dans ce response la couronne, comme

ua graed fief , le fut aussi.

Du reste, on a eu grand tort de rejeter aur le monent de cette révolution tous les changements qui étoient arrivés, on qui arrivérent depais. Toot se réduisit à deux évenements : la magnalle régnante dançax, et la couronne fut unie à na grand fief.

CHAPITRE XXXIII.

Quelques conséquences de la perpétuisé des fiefs.

Le xaivit de la perpétatife des fiefs que le droit d'altesse et de primogéniture s'établit parmi les Prançois. On ne le coanoissoit point dans la prenière race (3): la couronne se partagorit entre les firres; les alexas se divisoisent de même; et les fiefs, amovibles ou à vie, n'étant pas nn objet de

(1) Yoyen la capitalaire de Charles-le-Chaure, de l'an 375 quel Cerislacum, sur l'importance de Parts, de Saint-Benys, et des chitesum sur la Loire, dans ces tempa-là. (3) Yoyen ci-denses le ch. xxx, p. 3ch. succession, ne pouvoient pas être un objet de partage.

Dans la seconde race, le titre d'empereur qu'avoit Louis-le-Débonnaire, et dont il honora Lothaire, son fils ainé, lui fit imaginer de donner à ce prince une espèce de primauté sur ses cadets. Les deux rois devoient aller trouver l'empereur ehaque année, lui porter des présents, et en recevoir de lui de plus grands; ils devoient conférer avec lui sur les affaires communes (1). C'est ce qui donna à Lothnire ces prétentions qui lui réussirent si mal, Quand Agobard écrivit pour ce prince (a), il allégua la disposition de l'empereur même, qui avoit associé Lothaire à l'empire, après que, par trois jours de jeune et par la célébration des saints sacrifices, par des prières et des anmônes. Dieu avoit été consulté ; que la nation lui avoit prêté serment, qu'elle ne pouvoit point se parjurer; qu'il avoit envoyé Lothaire à Rome pour être confirmé par le pape. Il pèse sur tout ceci, et non pas sur le droit d'ainesse. Il dit bien que l'empereur avoit désigné un partage aux cadets, et qu'il avoit préféré l'ainé : mois en disant qu'il avoit préféré l'alné, c'était dire en même temps qu'il anroit pu présérer les ca-

dets. Mais quand les fiefs fareent béréditaires, le droit d'ainesse résubit dans la sucression des fiets, et d'ainesse résubit dans la sucression des fiets, et par la subner nième, dans celle de la couranne, qui étoit le grand fief. La loi ancienne, qui ton moit des partages, ne subsista plus : les fiets étant chargès d'un service, il falloit que le pousseur thange d'un service, il falloit que le pousseur fiet en état de le remplir. On établit un droit de primograture; et la raison de la loi féculse force celle de la lié pluigine ou crivie.

Les fiefs passant aux enfants du pouesseur, les seigneturs perdoient la liberté d'en dispouer, les pour s'en dédommager, ils établirent an droit qu'on appeta droit de rachat, dont parlent nos contumes, qui se pays d'abord en ligne directe, et qui, par usage, ne se pays plus qu'en ligne collatérale.

Eientôt les firfs purrent être transportés aux étrangers, comme un bien patrimonial. Cela fit naître le droit de lods et ventes, établi dans presque tout le royaume. Ces droits firent d'abord arbitraires; mais quand la pratique d'accorder ces permissions deviat générale, on les fixa dans chaque contrêc.

Le droit de rachat devoit se payer à chaque mu-(1) Veges le capitulaire de l'au 513, qui controit le premier

⁽¹⁾ Voyes la Loi solique et la Loi des Ripanires, su titre de fest.

partage que Louis-le-Débannoire de entre ses enfants.

(2) Voyes ses deux lettres a ca sajet, dont l'anc a pour litre de Divisione imperii.

tation d'héritier, et se paya même d'abord en lione directe (1). La coutume la plus générale l'avoit fixé à une sunée de revenu. Cela étoit oséreux et incommode au vassal, et affectoit, pour ainsi dire, le fief. Il obtint souvent, dans l'acte d'hommage, que le seigneur ne demanderoit plus pour le rachat qu'une certaine somme d'argent(2), laquelle, par les changements arrivés aux monnoies, est devenue de nulle importance : niusi le droit de rachat se trouve aujourd'hui presque réduit à rien, tandis que celui de lods et ventes a subsisté dans toute son étendue. Ce droit-ei ne concerpaut ni le vassal ni ses héritiers, mais étant uu cas fortuit qu'on ne devoit ni prévoir ui atteudre, on ne fit point ces sortes de stipulations, et on continua à payer une certaine portion du prix.

Lorsque les fiefs étoient à vie, on ue pouvoit pas donner une partie de son fief, pour le tenir pour toujours en arriere-fief; il eti été abunde qu'un simple unsfrutier ett disposé de la proprièté de la choce. Mais lorqu'ils devirrent perpiètuels, cela ful permis (3), avec de certaines retrictions que mirent les coutumes (4); ce qu'on appela se joure de son fief.

La perpétuité des firés ayant fait établir le drois de rachas, les filles purent succéder à un firé, au détant des milles. Car le seigneur donnant le feu fai às fille, il multiplioit les cas de son drois de rachas, parce que le mari devois le payer comme la femme (5). Cètte disposition ne pouvoit avoir fieu pour la couronne; car comme elle ne relevoit de persouse, il ne pouvoit point y avoir de drois de rachast sur elle varier de avoir de drois de rachast sur elle sur avoir de drois de rachast sur elle .

La fille de Guillauser V, conte de Toolouse, en encecha pa la comit. Dans la suite, Alliènor nescocida à I Aquisiaine, et Mathilde à la Normandie et el the drait de la succession des filles parat, dans ces temps-là, si bien établi, que Louis-Leune, speir la dissolution de son marige avec Alémer, ne fit necune difficulté de lui rendre la Guinne. Comme ces deux exemples anvirent de très près le premier, il faut que la loi générale qui appoid les fermes à la succession des fiefs, se sois instruduire plus tard dans la comté de Tou-louse, que dans les provinces du resputame (6).

(c) Voyez l'ordonnance de Philippe-Auguste, de l'an 1209, sur les ficfs.

(2) On trouve dons les chartres plesients de cra conrentions,

comme dess le cuptivilaire de Vendésse et trial de l'abbaye de Saint-Cyprien, en Poissu, dont M. Galland, p. 15, a donné des extrains.

(3) Mais on ne pouroit pas shriger le Sef., c'est-a-dire en étrindre une portion.

(4) Elles Seirent la pertion dont en pouroit se jouer.

(5) C'est pour cela que le arigneur contraignoil la veuve de se remarier.

(6) La pinpart des grandes moisses avoient leure lots de sec-

La constitution de divers royaumes de l'Europea suivi l'état actuel où étoient les fiefs dans les temps que ces royaumes ont été fondés. Les femmes ne succédérent ni à la couronne de France, ni à l'empire, parce que, dans l'établissement de ces deux monarchies, les femmes pe pouvoient succèder aux fiefs : mais elles succèdérent dans les rovaumes dont l'établissement suivit celui de la perpétuité des fiefs, tels que ceux qui furent fondés par les conquêtes des Normands, ceux qui furest fondés par les conquêtes faites sur les Maures; d'autres enfin, qui, audelà des limites de l'Allemagne, et dans des temps assez modernes, prirent, en quelque façon, une seconde naissance par l'établissement du christianisme.

Quand les ficis étoient mortibles, on les donnôt à des gras qu'étient en état de les servir; a cont à des gras qu'étient en état de les servir; a et il n'étoit point question des misours. Mais, a quand à fis trare proptients, les séqueurs privent le fif jusqu'à la majorié, soit pour augmenter leur peute, soit pour faire élevre le popille leur peute, soit pour faire élevre le popille dans l'exercise des armes (1). Cest ce que nos continues appellent la parle-aolite, laquelle est des fondés un d'autres principes que ceux de la tatèle, et un est enfertment disinter.

Quand les fiefs étoient à vie, on se recommandoit pour un fief; et la tradition réelle, qui se faisoit par le scentre, constatoit le fief, comme fait aujourd'hui l'hommage. Nous ne voyons pas que les comtes, ou même les envoyés du roi, reçussent les hommages dans les provinces; et cette fonction ne se trouve pas dans les commissions de ces officiers qui nous ont été conservées dans les capitulaires. Ils faisoient hien quelquefois préter le serment de fidélité à tous les sujets (2): mais ce serment étoit si peu un hommage de la nature de ceux qu'on établit depuis, que, dans ces derniers, le serment de fidélité étoit une actiou jointe à l'hommage, qui tantôt suivoit et tantôt précédoit l'hommage, qui n'avoit point lieu dans tous les hommages, qui fut moins solennelle que l'hommage, et en étoit entièrement distincte (3).

crision particulières. Toyrs ce que M. de La Thomsonière nous dit sur les maiseau du Bezel.

(1) De veit desse le cupitalaire de l'année 277, aped Carisiatem, set. 3, édit. de Balone, L. II., p. 169, le moment di les rois frent administrer les Sés pour les conserver aux meseux : exemple qui fut voiri par les arigneere, et donna l'origine à eq

que nove appelose la garde-sobla. (2) On en trouve la formule demie capitalaire 21 de l'un 800 Voyez usui celui de l'un 534, urs. 23 et autres.

(3) M. du Cango, se mot Haminism, p. 1763, et se mot Fidelitar, p. 176, cité les chartres des anness hommages on ces defference se trouvest, et grand nombre d'assorités qu'on peut voir. Dans l'hommage, le vassal metted se mais dans celle du Les contres et les envoyés du roi faisoient encore, dans les occasions, donner aux vassaux dont la fidélité étoit suspecte, une assurance qu'on appeloit férmitas (1); mais cette assurance ne pouvoit être un hommage, puisquo les rois se la donnoient entre eux (2).

Quo si l'abbé Suger parie d'une chaire de Dagobert, où, selon le rapport de l'antiquité, les ros de France avoient coutume de recevoir les hommages des seigneurs (3), il est clair qu'il emploie iei les idées et le laugage de son temps.

Lorsque les fiefs passérent aux héritiers, la reconnoissance du vassal, qui n'étoit dans les premiers temps qu'une chose ovrasionelle, detiat une action réglée; elle fut faite d'une manière plus échatone, elle fut remplie de plus de formalités, parce qu'elle devoit porter la mémoire des devoirs réciproques du seigneur et du vassal dans tous les âges.

Je pourrois croire que les hommages commercrenta évicibil du tempa de roi Pepin, qui est le temps où j'ai dit que plusieurs héoriées furent domnés à perpetuite mais je le cruirois avec précaution, et dans la susposition sente que les auteurs des auteures anuales des Franca nisent pas été des ignorents, qui , d'étralisation, des en les irre, fits à trofisite que l'auteur de la commanda de la commanda de la raison de la commanda de la commanda de la commanda de partie suitant les tuages qu'ils voysient pratiquer de de leur temps (2).

CHAPITRE XXXIV.

Continuation du même sujet.

Quant les fiefs étoient amovibles ou à vie, ils

suggest, et jusoit e berment de fidélité se fainsit en jurant sur lus érasples. Unossença se faisont u granet : le servant de fice. Bat, édount. Il en y avoit que bestgeneu qui plu recevere l'inoumage, mois ses officiers pouvoient pecudire le serment de John les Veyes Littleion, sect, sei et sert. Foi et Bannage, c'est délité et hommage.

- (1; Ceptulaire de Charles-le-Chaure, de l'an 160, post redisses d'enfocciobse , uet. 3, edst. de Balure , p. 145.
 - (3) Bird., art. 1. (1) Lib. de Administrations see
 - (i) Anno Beelves , cap. avil.
- (a) Tanalio wnit su vassalice se commendana, per monas Stranonta jurveit melta, et innoneratella, reliquiti sanctorum musimpioneas, et fidelitatem promisa Pippino. Il semblerest
- mais y account in an homenage et un serment de fidelist. Yoyez note 3, paga percedente deuxunge colonne.

u'appartensient guire qu'aux lois politiques : éetpour recla que, daux les lois civiles de ces tempsla, il est fait ai peu de mention des lois des fets. Mais, longuiris desiurent héréditaires, qu'ils purent se donner, se vendre, se l'égarqu'ils purent se donner, se vendre, se l'égarle de la commerce de l'appartensier de l'appartensier de pour les des considéres éconem en obligation au service milliaire, tenois ut droit politique; considére comme un gener de bien qui était dans le commerce, il tenois au droit évil. Ceda donna naissacce aux lois éviles sur les fiér.

Les fisé étant devenus béréditaires, les lois concennant Forde de succession durant être des successions durant être relatives à la perpetuité des fisés, Ainai s'établies, relatives à la perpetuité des fisés, Ainai s'établies et de la loi salique (1), evite regle du droit frampsis, propres marie un siècul, sun grand-onte, auroient été de dance au seigueur; aunsi ent seint, un grand-onte, auroient été de donne au seigueur; aunsi ente trègle n'eu-telle d'alord lieu que pour les firés, comme uous l'appresons de Boutilier (2).

Les find citted devenue hieróditives, les este goursar, qui decenius voller à ce que le fiel foit servi, estjevent que les filles qui decient servi, estjevent que les filles qui decient servi per les prosent se marier anna leur consenmiles, ne possent se marier anna leur consenmiles, per possent se marier sans leur consenvirent, pour les nales, me disposition fécdule et une disposition civile. Dans un este parveil, dipositions pour les succession future, dans la vue que sons les yeux du seignerer, on fit des avais les sentes sobles currente hi dabend la liberd le dissente sobles currente hi dabend la liberd le dissente sobles currente hi dabend la liberd le disconsente four tremargia liberari (1) et al. darforius (5).

comme tout remarque noyer (5) et Autremus (6). Il est inutile de dire que le retrait lignager, foudé sur l'ancieu droit des parents, qui est un mystère de notre ancieuue jurisprudence françoise que je n'ai pas le temps de développer, ne put avoir lieu, à l'égard des ficfs, que lorsqu'ils devinent perpétuels.

Italiam, Italiam..... (7). Je finis le traité des fiels où la plupart des auteurs l'ont commencé.

- (1) An litte des Alexa. (2) Liv. Iv. de Feadu, tit, un
- (1) Somme rarnie, L. t. tit. 14271, p. 447.
- (a) Survent une ordennance de anot Louis, de l'an 23/6, pour consister les contennes d'Anjou et du Valine, ceux qui suront le bail d'une âlla bérétière d'un žef donneront aucarer au régatur qu'elle ne sera marire que du son consente.
- (5: Décision 155, n° 8; et 204, n° .8
- (6) In capet. That,, decision 453, (7) Energ., 8th. 111, v. 523.

DÉFENSE

DE

L'ESPRIT DES LOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

Ox a divisé cette défense en trois parties. Dana la première, on a répondu aux reproches généraux qui ont été faits à l'auteur de l'Esprit des Lois. Dans la seconde, on répond aux reproches particuliers. La troisième contient des réflexions sur la manière dont on l'a critiqué. Le public va connoître l'état des choses; il pourra juger.

Quoique l'Esprit des Lois soit un ouvrage de pure politique et de pure jurisprudence, l'auteur a eu souvent occasion d'y parler de la religion chrétienne : il l'a fait de manière à en faire sentir toute la grandeur; et, a'il n'a pas eu pour objet de travailler à la faire croire, il a cherché à la faire aimer.

Cependant, dans deux feuilles périodiques qui ont paru coup sur coup(1), on lui a fait les plus affreuses imputations. Il ne s'agit pas moins que de savoir s'il est spinosiste et déiste; et, quoique ces deux accusations soient par elles-mêmes contradictoires, on le mêne sans cease de l'une à l'autre. Toutes les deux, étant incompatibles, ne peuvent pas le rendre plus coupable qu'une seule; mais toutes les deux peuvent le rendre plus odieux.

Il est done spinosiste, lui qui, des le premier article de son livre, a distingué le monde matériel d'avec les intelligences spirituelles,

Il est done spinosiste, lui qui, dans le second article, a attaque l'atbéisme. » Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effeta que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité : car, quelle plus grande absur-

(e) L'une du 9 octobre 1719, l'autre du 16 du mêma mois.

dité qu'une fatalité aveugle qui auroit produit des étres intelligents ? »

Il est donc spinosiste, lni qui a continué nar ces paroles : » Dieu a du rapport avec l'univers . comme créateur, et comme conservateur (1) : les lois selon lesquelles il a créé, sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces regles, parce qu'il les connoît; il les connoît, parce qu'il les a faites; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance. »

Il est donc spinosiste, lui qui a ajouté : « Comme nous voyons que le monde, formé par le mouvement de la matière, et privé d'intelligence, subsiste toujours, etc. (2). -

Il est donc apinosiste, lui qui a démontre contre Hobbes et Spinosa, « que les rapports de justice et d'équité étoient antérieurs à toutes les lois positives (3), =

Il est done spinosiste, lui qui a dit, au commencement du chapitre second : « Cette loi qui . en imprimant dans nous-mêmes l'idée d'un créateur, nous porte vers lui, est la première des lois naturelles par son importance. »

Il est donc spinosiste, lui qui a combattu de toutes ses forces le paradoxe de Bayle, qu'il vaut mieux être athée qu'idolâtre : paradoxe dont les athées tireroient les plus dangereuses conséquences.

Que dit-on, après des passages sì formels? Et l'équité naturelle demande que le degré de preuve soit proportionné à la grandeur de l'aceusation.

PREMIÈRA GRIECTION.

. L'auteur tombe des le premier pas. . Les lois , « dans la signification la plns étendue, dit-il, sont « les rapports nécessaire squi dérivent de la nature

(1) Liv. v. ch. 1.

(3) Ibed. (3) Ibed.

« des choses. » Les lois, des rapports ! cela sé concoit-il ?..... Cependant l'auteur n'a pas changé la définition ordinaire des lois sans dessein. Quel est done son but? le voici. Selon le nouveau système. il y a , entre tons les êtres qui forment ce que Pope appelle le grand tout, un enchaînement si nécessaire, que le moindre déraugement porteroit la confusion jusqu'an trône du premier être. C'est ce qui fait dire à Pope que les choses n'out pu être autrement qu'elles ne sont, et que tout est bien comme il est. Cela pose, on enteud la signification de ee langage nouveau, que les lois sont les rapports pécessaires qui dérivent de la nature des choses. A quoi l'on ajoute que, « dans ce sens, « tous les êtres out leurs lois ; la divinité a ses lois ; « le monde matériel a ses lois ; les intelligences su-« périeures à l'homme ont leurs lois ; les bêtes ont - leurs lois; l'homme a ses lois. »

a iroz st.

Les ténèbres mêmes ne sont pas plus abscures que ceci. Le critique a oui dire que Spinosa admettoit un principe aveugle et trécessure qui gouvernoit l'univers ; il ne lui en faut pas davantage : des qu'il trouvera le mot nécessaire, ce sera du spinosisme. L'anteur a dit que les lois étoient un rapport necessaire; voilà done du spinosisme, parce que voilà du nécessaire. Et ce qu'il y a de surprenant, e'est que l'auteur, chez le critique, se trouve apinosiste à cause de cet article, quoique cet article combatte expressement les systèmes dangereux. L'auteur a eo en vue d'attaquer le système de Hobbes; système terrible, qui, faisant dépendre toutes les vertus et tous les vices de l'établissement des lois que les bommes se sont faites , et voulant prouver que les hommes naissent tous ca état de guerre, et que la première loi naturelle est la guerre de tous contre tous, renverse conune Spinosa, et tonte religion et toute morale. Sur cela l'auteur a établi, premièrement, qu'il y avoit des lois de justice et d'équité avant l'établissement des lois positives : il a prouvé que tous les êtres avoient des lois; que, même avant leur création, ils avoient des lois possibles; que Dicu lui-même avoit des lois, c'est à dire, les lois qu'il s'étoit faites. Il a déanontré qu'il étoit faux que les bommes naquissent en état de guerre(1); il a fait voir que l'état de guerre n'avoit commeuce qu'après l'établissement des sociétés; il a donné là-dessus des principes clairs. Mais il en résulte toujours que l'auteur a attaque les erreurs de Hobbes , et les consequences de celles de Spinosa; et qu'il lui est arrive qu'on l'a si peu entendu, que l'on a pris pour des opinions de Spinous les objections qu'il fait contre le spinosisme. Avant d'entrer en dispute, il faudroit commencer par se mettre an fait de l'état de la question, et savoir du moins si celui qu'on attaque est auxi ou enemet.

SECONDE OBJECTION.

Le critique continue: « Sur quoi l'auteur cite Plutarque, qui dit que la loi est la reine de tous les mortels et immortels. Mais est-ce d'un paien, etc. »

RÉPONSE.

Il est vrai que l'auteur a cité Plutarque, qui dit que la loi est la reine de tous les mortels et immortels.

TROISIÈME OBJECTION.

L'auteur a dit que « la création, qui paroit être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatalité des athècs. » De ces termes, le critique conclut que l'auteur admet la fatalité des athècs.

a é rons z.

Un moment auparavant il a détruit cette fatalité par ces paroles : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle gouverne l'univers, ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle, qui auroit produit des etres intelligents? » De plus, dans le passage qu'on censure, on ne peut faire parler l'auteur que de ce dont il parle. Il ne parle point des causes, et il ne compare point les causes; mais il parle des effets, et il compare les effets. Tout l'article, celui qui le précède, et celui qui le suit, font voir qu'il n'est question ici que des règles du mouvement, que l'auteur dit avoir été établies par Dieu : elles sont invariables, ces règles, et toute la physique le dit avee lui; elles sont invariables, parce que Dieu a voulu qu'elles fussent telles, et qu'il a voulu con-

server le moude. Il n'en dit ni plus ni moins. Le dirai toignar, que le crisque r'entented jamais la sens des choses, et ne s'attache qu'uns paroies, Quand Tauteur ad dique la crissition, qui paroiessi c'ètre un sete arbitarire, suppossiot des régles aussi invariables que la futalité est abbes, et régles aussi invariables que la futalité est abbes, aver cristion foi un acte nécessaire comme la fatalité des abbes, pusique? a dejir combatro cette faislité. De plus, les deux membres d'une comparais no doivent se reporter; giant il flut sholloment

(1) Liv. t, cb. 12.

que la parase veuille dire: La création, qui paroit d'abord devoir produire des règles de munuement variables, en a d'aussi invariables que la fatalité des athèes. Le critique, encore une fois, n'a vu et ne vuit que les mots.

H.

Il n'y a done point de spinosisme dans l'Esprit des Lois, Passons dute autre excession; et voyan s'il est vui que l'auteur ne reconnaisse pas la religion révêire. L'auteur, à la fin du chapitre premer, parlant de l'homme, qui est une intelligence finie, sujette à l'ignorance et à l'erreur, a dit : - 'Un tel être pouvait, à tous les instants, oublier son créateur; Dien l'a rappelé à lui par les lois de la religion.

Il a dit, au chapitre premier du livre viogtquatriène: « Je viexaminerai les diverses religions du monde que par rapport an bien que l'on en tire dans l'état civil, soit que je parle de celle qui a su racine dans le ciel, ou bien de celles qui out la leur un la terre.»

«Il ne faudra que très peu d'équité, pour voir que je n'ai jimmi préctue la fire c'est le titte que je n'ai jimmi préctue la fire c'est de la religion aux intrêts politiques, mais les unier; ne pour les unier; la fau les connières. La religion chrétienne, qui ordonne aux hommes de faimer, veut aux donts que chaque peniple aux les meilleures lois politiques et les meilleures dois politiques et les meilleures lois politiques et les meilleures lois politiques et les meilleures lois politiques et les meilleures de la crisier, peut et les souls, aprèse etcle, les plau grand bien que les hommes puissent donner et recevoir.

Et au chapitre second du même livre: « Un prince qui sine la religian, et qui la craint, et un lion qui cede à la main qui le flatte, ou à la voita qui l'apaise. Cebu qui craint la religiou, et qui la hait, est comme les bêtes sauvages, qui mordent la chairue qui les empéche de se jeter sur ecux qui passent. Cebui qui in 3 point du tout de religian est eet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il dechiret et qui d'évore. »

An chapitre troisieux du même livre; - Pendant que les princes mahométas dument sans cease la mert ou la reçoivent, la religim, chez les chériémes, rend les princes moiss titudes, et par conséquent moiss cruels. Le prince Compte sur ses aujes, et les sujets sur le prince. Chose admirable la religion chrivieume, qui ne sesulde avoir d'objet que la félicié de l'autre vie, fait eucore notre bonheur daus cell-rei.

Au chapitre quatriene du même livre: « Sur le caractère de la religion chrétienne et celui de la mabamétane, nn doit, sans autre examen, embrasser l'une et rejeter l'autre.«On prie de continuer. Data le chapitre sixime : - M. Zujie, apries reiminulis utels or religious, filetti la religious christimes: il one suscere que de viriabiles christimes: il one suscere que de viriabiles christimes in destrucción de la religious de la rel

«Il est étonant que ce grand homme râir pas su distinguer les ordres pour l'Établièrement du christinaime d'avec le christinaime nôme; et qu'o puisse lai impater d'asnir mérconnu l'esprit de sa propre religion. Larsque le l'égislatur, au lieu de donner des lois, a donné des conscils, c'est qu'il a vu que ses conneils, 'dis écient ordanués comme des lois, servient contraires à l'esprit de set lois.

An chapitre dixième: «Si je posvois un moment cvser de peuser que je suis chrétien, je ne puarrois m'empécher de mettre la destruction de la secte de Zénon an nombre des malheurs du genre humain, ct. Faires abstraction des vérités rivélées; cherchez dans toute la nature, vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les Antonius, etc. »

Et au chapitre treizième : « La religion paienne , qui ne défendoit que quelques crimes prossiers. qui arrêtoit la main et abandonnoit le cour, pouvnit avnir des crimes inexpiables. Mais une religinn qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actimas que des desirs et des pensées; qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais per un numbre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commeuce une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour. et de l'amnur au repentir; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur nu grand jage ; une telle religion ne duit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tons, elle fait assez seutir que, s'il n'v a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute nne vie peut l'être; qu'il seroit très dangereux de tourmenter la misérieorde par de nouveaux erimes et de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les asciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devans craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit.»

Dans le chapitre dis-neuvième, à la fin, l'autre, après avoir fai sonit le salus des diverses religions paiennes, sur l'état des nurs dans l'autre vie, dit : Ce neit pas surs pour un religion d'établir un dogme, il faut eucore qu'elle le direct ces en le conservation de la commandation de la comma

Et au chapitre vingetacième, à la fin : II muit de de la qu'il en presque tonjour convenhè qu'une religion ait des dagues particuliers, et un culte général. Daus le tols qui concernent les prait-ques de culte, il fout peu de détails; par exemple, de, ess mortifications, et non pas une certaine mortification. Le christianisme est plein de bon esses; l'abstinace est de droit divis; mais une abstinence particulière est de droit divis; mais une abstinence particulière est de droit du peller, et on peut la changer, »

Au chapitre dernier, livre vingt-cinquieme: «Mais il n'en résulte pas qu'une religiou apporée d'un pays très éloigné, et toulement différent de climat, de lois, de meurs et de manières, ait tout le succès que sa sainteté devroit lui promettre.»

Et au chapitre truisième du livre vingt-quatrime: « Cest la réglione chrésiene qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du clima 1, amephè le despoisme de véabilr em Éthopie, et et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois, étc. ... Tout prisé de lis, on visit le mahométisme faire enfermer les enfants du roi de Seuner; à sa mort, le cousel les envoie ègorger, en faveur de celui qui monte sur

«Que, d'un côié, l'on se mette devant les yeur les massacres continuel der visi et des chefs grees et ronains; et, de l'autre, la destrucion de peuples et des villes par ces mêmes cérés (l'insuret (l'engli-kan, qui ont dévaté l'Asie; et uous verrons que nous derons su christianisse, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la pourer un certain droit spinique, et dans la pourer un certain droit spinique, la nature humaine ne sauroit assez reconnolire. On supplié de litre tout le chapière.

Dans le chapitre buitième du livre vingt-quatrième: « Dans un pays où l'on a le malbeur d'avoir une religion que Dieu n'a pas dounce, il e toujours nécessaire qu'elle s'accorde avec la morale, parce que la religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des bonnnes,»

la probaté des bommes.

Ce sont des passes formels. On y voit un certrain, qui mon-audement cost la freijion richer.
Le contrain et la contrain de la freijion richer la contrain et contrain et contrain et contrain et contrain et contrain et la contrain et contrain et la cont

PREMIÉRE OBJECTION.

L'auteur a loué les stoiciens, qui admettoient une fatalité aveugle, un enchaînement nécessaire, etc. (1). C'est le foudement de la religion naturelle.

BÉPONSE.

Je suppose un moment que cette mauvaise manière de raisonner soit home. I hauteur a-t-il loué la physique et la métaphysique des stoicieur ? Il a loué leur morale; il a dit que les peuples un avoient tiré de grands hiens: il a dit reda, et il n'a rien dit de plos. Je me trompe; il a dit plus: car, des la première page du livre, il a attaquicette faalité des suscieus; il ne l'a done point louée, quand il a loué les soicieus.

SECONDS OBJECTION.

L'anteur a loué Bayle, en l'appelant un graud homme (2).

a éponsa.

Je suppose, entore un unmorat, qu'en giréral cette manière de raisonure soit bonne; elle ne l'ent pas du moins dans ce cased. Il est vraige de l'auteure a spelle faigle un grand hommes; misi il a cenuré ses opinions. S'il les a cenurées, il ne la adent pas. Et pasqu'il a combattur so opinions, il ue l'appelle pas un grand homme à cusso de sea opinions. Cont le monde suit que lhoje de se apprisso. On the monde suit que lhoje est opinions de la charte, il l'évoit. L'auteur a comprid deut il a charte, il l'évoit. L'auteur a comprid deut il a charte, il l'évoit. L'auteur a comprid de le partier de la plaint ce ignargement. Se n'aime point les gens qui reverent le la biot de le partier; mais jurunée du le ples de croire que. César et Conswell fasseut de pelite opini. Es pa n'aime point les coupéraiss, mais ous ne pourra

(1) Page 165 de la deuxième feuille du 16 octobre 1730.

spires no permasher qu'Alexandre et Gengi-lènate et de de griser commun. Il n'aurel peis fait be braucus d'esqu'à i l'auteur pour dire que Ball be braucus d'esqu'à i l'auteur pour dire que Ball per cence qu'il b'ame point à dire des injures, soit qu'il brance et de lapontiés de la nature qu'il brance et de la possition de la qu'il brance et de la position à d'entre de la region de la qu'il brance et de la politic à l'en de la receive qu'il p'ame la plance, il et ou fluir et qu'il brance et de la plance, il et ou fluir de la même à ceux qui out cherrie à si la faire un des même à ceux qui out cherrie à si la faire un des même à ceux qui out cherrie à si la faire un des même à ceux qui out cherrie à si la faire un des plus grands aums qu'un homme passe faire à un ceux qui ne le connoissent pas, et suspect à tou ceux qui et de la charcière de la suspect à tou

De plus, j'ai remarqué que les déclamations de hommes fuiratus fout guiere d'impression que sur ceux, qui sont fuirieux ceux-mêmes. La plastré des lecteurs sont des gram modrés: con me prend guére un livre que lorsqu'on est de sang-freid; les grass risionnables anneat les raisons. Q'annel l'anseur servoi din mille nigirez à Dayle, al via servairie lain que Palye et lbu fern aisonné, d'air se neval réchait que Palye et lbu fern aisonné, d'air se neval réchait que Palye et lbu fernit sont d'international de l'air de l'aircrara-contratte des nisionness accountés de que l'acteur avoit dire des nisionness accountés de l'aircrara-contratte des nisionness accountés de l'aircrara-contratte des nisionness accountés de l'aircrara-contratte des nisionness de l'aircrara-contratte des nisionness de l'aircrara-contratte des nisionness de l'aircrara-contratte de d'aircrara-contratte d'aircrara-contratte d'aircrara-contratte d'aircrara-contratte d'aircr

TROISCÉME OBJECTION.

Elle est tirée de ce que l'auteur n'a point parlé dans son chapitre premier, du péché originel (r).

a é ponse.

Je demande à tout homme sensé si ce chapitre est un traisé de théologie? Si l'auteur a voit parlé du péché originel, on lui auroit pu imputer tout de même de n'avoir pas parlé de la rédemption : ainsi, d'article en article, à l'infini.

QUATAIÀMA OBJECTION. Elle est tirée de ce que M. Domat a comme

son ouvrage autrement que l'antenr, et qu'il a d'abord parlé de la révélation. a é rons e.

Il est vrai que M. Domat a commencé son ouvrage antrement que l'auteur, et qu'il a d'abord parlé de la révélation.

стя оптеция.

L'anteur a suivi le système du poème de Pope.

Dans tout l'ouvrage il n'y a pas un mot du syateme de Pape.

(s) Femille du 3 extobre 1749, p. 200.

ALLIÈME OBJECTION.

« L'autrur dit que la loi qui presenti à l'homme ses devio reuver Dieu, est la plus importante; mais il nie qu'elle noit la première: il prétend que la première loi de la nature est la paix; que les hommes ont commené par avoir peur les una des autres, cie. Que les enfants asveul que la première loi c'est d'aimer Dieu; et la secoude, C'est d'aimer son prochain. »

zérozsz.

Voici les paroles de l'anteur : « Cette loi qui, en imprimant dans nous-mêmes l'idée d'un créatenr, nous porte vers lui, est la première des lois noturelles, par son importance, et non pas dans l'ordre de ces lois, L'homme, dans l'état de nature, auroit plutôt la faculté de connoître qu'il n'auroit des connoissances. Il est clair que ses premières idées ne seroient point des idées spéculatives ; il songeroit à la conservation de son être avant de chercher l'origine de son être. Un homme pareil ne sentiroit d'abord que sa foiblesse; sa timidité seroit extrême; et, si l'on avoit là-dessus besoin de l'expérience, l'on a trouvé dans les forêts des hommes sauvages; tout les fait trembler, tout les fait fuir (t). » L'anteur a donc dit que la loi qui, en impriment en nous-mêmes l'idée du créateur. nous porte vers lui, étoit la première des lois maturelles. Il ne lui a pas été défendu, plus qu'œux philosophes et aux écrivains du droit naturel. de considérer l'homme sous divers égards : il lui a été permis de supposer un homme comme tombé des nues, laissé à lui-même, et sans éducation, avant l'étalifissement des sociétés. Eh bien i l'auteur a dit que la premiere loi naturelle, la plus importante et par conséquent la capitale, scroit pour lui, comme pour tous les hommes, de se porter vers son créateur : il a aussi été permis à l'auteur d'examiner quelle seroit la première inspression qui se feroit sur cet homme, et de voir l'ordre dana lequel ces impressions seroient reçuea dana son cerveau; et il a cru qu'il auroit des sentiments avant de faire des réflexions; que le premicr, dans l'ordre du temps, seroit la peur; ensuite le besoin de se nourrir, etc. L'auteur a dit que la loi qui, en imprimant en nous l'idée du créateur, nous porte vers lui, est la première des lois naturelles : le critique dit que la première loi naturelle est d'aimer Dieu. Ils ne sont divisés que par les injures.

(s i Liv. s. ch. m.

SSPTIÈME OBJECTION.

Elle est tirée du chapitre premier du premier livre où l'auteur, a pais avoir dit que - l'homme étoit un être borné, » a ajouté: « Un tel être pouvoit, à tous les instants, oublier son créateur; pleur l'a rapelé à lui par les lois de la religion. Or, dit-on, quelle est cette religion dont parle l'auteur ? il parle sans doude de la religion anturelle; il ne croist donc que la religion naturelle;

RÉPONSS.

Je suppose encore un moment que cette manière de raisonner soit bonne; et que, de ce que l'auteur n'auroit parlè là que de la religion natutelle, on en pût conclure qu'il ne croit que la religion naturelle, et qu'il exclut la religion révélée. Je dis que, dans cet endroit, il a parlé de la religion révélée, et non pas de la religiou naturelle : car, s'il avoit parlé de la religion naturelle, il seroit un idiot. Ce seroit comme s'il disoit : Un tel être pouvoit aisément oublier son créateur, c'est-à-dire la religion naturelle; Dieu l'a rappelé à lui par les lois de la religion naturelle : de sorte que Dieu lui auroit donné la religion naturelle pour perfectionner en lui la religion naturelle, Ainsi, pour se préparer à dire des invectives à l'auteur, on commence par ôter à ses paroles le sens du monde le plus clair pour leur donner le sens du monde le plus absurde; et, pour avoir meilleur marché de lui, on le prive du sens commun.

MULTIÀMA OBJACTION.

L'utient a dit, en parlant de l'homme: 'Un tel être pouvoit à lux les instants ombiler on crésteur, Dies l'a rappeté à lui par les iois de la religionz un de fire pouvoit à sous les instants c'ambire in-instante; les phisosophes fout averit par les iois de la morte: înit pour vivre dans la société, il y pouvoit onbière les autres; les l'épiteurs l'autres de la sectionir par les lois de la monte; les l'épiteurs l'autres de la sectionir par les lois l'autres, les gouverneurs du nombé motifiques et viviles (c). Done, dit le critique, soits l'autres, les gouverneurs du nombé instifiques de la les lois de la monté, et les l'épiteurs out-liste soits de la monté, et les l'épiteurs out-lisva ce qu'il faut prescrire pour gouverner les soiétés avec équile c'opr

RÉPONSE.

Et cette réponse est très aisée. Ils l'ont appris dans la révélation, s'ils ont été assez heureux pour (s) Liv. r. ch. r.

(a) Page 16a de la feuille du 3 octobre 1749.

enh; an bine dans crette loi qui, cai imprimate un mon l'ide du cristere, mon porte ver ni la L'auteur de l'Épopi des Lois a-bil di comme Virgile:
-Céar partage l'empir avez Jupiro - Ni celar partage l'empire qui conscient de puissenser à vous diriete que l'auteur a dit que, se succes de la commer. Il per plus vous le conscion de la commer. Il per plus vous le celar partage de l'empire qu'il qui sobisionet, et qu'il s'est désin de l'empire qu'il qu'il vival sur cru, et v. Visi do soit reliate de l'empire qu'il qu'il vival sur cru, et v. Visi do soit reliate par suival sezucoup de foiblesse pour riskonner, out beaucoup de forte pour déclaurer.

нацијани опластион.

Le crisique conlines: A Remarquass excese que l'interer, qui trover, en Dieu ne past pas goiverner les êtres libres aussi hieu que les autres, parce qu'étant libres, il finst qu'in lagisset par cu-méror « (je remarqueras, en passats, que par les lois qui pevent hien nontre- à l'internation de les linies, a remelle à co désordre que par des lois qui pevent hien nontre- à l'homme ce qu'il doit leire, mais qui au les ils donnent pas de le faire; ainsi, dans le système de l'interner, Dieu eve des étres dans il ne poet unlement, pas eve des étres dans il ne poet unle consideration de la consideration de la partie de la comment de la consideration de l'interner. Dieu eve des étres dans il ne poet unne voil pas que l'ibis fait e qu'il vest de couxmènes qui ne fota pas e qu'il vest de couxménes qui ne fota pas e qu'il vest de couxménes qui ne fota pas e qu'il vest de coux-

a ÉPONSE.

Le critique a déja reproché à l'auteur de n'avoir point parté du péché originet : il le prend encore sur le fait; il d'a point petté de la grace. Cest une chose triste d'avoir affaire à un homme qui censure tous les artieles d'un livre, et n'a qu'une idée dominante. C'est le conte de ce curide villege, à qui des autronomes montroient la lune dans un télescope, et qui n'y voyoit que son clorher.

L'auteur de l'Esprit des Lois a cru qu'il devoit commencer par donner quelque idée des lois gènérales , et du droit de la nature et des gens. Ce sujet étoit immense, et il l'a traité dans deux chapitres il a été obligé d'onettre quantié de choses qui appartenoient à son sujet; à plus forte raison a-t-il omis celles qui n'y avoient point de rapport.

BIXIÈME OBJECTION.

L'autenr a dit qu'en Angleterre l'homieide de soi-même étoit l'effet d'une maladie, et qu'on ne pouvoit pas plus le punir, qu'on ne punit les effets de la démence. Un sectateur de la religion maturelle n'aublie pas que l'Augleterre est le berceau de sa scete; il passe l'éponge sur tous les crimes qu'il aperçoit.

BÉFORSE.

L'auteur ne sais point si l'Aughteure est le bercean de la religion naturelle: mis il sait que l'Aughteure n'est pas son herents, parce qu'il a puné d'un diffe physique qui se voit en Anghteure. Il ne penne pas sur la religion comme les Angheis, pas plus qu'ina Anghei, qui parferoit d'un d'ils physique strivé en France, ne pouscat les religion comme les Françeis. L'insteur en l'archies comme les Françeis. L'insteur de la religion autaurête; moi il vandroit que son religion autaurête; moi il vandroit que son religion fatteure de la logique naturelle.

Je crois avoir déja fait tomber des mains du critique les armes effrayantes dont il s'est servi : je vais à présent donner une idée de son exorde, qui est tel, que je crains que l'on ne pense que ce soit par dérision que j'en parle ici,

Il dit d'abord, et ce sont ses paroles, que, « le livre de l'Esprit des Lois est une de ces produetions irrégolières....qui ne se sont si fort multiplices que depais l'arrivée de la bulle unigenitus, . Mais , faire arriver l'Esprit des Lois à cause de l'arrivée de la constitution unigenitus, n'est-ce pas vonloir faire rire? La bulle unigenitus n'est point la cause occasionelle du livre de l'Esprit des Lois; mais la bulle anigenitas et le livre de l'Esprit des Lois out été les causes occasionelles qui ent fait faire au critique un raisounement si puéril. Le critique continue: « L'auteur dit qu'il a bien des fois commence et alsandonne son ouvrage..... Cependant quoud il jetoit au feu ses premières productions, il étoit moins éloigné de la vérité que lorsqu'il a commencé à être content de son travail, - Qu'en sait-il? Il ajonte ! - Si l'auteur avoit vaulu suivre un chemiu fraye, son ouvrage lui auroit coûté asoins de travail,» Ou'en sait-il encore? Il pronoure cusnite cet oracle: «Il ne fant pas brancoup de penetration pour apercevoir que le livre de l'Esprit des Lois est fondé sur le système de la religion naturelle.... On a montré, dans les lettres coutre le poème de Pone intitule Essai sur l'homme, que le système de la religion naturelle rentre duos celui de Spinosa; c'en est assez pour inspirer à un chrétien l'horreur du nouveau livre que nous annouçous, »

Je réponds que non-sculement c'en est assez, mais même que c'en seroit beacoup trop. Mais je viens de prauver que le système de l'auteur n'est pas celui de la religion naturelle; et, en lui passant que le système de la religion naturelle rentrit dans celui de Spinosa, le système de l'auteur n'entreroit pas dans celui de Spiuosa, puisqu'il n'est pas celui de la religion naturelle.

Il veut donc inspirer de l'horreur avant d'avoir prouvé qu'on doit avoir de l'horreur.

Voiei les deux formules des raisonnements répondus dans les deux éreits ausquès je répondes; - L'auteur de l'Espeit des Lais est un seentsteur de la religion naturelle; donc, il fout expliquer ce qu'il dit ici par les principes de la religion naturelle; or, si ce qu'il dit ici est fondé sur les prinrieges de la religion naturelle; al sut na-estateur de la religion naturelle. L'auteur de l'Es-L'autre formune est celle-ci. L'auteur de l'Es-

prit des Lois est un sectateur de la religion naturelle; doue ce qu'il dit dans sou livre en faveur de la révicition n'est que pour ember qu'il est un sectateur de la religion naturelle: or, s'il se cache ainsi, il est un sectateur de la religion naturelle.

Avant de finir cette prenière partie, je serois tenté de faire une objection à celui qui en a tant fait. Il a si fort effravé les oreilles du mot de sectateur de la religion naturelle, que moi, qui defends l'auteur, le n'ose presque prononcer cu nom: je vais cependant prendre courage. Ses deux écrits ne demanderoient-ils pas plus d'explication que relui que je défends? Fait-il bien , eu parlant de la religion naturelle et de la révélation, de se jeter perpétuellement tout d'un côté, et de faire perdre les trares de l'autre? Fait-il bien de ne distinguer jamais ceux qui ne reconnoisseut que la seule religion naturelle, d'avec ceox qui reconnoissent et la religion naturelle et la révélation? Fait-il him de s'effaroucher toutes les fois que l'auteor considere l'homme dans l'état de la religion naturelle, et qu'il explique quelque ehose sur les principes de la religion naturelle ? Fait-il bien de confondre la religion naturelle avec l'athéisme? N'ai-je pas tonjours oui dire que uous avious tous nue religion naturelle? N'ai-je nas oui dire que le christiauisme étoit la perfection de la religion naturelle? N'ai-je pas our dire que l'on emplosoit la religiou naturelle pour prouver la révélation contre les déistes? et que l'on employoit la même religion naturelle pour prouver l'existence de Dien contre les athèes ? Il dit que les stoiciens étoient des sectateurs de la religiou naturelle; et moi, je lui dis qu'ils étoient des athées (1), pnisqu'ils croyoient qu'une fatalité

(s) Vojeti la page sió des feuilles de poctobre s'ap.-Les atences n'admettaced qu'un Bieu; mais ce Dava n'ajost autrechose que l'anne du monde. Ils routoliest que tron les riters, depuis le premier, fauent arternatement enclauste les uns avecte autres une octenuile frante entraisent tout. De moient l'autre autres une octenuile frante entraisent tout. De moient l'auaveugle gouvernoit l'univers; et que c'est par la religion naturelle que l'on combat les stoiciens. Il dit que le système de la religion naturelle reutre dans celui de Spinosa (1); et moi, je lui dis qu'ils sont contradictoires, et que c'est par la religioo naturelle qu'oo détruit le système de Spinosa. Je lui dis que confondre la religion naturelle avec l'athéisme, c'est confoodre la preuve avec la ebose qu'on veut prouver, et l'objection coutre l'erreur avec l'erreur même; que r'est ôter les armes puissantes que l'oo a contre cette erreur, A Dieu ne plaise que je veuille imputer aucun manyais dessein au critique, ni faire valoir les consequences que l'on pourroit tirer de ses principes : quoiqu'il ait très pen d'indulgence, on en veut avoir pour lui. Je dis sculement que les idées métaphysiques sont extrêmement coufuses dans sa tête ; qu'il n'a point du tout la faculté de séparer ; qu'il ne sauroit porter de bons jugements, parce que , parmi les diverses choses qu'il faut vuir , il o'en voit jamais qu'une. Et cela même, je ne le dis pas pour lui faire des reproches, mais pour détruire les siens.

SECONDE PARTIE.

IDÉF GÉNÉRALE.

J'ai absous le livre de l'Epprit des Lois de deux reproches givièraux doot on l'avoit chargé: il y a encore des imputations particulieres ausquelles il faot que je réponde. Mais, poor donner uo plus grand jour à ce que j'ai dit, et à ce que je dirai dans lasuite, je vais expliquer ce qui a donné lien, ou a servi de préteste aux inservières.

Les gens les plus sentés de divers pays de l'Europe, les hommes les plus éclaires et les plus sages, ont regardé le livre de l'Esprit des Lois comme un ouvrage utile: ils ont peusé que la morable en étoit pure, les princips junes; qu'il étoit propre à former d'honnêtes gens; qu'on y détruisoit les opinions permicieuses, qu'on y détruigeoit les houces.

D'un antre côté, voilà su homme qui en parle comme d'un livre dangereux; il eo fait le sujet des invectives les plus outrées: il faut que j'explique ceci.

mortalité de l'ame, et fuiscient consister le nouverain bendeur n vivre conformément à la nature. C'est la fond, du système de la religion naturelle -

(*) Voyes page 163 de la permière fruille du 9 octobre 1719, a la fin de la première colonne.

Bien loin d'avoir entendu les endroits particuliers qu'il critiquoit dans ce livre, il n'a pas seulement su quelle étoit la matière qui y étoit traitée : ainsi, déclamant en l'air, et combattant contre le vent, il a remporté des triomphes de même espece; il a bien critique le livre qu'il avoit dans la tête, il n'a pas critiqué celui de l'auteur. Mais comment a-t-on pu mauquer ainsi le sujet et le hut d'un oovrage qu'uo avoit devant les veux? Ceux qui auront quelques lumières, verroot du premier coup d'œil que ect ouvrage a pour obiet les lois, les contumes, et les divers usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, puisqu'il embrasse tontes les institutions qui sont reçues parmi les hommes; puisque l'auteur distingue ces institutions ; qo'il examine celles qui conviconcot le plus à la societé et à rhaque société; qu'il eu cherche l'origine; qu'il en découvre les rauses physiques et morales ; qu'il examine celles qui out un degré de bonté par elles-mêmes, et celles qui u'en ont aneun; que, de deux pratiques pernicieuses, il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins, qu'il y diseute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain ézard, et de mauvais dans un autre. Il a eru ses recherches utiles, parce que le boo sens consiste beaucoup à connoître les muances des choses. Or, dans on sujet aussi étendn, il a été oécessaire de traiter de la religion : car, y ayant sur la terre une religion vraie et noe infinité de fausses, une religion envuyée du ciel et une infinité d'autres qui sont oéra sur la terre, il n'a pu regarder toutes les religious fausses que comme des institutions humaines : ainsi il a dú les examiper comme toutes les autres institutions humaines. Et, quant à la religion chrétienne, il n'a eu qu'à l'adorer, comme étant une institution divine. Ce n'étoit point de cette religion qu'il devoit traiter, parce que, par sa mature, elle n'est sujette à aucun examen: de sorte que, quand il en a parle, il ne l'a jamais fait pour la faire entrer dans le plaa de son ouvrage, mais pour lui payer le tribut de respect et d'amour qui lui est dù par tout chrétien; et pour que, dans les comparaisons qu'il eu pouvoit faire avec les autres religions, il pût la faire tricomber detontes. Ce que je dis se voit dans tout l'ouvrage; mais l'auteur l'a particulièrement expliqué au commencement du livre vingt-quatrienc, qui est le premier des deux livres qu'il a faits sur la religion. Il le commenre ninsi : « Comme on peut juger parmi les ténébres celles qui sont les moins épaisses, et parmi les ahymes eeux qui sont les moins profonds; ainsi l'on peut chercher, entre les religions fausses, celles qui soot les plus conformes au hien de la société; celles qui, quoiqu'elles n'aient pas l'effet de mener les hommes aux félicités de l'autre vie, peuvent le plus contribuer à leur bonheur dans celle-ci.

"Je n'examinerai done les diverses religions du monde que par rapport au bien que l'on en tire dans l'état civil, soit que je parle de celle qui a sa racine dans le ciel, ou bien de celles qui ont la leur sur la terre."

L'austeur ne regardant donc les religions humalases que comme des institutions humaines, adu en parler, parce qu'elles entroient nécessairement dans son plan. Il il a point été les chercher, mais elles sout reunes le chercher. El, quant la la religion chrétienne, il l'en a parté que par occasion; parce que, par sa nature, ne pouvant étre modifiée, mâtigie, corrigée, elle n'entroit point dans le plan qu'à étôni propost.

Qu'a-t-on fait pour donner une ampla carrière aux déclamations, et ouvrir la porte la plus large aux invectives? On a considéré l'auteur comme si, à l'exemple de M. Abbadie, il avoit voulu faire un traité sur la religion chrétienne ; on l'a attaqué comme si ses deux livres sur la relicion étoient deux traités de théologie chrétienne; on l'a repris comme si, parlant d'une religion quelconque, qui n'est pas la chrétienne, il avoit eu à l'examiner selon les principes et les dogmes de la religion chrétienne; on l'a jugé comme a'il s'étoit chargé, dans ces deux livres, d'établir pour les chrétiens, et de précher aux mahométaus et aux idolátres, les dogmes de la religion chrétienne. Toutes les fois qu'il a parlé de la religion en général, toutes les fois qu'il a employé le mot de religion, on a dit: « C'est la religion chrétienne. » Toutes les fois qu'il a comparé les pratiques religieuses de quelques nations quelconques, et qu'il a dit qu'elles étoient plus conformes au gouvernement politique de ce pays que telle antre pratique, on a dit: « Vous les approuvez done, et abandonnez la foi chrétienne. Lorsqu'il a parlé de quelque peuple qui n'a point embrassé le christianisme, ou qui a précéde la venue de Jesus-Christ, on lui a dit: « Vous ne reconnoissez done pas la morale chrétienne. - Quand il a examiné, en écrivain politique, quelque pratique que ce soit, on lui a dit: « C'étoit tel dorme de théologie chrétieune que vous deviez mettre là, Vous dites que vous êtes jurisconsulte; et je vons ferni théologieu malgré vous. Vons nous donnez d'ailleurs de très belles choses sur la religion chrétienne; mais e'est pour vous cacher que vous les dites; car je connois votre cœur, et je lis dans vos pensees. Il est vrai que je n'entends point votre livre; il n'importe pas que j'aie démèlé bien on mal l'objet dans lequel il a été écrit: mais je counois an fond toutes vos pensées. Je ne sais pas un mot de ce que vous dites ; mais j'entends très bien: ce que vous ne dites pas.- Entrons à présent en matière.

DES CONSEILS DE RELIGION.

L'avraux, dans le livre sur la religion, a combattu l'erreur de Bayle; voici ses paroles (1):

»M. Bayle, apries noir insulté toutes les veligions. Idérite la religion christiense: il one suurour que des vériables christiense les dessureers que des vériables christiens ne formercient pas un état pirt absidiers. Pourqueai non 2 for servient des citoyens infinisense téchnés sur leurs devoirs, et cutique autorieus très pand els pour les rempilir; ils sentiroient très hien les droits de la défense auturelle; pas la cerricient devoir à la religion, plus ils posservient devoir à la patriet. La principe du christianne, leurs grevés dans le cour, pas de christianne, leur grevés dans le cour, des monarchies, one verns humaines des républications, et cette mission servile de se sate des projugues.

«Il est étonnant que ce grand homme n'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du christianisme, d'avec le christianisme même; et qu'on puisse lui imputer d'avoir méconna l'esprit de sa propre religion. Lorsque le législateur, au lieu de donner des lois, a donné des conseils. e'est qu'il a vu que ses conseils, s'ils étoient ordonnes comme des lois, seroient contraires à l'esprit de ses lois. » Qu'a-t-on fait pour ôter à l'auteur la rioire d'avoir combattu ainsi l'erreur de Bayle? on prend le chapètre suivant (2), qui n'a rien à faire avec Bayle: «Les lois humaines, y est-il dit, faites pour parler à l'esprit, doivent donner des préceptes et point de conscils; la religion, faite pour parler au cœur, doit donner beaucoup de conseils, et peu de préceptes. » Et de là ou conclut que l'auteur regarde tous les préceptes de l'évangile comme des conseils. Il pourroit dire aussi que celui qui fait cette critique, regarde lui-même tous les conseils de l'évangile comme des préceptes; mais ce n'est pas sa manière de raisonner, et encore moins sa manière d'agir. Allons au fait: il fant un peu alonger ce que l'auteur a racconrei. M. Bayle avoit soutenu qu'une société de chrétiens ne pourroit pas subsister : et il alléguoit pour cela l'ordre de l'évangile, de présenter l'autre joue, quand on recoit un sonfflet : de quitter le monde; de se retirer dans les déserts,

(1) Liu, vingt-quatrième, ch. vs. (3) C'est le ch. vis du livre vingt-quatroise etc. L'auteur a dit que Bayle prenoit pour des préceptes ce qui n'étoit que des conseils, pour des règles générales ce qui n'étoit que des règles particulierres : en cela, l'auteur a défendu la religion. Qu'arrivé-t-l' On pose, pour premier article es a croyance, que tous les livres de l'évangile ne contiennent que des conseils.

DE LA POLYGAMIE. D'AUTRES articles ont encore fourni des sujets commodes pour les déclamations. La polygamie

en étoit un excellent. L'anteur a fait un chapitre exprés, où il l'a réprouvée: le voici.

De la polygamie en elle-même.

A regader la polygmie en grieral, indépendamente des ironatanes qui prevent la laire na peu bierer, elle n'eu point uite un guern bunnia, ni la neue de faux azera, où i colui pan non plus uite na commandament de la pan non plus uite na commandament de la commandament pan non plus uite nac enfant; et us de ne grande incorreiement est que le pière et la même ne purvent svoir la même affection pour leurs enfantant; un prie ne peut passaire viage enfante une une même en ainee devu. Cest bien pie, quand une fenture palicorre muiri, car pour leur fanour une entenne palicorre muiri, car pour leur fanour que fenture palicorre muiri, car pour leur fanour peut croires il vesti, con qui publica, qu'un present croire, qu'un de certaine contant lais poperiament.

croire, que de certains enlants lui appartiennent.

- La pluralité des femmes, qui le diroit? mêne
à cet amour que la nature désavoue: e'est qu'une
diasolution en entraine tonjours une autre, etc.

«Il y a plus, la possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les desirs pour celle d'un autre: il en est de la luxure comme de l'avarice; elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors.

-Dn temps de Justinien, plusieurs philosophes, gênés par le christianisme, se retirèrent en Perse anprés de Cosrós: ce qui les frappa le plus, dit Agathias, ce fut que la polygamie étoit permise à des gens qui ne s'abstenoient pas même de l'adultère.

L'insteur a donc établi que la polygamie était, par sa nature et néleméneu, nechose mauvaise: il falloit partir de ce chapitre; et é est pour aid de ce chapitre que l'on à rie ndi. L'auseur a de plus examiné philosophiquement dans quels pory, dans quels émants, dans quelles ériconstances elle avoir de moiss mauvais effets; il a commè les climats aux climats, et le spop aux puys; et il à trouvé qu'il y avoit des puys où elle avoit de ce effets moiss mauvais qu'elles d'autres; par-

e cupe, suivant les relations, le nombre do home et des frumes ristant point égal dans sous les pays, à cut clair que, s'il y a des pays où à y ais beaucop plus de frumes que d'hommes, la polyguaire, mauvaire en elle-nome, pet mône evec'i dup de frumes quartiens et même l'entre L'auteur a disenté evec'i dans le rhapiere quartiens de notes l'evec de monte par l'entre de l'auteur de l'entre l'entr

«Suivant les calculs que l'on a faits en diveraendroits de l'Europe, il y usis plus de garçons que de filles: au contraire, les relations de l'Asie nous disent qu'il y nait beaucoup plus de filles que de garçons. La loi d'une seule femme en Enrope, et celle qui en permet plusieurs en Asie, ont done un certain rapport au climat.

- Dans les climats froids de l'Asie, il naît, comme en Europe, beaucoup plus de garçons que de filles: e'est, disent les Lamas, la raison de la loi qui, chez eux, permet à une femme d'avoir plusieurs maris.

« Mási j'ai peine à croire qu'il y ait beaucoup de pays où la disproportion soit assez grande, pour qu'elle exige qu'on y introduise la bi de plusieurs femmes, ou la loi de plusieurs marsis. Cela veut dire seulement que la pluralité des femmes, ou acime la pluralité des hommes, est plus conforme à la nature dans certains pays que dans d'autres.

«J'avoue que, si ce que les relations nous disent étoit vrai, qu'à Bantam il y a dix femmes pour un homme, ce seroit un cas bien particulier de la polygamie.

« Dans tout ceci, je ne justifie pas les usages, mais l'en rends les raisons,»

Revenous au titre: la poly gamie est une affaire de calcul. Oui, elle l'est, quand on veut avoir si elle est plus ou moins permicicuse dans de certains elimats, dans de certains pays, dans de certains circonstances, que dans d'autres: elle n'est point une affaire de calcul quand on doit décider si elle est bonne ou mavaise par elle-même.

Elle n'est point une affaire de calcul quand on misonne sur sa nature; elle peut être une affaire de calcul quand on combine ses effets : enfin elle n'est jamais une affaire de calcul quand on examise le but du mariage; et elle l'est encore moins quand on examine le mariage comme établi par Jésus-Christ.

J'ajouterai ici que le hasard a très bien servi

l'auteur. Il ne prévoyoit pas sans doute qu'on oublieroit un chapitre forusel, pour donner des seus équivoques à un autre: il a le bonheur d'avoir fini cet autre par ces paroles: « Dans tout ceci je ne justifie poiut les usages, mais j'en rends les rai-

Destroy vised the dire qu'il no voyotip pa qu'il pair yaveir due diminute de femantes più tellement accèder estitu de la mandre de la femante più tellement accèder estitu de la fomme, ou le disconsissione de la compart la le ploquime dans aurenta pays, et il a spinei. « Coda vent dire serdement que la de lomente, en place conforme à la nature dans de restitue men, en place conforme à la nature dans de restitue men, en place conforme à la nature, pour faire des fommes, en place conforme à la nature, pour faire dur à l'amera qu'il approximat la polygamie. Mais en, est place conforme à la nature, pour faire dur à l'amera qu'il approximat la polygamie. Mais place discipation à l'amera de la discipation mineral, la fever que de sorre lant, cels againfereni-il que j'ames la fever, ou la discipation de l'amera de la discipation de l'amera de

Voici not pour mot une objection bieu extraor-

«La polygamie d'une femma qui a plusieurs naris est un désordre monstrueux, qui n'a été permis en aucun eas, et que l'auteur ne distiugue en aucune sorte de la polygamie d'un homme qui a plusieurs femmas (a). Ce langge, dans un sectateur de la religion naturelle, n'a pas besoin de commentaire.

Je vappie de finir stretinio à la lision de direct de crisique. Solo lui, il uni que, dece que l'auteur et un scribteur de la région nauruelle, il na point parté de codo til il avaique finired parter; ou hien îl sois, selos lui, que l'auteur a l'aporta parté de codo til s'avaique finired parter; purce qu'il est exetteur de la région nauruelle, etc. etc. des consequences au trouvent également prêce, et les conséquences au trouvent également per le conséquences au trouvent également dus les prémisses, la namière ordannier est de crisiques run et que fe non évris pas, et crisiques viva-pore sur ce que fe noi évris jus, è le crisique x'export une que fe noi n'eri pas.

Je dis tout exci, en suppossot avec le critique que l'assurur viel, post l'assurque l'as polyganie d'une fenume qui a plusieurs maris, de celle où un arai auroi plusieurs fenumes. Nais, si l'auteur les a distinguires, que dira-t-il? Si l'auteur a fini voir que, dann le premier cas, les bank ciónent plus grands, que d'art-t-il? Je supplie le lecteur de rittle e l'abajires sikiene du livre seizienes; je l'àir rapporté ci-drosus. Le critique lai i fait des mirectives, parce viul avoit godié le siènce sur invertires, parce viul avoit godié le siènce sur

cet article; il ne reste plus que de lui en faire sur ce qu'd ne l'a pas gardé.

Mais voici une chose que je ne puis comprendre. Le critique a mis dans la seconde de ses feuilles, page 166; «L'auteur nous a dit ci-dessus que la religion doit permettre la polygamie dans les pays chauds, et non dans les pays froids, » Mais l'auteur n'a dit cela nulle part. Il n'est plus question de mauvais raisonnements entre le critique et lui; il est questiou d'un fait. Et comme l'auteur n'a dit nulle part que la religion doit permettre la polygamie dans les pays chauds et uora dans les pays froids, si l'imputation est fausse, comme elle l'est, et grave, comme elle l'est, je prie le critique de se juger lui-même. Ce n'est pas le seul endroit sur lequel l'auteur ait à faire un cri. A la page 163, à la fin de la première feuille, il est dit: «Le chapitre quatrieme porte pour titre que la loi de la polygamie est une affaire de calcul: e'est-à-dire que, dans les lieux où il nait plus de garçons que de filles, comme en Europe, on ne doit épouser qu'une femme ; dans ceux où il nait plus de filles que de garçons, la polygamie doit v être introduite, « Ainsi , lorsque l'auteur explique quelques nsages, ou donne la raison de quelques pratiques, on les lui fait mettre en maximes, et, ce qui est plus triste encore, en maximes de religion : et comme il a parlé d'une infinité d'usages et de pratiques dans tous les paya du monde, on peut, avec une pareille méthode, le charger des erreurs, et même des abominations de tont l'univers. Le critique dit, à la fin de sa acconde feuille, que Dieu lui a donné quelque zéle. Eb bien! je réponds que Dieu ne lui a pas donné

CLIMAT.

celui-là.

Ca que Testeur a dis sur le climat et accore un matière très prope pur la theirequie. Mais tous les effets quel couques ou di ace auxes: le climation les effets quel couques ou di ace auxes: le climation de la comparison de la

⁽¹⁾ Ch et du litre seisseme. (2) Pape els de la femilie du 9 octubre 2749

in pays, tipe data im attre, et l'une ca actore propresse ma montre finité d'évrirain de buss le lieux et de tous les temps. Commo ces choixe aux l'unaisses, l'autrer en a parté d'une façon lousaine. Il aurorit pa joindre la lieu de quetion que l'un agrèc des les cordes, aux les vertes compettre agrèc des les cordes, aux les vertes lest point avec ces questions que l'on fait de-litre de physique, de politique, et de jurisquedence. Est un most, or physique de rimant peut possite d'everse dispositions dans les ceprits; or dispositions peuvent influer sur les existes et dispositions peuvent influer sur les existes et dispositions peuvent influer sur les existes me dispositions peuvent influer sur les existes et dispositions peuvent influer sur les existes et dispositions peuvent influer sur les existes et dispositions peuvent influer sur les existes.

Si l'auteur a recherebé ce que les magistrats de dirers pays pouvoient faire pour conduire leur auten de la manière la plus convenable et la plus conforme à son caractère, quel mal a-t-il fait en châ?

On raisonnera de nalme à Vigard de diverse resipues locales de religios. L'unteur n'avoit à le considérer ni comme bonnes, ni commo maunises: il a dis soulement qu'il 3 voisi des elimato où de certaines pratiques de religion étoient plus nicés à recovir, c'est---duré teients plus nière à pratiquer par le peuple de ces dimat par par les peuples d'un noutre. De ceci, il est inside de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de de douter des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 3 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de de destre des exemples; il 4 y en a cost mais de de destre de la cost mais de de destre de la cost mais de de destre de la cost mais de la cost mais

Je sais liene que la religión nes indépendies por élimente de tout feil polysique quelconque; por celle qui est house dans un pays est houne dans un atter; et quelle us pont étres marxaise dans un pays sans l'être dans tout: mais je da ye, comme elle est pratique par les homnes el por les homnes; il y a des liencs du une principa quelconque touver plaus de facilité à être présique places que touver plau de facilité à être présique places que de dans de cerrimais pays que dans datters; et dans de cerminai pays que dans de la constitue; al constitue que quelque que de la constitue; al constitue que quelque dans de la constitue; al reconstera la constitue de la constitue; al constitue por quelque de la constitue de la constitue por quelque de la constitue de la constitue por quelque de la constitue de la constitue por quelque de la constitue por la constitue de la constitue por la constitue de la constitue por la constitue

L'auteur a remarquie que le climat des Indaes prédincie une certaine douveur dans les meura. Mas, dit le critique, les femmes §5 britent à la mort de leur mart. Il n'y a goire de philosophie dans cette objection. Le critique ignore-il les constraitions de constraitions de l'esperi humaiu, et comment il noi sui séparce les chores les plus mies, et unir celles qui sont les plus séparces ? Voyce il de-cuas les rédecions de l'auteur, au chapitre troisième du livre quatoriziem.

TOLERANCE.

Tour ce quo l'auteur a dit sur la tolérance se raporte à cette proposition du chapitre neuvième, livre vingt-cinquième: « Nous sommes ici politiques, et non pas théologiens: et, pour les théologiens mêmes, il y a bien de la différence cutre tolérer une religion, et l'approuver.»

Lorsque les lois de l'état ont eru devoir souffrir plusieurs religions, il faut qu'elles les obligent aussi à se tolérer entre elles. » Ou prie de lire le reste du chapitre.

Ou a beaucoup crié sur ce que l'auteur a ajouté au chapitre d'ixième, livre vingt-cinquième: « Voici le principe foudamental des lois politiques en fait de religion: quand on est le maître, dans un citat, de recevoir une nouvelle religion, on de ne la pas recevoir, il ne faut pas l'y établir; quand elle y est établie; il faut la tolère; la

On objecte à l'auteur qu'il va avertir les princes idolátres de fermer leurs états à la religiou chrétienne: effectivement, c'est un secret qu'il a été dire à l'oreille au roi de la Cochinchine. Comme cet argument a fourni matière à beaucoup de déclamations, j'y ferai deux réponses. La première, e'est que l'auteur a excepté nommément dans son livre la religion chrétienne. Il a dit au livre vingtquatrième, chapitre premier, à la fin: «La religion chrétienue, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures lois politiques et les meilleures lois civiles, paree qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner et recevoir. » Si donc la religion chrétieune est le premier hien, et les lois politiques et civiles le second, il n'y a point de lois politiques et civiles, dans un état, qui puisseut ou duivent y empêcher l'entrée de la religion chrétienne,

Ma seconde répouse est que la religion du ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les religious de la terre. Lisez l'histoire de l'Église, et vous verrez les prodiges de la religion chrétienne. A-t-elle résolu d'entrer dans un pays , elle sait s'en faire ouvrir les portes; tous les instruments sont hous pour cela: quelquefois Dien veut se servir de quelques pécheurs ; quelquefois il va prendre sur le trône un empereur, et fait plier sa tête sous le joug de l'évangile. La religion chrétienne se caelie-t-elle dans les lieux souterrains, attendez un moment, et vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut, les mers, les rivières, et les montagnes. Co ne sout pas les ubstaeles d'ici-bas qui l'empéchent d'aller. Mettez de la répugnance dans les caprits; elle saura vaincre ces répurances : établisec des coutumes, formez de usagres, publiez des édits, faites des lois; elle triomphera du climat, des lois qui en résultent, et des législateura qui les auront faites. Dies, suivant des décrets que nous ne consuisons point, étend ou reserver les limites des ar religion.

On dit: -Crest comme is vous alliez dire aux rois d'Oriest qu'il ne faut pas qu'il reçoivent chez ciu à religion chrétienne.- Crest ére bien charrel que de parter insis! Etotice done Révole qui devoit être le Messié! Il semble qu'on grepule fessed.-Fairi comme un roi qui, voulent service de la comme del c

GÉLIBAT.

Nous voici à l'article du célibat. Tout ce que l'auteur en a dit se rapporte à cette proposition, qui se trouve au livre vingt-cinquième, chapitre quatrième; la voici:

« Je ne parlerai point ici des conséquences de la loi du célibat : on sent qu'elle ponrroit devenir nuisible à proportion que le corps du elergé seroit trop étendu, et que par conséquent celui des laiques ne le seroit pas assez. » Il est clair que l'auteur ne parle ici que de la plus grande ou de la moindre extension que l'on doit donner au célibat, par rapport au plus grand ou au moindre nombre de cenx qui doivent l'embrasser : et. comme l'a dit l'auteur en un autre endroit, cette loi de perfection ne peut pas être faite pour tous les hommes : on sait d'ailleurs que la loi du célibat, telle que nous l'avons, n'est qu'une loi de discipline. Il n'a jamais été question, dans l'Esprit des Lois, de la nature du célibat même, et du degré de sa bonté; et ce n'est, en aucune facon, une matière qui doive entrer dans un livre de lois politiques et civiles. Le critique ne veut iamais que l'anteur traite son sujet, il veut continuellement qu'il traite le sien : et, parce qu'il est tonjours théologien, il ne vent pas que, même dans un livre de droit, il soit jurisconsulte. Cependant on verra tout à l'heure qu'il est, sur le célibat, de l'opinion des théologiens, e'est-à dire qu'il en a reconnu la bonté. Il faut savoir que, dans le litre vingt-trojsième, où il est traité du rapport que les lois ont avec le nombre des habitants, l'auteur a donné une théorie de ce que les lois politiques et civiles de divers peoples avoient fait à cet égard, Il a fait voir, en examinant les histoires des divers peuples de la terre, qu'il y avoit eu des eirconstances où ces lois furent plus nécessaires que dans d'autres; des peuples qui en avoient eu plus de besoin; de certains temps on ces peuples en avoient eu plus de besoin encore : et comme il a pensé que les Romains furent le peuple du monde le plus sage, et qui, pour réparer ses pertes, eut le plus de besoin de pareilles lois, il a recueilli avec exactitude les lois qu'ils avojent faites à cet égard; il a marqué avec précision dans quelles circonstances elles avoient été faites, et dans quelles autres circonstances elles avoient été ôtées. Il n'y a point de théologie dans tout ecci, et il n'en faut point pour tont ceci, Cependant il a jugé à propos d'y en mettre. Voici ses paroles : « A Dieu ne plaise que je parle ici contre le célibat qu'a adopté la religion : mais qui pourroit se taire contre celtri qu'a formé le libertinage, celui où les deux sexes se corrompant par les sentiments naturels mêmes, fuient une union qui doit les rendre meilleurs, pour vivre dans celle qui les rend toujours pires ?

«C'est nne régle tirée de la nature, que, plus on diminue le nombre des mariages qui pourroient se faire, plus on corrompt ceux qui sont faits; moins il y a de gens marrier, moins il y a de fidélité dans les mariages : comme, lorsqu'il y a plus

de voleurs, il y a plus de vols (1). » L'auteur n'a donc point désapprouvé le célibat qui a pour motif la religion. On ne pouvoit se plaindre de ce qu'il s'élevoit contre le célibat introduit par le libertinage; de ce qu'il désapprouvoit qu'une infinité de gens riches et voluptueux se portassent à fuir le joug du mariage pour la commodité de leurs dérèglements; qu'ils prissent pour eux les délices et la volupté, et laissassent les peines aux misérables : on ne pouvoit, dis-je, s'en plaindre. Mais le critique, après avoir cité ce que l'auteur a dit, prononce ces paroles : « On aperçoit lei toute la malignité de l'auteur, qui veut jeter sur la religion chrétienne des désordres qu'elle déteste, » Il n'y a pas d'apparence d'accuser le critique de n'avoir pas voulu cutendre l'auteur ; je dirai seulement qu'il ne l'a point entendu; et qu'il lui fait dire contre la religion ce qu'il a dit contre le libertinace. Il doit en être bien fáché,

ERREUR PARTICULIÈRE DU CRITIQUE.

On croiroit que le critique a juré de n'être ja-

(1) Liv. singt-troisieme, ch. xxx . à la fin.

mais au fait de l'état de la question, et de n'estendre pas ne sed de passages qu'il staque. Tout oil le accond chapitre du l'irre viagt-rinquiser roise la sez les modifs plus ou moins puissans qui attachertame. Les les houmes à la conservation de leur religion : les critique trouve dans son insagination un autre chapitre qui suresi pour sujet des motifs qu'oil-ligent les houmes à passer d'une religion dans un sutres. Le premier sujet emporte un éta passif de second, un état d'éction et, a appliquant sur un sujet ce que l'auteur a dit sur un autre, il d'emisionne tout à tou since.

L'auteur a dit au second article du chapitre denvième du livre vinet-cinquième : « Nous sommes extrêmement portés à l'idolâtrie, et cependant nous ne sommes pas fort attachés aux religions idolâtres; nous ne sommes guère portés aux idées apirituelles, et cependant nous sommes très attachés aux religions qui nous font adorer un être apirituel. Cela vient de la satisfaction que nous trouvons en nous-mêmes, d'avoir été assez intelligents pour avoir choisi une religion qui tire la divinité de l'humiliation où les autres l'avoient mise. . L'auteur n'avoit fait cet article que pour expliquer pourquoi les mahométans et les juifs, oui n'ont pas les mêmes graces que uous, sont aussi invinciblement attaches à leur religiou, qu'on le sait par expérience : le critique l'entend autrement. - C'est à l'orgueil, dit-il, que l'on attribue d'avoir fait passer les hommes de l'idolàtrie à l'unité d'un Dieu (1), » Mais il n'est question ici, ni dans tout le chapitre, d'aucun passage d'une religion dans une autre ; et, si nn chrétieu sent de la satisfaction à l'idée de la gloire et à la vue de la grandour de Dieu, et qu'on appelle cela de l'orgueil, e'est un très bon orgueil.

MARIAGE.

Vorse une nutre objection qui n'est pas commune. Dustere a fait deux shapiters au livre ving-tresisime: l'une a pour litre, des Hommes et ving-tresisime: l'un a pour litre, des Hommes et price; et l'autre ces insitulé des Meriages. Dans le permier, il aid ces pardes: - tes femelles des animaux ont à pen près nue fécondité constante: mais, dans l'espeche humaine, la maisrée de penser, il et aractiere, les passions, les fintatiées, les expréss, l'édée de conserver a bouté, l'embarras de la grosseue, cetul d'une famille trop mombreus, troubent la propagation de mille ma-

(s) Page 166 de la seconde fruitte.

nières. - Et dans un autre, il a dit: - L'obligation naturelle qu'a le père de nourrir ses enfants a fait établir le mariage, qui déclarê celui qui doit remplir eette obligation. -

On dit là-dessus : « Un ehrétien rapporteroit l'institution du mariage à Dieu même, qui donna une compagne à Adam, et qui unit le premier ame à la première femme par un lien indissoluble, avant qu'ils eussent des enfants à nourrir : mais l'auteur évite tout ce qui a trait à la révélation. "Il répondra qu'il est chrétien, mais qu'il n'est point imbécile; qu'il adore ces vérités, mais qu'il ne vent point mettre à tort et à travers toutes les vérités qu'il croit. L'empereur Justinien étoit chrétien, et son compilateur l'étoit aussi. Eh bien! dans leurs livres de droit, que l'on euseigne aux jeunes gens dans les écoles, ils définissent le mariage: l'union de l'homme et de la femme qui forme une société de vie individuelle (1). Il n'est jamais venu dans la tête de personne de leur reprocher de n'avoir pas parlé de la révélation.

USURE.

Nos voici à l'affaire de l'unure. J'ai peur que le lecture ne sit faigné de meintendre dire que le lecture ne sit faigné de meintendre dire que le critique a l'et jamais au fait, et ne percol jamais le contra le cont

Des usures maritimes.

« La grandeur de l'unure maritime est fondée sur deux choses; le péril de la mer, qui fist qu'on ne l'expose à préter son arpent que pour en aveir benecous d'avanties; et la facilité que le commerce donne à l'ensprunteur de faire promptement de grandes affires et en grand nombre : su lieu que les usures de terre, n'étant fondées sur souume de ces deux raisons, sons, ou procrites par les Hépitaleurs, ou, c'é qui est plus sense, réduites à de justes bornes.

Je demande à tout homme sensé, si l'auteur vient de décider que les usures maritimes sont

(1) Maria et feminar conjunctio, individuam vitar societatem

justes; on vil a dit simplement que la grandeur des nutres maritimes repugnosi mons à l'équité naturelle que B, grandeur des nutres de terre. Le critique ne connoi que les qualités positives et absolues; il ne sait ce que évat que ces termes place no môns. So in lui dissi qu'un madière est moissa noir qu'un neigre, c'est significavit, selon dissi qu'un qu'un plan noir qu'un Européen, il reinniei nonve qu'un vent dére qu'il est noir comme du clarico. Mals pourmirums.

Il y a daos l'Esprit des Lois, au livre vingtdeuxiene, quatre chapitres sur l'asure. Dans les deux premiers, qui sont le dix-neuvième, et celui qu'on vient de lire, l'auteur esamiuc l'usure (1) dans le rapport qu'elle peut avoir avec le commerce, chez les différentes nations, et dans les divers gouvernements du monde; ces deux chapitres ne s'appliqueut qu'à cela : les deux suivants ne sont faits que pour expliquer les variations de l'usure chez les Romaios. Mais voilà qu'on érige tout-à-coup l'auteur en casuiste, en canoniste et eu théologien, uniquement par la raison que celui qui critique est casniste, caoquiste et théologien, ou deux des trois, ou uu des trois, ou pent-être dans le fond aucun des trois. L'anteur sait qu'à regarder le prêt à intérêt dans son rapport avec la religion chrétienne, la matière a des distinctions et des limitations sans fin : il sait que les jurisconsultes et plusieurs tribunaux ne sont pas tonjours d'accord avec les casnistes et les canonistes; que les uns admetteut de vertaines limitations au principe géoéral de n'exiger jamais d'intérêt, et que les autres en admettent de plus grandes. Quand toutes ces questions auroient appartequ à son sujet, se qui n'est pas, comment auroit-il pu les traiter? On a hien de la peine à savoir ce qu'on a heaucoup étudié, encore moins sait-on ce qu'on n'a étudié de sa vie. Mais les chapitres mêmes que l'ou emploie coutre lui prouvent assez qu'il n'est qu'historien et jurisconsulte. Lisons le chapitre dix-neuviene (2).

« L'argent est le signe des valeurs. Il est clair que decini qui a beson de ce signe doit le louer, comme il fait toutes les choes dont il peut avoir besoin. Toute la différence est que les autres choses peuvent ou se louer, ou s'acheter; au lieu que l'argent, qui est le pris des choses, se loue et ne s'achete pas.

« C'est bien une action très bonne de prêter à un autre son argent sans intérêt ; mais on sent que

(1) Univer ou intérêt significit la scène chore chrz les Romains.

mains.
(9) Liv. vingt degrisme

ce ne peut être qu'un conseil de religion, et nors une loi civile.

e Pour que le commerce puisse se bien fairé, il fant que l'argent ait un prix mais que ce prix soit pen considérable. S'il est trop baut, le négociant, qui voit qu'il lui en coûteroit plas en intéréts qu'il ne pourroit gagner dans son commerce, n'entreprend rien, Si Targent u'à point de prix, personne a'en prête, et le négociant n'entreprend rien non plus.

"Je me trompe, quand je dis que personne n'en préte: il faut toujours que les affaires de la société ailleut; l'usure s'établit, mais avec les désordres que l'on a éprouvés dans tous les lemps. "La loi de Mahomet confond l'usure avec le

prêt à intérêt: l'usure augmente, dans les pays mahomètans, à proportion de la sévérité de la défense; le préteur s'indemnise du péril de la contraveution.

*Dans ces pays d'Orient, la plupart des homses n'ont rien d'assuré; il 19 y presque point de rapport entre la possession actuelle d'une somme, et l'espérance de la ravoir après l'avoir prétére. L'usurer y augmente done à proportion du perid de l'insofrabilité. »

Essuite visuagnent de la proportion du perid de l'insofrabilité. »

Essuite visuance la chapitre Des auures mori-

times, que j'ai rapporté ci-dessus, et le chapitre vingt-unième, qui traite Du prét par contrat, et de l'uture chez les Romains, que voici:

«Outre le prêt fait pour le commerce, il y a encore une espèce de prêt fait par un contrat civil, d'où résulte un intérêt ou usure.

«Le peuple, chez les Romaius, augmentant tous les jours as puissuene, les magistrats cherc'herent à le flatter c' à lui faire faire les lois qui hit étoient les plus agrèables. Il retrancha les capitaux; il d'iminua les intérêts; il défendit d'en prendre; il d'at les contraintes par corps; enfin l'abolition des dettes fut mise en question toutes les fois qu'un tribun voolut se rendre populaire.

Ces continuels changements, soil per des lois, only park spilledes, materialisered à Rome-Famer; par les créanciers voyant le pouple leur délèteur, leur lejadeur, et leur jugs, é averent remane un délinieur déreibles, ne trentair à lui remane un délinieur déreibles, ne trentair à lui préce que par de group profits; d'auman plus que, si les lois excueient que de truspo en forespe, et judicient du prepule foient continuelles, et publicient du prepule foient continuelles, et publicient du prepule des perber et d'empuntar farreit abelief il toujour les créaueires. Chi fi que leur les moperas homites de perber et d'empuntar farreit abelief il toujour resistance. S' chibit.

«Ciceron nous dit que, de son temps, on prèmit à Rome à trente-quaire pour cent, et à quarante-buit pour cent dans les provinces. Ce mal rezoit, encore un coup, de ce que les lois n'amient pas été ménagées. Les lois extrêmes dans le bien font naître le mal extrême : il fallut payer pour le prêt de l'argent, et pour le danger des peines de la loi, »

L'auteur n'a done parlé du prêt à intérêt que dans son rapport avec le commerce des divers peoples, ou avec les lois eiviles des Romains; et eels est si vrai, qu'il a distingué, au second artide du chapitre dix-uenviene, les établissements des législateurs de la religion d'avec ceux des lépulateurs politiques. S'il avoit parlé là nommément de la religion chrétienne, ayant un autre miet à traiter, il auroit employé d'autres termes, et fait ordonner à la religion chrétienne ce qu'elle ordonne, et conseiller ce qu'elle ronseille : il aumit distingué, avec les théologique, les cas diwrs; il auroit posé toutes les limitations que les principes de la religion chrétienne laissent à cette lai générale, établie quelquefois chez les Romins, et toujours chez les mahométans, «qu'il te faut jamais, dans ancun ess et dans aucune circonstance, recevoir d'intérêt pour de l'argent,« L'auteur n'avoit pas ce sujet à traiter ; mais celui-ci, «qu'une défense générale, illimitée, indistincte, et uns restriction, perd le commerce chez les mahométans, et pensa perdre la république chez les Romains: « d'où il suit que, parce que les chrétiens ne vivent pas sous ces termes rigides , le rommerce a'est point détruit chez eux; et que l'on ne voit point dans leurs états ces usures affreuses qui s'exigent chez les mahométans, et que l'on extorquoit autrefois chez les Romains.

L'anteur a employé les chapitres vingt-unième et vingt-deuxième (1) à examiner quelles forent les lois chez les Romains, au sujet du prêt par contrat, dans les divers temps de leur république: son critique quitte un moment les banes de théolope, et se tourne du côté de l'érudition, On va voir qu'il se trompe enrore dans son érudition, et qu'il n'est pas seulement au fait de l'état des mestions qu'il traite. Lisons le chauitre vingtdeuxieme (2).

«Tacite dit que la loi des douze tables fixa l'intirêt à un pour cent par au. Il est visible qu'il t'est trompé, et qu'il a pris pour la lui des douze tables une antre loi dont je vais parler. Si la loi des douze tables avuit réglé cela, comment, dans les disputes qui s'élevérent depuis entre les

(t) Liv-vingt-dougleur-(s) Bud.

créanciers et les débiteurs , ne se seroit-on pas servi de son autorité? On ne trouve aucun vestige de cette loi sur le prêt à intérêt; et, pour peu qu'on soit versé dans l'histoire de Rome, on verra qu'une loi pareille ne pouvoit point être l'ouvrage des décemvirs. - Et un peu après, l'auteur ajoute : « L'an 398 de Rome, les tribuns Duellius et Menenius firent passer une loi qui réduisoit les intéréts à un pour cent par an. C'est cette loi que Tacite confond avec la loi des douze tables; et c'est la première qui ait été faite chez les Romains pour fixer le taux de l'intérêt, etc. » Voyons à présent.

L'auteur dit que Tacite s'est trompé en disant que la loi des douze tables avoit fixé l'usure chez les Romains; il dit que Tacite a pris pour la loi des douze tables une loi qui fut faite par les tribuns Duellius et Menenius, environ quatre-vingtquinze ans après la loi des douze tables; et que cette loi fut la première qui fixa à Rome le taux de l'usnre. Que lui dit-on? Tacite ne s'est pas trompé ; il a parlé de l'usure à un pour cent par mois, et non pas de l'usure à un pour cent par an. Mais il n'est pas question ici du taux de l'usure; il s'agit de savoir si la loi des douze tables a fait quelque disposition quelconque sur l'usure. L'auteur dit que Tacite s'est trompé, parce qu'il a dit que les déremvirs , dans la loi des douze tables, avoient fait un réglement pour fixer le taux de l'asure ; et là-dessus le critique dit que Tacite ne s'est pas trompé, parce qu'il a parlé de l'usure à un pour cent par mois, et non pas à un pour cent par an. J'avois duuc raison de dire que le critique ne sait pas l'état de la question.

Mais il en reste une autre, qui est de savoir si la loi quelronque dont parle Tacite, fixa l'usure à un pour cent par an, comme l'a dit l'auteur; ou bien à nu pour cent par mois, comme le dit le critique. La prudence vouloit qu'il n'entreprit pas une dispute aver l'auteur sur les lois romaines, sans rounoitre les lois romaines; qu'il ne lui niât pas un fait qu'il ne savoit pas, et dont il ignoroit même les movens de s'eclaireir. La question étoit de savoir ce que Tacite avoit entendu par ces mots unciarium fænus (1): il ne lui falloit qu'ouvrir les dictionnaires ; il auroit trouvé, dans celui de Calvinus ou Kabl (2), que l'usure onciaire étoit d'un (x) -Num primo doccircim tabelia assetum ne quis unclorio

ference amplies exerceret. (Annales , 1 vs.) (3) «Userarum species ex assis partibus der at tatelligator, illud seler operatsories empen ad cratenarius namernum revocari ; austramamanten usurum eur com para sortio centralma singelia mensibes persolvitor. Et questam ista retoor sorems her every deoderim sorres somes in crat rifeit , deodraties nemeras jurisconstitos mevit at assem honusurarium appellarent. Quemoinodum hic as, non ex mes strue, sed ex annua pensione astimandas est; similiter emues

pour cent par an , et non d'un pour cent par mois. Vouloit-il consulter les savants; il auroit trouvé la même chose dans Saumaise (x):

> Testis mearum crutimanus Gyas Sentratiscum (2).

Remonitori-il aux sources; il auroit trouve è la-dessus des textes elairs dans les livres de droit (3); il n'auroit point brouillé toutes les idées; il et distingué les temps et les occasions où l'aure onciaire significi un pour cent par mois, d'avec les temps et les occasions où elle significit un pour cent par an; et il n'auroit pas pris le douzième de la contesime pour la ecutésime.

Lorsqu'il n'y avoit point de lois sur le taux de l'usure chez les Romains, l'usage le plus ordipaire étoit que les usuriers prenoient douze onces de cuivre sur cent onces qu'ils prétoient; c'est-àdire douze pour cent par an ; et, comme un as valoit douze onces de cuivre, les usuriers retiroient ehaque année un as de ceut onces : et, comme il falloit souvent compter l'usure par mois, l'usure de six mois fut appelée semis, ou la moitié de l'as; l'usure de quatre mois fut appelée triens, ou le tiers de l'as; l'usure pour trois mois fut appelée quadrans, ou le quart de l'as; et enfin l'usure pour un mois fut appelée unciaria, ou le douzième de l'as : de sorte que, comme on levoit une once chaque mois sur cent onces qu'on avoit prêtées, cette usure ouciaire, ou d'un pour cent par mois, on de douze pour cent par an, fut appelée usure centésime. Le critique a eu connoissance de cette signification de l'usure centésime, et il l'a appliquée très mal. On voit que tout ceci n'étoit qu'une espèce de

Son von que son ecci a recont qui me capece te méthode, de formule ou de règle entre le debiteur et le crisacier pour compter leurs usures, dans la supposition que l'usure fuit à douze pour cent par an, ce qui étoir l'usuge le plus ordinaire: et, si quelqu'un avoit prêté à dis-huit pour cent par an, on se seroit servi de la même méthode, en augmentant d'un liers l'usure de chaque moist, de sorte que l'usure onciaire auroit été d'une once et demie par mois.

Quand les Romains firent des lois sur l'usure . il ne fut point question de cette méthode, qui avoit servi, et qui servoit encore aux débiteurs et aux créanciers, pour la division du temps et la commodité du paiement de leurs usures. Le législateur avoit un réglement publie à faire; il ne s'agissoit point de partager l'usure par mois, il avoit à fixer et il fixa l'usure par au. On contious à se servir des termes tires de la division de l'as, sans y appliquer les mêmes idées; ainsi l'usure onciaire signifia un pour cent per an ; l'usure ex quadrante signifia trois pour cent par an; l'usure er triente, quatre pour cent par an; l'usure semis, six pour cent par an. Et, si l'usure onciaire avoit signifié un pour cent par mois, les lois qui les fixerent ez quadrante, ex triente, ex semisse, auroient fixe l'usure à trois pour cent, à quatre pour cent, à six pour cent par mois; ce qui auroit été absurde, parce que les lois faites pour réprimer l'usure auroient été plus cruelles que les usuriers.

Le crisique a done confondo les nepices des choices. Mais jui nierir de resporter is ses propres paroles, afin qui on sois bien convaience que l'attripidità avec la lupelle il parie ne doit imposer à personne; les voits (j): "Tairle ne s'est point paronne; les voits (j): "Tairle ne s'est point nons, et l'aurero s'est insignife qu'il pote d'un pour cent par an. Rien n'est si connu que le certienne qui se payait à l'auserire tous les mois. Un homme qui écrit deux volumes in-4" sur les lois, dervisi-l'Éposers de

Que cet homme ai ignoré ou u'uit pas ignoré ce ceutisime, e'est une chose tris indifferente: mais il ne îla pas ignoré, pusiqu'il en a parié en trois endroits. Mais comment en a+-il parié, et oic en a+il parié, et oic en a+il parié, et oic en a+il parié (e)? Je pourrois bien défeir le critique de le deviner, parce qu'il n'y trouveroit point les mêmes termes et les mêmes expressions qu'il sait.

Il n'est pas question icé e avoir à l'auteur de l'Esprit des Lois a manqué d'érudition ou non, mais de défendre ses auteis (3). Cependant Il a faille faire voir au publie que le critique prenant un ton si déciai sur des chonse qu'il re sait pas, et dont il doute si peu qu'il n'ouvre pas même un dictionnaire pour se rassurer, ignorant les choose et accusant les autres d'ignorer ses propres errerurs, il ne mêrit pas plus de confaince dans les

spin gartin en mei retime intelligende mei ; d., is mei retime retirtime mensim produter, meistre, meis ; di hisi, estims; di terni, quoffene; si quatroi, trens; si quini, quisquan; di send, estimi in sepera, espena; di cetal, bez; di norea, dedemas ; deue, dectremas i model, d'evan; i dedorin, andermas ; deue, dectremas i model, d'evan; il dedorin, angles, destante desenta d'estame, dina fait, Colona Alliera, pen (Entren Aussella, pend Person, Belgiam Baltaream, et d'igna Elsegian). (1) De mede aussern. Legliam Baltaream, et d'igna Else-

vicinama, seno 1630, p. 269, 270 et 271; et perdont ces mota: -Ender verian alt ancarama fama eccum, vel socia aucras, nt cas quoigns appellants infore outendam, mos unclass dare menatrama in centum, sed annuam,— (2) Sonare. Odge.

⁽³⁾ Argententum legis 45. § Pratectus legionus, ff. de Admimail, et percanis mineia.

⁽¹⁾ Fraille du 9 octobre 1749, p. 164.

⁽³⁾ La trelaieme at dermitere mote, chapitre unus, livre vingtdeuxième, et la tente de la trousième note.
(3) Pro cris.

nutra accusations. Ne post-on pas creiter qual hamiture et la first "du no qu'il preside par-isset air maniere et la first "du no qu'il preside par-isset air macches et na accuse manière qu'il aith terri que, quand à l'évaller, echa ne vent pas dire qu'il aith pas tert 7 que quand il anathematie acce ces most d'implies et de acettater de la religion naturelle, on put encere creit qu'il a terri qu'il la table na guerde de recevair les impressiones que pourrient dessur l'activité de son spris qu'il la table na guerde de recevair les impressiones par pourrient dessur l'activité de son spris que, dans son serie et l'empetenné de son pirit que, dans son serie et l'empetenné de son pirit que, dans son serie et l'empetenné de son pirit que, dans son serie et l'empetenné de son pirit que de l'empetenné de son pirit que de l'empetenné de son pirit que de l'empetenné de son pirit qu'il de l'empetenné de son pirit qu'il de l'empetenné de son pirit qu'il de l'empetenné de la material de l'empetenné de la material de l'empetenné de la material de l'empetenné de l'empetenné de l'empetenné de la material de l'empetenné de l'empetenné de la material de l'empetenné de l'empe

L'auteur, aux chapitres du prefix intérêt, et de Junare che les Romains, trainate en ujet, ann donte le plus important de leur histoire, e ujet pen gui resolt elbeuna i la constitution, qu'il de pens gris trout l'etheuna i la constitution, qu'il de pens firstut par dérespoir, de celles où la mièreut leur produces, der réglement spi a d'évient que pour un temps, de coux qu'ils firstut pour toujours, de veus lis finde chapitre, viugi deuxières e : 1 ha 55% de Rome, les tribuns Daellius of Mercuini forten parer une la loqu d'emprés, ette unur foi rédaite à la moiliér; dans la unite, on l'ún tourifisit.

Sons Sylla, Lucius Valerius Flaceus fit une loi qui permetoit l'indérèt à trois pour cent par an. Cette loi, la plus équitable et la plus modèrèe de celles que les Romains firent à cet égard, Paterculos la désapprouve. Mais, i cette loi eint incressaire à la république, si elle étoit utile à tous Les particulers, si elle formati une communisation d'aisance entre le débiteur et l'emprunteur, elle n'étoit point injuste (*).

" Celui-là paie moins, dit Ulpien, qui paie

(*) Cet almén et la seconie phrase du sayant se trosvoient
dans l'édition de 1748 et uni éét supprimés équis

plus tard. « Cela décide la question , si l'intérêt est légitime; e'est à-dire si le créancier peut vendre le temps, et le débiteur l'acheter. »

Voiri comme le crisique raisonas ur ere dernier spange, qui se reporte uniquement à la loi de Floren, et aux dispositions politiques dus Reporte de la comme de la comme de la comme de la cristación de vandre le tempo. On divois, destorde le crisique, en Pentaura vient de faire un tratific de tirisopie ou de drair nome, et quil ratural de divisopie ou de drair nome, et quil ratural de divisopie ou de drair nome, et quil ratural de divisopie de faire qui le partie que des dispositions politiques des Romains, de la lot de l'imposition politiques des Romains, de la lot de Plemon, et de l'imposition de Patrendus : de sorre que ereit so die Thecus, l'apiano de Patrendus : de sorre que entre do de Thecus, l'apiano de Patrendus ; de sorte de l'imposition de Patrendus : de sorre que ereit so die Thecus, l'apiano de Patrendus ; de sorte de l'imposition de Patrendus ; de sorte de ment de la comme de l'imposition de Patrendus ; de sorte de l'imposition de Patrendus ; de sorte de ment de la comme de l'imposition de Patrendus ; de sorte de ment de l'imposition de Patrendus ; de sorte de la comme de l'imposition de Patrendus ; de sorte de ment de l'imposition de Patrendus ; de sorte de l'imposition de l'impo

J'aurois encore bien des ehoses à dire; mais J'aime mieux renvoyer aux feuilles méanes, c'orojezmoi, mes chers Pisons: elles ressemblent à un ouvrage qui, comme les songes d'un malade, ne fisit voir que des fantômes vains (r). »

TROISIÈME PARTIE.

On a vu dans les deux premières parties que tout ce qui résulte de tant de critiques amères est ecci, que l'auteur de l'Esprit des Lois n'a point fait son ouvrage suivant le plan et les vues de ses critiques; et que, si ses critiques avoieut fait un ouvrage sur le même sujet, ils y auraient mis un très grand nombre de choses qu'ils savent. Il en résulte encore qu'ils sont théologiens, et que l'auteur est jurisconsulte; qu'ils se croient en état de faire sou métier, et que lui ne se sent pas propre à faire le leur. Enfin, il en résulte qu'an lieu de l'attaquer avec taut d'aigreur, ils auroient mieux fait de sentir eux-mêmes le prix des choses qu'il a dites en faveur de la religion, qu'il a également respectée et défendue. Il me reste à faire quelques réflexions.

Cette manière de raisonner n'est pas bonne, qui, employée contre quelque bon livre que ce soit, peut le faire paroltre aussi mauvais que quelque mauvais livre que ce soit; et qui, pratiquée contre quelque mauvais livre que ce soit, peut lo

 Credite , Pisones , isti tabular fore librom Personalem , Cuyos , relut agri somnis , vann Fingentur species.

Boxxy , de Arreporties. 35. faire paroltre aussi bon que quelque bon livre que

Cette manière de raisonner n'est pas bonne, qui, aux choses dont il s'agit, en rappelle d'aurres qui ne sont point accessoires, et qui confond les diverses sciences, et les idées de chaque science.

Il ne faut point argumenter, sur un ouvrage fait sur une science, par des raisons qui pourroient attaquer la science même.

Quand on critique un ouvrage, et un grand ouvrage, il faut técher de se procurer use connoissance particulière de la science qui y est traitée, et hien lire les auteurs approvets qui out déja écrit sur cette science, afiu de voir si l'auteur s'est écarté de la manière reque et ordinaire de la traiter.

Lorqu'un auteur s'explique par ses paroles, on par ses écrits qui en sont l'image, il est content le raison de quitter les signes extérieurs de ses pensées, pour chercher ses pensées; parce qu'il n'y que lui qui ache ses pensées. Cest bien pis lorsque ses pensées sont bonnes, et qu'on lui en attribue de mauvaises.

Quand on écrit contre nu anteur, et qu'on s'irrite contre lui, il faut prouver les qualifications par les choses, et non pas les choses par les qualifications.

Quand on voit dans un anteur une bonne intention générale, on se trompera plus rarement, si, sur certains endroits qu'on croit équivoques, on juge suivant l'intention générale, que si on lui prête une mauvaise intention particulière.

Dans les livres faits pour l'amusement, trois on quatre pages donnent l'idée du style et des agréments de l'ouvrage: dans les livres de raisonnement, on ne tient rien, si on ne tient toute la chaine.

Comme il est trés difficile de faire un bon ourrage, et très aisé de le critiquer, parce que l'auteur a eu tous les défilés à garder, et que le critique n'en a qu'un à forcer, il ne faut point que celui-ci ait tort; et, s'il arrivoit qu'il est continucliement tort, il seroit inexcusable.

D'ailleurs, la critique pouvant être considérée comme une ostentation de sa supériorité sur les

autres, et son effet ordinaire étant de donner des moments délicieux pour l'orgueil humain, ceux qui s'y livrent méritent bien toujours de l'équité, mais rarement de l'indulgence.

Et comme de tous les genres d'écrire elle est celui dans lequel îl est plus difficile de montrer un bon naturel, il faut avoir attention à ne point augmenter par l'aigreur des paroles la tristesse de la chose.

Quaud on écrit sur les grandes matières, il ne suffii pas de consulter son zèle, il faut encore consulter ses innières; et, ai le cei de ne ous a pas accordé de grands talents, on peut y suppléer par la défance de zoi-même, l'exactitude, le travail, et les réflexions.

Cet art de trouver dans une chose, qui naturelllement a un bon sens, tous les mauvais sens qui na esprit qui ne raisonne pas juste peut leur donner, n'est point nitle aux hoomes: ceux qui le pratiquent ressemblent aux corbeaux qui fiueit ac corps visaus, et volent de tous côtés pour chercher des cadarres.

Une pareille manière de critiquer produit deux grands inconvénients : le premier, e'est qu'elle gâte l'esprit des lecteurs par un mélange du vrais et du faux , du bien et du mal ; ils s'accoutument à chercher un mauvais sens dans les choses qui naturellement en ont un très bon: d'où il leur est aisé de passer à cette disposition, de chercher un bon seus dans les choses qui naturellement en ont un mauvais : on leur fait perdre la faculté de raisonner juste, pour les jeter dans les subtilités d'une mauvaise dialectique. Le second mal est qu'en rendant par cette façon de raisonner les bons livres. suspects, on n'a point d'autres armes pour attaquer les mauvais ouvrages : de sorte que le public n'a plus de règle pour les distinguer. Si l'on traite de spinosistes et de déistes ceux qui ne le sont pas, que dira-t-on à ceux qui le sont ?

Quoique nous devieus pienes aisfenset que las gras qui civerso contre unus, sur des matières qui intersonat tous les hommes, y sont déternainie par la force de la chairie devirtimes expenschast, comme la mature de crite vertu est de ne possorio piene se cocher, qu'elle se moutre en nons malgré nous, et qu'elle éclate et brille de nous parts, s'il arrivoi que, dans deux sertis. faits contre la même personne coup sur coup, on y trouvit summe trave de cette charité, qu'elle n'y parût dans aucune phrase, dans aucun tour, aucune parole, aucune expression; celui qui anroti écrit de pareils ouvrages auroit un juste aujet de craindre de n'y avoir pas été porté par la charité chrétieune.

Et, comme les vertus purement bumaines sont en nous l'effet de ce qu'on appelle un bon naturel; s'il étoit impossible d'y découvrir aucun vestige de ce bon naturel, le public pourroit en conclure que ces écrits ne seroient pas même l'effet des vertus bumaines.

Aux yeux des bommes, les actions sont toujours plus sincères que les motifs; et il leur est plus facile de croire que l'actiun de dire des injures atroces est un mal, que de se persuader que le motif qui les a fait dire est un bien.

Quand un homme tient à un état qui fait respecter la religion, et que la religion fait respecter, et qu'il attaque devant les gens du moude un homme qui vit dans le monde, il est essentiel qu'il maintienne par sa manière d'agir la supériorité de son caractère. Le monde est très corrompu: mais il y a de certaines passions qui s'y trouvent très contraintes; il y en a de favorites qui défendent aux autres de paroître. Considérez les gens du monde entre eux; il n'y a rien de si timide ; e'est l'orgueil qui n'ose pas dire ses secrets, et qui, dans les égards qu'il a pour les autres, se quitte pour se reprendre. Le christianisme nous donne l'habitude de soumettre cet orgueil; le monde nous donne l'habitude de le cacher. Avec le peu de vertu que nous avons, que deviendrions-nous si toute notre ame se mettoit en liberté, et si nous n'étions pas attentifs aux moindres paroles, aux moindres signes, aux moindres gestes? Or, quand des hommes d'un caractère respecté manifestent des emportements que les gens dn monde n'oseroient mettre au jour, ceux-ci commencent à se eroire meilleurs qu'ils ne sont en effet; ce qui est un très grand mal,

Nous autres geas du monde sommes ai foibles que nous méritions extrinement d'être mênes. Ainsi, lorsqu'on nous fait voir toutes les marques extérieures des passions siolentes, que vent-on que mous pensions de l'intérieur? Peut-on espérer que nous, avec aotre témérité ordinaire de juger, ne jugiors as parties.

On peut avoir remarqué, dans les disputes et les conversations, ce qui arrive aux gens dont l'es-

prit est dur et difficile : comme ils ne combatten; pas pour s'aider les uns les autres, mais pour se jeter à terre, ils s'doignent de la vérilé, non pas à proportiun de la grandeur ou de la petitesse da leur esprit, nasis de la bizarrerie du de l'inflexipilité plus ou moins grande de leur caractère. Le cautraire arrire à ceux à qui la nature ou l'éducace.

philité plus ou moins grande de leur caractère. Le ogniraire arrive à ceux à qui la nature ou l'éducation ont donné de la douceur : comme leurs disputes sont des secours mutuels, qu'ils concourent au même objet, qu'ils ne penseut différemment que pour parvenir à penser de même, ils trouvent la vérité à proporion de leurs lumières : c'est la récompense d'un bon naturel.

Quand un homme écrit sur les matières de religion, il ne faut pas qu'il compte tellement sur la piété de ceux qui le lisent, qu'il dise des choses contraires au bon sens; parce que, pour a'secréditer auprès de ceux qui on tpus de piété que de lumières, il se discrédite auprès de ceux qui ont plus de lunières que de piéte.

Et comme la religion se défend beaucoup par elle-même, elle perd plus lorsqu'elle est mai défendue que lorsqu'elle n'est point du tout défendue.

S'il arrivoit qu'un homme, après avoir perdu ses lecteurs, attaquat quelqu'un qui edt quelque réputation, et trouvat par la le moyen de se faire lire, on pourroit peut-être soupçonuer que, sous prétexte de sacrifier cette victime à la religion, il la sacrifieroit à son amour-propre.

La manière de critiquer dont nous parlons, est la chose du monde la plus capable de borner l'étendue, et de diminuer, si j'ose me servir de ce terme, la somme du génie national. La théologie a ses bornes, elle a ses formules; parce que les vérités qu'elle enseigne, étant connues, il faut que les hommes s'y tienneut; et on doit les empêcher de s'en écarter : c'est là qu'il ne faut pas que le génie prenne l'essor : on le rireonserit pour ainsi dire dans une enceinte. Mais c'est se moquer du monde, de vouloir mettre cette même enceinte autour de ceux qui traitent les sciences humaines. Les principes de la géomètrie sont très vrais; mais, si on les appliquoit à des choses de goût, on feroit déraisonner la raison même. Rien n'étouffe plus la doctrine que de mettre à toutes les choses une robe de ducieur. Les gens qui veulent toujours enseigner empêchent beaucoup d'apprendre. Il n'y a point de génie qu'on ne rêtrecisse, lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentiuns du monde? on vous forcera vous-même d'en douter. Yous ue ponvez plus être occupé à hien dire quand vous êtes effravé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée vous ue vous occupez que des termes qui peuvent échap® per à la subtilité des critiques. On vient nots mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : -Prenez garde de tomber; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. - Va-t-ou prendre l'essor, ils vous arrétent par la manche. A-t-on de la furce et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevezvous uu peu, voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, levent la tête, et vous crient de descendre pour vous mesurer. Courez-vous dans votre carrière, ils voudront que vous regardiez tuutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. Il n'y a ni science ni littérature qui puisse résister à ce pédantisme. Notre siècle a forme des académies ; on voudra nous faire rentrer dans les écoles des siècles ténébreux. Descartes est bien propre à rassurer ceux qui, avec un génie infiniment moindre que le sien, ont d'anssi bonnes intentions que lui ; ce grand bomme fut sans cesse accusé d'athéisme; et l'on n'empluie pas aujourd'hui contre les athées de plus forts

Du reste, nous ne desous regarder les critiques comme personnelles, que dans lescario ceux qui les faut ant south les recelte telles. Il est très personnel en critiques les sources qui orité données nu public, parce qu'il seroni réticule que ceux qui un toub e chiére les natures ne voulussent pas être échairés eux-mémes. Ceux qui usons acretisment une les compagnones de not travatur. Si le critique et l'autre elerrèment la vérité; ille ont le même inicirité; cer la vérité est le bien de tous les hommes; il seront des confidéres, et nou pas des neumes.

arguments que les siens.

C'est avec grand plaisir que je quitte la plume. On auroit continue à garder le silonce, si, de ce qu'ou le gardoit, plusieurs personnes n'avoient conclu qu'ou y étoit réduit.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

L'ESPRIT DES LOIS.

1.

QUELQUES personnes ont fait cette objection. Dans le livre de l'Esprit des Lois, éeut Phonneur ou la crainte qui sont le principe de certains gouvernements, non pas la vertu; et la vertu n'est le principe que de quelques autres: donne les vertus chrétiennes ne sont pas requises dans la plunart des gouvernements.

Voici la réponse: l'auteur a mis cette note au chapitre cinquième du livre troisième: « Je parle ici de la vertu politique, qui est la vertu morale, dans le sens qu'elle se dirige au bien général ; fort peu des vertus morales particulières, et point du tout de cette vertu qui a du rapport aux vérités résélées. » Il v a au chapitre suivant une autre note uni renvoie à celle-ci; et aux chapitres deuxième et troisieme du livre einquième, l'auteur a défini sa vertu , l'amour de la patrie. Il définit l'amour de la patrie, l'amour de l'égalité et de la frugalité. Tout le livre cinquième repose sur ces principes. Quand un écrivain a défini un mot dans son ouvrage; quand il a donné, pour me servir de cette expression, son dictionnaire, ne faut-il pas entendre ses paroles suivant la signification qu'il leur a donnée?

Le mod de vertus, comme ha plupart des most de toutes les langues, ent peis dans directus acceptions: Insultà il signifie les vertus chrétiennes, suncherièrenne, ou birn une certaine vertu piezner; chrétienne, ou birn une certaine vertu piezner; quelquefais ha fore; quelquefais, als mas quelqueslangues, une certaine expacité pour un art ou de certains area. Cest equi péricée du cerq sius tite e mot, qui en fire la signification. Ici, l'anteur a fini plus, il a dome judicers fois su définition. On n'a done fait l'abjection que parce qu'on a lu l'ouvrage avec trep de rapidité.

11

L'anteur a dit, au livre deuxieure, chapitre trossiène: «La meilleure aristocratie est celle où la partie du peuple qui n'a point de part à la puissame est si petite et si paurre que la partie de minante l'a successi interle à l'opprimer. Ainsi, quand Antipiere établit à Athènes que ceux qui puis l'autresire pas deven lisili d'entelleure servicest exclus du dravit de suffraçe (1), il forma la mellieure ainscreatie qui fil troublet; parce que es ceux dist si petit, qu'il s'exchosi que peu de gran, et premone qui est que que consideration dan la le Le famille su riscersiappes diversat donc étre con apprehen de la dimerarite, plus elle sera rende apprehen de la dimerarite, plus elle sera perfaire, et elle le de riendam moiant in essera qu'elle sprechers de la nonarchie-

Dans une lettre insérée dans le journal de Trèveux, du mois d'avril 1745, on a objecté à l'auteur a citation même. On a , di-on, devant les yeax l'endroist cité : et on y trouve qu'il n'y avoit que acul mille personnes qui cussent le cens preoit par Antipater; qu'il y en avoit viagr-deux mille qui se l'avoient pas : d'oi l'or concelut que l'unteur applique mal ses citations; puisque, dans otte république d'Antipater, le petit ombre

(r) Diodoce, t. gyzzz, p. 601 , fdit de Rhodoman.

étoit dans le cens, et que le grand nombre n'y étoit pas.

RÉPONSE.

Il edt été à desirer que celui qui a fait cette eritique cut fait plus d'attention, et à ce qu'a dit l'auteur, et à ce qu'a dit Diodore.

1º Il n'y avoit point vingt-deux mille personnes qui n'essuent pas le cena dana la république d'Autiputer: les vingt-deux mille personnes dent parte Diodore fureat reféguées et établies dans la Thrace; et il ne resta pour former ette répablique que les neuf mille choyens qui avoient le cens, et ceux du bas peuple qui ne voultreuts pas parrir pour la Thrace. Le lecteur peut consulter Diodore.

3º Quand il seroit renté à Athènes vingt-deux mille personnes qui n'auroient pas eu le ceas, l'objection n'es seroit pas plus juste. Les mots de grand et de petit sont relatifs: nenf mille souveraiss dans un état font un nombre immense: et vingt-deux mille sujets dans le même état font un nombre infiniment petit.

FIN DE LA DÉPENSE DE L'ESPRIT DES LOIS.

OEUVRES DIVERSES.

DISCOURS

DE BECEPTION

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

DE BORDEAUX,

Lus sages de l'antiquité recevoient leurs disciples sans examen et sans choix : ils croyoient que la sagesse devoit être commune à tous les hommes , comme la raison, et que, pour être philosophe, c'étoit assez d'avoir du goût pour la philosophie.

Le me trouve parmi vous, messieurs, moi qui mi rien qui piuse m'en approcher que quelque attachement pour l'étude, et quelque gott pour les belles-lettes, 3ii affisiei, pour chorair cette faveur, d'en consoire perfaitement le prix, et d'avoir pour vous de l'estime et de l'adminstion, je pourrais me flatter d'en être digne; et jr me comparerois le cr'ivone qui miritia la protection d'une déesse, seulement parce qu'il la trouva belle.

Oni, messieurs, je regarde votre académie comme l'ornement de nos provinces; je regarde son établissement comme ces naissances heureuses où les intelligences du ciel président toujours. On avoit vu jusqu'ici les sciences non pas né-

On avoit vu jusqu'ici les sciences non pas négligées, mais méprisées, le goût entièrement corrompu, les belles-lettres ensevelies dans l'obseurité, et les muses étrangères dans la patrie des Paulin et des Ausone.

Nous nous trompions de croire que nous fussions compus chez nos voisins par la vivacité de notre esprit, ce n'étoit sans doute que par la barbarie de notre langage.

Oui, messicurs, il a été un temps où œux qui s'attachoient à l'étude étoient regardés comme des gens singuliers, qui n'étoient point faits comme les autres hommes. Il a été un temps où il y avoit du ridicule et de l'affectation à se dégager des préjugés du peuple, et où chacun regardoit son aveuglement comme une maladie qui lui étoit chère, et dont il étoit dangereux de guérir.

Dans un temps si critique pour les savants, on n'éctoi point impoument plus échiri que les autres : si quelqu'un entreprenoit de sortir de cette sphire étroite qui borne les connoissances des bonnes, une infinité d'inacetes, qui réclevaient aussibét, formoient un nuage pour l'obscurrier ; ceux mêmes qui l'estimoient en secret se révoltoient en public, et ne pouvoient lui pardonner l'affront qu'il leur faisoit de ne pas leur ressem-

Il u'appartenoit qu'à vous de faire cesser ce règne ou plutôt cette tyrannie de l'ignorance : vous l'avez fait, messieurs; cette terre où nous vivous n'est plus si aride; les lauriers y croissent heurueument; ou en vient cuellir de toutes parts; les savants de tous les pays vous demandent des couronnes:

Munibus date lilia pienis. *

Cest assez pour vous que cette académie vous doire et sa nissance et ses proprès; je la regarde moins comme une compaguie qui doit perfectionner les sciences que comme un grand trophée élevé à votre gioire; il me aemble que j'entends dire à chacun de vous ces paroles du poète l'yrique;

Exegt monumentum are perendes."

Nous avons été animés à cette grande entrepart par cei llustre protecteur (***) dont le puissant génie veille sur nous. Nous l'avons vu quitter les délices de la cour, et faire sentir sa présence jusqu'au fond de nos provinces. C'est ainsi que la Fable nous représente ces dieux hiefaisants qui

^{*} V120., Aneid. vz. 885.

^{**} Honay, Oc., lib. 132, xxxv.

*** Honay, Oc., lib. 132, xxxv.

*** Honay-Reques-Nonpar de Caumont, duc de la Force, pais
de France et membre de l'Acadéssie françoise. Ne le 2 mars
1875. Il mouret à Paris le 21 juillet 1396.

du séjnur du ciel descendoient sur la terre pour polir des peuples sauvages, et faire fleurir parmi eux les sciences et les arts.

Oserai je vous dire, messieurs, ce que la modestie m'a fiit laire jusqu'ir (2 pound je vis votte academie naissante v'lever si heureusement, je sentis ume joie secréte; et, soit qu'un 'instinct faiteur semblát me présager e qui m'arrive aujunard'hui, soit qu'un sentiment d'amour-propre me le fit esperier, je regardai toujours les Lettres de vatre établissement consme des titres de ma famille.

Liè avec plusieurs d'entre vous par les charmes de l'amitié, l'appraiqu'un jour je pourrois entrer avec eux dans un nouvel esgagement, et leur ûtre uni par le commerce des lettres, puisque je l'éc tois déjà par le lient le plus fort qui fût pareni les hommes. Et, si eque dit un des plus enjouis de nos poètes n'est point un paradoxe, qu'il flust avoir du génie pour être honneté homme, ne pouvoisje pas croire que le crur qu'ils avoient rece, leur servieu us parant de mon espiri?

J'éprouve aujourd'hui, messieurs, que je me n'étois point trop flatie; et, soit que vous m'ayer fait justice, soit que j'ais éduit mes juges, je suis également content de moi-même: le publie va s'aveugler aur voire chois; il ne regardera plus sur ma tête que les mains savantes qui me couronnent.

DISSERTATION

LA POLITIQUE DES ROMAINS

DANS LA RELIGION,

LOR A L'ACADÉMIE DE BORDEAUX, LE 18 1919 1716.

Cx ne fut ni la crainte, ni la pièté, qui établit la religion chez les Romains, mais la uccessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à règler le culte et les cérémonies qu'a donner des lois et labtir des murailles.

Je trouve cette différence eutre les législateurs romains et ceux des autres peuples, que les premiers firent la religion pour l'état, et les autres l'état pour la religion. Ronnulus, Tatius et Noma, asservirent les dieux à la politique : le culte et les cérémonies qu'ils instituérent furent trouvés si sages, que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

Quand les legislateurs romains établirent la religion, ils ne pecareur joint la l'éférmation des mœurs, ni il donuer des principes de morale; ils ne voulorent point giuer des geus qu'ils ne contoissoient pas receve ("). Ils n'euerat done d'abord qu'une vue générale, qui citoit d'impière à un pepile qu'un exploit ten, la craitude des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à à leur fantaise.

Les successeurs de Numa n'oserent point faire or que ce prince n'avoit point fait : le peuple, qui avoit beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudusse, étoit devenu capable d'une plus grande discipline. Il cût été ficile d'ajouter aux cérémonies de la religiou, des principes et des règles de morale dont elle manquoit; mais les législateurs des Romains étoient trop chirvoyauts pour ne point connoitre combien une pareille réformation eut été dangereuse : s'est été couvenir que la religion étoit défectueuse ; c'étoit lui donuer des ages , et affoihlir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romaius leur fit prendre un meillenr parti en établissant de nouvelles lois. Les institutions homaines peuvent bien changer, mais les divines doivent être immuables comme les dieux mèmes

Aini le cient de Rome, ayane chargie legre le reur Politius (1) Senaminer les eriest du rei Num, qui avoient été trouvée dans un coffrée de priere quitre centa na après la most de ce roi, résolut de les faire heiller, aux la rapport qui ent cried de les faire heiller, aux la rapport qui ent content qui en contra différente lossecoupo cette qui se prolitiquoisi dator; ce qui protecti priere qui se prolitiquoisi dator; ce qui protecti priere de serropoles dans l'esprit de simples, et la confere voir que le molt present ristorie de promiser le producti en la contra promiser le gial de la contra promiser le promiser le contra promiser le c

On portoit la prudence plas loin : on ne porroit litre les livres ablyllins sans la permission du sénat, qui ne la donnoit mémer que dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'asgisorii de comoler les peuples. Toutes les interprisations étorient défendates; ces livres même étoient toujours renfermés; et, par une prévaution si sape, on ôtoit les arases des mains des fanatiques et des séditieux.

^(*) Van. c. Qui ne contointoieni pas recore les engagements d'une société dans laquette ils venoitul d'entrer (1) Tepelara, l. 21. ch. 2317.

Les devins ne pouvoient rien prononcer sur les affaires publiques sans la permission des magistrats; leur art étoit absolument subordonné à la volonté da sénat; et cela avoit été ainsi ordonné par les livres des pontifes, dont Cicéron nous a conservé quelques fragments (1).

Polybe met la supersition au rang des avantages que le peuple romain avoit par-dessus les autres penples : ce qui paroli ridicule aux segest nécessaire pour les sots; et ce peuple, qui se met si facilement en colère, a besoin d'être arrêté par une puissance invisible.

Les augures et les aruspiecs étoient proprement les grotesques du pagnainne : mais on ne les trouvers point rédirelles, si on fait réflexion que, dans une réligion toute populaire comme celle-là, rien ne parsissoit extravagnat; la crédulté du peuple réparatit tout che les Rosanias; plus elle leur parsissoit divine. Une vérité simple ne les auvoit par virement touchés : à leur failoit des nujes d'admiration, il leur flailoit est guest e la divinité; et lis ne les trouvoient que dans le merveilleux et le rédirel.

C'étoit, à la vérité, une chose très extravagante de faire dépendre le salut de la république de l'appétit sacre d'un poulet, et de la disposition des entrailles des victimes ; mais ceux qui introduisirent ces cérémonies en connoisso bien le fort et le foible, et ce ne fut que par de bonnes raisons qu'ils péchèrent contre la raison même. Si ce culte avoit été plus raisonnable, les gens d'esprit en auroient été la dape aussi bien que le peuple, et par-là on auroit perdu tout l'avantage qu'on en pouvoit attendre ; il falloit donc des cérémonies qui pussent entretenir la superstition des uns, et entrer dans la politique des autres; e'est ce qui se trouvoit dans les divinations. On y mettoit les arrêts du ciel dans la bouehe des principaux sénateurs, gens éclairés, et qui connoissoient également le ridicule et l'utilité des di-

Cicéron dit(2) que Fabius, étant augure, tenoit pour règle que ce qui étoit avantageux à la république se faisoit toujours sous de bons auspices. Il pense, comme Marcellns(3), que, quoique la cré-

dalité populaire cut établi au commencement les angures, on en avoit retenu l'usage pour l'utilité de la république; et il met cette différence entre les Romains et les étrangers, que ceux-ci s'en servoient indifféremment dans toutes les oceasions. et ceux-là seulement dans les affaires qui regardoient l'intérêt publie, Cicéron (1) nous apprend que la foudre tombée du côté gauche étoit d'un bon augure, excepté dans les assemblées du peuple, « preterquam ad comitia. » Les règles de l'art cessoient dans cette occasion : les magistrats y ingeoient à leur fantaisie de la bonté des auspices, et ces auspices étoient une bride avec laquelle ils menoient le peuple, Cicéron ajoute : « Hoc institutum reipublica causa est, ut comitiorum, vel in jure legum, vel in judiciis populi, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes. » Il avoit dit aupgravant qu'on lisoit dans les livres sacrés : « Jove tonante et fulgurante, comitia nopuli habere nefas esse. » Cela avoit été introduit, dit-il, pour fournir aux magistrats un prétexte de rompre les assemblées du peuple(2). An reste, il étoit indifférent que la victime qu'on immoloit se trouvât de bon ou de manvais augure : car, lorseu'on n'étoit pas content de la première, on en immoloit une seconde, une troisième, une quatrième, qu'on appeloit hostiæ succedanea. Paul Émile, vonlant sacrifier, fut obligé d'immoler vingt victimes : les dieux ne furent apaisés qu'à la dernière, dans laquelle on trouva des signes qui promettoient la victoire. C'est pour cela qu'on avoit coutume de dire que, dans les sacrifices, les dernières victimes valoient toujours mieux que les premières. César ne fut pas si patient que Paul Émile : ayant égorgé plusieurs victimes, dit Suétone (3), sans en trouver de favorables, il quitta les autels avec mépris, et entra dans le sénat.

Comme te magiena se revovient authre de priegas, si avvient un moyen sir por deterprisago, si avvient un moyen sir por deterprisago, si avvient entreprendre me giu auroit por l'en ullic. Les devius qui avvient toiquent po être ullic. Les devius qui avvient toiquent partire, qui pic solori palable les inergrettes du général que des dieux, juniprioriu de la confiane aux codes. Si par danard quelque maurais presenze vois riporavanté l'armée, un bable général convertisoil e seus, et el persodio fivorable: aimi Seipion, qui tomba en austant de son vaisnissi Seipion, qui tomba en austant de son vaisus sur le rivage d'Arique, pris de la terre dans

⁽¹⁾ De Leg., ibi, II : «Bella disceptanto : pecolgip, porteuta, ad Etrascos et arsuptees, si senaba justeri, deferunto. Etdam un autre endroit : «Secredotim duo genera muto: musm, qued prauti cressionis et ascris; alterun, quod interpretetta faidi-corem et visioni effan incopatin, cum senaba populuque ab

⁽²⁾ Optimis ampiciis en geri que pro relpublice salute geretentar, que contra rempublicamilerent, contra ampicia feri-

⁽De Senestate, cap. 19.)
(3) De Divinations.

⁽t) De Direnatione, lib. 11.

⁽³⁾ Hoc respublics cosm constitutum, consistent mem non habendorum cuosas esse voluerant. (De Divinatione.) (3) «Pieribin hostifa cause, cum litare non posser, introit custam, sprets religione. (In Int. Car. cap. 1883).)

ses mains : « Je te tiens, dit-il, ó terre d'Afrique ! » et par ces mots il rendit heureux un présage qui avoit paru si fnneste.

Les Siciliens, s'étant embarques pour faire quelque expédition en Afrique, furent si épouvantés d'une éclipse de soleil, qu'ils étoient sur le point d'abandouner leur entreprise : mais le général leur représenta » qu'à la vérité cette éclipse eût été de mauvais augure si elle eût paru avant feur embarquement, mais que, paisqu'elle u'avoit paru qu'après, elle ne pouvoit menacer que les Africains. " Par-la il fit cesser leur fraveur, et trouva dans un sujet de crainte le moven d'augmenter leur conrage.

Cesar înt averti plusieurs fois par les devins de ne point passer en Afrique avant l'hiver. Il ne les écouta pas, et prévint par-là ses ennemis, qui, sans cette d'digence, auroient eu le temps de réunir leurs forces.

Crassns, pendant un sacrifice, avant laissé tomber son couteau des mains, on en prit un mauvais augure; mais il rassura le peuple en Ini disant : « Bon courage! au moins mon épée ne m'est jamais tombée des mains. »

Lucullus étant près de donner bataille à Tigrane, on vint lui dire que c'étoit un jour malheureux. - Tant mieux, dit-il : nous le rendrons heureux par notre victoire.

Tarquin le Superbe, voulant établir des jeux en l'honneur de la déesse Mania, consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit obscurément, et dit qu'il falloit sacrifier têtes pour têtes, « capitibus pro capitibus supplicandum. » Ce prince, plus cruel encore que superstitieux, fit immoler des enfants: mais Junius Brutus changes ce sacrifice horrible; car il le fit faire avec des têtes d'ail et de pavot, et par-là remplit ou éluda l'oracle (1),

On coupoit le nœud gordien quand on ne pouvoit pas le délier : ninsi, Clodius Pulcher, voulant donner un combat naval, fit jeter les poulets sacres à la mer, afin de les faire boire, disoit-il, puisqu'ils ne vouloient pas manger (2).

Il est vrai qu'on punissoit quelquefois uu général de n'avoir pas suivi les présages, et cela même étoit un nouvel effet de la politique des Romains, On vouloit faire voir au peuple que les mauvais succès, les villes prises, les batailles perdues, n'étoient point l'effet d'une mauvaise constitution de l'état, ou de la foiblesse de la république, mais de l'impicté d'un eitoyen contre lequel les dieux etoient irrités. Avec cette persuasion, il n'étoit pas

Scévola, grand-pontife, et Varron, un de leurs grands théologiens, disoient qu'il étoit nécessaire que le people ignorât beaucoup de choses vraies et en crût beaucoup de fausses : S. Augustin dit (x) que Varron avoit découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'état.

Le même Scévola, au rapport de saint Augustin (a), divisoit les dieux en trois elasses : ceux qui avoient été établis par les poètes; ceux qui avoient été établis par les philosophes; et ceux qui avoient été établis par les magistrats, « a prin-· cipibus civitatis. ·

Ceux qui lisent l'histoire romaine, et qui sont un peu elairvoyants, trouvent à chaque pas des traits de la politique dont nous parlons. Ainsi on voit Ciceron, qui, en particulier et parmi ses amis, fait à chaque moment une confession d'incrédulité (3), parler en public avec un zèle extraordinaire contre l'impiété de Verrès. On voit un Clodius, qui avoit insolemment profané les mystères de la bonne déesse, et dont l'impiété avoit été marquée par vingt arrêts du sénat, faire luimême nne harangue remplie de zèle à ce sénat qui l'avoit foudroyé, contre le mépris des pratiques anciennes et de la religion. On voit un Salluste, le plus corrompu de tous les citovens, mettre à la tête de ses oovrages une préface digne de la gravité et de l'austérité de Caton. Je n'aurois jamais fait si je voulois épuiser tous les exemples.

Quoique les magistrats ne donnassent pas dans la religion du peuple, il ne faut pas croire qu'ils n'en cussent point. M. Cudworth a fort bien prouvé que ceux qui étoient éclairés parmi les paiens, adoroient une divinité suprême, dont les divinités du peuple n'étoient go'une participation.

difficile de rendre la confiance au peuple; il ne falloit pour cela que quelques cérémonies et quelques sacrifices. Ainsi, lorsque la ville étoit menacée ou afflicée de quelque malbeur, on ne manquoit pas d'en chercher la cause, qui étoit toujours la colère de quelque dieu dont on avoit negligé le culte : il suffisoit, pour s'en garantir, de faire des sacrifices et des processions; de purifier la ville avec des torches, du soufre, et de l'eau salée. On faisoit faire à la victime le tour des remparts avant de l'égorger; ce qui s'appeloit sacrificium amburbium, et amburbiale. On alloit même quelquefois jusqu'à purifier les armées et les flottes, après quoi chacun reprenoit courage.

⁽¹⁾ Macton, Saturnat, lib. 1.

^{.2) \$42.} MARIN. . 7, C. 19.

^{(1) -}Totum consilium producit, saporatum per quod ciritates et populi regerentur. · (De Cont. Des, lib 1v. cap. 1111) (2) Ibed.

^{(3) -}Adeone me delurare proces at ista credam?-

Les paiens, très-peu scrupuleux dans le culte, croyoient qu'il étoit indifférent d'adorer la divinité même, ou les manifestations de la divinité; d'adorer, par exemple, dans Vénus, la puissauce passive de la nature, ou la divinité suprême, en tant qu'elle est susceptible de taute génération ; de rendre un culte au soleil ou à l'Être suprême, en tant qu'il anime les plantes, et rend la terre féconde par sa chaleur. Ainsi le stoicien Balbus dit, dans Ciceron (1), - que Dieu participe par sa nature à toutes les choses d'ici-bas; qu'il est Ceres sur la terre, Neptune sur les mers. » Nous en saurions davantage si nous avions le livre qu'Asclépiade composa, intitulé l'Harmonie de toutes les théologies.

Comme le dorme de l'ame du monde étoit presque universellement reçu, et que l'on regardoit chaque partie de l'univers comme un membre vivant dans lequel cette ame étoit répandue, il sembloit qu'il étoit permis d'adorer indifféremment toutes ees parties, et que le culte devoit être arbitraire comme étoit le dozme.

Voilà d'où étoit né cet esprit de tolérance et de douceur qui régueit dans le monde paien : on n'avoit garde de se persécuter et de se déchirer les uns les autres : toutes les religions, toutes les theologies, y étuient également bounes ; les hérésies, les guerres et les disputes de religion, y étoient incounues : pourvu qu'on allât adorer au temple, chaque citoyen étoit grand-pontife dans sa famille.

Les Romains étoient encore plus tolérants que les Grees, qui ont toujours gâté tout : chacun sait la malheureuse destinée de Socrate. Il est vrai que la religiou égyptienne fut tnujours

proscrite à Rome: c'est qu'elle étoit intolérante, qu'elle vouloit dominer seule, et s'établir sur les débris des autres; de manière que l'esprit de douceur et de paix qui régnoit chez les Rumains, fut la véritable cause de la guerre qu'ils lui firent sans reliche. Le sénat ordanna d'abattre les temples des divinités égyptiennes ; et Valere Maxime(2) rapporte à ce sujet qu'Emilius Prohus donna les premiers coups, afin d'encourager par son exemple les ouvriers, frappès d'une crainte superstitieuse.

Mais les prêtres de Sérapis et d'Isis avoient encore plus de zele pour établir ces cérémonies qu'on n'en avoit à Rome pour les proscrire, Quoiqu'Auguste, au rapport de Dion (1), en eût défeudu l'exercice dans Rome, Agrippa, qui commandoit dans la ville en son absence, fut abligé de le défeudre une seconde fois. On peut voir dans Tacite et dans Suétone les fréquents arrêts que le sénat fut oblicé de rendre pour bannir ce culte de Rome.

Il faut remarquer que les Romains confondirent les Juifs avec les Égyptiens, comme on sait qu'ils confondirent les chrétiens avec les Juifs : ces deux religious furent long-temps regardées comme drux branches de la première, et partagérent avec elle la haine, le mépris et la persécution des Romains. Les mêmes arrêts qui abolirent à Rome les cérémonies égyptiennes mettent toujours les cérémouies juives avec celles-ci, comme il paroit par Tacite (a), et par Suétone dans les vies de Tibere et de Claude. Il est encore plus elair que les historiens u'ont jamais distingué le culte des chrétiens d'avec les autres. On n'étoit pas même revenu de cette erreur du temps d'Adrien, comme il paroit par une lettre que cet empereur écrivit d'Égypte au consul Servianus; « Tous ceux (3) qui en Égypte adorent Sérapis sont chrétiens, et ceux même qu'on appelle évêques sont attachés au culte de Sérapis. Il u'y a point de Juif, de prince de synagogue, de Samaritain, de prêtre des chrétiens, de mathématicien, de devin, de baicneur, qui n'adore Sérapis. Le patriarche même des Juifs adore indifférenment Sérapis et le Christ. Ces gens n'ont d'autre dieu que Sérapis : e'est le dieu des chrétiens, des Juifs, et de tous les peuples. » Peut-on avoir des idées plus confuses de ces trois religions, et les confandre plus grossièrement?

Chez les Égyptiens, les prêtres faisoient un corps à part, qui étoit entretenu sux dépens du public : de la naissoient plusieurs inconvénients ; toutes les richesses de l'état se trouvoient englouties dans une sociésé de gens qui, recevant toujours et ne rendant jamais, attiroient insensiblement tout à eux. Les prêtres d'Égypte, ainsi gagés pour ne rieu faire, languissoient tous dans une oisiveté dont ils ne sortoient qu'avec les vices qu'elle produit; ils étnient brouillons, inquiets,

^{(1) -} Deux pertineunger naturum entongne rei, per terrax Ceres, per maria Arptaena, ulti per ulta, poterunt intelligi ; qui qualesque sint, quoque con nomine consustado unnexpererit, bos dess et venerari et cultre debensa. (a) Lee. 1, ch. 111.

⁽t) Liv. reary.

⁽a) Heat., lib. 12

^{(3) -}I'll qui Serapin colunt, christiani sont; et deveti sont Serapi, qui se Chessi episcopos dirust. Nomo illic archi-synagoges Judworum, memo Samarites, memo christisnorum presbyter, son mathematicus, non armpes, non nliptes, qui non Serapia colat. Spor ille patriarcha (Judinorum scilicet) , com Agyptum venerit, ab alica beragin adorare, sò alica regitor Christum, L'oux dies deux est Seragis : hune Judes, hune christiani, hone occurs weneranter et gentes . (Flavres Vorsiers, fa Vice Seturacus, Vid. Historia augusta striptoras, in-fol., 1620. p. 245 , et in-8", 166c, p. 359.)

entreprenants, et ces qualités les rendoient extrêmement dangereux. Enfin un corps dont les intérêts avoient été violemment séparés de ceux de l'état, étoit un monstre; et ceux qui l'avoient établi avoient jeté dans la société une semence de discorde et de guerres eiviles. Il n'en étoit pas de même à Rome; on y avoit fait de la prêtrise une charge civile; les dignités d'augure, de grand pontife, étoient des magistratures ; ceux qui en étoient revêtus étoient membres du sénat, et par conséquent n'avoient pas des intérêts différents de ceux de ce eorps. Bien loin de se servir de la superstition pour opprimer la république, ils l'employaient utilement à la soutenir, - Dans notre ville, dit Cicéron (1), les rois, et les magistrats qui leur ont succédé, ont tonjours en un double caractère, et ont gouverné l'état sous les auspices de la religion.»

Les dumairs accient la direction des chooses accresses les quidefineirs avoiers la direction de crécimoniste le la réligion, gracions les livres des simblles; es que finisient apparvant les devenuirs et les dumaires. Ils countries les ordes le respect de fait l'accient le rapport, y doutient les units l'avoir codonné, et en finisient le rapport, y doutient leur avis ju devient la visue de sibilité l'interes des sibilités et le jens de l'accient l'accie

Les rois de Rome avoient une espèce de sarerdoce. Il y avoit de certaines cérémonies qui ne pouvoient être faites que par eux. Lorsque les Tarquins furent chassés, on craignoit que le peuple s'en aperçut de quelque changement dans la religion; cela fit établir un pagistrat appelé rex sacrorum, qui, dans les sacrifices, faisoit les fonctions des aneiens rois, et dont la femme étoit appelée regina sacrorum. Ce fut le seul vestige de royauté que les Romains conservérent parmi eux. Les Romains avoient cet avantage, qu'ils avoient pour législateur le plus sage prince dont l'histoire profane ait jamais parlé : ce grand homme ne chercha pendant tout son règne qu'à faire fleurir la justice et l'équité, et il ne fit pas moins sentir sa modération à ses voisins qu'à ses sujets. Il établit les fécialiens, qui étoient des prêtres sans le ministère desquels on ne pouvoit faire ni la paix ui la guerre. Nuus avous encore des formulaires de serments faits par ces fécialiens, quand on concluoit la paix avec quelque peuple. Dans celle que

(1) "Apoš veteres, qui orrum potichonter, lidem supuria teneband, ut testis est nostes elvitas, in que et erges, augares, et postes privati eodem siccedotio pesitisi empahlicase religionum secrecitate erserunt. (De Devinatume, lid. t.) Rome conclut avec Albe, un fécialien dit, dans Tite-Live: « Si le peuple romain est le premier à s'en départir, publico consilio dolore melo, qu'il prie Jupiter de le frapper comme il va frapper le cochon qu'il tenoit dans ses mains »; et aussitôt il l'abatti d'un coup de caillon coup de caillon.

Actuit de commenter la gourre, on crospoi du ne de ce fécicialis finir ses plaintes au pepele qui avoit porté quelque dommage à la république. Il sui douneil un cristin temp pour re consuléer et pour chercher les moyens de résuldir la bome institiquez. Mais i on négligoni de faire Incommodierent, le fécilier a feu resourand, est control de la restrate de peup le signe, especialisme cura toda de surres de certaire la feu dem colonies et cau des introques courte la la dem colonies et cau de la resultant la comme de la resultant la comme de la resultant la resultant la comme de la resultant la resul

La politique qui riguni dans la religion da l'amina se d'arridopa centre mient. Man leurs vic toters. Si la supersition avoit étéremets, ou suroit toters. Si la supersition avoit étéremets, ou suroit roversé leurs temples; et, en établisment, on suroit roversé leurs temples; et, en établisment un noverse outle, on leur aureit impôte un servinnel plus rode que la première. On si maiers, anne se nountil et lement en surdireit des l'amines étrangéres; etle leu revout dans son sein; et per re lieu, petu fort qui où jumil le hommes, et de âtta-relu de propriés qu'il à reparêreur ghôtic consus-

Mais, pour ne point multiplier les êtres, les Romains, à l'exemple des Grees, confundirent adroitement les divinités étrangères avec les leurs ; s'ils tronvoient dans leurs conquêtes un dieu qui cût du rapport à quelqu'un de ceux qu'on adoroit à Rome, ils l'adoptoient, pour ainsi dire, en lui donnant le nom de la divinité romaine, et lui accordoient, si j'ose me servir de rette expression, le droit de bourgeoisie dans leur ville, Ainsi, lorsqu'ils trouvoient quelque héros fameux qui eût purgé la terre de quelque monstre, ou soumis quelque peuple barbare, ils lui donnoient aussitôt le nom d'Hercule. « Nous avons percé jusqu'à l'Ocean, dit Tarite (t), et nous y avuns trouve les colonnes d'Hercule, soit qu'Hercule y ait été, soit que nous ayons attribué à ce heros tous les faits dignes de sa gloire. -

nes da sa giorre. » Varron a compté quarante-quatre de ces domp-

(1) - Iponta quinction Occasion Illa tentrelima: et imperesar obsec Hercetta columnas fann vulgavit, sive adist lleregies, sive quòquid ubique magnificam est in classitatem ejas referer consentinos. Che Mechale German. cips. Exter.] teurs de monstres; Cicéron (r) n'eu a compté que six, vingt-deux Muses, cinq Soleils, quatre Vulcains, cinq Mercures, quatre Apollons, trois Junièrs.

Eusèle va plus lnin (2); il compte presque autant de Jupiters que de peoples.

Les Romains, qui n'avoieut proprement d'aotre divinité que le génie de la république, ne fissoient point d'attention au désordre et à la confusion qu'ils jetoieut dans la mythologie : la crédulité des peuples, qui est toujours au dessus du ridicule et de l'extra agant, réparoit tout.

DISCOURS

PRESENCÉ A LA RENTRES

DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX,

12 15 NOVEMBER 1717-

Carx qui ne sont pas instruits de nos obligations et de nos devoirs regardent nos exercices comme des anuscements que nous naus procurons, et se finat une idée risante de nos peines mêmes et de nos travaux.

Ils cruient que num se prenons de la philosophie que ce qu'elle a d'agrènhe; que nous hissons les épines pour ne cueillir que les fleurs; que nous ne cultivous notre espril que pour le nieux faire servir aux délires du cours; qu'exempts, à la vériré, de passions vires qui rétranlent trop l'ame, nous nome l'ivons à une autre qui nous en drécommage, et qui inest pes moins délicieuse, quoque delle ne sois poist sensuelle.

Mais à l'em fout hien que mous oyons dans un une s'autann à hermeure; les siciences les plus abstraites sous l'edys de l'auxémise; celle calment en l'est plus de l'auxémise; celle calment en l'est dans la pluyi-que et l'auxement; elle abstrate la l'autéligence et l'entre dans le débité de l'autémise et les aupsires de la chainet; celle prime rereure de la médicine, exte perspue revielle qui tranche tant de jaurs, cette orience en mise mire et les autèmes de la médicine, exte perspue résentée en l'autéme de l'autément de la beureix en y autopue enfin autément de la mise de l'autément de l'autément de la mise de l'autément de la mise de l'autément de la mise de l'autément de l'autémen

(1) De Nature detrum, lib. 111. (2) Propuratio recupeles, lib. 111.

Aussi, messieurs, si l'on n'étnit animé d'un beau zèle pour l'honneur et la perfection des sciences, il n'y a personne parmi nous qui ne regardit le titre d'aradémicien comme un titre nnéreux, et ces scieuces mêmes auxquelles nous nous appliquous, comme un moyen plus propre à nous tourmenter qu'à uous instruire. Un travail souvent inutile; des systemes presque aussitôt renversés qu'établis; le désespoir de trouver ses espérances trompées; une lassitude continuelle à courir après une vérité qui fuit : cette émulation qui excree, et ue regne pas avec moins d'empire sur les ames des philosophes, que la basse alnusie sur les ames vulgaires; ces longues méditations où l'ame se replie sur elle-même, et s'euchaine sur un ubjet; ces uuits passées dans les veilles, les jours qui leur succèdent dans les sucurs; vous reconnoissez la, messieurs, la vie des gens de lettres.

Non, il ne faut pas croire que la place que nous occupons soit un lieu de tranquillité: nous n'acquérons par nos travaux que le droit de travailler davantage. Il n'y a que les dieux qui aient le privilège des repoors aure le Parnasse: les mortels n'y sont jamais fues et tranquilles; et s'ils ne moutent pas, ils descendent tunijours.

Quelques anciens uous diseut qu'Hercule n'étoit point un conquierant, mais un sage qui avoit purgé la philosophie des préjugés, ers veritables moustres de l'esprit : ses travaux étannierent la posterité, qui les compara à ceux des héros les obus infairables.

Il semble que la Fable naus représentait la vérité sous le symbole de ce Protée qui se eachoit sous mille figures et sous mille appareuces trompeuses (1).

peuses (1).

Il faut la chercher dans l'obscurité même dant elle se couvre, il faut la prendre, il faut l'em-

brasser, al faut la sajair (a).
Mais, messieure, qu'il y a de difficultés dans
cette recherche' car cufin en n'est pas auex pour
volle : usous faiona peu de cas de ces fleurs que le
touje a fourse, sous népriserious parais tous sun
Patroche, qui viendroit se couvrir des armes d'Achille; nous roujetinous de reclaire toujours ce que
tant d'autres auraient dis avant nous, comme ces
vains chos que l'on extend dans vant nous, comme ces
un de l'autres auraient dis avant nous, comme ces
conspiers qu'il con extend dans les compgenes; y

⁽¹⁾ Omnis transformat arse in mirecula revem, Ignettique, horriblicaque firsan, noviamque fiquen-

⁽²⁾ Sed quanto ille magia formas or visitet in owner,

Tanto, nate, magis contende tenacia virela (**).

mous aurions honte de porter à l'académie les observations des autres, semblables à ces fleuves qui portent à la mer tant d'eaux qui ne viennent pas de leurs sources. Cependant les découvertes sont devenues bien rares; il semble qu'il y ait une espèce d'épuisement et dans les observations et dans les observateurs. On diroit que la natore a fait comme ces vierges qui conservent long-temps re qu'elles ont de plus précieux, et se laissent ravir en un moment ce même trésor qu'elles out couservé avec tant de soins et défeudu avec tant de constance. Après s'ètre cachée pendant tant d'années, elle se montra tout-à-coup dans le siècle passé; moment bieu favorable pour les savants d'alors, qui virent ce que personne avant cux n'avoit vu. On fit dans ce siecle tant de découvertes, qu'on peut le regarder non-sculement comme le plus florissant, mais encore comme le premier âge de la philosophie, qui, dans les siècles prétédents, n'étoit pas même dans son enfance : c'est alors qu'ou mit au jour ces systèmes, qu'on développa ces principes, qu'on déconvrit ces méthodes si fécondes et si générales. Yous ne travaillons plus que d'apres ees grands philosophes; il semble que les découvertes d'à présent ne soient qu'un hommage que nous leur rendous, et un noble aveu que nous teuons tout d'enx : nous sommes presque réduits à pleurer, comme Alexandre, de ce que nos peres out tout fait, et

n'ont rien laissé à notre gloire.
C'est ainsi que ceux qui découvrirent un nouvean monde dans le sierle passé, s'eoparèrent des mines et des richeses qui y écoint conservées depuis si lang-temps, et ne laissèrent à leurs successeurs que des forts à découvrir, et des sauvanes à reconnolitre.

Cependant, messieurs, ne perdons point courage; que axona-nous ce qui nous est réservé? peut-être y a-t-il encore mille secrets cachés; quand les géographes sont parveus au ternue de leurs comaissances, ils placeat dans leurs cartes des mers immenase et des climats savayee; mais peut-être que dans ces mers et dans ces climats

il y a encore plus de richeses que num é en aven. Qu'on ne disasse au-tout de ce préjuée, que la province n'est point en état de perfectionner les esciences, et que ce n'est que dans les capitales que les acolémies prevent fleveir. Ce n'est pas dans moint l'âles que nous en out douveir de perfect, autre par le constitution de la comme de la copitale d'un grand empire d'un grand empire d'un grand empire d'un grand empire d'un grand empire.

DISCOURS

LA CAUSE DE L'ÉCHO,

PROXONCÉ DE 1^{PP} M41 1718.

Le jour de la naissance d'Auguste il naquit nu laurier dans le palais, des branches duquel on couronnoit ceux qui avoieut mérité l'honneur du triomphe.

Il est de, mestieurs, des lauriers avec exte ecddémie, et elle s'en sert pur faire des couronnes aux savants qui ont triomphé des savants. Il n'est point de climat si reculé d'oi l'on ne brigue ses suffrages: dépositaire de la réputation, dispensatrice de la gioire, elle troute du plaisir à consoder les philosophes de leurs vielles, et à les venger, pour ainsi dire, de l'ujustice de leur siècle et de la jalonie des petits esprits.

Les dieux de la Fable dispensoient différemment leurs faveurs aux mortels : ils accordoient aux ames vulcaires une longue vie, des plaisirs, des riches-

- (1) Centum Inminibus claretum caput. *
- (2) Terras alie sub sule jaccates.**
 (3) Lores lumes, et amoras vireta
- Fortanatarum armorum, sedraque bentza. ***
 (4) Solemque suam, um tidera, norunt. ****
- (5) Num mare paratam, num rentus amicior esse) ? ***

 (5) Supe fogum Danai Troja capiere relicta

 Moliai *******

(*) Gran, Messa, 1, 606. (**) Asper also pastions quorumt sub-sale jacratem. Vind., Genno, 10, 512.

(***) Yor., Enem., p. 635428. (****) Inc., 641. (****) Gree, Hann., pp. 495. (****) Yor., Enem., p. 165195. ses; les pluies et les rosées étoient les récompenses des enfauts de la terrer: mais aux annes plus grandes et plus belles ils réservoient la gloire, comme le seul présent digne d'élles.

C'est pour cette gloire que tant de beaux genies out travaillé, et éest pour vaincre, et vaincre par l'esprit, cette partie de nous-mêmes la plus céleste et la plus divine.

Qu'un triomple si personnel a de quoi flatter l On a vu de grands hommes, uniquement touchés des succès qu'ils devoient à leurs vertus, regarder comme étrangères toutes les fiseurs de la fortune. On en a vu, sout couverts des lauriers de Mars, jaloux de ceux d'Apollon, disputer la gloire d'un poète et d'un orateur.

Tentunamor landum, tante est victoria cura l'

Lorsque ce grand envitant "a qui une litture randenie dais non institution, est uv Dustoniti repulse affernie, les ennemis de la France conservie, et les nojets den el renne conservie, et les nojets de mi enteries, et les nojets de mi enteries, et les nojets de mi enteries de la finale del la finale

Quelle doit donc être la satisfaction de celui qui, vainqueur de tous ses rivaux, se trouve aujourd'hui courouné par vos mains!

Le might proposé civit plus difficile à traiter qu'un apraid distant; civit en sain qu'un priturbrair rivenir dans frequisitains de l'riche, ceitdeur de son refelère, il foin a la use parlaise deur de son refelère, il foin a la use parlaise deur de son refelère, il foin a la use parlaise que l'on invit cherribre du secono relact les assiens, ses que les portes dans leurs réfenos, qui atrabaises que les portes dans leurs réfenos, qui atrabaites que les portes dans leurs réfenos, qui atrabaites que l'anna irribre charges en voix, que l'anna l'archive aprint de longue l'avent par avez avez mare al la toute, l'a l'avent par avez avez mare al la toute, l'avent par avez avez de l'archive la l'avent de la la l'avent qu'etche de un presider appire dans les leurs de su maîtresses.

Tous les philosophes conviennent généralement que la cause de l'écho doit être attribuée à la réflexion des sons, ou de cet air qui, frappé par le corps souere, va ébranke l'organe de l'oute; mais a'ils conviennent en ce point, on peut dire qu'ils ne vont pas long-temps de compagnie, que les détails gétent tout, et qu'ils accordent bien moins dans les choses qu'ils entendent que dans celles qu'ils n'entendent pas.

Et premièrement, si, cherchant la nature du son direct, on leur demande de quelle manière l'air est poussé par le corps sonore, les uns diront que e'est par un mouvement d'ondulation, et ne manqueront pas d'alléguer l'analogie de ces ondes avec celles qui sont produites dans l'eau par une pierre qu'on y jette : mais les autres, à qui celle comparaison paroit suspecte, commenceront des ce moment à faire secte à part; et on les feroit plutôt renoncer au titre de philosophe que de leur faire passer l'existence de ces oudes dans un corps fluide tel que l'air, qui ne fait point, comme l'eau, une surface plane et étendue sur un fond; sans compter que, dans ce système, on devroit, disent-ils, eutendre plusieurs fois le même coup de cloche, puisque la même impression forme plusieurs cercles et plusieurs ondula-

Ils aiment done mieux admettre des rayons directs qui vont, sans se détourner, de la houche de celui qui parle, à l'orellé de celui qui entend; il suffit que l'air soit pressé par le ressort du corps sonore, pour que cette action se communique.

Que si, considérant le son par rapport à la vitues, ou demande à tous cre philosophe; pourquoi il va toujours éplement vite, soit qu'il soit ouquie il va toujours éplement vite, soit qu'il soit oupruit, soit qu'il soit dishie; et pourquie un ensono auquie et à creat soituain et ouse toires de nous, demeurant une servoul à se faire entendre, tous source brusi, quedque faille qu'il soit, ser va pasmotais vie; ou treuvrat le soupeu de s'aire resmotais vie; ou treuvrat le soupeu de s'aire resmotais vie; ou treuvrat le soupeu de s'aire resporers et a rision, ou de mosion on les réduire, a à cutere dans de grande raisonnements, ce qui est spécialement la môme chase.

Que si l'ou entre plus avant en matière, et qu'on vienne à les intercoper sur la ceuse de l'écho, le vulgaire répondra d'abord que la réflexion suffix; et on verra d'un autre côté un seul bomme qui répond qu'elle se suffir pas. Peutètre goûterat-on ser suisons, sur-tout si on peut se délaire de ce périgie; su contre boux.

Or, de ceux qui n'admettent que la réflexion seule, les uns direat que toutes sortes de réflections produisent des échos, et en admettront autant que de sons réfléchis. - Les mursilles d'une chambre, disent-ils, feroient entrodre un écho, si elles n'étoint trop proches de usus, et ne nous

^{*} Vinc., Georg , 111, 119.

envoyoient le son réfléchi, dans le même instant que notre oreille est frappée par le son direct.» Selon eux, tout est rempli d'échos: Jovis omnia plena*. Vous diriez que, comme Héraelite, ils admettent un concert et une harmonie dans l'univers , qu'une longue habitude nous dérobe; d'autant mieux que, la réflexion étant souvent dirigée vers des lieux différents de celui où se produit le son, parce qu'elle se fait toujours par un angle égal à celui d'incidence, il arrive souvent que l'écho ne reud point les sons à celui qui les euvoie : cette nymphe ne répond pas toujours à celui qui lni parle; il y a des occasions où sa voix est méconnue de ceux mêmes qui l'entendent; ce qui pourrolt peut-être servir à faire cesser hien du merveilleux, et à rendre raison de ces voix eutendues en l'air, que Rome, cette ville des sept montagnes, mettoit si souvent au nombre des prodiges (1).

Mais les autres, qui ne croient pas la nature si libérale, veulent des lieux et des situations particulières; ce qui fait qu'ils varient infiniment et dans la disposition de ces lieux, et dans la manière dont se font les réflexions à cet égard.

Avec tout eeci on n'est pas fort avancé dans la connoissance de la cause de l'écho. Mais enfin un philosophe est venu, qui, avant étudié la nature dans sa simplicité, a été plus loin que les autres : les découvertes admirables de nos jours sur la dioptrique et la catoptrique ont été comme le fil d'Ariane, qui l'a conduit dans l'explication de ce phénomène des sons, Chose admirable ! il v a une image des sons, comme il y a une image des objets aperçus : cette image est formée par la réunion des rayons soucres, comme dans l'optique l'image est formée par la réunion des rayous visuels. On jugera sans donte, par la lecture qui va se faire, que l'académie n'a pu se refuser à couronner l'auteur " de cette découverte, et qu'il mérite de jouir de ses suffrages, et de la libéralité du protecteur.

(1) Visi etiam sodire vocem ingentem ex sommi cacminis loco. (Tit-law, Hot., lib. 1, esp. xxii.) Soreta vez de curlo cuista (Bid., lib. v, cap. xxxii.)

Templo sospite: Jonomio nocte ingratem steepiton exortum. (Ibid., lib. xxx, cap. xiz.)

Silentic protinan noctis ex sylva Arsia ingratem cilitam vocem. (Ibid., lib. tr, cap. vzz.)

Contingue Sepater Auditi, sanctis et serba musecia locia.

(Orto , Meren , 21, 792.)

" Yran., Ect. 111, 60.
" L'Abbe Jean de Hautefeallie, né à Oriéans le 20 mi 647, mort en cette ville le 18 octobre 1724. L'ouvrage coords

"L'Abbé Jean de Hautefeuille, nà a Orléana le 30 mustéy, mort en cette ville le 16 notobre 1724. Courrage coorsund par l'acadèmie de Bordesux n'été publié sons ce titre : Dissercetes au se écane de l'éche, etc. Bordesux, R. Brun. 1716, in-32 de 4 femillets non cheffre et 44 pages.

Cependant je ne puis passer iei une difficulté commune à tous les systèmes, et qui, dans la satisfaction où nous étions d'avoir contribué à douner quelque jour à un endroit des plus obscurs de la physique, n'a pas laissé que de nous humilier. On comprend aisément que l'air qui a déja produit un son, rencontrant un rocher un seu éloigné, est réfléchi vers celui qui parle, et reproduit un nouveau son, ou un écho: mais d'où vient que l'écho répète précisément la même parole, et du même ton qu'elle a été prononcée? comment n'est-il pas tantót plus aigu, tantót plus grave? comment la surface rabotense des rochers, ou sutres corps réfléchissants, ne change-t-elle rien au mouvement que l'air a déja reçu pour produire le son direct? Je sens la difficulté, et plus encore mon impuissance de la résoudre.

DISCOURS

20.0

L'USAGE DES GLANDES RÉNALES,

РБОЙОЙСЬЕ ВЪ АВЕТ 1718.

On a dit ingénieusement que les recherches anatomiques sont une hymne merveilleuse à la louange du créateur. C'est en vain que le libertin vondroit révoquer en doute une divinité qu'il craint, il est lui même la plus fort preuve de son existence; il ne peut faire la moindre attention sur son individu, qui ne soit un argument qui l'Afflige. Heret lateri lethnile craundo.*

La plupart des choers ne paroissent extraordimaires que parce qu'elles ne uno piout connues; le necveillenx tombe presque tonjours à meures qu'ou s'en approche; on a pitié de soin-mère; on a bonte d'avoir salmiré. Il n'en est pas de mème du corps humain: le philosophe s'étoune, et trouve l'immesse grandeur de libei dans l'action d'un mustle, comme daus le débrouillement du chaos.

Lorsqu'on étudic le corps humain, et qu'on se rend familières les lois immuhable qui s'observent dans ce petit empire; quand on considère ce nombre infini de parties qui travaillent toutes pour le bien commuu, ce seprits animaux si impérieux et si obéissants, ces mouvements si soumis et quédquéfois si libres, cette volonté qui

^{*} Visc., Excid. rv. ; 6.

commande en reine et obiét en esclave; ces périodes si règlées, cette machine si simple dans son action et si composée dans ses ressorts, cette réparatiou continuelle de force et de vis, ce merveilleux de la reproduction et de la génération, toujours de nouveaux securs à de univeaux besains ; quellen graudes idées de sagesse et d'économie!

Dans ee nombre prodigieux de partirs, de veines, d'artères, de vaisvoux l'umphatiques, de cartiliges, de trendons, de muséles, de glaudes, on ne sauroit croire qu'il y ait rien d'imittle; tout concourt pour le bien du sigle animé; et s'il y a quelque partie dont nous ignorious l'usage, nous devous avec une noble inquiétude chercher à le découvrir.

C'est ce qui avoit porté l'académie à choisir pour sujet l'usage des glandes rétailes ou capsuites atrabiliaires, et à encourager les savauts à travailler sur uue matière qui, malgré les recherches de tand d'auteurs, étoit encore toute neuve, et sembloit avoir été jusqu'iei plutôt l'objet de leur désessoir que de leurs counosisances.

Le ne feria joint ist une doscription exacte de ces glandes, à mointe détre et que tout d'unteurs out drijs dit : tout le monde nait qu'élles aont placées un peu au-dessun des reins, entre les émilgentes et les trons de la veine exve et de la grande artier. Si fin ex ets voie des guss bien peu d'accord, on n'a qu'à fire les auteurs qui ont traité de leur susqu'; elles out produit une diverraité de leur susqu'; elles out produit une diversité d'opinions qui est un regunent presque certuin de leur fausairé dans cette confision chavan avoit sa laugue, et l'ouvrage resta imparfait. Les premiers qui con up rafé les out faires

Les premiers qui et uo un turce et ou anna leur d'une condition bieu sabalterne; et, sans leur vouloir permettre auxun tôle dans l'économie animale, di sont et qu'elles ne serviouit qu'à appuyer différentes parties circonvosituse; les uns ont penie, qu'elles avioent été misse la pour sonteuir le ventrieule, qui auroit trop porté sur les emilgentes; d'autres, pour afferir le plessus nerveux qui les touche; prégigés échappés des autress, qui les touche; prégigés échappés des ducties, qui genorient l'une de la gludos.

Car, si elles ne servoirut qu'à cet usage, à quoi hon cette structure adminishle dont elles, sont formère? ne suffiroit-il pas qu'elles fusseut comme une espèce de masse informe, findit indigestaque molos? Servoit-ce comme dans la réchitecture, où l'art enrichit les pilastres mêmes et les colonnes? Caspar Barthulin est le premièr qui, leur édant

Gaspar Barthulin est le premier qui, leur ôtant une fouction si basse, les a rendues plus digues de l'attention des savants. Il croit qu'une homeur.

* Oven , Meters, v. 2.

qu'il appelle atrabile, est conservée dans leurs cavités: pensée affligeante, qui met dans nousmemes un principe de mélancolie, et semble faire des chaerins et de la tristesse une maladie habituelle de l'homme. Il eroit qu'il y a uue communication de ces capsules aux reins, auxquels cette humeur atrabilaire sert pour le délaiement des urines. Mais, comme il ne montra pas cette communication, on ne-l'en crut point sur sa parole : on jugen qu'il ue suffisoit pas d'en démontrer l'utilité, il falloit en prouver l'existence : et que ce n'étoit pas assiz de l'annoncer, il falloit encore la faire voir. Il eut un fils illustre qui, travaillant pour la gloire de sa famille, voulut soutenir un système que son pere avoit plutôt jeté qu'établi : et, le regardaut comme son béritage, il s'attacha à le réparer. Il crut que le sang, sortant des capsules, étoit conduit par la veine émulgente dans les reius. Mais comme il sort des reins par la meme veiue, il v a la deux mouvements contraires qui s'entr'empécheut, Bartholin, pressé par la difficulté, soutenoit que le mouvement du sang venant des reius, pouvoit être facilement sormonté par cette humeur noire et grossière qui coule des capsules. Ces hypothèses, et hien d'autres semhlaliles, ne peuvent être tirées que des tristes déhris de l'antiquité, et la saine physique ne les avoue plus.

Un certain Petruccio sembloit avoir aplani toute la difficulté : il dit avoir trouvé des valvules dans la veine des capsules, qui bouchent le passage de la glande dans la veine cave, et souvent du côté de la glande; de manière que la veine doit faire la fouction de l'artère, et l'artère, faisant celle de la veine, porte le sang par l'artère émulgente dans les reins. Il ne mauquoit à cette belle découverte qu'un neu de vérité: l'Italien vit tout seul ees valvules singulières; mille eorps aussitôt disséqués fureut autant de témoins de son imposture: aussi ne jouit-il pas long-temps des applaudissements, et il ne lui resta pas une seule plume. Après cette chute, la cause des Bartholin parut plus désespérée que jamais : ainsi, les laissant à l'écart, je vais chercher quelques autres hypothèses.

as pounces.
Les uus (1) prétendirent que ces capaules ne pouvoient avoir d'autre usage que de recevoir les humidités quis instituet des grands vaiseaux qui sont autour d'elles, d'autres, que l'humeur qui son tantour d'elles, d'autres, que l'humeur qui son y trouve étois la même que le sue larté qui se distribue par les glandes du mésentiere; d'autres, qu'il se formoit dans ces capaules un sue hilieux, qui, étant porté dans le cour, et se mé-hilieux, qui, étant porté dans le cour, et se mé-

⁽¹⁾ Spigrlius et ses disctotes.

lant avec l'acide qui s'y trouve, excite la fermentation, principe du mouvement du cœur.

Volle ce qu'un avoit peut sur le gludes risules, lesque l'entremie palli son programme; le mos l'ant dunné partout, la cursoité fu tirride. Les avants, cost d'un espece de léduzie, voulivrent intére enrece; et, presunt tanté d'auseire auventée, lancta sivant les autocianes, la que d'orjentire. Plusieres d'entre env doir et que d'orjentire. Plusieres d'entre env doir et d'autre mêrit que neil d'avoir estat une subémabilités; d'autres, plus féconds, n'un pas de plus heuvens; a mis cer efforts imprissat son platéd une preuse de l'observair de la matière, que de la sériélité de ces qu'il Tot traitée.

Je ne parlemi point de ceux dont les dissertations arrivées trop tard n'out pu entrer en concours: l'aradémie, qui leur avoit imposé des lois, qui se les étoit imposées à elle-même, n'à pas cru devoir les violer. Quaud ces ouvrages seroient meillenra, ce ne seroit pas la première fois que la forme, toujours inflexible et sévère, auroit prévals sur le mérile du fond.

Nous avuns trouvé un auteur qui admet deux espèces de bile: l'une, grossière, qui se sépare dans le foie; l'autre, plus subtile, qui se sépare dans les reins, avec l'aide du ferment qui coule des capsules par des conduits que nous ignorons,

des ensures par des conduits que nous ignorens, et que nous sommes même menacés d'ignorer toujours. Mais comme l'académic veut être éclaircie et non pas découragée, elle ne s'arrête point à ce aystème.

Un antre a cru que ces glandes servoient à filtrer cette lymphe épaissie ou cette graisse qui est autour

des reins, pour être ensuite versée dans le sang. Un autre nous décrit deux petits cananx qui portent les liqueurs de la esvité de la capsule dans la veine qui lui est propre : rette bunicur, que bien des expériences font juger alkaline, sert, selon lni, à donner de la fluidité au saug qui revient des reins, après s'être séparé de la sérosité qui compose l'urine. Cet anteur u'a que de tron bons garants de ce qu'il avance : Silvius, Manget, et d'autres, avoient en éette opinion avant lui. L'académie, qui ne sauroit souffrir les doubles emplois, qui veut tonjours du nonveau, qui, comme un avare, por l'avidité d'acquérir toujours de nouvelles richesses, semble compter pour rien celles qui sont deja arquises, n'a point eurronne ce système.

Un antre, qui a assez heurensement donné la différence qu'il y a entre les glaudes conglobées et les conglomérées, a mis celles-ei au raug des comploiées: il croit qu'elles ne soot qu'une contimité de visisents, dans lesquès, coume dans des diféres, les sus entiblisé; c'est ne peloto formé par les raments de dens vaiseents lysaging les raments de les vaiseents lysaging par écrite déférent qui properte à l'ipace, a contra de l'activat qui properte à l'ipace, a con pas l'arive, parce qu'il l'a un hemesone plus gros; ette l'ipacer est reprise par le référent, qui la porte ne cauda thenrichipe, et la rend à la circulation générale. Dans ces glandes, et dans un tentre de l'activation générale. Dans ces glandes, et dans cettaire qu'il a via point de estant excétoire; en il se c'agil pas in de séparer da liqueren, sais scientent de les subdictes.

Ce système, par une apparence de vrai qui sédinti d'abord, a attiré l'attention de la compagnie; mais il n'a pu la soutenir. Quelques membres out proposé des objections si fortes, qu'ils out déruil r Couvrage, et n'ou on tas laises ierres sur pierre. Jen rapporterai ici quelques unes; et quant aux autres, je laiserai à exus qui me fout l'honneur de m'entendre, le plaisir de les trouver enxmémes.

Il y a dans les expudes une cwitê; mais, bien die exervi à malière la lipurar, elle est au contraire test propre à l'épaiser à l'epaiser et à en retardre le mouvement. Il y a dans ces criviles mang nodeire et épaist ce n'est donc point de la lyun per invenience des la leur de très grande conhares à faire passer la liquer de très grande conhares à faire passer la liquer de l'este des des des leur de l'est de l'est

On voit par tout cest que l'anchimie à unu a saidattion de dourse sou price et taunée, et que ce jour n'est point pour elle musi alement que ce jour n'est point pour elle musi alement qu'elle l'aute appeal en periode par les expériences et les discertions qu'elle ails faire sons a yeux, alle et discertions qu'elle ails faire sons a yeux, alle elle a specia ha repoint réconner de voit que son objet su'hi pas été rempli. Le basard fern peut de la specia ha repoir técnner de voit que son objet su'hi pas été rempli. Le basard fern peut faire (). Come qui font profession de cherches ha crière ne un passar un suites que le saires son expérien de la faire de la profession de cherches ha faire vierie ne sont pas mains suites qu'elle saires son expérien de la faire de la profession de cherches la faire de la faire de la profession de cherches de contre le promières extra expérience d'un sont suite plus de la faire de la faire de la profession d'un sont terre plus contre les promières extractions d'un sont terre plus de la faire de

(a) Les notamitées ne consolient pas misera aujonerfine que du treige de fontrequire les major des glandes neuelle; il cui production des rechectes plus frequentes sur les fietus de forres dupy note en developpe le structure. On ne permarquer saus administion que, ai Montesquire récol adonts prince de l'automnée, il autorité faire a crite accione des progrès sousi sensitées peu-lére que ceun qui out aqueil éve put lance les sousies de l'accionnées de l'accionnées de put lance les sousies mentières peu-lére que ceun qui out aqueil éve put lance les sousies neuelles (l'autorité faire de l'accionnées). heureux. Archimede trouva, dans les délices d'un bain, le fameux problème que ses longues méditations avoient mille fois manqué. La vérité semble quelquefois courir au devant de celui qui la cherche; souvent il n'y a point d'intervalle entre le desir, l'espoir, et la jouissance. Les poètes nous disent que Pallas sortit sans douleur de la tête de Jupiter, ponr nous faire sentir sans doute que les productions de l'esprit ne sont pas toutes laborienses.

PROJET

o'eve

HISTOIRE PHYSIQUE DE LA TERRE

ANCIENNE ET MODERNE.

On travaille à Bordeaux à donner au public l'Histoire de la terre ancienne et moderne, et de tous les changements qui lui sont arrivés, tant généraux que particuliers, soit par les tremblements de terre, inondations, ou autres causes, avec une description exacte des différents progrès de la terre et de la mer, de la formation et de la perte des îles, des rivières, des montagnes, des vallées, lacs, golfes, détroits, caps, et de tous leurs changements, des ouvrages faits de main d'homme qui ont donné une nouvelle face à la terre, des principaux canaux qui ont servi à joindre les mers et les grands fleuves, des mutations arrivées dans la nature du terrain et la constitution de l'air, des mines nouvelles on perdues, de la destruction des forêts, des déserts formés par les pestes, les guerres, et les autres fléaux, avec la cause physique de tous ces effets, et des remarques critiques sur ceux qui se trouveront faux ou suspects.

On prie les savants dans les pays desquels de pareils événements seront arrivés, et qui auront échappé aux auteurs, d'en donner connoissance : on prie aussi ceux qui en auront examiné qui sont déja connus, de faire part de leurs observations, soit qu'elles démentent ces faits, soit qu'elles les confirment. Il faut adresser les mémoires à M. de Montesquieu, président au parlement de Guienne, à Bordeaux, rue Margaux, qui en paiera le port; et si les auteurs se font connoître, on leur rendra de bonne foi toute la justice qui leur est due.

On les supplie, par l'amour que tous les hornmes doivent avoir pour la vérité, de ne rien envoyer légèrement, et de ne donner pour certain que re qu'ils auront mûrement examiné. On aver tit même qu'ou prendra toutes sortes de mesures pour ne se point laisser surprendre, et que, dans les faits singuliers et extraordinaires, on ne s'en rapportera pas au témoignage d'un seul, et qu'on les fera examiner de nouveau(1).

DISCOURS

SUS LA CAUSE

DE LA PESANTEUR DES CORPS.

PROPOSEÉ LE 1^{er} MAI 1730.

C'a été de tout temps le destin des gens de lettres de crier contre l'injustice de leur siècle. Il faut entendre un courtisan d'Auguste sur le peu de cas que l'on avoit toujours fait de ceux qui par leurs talents avoient mérité la faveur publique. Il faut entendre les plaintes d'un courtisan de Néron; il ose dire que la corruption est passée jusqu'à ses dieux : le goût est si dépravé, ajoutet-il, qu'une masse d'or paroit plus belle que tout ce qu'Apelle et Phidias, ces petits insensés de Grees, ont jamais fait.

Vous n'avez point, messieurs, de pareils reproches à faire à votre siècle : à peine cûtes-vous formé le desseiu de votre établissement, que vous trouvâtes un protecteur illustre capable de le soutenir. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit animer votre zèle; et si vous étiez moins reconnoissants, il vous feroit oublier ses premiers bienfaits par la profusion avec laquelle il vous gratifie aujourd'hui. Il ne peut souffrir que le sort de cette academie soit plus long-temps incertain; il va consacrer un lieu à ses exercices (2).

Ces bienfaits, messieurs, sont pour vous un nouvel engagement; e'est le motif d'une émulation nouvelle: on doit toujours aller à la fiu à proportion des moyens. Ce seroit peu pour nous d'apprendre aujourd'hui au public que nous avons recu des graces, si nous ue pouvions lui apprendre en même temps que nous voulons les mériter.

Cette année a été une des plus critiques que l'académie ait encore eu à soutenir; car, outre la (1) Cette note fet teatroc dans le Journal des Separats , anuale 1705. p. 159, et le Mercure de paorter 1715.

(a) Morraque viria et morsia ponet.

Vinc., Serid., 1, 161.

perte de cet académicien qui n'a point laissé dans nos cours de différence entre le souvenir et les regrets, elle a vu l'absence presque universelle de ses membres, et ses assemblées plus nombreuses dans la capitale du roy aume que dans le lieu de sa résidence.

Cette abseace nous porte nojourch'ui à une le devrison. Quand ans occupations results rousses notate le devrison Quand ans occupations nous auroient laissé tout le temps nécessien, le publiés aurois toujours perda; il auroit recouns cette différeure que nous austons plus que hin-in-in-il il y a des gans aloni il est avorest dangereux de faire les functions; on se trouve trop engeg' lersyn'il faut tenti tout et que leur réputation a promis.

Vous force part an public data rette sciute de sujențeus-une de vo coverges, et du injerment que vous avez rendo sur une des matieres les plus douterred les physiques. Vous avez donnei un prix long-temps dispute; non autorus rembleiure vous a dair plaine; vous auries det bart fache vous a dair plaine; vous auries de their fache de les plus de les plus

Nous allons en peu de mots donner une idée des dissertations qui nous out été euroyies, même de celles qui ne sont point entrées en concours; et si elles ni ne peuvent pas plaire par elles-niémes, peut-être pluiront-elles par leur diversité.

Un de ces autense, péripatétien sans le savoir, a cur introver le cause de la penatteur dans l'abanene même de l'étender. Les curps, selon lui, sont d'éterminés à s'approvêr du ceutre commun, à cause de la continuire qui ne souffre pontif d'intervalle. Mais qui ne voit que ce principie intérieur de penatteur qu'en adunt iri, ne saureit suivre de l'étendue considérér comme telle, et qu'il faut nécessairement avoir recontra l'a une cause étranquer.

Un elimiste on un rose-croix, croyant trouver dans son mercure tous les principes des qualités des corps, les odeurs, les saveors, et autres, y a vu jusqu'à la pesanteur. Ce que je dis ci compose toute sa dissertation, à l'obseurité près.

Dans le truisième ouvrage, l'anteur, qui affecte l'ordro d'un géomètre, ne l'est point. Après avoir poné pour principe la réaction des tourbillons, il abandonne aussidir rette idér pour suivre absolument le système de Desentres. Ce n'est que ce même système rendu moins probable qu'il ne l'étoit déja. Il passe les grandes objections que M. Hogyma a proposere, et s'anurse à des choeses.

inutiles et étrangères à son sujet. On voit bien que c'est un homme qui a manqué le chemin, qui erre, et porte ses pas vers le premier objet qui se présente.

La quatrième dissertation est entrée en concours. L'auteur pose pour principe que tont mon vement centrifuge qui ne peut éloigner son mobile du centre par l'opposition d'un obstacle, se rabat sur lui-même, et se change en mouvement centripète. Il se fait ensuite la rélèbre objection, - D'où vient que les corps pesants tendent vers le centre de la terre, et non pas vers les points de l'axe correspondants? » et il y répond en grand physicieu. On sait que la force centrifuge est toujours égale au carré de la vitesse divisé par le diamètre de la circulation; et comme le diamètre do cercle de la matière qui circule vers le tropique est plus petit que celui de la matière qui circule vers l'équateur, il s'ensuit que sa force centrifuge est plus grande: mais cette force, ne pouvant avoir tout son effet du côté où elle est directement déterminée, porte son mouvement du côté où elle ne trouve pas tant de résistance, et oblice les corps de céder vers le ceutre. Quant au foud du système, il est difficile de concevoir que la force contrifuce, se réfléchissant en force centripète, puisse produire la pesanteur : il semble au coutraire que, les corps étant poussés et repoussés par une égale force, l'action devient nulle; principe qui peut sculement servir à expliquer la

cause de l'équilibre universel des tourbillons. Il faut l'avoier expendant, ou trouve dans cet ouvrage la main d'un grand maître: on peut le comparer aux ébauches de ces peintere fameux, qui, tout imperfaites qu'élles sont, ue hisseat pas d'attiere les yeux et le respect de ceux qui connoissent l'art.

La discretizion mismate est imple, nette, et rigigirissue, Listure remarque que les rayons de la matirie éthèreix tendent trojpora à se mouvier en ligue d'orde; et connue cette matières ne peut passer les hornes du tourbillon où elle est enferie, elle ne cesse de hier effort pour se répairer den les esqueces intérieures excepts pur une direct érrageire, comme la trese et les planters. Si une plante e renois à être matoria, la matirie regit de la fire matoria, la matirie regit de la fire de

Le grand défaut de ret ouvrage est que les choses y sont traitées très superficiellement. Ou n'y trouve point cette force de génie qui saisit tout uu sujet, ni, si jose me servir de cette expression, eette perspicacité géométrique qui le pénètre: on y voit au contraire quelque chose de lâche, et, si j'ose le dire, d'efféminé; co sont de jolis traits, mais ce n'est mas cette crave majesté de la nature.

Nous arrivens à la discretation qui a remporte le prix - Elle a doctem les suffrays, non pas par la naucressi dés qu'êtres, anis par le nouveu de predabilité qu'elle spisart; par la solditié des nisonneurents, par les objetions, par les rèponess de l'auteur à MN. Sustin et l'un grous, enfin par tent l'ensemblé qui fait un système complet. L'auteur, ausitre de sa matière, en a conoule fort et le faible, et a éte en éau de profitre des lumières des prompé, ginées de notre sière. La loctaire qu'un cu va faire nous dispense d'en dire devantage.

DISCOURS

DE LA TRANSPARENCE DES CORPS.

L'acanémis proposa l'année dernière un second prix sur la transparence. Cette matière, liée avec le système de la lumière, a paru sans doute trop étendue, et a rébuté les auteurs.

Privé des secours étraogers, il faut que le publie y perde le moios possible, mais il y perdra toujours; et, dans la nécessité où nous sommes de traiter ce sujet, convaineu de notre peu de suffisance, nous suissons encore mieux sous extuser sur le peu de temps que nos occupations nous ont laissé.

Il semble d'Aberd qu'Aristies svois liène et que érôtie que la travageurence, paique il définisois la l'unière l'acte du transparence na tent que transpacerar; mais, pour hiere dise, il ne comissioi tui la transparence oi la lumière. Accustumé à tout extransparence oi la lumière. Accustumé à tout expliquer par la cause finule, ail imperiment la par la cause formelle, il regardoit la transparence comme une décé chaire, quiesqu'elle ne puisse parolère sitle qu'à ceux qui avent déja ce que c'est que la lumière.

La plupart des modernes eroient que la trans-

parence est l'effet de la rectitude des pores, lesquels peuvent, selon eux, facilement transmettre l'action de la lamière.

Un de nommeriero a cre devier doster des Un de nommeriero a cre devier doster des pose devies, es dioren que il fre nospe un enhe de verre, il transant la lumière de tous obtes, Pore moi, Javane que crete hyspathe des poresa droits ne paroit plus inguisses que vria; je ne travez pas que cette rifiquiéria d'arconde avez l'armogranes fortait qui probait toutes les formes, travez pas que cette rifiquiéria d'arconde avez l'armogranes fortait qui probait toutes les formes, mangranes fortait qui probait toutes les formes, de la membre de porceta le fre de porce arbois ne rend pas raison de la question dout il a'agit; en re de cre par les que quelques cespa sont transparents que je suis enaberranie, anis de ce qu'ils ne sont pas tous transparent que puis que de la comparante de la comparante de la comp pas tous transparente.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre une matier si condensice qu'elle ne donne passage aux gloules. Supposet des porce aussi fortse que vous voudrez; il faut qu'ils laissent passer la lumière, puisque la matière éthèrée pénètre tous les corpu-Les corps sout done tous transparents d'une

Act corps som control transparents d'une manière absolue; maisi ja ne is ont pas tous d'une manière relaive. Ils sont tous transparents, parce qu'ils haissent tous passer des rayons de lumière; mais il n'en passe pas toujours un asez grand nombre pour former sur la rétine l'image des objets.

On voit par les expériences de Newton que tous les corps colorés absorbent uoe partie des rayons, et renvoient l'autre: ils soot door opaques en tant qu'ils reuvoient les rayons, et transparents en tant qu'ils les absorbent.

De tost eccije crais potovio almettre ce principe, que les ceraș qui esponeut le moias de petitos surfices aoldes max rayons de lumière qui test textervent, acut les plus trasuperents; qu'il arparisoster mionis, est qu'il ac numerent de parciter opquises des qu'ils ne luissont pas paster ausc de rayons pour l'actualle l'organe de la xions; ce qui est emurer levague de la xions; ce qui est enuere redatif à la conformation des yeux, est la disponition présente en l'assert trouvent.

Lorsque nous pourrous nu pen mediter sur cette

Bianementon aur le canne de la pesantene, etc., par M. Bonillels, docteure en médiceur de la faculit de Montpellier, Bordeurs, B. Chem. 1920, in-us de 2 deculités non chiffées et de 16 peups, Bern Boullet, m à l'Auvrian, pous de Balers, en 1692, montrel dans celt de la conce valle, le 23 audit 1975.

matière, nous pourrons tirer un meilleur parti de ces idées, et expliquer ce que nous ne faisons ici que montrer.

OBSERVATIONS

L'HISTOIRE NATURELLE.

LORS LS 30 FOTENISK 1731.

AYANT observé dans le microscope un insecte dont nous ne savons pas le nom (peut-être même qu'il n'en a point, et qu'il est confondu avec une infinité d'autres qu'on ne connolt pas), nous remarquâmes que ce petit animal, qui est d'un très beau rouge, paroit presque gristire lorsqu'on le regarde au travers de la lentille, ne conscrvant qu'une petite uuance de rouge; ce qui nous paroit confirmer le nouveau système des conleurs de Newton, qui eroit qu'un objet ne paroit rouge que parce qu'il renvoie aux yeux les rayons capables de produire la sensation du rouge, et absorbe ou renvoie foiblement tout ce qui pent exciter celle des autres couleurs : et comme la principale vertu du microscope est de réunir les ravons, qui, étant séparés, n'auroient point assez de force pour exeiter une sensation, il est arrivé dans cette observation que les rayons du gris se sont fait sentir par leur réunion, au lieu qu'auparavant ils étoient en pure perte pour pous : ainsi ce petit objet ne nous a plus paru rouge, parce que de nouveaux rayous sont veuus frapper nos yeux par le secours du miстоясоре.

11.

Nous avons examiné d'autres invectes qui se truverent dans les ricilles d'orneus dans bequelles its sont renfermés. Cette curviloppe à je per pres la jeure d'une ponne. Ces invectes prosisent them any yeux et an microscyce on les revoil de coultire de corne travaillée: ils out six jambes, deux cerde corne travaillée: ils out six jambes, deux cerde contre travailles et sont qu'ils personnel leurcons renarqué aucune autre partie qui puisse leurvous renarqué aucune autre partie qui puisse leurserirà é et muse;

La plupart des insertes, an moins tous ceux que nous avons vus, out six jambes et deux cornes : ces cornes leur servent à se faire un chemin dans la terre , dans laquelle on les trouve.

III.

Le 30 mai 17-18, soms filmes quelques sheeriness aut le gal. Non persionis que cute plante venois de quelque sentence qui, pière par le vent, on portice par les cioness sur les artieres, vitaleciais des gommes qui se travatent collaimèment aver ceux qui aut visille, auretout une les fruitieres, mois nons changelmen bien de sentiment par le mais. Nous filmes d'abord étames de vein sur une même branche d'arbrir (c'étais lus poirées) until poir de cert lamantée de juil, les unes plus gomdes que les autres, de traum difficie que les diffes, de la comme de prince, l'autres de prince, l'autre d'autre coupé une des hemoches de cet

arbre, nous découvrimes une chose à laquelle nous ne nous attendions pas ; nous vimes des vaisseure considérables, verts comme le gui, qui, partant de la partie ligneuse du bois, allaient se rendre dans les rudroits d'où sortoit chacune de ces branches; de manière qu'il étoit impossible de n'être pas couvaineu que ces ligues vertes avoient été formées par un suc vicié de l'arbre, lequel, coulant le long des fibres, alloit faire un dépôt vers la superficie. Ceci s'aperçoit encore mieux lorsque l'arbre est en sève, que dans l'hiver; et il y a des arbres où cela paroit plus manifestement que dans d'autres. Nous vimes, le mois passé, dans une branche de cormicr chargée de gui, de grandes et longues cavités : elles étoient profondes de plus de trois quarts de pouce, allant en s'elargissant du centre de la branche, d'où elles partoient comme d'un point, à la circonférence, où elles étoient larges de plus de quatre lignes. Ces vaisseaux triangulaires suivoient le long de la branche, dans la profondeur que nous venons de marquer : ils étoient remplia d'un sue vert épaissi, dans lequel le couteau entroit facilement, quoique le bois fût d'une dureie infinic : ils ailoient, avec beaucoup d'autres plus petits, se rendre dans le lien d'un sortoient les principales branches du gui. La grandeur de ces branelies étoit toujours proportionnée à celle de ces conduits, qu'ou peut considérer comme une petite riviere dans laquelle les fibrilles liguenses, comme de petits ruisseaux, vont porter ce sue dépravé. Quelquefois ces ranaux sont étendus entre l'écorce et le corps ligneux; ce qui est conforme aux lois de la circulation des sucs dans les plantes. On sait qu'ils descendent tonjours entre tours.

l'écorce et le bois, comme il est démontré par plusieurs expériences. Presque toujours au bout d'une branche garnie de rameaux de gui , il y a des branches de l'arbre avec les feuilles; ce qui fait voir qu'il y a encore des fibres qui contiennent un sue bien conditionné. Nous avons quelquefois remarqué que la branche étoit presque seche dans l'endroit où étoit le gui, et qu'elle étoit très verte dans le bout où étoient des branches de l'arbre; nouvelle preuve que le sue de l'une étoit vieie, et non pas celui de l'autre. Ainsi nous regardons ce gui qui paroit aux yeux si vert et si sain, comme une production et une branche malade formée par des sues de mauvaise qualité, et non pas comme une plante venue de graines, comme le soutiennent nos modernes. Et nous remarquerous, en passant, que de toutes les branches que nous en avons vues, nous n'en avons pas trouvé uue senle sur les gommes et autres matières résinenses des arbres, sur lesquelles l'on dit que les graines s'attachent; ou les trouve presque toujours sur les arbres vieux et languissants, dans lesquels les sues perdeut tou-

Les liqueurs se corrompent dans les végétaux, ou par le défaut des fibres ligneuses dans lesquelles elles eirculent, ou bien les fibres ligneuses se corrompent par la mauvaise qualité des liqueurs. Ces liqueurs, une fuis corronpues, deviennent facilement visquenses; il suffit pour cela qu'elles perdent cette volatilité que la chaleur du soleil, qui les fait monter, doit leur avoir donnée. On dira peut-être que ce sue qui entre dans la formation du gui, devroit avoir produit des branches plus approchantes des naturelles que celles du gui ne le sont; mais si l'on suppose un vice dans le sue, si on fait attention aux phénomenes miraculeux des eutes, on n'aura pas de peine à roncevoir la différence des deux espèces de branches.

Mais, ajoutera-t-on, le pais des graines que la mature me doit pas avoir produites es vain. Nous uous proposons de faire plusieurs expériences sur ces graines; et nous croyous qu'il est facile de découvir si elles peuvent devesir fécondes, on non. Mais, qu'il qu'il en soit, il en nous parolt point extraordinaire de treuver sur un arbre et de la companie de la posées, il n'est pas plus dificile d'imaginer des graines dans les unes que dans les aluns qu'ant les graines dans les unes que dans les aluns qu'ant les alons qu'il est par pariser dans les unes que dans les aluns qu'ant les alons qu'il est par pariser dans les unes que dans les aluns qu'il est partie dans les unes que dans les aluns qu'il est partie dans les unes que dans les aluns qu'il est partie dans les unes qu'en dans les aluns qu'il est partie dans les unes qu'en de la fait partie dans les unes qu'en de la companie dans les unes qu'en de la companie dans les unes qu'en la companie dans les unes qu'en de la companie dans les unes parties dans les companies de la companie dans les companies de la companie dans les companies de la companie de la companie dans les companies dans les companies dans les companies de la companie dans les companies de la companie de la compa

Ceci u'est qu'un essai des observations que nous méditous de faire sur ce sujet : nous regarderous avec le microscope s'il y a de la différence entre la contexture des fibres du gui et celle des fibres de l'arbre sur leque il vient; nous examinerons encore si elle change selon la difference des aujets dont on la tire. Nous croyons même que nos recherches pourront uous servir à decouvrir l'ordre de la circulation du suc dans les plantes; nous expérions que ce sue, si sicé à distinguer par sa couleur, nous en pourra montrer la route.

. . .

Ayant fait ouvir une groouille, nons librasum vitine considérable, paralléé à une autre qui ut et an terremu an publis, le long de la fonce affects que non libras, et un autre qui lui est opposé. Con fit une incision à un dogt de la liguare ; nons a rivous par renarqué que le sang sir rétrograde, comme M. Leided de l'avair observé, Mais nous suspendons notre jugement jusqu'à ce our nous avans que ristiere potre bodervation.

Nons n'aperçumes point de mouvement péristallique dans les boyaux: nous vinces seulement une fois un mouvement extraordinaire et comme coavulaif qui les enfla comme l'on enfle une vessie avec un souffle impétueux; ce qui doit ètre attribué aux espriis aninaux, qui, dans le déchirement de l'aninal, fareut portés irrégulierement dans cette natie.

Ayati overt use autre groooille, nous ne transquantes pas out put de movement péristalique : nais nous repudintes avec plairi la tablique : nais nous repudintes avec plairi la tentebe-arrive et a structure; nous nolaristente ass valvulas, dont la première cet faire et forme de planter; et l'autre, à peu pres semidable, qui est au-dessous, en formée de deux carrilèges qui est au-dessous, en formée de deux carrilèges du ápoprobent les sun des autres, et forme enque l'enu et les aliments ur susminest paser dans peur les poursons. Il y apopruerce que les greunilles duirent la voix rauspes qu'elles out à cette valvels, par les trimonnesses qu'elle doune à l'air

qui y passe.

Nous ne trouvâmes au cœur qu'un ventricule; remarque qui nous servira à expliquer une observation dont nous parlerons dans la suite de cet écrit.

v.

Au mois de mai 1718, nous observances la mousse qui croît sur les chênes; nous en remarquames de plusieurs espèces. La première ressemble à un arbre parfait, ayant une tige, des branches, et un tranc. Il nous arriva dans cette observation ce qui mous était arricé dans une des pérécédents; non filme d'abord port à croire, avec les modernes, que cette mouse était noisteristable, plaite problète par des neuemons foundaires. Mais, par l'examen que non fineue, nom contracte de la companie de deux sortes de fileres quils fessir companie de deux sortes de fileres qui farment deux substances différentes; un partice de la companie de deux sortes de fileres publiches, el l'autre regge, Dour le leis-desiinguer, il flust monailler le trone et se copper une trauslete que y vois pressir non extracte au convenue exclérience, qui vois pressir non se de l'acceptant de la companie de l'acceptant de convenue blanche, beautoup plus épaines, et un millien un certel roussillem se de l'acceptant de la contracte de l'acceptant de la companie de l'acceptant de millien un certe l'enuité de l'acceptant de l

Ayant regardé au microscope la partie indirétures de l'écorce sur laquelle viaut ette mouse, nours la trouvânes aussi composée de cette subsance blanche et de cette sublance reune, quoique avec les yeux on n's perquire guère que la partie rouge; cet les nous fi peners que cette mouses pouvait n'être qu'une continuité de l'éverre; et comme la partie figueux de la branche d'un arbre n'est qu'une continuité de la partie ligueux de qu'une, quait nous nous inagislantes que cette mouse u'étoit aussi qu'une continuité, et, pour aimi dire, qu'une branche de l'évers.

Pour nous en convainere, avant fait tremper cette mousse attachée à son écorce, afin que les fibres en fussent moins roides et moins cassantes, nous fendimes le tronc de la mousse et de l'écorce en même temps, et nons ajustâmes une de ces parties à notre microscope, afin que nous pussions suivre les fibres des unes et des autres : nous vimes précisément le même tissu. Nons conduisimes la substance blanche de la monsse jusqu'au fond de l'écorce; nous reconduisimes de même les fibres de l'écorce jusqu'au bout des branches de la mmusse : point de différence dans la contexture de ces deux corps; mélange égal dans tous les deux de la partie blauche et de la partie rouge, qui reçoivent et sont reçues l'une dans l'autre. Il n'est done pas nécessaire d'avoir recours à des graines pour faire naître cette mousse, comme fint nos modernes, qui mettent des graines partout, comme nous le dirons tout à l'heure. Comme cette mousse n'est pas de la nature des autres, il ne faut pas s'étonner si elle vient sur les ieunes arbres comme sur les vieux : nous eu avous vu à de jeunes chênes qui n'avoient pas plus de neuf ou dix ans, et qui croissoieut très heureusement: au contraire, elle est plus rare sur les arbres vieux et malades,

Outre cette mnusse, nous en avons remarqué sur les chênes, de trois sortes, qui naissent toutes sur l'écorce extérieure, comme sur une espèce de fumier: car l'écorce extérieure, sujette aux injures de l'air, se détruit et pourrit tous les jours, tandis que l'intérieure se renouvelle. Sur cette couche nait, 1º une mousse verte, dont j'nmets ici la descriptinn, parce que tout le monde la connoit: 2º une autre mnusse qui ressemble à des feuilles du même arbre qui y seroient appliquées ; je n'en dirai rien ici de particulier : 3º enfin une mousse jaune, tirant sur le rouge, qui vient dans un cudroit plus maigre que les autres; car on la trouve aussi sur le fer et sur les ardoises. Avant fait tremper un morceau d'ardoise dans l'eau afin que la mousse s'en séparât plus facilement, nous avons remarque qu'elle ne tient pas par-tout à l'ardoise, mais qu'elle y est attachée en plusieurs endroits par des pieds qui ressemblent parfaitement à des pieds de potiron, que nous y avons vus très distinctement à plusieurs reprises.

Ces sortes de mousses vienneus-el les de graines, ou uon ? je u'en sais rien: mais je ne suis pas plus ètonné de leur production, que de celle de ces forêts innuenses rel de comobre innombre de plantes que l'on voit dans une miette de pain ou un morceau de livre moisi, dans le mieroscope, leisquelles je ne soupeouse pos êter evenues de graine.

Note soom dire, quinipr'un air extrinoment chief direct dans existente da existente de difficultura. Il ext vest que, recurrence couverte de difficultura la extra vest que particular existente de la comparata del comparata del la comparata del

Les partisans de ce sentiment avoient espéré que se microscopes leur feroient voir dans les graines la forme de la plante qui en devoit natire; mais jusqu'iri leurs recherches ont été vaines. Quoique nous ne soyons pas prévenu de cette upinion, nous avons eepeudant tente, comme les autres, de découvir cette ressemblance, mais avec aussi peu de succès.

Pnur pouvoir dire avec raison que tous les arbres qui devoient être produits à l'infini, étiorni contenus dans la première graine de chaque espèce que Dieu crèa, il uous semble qu'il fandroit auparavant prouver que trus les arbres misseut de craines. Si fon met dans la terre un bâton vert, il pousser des racines et des branches, et deviendra un aerbre parfait; il porteca des graines qui produiront des aebres à leur toue : ainsi, s'il est vrai qu'un arbre ne soit que le dévelopement d'une graine qui le produit, il faudes dire qu'une graine étois comme cae-lèce dans re bâton de saule, ce que je ne saurons m'inageiner.

On distingne la vegication des plantes de celle des pierces et les métans zo oil fu que les plantes cruissent par intut-susception, et les pierres par juxta-position; que les parties qui composent la forme des prendières croissent pae une addition de matière qui se fait thans leurs fibres, qui, étant naturellement labes es effaisses, sa derseux et mesure que les sues de la terre entrent dans leurs intersties.

C'est, dit-on, la raison pour laquelle chaque espèce d'arbre parvient à une certaine grandeur, " et non pas au-delà, parce que les fibres n'ont qu'une certaine extension, et ne sont pas capables d'en recevoir une plus grande. Nous avonons que nous ne conrevons guirre ceci. Quand on met un baton vert dans la terre, il pousse des branches qui ne sont anssi qu'une extension des mêmes fibres, ainsi à l'infini, et ou vient de la faire teès boruée. D'ailleurs cette extension de fibres à l'infini nons pacoit une véritable chimère : il n'est point ici question de la divisibilité de la matière; il ne s'agit que d'un certain ordre et d'un certain arrangement de fibres, qui, affaissées au commenecment, deviennent à la fin plus roides, et un'on cruit devoie parvenir enfin à un evetain ilegré, après lequel il fandea qu'elles se eassent : il n'y a cien de si boene que cela.

Nons coms done le dire, et nous le disons sans rougir, quoique nous parlions devant des philosophes : nous croyons qu'il n'y a cien de si fortuit que la production des plantes; que leue végétation ne differe que de très peu de celle des pierres et des métaux; en nu mot, que la plante la mienx organisée n'est qu'un effet simple et facile du mouvement géveral de la matière.

Nots sommes personde qu'il n'ya point tani de usarier que l'ou fungine dua las fairme des guniers, qu'elles ne sout pas plus properes et plus microsaires la production de arbere qu'auteune autre de leurs paories, et qu'elles le sout queles moissaires de leurs paories, et qu'elles le sout queles moissaires et le registre parties de platters impropures à leur perschetion, e'est que moissaire et litte, qu'elles accentage fait de le contrain de le contrain

qui, à notre avis, est le seul usage des graines-Ce que nous avons dit semble nous mettre en oblication d'expliquer tous les phénomèues de la végétation des plantes, de la monière que nous les concevous : mais ce seron le sujet d'une longue dissertation; nous nous contenterous d'en donner que légere idée en raisonnant sur un cas particulier, qui est lorsqu'un morecan de saule pousse des branches; et, par cette opération de la mature, qui est tonjours une, nons jugerous de toutes les autres : rar, soit qu'une plante vienne de graines, de boutures, de provins; soit qu'elle iette des racines, des branches, des feuilles, des fleurs, des fruits, c'est toujours la même action de la nature ; la variété est dans la fin, et la simplicité dans les moyeus. Nous pensous que tout le mystère de la production des branches dans un bâton de saule, consiste dans la lenteur avec lauuelle les sues de la terre montent dans ses fibres : lorsqu'ils sont parvenus au bout , ils s'arrêtent sur la superficie et commencent à se coaculee; mais ils ne sauroient boucher le pore du conduit par lequel ils ont mouté, parce qu'avant qu'ils se soient coagulés, il s'en présente d'autres pour passer, lesquels sont plus en mouvement, et en passant redressent de tous côtés les parties demi-coagulées qui auroient pu faire une obstruction, et les poussent sur les parois eirculaires du conduit; ce qui l'alonge d'autant, et ainsi de suite : et comme cette même opération se fait en même temps dans les conduits voisins qui entourent celui-ci, on concoit aisément qu'il doit y avoir un prolongement de toutes les fibres, et qu'ils doivent soctir en debors par un progrès insensible, Nous le dirons encore, tout le mystère consiste dans la lenteue avec laquelle la nature agit : à mesure que le sue qui est paevenu à l'extrémité se coagule, un antre se présente pour passer.

Cons qui feront bien attention à la manière dont reviennent les alles des oiseaux lorqu'elles nut été esgarées; qui réflichirent sur la réfébre expérirare de M. Perrault, d'un lézard à qui on avoit coupé la queue, qui revist aussidi après; à ce caltus qui vient dans les os cassés, qui n'est qu'un sur r'épandu par les deux bonts, qui les réjoint, et devient os lui-nêue, ne regarderont pent-être pas cer comme une chose imaginaire.

pent-etre pas ecci comme une étoise insignaire. Les suise de la terre, qui l'action des rayous du solcil fait fermenter, montent insensiblement juequ'an lout de la plante. J'imagine que, dans les fermentations rétiérées, il se fait comme un finv et reflux de ces sues dans ces conduits longitudinaux, et comme un bouillouneaunt intereadent : le sur posté jusqu'à l'extrénité de la plante. trouvaut l'air extérieur, est repoussé en bas ; mais il la laisse, comme nous avons dit, toujours imprégnée de quelques unes de ces parties qui s'y congulent, qui cependant ne font point d'obstruction, parce qu'avant qu'il se soit roagulé, uoe nouvelle ébultition vient déboucher tous les pores. Et comme il v a ici deux artions, l'une, celle de la fermentation, qui pousse au-drhors; l'antre, celle de l'air extérieur, qui résiste ; il arrive qu'eutre ces deux forces, les liqueurs pressées trouvent plus de facilité à s'échapper par les côtés : ce qui forme les conduits transversaux que l'on a observés dans les plantes, qui vont du centre à la circonférenre, ou de la moelle jusqu'à l'écorce, lesquels ne sont que la ronte que le sur a prise en s'échappant,

On sait que ces conduits portent le sac entre le bois et l'écorce : l'écorce o'est autre chose qu'un tissu plus exposé à l'air que le corps ligneux, et par conséquent d'une nature différente; c'est pourquoi il s'en sépare. Or les sues arrivés par les conduits latéraux entre l'écorce et le corps ligneux, y doiveot perdre beaucoup de leur mouvement et de leur ténuité : 1º parce qu'ils sont infiniment plus au large qu'ils n'étoient; a" parce ope tropyant d'autres surs qui ont déia heauceun perdu de leur mouvement, ils se mèlent avec eux ; mais comme ils sont pressés par l'ébultitinn des sues qui se trouvent dans les fibres longitudinales et transversales du corps ligneux, ne ponvant pas monter, ils sont obligés de descendre; et ceei est conforme à bien des expériraces qui prouvent que la sève, c'est-à-dire le sue le plus grossier, descend entre l'écorce et le bois, après être montée par les fibres ligueuses. On voit par tout ceci que l'accroissement des plantes et la circulation de leurs sucs sont deux effets liés et néressaires d'une même cause, je veux dire la fermentation.

Si I'm poinse plus lini res idérs, on verra qu'il ne fau uniquement pour la proteine d'une plante, qu'un sujet propre à recevoir les suce de la terre, et à les litter lengu'ils se présentent et toutet les fois que le sur convenible passer les des canaux nors c'erroit et avec bien disposés, soit le la commandation de la commandation de production de la commandation de la commandation de conjulte et qui s'est conjult de manière qu'il s'y est forme de même temps des rouduits pour de nouveaux surs qui sont présente.

Ceux qui soutiennent que les plantes ne sauroient être produites par un concours fortuit, dépendant du mouvement général de la ousière, parce qu'on eu verroit naitre de nouvelles, diseut là noc chose bien puérile; rar ils font dépendre Pophino qu'ils combattent, d'une chose qu'ils ne savoir. Bt en effet, pour pouvair avec raison dire ce qu'ils auxocent, pl. qu'il pour pouvair avec raison dire ce qu'ils auxocent, il faudroit nos seellement qu'ils comusset plus exactement qu'in flerrite ne consoit les fleurs de son parterre, toutes les plantes qui sou attajourd'hui ser la terre, répandese dans toutes les forêts, mais assoi celles qui you nté éde pais le commencement du monde.

Nous nous proposons de faire quelques expérienres qui nous mettront pent être en état d'éclaireir exte matière; mais il nous faut plusieurs années pour les exécuter. Cepeudaut é est la seule voie qu'il y ait pour réusir dans un sujet cosme celui-ei; ce n'est point dans les méditations d'un cabinet qu'il faut chercher ses preuves, mais daos le sein de la nature même.

Nous finissons cet artirle par cette réflexion, que ceux qui suiveut l'opinion que nous embrassons peuvent se vanter d'être carténieus rigides, au li-u que ceux qui admettent une providence partirulière de Dieu dans la production des planters, différente du mouvement géoéral de la matière, sont des carténieus mitigés qui nut abandonné la trêle de leur maître.

Ce graud système de Decartes, qu'on ne peut lier sans étonorment; ce système, qu'ant lai seul tout ce que les anteurs profunes ont jamais écrit; le système, qui soulage si fort la providence, qui la fait spir avec taut de s'implicité et tant de grandeur re système immorté, qui s'era admire dans tous les âges et toutes les révulutions de la philesophie, est un ouvrage à la perfection disquel de la provincia de la provincia de la provincia de la provincia de la philetie de la provincia de la provincia de la précise de la une captece de jalousie. Mais passons à un autre sujet.

VI.

Depais la rélèbre dispate de Méry et de Daversey, que l'accidencie des sciences de Bruis o'osa juger, tout le monde comoil le trou ovate et le conduit fotori l'out le monde sit que, le fattus ne respirant point dans le ventre de la mère, le sang ne peut passer de l'artire dans la viene du pomunu; s'ausi il n'auroit pu être porté du ventricale droit dans le ventrinir guerde du ceur, si la nature n'y avoit suppléé par cre deux counits partirulires, qui se bourbreat qu'est la uissance, parce que le sang abandome crête routirpour cu preudre une nouvelle.

Mais ees conduits ne s'efforcut jamais daus la tortue, les ranards, et autres animaux semblablrs, parce, dit-on, qu'alors qu'ils sout sous l'eau, où ils ne respirent point, il faut nécessairement

que le sang prenne une route différente de celle des poumons.

Nous fimes mettre un canard sous l'eau pour voir combien de temps il pourroit vivre liors de l'air, et si la circulation qui se fait par ces conduits pouvoit suppléer à la circulation ordinaire; pous remarquaines une effusion perpétuelle de petites bulles qui sortoient de ses narines : cet animal perdant insensiblement tout l'air qu'il avuit dans ses poumons, sept minutes après nous le vimes tomber en défaillance et mourir. Uue oie que nous y mimes le lendemain pe vécut que huit minutes. On voit que le trou ovale et le conduit botal ne servent point à donner à ces animaux la facilité d'aller sous l'eau, puisqu'ils ne l'out point, et qu'ils ne font pas ce que le moindre plongeur peut faire; ils ne plongent même qu'à cause de la constitution naturelle de leurs plumes, que l'eau ne touche point immédiatement; et comme ils y trouvent des choses propres à leur nourriture, ils s'y accoutement autant de temps qu'on peut y être sans respirer, et y restent plus long-temps que les autres animaux, dont le gosier se remplit aussitôt qu'ils y sont eufonces. Cela nous fit faire une réflexion, qui est qu'il y avoit de l'apparence que le song des animaux aquatiques étoit plus froid que celui des autres : d'où un pouvoit conclure qu'il avoit moius de mouvement, et que par consequent les parties en étoient plus grossières; à cause de quoi la nature pourroit avoir comervé ers chemins pour y faire passer les parties du sang qui, n'ayant pas encore été préparées dans le ventricule gauche, n'auroient pas en assez de mouvement pour monter dans la veine du poumon, on assez de ténuité pour pénétrer dans la substance de ce visrère. C'est très légérement que nous donnons nos conjectures sur cette matière, parce que nous y sommes extrémement ueuf : si les expériences que nous avuns faites là-dessus avoient réussi, nous avancerious comme une vérité ce que nous ne proposons ici que comme un doute; mais nous n'avons que des observations manquées par le défaut des justruments. Nous attendous de petits thermomètres de ciuq ou six pouces, avec lesquels nous les pourrons faire avec plus de succès ; cenx qui font des observations, ne pouvaut se faire valoir de ce côté-la que par le mince mérite de l'exactitude, doivent au moius y apporter le plus de soin qu'il est possible.

Nous fimes prendre des grenonilles de terre, que nous jugeames, par le lien où ou les avoit trouvées, n'avuir jamais été sous l'eau, et avoir toujours respiré : on les mit au fond de l'eau pres de deux fois vingt-quatre beures; et lorsqu'on les tira, elles n'en parurent point incommodées. Ceci ne laissa pas de nous surprendre : car, ontre que nous avious lu le contraire chez des auteurs qui assurent que ces animaux sont obligés de sortir de temps en temps de dessous l'eau pour respirer, nous trouvions cette observation si différente de la précédente, que nons ne savious que croire de l'usage du trou ovale et du conduit botal. Enfin nous nous ressouvinmes que nous avions observé. plusieurs mois auparavant, que le cœur des grenunilles n'a qu'nn ventrieule, de manière que le sang va par le ceur de la veine cave dans l'aorte, sans passer par les poumons; ce qui fait que la respiration est inutile à ces animaux, quoiqu'ils meurent dans la machine pneumatique, dont la raison est qu'ils out touiours besoin d'un peu d'air qui, par son ressort, entretienne la fluidité du sang: mais il en faut si peu, que celui qu'ils preuncut dans l'eau ou par les aliments leur suffit.

On sait que le froment, le seigle, et l'orge même, ne viennent pas dans tous les pays; mais la nature y supplée par d'autres plantes : il y en a quelques-uoes qui sont un poison mortel, si ou ne les prépare, comme la cassave, dont le jus est si dangereux. On fait, en quelques endroits de Norwège ou d'Allemagne, du pain avec une espèce de terre, dont le peuple se uourrit, qui se conserve quarante ans saus se gâter ; quand un paysan a pu parvenir à se faire du pain pour toute sa vic, sa fortune est faite; il vit tranquille, et u'espère plus rien de la providence. On u'auroit jamais fait, si l'on vouloit décrire tous les movens divers que la nature emploie, et toutes les précautions qu'elle a prises pour subvenir à la vie des hommes. Comme nons habitons un climat heureux, et que nous sommes du nombre de reux qu'elle a le plus favorisés, nous jouissons de ses plus grandes faveurs saus pous soucier des moindres : nous négligeons et laissons périr dans les bois des plantes qui feroient une des grandes commodités de la vie chez bien des peuples. On s'imagine qu'il n'y a que le blé qui soit destiné à la nontriture des hommes, et on pe considère les autres plantes que par rapport à leurs qualités médicinales; les docteurs les trouvent émollientes, diurétiques, dessicentives on astringentes; ils les traitent tontes comme la manne qui nourrissoit les Israelites, dont ils ont fait un purgatif; on leur donne une infinité de qualités qu'elles n'ont pas, et personne ne pense à la vertu de nourrir au'elles ont.

DISCOURS AU PARLEMENT DE BORDEAUX.

Le froment, l'orge, le régle, out, comne les surres plantes, des années qui leur sont très favorables: il y en 20 la distette de ces prains n'etpage le senf malher qui affige le sepples; leur maivaise qualité est encrer plus enselle. Noss corposa que, dans ces années si trites pour les pauvrus, et mille fois plus encore pour les riches, dece, un peuple exhérien, on a mille moy ens de suppléres à la rarrêt du blé; qu'o os usus ses pirols dants tous les bois mille resources courte la faim; et qu'on admirrenti la providence, au lieu de Fercueure, si l'en comonisoit tous ses hiefaits.

Dans cette idée, nous avons concu le dessein d'examiner les végétaux, les écorces, et une infinité de choses qu'on oe soupçooneroit pas par rapport à lenr qualité putritive. La vie des animaux qui ont le plos de rapports à l'homme seroit hien employée pour faire de pareilles expériences. Nous en avons commencé quelques-unes quinous out réussi très heureusement. La briéveté du temps ne nous permet pas de les rapporter ici; d'ailleurs nous voulons les joiodre à un grand nombre d'autres que nous nous proposons de faire sur ee sujet. Notre dessein est aussi d'examiner en quoi consiste la qualité putritive des plantes: il n'est pas toujours vrai que eelles qui viennent dans nne terre grasse soieut plus propres à nontrir que celles qui viennent dans uo terrain maigre. Il y a dans le Querev un pays qui ne produit que quelques brins d'une berbe très-courte, qui sort au travers des pierres dont il est convert; cette herbe est si nourrissante, qu'une brehis y vit, ponrvu que chaque jour elle en puisse amasser autant qu'il en pourroit entrer dans un de à coudre; au contraire, dans le Chili, les viandes y nonrrissent si peu, qu'il faut absolument manger de trois en trois heures, comme si ee pays étoit tombé dans la malédiction dont Dieu meuace son peuple dans les livres saints : « J'ôterai au pain la force de nourrir". »

Je me vois obligé, de dire iei que le sieur Duval nous a heaucoup aidé dans ces observations, et que nous devons beancoup à son exactitude. On jugera sans doute qu'elles ue sont pas considérables; mais on est assez heureux pour ne les estimer précisément que e qu'élles valvol,

C'est le fruit de l'oisivelé de la campagne. Ceci devoit monir dans le mème lieu qui l'a fait nattre: mais ceux qui vivent dans une société unt des dévoirs à remplir; nous devous compte à la notre de nos moindres amusements. Il ne faut point elercher la réputation par ces sortes d'ouvazges, ils ne l'abtlienneut in ne la mériteut ne

(1) BAIR, 111, 1.

profite des observations, mais on ne connoît pas l'observateur : aussi de tous ceux qui sont ntiles aux hommes, ce sont peut-être les seuls envers lesquels on peut être ingrat sans injostice.

Il ne fut pas avoir besuccop d'orprit pour out ve le Patholo, le Colyèce, le presundes; il è ne fat pas devantege pour voir ne rient dans la microtoppe, un une céoles par le noyen des grandes lustretts; et c'et en crès que la physique grandes lustretts; et c'et en crès que la physique grandes lustretts; et c'et en crès que la physique grande lustretts; et per la principa qui ne saurs pas faires un système comme Newton, qui ne saurs pas faires un système comme Newton, qui ne saure pas faires un système comme Newton, et un une chercation avec luquelle si la nettra à la toutrue ce grand philosophe; e predenti Newton de Decettes, et l'autre un fount commun, un de Decettes, et l'autre un fount de Decettes, et l'autre un fount autre procédes piemais prand.

DISCOURS

PROPOSCÉ A LA RESTRÉE DU PARLEMENT DE RORDEAUX.

(ti novement 1725.)

Que celui d'entre nous qui aura rendu les lois esclares de l'imiquité de sei jugements, prissa sur l'heurel Qu'il trouve en tout lieu la présence d'un Dieu vengeur, et les puissances célestes înritiest Qu'un les sorte de desous terre et décres sa maison! Que sa postérité soit à jamais humiliéed Qu'il e-herbe son pain et ne le trouve past (liéed Qu'il e-herbe son pain et ne le trouve past Qu'il soit un exemple affreux de la justice du ciel, comme il en a été un de l'insuisse de la terre!

Cest à pen près ainsi, messieurs, que parioi nn grand emprere; et ces paroles i tristes, si terribles, sont pour vous pieces de cososiairo, Vous pouvet tous dire en ce moment à ep equiple assemblé, avec la confinenc d'un juge d'Erarê! Se j'ai commis quéques injusière, a j'ai opprimé quelqu'un de vous, si j'ai reçu des présents des parte contre moi ant, yout de Seignerer Loquimini de me coram Domino, et contemnam illud hodie*.»

Je ne parlerai doue poiut de ces grandes corruptious qui, dans tous les temps, ont été le présage du changement ou de la chute des états; de ces injustices de dessein formé; de ces mé-

^{* 1} Reguer, 311, 3.

charectés de système; de ces vies toutes marquées de crimes, où des jours d'iniquities oot toujours sairi des jours d'iniquities; de ces magistratures exercers au milieu des reproches, des pleurs, des marmauures, et des craintes de tous les citopens : coutre des juges parrils, contre des hommes si functes, il faudroit un touocrec; la houte el les reproches ne sont ireu.

Ainsi, supposunt dans um magistrat sa retru essantielle, qui est la justice, qualité sans laquelle il n'est qu'in monstre dans la soriété, et avec laquelle il peut être un tres nauvais citoyen, je ne parferai que des accressiores qui penveut faire que cette justice aboudera plus ou unius. Il faut qu'ille soit écalière; il flut qu'elle soit prompte, qu'ille ne soit point austere, et eufin qu'elle soit univerzelle.

Dana furgine de notre monarchie, nos pieras, paurere, et plund pastera que laborarura, soldata plundi que citoyera, sevient pen d'indérêt à ripler; quelques lois ur le paraçe du hotin, sur la pature ou le lacria des bestians, rigiotent sur la pature ou le lacria des bestians, rigiotent murra suivait la mispietté de la nativa et de la manura murra suivait la mispietté de la nativare, et à qui murra suivait la mispietté de la nativare, et à qui mores auxie intése qu'injustes de terminer les différents, comme le sort, les épreuves par l'esu, par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'apri les de par le feu les combasts sinalières, d'april de par les de les combasts sinalières, d'april de par les de les combasts sinalières, d'april de par les de la combast sinalières, d'april de par la combast sinalières, d'april d'april d'april d'april d'april d'april d'april d'april d'a

Mais depuis que nous avons quitté nos mœurs sauvages; depuis que, vaiuqueurs des Gaulois et des Romains, nous avous pris leur police; que le code militaire a céde au code civil; depuis surtout que les lois des fiefs n'unt plus été les seules lois de la noblesse, le seul code de l'état, et que par ce dernier changement le commerce et le labourage out été encuuragés; que les richesses des particuliers et leur avarice se sout accrues; qu'on a eu à démêler de grands intérêts, et des intérêts presque toujours caches; que la bonne foi ne s'est réservé que quelques affaires de peu d'importance, taudis que l'artifice et la fraude se sont retires dans les contrats; nos codes se sont augmentés; il a fallu joindre les lois étrangéres aux nationales; le respect pour la religion y a mélé les canoniques; et les magistratures n'out plus été le partage que des citoyens les plus éclaires.

Les juges se sont toujours trouvés au milien des pièges et des surprises, et la vérité a laissé dans leur esprit les mêmes mélances que l'erreur.

L'obscurité du fond a fait unitre la forme. Les fourbes, qui ont espéré de pouvoir cacher leur malice, s'en sont fait une espece d'art : des professions entières se sont établies, les unes pour ubserurir, les autres pour alouger les affaires; et le juge a eu moins de peiue à se défradre de la usauvaise foi du plaideur, que de l'artifice de celui à qui il coufioit ses intérêts.

Pour Îure, îi n'a plus sofit que le magistrat cumintă la puret de ses interioris çe u'a plus ciri avacquit îpit dire à Dies, «Proba me, Devas ciri avacquit îpit dire à Dies, «Proba me, Devas ciri cure memi —: "al a falla qu'il aministi son espiri, ses comasissances, et ses Indents; îi a falla qu'il a remait compret de ses ciedes, qu'il portât toute sa viei posha d'une application ann reinche, are propriate de comasissances et le depré de lamières que son état exigeni. On lit deus les residuos de certains voyageurs

qu'il y a des miues où les travailleurs ne voient

junais le junc i la sost une inage line naturelle de ces grans du l'est dapable de reservis anne seu se se segans, si est dapable de reservis anne depri de ces game, le ces dapable de reservis anne seu depri de la some depri de la some le cesta de la magnituture y une manistre incepacité exigé du homme juste qui de la semante per de visal la servis de la surante per de visal la servis de la surante per de la plate sei presenta de la cesta del la cesta de

La pauvrei semble toujours attachée à ce titre si triste. La juicite la plus racte ne soure jumnis que d'une partie des malheurs; et let est l'état du chose, que les formalhés introduies pour conserver l'urdre public sont asjourd'hui le Béan des particuliers. L'undustrie du palais est devenue une source de fortune, connue le consurrer et le labourage; la malhée a trouvé à ly repaire, et à disputer à la chiesare la raine d'un malheureux plandour.

Antrefais les grass de bien menoieral devaut les trilhouaux les hommes injustes aujourd'hui ce sont les hommes injustes qui y traduisent les gens de bien. Le dépositaire a une intre le dépôt, pance qu'il a esperi que la homme fui crautive se haseroit hieroité de le demander en justice; et le ravisceur à fait comoulèr à celui qu'il opprimoit, qu'il u'étuit point de sa praudence de continuer à lui demander raison de ses violences.

[·] Paris . casperer at

On a vu (a siecle malheureux) des bonnes inquien measer de la justice cox à qui ils enteurient luers birus, et apporter pour raison de teurs veraiton la longueur du tempe, et la ruine noté table à ceux qui vondroient les faire cesser. Mais quand l'état de eux qui platheut us eroit point ruineux, il sofficiul qu'il fit invertible pour toute de la comme de la comme de la comme tangiere analheureux, pare qu'il peut sonne tangieres nalheureux, pare qu'il peut sonne quelque sorcié du côté de leurs biens, de leur festure, et de leur sie.

Cette neine cuadidration doit impérer à ma angierta juise une grande affaillité, poignyl in toujours affaire à des gens outheureus. Il faut que le peuple soit loujours précent à sos inquiétudes; remitable à ces hornes que les voysgenstraueut dans les grands chemins, sur resquetle la reposent leur furdeux. Gependant ou a vu des part couserres, l'indicatifs, la merathilié, tourbaient dans une rudesse qui les en faionit plus sorments sortir.

Mais qui est-ce qui a jamals pu dire, si l'on ce excepte les stoiriens, que cette affection ginérale pour le geure humain, qui est la vertu de l'honame considèré en lui-indee, soit uue vertu citraugère au caractère de juge? Si c'est la puissance qui doit endureir les cœurs, voy ve connue l'autorité pastrealle endureil le court des pérès, et règlez votre nagistrature sur la première de touteil es magistratures.

Mais, indépendamment de l'humanité, la hiensieuce et l'alfablité, chet un prouple poil, éveiennent une partie de la justire; et un juge qui en manque pour se sielust, commence dés-lora à ne plus rendre à chasum ce qui lui appartient. Ainsi, aban non meurs, i flust qu'un juge se conduite envers les parties de manière qu'il leur paroise libre plutier riverè que grave, et qu'il leur fasses voir la prohité de Caton, sam leur en moutrer la rodresse et l'auscritié.

J'arone qu'il y a des occasions où il n'est point d'ame bienfaisante qui ne se sente indignée. L'assage qui à introduit es sollifrations sendle avoir été fait pour i prouver la patieure des juges qui ont du courage rt de la probité. Telle est la rorrupion du cœur des hommes, qu'il semble que la condaite générale soit de la supposer toujours dans le ceur des autres.

O vous qui empluyez pour nous séduire toute ce que vous pouvez vous imaginer de plus inèvitable; qui pour nous mieux gagner elere-hez toutes nos foiblesses; qui mettez en œuvre la flatterie, les bassesses, le recdit des grands, le charme de nos amis, l'acrondant d'une épousheire, supdupériles même un empire que vous croyer plus fort; qui, choisissant toutes uns parsiens, faites attaure naire ceur per l'endordi le moits décent; puisser vons à jamais maugen son sa deseivai, et a'éthentiq que de la confatien dans you entreprier? Nous l'acuns apaid nitien dans you entreprier? Nous l'acuns apaid niterent de la confatient de servir à von impities '; « nous révisations de sont le comparison de votre cour et la deniure du nière.

Il faut que la justice soit universelle. Un juge ne doit pas éter comme l'aurico Caton, qui fut le plus juste sur son tribunal, et non dans sa famille. La justire duit être en nous une conduite générale. Soyons justes daus tous les lieus, justes à tous égards, euvers toutes persounes, en toutes occasions.

Cexx qui ue sont justes que dans les rea du leur profusione l'exci, qui prietuedni frei equitables dans les allières des autres lorqui las uemi pas incerruptibles dans cequi les tautes exxpas incerruptibles dans cequi les tautes exxpas incerruptibles dans cequi les tautes desperits les écutes de leur vie, convert impaprits les écutes de leur vie, convert impaprits les écutes de leur vie, convert impatent les leurs de le leur vie, convert impatent les leurs de les leurs de les destres de les leurs de les destres de les leurs de les desles de les leurs de les desbutes de les leurs de les desbutes de les leurs de les desles de les leurs de les desles de les leurs de les desles de les leurs de les desdes de les des les desdes de les des les des les desdes de les des les des les des les desdes des les des les des les des les desdes des les des les des les des les desdes des les des les des les des les desdes les des les des les des les des les desles des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les desles des les des les des les des les des les des les desles des les des

derightenests qu'eller en aveient launis. Que le rèté de l'houme privè ne fasse dout point de tort à ceiul de l'houme privè ne fact de point de tort à ceiul de l'houme puité; cur dans le parties, herqu'ille his violent le radient soine que celle qu'il fant qu'il cerrige, et qu'ille autoure de counce celle qu'il fant qu'il cerrige, et qu'ille qu'il a fint aintre leurs plaintet; le Sti ainnis le laure, de course de le parties, herqu'ille s'est le service de l'autoure de

Les jugements que nous rendons un le tribunal penveut rarement décider de notre probité; c'est dans les affaires qui nous intéressent particulièrement que notre cœur se déveluppe et se fait counoître; écst l'à-dessus qu'il nous craint nu qu'il estitus, vaus, d'actions qu'il nous craint nu qu'il estitus, vaus, d'actions qu'il nous craint nu qu'il espère de nous. Si notre conduite est condamnée, si elle est soupçonnée, nous devenous soumis à ane espece de récusation publique; et le droit de juger que uous exerçons, est mis, par ceux qui sont obligés de le souffrir, au raug de leurs calaunités.

Il est temps, messieurs, de vous parler de ce jeune prince, héritier de la justice de ses ancêtres comme de leur couronne. L'histoire ne connoit point de roi qui , dans l'âge mûr et dans la force de son enuvernement, ait eu des jours si précieux à l'Europe, que ceux de l'enfance de ce monarque. Le ciel avoit attaché au cours de sa vie innocente de si graudes destinces, qu'il sembloit être le pupille et le roi de toutes les nations. Les hommes des climats les plus reculés regardoient ses jours comme leurs propres jours, Dans les jalousies des intérêts divers, tous les peuples vivoient dans une craiute commune. Nons, ses fidèles sujets, nons François, à qui na donne l'éloge d'aimer uniquement notre roi , à peiue aviousunus en ce point l'avantage sur les nations alliées, snr les nations rivales, sur les nations ennemies. Un tel préseut du ciel, si grand par ce qui s'est passé, si grand dans le temps présent, nous est encore pour l'avenir uue illustre prumesse. Né pour la félicité du genre honain, n'y auroit-il que ses sujets qu'il ne rendroit pas heureux? Il ne sera point comme le soleil, qui donne la vie à tout ce qui est loin de lui, et qui hrûle tout ce qui l'approche.

Nous venons de voir une grande princesse (s) sortir du deuil dont elle étoit entronnée. Elle a para, et les peuples divers, dans ces sortes d'évenements, uniquement aitentifs à leurs intérêts, n'ont repardé que les vertus et les agréments que le ciei a répandus sur elle. Le jeune monarque s'est incliné sur son corre; la vertu nous est garante pour l'avenir de ce tendre amour que les charmes et les craces on fait maire.

Soyez, grand roi, le plus heureux des rois. Nous, qui vous ainonts, bénicous et eiri de ce qu'il a commencé le l'autheur de la monarchie par cehit de la fimilie royale. Quelque grande que où la félicité dont vous jonissez, vous u'uve, reira que ce que vos peuples out mille fois desiré reira que ce que vos peuples out mille fois desiré rois que ce que vos peuples out mille fois desiré pour vous : nous implorions tous les jours le ciej. I mous a tout accordé: mais nous l'implorens enceve. Paisse vutre jeunesse être citée à tous les ceve. Paisse vutre jeunesse être citée à tous les ceves poisse vutre jeunesse être citée à tous les cres qui ciacident pares una l'puisiez-cous, dans un âge plus mêr, u'y trouver ries à reperunles, cl. dans les crande quesements ou vous entrez.

(1) Ce discours fat prosoncé dans le temps du mariage da

toujons bien sentir ce que doit à l'univers le prenier des mortels l'Buissèz vous toujour cultiver, dans la paix, des vertus qui ne sont pas moina royales que les vertus militaires, et i onblitez jamais que le ciej, en vous fissant natire, a d'ija fuit toute votre grandeur, et que, comme l'immense océan, vous n'avez rien à acquérir?

mense ocias, vom a'var rien kacqueir? Qua le prince en qui une area nis votre principale codimere , qui ne traver vorre galter colimere ; qui ne traver vorre galter qui'll a robot une fois, re prince qui sine les regies et ne consoli passe sereptions; qui se nui tonjura himòtuc, qui volt fa fin conne le commercement de popies, et qui sair fadire les courrisons ann demande justes, distingure lesmereries de levra adouties, et leva apprendereries de levra adouties, et leva apprenderpaine etre longerups apprende votre trafes, et parince etre longerups apprende votre trafes, et proprieze avez voir le porque de la mounchie!

Avoests, le cour consoit store intigrifie, et al ea plainir de pourter vous le dire. Les plaintes contre votre bauseur u'out pinte encer mouite et au plainir de pour voir et au l'et plainte contre votre bauseur u'out pinte encer mouite que voir en ministre soit déciairéeuré paux étre par le le bauseur maire cet de érient en crimiei, lesepqii l'uous fait soblière et que vous devez à vou dévenser. Le sais hies que le la cid une parte de revier de vivele de chease que la mentant de vivele de chease que la mentant de vivele de chease que la mentant de le contre de l'est de l'e

năczas na voras vantv.

Quel triule talent que celui de savoir déchirer
les hommes! Les saillles de certains esprits sont
peut-être les plus grandes épiues de notre ministère; et, bien lois que ce qui fâst rire le peuple
puisse mériter nos applaudissements, nous pleucons toujours sur les infortunés qu'on déshonore.

Quoi! la honte suivra tous ceux qui approchemi de ce sacré tribuna! Hélas! reinit-on que les graces de la justice ne soient trop pures? Que peut-on faire de pis pour les parties? On les fait gémit sur leurs succès mêmes, et nu leur rend, pour me servir des termes de l'Écriture, « les fruits de la justice amers comme de l'Absinthe **...

Eh! de bonne foi, que voulez-vons que nous répondions, quand on viendra nous dire: « Nous sommes venus devant vous, et on uous y a converts de confusion et d'ignominie; vaus avez vu

^{*}Le duc de Bourbou, ** Awas, vs. 13

nos plaies, et vous n'avez pas voulu y mettre d'huile; vous vouliez réparer les outrages qu'on nous a faits loin de vous, et on nous en a fait sous vos yeux de plus réels; et vous n'avez rien dit: vous que, sur le tribunal où vous étiez, nous regardions comme les dieux de la terre, vous avez été muets comme des statues de bois et de pierre, Vous dites que vous nous conservez nos hieus; ch I notre bonneur nous est mille fois plus cher que nos biens. Vons dites que vous mettez en súreté notre vie : ab! notre honneur uous est bien d'un autre prix que notre vie. Si vous n'avez pas la force d'arrêter les saillies d'un orateur emporté. indiquez-nous du mains quelque trihunal plus juste que le vôtre. Que savons-nous si vous n'avez pas partagé le barbare plaisir que l'un vient de donner à nos parties, si vous n'avez pas joui de notre désespoir, et sice que nous vous reprochous comme une foiblesse, nous ne devons pas plutôt vons le reprocher comme un crime? -

Avocats, nous n'aurions jamais la force de soutenirde si cruels reproches, et il ne seroit jamais dit que vous auriez été plus prompts à manquer aux promiers devoirs, que nous à vous les faire counoitre. Procureurs, vous devez trembler tous les jours de votre vie sur votre ministère. Que dis-je? vous devez nous faire trembler nous-mêmes. Vous pouvez à tous moments nous fermer les yeux sur la vérité, nous les ouvrir sur des lucurs et des apparences. Vous pouvez nons lier les mains, éluder les dispositions les plus justes et en abuser ; présonter sans cesse à vos parties la justice, et ne leur faire embrasser que soo ombre; leur faire espérer la fin, et la reculer toujours, les faire marcher dans un dédale d'erreurs. Pour lors, d'autaot plus dangereux que vous seriez plus habiles, vons feriez verser sur nous-mêmes one partie de la haine. Ce qu'il y auroit de plus triste dans votre profession, vous le répandriez sur la nôtre ; et nous deviendrious bientôt les plus grands criminels, apres les premiers coupables. Mais que n'ennablissezvous votre profession par la vertu qui les orne toutes? One nous serious charmes de vors soir travailler à devenir plus justes que nous ne le sommes! Avec quel plaisir vous pardonneriousnous cette émulation! et combien nos dignités nous paroîtroient-elles viles auprès d'une vertu qui vous seroit chère!

Lorsque plusieurs de vous ont mérité l'estime de la cour, nous nous sommes réjouis des suffrages que nous leur avons donnés : il nous sembloir que nous un attende de la cour de la course de la course

Notes rhurene point, discuss-nous, à nous défendre de leurs artifices; ils vost conseuir avec nous à l'auver du jour, et pent-être verrous-nous de temps où le peuls-eur délirie de tout fardeu. Procureux, vos devairs tourbent de si près les ordres, que nous, qui sommes préposs pour vous reprendre, nous vous reujareus de les observer. Nous ne vous parions point en jugges nous soublious que nous sommes vos magistrais; nous vous princis de nous laiser noter problisé, de ne nous point être le respect des pruples, et de ne nous point être le respect des pruples, et de ne nous point engeler der de fre le prèse.

DISCOURS

SUR LES MOTIFS QUI DOIVENT NOUS ENCOURAGER AUX SCIENCES.

раоконся́ ак 15 ночиная 1725.

.

Ls difference qu'il y a entre les grandes sustions et les peuples saurages, éval que celler-listes sont appliquées sus arts et aux sriences, et que crus-ci- les out alboument néglighe. Cest peutètre aux connoissaces qu'ils danuent, que la plupar des nations duivent leur existence. Si uous avions les mours- des saurages de l'Amérique, deux out resistants de l'Europe aumient hiestôt mangé toutes les autres; et pent-être que quetape aquele compérant de nour moude se vanteroit, ennme les froquois, d'avoir mangé soixante-dis nations.

Mais, sans parler des proujes sarenges, ai un Deceartes foils veus au Mexique ou au Féron Certa aux Austra de Carle et Fizarer, et qu'il dud appris à ces presides que les lamanes, composés comme les sonts, ne pouvent pas êtré immortels; que les récuente de leur machine autent, comme cevc de toutes les morbifises; que les effets de la materine usant qu'un estime de la de commence de la commence de la commence de la commence de partie en la final de la commence de garet, autorné jusqu'il de partie de partie de partie de partie de partie de partie de la commence de partie de partie de la commence de partie de la commence de partie de la commence de la commence de la commence de la commence de partie de la commence del commence del commence de la com

Qui diroit que cette destruccion, la plut grande dont l'histoire ait jumais parlé, n'ait été qu'un simple effet de l'ignorance d'un pricoirpe de philosophie? Cela est pourtant vrai, et je vais le prouver. Les Mexicaius n'avoient point d'armes à feu; mais ils avoient des armes des Grecs et des Romains : ils n'avoient point de fer; mais ils n'avoient point de fer; mais ils avoient des pierres à fusil qui coupoient comme du fer, et qu'ils mettoient au bout de leurs armes : ils avoient même une chose excellente pour l'art militaire, e'est qu'ils faisoient leurs raugs très serrés; et sitot qu'un soldat étoit tue, il étnit aussitüt remplacé par un autre ; ils avoient une noblesse généreuse et intrépide, élevée sur les principes de celle d'Europe, qui envie le destin de ceux qui meurent pour la gloire. D'ailleurs la vaste étendue de l'empire donuoit aux Mexicains mille movens de détruire les étrangers, supposé qu'ils ne passent pas les vaincre. Les Pérnviens avnient les mêmes avantages; et même par-tout où ils se défendirent, par-tout où ils combattirent, ils le firent avec succès. Les Espagnols pensèrent même être exterminés par de petits peuples qui enrent la résolution de se défendre. D'où vient done qu'ils furent si facilement détruits? e'est que tout ee qui leur paroissoit nouveau, un homme barbu, un cheval, une arme à feu, étoit pour eux l'effet d'une puissauce invisible, à laquelle ils se jugeoient incapables de résister. Le courage ne manqua jamais aux Américains, mais seulement l'espérance du succès, Ainsi un mauvais principe de philosophie, l'ignorance d'une cause physique, engourdit dans un moment toutes les forces de deux grands empires.

Parmi nous, l'iaventium de la pondre à canon donna un si médiocre avantage à la nation qui s'en aervit la première, qu'il n'est pas encore décidé lapuelle eut cet avantage. L'invanion des luuettes d'approche un servit qu'une foi aux Hollaudois. Nous avons appris à ne considérer dans tous ces effets qu'un par mecanisme, et par là il d'y a point d'artifice que nous ne soyons en citat d'éluder par un artifice.

Les sciences sont donc très nilles, en ce qu'elles guérissent les peuples des prijegés destructifs; mass, comme nous pouvans sejèrer qu'une nation qui les a une fois cultivrès, les cultivers toujours astez pour ne pas tumber dans le degré de grossièreté et d'ignorance qui peut causer as ruine, nous allons parier des autres molifs qui doivent nous cugager à mous y appliquer.

Le premier, c'ex la satisfaction intérieure que four ressul horspe l'on vois laugmenter l'excellence de sus étre, et que l'on rend plas instelligent un étre intelligent. Le second, c'est une certaine curiosité que tous les hammes nat, et qui n'a jamai ét à missianable que dans ce siècle ci. Nous entendans dire taus les jours que les barros des combissances des boumes vienneut d'être influiment reculées, que les suvant out commé de trouver si avants, et que la sout commé de trouver si avants, et que la

grandeur des succès les a fait quelquesois douter de la vérité des soccès : su prendrous-nous aucure part à ces lances nauvelles 7 Nous savons que l'esprit bumain est allé très loin : ne verrons-nous pas jusqu'où il a été, le chemin qu'il a fait, le chemin qu'il ui reste à faire, les vonnoissances qu'il se flatte, celles qu'il ambitinone, celles qu'il déseaire d'acquérir?

Un troisieme motif qui dait nous encourager aux sciences, c'est l'espérance bien fondée d'y réussir. Ce qui roud les décourtest de ce siécle si admirables, ce ne sont pas des vérités simples qu'an a trouvées, mais des méthodes pour les trouver; ce n'est pas une pierre pour l'édifice, mais les instruments et les machines pour le bâtir tout entier.

Un bomme se vante d'avoir de l'or; nn autre se vante d'en savnir faire; certainement le véritable riche seroit celui qui sauroit faire de l'or.

Un quatrième motif, c'est notre propre bonheur. L'amour de l'étude est presque en nous la seule passion éternelle; toutes les autres nous quittent, à mesure que cette misérable machine qui nous les donne s'approche de sa ruine. L'ardente et impétueuse jeunesse, qui vole de plaisirs en plaisirs, peut quelquefois naus les danner purs, parce qu'avaot que nous ayans eu le temps de sentir les épines de l'un , elle nous fait jouir de l'autre. Dans l'age qui la suit, les sens peuvent nous offrir des voluptés, mais presque jamais des plaisirs. C'est pour lors que nous sentnes que potre ame est la principale partie de nous-mêmes; et, comme si la chaîne qui l'attache aux sens étoit rompue, chez elle seule sout les plaisirs, mais tous independents.

ton independent.

Ton independ

Il faut se faire un bonheur qui nous snive dats tous les âges; la vie est si courte, que l'on doit compter pour rieu une filicité qui ne dure pas autant que nons. La vieillesce nière et la seule qui soit à charge: co elle-même elle ne l'est point; car ni elle nous dégrade dans un certain monde, elle nous accrétife dans un autre. Co n'est point le vieillard qui est insupportable, c'est l'homme; c'est l'homme qui s'est mis dans la nécessité de périr d'enuui, on d'aller de sociétés en sociétés chercher tous les plaisirs.

Un natre moid qui doit nous cessorager à nona applique à l'étude, c'ent l'utilité que pent on tiere la société dont nous faions partie; vous pourrous jainées à taut de commodifies que nous avons, hien des commodifies que nous avons, hien des commodifies que nous avons, hien des commodifies que nous avons ou reput de la présergable, la médecine, la physique, non reput de la présergable, la médecine, la physique out regu mille vastage des travant de ceux qui que de tavailler à hister aprêt sous les hommes pala bettereux que out ne l'avoir de la présergable herreux que out ne l'avoir de la présergable herreux que out ne l'avoir de la présergation de la present que de la tavailler à hister aprêt sous les houses de l'avoir de la present que nous ne l'avoir de la present que ne la present que nous ne l'avoir de la present que la present qu

Nous ne noos plaindrous point, comme un courtisan de Nérou, de l'injustice de tous les siècles envers ceux qui out fait Benirle sa sciences et les arts. - Mirou, qui fere homisom aninus ferarumque erre deprehenderat, nou invenit heredem. - Notre siècle est hien peut-être aussi ingrat qu'hu autre; mais la postérité uous rendra justice, et paiera les dettes de la génération présente.

On pardone au uigociant riche par le ratour de east uitseux, de rice de l'utuillité de celui de est uitseux, de rice de l'utuillité de celui qui l'a conduit comme par la main dans des mers au manurér or post-leux, chargé d'homeurs et de titres, méprise les leux, chargé d'homeurs et de titres, méprise les en extre. Les hommes qui, de desseit formé, de constituités à la contra de l'utuillités de l'est de l'extre de l

Apres avoir parlé des sciences, nous dirons un mat des belles - lettres. Les livres de par esprit, comme ceux de possie et d'édoquence, unt au moins des utilités générales; et ces sortes d'avantages sont souvent plus grands que des avantages particuliers.

Nous apprenous dans les livres de pur esprit l'art d'ecrire, l'art de rendre nos idées, de les exprimer noblement, vivement, avec force, avec grace, avec ordre, et avec cette variété qui délasse l'esprit.

Il n'y a personne qui n'ait vu en sa vie des geus qui, appliqués à leur art, auroient pu le pousser très loin, mais qui, faute d'éducation, incapables également de rendre une idée et de la suivre, perdoient tout l'avantage de leurs travaux et de leurs talents.

Les sciences se touchent les unes les autres; les plus abstraites aboutissent à celles qui le sont moins, et le corps des sciences tient tout entier aux belles-lettres. Or, les sciences gagneut beaucoup à être traitées d'une manière ingénieuse et délicate; c'est par là qu'on en ôte la sicheresse. qu'on prévient la lassitude, et qu'on les met à la portée de tous les esprits. Si le P. Malebranche avoit été un écrivain moins enchanteur, sa philosophie seroit restée dans le foud d'un collège comme dans une espère de monde souterraiu. Il y a des cartésiens qui n'ont iamais lu que les Mondes de M. de Fontenelle; cet ouvrage est plus utile qu'un ouvrage plus fort, parce que e'est le plus sérieux que la plupart des gens soient en état de lire.

Il ne faut pas juger de l'atilité d'un nuvrage par le style que l'auteur a choisi: souvent on a dit gravement des choses puériles; souvent on a dit en badinant des vérités très sérieuses.

Mais indépendamment de ces cousidérations, les livres qui récréent l'esprit des houseles gens ne sout pas inutiles. De pareilles lectures sout les amusements les plus inuocents des gens du monde, paispr'ils suppléent presque toujours aux jeax, aux débauches, aux conversations médiautes, aux projets et aux démarches de l'ambition.

DISCOURS

LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX,

Cz jour si solennel pour l'académie, ce jour où elle distribue ses prix, ne fait que lui renouveler le triste souveuir de celui qui les a fondés (1).

Mais quoique j'aiel hummeur d'occuper aujourd'hui la première place de cette compagnie, joudrie que je ne suis pas affliée de ses pertes seules: j'ai perdu une donce société, et je ne sais si mon esprit n'en souffrira pas autant que mon cœur.

J'ai perdu celui qui me donnoit de l'émulation, (1) Le duc de La Force, protecteur et fondateur de l'academie de Bordeaux, étoit mort à Paris le 31 janvier +336.

3-

que je ropois toujours devant moi dans le chemin des sviences, qui faioti nalire mes doutes, qui savoit les dissiper. Pardonnez, messicurs, si cet amour-propper qui accompagne toujours la douleur me mi apernis de parler que de moi. Il ne sera pas dit que mes regrets seront cachés; et ca attendant qu'une plume plus. Gloquente que la mienne ait pe faire son cloge, il faot que j'en jettle ci quelque traits:

Purpurent spargum flores, aulmanique sepulti Bia saltemaceumulem donis [1],

Je ne parierai pas de la naissance ni des diguités de M. le dux de La Force; je m'attacherai seulement à peindre son caractère. La mort enlère les titres, les bients, et les dignités, et il no reste guere d'un illustre mort que cette inne fadèle qui est gravée dans le cœur de œux qui l'out sinés.

Une des grandes qualités de M. le due de La Force étoit une certaine houté naturelle : cette vertu de l'homanité qui fait tant d'homeur à l'homme, il l'avoit par excellence. Il s'attachoit volontiers, et il ne quittoit jamnis.
Il avoit une erande politeses : ce pétoit nas un

oubli de sa dignité, mais l'art de faire souffrir aisément les avantages qu'elle lui donnoit. Gependaot il savoit souvent employer bien à

Cependant il savoit souvent employer bien à propos cette représentation extérieure qui fait les grands, qu'ils peuvent bien négliger quelquefois, mais dout ils ne sauroient saus bassesse s'affranebir pour toniours.

Il aimoit les geus de mérite; il les cherchs ordinairement parail les grus d'erpit, mais il se trompa quedquefois. Dans sa jeuneuse, sou goit tu misiquement pour les hélie-lettres; et il ne se borna pas à abmirer les ouvrages des autres. Il attrapport surboit le style marchique; il y a de la quellepas petits ouvrages de cette espece qu'il attrapport surboit de cette espece qu'il contra pour de cette espece qu'il contra pour de pout qu'on mais pour au facut de site par de goid qu'on suris pour au facut de site parliquer.

Enterét l'afforment en ' i un goût plus dominant pour les scieuces et poor les arts : ce goût devint une véritable passion, et cette passion ne l'a jamais cuitifé.

Outre les sciences qui sont uniquement du ressort de la mémoire, il s'attacha à celles pour lesquelles le génie seul est un instrument propre, à celles où un esprit doit pénétrer, où il doit agir, où il doit créer. La facilité du génie de M. le duc de La Force

(1) V194-, Mand-, 11, 841.

étoit admirable : ce qu'il disoit valoit toojours mieux que ce qu'il avoit appris. Les savants qui l'entreudoient ambitionnoient de savoir ce qu'il ne savoit que comme cux. Il montroit les choses, et il en carhoit tout l'art : on sentoit bien qu'il avoit appris sans peine.

La nature, qui semble avoir borné chaque bonme à chaque emploi, produit rarement des esprits universels : pour M. le duc de La Force, il étoit tout ce qu'il vouloit être; et, dans cette variété qu'il fortit toujors, vous ne savies si ce que vous trouviez en lui étoit un génie plus étenda, ou une plus grande metiliplicité de talents.

M. le due de la Force portoit sur tout un seprit d'ordre et de méthode. Se « use étaient toujours simples et générales : c'est ce qui lui fit sisir un plan nouveau, dont les grands esprits, par nue certaine faisité, fineren plus éthoise que les autres; ce qui sembla être fait exprès pour les humilier.

Un air de philosophie dans une administration nouvelle sedusist les gens qui avoient le génie philosophe, et ne révolta que ceux qui n'avoient pas assez d'esprit pour être trompés. M. le duc de La Force, plein de zèle pour le

bten public, fut la dupe de la grandeur et de l'éteudue de son esprit. Il étoit dans le ministère; et, charmé d'un plan qui épargnoît tous les détails, il y crut de bonue foi.

On sait que pour lors l'erreur fut de eroire que la graude fortune des particuliers faisoit la fortune publique; on s'imagina que le capital de la nation alloit être grossi.

Je comparerai iri M. I-chuc de La Force à ceux qui, dans la métic, chi onsu ceu toit borcer, font de belles actions dont personne ne doit parler. Dans ce temps de trouble et de ceudistion, il fit une infinité d'actions générours, dont le public ne lui a teum acco couper. Il ne distriban pas, mais il répandit ses biens. Su générosiri crit avec son opulence il avoit que le seul austige d'un grand virgineur riche est celui de pouvoir être plus générous que les autres.

Cette vertu de générosité étoit proprement à lui; il l'exerçoit sans effort; il aisonit fairre da bien, et il le faisoit de boune grace. Cétoient tonjours des présents rouverts de fleurs; il semboit qu'il avoit des charmes particuliers, qu'il les réservoit pour les temps où il devoit obliger quelqu'un.

M. le due de La Force arriva an temps critique de sa vie; car il a payé le tribut de tous les hommes illustres, il a été malheureux. Il abandonna à sa patrie jusqu'à sa justification même: il apprit de la philosophie qu'il ay a pas moins de Brece à avaire isotorie les injures que le malbeurs; et, laissant as public ses jegements toujours aveugles, il se borna à la consolation de vuir se diagness respectées par quedques fidéles mois. Ainsi la patrie, qui a un droit réel aur nos bisens et sur nos vies, ettige quelquestion que noue lui merificam vies, ettige quelquestion que noue lui merificam services, poère, alternative et poère les Monalius, souffroient sans se plaindre que leur ville fiétrit leurs exvices.

M. le due de La Force a pause les deruiters aussierée da se tiés dans en expére de trettile. Il a réoit point de ceux qui out heroin de l'embrare de se filiere pour respiril le vide de le vea me : la philosophie his differit de grandes occupations. Il vivoit dans les docuerant d'une société pissible. Il vivoit dans les docuerant d'une société pissible presented d'une partie procurée d'une société pissible presented d'une partie procurée d'une société pissible presente d'une société pissible presente d'une société pissible presente d'une société pissible d'une d'

le souvenir de ses raves qualifes!
Comme en vois crivite les lauviers sur le tombran d'un grand poète, il semble que l'académie
rensisse des centres même de son protecteur.
Trois aus entiers résisent écoules auss que nous
existins pu donne une seule conventar, et, ne
voyant pas que les avantst fuscent muits appliqués, aons commencions l'evire qu'ils avente
ments. Nous avons cette année annoncé trois
pris, et deux soit été donnée.

De tontes les dissertations que nous avons reçues sur la cause et la vertu de bains, aucune n'a mérite le suffrages de l'académic. Quant à celles qui out été faites sur la cause du tonnerre, deux out mérité, deux ont partigé son attention. L'anteur qui a vainçu, a un rival qui sans loi auroit mérité de vaincre, et dont l'ouvrage n'a pu être honoré que de nos éloge que fons éloge que

DISCOURS

** ***

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

PROPOSCÉ LE 24 JANTIES 1728.

Messtauns,

En m'accordant la place de M. de Sacy, vous avez moins appris au public ce que je suis que ce que je dois être,

Vous n'avez par voulu me comparer à lui, mais me le donner pour modeie.

Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile: il mettoit la donceur dans les manières, et la sévérité dans les meurs.

Il joignoit à un beau génie une ame plus belle eucore: les qualités de l'esprit n'étoient chez lui que dans le second ordre; elles ornoient le mérite, mais ne le faisoient pas.

Il cerivoit pour instruire; et, en instruisant, il se faisoit toujours aimer. Tout respire dans ses ouvrages la candeur et la prohite; le bon naturel s'y fait seatir: le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'housete homme.

Il survioi la vertu par un pruchant naturel, et il y attachio incore par san efficiano. Il jugorio qu'ayat cierit sur la morale, il devoit être plat difficie qu'o un atten are sa elevira, qui l'h' a voit point pour loi de dispenses, puisqu'il a voit donné te rejète, qu'il restricte, puisqu'il a voit donné te rejète, qu'il restricte de la voit era lous les hommes capalles, qu'il abandonnát ses propres maximes, et que dans chaque action il edite même tempa à rougir de ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di ce qu'il auroit di ce qu'il auroit di ce qu'il auroit di ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit di su'il et de ce qu'il auroit de pu'il et de ce qu'il auroit de pu'il et auroit pu'il et pu'il

Àvec quelle noblesse n'exerçoit-il pas sa profession! tous ceux qui avoient bestoin de lui derenoient ses amis. Il ue trouvoit presque pour récompente, à la fiu de chaque jour, que quelques honnes actions de plus. Toujours moint; riche, et toujours plus desintéressé, il n'a presque laissé à ses enfauts que l'honneur d'avoir eu un si illustre père.

Vous aimez, messieurs, les hommes vertueux; vous ne faites grace au plus beau génie d'aucune qualité du ceur; et vous regardez les taleans saos la vertu comme des présents funestes, uniquement propres à douser de la force ou un plus grand jour à nos vices. Et par là vous êtes bien dignes de ces grands protecteurs qui vous ont confié le soin de leur gloire, qui out voulu aller à la postérité, mais qui ont voulu y aller avec vous.

Bien des orateurs et des poétes les ont célébrés: mais il n'y a que vous qui ayez été étahiis pour leur rendre, pour ainsi dire, uo culte réglé.

Pleins de zèle et d'admiration pour ces grands hommes, vous les rappelez sans cesse à notre mémoire. Effet surpreuant de l'art! vos chants sont continuels, et ils oous paroissent toujours nouveaux.

Voss nous étoonez toujours quand vous célèbrez ee grand ministre "qui tira du rhaos les règles de la monarchie; qui apprit à la France le seret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foillèsse; de la FALMENGE es es rhânes, lui en donna de nouvelles; briss tour-à-tour toutes les puissances, et destina, pour ainsi dire, Louis-le-Graod aux grandes choses qu'il fit depois.

Vous ne vous ressemblez jamais dans les éloges que vous faites de ce elancelier " qui n'abusa de la confiance des rois, ui de l'obeissance des peuples, et qui, dans l'exercice de la magistrature, fut sans passion, comme les lois qui absolvent et qui punisent sans aimer ui hair.

Mais l'on aime sur-tout à vous voir travailler à l'envi au portrait de Louis-le-Grand, ce portrait toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé et tous les jours plus difficile. Nous concevons à peine le règne merveilleux

que von chantes. Quand von sono linies soit les seinces par-soit envenergées, les arts protigis, les beles-lettes eulitières, nous cropon von enteuler patier d'un rigne possible et tranquille. Quand von chantra les gentres el toitorie de godque peuple sortif da nest por changer la face de la terre. Iri mon voyona le rit, ils le brior. Cet anisis qu'un finera majestuant sa se banquer en un torrent qui rexures toutes su se réanquer en un torrent qui rexures toutes qu'un foque de son passage; c'est ainsi que que dans la contrier vainier. Il se couvre de fru, d'échies, et de touterres.

Vous m'avez, messieurs, associé à vos travaux; vous m'avez élevé jusqu'à vous, et je vous rends graces de re qu'il m'est permis de vous connoître mieux et de vous admirer de plus prés.

Je vous rends graces de ce que vous m'avez doone un droit particulier d'écrire la vie et les princes pacifiques! que le pouvoir immense que Dieu a mis entre ses mains soit le gage du bonheur de tous! que tonte la terre repose sous son trône! qu'il soit le roi d'une nation, et le protecteur de toutes les autres! que tous les peuples l'aiment, que ses sujets l'adorent, et qu'il n'y ait pas un seul homme dans l'univers qui s'afflige de son bonbeur et eraigne ses prospérites! perissent entin ces jalousies fatales qui rendent les hommes enuemis des hommes! que le sang humain , ce sang qui souille touionrs la terre. soit épargné! et que, pour parvenir à ce grand objet, ce ministre " nécessaire an monde, ce ministre tel que le peuple françois auroit pu le demander au eiel, ne cesse de donner ces conseils qui vont au cœur du prince, toujours prét à faire le bien qu'on lui oropose, ou à reparer le mal qu'il n'a point fait et que le temps a produit!

actions de potre ieune monarque. Puisse-t-il si-

mer à enteodre les éloges que l'on donne aux

Louis uous a fait voir que, comme les peuples sont soumis aux lois, les princes le sont à leur parole sacrée; que les grands rois, qui ne sauroient être liés par une autre puissance, le sont ovinciblement par les chaioes qu'ils se sont faites, comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant, et toujours fidèle dans ses promesses.

Que de vertus nous présage une foi si religieusement gardeir ce sera le destin de la France, qui après avoir été agitée sous les Valois, affermis sous Henri, agradie sous son successeur, vietorieuse ou indomptable sous Louis-be-Grand, elle sera entièrement heureuse sous le règne de celui qui ne sera point furcè à vainere, et qui mettra toutes sa éloir é gouverner.

DIALOGUE

D.F

SYLLA ET D'EUCRATE.

.

Querques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit soubaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il

^{*} Richelies ** Segmer.

^{*} Le cardinal de Firms

josissoit des premiers moneste tracquilles de suiv. Le ne seuti ajont deuant lui le désordre où désordre où désordre où sous jette ordinairement la présente des grands hommens. Et des que mus faines vesti : «5 la, lui dis-je, vous vous étes douc mu vous-même and endicerrié qui alleg persope dana se cét at de médicerrié qui alleg persope tous les homains? Vous avez requeré à cet empirer et ous les homains? Vous avez requeré à cet empirer tous les homains? La fortune semble être génér deux plus person dever suiv homere.

— Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grauds bommes peu toochès da vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gonvernent; mais il y en a bien peu qui alient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaises le respect qui mêtet d'où qui vois.

«— Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu cootent que lorsque je me suis vu maitre absolu dans Rome, que j'ai regordé autour de moi, et que je n'ai trouvé oi rivanx ui ennemis.

«—J'ai cra qu'on diroit quelque jour que je a'avois ebâtié que des ceclaves. Veux-tu, me sais-je dit, que dans la patrie il n'y ait plus d'hommes qui paissent être touchés de la gloire? Et, paisque tu clabils la tyranoie, ne voi-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de priure si lèche que la flatterie ue t'èçale, et ne pare de tou nom, de tes titres, et de les vertus même.

»—Sujezeur, vous changer touten mei ider, de la fingun door je vous vois gir, le croyotin que vous s'aire de l'ambition, mais acrons amour pour vous aviet de l'ambition, mais acrons amour pour garnale; tout dians voir vei sembloit me montrer un hommes dévoré du déri de commoder, et un hommes dévoré du déri de commoder, et aven plainé de la houte, des recondres, et de la biassaise même, a titechés à la tyramite Car enfin.

vous étes rendu redoutable à toos les Romains; vous avez exercé asos pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne sit qu'eo tremblant un défenseur si imphoyable. Quelqu'in vous dit: - Syll, jusqu'à quand - répandra-s-tu le saog romain? veux-tu ne com--mander qu'à des murailles? - Pour lors vous publiètes ees tables qui décidérent de la vie et de la mort de chaque citopen.

— El c'est tout lessang upe jai verste qui ni mi me état de faire la loug rande de toutes ans autions. Si j'avais gouverne les floamins avec docoure, quelle merville que l'emoni, que le dépoid, rybus caprire, m'oussent fait quittre le depoit de la commandation de la déclature, dans le temps qu'il s'y avoit pas to veuil tentre, dans le temps qu'il s'y avoit pas to veuil me c'est de la commandation de la déclature, dans le temps qu'il s'y avoit pas to veuil le commandation de la déclature, dans le temps qu'il s'y avoit pas to veuil le ce de la commandation de

— Cette belle action dont vous me parlet me paroit bien imprudente. Il est vrai que vous aver cu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous aver mis les Romains; mais commeto tostiervous leur parler de vous justifier, et de preudre pour juges des geos qui vous devoient taot de venceuners?

 Quaod toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles deveuoient des crimes affreux dés que vous ne l'étiez plus.

- — Yous appelez des erimes, me dit-il, ez qui a fait le salut de la république. Youliez-vous que je visse traquillement des sénateurs trabir le sénat pour ce peuple qui , s'imagiuant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature méme?

- Le peaple, gêue par les loiset par la gravité du sénat, a toujours travaillé à reuverser l'un et l'autre. Mais celui qui est auez ambitieux pour le servir contre le sicnat et les lois, le fut toujours assez pour deveuir son maitre. Cest ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Gréce et dans l'Italie.

 Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été furcé malgré lui à ravager la terre, et à soumettre tant de nations dont l'obéissoce oous pèse. A présot que l'univers n'a plus d'eocemis à uous douer, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi , le séust auroit-il pu empécher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât luimême à Marius un au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indémendance?

- Les dieux qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, out attaché à la liberté presqua autant de malbeurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette nable liberté, il fant bien le payer aux dieux.
- La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; et elle est pouriaut utile aux humaios.
- La postérité jugera ce que Rome n'a pas eucore osé examiner: elle trouvera peut-étre que je n'ai pas versé assez de saug, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proverits.
 - = Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonoez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez verse lant de sang! et vous avez eu de l'attachement pour elle!

«-- Encrate, me dit-il, je u'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont oous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république ; et j'aime autaot Coriolau , qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repeutir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoven, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais pique d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : et ret amour tant vauté est une passico trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon ause. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres,

- J'ai cru qu'étant sur la terre il falloit que j'y fasse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obèir. Né dans une république, j'ai obteuu la gloire des conquérants en ne cherchaut que celle des hommes libres.

« Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la furreur ni la vengeance. J'ai jugé saus baine, mais auxi sans pitié, les Romains étonnés. « Vous étier libres, al-je dit, « et vous voullec vivre en eclevec ! Non. Mais » mourez, et vous suirez l'avaotage de mourir « citoyeus d'une ville libre. »

" J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont

j'étois citoyen étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là; et je ne me suis poiot emberrassés si pecrois le bon ou le mavius géoie da la république. Cependant le gouvernement de nos pières n'és rétabli; le pruple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles: la cruiote a suspendo les jalousses; et Rome n'a jamais été ai tranouille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanghantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois éveu daos ces jours heureux de la république où les citopesa, tranquilles dans leurs maisons, y reodoient aux dieux uoe ama libre, veus m'auriez vo passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sature.

«— Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait éparque à un geore humaiu le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'uo homme soit au-dessus de l'bumanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

- Vous avez regardé l'ambition des héros comme noe pussion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisoone. Le desir insatiable de domioer, que vous avez trouve dans le cerur de quelques citovens, vous a fait prendre la résolution d'être un bomme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et eruel. Qui diroit qu'un béroisme de principe eut été plus funeste qu'un béroisme d'impétuosité? Mais si, pour vous empécher d'étre esclave, il vous a fallo usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites vous, vous a vu désarmé, et n'a poiot attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand-criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple sounis.

— Ja'i no com, ne dit-li, et il ne sudificazione ma sirrie et celle du peuple romain. Ce nom arrête touter les entreprise; et il d'y a point d'ambition qui rès soit (pouvantée, 5/la respire, et ou prise et plus painant que celui de los les Romans, 5/la nature felui Circine, Orchomere, et Signion; 5/la a sobre d'elun peun l'ambition de Lome un exemple dancerispet et terrible : chapus Romain m'uns tropium d'escul respire, de la companie de la companie

us seront pas efficies par des flois même de sans romais. Ne suit-je pas un mitire de Rome? Yous trouverez encore chez moi le javelot que j'avei d'Orthomène, e le boastier que je portai sur les murailles d'Athènes. Pare que je u'à jonie les internations d'Athènes. Pare que je u'à jonie les internations d'Athènes. Pare que je u'à jonie les internations de listeurs, e mairie pout du Silva ("2") al pour nois la sérat, avec la justice et les lois ; le sérat, avec la justice et les lois; le sérat, avec la justice et les lois; le sérat, avec la justice et les lois, que de l'appendique de l

 J'avoue, lui dis-je, que, quand on a one fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

— Sua douto, me dit-li, Jui étancile mohommes, et éval besucoup, Repose, dans votre mémoire Distoire de ma viei: vaus verzez que jui dout tuit de ceptroinjes, et qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Resouverses cons de ma destités avex dansir; feis nichigade de vair un homme sum soms, fier de la bassous de sa maisse, entreprendre de rammer les proints famille de Rame dans la fonde qu'expet, et, dans excess datasses, per porties tout le point d'une me metre un état de demander empte à Morie de 8m mipris. Der coct, je l'attoqual acres ses propressarames, d'est-delire par des victoires costre les cuemnis de la république.

« Lorsque, par le caprice dn sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même ; j'allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennems de Marius. Pendant que je laissois ce Romaiu jouir de son pouvoir sur la populace, jo multipliois ses mortifications; et je le forçois tous les jours d'aller au Capitole rendre graces aux dienx des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche qui ne marquat mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de fanestes présages. Enfin Mithridate demauda la paix : les conditions étoient raisonnables; et, si Rome avoit été tranquille, ou si ma furtaue n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisit sa flotte, et qu'il rendit aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés. « Je te laisse, - lui dis-je, le royaome de tes péres, à toi qui = devrois me remercier de ce que je le laisse la « maiu avec laquelle to as sigoe l'ordre de faire « mourir en un jour cent mille Romains. « Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

« Cette même andace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélèsiuus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma

liberté pour jamais.

— Seignoro, hi dis-je, Marius raisoanoli comme vous, Jorspue, couverd lu sang de sea ennemis et de cetui des Romaius, il montroit cette audare que vous avez punie. Vous avez de plus grando exces. Mais, en preuant la dictatore, vous avez donne l'exemple du crime que vous avez poud. Voils l'exemple qui sera suivi, et nou pas celui d'une modelratou qu'ou ne fera qu'admirer.

une manetening upon un error promisers, or impurhement fait dictateur dans Rome, il y ont impurhement fait dictateur dans Rome, il y ont proserts la liberté pour januais. Il fautéroit qu'ils insent trop de minetes pour arrenter à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de règner. You les raves appris qu'il y avoit une voie bien plus sire pour aller à la tyrannie, et a grede san peir. Vous sevez dirongie en faial a grede san peir. Vous sevez dirongie en faial d'une ripublique trop riche et troj grande, le dévespris de pouroui? Deprimer, »

Il changes de visage, et se tut un moment.

» de ne craiss, me divil avec émotion, qu'un
homme ", dans lequel je crois voir plusieurs
Marius. Le hasard, ou bien uu destin plus fort,
me l'a fait éparguer. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame : il ceche des desseins profunds;
mais, s'il oue jamais fornere celui de commander
à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure
par les dieux que je pointias son insolence. «

LYSIMAQUE.**

Lonsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voolut que l'on crût qu'il étoit fils de Jupiter. Les Macédoniens étuient indignés de

* J. Cesar

¹⁸ Co mocresa, composé par Montesquies à l'époque de mêception à l'acadonie de Nuer, è la timptimé pour la peunière fois dans le Mercare du France, deuxieux volume de décentaire 19th, pags 31. Il y sat précéde de cet vertificarent. ¿Unidem de l'Engrét de l'Engrét de Leui mou a permis d'imprénir le mocresa soircine qu'il à fait pour l'escolémie de Nuer; cette éticlos est si instrumente est anoble qu'il d'est pas possible de la lire anna stamer et ann sobler qu'il d'est pas possible de la lire anna stamer et anna solutione le grand prirece qui en set.

Le prince que Montesquieu a voulu peludre en truçani la portratt de Lystmoque est la rot de Pologue, Stanisles Levrinski, aurocemé le bienfassant voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père: leur mécontentement s'accrul torsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habita et les manières des Perses; et ils se reproducient tous d'avoir taut fait pour un bomme qui commençoit à les mépriser; mais on murmuroit dans l'armée, et on me parioit pas.

Un philosophe romanic Callibrides avoit visitile roi dans som epidition. Un jour qu'il le salon à la manière des Geretz : «Poò vietes, lui dit Akeander, que lu one midures par à «—— Sciguere, lui di Callimbiere, vous dere ché de deux maintes: l'ans, entre avoit qu'en con l'essoite soomiée, ne l'est pas moins deprin que vous l'avez attence; l'astre, libre avant qu'el vous arrivit à remporter taut de vindares, l'est encere depair que vous les aux examperiere. Le aid le langue vous les aux examperiere. L'est de la les aux vous les aux examperiere. L'est de l'actre, qu'en qu'en de la respecte de la les langues de la les langues aux vous luir letr, il ne nous est plus permis de l'aveille.

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ses vertus : il étoit terrible dans sa colère; elle le rendoit creul. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mit dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimois Callisthène; et de tout temps, lorsque mes occupations me lissoient quelques heures de loisir, je les avois employées à l'écouter: et, si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que aes discourt faisoient sur moi. J'allie le voir. - Je vous salue, loi dis-je, illustre malleureux, que je vois dans une eage de fer comme on enferme une bête suavage, pour avoir été le seul homme de l'armé.

. Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avoient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une ame grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les bommes sont aisément capables; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-it, que je sois insensible: vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous étes venu a moi , i ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage. Mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruanté d'y joindre encore les vôtres. .

 Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jouvers. Si le roi vous vojoit abundonné des gres vertueux, il n'auroit plus de remurds; il commenceroit à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que as châtiments me feront abandouser no ami.

In jour, Callishine me dit: Les dietx, insentis m'ou consoit; et, depais et eupsa, je seus en mei quetque chase de divin, qui m'o de le seuiment de me speines. J'ui vu con soit le grand Jupiter. Your éties auprès de lui; vous reit mergres à mais, et les handes vous les front. Il vous montés i moi, et m'o ditir. Il tre cadra plus heuvers. L'insolatio ai l'avient l'art de la limit de la mais d'exte m'o de l'art de la limit de l'art de la limit de la limit de l'art de l

Cependard Alexandre ayant appris que je respectois la misère de Callisthène, que j'allois le voir, et que j'aocis le plaindre, il estre dans une nonvalle fureur. - Va, dit-il, combattre contre les lions, malherreux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. - Ou différa mon supplice, pour le faire servir de spectacle à plus de grass.

qu'il souffre pour la vertu.-

Le jour qui le précèda, j'écrivis ces mots à Callisthène; » Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur sesont évanouies de mon esprit. J'aurois souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous.»

Prexape, à qui je m'étois confié, m'apporta rette réponse: « Lysimaque, si les dienx ont résolu que vous régnier, à l'exandre ne peut pus vous ôter la vie; can les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux.»

Cette lettre m'encourages ; et, faissot réflexion que les hommes les plus heureux et les plus maiheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avoit de ai grandes promesses.

On me menis dana la carrière. Il y avoit autour de moi un peuple immence qui vesoit être témosin de mou courage ou de ma frayeur. On me lâcha uo lion. Pavois plié mon mantieus autour de mon hras: je lui présentais ce hras, il voudit le dévorer, je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai a mes picks.

Alexandre aimoit naturellement les actions eourageuses: il admira ma résolution; et ce moment fut celui du retour de sa grande ame. Il me fit appeler; et, me tendant la main; «Lysimaque, ma dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à ta faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre.»

Je reçue les graces du rei; Johani les derent de dieux, et justiculois leurs premeures sans les recherche ni les fuir. Alexandre moures, et autre les antions fermes sans auther. Les fits du rei éciseux deux l'establec; son frere Arrièle era ettal justiculos l'Oppujas a l'avoit que la laxificace des ames faibles, et tont e qui écisi renauté disposse des ames faibles, et tont e qui écisi renauté disposse des ames faibles, et tont e qui écisi renauté des pour elle our courage; Rosane, Engrére, Santire, éciseux perches dans la doudeur. Tout le moder, dans le pais, avoit génir, et personamende, dans le pais, avoit génir, et personamende, dans le pais, avoit génir, et personament de la comment de la partie de la cita de la comment de la partie de la cita de la commenta de la partie de la cita de la commenta del commenta de la commenta del commenta de la comm

Le sort me fit roi d'Asie: et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callistèhen. Sa joie mannonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon neuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime. Les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfauts craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

RÉFLEXIONS

SUR LES CAUSES DU PLAISIR QU'EXCITENT EN NOUS LES OUVRAGES D'ESPAIT ET LES PRODUCTIONS DES BEAUX-ARTS *.

Dans notre manière d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les piis et les préjugés que

"Can Efaziana, publicio por la premier futicata le applime volume de l'Enzylopidie, e chief nemieral l'une de racine de l'article corre, uni sis reproduètre, avec le litre artené, dans les Olivers possibune de M. de Mentaporie, p'arte, 151. No. Non avon cru deven d'opper la venon de ce deraire recent qui fut donne par le tils de Monstagnie, en appar topo tentefois de conserver en variante les différences notables qui or terrovent avez les deux taxtes. de certaines institutions, de certains usages, de certaines babitudes, lui ont fait prendre.

Ce sont ce differents plainin de notre aune qui forment les objets de poiat, comme le beau, le forment les objets de poiat, comme le beau, le hon, l'agriable, le maif, le different, le tendre, le gracierus, le je ne auf genoi, le noble, la grand, le la sublime, le majestureux, etc. Per exemple, norque nous treument du plairis à vior une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle et bonne; le roupe nous treuverna du plairis à la vuir, passa que nous y démélieus une utilité présente, nous l'aposéque belle."

Les sonrces du beau, du lion, de l'agréable, etc., sont douc dans nous-mêmes; et en cherrher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examismo done notre ane, c'indisona-l dans seasons et dans spassions, cherchous h dans sexplairis, 'ext lui o cile se passions, cherchous h dans sexplairis, 'ext lui o cile se manifeste davantage. La poisica, la piniotre, la sculpture, l'incipitere ture, la musique, la danse, les differentes sorte de jour, mifin les overages de la nature et de l'arte porven til donner du plainir vycomp nouventul, comment, et quad da li le lui donner! y modenne raison de non sentimento: comment, et quad no les lui donner! y modenne raison de non sentimento: che pour vo combinemento in la commenta de l'arte de l'arte

DES PLAISIRS DE MOTRE AME.

L'une, indépendament de phisirs qui lui viennent des seus, en qu'elle suroit indépendament d'eux, et qui lui sont propres: téls sient des grandeurs, desse pérféctions, l'êté de son critices, que sois au sursiment du neurs, le phisir de conspirer, desse pérféctions, l'êté de son critices, quopoies au sensiment du neurs, le phisir d'embraner tout d'une idée générale, ceiui de comparer, de joindre et de sièques, de ce, cétai de comparer, de joindre et de sièquer le siédent, de l'une principaleurs sont altes la nature de l'ame, indépendent de l'une d'une de l'une de l'une de l'une de l'une de l'une de l'une de l

* Après ce paragrapha venoll celui-ci dans l'Encyclopédie:

Les auciens révoluels pas hien étantié cevi : în reprédicter connue des quilités postures toutes les quilités réduirs de consus des quilités postures toutes les quilités réduirs de manifestrate, ce discipers si distincé et autriers, aux missions quai insustrables, purce qu'ils sont fonées aux aux pissonspits faut insustrables, purce qu'ils sont fonées aux aux pissonspits fasses cur terme cu intensumement titres sur le hon, à le houn, le parfait ; le sage , le fine, le far, le mon, le segt. Phamideratible comme des cheurs positives, ne significat plus très. sont les objets du goût : ainsi nons ne distinguerous point ici les plaisir qui vismenta i l'ame de a nature, d'avec cœux qui lui viennent accessione plaisire naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis, que l'ame se fait par de certaines liaisona avec les plaisirs naturels; et de la même manière et par la même raison, nous distinguerons le goût naturel et le goût acquis.

Il est bon de connoltre la source des plaisirs dont le goût est la meurer : la connoissance des plaisirs naturels et acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel et notre goût acquis. Il faut parif de l'état où est notre être, et connoître quels sont ses plaisirs, pour par venir à les mesurer, et même qu'edquefois à les sentir.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre manière d'être est entièrement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou antrement, Mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine nous auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture différente des mêmes orcapes auroit fait encore une autre poesie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportiunnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention ue seroient plus; si nous avious été rendus capables de plus de pénétration , toutes les règles qui sout fundées sur la mesure de notre pénétration tomberoient de même ; enfiu toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine facon, seroient différentes si notre machine u'étoit pas de cette facon.

Si inter vue vasid rèt plus foils et plu comles, il survit libin missi de monitrer et plus d'auffernit dans les membres de l'articletters, de sincre une vasi été plus distincte, de notre une apable d'emitrasser plus de douves à-lochai, il avanit fallu des l'articlettre plus d'envenents: si nos cettles avoiret très faites comme celles de vertifica animan; la unoir falla réformer biende mo instruments de musique. Le sais bien que les rapports que les choises out extre elles aurisent subsisté; mais le rapport qu'élles out acce, nous synat changis, les nhues qui, dans l'eils présent, fout un certain effei sur nous, ne le ferois rappot et comme la perfection du arts est des nortes. senter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y ent du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nons donner du plaisir.

On cois d'abord qu'il seffirait de comobre les diverses sources de no plaisirs pour avoir le goût, et que, quand on a lu ce que la philosophie mou dit li desaux, on a du goût, et que l'on peut hardiment jujer des outrages. Mais le goût anter à viet pau une canonissance du téreirir c'est une application prompte et capsire des régles consecuents de la viet de la surprise; il justifiq qu'el nous surpreme, et qu'elle nous surpreme autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire lei, et tous tes préceptes que nous pourriou donner pour former le goût, se peuvent regarder que le goût equit, érai-deire se pouvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'ils regardent encore indirectement le goût attent; car le goût acquis affecte, change, augmente et dimine le goût atturel, conne le goût naturel directe, change, augmente et diminue le goût acquis directe, change, augmente et diminue le goût controlle pour le goût en de goût directe, change, augmente et diminue le goût controlle goût en de goût directe, change, augmente et diminue le goût directe, change, augmente et directe directe, change, augmente et directe directe

consideration in his price price due gold, some considerative and commission, justice quito, considerative all ordiness attacked in men choose par le seasificant ce qui in complete pas qu'ill ne paisse s'appliquer aux choose intellerentales, dont la consideration de paisse a l'applique aux chooses ce fitt und explair à l'anne, replaine d'aux consocratifit und explaire à l'anne paisse de certains philosophen passe compression. El me consocial par se sessimients t'; est, quoispe nous oppositent de l'accession de l'application de

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL

L'esprit est le genre qui a soos lui plusieurs espèces; le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent et le geût.

L'esprit cousité à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il. s'applique. Si la chose est extrémement partieulière, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délient des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particulière est unique chez un

* Van :... per ses sentiments : elle reçoit des plaistrs per ces idées et per ces sentiments ; car... . peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre et l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, etc.

DE LA CURIOSITÉ.

Nature ame est faite pour pesster, c'est-à-line pour spercevoir ; or un tel être doit avair de la curiosité, ou, comme toutes les choses sont dans uno chaine où chaque idée en précéde me et et aut une autre, on a perat tiamér à voir une chose auss désirer d'en voir une entre, et, à moi alvairon se resiste par est lei-ei, nous à aurison en secun plainir à celle-ia, i.n.ii, quand on montre une partie d'un tableau, nous soubaitons de voir le partie que la moi celle a proprittin du plairique nous a fait celle que most portins du plairique nous a fait celle que most

C'est done le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela quo l'ame cherche toujours des choses nouvelles, et ue se repose jamais.

Ainsi on sera toujours sur de plaire à l'ame lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espère d'en voir.

Par là on peut expliquer la raisoo pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, et que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut et champêtro: c'est la même cause qui produit ces effets. Commo nous aimous à vuir un grand nombre d'ubjets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux , parcourir plus d'espace ; enfin notre ame fuit les bornes, et elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence : ainsi e'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au toin. Mais comment le faire? Dans les villes, notre vuo est bornée par des maisons : dans les campagnes, elle l'est par mille nhstacles; à peine ponyous nous voir trois on quatre arbres. L'art vient à notre secours, et nous découvre la nature qui se cache elle-même. Nous aimons l'art, et nous l'aimons mieux quo la nature, c'est-à-dire la nature dérobée à nos yeux ; mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au luin des prés, des ruisseaux, des collines, et ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprés, elle est bien autrement exchautée que lorsqu'elle voit les jardins de Le Nostre; parce que la naturene se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que dans la peinture nous aimons mienx un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; e'est que la peinture ne prend la uature que là où elle est belle, là où la vue se peut por-

ter au loin et dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, e'est lorsqu'on dit une chose qui eu fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que uous ne ponvious espèrer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal. « Lorsqu'il pouvoit, dit-il, se servir de la vietoire, il aima mieux en jouir, cum victoria posset uti, frui maluit.»

Il oous donue une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : « Ce fut vaincre que d'y eutrer ; introisse victoria fuit, »

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse: « C'est que Scipion qui roit pour la destruction de l'Africa, hic erit Scapio qui in exitium Africa crescit.» Vous croyez voir un enfant qui croit et s'élève comme un géant.

Enfin il nous fait voir le grand caractère d'Annihal, la situation de l'uoivers, et tuute la grandeur du peuple romain, lorvoqu'i dit: «Annibal fugitif cherchoit an peuplo romain un ennemi par tout l'univers; qui, profugue se Africa, hostem populo romano toto orbe quaerebat.

DES PLAISIES DE L'ORORE.

Il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui moutrer avec ordre ; car pour lors nous pous ressouvenons de ce que nons avons vu, et nous commençons à imaginer ce que nnus verrons; notre ame se félicite de son étendue et de sa pénétration : mais dans un ouvrago où il u'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suito que l'auteur s'est faite, et celle que nous nous faisons, se confoudent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste: elle est vainement fatignée, et ne peut goûter aneun plaisir : c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujonrs de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grounent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, et la confusion dans le fond et le lointain.

DES PLAISIES OF LA VARIÉTÉ.

Mais s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ause languit; car les ehoses semblables lui paroissent les mêmes; et si une partie d'un tablesse qu'on nous décourre resembloit à une autre que nous surious vue, cet objet seroit nouveau sans le parolitre, et ne feroit aucum plaint. Pz. comme les beauties des ouvrages de Part, semblables à celles de la nature, une consistent que dans les plaisirs qu'elles unus font, il faut les rendre propress, le plus que l'on peut, à surier ces plaints; il faut foit et peut, à surier ces plaints; il faut foit et peut, à surier ces plaints; il faut foit et peut le sentiement qu'on bis danne soit différent de celui on elle vient d'avair.

C'est aiosi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pièces de théatre par la variété des passions; et que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Use louque uniformité rend tont insupportable ; le mêne ordre des périodes, longétenps continué, accable dans une haraugore; les mêmes nombres et les mêmes chutes mettent de l'enniu dans un loug porine. Si les trai que l'on ai fait cette fanneus ailée de Monco a l'éterslourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux raugs de cette aliée; et echi qui aura voyage loug-temps dans les Alpres, en descendra dégotté des situations les plus hereuses et des

points de vue les plus charmants. L'ame aims la variété; mais elle ne l'aime, avous-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître et pour voir ; il faut donc qu'elle paisse voir, et que la rariété le lui permette; cest-dère, il faut qu'une chose soit assez simple pour être aperque, et assez variée pour être aperque avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées, et ue le sont point; d'autres qui paroissent uniformes, et sont très variées.

L'architecture goblique paroit très variée; mais la confusion des unements fatique par leur petitesse: ce qui fait qu'il q' en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, et leur uombre fait qu'il q' en aucun sur lequel l'cil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplait par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agrèsible.

Un bătiment d'ordre gotbique est une espèce d'énigme pour l'œil qui le voit; et l'aux est embarrassée comme quaud on lui présente uu poëme obseur.

L'architecture grecque au contraire paroît uniforme; mais, comme elle a les divisions qu'il faut, et autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer. mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui la fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties : les grands hommes unt de grands bras, les grands afteres de grandes brauches, et les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus et an-dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions, et de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y règne par-tout.

C'est aiusi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableas : elle imite la nature; une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons; et c'est encore aiusi que la peinture divise en grandes masses se clairs et ses obscurs.

DES PLAISIES DE LA SYMÉTRIE.

J'ai dit que l'ame aime la variété ; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espèce de symétrie. Il semble que cela renferme quelque contradictiou : voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, iorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a les apercesoir; et la raison qui fait que la symétrie plait à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peiue, qu'elle la soulage, et qu'elle coupe pour ainsi dire l'ouvrage par la moitié.

De li suit une rigle générale : Par-tout où la symérier et utils i luxe, et poet utiler's es fouctions, elle his et agrèable; mais paretout où elle en innitée, deue dache, parce qu'elle dée la variété. De la choses que nons voyons successive en la autre difficulté à les voir. Celle-sus contrairer que nous purereuos d'une cop d'util d'extern de la symérie; a lois, comane nous purereus de la symérie; a lois, comane nous purereus en la comme de la comme de la comme de la comme de la verse, un temple, se, y met de la vayuritet, qui phil à l'une qu'i la ficilité qu'elle lai donne d'embracer d'abel que l'active la comme de l'emperser d'abel que l'active qu'elle la donne d'embracer d'abel que l'active qu'elle la donne d'emleracer d'abel que l'active qu'elle la donne d'embracer d'abel que l'active qu'elle la donne d'emleracer d'abel que l'active qu'elle l'active qu'elle la donne d'emleracer d'abel que l'active qu'elle l'active qu'elle la donne d'emleracer d'abel que l'active qu'elle l'act

Comme il faut que l'objet que l'on dnit voir d'un coup d'eil soit simple, il faut qu'il soit unique, et que les parties se rapporteut toutes à l'objet principal; c'est pour cela encore qu'on aime la symètrie : elle fait un tout ensemble.

Il est dans la nature qu'un tout soit achevé, et l'ame qui voit ce tout veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symétrie : il faut une espece de pondération ou de balancement; et un bâtiment avec une ailo, ou une aile plus courte qu'uno autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, on avec un bras trop conrt.

DES CONTRASTES.

L'ame aimo la symétrie, mais elle aimo aussi les contrastes; ceci demande bien des explications.

Par exemple, si la nature demande des peintres et des sculpteurs qu'ils mettent de la symétrie dans les parties do leurs figures , elle veut au contraire qu'ils metteut des contrastes dans les attitades. Un pied rangé commo un autre , un membre qui va comme un autre, sont insupportables : la raison en est que cette symétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, commo on le voit dans les figures gnthiques, qui se ressemblent toutes par là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas situés ainsi; et, comme ello nous a donné du mouvement, olle ue nous a pas ajustés daus uos actions et dans nos manières comme des pagodes : et , si les hommes gênés et contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art.

Il faut done mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre do feu que par la force du contrasto ot do la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'un a cherché à mettre dans lo gothique lui a dunné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a chorché à mettre par le moyen des contrastes est devenuo une symétrie et une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture et do peinture, mais anssi dans le style do quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toninurs le commencemeut en contraste avec la fin par des autithèses continuelles, tels que saint Augustin et autres auteurs do la basse latinité, et quelques-nos de nos modernes, comme Saint Évremont. Le tour de phrase toujours le même et toujours paiforme déplait extrêmement ; ce contraste perpétuel devient symétrie, et cette opposition toujonrs recherchée devient uniformité. L'esprit y trouve si peu de variété que, lorsque vous avez vu uno partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre; vous voyez des mots opposés, mais opposés do la même manière; vous voyez un tour do phrase, mais c'est tonionrs le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut

de mettre des contrates par-tout et auss mésagement) de sorte que, foruy'ou voiu un figure, reque, foruy'ou voiu un figure, recibér cette continuel d'avenité dérient quelquouvel chôse de semblable. D'ailleurs la sature, qui pitte les choses daus le désurdre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel; saus compares l'affectation d'un contraste continuel; saus compares en ment, et dans un movrement forré. Elle est plusurel verifie que cels; elle met le una cer repor, et et de elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

venient.

Si la partir de l'ance qui consolt aince la varifété, celle qui sent ne la cherche pas moins; mombres situations, parce qu'elle est life à un corps qui ne peut les sosifier. Pour que notre ann coir excitée, il fiut que bete sesprite coulent dans les nerfs: or il y a là deux chanes; uno lassique dans les nerfs, uno cessation de la part det esprits, qui ne coulent plus, on qui se dissipent de lieux o àil sont coulé.

Ainsi tout nous fatique à la longue, et surtont les grands plaivirs: on les quitte toujours avec la mémo satisfaction qu'on les a pris; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos: il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, et distribuer pour aiusi dire le travail.

Notre ame est lasse de sentir; mais ne pas sentir, c'est tomber dans nn anéantissement qui l'accable. On remédic à tout, en variant ses modifications; elle sent, et elle ne se lasse pas.

DAS PLAISIAS DR LA SURPAISE.

Cette disposition de l'ame qui la porto toujours veradifférents objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viconeut de la surprise: secolioneut qui plait à l'ame par le spectacle et par la promptitude de l'action; car elle aperçoit ou sent ne chose qu'elle u'attendoit pas, ou d'une manière qu'elle u'attendoit pas.

Une chase peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, et encore comme inattendue; et, dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que la chose est nouvolle on inattendue.

C'est par là que les jeux de hasard nous piquent : ils nous font voir une suite continoelle d'événements non attendu; c'est par là que les jeux de sociétó nous plaisent : ils sont encore nne suite d'événements imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointo su basend. C'est encore par là que les pièces de théâtre nous plaisent : elles se développent par degrés, calcient les événercus jusqu'à ce qui l'a rrivent, nous pièparent tonjours de nouveaux sujets de surprise, et souvent nous piquent en nous les montrant tels que uous aurious dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils uous mésagent des surprises agréables, et suppléeut à l'insipidité des conversations, presque tuujours languissantes, et qui ne fout point et effet.

La surprise pent (fre produite par la chose, on par la mainer de l'apperencir cer nous voyons une chose plus graude un plass patiel qu'ille n'est en félic, un different de ce qu'elle est; on bien nous voyons la chose mène, mais avec une idée accessaire qui nous surprend. Telle est dans une chose l'âlée accessaire qui nous surprend. I'll faite, ou du temps on elle a ciè faite, ou de partique l'a faite, un du temps on elle a ciè faite, ou de quelque autre circoustance qui s'y joint. Surtous nous décrit les criseus de N'ron avec

un suspicial qui nous suprend, et unos fiant prespue ceire qu'il ne seut point l'horveu de ce qu'il diveri. Il change de tou tout-beung de cit à - L'univers apratosoffert ce noustre perdant quatore aux, erfin il l'haudonus; inde mantanne per utiturel des noustre personate terreum orbat, souden destinit. - Ceri probini sous lesprid differents outre de urprises notes men apprise du changement de nyide d'aux soumes surpris du changement de nyide d'aux soumes surpris du changement de nyide d'aux cette qu'il existe person, de se façon de render, es une le partie de sifferent auxiliers de peacer, de se façon de render, es une la partie de sifferent auxiliers de peacer, de se façon de render, es une la partie de sidiferent son deriver un tris para dominer de sentiments differents qui concernant à l'élement est à loi comport un haisir.

DES BITAR SES CAUSES QUI PRUVENT PRODUIRA UN SANTIMENT,

Il fant bien remarquer qu'un sentiment à a pas ordinafrement dans notre aux une exuse unique. C'est, si Jose ne servir de ce terme, une certaine dose qui en pruduit la force et la variété. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs et té. L'esprit consiste à savoir frapper plusieurs or cryates è la foir, et si Ton exanoir les divers pur de cértisus, un verra punt être que les meilleurs, et c'est aux qui ont ceux qui pui davantage, sont ceux qui out extié dans l'ame plus de seusations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé qu'une confusion d'arbres, 1° parce que notre vue qui seroit arrêtée ne l'est pas; 2º chaque alice est une, et forme une grande chose, an lieu que dans la confusion chaque arbre est une chose, et une petite chose; 3º nous voyons un arrangement que nous n'avous pas coulume de voir ; 4° nous savons bon gré de la peine que l'on a prise; 5" nous admirons le soin que l'un a de combattre saus cesse la nature, qui, par des productious qu'uu ne lui demande pas, cherche o tout confundre; ce qui est si vrai qo'un jardin neglige nous est insupportable. Onelouefois la difficulte de l'unvrage nous plait, quelquefois c'est la facilité ; et, comme dans un jardin magnifique uous admirons la grandeur et la déneuse du maître, nous voyons quelquefois avec pluisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépeuse et de travail. Le jeu nous plait, parce qu'il satisfait nutre avarice, c'est-à-dire l'esperauce d'avoir plus; il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, et de l'attention que les autres out sur notre bonheur; il satisfait notre curiosité en nous donnant nu spectacle; enfin il nous donne les différents plaisirs de la surprise.

La danse nons plait per la légécéé, par une certaine grace, par la besué et la variété des attitudes, par sa lisition avec la musique, la personne qui dause étant comme un instrument qui accompague; nais sur-tout el les dait par une disposition de uotre cervesu, qui est telle qu'elle raumen en sever l'Idée de fous les mouvements à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certains mouvements.

DE LA LIAISON ACCIDENTALLE DE CERTAINES IDÉES,

Presque toujours les choses nous plaisent et déplaisent à différents égards : par exemple, les enstrati d'Italie nous doivent faire peu de plaisir. 1º parce qu'il n'est pas étunuant qu'accommodés comme ils sout, ils chantent bien! ils sont comme un instrument dont l'unvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons; 2º parce que les passions qu'ils jonent sont trop suspectes de fausseté; 3° parce qu'ils ne sout ni du sexe que nous aimons ni de celui que nons estimons, D'un autre côté ils peuveut usus plaire, parce qu'ils conservent long-temps un air de jennesse, et de plus qu'ils out une voix flexible, et qui leur est particuliere. Aiusi chaque chose mus donne un seutiment qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affaiblisseut et se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des ransons de plaisir, et elle y reussit sur-tout par les liaiona grélle met sur chors. Annu une chore qui nous a pla nous plait encere, par la soule raison qu'éle sons plu, parce que nous joignon l'ancienne liée à la pouvelle. Annu une actrire qui nous a plu sur le tháitre, nous plait encordants le chamber; so uvis, sa échanation, le souvenir de l'avoir un admirre, que dis-je? Fidéde la princuse, jointe à la sissue, tout cela fait une espèce de métange qui forme et produit un mue espèce de métange qui forme et produit un

Nons sommes; tous pleins d'alére aveceoires. Une femme qui aora une grande réputation et un lèger défaut pourra le mettre en crédit, et le faire regarder comme une grave. La plupart des femmes que nous aimons a out pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs hiers, les honaceurs on l'estime de certaines gens.

AUTRE EFFET DES ELLISONS QUE L'AME MET AUX CHOSES.

Nous devona à la vie champêtre que l'homme menoit dans les premiers temps, cet air riaut répando dans tonte la Fable; nous loi devuns ces descriptions heureuses, ces aveutures naïves, ces divinités graeieuses, ce spectacle d'un état assez différent du nôtre pour le desirer, et qui n'eu est pas assez éloigné pour choquer la vraisemblance : enfin ce métange de passions et de tranquillité. Notre imagination rit à Diane, à Pan, à Apollon, aux nymphes, aux bois, aux près, aux funtaines. Si les premiers hommes avoient vecu comme nous dans les villes, les poêtes n'auroient pu nous décrire que ce que nous voyuns tous les jours avec inquiétude, ou que uous sentous avec dégoût; tout respireroit l'avarice, l'ambition, et les passions qui tourmentent.

Les poetes qui nous décrivent la vie chanpêtre nous parlent de l'âge d'or qu'ils regrettent, c'est-à-dire uous parlent d'un temps encore plus heureux et plus tranquille.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gent délicits soit eux qui à chaque idée on à chaque gui figurent bearcoup d'airès on beaucoup de guits accessires. Les gous grossiers onts qu'un és ensaine, leur anu es sui compoers à décomposer; în ne jeigment si videra gent délicits dans l'amour se compocet la plaire greut délicits dans l'amour se trapper de plaire de l'amour. Putières et la plaire protéent à la talés beau de secutions incomesse parties de la talés de les des versitions incomesse parties et le composition de la composition promiser parties et le composition de la composition de la composition parties etc. Parties de la composition parties font une infainté de seauction que les autrehomes notes par uo Je ne sais quei.

Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les cluses un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, et qu'un a été forcé d'appeler le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement foudésur la surprise. Nons sommes touchés de ce qu'une personne nons plait plus qu'elle ne nons a paru d'abord devoir nous plaire, et nous sommes agréablement aurpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nons montrent et que le cour ne croit plus. Voilà pourquoi les femmes laides ont très souvent des graces, et qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que uous avions attendu ; elle parvient à nous paroltre moius aimable; après nous avoir surpris eu hien, elle nous sur prend en mal; mais l'impression du liien est aucienne, celle du mal nouvelle : aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-a-dire des agréments que nons n'attendions point et que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, et souveut l'habillement des bergères en a. Nous admirous la majesté des draperies de Paul Véronèse; mais nous sommes touchés de la aimplicité de Raphael et de la pureté du Corrèce. Paul Véronèse promet beaucoup, et paie ce qu'il promet. Raphael et le Corrège promettent neu, et paieut beaucoup; et cela uons plait davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement daus l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroit d'abord, et ne cache presque rien; mais l'esprit de se montre que peu à peu, que quand il veut, et autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroitre, et douner cette espréee de surprise qui fait les graces.

Les gruces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières que les manières naives seut à étaque instant, et peuvent à teux les moments crèer des surprises : en un mot, une framme ne peut guère être belle que d'une façon ; mais elle est joile de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées et aurages, que les hommes demanderoient, et que les fennes ue feroient qu'accorder; de là il arrive que les guaces sout plus particulèrement attachères aux fennes. Comore elles out tout à défendre, elles out tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce que, sans réoquer le preguée dévois, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté devient une grace; et telle est la sagesse de la nature, que ce qui na seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette beureuse loi qui fait le bouheur de l'univers.

Comme la gine et l'affectation ne susvious mons supprendre, les graces us es trouvest ni dans les manières ginères ni dans les manières ginères ni dans les manières dirècties, mais dans une certaine liberté du facilité qui ort cutre les deux extrémités; et l'ame st aprésibement surprise de voir que l'en a étile les deux écuells. Il semilieroit que les manières autrelles devoirces ders les plus afrects ces sont autrelles devoirces ders les plus afrects ces sont autrelles devoirces ders les plus afrects ces sont plus plus de l'entre de

Rien ne nous plait tant dans une parure que lorsqu'elle est dans cette hégligene ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la proprété u'a pas exigés, et que la seule vanité auroit fait prendre; et l'on n'a jamais de grace dans l'esprit que forsque ce que l'on dit est trouvé et ton pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont codté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, et non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire vuir, il faut que vous ne le vojtez pas vous-mêtes, et que les auters, à qui d'ait-leurs quelque chose de naîf et de simple en vous ne promettuit rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquièrent point: pour en avoir, il fant être naif. Mais comment peut-on travailler à être naif?

Une des plus lattles finition of Litourier, etc. etc. de de paire. Rien of seit parce più domoit à Vorum l'art de plaire. Rien of seit passorie de graves, qui semcite magie et co possorie de graves, qui semviri ministre, qui son distingerie de la bassati manne. Or extre ceitature ne pouvoi ettre d'amire qu'à Venus. Elle ue pouvoic convenir i al bassati aughenteure de Januari, ce la migiette demande une certaine gravité, etcit-dérieure gleve opposite de la l'inguistre de presse. Elle ue pouvoi baire donnée une cettaine gravité, etcit-dérieure gleve opposite à l'Inguistité de presse. Elle ue pouvoi baire donnée une cettaine gravité, etcit-dérieure gleve opposite à l'Infuguistité de presse. Elle ue pouvoi baire donnée de l'infuguistité de presse. Elle up pouvoi baire donnée de l'infuguistité de presse d'afficetation oversett étre supposite d'afficetation.

PRODERSSION DE LA SURPRIAL

Ce qui fait les grandes beautes, e'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médinere, qu'elle se soutient, augmente, et nous mêne ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raplael frapent per an premier coup d'est): il inité a lisée ha sature, que l'on rêue et d'abocé pas p las islant autre, que l'on rêue et d'abocé pas p las étanné que il l'an vojui l'objet mêne, lequet as centrorigioni de majorie. Mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitud l'antare d'un petitre moisis ban ous attitud premier coup d'est, parce qu'on à pa cocutame de la vier allaren. O pet comparer fraphet à Virgle, et le printers de Venie, exce terra rababet à Virgle, et le printers de Venie, exce terra rababet à virgle, et le printers de Venie, exce terra rababet à l'appre, d'abord anno pur l'appre consiste moiss.

L'exacte proportion de la famense église de saint-Piere fait qu'elle ne paroit pas d'abord aunsi grande qu'elle (l'est; en nous ne swont d'amont de la comment de l'est, en nous ne swont d'abord do non prendre pour juger de ne grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frapés de sa largeur. Mais à mesure que l'on examine. Dei la vois 'speranie, l'étonomement aunament. On peut la comparer aux Pyrésées, a cui l'oil, qui croyori d'abord les mesurer, déconvre des montagnes derrière les moutagnes, et se perd loigionr d'avantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, et qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sait être; ce qui lui donne un sentiment de sorprise dont elle ne pent pas sortir. Eu voici un exemple. Le dôme de Saint-Pierre est immense. On sait que Michel-Auge voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modèle le dôme de Saint-Pierre; mais il fit les piliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît leger à l'oril qui le considére. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit et ce qu'elle sait, et elle reste surprise de voir une masse en même temps si énorme et si légère.

DES BEAUTÉS QUI RÉSOLTENT D'UN CRETAIN

Souvent la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier cequ'elle voit avec ce qu'elle avin 13 y a en 18 sie en grand lac qu'on appelle le Lac Majeur. il lago maggiore; c'est une petite mer dont les boords se montrert rien que de sauvage. A quiune milles dans le lae sout deux illes d'un quart de lieue de tour, qu'on appelle des Boroméer, qui sont, à mon avis, le signer da mopole le plus renbanté. Ilame est téonuée de ce relabaté l'ame est téonuée de ce

contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers et des pays arides, on se trouve dans un lieu fait par les fées. Tous les contrastes nous frappent, parce que

Tous les contrastes nous frappent, parce que les choses en opposition se relèvent toutes les deux : ainsi lorsqu'un petit bomme est aupres d'nn grand, le petit fait paroitre l'autre plus grand, et le grand fait paroitre l'autre plus petut.

Con sortes de sergvines font les plasits que fon trauer dans sottes les heusties d'opposition , dans tautes les aostithèses et figures parcilles. Quand Férent dis, "séene et Alpée (qui le crizient) , aosso au tét forméables, Satrique et Corrisalt décisée des provinces parcilles de la consecución desirates que les consecucións de la consecución partir partir de la consecución de la consecución partir partir de la consecución de la consecución des veux que nous allous faire au Capinier: et actuary, dieje, som moster en admenti la grandere de fluore et la printere de se consecución de la consecución de la consecución partir de la consecución de la consecución accessor de la consecución partir de la

On peut remarquer iei combien est grande la différence des autithèses d'idées d'avec les autithèses d'expression. L'autithese d'expression u'est pas enchée; celle d'idées l'est: l'une a toujours la même liabit, l'autre en change coiome on veut; l'une est variée. l'autre nou.

Le même Florus, en parlant des Samuites, die leur villes furent telletseut detruites, qu'il est difficile de trouver à présent le sojet de vingé-quatre triomphes; et non facile apparent materia quataon et vigini triumphonum¹. Et, par le mêmes paroles qui marqueut la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage et de son opinilatreté.

Larraque nous vaniona nous empleher de irreture de la cume de construet qui ce
entre la sinuation do nous sommes et celle un
entre la sinuation do nous sommes et celle un
entre la sinuation do nous sommes et celle un
mond sérvious étre. De noute, leveque cous veyons
dans un viage un grand défoit, commes, puis
exceptije, un brieg and mer, nous rois nois à causeque nous veyons quis ec contrate avec les antertes du viage un étre doit par être. Ainsi les contraites sont cause de défauts aux liers que des
puestes. Lorsque nous veyons qu'il nous la sanfant, il tous les grands instruments de la laidera,
fort, il tous les grands instruments de la laidera,
poett acciere nos eretrise juie dans notre une, et,
poett acciere nos eretrise juie dans notre une, et,
poett acciere no eretrise juie dans notre une, et,

uu malbeur daus la personne qui la possède, elle peut extiter la pitié; si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuirie, et avec une idée de comparaison avec ce qui a cootume de nous émouvoir et d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'exercion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contennent une opposition qui est contre le bon sens, terment une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune est aixée a lorsque reutre est est paines priori et sour ou d'éleu, les parce qu'elles ne causent point de surprise; et ai su ac contraire elle sont trop recherchées, elles une plaisent pas son plus. Il fout que dans un ouvrage and on les sente parce qu'elles y sont, et uon pas perce qu'on a vouls les montrer; car pour l'une la surprise ne tombe que sur la sottie de l'autere.

Une des choses qui nous platt le plus, e'est le naîi; mais e'est aussi le style le plus difficile à attraper: la raison en est qu'il est précisément entre le noble et le bas, et est si près du bas, qu'il est très difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer: preuve certaine que nos plaisirs et l'art qui nous les donne sont entre certaines limites,

A voir les vers de Corneille si pompeux et ceux de Raeine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement et Racine avec peine.

Le has est le sublime du peuple, qui aime à voir une chore faite pour lui et qui est à sa portée. Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés, et qui ont un grand esprit, sont on naives, ou nobles, ou sublimes.

Lorsy' une chore nous est montrée avec des circonstances oude accessoires qui figarmdissent, cela nous paroit noble : cela seut sur-tout dans tes comparations, ou' l'expéri deit toujours againe et jamais perdre ; cer élea doivent toujours againe et jamais perdre ; cer élea doivent toujours ajouner quelque chose, faire voir e les oebs pat grande, qu'il su'étaires mais il faut bless et donner de plus détients mais il faut bless et donner de plus détients mais il faut bless et donner de plus détients mais il faut bless et donner de car elles el se avoit caché si del l'avoit déconvert. Lorsoil l'acid té moutre de schees fines.

Tame aime nieux vuir comparer une manière à nue manière, une aetion à une arion, qu'une choixe à une choixe. Comparer en géuéral uu homme couragenx à uu lion, une fennne à un arte, un homme léger à un crêr, rela est aisé; mais lorsque La Fontaine commeure ainsi une de ses fables,

[&]quot; Lib. 1, cap. u.

Entre les pattes d'un loss Un rat notiff de terre assez à l'ejourdie

Le rei des minuex, en cette occasion, Montra ce qu'il étoit, et lui donne le vie *.

il compare les modifications de l'ame du roi des animaux avec les mudifications de l'ame d'un véritable roi**.

Michel Auge est le maitre pour douver de la mollèses à tous son sight. Buss son fineux Racchus, il ne fait point comne les peintres de Fladre qui nom montret une figure tembaste, et qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cels seroit inligire de la maigné d'un dien. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la guiert de l'irvens, et le plaint's avicender la liqueur qu'il vene dans sa coupe, qu'il u'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout, qui regarde son fils erucific, sans douleur, sans pitie, sans reget, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystère, et par la lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il a'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble : on trouve du grand dans ses éhauches mêmes , comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans se chambre des grants, à Manteuse, oil in sprejecteul Junjete qui les foudraie, fait vair tous les dieux effrayés: mais Jucou est auprès de Jupjêter; elle in montre, d'un air assuré, un génat sur lequel il faut qu'il lance à fauthre; par il lui dance un air de grandeur que n'ont pas les notres d'exe; plus ils sont prisde Lupjêter, plus ils out rassurés; etc els et bien auturel; car, dans une batuille, la frayeur cesse auprès de cétal qui a de l'avonage.

DES RÈGLES ***.

Tam les ouvrages de l'act ant des règles ginés, railes, qui sont des guides qu'il ne faut jumais portre de vue. Mais comme les lois sont tuvigent juntet dans leur l'éte gierral, mais proque toujonn injuste dans l'application; de nême les rites, tanjons vursie dans la théorie prevent devoir fanses dans l'hypothèse. Les pointres et les exchetes out destid les proportions qu'il faut douors au copp bumain, et out pris pour nece commune la hougeur de la face; mais il fant

qu'ils siclent à chaque instant les proportions , à cause de différentes attitudes dans lesquelles il faut qu'ils nectent les curps : par exemple, un bras teudu est bies pais long que cetui qui ne l'est pas. Personne n'a junnis plus consu l'art que Michel-Ange; promone ne a'eu epis dévantage. Il ya pun de ses ouverages d'architections où tres de la constant de l'est de l'est de l'est vers une commissioner canact de thur et qui preut faire plaine; il sembloit qu'il est un art à part pour chaque ouvraine.

Quique chaque effet dépende d'une cause gicirele, il 49 mête tant d'autre causes particulières, que chaque effet a, en quelque façon, une cause à part. Ainsi l'art donne les règles, et le golt les exceptions; le golt nous découvre en quelles occasions l'art doit soumettre, et en quelles occasions il duit être soumis.

PLAISIR FORBÉ SUR LA RAISON.

J'si dit souvent que ce qui nous fait plaisir doit étre fondé sur la raison; et ce qui ne l'est pas à certains égards, mais parvient à nous plaire par d'autres, doit s'en écarter la moins qu'il est possible.

Aînsi Inrsque j'étois à Pise, je n'eus aucun plaisir lorsque je vis le fleuve Ar no peint dans le ciel avec son urue qui roude des eaux. Je n'eus aueun plaisir à Géues de voir des saints dans le ciel, qui souffrioisi le martyre. Ces choses sont si grossières qu'nn ue peut plus les regarder.

Lorugio custend dans le secondarde d'Aryer, al Casique, des visilents d'Argon qui, comune des citiques de Rame du tempa de Stérique, partent des Perthes des Quirles, et distilignent les statesten des pitcherens, ausgirente les blace de proposes, et les rois qui est subjugaré les Paters, pour qu'ent parten de la commanda de prince, et les rois qu'en et subjugaré les Paters, une pareille igamence fait rire dans un sujet serteris. Cette emme s', une l'ethètre de Londres, on introduissi Marian dissat que, pouvre qu'il sait favere de la chamber basse, il su evraint point l'instituté de celle des pairs, su qu'il same atta favere de la chamber basse, il sus evraint point l'instituté de celle des pairs, su qu'il same atta favere de la chamber basse, il sus evraint point l'instituté de celle des pairs, su qu'il same de l'entre de l'e

Lorsqu'une chose est, à certains égards, contre la raison, et que, unus plaisant par d'autres,

^{*} Lie. er, fab., rs.
** Anders de ce naracrephe on bit., dens l'Encyclopédie :

Comme II g'agit de montrer des chooselines, l'anne aime mières soir compacte une manière à une camirer, une action à une action, qu'une choose à une choos; comme un hêres à un liou, une femme à un mitre, et un homme liege à un cerf.

^{***} Tout or qui sutta para pour la premiere fois dans les dunoies littéraure. L. r., p. let.

l'usage on l'intérêt même de nos plaisirs la fait regarder comme raisonnable, comme nos opéra, il fant faire en sorte qu'elle s'en écarte le moins possible. Je ne ponvois souffrir eu Italie de voir Caton et Cesar chanter des ariettes sur le théâtre; les Italiens, qui ont tiré de l'histoire les sujets de leur opéra, ont montré moins de goût que nous, qui les avons tirés de la Fahle on des romans. A force de merveilleux . l'inconvénient du chant diminue, parce que ce qui est si extraordinaire parolt mieux pouvoir a'exprimer par une manière plus éloignée du naturel; d'ailleurs, il semble qu'il est établi que le chant peut avoir dans les eschantements et dans le commerce des dieux une force que les paroles n'ont pas ; il est donc la plus raisonnable, et nous avons bien fait de l'y employer.

DS LA CONSIDÉRATION DE LA SITUATIUN

Duns la plupart des jeux folitres, la source la plus commune de nos plaisirs vient de ce que, par de certains perits accidents, nous voyons quelqu'in dans un embarras où nous ne sonnes ses, commes si quelqu'in no tombe, "il ne peut schapper, s'il ne peut suivre:... de même, dans les conocides, nous avous du plaisir de voir un homme dans une erreur où nous ne sommes pas.

Lorque 1000 1970 to live une chate à que'va, nous nous persudon qu'il à pair de peur qu'il era doit avair, et cela nous diversit, de mête, dans les condicités, nous presons de l'avair à vier un homme plus enharsate qu'il ne de mil l'être. Comme lenqu'un homme grave fair gérêque chous de ridictule, on se trouve dans une position que nous sections n'être pau d'accord arte su gravilé, cela nous diversit; de nettes, de ma ce condicite, quand ou visillates et me le manure et de ma ce condicite, quand ou visillates et un producer et me producer et le producer de l'appendix à vinir que a producer et l'appendix de la deper al con amour et de capatitie.

Mais lorsqu'un enfant tombe, au lieu d'en rire, nous en avons pitié, pare que ce n'est pas proprement as faute, mais celle de sa foiblesse; de même lorsqu'un jeune homme, aveuglé par a passion, a fait la folie d'éponser une personne qu'il aime, et en est pani par son père, nous sommes affligés de le voir devenir malheureux pour avoir suivi un penchant naturel, et avoir pitié à la foiblesce de la condition humaine.

Enfin comme, lorsqu'une femme tombe, tootes les circonstances qui penvent augmenter son embarras augmentent notre plaisir: de même, dans les comédies, nous nous divertissons de tont ee qui peut augmenter l'embarras de certains personnages.

Tous ces plaisirs sont fundés, ou sur notre matignité naturelle, ou sur l'aversion que nous donne pour certains personnages l'intérêt que nous prenons pour d'autres.

Le graud art de la considie consiste donc à libra méanger et cette affection et cette aversion, de façon que nous ne sous démentions pas d'un bout de la pièce à l'autre, et que nous n'ayons point du dégoêt ou du regret d'avoir aimé on abs. Car on se peut giver souffire q'un caractter odireas devienne intéressuit, que lorsqu'il y puil 'aignt de quéulong grande action qui nous surprend, et qui peut servir au dénouement de la pièce.

PLAISIR CARSÉ PAR LES JEUX, CHUTES, CONTRASTES.

Comme dans le jeu de jujuet nous avons le plaisé de déndréer es que nous ne comisiona. Le déndréer es que nous ne comisiona de de pla conicité à parvière nous neutre tout et cependant nous excher heureup, ce qui excite en contra nous excher heureup, ce qui excite noutre aunc et piuple de curiorist, parce qu'on la moutre de certaines, dans les pirées de thétres, notre aunc est piuple de curiorist, parce qu'on la contra de cratical nous exche d'autres; elle tombe dans la surpris, parce qu'elle de d'autres; elle tombe dans la surpris, parce qu'elle de des privair parces qu'elle nous qu'elle nous qu'elle nous qu'elle qu'elle a fait, pour siant d'une autre, et qu'elle a fait, pour siant de fances préchitoriss ure en qu'elle a vie.

Comme le plaisir du jeu de l'hombre consiste dans une certaine suspension mélée de curiosité des trois événements qui peuvent arriver, la partie pouvant être gagnée, remise, ou perdue codille; ainsi, dans nos pièces de théâtre, nous sommes tellement suspendus et incertains, que nous ne savons ce qui arrivera; et tel est l'effet de notre imagination, que lorsque nous avons vu la pièce mille fois, si elle est helle, notre suspension et, si je l'ose dire, notre ignorance restent encore; car pour lors nous sommes si fort touchés de ce que nous entendons actuellement, que nous ne sentons plus que ce qu'on nous dit : et ee qui paroit devoir suivre de ee qu'on nous dit, ce que nous connoissons d'ailleurs, et seulement par mémoire, ne nous fait plus aucuno impressiou.

ARSACE ET ISMÉNIE,

BISTOIRE ORIENTALE *.

La paix fut troublée par le roi d'Hircanie. Il envoya des ambassadeurs pour demander Isménie eu mariage; et, sur ses refus, il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut singulière. Tautôt il paroissoit armé de toutes pières, et prêt à combattre ses ennemis; tantót ou le voyoit vétu comme un smant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à uu appareil de uoces; des dauseurs, des joueurs d'instruments, des farceurs, des cuisiuiers, des eunuques, des femmes; et il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la reine les lettres du soonde les plus tendres, et d'un autre côté, il ravageoit tout le pays : un jour étoit employé à des festius, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre et de la paix, et jamais il n'y eut tant de dissolution et tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur; un autre étoit dans la joie, les danses, et les festins; et, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles, de se faire craindre, et de se faire aimer : il ue fut ni craint, ni aimé. Ou opposa une armée à la sieune; et une seule batsille finit la guerre. Un soldat pouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens fit des prodiges de valeur; il perça jusqu'au lieu où combattoit villamment le roi d'Hirenaire, et le fu prisonnier. Il remit ce prince à un officier; et, sans dire son non; il shoit rentrer dans la foole: mais, suivi par les seclamations, il fut mesé comme en triomphe à la tente de géréral. Il parut devant lui avec une noble assursace; il parla modestement de son action. Le géréral lui offirit des récompenses; il s'y monte insensible : il voulut le combler d'honeurs; il y surat accoutume.

Asper juges qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la cour; et quand il le vit, il se confirme encore plus dans cette peusée, Sa présence lui donna de l'admiration; la tristesse même qui paroissoit sur son visage lui inspira du respect; il lona sa valeur, et lui dit les choses les plus flatteuses. - Seigneur, lui dit l'étranger, excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés, et encore plus d'y répondre. - Ses yeux se remplirent de larmes, et l'eunuque en fut attendri. - Sovez mon ami, loi ditil, puisque vous êtes malheureux. Il y a un momeut que je vous admirois; à présent je votis aime; je voudrois vous consoler, et que vous fissiez usage de ma raison et de la vôtre. Venez prendre nu appartement daus mon palais; celui qui l'habite aime la verto, et vous n'y serez point étranger. »

Le lendensin fut un jour de fête pour tous les Bectriens. La reine sortit de sou palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son clear su milieu d'un people immense. Un voile qui couvroit son visage laissoit voir une tallé charmante; ses traits étoient cachés, et l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de sou char, et entra dans le temple. Les grands de Bactrisne étoient autour d'elle. Elle se prosterua et adora les dieux dans le silence; puis elle leva sou voile, se recueillit, et dit à haute voix :

- Dieux immortels la reise de Bactriane vient vous render genere de la vietaire que vous lui avez dounie. Mettez le comble à vos farcurs, en permettus jusainos, ai foliblenes, ni caqu'elle nixt in passions, ai foliblenes, ni capriects que sez crisitez soient de fâire le mal, ses opérames de faire le bien; et posiqu'elle ne peut dere heureuse, dit-elle d'une vois que les naglets parment arrêter, faites du moins que son peuple le soit. -

Les prêtres finirent les cérémonies prescrites pour le eulte des dieux ; la reine sortit du temple, remonta sur son char, et le peuple la suivit jusqu'au palais.

⁶ Ce petit roman parat pour la permière fois en 1743, dans les Oficiente prefisance de l'auteur. Montroquira craspacit qu'il ne fait trap-étagés de nos mours pour être hien reçu en France, Voyez au lettre à l'able de Guaco, of dats du 15 decembre.

Quelques muments après, Aspar revita else suis il deschend l'érimage, et il le trouva dans meaffreuse tristence. Il ésuit suprès de lui, et trous dans meaffreuse tristence. Il ésuit suprès de lui, et vous coujure de vous courir à moi. Croys-trous qu'un cour agit de trouve point de douceur à confire ses paines ? Cest comme si l'on se repositation un ties pais tranquille. – Il fautreit, lui d'il étranger, vous recontre tous les évinements de ma vie. Cette quieje rous demande, reprit Aspar; sous parferez à un homme sensible : ne meachez-ries; tous les réunements meachez-ries; toutes important desunt l'amité.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse et un seniment de pitié qui doopoit cette curioulté à Appar. Il vouloit attacher et honnie extraordinaire à la cour de Bactriane; il desiroit de conoitre à food un bomme qui étoit dejs dans l'ordre de ses desseins, et qu'il destiooit dans so penséa ux plus graodes choses.

L'étranger se recueillit nu moment, et commenca ainsi :

 L'amonr a fait tout le bouheur et tout lemalheur de ma vie. D'abord il l'avoit semé de peines et de plaisirs; il u'y a laissé dans la suite que les pleurs, les plaintes, et les regrets.

- Je suis né dans la Médie, et je puis compter d'illustres aieux. Mon père remporta de grandes victoires à la têté des armées des Médies. Je le perdis dans monenfance, et ceux qui m'élevèrent me firent regarder ses vertus comme la plus belle partie de mon béritage.

« A l'âge de quinze aus on m'établit. On ue me dont point en nombre prodigieux de femmes dont un accable en Médie les gens de ma naissance. On voulut suivre la nature, et m'apprendre que, si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient enorce d'avautage.

- Ardaire u'étoit pas plus distinguée de mes seitre femmes par son rasq que par mon amour. Ella avait une fierté mélée de quelque chose de si tendre, ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeax ne virent qu'èlle, et mon courr ignora le soutres.

-Se physionomie étoit ravissante; as taille, son sir, set graces, le tou des a vois, le charme de ses discours, tout m'enchastoit, Je vouloit toujours l'enteodre; je oe me lassois jamais de la 'bir, ll n'y avait riec pour moid es i parfait dans la nature; moo imagination ue pouvoit me dire que ca que je trouvois en elle; et quand je pensias au housheur dont les humains peuvent être "qualet, je vuyois toujours le mien.

«Ma naissance, mes richesses, mon âge, et quelques avantages personnels, déterminérent le roi à me donner sa fille. C'est une contume inviolable des Mèdes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur reuvoieut toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois daos le monde de plus eher; mais il me fallat dévorer mes larmes, et montrer de la gaieté. Peudant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est tonjours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir, et moi je eraignois sa présence et je la cherchois. J'allai dans son appartement ; j'étois désolé, « Ardasire, lui dis-je, je vous perds..... Mais, sans me faire ni caresses, ni reproches, saus lever les yeux, saus verser de larmes, elle garda un profond silence; une pâleur mortelle paroissoit sur son visage, et i'v voyois une certaine iodignation mélée de désespoir.

 Je voulus l'embrasser; elle me parut glacée, et je ne lui sentis de mouvement que pour cehapper de mes bras.

- Ce oe fut point la crainte de mourir qui multi accepter la princesse, et, a; il e n'avins treut publicour. Ardaire, je me serois saus doute exposé à la plus affreuse vençeance. Mais quand je me reprisentois que mon refus seroit infailiblement suivi de sa mort, mon esprit se confoudoit, et je m'abandonnois à mon malbeur.

-2e fuc conduit dans le palais du roi, et il se me fut plus permis den sorti. 2e vis ce lites fait pour l'abattement de tous, et les délices d'un seul; et lieu où, malgré le silence, les soupirs de l'amour sont à peime entendus; re lieu où règne la traitesse et la magnificence, ois tout ce qui est innaime et riaint, et tout ce qui a de la vie est sombre, où tout se meut avec le maître, et tout s'exporréit avec lui.

«Je fas présenté le même jour à la princesse; elle pouvoir m'accalher de ser regards, et il ne mo fut pas permis de lever les miens. Étrauge effet de la grandeur l'Si ses yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre. Deux cunuques avoient uu poignard à la main, prétuk expier daiss mon saug l'affortne de la regarder.

«Quel état pour un cour comme le mien, d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu eutre les caprices et les dédains superles : de ne sentir plus que le respect, et de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer et d'être aimé!

 Mais quelle fut ma situation lorsqu'un eunuque de la princesse viut me faire signer l'ordre de fiire sentri de mos quista sonte me formeste s'appresse de signar, me di li ja cuenta a discource de ex comsumufement je rendrari compte da sprincesse de vertre prompatible de obiers. Mon visigo se convirt de harmest j'avois commence d'écrince, et je marrelat. De grace, die-je le l'ensonne de l'endre je me meurs, ...—Selgener, me died, je l'ay du el vorte tier de la minense, jusquer mon e-commercienn à devenir compatible ; no compte i-m moments, je devenir dere de retour. Me je les moments, je devenir dere de retour. Par je monte de l'entre de l'entre de l'entre de je l'entre de l'entre de l'entre de je monte de l'entre de l'entre de l'entre de je pues formes.

"Mes femmes furent culevées la veille de mon mariage; mais Ardasire, qui avoit gagné un de mes enouques, mit une esclave de sa taille et de son air sons ses volles et ses habits, et se cacha dans un lien serret. Elle avoit fait entendre à l'eunque qu'elle vantoit se retirer parmi les prétresses des dieux.

- Ardasire avoit l'ame trop hante pour qu'nne loi qui sans aucuu sujet privoit de leur état des femmes légitimes, pit lui paroitre faite pour elle. L'abus du pouvoir ne hi faisoit point respecter le pouvoir. Elle appeluit de cette tyrannie à la nature, et de son impuissance à son désenoir.

- La rérémouiedu mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse daus ma maison. L'à, les concerts, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon œur étoit bien floigné de sentir.
- La nuit étant venue, tonte la cour nous quitta. Les ennuques conduisirent la princesse dans son appartement: hélas! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien, plein de race et de désessoir.
- Le moment fixe pour l'hymeu arriva, J'entrai dans ce corridor, presque inconuu dans ma maison meme, par où l'amour m'avoit conduit tant de fois. Je marchois dans les ténèbres, seul, triste, pensif, quaud tout-à-coup un fismbeau fut decouvert. Ardasire, un poignard à la main, parut devant moi. « Arsace, dit-elle, allez dire à « votre nouvelle épouse que je meurs ici ; dites-lui « que j'ai disputé votre eœur jusqu'au dernier - soupir - Elle alloit se frapper; j'arretai sa main. « Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectaele - veux-tu me donuer - et lui ouvrant mes bras : « Commence par frapper celui qui a cédé le « premier à une loi barbare. » Je la vis pàlir, et le poignard lui tomba des mains. Je l'embrassai. et, je ne sais par quel charme, mon ame sembla se calmer. Je tenois ce cher objet; je me livrai tout entier an plaisir d'aimer. Tout , jusqu'à l'idée de mon mallicur, fuvoit de ma pensée. Je eroyois

posséder Ardasire, et il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Étrange effet de l'amour! mon cœur s'échauffoit, et mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardaire me rappelèrent à mointeme. Arace, me ditelle, quittons res neues de le leux infortunei; fiopona. Que craignous-nous 7 nous savons simer et mourir...—Ardaire, le lui dis-je, je jure que vous serze toujures à moi; vous y sevre comme si vous ne serze toujures à moi; 2-de ces bras: je me me sépureni jumnis de vous. 7-fatieste les dices que vous seule ferz le bondement de la comme de le comme de l'ous me proposer un généroux dessir. Flamuur me l'avoit impiré: il -me l'impire encore par vous ; vous allez voir ai eje vous since.

Je la quittiri et, pirin d'impatience et d'amour, j'aliaj arc'out douver mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fol fermé. Je pris tout ce que je me supporte d'or et de piarreire. Je fis prendre à mes cestaves divers chemins, et paris seal uve Archaire dans l'horreur de la muit espirant tout, craignant tout, perdant quelquérien non andere datuerelle, contact de la muit espirant tout, craignant remonds mêmes, se sachant û je miroù mon devaje, ou l'amour, qui le fait cubité.

«Je ne vous dirai point les périls infinis que nous couràmes. Ardasire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit; elle étoit mourante, et elle me suivoit tonjours. Je fuyois la présence des hommes ; car tous les bommes étoient devenus mes enuemis: je ne cherchois que les déserts. J'arrivai dans ces moutagnes qui sont remplies de tieres et de hons. La préseuce de ces animaux me rassuroit. «Ce u'est point ici, disois-je à Ar-«dasire, que les eunnques de la princesse et les - gardes du roi de Médie viendront nous cher-- cher. - Mais enfin les bêtes féroces se multiplièrent tellement, que je commençai à craindre, Je faisois tomber à coups de flèches celles qui s'approchuient trop pres de nuus; car, au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient par-tout me les procurer, Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cuilloux, j'allumai du bois see; je passois la puit apprès de ces feux, et faisois du bruit avec mes armes. Quelquefois je mettois le feu aux forêts, et je chassois devaut moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus onvert, et j'admirai ce vaste silence de la nature, Il me représentoit ce temps où les dieux naquirent, et où la beanté parnt la première : l'amont l'échauffa. et tout fut animé.

-- Enfin nous sortimes de la Médie. Ce fut dans une caliane de pasteurs que je me crus le maître du monde, et que je pus dire que j'étois à Ardasire, et qu'Ardasire étoit à moi.

» Nous arrivâmes dans la Margiaue; nos esclaves nous y rejoignirent. Li, nous vécumes à la campagne, loin du monde et du bruit. Charmés l'un de l'antre, nous nous entretenions de nos plaisirs présents et de nos peines passées.

som pattages presents it do in prince patters, established to the respective process and a security of the property of the control of the prince pattern of the pattern of

«Ardaire n'avoit janais été si heureuse; elle étoit tharmée. Nous ne vivious point daus le faste de la Médie; mais nos mours étoient plus douce. Elle voyoit dans tout ce que nous avious perdu les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit leule avec moi. Dans les sérails, dans ces lieux de délices, ou trouve toujours Jifée d'ame rivale, et lorsqu'ou y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, et plus ou est alarmé.

«Mais Ardaire n'avuit aucune défance; le ceur étoit asuré du ceur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, et que, parce qu'un objet nous plait, ils enfonces à toute la nature de nous plaire; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue, et qui sourit toujours.

« Jetusa une espèce de douceur à vous parler decet heureux temps de notre vie. Quelquefois decet heureux temps de notre vie. Quelquefois de personale de la voie charmante. Elle se paroit des fleurs que je encilles ; le ne parois de cellesqu'elle a voie cultimante. Elle se paroit des fleurs que je encilles; les dines est les concellesqu'elle a voie cultifies. Le dannes et les concerts de nos jeunes eschres, une douceur par-lout répandes, étoient des témoignages continuels de notre boubers.

«Tantôt Ardasire étoit une bergère qui, sans parure et sans ornements, se montroit à moi avec sa naïveté naturelle; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorsque j'étois enchanté dans le sérail de Médie.

« Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages

charmant: elles floient la laire d'Hiranie; elles maployocent la pourpre de Tyr. Toute la maion gottoit une joie naive. Nous descendions aven politic la caive. Nous descendions aven reax, et nous vuilions vivra avec des gens qui le fussent. Le bouheur faux rend les bommes durs et superbes, et ce bonheur nes communique point. Le vrai bopheur les rend doux et semblée, et ce bouheur se se parrige toujour.

-Je ma souvieus qu'Ardasire fit le mariaga d'une de ses favories avec un de mes affranchis. L'amour et la jeunesse avoient formé cet bymen. La favorite dit à Ardasire: - Ce jour est aussi le premier jour de votre bymesée. — Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour. -

« Vous serez peut-être surpris qu'exilé et proscrit de la Médie , n'ayant eu qu'nn moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent et les pierreries qui se trouvoient sons ma main, je pusse avoir assez de richesses dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domestiques, et toutes sortes de commodités pour la vie. J'en fus surpris moi-même . je le suis encore. Par une fatalité que je ne saurois vous expliquer, je ne voyois aucune ressuurce, et j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux, sembloient se présenter à moi. C'étoient des basards, me direz-vous. Mais des hasards si réitérés, et perpétuellement les mêmes, ne pouvoient guere être des hasards. Ardasire crut d'abord que je voulois l asurprendre, et que j'avois porté des richesses qu'elle ne connoissoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étojent inconnues. Mais nuus vimes bien l'un et l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois dans ma chambre des ronleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques ; Ardasire trouvoit dans la sieune des boites pleines de pierreries. Un jour que je me promenois dans mon jardin, nu petit coffre plein de pièces d'ur parut à mes yeux, et j'en aperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sûr qu'il n'y avoit pas uu seul homme dans la Médie qui eut quelque connoissance du lieu où je m'étois retire : et d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénêtrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisois

se détruisoient les unes les aotres. «
« On fait, dit Aspar en interrompant Arsae», des contes merveilleux de certains génies puissants qui s'attachent aux bommes, et leur font de

grands biens. Rien de ce que j'ai oui dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit; mais ce que j'entends m'étonne davantage; vous dites ce que vous avez épronvé, et non pas ce que vous avez oui dire. =

-Soit que ces secours, repris Arace, funcaris, humains ou aurantieri, il est certica qu'in ne managierent juniai, et que, de la néces me managierent juniai, et que, de la néces per la maniere, je transpir per dut le richesses; et, ce qui vaus surprendre, elles venoient tojames piot tammes l'ej un juniai van mon triore prét dife qu'un nouveau n'uli d'abood reparts, selles qu'un nouveau n'uli d'abood reparts. Est point nomes l'ej un juniai van mon triore prét dife qu'un nouveau n'uli d'abood reparts. Est point per le consideration de l'abord present de l'abord par le consideration de l'abord prevent de l'abord par le consideration de l'abord prevent de

La veille du maringe de la favorire, un jeune l'Annor vitt un perfer un nomme beau comme l'Annor vitt un porter un panier de très-beau fruit. Je lui donnai quodques pince d'argent; il les perit, laiss e les panier, et et panier, et penier, et penier, et penier le reparat plus. Je portai le panier à Archisère; peir trouvai plus pesant que je ne prossis. Nous mange/mers le fruit, et nous trous tames que le face d'ariques. C'est les gines, discondant toute la maiore, qui e apporté un trèsor est insule d'ariques. C'est les gines, disest nous les trous des aores, est nous les proprié un trèsor est nous les favors.

- Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est
 un géuie qui fait es prodiges en notre faveur,
 Aux intelligences supérieures à nous, rien ne
 doit être plus agréable que l'amour : l'amour
 seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles Arisce, c'est un géuie qui counoit
 qu'à elles Arisce, r'est un géuie qui counoit
- mon cœur, et qui voit à quel point je vous - nime. Je voudrois le voir, et qu'il pût me dire - à quel point vons m'aimez.
- a quei point vous m nimez. -- Je reprends ma narration.

- La pission d'Ardaire et la mieme prirent des impressions de untre différente cheartion et de nordifférents caractères. Ardaire ue respiroi de pour silmer, à passion étoit a vie; toute soa ame étoit de l'amour. Il n'étoit pas en ella de misiare missi, étle ne pouvoi non plus màmer davantage. Moi, je parus simer avec plus d'emparteneul parce qu'il semblique pe n'aimois pas toujours de même. Ardaire seule étoit expalte de n'écouper; missi il y et des choses qui prorott me distraire. Je suivois les cerfs dans les forts, et j'allois condultére les blets féroces.

 Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les états du roi de Margiane : pourquoi n'irois-je point à la cour? La gloire de mon père venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à souteuir, quaud les vertus des hommes ordinaires sont moius le terme où il faut s'arrêter que celui dont on doit partir. Il semble que les engagements que les autres prennent pour nous, soient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Mêdie , disois-ie, il falloit que je m'abaissasse et que je cachasse avee plus de soin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas esclave de la cour, je l'étois de sa inlousie. Mais à présent que je me vois maître de moi, que je suis indépendant, parce que je suis sans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune si je reste un homme commun.

-Je m'eccouturai peu à peu à ces idees. Il est attaché à la nature qu'à nesure que nous sommes heureux nous voulons l'être davantage. Dans la Gilciici même il y a des impatiences. Cest que, comme notre cayeit est une suite d'idées, notre cour est une seite de deire. Quand ous seutons que notre loubeur ne peut s'augmenter, nous voulous ini douner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambitimo tésti triritée par mon amour même l'ispériou que je serois plus dipa d'Arclaire, et malgré est privers, malgré su la resultante de la quitta.

-Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis. Je fux ceut fois sur le point de revenir. Je vonois m'aller jeter aux genous d'Ardsaire; mais la bonte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon curr des choses difficiles, tout cela me fit continuér mou chemit.

"Je fus reçu du roi avec toutes sortes de distinctions. A peine ens-je la temps de m'apercovoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir : il me préféra à tous ceux de mon âge, et il n'y eut point de rang ni de diguité que je ne pusse espèrer dans la Mar-

- J'ena bientôt une corazion de juntifier au faveur. La cour de Margiane tivisal depuis longtempa dans une profinede pais. Elle apprit qu'une multitude infinite de barbarea victor présentée sur la frouțière, qu'elle avoit tallé en pièces l'arne qu'ou la s'ont opposée, et qu'elle marchoit à granda par vers leceptate. Quand la ville auroit de princ d'assur, il cour ne secoti pas tomble dans une plus affreuse constrenation. Ces genu-la n'avoient famia connu que la propierité; its ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, et ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil, et, comme i'étois auprès du roi, je fus de ce conseil. Le roi étoit perdu, et ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver, si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis-Il proposa de faire sanver le roi, et d'envoyer au général ennemi les elefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, et tout le couseil alloit les suivre. Je me levai pendaut qu'il parloit, et je lui tins ce disconra: « Si tu dis encore un mot, je te tue. Il « ue faut' pas qu'un roi marnanime et tous les - braves geus qui sont ici perdent un temps pré-« cieux-à écouter tes lâches conseils. » Et me tournant vers le roi : « Seigneur , un grand État - ne tombe pas d'uu seul coup. Vous avez une « infinité de ressources ; et quand vous n'en aurez - plus, vous délibérerez avec cet homme si vous - devez mourir, ou suivre de làches conseils, Amis! « je jure avec vons que nous défendrons le roi « jusqu'an dernier soupir. Suivons-le, armons le « peuple , et faisons-lui part de notre courage. «

- On se mit en défense dans la ville, et ie me saisis d'un poste au-dehors avec une tronne de gens d'élite, composée de Margiens et de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battimes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie empéchoit qu'on ne leur envoyat des vivres. Ils n'avolent point de machines pour faire le siège de la villa. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirerent, et la Margiane fut

"Dans le bruit et le tumulte de cette cour, ie me goutois que de fausses joies. Ardasire me manquoit par-tout, et toujonrs mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, et je l'avois fui; l'avois quitté des plaisirs réels, pour chercher des erreurs.

« Ardasire, depuis mon départ, n'avoit point eu de sentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les passions ; elle n'étoit contente d'ancune. Elle vouloit se taire; elle vouloit se plaindre; elle prenoit la plume pour m'écrire; le dépit lui faisoit changer de pensées. elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence : mais enfin la donleur de son ame fixa ses résolutions, et elle m'écrivit cette lettre :

« Si vous aviez gardé dans votre cœur le moindre « sentiment de pitié, vous ne m'anriez jamais - quittée; vous auriez répondu à un amour si

« tendre, et respecté nos malhenrs; vous m'au-« riez sacrifié des idées vaines : eruel ! vous eroi-« riez perdre quelque chose en perdant un cœur « qui ne hrûle que pour vous. Comment pouvez-- vous savoir si, ne vous voyaut plus, j'aurai le - courage de soutenir la vie? Et si je meurs, « barbare! pouvez-vous douter que ce ne soit par " vous? O dieux, par vous, Arsace! Mon amour, - si industrieux à s'affliger, ne m'avoit jamais fait - craindre ce genre de supplice. Je croyais que « je p'aurois jamais à pleurer que vos malheurs . - et que je serois toute ma vie insensible sur les - miens

« Je ne pus lire cette lettre saus verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse; et au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que

« Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour : je ne restai sur cette idée qu'un

« La cour de Margiane est presque la seule d'Asie où les femmes ne sout point séparées du commerce des hommes. Le roi étoit jeune : je pensai qu'il pouvoit tout, et je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire, et cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

« Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vons serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

« J'attendois à tout mument des marques brillantes de la reconnaissance du roi. Je m'imaginai que, paroissant aux veux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisémeut aupres d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit pluset je goûtais d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

« Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ; et ce fut cela même qui la mit au désespoir.

- Ma faveur auprès du roi avoit été si rapide qu'on l'attribua au goût que la princesse, sœur du roi, avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'ou croit toujours lorsqu'elles ont été dites une fuis. Un esclave qu'Ardasire avoit mis anprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. «Je ue « suis point princesse, disoit-elle dans son iu-- dignation; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je
 lui cède un cœur qui doit être à moi; et, si
 je l'ai fait voir eu Médie, je le ferai voir en
 Margiane.

 Après mille pensées, elle se fixa, et prit cette résolution.

« Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunnques qui ne m'étoient pas coupas, vint secrétement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, et prit avec lui des mesures pour m'enlever des le lendemain. Je devois aller me baigner dans la rivière. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me saisit; on jeta sur moi une robe de femme; on me fit entrer dans une litière fermée ; on marcha junr et nuit. Nous cômes hientôt quitté la Margiane, et nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais : on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever et conduire secrétement dans une terre de son apauage.

Ardasire ne vouloit point être conune, ni que je care comar: elle eherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étaient pas du secret la prenoient pour la princesse. Mais un homme enfermé dans son palsis suroit d'amenti son caeraceire. On me lisica douc mes babits de femme, et et on crut que j'étois nue fille nouvellement achetée et destince à la servir.

 J'étois dans ma dix-septième année. On disoit que j'avois toute la fraicheur de la jennesse, et on me lonoit sur ma beauté, comme si j'ensse été une fille du nalais.

Ardusire, qui savoi que la passion pour la gloire mavai déreminé à la quitter, songea à amollir mon courage par toute sortes de moyexa. Le fu suis exter les mains de deux enueques. On passoit les journées à me parver; on composit non tient ; on me bigionit; on versoit sur moi les execess les plus déficiences. Je ne sortois jamais de la maioso; on m'apprecolò it travailler moi-même à ma parure; et sur-dont on vouloit mêmentament au maior de maior de la maior mêmentament au maior de maior mêmentament au maior de crite delissance sous lasprèlle les femmes sont abattures dans les grands s'rails d'Orient.

«J'étois indigué de me voir traité ainsi. Il n'y a rienque je n'eusse ook pour rompre mes chaines; mais, me voyant sans urmes, entouré de geus qui avoient toujours les yeus sur moi, je me craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon en-

treprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, et sortir de ce séjour, ou mourir.

» Je l'avouent incine; une espèce de curiosité de roir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la houte, la douleur, et la confission, j'étois surpris de n'en avoir past davantage, Mon ame formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue, me retenoient dans ce palais.

ce paius.

La feiste princesse étoit toujours voilée, et je n'estendois jamais a voir, les pasoit presque par le tentendois jamais a voir, esperier par une jilousie protiquée à un chambre. Quelqueties être nois voir vair à son appetenent. La, se lime chandrais de la company de la company de la contraction de la company de la contraction de la company. Le victor jamais aux pour partie de la company de la c

«Un jour ou vint me dire qu'elle me permetteite de venir la voir. Le la trouvait sur un sofa de pourpre: ses voiles la courvaient encore; as tête citi mollement penchée, et elle sembloit étre dans une donce langueur. Japprochait, et une de se femmes me parist indis: «L'humour vous favorites; e'ast lui qui sous ce déglisement vous excernit les residents qui sous constituit de la certain de la constituit de la constituit de la constituit de la certain de la constituit de la certain de la constituit de la certain de l

 donner un cœur qui n'est pas à moi? Ma chère
 Ardasire en est la maîtresse; elle la sera toujours.
 Je ne vis point qu'Ardasire marquàt d'émo-

« Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

«Temeraire, me dit cette femme, la princesse « doit être offensée comme les dieux lorsqu'on est « assez malheureux pour ne pas les aimer. »

Je lui rendrai, riyondis-je, toutes sortes di dominages; mon respect, ma reconnoisance, «ne finironi jamais: mais le destin, le eruel destin «ne me permet point de l'aimer. Grande prinsecse, ajoutais je en me jetant à ses genous, je «vous conjure par votre gloire d'oohlier un homme qui, par un amour êternel pour une »autre, ne sera jamais digne de vots. «

"J'entendis qu'elle jeta un profond soupir : je crus m'spercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas possible, être fidèle à mon amour, et ne pas désespèrer le sien.

 On me rameua dans mon appartement; et, quelques jours après, je reçus ce billet, écrit d'une main qui m'étoit inconnue;

"L'amour de la princesse est violent, mais il "n'est pas tyranoique: elle ne se plaindra pas même de vos refus, si vosu lui faites voir qu'ils sont légitimes. Veoez dooe lui apprendre les raisons que vous avez pour être si tidele à cette Ardasire."

"Je sus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'eotendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne, et dans ces moments touchants elle la serroit malgré elle.

- Recommencer, me disoit une de ses femmes, à et et endroit où vons fûtes si déespéré, lorsque le roi de Médie vous doons as fille. Redites-nous les craintes que vous éties pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princeuse des plainir que vous goditez lorsque vous étiez dans vutre solitude chez les Margieus.

 Je n'avois jamais dit toutes les circoostances: je répétois, et elle croyoit apprendre; je finissois, et elle s'imaginoit que j'allois commencer.

- Le lendemain je reçus ce billet :

- Je comprends bien votre amour, et je n'exige e point que vous me le sacrifiez. Mais êtes-vous - sûr que cette Ardasire vous aime eocore? Peutêtre refasez-vous pour une ingrate le cœur d'une - princesse qui vous adore. -

Je fis cette réposse:

A ralative m'aime à un tel point que je ne saurois demander aux dienza qu'ils ampenteut son « mour». Hada! peut-être qu'elle m'a trop aime, » De ne souvies d'une lettre qu'elle m'acrisit « quelque temps après que je l'eux quisttes. Si « oun arize u les expressions terribles et tendres de sa douleur, vous en sarior été touchée. « en le sa douleur, vous en sarior été touchée. » en liens, le deveppir de m'avris predu, et son « el liens, le deveppir de m'avris predu, et son « dégoit pour la vie, oe lui fassest predue sus » résolution qui une mettroit au toublesco.

- Elle me fit cette réponse :

« Soyez benreux , Arsace , et donoez tont votre

- amour à la beaoté qui vous aime : pour moi , je - oe veux que votre amitié. -

«Le lendemain je fus reconduit dans son appartemeot. Là, je scotis tout ce qui peut porter à la volupté. Ou avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs : elle y paroissoit languissamment couchée. Elle me tendit la maio, et me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui convroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de soo beau corps. Une simple toile qui se mouvoit sur elle me faisoit tour - à - tour perdre et trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés, et, quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Daos ce moment elle me serra la main; mes yeux errerent par tout. « Il n'y a , m'ecriai je , que ma chère Ardasire qui - soit aussi belle ; mais j'atteste les dieux que ma - fidélité..... - Elle se jeta à mon cou , et me serra daos ses bras. Tout d'oo coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit; elle me doona un baiser. Je fus tout bors de moi. Une flamme subite coula dans mes veines, et échauffa tous mes seus. L'idée d'Ardasire s'éloigna de moi. Un reste de souvenir... mais il ne me paroissoit qu'un sooge.... j'allois.... j'allois la préférer à elle-même. Deja j'avois porté mes mains sur son sein; elles couroient rapidement par-tout , l'amour oe se montroit que par sa fureur; il se précipitoit à la victoire; uo moment de plus, et Ardasire ne pouvoit pas se défendre : lorsque tout-à-coup elle fit no effort; elle fut secourue, elle se deroba de moi, et je la perdis.

- Je retournai daus mon appartement, surpris moi-même de mon inconstance. Le lendemaio on entra dans ma chambre, oo me rendit les habits de moo sexe, et le soir on me meoa chez celle dont l'idée m'enchantoit eucore. J'approchai d'elle, je me mis à ses geuoux; et, transporté d'amour, je parlai de mun bonheur, je me plaiguis de mes propres refus, je demaodni, je promis, j'exigeni, j'osai tout dire, je voulus tout voir, j'allois tout eutreprendre. Mais je trouvai un changement étrauge : elle me parut glacée ; et lorsqu'elle m'eut assez découragé, qu'elle cut joui de tont mon embarras, elle me parla, et j'entendis sa voix pour la première fois : « Ne voulez-vous point voir « le visage de celle que vous aimez?... » Ce soo de voix me frappa : je restai immobile; j'espérai que ce seroit Ardasire, et je le craiguis : « Découvrez « ce bandeau ,» me dit-elle. Je le fis, et je vis le viage d'Aclaine. Le voulus perler, et na vois viertes. L'houne, i surprise, la plei, la houts, teatre les passions me sainieres tour-s'-seprine, repondre les passions me sainieres tour-s'-seprine, respondre les, p'el a suis.— Archaire, lu disperson d'aute vois centreconje, pourqua'u toui jours-vom ainsi d'un matheureux momer? » l'evour-vom ainsi d'un matheureux momer? » le vois la vous. PERAI | J'avois captré de vous reveuir des d'elles. (Estimata-roud et commander les delles. Castomatro-und et commander, vous me le mérille pass.

« Ma chère Ardasire, lui dis-je, pourquoi me « désespérez-vous? Auriez-vous voulu que j'eusse « été insensible à des charmes que j'ai toujours - adorés? Comptez que vous n'étes pas d'accord « avec vous même. N'étoit-ce pas vous que j'ai-- mois? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont tou-- jours charmé? - Ah! dit-elle, vous auriez aimé - une antre que moi. - Jen'aurois point, lui dis-je, - aimé une antre que vous. Tout ce qui n'auroit « point été vous m'auroit dépln. Qu'eût-ce été, « lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, « que je n'aurois pas entendu cette voix, que je « n'aurois pas trouvé ces yeux ? Mais, de grace, ne - me désespèrez pas; soncez que, de toutes les in-« fidélités que l'on peut faire, i'ai sans doute « commis la moindre »

"Fe comus à la langueur de ses yeux qu'elle Nichi plus tririère; je le comus à su vois mourante. Je la tim dans une bras, Qu'ou est heureux quand on tietut dans serb ras eq que l'on aimet. Comment exprimer ce banheur, dont l'exces i cet que pour les vrais annabs? l'orsque l'amour renait après lisiantene, harque tout promet, que tout demande, que tout debit proquin sent un de l'amour de l'amour de l'amour se avoc; l'orsque l'înne semble solt de la la avoc; l'orsque l'înne semble solt de l'amour et porter au désid de la natire même.

- Ardaire, revenue à elle, me dit: - Mon cheva de l'action de loi. On me net ses capites au de l'action de l'actio

" Je lui fis mille serments : ils ne furent interrompus que par mes embrassements; et elle les erut. qu'après qu'il a cherché à se faire sentir, il aime à se faire connoître; lorsqu'après avoir joui des beautes, il ne se sent plus touché que par les graces!

Nous véclimes dans la Sogdiane dans une ficlité qui pe a sarcis vous exprimer. Je n'avais renté que quésque mois dans la Marpine, et ce signe m'avoit déga paire de l'ambition. J'avais en la faveur du roi; mais je m'aperque biendolt qu'il ne provoit me pardomer mon courage et sa fayeur. Ma présence le metoit dans l'emars; il ne pouvoit den pas milimer. Ses courtinans i/on aperqueret, et des-lors il se cotomirant s'on aperqueret, et des-lors ils excourtinans i/on aperqueret, et des-lors ils externitus de l'acces de l'acces de l'acces de l'acces de l'acces de consideration de l'acces de l'acces

 Ainai, également dépoûté de l'esclavage et des esclaves, je ne connus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire; et je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que hair.

 Il nous parut que le génie nous avoit suivis : nous nous retrouvâmes dans la même abondance, et nous vimes toujours de nouveaux prodiges.

« Un pècheur vint nous vendre un poisson: on m'appurta une bague fort riche qu'on avoit tronvée dans son gosier.

 Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine: on m'en apporta le prix, et quelques jours après je vis sur ma table les oierreries.

« Grands dieux! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir!

« Nous vooldanes tenier le génie, et nous luis demandiment une comme immente. Il nous fit hier vier que nou voux écient indiserets. Nous trouviense quelques jours après au la table la plus petite somme que nous cussions encore rece. Nous se pluiner, en la troy aut, nous empééter de rive. « Le génie nous june, dit relaiser. « Als nécresije jese direns unt de hom discentral de la comme de la comme de la comme « Nous petite petit de la comme de la comme » en la comme de la comme de la comme de la comme » en la comme de la comme de la comme de la comme » en la comme de la comme de la comme de la comme » en la comme de la comme de la comme de la comme » en la comme de la comme de la comme de la comme de la comme » en la comme de la comme » en la comme de la co

- Nous l'azions sureune des passions tristes. L'avengle ambilion, la soif d'acquérir, l'euvié de dominer, sembloient s'étoigner de nous, et être les passions d'un autre univers. Ces sortes de hieu ne sont faits que pour entrer dans le vide des ames que la nature u'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvirs inemables de bien senti les autres.

[«] Heureux l'amour lors même qu'il s'apaise, lors-

Je vous déju dit que nous étiens dorés de cette petite aution qui formait tout en saison. Nous nous ainions. Arduire et alor et sus dout rette petite aution qui formait tout en deur l'étie tautre de l'amour et de rendre hurreux ceux qui s'aineux. Mais extre bienveilleux graiter autre partie en partie en la principate que et sous petit entre plus hurreux que l'anour mêmes. Il est impossible que ceux qui petit ceux petit entre plus hurreux que l'anour mêmes. Il est impossible que ceux que la cour he lant titure se pluseux es un milier de cette hieraveillance principal. Errange effet de la matter Il flomme victor jamans il per ai hir que herspeil pareit l'étré deuxenix, Le cour a écu l'autre l'attent petit jamans il per à hir que herspeil pareit l'étré deuxenix, Le cour à cette de l'autre de l'a

« Cest ce qui înit que ces idées de grandeur qui retirent loujours leverus vers his-même trompent ceux qui en sont esirées; c'est ce qui înit qu'ils s'étonnent de n'être point heureux an milieu de ce qu'ils croisentéire le bonbeur; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plas de grandeur encore. Si hi y peuves duteindre, ils se croisent plus malbeureux; s'h y attègenent, ils ne trouvent pas accore le bonheur.

« Cest l'orgaeil qui, à forre de nous possèder, nous empêche de nous possèder, el qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toojours la tristeue. Cette tristeues vient de la solitude du coure, qui se aent toojours fait pour jusir, et qui ne jouit pas; qui se sent toojours fait pour les outres, et qui se les trouve pas en les pour les outres, et qui se les trouve par

tres, et qui ae les trouve pas.

Ainsi nom arrions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fait pas. Nosa ancient paué notre vie dans la jue, pas. Nosa anciens paué notre vie dans la jue, l'innocence, et la paix. Nosa anciens compté non années par le renouvellement de fleurs et des fraits, nous aurions perdu nos nomées dans la rapidité d'une vie beuvreus. Jamois viu tous les jours Ardauire, et je lui aurois dit que je l'aimois. La même terre auroit repris sons aneel la menne. Mais tout-l'e-oup mos bonheur s'exusouit, et j'e-prouvail e recreat de monde le plus offereux.

Le pince du pays this in syrun capable on two les criments partie ma le resholt si olieur que les outrages continonts qu'il finish à un sexne lequell à sirè que sour-leaser permit de leuer les years. Il appart, par oue existe soriet du sirsonne de l'Orient. Il aven illust pas distantes part d'arbainer, qu'el et cital i pala belle presonne de l'Orient. Il aven illust pas distantes pour le distramier à me l'autre. Le unit, que le la compart de l'arbainer à me l'autre. Le unit, qu'el le la compart d'arbainer, de la conse de la vient de la consepre Arbainer. In sir l'appositionisé de la fiire suurer. Ma premiere idée fut de lui aller d'autre. Ma premiere idée fut de lui aller d'autre. Le consepre d'arbaine le consepre d'arbaine de la fiire suurer. Ma premiere idée fut de lui aller serelle. Je pris mos épic, je couvas, jetrals dons schunke, je reculsi d'horeur, et tous nes seus se glecirent. Une nouvelle rape ne siste. Le volus aller me jeter au milieu de ces stellites, et immolet mot equi au milieu de ces stellites, et immolet mot equi pui descrip ples miri, et je me calmai. Je riodus alle perpete les hidro pel revier est pi dans de percete les hidris que l'avec au milieu de percete les hidris que l'avec au su que quelques mois, de noutre, sons le sons d'Anten quelques mois, de noutre, sons le sons d'Anten et l'avec au l'avec de la contra de l'avec de la contra de l'avec de la contra de l'avec de l'avec de la contra de l'avec d'avec d'avec

- J'exécutai tout de sang-froid. J'ordonnai que l'on cachat à Ardasire le peril que je courois, et que, sitôt que je serois parti, on la fit sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le coursge, et je me livrai aux femnies et aux euniques que le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin, et, quand 'arrivai , la nuit étoit déja avancée. Le tyran donpoit un festin à ses femmes et à ses courtisans. dans uoe salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débanche lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fit venir. J'entrai dans la salle du festin : il me fit mettre auprès de lui, et je sus eacher ma fureur et le désordre de moo ame. J'étois comme iucertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards dn tyran, et, quaud il les tournoit vers moi, je sentois redoubler ma rage. Parce qu'il me croit Ardasire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que ie vovois multiplier ses outrages, et qu'il avoit trouve mille manières d'offeoser mon amour. Cependant j'étois prêt à iouir de la plus affreuse veugraure. Il s'enflammoit, et je le voyois iosensihlement opprocher de son malbeur. Il sortit de la salle du festin, et me mena dans un appartement plus reculé de ses jardius, snivi d'un seul eunuque et de mon eselave. Deia sa fureur brutale alloit l'éclaireir sur mon sexe. - Ce fer, m'ecriai-je, l'apprendra « mieux que je suis un homme. Meurs, et qu'on « dise aux eulers que l'époux d'Ardasire a puni « tes crimes, » Il tomba à mes pieds, et dans ce momeut la purte de l'appartement s'ouvrit; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'ennoque qui la gardoit, et s'en étoit saisi. Nous fulmes; nous errioos dans les jardius; nous reocontrâmes un homme; je le saisis : «Je « te plongerai, lui dis-je, ce poiguard dans le

. sein, si tu ne me fais sortir d'iri. . C'étoit un

jardinier, qui, tuut tremblant de peur, me mena à nne porte qu'il ouvrit; je la lui fis refermer, et lui ordonnai de me suivre.

« Je jetai mes habits, et pris un manteau d'esmes. Nous erràmes dans les bois, et, par un boobeur inespèré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes un marchand qui faisoit paitre ses chameaux; nous!'obligeâmes de nous mener bors de ce funeste pays.

- A mesure que j'evituis taut de dangers, mon cœur devencit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire, et tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes et ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation; mais, ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable; elle s'imaginoit que j'avois manqué à tant de serments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever saus lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable; elle prit du poison; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai, et je la trouvai mourante. « Ardasire, lui dis-je, je vous » perds! vous mourez! cruelle Ardasire! bélas! « qu'avois-je fait?... » Elle versa quelques larmes. - Arsace, me dit-ello, il n'y a qu'un moment que « la mort me sembloit délicieuse; elle me paroît - terrible depuis que je vous vois. Je sens que je - voudrois revivre pour vous, et quo mon ame me « quitte malgré elle. Conservez mon souvenir ; et, - si l'apprends qu'il vous est cher, comptez que je - ne serai point tourmentée ehez les ombres. J'ai «du moins cette consolation, mon cher Arsace, - de mourir dans vos bras. -

 Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment jo n'expirai pas aussi. On m'arracha d'Ardasire, et je erus qu'on me sentroit de moimême. Je fixai mes yeux sur elle, et je restai immobile; j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terriblo spectacle, et je sentis mon ame reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna: je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur ; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée; j'allois me percer le sein; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliena; je courois dans les bois; je remplissois l'air de mes eris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mou ame la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans lo monde que ma tristesse et le nom d'Ardasire. Ce nom, je le prononcai d'une voix terrible, et je rentrois dans le silence. Je résolus de m'ôter la vie, et tout-à-coup l'entrai en furcur. « Tu veux - mourir, me dis-je à moi-même, et Ardasire n'est pas vengée! Tu veux monrir, et le fils du tyrau
 est en Hircanie, qui se baigne dans les délices!
 Il vit, et tu veux mourir!

- Je me suis mis en chemin pour l'aller chercber. J'ai appris'qu'il vous avoit déclaré la guerre; j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, et l'ai fait l'action que vous counnissez. J'aurois percé le fils du tyran; j'ai micux aime le faire prisonnier. Je veux qu'il traine dans la bonte et dans les fers une vie aussi malbeureuse que la micnoe. J'espère que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des sieus. J'avoue pourtant que, depuis que ie suis vence, je ne me trouve pas plus beureux; et je sens bien que l'espoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai satisfaite, l'action que vous avez vue, les acelamations du peuple, seigneur, votre amitié même, ue me rendent point ce que j'ai perdu. »

La surprise d'Aspar avoit commencé prosque avec le récit, qu'il avoit entendre. Sidé qu'il avoit oui le nom d'Arasce, il avoit reconnu le marri de la reine. Des nisons d'ital Favois othigé d'envoyer chez les Miches Inaciae; la plus jeune des libes du dernier rois, et il II y avoit fuit elever en secret sous le nom d'Ardsier, il I avoit morire à Arasce; il avoit incipare cu des gens efficies dans le sérail d'Arasce; il était la givia qui, par ces ménes gest, avoit ripassult unt de réclesses dans la maison d'Arasce, et qui, par des voies très-inneple, avoit lui it imagner taut de protégies.

Il avoit eu de tres grandes raisous pour caeber à Arsace la naissance d'Ardasire. Arsace, qui avuit beaucoup de courage, auroit pu faire valuir les droits de sa femmo sur la Bactriane, et la troubler.

Mais ces raisons ne subsistoient plus; et quand il entendit le ricit d'Arasce, il eut mille fois euvie de l'interrompre; mais il crut qu'il n'étoit pas encure temps de lui apprendre son sort. Un ministre accoutune à arrêter ses mourements roccondit toujours à la prudence; il pensoit à préparer un grand évécement, et non pas à le hâter.

Deus jours après, le bruit se répandit que l'euunque avoit ois sur le trôte une fanses limétice. On passa des murautres à la sédition. Le peuple furirex entours le palois, il d'essanda à laute voix la têré d'Aspar. L'eunque fit ouvrir une des portes, et, mouit en un rééphant, l'a s'anape, dans la foule. Flactrieus, dit il, évonte-moi, l'en comme de l'entre de l'entre mouir à l'en comme de l'entre mouir à présent pur présent your porrect dans un mount me faire présent, veus pource dans un mount me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit et seellé de la main du feu roi : prosternez-vous, adorez-le; je vais le lire.

Il le lut :

Le ciel m's donné donz féles qui se resemblent au point que tous les yeux peuvent s'y tromper. Je crains que cela ne doune occsion à de plus grauds troubles et à des guerres plus functes. Vous donc, Apar, lumière de l'empire, prenez la plus jeune des deux; envoyez-às servitement dans la Médie, et faiter-en preuder soin. Qu'elle y reste sous un nom supposé, tandis que le bien de l'état de demandera.

. Il porta cet écrit an-dessus de sa tête, et il s'inelina; puis reprenant la parole;

Intending out mortey for a douter pars gainst a sour la juste Emission et un let riber. Vossibilervous vous phisorbre de cre gue, vogast la morte de la cries approcher; Jisi li twieri a savur de fund de l'Anier Me reprocherise-rous di visur été auser benerents pour vous la morde et la placer sar un trône qui, dequis la morte de la reine sa servi, et approtent l'à gli la la mort de la reine, a la reputate di 23 la la la morte de la reine, et a la reine de la reine de la reine. La reine de la reine de la reine de la reine de faible de la reine de la reine de la reine de la reine. La popirié vous n'êtra poiste coupables; dia ce moment trous le series.

Aspar expliqua ensuite commenti il avoit confie la jeune tembici è deut viene unoquese comment on l'avoit transportée en Médie sous un omn supposé; comment il l'avoit arrivée à un grand serjecur di pays; comment il l'avoit arrivée à un grand sont sont se les reco, ci à fortione l'avoit conduite; comment la naludie de la rivuel l'avoit déterminé la faire enlever pose être grafée en secret dans le sérait; comment, après la mort de la reine, il l'avoit placée sont le visue.

Comme les flots de la mer agitée s'apaisent par les xéphyrs, le peuple se calma par les paroles d'Aspar. On n'entendit plus que des acclamationa de joie; tous les temples retentirent du nom de la jeune Esménie.

Aspar inspira à Inménie de voir l'étranger qui aroît rendu un si grand service à la Bactriane; il loi inspira de lui dauner une audience évalunte. Il fut résola que les grands et les peuples servieut assemblés; que là il servit déclaré géuéral des armées de l'état, et que la reine lui ceindroit l'épèc. Les principans de la nation écitora trangés autour d'une grande salle, et une foule de peuple en occupair le milieu et l'entrèe, la reine étoit sur son trône, r'êtue d'un habit super-he. Elle avoit la tête couster de pierresire, celle avoit, se/on l'unege de ces soleunités, jevé son volle, et l'on voyeit le visage de la beauté melma. Arane parut, et le peuple commence ses accisantions. Aranec, les yout baisés par respect, rests un moment dans le silence, et adressant la parole à la reine :

«Madame, lui dit-il d'une voix basse et eutrecoupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité, et me cousoler de mes malbeurs......»

La reine ne le laissa pas achever; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut encore la voix d'Arsace. Toute hors d'elle-même, et ne se connoissant plus, elle se précipita de sou trône, et se jeta aux genuux d'Arsace.

 Mes malbeurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arsace. Hélas Jé croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs out été mortelles.

El, comme si elle avoit passé tout-à-coup d'une manière d'aimer à une autre manière d'aimer; no qu'elle se trouvat incertaine sur l'impetune de l'action qu'elle renoit de faire, elle se releva tout-à-coup, et une rougeur modeste parut sur son visage.

«Batricas, dit-elle, c'ett aus grouns de mofepour que vom Net un. Cett an Elleria voir pa faire parvilre devant vom non annextrat parvilre devant vom non annexpour que parvilre devant vom non annexpour parvilre de vant vom de parvilre de citos pa arce lai, et j'attente les dieux, que c'ette pa arce lai, et j'attente les dieux, que pu'ette avant les et que c'et pour moigne et a parial pu'ette a dé line, et que c'et pour moigne de qu'ette a dé line, et que c'et pour moigne de que coci qui rispeu se moi soit digue de rigner un vour? Apprenter-vous mon chuis? Élissevoux Annez Ellis-re-lonoi, parles.

A prine les deroières paroles de la reine furentelles entendues, que tout le palais retentit d'acclamations; on n'entendit plus que le nom d'Arsace et celui d'Ismênie.

Peudait tout ce temps, Arsace étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta; il voulut se mouroir, et il resta sans action. Il ne voyoit pas la reioe; il ne voyoit pas le peuple; à prine cutendoit-il les acelmantions: la jois le troubloit téllement que son ame ne put seutir tout sa éficité.

Mais quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arsace peucha la tête sur la main de la reine. Ardasire, vous vivez! vous vivez, ma chère Ardasire! Je mourois tous les jours de douleor.
 Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie?

Elle se hâta de lai raconter comocen une de ses femmes avois substituie au possion une liqueur coivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement; on l'avoit rendue à la vice : au pressière parche avoit été le nom d'Arastér: ses yenx un étoisent ouverts que pour le vuir; elle l'avoit fait cherrher, elle l'avoit cherché elle-mûne. Asper l'avoit fait enlever, et, après la mort de sa sœur, il Pavoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace et d'Isménie. Il se ressouvenoit de la dernière sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Ismênie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût eocore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jantais luimême ce que les antres pouvuient faire, et d'aimer le bieu, de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la branté du ravartère d'Arsoce et d'I-mèuie, il désiroit de les faire paroitre dans leur jour. Il voidoit leur concilier ce respect que s'attirent tonjours les grandes ames dans toutes les occasions où elles pensent se montrer. Il eberchoit à leur attirer cet amour que l'oo porte à ceux qui ont éurouvé de grands malheurs. Il vauloit faire naitre cette admiration que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir les belles passinos. Enfin il eroyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arsace le titre d'étranger, et a lui faire trouver celui de Bactrieu dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane,

Arace jostisoit d'un honbrur qui îni paroisoit incureatule. Aralisee, qu'ill ecopiu înste, lui incureatule. Aralisee, qu'ill ecopiu înste, lui intist retude: Aralisee toit Insteinie; Aralisee toit Insteinie; Aralisee toit Insteinie; Aralisee roit. Il passoit du sentiment de sa grandour an sentiment de son anoum. Il simot ce disidence qui, libra lain d'être un signe d'indépendance, pares qu'il soit affecte de l'exception de la reconstruit de la fait de l'exception anno care qu'il d'oit affecte it simoti ce trion, parce qu'il vojoit la maio qui l'y avoit fait montre.

Isminie godioii pour la première foi le plaisir de voir qu'elle étoit une graude reine. Avant l'arrivée d'Araces, elle avoit une graude fortiné, mais il lui manquoit no reur capable de la sentir, an nilième de sa cour, rile se trouvoit seule; dix millions d'hommes écoient à ses pieds, et elle se croyoit alaudounier.

Arsare fit d'abord venir le prince d'Hircauie, «Vous avez, lui dit-il, paru devaut moi, et les fers ont tombé de vos maius ; il oe faut point qu'il y ait d'infortune dans l'empire du plus beureux des mortels.

 Quoique je vous aie vainru, je ne crois pas que vous m'ayez erdé eu courage; je vous prie de conseulir que vous me rédiez eo générosité.

Le caractere de la reine étoit la douceur, et sa firrié naturelle disparoissoit toujuurs toutes les fois qu'elle devoit disparoitre.

«Pardumea-moi, dit-elle au prince d'Hireanie, si je n'ai pas répondo à des fetix qui u'étoient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre : vuus ne devez vous plaiudre que du destin.

-Si l'Hireanie et la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pu promettre de l'amour. -

 Je suis, répondit le prince, arcablé de tant de malheurs et comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne on de la manvaise fortuoe.

- J'ai pris les armes contre vans pour me vengre d'un mépris que vous visire pax. Ni vions ni moi ne mérition- que le ciel favorisát mes projets. Je vais retoursace dans l'Hirranie, et j'y oublierois bientôt mes malheurs, si je ne comptois parmi nes malheurs celui de vous avoir tue, et celui de ne bits vous voir.

- Votre beanté sera rhantée dans tout l'Orient; elle reudra le siecie où vous vivez plus célèbre que tous les autres; et, dans les races futures, les noms d'Arsare et d'Ismènie seroot les tires les plus flatteurs pour les belles et les amants. »

Un événement impréu demanda la présence d'Arasse dans use protince du royaume : il quitta Isménie. Quels tendres adieux! quelles d'onces larmes! C'étoit moies us sigiet de s'affliger, qu'une occasion de s'attendir. La prine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se respir.

Pendant l'abscuce du roi, tout fut par ses soins disposé de maoière que le temps, le lieu, les personnes, charge évênement, ufficit à Ismènie des marques de son souvenir. Il étuit éloigné, et ses actions disortes qu'il étoit appres d'est; tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Arssec; elle ne trouvoit point Arsace; mais elle trouvoit son amont.

Arsace écrivuit continuellement à Isménie. Elle lisoit :

«J'ai vu les superbes villes qui conduisent à vos frontières; j'ai vu des peuples innombrables tomber à mes genoux. Tout me disoit que je régnois dans la Bactriane: je ne voyois point celle qui m'en avoit fait roi, et je ne l'étois plus. »

Il lui disoit :

«Si le ciel vouloit m'accorder le hreuvage d'immortalité taut cherché dans l'Orient, vous boiries dans la même coupe, ou je n'en approcherois pas mes lèvres; vous seriez immortelle avec moi, nu je mourrois avec vous. »

Il lui mandoit:

"J'ai donné votre nom à la ville que j'ai fait bâtir; il me semble qu'elle sera habitée par nos sujets les plus heureux.">

Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus tendre sur les charmes de sa persoune, il ajoutoit:

-Je vous dis ces ehoses saua même chercher à vous plaire: je voudrois calmer mes ennuis; je sens que mon ame s'apaise en vous parlant de vous. -

Enfin elle recut cette lettre :

-Je comptois les jours, je ue compte plus que les moments, et ces moments sont plus longs que les jours. Belle reine, mon cœur est moins tranquille à mesure que j'approche de vous. »

Après la retour d'Arasee, il lui vint des ambasade-de toutes parts; il pe net qui parurent singulières. Arace étoit sur un trône qu'un avoit élère dans la cour du palais. L'ambassadeur des Parlines cotta d'abbert ji élotti monté sur un super be convier; il ne descendit point à terre, et il parla ainsi.

«Un tigre d'Hircanie désoloit la contrée, un désphant l'étouffa sous ses pieds. Un jeune tigre restoit, et il étoit deja aussi cruel que son perç. l'étéphant en délivra enforre le pays. Tous les animaux, qui craignéent les bêtes féreces senoient paltre autour de loi. Il se plainoit à voir qu'il etoit leur saile, et il dioit en lui-même: On dit que le tigre est le roi des animaux; il n'en est oue le tyran, et j'en suis le roi.

L'ambassadeur des Perses parla ainsi:

-An commencement da monde la lane fut

mariée avec le suleil. Tous les astres du firmament vouloient l'éponser. Elle leur dit : Regardez le soleil, et regardez-vous; vons n'avez pas tous ensemble autant de lumière que lui.»

L'ambassadeur d'Égypte vint ensuite, et dit:

"Lorsqu'Isis épousa le grand Osiris, ee mariage fut la cause de la prospérité de l'Égypte, et le type de sa fécondité. Telle sera la Bactriane; elle deviendra heureuse par le mariage de sea dieux."

Arsace faisoit mettre sur les murailles de tous ses palais sou uom avec celui d'Issaénie. On voyoit leus chiffres par-tout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arsace qu'avec Isméaie.

Toutes les actions qui demanduient quelque sévérité, il vuuloit paroître les faire seul ; il voulut que les graces fussent faites sous son nom et celui d'Isménie.

-Je vous aime, lui disoit-il, à eause de votre beauté divine et de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parce que, quand j'ai fait quelque aetion digue d'un grand roi, il me semlue que je vous plais davautage.

"Yous avez voulu que je fusse votre roi, quand je ne pensois qu'an bonheur d'être votre époux, et ces plaisirs dont je n'euivroitavec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

« Vous avez accoutumé mon ame à la clémence, et lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cour qui les avoit deman-

«Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour; elles ont eherché la modestie et l'ouhli de tout ce qu'elles ne doivent point ainer.

"Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puisqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des rois, des secours pour devenir vertueux."

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arsace et Isménie disoient qu'ils régaoient sur. Le meilleur people de l'uoivers; les Bactriens disoieut qu'ils vivoient sous les meilleurs de toos les princes.

Il disoit qu'étant né sujet, il avoit souhaité mille fois de vivre sons uu bon prince, et que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœnz que h.:

3₀.

Il ajontoit qu'ayant le cour d'Ismonie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers : il ne ponvoit lui apporter uu trône, mais des vertus

capables de le remplir.

Il croynit que sou amour devoit passer à la postérité, et qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivit ces paroles sur son tombean: Isménie a eu pour époux

un roi chéri des mortels.

Il disoit qu'il aimoit Aspar son premier miaistre, parcequ'il parioit toujours des sujets, plus
rarement du roi, et januis de lui-même.

"Il a, disoit-il, trois grandes choses: l'esprit juste, le casur sensible, et l'ame sincère.

Arsace parloit souvent de l'innoceore de son administration. Il disoit qu'il conservoit ses mains pures, parce que le premier crime qu'il commettrait décideruit de toote sa vie, et qua la commenceroit la chaîne d'une infinité d'au-

Le panieris, diviei-il, un humne sur des souspepas. Le crisioni en retter lis, non: de nousouspepas. Le crisioni en retter lis, non: de nouveant souspeas ne sisualmient en foule contre les parents et les annis de chei que j'aurois fait mourir. Voili le germe d'un secud erime. Ces actions videntes ne deriouir passer que je serois hài de mes nijets ; je commencerois è les crisiders. Ce seroil le sujet de nouvelles exécutions, qui deriendroient elle-mêmes le sujet de nouvelles fraveurs.

"Qua si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une houne réputation viendroit me saisir; et, voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir."

Arsace aimoit si fort à conserver les lois et les anciennes coutunes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parce qu'il avoit souvent remarqué que chacun appeloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, et appeluit abus tout ce qui choquoit ses intrêtés;

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choses, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le hien ne devoit couler dans un état que par le canal des lnis; que lo moyen de faire un bien permanent, c'étoit, en faisant le bien, de les suivre; que le moyen de faire un mal permanent, e'étoit, en faisant le mal, de les choouerr:

Qué les devoirs des princes ne consistoient pas moins dans la défense des lois contre les passions des autres que contre leurs propres passions; Que le desir général de rendre les hommes heureux étuit naturel anx princes; mais que ce desir n'aboutissoit à rien s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulières pour y parreuir;

Que, par un graud bonheur, le grand art de réguer demanduit plus de seus que de géuie, plus de desir d'arquérir des lumières que de grandes lumières, plutôt des compoissances praiques que des comoissances abstraites, plutôt un certain discernement pour comocitre les hommes que la chapcité de les former;

Qu'on apprenoit à coanoître les hommes en se communiquant à cux, comme ou apprend toute autre chose; qu'il est très iucommode pour les défants et pour les viers de se cacher toujours; que la plupart des hommes cout une enveloppe; mais qu'elle tient et serre si peu, qu'il est très difficile que quelque côée na vienne à se découvrir.

Arsace ne parloit jamais des affaires qu'il potvoit avoir avec les étrangers; mais il aimoit à ventreteuir de celles de l'intérieur de sou royaume, parce que c'étoit le seul moyen de le bien connoitre, et li-dessen il disoit qu'us bon prince devoit être secret; mais qu'il pouvoit qu'clquefois Pêtre trop.

Il diori qu'il venteir en himmen qu'il étoit qu'il venteir en himmen qu'il étoit que, réfilie hour, réfilie hour, réfilie qu'il aimoit se sujets; que qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets; que ceprodant, si, avec ces helles qualités, il ne réderendant qu'il rest aimoit proteir principes de gouvernement, il rorit airvit à la doce du monde la plus triste, que ses sujets auroient en un bon que, et qu'il las suraient pen jusi de co hombeur, et qu'il las suraient pen jusi de co hombeur, et que ce besu présent de la Porsidence auroit été en quelque soite noutle pour ent.

- Cuiu qui croit trouver le bonbeur sur le trône te trompe, disoit Arsace: on a y a que le bonbeur qu'on y a porté, et souvest même on y risque ce bonbeur que l'on a porté. Si done les diexa, ajoutoit-la, not na sait le cénimandement pour le bonbeur de ceux qui commandent, il faut qu'is l'aint fait pour le bonbeur de ceux qui

obèissent. »

Arsace saroit donner, parre qu'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages na suffisent
pas pour faire uu don à un grand seigenur prêt à
devenir misrable, ou à um miscrable prêt à devenir grand seigneur. Je puis bien eurichir la
pauvreté d'état; mais il m'est impossible d'enripauvreté d'état; mais il m'est impossible d'enri-

chir la pauvreté de luxe. = Arsace étut plus curieux d'eutrer dans les chaumières que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers.

Lå je me ressouviens de ce que mon palais me fait omblier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chaeun qui composent le malbeur général. Je m'instruis de tous ces malbeurs, qui tous ensemble pourroieut former le mien.

- C'est dans ces chaumières que je vois ces objets tristes qui font toijuoirs les délèces de ceux qui peuvent les faire chauger, et qui me font conuoltre que je puis devenir un plus grand prince que je ne le suis. J? vois la joie succéder aux karmes; au lieu que dans mon palais je ne puis gnère voir que les larmes succéder à la ioie. »
- On lui dit un jour que, dans quelques réjouissances publiques, des farceurs avaient chanté ses louauges.
- « Sarez-vous bien, dit-il, paurquoi je permets es es genu-il de ne louer ? Cest talin de me faire mépriser la flatterié, et de la rendre vile à tous les gous de bien. 7 lai un si grand pouvoir, qu'il sers toujunts naturel de chercher à me plaire. Paspera bien que les dieux ne permettout point que la flatterie me plaise jamais. Dour vous, mes mais, dite-nois la vicile; écal la seule chose du monde que jedeire; parce que écal la seule chose du monde que judeire; parce que écal la seule chose du monde qui piese me panaquer.
- Co qui aveil troublé la fin du règne d'Aramén, e'et que dans spiement la voir compinquelques petits peuples voisins, future carre la Miche et la Bartina. In étionis se aillés; il vouble et aveir pour nijets, il les cu pour enemies, et comme in la habrina les montagenes, il reer comme in la habrina les montagenes, il rede se servoient d'eux pour troubler les repunses de se servoient d'eux pour troubler les repunses de sorte que le conquirant avoit la sessença affection les monarques, et que, lorqui-Araes monta un le rête, ces peuple étions etmore pas affectiontrés, mes pour les controls de la companie de la rése, ces peuple étions etmore pas affectionnes. Berealt les Niches les freuer revolter. Araesparda sinsi.
- Je sais que vous sonffrez impatiemment la domination des Baetriens : je u'en suis point surpris. Vous aimez vos anciens rois qui vous ont comblés de bienfaits. C'est à moi à faire en sorte, par ma moderation et par ma juniée, que vous me regardiez comme le vrai successeur de ceux que vous avez tant aimés.
- Il fit veuir les deux chefs les plus dangereux de la révolte, et dit au peuple:
- Je les fais mener devant vous pour que vous les jugiez vous-mêmes.

- Chacun, en les condamnant, chercha à se justifier.
- Connoissez, leur dit-il, le bonheur que vous avez de vivre sous un roi qui n'a point de passion larqu'il punit, et qui n'en met que quand il récompense; qui croit que la gloire de vaiuvre n'est que l'effet du sort, et qu'il ue tieut que de luimêteu celle de pardonuer.
- « Vous vivrez heureux sous mon empire, et vous garderez vos isasges et vos lois. Oubliez que je vous ai vaincus par les armes, et ne le soyez que par mon affection. «

Toute la uation vint rendre grace à Arsace de sa clémence et de la paix. Des vicillards portoient la parole. Le premier parla ainsi:

 Je erois voir ces grands arbres qui font l'ornement de notre coutrée. Tu en es la tige, et nous en sommes les feuilles; elles couvriront les racines des ardeurs du soleil.

Le second lui dit:

- Tu avois à demander aux dieux que nos montagues s'abaissassent pour qu'elles pussent pas nous défendre contre tui. D'ensande-leur sujourd'bui qu'elles s'élèveut jusques aux nues pour qu'elles puissent mieux te défeudre contre tes ennemis. »

Le troisième dit ensuite :

« Regarde le fleuve qui traverse notre contrée; là où il est impétueux et rapide, après avoir tout renversé, il se dissipe et se divise au point que les femmes le traversent à pied. Mais à tu le regardes dans les lieux où il est doux et tranquille, il grossit lentenent ses caux, il est respecté des nations, et il arrête les armées.»

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fidéles suiets de la Bactriane.

- Cependant le roi de Médie apprit qu'Arsaca régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du roi d'Hircanie.
- Joignez-vous à moi, îni écrivit-il, poursuivons une vengeance commune. Le ciel vous destinoit la reine de Bactriane; un de mes sujets vous l'a ravie : venez la conquérir.

Le roi d'Hircanie lui fit cette réponse :

- Je serois aujourd'hui en servitude chez les Bactriens, si je n'avnis trouvé des ennemis graéres. Je rends graces au ciel de ce qu'il a vuoluque mon règne commençit par des malheurs. L'adversité est natre mére; la prosperité n'est que nôtre marâtre. Yous me proposez des querdles qui ne sont pas cellede ser soit. Laisons jouir le roi et la reine de Bactriane du bonheur de se phiaire et de s'inimer.

FIN D'ARSACE ET ISMÉRIE.

ÉBAUCHE

L'ÉLOGE HISTORIQUE

DU MARÉCHAL DE BERWICK.

It. maquit le a: d'audit 167n; il étoit fils de Jacques, due d'Yurk, depuis rui d'Angleterre, et de la demaiselle Arabella Churchill; et tielle fut l'étoile de cette maison de Churchill, qu'îl en sortii deux hummes dant l'un, dans le même temps, fut destiné à ébrauler, et l'autre à souteuir les deux plus grandes monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans, il fut envoyé en France pour y faire ses études et ses exercices. Le duc d'Yark étant parvenu à la couronne le 6 février 1685, il l'envoya l'année suivante en Hangrie; il se trouva au siège de Bude.

II alla passer l'hisre ru Angleterre, et le roi le créa duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongric, où l'empereur lui donna une cammission de colosel pour commander le régiment de cuirassiers de Tauff. Il fit la campagned e 1637, où le duc de Lorraioe remporta la victoire de Mahatz; et à son retura à Vienue, l'empereur le fit sergent cipérai de basilié.

Ainsi c'est sous le grand due de Lorraine que le duc de Berwick cummença à se former; et, depuis, sa vie fut en quelque façon toute mili-

Il revint en Angleterre, et le roi lui donna le gouvernement de Portsmouth et de la province de Southampton. Il avoit déja un régiment d'infanterie: on lui danna encore le régiment des gardes à cheral du comte d'Oxfard. Ainsi, à l'ago de dix-sept aux, il se trouva dans cette situation si flatteuse paur un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la glaire tout ouvert, et la possibilité de faire de grandes chuses.

En 1688 la révolution d'Angleterre arriva : et, dans ce cercle de malheurs qui environnérent le roi tuut-à-coup, le duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandnient la plus grande confiance. Le roi ayant jeté les yenz sur lui pour rassembler l'armée, ce fut une des trahisoos des ministres de lui en envoyer les ordres trop tard. afin qu'un autre put emmeuer l'armée an prince d'Orange. Le hasard lui fit rencoutrer quatre régiments qu'nn avoit voulu meuer au priuce d'Orange, et qu'il rameua à son poste. Il n'y eut point de monvements qu'il ne se donnât pour sauver Partsmonth, hloqué par mer et par terre, sans autres provisions que ce que les ennemis loi fournissoient chaque juur, et que le roi lui ordonna de rendre, Le roi ayant pris le parti de se sauver en France, il fat du nombre des cinq personnes à qui il se confia, et qui le suivirent; et des que le roi fut déharqué, il l'envoya à Versailles nour

demander un asile. Il avnit à peine dix-huit ans. Presque toute l'Irlande ayant resté fidèle au roi Jacques, ce prince y passa au mois de mars 1689; et l'ou vit une malheureuse guerre où la valeur ne manqua jamais, et la conduite toujours. Ou peut dire de cette gnerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jonr et comme l'affaire eapitale de l'Angleterre; et en France, comme une guerre d'affection particulière et de hienséance. Les Anglais, qui ne voulnient point avnir de guerre civile chez eus, assommérent l'Irlande. Il paroit même que les officiers françois qu'un y envoya pensèrent comme ceux qui les y envayuient : ils n'eurent que trois chases dans la tête, d'arriver, de se battre, et de s'en retnumer. Le temps a fait vair que les Anglois avoient mieux pensé que nnus.

Le duc de Berwick se distingua dans quelques occasions particulières, et fut fait lieutenant-gé-

Mylard Tyrconel, ayant passé en France en figo, laissa le commandement giráral du royaume au duc de Bewick. Il n'avuit que vingt ans, et as conduite fit vair qu'il étoit l'homme de son sircée à qui le ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataile de la Boyne avoit abattu les forces tirándoises; le roi Giillaume avuit levé le siége de Limerick, et citoi tretuuré de Angleterre: mais on n'en était. guere mieux. Mylord Churchill (1) débarqua toutà-coup en Irlande avec buit mille hommes. Il falloit en même temps readre ses preyès moins rapides, rétablir l'armée, dissiper les factions, réusir les esprits des Irlandois : le duc de Berwick fit tout cela.

En 169; le due de Tyreonel étant cerceu en Hande le hote de Berwick repasse en France, et suivit Louis XIV, comme volontaire, an siège de Mons. Il fit dans la mône qualité la campagne de 1695, sous le marcèchal de Laucambourg, et se trouva à la bataille de Steinkerque. Il fint fait lieutemoté, géorda en France l'aunce saivante, et il a equit beuccop d'houncec à le bataille de Nervinde, et il fit prix.

Les cheen qoi se dirent dans le monde à l'occasion de sa peise m'ent pu aveir été imaginées que pac des geus qui avoient la phis haute opinion desa fermeté et de son courage. Il contiona de servir en Flunder soux M. de Luxemboorg, et ensuite soos M. le maréchal de Villeroi.

En sigh, il fat europé secrément en aujoutere pour conférere des seigneus agains qui ouveient résult de réabilé le ris. Il aveit un ouveient résult de réabilé le ris. Il aveit un ouveient résult de réabilé le ris. Il aveit un ouveient résult de la comme de la comme de la comme de mière con seigneus à agir contre le bon seu. Il perit qu'il y aveit une conjunction formée contre part qu'il y aveit une conjunction formée contre à personne de noi forme de la couloit de personne de noi forme de la couloit de souvienne de his moir en difere par le homme l'es voir recents nue me certain air de famille, et une t-out par la longueur de seu degit; que par out recents nue me certain air de famille, et une t-out par la longueur de seu degit; que par out recents nue me certain air de famille, et une t-out par la longueur de seu degit; que par outer tempe de la comme de la conférence.

Le due de Berwick perdit sa première femme au mois de juin 1698. Il l'avoit éponsée en 1695. Elle étoit fille du comte de Clauricard. Il en eut un fils qui naquit le 21 d'octobre 1606.

En 1699 il fit un voyage en Italie, et à son retorr il épousa mademoiselle de Buikeley, fille de madame de Bulkeley, dame d'honneur de la reine d'Augleterre, et de M. de Bolkeley, frère de milord Bolkeley.

Après la mort de Charles II, roi d'Esparoc, le roi Jacques ecvoya à Rome le dinc de Breche, pour complimenter le pape sur son élection, et lui officie sa personne pour comanader l'armés que la France le pressoit de lever pour maintenir la neutralité en l'allei; et la couc de Saint-Germain affirit d'envayer des troupes irlaudoires,

Le pape juges la besogne un peu trop forte pour lui, et le duc de Berwick s'en resint.

En 1701 il perdit le roi son père; et en 1702 il servit en Flandce sons le duc de Bourgogoe et le maréchal de Boufflers. En 1703, an retouc de la campagne, il se fit naturaliser François, du consentement de la cour de Saint-Germaiu.

En 1704 le roi l'enveya en Espagne avec dixhuit bataillons et dix-neuf escadrous qu'il devoit commander; et à son arrivée, le coi d'Espagne le déclara capitaine-général de ses armées, et le fit couvrir.

cetavir. La cont d'Espagne rissi infestie par l'attrigue. Le gouvrement alloit tes mai, pare que tout le moule toutai genere per tout te moule toutai genereur. Tout dépéraireit en trensveries, et un des principant artirées de raismission était de le relation. Tous la present soit de la comment de la comment de la comment de l'attribut moignement au morre des affaires. La regrada les aintéries particuliers que ensune des niches particuliers; il se preus ni il marlem, ni au goût de la crise, ni au prechant du rai; il ne preus qu'il la mourarbie.

Le due de Bernick est urdes de travaillec au reuvoi de medame des Urisins. Le roi loi écrisit; -Dites au roi men petit fils qu'il me doit cette complaisance. Servez-vous de toutes les raisons que vous pourre inaugière pane le persunder; mais ue lui dites pas que je l'abandonnerai, car il me le coviroit junais. Le coi d'Espague consentit au reuvoi.

Cette aunée 1764 le duc de Berwirk sauva. l'Espagne, il empécha l'armée portugaise d'aller à Madrid. Son acmée était plus foible des deux. tiers; les erdres de la coue veueient comp suc comp de se retirec et de me rien Inscardec. Le due de Berwick qui vit l'Espagne peedue, vil olicissoit, hasarda sans cesse et disputa tout. L'acmée portugaise se cetica; M. le duc de Berwick en tit de même. A la fin de la campagne, le doe de Berwick recut ordre de retenruer en France, C'était une intriguede ceur; etiléprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la cour est le plus grand service que l'en puisse reudre à la ceuc, sans quoi toutes les œuvees, pour me servir du langage des théolociens, ne sont que des œuvres mortes.

logieus, qu sont que des envives mottes. En 1705 le due de Becwick fut enveyé commander en Laugurdoc; cette même anuée il fit le sièce de Nice, et la poit.

En 1706 il fut fait marechal de France, et fut envoye en Espagne pour commander l'acmée contre le Portugal. Le roi d'Espague aveit leve le aiége de Barcelone , et avoit été obligé de repasser par la France et de rentrer en Espagne par la

J'ai dit on'avant de quitter l'Espacue, la première fois qu'il y servit, il l'avoit sauvée; il la sauva encore cette fois-ci. Je passe rapidement sur les choses que l'histoire est chargée de raconter; je dirai seulement que tout étoit perdu an commencement de la campagne, et que tout étoit sauvé à la fin. On peut voir, dans les lettres de madame de Maintenon à la princesse des Ursins, ce que l'on pensoit pour lors dans les deux cours. On formoit des souhaits, et on n'avoit pas même d'espérances, M, le maréchal de Berwick vouloit que la reine se retirât à son armée; des conseils timides l'en avoient empêchée. On vaukit qu'elle se retirât à Pampelune, M. le marechal de Berwick fit vair que, ai l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Castillans se croiroient abandonnés. La reine se retira donc à Burgos avec les conscils, et le roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid : et le marechal par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vider la Castille aux ennemis, et rencogna lenr armée dans le royaume de Valence et d'Aragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un pasteur conduit des tronpeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui qu'aucune de relles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonaiers; et par cette campagne il prépara la seconde, plus célébre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du royaume de Valence, de l'Aragon, et la prise de Lérida.

de Valence, de l'Aragon, el la prise de Lérida. Ce fat en cette année 100 que le roi d'Expagne donna au marèchal de Berwirk les villes de Liria et de Xerica, avec la grandesse de la première classe; e qui lui provens un établissement plas grand encore pour son fils da premier lit, par le onariage avec dana Catharian de Portugal, héritière de la maison de Veraguas. M. le ma-

par le ouarage avec dona Catharius de Portugal, héritière de la maison de Vernguas. M. le maréchal lui cèda tout ce qu'il avoit en Espagne. Dans le même temps Louis XIV lui donna le gouvernemeut du Limousin, de son propre et pur mouvement, saus qu'il le lui côt demandé.

Il faut que je parle de M. le duc d'Orléans; et je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce que je dirai se peut servir qu'à combler de gloire l'un et l'autre.

M. le duc d'Orléans viut pour commander l'armée. Sa mauvaise destinée lui fit croire qu'il auroit le temps de passer par Madrid. M. le maréchal de Berwick lui cuvoya courrier sur courrier pour lui dire qu'il sereit bienté furcé à livres à bathlie; M le doc d'Oriens e mir en cheniu, vola, ctalurira pas. Il y est aucs de courtinas qui voluntes pressude à ce prince que le marrival de Bersioù avoit été ravi defonser le bathlie man liui, et de leir en rai de gloire e unis M, le duc d'Oriens consoinoit qu'il avoit un justice à router, et d'est une chose qu'il invoit très bien fairer il ne se plaiguit que de son unit me de le conservation de la conserva-

malheur. M. le due d'Orléans, désespéré, désolé de retuurner sans avoir rien fait, propose le siège de Lérida. M. le maréchal de Beswirk, qui n'en étoit point du tout d'avis, exposa à M. le due d'Orléaus ses raisons avec force; il proposa même de consulter la cont. Le siège de Lérida fut résolu. Des ce moment M. le duc de Berwick ne vit plus d'obstacles: il savoit que, si la prodeuce est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris, Peut-être que s'il eut lui-même resolu ce siège, il anroit moins craint de le lever. M. le due d'Orleans finit la campagne avec gloire. Et ce qui auroit infailliblement brouille deux hommes communsue fit qu'unir ces deux-ci; et je me souviens d'avoir entendu dire au maréchal que l'urigine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le due d'Urléans, étoit la campagne de 1707.

En 1:08, M. le maréchal de Berwick, d'abord destioé à commander l'armée du Dauphine, fut envoyé sur le Rhin pour commander sous l'électeur de Bavière. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillard, dont l'incapacité consistoit sur-tout à ne point compoltre son incapacité. Le prince Eugene avant quitté l'Allemagne pour aller eu Flandre, M. le maréchal de Berwick I'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siège de Lille; et pour lors M, le maréchal de Berwick joiguit son armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles sans nombre pour nons faire perdre Lille, M. le duc de Veudôme étoit irrité coutre M, le suréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de servir sous lui. Depuis ce temps aucun avis de M. le marichal de Berwick ne fut accepté par M. le dne de Vendôme, et sou ame, si grande d'ailleurs, ne conserva plus qu'un ressentiment vif de l'espèce d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le due de Bourgogne et le roi, toujours partages entre des propositions contradictoires, ne savoient prendre d'autre parti que de déférer au sentiment de M. de Vendome. Il fallut que le roi envoyát à l'armée, pour coucilier les généraux, un ministre qui n'avoit point d'veux ; il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir souffrir le bien lorsqu'il est fait par des gens que I'on n'aime pas, infestat pendant toute cette campagne le cœur et l'esprit de M. le due de Vendome : il fallut qu'un lieutenant-général cut assez de faveur ala cour pour ponvoir faire à l'armée deux sottises l'une après l'autre, qui seront mémorables dans tous les temps, sa défaite et sa capitulation ; il fallat que le siège de Bruxelles ent été rejeté d'abord, et qu'il eut été entrepris depuis ; que l'on résolut de garder en même temps l'Escant et le canal, c'est à dire de ne garder rien. Enfin le procès entre ces deux grands hommes existe : les lettres écrites par le roi , par M, le duc de Bourgogoe, par M, le due de Vendôme, par M. le due de Berwick, par M. de Chamillard existent aussi : on verra qui des deux manqua de saug-froid, et j'oserois pent-être même dire de raison. A Dien ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le duc de Vendôme! si M. le maréchal de Berwick revenoit au monde, il eu seroit fâchê. Mais je dirai dans cette occasion ce qu'Homère dit de Glaucus : - Juniter ôta la prudeuce à Glaucus, et il changes un buuclier d'or contre nu bouclier d'airain. - Ce bouelier d'or, M. de Vendûme avant cette campagne l'avoit toujours conservé, et il le

retrouse depuis.

En 1990, M. en marichal de Berwirk fet envoyé par ceuvrir les foutilires de la Provene
e de Dupphinie r'eu de projecte de la foutilires, qui
affannel tout, est été déplace, à l'ay avoit ai agont, ni provission de gener et de lourler; il fit
al bêre, qu'il en trous. Je me souvieus de lai
ai bêre, qu'il en trous. Je me souvieus de lai
ai bêre, qu'il en trous. Je me souvieus de lai
aveir ouil dere que dans a décresse il entes auxendress d'agent qui al sini et Lyon au trèssparis et il desait à M. et Augervillers, qui évait
les aureines nérité une deux qu'ou leur litter par
les des de la comme de la contraction de

M. be marchal de Berwit, imagina un plan de défense tal, qu'il résit impossible de prierirer em France de quedque côté pue ce fits, parc qu'il résit interes de savoir était ablighé de faire l'arc. Je me sousieux qu'étant en tempela donnoires cetteraison comme les ayant toujours emphéhis de périerre ne France; ils faisoires l'étaits de prierre ne France; ils faisoient l'étage du marchal de Berwick, et je ne le savoir pas.

M. le maréchal de Berwick, par ee plan de défense, se trouva en état de n'avoir besoin que d'une petite armée, et d'envoyer au roi vingt bataillons : e'étoit un grand présent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la sottise à moi de juger de sa capacité pour la guerre, c'est-à-dire pour une chose que je ne puis entendre. Cependaut s'il m'étoit permis de me hasarder, le dirois que, comme chaque grand homme, ontre sa capacité générale, a encore un talent particulier dans lequel il exeelle, et qui fait sa vertu distinctive; je dirois que le talent partieulier de M. le maréebal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, et de bien counciltre toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentit ses forces à cet égard : je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus sonbaitée, e'étoit d'avoir une honne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht eu 1713. Le roi mournt le 1" de septembre 1715 : M. le due d'Orléaus fut régent du royaume. M. le maréchal de Berwick fut covoré commander en Guienne. Me permettra-ton de dire que ce fut un grand bonhear pour moi, puisque c'est là où je l'ai connui?

Les trasseries du cardinal Alberoni firent aultre la guerre que M. le marchal de Berwick fit sur les froutières d'Epagne. Le ministère ayant changé par la mort de M. le due d'Orleans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partage son temps entre la courr, Paris, et sa maison de Fitz-James. Cela me donuera lien de parler de l'homme privè, et de donner, le plus courtement que je pourrais, son exarcters.

Il n'a guère obteun de grares sur lesquelles il n'ait été prévenn. Quaud il s'agissoit de ses intétes, if faloit tout lui dires. Son air froid, un peu sec, et même quedquefois un pros severe, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu deplacé daus notre nation, si les grandes ames et le mérite personnel avoient un pays.

Il ne avoit jamais dire de ces choses qu'on appelle de joiles choses. Il deits arrout exempt de res lattes aan nombre que commettent conincidentent exten qu'isiment troy ens «nême». Il premoit presque tonjours son parti de luinimes ; s'il n'avoit pas trop home opinion de lui, il n'avoit pas non plus de médiance; il se repridict se connoisoit, avec le unéme bon seus qu'il voyoit toutre les autres chores... Jamais personne n'a su mient ècher les sectes, ou, si j'oue me servit de ce terme, les pièges des vertus; patemple, il ainoit le secchisatiques il s'accom-

modoit assez de la modestie de leur état; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverne, sur-tout s'ils passoicot dans la muindre chose la ligne de leurs devoirs: il exigeoit plus d'eux qu'ils n'auroient exigé de lui... Il étoit impossible de le voir et de ne pas aimer la sertu, tant on voyoit de tranquillité et de félicité dans son ame, sur tont quand on la comparuit aux passions qui agitoient ses semblables... J'ai vu de loin, dans les livres de Plutarque, ce qu'étoient les graods hommes ; i'ai vu en lui de plus pres ce qu'ils soot. Je ne connois que sa vie privée : je o'ai point vu le béros, mais l'homme dout le héros est parti... Il aimoit ses amis : sa manière étoit de rendre des services sans vous rien dire; c'étoit une maio invisible qui vous servoit... Il avoit un grand funds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces lois de l'évangile qui coûtent le plus aux gens du moode: entin jamais homme n'a tant pratiqué la religion. et n'en a si peu parlé... Il oe disoit jamais de mal de personne : aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ue crovoit pas dignes d'être loues... Il haissoit ees disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, oe sont que des disputes personnelles. Les malheurs du roi son père lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes lorsqu'on a trop de crédulité pour les geus même dont le caractère est le plus respectable... Lorsqu'il fut nommé commandant eu Guienne, la réputation de sou sérieux nous effrava; mais à neine y futil arrivé, qu'il y fut aime de tout le monde; et il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées...

Persone nă donne un pine grand excepțe de miești self noi difer de l'argent. Il avoit un modestir dans tuntes se dispense qui armă de le render îni să no niec, cer îl ar dejernoit en armate chose fi indec esprendui îl ciut tom prime armate în înterite. Îl dispense îl sensem, Danses commandentes, tunte le afinile angătire ou iriandentes, tunte le afinile angătire ou iriandente și antivat armate armate de derit de citardadire chara în a cei est suspetite de cei a sinciparite de la citardadire chara în citardadire cata în citardadire chara în citardadi

Il n'étoit poiet du combre de ceux qui lantôt se plaiguent des auteurs d'une disgrace, totôt cherrheut à les fatter; il alloit à cetui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les seotiments de son oceur, après quoi il ce disoit rien... Jamin rien h's miest représenté est état où fen ani que se trouve la France à la mort de fen ani que se trouve la France à la mort de M. de Tireruse. Je nes souvirms du moment où orte nouvelle arriva le construención ful générale. Tous deux lh avoient laisoù des descrissionrerrompars; tous les deux ses arrives en peril ; tous les deux ficirent d'one mort qui intérreuse plus que les mortes communes; lous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à statrodrix, et que fon aime à représter.

Il laissa une femme teodre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, et des enfants qui par leur vertu font mieux que moi l'éloge de leur nère.

M. le marichal de Berwis A écrit seu mémoir; et, à cet eigend, ce que j'il dis dans l'Espris des Luis vars la réalisse d'Estamon, je puis le redie cit : Cet un bose morevas de l'assiquité que la relation d'Hannon: le même hocume qui a recivaté a érait. Il ne met avenue contentation dans ses récits: les grands capitaines écriteat des recivates à érait. Il ne met avenue qu'ils sont du leurs actions avec simplétie, purer qu'ils sont du qu'ils out d'air que de ce qu'ils out d'air que d'air qu'il q

Les grands hommes sont plus nomis que les autres à un examer o june sur le luc vec coduite: a unitres à un examer o june sur le luc vec coduite: checu aime à les appeter devant son petit tri-lumal. Les soldate comissa se finicieri-lui pas de sanglante railleries sottour du char de la victoirre. Ils croyoient trainophe endure des trimpalteurs. Mais érat une helle chose pour le marchal de Berrick, que les deux objections qu'on lai a faires ne soient uniquement foudères que sur son amour pour sex deveirs.

L'objection qu'on lui a faite de ce qu'il o'avoit pas été de l'expédition d'Écosse en 1715, n'est fondée que sur ce qu'on veut tuujours regarder le maréchal de Berwick comme no homme sans patrie, et qu'un ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'il étoit François, Devenu François du consentement de ses premiers maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, et eusuite eeux du régent de Fraoce. Il fallut faire taire son cœur, et suivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui ; il vit qu'il o'étoit plus question de se déterminer sur ce qui étoit le hieu convenable, mais sur ce qui étoit le bien nécessaire : il aut qu'il seroit jugé, il méprisa les jugementa injustes ; ni la faveur pountaire, ni la maoiere de penser de ceux qui pensent pen, ne le déterminérent.

Les anciens qui out traité des devoirs oe trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il qu'on est obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rieu dans le monde de plus respectable qu'un prince malheureux. Dépouillons la question : elle consiste à savuir si le prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeler. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'est que la patrie n'abandonne jamais: mais cela même n'étoit pas le cas: il étoit proscrit par sa patrie lorsqu'il se fit naturaliser. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par lesquelles l'Europe a parté, décidoient la question, et lui déclaroient qu'il étoit François et soumis aux lois de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de son système politique. Quelle contradiction, si un pair du royaume, un maréchal de France, un gouverneur de province, avoit dé-ohéi à la défense de sortir du royaume, c'est-à-dire avoit désobéi réellement, pour paroltre, aux yeux des Anglois seuls, n'avoir pas desobéi! En effet, le maréchal de Berwick étoit, par ses dignités mêmes, dans des circoustauces partienlières; et on ne pouvoit guére distinguer sa présence en Écosse d'avec une déclaration de guerre svec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il u'étoit puint de son intérêt que cette guerre se fit; qu'il en résulteroit une guerre qui embraseroit toute l'Europe. Comment pouvoit ll'preudre sur lui le poids immense d'une démarche pareille? on peut dire même que, s'il n'eût consulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir que le rétablissement de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre? On sait combien il aimoit ses enfants. Quelles délices pour son cœur, s'il avoit pu prévoir un troisième établissement en Angle-

suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des matières qu'on ne traite jamais que lors-

S'il avoit été consulté pour l'entreprise même dans les circonstance d'alors, à l'inén auroit pa été d'avis: il cropoit que ces sortes d'entreprises étoient de la nature de toutes les autres, qui doisent étie réglées par la pruduvec, et qu'en ce cas une nitreprise amaquée a deux sortes de mauvais succès; le malheur présent, et une plas grande difficulté pour entreprendre de réussir à l'avenir.

PENSÉES DIVERSES *.

Mon fils, vous ètes assez heureux pour n'avoir ni à rougir ni à vous evorgueillir de votre naissance: la mienue est tellement proportionuée à ma fortune, que je serois fâché que l'une on l'autre fussent plus graudes.

Vnus serez homme de robe ou d'épée. Comme vous devez readre compte de votre étal, c'est à vous de le choisir : dans la robe, vous trouverez plus d'indépeudance; dans le parti de l'épée, de plus grandes espérances.

Il vous est permis de souhaiter de monter à des postes plus éminents, parce qu'il est permis à chaque citoven de soubaiter d'être en état de rendre de plus grands services à sa patrie : d'ailleurs une puble ambition est un sentiment utile à la société lorsqu'il se dirige bien. Comme le monde physique ne subsiste que parce que chaque partie de la matiere tend à s'éloigner du centre, aussi le monde politique se soutient-il par le desir intérieur et inquiet que chacun a de sortir du lieu où il est placé. C'est en vain qu'une morale austère veut effacer les traits que le plus grand des ouvriers a gravés dons nos ames : c'est à la morale qui veut travailler sur le cœur de l'homme, à régler ses sentiments, et non pas à les détruire. Nos auteurs moraux sont presque tous outrés : ils parlent à l'entendement, et non pas à cette ame

PORTRAIT DE MONTESQUIEU,

PAR LUC-MRMD.

- "-Une personne de ma connoissance disoit :

 « Je vais faire une assez sotte chose, e'est mou
- portrait : je me connois assez bien. »

 —Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore
 moins d'ennui.
- "Il as das pas confonire con Fondes avec un petit establishibilità (Edita de Mercenier, qui perit establishibilità (Edita de Mercenier, qui perit establishibilità (Edita de Mercenier, qui perit que pourçe un penetre un de l'establishi de

(*) Hous Ins trees fait percities d'un entrisque.

- Ma machine est si heureusement construite, que je suis frappé par tous les objets assez vivement pour qu'ils puissent me donuer du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me douner de la

peine.

— J'ai l'ambition qu'il faut pour me faire preudre part aux choses de cette vie; je n'ai point celle qui pourfoit me faire trouver du dégoût

dans le poste où la nature m'a mis.

— Lorsque je jeoûte un plaisir, je suis affecté; et je suis toujours étonné de l'avoir recherché avec tant d'indifférence.

*—J'ai étédans ma jeunesse asser heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai eru qui m'aimoient; dès que j'ai cessé de le croire, je m'en suis détaché soudain.

*— L'étude a été pour moi le souverain reméde contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

— Je m'éveille le matin avec une joie secréte de voir la lumière; je vois la lumière avec une espéce de ravissement; et tout le reste du jour je suis conteut. Je passe la unit sans m'éveiller; et le soir, quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empéche de faire des réflexions.

— Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit: car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé; très-souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule.

dicule.

—Je ne hais pas de me divertir en moi-nueme des hommes que je vois, sauf à eux à me prendre à leur tour pour ce qu'ils venlent.

*— J'ai eu d'abord pour la plupart des grands une crainte pisérile; des que j'ai eu fait connoissance, j'ai passé presque sans milieu jusqu'au mépris.

 Jai assez aimé à dire aux femmes des fadeurs, et à leur rendre des services qui coûtent di non.

"— J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on appelle la gloire; j'ai toujours senti une joie serrète lorsqu'on a fait quelque reglement qui alloit au bien commun.

*— Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortuoe, et j'aurois sonhaité qu'ils fussent dans un etat florissant.

 J'ai eru trouver de l'esprit à des gens qui passoient pour n'eu point avoir,
 Je n'ai pas été fâché de passer pour dis-

trait; cela m'a fait hasarder hien des negligences qui m'auroient embarrassé. *-- J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire aveç mon esprit de tous les jours.

— Dans les conversations et à table, j'as toujours été ravi de tronver uu homme qui voulût preudre la peine de hriller: on homme de cette espèce présente toujours le flanc, et tous les autres sont sous le bouelier.

Rien ne m'amuse plus que de voir un conteur ennuyeux faire une histoire eirconstanciée sans quartier: je ne suis pas attentif à l'his-

toire, mais à la manière de la faire.

*— Pour la plupart des gens, j'aime mieux les approuver que de les éconter.

Je n'ai jamais voulu souffrir qu'an homme d'esprit s'avisát de me railler deux fois de suite.

— J'ai assez aime ma famille pour faire ce qui alloit au bien dans les choses essentielles; mais je me suis affranchi des menus détails.

 Quuique mon nom ne soit ni bon ni mauvais, n'ayant guère que deux ceut cinquante ans de noblesse prouvée, cependant j'y suis attaché, et je serois homme à faire des substitutions (1).

*-- Quand je me fie à quelqu'un, je le fais sans réserve; mais je me fie à très peu de person-

"— Ce qui m's toujours domé une suez mususie opinion de moi, c'et qu'il y a fort pou d'états dans la ripublique avquels J'eusse cit véritablement propre, Quonta nom neitre de prisident, j'ài le ceur tres droit : je compreusoi saver les quetions en clie-a-mèmen sinai quant la procédure, je o's entendois rien. Je m'y sois pourtant spelique; mais ce qui n'en dépotioi le plus, c'est que je voyuis des bêtes le même talent qui me front, pour aissi dire.

me mytur, publi anna une:

— Ma machine est tellement composire, que
jú bessin de ne recoeilir dans toutes les maticnomies de la composition de la quincian récessorie de la composition de la quincame trece n'est récellée.

Il résulte de la quincame trece n'est récellée au des la composition de la quincame trece n'est récellée, quant aux conversations de raisonnement où les sujets sont toujours coupés et recoupés, je m'en tire assez bien.

*— Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri.

· ... Je suis amoureux de l'amitié.

"— Je pardonne aisément, par la raison que je ne suis pas baineux; il me semble que la haine est douloureuse. Lorsque quelqu'uu a voulu se réconcilier avec moi, j'ai senti ma vanité flattee, et j'ai resse de regarder comme ennemi un homme

^{*} Il Pa fact. / Note do managest)

- "— Dass met terres, avec met vassaux, je n'ai jamnis vonlu que fon m'airit aur le compte de quelqu'un. Quand on m'a dit: «Si vous saviez les discours qui ont été tens!...— Je ne veux pas les avoir, « aije répondu. Si ce qu'on vouloir rapportef étoit faux, je ne voulois pas courir le risque de le croire; si étoit vria, je ne voulois pas prendre la peine de bair un faquin.
- A l'âge de trente-cinq ans j'aimois eocore,
 Il m'est aussi impossible d'aller chez quelqu'un dans des vues d'intérêt, qu'il m'est impostible de reuter dans les airs.
- sible de rester dans les airs.

 "— Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé
 comme si je ne pouvuis souffrir la retraite; quand
 j'ai été dans mes terres, je n'ai plus songé au
- *— Quand je vois un homme de mérite, je ne le décompose jamais; un homme médiocre qui a quelques bonnes qualités, je le décompose.

monde.

- *— Je suis, je crois, le seul homme qui sie potation de ble eprit. Ceux qui m'ent connu savent que, dans mes couverations, je ne cherchois pas trop à le parolire, et que j'avois assez le talent de prendre la hague de eeux avec lesquels je vivois.
- -J'ai eu le malheur de me dégoûter très sonvent des gens dont j'avois le plus desiré la hienveillance.
- Pour mes amis, à l'exception d'un senl, je les ai tous conservés. — Avec mes enfauts, i'ai vécu comme avec mes
- amis.

 "J'ai en pour principe de ne jamais faire par autrui ce que je pouvois par moi-même: c'est ce qui m'a porté à faire ma fortane par les moyens que j'avois dans mes mains, la modératio et la frugalité, et non par des moyens étrangers, toujours bas ou lipistes.
- "— Quand on s'est atteudu que je brillerois dans une couversation, je ne l'ai jamais fait : j'ai-o mois mieux avoir un homme d'esprit pour m'appuyer, que des sots pour m'appronver.
- Il n'y a point de gens que j'aie plus méprisés que les petits heaux esprits, et les grands qui sont sans probité.

 Jen'ai jamais été tenté de faire un couplet
- de chanson contre qui que ce soit. J'ai fait en ma vie hien des sottises, et jamais de méchancetès. — Je n'ai point paru dépenser, mais je n'ai
- jamais été avare; et je ne sache pas de chose assez peu difficile pour que je l'eusse faite pour gagner de l'argent.

- *— Ce qui m'a toujours heaucoup nui, c'est que j'ai toujours méprisé ceux que je u'estimois nas.
- —Je n'ai pas laissé, je crois, d'augmenter mon hien; j'ai fait de grandes améliorations à mes terrea: mais je sentuis que c'étoit plutôt pour une certaine idée d'habiteté que cela me donnoit, que pour l'idée de devenir plus riche.
- En eutrant dans le monde, on m'annonge comme un homme d'eppit, ej le regius in secueil di sasce favorable des gens en place : mais lorsqui sasce favorable des gens en place : mais lorsqui per le succiée da Lettera persanse i jeus pent-étre ten per le succiée da Lettera persanse i jeus pent-étre de prouvé que c'entire de la part du public, reclé des gens en place se réfosidit j'eusqu'si mile déposits. Compplace se réfosidit j'eusqu'si mile déposits. Compplace se réfosidit j'eusqu'si mile déposits. Complace qu'untérieurement blacés de la réputation d'un homme cedeine, c'est pour s'en vengre qu'illé l'humilient, et qu'illé aut soinéme mairier besiscoup d'étoges pour supporter patiennent l'étoge d'autris.
- —Ie ne sache pas encore avoir dépensé quatre louis par air, si fait une visite par intérét. Dans ce que j'entreprocois, je n'employosis que la prudence commune, et j'agissois moins pour ne pas manquer les sifaires que pour ne pas manquer aux aflaires.
- —Je ne me consolerois point de n'avoir pas fait fortune, si j'étois né en Angleterre; je ne suis point fâché de ne l'avoir pas faite en France.
- I 'a souse que j'ui trop de vanile jours semhaire que neue calinta fasesta mi pour me grandfortune ce no servit qu'i force de racis ou qu'i lopourcier in soutieni i d'aire de moi; ils arreites luesoin de toute leur verte pour m'avoir, il respetivement. Je pair ceire qu'il las le éclerativele pas de leurs d'aire qu'il la le éclerativele pas de leurs d'aire, c'il évait à leurs, Je servis l'Andoppenent éternel de la flatterie, et je les nettrisé data l'emtres de la flatterie, et je les nettrisé data l'emlaria s'il évait à l'emp pour un mémoire servis incommole, et mon ombre malbureuses tourmentreels aux neces les vivants.
- La timidité a été te fién de toute ma vier les senhois docuerri junqu'à mes organes, fier ma langue, mettre nu mange sur mes pencées, d'emper mes expressions. J'étois moits sujet à ces abattements devant des pros d'exprit que devant des nots : éet que l'opérit qui l'aut metten-droient, cela me domonit de la confiance. Dans les corcasions, mon aprit, comme s'il avoit fait un effert, s'en tiroit avec bien. Étant à Luxemburg dans la salle ou d'instit l'empereur, le prime Kinski me dit : "Vous, monsieur, qui vence de France, vous étes himi choms de vuir

l'empereur si mal logé. - Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas fâché de voir un pays on les sujets sont mienx logés que le maître. « Étant en Piémont, le coi Victor me dit : « Monsieur, vons êtes parent de M. l'abbé de Montesquien, que j'ai va ici avec M. l'abbé d'Estrades? - Sire, lui dis-je, votre majesté est comme César, qui p'avoit jamais onblié aucun nom... - Je dinois en Angleterre chez le duc de Richemond : le gentilhomme ordinaire La Boine, qui étoit un fat, quoiqu'envoyé de France en Angleterre, sontint que l'Angleterre n'étoit pas plus grande que la Guienne. Je tançai mon euvoyé. Le soir ; la reine me dit : - Je sais que vous nons avez défendus contre volre M. de La Boine.-Madame, je n'ai pn m'imaginer qu'un pays où vous règnez ne fût pas on grand pays. .

- J'ai la maladie de faire des livres, et d'en être honteux quand je les ai faits.

être honteux quand je les ai faits.

— Je n'ai pas aimé à faire ma fortune par le moyen de la cour; j'ai songé à la faire en faisant taloir mes terres, et à tenir tonte ma fortune immédialement de la main des dieux.

*—N...., qui avoit de certaines fins, me fat entendre qu'on me douneroit une pension; je dis que o'avant point fait de bassesses, je n'avois pas besoin d'être consolé par des graces.

— Je sui un losa citoyen, unis, dans quelque syst que i fanea n'e ja Franto iét tod tod enden. Je suis un had citoyen, parce que ja insujua- téd consette d'étate à la pais, que j' à la injunier sappement ma fertune, que je ai ja junia troug à cliu, ai cavic celle de santer. Je suis un bou n'etye, parce que j'alian le gouvernement oil prissis à la cavic celle de santer. Je suis un bou n'etye, parce que j'alian le gouvernement oil prissis à la ferrandre, que que je s'en situate d'autre faveur que ce lians inevintuelle que je p'et prissis en l'extra de l'autre que ce lians inevitamble que je p'et prissis en l'estra de l'autre que ce lians inevitamble que je p'et prissis d'autre d'autre que ce lians inevitamble que je p'et prissis de l'autre d'autre d'autre de la consideration de l'autre d'autre d'a

—S'il m'est permis de prédire la fortune d'emos ouvrage (1), à les replus approvis de un t'et pareilles icetares peuvent être un plainir, elle ne seni que douner plus d'étendue et de prédondrar à quelpes- endrois de mon Eporà; l'emis du evenu inrapable : mes lectures m'out affoibli les years, et il me semble que en qu'il un revier neuver de lumière n'et que l'autre d'ujour où ils se fermerant pour jamme.

—Si je savnis quelque chose qui me fût atile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterois

(t) L'Esprit des Lois.

de mon esprit. Si je savois quelque chose qui fât utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherois à l'ubublier. Si je savois quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au geure humain, je le regarderois comuse un crime.

*--Je souhaite avoir des manières simples, recevoir des services le moins que je phis, et en rendre le plus qu'il m'est possible.

— Je n'ai januis aimé à jonir du ridicule des autres. J'ai été peu difficile sur l'esprit des autres. J'étois ami de presque tous les esprits, et ennemi de presque tous les œurs.

J'aime mieua être tourmenté par mon cœur que par mon esprit.

"—Je fais faire une assez sotte chose; c'est ma généalogie.

pas anciens.

*— J'avoue mon goût pour les auciens; cette adiquité m'enchante, et je sois toujours prêt à dire avec Pline : « C'est à Athènes que vous allez , respectez les direx. »

L'onvrage divin de ce siècle, Télémaque, dans lequel Homere-semble respirer, est une preuve sans réplique de l'eacellence de cet aucien puéte. Pope seul a senti la grandeur d'Homère.

"—Sophoele, Euripide, Eschyle, out d'abord porté le geare d'invention au point que nous n'avous rieu changé depuis aux regles qu'ils nous out luisées, ce qu'ils n'out pu faire saus une connoissauce parfaite de la mature et des passions.

— Jai eu tonte ma vie nu goût décidé pour les ouvrages des auciens: j'ai admiré plusieurs critiques faites contre ent, mais j'ai tonjours admiré les auciens. J'ai étudié mou goût, et j'ai examiné sie eu l'étule point un de ces guide maldets sur lesquels on ne doit faire aucun foud; mais plus j'ai examiné, plus j'ai seuit que j'avois raison d'avoir seuit comme j'ai seuit.

Les livres aucieus sont pour les anteurs , les nouveaux pour les lecteurs.

—Pintarque me charme toujours: il y a des circonstances attachées aux personnes, qui font grand plaisir.

— Qu'Aristote ait été précepteur d'Alexandre, on que Platou ait été à la cour de Syraense, cela n'est rieu pour leur gloire: la réputation de leur philosophie a alisorbé tout.

→ Cicéron, selon moi, est un des plus grands esprits qui aient jamais été; l'ame toujours belle lorsqu'elle o'étoit pas foible.

- Denx chefs-d'œuvre; la mort de Cesar dans Plutarque, et celle de Néron dans Suétone. Dans l'une, on commence par avoir pitic des ecojurés qu'on voit en péril, et enuite de César qo'on voit assassiné. Dans celle de Nérou, on est étouné de le voir obligé par degrés de se tuer, sans aurune cause qui l'y contraigne, et cependant de façou à ne nouvoir l'ésiter.

ne pouvoir l'éviter.

— Viegile, inférieur à Homère par la grandeur et la variété des carartères, par l'inventiun admirable, l'égale par la beauté de la poésie.

mble, l'egale par la beaule de la poesse.

— Belle parole de Sénéque: « Sie præsentibus
utaris voluptatibus, ut futoris non uoceas.»

— La méuse erreur des Grees isonaloit toute leur philosophie; mauraies physique, mauraies morate, mauvahe métaphysique. C'est qu'ils ne sentoient pas la difference qu'il ya centre les qualités positives et les qualités relatives. Comme Aristote c'est trompé aver son see, son bonnide, son r'hand, son froid, Plation et Socrate se sont trompés avec leur beau, leur bon, leur sage; grande déconcerte qu'il n'y avoit pas de quitile justifies.

— Les termes de beun, de bou, de noile, de grand, de pariñs, sout de sattribat des shjets, beupuels sout redatifs aux êtres qui les considerent. Il faut bien se mettre ce principe dons la tête; il est l'Éponge de prespue tous les pélygés; é cets le fâme de la phòsophe auréenue, de la physique d'Arisats, de la metaphy sique de l'Bainn ; et si on qu'in se sout qu'ou tissue de suphime faits par qu'in se sout qu'ou tissue de suphime faits par l'ignorance de re principe. Matelvanche est tombé dans nille apphimes pour l'avair ignoré.

— Jamais philosophe n'a mieux fait sentir aux hommes les douceurs de la vertu et la diguité de leur être que Marc Antonin ; le œur est touché, l'ame agrandie, l'esprit élevé.

— Plagiti ave tris per d'oprit ca pett faire de cette objection à la l'y a plus d'urigioust, grace este objection à la l'y a plus d'urigioust, grace aux petits graine. Il n'y a pas de poète qui n'ait te toute a philosophie des arcines. Que de vicedroirest les commentateurs sanc op privilège ? Bu se pourroiset pas dire : « Horres a dit ceci... Ce passage se rapporte à tel sutre de Thécorite, of il est dit... 2 se rénegge de trouver dans Cardan les pensées de quelque auteur que ce soit, le moites subtil.

— Ou aime à lire les ouvrages des anciens pour voir d'autres préjugés,

—Il fant réfiévhir sur la Politique d'Aristote et sur les deux Républiques de Platon, si l'un veut avoir une juste idée des lois et des facurs des anciens Grees.

— Les chercher dans leurs historiens, c'est comme si nous voulious trouver les nôtres en lisant les guerres de Louis XIV. Répoblique de Platon, pas plus idéale que celle de Sparte.

- Pour juger les hommes, il faut leur passer les préjugés de leur temps.

DES MODERNES,

— Noss a varos par d'auteut tragique qui donne À l'anne de plus grande nouvemente que d'Ebillon, qui nous arrache plus à nouve metta qui nous arrache plus à napere de la rapere de die noge tropos fini tentrer dans le transport der harchautes, tropos fini tentrer dans le transport der harchautes, commence par troubler cette partie de l'anne qui réflechti. Cett le vértiable tragique de con jours, le soul qui sarbe bien exciter la véritable passion de la tragétie, du torrau.

— Un ouvrage original en fait tonjours construire cinq ou six cents autres: les derniers se serveut des premiers à peu près comme les géométres se serveut de formules.

— N'aventudul la premiere repriseptation d'Andde Cottor de M. Le la Notte. L'à lième sugnifielle u'à rémis qu'à forre d'être belle, et qu'elle a pla ura spectators magièr un. Ou pendiér que la grandeur de la tragidie, le sublime et le beus, y repente par-tout, l'à sun second acte qui, a mon goûl, est plus beau que toos les antres: j'y si truré un art soururet cache qui ne ac d'ovide pas à la première représentation, et je me sain senti plus tourle la derrière fois que la première.

— Je me souvieus op'en sortaut d'une pièce intitulée Étope à la cour, "" je fins si pécètré du desir d'être plus hountée homme, que je ne sache pas souir formé une résolution plus forte; bien différent de cet aurein qui disoit qu'il n'étoti jamais sorti des spectacles aussi vertueux qu'il y étoit entré. C'est qu'il su esont plus la même choos

"— Daos la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit; dans Moutaigue, l'homme qui peuse. — Les maximes de La Rochefoucauld soot les proverhes des gens d'esprit. — Ce qui commence à giller notre comique,

c'est que nous voulous chercher le ridicale des passiuns, au lieu de chercher le ridicale der manières. Or les passious ne sont pas der ridicules par ette-mênns. Quand ou dit qu'il i'y a point de qualités absolues, cels ne vent pas dive qu'il n'y co a potot riellement, mais que notre esprit ue peut pas les dérerminer.

*—Quel siècle que le nôtre, où il y a taot de critiques et de juges, et si peu de lecteurs!

- Voltaire n'est pas benu, il o'est que joli, il

* Cette permitte représentation est lieu le 6 avril 1723.

seroit houteux pour l'académie que Voltaire en fat ", et il lui sera quelque juur honteux qu'il n'en ait pas été.

Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages mal proportioonés qui brillent de jeunesse.

Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire.

Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour

le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. —Charles XII, toujours dans le prodige, étoune et n'est pas grand. Dans cette histoire, il y a un morceau admirable, la retraite de Schulembourg, morceau écrit assis vivement qu'il y en ait. L'au-

teur manque quelquefois de sens.

— Plus le porme de la Ligue ** paroit être l'Éneide, moius il l'est.

neide, moius il l'est.
— Toutes les épithètes de J. B. Roussean disent beaucoup; mais elles disent toujours trop, et expriment toujours ao-dela.

— Parmi les auteurs qui nut éerit sur l'histnire de France, les uus avoieut peut-être trop d'érudition pour avoir assez de génie, et les autres trop de génie pour avoir assez d'érudition.

— S'il fant douner le caractère de nos poètes, je compare Corneille à Michel-Ange, Racine à Raphael, Marot au Corrège, La Fontaine au Titien, Despréaux an Dominiquin, Crévillon au Guerchin, Voltaire au Guide, Fontenelle au Bernin; Chapelle, La Fare, Chaulieu, au Paranessau;

Reguler au Georgion, La Motte à Rembrandt; Chapelaio est au-dessous d'Albert Durer. Si nous avions un Millon, je le comparerois à Jales Romain; si nous avions le Tasse, nous le comparerions au Carrache; si nous avious l'Arioste, nous ne le comparerions à personne, parce que-persoune ne neut lui être command.

— Un honnète homme (M. Rollin) a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le œur qui parle au œur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parter la vertu : c'est l'abeille de le Fernance.

— Je n'ai guère donné mon jugement que sur les auteurs que j'estimois, n'ayant guère lu, autaut qu'il m'a été possible, que ceux que j'ai crus les meilleurs.

DES GRANDS HOMMES DE PRANCE.

— Nous n'avons pas laiveé d'avoir en France de * Voluire du reu à l'andmir françone le a mai 1756. Ces donc mairrement a cette popue qui Montegatio possiol et étrange jouvenut. Il paroit déficité de courreus quim coups commande de la commande de la contrattant dans pas soin Factore d'éting avoir de louir en destrettant dans pas soin Factore d'éting de l'aver, de distant de Monga, Fell Charles All, de l'aver, d'etiter, de Maismuri et de Monga, Fell contratt, un éfeit, et sirre de Voluire, l'energité fra admiss l'ét-

udémie. Montesquien, reçu en 1728, le fut a moins de fesis.
** Premier titre de la *Henride*

ces hommes rares qui auroient été avoués des Romains.

 La foi , la justice , et la grandeur d'ame monterent sur le trôue avec Louis 1X.

— Tauneguy du Châtel abandonna les emplois des que la voix publique s'éleva contre lui; il quitta sa patrie sans se plaindre, pour lui éparguer ses muroures.

 Louis XI ne vit dans le commencement de son règne que le commencement de sa vengeauce.
 Il lui sembloit que, pour qu'il vécût, il fal-

— Lui season que, pour qui receut, il iniloit qu'il fit violence à tous les gens de bien *. — Le ehancelier Olivier jutroduisit la justice jusque dans le conseil des rois , et la politique plia

devant elle.

— La France n'a jamais eu de meilleur citoyen.

que Louis XII.

— Le cardinal d'Amboise trouva les intérêts du
peuple dans cenx do roi, et les intérêts du roi
dans eeux du peuple.

--- Charles VIII connut, dans la première jeunesse même, toutes les vanités de la jeunesse.

—Le chancelier de L'Hópital, tel que les loia, fut sage comme elles dans one cont qui n'étoit calmée que par les plus profondes distinulations, ou quitée que par les passions les plus violentes.

—On vit daus La Noue un grand citoven au

milieu des discordes eiviles.

— L'amiral de Coligny fut assassiné, n'ayant dans le cœur que la gloire de l'état; et son sort fut

tel, qu'après taut de réhellions il ne put être puni que par un grand erime. — Les Guises fureut extrêmes dans le bien et dans le mal qu'ils firent à l'état. Heureuse la France, s'ils n'avoient pas senti couler dans leurs veines le

sang de Charlemagne!
—Il semble que l'ame de Miron, prévôt des

marchands, fut celle de tout le peuple.

— César suroit été comparé à M. le priuce, s'il étoit yeun après lui.

Henri IV.... Je n'en dirai rien, je parle à des François.
 Mole moutra de l'héroïsme dans une condi-

tion qui ne s'appuie ordinairement que sur d'autres vertus.

— Richelieu fit jouer à son monarque le se-

cond rang dans la mouarchie, et le premier dans l'Europe; il avilit le roi, mais illustra le règue "*. — Turenne u'avoit point de vices; et pent-être que, s'il en avoit eu, il auroit porté certaines

Crite penule et la précèdente faissieut partie de l'Hartoure de Louis Al composée par Montraquieu. Elles out été publiées par M. Warrassaur dans la fingrépère ausserzelle , XXIX., San., ** Brief., 52. vertus plus loin. Sa vie est un hymne à la lonange de l'humanité.

Le caractère de Montausier a quelque chose des anciens philosophes, et de cet exces de leur raison.

-- Le maréchal de Catioat a souteau la vietoire avec modestie, et la disgrace avec majesté, grand encore après la perte de sa réputatioo même.

 Veodóme n'a jamais eu rico à lui que sa gloire.

— Footenelle, autant au-dessus des antres hommes par soo cerur, qu'au-dessus des hommes de lettrea par soo esprit.

*— Louis XIV, ui pacifique, oi guerrier : il avoil les furmes de la justice, de la politique, de

*- Louis XIV, ui pacifique, oi guerrier : il avoit les furmes de la justice, de la politique, de la dévotion, et l'air d'un grand roi. Doux avec ses domestiques, libéral avec ses courtisaos, avide avec ses peuples, inquiet avec ses ennemis, despotique dans sa famille, roi dans sa cour, dur dans ses conseils, enfant dans celui de conscience dupe de tout ce qui joue le prince, les ministres, les femmes et les dévots; toujours gouvernant et toujours gouverue; malbenreux dans ses choix. aimant les sots, souffrant les talents, craignaot l'esprit; sérieux dans ses amours, et, dans son dernier attachement, fuible à faire pitié; aucune furce d'esprit dans les sucees; de la sécurité dans les revers, du courage dans sa mort. Il aima la gloire et la religion, et on l'empèrba toute sa vie de connoître ni l'une ni l'autre. Il n'auroit eu presque aueun de ces défauts, s'il avoit été un peu mieux élevé, et s'il avuit eu un peu plus d'esprit,

*—Il avoit l'ame plus grande que l'esprit, Madame de Maintenoo abaissoit sans cesse cette ame

pour la mettre à soo poiut.

— Les plus méchaots citorens de France fureot
Richelicu et Louvois. J'en uommerois un troisième "; mais épargnoss-le daos sa disgrace.

DE LA RELIGION.

*— Dien est comme ce monarque qui a plasieurs nations dans son empire; elles viennent toutes lui porter uo tribut, et chacuoe lui parle sa langue, religions diverses.

— Quand l'immortalité de l'ame seroit une errenr, je serois liché de ne pas la croire : J'avou que je ne suis pas si hamble que les athées. Je oe sais commeot ils pensent; mais pour moi je ne veux pas troquer l'siché the mos immortalité coutre celle de la béatinde d'uo jour. Je suis charmé de me croire immortel consue Dieu même. Indépendamment des lidées révétées, les idées méta-

* M. de Mourepos. (Note des éditeurs des Oliceres positiones.)

physiques me donneot uoe très forte espérance de moo boubeur éternel, à laquelle je ne voudrois pas renoucer.

- La dévotion est une eroyance qu'on vaut

mieux qu'un aotre.

—Il o'y a pas de nation qui ait plus besoin de religion que les Anglois. Ceux qui n'ont pas peur

de se pendre doiveut avoir la peur d'être damnés.

— La dévution trouve, pour faire de mauvaises actions, des raisons qu'un simple honnête

homme ne sauroit trouver.

— Ce que c'est que d'être modéré dans ses principes! Je passe en France pour avoir peu de

religion, eo Angleterre pour en avoir trop.

— Ecclésiastiques : flatteurs des princes, quand

ils ne peuvent être leurs tyrans.

*—Les ecclésiastiques sont intéressés à main-

Les ecclésastiques sont intéressés à maintenir les peuples daos l'ignorance; sans cela, comme l'evaugile est simple, un leur diroit: « Nous savons tout cela comme vous. »

"— J'appelle la dévotion une maladie du cœur, qui donne à l'ame uoe folie dont le caractère est le plus immuable de tous.

— L'ide de faux mirades tent de notre « suel, qui uou sali rorire que nous soumes un objet auxe important pour que l'Exre suprému reaverse pour nous tonte hauter; c'est es qui nous fait regrefer notre uniten, notre ville, notre marke, comme plut chère a la d'visité. Ainsi nous voulous que Dien noil un der pentil qui au nous voulous que Dien noil un der pentil qui au deutre sau cesse pour une cristure couter l'arire, et qui un pala è cutte que de garre. Nous monte de l'année de l'année de l'année et qui un pala è cutte que de parre. Nous que cous. « qu'il fauxe à tont moment de nois dont la plus pétite mettroit toute la nature en quoquorilancement.

*—Trois choses incroyables parmi les choses incroyables: le pur mécanisme des bêtes, l'obéissauce passive, et l'infaillibilité du pape.

n as sásurras. — Si les jésuites étoient venus avant Luther et

Calvin, ils auroient été les maîtres du monde. Beau livre que celui d'un aocien eité par Athéuée, De iis quæ falso creduntur.

— J'ai peur des jésuites. Si j'offense quelque grand, il m'osbliera, je l'oublièrat; je passerai dans noe autre province, dans un autre royaume: mais si j'offense les jésuites à Rome, je les trouverai à Paris, par lout il ha réuvirousuent; la coutuoe qu'ils unt de s'écrire sans cesse entretient leurs inimitiés.

 Pour exprimer une grande impostore, les Auglois disent: « Cela est jésuitiquement faux.»

DES ANGEDIS ET DES PRANÇOIS.

- *- Les Auglois sont occupés; ils n'ont pas le
- temps d'être polis.

 "— Les François sont agreables; ils se communiquent, sont variés, se livrent dans leurs discours, se proseneut, marcheut, coureut, et unit
- trujours jusqu'à ce qu'îls soient tombés.

 *— Les Angluis sont des génies singuliers ; ils n'miteroat pas même les anciens qu'ils admireut : leurs nièces ressemblent bieu muins à des pro-
- duetions régulières de la nature, qu'à ces jeux dans lesquels elle a suivi des basards beureux. — A Paris nu est étourdi par le monde; no ne commit que les manières, et on n'a pas le temps
- de commit que es saises et les vertus.

 *—Si l'un me demande quels préjugés ont les
 Anglois, en vérité je ne saurois dire lequel, ni la
- Anglois, en vérité je ne saurois dire lequel, ni la guerre, ni la naissance, ni les dignités, ni les hommes à bonnes fortunes, ni le drifte de la faveur des ministres : ils veulent que les hummes soient hommes ; ils u'estiment que deux choses, les richesses et le mérile.
- J'appelle génie d'une oation les morurs et le caractère d'esprit des différents peuples, dirigés par l'influence d'une même cour et d'une même capitale. Un Anglois, un François, un Italien, trois esprits.

VARIÉTÉS. — Je ne puis comprendre comment les prin-

- ces croient si aisciment qu'ils sont tout, et comment les peuples sont si préts à eroire qu'ils ne sont ries.
- *— Aimer à lire, e'est faire un échange des heures d'ennui que l'on duit avoir en sa vie, contre des beures délicieuses.
- Malbeureuse condition des hommes! à peine l'esprit est-il parvenu à sa maturité, que le corps commence à s'affiniblir.
- —On demandoit à Chirae (médecin) si le commerce des femmes étnit maksin. « Nan, disoit-il, poursu qu'on ne prenne pas de drogues; mais je préviens que le changement est une drogue. « C'est l'effet d'un mérite extramdinaire d'être.
- dans tont son jour suprès d'un mérite aussi grand.

 Un homme qui écrit bien n'écrit pas comme
 on écrit, mais comme il écrit : et e'est souvent
- en parlant mal qu'il parle bien.

 Voici comme je définis le talent: un dun que
 Dieu nous a fait en secret, et que nuus révélons
 sans le savoir.
- *— Les granda seigneurs ont des plaisirs, le peuple a de la joie.

- Outre le plaisir que le vin nous fait, nous devons encore à la joie des vendanges le plaisir des conédies et des tragédies.
- Je disois à un homme: Fi done! vous avez les sentiments aussi bas qu'un bomme de qualité. »
 M... est si doux, qu'il me semble voir un ver qui file de la soie.
- Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.
 Quand un a été femme à Paris, on ne peut
- pas être femme ailleurs.

 Ma tille disoit três bien: Les mauvaises
 - Ma tille disoit tres bien: « Les mauvaises manières ne sout dures que la première fois. »

 La France se perdra par les gens de guerre.
 - Je disois à madame du Châtelet: « Vous vous empéchez de dormir pour apprendre la philosophie: il faudroit au contraire étudier la
 - philosophie pour apprendre à dormir.»

 "— Si su Persau ou un Indice venoit à Paris, il faudroit six muis pour lui faire comprendre ce que e'est qu'un abbă commendataire qui bat le pavé de Paris.
 - *-- L'atteute est une chaîne qui lie tous nos plaisies.
 - Par malbeur, trop peu d'intervalle entre le temps où l'inu est trop jeune, et celui où l'on est trop vieux.
- Il faut avnir beaucoup étudié pour savoir peu.
 - J'aime les paysans; ils ne sont pas assex savants pour raisonner de travers.
 Sur ceux qui vivent avec leurs laquais, i'ai
 - dit: « Les vices out bien leur pénitence. »

 Les quatre grands poètes, Platon, Malebran-

 - valets, et les sots par des gens d'esprit.

 On auroit du mettre l'oisiveié continuelle parmi les peines de l'enfer; il me semble au contraire qu'on l'a mise parmi les joies du paradis.
- *a... Ce qui manque aux orateurs en profinadeur, ils vous le donnent en longueur.
- Je n'aime pas les discours oratnires, ce sont des nuvrages d'ustenlation.
 - Les médecies dont parle M. Freind dans son Histoire de la Médecies, sont parceus à une grande vielleux. Raisona physiques: i "Les médecies sont portés à avoir de la tempéranes; a la prévieuxent les maladres dans les commencements; 3º par leur état, ils fout besucoup d'exercice; 4 en ovyant beaucoup de malodres, leur tempérament se fait à tuna les airs, et ils devieuxement de fait à tuna les airs, et ils devieuxement mois susceptibles de dérangements :

5º ils connoissent mieux le péril; 6º ceux dont la réputation est venue jusqu'à nous étoicot habiles; ils ont donc été conduits par des gens habiles, c'est-à-dire eux-mêmes.

 Sur les uouvelles découvertes, nous avons été bien loin pour des hommes.

 Je disois sur les amis tyranniques et avantageux: «L'amour a des dédommagements que l'amitié n'a pas.»

— A quoi bon faire des livres pour cette petite terre, qui u'est guére plus grande qu'un poiut?
 — Contades, bas courtisan, même à la mort,

n'écrivit-il pas au cardinal de Richclieu qu'il étoit coutent de mourir pour ne pas voir la fin d'un ministre comme lui? Il étoit courtisau par la force de la nature, et il croyoit en réchapper.

*--- M... parlant des beaux génies perdus dans le nombre des hummes, disoit: « Comme des marchands, ils sont morts sans déplier. »

marchands, ils sont morts sans déplier. »

— Deux beautés communes se défont; deux grandes beautés se font valoir.

— Presque tootes les vertus sont un rapport particulier d'un certain homme à un autre: par exemple, l'amitié, l'amour de la patrie, la pitié, sont des rapports particuliers; mais la justice est un rapport général. Or toutes les vertus qui dé-

nn rapport general. Or toutes les vertus qui detruisent ce rapport ne sont point des vertus. — La plupart des princes et des ministres ont bonne volonté; ils ne savent comment's'y prendre.

 Le succès de la plupart des chuses dépend de savoir combien il fant de temps pour réussir.

Le prince doit avoir l'œil sur l'honnêteté

publique, jamais sur les particuliers.

*— Il ne faut poiot faire par les lois ce qu'ou peut faire par les mœurs.

 Les préambules des édits de Louis XIV furent plus insupportables aux peuples que les édits mêmes.

Les princes ne devroient jamais faire d'apologies : ils sont toujours trop forts quand ils décident, et foibles quand ils dispotent. Il faut qu'ils fascent toujours des choses raissumables, et qu'ils raisonnent fort peu.

"— J'ai toujours vu que, pour réussir dans le monde, il falloit avoir l'air fou, et être sage. — En fait de parure, il faut toujours rester au-

dessous de ce qu'on pent.

— Je disois à Chantilly que je faisois maigre,
par politesse; M. le duc étoit dévot,

*— Le souper tue la moitié de Paris , le diner

*--- Je hais Versailles, parce que tout le monde y est petit; j'aime Paris, parce que tout le monde y est graud. — Si on ne vouloit qu'être heureux, ecla seroit bieutoit fait: mais on veut être plus beureux que les antres; et cela est presque toujours difficile, parce que aous croyons les autres plus beureux qu'ils ne sont.

 Les gens qui ont beaucoup d'esprit tombent souvent dans le dédain de tout.

 Je vois des gens qui s'effarnuchent des digressions: je crois que ceux qui savent en faire sont comme les gens qui ont de grands bras, ils atteignent plus loin.
 Deux especes d'hommes: ceux qui pensent,

et ceux qui amusent.

— Une belle action est celle qui a de la bonté,

et qui demande de la forre pour la faire.

"— La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de boones.

"— Le peuple est honnéte dans ses goûts, sans l'être dans ses mœurs.

l'être dans ses mœurs.
.... Nuus voulous trouver des honnêtes gens,

parce que nous voudrions qu'on le fût à notre égard.

"— La vanité des pieux est aussi hien fondés que celle que je prendrais sur une avocture arrivéa nojourd'hoi chez le cardinia de Poligano, obj. i dinois. Il a pris la main de l'alué de la maison de Lorraion, le duc d'Elbensif, et apres le diner, quand le priser n'y plus tést, il ner l' donnée. La prise au prince, c'est une test de neignis. Il la prise au prince, c'est une de la maison Cett pour c'el que les prisces aons si familiers avec leurs domestiques : ils ervient que c'est me forcur, c'est un nepris.

 Les bistoires sont des faits faux compusés sur des faits vrais, ou hien à l'accasion des vrais.
 D'abord les ouvrages donneut de la répui-

tation à l'onvrier, et ensuite l'ouvrier aux ouvrages.

—Il faut toujours quitter les lieux un moment avaot d'y attraper des ridicules. C'est l'usage du moude qui donne cela.

—Dans les livres, on trouve les hommes meilleurs qu'ils ne sont : amour -propre de l'auteur, qui vent toujonrs passer pour plus honuéte homme en jugeant en faveur de la vertu. Les autours sont des personuages de théâtre.

Il fant regarder son bien comme son esclave,
mais il ne faut pas perdre son esclave.

On ne sauroit croire jusqu'où a été dans ce

siècle la décadence de l'admiration.

— Un certain esprit de gloire et de valeur se

perd peu à peu parmi oons. La philosophie a gagné du terrain; les idées anciennes d'héroisme et de bravoure, et les onvelles de chevalerie, se sont perdues. Les places civiles sont remplies par des gens qui out de la fortune, et les militaires décréditées par des gens qui u'out rien. Enfin c'est presque par-tout indifférent pour le bonheur d'être à un maitre ou à un autre : an lieu qu'autrefois une difaite ou la prise de sa ville étuit jointe à la destruction; il ctuit question de perdre sa ville, sa femme, et ses enfants. L'établissement du commerce des fonds publics, les dons immenses des princes, qui funt qu'une infinité de gens vivent dans l'oisiveté, et obtiennent la considération même par leur oisiseté, c'est-à-dire par leurs agréments; l'indifférence pour l'antre vie, qui entraine dans la mollesse pour celle-ci, et nous rend iuseusibles et iucapables de tont ee qui suppose nn effort; moins d'orrasions de se distinguer; une certaine façon méthodique de prendre des villes et de donner des batailles, la question n'étant que de faire une bréche, et de se rendre quand elle est faite; toute la guerre consistant plus dans l'art que dans les qualités personnelles de ceux qui se battent : l'on sait à chaque siège le numbre de soldats qu'on y laissera; la noblesse ne combat plus en corps.

 Nous ne pouvous jamais avoir de règles dans nos finances, parce que nous savons toujours que nous ferons quelque chose, et jamais ce que nous

"—On n'appelle plus un grand ministre un sage dispensateur des revenus publics, mais cebui qui a de l'industrie, et dece qu'on appelle des exprédients, "—L'on aime mieux ses petits-enfants que ses fils : c'est qu'on sait à peu près au juste ce qu'on

tire de ses fils, la fortune et le merite qu'ils ont; mais on espère et l'ou se flatte sur ses petits fils, "—Je n'aime pas les petits bouweurs. On ne savoit pas auparavant ce que vous méritiez; mais

savoit pas auparavant ce que vous méritiez; mais ils vuus fixeut, et décident au juste ce qui est fait pour vous. *— Ouand, dans un royaume, il y a plus d'avan-

tage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu. —La raison pour laquelle les sots réussissent touiours dans leurs entreprises, e'est que, ne sa-

chant pas et ne voyant pas quand ils sont impétueux, ils ne s'arrètent jamais.

— Remarquez bien que la plupart des choses qui nous font plainir sont déraisonnables.

*-Les vieillards qui ont étudié dans leur jeunesse n'ont besoiu que de se ressouvenir, et non d'apprendre. Cela est bien beureux.

 Ou pourroit, par des changements imperceptibles dans la jurisprudence, retrancher bien des procés. - Le mérite console de tout.

".— J'ai oui dire an cardinal Imperiali : = Il n'y a point d'homme que la fortune ne vicene visiter une fois dans sa vie; mais lursqu'elle ne le trouve pas prêt à la recevoir, elle entre par la porte, et sort par la fenètre. »

*— Les disproportions qu'il y a entre les hommes sont bies miners pour être si vains: les uns ont la goutte, d'autres la pierre; les uns meureni, d'autres vont moorir; ils ont une nième ame peudant l'éternité, et elles ne sont différences que pendant un quart d'heure, et é'est pendant qu'elles sont iduttes à un cerps.

Le style eufle et emphatique est si bien lo plus sisé, que, si vous voyez men nation sorlir de la barlarie, vous verrez que son style dounezer d'abord dans le sublime, et ensuite descendra au naif. La difficulté du naif est que le bas le étoies; mais il y a une différence immesse du sublime au naif, et du sublime au gallmaite. —Il y a bien peu de vanité à evoire quon a

besoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde, et de ue se juger plus rien lorsqu'on ne peut plus se eacher sous le personnage d'homme public.

— Les ouvrages qui ne sout point de génie ne

prouvent que la mémoire ou la patience de l'auteur. — Par-tout où je trouve l'envie, je me fais un

plaisir de la désespérer; je loue toujours devant un envieux ceux qui le fout pălir.

— L'héroisme que la morale avoue ae touche

que peu de gens : e'est l'bérossme qui détruit la morale, qui nous frappe et cause notre admiration.

— Remarquez que tous les pays qui ont été

beaucoup habités sont très malsains: apparemment que les grands ouvrages des hommes, qui s'enfoncent dans la terre, canaux, caves, souterrains, reçoivent les caux qui y eroupissent.

- Il y a certains défants qu'il faut voir pour les sentir, tels que les habituels.

"— Herarce et Arintote nous out déjà partié des l'un temps, vertue de lears pière et des viers de lur temps, et les auteurs de sirèce en sirée nous res out partié de même. Sils activent dit viral, he hommes seroient à présent des ours. Il me semble que ce qui fait sint nimemer tous les hommes, c'est que nous avons vu non pères et nou maltres qui nous corrigioniste. De site pas soto : les hommes out si mauvaise opinion d'enx, qu'its out vu nou-serilement que leur exprise t leur aux avoirent déginéré, pasis sansi leur censp. et qu'ils écieur deventus moinn grande, et uno-serbencet eux, mais les animaux. On trouve dans les histoires les hommes peints en beau, et on ne les trouve pas tels qu'on les vuit.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit coutre son bon naturel.

Les gens qui ont peu d'affaires sont de très grands parleurs. Moins on peuse, plus on parle : ainsi les femmes parlent plus que les hommes; à force d'ossiveté elles n'ont poiut à peuser. Une nation où les femmes dounent le too est une nation parlesse.

— Je trouve que la plupart des gens ne travaillent à faire nne graode fortune que pour être au désespoir, quand ils l'ont faito, de ce qu'ils ue sont pas d'une illustre naissauce.

sont pas d'une illustre nassauce.

— Il y a autant de vices qui vicanent de ce
qu'on ne a'estime pas assez, que de ce que l'on
a'estime tron.

*— Dans le cours de ma vie, je n'ai trouvé de gena communément méprisés que ceux qui vivoient en mauvaise compaguie.

Les observations soot l'histoire de la physique, les systèmes en sont la fable.
 Plaire dans une conversation vaine et frivole

est aujourd'hui le seul mérite; pour cela le magistrat abandonne l'étude des lois; le médecincroit être décrédité par l'étude de la médecine; nu fuit comme pernicieuse toute étude qui pourroit ôter le badionge.

*— Rire pour rien, et porter d'une maison dans

*— Rire pour rien, et porter d'une maison dans l'autre une chose frivole, s'appelle science du monde. Oo craindroit de perdre celle-là, si l'on s'appliquoit à d'autres.

-Tont homme doit être poli, mais aussi il doit être libre.

- La pudeur sied hien à tont le monde; mais il fant savoir la vaincre, et jamais la perdre.

— Il faut que la singularité comiste dans une manière fixe de penser qui échappe aux autres; ear un homme qui ne sauroit se distinguer que par une ehaussure particulière, seroit un sot par tout pars.

On doit rendre any auteurs qui nous ont paru originany dans plusieurs endroits de leurs ouvrages, cette justice, qu'ils ne se sont point palaissés à descendre jusqu'à la qualité de copistes.

jamais d'accord : celui des lois, celui de l'houneur, celui de la religion. — Rien ne raccourcit plus les grands hommes

— Eten ne raccoureit plus les grands nommes que leur attention à de certains procédés personnels. J'en conoois deux qui y ont été absolument insensibles, César, et le duc d'Oriéans régeot.

"- Je me souviens que j'eua autrefois la curio-

aité de compter combien de fois j'entendrois faire une petite histoire qui ne méritoit certainement pas d'être dite ni retenue; pendant trois remines

qu'elle occupa le monde poli, je l'entendis faire deux cent vingt-cinq fois, dont je fus très content. — Un fonds de modestie rapporte uu très grand fonds d'intérêt.

 Ce sont toujours les aventuriers qui font de grandes choses, et non pas les souverains des grands empires.

L'art de la politique rend-il nos histoires
plus belles que celles des Romains et des Grecs?

Quand on veut abaisser un général, on dit

— Quand on veut abaisser un général, on dit qu'il est heureux, mais il est beau que sa fortune fasse la fortune publique.
— J'ai vu les caléres de Livourne et de Venise.

je n'y ai pas vu un seul homme triste. Cherchex à présent à vous mettre au cou un morceau da rubao hleu pour être heureux. "—Uu flatteur est un esclave qui n'est bop pour

aucun mailre*.

.......

NOTES

L'ANGLETERRE ".

Jz partis le dernier octobre 1729 de La Haye; je fis le voyage avec mitord Chesterfield, qui vonlut hien me proposer une place dana son yacht.

— Le peuple de Londres mange heauconp de viande; cela le reud très robuste; mais à l'âge de quarante à quarante-cinq ana, il crère.

— Il 19' a rien de si affreux que les rues de caders, elles cont très majuropres, le part y la caders, elles cont très majuropres, le part y la caders, elles cont en ma deutereux qu'il est presque impossible d'y alter en cervose, et qu'il final finés son testament horqu'ou va eu facre, qui i sont des voici transent horqu'ou va eu facre, qui i sont des voici transent horqu'ou va eu facre, qui i sont des voici plus haut encore, son airge étant de nivreux à le plus haut encore, son airge étant de nivreux à le coller est l'inspirial. Ces faires s'écolocred dans des trous, et il se fait un cahotement qui fait perdre la létée.

-Les jeunes seigneors anglois sont divisés en deux classes : les uns savent beaucoup, parce

* Biographic universelle, xxxx, 500.

** Get unter out paru, pour la première fois, dans une édition in-8° de 1866.

qu'ils not été loug-temps dans les universités; ce qui leur a donné un air gêné avec une macaise houte. Les autres ne savent abolument rien, et ceux-là ne sout rien moins que honteux, et ce sout les petits-maitres de la nation. En général les Anglois sout modestet.

-Le 5 octobre 173n (n. s.) (1), je fus présenté au prince, au mi, et à la reine, à Keusington. La reine, après m'avoir parlé de mes vnyages, parla do theatre anglois; elle demanda à milord Chesterfield d'nu vient que Shakespeare, qui vivnit du temps de la reine Élisabeth, avnit si mal fait parler les femmes et les avoit fait si sottes. Milord Chesterfield repondit fort hien que. dans ce temps-là, les femmes ne paroissoient pas aur le théttre, et que e'étoit de mauvais acteurs qui jounient ces rôles ; ce qui faisoit que Shakespeare ne prenoit pas tant de peine à les faire bien parler. J'en dirois une autre raisoo; e'est que pour faire parler les femmes, il faut avoir l'usage du monde et des hienséances. Pour faire hien parler les héros, il ne faut qu'avoir l'usage des livres. La reine me demanda s'il n'étoit pas vrai que, parmi nous, Corneille fût plus estimé que Racioe? Je lui répondis que l'un regardoit prdinairement Corpeille comme up plus grand esprit, et Racine comme un plus grand anteur.

—Il me semble que Paris est une belle ville où il y a des choses plus laides, Londres une vilaine ville nù il y a de très belles choses,

— A Loudres, liberté et égalité. La liberté de Loudres est la liberté des loonalets gens, en quoi ella différe de celle de Venie, qui est la liberté de vivre obscurément et avec des pous, et de les épouser : l'égalité de Londres est aussi l'égalité des loonalets gens, en quoi elle différe de la liberté de Hollande, qui est la liberté de la cauaille.

— Le Crafteman (2) est fait par Bolinghroke et par M. Pulteuey. On le fait conseiller (3) par trois avocats avant de l'imprimer, pour savair s'il y a quelque chosse qui blesse la loi.

— C'est une chose lamentable que les plaintes des étrangers, sur-tout des François, qui sont à Londres. Ils disent qu'ils ne peuvent y faire un ami; que, plus ils y restent, moins ils en out; que leurs politesses sont reçues comme des injures. Kinski, les Broglie, la Villette, qui appeloit à Paris milord Essex son fils , qui dounoit de petits remêdes à tout le monde, et demandoit à toutes les femmes des nouvelles de leur santé; ces reus-là veulent que les Anclois soieut faits comme eux. Comment les Anglais aimeroient-ils les étrangers? ils ne s'aiment pas enx-mêmes. Commeut nous donneroieut-ils à diser? ils ne se donneut pas à diner entre eux. « Mais on vient dans uu pays pour y être aime et honore. - Cela n'est pas une chose nécessaire; il fant daue faire comme eux, vivre pour soi ; comme eux, ne se soucier de personne, n'aimer personne, et ne compter sur personne. Enfiu il faut prendre les pays comme ils sont : quand je suis en France, je fais amitié avec tout le moude ; en Angleterre, je n'en fais à personne ; en Italie , je fais des compliments à tout le moude; en Allemagne, je dois avec tout le moude.

— On dit; «En Angleterre, nn ne me fait point amitié. » Est-il nécessaire que l'un vous fasse des amitiés?

— Il faut à l'Anglois un hon diner, une fille, de l'aisance; comme il n'est pas répaudu, et qu'il est borné à cela, des que sa fortune se délabre, et qu'il ne pent plus avoir cela, il se tue nu se fait voleur.

—G. 6.5 max(s. A)(J). Il vy a guire de jourque quelqu'un ne poile le respect a roi d'adgiettere. Il y a quidque juera que milaté péal depletere. Il y a quidque juera que milaté péal Molinoux, maitresse filse, cauvya renveher des arbres d'une petite pière de terre que la reine auxi achterie pur Anniquea, et la di fravoire, sans avoir junais vouls, sons quelque prétrate, récommander seu des, et di attendre l'actionnée de l'accommander seu des, et di attendre l'actionnée de de reine de reine d'une de l'actionnée de l'actionnée de de l'actionnée de l'actionnée de l'actionnée de de l'actionnée de l'a

— Il me semble que la plapart des princes sont plus hounétes gens que nous, parce qu'ils nut plus à perdre de leur réputation, étant regardés.

-La corruption s'est mise dans tontes les con-

(s) Le craftimes était un journal ; craftamen signific artises.

(3) Countier est la pour examiner.

(1) Noveren style.

(1) Vienz style.

ditinns. Il y a trente ans qu'on n'entendoit pas parler d'un voleur dans Londers; à présent il n'y a que cela. Le livre de Whiston contre les miraeles da Sauveur, qui est lu du peuple, ne réformera pas les mourus. Mais, comme on veu lul'on écrite contre les ministres d'état, nu veut haiser la liberté de la presse.

Pour les ministres, ils n'ant point de projet fixe. A chaque jour suffit sa peine. Ils gouvernent

jour par jour.

Du reste, une grande liberté extérieure. Milady Denham, étaot masqueé, dis ar oi : « A propos, quado incudra donc le prime de Galles! Est-ce qu'on craint de la montrer? Seroi-il aussis sot que son père at son grand-père? « Le roi sut qui elle étoit, parce qu'il voulut le savoir de sa compagnie. Depsis ce temps, quand elle alloit à la cour, celle étoit plue cousse la mort.

- L'argent est ici souverainement estimé; l'honneur et la vertu peu.

- On ne sauroit envoyer ici des rens qui aient trop d'esprit. On se trompera toujours sans cela avec le peuple, et on ne le connoîtra point. Si pp se livre à un parti, on v tient. Or, il v a cent millions de petits partis, comme de passions, D'Hiberville, qui ne voyoit que des jacobites, se laissa entrainer à faire croire à la cour de France qu'on pourroit faire un parlement tory; il fut wbig, apres beaucoup d'argent jeté, et cela fut cause, dit-on, de sa diserace. Les ministres de mon temps ne connoissoieut pas plus l'Augleterre qu'un enfant de six mois. Kinski se trompoit touipurs sur les mémoires des torvs. Comme on voit le diable dans les papiers périodiques, nn croit que le peuple va se résolter demain ; mais il faut seulement se mettre dans l'esprit qu'en Angleterre, comme ailleurs, le peuple est mécontent des ministres, et que le peuple y écrit ce que l'on pense ailleurs.

— Je regarde le roi d'Angleterre commé un homme qui a une belle femme, cent domestiques, de heaut équipages, une home table; on le croit heureux. Tout cela est au-dehors. Quand tout le moude est reitre, que la porte est fermée, il faut qu'il se querelle avec sa femme, avec ses domestiques, qu'il jure contre son maltred-bôte; il n'est plus si heureux.

— Quand je vais dans nu pays, je n'examine pas s'il y a de bonnes lois, mais si on exécute celles qui y sont, car il y a de bonnes lnis partout. — Comme les Anglois unt de l'esprit, sitôt qu'un ministre étranger en a peu, ils le méprisent d'abord, et soudaiu son affaire est faite; car ils ne reviennent pas du mépris. Le roi a un droit sur les papiers qui coorent,

Le roi a un droit sur les papiers qui coorent, et qui sont au nombre d'une cinquantaine, de façon qu'il est payé pour les injures qu'on lui dit.

Comme on ne s'aime point ici, à force de craindre d'être dupe, on devient dur.

-Un convrent se faisoit apporter la gazette sur les toits pour la lire.

—Hier, a § javier 1;30 (c. a.), M. Calapia, parada das la chamber des commens ar apparada sul la chamber des commens ar apparada sul la chamber des commens ar apparada des troupes antionales; îl dis qu'il s'aveil qu'un year apparada de la compara que le devis inconscitaté de 8. a) para para para de s'aveil inconscitaté de 8. a) qu'un parada qu'un parada qu'un parada qu'un parada qu'un parada parada parada de superior, toute la chamber est parada qu'il s'avioni pas les maximes hanovirenes—Cale dittà d'il qu'en le chamber est parada quelque dellat, de figun que tent le monde cria aux vois, fail Girarde le dellat.

Lanque le roi de Pruus vaudu faire la supere il Hanney, on demando pasquella ria ide Pruus vairi suodini assemblé ser troupes autori suodini assemblé ser troupes autori pudi alvaire d'annuel articolorie. Le vio de Pruus reignodoriqu'il l'avoir fain demander deux ou trois on ministre, avoir la troipes de l'archive de Reichenbusche per le sincer Debouries, permier ministre, loquel per le sincer Debouries, permier ministre, loquel per le sincer Debouries, permier ministre, loquel est de l'archive de l'archive de la company de l'archive de l'archive de la company de l'archive de l'archiv

—Il y a des membres écossois qui n'ont que deux ceuts livres sterling pour leur voix et la vendent à ee prix.

— Les Anglois ne sont plus dignes de leur liberté. Ils la vendent au roi; et si le roi la leur redonuoit, ils la lui vendroient encore.

--- Un ministre ne songe qu'à triompher de son advervaire dans la chambre basse; et pourru qu'îl en vienne à bout, il vendroit l'Angleterre et toutes les puissances du monde.

-Un gentilhomme nommé...., qui a quinze

iera stellag de rente, avoit donné, à plusierar temp, ceta pionière, une guinée à loi o rendre temp, ceta pionière, une guinée à loi o rendre dix, Jorquil jourceit un le théâtre. Joure une pière pour attraper mille guinées, ectete action infante vet pas repardée avec horreur! Une sesseble qu'il se fait bien des actions extraordimaires et au Angéterre; unsi elles se font toutes pour avoir de l'argent. Il n'y a pas sedement d'âbenseur et de verta ici; mairies ve pour voir de l'argent. Il n'y a pas sedement d'âbenseur et de verta ici; mairies y en pas service l'emperat gibe; les actions extraordimières en l'emperat gibe; les actions extraordimières de l'argent je c'est pour dépenser de l'argent je c'est pour de pour en acqueix.

- Je ne juge pas de l'Angleterre par ces hommes; mais je juge de l'Angleterre par l'approbation qu'elle l'eur donne; et si ces hommes y étoient regardés comme ils le seroient en France, ils n'auroient ismais osé cela.
- J'ai oui dire à d'habiles gens que l'Angleterre, dans le temps où elle fait des efforts, n'est capable, sans se ruiner, de porter que cinq milliona sterling de taxe; mais à présent, en temps de paix, elle en paie six.
- J'allai avant-hier au parlement à la chambre basse ; on y traita de l'affaire de Dunkerque. Je n'ai jamais vu un si grand feu. La séance dura depuis une heure après midi jusqu'à trois heures après minuit. Là , les Français furent bien mal menės; je remarquai jusqu'où va l'affreuse jalousie qui est entre les deux nations. M. Walpole attaqua Boliogbroke de la façon la plus cruelle, et disoit qu'il avuit mené toute cette intrigue. Le chevalier Windham le défendit, M. Walpole raconta en faveur de Bolingbroke l'histoire du paysan qui, passant avec sa femme sous un arbre, trouva qu'un homme pendu respiroit eucore. Il le détacha et le porta chez lui; il revint, Ils trouverent le lendemain que cet bomme leur avoit volé leurs fourchettes; ils direut : « Il ne faut pas s'opposer au cours de la justice ; il le faut rapporter où nous l'avons pris. =
- C'étoit de tout temps la coutume que les communes envoyaient deux bils aux seigneurs: l'un coutre les mutins et les déscrieurs, que les séigneurs passoieut toujours; l'autre coutre la corruption, qu'ils réjetoient toujours. Dans la deraiere séance (1), ailord Towusbend dit: -Pourquio nous chargeous-nous toujours de cette haine publique de réjeter toujours le bill ? il faut augmeutre les pietes, et faire le bill de manifer

(t) En 1100

que les communes le rejettent elles-mêmes ; « de facon que, nar ces belles idées, les seigneurs augmenterent la peine tant contre le corrupteur que le corrompu, de dix à cinq cents livres, et mirent que ce seroient les juges ordinaires qui jugeroient les élections, et nou la chambre; qu'on suivroit toujours le dernier préjugé dans chaque cour. Mais les communes, qui sentoient peut-être l'artifice ou voulurent s'en prévaloir, le passerent aussi, et la cour fat coutrainte de faire de même. Depuis ce temps, la cour a perdu, dans les nouvelles élections qui ont été faites, plusieurs membres, lesquela ont été choisis parms les gros propriétaires de fonds de terres; et il sera difficile de faire un nouveau parlement au gré de la cour : de facon que l'on voit que le plua corrompu des parlements est celui qui a le plus assuré la liberté publique.

Ce bill est miraculeux, ear il a passé contre la volonté des communes, des pairs, et du roi.

- Autrefois le roi avoit en Angleterre le quart des biens, les seigneurs un autre quart , le clerge un autre quart : ce qui faisoit que , les seigneurs et le clergé se joignaut, le roi étoit tonjours battu. Heuri VII permit aux seigneurs d'alièner, et le peuple acquit; ce qui éleva les communes. Il me semble que le peuple a eu, sous Heori VII. les hiens de la noblesse ; et , sous Heuri VIII , la noblesse a cu les biens du clergé. Le clergé, soua le ministere de la reine Anne, a repris des forces, et il s'enrichit tous les aus de beaucoup. Le ministère anglois, qui vouloit avoir le clergé, obtint de la piété de la reine Anne qu'elle lui laisseroit de certains biens royaux, comme la première année du revenu de chaque évêché, et quelque autre chose, montant à quatorze mille livres sterling par ao, pour suppléer aux pauvres bénélices, avec cette clause que les ecclesisstiques y ont fait mettre : «que tout bénéficier qui demanderoit l'application de partie de cette somme, seroit abligé d'en mettre autant de son bien pour augmenter le revenn du bénéfice; » et de plus il a passé qu'on pourroit donner à l'église, même par testament; ce qui a abrogé l'ancienne loi, et fait que le clergé ne laisse pas de s'enrichir, malgré le peu de religion de l'Angleterre. Le ministère wigh n'auroit pas fait cela; mais il n'a pas osé le changer, car il a toujours besoin du clergé.

—Je crois qu'il est de l'intérêt de la France de maintenir le roi en Augleterre; car une république seroit bien plus fatale : elle agiroit par toutes ses forces, au lieu qu'avec un roi elle agir.

avec des forces divisées. Cependant les choses no peuvent pas rester long-temps comme cela.

-Là où est le bien est le pouvoir; la noblesse et le elergé avoient antrefois le bien , ils l'ont perdu de deux manières : 1º par l'augmentation des livres au marc (le marc de trois livres , sous saint Louis, étant peu à peu parvenu à 49, où il est à présent); 2º par la découverte des Indes, qui a rendu l'argent très comman, ce qui fait que les rentes des seigneurs étant presque toutes en argent, ont péri. Le roi a surchargé les communes à proportion de ce que les seigneurs unt perdo sur elles; et le roi est parvenu à être un prince redoutable à ses voisins, avec une noblesse qui n'avoit plus d'autres ressources que de servir, et des roturiers qu'il a fait paver à sa fantaisie : les Anglois sout la cause de notre servitude.

— Il a dans cet ouvrage (1) un défaut qui me semble celui du génie de la nation pour laquelle il a été fait, qui est moins occupée de sa prospérité que de soneuvie de la prospérité des autres; ce qui est son esprit domisaut, comme toutes les lois d'Angleterre sur le commerce et la navigation le fout assex voir.

— Je ne sais pas ce qui arrivera de tant d'habitants que l'on envoie d'Europe et d'Afrique dans les Indes occidentales; mais je crois que si quelque nation est abandannée de ses colonies, cela commencera par la usulon nagloise.

— Il n'est point de mot anglois pour exprimer

walet-de-chambre, parce qu'ils n'en ont point, et point de difference de masculin et de féminin. Au lieu que l'on dit en France, manger son bien; le peuple dit en Angleterro, manger et boire son bien.

—Les Anclois vous font peu de oolitesses, mais

 Les Anglois vous font peu de politesses, mais jamais d'impolitesses.

 Les femmes y sont réservées, parce que les

Anglois les voient peu; elles s'ima;inent qu'un êtranger qui leur parle veut les chevaucher. « Je ne veux point, disent-elles, give to him encouragement " »

—Point de religion en Angleterre; quatre ou cinq de la chambre des rommunes vout à la mease ou an sermon de la chambre, escepté daus les grandes occasions, où l'un arrive de bonne heure. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un bomme ayaut dit, de unon temps: -Je crois cela comme article de foi, » tont le monde se mit à rire. Il y a un comité pour considérer l'état de la religion; cela est regardé comme ridicule.

— L'Angleterre est à prisent le plus l'ître pays qui oist au monde, je n'en excepte actione rejuqui oist au monde, je n'en excepte actione rejubilque : j'appelle libre, parce que le prisen e n'e que ce soit, par la raison que son postori est de que ce soit, par la raison que son postori esto contrôlé étorne paru aset; mais, i la chambre base devenoit maîtrese, son pouvoir seroit illimité, parce qu'elle suroit cu même tenps la puissance exécutive; so liteu qu'à préssul le pouvoir illimité out dans le parlement et le roi, et da la puissance exécutive dans le roi, dont le pouvoir est borné.

— Il faut donc qu'nn bon Anglois cherche à défendre la liberté également contre les attentats de la couronne et eeux de la chambre.

— Quand un homme, en Augleterre, auroit antant d'ennemis qu'il a de chereux sur la tête, it ne lui en arriveroit rien : c'est beaucoup, car la santé de l'ame est aussi nécessaire que celle du corps.

— Lorsqu'on saisit le cordon bleu de M. de Broglie *, un homme dit: « Voyez cette nation dits ont, chassé le père, renié le fils, et confisqué le Saint-Esprit. »

POESIES.

PORTRAIT

LA DUCHESSE DE MIREPOIX,

La beanté que je chante ignore ses appas. Mortels qui la vovez, dites ni qu'elle est belle ,

Naïve , simple, naturelle,

Et timide sans embarras.

Telle est la jacinthe nouvelle; Sa tête ne s'êleve pas Sur les fleurs qui sont autour d'elle: Saus se montrer, sans se cacher,

Elle se plait dans la prairie; Elle y pourroit finir sa vie,

Si l'œil ne venoit l'y ehercher.

⁽¹⁾ On ne sait de quel ouvrage Montesquieu veut parler.
* Leur donner encouragement.

Minarorx reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix;
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceus dout elle veut faire usage.
Pour altèrer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'oss jamais

our alterer la dissocur de ses traits , Le fier dédain n'oss jamais Se faire voir sur son visage. Son esprit a cette chaleur Du soleil qui commeuce à naitre: L'Hymen peut parler de son occur; L'Amour pourroit le méconpoitre.

ADIEUX A GÉNES*.

EN 1728.

Ansau, Génes détestable; Adieu, séjour de Plutus: Si le ciel m'est favorable, Ja ne vous reverrai plus,

Adieu, bourgeois, et mblesse Qui n'as pour toutes vertus Qu'une inutile richesse; Je ne vous reverrai plus.

Adieu, asperbes palais Où l'ennui, par préférence, A chnisi sa résidence: Je vous quitte pour jamais.

Li le magistrat querelle Et veut chasser les amants, Et se plaiut que sa chandelle Brûle depuis trop lung-temps.

Le vieux noble, quel déliee! Voit son page à demi nu, Et just d'une avarice Qui lui fait montrer le cu.

Vaus entendez d'un jorrisse Qui ne dort ni nuit ni jnur, Qn'il a gagué la jaunisse Par l'excès de son amour.

Otto pièce conti, stil donnée par Montarquire à un de comais, a condicion de su la goat lave voir, dissat que c'étois une plaisontere luir dans un montant d'une, d'estant qu'el ne s'essai jouis paper d'être popule. Il le mé tent cohercie pour partir de Groce, oi il dient s'éto bevorop resuys pour partir de Groce, oi il dient s'éto le revorop resuys pare qu'il s'e venit formé mecune ilanon, se treurs serve de con emperemente qu'un lei sevit marquée par esta differen en l'allo. Mais un vent plus favorable A mes vœux vient se prêter. Il n'est rieu de comparable Au plaisir de vuus quitter.

CHANSON.

Nous n'avons pour philosophie Que l'amour de la liberté. Plaisir, douceurs sans flatterie, Volupté,

Portez dans cette compagnie La gaité.

Le nocher qui prévnit l'arage Craint encor, quand le port est bon , Éternisons du badinage La saison: On manque, à force d'être sage, De raison.

Le fier Catno, quand il se perce, Se livre à ses noires fureurs ; Anacrèco, qui fait commerce De douceurs, Attend le trépas et se berce Sur des fleurs.

Que charun boive à sa conquête. Ne vous en fâchez pas, époux; Le sort que la nuit vous apprête

Est plus doux: Mais vos femmes, dans cette fèle, Sont à nous.

CHANSON.

Amorn, après mainte victoire, Croyant regner seul dans les eieux, Alloit bravant les autres dieux, Vantaut son triomphe et sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lassèrent De voir l'insolente façon De ce tant superbe garçon, Du eiel, par dépit, le chassèrent. Banni du ciel , il vole en terre , Bieu résolu de se venger. Dans vos yeux il vint se loger , Pour de là faire aux dieux la guerre.

Mais ces yeux d'étrange nature L'oot si doucement retenu, Qu'il ne s'est depuis souvenu Du ciel, des dieux, ni de l'iojure.

MADRIGAL

Vous êtes belle, et votre sœur est belle; Si j'eusse été Pàris, moo choix eût été doux : La pomme auroit été pour vous, Mais mon œur eût été pour elle.

DISTIQUE.

DER DA MAINOY DE M. GENTROY, & ACTRUTA, POMÉRÉE ANTREPOSE PAR MONERAL.

Apollon, dans ces licox, prêt à nous seconrir, Quitte l'art de rimer pour celui de guérir ...

LETTRES.

z. _ A M. L'ABBÉ D'OLIVET ***.

Ja vous écris, monsieur mon cher et illustre abbé, et je soudrais fort quere fil tou nospen de ne couserver votre amité, que je conserversi toute ma vie antant qu'il me sera possible, parce qu'elle est pour moi d'un prix infini. Je mis asser cootent du séjour de Vienne: les coousiannes y son très aisers à finire, les grands sejourent et le ministres très accessibles; la cour y est médie avec la ville; le nombre des étrangers, y est si grand, et ville; le nombre des étrangers, y est si grand, qu'on y est en même temps étranger et cisyens notre loigne y est in oivrenéel aqu'elle y set prerspue heule chez les homilées gens, est l'istifice y est presqu'euil. Le suis permadé que le françois gagera tous les jours dans les pays êtrangers. La commoiectation des peupless est aigrande qu'ils out absolument besoin d'une langue commune, et on choiris toujours noter françois; il seroit aixié de deviner, si ouisterespoit cette lettre, que c'est un nexafémiciren qui prafe las maxilémices.

M. de Richelieu est parti d'es dorde de fines est très citade de par la mes et très citade de gens avaies. Le deux plus grodo homoses de lettres qu'il 3 ni à Viscose aute le prince Engine et le giurd's Sharbomber, Si vous potres m'euvoyer deux compaises de consolit « de maldem de Lambert, et deux autres des Flages de Caar est de 31. Newton ", en consolit « de maldem de Lambert, et deux autres des Flages de Caar est de 31. Newton ", en consolit « de maldem de Lambert, et deux autres des Flages de Caar est de 31. Newton ", en consolit « de la consolit » de la con

Je vous demaode pardon si je vous prie de faire pour mui cette petite avaoce; mais vous aurez peut-être besoio que j'en fasse pour vous, et que e vous achète quelque chose en Allemague et en Italie. Vous ne sauriez croire dans quelle vénération M. le cardiual *** est dans le pays étranger, Agreez, de plus, que je vous demaode uoe grace. Il y a quelques jours que l'écrivois à M. le cardinal et à M. de Chauvelin que je serois bien aise d'être employé dans les cours étrangères, et que j'avois benucoup travaillé pour m'en reodre capable. Vous me feriez bien plaisir de voir , làdessus, M. de Chauvelio ****, et de tâcher de pénétrer dans quels sentiments il est à mon égard. Je n'ai jamais eu occasion de le connoître pendaut qu'il a été particulier, et, depuis, je n'ai pas voulu lui donner assez mauvaise opiniou de moi, pour qu'il pût croire que je eberchois la fortune. Cependant, je voudrois savoir si je suis nn sujet agréable ou si je dois m'ôter eette idée de la tête, ce qui sera hieutôt fait. Les raisons pour qu'on jette les yeux sur moi sont que je na suis pas plus bête qu'uo autre; que j'ai ma fortune faite, et que je travaille pour l'hooozur et non

On a prétende, sur la fié de La Harpe, que ce madripal n'est pas de Mostrepites. Il moss a pare seurs difficile et fort peu mble de vérifier si ce renavignement est exact.
"M. Gendron avest set permière médecis du régent.

⁶⁰⁰ Cette letter, admise pour la premiere fois dans les œuvre de Nontesquieu, est extraîte de l'Jagraphir.

^{*} Avie d'ann mère à son file et à se fille. Parie, Gamma, 1745, 17-13. ** Per Fontenelle.

^{***} André-Hercule de Fleury, cardinal, ancien évêque de Fréjus, d'abord confesseur de Louis XV, pass son pressur sai-

eas German-Louis de Cherretta, nommé en 1-27 garde-desscents et secrétaire-d'état su département des affaires étrat-

enrieux pour être instruit dans quelque pays que j'aille. Adieu, mon cher abbé, je suis plus à vous qu'à moi-même.

A Viener, ce te mai 1336.

Je erois que esci doit être secret.

se tron que ette une ent ente.

2. - AU PÈRE CERATI*,

pas pour vivre; que je suis assez soeisble et assez

DE LA COMOSÉGATION DE L'OSATOISE DE SAINT PRILIPPE.

A Reme.

Facs l'honnent de vous écrire par le courrier passé, mon révérend père; je vous écris encore par edui-ci. Je prends do plaisir à faire tout ce qui peut vous rappeler une amitié qui m'est si chère. J'ajoute à ce que je vous manduis sur l'affaire... que, si monseigneur Fouquet ** exige audelà de la somme que j'ai paru vous fixer, vous pontez vous étendre et donner plus, et faire, par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne sera pas visiblement déraisonnable. Je connois ici le chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correspondance avec Belloni. Je ferai remettre sur-le-champ par loi l'argent doot vous serez convenu; car il me parolt que les volontés de M. Fouquet sout si ambulatoires, qu'il na vant pas la peine de rien faire avant qu'elles ne soient fixées. Je suis ici dans un pays qui ne ressemble gnère

an reste de l'Europe. Nous n'avons pas encore su le contenu du traité d'Espagne *** on eroit simplement qu'il ne changerien à la quadruple alliance, si ce n'est que les six mille hummes qui iront en Italie pour faire leur cour à dun Carlos ****,

"Caspard Crazi, of à Partie en 1690, mort à Fierence, le 19 juin 1769, Mentragnies l'étatife aver lei deux le mation de cardinal de Philippac, ambusandres de Frence à Rome, less de aux moyage en Italie.
"Perso-François Fouçart, jésaits françois, et mastonnaire à la Calier, crazis à Rome en 1700 et reçoit pour téroupense

des auccès qu'il avait obsenne dans ses minions, le liter de véque d'Ennièrepolis Montenagion qui l'avoit resons la Rosse, chez le cardenal de Poigone, était en néprelation trere lei pour la resignation en ferene de l'auble Daval, son secrétaire, d'un hénefice que le preint muit en drerègne.

⁵⁰⁰ Catentia, concla à Seville, le 9 norembre, entre la France, Flaggistere en l'Espagne, confirmit la quadraple alliance et les unriens traités. L'Espagne ermonçoit à Gibralter et Peri-Mahon, «Lde son célos, l'Angiereure connectain utoli les places fettre de Taucore, de Pamo et de Plassacce, perfèces per 185.

mille Engagude, L'empereur aloppous à cette deraiter elanor.

""" Flue de Philippe V, est d'Engague, il était appelé à la macremies de l'était de Taussay par la mort du deraiter des Médiels. Re le se juntier 1516, eccesses rei des Deut-Sirlies le 15 mais 1516. Il monte sur le surbas d'Élospane le la noté 1516, après la mort de sus jeves, att moutet à Nodrej le 14 décembre 1516.

seront Espagnols, et non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous savez, toutes sortes de papiers très libres et très indiscrets. Il y en avoit un, il y a deux ou trois semsines, dont j'ai été très en colère. Il disoit que M. le cardinal de Roban avoit fait venir d'Allemacne, avec grand soin. pour l'asage de ses diocésains, une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux des, les meler, les pousser, sans qu'ils recussent aucune impression de la main du joueur, lequel pouvnit auparavant, par un art illieite, flatter on brusquer les dés selon l'occasion; ce qui établissoit la friponnerie dans des choses qui ne sont établies que ponr récréer l'esprit. Je vous avoue qu'il fant être hien bérétique et janséniste * pour faire de ces manvaises plaisanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque nuvrage qui mérite d'être la , je vons prie de me le faire savoir. J'ail houseur d'être avec touta sorte de tendresse et d'amitié, etc-

De Londres , le 31 décembre 1780.

3. - AU MÈME.

Phan Cerati, vous êtes mon bienfaiteur: vous faites suivre les rochers. Le mande à l'abbé Duval que je n'eutends parqu'il abuse de l'honnéteté de M. Fonquet, mais qu'il poursuivr, et que ce qui reviendra soit partagé à l'amisble entre monseigneur et lui.

Edin Rome est délivée de la base lyrannie de finiteurs. Les releasés quo militaires ne sont plus tenues par ces viles mains. Tous ces fiquins sainte Marie à leur tête, sont retournir dans les channières où ils sont été, entretenir étans les channières où ils sont été, entretenir étans parents de leur raisonne insadence. Coscin à surra plus pour lai que son argent et sa poutte. On parents de leur raisonne insadence. Coscin à surra plus pour lai que son argent et sa poutte. On parents tou les fiberiventisms qui out voir été afin en la comme de l'acceptant les des l'étérients insulaires voir de la consentie de la consentie de la consentie de la consentie consentie vant de la consentie de la consentie consentie vant de la consentie de la consentie consentie vant de la consentie de la consentie consentie vant de la consentie consentie vant de la consentie de la consentie consentie vant de la consentie consentie vant de la consentie vant de la consentie de la c

• Co qui svoit donné lieu à cette meanuire platimentré des Anglisis évoit de tres autest d'emperament dans le centinal de Roban à previerre tens les mouvements inseptenties perdant a qu'il estédit dans ses diseires à Servere, « di Il Equivil cemme prince, que de side pone la retigiesa. Paris, « di la re piquotte garrer comme che de se maisjaneaistes, « défensere de la boure doctries.
** Notala Cardia, cardinal et archerégar de Néverent. Il aveit

dis le demontagne e le consident du pape Bessit XIII, et jouis sous la regan de es possité deux cettels deut il vision de la massian le plan remailléeux. La mort de Brenit, service le ay nitre la plan remailléeux. La mort de Brenit, service le ay Férrier 133. mis no revue sus dispulsations de ma fazard que Chemat XII. Et neffereux au château Saint-Angr. appre Pessir centralistà resistance e qu'il assit pen Careix, mos en liberte seus la poutsécus de Bessite XIV, monuyt à Nagèra, re 1355.

SS. *** March or of

LETTRES.

obéissant serviteur.

Donnez-nous un pape qui ait un glaive comme saint Paul, non pas un rosaire romme saint Dominique, ou une besace comme saint François. Sortez de votre lethargie: « Exariare aliquis *.» N'avea-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de saiut Pierre avec le dos rompu et pleiue de vermoulure? Voolez-vous qu'on regarde votre coffre, où sont taut de richesses spirituelles, comme une buite d'orvictan ou de mithridate ? En vérité, vous faites un bel usage de votre infaillibilité; vous vous en servez pour prouver que le livre de Quesnel " ne vant rien, et vous ne vous en servea pas pour décider que les prétentions de l'empereur sur Parme et Plaisance sont manvaises. Votre triple couronne ressemble à cette couronne de laurier que mettoit Cesar ponr empêcher qu'on ne vit qu'il étuit chauve. Mes adorations à M. lr cardinal de Puliguse. Je fus reco il y a trois jours membre de la société royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Disham à son frère, qui demandoit le sentiment de la société sur les découvertes astronomiques de M. Bianchini ***. Embrassez, s'il vous plait, de ma part, l'abbé, le cher abbé

De Londres , le 1^{et} mars 1730.

4. - A M. DE MONCRIF "",

Niccolini. Je vous salue, cher pere, de tout mon

ozur.

DE L'ACADÉMIE PRANÇOISE.

J'ouanna d'avoir l'honneur de vous dire, monsieur, que, si le sieur Prault, dans l'édition de ce petit rumin "" alloit mettre quelque chose qui, directement ou indirectement, pôt faire proserque j'en suis l'auteur, il me dévoluigentil heucoup. Je suis, à l'égard dévouvrages qu'onn'à attibués, comme la Foutaine-Martel """ étoit pour

**Yrea., Aerid., vr. 625.

**P. Operiori ferror nor part of the Artifician morals of P. Quesion ferror nor part of divisions or de dischirements your l'églier de France, et deonstreut missance à la bulle Caspenius qui, feliniter par le pape dans l'installes de lous parlier, preus basileverar le represen. Pasquire Quessell, no à Paria le 11 juillet 1634, montre a American le 2 décembre 1988.

*** François Bionchini, ne s Verone le 13 décembre 1661, moet le 2 mars 1739. On lui doit de eurieure et importantes abservations sur la plemtire de Venus. **** François-Augustin Puradis de Moncrif, né à Paris vers

access. Autoinette-Madelaine Des Biedrans, comresse de l'ontaine Martel , née vers 2662, mourag à Paris, entre les bras de Voltaire, le 32 junyier 1732.

les ridicules; on me les donne, mais je ne les preuds point. Mille excuses, monsieur, et faitesmoi l'honneur de me croire, monsieur, plus que je ne saurois vous dire, votre très humble et très

Ce of word cold.

637

5. - A M. L'ABBÉ VENUTI *,

A Clérec.

J'at reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que je n'aurois cru, parce que je ne savoia pas que M. l'abbé de Clérse, que J'honorois déja heauroup, fût le frère de M. le chevalier Venuti **. avec qui j'ai eu le plaisir de contracter amitié à Florence, et qui m'a procuré l'honneur d'una place dans l'académie de Cortone. Je vous supplie, monsieur, d'avuir pour moi les mêmes hontes qu'a eurs munsieur vutre frère. M. Campagne m'a écrit le heau présent que vous lui aviez remis pour moi, dout je vous suis iufiniment obligé, M. Baritant m'avoit déja fait lire une partie de cet ouvrage ; et ce qui m'a touché dans vos dissertations, c'est qu'ou y voit un savant qui a de l'esprit; ce qui ue se trouve pas tonjours,

Vous êtes cause, monsieur, que l'académie de Bordeaux me presse l'épée dans les reins pour obteuir un arrêt du conseil pour la création de vingt associés au lieu de vinet éleves. L'envie qu'elle a de vous avoir, et la difficulté, d'autre part, que toutes les places d'associés sout remplies , fait qu'elle désire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de M. le cardinal de Polignac et d'autres font que cet arrêt u'est pas encore ubtenn. J'ecris à nos messieurs que cela ne doit pas empêcher; et que vous méritez, si la porte est fermée, que l'on fasse une brêche pour vous faire entrer. J'espère, monsieur, que l'aunée prochaine, si je vais en province, j'aurai l'houneur de vous vuir à Clérac, et de vous inviter à venir à Bordeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire et augmenter notre connoissance. Personne n'est au monde plus que moi et avec plus de respeet, etc.

P. S. Quand vous écrirez à M. le chevalier Ve-* Philippe Venuti, d'une famille de condition de Cortone,

avois été europé en France par le chaptire de Seint-Jean de Lutras, comme vicuire-général de l'abbuye de Clèrac, que Heart IV contres à ra chapter après non abustation. Il moures à Cortone, en 1769, Agé d'envison soixante one.

"Ridolfoo Venuti, l'un des plus crithres uniquatres du dis-heitieue giècle, né à Gortone en 1703, mort a Rome de Jumars 1763. nuti, ayez la bouté, monsieur, de lui dire mille choses de ma part : ses belles qualités me sont encore présentes.

De Paris, le 17 mars 1739.

A M. L'ABBÉ MARQUIS NICCOLINI,

A Florence.

Tai reçu, cher et illustre sbbé, avec une véritable joie la lettre que vons m'avez fait l'honneur de m'érrire. Vous étas un de ces hommes que l'on n'ouhlie point, et qui frapprz une cervelle de votre souvenir. Mon cerur, mon esprit, sont tout à vous, mon cher ablé.

Vous m'apprenz deux choses hien agràbles; Dune, que nous verrons mousièquem Cerati en France; l'autre, que madame la marquise Ferrooi * se souvient encore de moi. Je vons prie de cianenter auprès de l'un et de l'autre cette amitié que je voudrois taut mériler. Une des choses dont je prétents me vanter, c'est que moi, habitant d'an-dels des Alpes, sie été aussi enchanté d'êlle que vous tous.

Je uin à Bordeaux depnis un mois, et i j'y dois rester trois ou quatre mois encore. I se servis inconsolable si cela me fisioni perdre le plaisir de voir le cher Certa. Si cela étoit, je prétendrois hien qu'il hist me voir à Bordeaux. Il verrois son mi: mais il verrois inocu la France, où il u'y a que Paris et les provinces chiagnéres qui sionit quégac chose, parce que Paris n'à pas pie encore les dévorer. Il feroit les deva côrés du carré su lieu de faire la disgonde, et verroit les belles provinces qui sont voicines de l'océan, et celles qui le sont de la Voliterranie.

Que dites-vous des Auglois? voyer comme ils courrent loutes les mers. Cets une gracole baleine; Et fatam sub percor possidet equor.". La reine d'Espague a appris à l'Europe un grand serret; c'est que les Indes, qu'ou croyoit attachées à l'Espague par cent mille chaines, ne tiennent qu'à un di, Adrieu, mon cher et illustre ables, nes qu'au de la consensation de la consensation de accordez-moi les sentiments que j'ai pour vous. Je suis avec tout sorte de respect, etc.

De Bordenst , le 6 mars 1740.

7. - A MONSEIGNEUR CERATI.

A Piec.

J'as reçu votre lettre bien tard, monseigneur : car elle est datée du 10 janvier, et je ne l'ai reçue que le 5 de mai (1) à Bordeaux, où je suis depuis un mois, et où je resterai trois on quatre autres. Promettez-moi et jurez moi que, si je ne suis pas à Paris quand vous y passerez, vous viendrez me voir à Bordeaux, et vous preudrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini ; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de la diagonale, et vous verrez la Frauce; an lieu que, si vous traversez par le milieu du royaume, vous ne verrez que Paris, et vous ne verrez pas votre ami. Mais je dis tout cela en cas que je ne sois pas à Paris. Quand vons y serez, je vous en ferai les honneurs, soit que j'y sois ou que je n'y sois pas, et je vous introduirai sur le mont Parnasse. Si vous passez en Angleterre, maudez-le-moi, aŭn que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin . j'espère que vous voudrez hien m'écrire pendant votre vuyage, et me donner des nonvelles de votre marche. Mon sdresse est à Bordeaux, ou à Paris, rue Saint Dominique. Vuus allez faire le voyage le plus agréable que l'on puisse faire. A l'égard des finances, si je suis à Paris, je serai votre Meutor, Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, et la plupart des carrosses pleins de faquius. M. le cardinal de Polignae a furt hien fait de n'aller pas au ronelave, et de laisser cette affaire à d'autres. Il se porte très hien, et c'est la plus grande de ses affaires. Vous le verrez aussi aimable, quoiqu'il ne soit pas à la mode. Adieu, monseigneur ; j'ai et j'aurai poor vons tonte ma vie les sentiments du monde les plus tendres : antaot que tout le monde vous estime, autant mni je vous aime; et, en quelque lieu du monde que vous soyez, vous serez toujours présent à mon esprit. J'ai l'honneur d'être avec tuute sorte de respect et de tendresse, etc.

.....

8. — A M. L'ABBÉ VENUTI,

A Clerac.

Ja n'ai que le temps de vous écrire an mot, () It faut probablement lier mars. Veyes in lettre précé-

[°] C'étoit la donc de Florence qui belloit le plus par son esprit et sa besate; la medicare compagnée a'assembloit chez elle: Montesquese lui fui fort situché pendant son néjour à Flo-

^{**} Ovin., Metors, 14, 689

mansieur. Quelques uns de vos amis m'ant demandé de parler à madame de Teocin sur des lettres que l'un écrit contre vous *. Comme je ne sais rien de tout eeci, et que j'ignare si ce sont les premieres lettres ou des noovelles, je vous prie de m'éclaireir sur ce que je dois dire au cardioal qui va arriver, et de eroire que personne ne preud plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de respect, etc.

De Paris, le 17 avril 1743.

q. - A. M. L'ABBÉ DE GUASCO **,

A Torin.

Jz suis fort aise, mon cher ami, que la lettre que je vous ai dounée pour notre ambassadeur vaus ait procuré quelques agréments à Turin, et un peu dédommagé des duretés *** du marquis d'Orméa ****. J'étois bieo sûr que M. et madsme de Sennectère se feroient un plaisir de vous enopoître, et, des qu'ils vous conocitroient, qu'ils vous recevroicot à bras ouverts. Je vous charge de leur témuigner combieo je suis sensible aux écards no ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaisir que vaus avez eu de faire le vnyage avec M. le comte d'Egmnnt : il est effectivemeut de mes amis, et on des seigoeurs pour lesquels j'ai le plus d'estime. J'accepte l'appointement de souper ebez lui avec vnus à son retour de Naples; mais je crains bieu que si la guerre contique, je ne sois farcé d'aller planter des choux à la Brede. Notre commerce de Guirnoe sera bieutôt aux abois; nos vius nous resteront sur les bras; et vous savra que c'est toute notre richesse. Je prévois que le traité provisionnel de la cour de Turin avec celle de Vicooe pous enlèvera le commandeur de Solar ****; et en ce cas, je regretterai mains Paris, Dites mille choses pour moi à M, le marquis de Breil. L'humaoité lui

* A princ l'abbé Venut! cut-il pris l'administration de l'abbaye de Cièrac , qu'il s'éleva à flome un parti contre lui dans le chapitre qui l'avoit envoyé, traveillant à le faire esperier, et se servant pour cet effet du canal du cardinal de Tenein pour le demervir.

" Octavira de Guasco , no à Piguerel en 2713 , mort à Vérone le un mara 1781. *** L'abbé de Gusaco avoit passé quelques années à Parie, eti-Il étoit allé pour une maladir d'yeau Son père étant mort, il foit

obligé de retourner à Turin pour l'arrangement de ses affeires domestiques. Ayant besoin de l'intervention du munistre pour arranger quelques interéts, il ur pot jamais obtenir audience de M le morques d'Acmes , par tion suite d'aux nocienne insetté de ce ministre contre son père. *** Charles-François-Viurent Ferrero, marquis d'Orméo, pre-

mier ministre du rot de Saedeigne , mort en 1745.

Ambasadeur de la cour de Sardaigne en France.

devra beaucoop pour la bonne éducation qu'il a donnée a M. le due de Savoie doot j'eutends dire de très belles choses. J'avone que je me sens un peu de vanité de voir que je me formai une juste idée de ce grand homme lursque j'eus l'honneur de le coonoître à Vienne. Je vaudrois bien que vous fussiez de retour à Paris avaot que j'en parte; et je me réserve de vous dire alors le secret du Temple de Gnide **. Tôchez d'arraoper vas intérêts domestiques le mieux que vaus pourrez; et abaudonnez à un avenir plus favorable la réparation des tarts du ministere contre votre malsoo, C'est dans vos principes, vos occupations, et votre conduite, que vous devez chercher, quant à présent, des armes, des consolations, et des ressources. Le marquis d'Ormra n'est pas uo homme à reculer : et, dans les circonstances où l'on se trouve à vntre cour, nu fera peu d'attention à vos représentations. L'ambassadenress vous salue. Il commence à ouvrir les yeux sur soo amie : j'y ai un peu contribué, et je m'en félicite, parce qu'elle lui faisoit faire mauvaise figure. Adien.

De Paris, 1742.

10 .- AM. LE COMTE DE GUASCO ****, COLONAL D'INFARTABLE.

A Franciert.

J'az été enchanté, monsieur le comte, de recevoir uoe marque de votre souveuir par la lettre que m'a envoyée mansieur votre frère. Madame de Teorio et les autres personoes auxquelles j'ai fait vos compliments me chargent de vous témoigner aussi leur seusibilité et leur reconnoissance. Je suis fâché de ne ponvuir satisfaire votre coriosité tauchant les ouvrages de notre amie; e'est un secret**** que j'ai promis de ue poiot révėler.

*Victor-Amedêr-Marie, no à Turin le 26 février 1725. mort à Noutcalter le 15 octobre 1796. Il monta sur le trône la 30 février 1373 et prit le nom de Victor-Amedée III. " Mentragnire int ereit fait prisent de cet ourrage lorsqu'il prit congé de lui en partant de Tucin, sans lut dire qu'il

*** C'est probablement le prince de Cantemir, ambassadeur de la cour de Russe à cette de France.

**** Frère de l'abbé Montesquens'étoit fort lié avec lui dans le voyage que le comte de Gausco it à Paris en 1745. **** Le jour de la mest de modeme de Tencin, en sortant de son antichambier, Montesquieu dit au frare du conte de Gamen qui étuit avec lui : «A préseus rous pourre mander à monsieur votre frère que mulame de Tencia est l'anieur de Comte de Comminges et du Siège de Calais, unrenges qu'eile a faits en société avec 36 de Pont-de-Vesle, son neveu. Je crois qu'il n'y n que M. de Fontenalle et mei qui anchiens er secret.

La confiance dont vous m'honorez exige que je vous parle à cœur ouvert sur ce qui fait le sujet intéressant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à M. le commandeur de Solar, qui est de vos amis; et nous nous sommes trouvés d'accord que les offres que vous fait M. de Belle-Isle * pour vous attacher vous et monsieur votre frère ** au service de France, ne soot point acceptables. Après tont le bien que les lettres de M. de La Chétardie ese lui out dit de vous, il est incuncevable qu'il ait pu se flatter de vous retenir en vous proposant des grades au dessous de ceux que yous avez. Je ne sais sur quoi il foude que l'on ne considere pas tout-à-fait en France les grades du service étrauger comme ceux de nos troupes, Cette maxime ne seroit ni juste ni obligeante, et nous priveroit de fort bous officiers. Je pense que vous avez très bien fait de ne point vous engager dans son expédition avant que d'avoir de bounes assurances de la cour sur les conditions qui vous conviennent; mais puisqu'il paroit que vous êtes déja décidé pour le refus, il est inutile de vous présenter iri d'autres réflexions.

Les propositions du misistre de Prosso pour la lette d'un régionné étranger métinet au mais dont plus d'attention, des qu'éles present se combiers avec no finances. Mais il faut celtule pour l'avairi ; quelle aussirese qu'à la pair le regiment ne soil joint réferné l' et en ce na quel dédoumagement pour les avaires qu'el la pair le régiment ne soil joint réferné l' et en ce na quel dédoumagement pour les avaires qu'el pair le régiment ne soil point réferné l'et en ce et en ce na quel des parties de la comme de l'avaire de la conseil pour le de la conseil de la conseil de la conseil pour le de la conseil de

A l'igand de a vanlages que l'ou vous foit entrevoir au service du souvel emperent ****, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur solidité, et trop sage pour vous laisser ébloir. Pour moi, qui ne suis pas enceror bein persuadé et la stabilité du nouveau système politique d'Allemage, je ne fonderois pas une opérances un une fortune précuire et pout-être passagère. Par ce que jai l'hounemer de vous dire, vous arriete que que jai l'hounemer de vous dire, vous arriete que

je ne puis qu'approuver la préférence que vous donnerlez à des engagements pour le service d'Autriche. Outre que e'est là votre première inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes yous prouve que e'est le service paturel de votre nation. Quels que soient les revers actuels de la cour de Vieune, je ne les regarde que comme des disgraces passageres; car une graude et ancienne paissance qui a des forces naturelles et intrinseques ne sauroit tomber tout-à-coup. En supposant même quelques échees, le service y sera toujours plus solide que eclui d'une puissance naissante. Il y a tout à parier que la cour de Turin, dans la guerre présente, fera cause commune avec celle de Vienne; par conséquent les raisons qui vous détouruèrent en quittant le Piemont de passer au service autrichien cessent dans les eirconstauces présentes. Je ne vois pas même de meilleur moveu de vous moquer de l'inimitié du marquis d'Orméa, que de servir une cour alliée, dans laquelle, en considérant ce qui s'est passe " autrefois, il ne dost pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent et sage; ainsi je soumets à votre jugement des conjectures auxquelles le desir siucère de vos avautages a peutêtre antant de part que la raison. J'apprendrai avec bien du plaisir le parti que vons surez pris, et j'ai l'buuveur de vous assurer de mon respect. 116h-

A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

L'ansi Venuti m'a fizit part, mon cher abbé, de l'affliction que vom a caussée la mort de votre ami le prince Custemir", et de projet que vous avez formé de faire un voyage daus con provinces meridionales pour rétabir vour es santé. Vous que que vous avez perdu; mais à Russic ne remplacera par-tout des annis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais à Russic ne remplacera pas si aisément uu ambassadeur du mérite du prince Caustemir. Or je me prins à l'abbé.

^{*} Charles Louis Auguste Fouquet, comis de Belle-laba, maréchal de Fiance, né a Villetrancha le 23 septembra 1644, mort le 36 januire 1981.
** Demis lientrance admiral, se ecommandant de Berole

Depois lieutenant ginten), et commandant de Decole pendant la guerre de 1716.

³⁰⁰ Joseban-Jacques Truiti da La Chétardie, né à Paris le 3 octobre 2505, mort a flames le x⁵⁷ Jouvier 1526. Il étoit ambassafeur de France a la coor de Russie, el, dit-ou, l'amast en tire de l'impératire Elisabeits.

^{****} Charles VIL, electeur de Bavière.

Sous an meistare, la roue de Turia, dans la porre pricéries, avent sharoland l'allianes aven l'exercé V'evane de dévante, de la commentation de la limite de la France. On prétend que le marquis défaute, dans relicio coronno, evall popule-, pour pris d'une afgiuriation nec la ceuse de Virans, «qu'il passeroit à non serviere, et q'u'il y source un charper causainesse, de quoi respecta-, et q'u'il y source un charper causainesse, de quoi respectation presentation de la commentation de la commentation de la commentation de commentation de commentation de commentation de la commentation de commentation

[&]quot;Autiochus Centreir, dent l'abbé de Guaco a treduit les Saties, renest de moerir à Paris, le sa arrel 1744. Il écoit ne a Constentinepla en 1705. C'est à lest que queiques biographira let domant les présons de Censtentes-Démètres.

Venuti pour vous presser d'exécuter votre proiet : l'air, les raisins, le vin des bords de la Gamone, et l'humeur des Gascons, sont d'excellents antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brêde, où vous trouverez un château, gothique à la vérité, mais orné de debors charmants, dout j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du godt, je vous consulterai sur les choses que j'entenda aionter à ce qui est déia fait ; mais je vons consulteral sor-tout sur mon grand ouvrage *. qui avance à pas de géant depuis que je ne suis plus dissipé par les dipers et les soupers de Paris. Mon estomae s'en trouve aossi mieux; et j'espère que la sobriété avec laquelle vous vivrez chez moi sera le meilleur spécifique contre vos incommodités. Je vous attends douc cette automne, très empressé de vous embrasser.

De Bordenux, le 14º noit 1744-

12. - AU MÊME.

Nous partirons lundi, docte abbé, et je compte sur voos. Je ne pourrai pas vous douner une place dans ma chaise de poste, parce que je mêne madame de Moutesquieu; mais je vous donnerai des chevaux. Vons eu aurez un qui sera comme un bateau sur un canal tranquille, et comme une condole de Veuise, et comme un oiscau qui plane dans les airs. La voiture du cheval est très bonne pour la poitrine; M. Sydenham la conseille surtout; et nous avons en un grand médecin qui prétendoit que c'était un si bon remede, qu'il est mort à cheval. Nous séjournerons à la Brede jusqu'à la Saint-Martiu; nous y étudierons, nous nous promenerous, nous planterous des bois, et ferons des prairies. Adieu, mon cher abbé; je vous embrasse de tout mon cœur.

De Boedenns , le 30 septembra 1744.

13. - AU MÊME.

Ja serai en ville après-demain. Ne vous engagez pas à diner, mon cher abbé, pour vendredi; vous êtes invité chez le président Barbot. Il faudra y être arrivé à dix beures précises du matio, pour commencer la lecture du grand onvrage que vous savez **; on lira aussi après diuer : il n'y aura que vous, avec le président et mon fils ; vous y aurez pleine liberté de juzer et de critiquer.

Je viens d'envoyer votre anacréoutique * à ma fille; c'est uue piece charmaute dont elle sera fort flattée. J'ai aussi le votre êtrenne on épitre pétrarquesque à madame de Pontar **: elle est pleine d'idées agréables. L'abbe, vous êtes poéte, et on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

De la Bride, le 10 janvier 1745.

14. — A MONSEIGNEUR CERATI.

J'APPRENOS, monseigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureusement à Pise. Comme vous ne me dites rien de vos yenx, j'espère qu'ils se seront fortifiés. Je le souhaite bien, et que vous puissiez jouir agréablement de la vie pour vous et pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier.... Je vous exhorte fort vousmême à nuus danner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a heaucoup de geus qui paient les chevaux de poste : mais il y a peu de voyageurs, et il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'abbé Niccoliui qu'il nous doit un voyage en France; et je vous prie de l'assurer de l'amitie la plus tendre.

Je vondrois hien pouvoir vnus tenir tous deux dans la terre de Brêde, et là y avoir de ces conversstions que l'ineptie ou la folie de Paris rendeut rares. J'ai dit à M. l'abbé Veouti que ses médailles étoient veudues. Nous avous ici l'abbé de Guasco, qui me tient fidèle compagnie à la Brede. Il me charge de vous faire bien des compliments. Il faut avouer que l'Italie est une belle chose, car tout le moude veut l'avoir. Voilà cinq armices qui vont se la disputer. Pour notreGuienne, ec ne sont que des armées de geus d'affaires qui en veulent faire la conquête, et ils la font plus silrement que le comte de Gages. Je crois qu'à présent il se fait bien des réflexions sous la grande perroque du marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plus tôt. Je n'ai pas un sou pour aller dans cette ville, qui dévore les provinces.

noti.

[·] L'Equit des Lais. " L'Esprit des Lois.

^{*} Il s'agit let d'une petite pièce de poésie envoyée pour êtresnes de la neuvelle année a mademoiselle de Montesquira, Cette piece a 6th Imprimée dans le Mereure de Streier 2745, avec la traduction en vers françois, faite par Le Franc de Pompignan, " Dame de Bordeaux que beille matant par son espeit et par ers liacsons avec les gens de lettres, qu'elle avoit brillé par sa heauté. Il est parlé d'elle dans quelques poésies de l'abbe l'e-

et que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux aus que je suis ici, j'ai continuellement travaillé à la chose dont vous me parlez *; mais ma vie avance, et l'ouvrage recole à cause de son immensité : vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nonvelles. On m'avertit que mon papier fiuit. Je vous embrasse mille fois.

De Bordeaux , le 16 janvier 1745.

15. - A MIDE LA COMTESSE DE PONTAC.

A Bordeaux

Vors êtes bien aimable, madame, de m'avoir écrit sur le mariage de ma fille **; elle et moi vous sommes très dévoués; et nous vous demandons tous deux l'honneur de vos boutes. J'apprends que les jurats *** ont envoyé une bourse de jetons, de velours brodé, à l'abbé Venuti : je crovois qu'ils ne souroient pas faire cela même. Le présent n'est pas important; mais e'est le présent d'une grande cité; et ce régal auroit encure très bon air en Italie : mais là il n'a pas besuiu de bon air, parce que l'abbé y est si counu, qu'on ne peut rien ajunter à sa considération. Dites, je vous prie, à l'abbé de Guasco que je ne nuis romprendre comment les échos ont pu porter à munsieur le Mercure de Paris des vers **** faits dons le bois de la Brède. Je suis fart fâcbé de ne l'avoir pas su plus tôt, parce que j'aurois donné ce sonnet en dut à ma fille. J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute sorte de respect, etc.

Do Cléan

A M. L'ABBÉ DE GUASCO,

A Clérac Vous avez bien devine, et depuis trois jours

j'ai fait l'ouvrage de trois mois; de sorte que, si * L'Eurit des Lois. " Il venett de la marier à M. de Secondat d'Agen, gratil-

homme d'une autre branche de sa maison. *** Cétoient les premiers magistrats de la ville de Bordenax De firent ce présent à l'abbé l'enste pour lui marquee la reconmoissance de la ville pour les inscriptions et sutres compositions qu'il avoit faites a l'occasion des fetes données à Bordenux, au passage de madame la desphiae, fille da roi d'Espagne sees Co sont les mêmes dont it est parte dans la trevaleure

donner la commission dont vous voulez hien vous charger pour la Hollande, suivant le plan que nous avons fait. Je sais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points * je vous eu donnerai vingt-six : or, pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le P. Desmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un libraire pour votre manuscrit des Satires **, mais que personne ne veut de votre savaote dissertation : parce qu'on est sur du déhit de ce qui porte le nom de satires, et très peu des dissertations savantes. Vutre eeuseur est mort; mais je m'en console, puisque l'anteur est eucore en vie. Vous avez hien tort de me reprocher de ne pas vons écrire des nouvelles, yous qui un m'avez rien det sur le mariage de mademoiselle Mimi, ni sur mes vendanges de Clérae, qui ne seront sûrement pas si honnes qu'elles l'auroient été, par la consommation de raisins que vous avez faite dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de milord Mortbon *** soient aussi mauvaises qu'on l'a eru dans le public, aigri par la guerre contre les Anglois. Le P. Desmolets n'a point eu de tracasseries dans sa congregation, d'autant plus qu'il neporte point de perruque ****, mais il dit que vous lui donnez trop de commissions. Je vous donne la devise du porc-épie : Cominus eminus, Le P. Desmolets dit que vous avez plus d'affaires que si vous alliez faire la conquête de la Proveoce...: remarquez que c'est le P. Desmolets qui dit cela. Peudant que vous serez à Clérac, prenez bien garde à truis choses; à vos yeux, aux galanteries de M. de La Mire, et aux citatious de saint Augustin dans vos disputes de controverse. J'euvie à madame de Montesquieu le plaisir qu'elle aura de vous revoir. Adieu; je vnus embrasse.

vous êtes ici au mois d'avril, je pourrai vous

De Paris, 1746

17. - AU MÊME.

* Il v a superd'hei trente un livres

JE ne suis quel tour a fait la lettre que vnus

I' Publices plan ford sous ce titer: Satires da brince Cangemur, precidire de l'Huture de sa que (Londers (Paris), 1750.

deax parties less: "* Ce seigneur, étant venu à Paris décant la guerre , avoit été may a la Bastille.

**** Does le chapitre général tenu par la congrégation de l'Oratoire, on decisra la guerre a l'appet de la bulle L'argentus, et nax perroques de post de cherre, dont quelques aus se servoient on lieu de grandes estottes. Plusieurs membres quittéagnt , planit que de se soumettre à ces daretés. Le P. Resmolets était bibliothécaire de la marson de Saint-Rowere, et un des plus aprecus amis de l'auteur.

m'avez écrite de Barège; elle ne m'est parvenue que depuis pen de jours. J'ai été très scandalisé de la tracusserie de M. le chevalier d'........ C'est un plaisaut homme que ce prétendu gouverneur de Barege; il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à Paris, je ne manquerai pas de lui demander si vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ses gazettes. J'ai conte ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite, faisaut bien remarquer qu'il est fort singolier qu'un homme ne dans les états du roi de Sardaigne soit inquiet de la petite-vérole de ce monarque; et que, tenant par deux frères à la cour de Vienne, il moutre d'être faché de ses échecs. Sachez, mnn cher ami, qu'il y a des seigneurs avec qui il ne faut jamais disputer après diner. Vous avez agi très prudemment en lui écrivant après son réveil. Votre lettre est digne de vons, et je suis enchanté qu'elle l'ait désarmé. Vous devez être glurieux d'avoir triomphé, le jour de Saiot-Louis, d'un de nos lieuteuauts-rénéraux sans que personue vous ait aidé,

Mandez-moi si vous accompagnerez madame de Moutesquien à Clérae ; ear mon ouvrage ** avance: et si vous prenez la route apposée, il faut que ie sache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je souhaite que votre voyage sur le pie du midi soit plus heureux que la chasse d'amiante et la pêche des truites du lac des Pyréoées. Mon ami, je vois que les choses difficiles out de grands attraits pour vons, et que vons suivez plus votre curiosité que vons ne consultez vos forces. Sonvenez-vous que vos yeux ne valent guére mienx que les miens ; laissez que mon fils , qui en a de bons, grimpe sur les montagnes, et y aille faire des recherches sur l'histoire unturelle; mais gardez les vôtres pour les choses nécessaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux parce que vous aimez à lire les gazettes, vons courez risque que l'ou vous fasse passer pour na sorcier si vous állez grimpant sur des rochers escarpés. Adieu.

De Paris, sout 1716.

18. - AU MÊME.

J'az lu, docte abbé, votre dissertation *** avec * Il est probablement question de Claude Annet, rhevalier d'Aprère, farntenant-général, décoré de l'ordre du Saint Esprit le a ferrier 1716. Né vers afgit, il mourut à Paris le 12 le-

" L'Esprit des Luis.

*** Dissertation ser l'autonomie des villes et des peuples sonmis à une puissance étrangère. Avignon, 2748, in-8°.

plaisir, et je suis sûr que je vous mettrai sur la tête un second laurier " de mon jardin , si vous êtes à la Brede, comme je l'espère, lorsqu'il vous aura été décernépar l'académie. Le sujet est beau, vaste, intéressant, et vous l'avez fort hien traité. Je suis hien aise de vous voir, vous, chasser sur mes terres. Il y a deux choses dans votre dissertation, que je voudrois que vous éclaireissiez ; la première, c'est qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage , après la seconde guerre punique, au rang des villes autonomes soumises à l'empire romain ; vons savez qu'elle continua d'être un état libre et absolument indépendant ; la seconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'éleuthérie. Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenoient ce titre et celles qui prenoient celui d'autonomes. Vous n'avez fait que toucher ce point, et il mériteroit d'être éclairei. Vous savez qu'on dispute là-dessus, et que des savants prétendent que l'éleuthérie disoit quelque chose de plus que l'autonomie. Je vous conseille d'examiner un peu la chose, et de faire à ce sujet une addition à votre dissertation.

J'ai fait faire une berline, afin que je vous mêne plus commodément à Clérac, que vous aimez tant. Nous ne disputerons plus sur l'usure **; et vous gagnerez deux heures par jour. Mes près ont hesoin de vous. L'Éveille *** ne cesse de dire : = Oh ! si monsieur l'abhat étoit ici! « Je vous promets qu'il sera docile à vos instructious; il fera tant de rignles **** que vous voudrez. Mandez-moi si je puis me flatter que vons preudrez la route de la Garonne, parce qu'eu ce cas je profiterai d'une occasion qui se présente pour envoyer directement mon manuscrit " " all imprimeur. Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole; aussi bieu l'impression ue doit pas être faite en Hollande. cocore moins en Aogleterre, qui est une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon. Il n'eu est pas de même des Piémontois; car il s'en faut bieu que nous soyons en guerre avec eux; ee n'est que par manière d'acquit que nous assiègeons leurs places, et qu'ils preunent

* Ayant appris de Paris que l'académie avoit décerné la prix à la dissertation , Montraquieu fit faire une conronne de Interier, et , pendant qu'on étoit à table , il la fit mettre par sa fille sur la tête du vainqu'ur, qui na s'attendott point a cette

** L'abbé de Gusseo avoit romposé un traité sur l'usure, su want le système des théologiess , système contraire à crisi de l'antrur de l'Esprit des Lois,

*** Chef des manmures de la campagne de Montraquieu. **** Il avoit en bien de la petre a permader à ces payuns de fore aller l'enn dans un per attenant au château de la Biede, qu'il avoit entrepeis d'amélioree; les paysons s'y opposant p. r la grande fuison bucale , que ce n'etori pas la contant dans

sant L'Espett des Lois.

40.

prisonniers tant de nos bataillons *. Vous n'avez donc point de raisons de nous quitter; vons screz tonjours reçu comme ami en Guienne, Nous nous piquerous de ne pas cèder au Languedoc et à la Provence. Je vous remercie d'avoir parle de moi al serenissimo , très flatte qu'il se soit souvenu que j'ai en l'honneur de lui faire ma coor à Modene. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joints les relaireissements ** pen éclaireissants que vous envoie le chapitre de Comminges. L'abbé, vous êtes hieu simple de vous figurer que des geus de chanitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires : ce n'est pas moi, e'est mon frère, qui est doyen d'uo chapitre, qui vous dit de vous mieux adresser. Que cela ne vuus fasse cependant pas suspendre votre histoire de Clément V ***; vous l'avez promise à notre académie, Revenez, et vous y travaillerez plus à l'aise sur le tombican **** de ce pape. Je prétends que vous ne laissiez pas l'article de Brunissende *****, car je eraios que vous ne soyez trop timoré pour nous en parler; je ne vous demande que de mettre une note. Vus recherches vous feront lire des savants; et un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le sont pas. J'ai envoyé votre médaille à Bordeaux, avec ordre de la remettre à M. de Tourny *****, pour la remettre à M. l'intendant de Languedoc ****** Mou cher abbe, il y a deux choses difficiles, d'attraper la médaille, et que la médaille vous attrape. Adieu : je vous attends. je vous desire, et vous embrasse de tout mon cour.

De Paris , en 2716.

19 .- A M. DE MAUPERTUIS *******

Monsieun mon très cher et très illustre con-* Il c'arti lei de l'affaire d'Arti, où neul bataillons françois

forent faits prisonalers par le voi de Santaign " Harryardesent Chustoire de Bertrand de Gouth , qui fut évêque de Commingen, archevoque de flordeaux et ensuite pape

a coss le nom de Clément V. *** [I cu lut le premier livre a l'Aculémie des inscriptions et belles-letters, en 1747-

- **** Le tembrau de ce pape est dons la collégiale d'Uscate, près de Bazas , ou il fut enterre dans une seigneurse de la mas over Quelquer historiens ent avancé que Bennincode, com
- sesse de Périgard, était la maitresse de Clément lorsqu'il éjoit archeveque de Burdeaux, et qu'il continua de la distinguer durant son ponlifical. ****** Louis-Urbain Aubert de Tourny, intensiant de Boedeaux,
- ne vera 1291, mort a Peris le 26 novembre 1760.
- ******* Pierre-Louis Moccau de Maspertois, né a Saint-Malo le

as september 1695 , mort is Bale to ay paillet 1759.

frère, vous aurez recu une lettre de moi, datée de Paris. J'en reçus une de vous, datée de Potzdam ; comme vous l'aviez adressée à Bordeaux, elle a resté plus d'un mois eu chemin, ce qui m'a privé très long-temps du véritable plaisir que je ressena toujours lorsque je recojs des marques de votre souveuir. Je ne me console poiot de ne vous avoir point trouvé ici, et mon cœur et mon esquit vous y chercheut toujours. Je ue saurois vous dire a vec quel respect, avec quels sentiments de reconnoissance, et, si j'ose le dire, avec quelle joie j'apprends par votre lettre la nouvelle que l'académie * m'a fait l'honneur de me nommer un de ses membres : il n'y a que vutre amitié qui ait pu lui persuader que je pouvois aspirer à cette place. Cela va me donner de l'émulation pour valoir micux que je ne vaux; et il y a long-temps que vous auriez vu mon ambition, si je n'avais eraint de tourmeuter votre amitié en la faisant paroître. Il faut à présent que vous acheviez votre ouvrage, et que vois me marquiez ce que je dois faire en cette occasion; à qui et comment il faut que j'aie l'honneur d'écrire, et comment il faut que je fasse mes remerciements. Conduisez-moi, et je serai bien conduit. Si vous pouvez daus quelque conversation parler au roi de ma reconnuissance. et que cela soit à propos, je vous prie de le faire. Je ne puis offrir à ce graud prince que de l'admiration, et en cela même je n'ai rien qui puisse presque me distinguer des autres bommes.

Je suis bien faché de voir par votre lettre que vous n'êtes pas encore consolé de la mort de M. votre père ... J'en suis vivement touché moimême; c'est une raison de moins pour nous pour espérer de vous revoir. Pour moi, je ne sais si c'est une chose que le dois à mon être plysique. ou à mon être moral : mais mon ame se preud à tout, Je me trouvois heureux dans mes terres, où je ne voyois que des arbres, et je me trouve heureux à Paris, au milieu de ce nombre d'hommes qui égalent les sables de la mer ; je ne demande autre chose à la terre que de continuer à tourner sur son centre : je ne voudrois pourtant pas faire avec elle d'aussi petits cercles que ceux que vous faisiez opand your étiez à Torneo, Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse un million

A Paris, ce 25 novembre 1245.

De Berlin. ** Elicano-René Moreau de Manpertuis, député du commerce de Saint-Malo , mort à l'aris en 1740.

de fois.

20. - A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

Mon cher abhè, je vons ai dit jusqu'ici des choses vagues; et en voiei de précises. Je desire de donner mon onvrage le plus tôt qu'il se pourra. Je commencerai demain à donner la dernière main au premier volume, c'est-à-dirc aux treize premiers livres; et je compte que vous pourrez les recevoir dans ciuq à six semaioes. Comme j'ai des raisous très fortes pour ne point tâter de la Hollande et encore moius de l'Augleterre, je vous prie de me dire si vous comptez toujours de faire le tour de la Suisse avant le voyage des deux autres pays. Eo ce eas, il faut que vous quitticz surle-champ les délices du Languedoc; et j'euverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à vutre passage. Je vous laisse le choix entre Genève, Soleure, et Bile. Pendaut que vous feriez le voyage, et que l'on commenceroit à travailler sur le premier volume, je travaillerai an second, et j'aurai soin de vous le faire tenir aussitôt que vous me le marquerez: celui-ci sera de dix livres, et le troisième de sept; re seront des volumes in-4°. J'attends votre réposse là-dessus, et si je puis compter que vous partirez sur-le-champ sans vous arrêter ni à droite ni à ganche. Je souhaite ordenment one mon ouvrage ait un parrain tel que vous. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse.

De Paris , le 8 décembre 1748.

21. - AU MÊME.

Ma lettre, à Isquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois : elle vous a fait partir; et moi je comptois qu'elle vous feroit rester jusqu'à ce que vous eussiez reçu des nouvelles du départ de mon manuscrit; au moins étoit-ce le seus littéral et spirituel de ma lettre. Depuis ee temps, ayaut appris le passage du Var , je fis reflexiun que vous étiez Piemoutois, et qu'il étoit désagréable pour un homme qui ne souge qu'à ses études et à ses livres, et point aux affaires des princes, de se trouver dans un pays étranger dans des conjonctures pareilles à celles-ci ; de sorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays; sur-tuut s'il est vrai que votre bou ami le marquis d'Ormea est mort ou n'a plus de crédit, romme le bruit en court. Je parlai à nutre ami Gendrou de la situation désagréable dans laquelle cela vons metolit, et il pesue comme moi. Mais nous espèrous qu'à la paix vous pourrez joair tranquillement de l'aménité de la France, que vons aimez, et ol fon vous aime. Peu-érre, mon cher aux ai-je porté mes scrupules trop loin; sur cela vous étes prudent et sage.

Dû reste, dans la situation présente, je ne rosi pas qu'il ne couvieune d'ensoye mon livre pour le faire imprimer, d'autuat muins que je sui incertaid ne parti que vons prendres. Si vans croyez devoir rester en France, je ne doute pas que vons ne recojie la Giracone, et que vons pour tous ne recojie la Giracone, et que vons pourter corce un pria. à l'acodémie des inscriptions. Vous initerez en ceda l'able Le Real's, mais vons se serce pas si lovaf que hi. Adicu; je vous enfarsea de tout mon correr.

De Paris, le 24 décembre 2746,

22. — AU MÊME.

Vous m'avez hien envoje l'extrait de ma leter mais il y a des poists qui ex lettar tien. Je vous avois nandé que je vous exversois une partie de mon ouvrage, mais que, quand vous l'anivir reque, vous se vous anuverire; plus à antre choese; lid-vieus vous être partij pour l'inte toutes vou courses, au lieu d'attendre mon annuverir vou courses, au lieu d'attendre mon annuverir vou courses, au lieu d'attendre mon annuverir vous courses, au lieu d'attendre mon annuverir vous courses, au lieu d'attendre mon annuverir vous course le vous conneille de commencer à vous faire dévater. Mais venous au fair.

Data trois mois d'iri vous recevez quinze ou vingl livres, qui non benois que d'être relus et recopiès; c'est-beller de tem parries vous recevez trois, qui ferou le pensier volume; et après cela je travaillerai au second, que vous recevez dava to trais mois après. El ne vous reite plus de courses littéraires ou glautes à faire dans plus de courses littéraires ou glautes à faire dans courses lorders litter alternation de la faire dans de la comme del la comme de la comme

Quoi qu'il en soit, en quelque endroit que vous me marquirz, je vuus euverrai à la fin d'avril la premier volume. Si vous eroyez avoir besoin d'un passe-port de la cour, je serai votre pis-aller;

^{*}L'abbé Le Beuf, chancine d'Auxerre, et depuis membre de l'Académie des inscriptions et belle-belliers, remports deux ou trois prix à cette neuférior. Ses dissertations sont plemes, d'utbles recherches, mais foet pranoment éctales.

^{*} Joseph-Gaspard-Gilbert de Chilbannes.

croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M. Le Nain ou M. de Tourny; ce que je ne dis point du tout pour me dispenser de faire la chose, mais parce que les inteodants ont plus de erèdit qu'un ex-président. Je vous embrasse de tout mou ewur.

De Paris , le 20 Sterner 1767.

23. - AU MÊME.

J'as parlé à M. de Boze* : il m'a renvoyé assez rudement et assez manssadement, et m'a dit qu'il ne se méloit pas de ces choses-lá; qu'il falloit s'adresser à M. Frèret" et à M. le comte de Maurepas***; que e'étoit la chimère de ceux qui avoient carné un prix de croire qu'on les recevroit d'abord à l'académie. Je ne sais pas s'il n'auroit pos quelque autre cu vue. Je parlai le niême jour à M. Duclos****, qui me paroit d'assez boune volonté; mais c'est un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir M. de Maurepas que par la duchesse d'Aiguillon , votre muse favorite, Vous savez que je suis bronillé avec M. Fréret; vous ferez done bieu d'écrire à madame d'Aignillou : si je le lui propose, il est sur et très sur qu'elle u'en fera rien ; mais si vous écrivez, elle m'en parlera , et je lui dirai des choses qui pourrout l'engager. Si vous gaguez encore un prix, cela aplanira les diffigultes. Le P. Desmolets m'a dit que vous travailliez; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appesantit. Le chevalier Caldwell m'a écrit que vous étiez

tenté d'aller avec îni eu Egypte; je lui ai maodé que c'étoit pour aller voir vos coufrères les momies. Son aventure *** de Toulouse est bien risi-

* Claude Gros de Beze , né à Lyon le 28 jenvier 1640 , mort le an arpsembre 1753. " Nicolas Fréret, ne à Paris, le 25 février ville, etoit alors

sceretaire perpetuel de l'ocudemie des inscriptions et belleslettres. Il monrut n Preis , le 8 mars 1240ou Jean-Fredric Phelippeaux, combe de Monrepas, né eu 1704, mort en 1751.

*** Charles Pinean Ductos, né à Dinne en 1704, mort à Paris, de 36 more 1719.

"Le cheveller Coldwell, Islandois, s'étant servité à Tonlouse , s'annaoit à aller presidre des assesse hors de la ville. Comme on le voyolt sortir tous les matins de honne benre , et réder netter de la ville avec un petit garçon, traunt sonvent da papier et un crayon en main , les capatonis soupçonnerrat qu'il pourroit bien s'occuper a en lever le pinn, dans un temps ou l'on étoit en gaerre avec l'Angleterre Un l'arrêta en conabquence ; et comme en fonillant dans ses poches on ini trouva un dessin qui était celui de la machine avec laquelle II appresoit à peradre les oiseant, et plasieurs cartes avec un cut gue de mote qui étorent les noms des oursux, qu'on n'entendoit pas parce qu'ils étment écrits en anglois, on ne douta pas que tout cela n'eut repport à l'entreprise supposée; et on le mit aux arrête jusqu'à ce qu'il rût fait connoître son innocence, et jusqu'e ce que quebqu'en cus répondu de tel.

ble : il paroit que dans cette ville-là on est aussi fanatique en fait de politique qu'en fait de religion.

Faites, je vous prie, mes respectueux compliments à M. le premier président Bou': la premiere chuse physique que j'aie vue en ma vie, c'est un érrit sur les araiguers, fait par lui, Je l'ai toujours regardé comose uu des plus savauts personuages de France; il m'a toujours douné de l'émulation quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoissances de son métier avec tant de lumières sur le métier des autres: remerciez-le bien des boutés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai en anssi l'houveur de connoître M. Le Nain à la Rochelle, où j'étois allé voir M. le comte de Matignon. Je vous prie de vuntoir bien lui rafraichir la mémoire de mon respect. On dit ici qu'il a chassé les enuemis de Provence par ses bonnes dispositions économiques, et que nous lui devons l'huile de Provence. Votre lettre-de-change n'est point encore arrivée, mais un avis seulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, et que vous avez envoyê M. Jude à perte d'haleine pour une chose qu'il pouvoit faire avec toute sa gravité. Adieu; je vous embrasse de tout mon œur.

De Paris, le ser mara 1742.

24. - A MONSEIGNEUR CERATI.

J'az reçu, monsieur mon illustre ami, étaut à Paris, la lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre santé, et je voudrois en avoir pour garant quelque chose de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui est que vous desircriez venir passer deux aus à Paris, et que vous pourriez de là aller insqu'à Bordeaux ; voilà des idées bieu agréables : et moi je forme le projet d'aller quelque jour à Pise pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourroit le mieux faire que vous? et où pourruis-je trouver des incements plus sains? La cuerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de passer trois aus et demi dans mes terres : de là je suis venu à Paris; et si la guerre cootione, l'irai me remettre dans ma coquille jusqu'à la paix. Il me semble que tous les priuces de l'Europe de-

* François-Xavier Bon de Saint-Bilaire, né à Montpellier le să octobre 16;8, mort a Nachonne le 18 janvier 1761, presideut de le cour des aides de Montpellier, conseiller d'etsa et de l'academie des sciences. Il trogen le secret de faire iller des toiles d'acaignées, d'en faire des bas, et d'extraire de ces unimairs des posites égales a celles d'Analeterre contre l'apopicar.

mandeut cette paix : ils sont done pacifiques? non, car il n'y a do princes pacifiques que ceux qui font des sacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui cède de ses intérêts, ui d'homme charitable que celui qui suit donner. Disenter ses intérêts avec une très grande rigidité est l'éponge de toutes les vertus, Vous ne me parlez pas de vos yeux : les mieus sont précisément dans la situation où vous les avez laissés : enfin j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil; et mon Fabius Maximus, M. Gendron , me dit qu'elle est de boune qualité, et qu'on ouvrira le volet de la fenètre. J'ai remis cette opération an printemps prochain, pour raison de quoi je passerai jei tout l'hiver. Du reste, notre excellent homme M. Gendron se porte bien. « Avez-vous reçu des nouvelles de M. Cerati? » disons-nous toniones. Il est aussi gai que vous l'avez vu, et fait d'aussi hous raisonuements. A propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivre de la présence du fou le plus incommode, et du fléau le plus terrible que j'aie vu de ma vic. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de respirer à Paris, et je ne le vis que la veille de mon départ, pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'est le marquis de Loc-Maria dont je veux parler, qui ennuie et excède à présent ceux qui sont en enfer, en purgatoire, ou en paradis.

L'ouvrage " a parolite en cinq volunce. Il y en aura quelque jour un sixième de supplément; des qu'il en sera question, vuos en aurez des nouvelles. Je suis aveché de lassitude: jo compte de me reposer les retate de mes jours. Adieu, monsieur; je vons prie de me conserver tonjums votres souvenie; je vous grade l'amitité à plus tendre. J'ai l'homeser d'être, monséigneur, avec tout le respect possible, etc.

De Paris, ce 31 mars 1747.

25. — A. M. L'ABBE DE GUASCO.

A Aix

Ja vous donne avis, victorieux abbé, que vous avez remporté un second triomphe** à l'académie. Je n'ai point parlé de votre affaire à madame d'Aiguillon, parce qu'elle est partie pour Bordeaux comme un éclair : elle n'est occupée que du

* L'Esprit des Lois.

//mex-duric total doit celler is cells, nebene as anim. Ja vons donne submai ring u'un commencement du mois prochain l'ouvrage en question sere dis copiez. Le sui quali d'ain de le nettre lis 12 ce que je vous enverai formera ciny volumes, ce que je vous enverai formera ciny volumes, con que je vous enverai formera ciny volumes. Ce compartir e celle vivor ripouse avant que l'on sit final si aniv von me devez pas perdre de temps air l'ainsi von me devez pas perdre de temps in crivire; et à manufer ob tous servez tout le moit en de l'ainsi von me devez pas que voir sudie des in crivire; et à manufer ob tous servez tout le moit en de l'ainsi von me devez pas perdre de temps junt, de suit bien aire que voir en anité est in moit de l'ainsi de

De Paris, le 4 mai 2747.

26. -- AU MÊME.

ETANT aussi en l'air que vous, mon cher smi, et prêt à partir pour la Lorraine avec madame de Mirepoix, j'adresse ma lettre à M. Le Naio. Je ue me suis pas bien expliqué sans douto dans ma lettre. Je lui ai dit qu'il y avait tontes les apparences que vous seriez de l'académie, et non pas que vous en étiez. Je ue doute pas que l'on ue vous en accorde la place en vous présentant à Paris après cette seconde victoire. Je crois vous avoir deia mandé que j'avois remis votre secunde médaille à M. Daluet de Bordeaux. Comme M. Daluet a deux ou trois millions de bien , j'ai eru ne pouvoir pas choisir mieux pour confier votre trésor. Votre lettre m'avant totalement désorieuté, vous voyant des entreprises pour un siècle, et ne sachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix un douze villes que vous me citiez; voyant de plus que dans les lieux où i'étois obligé de m'adresser pour l'impression, à cause de la guerre, vous ne tronveriez pas vos convenances; je me suis servi d'une occasion que l'ai trouvée sous ma main, et j'ai cru que cela vous convenoit plus quo de déranger la suite de vos voyages.

Je souhaite plutôt que vous prenizz la route de Rondeaux: si rous y êtes l'automne prochaine ou le printenns prochain, je rous y verrai avec graud plairir, et l'entends que vous preniex une chambre dans mon hôtel; mais je ne traiterai pas si familièrement un homme qui a remporté deux triomphes à l'ecadémie. Adieu, mon cher abbé; i ie vous embrasse mille fois.

De Paris, ce 30 mai 1743-

^{**} Le sujet du prix proposé par l'academie était d'exployere en quai consistelent la nauve et l'écodes de l'autonomie dout joulispient les villes souveises a mos paissance étrangere,

27. - A M. FORMEY, SCIENCES DE REELIN.

SECRÉTAIRE PREPÉTERS, DE L'ACADÉMIE DES

L'aonseva infini que l'académie m'a fait, monsieur, augmente beaucoup par l'idée que e'est de vos maius que je le reçois. Je vous aurai une véritable obligation si vous voulez bien témoigner à l'académie, et ma sensibilité et ma reconnoissance. l'espère que parmi tontes les marques d'amitié que M. de Maupertuis m'a toujours données, il voudra hien y ajouter celle de me procurer la vôtre; et je ne suis point assezétranger pour igno-

rer les choses qui doivent me la faire desirer. Comme je voudrois fort répondre, autant qu'il est en moi, au choix qu'a fait une académie que je nommerois illustre si je u'en étois pas membre, et que je ne puis le faire qu'en envoyant quelqu'unvrage, j'espère que vons, ou M. de Maupertuis, aurez la bouté de me faire savoir eu quel genre je dois euvoyer, quoiqu'il n'y en ait qu'un dans lequel je puisse faire quelque chose qui soit digue de vous. Je ne pourrois guère donner que quelque morceau de belles lettres, ou quelques petites observations que j'ai faites dans mes voyages. J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, mousieur, etc. A Paris, le 3 jain 1747.

28. - A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

J'ar en l'honneur de vous mander, mon cher abbé, que votre lettre ue me disaut rien que de très yrai, et ue me nariant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, et d'un nombre infini de voyages commencés, projetés ou à achever, j'ai pris le parti d'une occasion très favorable qui s'est offerte, et qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retraneher, quant à présent, le chapitre sur le stathoudérat; dans les circonstances présentes il auroit peut-être été mal reçu eu France ", et je veux éviter toute ocrasion de chicane : cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la suite ce chapi-

tre pour la traduction italienne que vous avez entreprise. Des que mon livre sera imprimé, j'aurai soin que vous en avez un des premiers exemplaires; et vous traduirez plus commodément aur l'imprimé que sur le manuscrit.

J'ai été comblé de bontés et d'honneurs à la cour de Lorraine, et j'ai passé des moments délicieux avec le roi Stanislas. Il y a grande apparence que je serai à Bordeaux avant la fin du mois d'août. En attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver madame de Montesquieu à Clérae. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes romans, que je vous ai promis pour S. A. S., et pour M. Le Nain, Adieu; je vous embrasse de tout mon curur.

De Paris , le 17 juil let 1747.

20. - AU MÊME. Jr. vous demande pardon de vous avoir donné

de fausses espérances de mon retour ; des affaires que j'ai ici m'ont empéché de partir comme je l'avois projeté. Je suis aussi en l'air que vous. Je serai ponrtaut au commeneemeut de mars à Bordeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante comtesse de Pontae, chez qui je crois que vous êtes à préseut, et d'où j'espère que vous descendrez à Bordeaux, où nous disputerons politique et théologie. J'enverrai le livre à M. Le Nain. Je peux bien envoyer un roman a un conseiller d'état : à vous , il faut les Pensées de M. Pascal; quoique dix-huit ou vingt dames que le prince de Wurtemberg m'a dit que vous avez sur votre compte en Languedoc et en Provence vous auront sans doute beaucoup change, et rendu plus eroyant ** touchant les aventures galantes. Vous ferez comme cet ermite que le diable dampa en lui montraut uu petit soulier; car je vous ai tonjours vu enelin aux belles passious, et je suis persuadé que dans votre dévution vous enragiez de bon cœur : mais il faudra vous divertir à Burdeaux, et je chargeraj ma belle-fille d'avoir soin de vous. Je vis l'autre jour M. de Boze, avec qui je parlai beaucoup de vous. Quand vous serez ici . vous entrerez à l'académie par la porte coelière; mais je vous conseille d'écrire encore sur le sujet du prix proposé pour l'aunée prochaine,

⁽¹⁾ Il faissit soir dans or chapiter la nécessité d'un stathouder. comme partir integrale de la constitution de la république des nora-Caira. L'Angieterre wenelt de faire nommer le prince d'Orange, er qui ne plaisoit point à la France , alors en guerre. parce qu'elle paoliteix de la foiblesse da pouvernement acephale dra Unitandein pour pourser ses conquêtes en Flander.

^{*} Le Temple de Gaude qu'il avoit frit demander. " Ceri a rapport à la defficulté our l'abbé de Guard montroit tenjours a creige, lersen'on débiteit enclose aventure caleute, austenant qu'on était fort imposte à l'égard des fem-

Comme ce sujet tient à celui que vous avez traité, et que vous tener le fil des règnes précèdents, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mémoires sur lesquels join travailles l'Étaices de Louis XI n'avoient mit cité brâlés", j'aurois pu vous fournir quelque choses sur ce sujet.

Si vous remportex ex trouième prix, vous a'aurezt besoin de personne, et votre réception n'en sera que plus glorieuse. Vous aurret tant de loisir que vous voudrez à Clèrac et à la Brede, où les voyages et les dames ne vous distrairont plus. Vous êtes en haleine dans cette carrière, et vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adien; je vous embrasse unille fois.

De Paris , la 29 octobre 1747.

30. — A M. DE MAUPERTUIS.

L'Actà-Lorier de cardinal de Paligne persol; et il ex eu gran socces. Cest su enfast qui renemalie i un pire. Il derri aprillement de renemalie i un pire. Il derri aprillement de l'Eveni voului qu'en est est transcale suvino deux mille vers. Mais ces dans mille vers ciente l'Eveni voului qu'en. "Air ces del retracté suvino deux mille vers. Mais ces dans mille vers ciente en mis à la test de ces de les que qui conscissar en mis à la test de ces de les que qui conscissar en mis a la test de ces de les que qui conscissar en mis a la test de ces de les qui conscissar en mis a la test de ces de les qui conscissar mille vers de l'est de l'est de l'est en mis l'est de l'est de l'est puir test L'Anti-Louvier, et je une te trouve plus ettracrésarier vous me ditre de vous sinner, et tracrésarier vous me ditre de vous sinner, et cons sarce què je posi faire nutre chore.

* Le sujet proposé était l'état des lettres en France sons le règne de Logis XI. Le conseil de Montesquieu avant été soivi . son correspondant presports on troisième priq à l'aradémie. "A mesure que Montesquieu composoit, il jetoit au feu les mémotres don! Il grott fait uage. Mais son prerétaire St un sscrifice plus croel aux flammes : syant mal compris er que Montesquien lui dit, de jeter au feu le brouillon de son Histoire de Louis XI, dont il wracit de terminer la lecture de la copie tirée ou net , il jets celle-ci su feu ; et l'auteur ayant trouvé en se levent la brouillou sur su table , avut que le secrétaire avoit aubite de le brûler, at le jets namt on fen; ce qui nous a privés de l'histoire d'un regne des plus letéressents de la mon chie françoise, écrite par la plame la plus capable de le faire connoitre. Le malbrur n'est point arrivé dans sa derniere maladir, comme l'a avancé Freron dans ses fruilles périodiques, notis en l'année 1739 on 1740 , patique Montesquien conta l'acendent qui lei étoit arrivé a un de ses amis, à l'ocrasion de l'Iliatoire de Louis XI par Ducton, qui parat murique troupe Aprile Ten 1*in.

*** Il perfeit sana donte de l'abbé de Rothelin, éditrer de ce poème après la mert du cardinal. (Note de d'Alembert.) **** Vonloit-II désigner pur la M. Lebem, rhargé par l'abbé de Rothelin de la séssion de l'Ami-Larien? (Nete de d'Alem-

ouse (1 y a apparence qu'il parle ici de M. de Mairan, grand pandgreiste du l'Anti-Lusvine. (Note de d'Alembert.)

31. — A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

Tour ce que je puis vous dire, e'est que je pars su premier pour pour Bordesars, et que lis j'enjere avoir le plaiur de vous voir. Je sais que je rous dois de remerciements pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'infant don best de la best de la race de l'infant don best de la best de comme les remerciements doivent être proportionnés à la besuit des chiens, j'iltends de les avair vas pour former les expressions de mos compliment. Ce ne seront point deux aveugles comme vous et moi qui les formeront, mais mon chasseur, qui est très habile, comme vous extend.

J'ai evrojé mon roman 'a M. Le Nain, et je trouve fort extraordinaire que ce soit un théologien qui soit le propagateur d'un ouvrage si frirole. Je vais sansi euvojer un exemplaire de la nouvelle édition de la Décadence des Romaisau prince Édouard, qui, en m'euvojaal son manifeste, me dit qu'i failoit de la correspondance cotre les auteurs, et me demandoit mes ouvraces.

Je fais bien ici vos affaires, car Jia parté de vous à madame la comtesse de Sennectiere, qui se dit fort de vos amies. Je als pas daigné parter pour vous à la mère, car ce n'est pas des mères dont vous vous couciez. Ein ede compliments à madame la comtesse de Pontae: quoi que vous puissiez dire de sa fille, ja tiens pour la mère; jo ne suis pas commer vous.

Dites à l'abbé Vocuti que j'ai parlé à l'abbé de Dites à l'abbé vocuti que j'ai parlé à l'abbé de près de M. l'évêque de Mirepoix. Je u'ai jamais vu un homme qui fasse tant de cas de ceux qui administrent la religion, et ai peu de ceux qui la prouvent.

M. Louellini m'a conté comme, pendant votre sépur en Louellini m'a conté comme, perdant votre de Saint-Marin", et un des plus illustres sénateurs de cette république: je m'eu suis beucoup diverti. Ce n'est pas cette qualité sans doute qui donnoit envie au maréchal de Belle-Liel de vous aroir sur les brords du Var ; écst qu'il vous savoit.

* Le Temple de Guide.

"Paissoner!" fluides une equa en verganer, fluit series e la Languedo principiente dans la responsa la Assistante de les Pársonica avociral passe le Var, répondit e no plainestent e la pratico que queleprium loit de experite passe de Cellola II destrito y de projetique loi de la experite passe de Cellola II destri y de la republique de Sisson-Naria, que six sirea de aleste verse les poissones de heliperación. Celte républic destre verse la responsación de la constante de seriesta qu'il était versa samedonte en France pour négacier en faceu de interior de un republique. bien d'un autre pays : et je crois que vous avez bien fait de ne point accepter son jovitation. Dieu sait comment on auroit interprété ce voyage dans

vutre pays, Je souhaite ardemment de vous trouver de retour à Bordeaux quand j'y arriverai, d'autaut plus que je veux que vous me disiez votre avis sur quelque ebose qui me regarde personocliement. Mon fils ne veut point de la charge de président

à mortier que je comptois lui donuer. Il ne me reste done que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'est sur cette alternative que nous conférerous avant que je me décide : vous me direz ce que vous peusez, après que je vous aurai explique le pour et le contre des deux partis à prendre: tichez done de ne vous pas faire attendre long-temps. Adieu.

De Paris, ce 26 mars 1748.

32. — A MONSEIGNEUR CERATI,

J'at reçu, monseigneur, non-seulement avec du plaisir, mais avec de la joic, votre lettre par la voie de M. le prince de Craon.

Comme vous ne me parlez point du tont de votre sante, et que vous écrivez, ecla me fait penser qu'elle est boune, et e'est un grand bien pour moi. M. Gendron n'est pas mort, et je compte que vous le reverrez eurore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite eanne, très modeste admirateur des jésuites et des médecius. Pour parler sérieusemeut, e'est un grand bonbeur que cet excellent homme vive encore, etchous aurious perdu braucoup vous et moi. Il commeoce toujours avec moi ses cooversations par ces mots: - Avez-vous des nouvelles de M. Cerati »? L'abbé de Guasco est de retour de sou voyage de Languedoe ou de Provence; vons l'avez un un homme de bieu; il s'est perdu comme David et Salomuo. Le prince de Wurtemberg m'a dit qu'il avuit vingt-une femmes sur son compte : il dit qu'il aime mieux qu'ou lui en donne viugt-une qu'une; et il pourroit bien avoir raison. Au milieu de sa galanterie vagabonde, il ne laisse pas de remporter des prix à l'académie de Paris : il a gague le prix de l'anoce passée, et il vieut de gagner celui de cette aunce.

Je dois quitter Paris dans uoe quinzaine de jours, et passer quatre ou cinq mois dans ma provioce, et je menerai l'abbé de Guasco à la Bréde, faire pénitence de ses déréglements, Madame Geoffriu* a toujours très bonne compagnie chez

" Marie-Therine Sodet, marrie a M. Geoffein, Fun des fou-

elle, et elle voudruit bien fort que vous augmentassiez le cercle, et moi aussi. Vous me feriez un grand plaisir si vous vouliez faire un peu ma cour à M. le prince de Craon, et lui dire combien je serois content de la fortune si elle m'avoit par hasard, daos quelque moment de ma vic, approché de lui : en attendant, je fais ma conr à un bomme qui le représentero bien; c'est M. le prince de Beauvean" : soyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de savuir deviner les gens qui iront à la gloire; et je ne me suis pas beaucoup trompé.

A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret; on l'imprime dans les pays étrangers. Je continue à vois dire ceci dans un grand secret; il aura deux volumes in-4°, dont il y en a un d'imprimé; mais on ne le débitera que lorsque l'antre sera fait : sitot qu'on le débitera, vous en aurez uu, que je suettrai eotre vos maius comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pense me tuer depuis trois mois afin d'achever un morceau que je voux y mettre, qui sera no livre

detrers de la manufacture des glaces, noquit à Peris le 2 juin 1679 et mournt en cette nille le 6 october 2717. Lorsque paret l'Espert des Leus, madame Geoffein mèressa a Montesquire la letter sunanir que nom emprentona ma Regulations sudiscretas du avist^a secle (pages 370-373), recuell curieus publié en abra, on plutet vers le sie de 1803 par M. Angeis.

Pare , 12 year or 1769. . Ja ser sons suit outre gré, mon cher prinident, de penser à soni na pellera de ton lempa et de tun fuertiera. Cest. hiera, ann even de motors o force quer de vous distribute a petre compagnice, masse e' est a notes de sur transverer de ce que ye unus bous issue pour ross driver. Cette fecture out on livro moneyan, dated il a'y a que fort prel'exemplerere à l'unie, que l'un s'arrecter et qu'un sievere de me veux pas que j'en prant Tout le monde sut copulée de reproje une nogrenand , et qu'il en princ l'écule, un pout conder le mender dont un l'a set de l'eye qu'ind un a cir effecté, un pout conder le mender dont un l'a set de l'eye un protet le abré-d'essager de l'espain, de la philosophie, de la métach's nouve et du serur, il ne cere sere d'epiner, fineue, justeux et publicer. Le chois du sept ou une preuse de genre de l'entre, et la faces de le tretter en faut l'étradus. Il a prost dans est morage la pagese de ses morars et la donner de sa noceiré. La perfere est chermense , un quant l'entrarler dans la ton. Co lever a frux countries que les anni particulers , le neug'est qu'il no prot pou titre jugi par ion aute. Il me bors de less porsie , la agered, c'est qu'il retialait l'ansue-proper des gres qui servat expebies de live : il livere l'action à leur oupre. L'action ne veue dei que re qu'il afrait acconserve de voce der , il vous duant a prasser prospe'antent ce'il voce en dat. et vote vejeu qu'il en e penni melle fon dansatege. Il du dans se perface - que pourront der best sone un montal outsid - C'est un érant que tenn les tateurs in plus colifiers on metaphyorque et en morale n'unt per se évid to rold on'the out retorned from ser, if an interest time treat see his majorest qu'és set trassère ; lie les est époistre, et fin su suppossent et su de qu'de les sesponsones de la movador tintològrane paux aller plus lote que en qu'un less mouve, le m'eperçus que je sun petis e tamber dem l'ancound parest que je repeteba à res messarers, el se lost peu com vider pou sur Jatrat de, some becomes tance des le beaut une fore divise to wrote from photocopy, at we que je near on an det, were despuise navie de le lire. Mais comme vous pourron n'avois pas vous de configues en mes benetres peut entreprendre artic liviure me ma parale, je rale, pour rose der an jugument que M. d'Anbe en porte til trouve pe liero plut et sepreficiel , et potiend qu'é a eur fait des épischures de sons 18 a dit a on brack d'expresser qui est espe lei donander d'é desset languisser er Erre, qu'il s'en donnes bien de garde, qu'il re asseit pour les frais, Apres were arous dit trest eris , beginne det, if we me muie on's were assurer, mark cher president, de taute que tembrane et du deur que y'ai de wom reveix.

* Fils du prince de Craon, et depuis maréchel de France.

de l'origine et des révolutions de nos lois civiles de France. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail que mes cheveux en sont blanchis, Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les lois feodales. Je crois avoir fait des découvertes sur une matière la plus obscure que nons avons, qui est pourtant une magnifique matière. Si je puis être en repos à ma campagoe pendant trois mois, le compte que je donneraj la dernière main à ces deux livres, sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami . M. Hein, me fait, de venir sonvent passer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son françois, que par la lougueur de ses détails : il vient me demander de vos nouvelles; il se plaint beaucoup d'une ancienne dysurie que M. Le Dran a beaucoup de peine à vaincre; et il ne me parolt guere plus content du stathouder. Je vous prie de me conserver toujours na peu de part dans votre amitié, et de ne pas oublier celui qui vous aime et vous respecte.

Paris, ce as mars 1748.

33. - AU PRINCE CHARLES ÉDOUARD.

Monsatonzun, j'ai d'ahord craint qu'on ne me trouvât de la vaoité dans la liberté que j'ai prise de vous faire part de mou ouvrage: mais à qui présenter les béros romains qu'à celui qui les fait revivre"? J'ai l'honneur d'être avec un respect in-

34. — A M. DUCLOS.

La lettre, monsieur mon illustre confrère, que vous m'avez écrite en répouse au sujet de l'abbé de Guasco, est si obligeante que je ne peux m'empécher de vous en faire un remerciement, J'ai une grande envie de vous revoir; mais Helvétius" et Saurin" vons reverront plus tôt que moi.

J'ai pourtant, depuis quelques jours, brisé bien des chaînes qui me retenoient ici. Les soirées de l'hôtel de Brancas reviennent toujours à ma pensée, et ces soupers qui n'en avoient pas le titre. et où nous nous erevions. Dites, je vous prie, à madame de Rochefort*, et à M. et madame de Forcalquier, d'avoir quelques bontés pour un homme qui les adore. Vous devriez bien me procurer quelques unes de ces badiueries charmantes de M. de Forcalquier, que nous vovions quelquefois à Paris, et qui sortoient de sou esprit comme un eclair. Je suis devenu bien sage depuis que je ne vous ai vu ; je ne fais et ue fera i absolument rien ; et j'ai pris mon parti de n'avoir plus d'esprit à moi, et de me livrer entièrement à l'acrèment de celui des autres. Ne dois je pas desirer de commencer par M. de Forralquier? Adieu, mon très cher confrère; agréez, je vous prie, mes sentimeuts pleins d'estime, etc.

Bordraux , le 15 noût 1748-

35.--A M. LE CHEVALIER D'AYDIES**.

Dires-mor, mon cher chevalier, si vons voulez aller mardi à Lisle-Belle, et si vous voulez que nous y altions ensemble; si cela est, je scrai enchanté du séjour et du chemin.

Vous êtes adorable, mon cher chevaller; votre amitié est précieuse comme l'or; je vais m'arrauger pour profiter de votre avis, et être à Paris avaut le départ de cet homme qui distribue la lumière. Mais , mon Dien , vons serez à Plombières , et je seraj bien malheureux de jouer aux barres ! Yous ne me mandez point la raison qui vons détermine; je m'imagine que c'est votre asthme. et j'espère que cela n'est que précaution, et que vous n'en êtes pas plus fatigné qu'à l'ordioaire. Je ne compte pas trouver non plus madame de Mirepoix à Paris; on me dit qu'elle est sur son départ. Mon eber chevalier, le vous prie d'avoir de l'amitié pour moi; je vous la demande comme

^{*} Par les avantages que ce prince avoit ressportés contre l'armée augloise dans son expédition d'Écoure. " Claude Belvétius (et nou Claude-Adrieu, comme disent presque tous les biographes), ué a Paris le 36 japeler 1725, mort en cette ville le 26 decembre 1771

^{***} Bernard-Joseph Souriu , autour de la tragédie de Spartecas, nequit a Paris, is 5 mai 1706, il y mouret le 7 novembre

^{*} Marie-Thérose de Brancas, pée à Paris la 3er avril 1915. énessa en 173h le comte de Rochefort, Devenue veuve, elle se resocia, en 1782, au duc de Nivernos et mouret le 4 décembre de la même aunée. Les amateurs de rarriés hibliographiques recherchent un petit volume qu'ou prétend u'avoir été tiré qu'à cinquante exemplaires et qui a pour titre : Opasentes de divers genres par madame la contesse de Bochefort, depuis ducheste de Niperacis. Paris, de l'imprissarie de Ditiot l'abré, 1284, in-18

de 170 pages "Le chevalier d'Aydies, 156 avec tous les perses ont marqué en France vers le milieu du XAIIIº siècle, est comm surtent par la passion sincère et pleine de delicatesse que les impira mademoiselle Assé. On trouve quelques lettres de lus dans la Correspondance en/date de madaras da Delland.

si je ne pouvois pas me vanter que vous me l'avez accordée; et quaut à la mienne , il me semble que je vous la donne à chaque instant. Je quitte ce pays-ci sans dégoût, mais aussi sans regret. Je vous prie de vous souvenir de mni, et d'agréer les sentiments du monde les plus respectueux et les plus tendres.

De Bordennz, ce av jamvier 1740.

36. - AU MÊME.

Jz suis hien charmé de la conversation que vous avez eue; je ne crains jamais rien là où vous êtes : M. de Fonteuelle a toujours eu cette qualité bien excellente pour un homme tel que lui; il loue les autres sans peine....

Done, si j'avois fait l'Esprit des Lois, j'aurois acquis l'estime de mon cher chevalier, il m'en aimeroit davantage; pourquui done ne pas faire l'Esprit des Lois? J'ai toute ma vie desiré de lui plaire, e'est pour cela que je lui ai dogné une permission générale de faire les honneurs de mon imbécillité. Je vois que l'auteur de cet ouvrage doit prendre son parti, et consentirà perdre l'estime de M. d'Aube". Votre jettre, mon cher chevalier, est une lettre charmante; je croyois, en la lisant, vous entendre parler. Je suis hien aise que madame de Mirepoix aille en Angleterre; elle y sera admée; et, j'en suis hien sûr, elle peut plaire même à ceux qui ne se soncient pas qu'on leur plaise. Je vous avertis que lorsque le duc de Richmond sera à Paris, vous devez être de ses amis; il a tant de bonnes qualités, qu'il est nècessaire que vous l'aimiez, et je vous dis la raison qui fait qu'il est nécessaire qu'on vous aime. Adieu, mon eher chevalier; je vous aimerai et vous respecterai jusqu'à la fin de mes jours. Bordeaux, ce 17 janvier 1740.

37. - A M. HELVÉTIUS.

Mon eher, l'affaire s'est faite, et de la meilleure grace du monde. Je erains que vous n'avez eu quelque peine là-dessus, et je ne voudrois donner aucune peine à mou eher Helvétius; mais je suis hien aise de vous remercier des marques

* François Richer d'Aubr., neven de Fontenelle, né à Rouen vers ritts, mosent à Paris, le 22 octobre 1750. On a de lui su Essei sur les principes du drait et de la morale ; Paris, 1363, in-4°. Il pretrudoit que Montraquieu avoit puise dans ce livre les idées qu'il a développées dans l'Esprit des Lois.

de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de compliments; et au lieu de compliments qui cachent ordinairement les sentiments qui ne sont pas, mes sentiments cacheront tonjours mes compliments. Faites mes compliments, non compliments, à notre ami Saurin. J'ai usurpé sur lui, je ne sais comment, le titre d'ami, et me suis venn fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai; tamen usque recurret . A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en est comme des vers de Crébillon : tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant. Je suis admirateur sincère de Catilina, et je ne sais comment ectte piece m'inspire du respect. La lecture m'a tellement ravi, que j'ai été jusqu'au cinquième nete sans y trouver un seul défaut, ou du moins sans le soutir. Je crois hien qu'il y en a beaucoup, puisque le public y en trouve heaucoup; et de plus, je n'ai pas de grandes connoissauces sur les choses du thrâtre. De plus, il y a des cœurs qui sont faits pour certains genres de dramatique ; le mien, en partieulier, est fait pour celui de Créhillon: et comme dans ma jeunesse je devins fou de Rhadamiste, l'irai aux Petites-Maisons pour Catilina. Jugez si j'ai eu du plaisir quand je vons ai entendu dire que vous trouviez le caractère de Catilina peut-être le plus beau qu'il y cût au theatre. En un mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un sultan est dans son sérail, va-t-il choisir la plus helle? Non. Il dit : Je l'aime, je la prends, etc. Vuità comment décide ce grand personnage. Mon cher Helvétius. je ne sais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens; mais je sens que vous êtes au-dessus des autres, et moi je suis au-dessus de vnus pour l'amitié. A St. Senrin, ce 11 Sevrier 1740.

38.-A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Monseigneur,

J'at reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 du mois dernier, par laquelle vous m'ordonnez de vous envoyer les eartons du traité de l'Esprit des Lois. Si je n'y ai pas repondu plus tot, e'est que j'ai trouve quelques difficultés pour exécuter cet ordre. On a d'abord exigé de moi que je m'engageasse positivement qu'il ne seroit fait de ces cartous aucun usage qui pourroit préjudicier à l'auteur ou à l'imprimeur. J'ai eu cette facilité, dans la per-

^{*} HORAT., 1, Epost. 2, 24.

suasion que vous voudrez bien, monseigneur, ne pas me désavouer. Ensuite, on a prétendu que ces cartons étoient dans les maculatures, qu'on en avoit brûle beaucoup, et qu'il seroit difficile d'en ramasser l'assortiment. Enfin, on m'a fourni ceux que vous trouverez ci-joints. Il y en a un on deux qui sont maltraités, mais on m'a assuré qu'il n'existe point d'autres feuilles de ceux-là. Je ne crois pas, monseigneur, que vous trouviez que ces cartons répondent à l'idée qu'on a pu vous donner; à deux ou trois changements pres, qui sont de quelque ronsidération, les autres ne sont que des corrections purement grammaticales. Je suis bien flatté, mouseigneur, d'avoir po réussir dans une chose qui vous est agréable, et je ne désirerai jamais rien avec plus d'empressement que les occasions de vous marquer le respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, monseigneur, etc. A Genève, le 17 février 1749-

39 .- A.M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

Ja vous prie de parler de moi à M. et madsme de Micepoix, à M. de Forcalquier, à medames de Rochefort et de Forcalquier, à madame du Deffand, à M. et madame du Chatel, à M. de Bertsstorf; sochete, je vous prie, s'ils ontquelque souvenir de moi. N'oublier pas le président.' Ce surs D'ils eabur na deux potre lettre mo

Ce que Jis le plus va dans votre lettre, mon cher chevalier, e'est votre amitié; et il me semble qu'en la lisant, je faisois plus d'usage de mon œure que de mon esprit. Je mis bieu rassuré par vous sor le hon succes de l'Esprit des Lotis à Paris. On me mande des choses fort agréables d'ittalie; je ne sis rieu des autres pays.

Mon cher chevalier, pourquoi les gens d'afhitres se croient-ils attaquie? J'ai dit que les chevaliers, à Rome, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires que vous autres chevaliers ne faites ité les vôtres, avoient perdu cette républiqoe; et je ne l'ai pas dit, mais je l'ai démontré. Pourquoi prenneut-ils là-dedans une part que je ne leur donne past

J'aurois grande envie de revenir; mais je serai ecocre ici quelques mois, occupé à rétabilir une fortune bonnête; il m'en coûte le plaisir de vous voir, et il me faudroit de grands dédommagements. Je n'en asis point, mon cher chevalier, parcequ'il n'y a rien de comparable au bouheur de virre avec vons.

Bordeaux, ce 34 férrier 1749-

Parlez, je vous prie, de moi à tous nos amis.

40. — A M. LE GRAND PRIEUR DE SOLAR.

AMBASSADEUR DE MALTE A ROME.

Monstaun mon illustre commandeur , votre lettre a mis la paix dans mon ame qui étoit embarbouillée d'une infinité de netites affaires que j'ai ici. Si j'étois à Rome avec vous, le n'aurois que des plaisirs et des douceurs, et je mettrois même au nombre des douceurs toutes les persécutions que vous me feriez. Je vuus assure bien que si le destin me fait entreprendre de nouveaux voyages, firai à Rome; je vous sommerai de votre parole, et je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome ontico e moderno m'a toujours enchanté : et quel plaisir que celui de trouver ses amis i Rome! Je vous dirai que le marquis de Breil s'est souvenu de moi ; il s'est trouvé à Nice avec M. de Sérilly; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaisir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous savez que j'adore. Je lui maude que, si l'habitois le Rhône comme la Garonne. j'aurois été le voir à Nice. Je ne suis pas surpris de voir que vous aimiez Rome; et si j'avois des yeux , j'aimerois autant habiter Rome que Paris, Mais comme Rome est tout extérieure, on sent continuellement des privations lorsqu'on n'a pas des yeux. Le départ de M. de Mirepoix et de M.le due de Richmond est retarde. On a dit, à Paris, que cela vegoit de ce que le roi d'Augleterre ne vouloit pas envoyer un homme titre si on ne lui en envoyoit un. Ce n'est pas cela; la haute naissance de M. de Mirepoix le dispense du titre*; et la feu empereur Charles V1, qui avoit pour ambassadeur M. le prince Lichtenstein, n'eut point cette délicatesse sur M. de Mirepoix. La vraie raison est que le duc de Richmond n'est pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour son ambassade; de plus la duchesse de Richmond est malade; et le due, qui l'adore, ne voudroit pas la quitter et passer la mer saus elle.

Non répociants disent ici que les uégociations entre l'Espagoce el Pangletere vont fort mal : on n'est pas même convenu du point principal qui oceasiona la guerre : je veux dire la manière de commercer en Amérique, el les 90,000 liv. sterl. pour le dédommagement des prince faites. De plus, o did qu'on Espago en fait aux vaisseaux

* Il étoit alors marquis , et fut fait duc et pair apres son ambassade d'Angleterre. anglois nouvellement arrivés difficultés sur diffieultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de province, et que vous aurez beauconp de peine à me payer cela en préconisations et en congrégations. Le commerce de Bordeaux se rétablit un pen, et les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mou viu cette année; mais nous ne pouvons nous hien rétablir qu'avec les iles de l'Amérique, avec lesquelles nous faisons notre principal commerce. Je auis bien aise que vous soyez content de l'Esprit des Lois. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-dessus flatteroient ma vanité; les vôtres augmenteroient mon orgueil, parce qu'ils sont donnés par un homme dunt les jugements sont toujours justes et jamais téméraires. Il est vrai que le sujet est beau et grand : je dois bien eraindre qu'il n'eût été beaucoup plus graud que moi; je puis dire que j'y ai travaille toute ma vic. Au sortir du collége on me mit dans les mains des livres de droit; j'en cherehai l'esprit, j'al travaillé, je ne faisois rien qui vaille. Il y a vingt aus que je découvris mes principes; ils sont très simples; un autre qui auroit autant travaille que moi auroit fait mieux que moi. Mais j'avoue que eet ouvrage a pensé me tuer : je vajs me reposer: je ne travailleraj plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome M.le due de Nivernois*: il avoit autrefois de la bonté pour moi; il n'étoit pour lors qu'aimable ; ce qui doit me piquer, e'est que j'ai perdu auprès de lui à mesure qu'il est devenu plus raisonnable. M. le due de Nivernois a auprès de lui un homme qui a hesucoup de mérite et de taleuts; e'est M. de La Bruère". Je lui dois un remerciement: si vous le vovez chez M. le duc de Nivernois, je

vous prie de vouloir hien le lui faire pour moi.

Vous voyez hien qu'il u'est point question de
rotre excellence, et que vous n'aurez pas à une
dire: - Que diable! avec votre excellence! - J'ai
l'honneur de vous embrasser mille fois.

De Paris , le 7 mars 1749-

41. — A M. L'ABBÉ DE GUASCO,

Pour vous prouver, illustre abbé, comhieu

* Louis-Jaire Barbon Manariel-Manziel, dec de Niverools,
the a Faria le afficiermère 1716, étoi alors ambassadeur a Rouse.
Il moment le re-Straiter auto-

"Charles-Aminine Leviere de La Brusse, méà Paris eu 1715, mon la Rome le ut reptembre 1754. Il est pradoct plusivant autre la grandige du Mercaro. Dena compositura réclères, Romenn et Socchaul, out misem muuque son opéra de Durdauas, horé par La Burpse, qui ne peudigue pan Brioge.

vous avez eu tort de me quitter, et combien peu je pnis être sans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris; car depuis que vous ètes parti il me semble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécile de n'avoir point été voir l'archevêque *, puisque vous vous étes arrèté quelques jours à Tuurs; éétoit peut-être la seule personne que vous aviez à voir, et il vous auroit très hien reçu. Vous auriez aussi dù faire un demi-tour à gauche à Veretz : M. et madame d'Aiguillon vous en auroient loué, Cela valoit bien mieux que votre abbaye de Marmoutier, où vous n'aurez vu que des choses gothiques et de vicilles paperasses qui vous gâteut les veux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raison de se figurer qu'un homme qui s'adresse à lui pour chercher des seadémies parle de celles de jeu, et non des académies littéraires , où il n'y a rien à gaguer pour loi. Le euré voit en songe sun clocher, et sa servante y voit sa enlotte. Je savois bien que vous aviez fait vos preuves de coureur. mais je n'auruis pas eru que vous pussiez faire celles de conrrier; M. Stuart dit que vous l'avez mis sur les deuts, Quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaise avec vous; car on ne remuute pas les rivières comme on les descend. J'espère que vous ue vous presserez pas de partir pour l'Angleterre : il seroit bien mal à vous de ne pas attendre quelqu'un qui fait eent eiuquaute lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le 17 : vous avez le temps, eomme vous voyez, de vous transporter dans la rue des Rosiers; car il ne faut pas que vous vous éloirniez trop de moi. Adieu: je vous embrasse de tuut mon cour.

De Bordenun, de 3 juillet 2749.

42. - AU MÈME.

M. D'ENTOTTETILLA", mon cher alabé, me persécute pour que je vous engage de lui accorder une horre fact auto les soirs pour arbever la lecture et la correction de sa traduction de Danne. Il pronent s'en rappente à vous pour tous les changements que vous juyerer à propos qu'il fasse; et il ne vous demande grace que pour sa préface. Vous surce qu'il a sou sible particulier, aupent il ne renous centant par la pour suite par que il ne renous cesa, nelune quand il pare aux

* Louis-Jacques de Chapt de Rastignac , né dans le Périgord,

en 1643, meet an chineme de Vereux, is 2 nois 1750

"Le count Colbert d'Entourenille, petit-dis du grand Colbert, house d'esprit, mais nouve à la singulariei. Il a lait une traduction da Dante, qui a parq en 1756. C'est la première traduc-

Lion complete de ce poète,

ministres *. Marquez-moi ce que je dois lui répondre : il viendra chez vous tous les soirs jusqu'à ce que la lecture soit terminée. Bonsoir. De Pare, à son logit, on 1745.

A MONSEIGNEUR CERATI.

J'ut rouvé, eu passaot à la campagne, MM. de Sainte Palaye, qui m'ont parfé de manseigueur Cerati: je les si perpétuellement interragés sur manseigneur Cerati. Quelque chose me déplaisait, c'étoit de after point à fonce avec le grand hamme dont ils me parluient. Ils m'out dit que vaus vous portice bien: j'en rends graces à l'air de Rome, et je m'en félicite succe tous vos amis.

M. de Brillow vient de publier trois volumes."

«I viertus lavis de doute autres: les trois premiers contienent dei idées générales; les daux
miers contienent un de cértificio des curisoints
dispirité du rois. M. de Brillom a parmi les savant
dispirité du rois. M. de Brillom a parmi les savant
des payes de tres grand dominer d'ememis; et
havis prépondérants des savants emporters, a
havis proposition des savants emporters, a
havis promotient des savants emporters and
havis presente de bellen choure. ¡Datendrais ver tranquillité et modestis la décisiou des
savants érrangers; à un'un jeur ver
savants érrangers; à un'un jeur ver
savants érrangers; à un'un jeur ver
savants érrangers; à un'un jeur
savants de la décision de
savants de la décision de
savants de la décision de
de
savant de la décision de
savant
savants de
sav

M. de Maupertuis, qui a cru tonte a vice, de priestire la province qu'il l'était point par trau, vient de publir un écrit sur le bushour "I Cof Fouvarge d'un homane d'esprit; et ou y traves du razionnement et des graves. Quant à ma vient de l'archite de l'archite que que frebos qui hombonent autour de moi; aux si les abelles; cocilerat un peu de siid, et suite de la companie de la companie de présentation de la companie de

De Peris, le 21 novembre 1749.

B Germöndet un jour mellere deine x M, de Charvelle, un grade des erzes (michael le proce y d'ent pour la separ de des erzes (michael le proce y d'ent pour le voite d'Enterprité, qu'en les contendent) et meutre s'était on de ce terres est perfaite « Nomer, p deis sons entre s'était par le content de la processe de la processe » qu'en par le recurson (in mis, dy connections par le processe » que montre de la processe » qu'en par les processes qu'en par le processe » qu'en partie par le processe » qu'en par

Mox cher chevalier, que prétendez-vous faire ? Ne voulez-vous poiot revenir de votre Périgord ? on ne peut affer là que pour manger des truffes. Vous nous laissez ici; nous vous aimoos; veus êtes un philosophe insupportable. Je reçois quelquefois des nouvelles de madame de Mirepoix, qui me dit toujours de vons faire ses compliments. Il y a ici uoe grande stérilité en fait de noovelles, Je ne puis vous dire autre chose, si ce n'est que les opera et les comedies de madame de Pompadour vont commencer, et qu'ainsi M. le due de La Valliere va être un des premiers hommes de son siècle; et comme on ne parle ici que de comédies ou de bals, Voltaire jouit d'une faveur particulière : on prétend que le jour qu'il doit donner sou Catilina, il donnera une Electre *; j'y consens. Les du Chatel sont ici. M. de Forcalquier se porte eu général très bien. Je vous prie de me conserver votre amitié que j'adore, et d'agréer mou respect infini.

Paris, ce 24 novembra 1769.

. 45. - A M. L'ABBÉ VENUTI.

It dais vous remercier, non cher abbé, du besultive "do utl. En arquis de vuer besultive "do utl. En arquis de vuer fait prévent. Le ne l'ai pas encere lu, parcequi l'ai prévent, l'an et le la presence lu ne soi dique du nom qu'il port. Le vous sumitée ne soi dique du nom qu'il port. Le vous sumitée pas à Borfenax quand j's revierdari, je serai bien faché, et je cersit que l'anabuleu aura pour suprit et son savair. Faites bien me compiliente me prit et son savair. Faites bien me compiliente très humbles à le contesse ; piu d'arande la permission de l'embrasser; et je vaus embrasse auxi, vous qu'il étre, su si ainable.

De Paris, le 17 jouvier 2750.

^{10-4.} Essai de philosophie morale Berlin, 1; 19. in 10

^{44.—}A M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

^{*} La trapédia d'Oreste, qui offre le même mjet que celui traité par Gebillem dans non l'acete, foi représentée pour la première fini le raj jauvice 1300. Bent uns après Voltaire entra de nouveau en lette avec Gebillon en faisant joner au firme amrée on Certaine.

^{**} Descrizione delle prime scoperte dell' antica cutta d'Ercolono. In Venezia, 2749, in-8°.

46. — A M. L'ABBÉ DE GUASCO,

A Londres.

J'avois déja appris par milurd Albemarle *, mon cher comte, que vous ne vous étiez point noyé en traversant de Calais à Donvres, et la bonne réception qu'on vous a faite à Loudres. Vous serez toujours plus content de vos liaisons avec le due de Richmond, milord Chesterfield, et milord Granville. Je suis sûr que de leur côté ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront. Parlex-leur beaucono de moi ; mais je n'exige point que vous tostiez si souvent quand vous diperez ebez le duc de Richmond. Dites à milord Chesterfield que rien ne me flatte tant que son approbation; mais que, puisqu'il me lit pour la troisième fois, il ue sera que plus en état de me dire ce qu'il y a à corriger et à rectifier dans mon ouvrage. Rien ne m'instruiroit mieux que ses observations et sa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le roi, et qu'il ait approuvé ce que vous avez dit sur l'Angleterre. Moi, je ne suis pas sûr de si hauts suffrages; et les rois seront peut être les derniers qui me liront : peut-être même ne me liront ils point du tont. Je sais cependaut qu'il en est un " dans le munde qui m'a lu; et M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choses où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu que je parierois hien que je mettrois le doigt sur ces choses. Je vous dirai aussi que le duc de Savoie a commence une seconde lecture de mon livre. Je suis très flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Auglois ; et je me flatte que le traducteur " de l'Esprit des Lois me rendra aussi bien que le traducteur des Lettres persanes. Yous avez bien fait, malgré le conseil de mademoiselle Pitt, de reudre les lettres de recommandation de milord Bath. Vous n'avex que faire d'entrer dans les querelles de parti : on sait hien qu'un étranger n'en presid aucun, et voit tout le monde. Je ne suis point surpris des amitiés que vons recevez de ceux que vous avez conuus à Paris, et suis sûr que plus vous resterez à Londres, plus vous en recevrez : mais l'espère que les amities des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête desquels vous savez que je suis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, i'aurai soin de faire voir l'article de votre lettre où

vous dites qu'en Angleterre les hommes sont plus hommes et les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puisque le prince de Galles me fait l'honneur de se souvenir de moi, je vous prie de me mettre à ses pieds. Je vous embrasse.

De Paris , le 22 mars 1260.

47. - A M. GROSLEY *.

Ja mis bien touché, monsieur, de l'approbation que vous donnée à mon livre, et encore plus de ce que vous l'avez lu la plume à la main. Vos doutes sout ceux d'une personne très intelligente. Voici en courant quelques réponses, et telles que le peu de temps que j'ai m'a permis de les faire.

[De Pecclarage, livre quinzième, chapitre deuxième, et chapitre vingitième, livre dix-hui-tième. Il est du droit des geus chez les Tartares de veuger par le sang des vaineus celui que leur cottent leurs expéditiuns. Chez les Tartares, au moins, l'esclavage n'est-il pas du droit des gens; et ne derroit il pas son origine à la pitié?]

L'ecleuque qui seroit introduit à l'occasion du droit des gens d'une aution qui passeroit tont au fil de l'éjée, seroit peut-lère moiss cruel que la mort, mais il ne seroit point colleme à la pitié. De deux choses contraires à l'humanité, il peut ye a norie use qui youi plus routraire que l'instre: j'ai prouvé silleurs que le droit des gens sirée de la nature ne permet de ture qu'en en de nécessité, Or, dés qu'on fait un homme enclave, il n'y a passe du éscenité de le tours, 'a

[Un homme libre ue peut se vendre, parce que la liberté a un prix pour celui qui l'achète, et qu'elle n'en a point pour celui qui la vend; mais

* Pierre-Jean Greider, sich Trepra Ir 21 november 2721, comm par an rethereiten sur Thistoffer den a patrie; mocht las nonvember 2725. Il avest selvenat à Muntesquirus des chierrations sur plusieurs pasages der Elégari de Lois, Koma in avons laterculters dans la lettre de Montraquirus, avrant tre passages de cette etters qui leus avevuet de réponse et plusieur saire des rechetes. Best quedques objections de Grunley an aquelles Montesquirus n'upas réponde; les voites ;

Livre cinquiemr, chapitre sistème. Comment chaque Athènien étoisti oblige de rendre comple de la manuer dont il pagnoti as viv, a les répositiques grecques ne voublemt pas que leurs citogens d'appliquanent au commerce, à l'agraculture, ai ant sein? Livre cinquiene, chapitre dis-seuvième. Parmi les corollaires

«de ce letre ue pourroiton pas éxaminer si d'une république «corrompur on pourroit faire une home monarchie; et si, par la faule da peuple, une constitution peut passer du monarchia-

^{*} Ambanadear da voi d'Angleterre à la cour de France.

^{**} Fréderic II , roi de Prome.

^{***} Thomas Nugrat, à qui est adresser la lettre du 18 oct. 1;50.

me nu despotisme?
 Live trente-aniene, chapitre vingt-deuxieme. Les femuses
 n'auroteni pas di succèder chez les Wissgoths, suivant les printique di posta.

dans le cas du déhiteur qui se vend à son créancier, n'y a-t-il pas un prix de la part du débiteur qui se vend?]

C'est une mauvaise vente que celle du débiteur

C'est une mauvaise vente que celle du débiteur • insolvable qui se vend. Il donne une chose inestirable pour une chose de néant.

[Les esclaves du chapitre sixième, livre quinzième, ressemblent moins aux esclaves qu'aux clients des Romains, ou aux anciens vassaux et arrière-vassaux.]

Je n'ai point cherché au chapitre sixième du livre quinzième l'origine de l'esclavage qui a été, mais l'origine de l'esclavage qui peut ou doit être. [1] auroit fallo examiner (livre quinzième,

chapitre dix-huitième) s'il n'est pas plus aisé d'entreprendre et d'exécuter de grandes constructions, avec des esclaves, qu'avec des ouvriers à la journée.]

Il vaul mieux des gens payés à la journée que des esclaves: quoi qu'on dise des pyramides et des ouvrages immenses que ceux-ci ont élevés, nous en avons fait d'aussi grands sans esclaves.

Pour bien juger de l'esclavage, il ne faut pas examiner si les esclaves seroient utiles à la petite partie riche et voluptueuse de chaque nation; sans doute qu'ils lui seroient utiles ; mais il faut prendre un antre point de vue, et supposer que dans chaque nation, dans chaque ville, dans chaque village, on tirât au sort pour que la dixieme partie qui aproit les billets blaucs fut libre, et que les neuf dixièmes qui auroient les billets noirs fussent soumis à l'esclavage de l'autre, et lui donnassent un droit de vie et de mort, et la propriété de tous leurs biens. Ceux qui parlent le plus eu faveur de l'esclavage seroient ceux qui l'auroient le plus en horreur, et les plus misérables l'auroient en horreur esscore. Le cri pour l'esclavage est donc le eri des richesses et de la volunté, et non pas celui du bien général des hommes ou celui des sociétés particulières.

Qui pent douter que chaque homme ne soit bien content d'être le maitre d'un autre? Cela est ainsi dans l'état politique, par des raisons de nécessité: cela est intolérable dans l'état civil.

J'ai fait séutir que nouis sommes libres dans l'état politique, par la raison que nous se sommes point égaux. Ce qui rend certains articles du livre en question obscurs et ambigus, é est qu'ils sont souvent élogics d'autres qui les expliquest, et que les chaisons de la chaise que vous avez remarqués sont très souvent éloignés les uns des autres.

[Livre dix-neuvième, chapitre neuvième. L'urgueil est un dangereux ressort pour un gouvernement. La paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, en sont les suites et les effets; mais l'orguein l'étoit-il pas le principal ressort du gouvernement romain? N'est-ce pas l'orgueil, la bauteur, la fierté quí a soumis l'univers aux Romains? Il semble que l'orgueil porte aux grandes choses, et que la vanité se concentre dans les petites.

Livre dix-neuvième, chapitre vingt-septième. Les nations libres sont fières et superbes, les autres peuvent plus aisément être vaines.]

tres pouveri plus airement être vaines.]
Quant à la contraction du ître dia cientiene,
chapitre neuvilene, avec le ître dia-ceuvilene,
chapitre neuvilene, evice le ître dia-ceuvilene
chapitre vingo-spirique, cile ne viet que conciente qu'in sont uind a deures. L'iroquilen
chapitre qu'in sont uind a deures. L'iroquilen
produiri de ceration effect che le Romaintproduiri par le la reme fest che deute a beaucusp piu de
trie, en produiri d'autres che a' d'ustres nations.
Chil qui a forme le ndoute a beaucusp piu de
municres qu'il l'en feat pour hie neutri ce différences, et faire le réflexions que je na'is pas la
temps de faire è le
mens de faire è le

Il n'y a qu'à considérer les divers genres de sapériorité que les hommes, suivant diverses circonstances, sont portés à se donner les mis sur les autres.

[Livre dix-neuvième, chapitro vingt-deuxième. Quaud un peuple n'est pas religieux, on ne peut faire usage du serment que quand celui qui jure est sans intérêt, comme le juge et les témoins.]

Sur le doute du chapitre vingt-deuxième, livre dix-neuvième, il est très honorable à un magistrat qui le forme; mais-il est toujours vrai qu'il y a des intérêts plus prochains et plus éloignés.

y a des uterets plus proclains et plus éloignés.

[Ne pourroit-on pas objecter contre les effets différents que les différents climats produisent, dans le système de l'auteur, que les lions, tigres, léonards, etc., sont plus vifs et plus judomptables.

Sur le doute du livre vingt-quatrième, chapitre deuxième, cela dépend de la nature des espèces particulières des animanx.

que nos onrs, nos sangliers, etc.?}

[Livre vingt-troisième, ehapitre quinzième. Imaginons que tous les moudins périssent en un jour, sans qu'il soit possible de les rétablir. Où prendroit-on en France des bras pour y suppléer? Tous les bras que cels déroit aux arts, aux sans unfactures, seroieut autant de bras perdus pour eux, aj les moilins n'existoient pas. A l'égard des machines en général qui simplifient les manifacmachines en général qui simplifient les manifactures en diminuant le prix, elles indemnisent le manufacturier par la consommation qu'elles augmentent; et si elles ont pour objet une matière que produit le pays, elles eu augmentent la cousommation.]

A Figurd der mooline, ils sont tres tilles, surtont dans l'état présent. On ne peut entrer dans le détail; ce qu'on en a dit dépend de ce principe qui est presque tonjours vari ; leur il y a de bras employs aux arts, plus il y en di employs nécessairement à l'agriculture. Je parle de l'état présent de la plupart des nations; toutes ces choses demandent beaucoup de distinctions, limitations, etc.

[Livre vingt-inzième, chapitre troitième. La loi d'Henri II, pour obliger de d'elcare le grossesse au magitrat, n'est point contre la déleuse naturelle. Cette déclaration est une espèce de confession. La confession est-elle contrarie à la d'esseus naturelle? El le magistrat obligé au secret en est on meilleur dépositaire qu'une parente dont l'anteur propose l'expédient.]

Quant à la lui qui oblige les filles de révèler, la défense de la pudeur naturelle dans une fille est aussi conforme à la nature que la défense de sa vie; el l'éducation a augmenté l'idée de la défense de sa pudeur, et a diminué l'idée de la erainte de perdre la vie.

[Livre quatorzième, chapitre quatorzième. Il y est parié des changements que le climat fait dans les lois des peuples. Les femmes, qui avnient beaueoup de liberté parmi les Germaius et Wisigoths d'origine, furent resserrées étroitement par ces derniers lorsqu'ils furent établis en Espagne. L'imagination des législateurs s'échauffa à mesure que celle du peuple s'alinma. En rapprochant cela des chapitres neuvième et dixième du livre seizième sur la nécessité de la elôture des femmes dans les pays chauds, ne sera-t-on pas étonné que ces mêmes Wisigoths qui redoutoient les femmes, leurs intrigues, leurs indiscrétions, leurs goûts, leurs dégoûts, leurs passions grandes et petites, n'aient point eraint de leur laisser la bride, en les déclarant (livre dix-huitième, chapitre vingtdeuxième) capables de succèder à la couronne. ahandonnant l'exemple des Germains et la leur même? Le climat ne devoit-il pas au contraire éloigner les femmes du trône?]

Sur les doutes du livre quatorzième, chapitre quatorzième, et du livre dix-huitième, chapitre vingt-deuxième, l'un et l'autre sont des faits dont ou ne peut douter; s'ils paroissent contraires, c'est qu'ils tienpent à des causes particulières.

[Livre trentième chapitres cinquième, sixième,

septième et huitième. Abandanner aux Francs les terres des domaines; ils anront des terres, et les Gaulois ne seront point dépouillés.]

Live treulième, chapitres cinquième, sixième, septieme et huitieme. Cela peut être, et que le patrimoine publie ais suffi pour former les fiefs. L'histuire ne prouve autre chose, si ce u'est qu'il y a cu un parlage, et les monauments prouvent que le partage ne fut pas du total.

Vuils, monieur, les évisirisements que vous mêve par souhier; et comme voir eltere fait voir une personne très au fait de ces matières et qui joint au savoir bassoup d'istiliquene, j'ai écrit tout crei très rapidement. Du reste, l'échion la plus cates et al menière édition insprincie en 3 voi, ins 1, à Paris, chez Hustr, librarire. CS that Jacques, pris à findaincé simile deveries. Est de l'autre de l'action de veries de l'action de veries de l'action de veries de l'action de veries de l'action de l

48. — A M. L'ABBÉ VENUTI,

A Bordeaux.

Je suis bien fliché, mon cher abbé, que vous partiez pour l'Italie ", et encore plus que vous ne soyez pas content de nous. Je vois pourtant sur ce qui m'est revenu, qu'on n'a pas pense à manquer à la considération qui veus est due si légitimement. Je souhaite bien que vous avez satisfaction dans votre voyage d'Italie, et je souhaiterois hien qu'après ce temps de pélerinage vous passassiez dans nne plus heureuse transmigration, et telle que votre mérite personnel la demande. Si vous pouvez retirer votre dissertation de chez le président Barbot, qui la garde comme des livres sihyllins, j'en ferai nsage iei à votre profit : mais votre lettre ne le fait pas espèrer. Faites, je vous prie, mes compliments à notre comtesse et à madame Duplessis **. Si vous faites votre voyage entierement par terre, vous verrez à Turin le commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu, mon cher abbé : conservez-moi de l'amitié; et croyez qu'en quelque lieu du monde que je sois, vous aurez un ami fidèle.

De Paris, le 18 mai 1750.

tour naturelle , dont elle rassembleit une collection.

^{*} L'abbé Venott, opeis s'âtre retiré de l'abbaye de Clérac, groit fait une sépuse a Bordenut : mais l'empereur l'ayant nommé pervit de Livourne, il fut obligé d'en partie. ** Dans de Bordenu, qui aimoit les lettres, et rertout l'hie-

49. - A M. LE MARQUIS DE STAINVILLE.

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE L'EMPRARUR D'ALLEMAGNE A PARIS.

Lus bontés dont votre excellence m'a toujours honoré font que je prends la liberté de m'ouvrir à elle sur une chose qui m'intéresse beaucoup. Je viens d'apprendre que les iésuites sont parvenus à faire défendre, à Vienne, le débit du livre de l'Esprit des Lois. Votre excellence suit que j'ai déja ici des querelles à soutenir, tant contre les jansénistes que contre les jésuites; voici ce qui y a donoé lieu. Au chapitre sixième du livre quatrième de mon livre, j'ai parlé de l'établissement des jésuites au Paraguay, et j'ai dit que, quelques mauvaises couleurs qu'on ait voulu y donner, leur conduite à cet égard étoit très louable : et les jansénistes ont trouvé très mauvais que j'aie par là défeudu ce qu'ils avoient attaqué, et anprouvé la conduite des jésuites; ce qui les a mis de très mauvaise humeur. D'un autre côté, les jésuites out trouvé que dans cet endroit même ie ne parlois pas d'eux avec assez de respect, et que je les accusois de manquer d'humilité. Ainsi j'ai eu le destin de tous les gens modérés, et je me trouve être comme les gens neutres, que le grand Cosme de Médicis comparoit à ceux qui babitent le second étage des maisons, qui sont incommodes par le bruit d'en haut et par la fumée d'en bas. Aussi, des que mon ouvrage parut, les jésuites l'attaquerent dans leur journal de Trévoux, et les jansénistes en firent de même dans leurs Nouvelles ecclésiastiques; et, quoique le publie ne fit que rire des choses peu sensées qu'ils disoient, je ne crus pas devoir en rire moi-même, et je fis imprimer ma Défense que votre excellence connoit, et que j'ai l'honneur de vous euvoyer : et comme les uns et les autres me faisoient à peu prés les mêmes impressious, je me suis contenté de répoudre aux janséuistes, à un seul article près, qui regarde en particulier le journal de Trévoux.

Votre excellence est instruite du succès qu'a eu ma Défense, et qu'il y a en ici un cri général contre mes adversaires. Je eroyois être trauquille, lorsque j'ai appris que les jésuites ont été porter à Vienne les querelles qu'ils se sout faites à Paris, et qu'ils y ont eu le crédit de faire défendre mon livre *, suchant bien que je n'y étois pas pour dire mes raisons, tout cela dans l'objet de pou-* Ce breit ésoit fanx

voir dire à Paris que ce livre est bien pernicieux puisqu'il a été défendu à Vienne, de se prévaloir de l'autorité d'une aussi grande cour, et de faire usage du respect et de cette espèce de culte que toute l'Europe rend à l'impératrice *. Je ne veux point prévenir les réflexions de votre excellence. Mais pent-être pensera-t-elle qu'un ouvrage dont on a fait dans un an et demi vingtdeux éditions, qui est traduit dans presque toutes les langues, et qui d'ailleurs contient des choses utiles, ne mérite pas d'être proscrit par le gouvernement.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, etc. Paris, la 27 mai 1750.

50. — A M. L'ABBÉ VENUTI.

In ne faut point vous flatter, mon cher abbé, que l'abbé de Guasco vous écrive de sa main triomphaote : mais si vous étiez ex-ministre des affaires étrangères, il iroit diner chez vous pour vous consoler **. Le pauvre homme promène son ceil sur toutes les brochures, prodigue son mauvais estomac pour toutes les invitations de diners d'ambassadeurs, et ruine sa poitrine au service de son Cantemir *** et de son Clément V; ce qui n'empèche pas qu'on ne trouve son Cantemir très froid; mais e'est la fante de feu son excellence.

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre; il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brede. J'écris une lettre de félicitation au président de La Laue sur sa réception à l'aeadémie. Bonardi, le président de cette académie, qui est venu me raconter tous les diners qu'il a faits depuis son retour chez tous les beaux esprits qui diuent, avec la généulogie **** des dineurs, m'a dit qu'il adressoit sa première lettre à notre nouvel associe; et je pense que vous tronverez que cela est dans les règles. Je vois que

^{**} Le marquis d'Argenson, ci-devant ministre des affaires étrangeres, après sa dévaission , donnoit à dlarr à ses conferres tous les jours d'assemblée d'academie, se dédommageant ainsi de son desuuvrement avec les gens de lettres; et l'abbé de Guasco, qui venoil d'être reçu à l'Académie des inscriptions , avoit été admis au nombre des convives.

^{***} Voyez la note ... de la page ,..., colorne.

^{****} Allusion à l'étade particulière qu'un gentilhomme de Languedoc avoit faite de la généalogie de toutes les lamilles , et qui falcoil le suiet ordinaire de ses entretiens avec les eres de lettres L'abbifflonardi, dans sa tournée, avoit été visiter ce gratificames dans son château, et r'étoit fort enriché d'érudition génési dont il ne manquoli pas de fatra étalage a son retour a Paria; il alloit quelquefois en favoriser Montesquieu; ce qui l'ennayoit brancoop, et les faisoit perdre des heures précieuses.

notre académie se ebange en société de francsmaçons, excepté qu'on n'y hoit ni qu'on n'y ebante: mais on y bâtit, et M. de Tourny est notre roi Hiram qui nons fournira les ouvriers; mais je doute qu'il nous fournisse les cedres.

Je crois que le prince de Craon est actuellement à Vienue; mais il va arriver en Lorraine, et si vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie sur l'Esprit des Lois; M. le due de Nivernois en écrivit il y a trois semaines à M. de Forcalquier, d'une manière que je ne saurois vous répéter sans rougir. Il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il marque que, des qu'il parat à Turin, le roi de Sardaigne le lut. Il ne m'est pas uon plus permis de répéter ce qu'il en dit: je vous dirai seulement le fait; e'est qu'il le donna pour le lire à son fils le duc de Savoie, qui l'a lu deux fois: le marquis de Breil me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute sa vie. Il y a bien de la fatuité à moi de vous mander ceci; mais comme e'est un fait pnblie, il vaut autant que je le dise qu'un autre; et tous conceves bien que je dois aveuglement approuver le jugement des princes d'Italie. Le marquis de Breil me mande que S. A. R. le due de Savoie a un génie prodigieux, une couception et un bon sens admirable.

Huart, libraire, voudroit fort avoir la traduetiou en vers latins du docteur Clausy? du commencement de Temple de Golide, pour en faire un corps avec la traduction italienne " el l'original : voyez lequel des deux vous pourriet faire, ou de me faire copier ees vers, ou d'obtenir de l'acadéenie de m'euvoyer l'imprimé, que je vous revoerrois exaulte.

A propos, le portrait "" de madame de Mirepoix a fait à Paris et à Versailles une très grande fortune: je n'y ai point contribué pour la ville de Bordenax, ear j'avois détaché l'abbè de Guavco pour en dire de mal. Vous qui têtes l'eptir de tous les esprits, vous devrice le traduire, c'i j'enverrois voute traduction à madame de Mirepox à Londres; je n'en ai point de copie, mais le président Barbot la, on bien M. Dupin. Vous savez que tout ceci est une badinerie qui fat faite à Lunéville pour amuser une minute le roi de Pologne.

J'oubliois de vous dire que tont est compensé dans ce monde. Je vous ai parti des jugements de l'Italie sur l'Esprit des Lois. Il va parollire à Paris une ample critique "faite par M. Dupin, fermier-géneral. Ainsi ne voilà nict au tribuaul de la matiote comme j'à cité cité à celui du journal de Trévoux. Adieu, mon cher abbé. Voilà une épitre à la Boaratis". Je vous salue et erabrisse de tout mon cours.

Ne soyez point la dupe de la traduction; car si l'esprit ne vous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart d'beure.

51. — A M. VERNET ***,

St je ne suis point trop présomptneux, monsieur, pour répondre à une question qui n'est que très incidemneut de mon resort, je vous dira que je suis tris fortement de votre aris, et qu'il que je suis tris fortement de votre aris, et qu'il ne faut point, dans une tradection de la Bible, employer le terme de sous au singulier. Vos rsisons ne proissent extrémement solides. Je pense qu'une version de l'Écriture n'est point une affire de mode, is même une affaire d'urbanité.

1º Il ne semble que l'esprit de la religion protestante a toujours été de ramener les traductions de l'Écriture à l'original. Il ne fast donc poiot, en traduisant, faire atteotion aux délicateuse modernes. Ces délicateuse mêmes ne sont point tant des déficateuse, puisqu'elles nous viennent de la barlarie.

2° Le style de l'Écriture est plus ordinairement poétique, et nous avous très souvent gardé le toi pour la poésie:

Grand rot, crue de vaincre, on Je cesse d'écrire ****; ce qui est bien autrement noble, que ai Despréaux

avoit dit : Grand ret, creure de valacre.

* Riferious cur quelques parties d'un liere lazituil : De l'Esprit des Lois, Peris, 1719, 2 vol. in 5°. " Cet extrain, fort versé dans l'histoire de la littérature

moderne de France, estad first problem dann nes écrits et dann par leitren. Il a hissé des mannacuts aux les sinteues stonograms el perolooyane. mé à Genère le 103 août 1638, mort le 13 more 1555 il a publié des Leitres aux les acontans comerant d'empleyer le vere ses dieu de 12 et a. de peut le peuten. Doit des emipleyer le vere ses dieu de 12 et a. de peuten.

1751. it-13.

[&]quot;Savana Angiaia, entiferment aveugle, excellent poète latin, qu'i, pendant le sejour qu'il St à Paria, entreprit la traduction du Temple de Guide, en vera latina, mais doit il ne domna que le personer chant.

3º Dans votre religiou protestaute, quoique vous ayex voulu lire votre Bible en langue vulgaire, vous avez eu pourtant l'idée d'en coanserver le caractère original, et vous vous êtes éloignés des façous de parler vulgaires. Une preuve de cela, c'est que vous avez traduit la poésie par la poésie.

4" Notre vous étant un défaut des langues moderues, il pe faut point choquer la nature en rénéral, et l'esprit de l'ouvrage en particulier, pour suivre ce défaut. Je crois que ces remarques auroient lieu dans quelque livre sacré de quelque religion quelconque, comme l'Alcoran, les livres religieux des Guébres, etc. Comme la nature de ces livres est de devoir être respectés, il sera toujours bou de leur faire garder leur caractère original, et de ne leur donner jamais des tours d'expressions populaires. L'exemple de nos traducteurs, qui out affecté le plus beau langage, ne doit pas plus être suivi que celui du prédicateur du Spectateur anglois, qui disoit que, s'il ne craignoit pas de manquer à la politesse et aux égards qu'il devoit avoir pour ses auditeurs, il prendroit la liberté de leur dire que leurs déportements les meneroient tout droit en eufer. Ainsi je crois, monsieur, que si l'on veut faire à Genève uoe traduction de l'Écriture, qui soit mâle et forte, il faut s'éloigner, autant qu'on pourra, des pouvelles affectations. Elles déplurent même parmi nous dés le commencement; et l'on sait combien le P. Boubours se rendit là-dessus ridicule. lorsqu'il voulut traduire le Nouveau Testament *. Conservez-y l'air et l'habit autique; peignez comme Michel Auge pergnoit; et, quand vous descendrez aux choses muins grandes, peigoez comme Raphael a peint dans les loges du Vatican les héros de l'Aucien Testament, avec sa simplieité et sa pureté. J'ai l'honneur d'être, etc.

26 juin 1750.

52. - A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

Ca que vous me mandez par votre billet d'hier se sauroit me déterminer à renoncer au principe que je me suis fait ". Depuis le fuitle de La Porte "' jusqu'au pesant Dupin, je ne vois rien qui ait ausez de poids pour mériter que je réponde aux critiques : il me semble même que le publie me venge assez, et par le mépris de celles du premier, et par l'indignation cootre celles du second. Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux conscillers au parlement en question, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclaircissements sur les points qui ont paru les eboquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliste ecclésiastique, dont les déclamations et les fureurs ne devroient jamais faire impression sur les bons esprits. A l'égard du plau que le petit ministre de Wurtemberg voudroit que j'eusse suivi dans un ouvrage qui porte le titre d'Esprit des Lois, répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, et non pas le sien. Adieu.

De Paris à Fontaineblean, le

53. - A M. LE DUC DE NIVERNOIS,

AMBASSABEUR DE FRANCE A ROMB.

J'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, et je la supplie d'agrèer que je la remercie encore de ses houtés infinies, qui seront dans mon ceur toute ma vie.

Il me semble que l'affaire prend un mauvais train. M. le cardinal de Tencin m'a dit, il y a quelque temps, que lorsqu'un livre étoit dénoncé à la congrégation de l'Iudex, cela n'étoit rien; mais que lorsqu'il y étoit porté, il étoit comme condamné : or il me paroit, par la lettre de votre excellence, que mon livre y a été porté, puisque l'on a jugé, à la pluralité des voix, d'accorder un délai pour en parler. De plus, votre excellence me fait l'honneur de me marquer que, selon toutes les apparences, la congrégation de l'Index condamnera les premières éditions; ainsi je u'ai fait jusqu'ici que travailler contre mui. Sur ce pied tà je vois que les gens qui, se déterminant par la bonté de leur cœur, desirent de plaire à tout le monde et de ne déplaire à personne, ne fout guere fortune dans ce monde. Sur la nouvelle qui me vint que quelques gens avoient dénuncé mon livre à la congrégation de l'Index, je pensai que, quand cette congrégation connuitroit le sens daus lequel j'ai dit des choses qu'ou me reproche, quand elle verroit que ceux qui ont attaqué mon livre en France ne se sont attiré que de l'indignation et du mépris, on me faisseroit en repus à Rome, et que moi, de mon côté, dans les éditions que je ferois, e changerois les expres-

^{*} La Nouveau-Testament, traduit en françois seten ta V vigete.

[&]quot;Be ne point répendre aux critiques de l'Espeit des Lois.
"L'abba de La Porte ful le presser qui oss critiquer l'Espui des Lous, dans ses feuilles pointiques.

sions qui ont pu faire quelque peine anx gens simples; ce qui est une chose à laquelle je suis naturellement porté; de sorte que quand monseigneur Bottari m'a envoyé des objections, j'y ai tonjours aveuglément adhéré, et ai mis sous mes pieds toute sorte d'amour-propre à cet égard; or à présent je vois qu'on se sert de ma déférence même ponr operer une condamnation. Votre excellence remarquera que si mes premières éditions contenoient quelques hérésies, j'avous que des explications dans une édition suivante ne devroient pas empêcher la condamnation des premières; mais ici ce n'est point du tout le cas: il est question de quelques termes qui, dans de certains pays, ne paroissent pas assez modérés, ou que des geus simples regardent comme équiroques; dans ce ras je dis gne des modifications ou éclaireissements dans une édition suivante et dans une apologie deja faite, suffisent. Ainsi votre excellence voit que, par le tour que cette affaire prend, je me fais plus de mal que l'on ne peut m'en faire, et que le mal même qu'on peut me faire ressera d'en être un, sitôt que moi, jurisconsulte françois, je le regarderai avec cette indifférence que mes confrères les jurisconsultes françois ont regardé les procédés de la congrégatinn dans tous les temps,

L'on a dénoncé mon livre à l'assemblée du clergé; cette assemblée a regardé cette dénonciation comme vaine.

Que les théologiess éplorhost mon litre, lis vije trouvents rises d'héritique que ce qu'ils n'estendront pass et ce que je dis même de l'inquisition n'est qu'une affaire de police, dans quelques pars, qui differe selon les pays qui peut varie de la moderation dans les uns, et dans les autres de l'excès; et moi qui ai érrit pour tous les pays du monde, j'in premapquer e qu'il y avoit de modriré dans cette pratique et ce qu'il y avoit d'excès.

Quant à la véhémente sortie qu'a faite contre moi le P. Conciua, je croirois que cet événement ne seroit pas si défavorable à l'affaire qu'il paroit d'abord, parce que ce pire m'ayant attaqué, il me met en droit de lui répondre, d'expliquer au public l'état des choses, et de rendre le public juge entre le P. Concrina et nois : mai comme; ju ne vais le chome que de très lois, et que je ne sais pas à me bonne ripone au P. Concrina me servit sille ou suisille, je supplie voire excellence de voolair him m'échiere lid-ouss, et cellence de voolair him m'échiere lid-ouss, et d'avoir la bonide au de rei je pouvous avoirdevine la bonide au entre ai proprious avoirqui me concreneit; ai je savoit de quel nette refigieux est e pier, crux de son ordre pourroitent peul-tère me faire vair son litre, qu'îls avons purche revie.

A Fégral de l'édition et traduction de Naplex, par six hius des que tout excellence l'ura archéte de manière qu'il ne parsion pas que ce soil le tre de l'annéer qu'il ne parsion pas que ce soil le sant que, pars étire m pett sail, et innèerais dans un pire, et je travaillevois pour le compégration de l'Index e no ma pour nom ci; sais je mis det que settre excellence, par a lettre, n'avanmème que si de soul que mon livre vent au mème que si de soul que mon livre vent audamné et les premières éditions défendeux, elle laitent fair le eaux de Naplex equit soulveut. Le hi d'enanch parsion si p les remps à longtion par le laitent de la comp à l'origin et la parsion de la comp à l'origin et qu'il soulveut.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, de votre excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Монтизоплия.

P. S. Je demande encore pardon à votre excellence, si j'ajoute ce mot : Il me paroit que le parti qu'elle a pris de tirer l'affaire en longueur est, sans difficulté, le meilleur, et peut conduire beaucoup à faire traiter l'affaire par voie d'impegno, et je vais avoir l'honneur de lui dire deux choses qu'i lui paroitront peut-être dignes d'attention. On a dénoncé mon livre à la dernière assemblée du clergé; elle n'en a point tenu compte : c'étoit mon confrère, M. l'archevêque de Sens *, qui avoit fait de grandes écritures sur ce sujet, qui rouloient principalement sur ce que je n'avois pas parlé de la révélation, en quoi il erroit et dans le raisonnement et dans le fait. Depuis on a porté cette affaire en Sorbonne, et il y a toutes les apparences du monde que le livre n'y sera point condamné, chose que je ne dis point encore, pour ne pas augmenter l'activité de mes ennemis.Or, s'il arrive que l'affaire ait tombé dans ces tribunaux, cela

Languet de Gergy, de l'academie française, auteur de la ridicale historie de Marie Aliconne. ne fournità i pas une bouse misso pour articte i ne congrigation de l'Indice 2 è supple vetre excellmen de so mettre à cette lettre que le digréditattation qu'élle pormo miérire z en je l'éprècomme un cufust, silvast prespue assuux concionatence de la maisrier de posser ou d'opirde. Il de la comme de la comme de la comme de la blax. Que i qu'il en sois, sièt que la Serboneu ann fini son opertation, justent l'houseur d'inintruire votre excelhence, qui verra i quoi cetciernement pent fere bou. Le su covicius d'un endroit d'au de se bettres suppui fai bien fait d'importance un strom qu'in de-mandri dans ce psys-là. Le la supplic de me permettre de lui présente excerce nes respects.

De Paris, le 5 octobre 1750.

50.

54. — A M. THOMAS NUGENT',

As no pain a templether, monitoring, de vons living in me reneutriements. A trous les avais de light in parce que vons m'avais leis me la priecta, parce de faits sous caux de la vincipale, et ces difficaments nost i mois, e je des vons de les vois. Il emalhe que vons spre sols traduier de les vois. Il emalhe que vons spre sols traduier mismo and just e, vons y veres nius centre ressonblance, qualem decer aux normas. Quand vois leis vois que de les vois. Il emalhe que vons spre de la constitución de la vincipa de la volta de la vincipa de la volta de la vincipa del vincipa de la vincipa de la vincipa de la vincipa de la vincipa del vincipa del vincipa de la vincipa de la vincipa del vincipa de la vincipa del vincipa del vincipa de la vincipa de la vincipa del vincipa de la vincipa de la

De Puris , le 15 ectobre 1730.

A MONSEIGNEUR CERATI.

Je vous supplie, monseigneur, d'agrèer que juie l'honneur de vous recommander M. Forhis, professeur à l'université d'Édimbourg, qui est extrèmement recommandable par sun savoir et se beaux ouvrages, entre sutres par celui qu'il a donné sur l'éducation. Monsieur le professeur a beaucoup de bouté pour moi, et m'honore de son antitiet; simi je vous prie dzyrėre que je nerecomande ik ničer. Je vaus prie de finire committre est habibe homme i fabile Necesini, a que j'endresse. Noma some prech ne'e ne'entre que j'endresse. Noma some prech ne'en este je min sir que vous le zerze zoma i c'éstit a pous été prisque en morale; et je mi sonviron que nous trouvison qu'il en nortiel de trisbounce closes. Je vous supplie de miliner gatrat que je vous sines, et, 713 peut, austant tout que je vous sines, et, 713 peut, austant tribus de Games, de committe que peut prech trait que je vous sines, et, 713 peut, austant tribus de Games, devens schiebre vapograr, est dans ma chambre, et une clarge de vous fire mille compliments il arrive d'Auglerens.

De Paris, le 23 octobre 1750.

A M. LE GRAND-PRIEUR DE SOLAR,

A Teris.

Votax excellence a beau dire, je ne trouve pas les excuses que vous m'apportez de la rareét de vos lettres, assez bonnes pour veus la pardonner; et e'est parce que je ue trouve pas vos raisons avez bonnes, que je vous écris en cérémonie nour me vencer.

Je vous dirai pour nouvelle que l'on vient d'eniter un conseiller de notre parlement, parce qu'il a prêté sa plume à courher les remontrances que le corps a era devoir faire au roi; et ce qu'il y a de plus incroyable encore, est que fui à été ordonné sans qu'on ait même lu les remontrances.

L'abbé de Guasco est de retour de son voyage de Londres, dont il est furt content. Il se loue besuconp de M. et de madame de Mirepoix, à qui vous l'aviez recommandé : il dit qu'ils sont fort aimés dans ce pays-là. Nutre abbé, enthousiasme des succès de l'inoculation , dont il s'est donné la prine de faire un cours à Londres, s'est avisé de la prôner un jour en présence de madame la duchesse du Maine à Sceaux; mais il en a été traité comme les apôtres qui prêchent des vérités inconnues. Madame la durhesse se mit en fureur, et lui dit qu'on voyoit bien qu'il avoit contracté la férocité des Anglois, et qu'il étoit honteux qu'un homme de son caractère soutint une thèse aussi contraire à l'hamauité. Je crois que son apostolat ne fera pas fortune à Paris. En effet, comment se persuader qu'un usage asiatique, qui a passé en Europe par les

[&]quot;Thomas Nogret, autrer d'un Dictionnaire périetif françoisdation et deplois/passeur, souvent réimprime, enservi à Lordres le 23 serie 1732. La Biographie suiversité, qui l'ai à conacré en article, a oublié de mentionner sa tradoction de l'Espit de Lou.

mains des Anglois, et nous est prêché par un étranger, puisse être eru bon chez nous, qui avons le droit exclusif du ton et des modes? L'ahbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochsin : il me charge de vous dire qu'il se fait d'avance un grand plaisir de vous trouver à Turin. Je voudrois bien pouvoir me flatter de le partager avec lui ; mais je crois que mon vieux château et mon cuvier me rappelleront hientôt dans ma province; car depuis la paix mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre qu'en a fait mon livre. Je vous prie de dire les choses les plus tendres de ma part à M. le marquis de Breil, et de me donner bientôt des nouvelles des denx personnes que l'aime et que je respecte le plus à Turin.

57. - A M. L'ABRÉ VENUTI.

A M. L'ABBÉ DE GUASCO.

bien fait, mais il ne faut pas être la dupe de Most eher abbé, je ne vous ai point encore rel'esprit des autres. Monsieur l'intendant *** mercié de la place distinguée que vous m'avez peut dire ce qu'il lui plaît : il ne sanroit se jusdonnée dans votre Triomphe *. Vous êtes Petrartifier d'avoir manqué de parole à l'académie, et que, et moi pas grand'chose. M. Tercier ** m'a de l'avoir induite en erreur par de fausses proécrit pour me prirr de vous remercier, de sa part, messes. Je ne suis pas surpris que, sentant ses de l'exemplaire que je lui ai envoyé, et de vous torts, il cherche à se justifier : mais vous, qui dire que M. de Poysieux avoit reçu le sien avec avez été témoin de tout, ne devez point vous laistoute sorte de satisfactions ***, Comme il n'en est ser surprendre par des excuses qui ne valent pas venu ici que très peu d'exemplaires, je ne pourmicux que ses promesses. Je me trouve trop bien rai pas encore vous marquer le succès de l'oude lui avoir rendu son amitié, pour en vouloir vrage; mais j'en ai oui dire du bien, et il me paencore. A quoi bon l'amitié d'un homme en place roit que e'est de la belle poésie. qui est toujours dans la méfiance, qui ne trouve juste que ce qui est dans son système, qui ne sait El te fecere portun jamais faire le plus petit plaisir pi rendre aucun

Pircidra ****

Je ue pais pas m'accoutumer, mon cher abbé, à peuser que vous n'êtes plus à Bordeaux : vous y avez laissé hien des amis qui vous regrettent beaucoup : je vous assure que je snis bien de ce nombre, Écrivez-moi quelquefuis. J'executerai vos ordres à l'égard d'Huart, et du recueil de vos dissertations : vous vous mettez très fort à la raison, et il doit sentir votre generosité. Je verrai

* L'overage de l'abbé Venell, dont peris Montesquieu, cal atitule, il Trienfe titiererio della Francia (le Triemphe littéreire de la France.) C'est un pocur on plusieurs chante, où il doese des cloges auxquels l'emigit a hien autant de parl que le Trai mérite.

" L'un des permiers commis des bureux des affaires étrangères , et fort savant académictes de Paris, le même qui caurya depute tant de mortifications, pour avoir, en qualité de criseur royst, denne son approbation pour l'impression du livre de

ere Le poime de l'abbé Veneti est détié à M. de Prysieux, alors ministre des ultaires étrangères. res Vraq., Eel. 12, 34.

M. de La Curne : je ferai parler à l'abbé Le Beuf. et, s'il n'est point un bæuf, il verra qu'il y a très peu à corriger à votre dissertation. Le prèsident Barbot " devroit hien vous trouver la dissertation perdue comme une épingle dans la botte de foin de son cabinet. Effectivement il est bien ridieule d'avoir fait une incivilité à madame de Pontac, en faisant tant valoir une surmentation de loyer que nous ne toucherons point, et d'avoir si mal fait les affaires de l'académie **. Envoyez-moi ce que vous voulez aiouter aux dissertations que j'ai. Adieu, mou cher abbe; je vous salue et embrasse de tout mon cœur. De Parie, le 3e octobre 1750.

Mon cher abhé, il est bon d'avoir l'esprit

service? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander, ni pour les autres ni pour moi; car je serai délivré par là de bien des importunités. Dulcis leespertis cultura petratia amici: Expertus metal ****. 1

Il faut éviter une coquette qui n'est que coquette et ne donne que de fausses espérances, Voilà mon dernier mot. Je me flatte que notre duchesse entrera dans mes raisons; son franc-aleu n'en ira ni plus ni moins.

*Secrétales perpétuel de l'académie de Burdeaux , bonome Can expelt trin aimable et Cune vaste littenture, mais tres irrisola lorsqu'il s'agisssit de transitier et da publier quelque

[&]quot; Il cutrad parler des affaires littéraires, parce que ce ucrétaire de l'académie n'avoit jemais voule se donner la princ de rédiger ses Memoires, et en faire part au publie. *** De Tourest

^{****} HORAT. I, Epist. 27127, 36.

Je mis très flatté du souvezir de M. Nabbi-Oliva **. Je me rappelle toujour avec de M. Nabbi-Dira **. Je me rappelle toujour avec des les les moments que je passai dans la société littèrier de cet flatine cietri, qui a su d'étant pas moins que le dopoisse et les trassersitors. Il est filiat pas moins que le dopoisse et les trassersitors de P. Toursemine pour me faire quitter une racité dout j'araris vous profete. Cet un terperte pour les gras de lettres que la diosobaire de es sortes de petite sezdémies libres, et il est flécheux pour vous que celle de P. Demonlet vois suas ellabret de septembre de presentation coi suas ellabret de l'appen Torie o gir vous ant voir d'appen Torie o gir vous Admir.

A Parts, le 5 décember 1750.

59. - A M. DUCLOS.

In with que la moitié de vatre ouvrage ***, mon cher Duclois et vous avez bine de l'espoit et ditre de bien belles choses. On dire que La Braybre et vous, comoistes hier votes siècle; que vous ties plus phisosphe que lui, et que votre siècle est per phisosphe que lui, et que qu'il en soit, vous être agràble à lire, et vous situe penner. Permettes des chanbrassements de félicitation.

Do Poris, le 4 mors 1762.

60. - AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LOSRAINE ****.

(FRAGREST.)

Sinz, il fandra que votre majesté ait la bonté de répondre elle-même à son académie du mérite que je puis avoir. Sur son témojcançe, il n'y aura personne qui ne m'en croie beaucoup. Votre majesté voit que je ne perda sucune des occasions qui revenet un pen un approcher d'elle et quand je peuse aux grandes qualités de votre majesté, mon admiration demande toujours de moi ce que le respect veut me défandre.

FRAGMENT

DE LA RÉPONSE DU ROI DE POLOGNE

a sa sarron refefensera. Monsiaun, je ne puis que bien augure:

Monssaun, je ne puis que bien augurer de ma société littéraire, du moment qu'elle vous inspire le desir d'y être reçu. Un nom aussi distingué que le votre dans la république des lettres , nu mérite plus grand encore que votre nom, doivent la flatter saos doute; et tout ce qui la flatte me touche sensiblement. Je viens d'assister à une de ses séances particulières. Votre lettre que j'ai fait lire a excité une joie qu'elle s'est chargée elle-même de vous exprimer. Elle seroit bien plus grande, cette joie, si la société pouvoit se promettre de vous possèder de temps en temps. Ce bonheur, dont elle connoitroit le prix, en seroit un pour moi, qui serois véritablement ravi de vous revoir à ma rour. Mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes; et jamais je ne cesserai d'être bien sinceremeut, monsieur, votre bien affectionné. STARBLAS, BOE *.

DIAMETER | BOX

61. - A M. DE SOLIGNAC.

SECRÉTAIRE DE-BA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE HANCY ⁴⁷.

Monsaux, je crois ne pouvoir mieux faire mes remerciements à la société littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avaut même qu'elle me le demande, et en faisant mon devoir d'académoiren au moment de ma nomination; et

Bibliothécaire da cardinal de Rohan à l'hôtel de Soubise, chez qui s'assemblécent, un jour de la remaine, plusieurs grus de testre, pour converser sur des sejets littéraires.
 On a plusieurs volumes de Mesouires littéraires los dans

aves Pour demender une place a l'academie de Hancy.

Costs street ful enough à Montesquine, on mires tropic que cele du servicire si tempre que cele du servicire si tempre que cele du servicire si tempre que se sont se mode se mode de la servicire si tempre que se sont se construe de la companio de la servicire si tempre que construent de construent de construent de la companio del la companio de la companio de la companio del la

reconnuisance, etc.*

"En lui envoyant l'opencule intituté Lyzimoque. Voyen page 165.

comme je fais parler un monarque, quo sas grandes qualités dietrient an trôse de l'Anie, et à qui ces mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le prême comme le père de la patrie, l'amour et les délèces de ses sujets; jai erro que cet ouvrage convenoit mienx à votre société qu'à toute autre. De vous supplie d'allieurs, de vouloir bien lai marquer mon extrême reconnoissance, etc.

De Paris, le 4 swrit 1751.

62 .- A M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

Voes stee, mon cher chesslier, mee stermelles annoens; et al "y a en moi d'incontante que parce que plaine tandé votre caprit, tandé votre curv. Quant à ce pay-ci, nous sommes tou......! le riche dai pitié, le pautre fait verser des lemes, et tout cla sarce le d'écouragement que l'on a dans une tille ausligée; pour moi, qui ue consi d'autre beine que l'épisseur des murs de mon châtera, j'y reste; je rêve à la Suisse, et je vous aime.

La Brede , ce per juin 1751.

Mes respects, jo vous prie, à l'hôtel de Forcalquier, à madame du Chatel, à madame du Deffand, et à nos amis.

63. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND*.

Ja vous avois promis, madame, do vous écrire; mais que vous manderai-je dont vous puissiez vous soucier? Je vous offre tous les regrets que j'ai do ne plus vous voir. A présent que je n'ai que des objets tristes, je m'occupe à lire des romans; quaud je serai plus heureux, je lirai do vieilles ebroniques pour tempérer les bieus et les maux : mais je sens qu'il n'y a pas de lectures qui puisseut remplacer un quart d'heure de ces soupers qui faisoient mes délices. Je vous prie do parler de moi à madame du Chatel. J'apprends que les requêtes du palais n'ont pas été favorables à madame de Staiuville; dites-lui combien je suis sensible à tout ce qui la touche, et cetto personne charmante qui u'aura jamais de rivalo aux yeux de personne que madame sa mere, Parlez aussi de moi à ce président * qui me toucho comme les graces et m'instruit comme Machiavel, qui ne se soncie point de moi, parce qu'il se soncio de tout le monde, et dont j'esjère loujours d'acquérir l'estime, sans jamais pouvoir repérer les sentiments. Le alvantoi jamais fini, si je vaulois suivre cette phrase; mais c'est assez. le désobliger pour le mal que je lui veux.

Je n'estends lei parler que de vignes, de miière et de procès, et je suis hevrousement asset sot pour n'eccuser de tout cels, c'est-à-dire pour my intéresser. Mais je ne songe pas que je vous onnoie à la mort, et que la chose du monde qui vons fait le plas do mal, c'est l'enoni; et je ne di doit pas vous tuer, comme font les Italiens, par une lettre.

Je vous supplie, madame, d'agréer mon respect. De la Breie : 15 juin 1751.

64. - A LA MÊME.

Vors vous moques do moi; e n'est pas le president; e est pas celti qui crisile, e el 1 le president; e e ste pas celti qui crisil den tent e que un vous vouler, effe et le qui dit tent e qui en vous vouler, effe et le qui dit tent e qui par vous vouler, entre de qui dit tent e qui vous vives partie de l'entre par le de l'entre l'entre de l'entre de l'entre de l'entre de l'entre l'entre de l'entre d

Le chevalier d'Aydies m'a mandé qu'il avoit gagné son procès. Le père bénédictin * dont je savois si bien le nom, et que j'ai oublie, n'avoit dooc évité des coups do pied dans le ventre que pour tomber dans l'infamie de perdre un procès avec lequel il tuoit le temps et le chevalier. Jo vous prio, madame, de vuuloir bien parler de moi; e'est an chevalier. Je vous prie de parlor aussi de moi à madame du Chatel. Je lui sais bon gré de vous avoir inspiré de me communiquer le secret. Mais pourquoi dis-je que je lui sais bon gré de cela? Je lui sais boo gré de tout. L'abbé de Guaseo me barbouille tonte cette bistoire: il me dit que c'est M. de Révol, conseiller au parlement, qui a donné le manuscrit, qui est, dit-il, très savant. C'est depuis qu'il a uuo dignité daos le chapitre de Tournai qu'il ne sait

^{*} Le prinident Reports

[&]quot;Le l'. Paléne Voyes la letter ye.

ce qu'il dit. Je vous prie, madame, de vouloir bien remercier M. d'Alembert de la mention qu'il a faite de moi dans sa préfice * . Je lui dois encore un remerciement pour avoir fait cette préface si belle ; je la lirai à mon arrivée à Bordeaux. Agréez, je vous prie, etc.

De Clérac , 15 juillet 1751.

65. — A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR **.

Madame,

Vons étes à Cessy où il ne m'est pas permis d'aller. J'ai l'honneur de vous écrire ceq ui se passa hier à l'académie. J'y rendis compte des ordres du Roi, et comme M. de Buffon avoit prié ses amis de ne point le nommer, dans ce eirconstances, la plupart des académiciens n'ayant pas d'autres sujets à proposer, et rouvierut embarrassés et demandèrent qu'on différàt l'élection jusqu'à samedi en huit.

Prime est assez puni, madenne, par les major vier ver qu'en di qu'à a fisit; «l'un autre côté, il en a fait de très bons. Il est avengel, infirme, parte majore, marier, suizz. Esto en les accordenzis il pas quelque petite pension. Cert ainsi quité vons dénouent; et pure que rons elle heureux ons envoluties que qu'il qu'el des mallemerses, avon se voudries paud yil qu'el des mallemerses, place à l'arestimie, èt aunse de nes Conters il la la intradit ain nois après de sound seu service par la la voule na tenne qu'il fai préventé vant Desprésses, qu'el récel présenté d'epuis hil.

Agréez, etc.

1761.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Vous dites, madame, que rien n'est heureux, depuis l'ange jusqu'à l'hultre : il faut distinguer. Les séraphins ne sont point heureux, ils sont

* Le Director portionaleste de l'Experipolité,

"Assan-Accidente Poisson inte a Paris le 29 décembre 2721,
source le 15 avril 1754. Elle avoil époné en 751 Lenormant
d'Étailen, qu'il da abndonna héardaí, éant d'evene maîtress
en titre du roi. Elle fut crée altes marquis de Pempadon.
"A l'Épones de crée lettre fut étrie. Piene étoit veuf de
puis fort long-temps. Muric-Thérase Quenandon, (as femne,
mourres à Paris, le 27 and 772).

trop sublimes : ils sont comme Voltaire et Maupertuis *, et je suis persuade qu'ils se font là-haut de mauvaises affaires; mais vous ne pouvez donter que les chéruhins ne soient très heureux. L'huitre n'est pas si malheureuse que nous, on l'avale sans qu'elle s'en doute; mais pour nous. on vient nous dire que nous allons être avalés, et on nous fait toucher au doigt et à l'œil que nous serons digérés éternellement. Je pourrois parler à vous, qui êtes gourmande, de ces créatures qui ont trois estomacs : ee seroit bien le diable si dans ces trois il n'y en avoit pas un de bon. Je reviens à l'huitre : elle est malheureuse quand quelque longue maladie fait qu'elle devient perle : e'est précisément le bouheur de l'ambition, On n'est pas mieux quand on est huitre verte; ce n'est pas seulement un mauvais fond de teint, e'est un corps mal constitué.

Vous dites que je n'ai point écrit à madame la duchesse de Mirepoix; j'en ai découvert deux raisons : e'est qu'elle est malade, et qu'elle est dans les embarras de la cour. A l'égard de d'Alembert, i'ai plus d'envie que lui, et autant d'envie que vous, de le voir de l'académie; car je suis le chevalier de l'ordre du mérite, Il est vrai qu'à la dernière élection il y eut quelque espèce de composition faite, qui barbouille un peu l'èlection prochaine; mais je vous parlerai de tont cela à mon retour, qui sera vers le 15 ou la fin de novembre. Je suis pourtant hien ici; mais les hommes ne quittent-ils pas saus cesse les lieux où ils savent qu'ils sout bien, pour ceux ou ils espérent d'être mieux? J'irai vous marquer ma reconnoissance des choses charmantes que vous nons dites toujours, et qui nous plaisent toujours plus qu'à vous. Je vous félicite d'être chez madame de Betz. Nous sommes dans des maisons de même goût; car je me trouve au milieu des bois que j'ai sentés et de ceux que j'ai envoyés aux airs. Je vous prie de vouloir bien faire mes eompliments aux maîtres de la maison, et d'agreer, madame, le respect et l'amitié la plus tendre.

De la Brède, le 13 septembre 1751.

67. — A M. FORMEY.

Ju n'ai, monsient, lu que très tard le bel extrait de l'Esprit des Lois qui est dans la Bibliothèque impériale, que j'ai fait veuir de Hollande sur la seule réputation de votre nom, ayant tou-

* La querelle si vive et si longue de Voltaire et de Mauper-

justs redszeh wa Grüt, comm Fun a toutum fun a toutum de chrecker la lunike. Il y a lung bernpa que je dekirant flommere de valte amilit, et ce sivici dekirant flommere de valte amilit, et ce sivici conference. Op men man que celai d'itra valte control de la comparta de la bouté pour mais et je me sin flaté que von avite de la bouté pour mais et je mes flaté que von aviter par ten toit de loire de livre, si vons a l'avier pas en quelque amilitant de la brevillance pour l'autre. Veill, monared de la brevillance per l'autre. Veill, monared de la control de l

68. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

J'ar reçu, monsieur le comte, à la Brêde, où ja suis et où je voudrois bien que vous fussiez, votre lettre datée de Turin. M. le marquia de Saint-Germain *, qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déja appris la manière distinguée dout vous avez été reçu à votre cour, et la justice qu'on vnus y a renduc. Il est consolant de voir un roi réparer les tarts que son ministre a fait essuver; et je vois avec joje qu'avec le temps le mérite est toujours reconnu par les princes éclairés qui se donuent la peine de voir les eboses par eux-mêmes. Les hom offices que M. le marquis de Saint-Germaiu vous a rendus par ses lettres augmentent la bonne opinion que l'avais de lui. Je vous fais bien mes compliments sur l'investiture de votre comté; et si j'avois appris que vous aviez été investi d'une abbave, ma satisfaction seroit aussi complète qu'eût été la réparation. Au reste, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vint la tentation de nous quitter : tous savez que nous vuus rendous justice en France, et que vous y avez des amis. Ce seroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de cour: permettez-moi de me reposer à cet égard sur la maxime, qu'un n'est pas prophète dans sa patrie.

J'ai eu ici milord Hyde **, qui est allé de Paris à Veretz, chez notre duchesse, de la à Richelieu

* Ambanadrar de Sardaigne à Paris, qui y fut fort estimé.

** Da de Gembury, dernier descendant du criebre chancelière Byde, fort aims en France, où il demensoit depuis quelques années, et où il mouent de connomition. Yes rygratud de tiens chan qui construincient son excellent caracter et son cenets. chez monsieur le maréchal, de là à Bordeaux et à la Bréde, de là à Aiguillon, où monsieur le duc a mandé qu'on lui fit les bonneurs de son châteur; de sorte qu'il trouve par-tout les empresements qui sout dus à sa naissance, et ceux qui sout dus à son mèrite personnel. Milord Hyde vans aime beaucoup, et suroit bien voult aussi vous trouvre à la Bréde.

Vous avez touché la vanité qui se réveille dans mon cœur dans l'endroit le plus sensible, lorsque vous m'avez dit que S. A. R. avoit la honté de se ressouvenir de moi : présentez, je vous prie, mes adurations à ce grand prince; ses vertus et ses belles qualités forment pour moi un spectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe est si mélée. et il y a une telle communication de ses parties, qu'il est vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une fait encore la félicité de l'autre; de sorte que le bonheur va de proche en proche; et quand je fais des châteaux en Espagne, il me semble taujaurs qu'il m'arrivera de pouvoir eucore aller faire ma cour à votre aimable prince. Dites au marquis de Breil et à M. le grand-prieur que, tant que je vivrai, je serai à eux : la première idée qui me vint, lorsque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, et je l'ai obteque. Madame de Saint-Maur me mande que vous êtes en Piémont dans une nouvelle Hereulée , où, après avoir gratté buit jours la terre, vous avez trouvé une sauterelle d'airain. Vous avez done fait deux cents lieues pour trouver une sauterelle! Vous êtes tous des charlatans, messieurs les antiquaires. Je n'ai point de nouvelles ni de lettres de l'abbé Venuti depuis son départ de Bordeaux : il avuit quelque bonté pour moi avant que d'être prêtre et prévôt. Maadez-moi si vous retnurnerez à Paris: pour moi, je passerai ici l'hiver et une partie da priutemps. La province est ruinée; et dans ce cas tout le monde a besoin d'être chez soi. Ou me mande qu'à Paris le luxe est affreux : nous avons perdu ici le notre, et nous n'asons pas perdu grand'ebose. Si vous voyiez l'état où est à présent la Brêde, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, et les changements que j'ai faits ont tout développé : e'est no papillon qui s'est dépouillé de ses symphes. Adieu, mon ami, je vous salue et embrasse mille fois.

De la Brêde, le 9 novembre 1751.

^{*}Accienne ville d'Indumée, dont on a découvert des roincs pres des borés de Pèle m Prément. units dont la découverte n'a pas produit beserong de rochennes antiques (les mocrasse les plus précess qu'un ait trouves, sont en bress trapad de levense, quelques médialles et quélques inextipales.

69.-A M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

Mos cher chevalier, i vous venez cei ĉité ia fielde, vuns preedre le send moyen que vous avez d'angmenter la passion que j'en pour rous; avez d'angmenter la passion que j'el pour rous; avez d'angmenter la passion que j'el pour rous; avez de l'angmenter la passion que j'el pour avez le chemia; mais vous n'avez pas di aux dames vos nières à quel par prepar à remeglier les grandes rous que vous avez. Jes me souviera d'une pièce de vers où il y avoir :

Pal sointate sea, c'est trop pen pour ves charmes.

Sylva dinci fort bien: -III » y a rim de si difficile que de faira l'amour seve de l'erqui*, moi je disqu'il au encore plus difficile de hirr l'amour ave le curre si ave le courre à seve l'esqu'it; mai cei cei trap referei pour un piavre chassers d'estat Dieu; autie je se vous pareira jue de note miètre, qui est estrème, et telle qu'il me sendie qu'il avant inserts l'amough que de se diversi devant anneus l'amough que de la diversi devant anneus l'amough que de la diversi devant mietre l'amough que de la diversi devant mietre l'amough que de la diversi devant mietre l'amough qu'il me de la dispuis de la dispuis lation. Nous sereus dépopulés, mon cher cheu-miet, qu'il me de l'amough qu'il me de la dispuis lation. Nous sereus dépopulés, mon cher cheu-lieut, et pen-effre passerous-sous devant les autres.

Vous chassez, et je plaote des arbres, et je défriche des laudes; il faut s'amuser comme oa peut. La ville de Bordeaux est fort triste, et je ue tâte guêre de ce séjour.

ne tâte guère de ce séjour.
On dit que le charmant milord est malade à
Toulouse. Agréez, je vous prie, mes sentiments les plus tendres.

Boedewax, ce a junvier 1713.

70. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

More cher ani, vous volce dans les wates règions de l'air; pe n'fis que marche, et nous us nous rencostrons pas. Des que j'ài été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, «n'i provis des affaires considérables. De para dans ce moment pour Clérae, et j'ai avancé mon veyage d'un môis pour trouver M. le duc d'Aiguillon, et fair avec lui*, parce que ses geen Dubless, une integence fácilien, acuséet us ner-

cès qui daroit érpais long-temps au sajet du franc-aleu ; procès

d'affaire burboullent plus qu'ils n'out jamais ilst. J'ai envoyé t tonneus de via a miner! fisiban, que vous m'avez demandé pour his. Milond ne le paires es qu'il voudra; et fi vus ajouter en à l'amitic es qu'il voudra; et fi vus ajouter en le frau un présent immense vous pouver lui mander qu'il pourra le garder tant de tempesqu'il voudra, même quitoue san s'il veut, mais il ne fast pas qu'il le méle avec d'autres vins, et il peut étre s'he qu'il le méle avec d'autres vins, et il l'ai repo d Dieu; il n'est pas passé par les mains des marchands.

Mon cher abhé, à votre retour d'Italie, pourquoi oe passeriez-vous pas par Bordeaux, etc une voudriez-vous pas vier vos amiss, et le châteus la Brêde, que J'aixi fort embelli depuis que vous ne l'avez vu? e'est le plus beau lieu champêtre que je connoisse.

Sant mili cultcole ; sent ceters numina Faunt?

Eofio je jouis de mes près pour lesquels vous m'avez tant tourmeoté: vos prophéties sout vérifices; le succés est beuucoup au-delà de mon atteote; et l'Éveillé dit: - Boudri hien que M. l'abbé de Guasco bis aco. -

J'ai vu la contesse : elle a fait un mariage dipheralhe, e ; les plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argeot fait qu'on n'eo a point. Le chevalier Citruo a aussi fait un grand mariage dans le même gott aux lles, qui hai a porté en dot sept barriques de surre une foi payées. Il est vrai qu'il a fait un vayage aux lles, et qu'il a pueix apparenment erever. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

De la Beode , le 16 mars 1733.

71. - AU MÊME,

A Bruxelles.

Vocs êtes admirable, mon cher comte, vous réunissez, trois amis qui ne se sont vos depuis plusieurs aoncies, séparés par des mers, et vous ouvrez un commerce entre eux. M. Michell' et moi ne nous étons piote predicts de vue; mis M. d'Ayrolles, que j'ai en l'hooneur de vieir à Hanorve, m'avoit entiérement coblié. Ju u'âi plus de vin de l'année passée; mais je garderai

qui avoit failli le broniller avec malame la dachrur d'Aiguillon aon ascrence amie, et qu'il avoit par crite raison fort à cœur de voir terminé.

* Alors commissaire d'Angleteure pour les affaires de la burpiace à feuxelles, et depuss missater phésiquemainte à Berlin , homme de beucoup d'espeis ; et d'un exactere fors ulmable. M. d'Ayrolles étoit missatre de la même cone à Benartles. un tonneau de cette année pour l'un et pour l'autre. Je vous ai déja mandé que je comptois être à Paris au mois de septembre; et comme vans devez y être en même temps, je vous porterai la réponse du négoriant à l'abbé de La Porte " qui m'a critique sans m'enteudre : ce n'est pas un negociant soi-disant, comme vous crovez: e'en est un bien reel, et un jeune bomme de notre ville, qui est l'auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reen des umissions considérables d'Augleterre pour du vin de cette appèr; et l'essère que notre province se relevera un peu de ses malbeurs. Je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huitres et point de beurre.

Je erois que le système a changé à l'égard des places de la barrière, et que l'Angleterre a senti qu'elles ne pouvoient servir qu'à déterminer les Hollandois à se tenir en paix pendant que les autres seront en guerre. Les Anglois pensent aussi que les Pays-Bas sont plus forts, en y ajoutaut douze ceut mille florius *" de revenu, qu'ils ne le seroient par les garnisons des Hollandois qui les défendent si mal; de plus, la reine de Hongrie a éprouvé qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre que pour porter la guerre ailleurs. Je ne serois pas étonné non plus que le système de l'équilibre et des alliances changeat à la premiere occasion. Il y a bien des raisous de ceci ; nous eu parlerous à notre aise an mnis de septembre ou d'octobre. J'ai recu une belle lettre de l'abbé Venuti qui, après m'avoir gardé un silence continuel pendaut deux ans sans raison, l'a rompu anssi sans raison.

De le Bride , le 27 julu 1752.

72. - AU MÊME.

Sorra le bien arrivé, mon eher comte. Je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge, mademoiselle Betti, vous a pris pour un revenant, et a fait un si grand cri en vous voyant, que tous les voisins en out été éveillés. Je vous remercie de la manière dont vous avez recu mon protégé. Je serai à Paris au mois de septembre. Si vous êtes de retour de votre résidence avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement ; je compte pourtant y être arrive avaut vons. Vous êtes un homme extraordinaire; à peine avez-vous bu de l'eau des eiternes de Tournai, que Tournai vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun ebanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissements qu'elle recevoit sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire. Je suis là-dessus extrêmement tranquille; ils ne peuvent dire que re que le nouvelliste ecclésiastique a dit; et le leur dirai ce que j'ai dit au nouvelliste ecelésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ee nouvelliste, et ce nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison; mon livre est un livre de politique et non pas un livre de théologie : et leurs objections sont dans leurs têtes, et non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pont m'entendre : tous les livres qu'il lit, il les fait, après quoi il approuve ou critique ee qu'il a fait. Je vuus remercie de la eritique du P. Gerdil: elle est faite par un bomme qui mériteroit de m'entendre et puis de me critiquer. Je serois bien aise, mon cher ami, de vous revoir à Paris ; vous me parleriez de toute l'Europe; moi je vous parlerois de mon village de la Brede, et de mon ehâteau, qui est à présent digne de recevoir celui qui a percouru tous les pays,

Et maris et ferrm, numeroque carestis arens.

Madame de Montesquieu, M. le doven de Saint-Surin, et moi, sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils est à Clerae, que je lui ai donné pour son domaine avec Montesquieu. Je pars dans quelques jours pour Nisor. abbaye de mon frère : nous passerous par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure ***, que vous connoissez si bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le-moi ; je prendrai votre médaille en passant : aussi-bien n'avez-vous plus la ressource des intendants. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je

torsiette siecle.

^{*} Ortte répense est de M. Ristress, alors jeune négociaus de Bordesex, et depois un des directeurs de la Compagnie des lades. Nontroppies on falsoit on tree grand cas, et n'y est apcuse part. Il avous même qu'il rêt été fort embarrant de réandre à certaines objections que non jeune défenseur avoit réfutées de manière a ne lauser ances lets à la réplique.

^{**} Subside que la cour de Virane s'étoit engagée de payer aux Hollandois peur les garnisons des places de la barriere.

^{*} L'Immatérialisé de l'ame démontrée soutre Locke, et défense de sentiment du P. Melelegante sontre ce philosophe. Turin. 1717-1748, 2 vol. in-1. Gerdally reliete en outre Montcaquien

^{**} Ressr., I Odar., \$2910. L. *** Fondstrice du permier prix des joux floraux dans le qua-

ferai quasi à Tonlouse une visite de votre part à votre ausse, madame Muntégut*, pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Le vous dirai pour nouvelle que les jurnis combient dans e moment les excavations qu'ils avoient faire devant l'readémic si les tolluis avoient faire devant l'readémic si les tolluis avoient ainte devant l'readémic si les tolluis comment de la comment de

De Raymond on Gascogne, le 5 août 175a.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND,

Bon cela: le chevalier de Laurency ***, je l'adorerois s'il ne venoit pasde si boune heuver; mais je vois que vous étes arrivés à un point de perfection que cels ne vous fait rien. Je suis ravi madame, d'apprendre que vous avez de la gaieé: vous en avice assez pour nous. J'ai, je vous asure, no grand desir de vous reroir. Voils hien des changements de place: ce sont les quatre coins.

J'ai reçu une lettre de madame la duchesse de Mirepoix. J'ai eru quelque temps qu'elle me querelleroit de ce qu'elle une mavoit pas fait réponse. Madame, je voudrois être à Paris, être votre philosophe et ne l'être point, vous chercher, marcher à votre suite et vous voir heaucoup. J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mes respects.

De la Arede, le 12 soût 1752.

* Jessme de Segla , dame de Montégut , morte à Toulonse le

4 juin 1752. On a d'elle un recueil de l'ettres et de pobles pahilées par son fils.

"M. de Tourny, loiradant de Galense, à qui Bocheaux doit les embellissements de cette ville, peur mivre un plan des céldees qu'el entreprist, et fâter un algurement, vecoit de masquer dece qu'el entreprist et fâter un algurement, vecoit de masquer

les embellissements de cette ville, pour mitre un plan des édidices qu'il entreprit, et feire un algurement, venoit de masquer le hel hôsei de l'Académie; elle d'y opposa, et obtint de la cour gain de cause contre l'intendunt.

ee Prut-être s'egit-il du chevalier Lorenai. On peut voir dans la Correspondence littéraire de Grimm le ricit des mairetes divertissantes de ce chevalier.

74. - A LA MÈME.

As commence par vutre apostille. Youn diste que vous étes acquelle Ne vogavious pas que nous étions autrefois, vous et moi, de petits nous étions autrefois, vous et moi, de petits rebelles qui furent condamos aux téoèhers? Ce qui doit nous consoler, c'est que exus qui voient chir ne sont pas pour cela lumineux. Le sain bien aixe que vous vous accommodire du savant Railiy: a tous pouvez gapare ce point, avant la main de la manier pas trop, vous étes bien; avant la main de la manier pas trop, vous étes bien; vour cela pour par de Chauleux.

Je ferai sur la place de l'académie ce que vondront madame de Mirepois, d'Alembert et vous; mais je ne vous réponds pas de M. de Saiur-Maur: car jamais homme n'a tant été à lui, que lui, Je suis bien aise que ma Déjense ait plu à M. Le Monnier. Je sens que ce qui y plait est de voir, non pas mettre les vénérables théologiens à terre, mais de les y voir couler doucement.

Il est très singulier qu'uoe dame qui a un mercredi n'ait point de nouvelles. Je m'en passerai, Je suis ici recablé d'affaires: mon frère est mort. Je ne lis pas un livre, je me promène beaucoup, je pense souvent à vous, je vous aime. Je vous présente mes respects,

De la Brède, le 13 septembre 1710.

75. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

Votez lettre, mon cher comte, m'apprend que vous êtes à Paris; et je suis étonné moi-même de ce que je n'y suis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Nisor avec mon frère, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes mesures, et je n'y serai qu'à la fin de ce mois, ou au commeneement de l'autre ; ear je veux absolument vous voir et passer quelques semaines avec yous avant votre depart. Mais, mon cher abbe, vous êtes un innocent, puisque vous avez deviué que je n'arriverois point sitôt, de ne pas vons mettre dans mon appartement d'en bas; et je donne ordre à la demoiselle Betti de vous v recevoir, quoiqu'elle n'ait pas besoin d'ordre pour cela; ainsi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne : je crois que j'y ai perdu, depuis vingt deux ans, toutes mes connoissances. Le

prince Eugène vivoit alors, et ce grand homme me fit passer des moments délicieux . MM. les comtes Kinski, M. le prince de Lichtenstein, M. le marquis de Prié, M. le comte d'Harrak et toute sa famille, que j'eus l'houneur de voir à Naples où il étoit vice-roi, m'ont honore de leurs bontes; tuut le reste est mort; et moi je mourrai bientót : si vous pouvez me rappeler dans leur souvenir, vous me ferez heaucoup de plaisir. Vous allez paroitre sur un nouveau théatre, et je suis súr que vous y figurerez aussi hien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands sont bons, mais un peu soupconneux. Prenez garde, ils se mélient des Italieus comme trop fius pour eux; mais ils saveut qu'ils ne leur sout point inutiles, et sont trop sages pour s'en passer.

Vous avez grand tort de n'avoir point passé par la Brede quand vous reviutes d'Italie. Je puis dire qua e'est à présent un des lieux aussi agréables qu'il y'ait en France, au château près ... tant la nature s'y trouve dans sa robe de chambre et au lever de son lit. J'ai reçu d'Angleterre la reponse ponr le viu que vous m'avez fait envoyer à milord Éliban; il a été trouvé extrêmement bon. On me demande une commission pour quinze tonneaux; ce qui fera que je serai en état de finir ma maison rustique. Le succès que mon livre a eu daus ce pays-là contribue, à ce qu'il paroit, au succès de mon vin. Mun fils ne manquera pas d'executer votre commission. A l'égard de l'homme en question, il multiplie avec moi ses torts à mesure qu'il les reconnoit; il s'aigrit tous les jours, et moi je deviens sur son suiet plus tranquille : il est mort pour moi, M. le doven . qui est dans ma chambre, vous fait mille compliments, et vous êtes un des chauoines du moode qu'il bonore le plus : lui, moi, ma femme, et mes enfants, vous regardons et chérissous tous comme de notre famille. Je serai bien charmé de faire connoissance avec M. le comte de Sarti-

"Montesquites discoil qu'il aivent januais soil nitre à exprise que en qu'il faible tiler sur le sujet donc en particil de la prime propriet de consequent qu'il en soil en representation qu'il en convernation. Dessu un print écrit qu'in n'uni pas plus prince Exprese, il sevet dit qu'in n'uni pas plus grises du prime restences de or pessente qu'un territ de la prime restence de or pessente qu'un territ de la prime restence de la prime qu'un de prime pri

**La nignitarist de ce chières mères une pullu note. Crus mittere la nignitarist de ce chières német un pullu note. Crus mittere de marque, a particleir, sonore de dodicie, fonte d'éna vive, revêta de pierre de taille. È fin shi sono Charles VIII pour cervir de chières des rei di poparterent alors a MN de La Lande, dont la deraiter betritère a popur un der aucèliere Montragium. L'inférieure de ce chiarme pas font aprende pas mattere de sa construction; man Montre qui ma la chière de de sa construction; man Montre qui me a fort que melle les chières par de palantitions qu'il y a uniter un a fort mentil ins chières par des planatitions qu'il y a

rate "quod jo serai à Paris ; c'est à vous à pir domer un bonno epision de moi. È revoir pir de faire bien des tendres compliments itous ceux de ma min que vous verrez; mais à vous altez à Montigry, c'est là qu'il hott une effusion de mon ceux Vous miter faileme étre pathétiques c employez; bun les dans que la nature vous a de la debrese d'Aguillon et de madame Dapré de Sint-Marr, ditte sur-tout à celleci combine pi lui sistatele. Le sind e l'avis de misori Birlban, sur la virilé du potrait que vous avez fait d'elle."

Il fant que je vous consulte sur une chose : car je me suis toujours bien trouvé de vous consulter. L'auteur des Nouvelles ecclésiastiques m'a attribue, dans une feuille du 4 juin, que je n'ai vue que furt tard, une brochure intitulée, Suite de la défense de l'Esprit des Lois, faite par un protestant "", ecrivaln habile, et qui a infiniment d'esprit, L'ecclésiastique me l'attribue pour en prendre le sujet de me dire des injures atroces. Je n'ai pas jugé à propos de rien dire : 1º par mépris; a' parce que ceux qui sont au fait de ces choses savent que je ne suis point auteur de cet ouvrage; desorte que toutecette manœuvre tourne contre le calonioiateur. Je ne connois puint l'air actuel du hureau de Paris; et si ces feuilles ont pu faire impression sur quelqu'un, e'est-à-dire si quelqu'un a cru que je fusse l'auteur de cet ouvrage, que sùrement un catholique ne peut avoir fait, seroit-il à propos que je donnasse une petite réponse en une page, cum aliquo grano salis ? Si cela n'est pas absolument uecessaire, j'y renonce, haissaut à la mort de faire encore parler de mui. Il faudroit que je susse aussi si cela a quelque relation avec la Sorbonue. Je suis ici dans l'ignorance de tout, et cette ignorance me plait assez. Tout ceci entre nous, et sans qu'il paroisse que je vous en aie cerit. Mou principe a été de ne point me remettre sur les raugs avec des gens méprisables. Comme je me suis hieu trouvé d'avoir fait ee que vous voulûtes quand yous me poussites. l'énce dans les reins, à composer ma Defense ****, je n'eutreprendrai rien

^{*}Ambanadeur de Serdangne a Paris, homme da helencoup, d'esperit, et plus véridique qu'on ne scubatir dans les noriétes, "Cette dance étant un jour en habel d'amanone a la compagne à Montigry, il en avont fuit le portrait dans un nomerà. Ce connet ayant de la sin note Elbas, qui ne la commonant pas. Il

dit que ce un posseit être qu'un portrait fiatte; et, syent depuis fint comoussance avec elle, il reprechoit a l'auteur de n'en avoir pes more dit.

"" L'auteur de cet écrit étoit La Beaumelle.

^{****} Ce fut l'abbé de Guarco qui, a force de sollicitations, lui strache, comme maigré lui, l'umque réponse qu'il aut faste sux.

qu'en conséquence de votre réponse. Huart veut faire une nouvello édition des Lettres persanes : mais il y a quelques juvenilia * quo je voudrois auparavant retoucher; quoiqu'il faut qu'un Ture voie, pense et parle en Ture, et uon en chrétien : c'est à quoi bien des gens ne font point attention en lisaot les Lettres persanes.

Je vois que lo pauvre Clémeot V retombera dans l'oubli, et que vous allez quitter les affaires de Philippe-le-Bel pour celles de ce siecle-ci. L'histoire de mou pays y perdra aussi bien que la république des lettres ; mais le monde politique y gagnera. Ne manquez pas do m'écriro de Vienne, et n'oubliez point de me menager la continuation de l'amitié de monsieur vutre frère : c'est un des militaires que je regardo comme destinés à faire les plus grandes choses. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon cteur.

De la Brède, le 4 ectobre 1710.

76. - AU MÊME,

A Vicone.

L'at recit, mon cher comte, votre lettre de Vienne du 28 décembre. Je suis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour nui. Il me reste le prince de Lichtenstein, et je vous prie de lui faire bieu ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M. Duval, bibliothécaire ** de l'empereur, qui fait beaucoup d'hougeur à la Lorraine sa patrie. Dites aussi, je vous prie, quelque chose de ma part à M. Van-Swieten: je snis un véritable admirateur de cet illustre Esculape. Je vis hier M. et madame de Senuectère: vous savez que jo no vois plus que les pères et les mères dans toutes les familles. Nous parlâmes beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup, J'ai fait conunissance avec ... "". Tout ce

critiques, sons le titre de Béfeuse de l'Esprit des Lais, que le public a reque comme un chef-d'unere de critique et un modele de bon guit.

* Il a dit à quelques amis que, s'il avoit eu à donner acbsellement res Letters, il en auroit omis quelques sues, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'anuit trampecté; qu'obligé par non père de poner toute la journée sur le code, il s'entrouvoit le sor se excésé , que , pose s'amuser, il se mettest à composer une lettre persone, et que crio confoit de su pirene sons

** Valentia Jamersy Duesl , né à Artonay en Gumpagne es 1615, mortà Vienne (Autriche) le 3 septembre 1775. *** Ce nom n'n pu se lure, l'écritaire étant efficée - Protêtre faut il lire ici le nom du comts de Surtampe qui avoit remplacé le maequie de Suint-Germala en qualité d'umbanadeur du roi de Sardaigne à la cour de France.

que je puis vous en dire, c'est que c'est un seigneur magnitique, et fur t persuadé de ses lumières. unis il n'est pas notre marquis de Saint-Germain; aussi u'est-il pas un ambassadeur piemontois. Bieu de ces têtes diplomatiques se presseut trop de nous juger; il fandroit nous étudier un peu plus. Je serois bien curieux de voir les relations que certains ambassadeurs fout à leurs cours sur nos affaires internes. Fai appris ici que vous relevates fort à propos l'équivoque touchaut la qualification de mauvais eitoyen. Il faut pardonner à des ministres, souvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien instes sur certains points, et debasarder des apophthegmes *.

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer : il y a deux aus qu'elle travaille sans savoir guère cumment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ses trousses, je crois que j'achèverai de l'ensevelir**. J'en secois bien fâché, car j'aime la paix par-Jessus toutes choses. Il y a quinze jours que l'abbé Bonardi m'a euvoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous. Commo je sais qu'il n'y a dedans que de virilles rapsodies que vous ne liriez point, j'ai vontu vous épargner un port considérable : aiusl je garde la lettre jusqu'à votre retour, ou jusqu'à ee que vous me mandiez de vons l'envoyer, en eas qu'il y ait autre chose que des nouvelles des rues. J'ai appris avee bien du plaisir tont ee que vous me mandez sur votre sujet. Les choses obligeantes que vous a dites l'impératrice font honueur à son discernement, et les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous lisons ici la reponse du roi d'Angleterre au roi de Prusse; olle passe dans ce pays-ei pour une réponse saus réplique. Vous, qui êtes docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette question dans votre particulier,

Vous avez très bien fait de passer par Lunéville: je juge, por la satisfaction que j'ens moimênie dans ce voyage, de celle que voiis avez éprouvée par la gracieuse réception du roi Stanislas. Il exigea de moi que je lui promisse de faire un autre voyage en Lorraine. Je soubaiterois bien que nous nous y rencontrassions à votre retour d'Allemague : l'sustance que le roi vient de

* Étant question de l'Espeit des Lois a un diner d'un ambassaleur, S. E. prononça qu'elle le regardost cumme l'ouvrage n'un menusia citopen. « Montesquen., manuais citopen : s'errin son aun : post moi , je reguele l'Espet des Lais même comme l'ouvrege d'un bon sujet; est on ne souccet donner mer plus grande perave d'amour et de féélite à ses maîtres que de les

" Voltnire venoit de publier le Tomboin de la Sarbonne. 43

vous faire pur sa gracieuse lettre d'y repasser doit vous engager à reprendre cette ronte. Nous voilà donc encore une fois confrères en Apollon*; eu cette qualité recevez l'accolade.

De Paris , Se 5 mars 1753.

ter de l'esprit des lois ecclésiastiques. Votre plan seroit fort bon; mais je trouve le repos encore meilleur, et j'abandonne ce champ de gloire à votre zete infatigable. Adieu.

27. - AU MÊME.

A Vienne

Ja trouve, mou eber comte, vos raisons assez honnes pour ne point vous engager legerement; mais je crois que celles qu'on a pour vous reteuir sont encore meilleures, et j'espère que votre esprit patriotique s'y rendra. Je vois par la avre bien de la joie que ce que l'un m'a dit des soins qu'un prend de l'éducation des archidues est très réel. Il ne suffit pas de mettre auprès d'eux des gens savants, il leur faut des geus qui aient des rues élevées et qui connoissent le monde; et je erois, saus blesser votre modestie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le département de l'étude de l'histoire est un de ceux qui importent le plus à un prince; mais il faut lui faire considérer l'histoire en philosophe; et il est bien difficile qu'un régulier, ordinairement pédant, et livre par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue, lors sur-tont qu'il a'agira de temps critiques et intéressants pour l'empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'ou vous propose, j'aime trop le bien des hommes pour ne pas vous conseiller de passer par-dessus les autres difficultés qui s'opposent à la réussite de cette affaire. Avec quelques précautions, le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos veux que celui de Flandre, à moius que vous ue préfériez la bierre au vin de Tukai. Onant aux convenances d'étiquette de cour, je suis persuadé qu'on peuse assez juste pour ne pas perdre un homme utile, pour de si petites choses. Je me repose là-dessus sur les vues supérieures de Marie-Thérèse. Vous voyezque je ne vous dis pas un mot des vues desortuue, parce que je sais que ce n'est pas ee qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laisser ignorer vutre resolution, on la décision de la cour ; elle m'intéresse autant pour elle que pour vous.

Si vous cootinuez d'être libre, je vous couseille l'entreprise dont vons me parlez. Un chanoine duit être bien plus eu état qu'un profane de trai-

78. — AU MÊME.

A Virene.

Mon eber ami, vos titres se multiplient tellement que je ue puis plus les reteair : voyons... conte de Clavières , chanoine de Tournay, chevalier d'une croix impériale ', membre de l'académie des inscriptions, de relèse de Londres, de Berlin, et de tust d'autres, jusqu'à celle de Bordeans : vous méritez bien tuus ces bonneurs et bien d'autres accore.

Je suis bien aise que vous ayez en du succès dans la négociation pour votre chapitre **. Il est beureux de vous avoir, et fait bien de vous deputer à la cour pour ses affaires plutôt que de vous retenir pour chanter et pour boire; ear je sula sur que vous négoriez aussi bien que vous ebautez mal et buvez peu. Je suis fâché que l'affaire qui yous regarduit personnellement ait manque. Vous n'êtes pas le seul qui y perdiez; et il vous reste votre liberté qui n'est pas une petite chose : mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage duut on s'est prive; quoique je soupçonte qu'il pourroit bien y avoir d'autres raisons que l'étiquette, que l'exemple des autres conrs auroit pu faire abandooner. Quand certaines gens out pris racine, ils saveut bien trunver des moyens pour écarter les hommes éclairés : d'ailleurs vous n'êtes point un bel-esprit du pays de Liège ou de Luxembourg. Je me réserve là-dessus mes pensers.

Votre lettre m'a été rendue à la Brede, où je suis. Je une promeise du matiu au soir ou véritable campagnard, et je fais ici de fort belles choses en debors. Vuus voità done parti pour la belle Italie. Je

suppose que la galerie de Florence vous arrêtera long-temps. Indépendamment de cela, de mon temps cette ville étuit un séjour charmant; et ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut

[&]quot;Le rei Stunislas les avoit fait agrèger à son academie de Maner.

L'impératries venots d'accorder une croix de diallaction, portant l'aigle impériale avec le chiffre du nom de Marie-Thèrese, se chapitre du Tonzmy, le ples aucren des Poyu-

Thères, se chapitre di Touriny, le plus seven des Pays-Bes.

** Le chapitre l'avais chargé de milleiter, et il vesset d'obtenie de l'impératrice su diplôme pour réprimer les infractions qui serient lero seg chèles au l'admande des controlles.

de voir le premier mioistre du grand-duc sur une petite chaise de bois, eo casaquio et chapeau de paille, devant sa porte. Heureux pays, m'ceriaiie, où le premier ministre vit dans une si grande simplieité et dans un pareil désœuvrement ! Vous verrez madame la marquise Ferroni et l'abbé Niccolini: parlez-leur de moi. Embrassez bien de ma part monseigneur Cerati, à Pise; et pour Tnrin, your connoissez mon cour, notre grandprieur, MM. les marquis de Breil et de Saint-Germain, Si l'occasion se présente, vous ferez ma cour à son altesse sérénissime. Si vous écrivez à M. le comte de Cobentzel à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi , et marquezlui combien je me sens honoré par le jugement qu'il porte sur ce qui me regarde. Quand il y aura des ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se rauimern dans les états autrichiens; et alors vous n'enteudrez plus de ces propositions erronées et mal-sonuantes * qui vous out scandalisé.

Je erois bien que je serai à Paris dans le temps que vous y tiendres. J'écrirai à madame la dochesse d'Aignilon combira vom êtes setsible à son oubli: mais, mon cher albé, les dames ne se louviennean pas de tous tes chevaliers, if faut qu'it soient paladios. Au reste, je voudrois bien vous teair huit jours à la Briede, à votre retour de Rome; nous parterious de la betle Italie et de la futre Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroit ne savoir où reposer sa tête*. Ut eadem tellus, quæ modo victori defuerat, deesset ad seputturam. Le bon esprit vaut mieux que le bel esprit.

A l'égard de M. le due de Nivernois, ayet le bonté de lui faire me cour quand vous le verrez à Rome, et je ne crois pas que vous ayez besoin d'une lettre partieulière pour lui. Vous étes son coufrére à l'académie, et il vous counoit; cependant si vous croyez que cela soit oécessaire, mandez-le-moi. Adien.

Da la Brède , ce all septembre 1753.

"L'abbé de Gausse hi sesti monté qu'il sessi sir first che qu'il de deux propriotes qu'il moit rémaine. La premete steat, qu'il réceases d'un certang qu'il moit fait imprime, un appeare til sit qu'il receases d'un certang qu'il moit fait imprime, un appeare til sit qu'il ne convente pieste à na homeur de recollè ton de ar desser pore autres. La recenté tétal d'un militaire du premer rans, dur a son lette, a parison de lectres au deux qu'il faisest des liters de meter - Les invers, les fiétés des certains par paris per lette et planells, et jui se l'appeare per la perrie, per le et jumells, et jui se l'appeare per la perrie, per le et jumells, et jui se l'appeare per la perrie per lette juine libre, il par l'appeare per la perrie per lette juine l'appeare l'appeare l'appeare la me départ de Berlin, et à se ficheus erretaire de Farches.

79 .- A M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

675

Ja bun hier, mon cher cheralier, trois verres de via à la confision du pére de Paire : c'est une santà nugleire. Le pauvre humme auvrià hiera mients aincique von lui cuiniste douné use douzaine de coups de hibto-, que de sigurer une trans action qui met le couvrest if fest l'étroit; mais vous n'avez pas suivi son goût. Le père de Polone est le diable de l'habbe de Oricevant, a qui l'on donne une flaque d'une hibbite. "Mon cher la donne une flaque d'une hibbite." Mon cher hibbite. "Son cher la passate."

La Brêde , ce 8 novembre 1753.

80. - A M. D'ALEMBERT.

Vor peeze le lou part ; en fixi d'unitre on peut litrie mise. Dites, je vous pris, à madume du Deffund, que ij je condinné à écriteux un philosophie, de lever un morpaise. Vous nare beau vous dévoire de l'anodéme, cous vaus des matérialistes unit; tenioni l'abblé d'diviet, qui pie au centre ci à la circooference : au lieu que suns, vous ne peue paile du dout. Vous ni lavez danné de grouds plains. L'ait la créate vaire danné de grouds plains. L'ait la créate vaire c'et une chose charmante, c'et une chose précise, plus de paucère, que de most, du restiment comme des pueixes, ej me fluirois pout.

Quant à mon introduction dans l'Encyclopédie. c'est un beau palais où je serois bien elurieux de mettre les pieds; mais pour les deux articles Démocratie et Despotisme, je ne voudrois pas prendre ecux-là; j'ai tire, sur ces articles, do mon cerveau tout ce qui y étuit. L'esprit que j'ai est un moule, ou n'eu tire jamais que les mômes portraits : ainsi je oe vous dirois que ce que j'ai dit, et peut-être plus mal que je ne l'ai dit. Ainsi, si vous voulez de moi, laissez à mon escrit le choix de quelques artieles, et si vous voulez ce choix, ce sera chez madame du Deffand avce du marasquin. Le P. Castel dit qu'il ne peut pas se corriger, parce qu'en corrigeant son ouvrage, il en fait un autre; et moi je ue puis pas me corriger, parce que je chante toujours la même chose. Il me vient dans l'esprit que je pourrois preudre

[&]quot;Vayes ir poeme de Philotemas, por Grécourt.

peut-être l'article Gosit", et je prouverai bien que difficile est propriè communia dicere ". Adieo, monsieur; agrèez, je vous prie, les sentiments de la plus tendre amitié.

De Bordeaux, le 15 novembre 1753.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Far rey, malane, l'ablignants lettre que ven mora fait Domancé en d'extre dans la tensa que je quitili la Broble pour parir pour Pari, l'a returni pourtate peut haui june a Borden. L'a returni pourtate peut haui june a Borden. Le returni pourtate peut haui june a Borden. peut me la peut de la returni peut peut n'est pas pour la Serbonne que je pars, mais pour n'est pas pour la Serbonne que je pars, mais pour notes. Le quitte la tribeci avec repret, dantant miera, qua tout le monde ne monde que con fat triben. Le requis en l'antique de production de la companie de production de la companie de de l'articule puis en deux de l'articules l'autre de l'articules junes retour de parlement; et je las mande qu'il fersit bien de presdre un terme un per glos faix.

C'est un grand flésu que cette petite vérole : c'est une nouveille mort à sjouter à celle à laqueille nous sommes tous destinés. Les peintures riantes qu'Homère fait de ceux qui meurent, de cette fleur qui tombe sons la faux du moissonneur, ne peurent pas s'appliquer à cette mort-là.

Faurois eu l'honneur de vous euroyer les chapitres que vous voulez bien me denander, si vous ne m'aviez apprès que vous n'étiez plus dans le lieu où vous voulez les faire voir. Mais je vous les apporterait vous les corriègres, et vous me direct. Je n'àime pas cels, et vous ajouterez: Il falioit dier ainsi. Je vous prie, madame, d'avoir la bonté d'agreer les sentiments du monda les plus respectueux.

Be la Brêde, le 3 décembre 1753.

82. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

J'azavas avant-bier au soir de Bordesux : je n'ai encore vu personne, et je suis plus pressé de vous écrire que de voir qui que ce soit. Je verrai

Huart*; et s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter: vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui; je ne lui donne que des phrases, et vous lui donnez de l'argent.

Je nis liven glarient de ce que M. Tunditerrelinia i trouté mois liver "seate lon pleur le rerodue melleur, et a pold un principer. A pour les recursions de l'experient de l'experient de l'experient en exemplaire de l'ouverge de M. Euréthila. J'air le course in principer. A l'experient de l

De Paris, le 16 élécembre 1753.

83.-A M. LE CHEVALIER D'AYDIES.

Mon cher cheralier, madame du Definda m'a fait part d'one lettre de vous *** qui m'a comblé dejoie, parcequ'èle me fait voir que vous m'aimez beascoup, et que vous m'estimez un peu. Or, l'amité et l'entine de mon cher chevalier, c'est mon trisor. Je voudrois hien que vous funsiez ei, et vous nous manquer tous les jours; à présent que je vieillis à voe d'eil, je me retire, pour siani dire, dans mes amis.

Bulkely est an combbé de ser vent; 100 fils, pour legati il est amis si oque lous les peres, vient d'aveir le régiment; i pen sois en vérité biens à revells a fortene faite. Me Phalma, qui étoit à pen pris le premier ministre d'Angeleure, est mont. C'est un ministre houselte house, de l'aven de tout le monde; il était décinièressie et procique; il vouloit payer le dettac de la nation; mais il n'aveit qu'une vie, et il en faut phaisours pour ces entreprise-li.

Je suis allé voir hier une tragédie nouvelle, intitulée les Troyennes****; la pièce est assez mal faite: le sujet en est beau, comme vous savez; c'est à peu près celui qu'avoit traité Sénèque. Il y a d'excellents morceaux, un quatrieme acte

^{*} Voyez page 50;. ** House, de det poet, 138.

^{*} Imprimeur de ses ouvrages à Parle. ** L'Esprit des Lois. — Voyes la britre 92.

^{***} On trouve cette bettre dans la Correspondance incidite de scadanse du Deffand; Parie, 1809, 2 vol. in-8. Elle porte la date du 28 janvier 1714

²⁶ janvier 1714.

**** Par Chétroubrum, qui fat le successeur de Montesquien a l'académie françoise.

très beau, et le commencement d'un cinquième aussi. Ulysse dit d'on ami de Priam, qui avoit sauvé Astyanax:

Les rois acroient des dieux sur le trône affermin . S'ils ne donnoisest leur coux qu'à de pareils smis " ,

M. d'Argenson se porte mieux ; mais on craint qu'il ne lui resto une plus grande foiblesse aux jambes. Je ne vous dirai point quand finira l'affaire du parlement, ou plutôt l'affaire des parlements; tout cela s'embrouille, et ne se denoue pas. Mon cher chevalier, pourquoi n'êtes-voos poiot ici? pourquoi ne voulez-vous pas faire les délices de vos amis? pourquoi vous caehez-vous lorsque tout le mondo vous demando? Revenez, nos mercredis languissent. Madame de Mirepoix, madame du Chatel, madame du Deffaod....entendez-vous ces noms, et tant d'autres ? J'arrive, avec madame d'Aiguillon , do Pont-Chartrain , où j'ai passé huit jours très agréables. Le maître de la maisoo ** a une gaité, une fécondité qui n'a point de pareille. Il voit tout, il lit tout, il rit de tont, il est cooteot de tout, il s'occupe do tout : c'est l'hommo du monde que j'envie davantage ; c'est un caractère unique. Adieu , mou cher chevalier; je vous écrirai quelquefois, et je serai votre Julien, qui est plus en état do vous envoyer do bons almaoachs que de bonnes nouvelles. Permettez-moi de vous embrasser mille fois

12 mars 1754.

84. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO,

A Naples.

Ja suis à Paris depuis quelque tomps, mon eher comte. Je commence par vous dire que notre libraire l'unar sort de chez moi, et il m'a dit de très bonnes raisons qu'il a eues ponr vous faire corager; mais vous recevrez au premier jour votre comple ot votre mémoire.

Vous avec une boite pleine de fleurs d'érudition, quo vous répandez à pleioes mains dans tous les pays que vous parcourez. Il est heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devaot le pape***; c'est le pape des savaots : or les savants

* Acta re, scène z.
** M. le comte de Maurepos, Il étoit alors exilé.

ne peuvont rien faire de mieux que d'avoir pour leur ehof celui qui l'est do l'église. Les offres qu'il vous a faites seroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laissez pas tenter, même par les apparences de la fortuno, et qui avez les sentiments d'un homme qui l'anroit déja faite. Les belles choses que vous me dites de M. lo comto de Firmian * ne sont point entierement nouvelles pour moi. Il est de votre devoir de me procurer l'honneur de sa connoissance, et c'est à vous à y travailler, sans gooi vous avez tres mal fait de me dire de si belles choses. Jo ne me souviens poiot d'avoir ecouu à Romo le P. Contucci". Le seul jésuite que je vovois étoit le P. Vitri , qui veugit souvent dincr chez le cardinal de Polignac : c'étoit uo homme fort important ***, qui faisoit des médailles antiques et des articles de foi.

J'ai droit de m'atteudre, mon cher ami, que vous m'erriviez hientôt nos lettre datée d'Herculee, où je vous vois parcourat déja tous les souterrains. On nous e o dit beaucoup de choses : celles que voos m'en direz, je les regarderai commo les relations d'no aoteur gravo : ne craisgez, point de me rebuter par les détails.

Je suis de votre avis un l'esquerelle de Matte-***

que l'ou traite de Ture à Manre; c'est especialut l'ordre peut-être le plus respectable qu'il y ait dans l'univers, et celui qui contribue le plus à entreteoir l'honneur et la bravoure dans toutes les nations où il est répaodu. Yous êtes bien hardi de m'adresser votre révérend capucia; oo craigoex-rous pas que je ne lui fasse lire la lettre persanes sur les capucins?

Je seria so mois d'aodt à la Bréde: O rus, quandote aspicion***** > Je nes usis plus fait pour ce pay-te, lo niben il faut reuonere à être étoyen. Vauss devriez bien revenir par la France méridionale: vous trouverez votre ancien laboratoire, et vous me doonerez de nouvelles idées sur mes bois et nes pariées. La grande étendue de mes laudes ****** vous offre de quoi exercer voe de mes laude ******* vous offre de quoi exercer vous

^{***} Benoît XIV Payant but agréger a l'acudémie de l'histoire comme. Il soci I do use discretation une le preview de dérangeven présence de sa rainéez, qui anisotir régulièrement aux assemblées qu'ella Disoit tenir dans le palais de sa résidence.

^{*} Alors ministre impérial à Naples, et admirateue des ou veucre de Montropaire.

vrages de Montesquieu.

** Bibliothècaire du collège romaiu, et garde du cabinet des au tiquités que la P. Kircher laisse a ce collège.

^{****} Co jémite avoit à Rome beuncomp de part dans les affaires de la constitution Uniquents, au brocantoit des médailles, On comosimoit son projet d'un mouveau Saint Angustin, pour l'oppour à l'Angustin de Janabelles.

****Hàt's total abore dère une dispute entre la cour de Napies et

Fordra da Malte un sujet den droiza de in monarchie de Sicile , qu'un prétendrit s'étendre sur cette lie. ***** Hanr., 11 , Sorm. vs. 60.

porta onse centra que la ville de Bordeaux, qui lui porta onse centra arpenta de landez incultes, coi II se mit a faste des planataions de bois es des metateres, l'ejiculierer basant au prarrende occasians dans les moments de relacte. Il avoit

tre zele pour l'agrieulture : d'ailleurs j'espère que veus n'oublier point que veus êtes propriétaire de cent arpents de ces landes, où vous pourrez reniuer la terre, planter et semer tant que vous voudrez. Adieu; je veus embrasse de teut mon cœur.

De Paris, le 9 evril 2754.

85. — A. M. WARBURTON,

AUTRUE DU COUP D'ORIL SUE LA PHILOSOPHIE DU LORD BOLINGBROKE.

J'as recu . mousieur , avec une reconnuissance très grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'enveyer, et la lettre one vous m'avez fait l'houneur de m'érrire sur les OEurres posthumes de milord Bolingbroke; et comme cette lettre me paroit être plus à moi que les deux euvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ent de la raisou ent part , il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier. l'ai lu quelques euvrages de milord Bolingbroke ; et, s'il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté, eertainement il a beaucoup de chaleur ; mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les ebeses; et il ne fandroit l'employer qu'à peindre les choses. Or, mousieur, dans cet ouvrage posthume dont veus me donnez une idée, il me semble qu'il veus prépare une matière continuelle de triomphes. Celui qui attaque la religion révélée u'attaque que la religion révélée; mais celui qui attaque la religion naturelle attaque toutes les religiens du moede. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein-ci, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre ; mais il est biee plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en out pas du tout.

culiers, et que les faits, par leur nature, porvent étre matière de liquier : mai il vieu et par de même de la refigion naturelle; elle est tirée de la nature de l'homme, dont on ne peut pas disputer, et du seatiment intérieur de l'homme, dent on ne peut pa disputer encre. Jajoute à dent on ne peut pa disputer encre. Jajoute à ceci: Quel peut être le unité d'attaquer la religion révière en Angeleurre n'on 13 a tellement purpée de tout préjugé destructeur, qu'elle n'y

Il n'est pas impossible d'attaquer une religion

révélée, parce qu'elle existe par des faits parti-

port faire de and, et qu'elle y port faire a comtrire une finisité bean, casin qu'in bennes, en Epagne ne en Pertugal, que l'un telles, en giunni de l'archi, parce qu'il ne cruit point de certains révalles, parce qu'il ne cruit point de certains révalles, parce qu'il ne cruit point de certains révalles parce qu'il ne cruit parter qu'elle qu'elle qu'elle ceptranc de pourvoir à sa désanc anterrelle; mais il a'en est pas de nême en Auglerre, viu best homme de tapus et a éta les lemmes, et de l'archiver, viu best homme de et ne et ne l'archiver, viu best homme de et ne et ne l'archiver, viu best homme de et ne et ne l'archiver, viu best homme de et ne et ne l'archiver, viu best homme de et ne et ne l'archiver, viu best l'archiver aux déviners en infinité de hiers proispes pour étalier une évirite present spéculaire.

J'ai été rasi , etc. Be Paris, le sémal 2754.

86.—A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Ja vundrois bien, monsieur men illustre confrère, denner trois ou quatre livres de l'Esprit des Lois pour savoir écrire uue lettre comme la votre; et pour ves sentiments d'estime, je vous en rends bieu d'admiration. Veus dunnez la vie à mon ame, qui est languissante et morte, et qui ne sait plus que se reposer. Avoir pu vous amuser à Compiegne, c'est pour mei la vraie gloire. Men cher président, permettez-moi de vous aimer, permettez-mei de me souvenir des charmes de votre société, eemme en se souvient des lieux que l'on a vus dans sa jeunesse, dont on dit : « J'éteis heureux alurs! » Vous faites des lectures sérieuses à la cour, et la cour ne perd rien de vos agréments; et mei, qui n'ai rien à faire, je ne puis me résoudre à faire quelque chose. J'ai tenjours senti cela: moins on travaille, moins on a de ferce pour travailler. Vons ètes dans le pays des changements; ici, autour de nous, teut est immobile. La marine, les affaires étrangères, les finances, teut neus semble la même chose : il est vrai que neus n'avens point une erande finesse dans le tact. J'apprends que nous avens eu à Bordeaux plusieurs conseillers au parlement de Paris, qui, depuis le rappel, sont veous admirer les beantes de notre ville, eutre qu'une ville eu l'on n'est point exilé est plus belle qu'une autre. Mon cher président , je vons aimerai toute ma vie.

De la Stride, le 11 août 1764

fait priorat de crut arpents de res terres incultes à ant unipone qu'il più maiouner librement ses projets d'agriculture; annia son départ et urs engagements ailleurs cut fait rester ce terpitu en friche,

679

87. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

Mos cher abbé, vous devet avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples, et celle que j'adressai depois à Rome. Je ne sais plus en quel endroit de la terre vous étes : mais comme une de vos lettres du 13 août 1752 et atlatée de Nologne, et m'annouce votre prochain retour à Paris, j'adresse celle-ci à Turin chez votre aus le marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre souveuir pour le vin de Roche-Msurin, vous assurant que je ferai avec la plus grande attention la commission de milord Pembrock, C'est à mes amis, et sur-tout à vous, qui en valez dix autres, que je dois la réputation où s'est mis mon viu dans l'Europe depuis trois ou quatre ans : à l'égard de l'argent, e'est une chose dont je ne suis jamais pressé, Dieu merci. Vous ne me dites point si milord Pembrock, qui vous parle de mon vin , se souvient de ma personne ; ie l'ai quitté il y a deux ans , plein d'estime et d'admiration pour ses belles qualités. Vous ne me parlez point de M. de Cloire, qui étoit avec lui, et qui est un homme de très grand mérite, très éclairé, et que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permissent de passer de Turin à Bordeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne vaudricz-vous point voir vos amis, et la Brêde, toute prête à vons recevoir avec des Io? Mais pent-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'antre logement que chez moi, d'autant plus que la dame Boyer, votre ancienne hôtesse, n'est plus : des

Boyer, votre ancienne hôtesse, n'est plus : dès que je rous saurai arrivé, je hâterai mon départ. Ce que vous a dit le pape de la lettre " de Louis XIV à Clément XI est une ancedote assec curieuse. Le confesseur n'eut pas saus doute plus de difficulté d'engager le roi à promettre qu'i ferroi ririracte le quatre propositions de lergiqu'il en età à faire promettre que sa bulle arroir repçe saus contradicions mais le rois su penvent pas tenir tout ce qu'ils prometent, pararen qu'il se conscilient saivant leurs intérêts. Adieu, qui les constillent saivant leurs intérêts. Adieu, man cher counte; je vous salue et cruhrause mille fois.

88. - A MONSEIGNEUR CERATI.

Js commence par vous embraser bras dessus character bras dessus, 74 il Fonneura de vous présenter et hras dessous, 74 il Fonneura de vous présenter M. de la Condausine, de l'académie des sciences de Paris. Vous connoiseix sa cléditifé : il vout micar que vous connoisisez sa personnei; et si coltaine il vous le présente parce que vous étes toute l'Italie pour moi. Sourence-vous, je vous prie, de celui que partie ou saine, vous honner, et vous stime plus que personne dans le monde.

De porquet, in 1-1 tax miles 1/24

89. — A M. L'ABBÉ MARQUIS DE NICCOLINI.

PERMETEZ, mon cher abbè, que je ne rappelle à votre amitié: je vous recommande M. da La Coudamine. Je ne vous dirai rien, sinon qu'il est de mes amis : sa grando eclèbrité vous dira d'autres choese, et sa présence dira le resté-Mon cher abbé, je vous aimersi jusqu'à la mort. De Bescénsor, is fry déventer 2354.

De December ' 16 1-1 mer carper 1 1 26:

90. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

Sovaz le hien venn, mon cher conte: je oe doute pas que ma concierça u'ait fait bien c'hanfer votre lit. Fritigué comme cons deviez l'être d'avoir centra la poeta jour et mit, et des courses faites à Fontisebeleau, vons avice beain de ca petits soins pour vons remettre. Vous ne devez point partir de nan chambre ni de Paris que je n'arrite, à moies que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne cons verzai plas.

[&]quot;So salecté hai soit d'it avoir entre ser mains une intre par lequelle en mousque promettie à Cheme XI d'ét duir ri-tracte son clergé de la délibération touchain l'en quaire proparaitions de calle de l'est entre de service de l'est distince de circipé d'Erance, de 1011; que rettle titure lei avoit teun si first à cours, que, pour la tierr des mains de confinait cours de l'est par les des l'est par les des l'est par les des l'est par l'est par les des l'est par l

Le cadinal de Polignes a const à quelqu'un aux aucolos qu'a repport à ceç, et qui et algue d'être repporté. Le P. Le Tellier alla su jour le trouver, et lai dit que , la rus écant de l'entraite de finire noterar deux touts le France l'Indibblisie par la prisit son éraisence d'y donare la mais. A que à le cachange de l'entraite de finire par qu'un contragrence nu parcelle chose, et vous feres mouvrie le rois blemble. Ce qui 51 suspendre les démarches et la sitriques de conference ac a pigle.

Je vois que vom aller en Flanden. Je vandrieh que von cuited abuse house raisons de rester aver nons, outre celle de l'amitie; nais je vois qu'il ne faute hierat plus hou prints pour copérateurs que des Doymant *, Bussier vous cru que re la lanjain, incitanorsphoé en prêtre famatique, convervant les sentiments de un premier état, prarêt a debenir me diquité dans un chapitre? J'ames laien due house à von dite; a je vous treuve à Paris, coames pel Fesjéve; cer vous se brildrez pas un nais qui abandone en forme en forme peut qu'il aute on forme de la president de se fores pour non centre, des qu'il aut ou forme en forme peut ma ma qui abandone en forme par la president de la presi

Je suis fort aice que S. A. R. monseigneur le duc de Savoie agrie la dédicare de vute traduction Italieune, et très flutte que mon ouvrage paroises en Italie sous de si grands ampres. Tai achecè de lire cette traduction, et j'ai travet aper-tout mes percies errodues auxi clairement que fledement. Vutre épirre dédicatoire est auxi rets blen; mais je ne suis pas asser fort dans la langue italieune pour juger de la diviton. Je traves le projet et le plan de votre traité

sur les statues intéressant et beau, et je suis hien curieux de le voir. Adieu.

De la Brede , le a décembre 1736.

91. — AU MÊME.

Dass l'Incertitude où je suis que vous m'attendiez, je vous écrini encore une lettre avant de partir. Vous êtes chanoine de Tournay; et noi je fais des prairies. J'aurois lesoin de eiuquate l'ivres de graine de trefle de Flandre, que l'on pourroit m'envoyer par Doukerque à Bordeaux, Je vous yrie doue de clarger quelqu'un

* Pierre Doyenart fut laquais du fils de Montesquieu , pen dant qu'il étuit au collège de Louis-le-Grand. Ayant appen mu per de latin , il se sentit appelé a l'état reclésiastique , et , par l'intercemen d'aue dome, il obtint de l'évique de Mayonne, dont it eteit dioressin , la permission d'en prender l'habit. Devens prêtre et bénéficier dans l'eglise, il vint a Para demander a Montraquieu sa protection aspres da conte de Maarepas , pour avoir un meilleur bénéuce qui raquest, le prient a cet effet de se charger d'ane requête pour le minuter. Elle débutois par ers mots . - Pierre Boyenset, poêtre du diceise de Bayonne, ci-devant employé par feu M. l'évêque a découvrir les complets des jaménistes, ces perfeles qui un connoment ai pape, us res, etc. . Montenquieu ayant lu ce debut, piu la requete, la rendit on suppleant, et lei duy . Aller, monurue, la persenter vousmeme; elle vous fera honnene et anna plus d'effet : main soporevent pasez dens ma cultime , pour dejeuner avec mes volets : Ce que M Doyenart n'oublimit jamais de feire dans les visites fréquences qu'il faisset o non success maître. Il pars est , que ique temps spres, a la dignote de treserrer dans un chapitre d'une cuthodrale en Bretague.

de vos auis à Tournay de me faire cette commission, et je vous paierni comme un gentilbomme, ou, pour mieux dire, comme un marchand; et quand vons viendrez à la Brêde, vous verrez votre trèfle dans toute sa gloire. Considérez que mes prés sont de votre création : ce sont des enfauts à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis, et que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt; mais cela ue doit point vous empêcher de faire des histoires du pretendant à mademoiselle Betti "; vous n'en serez que mienx soigné. Je vous marquerai par une lettre particuliere le jour de mon arrivée, que je ne sais point; et quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparusse devaut vous sans vous avoir préveuu, vous aurez bientôt transporté votre pelisse, votre bréviaire, et vos médailles, dans l'appartement de mou fils. Quand vous verrez madame Dupré de Saint-Maur, demandezlui si elle a recu que lettre de moi, Présentez-lui je vous prie, mes respects, et à M. de Trudaine", notre respectable ami. L'abbe, encore une fois, attendez-moi.

Puisque vous êtes d'avis qua j'écrive à M. l'auditeur Bertoliui, je vous adresse la lettre pour la lui faire teuir. Je vous embrasse de tout mon

De la Brede , le 5 décembre 2754

92 .- A M. L'AUDITEUR BERTOLINI,

A Florence.

Is fain in bettern die dem normand de voter prifere, monisser, ei p prends la planne pour vans dire que Jen ai die mehanie; et quisque ju present de la presentation de la presentation de prime de la presentation de la prime par y trouver tant de besuite si ellen ny étoient para, la me melori qui evous spaje de resultante para de la presentation de la vosa direction de la presentation de la presentación de l

⁻ Irlandoise , concierge de la moison qu'il tenoit à Paris, fort

nelée pour le prétendant

** Conseiller d'état et intendant des finneces ; un des agais les
rées intimes de Montenaries.

[&]quot; Cet article ful retainché.

on pent for air qu'ils anorest la giséronisé de dire; a sini recopous leur cette question. Je as puits "mepécher, monaieur, de vous dire combine jui été conclus jui et de mode de voir un étraper cet adérer à ben notre langue; et jà recorse du reven filtere, nous qu'il mont air monaieur le la leur des gens qui m'enst à mel entendes, qu'un pour cett garger qu'ils me m'ent pas seulement la. D'ailleurs je dois me filicite de ce que quedence de constitute de la leur le la leur de la leur le leu

Be la Bride , le 5 décembre 1751.

93. — A M. L'ABBÉ COMTE DE GUASCO.

Ja suis hien étonné, mon cher ami, du procédé de la Geoffrin; je ne m'attendois pas à ce trait malhonnête de sa part contre un ami que j'estime, que je chéris, et dont elle me doit la connoissance. Je me reproche de ne voos avoir pas prévenn de ne plus aller chez elle. Où est l'hospitalité? où est la morale? Quels sont les gens de lettres qui seront en sûreté dans cette maison, si l'on y dépend ainsi d'un caprice? Elle n'a rien à vous reprocher, j'en suis sûr ; ce qu'elle a dit de vous ne sont que des sottises " qu'il ne vant pas la peine de vous rendre. Après tout, qu'est-ce que tont cela vous fait? Elle ne donne pas le ton dans Paris, et il ne peut y avoir que quelques esprits rampants et subalternes et quelques caillettes ani daignent modeler leur facon de penser sur la sienne. Vous êtes connn dans la bonne compagoie; vons y avez fait vos preuves depnis long-temps; vons tomberez toujours sur vos pieds; voyez la duchesse d'Aiguillon, elle ne pense pas d'après les autres; voyez nos amis du marais* et je sois persuadé que vous ne trooverez point de changement dans leur façon de penser et d'agir à votre égard. Nous nous verrons hientôt, et nons parlerons de cette affaire; elle ne vaot pas la peine que vous vons chagriniez.

Tout hien pesé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d'Arsace à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient est peut-être trop éloigné de nos mœurs pont croire qu'il seroit bieo reçu en France. Je vous apporterai ce manuscrit ; nous le lirons ensemble, et je le donuerai à lire à quelques amis. A l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre des que j'aurai un peu de loisir, et nous deviserons à Paris sur la forme que je leur donnerai. Il y a encore trop de personnes, dont je parle, vivantes, pour publier cet ouvrage, et je ne suis pas daus le système de ceux qui cooseillèrent à M. de Fouteuelle de vider le sac * avant que de mourir. L'impression de ses comédies n'a rien ajouté à sa réputation.

Paispar van von piques d'être qualquesion antiquaire, ja en voire colléction le titre de Galarie de donner à votre colléction le titre de Galarie de portuit profiques de ce infête, e pour moi, qui ne uni point antiquaire, je la préferer à une, per le certain profique antiquaire, je la préferer à incept de ditter. Van songe aum doute qui nparil overage ne duit être que pour le siécle à versuit par de la certain de la ce

De la Beide, la 15 décembre 1364.

94. - AU MÊME.

Que voulez-vous que je vous dites, mon cher ani? je neven ap avon sporte à la vençamene, mais vous êtes daus le cat de la défense anta-melle. Je suis véritablement indigué contre le trait mulhoouête de cette femme; mais rien am métonne. Si vous saviet les tours qui s'usurpès moi-même plus d'une fois, vous seriez moin-même vous s'encourpris, et peu-fite moinsi piqué. Vour réputation est fitre; les houcêtes geas ne vous le concentration est fitre; les houcêtes geas ne vous le concentration plus d'une fois le vous fit seus destrout jusias. Tout le monde d'un pas fitit ses

^{**}L'imperative Marie-Tholes, reins de Bangtie.

*Melane Goldini cropata evite à esplande de l'abbl da
Gantes, lai il se a piere sur reins, qui dicida aux repture les
stats, fife cherta avaulte, mais sua accesa, à indiquer l'aux
sungaine contre lui. L'abbl de Gantes attribunt le relicidiane sungire.

L'abbl de Gantes attribunt le relicidiane sungire con propriet le la contre la contre

^{***} M. de Trudaige

^{*}En 154., Fosteneile derient de publier set consédies, un finiterror dans la social de moderné de Tracte, pour set filtereré d'al devet les faire pareiters. Illes farrest jages endestants de paraite répassion de four autors, et même de Tractes fut charges de la détouvere de los faire pasquere, c à quot êve avant l'arce d'une estére active, que le fourant l'arce d'une estére active, que le premais de return de production de la découver de la destant l'arce d'une estére active, que la premais de return de l'arce de la destant l'arce d'une estére active, que la premais de return de l'arce l'arce de l'arce l'arce l'arce d'une l'arce l'arce d'une l'arce l'arce d'une l'arce l'arce d'une l'arce l'arc

preuves comme vous; vous ne devez votre place à l'académie qu'à des triomphes réitéres. Uoe femme capricieuse ne sauroit vous ravir tout ce que les gens de mérite de Paris, tout ce que les autres nations your accordent. Ne your faites point des chimères; vos observations sur la prétendue différence du traitement sont peut-être l'effet de votre découragement. Que vous sovez encore ou que vous ne soyez plus des nôtres, les honnêtes cens, les cens de lettres, sont de toutes les nations, et lous les honnêtes gens de toutes les nations sont leurs compatriotes. Vous étiez bien reçu et aimé de nous lorsque nous étions en guerre contre votre pays; pourquoi fausserions-nous la paix à votre égard? Allez votre train : vous nous connoissez, et savez qu'il y a souvent plus d'étourderie ou de précipitation de jugement que de méchanceté dans notre fait; vous connoissez aussi ceux sur qui vous pouvez compter. Ne vous souciez pas d'une femme aestiltre, des caillettes. et des ames basses. Je vous défends bien positivement à présent d'ailer chanter matines à Tournay avant que j'arrive à Paris ; il ne faut point avoir le cœur plein d'amertume pour louer Dieu. Qoand je serai à Paris, j'espère que nous éclaireirons toute cette affaire, et que nous connoitrous la source de cette tracasserie. Vous êtes un pyrrhonien, si vous doutez de mon voyage : nous nous verrons plus tôt que voos ne croyez. Mon fils", qui est à Clérac, a bien mal aux yeux; nous serons peut-être trois aveugles, vous, loi, et moi. Nous renouvellerons la danse des aveugles** pour nous consoler.

Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur.

95. — AU MÊME.

Vous fûtes hier de la dispute avec M. de Mairao *** sur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, et je serois au désespoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dimer aujourd'hui cher M. de Trudaine, vous l'y trouverez peut-être : en ce cas je vous prie de sonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit; et sur ce que vous me renderez, j'agrisi de fason avec lui qu'il soît consincu du cas que je fais de son mérite et de son amitié.

De Paris, en 1755.

96. — AU MÊME, A Tourney.

Je n'ai rien néglige, mon cher ami, pour decouvrir d'où est partie la bétise qu'on a fait courir sur votre compte : mais je n'ai réussi qu'à vérifier qu'on l'a dite, sans en déterrer la source. Je ne jorerois pas que vous ayez eu tort de la soupcomper sortie de la boutique près de l'Assomption. Quand on a un grand tort, il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'excuser par toutes sortes de voies : des tracasseries on va jusqu'aux horreurs. Madame Geoffrin est venne chez mni, à ce qu'il m'a paru pour me sonder; elle n'e pas manque de vous mettre sur le tapis d'un air moqueur : mais j'ai coupé court en lui faisant sentir combien j'étois choqué de son procédé à l'égard d'un ami qu'elle sait hien que j'aime et que j'estime. Elle a été un peu surprise : notre conversation n'a pas été longue, et je me propose hien de rompre avec elle". Je ne la croyois pas capable de taot de méchanceté et de noirceur, Madame d'Aiguillon est aussi choquée que moi de tout ceci : elle a péroré, avec la vivacité que vous lui connoissez, contre la futilité du soupçon de l'espionnage politique, et le ridicule de cette prétendue déconverte ; elle n'a pas manqué de relever que vous aviez vécu parmi nous pendant toute la guerre, sans avoir jamais donné lieu de vnus soupçonner, et qu'il n'y a nulle occasion de le faire dans le temns que pous sommes en pleine paix avec les pays auxquels vons tenez. Une conjecture jetée en passant à l'occasion de votre voyage à Vieune, et de vos engagements en Flandre, a pu aisement prendre corps en passant d'une houche à l'autre ; et la maliguité en a sans doute profité. Ce qui m'a le plus scandalisé en tout cela, c'est la conduite de quelques nus de vos coufreres. Mais, mon cher

⁸ Il dit à quelqu'un qu'il était si indigné, qu'il un mettrect plus les pieds chus-fie, ce qui ne fin malbentramement que trop rari, painquil somba maleire quelques jours aport, et mournt à Daris francéere maligne qui l'emèrm en peu de jours. (Note de Lebbé de George).

[&]quot;Le baron de Secondat, file da Montespoien, est encet à Bordenna en 1755. Il avoit passiblement cultivé les lettres toute sa vin. Il n'a en qu'en file. "Piece de vers de Michael, poète centemporain de Louis

²⁰⁰ De Familianis des actumes et de Familianis françoire, tible comme par des unverges recellents, et par Finnesiere, tible comme par des unverges recellents, et par Finnesiere de la disasteur de aux caracters. Ces deux servais récloret pas de mine entin ser quelques points qui reprachedat les Obissis, pare l'inequis Massas évais pereven par les lettres de P. Francis, justice, sont Montecquer se médité. Leropes la receive, justice, sont Montecquer se médité. Leropes la receive, justice, sont Montecquer de l'écris « Ad.) y f'ai travaires de l'actual de l'actua

abbé, il y a de petits esprits et des ames viles par-tout, même parroi les gens de lettres, même dans les sociétés littéraires. Mais enfin vous ne devez votre place qu'à vos succès.

Au reste, puisque vous soils en repos, profile de votre loisit pour mettre vos dissertations en état de paroitre, ainsi que votre Histoire de Clément F., que nous attendons toujours à Bordeaux avec empressement. Le plaijours à Bordeaux achœur ne doit pas vous faire perdre le goût des plaisirs littéraires. Quelques mois d'absence feront tomber tous les public rélations, et vous serce à Peris suis bien que vous yética avant cette tracuserie de femmelette. Je vous somme de votre parcile pour le vousçe de la Brêde après votre résidence ; ja cacicia que ce sera pour le mois d'acht. Vetre départ me laisse un grand vide; et je sens comilére vous me manquez. N'oublière pas mos trêlle, vou prairies, et vos môriers de Gascopne. Je vous embrance de tomo cours.

De Paris , le ... jamvier 1755.

FIN DES LETTRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES OEUVRES DE MONTESQUIEU.

Nora. Les lettres a, b, qui précèdent le chiffre de la page, indiquent la 1º on 2º colonne.

A.

Abbayes. Pourquoi les rois de France en abandennirent les élections, à , is î. Abbls. Menoirent entrefois leurs vanuux à la guerre , a , 152, —

Pourquoi lenes vissaux n'étoirest pas menés à la guerre par le contr., a., i.pl. Assuas-lenaucov., juif. Question qu'il fait à Nebomet, a., 14.

Abandance et ravel da l'er et de l'argent relatives; abondance et ravels réciles, à , 385. Abysaine. Les miles qui résoltent de la rigueur de leur curione prouvent que la réligion derroit ne pas icre la défense natu-

relle par l'eusterisé des protiques de pure disciplint ; a., 436. deadlenis des sciences de Bordesus ; discours de réception ; a. 53n. — Discours protenté à la rentrée ; a., 55n. deadlesis françoise, b., 3n. — Le prople case ses errêts, ibid. — Son distribunaire ; ibid. — Portrait des académiciens ; n. 51.

— Discours de réception provonce par Montesqueu, à, 581. Académiques (discours), a, 556 et seit. Academicins, ruvagés par les forces de la Macédeise et de l'Étolie, a, 126.

decaseisms. Pricossions que l'on doit prentre pour garentir les etorpas de l'erre catennier : exemples tires d'Albenes et de Rome, n. 318. — S'ils secretent devant le prirote, et inni divant les magistress, c'est une preven de colonnie. Euroption de cette rejès, à 265. — De temps des combists, judiciaires, planieres ne pouveient pas se battee contre un seul acrus, n. 355. — Quant déscrit téligie de combistre pour leurs ti-

moins provingue par l'access, e., 157.

decranistica. A qui la faculté de l'en parte dus être conflét miveal la nature de genvernement, e., è., 259, e., 186. — Célie conflét de l'entre de l'entre

decaration publique Ce que c'est. Precentions nécessires pour en prévenir les aloss dans un état populaire, a., 38%.—Quand et pourquoi elle cessa d'avoir tien a Rome centre l'adeliere, 4. 241.

decusés. Doivent, dans les grandes secusations, posreole, conforcemment evec le loi, se chouce leurs joges, 4, 365. — Combient il fina de simulus es de vols gour feur confamintion s, 3 the — Provincia, 8 finas es 4 Antheus, a vertice estant le garment, a, 130. — Cost nus closes injoient de cuediamen relus qui la est de autres celle qui estoce, a d. 14. — Gomment as puntidorat autra ins bits miligues et custre bits harbares, a, 4, 47. — de tempo de comotos polici citares, am medi as pourset para le batte emitre plantera seferiment. Il esta provincia para le batte emitre plantera seferiment. Il esta provinciame et Angierters e de la tree qu'enfrance. Il est productionne et Angierters e de la tree qu'enfrance fie fant Montan sont prasia de mort, re Angierters non, a, 4,56.

debaiens. Etat des affetres de ce peuple, 6, 136.

Adhaf (vannarve if), a. 376. Adeian, Pourquoi bout le monde y cherche à se vendre, n. 306. Adilin (1s tol.). Les circonstances dans lengurlies crite loi fut rendue en font une des plos sages qu'il y set, a. 232. Adquisitions des gens de monermorie. Ce erroit une imbécilité

Grice, n., 237.
Actions de donce pot. Deurquoi introduites à Rouse par les préteurs, et adutties parmi nons, e., 257.
Actions tont curries que criminelles, Etolent auterfois décidées

per le voir du combat judiciaire, è, 45a. Actives (bataille d'), gapuée per Auguste sur Antoine, 5, 134. Actives. Leurs mouss, a, è, 2a. Activessus et Bananas, Leur querelle contre les moines gréss,

e, 182. Adelingues. Avoient chen les Germans la plus forte composition, n. 495.

Anam. Sa disobitizanos, A. 32. — Est-il in premier de tous les hommes? A. 49. Adminant ou Aconago. C'est co fevori de Losin-le-Débonnaire qui perdit ce preme par les dissipations qu'il lui fit fetre, A.

500.
Adicur à Génes, n., 634.
Adoption. Perniciense dans une neistocratie, a., 316.—Se faisoit

chez les Germains par les arguers, 8, 334.

Adersse Sa définition, n. 129.

Anaxes (Pempercur) abandonce les conquêtes de Trajan, e. 163. — On co mormure, étel. — Résablit le discipline militaire, e., 166.

Adulation. Comment l'homerar l'autorise dans one monarchi A 2014.

Addition. Combine II set math eyes Foremation or not publique data user disconsists. a notice facilities to seem it forms to the accuration publiques postques. A part.—Quant or proregued 10% for pubs consists. Home, a, b, st. ——Quant or Tables or "influence que deux certaines cue los prices pranocerios par matigares que deux certaines cue los prices pranocerios par matigares que de la finalización de martigar, b, que, — Il est centre la nuture de preventire sun notanta d'occurar los centres la nuture de preventire sun notanta d'occurar los centres la nuture de preventire sun notanta d'occurar los centres la nuture de preventire sun notanta d'occurar los centres la nuture de preventire sun notanta d'occurar los centres la nuture de la companie de la los companies de la companie del la companie de la compan

Adulticina. Il n'est point question de ces series d'enfants à la China, all dans les avères pays de l'Ovient : pourquoi, s. 394. Éraril. Qui l'on nommoit sinni à Rome, s., 428.

Affranchia. Inconvinions do icur trop grand nombre, a. 313.

— Sagraso des lois remaiors à feur épard : pert qu'elles intelligiation de république, b. 313.

Let abonimable que leur grand nombre fit passer rhes les Velainmes, a. 313. — Parqueol id dociment reconse nombre de la convenient de la convenient preconse nombre de la convenient d

à la cour des princes et chra les grands, p. 312.

Affinantiaments. Regirs que l'on doit mivre à cet égard dens
les différents gouver nements, g. 312, a. b. 312. — Auguste
met des bornes aux affinanciaments, b. 157. — Monis qui
les avocas trades fréquents, p. 464., 154.

tes avoient rendits inequents, 1862., 195. Affrenchiazement dez aerfs. Est une des sources des counumes de France, 8, 472.

Africer. Il y natt plue de tilles que de garçons : la polyga peut donc y avoir lieu. J., 315. - Pourquei il ret et sera toujoers at exentageux d'y commercer, a, 357. - Du tour de l'Afrique, a. 5, 365. - Description de ses côtes, ibid. ent on y commerçuit avant la découverte du cap de Bonne-Espérance , a., 765. - Ce que les Romains en connoissecond , shed. - Co que Pholomée le géographe en conncissois , Hid. a. 266. - Le voyage des Phéniciens et d'Endone autour de l'Afrique étois repordé rossone fabuleux par Ptolomer Berrur angaliere de ce géographe à cet égerd , à , 366. - Les anciens en conncissoient been l'intériene et mai les côrs : nous on competences been les rêtre et mol l'intérieur, stid. - Description de ara edes occidentales , \$, 406. - Les noies y ont nne mouncie sons en avoir sorone , a. 351. - Comparais des mours de ses habitants chrétiens avec celles de ceux qui ne le sont pas. 8, 407. - Non intérirer a toujours été incomme, a. 75. — Ses côtes sont besucoup meins prupiées qu'elles ne l'étairnt sons les Ceetheginois et les Romains, ilid. — Pourquei, è , 10. - Elle a tenjeurs été accabiée sous la despotiense , s. 88 - (Villes d') , dépendantes des Carthaginois , mai fortillers . 8 , 133.

Agaleghaguer. Ce que c'étoit cheu les Bavarois : leurs prérogatives , e., 195. Agasto. Ce que c'étoit à Rome : leurs droits sur les successions ,

a. (13). Accessed to the Lends-E-Debounsier process que la loi anlique a étet point écrétir en Bourgogne, é. (41.— Que la loi de Gond-hand subsita long-écapa che les Bourguignons, é. 441.— Semble process sonsi que la processe par le muhit afétois point en maps ches les Francs : été y étoit cependant en maps, «. é. é. (22.).

Agricie. Voyre Lei agraire. Agricaliure. Doit-ella dans me république être regardée comma me profession serviel? a. 100.— Einst latreide seu citiques dans la Grece, staf. — Bionocée à la Chine, a. 300.— (1) et la garre atécnit fie deus neches professions des citiques prmiain, a. 140. ont. 3. — 10 état qui ne souffrieid que cet art, se dépospèrere, matifilablement, a. p. 5, 11.

Anarre, géneral d'Octave, vient à bout de Sextes Pompée, à, 120. dient. Les petits-enfants succédoient à l'airest naternet et non

h l'airel mairrori resion de cette disposition des lois remaines, P., 455. dinesse (droit d^n). No doit pas avoir lieu entre les nobles dans Varisborratie, a, a 18. — Étoit incomes sons la prossince race en nor rois, rédabili avec la perpénaité des ficés, es passas même à la concours, qui dut esparée comme me fief, a, b, 527. — Ce droit ets contraire a la propagation, a, a, so.

Air de coar, Ce que c'eu don nue monarchie, a, 203.

Astronom. Ajoeta de nouvelles lois à celles des Lambar

d. 4,40.

ALLES. Fit foles nor compiletion du cuda Théodoslen, qui sevvit de lois sex Romeine de sex états, 8, 442.

Alchimirio. Leur extravagance philasminent decrite, a, b, 39.

— Leur chaclasserie. a, b, 39.

Actesena. Ce qui l'a recda admirable, a, 31.

Actesena. Ce liere u'est pas instite à la liberté dans les pays despotiques, a, 341. — Cengrabas le fait loubre que pirich de se-

chevana , a, 4/7, not. L.— Il ne sullit pas pour exploquer la vrais morale , a, b,— Il s'élère ann cenar contre le dignie de las presciones chodags b, b, a,— Il est plein de chours putriles pompresement asprimées , b, 6b.— Le précepte qa' il continua sur les dévoirs du mariage est contraire à la propagation , a, f et suit-

Airy (carevone d'). Sommes immenate qu'elles portent eu Arabir, a, 371. Airar Comment forent changes en ficis, ô, 520 et auiv., a, ô,

Alexa Comment forest changes on fiels, 8,500 et aute., a, 8,
513 et aute.

ALEXANDAR Son empire fut divisé, porce qu'il étoit trop grand

part uns momentés a_i , b_i en ... Be lange qu'il fig du sou de voir de l'intérnation a_i , b_i en larger de nombre pour de la finite del la finite della finita della finite della finite della

Auxennas, empereur, successes d'Héliogabale. Re veut pas que le crisse de lisse-majoris entirert ait lieu sons son règne, a, 251,... Tué par les solvists romains, è, 266. dissandris. Le frere y pouvoit éponser se sour, soit utérine,

soit consequine, 5, 211. — On et posequoi elle fat hâtin, 5, 365. A. atis Consève. Évécements arrivés sous son regne, 5, 285. — Et Jaux Consève repossent les Turcs jusqu'à l'Espheste,

ibid. Alger. Les femmes y sont amblies à neuf ann : elles doirent donc étre esclares, b. 314. — On y est se corromps qu'il y a fire

servits di II s'y a pas mer senie femme, \$, 3:6.—La durcté du genvroment feit que chaque pive de familie y a un trésor enterré, \$, 3:70. Alidatorics des grands affices et des Refs. S'écans introduite démimas ir pooreir de not, \$, 5:4, a, 5:55.

Allemaçue. République federative, et par-là regardée en Enrope comme etermelle, 4, 252. - Plus imparfaste que celle des Hollande et de Smise , a , 255. - Pourquis elle submitte malgré le vice de sa constitution, thid. - Sa pituation, vers le sachien da règne de Louis XIV , contribus à la grandeur relative de In France, a. 255. - Inconvenient d'on usage qui se pessique dans ses dietes , a. 166.—Quelle sorte d'esclavage y est établi , \$, Juy - Ses mines sons utiles , parce qu'eiles ne sons pas abondantes, a. 377 .- Pourquoi les fefs y ont plus long-temps conservé leur constitution promitive qu'en France, è , 325 , a , 556. - Origine des grauds fiels que les ecclisiastiques y possedent, &, brit. - L'empire y est resté électif, parce qu'il a reserve la nature des aurires dris, à, 336, a, 537, - Ses feesta etamies, ses marais deserbes, a, 181 - La pristeme de la plupart de pre états rend era princes mortres de la gouverainets . a. fit Comment cet remier se meintient . e . nt. tionendy. Les lois projent établi on tarif pour régler chen pus

les ponitions des différentes insultes que l'em pouroit faire non

TABLE.

er. a., 3o). — Els trocirat toujours leurs esclaves ann et cherchoient à leur élevre le courage, &, Str. - Quand et per qui leurs lais forent rédigées , a. 640. — Simplicité de leurs lois : cunse de cutte simplicate, é, ato, - Leurs lois criminelles étoient faites sur le même plan que les lois ripuaires, n, 446. Voyes Alpaners. - Croisés, paient cher les fautes des croisés françois, e, 186. — Bons, mais un pre scapçonuces , e , 672. aces. L'argent que les princes emploient pour en nebeter

aut presque toujours produ , 4, 255. - Quand on doit renouver à celle d'en source . e. fis. Miés. Ce qu'on appeloit ainsi à Rome, à, 39s. — (Le titre d')

do pespie romaia très recherché, quoiqu'il emportit avre sol on véritable esclavage, a, 150. Allodieles (terres). Leur origine, 8, 491.

ABALLSCOTE, reine des Gothe, fournit des vivres à Bell mbesnedeur de Parse sons Louis XIV. 5, 42.

nandeers. Ne sont sonnis ni aus lou ai auxprinces du pays où ils sont : commorat frare fantre delerat être penire . A. 433. - Doiton porter is gorrre chez les nations qui ont manqué

d'eports pour ras? \$, 63. ers romains pariolent per-tout over heateur, a, 110. mbition. Est fort minie dans one monarchie, a, 202 - Celle des corps d'un état se prouve pas toujours la rorraption des members, a, 170. - Mal tres commun dans l'empire grec ;

pourceol, e. ilo Ausons (rardinal d') trouvales lutérêts du peuple dans ceux du rel et réciprognement , à , 6st.

A wasocsa (soint). Son side béreugur dégénère eu fanatione, \$, \$1, des. Il est également atile ou permirient à la société cirile de la creire mortelle on immortelle, suivant les différentes conséquences que chaque arcte tire de ses principes à en sujet, à, 413. — Le doprie de son immortalité se divise en tesis bean-

ches, a, its. - Se determine-telle libermens et par ellemome?n, 49. - Des platites de notre aue, 8, 187. - Effet des linicons que l'ame met una choers, a. 193. - Brantés qui résultrat d'un certain emberrat de l'ame, é, les. Amendement des jugements. Le que c'était : par qui cette per ecdure fat établie ; à quei fat sobstituée , a, 462.

Anendes. Les orignours en payoleut autrefois une de seizante livres, quand les sentences de leurs juges étaient réformées one l'appel; abolition de cet usage absorde, e, 46c. - Sapplécient autrefois à la condameation des depens, pour ure l'esprit processel, e. 465. méricaine Reisons admirables pour lesquelles les Espage

one mis en eurlaunge , a , dog. — Conséquences fanteses qu'ils ticoleux du doguer de l'immortalité de l'eure, \$. 413. émérique. Les erimes qu'y ont commis les Espagnols erriret la religion pour préprate, à , Jen .- C'est et fectilité au v entretiret tast de autions sourages, à, 236. — Sa découverte : conment on y fait in commence, a, b, 374. — So decouverte a lid les trais autres parties du mande : c'est rife mai fournit la matière du commerce, è, 3;3. — L'Espagne d'est apparerse par fes richeses qu'elle en a tirère. 8, 375 et suiv - Se décon-

verte a favoriol le cummeure et la navigation de l'Europe , e , 380. — Pourquoi su décenserie dimiens de moitié le pris de Paster , ilid — Quel changement in découverte à dúapporter dans ir peta des marchaudiors, a, 381. - Les femmes d'y faiguest avorter pour éparguer à leurs enfants les crasuits des Epognols, e, 3/6.—Pourquei les serrages y sent si pez ettaches a eur propre religion , et sout si seles pour la môtre quand lia l'out embrance, é, 417. - Ses mises d'or met la carac de m dévistation , &, 70, &, 79. - Elle no consient par la canquiatobare partie des habitants qu'elle congenoit autrefue, \$, 74 - Elle se se reprupie point, quoiqu'en y envoir mos cesse de movement habitants , &, 20, e, \$2. - Pourquoi , &, 20.

reasones. Magatrata de Guide : inconvénients de Jeur Jadéproducer, A. 261 fmís Montesquiru a conservé les siens, a, faz. Mannest. Il est escribel pour un état qui doit des rentes d'arrier un fonda d'amortissement, e. 249.

ement (droit &). Sen atilité Le France doit m prospéesté à l'exercise de en druit ; il fautroit excere l'y sugmenter, d. ant stour Laisons physiques de l'insensibilité des peuples du Nord,

et de l'emportement de cesa du Midi pour amplaisirs . e, 300 --- A trois objets, et ar porte plus on moias were chocun d'ess nors, dans chaque siecle et dans chaque na tion , n, s, 434. - Se detruit let-meine dans nn sfeuff. s, 5, 4, 36.—Crybier et l'Amour, e. s., 105.—à des détenmagemen que l'amité n'a pas, a, 627. — Il est difficile de le faire evec la corur et l'espeit, a, 663.

687

Amour-propre bien entrado. Ce que d'est, é, 32. Amour antiphysique. Nait souvent de la polygamie, è, 3:6. Amour de la patrie. Produis la bouté des morurs, a , 230. — Ce

que c'est dans la démocratie, e, 200. Aurencyree. Autene d'une loi qui est en contradiction uver elle mème, a, A, 424.

Analettes. Fort en umpr ches les Juifs et les Mobométans, e, 90. Aearchie, règne à Boma pendant les guerres civiles, 4, 156. ANAFFASS (l'empereur). Su clèmence est portie a un excès dan perms . é. 125.

batonie. Jugement ser les livres qui en traitent, è, ge. Aucress. En quoi leur education était aspérieure à la adore , à . 206. — Pourquei ils n'avoirnt pas une idée elatre de gouverneural monurhique, a, 270.—Leur commerce, a, 358 et mit. - Riclicule de la querette pur les auciens et les modernes, a. Goot decide de Montraquien pone leurs ouvrages, & 622. - Les livres anciens sont pour les autreurs, séuf.

Apracone Congian, le Néron des Grees, d. 185. Accepte Pagantoura abandouse la marine : par quella relson, è, 183.- Réponse insolente d'un patriagrèse de Constantinople se vicus Andronic, e, 183. — Passe m via à discuter des sobcilités théologiques , é, sell.

Angles. Tarel des compositions de ce peuple, a, agé.

dapleterre. Fourist la peruse qu'une démocratione peut d'audille sans verse , a, 200 - Posequoi les empleis militaires y aont tonyones unto ever les magistracures , 8, and Comment on y juge les retmineis , é, 226.—Pourquei il y a dannes pays moius en royanne? 8, 238, n. 239. — Ponrquei la noblesse y defendit al feet Charles Its, A. act. - Sa situation, very le milieu de repac de Louis XIV, contribun à la grandeur relative de la France, e, 255. - Objet principal de son gomernement, è . 364. - Description de se exestitucion , abid. - Conduite qu'y dairent tente cruz qui reprisentent le prupie , a , 266. — Le système de son goavernement est tick du livre des ancurs des Germains par Toritr : quand enayateme périen , a, 269. - Sentiment de l'anteue sur la labersé de ce pengie, et sur la question de muore si son goevernement est petforable aux ant b, 269. - Les jugements s'y font à peu pres comme ils se faisorent à Rosse de trusps de la république , a. 276. — Comment et data quel cas on y prise un estuyen de su liberté, pour conserver cette de tous, è, 357. - Ou y teve suena les impêts aux les boissons qu'en France, e, 244.-Avances our les marchands 7 font à l'état , &, 206. - Elles du elemat de ce comment, & . 231. - Dans quelques petits districts de ce possame la succesnion appartient au dernier des males; exium de entre bil, a. The - Effets gas out de surver , exesciser est a de se former. at menieres qui résultent de su romaitetion , e, 344. — Le climat a prodelt are lois, en portir, skid. - Conses des Impolitudes du peuple et des rumeurs qui en sont l'effet : leue utilité. sted. -- Pourquei le roi y est souvent chirgé de donner en confance a crue qui l'out le plus choqué , et de l'être à crue qui l'ont le mieus servi , A, Jus .- Pourquoi on y mit mat d'acrett, \$445. - Pourquoi on y fait moins de cas des vertes mulitaires our dry vertes civilrs, A. 345. - Casers de son comunerce, de l'économie de ce commerce, de as jalonnie sur les autres nations, abid.—Comment elle gouverne un culonies, a, 346.— Comment elle gouverne l'Irlande, shid.-Source et motifs de ses forces aupérirares de mee, de so Serté, de son influence dans les affaires de l'Europe, de su probité dans les négociations : pourquol elle n'a ui places fortes, ni armees de terre, shid.— Posequoi son rei est persque toojours inquelité au-dedans et respecté au-debors , a, à, 346. - Poarquoi le mi , y ayant une autorité se bornée, a rout l'appareil et font l'extérieur d'une paissant abortes , 8, 316 - Pranquel II y a tant de sectes de religion : pourquot crea qui n'en ont sucune ne veuleut pas qu'on les oblige a changer cette qu'ils aucuirag s'ils en avoient ane - novemni le catholicame y est has i melle avete de nesTABLE. 68a

barrer dens crite sorte de procédure : devant qui il se relevolt, Bid. et suiv. - Concessroit quelquefois avec l'appel de fact jugement, \$, 46:. - Usage qui s'y observoit, a, 46a. Voyen Défaute de denis Appel de faux jupement. Ce que c'étoit : contre qui on pouvoit

l'interjeter; percautionequ'il falloit perndre pour ne pas toubur dans la felonie contes son seigneur, ou étes obligé de se batter contre tous are pairs, \$, 457, e, 456. - Formulités qui evolent s'y observer saleant les différents cas, a. b. 456. -No se decidois pas tonjours par le combat judiciaire , ê, 439. - Ne poseroit avoir lieu contre les jugements rendes dans la cour de rol, on dans celle des seigneues par les hommes de to come do col . Wid. - Saint Louis Cabolit dans les seignenries de ses domaines , et en inium subsister l'anage dans celles de ses barons, mais com qu'il y cut de combat judiciaire , é,

461 . a. 462. - Usegr qui s'y observoit . b. 462. a. 463. Appel de feux jugement a le cour du roi. Étoit le seut appel étabit; tone les autres proscrits et ponis , a. 461.

Appel en Jugement. Voyer Assignation. Arrien , bistorien des garreres de Marins et de Sylla , 8, 149. Arrive (décressir), Son attentat pur Virginie effermit la liberté a Rome , \$, 205.

APPEU-CLAUDIUS distribue la mena people de Rome dans les quatre tribes de la ville, a, 146.

drates. Lear boisson, avant Mahomet, étoit de l'esn ; le ellmat Perige , \$, 30a. - Leur liberté , a, 3aq. - Leurs richesses ; d'où ils les tirret : laur commerce ; leur insptitude à la guerre : comment IIs decreasent conquéesats, \$, 370, a, 371. - Com ment la religion adoucissoit ches enq les fureurs de la guerre, è, 412. - L'atrochté de trues mones fet adoucie par la religion da Mahomet, shid. - Les matisges entre parents, un onntrieme dezel, sont prohibés chez esc; ils ne tiennent cetts lei que de la nature, é. (39 — Leurs conquêtes espides, é, 180. - Etoient les meilleurs bommes de trait, itéd. - Bons caroliers , thid. - Leurs divisions forceables à l'emplee d'Orient. 8. 184. — Leur palsonee détruite en Peser , a, 185.

Arabie, Alexandre not al vouls y etablic le siege de son empies? a, 363. - Son commerce ételt-it ntile una Romains? a. 351. C'est le seul pays, sere ses envieuns, on une religion qui défend l'usage de cochon peut être bonne; raisses physiques, è, 413.

Aragon Pourquoi on y fit des lois somptenires dans le tretaires asecle, a, alli. - Le clergé y a moins arquis qu'en Castille , parce qu'il y a en Arogon quebque droit d'amortimement, à,

Aregan (états d'). Expédient dont on s'avisa pour y terminer une querelle d'étiquette , à, ;3. Announce. So conduite avec l'emperent Valentinten est un

exemple du génir de la nation françoise à l'égard des maires do palais, e. 509. decades. Ne devotent la donceur de leurs memes on'à la musique, 4, 208. Antaores. Hour qu'il rauss à l'empire en fideaut la fonction de

juge , a. 228. — Ce qu'il pensoit des paroles triminelles , à , 265. - Appela les prints cufants à la soccession de l'airul matrenel, a. 440. - et Hononeus. Furent tyrens, parce qu'ils étalent faibles . 8, 281. - Loi injuste de ces princes, 8, 291. - Arcadius fait siliance avec les Wisigoths, 8, 174.

dechers crétais, autrefois les plus estimes, a. 131. Arrispage. Ce n'étoit pas la misur rhose que le séant d'Athènes, 4, 213. - Justifie d'an jugement qui pareit trop nevers , a ,

Ariopagite. Puni avec justice pour avoir toé un moineun, a. Argent Funestes effets qu'il produit , 5, 207. - Peut être pros-

erst d'une petite république : nécessaire dans un gesed état, a, not. - Duns quel sens il servit nille qu'il y en est peu : dans quel sens il secolt utile qu'il y en els besuccup, a. 280. - De sa currié relation à celle de l'or , \$, 381. - Différents égards sous lesquels il peut être enuidéré : ce qui en fin la valour reintivn : dams quel cus on dit qu'il est eses; dans quel cas on dit qu'il ret abondant dans un étet , é, 38s. e, 38s. ... It est juste qu'il produise des intécèts à celui qui le peite, d, 359. Voyes Manuele. La grande custe d'en avoir fait qu'un n'eu a point, è, 669.

Argieris. Actes de crusaté de lour part détestés par tous les as tres états de la Grèce, a, 231. Argunautes. Étoient nommés sansi Miniares, a, Mr. Argos. L'ostrarisme y avoit lien , e, 475. Arane (f). Sa situation, Semiramis et Cyrus y perdent leurs

armées: Alexandre, nos partie de la sienna, 5, 361, a. 36a.

Arianiame était la secte dominante des barbares devenus obrétiens . 4, 175. - Secte qui domina quelque temps dans l'empire , ibid. - Quelle en étois la doctrine , e, 170, Asseria. Donne des lois dans la Sardalene, 5, 325.

Aristocratic Co que c'est, \$, 101. - Les suffrages no delvous pas s'y donner comme dans la démocratic, é. 193. - Quelles sont les lois qui en dérivent , è, 196. - Les saffrages doivent y êtes accrets , a. 196. - Entre les moins de qui y reside la seuversion poissoner, 8, 136, - Coss on government and officer. ibut. - Combten les distinctions y sont affilgeantes, ibid. -Comment ette pret se rencontrer danela democratie. Hist Quand elle est renfermée dans le sésat, sésé. - Comment elle pent être divisée en trois classes ; autorité de chacane de tre treis risses, ibid. — Il est utile que le peuple y sit non certaine induence dans le gouvernement, ifid. - Quella est la meilieure qui soit possible, 8, 197. - Quelle est la plus imparisite, thid. - Quel en est in principe, è, 200. - Inconvenients de ce gouvernement, e, not. — Quels crimes comunis per les nobles y sont punis : quels resteut impenis ibid. - Quelle est l'ame de ce gouverneut, ibid. - Comment les lois doixent se copporter nu principe de ce gouvers ment, \$, 114. — Quelies sent les principales sources des déscedies qui y arrivent . ibid. - Les distributions feites mu prople y sont utiles, a, ash. - Usage qu'en y doit faire des revenus de l'état, ded. - Por qui les tributs y doirent être levés, 1844. - Les lois y doivent être triles que les nobles solent contraints de rendre justice on propte, \$, 315. - Les nobles ne dote ent être ni trop paneres ni trop riches : morens de prévenir ces deux excès . n. 216. - Les nobles n'y delicent point eroir de contestations, ided,- Le lune en doit être banul. e. 235. - De quels habitants est composée, Mid. - Comment se corrompt le principe de ce gouvernement : 10 si le pouvoir des nobles devient arbitraire; av al les nobles deviennent h reditaires; 3º si les lois font sentir aux nobles les délices de overnement plus que ses perils et ses fullgues; 4 ° at l'atas est en nurete un dehore, a. b. 213. - Ce n'est moint un état libre per sa nature , et , et 4. - Pourquei les érrits estirioues y sont punis sévérement , \$, 283. — C'est le gouvernement qui appendir le plus de la monarchie conséquences qui en régalteut, \$, 324. - Soccede, dans Rome, à la monarchie, \$, 144. - Sa ternsforme peu à peu en démocratie, ibid. - Inconvemients de l'aristorratie béréditaire, 8, 245.

Aggreenium Fennes procuutions qu'il peit pour conserve con pouroir dens Comes, e. sée,

Asserora. Refuse son artisans le droit de cisé, e., 209. ... No connousoit pas in véritable état monarchique , é , a co. ... Dig qu'il y a des escheres par nature, mais ne le prouve pas, a. 308. — Sa philosophie const tous les molheues qui accompagoerent le destruction du commerce, a , 373. - Sea preceptes ser le propagation , a , Jost .- Ne connoisseit at la transparence ni la lamiero, a. 166.

rmire. Prorantions à permire pour qu'elles ne soient pas dens le main de la puissence exécutrice, un instrument que écrase la liberté publique de qui elles doirent être composére; de qui lenr nombre, leur existence et leur subsistance deiernt dépendre : où elles deivent habiter en temps de paix, à qui le commondement en dett appartenir, è, 260, a, - Etolent composées du trois élasses d'hommes dans les et mencements de la monarchie francoise i comment étalens du visces , J., Agr. et suiv. — Comment et par qui Jiment con mandère sons la premiere rare de nos reis : grades des officiers qui les ensessolotent : comment en les assembleit, shid., a 8 , 509. - Etnient composées de plunienes milies , 8, 452. frmées remnises. N'étuleut pas fort nombreuses, e, 120. -Les mirus ducipliners qu'it y rut , è , 130. - Navales netrefois.

plus mornbreuses qu'elles ne le sont, è, 134. - Dans les guer. res riviles de Rome , n'avocent ancun objet déterminé , a, 156-Ne s'atterboient qu'à la fortune du chef, shid. - Sous lus 44

- emprevers environent in magnitutance suprème , a, b, 166, ...
 Bockellers diminier leur poinnenter ; par quola moyens, à, 164, ...
 Ses grandes numbers, tant de levre que de sure, plan deshorressontes que proyece a faire réunist une entrepaires, à, 15 defraérieuras, Ne mangent que de pocance , n. j. à, ... Temoporthe
- barrasantes que propera la mar remos une entreta su, a lordrevintest. Ne mangent que du pousoc , u. 30. — Temporaba dans la prevince da Guida , ils y périrent presque bess, a . 31. dress. Cesta leur changement que l'en doit Persjine de bien des mages, u. 424. — Les soldats romains se insect des leurs.
- d. 17b. Un solist romain étets punt de mort pour les avoir abandonnées, akid. Arman feu (part des). Puni trop eigouressement à Venise : pourquai, é. 31.
- Armas exchantées. D'où est venne l'opinion qu'il y en acuit, à ... 434-Arrèt qui permet a tous les Feunçois de pronouver la lettre Q
- comme in jugacent a propos, et. 73.

 divita. Docent into recordin et appria dans une monarchiecases de irur multiplette et de l'ene carrete, è, 23; et surv.

 Oujque de la formole du ceaa qui se promocent me les
 appela et. 45. Quand on a commencé à en faire des com-
- dablissement fit paser in cotroner, de la maion des Carlovinguess dans cella des Capetiens, 6, 386, 10, 557, Arriveroussaux. Elemat tensa un nerel emaitistate en conséquenen de lears fefs, 6, 391. Arriver-neuclique. Ce que révoit dans les commencements:
- comment est parrens à l'état où nous le ropons, à, 223, m, 204.

 Annue et limave. Hustoire orientele, e, 598.

 Annue et Jonnes sa dupairent le négo de Constantinople,
- acharnement de leurs partirons , é, 103. Anvance de Pourquot il fit mourir tous ses enfints, n, ano. Artiants. Ne deleuit point, dons une bonne démocratir, moir
- In devil de cité, à 3-00, n. 200.

 "Artz, Les Greco, de les interpas Adresipere, eleverient ne poscuir apprienc cent qui înt auvienti inventité, n. 21%.— C'est e l'annu de l'annu de l'annu de l'annu de l'annu d'étre, a 20%.— Dans une sette de jour forensière à la propriation, n. 20%.— Commerci de ser sont introduir, cher le différenta people, n. 4, 12%. — El commerce de tierred deposite, chen le Romaine, des occupations averters a, i 15%.— La mollèra et l'appriente, h. 21%.— Sont tens dans le 50%.—
- dance les ann des antres . A. 71.

 As. Revolution qua cette monovie essaya a Rome dans so valeur,
 a, 346.
- a, 180. Appengues. Livros moins utiles que cens de morale, a, go. Arastiques. D'où vrent leur prochant pour la crime coutre nature, à, a62. — Regardent consus autunt du faveres les insaltes qu'il reçoerent de leur prince, à, 291.
- Arie. Peurquot les prines facules y sont moins sévères qu'en Europe. u, 203. - On n'y public guere d'edits que pour le bien et le soulagement des proples : c'est la contente en Europe, &, 296. - Postquol ica dervictor y sont en si grand nombre, n. 3ca. - C'est le climat qui y a introduit et qui y maintient in polygomus, e. 315. - Il y nait hesocoep plas de Attes que de garçons : la polygassie peut donc y avoir lien , 6. 355. - Pourquoi dans les elimats froids de ce pays une femme pest avole plusicues bomeres, n. 316. — Censes physoques du despetisme qui la désoie, e. à Jas et suir. - Ses différents glimats comparés arec ceus de l'Europe : causes physiques de leurs différences : conséquences qui résultent de cette comparalson pour les menurs et la gouvernement de ara différences nations : entrancementa de l'autroir confernée a cet égard par Phintoire : observations historianes, ided. - Ouri étest autrefois son commerce : comment et par où il se faisoit , u, b , 35s. - Epoques et causes de su emme , \$, 369. - Quand et por qui elle fat decouverte dans ses parties interseures i comment on y fit is commerce, a, s, 374 et surv .- Région que n'ont jamais quittée la lase et la mollesse, é, s.28. -- Besuroup senins propier qu'aescafese , é, 74. - Elle « toujours été nera bite sons te drepotisme, u. ts.

- Asic measure. Étoit pleine de petits peuples, et reporgesis d'hahitants avant les Remanns, à, 39s. — N'a plus que deux on trois de ses anciennes villes, à, 71.
- Asie. La mainen d'un mirt fidèle sun lois et un prince doit être un asile coutre l'espicanage, a. 6, 26g. Asies Leue origue: les fèress en prirent plus materellement l'idée que les autres peuples; cet établimement, qui était magi
- d'abord, dégénéra en abra et devint permièreux, h. 42.— Pour quels ciminels la delvieux être ouverts, tênd.— Coux que Music établit étotent tres sages, pourquoi, lêsel. Aucendéra de la mation. ches les Francs, n. 335.— Etonent Eréquentes sons les deux permièreus praces des qui composères quel
- en ésis l'objet, à, 455.

 disemblere di prospe, La sombre descritopens qui y con votr doit
 étre fine fains la démocratie, à, 194. Exemple celablem d'u
 millorum qu'entenine re déciant de poécustion, sind. Pourquoi a Rome on se povoció pas fair de tectament allèmes,
- 6, 435. e, 436. distinutions. Ne posvoient à Rome se donner dans la maison du defradeur : en Fentes, ne peuvent pas se donner allleues. Ces deux lois qui sont contraires, dérivent du moine esprit, a.
- deux lois qui sont contraires, dérivent du soime espeit, a.
 476.
 Assissa: Priore de cruz qui y aroient été jugés, et qui uyant
 densenée de l'être une seconde fois, soccombolent, n., 460.
- Association do plusicars princes a l'empire remisin, h. 167, a., 160. — Regirdée par les chédieus comme une des causes de l'Alfobbliscences de l'empire, h. 172. Auscentinus de vittes. Plus nécessaires entrefuis qu'asponét de poseque, é, 232. — De plusicaes vittes grecques, é, 176.
- Anyriena. Cotjectures sur la source de l'eur pausance et de l'eura grandes récheses; d. 356. — Sur feur cuammanistation sur les parties de l'Ouient et de l'Occident les plus écealère, d. 350 — Ils éponacient l'eurs ascres pur respect pour Semiramio, m. 450.
- dateologie judicilaire furt en vogan dans l'empire grec, à, 179.

 Héprisec augusta'heit en Europe, gouverne la Perse, à, 90.

 datennouse. Regardent avec pitté les économents qui se passent
- esc la serce, d. 69.

 Antonomez, ravages par les forces da la Macédoine et de l'Étolie,

 d. 136.
 - Adder, Parient toujours de religion, paren qu'his le craignent, e. 4.46.
 Addince, S'il vont moras pour la société que l'adolfrée, e. 2.
 Addince, S'il vont moras pour la société que l'adolfrée, e. 2.
 Addince, l'aven par la même chose que la religion autenique, parient de la commandation de la comma
 - ditions. Les étempers que l'on y trouvoit milés dans les bites du peuple étorent pours de mort : pourquel, à, 194. -Le has penple n'y demanda jamois à être élevé ans grandes diguitte, quoiqu'il en ent le droit : raisons de cette referme , u. 195. - Comment le people y fat divisé par Solon , é, 195. - Sagruer da sa constitution , é, 196. - Avoit autant de gitoyens du temps de son esclarage, que tors de ses secres contre les Perses. a. 6, 200. - Pourquoi cette république était la meilleure acistocratie possible , à, 197. — En perdant la certu, elle perdit as liberit saus perder ses forçes, à, poc. - Depcription et causes des révolutions qu'elle a essayées, stid, --Source de ses dépenses publiques, à, 210. - On y pouvoit éponser es serue consanguere, et non m separ atérime ; caprit de cette loi. A. 211, - Le seust n'y étoit par la même chour our Purcouner . b. no3. - Controliction dans see loss tourhant. l'emdité des biens , e. é. ses. - Il y avoit dens cette villa no marideat particulier nour veiller sur la conduits des femmes. a, 240, not- 2. - La cictoire de Salamine correspit cette république, u. 245. - Causes de l'estinction de la versu dans ette eille , 6, a45, not. 2. - Son ambition ne poeta auf peajudice à la Grece, parce qu'elle cherchoit, nen la domination, mais la prééminence sur les autres républiques , à, 249. -Comment on y puntmoit les acquastrors qui n'accrent pes pour ens la ringuiene partie des suffrages, et, 288. - Les lois y permettoient a l'accusé de se settrer prant le jugement , shud, - L'ubus da vendre les débiteurs y fat aboit par Solon , é , 2015. — Comment on y aroit flat les impôts sur les personnes , A, >o3. - Pourquei les exclares n'y camerent jamais de trou-

TABLE. 691

hte. s, 3cc. — Lots justes et favorables etsi publique en faveur des esclaves, 8, Jez. — La foculté de rédier y étoit respective entre le mariet la femme , a, Inc. — Son commerce, A. 319. - Solon y abolit to contrainte par corps : In Irop grande gandralits decette lot a scott pas home. a. 352. - But l'empire de la mer; elle m'en prodin pun : pourquoi, A. Jio, a. 361. - Son commerce fot plus korné qu'il n'associt du l'être , \$, 360. - Les bâterds tantôt y étosent cusyens , et matét se l'étoient pas , é, lon ... Il y avoit trop de Otes A. 411 .- Raisses obstienes de la maxime error à Athenes, par inquelle on ercyclt benover davantoge les dieux en leur offrant de petite présents qu'en anmolant des barefs , a. 413. - Dans quel ess les enfants y étaient obliges de erir leues pères tombés dans l'indigence : justice et injustice de cette loi, a, 435. - Avant Solon, aurun citoyeu n'y nearveit faire de testament ; comparsison des lois de cette répablique, à cet égard, avec cellre de Rome, a, 436. - L'estracisme y étoit une shose admorable , tandis qu'il di mille many & Syracuse, a, 415. - Il y swelt une lel qui vouleit qu'on lit mourer, quand la ville étest navegée, tous les gros immiles. Cette loi abominable ettet la mire d'un abominable droit des gras , \$, 477. — L'outrur a-bil fait une faste, ru dissent que le plos petit numbre y fut exclu da ceus £sé put Antipater 7 4, 55s.

Aghéman Pourquoi II pouvoient s'affranchis de teut impdi, è, ago. — Leur hommer el leur emercenc alcoient a pru per semblables a cetal des François, à 335. — Quelle dont orușinairement leur assensiei ses incorrenente, à 39. — Eux de leura afficies apres les governe produpes, à 336. a 336.

AFTLE. Son respects the direct, perce spirit cost two greated point men momentum, a, 28m. In Exposure the life, if it mes chose permise past less ion repties, a, 45m, not. 5. — Sommet nout is Soci., et cost per moderation qu'il bilans ambitater les fermants, a, 173. — Dues quel nouveriencement il transit its devic empires, doit. — Son portrait, abid. — Son union arec Generace, doit. —

Attrans. Pourquet la éconcrette s'y établit plutôt qu's Locettmone, 8, 314. Avvalue, énce. Trailement cruel que lui drent les Espaynols,

8. 433. Anhaine. Époque de l'établimement de ce droit insexoù : tort

qu'il fit en commerce , 4 , 373 Avante. Se donne bien de garde de détroire le taxe ; il fondoit une monarchie, et dissolvest une republique, à , 233 .-- Quand et comment il fatanit valois les lois faites coutre l'adaltere , è , 241. - Attacha unx serits la princ du crime de lese-majesté : et rette loi acheve de porter le coup fatal à la liberté, é, 203. - Loi tyrannique de re prince, a. 266. - La ermate d'etre regardé comme tyran l'empécha de se faire appeler Romaios , e., 336. - Fat sonifert, parce que, queiqu'il est la paissance d'un roi, il n'en affectait point le faste, \$, 336. - Avoit indisposé les Romains par des lois trop dures ; se les réconcilis en leur rendant un comédieu qui seuit été chassé : essons de cette besarrerie , stid. - Entreprend la conquite de l'Araber , prend des villes, gagne des batailles, et perd son armée, u, 371. - Moyens qu'il employa pour multiplier les manages, \$, 309 , R , 400 . - Belle buesague qu'il fit sux chevaliers romarna, qui les demandoirut la revoration des lois contra le celibat, a., 400. - Comment II opposa les lois riviles sux erismontes impures de la retigion , n , 412. — Fat le premier qui autorise fre fidricoments, e., 437, note 3. — Commence u étabile une forme de gouvernement nouvelle, à , 156. - Ses motifa secrets, et le plan de son gouvernement, a, 159.--Parallèle de sa conducte avec ceile de Cesar, è , 136. - S'il e jamais en nortablement le descria de se demettre de l'empire, m. 127-- Parallele d'Auguste et de Sylla , abid. - Est tres réserve a

accioder le desti de horsgedisis, é, 137,—Met un gouverneur et une gamium dam Bonn, a, 136.— Ausgine des fords pour les padennes des troupes de urre et de mare, side. Aussil del no peuple la poissance de fairer des leis, a, 139. Annestra (Soisal), Se troupe se treven tipuste la ion que die non femmes la farable de pouvear circ tentioner libertièrers, n, 135.— Réfette de lettre de Symmogue, a, 173.

Aumdees, Celles que se font dans les rues ne templiment pas les

obligations de l'état savere les paserres ; quelles sont ces abilgations, u. 406. Avanau-Zan. Se trompoit en crosset son, s'il cradoit son état

Aves no Zee. Se trompoit en croyset que, s'il rendoit son : riche, il n'auroit pas besois d'hôpitaux, a, 406. Autors, Ceax oni sont celébres, et oni font de macrais coves

duters. Cert qui sont cérèves, et qui font de masseul ouverges, receivent prodignements le proprès des cérences, a, ép. — Le plepart per font qu'apprendre a la posterat qu'ils ant été des sots, n. 44. — La plepart meserent leur gloure à la prosesar de leurs volennes, é, ?n. — La plepart ceagnent plus la cristique que les coups de bâton, a. ?h.

Authoriques. Hours quarturouque est une lei mel entenéne , n. 5, 457. — Quan asara est contraire uns principes des lois alvies. Aid. Auto-de-fé. Ce que c'est : combien cette cruella exécution est

date-da-fé. Ce que c'est: combies cette cruella exécution est. Injuste et ridicule, a. 43e et soiv. Anterief. It n'en est pas de plos absolve que celle d'un prince.

qui auccede à une république , é , 161. haterair rey de. Duns les mains d'un habile homme , a'étend ou se reserve , autumi les circonstances. Elle doit encourager, et laiser ann lois le noire di meuscer, et, 250.

hanner and note in our on memore, a. 390.
APTRICES (I.E. mailson of). Poster principe de se conduite en Hongrie, a., 247. — Fortune prodigiruse de cette meisem, b., 324.— Postepuo elle possede l'empire d'Opini si long-temps, a., 327. Autra (104) stategnet l'empire d'Opini si de, 179.

dearier. Dans une démocratie au il a'y a plus de sertu, c'est la fengalité et non la desir d'avoir qui y est regardée cosme ava elce, a., non. — Pourquet elle garde l'ee et l'argent, et l'es ababé une l'arcent. A. JEL.

elec, a. 200. — Pourquet elle garde l'ée et l'aigent, et l'es pladé que l'orgent, è, 382. Avengies. Mauvaise raisen que donne la loi comaine qui leur interéti le freulte de plaider, a, è, 4-35. Avenare, les juges doivent a défier des embéches qu'ils leus

Appeter, Les jages sorveit se orier uns embeccer qu'un reur tendent, é, 48. — Exhortations aux avorate, é, 376 et unit Aporturent. Les Américaises se le procuroient pour ne pas fourpir des sajets à la berburée, a, 396.

pir des sujets à la burburie, s., 396. dessée, Memoirut à la partre les vasseux des dvéques et des abbés , n., 690. droude de la partie pablique. Il me fant pas les confondes norm

ca que nous apprions aujorardins jurite publique i leura fontions, a., 166. — Epoque de leur extinction. b., 166. Autum (Litters on chevalier d'), b., 651, n., 663, m. 633, b., 653, n., 666, n. 669, b., 653, b., 696. Radylauran II. delerat locania is leura fenomes, co l'hiestorier de

Babylosseus Ils storent soumes a tenes tenemes, en l'actore ne Sémiranis, 6, 26.

Bashas. Peurquoi leur titse est tonjones exposée, tandis que relle-

do densier mjet est inspisar en sierté, a, nob. — Pourquei designe des la comparate en la comparate de la comparate alculari dans irres pourremente. L. 2012. — Terminale de procese es fessant dutithers à l'un funtaisse des copps de hiten aux plateurs. 2013, de, 216. — Son moiss libres en l'approprie qu'un income qui, dans su pays où l'un suit les serificarbois criminaties possibles, et condomna à cire proche altrière les jeudenain, a, 5, 260. — Leur tyrannie ; leur svarier, 5, 46.

Bottiens. Alexandre abolit un mospe burboce de re pruple, a. 558. Baillia ou garde. Quand elle n conmence à être distinguée de la

tutelle , 5, 334.

Beillie, Quand ont commencé a être ajournés sur l'appel de leurs

titre de leur creation, n'en dit rien : elle ordonne seurmens qu'ils acront pais parme les lasquez : pieuxes, séod. BARATE. Montpe la comprése de l'empire d'Orient : pas quelle estons, &, 187.

Raint. Penns fates étonifier de rare le res de Pepa, en lais apprenant qu'il n'y avent pennt de reà à Venne, a. 356. Ratiares (i.e.) Panneres pous d'exertients frandress, n. 13s. Baleine, La piche de ce poisson ne rend presque james ce qu'elle.

coate | elle est erpendant utile son Heliandous, e. 251. Half: Ville sainte ou les Guebres honororeut le mieil , é. 46. 160

Bancon. Errour de cet auteur prouvée et prérouée , a , à , top.

Ben. Ce que c'étoit dans le commencement de la monarchie, à ,

éga.

Banquar. Sent on établissement propre sux étais qui font le commerce d'économie : c'est trop en risquer les fonés, que d'en etablir dens aux monarchie, n. 35a. — Ont avill for et l'ar-

etablir dens aue monarchie, n., 350. — Ont avili l'er et l'argret, n., 377. Banque de Sund-George, L'inflance qu'elle denne su peuple de Génera dans le movernement. Suit toute la prospérité de cet

état, à, 196.

Banquiere. En quoi consiste leur art et leur habileté, a., è, 204.

— Sent les seuls qui pagnent lersqu'un étrit hauser on hause
as mononie, siné, et que, — Comment prayent être stille à

as monacole, sind, et surv. — Comment persynt être stilles à on état, et, 246.

Bastom Comment les successions y sont réglées, è., 215. — Il y n dix fissemes pour un homme : c'est un enn blen partirelaire de la podriganèr, è., 255. — Ou y marcé les filles à treise et

de la polyganie. 4, 245.— On y marcie la llies à treise et quatores aus, pour prévenir leurs débauches. e. 216, note a. — B y suit troy de filies pour que la propagation y paisse etre proportionnée à l'eux moulles, e., 256. Barbare. Difference entre les harbers et les movages, n., 257.— Les Romains on vooléent pour de conserver erre ent. 6, 259.

- Pourquoi tirement pro à leur religion, è, 416. - Leur condutta, après la conquête des prortaces romaines, doit servir de modele sun comquerunta, e. a57. - C'est da erux qui est conquis l'empire romain, et apporté l'ignorance dans l'Éscope, que nons virux la meilleure espoço de pouvernement que l'homme alt pe imaginer, n. e70 - Ce sont ese qui est déprupid la terre, n. 404. - Pourquei ils embresseres) si facilement la christianisma, 4, 427. - Farent appeits à l'espeit d'équist par l'espeit de liberté : faisoient les grande chemins aux dépens de cous à qui ils étalent auties, é, 431, - Leurs lois n'étoiest point attachees à un certain territoire : elles étoiest toutes personnelles , 8, 441.—Chaque particular suivoit la loi de la personne a laquelle la nature l'avoit sabordoné , did. --Émires sertio de la Gremania : c'est dans leves merors qu'il faut chercher les sources des lois féodoles, é, 461. — Est-il ress qu'après la comquête des Gasies, ils firest un réglement général pour établic par-iret la arreliade de la slebe? a. 463. - Poncavol leurs lois sont écrites en latin : ponequoi en y donne nex mots latine on sens qu'ils n'avoieni pas originairement : pourquel on 7 eu a lorgé de nouvesut, a, ê, 489.— Devents refoutables oux Romeiau, 4, 166, a, 6, 174. — Incursiono des barbares our fes serves de l'empire romain , sons Gollan , a , 167. -- Et sur erful C'Allemagne, qui loi a soccédé, etcé. - Rocce les reposser, \$, 167. - Leurs irruptions sons Constantius, a, \$, 105. — Les ampereurs les éloigness quelquelois avec de l'argrat, \$, syn. — Epuissient ainsi les richeues des Romains, A, 170, e, 171. — Employés dans les armées comoines à titre Cumiliaires, n. syt. - Neveulent pas se connetter à la discipline romaine, n. 17a. - Obtiennent eu Occident des terres aux extrémités de l'empire, e. 175. — Auroiret pa devenir Romains, ibid. - S'entre-détraisent la plopart, è , 175. - En devenunt chrétiens, embressent l'arienisme, thid. -- Leur po-

devenant destrows, embrasses l'arisatione, sibil. — Lur pe lièges, leves moment, a 172, a . 175. — Differente manaires de combattre des diverses matients barbaires, a . 15. — Gra ferrent pas les piùs feste qui firent la morifiera piùsbissement, sibil. — Due fini d'abilit, on derencrent messa relocables, sibil. — Due momente la moughe de des perspis politicasioni. — Pour se momerte la moughe de des perspis politication. — Pour se momente de la moughe de de perspis politicadar. — Pour se momente de la moughe de de perspis politication de la moughe de la moughe de la moughe de la moughe de de extra qui ant détuni l'emper reminis, a . 3, de ALLALAR et ALTARES. Leve question toute les moises pres, ALLALAR et ALTARES. Leve question toute les moises pres,

n. 18t. Baren. C'est ninsi que l'on nommoit autrefois les maris nobles, 5, 416. Barruous (Gaspar). Son opinies sur les gisnées rénales, c, 163.

Ess (le). Est le aublime du peuple , 5, 295.

Eastan, coporore. Essarreries des pantitions qu'il faisoit subir,
n. 234. — Laune perdre la Fiscile por m fante , 6, 185. — Por,
surancegéritz. Extinction de la puissance des Arabes no Perse.

pursociuira. Extinction de la puissance des Arabes no Perse, sous son ergae, a. 183. Bataille La terreur ponique d'un neul soldat pent en décider, é,

Partailles nomales. Dépendent plus à présent des gens de mer que des soldats, à , 234. Markellt pardae. Pina tomato par la dévousquement of effe accagionner, que par la petra celle qu'elle caser, n., 225. Johnsti, II n'y na a point a la China : pasequai, n., 294. — Sont plus ou moins offers, mirrael les divers povernersement, quivant que la polygane-o la Federes anti permis on defenda, a

yant que la porgamo ou er crecce mos prima ou dezendas, ou autres circonsances, m. à, 3-ja. — Less divide mos successons dens les différents pays nost réglés par les lois civiles on politiques, m. qué. Rèse. Chi en pendant quelque temps la scule arme premier

Meiss. Vs. ets pensist quoque trupa la scuie arme permine dans les dociaj cuestes on a permits le choix du biston on des armes; esdu la quelité des combutants a décide, a., 453. — Pourquoi encore sujonel bui reparde comme l'instrument des outragre. 5, 153.

Battarcar (lar), Nation espagnola inconnue dans non propre pays, 4, 34. Battores , conte de Flandre, convent empereur par les La-

tion, e., 195.

Bennett. Quand et par qui leurs luis furent rédigien, é. 440. —

Simplicité de leurs lais. Casses de cette simplicité, éled. —

On sjoute planiere appitulaires à leurs lists: autre qu'est ettle

operation, e., 446. — Eurs lois crassessités stocret faites au

le mène plan que les lois ripunires, n. 448.—Voyra Espanires, — Leres luis permethicat aux accusis d'appeler un combat les témoine que l'on produissit contre ent. 8, 457. Bas m. Paradonné ent autime, n. 407. «. 409. — Est-ce un

crime de dire que c'est un grand branus? et est-en obligé da dire que c'étois un homme abominable? 8, 233. Bégistair éternelle. Ce dogme mal retrada est contraire à la pro-

pagation, 2, 19, a, 80.

Reconfid. Fourquoi il se peni époner sa helis-mère, a, 4.5c.

Hannances. Ses livre neu apprend que les harbors qui conquirent l'empire remain apprend que les harbors qui conquirent l'empire remain exerciseux neu modération les druits

les plus berbers, a., 43s. — En quel tronqui il vivois, n., 453. — Crei cher lai qu'il faut cherche la paraprusérace du conbut joileraire, n. 456. — Pour quelles prevencies il a travaillé, a., 464. — Son excellent ouvrage est une des sources des coutemes de France, à., 156. —

Baarrat (Frince de). Il y a en lui plua Câtoffe qu'il a'en fast pour faire sa grand bomme, è , i.io. Beaux-espeix. Leur portrait; leur manige, è , id.

East-force. Pays on al doit fear stre poemie Céponner leur belle-surer, a. Cho. Reisan. Voyer Sirail. Bel carit. Cest la fuerce den Françoin, b., ant., a., sac.

Biannian. A quel il attribur ses secres, n. 276. — Débarque en Airepe pour attaquer les Vandales, n'ayant que cisej mille solders, a. 176. — Ses exploits et ses virioires. Portroit de

ce général, idid. Reile-file. Pourquoi en peut éponser son besse-pèer. e. 430. Belle-mère. Pourquoi en peut éponser son besse-file, e. 430.

Beller arms. Pags in 11 deit leur dire permis d'éponce leur bennferer, a., 23m. Balant van (La prinident de). Son discours a Losis XIII., lorsqu'en jugest devasc er prince le duc de La Valcite, a., 23f. Braiffort. In 10 gai, er une de mort de l'en des deux contentes.

dents, adjupe la bénefice au aureirant, fait que les ecclésiasliques se batteut, comme des degues auglois, jusqu'à la mort, d. 471. Bénéfice. C'est ainsi que l'en commoit autrefols les Sefa et tonj

er qui se donnoit en uniferit, a, b, apt. — Ce que c'àtoit que se recommander pour an blacifice, b, apt. — Se b^2 de suite suite en se fich on tirent point leur acigion de cet bibblissement des Romains, b, apt. — Il no s'en trouve pôsa

do truspa de Charles-Mariei; ce qui prouva que la domaine n'évet pas alors inslièrable, é, ten. Bençale (Golfe de). Comment découvers , a , 264.

Basorr-Livers. Bewer de ce multicareux compilateur des capitulaires. 8, 443.

Biotern Portratt da ce peuple, 8, 136. Rarrestan A trouré le litre de Montesquien amez bon pour le rendre metileur, 8, 676. — Est prét de retrancher un passage de su préfoce, 8, 600. — Lettre e, 300.

de sa préfore, 8, 600. — Lettre a, shaf. Basurica (Maréchal de). Ebusche de son sloge historique, a, 6:4. - Paus de l'Islande en France, à , 6:4. - Est europé en Augieterre, à Rome et en Espapne, e, 615. - Est fait marèchai de Fessee , et escoyé à l'acusée d'Espagne , à , 6ch. — Regolt or present les villes de Licie et Xericu, e, 6:6. - Sa campagne de Flander , 8,626. — Coures tr Darphine , a , 617. - Traite de son curactere, à, 6e7, a, 6e6. - Pourquei il n'a

pas pris part à l'espédition Cleone, à, bes. Bezoine Comment un état hien policé doit nonlager et préve-

air cruz den panveres, e. 406. Bites. Sont-elles gouvernées par les lois générales du mouvement, on par une motion particuliere? a, 192. - Quelle sorte

de resport elles out avec Don ; comment elles conservent leur individu , leur espece : quelles sont leurs lous : les anivent-elles invariablement? stod. — Lever evantages et leurs desarantages comparés nux mitres, ilisal. Bitts. Combien les mises d'or qui étoiret à le source de ce

Scure prodeintest me Romeres, 4, 16c. Balle. Il ne faut pas la tendaire zurrant les déliceteurs moder nes. 4, 726.

Bibliothèpes. Examen des différents livres qui la composent, 4 . So et seis.

Forn. Il est mille fais plus niot de faire le bien que de le bien Daire . e. 570 Bien (genede). Il est difficile que les inférieues le scient quand La plupart des greeds d'un etst sont melhonnètes gran, à, sot,

- Sont fort rores dans les monarchors : ce qu'il fant avoir pour l'étre, à, ant. Bien perticulur. C'est an paralogisme de dire qu'il doit ceder

an bien public, e. 431. Dien poblie. Il a'rat voel qu'il doit l'emporter sur le bien particulier que quand Il s'agit de la liberté du citoyen, et non

queste il s'egit de la propriété des bires, à, 430. Biene. Combien il y en a de sories parmi nous : la variété dans leurs expèces est ane des sources de la multiplicité de nos

lois, et de la variation dans les jugrenents de nos tribenoux . A, 226, e., 225. — Il n'y a print d'acconvencet, dans une monarchie, qu'uls soient inégalement partagés entre les enfants, &, arf.

Brens (orselous de), Versen Cessione de Niena. Biens melésiastiques. Voyre Clargé ; Éviques.

Biene fierene. C'est nimit que l'en mommeit vetrefeis les fiefs, Biracenses. Celui qui ne s'y conforme pes se pred incapable

de fairs suesse bien dann le société : pourquoi, e, 205. Beaven. Erreur de cet bateur . a. 499-

Bigotisme. Energe le courage des Grecs, e. 161. - Effets contraires de higotisme et de fanctisme , ê, tht. Billes. Son établissement à Rome prouve que le conserce de l'Arebie et des lades s'étort pas avantageux que Romains,

a. A. 311. Bills d'attaunder. Ce que c'est en Angleterre : comperés à l'ontraciane d'Athènes , sux lois qui se faisoteut à Rome centre

des citeyens partiruliers , A. 257. Bistynie. Origina de ce repaume, a, 135. Bis. C'étoit le beanche le plus considérable du consuerre laté rieur des Romains , a. 372. - Les terres fertiles en bla sont

fort propière : pourquet , à, 3y6. - Distributions dans les siècles de la république, et sous les empereues, é, 166. Bless et verts. Factions qui divigniret l'empire d'Orlect , e , è ,

177. - Justieles favorise les bless , e., 170. Boleine Quelle sorte d'esclurage y est étable, à, Jos. Bossons. On leve mirns on Angleterre les implies ser les boissons qu'es France , e. sol.

Botteussons. Est attaque et defendu que parlement anglois, a . 633 - A besucoup de chaleur qu'il emploie ordinairement contre les choses, a, 6:5,

Bondes. Lour invention a fait pendre le liberté à tous les neuples de l'Energie, 4, 10, Bondene. Il fant s'en faire un qui nous seive dans tons les âges,

Bonne compagnie. Ce que c'est , 8, 31 , a, 34. Brane Emirance, Yours Con.

Benne fer. Doit être l'ame du ministère, a, 203. Ben seus. Celui des partieuliers ronnuge besocoup dans la mé-

diocrité de leues talents , A, 310.

Benzer. Leur kretilité pour le bien public « fait fermer une infinité de leurs monasteres à la Chier, a, 230. Bordenar (Discours de réception a l'académie da), a, 35a. -Discours an parlement de , &, 5:3.

Borrondes (iles). Sout le sejour du monde le plus enchants, A. 564. Boucher. C'étoit chee les Germains une grande infamie de l'e-

bandonner dans le combat, et une grande jaunité de reper cher à quelqu'un de l'avoir foit : pourquoi cette insulte deviet meins grande , e, 454-BOXLARBURALERS [le comte de]. A manqué le point capital de

son systeme see l'origine des fiefs : jagement our son ouvrage : eloge de cet auteur, e, 485. Boolangers. C'est une injusties outrée que d'empaler ceux qui

sont pris es frende , à, 43ş. Brarbes (fir de). Sainbrith de son nir, a, fit-Beargrots. Depuis quand la garde des villes se leur est plus

coaler , e, 70. Boerpecisie remaine (le droit de). Accordé à tous les alliés de Rome, a, 147. - Incommentate qui su résultant, a, è, 147. Bearguigness. Leur lei exclusit les filles de la concurrence uvet

leurs fraces à la soccession des terres et de la courente, à, 37a. - Pourquoi leurs rois portoient une longue chevelure, ibid. - Leer mejorité était foée a quimar ma, è , 333. -Quand et pour qui firent écrire lanes lois , e., que - Par qui elles furent recordies, shot. - Pourquot elles perdirent da leur caractère , è, 440 , e , 441. — Elles sont asses judiciron e, 441. - Differences essentielles entre leurs leis et les lois coliques , a, 44a et salv. — Comment le droct remain es renserva dons les pays de leur domaine et da celui des Gothe. tancia qu'il se perdit dans eriui des Feunes, è, qua et surt. --Conservérent long-trupe la lot de Condrhead, e., 441 --Comment leurs lois craserent d'aler en usage rhes les Françots, &, 445. — Leurs lois rruminelles atolent folles ser le miene plan que les lois ripusires, a, 445. Voyes Ripusires. - Epoque de l'usage du combat judiciares chez ent. A, abt. - Lear loi permetteit aux accusés d'appeler en combat les

Umoiss que l'un professit centre est, e, 455. - S'etabliernt dans la partie orientaie de la Gaale; y perierrat les morars permajurs : de la les fiefs dans pre contrées , a, è , sal. Beaucie. On me pouvoit, want son invention, naviguer que près des côtes , e, 359. — C'est par son moyen qu'en a décenvert le cap de Bonne-Espérance, J. 265. - Les Carthagueis en protest-ils l'auge? a. 366. - Décognertes prins les doit, e, 374 et sur. — A porté la meriar a une grande perfection, A, 134. — A quoi a servi son introdium , 8, 30. Bracimores. Admettent in meterhosycone, a, Jo. - Con

ces qu'ils en tirent, toid. Bride (ta), rat un lieu fort agreable, un chiteun prin. a. 6;2.

Brisil. Quantite prodigionar d'or qu'il fourait à l'Europe, à .. 376. Bretagne, Les successions dans le éarbé de Rohan upp so dereier des mêtes : retauns da cette let, a, 33o. - Les

contennes de ce duché tirent leur origine des assiges du dec Geoffroi, A, 429-Brigge, Introducte's Rome, pur-tont pendant les guer 4. 156

Brigues. Sont nécessères dans un état populaire, e., 196. -Dangereusen dans le séast, dans un corpo de nobles, suilement dans le prupie, stid. — Sagrase aves inquelic le sénat de Boone les provint . é. als.

Baceate (de). Ben mot en mjet de son rerden bleu saini , è , 631. Bevrenzur. Son slogr; am malhenes; il en fant chercher la cause dans l'abus qu'rife faisont de la disposition des firfs et

autres biene des nobles , a, è, Soi. — Companie mer Frédéponde , ê, ioé. — Son ampple e mi l'époque de la grandeur des nistres de palais, à, log, a, leo.

Baures. Per quelle enturité il condamna un propret refacts, a, ays. -- Quelle part est, dans la procèdora contre les enfants de ce conzol , l'exclave qui déconerit leur rempiretien pour Tarquia , e, 266. -- Buores et Caucre fest une fante faveste u la republique, e, rin. - Se donneut tous deux la mort , e , 155.

Berren, On trouve in belies choses dans son liteletre maturelle,

e, 655. Buile Unigraitus. Est-elle la cunse occasionella de l'Espris des Lois? e, 536.

Balls. Comment il se partaproit chez les Romaina ,è , 137. Caballates , s., 3p.

Coderres. Primes ches. les Germaies contre crez qui les richemoiret, 8, épi. Connue, frame de Mahomet. Conche avec lui d'étant âgle que

de bait ans, 8, 214, not. 1. Capi. Description des endroits on l'on s'assemble pour en pren-

dre, 8, 36.

Calicut. Reysume de la côte de Coromendel. On y regards
cousse une maxime d'état que toute religion est bonce, 8,

Carnolla. Portrait de cet empereur. Il rétabilt les coniens, s, sio. — Supprime les accumtions du crime de lése majent , siud. — Razererie dans un crossié, n. 5, 160, — Il est iné : Claude lei succeie, b. 16c.

Callingon. I menteur du feu prépois. 8, 184.

Calmonts. Pruples de la grande Tertorie. Se teut our affaire de conscience de noullier chez cut toutes notes de religions. 8,

433. Calomaiateurz. Meex qu'ils consent lorsque le prince fait luimême la fonction de juge, n. 228. — Posequei necasent platét devant le prince que devant les majatents , b. 169. Casver, Pousquei il hancit la hièrarchie de m religion, b.

406.
Cabrinisse Semble être plus conforme à ce que Mons-Christ a dis qu'à ce que les apôtres ont fait , 8, 4x8.

dit qu'à ce que se apotres ont tant, a, cat.

Catenautra. Onthenacoup étiminaé les richesors de ciergé, n, 013.

Campran. Comment prodits de la superstition des Egyptiens, è, 226.

Campagas, ILe). Bessatés de ann poème, e, 474. Campagas, II y fant moian de fêtes que dons les villes, è , 474.

Companie. Perfenit des peuples qui l'hébitoiret, è, 116. Cassula. Les babitants de ce pays brâlent ou s'associent leurs prisonniers, mérant les cirrontances, a, 356. Consoliens. Pourquei détraits al facilment, a, 233.

Cananieus. Pourques étérnits si Incliement, a, 253. Candeur. Nécressies duts les lois, a, 260. Canacs (Satuille de), pertier par les Econrins contre les Car-

thageain, a, 125. — Fremeté de stant rousie , malgré cette peter , iliai. Canusa: Differents recueils qui en ont été faits : es qu'on insées

deux ces differents preselle : crux qui ont été en usage ra France. e., 416.— Le pouvoir qu'ent les éviques d'en faire étoit pour eux on prétente de ne pas se sommétre aux capitolaires, 456.

Cap de Biane-Espèrante. Cas sà il protit plus avvattapers d'alter nas ludes par l'Egypte que par ce cap. a. 36... Sa détouverte énsit le point capstal poer faire le teur de l'Afrique : ce qui empicheit de la décourrie, 8, 365... Découvert par les Portuguis. a. 376. Cardivans. Leur enterment à la couranne, comparé avve triul.

des Carloringires , a. 313. — Comment le couremer de France passe dans leur moisen , 8, 206, a. 263. Capitale. Celle d'un grand emples est mieux placés au nord

qu'un midi de l'empire, n. 314. Gapinianez. C' malhereux compliateur Bracit Lévitr n'a-til pun tonnaferne me lei mispière en capetalaire à c. 445.—Ce que mois nommons nimi, h. 445.—Ponequei il n'en fat pius question sons la troisième race, n. 446.—De combien d'espègue il y en armét on maglique le corps des repúblicies; parce

ga'on on avoit sjouth planes; aux lois des barbares, ébid... Comment on true sabstitus les contames, é , 446, n, 445... Puerquet trasbiront dans l'oubit, é , 450.

Capenane, propie ciail et reisptorut, è, 126. Cappadoce. Origine de ce repsume, n, 126.

Capparecirus. Sa cropoient plus libers dans Pétat monarchèque que dans l'état républicase, à, 263, not. 3. Captife. Le vainqueux a-sal devit de les tare? a, à, 346.

Coperins. Description de leur habilitement, n., 23. — Leur sèle pour former des établissements dans les pays étrangris,

CARACALLA. Ses rescrito ne derroient pas so treover done le

corps des lois romaines, 8, ¿No. — Ceractive et combaite de cet empreuer, a, 8, 165. — Augmente la jusi des soblats, ac. (db. — Mét Géas pon évere, qu'il a noi, su rang des divers, 4, (db. — Il est mis sonsi an eseg des divez per l'empreuer Marcia, con necessare et son senestire à, s. (db. — 3, 166. — Effet des produsions de cet empreuer, u, s66. — Les noldats le represent, site.

Ceracior. Colement celui Cune metion pent être formé par les lois, n. 314 et mir.

lois, n. 344 et mir. Carorane d'Alp. Sommes immenses qu'elle porte en Arabie , 8, 370, n. 371. Catterysetuse. Leur seinement à la concense fut netwerl , et

an efts polit den révolution, à, 3td. — L'erc extronment à la courvous comparé avez celul den Capiticia, a, 3rd. La courvous comparé avez celul den Capiticia, a, 3rd. La comuna, de l'ent empa, desti tous du-lichai sirchies en théroitaire ; prouves, u, à, 3td. — Causon de la rhante du cretamism, a, à, 5, 5ng. — Causon practiquées de leur affisiblissement, à, 3sg. — Profilerat la courvous parcer qu'ils se

ment, J., 192. — Profittent in environe parce qu'ils se traveriment déposition de tous leurs domaines, en, 395. — Comment in convenue paus de beur moisse dans cerile des Optimes, 1, 2016, 6, 2019. Le conduité à se relate, 5, 2002.— Esparse des differents profitions de la corregion de cette république, a, 2150. — Véristable motifs de relets que cette république, d'acrosper des secures à desable, a, 6, 316. — Encil proches d'acrosper des secures à desable, a, 6, 216. — A qui le pouveir de jusque pla coulés, a 215. — Nature d'au messar-

Gertagisch. Pius Riches b mistere dere ein gefülleren: period, a. (25.1—41 in qui her erfenbend de beier den in seinere ist, de climat. 3, 322.—Ne eksanieren jan is fehre fre seuder Afdejen, a. 5.52.—Trait effisialiser qui prover bere sich
pour leer commerce. a. 5, 262.—Annieren jan ist herber tebauschef 5, 366.—Beuers qu'ils imposivent au commerce
de Econsis recomment internal in Emposivent au commerce
de Econsis recomment internal in Emposivent Painriciper. 3.
Ex.—Propriere ill in dissolutionieren in commerce. Act. 6.
Ex.—Propriere ill in dissolutionieren in commerce. Act.

CAPTIMES RESA. Est-II been west qu'il soit le premier qui six est à Rome répudier sa frame? 5, 300. Capirane. Vayes Ner. Caparinelle. Our lier sont les lier cue l'on nommoit ajoul, e, 368.

Cames. Poerquoi are refarts se furret pas puels pour raison de la conspiration de leur poer, u, 25; Cames et Buttus font une faute fante è la république, u

Catte, Jalousie des Indieus pour la leur. a., 436. Cattile, Le elergé y a tout ensahl, parce que les divoits d'indeuetif et d'onorelissement a'y sont point ronnus. à . 418. Casaistes. Leues values potition, à . 28. — Dadgers que court

continuellement leur lanneeure, n. 30. Cardopue (feste de), Expélient dont en s'avisa poue y terminer une querelle d'étiquette , n. 8, 73. Carbolicame, Pourquoi dui en Angleterer : quelle norte de per-

pleution il y souffer, b, 546, \cdots il d'accommode mirax d'une assaurchie que d'ann république, b, 460. Les pays mi si domine prevent apporter un plus grand avantes de l'éras que les pays protestanties, b, 441. Moins favorable a la propagaten que le protestantiene, b, 50.

Catholyses Pourquoi aunt plus attachés à leur seligion que les protestants, 5, 416.

CATURAT (merichal de), a soutres la victoire serc modestie, et la diagrace avec majesté , a, 🚮 Caron Funcies. Contribus de tout son pourete pour faire re-

erroir à Rome Les Jois Voccenieune et Opnieure : poureuel. Caron of Prigue. Prits as femme à Bortonsins, 8, 432. — Not

sur le pressier triusseunt, e. 154. - Conseilloit, après le batallie de Pharsale, de trainer la guerna eu longueur, e, 131. - Parallele de Caton erec Cietron . 8 . 1)4 Causes majeures. Ce que c'étoit antesfois pareil nous : elles

ésoient réservées au rol , a, 🏤 Capelerie romaine, devenue aussi bouns qu'aucune autre, à , 130 . 4, 131, - Loss de la guerre contre les Carthaginois, elle

estit inferioure è cette de cette nation , a, 134, - Namide , pane se service des Romains, that .- Remains, n'étect d'ahord que la enzieue partir de chaque légron : moltipliée date la mote, & 171. - A moins besoin d'être durigliete que l'infanterie , ibid. - Romaine , exercie à tirer de l'arc , a , 176. - D' die , stoit meillemer que relle d'Encope , 8 , 15 Citibet, Comment Gisse et Auguste enterprirent de la détroire

u Rome , u, è, 300 — Gorament les leis romaines le proserielrent , a, 100 et mir. - Le christianisme le empela , à , 102. - Comment et quand les locs romaines routre le célétat farent speccien, e. 400. - L'anteur ne bilime point celui qui u étà adopté par la religion , meis celui qui a formé le libertinage, &. 403. - Combien Il u fullu de lois pour le faire observer a de certaines gens ; quand ; de conseil qu'il était ; on en fit un précepte ; d, è , top.—Pourquet il a été plus agrésble aux peuples a qui il semblolt convenir le moins, e. 418 - Il n'est pas macrais en int-mème; il ne l'est que dens le cas on it arrest trop exends, shet. - Dans quel exprit l'enteur a truité cette matière : a-t-ill ou tort de blâmer celui qui a le rimage pour principe? et u-b-ll en cela rejeté sur la religue des désordres qu'elle déseste? à . 111. - C'est la vertu par excellence dans la religion rutholique , \$, 34 - 5s minteté paroit contradictoire uvec celle que les chrétiens attribarut an mariage, ibid. - Etoit pani à Rome, ibid.

Cens. Comment deit öter fint, dans one democratie, pour y conserver l'égalité morala entre les citegens, a , 212. -- Quiconque n'y était per inscrit , à Rome , était au nombre des esclares : comment se fatsout-il qu'il y sus des citopens qui n'y feserat pas inacrits? 5, 427, e, 425.

Cens. Voyer Census. Censeurs. Nummoient à Rome les nouvrant sénatrues : utilité de cet nauge, a. 191. — Quelles sont leurs functions desse exe demorratie, 5, 212. e. 202. — Sugran de leue établissement à Rome, 5, 202, e. 205. — Dans quels gouvernements ils sont ndermaires, a , 201 - Leur pouvoir , noilité de ce pouvoir à Rome, &, 274. - Avoient toojours, a Rome, l'oil sur les

mariages pour les meltiplier, e, 396.— Quel étoit le pos-voir de ces magniturés, è, 115.— Ne postroient pas desiliter an magnituit, e, 146.—Leurs feuctions, par repport es cess, wit. Conseses. Leur origine : leur établissement est une des sources

dra containes de France, s. 4, 125.

Gausse, Oni l'expressit à Lacedémone, à 213. — A Rome, 1866. — Sa force ou sa feibleuc dépendoit, à Rome, du plus en de moias de corruption , e, a.j. — Époque de son entiection

totale , ided. - Fut détroite à Some per la corruption des morest, 8, 100 Cenaus ou Cens. Ce que s'étoit dons les commencements de la monarchie funccioe , et sur qui se levoit , e , à . 450 et suiv. - Ce mot est d'un unuge si arbitraire dans les lois barbares , que les enteurs des systèmes particulires sur l'état series de

notre monarchie, entre autres l'abbé Du Bos, y ont trouvà tout or qui favorissit leurs idées , 8, 480. - Ce qu'ou apprioit ainsi dans les commencements de la monarchie étoit des deolts économiques , et son pas forset , sled. — Étoit, ledêprodamment de l'abus que l'on a fait de ce mot, un droit partienlier levé sur les serls par les maîtres : pectres , a , à , ago.

- Il a'y en avoit point autrefois de général dans la mon chie qui dérivit de la police générale des Romains ; et ce n'est point de ce cens chimécique que derivent les droits seigneurisax : preures , ibid. et suivontes. Centeniers. Étoiret autrafais des officiers militaires : par qui et

urquoi furent établis, e. 🙌 — Leurs fonctions étoient bes memors one celles du couste et du gravion , a, sol , e, sol - Leur territoire n'étoit pas le même que criui des fideles, Cestamore, Quelle étoit leur compétence à Rome , a, 236.

Ceaturies. Ce que s'étoit ; à qui elles procuraient toute l'au reté , é, pol. - Servine Tallins divise le peuple romain par centures . a, 116

Ceptus et l'Amour , 8, 402, a, 400. Ceptus et l'Amour , 8, 402, a, 400. Ceptus (le P.). Lettres a , a, 556, 8, 55, 8, 641, 8, 646, a, 500, a. 605, 4,661, 4,620s Circimonics reingomes. Comment multipleires, a, 118. - N'ent

point un depré de bonte par ellenmèmes, à . 2. 4. 2.

Cerates (table des). Dermère classe du prupie remain , a, 426 Greef. Crita côta est au milieu des voyages que St Bannon sur

les côtes occidentales d'Afrique, à, 255. Césan. Karberit sur la rigueur des lois portées par Sylle . e . 233. — Comparé à Alexandre, e. 262. — Fut amiliert parce cost, quoiqu'il cit la painante d'un roi, il n'en affecteit point le facte , 8 , 326. - Par nor ini sage , Il St que les rhoses qu' reprisestoiras la monnoie devierent monnoie rumme la monnois mêms, & 328, a, 375. — Par quelle lei Il multiplim les mariages, 8, 300. — La lei par laquelle il défendit de par-der ches soi plas de soizante sesteron étnit sage et jaste : celle de Law, qui portoit la même défenar, étoit injuste et feneste, 8, 476 — Déceit les mours des Germains en quel-ques pages : ces pages sont des volumes ; on y trouve les codra des lois barbares, &. dat. - Parallele avec Pompée et Creases , a, J. the ... Donne du drasses à Pompée , a. thi,-Ce qui le met en état d'entreprendre par la hiberté de sa potrie, 6, 151. Effrair netant Bone qu'avoit fait Annibal, stid. - Ses praedre qualités érent plus pour ave élévation que su fortune tiet voutér, à , 131, - Poursuit Pompée en Grèce, shel. — Si as ciemence mérite de grands žiogm , a, å, 132. — Si l'on u en raison de vantee es diligrace , è, 122. — Trata de pe faire mettre le douleure our la tête , slud. - Mégaise le sénat, et fait lui-mème des sénatus-conssites, sãod. — Compication contre lui. a, 152 - St l'assessimet de César fot un vest crime , a, b, 153. - Tous les actes qu'il avoit faits, confirmés per le sécat, uprès se mort , 5, 125. — Ses obseques, e. 114. Ses oscurtriers Guissent présque leur leur vie mallerureurment, \$, 154 , a, \$, 255 - (Parallele de) avec Auguste . \$ 136. — Extinction totale de se maisen, e., 25a. — Opprime la liberté de Rome, e., 45.

Cánnas. Ne sont point auteurs des lois qu'ils publièrent pour fasociar la relomair, 8, 125.

Grang de biens, Ne peut avoir lieu dons las états despotiques;

utile done les états moderés, é. 220 - Avantages qu'elle mroit procurés à Rome , ai elle eus 200 établie du tomps de la rénablique , shid.

Cryles. Un houses y vit pour dix sons por mois : la polygamie y est door en as place . A. 215 . not. 1. CRISTALLINE. Fot no des réformateurs des lois des Winipetha,
a, 441. — Procesiels les lois nomaines, 8, 444. — Yeut instille-

ment abolir le combat judiciaire, \$, 45c. Chambre de Jactice , a. 44.

Champ de Mars , b, 159. Changeyar. Les contumes de cette province ont été accordées per le roi Thibaut, é, <u>172.</u> Changées, Chocun en louvit un pour un certain temps, pour

combattre dens ers affairre , a, 433. - Prines que l'on tell , proit à coux qui no ce battolout pas de bonne foi , à, 450 Change. Repand l'argent pur-tout ou il u lieu , 8, 300. - Ce qui le forme. Sa défigition : ses variations ; easses de era wariations : comment il attire les richesses d'un état dans un autre: ers différentes positions et ses différents effets , 8, 211, a, 221. - Est un obsticle aux comps d'autorité que les princre pourpoient faire sur le titre des monocies , 8 , 350. - Comment give les états despotiques, shid. Voyes Lettres de change. --

Variationa dans le change, on en tire dre leductions, «, Chamicas satiriques. Effet qu'elles font sur les François . e., 74. Chamily. Montesquien y fast maigre poe politime, a, 635.

Chapeleia mis un-dessess d'Albert Burer , a. 611. Chapeiets , b , 21.

Charlon de torre. Les pays qui en produisent sont plus propiés que d'autres , 8, 346.

Charges. District-elles être vénules? a. 221. Charge. C'est une des principales vertus dans toutes les reli-

Chesiani, C'est ane des principales utres unes source en (viagions, 8, 25. Chesianus de plusieure expères, n, 25. Chesianus en Son empire fut divisé, parce qu'il était trop Chesianus en se compire fut divisé, parce qu'il était trop

grand pour una monarchie , a, 250. — Sa conduite envers les Sauces, a. 257. — Est in premier qui donce sex Sauces la loi que nons erone , 8, 40n. — Face capitalaire qu'on les e attribut , a, 11h — Quelle collection de camen il introduisit en France, e., 446 , not. 2. - Les régues maibreress qui selvicost le sion firmi perdre jusqu'a l'assge de l'écriture, et anbiler les fois romaines, les fois barbures et les capitolaires , ausquels on rebutites les routemes, 8, 416. -- Rétablit le combet judiciaire . 4, 45c. - Etradet le combat judiciaire des affaires criminelles sun affaires civiles , shel , -- Comment il west que les quereiles qui poserpient neltre entre ses culsats ent videes . a., 42a. — Vent que ceux à que le deel est permis se servent du bâten : pourquoi, a , 453. -- Referme ou petat de la lei salique: pourquel, e, 454. — Compté parmi les grands expetts ; 2. şle. — N'avest d'autre revens que son ine : presers , å, 458 , a, 459. — Accords sos eviçors la grace qu'ils lui demanderent de ne pius rurner eus-enemen lears vacance & in giveres : tie or plaignerent quond its l'encrot abtraur , a, agn. — Les jestices seigneursales rauteuret de sea temps , a, b, agg. — Exolt le prince la plus vigitant et le plus attentif que mous ayona en , 8, bot. - C'est à lei que les coclinizatiques sont redevables de l'etablissement des dimes, 8, Sag. - Sagmer et motels de la devision qu'il fit des dimes reliques , 8 , 313. - Bloge de ce grand prince ; tablesu admirable de se vic, de are mesers, de se segreer, de se houté , de m prandeue d'aust , de la vaste étendue de ses vues, et de sa sagener dans l'exécution de ses descrite, a, è, bië. Par quel supret de politique il fonde tent de grande évichés en Allemages , 8, 105. — Après les , en se trouve pins de rois dans as race, a, log. - La force qu'il aveit mue dans la sation publishs som Louis-le-Débonneire, qui perdoit son sutorut an dedam , sum que la prossure partit deminute en dehoes, &, lay, e, Sao. - Comment l'empire sortit de sa

tainer P. July, see L.

CLARASSE, die in Cheen. Dérived une avoigner de l'opposer à me luis, et de les suplager, sons prétents du pouver qu'ils aux de la mentaire, et al. ce mont de faire des resonness, et al. ce me con de faire de resonness, et al. ce me de l'appear le la faire même de l'appear le la faire même échique per pour de l'appear le Navenauts, qu'il pouvent déscriers, le July de l'appear le Navenauts, qu'il pouvent déscriers, le July de l'appear de l'appear le Navenauts, qu'il pouvent déscriers, le July, de July, de l'appear de l

Canetan IV, dit le Ref. Est enteur d'env ardonnance générale concernant les dépens, a. é. 465. Cananas VII. Est la premier roi qui alt fait rédiger par écrit

Dannes VII. Est in premier rou qui ait un recoper per cereles contames de France a comment co y precede, ê, 47a et mir. — Loi de ce prince, insaile, parce qu'elle étoit mit de digre, a, 475.

Care Lin VIII. Connect toutes les vanités de la Jenneue, dans la premiere jeuerne même, é, foi. Causan IX. Il y avoit, sons son regne, vangt millions d'hom-

Caseum IX. Il y avoit, som son regne, wagt millions d'hommes en Funce, \$, anj.— Davils s'est trumpé dans la réson qu'il domne de la majezijé de ce priece à quaterar ans congaracés, \$, \$(5). Calbies II, roi d'Angletore. Bus mot de ce prince, 3. 223.

Calbies XII, roi de Saide. Son penjet de conquête doit extraregant : comme force i compant force. Altenadée. a. 3.,
160. — Sa mort, 3. 12. — Énome, et d'est pas grand dons
Fhistèle certre pas Volume. .a. 624.

Canaus Quert. Sa grandeur, sa lorinne, è, 39;. Canausean, Ce fist les qui trours le permier le moyen de répenteur les faue témoine, e, sio.

Charirez, Celles des pressiers rois de la troisième race, et celles de leues grunds vassanz, sont uns des sources de mos contomes, 8, 42: Charirez d'artrocchissement, Celles que les seigneurs donnérent.

Chartra d'affracchissement. Celles que les avigaeurs donnéres à leux seris sont une des souvers de son touteures , 8, 472. Chartress. Leur alleme régoures , 8, 56. Chasse. Son ladigence suc les montes , 8, 209.

Chat. Pourquoi immonde seivant la tradition sessimane, 8, 24. Carvos Tinnener (do). Quints les emplois en cédant à la voix publique, 8, 624. Carratar (Maissee du). Remarque ser son goût pour la phi-

Couplie, 8, 526.

Centrare, Comparé in Parmenin, a, 60;

Centrare, Comparé in Parmenin, a, 60;

Chanas, On ne doit jennie ire construire nex dépens de Sinds
des notrieulers, sons les indemniers, a, 43; — De temps

Contras. Un no coci primas est construer act esperie no receptivo des particuliers, sons les hodomaiors, e., 431.— De temps de Brumasoir, on les faisoit sus dépens de cros à qui Ba-fàblicot atiles, doit.

Contras publica. Bien catretenes ches les Romaios , e., t30.

Carana. Son exemple power qu'un prince me doit jemair lesulter ses mirts, e, 291.

Chrodere, Origine de tout le merveilleux qui se trouve dans

les romans qui en parlent, \$. 454. Chradites romains. Perforest la république quand ils quittérent leurs fonctions noturelles pour devenir jages et Entraciers en même temps. \$. 27.

Chronaz. On re ciere en hencomp d'endreits qui n'en resient pas, s. 181. Chicana. Belle description de crite qui est aujonrd'hal en nage; elle a forcé d'introduire la confamuation une de-

pres., d. é. 465. Castanzes. Pourquoi il égerges ses nereus., d. 334. — A Phihit in centeniers : pourquoi, d. égs. — Son fameus décret mai interprété par l'abbé De Bos., d. init.

Callesses II. Fut déclars angieur à quinne ave, à, 333. — Comment II fut adopté par Gontron, à, 333. Certaisec. Potropici fut espuisé du trione, a, 233. Certaisec. Se plaint que les designes arails étoient dans la

grandene, tandis que loi roi n'y étoit plas, a, lez. Clama. Ses exerges, a, 70. Clamates. Demeures qui leue sont proprès , è, po.

Chine. Etablissement qui paruit contraire as principe du gouvernement de cet empira , & est. — Comment on y puntt les assessments, a, 274. - On y punit les pères pour les fantes de leurs enlants : alses dans cet usage , a. 235. - Le lexe en doit être banoi : est la couse des différentes révolutions de eet empire : détail de res revolutions, a , 8 , 139. - On y u freme une mine de pierres precienses, aussialt qu'elle a été trouvée : pourçoni , a, 239. - L'honneur a'est point le prinripe du gouvernement de cet empire : preuves, a, 161. — Fecondité prodigieuse des lemmes : elle y coose quelquefois dra revolutions : neurosoi. F. sht. - Grt empire em pouverne sarles loss et par le despotiant en même temps; explication de re paradose, é, sis, a. 252. — Son government ret en modèle de conduite pone les ecoquérants d'un grand état , à . 162. — Quel est l'objet de ses lois, a, 264. — Tyrannie Injuste gal s'y exerce, sous pesteute du crimo de lese-majesté , a . 163. - L'ider qu'on y a du peince y met pru de liberté, a , 294. — On a'y parre point les ballots de ceux qui ne sont pas matchands, e. 250. - Les peuples y sont beureut, parce que les tributs y sont en regis , a , è , 258. — Sugesse de ses lois , qui combattent la cature de climat, 8, 301. - Contume admirable de cet empira pour ancourager l'agriculture , a. Joa. - Les leis n'y peurust pes venir a bout de bonnie les euques des emplois civils et mobisires, a, 3s4. — Pourquot les mobemétans y font taut de progres, et les cheffices ai peu, a, 315. -- Ca qu'un y regarde comme un prodige da verto , a, 317. — Les peuples 3 nontples ou moins courspeux , à messare

697

qu'ils approchent pine ou moine du mid), n., 23. — Causes de la angraor de sea lois : pourquoi on u'y arest point les hors qui accompagarat la trop graude étendus d'un corpier, a, 316. Les législateurs y unt confonds le religion , les lois , les mœurs et les megières : pourquei , è , 2io. - Les principes qui regardent ces quatra points font ce que l'un oppelle les eites , ited. — Anantage qu'y produit le façon companie d'érrire , n. 34s. — Pourquei les emquérents de le Chine sont obligés de pressère ses masses; et possegoci elle ne peut pas permire les manes des computesats, ibut. - It n'est presque pas ponsible que le christianisme s'y établisse jonnis : pourerl, ifed. — Comment les choses dul norolement de sitrales monties de politeur y tienment avec la constitutue fondautala du gouvernement , S. 341. — Le vel y est défendu ; la fripounerie y est permise : possquot, n, 8, 342 .- Tous les enfants d'un même bomme, quoique nés de diversos fem-mes, sont cenals n'oppartenie qu'a noe soule, winsi point de deterds, a. 394. — Bu'y act point question d'enfants odublé-eins, idid. — Canara physoques de la grande population de cet empien, a. 8, 396. — C'est le physique da elimat qui fiul que les peres y rendent leurs filles , et y exposent leurs enfents . A. 397. — L'empereur y est le souverain pontife ; mais Il doit ar conformer oux livres de la raligion : il entrepresdroit en vain de les ebolie , u, 4ru. — Il y eut des dynasties où les frères de l'emperant lui succédoteut, à l'exclusion de pro referets : raisces de cet medra , ê. 425. — Il a'y a poiet d'état plue tranquille , quoiqu'il reulerme dans son sein deux peoples dont le cérémental et le religion sont différents , a , - Grose de sa population, n. so.

Ociaté. Sont poverents par les menières, 3, 286. — Leur carecter compané avec crisi des Espagnis i leur halfellist deux le commerce leur a conserva reini de Japon ; profisqu'its iterat de périolier excisuf de ce commerce. 4, 236. — Pourquei ne changenz jamais de menières n. 33-5 — Leur riligies net Leuralde i la propagation, a, aol. — Conséponces fauestre qu'illa tierné de la doctrise de l'insortestials de

Fame stable per la religion de Fal. $x, b, \pm 1$. Corlevan. Le site company de visal externa porceil fiert bles arbeiter, equi qu'en due linglu a_i , sip. — Leur praines ser l'immerchite de 10mm, a_i , ± 1 . — Disson in silm sont des l'respire qu'el la faibilit pas vener le seng deschritten, a_i , ± 1 . — Disson in Δb in Δb in Δb and Δb in Δb in Δb . In Δb in Δ

mariage est up messere . A. 15. Ciristinaisme, Nous e rament l'ége de Saturne , 8, 3ut. - Poureol s'est maiateux en Europe, et a est detrait en Asie, a, 3cb. - A donné son raprit e la jurispresieure, è, qua. -Arbera de mettre en credit dans l'empire le célibat, que la philosophie y svoit déje introduit , stud. - N'est pas faverable à la propagation , n. 103. - Ses principes, bien grarés dans le repur, feredent besorvep plus d'effet que l'henneur des monarchies, le verte des républiques , et la crainte dra étata despotiques, 4, joy. — Beun tabresu de cette religion , n. 411 .- A dieigé admirablement been pour le société les degmes de l'immortalité de l'ame et de la résurrection des corps, é. 413. - Il semble, humainement parlant, que le citent lei e prescrit des bornes, m, 416. - Il est plein de bon seus done les lois que concernent les pestiques de rults Il prut se medder suivant les rémats, a, ¿16. - Pourquoi II fat și facticurent emboame par les barbares qui conquirent l'empire romain. è. 417. - La fermeté qu'il inspire , quand Il s'agit de renoucer à la foi, est es qu' l'a erada edires su Japon , 8, 433. — Il changen les réglements et les luis que les bemmes aveleut faits pour conserver les mesurs des femmes, a , 437. - Effeta qu'il produssit sor l'esprit feroce des premires rois de France, 8. ted. — Est la perfertion de la religion neturelle : il y a donc des choses qu'on peut , nous impiete , espliquer sec les principes de la raligue noturelle , è, 536. — Ce qui facilita son établissement deus l'empire remain , A, 164. - Les parens le regardorent comme le esuse de la effete de l'empire conzin, à, 172. - Fult place au mabomélione dans une partie de l'Asie et de l'Afrique , 8, 180. — Pourquis Diru permit qu'il éteignit dans tant d'exécute foid. — Compart arce le maionément, a, 8, 18. — Cent religion est une tille de le religion jouve, m, m. — N'est pas faverable à la papelation, 6, 17, 4, 16. CORLIVER, Rivière de Sanée, shéliger la congresse , m. cl.

CHILITIEE REIGE OF SHORE, SHEIGHE IN CONFERME , M. 53 CHILIFTOWN COLOMB. Voyen Calcum.

Carleton. Republicament and the principalite curves du la beaute of la rejurdace of the spiral principality of the principalit

Cive-Mars. Prétrate lejuste de se condumnation. 8, 182. Circause Royaume presque désert. 6, 75.

Circamente. Précentions que prendrat les ensuques en les arbesset pour leurs maîtres, a, 5à. Circamentences. Rendrat les lou ce justes et mgrs, en injustre et

facestes, \$, 476 et suiv. Carotieu su justice. Ne pouvoit pas se fales à Rome dans la maison de citoyes; en France elle se peut pas su fales silicen;

The control of the co

nin des gouvernours de province, è, 250, n, 259. — Peur l'àtra, il fablust être ascrit dens le cens : comment se fainnt-ilqu'il y en reit que n'y finneur pos inaccità 2 e, 230. Civita (les suoves) de finne n'empirierent pront non gyrandiapeuro-il n, 150. — En groteria alles receivat au peuple plus

belliqueux et plus formichile e aes vuisses, abut. — De deux certre ce France, s. 156. Cristid: "differachie des regles de la civilité, c'ext chercher le moyre de sectire aus definits plus à l'rise, à , 3m. — En quel elle differe de la pallieux e : cle est, ches les Calessis, penti-

quie dans tous les etats, à Locolémons, elle ue l'esoit melle par i pourquei cetta difference, sind. Cassas. Combien il est important que celles dans lemquelles on distribue le peuple, dans les étais pepulhires, noient born faites, à, à, i, p. — Il y su avoit jui a forme : distanction entre cett qui focurent dans les réaignements et cett qui étaiser.

data in devasive a runnerat on abous de cette dissuaction pour refeder la loi Veronisseus — n, liet.

CLATES, empereur le fait juge de toutes la militiere, et seçunisseus part que questité de repaires », n. mit.—Test la premier qui accorda à la mère la succession de ser essimant, J., j. j. p., —
Donner le ses difectes le desta d'administrar la jouine c. J., sin. —
Clémane, Quel est le gouvernament où elle sui la glau nécessiere, v. j. d. 3.5. —Fet mitter par les responseus grètes, j., 235. — Si celle d'un unurpateur henerun merite de grands étoges, a. é., 135. Caderatun fait à la hatalité d'Artham, e., 136. — Avoit auss doute en rue de gagner le rurar d'Ortave, étod. Cargé, Poust de vue sous lequel on doit revisager as justiurtion en France. Son pourter en courrandée dans sur noma-

chie; il est dangrecus dens une république, n. 198. - Son savoir arrête le monarque dess la route du despotisme , ifud. - Son autorisé sons la permière race , è, 325. - Pourquei les membres de celui d'Angleterre sont plus cisoyens qu'ailleurs pourquoi irors morurs sont plus régulières : pourquoi ils font de meilleurs ouvrages poor prosver la révélation et la Providence i ponequoi on aisse miena lui luiser ses abus que da souffrir qu'il devienne réformateur , n. 347. - Ses privileges esciusifs déprupient un étet; et cette depopulation est tres difficile à réparer , à, 405. - La religion lui sert de prétrate pour s'eurichir une dépens du peuple ; et la misère qui résulte de cette injustier est un motif qui attache le propie à la religion, a, 477. - Comment on est vens à en faire un corps séparé : comment il u établi ses prérogatives . è, 416. n. 419 . \$, 445 , n, 446. - Cas où il arroit dengereus qu'il formut un corps trop étends , \$/4 sú. - Borges que les fois doirest mettre à ses richesses , 8, 416 , n , 410. - Pour l'empécher d'acaperir. Il ne fout per Jell défendre les sequisitions , mais l'en depoiser : movems d'y parvenir , n. 410. - Son ancien dumaine doit être sacre et inviolable; muis le nouveau doit sortir de ses mains, shoë. - La manime qui dit qu'il dort contribuer ana charges de l'état est regardée a flome comme una sonaime de maitite , et contracre à l'Écriture , stuf. - Re. fendit les lois des Winipoths, et y introduisit les peines cor porelles, qui fureat toujours inconnece dans les notres lois barbares anymetics it we touche point, \$, 440. - Cest des lois des Wisigoths qu'il n ticé en Espague toutes crites de l'enquisition , n. 161. - Pourquei routinus de us gouverner per le droit cumalo nous la permiere ence de nos reus, tandes que le les selique gouvernoit le reute des anjets , n . 643. - Par puelles lais era biens étaient convernés sons les deux premieres ruces . 6, 445 . e. 446. - Il or noumit unn décrétales , et ne voulnt pas se soumettre nun capitulaires : pourquoi, n , 446. - La emilent were laquelle il sontrat la prense segative per serment , same autre raison que parce qu'elle se faiscet dens l'église , preuvo qui faissit commettre milie parjares, és étendre la preuve par le combat particulier, contre lequel il se dechaineit, s, 450. - C'est peut-être par ménagement pour lui que Charlemague voulnt que le baton fût la seule arme dont on palt se servir dans les duels , n. 452. - Esemple de modération de sa port, n. 470. — Noyens par lesquels il s'est enricht, stid. - Tous les biens du royanme lai out été deunte alculence fine : obrobations dans an fortune : emalles en sont les causes , 4, 342 et sure, - Reposser les entreprises contre son temporel par des révélations de ruis damare, à , 513. - Les troubles qu'il cause pour son temporel farent terminte per les Normands, n. 8, 514.8, 521. - Assemblé à Franciort pour déterminer le peuple à payer la dime , racente comment le diable avoit dévocé les épis de bis lors de la dernière famine , parce qu'on ne l'arcit pas payée, n. 515. -Troubles qu'il cansa après la mort de Leuis-le-Débonnaire, à l'occasion de son temporel, è, 350 et sair. - Ne peut répa

rer, nons Charira-ie-Chauver, les mans qu'il avoit feits nons es prédécesseurs, §, 5at.

CLARABOUT (le couste de). Pourquoi fainoit mirru les établissements de avint Loues son pore dans ses justiers, pendant que ser vasaurs ne les faitourent pas souvre dans les leurs, §, 46a.

a. (8). Gunnt. Farms in difference des caracteres et des passions des hommas rainens physiques, a, 5, 199. — Risions physiques followers, 5, 190. — The host rightference most even qui rigogenatia sur stress, a, 5, 201. — Les lois diversal saver de supperir ven mutulera porti coste et, 30-4. — Elfriq qui reseltura de cestel d'Angloreure il si soma etn partie les his et les que resultante de la companie de la companie de la companie de que resultante de la companie de la companie de la companie de que resultante de la companie de la companie de la companie de que resultante de la companie de la sique a tent de focce que le moral n'y peut presque vien a , 1. - Jusqu'a quel point ses vices peuvent porter le désordre . exemples , n. Jes. - Comment il inflos sur le caractère dre femmes , u, b , 316. - indae our le courage des hommes et sur leur liberté : preuves par faits, a, 4, 321, - C'est le climat presque scul , avec la nature , que gouverne les sauregre , b, 336. - Gouverns les bommes concurremment aver la religion , les lois , les moves , etc. De là neit l'empit général d'une untion , ifed. - C'est les que fait qu'une notion aime à se communiquer ; qu'elle aims par tonatquent u changer; et, par la reéme conséquence , og'elle sa forme le goût, à, 237, ... Il delt regler les voes du législateur un sujet de la promara. tion , n. 303 - Induc benefoun our le nombre et la nualité des divertimements des peoples : reison physique, \$, 414. -Rend la religiou ausceptable de lois locules relatives à se mature, et aux productions qu'il lait naître, n. 415. - Semble, bumainement purlent, avoir mis des bornes an christianisme et ne mahometisme, a. 416. - L'auteur ne pouvoit pas re parler antrement qu'il n'a fait, sons cousir les rasques d'âtre regardé comme un bonume supode, é, ban , a, bat.

regardé comme au homme supole, à, ha, a, 541.

Climat chaufs, Les espeits et les tempéraments y aont plus aranés « tépins dit épinis qu'ulliurar s consequence qui en résulte dans l'aufre legulatif, à, 220.— On y a moins de besoins, il en colet moins pour vivre; on y peut donc avoir un plus grand combre de femmes, n, à, 3, 16.

Cicconts. Posrquel ses eniants farent égorgés uvant leur majorité, n. 334. Ciccasas I^eT. Pourquei égorges ses neveux , n. 334. — A étabbli les centeniers : pourquei , n. 498.

Georates H. Four-quest preferent Brumshault a, J. Sch. — Ches con and topen que fen maniere do pulsat deviament perspénant et la pelanenta, å, 50.5. — Ne prest repuere les mans fait par pelanenta, å, 50.5. — Ne prest repuere les mans faits par pelanenta, pelanenta, pelanenta, pelanenta, pelanenta, pelanenta, qu'en fera avent dera, a, å, 500 et mars. — Geomment réforma de gouvernement cod de la Fature, a, å, 50.5. — Pour-quest om ne la décom point de maire de pelane, å, 50.7, a, 10.6. — Faturle, pour personnel de maire de pelane, å, 50.7, a, 10.6. — Faturle, peur peur Pour-francet de le registra, å, 50.7. — Sept.

Gaves. Common of devical as possions in a creat, h. S.J., n., 2.3.— Bourque has rea successors forms al create control (2.3.— Bourque) has rea successors from a trains of France, like Sittems of the Rigametry of theorem conserva as manyer, n. J. sax.— Touries for print state to Gaster on conjugators, and the same control of the control of the conputation of the control of t

pere, \$, 504, a, 505.
Consyrum. Des mustres comme les runtuerpant le goût des lettres en Autriche, n, 675.
Cochon. Une religion qui ru défend l'anage ne peut convenir

que dans les pays où il est rare, et dont le climet rend la peuple succeptable des maisdes de la peus, é, 415. — Pourques memorale outvant le tradition mundinane, n. 14. Code civit. C'est le paringe des terres qui le grount : il est donc

Code civil. Unit is paringe des terres qui le grouit : il est danc fort minte ches les peuples où ce paringe n'a point lieu, à . 357. Code des établissements de saure Louis. Il fit tomber l'ennes d'an-

erunhier les pares dans les justices originerrales pour juges, st. 411. Code de Austinien. Comment il a prin la place da code Threedosien, dans les provinces de droit serit. \$. (42).— Tempa da la publication de ce code, \$.45m.—Nes pos dels sere chais, .

\$, 450.

Code des leis barbares, Rouir presque entidectment sur les troupeaus poorquoi, a. \$, 163.

Code Théatasten. Be quoi est componé, à 402 .— Gouverna, aver les lois harbures, les peuples qui habitoleat la France cous la permète care, à 4,42. — Aleric es de faire une compilation pour règler les differents qui maisonent entre les Romains de ses étais . 1861. — Paurquei d'Art comm en France seant crèti de Januisers, à , 2 de ...

Cognete. Ur que c'étoit : pourques exclus de la secession, n. 415. Corners (le P. La). Le esteonnement de cet bistorien en fa de pape Zerbarie détruiroit l'bestoire, s'il éteit adopté, é, a. 347.

Colchide Posseguoi étnit matrefois si riche et si commercante. et est sejours'hui si paures et si deserte, 8, 357. Continue, amiest. Ne pat être puni que par un graod crime , è,

634. Collèges. Ce n'est point la que , dans les monarchies , on reçoit

la principale education, 8, 204.

Conons (Caustroena), Decouvre l'Amérique, 8, 374. — Feançois !** cut-il tort on reison de le rebuter? \$, \$16 Colouses. Comment l'Angieterre gouverns les siennes , n., 346. - Leur atdité, leur objet; en quoi les nôtres différent de celles des aucieus : comment on doit les tenir dans la dépendence, 6, 374, 6, 375. — Nons tenons les nôtres dans le mètre dependence que les Carthaginess tenouent les leurs, sans leur

imposer des leis aussi dures , & , 305, - Ne sont point faverables à la population, à , to. - Celles que les Romains envoyoient en Sardaigne y perimotent, n. 31 - N'out iamaia assi a Constantinopia ni u Ispahau , abid.

Colonies remaines , 6, 123.
Combat judiceater. Etnit punts cumme nur preuxe par les lou barbares , excepté par le los salique , u, ê, 446. — La los qui l'admettoit romme perave étoit is soits et le remede de celle qui etablissoit les peruves négatives , & 446. — On ne ponvoit plus, soivant la loi des Lombards, l'exiger de celui qui s'atout purgé par serment , ilid. - La preuve que nos peres en tirolent dans les affaires crimiselles n'était pas si imparfaite qu'on le pense, à , 419, n , 422 - Son origine : pour-quoi devint ane presse jurstique : cette persse avest quelques remons fondées sur l'expérience , n. 450. — L'es du ciergé pour un untes unigraumi permiteux le fit autoriper . b . 100 - Comment il fot une toite de la perure négu tive , s, 45e, - Fat ports en Italie par les Lombards , 161d. -Charlemagne , Louis le Débounsier , et les Othons , l'étendirent des affaires eximinelles aux affaires riviles, ibut. - Sa rande extension est la principale camp qui fit perdes aux lots seliques , aux luis ripusires , aux lose yous incs et aux eu pitulaires , leur antorité , é, <u>(32,</u> — Cetoti l'ausque note par laquelle nos peres jupotient toutes les actions civiles et crimelles, les incidents et les interlocutoires, ilof. - Avoit lieu pour nue demande de douze dences, n, 421 — Quelles sees on y employout , a, è, 451. - Morurs qui lai étoient erlatires, a, 454. - Ejoit fundé sur un corps de jurisprudence, a. 153 - Anteurs è consulter pour en nien consultre is peresprudence, ibid. - Regies juridiques qui a'y abservoient , ibid. et suiv. - Précuntions que l'on prenoit pour maintenir l'égalité entre les combattants, u , è , 👭 — Il y avoit des gens qui ne pouvoient l'offrir ni le recevoir ; on leur donnoit des champions, 8, 455.-Détail des raron il ne pouroit acor lieu. a, b, 166. - Ne luimoit pas d'avoir de grandes untegen. même dans l'ordes ciril , a, è, 116 - Les femmes ne pouvoient l'offrie à personne sons nommer leur champion : mais on posvoit les y appeier sous ces formalités , é , 456. - A quet age on postroit y appeler et y être appelé, 1806. — L'accusé roit Mader le témoignage du second témojn de l'epquier, en offrant de se battre contre la premier , n, 457. - De celai entre nor portir et un des pairs du origneur, d. 435. -Quand, comment et contre qui il avoit lieu, en cas de définite de droit , n, s, ste. - Saint Louis est relus qui a commencé a l'abolie, è, 461. — Epoque da temps on l'ou s comment è e'en passer dans les jagements, 8, 463. - Quand il aroit pour cause l'appel de font jagement , il ne feiseit qu'accentle le jugement , suus décider la question , u. 513, - Lorsqu'il était en usage, il a'y svoit point de condamnation de dépris, a , 464. - Répagnoit à l'idée d'aux partir publique , 8, 462 Cette façon de jager demandoit tres peu de suffisance dans

ceus qui jagement , \$, 470 , u. 471. Comédie. Point de vue sons lequel ce spectarle s'est présenté u Rien , a, 25. - En quoi consiste son graud art, u, b, 22 Comedonare. Il stoit defends , à Rome , sux ingenes de les epouser , \$, 401.

con par tribus. Leur origine : ce que c'étoit a Rosse , à, 214 - Devenus tumultocus, 8, 117.

Commentateurs. Peuvent se dispenser d'avoir du bon seus , 🗞 💬 merre. Comment mor notice verporase le deit fairs , per ne passe corromore nar la fréspontation des étrangres, n. 201 A. 104. - Les Grecs regardoires la profration de tout bas commerce comme influer , et par conséquent comme indigne du citoyen , u, 200 - Vertes qu'il ampire au prupie qui s'y adonne : comment ou en pent meintenir l'esprit dans nue demorrater , 8, 213. - Boit être interdit oux nobles dans une aristocratie , 8. 215 - Doit être favorisé dans une monarchte , mais il est contre l'esprit de ce gonvernement que les nobles le fassent; it suffit que les commerçants puissent espéeer de devenie nobles , & 316, 8, 234. - Est nécessirement tres borné dess un état despoteque , u, put. - Est-il dimensé per le trop grand nombre d'habitants dans la espitale? à , 16. - Cappes , économie et esprit de celui d'Angleterre , à , 6, u. 341, u. 331. Adoutitet corroupt les mœurs, s. 441, ns les pays ou il regne, tout, jusqu'anx actions hom et aux vertes morales , se teufque. Il detenit le beiguntage ; mais il entretient l'esprit d'intérêt , n , 315. - Entretient is pais entre les nations : mais n'entretient pas l'union entre les erticultres , ibid - Sa notnes doit être pêglée , on même se regle d'elle-même par celle du gouvernement, é. 319, «. - Il y en a de deux sortes; celui de lase , et celui d'economie : a quelle nature de gouvernement chacune de res especes de commerce convirnt le mieux , ifed. - Le commerce d'économie foece le peuple qui de felt à êter vertueux. Exemple tiré de Marwille , a, é, 110. — Le commerce d'économir u foude des etats composés de fagitels persécutes , ibad, Il y a des cas on relai qui ne donne rien , celui même qui est désarantageux , est utile , 8, 350, - Ses intérêts dorrent l'emporter sur les intérêts politiques, u, 251, ... Moyens propera à abaraser les états qui font le commerce d'économie, Est-il bon d'en faire mage? shift. — On ne doct , sons de gean des ruisons , exclure ancune nation de son commerce , ess eins s'asseptitir à ne commerces qu'avec une seule notion , &, Jin .- L'établissement des banques est bon pour le com merce d'economie pralement, n. 352 - L'etablisement des compagnies de négoriants ne convient point dans la montrchie; assesent meme ne convient pas dans les états libres, abed. - Ses justrets ar seat point opposés à l'établissement d'un port franç dans les états libres ; e'est le contesse dans les mo nerchies , dod. - là ne fant pas confonder la liberte du com merce uvec celle da commerçant i celle da commerçant est fort giner donn les états liburs , et fort étendue dans les états scores à un pourcer absolu , à, 152, Quel en est l'objet , shid. - Est-il bon de confisquer les marchandises prises par les en nemin , et de romper tout commerce , soit passif , soit actif , uvec enx? u, 253. - La liberté en est detroite par les dons nes , mund offen sont alfermérs , 6, 201 - Il est bon one le contrainte par corps nit hen dans les effaires qui le concerneut . u. 4, 353. - Der loss qui en établissent la súreté . 4. 353. - Des jeges pour le commerce, n. 254. - Dons les villes où il est Mahli , il faut beineoup de lois , et pen de juges , abid. - It no doit point être fuit par le prince , abid. - Celel des l'octugnis et des Castillens , dans les Indes crientairs , fet enine quand leura princes s'en emparerent, à , 354. — Il est aventagent ent nations qui n'ont bracen de rien , et onèreus à celles qui ont besoin de tout , s, 355 et suiv. - Arantages qu'en penernt tirer les pruples qui sont en état de supporter une grande exportation, et une grande importation en même temps , n, 224 - Rend utiles les ricors superflors , et les choses atiles necessares, thirt, - Consideré dans les révolutions qu'il a cors dons le moude , à , 256, - Pourquei , muigre les révelations anaquelles il est sujet , sa enture est orrévorablement fiste dans certains états , comme ans lades , séid. ... Pourquoi reias des Indes un se feit et me se fera jamais qu'uvec de l'argrot, thid , n. 359. - Ponrquot celui qui se feli en Afrique est et area torjours as exantagens , u. 357, - Reisons physiques des couses qui en ensintienores la balance rutes les peuples du nord et ceus du midi , stid, - Différence entre celas des nuciens et celai d'aujourd'hai , A. 352, - Fait l'oppression et cherche la liberté : c'est une des principales rames des différences, qu'on trouve entes reini des anciens et le pôtre , stod. - Sa ceuse et sea effets , n. 150 - Celui des uncircus, e. 254 et miv. - Comment, et par en il er faisost

autrefois dann les ludes , a, è, 310. — Quel esuit autrefois ce loi de l'Ane : comment et par où il se faisoit, shif. -- Nature et étradur de relat des Tyriens, à , 356. - Combles crist des Tyricus tiroit d'avantages de l'imperfection de la novigation des anciens, stid. - Étrofice et durée de celui den Juifa, a., 355. - Nature et deradue de celui des Egyptiens, ibid. - De relei des Phéniciens, shid. -Nature de celui des Grees avant et depois Alexandre, è, Moet suiv. - Celui d'Athenes fat plus borne qu'il s'auroit été l'être, 1846. - De Cocisthe, e, 361. - De la Grêce swant Romère, shid. - Révolution que lui occasione la conquête CAlexander, b. Mt et nate. - Prejuge singulier qui empechoit et qui empiche encore les Peraes de foire relui des lades . a. 362. - De criel qu'Alexandre avoit projeté d'établir, \$, 362. - De celui des rois grees après Alexandre , a , 36) et saire. - Comment et par où en le fit aux Indes, après Alexander . e. Nij. - Celui des Grecs et des Romains aux Indes n'étoit pas ai étende , mais étoit plus facile our le pôtre , a. 265. - Criel de Carringe, 6, 365. - La constitution politique. le droit civil, le droit des gens, et l'esprit de la nation, ches les Romaine, Stoirest apponts au conserere, a. 270. - Crist des Romains avec l'Arabie et les lades , à, 370 et suiv. - Réroletions qu'y rauss is mort d'Alexandra , 8, 371 , 4, 372. -Intérirur des Romaina, a. 372. - De estat de l'Europe, après la destruction des Romains en Occident , a, è, 372 .-- Loi dra Winigethe, contraire au commerce, \$, 372. - Autre lot du même peuple, favorable au rommerce, 8, 372. - Comment se fit jour en Europe à travers la burbaria, a. 373 et sulv. - So chate, et les malbeurs qui l'accompagnèrent dans les temps de harborie , carent pour rame la philosophie d'Aristate et les réceries des scolustiques , stid. - Le qu'el deriet depuis l'affichtissement des Romains en Orient, shid. - Les fettere-de-change l'out arraché des bras de la magesine foi mount le faire contrer dans le sein de la markité. A fait - A qui l'on doit cet avantage , a , 3:1. - Lois fondamentales de celat de l'Europe, a. 3;5 et seir. - Prejets proposts per l'asteur sur nelni den loden, s. 377. - Dans quel ras il se fait par echange . Had - Dom quelle proportion il se fait . selvent les differentes positions des pesples ont le font enormble. e. 3nd - On on degroit bonnit les monnoirs idéales . e. 3nn. - Croit per our augmentation recessive d'argent, et per de nouvelles découvertes de terres et de mers , 8, 361. - Pourqual ne prut Beurir en Mascoste, 4, 317 — Le nombre des fêtes, dans les pays qu'il maintient, doit être proportionné à ses besoins, à, été. — Raisons pourquoi la paisonce où il Hère une nation n'est pas toujoues de longue durée , a , 174. Et les arts étoiret répotés, ches les Romales, des occtions serviles , a. 149. - Quand on doit l'interrompre de pation à nation , ê, 63 - Pierrit à proportion de la population,

6. 2). Common d'Assamis. De que c'est a dans quels generacionests il consistant et ristati le misera, a., 356. — Des propies qui on fiste e common, side. — Dels servers e autance è la visitente era a la versation, a., 356. — El fistat quelleprisis arb visitente era a la versation, a., 356. — El fistat quelleprisis arb visitente era la la versation, a., 356. — El fistat quelleprisis arb principa genera, pour super benation, a., 456. — Commont on Pa quelleprisis printi, pour super benation, a., 456. — Commont on Pa quelleprisis printi printi

de honques, a, 352.—Il ne doit avoir accum privilèges, shid, Commissione Cres qui sont comunis pour juyr les particulors ne sont d'accure utilisé au monarque; a sont injustes et fonesses à la tillerat des majers, a, sép. Comment. Se recentir ne describest que se transca dess le com-

Communis. Ses practits no devrolent pas se trouve does le corps des lois comaines, s., alto. — Succede a Marc-Aurèle, s., t.Cs. Communagad de dons. Est plas ou moins utile dans les differents gouvernements. s., 23s.

Communes. Il n'en étoit point question aux assemblées de la mation sous les deux permitères raves de nos sous, é, 445. Communies. Etoit refusir à cross qui morroirest pens avoir donté one partie de leurs biens à l'église , a. 470.

Commiss (Amironic), Yopes Assessic. — (Alreis), Yopes Aumen. — (Jews), Yopes Jans. — (Massel), Yopes Haauma. Compagnies de régoriente. Ne convienuent preupe jamais dans une novarchie ; par losjones dans les républiques , a. 342. — Leur utilité , leur objet , 68st. — Ont svill Por et Pargent , 4, 377.

", vi (i).
Compañana. Ce que Tacite appelle abut ches les Germeless :
c'est dans les nages et les obligations de ces compagnons
qu'il fant chercher l'escliente de sunchige, e., 432, e., 451.
Compilercur. Sout, de tuns les anteurs, les plus meprumbles :

leurs occupations, a. &L. Compositions. Quand on commença à les régles platêt par les conturnes que par le texte des lois, \$, 4 46. - Tarif de celles one les lois Inchares duoires établies nour les différents criemes , suivant la qualité des différentes personnen, e. 142 . e. 453. - Leut grandeur araie constituoit la différence des conditions et des enugs, a. 142 , \$, 151 , a. 155. - L'auteur entre dans le détail de la matiere de celles qui étoient en nance ches les Germains, chez les peuples aestis de la Germanie peur cenquérir l'empira romahs , afin de nous conduire sur la main à l'origine des justices prignentiales , a, api et nate. -A cal clies appertentient : pourquol en apprioit utani les satinfactions durs, ches les barbures, por les roupables, à la ersonne effensée on à ses parents . è , sqt . a. 19è. — Les rédacteurs des lois barbares crurent en devoir flaer le priy , et le Crest avec une précision et une Coesse admirables , è, è91. - Ces réglements ont commencé à tirer les Germains de l'étag de pare nature, ibid. — Emirat réglère mivant la qualité de l'offensé, ibid. - Formoient , me la tôta de cent en faveur de qui elles étoient établies, mor préregative propertionnée eu pris dont le tort qu'ils éprouvoiret devoit être réparé , a , 405. - En quelles espèces on les payeix, shid. - L'offenst étoit le maître, ches les Germains, de recevoir le composition on de la refeser , et de se réserver se veugemer : qu on commença à être obligé de la recevoir , 4, agl. On en trouve, dans le code des luis burbares, pour les actions te volontaires, thid. - Crites qu'en papoit une vannex de rei étoirat ples fertes que criles qu'un payoit sus bommes libres,

Contr. Littit arphrings an originar , 4, 455. - Difference entre as juridiction , seus la accorde race , et celle de ses officiers , e, 16o. - Les jugements rendan dans as cour or rescertissoicel point derset les missi deminici. Mid. - Reproprit on jugement du roi les grands qu'il petropoit ne pouvoir pas rédetre à la raison , ilvid. — On était autrefois abligé de réprimer l'ardeux og'ils avoient de juge; et de faire juger , à , afo. - Learn functions som im deux permierra races, e. 188. --Comment et sere qui ils alleient à le guerre dans les commenorments de la monarchie, \$, \$91, 4, \$91, 4, \$93. --Quand mesoit les vacaux des leudes à la guerre , e, 493. -So juridiction à la guerre , e, 493. - Cétoit un principe fondamental de la mouerchie , que le comte réunit par se tête et la palasance militaire et la juridiction creile, et c'est dons er double pouvoir que l'unteur trouve l'arigine des justices originautistes, that et sein. - Pourquoi me meseit pes e la guerre les vassons des évignes et des abbés, si les arrièrerassaux des leudes , a. 443. — Étymologie de ce mot , ibid. — N'avocent pas plus de druit dans leues terres que les autres selgarnes dons la leur , \$, pcl. - Difference entre est et les does, Aid - Queign'its rénniment par leur rête les puintaners militales, civile et focule, la forme des jagements les empirheit d'êter despetiques; quella esoit erter forme, & , tol, a. tol. - Leurs fractions destent les mimes que celles do gravion et du centraier . A. sal. - Combien il lei falloit d'adjoigts pour juger, ibid. — Cammen-occut peu après le pière de Cloris à se proceser par averal la percelejas de leues effices , qui, per leur nature , n'étoient qu'auguele exemple de la perfidie d'un fils nances son port. . . Sos et miv. - Ne powerit dispesser personna d'aller a la guerre ; à, to |. - Quand leurs offices commencerent à devenir béredi-

tuires et attachés à des fiefs , 8, 303 et suire. Comés. Na forret pur donnés a perpésulté en même sempe que les fiefs , 8, 30. Contina (le P.) a fait une violente sontie contre Montesquire.

a, 66a.

Concalinage. Contribue pen a la propagation : pourquol , a ,
3y3 —Il est plus on meins fétri, suivant les divers gouverne-

- ments, et sevent que la polygamie ca la divorce sont permis ou défendes, et. 304. Les jois remaines ne jui projent labor de lieu que dans le cas d'ane tres grande corraption de morers , 8, 394. Connances (La), recommande à Cersti et Niccelini , 8, 679.
- Condamnation de depens. N'avois point lien untrefois en France en cour lair : pourquoi , e, ê, 463.
- Condemnés. Leurs biens étoient couss rés à Rome : pourquel , 4, 337.
- Conditions. En quoi consuloient leurs différences ches les France, 4, 413 Confesseers. Les béritiers les alment moins qu'ils a'elment les médecina , 8, 38. — des rois. Lour rôle est difficile à soutenie ares an joune prince , a, ye. - Sage conseil on'ils devrocent
- bien suivre, a, 256. Conflications. Fort stiles et lestes dans les états despotiques : permiciones et injentes dans les états modécés , a , 234. Voyen
- Confiscation des marchandises. Les excelleum des Anglois ser cette metiere . e. 352. Confrontation des témpins auce l'accusé. Est une formalité pu-
- quier per le lei meterelle , a, 404. Conrectes. Se religion n'admet point l'immortalité de l'ame ; et tire de ce frex principa des conséquences admirables pour
- la société, e. p13. Conjugation contre Cour. a. 153. Conjunctions frequentes dans les commencements du rêrae d'An-
- guste , a, 153. Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient ches les anciens. Ponrquoi , a, 180. Conquérante. Couses de la dureté de leur carnetère , è , 229 , a,
 - 230. Leurs droits sur le peuple conquis, a. 616. Yoyes Conportes. - Jugresent our la généroute pottendue de quelques-ans, a, 263 Conquetes. Quel en est l'objet, a, 193. - Lois que doit seivre
 - un conquèrent, a. 336. Erreure dans lesquelles sont toubes non anteurs sur le droit public , touchant est objet. Ils out admis an principe some faux qu'il est terrible , et en ont ties des rossequences encore plus terribles, \$, 356, - Quand ella est faite , le conquérant n'a plus decit de tuer : pourquoi , ided. — Sen objet n'est point la servitude , mais la conserva tion : conséquences de ce principe, alui. - Avantages qu'elle peut apporter an peuple conquis, a. e57. - (Druit de). Sa definition, \$, 257. - Bel usage qu'en èrent le roi Gelon et Alexandre , \$, 257, a, 058. — Quand et comment les républiques en prevent faire , e, abs. - Les peuples conque par une république sont dens l'état le plus triste , é, 358. - Comment
- on doit traiter le peuple vainen , s. 15q. Hoyens de la conerrer, 4, 26a - Condeite que doit tenir no état despotique avec le people conquis , é, 260 , a, 263. - Druit qu'elles donnent, e. 64. - Des Romains, lentre dans les commencements, mais continues, 4, 435. - Ples deliccies à conserver qu'e faire, A, 135. CORRED , emperour. Ordonna le premier que la succession des
- fiels passeroit and petito-enfents on any fraces , seivant l'ordra de succession i cette lai s'êtendit peu à peu pour les successions directes à l'infini , et pour les collattrales en septieme degré , 8, 505 , e., 506. Conscience (tiberté de) . a. b. 58.
- Cunsest du prince Ne pent être dépositaire des lois , 8 , 198. -No doit point juger les affaires contentieuses : pourquei, è, Conseils. Si ceex de l'Évangile ésoiras des lois , ils seroient con-
- traires a l'esprit des los érangéleques , d, 400 Conservation C'est l'objet grafeal de tous les atate, a, 264. Conssiretmes. Précautions que dorrent appeatre les législe
- teure dans les loss pour la révélution des conspirations, 4 . 300
- Converge. Bella lei de cet empereue, a. 200. CORPTANT , petit-file d'Herarline , tue en hicile, a, 181.
- Constantia. Changement qu'il apporte dans le nature du gouvernement, \$, \$33. - Cest a ses idées sor la perfection
 - que nous sommes redevobles de la juridiction erclesiastique, \$, 402. - Abrogen presque toutes les lois contre le célibat . a, 401, \$, 400. - A quela motifs Zourar attribue sa conversion , \$, 410. ... Il n'imposs qu'aux habitants des villes le né-

- cresité de chômer in dimanche , ê. 414. Respect ridicule de ce paince pour les évoques, n. 479. - Transporte le soège de l'empire en Orient, &, 168. - Distribue de Me à Constantimople et a Rosse, shad - Retire les légions romaines placées sur les fronzieres, dans l'intériene des provinces i suite de centr innovation, a, 169.
- Constantin, für d'Heracitus. Empoisonné, a. 181. CONSTANTIS DUCAS (le fame). Punitson ampulière de ses crim Constantin-Lu-Baser, fils de Constant. Succede à son pere .
- a. 161. Construction of Paragrams of the second parameter of the second parameter of the second secon femme , \$, 316. - Assai nommée de nom de Constantin , \$, 161. - Divisée en deux factions . a. 177. - Pourete Immense de ses patriorcires, q. 123. - Se soutrnoit, soca les dernieres empereurs grees , par son commerce , \$, 184 , a, 185. - Prise par les croisés, a., 186. — Reprise par les Grecs, 1808.—Son
- commerce rums , s. 186. Couses de sa dépopulation , s, 16, 4. 17. - Les colonies n'y ant jamaia reussi , a. 81. Coustantics. Envoir Julien dans les Gaules , 8, 169 Constitution. Comment reque en France , 8, 17. - Conversation
- à ce sujet, à, 67. Consels. Necessité de res jages pour le commerce , a. 334
- Canrols removes. Leur Stablissement, S, 137. Por qui et pourquoi leur entorisé fat démembrée , a , e ; 1. - Leur antoelté et leurs fonctions , è, e75 -Quelle était leur compétence dans les jugements , e. 276. - Avantage de ceini qui avoit des enfants sur celui qui n'en avoit point , è, ton CONTABLE. Bes courtison , mome à la mort , et, 615,
- Conte person , a, 31 et suiv. Contempletion. Il n'est pas bon pour la société que la religion donne sun hommes une vie trop contemplative , a, å, 410. Continence. C'est une verte qui ne doit atse pratiquée que par
- pen de personnes , a. 4n3. tinence publique. Est nécessaire dons un état populaire, à , 239.
- Contrainte per corps liest bon qu'elle n'ait pas lieu dens les affetres ciriles ; il est bon qu'elle sit lieu dons les affaires de commerce . a, b, 353. Contrastes. Plaisent à l'ame , a , Sqt. - Il faut en mettre dans
- les attutodes , såsd. Contamore. Comment étert punie dans les premiers temps de la monarchie, a, Ste. Copiez. Les Susons appricient ainsi ce que nos pères appeleiant
- comtes, a. tol. Corintle. Son becreuse situation, son con serce , sa richesse : la religion y corrempit les merurs. Jut le séminsies des courtisenes, e. 361. - Sa raine augments la plaire de Marseilla ,
- A. 364 Consonan, Sur quel ton le senst trafte avec lui , a, 175. Coun seasu. Difference entre ce poete et Racine , a, 630. Cornélieunes. Vayen Loss cornélieunes.
- Corps. Sur la rause de leue pesameur, 3, 164. Sue la cause de leur transparence, a. 566. Corps Ugislatif. Quand , pendant combien de temps, par qui .
- doit être assemblé , prorogé , et renroyé , dans ou étel libre, 4. 4. 262. Corps (tes grands). S'attachent trop aux minuties , a. 73.
- Corraptus. De combien II y en a de sortes, a, als. Combien elle a de sources dans une démorratie : quelles sont ces sources, 4, 243, e. 244. - Ses effets fanestes , 4, 447-Coames. Magutrata de Crete. Vice dans leur Institution , 8, 267.
- Court (le sire de). Ce qu'il penson de la force des Anglois, a., e55. Coaps de Sales. Comment punis par les lois barbares, e. 453-
- Cour. On ne pent pas y être sincure [mpanêment, \$, 6. Course guerrier, Sa définition . 8, 130.
- Coursnag Les lois et les nauges des différents pays en regient differenment la succession ; et res sages , uni percissent injustes à cene qui ne jugent que sur les idees de leur pays, sont fondès eu raison , è, 425. - Ce n'est pas pour la famille regnante qu'on y a fint la seccession , mass pour l'intérêt de Petat , 8, 431. - Son droit no se règle pas rumme les droits des particuliers : elle est accesse un droit politique ; les denite des particuliers le sont sa droit civil , shid, - On en

pent changer l'order de anccession , si crist qui ret établi détruit le come nelitiour your legari il n été établi . A. 431 . a. 454. - La nation a droit d'en exclure, et d'y faire renoucer, n. 474.

Couronne de France, C'est per la lei salique en'elle est affectée ana miles reclusivement . A. 33a. — Il est ridicula de citer sa agure ronde pour fonder queique droit du roi , \$, 479.-Étoit étective sons in seconde race , é, 306. — Le droit d'aineur ne a'y est établi que quand il s'est étabil dans les fiels, après qu'ils sont decenus perpéturis , è , 507. - Ponrquoi les filles en sont exclaes , tandis qu'elles est droit à celle de plusie waters repaires , a, b , 5at.

Courses. Ordes qui se publie ca Perse pour empêcher qu'ancun bomme ue se trouve sur le passage des femmes de qualité , 0, 30.

Cours des princes. Combien unt 8té corresposs dans tens les temps, b, not.

Courtuens. Printure admirable de leur caractère , è , sot. - Es quei , dant une monarchie , consiste beur polifesse : caure de la delirateme de leur goût , \$, 204 , n. 105 .- Différence essenticile entre can et les proples , è, 190. — Leur avidité , a , 53. - Les pensions qu'ils obtiennent sont onérroses sux pen-

pire , Hid. - Ordonnauen planmute k ce sejet , Mid. Courtisance I n'y a qu'elles qui paiment dépenser sons danger & Vegier . 4, 237. - Corinthe en était le sécainaire , a, 361, Leurs enfants sont-ils obligés , par le droit naturel , de noue-

rir leurs pèrre todigrats? n. (25. Courses personies. Pourquoi la mariage entre eux n'est pas per mis, A. 400. — Étaient autrefois regardés et se regardelens on comme frères , ibid. - Pourquoi et quand le mariage fut permis entre eau & Rome , not. 3. - Ches quels peoples leurs mariages doivent être regardés comme incre-Contames. Celles des différentes provinces de France sont Licées, en partie, du droit romain; leur multiplicité, a, è, 67,--. da-

teese , a. 430.

elennes. Combien il est important pour les marcre de les ronserver , \$, \$13. - De France. L'ignorance de l'écriture , sous les règnes qui seivirent reiul de Charlemagne, 6t nabilre les loss barbares , le dinit romain , et les capitalaires , anagaels on mbatana les contames, &, 448. -- Pourquoi ne prévalqment non our le droit romain dans les propinces médites de l'Italie , ilid. - Il y en avoit des la première et la seconde ruce : elles n'écoient pas la même chose que im leis des penples barbares , preuves : leur véritable origine , é, 448, n. 445, - Quand commencécent à faire plier les fois sont leur anterise, a. A. 441 .- Cr sevolt and chose inconsiderée de les vonleir teutes réduire en une générale , \$, 466 , e , 467, - Leur origine ; les différentes sources où elles ont été pulates : comment, de particulieres qu'elles étoient pour chaque seignes-

rie, sont devenues générales pour chaque province : quand et comment out did redigies per scrit, et ensuite réformées, a 6, 470 et mis. — Contironent beaucoup de dispositions tirées du droit romain , n. 418 Contumes de Bretogne. Tirent leur source des autises de Good-

froi , duc de cette province , é, 412. Contames de Compagne. Ont été accordées par le roi Thibut.

4. 612. Continues de Manyfort. Tirent leur origine des lois du comte Simon . 6. 478. Coutumes de Normandie. Ont été accordées par le dur Raoul , à,

Craftemen. Journal angloir, a, 63o.

Craunte. Est un des premiers sentiments de l'homme en état de estere, &, 192.- A fait rapprochee les hommes, et a formé bre sociétes, thid. - Est le principe du gouvrreement despotique , å, 300 , a, 503.

Celesciers. Quand commencerent à être platét poursuivie à Romr par lours debiteurs , qu'ils un poursuivoient leurs debttrers, p. ello.

Ceferies. Est semmise & den bois invariables, &, 191. - Ce que l'autrer en dit prouve-t-il qu'il est athèr , 4, 53r. Créature. La sommission qu'elle doit su createur dévive d'au-

lei antérieure sux lois positires, é, 191. Caranacon. Le seul qui mehr bien exciter la véritable passion

de la tragédie , s. 623. — Compané su Garrebia , et, 624.

Crédit. Moyens de conserver celui d'un état, ou de las en prorerer an , s'il a'en a pas , e, 369. Caperrera Coaper, Injustiment contamné, som neétrate de

crime de lèse-majesté, a. 285. Crite. See lois ont servi d'original à celles de Lacédésse 207. - Le segrese de ses lois le mit en état de résister longtemps sux riferts des Romanns, slud. - Les Lacedementens avoient tiré de la Crète frurs nanges sur le vol., n, é, 477. -

See monuments antiques, 4, 215. Créteis. Mayen singulier dont ils natient avec succès pour mais trair le principe de leur gouvernement ; leur amour pour la patrie, \$, 047. - Moyen infime qu'ils employetent pour empicker la trop grande population , n, 39s. - Leues lois sur fe and designat because & Lacaddamone, et au malniont rien à Rosse.

e. 411. Catalon. Sa besvoore lei Impire le moyen de concilier a honneer avec l'obtissante à un cedre injusts de Henri III , d.

Crimes. Quels sont crus que les nobles commettent dans mue aristocratie, n. sat. -- Quolone tous publics de leur nature , met néanmotes distingués relativement une différentes espèces da gouvernement, è, 201. - Combien de sortes en eu distinguoit à Rome, et par qui lie écolent jugés, &, not. es qui doivent être teffigées à chaque nature de crime , à , 250 et 2407. - Combien II y en a de 20rtes, ibid. - Cruz qui ne font que troubler l'exercice de la religion doivent être renveyét dans le classe de cora qui sont contre la police , é, abo. - Crux qui choquent la tranquillité des citoyeut, saus en attaquer la surrié, comment doivent être ponis, é, ett. --Primes contre ceux qui attaquent la sureté publique , itéd. Les paroles détrent-elles être mises su onenbre des crimes? 5, 304. - On doit on les ponissent respecter la pudeur, a, 386. - Dans quelle religion on a'en doit point admettre d'inexpiables, n . 415. - Tarif que la lei selique impossit pour leur punition . a. 440. - On s'en purgeoit , dans les iois barbores autres que la let milique, en jerant qu'en n'étoit pas respable, rt en faivant jarry la même chose à des técnoles en mombre proportione è la grandeur du crime, è, 417, e, 418. -N'étoient panis par les lois barbares que par iles peines pêcuninires; il ne falicit point alors de partie publique . 8. 465 et sulr. - Les Germains n'en remneimoient que dens capitant : In polyromeris et la trabisco . e. ini.

Crimes cachis. Quels sont cruz qui doivent être pon 251. Crimes rapitant On on falsoit justice then non pères pue le combat judiciaire , qui ne pouvoit se terminer par la paix , \$, 435.

Crimes contre Dies, C'est à lui seul que la tragrance en doit être réservée, a. 181. Crimes coutre in pureté. Comment doivent être punte, n. 161.

Cross contro notero. Il est berrible, tres-couvent obscur, et trop aftererment pont : moyens de le prévenir , 8, 263. --

Quelle en est la source parest nous, thid, Crime de fear-matesté. Par eut et comment doit être jugé dans une république, a. b., 257. - Voyez L'ess-majesté. Criminele. Peurquoi il est permis de les falce meurir, a, 307. — A quels criminels en doit launer des selles, à, 417. — Les uns

sont coumis à la pulasance de la let. Les metres à son autorité. n. A. 431 Critique. Préceptes que delivent soivre ceux qui en fint profrance, et surmet le gaarlire ecclésisstique, a. 548 et mir. Croisedes. Apporterent in hoper dans nos climats. Comment on l'empêcha de gagner la masse du propte , \$, 303. - Servicent

de prétrate aux recificientiques pour attieur toutes sortes du matières et de personnes à leurs tribunaux , 4, 469, not. 3. ---(Origine des) , 8, 185. Crotale, Sont la guerre aus Green, et cocomte de Flandre, n. 186. - Pomodent Constantinople peu

dent coixentr sea, Hid. CROWWELL. Ses sucrès empéchèrent le democratie de s'établis

en Angleterre , u, sun. Calere. Différentes proportions de la valeur du cuivre à celle de Pargent , a, 35c, & 186 , a, 357.

Cotto. Le soin de rendre un colte à Dieu est bien différent de la magnificence de ce culte, J. 410. - Sa magnificence at-

703

tache à la religion, a_i $\frac{412}{412}$.— A besocoup de rapport e la constitution de l'état , a_i à, $\frac{412}{412}$.

Culture des terres: N'est pas en raison de la fertilité, mais en raison de la liberté, a., hai, ... La population est en raison de la culture des terres et des arts, a., hai... Suppose des arts, des consciusaces, et le monnée, s. hai...

des codominaces percentions que pris Aristoderne pour se concerner. Femmes percentiones que pris Aristoderne pour se conserver la typannie de cette ville, a. 250. — Comben les fois crinicelles y étoient imparfaites, a. 250. Ceries. Ce que c'istat à Rome; à qui elles domnelent la ples

d'autorité, é, 22à. Cynète. Les peuples y étoirest plus crurls que dans tout le reste de la Groce, pacce qu'ils au cultivoient pas la musique, a,

b. 3cd. 6, 3cd. Cymospheles (journée des). Où Philippe est vaiscu par les Etelices ents une Romains, 8, 42; Cimus. Fonser précusions qu'il peli pour conserver ses con-

quêtes, å, 454. Caer. Est drapotagor, a, 14. Veyra Pranne Pr.

Cur. Est despotuçur., a, 14. Vayez Pranne I^{ez}, Curriar. (la frur). Injustiră qu'elle comunt aous prétexte du crime de less-majesté, a, 285.

Dacosaer. Pourquoi fat chique de se defaire de l'Austrasie en foreur de son fils. s. 8. 105. — Ce que c'étoit que sa chaire, s. 100.

D'ALUSILLOS (dachesse). Lettre à , a, 676.

D'ALUSIAN. Lettre à , à, 672. Montesquiru e cavie de le voir de l'acudémir , à, 667.

de l'accidente, à, 662. Dannes (érs). Ne se curriannent pas de sous les chevallers. a, 675. Dannes, Conséquences fonestes qu'ils timorest du degues de l'ann mortalité de l'âme, à , 422. — Leurs troupes de terre, pres-

que toujours hatters par celles de Suede , depuis près de deux sierles , d. <u>1715</u> Dunse. Ches les Romains n'étott point no exercice étranger à l'est militaire , d. 1800.

Dantzerk. Profits que cette ville tire du commerce de hié qu'elle fait evec la Poloque, à, <u>Ma.</u> Danva. Ses décourertes maritimes se lui ferent d'aucuse utilité

pour le commerce, b, Mr.

DAVILA. Mouvoire valuon de cet auteur touchant la majorisi de
Charles IX. b, 470.

Débiteur. Comment dermieut être traités dons une république,

Diblicars. Comment derroient ĉire tralifa Gasa una république, a, b, <u>155</u>. — Époque de l'our affranchissement de le servisde à Rome : révolution qui on persus résultar, b, <u>155</u>. a. <u>455</u>. Décadense. De la grandene romaina : nes cusors , b , <u>155</u> et suiv.

Décensez. Pourquet établirent des prinse capitales contre les anteurs de lubelles et contre les potets, a., 23. — Leur origins, leur antiaderart, et l'ere luquitice dens la gouverneurest, ausses de l'eur chait, a., 23. — 23. — 17 s., dans le loi de doure tables, paus d'un «udoit qui prouve leur deraits de choquer l'eure, paus d'un «udoit qui prouve leur deraits de choquer l'eure, paus d'un «udoit qui prouve leur deraits de choquer l'eure de la desacratie, e., h., 248. — Priguidicables a l'aprandissenant de Rome, g. 258.

Décimeires. Voyes Lois décimeires. Décisionneires. Lese porteut, 8, 50

Décenfés. Ce que c'était : étalent peuis per la privation de le communion et de la sépaiture, e. 476. Décrétales. On eu u besuccup ingris dans les recurits des re-

none, a. 146, not. n. — Comment on en prit les formes judiciaires plutés que cribas du drait roussia, a., (s), — Nout, a. proprement parier, des rescrits des papes, et les rescrits du une meuvaire actie de législation : pousqué, a., 450. — Out pris, « n. France, la place des lois de pays , a., 450. —

Défante de droit. Ce que c'était, a, b, ffo. — Quand, comment et contre qui donnoit lieu au combat jediciaire, b, ffo., a, fft. — Voyez Appel de défante de droit. DEFFARD (la merquise du). Letters à , c, 556 , b , 566 , c, 565 , a , 671 .

Directatives. C'est chez lui qu'il fout chercher la jurisprudence

Directible. Cesteres in qu'ul not enerche la jurisproduce, de combat juricaire, a. julis. — Finange de cet autour, mul entends jusqu'iri, replique, s., sils, not. t. — Four quelles provinces il a terestalis, g., s., sils. — Son excellent ourset un ten des sources des continens de France, s., 125. Pierre, Queograf in dei uccompatible serve in spinonisme, in ga-Pierre, Queograf in dei uccompatible serve in spinonisme, in ga-

sectore. Quoqui i not incompania servi a spaniame, in gatetier cerichiantique ne laine pan de les emmirer anna cema sur la tête de l'euteur : preuse qu'il n'est ni deinte, ni ethée, e, h, hm.

Microur. Comment à Veniar ils font parenuir leurs déletions, 3, 213.— Cr qui donna orienter, à Rome, è re prace d'hon, à mer fassette, a. 359.— Etablicaciont age, pareil non, à cet égard, their Voyre desentieurs, denaite, decantique, étissense de goit Source de cells des courtems, a. 201.

Dita. Son commerce : sources de ce commerce : époques de m grandoue et de sa chute , è, 252 , a, 254 Ditagr Crini de Noë rai-d le neal qui sit depenplé l'univers' a, 25

Dringer Crimide Nobrated formal qui ait depensible l'univers." a. 15. Drinnett, Origina de la maxime qui imposa à crimi qui en n requ un , le nécessite de se hattre, a. 455. Drinivatra na Puntides. Dans le demonhrement qu'il fit des

citoyees d'Athenes, on treuve autent deux creze ville esclave, qu'elle en aveit lorsqu'elle défendit le Gence coutre les Perers, a. 8, 200.

Dimecratic. Quelles sont les lois qui dérivent de us arture, s.,

201. — Ce que c'est, ilid. — Quelles en pont les lois fondsmentales, illid. — Quel est l'état du peuple dans ce gouvernement , a. 191. - Le peuple y doit nommer seu magistrets et la sécat , a. 193. — D'où dépend m duete et sa prospécité, a, b, 195. - Les suffragm ne decrent pas s'y donner comme dens l'aristocratie, è , (a) - Les suffesgre du peuple y doivent être publics , crus du sénat secrets : pourquoi cette dif-Herner, a., 196 - Comment l'aristorentie peut s'y trapper milie, b, 196 — Quand elle est renfermée dans le curpe des nobles , thid. - La vertu on est le peluripe , \$, 100. - Ce que c'est que enta verta , A, 100, A, 206 — Poueque s'e pa s'introduire en Angleterre, e, son. - Pourquoi a'a pa reviere à Rome après Sylla , iled. - Les poistiques grecs ant en sur son principe des vues bien plus justes que les modernes . illuf ... La vertu estaingulièrement affectée à ce gouvernement, é, acé. ... La verta doit y être le principal objet de l'éducation : manters de l'impirer eux sufauts, iled. -- Quets sout les enschements qui doivent y régner sur le couer des ritoyens , a, à, 110. - Comment on y prut établie l'égelité , A. ess. a. ezz.-Comment on y doit finer le ceur, pour consurver l'égabité morele, e, 212. — Comment les lois y doiveut entretenir la fragalisé , A. 812. — Dans quel cas les fortuers peuvent y être logales cons inconvénient, ibid. — Miryeus de favoriser le ripe de ce gouvernement, a. 112 — Les dubribution faites ou peupla y sont persirieurs, e, 315. - Le luce y est permieteux, 8, 2% - Causes de la corruption de son principe, 8, 313, 4, 144. - Point jaste de l'égalité qui doit y être introduite et meintenne, 8, 244, 4, 245. - Preuve tirés des Romeine, &, 245. - Un état démocratique peut-il faire des conquêtes? quel unige il doit faire de crites qu'il u faites , e, and ... Le gouvernement y ret plus dur que dans une monerchie : conséquences de ce principa , à , 254. — On croit commandement que c'est la gouvernement où le peuple est le plus libre . A, 263. - Ce n'est point un état libre par sa nature , a , 261. — Pourquel on n'y raspiche pas les écrits satiriques . S. 23). — Il n'y faut point d'esclaves , a. 106. — On y change les lois touchant les bisards , survant les différentes circumtes-

Crs. a. 8, 394.

Dennin (inty). Son erecture on hel. a. 62.

Druier, Revolutions que cette momoir essaya dans se valrur à
Rome, §, 206, e., 272.

Draiers. Distributions par les triomphateurs, e., 152. — publics.

Drains. Distributions par les triomphateurs, e., 122, ... public.

Qui, de la poissance exécutrice ou de la paissance lagislative,
es doit feer la quotité et ou régier la régle dons un état libre,
à, 266.

Dissoulement des habitents de Rouse, comparé ever criss qui fot fuit par Déndéries de ceux d'Athenes, d. 13s. — On en infére quelles étoient, lors de ces dénomberments, les forces de l'one et de l'autes ville, 16sé Dissociatours, Voyes Accusatours, Accusis, Accusations, Di-

Dants, Injustice de ce tyens, \$, 254.

Dants-La-Patre. Sa reflection des cancus, 8, 446, not. 2.

Brances, En nemi-on face le pris? \$, 350.

Denries. En peut-on finer le prin? 4, 380. Dépens. Il n'y uvoit pout autrefois de confamnation de dépe

en cont lair. a. 463. Dipopulation. Comment on peut y remiélier, a. 8, 400. -- de l'anisces. Ses esuses, a. 8, 74 et 2017. -- I. Combat des prin-

Zentron, See verser, a. h. 3 at sets. — I. Combat dis spite (spites in model a Spites) on model a Spite (spites) on model and spites (spites) on model and spites (spites) on the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites (spites) of the spites) of the spites) of the sp

Diple des loss. Necessaire donn mor monarchie : à qui doit être confie , 8, 176. Derriches. Posequoi sont en si grand nombre sen Indes. e , les.

Daze arma Fist necessé, aimsi que l'autreur de l'Espeit des Leis, d'authenme, contre lequet il arrest learnal les ples fortes armés, à, 2-6s, a. 50 petres de mort n'en a poisst diminué le monder; re qu'à y léudocité substituer, à, 2-5c.

re qu'à y leudreit sensitiere, s. 230.

Diarrienz. Punequoi elles sont compunes dans nos servées;
penequei elles escient rares dans celles des Romains, s.,
t.he.

Déscret. Éguir le faiblesse à la force, e. 61. Desces. Ragle surc pour en laire connoître le légitimité, à,

305 Dennie L'établissement d'un visir est pour lui une lei fond mentale, \$, 108. - Plus son empire est étends, moins Il s'occupe des affaires , a. 100. — En quoi consiste se principale force : pourquoi ne pret pas soulleir qu'il y sit de l'hon dans ore ôtate, & pop, e. pol. - Quel posseoir il transmet à ura ministere, e. 2003. — Avec quelle riquene il delt gouverner, a. 4. m.l. -- Pourquoi n'est point ablige de tenir son serment, e. 202 — Pourquoi ses ordres ne peuvrat jameis être rêvoques. 8, 202. — La religion prut ferr opposir a ses voluntés, ibid. — Est moins beurens qu'un monarque, n, 3ct. — Il est les lois, l'état et le prince, a, è, set. -- Sen povroir pané tout entiry a cruz à qui il le confe, 8, 331. — Ne peut répenaer ses sujets qu'en argent, n, 333. — Sa volonté ne doct trouver ouran abstacle , a, 255. — Il pent ètre juge des crimm de ses sujets, à, 207. — Peut réunir sur sa têtr le pontificat et l'empire : barrières qui doivent être opposées à son powerie spirituel, u., 430. - Il est mores meltes qu'un monarque, n. 56. - Dangers que son neterité netrée les fait count, skid.

Deputiper. S'il y a une passance qui le soit à tous égards, e,

Despotume. Le mai qui le limite est un bien , n, è, 192 - Loi fondamentale de ce guevernement, e, 199. -- Pourquei, dons les états un il regar, la religion a tant de farce, 8, 196. - Comment est exercé par le perace que en cat saint, shid. --Langueur affreuse dans laquelle ti plonge is despete, 8, 199-- Quel en est le principe, à, son , a, son . - Pent se soutenir sans beuncorp de probite , 8, 199. — État déplarable ne il redact les hommes, à, ses. - Horreur qu'impice re gouvernement, a, 203. - Ne se soutient souvent qu'a fotes de elpandre du mag , siud. — Quelle sorte d'obrasance il exige de la part des sojets, a, å, 303. - La volonte de prince y est edoumée a la religion , é, 203. — Quelle deit êspe l'edocs tion dans les étaits ou il régue, a, 206. - L'antorité de despate munice avangle da miet supposent de l'ignerance dans l'en et dans l'untre, shid. -- Les sejets d'un état ou il repoe n'ont nocum werts qui leur soit propre, shid. -- Comparé aver l'état monarchique, e, 217. - La magnanimint en est

sie : description de ce gouvernement, a. 316 — Com Iru lois sont relatives à ses proscipes, shid. - Portrait hideux. et fidele du ce ausvernement, du prince oni la tient en main. et des perceles ent 7 ment manets, A. 200, B. 201, B. 318, -Pourquoi, tout berrible qu'il est, le plapart des proples y sont soumis, a. A. 220. - Il régue plus dans les clemats chauda qu'ailleurs, & 200. — La crasion de borns ne peut y étre autorisee, ilod. - L'murs y est comme naturalisée, a, 221. — La misere arrive de toutes parts dans les états qu'il descir, thid. - Le péculut y est comme materel, shid. -L'autorité du meindes magistret y deit être absolue, é, 221 -- La résulté des charges y est impossible, a. 234 - Il n'y faut point de cesarers . A. 224. — Couses de la simplicité des loss donn les états ou il regne , 0, 225, 4, 226. — D n'y u point de loi fixe que le juge doive appliquer, 8, 226. — La aévérité des prince y convicus mieux qu'utileurs , 8, 299. — Outre tout, et ne conneit point de tempérament, à , 33s et suiv. - Désavaniage de re gouvernement, a, ali. - La question on torture peut construir dans ce pouvernement , m. A. 234. - La loi de talion y est fort en ampr, e, 235. — La ciémence y est meins necessaire qu'ailleurs , shid. - Le lexe y est nécessa a, 238 - Pourquei les femmes y deiverst être exclaves, a, 240. 317, 240. - Les dots des frames y deirest être à pre pres melles, &, 242. - La communicité des biras y serest absurde . ibid. - Les gains nuptions des femmes y duivent être tres-modiques, a, 242. - Cest an crime contre le genes hermain de vouloir l'introdutes en Europe, 8, 246. — Sen principe même, lorsqu'il ne se corrompt pas, est la range de sa er, a, 217. — Propriétés distinctives de te gouveynem 8, 35c. -- Comment les états on il règne pourvoient à leue sireté, A. 203. - Les places fortes sont permicieuses dans les etota desputiques, e. 254. - Conduite que doit tenir an état despotique avec la propie vaincu, à, 260. — Objet général de ce gouvernement. 8, 164. - Noyens d'y parvenie, n. 165. -Il n'y a point d'écrite setiriques dans les états où il règne : pourquei, à 165. — Des leis civiles qui peuvent y mettre un pru de liberté, a. 255 - Tributs que le despote doit lever sor les pemples qu'il a rendus excluses de la globe , e, sq3. --Les tributs y dovrent être tres-legers : les marchands y doivent avoir mor aumegarde personnelle, à, sui, d, sui, - On n'y prot pas sugmenter les tributs, a. pol. - Nature des priorate que le prince y prut faire à ses sujets ; tributs qu'il peut lever, ibid. - Les murchants n'y pravent pas faire de grosses synthers, shot, - La regir des impêts y rend les proples plus beureus que dans les écuts modéres en ils sont affrends, e, 8, 198. - Les traitants y prevent être honorés; mais lie ne le dotrent être nelle port nilleurs, à 208. - C'est le gouvernement où l'esclarage civil est le plus tolérable, e. 306. - Pourques en y a nor grande facilité à se vendre, e, lot. - Le grand nombes d'excluses a'y est point dangerrux, å, 310. – N'avoit lieu en Ameropoe que dans les ritmats si tota vers la ligne : possegnoi , é, Jus. — Possegnoi régne dans l'Asie et dons l'Afrique, å, 301 et mir - On n'y soit point changer les mones et les montéres, à, 336, a, 33g. Peut s'ultier tresdifficilement avec la religion chestleme ; tres-hira avec la metemétane, a. 341. — Il n'est pas permis d'y estaonner bien ou mel , A, Say. - Ce m'est que dans ce gouvernement que Fon peat forcer les enfents à n'aveir d'autre profession que crite de leur père, a. 205. - Les choses n'y représentant jamais la monmoie qui en devroit être le signe, à, 316. --Comment est gind per le change, 8, 387. - La depopulation qu'il cause est très-difficile à réparer , e, è, 405. - S'il est joint à une caligiou contemplative, tout est perfu. c. b. 420. Il est difficile d'etablic une nouvelle religion dans un grand empire on il rigne, n. 453 - Les lets n'y cont rien, on me sont qu'exe velenté espricieure et tramitaire de souverain : ti y fact done quelque chose de Ege; et c'est la relation and est quelque chuer de Sar, é, 433. - L'inqualtion y est descructive course is government, a. 126. - Let malleurs ou'd cause vicament de es que tout y est Incertain, \$, 431. --Opere platot l'apprenien des sajets que leur naion , a, 148. - Est le tombrun de l'houseur, è, ée, s, és. - Eapproche les princes de la condizion des sajets, e. 68. — Ses Inconvénirals , 8, 68. — Il ne présente une mécontrats qu'une sice à shottre . A. Go

Dusca faux , comparé su Dominio

Detter. Toutes les demandes qui s'es faiscient à Oriéans, es videient par le combat judicialre, A, 452. - Il sufficit, da temps de saint Louis, qu'une dette fût de douse deniers p que le demandeur et le défenseur passent terminer leurs differrets par la combat judicieire, n. 453. - Voyes Débiseure,

min , n , 634

Lois, République , Rome , Sonow. Dettes de l'état. Sont payère par quatre clauses de gens : quelle

est celle qui doit être la meèns ménagée, a, 289-Detres publiques. Il est pernicieux pour on état d'être chargé de es envers les particuliers : Inconvenient de ces dettes, à, 385 et suir. - Moyens de les payer, sons fouler ni l'état ni les particuliers, s, 369.

evolvenseur. Contient use loi qui ne peut pas être admise ches beaucoup de propies , 8, 106.

Devine. Laur secret, a, 39.

Dietaleurs. Quand ilu étoieut utiles : leur autorité; con l'exerçoient; sur qui elle s'étendoit; quelle était es durée et ses effets , u, 197, å, 275 , a, 275. — Comparés aux Inquisite d'etat de Venter, a, 4, 197. ictature. Son établiserment, p. 145.

Distinguistre. On an doit point chercher celui d'an auteur allleurs que dans son liere même, à, bio. - De l'academie, à,

50 . 4, 51. Dien, Ses especets avec l'antrers, n. rat. -- Motifs de es condate, Hid. - La lei qui neus porte vers loi est la pressiere par son Importance, et noc la nomière dess l'ordre des lois, e. 4. 145. - Les lois bemnines doivent le faire bonorer, et jumais le venger, n. adr. - Les ressons bemeines sont tonjours subordensors a sa volomb, u. 3st. - Cred fore feelement terpie que de croire qu'il n'existe pas, qu'il ne se mile point des chores d'iri-bes, on qu'il n'epaire par des socrefers, a, 419. - Vent que nous mépessions les richeurs : nous ne devons done pas lui prouver que nons les estimons, en lui offront non tresors. 4, 419. - Ne peut avoir pour agréables les done the image, Mid. - No trouve d'abstacles autile met où Il veut établie la religion ehettieune, à, 541. - Moyess sire de lat place, é, 29. - No peut violee ses promeses, ni changer l'esprace des chopes, e. 49. - Il a des attributs qui parniserat incompatibles nex year de la reison humaine, shad. - Comment ii présoit les futurs contingents, e. è, ay. On no duit point chercher a en connoître le nature, à, 49. - Est commicliement jager, a, 57. - Fanne übbe que quelques dectrurs en donnent , é, 57. - Il n'y e point de succession dans

int , 4, 25. Dirax. Pourquoi en les a représentés sere une figure humaier Digeste. Époque de la découverte de cet ouv

qu'il opéra dens les triboness , 5, 470. Diguit's. Avec quelles précautions doivent être dispensées dans la monarchie, n. 346,

Dimmete. Le nécessité de le chômer ne fet d'abord impuese ge'nux habitants des villes, A, 414.

mes ecclésiastiques. Pepin en jeta les fondements, mais leur établissement ne remonte pas plus haut que Charlemagns, é, 514, n. 515. - A quelle condition le people consenti de les payer, a. b. 515.

sociáream, lecroduit l'ampe d'associer plusients printre à l'empire, 8, 167.

Grecteury. Leur portrait , é, 31, Discipline militure. Les Remains réparaient leurs pertes en la

retabliment dem tente sa rigurar, u. 130. - Adrien la rétablit : Severe is lause se priårber, n. 166. - Pinsieurs empereues mag-acrès pour evoie tenté de la rétablir, ibid. - Touta-fait sergativ thru les Romains, \$. 171. - Les barbares incorporês done les ermées romaines se veulent pas s'y soumettre, n. 172. - Comparsion de son encienne rigidaté aver am reibebement, ibid. Diagnées. Ne fait perdre en Europe que le favour du prince :

en Asie, elle entraine presque tonjours le perte de la vie, 4, 64.

Disputer. Naturelles sux Grees , \$, 183 , a, 183. — Opiništres en matières de religion , é, 183. — Quels égards elles méritent de la part des souversins, à, 183, a, 184-

Distructmus. Celles des rengs établies parmi nous sont utiles

celles qui sont établies son ludre par la religion sont permicirsors , m. 414-

Distributions festes on people. Autent elles sont pernicieurs does is democratic, sutent elles sent etiles does l'aristocratic. 4, 215.

Divination per l'esu d'un bossie , en umpe dans l'empire grer . Distant. Voyes Dage

Directon de peuple en claures. Combien il est important qu'elle soit hirm fatte dons les états populaires , e. é. 140.

Districtors. S'apaisent plus statement dans an état moque dans un républicate, a. 133. - Dans flour, è. 144 Directe. Différence entre le divocce et la répudiation , p. 350

- Les ious des Maldires et celles du Mesique font voir l'azage qu'on en doit faire , è, 3ro. - A une grande stillte politique et pru d'atilité civile, a, Jon. - Lois et seages de Rome et d'Athèors sur cette matiere, a, 320 et suiv. - N'est conforme a la nature que quand les deux parties, on l'age d'elles, y consentent. A. 444. - C'est s'éloignee des principes des lois civiles que de l'actorisre pour enuce de voues en relicion . A. 427. - Feverable & be population, 8, 27. - Se prohibition donne extrinte à la fie du meriage, ibid, et porv.

Dogmes, Ge n'est point leur vérite ou leur invareté aul les read stiles on persievent; e'est l'usage on l'abus que l'on ca fair a. 6, 413. — Ge n'est point sure qu'un dogen soit etabli par one religion. Il faut qu'elle le dirige. A. 413.

Domeine. Doit être inclienable : pourquel , a. 431. - Étoit untrefois le seul revenu des rois : preuves , a, 480. -- Commen ils to faircient veloir, stid. - On stoit fire eloigne enterfold

de le regerder comme instituable, a, \$, 3ac. -- Louis-le-Debonneire a'est proto parce qu'il l'e dissipe, e, hac. Donat (H.) Il est ven que l'entere a commence eta livre autrement que M. Domat a'a commencé le sien, e. 534 Domination. Les hommes d'en surment même pas l'idée s'ils s'attaires pas en société , é, 152. — (Esprit de). Câte presque

teetes ira mesileurra actions. p. 470. DORITIER. Ses erasutés sociegivent un pru les peuples, s. sol - Pourquoi Et arracher les vignes dans la Gaule , è, 350.

Monetre de cresulé . 4. 162. Donations a cause de acces. Les différents peuples y ent ap differentes restrictions, entrant leurs differentes momes, A. 343. Don Quichette. C'est le seul bon livre des Espegnois, m. 54-

Date. Quelles elles dorrent être dens les différents gouve mette. & 112. Donners. Les questions qu'il faisoit maître ne se décidolent point par le rombot judicinire , è, 456. Voyen Gains naptionux Doannes. Lorsqu'elles sont en ferme, elles détruisent la liberté

du commerce et le commerce même , é. 35a. — Celle de Cadra prod is roi d'Espagne un particulier tris-ciche dans un état tres-pouvre, a. 4. 377. Proit. Diverses cinuce détailiées de celui qui gouverse les

hommers : c'est dans er deteil qu'il faut trouvre les repports que les foit doivent evoir ever l'ordre des choses ser lesquelles elles statoent, n. s. 4, 413. Droit conveyer. On we dott pas règler sur ara principes re qui est regié par cent do droit civil, à, 406 - Concessent, avec

le droit civil , à abolir les pairs , e. é, 471. Drost cleif Ce que e'est , n, 193. — Gouverne moins les peuples gai ne enlièrent point les terres, que le droit des gens, à 287, e., 360, 6, 333. - De ceint qui se peatique ches les penples que ne cultivent point les terres, 5, 2sy. -- Gouverne les nations et les particulters , e. 275. - Cas où l'on prut juges per ses principes, en modifiant cenx do denit neturel, a,

425. — Les choses réglées par ses principes ne doivent point l'être par cens da droit excenique, et rerement par les principes des lois de la estigion : elics se doivest point l'êsce non plus par celles de dreit politique, 8, 426, n. 427, 8, 47c. a.8, 431. — On see dolt pas suivre era dispositions générales, que Il s'agit de choses soumers à des ergies partirmières tirres de leue propre sature , 5, 434. Droit rentumier, Contient plusieurs dispositions tirées du droit

romein , v. 423. Bruit de conquete. D'où il décive ; quel en doit être l'espeit , a,

å, 256. - Sa définition , n. å. 251. Drost de In guerre. D'où il dêrive , a , 256.

46

Desid for gazo. Quel II cat., et quel en rei le principe, a., sigh.— Le nation les plus fercere con et se, side.— Ce que c'el., a, 33.— De cela qui se presipee ches les peoples qui se cultivara possi les terres, a, 53.— Generes plus la prepière.— De cela del Terres et possi la presipee qui se participa de la presipee de la companio, qui parelle contradectaire service terrestrer, a, 53.— p., 35.— Cela del Cartinge sinti singuiler, a, 36.— Les Cours que ils apperlimento en deloriera par etre director per las touveriers et parle la proprieta de la companio de la contradectaire service. In los politiques, a, 32.— La veniante de ce deut es seles los politiques, a, 32.— La veniante de ce deut es seposi de carrier. Gener estima il forme et per la contradecta de la contradecta de la contradecta de la contradecta de la contradecta la contradecta de la contradecta d

Dract reest (Paya de). Des le semps de l'édit de Plates, ilaétoient distingués de la France contemière, é. 442. Voyes Paya de dract éreit.

Doil entered. Il est, dans les âtats despetiques, suberdonné à la volonit du prince, à, p.h.— Gouverne les austines et les particulers, a. 25;.— Cas de l'on peut modifier aus princepes, on jugrant par ceux du drait civil., a., 455. Drare portique. En qual cromatint, a., 6, 55. — Il ne fast point

règler par un geintepos les chours qui dépendeus des principes de dest révil : et elec comé, à , don, a , è , d. 1. — Sours Prohomes aux tribusant révint extrainée de pays où li extreception en faveur des ambassadeurs , a , 4, 13. — Le valation de ce deux étois un seigle réquest de perrare , à , 40. Dont politi, Les auteurs qui ce out traits ont tendre dans de grantes creurs : cause de re-revinte, à , 26. — Pass coons

Droit pobler. Les autrers qui co out traité sont tembre dans de grantes arreaux : came de res creurs. è 356.... Plus count en Europe gire Auc. e., d. 30... — On en a corroupa tons les penutipes, ibid. — Ce que c'est, comment les pruples devent l'exerce cutre cus. è, 63. a., 64.
Peut revuis. Pourquei à es fotures judicialres on substitus

point resistant viscours and the second process of the control of

Lair remoders, Rome, Rametan.
Desits interophere dates to Epitera. Leur origher, e., b., ball.
Desits semplements: Core qui retainent nutretain, et qui treite
tent plus, abon point été abelis comme des nurrpations, mais
as unt perfus par négligence ou par les circonstances, é, 471.

— No detront point, par nurrpation, de re cens chimérique
que l'on partent vezir de la police paterale des Romaisos :

perures. 6, 19th.

Daumilla. L'empereur Caligain, son frère, lui fait décerner les
houseurs divins, v. 16t.

Dr. Box (Pubbe). Famorté de sou système sur l'établissement des France dans les Gaules : causes de cette fausseté, e. 442. --Son ouvrige sur l'Établissement de la monarchie française dens les Gautes, pemble être une conjuration contre la noblesse, 4, 485. - Donne sux mots one fanne signification, et Imagine des faits pone uppuyee son faux système , a, å, 48 ; Abuse des capitalaires , de l'histoire et des lois, pour établie son feen système , 5. 467. - Trouve tout re qu'il veut dans le mot census, et en tire toutes les consiquences qui lui plaisent, 8, 469. - Idér générale de son liare : pourquel, étant man vais, il u sédait besocosp de gens : pourquol il est si gros, e, ion. - Tont son livre roule our me fact systems : refutation de co système, e, è, boo et mis. - Son système sur l'origine de notes nobleur françoise est faux, et injurieux au mug de nos permières familles , et sun trois grandes moisons qui ont rigat successivement our ross, a, 5, 500 et suiv. - Fanne interprétation qu'il donne au décret de Childebert, a, 5, 303. - Son eloge, et celui de ses nutres ouvrages, ê, lou.

Dresnag, Erreur de ret anteur reirede , v. 1991. Ducasa (Lestres &) , 8, 718 , 6, 743.

Daza. En quoi différolesel des comées: Leurs fonctions, \$, 453.

— Ol on les percuis du temps des Germains: Leurs prévigalivrs, a, 455. — Cétotte en cette qualité, plusté qu'en qualité de rais, que non premiera sonseques commondolest les asmées, \$, 50, a, 504. Darle, Origine de la maximo que impose la nécessité de tente sa parede, à celui qui a pressit de se hattre, a, ê, §55. — Moyen jous suiple d'en deble l'ange, que ne son tie peisur capitaire, è, §55. — Leur sholition lonce; per qui , è, to. — Quet er sel le platique, a, ê, fic. — Best nécleoste par le point d'homent, et ponis par les lois, è, éc. — Veyes Combet judicessir.

Destains (in count) gages nor batallic navale our les Carthogenois, 8, 124.

Dryra, fermier penéral, est penert, et sa critique n'a pas ause de poids pour mériter une réponse, a, 661. Denontes (le tribon M.) chousé du sensi, pourques, a, agé. Esu banilante. Yayes Perser par l'esu banilante.

Ecclésiastiques. La miérar avec inquelle ils soutineent la preuve negative par serment, par la scule raison qu'eile se famoit dans les eglises, ilt étendre la preuve par le rumbat , resutre Inquelle ils étaient déchainés , 8, 45e et suiv. — Leurs entrepriors our la juridiction lair, 8, 463, 4, 470. - Moyens pas lesquels ils se sont enzichia, e. 470. - Vendeirut sex nonvenux mariés la permission de coucher exacuable les teois permierra muita des morra. Pourques illa s'étaient réservé ces trois tuits plants que d'entres, shid. -- Les privilèges dont ils joulsanieus matericia sout la essur de la loi que ordoupe de pe permiter des batilia que parmi les lasques, 8, 471, - Lot sur les béneuces qui les fait se battre entre est, comme des dopers angloss , jusqu'à la mort , s. 424. - Déchiroteut, dans mencements de la monaceble, les côles des tauen, e. 487 - Levoient des tributs reglés sur les serfs de leurs domainrs , et ces tributs se nommoient census , su cens , é, 489.

montry, even trimon to diminiscent corrus, on creat, b, des-Les most creates par liveriselles in par Ferdepoint.

Les most creates and liveriselles in the certification of the particular of

Echanger, Dann qual cas on commerce par debanger, a, 378, Echania, Co que efectio anterfeno respect qual excet de à berre decesseus, 3, clin.—Ekoine les induces presonnes que los jusper et les rabinsburgers, acon differents nonn, 6, 493. Echo. Discours ser or runer, 6, 50y et note. — En quot les phiterophes different a re niget, a, 5, 560.

Erois de l'honores. On elle se trouve dans les monarchies, à 204.

Ecois militaire des Romains, à, 129.

Serial, Quand et dans quels, pour rememble persons iden más on sombre dos criscos de loss-majeris, lo, para. Seriales. Unarge êre contreve no fisito, loroque is harbanies Provit basaire dos pariesta altience; de la viente que los contantes un persol prévailer, dans certaines pourissers, une le deut ressure, l. qi. q.— Quen da la beliarie en lis predict ressure, l. qi. q.— Quen da la beliarie en lis predict ressure, l. qi. q.— Quen da la beliarie en la prediction propietative, seroque de la ressistante de la constitución para la resistante de la presenta de la constitución productive, seroque de la constitución de la constitución para la constitución de la constitución productiva la constitución de la constitución productiva la constitución productiva la constitución con la constitución productiva la constitución productiva la constitución productiva la constitución productiva productiva la constitución productiva prod

Ecriture salate, beaccoup interprétée, et fort peu éclaircie, b, 59. Ecritorius mercenaires. Leuc lérbeté, b, 102.

Estylers publics. No doirent jumain être altreis sur le fonds des particuliers, sons indémenté, m. 45x. Edite. Qualités qu'il doit avoir, a. 195. Edit de Piters. Par qui, en quelle sanér il fat donné; om y

trouve les raisons pour lesquelles le droit romain s'est conservé dant les provinces qu'il gouverne encure, et a été abolt dans les outres, é. 431. Rouss n'el Lettre on prince), s. 651.

Education: Les luis de l'éducation dotreut être relatives aux principes du grevernement, e, 201, ... Ce n'est point un cellege que se deuxe le principal éducation deux me monarchie, è, 204, ... Queta en noat les trou principes deux sine monarchie, ééd. ... Sur quoi elle sa porte dans une monarchie, étre dendreue aux encontrolles de la configuration de la co

gin de l'homone, a_1, a_2, b_3, \ldots Questin die des léves dans les détent despessions, a_2, b_3, \ldots Difference des méting, chet le des métins, des les conféries, de les antéres et parent nous, a_1, b_2, b_3, \ldots Nous en recreens trois autres de parent nous, $a_1, b_2, b_3, \ldots, b_3$ de l'autre de la conférence de l'autre de la conférence de la

Expend. Dut not relays to in promptle passon that the first financial relation of the first financial relation to the first financial relation to the first financial relation to the first financial relation of the first first financial relation of the first first financial relation of the first fir

en soviete, é. 244, e. 24h. Egahir évile. Est l'évre de la démocratie : très-difficile à établir; comment y supplier , e. 24.

comment y supplier, 4, 2+2.

Loson. Fit dresor per le clergé le code que nous avons des lois dre Wargothe, é, 440., not. 3.

Return, A quelle supermittion aut referable des Inde gevilla acquals meterios: 6, 166. e., 167.— Quand commença à revie des Janders territoriales : comment ella les acquist. 6, 26 y et mér. — Comment au bison farent conversis en fest, a. 5, 3 ta. — Effet que produit son historier dens l'repoit de cres qui la liberat, e. 51.— I Gran d'y Mayerarat les grans da rube et crea d'épe-, et re sont megalisme, p. 6.

Relaters, Les pricht les finedig en Empetin militaire les de possers les maisses des grant de promet personner. A plan. — Les highers être détents empartes, passe que les reviçors puscent faire mape des lois qui procurrentes et et silvais suscents qui dont proche aux évrigeur de ce tempe de souver de instant can chouve, abét.
Référense: Pourques etles philament, mointe mar genu de qualitat, a, p. En souver (contract d'). Est en des marigement pour laupoir Mon-

tesquies a le plus d'estime, a. 630. Sgypte. Est le principal nege de la peute , 3, 303. -- Est en pays forme per l'industrir des homoire, s. 216. - Quand et coment deviat la centre de l'anceres, 4, 163. — Plon de la navigation de ma coia, a. Ma et mair. - Con est il secoit avantagens d'en perferer la route à celle de cap de Bonne-Espéner . s. 160. — Pourquet um commerce aux Indes fet rooms dérable que criul des Romaies , 8, 371, 8, 372 - Son rere et m richesse, après l'afforbliserment des flomains en Orient, n. 373. — C'est le seul pays, at ees envieses, en une ratigion qui défend l'aunge du cochen, passe être benne : raisons physiques, é, 515. — liée du gouverneures de ce royaume sprés la mort d'Alexandra, e. 8, 136. - Manusie conduite de ses mis, a, 139. — En quoi consisterni leurs principales forces, shid. - Les Romaius les privent des tronpes exallisions qu'ils tiroient de la Grace, séid. - Conquier par Augusto, è, 168. — Na presque plus de pouple, e, 75.

Exprise, leave persion on its large search or model on shift of a left instantial community, a, la, in, and of the search of low commerce, a, la, in, and of soft, consumerce of the latest consistency of the latest strends of the latest commerce of the latest consistency of the latest consistency date, a, i.e., and i.e., rules, a, i.e., and i.e., Election. Avantages de culfby qui ne font par le nort, denn les décoccrities, à, 194, n. 94. — Commen Scien corregts de dérectements de nort, ided. — Pouveque les rois mat hàmolosses poulons que form semps le desti qu'ils ont élètre les retéques et les abbles, à 1,105, n. 316. Election et le commenc de France. Appartement, sons le sercode Fire, essa atroit de cressure, concernet en societé. de . 5, 171.

rice, sea grinde da royanne i cocument en uscient, e. 8, 317. Election des popes. Procquol abandonnée por les empereurs au propla de Reine, e. 516.

Elera. Comma prêses d'Apellon, jonissient d'une paix éternells: suprase de cette constitution esligieur, a, 413. Empereur d'Olemague, Ses praempions font un des plus puismus étais de l'Eurone, a, 64

Empercars ressents. Les plus maurais étaient les plus prodigues en récompenes, è, san. — Maux qu'ils consiront, quand ils forest juges ext-misses, a, é, 226. — Proportionserent la regioner des primes en rang des compables, n. 4, 233. - N'infigerent des prines contre le soicide que quand ils forest derenas sumi arares qu'ils avocent 200 creels , 8, 475. — Leucs rescrita sont une mauraise serte de législation , à, ¿So. -Étoleus etiefs nés des princes, e. é. 150. - Leur polimente ground par degree. 3, 150. - Les plus erseis n'ettoret point. bass de les propie : pourquei, à, 160, e, 181, .- Eneret proclands par les armées commers, é. 261. — Inconveniret de oute forme d'élection , shid, - Tachent en vois de faire properter l'autorité du sénat, e, ifis, é, ifis. — Successrurs de Néron, Jasqu's Vespourn, sééd. - Leur paissance pouveit parcêtre plus tyrannique que celte des princes de um jours : arquel , a. 184. — Sourest Strangres : pourques, 8, 164. — Meartres de plesieurs empereurs de suite, depuis Alexandra Jasqu's Decr inclusivement, a. s., 166. — Qui recabliscent l'empres chancelant, à, 167. - Leue via commence à être plus en suresé , idid. — Menent une vie plus meils et moins appliquée aux affaires, e, 160. — Veuleut se fairs adorer, ibid. — Prints de différentes confeses surrant les passions de brars biatorieus, é, 169 - Plaurers empereurs precs hais de Jears asjets poer cause de religion, a, é, 179. - Disposition des propies a leur egard , shid , a, são. — Revollient les disputes théologiques on lieu de les assoupée, a, 184. - Laissent mte fast pérje la marine , à , 186.

Empres (P.). A tempores du rapport avec le sacretione , 8, 4 nn.

Empire d'Altenagne. Pourquoi, nortont de la maiore de Charlemagne, est devene éfectal parenneux et almplement, 8, 50;...

Comment en nortil. 6, 2 del ... Est rend électrit, norte orit.

a emiseral la nature dos suciens tiefs, e., 503. Empires pere. Voyex Grec. — Ne titt jameis pina ficilità que dann la tempo que ses frontières élairat le mirax factilitées, e., è, 116.

Equire reasons. Les peuples qui le computerat faitest sertife de l'occusable. Cest done leves messe qu'il flost debrecher les noveres de lois finolaire. A, \$12.— Sen deschiamment, e, \$16.— les notes de la ser. — Compute de governement (Xajpr. A, \$16.— les notes per devera peuples hasheres, b, \$16., e, \$16.— les notes per devera peuples hasheres, b, \$16.— les notes peuples de l'orie distributes, e, \$16.— les notes peuples de l'orie distributes, e, \$16.— les notes peuples de l'orie distributes, e, \$16.— les notes peuples de l'orie, l'oper fortes.— D'Orchen, Vayer fortes.— D'Orchen, Vayer fortes.— Poèce les Vayers fortes.—

Emplois militaires. Doctons faccer un elitopen d'en accepter un inférieur à celet qu'il occape? e. 223. — Semain computibles. sur la mémo tôte su'est les emploss carala? a., é, 223. Emplois publics. Doctons semfire que les catogens les refinent?

Emalatra. Est fuscir dans un état despoisque, e. 306.

Esta Novre du préjage de l'un estat mêtrédou qu'il y avoit des gres que assent d'exchanissents duns les combets.

e. 4, 55. — Oujoin de ceus dont il est parié dans les irren de chevalerie, é, 55.

0. 203

Enfent. Il a'est hon que dons les situs desputiques de les fiere è surves les professios de trous per «, a, 33.6. Quand doivert suirer la reciviliton da pare; quand discret suirer la reciviliton da pare; quand discret suirer la facilitat de la suirer, à 3,05. — Comment en erconnaissant dans les paps et il y a plastieres ordires de l'emmes légationes, è », di (), n. 9,61.— Il vest point incommonde d'en aver dans un people content; il l'est d'un restit dans un propie toute.

en secient un certain nombre, 8, 400. -- L'usage de les exposer est-il utile? lois et umpre des Romains sur rette matière, è, tal, e, tat. - Les Perses avoient, en sujet de l'adoration de leurs celasts, un deçme faux, mais fort utile , 8. 413. a. 414.-Best conter le lui de noture de les forcer a ae perter accombrars contre leur pere on leur mere, 8, 414. — Deux que la cas la érost naturel leur impose la loi de nourrie leurspèces indigents, a. 425. — La loi nuterelle les autorise a cuigra des aliments de leur père, mais non pes es succession : ella incr est due ra verte de droit civil un politique, a, å, 423. - L'ordre publique dessande souvrut, non pas torjours , que les enfants succedent uns pares, è, 425 — Pourquoi un peworal éponner ai leurs pères, al leurs mères, e. 120. -Habiteerat tous, et s'établissoiret dans le maison de pier : de la l'origia e de la probibition des moriages entes parents . A. 429. e. 430. - Dans l'aucreune Rome, ac succedorent point a less mere, et suce persé : motifs de cette loi , a , 8 , 475. -Pouvoient être vendus à Rome par leur père : de la la faculté ness bornes de tester, a., \$16. - S'els naisseut parfects à arpt meia, est-ce par la extant des numbres de Pythagore? \$, 450. - lle appartirement au mari de tene mère , è , 50.

Enqueie. L'accesé pouvoit arrêter cells qui se prépareit contre fal, re offrant le combet au premier tresois que l'on produisoit, a. 410. - Crut par la voir des enquêtes que l'en décidoit autrefois toutes sortes de questions, test de fait uns de dioit : comment on a napplié à une voie si peu sère, e. 4:3. Enquetes (Chambers des). He possestrat sucretois, dans leurs

arrêts, employer cette forme, l'appel au véant, l'appel et se dent a été appelé au néant : pourquel, a. 661. Entreprises (les grandes) plus difficiles à meser pa que ches les saciens : pourquoi , 180.

Finnie. Montroquien se fait un plainir de la désempérer, à , 615. Enroyis du roi. Voyes Wisn dominici. Erantennus Est une preuve de la aspériorité de l'éducati des anciens sus la adtre , A, pol. - Sa mort entroles la reine

de la verta à Athènes, 8, 845, ont. 2. Epic. Les Romains quittent le leur pour en preudre à l'espaenole A clo

Epir (les gens d'). Meprisent les gens de robe , et en sont méprints, 5, st. Epheur. Cooses des transaccti da neuple de cetta ville, qua

Il not qu'il pouvoit appeler la minte Vierge , mère de Dieu , Ephores Moyen de suppléer à cette magistratore tyes 8, 365, s. 266 - Vice dans l'institution de cruz de Lacede

moor. J. 261. Epicariume, tetroduit à Rome sur la su de la république, y produit la corruption des morars , à, ris.

Epidametras Procustions qu'ils prirent conire le corregtie que les bacherrs auroient pu leur communiquer par la voic

do commerce , 3, 207 , 4, 201. Epigrammes. C'est le genre de poésie le plus dongereux , a , 50. Epitaple d'un philanthrope outré . a, 60. Eyour. Nr possoient à Rome se faire des dons autrement on'a-

vant le mariage , 8, 343. — Ce qu'ils pouvezent se donner par testament, a. 400. - Ce qu'ils possocient se donner ches les Wingoths; et quand pouverent se donner . A. 313. Epreuse par le fer. Quand asuit lieu ches les Ripusices, A, 450.

Fquer , prople belliqueus , å, 118. Equilibre. Ce qui le maintient entre les paissances de l'Europe , 4. 8. 200

Equatri II y a des repports d'équité qui sont autérieurs à la loi positive qui les établit ; quels lis sont, é, sqs. Erreur. Quette en est la source le plus féronde, a, b, 189 Erreury. On prejent de ses erreurs le plus tard qu'on pret, e.

361 Erwittiun. Embarras qu'elle rouse à cenu cheu qui elle est trop

rastr, 5, 481. Escurat Posequoi condanno a l'amende , a. 288. Escienzer Poscopol plus commun dens la moli que dessis

mord , a , See, - Lee juriscensaltes roussies as sont trompés nar l'origine de l'enclavage ; preuves de trurs erreurs , è , 206 - Extrantracer an devit authorit et an droit ciril , a, loy .-Prut-il deriver du drettde la guerre? à , 3e6 , a, 3e7 -- Prut-il

venir de mépris qu'une auton conquit pour une natre, ce méprisétant fonds sur la différence des unayes? Raison des Espagnola pour tenir les Américains en eschwage , 8, 307. -Raisons selmirables du druit que neus avons de tenir les negres en esclarage , å, 307 , a, 308. — Sa veritable unigine , a, 308.-Origine du cet en lange tres-dont que l'on trouve dans quelques pays, \$, 308. — Est contra la nature ; maie il y a des pays on if not foods our one relace autocolle, thid. - Est instile permi nous, \$. 308, a., 309. — Conx qui voudroient qu'il put s'établir parmi nous sont bien injustes et unt les vars birm courtes , a, å , Jog. — Combirm il y en a de sorten : le reel et le personnel : leurs défautions, \$, 309. — Ce que les lois deivest foire par support a l'esclerage, e, 310. - Ses abas , a, 5, 310. — Est une partie des contumes du peuple eselave, e. 344. — Raisons pour lesquelles les princes chrétiens l'ont abeli dans un pays, et permis sans un autre , e, 50. -L'autrur a cherché l'exigine de l'esclavage qui peut un doit êtes , 8, 656. — Le cri pour l'esclavage est la cri des richesses et de la volupté, a, 657. - Voyes Estimage, Servitade.

Esclarage civil. Ce que c'est : il est pereicieux su maître et à l'exclave : dans quels pays il est le pins solerable , e, 3e6. Esclarage de la piete. Quela tributo doivent se payer dans les pays on it a hea, è, aga. — Quelle en est ordinairement Porigine, illuf.

Fectorage demestique. Ce que l'auteur appelle simi . 5, 314. Excluses. Ne doivrut par être affrenchis pour acceser leurs

maitres , e. att. - Quelle part doirent aroir data les acresstions, slid. — Il est absenie qu'on le noit par missance, à, 306. — Leur grand nombre est plus on moine dangereux, mivant la nature de posservement , J., Jon. — Il est plus un oins dangereux qu'ile soient armés, saivant la mature du gouvernement, a, Jut. - La donceur des lois qui les concernt, et des maîtres à qui ils appartieuseent, est le veus moyen de les tente dans la dernie, 8, 300. — Reglements à faire entre lours maîtres et rux, a, Jea. — Étoient mis à Rome au aireso des bêtes, 8, 312. — Il est contre la lei autorella de les condamaer comme particides, lorsqu'ils taent un homme libre en se défendant coutre lai. 4, 434. — Mors des séroile. il est abeurde que la loi civile irar mette ratre les masso it soin de la vengrance publique , domestique et particuliere , J., 43a .-Grey des Romains Stelent fort utiles à le propagation , e. 21. - Penetuci ira Scribea crevolent im vonz enz leura, e. 182. — Il vant ceirux des gens poyds à le journée, a, 607. — Veyra Esclevege , Servitade.

Escloves (guerre des). Principals cause de cette guerre attribuée aux traitents . e. 178. Espague. Combiru la poswoir de clergé y est utile au peuple, a,

194. - Moyens étranges et absurdes qu'elle employa por conserver as saste measuritir , 8, 210, - Heureuse conduc de es roysume , s, abi. — Sa situation contribus , vers le mitieu du regne de Louis XIV, à la grandeur relative de la France, a. a55. - Singularité des lots que les Wasgoths y avolent établies elles provencient du climat. s. 301. — Marraise po-ltique de cette mousrehie touchast le commerce, en brispa de guerre, a. 255. — Opisson des auciens sur ses richeurs : er qu'il en faut croies : ses mises d'or et d'argent, A. 367, a. 363 - S'est apposerie par les richeses qu'elle a tirées de l'Amérique , a, 376. — Abourdité de ses lois sur l'emploi de For et de l'argent, a, 377. - N'est qu'on accessoire, dont les Index sont le principal , Stid. - C'est un mauves tribet pour son roi que celai qu'il ties de la dousse de Cadis , ibid. -Ponrquoi l'intérêt de l'ergent y dimissa de mortie numitét après la décorrerte des lades, a. 36o. - La liberté sama

Ebornes qu'y out les culaute de se marier à leur goils est noine reinonnable qu'elle se le seroit ailleure, a. 355. --Ltort pleine de petita peuples, et regorgeoit d'habitants avant les Romaias, S. 398. - Comment le droit romain s'y est perdu. 8, 444. -- C'est l'ignorance de l'écretore qui a fait ter les leis wisigothes, 8, 446. — Pourques ses lois Céqdates ar sont pas les mêmes que celles de Fesaco, 8, 485, 4, 486 - Est un des pins grands états de l'Europe , a, 60. -- A ete migingirement peuplee par l'Italie, à, \$7. - On s'y est mai trouvé d'en avote chaut les Juifs , \$, 40. - L'expulsion dre Moures a'y fait encore aentir comme le premier Jeur, a. \$1. - C'est un royange racte et désert, e, 54. - Elle u's, presque plus de peuple, 3, 31.— An lieu d'enveyer des colouies se Amérique, elle derenit seule recours aux Indiess pour su repropègler, 8, 52.— Elle si e coaperé que l'argent de son ancieune passance, 8, 31.— Sa guerre contre le France son ancieune passance, 8.

sous la régrace, a, Sg. Espayaols. Beens qu'ils pouvoient faire sen Mesicaler; mor qu'ils leur ont faits, 8, 257. — Rausous admirables pour les quelles ils unt mis les Américains en raciavage , a, b, 307.—La religion a ett le pretrate de tous leurs crimes en Amérique, b, 307. - Many qu'ils font à rue et coe autres par leur argueil, A, 337, a, 338. - Leur caractère comparé avec criui des Chinois : leur boune foi épenneir dans tous les temps : ertie bonne fel, jointe à lour pareue, leur est pernicueue, n, d, 236. - Leurs conquêtes et leurs déconvertes : leur différent grec les Portuguis : par qui jugé, A. 374. - Ne feroirat-ils pas mirae de randre le commerce des ludes libre aux autres nations? 4, 377. - Leur tyraunie eur les ludiens s'étend Jusque sur les meriages, a. 350. — Leurs cranatés déterminoient les femmes de l'Amérique à se procurer l'avortement, e, 396. - Cr n'est pes une abuurdité de dire que leur religion want mirus pour leur pays que pour le Messque, a, 415. -Out violé crueilement et stupidement le declt des gras en Amérique, J. 433. - Comment ils surgicat dé se conduire dens la conquête du Mexique, a. 143. — Méprisont toutes les nations, et hesserst les François, e, 53, - Le gravité, l'oreil , et la paresse , sont leur caractère dominant, \$, 53. --En quoi ils font consister leur principal mérite, ibid. rut ils traileut l'emoor, 4, 53, a, 54. — Leor jaleusie ; bornes ridicules qu'y met leur désotion , a, 54. — les souffrent que brars femmes itiasent voir brar gorge , et uon pas le bont de leves pieds, ibid. — Leur politeur beeltunte, ibid. — Leue attachement pour l'inquisition et pour les petites pratiques superstiticuses, ibud. — its out du bon seus; mais il n'en fant pas chercher dons leurs lieres, iled. - Leurs dicouvertes dans le Nonven-Neuele, et leur ignorance de leur propre peys, shid. - Sout un earmele espahle de corriger

les princes de la fuerur des conquières heliataires, 9, 81.— Moyres effrent dent lis es mont servis pour conserver les leurs, 1844. Expequels on Winigaria. Motifs de leurs lois es mjet des donalions à rease de nocre, 3, 123. Expense, Leur portrait et à me doit point y en avair dons les

monerchie, a, b, sby.

Eignt: Crus qui re aut se communiquent pru, ar font der renemis, et rement soveret leurs affairer. Comparés erre les
bennies sieboren, b, raz, a, ros. — On preud topour crèd.
de creps donnt on sa sembler, a, b. 6.— Donné on court sorès,

Fon uttrape la settine, §, 6,6, ... Les gens d'espett georiente par des velles, side. ... les que li creatie, s, 6,6, ... Les gens d'espett georientes. Le gard des lois. Ce que d'ere, à, epà. e, epa. ... Comment et than qual ordre cette mattie en frantise fens cett energe, side. ... La assiere de cet ouerage s'a pas de enegger l'astrera à travailler pour feite entre la reclaime existence au travailler pour gent que de la casa commentée de rel courtery, s, 5,50.

qui ret. s. « classe sectionalism de selve secure); s. d. selve bette consideration of the secure of the selve photograph is part or contentionalism? It is first bilined, et enumerati il a relicense pour les bilines, e. a., S. villament, e. villament, e.

— A res vingo-fever oblitane en su ou et densi. 3. 6.9. — Ext porté à l'index à Bonn, 3. 662. — A rés demoné à l'azere ble du céragé. a. 663. — Le res de harinique l'e donné à l'er e dans fils. a. 660. Le public renge l'assenz, des critiques, a. 4. 661. — Est en lives de politique es non de théologe, 4. 670.

Esprit général d'une nation. Ce que c'est, \$, 316. — Combien 11 faut être attentif à ne le pous changer, ibid. Esprit Samain. Il se révolte evec fureur contre les préceptes,

Essiens. Sont une preuve que les lots d'une religion, quelle qu'elle mit, douvent être equiormes à celles de la mersir, 8, 405. Kernerrenaus (M. d') vont achever erre l'abbé de Guasco sa trobection de Dante, 8, 654. Établizzares de la monarcia françaisa. Voyes De Bos. Établizzares de la monarcia françaisa. Voyes De Bos. Établizzares de la company

Essèlissement-le-roi. Ce que c'esoit du trupa de miest Louia, 8, 46a. Essèlissements de Philippe-dupune et coux de miest Louia must une des sources des contonnes de France, 8, 172.

Evaluations de acte Laun. Revolution qu'in appretieure dure la picipiqué ent., à dir et als. » Douques sains des des la picipiqué des des Prices qu'in le product de la récelle passe de la récelle de la récelle de la récelle passe de la récelle de la réce

Bade Common Line that is somet formed, at transmert substitutes, $A_{ij} = A_{ij} = A_{ij}$ made for the true framedow, respective above $A_{ij} = A_{ij} = A_{ij} = A_{ij}$. The order of the true framedow, respective above the fact of the competitive, A_{ij} , $A_{ij} = A_{ij} = A_{ij}$ and each such that the competitive, A_{ij} , $A_{ij} = A_{ij} = A_{ij}$ and the constraint of the particular contract contract

le succession à la couronne, e, 434. Etat etoit. Ce que c'est , 8, 193. Etat modéré Quelles y deixent êtra les punisions , 8, 230.

Etatpolitique, De qual est fromb. 8, 193.
Retei (assemblées). Etabera frequement réunis sont les deus premières reces : de qui component quel su Bioti Volpie, 8, 445. — On se consett pas saies en France la bonté de ce gouvernement, 8, 805.

Etats (profession). Chacun estime plus le sieu que tous les entres états, é, sé. Ethiopie, C'est la religion chrétienne qui on a bonni le despotimer. é. 6-71, n. 408.

Boston, Perratt de ca peuple, 8, 126. — S'uniment avec les Bostote centre Philippe, 8, 127. — Suniment avec Autiochie coutre les Romains, 8, 127. — 128. Errager, Cerc qui arrivolent outrefoie en Fennce étaient trai-

Ma comme des serfs de ca fait l'extres genure que et qu'un appeloit erans, on erus, ne se levelt que sur les serfs, n, 4m, Ils apprenant à Paris à conserver leur hire, 8, 3p. Erez, Out tous l'eurs loit, s. 15t.

L'ers telefiterate Pourquet aujets à l'arrene ; pourquoi d'écutrut de leurs lois primitires, et de celles qu'als se prescrivent eux-mèmes, A, 191, n. 194. Ende, Sourceale resside contre les dégoins de la vie, e, dan

Ende, Scorecula record course les dégoits de la vie , c., Con.

RURIE (Saint) Songe qu'il est excident le paradis, d'où il voit.

Carries Metrit incrementé deux l'enfer, des sons vicant, parce
on'il extreprit ser le temporei du ciergé, é. 315.

Exercise. Nowque in 2 for center, α , Ω -trees, β , magnetic representations a superfixed point of the second consequence of the contract contract consequence of the contract contract

nes que les autres maris , u, si, ... Ne per piese one femmes que l'innocence , è , 55 .- Leur grand non her, en Asie, est une des essars de m dépopolition, à, 76. Enteger Hest (le premier). Some dont il est rharge : danger

qu'il court quand il les nèglige, e, 16. Es naques Mancs. Pouis de mort lersqu'on les trouve dans le sérad avec les femmes, u, ô, 15. Eanapor sour (le grand). Son histoire , s. 43. - Veut obliger no rectore note à nouffrir la mutilation , a, st. - Sa mort :

710

descries qu'elle occasionne dons le sécuil , à, soi et suiv. Errac. C'est las qui a donne les lau, et fait rédiger les contamen des Winigoths, 8, 44n , not J.

Europe. Se gouverne par les marors ; d'où il mit que c'est un crime contre le grare humain d'y vouloir introduies le des potiscee , 5, 346. -- Pourquoi le gouvernement de la plupari des états qui la composent est modéré , a. 165. - Pourquei les peium facules y sont plus absorus qu'en Asir, e. 3rd. --Les monarques n'y patitions guerr d'edita qui n'affrigent aven qu'on les att vue; c'est le contraire en Asie, è, auf. - Le rigierer des tributs que l'en y paie vient de la pettauer des tors des ministers, stud. - Le grand nombre de troupes qu'elle cotentient, en traspa de pain comme en temps de garrer, raine les pessers et les peuples , a, à, sez. - Le monorbisme y me multiplië, dans les différents climets, es raison de leur chaleur, é, 3ut, e, 3uz. - Seges précustions qu'on y a prises contre la peste, à , 303. - Le climat pe permet goere d'y établir la polygamie , a. 315 - Il v seit plus de garçons que de filles : la polygamie ne doit donc pas y areur lien : c'est sessi ce qui la rend moies peoplée que d'au tres pays , 8, 3+5, n , 3y6. — Ses différents climate comparés aves crus de l'Asia : ensure physiques de leur différence; conséquences qui résultent de cette compartuen pour les more et pour le gouverneuret des déférentes autions ; rai sonnements de l'enteur confemés, a cet égard , par l'ainceles observations historiques enrieues . \$, lat et ativ. -- incults . no seroit pas se fertile que l'Assérvent, n. Jan. - Pourouel est plus conservante sujoued has qu'elle ne l'atrix mirefou. 8, 357. - Le commerce y fat detruit avec l'Empire d'Occi drut , a, b, \$75. — Comment is conserve i'y fit your b tra vers in barborie . a. 373. — Son état , cristivement à la dé courrete des lades prientales et occidentales, m. 315 et suin - Leis fordamentalm de son commerce . a. 275. - Sa paio sance et son conserver, depuis la découverte de l'Assérique. 8, 371. — Questité prodigueuse d'or qu'elle tire du Betail . 8 . 376. — Arvolations qu'ritr a casapées , per rapport au nombre de ses bebitants, b, int. - Ses progrès dons la navigation a'out point augmenté m population, ifed. - Est actuel lemret dess le ess d'avoir besoin de lois qui favoriarat la popalation , a. in). - Ses morars , depois qu'elle sot chettieune .

rejeté : raison de cetta hisaererie , n , é , 426. — Paris est le siège de son empire , è, 17. — Quels en met les plus petunats états , n , 68. - La plepart de ses états sont monarchiques stat. — La sirete de ses princes vient principalement de es qu'ils se communiquent, à , 68.-Les mecontents n'e pegaent esciter que de tres-legres mouvements, e. 60. - Elle a geni long-temps sons le gouvernement multimer, e. 88-Européene, Ramons pour lesquelles tene religion peend al peu dans certains pays, a , 423 .- Fost tout in commerce des Tures,

comparers over critics qu'elle avoit asparament, e. icn. 8, and.

Les propies de midi de l'Europe ent retenn le célibat, qui lear est plea délicite à charver qu'à erez de Nord, que l'ont

n, 15. — Sont amai punu pur l'infamic que les Orientaux per la perte d'un mombre, è, àc, a, àc. Econgole. Est l'amagor avance où il faut chresher les règles de l'asure, et son pas dans les réverses des actéutiques, n. 252.

- Est il vesi que l'autrar en regarda les préceptes comme de simples conseja? 8, 528. Erretis. Pourques les rois su ont abandonné les électanes pen-

dent as temps, \$, 515, 4, 516.

Ercears. Comment sont drawns of cheedirables, at our arquitest d'autorité des le commercement de la monurchia, à, 235. — Ont refeeds tee loss drs Wasgoths, draquelles sireneut tentes les maximes, bass les principes et tentes les voes de l'inquisition , n., 441. - Charles le-Chause leur déleud de s'appeter à ses lois , et de les aegliger , seus petteste du pouvoir qu'ile out de faire des cauces, a , 446, not. s. - Parce qu'ils sont étiques, aont-ils plus croyables que les autres hommes? a. 470 - Cons d'anteriois avoient la charité de racheter des rapsifs, a., 486. - Leçons d'économis qu'ils donneut a Louis, feere de Charles-le-Chaure, afin qu'il n'incommode point les ecclésiastiques, e., 484. - Mencient anciennement leurs vanues à la garrre : demandèrest la dispense de les y memer, et se plaignirent quand lis l'eurent abornor 4. 445. - Pourquei Irars vassent a'étoleut pas manés n la erre per le compe, a, 463. - Farent les principous auteurs de l'hamiliation de Louis-le-Débonnaire, principalement reux qu'il avoit tirés de la servitade, à, 5x3 - Du temps de Chilpéric , lenes richesses les mettoient plus dans la grandeur que le rei même , a., 513. - Lettres singolières qu'ils écrivirent à Louis-le-Germanique, 8, 513. - Par quel espeit de politique Charlemogen les meltiplis, et les rendit si poissants en Aflemagne, J. let, - Quand quitterent he habits mondains, et erastrest Caller à la goerre, e, too. - Ont dritt fonctions opposées , a, à, sq. - Leur infallithilisé , à, fig, a, £8.

usion de la repression e la convener. Quand prot avoir lieu contra l'aéritier presumptif, e. 414. Eccommunications. Les paper en ficent ampe pour arrêter les

progrés de droit remain , J. 470. Exicutries, Voyra Paissance exécutrice. Exemples. Gree des choors passers gouvernest les hommes, con excremment avec in climat, in raligion, les lois, etc. De la

nait l'espeit général d'aga nation , 5 , 316 - Il y en e de mourais, d'un plus dangereuse conséquence que les crimes , 4, 145. Laurciece du enepa, unillo parmi nom, quoique trin-utiles, à,

Enbiridation. Peut être permire dans une monorchie, è, pri Famuna. Il est assez difficile de croier qu'il n'en échoppa qu'un entant, quant ils forest extremints par les Vérent . e. 399. Faculti d'empechar. Ce que c'est en matites de lois , è, 206 Faculté de stateer. Co que r'est, at è qui doit être confée du

un état libre , 8, 266. Familie. Comment charact dots dice governor, a. 201. - La loi qui fier la famille dans une mite de personnes da mêma artr, contribus beaucoup à la propagation, à. 393.

Familie (Name de). Leur avantage sue les autres noms , 5 , 393 Favoille rignante. Criul qui le premier l'e fait montre ser le trüne, et ara trais on quatra successeurs immédiats fairet les nices qui out detrine la famille qui les peccédoit; et ces mèmes vices s'emparent enfin de leurs successeurs, et éntrens le trône à une notre race , a, b, a3g. — Ce n'est pas pour elle gn'en a établi l'order da succession è la couronne ; c'est pour Peter . 4, 431

Familles particultires. Comparère an clergé : il résulte de cette compersione, qu'it est necressier de mettre des bornes sux acquisitions du clergé , 8, 148.

Famines. Sont fréquentmé la Chine : pourquei y cousent des ptvolutions , 8, 25s. Fet. Sen portrolt , J. 23. Fateliai des matérialistes. Absurde ; pourquoi , a, 191. — Due

religion qui adacet ce dogue dott être muteure por des lois civiles tres-severes, et passéréreures recrutérs, e. è , 411 Fanner la cour de son seigneur. Ce que c'était ; soint Louis aboles rette procédors dans les tribunage de ses douniers, et introduisit dans com des prigneurs l'asage de lanser sans se bettre , u, è, 465. Former's Japanest. Co que c'était, à, 457, a, 458

Fanice que rommettent cros qui poererorat, aent quelquefois des effeta necessares de la artestica des offeres , e, 171. Faux segunoreurs, Sont ils compables de liese-majesté, n. A. 263. Fancar, C'est la granda divinità des Francos, a, à, 60 Frenchte, Plet constante dons les beutes que dans l'espèce

hamalor : popranol , a, 353. Félonie, Pouronni l'appet étoit autrefois une branche de ce Femmes, Leur coraciore, leur influente sur les morars. - Elles

sont convictors, indiscretes, Jakones, Repercs, Intrigentes; leurs petitre àmes set l'art d'intéresse celles des hommes. Si tour res vices étairut en liberté dans na état despotique il n'y a point de mari, point de pere de famille que put y être tresquille; on y verreit couler des flots de sang , a, 240, s, 3rd. — Il y a des climats qui les partent ai fort à la fab cibi, qu'elles se licrent non plon grando désordres, ai elles ne sont retenues par aus ridture exacts. Leur horrible curectire dans era climate, a, 8, 318. — De caractere mas en opposition aver crisi de nos Francouses, dont l'entrur fait une description galante , \$, 315. - Il y a des climats on riles me résistrat jameis a l'attaque, a, 317. — Leur lute rend la marrage si onécesa , qu'il en déguite les cotopeus, a, å, 399. Ue Romain present qu'il est si difficile d'être brurens avec elles, qu'il fondont s'en défaces, ai l'on pouvoit subsister sera elles, A, 3gg. - Elles n'attachest constroment qu'aqtant qu'etles mot andes pour les commodists de la vir inséricers, e. 405. - No remplianat leurs devoers qu'autant qu'elles sont réquestrées de la compagnie des hommes , proetra d'amourana, et élaquers des allaures, è, 317. — Leurs meture no sont pures qu'estrot qu'elles gont géomestrées de In société, Med. -- Quand elles vivent peu seer les hommes. elles mot modestry, comme on Angleterre, \$, 347. - Sout trop foibles pour avois de l'organt ; elles a'ont que de la vanté, al l'esprit général de la mation ne les porte à l'orguerl, a. auc. b. 337. - Leue foiblesse doit les exclers de la prééminence dans la majara; et cette même feibles les rend capables de gouvreuer un état , a , à , 243. - La feculte que, dans rectains pays, on donor aus remiques de se marier, est une peruse du màpria que l'on y fait de ce wer, e. 314. - Sont jages tres-éclairés per une portie des choses qui constitueut le mêrite personnel. De là , en partie , notre lisison avec elles, provincer d'ailleurs par le plable des ares, et par celm Caimer et Cites sime, e. 454 - Le commerce de galanterie acre elles produit l'ouvreté , fait qu'elles corrompent atast que d'atre corrempues au'alles mettrat tous les circs en autrur , réduirent à cira ce qui est important, et établissent les moximes du ridocele, romme arales regles de la conduite, é, 135. — Leur dour de plaire , et le deur de leur piaier, font que les deux sexesse gâtent, et profest leur qualité distinctive et exemplelle, m. 339. Si elies gitrat les maurs , eties forment le goot , à , 335. - Leur consuerce nous inspire in politeur; et crite politeur corrige la virucité des François, qui , autrement , pourroit les faire manques à lous les égards, e. 30;. - Leur communication avre les bommes impire à erva-ci cette galanterie qui empêche de se jeter dans la debauche, 8, 317. — Pins la nomheu de celles qu'un pomète trunquillement et enriusivement en grand, plus on désire celles que l'en ne pomete pas et l'on s'es déposte ende totalement, pour se livers e ret amour que la mature desaveue. Exemples tirés de Constatimople et d'Alger. 5, 316. - Elles impirent deux sortes de masie; l'ane de meure, l'entre de passion , a, Jen. — Leur Boocks aust à la propagators, a. 8, 353. — Dans quelle proection elics lefforet ser la population , n. 3-6. - Leur mariage, deux un âge; numet, muit à le propagation, é, 401, ... Dans les pays où elles aunt nublies des l'enfance, la besuit et la raison ne se rencontrant jumala en même temps , la polygomic d'introduit neterellement, 8, 314. - Ces deux avantages an trouveset résents es même temps dans les femmes des pays tempérés et froids , la polygamie a'y doit pas evoie Hen, 8, 314, n., 315. - La pedeur leur est naturelle, parce qu'elles dorrent toujours se défendre, et que la perte de leur padeur come de gração mono dazo la moral et dom la civil , å , 218. å , 426. — Get état perpétuel de défense les parte à la schristé; arreade estane qui baneit le polygomie des pays freide, a, 3th. - Leur influence sur la religion et sur le ponement. — La liberté qu'elles doirent avoie de concourle n nasemblées publiques dons les églises , auit à la propame de la religion cheditionne dans portains pays, e. é. 341. - Un priner habile , en Entiant leur vanté et leurs possions , ut changer, en pen de truspa, les marors de sa notion. Exemple tice de la Moscovie , n "Lio. — Leur liberté s'onit wellement avec l'espeit de la monarchie, shid. - Si elles ont pru de recruse , comme dans les menarchies, elles prepment ert espeit de liberté qui sugmente leurs agressents et leurs passions : chaces s'es sort pour syspers sa fortune . et elles font régner avec elles le boar et le vanisé, e, 240. -Vars que les législateurs doivent se penyoure éaux les regles

ernant les mesurs des frons Loue lane et les dérèglements qu'elles font anitre mont mbles sat monorques. Aspects of Tibere on first mage pour sabetriner la monarcher à la republique , \$, 237 , e , 226. --Leura déportrements sont des pretrates dans la mora des tyrans, pour persecuter les grands. Exemple tiet de Tibers, e, 343. - Les empereurs romains or met bornés à menir leues crimes, sans chercher a établir chez elles la pareté des meers, shid. - Lears views sout memor quelquefets atiles à l'etat , a. 337. - L'ravir de leur pintre établit les modes , et sugmente sons crise les branches de commerce , à , 335, « Leur fecondite plus on moon grande deit êter la mesure da liene dans un état manarchique. Europir tire de la Chiar, 6. 13h. — Los baarre de l'Se de Formour, pour prévenie less trop grande (écondité , e , é , ly; .- Leues vices les pradeut fatales on government republicain, \$, 239, m. 260. - Leur plurslité autorisse par le matométique, treant le prince tonjours separe de aus sujets, loi fait oublier qu'il est bonese, et qu'il ne peut pas tont. C'est le contente dons les elete chriticus, b. 407 . a. 406. - Lois et regles faites en à faire concernant les femmes , è, 3ta et seix. - Pour qu'elles n'infornt pas me les manes, il faut les tenir aéparées des bourmes. Etemple tire de la Chine, a., 339. - Ne doirest point participer aux cérémonies religieurs oni sont contraires à la padear. Mopes de canciller ces cérémentes avec la podrer, n. 412.-Les lois ne doivret Jamaia leur dess la défense de la padeur noturelle. Exemples tirés de la los de Heart VIII , qui condomne toute fille que le roi neut épouser, et qui , ayest es un monteux commerce, ae le lai déclace pas; et de cette de Heuri II., qui condumer à mort teute #20e qui per dériere pes sa grossesse en mugistret, et dont l'exient périt , n, é, 424. — C'est au bon moyen peur les coatenir que de rendre publique l'accustion d'adeltere, e. 211. - Leue esclavage suit naturellement le despotisme da prince, a, Jan. - Lour liberté arroit funestr dons ces états, e. ê. 221. ê. 33a. - On ne pourreit pos les teuer en servitude duma ane répablique, a, 317. — C'est au bon moyen, pour les reduire, que de les attaques par la vanié. é. 399. — On dolt, deux uns republique, faire en sorte qu'elles ne paineut se présuloir , pour le loue, ai de leues richesses, ai de l'esperance de leuzs sichours I c'est le contesise dons par monarchie , 8, 436. -On etereto è Roor à réprimer less late, auquel les pressipre lois avoient littaré ane porte ouverte : on défendit de les Instituer héritieres, a. 8, 425. — Cas où la loi , ches les permirra Romaina, les appelois à la sucression; ess siè ella les en enclosit , 8. 476. — La loi peut, non biener la autere , les exclure de la succession de leurs pères , m, à, 425. — Pourquei, et dans quels ras. la loi Poppienne, costre la disposition de la loi Voconienne, les rendit espables d'étre legatalres, tent de leurs meris que des étrangers, e. 43a.-Con les tols romalors out mie un firte ses libéralais que le sédection des femmes pourroit arraches des muels, 8, 313. Limitations de ces leis, en fevrer de la propagation, n. tas. Leues droits soccessed ches les Germains es ches les Saliens, 4, 8, 33s. - Sout asses porters so maringe, was qu'il faille les y excitee per Coppit des guien esptinen , 8 , 343 . a, 143. — Cause de cette propension su mariage, a, 8, 363.-Quels doivent être leurs dets et leurs gains auptinex dans les differents convernements , \$, 242. — Expires fort suges done la Grèce. Girconstaures et réglements qui malanessient rette sagrae , d, 240. — A Rome, elles étaient compubles de leur conduite devant un tribunal domestione, \$, 240. - Les trainements our les muris penernt europe entres elles dépradeut de l'escrit da gouvernement . 4. 313. a . 411. - Etolent. a Rome , et ches les Germains , dans une patelle perpétuelle , n, ô. 141. - Auguste, poet favoriser l'espeit de la mouserbie qu'il fandoit , et , en meuse troups , pone favoriner la population, affranchit de cette tatelle relles qui senieut trois on gestre enfants . e . 40s. — La loi salique les tracit dons une tetrila propéterile , è , 33x. - Lours mariages deiernt être plus en moins subordonnés à l'autorisé pairrnelle, saivant les circonstaerrs, A. Joi., e. Joi. - Il est contre la autore de leur permettre de se cheluir un muel a sept ses., a. 424. - Il est isjuste , contraire on bien publier et à l'intérêt particulier Controlire le mariner à relles dont le mari est aborat deresis

- Le respect qu'elles doirent a leurs maris est une des est sons qui empirhent que les mères ne patares éponier leurs ila : leur fécoulité prématurée en est une autre, u. é. 479. — Passent dans la famille du mari : le contraire pouvoit être établi sans inconvénient , 5, 353. — Il est contre la autore . que leura propera enfants socent erçan à les accuses d'adulteer, \$, 444. - Le lot civila qui, dons les pays où il n'y u ent de sersits, les senmet à l'Imquisition de loues ractures , est absorde , 5 , 43x , m , 431. — Un mari ne pouvoit antrefois eperadre na frame continuate pour adulters. Justinies changen cette loi; il songra pina , en cela, à la religion qu's est des maraes, m, é, 427. — Il est encore contes la foi naturelle de les forcer à se porter acresatrices contre leur mari , \$, 424. - Doivent , dans les pays où la répudiation est admire, en avoir le droit comme les hommes. Preuser, a, å, - Il est couter la nature , que le pera même paisse obliger sa fitte a repudier son meet , 4, 454. - Pourquot , done ler ler, se britent a la mort de leucemaria , u, 414. — Les lois et la religion , dans certains pays , out établi divers urdres de nce légitimes pour la môme bomme , \$, 393 , e, 394 . — Quand on en a planicure, un lour doit un traitement égal. Preuves tirées des lois de Moise, de Mahemet et des Naidives, 8, 346. — Doirent , dans les pays où la polygamie est permise, être sépartes d'avec les hommes . 4. 311. - On dest mouvenir a leur état civil , dans les pays où la polygamie est permise, count if a'r introdutt one criticion qui la défend , A. 485. -Chapter homme, a la Chine, n'eu a qu'nue légitime, a laquelle appartiennent tous les enfants des concubines de son mari , 4. Joi. - Prerence ner scale pret assir placirurs macu dans les circuts freide de l'Asie, 8, 315. - Sous lee fois barbares , on ac ler fainit passer par l'eperate du feu que quand elles n'arrient point de champion pope les défendre, e. 430. - Na porvoient appeler an combat judicialre sans nommer leur posveit les appeler sans ces formalités, A, 456. -Par quel motif leve plucifité est en noge ra Orient , a, 177. - Malbene de celles qui sont refermère dans les sécults, a. J. 6. - Façon de pesser der hommes à less sujet, å, 6. - Noments on leus empire a le plus de force, sisé. - Il ret mons sué de les bussifler que de les anésetis , 5, 16, - La géus dans laquelle eller vivent en fralie parolt en excis de liberté à un mahometon, \$, 16 , m , 12. - Sout d'une création inférurere à l'homme, u. cf. - Comparaigon de celles de Frence avec celles de Perer, e , è , to, è , e3. - Est-il plus aventagens de leus ôter la liberté que de la lour laisser? \$, 25 , u , 26. - La ini naturelle lee nonmet-eile aux hommes ? a. 26. - B y en a, en France, dent la verte scola est un gardien anni severe que les eugaques qui ga-dest les Orientales, a. 3a. - Eiles vonderient toujoure qu'un les crât jounes , u , è , 35. - Portrait de celles qui met verturares . A. 35. - Le jes s'est ches elles qu'un petrette dans la jennesse ; c'est une passion dans un âge plus avance, A. Jr. u. 38. - Movens qu'elles ont, dans les dif-(Accets Ages, pour rainer lears ma-is, a, 35 - Lear placellat saure de leur empire , ibid, - Elles sont l'instrument animé de la felicité des hommes , 8, 45. - On ne peut bien les conpoitre qu'en fréquenties esiles de l'Europe, u. 42. - Quel est is talent qui leur plait le plus, ê, şp. — C'est por l'eurs mains que passent toutre les grècre da la rour, et a leur solliettetion one or feet mates les injustices, u. \$. 15. - Importance et dillegité du elle d'ane jalie femme, b. +1 .- Sa plungemen peine s'est pas de se divertie; c'est de le pareiter, shié. -Jeaner de Visapour. Font l'ornement des séculls de l'Auer, a, 9,64. - Yoyca François, Orientanz, Persans. Voyce sum ROLLYS. - Les laides ont plus souvent des grâces que les belles, J. Sol. - L'enteur s aimé » leur dire des fadrers , » ,

raps, quand eller n'ex out sucress no

600. Findaire, Voyes Lois findaire.

Fer chand, Yours Presses.

Fermes es revenus du cui. La régie leur est préfécuble ; elles ticaret le roi, affigent et apparerissent le peuple, et ne sont utiles qu'unu fermiers qu'elles enzirbasent inéécemment , »,

iers det impliz. Leure cichesses énormes les sectiont, es quelque mete, au-denni du législateue, u, soit.

iningue. Portrait de l'un d'entre ens , A, 31. Farnital Rend sourcest déserts les pays qu'elle favorise , a , 353-- Amollit by bosones, 4, 3ab.

Festias. Lei qui en hornoit les dépenses a Rome, abrogée par le Fêtes, Leur nombre deit platet être proportionné sa besoin den bommer qu'à la grandeur de l'être que l'on honore, 8, 416 Fen préposis. Défense par les emperoues precs d'en donner lu

conscionary our burbures & sta. Fiancaides Temps dans lequel on les possoit fairs à Rome, a. A. 401.

Fidelerm uis. Ponequoi n'étaient pas permis deus l'ancien décis romaie : Auguste fut le premire qui les autorisa , u , 437. --Ferrat letsodoits d'abord pour étuler In les Toccoienne : ce qua c'essit : Il y est der fidélecommissieres qui rendirent la ecession ; d'outres la garderent , n. 438. — Ne pracent être faits que par des gens d'un bon auturel ; ne provent êtve confes qu'a d'honnêtre gens; et il y auroit de la rigueur à rerder ers bonnètes gras comme de metresis citoyens, \$, 438. -Il est dengereux de les contre è des gens qui vivens dans

un siècle eù ler meurs sont corrompars, séed. erions vassess, n. 491. Voyes Farrent.

Fadrice. Nas permiers historiens nomment alast re que nous ep-Figls. Il en faut dans une monorchie : doivent avoir les mêmes primitiges que ler mobles qui les possèdent, à, sié. - Sout per des sources de la multiplicité de sos tois , et de la variation dans les jagements de nos telbuteux , è, 214, é, 215. --Dona lee commencements, ils n'étoiret point béréditaires, a, 33a, -Ce a'écalt point la même choar que les terres sali ques, ibid. - Leur etablissement est posterienr à la loi selique , a, 8, 33s. - Ce n'est point la lei salique qui en nforme l'etablia ment : c'est leur établimement qui u borné les dispositions de la foi salique, 8, 33s, - Epoque de leur établisarment, thie. - Quand la tutelle commença à être distinguée de la beillie on parte, u , s , 314. - Le gouvernement fécdal est atile à la propagation, à , 404. - C'est prat-être arre mison qu'un m exclu les Files du deuit d'y succèder, J. 425 — En les rendant béréditaires, on fut abligé d'autrodaire planieurs unagre annquela les lois suliques, etpoulres, etc., u'étores! plus applicables, 8, 445. - Lour multipliete introduisit en Frence une dependance plutôt fredate que politique, ibid. --Origine de la règle qui dit : matre chose est le fief , autre chose set le justice , \$, 458. - Leur origine : shéorie de leurs lois , et couses des révolutions qu'eller ont enseyées, u, à, sils et suis. - Il n'y en avoit point d'autres ches ère Germains , que des cherant de bataille , des armes et des repas; mais il 5 smit des vannag, n. A. 483, -- Est-il veni que les France les ent établis en entrant dem le Goule, a. 483. -- Le portage des terres dul se fit entre les burhares et les Romains, lors de la conquite dre Gauire, progret que les Romains se furent pas tone mis en arrestade; et que re n'ret point dans rette protrudes previtude generale qu'il faut chercher l'origine des Sefe. u. 484. - Lour prigint ret la mème que cella de la serultude de la glebe : quelle ret cette seigine , a, b, 486 et pue - Par murile supermittion Phylise en a acquir. 5 . 416. - No tirent point leur origine des bénéfices militaires des Romains, \$. 451. - On on accordalt apprent les privileges à der terres possidées par der hommer libres , à, 485. — Différents nome eme l'on a donnée à cette espece de biens , dans les dellévente temos, w. J. Lat. - Farent d'abord amorables : persones, ilod. - Le fredam ar pouvoit appartenir qu'au serga rer du fef, à l'exclusion même du rou; d'en il muit que la justice ne pouvolt appartence qu'un origneur du lief., è, 498, n. 499 -- Ceful qui avoit la fiel avoit aussi la justier, shid. - An defaut des contrata originalres de concession, en trouve-t-on la necuva our les jugliers étaient originalrement uttachées que firfs ? à. 499. — Ne se douncient originalrement qu'anx autrections et aux nobles, m., box. - Oroigne amorables, no se domocret et se s'éloiret pes par rentice : comment et donnaisent : ces commerce à s'es osserr le ponession à vis, par sepret, des seant le rècer de la réjer Brescharit, à los, a, let. Essient béreditaires des la temps de la fin de la première race, m , \$. 5to. — Il me fant pas confondre erux qui furent crees per Charles-Martel , mer ceux qui existoiret avant lui . A, 510. — Ceux qui les possidaien) autrefois s'embarrasenien t

peu de les dégrader; pourquei, à, sez. — N'étaient dest dans la principe que pour la récompram des arreices : la étvotion en fit un setre umge. s. des . a. Se3. - Comment les bicos de l'église farent convertis en fiefe, ilid. -- Les biens de l'église que Cheries-Martel donns en Sel étaient ils donnés à vie on à perpétuise ? a, 506. - Origine des grands fiels d'Allemagne posselés par les ecclémentiques, 8, 516 .- Quand tout le monde derint espable d'en poueder . e , 222. - Quard et comment les Sels at formèrent des aleus , 8 , 100 et suiv. -Quand et comment il s'en forma qui ne relevatent point da roi, 8, 5a3 et soir. - Quand et dans quelles occasions trux qui les tennient étnient dispensés d'aller a la guerra, a. à. 324. -Quand commencerent & devenir absolument héréditaires . P. 524, a. 525. — Quand be partage a commerce it'y avoir lies. 4, 525. - Derragent, sous la seconde race des rois, comme le couroune , électris et béréditaires en même temps : qui est-ce mui héritoit? ani est-ce uni élimit? e. é. 525. - Dem unela Scoon elvoient les auteurs des livres des fiefs . A. 202. e. 206. L'empereur Conrad etablit le nermier our le successon des Beft passeroit and petits-colonts, on our fidere, suivant l'ordre de la succession : cette loi s'étendit peu é peu, pour les successiona directes, à l'infini ; et pour les colletérales, se arptione degré, ibid. - Pourquoi lese constitution primitive s'est plus ling-temps canservée en Allemagne qu'en Frence , a, a, 526.—Leur breedus eurignit le gosterne ment politique, forma le gouvernement Rodal , at fit passer le couronne dens la maison de Hagues Capet , 8 , 506, e , 527. — C'est de leur perpetuité que pont venus le droit d'alorme, la eschat, les loda et ventes, etc., e, è , Say. — Origina des lais siviles sue ertte matters, & Ann. - Ces lois sont par elles-reèmes préju-

dictables à la durée d'un empire, à, 143-Fiel de reseive. Ce sun nos pères appeloires ninoi . A. 511. Filice Quand commencerent chez les France é être regardées comme capables de succèder : effet de ce changement, a, 331. - N'escient pas géneralement exclues de la succession des rren, par la loi misque, e, 33a. — La liberté qu'eliment , en Angleterre, an miet du mariage, y est plus tolérable qu'alllaurs, 4, 393. - Sont naves portees as mariage; ponequol, 4, \$, 305. -- Lear numbes relatif à celui dre garçons beflue sue la propagation, a. 396. - Vendace à la Chine par leuropères, par resen de climet, A. 3an. - Il est contraire a le loi natereite de les abliger à décourrie leur peopre terpitude, e. 414. - Il est contre la loi naturelle de leur permettre de se rhoisir un mari è sept ana, ilué. - C'est protettre avec raison qu'on les a excises de la succession ann fiels, é, 415. - Pourquoi ne pravent pas éponere leur perr. a., 429. -- Ponequoi pourosent être pretérites dans le tratement du père, et que les garçone ne le pournient pas être, e., 433. -- Pourquoi ne succedent point a la coursume de France, et seccèdent à plumeurs autres de l'Europe, &, Sob. - Celles qui, du tempe de mint Louis, succederent una fiefe, ne pourcleut se marier

sons le consencement du seigneur, à, log. Filles de joie. Il y en a besuconp en Europe , a , 38. - Leur commerce ne remplit pas l'objet du moriage, e. 76. File. Poscopoi ar present épouser leur mors, a, 439. - Pour-

quel ne peuvoient pas être petterita dons le testament de leur père, tandis que les filles ponvoient l'être , e, 437-File de femille. Ponrepui ne pouvoit pm teutre , même aver 'e permension de son pere, en la paimence de qui II étoit , à, 436, Finguers, Camers de leur descritre dans nos états, à, 296, e, 297.

- Detraigent le commerce, A. 3la. - Sont rédulles en systime dans l'Europe, A. 12. Financier. Combien les peuples simples sont élaignes d'imagi-

ner et de comperadre ce que c'est qu'un tel bamme, à, 468. - Son portreit ; ses eichesses , a. 66. Firmites. Ce que g'etait actrefeis en matiere feadale, u. 509. Fire. Comment les lous romaines en avoient arrèse la repocité,

b. 372. - Ce mot, dans l'ancienne langue, étoil synonyme gyrc Bef. A. 402. Fiscaux. Voyen Bicarfocoux.

FLARES (Nicolas). Pame most avoir troové la pierre phi phais, 8, 29-

Florence. Pourquoi cette ville a produ as liberte, a. 207. -- Qu commerce elle faissit, 8, 349. - Etoit un séjour charmant pour l'anteur, à. 6; à.

Floria. Monacie de Bolisado : l'autrur explique par cette monnoir er our c'est our le chance, a. 360. Facers. Antitheses remarquables extraites de son histoi maine, a. 595.

Flores. Portoient nettefois un bien plus grand sembre de seldata qu'à présent ; penequoi , ê, 134. — Une fiorte en état da

trair is mer ne se fait pas en peu de temps , ibid. , a, t.35. Pos. Son systeme : ses lois , en ar prétant à la nacure du climat , cot const mille mans dans les lades, \$, los. - Sa doctrina engage trop dens le vir rentemplative, e. s., ion. — Consè-

quesces funestra que les Chincis pritret se degene de l'immortalité de l'ême, établi par ce législateur, A. 413. Fat at hommege, Origins da ce droit feodal, &, hos et mir.

Fai punique. La victoire seule a décidé si l'on descit dize la foi numique on la foi romeine, A. 364. Feibleur. Est le premier scutiment de l'homme dons l'état de

nature, 4, 192. - On doit bien se garder de profirer de cella d'un état voisin pour l'écreser, é, 255. - Était à Larédémone In plan grand des ceimes, 3, 473.

Folic. Il y a des choses folles qui scat menées d'une manière fort osgr, \$, 436. Fundeteurs des empires. Ont prenque tres ignoré les urts , a ,

Fonds de torre, Par qui penvent être possédés, à. 255. — Cret une magrater lei une celle qui empêche de les veuder, pour

en transporter le pris desg les pays étrangers, e. 345, è. 366. Fanteney (Bataitle de) Causs le ruine de la monarchie , a, 103, A. 544. FORTENBLLE Comparé su Brenin, e., 614. - Autont an-drums des autres benomes par son carae, qu'an-désaus des hommes

de lettres par son reprit, a. 603. - Leue les autres auna petne , 4, 650. FORCALQUIRA (M. de). Des hadineries charmantes sertoient

de son raprit comme un éclair, A, 61s. Foats (Duc de la). Son élogr. à , 179 - Sa bonsé et au politreer, son gods poer fre sriences, etc., e, 580. - Son espris Gorden, A. Mo. - Sa genérosité, ibid.

Force des états, b. 155. Force difensive des états, relationment les une aux autres. Dans quelle proportion elle doit être , e, à, 334. Force difension d'un état. Cas on elle est inférieure à la force

offensive, a, 235. Force générale d'un état. En quelles mains peut être placée , s, 193.

Force affenzire. Par qui doit être régiée, &, 254. Forces particultures des lammer, Comment pennent at réunir .

4. 107. Formetités de justice. Sont nécressires dans les monles républiques ; prenirienses dans la despotiume , é, 205. é.

216. - Fourmissions sux Romains, qui y emient fort attachės, dra prétrates pour éluder les lois, 8, 437. — Sont permicicases quand it yes a trop, s. 472. Forme judicielee. Etle fait cetant de rosages que la forme de la

médecime, è, 67. Formose. Dans cette ile, c'est le muri qui cutre dans le famille de la femme , s. 353. - C'est le physique du elimat qui y a

établé le précepte de religion qui défend sux frames d'être meres erant trente-ring ans, 8. 397. - La debauche y est metorisée , parce que la religion y fait regarder er qui est nêcramire comme indifferent, et er qui est indifferent comme pérengiré. é. 611. — Les maringes cotre parents au qu trieme degre y sont prohibés: cette loi n'est point peus ailleurs que dans la miure, \$, 439-Forture, L'honneur permet, dens une monarchie, d'en faire em,

et defend d'en faire norm de la vie., è, 305. — Ce n'est pas elle qui décide du sort des empires, à. 176. Fauet. Est un ehatiment que l'on inflige qua femmes persones,

e, 106. Forgo gr. Jánute , a des volontés ambalatoires, e, 636, France. Les peines n'y sont pas aues proportionnées aux crimes,

d, 134. - Y doit-no souffrie le lase? \$, 139. - Beurrese étrudus de ce royaceme : situation de m capitale, e , 254. -Fat, were la milieu du rague de Louis XIV, su plus heat point de m grandeur relative, a. 255. - Combien les lois quiminelles y étoient imparfaitre sous les premiers rois , a, ato,

- Combirn II y faut de vois pour condamner un so per .- On y love mal les impêts sur les boissons , n, 291. -On n'y connoit pas aures la bonté du gouvernement des pays d'otate, è, 293. - Il ne seroit pas avantagent à ce royanne que la nobleme y pil faire le commerce , è. 354. - A quoi elle dest la constance de se gesedear , u. 355 - Quelle y est la fortune et la recomprisse des reagistests, shid - C'est elle and aver l'Angieterre et la Hollande, fait tont le rommerre de l'Europe, è. 315. - Les filles pe devent pas y avoir tant de liberté, sur les mariages, on'elles en aut en Augleterre, n. 3a5. - Nombre de ses habitants sous Charles IX . 8. 494. -Sa constitution actuelle n'est pas favorable a la population, stud - Comment la religion, du trupa de nos pêres, y afonrissoit les fareurs de la goerre, è, 412. - Boit m prospérité a l'exercice des éculis d'amortissement et d'indemnité, è. 418 . u. 419. - Par quelles lois fut gouvernée pendant la premorre ruce de ses rois , d. 412. - Etoit , des le temps de l'edit de Pistre, distinguée en France contumbère, et en pays de droit écrit . A. 443. - Les firfs , deveous héréditaires , s'y multiplièrent tellement, qu'elle fit gouvernée platés par la dépendance feedale que par la dépendance politique, è. 415. -Étoit autrefois distingaée en pays de l'obelssoner-le-roi, et en para hora l'obéssauce-le-rol, è, 46a, -- Comment le droit romain y fut apporté : autorité qu'on bui donns , é , 470. — On y erndoit autrefors la justice de deux différentes manières, ibid. -Presque tout le petit peuple y étoit autrefois serf. L'affranchissement de ces serfs est une des sources de nos ciutames, è, 472 - On y admet la plopart des lous romaines sur les sebetitations, account les substitutions ensent, etes les Romains, tout un anter motif que celui qui les a lutrodulles en France , w. 415. - La prine contre les faux témoins y est espisale; elle ne l'est point en Augietrere : motifs de ces deux lois . n., 476. - On y pasis le receieur de la méme pelor que le voleur : cela est injuste, quoique cela bit juste dans la Groce et à Rome, 8, 4:6. - Causes des pércéntions deux les richeses de ses rois de la premiera race. A. 463 - L'unage où étoiret les rois de parteare leur rossame ruite leurs enfents est uns des sources de la secritorie de la glebe et des fiefs , è, 485. — Comment la nation réforms elle-même le gouvernement civil , sons Clotaire II, u.s., 506. - La consoune y étoit élective sons la seconde rura, a. b. 512. - Pourquet fut dévuster par les Nacmanda et les Serracos , pintés que l'Allemagne, u, 106. -Basement les filles n'y surcédant soust à la consumer, et surredent a plusicars autres communes de l'Europe . n. è . 518. Les peuples qui l'habitent sont partegés en trois étais, un se méreisent materillement , è, 30.-On n'y étiere sanssis cres qui and vanilli dans les emplois subsiterors, u. 8, 32. - On s'y est mai trouvé d'avoir fatigue les hupornots, è , 40. — Il y serire de fréquentes sévolutions dans le focuser des suires, u 64. - C'est on des plus priments états de l'Europe, n. 66. -Depuis quand les rois y ont pris des gardes. \$, 64. - La petsence seule de ses rois donne la grâce aux criminels, ilid. -Le nombre de ses habitants n'est sirn encomparsison da cruz da l'ancienne Gaule, S. 74 - So guerre avec l'Espagne , sous la régence , n, tg. - Révolutions de l'autreite de ses rois , n, 91. - Se perdes par les gran de guerre, n. 636.

Franchier. Dans quel arms est culturée dans une monacrhie, à , 204. Faançois I^{es}, C'est par aux suge improdence qu'il créuss la

conquête de l'Amérique, 8, 376. cis Pourquei ent toujours eté chasés de l'Italie , é , 259. - Leur portrait : feurs manières ur doivent point être proces par des loss; on génerant leurs vertes; é, 254, m. 255, é. 336, n, 337.—Serort-il bon de leur dousser an espeit de pelanterie? n, 235. - Mauvaise loi marritime des Prançois, 6, 434, m, 425. - Orquer et révolutions de leurs lois riviles, u, 440 rt seev. - Comment les lois miligues, ripualres, bourgasquenes et misigothes resorrest d'être en noage ches les Fesncois, 8, 445 - Férociar tent des rois que des peuples de la pressere race, è, 206. - Vivarite de leur demarche opposée à la gravità orientale , n. 17. - Lose vandé est la source des eirbesses de leges cois, è, 17. - Ne sent pas indignes de l'estime des etrangers, u. 31. - Raisons pone lesspelles ils no perfect persons jumple de leurs femmes, p. 31. - Sort des mario Johnes parest eux : Il y en a peu - peurquet, ided. - -

notance en amour, 8, 37. - Le badinage est leu caractire corntiel : tout ce qu' est sérieux leur pareit ridi cule , b, 4s. - Out is forest do bel espect, n , 44. - Dotrent paroiter fous sen year d'un Espagnel, è , \$4. - Leurs lois civiles, n. è. Sp. - Semblent faits uniquement pour la soeifte : excès de la philan-heepte de quelques una Centre eux: spittspite d'un de ces philanthropes, n. So. - La favrer est leur grande divisité . e. è, és. - Leur inconstance en fait de modes : plateanteries à ce sujet, à, 66 et suiv. - Changrut de missers mitrant l'âge et le caescière de leurs rois , à , 66. e., 67. - Aiment mienz éter regardés comme législateurs dans les affaires de mode que dans les affaires ementielles , a, 67. - Ont renoncé à leurs propres tois pour en adocter d'atrangères, shid. - Its ne sent pas si effenints qu'ils le noseent, u. 71. - Efficacité qu'ils ettribuent que ridicules qu'ils jettent sur ceux qui deplainent à la matien , n. 14. — Ra sdeptiet les lois romaines, ils en ent rejeté ce qu'il y avoit de plus utile, è, 54 - Le système de Law a, pendant un temps, convertien vices les vertes qui leur sont matarelles . u, s, 103 - Comparés sux Anglois, n. 606.

François crotals. Leur manyane conduits en Orient. 8, 185, a.,

France. Leur origine : morge et proptiétés des berres ebez eux , avent qu'ilt flesent sertis de la Germanie , è , 330 et autr. --Quela étoient leurs hiens et l'ordre de leurs successions, torsqu'ils vivoient dans la Germonie : changements qui s'antrodelairent dans leurs ampre, lorsqu'ils exernt fait la comquête des Gaales : essees de ces changements, ibid. - En vertu de la ioi misque , tous les enfants mâles succédoient ches eun à la rouronne per portions égales , u , d., 33a. - Prorquei leurs ross portnired one longue chryelace , 4, 33s, a , 533. - Pooruni leurs rais avaient plusieurs femmes , tandts our les suiets n'en avoient en'une , n. 313 - Majorité de leues rous - rile a varia : penequoi , 8, 333. - Rassons de l'esprit sanguinaire de lenes rois , \$, 334 et saiv. - Assenbleeg de leur nation , u . 335. - N'avoires point de rois dans la Germanie avent la comparte des Gaeles , ibid. - Avant et après la comquête des Gaelm , ils larantest aux principaux d'entre eux le droit da délibérer sur les petites rhours , et réservoient à toute la mation in drilleration des choses importantes, ibid. — N'est pas pa faire rédiger la lei mlique avant que d'étre sortis de la Germanor , lene pays , u, ton - Il y en avoit dent tribus; celle des Ripusires, et celle des Sallens : réunies sons Clovis, elles conserverent chacuna lenes asages, ibid. - Reconquirent la Germanie apoès en être sortin, têté. - Prérogatives que la los misque feue dounnit our les Rossains : tarif de cette difference, a. b, 443. — Comment le droit romain se perdit dans les pays de leur domnine, et se conserva ches les Goths, les Bourguignous, et les Wisipoths, è, 442. - La preuve par Ir combat était en susge chez eus , è , 45e. - Est-il vrui qu'ils aient occapé toutes les terres de la Gaule, nour es faire des defe? n. 683. - Occapirent, dens les Gaules, les pays dont les Wisigotha et les Bourguignons ne s'étoient pas emparés; Ils y porterent les mannes des Germains : da la les fiels dans ces contrées, n. é. 483 - Ne payorent point de tribute dans les commencements de la somarchie : les seuls Romains en papoient pour les terres qu'ils possédoient : traits d'histoire et passages qui le prouvent, è, 486 et saiv .-- Quelles etoleut les charges des Remains et des Gantois dans la monarchie françoise, a. 468 - Toutes les prenves qu'empl de l'abbe Du Bon , pour étabile que les France n'entrécent point deux les Genies ce conquérants, mais qu'ils y facent appelés par les proples , sent riduales, et démenties par l'histoire, n, è, bon et sary.

France-atrus: Leur weigine, 8, 492.

France ripanters: Leur bei soit pm h pas la 104 milions, 8, 331.

France ripanters: Leur bei Scrennise, u, 332. — En quoi leur
lid, et celles des anters prepites hacharm, différentent de la

loi allege, n. 448.

Frenér, fait na rastonde par les droits excendió use les marchandies : est percilerase à l'état i est là source d'onjustices
crisoties : et est aitle use traitante, n. js., ppl. — Comment
punie chen le Nogel et na Japon. "n. ph.

Fred. Ce que signific ce mot en médota, n. 4,68 — Voyen.

Fredom

manus English

Freds. Quand on commença à les règler plus par la soutame que poe la trate des lois, 8, 445. Fa s'adocume. Pourques elle mouret dans son lit, tandis que

Brunchault mourat dans les supplices. s. 8, 365. — Comparée s Brunchault , 8, 366.

ii Bruschauft, J. Joff.
Fryslam. Comment or most, seal se trouve dans les jois barbores, a éta forge, m. J. Jap. — Ce que c'ésoul ses devel est la visue cause de l'écablissement des joutres sergensulairs : cas ou il écuit esspà : par qui il l'ésuit, a. 466 et son. — Su gentieur de proportionateut à reille de la protés non que recrevoit créal.

qui le papist, à, agé. — Nom que l'un donne a cr divit aux la avenuée race, sind — No possess appareteur qu'un noigemer de dér, à l'extrimison même da pro: ch is la justice au porretit appareteir qu'an avagence de fér, siné, et soite. Pergs. Fausqu'il de se leur se pas persons d'opparet l'eura grous, à, ag. — Proplins ches qui era mariagne (noient autoriales ; personne, siné.

risés : peurques, sésé.

Frise et Boileade n'especut autrefrie ni babitérs, ni babitables,
e, tés.

e, 181.

Prisanz. Quand et par qui l'eurs lois furent rédigére, è, i.i.o.—

Simplicité de leurs lois a exanes de cette simplicité , ilid. -
Leurs lois criminelles étoient faites sur le même plan que les

lois riposers, a., 122. — Voyes Ripusires. — Tatif de l'eur composition, a., 131. Frendezes bibliers, auteriois les plas estinés, a., 131. Frendezes de l'emper lastitées par Jasquare, a., b., 176.

Fragenic. Data mos democratir of it is's a plan de serie, c'est la fragalita, is note debte d'uneic, qui paur poer autrier, n. 264. — Dait èter générale dans une d'autorité : effets ar dsitualite qu'elle y produits, n., 265. — Ne deut, dans une mocratie, regare que dans les mollers, et son dans l'etat, d, 210. — Conwent ou en noquiel l'anone, sind. — le peut pas répare dans les monacrètes, dels .— Cientieres ett néreaulier per l'anne monacrètes, dels .— Cientieres ett néreaulier

dans one démocratie : comment les lois diverut l'y entretenir, è, aux et surs, Fanirantes Platon a fait des lois d'épurper aur les louiryilles : Cotron les a adoptes, a. è. 419. — La religion ne doit pas

encourager les dépenses bonéraires, 8, 419.
FUERTIÉSE Son deciamoure, 8, 30.
Gabelles, Celles qui sont élablies en France sont lajostes et le

nestes, u, é, 294. Gazantes nieus demandre le telosophe après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple , é, 126.

Gages de bateolic. Quend l'a ésoirez reçus, on se pouvoit faire la paix sons le consentement de sequent , 8, 255. Gants nagitaux. Quels devent être oras des lammes, dans les différents noncementals, 8, 248, 4, 843.

Galantere Bucquest own est permuer dans non monocribie, b_1 , $2a_2$, $2a_3$, $2a_4$ but so licenses qu'élle entrolour, b_1 , a_2 , a_3 , a_4 For elle live an anores : ce que ce n'est point; a_1 qu'ant évat comment d'est arenue, a_1 , a_2 , a_3 , a_4 burges et evile de non chevalores remain, a_4 , a_4 , a_3 , a_4 burges et elle de non chevalores que fou point introduite à Rome, ni dans la Grece, b_1 , b_2 , a_4 . Tru que grande importance des lorenois, a_3 bid. Tru gar grande importance des lorenois, a_3 bid.

uae grande importuner des tourmolis, shéd. Galsa (l'emperur) ne tient l'empire que pru de temps, à, ids. Galerie. L'autrus n'y a pus un un seul homme triste, à, sap. Gallen. Encursons des hechares sur les terres de l'empire, sons

Galler, locursons der hechters sur let ferrer de l'empure, soits sont riguer, a, sô;. — Pourques il es s'y établieres pas alors, m, 134. Gange, C'est une doctrine permiclesse, que celle des ladiens qui crosset que les reus de en fieure anottifent ceux qui

meterni sur ses bords, 8, 411, Gastols. Punis pour seele mai à penpos appelé de défeute de deux le comtr de Flandre, 8, 461.

densi le couste de Flander, 8, 461.

Geryon. Sont mons portés pour le maringe que les filles : pourques, 4, 8, 365. — Leur monice cristil à celui des filles înflue bruccoup sur la propagation, a. 346.

Gardo mète. Son origine , 8, 168.— Voyta Battir. Gardo Depuis quand les reis de France en ont prin , 8, 66. Gardiane des securs a Athenes, 8, 313.— Per less, 3466. Genée (pourtramous) de la) que essalpline que travaliples , conde a Gard, 4, 154.

Gaules. Posequoi tes vignes y furest arrachéra par Domitien , et replantées par Julieu , 8, 370. — Élecent pleites de petits peoples , et repurguient Chabitants , avant les Romains , 8,

3pt. — Ont led conquises par des pruples de la Germanie. desqués les l'empois tirent leur origine. A. atr. m. A. att. Gestr sérudannér. Les lois romaines y anhundèrent tempours, quoique proterites par les Winguiths. A. att. d. att.

Gastou. Le commerce corrompit lever means, 8, 3st, not. 1:

— Quelles étocres lever charges dans la monarche des França,

" 4.6. — Crest qui sons in deutentaine française étaient libers, marcholeut à la guerre sons les caustes, 8, 4gs. — Pa
rallète de ce noutes avec les flomatine, a. Crest.

bers, anerchoiret à la guerre mus les cumbs, 8, 49a. — Parallele de ce prupie avec les Romains, a. 12a. Gazette ecclésastique. Voyra Acuvellute ecclésastique. Gazen. Deus troits de pait qu'il sixure les Cartheginois, a, 25;,

6, 236.

Ganason. Modente admirateur des jémiles et des médecion, n.,

Go., — Étoit une bouar tête physique at morale, 8, 663.

630. — Était une bonur tête physique at morale, 8, 663. Généalegre. Auen sotta chose, 8, 632. Généalegrales, 11, 89.

Géairque des armées ponaines causes de l'accroissement de leur autorité, a. 117. Gées, Consecut le peuple a part su guavernement de cette sépublique, 6, 196. — List par lequel cette république cueriqu

publique, 5, 156. — Edit par lequil orite république recrige ce qu'il y avoit de vicierus dans nonéroit politique et criti, a l'épard de l'Ille de Corse, 5, 256. n., 255. — N'est aspeche que par ses bisinents, 5, 31. — (Adient è) n. 614. Graver, Belle in de cette république, conchant le commerce, 5.

333.

Ganussane, S'il edit dos chectiens, ili n'est pas cuò al cruel , e ,
400. -- Forequel , approuvant tons les dogmes makométam ,

il moprim si fort im moospees, a, 417. — Fast Smiler l'Alerrea mix pirds de ses ribreaux, déd. — Trouveit le supage de la Norque absorde, idol.—Plas gravel comquérant qu'Alexandre, 5, 36.

Génes d'une nations : en quoi il consiste, a, 6.06. Gene bassain. Révolutions qu'il a campées, a, 5, 76. — Réfaut à la divisons parties de ce qu'il était autrafais, a, 75. Vayes Dépopulations.

Dipopulation:

Gran qui est besicoup d'exprit, tembra t dans le dédain de tout,

5. 69; — L'anteur n'en a trouvé de commandement mépulats
que cous qui vivolent en marcaien compagnée, a. 60;.

Guessic, rel der Vanster, A. 175. Gentisbeemer. La deriteution des monaubres, en Angientere, Ira a trés de la parranz en la vincienti, e. 266. — Conunent es bottoient en combat juderanz, A. 432. — Comment contre en vision, p. 4.36. — Viderent feuer déférents par le guerre;

et leurs preres se terminosent souvent par un combat judieister, a. 5, 5/6 Gasces z (Nolame.) Trait maihonnite qu'elle a fait hitable de Gasces, 5, 68.

Generator, due de Bertagne. Son ausse est la sourre de la coutant de cette priminet, é, 425. Géomètre. Leue portrait, a, é, 85. — Convainquent avec tyum-

wie , å, 90 Germains. C'est d'eux que les Francs ticent leur origine, 8, 234 Ne commissorent guère d'autres petnes que les perunsalers, skid. — Les femmes étatent , chez enn , dans ene perpétarile tutelle, è, ais. - Simpliesté singulière de leurs lois en matiere d'insultes fattes tont aux hommes qu'aux femmes : cette susplicaté provenout du climat, e. 305.- Cese qui out changé de rienat, out rhouge de lois et de munes, alud. - Quetle sorte d'esclaves lie avoient, a, Jog. - Les rivile de ces prepire, que est la source de ce que nous appelens àn actique, e, è, 3le. - Ce que c'étoit , ebeu eus , que la maison et la terre de la marson , 8 , 33o. - Quet étoit leur potrimoine , et pourquei il n'apportracit qu'esa milies, sted. - Ordre bisarre donn leurs successions : misons, et murees de cette hiexperie , a, 33t et sere. — Gradation bizarra qu'ils mettoleut dans lenr attarbement pour leurs parents, 5 , 33s. — Ésoient le seat people by bare ou l'on n'est qu'une femme : les grands en avnient plusieurs, n. 312. - Austêrité de leurs maurs, ited. - Nr firecient aucune affaice publique ni particulière sens être armés, ê. 533. — A quel âge, eux et leurs role, stored mejenes, Hid. - On me parernoit, ches cut, à la royante, qu'apres la majorité : inconvenients qui firent chenger cet auge; et de en changement noquit la difficence entra in tetelle et la buillie ou garde , m , s , 234. - L'adeption se lusoit, ches eux , par les semes, à, 33;.... Étaires lort libres :

rquoi . e., 335. — Posequoi le tribuosi de Vares leur pa rut insupportable, a., 326. - Combien its étaient hospitaliers, at, 349. — Comment penissoirut les crimes. La moussie, ches rux, decraois béted, merchaudise, ou denrée; et ces choors devenoirus monnoir, u, 379. - N'exponsirut point leurs enfinte, a, tot. - Leurs immities, quoique béréditaires, n'étoient pas éternelles : les prêtres evoient vraisemblablement toirnt pas eteraries : en promis de la la la Différente besuccusp de part sux réconcilistices, é, 417. — Différente enracteurs de leurs lois, n., 440 et mir. - Étoient divisés en plusiones nations qui n'avotent qu'au même territoire, et chareur dr era nations, quaique confondurs, avoit ses lois, *, 441. - Avoiral l'aprit des lois personnelles, avont leurs computers, et le conservérent sprès, ilid. — Quand rédigèrent leurs usages par écrit pour en faire des codes , &, 446. - Esquisse de leurs majors : g'est dess ces majors que l'on trouve les esisons de ces preuves que nos pères employoieni par la for ardeat , I ran bouiltante , et le combet singulier , \$, 440 at sair. — La façon dont ils terminoient leurs gaveres inter nearst l'urigies du combat judiciaire, è, 440. - Leure masimes ser les entrages , è , 453. — Cétoit ches eux une grande infinie d'avoir abandouné son bouclier dans ir combat, a. 434. - C'est d'eux que sont sortis les peuples qui conquirent l'empire romain : c'est dons leurs mœurs qu'il faut chercher les sources des lois fiedales , \$, 482 .- C'est dens leur façon de se nonrrie, dans le emission de leues possessions, et dens l'ange où étoient les princes de se feire soirre par noc trespe de gras attachés è rux, qu'il faut chercher l'origina du vasselage . n. ê, ata . - B y avoit , ches eux , des vassaus ; mais Il n'y avoit poius de tiefs ; on pleads les defa étoient des chevens de bataille , des sentes , et des repas , é, 482. — Leur via étalé presque toute pastorale : c'est de la que presque rs les lois bacheres rouleut eur les troepeuvit , a, é, (5) It est impossible d'entrer un peu uvant dens notre droit politique, at l'on ne econolt les leis et les manes des Germains : et, pour nous conducr à l'origine des justices propreniales , rur entre dons la détati de la natura des compositions qui étoient en mage chez les Germains, et chez les peuples rtis de la Germania pour risequêrte l'emplee comain, a, 494 et mir. - Ce qui les a serechés à l'étet de nature où ils sembioiret être encore du temps de Tacite . A Jai. - Postanol. étent si peuvres, ils evoient tant de peuves pécunisires , n., 495. - Entendaient, par cendre la justice, protégre le conpuble contre la vengrance de l'offense, a, 4, 498. -- Comment descent les meurtres involuntaires, n., 450. - C'est dans leurs mours qu'il faut chercher lu muere de la puissance des

smires du pulsis et de la foliblese des role, d. Jost et miv Bernarices. Le peuple roman la plener, d. 15; Germanio. Est la bercesa des Franci, des Francis cipualera, et des Secona, n. 32. — Étais pleine da petita proples, et escoproli d'habitants avest les Romains, d. Job. — Pat recon-

gourgoit d'habitants avant les Romains, 4, 295. — Fut recoquine par les Frances, après qu'ils en fineres tortis, n. 4, 206. Gladificteur, On on donneis îr spertacle eux soldets romains, pour les accontamer à voir esselve le sang, 4, 430. Glate (Servicate de la 1). Qu'elle ca ext, la pâpapert de temps,

Porignes. 3, 3:33. — N'u print seé établir par les Francs ontraut dens la Conte., u., 453. — Établir dans la Gaute rusad. Parrivée des Bourguignois, conséquences que l'autres tire de ce finit, 3, 484. Génec. Cellé du prince est nou orgaeil : elle ur deit jemais être Génec. Cellé du prince est nou orgaeil : elle ur deit jemais être

orners. Order an prince ver non arguest 1-tie ar does penass over the mostle discovern genere, a. 256. — Co per Cents pourqued hes prupies du nord y sont plus astachés que crux du noids, \$. 60. Giotre su magnanizable. Il n'y en u ni dans un despote, ni dans ses sujets, n. 2 rd.

Géoceatrars. Peuvent se dispresser d'avoir du bon sens. 3. 9s.
Gaide. Vice dans sen pouvernement, 4. 365.— (Le temple de),
d. 111 t' aivi.— Description de la ville. 4. 115.
Ges. Seirceur bornible de coractere des habitants de ca paps.
s. 3. 518.

Course (ir barou de). Pourquel condusent en Suble, 8, 84.

Gounnare: Loi isjunts de es rol de Bourquegne, 8, 484. — Est

son de ceus qui recuesilirent les lois des Bourquignons, 8, 484. — Est

m de ceus qui recuesilirent les lois des Bourquignons, 8, 484.

— Caractère de m loi; sen objet; pour qui rile fat fairs, n ,

417. — So bot arbitat trop-temps cher tes Bourquignons a,

444. — I amente dispositions de ce princa qui disenti le cri-

TABLE.

17 pa. ment des mains d'un homme qui en ventett abuser , \$. 448. —

Reison qu'il allègne pour substituer le combat singulaire à la preuer par serment . 4, 45, Loi de ce prince qui permet seu accuste d'appeter su combat les ténoisa que l'em prudissoit croiter ess. s. 45; Gurtan, Comean adopta Childrhert. 8, 334.

contrast, considerational confidence is, in the confidence is a confidence contrast, in the filt exception Edgepter preserve que liamedera renda se emplea indepenta deserve in confidence contrast in soulest, in 1811.— I common liamedera renda soulest, in 1811.— Common matter et de ceite de la Romaganione, et as presist dans in deserve de l'accept de la ceite de la Romaganione, et as presist dans in desire de la Tener, à la ceite — Les deserves desire de l'accept, à la ceite — Les de la ceite de la renda de l'accept de la ceite de la ceite de l'accept de la ceite de la ceite de l'accept de la ceite de l'accept de la ceite de l'accept de la ceite de la ceite de la ceite de la ceite de l'accept de la ceite d

Godi. Se forms, deus une nation, par l'inconstance même de cette aution, 4, 237. — Nat. de la vanies, sòid. u. 234. — (Essai ser le) dons les choires de la meture et de l'art, n., 567. — Sa délation ta plus générale, 4, 568.

Gouvernement. Il y one de trois surtes : quelle est la nature de chacun , n , 194. - Erropte d'un pope qui abundonne le gonerrorment à un ministre, et trouve que rien n'étoit al aint que de pouverner , b. 199. - Différence entre se nature et son principe, a, è, 199. - Quele on sont les divers principes, 8, 159. - Ce qui le rend importait, 8, 205. - Ne se conserve qu'autant qu'on l'hime , \$, not. - Sa corruption commence presque toujours par celle des principes . 8 , 243. - Quelles sont les révolutions qu'il peut essayer sons incom rénients, u. d., 245. - Suites funestes du la corruption de mm priority . A. adv. w. add. -- Ounsel by principle on out bon. les lots qui semblest le moiso conformes sux vesies règles et una bennes mesurs y sont bonnes : exemples , \$, \$17, n , 248 - Le moindre changement dans as constitution entrolor la puige des principes, m. aig. — Cas où, da librs et de modéré on'il scott. Il devient mentarer, u. s. sto. - Liaison du powersomest domestique avec le politique, u, 317. - Ses maximes gouvernest les hommes concurrenment avec le climat, le religion, les lois, etc.; de 10 mait l'espett général d'une nation , è , 236. — Sa durett est on obstacle è la prepagation , 8, 395. - Quel est le plus parfait, 8, 55. accur contribur à le propagation de l'aspère, a, Su. — De Some Son corellence, en ce qu'il contenuit dens son avaience les moyens de corriger les abus , s , x46 - D'un sent No derive point du gouvernement paternel, é, 193. — Gattique Sen origine, am delbuis : est la source des bons gouvernements que nous connecisione , n, è, ayo. - Lière. Quel il doct être pour se pouvoir maintenir , s, 140. — Militaire. S'il est préférable co civil , é, 163. — Inconvénients d'on changer la forme totalescent, u. 169. — Les empreeues qui l'avoient établi, seniant qu'il ne leur était pas moins fencete qu'un : mjets, cherchicent à le tempérer, n., 23. — Modéré. Combien est difficile à former, à, 230. — Le tribut qui y est le plus naturel, est l'impôt que les marchandises, u, 296. — Couvirut dans les pays formés par l'industris des bocomes,

u, 336. — Yoyes Musarchie, Répatilipae.
Genericus des provinces romaines. Leur pouvole, leurs injuniters, é. 278.
Genericus, Presidente. Comp mortel qu'il ports à l'entorité du

since i. a. 5. 277.

Green. On our pruis pas demander, en Perse, cella d'un bonneque le rei a une fois condamné, à, 203. — Le droit de la faira
son competier set la plas les intrébut de la nouversient d'un
monompet, il un dest donc par être leur jars, à, 227.

Green (in), L'untere de l'Ésprit des Lour éval-til obligé d'en
parier 2 à 3.15.

Graces (trs). So trueress plus ordinalement dans l'esprit que dans le viange, \$, 593. Graces (Lettres de). Sont un grand ressort dans un genvernement

Grace (Leitre de) Soot un grand resort dans un genrernement modéré : a, a34. Grateri. Les deux dont la juge est obligé de un faire annister dans les cus qui peuvoux méritez une peuve affiretieu ; reprisentent les anciens prod'hommes qu'il étoit obligé de consaiter, n. é, é71. Françoisens. Provent es dispenser d'avoir da bon ares ,

Orannosvens. Provent as dispenser Eproir da bon area.

8. go.

Grandes chases. Co sent lunjones les aventuriess qui re font,

b, 629. Grandour réelle des états. Pour l'augmenter, il au fant pas diminuer la grandeur relative, a . abb. - Relative der étate. Pour le conserver, il ne faut pas écraser on état voisin qui est dans la décadence, J., 155. — Der Romeinz, Canses de son reroimensent , a , 136 et mir. 1º Les triemphes , a, 136. — 2º L'adoption qu'ils faisoires des usages êtrangers qu'ils jugenient préférables aux leurs, \$, 126. — 3° La capacité de leurs rois, \$, 126. — 4° L'insérêt qu'avaient les conseis de se conduire en gras d'honneur pradant leur crossist, 5, 137. - 3º La distribution du butin aux soldats, et des terres conquiers agt citryens, shid. - 6º La continuté des guerres, shid. - ye Leur constance à toute épreurs qui les preservoit du décuerspenent, a, 136. — 8º Leur hebiletà à detruira frara engemia les una por les entres \$, 139 et sair. - 9° L'excelleuce du gouvernement dont le plan fournissoit les moyens de cuertger les abes, u , é , 146. - De Rome, cut le veue cause de sa esint , 8, 147. -Compensison des reuses générales de una accroissement avec

celles de m décadrace , a, 174, b, 175.

Granda Leur situation dans les états despetiques, s, 201.—

Granda Leur situation dans les états despetiques, s, 201.—

Comment déviene dires panis dans une sonomerchie, a, b, 215.—

Le respect leur est acquis : lis n'ont hexoin que de se rendre simables, b, 21.—

Le cqui leur rent après leur chais, b, 24.

L'uniques s'diched en pour la plapart une craisus poéries.

a, 650.

Grands srigneurs. Co que d'est : difficence entre coux de France et coux de Perse, a, ê, 6o.

Garrira. Comment definit l'état civil , è, 193. Gravica. Ses fonctions étoient les memes que celles du comte et éte ceutenier , è, 193. Gravers, à resdu les carites afonranhieurs communes, n. 180.

Over (copies). Quelles metes d'évanements offre non bissoire , u. à. 1755. — Révaluis fréquentes dans ret empire, a. 1755. — Berabli en grande partits par les Latins croists, u. 186. — Repris par les Grecs, ibid. — Par quelles voies il us sociat encores après l'échec qu'y avaient donné in Latine, b. 186. — Courte totaits de cet movies.

Chate totale de cet empire, a. 5, 187.

Grèce Combien elle renfermoit de socies de républiques , a , 213. - Par quel usage on y avait pervens le luta des richesare, al permittrux dans les républiques , à , a36 , a , a37. ... Poerquoi les femmes y étoicet al auges, a , sin. — Son gou-vernement fédératif est en qui la fit feucir si long-temps , b , afa. - Ce qui fat cause de sa perte, a, abb. - On a'y posvoit motfrir le gouvernement d'un seul, d, Jag. - Belle description de ars richesars, de son enmerce, de ses aris, de as réputation, des biros qu'elle recevuit de l'autrers , et de crus qu'elle lui faiscit , à, Mo et suiv. - Etoit pleine de tito peoples , et regorgeoit d'habitants avant les Romajes , 8 , 398. - Pourquoi le galauterie de chevalerie as s'y est rint introduits, \$, 434. — Sa constitution demandait que l'on pueit crus qui ne persoient pas de parti deus les aiditions . \$, 473 . a., 474 .- Vice done son dreit des gras i il étoit abominable, et étoit le source de lois abominables ; comment il suroit dd éter corrigé, n , s , 474, s , 477 -- On n'y pontant pas le suicide par les momes motifs qu'à Roms , A, 475. — On y punissoit le rectirer cossue le voleur : cela étoit jusie en Greer; cela sui injuste en France : pourquel, s, 476. — Elle ne contient pos la centione partie de ce qu'elle arest neierfois Chabitents , s. 74. - Eile fut Caberd gowrernde per des meaurques, à, 87. - Comment les républiques s'y établirent, iéud. - (État de la) après la conquete de Corthage per les Romeins, \$, 136 .- Grunde Grice. Portreit des ets qui la propinient , a , est.

Greeques (Villes). Les Romains les rendent habsprodantes des princes à qui cilles avoirest appartenus, 3, 137, — Asseptetes par les Romains à ons leurs, amm leur consentament, si precces et affinnces, a, 5, 139, — Metient leur confesce dans Mitthelates, 5, 123.

Grees. Leurs politiques avoient des idées bien plus nettes sur le

restis, que cres Casjourd'bul, e, 200. Comblen out fait d'efforts pour diriger l'édocution de cécê de la reriu, 4, 307. - Regardoient la commerca comma indigue d'un citogen, a, 300. - La natura de leurs occupations lour rendoit le cousique nécessaire, stid. - La crainte des Perses meletiet irves icis . 4, 315. - Poarquei er crypeiret libres de trusps de Cirèren, J., 163, not. 1. — Quel étest leur gouvernement dans les temps hérniques, & 270 et mir. - Ne surent jamaia cuelle est la veule fenction du prince : cette ignorance lear 64 chauser tons leave role, a, 27c. — Ce qu'ils appeloient police, ibid. —Combine II fulloit de vois , ches rus, pour rendamner un acrusé, é, sto. — D'où vrnoit leur prachant poor la crime gontre unture, \$, 162. - La trop unde sérécité avec laquelle ils punisseient les tyeste occasons ches eus besucoup du révolutions, s, 312. — La lépes leur étoit inconner , a, 3o2. — Loi sega qu'ils avoient établie en favour des exclures , é, 3cs. a, 3c3. — Pourquoi Jeses mvires étoient plus vitre que cruz des lades, A, 35g. - Leur rommerce syant et depais Alexandes, 8, 360 et mix. — Avent Bombre, a. Mt. - Pourquei firent le ensumerce des ludes avent les Perses, qui en étoient hore plus à portée , n. A. 361. - Leur commerce ous Indea n'étoit pos si étrado, mais plus facits que le nétre, a, 365. - Leurs colonies, a, 369. - Pourni estimoient plus les troupes de teres qua relles da mer , A. Mo. — Lei qu'ils imposèrent sux Perses, a., 375. — Leurs différentes constitutions sur la propagation , suivant la plus grand on le plus petit nombre d'habitants , è , 357 26 sulv. ... N'ascoiret pes commis les massacres et les escages qu'on leur reproche, s'ils esserat été chrétiess, a , tol. — Leurs prétres d'Apollon jenissoirat d'une pais éternelle; sagesse de ce réglement religieux, a. 413. - Comment, dons le temps de leur barbarie, ils employèrent la religion pour arvêter les meurtres, a., 413. - L'idée des sailes devoit leur veuir plus naturellement qu'aux autres propiet : ils restreignierns d'abord l'esser qu'ils re frent, deux de jantes bornes ; mais ils les totabrent devenir absoils et permicieux , &, 417. - No cient pas pour religirux observateurs du aerment, ê, 14F-Du Bar-Empire. Nation la plus rumraie des hérétiques qu'il 7 est. d. 179. — Empereurs grecs bais de leues miets pour cause de estigion , ibid. - Na cesserent Cembroniller le religion par des controverses, 8, 151. - Combien étoleut idiots , e. 182.

Grenouille. Expériences sur des grenouilles disséquées , s. 160-Gatuonne. Ajoute de nouvelles lois à relles des Lomberés , è , 400.

Georgat. Réponse à ses observations que l'Esprit des Lois , è , 656.

Gasco (Falid de). Lettres à , a, 63g. Gasco (comte de). Lettre au , à , 63g.

Galeira, Leve elligies en favouale à la propagation a, etc.— Illa result arrivale le repunse de l'irre fedensie, parte qu'ells s'est parte de l'arriva (etc.). Les passents conserts de faboure 17 détertire, 4, lun. — Elle en possents conserts qu'elles l'arriva. Les passents conserts qu'elles l'arrivales de l'arrivales de l'arrivales qu'elles qu'elles

Geberr, Que le su Hi Julye, a, pp. 1—Ou or desti poist en extraprendre de històlice, a, p. 55.— Due que les ou as le fend de la faire «Gue derive ce densi », p. 55. a, p. 56.— Dimendetic faire «Gue derive ce densi », p. 55. a, p. 56.— Dimendel Coult de true le capaçale », p. 56.— Onde ferministation qui l'a parpié de presque toute les remaries, a, sin — Gan-Estale de la capacitation de la capacitation de la capacitation de participation de la capacitation de la capacitation de la capacitation de Estal neuveux interéstica pour anual la visibation de derita politica de la capacitation de la capacitation de porte capacitation de la capacitation

Cournes perpétuelles sons les rois de Rome , a, 126. — Agrèsbles au prapie rossain par le profit qu'il se fétieux , è, 127.—

Avec quetle vivacité les consuls romains la falsoiset, ibid. --Presque continurites aussi sous les consuls , stod. - Effets de cette continuità, a, 138. - Pen décisien dess les commencementa de Rome : ponoquei , sted. - Pansque, permière , a , - Sernada . a. 135. - Elle est termine par une pala faite à des conditions àien darre pour les Carthaginon . e . 136. - La guerre et l'agriculture étoient les deux soules prefessions des catoyens romaian , e. 14g , not. 3, - De Marins at de Sylla , d. 149 et anie. - Quel en eteit le principal motif. ibid. - Celles qui sont justes, celles qui sont injustes, 6, 63

Gaurre civile. N'est pas toujours suivie de révolutions, & 217 .--Celtra qui ravagerent les Gueles, apres le conquête des Borbarrs, sont le principale source de la servitule de la glebe et

dra trfs , 8, 453. Garre (Har dr), Comment les nations er sont trouvées en état

degreere, a. 193. - Consumt les particuliers sont parvenus à être en état de gourre les una via à-via les nutres, abed. -Est la source des lou à ameines, sèté. Georgica (to series) resterest a Rome après qu'on ent perdu

tostes les satres , d. 149-Gunde. Comes de l'estident labricité des femmes de ce pays, a. Jil - Rei de la rête de. Crois que son nom dait igre parté d'an péle à l'entre . 8, 28. - Les esclaves que l'en en tire ent då in depenpler comiderablement, 8, 79.

Garsel. Roysume presque désert, a, 75

Gostases Revert par les Guchres , 4, 47. Gymnastoper. Ce que c'étoit : combien il y un avoit de sortes Poarquoi , de très utiles qu'étoiens d'abord ces exerctes , ils

devicement, done in sucte, funesies aux monurs, 5, 247, 4, Babir. C'est à lai que l'on deit le plepart des honnears que

Fon recoit, e. sa. Matte de religioner. Doit il être un chatucle en mariage d'une

femme qui l'a pris sons se consucree? a, 479-HALL, gendre de Nobomet, prophete des Persons. Étoit le plus been dre hommes, a. 24. - Son oper se nommoit Zufagar, 4 . 15. Hannon. Véritables motifs de refus qu'il vocicit que l'on fit

d'envegre de accours à Austitel en Italie . a . a . 236- - See voyages, ses découvertes sur les cites d'Afrique, J. 366 et ruie. -- La relation qu'il a donnée de ses sayages est un morrran precieux de l'entiqueté : est-elle fabuleuse? 8, 366, a. 361. Hannouse (& P.). Il n'oppartient qu'e lui d'exercer un pon-

voir arbitraire our les faits, &, 487. Marmonie. Nécessaire entre les tous de la religion et les lois civilra do même pays , a. 411.

HARRINGTON, Gauss de son erreur sur la liberté , & 269. - Jugement sur cet nateur anglois . a. 481. Histor, archeréque de Rams. Son ingralitude currer Louis-le-

Debounnien : qui étois cet Bebon , b , Sall et miv. HELIOCARALE vent ambetituer ses dieng à ceux de Rome, è, 164

- Est too per ire soldets, a. 166. Hannan (président), letter na, s, 676. Rannt II. Sa lei contre les Siles qui se déclarent pas leur gros-

seur su magistrat est contraire à la loi naturelle , s. 414. Hanns III. Ses matheurs sont our preuse bien semble qu'un primer no doit justars insulter are sujets , a. ags Hans: VIII., rei & Angieterre. Dut erzisemalablement en meet

a une loi trop dure qu'il 22 publier contre le crime de biseecojestė, 5, 254. -- Ce fet par ir moyra des commissaures ge'll or défit des pairs qui lai déplacacient , a, 259. — A etabli l'esprit d'ordentrie et de commerce en Angleterre, en y detrainent les monusières et les bépotses , a , b , 406. - En défendant la confrontation des témoins avec l'accesé, il fit aus loi controlre à la loi naturelle , a, 434 -- La loi par lequelle il condament a mort toute fille qui, ayant en un murais commerce aver qu'iqu'au, se le déclaron pes au rel avent d'éponser son senant, étoit contre la los naturelle, shid Hénartics feit moneir Phoese, et se sort ra pessession de l'em-

Haverun Ses truesas progress que la Grèce ésoit encere ber-

have de son temps, a, 413.

viller. La coime personne n'en doit pas rec ane democratic on l'on ernt conserver l'égalité , à , un. Héréstarque. C'est l'être que de ne fatre consister la religion q

dans de petites pratiques, a, hi-Birdsic, L'accussion de ce crime delt être pourse cosp de circosspection : exemples d'absordités 22 de exemutés gal prevent resulter d'ane passeoute indiscrets, à , ant et

agre. — Combien ce criose est susceptible da distinctions , e , 281. Berries. Comment riles neissent; comment elles ar terminent -4, 21. - Louis XIV a cherché à l'abolir en France , a. 40. Béritura, Les culets, ches les Tortares, en quelques districts de l'Angieterre, et dans le duché de Roban, sont béritiers racionerment our alars, a. Mo. - li n'y avoit a flome que drus sories d'héritiers : les béritiers-siens, et les agnats. D'où

veneit l'exclusion des cognats , a , \$. 435. - Cetest un deshomerer à flowe de mourir sons héritiers : pourquoi , a , 475-Béritiers esens. Ce que c'étoit , a, 435. — Dans l'ancienne Rome ils étorent sous appelés à la succession, mèles et fesselles . 4. 435.

Heratques, peuple belliqueux, 8, 226.

Mirriame. Celas des anciene étonne non petites nors, a , nof. - Crisi que la morale arcos ne truche que peu de grus , A. fak. Here, Écrisent toniques leues accores actions avec simplicité .

Gresss (les) farent extrêmes dans le bien et dans le ceal , è , a, 367. Bearras. On west l'être plus que les sutres , \$, 607. Habermois. Chanses de leur pays, victment disputer en France,

4, 25. Microratus, Pourquei Luxber is conserva dans su religion, tundis que Catein la bornit de la sirane, è, jol. Bisnincer, printe des Corthogeness. Ses voyages, ses etablisse-

ments : ar fait échoure pour ne pas apprendes sux Romacus la route d'Angleterre, a , è , 360. Herrocura. Éloge de ce rele dons la Pândre de Racine . 8. 425 Missoire. Les monuments qu'i nous restent és celle de France

real and mer, et une mer à qui comparent même les rivages, \$, 486. - Germe de celle des rois de la premiere race , \$, 485 . - Remaine, moras foornir de laits depuis les empereurs : par qualic retson , a, 156. Matericae. Trabiasent le véries dans les écats libers, comme dans crus qui me le ment pas, e, 348. - Dairent-lis juger de

ce que les homans sus fait, per ce qu'ils auroires de fater ? 8, 816, 4, 517. - Source Caux erreur dons laquelle sont tomhis coun de France, e. b. 485. rets qu'il ettrif Bosses. See every our les premiers senten l'homere, è, 192 -- Le nouvelliste erriémantique prend pour

dra prouves d'athétims les raisonnements que l'anteur de l'Espect des Lois respicit pour détraire le système de Biobless et celui de Spinose , a, A, 531. iemos asru [L']. Revere par les Goèbres , 8, 47.

Moltande (ta) est une republique fédérative , et par-là reon Europe comme dermelle , è , nio. — Cette republique fedicrative est plus parfeite que celle d'Albresogne : en quei , a. 353. - Comparte, comme ofpablique federative, sure relie de Lyrie , d. 253. — Ce que docreut faice ceux qui y représentent le peuple, a. 266. — Pourquoi n'est pas subjuguée par ses propers armère, a. 269. — Pourquoi le gouvernement modéré y ecusiont ouenx qu'un sutre , a. 256. - Quel out son commerce, 8, 849. Dot son commerce à la violence et a la vezation de gouvernement rapaguel , J., 25c. - Fait tel commerce sor lequel elle perd , et qui se laine pen de la i être fort unite , ided.—Pourques les venuereus n'y sont pas si bene qu'ailleurs . 4. 35a. - Cest elle qui , avec la France et l'Angleterre , fait sout le commerce de l'Europe, 8, 375. - C'est elle qui préarntement regir le neix du chaupe , a, fins. - La douceur de

son gouvernement en a fait na paya des plus proprès de l'Ex-Bollandois. Profits qu'ils tirent du prietiège avriunif qu'ils not de commercer au Inpon et dans quelques autres reynames des lades, 8, 25t. - Fant le commerce sur les excements des Portuguia, A, 514. - Cost lour commerce qui a donné sparique pris à la marchandier des Espagnels , a, 377. - Veyes

repr. c. 82. - Se palamers . b. ot-

Head Bowins. Quelles écoleut de son tempo les cilles les plus riches de la Grèce , a , Ms. — Commerce des Gress sesset lei , Hid. — Justilité coutre les conserus qui lei reprochent d'avoir loos ans lères de leur faces, de leur adicesse, ou de leur agilité. 4, 139.

June 140. Comment ce coupe était musi chez les Germains.

4, 33t.

Homsedes, Doit-il y aveir des aulles pour eux? à, 417.

Hommege, Origene de ceboi que doiernt les vannex, à, 52f.

s. Leur benbeur comparé uver celui des bries , a, 192. -Comme êters physiques , sajets à des lois la rariables ; comme êtres mutiligrats, molent toutes les lois : poorque]. Comm rappelés sons crose à l'observation des lois, ilid. - Quels lis servient dans l'état de porr noture, à , sus .- Pour quelles damen or sent choose on societé, a. to3 - Changements que l'état de seriété a opérés dans leur caractère , ibid. - Leur état erlatif à charan d'eux en particulter, et relatif aux différents propies quant ils ontese en societé, a, ê, 193.-Leur situation déplorable es vile, dans les états despotagoes, é, 200 , a, 203. - Leur vanité segmente à proportion du nombre de ceux qui vivent ensemble, \$, 236. - Leur penchant à abover de leur powers: settes function de cette inclination, a, s64. - Quella est la rennoissence qui les intérreur le plas , a, ato. -- Leurs caracterrs et irura possiona depradrat des différents eléments : rataons physiques, u. J. 200 et soir. - Plas les cours physiques les portrut au repos , plus les cours morales doirent len en elongair. 5, log. - Namout toes égaux : l'eschrage est deue contre matura , & , Sot. — Broute et atdité de leure operages , 5, 356. - De leur nombre , dons le rapport avre la maniere dant ils se procurent la sobsistance, a , 357. - Ce qui ira gouverne, et ce qui firme l'esprit général qui résulte des choses qui les gouverneut, 8 , 336. — Leur propagation est troubler en mille mon-irra par les passions, par les fantaining et par le luxe. a. 353. - Combien west no bomme en Angleterre. Il y a des pays où un homme vuet meito que ries , s. 398. — Sont porties a crainder, on à repérer : sont frepone l'a éétail , et re gras de très bonsètes gens ; de là le plus as ir moins d'attachement qu'ils ont pour leur religion, s, 417. — Ameret, en mattere de religion, tout ce qui seppose un effort ; comme on munière de morale , tout ce qui suppose de la sévérité , a , 418. — Out sacrifé l'or indéproduce na-Barelle and lois politiques, et la communant neturelle des biras ma los riviles : er qui es rémite , a, 431.- Il leur ret plas sint d'etre extrêmement erritores, que d'être extrêmement mgrs , a, 470. — Ess-ce être pretatrur de la religiou naturella, que de dire que l'homme possoit, à tous les instants, ou, blier are cristeur, et que Diru l'a especit à lai par les lois de la religina? a, 535. — Leur façon de penser suc le compte des femmes, 8, 6. - Ne sont heureux que par la pestique da la verba : histoire à ce sujet, a, 9 et soly. - Ne sevent quand lls doivent d'affliger on ar réponir , 3, 27. — Rapportent tout à leurs idees : faits singuliers qui le prouvent , 4 , st. - Ne ingent les choors que par un retour secret qu'ils font ser cut-mimes, e. so. - Leur joiousie prouve qu'ils sont éses la dépendence des frames , a. 43. - Se croient un objet inportant dans l'univers, \$, 50 , 0 , 53, - Ne voirnt pas toujours les rapports de la janier; quand ils ira voirat, frurs passions les empéchent souvent de c'y livrer, a , 59. - Leur proper sirent enige qu'sis pratiquent la justice : sociafartion qu'ils en retirent, e. è , 57. — La fasseté de leurs espérisers et de leues craintes les reud malbeureux , e, 99. - L'auteur ur hait pas de se dierreir en mi-même de ceux qu'il voit, e , 650. -- Pone les jeger , il feat tear passer les préjagés de leur temps, 8, 613. — It y en a de deux espèces , ceux qu' present et crus qui amourat , 8, 627. — Le plupart sout plus

expubles de grandes actions que de homors ; étal.

Hommes de hien. Il y en a fort pen dans les monarchies , n , 201.

Hommes n homes portunes. Leve portent , é , 22.—Emploi qu'un leur destinercoit on Perot , s'ul y en archi , n , 33.

Hommes libras. Qui en apprioli ainsi dans les conscenerents de la monarchie : comment et sous qui ils marcheiest à la garcre, è, èje. Hommes qui sont sous în fai do roi. Cest sinsi que la loi esti-

Hommer gui sont sous in fai do roi. Cest sinoi que la loi estique désigne cruz que nous appricus sujocellisei vassous, n, 491.

Hosprir. La noblesse de ce coyaume a sentent la maison d'Au-

triche, qui avoit travaillé mus come à l'oppeimer, n. 247.— Qu'ile sorte d'escharage y est établi, a. 309.— Ses mines nont nièle, pèrce qu'ellen ne nont pas abondantes, n. 377. Hauxèle honner. Le cardinal de Rocheires l'esciut de l'animais-

testion des affaires, dans une monocchie, é, ans. — Ce qu'un ruscoid par ce mos dans une monocchie, et, aci. Rémortes gran. Ceux qu'on somme sinni tireureut moins aux bounes mestines que le progle, n., ans. — Portrait de ceux, qui mérirait ez noue, 4,3 m.

Bonnear. Ce que c'est : il tieut lieu de la verte deus les monogchies , a, 101. - Est essentiellement placé dans l'état mongechique, a, A, 202. - Elfris admirables qu'il product dans une monarchir, ibid. - Quoique faux, ill pendait, dans our moparcher, les mêmes effets que g'il étoit véritable, shid. -N'est point le principe des états despotiques, à, nen .-Quotque dépendant de son proper caprier. Il a des règles Axes, dont & ar pret jamais s'écurter, ides - Est tellement inconsu data les états desputiques , que sourcut il u'y u pas de mot pour l'exprisory, iled. - Servit dangereux dans un étal despotique , a, 203. — Met des bornes à la paissance du motorque, A, 203. - Crat dans le només, et nou su collège, or l'on en apprend les principes, è, 204. - C'est ini qui Bur la qualité des artices , dans one monarchia, e, 200. -Empleha Crillon et d'Orte d'obéie à des ceders lajantes du monarque. 6, 200. - C'est lui qui rouduit les nobles à la goerre, c'est hil qui la inur fait quitter, shuf. - Quelles ra sont les principales ragles, ibid.—Ses lois ont plus de force, dens une monserbie, que les lois pongises, ibid. - Busere rir de l'honneur qui attacht la laur, et pur conséquent des broins, art distinctions accorders comme recomprases, 5, 224. — Tirut lies de crester dans une monarchie, a, 5, 224. - C'est l'édele à inquelle les François satrifient tent, n., 60, b, fir. - Voyes Point d'Sonnour.

fencars. C'est sinsi que l'où a nomeré quelquefois les Sefs, a. 197. — Divius. Quelques empereurs se les arrogent par des édits foruels , a., 168. — L'auceur n'aime pas les petits , a.,

Hanridgent, Voyen Dwitz henriftent.

Novasan. Ce qu'il pennett des paroire etiminelles, a., 265. —

Marvaire lei de ce prince, à , 171. — Oblejs d'abendonner

Rone, s'enfeit à Ravenne, a., 275.

Hatt. Prévient pland et circus que les princs abraces, a., 281.

- Penti plus le pèra d'un enfant condamné un sepplice : 12 sées versé , que louse autre priur ; e, 23. Bierras, le chancelles de l'). Écreur dans laquelle il est tombé,

BONYAL [If consecutor of r.), Elevan mass impaired it ext unuse, \$4.479.— Fut sing comme fee lois, \$4.60.

Hépitaux. Ne sont juniois information que dans les relamités accidentifies, des accours aumonomistés cont tonjunes préférables aux hépitaux foudés à perpétusé: recongice des sonne

que reusent ces établissements , 8. 405 et mir. Rosranure. Empreuts la freme de Caton. 8, 43s. Hospitatoi. C'est le commerce qui l'a basair , a , 349. — Jus-

qu'i quel point observée par les Germains, Séd.

Hayeroots. On s'est mai trouvé en France de les svoir fisfigués,

b, in.

Henris Carat. Son arearment à la concoune fat un plus grand chappenent que reius de Pepin, a, à, 5ay. — Comment la concoune de France passa dans au malons, à, 5af et autr. Hannaidé. Cret aux des principales vertus dans nuetes les reli-

Hawese sociable. Sen effets, 8, 327.
Haus (Ies) Passent le Bouphore eliminérien , a, 170.— Servent les Remains en qualité d'auxiliaires , n, 176.

Ichlypphages. Alresadre insurent - il tous subjugués? a. b., 36a.

Koncelaries Font is guerre sur images, b., 18s. — Accusés de

magie par les molars, n. 18s. Idolobres. Pourquei ils donnoient à leurs direx une figure humaine, a. 10.

Ideleirie. None y sommes fort portie; male nous a'y ammes point stierbes, e. 4.66. — Eat-II vezi que l'enterer sit dit que c'est par organi que l'es hocames l'out quittie? e. 543.
Idyses. Poncquei elles pisients, même aux grue de qualité, e. e.

u, 52. Îgnessiair. Étoit à Laridiment un si grand mal, qu'elle motorisoit le suicide de cebui qui ne pouvoit l'éviter natrement,

4. 425. Legenner. Dans les siècles où elle règne, l'abrègé d'un ouvrage fait tomber l'ouvrage même, à, 416. - Protonde où la clergé gree plongroit les lasques , n, 183-

Ignorente. Cresent se mettre un niveau des serants, en mégrianot les sciences, e. 101. lies. Les propies qui les habitent sont plus portés à la liberté

que ceus da continent, A. 335. a. 336. Biade. Le premire de tous les pormes, a. 359. Illurion. Est atile cu matiera d'impôts : moyens de l'entretenir,

4, 294 r (rois d'). Extrêmement abattus par les Romains, 8,

Buter, Pourquei les Lacedémoniens n'ougmentoient jan teibute qu'ils lercient sur eux, n, 293. - Condemnés ches les Laretémoniens à l'agriculture, comme à une profession servile , a, 200.

Horie. Co que c'est : elle cet contre la nature des choses, &. Seq. Images (culte des). Poussé à un excès réficule sons les emp rrues grees , 8 , 181. - Effets de ce culte suprestitieux , e, 183. - Les fronccientes déclament contre ce culte, iéed, Ourlopes empercous l'abeliaret, l'impératrice Théodora la

retablit, d. 183. mane. Chefs de mosessées, e. 13-

Immanna, a. 16.

Immentics. Est-cu le gener de biens le plus commede? a, su-Lumartaité de l'anc. Co dogme est utile un favorte é la société, arion les consequences que l'on en tirn, n , s , 413. -- Ce dogme pe divise en trois branches , n , 414. - Quand ella seroit use errour , l'enteur ne arroit pas fiche d'y croire : pourquot, a. fas.

Lummetti. On appela ainsi d'abord le droit qu'acquirent les etcirciastiques de rendre la justice dans low territoire, e.

Impérieux (Ornements). Plus respectés ches les Greca que la personon même de l'empereur, à, 125

Impiles. Comment et par qui deivent être reglés dans en étal liber . \$, a6s. - Pourout Jure mis sur les personnes, sue les terres, my ser les murchandises, on sur dres de ces rhoses, ers mer les trois à la fois : proportions qu'il fant garder dans tons ces cas , \$, ag3. - On prut les rendre moins onferen, en fatsant Illusion à cului qui les paie : comment an con cette illusion , a, 191. - Doirent étre proportionnés à la valeur intrinseque de la marchandise sur laquelle en les lère , a, 8, 294. - Celai par le sel est injuste et funeste en France, 8, 294. - Coun qui mettent le peuple dans l'occasion de faire la france enrichiarent le tractent, uni vose le semple, et enine l'état, ibid... Cesa qui se perçoirent sur les différentes clauses des contrats envils sont funesies mes peuples, et ne sent utiles qu'sun treitants : ce qu'on y pourroit substituer, ibad. - L'imple par tite est plus natarel é la servitada , celui sur la merchandisc est plus naturel a la liberté, a. 206.-Pourquoi les Anglois en supportent de si éncernes , n, 345.— C'est one abourdité que de dire que, plus on est chargé d'espôts , plus on se mot en état de les payer , a, 396. - Rendent

le via fort cher à Paris, u. 23. aprimerie. Lumieres qu'elle a répandace partout, a. 180. Imprimerse (aueriers d'). Compilateurs comparés sun, n, é,

spaissance. An hout de quel temps on doit permettre à ne femme de répudier son mari, qui ne peut pas consommer son marinar, m. 470.

voé. Commune ca crima doit être punt : dans quella classe il doit être cangé, u, alt. Foce Attentes. Yoyes Arenasen.

Jeceste. Balaons du l'horreue que cause ce crime, dans ses différents degrés, a tous les peuples, a, ê, 129-Incidents. Coun des proces, tant civils que eximinels , se décidoiret per le voir de combat judicisire, é, 41a. Jecontinence. Ne suit pas les lois de la nature : elle les viele,

rineuce publique. Est one suite du luse, \$, 318. Indownsol. Est due one particulars , quand on pered see frurt

fends pour bitir un édifice public, on pour faire un gran chemie, \$, 431.

Indoment (droit d'). Son ntilité : la France but dest une partie de en prospérité : il faudroit encore y augmenter ce droit , é,

418. Judes. On s'y trouve très blen du gou rernement des fem cas où on irer défere la couronne, à l'exclusion des homenes, \$, as3. - Pourquoi les derviches y sont en si grand nombre , a. 3eg. -- Entrême labricità des femmes indiennes : causes da ce désordre , a , 318. — Cornetère des différents proples indiens, a. 538. - Pourquoi en a'y a jamaia commercé, et on n'y commercera inmais qu'avec de l'argent, è, 356, à , 35q., - Comment et par ou le commerce s'y faisoit autrefesa, d, 356, a, A, 358. — Pourquei les nevires indiesa étaient mains vites que ceux des Gerca et des Romains, 8, 253. — Comment et par cison y faisoit la commerce après Alexandre. e. 8 . 364 et seiv., a. 8. 371. - Les anciens les croyoient jointes à l'A-Rique par une terre incounne, et ne repardoient la mer des Index que comme no lac , 8, 366. - Leur commerce avec les Romains etele-il avantagma? a, 4, 371 et miv. - Projets proposés par l'anteur sur le commerce qu'en y pourreit faire, 8, 377. - Si on y établissoit une religion, il faudroit, quant nu nombre des fêtes, se conformer an climat, \$, 414. dogue de la métempayour y est utilis : raisons physiques, a , 415. - Preceptes de la religion de ca pays , qui ne pourroient per être executes nilleurs . J. 115 .- Jelousie que l'on y a pour sa caste : quela y sont les successeurs à la courence. A. 425. a, 406. - Pourquet les maringes outre besu- frère et buileserve y sont permis, a, å, 430. - De ce que les femmes s'y brûdent, s'ensant-li qu'il n'y sit pas de douceur dans la caractere des Indicus? a . bis. - Ne tienment à l'Espague que par on \$1. c. 63s.

Indicas. Baiscos physiques de la freçe et de la foiblesse qui se tronvent tout a la fois dans la caractere de ces propies , è , 300. - Font consuter is souversin blen dans le repos : raisons physiques de ce système. Les législateurs le doivent com huttre , on y établissant des lois tentes peatiques, a, à, 301,-La douceur de leue curactère a produit la douceur de leuca lois : détril de garigues-unes de ces lois : consèquences qui résultent de cette douceur pour leurs mariages, à, 3ob. - La crossner on ils sent que les suns du Gange sanctifient ceux qui meurent sur ses bords, est tres permicieuse, A. 421. --Leur système sur l'immortalité de l'amer: ce système est cause qu'il n'y a ches ave que les lonocents qui soull'eut un mort violente, a, 414. - Leur religion est mauvaise, en ce qu'elle inspire de l'horreur aux castre les mors pour les autres; et qu'il y a sel ledles qui se croiroit déshonoré s'il ma groft aver son roi , n. 414. - Raison singuliere qui leur fait détester les mahométans , a , b , 414 - Gruz des pays froids cont moins de divertissements, ere les entres : raisons physi-Open A. 414

Index. Comment has environ out fait names do en floure nour la commerce A Mis. n. Mis. Industrie. Moyens de l'encourager, a , è , los. - Cella d'une

nation virus de an consté , è , è27 , a , 338. - C'est la fonda qui rapporte la plus, ê, 71, e, 7a. Infantrie. Dans les armère remaines étoit, par rapport à la ca-

valerie, comme de dix a un. Il arriva par la suite tout le contraire, \$, 151. Informations. Quand commencerent à devente secrètes, 8, 464. Ingénus. Quelles frances ils pouvecent épouser à Rome, è . 4nr. Injures. Celles qui sont dans les livres en font units impressio

sur les gras mass, et prouvent seulement que celui qui les s écrites mit dire des injures, m. 534 Inquisiteurs. Persècutent les Julis pintét comme leurs propres renemis que comose renemis de la religion , a, à, 422 et auty,

- Voyes Isquisition. Inquisiteurs d'étet. Leur milité à Venise , n, 197, è, at5. - De-

rer de cette magistesture. Comment elle s'exerce : ene quela crimen elle s'exerce, o., 195. - Pourquoi il y en a à Venise. n. 265. - Moyen de suppléer à cette magietantere desputique, å, 265, m, s66. Inquisation. A tort de se plaindre de ce en on Japon on fals

meerir les chrétieus à pritt fen, e, 421. - Son injuste creanté démontrés dans des remontrances adressées mux paquinitrers d'Espagne et de Portugal , ibid. — Ne doit pas faire briter fee Juifs, parce qu'ils suivent une religion qui leur à 406 inspirée par leurs pares, que soutre les bois obligent de regarder comme des dieux sur la terre, a, J, 431. - En vonlant établic la religion etectionne par le feu, elle lai a disl'arratage qu'elle a une le mabounétiume, qui s'est établi por le fer, ibid. - Fatt joner aux chestiens le pôle des Dioclétiens, at sex Juife retai des chrétiens, ilid. - Est contraire à la religion de Jésus-Christ, à l'humanité, et a la justice, shel. - Il semble qu'elle reut racher la vérité, en la propossat per des napplices, u. 422. - Ne delt pas face beider les Juifs, parce qu'ils ne vesient pes friedre une abjection, et profaner nos mysteres, illed. - Be delt pas faire mearir les Justs, parce qu'ils professent une religion que Dira leur a donnée , et qu'ils eroiret qu'il leur donne encorr, aluf. - Déshonors un siècle éciniet comme le ndira, et le fers piecer, par la posterité, on nombre des siècles harbares, ibid. - Par qui, comment établie : er tribunal est insupportable dans tentes portes de gouvernements, n. 426. - Abus inicates de ce tribanal , ibid. - Sea lois unt toutes été tirres de crites des Wisigothe, que le circgé avoit rédigées, et que les moines n'ont fact que copier, 8, 440, 4, 441. - Sa façon de procéder, 8, 21. - Elle fait des exenses à tous cens qu'elle revoie à la mort, a, 54. - Attachement des Espagnols et des Portuguis pour se

Facinacion. Le droit d'insinantion est feneste aut proples, et n'est atilé qu'est traitants, 8, 294. Factitates. Crus de Justinera donne et une fause origine de l'es.

clarage, n. 4, 2nd.

Lastintscar. Regim que doivout se perscrire ceus qui en vondrout faire de nouvelles, n. 207. — D y n des cas où les institutions singuières pessent être lonners, u. 202.

Laureirer Vorre Bez.

Jasofic. Un monorque doit tenjours s'en abstrair : preures par fasti. 3, 200, n. 291.

tribunal, ided.

same, e, eps, e, eps, c. ope, e'étoit, et quel aractage sa refroiret les Certois, é, 245.— On s'en sert, en Bologne, arre bren motas d'avantage que l'on ne faissir en Ceste, shid.

hiendent, Cone bien donce de gagne un porces contre nu , a,

671. Intérêt. C'est le plus grand monarque de la terre, à, 71. Intérêts. Discuter ses mitérite avec une tran-grande rigidité est

Peponge de tottes les sertins, a, 64;. Jaciries. Dans quieix car Fott pred dissinaer reur de l'argent qu'il a compensit : mapa qu'il duit faire du profit de crite di minution, à, 3ai et note. — Il ou Justi que l'argent prête en produin: al l'interère extrep fact, il tenne le connecve; r'il est trep foille, s'il e'en jou de tout pressit, l'auser s'interdait, et le connecve cet entere main à, a). D'un prosidait, et le connecve cet entere main à, a). D'un prosi-

hes intérêtis muerimers aunt plus fores que les autres, âtel. — De cesa qui sont atiquides par context, u, 3po. — Voyes Viant.

Interprintien des fais. Does quel gouvernement pent être luinée aus agers, et dans quel gouvernement effe foit leur être

le Strefits, 8, 226.

Patryriou. Nont fait qu'embressiller l'Écritore, 8, 89.

Patririous storale. Ce dogme donne hrancoup d'attachement
pour une erligion qui Pronsegne, 8, 246.—Politope, Malbrure.

pour une critigion qui l'enarque, à 4:6.—l'abrque, Malkery qui la saixat : oile cet functe mence à la religion dominavie; per qui introduite dens le monde, n. lé et saiv. la tracte. Explication de cette expression sual entendos por MM. Bignon et de Cange, a. 405.

Invalides (hitel das). C'est le lieu le ples respectable de la terre, 4, 57, s. 56.

Invasores des barbares du nord dans l'empore, è , 166, n , 174.

— Crases de ces invasions, n, 176. — Pourqued il ne s'en fait
plus de pareilles, a, 167.

Jeanette, Royanna prenque désert, n., 5h. Déanée. Les moyons qu'on y a employée pour l'établissement d'unis importante manufacture dereuent servir de moilele à tous les autres pengées pour raccourager l'industrie, n., è, 200.

— Rust dans lequel l'Angleterre la contrett, n. 5, 246. Isaac L'Anon, ompereur. Outra la cifenence, 8, 205. Isas C'étoit en son homone que les l'applicant éponsoirat leurs

MRHES, N., 430.

néuse (Annex et). Histoire extentale, 398 et mais." nahen. Aussi prand. que l'incle, n., 17. — Casses de sa déprepalation. A. 16. a., 17.

lation, A, 76, 4, 77. Italie. Sa attaction, vres le milieu du regne de Louis XIV, eu tribes à la grandene celative de la France , n , 255. - Il y n moits de liberté deux ses républiques que dans mos anonce chies : pourquoi, a., 265. - La mufutude des moines y eteat de la nature du climat : comment on derenit arrêter le progrès d'un mai si permicieux, a, 303. — La léper y étoit sount les croissées : comment elle s'y était communiquée : gomment on v en arrita les progres , n , 8 , 3n3. - Poureset les services n'y sent pes si bons qu'ailleurs, è . 35o. -- Son commerce fut miné per la découverte du rap de Bianc-Espérance, a. 4. Ira. - Loi contraire an hire de commerce, dans quelques états d'Italie , 5 , 383, a, 388. - La liberté sons bernes 40'y out les refants de er marier à leur goût , y est moins raisonnable qu'alifaces, u, 355. — Étoit pleine de petits peuples , et regorgesit d'habitante avant les Romains, J., Jut. --Les bommes et les femmes y sont pius tilt stéciles que dons le nord , \$, 401. - L'usage de l'écriture s'y reserve , maigre le barbarie qui la fit perdre par-tout adieurs : c'est ce gai ruspérha les costemes de prévainte sur les lois romaines dans les pays de droit écrit , à , 446. — L'umpe du comhat jedielaire y fot porté par les Lombards , à , (5t. -- On y suivit le code de Justinien, des qu'il fat extrouvé, à , 470. - Pourquo iars lois feedalm sont differentes de celles de France, 8, 445, a, 486.-Portrait de ses divers habitants, lors de la mussance de Rome , 4, 125.—Dépeuplée par le transport du siege de l'empire en Orient, b., 168. - L'or et l'argent y devienment très rares, a., 169. - Ceproduct les resperencs en raigent ton jours les mêmes tributs, ibut. - L'armée d'Italia s'approprie le tiers de cette région , a , 175. - La gine dans laquelle les frames y sent retenues percit su races de liberté sux (burateur, 8, 16, a, 17. - La pristrue de la pispart de ses états read ers princes les marters de la souveranteit, e. 66.-Louis pays sent egreets an permier wenn, ibid. - Mederne. he perarnte que les dabeis de l'ancienne, u. 8, 74 - Fat originalrement propies par la Grece, 8, 87. — N's pios des attributs de la souveraineté qu'une vaine politique, é, ga. — Est une belle chose pulsque sont le monde vent l'avoir , \$, 642. Jeropaerre, Raisons physiques du peuchant des peuples du Nord pour le vin, u , å , 299. — Est établie , par toute la terre , es proportion de la frosteur et de l'aumidité du climat , 8 , 3-a ...

proportion de la frondeux et de l'aumelité du ciemet, 8, 3 on.
Jacques 197. Porreques fit des lous aumpenaties en Aragon :
quelles elles furent , a. 238.
Jacques II., rei de Maiorane, Parolé être le normier ent all créé

one partie publique, à, 466.

Jatonzie. Il y cu n de deun acries : l'one de passion : l'ontre de continer , de marces, un de luis . leue ausure ; laues effets , a.

Jenerauter désignée, u. 18

Januer. Raccote, par ordre de Nahomert, en qui s'est pour-

dens l'arche de Not, a. 14. spon. Les lois y sent imprissantes , parce qu'elles sont trop sève pre, \$, 231. - Exemple des lois atroces de cet empier, a, 28; Pourquoi ta frande y est un crime capital, e. 8, 295. — Est tyronoret par les lois , 8, 336. — l'ertes que les rouse que son ce le printiège exclusé qu'il a occerdé pas Hollandois et eus Chinois , 8 , 35 s. — Il fournit le person des meastages lafois que peut tirer da commerce une nation qui peut any porter à la fois per grande importation et nor grande raper tation , a , 356. - Ouries'es houses y ait pieserurs frames , les enfents d'une seule sont legitimes , a. Jus. - it y neit plan de files que de garçans, il doit fonc être pius peaplé que l'Europe, a. 356. — Cause physique de la grande population de cet empire , ibid. — Se les loss y sont si apreces et si aprerement executors, c'est porce que la relicion dominante, dans cet empire , u'a persque point de dogmes , et qu'elle ne persente aucun avenir, a. att. - Il y a toquora dans non sen 48

necommerce que la perce no rober pais, a_i , a_i . Posseposit per religios resemperce y unit stabilita sere tand de fectilita b_i , $q_i \in \mathbb{N}$. Lore de la persection de deviatilemente, on dy révoits plate centre la censuls des negolieres que centre la descripe de posses, a_i , $a_i \in \mathbb{N}$. On y est matast externé à foire menerir les charges es port inse, que l'impaction à foire beller les descripes de posses rive, que l'impaction à foire beller les dans de la constant de posses de la constant de posses de la constant de la constant

Jepouse. Leur estantire bisarre es sirce a quelles lais il sarroli fails inter discorre, a, 31. — Perupi de la resund de ce prepir, α, 31s. — One der suppliere qui font frésis in patient et la nature, α, a, 3s. — Uniteres de leur eractires en la cessendr la rignour de leurs lais a désaul sharpe de res tons. 4, 3ob. — Consulparence funciéres qu'ils interes du degree de l'emmetaign de l'ammetaign de l'ammetaign de l'amme-

Jazarie. Pourques re Scure ne va plas junqu'è la mer, è, 31d. Jazarie Ataun Comman. Rechasserent les Tures junqu'à l'En-

phoete, 6, 185.

Hassier, Lour simbition: leve rioge, per rapport an Poenginy,
6, 207.— S'ill stelerat venius aroun Luther et Catrin, ils seroient est les maîtres du monde, 6, 695.—L'apteur en a peur s pourquoi, 1846. — Attopherent l'Espét des Lois dann la jeurnal de Trèvoux, 4, 659.

Jas. Il est très es mage en Europe, 5, 37, s, 22. — Ce n'est cles les femmes qu'un prétente dans leur jeunesse; c'est une passion dans un âge plus avancé, s, 26. Jas de Jar-, Origins de cet mags, s, 595.

Icuacios II y a dea femenes qui ont l'art de la cetablir sur on vinege décrépit , a, 35.—B y a trop peu d'intervalla entre le tropp sis l'on est trop jeune, et celui où l'on est trop vieux , 8, 556.

Jear de Janend. Pocceptel définitus chez les musièmes. n. 38.

— Pourquot ils unt de l'atteuit. 5. 591.

JOERN et Anzius et disputent le siège de Constantinople : apiuitrebé de loure periteren, 5. 183.

Joneser, Crest un état en Europe, 8, 87, 4, 36 Jonesses, Leur portenit, 4, 35.

our. Plattent la parrue , 8 , 72 .- Derreient parler des livres saciens sum! bles que des mouveux, stef. . e . 33- -Sont ordinalerment trus runnyour s pourquot, shid. Jugements. Comment or pronouncoires & Rome, &, 226. — Comment or prononcrut on Angleterer, ibid. - Maniter dont ils se forment dans les différents coursements, shie, et sair, --Cesa 40 sont rendas par le prince sont une source d'abus. a. Re doirent etre, dans an eine liber, qu'en tente prêcts de la loi : inconvinients des jugranents sebstraires, à, 165. --Détail des différentes espèces de jagranente qui étatent en usage & Bour, A, 375 et suiv. — Ce que c'étoit que fausser le jagement, s, 456. - En can de partage, on prononçoit soure-Sois pour l'acrase, on pour le débiteur, ou pour le defisséeur, e. 45c. - Quelle en étoit le forme dens les commencements de la monarchie, è, 193, a. 191. - Ne posymient jameis , dan les commencements de la monarchie, être rendas par un bomme scul, ilid.

homme seut, siste.

Jagement de le croix. Exchit pur Charlemagne, timité par Louis
le-Débenanter , et aboit por Lottores , a., 480.

Jacer, C'était , dans les mesors de aus perm , la même chose que

Agen. Civilat, data the samen is one perm. In more chose que combistion, 4. Dissumblishing the combistion of the Agent participation of h) bound to this indices, while for conduct Agent participation of h bound to this indices, h, h, h, h is the innex—Only and the majorate some percentages, h, h, h, h, h is the innex—Only and the majorate some principation h, h, h, h, h is h-when the point h quit is donested, and is principle disposition of the extraction of h in h is a simple constant h in h

enclustrement , &, son. - Mettlis qui en deivent exclute les

ministres du monarque, ibid.

Japes. A qui cette function delt être attribuée dans les diffe rents powersements, a. 227 et autr.-Voyes Juger (paissance de). - La correption du principe du gouvernement à Rome empêcha d'en trouver, dans surum corps, qui fouerat lutegres, a. b. 318, b. 375 et miv. - De quel corps doivent être pris dom on ctst libre, 8, 265. — Doivent, dans nn état l'ibre, être de la condition de l'accusé, Mid - Ne deivent point, done an fint libre, every le droit de faire emprisonner un citores qui pest répondre de la personne : exception "ibid. -Se buttoient, se commencement de la première race, contre erea qui ne s'étoicat pas sommis à loue redoumente, à, 45a. Terminoleut les accusations intratées devant cut, en ordonment act portire de se batter , e, é, (53. — Quand rocemenetrent à juger seuls, contre l'ausge constamment observed dans la monarchie . n . è . 111. - X'avolent anterfois d'antre men de conneitre la vérité , tant dans le droit que dans le fatt, que par la vois des enquêtes : comment ou a supplée à une voie si pen aler, 8, 472, 4, 472. - Eteient les mêmes personnes que les esthimbneges et les écherius, 8, 193. - Leurs occupations; leurs fatigues, a, b. 48. - Doirent se déder des embarbes our irs avocats four tendent. A. 48.

Juges de la question. Ce que c'étiet a Rome, et par qui fin étoient monmés, a. 277. Aques repare. Ne pouvoient autrefités entrer dans sucun fief, pour y faire aucunes fonctions, a. 457. Jeunanna Les Romains le construit de prilières bui-nobme à

here discretions, a, 14, and the state of Equal to state, and a fine factorization of the control to the state of the Equal to the Control to the state of the Equal to the control to the state of the Equal to the control to the state of the Equal to the control to the control

tre leure engemis, le jour du sabbat, u. 5, 426. Juifs (modernes) Chants de France sons on fora prétents, foodé sur la haine publique, e, è, 20s. - Pourquoi ent fait seuls le commerce en Europe dans les temps de horborie : traitrescuts injustes et cruele qu'ils out cumyés : sont inventrare des lettres de chaupr , è , 373. — L'ordonnance qui , en 1745, les rhossoil de Moscovie, prouve que est était ne peut cessor d'étre despotique, é, 387. — Fonequei ils sont attachés à teor religion, à , 416. — Réfutation du relammement qu'ils doient pour persister dans leur avengtement, è, 400, not. a . -L'inquisition commet une très grande injustice en les persécutant, è , (21 , a , (22 - Les inquisitrurs les persécutent piniét comme leurs propers rournis que comme ennemis de la religion, a., 400. - La Gaule mérillionale étoit regurdes conser leur prostibule : leur puissoner empérha les lois des Wisigothe de s'y établic, a, 445. - Truités cracilement par les Wisigotto . a. 480. - Liveret les tribute en Turquie . et y sont persecutés par les bachas, 8, 14, - Seront menés au grand trot en enfer per les Turcs, a, 34.—Regardent le Ingin commu un animal immonde , e , So. — Si y en n pariout on il y u de l'argent , e. (c. - Sont partont muriers , et opinitatrément nttacids à leur religion : possequoi, a, à, 4s. — Calme dont ils josissest actuellement en Europe, J., to. - Reportent les chettiens et les mahométans comme des Jaifs rebelles, ilid.... Leurs lirres sembleut s'élever contre le dogme de la pres eience absolar, 8, 49. — Possepsoi toujours rennissants, quotque tenjoues exterminés, è , 79. - N'ont pa se relever en Pulestine depois leue destruction sons Adrien , a , 81. - Prêtent une grande verto suz maniettes et ana taliamam, a . 55 -Leur religion est la mère du christississee et du muhométione : elle embrane le monde entier et tous les temps ,

e. 40. Jeun Bouley, Son tabless de la chombre des géans à Mantone. Jalia (la les). Avoit rendu le crissa de léss-majesté arbitraire, e. 384.

Jaunes Papeated. Per une finanze combinations, cassas net adferente finante a Antitoche, a Mil. — Co peral, sans a resulte compiler de son spontante, le regardes comme le prince le plus digre de apovereure les homass, e, jac. — A peri metide Il utrichee la conversion de Constantia, a, jac. — A peri metide nimple sa montier, e, jac. — Service que ce pranze mentina l'empire sons Constantias, à, rég. — Son nemés possurirà per les Arches porregno, à, jus.

Juann (& conte). Son exemple peouve qu'un peinre ne doit jemais insulier ses sujets, «, spt. — Pourquoi entreprit de perdre as patrie el aon rol, é, 3cd.

Priars (Dietar), proclams emperour par les addats, est enmitte abandousé, e., 164.

Assistaire estain. C'éloit une des maximes fondamentales de la monarchia françoise, que extre jurdiction résideit mujumes ser la même riste une la melanarc militaire, est e'est dans ce

are in edeme this que la pelsance militaire; et c'est dans ce deshibe avecire que l'auteur trouve l'origine des juntices argenerales, a, 493.

Auralieine excellasarique. Nécesarre dans une monarchie, a, 193. — Nous commes redevables de noi établisament agra déret de Constantie sur la norfection à non ... Su constantie.

dére de Constitute air la perfection , à , 400. — Ses entreprises sor la juridiction lais, à , 450. — Flux et rétais de la juridiction eccédiaistique se de la juridiction lais, àlad. Juridiction et lais. Voyra Juridiction estiliantique. Juridiction voyale. Comment et ête ceuis les boures de la juri-

detion ecclosostique et de celle des seigneurs : bice que causa cette révolution, 8, 469. Junisconsules, Leur nombre accubiant , a, 8, 87. — Ba pet fiert

Jaricconsults. Leur membre accollant, a, 5, 5;.— Be out fort peu de justeser deux l'esprit, 5, 6;.— Romeias. Se sont trompès sur l'origine de l'esclavage, 5, 306. Jarignadence. Centre de ses variations dans aux monarchle :

Justiques des processes. Constitutes toute on proceeding, an commencement of the recitions energe, k_1, k_2, \dots . Collect desire that contributes the experiment of the remaining of the recition for each processes. The contributes the experiment of the respect of the recition of the re

Jurisprodence remaine. Lequelle, de celle de la république, ou de celle das empereurs, étoit en usage en France, du temps de mint Louis, é, 166.

Jauner Ses camports sont authoreurs and leis, \$, 191. - Les particulters on doivent jamais être entorises à ponir ene-mêmes In crime on'ils denoncent, A. 216. - Les soltans un l'exercent qu'en l'outragt . 8 . 121. - Préraution que doivent prendre les luis qui permettent de se la fines à soi-même , a , 476. -Nos peres entendeient, par rendre la jasties, protéger le ronpoble contre la vençuence de l'affrest, a. 498. — Ce que nos pères appelaient randre la juntice ; re droit ou pouvoit appartenic qu'à celui qui aveit le fief, à l'exclusion même du rel : pourquoi, A, 436 et surv. - Le droit de la rendes condé par l'emper rrur Claude è ses afficiers, è, 161. — Sa définition, a, 57. - Elle est la même pour toes les êtres, ibid. - L'en terit et les passions la cachest quelquelois aux hommes, il id - Nous devons l'ainer, indépendamment de toutes considé retions et de toutes conventions; notre latérit l'es les , a , b , 51. - Celle qui propreme les nations, comparée à celle qui gouverne les partienliers, 8, 63.

Justice distine. A desix pacters ares les hommes, a, 428. — Panoit mempatable arec la perseience, a, 45. Justice étamaine. N'a qu'un poète avec les hommes, a, 428.

Justices seigneuristes Sont nécessaires dans une monarche , \$,

197, e. 198. - De qui ces tribunaux étoient con ment un appeloit des jugements qui s'y rendeient, 8, 45; et suiv. - De quelque qualité que fossent les seigneues , ils jugreeret en derater ressort, sons la seronde roce, toutes les matieres qui étoient de leur compétence : quelle étoit cette compéteurs, a, 160. - Ne remestiment print une missi da meases, shed. - Pourquoi a'uverent pas tentes, de temps de sant Losts, la mime juraprodence, 8 , 462. - L'autrur en trouve l'origine dans le double servier dont les vasses étaies ! mer dans les commencements de la monarchie, e. A. 403. L'auteur, pour nous conduire romme per la mane a feur origine , entre dans le détail de la nature de celles qui étoient ce mage etres les Germains et ches les peuples sortis de la Germanie pour comquérie l'e-ppire comain , e, 494 et seiv. --Com'on appoint aims du troup de nos perrs, e, soil et sulv. - D'où vient la principe qui dit qu'elles sont patrimoniales en France, a. 402. - Ne tirent point leur prinieu des affranchistements one les rols at les seigneues ficest de leurs arris . ni de l'aperpation des seigneurs sor les droits de la couronne. a, 197, 5, 198. — Commont et ders quel temps les égliers nommererent & en posséées . & , 497 et suir. - Étoient êtsblies syant la fin de la accorde race, &, 496 et seiv. - Ou trouve-t-on la preuve, au defaut des contrats originaires de concresion, qu'elles étoient originalrement uttachées sen

Befs, 8, 409 Jeureneux, Mana qu'il cause à l'emples , en folmet la fluction de juge , å, 30f. - Pourquoi la tribunal qu'il établit chra bes Lazirus leur parut insupportable , a, 336. -- Coop qu'il porta à la propagation , et soll. - A . t . il raisse d'apprier besbera le droit qu'ent les milles de soccèder , au préjudice des filles? \$, (2). - En permettant on mori de reprendre sa femme , condamnée pour adultire , sengra plus à le religion qu'à la pureté des mours , a, 427. - Avoit trop en var l'Indissolubllité de mariage , en abrogrant our lot de Constantin touchant criti des femmes qui se esmerient product l'absence de brue mari dont alles e'ont point de nouvelles , a, å, 427. -En permettent le divorce , pour entrer en esligion , s'éloige outlierment des prionipes des lois civiles , 8 , 457. - S'est trompé sor la natura des testements per es et hièrem , è, 436. - Contre l'esprit de toutes les anciennes lois , accords aux márra la appression de leurs enfacts . A. (3a. — Ota ipsou'est moindre vestige du droit agrice tourhout les soccessions : il erut seiver la seture, et se trompa, en écartant re qu'il appela les embarras de l'ancienne jurisprudence, a, 410.-Tempe de la publication de son code , 8, 470. — Comment son droit for opporte en Fenere : autorité qu'on les attribus dess les differentes perminers , ikid. - Epoque de la découverie de non digente : co qui en comits : chargements qu'il apèra dans les tribanana , ibid. - Loi beutile de ce prince , a, 470 - 84 compilation a'est parfaite aves aues de choia , 8, 480. - Enterprend de reconquérie sor les burbares l'Afrique et l'Italie , A. 175. - Emploie utilement les Russ , a, 176. - Ne peut équiper contre les Vandeles que cinquante vaissesses . A, 176. Tableon de son regne, \$, 176 et mir. - Ses conquêtes ne fout qu'affoibile l'empire , a, 177. - Éponne une femme prostitule ; empies qu'elle prend ser lui , 1614. - Elde que nous ea donne Prorope, 8, 177. - Deueta Improdent qu'il conçut d'exterminer tous les bétérodons , a, 178. - Divisé de sentiments arec l'Impératrica , ilid. - Fait construire non prodigious quantité de firste , e, ê, 1;6

digieure quantité de fierts , a, b, 1;6.

Kan des Tartares. Comment il est proclamé : ce qu'il devient ,
quand il est values , a, b, 329.

Konta-a.m. Sa conduite a l'égardée ses soléats après la compête des luies , 6 , 735. Kar. C'est le seul ficure , en Perse , qui soit navigable , 6 , 415. Lacédéeux, Sur quet original les lois de cette république

 long-temps que parce qu'elle s'étendit point son territoire . é, 249. - Quel étoit l'abjet de son gouvernement, a , 164. -Cétoit une république, que les anciens prenoient pour une monarrhie . \$, 370. - C'est le seul état ou deux rois sient été supportables , shid. - Exces de liberté et d'esclarage en même temps dans cette république , s. 275. — Pourquei les rectaves y ébesetirent la gouvernement , J. 311. - État injuste at ernel des esclaves dans cette république , 8, 318. — Pourquoi l'aristorratie s'y établis plus tôt qu'a Asbenes , é, 324. — Les merers y donnoirut le tou , \$, 336. - Les magistrate seuls y régloirest les mariages , \$, 394. - Les ordres du magistrat y étoieut totalement absolus . 5 . 475. — L'ignominie y étoit le plus grand des maibeurs, et la foiblesse le plus grand des crisses , stid. - On y excepcit tes enfants an larein ; et l'on no punissoit que ceux qui se laissoiret surprendre en Cogrant delit, a. 675. - See mages sur le vol avoiret été tires de Critte, et turent la source des lois romaines our la même matière , & , 437. - Ses lais sur le vol étoient bonnes pour ette, et ne valoient rien nillenes, ibid. - Etat des aftaires de sutte republique après la défaite entière des Carthaginois par les Romaina, 4 , 136. - Cette république ne composuit qu'une famille, a, 18.

summer, a, in. Pourquoi a'eagmentérent jamais les tributs qu'ils tentrent sur les listes, a, 1931. — Leur hammer et leur caractère histoire apparès le ceux des Abbellens, 8, 337. — Ce n'était pas pour leuroquer la Peur, que en peuple belliqueux lat aretà direct sur sur la , 4, 407.

Lamer. Comment justifient la ful qui ches eux permet à une femme d'avoir planieurs matis, 8, 315. Loscham. Sa doctrine entraîne trop dans la vie contemplative, a. 6, 4 re.

Loyania. Leur classe est le séminaire des grands seigneurs , a , 66. Lureis. Pourquoi on exerçeit les rafants de Lacédéssone à ca

crime, s. 477.

Larinez (Villes), colonist d'Albe s par qui fondées, b, 126.

Latinz. Qui étaient ceut que l'on nouvout sinis a Ricer. 8, 251.

Peuple belliqueux , b, 255.

Lation reside. Vayer. Criside.

Lation reside. Vayer. Criside.

Lation Residence of the Conference of

6, 97 et mir.

Lasion. Compost la tribunsi que Justinien établit ches eux
lices. Compostable . e. 336.

Légica remaier. Comment elle était armée . e. 139. — Compo-

rée avec la piulinge mocédonience, à, 137. — Querante-sept légions établies par Sylla dans divers endroits de l'Italie, a, 180. — Célia Afais toujours valunces par celles d'Europe, à, 161. — Levèrs dans les provinces : es qui s'ensoirit, abut, — Retirers por Constantin des boots des grands fivures dans l'inbérieur des provinces i marchies paties de ce chancement.

e. A. 16., ... To you'll be plue produce until principarious quality. A. 15. plus in the plue produce until principarious (A. 15. plus deposition), A. 15. plus in the plus principal deposition of the plus in the principal deposition of the plus principal deposition of the plus principal deposition of the plus deposition

or conference a l'esprit d'une mation , quand il n'est pas con-

traise a l'espait du gouvernement, a. 337, - Ne dorrent point

spacer in difference only as troops ontre les vicus mosters et

In terms positions, a, k10...—In June quick above as practice power as stat despoised, a, k20..., a, k3..., a, k3...—Comment spectrosson as considerable in principal and principal conformation for the principal and k3...—Diverse, k3...—k3...—Diverse, k3...—k3...—Diverse, k3...—k

et seiv. Législature romains. Sur quelles moximos ils réglérant l'assere,

aprio la destruction de la république. A. 33a.
L'guiness (corps.). Doi-il être long-temps anne être assemble?
a. 36's.— Doi-il être toujours assemble à lèssi. — Doi-il avoir
la faculté de l'assemblér loi-néme? Hési. — Quel doit être
son pouvoir vis-à-ris de la paissance seteutrice? A. 26's.
Légisteire (passance). Voyes Fassance ligistative.

Legs. Pourquet la loi Voconienne y mit des bornes, 8, 437. Leslivien, 8, 201. Lice. Sin cartryrise contre les Vandales, 8, 276. — Successeur de Boalls, perd par sa faute Tsucomènie et l'ile de Lem-

sour de Boulle, perch par as Smit Truscemente et 11st de Lemnos, 4, 1813. Lérsars. L'injustice de ce triumeir est une grande preuva de l'injustice des Romoios de son temps, 4, 287.— Percit en acmen dans la place positique de Romo, 5, 182.— L'un den

membres di second triumvirst, a, 153. — Eschudo triumvirst par Octave, 3, 153. Ligre. Bans quels pays elle s'est étradae, a, 5, 303. Ligrear. Essient morti civilement par la lot des Lombacds, 4,

Line adjust (a view of x). Prioritisms up to Ten data appears dans in pagestion of enums, x, 3.25.—Institute of an expension of the contrast of the contr

quand Il Tapit du selett du priore, A. 285. Lettras de cherge. Epoque, et asteses de leur Abblissement a. A. 3-35.—On at strache le commerce des levas de la materiales fils, pour le faire rentrer dans le avin de la probiet, a. 3-31.—On Cert à d'elle que nous assemant orderables de la mostration des gouvernements d'aujourd'hui et de l'antivationement de matchiarblisme, d'od.

machiarbinose, idol.
Lettres familières de l'onjene, a, 63) et mir.
Lettres de grace. Lour utilité dons une monurrhie, a, 224.
Lettres persons 4,3 et mir. — Il y n quelques jurcailes que l'un-

defined an extraorder, a, 6,3.

Ander, Non permitty historieus nonnext ainsi et que nous appelous vasants i lerer arigun, a, (pa. — Il pretis per tout en que note de la comparta del la comparta de la comparta del la comparta de la comparta del la comparta del

Lauvezano, Corriges les leis des Wisigotha, 5, 4(e, not. 3. D'exique Nous seons consecté est diapositions one les hiens du cleepé, excepté celles qui arcitent des bornes à ces biene. 5, 416. Letelles, levres hents.

Libelles, Yoyen Lents.

Liberté: Chacun a attaché a ee moi l'ider qu'il a tirée du gouvernement dans lencel il vis. 4, 263 et suiv. — On a quelque- Juste ider que l'on doit se fairs de la faberté, ibid., a. 433-- On me doit pas la confondré urec l'indépendance, a. 261. -Elle ue réside pas plus ensentiellement dans les républiques qu'ailleurs, ibid. - Constitution de gouvernement uniq qui peut l'établir et la maintenir , ifid. - Elle est plus on motes étendue suivent l'abjet particulier que chaque état ne propose, a , b , a64. — Estate principalement ou Angleteres , å, sås et seiv. - Il n'y en a point dans les états ou la pais sence législative et la puissance exécutrice sont dans la même main, 4, 164. - Il n'y en a point lorsque la prissa ger est comie à la législative et à l'exécutrice , ibid. , e. 165 -Ce qui la forme dans non esport avec la constitution de l'é-tat , è , 275. - Considérée dans la repport qu'elle a svec le citoyen : en quoi elle consiste , ibid. - Sue quoi est princh palement fonder, e. 280, å, 251. — Un homme qui, dans un pays on l'on soit les soulleures lais criminelles pessibles, est soné à être penda , et doit l'être la leademain , est plus labor qu'un burba on l'est en Tarquie, a , 8, 180 - Est favorisée par la notnes des prince et leur proportion , à , año et seiv. -- Comment on en suspend l'usage dans uns république, 8. 167. - On doit quelquefois, coème dans les étate les plos libers, jeter na volle dessus, u, 266. - Des choses qui l'attaquent dans la monssehle, ø, 269. — Ses expports avec la levée des tribuis et la grandeur des revenus publics, e. 252, è, 255. - Est mortellement attaquee en France, par la façon dont on y live les implies ser les boissons , a , 194. - L'impôt qui lei est le plus metarel est celui sur les morchandises, e , 296. --Quand on en abuse pour rendre les tributs excessifs, elle démère en screitude ; et l'on est obligé de distinuer les tribets , & , 296. - Course physiques qui fent qu'il y en a plus en Europe que dans toutes les autres parties du monde , e , Jan et suiv. - Se conserve scient dans les montagnes qu'ail leura , a., 325. — Les terres sont cultirites en esison de la liberte, et non de loue fertilité, ilid. - Se maiatirat esieux dans les iles que dons la continent, 6, 325, a, 326.-Convient dons les pays formés par l'inéastrie des bommes , a , 316. -Celle dont jouissent les proples qui ne cultiernt point les terres . est tres grande, e., 326, e., 335. - Les Tartares sont une exception a la regle précédente : pourquei , a. ê. 329. - Est tres grande rhes les pesples qui n'ont pas l'asage de la monnoie, 8, 328, a, 329 -- Exception à la regle précédeute, a . Jag. - De celle dont jouissent les Arabes , e , Jag. - Est qualquefois insupportable ann propies qui en sont pas accou-tambs à en jour : cause et exceptes de cette bissererie, a, 236. - Est une partie des coutumes de people libes, e, 344.-Effets bisacres et utiles qu'elle produit en Angleterre , ibid. et seiv. -- Facultia que delvent arcit crux qui en jouissent, e , 345. - Celle dus Auglois se soutient quelquefois par les emprunts de la nation, shed, - Ne s'accommode guere de la politerar, a. 4. 347. - Rend superbes les nations qui en jouisacut : les entres on sont que caines, à, 347. - Ne crud pas les historires plus véridiques que l'esclarage : pourquet, a, 348. - Est enturelle eux peuples du nord, qui ont besoin de benncoup d'activité et d'industrie pour se procurer les biens que la cetare leur refuse; elle est comme insepportable una penples du midt, seaquels la nature donne plus qu'ils n'ont benoin, 8, 257.—Est acquise que hommes par les less politiques: quences gel en résoltent, 4, 430 , a , 431. — On me doit paint décider par ces lois ce qui ne doit l'être que par celles

qui concernent la perpriété : consequences de ce principa, shid. - Dans les commencements de la monarchie fesuçoise, les questions sur la liberté des particullers ne pouvoient être jugéra que dans les placites du comte, et non dans ceux de ses officiers, e. 493. - Elle fait nalire l'opulence , et contribue a to propoletion, a, 62. Liberté centr. Epoque de sa paturace a Rome, 8, 261, a. 284. Lebrité de sortir da reyname. Devroit être accordée à tous les

sujets d'un état despotsque, à, sot. Laborti d'an esteyen. En quoi elle consiste, à , 261. - Il face quelquelous priver au estayen de sa leberté , pous conserver celle de tous : cela me se doit foure que par une loi particuherr authentique : carmple tice de l'Augleierre, \$, 257 -Loss qui y ment favorables dans la république, e, 286 -Un estoyen

on la prut pas vendre pour devenir reclace d'un autra, à, 3c6.

Liberté du com rrant. Est fort plado dans les états libers, et fort strudur dans crex où le pouvoir est abselu , A, 35a Laboral da commerce. Let fort limitée dans les états où le powoor est absolu, et fort libre dans les entres : ponrquel, à.

350. Liberté philosophique. En quel elle consiste, a, ple Liberté politique. En quoi elle consiste, a, 180. — Époque de se estatable & Roser, A. 288.

Libre-arbitre. Une religion qui admet ce degue a besoin d'être soutener par des lois moles austeres qu'une sutre , a, à, 412. - Parolt incompatible avec la prescirace, a, 49.

Libys. C'est le seul pays, avec ses encirons, où une religion qui défrué l'esage de cockon pulse être bours : raisons physiques, 4, 415.

Licercueur. Celui du juge represente les anciens prud'hommes, qu'il étoit chligé de conseiler satrafois, e. ê, 471. Ligne de démarcetion. Par qui , et pourquei établie : n'a pas

en lien, å, 314. Ligues contre les Romains , rarre : pourquoi , è , 139 et suiv. Limites posées par la mature même a certains états, e. 138. Lucana (le cumte de) , président des necerifistes, a, 67.

Littérature. Peu de cus qu'en font les philosophes, a. sol. Levers (ie creseur M.) nota trente-quatra tribus tout à la fols , Licourne. Ville lu plus fierisonte de l'Italia, 5, 16.

Lieres. Immortaliernt les sottiers de leurs auteues, a., 44. -Originatur. Respect qu'on doit avoir pour ruz. 8, 44. - L'an trur en a seis au jour, suns être touché de la réputation da bel espeit, a, 694. - Il a la scaledia d'eu faire, et d'être

houseux de les avoir falts. a. fax. - A quoi bon en faire pour cette petite teres? a , \$27. - On y trouve les hommes meilleurs qu'ils ne sont, è, Fay-Lade et prates. Origine de ce decit, 4, 527.

Lor. Ce mot est celui pour lequel le principal ourrage de l'an trur a été composé. Il y est donc présenté sons un très grand nossbre de faces, et sous un très grand nombre de expports On le trauvera ici divini en antant de classes qu'an a pa spercesole de différentes faces principales. Toutes en classes son rangées alphabées paraceut dans l'ardes qui mit : Lei Arilin Las de Condeband. Loi de Velentinien. Los des donce tebles Loi de telian, Loi Gabinicane, Loi Oppicane, Loi Pappirane. Loi Percia, Loi Saliene, Loi Fatfrienne, Loi Faconirane Leis (ce mot pris dans m signification générique). Lois agraires. Lois harbares. Lois civites. Lois civiles des François. Lais civiles per les flefs. Lois (etergé). Lois (etimat). Lois (commerce). Lois (compération). Lois Cornétiennes. Lois en-ainaites, Lois et Angisterre. Lois de Crise. Lois de la Grèce. Lais de la marate, Lois de l'édussetten. Lois de Lycurgue. Lois de Meise. Lois de Penn. Lois de Piaton. Lois des Bararois. Lois des Beurguigueux. Lois des Lemberds, Lois des peuples germaine, Lois (despotisme). Lois des Sarons. Lois des Wieigestes, Lois divines. Lois derectiques. Lois du mentrement. Lois (rgatité). Lois (szeterage). Lois (Espagne). Lois féadales, Lois (France). Lois bumaines. Lois (Jopen). Lois Jeticanes, Lois [tiberts). Lois (marriage). Lois (marres). Lois [monarches). Lots ; monnois). Lots naturalism Lots (Orient). Lois politiques. Lois positives. Loss (république). Lois (reti rica), Lots ripusires, Lots remaines, Lois secrées. Lois (se

beitet). Lois somptuaires. Leis (suitide). Lois (terrain). Loi Acide. Les circonstances où rile u été rendec eu font une des plus eages lois qu'il y elt , \$, 272 Lot de Gendeband. Quel en étoit le caractère, l'objet, a. 443.

Les de l'alcatinien parmettant la polygonie dess l'empers : purquei ne réussit pas , a. 315-Lei des dante tebles. Pourquei imposeit des prines trop serères,

å, 23a. – Dans quel eas admettait in foi du talion , å, 234, a, 235. — Changement sage qu'elle apports dans le pouvoir de juger à Rome, a, à, 276, - Me cuntraoit nocume disposition tourhant ies moores, 8, 390 , 4, 391. -- A qui elle deferoit la succession, 8, 425. - Posrquoi persetteit 6 un tresstrur de se chotair tel citeyen qu'il jugerest à propos pour son héritier, coutre fentre les précaut ous que l'on avoit prises pour empêcter les borns d'one famille de posser dans une autor. d , Est - il vesi ex'elle ust natorisè le créamere à comper par morcesen le échtiene insolvable ? 6, 4;3. - La defference qu'elle mettoit entre la voleur manifeste et la voleur non mamifeste s'avuit aucume liaison avec les autres leis civiles des Romains : d'eù cette disposition avoit été tirée, à, 427, a, 478. - Comment avoit rectité la disposition par laquelle elle permettoit de tuer un unleue qui se mettoit en défense, n. 478 .-Était un modele de précision, a, è, 472.

Lei du talien. Veres Telon.

Lei Gabinsene. Ce que c'etoit, a. 308. Les Oppissure, Pourquei Cason fit des effects pour le faire rece-

voir : quel étoit la bat de cette loi, n. 437 . Loi Pappicane, Ses dispositions touchant les muriages , 8, 425. - Does quel traips, par qui, et dans quelle van elle fut faior, 4, 439-

Las Porcia Comment rendit usus application celles qui avolent find des poinces, e. 232.

Lei Saligur. Origine et explication de celle que nous nousmont ains), a , 33e et sure, - Disposition de entle les touchant les successions, 8 , 33s. - N's jumais en pour abjet le preférence d'un seur sus un antre, ni la perpatuité de la famille, du nom, etc. Elle n'esoit qu'écommique : preuves tirées du trate meme de cette loi , that et saiv. — Orden au'elle arout établi dons les sorcessions : elle n'exclut pas indutigetement les Alles de la terre milique, &, 33s et sur. - S'espispe pos celles des France sipuacres et des Satons . a. 272 .- C'est elle qui e affecté la coeronne son males exclusivement, a. é. 333. - C'est en verta de sa disposition que tous les freres succidesent également à la couronne , é , 33a .- Eile nu put être rédigre qu'après que les France furent sortis de la Germamie, leur pays, a , 440. - Les rois de la première race en retroncherrat re qui se pouvoit s'accordre uvec le christianies et en lauserent autwister tout le fond, à, 440.- Le clargé n'y a point mis la mala , comme una autres lois barbares , et elle n's point admis de peines corporelles, stud, et saie. - Différence capitale entre elle at celles des Wasqoths et des Bourgargnons, n. 6. 442 . 6. 442. - Terif des sommes qu'elle imposcit pour la penition des crimes : distinctions afligeantes qu'elle mettoit a cet egard entre les France et les Romains, a. 4. 441, a. 453. - Pourquei acquit-ille une autreité prosque générale dans le pass des Francs, tandis our le deux cumain a'y predit peu a peu? à, 443 et saiv. — N'avoit point lieu en surpogne : preuves , 4 , 443. — No fut jemeis reçue dens lu pays de l'établissement des Goths , stuf. -- Commerce comm d'etre en mage ches les François, è, 445. - On y ajouts plusienes capitalaires , n , 446. — Était personnelle academent , on territoriale arelement , on l'un et l'auter a la feis, suivant les corconstances; et c'est cette variation qui est la source de nos communes, a., 442. - N'admit poent l'ange des pregves megatires , 6 , 443. - Exception & es qui vient d'être dit , a . 446. - N'admit point la preurs pes le combat judiciaire, idad, - Admeticit la peruve par l'ean houilleate : tempérament dont elle usoit pour adoucir la rigneur de cette reuelle Combien adjugroit de composition à relui a qui on avoit re-

épreuve, s. 449. — Pontrquoi tomba dans l'enbli , s , 450. proché d'avoir laissé son bouclier : réformée, à cet egerd , per Charlemagne, a. 454. -- Appelle hommes qui sent sons la fai da roi ce que nous apprions sussaux, a, 191-Loi l'alfrerenc. Quelle en fut l'occasion : ce qu'elle concennit ,

a. 206 et mir. Lot Foconieum. Etnit-ce une injustice, dans cette loi, de ne pos promettre d'instituer une femme héritière, pas meme au file unique? a. 425. - Comment on troops does les formes judisames le moyen de l'choder , n , 430. - Secrifient le ritoyen et l'homme , et ne s'occupoit que de la république, é , 478. -

Cos ou la foi Papparane en 61 resser la probabition, en favgue de la propogation . a . 435 - Par quels degrés on pareint à l'abeler tout-a feit, n. s. s.la. Loss. Lear definition , a , tot et mir. - Tons les êtres out des tou relatives a leur notare ; ce qui prouve l'abserd-te de la

fetalità imaginte per les matéculistes , n , 191. — Bérirent de la reison primitive, abut, - Celles de la recation sont les memers que cettre de la conservation , shid. - Entre cettes qui prosevment les étres intelligents , Il y en a qui sont étrys qui elles sont, é , sgt. — La loi qui present de se conformer a celles de la societé dans laquelle un vit , est un térrence a la lei positive, stud. — Sont survies plus constanment par la monde physique que par le monde intelligent peucquet, idad. - Consideries dans le expport que les pruples out entre ent . forment le droit des sens ; dans le rapport qu'ont reux qui gouvernent avec teux qui sont gouvernes, forment le drest politique ; dans le expport que tous les citopens ont enter esa , forment le droit civil , n , å , sg3. --Les espports qu'elles ont entre elles, à, 193. - Leur espport avec la force défensive, s. 252. - Leur rapport avec la force offensive , \$, 255. — Diverses sectes de celles qui pouverneut les hommes : s' la droit neturel ; 2" in droit drein ; 3" la droit eccidatestique ou esmonique ; 4º la droit des gens ; 5º la droit politique general; 6º le droit politique particulier; 7º le droit de conquite; 4° le droit civil ; 9° le droit domestique C'est dons ces duscrers classes qu'il fant trouver les rapports que les lois doivent avoir avec l'ordre des choses sor less les elles statuent , n , 453 et suiv. - Les êtres intelligents no suirent partonjours les leurs, n. 193, \$, 439 , n , 430. — Ln MALEY DE PREPAR DET LA SUTRÉME LOS. GONSONOMERS ON decontent de cette musime, a , 434. — Le nonvellinte erche tique a donné dans une grande absordité , en croyant trouver dant la définition des lois, telle que l'autrur la dons preuve qu'il est spenicate , tandes que cette déduition même , et en qui sult, détruit le systeme du Spincos , n , bls et suiv - N'ont jamais plus de force que quand elles secondent la passion dominante de la nation pour qui ciles sont faites, a , 133. — Out-elles leur application à tons les ess? \$, 48. — Regire seivont leaqueilles alles surplent du être faites , \$, b4 , a. 55. - On doit se détermines difficilement à les abcoger ,

Lois arrange, Sont utiles dans une democratie , \$, 236 , a , 237. - An défeat d'arts, sont etiles à la propagation , n , 397. -Pourquoi Cictron les repordoit comma fauestes , s , 43s .-

Par qui faites à Rome, 8 , 435. - Pourquot le propie ne cessa

de les demandre à Rome, a. 436. Lois barbares. Deternt servir de modèle una conquérants . n. s. 236. — Quand et par qui furent rédigées criles des Saliens ; Ripusires , Bararois , Allemands , Touriegoens , Frisans ; Sasons , Wingothe, Bourgeignons et Lombards : simplicite admirable de relles des sin permiers de ces peuples ; caus de cette susplicité : pourquoi entire des quetre entres n'en earrnt pes tent, e. b. 440 et suiv. - N'étoient point attachers à un certuin territoire; elles étoient toutes persennelles : pourquoi, A. 441. - Comment on leur substitus les contames, 8. 456.-En quei différcient de la loi milique, 8. 447, m. 448.-Celles qui concurnatent les crimes ne pouverent ennvenie qu'u des peuples simples, et qui avoient une certaine candeur , n , 446. - Admettoirat toutes, racryté lu loi celique, la preuve por le combat singulier, a , b , 448. — On y trouve des émigmes à chaque pas , a , 453. - Les peines qu'elles indigentent una criminela étenent toutes pécanlaires, et ne demandairent point de partie publique, 8, 465. — Pourquoi roulent persque tooles sur les troupesux, 4 , 4 , 483. - Pourques sont écrites en lotio : posequoi on y donne nux mots latina un area qu'ila n'avoirnt pas acig-ausrement : pourquoi on en d forgé de nourrest , n. ê. 470. - Pourquei eas fitê le pris des rempo-

sitions : er prit y ret réglé avec une précision et nor marine mimirables, 8, 4u4. Loss sandes, Gelles d'age nation peuvent difficilement convenie à une antre, à, rol. - Doivent être propres un prople pour qui elles sont faites, et relatives au principe et à la nature de son gonvernement, an physique et su climat du pays , nux mours, our inclimations et à la religion des habitsars, afed, n, é, 190. é , 200, é, 514 et salv. — Pourquoi l'autrur n'a point aspare les loss civiles des lois politiques , a. 194. — Qui sont reller qui dérivent de la nature du gonvernement , ééed., el suiv. - Da dorrut etre deposées dans une monarchie , a , toi - La noblesse et la consett du peince sont incupables de ce dépôt, abid. - Doivent être relatives tout un principe qu'a la nature de gouvernement , A, 199. - Dovrent rembiers una abos un praecut résulter de la motore de gouvernement , à , 217. - Différente degrés de almplicaté qu'elles doivent avoir dans les différents pouvernements , é. 226 et suis. ... Dans quels generraements et dans quelaras on en dest anvere le Sexta preris dans les jagements , 8, 386. — A force d'éter severes , elles devironeus impaissonies : exemple seré du Japon, 3, 25s et suiv

- Dans such cas et pourquoi elles donnent leur confiance aus housenes . a. 234. -- Pourent repler or qu'en doit sex sutres , nos trest re eulon ac doit à soi-même . é. 240. - Sont rout à la fote claure castes et avendes; quand et per mo leur etridite doit être moderer. a. 168. - Les peterstes spécieux que l'on emplote pour fairs paroiter justes celles qui sont les plus injustes, met la preuvr de la depesvation d'une notion , & , 267. -- Doirent être différentes chez les différents peuples , soirant qu'ils sont plus on moins communicatifs, a. \$, 303. - De rebies des propiet qui ne cultivent point les terres , 4, 307. - Celles des peuples qui g'ont point l'image de la monnoir , à , 316, --Celles des Tartures , un sujet des seccessions , 4, 23o. - (reelle est celle des Germains d'no l'on a tiré ce que nous appelons la loi salique , a, å, 330 et peir. - Considérées dens le espport qu'elles ont avec les principes qui forment l'esprit general , fre manure et les manieres d'une nation , é , 315 , a , 314 , et sate -- Comborn , pour les meilleures lois , il est nécessaire que les espeits soirat préparés , a , 336. -- Gouverneut les mes concurremment uses le climat , les comues , etc. r de la moit l'esprit général d'une nation, è , 336. - Differences enter leues effets et reux des montes , a. 13g. - Ce que c'est, \$, 333. — Ce a'est poiat par less moyra que l'en doit changes les moves et les mandees d'une nation , itéé. - Différence ratre les lois et les merurs , d , 340. -- Ce ne sont possit les lots qui out établi les merurs , ébid. -- Comment doivent être relatives and moreous et enx monières, \$. 342. — Comment went contribuer à former les mours , les monières et le ruractive d'une notion , a. 314 et sore. — Considerées dans le rupport qu'elles ont avre le nembre des habitants , è , 312 et suiv. ... Ceiles qui font regarder comme necessaire re qui est indifférent, fent regarder comme indifférent et qui est aucesseies . \$, 444. - Sont quelquefois obligées de défender les mrs centre la religion , s. 412. — Rapport qu'elles doivent avoir avre l'ordre des choses sur lesquelles elles statuent , a, 493 et noir. , 8, 434. -- No doivent point être conteniere à la les maturelle : exemples , a, 424 et mir. - Regient seules les nions et le paringe des biens , «, 425 et mir. — Scules , were les lois politiques, décident dans les monagehies pure eut électives , dans quels cos la estoon veut que la courence poit deferée pas enfunis on a Cautres, é, 425, e, 426. — Seules , avre les lois politiques , regient les divoits des hatards , a. 416 - Lour objet , a, s, 427. - Dana quel cos deivent être enivies, torsqu'elles permettent , plutôt que celles de la religios qui defendent, \$, 427. - Cas où elles dépendent des maners et des monieres , a, 8. 430. - Leurs defenses sont scridenielles, ibid. - Les hommes leur ont sacrifie la communauté naturella des biens : eunséquences qui en résultent, & , 430 et mir. — Sont le pelledium de la proprieté , ided. - Il est absurde de récismer celles de quelque prople qua ce soit , quand il s'agit de ai celles qui paretisent se contredire sont da même ardre. A. 123. - Ne delvent point décider les choses met dependent de dreit des gens , e. 433. — Oe est libre quand ee sont elles qui powerement, that. - Leur paissonce et frue actorité un sont pas la même chose , a , \$, 434. - Il y ce a d'an ordre particaller , qui sont relles de la police , \$, 434. - Il ne fast pas confender leur violution avec celle de la simple police , illui. - Il a'est pas impossible qu'elles n'obtiennent ane granda partie de leur objet, quand elles sont triles qu'elles ne frerent que les bounétes gens à les éluder , à, 420. - De la musière de les compours , 5, 473 , 5, 480 , e, 481 . — L'ettes qui paroisseut s'éloigner des vaes du législateur y sont souvent conformes , \$, 423 , # , 424 . -- De celles qui eboquent les vues du législateur , e. 474. — Excepte d'une loi qui est eu contradortion avec elle-mime . a . 4 . 414. - Celles ous paroiment les mêmes d'out pas toujones le même effet, al le même motif, a, 413. - Necrosité de les bien compouer, that. - Cettes oul paroiserns contraires dérivest quelquefois du même esprit, a, 4:6. — De quelle manière celles qui sont diverses peuvest êter comparère, e, é, 476 - Crites qui parciasent les mèmes sont quelquefus recllement differentes , 8, 4;6. — He dolvent point être asparées de l'objet pour lequel elles sout faites , a. \$, 477. - Dependent des lots politiques : pourquet, \$.477. - No doirent point être séparées des circonstances dans lesquelles elies out est faires, thid. - Il est bon quelquelois qu'elles se contigue citio-andrea, a, c)-. Pricessions que delvest apporter critica qui permeterat de ne lite jouire à atomise, déd.— Gennotes devient éver companies quant ra mije et quant ra feu des areas, déd. et aux.— Leur prisesquise nant moust que relie de l'homme. de, 139.— On s'en doit pous faire d'annière, cerapit in the la De Facción, e, de, — Cett aux messares manière de les faire par des recreta, Le andreases que relie some tantières données retart à, luice. Le constitue de la companie de la companie de la companie de Le andreases qu'elles somet uniforme donne retart à, lui, a, 151.— Se sentent importe des passons s'i des perjugis de l'épotetres e, del

727

Leis réviles des François. Leur origier , et leurs révolutions , a,

Luis civiles sur les flefs. Leur origine , a, b, 539. Lois (siergé). Bornes qu'elles doivent mettre aux vichesses du

Louf (sirryr). Hornes qu'elles souvest mettre aux sichesses du clergé , é , 4:8. Lois (slimet). Leur expportance la nature du climat , s , 295 ,

a, 3-6. — Delvest exciter les hommés à la relitere des terres dans les climats cheuds : pourquei, à . Sor. — De relies qué est resport sux malaités du critunt a, a à , 3-6. — La comdance qu'elles auts dans le people est différente, selon les ellmats, à . 3-6. — L'ammest celles de l'excitege elvil ont du réports eve la nature de climats, à . 3-6.

Let (*commerce). Des hists, dans le regjoert gelvlies ent avec it commerce, commerce, commissible donn in native et au s'distinctions, a. 343, 8, 256. — De celles qui respontent la confiaceilae de la marchinoiste a. 353. — De celles qui establissare la selecte de commerce a. 323, 4, 333. — De toto, dans le repost qu'elle contraver le commerce ; canalide dans les périodistes qu'el avec dans le monté, a. 3, 266. — De lais de commerce april avec dans le monté, a. 3, 266. — De lais de commerce de l'Europe, a. 3, 35 x miss.

Lais (consparation). Precautions que l'on doit apportre dans les Jois qui regardent la révelation des complexitons , 8, 296. Lois Cornéliennes. Leur neteur ; leur crusseé, leurs 10-11fs, a, 233.

Lois criminelles. Les différents degrès de simplicité qu'elles deivent aveir dans les différents gouvernements, à , and et sete.- Combien ou a été de temps à les perfretionnes ; combien elles étaires imparfaites à Cames , à Rome sous les rois , en Festice sous les premiers rois, a, ato et sure. - La liberta du citogen dépend principalement de leur benté . a., 260. -Un boweme gel , dans no état où l'on suit les meilleures lois trimierlles qui scient possibles, est condamus à être penda , et doit l'êtes le lendemoin , est plus liber qu'un borha en Turquie, 8, 280. - Comment on peut parvenie a faire les mellleures qu'il soit possible , a , è , ate. - Deternt tirer chaque poige de la natger du crime , é, ato et saie. - Ne doirent pamir que les actions extérieures, A, 261, -Le erimigel qu'elles font mourir repent reclamer contre elles, paisque c'est parce qu'elles le font moorir qu'elles les ont sauvé la vir à tous les instants , a. 307. — En fait de coligion , les lois eramenclies g'out d'effet oue comme destruction . a. 121. - Celle out notmet aux enfants d'accuser less pore de vol on d'adultère , est contraire à la nature, é, 424,-Criles qui sont les plus cruelles neuvratualles être les metlleures? A. 413.

Lois d'Angierers. Ont été produites en partie par le cilmat, a, 6, 314. — Voyes Anghetere.
Lois de Crèce. Sont l'ariginal sur lequel on a copiè celles de
Lacedécence, a, 207.

Lets de la Grèce. Celles de Monos, de Lycurpur et de Platon, ne peur est sobisiter que dans un prill état, e, noi — Ont poul, ainsi que les leis romannes, l'inomicides sol-même, sans avoir le même objet, s. 4;5. — Source de planieurs dois aboustables de la Grèce, s. 4;7. — 4;5. Lets de les monest. Sont bien maion observées sur les leis abre

Lois de la morale, Sont hien moins observées que les leis physiques, 6, 191, a. 193.— Quel og est le principal effet, a. 193. Lois de l'édecation. Doirent être relatives au principe du gouvergement. a. 203 et sair.

Leis de Lycargue. Leurs contradictions apparentes prouvent la grandeur de son génie, a., 203. — Ne pouvaient subsister que dans ne petit état, a. 208.

Lets de Molse. Leur augesse au sujet sleu sulleu , 8, 617. Lets de Pean. Comparées avre velles de Lycurgue , 6, 207. Lets de Piussa. Étolest la correction de celles de Lacédéssone ,

4, 207.

Lair des Reservis. On y nicum plusieurs espisulaires; saites qu'est rette opéeston, a. 446. Lou des Bouryagenes. Sont aues judicirques, a. 441. — Com-

mett centerent d'être en unge ches les François A. 145.

Lais des Lemènels. Les changements qu'elles esseyerest terrat
gêntôt des néditions que des changements, à 14s. — Sont to-

platét des additions que des changements , è, t.e. — Sont todes judiciones , u, t.e. — Du y quats plotieues capitulaires ; suites qu'est critz opération , u, t.e.

Lais des peuples garmanns. Leurs différents exrectères, e., 440 et saiv.

Lais (despetiume). Il u'y u paint de lois fondamentales dans les étain despoisages, à, 148 — Qui apet celles qui dérirent de

These disspaceques, and on the print rember data on the print rember data on the disputage of the Computing of the Section of the Computing of

tique , a, 355. Loss des Serves. Causes de leue dureté , u, 411.

tomber en Espagne , 8, 446.

Januaria Sarran. Camara et leus de 1972, 4, dil. 1, dia Januaria de 1982, de 1972, de 1982, d

Las derices. Rappillent nas cent l'hotine à Bins, qu'il, assent califs i me les fattants, , qu's... Cert on grad principe, qu'elles sont d'une sater mèter que les les haumannes, à, 121.—Active pranque nempale citels ét au fantaire. ple les les deviers mot increiable, , les lois homisses notiret les les deviers mot increiable, , les lois homisses notivariables, 2º Le partequale force des lois deviers vival de ce qu'on cetti la relique; cités doivent desse lèvre arriennes ; il pararigale force de loss haumours serie da la crantar ciller pararigale force de loss haumours serie da la crantar ciller

principale force des son summers versi en la crante ; eller peuvent donc être mouvellen, i/o/. Lois dimentiques. On me dost point étenéer de ce qui est de leur remort par les lois révilés, é. 22.

Lair de municuret. Sont invariables, u, 191. Lou (égalar). Loi singulaire qui, en introduisent l'egalité, le rend odirene, e, 212.

Lois (existence). Comment relles de l'enclusqu' civil net du export sere la assure du climat, a., 206. — Ce qu'elles doiseus fisire, par empere à l'existrage, a., 210. — Comment celles de l'exclusage domentique out de rapport avec la assister du climat, à 21%. — Comment celles de la servissel politique

out de rapport aver la nature da rlimat, a., 231.

Lois (Espagar). Absurdité de celles qui ont été faites sur l'emplei de l'or et de l'argent , a., 277.

à, 236, a, 32; — Quand commencèrent, en France, à plier sons l'autorité des coutemes, à, 446 et sere. Leu homesnes. Turnit leur principal aventage de la nouveanté.

4, 433. — Voyes Luis devens.
 Lois (Japon). Posequoi sont si siveres en Japon, è, 305. — Tyranniarqi le Japon, è, 336. — Peniment an Japon la moisdre

deschéssance; c'est es qui a rende la religion chefeteure adieure, 8, 435. Lous Julieures, Amieux rendu le calme de line majesté arbiterire, et la Compaction de la compaction

traire , e, 384. — Ce que c'étoit , è, 395. — On n'en a plus que des l'agments : on se trouvent ces fragments : détail de leurs dispositions contre le cétifiet , u, 400. Late (likes). The order spic forwards is there's package, class on reports see the constitution a, a, b. The order set forwards a laberty principan, does not request set to b order to be observed to the constitution of b. The constitution of b of the

Loui Carrioqui). Out, dans creations pays, shabit divers orders for frames inglitures, 3, 2, 3, 4, 8, 8.— Boss quete en un il fest marrer for his creative, en los de mariage, planti que celles de la regiuna, 2, 5, 1, 10.— Boss quete celle que celle de la regiuna, 2, 5, 10.— Boss quete celle que creative de la regiuna de la comparta de la regiuna de la comparta de la regiuna de la creative de la regiuna de la comparta de la regiuna d

Loss (mouve). Les less buscheut la pudicité moit de devil naturel , et doitrest , dans tous les étais, protéger l'homores des fessues sectaires comme relui des immess labers , u, è, 2m. -Lers simplicat dépend de la honté des naures du peuple, è , 21, ... Comments sairent les mayers , u, 21, èt sour. - Sont quelquefais obligées de défendre les maures contre la religion,

Lots (menarchie). Acritent les enterprises tyranoiques des monerques i mais dans una république n'est aucus pouvoir sur relies d'un ritogen subitement proite d'une unterite qu'elles n'out pas prévue, a, 195. - La monarchie a pour use les lois fondamentales de l'état , à. 197 — Qui sont éclles qui dérivent du gouvernement monarchique , \$, 197 , a, 295. - Deivent , dans one monarchie , avoir on depôt fire : quel est ce dépôt, è , 298. — Dons nur monsechie , trement tien de verta , n, ô, 201. — Jointes à l'honneur , produient , dans one menarchie, le meme effet que la verta, a, pon.-L'hom pres lour donne la vie , dans ner monarchie , 8, 200, - Comment ment relatives à leur principe, dans une monarchie , a . 246. — Doirent-elles contraindre les citoyens d'accepter les emplois? a , xxl. — Le monarque ne peut les enfreindre sans danger , è, 208. - Leur execution , dans la monarchie , fait la sureté et le bonheur du monarque . à , stig. — Docrent me-

nacer, et le prince encourager, e. 200. Lois (meanace). Leur espport were l'emgrée la mouncie, a, 378 Lois naturelles. S'etablissent entre les êtres unis por le sentiment , &, 192. - Leur source. Régles pour les conneitre bien , a. 4. 148. - Regira pour les ducreure d'avec les outres , 6 , 192. - Celle que nous porte vers Dieu est la premiere par son Impertence, et non la permiece dans l'ordre des loss, stud. -Quelles sont les permières dans l'ordes de la nature meme, a, 191 , å , 198 , ø , 193. — Ublignat les pères à mourrie leurs enfants , mais non pas à les faire bérttiers , & , 421. - C'est par elles qu'il faut decider dans les ens qui les regardent , et non par les préceptes de la religien , n . 436. - Pete quela enfeèrest règler les maringes entre parants : dans quels cas re doit être les lois civiles , e , 429 et sair. - Ne penvent être locales, a. 42n. - Leur delesse est tuvariable , shid. - Ester nu crime de dies que la pressiere loi de la nature est la paix ; ct que la plus Importante est celle qui persérit à l'homane ses

devoies carees Dien ? 4, 574. Lois (Orsest). Rainous physiquende leur immatabilité en Orsent.

u , 301. Lois politiques. Quel est leur principal effet , u , 293. — Pour-

The receiver a point of point for him politicipans der his circles, e.g., p. — Be crite de proprie not an interpretable his circles, e.g., p. — Be crite de proprie not him to point Point for point no nonnei, ab, 201. — La religion sheriturens veril que les homes ainte les neutliners qui non possible ab, ab, de — Perm cipe lendamental de relies qui concernent la religion a, 1, no. — Elles notes, avec les his circles, e apiete les anocernosmes et le partigo des hieras, qu, 201. — Senties, uner les his circles, dans queris diciedent, dans la monacretore porcenni diference, dans queris

can be rained with open for constrained deletitions or finition, on a distance, ρ_i (as ρ_i , ρ_i), ρ_i . Since ρ_i is the results of the side of the deleting an explained for hillstate, ρ_i (ρ_i). — Let be more there can straight be an extrained for hillstate, ρ_i (ρ_i). — Let be more there is of the rained for the constrained for hillstate is necessation in ρ_i to the constrained for the constrained f

Loss passivers. Ne sont pas la regle sure du juste et de l'injuste, 5, 191. - No s'établissent qu'entre les êtres unis par lu conance. a. 103. - Legrerigies, a. 101et saiv. - Ont moins de force dans une monarchie que les lois de l'honneur, \$, 205. Lois (retigion). Quel en est l'effet principal , n, 192. - Quelles sont les principales qui farent faites dans l'objet de la perfection theftirane , n, s, sol. - Leur espport urre la religion âtablir dues chaque pays, considèrer dans ses pratiques et en elle-même , 8, 406 , a, 416. - La religion chrétienne veut que les hommes aleut les mailleures lois civiles qui sont possibles, u. 407. - Celles d'une religion qui n's pas seulement le bon pour objet , mais le mentieur on la perfection , doivent être des conseils, et non des préceptes , n, 409 .- Celles d'une religion , quelle qu'elle soit , doirent s'accorder avec celles de la morels , 8, top. - Comment to force de la estigion doit s'uppliquer à la leur , u, 411. - Il est boen dangereux que les loi civiles permettent co que la religion doit défendre, quand culte-ci dafend ce qu'elles daivent permettre , s, 411. - No pearent pas reprimer an prople dont la religion na promet que des recompenses, et point de prines, ibid. - Comesses enreigent quelquefois les fusues religions, n, 412 .- Comm les lois de la religion ont l'effet des ion riviles , a. 412. - Du emport qu'elles ont avec l'établissement de la teligion de chaque pays, et sa police extérieure, u, 416 et suiv., u, 427 et suiv., u, 427 et suiv. — Il fant , dans la religion , des lois d'épagne , b, 420. - Comment dorrent être dirigées celles d'un etat qui telère plusseurs religious, a , 420. — Dans quels cas les fois civiles dourent être autrirs locaqu'elles permettent, plandt que relies de la religion qui défandent , 8, 427. — Quand delton , n l'êgard des mariages , sulver les lois civiles platés qua estles de

is origine? A. S. A. S. A. C. A. C.

b. 38.8. Let rymaries. Fixtéent la majorité à quinne mu , 6, 333. — Let rymaries de premaère rate en décessèt ce qui ne gouveit description de la premaère rate en décessèt ce qui ne gouveit de forde à 4,400. — Let ciergé n'y a point ains la main, et cière n'un propriét qui du plus de prince conpertien a , a 1,400. — Commett au preserve d'éter en mage ches îns Fançoisi. 6, 4,45. — 6 Condenction che preserve distinction certain preserve.

a. 148.

b. 148.

instituat sen héritier , u, è, 436. — Les premières , ac restret grant pas assez les richesses des femmes, laissèrent une porte cuverte en luxe Comment on chrecha à y remèdire , n , 437 et suiv .- Comment se pardirent dons la domaine des France. et se conservèrent dans celui des Gotta et des Bourentenans \$, 442 et sair. — Peurquei , sous la permière care. lu ciergé netium de se gouverner par elles , tondis que le reste des Franca or government par lu loi salique , n , s . 443. — Com-ment or conservernt dans la dossaine des Loubberin, n , s , 444. - Comment se perdirent en Espagne, \$, 444. - Sabsia térent daco la Gaule méridionala , quoique proserites per les rece wisigeths : pourquot , \$, 444 , n. 445. — Pourquet , dans les pays de decit écrit, elles ont résisté aux contumes, qui , dens les entres provinces, ont fuit disparoltre les lais barbs \$, 446. — Révolutions qu'elles ont essayère dans les pays d droit écrit, é, 416 et mer. Comment résisterent, dans les paye da droit écrit, à l'ignorance qui fit périr, par-tout milieurs, les lois personnelles et territorisles , \$, 417. - L'extension de la prouve per le combet est une untre calson de l'onbli dans lequel elles temberent . é. 450. — Saint Louis les du traduter : dece quelle vor , u, 468. - Motels de trers dispositions touchant les substitutions , a , 47h. - Quand et dons quel cas elles ent remmereré à ponir la suiciée, é, 475 - Celles qui concernolant le vol n'avoient surme liuison uvec les antres lois civiles, a, b, 477. - Penissolent par la déportation, es mèsse par la mort , la négligence ou l'ampéritir des méderins, n. 416 .- Celles de Bos-Empire font parler les princes comme des rhéteurs, è. 410. - Précustion que doivent preudre reux qui les lisent, è, 480. - Ne purrut prévenir la prete de la cépublique : pourquoi, u, 145. — Ples propers à son agrandis-sement qu'e se conservation, 1866. — Ont pris, en France, la ploce de celles du paye, u, 6y. - Voyes Brott remein , Rumelas, Rome.

Leis sorries. Avantoges qu'elles procurèrent aux plébéiens à Rome, 8, 276.

Lois (colrèté). De critre qui cat rapport à le sobriété des peuples, à, 202, ... Rogles que l'on doit suivre dans relies qui conrecurat l'érrognerie, ibid., a, 202. Lois songituaires. Quelles rilles dévent être dans une démoces.

Rr. 6, 250, n. 37; — Qu'lles-files détent être dans une uristerratio, n. 6, 257; — Il n'en fart-point dan use monerchie, b. 25; — Done qu'els cas son utilise dans use macrèles n, d. 253 — Réfer qu'il fant saèvre pour les afmetter, on pour les rejètre, b. 230, n. 259. — Quelles elles étoiens deux les Bonesius, b. 315.

Late (Lemma). Lear rapport were in nettere du termin. 4, 2, 24, et air. — Celler que l'en fait par les faits par de la fire de la commanda del la commanda de la commanda del la commanda de la commanda del la commanda de la commanda de la commanda del la commanda de la command

eschares, qui arrost booms pour tous les gouvernements, a , 310. - Quand et ponrquei firent écrire leurs lois , \$, 410. -Pourquei leurs lois prestirent feur emuctiere, ibid. - Leurs lois requrent pluble des additions que des chaugements : pou quot ces additions farent fastes, idea, - Comment le droit romain se conserva dans leur territotes, n., 444. - On ajente plestrurs espitulaires à leurs lois : sentes qu'est rette opèration, u. 416. - Leurs leis criminelles etoient faites our la même pian que les lois ripusires, a , 448. — Surrent leurs lois , quand on s'étort dairendu por un serment, un us pouvuit plus être fatigué par un combat. 8 , 118. - Porterent l'ompe du combat juda sure en Italie . A. 451. - Leurs lois parteo différences compositions pour les différentes lassites, n. 45% - Liurs lois défendairent une combattants d'avuir sur ens des herbes propres pour les enchantements, n. d. 451. - Les absurde parmi eux, n, 179. — Pourquoi ungmenterent, en Italie, les compositions qu'ils avoient apporters de la Grimania. \$, 495 - Leurs lois sont presque toujours arantes, \$, 195. a, 196. Landers. Le propte y exere a l'âge de quorante à emquante uns, \$, 609. - It n'y a rorn de et affreux que ses rues , shof. -Plaintes des Prancols and v cont. n. 62c.

Form V^{*} , with Disseasies, Co qu'illi de simile dans test has page, \star , a. 137. – 148 fames infert point in the disease page, \star , a. 137. – 158 fames infert point in the disease page, \star , a. 137. – 158 family to consider particular, δ_{ijk} of the constant particular, δ_{ijk} of the constant particular page, δ_{ijk} of the constant particular page, δ_{ijk} of the constant particular page, δ_{ijk} of the boundaries in the consider part δ_{ijk} of the constant part δ_{ijk} of the constant part δ_{ijk} of the constant page δ_{ijk}

301. Lonas VI., dit In Gros. Réforme la contume où étaient les jages de se bettre contre ceux qui refusoirat de se soumettre à leurs ardonnances. 6, 452.

Lorss VII , dit le Jeune. Défruitt de se hattre pour moins de cinq sons, ê, 45a, e, 453.

IX (saigt). Il sulfoct de seu temps qu'une dette montit à douss deniers pour que la demandeur et la défendeur ser-minasaent leur querelle par le combat judicinier , « , 452. — C'est dons le lecture de ses établissements qu'il faut paiser le jurisprudente du combat policiaire, a. 135. — Est le permier qui ait contribué à l'ebolition du combat judiciaire, à, gêt. - État at vertete de la jurispradence de son temps , n, 8, 860. - N's pa arter sacration de faire de ses établissements une lei générale pour tout son royaume, è, 166, u. 163. - Comment see établissements temberrat dens l'umbit, e., 46; et seiv. - La date de son départ pone Timis prouve que le mole que terra avens sons le nom de ses établissements est plain de fammetés, slid. — Sagrace adruite evec laquelle il travaille à ratormer les abus de la jurisprudence de son trospo, à, 457 et mir. — Fit traduier les lois remaines : fiam quelle vue s cette traduction existe encore en manuscrit; il en fit bessessip ure dans ses établissements, a. 450, è , 470. — Comment II fat cause qu'il s'établit une jurisprudence universelle dans le poyageme, A, 468, a, 460. - Ses établusements, et les occurages des habiles praticions de son temps, sont en grande partie la surce des contames de France , à, 472 et mir

Locis XII. Le France n'a jamais en de entilleur citeyen, à, 651. Locis XIII. Repela en fart par le pobliérat Bellieure, locaque ce prince étoté de nombre des juges de det de La Volette, e.

235. — Motif singulor qui le détermina a soulleir que les nagres de sas colonies fument extirres, é, 30;. Loria XIV. Le projet de la menarchia miverselle, qu'on lei atteibre sons fouderent, ne pouveil résusie man sulant l'En-

LOTIS XV. Son portrait, a. ; a. — Son èloge, a. è, 54a. Lotis au. Erreir de cet auteur sur l'origine des justices seignes

Lovanie. Erreur de cet anteur sur l'origine des justic rinles, 8, 497. Lucair. Différence entre re poète et Virgila, 8, 591.

Lacquer, Combiem y durent les magistreoures, 8, 197, not. 2. Lecuica, viable par Sexton Tarquom : suites de cet attentet, 4, 197. — Ce viol est ponetant motor la cesse que l'occasion de l'expedicion des rois de Scont, sidul.

Localina chase Mitheldas de l'Asia, u, ags. Localina (da), poesse. Fait sentir quelque chose des charmes du

POdysse, et de la magaderner da l'Esride, n. 374. Letnas. Pourquo conserva una hiérarche dans sa religion, è, 404. — Il semble s'être plus conformé n ce que les aplices

ont fait, qu'is re que Jésus-Christ a det, ébid. Lair. Il est en indérieur dans l'épat, on relatif d'un état à l'estre, n. é. 356. — N'est pas tonjunes londe ser la raffinement

iqueleis sur cetal des besoins réels , a de la vanité, mais qu 247. - Ser conses. 1º Dans le même état, l'inégabité des fortunes, u, å, 136 - 1" L'esprit maré d'inégalité dans les condisions, shid - 3° La vanist , \$, 337. - 1° La grandeur des willes, seriout quand etles sout si propiète que la pinpart des bebrimts sent inconnes les ute aux metres, è, 236. -3" Quant le sol product plus qu'il ne fact pour la nourriture a cultivateurs et de ceux qui travaillent nex monufactures : de là les ests frivoles, et l'importation des choses frivoles es échange des choses nécessaires, à, 138, e, 139. - 6º La vie corremput du souverain qui or plonge dans les delices, à , 135. - 7" Les merues et les possions des femmes, ided. -Sar-tout quand, par la constitution de l'état, elles ne sent per recesses per les iois de la modestie, e , 240. - 8º Les ins neptions des frames , trop considérables, 8 , 242. — 5° L'incontinence publique, à, 239. — 10° La polypunie, a, 315. - 110 Les richesars qui acet la soite de rommerce, a. 256. — 13° Les peuples qui ne cultivent pas les terres n'est pas même l'idée du luse, è, 12s. — Ses propertiens. — B se colcule ratre les elteyens du même état , par l'inégalité des Sortanes, a., 236 et sure. - Entre les villes, sur le nosubre plus on meter grand des babriants , 0 , 3%, - Entre les dif ferrats états, il est en raison composée de l'inégalité des formacs qui est entre les ettopens, et de l'inégalité des richesses des différents états, illed. — Gradation qu'il doit merre, à 33; et mir. - Bienz qu'il procure, 1º Augmente le con et en est le fondement, è , 236 , è , 349 , e , 350 . — 2º Katre tient l'industrie et le travail , è , aly .- 3° Perfectionne les arts, a. 356 - 4" Fait circuler l'orgent des mains des riebes dans critics des passeres , à , s37. — 5° Le luss relatif enrichis un étal riche par Ini-même ; exemple turé du Japon , a, a35 , e, 356. — 6" Est mble , quand il y n moins d'habitante que le aul n'en peut nouvrir : exemple tiet de l'Angleterre , è , ala. - 7º Est nécessaire dans les monarchies; il les congerne gradation qu'il y doit surre, à , siy es mir. — Auguste et Tibere sentirent que, voulant substituer la menarchie e la république, il ne falloit pas le beunir, et agirent en comp ornes, skid. — 5" Dedominage de leur servicade les sujet de drapote, e, 238. — Mone pe'il oconiorne. 1º Conford les ronditions, å, 336. - 3° Ne laisse ples d'harmonie entre les bessins et les moyens de les octionire, ibid. - 3º Escuffe l'amour de hien public, et lui substitue l'intérêt particuler : met la volupit à la place de le verte : exemple tiré de Rome, 8, 236, a. 237. — 4" Est contraire à l'espeit de modécution , a, 337,-3" Corroupt les mours. 8, 337 et sure.-6" Encretien t In correction et les vices, a , bio. - ye Rend le maringe on et coultrux imayens de remedier à ce mai, à , 439.-5° Peut oc mioner une exportation trop forte des deprèes nécesses en faire entrer de superflues, n. 8, 238. -- 9" Le inve relatif up writ me état paserre : europie tiré de la Potogne, è , 230. A, 355, e, 356. — 10" Pernicions , quant le sol n peine à four mir la nonrriture des babitants : la Chior sert d'exemple , & , 236 et suir. - su" Detruit toute république, a. s. 228. - Les norraties , 8 , 336. — Les aniatocraties , 8 , 336 et sair. — 13" Il est même des circonstances où l'on doit le réprime dans la monarchie : exemples tices de l'Aragon , de la Sud et de la Chive , n , å , 236 at puir. - L'auge et effets des lois emptuaires, pour le réprimer dans les différents états , a , à , 337 et suiv. - Fait le puissance des princes , 8, 70. Laur de la saperatition. Doit être réprimé , a, é, 4+p.

Lyene. Comparie comme république fédérative, avec la Rollande: c'est le modrie d'une honne république fédérative, 4, 255.

Lexenous. Gompart once Penn, A., no., — Lex controlletions apparents up in treverse does not had provinced for any algorithms. In the treverse does not had provinced production of one options. Here, — See hair no posturest publishers on see text of a., o. do. — Penneyed visuals upon Pom me should be steadered up parml see visitlated, B., a.k. — A. collected in the maniferer open Pom me choosed by the day, here many not be manifered to prompted, a., a.g. — Powerpool swall ordinated que Pom excepti les enhants on larces, e.g. of the production of t

Louisse. Le fraitement qu'ils requrent de Cyrus n'etoit pas conforme enz venies munimes de la politique, è , 25p. — Furent les premiers qui trouvérent l'est de battre la monneie, è , 35t, not. LUMADAS. Fit éproprer sur Athénieus qu'il faut toujours mettre de la deucres dans irs punitions, a., 23s. LTHMAQUN, conte élégarique, è., 34s.

Mecauser. Conséquences fonestes que l'on y tire du dopme de l'immortalité de l'ame, 8, 413, Macédoine et Macédoniene. Situation du pays , caractère de la

Macidona et Macidonicus Situation du pays , caractere de nation et de ses rois , s. 137. Macidonicus (sesse des). Quelle éssit leur doctrion , b, s 75.

Machines. Veus que le peuple, dans une république, jost les crimes de léne-majonit : inconvénients de crits episcon, e, 227 et suiv. — Soucce de la plupart de ses errours, e, 481. Machinesitione. Cest ant leures de change que l'on en doil l'a-

bolition , a. 374.

Mackines. Critics doet l'abjet est d'abrèger l'art ne sont pas tenjours nulles . a. 397.

Mackines de pauve ignorées en Italie dans les premières années

de Rome, a, 125.

Macais. Ce que c'est que cette monaois checles Africains, e, 381.

Macais. Ce que c'est que cette monaois checles Africains, e, 381.

Mages. Préceptes de leur religion stiles a la propagation, a., 80. Voyes Guéres.

Magie. L'accusation de co estem delt êtra pourselvie swee
hesuroup de circonspection : exemples d'ajustices commères

sons ce précepte, à , sûs et suie. — Il peroit ainé de prouver qui re crime n'esiste point ; à , sûs. Magistrat de poisse. C'est us fants ai roux qui relèvent de loi tembres dons des recès. à . à lé.

tombrat dous des recès, 3, 434. Megistret anique. Dans quel gouvernement il prei y en avoir , n. eno.

n. eng. Maguerata. Par qui doirent être rauminés dans lu démocratie, d, 194. - Comment éles à Athenes : on les exeminoit avant et spris leur megistrature, à, zgi et pule, ... Queiles doirent être, dans nue république, la proportion de leur pussanre et la durée de leurs charges , a , è , 197. — Jusqu'è quel point les eturpeus leur doincut être aubordonnés dans sur désoccratic , 4, 314. - He dorrent recession secus prisent, 8, 222. -- Doivent avoir le pouvoir exclusif de juger dans la monarchie . 8, 258. - Differences entre ren et les minutres qui doivent exclare cent-cl du possoir de juger, ibid. — Ne doivent jamais être dépositaires des trois pouretre è la fois , s, e6b.... Re sent polet propres à gouverner une ermée i exception. peur la Boltande , e., 169. — Sent plus formitables une catrurs que le prince , è , 26g. — Le respect et la considération sont leur unique récompense, à, 298. - Leur fortune et l'es récompanse en France, e. 355. — Les maraçes doients ils dépendre de l'est consentement? è, 354. — Discours sur leurs devoirs , A. 553 et autr.

Equitations. Comment et a qui se dissocient à Abbert, 8, agé et cuils.— Comment Solone siloque cesa que e déscribe indigent, sons géner les selfrages, slui.— Crut que servient des refacts p servicaies plus fechiennes. à Rome, que seu qui et se sected point, 8, son. — Voyen Megistein.— Airson de la comment de la comment de la commentation de servicaire de la commentation de la commentation de la commentation. Les de la république, de , tim. — Der qualles viers étes frisientes seus les empreses, a, 8, 159, courr. La les peut laugelles à étant de briter du vie est une la courr. La les peut laugelles à étant de briter du vie est une servicaire de la républic de l'étant de briter du vie est une les viers des gréssies de la républic de l'étant de briter du vie est une de l'accessification de l'a

assumed. Lie hay per lapperfix if defined de batter du rhe auteur. Lie hay changed the contract and the cont

ment II prover que inchar de pourcean rai immonde, n., h. 14.

— Signes qui ont precédé etacromapagné as entanace, à, 26, e, e7, — Donna la sapériorité eux hommes sur les femmes, à, 26.

Ramourr, dis de Sambrel, appeile trois mille Torra en Perse, e, à, 16.

" à, 16.

— Perol la Perse, shaf.

Maneaur II étriet l'empire d'Orient , a, à , 18;

uples, a , 297. — Sont maîtres de la vin, et même de ce qu'on appelle la vertu on l'honneur da leurs femmes esclaves : e'est au abus de l'exclavage, contraies à l'esprit de l'eselavage même, a, Jan. -- Sont jalont pur principe de raligion. a, 319. -- Il y nebra eux pinsieurs neders de femmes légeton à , 353 et sein. — Leur religion est forcesble à la propagation , a, 403. — Pourquoi sont contemplatifs, a, à, 410. — Reison geliere qui leur fait detester les Bullens, a. d. 414 - Motifs qui les ettachent à feur retigion , à , 416. - Pourquet Genglehas , approximat lears dogmes , méprisa si first leurs most d, 417. - Sont les seuls Orientaux Intolérants en fait de religion, 5, 412. — Croient que la voyage de la Mecque les purite des soulflares qu'ils contractent parent les etrétiens, à, te, e, s2. - En qual its font consister in socillare, \$, 13. - Lear sucprise en entrant pour la permière fois dans une villa chrécieune. . 16 eteniy .- Pourquoi lle ont en hoerrer la ville de Venise, a, b, 22. - Leues princes , malgré la défense , font plus d'ez res de vin que les princes chestiens, a. 33. — Na connoissent leurs femmes , avant de les époners , que sur la rapport de femmes qui les ont vors dans leur refaues , a, to. . . Leur lei leur permet de reuvoyer une femme qu'ils croires n'avoir pes trouvée vierge , ibid. — Paroissent plus persuadits de leur religion que les chettiens, b. Lt. - Pourquei il ya des pays dont ils ne venient pas force le enaquête, a, ba. - L'ides qu'ils out de la vie fetere neit ches eux è la propagation et è tost etablissement ntile , è, 29 et saiv. - Pritret une grande verte aut amplettes et sen tallemann, e., 99-

tans. Forent referables de l'étrange facilité de leurs

conquites oux tributs que les emperaurs levoient est leurs

Matonificano, Massian functio for extre religions, a, time—Post-quoi i Trevet ten for herlight à rishible, ands, et al pre-Europe, a, 31%. — Le despotance his convinct ainter que le procrement anoles $(x_1, x_2, \dots, x_{N-1})$ de la postance his convinct ainter que le procrement anoles $(x_1, x_2, \dots, x_{N-1})$ agri case compete avec les biens que combe le relicitatione. $(x_1, x_2, \dots, x_{N-1})$ appet es $(x_1, x_2, \dots, x_{N-1})$ and $(x_1, x_2, \dots, x$

Marye (le dar da). Fait primunier, a, å, %. Melamorrables. Comment les terres , da libres , sont devenues malamorrables. à. 476.

malemortobles, 3, 4-6. Maissacres. Voyra Clergé , Munasieres. Maires de palais. Leue autorite, et leue perpétalité commença

A rétable sons Cantrier III. p. lack. — De masere de res de deviserent antrées de supprense : la reile précussaille d'écord, a sentire les choisés. On est poin de condinace dans una material qui monstit pare la presente, que de norti qui d'unificaque de la consecución de la consecución de la consecución de Cresi dans les mismos des Coronatios qu'il finat chorrène la reina de leur atresite, et de la foldresse de nel, a, fost, e, de-— Comment participar et nel commendament des atresies, a, è, loque de la regression et, loque, a locument de participar de la conferencia de la consecución de la reinación et de la conferencia de la conferencia de la conferencia de la conferencia relación de la conferencia de la conferencia de la respecta de conferencia de la conferencia de la conferencia de la respecta et la materiera ferencia conferencia de la respecta de la partiera ferencia conferencia de la partiera descreta del la materiera ferencia conferencia de la respecta de la partiera descreta del partiera del

couroner, 5, 518 et suiv.
Maitres de selexes, d'arts, etc. La plupart out le tairest d'enarigner ce qu'ils on ouvent pas, 5, 39.
Maitresse des rois, 6, 75.

Majorii (in dr.). Son chipet, application qu'en foit Tither, 3-134.— Le reine de loss majoris froit, que un tie cappete de crisso de crus à regionalment de la companie del la companie de la companie del la companie de la companie del la compa

Majoriti. Doit être pins aranche dina în climata chanda, et dras les ŝtats dropsospera, qu'allimera, ŝ., 300. — â qual âge les Gremaine de terur rois distorte majorus, ŝ. 333. — Sucquéroit, chrz les Gremaines, par les aranes, atod. — Cas la vertu qui fusioi la majorité ches les Gottle, sind. — Étoit dete, par la lai des Ripanires, è quinns san, sind. — Et ches les Bourgnignous, à , 334. — L'âgr où elle étoit acquise chez les Fances à sairé, l'Ald. Mat étaléres. D'ou il nome ait vene : continent ce aeroit du ce arrêer la communication, à , 303. — Douger dans lequel II a mis la genre hanate, à , 504.

mis la genre hamain , è , 75. Mutahar. Motifs de la loi qui y present à une seule femme d'avoir pinsieurs muris , n , 316.

Maladies da l'esprit pour l'ordinaire inversibles , è, 179. Maloir, Causre de la fareur da trux qui ches eus aont coupa-

bles d'un bomicide, à, 412.

Moblines Excellente contame protiquée dans cen lles , à, 291.

L'egalité doit être entière entre les trois femmes qu'en y pout éponare, à, 1:6. — On y marce les illes à dit et onne mais, pour a pai durs leister endoire unécessité démantes a, 3:6, not. 3. — On y peut réprendre neu fremme qu'on a répendre : cettre le u'est pos senare, à, 3:5. — Les marières entre parents au quotrième d'epit y sont positions en n'y

tient rette ini que de la natare, è , iap.

Mesbeurese (de houmes de pluz) en laissent pas d'étre encore
muceptibles de crassite, é, ido.

Matte (he rareatiers de). Faitparent l'empire ottomen, n. 15.
Mailde, Crest un art qui ne se montre que quand les acommes commenceul à joint da la filicité des autres arts, à 1,66.— Cet art n'entre point dans les idées d'un prophe nimple, 6, 186. Maildiers. Soni estimes a proportion de leurs richenses aums en négligrabella rien pour méster l'estime, q. 66.— Cham-

hre de justice elables contre eux, ifed.

Manueches. Leur exemple ne prouve pas que le grand nombre
d'esclave est dangeren dans un état despotique, à, 310.

Manderes cimes. Leurs beignadages, a, 25t.

Mandeneste. Combies ils codireit de prins à faire à quelques
trémes. A 6e.

Manatus Cartronaux, Moyens qu'il employeit pour réusir dans ses demeias ambitieux, 5, 368. Manatus Tunquayus, Fait montir son file pour avoir vaincu sans

son order, u. 13c.

Manns. Co que signife ce mot dans le langage des capitaleres,

d. 188 . not. 2.

Mannas Gunnina. Rejestires commiters nous non règes, nons prétrais de mapie, a, 282. — Répige la mariere , 5, 286. Memphatrary. Sont nécessires dans nos pouvernements r doit on chercher à en simplifer les machines l'a, 397. Masc-Anrouns. Sémaine-consiste qu'il di promunere touchant

les mariages , å, 436 et seiv. Mane-Annána. Élogs de cet emperenc , å, 163.

Merchanisca Les implés en l'entre ser les merchanisces nout les pius commons et sir mois outres a, m. 11.—18 débrets pout être conlegeres, meur ce temps de gerers, et ce v'est pe représeilles lonne gelième des Angloismentales politique des Eugengols aur-ceux matters, a, 33.— Les peutes fort à pror 3 , 3 no.— Camment ce ne fast les Eugenes fort et pur 3 , 3 no.— Camment ce ne fast les peutes fort en des présents de agus, and, — Leur que les comments de présent de la comment de préseille ceut par en, des les presenties desputies, qu'à nort aux surregats presentie, e, p. 3, —— Leur fonction et les voits dans ses peutes et a, a, 2, 5, — Leur fonction et les voits dans ses et une de la comme de fonction et les voits dans ses et une de la comme de présent de la comme de la comme de la comme de présent de la comme de la comme de la comme de présent de la comme de la comme de de la comme de de la comme de de la comme de de la comme de de la comme de de la comme de de la comme de

determit point être génée par les difficultés des fremers, a. 15th.—Les Remains les sangecessi dans le réaser des plus vits habitants, a. 750. Marche des armées sonsaires, promptes et repides, e. 6, 5, 150. Marche des armées sonsaires, promptes et repides, e. 6, 5, 150.

Masca, Sa. La formule qu'il exporte, et qui traite d'imple le compane qui prive les tilled de la succession da l'este pères, cui-elle juste? n. è., 205. — Appella mérosions du rel ce que toma appelona est vissates, n. jej. Masco, Ses représentations aux Romains aux ce qu'ils faisoirest

sépandre de l'ompée toutes ieurs resuporces, é, tio.

Marings. Pourquoi crisi du plus prorbe parent avec l'hécities e est orionné rèses queiques proples. é, 211. — Il étoit permis, é Athènes, d'épouser au arrer consurguise, et non pas en sour mérien : esprit de cesse loi , iéld. — A Lacédemone , il Stall peruls d'épouser se owar abérine, et non pas sa serur consequine , ibid. - A Alexandrie , on pourout éponser su serur, soit consungator, soit sterior, \$, 1:1, 0, 313. - Comment se faincif ches les Somultes , a , a43. - Diffité des mariages entre le peuple valoqueur et la peupla valueu , è , 261. -Le mariage des prapire qui a confiderat pas les terres n'est polet indissitable : on y a plusirees femmes à la fois ; on personne e'a de femmes, et tous les hommes ment de toutes, a 3an, a, 313. -- A été établi par la nécessité qu'il y a de tre ver un père aux refacts pour les nouvrie et les élever , a, 393. - Est-il jeute que les mariages des enfonts dépendent des peres? 6. 354. — Électrus réglés à Lacédéssone par les arals magistrata, ibid. — La liberte des culants, à l'égued des maciages, dott être plus gênée dans les pays où le monachisme est etabli qu'atileurs , u, 295. — Les filles y sont plus porzère que les gazçons : pourquoi , u, s, 355. — Mottfs qui y déterminen \$, 393. — Détail des lois roussiers sur cette matière , a , 399 et suiv. , a, \$, 403. — Ésott défends à Rome , entre gens trop Ages pour faire des refants, &, 401. - Escit offende . a Rome, ratre gree de condition trop inégala ; quand a commerce d'y êtes tolèré ; d'où vient motre fatale liberté à cet egard , à , dos et seiv. - Plou les mariages sont rares dans un ceat, pleu si y a d'adoltères , à , tol. -- Il est contre la nature de permettre nox files de se charsie on marrà sept mus, a, 434. - It est injuste, contraire au hieu public età l'intérêt particulier , d'interdire le mariage una femmes dont les moris sont abernts depuis long-treeps, quand elles u'en out point en du neuvelies , 8 , 437. — Jostinies e'avoit point de vers justre one critic association , ibid. - Est-il bon que le consentruernt des deus épons d'entrer dons un monastère acit une court de directo? thid. - Dans quels con il faut suivre, & l'égard des maringes, les lous de la religion , et dans quels rus il fact entwer les tots civiles, ibid, et nobr. - Dans quels cas les maringra entre parents dedrent se régler par les lois de la nature . dons quels cas ils doivent ar régler par les lois civiles , & , 430 et mir. -- Pourquoi le meriage entre la mère et le fila répugne plus à la nature que la mariage entre la pere et la Elle, d. 429. - Les idées de religion en feut contracter d'incesterns à certains propies, à , 429 et soir. - Le principe qui le fait defendre entre les pères et les esfants, les fières et les mrs, sert a découvrir à quel degré la loi naturelle le défend, s. 430. — Est permis on défends , par la let etvile , stans les différents poys , arion qu'il parcit conforme en contraire à la lei de la matare, n., 430. -- Pourquei permis entre le besufrère et la brile-sour, chez des propies, et défende chez d'sutres, ibid. - Doit-il être interdit à neu femme qui a prin l'habit de religieuse, man être consacrée? a. 479. - Toutes les fois qu'on en parle, doit-on parler de la révélation " 8, 543. - Tous les enfants qui neissent prodent le ssaringe appartiranest se meri , é, 59. — La prohibition da diverce a donné attrints à sa fin, à , 75. - Celui des chrétiens est un mystere , n , 5 , 76 . -- Sa miesteté percèt controlictoire avec cette de célibat, å, 78. Marine. Ponequoi cella des Anglois est supérieure à celle des au-

Moran. Postepud cella des Anglois est supérieure à celle de sotres estions, a. 246. — De gene des Romaine pour la masion, b. 365. — Des Carthaginois meilleure que celle des Romains : Fons et Faste anex movement, a. 472. — Perfectionnée par Four-ettion de la homonie, A. 734. Maris. On les nonmonis subrein devens, b., 436.

Mante. Cosp mortel qu'il porte à la république, 3, 277. — Deteurer des fieues dans son espédition contre les Cusères et les Teutons, n. 130. — Rival de Sylla, 3, 149. Marce. Gauss des gourres sévilis qui affigrat ce reyseme à

chaque vocance du trône, h. 219. — (Le esi de). A dans 200 sérail des femures de toutes les conleues, h. 216. Hers (Ehemp de), h. 220.

Marseille. Posequoi erije republique d'épocura jamais leg pasasges de l'abassement a la grandeme, u. 245. — Que'i écoi. Polyi de goavernement de rette république, a. 264. — Quelle sorte de conserver ony faisest, à , 259. — Ee qui détermina cette ville au commerce cette le conserver qui fei la mourçe de toutes ses vertos, a, b, 25o. — Son commerco, an richrases; source de ses richesans s émit trade de Carthage, b, 36o. — Pourquoi si constamment fidide ans fomains, 46o6. — La cetar de Carthaga et de Carinthe argunettes as gloire, 46o6. Marers. Ce moi, dans l'opprit des magnitants (aponosa, significit schelles c'esa e un di a readi la retaison christimes delices).

rebella ; c'est ce qui a renún la religion chrétienne odirous en legon ; à , 33:. Massusum teoni son royaume des Boradus ; à , tán. — Protégé par les Romains pour tenu les Carduajneis en respect, a , 156. — Et pour subjeger Pallippe et Antiètein, a , a , 14:

Et pour subjeçure Philippe et Antiochus, a., s.i.s.
 Meniez. Les obligations civiles qu'ils contractent, dans les navires, entre eus , doirent-elles être regardées comms molles ?
 424, a., 435.

8, 634, a, 635.

Matérialistes. Lour système de la fitalité est abourde : pourquoi, a, 854.

Maryanyes. Lottres à, a, 644, a, 669.

Maures Comment tradquent arec les mègres, a, 276. — On s'est mai trouvé en Espagne de les avoie chassès, é, 40. —

Lor expansion a dépospée ce pays, a, 81.

Maunaca, emporeu. Oatre la clémener, 6, 235. — lajustire faits nossons on regne, aous prétexte de rengie, a, 252. — Et ses nossons, mis à mort par Pinces, a, 177.

MARININ. Se craneté était mel entendue, à, 223. MARININ. Ses ennemis cropaient le perdre en le chargrant és

ridicales, a, 35.

Méace. Est nos villa minte an Japon, qui entretieut toujours
le commerce dons ces empire, malgré les forcurs de la guerre,

Mecque $\{a_i\}$. Gengiskan en trouvoit le pélerinàge absurde , a , a_{ij} , ... Les musulmèse crolent d'y purider des soutilures qu'ils constructent parme les circètiens , a, a_{ij} . Méchaille fourries. Le que c'est , a_{ij} 387,

Medaziia fearries. Ur que c'est., s. 387.
Médecias. Ses formes sont sunsi pernicuence que les formes judiciaires, s. s., 67. — (Lieres de). Effesient et comolient tout à la fois. s. or.

a la loto, s. 9t.

Méderiar. Pourquoi éteient panis de mect, à Roma, pour négligence en pour impéritir, et se le sont pas parini nous, a,
424. — Préferés sus confessence par les héstices, s. 38. —
Recettes aiguilieres d'un méderia de prevince, s. 50. a, 401.

— Postquei vivent long-temps, 4, 636.

Medicerate d'esprit. Plus atile que la supérieraté, a, 103

Mendants. Postquei est brancop d'enfants : peurquoi se

meltiplient dans les pays rerbes on seperatitiens, 8, 355.
Messanges. Crus qui se font au Japon, derant les magnitats,
sont pens de evort, 8, 211.
Mer Anticelaide. Ce que l'en appeloit ainst, 8, 362.

mer Austreams. Le que ren appeton aina, e. 362.
Mer Caspicene. Princquoi les anciens se gont si fort obstinés à
creste que c'espit une partie de l'Océan, e. 364.
Mer des Indes. Sa decouverta, e. 355.

Mer Rouge. Les Égyptiens en abandonment la commerce à tous les petits proples qui y avoient des ports, a, 35g, — Quand et comment on on fit la decovereir, a, b, 363, a, b, 365 et soin. Mer Sciencile. Le que l'on appetôti assai, b, 363.

Mattarva (hazola), Sa esilection de casona , a, 446, sot. 3. Merci. Il rat contre nature qu'elles pouches sirra accuser d'adilitre par leurs esidants, a, 4,44. – Poucquoi anne mera na prut pas époucer son Bis, a, 4,55. — Dans l'ancience Roma no succelorare point à leurs recinnos, at leurs enfants ne leur succedonent points ; que mel et pousquoi exte disposition fat shelle, a, 4,15, a, 4,56.

Mérengieus. Leur chais du trône ne fet point une révolution, e, 517. Messers. Est-il nécessaire du les renére uniformes dans tentes

Memora. Entil accessaire da les rendre uniformes dans tentre les peuvinces du 103 anne? δ. 480. Métal. C'est la matière la plus propre pour la monnoie, σ. δ. 2×8.

Merophysician. Objat principal da Irov zelence, h. go.
Méronicas Nemanaco. Reportant les femmes comme on mai udcensalre, h. go., m. Brachili in discipline militairer, m., t. bo.,
Mérongoreas. Le dogue est utile ou fameste, quelepción i fina
el Essieren some tempo, suivant qu'el est direga, n., t. i.c.,
Est maie une Index : rasonne physiques q., d. t. b.,
Meror. Lev radiante, n. qui irer que notes donné neur

gagner lear we, sont-its oblices, per le droit minorel, de le moureur quand il est touche deux l'indigence ? a. 425. Mérere Sorpérios. Supplice auquel II fut condamné, è, 25n. Mérepoles. Comment doivent commercer entre elles, et avet les coloners, e, 375.

les celators, a, 375.
Mearira. Punition de ceux qui étoient involontaires ches les Germains, a, b, 493. — Et anglacations. Pourquoi moine commune parmi nous que sons les emperces romains, b,

recommins parmi nous que sons les empereues romains, é, réco. Mezucains. Biens qui ponvoient leur revenir d'avoir été conquis

par les Equignoles, mans qu'ils en ent repus, è, 207.
Mettque. On ne pouroit pat, acus peins de la vie, y reprendre
une feunes qu'on evoir réposite : evite let ent plus arende que celle des Maidlers, é, 215.—Ce n'est point une abundité du dire que la réligan fine Equipolo est bonne pour leur dité du dire que la réligan fine Equipolo est bonne pour leur

dish de dure que la religion fen E-paquola est home pour leur pays, at invest pas home pour le Menique, a, a sis-Micuta-Anus. Donne de la mobleur a tons ses sujets, a, ayé. — On trouvre de pranel dans are elunches unions, déed. Micuta-Eachingones. Plan de son possersement, a, itS.

Mad. Balisson-physiques des passions et de la falcillense des crops dans le Mail e, de 3, pay et surs. Catentralistams dons les executeres de creations propies du Meil, de 3, no., — il y a, dons pays de Mull, ou no inspitie vante ins deux erreis creations pays de Mull, ou no inspitie vante ins deux erreis creationsecutives de crete veriet bonchant La blevies qu'un public securior sur formes, b, 3 ja van γ . — Ge qui en reis de Mull securior sur formes, b, 3 ja van γ . — Ge qu'un reis de bolicitors d'y est monitores contre le proteziantismer, pânblé que dans le Neul $A_{\rm p}$ (see

Milice. Il y en avect de trais socies dans les connormements de la messarchia, 5, 192. — Komaine, 5, 146. — A charge à l'élat, a, 171.

Milianer (arr), se perfectioner chez les Romains, a., 129. — Application continuelle des Romains à cet equel, a. à. 230. Milianer (aurerenseur). Les resperses poi l'evelorit cabilisentint qu'il no leur étect pas monos finerte qu'ina mijets, cherchèrent à la tempérer, a. à. 3.3. — S'il est poétérable un pouvernement (veil, b. 163.)

Militaires. Leue fortune et leurs récompenses en Fesace, a., 255. — Portrait de ceux qui ont sjeilli dans les emplois subsiternes, a., 3x.

Militaires (ampleis). Dolvent-lla être mis ser la noime tôte que Ses emplois riste, e. 4, 233. Mins de pierres privaceses. Pourquel fermée à la China musició que trouvée, e. 23p.

Mino. Proficetivities deruntaga travailles par des sociores, que par des hommes tières (a. 3.6). — Y a articil es Espagne unitat qu'Articile (al 12.6) — Quand celles d'er et d'argent mont trep abondantes, elles apparentament la poissière qui les tressailles percera, par le related in protonti de celles de l'Amerique, (b. 3.5) et auxs. — Celles d'Allemagne et de Bongrie sont autles, parce qu'elles ne nont pas abondantes.

a, 377. — Sont en partia cause de la dépopulation de l'Amatique, è, 79. Mistarz. Nove donné aux Argonautra , et à la ville d'Orchomene, a, 361.

Minutere. La bonne foi en est l'ame , a , tol. Ministres. L'empe qu'en font certains princes fait qu'ils trosrent qu'il est buen ainé de gouverner , è , 196, e, 199. - Sont plus resepus aex affaires dans nor monserbie que duns un stat despotique , & , 203, a , 204. - Nr doirent point être juges dans une mogarchie; la nature des rhoses les en excint, å , uzf. - Il est absurde qu'ils se mètres de juger les affaires fiscales, stud. -- Doivent être en petit nomber dans une monarchia, idos. - Sont coupables de lese-majeste, an permier raef, quand lis corrempent le principa de la momerchie, pour le tourner an despotisme , a , b , 216. -- Quand doirent entreprenier la guerre, a. 216. - Ceux qui conseillent mal leur maître detrent être recherchés et punis . 8, 265 .- Est-ce un rolme de line-majente que d'attrutre contre eux ? \$, 203 -Portrait, conduite es bévues de ceux qui sent mallobiles. Els reinent l'autorité de prince, en le presentant toujours menacento , e , 200. - Leur noschalance , en Asia , est avuetagruse sux peoples: la petitesse de leurs vues, ro Europe , est equie de la rigneur des teiliats une l'on y pale, à, 296. - Qui sout crox one I'on a la fobr sormi nons de regarder comme grands, a, 207. — Le respect et la consolération nont leur récompense , 8 , 296. - Possquoi reux d'Angleterre mut plus

Mittereit, Pourquoi si longue à Rome : devroit-elle l'étre autaut parmi, nous ? a. 214. Miaos Ses lois ne pouvoient subsister que dans un petit état,

6, 20d. — Ses succes, es pulsaunce, è, 36s.

Mirente. On na doit pas attribuer à des causes aurentacelles cu
que peut être produit par sent mille causes naturelles, è, 99.

Minefalam chanteum, a, tut.

Mine dominici. Quand et pourqual on cross de les envoyer des
hes provinces, on et apposité point desant rus, des jugements
rendus dans la coue des contes : différence de ces deux joridictions, a, cho... Renopposent au jugement du roi les grande
qu'ils préreposent se convertion tréaire à la ransen, shid.

Epoque de leue estinction, è, b15.

Messonnaires. Canses de leurs erreues touchant le gouvernement de la Chine, a, è, 251, Leurs disputes entre eus dé-

ment de la Chine , a, à, 251, — Leurs dispotes entre eux dégoisent les peuples chez qui ils préchent, d'une religion dont ceux qui la proposent se conviennent pes , a, 422.

Mermature. Expande common le Marianez de l'Aline, a 13 per princista de la doqualita des reputis pour reproder una Biusana, dons tra harmagon. Ins formitate de tras juneze, ala de la common de la common de la common de la coloni. De la coloni de la companieze, de un force con de la coloni. Per la common de la coloni de la coloni de la coloni de la colonia del colon

Meditier. Les effets mobiliers apporticament à tout l'univers, d., 255.

, 33.5.

Medir. Ses raprices: photomotories à en sujet, à, 66.

Mediratien. De quel temps un parle, quand un dit que les Bumains Moient la peuple qui alcott le plus la modération dans les poines, a, 23.3. — La tane verin birn rarr, a. 43...—

C'est de cette veriu que doit permipalement être unimé un législateur, è, 432. Médération dans le pouvernement, Combien II y en n de sortes est l'une du gouvernement nésistoratique, a, 201. — En quoi

consiste dans une aristicuatie, 3, 214. Medernes. Ralicule de la querelle aux les anciens et les moderurs, a, 25. — Reflexions ane les, 5, 625.

Model. Note fort utiles as cusmerce d'une nation, à, 337, ...
Tresti leue auerce de la venité, side,
Medezie. Ses avantages sur la vanité, à, 101, Un fonde de
modésite reporte na grand suséei, à, 69,
Maure. Debrerd, dans une monarteis, pour une certains franchiar, à, 201, Par considen de causes cities se cercemperal,
a, 314. Quelo sont les reines qui les choquent; momente

devent der pents, c. § , 31. — Percent autre es pes de them de la Cesta de proposer, c. 32. — Reconst autre es pes de them de la Cesta de de la Cesta del La Cesta de la Ces In his A, A). — Common office from satisfar percent size of some percent

Magel. Comment il genore la conronne, J., 319. - Ne requit

aucuna requite, si cile n'est accompagner d'un présent, a. 223. - Comment la fraude est punie dans senttats, e. 395. -Ples il est esatériel, pius ses sujeta le creirest capable de faire leur bonboor, \$, 27. - Histoire plataunte d'une femme de ce pays gel ventelt so brider our le corps de son mort , a, &4. Moines. Sont attachés à lour ordre par l'endroit qui le Irur rend inapportable , a , 210. - Cause de la doreté de leue ru pacters, &, 200 et suis. - L'institut de quelques-uns est ridi eple, si la poisson est, comme on le croit, atile à la généra tion, a. b. 3of. - Soul une nation parement, et qui entrete nott en Angleterre in parcue des autres : chamts d'Angleterre per Benri VIII. a . 5 , 406. - C'est sen qui ont formé l'impaiatton, a, 438.--Maximes injustes qu'ile y ont introduites, shad, - N'ont fait que copier , poer l'inquisition contre les Juifs , les leis faites autrefois par les évagees pour les Wisigoths, a. des raptifs , a , 406. - Ne cessent de louer la devotion de Pepin , a rmoor des libéralités qui sa politique ful Et foire sur égitors, a. b., 5xx. - Leur nombre : trurs vurux ; comment ils les observent, a. 28. - Leur titre de pastres les empêche de l'âtre, ô. 3t. — Grece. Accusent les resecclustes de magie , e. 183. — Poncquoi ils premoient un interét ai vif au cuite den Images, ifed - Abusent in prople , et oppriment la clergé séculier. 8, tits. - S'immiscent dans les affaires du siècle , ibid. - Suites de cre abus , ibid. - Se gâtoient a la cour , et

Mosts. On serect 44, poor arriver to communication do malventioning, personal person mobile in his took bloom are in legacial control of the control of

étoient la cour eux-mèmes, shad, et suiv.

No.5. Sen béroisme dans una condition qui s'appuie sur d'untres vertes, 5, fia; Motische, N'entendent rien à expliquer la murale, m. 9.

analous, it, reasonand as a rejector a means, a $\eta = 0$. Molecus, Interrupture at the circum, at $\eta = 0$. Molecus, in temperated was the circum for majorine, $\eta = 0$. Molecus, in temperated was the circum for more relevant, a $\eta = 0$. Molecus, in European $\eta = 0$ in the circum more relevant, in the circum formation, in the circum formation of the circum formation

Monardat, Quelles una les leis qui en deferent h. 1 pg et nistr.

— Ge que c'en, q e equi en constitute la matter, plaid—Quelles
en al la majone fundamentale, plaid. — Les justices arrigares
richies et reclesionisteres y non inferentate, môde — Les pour
entes intermediations nont currentie à se constitution », è, ps.
— Il footig y seuls a dipliép pour les lois de qui effect être comle de diplié pour les lois d'app pour les lois d'a qui desti être comle de diplié pour les lois d'app pour les plaides per les lois d'app pour les plaides per les plaides plaides per les plaides per les plaides per les plaides per les plaides plaides per les plaides plaide

plès à la vertu, a , pen, - L'ambition y est fort utile : per quel, itid. — Illusion uni v est utile, et à insuelle on delt as priter, A. 202. - Pourquoi les merere n'y sont jamais si pures une dans non république, è, sou .- Les movers y dovrest areir one certaine franchise, itsel. — Done quel sens on y fast canda la vérité, ibid. - La politeure y est essentielle, a , 205. - L'honneur y dirige toutes les façons de penser et toutes les tions, ibid. — L'obdissance an souverain y est prescrite par les lors de toute espece : l'honneur y met des bornes, n , d , 305. - L'éducation y doit être conforme pay regles de l'honneur , é , 305. — Comment les lots y sont estatives an gouvernent, e, set. - Les cributs y doivent être levis de façon que l'exaction no soit point noéreuse un propie, è, 216. - Les res y doirent-elles êtes exécutées promptement? a, 217.-Ses arantages see l'écut républicain , léid. - Sur le despotique, thid. - Son excellence, thid. - La súeste da prince y est attachée , dans les secousses, à l'incorruptibilisé des differents ordres de l'état, è, 257. — Comparée avec le despotisme, n, é, 217 et suiv. — Le prince y retient plus de peuvoir qu'il n'es communique à ses officiers , è, s ss. — Y dott-on souffrie que les citoyens refueent les emplois peblics ? a , 223. — Les emplois militaires n'y doirent pas être réunis avec les civils, à , 203. — La vénalité des charges y est atile, n , 200. — li n'y faut point de censeurs, ibid. — Les lois y sont nécessairemen multiplière, é, 244 et seju, - Couses de la multiplietté et de la variation des jagrenrata qui s'y rendent , shid. - Les formalités de justice y sont mécrasaires, n., 227. — Comment s'y forment les jugements , é , 236. -- La putasance de jugee y doit être conflèr ann magistrate , à l'exclusion même des ministres, \$, 235. — La elémence y est plus nécessaire qu'aillieurs , n , s, 135. - It n'y fest point de lois somptuaires : dans quel ess elles y sout utiles , 8, 327 et suir. - Finit par la pautreté , n, 236. — Pourquoi lesfromes y ont peu de estenue, a, 240. N'a pas la bonte des momes pour principe, a. 242. — Les dots des femmes y deivent être considérables, è, 242. — La comremanté des bires entre mar; et femme y est utile , ilid. -Leagains suptimes des femmes y sont inetiles , n , 243. - Ce qui fatt su giotes at su súrete, a . 343. — Camore de la destruction de son principr, s" si l'on dta sun corps irues prérogatives, et mas villes leues prielléges; 2° et le souverain ceut tont faire immédiatement par ini-même ; 3° s'il ôte arbitrairement les fonctions natocolles des uns pour les donnes à d'autres 4" a'li préfers ses fantainire à ses voientes; 5" s'il repporte tout à lui : 6" s'il ne se croit pas asses garde par son pouvoir et par l'amour de ses miets : 7º al les premières dignetés sont svilles. et reduitre à n'être plus que de vila instrumente du pouvoir arbitraire; 6° si l'on peut être couvert d'infamie et da di-golife; 9° si le prince change sa justice cu sévérite; so° si des ames liches viennent à croire que l'on doit tont au prince, at pru n in patrie; 16º si in pourcir de monarque, devra mmenor, diminus sa surest, a, 246 et suie. — Danger de la uption de son principe , \$, 246. - Ne peut subsister dans an état composé d'aun seule ellir, n., 250. - Propriétés distinctives da ce gouvernement, ibia. - Moyen unique, male fancate, pour la ennoeveer, quand elle est trop étendas, shid. - Espett da re gouveenement, n. 253. - Comment eile pour volt à se sèreté, n., 254. - Osand doit faire des conquêtes ; ment doit se conduire avec les peoples conquis et ceux de l'ancien domaine. Tablese d'ant mouerchie conquerente. a. 15q. - Precentions on eile dost prendre pour su conserver une autre qu'eile a conquier, è, 25q. - Conduite qu'eile doit tente encers un grand état qu'elle a conquis, à , 262. — Objet principal do es gouvernement, a. 5, 261, - Tablean anccourci de relies que nous connoissons, è, 269. - Pourquoi les anciens n'avoient pas une idée claies de ce gouvernement, a, 270. -Le premier plan de calles que nous connciseous fut formé par irs barbares qui conquirent l'empire romain, sted. -- Ce que les Grees appeteient ainsi dans les temps bécoiques, 5, 270. -Celles des temps héroiques des Grees comparées avec celles que nous conssissons asjourd bui , 5 , 270 , n , 27s . -- Quelle étoit la mature de estie de Rome, sous ses rois, è, 270. -Pourquoi peut apporter plus de modération qu'une républiqua dans le gouvernement des pemples conques , à, 276. —Les ecrits satiriques no dolvent pas y être nunis sévérement : ils y out lene atlitt, 4, 285. - Mesores que l'on doit y garder

ans les lois qui concernent la révélation des ron å, 186. – Des choses qui y attaquent la liberré , a , 169. – li or doit point y avoir d'espions, shid. - Comment deit être gouvernée, a. 200. - En quoi y consiste la fricite des penpies, ibid. - Quel est le point de perfection dons le gouvernessent monarchique, b, squ, - Le prince y doit être accessi ble, shid. - Tous ies sejets d'un état moturchique decrent avoir la liberté d'en scettr, è , 241. - Tributs qu'en v dont lever ser les praptes que l'on a randus esclaves de la globe , n. 293. — On peut y augmentee les tributs, a , 296. — Quel impot y est in plus naturel , shid. - Tout est perda , quand la refresion dratraitants y est honorée, è, 208.— Il n'y faut neine d'esclaves, n., 306.-Quand il y a des esclaves, la podese des frammes exclures doit être à convert de l'incontineuer de leurs maitres, n, \$, 310. - Le grand nombre d'esclaves y est dangeroux, \$,310. - Bi est moins dangeroux d'y armee les esclates que dans nur republique, n. 311. - S'etablit plus ferilement dans les pays fertifes qu'ailleurs, é, Jat .- Dans les plaines, n , Jan. -S'aniz naturellement avec la liberté des femmes , n. 340. -S'allie très facilemens avec la coligion chréticone, 4, 341.-Le commerce de lane y convient mient que celul s'economie , à 349. — Les fonds d'eur hangar n'y sont pas en súreté , mos plus que les trésors trop considérables des particuliers, a, 352. - On n'y duit point établie du ports feines, ibid. -Il n'est pas utile au monarqua que la noblesse y parase faira le commerce, è, 354. - Comment doit acquetter ses dettra, è. 386, e. 289. — Les bâtards y doivant être moins adires que ne nor république, a , à , 391 .- Deux suphismes cut toujours perdn et predeunt tonjours toutes les monarchies. Quel sont cm sophismes , & , 395 et pare. — S'accommode mieux de la religion cutholique que de la protestante, é, 408. - Le pontificat y doit être sépare de l'empire, è , ten .- L'inquisition n'y peut fairs nates obose que des délateurs at des trai ters, e. 438. - L'ordes de seccrasion à la couronne y deit être \$16, \$, \$31. - On y doit encourager les mariages , et par les richesses qua les femmes pouvent donner , et par l'especance des successions qu'elles peurent procurer , è , 439. - Ou y doit punir ceus qui prennent parti dens les séditions , s , 474. - Cest le gouvernement dominant en Europe, a, 66. - 1 a-t-Il jamais en des états resiment monarchiques? ibid. -C'est la première espece da gouvernement conne , &, 80. Menorchie élective. Doit être soutenne par un corps seinteces

Menorche checitive. Dots dare noutrone per un corps ensiceratque, 6, 137. — Crest une beis politiques at civilire a y decider dans quels eus la reison vent que la cournner act délècte seut enfants, ou a d'agres, 3, 155. — Celle de France l'étoit sous la seconde roce, n, 6, 517 at mis. Menorchie romation remplacée par un gouvernament seisocra-

teque, è, 114.
Manarchique (fint). Sujet à moins d'incourénieuts, miese quand
les lois fandaceustèse en sont ciolées, que l'abst republicam
en pareil (se., è, 13s. — Les divisions s'y apsiannt suèstent,
a, 137. — Exité evoins l'ambitieus jalousée des particuliers,
è, 144.

reper. Comment duit gouverney. Quelle doit être la regle de ses volontés , à , 197 , à , 100 .- Ce qui arrête le monarque qui marcha an despotiame, a, sqt. - L'honneur met des bornes a sa puissance, \$, 303. — Son pouvoir , dans le fond , est le môme que estui da despoto , shid, et suiv. - Est pina beucoun qu'un despote, n. 215. - Na doit récumnemer are safeta qu'en honneurs que condutteut à la fortune, è, 202.-Re peut être jage des erimes de ses sujets; pourquoi, ê, 227 et saie. — Quand il enfreint les lois, il travaille pour les séducteurs contre lul-même, é, 228. - Il doit interdies le pouvoir de jugre à ses sobnistres, et le riverver sux magistrats, skid. - Com bien in ciemence lui est stile , a , a , a35. - Ce qu'il doit eviter pour governer agreerst et benreusement, a, 246 et sair - C'est un reime de line-majesté contre tui que de changer sen pouveir de nature , en la rendent jumerase, et détraisant par-la la ekrate, 8, 246. — En quel comiste se puissance, et ce qu'il doit faire pour la conserver, é, 254. — Il faut un mo-Barque dans on état vraiment labre, n. 267, - Comm dens un état libre, il dois prendes part a la puissance legisla tive, a. stit. - Les anciens n'ont longiné que de faux moyens pour tempéror son pouvoir, é. 270. - Quella est as veuir fonction relativement an pouveir judicialre, 8, 17t. - Il a tem jumes plan l'experit de probles que les cremminaires qu'ells tommes pour paper en supris, e., à les, — Roubers des bens monneques ; pour l'étre, de n'ent qu'el tolour les lois dons tere force, à a juis, — On un et en proof james à lai des caleméts publiques ; on les impotenax gens cercespos qui l'haméte, dans — Comment dont maner se pousance, a, syn. — Bost renousager, et le les descent menarer, abé — Doit era accentible, ain — Sen mens re derregions oministés de la comment de la comment de la comment de la comment en accentible, ain — Sen mens re derregions oministés de la comment de la comme

eres accessible, sind. — Ses metros : develoption admirable de la conduite agril dost tenti avec ass agicta, å, 190.—Egards qu'il dost a ses supras, ibid. — Pourquoi cruz d'Escope n'exercest pas l'ese pouvoir avec antant d'élembre que les soltess, a. 64.

a, 68.

Monazirez. Comment entretrocient la paresse en Angleterre :

leur destruction y a contribué a établir l'esprit de commerce
et d'industrie, a, 8, 266. — Cett qui vrudent leurs fonds à

tie, on qui font des emprants a vie, journt contre le peuple, mais trement la hanque contre lui : le moissies bon seus fett voir que exla medoit pas être permis, a, 419. Moreure. Lettes à, a, 637.

Mande, Compender on depopulation, a, b, γh, e, b, γ, e, b, e, b, γ, m, ya pan perfectual in distinct partie des habitants qu'il communitation de la partie de la proposition. — A-vii eu un communication l' b , γ, γ, « Pyrique. En solute que un communication l' b , γ, » « Pyrique. En solute que purce que ses lous sentitorariebles, a, iqu. — Moral pouvreil.

tar le monde intriligent : pourquoi, è, 191, a, 193. Nontre (Jann na). Auteur da registre Otse, a, 465. Montree. Est., comme les Égures de géomètre , an signe certain

que le paya où l'en en trouve est lubité par an prople poher, a, b, 2st. — Los citeles des peuples qui ne la connoisacut point, 8, 256. - Est la source de presque toutre les lois civiles , parce qu'elle est la source des injustices qui viennent de la cuse, è, 336. - Est le destructaire de la tiberté , è, 336 et sure. — Baison de son usage, a., 3;6. — Dons quel ess est necessaies , a. d., 3;8 et mair. - Quelle en doit étes la nature et la forme, stuf. - Les Lydiens sont les permiers qui aient troued l'art de la battre , 8 , 378 , not. 2. - Quelle étoit originaicement celle des Athéniese, des Bonnies : ses inconviaurata, a. 8, 370. - Dans quel rapport cite dost être , pour la prospectal de l'etat, avec les choses qu'elle représente, 8, 376. Lioit autrefois représentée en Angietrere par tous les bies d'an Angless, a. Jon. - Ches les Germains elle devenoit betail, marchaedise on dearer, at crs choses devenoient mon noir, shed. - Est un signe des choses, et nu signe de la monnote mome, Mod. - Combien II y en e de sories, e, è, 379-Augmente ches les notions politées, et diminur ches les fintions harbures , \$, \$79. - It arroit utile qu'elle fat rare , a , 250. - Cryt en ration de se quentité que le prin de l'assers donings, shut - Comment, done as variation, le prie des chours or Sur , &, 360. — Les Africaine en ont une , sues en senir sucume, a., 381. - Preuves par calcal qu'il est dangereng a ma étal de haguer on hauser la monnoie, a , 384 et eart. — Quead les Romains firent des chaugements a la leur, pendent les guerres paniques, ce fat un roup de sagraer qui ne doit point être inité parmi nous, à, 385 et noit. — À bassei on haise à Rome, a mesure que l'or et l'argent y sont devenas pius en moise commune, è , 326. — Epoque et progresnon de l'alteration qu'elle éprouve sous les empereurs ro-

meins, a. 387. — Le rhange empiche qu'on ne la poisse ablérer jampe's an certain pount, a. 5. 387. Mennone sérale. Ce que c'est, a. 5. 379.—Pour le bien de communor-rielle. Ce que c'est, a. 5. 379.—Pour le bien de com-

merce, on an devoit as servir que de monnola réclie, b. 3:5.
3:5.
Manauyeurs [finez]. La loi qui les déciaroit compaires de lésemajeré étoit une massance loi, b. 3:5.
Manauthétics, bérétiques a quellé étois leur doctrine, b. 1:50.

Montagnes. La liberté dy conquive miena qu'ailleurs, s., 3ab. Montagnes d'argret. Ce que l'on appeloit essai, s., 34d. Montagnes. On soit dans lui l'homme qui pense, s., 6ab. — Est

Movemenn. On soit dans Ins Phonuse qui pense, 8, 623. — Es un des quatre grands poetes, 8, 506. Movemenn. A quelque chose des anciens philosophes. a., 615

Monttagener. Vengt and svent la publication de l'Esprit des Leis, event campool un petit ouvrage qui y est conforde, à 27s. not. 3. — Pen imports que re not lai, on d'anciem et ceinbers juris-romaites, qui disent des vérités, posevu que ce

solent des vérités, è, 443, a., 444.— Promet on ouvrage par lier sur la monarchie des Ostrogothe, à, 427. - Preuve qu'il n'est ni déiste, ni spinopiste , a, ê, 530. — Admet une religion révelée : eroit et aime la religion chrittenne, e, 52a et puir,-N'aime point à dire des ininces, même à ceus qui cherrheut a lai feire les plus gesodo moux, é, 533, a, 534. — Gistigé d'amettre quantité de choues qui étoient de son sujet, a-t-il dà parter de la gruce, qui n'en étuit point? à, 525. — Son indalgrace poor le nouvelliste eccionastique, 8, 536, 4, 537. -Est-il veni qu'il esgacde les perceptes de l'Enungile comme des conetta? \$,53s - Posequoi il a ripondo ao convettute ecritsiastique, e, 550. - Se print dans la personne d'Usbek , a, 3t. - Son pertrait par lui-même, 8, 615 et soir. - N's presque jumais en de chagrin; on muchine est heurencement constraite ; d'éveille le metia avec une joie service , è , 619, a , 620. -Est presque aussi consernt avec les sois qu'avec les gens d'exprit : seul neterallement de l'amour pour le born et l'houneur de m patrie. N'a pue été fârbé de passer pour distruit ; n'a pas vonin scullrir qu'on bomme d'espri) le raillét drux fois, a, 600. - Se fir a très peu de personnes. Ne comprensit rien a la procedere. Est amourena de l'amitié ; pardonne aialment; n'a pas vouis éconter les esporteurs; alisot encore a l'age de trente-cinq mu , à , 600, a, 601. — A mis des lières as jour sans être troché de la réputation de bel espett; a véce aves sea enfanta comme avec ses amin; n'a jamaia fait par notrui ce qu'il pouveit faire par înt-même. A fait bien des sottises, mais point de méchancetés; a fuit de grandes améliorations a ses terres, e. b. fas. — A russys mille degouts spres la publication des Lettres persenes, \$, 62s. - N'e pas depende quatre louis par sir ; la timidité a ésé son Sése; réporties sugrairuses, ided., a., 630. - Est on bon citogen , a., 603. -N'aime pas jouir du relicule d'autoni ; fait faire es généalogie, 4, 655. - A été reçu é la société rayale de Londres, a, 637. -Ne veut pas passer pour l'auteur du Temple de Gnide, a. 637. Monrisons. Ne disoit pas une absorbite, quand il souteneit que la religion des Espagnols est bonne pour leur pays, at

eetle da Merique pour la Nexique, a. 415. Mexifort: Les continues de ce comté tirent leur origine des lois docume Sinna, 8, 422. Most Jancale. Pourquel la peuple de Rome a'y retira : ce qui

sajets, a, 298.

en résults, a, 189. Montransica (és éscheser de). Les malheurs qu'elle attira sur Henri III proverent qu'on monarque ne écit jameis insulter era

Mast sent? Percepci le pemple de Rome dy retira, à , 186.

Monti, Sen lois empérient se réages mateix l'Amme et v'eulière laisaineme de v'eulière laisaineme de v'eulière laisaineme de vieulière de la laisaine de la laisaine de la laisaine elaigne, à prepartient de la partie de sa montie, e, a, 41; —
Sans aimons pércentièrement, e musicier de nomelle, louit eque porte le cercitere de la sérentié e, e, 44; — Il se suffic que d'es personnée les vieues qu'en foit de la servisie.

(Larres de). Plus atiles que les livres sactiques, a, 90.
Mors. La petije virole est une nouvelle mort à ajouter à celle à laquelle neus sommes tous destinés, a, 676.

Mort cine. Date recurrent, clear la Lambarda, pore la lipera, é, Sea. Le empressas mines y travaillent à décisient le despoisson, en 150 — Le cast y révents qui il verd pour aux excussors, é, 150 — Le décisit de proportion dans les possas y que la brancaça d'assamenta, e, 3,15 — Exchestrati en discarett tripunes tels deux l'Éconya centrifient à la prasidere relacisit tripune tels deux l'Éconya centrifient à la prasidere relation de la companya de l'accident de la constitución de la constituc

and stat startions dout I relateries assess solids are: coup. de la Perra, e. 2. — Son étandes, de principal de la Révert, é. 3, 52, — Manacente. Més planastre sprin arciere de la Révert, é. 3, 52, — Cambier out assessible e la fordère; miano physique de crite internabilist. a., 200. — Pourquei se rendess at fectiote de la relatera de la relatera de la relatera de la relatera en de la relatera de la relatera de la relatera de la relatera de réverte de quette families, é. 3, 10. — Paye et 70 no raile les gravids, ind.— Arce de la rest dévênde, ind. — Accural qu'il. fout à lones hôtes, shuf et suiv. — Les lemmes moscovites numes e être bettous par leurs murss : lettre à ce aujet, 6, 34, — Na passentametre de l'empere, abul. — Leur ettachement pour leur barbe, shuf, et mir.

Mosquées Posequei Genginhae Ira méprios si fort, queiqu'il approuvét tous Ira dispues des Mahométans, d. 415. Morre (L.). Elogr de as trapelle d'Seis de Castra, b, 603. Moninus. Il servat prat-tire atilie qu'ils n'eusemt point été in-

ventis, e, 307.
Meane. Observations sur celle des chêmes , 8, 160 et soiv.
Meane. La découverte de ces vents est l'époque de la navigation en pleine mer. Ce que c'est , semps ou ils reprent, leues

tion on person mer, or que crest, semps ou sis represt, tenes effers, A. 36.

Mearement Est la base da monde physique. Ses regles sont invariables. Ses variaçions mines sont consisables, \$0, 191.

Ses lois font most la spatiens de la natura : quelles aont ces

lois, 4, 65 et serr. Mart. Pourquei ne prut pas tester, 4, 436

Meltiploanen. Est besuccap plus grade chez les peuples naismets que chez l'apruples formés, é, 353. Multinade (és) luit la forre de nos armees : la force des soldats

fisions relle des armées romaines, 8, 130. Mammotas. L'abus qu'il fit de la confinuer de son père prouva que les comtes, 8 faces d'argent, rendoirest perpétacia leues

offices qui n'etaerat qu'annurin, 3, 204, n, 205. Muique. Les gocieses la regardiarent comme ann seience ofersmire uns bounes murues, n. 3, 206. — Difference des effets qu'ille prudent en Angleterres at en Unio. Beissons physiques

de cette difference, tueves de la différence des climata, d., Joo.
Neussena, Comment il fut eisse a l'empire, n. 36.
Neussena, Voyes Mabonsiena.
Novras Scivina. Pionit les trainents, pour reppeler les bon-

Morras Scávoca. Punit les traitests, pour reppeler les bonnes manes, d. 271. Mystepas. Leurs extanes aont la déture de la dévotina, e. gn. N..., des phianateurs sur les malifolites que la chambre de

justice felecit repleger, a, 66. Navres. Ce que c'est demo le Malubor, m, 3s6.

Nationale. Les regutres publics mot la meilleure vots pour la prouver, a. 270. Narbonnelse. Le combat judiciaire s'y maintint malgré toutes

les lets qui l'abetamment, 8, 45s. Nanés (l'esanque). Son ermade pracus qu'un prioce ne dois pensis insolter ses sejets, n, 1951. — Favors de Justiniers, N. 127.

Nathèr. La superstition force er peaple de la Leuisiane & deroger à la constitution exaministe de ses morses. En sout enelaret, quoiqu'in n'aient pas de monnois, e. 239. Natime. Gossenet doivent se traiter motoribeness;, tant en

part qu've garrer, e, p.b.— Ont mates, miene les pius levres, un deut de sups, aind.— Celle que un labor peut revier un deut de sups, aind.— Celle que un labor peut revier un liberature; creix qui en anhiqueste en peut revier qu'une opprenneur, e, 2.55.— Comparen en particuleire, qu'une peut et de rout qu'une avec de deut cita ainverse; e, e, 2.5.— Comparent elle soive vant l'exercer enue elle, a. d. C.— (Commert elle soive vant l'exercer enue elle, a. d. C.— (Commert Celle Qu'une Celle qu'une de l'entre de deut de la commerce de que elle qu'une de l'entre de l'entr

Norm. Les metamens qu'ille mayer sent anherdeunts, dans les état dempétiques, a valontés de priese, a, soil de les des dempétiques, a valontés de priese, a, soil de l'appear à cess qui évocete « vist, « », 35... — Elle compete ser l'opteus et le biens et les mass, à, soil. — les merces en l'opteus et les mass, à, soil. — les merces qu'illes prapara poet manere la constructe seu rédait étate de l'appear de manuer, et le constructe en condaité détirent étres l'es sièmes et le constructe de les des l'appears de manuer, « , 30... — Cer et des qui et merces les réconnées que les homes et de l'appear de l'appears d

pouvent fire locales, et mut invariables, a., 120. Natere de gouvernement. Ce que Cest: en quoi différe de prizcipe de gouvernement, a., 195. Nanfrage (Droit de). Epoque de l'établissement de ce droit in-

arms: tort qu'il fit en commerce , 5, 23s.
Neuvairen. Elles d'une gande navigation , 6, 25s. — Combien
l'Imperiection du celle des anciens ensis attle un commerce
des Tyriems, 5 , 25s. — Pourquoi celle des anciens était ples

lette que la nôtre , a , 355. — Elementa det perfeccionnée par les enceres, a , 355. — N'a puist contribué a la papulation de l'Écope, é , 40-. Defendre, avec les fewers , per les Guèbres. Cetta lot qui , per-tout allieurs , acrost dus familles , alveit nel incommissent chur cas, ê, 435. Autres. Portuguel leur capacit à a marsonici de antrelos par Autres. Portuguel leur capacit à a marsonici de antrelos par

mode for Me, et as some stell enganetim per kansens of lapsers $B \ge 3_{\rm c}$. Cases physique for less differents depth de vitines , solvant less-soldierentse genedeurs et lessdièrentse formes , $b \ge 5_{\rm c}$. Possegue les oldrers vant presses a leus les vents; et possegue cent des sacions s'elluient person que qu'à sa seel, $b \ge 5_{\rm c}$ et enven Comment un messer la charge qu'il prevent poute a, a, b, ... Les abliquations circles cherge qu'il prevent poute a, a, b, ... Les abliquations circles des course maille a, b, b, a, a, a, b.

Népocianiz. Dans quel gouvernement lia peuvent faire de plus graudes entrepriers, 8, 149 et 2017. — Il est hon qu'ils pussent acquerir la noblesse, a 355. — Dut quelque part dans les offsires d'état, a, 180.

les effisiers d'état, e., 250.

Népocients (Compagness de). Ne convienzent jamais dans le gouvernement d'ac arai, et racruent dans les autres, n. 352.

Syrven. Motif ampulser que determina Louis XIII a souffrie que ceue de set colusies faustrat exclure 1,50,-... Ramona admitibles qui fact le foncientat du deut que nous venou de les randre en lavre, sind. — Comment tradiquest ever les Nisures, 0,315. — Monnete de ceu din closs de l'Afrique, a, 28t. — Pourquoi leurs divers not notes et lore diable blanc, a, qui Nisor. Pourquoi a revoltat pas hiete les finericions de jup., a,

338. — Let affects et unife de cet empereur , a. 392. — Dans les brans jours de son engarer, il veolet détraure les fermiers et les traitants à , 358. — Comment it étailes de faire autre tockent les affractois, a. 322. — Distribut de l'argeut aux troopts, action en pais , d. 6, 160.

Neava (l'esperent) adopte Trajan , 6, 16n.
Netrovianume. Quella etoit la doctrine da cette necte , 6, 179.
Nescaz, Sout regardés nex lades comma les enfents de laves

Arronz. Sont regardés nex lautes comma les enfents de leues cocles. De la le moring entre le benn-frace et le belle-sour y est premis, 4, 430. Necconns (l'abbé marquis). Letteus à , a, 530, 8, 659.

Necotini (rathe marquis), Letters a. d., 500, 9, 95.

Nyrea D. Temogrape que cer bistoriere, himole oculater, nous
rend du règne de Losse le-Debonnaira , a. d., 200.

Nyrea rots (Duc de). Letter em , 4, 668.

Acèlez, lord (Polyri de Penrer dans l'agistoreraite, 8, 146.—Onard
Acèlez, lord (Polyri de Penrer dans l'agistoreraite, 8, 146.—Onard

ils sont en gesad nombre dans une démocratie , police qu'ile doivent mettre dans le gouvernement , idué. — Répriment facilement la people dans une ariatorrette, et us répriment difficilement ent-mémes, 8, 200 , 4, 201. — Doivent êtra popalaires dans une aristocratio , 8 , 114. - Deirent être tons rgeas dens one aristocratie, a. 216. - Ne doctrat, dans une eristocratie, être ni trop pouvrsa ni trop riches : moyens de prevenir ces deux exces, n., aid. ... N'y decreut point avoir de contestations , ibid. - Comment pents astrelois en Frence , # , 83o. -- Quelle out leur unique dépense à Venise , #, 227. --Quelle part ils doirent evoir , dans am éget libre, nex trois poevoirs, 6, 266. - Doirest , dans an état liber, être jugés par leurs paies, a, 168. - Con où, dans um état libre, ils deivent etre juges des citopens de tont étage , illul. - Ceux de Nome ne militarni pas extenser par le bar peuple comme les patriciens , 6, 445. -- Commert d'introduisit dans les Gaules la distinction de gobies et de retariers, é, 178-

National Data calculations of the new removales, the right and the state of parents are removaled at a c, pt = 1 files who were stated of parents and parents are removaled at a c, pt = 1 files who were a removaled at a contract of parents of the parents of the parents of the parents of parents of parents of parents and parents of parents o

merce lui dait-il être permis dans une monarchie? § , 394, — Eas di utile qu'un la poinse sequérie à prix d'argent? a, 336. — Celle de rohe comparée avec cells d'épà. , 394. — Quond ronmença a quitzer , minne à mépriser la foretion da juge , 6, 47n.

accept a quesser, and a superior de M. Fishbe Du Ros, sur Forigiae de outre nobleus françoise, cui foix e injurieux no may da nos permiters finacilles, et nes trois grandes maisons qui out rigit aur moss, n. j. tan. — Il parelt que l'auteur la fait dictere des notrations, 2, jun. — Quand et dons quelle cridictere des notrations, 2, jun. — Quand et dons quelle cri-

casson elle commença à refuer de surre les rois dans toutes series de guerres. a, §, 501. None (secondes). Étairut favorisées et solme prescrites per les

ancieumes lois comaines, a, and et sulv. Naire. Yuyen Nigres.

Name, Considerate homogo hi proposition fluctuations per discipation in basiline size in presents or submitted in the discipation in basiline size in presents or submitted in the consideration of t

Simulation (1) of the control of the

Cobber , pour asseir en jugracut. e. 456.

Neuvelles sectioisatiques. Les imputations dout elles cherchent
a mirele l'entrer de l'Esprit des Lois sont des calonnies

etroces : persere mas réplique, a, £ 330 et soir. Nementhate entifessenteur. N'entrest Jamaia le reen des choors, a. 4, 53t. - Methodo gaguliere dont il ar sert pour s'autonore a dire decimentaria à l'anteur , 4, 525 , a, 525 . - Jugements et raisonnements absurdes et ridicules de cet écriesin . 4, 111 et mir. — Quoiqu'il n'eit d'indulgrace pour personne , l'autres en e besscoep pour lei , 8 , 555 , a , 555, -- Pourquoi a déclame contra l'Esprit des Lois, qui a l'approbation de toute l'Europe ; et comment il s'y est pris pour declasser sensi, n , 522 et mir. - Sa mauvasse foi, n., 522, - Sa stopidité ou se mauvaine foi dans les reproches qu'il fait à l'auteur teuchout la polygamie , a. 2 , 140. - Veut que , dete un livre de jurisprodence , on ne parte que de théologie , a , bis. -- Imputation stepide on méchante de cet écritain , 1, 343. - Joste apnesciation da ses talents et de son eurrage , 6, 246 , n, 347. --Sa critique de l'Esprit des Lou est permitieux , pleine d'igni rence , de passion , d'anatiention , d'organi , d'aigreur ; n'est ui transiller , at referbie ; est teatile , dragerruse , colomnique, contraire à le charite chrotienne , même sux vertes simple ment humature : plaine Cinjures atroces, plaine de ces empor tements que les gens du monde ne m permettent jamala : elle annonce un mérbant caractère : est contraire au bon arus , a la religion ; capable de retrecir l'espeit des lectrurs; pietes d'un pedintisme qui va a détruire teates les sciences , à , \$17 et min

Noncellistes. Leur portrait. Deux intres plaisantes à en asjet ,

Novelle de Jastinies. Sont trop diffuers, 2, 412.

Nous. Fit des lois d'épargne sur les saveilles, 2, 415. -- Ses

lois sur le partuge des terros furent rétablies par Servins Tul-

tots ure to partigo out teres turnet retaining par 5-retes Tullium 2, 2, 255.

Numide (extalerie), auterfolis la plus renommée , u. 156. — Dez corps de catalerie munide passent un arvive des Romains, ibid.

Annade. Les freess du cei succédinées à la concessor, a Practu-

sion de ses refinets. J., 12%.— Les médats tennaine y passeurt nons le jong. e, t.lm.. Obtisseure. Difference entre celle qui rai due duns les états modères, et celle qui est due dans les états despoisques, e. 201.— L'honners met des honnes à celle ses et des se monache.

L'honness met des honnes à celle qui est due en souverain .
dans une menarchie, a. h. nob.
Obligations. Celles que les maieles passent entre eux , dans un navier , doirent-elles être regodées comme mailes? h. 434 . n.

All.

Outdrast [posequel l'empire d') fist le premier abettu . b. 116
est seix. — Point recours par crisi d'Orient, sied. — Les Wisipaths l'emendent, sied. — Trait de bonne publicique de la
pers de ceux qui les gouvernoisent , si. 12h. — Sa chaite totale.

Ortive finite Ciréron, et le consulte, ê, 124. — Le sécut se met en dévoir de l'abstiner, slôt. — Et Autituse pouroireus Brittes et Cansion, s. 125. — Détait Series Poupes, ê, 126. — Excist Lépude de triumetral, slot. — Gagne l'affertice des métats, sans être brere, slot. — Sersonnoè Auguste. Voyre Auturere.

Opasar, primer de Palasyre, channe les Peres de Pales, §. [52, Obaccas, Devis le derarre coup à l'empre d'Occident, a. §. [52, Obacca, Devis le derarre coup à l'empre d'Occident, a. §. [53, Obacca, Devis levas poines de monde, apres l'Hinet, a. §. [35, Obacca, Devis le la morte da palais constribueres de tent leve poevent à la grande momentière; poeregie, a. §. §. [51, O-Quand les, grands commencières; parasite commencières; parasite commencières que devenir héréditaires, å. [51, a. §. [54]]. [56] (Opicier-géri-irent, Pourquei d'une fier s'attat momencières; all list de la commencière de la commenciere de la commenci

opocreprerenta.

ne bont statech à encue curps de miller, à, 233. — Pourquoi
II s'y en a point en titre drom les états desputaques, Abie.

Offrandez, Enison physque de le matime religiouse d'Athènes,
qui diant du'une peutr offrande homerait plus les diven que
le sacriéer d'un hand, s., 435. — Borens qu'ules doveat
sent : on s'y dat iries adminstre de ce qui approche de lope.

n. £ 100.

One C' que c'est que les registres qu'en appeloit aissi, s.

(chanceller), burnduiet le justice dans le conseil

des rois, §, §21. Onates Sont reportés aux lindes comme les pares de leurs naveux : c'est en qui fait que les mariages entre bean-frère es belle-arest y sont permis, a, §, ¿lo.

Opira . a. t. 20. Oppirass. Vojes Lai Oppirase.

Oppresson totale de Rome, e. 152. Ors (temple d'). Clear y avois déposé des assumes Issumenaes ,

Opelesce. Est tonjours compagne de la liberta, u, ta. Gr. Pins H y en u dans un éter, plan cet état ent pavere, u, 2-6. — La lei qui défend en Espagne de l'employer en superdistrie est abtorde, u, 3-72. — Come de la quantita plus ou motas

grande de l'ine et de l'orgent, 2, 250. — Boss quel seus il secrit talle qu'il y en cité besaceup, et dans quel seus il serceit talle qu'il y en cité peus, et Jan. — Bes s'excer préstate a celle de l'argent, 2, 261. — Signe des valents : il ne doct pas itre trop décoduat, 2, 25. Or (nice e). Si se Carthagience sentrat pénetré junque-là., ils

y austical fest an conserve been plus important que cefui que l'on y fait anjourd'hal, §, 262. Oracles. A quei Pintarque attathus leur constitut, §, 298.

Orations functions. Apprecies à leur juste valeur, e. 32: Onatus (le prince d'). Su prosentation, u. 450. Orations. En quoi consiste leu taleut. 3, 90: Orstonness. Acte une des villes les pins opaleutes da la Grèce :

percepti, s. Mr. — Some quel metre nom cette ville est conner, ion.

Ordennance de 150°, C'est à tort qu'en la tryande comme la trtre de crástion des buillis ; elle porte per pria parmi les laiques, 8, 275. — De 1670. Faute que l'auteur attribue mal à propos à crus qui l'aut rédigée , à , 476 , 8. 479-

ness. Les barons , du temps de saint Louis , n'écolent gormis qu'a celles qui étoirat faites ée concert aves esq. à. 463, 4, 463.

Ordres Cras de drupate se peuvent être si contredits, si élu-44s. e. A. soli

Organi. Est la source ordinaire de notre politeme, a, sob. -Source de celul des evertisens : pes dell'ecrets degrés, ibid. -Est permicirus duns une nation, a., 138. -- Est tenjours accompagné de la gravité at de la pareue, séid. — Peut être atile quand il est joint a Coutres qualités morales : les Ro-

region on sout our person, alud.

Orient. Il semble que les eucuques y sont un mai nécessaire , a , 314. — Con des minens qui fait que le genrermement populaire y a toujours ésé difficile à établir, est que le climat demande que les homors y sieut un corptre abasie sur les frames , a , 317. - Principe de le merale ociracelo, à, 317, a, 316. - Les femmes u'y ont pas le gouvernement intérieur de le maison; Co sout les exaugues, 4, Jun - Il n'y est point guestion d'enfants edulations, a. 354. — (Ézat de l') lors de la défaite en-Dère des Carthaginois, 8, 126. — (Empire d'). Sobsiste encore apres celui d'Occident : pourquei, é, 174. — Les ronquites de Justinica on feut qu'ernocer sa perte, a, 177. - Pourquei da tout trups le pieraitte des frames y a coi re songe, shid. ... Pourques il subsista se long-tempe spres celui d'Orcident, è, 184 et suir. -- Ce qui le gentranit, malgré la feiblesse de son géorressement, a , 185. -- Chute totale de cet ampira, è ,

867. Orientales. Pourquoi moins guies que les Européeunes, e, 31. Orientaux. Absurdicé de l'un de leurs sepplices, a., 286. - Rej-

sons physiques de l'immotabilité de leur religion , da leurs maurs, de leurs mamieres et de leurs loss, a. Jos. - Tous, excepts fer mahamétans , croirest que toutes les religious sont. todifferentes en riles-mêmes, \$, 420. — Le strail est le temhoun de leurs desirs : songalarité de teur jalenare, à, 5.-Comment ils banament ir chapra, a. 2% — Le peu de commerce qu'il y a rater ese ret la come de leur gravite, è, sã. — Vices de leur éducation, F. 33, n. s.j. — Ne arut pas plus pauls par la perte de quelque membre , que les Européens le sont par l'infamin arule, \$, 55. — L'autorisé outrée de leurs princes les reporache de la condition de leurs sajets, a., 64. - Pricustions our leves princes sont obligts de prender pour resttre leur vie en séreté , è , 68. — En er rendant invisibles , tin tons respecter in reposit et non pas le roi, a., 69. — Leurs

poèsies, leurs romans, a, ga. Orivans. Le combat judiciaire y étoit en nange done houtes les demander poor dettes, A, 450. Onzáans (le durd'), régent, faitenuer le tratament de Louis XIV, et releve la perirment de Paris, a, 6a - Relègne le parle-

ment à Pontoise, \$, 92. - Vient trop tard pour livrer botaille . a , b , 616. — Amolgo Lársés , ibid. — Inscentile sen procédés presonaris, a, 600. Ounce répond » le lettre de Symmogue, «, »53.

Orphelinz. Comment un état hire point pourroit à leur sobsietanor, a. 406. Orphities. Vujes Sinetto-consults Orphitics. Ours (to vicemte d'). Refuse per bonneue d'obète à son roi. F.

Orena. Comment II fat dêposê, e, 56. Osmenina, ê, 5. — Yorre Tarca.

Oerodaises. Exertirats bossess de trait, è, 180. Ostraciane. Prouve le donceur du gouvernement populaire qui

Pemployeit, e. 42s. — Pourquoi nous le regardons comme une peine, tandis qu'il cominit d'une norrelle gleire relui qui y étoit condamné , ibid. — On resse de l'employer des qu'es en eut abusé contre un homme sons mérite, ifid. - Fit mille mout à Syracuer, et fut une chose admirable à Athènes, a., Ostragaths. Les femmes, ches eau, saccédoiest à le couronne, et

poureirut regerr per elira-momes, 8, 335. — Totodoric abolit ches ens l'usege du combat judicieire, 5, 451. - L'entrur promet an sevrage particulier nor lear monarchia, \$, 457.

Ornes (Fempereur) na tient l'empire que peu de temps, à, 169.

Ornors. Autorisèrent le combet judiciaire , d'abord dons les affoires criminelles, enquite dans les affaires etetles. 8, 48s. Couriers On deit ebereiter à en augmenter, non pas à en dimisoor le nombre, a. 307, - Laiment plus de bien à leurs enfauta que rrua qui un viraut que du penduit da ieurs terres,

4. 405, m. 405. Ozne. Pourquoi ce Soure un se jette plus deus le mer Caupierme, J., 358.

Papuaisme. Pourquoi il y svoit et il pouroit y svoir dem cette religion des crimes inexpishies, \$, 430. Pair. En quel temps les Romeins commes

and soldets, 8, 128. — Quelte elle étoit dess les différents provernements de Rome, n, d, 166. Palens, De ra qu'ils élevoires des autris aux vices , d'ensuit-il

qu'ils aimoirnt les vices? à, 405.

Pairs. Benet VIII se defit de reun qui lui déplaincent, par le moyen des commissoires, e., 259. — Étoient les vannes d'un mène seigurur, qui l'assistoires dans les jugements qu'il rendoit pour ou contre charms d'eus , a , 436. — Afia d'artire le crime de félouie, on les appriois de fine jagranest, et non pas la srigueur, ibid. - Leur devoir était de rombattes et de Juger, a. 459. — Comment renderent la Justice. 8, 470. a. 271-- Quand commencerent à se pius être assemblés por les selgerars, poer jeger, a , 67s. — Ce a'ret point our loi qui a aboli les fonctions des pales dans les cours des seigneurs; cela a'est fatt pen à pre, 5, 471.

Pair. Est la première loi naturelle de l'homme qui ne seroit oiet en société, é, sys. — Est l'effet enturel de commerce, a, 149. — Na s'arbite potet avec de l'ergent : poerquei , à . 170. — Inconvinients d'une conduite contraire à cette maxime, Hid.

stadias. Onelle stolt leur occumation, #. 454 Palais (Is), a, b, 5g.

Palestine. C'est le oral pays, et ma environs, où une religion qui défend l'onge du cochen paine être bonne : esisone physiques, & 41h. Pape. Ples graed magicten qua la roi da France, 8, 17. - Son

amborità: sea richesses et an Paper. Employèrent les excommunications, pour empêches que

le droit resoie en s'accreditat au préjudice de leurs canons , \$, \$70. — Les décrétales nont, à propressent parier , leurs rescriti; at les rescrits sent une menutar sorie de législation : pourquei, à, 480.—Pourquei Louis-le-Déboumier abundanes bur election on propie, a, 506. — Effet que lour hancies produit dans l'esprit des lectrers, e, 91.

Popier. Un impôt ser le papier destiné à écrire les actes seroit ples commode que cetal qui se permi mer les dicerses clauses des artes à suiero circolonia. Combien II y en a de sortes; qui sent evex.

qu'il ret utile à on état de fater circuler, a, 4, 306. Person. Son crime, qui en doit pas être confo ndu proc celui de Plantins, fut utile à la liberté, à, 200.

Paradis. Chaque religion differe sur les joies qu'un dott y genter, 4, 33 et saiv. Paragner, Segrese des lois que les pissites y ont établies, è, sey-- Pompenoi les pesples y sont ai fort attachée à la religie

christicom, trodia cut les autres souvages le sont ai peu à la Seur. A. 411. arrer. Celle d'une nellon rient de are argueil, c. 136. — Bé-

mosage les pemples des mana que leur fact souffrie la peuvoir arbitraies, 5, 195. Pareise de l'ame. Se cause est en même temps son effet, a. 411-

Paris. Siege de l'empire de l'Europe, a. sy. - Embarem de cres qui y acriterat, idid. — Ville bàtia en l'air, a des maisens les unes uer les entres, ibid. — Eesterres de ses rurs, ibid. — Differents moyens d'y attemper de l'orgent , a. 59. — Charun n'y vit que de son indontrie, ilisé. — Rend les étrangers plus precautionels , 8 , 39 - Toos les états y sent confonées , a , 60, --- C'est la ville le plus voluptureur, et celle où la vie ret. to plea derr , a, 7s. - Devoce les previnces, b, 64s.

Partetens. Leur curtomité referale, a. 22. ment. Ne devroit jamais frapper al sur le juridiction da originare, ni sur la juridiction erclésinstique, e., 198. - il

en fant dam une monarchie, é, <u>198.</u> — Plus il delabere sur les cedres du prisen, mienz il lui obbit, s, <u>217. —</u> A souvent par as fermete neturne le roranne de es cheta, shid. -- Son attachement any lois est la nigeté de prince, dons les morresaeuta de la monarchie . e . art. - La monière de prononce sies enquêtes, dans la temps de leur création, n'écoit pas la mone que relle de la grand'chambre : pourquoi, e. gi Ses jegements assirut autreleis plus de capport à l'ordre politique qu'a l'ordre civil : quand et comment II descendit da le detail civil , à , 460 es suiv. -- Rendu aédentaire , il fut divist en platteurs classes, a, ifn. — A reformé les abus inte-lerables de la jurefection recléssastique, é, ifn, a, inc. — A mis, nor ses arcits, des bornes a la renidite reclassatione, a. 4's. - Venes Carne bigulatif - Ce une c'est. a. fa. times qui y sout le plus souvent agrices , st, 4, 50, - Ou y prend les vois a la majeure, 8, 19 -- Querelle importante qu'il decide, a. 11. — Relégué a Pontoise : pourque, é, 91 Pareles. Quand goot crimes , et quand ne le sont pes , 8, 224 , a ,

255.
Personer. Quelle étont leur peins, du temps de l'empereur
Benri 1ºº, a. 466.
Persone. Que di il s commence s s'etablir en maliere de fefs. a.

hale — De l'empire romain, a, b, afit. — En cense la ruine posequoi, a, 160.

Partique des sociessons. Est régle par les soules lois civiles ou politiques, e. 4, 415.

gene das fett, e. dil., — Voya. Torres.

Porter. L'Erdinide fon de l'eure rote qui evait 80 étené à Bons, leu renist qui evait 80 étené à Bons, leu renist qui ber l'estrate un supportable : quan de cotte haverreir, e. d. dil.— Bervaltines que bens gazerne avec les queras de Romanus | pourques | e. 126. — Gerrer contre l'en parties, projecte per Gaus, é. Lil. — Exécutes par Trajan. A. idia. « 126. — Difficulte de creix gazern, sid — Apparent services de l'entre de creix parre, sid — Apparent de l'entre de creix parre, sid — Apparent de l'entre de l'entre de l'entre de creix parre, sid — de l'entre d

Partie publique. Il su postroit y en avoir dans le temps que les fois des Barbares étoient en signear : il ser fant pan prendre les avonts pour en que nous appelons aujonet/hel partie publique : quand n soi établie, b, 45, 4, 45.

Passens, Les pères prevent plus aisement donner à beus refants leurs passions que leurs commonanter ; pertie les les republiques doivent litre de cette right, le "jub ", "Moins usos poteuns donner carrière a ma pantion particalières, plus moss tons livrous aus gonérales : C'est la cause de l'attachement des mottes pour leur ordre, q, ale.

ment des moltres pour leur ordre, q. ate. Pasteurs. Mouve et lois des pruples pasteurs, b, 213, a, 215. Pasteur. Combieu la inheiesté des femmes y est grande : causes, a, 215.

mineace, 6, 114. — A quot le temps la rédenit, e, 145. Parne (amour de la). C'extre que l'autre appule urris : en quoi consiste : a quel gouvernement en principalement of fette, 6, 306. — Ses effets, e, 216. — Eost, ches les Rousdes, sur expect de programat religions, 6, 116, e, 16.

nue espece de araciment religieux , A. 1(f), e, 1 (c). Patarages: Les pays ou il y en a besuccup sont peu peuplés, <u>b.</u> - 3qc.

PAVL. Baisonnement absorde de ce jurisromestle , 5, 525.

Penerell Fult faire les monarchies , s., 225.—Celle d'un petit
état qui us pair point de tribute escelle une perure que,
pour rendre un peuple judisticipes, il fait le surelange.

d'unguis. As ham-differt fameste de ceite d'un perps. h. gr.;
— Crité des prepies peut seré dera raums. Leure différente artise, b. gim. — Crite une absordité de direc qu'elle ent ferenceles à la propagation s. b. h. h. h. et reine pa du détait de propriete, mais de difert de travail, d. gim et mir — Source ordonier de la poverend de particier moprose denaire et de prévante ceit passerreit; l'é les hégiteus, en plestis de severes que manifert de la hégiteus, en plestis de severes que moi et grêt, en des planse i tre perpotatife; p.º Theoriesteine de l'hoogstallis ches les monnes, et de mais les mêtes de parevals s'als.

Pays de droet écris. Pourquel les contantes n'ent pu y prévaloir sur les lois romaises, à <u>145</u> et sair. — Révolutions que les lois romaines y uni essayes, à <u>147</u>.

ton remniurs y out empres, b. 447.

Pays formes par Confestra des bonnes La liberté y convient,
a. 346.

Peyants. Lorsqu'ils sont à leur aise, la nature du gouvernement leur est indifférente à à lair. — Lorsqu'ils sont dans la gaisere, leur popolation est listette n'était, a. à. îts. Picht organet. L'acteur était-il déligé d'en parter dans son chapite permiser? a. alli,

Preside. Co crime valuableré dans les ents despotiques, a. 222.

— La peine dont ou le posit a Rome, quand il y parut, peutre que les lois subrent les morers, a. 242.

Picule. Cetal que les Recention felances à feurs socieres anismoit

les arts et l'industrie, u. b. 22. Prédeleux, N'aralent point de prêtres et étalent burbares , a., Ath. Prédeserre, Seraitel bon d'en introduire l'esprit en Feance? a.

Phys. Comment les uncerusions y nout érigles. A. 2125, not. 2 – Un roi de ce paya penn résorlée de rier, en apprenant qu'il n'y nort pour de roit à Versur, a. 255. — Les points principous de la critigion de ses habitants sont la principe d'operacipales recens mordes, et la soldermen de coues les autres réligions, b. 202. Penn de mort. Dans quel con est juste, e, b. 252.

Prine du talien. Derive d'une lei natérieure aux lots positives .

Primer Detrent être plus no moine sérères, soirant la noture des gouvernements, è , etq , s. 230. — Augmenteut ou diminorst dans un état, à mesure qu'on s'approrbe on qu'ou s'éleigne de la liberta, ibid. - Tont ce que la loi appelle petne dens un état modéré en est une : exemple singulier, a, 230,-Consent on doct measure l'empire ex'elles ent ser les esprits, 8.230. - Quand elles sont outrées, elles corrempent le despotisme meme, a. ali. - Le sénat de Rome prefereit celles qui sont molérées exempla , é. 121. - Les empereurs romains en proportionnerent la rigueur au rang des compables, a, b, 211. - Dovent être duns nor juste proportion avec les crimes : la liberté dépend de cette proportion, à , 212 , d , 260 et soir. -- C'est un grand mal, en France, qu'elles ne mient per proportioneles sur crimes , a , 231. - Pourquel celles que les empareurs romains avoient prononcées con l'adultere ne farent pas mieles. A. 341. c. 343. - Deivent être tirers de la anture de chaque crime , a, são et suiv. - Quelles égirent étre celles des socrifées. 8, 250, a. 251. - Des rrimes qui sent centre les merers cu centre la poresé, a. 8, 251. - Des crimes contre la police, ibid. - Des crimes ent tros blest la tranquillité des citoyene, aune en attaquee la sûcecé , 6. 151. - Quelles deivent etre relles des crimes qui atta quest le séreté publique, stid - Quel doit être leur oblet. 8 . 255. - On me dost point en faire subir qui violent la puleur, a. 256 - De en doit faire nouer pour arrêter les cri mes , et non pour faire changer les monières d'une nation , à , 33q - Impostre per les lois romaines centre les celibataires, e, tot. - Eur religion qui n'en annoncernit point pour l'en tre vie n'attacheroit pas bevoreup , 8 , 416. — Celles des less barbares étaient toutes pécualuires ; er qui rendoit la partie publique inutile &. 46. - Pourquei il y en svoit tint de peminures ches les decemains qui éternit si pasteres, e. anh. -Elles doivent être modérées : pourquot, é. 35, e. 36 - Lem proportion avec les crimes fait la mireté des princes de l'Enrepe : leur dispreportion met a chaque instant la via des princes escelipses en danger, e. b. 65. - Contre les soldats la

eles par les empereux Inlies et Valentinien, e. 171 Prince foruites. Pourquet plangroudes on Europe qu're Asie, u, 25

Prines picaniaures. Sont profession aux autre, 8, 124 - 04 peut les aggraver par l'infamie, Stid. Pilerinage de la Mecque, a. 11 - Gengiskan la trouveit abcerde, pourquet, n. 417. - De mint Jacques en Galler,

Pencater. Peuple values par les Thruselleus Étolent condamo à exercer l'agriculture, regardée comme une professon servile. 8, 200.

Pratteners. Regies, paintes dans le bon seur, que l'en doit selwe quand on impose des pénitraces sea autres on à soiméme. A. 400. Pasa. Comparé à Lyrurgue , à. my

Pensies. Ne doivent point être punies, à, 254

Paorina. La perfidir qu'il fit à son père prouve que les offices des comtes étoirut semuels, es qu'ils les remissient perpétuels

à force d'argest, u. (4) Party of Miratel. Comment to malone deviat paissente : at ehrment singulier de la nation pour elle, s., 510. — Se rendit maître de la monarcher, en protégrent le riergé, à, 203. Parts (Level). Fit rediger im leisdes Friums, & ;40. - Cons-

titution de ce peines cui ordonne de solvre la conteme partout nó li n'y a pas de loi, mais de so paspeélérer la couteme à la loi, n. 162. - Expitention de cette rouatitation, e, é, 113. - De son temps. les contames avoient moise de force que les loie i on praféroit repredant les continues; enfin elles prirent entièrement le desses, skid. - Précautions qu'il prit pour faire rentrer les ecclésiastiques dans leurs biens, a. 114 - Falt eindre et béeir are deux Me ce reine pe que fui : fait obligre les origneuss a n'eller jumais personne d'one autre cuce. Les faits, aver plusieum autris qui surrent, prouvent que prodent le aeronie race la couronne était élective, a, 512 et sain.-Partage son royausse rater ses deux fils, \$, \$57. - La fei et hommage a-t-elle conmencé à s'établir de son temps? 4, 509-

Fores. Doissost-lis être panis pour fram enfants? n. 225. - C'est le comble de la foreur despetique, que leur disgrace entralne reile de leum enfante et de leurs femmes, 8, pat. - Sont darl'obligation naturelle d'elever et de nouvrir lenn enfants; et c'est pour treuver celui que cette obligation regarde, que le mariage est établi, n. 352 - Est-il Jusse que le mariage de leurs cultuis dépende de leur consentement? à, 351. — Il est controls nature qu'un pere puisse chilger sa fille a répudier son meri , ser-tont s'il a romarnti se mariage, 4, 414. - Dans quels ess sont autoes de par le droit notneel à esiger de leurs enfanta qu'ils les mourrissent, m, (1). — Sont-ils obligés par la droit notarel de donner à leun enfants no softer pour gagner leur via? u. à , ani. - La loi natacelle leur cedonne de mourrie leurs enfants, man non pas de les faire béciters, abid. - Pourquoi se peuvent pas épouver leurs filies, e , 429. -Pouvoient vender leurs rulants. De la la faculté sans bornes que les Remaine avoient de testee, u, (15, - Le force de naterri leur faigeit moeffrir à Rome d'itre renfembes dans la altieme riagne pour éluder in loi Yoconienne en leveur de rem refants, a. (28. - Le respect qu'on leur porte contri-

ber à la population, e. in. Piere de famille. Peurquoi ne pouvoit pas permettre à son file. qui étoit en as poissance , de jester, à, 456. Pères de l'égitse. Le sale avre lequel ils out combattu les lois fallennes est pieus, mais mal entenda, s. s, ico.

Pergame. Origine de ce royanme, a, 124.
Pérétiene. Prapie valucu per les Créton. Étnient condamnés à exercer l'agriculture, regardée comme une profession servile,

Persanes. Elles obéinent et commandent en même temps à lears essagers, a, t. - Mayras qu'elles emploiret pour obtenir le primusié deux le airail, u, é, 🔬 — On se leur permet pas de privantes, même arec les personnes de leur arse, n. & A, 🏡 a , 104. — Ne voirus jamais qu'on seul bomme en Jene vie, a , 6 - Sont plan étroctement gardées que les femmes turques et Indienues, ibid., not. L - Fina et refins d'empire et de sonnission, dans les sécule, entre elles et les consquez, a , b , & - Tout commerce aver les enseques Mones leur est interdit, a. 13. — Opunistreté aurc laquelle elles défendent leur pudror dans les commencements de leur mariage, <u>8. 18.</u> e, to. - Leur façon de voyager : on toe tous les bem approchent lenas voitures de trop pris , à , 🛌 — On les lai arroit planét périr que de les sauvez, si , pour le faire, si faikris les espoors ans regards des bommes, shid. — A quel âgn en les referme dans le séculi, è , 4z. - Leurs caracteres sont tous uniformes, parce qu'ila sont forres , e, 4x. - Diarettons qui regaret ratre elles, 5, 43, m, 5, 42 — En quel constate leur félicité, e, é, 🟡 — Forcèrs de déguiser toutes leurs passons, J. St. - C'est nu ceime pour elles que de pareltre à visage découvert , e , roq. — Le fouet est no des châtiments ce'en leer inflige, A. 116

Persons. Il y en a peu qui voyagout, n. 1. - Leur haiur contr im Pures , à, 5. — Carbent avec benneuep de soin le titre de mari d'une jolie femme . n. 22. — Leur eutorité ser leum femmes , \$. 42 , a, 44. - Idée de Jenm cuntes, a, si et seie Perso, Les ordres du roi y son) (restocables . a . 8 . sol -Comment le prince s'y assure la couronne , 8, 239 - Sonne contense de cet état , qui permet à qui veut de scetie du reysume, \$, 294. - Les pruples y sont heurens , parceque les tribuls y sont en régle , a, ê, <u>201.</u> — La polygamie , du temps de Justi nien , n'y empéchoit pas les adolieres , 8, 3:4 — Les femmes n'y sent pos même chargées du soin de leves kabillements. e.

10 — La religion des Gnébers a crudu ce repaire floriment ; celle de Mahomet le décent : prurquoi, 1, 110 - Cent le eral pays on la religion des Guebras pot convenir. 8, 415-Le rol y est le chef de la religion : l'Alcoran horar son penvoir spirituel , n, 430. — Il est aisé , en auleunt la méthode du l'abbe Du Bos , de prouver qu'elle ne fut point conquise per Alreandre, mais qu'il y fut appelà par les propire "à, 🚾 — On y cultire pen lee arts , A, 23. — A quel âge on y enferme les filles dage le séreil , \$, 4t. - Perte qu'elle a faite en perpérutant les Guebers , m , 64. — Quela sont eeux que l'on y regarde comme grands, n , fo. — (Améassodeur de) auprès de Louis XIV, 1.61 - Ce requeme est gouverne per éeux ou trois frames, \$, 7a. - Elle n's plus qu'une très petite partie der habitants qu'eile avoit du temps de Durins et de Xernin . a, 25. - Pen de personare y travesilent à la ruiture des terr n. 21. -- Pourquoi etelt si propier auterfole, n., Sc. -- Est provernée par l'astrologie judiciaire, & 90. - Ou y lève sujourd'hui les tributs de la façon dont ou les a toujours le-

Perses. Leur empire était despotique, et les anciens le presoient pour one monarcher , J. syn. — Containe rarefloate ches eux pour recourager l'agriculture , n. 300. — Comment vincrest à bout de rendre leur pays fertile et agréshie , s. 206. — Etendor de leur empire : en acrest-ils profiser pour le commerce? A. Mi et solv. — Prejagé singulser qui les a toujours emperhes de faire le remmerce des Indes , a, 34. - Pourques se proditerent pas de la cumquite de l'Égypte pour leur commerce , n , 25 - Arnicut des dogmes faux , mais tres stiles , J. 4:1 - Pourquot accorat conservé certalues famililes au sacreduce , n. 415. — Éponyairet feur mere , en commit quener de percepte de Zoroastre . u. 136. — Enterent la Syrie aux Romains . g. 165. — Premernt Valleries princemert, ilid.— Odenst, prince de Palmyre, les chause de l'Aute, 8, 162. Situation avactageuse de leur pays . 5 , 178. — N'avoirnt de guerres que centre les Rossains , làid. — Aunt bons négocia-

teurs one bons soldats. a. tra Permanes. Dans quelle proportion doivent être tunten , 8, 293. PERTIFAL (Compercur) succeds a Commode . 8, 161, 4, 154. Peanateur. Discours our cells dec europe , à, 164 et saix. Peste. L'Égypte en est le siège principal; sages précuetions priers

ra Enrope peur en empécher la communication, à . 24 -Pourquel les Turcs pressent si peu de précantions routes cette moisite, a, 304. Petiter-mairens. Co n'est pos more Con lieu de cetta nutner en

Frence , A, 54 Petiti-refeste. Secredoires, dans l'aprisone Rome, è l'airel paternel , et non a l'aurul maternel ; respons de cette disposition , A. 435 - On les sime miess que ses ills , e, 625.

Petiti-maîtres, Leur occupation ous spectacles , a, å, so.-Leur art de pacier assa rien dire : ils font pasier pour eux irer tabotière , etc. , A. 🍇

Parancero. Ses observations une les glandes rémaies , u. 163. Pespie. Quand il est souverais: comment peut nier de sa-s verainete . d. tot. - Ce qu'il doit fore par les-meme , quaed Il est sourceain ee qu'il deit faire per ses ministère , ibid. Dott, quend it a la souveraineté, nommer ses menistres et son sénat , séid. — Son discernement dans le cheix des gené rame et des magietests , n. 195. - Quand il est souverain, por qui doit être condait, ibid. — Son incapacité dans la conduit de certaines affaires, ibid. - De quelle importanza il est que, Sens les états populaires , le division que l'on en fait par classee sort born facts , o , b , tq3. - See paffrages doivent être publics . 8, po5 - Son curucture , u. 8, to6. - Dott foire des lets dans une démocratie , & , 106. — Quel est son état dans l'aristorratie , stud. - Il est utile que dans l'eristorratie il uti quolque influence dons le gouvernement , thic. - Il est diffielle que , dans une monerchie , il soit ce que l'auteur appelle verteene : pourquoi, m, å , 202 .-- Comment , dens les états despetiques , il est à l'abri des ravages des calaistess , n., 203. - Cr est leit as sireté dans les états dessettours. Hot. - La erweste en souversin le soulage quelquefois, séed. -- Pourquoi un méprise se franchise dons une monarchie , A, 204 , 0 , sob .- Trent long-temps oue bonnes maximes qu'il e une fots endrandes, a , etc. - Pret-II , dons our republique , être juge des remes de lose-majeste? a. s. any et suev. — Les lois doivent mettre un lrein à la cupodité qui le guiderait dans les jugements des erimes de tose-majesté , é , auy. — Come de sa corruption , a, 338. — Ne doit pas, dons on ctal liber, avoir is paissance législative : A qui il doit le conder, a, 260 et sace, -- Son attachement pour les boue monarques , u. A, 289. -Jusqu'à quel point ou doit le charges d'impôts, \$, 303 , s, 204. - Vrut qu'oc les laser illusion devela levée des impôts : comment on peut conserver cette illusion , n , 244 - Est plos hencen sons un gonormoment burbore que sous na gonerenement correspo, 0, 207 - Senealty not to constitue not.

a. 3.1.— Homelie data im paint, man l'éte data en maner. A, yon.
A yon.
Papal et d'Atheux. Commerce fie désia per Sidon , 8, sp.
Papal et d'Atheux. Son pureres asons les cites permiter reis. 8, p.
Papal et d'Atheux. Son pureres asons les cites permiter reis. 4, p.
Papal et d'Atheux. Son pureres asons les cites permiter reis. 4, p.
Papal d'Atheux. Son pureres asons de l'atheux de l'atheux.
L'app. — Even paragre l'atheuxet de gouvernement, a p.
Re extenite aux le mont Sacre, dals. — Obtient de tribuses.
L'app. — Even paragre l'atheuxet de no stired de reclaims e.
L'app. — permit personnement en stired des reclaims e.
L'app. — permit personnement en stired des reclaims e.

4666. — Devena trop conductur, con su tireit des celenies, a. 256. — Ferd non Angustia la porsavir de faiter des lois, n. 1859. — Et sons Téares, celasi d'êtres las magnitures, sind, — Caracter da language pous les empereures, h. 160. — Addreciassement de propie renada manifer empereurs, h. 161. — Comment fut divisi per Servinus Patting, p. 195, n. 9, 36. — Comment stort divisit du temps de la république, et comment de des la companie de la république, et comment de des la companie de la république, et comment de des la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la companie de la république per la comment de la republique per la comment de la republique per la

s'assembled; a, s, c, 3.

People annuant II set incommode d'y vivre dans le célibat; il
ne l'est point d'y avoir des culists : c'est la contrate dans un
prupie formé , s, 35.

Paujos. Cent qui ne culivrat point les terres cont pintés gon-

vernes par le droits des gens que par la droit crist, à , lay, à , 3.33. — Lors practeraments, lorge morare, n, 3,36. — No laren point trous correments de l'act, mais de la metare : da le la longue chevelure des rois francs à , 33a. — Lors pastrait peut dériver de deux casses qui out différents ellets, à, 349.

Panisage manifonienne , comparte evec la légion romaine , à , 137. Panis se de Chatéricone. En voniant établis l'égalité , il le ren-

dit edemas, a. 315. Phorasic (batalile de), b. 15t. Puinez. Elege de la Phielre de Bacine : elle expeine les esti-

Patnes. Eloge de la Phisire de Racine : elle exprime les edritables acreats de la nature ; è, 424. Phinteress. Nature et atendus de leur connecce ; n , 25g. —

Ressurent a faire le tour de l'Afreque , a. à, 365. — Paolomee représoit ce vequac comme fabricon , à, 366. Paratire de Macédoine , pere d'Alexandre Blond su siège d'una villa , à 389 — Lomment profit s'ivan loi de la Greza, qu'

viiii , é, 305 — Lomment profits d'une loi de la Greca, qui éfect juste, mais improdents, a, é, 375.
Penanos, event-deraire noi de Macchine. Donna de feibles erceura une Carthaginois, a, é, 136. — Se conduite avec ses al-

liés, n. é. 127. — Les succes des Romains contre les les mènes à le competer pénérale, é., 127. — S'unit avec les Romais centre Autochus, é., 136.

Paraveus II , dit Jaguete. Ses disbliascements sont une des sonsces des contones de France , 8, 472. Paraveus IV , det le Ref. Quello natorità il domm nos luis de

Justinies , S. 450.
Partiera VI, dit de Folois. Abolit Passge d'ajourner les seigecais sur les appels des reutences de leure jages ; et soumit fonct haillit à des aionnament. Se leure jages ; et soumit

leurs buillis à cet ajournement, à, ¿GJ.
Patters II, rei d'Épagen. Ses richeses farent ceur de an hompsreuere et de sa ouiser, n, 3/6. — Absordité dans lequelle il toube : quand il procrieit la prince d'Orange, a,

480.
PRILIPPE O'OBLÎNDE, rêgest de France. — Voyez Oblândo.
PRILIPPEUS. Teuit de bigotiame de ce général, a, 180.
PRILON. Espliceium d'un passage de cet autone, touchant les

Patton. Explication d'un passage de cet intene, touchant les ensainges des Athèniems et des Lacidémontiens. 3, etc.. Policopées. Oi coublie appris les luit de la mende. n. 3, 231.— Le peu de cas qu'ais font des latiferateus, n., tod. Philosophie. Commença à introduire la cellibat dans l'empire ; le christication acheva de l'y mettre ou reddit, 3, 401.—Ellis

s'accocée difficiement avec le théologie ; u, éé.
Péocae (Cengerau) substitué à Maurice ; a, 139. — Béractine ;
veus d'Afrique ; le fait mescir ; é, até.
Physissens. Rien ne leur pareit si simple que la structure de

Physicsex. Rien ne leur parett si simple que la structure de l'enirers, 4, 30.
Pianes l'impiecia de cella des modernes , u. 65.
Pianes l'II (de cser). Mauvaise lei de ce prince , u. 6, 300. — Loi ange de ce prince , u. 9, 30. — S'y prit mal pour changer l'es moures et la mauserse des Moscovitas , d. 5, 30. — Commenta i

joint la Pont-Euxin à la mer Capienne, è , 356. — Changements qu'il introduit dans ses états : son caracture , è , 34 , n , 35. Pierre paisosphoie Extravagnace de coux qui la chercheut ,

plainement éérrite, a. 649. — Charlatanisme des alchimiates .. 39.

Piéé. Crus que cette vertu inspire parlent tenjouer de religion.
parce qu'ils l'aiment, m. 416.

Piliage. Le seul moyen que les anciens Romains consent pour évesichis, è, 105. Piases. Voyes Édit de Pistes. Piases jurses. Sont mecranistreaux les frontières d'une momerchie.

permicirence dans un état desputique, a, n'a; Placetes des hommes labras. Ce qu'en appelent ainsi dans les tempo reculte de la monarchie, a, 493.

Finderer. Construct trainis en Turquie, 3, 555. — Passions finments deutits sont names, 5, aa5. a, 236. Picasa. La messaccia s'y siabilit miene qu'isileers, 5, 2a4. Piatairs. Ceut de notre ame , 5, 55; — De Perpeti en géneral , 5, 566. — De lo egricoits , a, 566. — De Pender , 5, 569. —

De la variété, étal. — De la symétrie , è , 590. — Des contrastes. u , 591. — De la eseprise , è , 591. — De plaier fondé sur la caison , è , 596. — Da plaieir de Jru , è , 197. Plantes. Pourques suivent estrue les lois meteoriles que les bêtra,

P. 193. PLATON. Ses lois étoient le correction de reiles de Lacéd n, 207. - Dett servir de medèle à crea qui voudrent foire des Institutions nouvelles, é, 207. — Ses lois ne pouvoient subsister que dans un printiètai , n., 206. — Repardoit lu munique comme une cheer essentielle dans un stat , a, å, sol. - Foulott qu'on pault an except qui faisoit le remmerre , n. 209. -- Vouloit da, con hautt que most care der sacazonent que besaute bomb faire leur devete , u , 223 - Compare la vénalité des charges à la vénultis du la ploce de pilote dens un volueren , n , nat. - Sea loss diniced sue reclaves la défense naturella : om leur doct mover la defense exeste , &, 312. - Pourquei il voutoir qu'il y sut moins de lois dess une ville où il n'y e poset de erce maritims , que dans oue ville où il y en a , a, 354. - Ses proceptes ser la propagation , u, 356. - Repardoit avec reison crosse également impies, crue qui nient l'existence de Dien , ceux qui croient qu'il ne se môle point des rhours d'tri-bas , et ceux qui eroient qu'on l'apaise par des présents, u, 419. - A fait des lois d'épargue sur les fandratiles , d. 419. - Dit que les dieux ne peuvent pas eveir les offinades des impres nour agréables , poison'es bonnes de bire reoglepit de rair des présents d'au malhoughte homme, ilid. - Lol de ce philosophe contesire à la loi naturelle , a, 414. - Dans quel cas il vonicit que l'on punit le seicide, \$, 475. - Lot nicirase de ce philosophe , 4, 419 , 8, 420. — Source du vice de quelques-unes de ses lois, u. 461. - Sa république pas piu ideair que cette de Sporte, 0, 623. - Est un des quetre grands postes , è, 626.

PLANTIAN , favori de l'empereur Sévere, u, 164. Pagerres. Sen crime , qu'il ne font pas confondes avec crisi de Papirius, affermit la liberté de Rome, a, xiq.

PMédiens. Pourquei on out tant de prime, à Borne, à les éleves aux grandes charges : pourquel ils ne les obtineent jamais à Athèurs, quoiqu'ils russent desit d'y prétendre dons l'aur et dons l'autre ville, n. 140. - Comosent sis deviurent plus puissouts que les petricleus , è , 235 et soiv. — A quoi ils bornerent leur paissance à Rome, e. 275. — Leur pouvoir et leurs Sonctions à Rome, sous les rois et pendant la république, à, suiv. - Admit nex magistratures, u, 145. - Leves égards forces pour les parriciens, thid. - Distinction entre ces deux ordred abelia per le trespa, 8, 145. - Verra Pennie de Rome. Philippines. Ce que c'étoit : leue arigine , et dans quelles succes-

blers ils or fessions, 8, 274. Parrauque. Dit que la lei ret la reine de tous les mortels et immortels, n., tpt. - Regardett la escoque comme une chose essentielle dans un étal, u. A. 208 .- Test horrible qu'il rapporte des Tubbaies, 8, 209. — Le nouvelliste exclésisatique nomie l'auteur Cuvoir cisa Plutarque, et il est vest qu'il a

ciil Platacone, 8, 531. - Charme toniours, 8, 622. Poemer épipars. Y en a-t-ti pius de deux? n. 90. Padates de l'autrur, b. 633 et suiv.

Parter. Les décemuirs auxient prononcé, à Rome, la princ de mort contra eus, u. 133. - Caractera de ceux d'Angleterre, u. 366. - Leur partrais, é. 3t. - Leur métier . é. 91. - Dramanques. Sont ire portes per excellence . u. 92. - Lyriques.

Pen estimables, shid Paids. Est-il nécessière de les rendre uniformes par tout le reysume ? 5, 48c. Point d'honneur, Gouvernoit tout an encommerment de la troi-

sième race , è , 430. - Son origine , è , 453. - Comment s'en sont formés les différents articles , find-Ce que c'est : il escrit entrefata la engle de toutes les actions des Fesnçois, u. 8,8 s.

Poisson. S'il rat wrat, comme on le pertend, que ses porties belleuers seient propres à la génération, l'institut de certains orders monastiques est ridicule, u. é, 396-Patier. Ce que les Grecs nommoires alosi, e. 272. — Quels sont les crimes contes la police ; quelles en sout les peines : ses

reglements sont d'on autre ordre que les satres lois civiles. \$, 25c, \$, 43c, - Dans l'exercice de la polire , c'ret le magie trat, pleoit one la ini, qui panst : il u'y faut guire da formalites, point de grandes ponițions, point de granda excespira; des réglements plutôt que des lois : pourquoi, è, 434. Possonac (Le cerdinal de). Croit foire une faveur à l'anteur . 4. 621. - Aimable quoiss'il ne soit pas a la mode, 3, 636. -Auroit du reteaucher doux mille vers de son noeme, n. 640.

Politesse. Ce une c'est en elle-mome : quelle est la source de celle qui est en nonce dans por menerchie, e. 205. - Flatte entent cruz qui sont polis que ceux envers qui lis le sont , #4d. - Est essentielle dans ane monarchie : d'où elle tire sa source, ibid , \$, 327. u. 326. - Est attle on France : quelle y eu est la svorce , a , 237. - Ce que c'est ; ra quei elle differa de la civilité, d, 340.-Il y en a peu en Angleterre ; elle n'est entrée à Rome que quand la liberté en rot sortie, n, 4, 347 .--C'est celte des mocues, plus que celle des escateres, qui doit nous distingues des peuples burbares, \$, 345. — Nott du pouvoir absolu, ibid.

Polizique. Emplore, dans les monerchies, le moins de vertu qu'il est possible , u , 301. - Ce que c'est : le caractère des Augiois les empêche d'en aveir : è , Jaş. - Est anterirée par In religion chretienne, u. 407

saines que les modernes sur le principe de la démocratia, u, 200. - Sources des faux remounements qu'ils ont faits que le drait de la guerre, 8, 256, n. 257.

Politiques. Ceux de l'ancieone Gréce avolent des vues bien plus

Pelogos. Pourquoi l'aristocratir de cet état est la plus Impar feite de tentes, \$, 192. - Pourquoi II y a mouse de laxe nue dens d'autres ciats, u , è , 236. - L'insurrection y est bien mores still as'elle pe l'éteit en Crete . 8 . 242, - Objet principal des leis de cet état, é. 164. — Il lui arreit plus avantagent de ne faire aucun commerce, mpr d'en faire un quelenn que, è, 355, n. 356. — Elle est presque déserte, è, 74. — Use esal de se liberse, e, 9c. Polonnie. Pertes qu'ils font sur leur commerce en blé . 8 , 354.

Poltronnerie. Ce vice, donn on particolier membre Cune nation georrière, en suppose d'autres; la preuve per la combat singuiler avoit donc une raison fondée sur l'expérience, n, 450.

Poltrons. Comment étoient punis ches les Germains, a. 494-Pourse. Regardott la musique comme nécessire dans au état. u, \$ 205.

Petigamie. Inconvénient de la polygamie dons iro familles des princes d'Asie , n. 220. - Quand la critgion or s'y opener pe elle doit avoir lieu duse les pays chauda : exisons de ceix , à , 314. u, 316. - Raison de raligion à part, elle ne doct pes avair lien dans les pays temperes, ibid. - La loi em la défend se repporte plus au physique du climat de l'Europe qu'au physique du climat de l'Asie, u. 315. — Ce n'est point la richesse qui l'Introduit dans en état ; la pouvett peut faire le même effet, n. s. Ja5. - N'est point un luxe , cesia une occasion de luse, 8, 313.—See diverses rirconstances : pays où une femme a plusiones maris : raisons de cet mage, stid. - A rapp au rilmat, ibid .- La disprepartion dans le nombre des bometre et des femmes peut-elle être aues grande pour autes le pluratité des femmes, un celle des maris? è, 315. - Ce que l'antrur en dit n'est pas pour en justifier l'usage, mais pour en rendra raison, u . 316. - Considérée en clia moure, u, è, 316. - N'est utile ul an genes bumoin, si a saras des deux sexes, al max enfants qui en sont le fruit, ibid. -- Quelque abus qu'on en fasse, elle ne précient pas toujours les desire pour la fensur d'un entre, è , 316. — Mese a cet amour que la mature désavour, ibid. — Cruz qui en escet, dans ire pays où ella est permiss , deivest rendre tout égal outre leurs feremes, ibid. — Date les pays eù elle a lice, les femues doi-vent être séparées d'avec les hommes, 4, 317. — N'équi permier etics ire Germains qu'aux nobles, et aux rois seulement , do temps de la première rara, u, 333.-On ne connois guère les bâturds dans les pays où elie est permise, e. 304. - Elie n pu faire défèrer la concenne any enfants de la smur, à l'exciusion de crux du roi , à. 435. — Regle qu'il faat paivre dons un étal où elle est permise , quand il s'y introduit une religion qui la défend, \$, 437. - Manuaise foi, on aumidate de nouvelliste continuatione, dans les reproches qu'il fait à l'auteue

population : pourquel, a, 76 et saiv. Pourán. Ses soldate apporturent de Serie nue emladir à neu pris semblable à la Jèpes : elle n'eut pas de seites , u, 3e3. — Losé per Sattuste , pour se fecce et son schreer, è, exe. - Ses immreers conquetes, u. 144. - Par quelles voies il gagne l'affection do people, o. 150. - Avec evel éteopant ancces il v réussit, u. s. sto. — Maltre d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abstieut deux fois. è, the. - Parallèle de Pompée avec César, s, the, n, thi. - Correspt is people par aspent, s, the -Aspire à la dictature, shid - Se ligan aven Cour et Cros-511. A, 130, a , 151. — Ce qui cause sa perte, a, 151. — Son fashle de vouloir être applaudi en tout, ê, the. - Défait à

sur la polygonic, o, 4, bis. - Livre dans leunei il est popuré

qu'elle est ordonnée aux chrétiens , F. 24. - Défavorable à la

Pharmle, se retire en Africue, stuf-Pouran (Surres), fait tôte à Octuve, &, abb. Pemper faurlers. Sent sentiles, u. 27. Ponrac (Lettre & to compesse de), m. 642

Post-Euren. Comment Stirgras Necotor autoit pe exécuter le projet qu'il avoit de le joindre à is mer Caprenne. Comment Pierre I'e l'a exécuté, é, 358.

Peatife. Il en feut un dans une religion qui a bes mistres. 8, 419. - Droit qu'il avoit à Rome sur les bérédités : comesent on l'éludoit , m, 473 Pentificat. En quelles mains doit être déposé, à, 419

Port. L'autrer n'a pas dit un mot du système de Pape, u. 584.-A seul senti la grandeur d'Homere , &, fiso,

Population. Elle est en relico du la culture des terres et des arts., a., 3rq.—Les prélis éculs lui sont plus favorables que les grands, à, (at...—Reyens qu'en employa sons Augusta pour la facesière. q., 13s, Vaya-Prapageties.

Perphyraginite Signification de ce nom, a, 179.

Pert d'armes. Ne doit pas être pass conne un crime capital, è,

434. Part-franct. Il on fent un dans un état qui feit le commerce d'é-

conomir, a, 25a. Purtrait de l'anteur, par las-même, è, 619. Ports de mer. Rouce morair et physique de la population que

This presence, analysis Educer do humans, a, job. Permigal Decreases in part hand Explanes a_1 , b_2 ; a. Commercial introducers as a horizon. Leave complex introducers as a horizon, b_2 ; a. Leave complex part a_1 , b_2 . Leave b_1 and b_2 are supported by the property of the frequency of the property of t

discour de leur demination dens les hades leur a fait profee persque toutes leses conquites, skid. Portuged. Combiens le pouvoir de rlerge y est atile as peuple, e. 196. — Tout étemper que le droit du nang y appelleroit à la

continue, seroit reject, a. 434.

Paste. Un solidat remain étail peut de mort pour avoir abandones son poutr, a. 172.

Pastes. Leur solites, a. 180.

Pender. Depuis son invention, il a'y e plus de pieces imprenables, e., yo. — Son invention e abrègé les guerres et rende les botaliles moins conglantes, e., ys.

les botalies moins angientes, a, 71.

Pouvoir Comment on en peut réprener l'abus, a, 361.

Pouvoir artiteure Nuen qu'il fint dans en étni, è, 291.

Pouvoir patenni. N'est print l'origine du gouvernement d'en

prof. 4, 193.

Pinnoiro, II y en u de trois nortes en rhaque sent, é , 544.— Comment avast distribute en Angleiceres, fide.— Il est important qu'ils ne mirent pas réunie dens les meme personne, en dans le mième cerça, e, 85.— Elfres salviseres de le divasion des trum pombrone, é, 56.— A qui dercent deve coules, e, é, pdf. et mér. — Comment faceux distribute à Roine, e, 273 et

soiv., a, b, a;b et noiv. — Dans les provinces de la domination remoler, b, a;b et soiv. Poussurs intermédianes. Quelle est leur afcesable, et quel doit être lour usage dons la monatchir, b, a;b. — Quel corps doit

plus naturellement en être dépositaire, a. 198.
Posticiana. Lespaille commencerons in furnere, les seigneurs perdirects l'emps d'aumenble l'one pairs pour juger, a. 131.

Les courages de coux qui viscoires des troupe de saint Leuis mont son des sources de nos coutumes de France, é. 13s.
Posticano religionare. Plus une religion en ast charge e, plus éles

attache ses accusiours, 3, 416.
Prassipase superminienane. Der religion qui felt consister dans leux observance le principal mèrite de ses acciateurs, autotion par la les describres, le débeuche et les héliess, 6, 411, d., 414— Sout des het réses, 4, 54.

416 — Sont on service, a. 34. Priambaias de édus de Louis XIV., furent plus insupportables que les édits mêmes , a. 815.
Préompta. La religios en doit moites donner que des censeils, a.

5, 409.
Préspisez. Ce que c'étais aves le première race de nos reis :
per qui , et quand l'unage en fut aboli , 6, 506 , a, 507.—Abus
qu'on en fit , a, 511

Prédutingues. Le degue de Nabomet sur cet chiet est peralcieux à la sociale, a, à, que. — Une religion qui admet ce degue à lesson élère austress par des luis cettles suvere et abrenment executes. Source et effet de la prédesination motionétime, a, que. — Ce degue desse beuvecap d'ultachement pour la religion qu'il encepe. A, qu'il.

Prédictions (falours de) » très-commune est la fin de l'emples gest , 8, 179 , «, 180 Prifets da pritoire. Comparés sex grando visirs , à , bir. Pri_fugris. Contribuest ou tellaret a la population , a, ho Priregatives. Collesdes nobles ne decerpi pour t passer au propi

b. 316. Provinces Ele parelli incompatible serve la junitre derine, e., ép. 6. Previnces Ele parelli incompatible serve la junitre derine, e., ép. 6. Privates. On esc obliga. Anna les sinte desposiques, d'en facire à cesa is qui on dersande des genera, e., 32.3.—Sent offeres. del en république et dans une monarchie, ibid. —Les magistrats, l'en delicant revenue source, e. p. 2.3. — Ces une apprendix l'en delicant revenue source, e. p. 2.3. — Ces une establicant en consiste des consistences.

non république et dans une monarrare, ant. — Les magarrars, n'en deivent recever eucus , a , à , 225. — C'est une grande lampété de croire qu'il supaiment soimes i la devanite, a, à , i qu Préparaption. Cette de la los vant mous que cette de l'homene ,

6, 679 Prestugas. Y on model? a. 6, 99-

Pret. De pois par contret, a. 3ps Pret a intérêt. C'est dans l'Europite, et nondans les réceries des scholestiques, qu'il un inni chercher le source, a. 273. Pritezze. Quilles quelless decaient seuir, a., 193. — Pourquei

Princey. Quarter demons to action de home for , s. 127.— Leve cristion , s. 157.— Leve, principalry forction a 8.09. — Leve, principalry forction a 80000 s s , s , s . — Sirveren la testro pinals que l'espat de 101 a , s , s , s , s , 128.— Quend remmerebrest a stre plus torchis des cusons coquies que l'espat forchis de cusons coquies que de l'espat de los s , s , s , s .

Prices, Secreta de Tanante qu'ils ant perfanerment des la principal service, d. 13. — Les repois que avec net point pour partie que l'en est point pour controlles de l'entre de la les les controlles de la legislation de l'entre de la legislation de l'entre de la legislation de l'entre de l'entre de l'entre de l'entre de la legislation de l'entre de l

Priveris. Celles que una pieres tircient de l'esa bonillente, du fer rimed, et de cembus simpuler, a l'intérest pas ai imparnises qu'ou le peaue, à, dipe et mir. — L'equif naturelle demande que leus évalence aut proportionnée a le gravite du l'accumient, à, 300, à, 300

Present registrees. Extriners points admission par la loi antique: —
lies quit en soutres lois behaves a. 6, 417, a. 418.

En quit cransstoient, a. 4, 427. — Les increavientes de la loi, a. 418.

En quit constituit chimient rigories par celli qui admessioni le constant negative; dissel, — Excreption de la bia suique e extra participat, dissel, — Extreption de la bia suique e extra participat, dissel, — Extre exercipate, a. 300. — Benevale establishe de la graph, dissel, — Alexa exercipate, a. 300. — Benevale establishe de la graph, dissel, — Alexa exercipate, a. 300. — Benevale establishe de la constant de la cons

Antonores, a. 15a.

Proares per l'ess ésailleure. Admises per la loi sulique. Tempérament qu'elle persoit pour en adouce le tigneur, a. 449.— Comuent se famient, a 15a.—Bans quel cus on y avoit recente, b. 15a.

Presess par l'ess friéde. Abolies par Lotholee, a. 432. Presess par le sombel. Par qu'elles lois admires, a. 6, 448. 6, 430. « Leur origines », a. 6, 448. — Lois particuleures à re met . 6. 448. — Essent res mage ches les l'essens, presers, é, 450.— Comment d'estudient, idid, et suite. — Voyas Combal judi-

traire.

Presers par le feu. Comment se falsoient. Crit qui y succombeires stoten des effentines, qui, dans une nation guerraire, maritaines d'être monts, a. Lin.

meritaient d'être pants, e., tie. Presers par témoias Revolutions qu'e escoyère cette espèce de persers, é. 621, e. 424. Price, Quand elle ess résistée un certain nomber de fois par

joint, all point loop is reconstructions, a. 5, 140.

These Comment dispersary case missessing, Quelle data dispersary cases missessing, Quelle data dispersary cases missessing, Quelle data dispersary cases din

TABLE. 745

is a raise quantil d'appare neutronnes au revreus. Métaples qu'il de si ne, quest il vere due ne prode tanle principa qu'il de si que qu'il qu'il

Princes de tengreyet. Unge des Indiens pour s'assurer que leur roi est de ce sang , n. 426. Principe du gouvernement. Ce que c'est; en quoi differe du gou-

Printipe da gouvernement. Co que c'est : en quoi différe da gouvernement , n., b. 100. — Quel est celui dos divers gouvernements , b. 100 et mir. — Se corruption nutrales presque toujours celle da gouvernement, b. 242 et mir. — Moyens très efficaces pour conserver celai de chacan des trois gouvernements , b. 242 et suiv.

Printiges. Sont une des sources de la variété des lois dans non monarchis, e. 215. — Ce que l'on nommon unui à flour du temps de la république, é, 225. a, 225. Printiges estituefs. Deivent rarement être accordés nour le

connecer, b, 232, b, 232.

Pric. Comment crisi des rhors se fixe dans le vaciation des

trebrasen de signe, h. Mo et mur.

Probisé. N'est pas nécessuire pour le resistien d'une monsrchie,
on d'un état despotique, h, 1992. — Combien avoit de force sur

le peuple remain , u, b, 220.

Proofdis. Faissient , an commencement de le troisième race ,
toute le invisoranteure , b, 130.

Procédure La combat judiciare l'avoit rendre publique, u, è, £5. — Comment devant accrète, è, £5. — Lorqu'elle commeron à devenir no net, les augresses perdireul l'auge d'assembler leues pales pour juger, n, £72. — Ses ravages, è, £7. Doublètes one mount. Comme l'heir à ...

Procédure par record. Ce que c'hoit, b, <u>151</u>.

Procés estiminés. Se fusoient autrélis en public : pourquoi : abrogation de crt mage , m, b, <u>161</u>.

Procés catre de Portagau et les Eigapole. A quelle occasion ;

per qui jugé , 8, 321,
Preconside Leers injustices dans les provinces , 8, 222,
Procons, concurrent de Valana a l'empire. Fante commise par

Pincope, concurrent de Valena a l'empire. Fante commise par cet murpateur, b. 223, Pancope, bistories. Crésnes qu'il mérite dans son histoire secrées du règne de Justinieu, b. 122,

Procureur da roc. Utilité de ces magiatrats , n, ê, 230.— Établia à Najorque par Jacques II , 4, 466. Procureurs-généroux. Il un faut pas les confondre avec re qu'on

pet et la considération pour les ministres et les majotrats, 4, <u>ppl. — Est-il</u> bon d'obliger les enfants du n'en point prendes d'autre que cellu de leur poer 3 4, 255. Posifiction: Ca ma effette à Boom n. 4 31

Prolitaires. Ce que c'étoit à licens , n. 435. Propagation. Lois qui y out espport, 8, 331, n. 352 .- Crile des bêtes est toujours constante ; ceile des bossmes est troublée par ies passions , par les fantauses et par le lave , e, 343 - Est naturellement jointe a la continence publique , 5, 33. — Est tres-favorisée par la lot qui fian la femille dans une suite de personnes da même sexe , stéd. - La dureté du pouvernement y apperte un grand obstacle , A, 200 — Dépend beaucoap du mombre relatif des tites et des garçons , n. 396. — Raucu moesie et physique de celle que l'un remarant dans les ports de mer , melare l'absence des bommes , slod, - Est nius on moins grande , suivant les différentes productions de la terre, & 346. - Les vurs du législateur doivent, à cet égard, se conformer au climat , u . 5 , 397 .- Comment étoit réglée dans la Grece , A. 302 et sare. - Lois romaines sur cette matiere , n. 300 et miv, - Dépend besucosp des principes de la religion , a, i - Est fort gines par le christianispe , u. s, tol. - A broom d'éten feveriée eu Europe , a., 305, » N'étoit pas selfinemment feveriée par l'édit de Louis XV es fevere des massigns side. — Moyens de la réchée dans en fast deponée : il est difficie d'en trouver, ait a ésponision vient du desposium. con des privilegra excussión et ciergi, », à, tobs. Les Peres avoient pour la feveriere des éogmes faux , mais tre-antière , \$4,412. — Voyen Papadaties.

Preparetion de la religion. Est difficile, surioni dans les pays éloignés, dont la clisant, les lois, los marces et les monderes sont different de ceru oit élie est ufe; et empore plus dans les grands empires disportiques, b, 422, m, 422.

grants empress disportiques , 5, 522, n. 523, Propres na remontrat point. Origine de cetta maxime, qui n'eut luca d'abord que pous les focis , 5, 520, Propréseurs. Leurs injustices dans les provinces , 6, 216, n. 220,

Properties. Learn injustices data fre provinces, b, 255, s. 229. Propertiel. Est founds are free look civiles: consequences qui en resultent, b, 25c.—Le birn public vent que chacan comerve les virubbeneux celle qu'il brand des bols, 184d., b, 421.—La loi civile est son patiodism. b, 221.

Proterrigings. Acce qued art for triumries trouvelent des pentremands des fires contre utiles on bien palate. A. 482. reconstruction of recognition of proteins a relate qui associateratil periodic recognition proteins a relate qui associateratil terminal des la contre de la contre de l'agricologie de les ettes de Multrager et al. 1822.—Rossitzes.—Enrobuseus te les ettes de Multrager per Spiller (1525. et al.).—Prothytes par les empereurs ... 1822.—En 1822.—En

Presitution. Les refinits doit le pare a trafqué la pudicité sontlla cobigée, par le droit uniterit, de le sontrie quand il est tombé dans l'indigence 2 u. 425. Presitation politique. Contribus pru à la propàgation : puse-

Prostration publicaer. Goutribus peu à la propagation : puntquoi , a, b, 2000. Paoratas. Favori de li-manhusit, fut cause de la perte de cetta proncesse, en indisposant la noblesse contre elle, par l'abus

qu'il faisoit des fefs , a, b, 525.

Protestants. Sont moins ettaches à leur religion que les catholiques : posequoi , b, 426.

Protestantaner. S'accommode mirar d'une république que d'une monechie. A . (al. — Les pays on il est établi jant medias succeptibles de fifes que reno o repute le rabbilitieure, A. (al. — Pius favorable à la propagation que le catholiciume, a. 26. — Prantace repusites. Comment ébisient gouvernère, 4. 2.25 et mir. — Mirard ébusiles par les traitants. . a. 25.

Proximita (orders der) appertis a Romer quela effets lis y Proximita (orders der) appertis a Romer quela effets lis y Proximitent 3, 4 dia proximitent 3, 4 dia proximitent de la compania del la comp

qui s'exista jamin: la mer des Indes, seton bi, n'étois qu'un grand lec, sòle. Poble (bord). C'est un paralogiane de dire qu'il doit l'emporter sur le bien particulier. J. hin. Publicaire. Voyer Sepolge. Tristat. Fermes , Fermiers , Trui-

Publicants, Voyes Impéts, Tribats, Fermes, Fermiers, Traiiants.

Padese, Doit être respectée dans la panition des crimes, n.,
206. — Pourquoi la nature l'a donnée à un seus plujés qu'a

Pentre, b. 126.

Passareer. Combien II y en u de sortes dam un bits : eutre quelles notes le biro de l'état demande qu'elles socret dépo-sées. b. 255 et suiv. — Gomennt, disse un dus libre, les trois paissances; celle de juger, l'endeurite et la législative, doit vent se contrébalseer , n. 250 et suiv.

Passament de juger. Ne dési jument, dans un état libre, être résente.

uie xvec la paisanner législative : exceptions, 5, 265.

Pausanne estérative. Dout, dans un abla veriannest libre, être entre les sassas d'un monseque, a. 255.— Comment dont être les sassas d'un monseque, a. 255.— Comment dont être pengèree par la paisance législative, , lété, et selv. Paisance législatives. En quelles mains dont dere déposée, a.

256. — Counsent doit tempérer is puissance executiren, n., 257 et mis. — Ne prest, dans sacun cas, être qu'accusatrieu, n., 266. — A qui esuit confier à Rome, é, 256. Paissance certémantique et sécutirer. Distinction entre l'one et

Paissance eccionatione et séculiere. Distinction entre l'une et l'autre, a., 181. — Les anciens Romains commissaient cette dutientiene, séci.

Paissance militaire. Cétoit un principe fondamental de la mo-

naumer militare. Cétolt un principe fondamental de la monarchie fempoine, qu'elle fut toujours réunie a la jacudiction, cielle : pontquoi, n, 193.

51

Paissance paternelle. Combien est utile dans une démocratie : pourques ou l'abolit à Rouse, a, 214. — Josepful elle doit d'étendre, sitel - Cret un des établimements implies utiles, a, 35. Passance politique. Le que c'est, 4, 193. Passance romaine. Tradition à ce sujet, a, 4, 163.

Passance romaine. Tradition à co sujet, a, b, 163. Paniques (guerres). La première, a, 134. — La seconde, a, 136. Elle est terminée par une pais faite à des conditions bien du

res pour les Carthaginois , e. 136.

Pausions. Avec quelle modération on en doit faire mage dens une république ; cause du deuger de Jeur multiplicité et de

leur seretité, a, 165. ... Voyer Prises.

Papattes, Dans quel cas on pouveit ordonner le combut judiciaire
dans les affaires qui les repardeient, è, 436.

Pareci corporate. Les peuples qui s're sont formé one idée ent respecté împrétere, e, 416. Pareci ligair. Il somble qu'elle devroit platêt être fixée par les sons one per le religion, é, 13.

Purposif violent, 8, 200.

Pyrinezz, Renferment-elles des mines précieurs 7 e, 364.

Pranux. Les Romains tirèrent de lei des lecues sur l'art estilitaire : portesit de ce prince, a, 8, 131.

Prunnon. Ret-ce dans ses nombres qu'il faut chercher le raiaon pourquel un enfant nelt à sept mois? à, 479. Questeur du periode. Per qui dicit nommé, et quelles étoient es fonction à Bottes, e, 275.

Quatien on tertere. L'unage en delé ître aboli ; ecemples qui le prouvent, e. è, 334. — Peut imbaiere desse les situs despetiques, è, 334. — C'est l'anage de ce supplice qui rend ta prine àre faut térnoiss capitair en Fessec; elle est l'est point et Angietrere, parca qu'on u'') fait point unage de la ques-

tion, a, 476. Quantium de drail. Par qui étoient jugées à Rome, a, 276. Quantions de fail. Par qui étoient jugées à Rome, a, 276. Quantions propénsièse. Ce que c'étoid : changement qu'alles cau-

nérent à Rone, u, aşr, u, aşp, Quistins: Ce que e'est, u, qo. Quistins Crackavava. La manière dont il vint à bont de lever une armée à Rome, malare les tributs, proves comblem les

Romains étoient religieux et verteeux, è, 218. Quinse-vingte, è, 22.

Racher. Origine de ce droit fécdal, a. 527, a. 526.
Racuux, Ajouta des nouvelles lois à celles des Lombards, b. 440.
Racuux, Eloge de la Példre de ce ports, b. (161. — Ses vecs neturels se font pes soup-conser qu'il térmilloit avec price,

A, 295.

Raques. Durés des magistestures de cette république, à, 127.

Raillerie. Le monarque doit ionjones s'en absteuir, à, 250. ---

Est un discours en favour de son esprit centre son bon unturet. e, fay.

Raion. By en a mae primitive, qui est la source de toutes les lois, e, gr. — Ce que l'auteur proue de la raison porter à l'Praves, è, Johy. — Se produigi jonnis de genda effets sur l'es-

Preces, 5, 265. — Ne produit jamais de granda effeta sur l'esprit des homers, a. 245. — La résistance qu'on les oppose est son triomphe, a., 465. Range. Ceux qui sont établis parmi nons sont utiles : ceux qui

nomé àtablis um Indro, par la religion, noné pernicieux, a, 414. — En quoi consistoit leur différence chez les anciess France, a, 425. Raoss., doc de Normandie. A accordé les contumes de cetts

province, 6, 473.

Raenaux. Ses noveners frappent pen au preinier coop d'unit, a,
6, 591. — Comparé à Virgile, 6, 591.

Rappet. Voya. Successions.
Rapper. Les lois sont în espoctu qui dériveus de la nature des choice. a. rui. — Crisi de Dieu avec l'autver, 486. — De ses lois avec in segrace et in puissance. Ablé. — Les exports de l'équité sont sucriceurs à la loi positire qui les éablé. à

Rape. De quelle aspure est ce crime, 201 Rarest da l'or et de l'argest. Sous combien d'acceptions on peut prendre cette expression : es que c'est relativement su change:

tes effett, 5, 38:.

Ret. Posequel Institute I strivent la tradition muselmane, a, 14.

Rethielesper. Entiret la même chose que les jages ou les échevins. 5, 50: Raymonn-Luxux. A cherché instillement la pierce philosophale, 4, 39. Recéisurs. Pauls en Grèce, à Bouse et en France de la même

Reciteurs. Punis en Grèce, à Bome et en France de la mêmopelos que le volers : cette loi, qui ésot joute en Grèce et à Rosse, est injuste en France : posequoi, é, 476. Racasorianu. La loi, par laquelle il permetholi sux enfants

ncasserium. La lei, par loquelle il permettori sun restanta d'une fronce sistire d'accuser leur mère, étoti contraure à la natere, è, 1,2... Fit une der reformatreur des lois des Wisigetha, è, 44e, not. 3. — Proservit les lois remaines, è, 444. — Leva la prohibition des marispes sontre les Gobin et les Romaines pourques, idoi. — Vesiet insultiment abolis le

Robains : pourques , ited. — Youlet Intellement abolts to combat joinciaire, 6, 457. Recommender. Ce que c'étois que se recommender pour un bénélece, 6, 496. Récomprante. Trop fréquentse, agusoncrat la ééculence d'un

étal, è, 333. — Le despote n'en peut écouer à ses aujets qu'en argent; le monarque récompense par des benneurs qui condeiscet à la fecture; et la répossibilige par des benneurs étalement, ibid. — Des réligion qui n'en premettroit pas pour l'entre vie n'estacheroit pas benuccop, à, sirl. Afennalissat. La réligion es doit fournir un grand nombre de

moyens, iorsqu'il y a boiscoup de sujets de haise dans un état, 4, 415. Reconstitues. Est une verte prescrite par une lei antérieure

Reconstituace. Est une verte prescrite par une lei autérieure eux lois positires, é, 191. Remail de Joux most. Leur mage, é, 36. Régail, Ce devit s'étenédi sur les églises des pays nouvellemant

conquis, parce que la courouse du roi est rouda? 3, 479.
Répese. Ses commencements, 3, 92.
Répest. Voyes Ontánu.
Répest des reynes de létat. Ce que d'est : ses aventages que

Regist des revenus de l'état. Ce qui c'est : ses aventages sur les formes : exemples tirés des grands états, e., 258 et anivantes. Régiste (inc). Victoire resupertée nur les Latins par les Re-

maine, peu de ce lac : fruit qu'ils tirérent du cette victoire, a. 143. Regions Olim. Ce que c'est, a. 469. Regions publies. A quoi ont seccédé : l'ene utilité, a. 472.

Riontro, botto per les Carthaginols data la prenière guerre punique, a, t.l., Reines répannies el deunirières. Il leur étoit permis, du tempa de Gontras et de Childebert, d'altèner pour tonjours, selver par testament, les choos qu'éties tensent du fact.

4. 510. Religion L'auteur en parte, non comese théologien, comme politique : il ne vent qu'unie les intérêts de la vrai religion avec la politique : c'est être fort injuste que de Bul priter d'antres vues, & , 406, a , 407. - C'est par ses lois que Dire especie sens cesse l'homme à lui, e, 192. - Pourquot e reat de force deus les états despotiques, é, 198. - Est. dams les éteta despotiques, supérieure aux voluntés du preuer. à, 203.-Ne borne peint, deus une monsechie, les volontés du prince, shid. — Ses engagements or sent point conformes à e monde; et c'est là une des principales sources de l'incomé nce de notre conduite, è, 206. — Quela sont les crimes qui l'intéressent, è, sôc. - Peut mettre un peu de liberté dans les âtats despetiques, e, 29. — Reisons physiques de son lemme tabilite en Grient , a , Sor. - Deit, dane les climats chaude , exciter les homees à la culture des terres , à , Jos. -- A-t-on dreit, pour tesvoiller à sa propagation, de rédaire en esclavage conx qui un la professent pas ? C'est cette idde qui encourages les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes , à 3er, a, 3e6. -- Gouverne les boremes climat, les lois, les morues, etc. De la nelt l'espeit genéral d'ene nation, \$, 336. - Corrempit les mœure à Cortathe , a, 161. - A établi, deze certains pays, divers orders de franmes légittures, é, 363, a, 364. — C'est par raison de climat qu'elle veut, à l'ormore, que la pristresse faue averter les fremmes qui accoucherolest avant l'age de trents-cinq ans, 8, 307. - Les principes des différentes religions tautés choquent , tautés verierat le propagation, e., 403.—Entre les foumes , le metre marvaise est celle qui contribue le plus se benbeur des hous mes dans cette vie , 8 , 406. -- Vout-Il moras u'en avoir point de tout que d'en avelr une mouvaise? e. 407. - Est-elle un

motif repriment? Les many qu'elle a faits sont-ils comparables

ons borns qu'elle a faits? ibid. — Dott don seils que de lois, u. sog. - Quelte qu'elle soit, elle doit s'acer avec tes lots de la morale, à , 409. — Ne doit pas trop porter à la contemplation, à, 410. — Quelle est celle qui no duit point avair de crimes inexplables, a . 411. - Commen na force s'applique à celle des lois civiles : sen principal but doit être de rendre les hommes bons citoyens , n , à , 441. — Celle qui ne promet ni récompenses, ni primes dans l'antre wie, dont etre acatembr par die fois atveres, et afverences exécutées, a, 411. — Ceile qui admet la fatalisé absolue endort les hommors : Il fint que les leis civiles les excitent, stud. -Quand ette défrad ce que les lois civiles doivent permettre, 15 est desperoux que, de leur côté, celles-el permettent ce qu'elle dolt condamner , 8 , 422. - Quand ella fait dépendre la régularité, de certaines centiques médifiresses, elle surrette la débauche, les dérèglements et les harnes, Mid. - C'est une chose bien funeste, quand elle attache la jestification à une closes d'occident, séd. - Celle qui ne premettreix, dans l'autre seeds , que des récomprants , et point de penitions , serolt foreste , 1864, - Comment celles qui sent fasses sout queliquefois corregées par les leis civiles, a , 412. - Comment ses lois corrigent les inconvénients de la constitution politique, e , à , 413. - Comment peut arriter l'effet des baines particulières, à , 412. - Comment ses lois ont l'effet des lois niviles , n , 413. — Co n'est per le vérité en la francesé des dogore qui les rend atiles su persiciouses, s'est l'image ou l'ahas qu'on fait de ces degres , a, f, 413. - Ce n'est pas ames qu'elle établisse un degras , il faut qu'elle le dirige, \$, 412. — Il est bem qu'elle nons mone à des idées spiritseiles, shid. --Comment peut encourager la propagation, ibid. - Umgra avantageux ou permicioux qu'elle peut faire de la métempry cose, n., 484. - Ne doit jamaio inspirer d'aversion pour tre choose indifferences, ablet. - Na deix Implicar de mepria pour rien one pour les vices, itsel. - Doit être fort réservée dans l'établissement des fêtre qui obligent à la resestion du traveil ella doit môme, à cut égard, consulter le climat, è, 414. - Est ansreptible de lois locales, relatives à la nature et aux neuductions du climat, n. 415. - H y n de l'inconsénient à tra porter one religion d'un pops a un autre, u , à , 415. - Celte qui est feccite our le climat no peut sortir de son pays, A, 415. Toste religion sort avoir des dogmes particuliers, et un cuite protrol, u. 416. - Degirentes courses de l'atlaches ples on moins fort que l'on peut apoir pour sa religion : 1º l'idelătrie nous attire sens nons attacher: la spiritoalité ne mont staler golers, main mount y commence attaches; po la spiritualité; jointe eau sièce sonsibles dans le culte, attier et attacke : de In lex catholiques tirowest plus à leur religion que les protestonta à le beur ; 3º la spiritoulité pointr à mor idre de distinction de la part de la divinise : de là tous de bons senesèmens 4º hesseeup de pratiques qui occupent : de là l'attachement des mahomètems et des juifs, et l'enfelférence des barbares ; 5º la promose des récompenes, et la craute des pones; 6º la poerse de la morale; ;º le magnificrare du cuite; S' Pétablicsement des temples , a , 416 et port, ... Nons autrons . an fait de religion, tout ce qui es passer un effort, a. 415 .-- Pouramed a lamosteix le célifox de ses ministres, ibid. - Bornes que les lois civiles doivent mettre aux richemes de aes ministres, è, fet. - B y fant faire des lois d'épargue, è, 419. - Ne doit pas, sous prétente de dons , emper ce que les mécratités de l'état out leine sus peoples, iété.-Ne écit pas encourager les depenses des fundentilles , thed. - Celle une n brancoun de manistres dort avoir un postife, sidd. - Quand on en tolere plualture dans un diet, en doit les obliger de se tolèrer eutre elles, a, 430. - Celle qui est opprissée devient ello-même tôt on tard repriments, itsel. - If a'y a que celles qui sont intobruntes que sient de séle pour leur propagation, a, è, 430 .-C'est une entreprise fort dangereuse pour un prince, mieue despotique, de vouloir changer culle de son état ; pourquei, à, 400.—Karin kerribles et inconsèquences monstruesses qu'elle produit quand elle dispérère on superstition, e, aux et suiv-- Elte evert risque d'étre crachlement persécutée et bannia . at elle résiste avec puideur nex lois civiles unt la ; sunt cono-1649, \$, 433. - Pour cu faire changes , les invitations , telles que sent la firrenr . l'expersage de le fortune, etc., sont plus forces que les poince , e. Lau. - Sa propagation est difficule .

tertout dons les pays éluignés , dons le ritmet , les lois , les mesure et les regnières mont différents de ceux ch elle est mée . et encore plus dans les grands empires despetiques, u. 423. --Les Européens Insieuent le leur dans les pays étrangers par le moyen des conncissances qu'ils y portent : les disputes s'élevent entre esa ; ceus qui ont quelque lutérêt sont evertis ; on proscrit la religion et ceus qui la préchent, ilid. - C'est le scule chose fine qu'il y ait dans un état despotique , à , 453. - D'ok vient an principale force, idud, - C'est elle qui, dans certains états, fixe le trêue dans certaines femilles, n. 426, -On me doit point deelder par ses préceptes, lorsqu'il s'agit de la loi materella, ibid. - No doit pas dier la défense naturelle par des nastàrités da pure discipline, u. é, 436. — Ses leis out pins de mblimité, muis moint d'etendae que tes lais ciciles. u. 417. — Objet de seu lois , idué. — Les principes de ses lois tuvent excement régler er qui doit l'êtes par les peincipes de drort ereil , ided. et mir. - Dans quel cus on ne dort pas mirre as foi qui défend, mais la loi etrile qui permet, \$. 427. - Dans quels cas il faut suivre are lois à l'égard des mariagre.et dans quels cas il faut mires les lois cietles, u. 4, 428 -Les idem de religion ont souvent jeté les hommes dons de grandt éguccarents, u. 43e. - Quel est son espeit, séed - De ce qu'elle a consacré un usage, il u'en feat pas conclues que cet mage set naturel, ided. - Est-il nécessies de le rendre meiforme dans toutes les parties de l'état ? \$, 480 , n , 481. --Dans quella vor l'auteur a pariè de la vesie, et dans quelle war it a parte des faceses . a . 536 et asiv. - Dien impate-t-ti esa hommes de ne pas pestiquer esile qu'ila sont dont l'impossibilité moesle de consoltre? o , 24. - La charite et l'humanité en sont les premières less, è, 29. — Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heurrux, s., Jo. - Il faut disper le néle pour ses progrès, d'avec l'attachement qu'on int deit, &, 40. - Il semble qu'elle est plusét ches les chrétiens un mort de disputes que de sonctification , \$, 51. - Il y en a, parmi cua, dont la foi dépend des circonstances , à , 51 . u. ta. - Prantes sur la enligion et la dévotion, a. 5 , foit Religion catholique. Convient mirat a une monscelise que la

Refgion cathedquer. Convient mirat in une succasedus que în protestante, 4, 406. Refgion christone. Comblem neus o repulsa meillenes, 4, 256.— Il rea prouque imponible qu'ella s'etablino passala à la Cines, n, 34x.— Post s'allier tras-difficilement avec le despositone.

rment avec la measrchie et le gouvernement républicain, 8, 34x, 8, 407. - Separe l'Europe du reste de l'unverts ; s'oppoor à la réparation des pertes qu'elle fast de côté de la pepalation, a , 4st. - A pour objet le beabeur éternel et temporel des hommes : elle veut denc qu'ils sient les meilleures leis politiques et civilre, n. 407. - Avantages qu'elle e est toutes les autres religiees, même par export à rette vie, é. 407, a., 466. — N'a pas seniement pour objet notre félicité future, mais elle fait notre bembeur dans co moude : preuven per faits, a. 407. - Pourquoi efa point de crimes Inexpiables bent tablens de cette religion, \$, 410, 0 , 411. - L'Esprit des Lois n'étent qu'en ouvrage de pars politique et de pare jurispendence, l'entrer n'a pas en pour objet de foire croire la religion chrétienne, mais il e cherché à la faire nimer, n. Alo. - Provice que Montesquieu la cropoit et l'aimoit , à , 52s et mir. - Ne trouve d'obstacle nulle part en Dire la vaul Stublir, 8 , 341 et miv. - Voyen Ciristianisme. - Elle n'est na fyrneshla e la populetion, è, ;t.—Ce qui lei domes la fact-

lisé de d'établir dont l'empire romain, à, 164.
Religion de l'On Fermone. La singularité de ses dogmes prouve qu'il est dangerran qu'une religion condamne ce que le éces civil doit permettes, à, AEL.

peouvent qu'il est dangereux qu'une religion condainne re que la drait civil doit persentire, à l'Augusta jains, ai été marrigle abérie de Dirai; ette dest donc l'étreencer : réferation de ce minonement, source de l'arregitcement des laits, u. à , 4, 11. — August Zais le morte de laits, naime et de minonetiene, u. qu. — Enhemme le monde entier et tous les temps, a, à , de ...

Religion makeroléane. Défeverable a la population, e. 76.

Religion naturelle. Est-ce en être sectatroir de dire : q l'homme poproit à tens les instants publier son crésteur, et one Dien l'e remeté à lei ner les lois de la religion? d.531,-Que le soicide est, en Angleterre, l'affet d'une maladie? d, \$55. - Est-re en être sectatour que d'expliquer quelque chose da ses principes ? 8 , \$36. — Lois d'être la même chose que l'athènne , c'est elle qui fournit les reinonnements pour le combattre, \$, 536, a, 537. - Quironqua l'attaque, ettaque toutes les religions du monde, u, 678.

Religion precestante. Pourquot est-cile plus répandre dans le Nord? d. set. Religious résélée, L'auteur en reconsoit une : preuves, s. 13n et

Religion des anciens Romains. Favoreble à la population, 2, 76.

Retirions. Lowe erand number embarrance cross out cherchest la vraie : prière singulière sur ce sujet. 4 , 29 , 8, 30. - Les multiplicite dans un dest est-elle utile? &, 58. - Elles préchent toutes la soumission, 4566. - Différentes béstitué es/elles promettent, é. 83, p. 84-

Reliques (culte des). Possoé a un excès rédicule dans l'empire grec. 8, 151. - Effet de re ruite superatitieux, ibid. Remiste pour guérie de l'authons, u, res. - Pour préserver de

in gale, etc., ibod. - Autre in ablacutm, ibid. Remantrances. Na pravent avoir lieu dans le despotisme, 8, 203. - Leur atilité dons une monarchie, u. 227. Remontraces our inquisiteurs d'Espagne et de Portagal , vis

l'injuste ermuté de l'inquisition est démontrée, a. 427 et Réantes (Giundes). Discours sur leur usage, 8, 161 et eule. Renonciation e la couronne. Il est abourde de revenir contre, por les restrictions tirées de la loi civile , d. 431 et suiv. --

Celni qui la fait, et ses descendante contes qui elle est faite, pruvent d'antant moins se plosadre, que l'état auroit pe faire one lot pour les exclure, u. 434. Reates. Ponequoi elles bassaerent après la découverte de l'Amé-

rique, u. 30c. Realiers. Coux qui ne vivent que de rentes sus l'état et sur tes particulters, sont-ils erux de tons les elloyeus qui , com des moins atiles à l'état , doivent éter les moins ménages ? e ,

254 Report. Pinales causes physiques y portrut les hocames , plus les causes morales les en doivent éloigner. A, Joy. Représentles. Sout justes, é, h3.

Représentants du people dans un état tière. Quels lis doivent åtre, par qui choisis, et pour quel objet , a , 266. - Quelles doirent être frum foortions, 8, 366. Reprisenter, Portreit d'un homme qui syprésente bieu, a.

4.54. République. Combien il y en e de sectes , 8 , 194. — Con

se change en état monnerhique , ou même despotique, u. 193. - Nal citoyen n'y dost être revêta d'un ponvoir exorbitant, 1814. - Exception a cette reals, abod. - Oscille v doit attre to charte des magistratures, &, pay. - Ouri en est la principe, &, 199. - Printure exacts de nos êtat , quand la verte s'y regne plus, a. 200. — Les crimes privés y sont plus publics que dans une monarchie, A. 201. - L'ambition y est permitirese, a. 202. - Pourquot les mortes y sont ples perre que does une monarchie, a , 204. — Combien l'oducation y est essentielle , a. 5. 206. — Comesent prut être genvernie segement, et être heureue, a, b, 210. - Les récompenses n'y doivent consister on'en bonnenes, A. 222. - Y doit-on contraindre les cittyrens d'accepter les emplois publics? a., 223, - Les emplois civile et retitatres y doivent être réunis , a , b , 223. - La vénalité des charges y seroit permitiense , a , 224, - Il y fant des censeurs, ibud. - Les fentes y daivent être punies comme les crirars, ibid. - Les formalités de justice y sont nécessaires, d, 225. e. 226. - Dans les jugements, on y doit suivre le texte précis de la lot, é, 226. - Comment les jugements doivent s'y Sormer , \$, 226 , a , 227 . — A qui le jogement des crimes de lear-majesté y doit être conflè ; et consseut ou y doit mettre un freta à la cupidite de prupie dans ses jagements, u, asy et stair. - La clémence y est sacins nécessairs que data une narchie , n , 235. — Les républiques finuernt par le braz , a, sit. - La continence publique y est nécessire , d, alg. -

240. - Les dots des femmes y foivent être médiocres , d , 242 -- La communanté des bires entre muci et femme u'y est pas el utile que dans sur monarchie, iled. - Les gains auptieux des femmes y aerolent permicieux , ifud. et pair. — Une tranquillité parfaire, une securité entière , sont funestes aux états republicans . 4 . 245. - Propriétés distinctives de ce gouvernement, \$, 249 -- Comment poservoit à os súreté, a, 252 et suiv - Il v n, dans es goavernement, un vice intérieur roq n'y a point de remote, et qui le détruit tôt no tord, u. #69.--- Espeit de ce gouvernement, n. 235. - Quand et comment peut faire des conquêtes , n. 256 - Conduite qu'elle dost tentr rec les peuples conquis, d. 258. - On croit commun que c'est l'état où il y u le plus de liberte , d, 263. - Quet est le chef-d'aperer de la législation dans une petite république, a, 27t .- Pourquoi, quand elle conquiert, elle ne pout pas powerner les provinces conquises autrement que desputique ment, \$, 278. - Il est dangereux d'y trop punir le crime de line-majesté, a , 257. — Con-ment on y suspend l'usage de la liberto, 6, 287. - Lois qui y sont favorables à la liberté des citoyens, a, 385. - Quelles y doirent être les leis contre les débitrurs, e. 5 . 265. — Tous les citovens y doivent-ils avoir le liberte de sortir des terres de la république ? 5, 291, not. 6. - Quels tributs elle peut lever sur les peuples qu'elle a rendus reclaves de la glebe, A. 292, et, 293. - On y prut angme ter les tributs, s, 295. - Quel impêt y est le plus maturel , a , 296. — Ses prormus sont presque toujours en règle, 4, 298. — La profession des traitants u'y doit pas être honorêr, shid. -La parleur des femmes eschres y doit être à convert de l'incontinence de jeues maîtres, e, 310. - Le grand nombre d'estiares y est dangereus , \$, 310. - B est plus dangereux d'y ermer les rectuves que dans nos monarchie, u, 311. - Réglessents qu'elle doit faire touchant l'affranctionment des exclawa, a, 3r3. - L'empire sur les femmes n'y pourrent pas être blen exercé , n , 317. — Il a'en trouve plus acurent dans les pays stéciles que dous les pays fertiles , 8 , 321 et selv. - # y e des pays on il arroit Impossible d'établir re gouvernement . u, 336. - S'allie tren-fectlement avec la religion chrétieune . 8, 34s. — Le commerce d'économie y convirat mieux que cebut de lune , 8 , 349. - On y peut établir un port franc , u , 3hp. - Consequent doct acquitter are detten, d., 38A . d., 38q. --Les bâturds y doivent être plus odicux que dons les momerchies, d., 354. — Il y en e mi il est bon de fatre depender les maringes des magistrats, \$, 304. — On y réprisse également le luse da variete et cebri de asperatition , n , s , 419. — L'inquisition n'y peut former que de melhonnetes grus, a, 439.— On y doit faire on socte que les femmes ne puissent s'y preva loir , pour le luxe , ai de feues richesses , ni de l'espérance de leurs richeses, d, 439. - Il y a certaines républiques on l'om doit punir cruz qui ne prennent oncun parti dans les stelltions, 8, 473, u. 474. - Quel doit être son plan de gowernement, a , 147. - N'est pas verment liber , si l'on a'y voit pas arriver des divisions . 8 , 147. - Ne doit rendra ancun citourn trep poissont, u . s., råo. - Est le sanctuaire de l'homneer et de le vertu, a, 61. - Moinsancieuse que la monarebse, 4, 27 et suiv. Républiques uneicunes. Vice essentici que les travailleit , st. 266.

nol les mesurs des femmes y sont si sentères ; \$, 235 , et,

- Tableau de celles qui existeient dans le monde avant la conquete des Romains. Tous les peuples connue, hors la Perse , étoient elors en république, u, 270. Républiques d'Italia. Les peuples y sent moins libres que dans

nos monarchies: peurquoi , e , 265. - Toucheut presque au despotisme : ce qui les empéche de s'y précipiter , séid. -Vices de leur gonvernement , d , 446. République fédérative. Ce que c'est : cette espèce de corps na

peut être detruit: poorquoi , a, 8, 253. - De quot doit être composée . u. abl. - Ne pent que très-difficilement subsenter, al elle est composée de républiques et de monarchics : retonna et peruves , ibid. - Les états qui la compouent ne doivent point conquérir les uns sur les nutres , u, 254. Républiques grecques Dans les meillenens , les richemes étoient

nessi outreuses que la passereté . à , 237. - Leus espeit étois de se contenter de leurs territoires : c'est ce qui les fit enbatater el long-temps , é, 219-

République remaine. Son entière oppression, n., 15a. - Constey-

nmes de la républiqu liberté , même apres la mort du tyran , é, t52.

Répudiation. La faculté d'en user etoit accordée , à athènne , e la femme comme à l'homme , u , 300. — Différence entre le divorce et la répudiazion : la faculta de répudier doit être accordér, partout nu elle a lieu, cus femmes comme sex houmes: poorquoi, a. 350. - Rat-il vrai que, pendant cinq cent vingt ans , personne n'un user a Rome du droit de répudier acroedé par la loi ? 8, lao - Les lois our cette matière changerent à Rome, à mesure que les mesurs y changerent, é, 318 et suiv.

Bracito. Seut une mouveise sorte de législation : pourquoi , à , 150

Respect, Il est tout acquis our grande : tie n'out besoin que de se rendez elmables , & St. Restitutions. Il est absurde de vouleir employer coutre la rem riation a non couronne , celles que aout tirées de la loi civile ,

A. 431 Résurrection des vorys, Ce dogme , mai dirigé , peut avoir des conséquences (amestes . 4, 412.

Retrait Senager. Permicious dans une aristocestie, u , 216, --Utile dons one monarchie , s'il s'étoit acroodé qu'aux nobles , 3, etf. - Quend a pu commencer à avoir lieu e l'égard des

fiefe, å, tog. Berenza publicz. Usago qu'on ou doit faire dans une aristocratie, u. d. aub. - Leur espport swec la libertà: en quoi ils consis-

trat : comment on les peut et un les doit fixer , s, 202-Révolutions. No prortut es faire qu'aver des trovans lefinis , et de bonnes mours ; et ue peutrut se soutenir qu'arre de

bonnes lois, &, 213. - Difficiles et rares dans les monarchies : faciles et fréquentes dans les états despotiques , u , é , est, -Ne sont pas toujours accompagnées de garrers , Med. - Remettent anelquefois les lois en vigueur. A. era. Ruanamante. Peurquoi expédicit-il les procès seuc effetté ?

Abodez. On y avoit outré les lois touchant la sûreté de com

à, 353. — A été une des villes les plus commerçantes de la Grace , u . 36c. Raones (le marquia de). Ses réveries par les miors des Pyrénées,

w, 36s. Abodiene. Quel était l'objet de leues lois , 8,352. - Leues lois doccoiret le navire et an charge à crue qui restoiret éréess product la tempeta; el veux qui l'avaient quetté s'avoirnt

ries , A, 474 , et, 475. Rica, compagnon de soyage d'Urbek : son caractère , 8, 18. BICRELIEU (le cardinal de). Pourquoj exclut les gens de Sar lies de l'administration des affaires dans une monarchie , è, 201-

Preuve de son amour pour le despotisme, u, 217,-Suppose, dans le prince et dem ses munistres, per verte impossible, à, esy, e. 218. - Donor, dans son textament, on consell impraticable on exict de l'accusation des ministres . \$, \$75. - Et Louves, les plus méchants citoyens de France, u. 623.

Richesses. Combins , quanti elles sont excessives , rendent lajustes cess qui les posseirest, u. scs. - Comment pravent demeurer également partagées dans un état , a, 236. - Etoiest aussi unfreuses, dons les bouces républiques grecques, que la pasereté, é, 237.-Effeta bienfatmuta de celles d'un pays, \$, 293. - En quoi les richeses consistent, \$, 355. - Leurs cours et leurs effets, a, 258. - Dira vest que nous les mépriaiona : ne lus faisons donc pas voir , en lui offrant nos trésors , que nons les estimons , é, 419.— Posequol în Providence n'en a par fait to prix de la versa, u. A. 66.

Ripastres. La majorité était Exée a galmac ans par leur loi , à, 333 - Réunis avre les Saliros sons Cloves , encorreirent leurs usages , u. 440. - Quand , et par qui leurs usages forent rate per écrit, séul. - Simplicité de leurs lois : causes de cette sumplicité, a, 440. — Comment trans lois cesserent d'être en age rhea lee Feampois , 8, 445, — Leurs lote ar contentiirnt de la preuve négative , u. 448. - Et toutes les lois barbares , hore la lui salique , admettuient la preuve par la combat sin galler . u . d . 445. - Cas on its admettatent to preuve par le fer , b, 450. - Yoyes Frence repeares.

Bites. Ce que v'est o la Chine, é, 34n. Ris. Les pays qui en produiscet sont beautoup plus peuplés que d'autres , 8, 396.

Robe (gras dr). Quel eang tirement on Feance . leur état, leurs

functions : leur pobleus comparée proc celle d'épée . p. 255. - Néprisent les gras d'église et ceus d'épèr, et en sont mèprisés , é, sê:

ROCKETOCCAULD (LA). Ses meximes sont les proverbes des gens d'esprit , 5, 623

Ronay (continel de). Plaisanterie faits our ful dans les papiers publica de Londers , A, 636. Robus (duché de). La succession des rotures y appartiret au

dernier des males : esisons de cette loi , a, 33o. Rois. Ne delvent rien ordomer à leurs sejets qui suit contraîre à l'honneer , 4, 201. - Leur presenne doct être sacrée , même dans les états les plus libres , \$, 267. — Il vaut miran qu'un rol soit pourre , et son état riche , que de voir l'état pauves , et le roi riche , u , 4 , 377. - Leurs droits à la conronne on

delvent se regier per la loi civile d'accus peuple , mais per la loi politique seulement, à , alz. — Ce qui les reedit bous sujeta de Rome . 6, 143. — Leues Ilbéralités sont ontreues en propie, u. 63. - Leur ambition est toujours moine dangerease que la bassesse d'amé de leurs ministères , u. 15. Rois d'Angieterre. Sont presque trajours respectts au dehors, et

luquicos so dedans , a , 5 , 346. — Pourquoi syunt uon onto rite at bornée, ent tout l'appareil et l'exteriour d'une puissance al ebsolms, A, 346.

Rois d'Europe. Leur caractère ne se éleviloppe qu'entre les mains de leur malereser ou de leur confesseur, u. 76. Rais de France. Sout la source de toute justice dans leur roy

\$, 43q. — On ne posvoit fanser les jegements rendes dans leur cour , on centos duos celle des setguenes par des bomm de la cour royale , ibid. - Ne pouroient , dans le siecte de salet Louis, faire des ordonneures générales pour le royseme, sens le concert des barons , 8 , 460. - Germe de l'histoire de erus de la permiere race , 8, 482 , n , 482. - L'unsge où l'a étoient autrefoss de partager leur royaume entre leurs enfants est non des sources de la servitude de la glebe et des fiels . A, 485 et care. - Leurs revenus étoient bornés autrefois à leur domaine , cu'ils faiscient valuir par leurs esclavrs , et su produit de gorlques péages : peruves, u , 459. — Dans les commenerments de la monarchie , its l'escient des tributs sur les serfs de leurs domaines sealeureut; et ees tributs se monuscient censes on cess, b. 489. - Voyes Ecclisonstagnes, Scignours. - Braverre de cres qui régnerent daga le commencement de le monarchir , é, iga. — En quoi consisteirat leurs desits sur les hommer libres dans les commencements de la monarchie, 4, 494. — Ne pouroirut rien lever sur les terres des Francs : 'est poorquoi la justice ne pouveit pas leur appartrair dans les fefs , mais aux orignenes sculement , 8, 496. — Leurs juges se postoient estrefois estrer dans suces Erf , poer y faire aurance fonctions , w. 197. - Frencist de ceux de la première race : ile ne faissient pas les lose , meis suspendeuent l'esage de relies qui étoient faites , à, 506, ... En quelle qualite ile présideient, dans les commencements de la monurchie, our tribonano et any assemblées où se faiscient les lois; et en quelle qualité ils commandaient les armées , é , 5cd , e , 3cq. - Époner de l'abaiasement de coux de la permiere race. . log , u, 510. - Quand et pourquei les meires les merent enfermés dans trues polais, a , 500. — Grez de la precade race furent électifs et héréditaires en même temps , u , å , bay. -Leur phistance directe our les Sels. Commeut, et quand ils

l'oet perder , é, 503 et seiv. Reis de Some. Étoient électifs-confirmatifs , è, sys et suiv. -Quel étoit le pouvoir des ronq pressures , shid. — Queile étoit leur compétence dans les jugements , a, a-6. - Leur expelelen , s. A. 107-

Rais des France. Pourquei porteient une longue chevelure , è , 33a -- Pourquoi evoient planeurs feames, et leurs suiets n'en avoient qu'ene , u , 353. — Leur majorité , é , 233. — Raisons de leur esprit sanguionies , 8, 33s et suis Reis des Germeins. On ne pouvoit l'esre evant le majorité. In-

convénients qui firent changer ret mage , \$, 324. — Ézoient deffrents des chefs , et c'est dans cette différence que l'en trouve celle qui ésoitentre le ess et le maire du palais , à, loi. Roaars est l'abeille de la Frence , d. 624.

Remains. Pourquol introduisirent les actions dans leurs jagements . e, 327. - Out été lang-temperègles dans leurs memrs, sobres et pouvers, è , 246. - Avec quelle religion de étournt

his par is folds serment; exemples singulars, ibid. - Pouruni plan faciles à valocre ches eux qu'aillenes, n., 255. Leur inieste barbarie dans les conquêtes , \$, 256. - Leurs usages ne permettoient pas de foire mourir une filla qui n'étott pas mabile ; comment Tibère concilia cet usage avec su transte, a, 386. - Leur sage modération dans la punition des conspirations, e. A. 201. — Époque de la dépravation de leurs ames , 8, 187. - Avec quelles precautions ils privatent un ritoyen du se liberté , è , 25; , n , 265. — Pourquoi pourotral s'affranchir de tout impêt, \$, 295. — Relevas physiques de la sagrase evec laquelle les peuples du Nord se maintinrent centre leur poissence . \$. 300 . a . 301. - La leurs étoit in rouses sur premiers Romeins, a, 303.—Ne se tuoiest point man saiet : différence . à cet egard . entre eus et les Auglois . a . Jest . - Leur police touchant les escisees n'étoit ess bonne. e, 31 n. - Leurs esclaves sont devenus redoutables à mesure que les anctues se sont corrosspors , et qu'ils ont feit contre oux des lois plus dures. Détait de ces leis, &, 311 et seiv, ... Mithridate profitoit de la disposition des esprits pour leur reprocher les formulités de leur justice , n. 336. — Les premiers ne vouloirest point de roi. parce qu'îts en craignoires le pois sance; da tempa des conpersurs ; ils ne venicient point de rei, parce qu'ils n'en pouvoient scuffrir les manières ; a , è , 336. — Teoresient, da tempa des empereurs, qu'il y evois plus de tyrannie à les priver d'un baladin qu'à leur impace des lois trop dures, & , 336. — litte hissere qu'ils sectiont de la tyrannie, sous les empereurs , stid. - Étoient gouvernis par les munimes da gouvernement et les moures unciennes , sòid. - Leur organil leur fut utile, parce qu'il ésoit joint à d'ante qualités morales , n , 336. — Motifs de leurs leis su sujet des donations à ranse de norre , 8, 343. - Pourquoi Jeurs na étoient plus vites que ceux des Indes , 8, 359. - Plan de leus navigation : leur commerce aux Indes n'étoit pas si étrade , mais était plus facile que le nôtre, u, 365. - Ce qu'ils con moissoirut du l'Afrique , n. 364. - Où étoient les mines d'où lle tirorest l'or et l'argent, a , 366. -- Leur traité evec les Carthagineis, touchant le commerce muritime, à, 368.-Belle description du danger enquel Hithridate les exposa , a, è, 369. - Pour ur pas paroites conquérants , ils étoient destructeurs : conséquences de ce système , à, 36q. - Leur génie pour la marine, ibid. - La constitution politique de leur gouvernement, leur droit des gens, et leur droit civil, étolent onprodo un commerce , a , 3;c. — Comment réunirent à faire un corps d'empire de tentre les nelleus conquiers , A, 3-0. -Re rentaient point de commerce sure les burbares , ibid. -N'avoient pas l'espett de commerce, ilité. - Leur commerce avec l'Arable et les Indes , à, 370 et sale. — Poerquet la less fut plus considérable que cetet des rois d'Égypte , n , 371, -Leur commerce intérieur , n, 375. — Braute et bussanité de beurs lois , \$, 375. - Ce que devint le commerce , après leur affethissement on Orient . n. 373. - Quelle étoit originalesment leur monmore , a, é, 3; z. - Les changements qu'ils frent dans leur monnoie sont des coups de sagrase qui ne delvent pas cies imités , &, 365 et noir. - On ne les trouve jameis al orteurs que dess la choix des circonstaners où ils out feit les bless et les meert , n, 3ty. - Changements que leurs monnoies essayèrent sons les empereurs , stid. — Taux de l'assess dans les différents temps de la république : comment en éledoit les lois contre l'usuen : esvages qu'elle fit, n, 390 et male, - État des propies avant qu'il y edt des Romains , é, 308, --Out englouti tous les états, et dépendé l'anivers, ilid. -Furent dans le nécretté de faire des lois pour le propagation de l'espece ; détail de ces lois , a , 350 et suiv. — Leur respect pour les virillards, &, 400. - Leues lois et leurs neages ear Preposition des refants , à , 403. - Tableso de leur cespire . dans le temps de m décadence : c'est eux qui sont couse de la optéstion de l'anteres , n., int. - N'acrolent pes commis les ravages et les massacres qu'un leuc reproche, a'ils cument età chrétiens , u, tat. - Let injuste de ce peuple touchant le devorce , 4, 424. - Lours réglements et leues lois siviles, pour conserver les mesure des frances, furent changes quend le religion chrésieune est pris meismere . m. 427 - Leurs lois defendetent cortains mariages et mour les untableut , \$. 445. s. 439. - Désignoient les freres et les consins germains par le même mot , \$, 439, not. 5. - Quand Il s'agil de décider du droit à any course et, irurs lois civiles on sout pas plus appli cables que celles d'ancun antre peuple , ê, 43t , n , 43x .- Ortgina et révolutions de leurs lois nor les successions , a. s. 435 et suiv. - Pourquei leurs testaments staient sourcis à des focmalités plus nombreuses que ceux des notres peuples , &, 435. - Par quels moyens lis cherchèrent a réprisser le lane de leues femmes , enquel leues premières lois avolent lainé une porte ocererte , n. 437 et suiv. — Comment les formelites leux urnimoient des moyeus d'éluder la let, A, 437. — Tarif du La différence que la lei milique mettett entre eux et les Feuncs , a, 5, 412 - Cour qui habitolent dans le territoire des Wisigoths , étairut gouvernés par le code Théodosien , è , 143 -La probibition de leurs mariages uner les Gothe fot levée par Recessuinte , A. 441. - Pourquei s'evoient point de partie pablique, 8, 165. — Pourquoi regardoiret comme un desbonness de moutly sees heritier , n , 415. - Pourquoi its inventorent les substitutions , shid.—D n'est pas west qu'ils forent tous suis en arreitade , lors de la composite des Gaules par les barbares ec n'est donc pas dens cette prétradue servitude qu'il faut chercher l'origine des Sofs, n , 484. - Ce qui u donné lieu n cette feble , a, å, 485 et sniv. - Leurs révoltes , dans leutiqules , contre les peuples bérbares conquêrants , sont la princi-pale assere de la sérvitade de la globe et des flefs, 8, 485 et soir. — Payoleni seels des tributs dans les consencements de la monarchie françoise : testis d'histoirs et passages qui le convent , \$, 486 et saiv. — Quelles étoient leurs charges dans la monarchie des France , n. 188 et suir. - Ce n'ess point de leur police générale que dérire ce qu'on appeloit nutrefois . dens la monurchie , sensus on cens ; re n'est point de ce cens chimérique , que dérivent les droits des arigneurs : preuves , \$. too. - Gray not does la domination franceise ételeur libres . marchoient à le genrre sons les comtes, &, 491. — Leurs mages sor l'asurs , n , 546. — Britgiesa observatrars da orrment , A. 121. - Lour habileté dans l'art militaire : comment ils Parquirent , 4, 127 , n , 126 - Les anciens Romains regurdecent l'art militaire remme l'art unique , n, 129. - Soldate rosseins d'ane force plus qu'hamaine , Bid. - Comescut un les formoit, \$, 129,-Pourquoi on les saignoit quand ils avoirnt falt queique fente, a., 130. - Ples seins et meins malodifs que les nôtres , n , è , 130. — Se défendaient were leurs armes contre toute autre mete d'armes , é, 130 , e, 13r, - Leur up plication continucile à la science de la guerre , s. 131.-Com raison des secteus Romaine avec les proples d'a présent . 131. — Parallete des suciens Romains avec les Gustois, a, 132. N'alicient point ehercher des saldats ches leurs voisins . d.
 Leur conduite à l'égard de leurs comemis et de leurs alliés , ê, e39 et seie. - Ne faisolent jamais la pais de bombe fet , n, rac. - Etablierut , comme une let , qu'oucun roi d'Aale n'entrit en Europe , n. 141. — Leurs monimes de politique constamment gardées dons tons les temps , ibid. - Une de ure principales étoit de diviser les polssances elliées, è, 141 Empire qu'ils exerçoient même sur les rois , slué. - Ne fai soient point de guerres éloignées , sams y être secondés par ne allië volein de l'ennemi , ided. - Interprétateut les traités avec subtilité pour les tourner u leur avantage , A, 141 , B , 142-Ne se crayolest point life per les traités que la nécrenité aves force leurs générous de souscrire , n , 142. - Instroient dans leurs tesités uvec les valoros , des conditions impesticables pour se mésager les occutions de recommencer la guerre, ided - S'erigeoirut en juges des rols mêmes, ibid. - Depouilleirut les valecus de teut : comment ils falsoient urriver à Rome l'es at l'argent de tout l'univers , A, 142. - Respect qu'ils Impri secret à toute lu terre , shaf. - Ne s'approprieient pas d'e bord les pays qu'ils vroient sourcis, ilsel - Devenus moins fideles à leues serments, é, 148. - L'amour de la patris étois ches con une secte de sentiment religieux , é, 145 , m. 149 Conservent leur valeur en sein même de la molleuse et de la volupté , n. 140. - Regardoirut les arts et le commerce comme des occupations d'esclaves , ibid. - La plapart d'origine serrile, n. 158. — Pirurent Germanicus, 8, 159. — Rendus fereces par leur éducation et leurs usages . A, 16u. - Toute leur naturance aboutit a devents les eschercs d'un muitre burbare . n, rft. — Appearcis per les barbares qui les environneernt , A. 270. - Devenus maîtres de monde par leurs maximus de

politique , dechus pour en avois chence , e, 171. - Se lassema

de leura sureas, et la Changera, é, 1;1.— Solabar comian, minia avec les harbers, controccur l'expligit d'indipendiente de crusaci, é, 2;15.— Al cerbide de Wibeta, é, 1;55.— Il technique, è la commanda de l'explicación de la companio del la companio de la companio del la compa

Romans. Jugement sur ces sertes d'ouvrages, a , ga. -- Des Orrentsus , siod.

Romans de chevalirie. Lear origine, 4, 454 Reme ancienne. Une des principales russes da se coine fet de n'avoir pas fixé le nombre de citorens uni devoient former les assemblées , ê, 191. — Teblesu raccourci des différentes révo Intions qu'elle a comptes, n. ag5 et sair. - Pourquei on s'y détermins si difficilement a élever les plébéiens aux grandes charges , s. 193. — Les suffrages secrets facett une des grandes canaes de as chute , a, 196. — Sagesse de sa constitution , ê, 196 .- Comment défendoit son artistocratie contra le peuple, é, 196, u. 197 .- Utilité de ses dictateurs, a, 197 .- Pourquoi ne pet restar labor apres Syile , a, 200. - Source de ses dépenses probliques , 8, 210. - Par qui la censure étoit exercée , 8, 213, a, 314. - Lel foueste qui y fut établie par les décenvies . 8 , 216. 4, at 5. - Sagrase de sa conduite , pradout qu'elle incline vers l'aristocratie , u. 213. - Est admirable dons l'écablissement de ses renseurs , è, 313. — Pourquei, sous les empereurs. les magistratures y furent distinguées des emplois militaires, ė, 123. — Combien les lois y infonient dans les jugements 0, 228 et sete. - Comment les lois y mirrat un fretu à la repl disé qui suroit pa diriger les jugresens du peuple , é, 227. Exemples de l'exrès du luxe qui s'y introdaini , è , 236 , a , 337. — Comment les institutions y rhengerent avec le gous uement u. 241. - Les frumes y étaient dans que perpétuelle tutelle ; cet usuge fat abenge : pourquoi , a, é, 341 .-- La crainte de Carthage l'affermit , 5 , 245 -Quand elle fut corremque , on cherche en valu un corpe dans lequel ou put trouver des juges integres , a, atf. - Pendant qu'elle fot verturese , les plebeirus currut la magnamimité d'élever tonjones les matriciens oux dignités qu'ils s'étoient renduce communes avec mu. . 258. — Les associations la mirent en état d'attaquer l'onirs , et mirent les barbares en état de lui résister. A. ala. ... Si Annibal l'elt pries , c'était fait de la répablique de Carthage , a. 258. - Quel étot l'objet de son gouvrenement, a , 264. — On y powedt accuser les magistrats : utilité de cet usagn , è , 267 , not. z. — Ce qui fut cause que le gouvernemeat thanges dens crite république, \$, 268. — Posequel cette république , jusqu'en temps de Marins , n'a paint éef eshjugnée par ses propres armées, é, 268. —Description et rauses des révolutions arrivées dans le gouvernement de cet état , é, 372 et mir. - Quelle était la nature de son gouvernement sous ses rois, 8, 271. — Comment le forme du gouvernement changes sous ars deux decesees rois , a, 373. - Ne peit pas , sprès l'espulsion de ses rois, le gouvarnement qu'elle devoit neturel lement prenden, å, 272. – Par quels moyens le peuple y établit es liberté : trups et motifs de l'établissement des été Meentes magistratures . u , d , 213. — Comment le peuple s'y enbiett , et quel étoit le tronpa de ses assemblées , stid. -Comment, donn l'état le pins floriment de la république, elle perdit tout à coup es liberts, 3, 273, e, 274.— Révolutions qui y fu-rent causées par l'impression que les spectocirs y faisoires sur le uple, a. 274. — Paissance législative dans cette république , s, 74.-See institutions la anovèrent de la raine ce les plébèteus l'entraincient pur l'abus qu'ils faiscient de leur paissance , ibid. -- Paissance exécutrice dons cette république, a, 275.--Belle description des possions qui animoleut certs république; de ses occupations, el comment elles écolent partagées entre les différents eneys , a, b , 575. — Detail des différents corps et tribuneur qui y curret successivement le paissance de juger : maux occasionés par ces variations : détail des différentes espèces de jagements qui y étrient en usege , é, 275 et ir. — Mann qu'y canairrent les traitants, \$, 277 et 2014. Comment pouverna les provinces dans les différents degrés

arment , 8, 376 ct mir. — Comment on y levels les trabats, u. 279. — Pourquoi le forre des previnces commises ur fit que l'affoiblir , ibiel. - Combies les lois criminettes y étaient imperfaites sous ses rois, e., 28c. - Combien il y falloit de voix pour condamner un accust, é, 280. — Ca que l'on y nomunit printière du temps de la republique, è, 287, a. 368 — Comment on y posissoit se accessirer injusté : pré-custions pour l'empécher de corrempre les juges , a , 248, ... L'accusé pouvoit es retirer avant le jagement, ibid. - La dureté des lois contre les débiteurs a penaé plusieurs fois être fourste à le république : tableau abrègé des événements qu'elle occasiona, m. s. stil. - Sa liberta lai fut procurse par des erimes, et condensée par des crimes, è , 188. - C'émit un and vice , dans son genvernement , d'affermer les revenus a, 8, 398. — La république perit, parce que la prefession des traitzon y fet benorée, 8, 398. — Comment un y punisset les enfects , mored on out did not perce le pouvoir de les fales monrie , \$, 313. - On y mettoit les reclaves en nivron de betre , b , 313. - Les diverses lois touchant les esclaves et les affrenchis procesent son embarras à cet égard , a , 313. — Ses tels pelitiques, on sujet des affranchis, étoient admirables, è, 313. - Est-Il wal que pendant cinq cent vingt uns personne n'on aver du droit de répudier , arcorde par le loi ? u. d. Jan. Quand le preulet commença à être connu : le prine qu'on fui improse prouve que les lois suivent les mours, a , 343, --On y changes les lois à mesure que les mesurs y changèrent, ibid. et suiv. ... La politeus n'y est entrèe que quand le liberté en est metie , 8 , 347 - Différentes époques de l'ang mentation de la somme d'or et d'argent qui y étoit, et du rabula des mounotes qui s'y est tenjones fait en proportion de cette ausmentation, s. 386 et mir. - Sor emelles maxime l'unare y fat régiée , après la destruction de la république, é, 392. — Les lois y furent peut-être trop dures centre les bàtards, u. s, 394. - Fut pins affeibile par les discordes civiles , les triumvirate et les proscriptions, que par aucune guarre , 8, 399. - Il y étoit permis à un mari de prêter as femme à un noire, et cu le punissoit, s'il la nouffroit vivre dons le débauche . conciliation de cette contradiction apparente, à , 433. - Par qui les lois sur le partage des terres y facent faites. 4, 435. — On n'y pouvoit faire auterfois de testament que ins une exemblée du pruple : pourquoi , è , \$15 , u , \$36. La foculté todéfinir que les citopens avoient de tester fet le res de bien des mout, a, 436. — Pourquei le peuple y demanda sans cesse les lois agraires, ilvid. - Pourquoi la garriz de chevaleria az a'y est point l'atroduite, è, 454. -On ne ponvoit entrer dons le maison d'auran citopen pour le citer en jugement : en France , on ne past pas faire da cita tions stileurs ; era deux lois , qui sont contraires, partent du même esprit, a, 476.—On y punisseit le recèleur de la mêma puint can le voleur : cela étoit juste à Russe : cela est iniuste en France, 8 , 4;6. - Comment in vely était pent : les lois sur cette matikes n'avoient nul espport avec les nutres lois civiles, u. 8, 477. - Les médecim y étoient panis de la déportation , on même de la mort , pour leur négligence on leur Impéritie, a, 418. - On y pouvoit tuer le voleur qui as mettett en défense : correctif que la lei aveit apporté à une disposition qui porvoit avoir de si fouestes conséquences, u. 478. - Nombre énorme de ses habitsons, é, 74. - On y puesasois le celchet, è, pf. - Origine de ertte république : sa liberté apprimée par Céser, n. 28. - Comparée, telle qu'elle ésett à as noissance , avec les villes de la Crimée, a, 126. - Mal construits d'abord, som orden et som symétrie, ibid. — Son unles were les Sabius, a, è, 136. — Adopte les usages étrangers qui lei paroissent preferables our sicue, è, 166. - Ne s'agress d'abort que lentement , a., sait. - Se prefectionne dans l'art militaire, &, 126 et suiv. - Nouveaus enneusis qui se liguent contre alle , 4, 136. - Prim par les Gauleis , ne perd rien de ses forces, a, 129. - La ville scule fournit dia légions centre les Lattes, u. 133. — Son état lors de la première gueres puuiqua, 6, 13a, a, 133. - Parailele de cette republique avec celle de Carthage , thid. - État de ses forces lors de la se conte puerre puntque , è , 133. — Su constance profigiras maigre les échecs qu'alle reçut deus crite guerre, a, é, 634. -Étoit comme le tête qui commandeit à tres les êtats on per ples de l'autrers, u. 143. — N'empéchoit pas les vainces de se

752 TABLE.

poervare par leurs lois, 4.6.4. — N'expellert par de moverilles from parts forces par les conquêstes d'Pruspar, e, 14,6...— Excellerer de son poervarement, ex exqu'il terraisonis les moyers de cercipie los alons, es, 5, 446. — Excellerer de son poervarement, ex experide terraisonis les moyers de cercipie los alons, es, 5, 446. — Si de la companie casse en revier, delle — N'extrair coma de d'appundie casse en revier, delle — N'extrair coma de d'appundie casse en revier, delle — N'extrair coma de d'appundie casse en revier, delle — N'extrair coma de d'appundie de la companie della c

— Anacounte par se socretain, artent interpretain, s, 135. — Cours de m destruction, a, b, 135. — Voyes Broit remain, Leis remaites, Romanat. Ross mederar. Tout le monde y est à sen alor, excepté trux

qui neu de l'industrie, qui cultivest les acts et in terves, ou qui fost le commerce, i., sob.—On y reprode comme conforme un langupe de la multile, et contacte à crési de l'Excitave, la maxime qui dit que le clergé doit contribuer aux charges de l'état, a. 145.— Januesau et moderne a toujours exchantil l'autres, 4,05.

l'autrer, A. 633.

Konciani. La crisade d'être regardé comme un tyrus respécie.

Auguste de presidre ce nom, e. 8, 236. — Ses bies tenerhant le conservation des residant à , 400. d., etc. — Le pestrepa qu'il fit des recres est la succes de mettra les his remaintes sur les morrousem, a. 133. — Ses hois nur le martier des recres forest.

rétablies par Servius Tullius, è , 430. — Et ses successeurs toujones en guerre avec leurs votains, d, 126. — Il adopte l'amare du bouclier sabin, è, 126.

Ronicou, Austrice franc. Était pastrur, 5, 463.
Roreanis, res des Lombards. Deciaco, par une lei, que les lépreux sont morts cerliement, 5, 201. — Ajouta de nouvelles

lioi à critte des Lombards, à que. REALES, Jémes d'Liolt Unides vantre en agence et au verte, à, 15, a. 16. — Opinishtent avec laquelle alle civilité sux empritements à con mari produit les premiers mois de son mariege, à, 18. — Couserve tons les cubirceses de la verte, an milles des éducatives qui regarde dans la évalle, a, 105. — Ses plantes sur les chitiments que le grand ensange fiet setre pass surtes formes d'Liole, à, 106. — Surprise extre les pas pas tories formes d'Liole, à, 106. — Surprise extre les

hers d'on jenne komme, è, 107. — S'empoisonne : m lettre à Usbek, e, è, 100. Royante. Ce n'est pas un bonneur séulement, è, 475.

qui possede one satre monarchie, u, 434.

Royante. Ce n'est pai un bonneur utulement, 8, 475. Rabesa , Couve de la Gaule ciuslpine, a, 151. Aon. Comment l'honneur l'autoriae dons non monarchie , 8.

204.

Razze. Pourquoi en y a argmenté les tribets , é, 255. net. 2. ...
On y a tras neuferment racia de la couronne lout héritier.

Sebbst. Le stupidas des Jeifs, dans l'observation de re jour, praver qu'il ou fant point étaiter par les peterpes de la religion, lorsqu'il s'agit de ceus de la loi naturelle, d. sin. Sobina. Leur anion avec Rome, 5, 181. — Prophe belliqueux, d.

Saban. Leur anion avec Rome, 8, 121. — People belliqueux, 4, 8, 126. Sociation. L'empire a tenjones du rapport avec le sacerdore, 8, 402.

401.

Socroncetz. Étolont autrefois refusés a creux qui mouraicest asses donner une partie de leues biens à l'église, e. 470.

Socryface. Quela étolont cruz des premiers hommes, selon Per-

phyre, a. 445.

Secritigs cachi. Ne doit point être poursulei, a. 591.

Secritigs replai. Sent les seuls crimes contre la religion, a., 592.

192. — Quelles en doivent être les prises, sinéi. — Excessonouteures où la suprestition pent porte, al les lois handes.

as chargest de les punir, abd. — Le druit civil resteud moust eu que c'est que cu crime, que le dont cammique, 8, 436. Sacr (nz). Elegt de cet acudémicien, 8, 10t. Socrade, Par quelle raison on mignoit les aublets romains qui

Soignée. Par quelle raison on esignait les solient remains qui avoient commis quelque fauts, e., 15s. Sailors. Réunis avre les Ripanres, sons Clovis, conservirent fermunayes, e., è., 45c.

Soispe. Etymologie de ce mot : explication de la lei que nom nomenous ainei, s., 33e et surv. — Voyez Loi salique, Terre seilque.

setique. Satouas. De quela navigateurs es servit, e., 259. — Le longueur du voyage de ses ficties prouvoit-elle la grandros de l'eloquement ? 3. 250.

Sabrien. Refete la lettre de Spiemaque, e. 173.

Samelies, Came de l'eve longer résissance sur décre des Bomains, a. e.g. — Gostume de ce peuple sur les marigars, a. g. 325. — L'eur origine, sidé. — Peuple te plan belliqueres de sante l'Bairs, é, silé. — Allé de Pryriens, è, l'. D. — Auxi-l'alainers des Romeius coutre les Garthagfreis et coatre les Ganleis, q. s., 1,233.——Allé de demantière remaire, d. 133.—Same (est de). Puurquoi un menarque d'Egypte remaire à sondillairer, e. d.

Suston. Espèce de moines : lôte que les ensulmans ont de leur miterié, é, és. Suséagen. Estancies de cette îls : grand et pourmoi eile u

60 runte, 5, 305.
Sardingar (rei dr.). Conduite controllictoire du coi. a. 353.
Sarrausa: Chastes par Pryin et Charles-Marrel, 5, 425. — Pourquot Exrest appelés dess is Guide meridionale: revolucion qu'ils y accessionnerest desse les lois, a. 4.54. — Pourquot parlis y accessionnerest desse les lois, a. 4.54. — Pourquot

vanierest is France, et non pas l'Allrenagne, e, 526. Senglection. Voyes Composition. Sauronaics. Ce people horbure étoit dans le servitude des fens-

men. 8, 26. Sausagez. Objet de leur police, 8, 264. — Différence qui est entre les sauvages et les burbores, a., 8, 20,. — Cest la nature et le elimat presque seuls qui les gouvernent, 8, 236. — Pour-

quoi timanest pre à leve religion, δ , δ , δ 6. — Leurs senuez aont reatritres à la population, δ , δ 00. Senuez. Leve entitément pour leurs opinions, α , δ , 101. — Malheur de leur condition : lettre à ce mjet, α , δ , δ 00. Senuez. Lour ariginaires de le Germente, α , δ 32. — De qui lis Lourant de la condition :

outstand. South traggasters or at terrorisme, pt., 322.— De qui its requested thirbard due fold. 8, 4,4...— Canner de la florreté de leurit loie. pt., 441.— Leure lois criminelles étoenn. faitre ser le mêmer plan que celles des Ripunters. pt. 45. Schieme entre l'éplise habite et le grecque, 8, 185. Senseniere, 8, 200.

Scholastiques. Leues réveries out causé tous les statheurs qui accompagnement is ruine én commerce, a, 373. — Leur pertrait, a, 25.

e, 25. Science. Est desprireur dans an état despotique, e, 206. Storocce. En friguent de l'e attacher, on s'e attache récliement.

s. 6. 4. 5. Sciences occasines (tieres de). Piteyubbes, univant les gras de bom gras, 8, 30. Screton. Comment retiet le pruple à Rome, après le lutaille de Cames, a. 345.— Eniève aux Carthaginous leur envalerte

nomide, e., 134. Scarson Eurasaw. Comment II truite are soldate apres fo défaite pris Numance, e., 130.

Screen (Lecaus). Per qui fut jugé, a, 277. Septica. Leur aprimer sur l'immortalité de l'ame, a, 414. — Il jeur fétit permis d'épouver leurs filles, a, 435, aut. 2. — Pourmui crevoient les reux à leurs authres, a, 212.

qual crevional les yex à leuse archees, e. 18. Seyahi. Etta de cette contrère, lors des lavasions de seu peuples dans l'empire romain, e. 8, 23. Secondes notes. Voyra Neus. Sediciens. Cas impulser en ciles Holent augement établées par

he hole, 6, 547. — Le Polispes est une preuve que crête hoi u'a pa fère utilisement établise que ches un preuje unique, disé.— Facción à aquisir dan une républise pélécerés e, 5,50. — Il sui des graverementes de ll fast paper cors qui se preun est pia parel dans ara nocisicios, 4, 313, 4,51. — Seigneme. Entre utilisement se contre, 5, 456.— Entre tipage duns leura segueraries, assuites de leura pates, c'esta-difre de duns leura segueraries, assuites de leura pates, c'esta-difre de

iener summa, A, 1/1, a, 1/1, b. To generical appeire on de livera binners, anne un'er-remond b. Homong, a. b. b. b. Candidit ge'un sengerer devent tentre quand un proper center Frest combined neutron of or a vascue, a. b. b. Diverge a. b. b. The senger a is the senger a. b. b. b. The senger a is the senger a. The senger a is the senger a is the senger a is a senger a.

gés. Su temps de quint Louis, de feire observey dans leues juatices que les ordonagaces repules qu'ils assient scellers ou TABLE. 753 Sens, Infloret besuccup sur notes attachement pour une reli-

vites sex-mêmes, ou acaquelles ils avoient donné l'esr consentement , 8 , 46s , a, 463. — Étoient autrafois obligés de nontrair eux mémm les appels de leurs jagements ; époque da l'abolition de cel amer . 8. a65. a. a6s. - Tons les frais des procès rouloient attrafois un? ena ; il n'y aveit point slors de condomestich aus dépens, a., 465. — Queud commencerent à ne plus attembler lenes pairs pour juger , à , 470 , a , 471. --Ce e'est point ear loi qui irur a défendu de trair eux-mêmes leur cour ou de jager, cela s'est fait peu à peu, à, 451. - Les fraits dont ils joussement autoriois, et dont ils an jouiseret plas, or lest out point 818 does roomer userpations; its les ont perdus par négligence, ou par les circonstances, sèid. - Les chartres d'affrenchissement qu'ils donnèrent à leurs serfs sont une des sources de son contomes, ê, 173. — Levolent, dans les commencements de la monarchie, des tributs sur les serfs de leurs domaines; et era tributa ar nominolent ceuras on eras, 6. 469. 8. 490. - Voyes Rei de France. - Louis droits no dérierat point, par energation, de ce cens chimérique que l'on prétend venir de la police générale des Romains, à, 450. - Sont le même chose que les vassaux : étymologie de ce mot, e. tat. - Le droit qu'ils avoirat de rendre la justice dans leurs terres avoit le même source que celui qu'avoient les comtes dans la leur, 8, 493. — Quelle est précisésoret la

source de leurs justices, e., 498 et suiv. — Re doivent point leurs justices à l'enerpation : preuves, è, 497. Sann , ferret de Tiberr, u. 161. Set. L'impôt nur le sel , tel qu'on le lève en France , est injuste et faneste , a , à , agé. - Commernt s'en fait le commerce en Africar, a. 216.

Sánmores Nacaron. Fondateur de l'empira de Syrie, a., 136. -Aurold-II pa exécuter le projet qu'il evoit de joindre le Pont-Euxin & in mer Caspirane? 5, 358.

Séntaness. Source de ses grandes richesses. e. 255 Stuat dans ane aristocratic, Quand if est nécessaire, \$, 196. Sonat dons une démocratie. Est nécessaire, u, 195 .- Doit-il être nomme par le propie? shid. - Ses suffrages doivent être se-

crets, a, 196. - Quel doit être son pouvoir en matière de lègislation? \$, 196. - Vertes que delvent avoir crux qui le composent, s, 313. Sinat d'Affrees, Product quel jemps ses arrêts evoient force de

loi, \$, 108.-Noteit per la même chose ner l'arrespage, \$, 213. Sinat de Rome, Pendant combien de temps ses arrêts avelent force de toi, é, 196. — Pressit que les prines immodérées se produisens point lear effet, \$, 22s. - Son poereir sons les einq premiers rois, 8, 271. - Étendae de pes fonctions et de son autorité epres l'expelsion des rois , m , 275. - Sa lêche complaisance pour les prétentions ambitireses de pruple , à , 276. — Époque funesté de la perta de 2011 autorité, n, ê, 217-- Avoit la direction des affaires, n. 123. - Sa maxime constante de na jamaia composer avec l'ennemi , qu'il ne fût sorti dra états de le république , a, 135. — Sa fermeté après la défaits de Counes : as conduite singulière à l'égard de Tèrentins Varron, shid. - Sa professée politique, 8, 135. - Sa conduite avec le propie, a, 145. — Son avillacement, è , 150. — Après la mort de César, condence tous les actes qu'il evoit faits, à , 153. - Accorde l'amoustie à sea meurtriers , shid. - Se bosse servitude unu Tibire : causes de rette servitude, a., thy. -Quel parti Titere en tire, a, 163. - Ne peut se relever de

son abaiserment, itsid. Students dans une printeratie. Ne delirent point nommer sex places varantes dans le abent, è, 196, a, 197. - Denenne direratie. Doisent-ifa être à vie, ou pour un tempa? è, 213.--Re doivest être aboins que parmi les virillards, pourquoi,

Stanteurs remains. Par qui les nogerous étaient nommés, è, 196, n., 197. — Avantages de cens qui arcient des cufacts sur crue qui n'ex annicet pas , à , son - Quels maringes pouvoient controcter, \$, 601, 4, 600. Séastus-coussite Orphities. Appela ire enfants à la sucressico de

feur mêre, å, (35 Sinatus-consulty Terretties. Cas dens lesquels II accorde sua mères la rarreujon de leurs enfants, ê. 435

Sénéque Antrez peu propre à consoler les affligés , a, 23. Scause, lejastices crarlies qu'y fait commettre la religion mahométape, a, jeë

gion, lersque les idees pensibles sont joinnes à des idees spire turiles , \$, 416. — Les plainirs qu'ils procurent ne font pas le vyai bombrur : bistoire à ce sujet, &, & et suiv. - Sont juges plus rompétrats que la religion , de la pareté un Imparent des cheers, \$, 13.

Siparatroa entre mars et fronne pour cause d'adultire. Le érait tivil , qui s'accorde qu'un mari le decit de la demander , aut mirex retrade que le droit conomique, qui l'accorde aux

dres resjetute, 8, 426. Sipattary. Etoit refusée à ceux qui mossecient sons donner une artis de leves biens à l'église , e, 170. — Était accordée , à Rome, à ceux qui s'étoieut toés exx-mêmes, 8, 475. Séraif. Ce que c'est , u, 220. — C'est on lieu da délires , qui rho-

que l'esprit même de l'esclavage , qui en sat le pourige , a, à, \$10. - Son gouvernment interior , \$, 3, m, 4, m, 5, 8, 2, 4, 6, 15 et sere. , 6 , 42 et sere. - L'amour s'y détroit par leiur, 8, 5. - Mulbrur des femours qui y mat enfermées , a , s, 6. — Plus feit pour le sante que pour les plainirs des temsere qui y sunt enfermées , à , 23. — A quel âge on y enferme les files, è, 41.-Dimentions qui y régneut, à, 42, u, 42.-On égorge tous cent qui en approchest du temp poin , à , 45. — Les tiles qui y servent ne se marient persone jamais, 3, 76 .-Toutes privactes y sent défendant, même entre presonnes de mine sere, e. tot. - Describes errives dans crisi d'Esbeit. product ace aborner, a, 104. - Solim le remplit de song , a ,

Serfe. Derincent les scale qui fissest usage de bites dans les combats Judiciatres, e. 452. — Quand et contre qui ponentent se hattre , \$, 456. - Leur affranchissement est une des songers des contemes de France, 8, 172. — Étaient fort commune vers le commençement de la troisième race; erreur des bistoriens è cet égard, è , 485. — Ce qu'on appeinis crasse en cene ne se levoit que sur eus, deus les commencements de la monarchie, 8, 489 et suiv. - Cruz qui s'éssient offranchie que per lettres de roi n'acquéresent poiet une pleien et entière liberté, é, égo.

Serja de la glide. Le partage des terres qui se dt cetre les burbarrs et les Romains, lors de la conquête des Gaules , prouve gar les Rossins er ferret point tres mis en arreitade, et que ce n'est paint dans cette prétradur servitude générale qu'il fast cherrher l'origins des serfs de la glebe , è , 483 et noie.-Voyes Servitude de la glote.

Serment Combien the an propin verturum, 5, 236, 8, 249 -Quant on doit y evoir recours on Jagreens, \$. 342. - Servoit de netreate ann eleves pour misir leurs tethunous même des matières feodules, e., 169 , not. 3.—Les Romains en éccient religieux observateurs, \$, 197. \$, 158.—Les Grecs en l'escarat peint du teut , 5 , 148. - Les Romains devineent par la mite molas eancts our cet article, ibid.

Serment judiciaire. Celui de l'accusé, accompagné de plusieurs témoins qui javoirnt aussi, anfilsoit, dans les lois barbares , excepté dans la tel milique , pour la purger, \$, 445, 4, 446. — Remble que l'on employeit contes ceux que l'on petropoit devoir en abuser, n. s. 418. - Celui qui, chea les Lombards. l'erest prété pour se défendre d'une accusation , ne pouvoit plus être forcé de combattre, 8 , 448 — Pourquei Genérhand lei ashtitus la preuve par le combet singulier, 8, 449. — Où et comment il se famoit, \$.45t, not. 7. Spraices. Les vassaux, dans les commes

chie , festrat traus d'an double service ; et c'est dons critie abligation que l'anteur trouve l'origine des justires neigneuriales, n. 493 et saiv. Service militaire. Comment so faisoit dans les commententes

de la monarchie, à, age et suiv. Servitude, Les politiques ont dit one abusedisi quand ils ant fait dériver la servitede, du droit qu'ils attribueux focusement en conquérant de taer les sajets romquis, \$, 256. — Cas unique cà le conquérant peut céduire en servitude les sejets conquis, ibid. — Cette servitude duit resure avec la essue qui l'a feit aufter, a, 255. — L'impit par tête est relai qui lat est in plus exterel, n., 146. — Se merche est au obstacle è son établissement en Angleterre , & , Jos. - Combien II y en n de sertre, \$, Jog. — Celie des fresmes rei conforme un génie du pouvoir despetique , à , Juy. - Pourquei règne en Anie , et la liberté eu Europe, a., Jué. — Est naturelle sux peuples du asiel, a., 307. — Voyez Erclarage. Servitade de la pièle. Ce qui a fast crotra que les barbares , qui

conquieret l'ampier romain, firmt un réglement général qui imposeit cette arritanés. Ce réglement, qui n'exasta jemais, n'en est poset l'origene s où il la fast chercher, n, 0, 485 et ente.

Sensitude demestique. Ce que l'autres entrad par ces mots , a , 249. — Indépendante de la polygamie, a, 353.

149. — Indépendante de la polygamus, a, 353. Servicade politique. Dépend de la nature de climat, comme la c. vile et la domestique, 4, 314. Servica Tonazias. Consurent divina le pemple romoin : en qui

résults de crite detaurs, b. 55.— Consent notes au tières, Changerares qu'il paperté fans le gouverament de Reises, e., 22.— Sâge établisament de ce prancépar la levée des sus plus à Rome, e., 23.— Résults les taus de Romeite Reises, e., 24.— Autoritation le sain de Romeite de Romeite de la consentie partie de la convenient de la consentie de la co

Seckin, compress. Ne voolst pas que le crise de liste-majorità hadrect el ille mons one regue, a 3,45. — Dellet Nicosa on regue, a 3,45. — Dellet Nicosa one regue, a 3,45. — Dellet Nicosa one Albin, are compétiteure a l'empire, a, 4,6. — Conversé par le Mattern un desert, a, 1,6. — No per parpresse par le d'Albin en Arthér pourquoi, è, 1,6. — Ansanc des treues marcanes par quelles vales, u, 4,6. — Ansanc homber dans la relichement à discipline sullitare, u, 1,6. . — Ansanc homber dans la relichement à discipline sullitare, u, 1,6. . — Ansanc homber de l'acceptant de l'a

tercefevert, e. g. Sezzi. Le charne que les deux sexves'impirent est ma des lois de la nature, ê. 19x. — L'ensoccasem de leur pubreis et de lars vivilleus-dépeul des climats : et cet avancement est non des règles de la polygamie, ê, 3;si, n, 3;si.

SEXTELLUS RUTUS. Blame par Cictron de n'ovole pas cessis une successon dout il étoit fidéteoremente, 6, 438. SEXTES. Son estone fut utile à la liberte, 6, 286.

Sayro Passocine. S'est rendu fament pour n'avoir pas abusé d'un fidicomunt, a. é, 435. Samoic. Post consistre le souversin bleu dans le repos raisona physiques de cette epision. Les législateurs la détreut combattre, es chiblissant des leis toutes perfiques, é, 301.

Tours les religions leur sont indifférentes. On ne dispute jamais elez eux sur cette matiete, 8, 435. Salvie. Les pruples qui l'habitent sont assunges, et non barbares, a, 8, 31;.— Voyra masi n, 8, 34; et le mot Re-

Sicile. Einit pleine de petits peuples et ergorgsuit d'habitaots, arant les Romans, è, 3gl. — Est devenue déseris, è, 74.

Saunna. Que doivent faice, orien fui, ceux qui repusemient le corps d'un peuple, a. 166. Sièges. Cours de cre défenors opinitères et de cre actions dématarées que l'on voit dans l'histoire de la Grèce, d. 437, a.,

478. Statuson u est un de cesa qui recuciffirent les lois des Bourguiguons, 8, 440.

Status, conte na Montroat. Est auteae des containes de ce comit, è, 472.

Studelish. Cette vertu est odiense à la coor, 8, 6.

Styre V. Sembla vosicie rénouveler l'accusation publique contre l'adalter, m. 311.

Secului. Comment les honsmes sont portés a vivra en société, 8,

193. — Nepreti salentere unes generoreneral, «, å, 1), å, ... (Ced Finson der honotters, et non par les Jonness mellen; «final de sait que, quend on comparent amerit le dont de étaires une modelte complex, il diventiga par situl de trer les honness qui le composent, à, 2 de. — Il saf finet, setten dans étaitestreproties, quelque chos d'air e et quelque chose de saturé propriet, quelque chos en destre constituent que que constituent que de constituent que que de constituent que de

Socritic Dana quel res out droit de faire in guerre, 8, 255, 4, 256.

Sorar. Il y a des pays où la pelypamie a fait déférez la encres-

sito à la concenne aux enfants de la strar du rel, à Praclesion de cent de roi mèser, et., 4,56. — Fontquoi il se lai est pas gressa d'éponser non frère, à, 435. — Penples chez qui ces enrique étécnit améride : pourquoi, à, 435, et., 436. Sona, grand-prier, lettres a., 8,633, 4,636.

SOLIA, grand-prisor, interes a, e, e.o., e.o.
Solidate, Quelque vivant dans le celibat, aveient, à Rome, le privilège des gras mariés, é. ec., ... Penequoi la fatque les fait perer, è, 130. ... Ce qu'une nation en fourzit à present i ce qu'ille en fisariajone la surreins, m. à 51.

er qu'elle en finerations autretois, m. 1811. Solent. Les Goebere los rendent an entre, \$, 46. — Ne l'homoroirent principalescerat dans la ville minte de Rails, 1814. Solicane. Lettre à ce serrétaire de la societé Mitéraire de

Namey, 8, 744.

Senturer de la Thébuide. Co qu'un doit penser des prodiges qui leur sont arrivés, 8, 63.

Sonon. Comment diesa le propie d'Athenes, 8, 195. - Com ment corriges les defectuosités des suffrages donnés par le seet, shid., u., 196. - Contraduction qui se trouve dans ses lote, a. b., att. - Comment buenit l'exaveté, a., at3. - Les admirable per laquelle il nervint l'abus our le nounle nouecon faire de sa polssance dans le jugement des crimes, \$, xxy. - Corrige a Athenes l'abae da versire les debiteues, 8, 386. --Ce qu'el pennoit de ces less deveuit servir de modele à tous les législateurs , \$, \$41. - About la contrainte par corps à Athenes : la trop grande generalità de cette foi n'étoit mas bonne, e, s, 353. — A feit plusseurs leis d'épargne dans la religion, 8, 419. - La lei par inquelle il natioticit, dans captoins cas, les cufauts à refuser la sobsistance à leurs paren indigents, n'éluit homne qu'en partie, u. 485.—A quela citoyens il accorda le pouvoir de testre, pouvoie qu'aucus n'avoit event ici, u, 436. — Institration d'one de ses leis, qui pareig bien extraordinaire, b. 473, a. 474. - Cas que les prêtres égyptiren faissient de sa science, &, 489. Somplusiere, Voyes Leis somptembres.

Sopia de Perse. Détrôné de nos jours pour n'avoir pas assez veras de saug, u. 253.

Soporificae singulier, a, 100.

Sophinus. Travaille pendant deux ann is attaquer l'Espris des

Sert. Le sofrage par la sort est de la asture de la démocratie ; est défectaren : resonrest Sedon l'avoit recidé à Atheura, à 150. — Ne doit point troit lieu dans une aussoratie, à, 156. Sectée de reynance. Derroit être permise à tons les sujets d'ans

prince dispolique, 8, 391.
Setzi, les). Sont geneveren par les gras d'espelt. 8, 626.
Sendan. Leue comerce-, les richeau et leus furce, uprès la chair des Romann en Orient, 4, 373.

Souffer. Postquoi est encore regardé ressaus un outrage qui ne peut et lever que dans le sang, 8, 455. Soufferer. Comment elles se contractent dans la loi musulmene. 8, 18.

Souper (ie). Tan la moltié de Parts, u. 637. Sourd. Pourquoi de pouvoit pas tester, é. 436.

Someraies. Muyra fort simple dout unert secleptenma pour brouse qu'il est bine aisé de gouverner, u, 199. — Dans quel gouvernement le nouverain peut être juge, e. 25t et aujv. — Doirent chrecher des mirts et non des ceres, u, 74.

soveren current or sujes et son ses terres, u. 7s. Sparte. Priese fort engulires e e usage dans cette république, a., 200. — Voyes Londidineae. Sparintes. N'offraires est dieux que des choses communes, afin de les honocer tous les jours, 2, 415. — Vayes La-

cédimone, Speciacles. Révolutions qu'ils constrent à Rome, par l'impression qu'ils fanoieut son le peuple, u. 574. Senona. Son système est controllectere avec le religion nata-

relle, a, 53;

\$plantame. Quolqu'il soit incompatible avec le détame, te mosrelliste reclémentape les coisule saus cesse sur la sète de Montrapalen : preuves qu'il n'est ni apinosiste ni deiste , a , ble et seix.

Spirituatif. Sous ne scennes puère portés aux idees spirituatiles, et nous accumes fort attachés aux réligions qui mons font adorre su être spirituel, e., 246. Systembles (Lettre au marquie de), en miet de l'Engre des

STAINVILLE (Lettre au marquia de), au mjet de l'Espris des Lou, 5, 726, STORBELAG. Fragmouts d'une lettre à ce roi , et de la reponse,

Stérilité des terres. Rend les hommes meilleurs, 8, 525. Stoiciene. Lour morate stnit, après cella des chrétiens, la plus proper poce readrs is genre harmin benerus : détail sheégt

nes priscipales maximes, a , 410. — Niceest l'immorts lité de l'eme : de ce faux principe l'a tirolent des conséquesers admirables pour la société , a , b , 413. - L'autrur a loub leur morsie, mais il a combatta feur fatalité, è , 533. - Le monvelliste les prend pour des sectatrors de la religion natucelle , tandis qu'da etorent athèrs, è, 536

Steirtame. Favoriscit le suicide cher les Romains, 4, 155. - Eu quel temps il fit plus de progrès parmi eux, è, 163. Stuary Letter no pronce Edouted, a, 728.

Seyle (is) entié et emplantique est le plus sisé, è, 701.

Suberdination. Ce n'est pas sors de la foire sentir , il faut la faire pratiquer. 4, 41. - Per eitoyens aus magistrate Donne la force nex lois , e. 214. - Des enfants a teur père Utile nes escours, thid. - Des jeanes gens aux vierifords. Maintient les merurs, ibid.

Subsides. Ne dolvent polat , dans me aristocratia , mettre de difference dons la condition des citagens, 3, 214-Substitutions, Premiciouses dans une printecestic, a. 216,- Sent

utiles dans our mosarchie, pourvu qu'elles se soient permises qu'aus nobles, è, a.c. - Géneat le commerce, itid, - Osand on fat aktigt de prendes , à Rome, des percentions pour prèserver la vie du papille des embdebes du substitué . c. 343.-Penrquei steient permises dans l'ancien dreit remain , et non pas les fidélicommis, e, 437. - Onel était le motif qui les avoit. Introduites à Rome, e. 415-

Substitutions pupilifaires. Ce que c'est, a. 343. Substitutions subjuires. Co que e'est, b., 343, not. 1. - En quel

eas avecent hen, a, 475. Subtritté. Est un défaut qu'il faut éviter dans la communition des Jois, 4, 479

Succession as triber. Par qui réglée dans les états despotiours. b. 219 - Comment réglés en Moscovie, 1814, - Quelle est la meilleure force de la régier . \$. 219 . 4 . 220. - Les leis et les unages des différrats pays la règleat différemment; et ces lois et esages, qui paroissent injustes à ceut qui ne jugeat que ser les idees de leur pays, sont fondés en raison , é , 425 , e. 436. - Ne duit pas us regler par des feis civiles, é, 421 -Pent êtes changée, al elle devieut destructive da corps politique pour lequel elle a ésé établie, é , 433, e, 434. — Con on l'etst en prat changer l'ordre, a, 434.

Surressienz. Un père peut, dons une mounrrhie, donner la plus grande partie de la sience à un seul de ses rutusts, 5, 216. -Commernt sont réglées en Tarquir, 8, 319. - A Bonton, ibld. - A Pege, ibid., not. 2. - Apportirement an dernier des males ches les Tastares, dons quelques petits districts de l'Augleterre, et dans le daché de Roben , re Bretager : es isons de cette lui, a. 33r. - Quand l'usage d'y expecter la filla et les enfeats de la fille s'introduisit paresi les Fesats : metifs de ers rappris, \$, 330 , a , 331. - Ordes bizarra établi par la loi solique sur les successions : estions et source de cette bisacreele, a, 33s. — Leur ordre dépend des priseipes de droit politique on civil, et non pos des principes da droit notacel, e. 415 et seiv.-Est-ce avec estors que lintinlen regarde comme burbare le droit qu'ent les males de mecèder, na préjudice des filles? 6, 425. - L'terdre en doit être fint dans aur monarchie, \$, 431. - Origine et révolutions des lois comaines sur cette masiere, a . 435 et suiv. - On en étradit le droit , à Rome, en faveur de erus qui se prétotent aux voes des fois fartes pour augmenter in population, a, 430. - Quand comcornercent à no plus être regies par la loi Voccustenne, a, è, 430 - Leur ceden, à Rome, fat tellement changé sons les empereues, qu'on ne recouncit ples l'ancien, è, 430 et suiv,-Origine de l'assge qui a premis de disposer, par contrat de continge, de crifes qui ne sont pas envertes, à, àpo,

Successions ab intental Pontagool of borners a Rome, et les paccessions testamentaires si étendaes, e. 436.

Successions testamentatres. Voyen Sucressions ab intestat. Sainte. Pontquoi on y a fast des loss somptuaires, 8, 231. Sertron E. Surprise que curse la fin de son récit des eximes de

Suez, Sommes imprenors que le vaisseau royal de Suez porte en Arabie, a, 371.

Suffrezes. Cruz d'un people souvernin sent ses volontée, è, 194-Combren il est Important que la manière da les dozuer dans nor democratis soit face par les tois, said, -- Doivest se donner differenment dans in demorrante et dans l'aristotratie, è , 195. - De combien de minières ils pravens être donnes dans one démocratie, a, 196. - Commeut Solon , sons giner les millenges par le sort, les dirigre our les scola persomenges dignes des magistratures, è, 105 et soie. - Doiventils être publice, on secrets, solt dans ane mistacratie, soit dans nue démocratie? a. 136. - Ne daivent point être donnen par le sort dans one aristorestie , \$, 196. - A Rome, se recueillaient ordinairement per tribas, a. 146.

Suicade. Est contraire à la les naturelle et à la religion effettée, De celai des Romains , de celai des Anglous; peut-il être puni then ees derniers? a. Jos. - Les Grecs et les Remains le pamissoiret , mais dons des cas différents , \$, 475. — Il a'y arest point de loi à Rome , du temps de la répablique, qui puntt ce crime; il était même regardé compre une bonge artine, nont que sons les premiers empereurs : les emprieurs ne commercielernt à le puair que quand ils farent devenus aussi avares qu'ils avoient des ermels , sted.—La les qui panissoit celus que se tuoit par fotbirme étalt virteum, b., 479, a., 480 - Est-ce être sectateur du la loi naturelle que de dire que le suicide est en Angieterre l'effet d'aux maladie? \$, 535, a, 536. - Reisons qui en fauscient chen les Romanns aue action héraque, e. 155. - Lois d'Enrope contre ce crime , apologie da asicida , réfutatice de cette apelogie, é, 30, e, 53.

Salous, antien permains Pourquet viroient sous la gouvernement d'un seri, è, alz. Suisse. Quesqu'on n'y paie point de tributa, na Suisse pain quatre fois plos à la notore qu'un Turc ne pair an saitan, à, pab-- La doucrur de son gonvernement es a fest un des pays ien

plus propiés de l'Europe , e , 82. - Eile est l'issage de la liberte. d. gr. Suisses (Lignes) Sont une republique federative, et par-it re garder en Europe comme ettraelle, 8, 212. - Lene republique fedérative est plus parisits que erile d'Allemagne, e, 253. Sajets. Sout portès, dans la monarchie, à nimer le prince, à ,

Saltanz. Ne sont pas obligés de tenir leur rarole, empedires natorité est compromise , e , 203, - Droit qu'ils present ordinairement que la valeur des successions des gres du propie. \$, 319. - Ne sureut étre jantes qu'en entragt la justice , \$, 434

Supermitten Bares manstrueus nu elle peut porter, a, 261 -So force et ors effets, a , Jag. - Est , ches les peoples burbares , une des nouves a de l'actueité des peteres, à, 335. - Toute religion qui fait consister le mérite de ses secrateurs dans les pratiques apprestationers, autoriar les désordres, la débasche at les baines, a. 8, 411, 8, 413. - Son luse doit êtes esprimé . Il est imple. a. d. 419. - C'est une bereite, a. 34. Suppliers. Conduite que les légistateues devent tenie, a cet égard,

saivant in nature des gouvernresents, è, 230. - Leur sagmen tation ancoure wer revolution proclaims days l'état , iéud. -A quelle occasion celui de la rone a été invegté : g'a pas en son effet : pourquoi, è, 230. - Ne doivent pas êtes les mêmes pour les voleurs que pour les assassins , e. 224. - Ce que c'est et à quels erimes deivent être appliqués , à , ats. - Ne rétablissent point les mours, s'arrêtest poist es mal général , e,

Sárció du citoyen, Ce qui l'attaque le plus , a, 280. - Peine que méritent cous qui la troablent, d, 281. Sarprise. Pluisie qu'elle produit en nous , è , 191. - De sa progermien, a, b, bot.

Seserara. Voyen Seigness Sybarites Portrait de se prople effémine, a. b. 116. SELLA. Établit des peines craelles : pourquei, e, 233. - Loin de

panie, il récompensa les calometateurs, è , and Enerce se soblats à des travaux pénibles, e., 130. — Valequeur de Mi thridate, a, 144. - Porte une atteinte irréparable à la liberté romaine, è, sig. ... Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, ibid. - Fat l'inventeur des proscriptions, shid - Ab dique ecloutairement le dictature, e. 150 - Parallèle de 756 TABLE.

Sylle ever Augusta , v. 152. — Distoque de Sylle et d'Eurrate,

Salvers-Larenza. Fondsteur des villes latines, 8, 128.
Symétris. Platair qu'elle rouse à l'ame, 8, 100.

Symitris. Platair qu'elle rouse à l'ame, à, bon. Symmagez. Sa lettre aux empereurs , au sujet de l'ausei de la

victoier, a. [2]. Synode. Voyre Trayzs. Syrecusr. Causes des révolutions de rette république, b. 244. —

Det as prrie a la défaire des Athéniras, ibid. — L'ostressue y lit mille mans, itandia qu'il était ann chone admirable à Athémes, a, ¿2;. Syric. Commerce de ses rois après Alexandre, b, 263. — Pouvoie et étendan de cet empler, a, b, 233. — Les pois de Syrie ambliousement Egypte, n. 22. — Maures et dispositions des poerblissuement Egypte, n. 22. — Maures et dispositions des poer-

plot, a, b, 12a. — Law est molliere de la cour, §, 13b. — Paper de molliere de la cour, §, 13b. — Paper de l'argent, a, 12b. — A pressi reviere la l'arence, §, 23b. — Occasions one los injuste et fansite, qui vout de mayer et juste du temps de Cour, §, §, §, — Sen effers fansites, a, §, 2. — Comprar à l'attricojgir jasicialiste, §, §, c. — Sen histoles allégrarque, §, §, § et suiv. — Boucher-ressourch agril a occasione de suite le fevieres, dons les

familles, et dans les vertus de la untion françoise : il l'a déshonorée, è, <u>103.</u> Systèmes (les). Sont à la physique er que la fable est à l'hio-

toies, n. 620;
Tecrus, ensperus. Loi mgo de re prince au sajet da crimo de lice majont, b. 286.
Tecrus. Erreue de cet autree prouvée, a., 351. — Son carrage aus les moments des Germaion est court, parre que, voyant tont,

Il abrege tout. On y trouve les codes des lois barbares, <u>0</u>, 46s.

— Appelle comme re que nous appellons aujourd'has resseur,

n. 425, n. 401.

Talus (in hi he). Est foet en usage dans les états despotiques :

Tro. Conséquences affreuses qu'il ties du dogme de l'immortalité de l'ame, è, <u>112</u>, Tarcatens. Peuple oinf et voluptorns, è, <u>101</u>, — Descendas des

Locidemontron, b. (12).

Tançair. Comment monts nor le triber : changements qu'il apporta dans le gouvernment : cuassa de m chate, a. §22.—
L'ectaire qui décourrit la conjuntation faite en miserum fait ententient ententient en confuncion de la Comment de l'apport. b. (126.— Comment il rigue, b. (126.— Son fix viole lacercer; soites de contentiat, a. §15.— Poirre plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententat, a. §15.— Priure plus antimable que l'en sa eroit ententation de l'ententation de l'en

Turteres. Leur confinite avec les Quincis est un modèle de conduite pour les compoèrants d'un grand état , 8 , 162 - Pourquoi obligés de mottre leur nom sur leurs fleches, è, 110 .- No lévent presque point de taers sur les marriandises qui pas-- Les para parille out établés de sout pas encore retublis, 4, 325. - Sont harbures et non asuvages, n. 8, 207. - Leur servitodo , a , 8, 200 - Derrolent être libera : sont cependans dans l'esclavage politique : resson de rette singularisé, shid. - Quel est leur droit des gens : pourquei , ayant des marurs si doscers entre eux, ce drest est si cruel, A, 210,-Le secresson appartient, chre esa, so dernier des milles : esison de rette igi, n , 310. - Revages qu'ils out faits dans l'Asia, et comment lis y out détruit le commerce, &, 358. -Les vices de cens de Gengiskan venoient de es que leur religon défendeit re qu'elle saroit du permettre, et de ce que leurs fols civiles permettoient es que la religion suroit du défendre, é, 411. - Pourquoi n'ont point de temples : ponequoi si tolderetto en fast de religion, a, b, 417. - Pourquoi

notives, n. eg. — Il est quelquefos dangesas de tase le prin de marchandies . e., dis. — Ser les preparaes. Dans quelle preparaes de marchandies . e., dis. — Ser les preparaes. Dans quelle preparates diserres dise imposées, 8, 221. — Ser les serves. Bornes qu'elles bévent avoir, liéed.

Transists. Promposal is no fact these power faire confinemer and secure $k + 2 \sin k n$. Percept II is made for even up not are equit a part les internations prove another is in conference of the anomanous for fair is coincip. $k_{\rm eff} = 0$ means from the less the behavior, notices on the indicate the confinement of the confinement o

en Angleterre i motifs de cre deux lois, n. 4.75. Troppie, Lener richenan statechent à la religion, n. 4.12. — Lever origine, étel. — Les pregées qui v'ent point de maisons se bâtiment point de trappies, abid. — Les propies qui n'out point de troppies out pen d'attachemient pour leur celigion.

Tratesticus. Elles nous suivent jusque dans is vie la plus ausères, \$, £2, \$, £1.

Terrais. Comment su untres infac sue les lois, \$, 244. — Plus

Il est fertile, plus il est propre à la monarchie, séid.

Torre, C'en par le aolu des hommes qu'elle est devenore plus
propre à res leur demenre, à 26.— Ses partin aest plus
meias peuplées, suiraut est differentes productions, à 266.

Elle se lause quelquefuis de fournie à la subsistance des hommes a die.

ure, p. 15. Terre autique. Ce que d'était rère în Germainu, n. h. 12m. — Ge n'était pout des fiels, n. 12m. — partiques entre les cilerans, Quand percent les régiments partiques entre les cirents les ciurpes d'auté disconstitut, n. 12m. — Parent-ellric for partiques galement dans toutes les disconstruit n. 2. 12m. — Loi-il a propin, dans une république, d'en faire un nouveau partique, leurer l'enviere et decodroid n. 2. 12m. — Encon partique l'enviere et l'enviere de l'enviere d'enviere de l'enviere de l'envier

Terras censaciles. Co que e'étnit sutrefeis, a, è, éco. Terradica, Voye, S'natas consette Tertallien.

Trein (cornée de). Molbrureuse pour les Remains, a, 125. Testament. Les anciennes lois remaines sur cette matière n'avoient pour objet que de prescrire le rélibat , n., 401. - On n'en ponvoit faire , doon l'ancienne Rome , que dans une assemblée da pruple : pourquoi, t. (35, n., 456. — Pourquoi los lois romaines accordoirat-elles la faraité de se choisir, par testament, tel beritier que l'on jugroit à propos, mulgré toutes les précautions que l'on avoit prises pour empêcher les biens d'ane famille de posser dons one natre? n. 426. — La faculté indefinie de tester fat faneste à Rome, stud. - Pourquoi, quand on come de les foies dans les assemblées de propir , Il fallet y appeler cinq temolas, 8, 436. - Toutes les lois enmaires, sur cette mattere, derivent de la vente que le testatror faisoit autrefois, de m familly, à celui qu'il institueit son breitier, ibed. - Pourques la farulté du teutes étoit l'enerdite and source, sun murts et and profigues, shid. - Pourquel le Els de famille n'en popreit pas foire, mème avec l'agrément de son pere, en la patazance duquelil étoit , à , 436. - Ponequel soumis, chre les Romaius, à de plus grandes formatités que ches les antres peoples, ibid. - Pourquei devoit être conçu en pareles directes et impératives, Cette Ini donnoit lu faculté de enbattuer, mais ôtoit relle de faire des fidéiremmis , n . (22. - Pourquei relai de père étoit mil, quand le fils stoit perterit; et valable, queique la file le fut, ibid ... Lea.

parents du defent étotent obligés autorivis, en Feunce, d'en

faire un en sa place, quand il n'avoit per testé en feveur de Pegliue, d. 470. — Ceus des snicides étoient exécutes à Rome , 4, 415. Testament in procincts. Ce que c'étoit : il ne fant pas la confondre avec le testament militaire, e, 436.

Testament militaire. Quand, par qui, et pourquoi il fet établi, 4. 436.

Testament per as at librars. Ce que c'étnit, 4, 476 Deboide. Voyes Solitaires

Thédains. Ressource monstrerase à loquelle ils exrent recours poor adoucir les socrars des jeunes gens, é, 209 Tuioneau (l'ampératrice) rétablit le culte des sunges, détruit par les iconoclastes, a, A, 183-

Teácocas Lascaste, Injustice commise sons sen regns, sons pertexte de magic, e. 250. Tudoponic, rei if Austresie. Fit rediger les lois des Ripenires

des Baracots, des Altemands, et des Thuringuess, a. 140. Taxonosac, rei d'liafe. Comment il adopte le roi des literales. 8, 334. — Abolit le combat judiciaire ches les Cotragotha, 8, 450.

Tagazons , empereur. Ce muit penseit des paroles crissiociles, a. all. — Anneia les petits-enfants à in soccession de leur sient matereci, \$, 43g. a, 400. - Son crises et es pénitruce,

Taleposa La Jacoa [Compercur]. Avec quelle insolence Attila en parle, \$, 173.

Thiologie. Est-or cette science on la jurisprodence qu'il font treiter dans un livre de jurispeudence? a, 542 et soir. - Elle s'accorde stiffettemens avec la philosophia, a, 44. Theologie (Nores de). Doublement injutelligibles, a, go.

Theologiens, Mann qu'ils out faits an commerce, a. 273. - Incapables d'accorder jamais leurs différents . a, è, 183-Teicenta, empereur. Pourquoi ne vouleit pas, et ne devolt

pas vouloir qua sa femme fit te commerce, 4, 354. Tufornearrs. Son sent-ment sur la musique, 8, 202 Tuisse. Ses belles actions progrent one la Grece était encore

barbore de son temps, a, 417. Theasaltens . asservia por les Macéd

Tassact. C'est et roi qui a accordé les contames de Champagne,

TROWAS MORE. Petitesse de servues en matiere de législation . Pariagiens. Simplicité de teura lois ; par qui forent rédigées , \$. 440. - Leurs lois crissimelles étacent faites par le même

plan que les ripusiers, a, 44t. - Leur façon de procèder contre les femmes, a, 430. Tradax. Se donns bien de garde de renouveler les anciences

lois somptualess de la république, à laquelle il substitues une monarchie, a. 225. -- Par la même capril, il ne vosint par qu'on défendit aux gouverneurs de meuer leurs femeure dons les provinces, Mid. - Par les vurs de la mêma politique, il manioit avec adresse les los faites contre l'adultere, a, 242. - Abus enormes qu'il commit dess le distribution des bunneues et des dignisés , à , 246 , not. s. — Attorba eus écrets la prine du crime de lose-majesté, et cette los donne le deveser coup a la liberté . 6 . 265. - Refficement de cresanté de cu tyran , a , 186. — Par une itii sage , ti tis que les choues qui représentoirut la magnoir devinernt la monuoir même, a. 379. - Ajonia à la rigneur de la loi Popptenue, è , qui. - Étend le petimere souveraine, è , 250 .- Sompçonneus et defiant , ibid. - Sons son empire, le sénut tembridans un état de basarme qu'un ne sancoit exprimer , ilui. - Il des an penpie le droit d'élies les magistests, pour le tesespoeter à ini-même,

ibid. - S'il faut impater a Tibere l'avilissement du régot, n. 454 Tree (Le), Divinité des Chinois, a. 80. Truen. S'il eit ete ebreifen , it n'eut pas été si cenel , a. 408. Tisene parsatire, b, son.

Trra (Pempereur) fait les déliers du peuple romain, è, 162 Tyra Lova, Errour de res histories, J., 232. - Critique de l'anteur sor la façon dont cet bistories fait parler Annibal, a, 136.

Taxan d'or. Origine de cette fable, a, 364. Tolirence. L'anteur n'en parle que romme politique, et non comme theologica . e . b . san . - Les theologicas mêmes du-

tloguent entre telèver une religion et l'approuver, é, 430 .-Ouand elle est accompagnée de vertus nocrales, alle forme le caractere le plus sociable , è , son .-- Osand plusieurs religions sont telerers dans nu stat , on doit les chliger à ar bolever entre cites, e. 430, - On doct tolerer its religious get sont établics dans un état, et empêcher les autres de s'y établic. Dans cette regle n'est point comprue la religion chrétienne, qui est le premier bien, a, è, 400, note 1. - Ce que l'auteur a dit sur cette matiere est-il un avia zu roi de la Cochiochine, pene fermer la porte de ses états à la religion ebrétarant? è . 541. - Veyrs mont, b., 40. - Politopur. Ses avantages, a, b, 58.

Tonquin. Toutes les magistestures y sont occupies par des eunnques , a., 314. - C'est le paysique du climat qui fait que les pères y vendent leurs filles , ct y expesent leurs enfants , 4, 392

Torcane (grande-duce de). Out fait d'un village marèragen la ville la plus forissanze de l'Italie, é, 16. Toscens. Peuple amolli par les richesses et le luxe, é, 128.

Toulouse. Cette comté devist-cile béroditaire sous Charles-Martel? 8, 524, not. 4. - Il paroit qu'on y est aussi fanatique en fait de politique qu'en fatt de religion, a, s, \$46. Tenananana (is P.). Ses tracasseries out cogagé l'auteur à se retiere d'ane societé littéraire, a. 665.

Tourness. Donnéseux ane grande importance a la galanterie, 4, Traducteurs. Parlent pour les anciens , qui ont pensè pour cux.

4, 16. Trailants. Lour portrait, \$4 277. - Comment regardés antrefais en France; danger qu'il y a da ieur donner trop de crédit , a , a 78. - Leur injustice détermins Publius Rutifins 2 quit-

ber Rouse, a., 276. - On no doit jamale leur cousier les jugements , thid. - Les impôts qui donnent occasion su peupla de frander enrichissent les traitants, eniment le people, et perdent l'état , A. 294. - Tout est perdu lorsque leur profession, qui na doit être qua lacrative , vicet à être houeres , à , aon, — Les richeurs doivent être leur meique récompense. this. Traité déshonceant angeri se soumit Anticches, è, : 38.

Traités. Ceux que les priuces font par fores sont muse obliga toires que ceux qu'ils font de bon gré , a , 433. - De paux. B proble qu'ils scient la vore de la nature, e, 64. — Queis sont ceux qui sont légitimes, ibid.

Traires. Comment Storent punis rhez les Germains, n. 494 TRAJAN. Refusa da donner des rescrits : pourques, 8, 480. - Le prince le plus accompăi dont l'histoire nit jamaie parte, à , 162 .- Son portrait : Il fait la gorre nux Parthes, did. Tranquitini des cotoyens. Comment les crimes qui la troublent

deivent être pnois, \$, 261. Transmigration. Causes et effets de crite de differents propies . Transporation, Son aboutance, dans les pays chauds, y rend

l'eon d'un neage admirable, è, log. Trasimine (batmile de) perdue per les Romsius, a, 125. Travail. On pret, par de bonnes lois, faire faire les travaux ire

pies rudes à des hommes libres , et les rendre heureux, e. Jog. Les pays que, par leurs productions, fournissent de travail à no pius grand nombre d'hommes, sont pius pouplés que les autres, d. 496. - Est in moyen qu'un état bien policé amploie pour la soulagrescut des pauvres, a, 406. Trible (bataille de) perdus par les Romains, a, 133-

Trisors. Il n'y a jamais, dans une monarchie, que le prince qui poisse en avou nu. e. 35z. - En les offeset à Dien, nous provious que nons estimoza les richeses, qu'il vent que noca securiaines, é, 410. — Possquoi, sous les ceis de la permière race, celui da roi était regardé comme nécessire à la monarchie, è, 183. - Amasès por les princes , fancetes à leurs succrescura : pourquoi, a. 165. - Trêsor des Ptolémère apporté à Rome · effeta qu'il y produit, à, 168. Triangles. Quelle forme its donneroient à leur dien , s'ils en fal-

secent wa. e. 4n. Trabunel dismessique. De qui il était composé e Recue. Quelles matières, queiles personnes étoient de sa compétence , et queites petnes il infligcoit, è, 240. - Quand, 21 peurquei fet aboli,

Trebuneur. Cas ou l'un doct être abligé d'y recourie dans les

monarchire, a. p., 135.— Crex de judicitore dolven ilrecomposte de bescoro de personos prosequel, 2, 136.— Serques est findde la contradición qui se trocer serie le consulda primer el les tibulenos un'instancia, cida— Quologilla es seion pas fere dava un fata libre, les jugrantes dovrest lotrationes de la composición de la composición de la tiluntes qui regorden l'inserve (e. par.— Il survey de qui se nost prospe jamais d'accord, cenz des lots, de l'honnere et de la cettajon, «, 609.—

Tribans des légions. En quel temps, et par qui farent créss, b , 273. Tribans du pruple. Nécessires dans une aristocratie , b , 215. —

Leur établissement fui le saint de la république remolae, à , at; — Occasion de leur établissement, à , 392. — Leur création, e., 14...—Emperceur revêtes de la puissance des tribens, à , 15...—

Tribus. Ce qua c'énoit à Rome, et à qui elles domnèrent le plus d'autorité. Quand commencèrent à avair llem, è, 273 et suir. — Division du preple par tribus, p. 4,6. Tribus. Pur qui doireut être lerés dans sens aristocratie, e, 235. — Doirent frez l'esté, dans ner momertie, de façon que le

prople ne soit point field de l'enécution, 8, 216 - Comment so levoient à Rome, a, 279. — Rapport de leur leuce avec la hiberts. u. 39s et surv. - Ser quol, et pour quels unages doivent face leves, a. 292. - Leur grandeur n'est pas hoane par elle-mbmr, ibid. - Paurquoi ne prat état qui ne pair pour de tributa, enclaré dons un grand qui en pale heaucoup , est plus misérable que le grand. Fausse consequence que l'on a tirer de ce fait, 8, 292 - Quels tributs doirent payer les pers ples esclaves de la glebe, & rol. - Oerla tributa doivent étru leves dons un pays où tous les partienliers sont citoyens , & . 293 et sair. — Leur grandene dépend de la nature du gouvernement, 4, 294. - Lear rapport avec la liberté, 5, 295. - Dans que'ls can sont susceptibles d'augmentation , a , 296. - Loue nature est relative au gouvernessent , ibid. — Quand on abuse de la liberté, pour les rendre excessifs, elle dégénées en ser vitude, et on est obligé du dimmeuer les tributs, 8, 276.-Leur rigueur en Europe n'a d'autre esse que la petitesse des vues des ministres, ibid. - Causes de leur augmentation perpéturile en Europe, a, s, 197 -Les tributs excessifs qua irroient les empereurs, donnérent lieu à cette étronge facilité que trouverent les malourétans dans leurs conquêtes , a , 297-Quand on est ferrè de les remetter à one portie du pemple , la Persire doit être absolue, et ne pas être rejetée sur le resta da prople. L'asage contraire coins le col et l'état, \$, 257.-La redevance solidaire des tribute entre les différents sujets de prines est isjecte at permitiense à l'état, ided. - Crux qui se sont qu'accidentels , et qui ne dépendent pas de l'indentrie, sont une manyaise sorte de rickesse, a. 377.-Les France n'en payaicut aucun dans les commencements de la monarchie ; traits d'histoire et possages qui le prosevent, n. 457 et suiv .--Les bemmes libres, dans les commencements de la mora chie françoise, tant Romains one Gautois, pour tont tribut, étaient charges Caller à le guerre à trurs dépens. Proportions dans fraquelles ils suppostoient ces charges , n , 486 et solv. Voyes Impérs, Tares. — Roue en est déchargée, 8, 185. — Ils sont rétablis à Rome, ibid. - Ne devienment journis plus pécesonires que quand un état s'affoibill, 4, 173. - Portés par les esspercurs à un cares japolárable, ibid. - Sout ples forts rbes

percens à un eace i uniforable, ilidit. — Sout ples fiers rhes les preinstants que ches les cutabliques, a. 25. Prièntem. Ce que signife ce mot dans les lois harbares, u. 465, Priete (par aliasion à la), les Geres se mirent en tête qu'ils devoirent avoir trois empreces, n. 28.

Primple. Son origine: 1 combine II letter sur l'acrocionment des grondeurs romaires, e, 126. — A quel titre il s'accocioit, n, 127.—L'unege de triumphe shell sons Augusts : par quelle

coises, a. 157.
Triarvar. Les Orientaux ont contre cette maladia une recette
preférable à la odres, a., 23.
Triamminet (premier), s. 140. — (prezad), s., 151.

Triumsirs, Leur adresse à couvrie leue croasté seus les sophismes, à , sêy. — Réussirent , parce que , quoiqu'ils enseut l'autocité royale , ils n'en avoirent pas le faste , à , 338 l'enfective . Leur històrie monone de

Tragfodyter. Leur histoire prouve qu'on or yent être heures, que par la pratique de la verte, a, 9 et saiv., a. ê, 1, et saiv. Feuper, Leur aggiestation, en Excope, ast une maladie qui enine les états, a. p.pr. — Est-il avantageux d'en avoie sur pirel, en temps de pais comme en temps de guerre ? étés. — Pourquoi les Grers et les Rimains d'estimoient pas Desucoup celles de mer, à. 15q.

celles de mer, \$1, 369.
Treyranes (hr.). Trugédie auses mal faite, \$. 876.
Treyranes (hr.). Trugédie auses mal faite, \$. 876.
Treyran Le synode qui s'y tint en 878., prouve que la loi den
Romaina et celle des Waispobs caisocéant concurrenment

Romaina et celle des Waigoths existeiant concurremment dans le pays des Waigoths, n. 544. Trante. Voyes la trante. To et seux. De l'emplet du res pronoms dans la Rible, s. 66n.

To et seus. De l'emplei de res prenoms dans la Ribbe, 5, 660.
TOLLIUS (Sesuns), comporè è Henri VII, rei d'Augisterre,
n, 107. — Cimente l'asson des villes latines avec Rome, è
138. — Dévise le peuple rumais par contories, n, 146.
Torre. Cause de depotiture aftress qui règue chec ess, n, 265.

N'ontoncen précaution contre la peste : peurquoi , n. 304. - Le temps qu'ils prenaent pour attaquer les Akymina proove qu'on an doit point décider par les principes de la religion er cul est do ressert des lois naturelles, 8, 436. -La premiere viriaire dans one guerre civile, est pour enu un jugement de Dien qui décide , 8, 449. - Leue empire a peu près nunt foible à present qu'étoit celui des Grecs , n, 185. De quelle maniere ils conquirent in Perse, \$, 185. - Remasts juaqu'à l'Euphrate par les empereues grecs, ibid. - Comment ils foscient in guerre ann Green, et par quels motifs , \$, 186 .- Escienent l'empire d'Orient , n. \$, 187 .-Cames de la décadence de leur empire , à , 14. — D y a elles one des familles on l'on e's jonseis et, \$, 23. - Servicont d'ince aux Juils pour les mener en enfer , a , 24. - Ne mangret point de viande etcuffee , n. 30, - Leur défaite par les Impérioux, 8, 8s.

Tuesons. Se vic est un hymne à la lousage de l'humanité , à.624, a.615. Zarquie. Comment les successions y sont réglées : saconwé-

Tarquis. Comment les norentaies y non régiées unconsticients de et soire à, siys...—Comment le prace d'y name le curronn. Held. — Le desputione en a besul les terminités de justice, e. 4, 3 h.s..—La justice y couleille meure residen qu'allers 24, 335...—De litti gales y les pour les entrece de marchandles, 356...—La pustice y couleille meure residen de marchandles, 356...—La pustice pour les entrece de marchandles, 356...—La pustice pour les entrece sidelres, a, 13...—On y jiere appuelled les tribuse comme non la sategiere series, 3, 5, ...—Déray. Est presque dierris, 6, 3...—A hand que celle d'Aute, sidé Tardir, Quand a commence, en Praces, 3 ber delitageau

de la buillie on garde, n. à., 334. — La jurisprudence remaine changes sur cette molière, à mesare que les mouvas changèrest, à 324. — Les moress de la satum déciveut de terminer les législateurs à préfécee la mère un plus proche parvat, ou le ples prochs parent à la mère. Jisé. Tateurz, Etoloni les maitres d'écrepter en de réfuser le com-

bat judiciate. pour les affaires de leuts popilles, à , 536.

Tyr. Nateur de son commerce, à , 249, à , 326. — Des son
commerce à la vielance et à la veration à , 326. — Se culouses, ars établissements per les rêtes de l'Octon, à , 326. —
East riede de toute aution commerçante, à , 262.

Tyrassen L'es Rougence se sond défaits de leves tyrans, sons

pouvoir secours le joug de la tyranuire, a. 300. — Ce que l'astrare cutrend par ce not : router par l'enquelles elle parvient à ses fins, à, 30s. — Combien il y en a de nortes, a., 326. — La plus crecille est celle qui d'averce à l'ombre des lois, à, 156. — Trans. Comment s'élèvent sur les ruines d'une république.

n, h, 144. — Seréttié over laquelle les Greu les panusoient, n, 187. — (Moutre der), passoit pour une action verloruse dues les répoliques de Gree et d'Italie, n, 153. — Quel étoit tror sort à Boser, n, b, 166. Tyrices: Avantages qu'ille téroirat, pour leur commerce, de l'imprécione de les savigables des anciens, n, 159. — Noture

l'imperfection de la navigation des anciens, a, 359. — Nature et étradue de leur commerce, 8, 358. Univan. En quoi faisoit consister la crime de léon-majorité,

n, 384. Unargra Énforman, celor de Suède, met la couronne sur la téte de son épous, n, 93

tête de son épous , a, 93 l'ailormoi der loss. Sault quelquefois les grands géntre, at frappe infailliblement les pesits, é, 480

sire entre les familles nobles , desse une trisi eratie, e. 226. - D'en corps politique : en qual elle ronnet

Université. Querelle ridicule qu'elle soutient en sujet de la lettes Q. a. 78. Usager. It y en a besuroep dont l'origine vient du changement des armes , a. 454.

Umax. Part da la Perse : route qu'il tiret, a. 3, b, 5, b, r4, 8, 18. - Ce qu'on pense à lepahon de son départ , e, 5. - Sa douleur en quittent la Perse : son laquittude par espport à ses frames, 8, 5. — Notals de son voyage, 8, 6, a, 7. — Paroit à la cone des sa plue tendre jeunraie : sa sincretté lui atties la jelomie des ministere , è, 6. - S'attache sux sciences : quiste lu coue, et supage pour fuie la persecution , 5, 6, a, 7. - Orders qu'il donne un premire exempte de son sérsil,

\$, 37. - Tout birn reassine, il donne le preference à Zorbi sur ses autres frammes . 4, 4. — Est Jalous de Nodir , senuq blose , surprie avec m femme Zachi , a , b, 15. - Croit Rossne verteense, &. of er mix. - Tourments per so is lossic, il renvoie un de ses eunnques avec tous les noirs qui l'accompagnotent, pour augmenter le nombra des partiens de ses fermers, è, st. - Ses inquiétades touchant la conduite de ses femmes, a, so. - Nouveiles accubinates qu'il reçoit du sernit, e, toù et salesates. — Ordres qu'il euvoir au premirr rutuque, e , tuq. - Apres m mort, à Nersit, son seccemer, è, ma .- Donne la place de premier enneque à Solies, et lai remet le soie de sa vengence, é, tob. — Ecrit une lettre foudenyente à ses frames, a, 106, - Chagrins qui le dévogent, a. è. 106. - Lettres de reproches qu'il reçoit

de ses ferrmes, à, toli, a, mp. Esser. Est comme naturalisée dans les états despotiques : pourquoi , a. tes. - C'est donn l'Évanglie , et won dans les riveries des ecolastiques , qu'il en font parser les règles, a. 373. -Penrquei le prix en diminus de moitié lees de la éécouverts de l'Amérique, a. 380. - Il ne faut pas la confordre avec l'attrés; elle s'introduit nécressiesment dans les pays en il est defende de prêter à intérêt, à , 36g. - Pourquoi l'ours maritime est plm forte que l'autre, ibid. - Ce qui l'é introdajte et comme unturniuée à Rome, è, 340. - Son teux dans les différents temps de la république romaine: esvages qu'elle fit, Mid. at suir. - Sae quelle manime elie fat regibe à Rome, apres la destruction de la république , è, 392. -- Justifration de l'acteur, par rapport a ses sentiments sur cette matière , 8, 543 et unie. - Pur expport à l'eradition ser cette matière . e., 343. - Usage des Bomains our cette matière . e . Sal et mir.

L'expeteurs. No present rémair dans une république fédéra tire. \$, 165. - Lours succès leur tirament lieu de droit, 4. 6m

Faircas, Voyes Nasire. Fatarenz, Rhodienz, autrefole les plus estimés, e. 131. — An-

terfria se fausient que citoper les terres, a, 134. - Depuis l'invention de la boanois , ile voguent en pleine mer , è, 174. Venera (Compercur) ouver la Danube : mitra de cet événement. 4, 169. - Reçoit les Goths dans l'empire, 4, 170. - Victime de son improducte facilité, e, è, 170.

VALENTINIES. Appela les petits-enfants à la succession de leur avel maternel, \$, 430, a , 44c. - La condante d'Arbogasta envers cet empereur est un exemple du génie de la notion françoise, par rapport una maires du polais, e , boy. -- Fortiffe les bords da Rhin. s., 169. - Entuje une guerre de la part des Allemanda, 8, 170. Valiates (Compereur), pels par les Perses, a., 167.

Valutte (le dec na La). Comismos per Lous XIII en personne, 4, 325.

Faicur réciproque de l'argent et des chores qu'il signife , e, ê, 3;8 et sur. - L'argent en a deux; l'une positive, et l'eutre relative : manière de Aure la estativa , à , 361 et seir. -D'un homme en Angleterre, a, 355. Vasous (unl. Erreue de cet noteur por la noblesse des Francs .

Vausa. Son bistoire prouve que la lei romaine avoit ple d'autorité dess la Ganie méridionale que la let gotte , é, 444l'anisi. Augmente à proportion du nombre des bommes qui

viscat engemble , b , s36. — Ect très-utile dons une notion ,

\$, 337 . a . 338. - Les hiens qu'elle fait , compe mans que couse l'orguett, siuf. Farsisi (des plasses de la) , 5 , 589.

l'arrêtés Prantes rossemblées sous ce titre, a, ép6 et mir. Vennon (Tonnarios). Sa faite hontruse, a., 125. Vaxes. Pourquoi son tribonal perut insupportable san Ger-

maine, a. 336. Fassenz. Leur devoir étoit de combattre et de jager, a. 43a. Pourquoi n'avoiret pas tonjours, dans leurs jusciers, la même jurisprudance que deux les justices reyales, on même dons celles de leves sergueurs outresino , \$, 46s. - Les rhaetres des vassant de la couronne sent mes des sources de nos contumes de France , a , b , 472. - Ill y en avoit ches les Carmana, quoiqu'il n'y rêt poiet de Befs : comment celu , à , 461. — Différents noms sous lemparis ils sont designés dans tes unciens monoments, a , tot. - Leur origine, stid. -N'atoirat pas comptés en nombre des homers libres dons les commencement de la monarchie, è, igs. - Mennient sutrefois leurs arrièce-rasseux à la guerre, e, sue, - On en distinguoit de treis soutre : por qui ils étoient ments à la goerre, a , 5, 492. — Cous du roi etorent soumis à la correc tion de comte . 6 . ion . a . iol. - Erment abiliers . dans les commencements de la monarchie, a un double service, et c'est donc ca double service que l'autrer grane l'origine des justires seigneustales, a., 493 et sair. — Pourquel creu des éréques et des abbes n'étroient pas menés à la guerre par le comir , a. 193. - Les prérogatives de esus du roi cet fait changer presque tous les airus en Sels : quelles Justent ets

a, 515. Passelage. Son origine, a, 48a. Files (nobge da), b. toll.

Fétites. Ce que d'était que cetta sorte de troupe, à, 130. Frantici des charges. Est-elle utile? a. 234. Vuendus N's jemais rien en à lui que m gloire, a, fint.

Forgrance. Étoit punie, ches les Germains, quand celul qui l'exerçoit evoit eren la composition , a, è, agi-

prorogetives, e. 311 et seiv. - Quand crea qui tracient im-

médiatement du rei commencerent à en tenir médiatement .

Fexue, Comment majutient son aristocratie contre les nobles, a. 197. - Utilite de ses imquiniteurs d'état, ibid. - En quoi lis different des dictateurs romains, ibid. - Sagener d'un ingreent qui y fet rendu entre su noble vénitira et en simple gratificome , 5, 314 , not. 1. - Le commerce y est défreds and nobles . 8. 215. - Il n'y e que les courtimers qui puissent y tirer de l'orgent des nobles, è, 237. - On y a connn et corrigé par les lois les inconvénients d'une aristorantie béréditeirs , 8, 245, not. 2. - Pourquet il y a des inquintrurs d'état : differents tribusaus dens cette république , a. 363. - Pourroit plus alabment être subjuguée par ses propers troupes upe la Rollande , a. 269. — Quel étoit son commerce, \$, 350. - Dut son commerce à la violence et à la versting , & , 35c. - Pourquet by valarant n'v sont pas al bons qu'eilleurs , è , 25q. - Son commerce fut reiné par le diccourrete du cap de Bonne-Lapécance, 3, 374. — Loi de cette république , contrairs à le nature des choses . è, £14. --Situation singelière de cette ville : pourquoi elle est en borrege and mosalmone, a, \$, 33. - N's de ressource que dons son économic , è, qr. Fents elisés. Éspirat une espèce de boussole peur les unciens .

ent certales propies la représentent , e, éc. Vanuts (Fabbi) , letters o , 5 , 63; , 5 , 655 , 5 , 658 , 5 , 659 .

a . 664 Firsti. Dans qual sens on en fait ens dans une monarchie , & , 304. - Cest par la personsion, et non par les supplices, ge'on le doit faire recevoir, e. 400. l'érités morales. Elles dépendent des riconstances, a., 52,

Vesser. Lettre & . s. 660. Vannis. B'ainé par Cicéron de ce qu'il avoit suivi l'espeit plusit que la lettre de la loi Voconienne, e, 428. Ferseiller. L'autrur le boit parce que tont le monde y est petit,

Ferts et Neus. Factions qui divissione l'empire d'Orient, e, 277. - Justicion se déclare contre les verts, à, 177.

- Est nécessaire dans un état populaire : elle en est le principe, a, 199. - Est meins nécessire dans une monarchie que dans mu république, ibid. - Exemples oblébres qui prouvent que la democratio ne peut ni s'établie , ni ce maintenie sans verin, l'Angleterre et Rome, n., 200. - On perdit la kinerté, a Rome, en perdant la verta, shid. - Étoit la negle force, pour soutenir un état, que les politiques grecs conmassent, a, b, non. - Effets que produit non absence, dans noe république, ifcd. - Abundonnée par les Carthagineis, rutralna leur chuts , è , 200. - Est moins nécessaire pour le peuple, deus mes aristocratie, que dans nus democratie, abid. - Est nécressies , dons nos pristorretir , pour maintenir les nobles qui gouvernent , s , not .- N'est point le peracipe du gouvrenement monarchique, e, 201 et mir. -- Les vertes béresques des anciens , inconnues parmi nons, insmonarchie; mais elle n'ou est pas le ressert, è, sos, e, sos. - Comment on y supplée dans la gouvernement monarchique, e, cop. - R'est point nécessaire dans ou état despo-

— Common ten y repide data is a previousness manarist m_1 and m_2 and m_3 are the former data setting of the same of an init deposits on the same of the sa

fait cons crose ses efforts poor es cacher, A. 33. Visitation (Pompereur). Tervaille positant son région à récubilir l'empire, 5, 16s.

Fanda, Purquoi ou lour evoit accordó le éroit d'entante, n. b. 405.
Ficerre. Éloiret, dans les commencements de la menarchie, des officiers militaires subordonnée ann contre, b. lot. a. i.o.

From Les vices politiques et les vices morrage no sont pas les mémins s'estre que deviende sercir les législatures, à, 332.— Il y en e estant qui viennemt de ce qu'en ne d'estima pas asser que de ce que l'en d'estima trop, n, 559.— Fistorer (in), Quel en est l'hiplet, n, epi.— C'est le cheistia-

Fistoire (in), Quel en est l'ubjet, n. 193. — C'est le christianisme qui empécha qu'on n'en abuse, s. 207. Vacron Audném, roi de Sardaigne. Contradiction dans su conduite, n. 1933.

Fie. L'honneur étérné, dans une mouarchie, d'en faire mens ens, è, sob.
Fis future. Le blen du Tétat exige qu'une religion qui n'en presset pas soit suppléée par des lois aérères et aérèrement

esteutées, a, à , ét. ... Les religions qui se l'admettent pas peuvent tière de en fous prioripe des conséquences admérbles celles qui l'admetient en peuveut tière des conséquences funcios, a, b, ètà. l'is des autau, is elles na sont pas véridiques que les micreles, ettles fournissent les elles garands echiercissements sur l'erigiue

des servituées de la plaie et des fiets, a. 5, 106. — Les mensonges qui y sont persents apprender les memes et les lois du l'impa, paren qu'ils sont relutifs é un memer et à cu blu, a. 6,66. Véliantés. Combien II traports, dans uns d'onocratés , qua les jeunes gens l'eur soirest subnecleurés, a. 314. — Leurs privisgins. R-Reine, forcest commanguelles sus grams merles qui vosient

des nafants, b. 400.— Commont am bist hien palicé pourvoit à leur ministence, m. 406. Ficiliere. Ella juge de tout, solvant son état artost : histoire à re mjet, b. 30.

Pigner. Pourquei forent erruchées dans les Ganles par Domities, et replantées par Probus au Julien, é, 27o.
Fignolies, Sont bouncosp plus pouplés que les pâturages et les

terres à blé y postrojoi, è, 396.

Fistaix. Comesent pazio estréola en Feonce, a, 3.0.— Comsonat se batticient, è, 433.— ils pouvolent lissaer le cour de leurs origareux, on opprée de leurs jugements : quanti contonocirent à evele cetta faculté, a, è, 462.

Fifter. Leure associations next enjourd'hai moins méchanires qu'untriolis, 8, e5x, —117 fout moins de fittes qu'à la campagne, 6, 412.—Purques les vongrans chretaut les grandes villes, a, 17, — Depuis quand in garde n'en est plus confice sur koncepois, a, 70.
File. Cust per ration de climat que Mahomet l'a défende : h

quele pays il courient, 8, 300. — Les lesphis le rendent fort cher à Paris, a. 33. — Fonestes efficis de cette liqueur, 60of. — Pourquel défende chez les mondament, a. 30. Vinnus. Esclore qui découvrit la conjunction faite en faveur de

Vinux. Exclare qui décourrit in conjustion faile en Enveur de Tarquin , quei rôle il jona dans la procédure , et quelle fat an récomprant, a. b. 256. Vist. Ouella out la noture de ce crises, b. 261.

Fisience. Est un moyen de rescision pour les particuliers; ce n'en est pas un pace les princes, a. 433. Viannes, Révolutions que enuerent à Bouse son déshonmeur et ce mert, a. e34. — Son matieur affernit la liberté de Bouse.

6, s61.
Figuati. So vend en Fesnee plusieurs fois, a, 3g.— Il n'y en a point de preuves, a, bo.
Fiaspoor. Il y a dans ce reprome des femmes jaunes qui arrent

è orașe les siesila de l'Asie, a, è, 64.
Fizipetti. Voyez Hizipetto.
Fizip. Son établizacement est met loi fondamentale dans ne état

Fisir, Son établissement est mes loi fondamentale dans me état despotique, a. 199. VYERLAUS. Ne tient l'empère que peu de tomps, b₁ 162. VYERS (& P.). A fait des médailles antiques, et des articles de

Four e se referious. Cont d'étaiques des principes des lois critères que de les requires comme una just census de discover). Les Commont paul à la Chine, quand il ret accumpagné d'est que de les requires de la Chine, quand il ret accumpagné d'est que de la commont paul à la Chine, quand il ret accumpagné d'est que le financia de la commont de la comm

\$e1, 5, 677.

nijusis. Voyes Folour manifests.
Folour. Ent-il plus compable que le recelour F b., 474. — Il étant
permis, 8 Rome, de tuer celoir que le mentale en décione ; cue
rectif que la lei avait apparté à ma disposition qui pouvoit
avoir de si fonceise ronoiquemen, n., 475. — Ses perceits s'avvoirum point de composition quand si étant les dense level

mime, 5, 455.

Feleur manifeste, et poieur non manifeste. Ce que c'était à
Roma : cette distinction était pleine d'inconséquence, a , 477

Polasi. La réunion des velourés de tous les habitants est indcessies pour former no état civil, é, 1,87. — Celté dis souverpeils est la nouverant les incèmes, é, 1,86. — Celté d'un despote doit evoir un effet hospens infaillible, s. é, 203. — Folizieses, Loi shoulinable que le trop grand nombre d'esclaven les force d'adopte, s., 3,13.

Fologues, Peupla belliqueux, 5, 133.

Yanzusen Sea corrages comparéo our viasque mal proportionnéa « éverie jamais neu beune blatoire» caposion sur La Renricate, a, 634. — A trop d'espell pour entendre Montasquism.

Point (, b, 10). — A trey d'ageit pour entendre Montasquieu , b, 6 90.

Pount (, b, 100. — Plus puissent, 1944.

Forques Soni plus embarramants pour les femmes que pour les

hommes, 5, 2o.

Fornesers, It y a beancoup de gens qui paient les chevann de goate, mais il y a pen de voysgenes, 5, 641.

Wannesers, Lettre 5, a, 57E.

WASHACHSEN, Enblit, ones Cictoire, la perpétuité des maires de milais, é, les.

- Leoyle

Wisignets. Singularité de leurs lois sur la pudeur : ell du climat, e. 305. - Les filles étaient capables, ches eux, de succider aux terres et à la couronne, à , 31n.-Pouriquei leure rois portoient une longue chevelure, e. 203. - Montis deniell de ceux d'Espagne, au sujat iles donations à cause de moces, à, 343. — Les de ces barbares, qui dêtes unit le commerce, à, 372 .- Autre loi , favoesble an commerce, that - Loi terrible de ces peuples, tructunt les femmes adultères, 6, 432. -Quand et pourquei drest écrire leurs leis , \$, 450. — Pourquei Jeurs lois perdirent de leur caractère, shid. - Le clerge-refendit brars lose, et y introduisit Jra priess corpordies, qui fiscent toujours incommes dans les lois barbaces ausquelles il ne touche pornt, shid. - C'est de leues lois qu'unt des tirère toutes celles de l'anquisition ; les moines n'ont fait que les capier, a, 441. - Leurs lois sont shotes, et m'estrignent point le Dut; frivoles dans le fond , et gigantraques dans le style , ibed .-Difference essentielle entre leurs lois et tes lois seligiers , et , 449 at sair - Leurs contames fareat redigers par order d'Enric . 5, 443. - Pourquoi le droit enmain g'étendit . et ent tine al grande autocité cheu een , tandis qu'il er perdeit pag à pen ches les l'esnes , e . 143 et suiv. - Lene loi na leur donnott, dans leur patrimoine, sucue evantage civil sur les Romaine, 4, 443. - Leur ioi triompha cu Espagne, et la droit romain s'y perdit, é, 444. — Loi cruella da rea peuples, a,

ent 480. — S'établirent dans la Gaule nerbonnous : ils y persede rent les momes gérmaines ; et de là les fiels dans cus contrées,

rent les momes gérmaines; et de là les fiels dans ces contrées, n. 163. Wolyasty. Peuples de la Sibèrie : n'ont point de prêtres, et

sont beibares, e. 415.
Xánorson: Reperdett les arts comma la source de la cerruption
du cerps, è, nos. Sendont la nécessité de nos jagra-commis,
e. 334. ... En parleut d'Athènes, semble parler de l'Angleterre, é, 36s.

Zecualiz. Fant-il en croire le perr Le Colete, qui nie que ce page als favoriel l'aveneuret des Carlovingiens à la couronne, é, 516. n. 517.

4, 516. u, 517. Zemn (hemilir de) gaguér par les Romeina coutre les Carthaginois, e, 13h. Zánoz. Host l'immortalité de l'ame, et de ce fana principa, il

liroli des consequences admirables pour la société, s. 413. Zéros (l'empereur) persuade à Théodorie d'attaquer l'Italie, s. 174. Zocourras, Avait feit un précepte san Perses d'éponor leur mère

Zosourran. Avail fait un précepte aux Perses d'épouser leur mère préférablement, a, 430. — Législeture des Guebres, ou mages : « fait leurs livres sacrés, 8, 46. Zafagar, épée d'Hell. a, 13.

Zajagar, e per d'Hell, s. 13. Zeanus. A quel motif il attribucit in resvension de Constantin, s., 410.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

961584

TABLE DES OUVRAGES

CONTENUS

DANS CETTE ÉDITION.

.....

i Étonz na Monrasoujau, par d'Alembert

LETTRES PERSANES.

Pacus. Ushek i son ami Rustan, i Ispahan. 3	XXIII.	Uabek i son aml Ibben, i Smyrne.	16
Ushek an premier eunuque noir.	XXIV.	Rice à Ibben, à Smyrne.	17
à son sérail d'Ispahan. ibid.	XXV.	Usbek a Ibben a Smyrne.	18
Zachi a Usbek, a Tauris. 4	XXVI	Usbek a Ruxane, au sérail d'Ispa-	-10
Zéphis à Usbek , à Erzeron. 5	AAIL		ibid.
Rustan a Usbek, a Erzeron. ibid.	XXVII.	Usbek a Nessir, a Ispalsep.	19
Usbek a son ami Nessir, a Ispa-	XXVIII	Rice att.	30
han itsid	*******	Lettre d'ane actrice de l'opéra.	ibid.
Fatmé à Usbek , à Erzeron, ibid.	XXIX.	Rira à Ibben, à Smyrne.	31
Usbek a son smi Rustau, à Ispa-	XXX.	Rica au même, à Smyrne.	22
han. 6	XXXI	Rhedi a Usbek, a Paris.	ibid.
Le premier connoc à libbi, à Erre-	XXXII.	Rica à ***.	ibid.
700. 7	XXXIII.	Usbek à Rhédi, à Venise.	23
Mirza à son ami Usbek, à Erzeron. 8	XXXIV.	Usbek à Ihben, à Smyrne.	ihid
Usbek à Mirro, à Ispahan. 9	XXXV.	Ushek a Gemelaid, son consin.	
Ushek an méme, à Ispahan. 10	****	derris du brillant monastère de	
Usbek an même, à Ispahan. 11		Tanris.	24
Usbek an même, à Ispahan. 12	XXXVI.	Usbek à Rhêdi, à Venise.	ibid
Le premier ennuque à Jaron, en-	XXXVII	Ushek à Ibben, à Smyrne.	2.5
nuque noir, a Erzeron.	XXXVIII		ibid.
Usbek an mollak Mchemat-Ali .	XXXIX.	Hagi-Ibbi an inif Ben Josué, pro-	
gardieo des trois tombeaux, à		selvte mahométan, à Smyrpe.	26
Com. 13	XI.	Usbek a Ibben, a Smyrne.	27
Usbek an même. ibid.	XLL	Le premier eu unque noir à Usbek.	
Méhémet-Ali, serviteur des pro-	XLII.	Pharan a Usbek, son sonversit	
phètes , à Usbek , à Erzeron. ibid.	. 1	erignent.	28
Usbek a son ami Ruston, a Ispahan. 14	XLIII.	Usbek à Pharau, aux jardins de	
Usbek a Zachi, sa femme, so sé-		Fatmé.	ibid.
rail d'Ispahau, 15	XLIV.	Usbek à Rhedi, à Venise.	ibid.
Usbek au premier eunnque blane. 16	XLV.	Rica a Usbek, a***.	20

	TABLE DES OUT	ICAOLO	LI L	Lo cimilitatio.	100
Lerross.			Lettan.		Person.
XLVII.	Zachi à Usbek, à Paris,	30	XCV.	Usbek à Rhédi, à Venise.	63
XLVIII.	Usbek a Rhedi, a Venise,	31	XCYL.	Usbek au même.	ibid.
XLIX.	Rica à Usbek, à ***.	33	XCVII.	Le premier ennuque à Unbel	64
L.	Rica i ***	ibid.	womme	Paris. Usbek à Hasseiu, dervis de la m	
Li.	Nargum, auvoyé da Perse en N	01-	XCVIII.		65
	covia, à Usbek, à Paris.	34	XCIX.	tagne de Jarou. Usbek à Ibben, à Smyrne.	66
	Lettre d'une dame russe à sa mè				ibid.
LIL	Rica à Usbek, à ***.	35 ibid.	CL.	Rica a Rhédi, à Venise. Rica au même.	67
LIIL	Zelis à Usbek, à Paris.			Usbek area.	ibid.
LIV.	Rica à Usbek, à***.	36	CIL.		68
LV.	Ries à Ibbeu, à Smyrne.	37	CIII.	Usbek à Ibben, à Smyrne. Usbek an même.	60
LVI.	Usbek à Ibben, à Smyrae.	ibid.	CIV.		ibid.
LVII.	Usbek à Rhédi, à Vanise.	38	CV.	Usbek an même.	
LVIII.	Rica à Rhédi, à Venise.	* 39	CVI.	Rhédi à Usbek, à Paris.	ibid.
LIX.	Rica à Usbek, à***.	ibid.	CVII.	Usbek à Rhédi, à Venise.	
LX.	Usbek à Ibben, à Smyrne.	40	CVIII.	Rica à Ibbeu, à Smyrne.	ibid.
LXI.	Usbek à Rhedi, à Venise.	ibid.	CIX.	Usbek à***.	23
LXII.	Zélis à Usbek, à Paris.	41	CX.	Rica a ***	ibid.
LXIII.	Rica à Usbek, à ***.	42	CXL	Rica a***.	74
LXIV.	Le chef des sonuques noirs à		CXII.	Ushek a***.	ibid
	bek, à Paris.	ibid.	CXIII.	Rhédi à Usbak, à Paris,	
LXV.	Usbek à ses femmes, an sérail		CXIV.	Usbek à Rhédi, à Venise.	75
	pahan.	43	CXV.	Usbek au même.	76
LXVI.	Rica a	44	CXVL	Usbek au même.	ibid.
LXVII.	Ibben à Usbek , à Paris.	ibid.	CX.VII.	Usbek an même.	
	Histoire d'Apbéridou et d'Ast		CXVIII.		78
LXVIII.	Rica à Usbek, à***.	48	CXIX.	Ushek an méme.	79 1844.
LXIX.	Usbek à Rhédi, à Venise.	ibid.	CXX.	Usbek au même.	80
LXX	Zėlis à Usbek, à Paris.	50	CXXI.	Usbek au même.	ibid.
LXXI.	Usbek a Zelis.	ibid.	CXXII	Usbek au même,	
LXXII.	Rica à Usbek, à ***.	ibid.	CXXIII.	Usbek au même.	82
LXXIII.	Rica a	ibid.	CXXIV.	Usbek an mollak Mebémet	
TXXIA'	Usbek à Rica, à***.	51		gardien des trois tombe	eux a
LXXV.	Usbek à Rhédi, à Venise.	ibid.	-	Com.	ibid. 83
LXXVI.	Usbek à son ami Ibbeu, à Sm		CXXV.	Usbek à Rhédi, à Venise.	ibid,
LXXVII.		53	CXXVL	Rica à***.	
	l. Rica à Unbek, à***.	ibid.		Rica à Usbek, à***.	Bid.
LXXIX.	Usbek à Rhedi, à Venise.	54		I. Rica i Ibben, i Smyrne.	85
LXXX.	Le grand aunuque noir à Us			Rica à Usbek, à ***.	86
	à Paris.	55	CXXX.	Rica i***	ibid.
LXXXI.	Usbek a Rhedi, a Venisa.	ibid.		Lettres d'un nouvelliste.	87
LXXXII.	Nargum, envoyé de Perse en			Rhédi à Rica, à Paris.	88
	corie, à Usbek, à Paris.	56		Rica a***.	89
	L. Rica à Ibben, à Smyrne.	ibid.		I. Rica a	ibid.
	L. Usbek a Rhédi, a Venise,	57		Rica an mêroe.	
	Rica i***	ibid.		Rica an méma,	90
	L. Usbek à Mirza, à Ispaben.	58		I, Rica an même.	9t ibidi
	II. Rica à***	59		II. Rica su même.	
LXXXV	III.Rica à***.	ibid.		III.Rica à Ibbeu, à Smyrac.	92
	Ushek à Rhedi, à Veoise.	60	CXXXI	C. Rica an même.	9 ibid
XC.	Usbek à Ibben, à Smyrne.	ibid.	CXL.	Rica à Usbek, a***.	ibid
XCI.	Usbek an même, a Smyrna.	6r	CXLI.	Ries au même.	
XCIL.	Usbek à Rustao, à Ispahan.	ibid.		Histoire d'Ihrahim.	9
XCIII.	Usbek a Rhedi, a Venise.	62	CXLIL	Rica à Uabek, à***	97
XCIV.	Usbek à son frère, santon a			Fragment d'un accien my	tholo-
	nastère de Caabin.	ibid.		giste,	ibid

	Page.	Larrage.		Page
Nathanael Lévi, méd-	ecin	CLII.	Marsit à Usbek, à Paris.	101
i Livonroe.	99	CLIII.	Usbek a Solim, au sérail d'Ispab	an. ibid
un médecin de provin	re à	CLIV.	Usbek à ses femmes, an sés	rail
édecia de Paris.	Ino		d'Ispahan.	10
Jsbek.	101	CLV.	Usbek à Nessir, à Ispahan.	ibia
***.	ibid.	CLVI.	Roxane à Usbek, à Paris.	ibid
Rhédi à Venise.	1n3	CLVII.	Zachi à Usbek, à Paris.	10
nd conuque à Usbek	. 4	CLVIII.	Zelis à Usbek, à Paris.	ibid
	104	CLIX.	Solim à Usbek, à Paris.	ibid
n premier aunuque,	AD	CLX.	Solim à Usbek, à Paris.	10
d'Ispalian.	ibid.		Roxane à Usbek, à Paris.	ibid
Usbek, à Paris.	ibid.	APPREDIT	. Lettres persanes conférées a	rec
Narsit, an sérail d'Is	pa-	l' Espri	des Lois.	109
	ibid.	La vame	La Da Gwinz.	111
Usbek, à Paris.	105		T L'AMOUS.	195

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE.

CRAPTERS.	Pante	CHAPITARS.		AGRA.
I.	1º Commencements de Rome, 2º	XI.	1º De Sylla. 2º De Pompée et	
	Ses guerres. 126		César.	149
II.	De l'art de la guerre ches les Ro-	XU.	De l'état de Rome après la mort de	
	mains. 120		César.	153
ш	Comment les Romains purent s'a-	XIII.	Anguste.	155
	grandir. 131	XIV.	Tibere.	158
Y.	re Das Gaulois, 2º De Pyrrhus, 3º Parallèle de Carthage et de	xv.	Des empereurs depuis Caius Cali- gula jusqu'à Antonia.	160
٧.	Rome, 4º Guerre d'Annibal, 132	XVI.	De l'état de l'empire depuis Anto-	163
٧.	De l'état de la Grèce, de la Macé-		nin jusqu'a Probus.	
	doine, de la Syrie, et de l'É-	XVII.	Changement dans l'état.	167
	gypte, après l'abaissement des	XVIII.	Nonvelles maximes prises par les	
	Carthaginois. ±35		Romains.	170
VI.	De la conduite que les Romains	XIX.	1º Grandeur d'Attila. 2º Canse de	
	tinrent paur soumettre tous les		l'établissement des barbares. 3°	
	peuples. 13c		Raisoos pourquni l'empire d'Oc-	
VII.	Comment Mithridate put leur ré-		cident fut le premier abattu.	172
	sister. r43	XX.	1º Des conquêtes de Justinien, 20	
VIII.	Des divisions qui farent tonjours		De son gonvernement.	175
	dens la ville. 144	XXI.	Désordres de l'empire d'Orient.	178
Χ.	Deux causes de la perte da	XXII.	Foiblesse de l'empire d'Orient.	180
	Rome. r40	XXIII.	1º Raison de la durée de l'empire	
x.	De la corruption des Romains, 148		d'Orient, 2º Sa destruction,	184

DE L'ESPRIT DES LOIS

	22,22,202,112			
	many de l'auteur de l'Esprit des	Pa épaca.		189
Lois.	188			
	LIVRE L			
CHAPTEU.	Des tots en général, Paper.	Countries		Pages
I.	Des lois, daos le rapport qu'elles	II.	Des Inis de la nature.	192
	ont avec les divers êtres. 191	III.	Des lois positives.	193

764 CXLIII. Rics is juif, Lettre e CXLIV. CXLV, Usbek CXLVI. Usbek CXLVII. Le gra Paris CXLVIII. Usbek sérai CXLIX. Narsit i CL. Usbek ban CLI.

De la simplicité des lois eriminelles

,			
CRAPITAGE	Pages.	CRAPITARS.	Pages
III.	dans les divers gouvernements. 225	XI.	Comment les institutions change-
ш.	Dans quels gonvernements et dans		rent è Rome evec le gouverne-
	quels cas on doit juger selon un		ment. 241
IV.	texte précis de la loi. 226	XIL	De la tutelle des femmes ches les
14.	De la menière de former les ju-		Romains. ibid.
v.	geneats, ibid.	XIII	Des peines établies par les empe-
٧.	Dans quels gonvernements le sou-		reurs contre les débenches des
VI.	verain peut être juge. 227		femmes, ibid.
*1.	Que dans la monarchie les minis-	XIV.	Lois somptuaires chez les Romains, 242
VII.	tres ne doivent pas juger. 228	XV.	Des dots et des avantages auptionx
VIII.	Du magistrat nuique, 229		dans les diverses constitutions. ibid.
¥111.	Des aceusations dans les divers	XVI.	Belle contume des Semuites. 243
IX.	gouvernements. ibid.	XVIL	De l'administration des femmes, ibad,
IA.	De la sévérité des peines dans les		
x.	divers gonvernements. ibid.		LIVRE VIII.
XI.	Des anciennes lois françoises. 230	De la co	eraption des principes des trois gouvernements.
AI.	Que, lorsqu'un peuple est ver-	- H (0	the particular of the particul
XII.	tneux, il fant pen de peines. ilid.	I.	Idéc générale de ce livre. 243
XIII.	De la puissance des peines. ibid.	Ü.	De la corruption du principe de
XIV.	Impuissance des lois japonnoises. 231		la democratie. ibid.
XV.	De l'esprit du sénat de Rome. 232	III.	De l'esprit d'égalité extrême. 244
A.V.	Des lois des Romeins è l'égard des	LY.	Cause particulière de la corruption
XVI.	peines. ibid.		da people. 245
AVL	De la juste proportion des prines	v.	De la correption du principe de
	evec le crime. 233		l'aristocratie. ibid.
XVII.	De la torture ou question contre	VI.	De la corruption du principe de
	les eriminels. 234		la monarchie. 246
XALIF	Des peines pécaninires, et des pei-	YIL.	Continuation do même sujet. ibid.
	nes corporelles, ibid.	YIII.	Danger de la corraption du prin-
XIX.	De la loi da talion. ibid.	1111	cipe du gouvernement monar-
XX.	De la panition des pères pour		chique. ibid.
	leurs enfants. 235	IX.	Combien la noblesse est portée à
XXI.	De la elémence du prince. ibid.		défendre le trône. 247
		X,	De la corruption da principe da
	LIVRE VII.	~.	gouvernement despotique. ibid.
		XL.	Effets naturels de la bonté et de la
Commission	es des différents principes des trois gonvernements et aux lois somptaniers, an Jess et à la condition		corruption des principes. ibid.
des femen	rs.	XII.	Continuation du même sujet. 248
		XIII.	Effet da serment chez un peuple
I.	Do love. 236	AIII,	vertueux. ibid.
II.	Des lois somptuaires dans la démo-	XIV.	Comment le plus petit changement
	cratie, ibid.		dans la constitution entraîne la
III.	Des lois somptuaires dens l'aris-		ruine des principes. 249
	tocratie. 237	XV.	Movens tres-efficaces pour la con-
IV.	Des lois somptusires dans les mo-		servation des trois principes. ibid.
	narchies. ibid.	XYL	Propriétés distinctives de la répu-
V.	Dans quel eas les lois somptuaires	****	blique. ibid.
	sont utiles dans une monarchie, 238	XVII.	Propriétés distinctives de la mo-
VI.	Du luxe è la Chine. ibid.		narchie. 250
VII.	Fatale conséquence du luxe à le	XVIII.	Que la monarchie d'Espagne étoit
	Chine. ibid.		dans un eas perticulier. ibid.
VIII.	De la continence publique. 239	XIX.	Propriétés distinctives da gouver-
IX.	De le condition des femmes dans		nement despotique. ibid.
	les divers gouvernements. 240	XX.	Conséquence des chapitres précé-
X.	Du tribunel domestique chez les	-	dents. ibid.
	Romains. ibid.	XXI.	De l'empire de la Chine. 250
	ina.		De reseptie de se CERSE. 231

	ET DES C	HAPITE	RES. 767
	LIVRE IX.	CHAPTER	Parm
		III.	Ce que e'est que la liberté, 263
Des lois da	uns le rapport qu'elles out avec la force défensier.	IV.	Continuation do même sujet. 264
CHAPTERS.		V.	De l'objet des états divers, ibid.
I.	Comment les républiques poor-	VI.	De la constitution d'Angleterre. ibid.
		VII.	Des monarchies que nons connois-
n.	voient à leur sûreté. 252		1021, 260
11.	Que la constitution fédérative	VIII.	Pourquoi les anciens n'avoient pas
	doit être composée d'états de		une idée bien claire de la mo-
	même nature, surtoot d'états		
	républicaius. 253	IX.	Manière de penser d'Aristote, ibid.
111.	Antres choses requises dans la ré-	X.	Manifer de penser d'Aristote, 1846.
	publique fédérative. ibid.	Α.	Manière de penser des antres po-
IV.	Comment les états despotiques	XI.	litiques. ibid.
	pourroient à leur sureté, shid,	AI.	Des rois des temps héroiques chez
V.	Commant la monarchie poorvoit à		les Grecs. ibid.
	sa sûretê. 254	XII.	Du gouvernement des rois da
VI.	De la force défensire des états en		Rome, et comment les trois
	général. • ibid.		pouvoirs y furent distribués. 271
VII.	Réflexions. ibid.	XIII.	Réflexions générales sur l'état de
VIII.	Cas où la force défensive d'un état		Rome, après l'expulsion des
	estinférieure à sa force offensire, 255		rois. 272
IX.	De la furce relative des états. ibid.	XIV.	Comment la distribution des trois
X.	De la foiblesse des états voisins, ibid.		pouvoirs commença à changer
	De la loublesse des états voisins. Ibia.		après l'expulsion des rois. 273
		XV.	Comment, dans l'atat florissant de
	LIVRE X.		la république, Rome perdit
Des lois de	use to repport qu'eltre ant avec le force effendes.		toot-à-coup sa liberté. ilid.
		XVI.	De la puissauce législative dans la
1.	De la force offensive, 255	A.11.	
II.	De la guerre. ibid.	XVII.	republique romaine. 274
111.	De droit de conquête. 256	ATIL.	De la puissance exécutrica dans la
IV.	Quelques avantages do peuple	XVIII.	mėma république. 275
	eouquis. 257	AVIII.	De la puissance de juger dans le
V.	Gelou, roi da Syraense. ibid.		goovernement da Rome. ibid.
¥1.	D'une république qui conquiert. 258	XIX,	Du gouvernement des provinces
VII.	Cootineation dn même sujet. ibid.		romaines. 278
VIII.	Continuation du même sujet. ibid.	XX.	Fin de ce livre. 279
IX.	D'one monarchie qui conquiert		
14.			LIVRE XIL
X.			
~	D'una monarchie qui conquiert	Det 108 det	forment in liberté politique dans son rapport erre
XI.	one autre monarchie, ibid,		in citayen.
XII.	Des morors du peuple vaincu, ibid.		tale do or the
	D'una loi de Cyrus. ibid.	1.	Idée de ce livre. 279
XIII.	CRARLES XII. 260	n.	De la liberté du citoyen. 280
XIV.	ALBEARDER. ibid.	III.	Continuation du mêma sujet, ibid.
XV.	Nonvenox moyens de conserver la	IV.	Que la liberté est favorisée par la
	coa quêta. 262		nature des peines, et leur pro-
XVI.	D'un état despotique qui con-		portion. ibid.
	quiert. ibid.	v.	De certaines accusations qui ont
XVII.	Continuation du même sujet. 263		particulièrement besoin de mo-
			dération et de prudence. 281
	LIVRE XL	VI.	Du crime contre nature, 282
No. bets and		VII.	Du crime de lèse-majesté. 283
nes sore day	forment in liberts politique dans son rapport avec	VIII.	De la mauvaise application du
	-		nom de crime de sacrilége et de
t.	Idée géoérale de ce livre. 263		lèse-majesté. ibid,
II.	Diverses significations données an	DX.	
	mot ila liberté. ibid.		Continuation du même sujet. 285
	ion and process. 1916.	X.	Continuation du même sujet, ibid.

768	TABLE	DES	OUVRA	GES

768	TABLE DES	OUVR	AGES
CHAPTERS	Paom.	CRAPITARA	
XL.	Des pensées. 284	XL.	Des peines fiscales. 295
XII.	Des paroles iudiscrètes. ibid.	XII.	Rapport de la graudeur des tri-
XIII	Des écrits. 285		huts arec la liberté. ibid.
XIV.	Violation de la pudeur, dans la	XIII	Dens quels gonvernements les tri-
	punition des erimes. 286		buts sout susceptibles d'augmen-
XY.	De l'affranchissement de l'esclave,		tation. 296
	poor accuser le meltre. ibid.	XIV.	Que la nature des tributs est rela-
XVL	Calomnie dans le crime de lèse-		tive au gouvernement. ibid.
	majesté. ibid.	XV.	Abus de la liberté. ibid.
XVII	De la révélation des conspirations. ibid.	XVI.	Des conquêtes des mahométaus. 297
XVIII	Combien il est dangereux dans	XVII.	De l'augmentation des tronpes. ibid.
	les républiques de trop punir le	XVIII.	De la remise des tributs. ibid.
	crime de lèse-majesté. 287	XIX.	Qu'est-ce qui est plus convenable
XIX.	Comment ou suspend l'usage de		an prince et au peupla, de la
	la liberté dans la république. ibid.		ferme on de la régie des tri-
XX.	Des lois favorables à la liberté du		Des traitants. ibid.
	eitoyen dans la république. 288	XX.	Des traitants. 1040.
XXL	De la cruanté des lois envers les		
	débiteurs dans la république. ibid.		LIVRE XIV.
XXIL	Des choses qui ettaquent la li-	Des lois de	ma le rapport qu'alles ont avec la nature du climat.
XXIII.	berté dans la monarchie. 289		
XXIV.	Des espions dans la monarchie. ibid. Des lettres anonymes. ibid.	L	ldée générale. 299
XXV.		II.	Combien les hommes sont diffé-
AAL	De la manière de gouverner dans la monarchie. 200		rents dans les divers climats, ibid.
****	Que, dans le monerchie, le prince	III.	Contradiction dans les caractères
XXVI.	doit être accessible. ibid.		de certains penples du Midi. 300
XXVII.	Des mœurs du monarque. ibtd.	IV.	Cause de l'immutabilité de la reli-
XXVIII.	Des égards que les monarques		gion, des mœurs, des manières,
AAIII.	doirent à leurs sujets. ibid.		des lois , dans les pays d'Orient. 3ox
XXIX.	Des lois civiles propres è mettre	V.	Que les mauvais législateurs sont
a.a.a.	un peu de liberté dans le gou-		ceux qui ont favorisé-les vices
	vernement despotique. 291		du climat, et les hous sout ceux qui s'y sout opposés. ibid.
XXX.	Continuation du même sujet. ilid.		
		YL.	De la culture des terres, dans les climats chands. ibid.
	LIVRE XIII.	VII.	Dn monachisme, ibid.
Des repports	que la levée des tributs et la grandeur des revenus	VIII.	Bonne contume de la Chine. 302
	publics out were is liberts.	IX.	Moyens d'encourager l'industrie. ibid.
1.	Des revenus de l'état. 292	X.	Des lois qui ont rapport à la so-
ii.	One c'est mal raisonner de dire	A.	briété des peuples. ibid.
	que la grandeur des tributs soit	XI.	Des lois qui out du rapport aux
	boune par elle-même. ibid.		meladies du climat. 303
ш.	Des tributs, dans les pays où nue	XIL	Des lois contre ceux qui se tuent
	partie du peuple est esclere de	****	eux-mêmes. 304
	la glèbe. ibid.	XIII.	Effets qui résultent du climat d'An-
IV.	D'une république, en cas pareil. ibid.		gleterre, ibid.
v.	D'nne monarchie, en eas pareil. 293	XIV.	Antres effets du climat. 305
YL.	D'un état despotique, en cas pareil. ibid.	XV.	De la différente confiance que les
VII.	Des tributs, dans les pays où l'es-		lois ont dans le penple selon les
	clavage de la glèbe n'est point		climata. ibid.
	établi. ibid.		
YIII.	Comment on conserve l'illusion. 291		LIVRE XV.
IX. X.	D'une mauvaise sorte d'impôt. Ibid.	Commercial to	ra lois de l'enclarage civil ont du rapport avec la ma-
Α.	Que la grandeur des tributs dé-		ture da climet.
	pend de la nature du gouverne- ment. Bid.		D. H. J
	ment. Bid.	1.	De l'esclavage civil. 306

CRAPPPARE,	Page.	CRAFFTRES.	Page
11.	Origine du droit de l'esclavage	XIV.	Du gonvernement de la maison en
	chez les jurisconsultes romains. 306		Orient. 31
III.	Autre origine du droit de l'escla-	XV.	Du divorce et de la répudiation. ibia
	rage. 307	XVI.	De la répudiation et du divorce
IV.	Autre origine du droit de l'escla-		chez les Romains. 32
v.	vage. ibid, De l'esclavage des nègres, ibid,		
VI.	Véritable origine du droit de l'es-		LIVRE XVII.
***	elavage. 308	Comment to	s lois de la servitude out da rapport avec la natur
VII.	Autre origine du droit de l'escla-	Onne and an	do climat.
	vage. ibid.		
VIII.	Inutilité de l'esclavage parmi nons. ibid.	1.	De la servitude politique. 32
IX.	Des nations ehez lesquelles la li-	II.	Différence des peuples par rapport
	berte civile est généralement		au conrago. ibio
	établie, 309	III.	Du climat de l'Asie. ibie
х.	Direrses espèces d'esclavago, ibid.	IV.	Conséquence de ecci. 32
XI.	Ce que les lois duivent faire par	V.	Que, quand les peuples du nord
-	rapport à l'esclavage. 310		de l'Asie, et ceux du nord de
XII.	Abus de l'esclavage. ibid.		l'Europe ont conquis, les cffets
XIII.			de la conquête n'étoient pas les
×-111.	Danger du grand nombre d'esela-		memes. 3a
XIV.	Des esclaves armés. 311	VI.	Nonvelle cause physique do la ser-
XV.			vitude de l'Asie et de la liberté
XVI.	Continuation du même sujet. ibid.		de l'Europe, ibis
A.11.	Précautions à preudre dans lo gou-	VII.	De l'Afrique et de l'Amérique. 32
KVII.	vernement moderé, ibid.	VIII.	De la capitalo de l'empire.
х чи.	Réglements à faire entre le maltre		De la capitato de resupere.
kvm.	et les esclaves. 312		LIVRE XVIII.
XIX.	Des affranchissements. 313		LIVE AVIII.
A1A.	Des affranchis et des ennuques. ibid.	Des lois das	ns le rapport qu'elles out avec la nature du terrain
	LIVRE XVI.		
			Comment la nature du terrain in-
Comment les	lois de l'esclavage domestique out da rapport avec		fluo sur les lois. 32
	la meture da clamai.	η	Continuation du même sujet. 32
		m,	Quels sont les pays les plus culti-
l.	De la servitude domestique. 314		vės. ibia
L.	Que, dans les pays du Midi, il y a	IV.	Nouveaux effets de la fertilité et
	dans les deux sexes une inéga-		de la stérilité du paya. ibia
	lité naturelle. ibid.	▼.	Des peuples des lles. ibia
TE.	Que la pluralité des femmes dé-	VI.	Des pays formés per l'industrie
	pend beaucoup de leur entre-		des bommes. 32
	tien. 315	VII.	Des ouvrages des hommes, ibie
v.	De la polygamie, Ses diverses cir-	VIII.	Rapport général des lois, ibis
	constances, ibid.	IX.	Du terrain de l'Amérique. ibia
7.	Raison d'une loi du Malabar. 316	X. Ton	Du nombre des bummes dans le
TL.	De la polygamie en elle-même, ibid.	~3	rapport avec la manière dont
VII.	De l'égalité du traitement , dans le	5	ila se procurent la aubsistance. 32
	cas de la pluralité des femmes. ibid.	XI.	Des peuples sanvages, et des peu-
m.	De la séparation des femmes d'avec		ples barbares. ibid
	les hommes. 317	XII.	Du droit des gens chez les peuples
_	317	A.III	Da enoue ere Benn quer ses benbres

XIV.

ibid. XIII.

318

ibid. XV.

319

IX.

x.

X1.

XII.

XIII.

Lisison du gouvernement domes-

Do la servitude dumestique indé-

pendante de la polygamie.

De la pudeur naturelle. De la jalonsia.

Principe de la morale de l'Orient. ibid.

tique avec le politique.

De l'état politique des peuples qui

ne cultivent point les terres.

Des peuples qui connoissent l'a-

sage de la monnoie.

qui ne cultivent point les terres. ibid. Des lois civiles chez les peuples

qui ne cultivent point les terres, ibid,

Gid. 54

TABLE DES OUVRAGES

770	LABLE	DES	OUTE	IAGES	
Cantitati		PAGES	Courtrass.		Pages
XVI.	Des lois civiles, chez les people		XVI.	Comment quelques législateurs ou	ot.
	quine connoissent point l'asse	te.		confoada les principes qui gon	
	de la monpoie.	328		vernent les bommes.	340
XVII.	Des lois politiques , chez les per	-	XVII.	Propriété particulière au gonve	
	ples qui n'ont point l'usage o			acment de la Chise,	ibid.
	la monnoie.	ibid.	XVIII.	Conséquence de chapitre précé	
XVIII.	Force de la superstition.	329		dent.	34 r
XIX.	De la liberté des Arabes, et de		XIX.	Comment s'est faite cette union d	
AIAI	servitude des Tartares.	thid.	241741	la religion, des lois, des meros	
XX.	Du droit des sens des Tartares.	ibid.		et des manières, ches les Ch	
XXI.	Loi civile des Tartares.	330		nois.	ibid.
XXII.			XX.	Explication d'un paradous sur le	
AAII,	D'une loi civile des proples ge	ibid.	AA.		342
xxIII	mains.		XXI.	Comment les lois doivent être re	
XXIII.	De la longue chevelure des ro		AAI.		
	francs.	332		latives any mornes et any mo	
XXIV.	Des mariages des rois frances,	333		nières.	ibid.
XXV.	Cutturnic.	ibid.	XXII.	Continuation du même sujet.	wid.
XXVI.	De la majorité des rois francs,	ibid.	XXIII.	Comment les lois sujvent les mœur	
XXVII.	Continuation do même sujet.	334	XXIV.	Continuation du même sujet,	ibid.
XXVIII.	De l'adoption chez les Germains		XXV.	Continuation du même sojet.	ibid.
XXIX.	Esprit sanguinaire des rois franc		XXVI.	Continuation du même sujet.	ibid.
XXX.	Des assemblées de la nation che	2	XXVII.	Comment les lois peuvent contri	-
	les Francs.	335		buer à former les mours, le	
XXXI.	De l'autorité du elergé dans la pre			maurères et le caractère d'un	25
	mière race.	ibid.		nation.	344
	LIVRE XIX.			LIVRE XX.	
	ns le repport qu'elles ont avec les principes nt géoèral , les maurs et les manières d'une :		Des lois, dos	dans as neture et ses distinctions.	emoidaré
meat t espe	as provide a not an extended to the	marcon.		CACAL AN INCIDENT PER SON CONCRETE VOICE.	
I.	Du sujet du ce livre.	335	I.	Du commerce.	3;8
ii.	Combien, pour les meilleures loi		II.	De l'esprit du commerce.	349
***	il est nécessaire que les espri-		iii.	De la pauvreté des peuples.	ibid.
	soient préparés,	336			
111.	De la tyrannie.	ibid.	IV.	Du commerce daes les divers gor	ibid.
IV.			_	vernements.	
	Ce que c'est que l'esprit général		V.	Des peuples qui ont fait le con	
v.	Combien il faut être attentif à s			merce d'économie.	35o
	point changer l'esprit généra		VI.	Quelques effets d'une granda n	
	d'ene nation.	ibid.		vigation.	ibid.
¥I.	Qu'il ne fant pas tout corriger.	337	VII.	Esprit de l'Angleterre sur le con	
VII.	Des Athénieus et des Lacédéme			merce.	351
	Rigos.	ibid.	VIII.	Comment on a géné quelquefo	ės
VIII.	Effets de l'humeur sociable.	ibid.		le commerce d'economie.	ibtd.
IX.	De la vanité et de l'orgueil des n		IX.	De l'exclusion en fait de com	-
	tions,	ibid.		merce.	wid.
X.	Du caractère des Espagnols,	et	X.	Établissement propre au con	n-
	de celui des Chinois.	338		merce d'économie.	352
XI.	Reflexion.	ibid.	XT.	Continuation de même sujet.	ibid.
XII.	Des manières et des mœurs dan		XII.	De la liberté du commerce.	ibid.
	l'état despotique.	ibid.	XIII.	Ce qui détroit cette liberté.	ibid.
XIII.	Des manières chez les Chinois.	33q	XIV.	Des lois du commerce qui empo	
XIV.					
XIV.	Quela sont les moyens naturels é	le		tent la confiscation des marcha	n -
XIV.		le	xv.		

		Page	CHAPTER SA		Page
X VIII.	Des juges pour le commerce.	354	II.	De la nature de la monnoie.	378
XIX.	Que le priore or doit point fa		111.	Des monnoies idéales,	370
AIA	la commerce.	ibid.	IV.	De la quantité de l'or at de l'a	
xx.	Continuation du même sujet.	ibid.		gent.	ibid.
XXI.	Da commerce de la noblesse da		v.	Continuation de même sujet.	38o
***	la monarchie.	ibid.	VI.	Par quelle raison le prix de l'usur	
XXII.	Réflexion particulière.	ibid	* 1.	diminus de la moitié, lors o	
XXIII.	A qualles nations il est désavau			la découverte des lades.	ibid.
AAIH.	geux de faire le commerce.	355	VII.	Comment le prix se fixe dans	
		000	*11.	variation des richesses de signe	
	LIVRE XXI.		VIII.	Continuation du même sujet.	381
Burling day	s le rapport qu'elles out avec le commerce ,	considerá	IX.	De la rareté relative de l'or et e	
	les révulations qu'il a ress dans le mond		IA.	l'arcent.	ibid.
			x.	Du chance.	ibid.
I.	Quelques considérations général	les. 356	XI.	Des opérations que les Romais	
п.	Des peuples d'Afrique.	357	AI.	firent sur les monocies.	385
III.	Que les besoins des peuples		XII.	Circonstauces dans lesquelles l	
	Midi sont différents de ceux e		AIL.	Romains firent leurs opératio	
	peuples du Nord.	ibid.		sur les monnoies.	386
IV.	Principale différence du co		XIII.	Opérations sur les monnoies d	
	merce des anciens, d'avec co		AIII.	temps des empereurs.	387
	d'aujourd'hui.	ibid.	XIV.	Comment le change géne les éta	
V.	Autres différences.	ibid.	ALV.	despotiques.	ibid.
VI.	Du commerce des aucieus.	358	XV.	Usage de quelques pays d'Italie.	
VII.	Du commerce des Grees.	360	XVI.	Du secours que l'état peut tirer d	
¥111.	D'Alexandre. Sa conquête.	36 r	AVI.		388
IX.	Dn commerce des rois grecs ap		XVII.	bouquiers.	ibid.
	Alexandre.	363	XVIII.	Des dettes publiques.	
X.	Du tour de l'Afrique.	365	XIX.	Du peiement des dettes publique	389
XI.	Carthoge et Marseille.	366		Des prêts à intérêts.	ibid.
XII.	Ile de Délos. Mithridate.	368	XX.	Des noures maritimes. Do prêt par contrat, et de l'usu	
XIIL	De génie des Romains pour		XXI.	chex les Romains.	390
	menec.	369	XXII.	Continuation du même sujet.	ibid.
XIV.	Du génie des Romains pour		AAII.	Continua tion on meme sujec.	
	commerce.	370			
XV.	Du commerce des Romains a			LIVRE XXIII.	
	les borbares.	ibid.	Des Inio. di	uns le rapport qu'elles ont avec le nombe	e des lu-
XVI.	Du commerce des Romains a- l'Arabie et les ludes.	ibid.		bitants.	
XVII.	Do commerce, après lo destr	ue-	I.	Des hommes et des snisseux, p	ar
	tion des Romaius eo Occide	ut. 372		rapport à la multiplication	
XVIII.	Réglement partieulier.	ibid.		leur espèce.	392
XIX.	Du commerce, depnis l'affoib	lie-	u.	Des mariages.	393
	sement des Romains en Orie	nt. 373	III.	De la coodition des enfants.	ibid.
XX.	Comment le commerce se fit j	our	IV.	Des familles.	ibid.
	en Europe à travers la barba	rie. ibid.	ν.	De divers ordres de femmes le	gi-
XXI.	Découverte de deux nouve	nox		times.	ibid.
	mondes. État de l'Eorope à	cet	VI.	Des bâtards dons les divers go	0-
	égard.	374		vernements.	394
XXII.	Des richesses que l'Espagne	tira	VII.	Du consentement des pères au x	
	de l'Amérique.	375		riage.	ibid.
XXIII.	Problème.	377	VIII.	Continuation du même sujet.	395
		-,,	IX.	Des filles.	ibid.
	LIVRE XXII.		x.	Ce qui détermine au mariage.	ibid.
			XI.	De la dureté du gonvernement.	ibid.
LIVE SOIS, da	us le rapport qu'elles ont ever l'asogr de l	montole.	XII.	Du nombre des filles et des g	
1	Raison de l'asses de la monte	in 3ng			395
I.	Raison de l'usage de la moone	ie. 378		coos daos différents pays.	39

TABLE	DES	OHVE	ACES

772	TABLE DES	OUVE	AGES
CHAPITANA	Pages.	COAPITABLE.	Page.
XIII	Des ports de mer. 3g6	XI.	De la contemplation. 410
XIV.	Des productions de la terre, qui	XII.	Des pénitences. ibid.
	demandent plus on moins d'hom-	XIII	Des erimes inexpiables. ibid.
	mes. ibid.	XIV.	Comment la force da la religion
XV.	Du nombre des habitants, par rap-		a'applique à celle des luis civiles. 4 : :
	port aux orts. 397	XV.	Comment les lois civiles corrigent
XVL	Des voes du législateor sur la pro-		quelquefois les fausses religions, 412
	pagation de l'espèce. ibid.	XVI.	Comment les lois de la religion
XVII.	De la Grèce et du nombre de ses		corrigent les inconvénients de
	habitants. ibid.		la constitution politique. ibid.
XVIII	De l'état des peoples avant les Ro-	XVII.	Continuation du même aujet. ibid.
	mains, 398	xviii.	Comment les lois de la religion
XIX.	Dépopulation de l'univers. ibid.		ont l'effet des lois civiles. 413
XX.	Que les Romains furent dans la né-	XIX.	Que e'est moins la vérité ou la
	cessité do faire des lois pour la		fausseté d'on dogme qui le rend
	propagation de l'espèce. 399		atile ou pernicieux aux hom-
XXL	Des Iosa dea Romains aur la pro-		mes dana l'état civil, que l'u-
	pagation de l'espèce. ibid.		sage on l'abna que l'on en fait. 413
XXII.	De l'exposition des enfants. 403	XX.	Continuation du même mjet, ibid.
XXIII	De l'état de l'univers, après la des	XXI.	De la métempsycose. 414
	truction des Romains. 404	XXII.	Combien il est dangerenx que la
XXIV.	Changements arrivés en Europe,		religioo inspire dell'horrenr pour
	par rapport an nombre des ha-		des choses indifférentes. ibid.
	bitants. ibid.	XXIII.	Des fêtes. ibid.
XXY.	Continuation de même sujet. ibid.	XXIV.	Des tois de religion tocales. 4 : 5
XXVL	Conséquences 405	XXV.	Inconvénients du transport d'une
XXVII.	De la loi faite en France pour eu-		religion d'un pays à un autre. ibid.
	courager la propagation de l'es-	XXVI.	Continuation du mêmu sujet. ibid.
	pèce. ibid.		LIVRE XXV.
XXVIII	Comment on peut remédier à la	Ber Live der	ns le rapport qu'elles ont avec l'établissement de la
	dépopulation. tbid.		pon de chaque pays, et sa police extérieure.
XXIX.	Des höpitanx. ibid.		
		!	Du sentiment pour la religion. 416
	LIVRE XXIV.	n.	Du motif d'attsehement pour les
Der lois , das	s le rapport qu'ellra out avec la religion établie dans		diverses religious. ibid.
chaque pa	ps , considerée dans pra praliques et en elle-même,	10.	Des temples. 417
L	December of the Control of the Contr	IV.	Des ministres de la religion. 418
ŭ.	Des religions en général. 406 Paradoxo de Bayle. 407	V.	Des bornes que les lois doivent
III.			mettre aux riebessendu clergé, ibid.
1111	Que la goovernement modéré	VI.	Des monastères. 419
	convient mieux à la religion	VII.	Do luxe de la superstition. ibid.
	chretience, et le gouvernement	VIII.	Du pontificat. ibid.
IV.	despotique à la mahométane. ibid.	tx.	De la tolérnoce en fait de religion. 420
IV.	Conséquences du caractère du la	X.	Continuation du même sujet. ibid.
	religioo ehrétienne, et de celui	XI.	Du chaugement de religion. ibid.
	de la religion mahométane. 408	XII.	Des lois pénales. ibid.
٧.	Que la religion entholique convient	XIII.	Très humble remontrance aux in-
	mieux à la monarchie, et que la		quisiteurs d'Espagne et de Por-
	protestante a'accommode mieux		tugal. 421
	d'une république. ibid.	XIV.	Ponrouoi la religion chrétienne
YI.	Autre paradoxe de Bayle. 409		est si odiense au Japon. 422
YII.	Des lois de perfectioo dans la reli-	XV.	De la propagation de la religion. ibid.
VIII.	gion. ibid.		LIVRE XXVL
YIII.	De l'accord des lois de la morale		
IX.	avec celles de la religion. ibid.	gire loss , da	us le capport qu'elles doivent avoir avec l'ordre des choses sur lessuelles elles statuent.
X.	Des Esséens, ibid.		
х.	De la secte stoique. 410	t.	Idée de ce livre. 425

	LI DIA	, CILILL	//0
CRAPITEES.	Pa	486. CRAPSTS	
II.	Des lois divines, et des lois humai-		lois civiles les choses qui doi-
	nes.	423	vent l'être par les lois domes-
III.	Des lois civiles qui sont contrai-		tiques. 432
		424 XX.	Qu'il ne faut pas décider par les
IV.	Continuation du même sujet.	bid.	principes des lois civiles les
٧.	Cas où l'on peut jager par les prin-		choses qui appartiennent au
	cipes du droit civil, en modi-		droit des geos. 433
	fiant les principes du droit na-	XXI.	Qu'il ne faut pas décider par les
	turel.	425	lois politiques les choses qui ap-
VI.	Que l'ordre des successions dé-		partiennent ao droit des geus. ibid.
	pend des principes du droit po-	XXII.	
	Litique ou eivil, et non pas des		ALPA. ibid.
		id. XXIII	
VII.	Qo'il ne fant point décider par les		stance, la loi politique détroit
	préceptes de la religion, lors-		l'état, il fant décider par la lol
	qu'il s'agit de ceux de la loi na-		politique qui le conserve, qui
		426	devient quelquefois un droit
VIII.	Qu'il na fant pas régler par les		des gens. ibid.
	principes du droit qu'on appelle	XXIV	
	canonique, les choses réglées		d'un autre ordre que les antres
	par les principes du droit civil. i		lois civiles. 434
х.	Que les choses qui doivent être	XXV.	
	réglées par les principes du droit		sitions générales du droit civil,
	civil, peuvent rarement l'être		lorsqu'il s'agit de choses qui
	par les principes des lois de la		doivent être sonmises à des rè-
		427	gles particulières tirées de leur
X.	Dans quel cas il fant snivre la loi		propre nature. ibid
	civile qui permet, et non pas la		
		bið.	LIVRE XXVII.
XI.	Qu'il ne fant pas régler les tribu-		
	nanz humaius par les maximes		rrax unique. De l'origine et des révolu-
	des tribnnanz qui regardent		ns des lois des Romains sur les succes-
		428 sion	ns. 435
XII.		bid.	LIVRE XXVIII.
XIII.	Dans quels cas il faut snivre, à l'é-		LIVE AXIII.
	gard des maringes, les lois de	De l'oc	rgiae et des révolutions des lois civiles chez les François.
	la religion; et dans quels cas il		
		bid. I.	Du différent caractère des lois des
KIV.	Dans quels cas, dans les maria-		peuples germains. 440
	ges entre parents, il fant se re-	II.	Que les lois des barbares furent
	gler par les lois de la nature;		toutes personnelles. 441
	dans quels cas on doit se régler	tii.	Différence capitale entre les lois
		420	saliques et les lois des Wisi-
XV.	Qu'il ne fant point régler par les		
XV.	Qu'il ne fant point régler par les principes du droit politique les	IV.	Comment la droit romain se perdit
xv.	Qu'il ne faat point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin-	IV.	Comment la droit romain se perdit dans le pays du domaine des
	Qu'il ne fant point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil.		Commentla droit romain se perdit dans le pays du domaine des Francs, et se conserva dans le
	Qu'il ne fant point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fant poiot décider par les	IV.	Comment la droit romain se perdit dans le pays du domaine des Francs, et se conserva dans le pays du domaine des Goths et
	Qu'il ne faat point régler par les principes du droit politique les chores qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fant poiot décider par les règles du droit civil, quand il	IV. 430	Comment la droit romain se perdit dans le pays du domaine des Francs, et se conserva dans le pays du domaine des Goths et des Bourguignons. ibid
	Qu'il ne fast point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fast point décider par les règles du droit eivil, quand il s'agit de décider par celles du	IV. 430 V.	Comment la droit romain se perdit dans le pays du domaine des Frances, et se conserva dans le pays du domaine des Goths et des Bourguignons. Continoation du même sujet. 444
XVI,	Qu'il ne fast point régler par les principes du droit politique les chooses qui dépendent éte prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fast point décider par les règles du droit eivil, quand il s'agit de décider par celles du droit politique.	IV. 430 V. 431 VI.	Commentle droit romain se perdit dans le pays de domaine des Francs, et se conserva dans le pays du domaine des Goths et des Bourguignons
KVI,	Qu'il ne fant point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fant poiot décider par les règles du droit civil, quand il s'agit de décider par celles du droit politique. Continuation de même sujet.	IV. 430 V.	Comment la droit romain se perdit dans le pays de domaine des France, et se conserva dans le pays du domaine des Ootts et des Bourguignons. idid Continoation du même sujet. 444 Comment le droit romain se con- serva dans le domaine des Lom-
KVI,	Qu'il ne fast point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il ne fast poiot décider par les règles du droit civil, quand il s'apit de décider par celles du droit politique. Continuation do même sujet. Qu'il fast examiner à les lois qui	IV. 43o V. 43r VI. 43a	Comment la droit romain se perdit dans le pays de domisine des Francs, et se conserva dans le pays du domisine des Gotts et des Bourguignons. ibid. Continoation da mêma sujet. Ai Comment le droit romain ac conserva dans le domisine des Lombards.
KVI,	Qu'il se fast point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il se fast point décider par les règles du droit civil, quand il s'agit de décider par celles du droit politique. Continuation de même sujet. Qu'il fast examiner si les lois qui paroissent es contredire sont du	IV. 430 V. 431 VI. 432	Commeut la droit roussis es perdit dans le pays da donssisse des Francs, et se conserva dans le pays du donssise des Gotts et des Bourguignons. Continostion des mêms eujet. 444 Commeut le droit roussis se conserva dans le donssise des Lombards. Commeut le droit roussis ne perdit des
XV. XVI. XVII. XVIII.	Qu'il se fast point régler par les principes du droit politique les choses qui dépendent des prin- cipes du droit civil. Qu'il se fast point décider par les règles du droit civil, quand il s'agit de décider par celles du droit politique. Continuation de même sujet. Qu'il fast examiner si les lois qui paroissent es contredire sont du	IV. 43o V. 43r VI. 43a	Comment la droit rousain se perdit dans le pays de domaisse des Francs, et se conserva dans le pays du domaine des Ooths et des Bourguignons. Continoation du même sujet. Aid. Comment le droit rousain se conserva dans le domaine des Lombards.

TABLE DES OUVRAGES

//-	TILDING IVE	00011		
CRAPTTANI.	Padm		Page	۵.
IX.	Comment les codes des lois des	XLI.	Flux et reflex de la juridiction ec-	
	barbares et les capitulaires se		clésiastique, et de la juridiction	
	perdirent. 44		laie. 46	9
X.	Continuation du même sujet. 44	S XLII.	Renaissance de droit romain, et	
XL	Autre cause de la chute des codes		ce qui eu résulta. Changements	
	des lois des barbares, du droit		dans les tribunaux. 47	
	romain et des espitulaires. ibid		Continuation do même sujet. 47	
XIL	Des contumes locales ; révolutions	XLIV.	De la preuve par témoins. ibia	
	des lois des peuples barbares,	XLV.	Des contumes de France. 47	3
	et du droit romain. ibid			
XIII.	Différence de la loi salique nu		LIVRE XXIX.	
	des Fraocs salieos, d'avec celle		De la mantere de composer les lois.	
	des Francs ripuaires et des au-			
	tres peuples harbares. 44:		De l'esprit du législateur. 47	
XIV.	Aotres différences. 44		Continuation du même sujet. Ibia	1.
XV.	Reflexion. Ibid	- III-	Que les lois qui paroissent s'éloi-	
XVI.	De la preuve par l'eau bonillante		guer des vues du législateur y	
	établie par la loi salique. 449		sont sonvent conformes. Sa	1.
XVII.	Manière de penser de nos pères, ibid	· IV.	Des lois qui choquent les vues du	
XVIII.	Comment la preuve par le combat		législateur. 47	
	s'étendit. 45e		Continuation do même sujet. ibia	4.
XIX.	Nonvelle raisou de l'oubli des lois	VI.	Que les lois qui paroissent les mê-	
	saliques, des lois romaioes et		mes n'unt pas toojours le même	
	des capitulaires. 45:		effet. ibi	đ.
XX.	Origine da point d'banneur. 45	vii.	Continuation de même sujet. Ne-	
XXL	Nonvelle réflexion sur le point		cessité de bien composer les	
	d'honneur chez les Germains. 45		lois. 45	15
XXII.	Des mœors relatives aux combats. ibid	· VIII.	Que les lois qui paroissent les mê-	
XXIII.	De la jurisprudence du combat ju-		mes n'out pas toujours en le	
	diciaire. 453		même motif. ibi	d
XXIV.	Règles établies dans le combat ju-	IX.	Que les lois grecques et romaines	
	dicinire. ibid		not puvi l'humicide de soi-	
XXV.	Des boroes que l'on mettuit à l'e-		même, sons uvoir le même mo-	
	sage do combat judiciaire. 450		tif. ihi	d
XXVI.	Do enmbat judiciaire entre nue	x.	Que les lois qui paraissent con-	
	des parties et on des témoins. 45	7	traires dérivent quelquefois du	
XXVII.	Du combat judiciaire entre une		même esprit. 4:	•
	partie et on des pairs du sei-	XI.	De quelle manière deux Inis di-	
	gneur. Appel de faux jogement. ibid		verses penvent être comparées. ibi	d
XXVIII.	De l'appel de défaute de droit, 46		Que les lois qui paroissent les mé-	
XXIX.	Epoque du règue de saint Louis. 46		mes sont récliement quelque-	
XXX.	Observatious ser les appels. 46		fois différentes. ibi	ď
XXXI.	Continuation du même sujet ibid		Qu'il ne faut point séparer les	
XXXII.	Continuation du même sojet. ibid		lou, de l'abjet poor lequel elles	
XXXIII.	Continuation du même sujet. 46.		sout faites. Des Inis romaines	
XXXIV.	Comment la procédure devint se-		sur le vol. 4:	7
	erête. ibia		Qu'il ne fant point séparer les lois,	
XXXV.	Des dépens. 46.		des circonstances dans lesquel-	
XXXVL	De la partie publique. ibie		les elles ont été faites. ib-	id
XXXVII.		xv.	Qu'il est bon quelquefois qu'une	
	ssiot Loois tombirent daus l'ou-		loi se corrige elle-même. 4	;
	Ыі. 46		Choses à observer dans la compu-	
	I. Continuation du même sujet. 46		stion des lois. ib	id
XXXIX.	Continuation du même sujet. 46	8 XVII.	Manvaise manière de donner des	
~ L.	Comment on prit les formes judi-		Iois. 4	
	ciaires des décrétales. 46	9 XVIII.	Des idées d'uniformité. sée	id

ET DES CHAPITRES.

	D				′′
CALPITANS.	we will be	Pacs s.	IL.	Comment le gonvernement civ	PAGES,
XIX.	Des législateurs.	481	14.	fut reforme.	506
	LIVRE XXX.		111.	Antorité des maires du palais	507
	lois féodales ches les Francs , dans le rappo		1V.	Quel étoit, à l'égard des maires	٠, ١
	inis frentales curs les resurs , dans le rappo unt avec l'établissement de la monarchie.	er de since		le génie de le nation.	508
			٧.	Comment les maires obtinrent	le
I.	Des lois féodales.	48r		commandement des urmées.	509
II.	Des sonrces des lois féodales.	ibid.	¥ï.	Seconde époque de l'abaissemes	ot
111.	Origine du vasselage.	482		des rois de la première race.	ibid.
IV.	Continuation du même sujet,	ibid.	VII.	Des grands offices et des fief	
V.	De la conquête des Francs.	483		sous les maires du paleis.	510
VI.	Des Goths, des Bourguignons		VIII.	Comment les aleux furent chang	
	des Fraues.	ihid.		en fiefa.	ibid.
VII.	Différentes manières de parta		IX.	Comment les biens ecclésiastiqu	
	les terres.	ibid.		furent convertis en fiels.	512
VIII.	Continuation du même sujet.	484	X.	Riebesses du elergé.	ibid
IX.	Juste epplication de la loi		XI.	État de l'Europe du temps e	
	Bourgnignons et de celle			CHARLES MARTEL.	513
	Wisigoths sur le partage : terres.	ibid.	XII.	Etablissement des dimes.	511
x.	Des servitudes.	ibid.	XIII.	Des élections aux évêchés et a	
XI.	Continuation du même suiet.	485		bayes.	51
KII.	Que les terres du partage des h		XIV.	Des fiefs de CHARLES MARTEL.	5 ti
	bares ne payoient point de		XV.	Continuation du même sujet,	
	buts.	486	XVI.	Confusion de la royauté et de	ibid
KIII.	Opelles étoient les charges			mairerie. Seconde race. Chose particulière dans l'élection	
cin.	Romains et des Gaulois d		XVII.	des rois de la seconde race.	54:
	la monarchie des Francs.	488	XVIII.	CHARLEMAGNS.	518
XIV.	De ce qu'on appeloit essaus.	480	XIX.	Continuation du même sujet,	ibid
KV.	Que ce qu'on appeloit census		XX.	LOUIS-LA-DÉRONNAIRE.	510
	se levoit que sur les serfs, et :		XXI.	Continuation du même enfet.	ibid
	pas anr les hommes libres.	ibid.	XXII.	Continuation du même sujet.	52
XVI.	Des lendes on vassaux.	491	XXIIL	Continuation du même sujet.	ibia
XVII.	Da service militaire des home		XXIV.	One les hommes libres furent re-	
	libres.	ibid.	AAIT.	dus capables de posseder d	
XVIII.	Du double service.	493		fiefe.	52
XIX.	Des compositions ebex les peup	oles			
	harbares.	494	C	CIPALE DE L'APPOENTMEMBRY DE LA MICON	
XX.	De ce que l'on a oppelé depui	s la	Carre ress	COALL SEL MONTHE SELECTION OF SELECTION	
	justice des seigneurs.	496	XXV.	Changement dans les aleux.	ibid
XXI.	De la justice territoriele des égli	ses. 497	XXVI.	Changement dans les ficfs.	52
XII.	Que les justices étoient étab		XXVII.	Autres changements arrivés de	
	evant la fin de la seconde ra		AATII.	les fiefs.	ihie
XXIII.	Idée générale du livre de l'étab		XXVIII.	Changements arrivés dans	les
	sement de la monarchie franç		AATIII	grands offices et dans les fie	
	dans les Gaules, par M. l'al		XXIX.	De la nature des fiefs, depuis	
	Du Bos.	500	AAIA.	règue de CHARLES-LE-CHAU	
XXIV.	Continuation du même sujet.		XXX.	Continuation de même sujet.	ibia
	flexious sur le fond du systès		XXXL	Comment l'empire sortit de le m	ei-
XXV.	De la noblesse françoise.	502	Acce	son de CHARLSMAGNE.	52
			XXXII.	Comment le couronne de Fran	
	LIVRE XXXL		AAAil	passa dans la maison de Huor	
Théorie des	tots féodales ches tes France, dans le rappe	ert qu'elles		CAPET.	ibi
	ni avec les révolutions de leur monarchie.		XXXIII.	Quelques conséquences de la p	
	Character days by	le.	AAAIII.	pétuité des ficfs.	52
ı.	Changements dans les offices et		XXXIV.	Continuation du même sujet.	52
	fiefs.	504	AAAIV.	Commencian an memer unler	0.

Première partie. Seconde partie. Idée générale.

DÉFENSE DE L'ESPRIT DES LOIS. PAGES. 530 537 ibid.

Célibat.

Mariage.

Erreur particulière du critique.

- 1	Des conseils de religion.	538	Usure.	ibid
1	De la Polygamie.	530	Troisième partie.	545
	Climat.	540	ÉCLAIRCISSEMENTS SUR L'ESPRIT DES LOIS.	550
	Folérance.	54 z		
			-	
1	Lysimaque.	585	§ 11. Autre effet des liaisons que l'ame m	et
1	ESSAI AUR LE GOUT.	587	aug choses.	5g
1	Riptaxtons sur les causes du plaisir qu'exc	i-	§ 12. De la délicatesse.	ibid
	tent en nous les ouvrages d'esprit, etc.	ibid.	§ 13. Dn je ne sais quoi.	ibid
	1. Des plaisèrs de notre ame.	ibid.	§ 14. Progression de la surprise.	594
- 9	a. De l'esprit eu général.	588	§ 15. Des beautés qui résultent d'un certai	in
	3. De la curiosité.	589	embarras de l'ame.	ibid
- 1	4. Des plaisirs de l'ordre.	ibid.	§ 16. Des règles.	5%
-	5. Des plaisirs de la variété.	ibid.	§ 17. Plaisir foudé sur la raison.	ibid
ij	6. Des plaisirs de la symétrie.	590	§ 18. De la considération de la situation	on.
9	7. Des contrastes.	591	meilleure.	500
ì		ibid.	§ 19. Plaisir causé par les jeux, chutes, con	n- "
- 6	q. Des diverses causes qui peuvent pro	-	trastes.	ibid
	duire au sentiment.	592	ARSACE et lambure.	508
-	10. De la liaison accidentelle de certain	16		
•	idées.	ibid.		

DISCOURS.						
Discours de réception à l'Acad. de Bordenuz	. 552	Ozsasvations sur l'histoire naturelle.	56-			
DISSERTATION SET la politique des Romains		Discours pronuncé à la rentrée du parlement				
dans la religion.	553	de Bordeaux.	573			
Discou as prononcé à la rentrée de l'acadé-		- sur les motifs qui doivent uons enconrager				
mie de Bordeaux.	558	aux sciences.	575			
- sur la cause de l'écho.	55g	- pour la distribution du prix de l'Académie				
- sur l'usage des glandes rénales.	56r	de Bordeaux,	579			
PROJET d'une histoire physique de la terre.	564	- de réception à l'Académie françoise.	581			
Discuus sur la cause de la pesanteur des		Dialogua de Sylla et d'Encrate.	582			
corps.	ibid.	Enaucas de l'éloge historique du maréchal de				
- sur la cause de la transparence des corps.	566	Berwick.	614			

PENSÉES DIVERSES.

CEAM	TABS.	PAGES.	Секругали.	Pages
ī.	PORTRAIT DE MONTESQUIEU, par	lui-	VI. Des jésuites.	625
	même.	619	VII. Des Auglois et des François.	626
П.	Des anciens.	622	VIII. Variétés.	ibid.
III.	Des moderaes.	623	NOTES SUR L'ANGLETERES.	629
IV.	Des grands hommes de France.	624	Poéstas.	633
v.	De la religion.	625		

542

ibid. 543

LETTRES FAMILIÈRES.

Larraes.	Pacm.	Larrass.	Patte
r. A l'ebbé d'Olivet.	635	51. A Vernet, pasteur suisse.	66o
2. Au P. Cérati.	636	52. A l'ebbé de Guasco.	66r
3. Au même.	ibid.	53. Au due de Nivernois.	ibid.
4. A Mouerif.	637	54. A Thomas Nugeut.	663
5. A l'abbe Vennti.	ibid.	 A monseigneur Cérati. 	ibid.
A l'ebbé marquis Niecolini.	638	 Au graud-prieur de Solar. 	ibid.
 A monseigneur Cérati. 	ibid.	 A l'abbé Venuti. 	664
8. A l'abbé Venuti.	ibid.	58. A l'abbé de Guasco.	ibid.
9. A l'abbé de Guesco.	639	5g. A Duelos.	665
to. Au comte da Gussco.	ibid.	60. Fregment d'une lettre au roi de Po	
11. A l'abbé de Guasco.	640	duc de Lorraine.	ibid.
12. Au même.	64 r	Fragment de la réponse du roi de Pol	
r3. Au même.	ibid.	6r. A Soliguae.	ibid.
14. A mouseigneur Cérati.	ibid.	62. Au ebevalier d'Aydies.	666
r5. A le comtesse de Pontae.	642	63. A la marquise du Deffand.	ibid.
16. A l'abbé de Guesco.	ibid.	64. A la méma.	ibid.
17. Au même.	ibid.	 A la marquise de Pompadour. 	667
18. Au même. o	643	66. A le marquise du Daffand.	ibid.
rg. A Maupertuis.	644	67. A Formey.	ibid.
20. A l'ebbé de Guasco.	645	68. A l'abbé comte de Guaseo.	668
21. Au même.	ibid.	69. Au chevalier d'Aydies.	669
22. Au méme.	ibid.	70. A l'abbé comte de Guesco.	ibid.
23. Au même.	646	71. Au même.	ibid.
24. A munseigneur Cérati.	ibid.	72. Au même.	670
25. A l'abbé de Guasco.	647	73. A la marquise du Deffaud.	671
26. Au même.	ibid.	74. A la même.	ibid.
27. A Formey.	648	75. A l'abbé comte de Guasco.	ibid.
28. A l'ebbé de Guasco.	ibid.	76. Au même.	673
29. Au même.	ibid.	77. Au même.	674
30. A Maupertuis.	649	78. Au même.	ibid.
3r. A l'abbé de Guasco.	ibid.	79. Au chevalier d'Ajdies.	675
32. A mouseigneur Cérati.	65o	80. A d'Alembert.	ibid.
33. Au prince Charles-Édouard.	65 r	81. A la duchesse d'Aiguillou.	676
34. A Duelos.	ibid.	82. A l'ebbé comte de Guasco.	ibid.
35. Au chevalier d'Aydies.	ibid.	83. Au chevalier d'Aydias.	ibid.
36. Au même.	652	84. A l'abbé comte de Guasco.	677
37. A Helvétius,	ibid.	85. A Warburtou.	678
38. Au comte d'Argensou.	ibid.	86. Au président Héuault.	ibid.
3q. Au chevalier d'Aydies,	653	87. A l'abbé comte de Guasco.	679
40. Au graud-prieur de Solar.	ibid.	88. A monseigneur Cérati.	ibid.
Ar. A l'abbé de Guasco.	654	8q. A l'ebbé merquis de Niccoliul.	ibid.
42. Au même.	ibid.	00. A l'abbé comte de Guasco.	ibid.
43. A mouseigneur Cérati.	655	or. Au même.	68o
44. Au shevelier d'Aydies,	ibid.	92, A l'auditeur Bertoliui.	ibid.
45. A l'abbé Venuti.	ibid.	o3. A l'ebbé comte de Guasco.	68 t
46. A l'abbé de Guasco.	656	Gi. Au même.	ibid.
47. A Grosley.	ibid.	o5. Au même.	682
48. A l'abbé Venuti.	658	96. Aumème,	shid.

50. A l'abbé Veunti.

deus les OEuvres de Montesquieu. 685 at sulv

ERRATA.

P. 55, 2° colonne, ligue 17, au lieu de 1711, lisez 1715.

P. 80. Lettre CXXXIII.

J. A. Guiot, Victoria, anteur d'un Dictionauler manuscrit des chancines réguliere de l'abbays de S-Pristor, qui a passe de la bibliothèque de M. Boulard dans celle de la ville de Parin, présent que montrepières voule, dans cette lettre et dans les suivantes, désigner les PP. Boucher, prieser, et Le Bran, hibliothécier de loille abbaye. On a cru devoir consigner ici ce renseignement qu'on s'a en qu'apris l'impersion de volume.

P. 112, titre courant, au lieu de Préface de l'Éditeur, lisez du Troducteur,

P. 139, 2º colonne, ligne 33, au lien de Quand, lisez Quand

P. 279, 2º colome, ligne x, an lien de XIX, lisez XX.

P. 293, 1re colonne, ligne 2, au lieu de Elotes, lisez Ilotes. P. 448, 2º colonne, ligne 3, an lieu de qu'elles, lisez qu'elles.

P. 496, mal paginée 498.

P. 659, la note *** n'est point remplie et doit renvoyer à la note ** de la page 642, 2° colons

P. 664, se coloune, ligne a de la note , an lien de atitulé, lises intitulé.

P. 667, 1re colonne, ligne dernière de la note **, au lieu de Quenandon, lisez Quenandon.













